



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

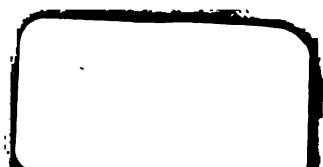
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



•

•

—



GRAMMAIRE NATIONALE

PAR

M. BESCHERELLE AINÉ,

De la Bibliothèque du Louvre, Membre de la Société française de Statistique universelle, de la Société Grammaticale de Paris, auteur du DICTIONNAIRE NATIONAL,

ET MM. BESCHERELLE JEUNE ET LITAI DE CAUX

Quinzième Edition

PRÉCÉDÉE


D'UNE INTRODUCTION PAR M. PHILARÈTE CHASLES



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6



GRAMMAIRE

NATIONALE

IMPRIMERIE BLOT ET FILS AÎNÉ, RUE BLEUE, 7.

GRAMMAIRE NATIONALE

OU

GRAMMAIRE de VOLTAIRE, de RACINE, de BOSSUET, de FÉNELON, de J.-J. ROUSSEAU,
de BUFFON, de BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, de CHATEAUBRIAND, de CASIMIR DELAVIGNE
et de tous les Écrivains les plus distingués de la France;

RENFERMANT PLUS DE

CENT MILLE EXEMPLES

Qui servent à fonder les règles, et forment comme une espèce de panorama où se déroule notre langue
telle que la Nation l'a faite, telle qu'elle doit la parler;

OUVRAGE ÉMINEMMENT CLASSIQUE,

DESTINÉ A DÉVOILER LE MÉCANISME ET LE GÉNIE DE LA LANGUE FRANÇAISE,

PAR M. BESCHERELLE AINÉ,

De la Bibliothèque du Louvre, Membre de la Société française de Statistique universelle, de la Société Grammaticale
de Paris, Auteur du DICTIONNAIRE NATIONAL,

ET MM. BESCHERELLE JEUNE ET LITAI DE GAUX.

Quinzième Edition,

PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

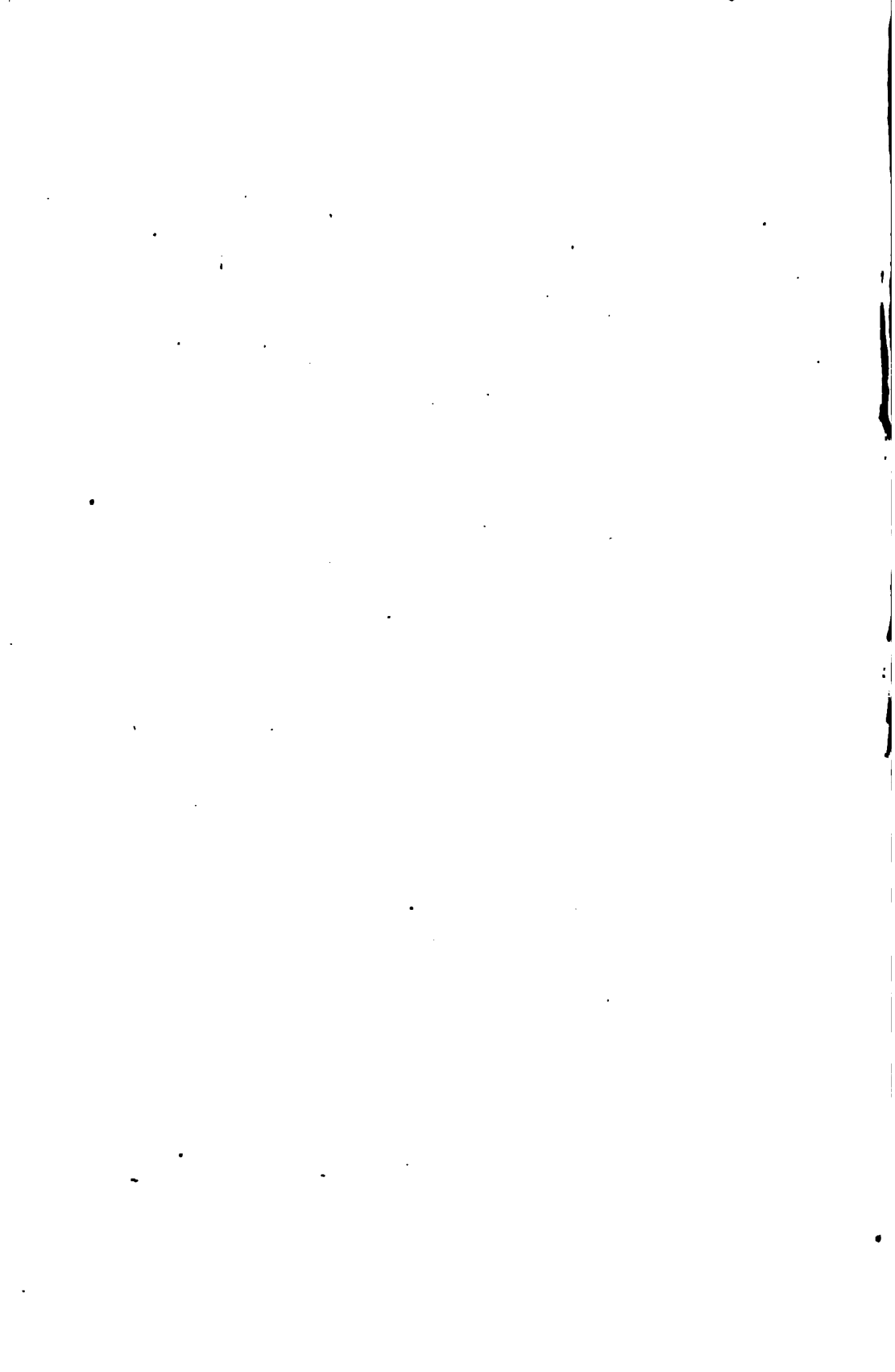
PAR M. PHILARÈTE CHASLES.

« Dans un État libre, c'est une obligation pour tous les citoyens de
» connaître leur propre langue, de savoir la parler et l'écrire correc-
» tement. La carrière des emplois est ouverte à tous : qui sait ce que la
» fortune réserve au plus humble des membres de la grande famille?...
» la base de la connaissance de toute langue est la grammaire... et en
» fait de grammaire, ce sont les bons écrivains qui font autorité. »

TISSOT.)

A PARIS
CHEZ GARNIER FRÈRES, ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

—
1877



PC2105

B4

1871

PRÉFACE.



« Dans un état où les places ne sont plus le partage d'un petit nombre de privilégiés, mais où chaque homme voit s'ouvrir devant lui la carrière des emplois, et » par conséquent peut être appelé à élever la voix dans les tribunaux, dans les as- » semblées politiques ou dans les temples, c'est un devoir pour tous les citoyens » de connaître leur propre langue et de savoir la parler et l'écrire correctement.

» Mais où puiser cet art de parler et d'écrire? Faut-il sur ce point consulter les » grammairiens? De ces gens-là que Dieu vous garde! répondait un jour Buffon à ma- » dame de Genlis. *L'art d'écrire* n'est pas plus dans leurs livres que la beauté des » fleurs dans les herbiers. Herbiers et grammaires sont également incapables de pré- » senter une phrase et une fleur dans leurs formes gracieuses, avec leurs suaves » couleurs, leurs mouvements et leur vie; fleurs et phrases y sont mortes : on n'en » trouve que la poussière et les noms.

» Aussi, qu'il avait bien raison le critique qui, dans son indignation, s'écriait : » Soumettez au grammairien la plus belle strophe : son œil, voyez-en sûr, n'y cher- » chera ni la pensée, ni les sentiments, ni l'art de l'écrivain; non, mais il tuera cette » phrase si brillante, il la déchirera pour y trouver des virgules et des points, des » accents et des apostrophes, des nasales et des sifflantes, des gérondifs et des su- » pins, et puis, tout fier de ses découvertes, vous le verrez écrire, dans le style le » plus inintelligible, des classifications, des règles et des préceptes, prononcer entre » les écrivains comme un juge en dernier ressort, et préconiser avec orgueil sa mé- » thode grammaticale (1). »

C'est une vérité maintenant incontestable, que la véritable grammaire est dans

(1) M. Deshoulières.

les écrits des bons auteurs. La science grammaticale se borne à l'observation et à l'appréciation des termes, des règles de concordance, des constructions adoptées par les grands écrivains. C'est dans leurs ouvrages qu'il faut chercher le code de la langue. En effet, où trouver mieux que dans ces régulateurs avoués du langage des solutions à tous les problèmes, des éclaircissements à toutes les difficultés, des exemples pour toutes les explications? Est-il avis ou opinions qui puissent faire loi comme ceux qui émanent, pour ainsi dire, d'un jury d'écrivains d'élite? Mais la tâche n'est pas facile à remplir.

Un auteur, quelle que soit sa supériorité, ne fait pas autorité à lui seul; il faut donc compulser tous les chefs-d'œuvre de notre littérature, réunir une masse imposante de faits, et n'admettre que ceux qui ont été consacrés par l'emploi le plus général. Cet immense travail se complique encore de la difficulté de choisir des pensées intéressantes sous le rapport de la morale, de la religion, de l'histoire, des sciences, des lettres et des arts; car on conçoit tout ce qu'offrirait de fastidieux un amas de ces phrases triviales dont fourmillent nos grammaires. L'éducation, d'ailleurs, est inséparable de l'enseignement, et il faut, autant que possible, élever l'âme et former le jugement. Sous ce point de vue, rien de plus consciencieux que notre travail. Les cent mille phrases qui constituent notre répertoire grammatical sont tirées de nos meilleurs écrivains; elles sont choisies avec goût, il n'en est pas une qui ne révèle à l'esprit une pensée morale, ou un fait historique, scientifique, littéraire ou artistique. Montaigne, Pascal, Larochehoucauld, Fénelon, fournissent les préceptes de philosophie et de morale; Chateaubriand prête aux idées religieuses l'appui de son style brillant et pittoresque; Molière dévoile les secrets du cœur humain; Buffon, Bernardin de Saint-Pierre, Lacépède, apprennent à lire dans le grand livre de la nature. Ainsi, tout en croyant n'examiner la langue que sous le rapport des faits grammaticaux, l'élève s'enrichit d'une multitude de connaissances variées. Ajoutez à ce premier avantage tout le charme que prête à l'étude jusqu'alors si aride de la grammaire l'étude même des faits, si supérieure à la vieille routine qui s'obstine à renverser l'ordre naturel en procédant des théories aux exemples.

Envisagée de cette façon, il nous semble que la grammaire n'est plus seulement un exercice de collège sur lequel s'assoupit la mémoire; c'est l'histoire de la pensée elle-même, étudiée dans son mécanisme intérieur; c'est le développement du caractère national dans ses intérêts politiques et ses sentiments religieux, analysé ou plutôt raconté par la nation elle-même, par les interprètes les plus éloquents de cette nation.

Quelques savants grammairiens, entre autres MM. Lemare et Boniface, avaient bien entrevu cette manière d'envisager la grammaire; et si les livres qu'ils ont publiés étaient plus développés et moins systématiques, s'ils faisaient mieux connaître

les véritables lois qui régissent notre langue, ils eussent rendu d'incontestables services à l'enseignement. Mais ce ne sont que des aperçus, souvent pleins de profondeur, sur des questions de métaphysique, bons pour ceux qui aiment à se bercer l'intelligence dans de vaporeuses généralités, et assez peu utiles à ceux qui veulent apprendre. Et puis M. Lemare, loin de coordonner d'après les faits le système qu'il voulait établir, a eu le grave tort de courber les faits à son système, ce qui détruit complètement l'autorité de ses doctrines. On peut également reprocher à l'estimable M. Boniface d'avoir donné pour base à ses principes des faits qu'il a lui-même inventés, *forgés*. Mieux que personne pourtant il devait savoir que ce n'est que dans les ouvrages de nos grands écrivains qu'il faut chercher ses autorités, et qu'il est ridicule à un grammairien, quelle que soit d'ailleurs sa supériorité, de prétendre dicter à tout un peuple les lois du beau langage.

Liberté pleine et entière à chacun de conserver son rituel et son rudiment, de s'imposer des règles, d'y croire et de les suivre. Ce qui n'est plus permis, a dit M. Charles Nodier, c'est de les prescrire tyranniquement aux autres. Le réseau de Restaud et de Lhomond est devenu trop lâche et trop fragile pour emprisonner l'esprit de nos écrivains.

C'est dans le but de régénérer la grammaire, en lui donnant un nouvel aliment par l'observation de la nature et à l'aide d'une étude plus soignée des faits, que cet ouvrage a été entrepris : nous avons voulu fonder un enseignement national, en remplaçant enfin toutes ces grammaires des grammairiens par la grammaire des grands écrivains. Aussi, avec quelle ardeur, quel enthousiasme ne fut pas accueillie la *Grammaire Nationale*, non seulement dans toutes les parties de la France, mais encore à l'étranger ! C'est que cet ouvrage, bien différent de tous ceux qui l'avaient précédé, n'établissait pas de règles *à priori* ; c'est que, pour la première fois, il montrait le génie de la langue se développant sous la main de nos grands hommes ; c'est qu'il était comme l'écho vivant de l'*usage*. Personne ne s'y est trompé, et si nous avons pu douter un seul instant du succès de notre livre, l'éloge qu'en ont fait les organes de l'opinion publique, les suffrages dont l'ont honoré la plupart des sociétés savantes, auraient suffi pour dissiper nos craintes, et nous convaincre que nous avions atteint le but que nous nous étions proposé (1). Mais un accueil aussi flatteur ne nous a pas aveuglés sur les imperfections de notre livre.

Dans cette dernière édition, nous nous sommes efforcés d'en améliorer tout à la fois le plan et l'exécution. Plusieurs parties ont été complétées ; d'autres ont été refondues en entier. Quant aux citations, nous avons préféré nous priver de certaines

(1) La Grammaire Nationale a été approuvée par l'Athénée des Arts, la Société des Méthodes, la Société Grammaticale de Paris, la Société d'Émulation pour le perfectionnement de l'instruction primaire en France, etc.

phrases, plutôt que de citer des ouvrages éphémères, ou d'admettre des noms indignes à la compagnie de Voltaire, de Rousseau, de Bossuet, de Racine et de Fénelon. Nous avons également supprimé tout ce qui touchait à la polémique, car nous vivons dans un temps où la jeunesse a trop de choses utiles à apprendre. En un mot, nous n'avons rien négligé pour donner à notre œuvre tous les perfectionnements dont elle était susceptible; nous avons voulu offrir à la France un ouvrage digne d'elle, un livre éminemment français, en un mot une grammaire nationale.

Aujourd'hui que l'on commence à rougir tout à la fois des écarts de la pensée et des erreurs du style; que les livres qu'enfantait l'esprit déréglé de quelques écrivains ont passé de mode; qu'on en est revenu à la nature, à la vérité, au bon goût, cet ouvrage, destiné à ramener la langue dans les limites raisonnables que nos grands écrivains ont su respecter sans rien perdre de leur essor et de leurs prodigieux avantages, ne peut manquer d'obtenir les suffrages universels, et il restera, nous en avons l'espoir, comme le monument le plus imposant qu'on ait jamais élevé à la gloire de notre langue.

DE LA
GRAMMAIRE EN FRANCE,
ET PRINCIPALEMENT DE LA
GRAMMAIRE NATIONALE,

AVEC QUELQUES OBSERVATIONS PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIRES
SUR LE GÉNIE, LES PROGRÈS ET LES VICISSITUDES DE LA LANGUE FRANÇAISE,

Par M. Philartète Chasles (1).

Qui se fye en sa grammaire
S'abuse manifestement ;
Combien que grammaire profite
Et que lecture soit la grand'mère
Des sciences et fondement : etc., etc.

Ainsi parle, en son chapitre de la grammaire, l'auteur du *Regnars traversant les royes périlleuses du monde*, livre imprimé le 25 janvier 1530, par *Philippe Lenoir*, l'un des deux rotisseurs jurés de l'Université de Paris. On voit qu'il y a trois cents ans la grammaire n'inspirait pas confiance entière. C'est encore l'avis de MM. Bescherelle, qui viennent de publier le Répertoire le plus complet de nos règles grammaticales. Après avoir lu et examiné leur court Résumé de toutes les Grammaires, vaste trésor de toutes les acceptions, concordances, idiotismes, gallicismes, employés par nos écrivains de tous les siècles, on est plus que jamais tenté de répéter : *Qui se fye en sa grammaire s'abuse*, etc., etc.

Si la grammaire s'est trouvée en butte à plus d'une déflance et d'un quolibet, elle l'a bien mérité. Il faut avouer que les grammairiens ont eu d'étranges imaginations. Depuis l'imprimeur Geoffroy Thory, qui publiait au commencement du seizième siècle son *Champ-Fléury*, dont les fleurs sont fleurs de syntaxe et les plates-bandes semées de gérondifs, jusqu'à M. Lemare qui damne hardiment tous ses prédécesseurs, les cultivateurs de la syntaxe ont souvent prêté à la plaisanterie. On ferait une longue liste de leurs folies et de leurs absurdités.

Vaugelas pose en principe (devinez son motif, je l'ignore), que l'on ne peut et ne doit pas dire *les père et mère*. Cela n'empêche pas, depuis trois cents ans, les fils de parler de *leurs père et mère*, malgré Vaugelas.

Les rudiments affirment unanimement qu'après un comparatif, le subjonctif est indispensablement nécessaire. Cependant Pascal écrit cette excellente phrase : *Il faut donner aux hommes le plus de liberté que l'on peut*. Tout le monde avoue la légitimité de cette manière d'employer l'indicatif. *Que l'on puisse* serait une faute grossière.

L'auteur du *Dictionnaire des Dictionnaires* cherche l'étymologie de l'interjection *bah !* et il l'explique ainsi, fort gravement :

BAH ! interjection, qui équivalant à *mon étonnement est bas !* c'est-à-dire *j'y mets peu d'importance*.

Voilà une bien jolie étymologie !

Du temps de La Bruyère, les grammairiens et les gens du monde formèrent une ligue contre le mot *car* ; le mot *car* survécut aux grammairiens et aux marquis. Souvent les écrivains jaloux ont fait cause commune avec les pédants, pour jouer pièce aux hommes de génie. Montesquieu avait dit : *Le peuple jouit des refus du prince, et le courtisan de ses grâces*. Cette sentence si lucide, si concise, si belle, Marmontel la condamne au nom de la grammaire : il prétend que l'ellipse est trop forte. La clarté de la phrase prouve le ridicule de la critique. Mais n'était-il pas naturel et nécessaire que l'auteur des *Incas* se montrât injuste envers l'auteur de l'*Esprit des Loix* ?

Il est arrivé à Voltaire même, dans son *Commentaire sur Corneille*, de se livrer à de mauvaises chicanes grammaticales qu'il soutient par de bons mots. Il prétend que ces vers

Trois sceptres à son trône, arrachés par mon bras,
Parleront au lieu d'elle et ne se tairont pas !

rivalisent en niaiserie avec les vers de M. de La Palisse : *Hélas ! s'il n'était pas mort, il serait encore en vie*. Voltaire est de très mauvaise foi ; il sait que le langage prêté par le poète aux sceptres qu'il anime, acquiert dans le second hémistiche une éloquence foudroyante, une voix éternelle *qui ne se taira plus !* C'est une beauté, non une faute. La taquinerie grammaticale rabaisse au niveau des esprits médiocres les esprits supérieurs, les génies les plus brillants.

Les seules fautes de français véritables, ce sont les locutions qui rendent le langage obscur, pénible, équi-

(1) Ces observations littéraires et philosophiques sur l'histoire de notre langue, sont extraites des trois beaux articles que le *Journal des Débats* a bien voulu consacrer à notre ouvrage. Nous avons pensé que nos lecteurs ne les liraient pas sans intérêt.

voque, établissent confusion, embarrassent le sens, ou détruisent ces teintes et ces acceptions délicates qui constituent le génie de notre langue, et la principale source de ses richesses. L'ouvrage de MM. Bescherelle est neuf, en ce qu'il n'établit pas de théories; il montre le génie de la langue se développant sous la main de nos grands hommes. Les Bossuet et les Pascal, instituteurs que ces messieurs appellent à leur aide, valent bien les Beauzée et les Court de Gébelin. Les enseignements de ces écrivains supérieurs démontrent le ridicule et l'arbitraire de mille prétendues règles qu'il faut savoir violer pour savoir bien écrire. On voit que tous les chefs-d'œuvre ont été créés non d'après ces règles, mais souvent malgré elles et en dehors du cercle magique tracé par la grammaire sacro-sainte. Les faits sont là qui parlent plus haut que les règles. Les auteurs nouveaux, parcourant toute l'étendue de la syntaxe française, et s'appuyant sur cent mille exemples puisés aux meilleures sources, indiquent avec une rare justesse, avec une sagacité analytique digne de beaucoup d'éloges, la valeur, l'usage, la place, les variations de chaque mot; les bornes de telle acception; les limites de telle concordance; la nécessité de franchir telle règle accréditée; la légitimité de telle licence qui établit une nouvelle règle dans la règle. C'est une collection unique et fort précieuse : là se trouve éparse toute l'histoire de notre idiome, de ses variations, de ses origines et de ses singularités. Sous la forme d'une compilation et sans afficher de hautes prétentions philosophiques, c'est l'œuvre la plus philosophique et la plus rationnelle dont la langue française ait été depuis longtemps l'objet.

Non que toutes les données des auteurs nous semblent justes et que leur livre soit, selon nous, exempt de lacunes et d'imperfections. Si le plan est excellent et l'exécution en général très distinguée, s'ils ont eu raison de ridiculiser les folles délicatesses de quelques puristes et d'en prouver le peu de fondement; si leur analyse est souvent heureuse et lucide, ils nous semblent avoir poussé bien loin en plusieurs circonstances la tolérance grammaticale, et justifié des fautes réelles par des analyses trop subtiles.

Voici une phrase qu'ils donnent pour correcte : *les animaux ont en soi*; n'est-elle pas d'une incorrection frappante? On dit : *chacun pense à soi*; on ne dira pas : *les hommes attachent à soi les animaux*. Je sais que l'analogie latine du mot *semetipsum* peut justifier jusqu'à un certain point les grammairiens; mais l'usage est roi; ses sentences veulent être écoutées et respectées. Aujourd'hui que l'on parle en France une quarantaine de langues différentes; qui, le gaulois de Villehardouin; qui, le français de Marot; qui, un autre français à la Shakespeare, à la Schiller, à l'arlequin; qui, un idiome de taverne, de rue, de café, de couloir; aujourd'hui que tous ces styles s'impriment; aujourd'hui que chacun s'évertue à créer, comme sous Louis XIII, un petit barbarisme nouveau (s'il est possible, car on a usé le barbarisme), le grammairien doit-il ouvrir la porte toute grande, et, jetant les deux battants à droite et à gauche, proclamer que tout est permis? Ce qui a fait la gloire de Malherbe, génie peu poétique, c'est que, dans un temps littéraire assez semblable au nôtre, il s'est armé de sévérité. Nous accusera-t-on, à ce propos, de pédantisme ou de contradiction? Nous avons loué le principe : nous en blâmons l'abus.

En fait de style et de langage, comme en politique et en philosophie, la lutte est entre la liberté d'une part, et d'une autre la puissance d'ordre et d'organisation; deux excellents principes qui ne doivent pas s'annuler, mais se soutenir; ils s'accordent malgré leur combat. Tout écrivain supérieur est à la fois néologue et puriste. Veut-on à jamais fixer la langue? On arrête le progrès; on est pédant. Donne-t-on une liberté effrénée aux mots, à leur vagabondage, à leur mixture, à leurs alliances, à leur fusion, à leurs caprices? On expose un idiome au plus grand malheur qui puisse lui arriver, à la perte de son caractère propre, à la ruine de son génie. La langue grecque va mourir, lorsque l'empereur Julien se sert d'un grec asiatique; elle n'existe plus, lorsque la princesse Anne Comène introduit dans la langue de Platon toutes les circonlocutions orientales. Saint Augustin et Tertullien sont des hommes de génie et d'esprit; mais leur langage romano-africain annonce la chute de l'empire; voilà bien les inflexions et les désinences latines; cela ressemble un peu à l'idiome de Cicéron; hélas! similitude éloignée et trompeuse; le latin ne renaitra plus, c'est une remarque fort curieuse que les langues se forment, croissent, se renouvellent, mûrissent, et atteignent leur perfection au moyen des idiomes étrangers qu'elles s'assimilent; que cette assimilation seule les soutient, et qu'à la fin de leur carrière cet élément de leur vie, devenant l'élément de leur mort, les corrompt, les étouffe, les écrase et les tue.

Notre langue a de vieux principes, assez mal expliqués jusqu'ici par les scolastiques, mais fondés en raison et que les nouveaux grammairiens ont tort de détruire. Pour le prouver, il faudra bien entrer dans quelques discussions dont le pédantisme et la sécheresse m'effraient d'avance. MM. Bescherelle déclarent que la langue française n'a pas de genre neutre. Nous le retrouvons, effacé, il est vrai, et peu reconnaissable, mais doué de sa signification et de sa valeur propres, dans les verbes *il pleut, il tonne, il importe*; dans les locutions *il y a, il fait beau, il faut*; dans les mots *en et y*, sur lesquels nous ne partageons pas l'avis de la grammaire nouvelle; dans *je le veux, je le dois, je l'importe*; où le mot le joue le rôle du pronom neutre des Latins, *illud*. Pour expliquer ces diverses locutions, MM. Bescherelle ont recours à des procédés analytiques fort savants, trop savants, selon nous. Une phrase excellente de La Bruyère, qu'ils condamnent à tort comme anti-grammaticale, prouve que l'acception du mot le est bien celle d'*illud*, du pronom neutre latin : « *Les fourbes croient aisément que les autres le sont...* » Qui peut rien reprendre à cette phrase, d'une clarté parfaite, et où le pronom le est évidemment pour *illud*, cela?

L'analogie des langues étrangères modernes suffit pour décider la question. Les Allemands et les Anglais ont un neutre distinct qu'ils emploient à tout moment, *es et it*. Pour traduire dans ces deux langues les phrases que MM. Bescherelle se donnent tant de peine à expliquer, au moyen de longues et savantes analyses, on n'a qu'à employer le neutre allemand ou anglais. *Il pleut*, « es regnet, it rains » ; *il faut*, « es muss, it must » ; *il est vrai*, « es ist true, it is true » . Les grammairiens nouveaux commentent subtilement l'expression *vous l'importez*, qu'ils regardent comme un gallicisme embarrassant. Ce qui les embarrasse, c'est le système qu'ils défendent et la persuasion où ils sont que le n'est pas un pronom neutre, et que nous n'avons pas de neutre. Mais *l'importer* n'est pas un gallicisme; c'est la contraction de la locution latine : *Palmarum tulit, emporiar la palme*. Les Allemands et les Anglais possèdent aussi cet idiomisme, et ils rendent précisément ce le par leur pronom neutre *es et it*. — « Eh bien ! (demande Hamlet dans le drame de Shakespeare) sont-ce les enfants qui

l'emportent ? — Do the boys carry it away ? La traduction est littérale (*l'emporter, — carry it away*) et le neutre s'y trouve. J'ai peine à croire que la véritable explication de *il pleut*, soit *le ciel pleut*. L'analogie la plus étroite lie cette locution aux locutions du même genre : *il faut*, *il vaut mieux*, *il doit être beau*, etc., que les Anglais traduisent par : *it must*, *it is better*, etc. Je sais que le roman de la Rose a dit

Li air pleut et tonne ;

mais alors même que Jehan de Meung aurait employé activement le mot *pleuvoir* (comme cela est arrivé une seule fois à Bossuet), l'analogie des locutions que nous venons de citer, et le fait de leur existence et de leur groupe ne seraient pas détruits. Quittons la théorie ; remontons jusqu'à l'origine de ces tournures : *il faut*, *il pleut*, *il y a*, sont évidemment l'expression d'une sensation subite et positive, qui règle les choses : *Pluie, Nécessité, Présence d'un objet*. Un sauvage dirait : *Pluie, nécessité, voici !* De ces mots, on a fait des verbes. Dans l'origine ces verbes n'étaient précédés d'aucun pronom ; le style marotique a conservé cette primitive et rude forme : *Faut être sage*, disent encore les paysannes.

Alors tonnait, pleuvait à merveilles,

dit le *Verger d'honneur*. Mais comme tous les verbes français se trouvaient précédés d'un pronom ou d'un nom, et que le verbe neutre impersonnel était seul de sa classe, on voulut le régulariser, le faire marcher de front avec le reste de la syntaxe, et on lui donna pour affixe, vers le commencement du quinzième siècle, *cet il (illud)* qui correspond exactement au *it* des Anglais.

Well; it must be so ! (illud) « Bien, il doit en être ainsi ! » Décidément, MM. Bescherelle rendront le neutre à notre grammaire, qui est déjà bien assez irrégulière comme cela.

J'ai un second procès pédantesque à intenter à ces messieurs : il s'agit de deux petits mots très durs à l'oreille, très nécessaires, d'un difficile emploi, mais de grande ressource, comparses utiles et déplaisants, les mots *en* et *y*. *Y* vient du mot latin *illuc*, *illuc*, là, « en cet endroit. » *En* vient du mot latin *inde* ou de *illo*, « de là et de cela. » Les auteurs de la *Grammaire nationale* veulent que ces deux mots ne soient pas des neutres, en dépit de leur origine et de leur usage ; les arguments qu'ils emploient ne nous persuadent pas. Dire : *J'aime cet homme et je m'y attache*, au lieu de *je m'attache à lui*, c'est commettre une des fautes les plus graves possibles : faute contre l'étymologie, faute contre le génie de la langue française, dont la délicatesse ne confond jamais des nuances distinctes. *Je trainai ma barque jusqu'au rivage et je l'y fixai*, est une bonne phrase qui ne frappe l'oreille et l'esprit d'aucun sens désagréable. — *C'est ma place et j'y tiens*. — *C'est mon ami : je tiens à lui*. La distinction est claire. — *C'est un homme honnête ; fiez-vous-y*, me déplait beaucoup, quoique cette phrase ait été signée, paraphrasée et sanctionnée par l'Académie française.

J'en demande humblement pardon à l'Académie française.

Que l'on place à côté l'une de l'autre cette phrase :

Vous avez sa parole ; fiez-vous-y.

Et cette autre phrase :

— *Vous avez vu M. tel ? vous vous y fiez ?*

L'oreille, un instinct secret, d'accord avec le sens véritable des mots et le génie du langage, vous avertiront que la première des deux est excellente ; mais qu'il y a dissonance, faute, incorrection dans la seconde. Pour peu qu'on ait de goût, on changera presque involontairement cette dernière, et l'on dira : *Vous avez vu M. tel ? vous fiez-vous à lui ?* Il y a donc une nuance ; c'est cette nuance, empruntée à l'étymologie latine, qui fait du mot *y* un pronom neutre et l'applique aux choses inanimées. Qui oserait dire : *Sa fille l'avait quittée, je l'y ai rendue* ? On dirait : *Je la lui ai rendue*. Quand M^{me} de Sévigné écrit à sa fille : *Votre petit chien est charmant, je m'y attache*. On n'est pas blessé de cela ; tout charmant qu'il soit, ce n'est qu'un chien. Ce *y* est neutre ; les Anglais diraient de même en parlant d'un animal favori : *I am fond of it* ; employant le neutre pour les animaux, *the brute creation* ; et nous réservant à nous, bipèdes, qui ne le méritons guère, l'honneur du pronom des deux genres.

Même remarque sur le mot *en*. *Je m'en doute*, signifie *je me doute de cela (de hoc)*. En parlant d'une femme, il faut dire : *Je doute d'elle*, et non pas *J'en doute*. MM. Bescherelle nous semblent avoir ouvert une carrière très large aux fautes grammaticales (si fréquentes de notre temps), quand ils ont essayé de détruire le sens neutre des mots dont nous parlons. Personne n'oserait s'exprimer de la manière suivante : *Mon père m'appela ; je m'en approchai*. On dira : *Je m'approchai de lui*. Donc le mot *en* ne remplace pas *de lui*, mais *de cela*. On dira très bien : *Je vis un chêne à peu de distance, et je m'en approchai (du chêne, de cela)*. Voilà une nuance bien marquée, une nuance nécessaire ; il faut la conserver dès qu'elle existe. Notre langue ne vit que de nuances. Dans ces deux vers d'Andrieux :

Quelle amie oserais m'offrir une retraite,
Je n'en ai pas besoin !

tout le monde voit que ce n'est pas de l'*amie*, mais de la *retraite* qu'il est question, et que là *en* est bien neutre. *Ne vous en déplaît-il ?* prouvent le sens neutre du même mot. Les poètes, je le sais, l'ont employé souvent au lieu de *lui*, ou *d'elle*, mais par licence, par extension, et toujours dans un sens méprisant et odieux.

Un vieillard amoureux (dit Corneille) mérite qu'on en rie.
Pour punir un méchant, (dit Voltaire) pour en tirer justice.

Ces deux personnages si maltraités sont assimilés à des choses, et non pas à des hommes. Quand Marivaux dit : *Elle fait la passion des gens, et son mari en est jaloux*, la phrase signifie : *Son mari est jaloux de cela*, et non pas : *est jaloux d'elle*.

Dans les écrits du dix-neuvième siècle, on a souvent confondu les acceptions de ces mots : *en* et *y* avec celles

de lui et d'elle ; cela est très vrai ; mais il y a corruption dans cet emploi. Non parce que M. de Vaugelas ou M. Dumarsais le veulent, leur autorité ne m'est de rien ; mais il faut conserver avec soin le signe distinctif qui isole de la chose matérielle, de l'être brut, de l'abstraction, l'homme vivant, notre semblable. C'est une richesse du langage. Soyez indifférent quant au sort des règles qui ne nous donnent pas une beauté ; fouettez celles qui nous appauvrissent ; battez-les en brèche et en ridicule ; mais gardez et protégez celles qui étendent le cercle de nos ressources, qui offrent de plus nombreux matériaux à la pensée et au style !

Que d'inutiles et pointilleux détails, va-t-on dire ? C'est de cette menue et faible monnaie que se compose le trésor grammatical. Après avoir adressé à MM. Bescherelle les seules critiques auxquelles donne prise leur excellent travail, je chercherai dans ce répertoire commode, vaste et bien divisé, quelques-uns des résultats élevés et des considérations générales qui dominent toute l'histoire mal connue de la langue française.

Quel obstacle opposerez-vous aux révolutions des langages, vous qui ne pouvez enclouer pour un seul moment les révolutions des modes ou des mœurs ? les idiomes ne sont que l'organe, le *verbe* de la civilisation humaine ; c'est une voix qui mue ; c'est un accent qui se modifie avec les phases vitales de la société. Tantôt notre orgueil nous fait croire que notre époque est la seule où le langage soit parvenu à maturité complète ; tantôt dégoûtés et rassasiés de nous-mêmes, nous nous rejetons en arrière, pleurant la décadence de notre idiome national. Nous ne voyons pas que le cours des idées et les évolutions matérielles de la vie sociale entraînent le langage avec eux et lui font subir d'inévitables altérations. Quand Froissart écrivait, les paroles lui manquaient-elles ? Montaigne, dans la solitude de sa bibliothèque féodale, se plaignait-il de l'indigence du langage ? N'y avait-il pas assez de nuances pour La Bruyère ? et dans l'état de mœurs le moins favorable au développement de l'imagination pittoresque, Biderot ne trouvait-il pas toutes les couleurs chaudes que réclamait son pinceau ? Ces couleurs ne sont-elles pas avivées et enflammées encore sur la palette de Châteaubriand, au dix-neuvième siècle, quand l'esprit analytique régnait en despote sur les écoles françaises ? Les langues font des acquisitions et des pertes, comme les peuples ; elles achètent les unes au prix des autres, comme les peuples.

De grands génies paraissent, et l'on dit que l'idiome dont ils se sont servis est immuable. Ils meurent, une nouvelle moisson de paroles inconnues et de tournures inusitées fleurit et verdole sur leur tombe. Si l'on procédait par exclusion, s'il fallait condamner les révolutions du langage enchaînées aux révolutions des mœurs, si l'on ne voulait accepter qu'une seule époque littéraire dans toute la vie d'une nation, Lucrèce d'une part, et de l'autre Tacite seraient des écrivains barbares ; il ne faudrait lire ni Shakespeare et Bacon, riches de toute l'éloquence du seizième siècle, ni Mackintosh, Erskine ou Byron, néologues du dix-neuvième siècle. En France, on répudierait la langue admirable et pittoresque de Montaigne, et l'idiome bizarre, ardent, emporté de Diderot, de Mirabeau, de Napoléon. Il est vrai que tout s'épuise, la sève des sociétés et celle des idiomes. Dans les sociétés en décadence, les langues s'éteignent, la parole perd sa force et sa beauté, les nuances s'effacent, la phraseologie devient folle ou radoteuse ; c'est le rôle des littératures ; ce sont les derniers accents, les gémissements brisés de l'agonie. L'effort de tous les rhéteurs, le cri de détresse de tous les grammairiens ne sauveront pas un idiome qui périclète avec un peuple. Anne Comnène se sert d'un style prétentieux et lourd, enveloppé de draperies superflues, vide et pompeux comme la cour byzantine. Sans doute cela doit être. Si vous voulez ressusciter le lexique et la grammaire, si vous prétendez que ce mourant retrouve la voix, jetez un nouveau sang dans ces veines qui se dessèchent, ressuscitez le cadavre, il parlera.

Quelques langues, échappant au mouvement vital qui soutient et renouvelle tout dans le monde, sont restées stationnaires ; ce sont celles qui ont le moins produit. L'idiome provençal, père d'une littérature passagère, dont la lueur a servi de signal à la poésie moderne, a brillé un instant et n'a pas laissé de grandes œuvres. S'il faut en croire les savants d'Allemagne qui se sont occupés des idiomes de la Lithuanie, de l'Illyrie et de la plupart des régions que les races slaves habitent, ces races ont conservé leurs langues pures d'altération, et n'ont guère créé que des chants élégiaques et pastoraux. La fécondité semble attachée au mouvement ; la stérilité à l'inaction. Il en est des langues comme de tout ce qui a vie : ruine et renaissance, mort et réparations constantes jusqu'à la mort, qui est le silence et le repos total.

Les vrais grammairiens, les seuls grammairiens, ce ne sont ni Beuzée, ni Dumarsais, ni le vieil imprimeur Geoffroy Thory ; ni les honorables membres de Port-Royal ; ni Vaugelas, à qui une fausse concordance donnait la fièvre ; ni Urbain Domergue, connu par son inurbanité envers les solécismes qui éveillaient sa colère ; ni M. Lemare, le Bonaparte du rudiment et le Luther de la syntaxe. Les vrais grammairiens, ce sont les hommes de génie ; ils refont les langues, ils les échauffent à leur foyer et les forgent sur leur enclume. On les voit sans cesse occupés à réparer les brèches du temps. Tous, ils inventent des expressions, hasardent des fautes qui se trouvent être des beautés ; frappent de leur sceau royal un mot nouveau qui a bientôt cours, exhument des locutions perdues, qu'ils polissent et remettent en circulation. Tous, néologues et archaïstes, plus hardis dans les époques primitives, plus soigneux et plus attentifs dans les époques de décadence, mais ne se faisant jamais faute d'une témérité habile, d'une vigoureuse alliance de mots, d'une conquête sur les langues étrangères. Les écrivains qui parmi nous se sont le plus servis des archaïsmes, ceux qui ont renoncé le plus difficilement à l'ironie bonhomme des tournures gauloises, à leur vieille et bourgeoise naïveté, ce sont Lafontaine, M^{me} de Sévigné, Molière, La Bruyère, au dix-septième siècle ; Jean-Jacques Rousseau au dix-huitième, Paul-Louis Courier de notre temps. Bossuet a osé (lui seul pouvait oser ainsi) faire pénétrer dans une langue analytique et toute de détail, les tournures hébraïques ; c'est un prodige ; rien n'est plus hostile à l'idiome gaulois que la concentration et la synthèse elliptique de l'hébreu. La phraseologie grecque se trouve chez Amyot, Fénelon et Racine. Montaigne et Rabelais ont jeté dans leur style une infusion italienne très marquée. Tous les auteurs qui ont vécu sous Richelieu, parlaient un français espagnol. Les interminables périodes de M^{me} de Motteville sont calquées sur celles de Balthazar Gracian ; Balzac, ennuyeux et grave prosateur, impose à ses phrases toute l'étiquette castillane ; mais c'est Pierre Corneille, le grand homme, qui nous a forcés d'adopter quelques traits puissants du génie espagnol. Rousseau ne s'est pas contenté de renouveler et de dérouiller les fortes expressions de Montaigne et de Calvin ; il a fait des emprunts semi-germaniques à sa petite patrie, à Genève, dont les idiomes spéciaux ont été consacrés et immortalisés par lui. Aïnsi, de faute en faute, d'au-

Nos grammairiens ont usé largement de ce droit de pédantisme que le génie de la nation leur donnait. Ils ont tranché dans le vif et fabriqué des codes sévères, ils ont environné de palissades et de bastions les participes et les conditionnels. Travaux perdus, fatigues sans résultat ! Leurs principes tombaient aussitôt qu'établis. L'ouvrage de MM. Bescherelle offre la liste interminable des échecs de la grammaire ; le budget de toutes les lois inutiles qu'elle semble n'avoir formulées que pour les laisser violer ; le compte de toutes les atteintes portées tour à tour par Corneille, Bossuet, Pascal, Fénelon, Voltaire, à Vaugelas, Beauzée, Dumarsais et l'abbé d'Olivet. Plus les règles étaient absolues, plus elles étaient fragiles. C'est que la vérité ne se trouve jamais dans l'absolu ; elle n'est pas même au milieu des questions : elle est au-dessus. Pendant que les esprits communs la cherchent dans les axiomes tranchés, soutenus avec aigreur par les partis en lutte, elle plane sur les deux camps. « L'inversion est-elle permise à la langue française ? Est-il licite d'innover dans le langage ? » Doit-on employer les mots anciens dans un idiome plus moderne ? » Aucune de ces questions ne peut se résoudre par *oui* ou par *non* ; mots précieux et sacramentels qu'il faut déclamer très haut pour se faire suivre de la masse. Voulez-vous avoir une école ? n'y manquez pas. Mais êtes-vous plus philosophe que vaniteux, plus sincère qu'homme de parti ? vous ne vous prononcerez pas si vite. L'amateur de la vérité, de l'art, de la science, creuse plus avant, pénètre dans les entrailles mêmes des idées et des faits historiques. Il y découvre, non sans travail, les principes fondamentaux qui réconcilient des contradictions apparentes ; il s'explique pourquoi l'inversion, excellente dans telle circonstance donnée, est impossible dans telle autre ; il voit quelles lois supérieures aux règles en permettent ou en ordonnent le déplacement ; il n'arrive pas à l'indifférence et au vague sur toutes les questions, mais à un système lumineux et haut, bien plus vaste, bien plus arrêté, bien plus net, et dont l'élévation seule le soustrait aux regards de la foule.

Ainsi, la règle souveraine, la loi suprême des idiomes, c'est le génie propre de chacun d'eux. Tout ce qui lui répugne est inadmissible, tout ce qu'il permet on doit l'oser. En vain les grammairiens multiplieront les fantaisies, les injonctions, les définitions, les sévérités, les folles délicatesses ; fidèle par instinct au génie de sa langue et de sa nation, l'écrivain supérieur découvrira toujours en dehors du cercle grammatical et du code convenu quelque beauté légitime et nouvelle conforme à la règle suprême. Mais quel est le génie propre de la langue française ? De quels éléments matériels et métaphysiques s'est-elle formée ? Quelles phases historiques ont déterminé et soutenu sa formation ? Quels caractères spéciaux doit-elle aux révolutions qu'elle a traversées ? Quelles sont les bases sur lesquelles elle repose et les vrais principes de sa force ? Belles et graves questions, qui s'étendent très loin et ne peuvent se résoudre qu'au moyen de l'histoire, d'une étude attentive des mots et de leurs destinées et d'une sagacité rarement unie à l'érudition. L'histoire des variations de la langue française n'est pas faite et probablement ne se fera pas. Les encouragements nécessaires pour ces grands travaux ne peuvent venir que d'un public autrement disposé que le nôtre, moins absorbé dans ses affaires personnelles, dans ses intérêts individuels, dans les débats d'une société en péril, et dans ses propres jouissances. C'est dommage. Un homme assez puissant pour cette œuvre élèverait un monument précieux, non seulement à la philologie, mais utile à l'histoire des mœurs et à celle des faits ; ce travail est le travail littéraire du siècle. On s'en passera bien, comme de tant d'autres choses.

Latine d'origine, notre langue s'est formée par contraction ; un peuple sauvage et plus septentrional que celui dont il empruntait l'idiome, mutilait et contractait la plupart des mots qui lui étaient transmis : il faisait de

Quare ou *Quamobrem*—le mot *Car* ;

De *Inde*—*En* ;

De *Illic*, *illuc*—*Y* ;

De *Unus*—*Un* ;

De *Homines*—*On*, etc., etc.

La nation gallo-romaine a-t-elle opéré elle-même ces contractions du latin, ou les doit-elle (comme le pense M. Raynouard) à l'imitation du provençal, fils aîné de la langue romaine ? Je ne sais ; mais il est certain que la plupart des expressions empruntées au Dictionnaire de Rome, se trouvent abrégées dans le français, et réduites à leur racine primitive. En raccourcissant les mots, on allongeait les phrases : les articles ou affixes naissent pour remplacer les désinences et les inflexions. D'un idiome synthétique, les Gaulois faisaient une langue analytique, chargée de petits mots et de pronoms qui devaient remplir l'office des terminaisons variables du latin. Un peuple sans littérature et qui n'écrit pas ses pensées, a toujours recours aux pronoms et aux articles. La civilisation intellectuelle ne donnant pas de produits, les langues, réduites à l'usage populaire, perdent le caractère de la synthèse, répudient l'inversion, se chargent d'affixes, et adoptent le mode direct et analytique. Avant Homère, la langue grecque n'a pas d'articles ; elle les adopte entre Homère et Hésiode. La langue allemande des plus anciens monuments teutoniques procède synthétiquement ; ne se trouvant alors fixée par aucune littérature, elle dégénère, penche vers la forme analytique, et adopte les affixes pendant l'espace de temps qui s'écoule jusqu'à Luther. Toutefois une ligne de démarcation profonde restera tracée entre les idiomes du nord, lassés de la souche teutonique, et les langues nées de l'imitation romaine. Les premiers, malgré l'emploi des articles, conservent leur génie de synthèse : c'est leur puissance. Les seconds, à la naissance desquels le génie de l'analyse a présidé, s'en tiennent au mode direct, et n'adoptent que par licence, à de rares moments, et avec beaucoup de réserve, l'inversion libre et forte des langues à inflexions et à désinences.

Le mode analytique une fois adopté, les articles une fois admis comme modérateurs et guides du discours, le développement de l'esprit français s'opère naturellement : les penchants nationaux et la disposition même des organes influent sur notre langue. Délicatesse, nuances, clarté, facilité, ironie, délicatesse surtout, voilà les premiers caractères que l'on distingue dans sa formation matérielle. Ce qui lui appartient en propre, quant à sa partie musicale, se compose de nuances si déliées qu'elles ne sont pas perceptibles pour les étrangers. Le muet, qui se retrouve dans toutes nos phrases et que les autres nations ne connaissent pas, n'est qu'une *semi-voyelle* ; ou plutôt c'est la vibration d'une consonne qui finit et se prolonge. Le son nasal, proéminent par la fusion de la lettre *n*, avec d'autres sons, n'est qu'une *demi-diphthongue*, une diphthongue étouffée, privée de sa sonorité,

espèce de terme mitoyen et de compromis entre les consonnes et les voyelles. Ne faisons pas compliment de cette invention à nos respectables aïeux ; nos syllabes *on, en, in, un*, désagréables, dures, sont la tache originelle du vocabulaire français : elles jettent dans notre clavier beaucoup de notes fausses et sourdes qui désespèrent les musiciens et les orateurs.

Le même caractère mitoyen, le même génie de nuances et de délicatesses, qui a fait entrer dans la partie vocale de la langue des demi-voyelles, des demi-consonnes, des demi-diphthongues, influe encore sur la syntaxe française, sur la formation des phrases, sur l'arrangement des mots, sur leur synonymie. Il multiplie les finesses, les ellipses, les sous-entendus, et favorise ainsi notre goût national pour l'ironie qui vit de sous-entendus, de réticences et de demi-mots. Voilà les éléments métaphysiques et matériels de la langue. Aucune de ces nombreuses nuances n'aurait été sentie, si l'idiome, déjà fort simple, grâce à sa marche analytique, n'avait adopté pour premier principe une clarté extrême, une lucidité parfaite ; c'est là, depuis son origine, le fonds de son génie, l'axiome fondamental de sa grammaire ; il a horreur de l'obscurité. Toute locution obscure ne sera pas française. On supprimera donc tout ce qui embarrasse les périodes, enchevêtre les phrases, obscurcit les acceptions des mots, fait naître des équivoques pénibles à l'esprit ; on établira des concordances très exactes et très minutieuses ; on s'opposera fortement à ce que le conditionnel ou le possible se confonde avec le présent ou le réel ; on bannira les nombreux adjectifs juxta-posés des Espagnols et des Italiens, les enlacements synthétiques de la phrase allemande, les énergiques syllepses de la phrase anglaise ; on débâtera le terrain, de manière à ce que l'esprit français puisse saisir toutes les finesses, s'emparer de toutes les nuances, jouir de toutes les délicatesses de la pensée et du discours. Il en résultera une langue très pure, très chaste, très limpide, admirable par les détails, facile et souple instrument de conversation quotidienne, mais privée d'une grande partie des ressources énergiques, des tournures véhémentes, des inversions foudroyantes, des ellipses passionnées et des couleurs fortes que d'autres nations possèdent. *Gueuse-fière*, comme disait Voltaire, elle trouve heureusement des écrivains hardis qui la forceront à recevoir l'aumône ; elle ne cessera jamais de se tenir sur la réserve, de crier à la violence et de vivre de ces aumônes.

L'ouvrage de MM. Bescherelle n'est que l'histoire curieuse de ces utiles aumônes, dont nous comptons bientôt examiner avec plus de détail, la nature, l'origine, la nécessité et les résultats.

Nous avons cinq ou six langues françaises tout-à-fait distinctes ; et il ne faut pas remonter bien haut pour trouver dans nos écrivains les traces de ces idiomes différents, dont les couches superposées ont fini par produire l'idiome dont nous nous servons. Corneille est suranné ; Molière l'est aussi. Mais la langue écrite a bien moins varié que le langage de la conversation ; les traces (peu nombreuses d'ailleurs) que l'idiome parlé a laissées après lui, prouvent que sous Louis XIV même il s'éloignait infiniment de notre idiome actuel.

Voici par exemple une phrase du XVII^e siècle, composée de mots dont on se sert encore aujourd'hui, ce n'est plus une phrase française ; mais une phrase barbare. « Elle a (dit Tallemant des Réaux), un frère qui a l'honneur d'être un peu fou par la tête. » Cet homme qui est fou par la tête et qui a l'honneur d'être fou nous semble passablement bizarre. La mode espagnole qui s'était emparée de la France mettait l'honneur à toute sauce. Ne retrouvez-vous pas ici les grandes révérences et les manteaux castillans de cette époque, dont l'admirable Callot a éternisé les types cavaliers et grotesques ? On disait du temps de Tallemant : *petite jeunesse*, pour *première jeunesse*. Les genres de beaucoup de substantifs n'étaient pas fixés : Une grande amour se disait très bien au lieu d'un grand amour ; on retrouve cela chez Corneille. « Happeur (gastromoine), *vous (imbécile)*, expressions familières, manquaient de bon goût et non d'nergie. Le notaire n'était pas encore né. non plus que le pharmacien. Il n'y avait que des *garde-sacs* et des *apothicaires* qui se coudoyaient fraternellement. *Garde-sacs* ! quelle injure ! *apothicaire* ! quel blasphème ! Nous avons perdu ces deux races. Quant à l'orthographe, elle avait ses incertitudes. La consonne *s*, cette vieille consonne parasite et gauloise qui a servi long-temps à remplacer l'accent grave de la voyelle précédente (dans les noms propres *Basile* pour *Eddie*, *Chastanay* pour *Châtenay*), maintenait obstinément son empire. On écrivait indifféremment *astes* ou *istes*. Perrot d'Abancourt, qui venait d'avoir sur cette grave question une querelle animée avec Conrart, « l'homme » au silence prudent », lui porta un de ses manuscrits : « Tenez, dit d'Abancourt, mettez les *astes* et les *fusses* comme vous voudrez. » Il avait doublé l'*s* pour qu'on n'en manquât pas.

Tandis que Perrot d'Abancourt et Conrart examinaient, la loupe en main, tous les détails du langage, les hommes de génie achevaient de le pétrir et de le mouler. M^{me} de Sévigné consacrait, dans ses lettres, toutes les finesses de la conversation, toutes ces délicatesses familières si chères aux esprits d'élite, quand elles sont d'accord avec le bon goût. Elle écrivait à sa fille : *je suis toute à vous* et à ses connaissances : *je suis tout à vous*. Patru et Vaugelas ne lui avaient pas enseigné cette nuance si délicate. La Fontaine introduisait, dans ses vers naïfs, ce qu'il pouvait dérober de meilleur à la plus ancienne langue française : suppression des articles, emploi de l'infinif comme substantif, renouvellement des expressions gauloises, il se permit tout en fait d'archaïsmes, et se fit tout pardonner : ce bonhomme, qui semble laisser échapper ses vers négligemment, est notre plus laborieux ouvrier d'antiquités rajeunies. Racine, élevé à l'école des Grecs, met un art infini dans ses hardiesses et dans ses emprunts. A l'exemple de ses maîtres, il ose tout, sans paraître rien oser ; les ellipses les plus extraordinaires que l'on ait forcées notre langue d'accepter, viennent de lui et de Bossuet :

Je l'aimais inconstant ; qu'aurais-je fait *fidèle* ?

C'est la suppression d'une phrase entière, et d'une phrase sans accord avec la phrase énoncée, gouvernée par un autre sujet, inattendue, imprévue, dont rien ne donne l'idée et ne fait deviner la construction. Bossuet, nourri des livres saints, formé par l'étude du plus concis et du plus énergique des dialectes orientaux, entraîne la langue française vers d'incroyables audaces.

Personne n'ignorait que le mot *pleurs* était féminin et pluriel, qu'il n'avait pas de singulier ; que le *pleur* était interdit et n'existait pas. Mais voici Bossuet, l'orateur hébreu, qui monte en chaire, et dans une de ses oraisons funèbres, s'écrie : « *Li commencera ce pleur éternel ; là ce grincement de dents qui n'aura jamais de fin.* » On tremble et l'on se tait ; l'ensef s'ouvre à cette terrible expression hébraïque ; la dureté, la terreur de la vieille Bible ressuscitent à la fois dans un seul mot. Le *pleur*, ce n'est pas une larme. Vous entendez le long sanglot qui ne finit pas, le gémissant qui échappe d'une âme brisée que rien ne console ; c'est une des

plus redoutables créations de la langue ; un mot inoui pour une douleur inouïe. La Grammaire, cette greffière patiente, qui fait semblant de régner sur les mots qu'elle enregistre, aura beau se récrier contre Bossuet : Bossuet parlera plus haut qu'elle.

Qui ne sait aussi que *pleuvoir* est un verbe neutre ; que l'employer comme un verbe actif est la faute la plus grossière, la plus impardonnable, la plus impossible ? Dans ces Elevations sur les mystères, le même Bossuet voulant faire comprendre l'immense bonté du Très-Haut, s'exprime ainsi : « Dieu fait luire son soleil sur les bons et sur les mauvais, et *pleut* sur le champ du juste comme sur celui du pécheur. » La pluie qui tombe, le soleil qui brille, le monde qui se renouvelle, le méchant et le bon qui subsistent à la fois, l'univers, la vie, la mort, tout, c'est la volonté de Dieu, c'est Dieu. Ainsi les langues, tout entières, sans réserve, appartiennent au génie, qui les brise et qui les moule, qui les fracasse et les reconstruit comme il lui plaît.

Plus tard l'abbé de Saint-Pierre donnera à la langue des mots qui, traités d'abord de barbarismes, deviendront nécessaires : *bienfaisance, humanité*. Rousseau emploiera avec succès les plus belles expressions de Montaigne, et Beaumarchais imitera les augmentatifs et les diminutifs si énergiques et si gracieux des peuples méridionaux. Il faudrait noter toutes ces variations et ces conquêtes, si l'on faisait l'histoire de notre langue, histoire dont quelques matériaux précieux se trouvent dans la grammaire de MM. Bescherelle. Il faudrait indiquer aussi toutes les nuances que le mode analytique et direct a fait naître, toutes les richesses inconnues aux anciens, dont la langue française s'est armée et que les bons auteurs ont fait valoir.

Les langues analytiques dont on blâme l'indigence, la faiblesse, la marche froide et géométrique, ont trouvé des ressources dans cette indigence même. Au lieu du gérondif des Romains : *scribendum, amandum, bibendum*, les peuples modernes, privés de cette forme si brève et si éloquente, emploient trois ou quatre mots maladroitement enchaînés : *Il faut écrire, we must write ; — on doit aimer, one must love ; — on doit boire, we must drink*. Les Latins ne pouvaient exprimer par la terminaison *andum, endum* qu'un besoin futur ou possible ; les Français, les Anglais, les Allemands, privés de gérondifs, possèdent une couleur spéciale pour toutes les nuances de la possibilité. Parmi les idiomes modernes, c'est la langue anglaise, la plus pauvre et la plus nue à son origine, qui a poussé le plus loin cette conquête des détails. Le seul mot latin *scribendum* peut se traduire de douze manières. *It ought to be written ; we ought to write it ; it must be written ; it could be written ; it may be written ; it can be written ; it might be written ; we may write ; we must write ; they must write ; we should write ; we could write*. Aucune de ces locutions n'a le même sens ; chacune d'elle est une nouvelle modification de la nécessité d'écrire. — « Je pensai avoir découvert (dit un auteur de romans célèbre de l'autre côté du détroit) le sujet d'un livre sublime, la source de la gloire et de la fortune. Je posai mes lunettes sur la table et je m'écriai : *On pourrait écrire cela (it could be written)*. » Ma vieille sœur prit sa tabatière, et s'écria : *Ma foi, oui, il faudrait l'écrire (it ought to be written)*. » Encouragé par cette voix approbative, je dis à mon tour : *Il faut que cela soit écrit (it must be written)*. » Les anciens, avec leurs variétés d'inflexions, leurs désinences flexibles, leurs modes savamment balancés et disposés avec un si grand artifice, avec leur synthèse puissante, qui favorisait les plus mâles audaces de l'éloquence et de la poésie, ne seraient point parvenus à rendre les nuances, les finesses, les gradations presque imperceptibles que les idiomes modernes ont créés.

De Louis XII à Henri IV, l'Italie est notre nourrice ; elle nous fournit de nouvelles locutions, de nouvelles tournures, des mots nouveaux. Henri Estienne se plaint hautement de cette invasion de *vocables* ausoniens, dans son éloquente diatribe sur le *langage françois italianisé* vers 1550. La troupe commandée par Ronsard parvient mais difficilement, à greffer sur la tige française, quelques locutions grecques. Ensuite s'annonce le règne de l'Espagne sur notre style, règne qui commence avec Louis XIII et s'arrête à Louis XIV. Confondues et modifiées sous l'empire des Pascal et des Racine, toutes ces influences disparaissent : l'œuvre est terminée. Depuis cette époque, nous acceptons quelques mots étrangers, quelques formes exotiques, sans nous astreindre à aucune imitation spéciale ; c'est nous qui faisons la loi à l'Europe. Quant à la place des mots, à leurs concordances, à leurs acceptions, elles ont beaucoup varié, quelquefois par caprice, mais plus souvent entraînées par le cours des mœurs. Molière disait très bien : *un chacun*, comme les Anglais disent *every one* ; c'était une expression énergique et populaire qui spécialisait l'individualité dans la masse. *Un chacun* était déjà suranné sous le règent. Buffon, à la fin du dix-huitième siècle écrivait : *Les Chinois sont des peuples mols*, ce pluriel serait inadmissible aujourd'hui. Pourquoi ? Nul ne peut le dire. On rend aisément compte de plusieurs autres variations du langage. Une coquette, du temps de Louis IX, c'était une femme perdue ; la sévérité des habitudes n'établissait aucune différence entre la coquetterie et le libertinage, le désir de plaire et la débauche.

Coquette immonde et mal famée
Et de tout bon polcnet dégarinée,
Détale, sus !...

dit une vieille moralité. A mesure que les mœurs se sont adoucies, la *coquette* s'est réhabilitée. La *prude*, au contraire, a perdu de sa valeur. Les contemporains de Marot estimaient fort la *prude* femme et le *prude* homme ou *prud'homme* ; synonyme d'honnête femme et d'honnête homme. Aujourd'hui la *prude* est une tartuffe de chasteté. La même civilisation, dont le progrès tournait en ridicule l'honnêteté devenue *pruderie*, excusait la galanterie qu'elle paraît d'un titre élégant, et qui n'était plus qu'une *coquetterie* pardonnable.

Au moment où s'opèrent ces altérations dans le sens des mots, personne ne s'en aperçoit. La nation qui enrichit ou appauvrit son Dictionnaire, ne change de mots que parce qu'elle change de qualités et de vices ; révolution qui s'accomplit à l'insu de tous ceux qui y contribuent. Dans les premiers temps de la monarchie féodale, la concdescendance pour le faible, l'affabilité envers ses égaux, le bon accueil réservé aux étrangers, l'hospitalité donnée avec grâce, étaient des qualités d'autant plus estimées que la force brutale régnait sur l'Europe, et qu'avec un bon cheval, une armure de fer, un poignet vigoureux, trois cents vassaux armés, et une citadelle sur un rocher, on bravait le monde et la loi. C'était faire le plus grand éloge possible d'un gentilhomme ou d'un souverain que de dire qu'ils étaient *accorts* ; mot charmant, qui n'exprimait pas seulement l'aménité extérieure, mais le bon-vouloir et la générosité de l'âme. L'*accortise*, l'amabilité née d'un sentiment

réel, se changea en *courtoisie*; ce fut une seconde nuance plus faible, une expression pâlissante de la même qualité, un mérite réservé à l'homme rompu aux élégantes mœurs des *cours*. Mais dès le siècle de Louis XIV, le mot *courtois* paraît de vieille date : on le rejette, on dit d'un homme qu'il est de *bon lieu* et qu'il a *bon air*.

Ce n'est déjà plus une qualité vraie que l'on reconnaît en lui, c'est une forme extérieure, un *air*; il suffit de louer sa naissance, ses manières et son droit à Versailles. Bientôt après, il faut trouver encore une nouvelle modification plus énermée, pour satisfaire des mœurs nouvelles. *Accort*, *courtois*, de *bon air*, de *bon lieu*, tout cela meurt et disparaît. Voici le règne des mots *poli* et *politesse*. La *politesse*, expression froide qui trahit la recherche, le raffinement, et qui suppose non la sincérité, mais l'étude délicate des convenances sociales, domine tout le dix-huitième siècle : elle se retrouve en honneur sous Napoléon Bonaparte. Aujourd'hui elle se *décroûte*; à peine s'en sert-on; elle perd chaque jour, sous nos yeux, le sens flatteur qu'elle avait autrefois; on peut parler à coup sûr, que dans vingt ans l'expression sera tombée en complète désuétude. Nos grand-mères avaient beaucoup de vénération pour un homme d'une *politesse achevée* : ce serait en 1835 un ridicule compliment. Nous avons perdu *accortise*, *courtoisie*, *politesse*, je ne sais trop ce qui nous reste.

Voici un mot que nous avons bien injustement flétri. Après avoir permis aux femmes d'être *coquettes*, leur avoir défendu d'être *prudes*, et détruit peu à peu toutes les nuances de la courtoisie, la langue française a décidé qu'un *bon homme* serait un sot.

J'en suis fâché pour elle; mais cela ne lui fait point honneur. Nous sommes le seul peuple qui ayons découvert un terme palliatif pour la méchanceté (*malice*), quatorze variétés d'expression pour la satire, ses alliés et sa famille (*satire*, *ironie*, *raillerie*, *causticité*, *sarcasme*, *rire sardonique*, *épigramme*, *moquerie*, *persiflage*, *quolibet*, *lardon*, *brocard*, *mystification*, *parodie*, sans compter *malveillance*, *malignité*, en mauvaisme part; *épigramme*, *plaisanterie*, en bonne part); et qui ayons tourné en dérision la reine des vertus, la vertu sans effort, la *bonté*.

Buono, en italien, a presque la noble signification du *to kalon* des Grecs; il exprime l'excellence, la beauté, la perfection; le *bon pittore* vaut cent fois plus que notre *bon peintre*. Le *good fellow* des Anglais, et le *gut mensch* des Allemands, seraient des compliments très agréables que le génie et la puissance ne refuseraient pas. Si nous voulions traduire dans ces deux langues, la méprisante expression contenue dans la phrase : *poor bonhomme*, il se trouverait que le *poor good man*, réunissant l'idée du malheur et celle de l'excellence (deux choses sacrées et vénérables), exciterait la pitié et l'estime, et point du tout l'ironie. La *bonhomie* prise en mauvaise part, la bonté du caractère assimilée à la niaiserie, le dévouement ou la bonne foi flétris, la profanation de la plus précieuse qualité du cœur humain, ne datent que de cette époque malheureuse où l'hypocrisie de M^{me} de Maintenon et la décadence de Louis XIV dépravaient notre caractère national. Bussy-Rabutin, ce lâche fat, ce calomniateur des femmes qui résistait à ses avances, a le premier confondu l'homme bon avec l'homme bête. C'était bien digne de lui.

Quant à sa cousine, M^{me} de Sévigné, dont il a fait un portrait odieux, faux et ridicule, après avoir essayé vainement de la séduire, elle ne manque jamais d'appeler le grand Arnaud le *bonhomme*, parce qu'elle l'aime et qu'il est bon. Les lettres de Malherbe et de Peiresc, de Guy-Patin et de L'hospital, donnent le même sens au mot *bonhomme*. On conçoit que sous le cardinal Dubois, sous le financier Law, sous le chancelier Maupeou, sous les règnes de M^{me} de Pompadour et de M^{me} Dubarry, dans la longue orgie de la monarchie mourante, lorsque les *Liaisons dangereuses* et *Figaro* représentaient la société, le titre d'homme bon ou de bon homme soit tombé dans le dernier mépris.

Cette teinte d'ironie, ce sarcasme cruel, cette contre-vérité mordante, se retrouvent dans le fond même et dans les origines de la langue française. C'est chose curieuse de voir l'épigramme au berceau de la syntaxe. Quelques gallicismes singuliers ne peuvent s'expliquer que de cette manière :

— *Vous nous la donnez belle!* dans le sens de : *Vous vous moquez!*

— *Vous êtes bon!* exclamation populaire, qui signifie : *Je me moque de ce que vous dites!*

— *Vous aurez beau faire!* pour : *Vous vous fatiguerez en efforts inutiles!*

sont autant d'exemples des mots *bon* et *beau*, détournés tout exprès de leur signification propre et aiguisés par l'ironie. Il fera beau voir, signifie : *Ce sera un spectacle ridicule de voir!* Les grammairiens ont tort de chercher l'exacte analyse de la locution bizarre : *Vous avez beau faire*; là *beau* est pour *ridicule*; tous les efforts perdus sont ridicules, ce sont de *beaux* efforts! Nul idiome moderne ne présente ces phénomènes; les expressions négatives abondent dans notre langue; c'est un instrument monté pour la raillerie, accordé par elle, possédant les nuances les plus déliées de la satire. Aussi voyez quel usage en font Voltaire et Lesage, Molière et Pascal, et essayez de les traduire, en quelque langue que ce soit.

Ainsi la loi supérieure, la véritable règle souveraine d'un idiome, c'est son génie propre. Quel est ce génie? Le grand écrivain, l'homme de talent, s'y associe par instinct et par révélation. Il est fidèle à cette loi, sans la connaître; les fantaisies, les sévérités, les sottises délicates des grammairiens auront beau condamner ce que le génie d'une langue permet, il se trouvera une plume audace qui leur prouvera leur folie.

PHILARÈTE CHASLES.

PETIT VOCABULAIRE GRAMMATICAL (1).

ABSOLUMENT. *Prendre, employer un mot absolument.* Employer sans complément un mot susceptible d'en avoir un. *Espérer, c'est jouir. Vivre dans l'abondance.* — Employer elliptiquement une expression en supprimant le mot ou les mots qui la régissent ordinairement, comme dans cette phrase de commandement, *Pied à terre*, où le mot *mettez* est sous-entendu.

ACCEPTION. Signification, sens dans lequel un mot se prend. *Acception propre, naturelle, étendue, rigoureuse, détournée, figurée.*

ACCORD. Rapport des mots entre eux, exprimé par le genre et le nombre. *Accord de l'adjectif avec le substantif, du verbe avec son sujet.*

ACTIVEMENT. Se dit d'un verbe neutre. *Parler, s'emploie activement dans cette phrase : Cet homme parle bien sa langue.*

ADJECTIVEMENT. En manière d'adjectif. *Ce mot s'emploie adjectivement.*

ADVERBIALITÉ. Qualité d'un mot considéré comme adverbe. Peu usité.

ADVERBIAL. Se dit de deux ou de plusieurs mots qui, joints ensemble, ont force et signification d'adverbe. Ces mots se nomment *façons de parler, phrases, ou locutions adverbiales.*

ADVERBIALEMENT. D'une manière adverbiale. Dans cette phrase : *Chanter juste, l'adjectif juste est pris adverbialement.*

ADVERSATIF. S'emploie dans cette locution : *Conjonction, particule adversative*, Conjonction, particule qui marque opposition, différence entre ce qui la précède et ce qui la suit.

ANALOGIE. Rapport qu'ont entre elles les consonnes qui se prononcent avec la même partie de l'organe vocal, comme le B et le P, consonnes labiales, le D et le T, consonnes dentales, etc. — Rapport que divers mots ont ou doivent avoir ensemble pour leur formation, comme *passionné*, formé de *passion*, etc.

ANTÉCÉDENT. Se dit des noms et pronoms, quand ils précèdent et régissent le relatif *qui*. *Dieu qui peut tout.*

APHÉRÈSE. Figure par laquelle on retranche une syllabe ou une lettre au commencement d'un mot. On l'emploie souvent dans les étymologies. C'est ainsi que de *gibbosus* on a fait *bossu*, etc.

APOCOPE. Figure par laquelle on retranche une lettre ou une syllabe à la fin d'un mot. *Grand'mère*, pour *Grande mère*, etc. En poésie : *Je voi, encor*, pour *Je vois, encore*, etc.

APPOSITION. Figure par laquelle on joint un substantif à un autre, sans particule conjonctive, et par une sorte d'ellipse, pour exprimer quelque attribut particulier de la chose dont on parle. *Cicéron, l'orateur romain*, etc.

APPUI. *L'appui de la voix sur une syllabe.* L'élévation plus ou moins sensible de la voix, indiquée par l'accent tonique.

ASPIRATION. La manière de prononcer en aspirant. *Dans plusieurs mots, l'H se prononce avec aspiration.*

ASPIRER. Prononcer plus ou moins fortement de la gorge. *Dans les mots hauteur, honte, etc., il faut aspirer la voyelle qui suit l'H, il faut aspirer l'H. Une H aspirée.*

COMPARAISON. Se dit des degrés de signification dans les adjectifs : le positif, le comparatif, et le superlatif. *Comparaison de supériorité, d'égalité, d'infériorité.* — Des adverbes qui indiquent ces différents rapports : *plus, moins, autant*, etc.

COMPLÉTIF. Se dit des mots qui servent de complément.

CONJONCTIF. Se dit de certaines particules qui servent à lier un mot, un sens à un autre, comme *et, ni*, et quelquefois *quo*. — *Locution conjonctive.*

CONSTRUCTION. L'arrangement des mots suivant les règles et l'usage de la langue. *Construction grammaticale, régulière, vicieuse, louche, elliptique.*

CONSTRUIRE. Arranger les mots suivant les règles. *Construire une phrase.*

DÉRIVER. Neutre. Se dit des mots qui tirent leur origine d'un autre. *Ce mot dérive de l'arabe.* — *Activ. Ce mot est dérivé du grec.* — Dérivé, substantif. *Le verbe courir et ses dérivés.*

DÉSINENCE. Se dit de la terminaison des mots.

DETERMINATIF. Qui détermine la signification d'un mot. *Adjectif, complément déterminatif.*

DETERMINER. Se dit de ce qui précise ou restreint le sens d'un mot. *Dans la phrase Le livre de Pierre, les mots de Pierre déterminent le mot livre.*

DIRECT. *Construction directe.* Construction qui place les différents mots de la phrase dans l'ordre de la relation grammaticale.

DISJONCTIF. Se dit des conjonctions qui, en unissant les membres de la phrase, séparent les choses dont on parle, comme *ou, soit, ni.* — Subs. fém. *La disjonctive* ou.

DISSYLLABE. Qui est de deux syllabes. — Subs. masc. *Un dissyllabe.*

DOUTEUX. Se dit des noms que les uns mettent au masculin, et d'autres au féminin.

ÉLIDER. Retrancher une voyelle finale, la supprimer dans l'écriture ou dans la prononciation. La lettre élidée est remplacée, dans l'écriture, par une apostrophe. — S'élider se dit de la lettre qui souffre élision. Dans la prononciation, on supprime l'*e muet* final devant une voyelle ou une *h muette* : *Un' heure, quat' ans* ; mais l'élision ne se marque pas dans l'écriture.

(1) On n'a pas mis ici les termes de grammaire expliqués dans le cours de l'ouvrage.

ELLIPSE. Retranchement d'un ou de plusieurs mots qui seraient nécessaires pour la régularité de la construction, mais que l'usage permet de supprimer : *La Saint-Jean*, au lieu de *La fête de saint Jean*. — Elle est fréquemment usitée dans les réponses qui suivent immédiatement les interrogations : *Quand viendra-t-il ? Demain*, on sous-entend, *Il viendra*.

ELLIPTIQUE. Qui renferme une ellipse. *Façon de parler, tour, langue elliptique*.

ELLIPTIQUEMENT. Par ellipse. *Du tout, pour Pas du tout ou point du tout*.

ÉPITHÈTE. Adjectif, mot qui sert à qualifier un nom substantif, pour en préciser ou modifier le sens. *Épithète expressive, oiseuse*.

EXTENSION. L'action d'étendre la signification d'un mot. Le sens *par extension* tient le milieu entre le sens propre et le sens figuré. *L'éclat* (au propre) *de la lumière*. *L'éclat* (au figuré) *de la vertu*. *L'éclat* (par extension) *du son*.

FIGUREMENT. Dans un sens figuré. *Employer un mot figUREMENT*.

FIGURÉ. Le sens figuré d'un mot, d'une phrase. L'emploi d'un mot, d'une phrase dans une signification détournée par rapport au sens propre. *Expression, phrase figurée*, Qui renferme une figure. *Discours, style figuré*, Dans lequel il y a beaucoup de figures. — Substantif. *La propre et le figuré*.

FINAL. Se dit des dernières lettres ou des dernières syllabes d'un mot. — Subst. fém. La dernière syllabe d'un mot. *Finale longue, brève*.

FINI. Sens fini, se dit par opposition à sens incomplet ou suspendu. *Mode fini*, se dit des modes du verbe indiquant personne, nombre, et temps.

FORMATION. La manière dont un mot se forme d'un autre mot, ou dont un mot passe par ses diverses formes. *La formation d'un adjectif verbal, du pluriel, d'un temps, d'un mode*.

FORME. Se dit d'un mot considéré par rapport à sa composition, à ses modifications. *Ce mot a une forme grecque. La forme du singulier, du pluriel. Les formes actives, passives d'un verbe*.

HOMONYME. Se dit des choses qui ont un même nom, quoiqu'elles soient de nature différente, et plus ordinairement des mots pareils qui expriment des choses différentes. *Les différentes choses exprimées par le mot homonymes*. Mule, animal, et Mule, chaussure ; Chaîne et Chêne, etc., sont des mots homonymes. — Subst. masc. *Les homonymes*.

HOMONYMIE. Qualité de ce qui est homonyme. *L'homonymie des termes*.

IDIOTISME. Construction, locution contraire aux règles générales, mais propre et particulière à une langue. *Chaque langue a ses idiotismes*.

IMPERSONNEL. Se dit des modes du verbe qui ne reçoivent pas d'inflexions indiquant les personnes, tels que l'infinitif et le participe. *Mode impersonnel. Forme impersonnelle*.

IMPERSONNELLEMENT. Se dit des verbes qui deviennent accidentellement impersonnels. *Le verbe arriver est employé impersonnellement dans cette phrase* : Il arrive souvent que...

INDEFINI. Se dit de ce qui exprime une idée vague ou générale qu'on n'applique point à un objet déterminé. Sens indéfini. Mot, pronom indéfini : On, quiconque, un, etc. *Un homme sage doit toujours*, etc.

INDEFINIMENT. Se dit des mots pris dans un sens indéfini.

INFLEXION. Se dit de la manière de conjuguer un verbe, des différentes formes que prend ce verbe quand on le conjugue.

INTERROGANT. Se dit du point dont on se sert dans l'écriture pour marquer l'interrogation (?). On dit plus ordinairement : *Point d'interrogation*.

INTERROGATIF. Se dit de ce qui sert à interroger, qui marque interrogation. *Particule, phrase interrogative. Termes interrogatifs*.

INTERROGATION. Se dit d'une phrase ou d'une expression par laquelle on interroge. *Point d'interrogation, Point que l'on met pour marquer l'interrogation (?)*.

INVARIABLE. Se dit des mots dont la terminaison ne change jamais, tels que les adverbes, etc.

INVERSION. Transposition, changement de l'ordre dans lequel les mots sont ordinairement rangés dans le discours. *Inversion élégante, poétique, forcée*.

LIAISON. Se dit de ce qui lie ensemble les parties du discours : *Liaison des idées. Liaison dans les phrases*; de certains mots qui servent à lier les périodes, et qu'on nomme autrement *Conjonctions*.

NASALEMENT. Se dit de ce qui se prononce avec un son nasal. *Cette syllabe se prononce nasale*.

NASALITÉ. Se dit de la qualité d'une lettre nasale. *N. à la fin d'une syllabe, est ordinairement le signe de la nasalité*.

NÉGATIF, IVE. Se dit de ce qui exprime une négation. *Terme négatif. Proposition, particule négative*. — Substantif au féminin. Mot qui sert à nier. *Les négatives* Non, ni, ne. On dit plus ordinairement *Négation*.

NÉGATION. (Voir ci-dessus, Négative, subst.)

NEUTRALEMENT. Se dit des verbes actifs employés d'une manière neutre.

ONOMATOPEE. Formation de mots dont le son imite la chose qu'ils signifient, tels que : *Coucou, glouglou, tricot, etc.* — Se dit des mots imitatifs eux-mêmes. *Dictionnaire des onomatopées*.

PARONYME. Se dit d'un mot qui a du rapport avec un autre, par son étymologie, ou seulement par sa forme, comme *abstraire et distraire, amande et amende*.

PASSIVEMENT. Se dit des verbes employés dans le sens passif.

PHONIQUE. Se dit des signes destinés à représenter les sons de la voix. *Signe, accent, phonique*.

POLYSYLLABE. Se dit des mots composés de plusieurs syllabes. — Subst. masc. *Un polysyllabe*.

POSSESSIF. Se dit des pronoms et des adjectifs qui servent à marquer la possession, tels que *Mon, ton, son*, etc.

PRÉPOSITIF, IVE. Se dit de ce qui a rapport à la préposition. *Particule, locution prépositive*.

PRIMITIF. Se dit du mot radical dont se forment les mots qu'on appelle dérivés ou composés. *Mot primitif*. — Subst. *Les primitifs*.

PRIVATIF, IVE. Se dit de ce qui marque privation. *Particule privative.*—Subst. *Les privatifs.*

PRONOMINALEMENT. Se dit d'un verbe employé accidentellement comme verbe pronominal.

PROPOSITION. Se dit d'un discours qui affirme ou qui nie quelque chose. *J'aime Dieu* est une proposition. Toute proposition se compose de trois termes : le *sujet*, le *verbe* et l'*attribut*. Dans la plupart des phrases il y a une proposition principale à laquelle se rattachent diverses propositions accessoires, subordonnées, incidentes. *Proposition simple, composée, complexe, incomplète.*

PROSODIE. Se dit de la prononciation régulière des mots conformément à l'accent et à la quantité. *Traité, règles de prosodie.*

PROSODIQUE. Se dit de ce qui a rapport à la prosodie. *Signe, accent, langue prosodique.*

RACINE. Se dit des mots primitifs d'où les autres sont dérivés, ou dont ils sont composés.

RAPPORT. Se dit de la relation que les mots ont les uns avec les autres. *Le rapport de l'adjectif au substantif du participe passé au substantif qui le précède.*

RÉDUPLICATIF. Se dit des mots qui expriment la répétition des actions. *Sens réduplicatif. Particule réduplicative, Re.*

RÉDUPLICATION. Répétition d'une syllabe ou d'une lettre.

RÉFLÉCHIR (Se). Se dit figurément de l'action du verbe qui se reporte sur le sujet, exemple : *Je me repens, Il se flatte.*

RÉGIR. Se dit des verbes et des prépositions, et signifie, Avoir, exiger pour régime ou complément. *La préposition sert ordinairement à exprimer le rapport du mot qu'elle régit avec ce qui la précède.*

RÈGLE. Se dit des préceptes qui, dans les sciences et les arts, servent à les enseigner, des principes qui en rendent la connaissance plus facile et la pratique plus sûre. *Règles générales, particulières.*

SENS. Se dit de la signification d'un mot, d'une phrase, d'un discours. *Sens propre, figuré, détourné, faux, forcé, naturel, métaphorique, allégorique, littéral, mystique, moral.*

SOUS-ENTENDRE. Se dit de certains mots qu'on n'exprime pas, et qui peuvent aisément être suppléés. *Dans une bouteille de vin, le mot pleine est sous-entendu.*

SUPPLÉMENT. Se dit des mots que, pour compléter le sens, on doit ajouter à ceux qui composent la phrase usuelle et elliptique. *Dans cette phrase, A la Saint-Martin, les mots fête de sont le supplément.*

SYLLEPSE. Figure par laquelle le discours répond plutôt à notre pensée qu'aux règles grammaticales : *La plupart des hommes sont bien fous* ; ou par laquelle un mot est employé à la fois au propre et au figuré : *Galatée est pour Corydon plus douce que le miel du mont Hybla.*

SYNALÈPHE. Réunion, jonction de deux mots en un seul. *Quelqu'un pour quelque un.*

SYNCHISE. Confusion, transposition des mots qui trouble l'ordre et l'arrangement d'une phrase, d'une période.

SYNCOPE. Figure qui consiste dans le retranchement d'une lettre ou d'une syllabe au milieu d'un mot. *Gaîté, pour Galeté, etc.*

SYNCOPE. Se dit d'un mot du milieu duquel on a retranché une lettre ou une syllabe.

SYNONYME. Se dit d'un mot qui a la même signification qu'un autre mot, ou une signification presque semblable, comme *Aimer* et *Chérir*. — Subst. masc. *Peur est le synonyme de Crainte.* — Au plur. Titre de certains ouvrages en forme de dictionnaire, dans lesquels la différence des mots synonymes est expliquée. *Les Synonymes français.*

SYNONYMIE. Qualité des mots synonymes. *La synonymie des mots Courroux et Colère.*

SYNTAXE. Arrangement, construction des mots et des phrases selon les règles de la grammaire : *Observer la syntaxe* ; les règles mêmes de la construction des mots et des phrases : *Apprendre la syntaxe* ; par extension Le livre qui contient ces règles : *J'ai perdu ma syntaxe.*

TERMINAISON. Se dit de la désinence d'un mot. *Terminaison masculine, féminine. Terminaison en or, en ir, en ur, en er, en lr, en oir, en re, etc.*

INTRODUCTION.

ORIGINE ET PROGRÈS DU LANGAGE.

Placé au sommet de l'échelle de la création, l'homme doit sa supériorité à la perfection de son intelligence, et à la pensée la force apparente qui vient colorer sa faiblesse native. On l'a dit souvent, réduite à ses facultés physiques, la plus noble créature de Dieu ne serait qu'un animal débile et misérable. C'est à l'aide de l'idée que l'homme embrasse la nature entière, s'en empare, et la range esclave au service de ses besoins, de ses plaisirs. Il plane au-dessus de l'aigle, il enchaîne la foudre ; et l'être, en apparence le plus limité, se rend le maître de la création. Mais parmi les avantages inhérents à notre organisation intellectuelle, il faut incontestablement placer en première ligne la faculté de parler, prérogative aussi précieuse que celle de l'entendement, car le langage n'est pas seulement l'auxiliaire, mais le complément de la raison. Avec l'admirable faculté de fixer ses pensées par des signes matériels, de les communiquer à ses semblables, de s'enrichir des conceptions, des découvertes de tous les temps, de tous les lieux, l'homme a pu reculer indéfiniment les bornes de sa perfectibilité ; et contemporain de tous les âges, citoyen de tous les pays, conserver les trésors de la sagesse antique, à côté des trésors qu'amasse le présent. Sans la parole, point de tradition, point d'histoire, point de discussion, point de science, point de lois, point de société. Qui pourrait nommer *société* la rencontre fortuite de quelques individus incapables de se communiquer leurs besoins, de combiner leurs projets, de travailler de concert à leur avenir ? Imaginons un peuple de sourds-muets ; s'il tâche de se donner une forme sociale, combien d'obstacles n'aura-t-il pas à surmonter ! Que sa marche sera chancelante et difficile ! Ces considérations, appliquons-les au langage écrit, espèce de corollaire, forme visible du langage. Si la parole est l'image fugitive de l'intelligence, l'écriture en devient le symbole permanent ; si la parole nous met en communication avec ceux qui sont présents, l'écriture porte notre pensée aux lieux où nous ne sommes point, et la conserve pour les temps où nous ne serons plus.

La grammaire suivit de près l'écriture. Quand on eut trouvé le moyen de peindre les mots, on ne tarda pas à en découvrir les lois. Dès lors il ne fut plus permis d'employer un terme pour un autre, ni de construire une phrase arbitrairement, ainsi qu'on l'avait fait jadis plus d'une fois, à l'époque où chacun était maître absolu de ses paroles comme de sa personne. La grammaire fit dans le langage ce que la loi avait fait dans la société, elle mit chaque chose à sa place, et assura l'ordre général en restreignant l'indépendance individuelle.

Les familles et les peuplades peu éloignées les unes des autres se soumièrent en commun aux mêmes lois grammaticales ; mais les montagnes, les fleuves, les mers établirent des barrières entre les différents langages, et plusieurs grammaires se formèrent sur la surface du globe. Chaque langue eut son génie particulier ; mais, quelle que fût la différence de la forme, le fond resta partout le même, parce qu'il tenait à la nature même de l'esprit humain. L'ensemble de ces principes invariables forme

ce qu'on appelle *la grammaire générale*. Jetons un coup-d'œil rapide sur l'origine des éléments du langage.

INTERJECTIONS.

Les premiers mots des langues, dans l'enfance des sociétés, ne durent être que des sons, ou plutôt des cris inarticulés, accompagnés de mouvements et de gestes propres à exprimer d'une manière plus frappante et plus étendue les impressions que l'on sentait et que l'on voulait communiquer aux autres. Ce sont là, en effet, les seuls signes dont la nature apprend l'usage à tous les hommes, et que tous peuvent comprendre. Celui qui voyait un homme s'approcher du repaire de quelque bête féroce, d'un lieu où lui-même avait couru risque de la vie, ne pouvait l'avertir du danger qu'en poussant les cris et en faisant les gestes qui sont les signes de la crainte. Aussi ces exclamations, auxquelles les grammairiens ont donné le nom d'*interjections*, prononcées d'une manière violente et passionnée, furent, en quelque sorte, les premiers éléments ou matériaux du langage.

SUBSTANTIFS.

Les premiers pas que les hommes durent faire, après avoir hésité, en quelque sorte, les cris inarticulés que nous avons nommés *interjections*, pour signes de leurs passions les plus violentes, de leurs besoins les plus pressants; les premiers mots qu'ils durent inventer, furent les noms des objets qui leur étaient le plus familiers, qui pouvaient le plus les servir ou leur nuire. Ainsi l'*arbre* dont le fruit les nourrissait, dont le feuillage leur offrait un abri, le *ruisseau* dont l'eau les désaltérait, l'*animal* dont ils craignaient la féroce, ou celui qui lui-même leur servait de proie, l'*arme* grossière avec laquelle ils attaquaient l'un et repoussaient l'autre, tous ces objets et beaucoup d'autres encore durent avoir leurs noms. Après les exclamations ou *interjections*, qui, comme nous l'avons dit, ont dû former le premier langage du genre humain, la partie la plus ancienne du discours est donc cette classe de mots qui expriment les choses existantes. Lorsque les hommes ne se bornèrent plus à désigner les objets par un cri énergique et rapide, et qu'ils leur donnèrent un nom articulé, les *substantifs* furent créés.

PRONOMS.

Quand l'homme eut appris à se distinguer des objets environnants, et qu'il voulut exprimer par un mot son existence individuelle, le mot *moi* s'échappa de sa bouche; il désigna par le mot *toi* l'existence d'un autre homme à qui il parlait; il dit *il* pour désigner son semblable sans lui adresser la parole; et par la suite le mot *il* s'appliqua aux animaux ou aux choses inanimées, et remplaça leur nom dans le discours. Cette classe de mots, que les grammairiens ont appelés *pronoms*, rentre évidemment dans celle des substantifs; car comme eux, ils représentent des objets existants; comme eux, ils font ou reçoivent certaines actions.

ADJECTIFS.

Les qualités propres aux objets qui environnaient l'homme se firent nécessairement remarquer aussitôt qu'il connut ces objets mêmes; un fruit *doux* et *agréable* ne pouvait pas être confondu avec un fruit *amer* ou qui contenait des sucs *vénéneux*; le chien, si naturellement ami de l'homme, si disposé à le servir, à se sacrifier même pour lui, dut se faire distinguer du loup ou du tigre qui semble détruire et déchirer les autres animaux sans besoin, sans nécessité, par le seul instinct de sa féroce naturelle. Nos sens eux-mêmes nous forcent à décomposer les objets que nous offre la nature : les couleurs, les formes, les qualités tactiles, etc., n'affectent point en nous les mêmes organes; nous sommes obligés de nous en faire autant d'idées diverses qu'il y a d'organes diffé-

sont auxquelles l'entendement peut rapporter les sensations que nous en recevons; de là une troisième classe de mots, tout-à-fait distincte de celles dont nous avons parlé; c'est celle des *adjectifs*, qui désignent non plus l'objet même, mais la manière d'être de l'objet.

VERBES.

L'homme, après avoir désigné par des noms l'existence particulière des objets qui l'entouraient, s'éleva à l'idée générale d'existence; il inventa le mot *être*, qui n'était que l'abstraction des différents objets existants, précédemment connus et nommés. Il dut se servir de ce mot pour affirmer que l'objet désigné ou la qualité attribuée à l'objet existait véritablement. C'est ainsi qu'après avoir dit d'abord *soleil*, à la vue du globe de feu qui éclairait ses yeux et fécondait la terre, il put dire : *le soleil être*, pour faire comprendre que le soleil n'était pas un rêve de son imagination, mais bien un objet réel de la nature, ou : *le soleil être brillant*, pour faire entendre que l'attribut d'éclat appartenait réellement au soleil. Ce n'est pas tout. Ayant conscience de son existence dans différents moments successifs, il conçut l'idée du temps, qu'il divisa naturellement en trois parties, le passé, le présent et le futur; il appliqua cette division au mot qui lui servait à exprimer l'existence en général, et au lieu de dire vaguement : *le soleil être brillant*, il dit : *le soleil est brillant*, ne se bornant plus à affirmer l'existence et l'éclat du soleil, mais montrant que le moment où il parlait était précisément celui où le soleil éclairait l'horizon. Pendant les ténèbres de la nuit, il dit : *le soleil était brillant*, pour énoncer que son éclat était passé; ou : *le soleil sera brillant*, pour exprimer l'espérance d'un nouveau jour. Dès lors le verbe fut trouvé; ce mot a été ainsi appelé du mot latin *verbum*, qui signifie mot ou parole, voulant donner à entendre que c'était le mot essentiel, le mot par excellence, parce qu'en effet c'est celui qui joue le principal rôle dans l'expression de la pensée; c'est lui qui donne le mouvement et la vie au discours. Les autres mots ne sont que les signes isolés des êtres ou de leurs qualités sensibles; ce sont des matériaux épars que le verbe vient lier entre eux, en quelque sorte, et qu'il coordonne pour une fin commune.

PRÉPOSITIONS.

Avec des substantifs, des adjectifs et des verbes, on pourrait faire des phrases complètes; mais ces phrases ne présenteraient qu'un sens borné, si l'on n'avait imaginé de lier les substantifs entre eux par une autre espèce de mots qui sert à déterminer des circonstances accessoires. Ainsi il y a une grande différence entre cette proposition : *je me promène*, et celles-ci : *je me promène dans un bois*, *sur le quai*, *à midi*, *avant ou après le dîner*. Ces mots *dans*, *sur*, *à*, *avant*, *après*, appartiennent à une classe de mots qui indiquent les relations que les choses ont entre elles, et auxquels les grammairiens ont donné le nom de *prépositions*.

CONJONCTIONS.

C'était encore peu de lier les mots ensemble pour marquer les rapports qui pouvaient exister entre eux; il a fallu réunir les phrases elles-mêmes par d'autres mots; tel est l'office des *conjonctions*.

Dans cette nomenclature, nous n'avons point parlé de l'*article*, parce que ce n'est point une partie essentielle du discours. Sans doute, c'est une découverte utile, puisque, en spécifiant l'objet devant lequel il est placé, en l'isolant des autres objets semblables, on ajoute beaucoup à la netteté et à la précision du discours; les langues qui sont pourvues d'articles, comme le grec, l'italien, le français, l'allemand et l'anglais, sont plus

claires que les autres; cependant le langage peut à la rigueur s'en passer, et ce qui le prouve d'une manière incontestable, c'est que le latin, qui en était privé, n'était dépourvu ni de clarté ni de précision.

Nous n'avons pas non plus fait mention des *adverbes*; classe nombreuse de mots que l'on pourrait ranger pour la plupart parmi les adjectifs, puisqu'ils servent à modifier l'existence ou l'action des êtres, ou à indiquer une circonstance relative au temps, au lieu, au rang, au degré, etc. Loin de former une classe à part, ils ne sont presque tous que des locutions abrégées, exprimant par un seul mot toute une périphrase. Par exemple, *ici* équivalant à *dans ce lieu*; *sagement* à *avec sagesse*; aussi peut-on regarder les adverbes comme les mots dont l'invention est la plus récente, la plupart étant dérivés des mots primitifs.

Nous devons encore moins parler des *participes*; leur dénomination indique assez leur nature mixte, *participant* à la fois de l'adjectif et du verbe. Ils ne forment donc pas une des parties fondamentales du discours, et doivent être rangés parmi les adjectifs.

Tels sont donc les éléments qui entrent nécessairement dans toutes les langues qui ont acquis quelque perfection. Nous ne nous arrêterons pas plus long-temps à rechercher quel a pu être l'usage et la nature de ces mots dans l'origine du langage, c'est-à-dire à une époque dont il ne nous reste presque pas de monuments authentiques.

Sans doute, parmi les dénominations données aux mots par les anciens grammairiens, il y en a qui sont insignifiantes et vicieuses; mais nous avons dû les conserver et même les préférer aux nouvelles nomenclatures proposées par des grammairiens modernes, pour deux motifs. Premièrement, parce qu'aucune de ces nouvelles nomenclatures ne réunit, à beaucoup près, des caractères d'utilité ou de perfection assez frappants pour mériter d'être généralement adoptée; en second lieu, parce que les anciennes dénominations ayant été employées par les auteurs des dictionnaires et des grammaires de toutes les langues, il faudrait ou refaire ces dictionnaires et ces grammaires, ce qui ne laisse pas d'être un embarras assez considérable, ou en rendre l'intelligence plus pénible et presque impossible, ce qui est un inconvénient plus grave encore.

-----●●●●● N° I. ●●●●●-----

DE LA GRAMMAIRE.

La renouële un jour dans un bouquet
Avec l'œillet so trouva réunie :
Elle eut le lendemain le parfum de l'œillet.
On ne peut que gagner en bonne compagnie.
(BÉRENCE.)

Un astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête !
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête ?

(LA FONTAINE.)

Chacune de ces colonnes nous offre un tableau, un discours, c'est-à-dire, la peinture des idées que l'auteur voulait exprimer.

Eh bien, pouvoir dire :

1° Les *éléments* qui entrent dans ce tableau, dans cette peinture, c'est-à-dire les diverses espèces de mots qui constituent ce discours, parlé ou écrit, l'un n'étant qu'une copie de l'autre;

2° Les diverses *formes* que ces mots ont dû revêtir, afin de pouvoir s'unir les uns aux autres;

3° L'*arrangement* qu'on a dû donner à ces mots, ou aux divers traits qui entrent dans ce tableau, afin qu'on vit à l'instant le but, l'objet principal, les accessoires, l'ordonnance entière;

4° De quelle manière ces différents mots doivent être *prononcés*, lorsqu'ils sont émis par l'organe vocal ;

5° Les signes de *punctuation* dont on a dû distinguer, dans l'écriture, chacune des parties qui composent ce tableau :

C'est connaître la *grammaire*, c'est-à-dire la science qui embrasse toutes les règles que l'homme est obligé de suivre pour peindre, pour exprimer ses idées, soit de vive voix, soit par écrit (1):

LA GRAMMAIRE EST DONC LA SCIENCE DU LANGAGE, C'EST-À-DIRE LA SCIENCE DES SIGNES DE LA PENSÉE CONSIDÉRÉS DANS LEURS ÉLÉMENTS, LEURS MODIFICATIONS ET LEURS COMBINAISONS (2).

Cette science a pour objet de déterminer les différentes espèces de mots qui correspondent aux différentes espèces d'idées; d'indiquer les variations que les mots subissent dans leurs formes pour exprimer les diverses modifications et les nuances les plus délicates de la pensée; enfin, de faire connaître les rapports des mots entre eux, et les règles d'après lesquelles ils se combinent et se réunissent en phrases pour rendre les combinaisons des idées.

Tous les hommes doivent étudier cette science, puisque tous ils sont appelés par les plus pressants besoins à peindre leurs idées. Elle seule peut leur dévoiler les mystères de cette peinture merveilleuse, source des plus grands avantages et des plus doux plaisirs; elle seule peut leur ouvrir le sanctuaire des sciences. Et, aujourd'hui surtout que le don de la parole doit assigner un rang si distingué à celui qui aura su le cultiver avec le plus de succès, l'étude approfondie du langage prend une importance encore plus grande. Cette étude est, il est vrai, le plus rude exercice de l'esprit. Mais aussi combien ne sert-il pas à le fortifier! Il n'est pas d'initiation plus puissante ni plus féconde à tous les travaux qu'on peut entreprendre dans la suite. C'est là la base, le fondement de toutes les connaissances humaines. D'ailleurs, n'est-il pas du devoir de tout être pensant de chercher à se rendre compte de la valeur précise de sa parole, de la connaître dans toute son intégrité, de savoir ce qui la fait vivre? Autrement, il est pour lui-même une énigme indéchiffrable, puisqu'il ignore la nature des procédés dont il fait usage à cet égard :

Lex sum sermonis, linguarum regula certa; qui me | « Je suis la loi du discours, la règle infallible des
non didiscit, cætera nulla petat. (BACON.) | langues; qui m'ignore doit renoncer à rien savoir. »

La Grammaire admet deux sortes de principes : les uns sont d'une vérité immuable et d'un usage universel; ils tiennent à la nature de la pensée même; ils en suivent l'analyse, ils n'en sont que le résultat. Les autres n'ont qu'une vérité hypothétique et dépendante de conventions libres et variables, et ne sont d'usage que chez les peuples qui les ont adoptés librement, sans perdre le droit de les changer ou de les abandonner, quand il plaira à l'usage de les modifier ou de les proscrire. Les premiers constituent la *grammaire générale*; les autres sont l'objet des diverses *grammaires particulières*.

Ainsi, la *grammaire générale* est la science raisonnée des principes immuables et généraux de la parole prononcée ou écrite dans toutes les langues;

Et la *grammaire particulière*, l'art de faire concorder les principes immuables et généraux de la parole prononcée ou écrite, avec les institutions arbitraires et usuelles d'une langue particulière.

(1) Pris dans un sens littéral, le mot *grammaire*, dérivé du grec *gramma*, qui signifie *peinture*, *trait*, *ligne*, est l'art de graver, de tracer les lettres pour exprimer ses pensées par écrit. Mais depuis qu'on a fait l'application des règles de la langue écrite à la langue parlée, la *grammaire* est devenue la science du langage en général.

(2) *Grammaire* se dit aussi d'un livre où sont exposées les règles d'une langue, du langage : la *Grammaire de Port-Royal*. (ACADEMIE.)

La grammaire générale est une science, parce qu'elle n'a pour objet que la spéculation raisonnée des principes immuables et généraux de la parole; une grammaire particulière est un art, parce qu'elle envisage l'application pratique des principes généraux de la parole aux institutions arbitraires et usuelles d'une langue particulière.

Ainsi, en français, si :

AU LIEU DE DIRE, OU D'ÉCRIRE :

Tiens, voilà des violettes au pied de ces églantiers.
Oh ! qu'elles sentent bon ?

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Tous les hommes sont à peu près du même âge; à quatre-vingts ans, on est aussi sûr qu'à seize ans de voir encore le lendemain.

(D'AOL.)

Il est de faux dévots ainsi que de faux braves.

(MOLIERE.)

C'est en vain que les Russes ont voulu défendre la capitale de cette ancienne et illustre Pologne; l'aigle FRANÇAISE plane sur la Vistule.

(NAPOLÉON.)

De sa patte droite, l'ours saisit dans l'eau le poisson qu'il voit passer. Si, après avoir assouvi sa faim, il lui reste quelque chose de son repas, il LE cache.

(CHATEAUBRIAND.)

C'EST des contraires que résulte l'harmonie du monde.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les plus sages rois sont souvent trompés, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas.

(FÉNÉLON.)

Il y a peu de plaisirs qui ne soient achetés trop cher.

(BOISTE.)

C'est pour ne pas exclure les vices, qu'on les revêt d'un nom honnête.

(MALTHUS.)

Quoiqu'il n'y ait rien de si naturel à l'homme que d'aimer et de connaître la vertu, il n'y a rien qu'il aime moins, et qu'il cherche moins à connaître.

(FÉLIX.)

ON DISAIT, OU L'ON ÉCRIVAIT :

Tiens, voilà des violettes au pied de ces églantiers.
Oh ! qu'elles sentent bonnes !

Tous les hommes sont à peu près du même âge; à quatre-vingt ans, on est aussi sûr comme à seize ans de voir encore le lendemain.

Il est des faux dévots ainsi que des faux braves.

C'est en vain que les Russes ont voulu défendre la capitale de cette ancienne et illustre Pologne; l'aigle FRANÇAIS plane sur la Vistule.

De sa patte droite, l'ours saisit dans l'eau le poisson qu'il voit passer. Si, après avoir assouvi sa faim, il lui reste quelque chose de son repas, il LA cache.

CE SONT des contraires que résulte l'harmonie du monde.

Les plus sages rois sont trompés souvent, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas.

Il y a peu de plaisirs qui ne soient achetés trop cher.

C'est pour ne pas exclure les vices, que l'on les revêt d'un nom honnête.

Malgré qu'il n'y a rien d'aussi naturel à l'homme comme d'aimer et de connaître la vertu, etc.

On commettrait autant de fautes contre l'usage, car l'usage veut que l'on dise : ces violettes sentent bon, et non sentent bonnes; quatre-vingts ans et non quatre-vingt ans; aussi sûr que, et non aussi sûr comme, etc., etc. Pour éviter de semblables fautes, et des milliers d'autres que nous ne pouvons ni citer ni même prévoir, il est indispensable de connaître les règles auxquelles l'usage a soumis notre langue, et qui, réunies en un corps complet de doctrine, forment le code de cette même langue, et constituent ce qu'on appelle la Grammaire française.

D'où il résulte évidemment que la Grammaire française est l'art de parler et d'écrire, en français, correctement, c'est-à-dire d'une manière conforme au bon usage.

On a vu que la grammaire est définie, tantôt art, tantôt science.

Est-elle une science? est-elle un art?

C'est ce qu'on pourrait également demander de la logique, de la médecine, de la navigation, etc., et ce seraient là des questions assez oiseuses; elles ont pourtant exercé les philosophes.

Une science est un ensemble de faits, d'observations, de découvertes liées par la méditation, et qui se rapporte à quelque branche des connaissances humaines.

Un art suppose aussi des observations; mais il dépend surtout de la pratique et de l'exercice.

La grammaire est donc une science plutôt qu'un art; cependant elle peut être considérée sous ce dernier point de vue, en ce qu'elle indique les moyens d'éviter les locutions vicieuses, d'employer des expressions ou des phrases plus ou moins correctes, plus ou moins élégantes, et enfin en ce qu'on peut y devenir plus habile par la pratique.

Pour saisir les rapports qui se trouvent entre nos pensées, nos jugements et les mots qui servent à les exprimer, il faut remonter à l'analyse même de notre entendement et de ses facultés, et chercher comment se forment nos jugements et nos idées.

-----●●●●● N° II. ●●●●●-----

DU JUGEMENT ET DE LA PROPOSITION.

La neige est blanche.

(PASCAL.)

Le lait est doux.

(LAROMIGUIÈRE.)

Les fruits du bananier sont aromatiques.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

La graine du café est coriace et acerbe.

(Id.)

On appelle *sens*, la faculté de l'homme et des animaux par laquelle ils reçoivent l'impression des objets extérieurs et corporels.

Nous avons cinq sens : *La vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher et le goût.*

L'impression que l'âme reçoit des objets par les sens se nomme *sensation*.

De la sensation et de certaines facultés intellectuelles naît *l'idée*, qui, à son tour, fait éclore la *pensée*.

On appelle *pensée* l'opération de l'intelligence par laquelle l'esprit examine, considère, en lui-même ou dans ses rapports avec un autre, l'objet dont la sensation lui a donné *l'idée*.

Si notre esprit considère l'objet dans ses rapports avec un autre, il trouve qu'il y a ou qu'il n'y a pas convenance entre les deux objets. Cet acte de l'entendement se nomme *jugement*.

Le jugement est tout intérieur, mais on peut l'exprimer par la parole ou par l'écriture. Tout *jugement* qu'on exprime est une *proposition*.

La *proposition* est donc une réunion de mots que l'on emploie pour énoncer un *jugement*.

Prenons un exemple et appliquons les raisonnements qui précèdent.

Le Français est courageux.

Par la *vue* ou par l'*ouïe*, c'est-à-dire par ce que j'ai vu moi-même ou par ce que j'ai entendu dire, par ce que j'ai appris, mon esprit a reçu l'impression de l'existence d'un être qu'on appelle *Français*, et il a été frappé aussi d'une vertu qu'on appelle *courage* : voilà la *sensation*.

Ensuite, il m'est venu une notion, une connaissance distincte de ces deux choses : c'est *l'idée*.

J'ai examiné, considéré ces deux choses en elles-mêmes, puis dans les rapports qu'elles peuvent avoir entre elles : c'est la *pensée*.

Enfin, j'ai saisi, j'ai fixé ce rapport : c'est le *jugement*.

J'énonce mon *jugement* par une *proposition*.

Il y a dans toute proposition trois parties essentielles.

La première exprime l'objet sur lequel on porte le jugement, c'est le *sujet*.

La seconde exprime la chose comparée avec le sujet, c'est l'*attribut*.

La troisième établit le rapport de l'attribut au sujet, c'est le *verbe*.

Il y a plusieurs espèces de propositions. Contentons-nous de distinguer la *proposition principale* et la *proposition incidente*.

La proposition principale est celle de laquelle dépendent les autres. C'est par elle que commence une phrase construite sans inversion; et elle commence elle-même ordinairement par un substantif ou par un pronom personnel.

La proposition incidente, subordonnée à la proposition principale, est liée à celle-ci par un mot qui est toujours un pronom relatif ou une conjonction.

On donne aussi à la proposition principale le nom de *primordiale*, et à la proposition incidente celui de *subordonnée* ou de *complétive*.

On appelle *phrase* une ou plusieurs propositions qui présentent un sens achevé.

Mais quoiqu'une phrase puisse n'être formée que d'une seule proposition, il n'en suit pas qu'une phrase soit la même chose qu'une proposition : il y a entre ces deux mots une différence essentielle que nous allons facilement saisir.

Dès que vous changez l'arrangement des mots, vous faites une autre *phrase*; la *proposition* restera la même, quoique l'arrangement soit changé, tant que l'on ne changera rien au sens, à la signification, enfin tant que le *jugement* énoncé restera le même.

----- N° III. -----

DU DISCOURS ET DE SES ÉLÉMENTS.

La fleur est la fille du matin, le charme du printemps, la source des parfums, la grâce des vierges, l'amour des poètes. Elle passe vite comme l'homme, mais elle rend doucement ses feuilles à la terre. On conserve l'essence de ses odeurs : ce sont ses pensées qui lui survivent. Chez les anciens, elle couronnait la coupe du banquet et les cheveux blancs du sage; les premiers chrétiens en couvraient les martyrs et l'autel des catacombes. Aujourd'hui, et en mémoire

de ces antiques jours, nous la mettons dans nos temples. Dans le monde, nous attribuons nos affections à ses couleurs; l'espérance à sa verdure; l'innocence à sa blancheur; la pudeur à ses teintes de rose. Il y a des nations entières où elle est l'interprète des sentiments, livre charmant qui ne cause ni troubles ni guerres, et qui ne garde que l'histoire fugitive des révolutions du cœur. (CHATEAUBRIAND.)

Cette belle description, émaillée comme un véritable parterre, offre dans son ensemble ce qu'on appelle un *discours* (1).

Un discours est donc, comme on le voit, une série de pensées qui roulent sur le même sujet.

La série des pensées qui composent le discours que nous avons cité, se divise en plusieurs membres présentant, chacun, un sens complet.

PREMIER MEMBRE.

La fleur est la fille du matin, le charme du printemps, la source des parfums, la grâce des vierges, l'amour des poètes.

DEUXIÈME MEMBRE.

Elle passe vite comme l'homme, mais elle rend doucement ses feuilles à la terre.

TROISIÈME MEMBRE.

On conserve l'essence de ses odeurs : ce sont ses pensées qui lui survivent.

QUATRIÈME MEMBRE.

Chez les anciens, elle couronnait la coupe du banquet et les cheveux blancs du sage; les premiers

chrétiens en couvraient les martyrs et l'autel des catacombes.

CINQUIÈME MEMBRE.

Aujourd'hui, et en mémoire de ces antiques jours, nous la mettons dans nos temples.

SIXIÈME MEMBRE.

Dans le monde, nous attribuons nos affections à ses couleurs; l'espérance à sa verdure; l'innocence à sa blancheur; la pudeur à ses teintes de rose.

SEPTIÈME MEMBRE.

Il y a des nations entières où elle est l'interprète des sentiments, livre charmant qui ne cause ni troubles ni guerres, et qui ne garde que l'histoire fugitive des révolutions du cœur.

Il y a donc sept membres dans ce discours. Ces divers membres se nomment *phrases* (2).

(1) *Discours* vient du mot latin *discursus* et signifie *courses par et là*, d'où s'est formé *discourir*, dont nous avons fait *discourir*, mot propre à peindre les opérations de l'esprit qui va d'une pensée à une autre et considère un sujet sous plusieurs points de vue.

(2) En latin *phrasis*, en grec *phraso* (*je parle*).

—••••• N° IV. •••••—

DES MOTS

Des moments les heures sont nées,
Et les heures forment les jours,
Et les jours forment les années
Dont le siècle grossit son cours. (LAMARTINE.)

L'homme, perdant sa chimère,
Se demande avec douleur
Quelle est la plus éphémère
De la vie ou de la fleur. (CHATELAIN.)

Si l'on ne pouvait parler, quel moyen emploierait-on pour se faire entendre? On ferait des *signes*, ou l'on ferait des *gestes*. Les *gestes* ou les *signes* désignent donc, *signifient* ce que nous *pensons*, ce que nous *voulons*, enfin nos idées. Mais on n'emploie pas ordinairement les *signes*, c'est-à-dire les *gestes*, pour se faire entendre. Comment fait-on pour *désigner*, pour *signifier* ses idées? On parle, c'est-à-dire qu'on emploie les *mots* pour les *signes*.

Ainsi les *mots* peuvent s'appeler les *signes* de nos pensées, puisque, comme les *gestes*, ils *désignent* ce que nous voulons, *signifient* ce que nous pensons.

Il n'y a d'autre différence entre les *mots* et les *gestes*, sinon que les *mots* sont des *signes* qu'on fait par la voix, et que les *gestes* sont des *signes* qu'on fait par le mouvement des différentes parties du corps.

Or, puisque les *mots*, ainsi que les *gestes*, *signifient* ce que nous voulons, ce que nous pensons, c'est-à-dire qu'ils *désignent* nos idées, *les mots sont donc les signes de nos idées*.

En examinant les exemples que nous avons cités plus haut, on peut remarquer qu'il existe entre chaque mot écrit ou imprimé une séparation plus grande qu'entre chacune des lettres qui le composent; nous allons indiquer cette séparation par une ligne verticale, ainsi qu'il suit :

PREMIER EXEMPLE.

Des | moments | les | heures | sont | nées, |
Et | les | heures | forment | les | jours, |
Et | les | jours | forment | les | années |
Dont | le | siècle | grossit | son | cours. |

Dans cet exemple il y a donc vingt-quatre mots.

SECOND EXEMPLE.

L' | homme | perdant | sa | chimère, '
Se | demande | avec | douleur |
Quelle | est | la | plus | éphémère |
De | la | vie | ou | de | la | fleur. |

Dans celui-ci il n'y en a que vingt-et-un.

EXERCICE ANALYTIQUE.

(Indiquer par une ligne verticale la séparation qui existe entre chacun des mots.)

PLAINTS D'UNE JEUNE VIERGE.

O vierges de Sion! ô mes douces compagnes!
Ne l'avez-vous pas vu descendre des montagnes,
Brillant comme un rayon de l'astre du matin?
Dites-moi sur quel bord, vers quel sommet lointain
Ses chameaux vont paissant une herbe parfumée!
Sont-ils sous les palmiers de la verte Idumée,
Ou sous le frais abri des rochers de Sanir?
Mais, hélas! si longtemps qui peut le retenir!
Délices de mon cœur! loin de toi mon image
A-t-elle fui, pareille au mobile nuage?
Ai-je cessé déjà d'être belle à tes yeux?
Oh! reviens: j'ai cueilli des fruits délicieux.
(MILLEVOYE.)

LE PETIT SAVOYARD.

J'ai faim: vous qui passez, daignez me secourir.
Voyez: la neige tombe, et la terre est glacée;
J'ai froid: le vent se lève, et l'heure est avancée,
Et je n'ai rien pour me couvrir.
Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent;
Donnez: peu me suffit: je ne suis qu'un enfant;
Un petit sou me rend la vie.
On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain;
Plusieurs ont raconté, dans nos forêts lointaines,
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines;
Eh bien! moi je suis pauvre et je vous tends la main.
(ALEX. GUIRAUD.)

DES DIFFÉRENTES SORTES DE MOTS.

L'Éternel, dans ses mains, tient cette chaîne immense
Que termine l'insecte et que l'homme commence.
(CHÉNEDOLLÉ.)

Voyez-vous voltiger autour de ces buissons
Le bouvreuil empourpré, les folâtres pinsons,
Le mélange au front noir, le verdier, la fauvette ?
(CASTEL.)

Les ours blancs rassemblés, l'œil fixé sur ces mers,
De hurlements affreux épouvantent les airs.
(Id.)

Homme, salut ! sans toi la nature armette
Pour célébrer son Dieu ~~amateur~~ d'interprète.
(CHÉNEDOLLÉ.)

Seulement, aux confins de ces affreux déserts,
De lugubres pétrels, au milieu des orages,
Font oïr quelquefois leurs cris durs et sauvages.
(CASTEL.)

Il (le chien) garde les troupeaux, les défend et les aime ;
Il règle et suit leurs pas, il est berger lui-même.
(RACIN.)

Examinez attentivement les mots que renferment ces citations, et vous verrez qu'ils sont chacun le signe d'une idée particulière ; c'est-à-dire qu'ils nous font penser à des choses différentes :

1° A des êtres, à des animaux, tels que *insecte, homme, bouvreuil, pinsons, mélange, verdier, fauvette, ours, pétrels, chien, troupeaux*, etc. ; ou à des choses, à des objets, tels que *mains, chaîne, buissons, front, œil, hurlements, airs, nature, confins, déserts, orages, cris*, etc.

2° A des qualités qu'ils possèdent, telles que celles d'être *immenses, empourprés, folâtres, noirs, blancs, affreux, muets, lugubres, durs, sauvages*, etc.

3° A des actions qu'ils font ou qu'ils souffrent, telles que celles de *tenir, de terminer, de commencer, de voltiger, d'épouvanter, de célébrer, de faire, d'oïr, de garder, de défendre, d'aimer, de régler, de servir*, etc.

Tous les mots ne représentent donc pas la même sorte d'idées.

De là plusieurs espèces ou classes de mots. Mais quels sont les caractères et le nombre de ces classes ? C'est ce que les grammairiens ont pris soin de déterminer, et c'est en classant les mots d'après leur ressemblance ou leur différence qu'ils y sont parvenus.

Ils ont reconnu que la langue française se compose de dix espèces de mots, savoir :

1° Le *nom* ou *substantif* ; 2° l'*article* ; 3° l'*adjectif* ; 4° le *pronom* ; 5° le *verbe* ; 6° le *participe* ; 7° l'*adverbe* ; 8° la *préposition* ; 9° la *conjonction* ; 10° l'*interjection*.

On divise tous les mots en mots *variables* et en mots *invariables*.

Les mots *variables* sont ceux dont la terminaison peut changer, tels sont le *substantif*, l'*article*, l'*adjectif*, le *pronom*, le *verbe*, le *participe*.

Les mots *invariables* sont ceux dont la terminaison ne change jamais : tels sont l'*adverbe*, la *préposition*, la *conjonction* et l'*interjection*.

EXERCICE ANALYTIQUE.

(Comparer entre eux les mots suivants et dire s'ils représentent la même sorte d'idées.)

LE CHEVREAU ET LE LOUP.

Un insolent chevreau, du haut de son étable,
Crie au loup qui passait : le gueux ! le misérable !
— Ce n'est pas de toi, répond-il,
Que part l'insulte ; non, mais de ta seule place.
Tout faux brave, loin du péril,
Croît montrer du courage, et n'a que de l'audace.
(GUYONARD.)

LE BIEN DE LA FORTUNE.

Le bien de la fortune est un bien périssable ;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable ;
Plus on est élevé, plus on court de danger :
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête
Et l'orage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois que les toits des bergers.
(RACIN.)

CHAPITRE PREMIER.

DU SUBSTANTIF.

N° VI.

NATURE DU SUBSTANTIF. — SA DÉFINITION (1).

NOMS D'OBJETS MATÉRIELS.

La rose nous sourit à travers ses boutons.
(BOISSOLIN.)
Le soleil sur les monts cult la grappe dorée.
(DEMLLE.)
Le peupot dans les champs lève sa tête allègre.
(MICHAUD.)
Le baume, heureux Jourdain, parfume les rivages.
(DEMLLE.)

NOMS D'OBJETS IMMATÉRIELS.

Rien n'égale la blancheur des lis.
(FÉNÉLON.)
La douceur d'une femme est tout ce qui me charme.
(MOLIÈRE.)
La bienfaisance est un besoin de l'âme.
(DE BELLEV.)
L'amitié dans nos cœurs verse un bonheur paisible.
(DEMOUSTIER.)

Il existe dans la nature une multitude d'objets différents que l'on distingue facilement les uns des autres, au moyen des noms particuliers qu'on a donnés à chacun d'eux.

Ainsi, par exemple, lorsqu'on dit : le baume parfume les rivages du Jourdain, comment distingue-t-on l'objet parfumé ? Par le mot *rivages*, qui est le nom de cet objet. Comment distingue-t-on l'objet qui parfume ? Par le mot *baume*. Donc les mots *baume* et *rivages* sont des noms d'objets. Il en est de même des mots *rose*, *boutons*, *soleil*, *raisins*, *colibri*, *serpolet*, *blancheur*, *bienfaisance*, etc.

Les signes d'objets sont donc ceux qui désignent les objets.

Dans les exemples que nous avons cités, les objets désignés par les noms de la première colonne, on peut les voir, les toucher, les goûter, les flairer ou les entendre ; tandis que, dans les exemples de la deuxième colonne, les objets désignés par les mots *blancheur*, *douceur*, *bienfaisance*, *amitié*, *bonheur*, etc., on ne peut ni les voir, ni les toucher, ni les goûter, ni les flairer, ni les entendre. Ces objets n'ont point de corps, d'existence réelle, indépendante ; l'esprit seul les a créés. On a vu des objets *blancs*, des personnes *douces*, des êtres qui étaient *bienfaisants*, *bienheureux*, et l'on a indivi-

(1) Les instituteurs primaires, et tous les professeurs qui ont une nombreuse classe à conduire, pourront procéder de cette manière :

Ils écriront sur un tableau quelques-uns des exemples dont se composent chacun de nos groupes, et les disposeront, comme nous l'avons fait, sur deux colonnes latérales ; puis ils chercheront à fixer l'attention de leurs élèves sur ces exemples, leur en feront remarquer les différences, et exigeront d'eux qu'ils énoncent clairement la règle.

dualisé ces qualités, abstraction faite des objets où elles se trouvaient; puis on a formé les noms *blancheur, douceur, bienfaisance, bonheur, etc.*

Il y a donc deux classes d'objets : ceux qui existent dans la nature et que nous pouvons voir, toucher, goûter, odorier ou entendre, et ceux qui n'existent que dans notre esprit et que notre esprit seul peut comprendre.

Tous les êtres, tous les objets de la nature, quels qu'ils soient, peuvent être soumis à diverses modifications. On peut dire d'une *rose* qu'elle est *épanouie, flétrie, rouge, blanche*; de *champs*, qu'ils sont *fertiles, stériles, fleuris*; de la *blancheur*, qu'elle est *éclatante, vive, éblouissante*.

Sous ce point de vue, c'est-à-dire considérés comme le *soutien, le support* de qualités, tous les êtres, tous les objets de la nature prennent le nom de *substances*, et les mots qui les rappellent à la mémoire, qui les représentent sur le papier, dans l'écriture, se nomment *substantifs*.

Les *substantifs* sont donc les noms des substances, c'est-à-dire les mots adoptés pour désigner les substances; et par substances, on entend les personnes, les animaux, les êtres, et généralement tous les objets qui existent dans la nature ou dans notre esprit, et qu'on peut voir, toucher, goûter, odorier, entendre ou comprendre.

Télémaque, Calypso, Mentor, femmes, enfants, vieillards, sont des substantifs qui désignent des êtres faisant partie de l'espèce humaine, ou des PERSONNES.

Chevaux, mouches, ânes, chiens, chats, sont des substantifs qui désignent des êtres ne faisant point partie de l'espèce humaine, ou OBJETS ANIMÉS, c'est-à-dire ayant vie.

Rose, boutons, soleil, pavot, champs, tête, baume, rivages, désignent des objets inanimés, c'est-à-dire ne vivant point.

Les *substantifs*, qui servent à désigner des êtres en général, matériels ou immatériels, les corps, les substances, ont été appelés plus communément jusqu'ici *noms*, du latin NOMEN, qui veut dire MEN QUOD NOTAT, *signe qui fait connaître*. Mais on doit préférer la dénomination de *substantifs*, tant parce qu'elle indique mieux la nature de l'idée que cette espèce de mots exprime, que parce que le mot *nom* a été employé par un grand nombre de grammairiens dans un sens plus étendu, comme s'appliquant à la fois aux substantifs et aux adjectifs.

L'effet propre du *nom* ou *substantif* est donc de réveiller dans l'esprit l'idée des personnes ou des choses qu'il représente. Sa puissance peut aller jusqu'à reproduire dans l'âme ces sortes d'impressions qu'y feraient naître les objets eux-mêmes.

Le nom d'Ulysse suffisait seul pour mettre Philoctète en fureur; et celui de Marie soulevait toutes les passions jalouses dans le cœur d'Élisabeth; il lui semblait, dit Schiller, que tous ses malheurs portaient le nom de son infortunée rivale.

Ainsi, dans la retraite la plus isolée, dans la nuit la plus profonde, nous pouvons passer en revue l'universalité des êtres; nous représenter nos parents, nos amis, tout ce que nous avons de plus cher, tout ce qui nous a frappés, tout ce qui peut nous instruire ou nous récréer; et en prononçant leur *nom*, nous pouvons en raisonner avec les autres d'une manière aussi sûre que si nous pouvions les montrer au doigt et à l'œil.

C'est que cette faculté admirable tient au souvenir, à cette facilité dont nous sommes doués de nous représenter tout ce que nous avons vu, quoiqu'il ne soit plus sous nos yeux; et de nous rendre ainsi l'univers toujours présent, en le concentrant pour ainsi dire en nous-mêmes.

Par les *noms*, nous tenons ainsi registre de tout ce qui existe, et de tout ce que nous avons vu; même de ce que nous n'avons jamais vu, mais qu'on nous a nommé, en nous le faisant remarquer par ses rapports avec les objets que nous connaissons.

Aussi n'existe-t-il aucun être dont on puisse avoir besoin de se rappeler le souvenir, qui n'ait son *nom*; puisque ce n'est que par cette espèce d'anse qu'on peut le saisir et le mettre sous les yeux; aussi, dès qu'on entend parler d'un objet inconnu, demande-t-on à l'instant son *nom*, comme si ce *nom* seul le faisait connaître : mais ce *nom* rappelle un objet auquel on attache telle idée; il le supplée en quelque sorte, et cela suffit.

Ne soyons donc pas étonnés que l'homme, qui parle de tout, qui étudie tout, qui tient note de tout, ait donné des *noms* à tout ce qui existe : à son corps et à toutes ses parties, à son âme et à toutes ses facultés, à cette multitude d'êtres qui couvrent la terre ou qui sont cachés dans son sein, qui remplissent les eaux ou qui traversent la vaste étendue de l'air; au ciel, et à tous les êtres qui y brillent, et à tous ceux que son esprit y conçoit; qu'il en donne aux montagnes, aux fleuves, aux rochers, aux forêts; à ses habitations, à ses champs, aux fruits dont il se nourrit; à ces instruments de toute espèce avec lesquels il exécute les plus grandes choses; à tous les êtres qui composent la société; à une femme chérie; à des enfants, objets de toute son espérance; à des amis auxquels son cœur est attaché et qui lui rendent la vie précieuse; à des chefs qui veillent pour lui. C'est par leur nom que se perpétue d'âge en âge le souvenir de ces personnages illustres, qui méritèrent du genre humain par leurs bienfaits ou par leurs lumières.

Il fait plus : tantôt il donne des *noms* à des objets qui n'existent pas; tantôt il en donne à une multitude d'êtres, comme s'ils n'en formaient qu'un seul; souvent même il donne des noms aux qualités d'objets, afin d'en pouvoir parler de la même manière qu'il parle des objets dans lesquels ces qualités se trouvent.

Ainsi, les êtres se multiplient en quelque sorte pour lui à l'infini, puisqu'il élève à ce rang ce qui n'est pas, et les simples manières d'être des objets existants.

Le mot *nom*, dans son acception primitive, est considéré par les grammairiens comme la source d'où l'on a tiré toutes les autres espèces de mots, au moyen de quelques modifications qu'on lui fait subir, ainsi qu'on le voit dans *nommer*, *nommément*, *nomination*, *nominal*, qui tous proviennent du mot *nom* lui-même.

Quelquefois les *noms* changent de signification par le seul laps de temps : tels sont entre autres ceux de *tyran* et de *parasité*, maintenant aussi odieux qu'ils étaient jadis honorables.

Il y a plusieurs moyens mécaniques pour reconnaître un substantif.

Ainsi tout mot devant lequel on peut placer *un*, *une*, *du*, *de l'*, *de la*, *des*, est un substantif; or je puis dire : *un peuplier*, *une rose*, *du sucre*, *de la prudence*, *des fleurs*. donc les mots *peuplier*, *rose*, *sucré*, *prudence*, *fleurs*, sont des substantifs.

On connaît aussi qu'un mot est substantif lorsqu'on peut y ajouter un autre mot exprimant une bonne ou une mauvaise qualité. Or, je puis dire : *une belle tulipe*, *un beau magnolia*, *une grande pensée*, *un petit vieillard*; donc les mots *tulipe*, *magnolia*, *pensée*, *vieillard*, sont des substantifs.

EXERCICE ANALYTIQUE.

(Souligner les substantifs ou bien en faire une liste.)

LE PRINTEMPS.

Le printemps qu'annonçait la joyeuse hirondelle,
Des saisons à mes yeux vient d'ouvrir la plus belle.
Le chêne s'est éteint dans nos foyers déserts,
Et des arbres déjà tous les rameaux sont verts ;
Les troupeaux, librement épars dans les campagnes,
Broutent le serpolet au penchant des montagnes ;
Les oiseaux, dans les bois, par couples réunis,
Suspendent aux rameaux la mousse de leurs nids.
J'entends le rossignol, caché sous le feuillage,
Battre les doux frissons de son tendre ramage ;
Les champs d'herbes couverts, les prés semés de fleurs,
De leurs riantes tapis font briller les couleurs.
Le lilas flatte plus les regards de l'aurore
Que les rubis de l'Inde et les perles du Maure ;
Et les zéphirs légers, voltigeant sur le thym,
Nous rapportent la nuit les parfums du matin.
(LAMIÉRE.)

DES MERS.

Des vastes océans sont courus les sources de tous
les fleuves, comme le bassin où la nature puise sans
cesse pour arroser l'univers..... Il existe entre la fai-
ble plante et l'océan, une correspondance invisible ;
la vie de l'un est attaché à l'existence de l'autre :
n'importe la distance qui les sépare, la nature sait la
franchir. De ce vaste gouffre placé entre les deux
mondes, sortent les éléments des gazons, des fruits
et des fleurs : l'onde se change en vin dans la grappe
parfumée ; on la savoure dans la pêche, l'orange,
l'ananas ; elle se teint en bleu dans la violette, dans
le sauc, argente le lis, colore en pourpre l'œillet, et
verdit le feuillage. O sagesse admirable ! l'immensité
seule du bassin des mers peut nous ressusciter sur
l'existence des races futures.

(AMÉ-MASTEL.)

N° VII.

DES SUBSTANTIFS COMMUNS ET DES SUBSTANTIFS PROPRES.

SUBSTANTIFS COMMUNS.

La cerise rougit aux rameaux suspendue.
(MICHAUD.)
La génisse en lait pur change le suc des plantes.
(LAMARTINE.)
L'arbre est de nos jardins le plus bel ornement.
(DEJOLLE.)
L'homme ravit la laine à la brebis paisible.
(ST.-LAMBERT.)
Sous mes pas, des fourmis la cohorte empressée
Poursuit de ses travaux la tâche commencée ;
Et, parmi les gazons roulant d'énormes grains,
Pour l'hiver paresseux remplit ses magasins.
(MICHAUD.)

SUBSTANTIFS PROPRES.

Sur les rives du Gange on voit fleurir l'œillet.
(DEJOLLE.)
Le Nil du vert acanthe admire le feuillage.
(Id.)
L'if s'épanouit au souffle de Borée.
(Id.)
Le baume, heureux Jourdain, parfume tes rivages.
(Id.)
... L'Inde et ses forêts, et leur riche trésor,
Et le Gange, et l'Hermus qui roule un limon d'or,
Et les riches parfums que l'Arabie exhale,
A l'antique Ausonie ont-ils rien qui s'égale ?
(Id.)

Tous les objets de la nature, les fleuves, par exemple, les villes ou les hommes, ont un ensemble de qualités communes qui en font une collection d'êtres ou d'objets de même nature ; par conséquent, la même dénomination leur est applicable. Les substantifs *fleuve*, *ville*, *homme*, conviennent à chacun d'eux, et sont employés toutes les fois qu'on veut les désigner par l'idée de la nature qui leur est commune.

Mais si l'on veut distinguer un fleuve des autres fleuves, une ville des autres villes, un homme des autres hommes, il faut nécessairement les distinguer par une dénomination qui leur soit *propre*, particulière.

De là deux espèces de substantifs : ceux qui conviennent à une classe d'individus, et ceux qui servent à distinguer un objet de ceux qui ont la même nature.

Les substantifs de la première espèce sont appelés *communs*, ceux de la seconde espèce sont appelés substantifs *propres*.

Ainsi *cerise*, *rameaux*, *génisse*, *lait*, *suc*, *plantes*, *arbres*, *jardins*, *ornement*, *homme*, *laine*, *brebis*, *pas*, *fourmis*, *cohorte*, *travaux*, *tâche*, *gazon*, *grains*, *hiver*, *magasins*, etc.

sont des *substantifs communs*, parce qu'ils expriment une idée commune aux objets d'une même classe.

On peut dire, en montrant un figuier, ceci est un arbre; si l'on montre un olivier, on peut encore dire, ceci est un arbre; on le peut encore, si l'on montre un grenadier, un chêne, un oranger, un cerisier, etc. : le mot *arbre* est donc un *substantif commun* à tous les autres végétaux. Le mot *arbre* est donc un *substantif commun* nommant une espèce ou plutôt une classe de végétaux, et qui convient à tous les individus de cette espèce ou classe. Parmi les arbres, il y a des figuiers, il y a des oliviers, des grenadiers, des chênes, des cerisiers, des orangers, etc.; mais tous les arbres qui donnent des figues s'appellent figuiers; le nom *figuier* est donc *commun* à tous les arbres de l'espèce qui produit des figues; tous les arbres qui produisent des olives sont des oliviers; le nom *olivier* est donc *commun* à toute l'espèce d'arbres produisant des olives; le nom *grenadier* est *commun* à toute l'espèce d'arbres produisant des grenades; le nom *chêne* est *commun* à toute l'espèce d'arbres produisant des glands; le nom *cerisier* est *commun* à toute l'espèce d'arbres produisant des cerises; le nom *oranger* est *commun* à toute l'espèce d'arbres donnant des oranges; donc les noms *figuier*, *olivier*, *grenadier*, *chêne*, *oranger*, *cerisier*, sont des *substantifs communs*.

Gange, *Nil*, *Borée*, *Jourdain*, *Inde*, *Hermus*, *Arabie*, *Ausonie*, etc., sont, au contraire, des *substantifs propres*, parce qu'ils servent à distinguer un fleuve d'avec tous les autres fleuves, une contrée d'avec toutes les autres contrées, un homme d'avec tous les autres hommes.

Cette propriété du *substantif*, par laquelle il embrasse une classe d'individus ou n'exprime qu'un individu d'une classe, s'appelle *étendue*.

Les *substantifs communs* ont plus ou moins d'étendue, selon qu'ils s'étendent à un nombre plus ou moins considérable d'individus; ainsi le *substantif animal* a plus d'étendue que le *substantif homme*, qui ne convient qu'à une portion des êtres animés.

Les *substantifs propres* ont une étendue aussi restreinte que possible, puisqu'ils ne désignent que des individus uniques, particuliers, comme *Martin*, *Paris*. Lors même qu'ils se trouvent convenir à plusieurs individus, c'est uniquement par hasard : ainsi de ce que, suivant le proverbe, *il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle MARTIN*, on ne s'ensuit pas que le nom *Martin* ait été destiné à marquer une classe, une collection d'individus qui aient quelque chose de ressemblant, quelque caractère commun, en sorte qu'un *Martin* puisse servir à faire reconnaître les autres *Martin*.

Il en est de même de *Londres* et de *Paris*; *Londres* et *Paris* sont des noms de villes. Il y a deux villes nommées *Londres*: *Londres* en Angleterre et *Londres* en Amérique. Il y a six villes appelées *Paris*: *Paris*, capitale de la France, et cinq *Paris* dans les États-Unis de l'Amérique du nord; il pourrait y en avoir bien davantage. Mais toutes les villes ne s'appellent point *Londres* ou *Paris*, ces noms ne sont pas communs à toutes les villes; ce sont donc des noms *propres* à un ou plusieurs individus de l'espèce d'objets appelés *villes*; mais ils ne conviennent pas à tous les objets de cette espèce.

De tout ce que nous avons dit jusqu'ici nous concluons :

1° Que le *substantif propre* est un nom qui ne s'applique qu'à un seul individu, à un seul objet, pour le distinguer de tous les autres individus, de tous les autres objets;

2° Que le *substantif commun* est un nom qui, au contraire, peut s'appliquer indifféremment à tous les individus, à tous les objets d'une même espèce, d'une même nature.

Remarquez ceci : les *substantifs propres* doivent toujours commencer par une grande lettre ou majuscule : *Paris*, *Londres*, *Rouen*.

EXERCICE ANALYTIQUE.

(Distinguer les substantifs propres des substantifs communs.)

Combien de monuments dont la grandeur étonne !
 Regardez : c'est Bossuet qui s'élève et qui tonne ;
 C'est Descartes, du monde éclairant le chaos ;
 C'est Corneille, Pascal, Racine, Despréaux ;
 Montesquieu qui des lois explique les oracles ;
 Buffon de la nature étalant les miracles ;
 Et vous, chœur immortel par les Grâces orné,
 Vous, reines des beaux-arts, que conduit Sévigné.
 Je reconnais Martel qui sut dans nos vieux âges
 Du Maure débordé repousser les ravages ;
 Charles qui, de cent rois le vainqueur ou l'appui,
 Vit l'univers entier se taire devant lui ;
 Des Guiscien, des Bayard la valeur souveraine,
 Et, plus près de nos jours, Catinat et Turenne.
 CASTEL.)

Fontanes ! dont la voix console les tombeaux ;
 Saint-Lambert ! qui chanta les vertus des héros ;
 Morellet ! dont la plume éloquent et hardie
 Plaida pour le malheur devant la tyrannie ;
 Suard ! qui réunis, émule d'Adisson,
 Le savoir à l'esprit, la grâce à la raison ;
 La Harpe ! qui du goût expliquas les oracles ;
 Sicard ! dont les leçons sont presque des miracles.
 Jussieu, Laplace ! et toi vertueux Daubenton
 Qui m'appris des secrets inconnus à Buffon :
 Je ne vous verrai plus.

(MICHAUD.)

N° VIII.

SUBSTANTIFS COLLECTIFS.

Tout le peuple crie : victoire au fils d'Ulysse.
 (FÉNÉLON.)

Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,
 Des bords de l'univers appelle la fortune.
 (VOLTAIRE.)

Le Seigneur a soufflé sur l'amas de leurs richesses
 Injustes, et l'a dissipé comme de la poussière.
 (MASSILLON.)

Du milieu de cette lie, un berceau toujours frais
 Monte, se courbe en voûte, et s'embellit sans frais
 De touffes d'aubépine et de lilas sauvage.
 (ROUCHER.)

Ne dois-je toutefois célébrer que l'essaim
 Des fleurs dont cet enclos a diapré son sein ?
 (ROUCHER.)

Qu'est-ce qu'une armée ? c'est une multitude d'âmes
 Pour la plupart viles et mercenaires.
 (FLÉCHIER.)

D'insectes lumineux mille escadrons légers
 Viennent tourbillonner dans les bois d'orangers.
 (CASTEL.)

Comment percer cette foule effroyable de rimeurs
 affamés ?

(BOILEAU.)

Le charançon dévore un vaste amas de graines.
 (DEJOLLE.)

... Le sort malencontreux
 Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.
 (BOILEAU.)

Je cours et je ne vois que des troupes craintives
 D'esclaves effrayés, de femmes fugitives.
 (RACINE.)

La plupart des femmes n'ont guère de principes,
 elles se conduisent par le cœur.

(LA BRUYÈRE.)

Et tes flatteurs tremblants sur un tas de victimes
 Déjà du nom d'Auguste ont décoré tes crimes.
 (VOLTAIRE.)

Saint Louis va prendre terre au travers des vagues
 et d'une grêle de traits.

(FLÉCHIER.)

Parmi les *substantifs* que renferment ces exemples, et qui sont tous des *substantifs communs*, il y en a qui servent à désigner des *collections totales* ou *partielles* d'individus ou d'objets d'une même nature; tels sont *troupe*, *amas*, *foule*, *armée*, *multitude*, *forêt*, *flotte*, *quantité*, *régiment*, *infinité*, etc.

Une *armée* est une *réunion* d'hommes armés. Ce mot présente à l'esprit l'idée de plusieurs hommes assemblés dans le but de faire la guerre, et cependant le substantif *armée* est au nombre singulier, parce que ce substantif n'est point le nom des hommes armés, mais le nom d'une *réunion*; il n'y a ici qu'une armée.

Une *flotte* est une *réunion* de vaisseaux. Le mot *flotte* éveille l'idée d'un certain nombre de navires de guerre, naviguant à peu de distance les uns des autres, pour combattre sur mer ou pour protéger le commerce maritime, et cependant le substantif *flotte* est au nombre singulier, parce que ce substantif n'est point le nom des vaisseaux, mais celui d'une *réunion*: il n'y a pas ici deux *flottes*, il n'y en a qu'une.

Le peuple est l'ensemble des habitants d'un même pays : ainsi, il y a le peuple français, le peuple anglais, le peuple espagnol, etc. ; le mot *peuple* éveille donc l'idée d'un grand nombre d'hommes ; ce substantif est néanmoins au singulier, parce qu'il n'est point le nom des habitants, mais celui d'une réunion. Il ne s'agit ici que d'un seul peuple.

Une *multitude* d'âmes, c'est un grand nombre d'âmes : le mot *multitude* exprime donc une réunion, un assemblage d'objets, et il est au singulier, parce qu'il n'est pas le nom des âmes, mais celui d'une réunion quelconque d'objets ; il n'y a pas ici deux multitudes, il n'y en a qu'une.

Ces mots *armée*, *peuple*, *flotte*, *multitude*, etc., qui tous expriment, au singulier, une réunion, un assemblage de personnes ou d'objets de la même espèce, sont des substantifs communs, appelés en grammaire, *substantifs collectifs*, du mot *collection*, qui signifie réunion, assemblage ; comme *collection de gravures*, *collection de coquillages*, etc.

Ainsi les *substantifs collectifs* sont des substantifs communs, qui, quoique au singulier, expriment une réunion, un assemblage de personnes ou d'objets de la même espèce.

Les collectifs sont généraux ou partitifs : *généraux*, quand ils représentent une collection entière ; et *partitifs*, lorsqu'ils représentent une collection partielle. *La foule des humains est vouée au malheur. La foule des humains* embrasse la généralité des hommes. *la foule* est un collectif général. *Une foule de pauvres reçoivent des secours. Une foule de pauvres* n'embrasse qu'une partie des pauvres ; *une foule* est un collectif partitif. *L'armée des Français, la multitude des étoiles*, collectifs généraux. *Une troupe de soldats, une multitude d'étoiles*, collectifs partitifs.

On voit que le même mot peut être collectif général et collectif partitif, selon le sens qu'on y attache. En général un collectif, quand il est précédé de *un*, *une*, est partitif.

EXERCICE ANALYTIQUE.

(Désigner les substantifs collectifs.)

Une troupe de nymphes couronnées de fleurs na-
geaient en foule derrière le char.
(FÉNÉLON.)

Les uns courent se jeter dans la rivière de Narwa, et
une foule de soldats y furent noyés.

(VOLTAIRE.)

Il se trouve enveloppé par un corps de Spartiates qui
font tomber sur lui une grêle de traits.

(BARTHÉLEMY.)

Un peuple de beautés, un peuple de vainqueurs,
Foulant d'un pied léger les gazons et les fleurs,
Entrelacent leurs pas dans de riantes dédales.

(THOMAS.)

N° IX.

SUBSTANTIFS COMPOSÉS.

L'odorat est l'avant-coureur du goût.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Puis-je oublier l'œillet de la vallée.
Le bouton-d'or, la pâle giroflée,
Le chévre-feuille à l'odeur parfumée ?

(BRUGNOT.)

Nos petits-mâtres sont l'espèce la plus ridicule qui
rampe avec orgueil sur la surface de la terre.

(VOLTAIRE.)

La fleur de la reine-marguerite est très belle, et
fait, en automne, le principal ornement des jardins.
(ACADÉMIE.)

Le pot-au-feu du peuple est la base des empires.
(MIRABEAU.)

Depuis le déluge, l'arc-en-ciel a été un signe de la
clémence de Dieu.

(BOSSUET.)

Les belles-de-nuit du Pérou, l'arbre triste des Molu-
ques, ne fleurissent que la nuit.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Vainement l'homme élève des palais et des arcs-
de-triomphe, le temps les use en silence.

(AINÉ-MARTIN.)

Il n'y a pas de langue qui soit assez riche pour avoir autant de noms particuliers qu'il peut y avoir d'idées à exprimer; c'est ce qui nous oblige souvent à représenter une idée unique par plusieurs mots équivalant à un signe unique, comme quand on dit : l'*avantsoureur*, le *bouton-d'or*, des *petits-maitres*, l'*arc-en-ciel*, le *pot-au-feu*, etc.

Les expressions composées, équivalant à un substantif, s'appellent *substantifs composés*.

Les mots qui composent ces sortes d'expressions sont liés par un trait d'union : *chey-d'œuvre*, *arc-en-ciel*.

EXERCICE ANALYTIQUE.

(Désigner les substantifs composés.)

L'ivresse des Français est gaie, scintillante et téméraire; c'est pour eux un *avant-goût* de la bataille et de la victoire.

(Le général Foy.)

L'honneur des femmes est mal gardé quand la vertu et la religion ne sont pas aux *avant-postes*.

(LÉVIS.)

Le *serpent-à-sonnettes*, caché dans les prairies de l'Amérique, fait bruir sous l'herbe ses sinistres grelots.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

La clé du *coffre-fort* et des cœurs c'est la même.

(LA FONTAINE.)

La *petite-vérole* fait au Cap des ravages affreux.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les jambes de derrière des quadrupèdes forment un *arc-boutant* en avant.

(Id.)

Les *chauves-souris* sont de vrais quadrupèdes.

(BUFFON.)

----- N° X. -----

DU GENRE DANS LES SUBSTANTIFS.

1^{re} SÉRIE. — MALES.

L'*âne* souffre la faim, un chardon le contente.

(ROSSET.)

Le *lion* de son sang ne peut calmer les fiots.

(DEUILLE.)

Le *tigre* rugit à la vue de tout être vivant.

(Id.)

Le *loup* sait se tenir prudemment embusqué.

(Id.)

Le *chevreuil* est fidèle au pacte conjugal.

(Id.)

Le *mulet* reconnaît une jument pour mère.

(ROSSET.)

Le *lapin* se soustrait aisément aux yeux de l'homme.

(Id.)

L'*indocile poulain* par nos mains est dompté.

(ROSSET.)

Le *paon* est, sans contredit, le roi des oiseaux.

(BUFFON.)

Le *serin* est le musicien de la chambre.

(Id.)

Le *dindon* a l'air fanfaron; mais il ne possède que très peu de courage.

(BÉAUVIN.)

Quel *père* de son sang se plaît à se priver?

(RACINE.)

2^e SÉRIE. — FEMELLES

L'*déesse* a la voix plus claire et plus perçante que l'*âne*.

(BUFFON.)

La *lionne* devient terrible dès qu'elle a des petits.

(Id.)

La *tigresse* produit, comme la lionne, quatre ou cinq petits (1).

(Id.)

La *louve* allaite ses petits pendant quelques semaines, et leur apprend bientôt à manger de la chair.

(Id.)

La *chevrette* se recèle dans le plus fort du bois pour éviter le loup.

(Id.)

Une *mule* fit une très belle pouline d'un poil acazan avec les crins noirs (2).

(Id.)

La *lapine* allaite ses petits pendant plus de six semaines.

(Id.)

Cette *pouline* avait une étoile au front et les pieds blancs.

(Id.)

La *paonne* aime à déposer ses œufs dans un lieu secret et retiré.

(Id.)

La *serine* assez souvent tombe malade au commencement du printemps.

(Id.)

La *dinde* a des œufs blancs et tachetés.

(Id.)

La *mère* de sa fille aime à voir les essais.

(LEMIERRE.)

(1) Quelques personnes pensent à tort que le mot *tigresse* ne s'emploie qu'au figuré en parlant d'une femme cruelle. L'exemple de Buffon, que nous pourrions étayer de mille autres pris dans les naturalistes, prouve le contraire. L'Académie et tous les lexicographes indiquent d'ailleurs l'emploi du mot *tigresse*, en parlant de la femelle du tigre.

(2) C'est également à tort qu'un grammairien range le mot *mulet* parmi les substantifs épiciques. Ce mot a un féminin, comme le prouve l'exemple de Buffon. Ce féminin est *mule*. Voir tous les dictionnaires et les naturalistes.

On voit que les noms peuvent se présenter sous deux aspects différents, selon qu'ils désignent un sexe plutôt que l'autre.

Les êtres animés se divisent en deux grandes classes : les êtres *mâles* et les êtres *féminelles*.

Cette différence entre les mâles et les femelles s'appelle *sexe* (1) dans les êtres, et *genre* dans les noms destinés à en rappeler l'idée.

Ainsi, de même qu'il y a deux sexes parmi les êtres animés, il doit y avoir deux genres parmi les noms : le genre *masculin* et le genre *féminin*.

Le genre *masculin* répond au sexe *mâle*; le genre *féminin* au sexe *féminelle*.

Nous pouvons donc établir cette règle générale, relativement aux noms d'êtres animés :

1° Tout nom qui désigne un homme ou bien un mâle chez les animaux, est *MASCULIN* : *Alexandre, lion, tigre*, etc.

2° Tout nom désignant une femme ou bien une femelle chez les animaux, est *FÉMININ* : *Alexandrine, lionne, tigresse*, etc.

Ainsi se détermine, d'une manière très naturelle, le genre, dans les noms qui désignent les êtres animés. La nature, que nous avons prise pour guide, n'a donc point trompé notre confiance; elle seule nous a dicté ces règles simples et les a sanctionnées.

C'est sans doute dans un moment de mauvaise humeur que Duclos a dit, dans son commentaire sur Port-Royal : « L'institution ou la distinction des genres est une chose purement arbitraire, qui n'est nullement fondée en raison, qui ne paraît pas avoir le moindre avantage, et qui a beaucoup d'inconvénients. »

Dans la grande classe des êtres animés, la nature a établi deux divisions, qui s'offrent à nos regards sous l'aspect le plus touchant. Dans toutes les parties de l'univers, on contemple sans cesse l'homme et la femme réunis sous le même toit, le lion et la lionne dans le même antre, le rossignol et sa compagne dans le même nid : partout c'est une famille qu'une mère nourrit, qu'un père protège. Cette admirable distinction d'êtres nourriciers et d'êtres protecteurs frappe vivement l'esprit de l'homme; elle seule le guida quand il déterminait la classe des êtres *masculins* et celle des êtres *féminins*. Il réunit dans la première tous ces êtres que la nature créa puissants et forts, afin qu'ils défendissent contre tout danger leur chère famille, et celle plus chère encore qui la nourrit; puis il rassembla dans la seconde tous ces êtres faibles et bons, de qui la faiblesse réclame une protection constante, et dont la bonté se charge de nourrir et d'élever des êtres chéris auxquels elles ont donné le jour.

La distinction des noms en deux genres, l'un *masculin*, l'autre *féminin*, conformément aux deux sexes, fut donc prise dans la nature; et on aurait tort de croire, avec Duclos et d'autres grammairiens, qu'elle soit arbitraire et de pure fantaisie. Il eût été absurde de désigner tous les êtres animés, quoique de sexe différent, par le même nom sans distinction de sexe, parce que le langage n'aurait jamais été d'accord avec le fait, et parce

(1) Mot formé du latin *secare* qui signifie *séparer, partager, couper en deux*, parce que, par le sexe, l'espèce est coupée en deux portions, et comme en deux moitiés d'un tout. Chacune de ces portions, ou chacun de ces sexes fut appelé *genre*, du mot primitif *gen*, qui désigne toute idée de production, destination des sexes. — Peut-être que l'élève, en voyant d'un côté, *âne, lion*, et, de l'autre, *ânesse, lionne*, pour désigner des animaux entre lesquels il n'aperçoit d'abord aucune différence, manifestera quelque étonnement de cette bizarrerie. S'il ne fait pas de lui-même cette observation, il faudra la lui suggérer adroitement. Il ne sera pas difficile de lui faire comprendre que, par exemple, c'est l'*ânesse* qui donne le lait, dont elle nourrit l'*âne*, qu'elle a porté dans son sein.

L'élève ne sera pas embarrassé pour déduire de cette observation le signe propre à caractériser la femelle. Il le tirera soit de l'état de gestation, soit de l'allaitement, ou même de l'action de traire.

On fera les mêmes observations pour la vache, la chèvre, la brebis, etc.

Pour les oiseaux, le signe des femelles sera celui de l'œuf ou de l'incubation.

qu'on aurait toujours été embarrassé de savoir duquel des deux êtres on parlait, tandis qu'on n'eût mis aucune différence entre leur nom commun.

Mais pour marquer la différence des sexes, on n'a pas toujours donné aux noms une terminaison différente. Il n'y a guère que ceux que nous avons rapportés dans le tableau précédent et un petit nombre d'autres, qui soient susceptibles de cette modification sexuelle.

Dans les numéros suivants nous montrerons comment on s'y est pris pour indiquer la différence des mâles et des femelles dans les noms qui ne peuvent se modifier sous le rapport du genre.

EXERCICE ANALYTIQUE.

(Désigner les noms masculins et les noms féminins).

Chat	Poivain	Baron	Fils	Lapin	Dain
Agneau.	Poulet.	Fière.	Sœur	Bœuf.	Canard
Loup.	Rosignol.	Faon.	Faon.	Duc.	
Renard.	Prince.	Perroquet	Faïen.	Père.	
Châtie	Pouliche.	Baronne.	Fille.	Lapine.	Daine (L)
Agnelle.	Poulette.	Sœur.	Sérine.	Reine.	Cane.
Louve.	Rosignoletta.	Faoune.	Faoune.	Duchesse.	
Renarde	Princesse.	Perruche.	Faïsane.	Mère	

----- N° XI. -----

NOMS DIFFÉRENTS ET PARTICULIERS POUR LES MÂLES ET LES FEMELLES.

1^{re} SÉRIE. — MÂLES.

Les *hommes* consomment leur jeunesse à se former un esprit que les femmes apportent en naissant.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Le *cheval* aime l'homme, il aspire à lui plaire.
(ROSSET.)

Le *taureau* est un animal indocile et fier.
(Id.)

Le *bœuf* au pas tardif a la force en partage.
(Id.)

Le *cerf* craint beaucoup moins l'homme que les chiens.
(BUFFON.)

Le *bouc* suit avec peine et traîne un pas tardif.
(ROSSET.)

Le *coq* matinal éveille les hameaux.
(MICHAUD.)

Le *mouton* est encore plus timide que la brebis.
(BUFFON.)

Le *lièvre*, si recherché pour la table en Europe, n'est pas du goût des Orientaux.
(BUFFON.)

2^e SÉRIE. — FEMELLES.

Les *femmes* sont la plus belle moitié du monde.
(J.-J. ROUSSEAU.)

La *jument* résiste à la fatigue, à la faim et à la soif.
(BUFFON.)

La *génisse* se plaît dans un gras pâturage.
(ROSSET.)

La *vache* donne du lait en grande quantité.
(BERQUIN.)

La *biche*, encore enfant, d'épouvante bondit.
(DELIÈRE.)

La *chèvre* aime à gravir au sommet des côtes.
(ROSSET.)

La *poule* près de nous aime d'être captive.
(MICHAUD.)

La *brebis* des hivers redoute la saison.
(ROSSET.)

La *hase* est la femelle du lièvre.
(VALMONT DE BOMARE.)

Ces exemples nous démontrent que souvent, pour désigner le mâle et la femelle d'une même espèce, on emploie deux mots différents : *homme*, femme; *cerf*, biche, etc. Aux noms cités dans le tableau précédent il faut ajouter ceux compris dans l'exercice suivant.

Une chose à remarquer, dit un savant grammairien, c'est que les mâles, les femelles, et souvent les petits des espèces d'animaux qui contribuent le plus ou à l'utilité, ou à l'agrément de l'homme, sont distingués par des noms différents (2); au lieu que dans les espèces moins rapprochées de l'homme, et moins utiles, ou à ses plaisirs, ou à ses be-

(1) L'Académie dit que les chasseurs prononcent *daine* comme s'il y avait *dine*. Nous ferons observer que ce ne sont pas tous les chasseurs qui prononcent ainsi; mais seulement ceux qui croient que le masculin est *dine*, et ils doivent être en petit nombre aujourd'hui, que presque tous les chasseurs savent lire.

(2) Le coq, la poule, le chapon, la poularde, le poulet, les poussins. *Que de substantifs pour des individus d'une même espèce!*... Le verrai, la truie, le cochon, le porc, les porceaux. — Le cheval, la jument, le

soins, le mâle et la femelle sont désignés par un seul et même substantif, tantôt masculin, tantôt féminin, sans égard au sexe de l'individu qu'on veut nommer; et que, pour désigner les petits, il faut employer une périphrase (1).

Et cela est naturel. Ce sont les besoins qui ont contribué à enrichir les langues; avec de nouveaux besoins naissent de nouvelles idées, qui, pour être communiquées à nos semblables, exigent, ou que l'on crée de nouveaux mots, ou que l'on donne une acception nouvelle à des mots déjà usités.

Or, comme les objets dont nous nous entretenons fréquemment sont ceux que nous avons besoin de désigner avec le plus de précision, pour éviter des méprises fréquentes, il a fallu créer des mots nouveaux qui désignassent ces objets. Qu'on imagine un moment que nous n'avons que le seul mot *bœuf*, par exemple, pour désigner indistinctement tous les individus de cette espèce de quadrupèdes; il est facile de voir que, chaque fois que nous voudrions parler de ces animaux, il faudrait, ou user de circonlocutions pour désigner avec précision le mâle, la femelle, les petits, ou nous exposer à être mal entendus. Le laboureur, vingt fois par jour, se trouverait dans le même embarras, ou tomberait dans le même inconvénient. Aussi, non contents des substantifs *taureau, vache, génisse, veau*, les laboureurs, pour dénommer chaque individu avec une exacte précision, donnent-ils le plus souvent à chacun un nom propre, tiré de la couleur de l'individu, ou de toute autre circonstance. Tant il est vrai que c'est le besoin de communiquer ses idées avec précision, qui fait créer les mots et qui enrichit les langues!

EXERCICE ANALYTIQUE.

(Désigner les noms masculins et les noms féminins.)

Étalon.
Coarcteur (2)
Cavale.
Haquende.

Frère.
Bourdon.
Bœuf.
Abellie.

Chapon.
Sing.
Pouillerde.
Goënon.

Mouton.
Verrat.
Brebis.
Truie.

Cœq.
Boue.
Poule.
Chèvre.

Saumon.
Becard (3.)

—••••• N° XII. —•••••

NOMS, SOIT MASCULINS, SOIT FÉMININS, SERVANT À DÉSIGNER TOUT À LA FOIS LE MÂLE ET LA FEMELLE.

1^{re} SÉRIE. — NOMS MASCULINS.

Le *renne* vit de mousse aux plages boréales.

(DELLILLE.)

Le *pinçon* remplit l'air de sa voix éclatante.

(MICHAUD.)

Le *merle* cherche l'ombre et les taillis épais.

(Id.)

2^e SÉRIE. — NOMS FÉMININS.

La *colombe* attendrit les échos des forêts.

(DELLILLE.)

La *baléine* bondit au sein des mers.

(Id.)

La *taupenne* se trouve guère que dans les pays cultivés.

(BURTON.)

poulet, la pouliche, le coursier, la haquenée. — Le taureau, le bœuf, la vache, la génisse, le veau. — Le sanglier, la laie, les marcassins. — Le cerf, la biche, les faons. — Le lièvre, la hase, les levrauts. — Le lapin, la lapine, les lapereaux. — Le lion, la lionne, les lionceaux. — L'âne, le baudet, l'ânesse, l'anon. — Le bœlier, le mouton, la brebis, l'agneau. — Le bouc, la chèvre, le chevreau, etc., etc., etc.

(1) On dit également *corbeau* (substantif masculin) pour désigner le mâle et la femelle. Le mot *pie* (féminin) désigne les individus des deux sexes, et l'on est forcé de dire : la *femelle* du corbeau, le mâle de la *pie*. Il faut dire aussi, par périphrase : les *petits* du corbeau, de la *pie*, du gai, du merle, etc., etc. Pour l'espèce de l'*aigle*, nous avons les *aiglons*, qui désignent les petits, etc., etc.

(2) Coarcteur se disait autrefois et se dit encore, en poésie, d'un cheval comme d'une jument. Nous ne savons pourquoi tous les lexicographes veulent que ce mot ne s'applique qu'au mâle de l'espèce cheval. *Haquende* se trouve dans le même cas que *coursier*, si ce n'est que *coursier* est masculin, et *haquende* féminin. *Haquende* se disait autrefois d'un cheval comme d'une jument, qui allait l'ambée; pourquoi donc l'*Académie*, les grammairiens et les lexicographes, veulent-ils nous persuader aujourd'hui que ce mot ne se dit que des juments?

(3) On dit le *becard*. Nous croyons que ce mot est le seul qui au masculin désigne spécialement un objet féminin. Il est vrai qu'au fond le *becard* est un poisson d'une espèce différente de celle du saumon, et que ce n'est que depuis quelque temps qu'on a pris l'habitude de désigner par ce nom la femelle presque ignorée de ce dernier. Nos grammairiens n'ont jamais pu expliquer la masculinité de ce mot. Mais cependant ils l'ont expliqué. Une femme évidente l'a emporté sur une signification peu connue. L'absence de l'*s* must final a forcé ce mot peu commun à être masculin.

Le loir six mois entiers s'endort d'un lourd repos.
(DELILLE.)

Le chameau voyageur traverse l'Arabie.
(Id.)

Le lama s'apprise aux régions australes.
(Id.)

Le serpent a ses mœurs, ses combats, ses amours.
(Id.)

Le putois est fort avide de miel. (BUFFON.)

Le hérisson sait se défendre sans combattre.
(Id.)

Le pigeon en amour ne connaît point d'égal.
(DELILLE.)

La musaraigne a une odeur forte qui répugne
aux chats. (BUFFON.)

La souris ne sort de son trou que pour chercher
à vivre. (Id.)

La bolette et l'hermine ne veulent pas manger
lorsqu'on les regarde. (Id.)

La pie-grièche nourrit ses petits de chenilles.
(Id.)

La mouche éphémère ne voit point deux aurores.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Un long âge blanchit la carpe centenaire.
(DELILLE.)

La souris naît pour nous dans le fond des déserts.
(LEMIRE.)

Ces faits suffisent pour nous démontrer que dans les espèces moins rapprochées de l'homme, et moins utiles ou à ses plaisirs, ou à ses besoins, le mâle et la femelle sont désignés par un seul et même nom, tantôt masculin, tantôt féminin, sans égard au sexe de l'individu.

Cette dernière manière est une véritable imperfection dans la langue, car chaque fois que nous voulons parler des animaux qui n'ont reçu qu'un seul nom pour le mâle et la femelle, nous sommes obligés d'ajouter au nom de l'animal un mot qui désigne son sexe : *le sarigue mâle, le sarigue femelle*; il nous est aussi permis de dire, avec Buffon et tous les naturalistes, *la femelle du sarigue, la femelle sarigue*; ou bien encore nous pouvons, en supprimant le mot *femelle*, attribuer au mâle toutes les fonctions qui appartiennent exclusivement à la femelle, et dire : *le porc-épic met bas*; *du lait de buffle*, ou tout simplement *le mâle, la femelle*. Les citations suivantes en sont une preuve convaincante:

La tortue mâle, après la saison des amours, abandonne bientôt la compagnie qu'elle paraissait avoir tant chérie.
(LACÉPÈDE.)

La chaleur du soleil suffit pour faire éclore les œufs des tortues dans les contrées qu'elles habitent.
(Id.)

Ce n'est pas par indifférence pour les petits qui lui doivent le jour que la mère tortue laisse ses œufs sur le sable.
(Id.)

La femelle du renne porte un bois comme le mâle.
(BUFFON.)

La femelle du chameau⁽¹⁾ fournit un lait abondant, épais, et qui fait une bonne nourriture, même pour les hommes, en le mêlant avec une plus grande quantité d'eau.
(Id.)

La femelle du castor porte deux, trois et jusqu'à quatre petits : elle les nourrit et les instruit pendant une année.
(CHATEAUBRIAND.)

La femelle marmose n'a pas, comme la femelle sarigue, une poche sous le ventre où les petits puisent se cacher.
(BUFFON.)

La femelle du crabier ne porte pas, comme la femelle du sarigue, ses petits dans une poche sous le ventre.
(Id.)

Edward Tison a décrit et disséqué le sarigue femelle.
(Id.)

Le lait de la femelle buffle n'est pas si bon que celui de la vache.
(Id.)

Le gardien qui veut traire la buffle est obligé de tenir son petit auprès d'elle, ou, s'il est mort, de la tromper, en couvrant de sa peau un autre buffle quelconque.
(Id.)

On assure que les mères buffles refusent de se laisser téter par les veaux.
(Id.)

Dans les pays chauds, presque tous les fromages sont faits de lait de buffle.
(Id.)

(1) Le féminin *chamelle* ne se trouve dans aucun dictionnaire. C'est une omission d'autant plus grave qu'une foule d'écrivains ont employé ce mot.

Il n'est pas (vierges), joyeuses comme elles
Faisaient jaillir des mamelles
De leurs doctes chamelles,
Un lait blanc sous leurs doigts noirs.

(V. Huet, Orientales.)

Le mâle rayonnant, la doctille chamelle
Autrefois à quatre pieds et qui vole comme elle (BARYLLEUX).
Les mœurs arides sont conservées les femmes boivent le lait de
chamelle. (CHATEAUBRIAND.)

Bien que tous les êtres qui n'entrent pas dans la classe des animaux n'aient point de sexe, il y a cependant des végétaux qui semblent admettre cette distinction :

Notre âge a découvert, ô merveille inouïe,
Que, comme nous, la fleur donne et reçoit la vie.
(ROSSET.)

La plante a son hymen, la plante a ses amours ;
Des deux sexes divers, de leurs divers organes,
Ces peuples végétaux jouissent comme nous.
(DELILLE.)

Cette distinction, il est vrai, est si difficile à reconnaître, qu'elle est pour ainsi dire nulle pour la plupart des gens du monde.

Les anciens, dit M. Cuvier dans ses notes sur Delille, n'ignoraient pas que le palmier *feuille* a besoin de la poussière du palmier *mâle* pour être fécondé ; mais ils n'avaient point étendu cette découverte aux autres plantes. Le premier qui prouva, par des expériences décisives, la nécessité du concours des deux sexes dans les végétaux, fut Vaillant, démonstrateur de botanique au Jardin des Plantes de Paris ; mais il ne réussit point à persuader son contemporain Tournefort, qui continua à regarder la poussière des étamines comme un simple excrément.

Linnée a beaucoup contribué à rendre générale l'opinion de Vaillant, et Koeltener l'a mise hors de doute, en produisant des mulets végétaux ; la poussière des étamines d'une espèce, portée sur le pistil d'une espèce voisine, donne des individus de forme intermédiaire ; et comme ces mulets végétaux ne sont pas tous inféconds, il est possible de changer par degré une espèce en une autre (1).

Ainsi, on ne devra donc pas s'étonner, si, en parlant de certaines plantes, de certaines fleurs, les écrivains on dit : *plante mâle*, *plante femelle*, comme le prouvent les citations suivantes :

MALES.

Le mâle (de la saussale) fait voler à travers la campagne,
Mille esprits créateurs sur sa verte campagne.
(CASTEL.)

Pour que le fruit du dattier ou du pistachier se développe, il est indispensable que les individus mâles soient placés au voisinage des individus femelles.
(ENCYCLOPÉDIE MODERNE.)

Les pins mâles donnent une quantité prodigieuse de poussière séminale, qui, portée par les vents, a fait croire à des hommes ignorants qu'il pleuvait du soufre.
(MILLIN.)

Lorsque les dattiers sont en fleurs, les Arabes vont couper des rameaux mâles pour féconder les femelles, fendent légèrement le tronc de ces dernières, et y implantent une tige de fleurs mâles.
(CASTEL.)

Il y a des fleurons qui, ayant des étamines, et n'ayant point de germe, portent le nom de *fleurons mâles*.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Un organe mâle ou femelle peut donc, à lui seul, constituer une fleur. Pour qu'une fleur soit complète, elle doit offrir les organes des deux sexes, environnés d'une double enveloppe. (ENCYCLOPÉDIE MODERNE.)

FEMELLES.

Les fleurs femelles du noyer sont remplacées par des fruits charnus ; ils renferment une noix bivalve.
(MILLIN.)

On nomme plante androgyne celle qui porte des fleurs mâles et des fleurs femelles sur le même pied.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Le sapin se distingue par ses écailles femelles oblongues et en masse.
(MILLIN.)

Il y a plus d'arbres à chatons mâles qu'il n'y en a qui aussi aient des chatons femelles.
(J.-J. ROUSSEAU.)

D'autres (fleurons) qui ont un germe et n'ont point d'étamines, s'appellent *fleurons femelles*.
(Id.)

Le peuple donne mal à propos le nom de chanvre mâle aux pieds qui portent les semences, et celui de chanvre femelle à ceux qui sont stériles.
(Id.)

Un médecin naturaliste du siècle dernier, le docteur Traute, s'est amusé à rédiger en vers latins le système de Vaillant, sur les sexes et l'hymen des fleurs. Il en est résulté, sous le titre de *Connubia florum*, un petit poème, qui n'a été ni inconnu ni inutile à Delille. — Un poète anglais, Darwin, a également chanté les amours des plantes. Ce poème, que les Anglais citent comme un chef-d'œuvre, a eu plusieurs éditions en Angleterre, et a été traduit dans notre langue par un homme de goût, M. Deleuze, qui l'a fait précéder d'un discours préliminaire remarquable par la pureté du style.

EXERCICE ANALYTIQUE.

NOMS MASculINS QUI DÉSIGNENT A LA FOIS LE MALE ET LA FEMELLE.

Le bison.
Le chacal.
Le chamælé.
L'émeu.
L'éléphant.
Le hérisson.
Le lama.
Le léopard.

Le renne.
Le rhinocéros.
Le vampire.
Le zèbre.
L'arctique.
L'abbé.
Le turbot.
Le brochet.

Le crabe.
Le dauphin.
L'écureuil.
Le goupil.
Le harang.
Le maquereau.
Le requin.
Le thon.

Le bœuf.
Le chardonneret.
Le colibri.
Le coucou.
Le cygne.
L'épervier.
Le faisan.
Le geai.

Le hibou.
Le moine.
Le rossignol.
Le vautour.
Le bon.
Le caméléon.
Le crapaud.
Le crocodile.

Le léopard.
Le serpent.
Le charbon.
Le grillon.
Le hanneton.
Le papillon.
Le chat.
Le caracal.

NOMS FÉMININS QUI DÉSIGNENT A LA FOIS LE MALE ET LA FEMELLE.

La bécasse.
La civette.
La faucon.
La gazelle.
La girafe.
La hyène.
La marmotte.
La panthère.

La souris.
La taupe.
La tortue.
La zibeline.
La brebis.
L'anguille.
La baleine.
La carpe.

L'écrevisse.
L'ultra.
La limande.
La morue.
La perche.
La raie.
La sole.
La tanche.

L'alouette.
L'autruche.
La bécasse.
La canche.
La cigogne.
La fauvette.
La grue.
L'hirondelle.

La linotte.
La mésange.
La perdrix.
La pie.
La grenouille.
La salamandre.
La tortue.
La vipère.

L'abeille.
L'araignée.
La cigale.
La fourmi.
La guêpe.
La cressonnette.
La marotte.
La mouche.

N° XIII.

GENRE DES NOMS D'ÊTRES INANIMÉS.

1^{re} SÉRIE. — NOMS MASculINS.

Le monde à nos regards déroule ses merveilles.
(DELILLE.)

Le soleil demeure constamment à la même place.
(BERQUIN.)

Le jour triste au-dehors est beau sous nos lambris.
(LEMIRE.)

Le feu, fils du soleil, est sa plus pure essence.
(DELILLE.)

Le vent fracasse un chêne ou caresse une fleur.
(Id.)

Le temps, un cercle en main, plane sur l'univers.
(Id.)

Le marbre est l'ornement du foyer qu'il surmonte.
(Id.)

Le pain est l'aliment le plus sain et le moins cher qu'on puisse se procurer.
(BERQUIN.)

Le blé trop tôt semé produit une herbe olive.
(ROSSER.)

Le bain est votre charme, adorables mortelles.
(DELILLE.)

Le diamant lui-même en brûlant s'évapore.
(Id.)

Le oiseau de Scapas fit adorer l'argile.
(Id.)

Le lis à mes regards étale sa blancheur.
(ROSSER.)

Le vinaigre est utile contre la peste.
(Id.)

Un jardin dans ses murs renferme l'univers.
(Id.)

Le luxe a tissu d'or les riches vêtements.
(LEMIRE.)

Le Mexique vers nous fait voguer ses trésors.
(Id.)

Le Gange prend sa source au mont Imâus.
(ESMÉNARD.)

2^e SÉRIE. — NOMS FÉMININS.

La terre à nos besoins prodigue ses largesses.
(LEMIRE.)

La lune reçoit du soleil toute la lumière qu'elle envoie vers nous.
(BERQUIN.)

La flamme en jets brillants s'élance dans les airs.
(DELILLE.)

La glace ose saisir le vin du sacrifice.
(Id.)

La colline a repris sa robe de verdure.
(Id.)

La mort produit la mort, le deuil sème le deuil.
(Id.)

La chaleur quelquefois existe sans lumière.
(Id.)

La gloire ne voit point d'obstacle insurmontable.
(Id.)

La neige et la rosée engraisent les campagnes.
(ROSSER.)

La culture aux humains montra l'astronomie.
(Id.)

La paix, l'heureuse paix s'enfuit au bruit des armes.
(Id.)

La danse fait voler la gaieté sur ses traces.
(Id.)

La rose de la Chine étonne nos jardins.
(Id.)

La cerise à regret se marie au laurier.
(Id.)

La pêche est un poison mortel dans la Perse.
(Id.)

La violette se cache timidement au milieu des filles de l'ombre.
(DELILLE.)

La farine du millet est excellente, cuite avec du lait.
(BERQUIN.)

La jeunesse légère est faite pour les jeux.
(LEMIRE.)

La porcelaine est la propreté du luxe.
(ESMÉNARD.)

La Moussé eut ses Ruyters, la Seine eut ses Tourvilles.
(Id.)

Les objets inanimés n'ont aucun sexe; et conséquemment les substantifs qui les représentent ne devraient être ni masculins, ni féminins. Cependant l'usage leur a assigné, dans notre langue, l'un ou l'autre de ces deux genres. On dit : *le soleil et la lune, la table et le tableau, la chaise et le fauteuil*; les mots *tableau* et *fauteuil* sont du genre masculin, *table* et *chaise* sont du genre féminin. Dans ce cas, le genre est *factif* ou de convention (1).

La religion, les mœurs et le génie des différents peuples fondateurs des langues, peuvent leur avoir fait apercevoir dans ces objets des relations réelles ou feintes, prochaines ou éloignées, à l'un ou à l'autre des sexes; et cela aura suffi pour en rapporter les noms à l'un des deux genres.

Il est digne de remarque, dit Bernardin de Saint-Pierre, que la plupart des noms des objets de la nature, de la morale et de la métaphysique sont féminins, surtout dans la langue française. Il serait assez curieux de rechercher si les noms masculins ont été donnés par les femmes, et les noms féminins par les hommes, aux choses qui servent plus particulièrement aux usages de chaque sexe, et si les premiers ont été faits du genre masculin parce qu'ils présentaient des caractères de force et de puissance, et les seconds du genre féminin parce qu'ils offraient des caractères de grâces et d'agréments. Je crois que les hommes, ayant nommé en général les objets de la nature, leur ont prodigué les noms féminins, par ce penchant secret qui les attire vers le sexe : c'est ce qu'on peut remarquer aux noms que portent les constellations célestes, les quatre parties du monde, la plupart des fleuves, des royaumes, des fruits, des arbres, des vertus, etc.

Le Natchez, comme le Huron et l'Algonquin, dit aussi M. de Chateaubriand, ne connaissent que deux genres, le masculin et le féminin; ils rejettent le neutre. Cela est naturel chez des peuples qui prêtent des sens à tout, qui entendent des voix dans tous les murmures, qui donnent des haines et des amours aux plantes, des désirs à l'onde, des esprits immortels aux animaux, des âmes aux rochers.

Les grammairiens ont généralement senti qu'en français il doit exister une relation immédiate entre le genre d'un nom, sa signification et sa forme; mais avaient-ils jamais soupçonné qu'il pouvait exister le moindre rapport entre le genre d'un nom et la pensée qui domine dans la phrase où il se trouve? Et cependant, dit un écrivain, c'est dans ce rapport si méconnu qu'est tout le secret du genre des noms français. Sans entrer dans des détails qui ne peuvent trouver place ici, nous offrirons au lecteur deux exemples qui lui feront entrevoir toute la fécondité de ce rapport nouveau, qui a fait d'une prétendue erreur une des plus belles harmonies du langage humain. L'homme, comme on le sait, s'assimile dans la nature tout ce qui est fort; il se l'approprie, il en fait son domaine.

(1) Plusieurs langues admettent une troisième terminaison pour les noms d'objets qui n'ont pas de sexe, et l'appellent genre *neutre* (ni l'un ni l'autre). Mais cette distribution n'est point constante; l'usage y a mis une grande confusion, en appliquant à des choses qui n'ont pas de sexe le genre masculin ou féminin, au lieu du genre neutre. La langue anglaise, et aussi, dit-on, la chinoise, sont peut-être les seules préservées, ou à peu près, de cette irrégularité. M. Landais, dans une savante disquisition sur le genre, disquisition si savante qu'elle nous semble déplacée dans un cours spécial de langue française, car on y trouve de l'anglais, du latin, du grec, et nous croyons même de l'hébreu, ce qui est sans doute fort instructif pour ceux des lecteurs qui n'entendent que le français; M. Landais, disons-nous, voulant se donner des airs de réformateur, s'écrit : « Il nous appartiendrait, à nous, Français, de poser en règle générale que tout nom qui ne désigne pas un être animé et qui n'a par conséquent point de sexe, est du genre *neutre*. » Mais une chose à laquelle M. Landais n'a pas songé (et qui peut songer à tout!), c'est que cette division des noms en deux genres que nous avons adoptée, quoique en apparence arbitraire, contribue puissamment à la clarté de notre langue, en nous évitant beaucoup d'équivoques et de longueurs, en facilitant et en simplifiant l'application des règles de concordance, qui établissent une affinité nécessaire entre les voix principales et accessoires qui concourent à la manifestation des mêmes idées. C'est donc pour satisfaire au besoin de la clarté, conformément au génie de notre langue, qu'on a établi les deux divisions génériques.

Mais ce n'est point assez pour le Français de s'emparer de la force partout où elle se décèle; par un travail bizarre, mais réel, de son imagination, il veut que tout *être fort* lui ressemble et soit *masculin* comme lui. En voici un exemple tout-à-fait remarquable. Dans la *Henriade*, Voltaire fait dire à son héros, à la vue de l'Angleterre, où régnait la célèbre Élisabeth :

Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône glissant d'où cent rois descendirent,
Une femme à ses pieds, enchaînant les destins,
De l'éclat de son règne étonnait les humains,
C'était Élisabeth.

Rien n'est féminin dans le tableau de cette femme-roi : *théâtre, héros, trône, rois, pieds, destins, éclat, règne, humains!* Le masculin domine partout. Mais Henri IV n'a pas encore tout dit; dans les mœurs françaises, Élisabeth est trop grande pour être femme, le héros dit à cette reine :

Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point comprises,
L'auguste Élisabeth n'en a que les appas;
Le ciel qui vous forma pour régir les états,
Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes.

Jusqu'ici, le masculin domine encore. Enfin, le héros n'ajoute plus qu'un trait à ce mâle tableau; ce dernier trait exprime toute sa pensée :

Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.

Ce dernier vers nous peint mieux que tout raisonnement, que la masculinité accompagne le penchant de l'homme à s'approprier tout ce qui annonce de la grandeur, de la force, de la supériorité.

L'exemple suivant nous prouvera que la féminité exprime à son tour cette douceur, cette grâce, cette bonté, cette touchante faiblesse, qui rendent la femme si intéressante. Chateaubriand, dans le *Génie du Christianisme*, a dit :

« Il n'appartient qu'à la religion chrétienne d'avoir fait deux sœurs de l'innocence et du repentir. »

Ce bel exemple, qui n'a jamais été cité, met dans tout son jour la vérité que nous essayons d'exposer. Elle brille ici du plus grand éclat! Le *repentir*, sœur de l'innocence! Vérité touchante! beauté admirable, mais qui eût pourtant écrasé nos grammairiens matérialistes, s'ils eussent osé l'attaquer! Ce n'est ni dans une froide analyse, ni dans un raisonnement glacé que l'on trouve la solution de semblables difficultés! Le cœur de l'homme en est l'unique source!—C'est à cette harmonie qu'il faut rapporter ce double genre des noms *aigle, amour, automne, couple, orgue*, etc.

Maintenant que nous avons épuisé toutes les observations auxquelles le genre donnait lieu, nous pouvons définir ce mot.

Le genre est la propriété qu'a le substantif de désigner le sexe réel ou fictif des êtres ou des objets qu'il représente. Ainsi le substantif *homme*, signe d'un être mâle, est *masculin*; et le substantif *femme*, signe d'un être femelle, est *féminin* (1).

EXERCICE ANALYTIQUE.

NOMS MASCULINS.

Abîme.
Acabit.
Aerostiche.

Adage.
Affront.
Age.

Aïe.
Albâtre.
Alvéole.

Amadon.
Amalgame.
Ambe.

Ambre.
Amiente.
Amidon.

Anachronisme.
Anchaïs.
Angla.

(1) Un grand nombre de grammairiens ont suggéré, comme moyen de reconnaître les genres, l'application des mots *le* ou *la* au nom dont il est question; mais ils n'ont pas pris garde qu'il fallait déjà connaître le genre de ce nom pour y appliquer avec justesse *le* ou *la*.

Androverme	Arroseur.	Ausel.	Décembre.	Empétra.	Episode.
Antidote.	Astérisque	Centime.	Echange.	Empois.	Epithème.
Antipode.	Argent.	Chambre.	Eclair.	Entr'acte.	
Antra.	Auspices.	Cigare.	Eclair.	Entre-sés.	
Apologue.	Autisme.	Cleptote.	Emébon.	Eutresol.	
Appendice.	Automate	Concombre.	Eloge.	Epiderma.	
Armistice.	Augure	Casse.	Emétique.	Epilogue	

NOMS FEMININS.

Aire.	Argile	Dinde	Eula.	Odre.
Alarme	Archev.	Ebène.	Mydon.	On.
Alcôve	Artère	Ecuille	Hypothèque.	Oncoplate
Amorce	Atmosphère	Echappatoire.	Incendiaire	Orange.
Anagramme	Avant-scène.	Echarde.	Insulte.	Orbite.
Ancre.	Caillier.	Erroire	Lesange.	Oule.
Antichambre	Dartre.	Ecume.	Nacre.	Outre.
Apothéose.	Drachme.	Eselume	Chaque	Pard.
Arabeque.	Dicroitoire	Enigme.	Horloger	

N° XIV.

DU NOMBRE DANS LES SUBSTANTIFS.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Un *homme* est assez beau quand il a l'âme belle.
(BOURSAULT.)

Une *femme* prudente est la source des biens.
(DESTOUCHES.)

L'*ambassadeur* d'un roïm'est toujours redoutable.
(VOLTAIRE.)

Un *bienfait* n'avilit que les cœurs néls Ingrats.
(LA HARPE.)

Un *cœur* peut tout tenter quand l'amour l'accompagne.
(POISSON.)

Le *conseil* le plus prompt est toujours salutaire.
(RACINE.)

Un *Dieu* suffit, la nature l'atteste.
(CHÉNIER.)

Un *rival* sans talent partout voit un défaut.
(STASSART.)

Son *œil* tout égaré ne nous reconnaît plus.
(RACINE.)

2^{me} SÉRIE. — PLURIEL.

Les *hommes* ne sont que ce qu'il plaît aux femmes.
(LAFONTAINE.)

Les *femmes* de ce siècle ont besoin d'un modèle.
(DE BIEVRE.)

Les vrais *ambassadeurs* sont partout révéés.
(VOLTAIRE.)

Les *bienfaits* peuvent tout sur une âme bien née.
(Id.)

Les *cœurs* opprimés ne sont jamais soumis.
(Id.)

Les *conseils* du courroux sont toujours imprudents.
(SAURIN.)

Les (faux) *Dieux* doivent leur être aux faiblesses des hommes.
(BOURSAULT.)

Des *rivaux* vertueux sont souvent admirés.
(DE BELLOY.)

Les *yeux* de l'amitié se trompent rarement.
(VOLTAIRE.)

Les mêmes noms nous apparaissent ici diversement modifiés dans leur désinence, suivant qu'ils représentent un seul être ou plusieurs êtres distincts.

C'est ici l'un des artifices les plus admirables de la théorie des langues : avec un léger changement dans la terminaison des noms, ces noms expriment, outre l'idée fondamentale qu'ils renferment, l'idée accessoire de *quotité*, l'idée de *nombre*.

Les noms :

Homme, femme, ambassadeur, conseil, Dieu, rival, mal, œil, et :

Hommes, femmes, ambassadeurs, conseils, Dieux, rivaux, maux, yeux,
désignent les mêmes objets; mais les premiers ne désignent qu'un seul objet; tandis que les seconds en indiquent plusieurs.

Voilà donc une nouvelle propriété dont jouissent les noms, d'indiquer l'*unité* ou la *pluralité*. Cette différence entre l'*unité* et la *pluralité* s'appelle *nombre*.

Le nombre *singulier* est signe de l'*unité*; le nombre *pluriel* est signe de la *pluralité*.

Depuis les vastes corps lumineux dessinés dans l'espace incommensurable par une volonté toute-puissante, jusqu'aux atomes imperceptibles qui forment l'extrémité inférieure de l'échelle immense des êtres, toute la nature consiste en individus. C'est par

le pouvoir de l'affinité, par un acte purement intellectuel, que nous concevons la pluralité, acte qui a pour base matérielle les rapports de conformité et de convenance.

Quoique la pluralité ne soit point un être, elle est la conséquence de notre organisation. Nous avons la faculté de réunir dans notre esprit plusieurs êtres, en faisant abstraction des qualités particulières des individus, pour ne considérer que ce qu'ils ont de commun; de là, la nécessité d'exprimer par la voix la modification de l'idée d'individualité pour rendre l'idée de pluralité. Mais, comme la plupart des noms de notre langue n'ont point de désinence sonore pour exprimer cette idée accessoire, il a fallu y suppléer par les particules que nous nommons articles, dont les fonctions consistent à indiquer le nombre et le genre des noms, et à en déterminer l'étendue. Ces particules déterminatives précèdent les noms et leur servent d'auxiliaires; le besoin de la clarté a commandé cet ordre.

Le manque d'inflexions sonores pour dériver immédiatement le pluriel du singulier, selon l'ordre de conception, a forcé de recourir à des signes visibles qui sont, en effet, les signes et non l'expression de l'idée accessoire. Quant à la langue orale, elle serait souvent impuissante pour rendre cette vue de l'esprit sans le secours des articles. Par exemple, que je prononce *homme* au singulier, ou *hommes* au pluriel, cette voix n'éprouve aucune modification sensible; il en est de même des noms *femme, fille, maison, arbre, plante, pierre, étoile*, etc., qui se prononcent de la même manière au pluriel qu'au singulier. Ainsi, on ne pourrait discerner de quel nombre seraient ces substantifs, si on les prononçait isolément.

Néanmoins, nous avons quelques noms qui ont une désinence sonore pour représenter l'idée de pluralité, tels que : *le mal, les maux, le cheval, les chevaux, un général, des généraux, un caporal, des caporaux*, etc. Ce mécanisme est très simple et produit un effet très intelligible.

Notre règle générale pour la formation du pluriel est parfaitement assortie au génie de notre langue; elle est simple, judicieuse et d'une application facile. Le caractère est la marque conventionnelle de l'idée accessoire de pluralité. Ce caractère, par sa forme sinueuse, est l'emblème convenable de l'acte de l'intelligence dont il est le signe visible. Mais, malheureusement, cette règle générale a de nombreuses et de bizarres exceptions.

EXERCICE ANALYTIQUE.

(L'élève indiquera les noms signes de l'unité et les noms signes de pluralité.)

A deux heures nous étions déjà dans les bois, à la recherche des fraises : elles couvraient les pentes méridionales ; plusieurs étaient à peine formées, mais un grand nombre avaient déjà les couleurs et le parfum de la maturité. La fraise est une des plus aimables productions naturelles : elle est abondante et salubre, elle mûrit jusque sous les climats polaires ; elle me paraît dans les fruits, ce qu'est la violette parmi les fleurs, suave, belle et simple. Son odeur se répand avec le léger souffle des airs ; lorsqu'il s'introduit par intervalle sous la voûte des bois, pour agiter doucement les buissons épineux et les lianes qui se soutiennent sur les troncs élevés, elle est entraînée dans les ombrages les plus épais avec la chaude haleine du sol où la fraise mûrit ; elle vient s'y mêler à la fraîcheur humide, et semble s'exhaler des mousses et des ronces. Harmonies sauvages ! vous êtes formées de ces contrastes.

Tandis que nous sentions à peine le mouvement de l'air dans la solitude couverte et sombre, un vent orangeux passait librement sur la cime des sapins ; leurs branches frémissaient d'un ton pittoresque en se courbant contre les branches qui les heurtaient. Quelquefois les hautes tiges se séparaient dans leur balancement, et l'on voyait alors leurs têtes pyramidales éclairées de toute la lumière du jour, et brûlées de ses feux, au-dessus des ombres de cette terre silencieuse où s'abreuvèrent leurs racines.

Quand nos corbeilles furent remplies, nous quittâmes le bois, les uns gais, les autres contents. Nous allâmes par des sentiers étroits, à travers des prés fermés d'haies, le long desquelles sont plantés des merisiers élevés, et de grands poiriers sauvages. Terre encore patriarcale, quand les hommes ne le sont plus !

(SÉRANCOUR.—ORDMANN.)

—••••• N° XV. •••••

FORMATION DU FÉMININ DANS LES SUBSTANTIFS.

1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

L'*habitant* du Terno dans sa hutte enfumée,
 (hante aussi son pays dont il est seul charmé.
 (LA HARPE.)

Le *serin* est le musicien de la chambre.
 (BUFFON.)

La plus petite entreprise
 Veut les soins d'un bon *ouvrier*.
 (NIVERNAIS.)

Ce n'est pas le *souverain*, c'est la loi qui doit
 régner sur les peuples.
 (MASSILLON.)

On écoute sans cesse un *amant* couronné.
 (LA HARPE.)

Le choix des temps et des occasions est la grande
 science du *courtisan*.
 (MASSILLON.)

Le temps est précieux quand on craint un *rival*.
 (DESTOUCHES.)

2^{me} SÉRIE. — FÉMININ.

Et toi, jeune *alouette*, *habitante* des airs,
 Tu meurs en préludant à tes tendres concerts.
 (DEJOLLE.)

La *serine* est d'un jaune plus pâle que le *serin*.
 (BUFFON.)

Quand l'*ouvrière* est épargnée,
 Vainement l'ouvrage est détruit.
 (ARNAULT.)

Ainsi de la parure aimable *souveraine*,
 Par la mode, du moins, la France est encor reine.
 (DEJOLLE.)

De quoi n'est pas capable une *amante* insensée?
 (PIRON.)

Il n'y a peut-être pas une seule femme turque qui
 fasse le métier de *courtisane*.
 (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

On trompe rarement les yeux d'une *rivale*.
 (GESSSET.)

Ces exemples servent à nous faire voir que tous les mots terminés au masculin par une consonne, forment leur féminin par l'addition d'un *e* muet à la fin du mot. On remarquera que les substantifs terminés au masculin en *er*, prennent en passant au féminin, un accent grave sur l'*e* : *jardinier*, *jardinière*, *ouvrier*, *ouvrière*.

EXCEPTIONS.

Je sais un *paysan* qu'on appelait Gros-Pierre.
 (MOLIÈRE.)

Un seul jour ne fait pas d'un mortel vertueux
 Un *parfidé assassin*, un lâche incestueux.
 (RACINE.)

La discorde, l'infamie, la misère font autant de *veufs*
 que la mort.
 (BOISTE.)

Les *paysannes* mangent moins de viande et plus de
 légumes que les femmes de la ville.
 (J.-J. ROUSSEAU.)

L'épouse du chrétien n'est pas une simple *mortelle* :
 c'est un être extraordinaire, mystérieux, angélique ;
 c'est la chair de la chair, le sang du sang de son
 époux.
 (CHATAUBRIAND.)

N'élevez point l'échafaud sur la maison du criminel ;
 quelle part ont à son crime sa *veuve* et ses orphelins?
 (SENTENCE ARABE.)

On voit que l'on doit excepter de la règle précédente : *bachelier*, *paysan*, *vieillot*, *sot*, *duc*, *métis*, *juif*, *veuf*, *mortel*, *vieux*, *malin*, *quaker*, qui font au féminin *bacheglette*, *paysanne*, *vieillotte*, *sotte*, *duchesse*, *métisse*, *juive*, *veuve*, *mortelle*, *vieille*, *maligne*, *quakeresse*. Quant à *partisan* ce mot n'a point de féminin ; on dit également d'un homme ou d'une femme, un *partisan*. Voltaire a cependant écrit *partisanne*. « Elle vous rendait bien justice, vous n'avez pas de partisanne plus sincère. »

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE (1).

Un Français.
 Hervé.
 Adrien.
 Mahomet.

Une Française.
 Marchande.
 Africaine.
 Mahométane.

Un Anglais.
 Mendiant.
 Américain.
 Sultan.

Une Anglaise.
 Mendicante.
 Américaine.
 Sultane.

Un Espagnol.
 Géant.
 Châtelain.
 Mousquetaire.

Une Espagnole.
 Géante.
 Châtelaine.
 Mousquetaire.

(1) Quand l'élève aura trouvé de lui-même la règle, de peur qu'elle ne s'oublie presque aussitôt, les maîtres lui en feront faire immédiatement l'application. A cet effet, ils choisiront un certain nombre de mots détachés parmi ceux qui suivent chaque principe, et exigeront qu'il improvise sur le champ ou bien qu'il prépare pour la leçon suivante, autant de petites phrases avec ces mots. Cet exercice, auquel nous avons donné le nom d'EXERCICE PHRASEOLOGIQUE, tout en flattant l'amour-propre de l'élève, développe graduellement ses facultés intellectuelles, lui fait acquérir la connaissance des règles de notre langue, et les lui grave d'une manière ineffaçable dans la mémoire. Il nous semble appelé à remplacer avec avantage toutes les cacographies.

Gourmand.
Extravagant.
Babilard.
Avergogant.
Ouvrier.
Laitier.
Volaie.
Marquis.
Allemand.
Nain.
Souverain.
Friaud.

Gourmande.
Extravagante.
Babilarde.
Avergogante.
Ouvrière.
Laitière.
Volaïne.
Marquise.
Allemande.
Naine.
Souveraine.
Friaude.

Méchant.
Ennemi.
Cobard.
Ingénu.
Courrier.
Mouflet.
Potein.
Détot.
Fainéant.
Élégant.
Neuilard.
Ribaud.

Méchant.
Ennemi.
Cobard.
Ingénu.
Courrier.
Mouflet.
Potein.
Détot.
Fainéant.
Élégant.
Neuilard.
Ribaud.

Méchant.
Ennemi.
Cobard.
Ingénu.
Courrier.
Mouflet.
Potein.
Détot.
Fainéant.
Élégant.
Neuilard.
Ribaud.

Méchant.
Ennemi.
Cobard.
Ingénu.
Courrier.
Mouflet.
Potein.
Détot.
Fainéant.
Élégant.
Neuilard.
Ribaud.

N° XVI.

NOMS TERMINÉS PAR UNE VOYELLE AUTRE QUE L'É MUET.

1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

Pour conserver un *ami*, il faut devenir soi-même capable de l'être. (J.-J. ROUSSEAU.)

Les bienfaits qui ne ramènent pas un *ennemi* ne servent qu'à l'aggraver. (DUCLOS.)

O mon *bien-aimé*, tu vas fuir ta Julie! (J.-J. ROUSSEAU.)

Un homme bon est toujours le *bien-venu*. (BOISTE.)

Un *détouré* est sujet à donner des chagrins à tout ce qui l'entoure. (Madame de PUISIEUX.)

Eh ! qui donc s'attendrit pour un *infortuné*? (CABILLON.)

2^{me} SÉRIE. — FÉMININ.

La femme est l'*amie* naturelle de l'homme, et toute autre amitié est faible ou suspecte auprès de celle-là. (DE BONALD.)

Les femmes n'ont pas de plus cruelles *ennemies* que les femmes. (Id.)

Tiens, ma *bien-aimée*, prends cette branche fleurie de citronnier, que j'ai cueillie dans la forêt. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

La fortune est toujours la *bien-venue*. (ANONYME.)

L'espérance est une *détourée*, qui a plus d'imagination que de jugement. (BOISTE.)

Mon dieu ! quel transport égare une *infortunée*, et lui fait oublier ses résolutions ! (J.-J. ROUSSEAU.)

Pour former le féminin des mots qui se terminent en *é*, en *i*, et en *u*, il suffit d'ajouter un *e* muet à la fin du mot : un *ami*, une *amie*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un Inconnu.
Ingénu.
Détouré.
Parvenu.
Gaulois.
Irrévérent.
Joufflu.

Une Inconnue.
Ingénue.
Détournée.
Parvenue.
Gauloise.
Irrévérente.
Joufflue.

Un Alibi.
Affirmé.
Déterminé.
Forcé.
Pulsé.
Écervelé.
Bonne.

Une Alibi.
Affirmée.
Déterminée.
Forcée.
Pulsée.
Écervelée.
Bonne.

Un Échec.
Zébré.
Évaporé.
Inconsidéré.
Ennemi.
Pestiféré.
Apprenti.

Une Échec.
Zébrée.
Évaporée.
Inconsidérée.
Ennemie.
Pestiférée.
Apprentie.

EXCEPTIONS.

Eutrope était un *favori* tout-puissant auprès de l'empereur Arcade, et qui gouvernait absolument l'esprit de son maître. (CHATEAUBRIAND.)

Écouter ses sujets est le devoir d'un *roi*. (CHÉNIER.)

Monsieur le *bailli*, qui s'était arrêté pour parler à quelqu'un, vint rejoindre la compagnie, et offrit le bras à madame. (J.-J. ROUSSEAU.)

Des princesses la désirent à l'envi pour *favorite*. (FLÉCHIER.)

L'opinion est la *reine* du monde, parce que la sottise est la *reine* des sots. (CHAMFORT.)

Madame d'Orbe et madame la *baillive* marchaient devant monsieur. (J.-J. ROUSSEAU.)

On voit qu'il faut excepter de la règle précédente les mots *favori*, *roi*, *bailli*, et *abbé*, qui font au féminin *favorite*, *reine*, *baillive*, *abbesse*,

N° XVII.

NOMS TERMINÉS PAR UN *e* MUET.1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

Frut-il que sur le front d'un profane ADULTÈRE
Brille de la vertu le sacré caractère ! (RACINE.)

Trop souvent un COUPABLE est le fils d'un héros.
(CHÉNIER.)

Un prince est le DÉPOSITAIRE des lois et de la jus-
tice. (LA BRUYÈRE.)

L'IMPIE heureux insulte au fidèle souffrant.
(V. HUGO.)

En courant après elle (la fortune),
Mon petit INFIDÈLE,
Vient de faire un faux pas. (PIRON.)

Le grand Augustin est le fidèle INTERPRÈTE du mys-
tère de la grâce. (BOSSUET.)

Le MARGRAVE de Bade s'était rendu cher à ses
sujets par le zèle avec lequel il cherchait à améliorer
leur sort. (BEAUCHAMP.)

On peut dans son devoir ramener le PARJURE.
(RACINE.)

Le SAUVAGE avait contemplé la société à son plus
haut point de splendeur. (CHATEAUBRIAND.)

Au dehors le SPARTIATE était ambitieux, avare,
inlique; mais le désintéressement, l'équité, la con-
corde régnaient dans ses murs. (J.-J. ROUSSEAU.)

Les *substantifs*, ou les mots employés substantivement, terminés par un *e* muet, ne changent pas de terminaison au féminin. On ne connaît alors le genre dans lequel ils sont employés que par celui des adjectifs qui les précèdent ou qui les suivent.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un Locataire.
Pensionnaire
Propriétaire.
Poitrinaire.
Sexagénnaire.
Cannibale.
Esclave.
Néophyte
Patriote

Une Locataire.
Pensionnaire
Propriétaire.
Poitrinaire.
Sexagénnaire.
Cannibale.
Esclave.
Néophyte.
Patriote

Un Élève.
Démocrite.
Aristocrate.
Carabe.
Voleur.
Camarade.
Contumace.
Profane.
Fidèle.

Une Élève.
Démocrite.
Aristocrate.
Carabe.
Voleur.
Camarade.
Contumace.
Profane.
Fidèle.

Un Idiotte.
Hôte.
Rebelle.
Malade.
Mocovite.
Enthousiaste.
Belge.
Sybarite.

Une Idiotte.
Hôte.
Rebelle.
Malade.
Mocovite.
Enthousiaste.
Belge.
Sybarite.

N° XVIII.

SUBSTANTIFS EN *e* QUI SE CHANGENT EN *esse*.1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

L'âne est fait pour porter les herbes à la ville,
Courir de porte en porte, et puis, à son retour,
Rapporter le fumier qui rend le champ fertile.
(LAMOIGNON.)

Le nouveau prophète donnait le choix à ceux qu'il
voulait subjuguier, d'embrasser sa secte ou de payer
un tribut. (VOLTAIRE.)

2^{me} SÉRIE. — FÉMININ.

Poppée, épouse de Néron, avait toujours à sa suite
quatre à cinq cents *amesses*, pour se baigner dans
leur lait et se conserver le teint frais.
(TRÉVOUX.)

Après avoir entendu le prophète du vrai Dieu, nous
allons voir la *prophétesse* du démon.
(CHATEAUBRIAND.)

Les *druides*, imposteurs grossiers, faits pour le peuple qu'ils gouvernaient, immolaient des victimes humaines qu'ils brûlaient dans de grandes et hideuses statues d'osier. (VOLTAIRE.)

Les *bonss*, les *hramines*, les *saquirs*, se dévouent à des pénitences effrayantes. (Id.)

Le *Suisse*, naturellement froid, paisible et simple, mais violent et emporté dans la colère, boit du laitage et du vin. (J.-J. ROUSSEAU.)

Le *pape* est le vicaire de Jésus-Christ en terre, le père commun des chrétiens. (ACADÉMIE.)

Les *jesuites* étaient les souverains véritables du Paraguay, en reconnaissant le roi d'Espagne. (VOLTAIRE.)

Moi-même ai vu, sous l'habit d'un *chanoine*, l'un homme sage, et, qui plus est, savant. (SALENTIN.)

Cet *hôte* (l'amour) dans un cœur a bientôt fait son gîte. (REGNARD.)

Je vois bien que d'un bon valet
On ne saurait faire un bon maître. (FURETIÈRE.)

C'est outrager un *négre* que de lui donner le nom de *sévère*, qui veut dire homme libre. (LA HARPE.)

Du sein d'un *prêtre* ému d'une divine horreur, Apollon par des vers exhale sa fureur. (BOILEAU.)

Le ciel met sur le trône un *prince* qui vous aime. (RACINE.)

Les *druidesses* plongeant des couteaux dans le cœur des prisonniers, et jugeaient de l'avenir à la manière dont le sang coulait. (VOLTAIRE.)

Il n'y eut aucun asile consacré à la virginité en Asie; les Chinois et les Japonais seuls ont quelques *bonssesses*. (Id.)

Nos *Suissesses* aiment assez à se rassembler entre elles. J.-J. ROUSSEAU.

Nous donnâmes à la fille de la rue des Moineaux le nom de *papesse* Jeanne. (J.-J. ROUSSEAU.)

Urbain VIII donna aux cardinaux le titre d'*éménence*. Il abolit les *jesuitesses*. (VOLTAIRE.)

Dominique, il faudra ôter les housses de la chambre bleue, c'est là que doit loger madame la *chanoinesse*. (M^{me} DE CHAMILLY.)

A l'heure dite il courut au logis
De la cicogne son *hôtesse*. (LAFONTAINE.)

La femme d'un charbonnier est plus respectable que la *maîtresse* d'un prince. (J.-J. ROUSSEAU.)

Le nègre a sur le soldat l'avantage de ne point risquer sa vie, et de la passer avec sa *négresse* et ses *négrillons*. (VOLTAIRE.)

Il n'est point de ville où l'on trouve autant de *prêtresses* qu'à Athènes. (BARTHELEMY.)

L'amour ne règle pas le sort d'une *princesse*. (RACINE.)

Certains mots terminés au masculin par un *e* muet changent, comme on le voit, cet *e* en *esse* pour le féminin : *prince*, *princesse*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE (1).

Un Ange.	Une Angesse.	Un Druid.	Une Druidesse.	Un Satyre.	Une Satyresse.
Borgne.	Borgnesse.	Moine.	Moinesse.	Ogre.	Ogresse.
Centaure.	Centauresse.	Maître.	Maîtresse.	Propbète.	Propbétresse.
Evêque.	Evêquesse.	Pair.	Pairresse.	Comte.	Comtesse.
Dage.	Dogesse.	Pauvre.	Pauvresse.	Diable.	Diabliesse.
Ivrogne.	Ivrognesse.	Sauvage.	Sauvagesse.	Drôle.	Drôlesse.
Ladre.	Ladresses.	Suisse.	Suissesse.	Pape.	Papesse.
Libraire.	Libraresses.	Sire.	Sireresse.	Trôire.	Trôiresse.
Maire.	Mairesse.	Tigre.	Tigresse.		
Diacre.	Diacressse.	Vicomte.	Vicomtesse.		

(1) Nous devons faire observer que la plupart des mots contenus dans cet exercice ne peuvent se dire qu'ironiquement et dans le style comique. — C'est dans les intéressants *Voyages en Italie* de M. Valéry, que nous avons trouvé les mots : *angesse*, *centauresse* et *satyresse*. Voici les passages qui renferment les deux derniers substantifs : — « A l'exception du sage Chiron, botaniste, musicien, astronome, précepteur d'Achille, « l'honneur de son espèce, des centaures, des CENTAURESSES surtout respirent la folie, la licence. » — « Quelques détails des fresques de Jean de S. Giovanni, à Florence, sont bizarres : une SATYRESSSE « élève en l'air des couronnes en signe de victoire. » — *Borgnesse* ne se dit d'une femme qu'en termes injurieux ; autrement on doit dire *borgne* : La *princesse* d'Evoli, qui fit de si grandes passions, était *BORGNE*. (DE ST-FOIX). La même observation peut s'appliquer aux mots *drôlesse* et *pauvresse*. — Quant à *sauvagesse*, il se trouve dans Trévoux : Les quatre chefs et la SAUVAGESSE d'une des nations chinoises, furent présentés par leurs conducteurs et interprètes à la compagnie des Indes, dans le temps que l'assemblée de l'administration allait se tenir. Ce mot n'est guère usité aujourd'hui que par dérision. « Un petit Français, remarque que M. de Chateaubriand, poudré et frisé comme autrefois, habit vert comme, veste de drap, jabot et manchettes de mousseline, en me parlant des Indiens, me disait toujours : CES MESSIEURS SAUVAGESSES ET CES DAMES SAUVAGESSES. » Il n'est personne qui ne sente tout le ridicule d'une pareille expression. — Pour ce qui est du mot *angesse*, nous ne pensons pas qu'il puisse être admis, si ce n'est en plaisantant ; on doit dire une *ange*. Exemple : Il m'a parlé bien des fois, avec toute la candeur de ce sentiment passé, des troubles intérieurs, des tendresses inouïes que la vue de CETTE ANGE lui causait. (BOULAY-PATY).

-----+----- N° XIX. -----

SUBSTANTIFS TERMINES PAR *eau*, *en*, *on*, *et*.

1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

..... Le *tourtereau*,
Dont le plaintif et long roucoulement
Imite assez la plainte d'un amant.
(CAMPERON.)

O soleil!...
Quand la voix du matin vient réveiller l'aurore,
L'*Indien* prostré te bénit et t'adore.
(DE LAMARTINE.)

Le sage ne doit jamais avoir d'autre *gardien* de
son secret que lui-même.
(GUIZOT.)

Tout *chrétien* est né grand, parce qu'il est né pour
le Ciel.
(MASSILLON.)

Grâces à Dieu, le *fripou* le plus fin
Ne songe pas à tout.
(NIVERNAIS.)

Ganymède est l'*échanson* des Dieux.
(PLANCHE.)

Les femmes accusées d'adultère étaient tenues de
présenter un *champion* qui attestât leur innocence
en combattant pour elles.
(SAINT-FOIX.)

Un milan qui dans l'air planait, faisait la ronde,
Voit d'en haut le *pauvre* se débattant sur l'onde.
(LA FONTAINE.)

Saint François de Paule disait : Il faut que je sois le
plus humble *sujet* de mon ordre.
(FLÉCHIER.)

2^e SÉRIE. — FÉMININ.

Là je voyais le faon et la blanche gazelle
Courir au pied du mont Thabor ;
Aux bosquets d'aloès la douce *tourterelle*
Seule paraît gémir encor !
(FAUTHIER.)

Mon jeune ami, vous avez appris le langage des
blanches ; il est aisé de tromper une *Indienne*.
(CHATAUBRIAND.)

Gardiennes établie à la porte du sanctuaire, la cri-
tique littéraire empêche les profanations.
(THÉRY.)

Quelle erreur à une *chrétienne*, et encore à une
chrétienne pénitente, d'orner ce qui n'est digne que
de son mépris.
(BOSSUET.)

... Je ne pense pas que Satan en personne
Puisse être si méchant qu'une telle *friponne*.
(MOLIÈRE.)

La gentille *échansonne*
Qu'on nomme Hébé, malignement sourit.
(PARNY.)

Tous venaient sur mes pas, hors les deux *championnes*;
Qui du combat encor remettent leurs personnes.
(MOLIÈRE.)

Mais la *pauvrete* avait compté
Sans l'entour aux serres cruelles.
(LA FONTAINE.)

O ! de l'amour adorable *sujette*,
N'oubliez pas le secret de votre art.
(VOLTAIRE.)

L'examen des exemples qu'on vient de lire donne lieu aux observations suivantes :

1^o Les noms terminés par *eau*, changent, au féminin, cette terminaison en *elle* :
jouvenceau, *jouvencelle*;

2^o Ceux terminés par *en*, *on*, *et*, forment leur féminin en doublant la consonne
finale et en ajoutant un *e* muet : *gardien*, *gardienne*; *fripou*, *friponne*; *sujet*, *sujette* (1).

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un <i>Tourteron</i>	Une <i>Tourterelle</i>	Un <i>Athénien</i> .	Une <i>Athénienne</i> .	Un <i>Mignon</i>	Une <i>Mignonne</i> .
Juvenon.	Juvonelle.	Chien	Chiennne.	Baron	Baronne.
Bohézien	Bohéziennne.	Citoyen.	Citoyennne.	Bouffon	Bouffonnnne.
Magicien.	Magiciennne.	Patricien.	Patriciennne.	Dragon.	Dragonnne.
Parisien.	Parisiennne.	Comédien.	Comédiennne.	Hérisson.	Hérissonnnne.
Européen.	Européennne.	Conseiller.	Conseilliennne.	Lion.	Lionnnne.
Palen.	Palennne.	Doyen.	Doyennne.	Poëpou.	Poëpounnne.
Parolien.	Paroliennne.	Epicurien.	Epicuriennne.	Vigneron.	Vigneronnne.
Philéen.	Philéennne.	Luthérien.	Luthériennne.	Luron.	Luronnnne.
Égyptien.	Égyptiennne.	Musicien.	Musiciennne.	Bougon.	Bougonnnne.
Épien.	Épiennne.	Muet.	Muetnnne.	Muet.	Muetnnne.
Propret.	Proprette.	Iduméen.	Iduméennne.	Prussien.	Prussiennne.
Académicien.	Académiennne.	Chaldéen.	Chaldéennne.	Italien.	Italiennne.
Georgien	Georgiennne.	Cadet.	Cadettte.	Deuillet.	Deuillette.

(1) Excepté *compagnon*, *patron*, *indiscret*, qui font au féminin : *compagne*, *patrone*, *indiscrète*.

-----**N° XX.**-----

SUBSTANTIFS TERMINÉS PAR eur.

1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

Le *flatteur* n'a pas assez bonne opinion de soi ni des autres. (LA Bruyère.)

Les gens qui ont peu d'affaires sont de très grands *parleurs*; moins on pense, plus on parle. (MONTESQUIEU.)

L'*instituteur* est appelé par le père de famille au partage de son autorité naturelle. (GUIZOT.)

Je blâme un *bienfaiteur*, dont l'âme mercenaire veut mettre un prix à son bienfait. (M^r JOLIVEAU.)

Si pour nous accabler de maux et de douleurs, Le trône a ses tyrans, le ciel a ses *vengeurs*. (CRÉBILLON.)

Dieu fait miséricorde au *pêcheur* misérable. (MOLIERE.)

2^e SÉRIE. — FÉMININ.

La politesse est souvent une vertu de mine et de parade; c'est une *flatteuse*, qui ne refuse son estime à personne. (MIRABEAU.)

... On voit les amants toujours vanter leur choix. La trop grande *parleuse* est d'agréable humeur. (MOLIERE.)

Les prairies seront votre école, les fleurs votre alphabet, et Flore votre *institutrice*. (BERN. DE ST-PIERRE.)

La nature n'est-elle pas également une *bienfaitrice* puissante et sage? (VIRRY.)

L'homme n'a point de plus cruelle *congresso* de son forfait que sa propre conscience. (BOISTE.)

Jésus appelle à lui la faible samaritaine, il pardonne à la femme adultère, il absout la *pécheresse* qui baigne ses pieds de larmes; mais il sévit contre les ambitieux. (BERN. DE ST-PIERRE.)

Les substantifs terminés au masculin en *eur*, forment leur féminin de trois manières différentes, par le changement d'*eur* en *euse*, en *resse*, ou en *rice* (1).

L'exercice suivant renferme les mots qui prennent ces diverses terminaisons rangés par ordre alphabétique.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

NOMS TERMINÉS EN eur QUI FONT euse.

Un Aboyeur.	Une Aboyeuse.	Un Discut.	Une Discuteuse.	Un Porteur.	Une Porteuse.
Acheteur.	Acheteuse.	Disputeur.	Disputeuse.	Pourvoyeur.	Pourvoyeuse.
Allumeur.	Allumeuse.	Doreur.	Doreuse.	Prêchur.	Prêcheuse.
Assembleur.	Assembleuse.	Dormeur.	Dormeuse.	Preneur.	Preneuse.
Assommoir.	Assommeuse.	Enjeleur.	Enjeleuse.	Pleureur.	Pleureuse.
Arracheur.	Arracheuse.	Empoisonneur.	Empoisonneuse.	Priseur.	Priseuse.
Beigreur.	Beigreuse.	Emprunteur.	Emprunteuse.	Prometteur.	Prometteuse.
Balayeur.	Balayeuse.	Enlumineur.	Enlumineuse.	Préneur.	Préneuse.
Baragouineur.	Baragouineuse.	Eplucheur.	Epluchuse.	Querelleur.	Querelleuse.
Boudeur.	Boudeuse.	Entrepreneur.	Entrepreneuse.	Quêteur.	Quêteuse.
Bradouilleur.	Bradouilleuse.	Faiseur.	Faiseuse.	Ravandeur.	Ravandeuse.
Braisur.	Braismeuse.	Voyageur.	Voyageuse.	Remplisseur.	Remplisseuse.
Brodur.	Brodeuse.	Vendeur.	Vendeuse.	Revendeur.	Revendeuse.
Cajoleur.	Cajoleuse.	Tricheur.	Tricheuse.	Rieur.	Rieuse.
Cardeur.	Cardeuse.	Filcur.	Filcuse.	Rabâcheur.	Rabâcheuse.
Chanteur.	Chanteuse (2).	Farceur.	Farceuse.	Raccommodeur.	Raccommodeuse.
Chercheur.	Chercheuse.	Fosseur.	Fosseuse.	Radoteur.	Radoteuse.
Chuchoteur.	Chuchoteuse.	Fournisseur.	Fournisseuse.	Railleur.	Railleuse.
Voleur.	Volcuse.	Jacur.	Jacuse.	Raisonneur.	Raisonneuse.
Visteur.	Visteuse.	Grasseyeur.	Grasseyeuse.	Rapporteur.	Rapporteuse.
Tricoteur.	Tricotcuse.	Grondeur.	Grondeuse.	Récéleur.	Récéleuse.
Clabauder.	Clabaudcuse.	Joueur.	Joueuse.	Rêteur.	Rêveuse.
Coiffeur.	Coiffeuse.	Louangeur.	Louangeuse.	Ricaneur.	Ricaneuse.
Coureur.	Coureuse.	Loueuse.	Loueuse.	Rieur.	Rieuse.
Connaisseur.	Connaisseuse.	Laveur.	Laveuse.	Rôdeur.	Rôdeuse.
Conteur.	Conteuse.	Liseur.	Liseuse.	Rondeur.	Rondeuse.
Coucheur.	Coucheuse.	Meneur.	Meneuse.	Tapageur.	Tapageuse.
Crieur.	Crieuse.	Moisonneur.	Moisonneuse.	Tireur.	Tireuse.
Croqueur.	Croqueuse.	Moqueur.	Moqueuse.	Travailleur.	Travailleuse.
Danceur.	Danceuse.	Parleur.	Parleuse.	Trompeur.	Trompeuse.
Dédaigneur.	Dédaigneuse.	Patineur.	Patineuse.		
Dénicheur.	Dénicheuse.	Pêcheur.	Pêcheuse.		
Dévidant.	Dévidcuse.	Penseur.	Penseuse.		

(1) Les mots *inférieur*, *supérieur*, *majeur*, *mineur*, *serviteur*, *gouverneur*, qui font au féminin *inférieure*, *supérieure*, *majeure*, *mineure*, *servante*, *gouvernante*, sont seuls exceptés de cette règle.

(2) Or dit aussi *cantatrice* pour exprimer une personne habile dans l'art du chant.

NOMS TERMINÉS EN eur QUI FONT rée.

Un Académateur.	Une Académatrice.	Un Dilecteur.	Une Dilectrice.	Un Interrogateur.	Une Interrogatrice.
Abbreviateur.	Abbreviatrice.	Dimoniasteur.	Dimoniastice.	Législateur.	Législatrice.
Accompagnateur.	Accompagnatrice.	Discolague.	Discolagice.	Moteur.	Motrice.
Calcominateur.	Calcominatrice.	Examinateur.	Examinatrice.	Producteur.	Productrice.
Calculateur.	Calculatrice.	Fondateur.	Fondatrice.	Réformateur.	Réformatrice.
Collaborateur.	Collaboratrice.	Improviseur.	Improvisatrice.	Spectateur.	Spectatrice.
Créateur.	Créatrice.	Interlocuteur.	Interlocutrice.	Vérificateur.	Vérificatrice.
Curateur.	Curatrice.	Lecteur.	Lectrice.	Appréhenseur.	Appréhensive.
Débiteur.	Débitrice.	Moderateur.	Moderatrice.	Appréhenseur.	Appréhensive.
Empereur.	Impératrice.	Persécuteur.	Persécutrice.	Auditeur.	Auditrice.
Extorquisiteur.	Extorquitrice.	Réconciliateur.	Réconciliatrice.	Contemplateur.	Contemplatrice.
Indicateur.	Indicatrice.	Séduteur.	Séductrice.	Coopérateur.	Coopératrice.
Instigateur.	Instigatrice.	Spoliateur.	Spoliatrice.	Corrupteur.	Corruptrice.
Inventeur.	Inventrice.	Adulateur.	Adulatrice.	Dominateur.	Domnatrice.
Médisateur.	Médisatrice.	Ambassadeur.	Ambassadrice.	Dispariteur.	Disparitrice.
Opérateur.	Opératrice.	Amateur.	Amatrice.	Donneur.	Donneuse.
Protecteur.	Protectrice.	Consolateur.	Consolatrice.	Explorateur.	Exploratrice.
Rémunérateur.	Rémunératrice.	Consommeur.	Consommeuse.	Imitateur.	Imitatrice.
Restaurateur.	Restauratrice (1).	Consumpteur.	Consumptrice.	Impréteur.	Imprétrice.
Administrateur.	Administratrice.	Destructeur.	Destructrice.	Introduit.	Introduit.
Admirateur.	Admiratrice.	Directeur.	Directrice.	Légitimeur.	Légitimeuse.
Adversateur.	Adversatrice.	Dispensateur.	Dispensatrice.	Obscurateur.	Obscuratrice.
Consultateur.	Consultatrice.	Éditeur.	Éditrice.	Propagateur.	Propagatrice.
Conducteur.	Conductrice.	Générateur.	Génératrice.	Régulateur.	Régulatrice.
Conservateur.	Conservatrice.	Inquisiteur.	Inquisitrice.	Spéculateur.	Spéculatrice.

NOMS TERMINÉS PAR eur QUI FONT esse.

Un Défenseur.	Une Défenseuse.	Un Chasseur.	Une Chasseuse (2).	Un Demandeur.	Une Demanderesse.
Défenseur.	Défendresse.	Devineur ou devin.	Devinesse (3).	Enchanteur.	Enchantresse.

N° XXI.

FÉMININ DES NOMS TERMINÉS PAR x.

1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

... Plus qu'on ne le croit, ce nom d'époux engage,
Et l'amour est souvent un fruit du mariage.
(MOLIERE.)

On doit du malheureux respecter la misère.
(CARRILLON.)

Les monastères sont favorables à la société, parce
que les religieux, en consommant leurs denrées sur
les lieux, répandent l'abondance dans la cabane du
pauvre.
(CHATEAUBRIAND.)

2^e SÉRIE. — FÉMININ.

L'épouse du chrétien n'est pas une simple mortelle ;
c'est un être extraordinaire, mystérieux, angélique ;
c'est la chair de la chair, le sang du sang de son
époux.
(CHATEAUBRIAND.)

Hélas ! que de raisons contre une malheureuse !
(RACINE.)

Une religieuse de St.-Benêt, près de quitter la
terre, trouvait une couronne d'épine blanche sur le
seuil de sa cellule.
(CHATEAUBRIAND.)

Les noms terminés au masculin par x changent au féminin cette lettre en se : époux,
épouse; malheureux, malheureuse (4).

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un Jaloux.	Une Jalouse.	Un Présomptueux.	Une Présomptueuse.	Un Hargneux.	Une Hargneuse.
Amoureux.	Amoureuse.	Pointilleux.	Pointilleuse.	Piteux.	Piteuse.
Boiteux.	Boiteuse.	Lépreux.	Lépreuse.	Ambitieux.	Ambitieuse.
Bouffonne.	Bouffonne.	Grotesque.	Grotesque.	Andacieux.	Andacieuse.
Châtaigneux.	Châtaigneuse.	Facticeux.	Facticeuse.	Parvenu.	Parvenue.
Dortieux.	Dortieuse.	Gueux.	Gueuse.	Pitoyable.	Pitoyable.

(1) Restauratrice ne s'emploie que pour désigner une femme qui restaure, qui répare. Mais lorsqu'on veut parler d'une femme qui donne à manger, on dit restaurateur.

(2) Chasseuse ne s'emploie que dans le style élevé et poétique; dans le style ordinaire on dit chasseuse.

(3) Le Fortune a dit devineuse, comme on dit brudeuse; mais devineuse n'est point d'usage.

Chez la devineuse on courtait,
Pour se faire annoncer ce que l'on désirait.

La Fortune a dit aussi devine, qui n'est pas plus usité.

Moi devine ! On se moque. Eh ! Messieurs, saie-je lire ?

(4) Il n'y a d'excepté que vieux, qui fait vieillesse.

—••••• N° XXII. •••••—

FORMATION DU PLURIEL DANS LES SUBSTANTIFS. — NOMS DE TOUTE TERMINAISON.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

L'homme véritablement libre est celui qui, dégagé de toute crainte et de tout déplir, n'est soumis qu'aux dieux et à la raison.
(FÉNÉLON.)

Le bien, nous le faisons; le mal, c'est la fortune. On a toujours raison; le destin, toujours tort.
(LA FONTAINE.)

La loi dans tout état doit être universelle; Les mortels, quels qu'ils soient, sont égaux devant elle.
(VOLTAIRE.)

Les plus grandes vérités sont ordinairement les plus simples.
(MALESHERBES.)

Un roi ne sait jamais s'il a de vrais amis.
(BOUSSAULT.)

La vertu a beaucoup de prédicateurs, mais peu de martyrs.
(HÉLVÉTIUS.)

L'habitude est le plus grand écueil de la raison.
(DE LIVRY.)

Malheureux et détrompés, nous préférons aux brillantes couleurs du prisme de l'espérance la blancheur du linceul.
(BERN. DE ST-PIERRE.)

Le soleil demeure constamment à la même place.
(BERQUIN.)

Tout se réduit souvent pour le voyageur à échanger dans la terre étrangère des illusions contre des souvenirs.
(CHATEAUBRIAND.)

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.
(BOILEAU.)

M y porte une corde, et veut, avec un clou, Au haut d'un certain mur attacher le lion.
(LA FONTAINE.)

Un caravanseraïl est une hôtellerie dans le Levant, où les caravanes sont reçues gratuitement, ou pour un prix modique.
(ACADÉMIE.)

La passion fait un fou du plus habile homme et rend habiles les plus sots.
(LAROCHFOUCAULD.)

Un généreux conseil est un puissant secours.
(CORNEILLE.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

Les hommes qui ont le plus de sagesse et de talent ne manquent point de s'adonner aux arts auxquels les grandes récompenses sont attachées.
(FÉNÉLON.)

Les biens d'un homme ne sont pas dans ses coffres, mais dans l'usage qu'il en tire.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Il ne faut pas faire par les lois ce qu'on peut faire par les mœurs.
(MONTESQUIEU.)

La vérité est une reine qui a dans le ciel son trône éternel, et le siège de son empire dans le sein de Dieu.
(BOSSUET.)

. . . Les rois sont des hommes.
(Id.)

Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleurs se perdent dans la mer.
(LAROCHFOUCAULD.)

La fausse gloire et la fausse modestie sont les deux écueils de ceux qui écrivent leur propre vie.
(DE RETZ.)

Les drapeaux des partis sont des linceuls dans lesquels on ensevelit la patrie.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les étoiles fixes sont autant de soleils.
(FONTENELLE.)

Le saule est agréable aux génies des voyageurs, parce qu'il croît au bord des fleuves, emblèmes d'une vie errante.
(CHATEAUBRIAND.)

Les sots depuis Adam sont en majorité.
(CAS. DELAVIGNE.)

Un siège aux clous d'argent te place à nos côtés.
(A. CHÉNIER.)

De distance à autre, je rencontrais de grands caravanseraïls bien fermés et de vastes bazars où marchés, où régnait le plus grand silence.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les fous mènent les sages: ils sont plus nombreux.
(BOISTE.)

On ne donne rien si libéralement que ses conseils.
(LAROCHFOUCAULD.)

Ce qu'il faut conclure des exemples de l'une et de l'autre colonne, c'est qu'en français tout mot terminé par une voyelle ou par une consonne prend un *s* au pluriel, quel que soit d'ailleurs son genre: cette lettre est, dans le génie de la langue française, le vrai caractère du pluriel.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

L'homme.	Les hommes.	Le jardin.	Les jardins.	Le tiléon.	Les tiléons.
La femme.	Les femmes.	La race.	Les races.	L'arcein.	Les arceins.
Le garçon.	Les garçons.	L'arbre.	Les arbres.	Le voleur.	Les voleurs.
La fille.	Les filles.	La maison.	Les maisons.	Le soldat.	Les soldats.
L'étranger.	Les étrangers.	Le mariage.	Les mariages.	Le royaume.	Les royaumes.
La mouche.	Les mouches.	La feuille.	Les feuilles.	La plante.	Les plantes.
La montagne.	Les montagnes.	Le monticule.	Les monticules.	La cerise.	Les cerises.
Le clou.	Les clous.	L'amadou.	Les amadours.	L'arcein.	Les arceins.
Le jambon.	Les jambons.	Le cou.	Les cous.	Le carreau.	Les carreaux.
Le sapeau.	Les sapeaux.	Le manitou.	Les manitous.	Le coucou.	Les coucous.
L'attirail.	Les attirails.	Le son.	Les sons.	Le matou.	Les matous.
Le détail.	Les détails.	Le menton.	Les mentons.	La tête.	Les têtes.
Le gouvernail.	Les gouvernails.	Le mail.	Les mails.	L'épouvantail.	Les épouvantails.
Le dérail.	Les dérails.	Le lion.	Les lions.	Le chat.	Les chats.
Le murmure.	Les murmures.	Le marchand.	Les marchands.	Le plaisir.	Les plaisirs.
L'œuf.	Les œufs.	Le bouff.	Les bouffs.	Le coq.	Les coqs.
Le mouton.	Les moutons.	Le rasignol.	Les rasignols.	La lavette.	Les lavettes.
Le serin.	Les serins.	Le chardonneret.	Les chardonnerets.	Le lièvre.	Les lièvres.
L'écureuil.	Les écureuils.	Le chevalier.	Les chevaliers.	Le poitrail.	Les poitrails.
Le jour.	Les jours.	Le fou.	Les fous.	Le berger.	Les bergers.
La nuit.	Les nuits.	Le lion.	Les lions.	La coquette.	Les coquettes.
La matin.	Les matins.	Le mou.	Les mous.	Le coq.	Les coqs.
L'ange.	Les anges.	Le trou.	Les trous.	Le bouvreuil.	Les bouvreuils.
Le citoyen.	Les citoyens.	Le statue.	Les statues.	Le rat.	Les rats.
Le caribou.	Les caribous.	L'éventail.	Les éventails.	Le loup.	Les loups.

EXCEPTIONS.

NOMS TERMINÉS EN *ou*.1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Le *chou* que la cime du palmiste renferme au milieu de ses feuilles est un fort bon manger.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

Cet homme, disent-ils, était *planteur de choux*,
Et le voilà devenu roi. (LA FONTAINE.)

On a vu que les noms terminés en *ou* se pluralisent généralement par l'addition d'un *s*. L'exemple qui précède nous montre aussi que certains autres prennent un *x* au pluriel : on en compte cinq, qui sont : *poux*, *cailloux*, *genoux*, *hiboux* et *choux*. Il est présumable que ces noms ne tarderont pas à suivre la règle générale.

NOMS TERMINÉS EN *ail*.1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Le *travail* est la vie de l'homme. (VOLTAIRE.)

De l'*émail* élégant des champs et des prairies
L'aiguille de Minerve orna ses broderies.

(CASTEL.)

L'*ail*, dont l'odeur est si redoutée de nos petites-maitresses, est peut-être le remède le plus puissant qu'il y ait contre les vapeurs et les maux de nerfs auxquels elles sont si sujettes.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

Jamais de ses *travaux* (1) Abel n'ouvrit le cours
Sans avoir embrassé les auteurs de ses jours.

(GILBERT.)

Je n'irai plus chercher au bord de la prairie
Ces éclatants *émaux* que le printemps varie.

(ST-LAMBERT.)

Tu peux choisir, ou de manger trente *aïles*,
(J'entends sans boire et sans prendre repos ;)
Ou de souffrir trente bons coups de gaulé.

(LA FONTAINE.)

Quelques noms terminés par *ail* changent cette finale en *aux* ; tels sont : *soupirail*, *vantail*, *vitrail*, *bail*, *corail*, qui font *soupiraux*, *vantaux*, *vitraux*, *baux*, *coraux*, et les mots cités dans les exemples précédents. Quant aux mots *bétail*, *bercail* et *aigail*, ils n'ont pas de pluriel.

(1) Il est vrai qu'on dit aussi des *travaux*, mais dans deux autres acceptions :

1^o Lorsqu'on veut parler d'une machine de bois à quatre piliers, entre lesquels les maréchaux attachent les chevaux fougueux pour les ferrer ;

2^o Quand il est question des comptes ou rapports présentés, soit à un souverain par un ministre ou un administrateur, soit à un supérieur par un commis : *Le ministre a eu cette semaine plusieurs travaux avec le roi.*

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Dans les plaines du *ciel* Dieu sema la lumière.

(VOLTAIRE.)

Chaque nation a besoin d'une musique particulière qui soit analogue à son *ciel*. (J.-J. ROUSSEAU.)

On appelle, en terme de peinture, le *ciel*, cette partie du tableau qui représente l'air.

(ACADÉMIE.)

Quand on dit le *ciel* de ce lit n'est pas assez haut, *ciel* signifie le haut du lit.

(ACADÉMIE.)

On voit les maux d'autrui d'un autre *cil* que les siens.

(CORNILLE.)

Ah ! peut-on d'un *cil* sec voir mourir ce qu'on aime !

(Id.)

En architecture, une espèce de petite lucarne faite en rond ou en ovale dans la couverture des maisons, s'appelle un *cil-de-bœuf*.

(ACADÉMIE.)

Oeil se dit aussi du pain ou du fromage, quand on y trouve quelques trous ou ouvertures qui les rendent moins compactes et moins solides.

(TRÉVOUX.)

Il me paraît que l'on doit encore regarder comme un produit du feld-spath la pierre chatoyante à laquelle on a donné le nom d'*cil-de-poisson*.

(BURTON.)

Ce que l'*aïeul* ni le père
N'ont point fait au siècle passé,
Aujourd'hui la France l'espère
Du grand roi qu'ils nous ont laissé.

(RACINE.)

En logique, un terme désignant ce qu'il y a de commun entre tous les êtres d'un même genre, est appelé un *universel*.

(BOISTE.)

Ces exemples donnent lieu aux observations suivantes :

1^o On dit *ciel* au singulier, *ciels* et *cieux* au pluriel : *cieux*, pour désigner, en général, toute l'immensité de la voûte céleste; *ciels*, pour énoncer d'une manière restrictive la température particulière à chaque ville, à chaque contrée; ce qui fait que l'on compte, en quelque sorte, autant de *ciels* qu'il y a de pays : *le ciel de l'Italie, le ciel de la France, le ciel de l'Espagne, sont des ciels favorisés des dieux*. On dit également des *ciels de tableau*, des *ciels de lit*. Enfin, en terme de mineurs, on se sert de *ciels* pour indiquer les premières couches de terre.

2^o *Oeil* a aussi deux pluriels différents : *yeux* et *aïls*. On emploie *yeux* au propre et au figuré, pour exprimer l'organe de la vue. Mais la plupart des grammairiens voudraient qu'en toute autre circonstance on se servit du mot *aïls*. Cependant, dans les exemples que nous venons de rapporter, on trouve des *aïls-de-bœuf*, terme d'architecture, et l'Académie, Boiste, Laveaux, Trévoux ont décidé qu'il fallait dire : *les yeux du pain, du fromage, de la soupe*. Nous devons donc à cet égard nous soumettre à la décision de ces imposantes autorités. Néanmoins, s'il s'agit des plantes et des pierres qui portent le nom d'*cil-de-chat*, d'*cil-de-serpent*, d'*cil-de-perdrix*, nous écrirons, avec les naturalistes, des *aïls-de-chat*, etc.

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

Que la terre est petite à qui la voit des *cieux* !

(DELLILL.)

L'Italie est sous un des plus beaux *ciels* de l'Europe.

(NOËL.)

Les *ciels* dans les tapisseries les font estimer.

(PLANCHÉ.)

Ce peintre fait bien les *ciels*.

(ACADÉMIE.)

Il faut dire des *ciels* de lit.

(Id.)

Au cimetière de Pise, Buffalmacco a représenté tous les *ciels* décrits par le Dante.

(J. JANIN.)

Le bandeau de l'erreur aveugle tous les *yeux*.

(VOLTAIRE.)

La chronologie et la géographie sont les *yeux* de l'histoire.

(BONIFACE.)

Dites au pluriel des *aïls-de-bœuf*.

(ACADÉMIE.)

Il y a un proverbe espagnol qui dit qu'il faut choisir du fromage sans *yeux*, du pain qui ait des *yeux*, et du vin qui saute aux *yeux*.

(TRÉVOUX.)

Les pierres appelées *aïls-de-poisson*, quoique assez rares, ne sont pas d'un grand prix.

(BURTON.)

Ses deux *aïeuls* ont rempli les deux premières charges.

(ACADÉMIE.)

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'*aïeux*.

(VOLTAIRE.)

On distingue cinq *universaux* : le genre, la différence, l'espèce, le propre et l'accident.

(DUMARSAIS.)

3° *Aïeuls* so dit au pluriel toutes les fois que l'on veut désigner le grand-père paternel et maternel. On se sert d'*aïeux*, pour parler de ceux qui, en général, nous ont précédés dans la vie.

4° Dans le dernier exemple, le mot *universel* s'explique de lui-même.

Quant au mot *pénitentiel*, rituel de la pénitence, il suit la règle générale, c'est-à-dire qu'il prend un *e* au pluriel, et qu'il ne faut pas le confondre avec *pénitentiaux*, adjectif qui ne s'emploie guère que dans ce cas : *les psaumes pénitentiaux*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un beau ciel.
Le ciel de la patrie.
Un ciel de tableau bien fait.
Fenêtre à ciel-de-bœuf

Un ciel-de-Christ.
Un aïeul maternel.
Voir le ciel.
Un ciel froid.
Un ciel de tapisserie magnifique.
Avoir un bel œil.
Un œil de bœuf.
Croûton de pain où se trouve un grand œil.
Un œil-de-bœuf.
Un œil paternel.
Un œil-de-bœuf.

La voûte des cieux.
Des ciels tempérés.
Faire bien les ciels de tableaux.
Édifice où l'on voit des ciels-de-bœuf.

Des ciels-de-Christ.
Des aïeuls maternels.
Implorer les cieux.
Des ciels glacés.
Des ciels de tapisserie.
De grands yeux.
Des yeux de bœuf.
Des yeux dans le pain.

Des œils-de-bœuf.
Des aïeuls paternels.
Des œils-de-bœuf.

Une galerie à ciel ouvert.

Un œil de chat.
Gagner le ciel.
Le ciel de l'Europe.
Un ciel de lit.
Un œil noir.
Un œil de cochon.
Voir un gros œil ou bouillon.
Un œil de poisson.
N'avoir plus que son aïeul maternel.
Regarder le ciel.
Le ciel de Provence.
Un ciel de décoration.
Un œil de sirène.
Un œil de fromage.
Imiter ses aïeuls.

Ouvrir plusieurs ciels dans une carrière.

Des yeux de chat.
Mériter les cieux.
Des ciels brûlants.
Des ciels de lit.
Des yeux bien fondus.
Des yeux de cochon.
Les yeux du bouillon.
Des œils-de-poisson.
Avoir encore ses aïeuls.
Admirer les cieux.
Les plus doux ciels.
Faire des ciels de décoration.
Des yeux malins.
Des yeux de fromage.
Marcher sur les traces de ses aïeuls.

—••••• N° XXIII. •••••

PLURIEL DES SUBSTANTIFS TERMINÉS PAR *eau*, *eu*.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Un *tombeau* est un monument placé sur les limites de deux mondes.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

L'*oiseau* qui charme le bocage,
Hélas! ne chante pas toujours.

(LAMARTINE.)

Quelquefois le hasard nous prête son *flambeau*
Pour éclairer nos pas dans un sentier nouveau.

(CAS. DELAVIGNE.)

L'*unau* a 46 côtes, tandis que l'*Ai* n'en a que 28.

(BUFFON.)

Le cruel repentir est le premier *bourreau*
Qui dans un sein coupable enfonce le couteau.

(RACINE.)

Ces exemples servent à démontrer que les noms terminés en *eau* et en *eu* prennent un *x* au pluriel.

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

Les *tombeaux* des ancêtres sont, à la Chine, un des principaux embellissements des faubourgs, des villes, et des collines des campagnes.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Le respect que les nations portent à certains *oiseaux* est un hommage indirect qu'elles rendent à la Providence.

(Id.)

Les passions allument tous les *flambeaux* qui incendient la terre.

(Id.)

Le père d'Abbeville distingue deux espèces d'*unaux*.

(BUFFON.)

... L'âme abandonnée à ses remords secrets
A toujours son supplice et ses *bourreaux* tout prêts.

(TH. CORNILLE.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un *Agneau*.
Arbusteau.
Barbeau.
Blabeau.
Bourveau.
Carreau.
Corveau.
Chapiteau.
Capiteu.
Couteau.
Erieu.
Faisceau.
Fourneau.

Des *Agneaux*.
Arbusteaux.
Barbeaux.
Blabeaux.
Bourveaux.
Carreaux.
Corveaux.
Chapiteaux.
Capiteux.
Couteaux.
Erieux.
Faisceaux.
Fourneaux.

Un *Aloyau*.
Carreau.
Barreau.
Boisereau.
Boyeau.
Caveau.
Chalumeau.
Château.
Corbeau.
Coteau.
Eurebau.
Fardau.
Fourreau.

Des *Aloyaux*.
Carreaux.
Barreaux.
Boisereaux.
Boyeux.
Caveaux.
Chalumeaux.
Châteaux.
Corbeaux.
Crâneaux.
Racheaux.
Fardaux.
Fourreaux.

Un *Amreux*.
Drapeau.
Bateau.
Bordereau.
Bureau.
Landau.
Chameau.
Cheveau.
Cordeau.
Dondoeu.
Etau.
Flambeau.
Fricandeau.

Des *Amreux*.
Drapeaux.
Bateaux.
Bordereaux.
Bureaux.
Landaux.
Chameaux.
Cheveaux.
Cordeaux.
Dondoeux.
Etaux.
Flambeaux.
Fricandeaux.

On Gîteau.	Les Gîteaux.	On Gîteau.	Des Gîteaux.	On Coteau.	Des Coteaux.
Hameau.	Hameaux.	Gîteau.	Gîteaux.	Joyau.	Joyaux.
Jambouneau.	Jambouneaux.	Hobereau.	Hobereaux.	Lambeau.	Lambeaux.
Jumeau.	Jumeaux.	Jouvenneau.	Jouvenneaux.	Liéau.	Liéaux.
Lapereau.	Lapereaux.	Préau.	Préaux.	Monteau.	Monteaux.
Hambeau.	Hambeaux.	Radeau.	Radeaux.	Morceau.	Morceaux.
Marteau.	Marteaux.	Rideau.	Rideaux.	Trouneau.	Trouneaux.
Troupeau.	Troupeaux.	Moineau.	Moineaux.	Pipeau.	Pipeaux.
Traîneau.	Traîneaux.	Tomberneau.	Tomberneaux.	Pâteau.	Pâteaux.
Tableau.	Tableaux.	Tuyau.	Tuyaux.	Prunau.	Prunaux.
Noyau.	Noyaux.	Tasseau.	Tasseaux.	Rocau.	Rocaux.
Bandeau.	Bandeaux.	Drapeau.	Drapeaux.	Rouveau.	Rouveaux.
Bedeau.	Bedeaux.	Etourneau.	Etourneaux.	Tonneau.	Tonneaux.
Bouleau.	Bouleaux.	Fléau.	Fléaux.	Poteau.	Poteaux.
Cadeau.	Cadeaux.	Fusau.	Fusaux.	Vermisseau.	Vermisseaux.
Corneau.	Corneaux.	Godiveau.	Godiveaux.	Pabliau.	Pabliaux.
Chapeau.	Chapeaux.	Beliveau.	Beliveaux.		

N° XXIV.

PLURIEL DES NOMS TERMINÉS PAR *eu*.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Le *Dieu* des Chrétiens est un *Dieu* d'amour et de consolation. (PASCAL.)

La *vie* de l'homme ne tient qu'à un *cheveu*. (BOISTE.)

Le *feu* qui semble éteint, souvent dort sous la cendre ; Qui l'ose réveiller, peut s'en laisser surprendre. (CORNEILLE.)

Le *jeu* rassemble tout ; il unit à la fois
Le turbulent marquis, le paisible bourgeois. (REGNARD.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des *dieux*. (VOLTAIRE.)

Il faut prendre aux *cheveux* les occasions et les pensées. (BOISTE.)

Cependant Ondouré ne sent pas encore pour Céluta tous les *feux* d'amour qui le brûleront dans la suite. (CHATEAUBRIAND.)

Les *jeux* des princes coûtèrent souvent très cher à l'espèce humaine. (BOISTE.)

Il résulte de ces exemples que les noms terminés en *eu* prennent un *x* au pluriel. Néanmoins on excepte le mot *bleu*, qu'on écrit avec un *s* : du *bleu*, des *bleus*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un Adieu.	Des Adieux.	Un Aveu.	Des Aveux.	Un Caeu.	Des Caeux.
Désaveu.	Désaveux.	Alléu.	Alléux.	Enjeu.	Enjeux.
Enjeu.	Faieux.	Moyeu.	Moyeux.	Fieau.	Fieaux.
Milieu.	Milieus.	Lieu.	Lieux.	Neveu.	Neveux.
Vau.	Vau.	Hébreu.	Hébreux.	Jeu.	Jeu.
Camaleu.	Camaleux.	Dieu.	Dieux.	Pieu.	Pieux.
Epieu.	Epieux.	France-alleu.	France-alleux.		

N° XXV.

PLURIEL DES NOMS TERMINÉS PAR *ai*.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Que devant l'or tout s'abaisse et tout tremble !
Tout est soumis, tout cède à ce *métal*. (PIRON.)

Souvent d'un moindre *mal* on tombe dans un pire. (COLLIN D'HARLEVILLE.)

La guerre est le *tribunal* des rois ; les victoires ou les défaites sont ses *arrêts*. (RIVAROL.)

... On ne voit sous les *cieux*
Nul *animal*, nul être, aucune créature,
Qui n'ait son opposé : c'est la loi de nature. (LA FONTAINE.)

L'*original* a le muile du chameau, le bois plat du daim, les jambes du cerf. (CHATEAUBRIAND.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

La vérité est comme les *métaux*, que l'art ne crée point, mais qu'il purifie. (DUCLOS.)

A raconter ses *maux* souvent on les soulage. (CORNEILLE.)

Le plus terrible des *fiéaux* politiques est la corruption des *tribunaux*. (CONDORCET.)

Les hommes sont comme les *animaux* : les gros mangent les petits, et les petits les piquent. (VOLTAIRE.)

Selon les sauvages, les *originaux* ont un roi surnommé le *grand original* ; ses sujets lui rendent toutes sortes de devoirs. (CHATEAUBRIAND.)

Ah ! l'orgueil est à plaindre s'il ne sait point aimer.
Dans l'homme son *égal*, l'homme doit s'estimer.
(CHÉNIER.)

Un *Hôpital* est plus spécialement destiné aux malades ; un hospice, aux vieillards et aux infirmes.
(M^{me} D'ÉPINAY.)

Les ministres sont en France sur un *piédestal* si mobile que le moindre choc les renverse ; j'en ai vu plus de quatre-vingts en soixante ans.
(LE GRAND FRÉDÉRIC.)

Il faut se défier toujours de son rival.
(COLLIN D'HARLEVILLE.)

La faveur met l'homme au-dessus de ses *égaux*,
et sa chute au-dessous.
(LA BRUYÈRE.)

Paris offre aux malheureux beaucoup d'*asiles* connus
sous le nom d'*hospitiaux*.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les plus hautes dignités ne sont que de beaux *piédestaux*, où l'on ne doit paraître que fort petit
quand on n'y brille pas de sa propre vertu.
(BRUEYS.)

Ennemis généreux, nous savons admirer
De vertueux *riens*, les vaincre et les pleurer.
(DE BELLOY.)

Les noms terminés en *al* changent au pluriel cette désinence en *aux*. Le mot *bestial*, tout en suivant la règle générale, n'a que le pluriel en usage : *des bestiaux*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un Amiral.	Des Amiraux.	Un Arsenal.	Des Arsenaux.	Un Bocal.	Des Bocaux.
Canal.	Canaux.	Capital.	Capitaux.	Caporal.	Caporaux.
Cheval.	Chevaux.	Collatéral.	Collatéraux.	Commental.	Commentaux.
Cordial.	Cordiaux.	Local.	Locaux.	Madrigal.	Madrigaux.
Martichal.	Marticheux.	Mémorial.	Mémoriaux.	Métal.	Métaux.
Municipal.	Municipaux.	National.	Nationaux.	Original.	Originaux.
Principal.	Principaux.	Provincial.	Provinciaux.	Radical.	Radicaux.
Rival.	Rivaux.	Sénéchal.	Sénéchaux.	Signal.	Signaux.
Tribunal.	Tribunaux.	Val.	Vaux.	Etal.	Etaux.
Féal.	Féaux.	Général.	Généraux.	Hôpital.	Hôpitaux.
Brutal.	Brutaux.	Minéral.	Minéraux.	Fanal.	Fanaux.
Cardinal.	Cardinaux.	Idéal.	Idéaux.	Journal.	Journaux.
Confessionnal.	Confessionnaux.	Réal.	Réaux.	Original.	Originaux.
Mal.	Maux.	Total.	Totaux.		

EXCEPTIONS.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Les cochenilles naissent au Mexique, sur la feuille épineuse du *nopal*, qu'elles sucent dès qu'elles sont écloses.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Le *chacal*, monté sur un piédestal vide, allonge son museau de loup derrière le buste d'un Pan à tête de bélier.

(CHATEAUBRIAND.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

Une multitude d'araignées filent dans les nopaliers, et c'est le long de ces fils, comme sur des ponts, que les petites cochenilles émigrent sur les *nopals* voisins.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Un vaste silence régnait sur le désert ; seulement, à de longs intervalles, on entendait les lugubres cris de quelques *chacals*.

(VOLNEY.)

Quelques noms en *al* prennent simplement un *s* au pluriel. Ce sont les suivants.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un Bal.	Des Bals.	Un Cal.	Des Cals.	Un Cérémonial.	Des Cérémoniaux.
Narval.	Narvals.	Nopal.	Nopals.	Régul.	Régul.
Serval.	Servals.	Pal.	Pals.	Sandal.	Sandals.
Carnaval.	Carnavals.	Cheval.	Chevals.	Carnaval.	Carnavals.

—••••• N^o XXVI. —•••••

PLURIEL DES NOMS TERMINÉS PAR *s*, *x* ET *z*

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Le *nez* est la partie la plus avancée et le trait le plus apparent du visage.

(BUTRON.)

Dans le *ris* immodéré et dans presque toutes les passions violentes les lèvres sont fort ouvertes.

(BUTRON.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

Il est bien évident que si les *nez* n'ont pas été faits pour les bestiaux, ils l'ont été pour l'odorat, et qu'il y a des *nez* depuis qu'il y a des hommes.

(VOLTAIRE.)

L'excessive joie arrache plutôt des pleurs que des *ris*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Avant d'attaquer un *abus*, il faut voir si l'on peut
ruiner ses fondements. (VAUXNARGUES.)

Le *rhinocéros*, sans être ni féroce ni carnassier, ni
même extrêmement farouche, est cependant intral-
table. (BUFFON.)

Le *lynx*, dont les anciens ont dit que la vue était
assez perçante pour pénétrer les corps opaques, est
un animal fabuleux. (Id.)

Le plus insensé commence d'être sage dès l'ins-
tant qu'il commence à sentir son travers. (J.-J. ROUSSEAU.)

Le succès suit le grand homme. (NAPOLÉON.)

Il n'y a rien de si pestiférant pour le jugement que
le *fatras* des connaissances pédantesques. (LEMONTEY.)

Quand les *abus* sont accueillis par la soumission,
bientôt la puissance usurpatrice les érige en lois. (MALKSHEDDS.)

Il est très certain qu'il existe des *rhinocéros* qui
n'ont qu'une corne sur le nez, et d'autres qui en ont
deux. (Id.)

Tous les voyageurs disent avoir vu des *lynx* ou des
loups-cerviers à peau tachée, dans le nord de l'Alle-
magne, en Lithuanie, en Moscovie. (Id.)

Il faut fuir la société de ceux dont on n'a rien à
prendre que des travers. (M^{me} DE PUISSEUX.)

Tous les heureux succès en tout genre sont fondés
sur des choses faites ou dites à propos. (VOLTAIRE.)

Jetons au feu nos vains *fatras* de lois. (VOLTAIRE.)

Il suffit de lire ces exemples pour savoir qu'au pluriel l'orthographe des mots terminés
par *s*, *x* et *z* reste la même qu'au singulier (1).

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un aia.	Des aia.	Un trépas.	Des trépas.	Un engraîs.	Des engraîs.
Un laquoî.	Des laquoî.	Un daîs.	Des daîs.	Un niaîs.	Des niaîs.
Un palaî.	Des palaî.	Un maraî.	Des maraî.	Un Polonoî.	Des Polonoî.
Un rabais.	Des rabais.	Un François.	Des François.	Un Sionoî.	Des Sionoî.
Un amas.	Des amas.	Un releî.	Des releî.	Un appas.	Des appas.
Un atlas.	Des atlas.	Un ananas.	Des ananas.	Un bras.	Des bras.
Un endonas.	Des endonas.	Un bas.	Des bas.	Un cas.	Des cas.
Un compas.	Des compas.	Un canevaî.	Des canevaî.	Un damas.	Des damas.
Un échelas.	Des échelas.	Un coutelaî.	Des coutelaî.	Un fatras.	Des fatras.
Un galimatias.	Des galimatias.	Un emberras.	Des emberras.	Un Incas.	Des Incas.
Un las.	Des las.	Un herraî.	Des herraî.	Un maîsî.	Des maîsî.
Un repas.	Des repas.	Un filas.	Des filas.	Un las.	Des las.
Un gas.	Des gas.	Un talbitas.	Des talbitas.	Un legs.	Des legs.
Un porreî.	Des porreî.	Un enviraî.	Des enviraî.	Un reviraî.	Des reviraî.
Un veraî.	Des veraî.	Un abçaî.	Des abçaî.	Un maî.	Des maî.
Un acroî.	Des acroî.	Un proçaî.	Des proçaî.	Un progrès.	Des progrès.
Un sucoî.	Des sucoî.	Un décaî.	Des décaî.	Un entremelaî.	Des entremelaî.
Un expraî.	Des expraî.	Un amoureux.	Des amoureux.	Un boîteaî.	Des boîteaî.
Un malheureux.	Des malheureux.	Un gueux.	Des gueux.	Un pointilleux.	Des pointilleux.
Un scrofuleux.	Des scrofuleux.	Un vaniteux.	Des vaniteux.	Un peureux.	Des peureux.
Un ambitieux.	Des ambitieux.	Un envieux.	Des envieux.	Un avaricieux.	Des avaricieux.
Un lynx.	Des lynx.	Un sphinx.	Des sphinx.	Un larynx.	Des larynx.
Un abetiaî.	Des abetiaî.	Un avis.	Des avis.	Un barbouillaî.	Des barbouillaî.
Un pays.	Des pays.	Un parviaî.	Des parviaî.	Une perdriaî.	Des perdriaî.
Un commiaî.	Des commiaî.	Un crucifiaî.	Des crucifiaî.	Un prix.	Des prix.
Un rubiaî.	Des rubiaî.	Un filaî.	Des filaî.	Un treillaî.	Des treillaî.
Un anchoî.	Des anchoî.	Un minoaî.	Des minoaî.	Un moî.	Des moî.
Une noî.	Des noî.	Une croî.	Des croî.	Un choî.	Des choî.
Un harcoî.	Des harcoî.	Des voî.	Des voî.	Un villageoî.	Des villageoî.
Un fondaî.	Des fondaî.	Des des.	Des des.	Un caî.	Des caî.
Un ancloî.	Des ancloî.	Des propos.	Des propos.	Un rhinocéroî.	Des rhinocéroî.
Un courroux.	Des courroux.	Des époux.	Des époux.	Une touî.	Des touî.
Un faî.	Des faî.	Des radiaî.	Des radiaî.	Un colorî.	Des colorî.
Une paix.	Des paix.	Des travers.	Des travers.	Un métériaî.	Des métériaî.
Un Anglaî.	Des Anglaî.	Des cypris.	Des cypris.	Une viaî.	Des viaî.
Un contre temps.	Des contre-temps.	Des excaî.	Des excaî.	Un boî.	Des boî.
Un aî.	Des aî.	Un souffreteux.	Des souffreteux.	Un carquoî.	Des carquoî.
Un cabas.	Des cabas.	Un lépreux.	Des lépreux.	Un souroî.	Des souroî.
Un cervelaî.	Des cervelaî.	Un gouteux.	Des gouteux.	Un héros.	Des héros.
Un repas.	Des repas.	Un fœtieux.	Des fœtieux.	Un cloî.	Des cloî.
Un galetas.	Des galetas.	Un paradis.	Des paradis.	Un secouruî.	Des secouruî.
Un judas.	Des judas.	Un paî.	Des paî.	Un chûmî.	Des chûmî.

(1) Cependant les poètes se permettent quelquefois la suppression de l'*s* dans *remords* au singulier. On peut
s'en convaincre par les exemples qui suivent :

C'est elle (la raison) qui, farouche au milieu des plaisirs,
D'un remord importun vient brider nos desirs. (BOILEAU.)

Qu'importe à nos affronts le faible et vain remord. (CRÉBILLON.)

N° XXVII.

DOUBLE ORTHOGRAPHE DES NOMS TERMINÉS PAR *ant* OU PAR *ent*.

AVEC UN *t*.

La vie, ou longue ou courte, est égale aux *mourants*.
(LENOBLE.)

Il est d'affreux *moments* où la vertu s'oublie.
(BLIN DE SAINMOUR.)

Les arts sont les *enfants* de la nécessité.
(LA FONTAINE.)

Ceux qui sont des heureux sont les vrais *conquérants*.
(VOLTAIRE.)

SANS *t*.

La vie, ou longue ou courte, est égale aux *mourans*.
(LENOBLE.)

Il est d'affreux *momens* où la vertu s'oublie.
(BLIN DE SAINMOUR.)

Les arts sont les *ensans* de la nécessité.
(LA FONTAINE.)

Ceux qui sont des heureux sont les vrais *conquérans*.
(VOLTAIRE.)

Nous l'avons dit, les noms finissant par une consonne prennent un *s* au pluriel; mais les exemples qui précèdent, tout en confirmant cette règle, nous font voir que l'on peut aussi retrancher le *t* final au pluriel dans les mots terminés par *ant* ou par *ent*, lorsqu'ils se composent de plusieurs syllabes. Ainsi on écrit : *des enfants* ou *des ensans*, *des accidents* ou *des accidens*, etc. (1).

Mais, s'il nous est permis d'émettre notre opinion à cet égard, nous dirons que nous repoussons cette dernière orthographe comme tout-à-fait contraire à l'analogie et à la raison. N'est-ce pas, en effet, une bien grande bizarrerie d'écrire *des accidens*, des *contrevens*, des *paravens*, des *méchans*, quand nous écrivons *des dents*, des *vents*, des *chants*? Pourquoi retrancher le *t* dans les polysyllabes et le conserver dans les monosyllabes? Pourquoi plutôt ne pas le laisser dans les uns comme dans les autres? C'est sacrifier à une folle innovation les principes les plus clairs de l'analogie et multiplier les difficultés orthographiques, qu'on doit toujours chercher à simplifier. Quoi! nous écrivons *des entrepôts*, des *ballots*, des *abords*, des *rapports*, des *délius*, des *entrechats*, des *assauts*, comme des *pots*, des *lots*, des *bords*, des *ports*, des *lits*, des *chats*, des *sauts*, et l'on n'écrirait pas des *accents* comme des *cents*; des *présidents*, comme des *dents*; des *méchants*, comme des *chants*. La conséquence est cependant rigoureuse. De plus, c'est se jeter dans un chaos d'où, non seulement les étrangers, mais les Français même, auraient peine à se tirer. D'après ces observations, nous devons donc, dans les mots terminés par *ant* et par *ent*, conserver au pluriel le *t* final. C'est là une règle fixe et qui doit être inviolable. Toutefois, nous excepterons le mot *gent*, qui s'écrit au pluriel *gens* (2).

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Des Descendans.
Pédans.
Éléphans.
Intrigans.
Inconvénient.

Os Descendans.
Pédans.
Éléphans.
Intrigans.
Inconvénient.

Des Pouchans.
Incidents.
Agens.
Faisans.
Eufans.

Os Pouchans.
Incidents.
Agens.
Faisans.
Eufans.

Des Tranchans.
Imprudens.
Intendans.
Génans.
Élégens.

Os Tranchans.
Imprudens.
Intendans.
Génans.
Élégens.

(1) La suppression du *t* final n'est cependant pas généralement adoptée; en effet, un grand nombre d'écrivains, tels que *Racine*, *Boileau*, *Fénelon*, etc., et de grammairiens, tels que *Condillac*, *Beauzée*, *d'Olivet*, *Domergue*, *Lemare*, *Destutt-Tracy*, *Lévisac*, *Maugard*, *Guérout*, *Girault-Duvivier*, *Boniface*, etc., etc., et une foule d'imprimeurs que l'on peut citer comme autorités MM. *Didot*, *Crapet*, *Michaud*, *Tilliard*, *Herhan*, etc., etc., conservent toujours cette lettre.

(2) Une autre bizarrerie que nous devons signaler, c'est que le mot *tout*, quand il est substantif, garde le *t* au pluriel : un *tout*, des *touts*. Mais, comme adjectif, il s'écrit sans *t* : tous les hommes sont égaux.

SYNTAXE DES SUBSTANTIFS.

—••••• N° XXVIII. •••••

AIGLE.

1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

L'espèce de l'*AIGLE commun* est moins pure, et la race en paraît moins noble que celle du *grand AIGLE*.
(BUFFON.)

Voilà des *AIGLES* bien *désœuvrés* de s'amuser ainsi à chasser aux mouches.
(PIRON.)

Quand on sait bien les quatre règles, qu'on peut conjuguer le verbe *avoir*, on est un *AIGLE* en finances.
(MIRABEAU.)

Déjà prenait l'essor pour se sauver dans les montagnes, cet *AIGLE* dont le vol hardi avait d'abord effrayé nos provinces.
(FLÉCHIER.)

Quand je vois.....
.....tes braves guerriers, secondant ton grand cœur,
Rendre à l'*AIGLE éperdu* sa première vigueur.
(BOILEAU.)

En vain au lion belge
Il voit l'*aigle* germanique
Uni sous les léopards.
(Id.)

Le grand *AIGLE* (sorte de papier) est particulièrement *destiné* à l'impression des cartes géographiques.
(ENCYCLOPÉDIE.)

2^{me} SÉRIE. — FÉMININ.

L'*aigle* (la femelle) étant de retour, et voyant ce ménage, Remplit le ciel de cris; et, pour comble de rage, Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
(LA FONTAINE.)

En terme de blason, *aigiau* désignait une jeune *AIGLE représentée* sans bec et sans serres.
(COURTE ST-PALEY.)

L'*AIGLE persane*, dont parle Xénophon et Quinte-Curce, était d'or; l'*aigle romaine* était ou d'or ou d'argent.
(LE BEAU.)

Germanicus porta les *AIGLES romaines* aux rives de l'Elbe.
(CHATEAUBRIAND.)

Une *AIGLE* qui s'élève au-dessus des nues est la devise de ceux qui acquièrent de la gloire dans une vie retirée et cachée.
(Id.)

C'est en vain que les Russes ont voulu défendre la capitale de cette ancienne et illustre Pologne, l'*AIGLE française* plane sur la Vistule.
(NAPOLÉON.)

Il n'est pas surprenant que, dès le siècle d'Aristote, une espèce de rale ait reçu le nom d'*AIGLE marine*, que nous lui avons conservé.
(LACÉPÈDE.)

Tous nos grammairiens ont décidé que *aigle* est masculin au propre, et dans certaines comparaisons; et qu'il est féminin quand il désigne des enseignes, des armoiries, etc. Or cette décision n'est point exacte.

D'abord la grammaire de Port-Royal a dit : « *Aigle* est véritablement féminin dans le « français. » Ce qui appuie fortement l'influence de l'*e* muet final. Cependant, comme cette décision n'explique nullement les faits que nous offre notre langue, nous l'emploierons d'abord; mais nous la quitterons pour revenir ensuite à l'influence de la force, qui nécessite la masculinité.

Aigle est féminin régulièrement, dans tous les cas, puisqu'il est terminé par un *e* muet.

Mais si *Aigle* rappelle une idée grande et sublime; si la pensée qu'il exprime ou qu'il accompagne, est énergique et pleine de force, alors la féminité disparaît, le masculin arrive, comme pour compléter l'expression.

Boileau trouvait sans doute les motifs de la masculinité qu'il employa, dans cette grandeur colossale de la Maison d'Autriche. Peut-être n'accordait-il tant de grandeur à cette illustre maison, que pour mieux relever le courage du Français toujours victorieux dans la lutte contre l'Empire. De là ces expressions que le masculin rend si énergiques : l'*aigle éperdu*, l'*aigle uni*, emblème de l'empire autrichien.

C'est encore pour mieux relever la gloire de Turenne que Fléchier accorde la masculinité à l'*Aigle*, désignant l'Autriche enfin réduite à fuir :

« Déjà prenait l'essor, pour se sauver dans les montagnes, *cet aigle* dont le vol hardi avait d'abord effrayé nos provinces. »

En français, le genre est d'un emploi très délicat, parce qu'il fait presque toujours partie de l'expression de la pensée.

Nos grammairiens ne sont pas d'accord sur le genre du mot *Aigle*, quand il désigne une constellation, un pupitre, etc. Nous croyons pouvoir adopter le féminin. Cependant nous croyons que, même dans ce sens, *Aigle* peut encore être masculin dans le style noble, soutenu. En voici un bel exemple :

« Les vertus cardinales, assises, soutenaient le lutrin triangulaire; des lyres accompagnaient ses faces; un globe terrestre le couronnait, et un *aigle* d'airain, surmontant ces belles allégories, semblait, sur ses ailes déployées, emporter nos prières vers les cieux. »
(*Génie du christianisme.*)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE (1).

Aigle fier.
Aigle courageux.
Aigle intrépide.
Aigle audacieux.
Aigle cruel.
Des aigles entrainés par le courant d'air

L'aigle de Meaux.
Passer pour un aigle.
Se donner pour un aigle.
Se croire un aigle.
Être moins qu'un aigle.
Être tous des aigles.
N'être pas des aigles

Aigle privée de ses aiglons.
Aigle pleine de tendresse.
Aigle remplie d'amour pour ses petits.
Aigles attachées à leurs petits.
Aigles cruelles.

Aigle impériale.
Aigle ambitieuse.
Aigle triomphante.
Aigles fugitives.
Aigle indignée.
Aigle éplorée.
Aigle éplorée d'argent.

—••••• N° XXIX. •••••—

AMOUR.

SINGULIER.

1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

L'AMOUR divin est la source de toutes les vertus.
(MASSILLON.)

Ils s'aiment tous deux d'un AMOUR fraternel que rien ne trouble.
(FÉNÉLON.)

.....L'AMOUR *maternel*
Est de tous les amours le seul qui soit réel.
(DEMOUSTIER.)

.....L'enfant verse des larmes,
Sauté au cou de sa mère, et sent de quel retour
On doit payer le *maternel* AMOUR.
(AUBERT.)

2^{me} SÉRIE. — FÉMININ.

Peut-on lui refuser une AMOUR éternelle?
(J.-B. ROUSSEAU.)

Et cependant viens recevoir
Le baiser d'AMOUR fraternelle.
(LA FONTAINE.)

Je crus les dieux, Seigneur, et saintement cruelle,
J'étouffai pour mon fils mon AMOUR *maternelle*.
(VOLTAIRE.)

Et soudain renonçant à l'AMOUR *maternelle*,
Sa main avec horreur la repousse loin d'elle.
(RACINE.)

(1) Nous avons dit que les élèves seraient tenus de faire entrer dans des phrases de leur composition les mots ou du moins une partie des mots rapportés dans chaque exercice phraseologique. Pour leur faciliter ce travail, il sera nécessaire que les maîtres leur donnent l'explication des termes qu'ils ne comprendraient pas, et leur adressent quelques questions, en ayant soin toutefois de les mettre à leur portée. Ainsi, à l'occasion du mot *aigle*, qui nous occupe en ce moment, ils pourront leur proposer les questions suivantes, ou d'autres analogues, en les invitant à y répondre de vive voix ou par écrit :

L'aigle n'est-il pas le roi des habitants de l'air ?

A quoi sert le papier grand-aigle ?

Est-il aisé à un homme habile de passer pour un aigle parmi les ignorants ?

Que fait l'aigle lorsqu'elle est privée de ses aiglons ?

Pourquoi, en parlant des enseignes des légions romaines, dit-on les aigles romaines ?

Comment désigne-t-on les armes de l'empire d'Allemagne ?

Comment désignait-on celles de l'empire français ?

Quel vaste champ s'ouvre ici à l'instituteur ! Il est facile, en effet, de comprendre tout le parti qu'un maître intelligent peut tirer de semblables questions, qui, en procurant aux élèves les moyens de construire, avec des mots donnés, des propositions complètes, ont, selon nous, l'inappréciable avantage de mettre sans cesse en jeu leur activité intellectuelle.

....Ne crois pas que mon cœur
De cet AMOUR funeste ait pu noircir l'ardeur.

(VOLTAIRE.)

L'amour, le tendre AMOUR flatte en vain mes desirs.
(RACINE.)

Aurais-je enfreint les lois que j'observais sans peine,
Avant qu'un fol AMOUR m'en fit sentir la chaîne ?
(GAS. DELAVIGNE.)

Venge-toi, punis-moi d'un odieux AMOUR.
(RACINE.)

L'AMOUR vrai, sans feinte et sans caprice,
Est en effet le plus grand frein du vice.
(VOLTAIRE.)

Non, il n'est point de cœur si grand, si magnanime
Qu'un AMOUR malheureux n'entraîne dans le crime.
(GABILLON.)

Combien un pur AMOUR a sur nous de puissance !
(DE BIÈVRE.)

L'AMOUR le plus tendre a souvent du caprice.
(CAMPISTRON.)

David, pour le Seigneur, plein d'un AMOUR fidèle,
Me paraît des grands rois le plus parfait modèle.
(RACINE.)

Ton insolent AMOUR qui croît m'épouvanter.
(Id.)

Ah ! quel étrange AMOUR et que les belles âmes
Sont bien loin de brûler de ces terrestres flammes.
(MOLIÈRE.)

Romprons cette AMOUR et si amants et si purs.
(VOLTAIRE.)

Le malheureux objet d'une si tendre AMOUR.
(RACINE.)

Vous m'aimiez d'une AMOUR extrême,
Eraste, et de mon cœur voulez être éclairci.
(MOLIÈRE.)

Un Dieu qui nous aime d'une AMOUR infinie..
(CORNEILLE.)

Il venait à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une AMOUR éternelle.
(RACINE.)

Adieu. Servons tous trois d'exemple à l'univers
De l'AMOUR la plus tendre et la plus malheureuse.
(Id.)

Je plains mille vertus, une AMOUR mutuelle.
(Id.)

L'AMOUR la plus secrète a joint nos destinées.
(VOLTAIRE.)

Et qui sait si déjà quelque bouche infidèle
Ne l'a point averti de votre AMOUR nouvelle ?
(RACINE.)

Que vos heureux destins les délices du ciel,
Coulent toujours trempés d'ambrosie et de miel
Et non sans quelque AMOUR paisible et mutuelle.
(CHÉNIER.)

J'aime encor ma défaite
Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.
(CORNEILLE.)

PLURIEL.

EN PROSE.

1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

Les dérégléments des Chananéens et leurs AMOURS
monstrueux.
(LETT. DE QUELQ. JUIFS.)

Les AMOURS des animaux, comme ceux des végé-
taux, sont réglés sur les diverses périodes du soleil et
de la lune.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

L'amour immodéré de la vérité n'est pas moins dan-
gereux que tous les autres AMOURS.
(LA ROCHEFOUCAULD.)

Je connais deux sortes d'AMOURS très distincts,
très réels, quoique très vifs : l'un et l'autre, et tous
deux différents de la tendre amitié.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Un premier amour qui nous enflamme dans notre
jeunesse, un dernier amour que nous éprouvons dans
l'automne de notre vie, sont deux AMOURS bien diffé-
rents.
(SÉAUR.)

Les AMOURS-propres sont déjà éveillés dans les
hommes de l'Odyssée ; ils dorment encore chez les
hommes de la Genèse.
(CHATEAUBRIAND.)

Ce n'était pas le Dante d'une Florence asservie ;
c'était le Tasse d'une patrie perdue, d'une famille de
rois proscrits, chantant ses amours trompés, ses au-

2^{me} SÉRIE. — FÉMININ.

Adrien déshonora son règne par des AMOURS men-
soneuses.
(BOSSUET.)

Il n'est aucun insecte dont les AMOURS soient aussi
cachées que celles des mouches à miel.
(DEKILLER.)

Le rossignol élève ses concerts dans les bocages
témoins de ses premières AMOURS.
(AIMÉ MARTIN.)

Aneskoul, démon de la guerre, Atiminsie, qui excite
à la vengeance, le génie des fatales AMOURS, mille
autres puissances infernales se lèvent à la fois pour
seconder les desseins du prince des ténèbres.
(CHATEAUBRIAND.)

L'homme dans ses égarements réunit toutes les
nuances de cette passion, depuis les amours du sul-
tan, qui vit dans un nombreux sérail, jusqu'aux
AMOURS si fidèles et si malheureuses d'Abélard et
d'Héloïse.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Je demandai qui étaient ces dames. Comment, me
dit mon père, le cœur ne te le dit-il pas ? Ce sont les
anciennes AMOURS ?
(J.-J. ROUSSEAU.)

Pourquoi celui qui a peint dans l'Énéide, au mi-
lieu des guerriers, tous les charmes de Vénus, et les
AMOURS passionnées de Didon, s'est-il abstenu de

les renversés, ses tours démolies, ses dieux et ses rois chassés, à l'oreille des proscrits, sur les bords mêmes du sicuve de la patrie. (LAMARTINE.)

Les Romains distinguaient deux sortes d'amours : celui qui présidait aux AMOURS mutuels, et celui qui vengeait les AMOURS méprisés. (Cité par NOEL.)

Des AMOURS de voyage ne sent pas faits pour durer. (J.-J. ROUSSEAU.)

mettre des femmes en scène avec des bergers qui chantent leurs AMOURS ?

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Du côté de l'Asie était Vénus, c'est-à-dire les folles AMOURS et la mollesse. (BOSSUET.)

Allez de bonne heure, si vous voulez aimer tend. Il n'y a d'AMOURS survivant au tombeau, que celles qui sont nées au berceau.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

EN VERS.

Et l'on revient toujours
A ses premiers AMOURS.

(ÉTIENNE.)

Où, voilà les rives de France.....
Là furent mes premiers AMOURS.

(BÉRANGER.)

Il fallut oublier dans ses embrassements
Et mes premiers AMOURS et mes premiers serments.

(VOLTAIRE.)

O ma chère Sion ! si tu n'es pas toujours
Et nos premiers regrets et nos derniers AMOURS.

(DELILLE.)

Leurs AMOURS immortels échauffent de leurs feux
Les éternels frimas de la zone glacée.

(VOLTAIRE.)

Fuis sans moi ; tes AMOURS sont ici superflus.

(CORNEILLE.)

Les solides vertus furent ses seuls AMOURS.

(VOLTAIRE.)

Ces dieux justes, vengeurs des malheureux AMOURS..

(DELILLE.)

Que de la vérité les vers soient les esclaves,
De ses chastes faveurs faisons nos seuls AMOURS.

(CAS. DELAVIGNE.)

Je vais loin des cités, rêveur et solitaire,
De vos AMOURS furtifs épier le mystère !

(SOMMET.)

Mais ces AMOURS pour moi sont trop subtilisés,
Je suis un peu grossier comme vous m'accusez.

(MOLIERE.)

Et leurs grossiers repas et leurs grossiers AMOURS.

(DELILLE.)

Un rêve du matin qui commence éclatant,
Par de divins AMOURS dans un palais flottant.

(LAMARTINE.)

Oubliez avec moi de malheureux AMOURS.

(CRÉBILLON.)

Le printemps lui rendra sa pompe et ses atours,
Et ne me rendra pas mes premières AMOURS.

(LA HARPE.)

Les premières AMOURS tiennent terriblement.

(QUINAUT.)

Tout change, tout vieillit, tout périt, tout s'oublie,
Mais qui peut oublier ses premières AMOURS ?

(GINGUENÉ.)

Car vous savez qu'on dit toujours
Qu'il n'est pas de loüés AMOURS.

(GRADUS FRANÇAIS.)

Le passé n'a point vu d'éternelles AMOURS,
Et les siècles futurs n'en doivent point attendre.

(ST-EVREMONT.)

Quel fruit recevront-ils de leurs vaines AMOURS ?

(RACINE.)

Mais, hélas ! il n'est point d'éternelles AMOURS.

(BOILEAU.)

Il n'est point de longues AMOURS !
J'en conviens.

(PARNY.)

Il est donc vrai, madame, et, selon ce discours,
L'hymen va succéder à vos longues AMOURS.

(RACINE.)

Pour parvenir au but de ses noires AMOURS,
L'insolent de la force empruntait le secours.

(Id.)

Les plantes ont aussi des AMOURS orageuses,
La vaste mer reçoit leurs graines voyageuses.

(SOMMET.)

Je vais chantant zéphyr, les nymphes, les bocages,
Et les fleurs du printemps, et leurs riches couleurs,
Et mes belles AMOURS plus belles que les fleurs.

(CHÉNIER.)

Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,
Que je croyais du ciel les plus chères AMOURS,
Dans cette source impure aurait puisé ses jours ?

(RACINE.)

Je redoutai du roi les cruelles AMOURS.

(Id.)

Il n'est personne qui n'ait lu dans toutes les grammaires et dans tous les dictionnaires, qu'en règle générale *Amour* est masculin au singulier et féminin au pluriel.

Cette règle générale ne nous paraît pas fondée sur les faits; les nombreuses citations que nous venons de rapporter, témoignent hautement que le mot *Amour*, tant au singulier qu'au pluriel, est employé dans les deux genres par nos meilleurs écrivains.

Cependant nous ferons observer qu'au singulier *Amour* est toujours masculin en prose (1). Mais en poésie, c'est différent : cette langue toute divine a besoin d'expressions à elle; elle peut donc employer *Amour* avec les deux genres. Toutefois, nous devons déclarer que cet emploi n'est pas arbitraire; qu'il est d'une délicatesse extrême; qu'il exige une touche aussi sûre que rare, et surtout une âme d'une tendresse exquise. La féminité peut être gracieuse dans telle période, tandis qu'elle sera fade et molle si vous l'employez dans telle autre : ici la masculinité est énergique et noble, là elle sera dure et agreste. Problème difficile, parce qu'il est délicat ! l'âme seule du poète peut le résoudre :

Au pluriel, *Amours*, en prose comme en poésie, a été employé avec les deux genres, et c'est à tort que l'auteur de la *Théorie du genre des noms français*, M. Édouard Bracconnier, auquel nous empruntons quelques-unes de ces observations, décide qu'on doit considérer *Amours* comme étant masculin au singulier et au pluriel dans la langue usuelle.

On peut remarquer que, dans leurs chefs-d'œuvre, Racine et Chateaubriand n'offrent aucun exemple de l'emploi de *Amour* masculin au pluriel. Ces deux grands génies se rencontrent en bien d'autres points ! Racine a employé le masculin dans cette seule strophe de l'ode de la nymphe de la Seine :

Oh ! que bientôt sur mon rivage
On verra luire de beaux jours !
Oh ! combien de nouveaux Amours
Me viennent des rives du Tage !

Mais ici *Amours* désigne de petits dieux de la mythologie; la masculinité est nécessaire. En voici un autre exemple :

Savez-vous qu'il tient tous les jours
Ce joli marché de Cythère ?
Tous les jours les petits Amours
Y sont exposés par leur mère.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ardent amour.
Amour violent.
Fieux amour.
Premier amour.
Dernier amour.
Fatal amour.
Grand amour.
Fol amour.
Faux amour.
Amour secret.
Amour éternel.

L'amour de Dieu.
L'amour du prochain.
L'amour de la patrie.
L'amour de la vertu.
L'amour du vice.
L'amour des richesses.
L'amour des plaisirs.
L'amour du travail.
L'amour de soi.
L'amour de la vérité.
L'amour du changement.

Des petits amours (mytholog.).
De jolis petits amours.
De riants amours.
De gracieux amours.
De séduisants amours.
De charmants amours.
De beaux amours.
De vilains amours.
De petits amours bien groupés.
Des amours chargés de carquois.
Des amours mal peints.

Premières amours.
Dernières amours.
Nouvelles amours.
Anciennes amours.
Folles amours.
Éternelles amours.
Chères amours.
Vives amours.
Secretes amours.
Innocentes amours.
Amours amoureuses.

(1) On a dû remarquer en effet que nous n'avons pas cité un seul exemple en prose du mot *amour* employé au féminin singulier.

AUTOMNE.

1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

Couronné d'épis, tenant en main sa faucille, l'AUTOMNE *joyeux* descend sur nos campagnes jaunissantes.
(DELEUZE.)

.....Dirai-je à quels désastres
De l'AUTOMNE *orageux* nous exposent les astres,
Quand les jours sont moins longs, les soleils moins ardents.
(DE LILLE.)

Quand des jours et des nuits égalant la durée,
La balance paraît sur la voûte azurée,
L'AUTOMNE, *couronné* de pampre et de raisins,
Prend des mains de l'été le sceptre des jardins.
(CASTEL.)

Où quand sur les coteaux le *vigoureux* AUTOMNE
Étalait ses raisins dont Bacchus se couronne.
(Id.)

L'AUTOMNE a été universellement *beau et sec*.
(LINGUET.)

2^e SÉRIE. — FÉMININ.

Une *santé*, dès lors florissante, éternelle,
Vous ferait recueillir d'une AUTOMNE *nouvelle*
Les nombreuses moissons. (J.-J. ROUSSEAU.)

Je me représente cette AUTOMNE *délicieuse*, et puis
j'en regarde la fin avec une horreur qui me fait *avoir*
les grosses gouttes. (M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

La terre, aussi riche que belle,
Unissait, dans ces heureux temps,
Les fruits d'une AUTOMNE *éternelle*
Aux fleurs d'un éternel printemps.
(GRESSET.)

Remarquez-les surtout lorsque la *poêle* AUTOMNE,
Près de la voir flétrir embellit sa couronne.
(DE LILLE.)

Une AUTOMNE *froide et pluvieuse*.
(ACADÉMIE.)

Il n'est peut-être pas, dans toutes les sciences humaines, dit M. Édouard Braconier, une question qui ait été aussi souvent agitée, et aussi mal résolue que le genre du mot *automne*.

La plupart des grammairiens décidèrent d'abord que : « *automne* est masculin quand l'adjectif le précède, et féminin quand l'adjectif le suit. » Décision ridicule, basée sur des faits mal observés, qui n'explique nullement la difficulté qu'elle prétend résoudre.

D'autres grammairiens proposèrent d'autres solutions. On s'arrêta enfin à cette décision fameuse : « Il ne faut plus faire de distinction, et *automne* sera désormais masculin, par analogie avec les autres saisons qui sont de ce genre. » Quoique cette solution n'explique nullement les faits que notre langue nous offre à chaque pas, elle n'en fut pas moins généralement adoptée. « *Automne* est maintenant masculin, dit Ch. Nodier; ce qu'on a fait pour le conformer au genre des trois autres saisons. Les chimistes ont suivi cette méthode pour les noms des terres, des métaux, des demi-métaux. Cet esprit de régularité ne saurait passer trop vite des sciences dans les langues; et aucune langue n'approchera de la perfection, tant qu'il ne s'y sera pas étendu à toutes les applications dont il est susceptible. » Cette décision est bien formelle, et pourtant elle est bien peu motivée. Car, de ce que *hiver*, *printemps*, *été*, sont régulièrement masculins, comme n'étant pas terminés par un *e* muet, faut-il donc en conclure que *automne* perdra sa féminité régulière, pour devenir irrégulièrement masculin? Quelle erreur! D'ailleurs citer les chimistes, c'est s'appuyer sur une autorité bien peu compétente : on peut savoir très bien manier les métaux, et fort maltraiter les langues et la grammaire. N'est-il rien de plus arbitraire de leur part que de forcer le nom féminin *platine* à devenir irrégulièrement masculin, parce que *or*, *argent*, *plomb* sont régulièrement de ce genre? Ces messieurs ont traité la langue, comme ils ont traité la nature : ils ont tout bouleversé, sous prétexte de mettre de

l'ordre partout. Du reste, nous comprenons à peine comment Ch. Nodier a pu adopter une pareille opinion, lui qui a dit avec tant de raison : « L'homme naturel a le don « de faire les langues, l'homme de la civilisation n'est capable que de les corrompre. « O mon Dieu ! si vous accordez jamais une langue rationnelle à l'humanité, donnez-
« lui les mots nécessaires, et un peu de poésie avec. » Vérité touchante ! Oui, sans doute, on doit demander de la poésie dans les langues ; la poésie en est l'âme ; sans elle, elles meurent ; et nous allons montrer tout ce que notre langue perdrait de poésie à la seule suppression de la féminité dans *automne*.

D'abord montrons l'harmonie du genre avec la forme.

Automne est régulièrement féminin, puisqu'il est terminé par un *e muet* :

« Une *automne froide et pluvieuse*. »

(Académie).

« Je me représente *cette automne délicieuse* ; et puis j'en regarde la fin avec une hor-
« reur qui me fait suer les grosses gouttes. »

(Mme de Sévigné)..

Maintenant nous allons exposer l'harmonie du genre avec la signification. Comme la poésie est l'expression la plus pure d'une langue, ce sera aux poètes que nous demanderons les secrets de cette harmonie du genre si méconnue. Eux seuls nous révéleront quand ils admettent la masculinité, et quand ils la rejettent pour employer la féminité gracieuse.

Dans un moment de joyeux enthousiasme, dans les bruyants éclats du plaisir ; ou bien, dans les tristes instants de l'isolement et du sombre chagrin, les poètes emploient *automne* au masculin :

Et toi, *riant automne*, accorde à nos désirs
Ce qu'on attend de toi, des biens et des plaisirs.

(St-Lambert.)

Aussi, voyez comment l'*automne nébuleux*
Tous les ans, pour gémir, nous amène en ces lieux.

(Delille.)

Au contraire, les poètes emploient *automne* au féminin, pour peindre une joie douce, une passion tendre ; il semble que pour eux, la féminité soit une expression délicate et pure de cette inquiétude vague, de cette tristesse calme qui berce l'âme isolée, de cette mélancolie mystérieuse qui nous plonge dans de longues rêveries :

Tel un pampre jauni voit la *féconde automne*
Livrer ses fruits dorés au char des vendangeurs,
Vous tomberez aussi courtes fleurs de la vie !

(Lamartine.)

La nuit du trépas l'environne ;
Plus pâle que la *pâle automne*,
Tu t'inclines vers le tombeau.

(Millevoys.)

« Plus souvent je rentrais à la campagne pour passer la *mélancolique automne* dans
« la maison solitaire de mon père et de ma mère, dans la paix, dans le silence, dans
« la sainteté des douces impressions du foyer. »

(Lamartine.)

La parfaite harmonie que les poètes ont su mettre dans l'emploi difficile des deux genres du mot *automne* doit paraître évidemment prouvée. Cette harmonie est peut-être moins évidente dans la langue usuelle ; cependant l'usage sait bien distinguer, quand une *automne froide et pluvieuse* doit remplacer dans une phrase un *automne froid et pluvieux*.

C'est encore à cette influence puissante d'une idée triste et sombre qu'il faut rapporter cette masculinité extraordinaire :

Quand vos regards noyés dans un *vague atmosphère*.

Lamartine sait très bien qu'*atmosphère* est féminin, mais il a adopté la masculinité comme une expression de plus à sa pensée grave. Ce genre est en harmonie avec le sentiment qui domine, comme dans ces vers que nous avons déjà cités :

Aussi voyez comment *l'automne nébuleux*
Tous les ans, pour gémir, nous amène en ces lieux.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Bel automne.
Un automne assez chaud.

Automne universellement beau et
sec

Automne trop sec.
Automne fort sec

Un automne bien frais.
Un automne triste.

—••••• N° XXXI. •••••—

CHOSE.

1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

Je prenais souvent plaisir à blâmer publiquement
QUELQUE CHOSE qu'il avait fait. (FÉNÉLON.)

N'entreprenez rien témérairement; mais quand vous
avez résolu **QUELQUE CHOSE**, exécutez-le avec vigueur. (Id.)

De sa patte droite l'ours saisit dans l'eau le poisson
qu'il voit passer. Si, après avoir assouvi sa faim, il
lui reste **QUELQUE CHOSE** de son repas, il le cache. (CHATEAUBRIAND.)

Je vous constitue pendant le souper au gouverne-
ment des bouteilles; et s'il se casse **QUELQUE CHOSE**,
je le râbattrai sur vos gages. (MOLIÈRE.)

S'il y a **QUELQUE CHOSE** de nouveau, je vous de-
mande en grâce de me le dire. (VOLTAIRE.)

Si l'on perd **QUELQUE CHOSE** à ne pas prendre tou-
jours les plus robustes ouvriers, on le regagne bien
par l'affection que cette préférence inspire à ceux
qu'on choisit. (J.-J. ROUSSEAU.)

Ce **QUELQUE CHOSE**, qu'on dirait l'âme de la créa-
tion, s'entretenait avec son âme. (BALLANCHE.)

Quelque chose n'est féminin que lorsqu'il est suivi d'un verbe au subjonctif. Dans
tous les autres cas il est masculin.

Autre chose, employé dans un sens indéterminé, doit être aussi du masculin; c'est
autre chose qu'il a dit; *quelque chose* est promis, *autre chose* est accordé; donnez-moi *autre
chose* de bon.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Quelque chose d'humain.
Autre chose de bon.
Quelque chose qui n'est pas moins
bon.
Quelque chose de fâcheux.
Quelque chose de merveilleux.

Quelque chose de grand.
Quelque chose de bien plus grand.
Quelque chose de vil, de bas.
Quelque chose de réel.
Quelque chose de flatteur.
Quelque chose que j'ai dit.

Quelque chose que j'ai faite.
Quelque chose qu'on ait donné.
Quelque chose que vous ayez pro-
mise.
Quelque chose que nous ayons
accordée.

Quelque chose qu'il ait refusée.
Quelque chose que tu aies mangée.
Quelque chose qu'ils aient en-
tendu.
Quelque chose que vous ayez en-
tendu.
Quelque chose que j'ai écrit.

N° XXXII.

COUPLE.

1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

Le roseau que les conjoints tiennent chacun par un bout est peint de différents hiéroglyphes qui marquent l'âge du COUPLE *un* et la lune où se fait le mariage. (CHATEAUBRIAND.)

Un COUPLE de pigeons est suffisant pour peupler une volière. (GUIZOT.)

C'en était fait, mais Jupiter un jour,
Pour adoucir notre horrible misère,
Nous envoya l'espérance et l'amour :
COUPLE *divin*, dont la présence aimable
Charme l'ennui, dissipe les douleurs.

(RORY.)

Ce soir un COUPLE *heureux* d'une voix solennelle,
Parlait tout bas d'amour et de flamme éternelle.

(V. HUGO.)

Certain COUPLE d'amis, en un bourg établi,
Possédait quelque bien. (LA FONTAINE.)

On connaît tous les efforts de nos grammairiens pour établir le genre du mot *couple*. Les uns ont mal résolu la question : les autres ne l'ont résolue qu'à demi. On connaît entr'autres l'opinion de Ch. Nodier, qui a dit : « *Couple* est féminin, quand il s'agit de deux choses ; masculin, quand il s'agit de deux personnes ; ce que je rappelle seulement pour observer que cette distinction est un petit raffinement peu ancien dans la langue. » Nous citons cette seule opinion, pour montrer quelle fut toujours l'erreur de nos grammairiens sur le genre du mot *couple*.

D'abord *couple* est régulièrement féminin, comme étant terminé par un *e* muet :

« N'avez-vous pas une *couple* de passereaux pour une obole ? » (Évangile.)

« Je suis bien aise que vous ayez cet automne une *couple* de beaux-frères. »
(Mme de Sévigné.)

On voit ici que *couple* désigne deux êtres pris au hasard et que rien ne lie. Mais s'il s'agit de deux êtres soumis à des lois qui les unissent d'une manière en quelque sorte insoluble, comme les lois de l'hymen, de l'amitié, de la famille, du malheur, etc. alors cette force est fidèlement traduite par la masculinité :

Où suis-je ? O ciel ! où suis-je ? où porté-je mes vœux ?
Zaire ! Nérestan ! ... *Couple ingrat / couple affreux !* (Voltaire.)

Le laboureur répond au taureau qui l'appelle ;
L'aurore les ramène au sillon commencé.
Il conduit en chantant le couple qu'il attelle. (Lamartine.)

L'Honneur, cher Valincourt, et l'Équité, sa sœur,
Régnaient chéris du ciel, dans une paix profonde ;
Tout vivait en commun sous ce couple adoré. (Boltau.)

2^{me} SÉRIE. — FÉMININ.

Un sauvage pouvait considérer séparément sa jambe droite et sa jambe gauche, ou les regarder ensemble sous l'idée invisible d'une COUPLE, sans jamais penser qu'il en avait deux. (J.-J. Rousseau.)

Une COUPLE de pigeons ne sont pas suffisants pour le dîner de six personnes. (GUIZOT.)

Je suis bien aise que vous ayez cet automne une COUPLE de beaux-frères. (M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Il faut à peu près vingt livres de blé par an pour nourrir une COUPLE de moineaux. (BUFFON.)

Que de pauvres ne pourrait-on pas soulager avec une COUPLE d'écus ! (ANONYME.)

Un fou peut jeter une COUPLE de louis dans la mer et dire qu'il en a joui. (Id.)

Jadis cette harmonie de la masculinité n'était pas généralement admise, puisque Voiture a dit, en parlant de deux jeunes époux :

« *La belle couple sans égale.* »

Ch. Nodier cite même un exemple où il trouve la féminité très agréable :

Lys et sa jeune mère, aussi beaux que les dieux,
De deux côtés divers ont perdu l'un des yeux.
Échange, aimable enfant, cet œil vif qui te reste,
Contre l'œil de ta mère exclu des rais du jour;
Et tous deux resterez *une couple céleste*;
Elle sera Vénus, et toi, l'aimable Amour.

(*Allie de Gournay.*)

Nous citerons à notre tour un exemple où la féminité est non seulement très belle, mais presque indispensable :

Aucun bruit sous le ciel que la flûte des pâtres,
On le voit cadencé des colombes bleuâtres,
Dont les essaims, rasant le flot sans le toucher,
Revenaient tapisser les monsses du rocher,
Et mêler aux accords des vagues sur les rives
Le doux gémissement de leurs couples plaintives!

Qu'elle est belle cette expression féminine! quelle grâce! quelle fraîcheur! La masculinité, traduction de la force, serait ici dure et matérielle; tandis que la féminité, traduction de la grâce, nous offre une peinture vague, délicieuse et touchante.

Il ne faut pas reprocher aux savants d'avoir masculinisé *couple*, désignant un système de forces; car ici le masculin est une expression de leur pensée. En effet, il ne s'agit pas de deux forces prises arbitrairement, mais de deux forces soumises à une loi rigoureuse. *Une couple* de forces peut servir à former un *couple*, pourvu que ces deux forces soient disposées d'après les conditions voulues par la science.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Beau couple
Vilain couple
Heureux couple.
Malheureux couple
Un beau couple d'amants.
Couple charmant.

Un couple bien assorti.
Un couple de pigeons
Un couple de perdrix
Une couple d'œufs.
Une couple de chapons
Une couple de poulets

Une couple d'écus.
Une couple de boîtes de confitures.
Une couple d'heures.
Une couple de bœufs.
Une couple de pigeons
Une couple de perdrix.

----- N° XXXIII. -----

DÉLICE.

1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

Entre inégaux, quelle société, quelle harmonie,
quel vrai DÉLICE peuvent s'assortir?

(CHATEAUBRIAND.)

Bientôt son cœur s'attendrit pour elle, naguère sa
vie et son seul DÉLICE.

(Id.)

(quel DÉLICE ne cause pas une bonne action :

(NOËL.)

2^{me} SÉRIE. — FÉMININ.

L'homme veut du plaisir; mais leurs pures DÉLICES
Ont besoin de santé; la santé, d'exercices.

(DEJOLLE.)

Je voudrais, dans le service de ma table, dans la
parure de mon logement, imiter par des ornements
très simples la variété des saisons, et tirer de chacune
toutes ses DÉLICES.

(J.-J. ROUSSEAU.)

..... Hélas! dans leurs travaux
Les vils humains, moins hommes qu'animaux,
Goûtent des biens dont toujours mes caprices
M'avaient privé dans mes fausses DÉLICES.

(VOLTAIRE.)

La lecture des divines Écritures faisait autrefois les plus chères délices des premiers fidèles.

(MASSILDON.)

La contemplation est le *déllice* d'un esprit élevé et extraordinaire.

(LÉVIZAC.)

C'est un *déllice* que de contribuer au bonheur des autres.

(TRÉVOUX.)

Quel *déllice* de faire du bien !

(BOISTE.)

Les délices du cœur sont plus touchantes que celles de l'esprit.

(ST-EVREMONT.)

O véritable religion ! que tes délices sont *puissantes* sur les cœurs !

(CHATEAUBRIAND.)

La cruauté cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes des malheureux.

(FÉNÉLON.)

Quel *déllice* de contempler les heureux que l'on fait.

(BONIFACE.)

C'est un *déllice* pour certaines personnes de boire à la glace, même en hiver, et cela est indifférent pour d'autres, même en été.

(GUIZOT.)

C'est un *déllice* de faire des heureux.

(LÉVIZAC.)

C'est pour un bon cœur un *grand déllice*, que de pouvoir faire toujours le bien.

(ANONYME.)

Si l'âme la plus pure ne suffit pas seule à son propre bonheur, il est plus sûr encore que toutes les délices de la terre ne sauraient faire celui d'un cœur dépravé.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Dans les champs Élysées, les rois foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leur condition mortelle.

(FÉNÉLON.)

Nos grammairiens se sont demandé sérieusement pourquoi *déllice* est masculin au singulier et féminin au pluriel. Cette question a conduit les uns à décider qu'il ne fallait plus employer *déllice* au singulier. C'eût été une exception de moins, il est vrai ; mais la langue eût perdu une expression très riche. L'Académie conserva l'expression. Mais on conclut que l'emploi des deux genres est une bizarrerie due à la langue latine. Toutefois la question n'est pas de savoir si tel mot français a pour origine tel mot latin ; mais de savoir pourquoi tel mot français a conservé les deux genres dont l'emploi est bien loin d'être arbitraire.

Déllice, au singulier, n'exprime qu'une émotion, mais une émotion forte ; qu'une joie, mais une joie grande et souvent muette ; qu'un bonheur, mais un bonheur qui semble ne pouvoir durer à cause de sa force : dans toutes ces affections uniques, l'âme est envahie :

« Quel *déllice* de faire du bien ! »

(Boiste.)

« C'est un *déllice* que de contribuer au bonheur des autres. »

(Trévoux)

« La contemplation est le *déllice* d'un esprit élevé et extraordinaire. »

(Lévizac.)

Ici la masculinité augmente en quelque sorte l'énergie de la pensée et supplée au manque d'expression. Il est des cas où les langues humaines sont impuissantes à rendre ce qui se passe dans notre âme.

Délices, au pluriel, offre l'idée de sensations douces, heureuses, constantes, qui se succèdent avec calme, bercent l'âme et ne l'envahissent point ; qui laissent l'homme paisiblement heureux, se possédant au milieu de ses jouissances continues, goûtant une félicité qui se prolonge, sans craindre une privation prochaine ; sans craindre surtout ce vide affreux où l'âme effrayée se retrouve seule après une violente commotion :

« Dans les champs Élysées, dans cet heureux séjour de paix et de bonheur, les rois foulent à leurs pieds les molles *délices* et les vaines grandeurs de leur condition mortelle. »

Fénélon.

Comme ici il ne s'agit plus de développement d'une grande force, le nom pluriel *délices* rentre dans l'ordre naturel, et devient régulièrement féminin (1).

L'emploi de ce mot n'offre de difficulté que lorsqu'il est précédé de l'expression *un de* : J.-J. Rousseau l'a fait des deux genres dans ce dernier cas, comme on peut le voir par les deux exemples qui suivent :

Un de mes plus grands DÉLICES était surtout de laisser toujours mes livres bien encaissés, et de n'avoir point d'écrétaire.

Ce n'est pas pour moi une chose indifférente que de bonne eau, et je me sentirai long-temps du mal que m'a fait celle de Montmorency : j'ai sous ma fenêtre une très belle fontaine dont le bruit fait une de mes DÉLICES.

Nous croyons que le masculin est préférable, et qu'il vaut mieux dire : *Un de mes plus grands délices, un de mes délices*. Voyez le mot *orgue*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

C'est un délice.
C'est un grand délice.
Quel délice !
Quel grand délice !

C'est un ravissant délice.
C'est un pur délice.
C'est un vrai délice.
C'est un bien grand délice.

Les délices du paradis.
Les délices de l'esprit.
Les délices de la campagne
Les délices de la vie

Mettre toutes ses délices à . . .
Faire toutes ses délices de . . .
En faire ses plus chères délices.
De pures délices.

—••••• N° XXXIV. •••••

FOUDRE.

1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

C'est la mythologie des anciens qui, nous représentant toujours Jupiter armé du foudre, nous inspire tant de frayeur de Dieu, de la divinité.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Aux orages des mers joignant d'autres tempêtes,
L'homme embarqué avec lui mille inforts toujours prêts.
Le feu, présent céleste, agent conservateur,
Du foudre dans ses mains surpasse la fureur.

(CASTEL.)

Avec plus d'art encore et plus de barbarie,
Dans ces antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains, tout prêts à s'allumer.

(VOLTAIRE.)

Mais du jour importun les regards éblouis,
Ne distinguèrent point, au fort de la tempête,
Les foudres menaçants qui grondaient sur sa tête.

(Id.)

Allez vaincre l'Espagne, et songez qu'un grand homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.

(Id.)

Quand le sublime vient à éclater où il faut, il renverse tout comme un foudre.

(BOILEAU.)

La valeur d'Alexandre, à peine était connue ;
Ce foudre était encore enfermé dans la nue.

(RACINE.)

2^e SÉRIE. — FÉMININ.

La foudre, éclairant seule une nuit si profonde,
A sillons redoublés couvre le ciel et l'onde.

(CRÉBILLON.)

. Vous qu'un peu trop bas
La fortune au hasard a placés sur la terre
Consolez-vous : dans sa colère
La foudre au moins ne vous atteindra pas.

(NAUDET.)

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi !

(VOLTAIRE.)

C'est dans un morceau d'ambre que la propriété
électrique fut aperçue pour la première fois ; et l'homme
est parti de ce point pour arracher la foudre du ciel.

(BERNARDIN DE ST PIERRE.)

Les prières ferventes apaisent Dieu, et lui arrachent la foudre des mains.

(ACADÉMIE.)

Songe que je te vois, que je te parle encore,
Que ma foudre à ta voix pourra se détourner.

(VOLTAIRE.)

Vous seul, portez la foudre au fond de leurs déserts.

(Id.)

(1) Virey dans son *Histoire naturelle du genre humain*, l'a cependant fait masculin au pluriel ; il dit, en parlant des mollusques : les bivalves les multivalves, sont androgynes et se livrent seuls, avec sécurité et par la seule impulsion de la nature, à tous les délices de l'amour.

C'est un **FOUDRE** que le pouvoir irrité.
(BOISTE.)

Comment ! des animaux qui tremblent devant moi !
Je suis donc un **FOUDRE** de guerre.
(LA FONTAINE.)

La **FOUDRE** est dans ses yeux, la mort est dans ses mains.
(Id.)

Aplanissez ces monts dont les rochers fumants
Tremblaient sous nos **FOUDRES guerrières**.
(CAS. DELAVIGNE.)

A l'exemple de tous les classiques du siècle passé et du nôtre, on peut faire le mot *foudre* des deux genres, soit au propre, soit au figuré ; mais il faudra nécessairement qu'il soit masculin, si l'on veut en faire le nom d'un orateur, ou d'un grand guerrier, parce qu'alors il y a, outre la *métaphore*, une *métonymie de l'instrument pour la cause qu'il met en jeu*, et qu'on nomme *foudre* celui qui lance comme des *foudres*, de la même manière qu'on appelle *trompette*, *enseigne*, celui qui sonne de la trompette, qui porte une enseigne.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le **foudre** vengeur
Être frappé du **foudre**
Des **foudres** vengeurs
Un **foudre** de guerre

Un grand **foudre** de guerre
Foudres de bronze.
Foudres d'airain.
Un **foudre** d'éloquence.

Être frappé de la **foudre**.
Touché de la **foudre**.
Lancer la **foudre**.
L'éclat de la **foudre**

Arracher la **foudre**.
La **foudre** s'allume.
Ébranlé par la **foudre**.
La **foudre** vengereuse.

N° XXXV.

GENS.

1.

1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

Peu de **GENS** savent être *vieux*.
(LAROCHOUCAULD.)

Les **GENS** *heureux* ne se corrigent guère.
(Id.)

Tous ces **GENS**-là sont sottement *ingénieux*.
(J.-J. ROUSSEAU.)

O qu'*heureux* sont les **GENS** qui ne veulent pas souffrir les injures, d'être *instruits* en cette doctrine !
(PASCAL.)

Les *faux* honnêtes **GENS** sont *ceux* qui déguisent leurs défauts aux autres et à eux-mêmes. Les *vrais* honnêtes **GENS** sont *ceux* qui les connaissent parfaitement et les confessent. (LAROCHOUCAULD.)

C'étaient tous des **GENS** mal assortis, rois, princes, ministres, pontifes ; tous jaloux les uns des autres, tous **GENS** pesant leurs paroles. (VOLTAIRE.)

Le sort avait raison. Tous **GENS** sont ainsi *faits* : Notre condition jamais ne nous contente.
(LA FONTAINE.)

Tous les **GENS** *gaîs* ont le don merveilleux De mettre en train tous les **GENS** *sérieux*.
(VOLTAIRE.)

Tous ces **GENS**-là étaient-ils chrétiens ?
(PASCAL.)

Quand du mépris d'un tel usage,
Les **GENS** du monde sont *imbûs*,
De le suivre, amis, faisons gloire.
(BÉRANGER.)

2^e SÉRIE. — FEMININ.

L'homme sensible, en voyage, est tenté de s'arrêter chez les *premières bonnes* **GENS** qu'il trouve.
(BOISTE.)

Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage,
Triste oiseau le hibou, rongé-maille le rat,
Dame belette au long corsage.

Toutes **GENS** d'esprit scélérat,
Hantalent le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
(LA FONTAINE.)

Il faut savoir s'accommoder de *toutes* **GENS**.
(ACADÉMIE.)

Les passions de la jeunesse ne sont guère plus opposées au salut que la tiédeur des *vieilles* **GENS**.
(LAROCHOUCAULD.)

Quelles **GENS** êtes-vous ? quelles sont vos affaires ?
(MACHINE.)

Parler et offenser pour de *certaines* **GENS** est précisément la même chose.
(LA BRUYÈRE.)

De *telles* **GENS** il est beaucoup,
Qui prendraient Vaugirard pour Rome.
(LA FONTAINE.)

Le verre en main, que chacun se confie
Au dieu des *bonnes* **GENS**. (BÉRANGER.)

Nous détestons les GENS
Tantôt rouges, tantôt blancs. (BÉRANGER.)

Les questionneurs les plus impitoyables sont les
GENS vains et désœuvrés. (LAROCHOUCAULD.)

Les vrais GENS de lettres et les vrais philosophes
ont beaucoup plus mérité du genre humain que les
Orphée, les Hercule et les Thésée. (VOLTAIRE.)

Le sort avait raison. Tous GENS sont ainsi faits :
Notre condition jamais ne nous contente ;

La pire est toujours la présente. (LA FONTAINE.)

Chiens, chevaux et valets, tous GENS bien endoctrinés.
(Id.)

Les grands administrateurs sont, pour la plupart,
de sottes GENS. (ST-EVREMONT.)

Plus telles GENS sont pleines, moins ils sont importuns,
(LA FONTAINE.)

Malgré tout le succès de l'esprit des méchants,
Je sens qu'on en revient toujours aux bonnes GENS.
(GESSSET.)

Telles GENS, tels patrons.
(LA BAUVIÈRE.)

..... C'est pour les bonnes GENS,
Que le ciel a créé les plaisirs innocents.
(DESMOUTIER.)

Certaines GENS, démocrates à la cour, redeven-
nent aristocrates à la ville.
(BOISTE.)

II.

MASCULIN ET FÉMININ TOUT A LA FOIS.

Il y a à la ville, comme ailleurs, de fort sottes
GENS, des GENS fades, oisifs, désoccupés.
(LA BAUVIÈRE.)

Que nous a valu cela ? de nous faire geôliers d'une
prison, où ces vilaines GENS-là tiennent une fille en-
fermée, pour la faire dévorer à je ne sais quel diable,
qu'ils nomment Endriague. (PIRON.)

Certaines GENS savent si bien observer les nuances,
qu'ils n'ont de probité que ce qu'il faut pour n'être
pas traités de fripons. (BOISTE.)

Nous avons à faire à force fripons qui ont réfléchi ;
à une foule de petites GENS brutaux, ivrognes, vo-
leurs. (VOLTAIRE.)

Telles GENS n'ont pas fait la moitié de leur course,
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
(LA FONTAINE.)

MASCULIN ET FÉMININ TOUT A LA FOIS.

Parbleu, voilà encore de plaisantes GENS ! Je re-
tourne leur dire que tout est à baugé : et les voilà
tous endormis, qui roncent ! (PIRON.)

Que pouvez-vous avoir à démêler avec de telles
GENS ! Ils veulent me faire défendre mes drogues.
(Id.)

C'est abrégé avec certaines GENS que de penser
qu'ils sont incapables de parler juste.
(LA BAUVIÈRE.)

Les bonnes GENS sont tous bavards.
(GESSSET.)

Ainsi certaines GENS faisant les empressées,
S'introduisent dans les affaires.
(LA FONTAINE.)

Aux yeux de telles GENS qui ne sont pas bien fines,
Vous vous ferez passer pour deux vrais mannequins.
(FABRE D'ÉGLANTINE.)

Les exemples qui précèdent nous font voir qu'avec le mot *gens*, mot qui, réveillant l'idée d'*hommes*, est essentiellement masculin, les adjectifs se mettent tantôt au masculin, tantôt au féminin. Mais comme ce mot est d'une construction assez difficile, nous allons tâcher, par quelques observations, d'en faciliter le juste emploi.

1° Si l'adjectif suit le mot *gens*, cet adjectif se met toujours au masculin : Les GENS HEUREUX : les GENS INSTRUITS. Il se met encore au masculin, lorsqu'il précède le mot *gens*, et qu'il a pour les deux genres la même terminaison : Tous les HONNÊTES GENS ne sont pas CONNUS ; les plus UTILES GENS ne sont pas toujours APPRÉCIÉS.

2° Les adjectifs qui ont deux terminaisons pour les deux genres se mettent au féminin, lorsqu'ils précèdent le mot *gens* : surtout si ces adjectifs réveillent une idée d'ironie, de blâme, ou toute autre idée susceptible d'être prise en mauvaise part : Vous êtes, ma foi, de bien HEUREUSES GENS ; que de SOTTES GENS il y a dans le monde ! les BONNES GENS sont bavards ; les VIEILLES GENS sont soupçonneux ; ce sont de VILAINES, de SINGULIÈRES, de PETITES, de MÉCHANTES, de GRANDES, d'EXCELLENTE GENS. Mais si ces adjectifs étaient pris en bonne part, on dirait : Ce sont des GENS très GRANDS, très BONS, des GENS EXCELLENTS. Telle est du moins l'opinion des grammairiens.

3° Lorsque le mot *gens* est immédiatement précédé des adjectifs *tout, certain, quel, tel*, ces adjectifs doivent être mis au féminin : TOUTES GENS d'esprit scélérat; CERTAINES GENS; QUELLES GENS êtes-VOUS? TELLES GENS sont bientôt à bout. Mais si ces adjectifs ne précèdent pas immédiatement le mot *gens*, ils se mettent au masculin : Tous ces GENS-là sont sottement ingénieux; CERTAINS honnêtes GENS; QUELS sont les GENS qui m'ont demandé? TELS sont les GENS que vous fréquentez; QUELS braves GENS! TOUS les GENS d'affaires vous blâmeront; à moins que le mot *gens* ne soit déjà précédé d'un adjectif qualificatif pris en mauvaise part, QUELLES viles GENS! TOUTES les sottes GENS (1).

Le meilleur conseil que nous puissions donner aux élèves jaloux de ne pas se tromper dans l'emploi de ce mot, c'est de lire et de relire attentivement les exemples que nous avons donnés. Le sentiment de l'analogie est plus puissant que toutes les règles.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

MASCULIN

Des gens heureux.
Des gens bien fins.
Des gens fort dangereux.
Jeunes gens imprudents.
Tous les gens de bien.
Tous les honnêtes gens.
Tous les habiles gens.
Des gens bien résolus.

FÉMININ.

D'heureuses gens.
De fines gens.
De fort dangereuses gens.
De bonnes gens.
De sottes gens.
De belles gens.
Toutes les vieilles gens.
Toutes les petites gens.

DES DEUX GENRES.

Les vieilles gens soupçonneux.
Certaines gens faisant les empressés.
Les meilleurs gens que j'ai vus.
Des gens oisifs, dé-occupés.
Des gens bavards.
Peu telles gens il est beaucoup.
Ce sont de bien heureuses gens.
Quelles gens êtes-vous?

—••••• N° XXXVI. •••••

ORGE.

1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

La Framboisière, médecin de Henri IV, vantait l'ORGE mondé.

(THÉÂTRE D'AGRICULTURE. — Essai historique.)

On appelle ORGE mondé des grains d'orge qu'on a bien nettoyés et bien préparés; et ORGE perlé, de l'orge réduite en petits grains, dépouillés de leur son.

(ACADÉMIE.)

L'ORGE mondé ou perlé ne peut être employé utilement dans toutes les maladies chroniques, accompagnées de consommation.

(DICT. DES SCIENCES MÉDICALES.)

L'ORGE mondé sert aux bouillies, que l'on apprête de différentes manières.

(L'ABBÉ ROZIER.)

Les Hollandais sont la seule nation qui prépare l'ORGE perlé, qu'ils transportent ensuite chez tous les peuples.

(Id.)

2^{me} SÉRIE. — FÉMININ.

L'ORGE, destinée aux lieux secs, a des feuilles larges et ouvertes à leur base, qui conduisent les eaux des pluies à sa racine.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les chevaux de Perse sont robustes et très aisés à nourrir; on ne leur donne que de l'ORGE mêlée avec de la paille hachée mince.

(BUFFON.)

Chez les anciens, l'ORGE d'Erèze était la plus estimée. On disait que Mercure en venait prendre, afin d'en faire des gâteaux pour la table des dieux.

(M^{me} DE GENLIS.)

Les remparts de Lucques sont chargés d'arbres et de vignes; la plus belle ORGE pousse dans les fossés; la plus belle herbe dans les rues.

(J. JANIN.)

Les ORGES nues sont des céréales précieuses pour les habitants des pays du nord ou des montagnes, où le froment ne peut réussir.

(DICT. DES SCIENCES MÉDICALES.)

On lit dans Lemare : « Les dictionnaires disent de l'orge mondé, de l'orge perlé; hors de là, de la belle orge, etc., cette distinction est ridicule. Domergue, d'après l'étymologie, fait toujours ORGE masculin. » Oui, sans doute, toutes ces distinctions sont

(1) On trouve dans Voltaire cet exemple fort curieux : Dieu aura-t-il pitié d'un seul de ces BONNES GENS?

ridicules, et l'étymologie est plus ridicule encore. *Orge* devrait être féminin dans tous les cas; le génie de notre langue l'exige. Toutefois, l'Académie s'est prononcée :

« Dans ces deux phrases *orge mondé*, *orge perlé*, et dans ces deux phrases seules, « *orge* prend le genre masculin. »

Cependant on trouve le féminin employé même dans les deux phrases ci-dessus (1).

On ignore si Bernardin de St.-Pierre a employé le masculin ou le féminin dans cette phrase :

« *L'orge*, destinée aux lieux secs, a des feuilles larges et ouvertes à leur base, qui « conduisent les eaux des pluies à sa racine. »

Quelques éditions indiquent l'emploi du masculin, d'autres l'emploi du féminin. Nous avons adopté le genre qui nous paraît le plus naturel. Les exemples suivants justifient notre choix :

« Les chevaux de Perse sont robustes et très aisés à nourrir; on ne leur donne que « de *l'orge* mêlée avec de la paille hachée mince. » (Buffon.)

« On doit couper *l'orge*, quand elle est bien mûre. » (L'abbé Rozier.)

On sait cependant que Roucher, dans son poème des Mois, a masculinisé ce mot :

Le prodigue semeur sult d'un pas mesuré;
Il verse le blé noir et le millet doré,
Et *l'orge*, ami d'un sol mêlé d'un peu d'arène.

Mais cette masculinité ne doit pas être imitée.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

De belles orges.
De l'orge bien levée.
Orge très nutritive.
Orge germée.
Orge avancée.
Orge commune.
Grosse orge.
Orge bien mûre.
Orges mûres.
Orge hivernale.

Orge grée.
Orge carrée.
Orge macérée
Orge torréfiée
Orge réduite en farine
Orge réduite en petits grains.
Orge trop pressée par le chaleur
Orge avariée par un temps sec.
L'orge mêlée avec le froment
Orge dépouillée de sa paille.

Orge séchée dans une étuve.
Quand l'orge fut-elle cultivée ?
Orge employée pour les potages.
L'orge engraisse-t-elle les volailles ?
L'orge peut-elle être coupée plusieurs fois l'hiver ?
L'orge est-elle d'usage en médecine ?
L'orge sert-elle à préparer la bière ?
Qu'est-ce que l'orge perlé ?
Qu'est-ce que l'orge mondé ?
Prendre son orge perlé

—••••• N° XXXVII. •••••

ORGUE.

1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

La voûte de la nef, sous ses longs arcs déserts,
De l'*orgue harmonieux* n'entend plus les concerts.
(DESAINTANGE.)

L'*orgue divin* exhale un son religieux.
(DELLILLE.)

2^e SÉRIE. — FÉMININ.

Les premières *orgues* qu'on ait vues en France
furent apportées par des ambassadeurs de l'empe-
reur Constantin Copronyme, qui les offrirent au roi
Pépin. (TAIXVOUX.)

On appelle aussi *orgue* ou *orgues*, le lieu où les or-
gues sont placées dans une église. (Id.)

(1) Le Dictionnaire des Sciences médicales publié par Panckoucke, en 1819, fait aussi ce mot féminin. Voici ce qu'on lit au mot *orge* : Pour les usages alimentaires et médicaux, c'est l'ORGE MONDÉE et l'ORGE PERLÉ qu'on emploie.

Constantin Michel envoya un orgue à Charlemagne.
(TRÉVOUX.)

Saint Jérôme dit qu'il y avait à Jérusalem un orgue
qu'on entendait du mont des Olives. (Id.)

L'orgue est composé d'un buffet de menuiserie
plus ou moins enrichi de sculpture.
(ENCYCLOPÉDIE.)

M. Erard a mis, en 1827, à l'exposition, un orgue
expressif qui présente un ensemble de qualités par-
faites. (REVUE MUSICALE.)

L'invention de l'orgue est fort ancienne : Vitruve
en décrit un dans son X^e livre. (ENCYCLOPÉDIE.)

Dans le 15^e siècle Bartholomeo Ategnati et son fils
Graziadio enrichirent l'Italie de 140 orgues beaucoup
plus parfaites que ce qu'on avait vu jusque là.
(REVUE MUSICALE.)

Les historiens rapportent qu'une femme mourut
de plaisir en entendant les orgues que l'empereur
Constantin Copronyme avait envoyées à Pépin, père
de Charlemagne. (M^{me} DE BAWR.)

L'orgue est composée de plusieurs tuyaux.
(TRÉVOUX.)

Des orgues portatives. (ACADÉMIE.)

L'orgue est le plus grand, le plus audacieux, le plus magnifique de tous les instru-
ments que le génie de l'homme a inventés. Les gigantesques harmonies qu'il crée et
qu'il déploie avec tant de hardiesse; les mille voix qu'il forme et qu'il réunit en un
concert admirable, ont fait de cet instrument une merveille, un chef-d'œuvre. Faut-il
s'étonner maintenant si *orgue* est quelquefois masculin ? n'est-ce pas l'idée de puissance,
de génie qui prive souvent ce nom de la féminité quesa terminaison lui destine ?

Si au contraire on observe simplement la forme de ce mot, il devient régulièrement
féminin :

Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux,
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible. (Fontanes.)

Quand de l'orgue lointain l'insensible soupir
Avec le jour aussi semble enfin s'assoupir,
Pour s'éveiller avec l'aurore. (Lamartine.)

« L'orgue est composée de plusieurs tuyaux. » (Trévoux.)

« Des orgues portatives. » (Académie.)

Toutefois, généralement parlant, *orgue* est masculin au singulier, et féminin au
pluriel : et ce n'est point une bizarrerie. L'idée de chef-d'œuvre que la masculinité
traduit si exactement, entraîne toujours après elle l'idée d'unité ; car les chefs-d'œuvre
ne se multiplient pas comme les feuilles des bois. L'union du masculin et du singulier
est donc ici un fait complet et exact : mais si vous employez *orgue* au pluriel, alors la
pluralité repousse nécessairement toute idée de chef-d'œuvre ; la masculinité n'est
donc plus nécessaire, indispensable ; le nom pluriel *orgues* rentre dans l'ordre natu-
rel, et reçoit le genre féminin que sa terminaison réclame :

« Les premières orgues qu'on ait vues en France furent apportées par des ambassadeurs
« de l'empereur Constantin Copronyme, qui les offrirent au roi Pépin. » (Trévoux.)

Si cependant on parlait de l'orgue de Lubeck, de celui de Milan, de celui de
Rome, etc. ; comme ces orgues sont réellement admirables, on pourrait employer le
masculin, même au pluriel, et dire : « Tous ces orgues si parfaits sont de grands chefs-
« d'œuvre. » On pourra donc dire aussi : « L'orgue de St-Marc à Venise est un des plus
« beaux orgues de toute l'Italie (1). »

(1) Dans la traduction de l'ouvrage de Burney, intitulé *De l'état présent de la musique*, on lit : à Milan,
au Dôme ou la métropole, il y a deux grands orgues, un de chaque côté du chœur.

Si cette harmonie du genre eût été plus tôt établie, on ne rencontrerait pas dans nos écrivains tant d'incertitude à son sujet.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un bel orgue.
Un bon orgue.
Un orgue excellent.
Un grand orgue.
Un petit orgue.
Accorder un orgue.

Orgue trop bruyant.
Orgue bien mal fait.
Orgue presque neuf.
Un vieux orgue.
Combien y a-t-il de jeux à cet orgue ?

Orgue fait par tel artiste.
Les belles orgues.
Les bonnes orgues.
D'excellentes orgues.
Orgues ornées de jolies sculptures.

Orgues trop bruyantes.
Des orgues portatives.
Orgues inférieures à celles citées.
Orgues mal construites.
Orgues défectueuses.

—••••• N° XXXVIII. —•••••

LISTE ALPHABÉTIQUE DES NOMS QUI SONT MASCULINS DANS UNE ACCEPTION ET FÉMININS DANS UNE AUTRE.

1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

On appelle *un AIDE* de cuisine un second cuisinier, ou le compagnon qui le sert et le soulage.

(TRÉVOUX.)

L'*AUNE*, ami des marais, le coudre, les boulaux, Embelliront aussi vos champêtres herceaux.

(CASTEL.)

Le poulain né du *BARBE* en hauteur la surpasse.

(ROSSET.)

Si je voulais invoquer une muse savante, mes loquets accords diraient ici quelle fut la destinée du *BARBE* dans les jours du vieux temps.

(CHATEAUBRIAND.)

Héliogabale se fit tirer dans un *COCHON* par quatre femmes nues, à travers les rues de Rome.

(MONTAIGNE.)

La nuit, de son trône d'ébène,
Jette son *CRÊPE* obscur sur les monts, sur les flots.

(DEJAILLÉ.)

Ces jours passés, chez madame Arabelle,
Damis vantait un *écho merveilleux*.

(PONS DE VERDUN.)

Un *ENSEIGNE* aux gardes a monté le premier à l'assaut.

(TRÉVOUX.)

Dans un *ESPACE* de douze ans, vous avez épuisé tous les sentiments qui peuvent être épars dans une longue vie.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Les *bons EXEMPLES* font voir tout ensemble et que la vertu est possible et qu'elle est approuvée.

(ST-RÉAL.)

Un *FORÊT* est un outil d'acier, pointu, en forme de vis, dont on se sert pour percer un tonneau.

(ACADÉMIE.)

Que peut-on espérer d'un *FOURBE*, d'un fripon ?

(LEGRAND.)

Au lieu d'être en prison, je n'ai pas même un *GARDE*.

(CORNEILLE.)

La famille pâlit, et vit en frémissant

Dans la poudre du *GREFFE* un poète naissant.

(BOILEAU.)

2^e SÉRIE. — FÉMININ.

Pompée a besoin d'*AIDE* ; il vient chercher la *VÔTRE*.

(CORNEILLE.)

Suis-moi donc. Mais je vois sur ce début de *prône*,
Que ta bouche déjà s'ouvre large d'une *AUNE*.

(BOILEAU.)

Le serment le plus sacré qu'on puisse exiger d'un *Asiatique* est de le faire jurer sur sa *BARBE*.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Une *BARDE* est une tranche de lard qu'on met sur les volailles, au lieu de les larder.

(Id.)

On dit populairement d'une truie vieille et grasse que c'est une *COCHON*.

(LAVEAUX.)

Une *CRÊPE* est une pâte fort mince qu'on fait cuire en l'étendant sur la poêle.

(TRÉVOUX.)

Un berger chantera ses déplaisirs secrets,
Sans que la triste *écho* répète ses regrets.

(CORNEILLE.)

Arborons de ses lis les *ENSEIGNES flottantes*.

(VOLTAIRE.)

Les *ESPACES* (terme d'imprimerie) sont de différentes épaisseurs ; il y en a de *fortes*, de minces et de *moyennes*, pour donner au compositeur la facilité de justifier.

(ENCYCLOPÉDIE.)

L'*EXEMPLE* qu'il a *faite* est mal écrite.

(ACADÉMIE.)

La *FORÊT*, le désert, voilà les lieux que j'aime ;
Mon cœur plus recueilli jouit mieux de lui-même.

(DEJAILLÉ.)

La *FOURBE* n'est le jeu que des petites âmes.

(CORNEILLE.)

Les légions distribuées pour la *GARDE* des frontières, en défendant le dehors, affermissaient le dedans.

(BOSSUET.)

C'est par la *GREFFE* qu'on a trouvé le secret d'adoucir l'amertume et l'âpreté des fruits qui viennent dans les forêts.

(BARTHELEMY.)

Enfin Malherbe vint, et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.
(BOILHAU.)

Nous regardons comme fort incertain qu'aucun de
nos HÉLIOTROPHES soit celui des anciens.
(DICT. DES SC. NAT.)

Et du fond des bosquets un HYMNE universel,
S'élève dans les airs et monte jusqu'au ciel.
(MICHAUD.)

Le JUIVRE, pour la toux, est préférable au réglisse.
(BONIFACE.)

Il n'y a qu'un seul LIVRE pour le génie, la nature.
(M^{lle} DE SOMERY.)

Il ne faut jamais jeter le MANCHE après la cognée.
(ACADÉMIE.)

D'un homme qui exécute un ouvrage d'art grossièrement et par routine, on dit que ce n'est qu'un MANOEUVRE.
(LAVEAUX.)

Ne lit-on pas tous les jours, avec un nouveau péril, ces mémoires scandaleux, faits dans les siècles de nos pères, qui ont conservé jusqu'à nous les désordres des siècles précédents ?
(MASSILLON.)

La mode règle tout, souvent même le MODE de gouvernement.
(BOISTE.)

Si la nature a bien ou mal fait de briser le MOULE dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Les mousses sont des enfants traités souvent avec trop de barbarie.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

On travaille sans succès au grand ŒUVRE de la félicité publique, si l'on ne prend pour base l'amour de la patrie.
(BOISTE.)

Les ours sont pleines de mauvais OFFICES.
(MASSILLON.)

Beau PAGE, dit la reine,
Qui vous met à la gêne ?
Qui vous fait tant pleurer ?
(BRAUMARCHAIS.)

PAQUES est tardif cette année. — Quand PAQUES passé...
(ACADÉMIE.)

Tout PARALLÈLE offense l'homme, parce qu'il se croit unique en son espèce.
(DUPRÉNY.)

L'astre, enflammant les vapeurs de la cité, semblait osciller lentement dans un fluide d'or, comme le pendule de l'horloge des siècles.
(CHATEAUBRIAND.)

On n'est pas encore au comble du malheur, tant qu'il reste quelque lueur d'espérance; c'est par la perte totale de celle-ci que l'autre arrive à son dernier période.
(OKESTIEN.)

Les grandes GUIDES sont celles que le cocher tient dans ses mains, afin de pouvoir, par leur moyen, gouverner les chevaux et leur faire tous les mouvements qu'il convient.
(LAVEAUX.)

L'HÉLIOTROPE se trouvait, suivant Pline, dans les Indes, en Éthiopie, en Afrique, et dans l'île de Chypre : Boèce de Boot dit qu'il y en a de si grandes qu'on en fait quelquefois des pierres à couvrir les tombeaux.
(ENCYCLOPÉDIE.)

Les anciennes HYMNES de l'Église ont le mérite de la simplicité, mais n'ont que celui-là.
(MARMONTEL.)

En Languedoc, en Provence, en Italie, etc., on mange les JUIVRES fraîches. Elles ont un goût assez agréable, mais un peu fade.
(DICT. DES SC. MÉD.)

La LIVRE de Paris était de 16 onces; celle de Lyon, de 14.
(LAVEAUX.)

Les Espagnols portent des MANCHES pendantes, attachées au dos de leur pourpoint.
(TRÉVOUX.)

Cette MANOEUVRE peut être poétique; mais il fallait de grand succès pour la rendre glorieuse.
(VOLTAIRE.)

Il y a des gens qui ont la mémoire assez pleine, mais le jugement fort vide et fort creux.
(MONTAIGNE.)

Un sage suit la MODE, et tout bas il s'en moque.
(DESTOUCHES.)

Les MOULES passent pour être indigestes, et elles sont peu recherchées sur les tables délicates.
(BOSC.)

Et vous, fille d'hiver, mousse épaisse et confuse, Venez vous présenter aux crayons de ma muse.
(CASTEL.)

Toutes les ŒUVRES de la Divinité sont pleines de sa providence.
(BOISTE.)

Dans cette maison, l'office est très nombreuse.
(LAVEAUX.)

Une PAGE de l'Évangile est plus puissante pour apprendre à mourir que tous les volumes des philosophes.
(BOISTE.)

Comme les Juifs au festin de la Pâque, on assiste au banquet de la vie à la hâte; debout, les reins ceints d'une corde, les souliers aux pieds et le bâton à la main.
(CHATEAUBRIAND.)

La vraie définition et la plus nette qu'on puisse donner d'une PARALLÈLE, est de dire que c'est une ligne qui a deux de ses points également éloignés d'une autre ligne.
(ENCYCLOPÉDIE.)

Ce n'est point un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a juste. La perfection d'une pendule n'est pas d'aller vite, mais d'être réglée.
(VAUVENARGUES.)

Si les arbres portent au dedans des anneaux en rapport avec les périodes annuelles du soleil, les palmiers en montrent de semblables au dehors.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Demeurons dans le *POSTE* où le ciel nous a mis.
(RACINE.)

De *POURPRE* des raisins, et de l'or des genets,
L'aspect riant, d'abord, a pour nous des attraits.
(LECOUVÉ.)

Le *RÉGLISSE*, tel qu'on le trouve dans le commerce,
est en espèce de bâtons presque cylindriques.
(DICT. DES SC. MÉD.)

Ces postes menaçants, ces nombreux *SENTINELLES*,
Qui veillent chaque jour aux portes éternelles.
(DELLILLE.)

La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
Je ne dormirai point sous de riches lambris.
Mais voit-on que le *somme* en perde de son prix?
(LA FONTAINE.)

Le léger enforcements que l'on appelle la *fossette* est
un agrément qui se joint aux grâces dont le *souris*
est ordinairement accompagné.
(BUFFON.)

N'est-ce pas l'homme enfin, dont l'art audacieux
Dans le *TOUR* d'un compas a mesuré les cieux?
(BOILEAU.)

A peine il achevait ces mots,
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le *TROMPETTE* et le héros.
(LA FONTAINE.)

Tout est précis, tout est positif dans les plaisirs des
sens, et le *VAGUE* est nécessaire aux jouissances de
l'imagination.
(NECKER.)

Entre le *VASE* et les lèvres il reste encore de la
place pour un accident.
(BOISTE.)

Si vous obtenez en vain des succès, de grandes
louanges, de quoi jouirez-vous enfin? Un *VOILE* plus
soigneusement orné couvrira votre tombe.
(DE SÉNANCOUR.)

Les *VULNÉRAIRES* sont composés de plantes aroma-
tiques, parmi lesquelles on distingue l'arnio, la per-
venche, etc.
(DICT. DES SC. MÉD.)

Ces exemples nous démontrent que certains substantifs, qui ont la même conson-
nance, sont masculins dans une acception et féminins dans une autre.

Nous empunterons à l'ouvrage de M. Braconnier quelques-unes de ses curieuses ob-
servations sur les harmonies du genre de la plupart des noms que nous venons de
citer.

Aide, critique, enseigne, fourbe, garde, manœuvre, page, pantomime, trompette, etc..
sont régulièrement féminins :

Albin, as-tu bien vu la *fourbe* de Sévère?
As-tu bien vu sa haine et vois-tu ma misère?
(Cornille.)
Partout en même temps la *trompette* a sonné.
(Racine.)

Quand ces noms désignent des hommes, il est naturel qu'ils deviennent alors mas-
culins :

Alidor ? dit un *fourbe*, il est de mes amis.
(Boileau.)

La calomnie vient de Paris par la *poste* me persé-
cuter au pied des Alpes.
(VOLTAIRE.)

Qui naquit dans la *POURPRE* en est rarement digne.
(Id.)

Ramberg est une jolie ville de la Franconie, célè-
bre par son jardinage et son excellente *RÉGLISSE*.
(M^{re} DE GENLIS.)

La liberté de la presse est la *SENTINELLE avancée*
de toutes les autres libertés.
(ANONYME.)

Il y a pour chaque homme une certaine *somme* de
bonheur, peu dépendante de la bonne ou mauvaise
fortune.
(MAUPERTUIS.)

La montagne en travail enfante une *SOURIS*.
(BOILEAU.)

Quand verrai-je, ô Sion, relever les remparts;
Et de tes *tours* les magnifiques faltes?
(RACINE.)

Attacher le bonheur au char de la renommée, c'est
le mettre dans le bruit d'une *TROMPETTE*.
(LA METTRIE.)

Cette mer, dont les *VAGUES écumantes* s'étaient
élevées jusqu'aux cieux, trainait à peine ses flots jus-
que sur le rivage.
(BARTHELEMY.)

Ce bateau, ce navire s'est enfoncé dans la *VASE*.
(LAVEAUX.)

Il dit. L'orage affreux qu'anime encor Borée
Siffle, et frappe la *VOILE* à grand bruit déchirée.
(DELLILLE.)

Le nom donné à la *VULNÉRAIRE* lui vient de ce
qu'on regardait autrefois cette plante comme un
moyen très efficace de guérir les blessures et les plaies
récentes.
(DICT. DES SC. MÉD.)

A peine il achevait ces mots,
Que lui-même il sonna la charge;
Fut le trompette et le héros, (La Fontaine.)

De même *écho* est régulièrement masculin, quand il désigne ces lieux sonores qui renvoient les sons qui les frappent :

Euridice !... ô douleur !... touches de son supplice,
Les échos répétaient : Euridice... Euridice... (Dodels.)

Mais si *Écho* désigne cette fille infortunée de l'Air et de la Terre, qui se consume de douleur, alors

Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse. (Boileau.)

Dans ce cas, ce nom est très naturellement féminin :

Un berger chantera ses déplaisirs secrets,
Sans que la triste *Écho* répète ses regrets. (Cornelle.)

Les noms suivants sont féminins régulièrement, quand ils ont la signification qui les suit :

Aune mesure, greffe branche, *héliotrope* pierre, *givre* serpent, *laque* gomme, *livre* poids, *manche* de vêtement, *mémoire* faculté, *mode* coutume, *môle* de chair, *moule* poisson, *palme* récompense, *poêle* ustensile, *quadrille* de chevaliers, *poste* voiture, *pourpre* étoffe, *serpentinaire* plante, *solde* paie, *somme* d'argent, etc.

Esther, disais-je, Esther dans la *pourpre* est assise. (Racine.)

Combien pour quelque temps ont vu fleurir leur *livre*,
Dont les vers en paquet se vendent à la *livre*. (Boileau.)

Peut-être notre langue a-t-elle admis cette différence de genre, pour traduire fidèlement la différence de signification. L'arbitraire est rare dans les langues. Une forme n'y subsiste pas en vain; quand elle devient inutile, elle dépérit et meurt, comme une herbe flétrie. Tant qu'elle est debout, la vérité, qu'elle exprime, est en vigueur. Quand elle disparaît, c'est que cette vérité est oubliée.

Espace est masculin très irrégulièrement.

« Pour être heureux, il faut peu changer de place et tenir peu d'*espace*. » (Fontenelle.)

« Ce nom, dit ironiquement Lemare, ne peut être féminisé que par quelques garçons « *imprimeurs* ! » Lemare a tort, car Gattel nous observe que *espace* était autrefois entièrement féminin, comme le prouve ce passage de Montaigne :

« Il me montra une *espace* pour signifier que c'estoit autant qu'il en pourroit tenir en une telle *espace*. »

Le garçon *imprimeur* est donc resté fidèle à la tradition, et surtout à la forme ! Que penser maintenant de l'ironie insultante de Lemare ! En fait de langue, un *garçon imprimeur* vaut peut-être mieux qu'un grammairien ! Car enfin, n'écoulant que le génie de sa langue, il agit sans système, et n'impose pas pour loi absolue ce qui lui passe par le cerveau.

Ce sont encore quelques garçons *imprimeurs* qui ont conservé à *interligne* la féminité que quelques grammairiens lui ont ôtée, et que la forme et l'étymologie réclament.

Si *ange* désigne ces êtres célestes créés avant les temps par la main de l'Éternel, ces bienheureux dont la Foi nous révèle les sublimes fonctions dans les cieux, le genre masculin, que nous donnons à ce mot, est en harmonie avec les formes humaines dont notre imagination revêt les êtres immortels qu'il désigne :

Tous libres d'être bons, tous se sont faits coupables ;
Les anges, fils du ciel, furent moins excusables. (Delille.)

Au figuré, ce nom a conservé le genre masculin :

- « Un enfant joint ses deux mains innocentes, et répète, après sa mère, une prière au bon Dieu. Pourquoi ce jeune ange de la terre balbutie-t-il avec tant d'amour et de pureté le nom de ce souverain Être qu'il ne connaît pas ? » (Chateaubriand.)

Il paraît être encore masculin au figuré, même quand il désigne une femme.

Lamartine a dit :

Là, quand l'ange, voilé sous les traits d'une femme,
Dans le Dieu, sa lumière, eut exhalé son âme.

Bernardin de St.-Pierre a dit aussi :

- « Virginie voyant la mort inévitable posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur; et, levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux. »

Ici la masculinité est énergique et grave; nous avons entendu, dans la conversation, des exemples de la féminité qui avaient beaucoup de grâce. Ce qui nous porte à croire qu'ici, comme ailleurs, le masculin est en harmonie avec la grandeur et la force; tandis que le féminin s'harmonise avec une idée gracieuse et touchante.

On sait qu'on a donné le nom d'*ange* à une sorte de poisson : ce mot, qui n'offre alors rien de mystérieux dans sa signification, est soumis à sa forme matérielle, et devient régulièrement féminin :

- « L'ange est un peu plus grosse que la raie. » (Histoire naturelle.)

Crêpe est un mot à double genre et à significations extrêmes. Mais ses deux genres sont en parfaite harmonie avec ses significations différentes.

S'il désigne ces pâtes légères et agréables qu'on mange dans un festin, il est alors régulièrement féminin :

- « Cette crêpe était délicieuse. »

S'il désigne une sorte de plante, il est aussi féminin régulièrement :

- « Les laitues de primeur sont appelées crêpes blondes. » (Gattel.)

Enfin s'il désigne une ancienne étoffe précieuse, il est encore régulièrement féminin :

- « La sainte reine fit faire une crêpe admirable d'or et d'argent pour mettre sur le corps de saint Éloi. » (Trévoux.)

Mais si *crêpe* désigne ce triste emblème de douleur que nous portons aux jours de deuil; ces voiles funèbres qui nous couvrent dans ces moments affreux où noire l'âme

reste accablée sous le sombre chagrin; alors *crêpe* dépose son genre ordinaire; signe sinistre, il devient masculin, comme si la masculinité était une expression fidèle de la douleur, du chagrin et du deuil :

Qu'un *crêpe* flotte au front du bronze de Vendôme.

En poésie, *crêpe* avec sa masculinité est toujours d'un bel effet au figuré :

..... Dès que l'ombre tranquille
Viendra d'un *crêpe* noir envelopper la ville. (Boileau.)

..... La nuit, de son trône d'ébène,
Jette son *crêpe* obscur sur les monts, sur les flots. (Delille.)

A l'heure où l'âme solitaire
S'enveloppe d'un *crêpe* noir,
Et n'attend plus rien de la terre,
Veuve de son dernier espoir. (Lamartine.)

Dans cette harmonie, la féminité est juste; la masculinité est expressive.

Avec cette critique délicate et ce ton d'urbanité qui règnent dans tous ses écrits, Ch. Nodier a dit : « On demande s'il faut dire de *belles exemples* d'écriture, les *saintes hymnes* de l'église? L'usage a consacré ces exceptions; mais il y a plusieurs sortes « d'usages, celui qui crée les langues, et celui qui les dénature. Une fois que le genre « d'un mot est établi, tout usage qui contrevient à cette règle est vicieux; et il est « ridicule de réformer un principe sur la foi d'un maître d'école ou d'un sacristain « qui ne sait pas le français. » On conçoit que ces dernières lignes ne nous paraissent pas orthodoxes. Cependant il y a peut-être de l'injustice à oser reprocher ainsi à un écrivain, auquel on doit tant, une opinion à laquelle il n'attachait aucune importance. Mais nous avons tant de respect pour les expressions populaires, nous y avons reconnu des vérités si grandes, elles sont à nos yeux des traductions si fidèles, si exactes des mœurs et des usages du peuple, que nous ne nous pardonnons pas même de les avoir autrefois méconnues.

Telles sont donc en résumé les opinions de nos grammairiens sur le genre des mots *hymne*, *exemple*. Fortement influencée par toutes ces autorités, qui semblaient seules compétentes, l'Académie décida que : « *Hymne* est masculin, mais qu'il peut recevoir « un adjectif féminin, lorsqu'il s'agit des hymnes chantées à l'église; qu'il n'est pas « permis de donner le genre féminin au mot *exemple*, si ce n'est quand il signifie un « modèle d'écriture. »

Cette décision authentique est bien formelle : elle est exprimée, comme on le voit, en termes bien positifs. Malheureusement les faits que notre langue nous offre, loin d'appuyer cette décision solennelle, la détruisent, sinon entièrement du moins en grande partie.

En effet, il est faux de dire que *hymne* est seulement féminin quand il désigne un chant d'église. Le genre ne dépend point ici de la signification de chant sacré ou de chant profane; cette distinction est une grande erreur : *hymne* est régulièrement féminin dans tous les sens qu'on lui donne. Ici la forme est tout, la signification n'est rien. L'*e* muet final est là dans sa toute-puissance :

« Lorsqu'au milieu des lampes, des masses d'or, des flambeaux, des parfums, aux « soupirs de l'orgue, au balancement des cloches, au frémissement des serpents et des « basses, cette *hymne* faisait raisonner les vitraux, les souterrains et les dômes d'une « basilique, etc. » (Génie du christianisme. Te Deum.)

« Transportez-vous en pensée dans l'ancien monde pour vous faire une idée de ce qu'il dut éprouver, lorsqu'au milieu des *hymnes obscènes, enfantines ou absurdes* à Vénus, à Bacchus, à Mercure, à Cybèle, il entendit des voix graves chantant au pied d'un autel nouveau : O Dieu ! nous te louons ! O Seigneur, nous te confessons ! O Père éternel, toute la terre te révère ! (*Études historiques.*)

Ces beaux exemples, empruntés au plus grand génie de notre époque, ne peuvent être suspects, et ils prouvent évidemment combien la règle de l'Académie est vicieuse. Nous croyons que voici comment il faut procéder.

Hymne est régulièrement féminin, à cause de sa terminaison :

« Un dimanche de l'Avent, j'entendis de mon lit chanter *cette hymne* avant le jour sur le perron de la cathédrale, selon un rite de cette église-là. » (*J.-J. Rousseau.*)

Quelle sera la hauteur
De l'*hymne* de ta victoire,
Quand elle aura cette gloire
Que Malherbe en soit l'auteur ! (*Malherbe.*)

« Si quatre vierges, vêtues de lin et parées de feuillages, apportaient la dépouille d'une de leurs compagnes dans une nef tendue de rideaux blancs, le prêtre récitait à haute voix sur cette jeune cendre *une hymne* à la virginité. » (*Chateaubriand.*)

Mais si *hymne* offre l'idée d'un délicieux abandon de l'âme dans un heureux instant de délire, de l'allégresse d'un cœur plein d'une vive reconnaissance ; ou bien désigne-t-il un chant violent, comme un cri de joie dans un festin, un cri de victoire sur un champ de bataille, un cri de douleur sur un tombeau ? Ici il y a une force à exprimer, et la masculinité apparaît comme une admirable harmonie :

Encore un *hymne*, ô ma lyre !
Un *hymne* pour le Seigneur,
Un *hymne* dans mon délire,
Un *hymne* dans mon bonheur ! (*Lamartine.*)

« O toi qui nous a faits ! en composant un discours si saint, je crois chanter un *véritable hymne* à ta gloire. » (*Galien.*)

« Quelles étaient ces institutions des Amphion, des Cadmus, des Orphée ? Une belle musique appelée Loi, des danses, des cantiques, quelques arbres consacrés, des vieillards conduisant des enfants, un *hymne formé* auprès d'un tombeau, la religion et Dieu partout. » (*Chateaubriand.*)

Comme la masculinité s'harmonise parfaitement avec la grandeur et la majesté des *dées* qui l'environnent !

Boileau traduisait sans doute le développement d'une grande force, lorsque, dans son épigramme sur Santeuil, il fit *hymne* masculin :

A voir de quel air effroyable,
Roulant les yeux, tordant les mains,
Santeuil nous lit *ses hymnes vains*,
Dirait-on pas que c'est le diable
Que Dieu force à louer les saints ?

On peut très fréquemment rencontrer *hymne* avec une masculinité peu motivée. Cela vient sans doute du respect que certains auteurs ont toujours eu pour la décision de

l'Académie. Pour nous cette décision n'est plus une loi; nous lui substituons l'harmonie que nous avons indiquée, et dont nous offrons un nouvel exemple.

Lamartine, dont l'expression est aussi pure que la pensée, emploie la masculinité quand *hymne* rappelle une idée religieuse et grave, imposante et sublime :

Le temple de Sion était dans le silence ;
Les saints hymnes dormaient sur les harpes de Dieu.
 Les foyers odorants , que l'encensoir balance ,
 S'éteignaient ; et l'encens , comme un nuage immense ,
 S'élevait en rampant sur les murs du saint lieu.

« Toutes leurs pensées se convertissent en enthousiasme et en prière; toute leur existence est un *hymne muet* à la Divinité et à l'espérance. »

Cette masculinité est vraiment admirable; elle nous fait comprendre pourquoi quelques grammairiens rejetaient la féminité : c'est que le masculin est réellement sublime. Cependant notre grand poète n'est pas exclusif. Quand il nous peint son Harold touchant au sol de la Grèce, et apercevant sur le rivage un pontife, des femmes, des vierges, des enfants qui paraissaient célébrer des funérailles, comme il n'y a rien ici de fort, de violent, d'extraordinaire, il emploie la féminité :

..... De plus près le vent soufflant du bord
 Aux oreilles d'Harold porte une *hymne* de mort.

Mais quand le poète nous représente l'infortunée Sapho toute prête à se précipiter dans les flots du haut du promontoire fatal, et qu'il lui fait dire aux jeunes filles qui l'accompagnent :

Et vous, pourquoi ces pleurs ? Pourquoi ces vains sanglots ?
 Chantez, chantez un *hymne*, ô vierges de Lesbos .

Ici la masculinité est d'une grande énergie; elle devient un des accents du désespoir de cette femme, qui succombe sous les coups d'un aveugle destin.

L'Académie, comme on le sait déjà, avait décidé que *exemple* ne peut être féminin que dans le sens de modèle d'écriture. Toutefois, dans son édition de 1798, qui du reste n'est pas authentique, l'Académie semblait s'être rétractée, et avoir déclaré qu'on peut dire : un *bel exemple de lettres italiennes*. Aussi ces hésitations continues conduisirent quelques grammairiens à trancher enfin la question, et à décider que dans tous les cas *exemple* est masculin. Cette décision, trop exclusive, n'est pas sans motifs, car la masculinité est toujours grande et noble. Cependant nous croyons qu'il y a erreur, et voici comment nous procédons :

Exemple a deux significations, l'une toute matérielle, l'autre toute morale. Ses deux genres sont en harmonie avec ses deux significations opposées.

Exemple, au matériel, désigne un modèle d'écriture, une copie de dessin, etc. Ici, pas de poésie. Le genre doit être le résultat immédiat de la forme du mot; et l'*e* muet final veut le genre féminin :

« Son maître à écrire lui donne tous les jours de nouvelles *exemples*. » (Girault-Duvivier.)
 « Les élèves doivent chercher à imiter cette *exemple*, en copiant les traits du dessin, etc. » (Idem.)

Exemple, au moral, réveille toujours quelque chose d'énergique et de grand; il

nous offre ces beaux modèles de vertu, dont l'imitation même éloignée exige de nous de longs efforts, d'opiniâtres combats, une attention constante sur nous-mêmes, enfin une habitude de nous vaincre à toute épreuve. Ici l'idée dominante est la force : aussi le genre indispensable est le masculin, qui ajoute toujours à la puissance de l'expression :

« Imitex un si bel exemple, et laissez là vos descendants. » (Bossuet.)

Je suis fils de César, j'ai son exemple à suivre. (Voltaire.)

Imitez cet exemple : à leur prison stérile
Enlevez ces brigands. (Delille.)

« Les bons exemples conduisent plus efficacement à la vertu que les bons préceptes. » (Académie.)

Cette masculinité est bien belle et surtout bien expressive. L'emploi de la féminité du mot *exemple*, au moral, n'est pas commun dans nos classiques : on ne le rencontre guère que dans ce passage de la Satyre Ménippée :

« Ce vous est une belle exemple à vous autres petits beuvreux, qui faites tant les scrupuleux, quand il faut, etc. »

Mais on sait que l'ironie, comme la grâce, s'harmonise avec la féminité : harmonie exacte et fidèle, car l'ironie et la grâce constituent souvent à elles seules le caractère d'une femme.

Le peuple emploie très souvent cette féminité du mot *exemple* au moral, et quelquefois d'une manière si gracieuse, que nos poètes n'en dédaigneraient pas l'emploi, si, comme nous, ils l'avaient fréquemment admirée. Au reste, le peuple, qui ne se trompe pas aussi souvent qu'on le pense, sait très bien employer *exemple* au masculin, quand il veut s'exprimer avec énergie.

Office est régulièrement féminin, quand il désigne le lieu où sont rassemblés les apprêts d'un festin :

« Cette office est spacieuse et bien meublée. » (Grammairiens.)

Mais désigne-t-il cette obligation sacrée, que la vertu nous impose de faire le bien ? exprime-t-il ces graves fonctions où l'homme est chargé de venger la vertu outragée, de flétrir le vice coupable et audacieux ? rappelle-t-il ces cérémonies religieuses où tout nous entraîne au recueillement le plus profond ? la masculinité est ici en parfaite harmonie avec nos pensées sérieuses :

Je vous devrais beaucoup pour un si bon office. (Corneille.)

C'est où le roi me mène, et tandis qu'il m'envoie

Faire office vers vous de douleur et de joie.....

Mais cet office encor n'est pas assez pour lui. (Id.)

« Charles-Quint, respirant à peine au fond de son cercueil, n'entendait que l'office des morts lentement psalmodié. » (Narrations françaises.)

Oeuvre nous offre dans son double genre l'harmonie la plus parfaite du principe que nous développons. En effet, il est régulièrement féminin, quand il désigne une simple action de la vie ordinaire :

« Le contentement intérieur qu'on éprouve, en faisant une bonne œuvre, n'est pas

« plus une combinaison de la matière, que le reproche de la conscience, lorsqu'on
« commet une bonne action, n'est la crainte des lois. » (*Génie du christianisme.*)

« Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur : ils se reposent dès à présent de leurs
« travaux, car leurs bonnes œuvres les suivent. » (*Trad. des psaumes.*)

Mais si œuvre apporte avec lui l'idée d'un acte de génie; s'il fait naître le sentiment
d'une grande force développée; s'il entraîne avec lui la croyance ferme qu'une grande
puissance a été employée dans l'acte grave et solennel qu'il désigne; alors il devient
nécessairement masculin :

« Ils voulurent que, devant que commencer un si saint œuvre, fut faite une proces-
« sion. » (*Satyre Ménippée.*)

« J'en parachevai l'œuvre entier étant à votre service, il y a environ douze ou treize
« ans. » (*Amyot.*)

« Ce tableau est un œuvre de Callot. » (*Girault-Duvivier.*)

Donnons à ce grand œuvre une heure d'abstinence. (*Bofleau.*)

Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?
Sans cela toute fable est un œuvre imparfait. (*La Fontaine.*)

« Tel fut l'œuvre inaperçu de soixante années. » (*Chateaubriand.*)

« Athalie est l'œuvre le plus parfait du génie inspiré par la religion. » (*Idem.*)

On sent que œuvre, au masculin, désignant toujours un chef-d'œuvre, ne peut
guère être employé au pluriel; car les chefs-d'œuvre ne sont pas communs. Aussi,
jadis on employait le masculin au pluriel, en désignant la collection des écrits d'un
auteur; mais aujourd'hui on dit : les œuvres complètes. On n'imité donc plus le poète
qui a dit :

Tel qui, content de lui, croit ses œuvres parfaits,
Aux futurs épiciers prépare des cornets.

Nous avons déjà vu combien le féminin s'harmonise avec l'ironie. Lamartine nous
en offre un nouvel exemple dans cette strophe où il a fait œuvre féminin :

Lorsque du Créateur la parole féconde
Dans une heure fatale eut enfanté le monde
Des germes du chaos;
De son œuvre imparfaite il détourna la face ;
Et, d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,
Rentra dans son repos.

Tant il est vrai qu'en français l'ironie est féminine!

Pâque est féminin suivant sa terminaison, quand il désigne cette heureuse journée
où les enfants de Jacob sortirent enfin de l'oppression des Pharaons, et quittèrent la
tyrannique Égypte pour se rendre dans la terre promise :

« Vous mangerez l'agneau avec des pains sans levain et des laitues amères, ayant
« une ceinture aux reins, des souliers aux pieds, et un bâton à la main, comme des
« voyageurs; car c'est la pâque ou le passage du Seigneur. » (*Moïse.*)

Il est encore régulièrement féminin, quand il désigne l'anniversaire de ce jour chez les Israélites, ainsi qu'une coutume pieuse chez les chrétiens :

« Jésus, ayant achevé tous ces discours, dit à ses disciples : « Vous savez que la pâque se fera dans deux jours; et le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié. »
(St. Mathieu.)

« Tout fidèle doit faire de bonnes pâques. » (Girault-Duvivier.)

« Quand Noël est vert, les pâques seront blanches. » (Proverbe.)

« Le dimanche des Rameaux s'appelle Pâques fleuries, et le dimanche de Quasimodo « Pâques closes. » (Gattel.)

On sait que Pâque est masculin, quand il désigne le jour de la Résurrection. Et qu'on n'aille pas croire que cette masculinité soit une erreur ou un fait arbitraire : c'est une des plus belles harmonies de notre langue. Pour en comprendre toute la beauté et toute l'exactitude, il faut s'unir à la grande pensée qui occupe l'univers chrétien en ce jour solennel, où le Sauveur, victorieux de la mort, s'élève rayonnant de gloire vers les clartés éternelles, assurant à la terre régénérée, l'empire absolu de la loi nouvelle; il faut assister en esprit à cette magnificence des cérémonies de la Semaine sainte, surtout à Rome; il faut se représenter « ce clergé en deuil, ces autels, « ces temples voilés, cette musique sublime, ces voix célestes chantant les douleurs « de Jérémie; cette passion mêlée d'incompréhensibles mystères; ce saint sépulcre « environné d'un peuple abattu; ce pontife lavant les pieds des pauvres; ces ténèbres, « ces silences entrecoupés de bruits formidables; ce cri de victoire échappé tout-à-coup « du tombeau; enfin ce Dieu qui ouvre la route du ciel aux âmes délivrées, et laisse « aux chrétiens sur la terre, avec une religion divine, d'interminables espérances. » Quand on s'est bien pénétré des profonds mystères qui précèdent et accompagnent le plus grand et le plus mémorable jour de la Religion; quand on peut juger de l'effet qu'un tel jour a toujours produit sur un peuple plein de foi; alors on ne doit plus s'étonner que le nom qui désigne ce jour si solennel ait quitté la féminité qu'il a partout ailleurs, pour devenir tout à coup masculin.

Période est régulièrement féminin :

« La vie de l'homme est trop courte, pour sortir des longues périodes d'une révolution. » (Boiste.)

« L'histoire se divise en différentes périodes. » (Girault-Duvivier.)

« On peut définir la période une pensée composée de plusieurs autres pensées, qui ont chacune un sens suspendu, jusqu'au dernier repos, qui est commun à toutes. »
(Le Batteux.)

« La période solaire, la période lunaire, la période julienne, etc. » (Gattel.)

Période exprime-t-il au contraire le résultat d'une grande force largement développée? offre-t-il à notre imagination cette idée énergique qu'après des efforts, souvent multipliés, on est enfin parvenu au dernier terme d'une valeur, à la dernière

limite d'une puissance? La force, qu'il a fallu employer pour y atteindre, rend ici l'emploi de la masculinité non seulement juste, mais encore indispensable :

« Démosthènes et Cicéron ont porté l'éloquence à son dernier période. » (Girault-Duvivier.)

« La France, après avoir atteint le période de sa gloire militaire, marche d'un pas assuré vers celui de sa gloire civile; elle a pour guides l'amour de la patrie et l'horreur du despotisme. » (Boiste.)

Sentinelle a été l'objet de bien des discussions de la part de nos grammairiens. Mais comme leurs discussions n'offrent aucune méthode, nous allons expliquer le genre de ce nom d'après nos principes.

Sentinelle a une forme essentiellement féminine. Mais il a aussi une signification toute masculine. De là l'emploi des deux genres :

« On a trouvé le sentinelle mort dans sa guérite. » (Académie.)

« Les arbres, qui balancent tristement leurs cimes dépouillées, ne portent que de noires légions qui se sont associées pour passer l'hiver : elles ont leurs sentinelles et leurs gardes avancées; souvent une corneille centenaire, antique sibylle du désert, se tient seule perchée sur un chêne, avec lequel elle a vieilli. » (Chateaubriand.)

Mais indiquer l'emploi des deux genres, ce n'est pas l'expliquer. Voici comment les poètes procèdent.

Quand *sentinelle* exprime une idée grande et forte, quand tout ce qui l'entoure est énergique, il prend le genre masculin :

Ce sentiment si prompt, dans nos cœurs répandu,
Parmi tous nos dangers *sentinelle assidu*. (Voltaire.)

Ces postes menaçants, ces nombreux *sentinelles*,
Qui veillent nuit et jour aux portes éternelles. (Delille.)

Quand le cap africain, sous les traits d'un géant,
Sentinelle hideux du dernier Océan, etc. (Parnaval.)

« L'oreille du lion est le plus sûr sentinelle. » (Fontanes.)

Quand *sentinelle* exprime une idée gracieuse; quand tout ce qui l'entoure est touchant, il prend le genre féminin, comme dans la phrase de Chateaubriand citée plus haut, et dans ces exemples :

« Une femme doit être pour elle-même sa *sentinelle vigilante*; sans cesse entourée d'ennemis, elle en a dans sa tête, dans son cœur, dans toute sa personne. » (Boiste.)

« La vertu est une *sentinelle vigilante* qui nous signale les dangers où le vice peut nous entraîner. » (Anonyme.)

Cette harmonie du genre est exacte; les poètes ne s'en écartent jamais.

Tour est régulièrement masculin :

En faisant des heureux, un roi l'est à son *tour*. (Voltaire.)

Plus il est près de quitter ce séjour,
Plus on lui trouve et d'esprit et de charmes.
Enfin, pourtant il a passé le *tour*. (Gresset.)

Cependant, lorsque *tour* désigne cette partie gigantesque de nos cathédrales gothiques, qui s'élève et se perd dans les nues, il conserve la féminité qu'il a en latin, car c'est de là que nous l'avons tiré :

« Et prist *la tur* de Syon, ço est la citad de David. » (Chroniques.)

« Elle revint dedans *sa tor*. » (Marie de France.)

C'est au seuil de *la tour*, c'est aux portes de Londres,
Que parmi vos sujets je devais me confondre. (Chastelier Delavigne.)

Si *vague* désigne ces masses d'eau qui s'élèvent et retombent sous l'impression des vents, le genre féminin est naturel ; la terminaison l'exigeait :

Une voix s'élevait de mon sein tendre et vague.
Ce n'était pas le chant du coq ou de l'oiseau,
Ni des souffles d'enfants dormant dans leur berceau,
Ni la voix des pêcheurs qui chantaient sur *la vague* ;
C'était vous ! c'était vous, ô mon ange gardien !
C'était vous dont le cœur chantait avec le mien. (Lamartine.)

Mais si *vague* désigne ces espaces immenses des régions de l'air, dans lesquels le regard effrayé se plonge sans trouver nulle part aucune limite ; s'il exprime cet infini idéal, dans lequel notre imagination débarrassée de toute loi, de toute règle, erre à l'aventure, comme dans un horizon dont les bornes, s'éloignant toujours, vont se perdre au sein de l'immensité ; alors la masculinité nous paraît d'une grande beauté :

« En s'isolant des hommes, en s'abandonnant à ses songes, Rousseau a fait croire à une foule de jeunes gens qu'il est beau de se jeter ainsi dans *la vague* de la vie. » (Chateaubriand.)

« L'analyse prend la place de *ce vague infini* où la pensée aime à se perdre. » (Idem.)

« La mélancolie s'engendre *du vague* des passions, lorsque ces passions sans objet se consomment d'elles-mêmes dans un cœur solitaire. » (Idem.)

La féminité de ce mot est le résultat immédiat de sa forme ; sa masculinité est l'effet relatif de sa signification accidentelle.

Voile a encore ses deux genres en parfaite harmonie avec ses différentes significations.

Quand il désigne cette partie du vaisseau qui reçoit l'impulsion des vents, comme rien de mystérieux ni de grave ne se rattache à cette idée toute matérielle, *voile* est alors régulièrement féminin. Ici la forme est l'unique guide :

« Les tritons conduisaient les chevaux et tenaient les rênes dorées : une grande voile de pourpre flottait dans l'air au-dessus du char ; elle était à demi-enflée par le souffle d'une multitude de petits zéphirs qui s'efforçaient de la pousser par leurs balcons. » (Fénelon.)

Il est aussi féminin, quand il s'emploie dans le sens de navire :

Si vous voulez partir *la voile* est préparée. (Racine.)

Il est encore féminin au figuré, lorsque l'image employée rappelle l'idée d'un navire :

Quand la faveur, à pleines voiles,
Toujours compagne de vos pas. (Malherbe.)

Il voit les passions, sur une onde incertaine,
De leur souffle orageux enfler la voile humaine. (Lamartine.)

On a justement reproché à Corneille d'avoir employé au masculin *voile* dans son sens propre de partie de vaisseau :

Il venait à pleine voile, et si dans les hasards. (Pompée.)

En effet, cette signification, qui tient toute de la lettre, ne s'harmonise nullement avec la masculinité qui tient toute de l'esprit : mais il en est bien autrement de toutes les autres significations, auxquelles se rattache toujours quelque idée religieuse, sombre ou imposante.

Est-on plongé dans la douleur, dans le deuil ? Le malheur est-il venu nous assaillir ? Le chagrin pèse-t-il sur notre âme, comme un poids qui étouffe ? nous nous enveloppons d'un *voile funèbre* :

« L'heure est donc venue où la France doit couvrir d'un *voile* son superbe panache, « et laisser tomber sa tête dans le giron de l'Angleterre ? » (Jeanne d'Arc de Shakespeare.)

On se rappella cette matinée douloureuse où l'infortuné Chactas allait confier à la terre du repos les restes inanimés de celle qu'il aimait :

« Souvent la longue chevelure d'Atala, jouet des brises matinales, étendait son *voile* « d'or sur mes yeux. » (Chateaubriand.)

S'agit-il d'une vaste entreprise que les ténèbres enveloppent ? d'une conspiration tramée dans l'ombre ? Tout se couvre d'un *voile affreux* ! (Crébillon.)

Une jeune vierge quitte-t-elle le monde pour se consacrer à Dieu dans un cloître ? Elle couvre les traits célestes de sa figure virginale sous les plis flottants d'un *voile*.

Les ennuis de son front se cachent sous un bandeau de lin ; et le *voile mystérieux*, « double symbole de la virginité et de la religion, accompagne sa tête dépouillée. » (Chateaubriand.)

Enfin, dans le temple de Salomon, un *voile immense* déroba le sanctuaire aux regards de la foule pieuse :

« En même temps le *voile* du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas ; « la terre trembla ; les pierres se fendirent ; les sépulcres s'ouvrirent ; et plusieurs « corps des saints, qui étaient dans le sommeil, ressuscitèrent. » (St. Mathieu.)

On voit ici que la masculinité n'a aucun rapport avec la forme, et qu'elle s'harmonise admirablement avec tout ce que la signification renferme de grave, de sacré, de mystérieux.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

anne	Une anne de toile Anne franço.	Se peindre la barbe Barbes d'épi. Barbes de plume	Un petit coche. Le coche d'Assura. Une grosse coche. Une petite coche.
Un aide de camp. Un assistant aide. Un mauvais aide. Aide prompt. Aide secouru. Être toute l'aide de quelqu'un.	barbe. Un beau barbe. Un barbe tige. Un barbe bien fait. Barbe blanche. Barbe grise. Grande barbe. Barbe longue. Se faire la barbe.	barbe. La barbe de la Calédonie. Grande barbe. Une grosse barbe Barbe trop longue. Barbe trop épaisse.	coche. Un gros coche. Un coche noir. Porter un coche à son chapeau. Une bonne coche. Une coche emballée.
anne.		coche. Un grand coche.	

BOU. Les échos redoublés. Les échos prolongés. La triste écho.	BOU. Avoir besoin d'un guide. Les grandes guides. Les petites guides. De bonnes guides. De mauvaises guides.	BOU. Un petit moussu. Un moussu de bagne. Se coucher dans le moussu. Faire de la moussu.	BOU. Poste avantageux. Mauvais poste. Défendre un poste. Poste peu fortifié. Un poste d'honneur. Un poste théâ. Occuper un poste. Prendre la poste. Courir la poste. Mettre une lettre à la poste. Grande poste. Petite poste. Poste restante.
BOU. Un enseigne de vaisseau. Léger à telle enseigne. Enseignes déployées. Les enseignes romaines.	BOU. Un bel héliotrope. Un héliotrope du Pérou Un héliotrope exotique Une fausse héliotrope.	BOU. Premier œuvre. Second œuvre. L'œuvre de Callot. Grand œuvre. Une bonne œuvre. Une œuvre de miséricorde Une œuvre de charité. Œuvres morales. Les œuvres de la nature.	BOU. Avoir le pourpre. Pourpre resté. Mourir du pourpre. Porter le pourpre. La pourpre royale. La pourpre romaine.
BOU. Grand espace. Long espace. Espace rempli. Petit espace. Court espace. De petites espaces. De moyennes espaces.	BOU. Un bel hymne. L'hymne saint. De belles hymnes. Les hymnes sacrées.	BOU. Un bon office. De bons offices. Un mauvais office. L'office divin. Office solennel. Manquer l'office. Savoir bien l'office. Entendre bien l'office. Office nombreuse. De belles, de grandes offices. Offices bien délaissés.	BOU. Un vieux satyre. Un jeune satyre. Faire une satyre. Fuldir une satyre. La satyre du siècle. Une satyre piquante.
BOU. Un bel exemple. Une belle exemple. De beaux exemples. De belles exemples.	BOU. Un bon livre. Un bon livre plein d'érudition. Faire un livre. Composer un livre. Un livre bien écrit. Un livre éloquent. Un méchant livre. Un livre plein de grandes idées Un nouveau livre. Un vieux livre. Une livre de bonheur. Une livre de viande.	BOU. Un beau page. Un jeune page. Un joli page. Les pages du roi Une belle page. Remplir la page. Une longue page.	BOU. Un sentinelle. Parler au sentinelle. Une sentinelle avancée. Relayer la sentinelle. Sentinelle endormie Poser la sentinelle.
BOU. Un petit forêt. Un grand forêt. Mauvais forêt. Bon forêt. Grande forêt. Belle forêt. Faissez forêt. Traverser une forêt.	BOU. La manche d'un couteau Le manche d'un canif. Un manche à balai Un manche de gigot. Un manche de violon. Manches courtes. Manches longues. Une manche de chemise de robe. d'habit. Se faire tirer par la manche.	BOU. Plaque : est-il venu ? Plaque : est-il passé ? La veille de la plaque. Le meler la plaque. Manger la plaque. Plaque : servir. Plaque : closer. Faire d'bonne : plaques.	BOU. Un long somme. Un bon somme. Un léger somme. Son premier somme Faire un somme. Petite somme. Grosse somme. La somme des malheurs. La somme de nos malheurs.
BOU. Un vrai fourbe. Un fourbe belé. Un fourbe sans foi Un fourbe insigne. Fourbe grossier. Découvrir une fourbe Inventer une fourbe.	BOU. Un bon manœuvre Un excellent manœuvre. Un manœuvre adroit. Une savante manœuvre. Une manœuvre politique. Découvrir une manœuvre. Des manœuvres obscures.	BOU. Excellent parallèle. Faire un parallèle. Le parallèle de Racine et de Corneille. Le parallèle d'Alexandre et de César. Tirer une parallèle.	BOU. Un souris agréable Un doux souris. Un petit souris. Souris moqueur. Souris malicieux. Petite souris. Grosse souris. Souris blancha. Souris gris.
BOU. Ses gardes alligés. Un de ses gardes. Ses gardes repoussés. La garde des sceaux. La garde champêtre. Un garde forestier. Faire la garde. Faire bonne garde Mauvaise garde. La garde des portes Relayer la garde. Doublir la garde. La garde montante. La garde descendante. Monter, descendre la garde. La garde d'une p. acc.	BOU. Facilement mémoire. Régler un mémoire. Composer un mémoire. Arrêter un mémoire. Mémoire convaincant. Le mémoire du metteur Bonne mémoire Mémoire heureuse. Avoir de la mémoire. Gravé dans la mémoire. Perdre la mémoire. De glorieux mémoire.	BOU. Les vibrations du pendule Oscillations du pendule. Une belle pendule. Une grande pendule Une pendule de prix.	BOU. Le tour du soleil. Faire un tour. Le tour de la ville Un tour d'adresse. Jouer un tour. Un mauvais tour. Un tour de frimou. Vilain tour. Un tour saugrenu. Un tour perdue. Prendre un tour. Un tour original. Un tour élegant. Hauts tours. Tour carrée. Tour panchée. Petite tour. Grosse tour. Tour ronde. Au pied de la tour.
BOU. Retirer un procès du greffe. Con igner de l'argent au greffe. Aller au greffe. Sortir du greffe. Greffe plein de monde. Lever des greffes. Futer des greffes. Greffes de pommier, de poirier, de pêcher. Une belle greffe. A quoi sert la greffe ?	BOU. Le mode indistinct. Le mode subjonctif. Mode d'administration. Mode de gouvernement. Mode nouvelle. Mode ancienne. Vieille mode. Mode française. Mode ridicule. Faire à sa mode.	BOU. Au plus haut période. A son dernier période. Le plus haut période de la gloire. Le dernier période de la vie. Les différentes périodes de l'histoire. Une période composée. Une période à deux membres. Période unaleale.	BOU. Un bon compotto.
BOU. Prendre un guide. Un bon guide. Un mauvais guide. Un excellent guide. Un guide trompeur.	BOU. Faire une chose au mode. Un mode parfait. De bonnes modes.	BOU. Rester à son poste. Quitter un poste. Se rendre au poste.	

Un trompette de régiment.
Envoyer un trompette.
Sonner la trompette.
Sonner de la trompette.
La trompette de la Benommée.
Embourser la trompette.

VAGUE.

Le vague de l'air

Le vague des aïcs.
Se jeter dans le vague.
De grandes vagues.
Vagues écumantes.
Des vagues hautes.
Rampre la vague.

VAGUE.

Tomber dans la vague

Un vase d'or.
Un vase antique.
Un vase précieux.

VOILE.

Un voile épais.
Voile clair.
Porter un voile.
Le voile de la nuit.

Lever le voile.
Plier, cacher le voile.
Aller à la voile.
Cingler à plusieurs voiles.
A voiles déployées.
Enfermer les voiles.
Mettre à la voile.

—••••• N° XXXIX. •••••

NOMS QUI EXPRIMENT DES ÉTATS, DES QUALITÉS QU'ON REGARDE, EN GÉNÉRAL, COMME NE
CONVENANT QU'À DES HOMMES.

Une de mes chances était d'avoir toujours dans
mes liaisons des femmes **AUTEURS**.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Les **femmes DOCTEURS** ne sont point de mon goût.

(MOLIÈRE.)

Marguerite d'Anjou, femme de Henri VI, roi d'An-
gleterre, fut active et intrépide, **GÉNÉRAL** et **SOLDAT**.

(THOMAS.)

Mademoiselle de Schurman, née à Cologne en
1606, était **PEINTRE**, musicienne, **CRAYEUR**, **SCULP-
TEUR**, **PHILOSOPHE**, **GÉOMÈTRE**, théologienne même;
elle avait encore le mérite d'entendre et de parler
neuf langues différentes. (BIOGRAPHIE UNIV.)

Les femmes n'eurent pas seulement des cours d'a-
mour, elles devinrent aussi **MAGISTRATS**, en posséd-
ant des seigneuries, et exercèrent la juridiction des
seigneurs dans toute leur étendue. (Id.)

Les ouvrages de mademoiselle Williams la font re-
garder tour à tour comme poète et comme **HISTORIEN**.

(M^{me} BRIQUET.)

Les passions sont les seuls **ORATEURS** qui persua-
dent toujours. (LABOCHEROUCAULD.)

Les **femmes POÈTES** sont mauvaises ménagères :
la rime s'accorde mal avec l'économie.

(BOISTE.)

Chimène dit à Rodrigue :
Va, je suis ta partie et non pas ton **bourreau**.

(CORNEILLE.)

Venez, **mesdames**, être témoins du triomphe de la
philosophie. (MARMONTEL.)

J'apprends avec plaisir tout ce qu'on publie à la
gloire d'une fille célèbre, Anne de Beris, et aujour-
d'hui **PROFESSEUR** de rhétorique. (M^{me} BAIQUET.)

Elle fut sa nourrice, elle devint son **GUIDE**.

(LECOUVÉ.)

L'**abbesse** de Fontevault est **CHÊVE** et **GÉNÉRAL** de tout
l'ordre. (ACADÉMIE.)

Mademoiselle d'Eon fut mise à 14 ans au collège
Mazarin. On ignore les raisons qui engagèrent ses pa-
rents à lui donner l'habit d'homme. Elle fut reçue
DOCTEUR en droit civil et en droit canon, et enfin
AVOCAT au Parlement de Paris.

(BIOGR. DES FEM. CÉLÈS.)

Les femmes polissent les manières, elles donnent
le sentiment des bienséances, elles sont les vrais
PRÉCEPTEURS du bon ton et du bon goût.

(LECOUVÉ.)

Hypathia enseignait elle-même la doctrine d'Aris-
tote et de Platon; on l'appelait le **PHILOSOPHE**.

(CHATEAUBRIAND.)

La **sagesse** est le **TYRAN** des faibles.

(VAUVENARGUES.)

Plutôt **VERSIFICATEUR** que poète, **madame** de Man-
delot a chanté dans des pièces généralement assez
brèves les plaisirs champêtres. (MARUL.)

Madame Dacier est un des plus fidèles **TRADUC-
TEURS** d'Homère. (GIRAULT-DUVIVIER.)

Ici se présente une grande difficulté dont le manque de solution a toujours fait
époque dans les annales grammairiennes. Comment se fait-il, s'écrient nos grammai-
riens, que la langue française se soit mise en opposition avec toutes les autres langues,
en laissant au masculin tous ces noms *auteur*, *amateur*, *docteur*, *géomètre*, *général*, *gra-
veur*, *professeur*, *philosophe*, *poète*, *traducteur*, etc., lors même que ces noms désignent
des femmes?

Avant d'essayer de rendre raison de cette masculinité qui paraît inexacte, qu'il nous
soit permis d'expliquer quelques exemples bien connus, où le genre féminin a été

employé, et dont on s'est toujours servi pour accuser d'erreur ou d'arbitraire la masculinité précédente.

Vais-je épouser ici quelque *apprentie auteur*. (Bolleau.)

« A Paris, le riche sait tout; il n'y a d'ignorant que le pauvre. Cette capitale est pleine d'amateurs et surtout d'*amatrices* qui font leurs ouvrages, comme M. Guillaume faisait ses couleurs. » (J.-J. Rousseau.)

« J'aime mieux m'abstenir de caresser les enfants que de leur donner de la gêne ou du dégoût. Ce motif, qui n'agit que sur les âmes vraiment aimantes, est nul pour tous nos docteurs et *doctoresse*s. » (Idem.)

De lui sourire au retour ne fit faute,
Ce fut la *peintre*. On se remit en train. (La Fontaine.)

A votre fille aînée
On voit quelques dégoûts pour les nœuds d'hyménées :
C'est une *philosophe* enfin. (Molière.)

La fêvre ardente, à la marche inégale,
Fille du Styx, *huisière* d'Atropos,
Porte le trouble en leurs petits cerveaux. (Voltaire.)

Dans ces exemples, souvent cités, le féminin est à sa place; l'ironie explique tout. Le but des auteurs est d'exprimer un ridicule : or, la masculinité annonce toujours une idée grande et noble; elle eût été déplacée ici sous la plume satirique de nos grands écrivains. Le féminin est donc venu là, parce que le masculin n'y pouvait être. Les exemples d'expressions féminines, dans l'ironie, sont très nombreux. En effet, veut-on peindre d'un seul trait un guerrier qui manque de courage, on l'appelle ironiquement *une femme*! Cette ironie est de la dernière injustice, il est vrai, mais enfin elle explique les peuples qui s'en servent et les langues qui l'emploient. En France, l'ironie est féminine, parce que le masculin est toujours noble dans son emploi. Du reste, l'ancienne grammaire avait admis cette vérité, en lui donnant cette forme si connue : *Le masculin est plus noble que le féminin*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ag. onneur.	Censeur.	E. rival.	Ingénieur.	Phil. osophe.	Régisseur.
Agriculteur.	Compositeur.	Editeur.	Impesteur.	Prédicateur.	Rhétor.
Auteur (s).	Confesseur.	Esroce.	Labeureur.	Prédicateur.	Souscripteur.
Artisan.	Fat.	Facteur.	Libraire.	Prévaricateur.	Successeur.
Assé. sion.	Défenseur.	Fanteur.	Littérateur.	Professeur.	Vainqueur.
Auteur s).	Détructeur.	Fosseur.	Médecin.	Proseur.	Secrétaire.
Batellier s).	Disciple.	Géomètre.	Orateur.	Proviseur.	Xis, etc., etc.
Capitaine.	Distillateur.	Graveur.	Partisan.	Questeur.	
Châtelain.	Docteur.	Imprimeur.	Peintre.	Rédacteur.	

(1) On com- ences à dire *amatrices*; à Paris le riche sait tout, il n'y a d'ignorant que le pauvre. Cette capitale est pleine d'amateurs et surtout d'*amatrices*, qui font leurs ouvrages comme M. Guillaume faisait ses couleurs. Ce mot est approuvé par la règle de la néologie. Languet, Diderot et plusieurs écrivains l'ont employé. Il se trouve aussi dans le Dictionnaire de l'Académie.

(2) Cette phrase, extraite d'un journal littéraire, est incorrecte : *Madame la duchesse de Dunois, spirituelle auteur d'Orfila, vient de mourir. Il faut spirituel auteur. Ce qui a fait illusion à celui qui a écrit cette phrase, et l'a porté, selon nous, à mettre spirituelle au féminin, c'est que le mot qui se trouve ici est adjectif comme une coquille; mais ne serait pas arrivé, si on l'eût dit auteur, il y eût eu un mot commençant par une consonne. En effet, on ne dirait pas : Madame Docteur, fidèle, mais vous ne savez pas d'Homme etc.*

(3) Bernardin de Saint-Pierre a employé ce mot au féminin : *Ma chère Virgile, je ne veux point faire de toi une romanesque.*

—••••• N° XL. •••••—

NOMS QUI, AYANT UN FEMININ, S'EMPLOIENT CEPENDANT AU MASCULIN.

La mère est le premier *instituteur* de son enfant.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

L'expérience qui ne s'acquiert que par des fautes, est un *maître* qui coûte trop cher. (STANISLAS.)

La colère est à la fois le plus aveugle, le plus violent et le plus vil des *conseillers*. (DE SÉGUR.)

La vanité est le plus intime de nos *conseillers*, et celui dont les avis prévalent le plus souvent.
(OXENSTERN.)

L'histoire renferme l'expérience du monde et la raison des siècles; c'est un *maître* impartial dont nous ne pouvons réfuter les raisonnements, appuyés sur des faits; il nous montre le passé pour nous annoncer l'avenir: c'est le miroir de la vérité.
(DE SÉGUR.)

... L'angoisse, la tristesse,
Sont *compagnons* de la prospérité.
(LOMBARD DE LANGRES.)

Les nourrices sont nos *maîtres* dans la langue naturelle; elles entendent tout ce que disent leurs nourrissons, elles leur répondent et ont avec eux des dialogues très bien suivis. (J.-J. ROUSSEAU.)

Telle femme que nous connaissons, s'est révélée *homme* de lettres.
(ARNAULT.)

Les lois sont les *souverains* des *souverains*.
(LOUIS XIV.)

Dans les scènes de la vie morale, l'âme est tout à la fois *acteur* et témoin. (DE GÉRANDE.)

Les petites-maitresses sont de grands *maîtres* en coquetterie. (BOISTE.)

Votre exemple m'instruit, votre bonté m'accable; Ninon dans tous les temps fut un *homme* estimable.
(VOLTAIRE.)

Elle devient son *maître*, au moment où sa voix Bégale à peine un nom qu'il entendit cent fois; Ma mère est le premier qu'elle l'enseigne à dire. Elle est son *maître* encor dès qu'il s'essaye à lire.
(LÉCOUVÉ.)

Un fanatisme aimable à leur âme enivrée
Disait: la femme est *Dieu*, puisqu'elle est adorée.
(Id.)

Et les infortunés que leur bonté soulage
Sentent avec bonheur, peut-être avec amour,
Qu'une femme est l'*ami* qui les ramène au jour.
(Id.)

On voit qu'il y a des circonstances où, même en parlant de femmes, ou d'êtres du genre féminin, on doit, dans les noms qui ont une terminaison propre pour le féminin, employer plutôt le masculin. Ainsi, bien que les mots *roi*, *maître*, *Dieu*, *souverain*, *ami*, aient leur féminin *reine*, *maitresse*, *souveraine*, *déesse*, *amie*, etc., il faut dire: *Marie-Thérèse était un grand roi. Les petites-maitresses sont de grands maîtres en coquetterie. La femme est Dieu, puisqu'elle est adorée. Les lois sont les souverains des souverains. Une femme est l'ami qui ramène les infortunés au jour*, etc. C'est ainsi qu'une femme qui disputerait à son mari l'autorité qu'il doit avoir dans le ménage, dirait: *le maître ici, c'est moi*, bien qu'elle pût dire aussi: *la maitresse ici, c'est moi*. Mais il y a entre ces deux locutions une différence bien sensible, et qui résulte entièrement de la différence qu'ont pour le sens les mots *maître* et *maitresse*.

Nous avons épuisé toutes les règles de syntaxe relatives au genre des substantifs; il ne nous reste plus qu'à faire connaître celles qui ont rapport au nombre, partie si difficile et qui n'a pas encore été bien traitée jusqu'ici dans aucune grammaire.

SYNTAXE DU NOMBRE.

-----N° XLI.-----

DES ADJECTIFS PRIS SUBSTANTIVEMENT, ET DES NOMS GÉNÉRALEMENT EMPLOYÉS AU SINGULIER.

ADJECTIFS PRIS SUBSTANTIVEMENT.

Heureux qui, dans ses vers, sait, d'une voix légère,
Passer du *grave* ou *doux*, du *plaisant* au *sévère*!
(BOILEAU.)

Quand l'*absurde* est outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir, par raison, combattre son erreur :
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.
(LA FONTAINE.)

Il faut, dans le savoir, préférer l'*utile* au *brillant*.
(GIRARD.)

Despréaux, en traitant le passage du Rhin dans le
goût de quelques-unes de ses épitres, a joint le *plai-*
sant à l'*héroïque*.
(VOLTAIRE.)

Assez de gens ont toujours dans la tête un faux
merveilleux, enveloppé d'une obscurité qu'ils respec-
tent.
(FONTENELLE.)

Le *vrai* peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
(BOILEAU.)

C'est le *nouveau* seul qui peut plaire
Aux goûts blasés sur le *vrai beau*.
(F. DE NEUFCHATEAU.)

Le *grand* vous plaît, et la gloire vous flatte.
(VOLTAIRE.)

Vous y cherchez le *vrai*, vous y goûtiez le *beau*.
(Id.)

Tout plaît mis à sa place : aussi gardez-vous bien
D'imiter le faux goût, qui mêle en son ouvrage
L'*inculte*, l'*élégant*, le *peigné*, le *sauvage*.
(DELILLE.)

NOMS DE MÉTAUX, D'AROMATES, DE VERTUS ET DE VICES.

Il y a des conjonctures où la *prudence* même or-
donne de ne consulter que le chapitre des *accidents*.
(DE RETZ.)

L'*encens* lointain, caché dans la Libye,
Vaut-il les fleurs dont se couvrent nos vins?
(CAS. DELAVIGNE.)

L'*argent* est comme le temps ; n'en perdez pas,
vous en aurez assez.
(LÉVIS.)

Dans tous les temps, l'*or* a été regardé comme le
métal le plus parfait et le plus précieux.
(BUFFON.)

Après le fer, le *cufors* est le métal le plus diffi-
cile à fondre.
(Id.)

La *paresse* donne entrée à tous les vices.
(MALLEBRANCHE.)

La crainte du Seigneur commence la *sagesse*,
La *charité* l'achève.
(LA HARPE.)

On pardonne tout, hors l'*orgueil*.
(VOLTAIRE.)

L'*avarice* est la plus vile, mais non pas la plus
malheureuse de nos passions.
(DUCLOS.)

Sa *piété* et sa *droiture* lui attirent le respect.
(BOSSUET.)

Il y a trois observations à faire :

1° Les adjectifs abstraits, tels que *beau*, *vrai*, *utile*, etc., quand ils sont pris sub-
stantivement, ne s'emploient jamais au pluriel ;

2° On peut en dire autant des noms de métaux et d'aromates, quand ils signifient
chacun une seule substance composée de plusieurs parties ; ou, si l'on veut, lorsqu'ils
désignent, comme individuelle, la masse de chacun de ces métaux et de ces aromates ;
leur nom est, à la vérité, le nom d'une espèce considérée individuellement, et qui ne
renferme point d'individus distincts. Si, au contraire, on les considère comme mis en
œuvre, divisés en plusieurs parties, et qu'on y distingue des qualités qui permettent
de les ranger en diverses classes, ils prennent alors la marque du pluriel. Dans ce cas,
on dit très bien : des *ors*, des *cuires* de différentes couleurs ; des *fers*, des *encens* de
différentes qualités ;

➤ Ce que nous venons de dire des métaux et des aromates doit également s'appliquer aux mots de vertu et de vices, en ce sens que, si ces mots n'expriment que la passion ou le sentiment, ils restent invariablement au singulier, parce que ce sentiment, cette passion ne sont chacun qu'un être unique. Hors de là, on s'en sert quelquefois au pluriel ; mais alors ils signifient les actes ou les effets de nos passions, de nos sentiments. Exemple : *Choisissez des sujets dignes de vos bontés.* (CORNEILLE.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

AFFECTIFS PRIS SUBSTANTIVEMENT. NOMS DE MÉTAUX ET D'AROMATES. NOMS DE VERTUS. NOMS DE VICÉS.

Le bon.	Le facile.	L'or.	La consuelle.	La constance.	La luxure.
L'utile.	Le difficile.	L'argent.	Le baume.	La tempérance.	La paresse.
Le comique.	Le simple.	Le cuivre.	Le myrrhe.	La sagesse.	L'irrogance.
Le possible.	Le composé.	Le plomb.	Le storax.	La folie.	L'intempérance.
L'impossible.	Le classique.	Le fer.	L'encens.	La justice.	L'orgueil.
L'effroyable.	Le romantique.	L'étain.	L'absinthe.	La chasteté.	L'effronterie.
Le monstrueux.	Le nouveau.	Le zinc.	Le genièvre.	La pudeur.	L'avarice.
Le certain.	Le doux.	Le « encore »	Le girofle.	La clémence.	La gourmandise.
L'incertain.	Le sublime.	Le platine.	La vanille.	La clemence.	L'oisiveté.
L'obscur.	Le vrai.	Le vil-argent.	La lavande.	La sobriété.	La nonchalance.

—••••• N° XLII. •••••—

SUBSTANTIFS QUI SONT TOUJOURS EMPLOYÉS AU PLURIEL.

Et qui peut condamner les *pleurs* de la nature ?

(LA HARPE.)

Toute la doctrine des *mœurs* tend uniquement à nous rendre heureux.

(BOSSUET.)

Il y a plusieurs martyrs enterrés dans les *catacombes*.

(ACADÉMIK.)

La nature est pour l'homme un livre fermé, et le créateur, pour confondre l'orgueil humain, s'est plu à répandre des *ténèbres* sur la face de cet abîme.

(MASSILLON.)

Aux *dépens* du bon sens gardez de plaisanter.

(BOILEAU.)

Ils allaient insulter aux *mânes* de nos rois.

(Id.)

Beaucoup de gens se préparent des *remords*, des maladies, la mort à grands *frais*.

(NICOLE.)

Je sens que, malgré ton offense, Mes *entrailles* pour toi se troublent par avance.

(RACINE.)

Toujours la tyrannie a d'heureuses *prémices*.

(RACINE.)

Voilà, voilà, messieurs, l'effrayante chronique Qu'on tourne, à vos *dépens*, en récit prophétique

(CAS. DELAVIGNE.)

La distinction la moins exposée à l'envie est celle qui vient d'une longue suite d'*ancêtres*.

(LA FONTAINE.)

Il y a dans notre langue des noms qui, exprimant plusieurs choses distinctes réunies sous la même dénomination, n'ont point de singulier, ou du moins, s'ils en ont un, il n'est usité que dans des circonstances plus ou moins rares.

Parmi les noms que l'on cite comme n'étant jamais employés qu'au pluriel, on compte les mots *ténèbres*, *pleurs*, *mœurs*, *dépens*, *mânes* et *prémices*. Ce sont là des décisions de grammairiens, dont les écrivains font souvent justice; car il suffit qu'un nom soit nom pour qu'il subisse tous les accidents du nombre; et, à proprement parler, il n'y a pas de substantifs qui, employés au pluriel, ne puissent l'être au singulier. Écoutons là-dessus M. Arnault, ancien président de l'Académie; ses paroles auront plus de poids que les nôtres.

« L'Académie n'a-t-elle pas décidé, par exemple, que le substantif masculin *pleurs* ne pouvait pas prendre le singulier? Bossuet, cependant, ce grand évêque, dont la statue est placée dans le local même où l'Académie tient ses séances, dit, dans l'orai-

son funebre d'Anne de Gonzague : *Là commencera ce PLEUR éternel; là ce grincement de dents qui n'aura jamais de fin* (1). Voilà donc *pleur* employé au singulier dans une phrase que tout le monde trouvera peut-être assez belle, et où le pluriel ne le remplacerait pas. Voilà un exemple concluant; et, n'en déplaît à l'Académie, l'autorité de Bossuet en vaut bien une autre. L'Académie ne fait pas la langue; elle en tient registre sous la dictée des hommes de génie. Ce n'est pas à elle à nous faire la loi. »

Intimement convaincus de la vérité de ces dernières paroles et de l'insuffisance de toutes les grammaires, nous avons entrepris ce grand ouvrage, où nous ne pouvons jamais induire en erreur, parce que nous nous appuyons à chaque pas sur les grands écrivains, qu'on doit regarder, avec nous, comme les seuls législateurs de notre belle langue.

EXERCICE PHRASÉOLOGIQUE.

Accordables
Cousins
Frans.
Nipes.
Agucis

Décembres.
Fondrailles
Obéiques
Alemtours
Dépens.

Hardes
Fleurs.
Annales.
Ecktan. es
Mènes

Prémices
Armoiries
Entraîles.
Matériaux.
Ténthres.

Arrérages.
Eponsailles
Matines.
Vivres.
Bésiales.

Fisquilles
Mours.
Catacumbes.
Foots.
Mourbottes.

—••••• N° XLIII. —•••••

NOMBRE DES NOMS ÉTRANGERS.

1^{re} SÉRIE. — SANS s.

Vous chanterez l'excelsis gloria,
Et des noëls et des alleluia. (PARNY.)

Les *lazzaroni* forment une grande partie de la population de Naples. (DE JEUR.)

Dans les gros *in-quarto* qu'on nous donne sous le titre de mandements, on remarque d'abord des armoiries avec de beaux glands ornés de houppes. (VOLTAIRE.)

La rigueur de la saison qui détruisit les biens de la terre, en ce temps, apporta la famine. On périssait de misère au bruit des *Te deum* et parmi les réjouissances. (VOLTAIRE.)

Plusieurs *hermeum* conduisaient de la Messénie dans la Laconie et dans l'Arcadie. (CHATEAUBRIAND.)

Après tant d'*oremus*, chantés si plaisamment, Après cent *requiem*, entonnés si galement, Pour nous, je l'avouerai, c'est une peine extrême Qu'il nous faille aujourd'hui prier Dieu pour vous-même. (VOLTAIRE.)

Les *lischen* ont en général pour racines des griffes imperceptibles qui s'accrochent aux rochers les plus durs et les plus polis. (BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

2^{re} SÉRIE. — AVEC s.

... J'ai comme un autre marqué
Tous les *déficits* de ma table. (VOLTAIRE.)

L'abbé Cahusac mettait le Cantique des Cantiques au rang des meilleurs *opéras* de l'antiquité. (J.-J. ROUSSEAU.)

Louis XIV se plaisait et se connaissait aux choses ingénieuses, aux *impromptus*, aux chansons agréables. (VOLTAIRE.)

Fuyez encor les tours trop délicats,
Des *concoctés* l'inutile fracas. (DE BERNIS.)

Il met tous les matins six *impromptus* au net. (BOILEAU.)

Anglais, il faut nous suivre en tout,
Pour les lois, la mode et le goût,
Même aussi pour l'art militaire.
Vos diplomates, vos chevaux
N'ont pas épuisé nos *bravos*. (BÉRANGER.)

De belles dames qui convoitaient le quins de la loterie royale, allèrent trouver un fou aux Petites-Maisons, dans l'espérance qu'il nommerait les *numéros* gagnants. (MÉRCIER.)

(1) M. Victor Hugo ne semble-t-il pas avoir imité Bossuet dans les vers suivants :

Combien vivent joyeux qui devaient, sœurs ou frères,
Faire un *pleur éternel* de quelques ombres chères !

La villa d'Est est la seule villa moderne qui m'ait intéressé au milieu des débris des villa de tant d'empereurs et de consulaires. (CHATEAUBRIAND.)

De tous les *ana*, celui qui mérite le plus d'être mis au rang des mensonges imprimés, et surtout des mensonges insipides, est le *ségraisiana*. (VOLTAIRE)

De larges *nymphéa*, sur les flots aplanis, Forment, des deux côtés, de superbes tapis. (CASTEL.)

Les courtisans sont des jetons,
Leur valeur dépend de leur place;
Dans la faveur, des millions,
Et des zéros, dans la disgrâce.

(BAÏSSOUR.)

Ce fut Mazarin qui fit représenter à Paris les premiers *opéras*, et c'étaient des *opéras* italiens. (LA HARPE.)

Les *concertos* de Leclerc eurent en France une grande réputation. (GINGUENÉ.)

Il n'existe pas encore de règles fixes sur le pluriel des noms qui dérivent des langues étrangères. Bien souvent c'est l'arbitraire seul qui en décide, et cela est si vrai, qu'il ne serait pas difficile d'accumuler les autorités pour et contre sur ce point de grammaire, et, ajouterons-nous, d'opposer les écrivains à eux-mêmes (1). Dans un tel état de choses, ce que nous pouvons faire de mieux, c'est d'offrir à nos lecteurs les règles qui nous paraissent les plus rationnelles sur cette grande difficulté.

ESSAI

SUR L'ORTHOGRAPHE DES MOTS EMPRUNTÉS AUX LANGUES ANCIENNES OU ÉTRANGÈRES, ET DE QUELQUES AUTRES MOTS ANALOGUES (2).

NOTA. Dans le travail qui suit, on ne s'est pas toujours attaché à donner la liste entière des mots et des expressions que chaque règle embrasse : on a cherché seulement à réunir assez d'exemples pour qu'il ne restât aucun doute sur la manière d'entendre et d'appliquer la règle. — Parmi les termes cités, il s'en trouve plusieurs qui, n'ayant point de voyelles auxquelles on puisse donner l'accent, et qui, ne s'employant presque jamais au pluriel, semblent allonger inutilement la série qui les renferme : on a dû cependant les admettre, parce qu'ils servent à montrer que les mots de cette espèce doivent être en caractère romain ou en caractère italique, selon qu'ils ont perdu ou conservé leur nature étrangère.

MOTS LATINS.

1° On devra toujours écrire en *italique*, et sans aucun des signes accessoires propres aux mots français, les termes et les expressions évidemment employés avec l'intention de faire un emprunt à la langue latine, soit qu'ils n'aient pas encore été assez fréquemment usités pour se franciser complètement, soit que leur forme même ou que leur sens s'oppose à ce qu'ils deviennent jamais tout-à-fait français. — Parmi ces mots, il

(1) La Harpe et Voltaire ont écrit des *opéras* tantôt avec un *s*, tantôt sans *s*.

(2) Cet Essai qui, a été publié dans le *Journal grammatical*, nous a paru mériter une place dans notre ouvrage. Il serait à souhaiter que les règles qui y sont posées fussent généralement admises ; elles feraient cesser la confusion où l'orthographe de ces mots est restée jusqu'à présent.

faut ranger tous ceux qui, par une sorte d'abréviation, servent à désigner la prière, le texte dont ils sont le commencement.

Alibi.
Angelus.
Ave Maria, ou simplement *Ave*
Benedicite.
Bis.
Compendium.
Confiteor.
Credo.
Criterium.
Deleatur (terme d'imprimerie).
Dictamen.
Ergo (1).
Exeat (2).
Exequatur
Idem.
Item.
Iterato.
Lavabo (prière et meuble).
Magnificat.
Maximum.
Minimum.
Miserere (prière et malédiction).
Nota bene ou simplement *Nota*
Pareatis.
Pater (1c).

Peccavi.
Primo, secundo, tertio, etc.
Quasimodo (1a).
Requiem.
Retentum.
Salve.
Stabat.
Te Deum.
Veto.
Ab intestat.
Ab irato.
Ad patres.
A latere.
A remotis.
Ecce homo.
Ex professo (3).
In extremis.
In globo.
In pace.
In partibus.
In puris.
Nec plus ultra (1c).
Quos ego.
Sine qua non.
Statu quo.

Pluriel : Des *alibi*, des *Ave Maria*, des *Benedicite*, des *compendium*, des *Confiteor*, des *Credo*, des *deleatur*, des *dictamen*, des *exeat*, des *exequatur*, etc., etc.

NOTA. L'expression grecque *kyrie eleison*, et les mots hébreux *amen*, *alleluia*, sont analogues, par le rôle qu'ils jouent dans notre langue, aux mots latins qui précèdent.

Les mots *et cætera*, quoique latins, sont presque toujours lorsqu'on les abrège (etc.), en même caractère que le texte où ils se trouvent ; c'est une exception bien connue.

2° On devra écrire en romain, en leur donnant le signe du pluriel, et en les accentuant, s'il y a lieu, tous les mots latins qui répugnent à entrer dans la série précédente.

Un accessit. — Des accessits.
 Un agenda. — Des agendas.
 Un album. — Des albums.
 Un alinéa (4). — Des alinéas
 Un apparté. — Des apartés.

Cicéro.
 Un déficit. — Des déficits.
 Un dictum (ou même un dicton). — Des dictums.
 Un duo. — Des duos.
 Un duplicata. — Des duplicatas.

(1) Les bons éditeurs rejettent aujourd'hui l'accentuation latine ou prétendue telle. Faut-il compliquer l'orthographe française en conservant ces signes inutiles sur les mots latins qui se montrent quelquefois dans notre langue ? Je ne le pense pas ; aussi n'ai-je point balancé à les retrancher entièrement.

(2) Ce mot, quoique depuis long-temps employé en français, ne l'a guère été que parmi les gens d'Eglise ou le collège, et a dû, pour eux, garder toujours sa physionomie originale. On peut en dire autant d'*exequatur*, qui n'a jamais franchi l'enceinte du palais ou des chancelleries.

(3) Quel parti doit-on prendre pour le classement, dans les dictionnaires français, des locutions adverbiales latines qui sont formées d'une préposition et d'un autre mot, telles que *ex professo*, *in extremis*, *ab intestat*, etc ? Tantôt l'Académie les place au rang qu'indique la préposition (voyez *ex-professo*) ; tantôt à celui que le second mot réclame (voyez *extremis* (4a)). Elle a ordinairement préféré ce dernier mode, qui semble en effet le plus naturel.

(4) Si l'on n'admettait pas l's au pluriel d'*alinéa*, d'*aparté*, déjà francisés à demi par l'accent ; à plus forte raison, faudrait-il le refuser au mot français *alentour*, qui est bien certainement l'expression d'*entour*, et qui cependant reçoit toujours le signe du pluriel : les *alentours*.

Un errata (1). — Des erratas.
Un factotum (ou même un factotum). — Des factotums.

Un factum. — Des factums.

Folio. — Des folios.

Forum. — Des forums.

Un frater. — Des fraters.

Le gaster.

Un impromptu. — Trois impromptus au net (Boileau).

Incognito.

Intérim.

Un magister.

Le médium de la voix.

Un memento — Des mementos.

Mordicus. (adv.)

Un muséum. — Des muséums.

Un omnibus. — Des omnibus.

Le palladium. — Des palladiums.

Le pallium. — Des palliums.

Un peccata. — Des peccatas.

Un pensum. — Des pensums.

Un populo. — Des petits populos. (Acad.)

Quasi. (adv.)

Un quatuor. — Des quatuors.

Un quiproquo. — Des quiproquos.

Recta. (adv.) — Payer recta.

Le recto et le verso. — Les rectos et les versos d'un registre.

Du spermacéti.

Tacet. — Garder le tacet.

Le typhus.

Un ultimatum. — Des ultimatums.

Une virago. — Des viragos.

Un visa. — Des visas.

Observation. — Rejeter l'orthographe qui vient d'être indiquée, ne serait-ce pas condamner celle que l'usage et l'Académie elle-même ont donnée à plusieurs mots latins qui certes ne sont pas plus usités, comme

Des débets
Des quolibets
Des vertigos

} qui sont analogues à { Des déficits, des accessits.
Des quiproquos.
Des viragos.

Les termes d'anatomie, de médecine, de chimie, de botanique, etc., employés fréquemment dans les ouvrages et dans les cours publics où l'on traite de ces sciences, appartiennent à la classe des mots latins devenus français. Tels sont, par exemple :

Cancer. (chir.) — Des cancers.

Coagulum. (chim.)

Dahlia. — Cultiver des dahlias.

Duodénium. (anat.)

Fémur. (anat.) — Les deux fémurs.

Géranium, etc. — Cultiver des géraniums.

Lambago. (méd.)

Rectum. (anat.)

Potassium. (chim.)

Sodium. (chim.)

Sternum. (anat.)

Jéjunum. (anat.)

Liber. (botan.)

Ténia. (méd.)

Tibia. (anat.) — Les deux tibias.

Méconium. (méd.)

Pollen. (botan.)

3° Les mots formés de deux mots latins unis par un tiret ne prennent jamais le signe du pluriel, ni d'accent, et doivent s'écrire en italique; tels sont :

Cholera-morbus. (*Choléra*, lorsqu'il est employé seul, prend l'accent et s'écrit en romain.)

Custodi-nos.

Ex-voto. — Des *ex-voto*.

In-folio, in-quarto, etc. — Des *in-folio*, des *in-quarto* (2).

Post-scriptum. — Des *post-scriptum*.

Vade-mecum.

Veni-mecum.

(1) Par une distinction tout-à-fait contraire à l'esprit de notre langue, quelques-uns emploient le mot *errata* lorsqu'ils indiquent plusieurs fautes à corriger, et le mot *erratum*, lorsqu'il ne s'agit que d'une seule faute. Que ne disent-ils, pour être conséquents, un *duplicatum*, au lieu de un *duplicata*, des *facta* pour des *factums* etc. ? D'ailleurs, si, pour eux, *errata* est un pluriel, ils devraient écrire les *errata* d'un volume, et non l'*errata*. — *Errata*, signifie une table destinée à indiquer les fautes qu'un livre peut contenir : s'il ne s'en trouve qu'une tant mieux ; mais cet heureux accident ne saurait obliger à transporter la syntaxe latine dans notre langue. Je pense donc qu'il faut, dans tous les cas, écrire au singulier un *errata*, et au pluriel des *erratas* : Chaque volume est accompagné d'un *errata*. L'*errata* du 3^e volume ne signale qu'une faute. Tous les *erratas* de ces volumes sont faits avec soin.

(2) L'usage n'est pas ici tout-à-fait d'accord avec notre règle : il laisse le mot toujours invarié, mais ordinairement il ne l'écrit point en italique.

MOTS GRECS.

Les mots grecs introduits dans notre langue sont en général complètement francisés par le changement de désinence, et ne peuvent donner matière à aucune discussion. Les dénominations de

Panorama,
Diorama,

Géorama,
Néorama, etc.

ne sauraient faire exception, puisqu'elles ne sont que fabriquées, et que la langue grecque ne les réclame pas. Écrivez : Des panoramas, des dioramas, etc.

MOTS ITALIENS.

Les mots empruntés à la langue italienne peuvent être classés comme les mots latins; c'est le même principe qui préside à la détermination du caractère qu'on doit leur attribuer.

1° Exemples de mots italiens qu'un long usage ou l'oubli du sens original a rendus français, et qui sont dès lors soumis aux règles de notre orthographe.

Alto. (instr.) — Il y a quatre altos dans cet orchestre.

Apoco.

Bravo. — Des bravos.

Concerto. — Des concertos.

Domino. — Des dominos.

Finale. — Des finales.

Imbroglia. — Des imbroglia.

Numéro. — Des numéros.

Opéra. — Des opéras.

Oratorio. — Des oratorios.

Piano (subst. instrument). — Des pianos. — (Voyez le paragraphe suivant.)

Soprano. — Des sopranos.

Ténor. (Ce mot a même perdu l'e final.) — Des té-

nors.

Trio. — Des trios.

Zanni. (Nom d'un personnage de la comédie italienne.)

Zéro (1) — Des zéros. — Etc.

2° Exemples de mots italiens employés avec l'intention marquée de faire un emprunt à la langue italienne, et qui n'admettent aucun des signes accessoires propres aux mots français.

Adagio. (subst. et adv.) — Des *adagio*.

Allegro. (id.) — *allegro*.

Andante. (subst. et adv.) — Des *andante*.

Crescendo. (id.)

Far niente (le).

In petto. (loc. adv.)

Forte. (subst. et adv.) — Observer les *piano* et les *forte*.

Franco.

Largo.

Piano (subst. et adv. Voyez *forte*.)

Piano-forte ou *Forte piano* (instr.)

Nota. Il est évident que l'adjonction de *forte* rend au premier mot sa physionomie italienne.

Presto. (subst. et adv.)

Opera seria et *opéra buffa.* — Même motif que pour *piano-forte*.

Vivace, dolce, etc.

Observation. Les mots italiens employés comme termes de musique, tendent peu à peu à devenir français, parce que la langue à laquelle ils appartiennent est plus ou moins familière aux personnes qui cultivent cet art. On affecte même assez généralement

(1) Les mots *concerti*, *lazzi*, tout-à-fait naturalisés dans notre langue, sont des pluriels en italien. Si l'on dit quelquefois abusivement un *concerti*, un *lazzi*, la grammaire doit s'efforcer de justifier cet emploi par l'ellipse, (un de ces mots qu'on appelle *concerti*, un de ces gestes qu'on appelle *lazzi*), plutôt que d'avouer une entière ignorance de la langue qui est, après la nôtre, la plus répandue des langues européennes. Ainsi, jamais ces deux mots, quoique devant s'écrire en romain, ne prendront le signe du pluriel. — *Dilettanti* n'est pas, il s'en faut, d'un usage aussi général; plusieurs même le considèrent comme un mot purement italien, et disent au singulier *dilettante*: doit-on les imiter? — Il ne faudrait pas étendre ce qui vient d'être dit, aux mots latins *dupli-cata*, *agenda*; car l'usage, en les employant aussi souvent au singulier qu'au pluriel sans aucun changement de forme, a, pour ainsi dire, consacré l'oubli de leur origine.

d'employer les mots italiens pour certaines indications auxquelles les mots français conviendraient tout aussi bien, et mieux peut-être; ainsi la plupart de nos compositeurs écrivait sur leurs partitions : *flauti, oboe, fagotti, corni, violini, etc.*, au lieu de *flûtes, hautbois, bassons, cors, violons, etc.* A tout prendre, ce genre d'affectation n'est pas sans utilité pour la grammaire, puisqu'il sert à déterminer le véritable caractère des mots plus fréquemment usités.

MOTS ESPAGNOLS ET ANGLAIS.

Quant aux mots espagnols ou anglais, et à tous ceux des langues où l'*s* est, comme dans la nôtre, le signe ordinaire du pluriel, ce signe ne peut leur être refusé, même lorsqu'ils restent étrangers. Il faudra donc se contenter de distinguer ceux qui n'ont pu encore devenir français, de ceux qui se sont acclimatés, en ne leur attribuant jamais d'accentuation, et en les écrivant avec le caractère italique.

1° Exemples de mots espagnols et anglais considérés comme français, et qui obéissent aux règles de notre orthographe.

ESPAGNOLS.

Alguazil. — Des alguazils.
Aviso. — Des avisos.
Hidalgo. — Des hidalgos.

Embargo. — Des embargos.
Paroll. — Des parolls.

ANGLAIS.

Bifeck (pour *Beef-steak*). — Des bifecks.
Bill. — Des bills.
Budget. — Des budgets.
Constable. — Des constables.
Jury (1). — Des juries.
Lady (1). — Des ladys.

Schelling. — Des schellings.
Sterling (2). — Mille livres sterling.
Toast. — Des toasts.
Tilbury (1). — Des tilburys.
Tory (1) et whig. — Les whigs et les torys.
Yacht. — Des yachts.

2° Exemples de mots qui sont restés espagnols et anglais, quoique assez souvent usités en français.

ESPAGNOLS.

Auto-da-fe (3). — Des *autos-da-fe*.
Bolero. — Des *boleros*.
La camarilla. — Des *camarillas*.
Le fandango. — Des *fandangos*.
San-benito. — Des *san-benitos*.

ANGLAIS.

Gentleman (4). — C'est un *gentleman-accompl*.
Watchman (4).
Warrant. — Des *warrants*.
Verdict. — Des *verdicts*.
Yeomanry.

MOTS DES LANGUES SEPTENTRIONALES, AUTRES QUE LA LANGUE ANGLAISE.

Il est bien peu de mots, parmi ceux que nous avons empruntés aux idiomes septentrionaux, autres que la langue anglaise, qui n'aient été promptement soumis aux règles de notre syntaxe d'accord, ou même qui ne se soient altérés de façon à perdre complètement leur physionomie étrangère, comme *rettre* (pour *reuter*, cavalier), *ri-*

(1) En anglais, les mots terminés par un *y* grec, le changent en *es* au pluriel, et prennent l'*s*. Voyez l'observation qui suit la règle sur les mots tirés des langues orientales.

(2) Ce mot ne prend jamais le signe du pluriel en anglais, et ne peut par conséquent le recevoir en français.

(3) Les mots *auto-da-fe*, *san-benito*, et en général les mots espagnols composés, devraient peut-être rester invariables, parce que la plupart des Français, ignorant la valeur de chacun de leurs éléments, ne pourraient reconnaître auquel appartient le signe du pluriel.

(4) En anglais ces mots font au pluriel, par exception : *gentlemen*, *watchmen*; il serait bien hasardeux d'écrire autrement; je n'oserais prononcer sur cette difficulté.

dercome (de *wiederkommen*, revenir), *choucroute* (de *sauerkraut*), etc. Cela vient, il faut le confesser, de ce que l'étude de ces langues est fort négligée en France : une trop **petite minorité** s'intéresse à la **conservation des formes propres aux mots** qu'elles nous donnent, pour que ses représentations aient quelque poids ou soient entendues ; et peut-être faut-il s'en féliciter, quand on considère l'extrême différence que présentent les systèmes orthographiques et syntaxiques du Nord, comparés avec le nôtre, et quelles disparates auraient bigarré notre langue, si les emprunts n'avaient subi **aucune transformation**. — Quoi qu'il en soit, puisque la langue française agit presque toujours en ignorante, lorsqu'elle s'empare de mots allemands, hollandais, etc., la règle qu'on doit leur appliquer devient très simple : il faut toujours les écrire en romain, les accentuer comme leur prononciation l'indique, et oubliant si, on le connaît, le mode de formation du pluriel en allemand, en hollandais, etc., leur donner notre *s*, toutes les fois qu'on veut les employer au pluriel.

Hourrah. — Il fut accueilli par des hourrahs.
Landarmman. — Des landammans.
Landwehr. — Des landwehrs.
Landau. — Des landaus.

Polder (marais). — Les polders d'Anvers.
Statthouder. — Les statthouders de Hollande
Taler. — Des talers. — Etc.

MOTS TIRÉS DES LANGUES ORIENTALES.

Les réflexions et la règle qui précèdent sont, en tout point, applicables aux **mots tirés des langues de l'Orient**. Ainsi on écrit :

Alcali. — Les alcalis.
Almanach. — Des almanachs.
Bey. — Des beys.
Cadi. — Des cadis.
Pacha. — Des pachas.

Para (monnaie). — 50 paras.
Paria. — Des parias.
Osmanli. — Les osmanlis.
Soli. — Les sols de Perse. Etc.

Observation importante. — La plupart des règles que nous avons établies cessent en général d'avoir leur utilité, quand un historien, un voyageur, etc., traitant de choses particulières à un pays, tient à les désigner par les noms mêmes qu'elles y reçoivent, sans admettre les altérations que nous nous sommes permises dans plusieurs de ceux qui, venus jusqu'à nous, se sont prêtés aux caprices de notre ignorance. Alors ces mots, ordinairement écrits en italique, conservent presque toujours la forme qui leur est propre, et répudient toute parenté avec les nôtres. Exemples : « En Angleterre, les **républicains et les royalistes** sont désignés par les noms de *whigs* et de *tories*. Le *sombrero* espagnol est un chapeau à larges bords qui ombrage la figure. Le *caïmaki* des Turcs est un mets qui ressemble à de la crème, mais dont le goût est infiniment plus délicat. »

On peut résumer ce qui précède en disant que les mots latins ou étrangers, qui n'ont point été francisés, doivent toujours s'écrire en caractère italique, et ne peuvent recevoir aucun **des signes accessoires** qui indiquent en français la prononciation ou le nombre, sauf l'exception relative aux mots espagnols et anglais. Tous les autres, quelle que soit leur origine, seront écrits en romain, et accentués et pluralisés, quand il y aura lieu, selon les règles de notre orthographe.

APPENDICE.

Tous les mots dont l'origine semble étrangère, mais n'est pas bien constatée, sont réputés français, et suivent la règle ordinaire.

EXEMPLES.

Acacia. — Des acacias.
Bengali (oiseau). — Des bengalis.
Agio.
Cacao.
Coco. — Des cocos.
Colibri. — Des colibris.
Fabago.

Finito de compte.
Halo. — Des halos.
Indigo. — Les indigos se sont bien vendus cette semaine.
Ratafia.
Rhum.
Silo. — Creuser des silos. — Etc.

A cette classe on peut rapporter, au moins comme analogues, certains mots dont la désinence est bizarre ou peu commune en français, tels que

QUELQUES MOTS ENFANTINS :

Dada. — Papa. — Bobo, etc.

CERTAINES ONOMATOPÉES, PLUSIEURS TERMES DE MEPRIS :

Brouhaha.
Brouillamini.

Charivari.
Hurluberlu, etc.

ET DIVERS AUTRES MOTS :

Ébèno.
Bécharu.
Falbala.

Zébu, etc.
Francatu.
Harmonica.

Pluriel : Les papas et les mamans, des charivaris, des hurluberlus, des falbalas, des zébus, etc.

————— DEUXIÈME N° XLIV. —————

DU NOMBRE DES NOMS PRIS MATÉRIELLEMENT.

Les *si*, les *car*, les *contrats* sont la porte
Par où la noise entra dans l'univers.

(LA FONTAINE.)

Un jour se passe et deux sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquents *hélas*.

(Id.)

Sans rien cacher, Lise, de bout en bout,
De point en point, lui conte le mystère,
Dimensions de l'esprit du beau père,
Et les *encore*, enfin tout le phébé.

(LA FONTAINE.)

Strabon dit que les Perses épousaient leurs mères;
mais quels sont ses garants? des *oui-dire*, des bruits
vagues.

(VOLTAIRE.)

Je n'aime pas les *h* aspirées : cela fait mal à la poi-
trine ; je suis pour l'euphonie.

(Id.)

. . . de ces deux *moi* piqués de jalousie

L'un est à la maison, et l'autre est avec vous.

(MOLIÈRE.)

Ami, je n'irai plus rêver, si loin de moi,
Dans les secrets de Dieu, ces *comment*, ces *pourquoi*.

(LAMARTINE.)

Les *quand*, les *qui*, les *quoi* pleuvent de tous côtés,
Sifflent à son oreille, en cent lieux répétés.

(VOLTAIRE.)

Les *si*, les *mais*, les *oui*, les *non*,
Toujours à contre-sens, toujours hors de saison,
Echappent au hasard à sa molle indolence,
Et souvent à sa nonchalance.

Donnent un air de déraison. (DELILLE.)

Eucor des *non*? toujours ce chien de ton,
Et toujours non ; quand on parle à Rondon.

(VOLTAIRE.)

Que le diable t'emporte avec tes *si*, tes *mais*.

(REGNARD.)

Il a *Antoine* en aversion n'est pas proprement le
concours de deux *a*, parce que *an* est une voyelle na-
sale très différente de *a*.

(VOLTAIRE.)

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les âmes assorties
S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
Par ces *je ne sais quoi* qu'on ne peut expliquer.
(CORNEILLE.)

Dans ses combinaisons notre langue est captive;
Elle n'a jamais eu de force imitative;
Son nerf vient se briser contre ses *s* muets.
(DE PIIS.)

Il ne demande pas les *comment*, les *pourquoi* :
Les définitions le font pâlir d'effroi.
(DE LILLE.)
Plusieurs *peu* font un beaucoup.
(FLORIAN.)

On aura quelque part omis une virgule, que sais-je?
on n'aura pas mis les points sur les *t*, aussitôt cela
forme un procès ridicule.
(LA CHAUSSÉE.)

Je sais tous les *si* et les *mais* dont les petits spé-
culateurs ont enluminé cette vaine science.
(MIRABEAU.)

Trois *un* de suite font cent onze en chiffres arabes.
(ACADÉMIE.)

Mon cher philosophe et mon maître, les *si*, les
pourquoi, sont bien vigoureux.
(VOLTAIRE.)

Dans le cas où la somme des *oui* surpasse celle
des *non*, alors la loi nouvelle doit l'emporter; car
enfin, quand la balance est juste, le moindre poids
suffit pour la faire balancer de l'un des côtés.
(MIRABEAU.)

Il faut se garder d'enseigner aux enfants ces phrases
d'une politesse affectée dont ils surchargent leurs
demandes, comme les *je vous en prie*, les *petite*
maman, en grâce.
(M^{me} CAMPAN.)

Les Italiens ont supprimé toutes leurs *à*.
(VOLTAIRE.)

Un *tiens*, vaut, ce dit-on, mieux que deux *tu Fausas*.
(LA FONTAINE.)

Il pleut des monosyllabes. On m'a envoyé les *que*,
on m'a promis les *oui*, les *non*, les *pour*, les *qui*, les
quoi, les *si*.
(VOLTAIRE.)

Immolée à mon père n'écorche point mon oreille,
parce que les deux *s* font une syllable longue.
(Id.)

Les *si*, les *pourquoi* sont bien vigoureux; on
pourra y joindre les *que*, les *oui*, les *non*, parce qu'ils
sont plaisants.
(VOLTAIRE.)

... De ces deux *moi* piqués de jalousie,
L'un est à la maison, et l'autre est avec vous.
(MOLIÈRE.)

Il est une classe nombreuse de mots, tels que ceux des exemples que nous venons de citer, qui ne prennent pas la marque du pluriel, lorsqu'ils sont employés substantivement. La raison en est, que la plupart de ces mots sont invariables de leur nature, et qu'ils sont ici pris dans un sens tout-à-fait matériel (1). Voici les exceptions :

1° Quoique les verbes à l'infinitif soient essentiellement invariables, ils prennent le signe du pluriel, quand ils sont passés à l'état de substantifs simples : les *dîners*, les *soupers*, les *pourparlers*, les *rires*, les *pouvoirs*, etc.

2° Il en est de même des prépositions *devant* et *derrière*; on dira : les *devants*, les *derrières* de l'armée.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Les *quel* qu'on en dise.
Les *comment*.
Les *je ne sais pas*.
Les *parce que*.
Les *oui*.
Les *non*.
Les *chut*(s)

Des *a*, des *b*, des *c*.
Des *seul*, des *si*, des *fin*.
Des *mi*, des *lu*, des *ut*.
Trois *quatre*, trois *sept*.
Trois *huit*, trois *neuf*.
Des *certainement*.

Les *compte sur moi*.
Des *oui-dire*.
Les *pourquoi*.
Des *il*, des *moi*.
Des *toi*, des *pour*.
Des *par*.

Des *avec*.
Des *peu*.
Des *trop*.
Des *beaucoup*, des *comme*.
Des *prenez garde à vous*.
Des *qui vivez*?

(1) Voici deux exemples de Molière dans lesquels cette règle a été violée :

Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire?
— Qui parle d'offenser grand-mère ni grand-père?

O ciel ! *Grammaire* est prise à contre-sens par toi.

Grammaire, étant pris matériellement, devait être employé au masculin, car on veut dire que ce *moi* *grammaire*, est pris à contre-sens, etc.

Décider en chef et faire du fracas
A tous les beaux endroits qui méritent des *has* !

Par la même raison, il fallait des *ha* sans *s*; mais ce signe était nécessaire pour la régularité de la rime.

(2) Piron a dit *chut* avec *s* : *Pais ! chut ! — Fais te promener avec tes vaix et tes creux*.

N^o XLV.

DU NOMBRE DES NOMS PROPRES.

NOMS PROPRES EMPLOYÉS COMME TELS.

Washington n'appartient pas, comme Buonaparte, à cette race des *Alexandre* et des *César*, qui dépasse la stature de l'espèce humaine.

(CHATEAUBRIAND.)

Ce qu'il y a de certain, c'est que les plus savants des hommes, les *Socrate*, les *Platon*, les *Newton* ont été aussi les plus religieux.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les *Platon*, les *Pythagore*, ne se trouvent plus ; ou, s'il y en a, c'est bien loin de nous.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Les vrais gens de lettres et les vrais philosophes ont beaucoup plus mérité du genre humain que les *Orphée*, les *Hercule*, et les *Thésée*.

(VOLTAIRE.)

Il n'y eut en aucune province d'Italie d'orateurs comme les *Démosthène*, les *Périclès*, les *Eschine*.

(Id.)

Les *Locke*, les *Montesquieu*, les *J.-J. Rousseau*, en se levant en Europe, appelèrent les peuples modernes à la liberté.

(CHATEAUBRIAND.)

Les *La Fontaine*, les *Boileau*, les *Racine*, les *Molière*, vivaient entre eux.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Ce n'est que de loin en loin, et dans les intervalles lucides des nations, qu'on voit paraître des *Hérodote*, des *Varron*, des *Spanheim* et des *Barthélemy*.

(DE BOUFFLERS.)

Nous avons quelques bons philosophes ; mais, il faut l'avouer, nous ne sommes que les disciples des *Newton*, des *Locke*, des *Galilée*.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Réalisez une héroïne de roman, elle goûtera des voluptés plus exquises que les *Laïs* et les *Cléopâtre*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Laissons donc à *Molé*, cet acteur plein de grâce, Aux *Fleurit*, aux *Sainval*, ces artistes chéris, L'art d'embellir la scène et de charmer Paris.

(DEJAILLE.)

Et, pour l'art des *Didot*, Annonay voit paraître Les feuilles où ces vers seront tracés peut-être.

(DEJAILLE.)

NOMS PROPRES DEVENUS NOMS COMMUNS.

Il n'y a si petite nation moderne qui n'ait ses *Alexandres* et ses *Césars*, et aucune ses *Bacchus* et ses *Cérès*.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Si les qualités morales se transmettaient par la naissance, on verrait des races invariables de *Socrates*, de *Catons*, de *Nérons*, de *Tibères*.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Si tous les hommes étaient des *Socrates*, la science alors ne leur serait pas nuisible ; mais ils n'auraient aucun besoin d'elle.

(J.-J. ROUSSEAU.)

C'est en Hollande que l'on trouve communément des enfants au teint frais, les plus beaux blonds, les plus belles carnations, et des hommes semblables à des *Hercules*.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Il est sûr qu'il ne se trouve plus de ces âmes vigoureuses ou raides de l'antiquité, des *Aristides*, des *Phocions*, des *Périclès*, ni enfin des *Socrates*.

(FONTENELLE.)

Oh ! combien de *Césars* deviendront *Laridons*.

(LA FONTAINE.)

. . . Si la troupe invisible
Des froids censeurs, des *Zoïles* secrets,
Lance sur toi ses inutiles traits,
D'un cours égal poursuis ton vol paisible.

(GRESSET.)

L'art peut produire des milliers de *Théocrites* et de *Virgiles*, mais la nature seule crée des milliers de paysages nouveaux en Europe, en Afrique, aux Indes, dans les deux mondes.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

On aura beau faire et refaire cent fois la vie des rois, nous n'aurons plus de *Suciones*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

La plupart des *Mécènes* ont été des hommes peu instruits, témoin *Auguste* et *Louis XIV*.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les *Titus* craignent-ils le destin des *Nérons* ?

(DE BELLOY.)

La nature n'approvisionne ce monde que par assortiment : il faut recevoir mille *Catons* pour un *Boileau*, et cent erreurs pour une vérité.

(LEMONTY.,

Et vous, nouveaux *Dauids*, sur vos harpes mystiques, J'entends pour l'Éternel retentir vos cantiques.

(DUCIS.)

Ce furent les vices et les flatteries des Grecs et des Asiatiques, esclaves à Rome, qui y formèrent les *Catilina*, les *César*, les *Néron*.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Le même roi qui sut employer les *Condé*, les *Turenne*, les *Luxembourg*, les *Créqui*, les *Catinat* et les *Villars* dans ses armées; les *Colbert* et les *Louvois* dans son cabinet, choisit les *Racine* et les *Boileau* pour écrire son histoire; les *Bossuet* et les *Fénelon* pour instruire ses enfants; les *Fléchier*, les *Bourdoulou* et les *Massillon* pour l'instruire lui-même.

(MAURY.)

Illustres conjurés, les *Brute*, les *Cassie*,
Frappent le grand *César* sans sauver la patrie.

(DE ST-VICTOR.)

Les grâces, la beauté, les *Saphos* de notre âge,
Ne sont pas à l'abri de son humeur sauvage.

(ROUOU.)

Il est là des tyrans, des ministres cruels,
Et des *Solons* d'un jour qu'on proclame immortels.

(MICHAUD.)

Un Auguste aisément peut faire des *Virgiles*.

(BOILEAU.)

Aux siècles de *Midas* on ne vit point d'*Orphées*.

(VOLTAIRE.)

Qui nous a dit que, de nos jours, parmi les nations policées ou barbares, on ne trouverait pas des *Homères* et des *Lycurques* occupés des plus viles fonctions?

(BARTHÉLEMY.)

Les *Stentors* des salons sont pour nous un supplice.

(DEUILLE.)

Le nom propre, quand il représente le seul individu pour lequel il a été créé, est invariable; mais il prend la marque du pluriel, lorsque, par extension, il se dit de plusieurs individus semblables à celui dont on cite le nom (1).

Ainsi, dans les exemples de la première colonne, les noms *Socrate*, *Platon*, *Fénelon*, *Catinat*, etc., désignant, malgré les adjectifs pluriels qui les accompagnent, *Socrate*, *Platon*, *Fénelon*, *Catinat* eux-mêmes, n'ont pas pris d's; il n'en est pas de même dans les exemples de la seconde colonne, où les mots *Tacites*, *Scipions*, *Nestors*, employés pour signifier des hommes semblables à ces trois grands personnages, devaient se pluraliser.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

NOMS QUI SE RAPPORTENT AUX EXEMPLES DE LA

1 ^{re} COLONNE.	2 ^e COLONNE.	1 ^{re} COLONNE.	2 ^e COLONNE.	1 ^{re} COLONNE.	2 ^e COLONNE.
Les Voltaire.	Les Voltaire.	Les Shakespeares.	Les Shakespeares.	Les Milton.	Les Milton.
Les Racine.	Les Racine.	Les Young.	Les Young.	Les Ruyal.	Les Ruyal.
Les Corneille.	Les Corneilles.	Les Virgile.	Les Virgile.	Les Napoléon.	Les Napoléons
Les Néron.	Les Nérons.	Les Juvénal.	Les Juvénals	Les Alexandre.	Les Alexandre
Les Ciceron.	Les Cicerons.	Les Caton.	Les Catons.	Les Molière.	Les Molières
Les Pascal.	Les Pascals.	Les Boileau.	Les Boileaux.	Les Turenne.	Les Turennes
Les Buffon.	Les Buffons.	Les Bayard.	Les Bayards.	Les Homère.	Les Homères
Les David.	Les Davids.	Les Talma.	Les Talmas.	Les Marial.	Les Marials.

(1) Cette règle n'a pas toujours été scrupuleusement observée par nos meilleurs écrivains. Voici plusieurs exemples où elle a été violée, et qu'il faut se garder d'imiter.

Tous les peuples ont le sentiment de l'existence de Dieu, non pas en s'élevant à lui à la manière des *Newtons* et des *Socrates*, par l'harmonie générale de ses ouvrages, mais en s'arrêtant à ceux de ses bienfaits qui les intéressent le plus.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Ces belles *Montbazons*, ces *Châtillons* brillantes,
Ces piquantes *Bouillons*, ces *Nemours* si touchantes,
Dansant avec Louis sous des berceaux de fleurs...

(VOLTAIRE.)

Tes *Miltiades*, tes *Socrates*
Sont livrés au plus triste sort.

(GASSIET.)

Tu parles comme au temps des *Décès*, des *Émiles*

(VOLTAIRE.)

Clio vint l'autre jour se plaindre au dieu des vers
Qu'en certain lieu de l'univers,
On traitait d'auteurs froids, de poètes stériles,
Les *Homères* et les *Virgiles*.

(BOILEAU.)

Je sais ce qu'il coûta de périls et de peines
Aux *Condés*, aux *Sullys*, aux *Colberts*, aux *Turennes*,
Pour avoir une place au haut de l'*Hélicon*.

(VOLTAIRE.)

Peut-être un successeur des *Molés*, des *Prévilles*,
Point les travaux des champs, qui peindrait ceux des villes.

(DEUILLE.)

—••••• DIXIÈME N° XLVI. •••••—

NOMS PROPRES DESIGNANT PLUSIEURS INDIVIDUS D'UNE MÊME FAMILLE.

1^{re} SÉRIE. — SANS S.

C'est dans Pascal, Cornelle, Racine, Despréaux, Bossuet, Fléchier, Fénelon, M^{me} de Sévigné, les deux *Rousseau*, etc., qu'on doit étudier la langue française, si l'on veut en connaître à fond toutes les beautés.
(LÉVIZAC.)

Par la vertu des deux *Antonin*, ce nom devint les délices des Romains.
(BOSSUET.)

L'Espagne s'honore d'avoir produit les deux *Sénèque*.
(RAYNOUARD.)

Les *Villani* ne sont pas à l'abri du reproche de suspicion, dans l'histoire qu'ils ont écrite.
(L'ÉCUY.)

Jamais les deux *Caton* n'ont autrement voyagé, ni seuls, ni avec leurs armées.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Les deux *Cornelle* se sont distigués dans la république des lettres; les deux *Cicéron* ne se sont pas également illustrés.
(BEAUZÉE.)

Les deux *Orioff*, en attendant la première escadre russe, avaient tout préparé.
(VILLEMAIN.)

Des deux *Richelieu* sur la terre
Les exploits seront admirés.

(VOLTAIRE.)

Hélas ! c'est pour juger de quelques nouveaux airs,
Ou des deux *Poinssinet* lequel fait mieux les vers.
(RULHIÈRE.)

2^{me} SÉRIE. — AVEC S OU X.

Des deux *Rousseaux*, dont jamais
L'un n'aura fait ses Pâques,
Le plus fameux désormais
N'est plus Jean-Baptiste, mais
Jean-Jacques.
(PIRON.)

La gloire de Trajan, la vertu des deux *Antonins*,
se firent respecter des soldats.
(MONTESQUIEU.)

Et pourquoi ne dirait-on pas les deux *Sénèques*,
comme on dit les deux *Catons*, les deux *Tarquins*?
(LEMAIRE.)

La renommée eût à l'Académie
Sous les *Séguiers*, deux fois fait son adieu.
(PIRON.)

Les deux *Mithridates*, père et fils, fondèrent le
royaume de Cappadoce.
(BOSSUET.)

Deux ou trois *Grignans* vinrent me voir hier matin.
(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Dans ce pays trois *Bernards* sont connus.
(VOLTAIRE.)

Sire Guillaume était armé de sorte
Que quatre *Andrés* n'auraient pu l'étonner.
(LA FONTAINE.)

Deux *Bouillons*, tour à tour, ont brillé dans le monde
Par la beauté, le caprice et l'esprit.
(VOLTAIRE.)

Comme les exemples qui précèdent en font foi, les auteurs varient sur la pluralisation des noms propres, lorsqu'ils désignent plusieurs individus d'une même famille.

Néanmoins, suivant presque tous les grammairiens, et principalement l'estimable Boniface, le substantif propre, en pareil cas, ne se pluralise jamais, parce qu'il n'est pas employé par extension, comme dans ce vers :

Un coup-d'œil de Louis enfantait des CORNELLIS.

C'est un nom de famille que l'addition d'une lettre défigurerait, et pourrait même faire prendre pour un autre.

Dupui et *Dupuis*, *Lévi* et *Lévis*, *Lavau* et *Lavaux*, *Villar* et *Villars*, *Andrieu* et *Andrieux*, sont des noms de différentes familles; changez-en l'orthographe, vous les confondez; chacun de ces noms doit donc rester invariablement tel qu'il est. Il faut écrire : les *Dupui* se sont alliés aux *DUPUIS*; les *VILLARS* ont intenté un procès aux *VILLAR*, qui avaient ajouté un s à leur nom.

Lemare, seul peut-être, s'oppose à ce qu'on écrive les deux *Racine*, les deux *Cornelle*. Il faudrait un volume, dit-il, pour rassembler tous les passages où les auteurs ont suivi presque invinciblement l'analogie et la voix qui leur criait que les deux

Gracques, que les deux *Antonins*, que les trois *Bernards*, les quatre *Andrés*, etc., ne sont pas un seul *Gracque*, un seul *Antonin*, un seul *Bernard*, un seul *André*. Selon lui, les mots *Gracques*, *Antonins*, etc., servent à désigner plusieurs individus d'une même famille, du même nom, et par conséquent ce ne sont pas véritablement des noms propres.

Pour ne pas laisser d'incertitude à cet égard, nous dirons que notre opinion, à nous, est que, bien qu'on parle de plusieurs *Tarquin*, de plusieurs *Caton*, on doit écrire sans le signe caractéristique du pluriel : Les deux *Tarquin*, les deux *Caton*, etc., attendu que le singulier est généralement préféré, et qu'il est important de conserver à ces sortes de substantifs leur physionomie propre.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Les deux *Corneille*.
Les deux *Racine*.
Les trois *Boileau*.
Les deux *Tarquin*.

Les deux *Delavigne*.
Les deux *Hugo*.
Les deux *Rousseau*.
Les deux *Sénèque*.

Les deux *Caton*.
Les deux *Scipion*.
Les deux *Villani*.
Les deux *Mithridate*.

Les deux *Richelieu*.
Les deux *Cléon*.
Les deux *Fisaro*.
Les deux *Duple*.

PREMIÈRE EXCEPTION A LA RÈGLE PRÉCÉDENTE.

Les pyramides de l'Égypte s'en vont en poudre, et les graminées du temps des *Pharaons* subsistent encore.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Dans le deuxième livre des *Géorgiques*, le poète salue l'Italie, mère des héros, l'Italie qui a porté dans son sein les *Décus*, les *Camilles*, les *Marius*, les infatigables *Scipions* et *César-Auguste*, le plus grand des Romains.
(TISSOT.)

La Seine a ses *Bourbons*, le Tibre a ses *Césars*.
(BOILEAU.)

Enfin, pour sa clémence extrême,
Buvons au plus grand des *Henris* ;
À ce Roi qui sut, par lui-même,
Conquérir son trône et Paris. (BÉRANGER.)

Les deux *Gracques*, en flattant le peuple, commencèrent les divisions qui ne finirent qu'avec la république.
(BOSSUET.)

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des *Stuarts*,
Comme en ce jour qui voit ses larmes
Vers toi tournera ses regards. (BÉRANGER.)

Ma gloire a disparu comme une ombre légère ;
Autour de moi je vois épars
Les antiques débris du trône des *Césars*,
Ensevelis dans la poussière.
(CAS. DELAVIGNE.)

Tels étaient ces d'*Aumonts*, ces grands *Montmorencys*,
Ces *Créquis* si vantés renaissants dans leurs fils.
(VOLTAIN.)

Ces braves chevaliers, les *Gicris*, les d'*Aumonts*,
Les grands *Montmorencys*, les *Sancis*, les *Crillons*,
Lui jurèrent de le suivre aux deux bouts de la terre.
(Id.)

Des *Guises* cependant le rapide bonheur
Sur son abaissement élevait leur grandeur.
(Id.)

Dis-lui que l'amitié, l'alliance et l'amour
Ne peuvent empêcher que les trois *Curiaes*
Ne servent leur pays contre les trois *Horaces*.
(CORNEILLE.)

Quoique le substantif propre ne doive point varier, on écrit cependant, avec le signe de la pluralité, les *Césars*, les *Gracques*, les *Horaces*, les *Scipions*, les *Stuarts*, les *Guises*, les *Condés*, les *Bourbons*, et quelques autres, soit à l'imitation des Latins, qui, dans tous les cas, employaient le pluriel, soit parce que la plupart de ces mots sont plutôt des titres, des surnoms que des noms ; plusieurs même ne sont plus des noms individuels, car ils désignent certaines classes d'individus, certaines familles.

DEUXIÈME EXCEPTION.

M. Adry n'hésite pas à qualifier de faux *Elzéviros* les *Mémoires* de la Rochefoucauld, Amsterdam, 1665.
(BIOC. UNIVERSELLE.)

Les premiers *Plines* que possède la bibliothèque du Roi, sont d'une conservation parfaite.
(VALÉRY.)

D'innombrables *pièds carrés* (à la bibliothèque de Rouen) sont tapissés de *Lahires* et de *Jouvenets* que l'on paraît estimer, plutôt par leur dimension que par leur mérite.
(CRAPELET.)

A la vente de M. B*** il y avait deux *Raphaëls* d'une rare beauté.
(VALÉRIE.)

On écrit des *Elzéviros*, des *Plines*, des *Lahires*, des *Jouvenets*, etc., pour des éditions d'*Elzévir*, de *Pline*, de *Lahire*, de *Jouvenet*, etc. On écrit de même des *Raphaëls*, des *Poussins*, des *Petitots*, des *Callots*, etc., pour des tableaux de *Raphaël*, de *Poussin*, des gravures de *Callot*, etc. Le fréquent usage que l'on fait de ces noms propres les a rendus communs; c'est ainsi qu'on dit des *calepins*, des *barèmes*, des *spencers*, des *quinquets*, des *carcels*, des *charlottes*, etc. Ces noms doivent donc prendre, en pareille circonstance, le signe du pluriel (1).

—••••• N° XLVII. •••••

DU NOMBRE DANS LES NOMS COMPOSÉS.

DEUX NOMS RÉUNIS PAR UN TIRET, COMME *chef-lieu*.1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Tous deux, pour électeurs, furent choisis d'emblée;
Et satisfaits d'eux-mêmes, ainsi que du scrutin,
Pour se rendre au *chef-lieu* se mirent en chemin.
(ANDRIEUX.)

La fleur de la *reine-marguerite* est très belle, et
fait, en automne, le principal ornement des jardins.
(ACADÉMIE.)

Le *martin-pêcheur*, qui vole le long des rivières,
est à la fois couleur de musc et glacé d'azur.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Dans le temps que le *pigeon-paon* étale sa queue,
il agit fièrement et constamment sa tête et son cou.
(BUFFON.)

Une feuille suffit au nid de l'*oiseau-mouche*.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Buffon avait un singe, un grave *orang-outang*,
Qui de valet falsait l'office,
Et qui, sur ses deux pieds sans peine se tenant,
Avait la taille et le flegme d'un Suisse.
(LEMONTEY.)

2^{me} SÉRIE. — PLURIEL.

Il faut encore savoir gré à la convention, à demi
régénérée par la journée de thermidor, d'avoir orga-
nisé des écoles centrales dans tous les *chefs-lieux* de
la république.
(MILLOT.)

Les *reines-marguerites*, et les asters, le souci,
les soleils et les poires de terre portent tous des fleurs
radiées.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Les *martins-pêcheurs* et une foule d'oiseaux rive-
rains embellissent, par l'émail de leurs couleurs, les
bords des fleuves de l'Asie et de l'Afrique.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les pigeons polonais sont plus gros que les *pigeons-
paons*.
(BUFFON.)

C'est dans les contrées les plus chaudes du Nou-
veau-Monde que se trouvent toutes les espèces d'*oi-
seaux-mouches*.
(Id.)

Les *orangs-outangs* sont extrêmement sauvages;
mais il paraît qu'ils sont peu méchants, et qu'ils par-
viennent assez promptement à entendre ce qu'on leur
commande.
(BUFFON.)

(1) Dans sa traduction du *Voyage bibliographique en France*, de Dibdin, M. Crapelet a donc eu tort d'écrire
« Sur un connaisseur, le premier aspect de la seconde pièce de la Bibliothèque du Roi, où se trouvent les
éditions princeps, est véritablement magique..... Voilà le premier Homère!... que le couteau du relieur n'a
jamais touché... Un peu au-dessus des VIRGILE, des OVIDE, des PLINIE..... et, par-dessus tout, des BIBLES!
Il fallait des Virgiles, des Ovides, des Plines. En laissant ces noms au singulier, M. Crapelet est tombé en
contradiction avec lui-même, puisque, quelques lignes auparavant, il avait écrit : des *Lahires*, des *Jouvenets*.

Un jeune *coq-faisan* a été renfermé avec de jeunes poules dont le plumage approchait de celui de la faisane. (Id.)

Le *martin-pêcheur* agit rapidement ses ailes d'azur pour fasciner sa proie. (CHATEAUBRIAND.)

Le *faucon-pèlerin* ne mange qu'au mois d'août. (Id.)

Les *coqs-faisans* sont moins ardents que les coqs ordinaires. (Id.)

La pintade au plumage maille, les paons, les canards, les *martins-pêcheurs*, et une foule d'autres oiseaux riverains, embellissent, par l'émail de leurs couleurs, les bords des fleuves de l'Asie et de l'Afrique. (BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les lieux où l'on prend le plus de *faucons-pèlerins* sont non seulement les côtes de Barbarie, mais toutes les îles de la Méditerranée. (Id.)

Deux substantifs formant un nom composé, sont variables tous deux, comme on peut s'en convaincre par les exemples que nous venons de rapporter. Un *chef-lieu*, des *chefs-lieux*; une *reine-marguerite*, des *reines-marguerites*, etc.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SINGULIER.

Un aigle-pêcheur.
Un chien-loup.
Un chien lion.
Un oristol-topaze.
Une dame-jeanne.
Une fourmi-lion.
Un garde-bois (1).
Un laurier-rose.
Un jardin-pépinière.
Un lieutenant-colonel.
Un maître-aute.
Un meuble-jean. (Poire.)

PLURIEL.

Des aigles-pêcheurs.
Des chiens-loups.
Des chiens lions.
Des oristols-topazes.
Des dames-jeannes.
Des fourmi-lions.
Des gardes-bois.
Des lauriers-roses.
Des jardins-pépinières.
Des lieutenants-colonels.
Des maîtres-autes.
Des meubles-jeans.

SINGULIER.

Une borne-fontaine.
Un chien à vet.
Un ballon-navire.
Un garde-magasin.
Une gomme-r. aine.
Une goutte-crampe.
Une gomme-laque.
Un prêtre-cardinal.
Un poison femme.
Une reine-Claude. (Prune.)
Un sabre-poisard.
Un taupé grillon. (Insecte.)

PLURIEL.

Des bornes-fontaines.
Des chiens-navires.
Des ballons-navires.
Des gardes-magasins.
Des gomme-reines.
Des gouttes-crampes.
Des gomme-lagues.
Des prêtres-cardinaux.
Des poisons femmes.
Des reines-Claudes.
Des sabres-poisards.
Des taupés-grillons.

EXCEPTIONS.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Le marquis de X... s'étant éveillé pendant la nuit, et entendant chanter le rossignol, fit venir son *garde-chasse*, et lui ordonna d'aller tuer cette vilaine bête. (DE JOUY.)

Puis-je oublier l'œillet de la vallée,
Le bouton-d'or, la pâle giroflée,
Le *chèvre-feuille* à l'odeur parfumée ? (BAUENOT.)

Les jeux politiques sont l'inverse du *colin-maillard*. (BOISTE.)

Dans l'île de Cayenne, on appelle *bonjour-commandeur* une espèce de bruant qui a coutume de chanter au point du jour, et que les colons sont à portée d'entendre, parce qu'il vit autour des maisons. (BUFFON.)

Le *bec-figue* qui, comme l'ortolan, fait les délices de nos tables, n'est pas aussi beau qu'il est bon. (Id.)

Le *poro-épice*, quelque originaire des climats les plus chauds de l'Afrique et des Indes, peut vivre et se multiplier dans les pays moins chauds. (BUFFON.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

Les sables de l'Afrique, où nous n'avons pas de *gardes-chasse*, nous envoient des nuées de caillies et d'oiseaux de passage, qui traversent la mer au printemps, pour couvrir nos tables en automne. (BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

La fameuse madone Chekka, dans l'île de Chypre, est située dans un canton délicieux. Des *chèvre-feuilles*, des roses, et quantité d'arbrisseaux d'une odeur aromatique, parfument l'air des environs. (L'ABBÉ DE LA PORTE.)

Nous courons, en *colin-maillard*, après le plaisir, et, lorsqu'après l'avoir saisi, nous ôtons le bandeau, ce n'est plus ce que nous avons pensé. (BOISTE.)

Les *bonjour-commandeurs* ont le cri aigu de nos moineaux de France; ils sont le plus souvent à terre comme les bruants, et presque toujours deux à deux. (BUFFON.)

Les *bec-figues* arrivent en Lorraine en avril, et en partent au mois d'août, même quelquefois plus tôt. (Id.)

Nous avons vu des *poros-épices* vivants, et jamais nous ne les avons vus, quoique violemment excités, darder leurs piquants. (Id.)

(1) Le mot *garde*, signifiant *gardien*, est substantif et doit prendre la marque du pluriel : des *gardes-bois*, des *gardiens des bois*; mais s'il représente un être inanimé, un objet, on le considère alors comme verbe et, par conséquent, il demeure invariable : des *garde-manger*, des *garde-chaud*, etc.

On appelle distillation au *bain-marie* (1), celle qui se fait en mettant dans un vaisseau plein d'eau chaude, qui est sur le feu, le vase où sont les matières que l'on veut distiller.

(ACADÉMIE.)

L'usage des *bains-marie* date de la plus haute antiquité; c'est, dit-on, la prophétesse Marie qui en fut l'inventrice.

(....)

Ces exemples présentent quelques difficultés que nous ne pouvons résoudre par des règles générales; car l'accord des substantifs composés qui fixent notre attention en ce moment, dépend des vues de l'esprit. Nous allons donc avoir recours à la décomposition de ces substantifs, et de quelques autres semblables, pour déterminer, d'une manière positive, sur lequel des deux mots repose l'idée du singulier ou du pluriel.

Un garde-chasse : Un garde (ou gardien) qui veille sur la chasse.

Un garde-marine : C'est-à-dire un garde de la marine.

Un garde-vaisselle : Signifie un garde (ou gardien) de la vaisselle du roi.

Un appui-main : Un appui pour la main.

Un chèvre-feuille : Un arbrisseau dont la feuille grimpe comme la chèvre.

Un colin-maillard : Un jeu où Colin, les yeux bandés, cherche à attraper Maillard.

Un bec-figues : Un oiseau dont le bec pique les figues.

Un chèvre-pieds : Un animal fauve ou satyre, qui a des pieds de chèvre.

Un brèche-dents : Une personne qui a une brèche dans les dents.

Un garde-malades : Un garde (ou gardien) de malades.

Un porc-épics : Un animal qui a le grognement du porc et des épics ou piquants sur le corps.

Des gardes-chasse : Des gardes (ou gardiens) qui veillent sur la chasse.

Des gardes-marine : C'est pour des gardes de la marine.

Des gardes-vaisselle : Pour des gardes (ou gardiens) de la vaisselle du roi.

Des appuis-main : Des appuis pour la main.

Des chèvre-feuilles : Des arbrisseaux dont les feuilles grimpent comme la chèvre.

Des colin-maillard : Des jeux où Colin, les yeux bandés, cherche à attraper Maillard.

Des bec-figues : Des oiseaux dont le bec pique les figues.

Des chèvre-pieds : Des animaux fauves ou satyres, qui ont des pieds de chèvre.

Des brèche-dents : Des personnes qui ont chacune une brèche dans les dents.

Des gardes-malades : Des gardes (ou gardiens) de malades.

Des porcs-épics : Des animaux qui ont le grognement des porcs et des épics ou piquants sur le corps.

D'après l'examen que nous venons de faire, on peut conclure :

1° Que, si l'idée du singulier repose sur l'un des deux substantifs, comme dans des *gardes-chasse*, des *chèvre-feuilles*, ou même sur les deux à la fois, comme dans *colin-maillard*, ces substantifs, quoique précédés de l'article pluriel, demeurent invariables.

2° Que, si l'idée de la pluralité se fixe sur le second substantif, ce substantif se met au pluriel, sans avoir égard à l'article singulier qui le précède, et avec lequel il semble être en contradiction. — Exemple : un *bec-figues*, un *chèvre-pieds*, un *brèche-dents*, etc.

(1) Quelques grammairiens pensent que *Balneum Maris* (bain de mer) est l'origine de *bain-Marie*; mais, comme il n'existe aucune analogie entre ces deux expressions, il n'est pas présumable que l'usage se soit écarté à ce point de la vérité; au surplus, quelle que soit l'étymologie de ce nom composé, le second substantif se trouvant au singulier dans les deux versions qu'on lui attribue, on peut écrire avec certitude des *bains-Marie*; en effet l'idée du pluriel ne tombe que sur le mot *bains*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SINGULIER.

Un appui-main.
Un bec-figue.
Un brèche-dents.
Un bain-marie.
Un coiffe-maillard.
Un chèvre-feuille.
Un garde-chasse.

PLURIEL.

Des appui-mains.
Des bec-figues.
Des brèche-dents.
Des bains-marie.
Des coiffe-maillards.
Des chèvres-feuilles.
Des gardes-chasse.

SINGULIER.

Un garde-marine.
Un garde-malades.
Une garde-malade.
Un garde-vaisselle.
Un porce-épice.
Un chèvre-pied.
Un garde-sol.

PLURIEL.

Des gardes-marine.
Des gardes-malades.
Des gardes-malade.
Des gardes-vaisselles.
Des porce-épices.
Des chèvres-pieds.
Des garde-sols.

N° XLVIII.

UN ADJECTIF ET UN NOM RÉUNIS, COMME *plain-chant*.1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Ambroise, archevêque de Milan, fut, à ce que l'on dit, l'inventeur du *plain-chant*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

L'homme social vit plus pour l'avenir, que pour le présent; pour l'*amour-propre*, que pour l'amour; pour la puissance, que pour le bien-être.

(LE COMTE DE SÉGUR.)

Un *secrétaire-général* doit rester éternellement dans sa préfecture, comme un chef de division dans son ministère, pour y conserver les traditions.

(NAPOLÉON.)

Vous pouvez donner aux enfants le spectacle étonnant de l'électricité atmosphérique par un *cerf-volant*.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

En vérité l'on prendrait ces lettres pour les sarcasmes d'un *petit-maitre*, plutôt que pour les relations d'un philosophe.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Nous vîmes un *poisson-volant*.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Le *gros-bec* est un oiseau qui appartient à notre climat tempéré, depuis l'Espagne et l'Italie, jusqu'en Suède.

(BUFFON.)

Une *chauve-souris* donna tête baissée
Dans un nid de belette : et, sitôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les souris dès long-temps courroucée,
Pour la dévorer accourut.

(LA FONTAINE.)

Du latin ! de mon temps du latin ! un *gentil-homme* en eût été déshonoré.

(SAINT-EYREMONT.)

Chacun, mêlant les souvenirs du passé aux joies présentes, croit reconnaître le vieillard dans le *nouveau-né* qui fait revivre sa mémoire.

(LE COMTE DE SÉGUR.)

L'oiseau de *basse-cour*, comme l'oiseau du Pinde,

Doit, pour réussir ici-bas,

Louer surtout les gens des vertus qu'ils n'ont pas.

(GUINGUENÉ.)

Ce pédant ridicule, connu par sa fatuité et son outre-cuidance, était convaincu que son image en *taille-douce* ferait un merveilleux effet au frontispice des Hommes illustres.

(DE JOUY.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

On peut dire qu'il n'y a rien de plus ridicule et de plus plat, que ces *plains-chants* accommodés à la moderne.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Voltaire eut l'art funeste chez un peuple capricieux et aimable, de rendre l'incrédulité à la mode; il en-rôla tous les *amours-propres* dans cette ligne insensée.

(CHATEAUBRIAND.)

On ne peut permettre que les *secrétaires-généraux* soient en même temps députés.

(NAPOLÉON.)

Enfants, hâtez-vous de rassembler vos ballons, vos volants et vos *cerfs-volants*.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les dames et les *petits-maitres* ont toujours ré-véré la mode et même enchéri sur elle.

(VOLTAIRE.)

Nous vîmes des *poissons-volants*.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les loriots mangent la chair des cerises, et les *gros-becs* cassent les noyaux et en mangent l'amande.

(BUFFON.)

Il est au Louvre un galetas,
Où, dans un calme solitaire,
Les *chauves-souris* et les rats
Viennent tenir leur cour pléniaire.

(LE MARQUIS DE VILLETTE.)

Autrefois on ne faisait étudier les *gentils-hommes* que pour être d'église, encore se contentaient-ils le plus souvent du latin de leur bréviaire.

(SAINT-EYREMONT.)

On dit que plusieurs sages-femmes, en pétrissant la tête des *nouveaux-nés*, lui donnent une forme plus convenable; et on le souffre!

(J.-J. ROUSSEAU.)

Les civettes cherchent, comme les renards, à entrer dans les *basses-cours* pour emporter les volailles

(BUFFON.)

Chauveau, Nanteuil, Meulan, Audran, etc., ont réussi dans les *tailles-douces*, et leurs estampes ornent, dans l'Europe, les cabinets de ceux qui ne peuvent avoir des gravures.

(VOLTAIRE.)

* On a même dit on écrit *chèvrefeuille* en un seul mot : Un *chèvrefeuille* des *chèvrefeuilles*.

(L'ÉCRIVAIN.)

On reconnaîtra le *chat-huant* d'abord à ses yeux bleuâtres, et ensuite à la beauté et à la variété distincte de son plumage, et enfin à son cri : hohôhohô, par lequel il semble huer.

(BURRON.)

Une femme *bel-esprit* (1) est le fléau de ses enfants, de son mari, de ses valets et de tout le monde.

(J.-J. ROUSSEAU.)

On ne trouve guère les *chats-huants* ailleurs que dans les bois ; en Bourgogne, ils sont bien plus communs que les hulottes ; ils se tiennent dans les arbres creux.

(BURRON.)

Point de ces gens, que Dieu confonde,

De ces sots dont Paris abonde,

Et qu'on y nomme *beaux-esprits*,

Vendeurs de fumée à tout prix.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Le substantif et l'adjectif qui concourent ensemble à former un nom composé, sont susceptibles de prendre, l'un et l'autre, la marque du pluriel, comme nous venons de le voir : un *plain-chant*, des *plain-chants*, etc.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SINGULIER.	PLURIEL.	SINGULIER.	PLURIEL.
Un arc-boutant.	Des arcs-boutants.	Une belle-fille.	Des belles-filles.
Un arc-doublon.	Des arcs-doublons.	Une belle-mère.	Des belles-mères.
Un bas-relief.	Des bas-reliefs.	Un beau-père.	Des beaux-pères.
Une basse-fosse.	Des basses-fosses.	Une belle-cœur.	Des belles-cœurs.
Une basse-lince.	Des basses-lince.	Un blanc-bec.	Des blancs-becs.
Une basse-taille.	Des basses-tailles.	Un garde-royal.	Des gardes-royaux.
Une basse-voile.	Des basses-voiles.	Une garde-nationale.	Des gardes nationales.
Un beau-fils.	Des beaux-fils.	Une garde-impériale.	Des gardes-impériaux.
Un beau-frère.	Des beaux-frères.	Une garde-royale.	Des gardes-royales.
Un bon-Henot.	Des bon-Henris.	Un grand-oncle.	Des grands-oncles.
Un bon-chrétien.	Des bon-chrétiens.	Un gros-texie.	Des gros-texies.
Un bout-rimé.	Des bouts-rimés.	Un haut-bord.	Des hauts-bords.
Une courte-botte.	Des courtes-bottes.	Une haute-futaie.	Des hautes-futaies.
Un court-bouillon.	Des courts-bouillons.	Une haute-paye.	Des hautes-payes.
Un cordon-bleu.	Des cordons bleus.	Une haute-lieu.	Des hautes-lieus.
Un coiffe-jaune.	Des coiffes jaunes.	Un loup-merin.	Des loups-merins.
Une chiche-faça.	Des chiches-faças.	Un plat-bord.	Des plats-bords.
Une courte-paille.	Des courtes-pailles.	Une plate-bande.	Des plates-bandes.
Une courte-pointe.	Des courtes-pointes.	Une plate-forme.	Des plates-formes.
Un cerf-valant.	Des cerfs valants.	Un petit-lait.	Des petits-laits.
Un double-feuille.	Des doubles-feuilles.	Une petite-maitresse.	Des petites-maitresses.
Un eau-forte.	Des eaux-fortes.	Un pont-neuf.	Des ponts-neufs.
Une fausse-bras.	Des fausses-bras.	Un pied-poudren.	Des pieds-poudrens.
Un franc-sali.	Des francs-salis.	Un pied-plat ou un plat-pied.	Des pieds-plats.
Une folle-enchère.	Des folles-enchères.	Un pot-pourri.	Des pots-pourris.
Un faux-fuyant.	Des faux-fuyants.	Un rouge-gorge.	Des rouges-gorges.
Un garde-champêtre.	Des gardes-champêtres.	Un saint-angustin.	Des saints-angustins.
Un gras-double.	Des gras-doubles.	Un saint-barbe.	Des saints-barbes.
Un garde-forestier.	Des gardes-forestiers.	Un saut-conduit.	Des sauts-conduits.
Un grand-maitre.	Des grands-maitres.	Une sage-femme.	Des sages-femmes.
Un garde-national.	Des gardes-nationaux.	Un sinistre-consulte.	Des sinistres-consultes.
Un garde-impérial.	Des gardes-impériaux.	Un ver-tuisant.	Des vers-tuisants.

EXCEPTIONS.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Celui qui a eu la facilité de livrer un *blanco-seing*, ne doit s'en prendre qu'à lui-même, si l'on en abuse.

(MERLIN.)

On appelle *bure*, la partie supérieure du fourneau qui s'élève au-dessus du *terre-plein*.

(BURRON.)

Quand j'étais *chevaux-légers* de la reine, j'avais une tante chancellesse, et elle voulait, parbleu ! nous faire beaucoup de bien.

(REVUE DE PARIS.)

... Vous êtes un sot, en trois lettres, mon fils, C'est moi qui vous le dis, qui suis votre *grand-mère*.

(MOLIÈRE.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

Des *blanco-seings* sont des armes perfides dans les mains d'un fripon.

(ANONYME.)

Les *terre-pleins* sont des terres rapportées entre deux murs ; ils sont employés pour fortifier les villes de guerre.

(Id.)

Le pape, ou plutôt Avignon, entretenait pour la garde du vice-consul et de la ville 60 *chevaux-légers* vêtus de rouge, et 100 hommes d'infanterie vêtus de bleu.

(L'ABBÉ DE LA PORTE.)

Louis XII revendiquait le duché de Milan, parce qu'il comptait parmi ses *grand-mères* une sœur d'un Visconti ; lequel avait eu cette principauté.

(VOLTARE.)

(1) Dans un journal intitulé *la Mère de Famille*, on trouve cette phrase singulière ; *Molière, anatomiste et peintre moral, devait attaquer le pédantisme des savants de son temps, et Jean-Jacques, philosophe sentimental, les prétentions des écrivains BEL-ESPRIT du stén.*

Nous gâtions les outils de mon bon vieux *grand-père* pour faire des montres à son imitation.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Les juments produisent des poulains qui ressemblent *assez* aux *grand-pères*.
(BUFFON.)

Pour rendre compte des motifs qui ont déterminé l'orthographe des noms composés qu'on vient de lire, nous nous servirons du seul principe qui existe en grammaire, et par le moyen duquel on peut résoudre les plus grandes difficultés : c'est de ramener les mots à leur état primitif; de les voir dans toute leur acception, dans toute leur valeur, soit en remontant à leur origine, soit en cherchant l'ellipse.

Un blanc-seing : Un *seing*, ou signature sur papier blanc (1).

Un terre-plein : Un espace *plein* de terre.

Un chevaux-légers (2) : Un cavalier du régiment des *chevaux-légers*.

Un cent-suisse : Un soldat du régiment des *cent-suisse*.

Un courte-haleine : Un homme qui a l'*halpne* courte.

Une douce-amère (plante) : En latin *dulcamara*.

Une toute-bonne, une toute-saine : Une plante tout-à-fait bonne; une plante tout-à-fait saine.

Une toute-épice : Une plante qui a tout-à-fait le goût de l'*épice*.

Une grand-tante, une grand-mère : C'est par euphonie que l'apostrophe remplace l'e de *grande* dans *grand-tante, grand-mère*.

Des blanc-seings : Des *seings*, ou signatures sur papier blanc.

Des terre-pleins : Des espaces *pleins* de terre.

Des chevaux-légers : Des cavaliers du régiment des *chevaux-légers*.

Des cent-suisse : Des soldats du régiment des *cent-suisse*.

Des courte-haleine : Des hommes qui ont l'*halpne*-courte.

Des douces-amères : Le premier mot conserve l'invariabilité du latin *dulc*. Le second, venant d'*amarum*, varie.

Des toute-bonnes, des toute-saines : Des plantes tout-à-fait bonnes, des plantes tout-à-fait saines.

Des toute-épice : Des plantes qui ont tout-à-fait le goût de l'*épice*.

Des grand-tantes, des grand-mères : Sont des titres qui marquent les liens du sang.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SINGULIER.

Un blanc-seing.
Un courte-haleine.
Un chevaux-légers.
Un cent-suisse.
Une douce-amère.
Une grand-chambre.
Une grand-messe.
Une grand-mère.

PLURIEL.

Des blanc-seings.
Des courte-haleine.
Des chevaux-légers.
Des cent-suisse.
Des douce-amères.
Des grand-chambres.
Des grand-messes.
Des grand-mères.

SINGULIER.

Un grand-père.
Une grand-mère.
Une grand-garde.
Une grand-tante.
Une toute-bonne.
Un terre-plein.
Une toute-saine.
Une toute-épice.

PLURIEL.

Des grand-pères.
Des grand-mères.
Des grand-gardes.
Des grand-tantes.
Des toute-bonnes.
Des terre-pleins.
Des toute-saines.
Des toute-épices.

(1) L'Académie écrit à tort *des blancs-seings*; l'analyse le prouve jusqu'à l'évidence.

(2) Cette orthographe est la seule que l'on doive adopter, parce qu'elle est en harmonie avec la pensée. On écrit bien des *tête-à-tête*, un *essui-mains*, pourquoi n'écrirait-on pas un *chevaux-légers*, cela doit paraître aussi naturel à quiconque craint de choquer la raison. Nous reprenons donc cette orthographe : un *chevaux-léger*, des *chevaux-légers*, à moins de supprimer le trait d'union. Autrement, il y a tout-à-la-fois barbarisme et solécisme. C'est donc à tort que l'Académie, dans son dictionnaire, édition de 1835, écrit : *Un cheval-léger, des cheval-légers*.

N° XLIX.

NOMS COMPOSÉS DONT L'UN, PRIS ADJECTIVEMENT, NE S'EMPLOIE PLUS SEUL.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

On est toujours étonné de voir l'intrépidité avec laquelle une petite *pie-grièche* combat contre les pies, les corneilles, les crécerelles, tous oiseaux beaucoup plus grands et plus forts qu'elle. (BUFFON.)

Sous la plus sale *porte-cochère*, sous la plus misérable allée, nous voyons écrit en gros caractères : Parlez au concierge... ah ! rions, mes amis, rions de la vanité humaine. (ANONYME.)

Les plus belles peaux de lynx viennent de Sibérie, sous le nom de loup-*cervier* ; et de Canada, sous celui de chat-*cervier*. (BUFFON.)

Un pied de forme ronde, et qui fait que l'on marche avec peine, est un pied-*bot*. (ACADÉMIK.)

Le velours de la tête du calybé est d'un beau bleu changeant en vert, dont les reflets imitent ceux de l'*aigue-marine*. (BUFFON.)

Un franc-*alleu* était un bien patrimonial héréditaire. (BOISTE.)

Un franc-*alleu* était un fonds de terre, soit noble, soit roturier, exempt de tous droits seigneuriaux. (ACADÉMIK.)

La chasse du *petit-gris* est si générale parmi les Lapons, que cette peau est de toutes les fourures la plus commune et la moins chère. Un paquet de cinquante écreurs ne coûte guère plus de trois livres. (L'ABBÉ DE LA PORTE.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

Les femmes sont des oiseaux qui changent de plumage plusieurs fois par jour : ce sont des *pie-grièches* dans le domestique, des paons dans les promenades, et des colombes dans le tête-à-tête. (DUFRESNY.)

A l'heure des spectacles, toutes les *portes-cochères* s'ouvrent, les voitures s'élancent, les théâtres et les cafés se remplissent. (DE JOUV.)

Les loup-*cerviers* de Canada sont seulement, comme je l'ai déjà dit, plus petits et plus blancs que ceux d'Europe ; et c'est cette différence qui les a fait appeler chats-*cerviers*. (BUFFON.)

Les gens de mauvaise foi sont des pieds-*bots* en affaires ; ils marchent difficilement. (ANONYME.)

Les pierres précieuses, les émeraudes bleues, mêlées de doux reflets verts, semblables à de l'eau de mer, sont des *aigues-marines*. (ANONYME.)

Comme le gouvernement féodal, établi sous cette deuxième race, n'obligeait pas moins les seigneurs à défendre les vassaux, que les vassaux à combattre pour les seigneurs, on avait échangé en fiefs la plupart des terres libres ou des francs-*alleux*, afin de se ménager une protection nécessaire. (L'ABBÉ MILLOT.)

Il n'y a point de marchandises où l'on soit plus trompé qu'à ces *petits-gris* et aux hermines, parce que vous achetez la marchandise sans la voir, et que la peau est retournée, en sorte que la fourrure est en dedans. (REGNARD.)

On rencontre quelquefois des noms composés dans lesquels il entre un mot qui ne s'emploie plus seul, parce qu'il a vieilli et qu'il n'a de sens et de force que joint au nom qui le précède. Ce mot, jouant le rôle d'adjectif, doit nécessairement en subir les accidents grammaticaux. C'est pourquoi l'on écrit : des *loups-garous*, des *portes-cochères*, des *pie-grièches*. Le dernier des exemples cités, nous présente deux adjectifs dont l'ensemble forme un nom composé : *petit-gris*. Quelque rares que soient ces noms, il est bon de les connaître et de rechercher, surtout, par l'analyse, la raison de leur orthographe. Quant à leur étymologie, nous n'avons que des données inexactes ; néanmoins nous allons dire, à cet égard, ce qui nous paraîtra le plus juste et le plus raisonnable.

Loup-garou (1). Ce mot, au propre, signifie un loup qui mange les cadavres et a-

(1) Quelques personnes pensent que le mot *garou* est une altération du verbe *garer*, et qu'un *loup-garou* est un loup dont il faut se garer. D'autres, tout en conservant au mot *garou* la même origine, l'analysent différemment, et prétendent que voilà un *loup-garou* est pour voilà un LOUP, GARE à vous, OU le péril vous menace. Suivant Borel, *garou* viendrait du vieux mot français *garo* ou *garau*, qui signifie rapide. Nous

taque les hommes. C'est aussi, suivant la croyance populaire, un sorcier qui a le don de pouvoir se changer en loup. Au figuré, on dit en parlant d'un homme bourru, farouche, insociable, que c'est un *loup-garou*.

Loup-cervier. Animal qui n'a que le hurlement du loup, et dont la peau est tachetée comme celle des jeunes cerfs. C'est ce qui lui a fait donner l'épithète de *cervier*.

Pie-grièche signifie *pie-grisdre*, nous disent quelques grammairiens; mais comment se fait-il que Buffon et les naturalistes aient ajouté au substantif *pie-grièche* l'épithète inutile de *grise*, ce qui fait *pie-grièche grise* (1). Ce serait évidemment un pléonasme; nous croyons donc que la *pie-grièche*, ayant quelque chose de la pie et de la grive, en a formé son nom de celui de ces oiseaux.

Les dictionnaires étymologiques pensent toutefois que *grièche* ou *griesche* est un adjectif altéré qui signifie *venant de la Grèce, originaire de la Grèce*.

Pied-bot. L'adjectif *bot* vient sans doute de ce que le pied qui a cette infirmité est ordinairement chaussé d'une espèce de *botte* ou brodequin; ainsi *bot* est une abréviation de *botté*.

Aigue-marine vient de deux mots latins *aqua marina*, eau de mer.

Franc-alieu. *Alieu* est un vieux mot qui signifie à peu près un *bien*, une *terre*. Un *franc-alieu* est donc un bien (noble ou roturier) qui est franc ou exempt de tous droits seigneuriaux.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SINGULIER.

Une aigue-marine.
Une branche-urine.
Une épine-vinette.
Un franc-alieu.
Un franc-riél.
Une gomme-gutte.
Une gomme-laque.

PLURIEL.

Des aigues-marines.
Des branches-urines.
Des épines-vinettes.
Des francs-aliens.
Des francs-riels.
Des gommes-guttas.
Des gommes-laques.

SINGULIER.

Une gomme-résine.
Un gort-apens.
Un loup-cervier.
Un loup-garou.
Une ortie-grièche.
Une pie-grièche.
Une porte-cochère.

PLURIEL.

Des gommes-résines.
Des gorts-apens.
Des loups-cerviers.
Des loups-garous.
Des orties-grièches.
Des pie-grièches.
Des portes-cochères.

—••••• N° L. —•••••

DEUX NOMS UNIS PAR UNE PRÉPOSITION, COMME *chef-d'œuvre*.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Une femme charmante et sage,
Voilà d'un Dieu puissant le *chef-d'œuvre* enchanteur;
Et dans sa plus parfaite image,
J'adore son divin auteur. (DE SÉVÈRE.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

Nous n'attribuons aucun des *chefs-d'œuvre* de l'homme au hasard; pourrions-nous croire que lui-même en serait l'enfant? (CHATEAUBRIAND.)

croyons, nous, qu'il est infiniment plus raisonnable de faire dériver ce mot du celtique *garo*; et ce qui nous porte à croire que c'est là sa véritable étymologie, c'est que le mot *garo*, en celtique, veut dire *dre, rude, aigre d'humeur et de paroles, sauvage, cruel*.

(1) On en trouve d'absolument blanches dans les Alpes, et ces *pies-grièches* blanches, aussi bien que celles qui ont une teinte de roux sur le ventre, sont de la même grandeur que la *pie-grièche grise*, qui n'est elle-même pas plus grosse que le *mauvais*, autrement la *grive-mauviette*. (Buffon). Au figuré, *pie-grièche* n'est point une petite-maitresse, comme bien des personnes se l'imaginent; mais une femme méchante, acariâtre, qui pince, mord et égratigne; enfin une femme du naturel de l'oiseau, et telle que Pigaut-Lebrun l'a fort bien dépeinte dans un des exemples rapportés ci-dessus.

Depuis le déluge, l'*arc-en-ciel* a été un signe de la
bénédiction de Dieu.
(BOSSUET.)

Peut-être ne voit-on pas très clairement du premier coup d'œil, le rapport qu'il y a entre une *lettre-de-change* et un *feuilleton*. C'est une énigme que l'abandonne à la sagacité de mes lecteurs.

(DE JOUV.)

Outre que la *femme-de-chambre*, une fois dépositaire du secret de sa maîtresse, lui fait payer cher sa discrétion, elle agit comme l'autre pense, et décèle toutes ses maximes en les pratiquant maladroitement.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Il prononça, en frémissant, ces mots terribles de *commis* et de *rat-de-cave*. Il me fit entendre qu'il cachait son vin à cause des aides; qu'il cachait son pain à cause de la taille, et qu'il serait un homme perdu, si l'on pouvait se douter qu'il ne mourût pas de faim.

(Id.)

La *belle-de-nuit* n'ouvre ses fleurs les plus parfumées que dans l'obscurité.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Le *pot-au-feu* du peuple est la base des empires.

(MIRABEAU.)

On se ferait une fausse idée de la queue du *coq-d'Inde*, si l'on s'imaginait que toutes les plumes dont elle est formée fussent susceptibles de se relever en éventail.

(BUFFON.)

Vous souvient-il, monsieur, quand ma maudite mule me jeta, par malice, en ce trou si profond ? Je fus près d'un *quart-d'heure* à ronler jusqu'au fond.

(REGNARD.)

C'est avec de l'*eau-de-vie*, de la poudre à canon, des fusils, des sabres, du fer, que nous commerçons principalement avec les Américains et les Africains.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

La matière fluide du *ver-à-soie*, de l'araignée et de plusieurs espèces de chenilles, acquiert tout à coup de la solidité en sortant de leur corps, et se change en soie par le simple contact de l'air.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Si l'on veut donner beaucoup d'intérêt à un paysage riant et agréable, il faut qu'on l'aperçoive au travers d'un grand *arc-de-triomphe*, ruiné par le temps.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Le *bee-d'argent* est de tous les tangaras celui qui est le plus répandu dans l'île de Cayenne et à la Guyane.

(BUFFON.)

Comme un *aide-de-camp* je viens en diligence appeler du secours.

(REGNARD.)

Allez dans la prairie, et vous pourrez admirer à la fois mille *arcs-en-ciel* peints sur chaque goutte de rosée, et qui mêlent leurs riches couleurs à la parure des champs.

(AIMÉ-MARTIN.)

J'ai toujours eu pour principe de ne jamais faire des *lettres-de-change*, et je me suis toujours dit, avec nos meilleurs poètes comiques :

C'est jouer trop gros jeu que jouer le par-corps.

(DE JOUV.)

A Paris, je jugeais des mœurs des femmes de ma connaissance par l'air et le ton de leurs *femmes-de-chambre*, et celle règle me m'a jamais trompé.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Que sous le joug des libraires

On livre encor nos auteurs ;

Aux censeurs, aux inspecteurs,

Rats-de-cave littéraires !

(BÉRANGER.)

Les *belles-de-nuit* du Péron, l'air triste des Meluques, ne fleurissent que la nuit.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les paysannes mangent moins de viande et plus de légumes que les femmes de la ville ; ce régime végétal paraît plus favorable que contraire à elles et à leurs enfants. Quand elles ont des nourrissons bourgeois, on leur donne des *pots-au-feu*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Le son grave que font entendre les *cops-d'Inde* avant leur cri, le roucoulement des pigeons qui s'exécute sans qu'ils ouvrent le bec, sont des sons de même nature.

(BUFFON.)

Je vous assure, mesdames, qu'à moins de voler, on ne peut pas faire plus de diligence ; il n'y a pas, en vérité, trois *quarts-d'heure* que je suis parti de Versailles.

(REGNARD.)

Je ne puis douter que l'usage immodéré du café, du thé, du chocolat, des épiceries, n'aient chez les Européens une partie des effets que nos *eaux-de-vie* ont chez les sauvages.

(ST-LAMBERT.)

Les *vers-à-soie* sont si communs au Tonquin, que cette étoffe n'y est pas plus chère que le coton, et les plus pauvres en sont vêtus.

(L'ABBÉ DE LA PORTE.)

Tout ce qui frappe nos regards dans les cités nous parle des hommes, de leurs injustices, de leurs crimes, de leurs misères ; leurs palais sont l'asile de la bassesse, et leurs *arcs-de-triomphe*, des souvenirs glorieux de leurs forfaits.

(AIMÉ-MARTIN.)

Les *bees-d'argent* ne vont pas en troupes, mais toujours par paires.

(BUFFON.)

J'ai passé ma journée avec des *aides-de-camp* et de jeunes militaires.

(CHATEAUBRIAND.)

Lorsque deux substantifs sont unis par une préposition, le premier seulement est susceptible de prendre la marque du pluriel : Un *arc-en-ciel*, de *arcs-en-ciel*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SINGULIER.

Un arc-en-ciel.
Un arc-de-triomphe.
Une belle-de-nuit.
Une belle-de-jour.
Une barbe-de-bœuf.
Une barbe-de-diable.
Une barbe-de-chèvre.
Une barbe-de-moine.
Une barbe-de-renard.
Un bec-de-corbin.
Un bec-de-grue.
Un blanc-de-bakine.
Un ciel-de-lit.
Un cou-de-pied.
Un croc-en-jambes.
Un cul-de-basse-fosse.
Un cul-le-lampe.
Un cul-de-jatte.
Un chef-d'œuvre.
Un coq-d'Inde.
Un coup-d'œil.
Un rat-de-cave.

PLURIEL.

Des arcs-en-ciel.
Des arcs-de-triomphe.
Des belles-de-nuit.
Des belles-de-jour.
Des barbes-de-bœuf.
Des barbes-de-diable.
Des barbes-de-chèvre.
Des barbes-de-moine.
Des barbes-de-renard.
Des becs-de-corbin.
Des becs-de-grue.
Des blancs-de-bakine.
Des ciels-de-lit.
Des cous-de-pied.
Des croc-en-jambes.
Des culs-de-basse-fosse.
Des culs-de-lampe.
Des culs-de-jatte.
Des chefs-d'œuvre.
Des coqs-d'Inde.
Des coups-d'œil.
Des rats-de-cave.

SINGULIER.

Une épée-d'œuf.
Une femme-de-chambre.
Un jet-d'eau.
Une lettre-de-change.
Un maître-d'hôtel.
Un maître-d'équipé.
Un pain-de-couron.
Un pain-de-pourreau.
Un pied-de-chèvre.
Un pied-de-biche.
Un pied-de-touff.
Un pied-d'aleutia.
Un pied-de-chat.
Un pied-de-veau.
Un pied-de-lion.
Un pied-de-livre.
Un pied-de-pigeon.
Un pied-de-fer.
Un pied-de-mourhe.
Un rat-d'égline.
Un rat-d'eau.

PLURIEL.

Des épées-d'œuf.
Des femmes-de-chambre.
Des jets-d'eau.
Des lettres-de-change.
Des maîtres-d'hôtel.
Des maîtres-d'équipé.
Des pains-de-couron.
Des pains-de-pourreau.
Des pieds-de-chèvre.
Des pieds-de-biche.
Des pieds-de-touff.
Des pieds-d'aleutia.
Des pieds-de-chat.
Des pieds-de-veau.
Des pieds-de-lion.
Des pieds-de-livre.
Des pieds-de-pigeon.
Des pieds-de-fer.
Des pieds-de-mourhe.
Des rats-d'égline.
Des rats-d'eau.

EXCEPTIONS.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Le *coq-à-l'âne* ne se compose pas d'une sottise isolée, comme le quolibet, comme le calembourg, mais d'une série de sottises rassemblées sans liaison.

(DE JOUY.)

Les bons bourgeois louent un *pied-à-terre* à Passy, à Chaillot ou à Boulogne, et les artisans passent leur dimanche aux Prés-Saint-Gervais ou aux bols de Romainville.

(DE JOUY.)

L'amour s'éteint; et il n'est pas d'esprit assez fécond pour remplir l'illusion, et servir de ressource contre la longueur d'un *tête-à-tête* continu.

(PIGAULT-LEBRUN.)

Le *serpent-à-sonnettes*, caché dans les prairies de l'Amérique, fait bruir sous l'herbe ses sinistres grelots.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Je me suis arrêté quelquefois dans les rues de Paris à considérer avec plaisir de petites vignes dont les racines sont dans le sable et sous le pavé; elles tapissent de leurs grappes toute la façade d'un *corps-de-garde*.

(Id.)

J'avais un manteau qui traînait à terre, avec un pourpoint et un *haut-de-chausses* quatre fois plus longs et plus larges qu'il ne fallait.

(LESAGE.)

Je me suis aviné, après en avoir conféré avec quelques-uns de nos confrères de l'Académie, de proposer à l'assemblée d'envoyer à Monsieur l'Archevêque de Paris 1,200 livres, au nom de la compagnie, pour les pauvres de l'*Hôtel-Dieu*.

(VOLTAIRE.)

La conversation de J.-J. Rousseau était très intéressante, surtout dans le *tête-à-tête*; mais l'arrivée d'un étranger suffisait pour l'interdire.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

C'est dans les fentes des rochers que se réfugient plusieurs oiseaux de marine, entre autres le *paille-en-queue*.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

La plupart des gens font des *coq-à-l'âne*, comme monsieur Jourdain faisait de la prose.

(DE JOUY.)

Je voudrais avoir autant de *pied-à-terre* qu'il y a de saisons; l'hiver, j'habiterais l'Italie; le printemps, l'Angleterre; l'été, la France, et l'automne, la Suisse, afin de ne contempler la nature que dans son éclat.

(ANONYME.)

Dans les maisons, j'imaginai des festins rustiques; dans les prés, de folâtres jeux; sur les arbres, des fruits délicieux; sous leur ombre, de voluptueux *tête-à-tête*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Les *serpents-à-sonnettes*, sur lesquels on débile tant de contes, ne sont pour l'ordinaire, ni plus gros, ni plus longs que nos plus grandes couleuvres de France.

(DE LA PORTE.)

Dans tous les temps, les murs des prisons, des *corps-de-garde*, des écoles, des auberges, ont été des registres ouverts aux impromptus des hommes.

(DE JOUY.)

Ces grands *hauts-de-chausses* sont propres à devenir les recéleurs des choses qu'on dérobe.

(MOLIÈRE.)

Ce nom de léproserie n'était pas donné indifféremment aux hôpitaux; car on voit par le même testament que le roi lègue cent livres de compte à deux cents *Hôtels-Dieu*.

(VOLTAIRE.)

Dans les *tête-à-tête* les plus secrets Emile n'osait solliciter la moindre faveur, pas même y paraître aspirer.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Des *paille-en-queue* parcourent tous les jours des trois ou quatre cents lieues entre les tropiques, d'orient en occident, sans jamais manquer de retrouver, le soir, le rocher d'où ils sont partis le matin.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les noms composés qui précèdent, offrent une grande variété dans leur accord. Cependant, si nous avons recours à la décomposition, nous serons bientôt convaincus que leur orthographe, qui paraît si bizarre au premier coup-d'œil, est en harmonie avec la pensée.

Un coq-à-l'âne : Un discours où l'on saute du coq à l'âne, c'est-à-dire où l'on passe d'une idée à une autre idée sans raison et sans suite.

Un pied-à-terre : Un logement où l'on pose seulement un pied à terre. Figure par laquelle on veut faire entendre que l'on ne s'y arrête qu'en passant.

Un tête-à-tête : Un entretien où deux personnes sont tête-à-tête ; où l'on est seul-à-seul ; espèce de location adverbiale.

Un serpent-à-sonnettes : Un serpent couvert d'écailles dont le bruit est semblable à celui des sonnettes.

Un corps-de-garde : Un corps qui est de garde pour la défense d'un camp ou d'une ville.

Un hôtel-Dieu : Un hôtel de Dieu.

On voit que la préposition *de* est sous-entendue.

Des coq-à-l'âne : Des discours où l'on saute du coq à l'âne.

Des pied-à-terre : Des logements où l'on pose seulement un pied à terre.

Des tête-à-tête : Des entretiens où deux personnes sont tête-à-tête.

Des serpents-à-sonnettes : Des serpents couverts d'écailles dont le bruit est semblable à celui des sonnettes.

Des corps-de-garde : Des corps qui sont de garde pour la défense d'un camp ou d'une ville.

Des hôtels-Dieu : Des hôtels de Dieu.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SINGULIER.

Un coq-à-l'âne.
Un corps-de-garde.
Une tête-Dieu.
Un haut-de-chaussée.
Un hôtel-Dieu.

PLURIEL.

Des coq-à-l'âne.
Des corps-de-garde.
Des tête-Dieu.
Des hauts-de-chaussées.
Des hôtels-Dieu.

SINGULIER.

Un char-à-bœuf.
Un pied-à-terre.
Un tête-à-tête.
Un serpent-à-sonnettes.

PLURIEL.

Des char-à-bœufs.
Des pied-à-terre.
Des tête-à-tête.
Des serpents-à-sonnettes.

—••••• N° LI. —•••••

NOMS JOINTS A UN MOT INVARIABLE, COMME *contre-coup*.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Tout animal flairer ce qu'il veut manger : la théorie de la botanique est dans son odorat. Ce sens exquis est l'*avant-coureur* du goût.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Et de monsieur Géronte il s'en faudrait bien peu
Que par là je ne fusse un *arrière-neveu*.

(REGNARD.)

Pendant un hiver assez rude, au mois de février, j'allais tous les jours passer deux heures le matin, et autant l'*après-dinée*, dans un donjon tout ouvert, que j'avais au bout du jardin où était mon habitation.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Les mousses composent un *sous-genre* de plantes si nombreux, que le botaniste Vaillant en a compté cent trente-sept espèces dans les seuls environs de Paris.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les Hongrois sont superbes et magnifiques en diamants. Le palatin de Hongrie ou *vice-roi* est le plus opulent.

(REGNARD.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

Il est de ces instants où l'âme anéantie
D'un sinistre avenir paraît être avertie ;
Et souvent, en effet, ces secrètes terreurs
Des désastres prochains sont les *avant-coureurs*.

(CHÉNIER.)

Dans la progression des lumières croissantes, nous
paraîtrons nous-mêmes des barbares à nos *arrière-neveux*.

(CHATEAUBRIAND.)

Pour les *après-dînées*, je les livrais totalement à mon humeur oiseuse et nonchalante, et à suivre sans règle l'impression du moment.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Les végétaux aquatiques sont aussi des *sous-genres* harmonisés avec l'océan glacial, souterrain, aquatique et aérien.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les *vice-rois* des provinces de la Chine étaient tenus de fournir à l'empereur chacun mille chariots de guerre attelés de quatre chevaux.

(VOLTAIRES.)

Mes aïeux sont connus, et ma race est ancienne ;
Mon trisaïeul était *vice-bailli* du Maine.

(RECHARD.)

Alaric se donna le plaisir de créer dans Rome un
empereur nommé Attale, qui venait recevoir ses or-
dres dans son *anti-chambre*.

(VOLTAIRE.)

On voudrait trouver un cheval pour une *demi-for-
sune*, qui pût servir en même temps à la selle.

(DE JOUR.)

Je suis prêt à parier que, si l'on met un *quinze-
vingt* dans la bibliothèque du roi, et qu'on lui laisse
prendre un livre au hasard, la première page de ce
livre où il mettra la main, contiendra une erreur.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Il faut voir sur-le-champ si les *vice-baillis*
Sont si francs du collier que vous l'avez promis.

(RECHARD.)

Il y eut deux *anti-papes* dès le milieu du qua-
trième siècle.

(VOLTAIRE.)

On ne gouverne point par des *demi-mesures* une
nation éclairée ; il faut de la force, de la suite et de
l'unité dans tous les actes publics.

(NAPOLÉON.)

Quand, par cette pièce éloquentes ,

A la couronne tu parvins :

Fut-ce au Jugement des quarante ?

Fut-ce à celui des *quinze-vingt* ?

(PIRON.)

Lorsqu'un nom composé est combiné avec une préposition, un adverbe ou un autre
mot invariable et un substantif, le dernier prend seul le signe de pluriel : Une *ar-
rière-pensée*, des *arrière-pensées*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SINGULIER

Une *après-dînée*.
Une *arrière-garde*.
Un *arrière-godé*.
Un *arrière-neveu*.
Une *arrière-pensée*.
Un *arrière-petit-fils*.
Un *arrière-point*.
Une *arrière-saison*.
Un *arrière-masal*.
Un *avant-bee*.
Une *avant-cour*.
Un *avant-courier*.
Un *avant-dernier*.
Un *avant-godé*.
Une *avant-garde*.
Un *avant-mur*.
Un *avant-pieu*.
Une *avant-scène*.
Un *avant-train*.
Une *avant-voile*.
Un *contre-amiral*.

PLURIEL

Les *après-dînées*.
Des *arrière-gardes*.
Des *arrière-godés*.
Des *arrière-neveux*.
Des *arrière-pensées*.
Des *arrière-petits-fils*.
Des *arrière-points*.
Des *arrière-saisons*.
Des *arrière-masaux*.
Des *avant-bees*.
Des *avant-cours*.
Des *avant-couriers*.
Des *avant-derniers*.
Des *avant-godés*.
Des *avant-gardes*.
Des *avant-murs*.
Des *avant-pieus*.
Des *avant-scènes*.
Des *avant-trains*.
Des *avant-voiles*.
Des *contre-amiraux*.

SINGULIER

Un *contre-appel*.
Une *contre-basse*.
Une *contre-batterie*.
Une *contre-charge*.
Une *contre-éclé*.
Un *contre-coup*.
Une *contre-dance*.
Une *contre-épreuve*.
Une *contre-lettre*.
Un *contre-maître*.
Une *contre-marche*.
Une *contre-parque*.
Un *contre-ordre*.
Une *con-révolution*.
Une *contre-écriture*.
Une *sous-entente*.
Une *sous-farce*.
Un *sous-lieutenant*.
Un *sous-préfet*.
Un *sous-arbitre*.

PLURIEL

Des *contre-appels*.
Des *contre-basses*.
Des *contre-batteries*.
Des *contre-charges*.
Des *contre-éclés*.
Des *contre-coups*.
Des *contre-dances*.
Des *contre-épreuves*.
Des *contre-lettres*.
Des *contre-maîtres*.
Des *contre-marches*.
Des *contre-marques*.
Des *contre-ordres*.
Des *contre-révolutions*.
Des *contre-écritures*.
Des *sous-ententes*.
Des *sous-farces*.
Des *sous-lieutenants*.
Des *sous-préfets*.
Des *sous-arbitres*.

EXCEPTIONS.

SERIE. — SINGULIER.

La fleur du *perce-neige* est blanche, et elle éclot
dans des saisons et des lieux froids.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Comme je ne fus jamais un grand *croque-notes*, je
suis persuadé que sans mon dictionnaire de musique
on aurait dit à la fin que je ne la savais pas.

(J.-J. ROUSSEAU.)

De guerrier fameux qu'il était, le sauvage du Ca-
nada est devenu berger obscur ; espèce de pâtre ex-
traordinaire conduisant ses cavales avec un *casse-tête*,
et ses moutons avec des flèches.

(CHATEAUBRIAND.)

Le *gobe-mouches* noir à collier est la seconde des
deux espèces de *gobe-mouches* d'Europe.

(BURTON.)

Tous les bateaux rentrèrent dans l'*après-midi*,
sans avoir éprouvé aucun dommage.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

2^{me} SERIE. — PLURIEL.

Je regarde à mes pieds si mes bourgeons en pleurs
Ont de mes *perce-neige* épanoui les fleurs.

(LAMARTINE.)

Si les manœuvres et les *croque-notes* relèvent sou-
vent des erreurs, j'espère que les vrais artistes et les
hommes de génie y trouveront des vues utiles dont ils
sauront bien tirer parti.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Nous découvrîmes de loin une troupe nombreuse
d'habitants des montagnes bleues qui descendaient
dans la plaine, armés de *casse-tête*.

(VOLTAIRE.)

J'allais avec la foule des *gobe-mouches* attendre sur
la place l'arrivée des courriers.

(J. J. ROUSSEAU.)

En m'allant promener avec lui les *après-midi*, je
mettais quelquefois dans ma poche deux *gâteaux*
d'une espèce qu'il aimait beaucoup.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Le moine qui m'accompagnait me dit : Monsieur, ne soyez pas étonné, c'est une pauvre capitaine qui a perdu l'esprit, à cause d'un *passé-droit* qu'on lui a fait dans son régiment.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Nous donnons le nom de *casse-noisettes* à cet oiseau parce que son cri représente exactement le bruit du petit outil avec lequel nous cassons des noix.

(BARRON.)

Ne laissez pas traîner tout cela, et portez-le dans ma *garde-robe*.

(MOLIÈRE.)

Le gouverneur aimait à se faire écouter, Ce fut un *passé-temps* de l'entendre conter

Monts et merveilles de la dame,

Qui riait sans doute en son âme.

(LA FONTAINE.)

Un *garde-fous* est une balustrade, ou barrière, que l'on met sur le bord des ports, des quais ou des terrasses pour empêcher de tomber.

(ACADÉMIQUE.)

Si vous voulez éviter de vouloir faire tout de bon votre métier, vous serez méprisé, haï, chassé peut-être, tout au moins accablé de *passé-droit*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Les *casse-noisettes* vivent en petites troupes.

(BARRON.)

La neige couvre le pont et le toit de notre navire et forme nos observatoires et nos *garde-manger*.

(CHATEAUBRIAND.)

Je présente au grand-prêtre on l'encens, ou le sel : J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies ; Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

— Hé quoi ! vous n'avez point de *passé-temps* plus doux ?

(RACINE.)

Petit-Jean, ramenez votre maître, Couchez-le dans son lit : fermez porte, fenêtre, Qu'on barricade tout, afin qu'il ait plus chaud — Faites donc mettre au moins des *garde-fous* là-haut.

(RACINE.)

Lorsqu'un nom composé est formé d'un verbe et d'un substantif, le premier reste toujours invariable, et le second ne se met au pluriel que quand il peut se prendre dans un sens collectif : un *hoche-queue*, des *hoche-queue* ; un *cure-dents*, des *cure-dents*.

Bien que la plupart des noms composés qui ont rapport à cette exception se trouvent dans l'exercice, nous allons toutefois donner l'analyse de ceux qui offrent quelque difficulté ; ils serviront de guides pour la décomposition des autres.

Un ou des *abat-jour* : Sortes de fenêtres dont l'appui en talus *abat* le jour.

Un ou des *boute-en train* : Tout homme qui *boute* (ou met) les gens *en train* de s'amuser ou de travailler.

Un ou des *brise-cou* : Des escaliers si raides que l'on s'y *brise* le cou, quand on n'y prend pas garde.

Un ou des *fier-à-bras* : Des hommes semblables à celui qui *fier* (ou frappe) à tour de bras. Fier, autrefois *fiert*, vient du mot latin *ferit*, il frappe.

Un ou des *serre-tête* : Des bonnets avec lesquels on se *serre* la tête.

Un ou des *casse-tête* : Espèces de massues avec lesquelles le sauvage *casse* la tête de son ennemi.

Un ou des *gagne-pain* : Outils avec lesquels un ouvrier *gagne* son pain.

Un *casse-noisettes* : Instrument avec lequel on *casse* des noix.

Un *cure-dents*, un *cure-oreilles* : Instruments avec lesquels on se *cure* les dents, on se *cure* les oreilles.

Un *chasse-mouches* : Petit balai avec lequel on *chasse* les mouches.

Un *couvre-pieds* : Étoffe qui *couvre* les pieds.

Un *essuie-mains* : Un linge avec lequel on s'*essuie* les mains.

Un *porte-mouchettes* : Un plateau qui *porte* les mouchettes.

Un *serre-papiers* : Un meuble où l'on *serre* des papiers.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

UN ou DES

Abat-jour.
Abat-vent.
Abat-vois.
Après-demain.
Brise-tout.
Brise-vent.
Brûle-tout.
Carême-prenant.
Casse-cou.
Casse-croûte.
Casse-tête.
Casse-marte.
Casse-pied.
Coupe-gorge.

UN ou DES

Coupe-jarret.
Coupe-tête (jeu d'enfants).
Couvre-chef (ou tête).
Couvre-feu.
Couvre-cœur.
Entre-ciel.
Fesse-mathieu.
Fouille-au-pot.
Gagne-denier.
Gagne-petit.
Gagne-pain.
Garde-roue.
Garde-manger.
Garde-feu.

UN ou DES

Garde-boutique.
Gâte-métier.
Grippe-cou.
Hausse-col.
Passe-poil.
Une ou des peres-neige (plante).
Pique-nique.
Porte-aiguille.
Porte-denier.
Porte-drapeau.
Passe-drapé.
Porte-enseignes.
Porte-étendard.
Porte-buillon.
Porte-mallé.

UN ou DES

Porte-manteau.
Porte-respect.
Robet-joue.
Remue-ménage.
Réveille-matin.
Serre-dieu.
Serre-tête.
Souffre-douleur.
Tête-à-tête.
Tiro-bourre.
Tiro-bouchon.
Tiro-pied.
Tiro-chien.
Voleau-vent.

Casse-noisettes
Chasse-mouches
Croque-mottes
Cure-oreilles
Cure-dents

Essuie-mains.
Garde-fous.
Garde-robes
Garde-muebles
Garde-mouches.

Passé-paroles.
Passe-liquours.
Porte-manteaux
Porte-mouchettes
Serre-papier

Tire-balles.
Tire-bottes.
Va-en-pieds
Vile-bouteilles.

N° LII.

MOTS INVARIABLES, COMME *pour-boire*.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Le suisse et le bedeau se trouvèrent à leur poste, et furent moins étonnés de la magnificence du *pour-boire*, en apprenant que le héros de la fête était un marchand de vins. (DE JOUR.)

Il me fallait ce tour de *passé-passe* pour entrer dans le monde, et pouvoir figurer parmi les honnêtes gens du jour. (PIRON.)

Voir Paris, sans voir la Courtille,
Où le peuple Joyeux fourmille ;
Sans fréquenter les Porcherons,
Le rendez-vous des bons lurons.
C'est voir Rome sans voir le pape. (VADÉ.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

Un autre racontait toutes les petites ruses qu'il mettait en usage pour multiplier ses courses et pour augmenter ses *pour-boires*. (DE JOUR.)

Oh ! oh ! mon petit ami Gusman, méditez-vous, par hasard, quelqu'un de ces tours de *passé-passé* que vous savez si bien faire ? (LESAGE.)

Les rendez-vous.
Ne lui manquaient non plus que l'eau du puits.
(LA FONTAINE.)

Pour-boire, passé-passe, etc., se formant de tous mots invariables, c'est-à-dire d'un verbe joint à un autre verbe, ou à un adverbe, ou à une préposition, ne sont pas susceptibles de se pluraliser.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE

SINGULIER.

Un doit-et-av-ir
Un entre-deux.
Un écoute-il pleut.
Un meurt-de-faim.
Un ouï-dire.
Un qu'en-dira-t-on.

PLURIEL.

Des doit-et-av-ir.
Des entre-deux.
Des écoute-il pleut.
Des meurt-de-faim.
Des ouï-dire.
Des qu'en-dira-t-on.

SINGULIER.

Un qui-va-là.
Un tue-tac
Un passé-passe.
Un passé-partout.
Un pince-moustire

PLURIEL.

Des qui-va-là.
Des tue-tac.
Des passé-passe.
Des passé-partout.
Des pince-moustire.

N° LIII.

NOMS COMPOSÉS RENFERMANT UN MOT PEU CONNU ET QUI N'EST PAS D'USAGE ISOLÉMENT,
COMME *maître-ès-arts*.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Nous autres du barreau, nous sommes des *gaillards*.
Vous êtes avocat ?

Et de plus *maître-ès-arts*.
(REGNARD.)

Les préparatifs de départ des époux furent bientôt faits, le *vice-roi* ayant expressément défendu à son fils d'avoir une nombreuse et fastueuse suite.
(LESAGE.)

Le *semi-ton* moyen, étant substitué au *semi-ton* maxime, donne des intervalles faux partout où il est employé.
(ROUSSEAU.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

On pourrait présumer qu'il y a dans le ciel une faculté de médecine où les saints passent *maîtres-ès-arts*, car les chrétiens s'adressent à eux pour toutes les maladies.
(L'ESPION CHINOIS.)

Contre mes *vice-rois* sa haine se déclare,
Songez-y, vous d'abord, excellence en *simarre*,
Vous, Corbière, chéri des bons ignorants.
(MÉRY ET BARTHÉLEMY.)

Une division meilleure et plus naturelle, serait donc de partager le ton majeur en deux *semi-tons*.
(ROUSSEAU.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SINGULIER.	PLURIEL.	SINGULIER.	PLURIEL.
Un maître-à-arts.	Des maîtres-à-arts.	Un vice-président.	Des vice-présidents.
Un vice-roi.	Des vice-rois.	Une vice-reine.	Des vice-reines.
Une vice-amiral.	Des vice-amiraux.	Un semi-ton.	Des semi-tons.
Un vice-consul.	Des vice-consuls.	Un quasi-délit.	Des quasi-délits.
Un vice-légat.	Des vice-légats.	Un quasi-contrat.	Des quasi-contrats.
Un co-état.	Des co-états.	Un co-évêque.	Des co-évêques.

Maitre-ès-arts. Le mot *ès*, qui est formé, par contraction, de la préposition *en* et de l'article *les*, signifie *dans les*. Ainsi, maître *ès-arts* peut se décomposer par maître dans les arts. C'est pourquoi le substantif *arts* se met toujours au pluriel.

Vice-roi, vice venant d'une preposition latine, le mot *roi* seulement se pluralise.

Le semi-ton. *Semi* correspond à *demi*; mais il est plus doux, et ne s'emploie qu'avec certains mots : Une fleur *semi-double*, une *semi-preuve*. On dit aussi à mi-corps, à mi-jambes. Tous ces mots sont pour une fleur demi-double, une demi-preuve, à demi-corps, etc.

Lèse-majeste. Le mot *lèse* signifie : qui blesse. Un crime de lèse-majesté est donc un crime qui blesse, qui offense la majesté.

Co-évêque, co-état. La première partie de ces mots se réunit généralement : *coexistence*, *coéternel*. Espérons que le tiret disparaîtra bientôt dans *co-évêque*, *co-état*, ainsi que dans *quasi-délit*, *quasi-contrat*, etc.

Malgré les règles que nous avons établies, nous ne croyons pas inutile de donner la liste alphabétique des noms composés.

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS COMPOSÉS.

SINGULIER	PLURIEL	SINGULIER	PLURIEL
Un abat-faim.	Des abat-faim.	Un ante-dé-à.	Des ante-dé-à.
Un abat-fein.	Des abat-fein.	Un avant-bes.	Des avant-bes.
Un abat-jour.	Des abat-jour.	Un avant-bras.	Des avant-bras.
Un abat-vent.	Des abat-vent.	Un avant-corps.	Des avant-corps.
Un abat-toit.	Des abat-toit.	Une avant-cour.	Des avant-cours.
Un aide-de-camp.	Des aides-de-camp.	Un avant-courier.	Des avant-couriers.
Une aigro-douce.	Des aigro-douces.	Une avant-courrière.	Des avant-courrières.
Une aigro-marine.	Des aigro-marines.	Un avant-dernier.	Des avant-derniers.
Un appui-main.	Des appui-main.	Une avant-dernière.	Des avant-dernières.
Un après-demain.	Des après-demain.	Un avant-due.	Des avant-dues.
Une après-dînée.	Des après-dînées.	Un avant-faire-droit.	Des avant-faire-droit.
Une après-midi.	Des après-midi.	Une avant-fosse.	Des avant-fosses.
Une après-sonnée.	Des après-sonnées.	Une avant-garde.	Des avant-gardes.
Un arc-boutant.	Des arc-boutants.	Un avant-godt.	Des avant-godts.
Un arc-doubleau.	Des arc-doubleaux.	Un avant-hier.	Des avant-hier.
Un arc-en-ciel.	Des arc-en-ciel.	Un avant-main.	Des avant-mains.
Un arrière-ban.	Des arrière-ban.	Un avant-mur.	Des avant-murs.
Une arrière-boutique.	Des arrière-boutiques.	Un avant-pied.	Des avant-pieds.
Un arrière-corps.	Des arrière-corps.	Un avant-pieu.	Des avant-pieus.
Une arrière-garde.	Des arrière-gardes.	Un avant-propos.	Des avant-propos.
Un arrière-godt.	Des arrière-godts.	Un avant-quart.	Des avant-quarts.
Une arrière-ligne.	Des arrière-lignes.	Une avant-scène.	Des avant-scènes.
Une arrière-main.	Des arrière-mains.	Un avant-teit.	Des avant-teits.
Un arrière-neveu.	Des arrière-neveux.	Un avant-train.	Des avant-trains.
Une arrière-niece.	Des arrière-nieces.	Une avant-veille.	Des avant-veilles.
Un arrière-petit-fils.	Des arrière-petits-fils.	Une ave-maria.	Des ave-marias.
Une arrière-petite-fille.	Des arrière-petites-filles.	Une ayant-cause.	Des ayant-causes.
Une arrière-pensée.	Des arrière-pensées.	Un ayant-droit.	Des ayant-droits.
Un arrière-point.	Des arrière-points.	Un bain-marie.	Des bain-maries.
Une arrière-saison.	Des arrière-saisons.	Une barbe-de-boue.	Des barbes-de-boue.
Un arrière-vaseau.	Des arrière-vaseaux.	Une barbe-de-capucin.	Des barbes-de-capucins.
Un avale-tout.	Des avale-tout.	Une barbe-de-chèvre.	Des barbes-de-chèvres.

SINGULIER.

Une herbe-de-Jupiter.
 Une herbe-de-renard.
 Une herbe-de-moine.
 Un bas-fonds.
 Un bas-relief.
 Un bas-ventre.
 Une basse-contre.
 Une basse-cour.
 Une basse-fosse.
 Une basse-time.
 Une basse-taille.
 Une basse-voix.
 Un beau-fils.
 Un beau-frère.
 Un beau-père.
 Un bec-d'âne.
 Un bec-de-cane.
 Un bec-de-corbin.
 Un bec-de-grue.
 Un bec-figeau.
 Une belle-dame.
 Une belle-de-jour.
 Une belle-de-nuit.
 Une belle-fille.
 Une belle-mère.
 Une belle-sœur.
 Un bien-dire.
 Un bien-être.
 Un blanc-bec.
 Un blanc-de-baleine.
 Un blanc-manger.
 Un blanc-œing.
 Un blanc-signe.
 Un bon-chrétien.
 Un bon-heuri.
 Une bonne-aventure.
 Une bonne-fortune.
 Un bouche-trou.
 Un bout-avant.
 Un bout-d'aile.
 Un bout-en-train.
 Un bout-tout-cuire.
 Un bout-feu.
 Un bout-loc.
 Une brèche-uraine.
 Un brèche-dents.
 Un brise-cou.
 Un brise-glace.
 Un brise-raison.
 Un brise-seuil.
 Un brise-tout.
 Un brise-vent.
 Un brûle-tout.
 Un caillou-lait.
 Un caillou-roux.
 Un carême-prenant.
 Une casse-cou.
 Un casse-tête.
 Un casse-cul.
 Un casse-motte.
 Un casse-noisettes.
 Un casse-noix.
 Un cent-une, ou un cent-miliers.
 Un cerf-volant.
 Un char-à-bancs.
 Un champ-élysée.
 Un chauf-pied.
 Un chamo-chien.
 Un chamo-coquin.
 Un chamo-cousin.
 Un chamo-marié.
 Un chamo-moqueux.
 Un chamo-poigneux.
 Un chat-bouci.
 Un chauffe-cire.
 Un chauffe-lit.
 Un chamo-pied.
 Une chamo-souris.
 Un chef-d'œuvre.
 Un chef-lieu.
 Un cheveu-légers.
 Un chèvre-feuille.
 Un chien-loup.
 Un chien-marin.
 Un chou-fleur.
 Un chou-navet.
 Un chou-rave.
 Un ciel-de-lit.

PLURIEL.

Des herbes-de-Jupiter.
 Des herbes-de-renard.
 Des herbes-de-moine.
 Des bas-fonds.
 Des bas-reliefs.
 Des bas-ventres.
 Des basses-contre.
 Des basses-cours.
 Des basses-fosses.
 Des basses-times.
 Des basses-tailles.
 Des basses-voix.
 Des beaux-fils.
 Des beaux-frères.
 Des beaux-pères.
 Des becs-d'âne.
 Des becs-de-cane.
 Des becs-de-corbin.
 Des becs-de-grue.
 Des bec-figeaux.
 Des belles-dames.
 Des belles-de-jour.
 Des belles-de-nuit.
 Des belles-filles.
 Des belles-mères.
 Des belles-sœurs.
 Des bien-dires.
 Des bien-être.
 Des blancs-becs.
 Des blancs-de-baleine.
 Des blancs-mangers.
 Des blancs-œings.
 Des blancs-signes.
 Des bons-chrétiens.
 Des bon-heuris.
 Des bonnes-aventures.
 Des bonnes-fortunes.
 Des bouche-trous.
 Des bouts-avant.
 Des bouts-d'aile.
 Des bouts-en-train.
 Des bouts-tout-cuire.
 Des bout-feux.
 Des bout-locs.
 Des brèches-uraines.
 Des brèche-dents.
 Des brise-cou.
 Des brise-glace.
 Des brise-raison.
 Des brise-seuils.
 Des brise-tout.
 Des brise-vent.
 Des brûle-tout.
 Des cailloux-lait.
 Des cailloux-roux.
 Des carêmes-prenants.
 Des casse-cou.
 Des casse-tête.
 Des casse-cul.
 Des casse-mottes.
 Des casse-noisettes.
 Des casse-noix.
 Des cent-un.
 Des cent-miliers.
 Des cerfs-volants.
 Des chars-à-bancs.
 Des champs-élysées.
 Des chauf-pieds.
 Des chamo-chiens.
 Des chamo-coquins.
 Des chamo-cousins.
 Des chamo-mariés.
 Des chamo-moqueux.
 Des chamo-poigneux.
 Des chat-bouci.
 Des chauffe-cires.
 Des chauffe-lits.
 Des chamo-pieds.
 Des chamo-souris.
 Des chefs-d'œuvre.
 Des chefs-lieux.
 Des cheveux-légers.
 Des chèvre-feuilles.
 Des chiens-loups.
 Des chiens-marins.
 Des choux-fleurs.
 Des choux-navets.
 Des choux-raves.
 Des ciels-de-lit.

SINGULIER.

Un ciel-de-tableau.
 Un clair-orné.
 Une clair-voie.
 Un claque-oreilles.
 Un clin-d'œil.
 Un co-accidé.
 Un co-écut.
 Un co-élogue.
 Un co-ligataire.
 Un collo-maillard.
 Une contre-alle.
 Un contre-amiral.
 Un contre-appel.
 Une contre-approche.
 Une contre-basse.
 Une contre-batterie.
 Une contre-charge.
 Un contre-cherfon.
 Une contre-cité.
 Un contre-cœur.
 Une contre-coup.
 Une contre-dame.
 Une contre-échange.
 Une contre-enquête.
 Une contre-éprouve.
 Un contre-espalier.
 Une contre-foudre.
 Une contre-faute.
 Une contre-fosse.
 Un contre-f. t.
 Une contre-égue.
 Un contre-jour.
 Une contre-lettre.
 Un contre-maître.
 Une contre-marche.
 Une contre-marié.
 Une contre-marque.
 Une contre-mise.
 Un contre-mur.
 Un contre-ordre.
 Un contre-pai.
 Une contre-partie.
 Une contre-police.
 Un contre-poinçon.
 Une contre-point.
 Un contre-poisson.
 Une contre-porte.
 Une contre-révolution.
 Un contre-révolutionnaire.
 Une contre-ronde.
 Une contre-ruse.
 Un contre-scel.
 Un contre-sens.
 Un contre-temps.
 Une contre-vérité, etc.
 Un co-propriétaire.
 Un co-religioneux.
 Un coq-à-l'âne.
 Un cordon-bien.
 Un corps-de-garde.
 Un corps-de-logis.
 Un cou-de-pied.
 Un coupe-gorge.
 Un coupe-jarrets.
 Un coupe-pâte.
 Un coupe-tête.
 Un court-bouillon.
 Une court-botte.
 Une court-paille.
 Une court-poinle.
 Un couvre-feu.
 Un couvre-chef.
 Un couvre-pieds.
 Un crive-cœur.
 Un crive-cœur.
 Un crive-cœur.
 Un croc-en-jambes.
 Un croque-notes.
 Un cul-de-jatte.
 Un cul-de-basse-fosse.
 Un cul-de-lampe.
 Un cul-de-sac.
 Un cure-oreilles.
 Un cure-dents.
 Une dame-jeanne.
 Une demi-aune.
 Une demi-bouteille.
 Un demi-dieu.
 Une demi-douzaine.
 Une demi-heure.

PLURIEL.

Des ciels-de-tableau.
 Des clair-ornés.
 Des clair-voies.
 Des claque-oreilles.
 Des clin-d'œil.
 Des co-accidés.
 Des co-écuts.
 Des co-éloges.
 Des co-ligataires, etc.
 Des collo-mailleurs.
 Des contre-alles.
 Des contre-amiraux.
 Des contre-appels.
 Des contre-approches.
 Des contre-basses.
 Des contre-batteries.
 Des contre-charge.
 Des contre-cherfons.
 Des contre-cités.
 Des contre-cœurs.
 Des contre-coups.
 Des contre-dames.
 Des contre-échanges.
 Des contre-enquêtes.
 Des contre-éprouves.
 Des contre-espaliers.
 Des contre-foudres.
 Des contre-fautes.
 Des contre-fosses.
 Des contre-f. t.
 Des contre-égues.
 Des contre-jours.
 Des contre-lettres.
 Des contre-maîtres.
 Des contre-marches.
 Des contre-mariés.
 Des contre-marques.
 Des contre-mises.
 Des contre-murs.
 Des contre-ordres.
 Des contre-pai.
 Des contre-parties.
 Des contre-polices.
 Des contre-poinçons.
 Des contre-points.
 Des contre-poissons.
 Des contre-ports.
 Des contre-révolutions.
 Des contre-révolutionnaires.
 Des contre-rondes.
 Des contre-ruses.
 Des contre-sels.
 Des contre-sens.
 Des contre-temps.
 Des contre-vérités, etc.
 Des co-propriétaires.
 Des co-religioneux.
 Des coq-à-l'âne.
 Des cordons-biens.
 Des corps-de-garde.
 Des corps-de-logis.
 Des cou-de-pied.
 Des coupe-gorge.
 Des coupe-jarrets.
 Des coupe-pâte.
 Des coupe-tête.
 Des courts-bouillons.
 Des court-bottes.
 Des court-pailles.
 Des court-poinles.
 Des couvre-feux.
 Des couvre-chefs.
 Des couvre-pieds.
 Des crive-cœur.
 Des crive-cœur.
 Des crive-cœur.
 Des croc-en-jambes.
 Des croque-notes.
 Des culs-de-jatte.
 Des culs-de-basse-fosse.
 Des culs-de-lampe.
 Des culs-de-sac.
 Des cure-oreilles.
 Des cure-dents.
 Des dames-jeannes.
 Des demi-aunes.
 Des demi-bouteilles.
 Des demi-dieux.
 Des demi-douzaines.
 Des demi-heures.

SINGULIER.

Une demi-pièce.
 Un demi-quart.
 Un demi-quarteron.
 Un doit-et-avoir.
 Une double-faïence.
 Une double-fleur.
 Une eau-de-vie.
 Une eau-forte.
 Un écoute-à-il-pluie.
 Un entr'acte.
 Un entre-colonne.
 Un entre-côtes.
 Un entre-deux.
 Un entre-lignes.
 Un entre-sourcil.
 Un entre-sol.
 Une épine-vinette.
 Un essuie-mains.
 Un état-major.
 Un ex-employé.
 Un ex-voto.
 Une fausse-bras.
 Un faux-fuyant.
 Un fausse-cabier.
 Un fausse-mathieu.
 Une fille-Dieu.
 Un ferd-bras.
 Une folle-enchère.
 Un fouille-en-pot.
 Un fourmil-lion.
 Un franc-allu.
 Un franc-maçon.
 Une franc-maçonnerie.
 Un franc-réal.
 Un fripe-sauce.
 Un gagne-dénier.
 Un gagne-pain.
 Un gagne-petit.
 Un garde-champêtre.
 Un garde-chasse.
 Un garde-côtes.
 Un garde-forestier.
 Un garde-magasin.
 Un garde-manger.
 Un garde-malade.
 Un garde-marine.
 Un garde-marteau.
 Un garde-français.
 Une garde-nation.
 Un garde national.
 Une garde-royale.
 Un garde-royal.
 Un garde-du-corps.
 Un garde-venie.
 Un garde-boutique.
 Un garde-fou.
 Un garde-fou.
 Un garde-manger.
 Un garde-mobilier.
 Un garde-notes.
 Un garde-robe.
 Un garde-rainette.
 Un garde-vue.
 Un gîte-métier.
 Un gîte-pâté.
 Un gîte-sauce.
 Un gobe-mouches.
 Une gomme-gutte.
 Une gomme-résine.
 Un goutte-crampe.
 Un grand-maitre.
 Une grand-x-ère.
 Une grand-messe.
 Un grand-oncle.
 Un grand-père.
 Une grand-tante.
 Une grand-double.
 Un gratte-cul.
 Une grippe-son.
 Un gros-blanc.
 Un gros-teste.
 Un gret-à-pens.
 Un hausse-cul.
 Un haut-bras.
 Un haut-bord.
 Une haute-contre.
 Un haut-de-chaussée.

PLURIEL.

Des demi-pièces.
 Des demi-queris.
 Des demi-quarterons.
 Des doit-et-avoir.
 Des doubles-faïences.
 Des doubles-fleurs.
 Des eaux-de-vie.
 Des eaux-fortes.
 Des écoutes-à-il-pluie.
 Des entr'actes.
 Des entre-colonnes.
 Des entre-côtes.
 Des entre-deux.
 Des entre-lignes.
 Des entre-sourcils.
 Des entre-sols.
 Des épines-vinettes.
 Des essuie-mains.
 Des états-majors.
 Des ex-employés.
 Des ex-voto.
 Des fausses-bras.
 Des faux-fuyants.
 Des fausses-cabiers.
 Des fausses-mathies.
 Des filles-Dieu.
 Des ferd-bras.
 Des folles-enchères.
 Des fouilles-en-pot.
 Des fourmil-lions.
 Des francs-allus.
 Des francs-maçons.
 Des franc-maçonneries.
 Des franc-réals.
 Des fripe-sauces.
 Des gagne-déniers.
 Des gagne-pains.
 Des gagne-petits.
 Des gardes-champêtres.
 Des gardes-chasses.
 Des gardes-côtes.
 Des gardes-forestiers.
 Des gardes-magasins.
 Des gardes-mangers.
 Des gardes-malades.
 Des gardes-marines.
 Des gardes-marteaux.
 Des gardes-français.
 Des gardes-nations.
 Des gardes-nationaux.
 Des gardes-royales.
 Des gardes-royaux.
 Des gardes-du-corps.
 Des gardes-venies.
 Des garde-boutiques.
 Des garde-fous.
 Des garde-fous.
 Des garde-mangers.
 Des garde-mobilier.
 Des garde-notes.
 Des garde-robis.
 Des garde-rainettes.
 Des garde-vues.
 Des gîte-métiers.
 Des gîte-pâtés.
 Des gîte-sauces.
 Des gobe-mouches.
 Des gomme-guttés.
 Des gomme-résines.
 Des gouttes-crampes.
 Des grands-maitres.
 Des grand-mères.
 Des grand-messes.
 Des grande-oncles.
 Des grande-pères.
 Des grand-tantes.
 Des grand-doubles.
 Des gratte-culs.
 Des grippe-sons.
 Des gros-blancs.
 Des gros-testes.
 Des gret-à-pens.
 Des hausse-culs.
 Des haut-bras.
 Des haut-bords.
 Des haute-contre.
 Des haute-de-chaussées.

SINGULIER.

Un haut-le-cœur.
 Un haut-le-pied.
 Un haut-mel.
 Une haute-cour.
 Une haute-justice.
 Une haute-lice.
 Une haute-licier.
 Une haute-futaie.
 Une haute-paye.
 Une haute-taille.
 Un hors-d'œuvre.
 Un hôtel-Dieu.
 Un in-folio.
 Un in-quarto.
 Un in-douze.
 Un in-huit.
 Un in-octave.
 Un in-seize.
 Un in-dix-huit.
 Un in-trente-deux, etc.
 Un jet-d'eau.
 Un laissez-passer.
 Un lave-mains ou lève-main.
 Un laurier-rose.
 Un loup-cervier.
 Un loup-garou.
 Un loup-marine.
 Une main-lève.
 Un mal-aise ou malades.
 Un mal-tête.
 Un maître-à-arts, etc.
 Un martin-sec.
 Un measure Jean.
 Un meurt-de-faim.
 Un mezzo-terminé.
 Une mi-aout.
 Une mi-carême.
 Un à mi-jambe (loc.).
 Une mi-janvier.
 Un mille-feuilles.
 Une mille-fleurs.
 Une mouille-bouche.
 Une nerf-ferrure.
 Un non-palembert.
 Une non-valeur.
 Un non-jambes.
 Un non-pied.
 Un nu-tête.
 Un œil-de-bœuf.
 Une orlie-grèche.
 Un out-dire.
 Un pain-de-coucou.
 Un pain-de-pourceau.
 Un passe-avant ou passavant.
 Un passe-debout.
 Un passe-dix.
 Un passe-droit.
 Un passe-parole.
 Un passe-partout ou passepartout.
 Un passe-passe.
 Un passe-pied.
 Un passe-poil.
 Un passe-ports ou passeports.
 Un passe-temps.
 Un passe-velours.
 Un pater-noster.
 Un perce-neige.
 Un perce-oreilles.
 Un pèse-liqueurs.
 Un petit-lait.
 Un petit-maitre.
 Une petite-maitresse.
 Un petit-neveu.
 Une petite-niece.
 Un petit-pâté.
 Un petit-texte.
 Un pied-à-terre.
 Un pied-bot.
 Un pied-d'alouette.
 Un pied-de-biche.
 Un pied-de-bœuf.
 Un pied-de-chat.
 Un pied-de-cheval.
 Un pied-de-chèvre.
 Un pied-de-mouche.
 Un pied-droit.
 Un pied-de-roi.
 Un pied-fort.

PLURIEL.

Des haut-le-cœur.
 Des haut-le-pied.
 Des haut-mel.
 Des haute-cours.
 Des haute-justices.
 Des haute-lices.
 Des haute-liciers.
 Des haute-futaies.
 Des haute-payes.
 Des haute-tailles.
 Des hors-d'œuvre.
 Des hôtels-Dieu.
 Des in-folios.
 Des in-quartos.
 Des in-douzes.
 Des in-huits.
 Des in-octaves.
 Des in-seizes.
 Des in-dix-huit.
 Des in-trente-deux.
 Des jets-d'eau.
 Des laissez-passer.
 Des lave-mains ou lave-main.
 Des laurier-roses.
 Des loup-cerviers.
 Des loup-garous.
 Des loup-marines.
 Des main-lèves.
 Des mal-aises ou malades.
 Des mal-têtes.
 Des maîtres-à-arts.
 Des martin-sec.
 Des measure Jean.
 Des meurt-de-faim.
 Des mezzo-terminés.
 Des mi-aout.
 Des mi-carême.
 Des à mi-jambes.
 Des mi-janvier.
 Des mille-feuilles.
 Des mille-fleurs.
 Des mouille-bouches.
 Des nerf-ferrures.
 Des non-palemberts.
 Des non-valeurs.
 Des non-jambes.
 Des non-pieds.
 Des nu-têtes.
 Des œil-de-bœuf.
 Des orlies-grèches.
 Des out-dire.
 Des pain-de-coucou.
 Des pain-de-pourceau.
 Des passe-avant ou passavant.
 Des passe-debout.
 Des passe-dix.
 Des passe-droit.
 Des passe-parole.
 Des passe-partout ou passepartout.
 Des passe-passe.
 Des passe-pied.
 Des passe-poil.
 Des passe-ports ou passeports.
 Des passe-temps.
 Des passe-velours.
 Des pater-noster.
 Des perce-neige.
 Des perce-oreilles.
 Des pèse-liqueurs.
 Des petits-laits.
 Des petits-maitres.
 Des petites-maitresses.
 Des petits-neveux.
 Des petites-nieces.
 Des petits-pâtés.
 Des petits-textes.
 Des pied-à-terres.
 Des pied-bots.
 Des pied-d'alouette.
 Des pied-de-biche.
 Des pied-de-bœuf.
 Des pied-de-chat.
 Des pied-de-cheval.
 Des pied-de-chèvre.
 Des pied-de-mouche.
 Des pied-droits.
 Des pied-de-roi.
 Des pied-forts.

SINGULIER.

Un pied-plat.
 Un pied-poudreux.
 Une pie-grièche.
 Un pince-maille.
 Un pince-sans-rire.
 Un pique-assiette.
 Un pique-nique.
 Un plain-chant.
 Un plat-bord.
 Une plate-bande.
 Une plate-forme.
 Un plat-pied.
 Un pleure-misère.
 Un pont-neuf.
 Un pont-levis.
 Un pore-épica.
 Un porte-dela.
 Un porte-aiguille ou porte-aiguiseur.
 Un porte-balle.
 Un porte-chape, etc.
 Un porte-drapeau.
 Un porte-crayon.
 Un porte-manteau, etc.
 Un porte-feuille.
 Un porte-manteau.
 Un porte-mallheur.
 Un porte-buifler.
 Un porte-mouchettes.
 Un porte-mousqueton.
 Un porte-respect.
 Un porte-vent.
 Un porte-verge ou porte-baigne.
 Un porte-faix.
 Un porte-voix.
 Un post-scriptum.
 Un pot-à-fleur.
 Un pot-au-feu.
 Un pot-de-vin.
 Un pot-pourri.
 Un pour-boire.
 Un pousse-eul.
 Un pousse-pieds.
 Un prie-Dieu.
 Un prud'homme.
 Un quatre-yeux.
 Un quasi-contrat.
 Un quasi-délicie.
 Un quartier-maître.
 Un quartier-maître.
 Un qu'en-dira-t-on.
 Un quatre-vingts ans, etc.
 Un quat-e-vingt-un, etc.
 Un quinze-vingt.
 Un qui-va-là.
 Un rabat-joie.
 Une reine-claude.
 Un relève-moustache.
 Un relâ-e-quartier.
 Un rem-e-ménage.
 Un res-de-chausée.
 Un réveille-matin.
 Un revenant-bon.
 Un rose-eroix.
 Un rouge-gorge.
 Une sage-femme.
 Un saint-augustin.
 Une sainte-barbe.
 Un sang-de-dragon.
 Un saul-conduit.
 Un savoir-faire.
 Un savoir-vivre.
 Un semi-double.
 Une semi-prouva.
 Un semi-tous.
 Un sénatus-consulte.
 Un sergent-major.
 Un serro-fila.
 Un serro-papiers.
 Un serro-tête.

PLURIEL.

Des pieds-plats.
 Des pieds-poudreux.
 Des pie-grièches.
 Des pince-maille.
 Des pince-sans-rire.
 Des pique-assiettes.
 Des pique-nique.
 Des phints-chants.
 Des plats-bords.
 Des plates-bandes.
 Des plates-formes.
 Des plats-pieds.
 Des pleure-misère.
 Des ponts-neufs.
 Des ponts-levis.
 Des pores-épica.
 Des porte-dela.
 Des porte-aiguilles.
 Des porte-balle.
 Des porte-chape.
 Des porte-drapeau.
 Des porte-crayon.
 Des porte-manteau.
 Des porte-feuilles.
 Des porte-manteaux.
 Des porte-maheur.
 Des porte-buifler.
 Des porte-mouchettes.
 Des porte-mousqueton.
 Des porte-respect.
 Des porte-vent.
 Des porte-verge ou porte-baigne.
 Des porte-faix.
 Des porte-voix.
 Des post-scriptum.
 Des pots-à-fleur.
 Des pots-au-feu.
 Des pots-de-vin.
 Des pots-pourri.
 Des pour-boire.
 Des pousse-eul.
 Des pousse-pieds.
 Des prie-Dieu.
 Des prud'hommes.
 Des quatre-yeux.
 Des quasi-contrats.
 Des quasi-délicie.
 Des quartiers-maître.
 Des quartier-maître.
 Des qu'en-dira-t-on.
 Des quatre-vingts ans.
 Des quatre-vingt-un.
 Des quinze-vingt.
 Des qui-va-là.
 Des rabat-joie.
 Des reines-claude.
 Des relève-moustache.
 Des relâ-e-quartier.
 Des rem-e-ménage.
 Des res-de-chausée.
 Des réveille-matin.
 Des revenant-bon.
 Des rose-eroix.
 Des rouges-gorges.
 Des sage-femmes.
 Des saint-augustin.
 Des sainte-barbe.
 Des sang-de-dragon.
 Des saul-conduits.
 Des savoir-faire.
 Des savoir-vivre.
 Des semi-double.
 Des semi-prouva.
 Des semi-tous, etc.
 Des sénatus-consultes.
 Des sergent-major.
 Des serro-fila.
 Des serro-papiers.
 Des serro-tête.

SINGULIER.

Un serre-point.
 Un sei-diant.
 Un souffre-douleur.
 Un sous-arbrisseau.
 Un sous-bail.
 Un sous-diara.
 Un sous-chef.
 Un sous-entendu, etc.
 Un sous-lieutenant.
 Un sous-fermier.
 Un sous-lacataire.
 Un sous-maître.
 Une sous-maitresse.
 Un sous-multiple.
 Un sous-préfet, etc.
 Un sous-sol ou sous-matin.
 Un sous-pied.
 Un sous-vingt privé.
 Un sur-arbitre.
 Un sur-dominante.
 Un ta-ein.
 Un taillé-douze.
 Un tête-rin.
 Un taze-piquet.
 Un Te-Dum.
 Un terre-noir.
 Un terre-plaine.
 Un tête-à-tête.
 Un tie-tan.
 Un tire-balle.
 Un tire-bottes.
 Un tire-bouche.
 Un tire-bourre.
 Un tire-bouton.
 Un tire-fond.
 Un tire-ligne.
 Un tire-mouche.
 Un tire-pied.
 Une tire-tire.
 Un tire-tard.
 Un tire-laine.
 Un tire-ligot.
 Un tireur-d'or.
 Un tourne-foulette.
 Un tout-piquet.
 Une toute-bonne.
 Une toute-épica.
 Une toute-erme.
 Un tou-tou ou tonies.
 Un tout-en-rien.
 Un trache-lère.
 Un treute-et-un.
 Un tripe-madame.
 Un trou-pe-lail.
 Un trou-madame.
 Un trouble-fila.
 Un tu-entem.
 Un tue-chien.
 Un vade-mecum.
 Un va-et-vient.
 Un va-nu-pieds.
 Un va-tout.
 Un veni-mecum.
 Un ver-coque.
 Un vert-de-gris.
 Un ver-huizant.
 Un ver-à-soie.
 Un vice-amiral.
 Un vice-ansul.
 Un vice-gérant.
 Un vice-légat.
 Un vice-président.
 Un vice-rein.
 Un vice-roi.
 Un vide-bouteilles.
 Un vis-à-vis.
 Un vole-au-vent.
 Un volte-face.

PLURIEL.

Des serre-point.
 Des sei-diant.
 Des souffre-douleur.
 Des sous-arbrisseaux.
 Des sous-baux.
 Des sous-diara.
 Des sous-chef.
 Des sous-entendus.
 Des sous-lieutenants.
 Des sous-fermiers.
 Des sous-lacataires.
 Des sous-maitres.
 Des sous-maitresses.
 Des sous-multiples.
 Des sous-préfets, etc.
 Des sous-sol ou sous-matins.
 Des sous-pied.
 Des sous-vingt privés.
 Des sur-arbitres.
 Des sur-dominantes.
 Des sur-erbitres.
 Des sur-dominantes.
 Des ta-ein.
 Des taillés-douze.
 Des tête-rin.
 Des taze-piquet.
 Des Te-Dum.
 Des terre-noir.
 Des terre-plaine.
 Des tête-à-tête.
 Des tie-tan.
 Des tire-balle.
 Des tire-bottes.
 Des tire-bouche.
 Des tire-bourre.
 Des tire-boutons.
 Des tire-fond.
 Des tire-ligne.
 Des tire-mouche.
 Des tire-pied.
 Des tire-tire.
 Des tire-tard.
 Des tire-laine.
 Des tire-ligot.
 Des tireurs-d'or.
 Des tourne-foulette.
 Des tout-piquet.
 Des toute-bonne.
 Des toute-épica.
 Des toute-erme.
 Des tou-tou ou tonies.
 Des tout-en-rien.
 Des trache-lère.
 Des treute-et-un.
 Des tripe-madame.
 Des trompe-l'ail.
 Des trous-madame.
 Des trouble-fila.
 Des tu-entem.
 Des tue-chien.
 Des vade-mecum.
 Des va-et-vient.
 Des va-nu-pieds.
 Des va-tout.
 Des veni-mecum.
 Des vers-coques.
 Des vert-de-gris.
 Des vers-huizant.
 Des vers-à-soie.
 Des vice-amiraux.
 Des vice-ansuls.
 Des vice-gérants.
 Des vice-légats.
 Des vice-présidents.
 Des vice-reins.
 Des vice-rois.
 Des vide-bouteilles.
 Des vis-à-vis.
 Des vole-au-vent.
 Des volte-face.

————— N° LIV. —————

DU NOMBRE DES SUBSTANTIFS, COMPLÉMENTS D'UNE PRÉPOSITION OU D'UN VERBE.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Les *peaux* de LÉOPARD sont toutes précieuses, et font de belles fourrures. (BUFFON.)

Aujourd'hui encore, dans les Pyrénées, les paysans, lorsqu'il tonne, se couvrent de *branches* de LAURIER pour se garantir de la foudre.

(M^{me} DE GENLIS.)

Le castor, qui habite les eaux et se *nourrit* de poisson, porte une queue couverte d'écaillés.

(BUFFON.)

La pensée d'une providence conduit le sage *de* DE COUVERTE en DÉCOUVERTE.

(AIMÉ-MARTIN.)

Disons-nous nos secrets,
De *compère* à *compère*.

(PIRON.)

Lorsque les blés sont *en* FLEUR, y voit-on des pétales colorés ?

(J.-J. ROUSSEAU.)

Nous étions épaule contre épaule, *pied contre pied*, tous les nerfs tendus et les bras entrelacés comme des serpents, chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi.

(FÉNÉLON.)

Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de *frère*, de prochain, d'*ami*, de *société* que moi-même.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Faut-il dire *des peaux* de léopard, ou *de* léopards; *des branches* de laurier, ou *de* lauriers; *se nourrir* de poisson, ou *de* poissons; *de compère* à *compère*, ou *de* compères à compères, etc., etc., etc.? Telle est l'importante question que font naître les citations qui précèdent.

De tous les points de grammaire, il en est peu qui présentent de plus grandes difficultés que l'emploi du nombre des substantifs, lorsqu'ils sont précédés d'une préposition ou d'un verbe. Plusieurs grammairiens, il est vrai, ont essayé de l'éclaircir, mais leurs traités sont loin d'être pour nous le fil d'Ariane. Véritables dédales, on n'y trouve, au contraire, que des observations fausses, jetées pêle-mêle, et souvent même contradictoires; en sorte qu'on est plus incertain, à cet égard, après les avoir lus, qu'on ne l'était auparavant. D'ailleurs, les règles qu'ils posent sont presque toutes controuvées, et ont le malheur d'être en opposition avec l'usage des grands écrivains, dont l'autorité, en ce point comme toujours, doit seule être invoquée. La matière est donc, pour ainsi dire, encore vierge.

C'est escortés des chefs-d'œuvre de notre littérature, et, quand il y a incertitude, appuyés sur la raison, le goût et la logique, que nous allons entreprendre à notre tour de jeter quelque lumière sur une question aussi épineuse; et si, ce qui pourrait fort bien arriver, nous n'étions pas plus heureux que nos devanciers, nous prions nos lec-

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

A Rome, on se servait de *peaux* d'ANGUILLES pour châtier les enfants des citoyens.

(GUÉROULT.)

Le jeune garçon était suivi d'un chœur de jeunes filles, portant des *branches* de LAURIERS, chantant des hymnes, en équipage de suppliants.

(M^{me} DE GENLIS.)

La saricovienne vit de crabes et *de* poissons.

(BUFFON.)

Les éléments de géométrie ont passionné des jeunes gens, mais jamais des vieillards, si ce n'est quelques fameux géomètres qui ont été *de* DÉCOUVERTES en DÉCOUVERTES.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

De VALETS à VALETS

On ne se doit pas taire.

(PIRON.)

Une brise légère apporta jusqu'à nous les suaves odeurs qui s'exhalaient d'un plant *de* pommiers *en* FLEURS.

(DE JOUY.)

Les voilà aux prises, *pieds contre pieds*, mains contre mains; les deux corps entrelacés paraissent n'en faire qu'un.

(FÉNÉLON.)

Tout ce qui m'est intérieur m'est étranger désormais. Je n'ai plus en ce monde ni prochain, ni *semblables*, ni *frères*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

teurs de vouloir bien nous tenir compte au moins de nos recherches et des peines que nous nous sommes données pour leur présenter cette matière avec le plus d'ordre et de clarté possible.

Afin d'éviter toute confusion, nous diviserons ce paragraphe en plusieurs parties, et nous consacrerons un article spécial aux prépositions *de*, *en*, *à*, *pour*, *sans*, *avec*, etc.

N° LV.

DU NOMBRE APRÈS LA PRÉPOSITION *de*.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Les menuisiers et les ébénistes se servent de la gélatine ou de la colle, pour tenir rapprochées les pièces de bois ; les fabricants de *papier* en font une grande consommation. (DICT. DES SC. MÉD.)

Sardanapale, si fameux par son abandon aux voluptés, fut le premier qui fit usage de lits de *plume*. (SALLENTIN.)

Il y a au moins 900 caves dans le royaume, dont chacune emploie environ 40 milliers de *chiffon*. (DESMARETS.)

J'aime le bon vin, mais où en prendre ? chez un *marchand de vin* ? Comme que je fasse, il m'empoisonnera. (J.-J. ROUSSEAU.)

Télémaque et Mentor le suivirent environnés d'une grande *foule de peuple* qui considérait avec empressement et curiosité ces deux étrangers. (FÉNÉLON.)

On voit dans Paris des multitudes de femmes porter d'énormes *paquets de linge* sur le dos. (BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

On assure que les Bénédictins, qui possèdent environ neuf millions de *livres* tournois de *rente* dans le royaume de France, fourniront au moins neuf vaisseaux de haut bord. (VOLTAIRE.)

Je préfère une branche de lilas à un *pot de giroflée*. (BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

2^{me} SÉRIE. — PLURIEL.

Pour consumer autrui, le monstre se *consume*,
Et, dévorant maisons, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains *tas de papiers*.
(BOILEAU.)

Il n'est pas rare de trouver, je ne dirai pas des enfants, mais de grandes personnes même, qui, pour écrire seulement quelques lignes, usent presque un paquet de *plumes*. (ANONYME.)

Quelques fabricants distinguent jusqu'à neuf lots de *chiffons*, les superflus, les fins, les mi-fins, les moyens, etc. (DESMARETS.)

Les vins qu'on vent en détail chez les *marchands de vins* de Paris, quoiqu'ils ne soient pas tous lithargés, sont rarement exempts de plomb, parce que les comptoirs de ces marchands sont garnis de ce métal. (J.-J. ROUSSEAU.)

Je ne m'arrêterai pas ici aux productions du palmier qui servent aux besoins journaliers d'une *multitude de peuple*. (BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

C'est une obligation morale de rendre aux *femmes* les métiers qui leur appartiennent, comme ceux d'accoucheuses, de coiffeuses, de couturières, de *marchandes de linges* et de modes.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Un père de famille qui vit dans sa terre avec douze mille *livres de rentes* aura besoin d'une grande attention pour vivre à Paris dans la même abondance avec quarante mille. (VOLTAIRE.)

De l'urne sortent au lieu de plantes fluviales celles qui se plaisent dans les lieux les plus secs, des touffes de *giroflées* jaunes, de pissenlits et de longues gerbes de graminées saxatiles.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Ces exemples sont rapportés pour montrer qu'il y a des cas où, lorsque deux noms sont liés par la préposition *de*, le dernier se met tantôt au singulier, tantôt au pluriel, selon le point de vue de l'esprit. Nous allons faire sentir, au moyen de l'analyse, la différence de l'emploi de ces deux formes.

Fabricants de papier. On parle du *papier* en général, sans faire aucunement attention aux différentes qualités. C'est parce que ce mot est pris dans sa plus grande extension, qu'il est et doit être au singulier.

Tas de papiers. Ici l'on ne parle pas du *papier* en général, mais bien de *plusieurs papiers*, d'un tas de papiers ; on compte en quelque sorte tous les papiers. Dans ce cas, il faut donc, comme on le voit, le pluriel.

De cette analyse nous pouvons tirer ce principe général :

1° Lorsque deux noms sont unis par la préposition *de*, le second reste toujours au singulier, toutes les fois qu'il est pris dans un sens absolu, général.

2° Il se met au pluriel, s'il est pris dans une acception individuelle ou collective.

L'application que nous allons faire, dans les numéros suivants, du principe que nous venons d'établir, en prouvera jusqu'à l'évidence la justesse et la vérité.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SINGULIER.

Des marchands de plumes.
Des gens d'épée.
Des roulettes de lit.
De la gelée de pomme.
De la féculé de pomme de terre.
Marmelade de pomme.
Du sirop de groseille.
Des confitures de prune.
De l'eau de poulet.
De la gelée de poisson.
De la conserve de violettes.
Une friandise de poulet.
A coupe d'ongle.
A coupe de fusil.
A coupe de marreau.

PLURIEL.

Un marchand de plumes.
Un fabricant d'épées.
Des bois de lits.
Une corbeille de pommes.
Un ragout de pomme de terre.
Compote de pommes.
Un panier de groseilles.
Un quartier de prune.
Une paire de poulets.
Une quantité de poissons.
Un bouquet de violettes.
Une friandise de paquets.
A coupe d'ongles.
A coupe de fusils.
A coupe de marreaux.

SINGULIER.

Des rames de papier.
Cent livres de glace.
Un panier de fruits.
De l'huile de rose.
De l'huile d'olive.
De la marmelade d'abricots.
Des confitures de groseille.
Des confitures de cerises.
De la gelée de viande.
De la conserve de mauve.
De la gelée de veau.
De la gelée de mouton.
A coupe de pied.
A coupe de poing.
A coupe de bâton.

PLURIEL.

Une rame de papier.
Un marchand de glace.
Un panier de fruits.
Un bouquet de roses.
Un baril d'olives.
Une douzaine d'abricots.
Une livre de groseilles.
Un panier de cerises.
Une infinité de viandes.
Un champ de mauves.
Un troupeau de veaux.
Une centaine de moutons.
A coupe de pied.
A coupe de poings.
A coupe de bâtons.

—••••• N° LVI. —•••••

DU NOMBRE DES SUBSTANTIFS PRÉCÉDES DES EXPRESSIONS *plus de*, *moins de*, *beaucoup de*, ETC.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

La proie est *peu de chose* et ne plait aux chasseurs qu'autant qu'elle a coûté de course et de sucurs. (PIRON.)

Quand on n'est plus sensible à l'amour, on a plus le repos et *moins de plaisir*, moins de vie. (DUCLOS.)

Nous avons si *peu de vertu*, que nous nous trouvons ridicules d'aimer la gloire. (VAUVEHARGUES.)

De tous les secours dont on peut soulager les malheureux, l'aumône est à la vérité celui qui coûte le *moins de peine*; mais il est aussi le plus passager et le moins solide. (J.-J. ROUSSEAU.)

Le ridicule a acquis *tant de force* en France, qu'il y est devenu l'arme la plus terrible qu'on y puisse employer. (BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Le montagnard trouve *plus de charmes* à sa montagne que l'habitant de la plaine à son sillon. (CHATEAUBRIAND.)

Il y a des gens dont la haine et le mépris font *plus d'honneur* que les louanges et l'amitié. (OXENSTIERN.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

On dit *peu de choses* solides, lorsqu'on cherche à en dire d'extraordinaires. (VAUVEHARGUES.)

Le plus heureux est celui qui souffre le *moins de peines*; le plus misérable est celui qui sent le *moins de plaisirs*. (J.-J. ROUSSEAU.)

Non, je ne croirai point qu'un cœur si magnanime Parmi *tant de vertus* ait laissé place au crime. (CHAMFORT.)

Il faut plaindre les rois et les excuser. Ne sont-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes dont les besoins sont infinis et qui donnent *tant de peines* à ceux qui veulent les bien gouverner. (FÉNÉLON.)

Ce sont nos passions qui nous rendent faibles; parce qu'il faudrait pour les contenter *plus de forces* que ne nous en donne la nature. (J.-J. ROUSSEAU.)

La flatterie n'a *tant de charmes* que parce qu'elle nous paraît confirmer le jugement de notre amour-propre. (DE LÉVIS.)

..... Apollon l'encense;
Car il est maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc *tant d'honneurs* en sa vie.
(LA FONTAINE.)

D'après ces exemples, on voit qu'avec les expressions *plus de, moins de, beaucoup de, etc.*, le nom qui suit se met tantôt au singulier, tantôt au pluriel, selon le sens. Pour se rendre bien compte de l'un et de l'autre nombre, il faut non seulement connaître exactement la valeur des termes, mais aussi recourir à l'analyse; nous voulons dire l'analyse de la pensée : c'est ce que nous allons faire.

Peu de chose. Peu de chose, signifie quelque chose de peu de valeur; il est pris dans un sens général et indéfini; d'où le singulier.

Peu de choses. C'est-à-dire un petit nombre de choses. On sent bien qu'il faut le pluriel.

Cette analyse nous amène à conclure que, conformément au principe déjà établi, les substantifs en rapport immédiat avec *plus de, moins de, beaucoup de, etc.*, se mettent au singulier ou au pluriel, selon qu'on a dans l'esprit l'idée de l'unité ou de la pluralité; ce qu'on peut vérifier en traduisant sa pensée par des mots dont la forme nous aide à en pénétrer le sens. On voit clairement que, si le mot est pris dans un sens vague, général et indéterminé, ou bien encore si c'est un nom de vertu, il faut mettre le singulier, à moins que, comme dans les exemples de la deuxième colonne, il ne s'agisse des actes ou effets de nos qualités, de nos passions, de nos sentiments; alors il faudrait le pluriel.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SINGULIER

Peu de chose.
Très peu de chose.
Trop de peine.
Plus d'avantages.
Beaucoup d'art.
Tant de bonté.
Beaucoup d'honneur.
Trop de vain.
Beaucoup de mouton.
Très peu de honte.
Moins d'injustice.
Beaucoup de soin.
Peu d'expérience.
Moins d'indiscrétion.
Que de vertu.

PLURIEL

Peu de choses.
Très peu de choses.
Trop de peines.
Beaucoup d'avantages.
Beaucoup d'arts.
Tant de bontés.
Beaucoup d'honneurs.
Beaucoup de vœux.
Beaucoup de moutons.
Beaucoup de lièvres.
Plus d'injustices.
Beaucoup de soins.
Beaucoup d'expériences.
Moins d'indiscrétions.
Que de vertus.

SINGULIER

Bien peu de chose.
Si peu de chose.
Peu de curiosité.
Beaucoup de tort.
Que de peine.
Tant de précaution.
Peu de raison.
Trop de bœuf.
Peu de lapin.
Peu de charbon.
Moins d'indiscrétion.
Peu de talent.
Beaucoup de fruit.
Plus d'imprudences.
Que de lâchetés.

PLURIEL

Bien peu de choses.
Beaucoup de choses.
Une infinité de curiosités.
Beaucoup de torts.
Que de peines.
Tant de précautions.
Trop de raisons.
Beaucoup de bœufs.
Beaucoup de lapins.
Beaucoup de charbons.
Plus d'indiscrétions.
Beaucoup de talents.
Moins de fruits.
Beaucoup d'imprudences.
Que de lâchetés.

—••••• N° LVII. •••••—

NOMBRE DES SUBSTANTIFS APRÈS *plein de, rempli de, orné de, etc.*

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Il a ses greniers pleins de blé, et ses caves pleines de vin.
(ACADÉMIE.)

Ses écrits pleins de feu partent brillent aux yeux.
(BOILEAU.)

C'est un homme plein de vérité.
(ACADÉMIE.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

Ce qui consolait un peu c'était quantité de grands pots d'argent, faits à l'antique, pleins, les uns, de vins de France, d'autres de vins d'Espagne, qu'on avait soin de ne pas laisser long-temps vides.

(RICHARD.)

... Je ne savais pas que, pour moi plein de feu,
Xiphars des mortels fût le plus amoureux.

(RACINE.)

Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Étincellent partout de sublimes beautés.

(BOILEAU.)

La loutre est un animal vorace, plus *avide* de poisson que de chair.
(BUTON.)

En traversant Lorient, nous avons vu toute la place couverte de poisson.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

... La mèche en feu dont la clarté s'émousse
Se couvre en pétillant de noirs flocons de mousse.
(DELILLE.)

Je me trouve dans mon lit, accablé de fatigue, et trempé de sueurs et de larmes.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Neptune fait triompher Idonée du guerrier Alcathous, répand un nuage épais sur ses yeux perçants, et enchaîne ses membres pleins de grâce et de souplesse.
(BITAULLE.)

Vit-on jamais une âme, en un jour, plus atteinte,
De joie et de douleur, d'espérance et de crainte ?
(RACINE.)

Son silence était plein de charme ; mais rien n'égalaît l'impression que produisait le son de sa voix.
(BALLANCHÉ.)

Supposons que nos yeux aient le pouvoir de distinguer les objets qu'ils ne sauraient voir sans le microscope ; une goutte d'eau dans laquelle on aurait fait tremper du poivre, une goutte de vinaigre nous paraîtrait comme un lac, ou une rivière *pleine de poissons*.
(CHATEAUBRIAND.)

La nuit lorsque le vaisseau fait route et qu'il est *entourné de poissons* qui le suivent, la mer paraît comme un vaste feu d'artifice tout brillant de serpenteaux et d'étincelles d'argent.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Il me promena tout autour de son vaste enclos jusqu'à un espace considérable qui n'était couvert que de mousses, de prêles et de chardons.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Cet homme est excédé de fatigues.
(ACADÉMIE.)

Cependant toutes les nymphes assemblées autour de Mentor prenaient plaisir à le questionner ; il répondait à toutes avec douceur, et ses paroles, quoique simples, étaient pleines de grâces.
(FÉNÉLON.)

Il vit chargé de gloire, accablé de douleurs.
(RACINE.)

On vous aurait parlé en vain des trahisons de l'Amour, qui flatte pour perdre, et qui, sous une apparence de douceur, cache les plus affreuses amertumes. Il est venu cet enfant plein de charmes, par les jeux, les ris et les grâces.
(FÉNÉLON.)

Avec les expressions *plein de*, *rempli de*, *orné de*, etc., le substantif, comme on le voit, se met, selon le sens, au singulier ou au pluriel. Pour que l'on saisisse parfaitement la nuance qui distingue les exemples de l'une et de l'autre colonne, nous allons aussi les soumettre à l'analyse.

Pleins de vin. On parle de la liqueur en général qu'on appelle *vin*, sans faire attention aux différentes qualités qui existent. L'idée est une, générale, absolue ; il fallait donc le singulier.

Pleins de vins. L'idée est ici individuelle, collective, parce que l'on considère toutes les espèces de *vins*. On parle de plusieurs vins, de tous les vins de France. De là le pluriel.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SINGULIER

Plein de talent.
Rempli de vin.
Rempli de peuple.
Accablé de fatigue.
Orné de grâce.
Plein de charme.
Plein de bonne volonté.
Excédé de plaisir.

PLURIEL

Plein de talents.
Rempli de vins.
Rempli de peuples.
Accablé de fatigues.
Orné de grâces.
Plein de charmes.
Plein de volentés.
Accablé de plaisirs.

SINGULIER

Plein de chagrin.
Plein de poison.
Rempli de bonté.
Rempli de beauté.
Excédé de fatigue.
Trempe de sueur.
Rempli de passion.
Rempli de soin et d'attention.

PLURIEL

Plein de chagrins.
Plein de poisons.
Rempli de bontés.
Rempli de beautés.
Excédé de fatigues.
Trempe de sueurs.
Rempli de passions.
Rempli de soins et d'attentions.

N° LVIII.

NOMBRE DES SUBSTANTIFS AVEC LES VERBES SUIVIS DE LA PRÉPOSITION *de*.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frères de prochain, d'amis, de société que moi-même.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Jésus-Christ ayant faim, s'approcha d'un figuier, et voyant qu'il n'avait pas de fruit, il le condamna à n'en porter jamais.
(M^{me} DE GENLIS.)

Certains peuples, par leur position, sont réduits à vivre presque uniquement de poisson.
(BRILLAT SAVARIN.)

Le castor, qui habite les eaux, et qui se nourrit de poisson, porte une queue couverte d'écaillés.
(BURRON.)

Plus un arbre est âgé, plus il produit de fruit ou de graine.
(Id.)

Il n'est point de plaisir sans honneur et sans vertu.
(PÂRÉVOT.)

L'homme entièrement seul est celui qui n'a point d'amis.
(LA BRUYÈRE.)

On ne vit eu ce pays que de fruit ou de lait, rarement de viande.
(FÉNÉLON.)

Il n'y a point de vertu sans combat, il n'y en a pas sans victoire.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Eh! dans quels lieux le ciel, mieux qu'au séjour des champs
Nous instruit-il d'exemple aux généreux penchants?
(DE LILLE.)

Plus les disgrâces sont cruelles, plus il faut s'envelopper de vertu.
(LA ROCHE.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

Pour moi, seigneur, qui n'ai point de femmes, ni d'enfants, à qui mon secours soit nécessaire, ce que je désire uniquement, c'est de servir Votre Majesté.
(LA HARPE.)

Le bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, ni le mauvais arbre produire de bons fruits.
(M^{me} DE GENLIS.)

Le Tartare vit de chair crue de cheval, le Hollandais de poissons, un autre peuple de racines, un autre de laitage, et par tout pays on trouve des vicillards.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les saricoviennes se nourrissent de crustacées, de coquillages, de grands polypes en autres poissons mous qu'ils viennent ramasser sur les grèves et sur les rivages fangeux.
(BURRON.)

Un beau naturel négligé ne porte jamais de fruits mûrs.
(VAUVENARGUES.)

C'est lorsqu'on a du moins un peu connu le monde, qu'on peut dans la retraite avoir de vrais plaisirs.
(LA CHAUSSÉE.)

Je plains le cœur superbe au sein de la grandeur; Il n'aura point d'amis dans les jours de malheur.
(CHÉNIER.)

Les roussettes sont des animaux carnassiers, voraces et qui mangent de tout, car lorsque la chair ou le poisson leur manquent, elles se nourrissent de végétaux et de fruits de toute espèce.
(BURRON.)

La gloire remplit le monde de vertus, et, comme un soleil bienfaisant, elle couvre toute la terre de fleurs et de fruits.
(VAUVENARGUES.)

Ceux qui donnent des conseils sans les accompagner d'exemples, ressemblent à ces poteaux de la campagne qui indiquent les chemins sans les parcourir.
(RIVAROL.)

En vain vous plantez de vertus tout le champ de votre vie, le calomniateur, par son souffle empoisonné, les fait toutes faner sur leur tige.
(LIVRY.)

C'est encore en vertu du principe général établi plus haut, que les substantifs, compléments d'un verbe et de la préposition *de*, gardent le singulier, quand ils sont pris dans un sens général; et se mettent au pluriel, lorsqu'ils sont considérés d'une manière collective, individuelle.

L'analyse va le prouver de la manière la plus palpable.

N'ayant plus de frère, de prochain, d'ami. Le singulier est de rigueur, parce J. J. Rousseau n'a en vue qu'un seul frère, son prochain, un ami, la moindre société. Aussi tous ces mots sont-ils au singulier.

Qui n'a point de femmes, ni d'enfants. Femmes et enfants sont au pluriel, parce que dans l'esprit de celui qui parle il s'agit de plusieurs femmes de plusieurs enfants. L'idée étant collective, il fallait donc le pluriel.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SINGULIER

Parler de Dieu.
Parler d'amour.
Parler de crime.
N'avoir pas de fusil.
N'avoir pas de drapeau.
N'avoir pas d'enfant.
N'avoir pas d'ami.
N'avoir pas d'habit.
N'avoir pas de raison.
Ne pas manger de poisson.
N'avoir pas de cheval.

PLURIEL

Parler des dieux.
Parler d'amours.
Parler de crimes.
N'avoir pas de fusils.
N'avoir pas de drapeaux.
N'avoir pas d'enfants.
N'avoir pas d'amis.
N'avoir pas d'habits.
N'avoir pas de hommes raisons.
Ne pas manger de poissons.
N'avoir plus de chevaux.

SINGULIER

Parler de religion.
Parler de vertu.
Accuser d'assassinat.
N'avoir pas d'enseigne.
N'avoir pas de fortune.
N'avoir pas d'ennemi.
N'avoir pas de robe.
Ne pas dire d'injure.
N'avoir pas de raisonnement.
Vivre de poison.
Servir de guide.

PLURIEL

Parler de religions.
Parler de vertus.
Accuser d'assassinats.
N'avoir pas d'enseignes.
N'avoir pas de bonnes fortunes.
N'avoir pas d'ennemis.
N'avoir pas de robes.
Ne pas dire d'injures.
N'avoir pas de raisonnements.
Vivre de poisons.
Servir de guides.

—••••• INDEX N° LIX. •••••—

NOMBRE DES SUBSTANTIFS APRÈS toute sorte de, toute espèce de, toute forme de, etc.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

La gélatine demande du médecin deux sortes d'*examens*. (DICTION. DES SC. MÉD.)

Toutes les sortes de *greffe* sont susceptibles d'être pratiquées avec succès sur le pommier. (Id.)

Il y a plusieurs sortes de *rire* : d'abord le rire insipide, c'est celui des gens qui rient de tout, sans rien éprouver, etc. (MICHAUD.)

Il y a deux sortes de *contenances*.

(LAROCHFOUCAULD.)

Dans le monde moral, comme dans le monde physique, il est une *sorte de beauté* qui vient des oppositions et des contrastes. (FRATSSINOWS.)

Il y a dans tout ouvrage de poésie deux sortes d'*intérêt* : celui du sujet, et celui de la composition. (DEILLE.)

Il y a dans chaque état plusieurs espèces de *monnaie*. (ANONYME.)

Nous savons quand et pourquoi les diverses formes de *gouvernement* se sont établies chez les peuples.

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

Avant d'être reçu licencié en droit, il faut subir toutes sortes d'*examens*. (ANONYME.)

Parmi les monuments des hommes, je ne connais sals encore que deux sortes d'*antiquités*, l'antiquité celtique et l'antiquité romaine.

(CHATEAUBRIAND.)

Les bouvreuils se nourrissent en été de toutes sortes de *graines*, de baies, d'insectes, de prunelles; et l'hiver, de grains de genévre, des bourgeons du tremble, de l'aude, du chêne et des arbres fruitiers.

(CASTEL.)

L'intérêt met en œuvre toutes sortes de *vertus* et de *vices*.

(LAROCHFOUCAULD.)

Une âme bien touchée des charmes de la vertu, doit à proposition être aussi sensible à tous les *genres de beautés*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

L'intérêt parle toutes sortes de *langues*, et joue toutes sortes de personnages, même celui de désintéressé.

(LAROCHFOUCAULD.)

Comme nous, les anciens avaient plusieurs espèces de *vins*.

(ENCYCLOPÉDIE.)

Les politiques ont cru voir la cause des malheurs publics dans les différentes formes de *gouvernements*; mais la Turquie est tranquille, et l'Angleterre est souvent agitée.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Pour connaître à quel nombre on doit mettre les substantifs en alliance avec *toute sorte de, toute espèce de, toute forme de*, il est essentiel de bien se rendre compte de l'idée qu'on veut exprimer; si c'est une idée d'unité, il faut le singulier; et le pluriel, si c'est, au contraire, une idée de pluralité. Ce n'est qu'en décomposant ces expres-

sions, qu'on peut arriver à cette connaissance. Afin de mettre tout le monde sur la voie, nous allons donc analyser les exemples qui précèdent.

Deux sortes d'examen. *Examen* est au singulier, parce qu'il n'est question que d'un seul examen. *Deux sortes d'examen* revient à dire un examen de deux sortes. Il est évident qu'il y a idée d'unité.

Toutes sortes d'examen. *Examens* se voit au pluriel, parce qu'il s'agit de plusieurs examens. Toutes sortes d'examen, c'est-à-dire des examens de toutes sortes. Comme il faut subir plusieurs examens, ce mot doit donc être au pluriel, puisqu'il y a idée de pluralité.

C'est donc en traduisant la pensée, en analysant, en décomposant, comme nous venons de le faire, l'expression qui la renferme, que l'on peut exactement connaître le nombre que doivent revêtir les substantifs construits avec toute sorte de, toute espèce de, etc.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SINGULIER.

Toutes sortes de plume.
Toutes sortes de monde.
Plusieurs sortes de droit.
Toutes sortes de bonheur.
Tous les genres d'écriture.
Tous les genres de friponnerie.
Toutes sortes de nourriture.
Plusieurs espèces de gibier.

PLURIEL.

Toutes sortes de plumes.
Toutes sortes de mondes.
Plusieurs sortes de crimes.
Toutes sortes de malheurs.
Toutes sortes d'écritures.
Toutes sortes de friponneries.
Toutes sortes de légumes.
Plusieurs espèces de mots.

SINGULIER.

Toutes sortes de peuple.
Toutes sortes d'esprit.
Toutes sortes de mal.
Toutes sortes de papier.
Tous les genres de malice.
Tous les genres d'acroquerie.
Toutes sortes de volaille.
Plusieurs espèces de cuivre.

PLURIEL.

Toutes sortes de peuples.
Toutes sortes de vices.
Toutes sortes de maux.
Toutes sortes de papiers.
Toutes sortes de malices.
Toutes sortes d'acroqueries.
Toutes sortes de fruits.
Plusieurs espèces de reptiles.

—••••• N° LX. —•••••

DU NOMBRE DES SUBSTANTIFS APRÈS LES EXPRESSIONS *têtes de*, *jeux de*, *voix de*, *feuilles de*, *troncs de*, *peaux de*, ET AUTRES SEMBLABLES.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

On dit que les rameaux portés par les disciples de Jésus-Christ étaient des rameaux d'*olivier* et de *sauve*.
(M^{me} DE GENLIS.)

La partie supérieure de leurs habits était de *peau*, et le bas de *feuilles de palmier* de différentes couleurs.
(WALCKENHAER.)

Les principales espèces de graminées sont les gazons proprement dits, les *phalaris*, les queues de renard, les queues de *chat*, les chiendents, les queues de chien, etc.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

On dépose aux pieds de la femme les présents du mari et de sa famille, savoir : une parure complète, le jupon d'écorce de *mariér*, le corset pareil, la mante de *plumes d'oiseau* ou de *peaux de martre*, les mocassins brodés en poil de *poro-épice*, etc.
(CHATEAUBRIAND.)

On représentait l'hiver sous les traits d'une vieille femme, enveloppée de *peaux de mouton*.
(DEMOUSTIER.)

Les os de poisson broyés avec l'écorce des arbres, servent de pain aux Lapons.
(LIESSAARD.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

Nous faisons rôti des poulets sur des branches d'*oliviers*, ou bouillir avec du riz pour en faire un *plat*.
(CHATEAUBRIAND.)

Ces sauvages étalent nus jusqu'à la ceinture, et le reste de leur corps était couvert de *feuilles de palmiers*.
(WALCKENHAER.)

Son fils le suivait chargé de *peaux d'ours*, de *castors* et d'*originaux*.
(CHATEAUBRIAND.)

Les marchandises que les Lapons apportent aux foires sont des rennes et des peaux de ces animaux; ils y débitent aussi des peaux de *renards*, noirs, rouges et blanches; de *loutres*, de *martres*, de *castors*, d'*hermines*, de *loups*, de *petits-gris*, et d'*ours*; des habits de Lapons; toutes sortes de poissons secs, et des fromages de *rennes*.
(REGNARD.)

Si l'on en croit Diodore de Sicile, les Gaulois employaient, pour aléges, des peaux de *chiens* ou des peaux de *loups*.
(LEGRAND D'AUSST.)

Moyennant quel votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Ou de *poulets*, ou de *pigeons*.
(LA FONTAINE.)

Les loutres font leurs petits sur un lit fait de buchettes et d'herbes, et l'on trouve dans leur gîte des os de cerfs et des arêtes de poisson.

(BURRON.)

Les Hongrois ne sont pas grands, mais leur habit sert à les faire paraître de bonne mine, aussi bien que les plumes de coq qu'ils portent sur la tête.

(REGNARD.)

Les petits cerfs trapus n'habitent guère les futaies, et se tiennent presque toujours dans les taillis, où ils peuvent se soustraire plus aisément à la poursuite des chiens : leur venaison est plus fine, et leur chair est de meilleur goût que celle des cerfs de plaine.

(BURRON.)

Le cerf de Corse paraît être le plus petit de tous ces cerfs de montagne, il n'a guère que la moitié de la hauteur des cerfs ordinaires.

(Id.)

Il faut avouer qu'il y a des mines d'homme et de femme pour qui l'art ne peut rien.

(LESAGE.)

On m'a assuré que la pêche de la sardine rapportait quatre millions de revenu à la province de Lorient.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Il faudrait qu'une chose eût passé bien des âges d'homme, mis bout à bout, pour commencer à donner quelque signe d'immortalité.

(FONTENELLE.)

L'autel est dépouillé. Tous vont s'armer de flamme, Et le bois porte au loin des hurlements de femme.

(A. CHENIER.)

L'hirondelle de fenêtre a la bouche jaune, et les pieds couverts jusqu'aux ongles d'un duvet blanc.

(CASTEL.)

Les draps de maître sont toujours de la même longueur ; ils varient seulement pour la largeur du lit.

(ENCYCLOP. MOD.)

Ces fossoyeurs chantent des airs à boire, en jouant avec des têtes de mort.

(VOLTAIRE.)

Cette cabane qu'ils appellent la cabane des sueurs, est construite avec des branches d'arbre plantées en rond et attachées ensemble par la cime, de manière à former un cône.

(CHATEAUBRIAND.)

La conserve de troncs de laitue était si estimée au 16^e siècle, qu'on l'appelait pour son excellence bouche d'ange.

(LEGRAND D'AUSSEY.)

Les semences ou pépins de pomme pourraient être employés à préparer des émulsions, si leur petitesse n'en rendait l'usage peu commode.

(DICT. DES SC. MÉD.)

Les vins se divisent en vins blancs et vins rouges, vins secs et vins de liqueurs, etc.

(DICT. DES SC. MÉD.)

Pontappidan, qui souvent donne dans le merveilleux, prétend qu'un renard avait mis par rangées plusieurs têtes de poissons à quelque distance d'une cabane de pêcheurs ; qu'on ne pouvait guère deviner son but ; mais que peu de temps après, un corbeau, qui vint fondre sur ces têtes de poissons, fut la proie du renard.

(BURRON.)

C'est à l'amour pour le merveilleux qu'il faut attribuer les prétendus serpents que renferment les œufs sans jaune, que l'on appelle dans les campagnes œufs de cogs.

(ENCYCLOP. MOD.)

Les cerfs de plaines, de vallées, ou de collines abondantes en grains, ont le corps beaucoup plus grand et les jambes plus hautes que les cerfs des montagnes sèches, arides et pierreuses.

(BURRON.)

La ciguë de jardins, qui a beaucoup de ressemblance avec le persil, a occasionné plus d'une fois de dangereuses méprises.

(CASTEL.)

Tristan continua de s'avancer jusqu'au Cap Blanc ; et n'y ayant trouvé personne, quoiqu'il y découvrit des traces d'hommes, il remit à la voile vers le Portugal.

(WALCKENAE.)

Cet hospice fut doté de cinq mille livres sterling de revenus.

(PICROT.)

Et voilà qu'elle tombe (la croix), et c'est quelques bras d'hommes

Qui s'en vont l'attaquer jusque sur ces vieux dômes, Où l'antique serveur tant de fois éclata.

(TURQUET.)

Les femmes souriaient des manières de l'étranger ; mais c'était de ce sourire de femmes qui ne blesse point.

(CHATEAUBRIAND.)

Ce n'est pas le Hoti de traiter ce qui regarde nos vitrages de fenêtres.

(LEGRAND D'AUSSEY.)

Les draps de domestiques se font avec de la toile de 3/4 ou de 7, 8^{es} de largeur, suivant la dimension du lit.

(ENCYCLOP. MOD.)

Le trône de Dagobert est d'argent doré, et repose sur des pieds de lion ; à sa partie supérieure on voit des têtes de monstres.

(SPALLART.)

Les anciens ont écrit d'abord sur des feuilles de palmiers, puis sur des écorces d'arbres, ensuite sur des tables enduites de cire.

(PRIDEAUX.)

L'ours est extrêmement friand du miel que les abeilles font dans les troncs d'arbres ; il monte, attiré par l'odeur de la proie, au sommet des arbres les plus élevés.

(REGNARD.)

Les semences des ombellifères, telles que les pépins de concombres, de melons, de citrouilles, de courges, d'oranges, de citrons, de pommes, de poires, de coings, etc., ne produisent ordinairement leur huile que mélangée à plus ou moins d'huile essentielle.

(DICT. DES SC. MÉD.)

Le vin de liqueurs est celui où cette matière sucrée est excédante.

(Id.)

AN 16^e siècle, les zestes de citron, de limon et d'orange, se confaisaient au sec dans une étuve.
(LEGRAND D'AUSSTY.)

Mon petit page! mon beau page!
Le jour qu'il revient, je m'engage
A décorer ton noir visage
De deux pendants d'oreille en or.
(FOUINET.)

Des jeunes filles s'occupaient à faire des couches
d'une terre noire et lavée : elles répandaient sur ces
couches des graines de courge, de tournesol.
(CHATEAUBRIAND.)

En distillant des amandes amères, après en avoir
exprimé la première huile, on en obtient une autre
huile rouge qui a l'odeur et le goût des noyaux d'a-
bricots.
(JAUME ST.-HILAIRE.)

Le peu de cas qu'ils firent de ces richesses, mar-
quant assez qu'ils n'en avaient aucune connaissance,
il leur donna des sonnettes, des pendants d'oreilles
et d'autres bagatelles qui leur plurent merveilleuse-
ment.
(WALCKENAER.)

Les femmes s'armaient d'une crosse de noyer met-
taient sur leur tête des corbeilles à compartiments
remplies de semailles de maïs, de graines de melon
d'eau, de féveroles et de tournesols.
(CHATEAUBRIAND.)

Les nombreuses citations que l'on vient de lire prouvent, de la manière la plus évi-
dente, que les écrivains ont employé indifféremment le singulier et le pluriel dans des
circonstances tout-à-fait analogues. En pareil cas, cependant, les grammairiens veu-
lent que l'on fasse usage seulement du singulier, parce que, disent-ils, dans les ex-
pressions *des têtes d'HOMME*, *des jeux d'ENFANT*, *des voix de FEMME*, *des feuilles et des*
troncs d'ARBRE, *des peaux de LION*, *des queues de CHEVAL*, etc., les substantifs *homme*,
enfant, *femme*, *arbre*, *lion*, *cheval*, etc., sont de vrais *spécificatifs*, c'est-à-dire que, pris
dans un sens indéfini, ils servent, non à désigner plusieurs individus, mais à déter-
miner, par une idée générale de classe, l'espèce des substantifs précédents, à en spé-
cifier la nature sans aucune idée de pluralité. Peut-être cette règle, qui nous paraît
juste et fondée en raison, est-elle un peu trop absolue. En effet, nous croyons que l'on
peut écrire *des branches de LAURIER* ou de LAURIERS, selon l'idée qu'on attache à ce der-
nier mot. Si, par exemple, je veux faire entendre que les *branches* dont je parle pro-
viennent d'un seul *laurier*, je mettrai le singulier; mais si, au contraire, je veux dire
que c'est le produit de plusieurs *lauriers*, il faudra de toute nécessité que je me serve
du pluriel. Cependant, même dans ce dernier cas, je puis employer le singulier, si je
veux moins rappeler l'idée des individus, que *spécifier* la nature du mot qui précède la
préposition *de*, c'est-à-dire indiquer que ces branches sont plutôt de tel arbre que de
tel autre. Cette distinction est, selon nous, fort importante, et nous sommes étonnés
de ne l'avoir rencontrée nulle part. Nous ajouterons que, si le second substantif est dé-
terminé par quelque autre mot de la phrase, le pluriel est indispensable. On écrira
donc : *Ces cannibales coupaient des têtes d'HOMMES TUÉS sur le champ de bataille, et ils en*
formaient d'horribles pyramides.—*Que de têtes d'HOMMES COUPABLES ont échappé au glaive de*
la justice! Dans ces exemples, l'esprit, faisant abstraction de la classe, ne considère
que les individus.

Pour bien orthographier le nom qui suit *de*, il est donc essentiel de s'attacher prin-
cipalement à distinguer le point de vue sous lequel ce nom est employé. En consé-
quence, nous croyons qu'on doit écrire *des noms de PRINCES* au pluriel, parce que le
mot *prince* n'est pas ici *spécificatif*; les noms de *princes* ne forment pas une espèce dif-
férente des autres noms; de plus, *les noms d'HOMMES* même ne forment pas une espèce
particulière, c'est une simple classe parmi les noms en général. Ainsi on écrira avec
le pluriel *les noms propres d'HOMMES*, *de LIEUX* et *de FÊTES* commencent par une capitale;
et on écrira de même *des noms de SAINTS*, *des peaux de BÊTES* (1), *d'ANIMAUX*. Il faut

(1) Les phrases suivantes sont donc vicieuses *L'offrande aux bons et aux mauvais génies consistait en*

bien distinguer le nom *déterminatif* du nom *spécificatif*; le nom *spécificatif* désigne une espèce particulière : les *queues du CHEVAL* sont, par essence, différentes des queues des autres animaux; c'est pourquoi on doit dire *des queues de cheval*, etc. Le nom *déterminatif* désigne une classe d'une espèce. En effet, les *noms d'HOMMES, de PRINCES, de SAINTS*, sont de la même espèce, ce ne sont que des classes différentes.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SENS SPECIFIQUE

Des têtes d'homme.
Des peaux de lion.
Des queues de cheval.
Des branches d'olivier.
Des troncs d'arbres.
Des traces d'homme.
Des pépins de pomme.
Des ciels de tableau.
Des jeux d'enfant.
Des contes de vieille.

SENS INDIVIDUEL

Des têtes d'homme.
Des peaux de lions.
Des queues de chevaux.
Des branches d'oliviers.
Des troncs d'arbres.
Des traces d'hommes.
Des pépins de pommes.
Des ciels de tableaux.
Des jeux d'enfants.
Des contes de vieilles.

SENS DÉTERMINATIF.

Des têtes d'homme.
Des noms de saints.
Des noms de villes.
Des noms de provinces.
Des troncs d'arbres abattus.
Des têtes d'hommes tués.
Des têtes d'hommes coupables.
Des têtes d'hommes morts.
Des noms de peuples.
Des noms de lieux.

—••••• N° LXI. •••••—

CAS OU LE SUBSTANTIF APRÈS *de* EST INVARIABLE.

I.

1^{re} SÉRIE. — NOMS SINGULIERS.

Ces riches contrées offrent aussi des mines de *fer*, de *soufre*, d'*antimoine*, d'*étain*, de *plomb*, de *vif-argent*.
(RAYNAL.)

Ces fils de Romulus, dont vingt siècles de *gloire* Protégent les exploits passés,
Tremblent de les voir éclipsés.
(CAS. DELAYGNE.)

Les gens d'*esprit* seraient presque seuls, sans les sots qui s'en piquent.
(VAUVEBERGUES.)

On appelle fruits d'*hiver*, les fruits qu'on ne mange ordinairement qu'en *hiver*.
(ACADÉMIE.)

2^{me} SÉRIE. — NOMS PLURIELS.

La cour est une région de *ténèbres* où la vérité est étouffée par le mensonge.
(FLÉCHIER.)

La mort de son père fut pour lui une source intarissable de *pleurs*.
(ANONYME.)

Les disputes des gens de *lettres* ne servent qu'à faire rire les sots aux dépens des gens d'*esprit*, et à déshonorer les talents qu'on devrait rendre respectables.
(VOLTAIRE.)

Les étudiants, les avocats, les hommes d'*affaires* courent dès le matin de l'autre côté de Loch-North.
(PICHOT.)

II.

Il a peu de *mérite*, mais il connaît des gens qui en ont beaucoup.
(LA BRUYÈRE.)

Il y a beaucoup de *différence* entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse.
(PLANCHÉ.)

Personne ne s'est conduit avec plus de *sagesse* que lui.
(Id.)

Et l'art et le pouvoir d'affermir des couronnes
Sont des dons que le ciel fait à peu de *personnes*.
(CORNEILLE.)

Les premiers saints ont fait beaucoup de *miracles*.
(PLANCHÉ.)

Faites-vous toujours plus d'*amis* que d'*ennemis*.
(ANONYME.)

III.

L'église était pleine de *monde*.
(ACADÉMIE.)

Bien des gens n'ont pas le sens commun, d'autres sont remplis d'*esprit*.
(ANONYME.)

La vie est pleine de *misères*.
(ACADÉMIE.)

De *princes égorgés* la chambre était remplie.
(RACINE.)

peaux de bête. (CHATEAUBRIAND.) — *D'autres entremêlent des ornements européens à des ornements sauvages, à des plumes, à des becs d'oiseau*. (LE MÊME.) — Il fallait de *bêtes, d'oiseaux*, parce qu'un oiseau n'a pas plusieurs becs, ni une bête plusieurs peaux.

IV.

L'homme se nourrit de pain.

(ACADÉMIK.)

Combien de gens visent à la gloire, et ne se repaissent que de fumées.

(ANONYME.)

Vivre dans l'attente de quelque bien, c'est vivre d'espérance.

(PLANCHÉ.)

Vêtu simplement et ne se nourrissant que de légumes, il n'accordait qu'à l'hospitalité une nourriture plus délicate.

(M. ASSILLON.)

Je ne me repais point de pareilles chimères.

(RACINE.)

L'écureuil se nourrit de noixettes.

(BUTTEL.)

Nous avons déjà dit que les noms de métaux, de vertus, etc., ne s'emploient généralement qu'au singulier; les trois premiers exemples de la première colonne nous font encore voir que ces mots ne varient pas, quand ils sont compléments de la préposition *de*, et d'un substantif, lors même que celui-ci est au pluriel : Des mines de fer, des siècles de gloire, des gens d'esprit. Il est aussi d'autres noms qui, en rapport avec un substantif, un adjectif ou un verbe suivi de la préposition *de*, demeurent constamment au singulier; tels sont les substantifs imprimés en italique de la même colonne. L'usage seul peut les faire connaître.

A l'égard des noms de la seconde colonne, on doit remarquer que ceux qui ne sont usités qu'au pluriel ne changent point non plus, lorsqu'ils sont compléments d'un substantif et de la préposition *de* : une région de ténèbres, une source de pleurs; qu'il en est d'autres qui, dans le même cas, doivent toujours être et rester au pluriel, comme affaires, dans un homme d'affaires; personnes, dans peu de personnes, etc. Le sens indique suffisamment qu'il y a idée de pluralité, et que par conséquent le pluriel est indispensable (1).

(1) Nous signalerons donc comme autant de fautes, que la rime ou l'inadvertance a fait commettre, les mots imprimés en italique dans les citations suivantes :

Que ta fenêtre s'ouvre !... Ah ! si tu me repousses,
Il me faudrait chercher quelques vieux nids de mousses.

(V. Hugo.)

Et, colosses perdus dans ses larges contours,
Les palmiers chevelus, pensant au front des tours,
Semblaient d'en bas des touffes d'aérbes.

(V. Hugo.)

Des hommes ingénieux ont imaginé pour apprendre à lire et à écrire des bureaux et des méthodes simples, promptes et agréables; mais les maîtres d'écoles ont eu grand soin de les rendre inutiles, parce qu'elles détruisaient leur empire, et que l'éducation allait trop vite pour leur profit.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Dans un voyage vers ces lieux
Où le fils de Latone habite,
Une muse a mis sous mes yeux
L'un de ces albums précieux
Rempli de cartes de visite.

(DE JOUR.)

Néron devant sa mère a permis le premier
Qu'on portât les faisceaux couronnés de laurier.

(RACINE.)

Viens à l'ombre écouter nos nouvelles d'amours,
Viens, tout aime au printemps, et moi j'aime toujours.

(A. CAMILLE.)

Quel coloris brillant et tendre !
Non, non, à ce charmant mortemain
Un estimateur de tableaux
Ne pourra jamais se méprendre.

(DE JOUR.)

Le sucre, qu'aux jours de Louis XIV on ne trouvait que chez les apothicaires, a donné naissance à diverses professions lucratives, telles que les pâtisseries du petit four, les confiseurs, les liquoristes, et autres marchands de friandise.

(BRILLAT SAVARIN.)

J'aime fort les journaux quand ils sont bien écrits.
Ah, parbleu ! croyez-vous, répondit l'hôtelier,
Que je m'amuse après ce fatras de papier !
Ce n'est pas en lisant que je fais mon commerce.

(ANDRÉUX.)

Semez, semez de narcisses et de roses,
Semez la couche où la beauté repose.

(LAMARTINE.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

NOMS SINGULIERS

Des chaînes d'or.
Des corneilles de plomb.
Des oreillers d'étain.
Des odeurs de baume.
Des batons de cannelle.
Des notes de basses.
Des règles de biestance.
Des droits de péage.
Des hommes de mérite.
Des hommes de mer.
Des pots de basilic.
Des mesures de froment.
Des beissaux de blé.
Des robes d'été.
Beaucoup de lait.
Peu de vinigre.
Trop de démons.
Plus d'audace.
Moins de fortune.
Combien de timidité.
Que de viande.
Plein de rage.
Rempli d'eau.
Couvert de neige.
Environné d'estime.
Se nourrir de gibier.
Vivre d'amour.
Se repaître de vent.
Se bercer d'espérance.
Se nourrir de lait.
Se couvrir de gloire.

NOMS PLURIELS

Une haie de broussailles.
Un amas de débris.
Une note de frais.
Un magasin de hardes.
Un tas de matériaux.
Une paire de pincettes.
Une nuit de ténèbres.
Une caisse d'épargne.
Un agent d'affaires.
Une pension de femme.
Un pot de confitures.
Une mesure de haricots.
Un pied d'aiguille.
Des bouquets de roses.
Beaucoup de soldats.
Peu d'âmes.
Trop d'amis.
Plus de citoyens.
Moins de convives.
Combien de racines.
Que de bijoux.
Plein de préjugés.
Rempli de fustes.
Couvert de haillons.
Environné d'ambûches.
Se nourrir de légumes.
Vivre de préjugés.
Se repaître de chimères.
Se bercer d'idées risées.
Se nourrir de fruits.
Se couvrir de dettes.

NOMS SINGULIERS

Des boutons d'argent.
Des barres de fer.
Des colonnes d'airain.
Des entrails de pénitence.
Des sentiments d'amertume.
Des témoignages de bonté.
Des compliments de condoléance.
Des bottes de paille.
Des vases de terre.
Des torrents de pluie.
Des tonneaux de vin.
Des paquets d'amadou.
Des bouquets de jais.
Des habits d'hiver.
Beaucoup d'œuf.
Peu de pain.
Trop de monde.
Plus de vin.
Moins de blé.
Combien de sévérité.
Que de gibier.
Plein d'orgueil.
Rempli de pousière.
Couvert de honte.
Environné de monde.
Se nourrir de fromage.
Vivre de bonne chère.
Se repaître de fumée.
Se couvrir de confusion.
Mourir de faim.
Manquer de raison.

NOMS PLURIELS

Une paire de ciseaux.
Un jour de sanglantes.
Un jour de funérailles.
Un lieu d'immortelles.
Un plateau de mouchebête.
Un torrent de pleurs.
Un magasin de rivières.
Une caisse de retours.
Un combat de coqs.
Un pot d'aiguille.
Une salade d'orange.
Une boîte d'allumettes.
Une parure de tentilles.
Un paquet de chape.
Beaucoup de pommes.
Peu de maisons.
Trop de personnes.
Plus de richesses.
Moins de légumes.
Combien d'épines.
Que d'herbages.
Plein de défauts.
Rempli d'herbes.
Couvert de diamants.
Environné de tables.
Se nourrir de tentilles.
Vivre de racines.
Se repaître d'illusions.
Se couvrir de haillons.
Mourir de coups.
Manquer d'instruments.

N° LXII.

NOMBRE DES SUBSTANTIFS APRÈS LA PRÉPOSITION de PRÉCÉDER D'UN NOM COLLECTIF.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Ciel! quel nombreux *essaim* d'innocentes **BEAUTÉS**,
S'offre à mes yeux en foule, et sort de tous côtés!
(RACINE.)

Il me sembla voir dans un vaste portique une *multitude* d'hommes rassemblés; ils avaient tous quelque chose d'auguste et de grand.
(THOMAS.)

Henri, de tes enfants fais un *peuple* de **FRÈRES**.
(CAS. DELAVIGNE.)

Cent tonnerres qui roulent et semblent rebondir sur une *chaîne* de **MONTAGNES**, en se succédant l'un à l'autre, ne forment qu'un mugissement qui s'abaisse, et qui se renfle comme celui des vagues.
(MARMONTEL.)

Le lit profond des torrents était bordé d'un *nombre* effrayant d'**ANIMAUX** doux, cruels, timides, féroces, qui avaient été submergés et revomés par les eaux.
(Id.)

Sion, *repaire* affreux de **APTILES** impurs,
Voit de son temple saint les pierres dispersées.
(RACINE.)

La multitude des lois est dans un état ce qu'est le *grand nombre* de **MÉDECINS**, signe de maladie et de faiblesse.
(VOLTAIRE.)

2^{me} SÉRIE. — PLURIEL.

Les murs des corridors funèbres étaient bordés d'un triple *rang* de **CHACUEILS**, placés les uns au-dessus des autres.
(CHATEAUBRIAND.)

Une *foule* d'**ENFANTS** autour de lui s'empresse,
Et l'annonce de loin par des cris d'allégresse.
(ST-LAMBERT.)

..... Le sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand *troupeau* de **Bœufs**.
(BOILEAU.)

Et d'*enfants* à sa table une riant *troupe*
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.
(RACINE.)

Ce long *amas* d'**AÏEUX** que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins qui parlent contre vous.
(BOILEAU.)

La reine des nuits reposait sur des *groupes* de **NUES**, qui ressemblaient à la cime des hautes montagnes couronnées de neige.
(CHATEAUBRIAND.)

L'histoire des nations est un *ramas* de **CRIMES**, de **FOLIES** et de **MAIHEURS**, parmi lesquels on voit quelques vertus, quelques temps heureux.
(VOLTAIRE.)

Il y a une *infinité d'erreurs* politiques qui, une fois adoptées, deviennent des principes.

(RAYNAL.)

La vertu ne laisse pas que de réussir quelquefois, mais ce n'est qu'à *force de temps* et d'épreuves oubliées.

(FONTENELLE.)

Toute faction est un *composé de dupes* et de fripons.

(NAPOLÉON.)

Le faux est susceptible d'une *infinité de combinaisons*, mais la vérité n'a qu'une manière d'être.

(J.-J. ROUSSEAU.)

La multitude des livres dans une bibliothèque est souvent une *nuée de témoins* de l'ignorance du possesseur.

(OXENSTERN.)

Que j'aime à contempler cette *chaîne sauvage*
De rocs qui, l'un sur l'autre au hasard suspendus,
Couronnent vingt hameaux à leurs pieds étendus.

(ROUCHER.)

Lorsque le substantif qui précède la préposition *de* est un substantif collectif, le nom qui suit cette préposition se met toujours au pluriel : *une multitude d'hommes, un peuple de frères, une troupe d'enfants*, etc. On excepte toutefois les noms qui s'emploient plus fréquemment au singulier ; tels que *monde, peuple*, etc., etc., on dit : *une foule de monde, un amas de monde, une foule de peuple, un amas de peuple*. On pourrait dire également *un amas de peuples, une infinité de mondes*, si l'on voulait parler de plusieurs peuples, de plusieurs mondes.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE (1).

Une communauté d'hommes.
Une communauté de femmes.
Un couvent de moines.
Un couvent de religieuses.
Un amas de pierres.
Une maison d'orphelins.
Un refuge de mendicants.
Un asile de pauvres.
Un hospice d'enfants trouvés.
Un tas de pierres.
Un char de vierges.

Une multitude d'enfants.
Une chaîne de montagnes.
Une horde de sauvages.
Un millier de mourants.
Une troupe d'hirondelles.
Une foule d'individus.
Une nuée de sauterelles.
Un pays de nigres.
Un île d'anthropophages.
Un nid d'oiseaux.
Un char de stérépius.

Une forêt de mâts.
Une galerie de tableaux.
Un torrent de larmes.
Un essaim d'abeilles.
Un repaire de voleurs.
Une caverne de brigands.
Une chaîne de galériens.
Un grand nombre de soldats.
Une douzaine d'œufs.
Une collection d'estampes.
Une foule d'hommes.

Une longue suite de valets.
Une grande quantité de livres.
Une trentaine de poissons.
Une quarantaine de fusils.
Un groupe de femmes.
Une cinquantaine d'hommes.
Une centaine d'œufs.
Un mille de bouchons.
Un concours de musiciens.
Une troupe de bandits.
Une foule de femmes.

—••••• N° LXIII. •••••

NOMBRE DES SUBSTANTIFS APRÈS *de... en*.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

L'homme flotte *de sentiment* en *sentiment*, *de pensées* en *pensées*.

(CHATEAUBRIAND.)

Les langues, les costumes et les formes des habits passent, en Asie, invariablement *de génération* en *génération*, parce que les pères s'y font aimer de leurs enfants.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Le démon indiscret va frappant *de cabane* en *cabane*, racontant le doux penchant de Cléota pour René.

(CHATEAUBRIAND.)

Destin, tu l'as voulu ! c'est *d'abîme* en *abîme*
Que tu conduis Atrée à ce comble du crime.

(VOLTAIRE.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

Les animaux sauvages vivent constamment *de la même façon* ; on ne les voit pas errer *de climats* en *climats*.

(BUFFON.)

Sous le tropique, des tourterelles et des perroquets ne voyagent que *d'îles* en *îles*, promenant à leur suite leurs petits, et ramassant dans les forêts les graines d'épiceries qu'ils font couler *de branches* en *branches*.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les peuples qui n'ont plus maintenant ni autels, ni trône, ni capitale, sont jetés par les siècles et les événements *de contrées* en *contrées*.

(Id.)

... Nous marchons *d'abîmes* en *abîmes*.

(VOLTAIRE.)

(1) L'élève pourrait aussi mettre en regard le pluriel des noms dont nous n'avons donné que le singulier dans cet exercice. Ainsi, après avoir fait une phrase avec *une communauté d'hommes*, il en ferait une autre avec *des communautés d'hommes*. Cette observation s'applique à la plupart de nos exercices.

Quand les sottises sont faites, on veut les soutenir
par les calomnies; on perd la charité comme la rai-
son; on tombe d'*abîme en abîme*, ainsi que de *ridi-
cule en ridicule*.
(VOLTAIRE.)

C'est ainsi que de nous disposant à son gré,
L'amour sait de nos cœurs s'emparer par degré;
Et d'*appât en appât* conduisant la victime,
Il la fait à la fin passer de *crime en crime*.
(CRÉBILLON.)

Mon père est errant de *désert en désert* en Écosse.
(VOLTAIRE.)

Vous-même n'allez point de *contrée en contrée*
Montrer aux nations Mithridate détruit.
(RACINE.)

De *faute en faute* on se fourvoie, on glisse,
On se raccroche, on tombe au précipice.
(VOLTAIRE.)

Mais le printemps, Doris, de *moment en moment*
Apporte à la campagne un nouvel ornement.
(SAINT-LAMBERT.)

Gengis et ses fils, allant de *conquête en conquête*,
eurent qu'ils subjugueraient toute la terre habitable.
(VOLTAIRE.)

Si la puissance végétale réfléchit et augmente la
chaleur du soleil; si elle végétalise l'atmosphère et les
eaux, elle n'a pas moins d'influence sur le globe so-
lide de la terre, dont elle étend la circonférence
d'*année en année*.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

De *distance en distance* la terre est percée par une
multitude de bassins qu'on appelle des puits, et qui
sont plus ou moins larges, plus ou moins profonds.
(CHATEAUBRIAND.)

Tombant dans l'avenir d'*abîmes en abîmes*,
De *malheurs en malheurs* et de *crimes en crimes*,
Un jour on te verra couronner tes forfaits,
En égorgeant l'agneau descendu pour la paix.
(CHATEAUBRIAND.)

De *déserts en déserts* errant, persécuté,
J'ai langui dans l'opprobre et dans l'obscurité.
(VOLTAIRE.)

Celui qui n'a rien senti ne sait rien apprendre, il
ne fait que flotter d'*erreurs en erreurs*.
(J.-J. ROUSSEAU.)

De *moments en moments* sa tête s'égarait.
(LAMARTINE.)

Quand une fois les hommes se livrent à la super-
stition, ils ne font plus de pas que pour aller d'*égar-
ements en égarements*.
(CONDILLAC.)

Quels yeux peuvent errer toujours de *beautés en
beautés* sans jamais se fixer sur aucune?
(J.-J. ROUSSEAU.)

Buffon a dit, en parlant de nous ne savons quel animal : *il crie comme un enragé pour avertir les autres, qui, au signal, s'enfuient avec leur proie, sautant d'un arbre à l'autre avec une prodigieuse agilité*. D'après cela ne semblerait-il pas qu'il faille toujours le singulier avec les prépositions *de* et *en*? Car de *ville en ville*, de *colline en colline*, n'est-ce pas pour d'une *ville* à une autre *ville*, d'une *colline* à une autre *colline*? C'est du moins la règle que prescrivent d'une manière absolue la plupart des grammairiens. Nous avons déjà eu occasion d'attaquer cet absolutisme aveugle qui ne tend à rien moins qu'à mettre des entraves à la pensée et à la circonscrire dans d'étroites limites. Notre opinion est donc que l'on peut dire, selon l'idée que l'on veut exprimer, de *montagne en montagne*, ou de *montagnes en montagnes*; de *branche en branche*, ou de *branches en branches*. En faisant usage du singulier, on veut indiquer qu'on passe d'une chose à une autre, d'une *montagne* à une autre *montagne*, d'une *branche* à une autre *branche*. Mais, lorsqu'on emploie le pluriel, l'esprit, au lieu d'envisager les objets isolément, et, pour ainsi dire, un à un, les considère par groupes, par masses : Napoléon marchait de *victoires en victoires*; le pluriel réveille ici une idée précise de quantité, une multitude de *victoires* auxquelles en succédaient bientôt une foule d'autres. De *victoire en victoire* n'offrirait plus le même sens, et rétrécirait singulièrement la pensée. D'ailleurs, il est des cas où le pluriel est tout-à-fait indispensable; si, par exemple, je veux parler d'un homme auquel il arrive chaque jour plusieurs malheurs

à la fois, je serai forcé de dire : cet homme tombe de *malheurs* en *malheurs*, et non de *malheur* en *malheur*. « Il est temps de le reconnaître, les grammairiens, par leurs froides analyses et la sévérité plus que géométrique de leurs théories, n'ont jamais assez tenu compte des nuances du sentiment et de la pensée, ni des rapides élans du génie. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'ils aient regardé comme barbares des tournures hardies, des inversions, des ellipses, des syllepse qui déroutaient la faible marche de leurs idées et la lenteur de leurs conceptions ? Nous venons en quelque sorte restituer à notre bel idiome des richesses que nos prédécesseurs et quelques-uns de nos contemporains ont cherché à lui ravir (1). » Étudiants ! et vous tous que nous voulons initier à la langue des Voltaire et des Racine, laissez les grammairiens se disputer entre eux ; laissez-les inventer des règles que désavouent l'usage et le bon sens, et marchez hardiment, avec nous, sur les traces des grands écrivains qui sont en tout nos meilleurs guides :

Pour produire de bons écrits,
Nourrissez-vous de bons modèles.

(ARNAULT.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SINGULIER.

De cité en cité.
De ville en ville.
D'erreur en erreur.
De famille en famille.
De moment en moment.
De chef en chef.
D'œuil en œuil.
De crime en crime.
De climat en climat.
De royaume en royaume.

PLURIEL.

De cités en cités.
De villes en villes.
D'erreurs en erreurs.
De familles en familles.
De moments en moments.
De chefs en chefs.
D'œuils en œuils.
De crimes en crimes.
De climats en climats.
De royaumes en royaumes.

SINGULIER.

D'illusion en illusion.
De village en village.
De découverte en découverte.
De nation en nation.
D'écho en écho.
De plaine en plaine.
De cime en cime.
De vertu en vertu.
De maison en maison.
De jardin en jardin.

PLURIEL.

D'illusions en illusions.
De villages en villages.
De découvertes en découvertes.
De nations en nations.
D'échos en échos.
De plaines en plaines.
De cimes en cimes.
De vertus en vertus.
De maisons en maisons.
De jardins en jardins.

—••••• N° LXIV. •••••

DU NOMBRE DES SUBSTANTIFS APRÈS LA PREPOSITION *à*.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Dans le noisetier, les fleurs à *pistil* sont éloignées des autres.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Dans le bois, les fleurs à *étamine* ont un calice à trois feuilles, avec deux pétales à la corolle.

(Id.)

S'il y avait chez les Grecs des prix pour la lutte, le pugilat, le disque, la course à *pied* et en chariot, c'est que ces exercices étaient nécessaires à la guerre.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

2^{me} SÉRIE. — PLURIEL.

Dans le châtaignier, les fleurs à *pistils* sont remplacées par deux ou trois fruits très près l'un de l'autre.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Le mûrier porte les fleurs à *étamines* sur un chaton.

(Id.)

Le jeune homme, frappé de l'objet qu'on lui présente, s'en occupe uniquement, et saute à *piéds joints* par-dessus vos discours préliminaires, pour aller d'abord où vous le menez trop lentement à son gré.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Des fleurs à *pistil*, à *étamine*, sont des fleurs qui n'ont qu'un seul *pistil*, qu'une seule *étamine*; des fleurs à *pistils*, à *étamines* sont, au contraire, des fleurs qui ont plu-

(1) Ces Égnes, extraites de l'*Examen critique de la Grammaire des grammaires*, publié en 1832 par M. Deslaur, prouvent que nous ne sommes pas les seuls qui ayons senti le vice de toutes les grammaires.

sieurs *pestils*, plusieurs *étamines*. D'après cela, il est aisé de sentir pourquoi, dans les exemples que nous avons rapportés, Rousseau a fait usage de l'un ou de l'autre nombre.

Quant au dernier exemple, le mot *pied* est au singulier dans la première colonne, parce qu'il est spécifique, c'est-à-dire parce qu'il est pris dans un sens général, et ne rappelle à l'esprit aucune idée de nombre. Il est au pluriel dans la deuxième colonne, parce que l'adjectif pluriel *jointes* réveille nécessairement l'idée des deux pieds.

Le nombre que l'on doit employer après la préposition à étant toujours indiqué par le sens, il n'y a donc aucune difficulté à cet égard.

N° LXV.

EXPRESSIONS AVEC LESQUELLES LES ÉCRIVAINS ONT FAIT INDIFFÉREMMENT USAGE DU SINGULIER OU DU PLURIEL.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Nous passâmes un torrent desséché; son lit étroit était rempli de lauriers-roses et de gatilliers, arbuste à *feuille* longue, pâle et menue, dont la fleur lilas, un peu cotonneuse, s'allonge en forme de quenouille.
(CHATEAUBRIAND.)

Les arbres fruitiers qui doivent entrer dans la composition d'un verger sont les fruits à pépins, les fruits à *noyaux*, etc.
(ENCYCLOP. MOD.)

Les branches à *fleur* (du genêt) sont courtes, n'ont point d'épines, et ont cinq ou six fleurs en grappes au bout.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Fais semer les capucines en bordures et par bouquets vers le pavillon, de sorte qu'en grim pant, les tiges puissent s'accrocher aux arbrisseaux qui sont sur la crête. J'en excepte les arbres et arbrisseaux à *fruit*.
(Id.)

Les plus grands courants d'eaux vives qu'il y ait au monde sortent tous des *montagnes à glace*.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Nous avons des *montagnes à glace* qui peuvent porter tous les végétaux du nord, et des *vallées à réverbères*, qui peuvent produire la plupart de ceux du midi.
(Id.)

Les Grecs et les Romains ont tiré de l'Asie la plupart des *arbres à fruit* que nous cultivons aujourd'hui.
(Id.)

Un grand fleuve a pour château-d'eau une *montagne à glace* avec un lac à son pied qui en reçoit les fontes.
(Id.)

Jean-Jacques m'a fait observer au bas des feuilles de tous les *fruits à noyau* deux petits tubercules qui les caractérisent.
(Id.)

2^{me} SÉRIE. — PLURIEL.

Le bec-de-grue à *feuilles* de vigne a des feuilles ovales, montantes et pubescentes, qui ont l'odeur du baume, quand on les frotte.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Les arbres du verger, chargés de fruits à *noyaux* et à pépins, sont encore une autre richesse.
(VOLTAIRE.)

En Amérique, les plantes à *fleurs* sont sans nombre
(CHATEAUBRIAND.)

Les flancs de la colline sont tapissés de groupes d'arbrisseaux à *fruits* ou à *fleurs*.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

La nature a multiplié les *montagnes à glaces* dans le voisinage des pays chauds.
(Id.)

Les *fleurs à réverbères* sphériques sont celles dont les pétales sont figurés en portions de sphère.
(Id.)

Les flancs de la colline sont tapissés de groupes d'arbrisseaux à *fruits* ou à *fleurs*.
(Id.)

J'ai vu en Bretagne quantité de terres incultes. Il n'y croit que du genêt et une *plante à fleurs jaunes* qui ne paraît composée que d'épines.
(Id.)

Les auteurs semblent avoir employé indistinctement les deux nombres avec les expressions à *feuille*, à *noyau*, à *fruit*. En effet, on peut aisément, en pareil cas, justifier le singulier et le pluriel. On dit à *feuille* ou à *feuilles*, à *noyau* ou à *noyaux*, à *fleur* ou à

fleurs, à *fruit* ou à *fruits*, parce que l'on dit très bien la *feuille* ou les *feuilles* de cet arbre, ces fruits ont un *noyau* ou des *noyaux*; ces arbres produisent du *fruit* ou des *fruits*. Celui qui se sert de la première de ces formes envisage les objets en général, tandis que celui qui emploie la seconde, les prend dans un sens particulier, individuel.

Nous devons faire remarquer cependant que l'usage le plus général est pour le singulier. Excepté le mot *noyau*, que l'on pluralise toutes les fois que l'on parle de fruits qui ont réellement plusieurs *noyaux*, tels que les nêles, etc.

N° LXVI.

CONSÉCRATIONS ÉTABLIES PAR L'USAGE.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Les bateaux à vapeur aux États-Unis servent, non seulement au besoin du commerce et des voyageurs, mais on les emploie encore à la défense du pays.
(CHATEAUBRIAND.)

Deux nations rivales de gloire industrielle se sont disputé l'honneur d'avoir donné le jour à l'inventeur des machines à vapeur.
(ENCYCLOP. MOD.)

Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine.
(LA FONTAINE.)

S'agit-il d'exercer Émile au bruit d'une arme à feu, je brûle d'abord une amorce dans un pistolet.
(J.-J. ROUSSEAU.)

La mouche à viande aime à se poser sur les cou- leurs livides des viandes qui se gâtent.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Il faudrait, pour augmenter les subsistances nationales, remettre en terres à blé beaucoup de terres qui sont en pâturages.
(Id.)

Le goût du fruit de l'arbre à pain se retrouve dans celui du cul d'artichaut.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

On trouve des pierres à raser dans presque toutes les carrières dont on tire l'ardoise.
(BUFFON.)

Les hommes à imagination sont exposés à faire bien des fautes.
(LÉVIZAC.)

Les babouins à museau de chien ont les jambes et les bras fort épais et couverts d'un poil touffu.
(BUFFON.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

Toutes ces femmes à grands talents n'en imposent jamais qu'aux sots.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Les meilleurs livres sont ceux que le vulgaire décrie, et dont les gens à talents profitent sans en parler.
(Id.)

C'est à l'air que le sang des ouies du poisson doit sa couleur vermeille : elle est tout-à-fait semblable à celle du sang veineux des animaux à poumons.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Le nom de vertu dans la bouche de certaines personnes fait tressaillir comme le grelot du serpent à sonnettes.
(M^{re} NECKER.)

J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots, De ces hommes charmants qui n'étaient que des sots.
(GRESSET.)

Dans nos climats, les animaux sauvages qui approchent le plus du chien, et surtout du chien à oreilles droites, du chien de berger, que je regarde comme la souche et le type de l'espèce entière, sont le renard et le loup.
(BUFFON.)

Quels astres merveilleux, si toutefois ce sont des astres, que ces corps lumineux à longues queues qui traversent les aires des planètes sans déranger leur cours, et emploient des siècles à s'approcher et à s'éloigner du soleil!
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les hommes à cheveux noirs ou bruns commencent à être rares en Angleterre, en Flandre, en Hollande, et dans les provinces septentrionales de l'Allemagne.
(BUFFON.)

J'aime mieux être homme à paradoxes qu'homme à préjugés.
(J.-J. ROUSSEAU.)

On dit, dans le style familier, qu'un homme a des prétentions, que c'est un homme à prétentions, pour dire qu'il prétend à l'esprit, aux talents, à la naissance, à la considération.
(PLANCHÉ.)

Il est plusieurs célébrités;
Hommes de goût, gens à scrupules,
La vôtre est dans vos qualités,
La nôtre est dans nos ridicules.

(ARNAULT.)

Je mets au rang des fables les pégases à tête de cheval.
(GUÉROULT.)

Quelquefois les cloisons que construisent les fourmis sont percées à jour, et représentent une sorte de colonnade.
(HUBER.)

J'ai découvert que les fourmis savent encore se faire servir à volonté.
(AD.)

Je vous ai entendue raisonner mieux que de vieux derviches à longue barbe et à bonnet pointu.
(VOLTAIRE.)

Là, le chantage à grand bruit arrive et se fait place.
(BOILEAU.)

Les coquettes sont folles et n'ont point de faiblesses; les femmes à sentiments sont sages, et en ont.
(MÉRIVAUX.)

Moi, je suis très souvent, interrompi l'Espérance, Chez les amants ou les gens à projets.
(GRAINVILLE.)

Aux autels de son Dieu, dans les saints édifices, La France est à genoux.
(CAS. DELAVIGNE.)

Le froment à barbes serrées est cultivé dans le département de Vaucluse.
(DICT. DES SC. MÉD.)

... Sur la mer qui fuit et roule à gros bouillons Son rapide vaisseau fend les derniers sillons.
(DELLILLE.)

Pour bien sentir pourquoi, après la préposition à, les auteurs ont fait usage tantôt du singulier, comme dans les exemples de la première colonne; tantôt du pluriel, comme dans ceux de la seconde, il faut soumettre ces exemples à l'analyse. En effet, l'analyse, en rétablissant tous les mots que l'empressement de s'énoncer a voulu qu'on supprimât, peut seule rendre compte de cette différence d'orthographe.

Des machines à vapeur. Analyse : *Des machines* (servant) à (élever l'eau par la) *vapeur*.

Des pierres à raser. Analyse : *Des pierres* (servant) à (raser un) *rasoir*.

Les hommes à imagination. Analyse : *Les hommes* (qui se livrent) à (leur) *imagination*.

Les babouins à museau de chien. Analyse : *Les babouins* (dont la bouche ressemble) à (un) *museau de chien*.

Les pégases à tête de cheval. Analyse : *Les pégases* (dont la tête ressemble) à (une) *tête de cheval*.

Cloisons percées à jour. Analyse : *Cloisons percées* (de manière) à (laisser pénétrer le) *jour*.

Savent se faire servir à volonté. Analyse : *Savent se faire servir* (conformément) à (leur) *volonté*.

De vieux derviches à longue barbe et à bonnet pointu. Analyse : *De vieux derviches* (que l'on remarque) à (leur) *longue barbe* et à (leur) *bonnet pointu*.

Arrive à grand bruit. Analyse : *Arrive* (en donnant lieu) à (un) *grand bruit*.

Les verres à vitres. Analyse : *Les verres* (propres) à (faire des) *vitres*.

Homme à paradoxes. Analyse : *Homme* (qui se plaît) à soutenir (des) *paradoxes*.

Un homme à prétentions, à préjugés. Analyse : *Un homme* (dont l'esprit est livré) à (toutes sortes de) *prétentions, de préjugés*.

Gens à scrupules. Analyse : *Gens* (qui s'arrêtent) à (des) *scrupules*, ou dont la conscience est livrée à des *scrupules*.

Les femmes à sentiments. Analyse : *Les femmes* (dont le cœur est en proie) à (une foule de) *sentiments*, ou (qui se laissent aller) à (leurs) *sentiments*.

Les gens à projets. Analyse : *Les gens* (sans cesse occupés) à (faire des) *projets*.

La France est à genoux. Analyse : *La France* est (dans une position semblable) à (celui qui a les) *genoux* (pliés et appuyés contre terre).

Le froment à barbes serrées. Analyse : *Le froment* (que l'on distingue des autres sortes de froment) à (ses) *barbes serrées*.

Roule à gros bouillons. Analyse : *Roule* (de manière) à (former de) *gros bouillons*.

Ces analyses, qui nous montrent si clairement la raison du nombre employé après la préposition à dans les locutions qui précèdent, n'étaient pas sans offrir quelque difficulté. Il nous eût été sans doute plus facile de dire *des hommes à paradoxes, à préjugés*, sont *des hommes qui ont des paradoxes, des préjugés*; mais une pareille explication nous paraissait trop peu satisfaisante, et même contraire à la véritable analyse, qui doit se borner à suppléer les mots sous-entendus sans rien changer aux mots exprimés.

N° LXVII.

NOMBRE APRÈS de..., à.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

De voleur à voleur on parle probité.
(FRANÇOIS DE NEUSCHÂTEAU.)

Disons-nous nos secrets
De compère à compère. (PIRON.)

Reviens becqueter dans ma main,
A tes besoins toujours ouverte,
Le millet choisi grain à grain.
(BOISARD.)

La différence qui se trouve d'homme à homme se
fait encore plus sentir de peuple à peuple.
(MARMONTEL.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

De larrons à larrons il est bien des degrés !
Les petits sont pendus et les grands sont titrés.
(FRANÇOIS DE NEUSCHÂTEAU.)

De valets à valets
On ne se doit pas taire. (PIRON.)

..... Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.
(LA FONTAINE.)

Le consistoire prétendait que la loi en question n'é-
tait que de calvinistes à calvinistes, non pas de cal-
vinistes à papistes. (VOLTAIRE.)

Il nous semble que le sens exigeait, dans les vers de M. François de Neuschâteau, la différence qu'on y observe. Pour parler de probité entre voleurs, il suffit du voleur qui porte la parole et du voleur qui écoute. Mais pour établir bien des degrés entre les larrons, il faut comparer des larrons avec d'autres larrons.

Dans les derniers exemples, les auteurs se sont servis du singulier ou du pluriel, selon qu'ils avaient dans l'esprit l'idée d'un ou de plusieurs.

Nous ferons cependant observer que le singulier est peut-être plus fréquent, ainsi que le prouvent les exemples ci-après :

Les caractères vifs ou lents, gais ou sérieux, se
trouvent souvent disséminés dans la même ville de
frères à frère, et sont également utiles à la société.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Le droit des gens tenant à des mesures d'institu-
tions humaines, et qui n'ont point de terme absolu,
varie et doit varier de nation à nation.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Les magistrats doivent rendre la justice de citoyen
à citoyen : chaque peuple la doit rendre lui-même de
lui à un autre peuple.
(MONTESQUIEU.)

De peuple à peuple, il est rarement besoin de tiers
pour juger, parce que les sujets de disputes sont
presque toujours clairs et faciles à terminer.
(MONTESQUIEU.)

On ne sait si on doit placer plusieurs castels de défi
de roi à roi, de prince à prince, entre les duels juri-
diques ou entre les exploits de chevalerie ; il y en eut
de ces deux espèces. (VOLTAIRE.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Bateaux à vapeur
Cabriolets à volants.
Femmes à jour.
A crans tirés.
A tête de mouton.
Fruits à moyen.
Aller à cheval.
Aller à pied.
Pas à pas.
Brim à brim.
Sou à sou.

Ferment à grans de ris.
Aller à pas précipité.
A pas lents.
Homme à préjugés.
Fruits à moyen.
A bâton rompu.
Chaudrier à branches.
Femelle à oreilles.
A mains jointes.
A bras ouverts.
Marcher à petits pas.

Marcher à pied.
Mettre quelqu'un à bout.
A bout portant.
A tête folle.
A tête de linotte.
A témoin (s).
Mot à mot.
Manger marocain à marocain.
Contes à ressort.
Chaus à crochet.
Tenir à l'iguise.

Vaguer à pleines volées.
Aller à marche forcée
A couteaux tirés.
A tous risques.
A pépins.
Fier à principes.
Hommes à sentiments.
Hommes à chevaux courts.
Chapeaux à grands bords.
Aller à tâtons.
Désirer à belles dents.

(1) Expression adverbiale qui signifie en témoignage, et demeure toujours invariable.

Marcher à petit bruit
Tenir à honneur.
A long cou.
Hommes à soutane
Armes à feu
Crier à tue-tête.
Prêter à intérêt.
Claus à tête
Egal à égal
Souffle à goutte

A long poil.
Un étui à poign.
Belle à épingles.
Aller à racolons
A gros intérêts.
De rois à peuples.
De tyrans à tyrans.
Légumes à côtes.
Flotter à longs plis.
A pleines mains.

A découvert.
Moulin à eau, à bras.
A brule-pourpoint.
Canons à dard.
Poil à poil.
De femme à homme
Papier à lettres.
Contes faits à plaisir
A regret.
Pierres à finil.

Valet à gage.
Planche à bouteille
De vilains à vilains.
De riches à riches.
De pauvres à pauvres
A petite pay.
Gens à scrupules.
Boire à longs traits.
Machine à vapeur.
Bonneux à poli.

N° LXVIII.

DU NOMBRE DES SUBSTANTIFS APRÈS LA PREPOSITION *en*.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Messieurs les sois, je dois *en bon chrétien*,
Vous siffler, car c'est pour votre bien.
(VOLTAIRE.)

Du chicaneur exaspéré,
Qui se bat *en désespéré*,
En vain, pour adoucir la sauvage rudesse,
Du bon sens calme et tempéré
Vous prenez le ton modéré. (DELILLE.)

Les armées commencèrent tard à entrer *en action*.
(ACADÉMIK.)

Pour conserver un état en repos, il faut toujours
Tenir l'épée de la justice *en mouvement*.
(BOISTE.)

Lorsque les blés sont *en fleur*, c'est alors qu'ils
sont revêtus de toute leur magnificence.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Le poisson volant est fort commun entre les deux
tropiques; il est de la grosseur d'un hareng; il vole
en troupe et d'un seul jet aussi loin qu'une perdrix.
(Id.)

La superstition transforme l'homme *en bête*, le
fanatisme en fait une bête féroce, et le despotisme
une bête de somme. (LA HARPE.)

Pour vivre *en honnête homme*, il faut avoir du bien.
(BOURSAULT.)

Le bon n'est que le beau mis *en action*, l'un tient
intimement à l'autre, et ils ont tous deux une source
commune dans la nature bien ordonnée.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Un grand fonds de vertus rarement se confisque :
En faveur et disgrâce, on est sûr d'en fouir.
(BOURSAULT.)

Dans les violents transports qui m'agitent, je ne
saurais demeurer *en place*. (J.-J. ROUSSEAU.)

Une sensibilité généreuse qui intéresse le genre hu-
main dans ses pleurs, s'ennoblit et se transforme *en*
vertu. (LE TOURNEUR.)

Je prétends n'être point obligée à me soumettre *en*
esclave à vos bontés. (MOLIÈRE.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

O mes amis, vivons *en bons chrétiens*,
C'est le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre.
(VOLTAIRE.)

Ceux-ci avaient fui *en désespérés*; ceux-là, comme
s'ils étaient stupéfaits de leur victoire, n'en profitè-
rent pas. (ANQUETIL.)

La comédie est l'art d'enseigner la vertu et les bien-
séances *en actions* et en dialogues.
(VOLTAIRE.)

Ne vous fatiguez pas *en mouvements*, s'il n'en
résulte une action. (BOISTE.)

L'or de la primevère a percé les gazons,
Et les arbres *en fleurs* blanchissent les vallons.
(MICHAUD.)

Je les vois *en troupes légères*
S'élançant de leur lit natal. (RACINE.)

En voyant la quatrième partie de mes semblables
changée *en bêtes* pour le service des autres, j'ai gémi
d'être homme. (J.-J. ROUSSEAU.)

Les Dieux du paganisme se changeaient très sou-
vent *en hommes*. (VOLTAIRE.)

Souvenez-vous qu'en toute chose vos leçons doi-
vent être plus *en actions* qu'en discours.
(J.-J. ROUSSEAU.)

De tous les usuriers, la flatterie est celui qui fait
les plus gros profits; quand les grands manquent de
vertus, elle leur en prête, et se voit payer largement
en pensions, *en faveurs*, *en places* et *en cordons*
(DE SÉGUR.)

En génie, *en vertus*, nos pères
Ont conservé sur nous le pas. (DE JOUY.)

Guillaume le Conquérant avait traité les Anglais *en*
esclaves qu'il ne craignait pas. (VOLTAIRE.)

La conscience nous avertit en ami avant de punir
en juge. (STANISLAS.)

Chacun me fuit : voilà le fruit peut-être
De cette humeur dont je ne fus pas maître,
Qui me rendait difficile en amis
Et confiant pour mes seuls ennemis.
(VOLTAIRE.)

Dans ces phrases le même mot est au singulier et au pluriel. C'est au moyen de l'analyse logique que nous pouvons rendre raison de cette différence, et montrer que, dans le premier cas, il y a idée d'unité; dans le second, idée de pluralité. Ce principe, qui nous a servi pour les prépositions *de* et *à*, va encore nous servir pour la préposition *en*.

Je dois en bon chrétien. Analyse : *Je dois en* (ma qualité de) *bon chrétien*.

Un chicaneur qui se bat en désespéré. Analyse : *Qui se bat en* (homme) *désespéré*.

A entrer en action. Analyse : *A entrer dans* (l') *action* (du combat.)

Vivons en bons chrétiens. Analyse : *Vivons en* (manière de) *bons chrétiens*, autrement dire, vivons comme doivent vivre de bons chrétiens.

Ceux-ci avaient fut en désespérés. Analyse : *Ceux-ci avaient fut en* (hommes) *désespérés*.

En actions et en dialogues. Analyse : *En* (une suite d') *actions et en* (une suite de) *dialogues*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SINGULIER.	PLURIEL.	SINGULIER.	PLURIEL.
En roi.	En rois.	En ami.	En amis.
En ennemi.	En ennemis.	En prince.	En princes.
En bouquet.	En bouquets.	En paquet.	En paquets.
En homme honnête.	En hommes honnêtes.	En étourdi.	En étourdis.
En officier.	En officiers.	En amazone.	En amazones.
En princesse.	En princesses.	En reine.	En reines.
En main.	En mains.	En femme.	En femmes.
En espalier.	En espaliers.	En sauvage.	En sauvages.
En ermite.	En ermites.	En pâtre.	En pâtres.
En fleur.	En fleurs.	En pierre.	En pierres.
En groupe.	En groupes.	En brique.	En briques.
En déterminé.	En déterminés.	En soldat.	En soldats.
En enfant.	En enfants.	En troupe.	En troupes.

—••••• N° LXIX. •••••

CONSECRATIONS FAITES PAR L'USAGE.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

On s'assemble en tumulte, en tumulte on décide.
(VOLTAIRE.)

Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.
(Id.)

Monsieur, où courez-vous? c'est vous mettre en danger.
(RACINE.)

Il y eut à peine de la résistance; en un moment
l'armée française fut mise en désordre, enfoncée et
dispersée.
(ANQUETIL.)

Vois-tu; je ne veux pas être un juge en peinture.
(RACINE.)

Il signe un bon contrat écrit en bonne forme.
(Id.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

Maîtres de tout le camp, fiers de l'avoir conquis,
les Troyens éclatent en cris forcés de triomphe.
(BITAUBÉ.)

Là, le froid Hollandais devient impétueux;
Il déchire en morceaux deux frères vertueux.
(VOLTAIRE.)

L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers.
(LA FONTAINE.)

Le superbe animal, agité de tourments,
Exhale sa douleur en longs mugissements.
(BOILEAU.)

La Normandie, comme vous savez, est une terre
fertile en pommes.
(REGNARD.)

Elle voit dissiper sa jeunesse en regrets,
Mon amour en fumée, et son bien en procès.
(RACINE.)

*En g  n  , on vertus, nos pères
Ont conservé sur nous le pas.* (DE JOUT.)

A force de travailler pour augmenter notre bonheur, nous le changeons en misère.
(J.-J. ROUSSEAU.)

La nature fait le mérite, la fortune le met en œuvre.
(LAROCHFOUCAULD.)

Les pyramides de l'Égypte s'en vont en poudre, et les graminées du temps des Pharaons subsistent encore.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Puisque nous sommes en butte à des maux inévitables, la sagesse est l'art de trouver des compensations.
(LÉVIS.)

Les louanges qu'on donne aux gens en place doivent peu flatter leur amour-propre.
(VAUVENARQUES.)

Plus on sème en désirs, moins on recueille en bonheur.
(SANIAL-DUBAY.)

C'est une adresse en amitié que de tromper quelquefois son ami pour lui rendre un service.
(ORNSTEIN.)

Le ciel nous préserve de l'esclavage en guêtres et en uniforme et de la fatalité disciplin  e!
(CHATEAUBRIAND.)

En flatteurs caress  s cet univers abonde.
(COLLIN D'HARLEVILLE.)

Les plus grandes âmes sont celles qui s'arrangent le mieux dans la situation présente, et qui dépensent le moins en projets pour l'avenir.
(FENTINELLE.)

Bien des gens épuisent leur fonds philosophique en conseils pour leurs amis et en demeurent dépourvus pour eux-mêmes.
(LAROCHFOUCAULD.)

Que l'amour-propre abonde en mauvaises défaites, Quand il faut réparer les fautes qu'on a faites.
(LA CHAUSSÉE.)

La plus grande partie des espèces d'animaux est moins abondante en individus que les espèces de plantes.
(BARRAS.)

C'est ainsi que l'amour, trop fertile en excusses, Aveugle par son charme, et séduit par ses ruses; Même en nous   garant il feint de nous guider, De ses pi  ges flatteurs songez à vous garder.
(LANGEPI  RE.)

Beaucoup de noms en alliance avec la préposition *en* restent constamment au singulier; de ce nombre sont les mots *tumulte*, *danger*, *désordre*, etc. L'usage les fera connaitre. Il est d'autres substantifs qui, joints à la même préposition, se trouvent toujours au pluriel; tels sont les mots en italique dans la seconde colonne. De plus, nous ferons remarquer que les substantifs, compléments de la préposition *en*, doivent, sans exception, prendre le pluriel avec les verbes *se répandre*, *  clater*, *se consumer*, et les adjectifs *abondant*, *fertile*, *célèbre*, *  cond*, etc., parce que ces verbes et ces adjectifs réveillent par eux-mêmes des idées collectives ou de pluralité. Il y a donc une faute dans ces vers de Regnard :

C'est un nom d'une nouvelle espèce
Qui part de mon esprit   cond en gentillesse.

Il fallait un *s*    *gentillesse*; mais la rime l'a emporté sur la syntaxe. Cet exemple ne doit pas être suivi, même en poésie.

EXERCICE PHRASÉOLOGIQUE.

SINGULIER.

  tre en vie.
    en herbe.
  tre en soldat.
  tre en affaire.
P  cher en son trouille.
Parler en pleine assemblée.
Aller en pouta.
Armé en guerre.
Enfant en maillet.
  tre en toilette.
Homme en furor.

PLURIEL.

  tre en souliers.
Armes en fusils.
  tre en prières.
Foudre en larmes.
  tre riche en promesses.
Se ruiner en folles dépenses.
  clater en reproches.
S'épuiser en efforts.
Fertile en images.
  tre en cheveux.
Sterile en idées.

SINGULIER.

  tre en bonne santé.
Enfant en naurica.
  tre en entee.
Vivre en espérance.
Tomber en décadence.
  tre en deuil.
  tre en colère.
Aller en course.
  tre en crainte.
  tre en négligé.
Armé en bataille.

PLURIEL.

  tre en bottes.
Hommes en baillons.
  tre en larmes.
S'étendre en paroles.
Se perdre en raisonnements.
Abonder en injures.
Se répandre en invectives.
Ne pas tarir en éloges.
F  cond en raisonnements.
Payer en mauvais propos.
Abondant en largesses.

————— N° LXX. —————

OBSERVATION PARTICULIÈRE SUR LES MOTS *cendres*, *couches*, etc.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Lieux, teints de ce beaursang que l'on vient de répandre,
Murs que j'ai relevés, palais, tombes *en cendre*.
(VOLTAIRE.)

Ainsi que Prométhée, mon grand père, ils se perpétueront sans avoir jamais chez eux de femmes *en couche*.
(PIRON.)

Le poisson-volant est fort commun entre les deux tropiques ; il est de la grosseur d'un hareng, il vole *en troupe* et d'un seul jet aussi loin qu'une perdrix.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Votre conquête est juste ; il la faut entreprendre,
Brûlez le Capitole et mettez Rome *en cendre*.
(RACINE.)

Nous sommes, s'il est permis de le dire, au premier rang des animaux qui vivent *en troupe*, comme les abeilles, les fourmis, les oies, les poules, les moutons, etc.
(VOLTAIRE.)

La villa du cardinal d'Est tombe *en ruine* comme celle du ministre d'Auguste : C'est l'histoire de toutes les choses et de tous les hommes.
(CHATEAUBRIAND.)

Arrivés au bord du fleuve, nous passâmes à gué les eaux limpides, au travers de grands roseaux, de beaux lauriers roses *en pleine fleur*.
(Id.)

Lorsque les blés sont *en fleur*, c'est alors qu'ils sont revêtus de toute la magnificence.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Vois ces arbres *en fleur* de leur cime agitée
Verser sur les sillons une pluie argentée.
(ST-LAMBERT.)

Et déjà nous foulons sur le bord opposé
Un valon d'herbe *en fleur* par l'écume arrosé.
(LAMARTINE.)

Sous un maronnier *en fleur*, je me repose sous les
sèches ombres de l'Amérique.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

N'entendez-vous pas Hector animer toute son armée, plein de la rage impatiente de réduire les vaisseaux *en cendres* ?
(BITAUBÉ.)

On ne doit jamais placer des fleurs ni aucune odeur près des femmes *en couches*, ni près des malades ; et moins encore en laisser dans la chambre à coucher pendant la nuit.
(ENCYCLOP. MOD.)

Les rhinocéros ne se rassemblent pas *en troupes*, ni ne marchent en nombre comme les éléphants ; ils sont plus solitaires, plus sauvages, et peut-être plus difficiles à chasser et à vaincre.
(BUFFON.)

Troie est *en cendres*, il est vrai ; mais il vaudrait mieux pour les Grecs qu'elle fût encore dans toute sa gloire.
(FÉNÉLON.)

L'homme est de tous les animaux celui qui peut le moins vivre *en troupeaux*.
(J.-J. ROUSSEAU.)

D'immenses roches pendaient *en ruines* au-dessus de ma tête.
(Id.)

L'eau changée en sève se transforme ensuite, par la médiation du soleil et de l'air, en *feuilles*, en *fleurs*, en *fruits*, en *écorce* et en *bois*.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

La vigne *en fleurs* exhale au loin de doux parfums.
(J.-J. ROUSSEAU.)

L'alouette a chanté mon réveil ; mon royaume,
Sous un jour de printemps *en fleurs* m'est apparu.
(LAMARTINE.)

Le morie noir vole en sifflant vers la cerise pour près, et le taureau, semblable à un rocher, mugit de joie et hâte son pas pesant à la vue des prairies *en fleurs*.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

On voit que les auteurs se sont servis indifféremment du singulier et du pluriel. Cependant, en prose, on écrit généralement *cendre* avec *s*. Quant au mot *couche*, quelques grammairiens veulent qu'il se mette toujours au pluriel. Nous pensons qu'on peut faire également usage du singulier, par la raison qu'on demande à une femme nouvellement accouchée si *sa couche a été bonne*. L'Académie est de cet avis.

————— N° LXXI. —————

NOMBRE DES SUBSTANTIFS APRÈS LES PRÉPOSITIONS *par, sans, avec, pour, sur, contre, etc.*

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Les grands hommes ont *par moment* des idées triviales.
(ANONYME.)

Oh ! qui pourra jamais voir, *sans être* attendri,
Ce ciel qui *par degré* se peint d'un gris obscur !
(MICHAUD.)

C'est toi qui le formas dès ses plus jeunes ans :
Son mérite *sans tache* est un de tes présents.
(BOILEAU.)

Il n'est point de plaisir *sans honneur* et *sans vertu*.
(PRÉVÔT.)

Je veux l'entretenir un moment *sans témoin*.
(RACINE.)

Chat avec *chien* ne s'accorde pas.
(ANONYME.)

Le ciel sait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie,
Je n'attendais que vous *pour témoin* de ma joie.
(RACINE.)

. Autrefois mon cœur eut la faiblesse
De rendre à votre fils *tendresse* pour *tendresse*.
(REGNARD.)

Le sorcier devant nous a fait
Prodige sur *prodige*.
(PIRON.)

Nous étions *épaule* contre *épaule*, *pied* contre *pied*, tous les nerfs tendus et les bras entrelacés comme des serpents, chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi.
(FÉNÉLON.)

Le jeune fakir qui voit le bout de son nez en faisant ses prières, s'échauffe *par degré* jusqu'à croire que, s'il charge de chaînes pesant cinquante livres, l'Être suprême lui aura beaucoup d'obligation.
(VOLTAIRE.)

On commence par amusement ; on continue par avarice ; et l'on finit *par passion*.
(BAUÉY.)

La dispute a la vraisemblance pour *principe* dans ses commencements, l'opiniâtreté dans ses progrès, et l'emportement la termine.
(OZENSTIEN.)

Sur sa propre innocence un mortel affirmé
A la vertu pour juge et le ciel pour *ami*.
(DUCIS.)

Heureux les peuples chez lesquels on peut être bon sans effort et juste *sans vertu* !
(J.-J. ROUSSEAU.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

Et je sens *par moments* sur mon âme calmée
Passer avec le son une brise embaumée.
(LAMARTINE.)

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine : l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève *par degrés* au trône intérieur de la toute-puissance.
(BUFFON.)

On préfère les agneaux blancs et *sans taches*, aux agneaux noirs ou tachés ; la laine blanche se vendant mieux que la laine noire ou mêlée.
(BUFFON.)

Quelque jour un autre Homère
Doit au fond d'une île étrangère
Mourir aveugle et *sans honneurs*.
(DE FONTANES.)

Ainsi donc *sans témoins* je ne lui puis parler.
(RACINE.)

Dans les sociétés anglaises on ne voit qu'*hommes* avec *hommes*, *femmes* avec *femmes*.
(ANONYME.)

Quoi ! cet Antiochus, disais-je, dont les soins
Ont eu tout l'Orient et Rome *pour témoins*....
(RACINE.)

L'évangile prescrit de ne pas rendre *injuries* pour *injuries*.
(ANONYME.)

Mes amis, ou soi-disant tels, m'écrivaient *lettres* sur *lettres* pour m'exhorter à venir me mettre à leur tête.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Les voilà aux prises, *pieds* contre *pieds*, *mains* contre *mains*, les deux corps entrelacés paraissant n'en faire qu'un.
(FÉNÉLON.)

On ne monte à la fortune *que par degrés* ; il n'en faut qu'un pour en descendre.
(STANISLAS.)

Les hommes *sans passions*, *sans vertus* et *sans vices* n'ont qu'un seul sentiment : la vanité mal déguisée.
(CONDORCET.)

Un homme qui n'aime que lui et son plaisir est un homme vain, avantageux, méchant même *par principes*.
(VAUVENARGUES.)

Les Hollandais à qui il avait toujours importé d'avoir les Français *pour amis*, frémissaient de les avoir *pour voisins*.
(VOLTAIRE.)

On se fait des illusions pour jouir, *sans vertus*, du calme de la conscience.
(ST-LAMBERT.)

Qu'eût-il fait ? c'eût été lion contre lion.

(LA FONTAINE.)

Si l'on combattait de près comme autrefois, une mêlée de neuf heures de bataillon contre bataillon, d'escadron contre escadron, et d'homme contre homme, détruirait des armées entières.

(VOLTAIRE.)

Fin contre fin ne vaut rien pour doubler.

(FABRE D'ÉGLANTINE.)

Titus, ayant pris Jérusalem la deuxième année du règne de Vespasien, il ne resta pas pierre sur pierre du temple où J.-C. avait fait tant de choses glorieuses.

(CHATEAUBRIAND.)

Nous nous abstiendrons de donner l'analyse de ces phrases ; car si l'on a bien compris jusqu'ici et le principe fondamental que nous avons posé, et les conséquences qui en ont été déduites, on concevra facilement la raison pour laquelle, dans les exemples ci-dessus, les mots en italique sont au singulier ou au pluriel. Pour peu qu'on y fasse attention, on verra que, dans les premiers, il y a une idée dominante d'unité ; et, dans les seconds, une idée collective ou de pluralité. En effet, quand on dit par moment, par degré, par intervalle, par troupe, etc., ces mots s'écrivent au singulier, parce que c'est comme s'il y avait un certain moment, chaque moment, chaque intervalle, chaque degré, chaque troupe, etc. ; tandis qu'en mettant ces mêmes mots au pluriel, l'esprit embrasse plusieurs objets à la fois. Quoique les écrivains emploient indistinctement les deux nombres, ce qui est légitime, par l'observation que nous venons de faire, néanmoins l'usage est de se servir du pluriel dans ces sortes de cas, surtout en prose.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Par intervalle.
Par degré.
Par cinquième.
Par douzième.
Par centaine.
Par ténacité.
Par rangée.

Sans preuve.
Sans prétexte.
Sans lumière.
Sans enfant.
Sans vertu.
Sans chagrin.

Homme avec homme.
Enfant avec enfant.
Garçon avec garçon.
Avaré avec avaré.
Loup avec loup.

Pour récompense.
Pour cadeau.
Injure pour injure.
Pièce pour pièce.
Critique pour critique.

Message sur message.
Montagne sur montagne.
Sottise sur sottise.
Blasphème sur blasphème.
Livre sur livre.

Par intervalles.
Par degrés.
Par cinquièmes.
Par douzièmes.
Par centaines.
Par ténacités.
Par rangées.

Sans preuves.
Sans prétextes.
Sans lumières.
Sans enfants.
Sans vertus.
Sans chagrins.

Hommes avec hommes.
Enfants avec enfants.
Garçons avec garçons.
Avarés avec avarés.
Loups avec loups.

Pour récompenses.
Pour cadeaux.
Injures pour injures.
Pièces pour pièces.
Critiques pour critiques.

Messages sur messages.
Montagnes sur montagnes.
Sottises sur sottises.
Blasphèmes sur blasphèmes.
Livres sur livres.

A-t-on vu quelquefois dans les plaines d'Afrique,
Déchirant à l'envi leur propre république,
Lions contre lions, parents contre parents
Combattre follement pour le choix des tyrans ?

(BOILEAU.)

Notre histoire ne présente que des débats de moines
contre moines, de docteurs contre docteurs, de grands
contre grands, de nobles contre vilains.

(VOLTAIRE.)

Jansénistes contre Molinistes, gens du parlement
contre gens d'église, gens de lettres contre gens de
lettres, courtisans contre courtisans, financiers con-
tre le peuple, femmes contre maris, parents contre
parents ; c'est une guerre éternelle.

(VOLTAIRE.)

Bohémond, qui était en Sicile, envoyait courriers
sur courriers à Godefroy pour l'empêcher de s'accor-
der avec l'Europe.

(VOLTAIRE.)

Par moment.
Par instant.
Par sixième.
Par vingtaine.
Par millier.
Par troupe.
Par livraison.

Sans exemple.
Sans cause.
Sans talent.
Sans idée.
Sans effort.
Sans peine.

Femme avec femme.
Fille avec fille.
Loup avec loup.
Pauvre avec pauvre.
Faible avec puissant.

Pour présent.
Pour dot.
Bon mot pour bon mot.
Trait pour trait.
Courrier pour courrier.

Lettre sur lettre.
Victoire sur victoire.
Erreur sur erreur.
Héritage sur héritage.
Main sur main.

Par moments.
Par instants.
Par sixièmes.
Par vingtaines.
Par milliers.
Par troupes.
Par livraisons.

Sans exemples.
Sans causes.
Sans talents.
Sans idées.
Sans efforts.
Sans peines.

Femmes avec femmes.
Filles avec filles.
Loups avec loups.
Pauvres avec pauvres.
Faibles avec puissants.

Pour présents.
Pour dots.
Bons mots pour bons mots.
Traits pour traits.
Courriers pour courriers.

Lettres sur lettres.
Victoires sur victoires.
Erreurs sur erreurs.
Héritages sur héritages.
Mains sur mains.

Homme contre homme.
Renard contre renard.
Ennemi contre ennemi.
Peuple contre peuple.
Roi contre peuple.

Homme contre homme.
Renards contre renards.
Ennemi contre ennemi.
Peuples contre peuples.
Rois contre peuples.

Femme contre femme.
Fin contre fin.
Pauvre contre riche.
Roi contre roi.
Pygmée contre géant.

Femmes contre femmes.
Fins contre fins.
Pauvres contre riches.
Rois contre rois.
Pygmées contre géants.

N° LXXII.

DU NOMBRE DES SUBSTANTIFS COMPLÉMENTS DE VERBES, ET NON DÉTERMINÉS.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Le jeu est un gouffre qui n'a ni *fond* ni *rivage*.
(THOMAS.)

Cette nombreuse jeunesse, qui était née hors du mariage, ne connaissant ni *père* ni *mère*, vécut avec une licence sans bornes.
(FÉNÉLON.)

Dans cette ile il n'y a ni *port*, ni *commerce*, ni *hospitalité*, ni *homme* qui y aborde volontairement.
(Id.)

Et je sacrifierais à de si puissants *nœuds*
Amis, femme, parents, et moi-même avec eux.
(MOLIÈRE.)

Quel est le plus malheureux de tous les hommes?
Chacun disait ce qui lui venait à l'esprit. L'un disait : c'est un homme qui n'a ni *biens*, ni *santé*, ni *honneur*, etc.
(FÉNÉLON.)

Un ancien disait autrefois que les femmes n'étaient nées que pour le repos et pour la retraite ; que toute leur vertu consistait à être *inconnues*, sans s'*attirer* ni *blâme* ni *louange*.
(FLÉCHIER.)

Il l'appelle son frère, et l'âme dans son âme
Cent fois plus qu'il ne fait *mère, fils, fille et femme*.
(MOLIÈRE.)

Le lait tombe ; adieu *veau, vache, cochon, couvée*.
(LA FONTAINE.)

Quand tu ne m'as laissé *père, mère, ni frère*,
Que j'en fasse ton fils légitime héritier.
(CORNEILLE.)

... Le fougueux prélat que ce songe épouvante,
Querelle en se levant et *laquais et servante*.
(BOILEAU.)

Je suais *sang et eau* pour voir si du Japon
Il viendrait à bon port au fait de son chapon.
(RACINE.)

Je n'ai jamais vu de paysans, ni *homme, ni femme, ni enfant*, avoir peur des araignées.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Le corsaire Abdalla tout enlève et tout pille ;
On enchaîne à la fois *père, enfant, femme, fille*.
(VOLTAIRE.)

Secrétaire, greffier, procureur ni sergent
N'ont jamais pu, dit-on, tenir contre l'argent.
(CAMPISTRON.)

Il n'y a ni *vertu* ni *véritable courage*, ni *gloire solide*
sans l'humanité.
(FÉNÉLON.)

2^{me} SÉRIE. — PLURIEL.

On n'a trouvé en Amérique ni *panthères, ni leopards, ni guépards, ni onces, ni servals*.
(BUFFON.)

On n'a trouvé ni *chevaux, ni ânes, ni zèbres ni mulets* dans le Nouveau-Monde.
(Id.)

Il n'existait en Amérique ni *brochets, ni chevres, ni gazelles, ni chevreuils*.
(Id.)

Et mon homme d'avoir *chiens, chevaux et carrosses*.
(LA FONTAINE.)

L'homme véritablement sage est celui qui, vivant dans une humble et paisible obscurité, ne recherche ni *fortune, ni dignités, ni honneurs*.
(ABONYME.)

Les enfants des sauvages n'ont ni *caprices ni humeur*, parce qu'ils ne désirent que ce qu'ils savent pouvoir obtenir.
(CHATEAUBRIAND.)

Vous le laissez tous, et je vois aujourd'hui
Femme, *enfants et valets* déchainés contre lui.
(MOLIÈRE.)

..... A présent le jeu n'est que *fureur* :
On joue *argent, bijoux, maisons, contrats, honneur*.
(REGNARD.)

J'aurai pu jusqu'ici brouiller tous les chapitres,
Diviser *cordeliers, carmes et célestins*.
(BOILEAU.)

Elle surmonta tout, *jeûnes, prières, armes*,
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
(MOLIÈRE.)

Qui ne fait *châteaux* en Espagne?
(LA FONTAINE.)

Les avarés sont comme les mines d'or qui ne produisent ni *fleurs ni feuillages*.
(VOLTAIRE.)

Qu'une fois les femmes redeviennent *mères*, bientôt les hommes redeviendront *pères et maris*.
(J.-J. ROUSSEAU.)

La nature ne fait ni *princes ni riches ni grands seigneurs*.
(Id.)

L'espérance est une divinité qui n'a ni *temples ni autels* que dans nos cœurs.
(FÉNÉLON.)

La douleur a peu de prise sur quiconque, ayant
 peu réfléchi, n'a ni souvenir ni prévoyance.
 (J.-J. Rousseau.)

Il est des chagrins qui n'ont ni plaintes ni larmes.
 (M^{me} Cottin.)

Lorsque plusieurs substantifs, compléments de verbes, ne sont accompagnés d'aucun déterminatif, les uns se mettent au singulier, les autres au pluriel, *et vice versa*. C'est ce que les exemples qui précèdent tendent à démontrer. Nous n'en donnerons pas l'analyse, parce qu'il suffit du simple bon sens pour comprendre que les substantifs, dans la première colonne, ne se trouvent au singulier que parce que les auteurs ne voulaient désigner qu'une seule chose, qu'une seule personne; au lieu qu'ils les ont mis au pluriel dans la seconde, par la raison qu'ils avaient en vue plusieurs objets, plusieurs individus (1).

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ni chat ni chien.
 Ni homme, ni femme.
 Père, mère, frère et sœur.
 Corps et âme.
 Ni seigneur ni rentier.
 Ni bien ni mal.
 Soir et matin.
 Parler peinture.

Ni livres ni tableaux.
 Ni hommes ni femmes.
 Frères et sœurs.
 Corps et biens.
 Ni bêtes ni gens.
 Ni dignités ni richesses.
 Que montagnes, que collines.
 Parler proverbes.

Ni bien ni malheur.
 Ne parler que jeu.
 Oncle et tante.
 Ni roi ni prince.
 Ni jugement ni raison.
 Ni talent ni vertu.
 Jour et nuit.
 Parler musique.

Ni chevaux ni domestiques.
 Ne parler que bijoux.
 Oncle et tante.
 Ni magistrats ni juges.
 Ni excuses ni bonnes raisons.
 Que défauts et que vices.
 Que plaisirs, que spectacles.
 Parler à flûtes.

Ici s'arrête ce que nous avions à dire sur le nombre. Nous aurions bien à en parler encore avec *tout*, *leur*, *quelque*, *l'un* et *l'autre*, *le premier* et *le dernier*; mais nous croyons devoir renvoyer pour cela aux chapitres qui traiteront de ces différents mots.

(1) Les écrivains mettent au singulier ou au pluriel indifféremment le mot *grâce* : Baléazar, délivré de ce monstre, rendit *grâces* aux dieux par d'innombrables sacrifices.
 (FÉNÉLON.)

En rendre *grâce* à ta tendresse,
 C'est assurer à ma faiblesse
 Un nouveau droit à tes secours.

(RACINE.)

Cependant, en prose, le pluriel est généralement plus usité.

CHAPITRE II.

DE L'ARTICLE.

— N° LXXIII. —

NATURE ET DÉFINITION DE L'ARTICLE.

1^{re} SÉRIE. — SENS GÉNÉRAL.

L'homme est mortel. (ACADÉMIE.)

La femme doit prendre soin du ménage.
(HAUMONT.)

Le monde à nos regards déroule ses merveilles.
(DELILLE.)

Le soleil demeure constamment à la même place.
(BERQUIN.)

La cerise rougit aux rameaux suspendue.
(MICHAUD.)

L'arbre est de nos jardins le plus bel ornement.
(DELILLE.)

Les bienfaits peuvent tout sur une âme bien née.
(VOLTAIRE.)

3^{me} SÉRIE. — SENS PARTICULIER (elliptique).

Le roi soumit sa couronne au saint-siège.
(VOLTAIRE.)

Stanislas hasarda, pour abdiquer *le pouvoir*, plus
qu'il n'avait fait pour s'en emparer. (Id.)

2^{me} SÉRIE. — SENS PARTICULIER (sans ellipse).

La justice divine a toujours son réveil.
(DU TREMBLAY.)

*La puissance de Dieu n'a pas besoin de celle de
hommes.* (MASSILLON.)

La douleur qui se fait n'en est que plus funeste.
(RACINE.)

L'autorité qu'on méprise est bientôt brisée.
(SÉGUR.)

Les jours donnés aux Dieux ne sont jamais perdus.
(LA FONTAINE.)

*Le plaisir dont on est assuré de se repentir, ne
peut être tranquille.* (M^{me} DE LA VALLIÈRE.)

Dans *le siècle où nous sommes*, il faut fuir dans
les bois. (REGNARD.)

3^{me} SÉRIE. — SENS PARTICULIER (elliptique).

Le berger voit dormir la rivière indolente.
(LA FONTAINE.)

*L'homme arrive au Mogol. On lui dit qu'au Japon
la fortune pour lors distribuait ses grâces.*
Il y court. (Id.)

L'article, s'il nous est permis de le dire, précède un autre mot, comme le lecteur précédait le consul, comme signe de sa dignité et de son importance.

Sa propriété unique est de déterminer le nom; mais il ne produit pas seul cet effet, il lui faut le concours d'une autre expression qui complète la détermination qu'il ne fait qu'annoncer.

Ainsi, dans les exemples de la première série, l'article détermine les mots *homme*, *femme*, *monde*, *soleil*, etc., avec le concours de la définition même de ces mots.

Dans les exemples de la seconde série, au contraire, l'article détermine les mots *justice*, *puissance*, *douleur*, *autorité*, *jours*, *plaisirs*, *siècle*, avec le concours du mot ou des mots imprimés à dessein en italique.

Il y a donc deux sortes de déterminations. Les unes, particulières, ne sont que des déterminations accidentelles ou dépendantes de telle ou telle circonstance, les autres, générales, résultent de l'ensemble des idées qui expriment des propriétés essentielles

distinguant une espèce ou un individu d'un autre; propriété incommunicable à toute autre espèce, à tout autre individu.

Dans la première série des exemples cités, es déterminations sont sous-entendues, parce que, n'étant que la définition même de l'être désigné par le nom, elles se présentent d'elles-mêmes, plus ou moins imparfaitement, à notre esprit avec l'idée de l'être ou de la chose dont il est question.

Dans la seconde série, au contraire, les déterminations sont ou doivent être exprimées, parce qu'elles concourent avec l'article à déterminer le nom de telle ou telle manière accidentelle.

Quant aux exemples de la troisième série, ils nous apprennent que l'expression au moyen de laquelle l'article détermine le nom peut être sous-entendue, toutes les fois que l'esprit, à l'aide des antécédents, peut aisément suppléer cette ellipse commandée souvent par l'élégance, par l'usage ou par d'autres motifs. Il est facile, en effet, de comprendre que les exemples cités sont un abrégé des suivants :

1. Stanislas hasarda, pour abdiquer *le pouvoir (qu'il avait)*, etc.
2. *Le roi (qui régnait alors)* soumit sa couronne, etc.
3. *L'homme (dont il est question)* arrive au Japon, etc.

Cette partie du discours est peut-être la plus importante, eu égard à son usage fréquent et continu, et sa qualité d'être particulière à certaines langues.

Ces deux raisons doivent nous faire considérer l'article comme devant surtout caractériser le génie de notre langue, et comme la source, ou de ses plus grands avantages sur les langues qui sont privées de ce secours, ou de ses défauts les plus sensibles; aussi est-ce par là que ses détracteurs veulent prouver sa prétendue lenteur, son défaut de concision et de force, et que ses partisans prouvent sa netteté, sa précision, sa clarté. D'après cette première observation, on conçoit que les grammairiens ont dû faire de l'article un des principaux objets de leur étude et de leurs discussions; aussi est-ce le point qu'ils ont le plus embrouillé, et sur lequel ils sont le moins d'accord.

Le mot *article* vient du latin *articulus*, diminutif d'*artus*, qui veut dire *membre*. Par le mot *article*, pris dans le sens propre, on entend les jointures des os dans le corps des animaux, unies de différentes manières; et, par extension, on a donné ce nom à la partie du discours dont la fonction est de modifier le substantif commun en étendant, en déterminant ou en restreignant sa signification.

Notre langue a beaucoup emprunté au latin; il y a lieu de penser que nous avons formé notre *le* et notre *la* du pronom *ille*, *illa*, *illud*. De la dernière syllabe du mot masculin *ille*, nous avons fait *le*, et de la dernière du mot féminin *illa*, nous avons fait *la*; c'est ainsi que de la première syllabe de cet adjectif, nous avons pareillement fait notre pronom *il*, dont nous faisons usage avec les verbes, comme du féminin *elle*, nous avons fait *elle*.

La plupart des anciens grammairiens ne regardaient l'article que comme un mot destiné à faire connaître le nombre et le genre des noms qu'il accompagne.

Mais si tous ces auteurs s'accordent si peu sur le principe général, sur la définition de l'article, on peut croire qu'ils ne se rapprochent pas plus dans les détails. Port-Royal, Restaut, le père Buffier à la suite de La Touche, nous ont donné plusieurs espèces d'articles. Restaut en compte jusqu'à cinq : le défini, *le, la, les*; l'indéfini, *de, d*; le

partitif défini, *du, de la, de l', des*; le partitif indéfini, *de*; et enfin l'article, *un . une*. D'autres ont rejeté toutes ces divisions fausses. Girard a eu le courage de les attaquer le premier, et la gloire de l'avoir fait avec tout le succès possible. Duclos, Fromant et Dumarsais se sont rangés de son côté; mais ce dernier n'a retiré l'article de la foule des prépositions avec lesquelles on l'avait confondu, que pour le confondre lui-même avec d'autres mots qu'il appelle *prépositifs*, et qui sont : *tout, chaque, nul, aucun, quelque, certain, un, ce, cet, mon, etc., deux, trois, etc.*

Nous regrettons que le *Dictionnaire de l'Académie* ne définisse pas l'article. Est-ce en effet le définir de dire que *c'est celle des parties du discours qui précède ordinairement les substantifs*?

L'article a de grands avantages dans les langues où il est en usage. Il leur donne plus de douceur, de délicatesse et de précision dans l'expression, ce qui compense bien ce qu'il leur ôte en énergie. La langue latine a une dureté qu'on ne trouve ni dans la langue grecque, ni dans la langue italienne, ni dans la langue française. D'ailleurs, ce qu'elle ne rend que d'une seule manière peut être rendu de plusieurs façons par le moyen de l'article. C'est ce que Dumarsais a démontré d'une manière victorieuse, en faisant voir que, sans l'article, il n'est pas toujours facile de développer les différentes vues de l'esprit, et que ce n'est que par son moyen qu'on peut exprimer bien des nuances d'idées; d'où il conclut en empruntant les expressions de l'abbé Régnier, « qu'il est certain que l'article, mis ou supprimé devant le nom, fait une si grande différence de sens, qu'on ne peut douter que les langues qui admettent l'article n'aient un grand avantage sur la langue latine pour exprimer clairement et nettement certains rapports ou certaines vues de l'esprit, que l'article seul peut distinguer, sans que le lecteur soit exposé à se méprendre. »

On doit donc considérer l'article comme un caractère propre et distinctif des langues dans lesquelles il est en usage; il y forme une classe de mots à part. Il y a ses fonctions et ses règles.

Tous les substantifs, excepté les noms propres, dit Estarac, sont des noms de classes, de genres ou d'espèces. Pour pouvoir approprier le nom d'une classe à un genre inférieur, ou celui d'un genre à une espèce particulière, ou enfin celui d'une espèce particulière à un individu, on a besoin de l'accompagner de quelques modificatifs qui déterminent ce nom commun à n'exprimer que précisément ce que l'on a en vue. Les articles sont au nombre des modificatifs nécessaires pour produire cet effet; mais ils ne suffisent pas tout seuls. Dans la proposition : *l'homme est mortel*, *l'homme* (pour le *homme*) désigne l'espèce; c'est une *proposition universelle*. Dans celle-ci : *l'homme est noir*, *l'homme* ne désigne que les individus de l'espèce qui habitent une partie des côtes occidentales de l'Afrique; c'est une espèce comprise dans la précédente, inférieure à la précédente, et la proposition est une *proposition particulière*. Enfin dans cette autre : *l'homme que j'ai vu ce matin*, *l'homme* indique un individu; c'est une *proposition individuelle*. Dans ces trois propositions, l'article est le même (*le*), le substantif, le sujet est aussi le même (*homme*) : donc, si la première est universelle et convient à toute l'espèce; la seconde, particulière et applicable seulement à une partie de cette espèce; et la troisième, singulière et propre à un seul individu, ce n'est pas par l'influence de l'article et des autres modificatifs de la phrase. L'article se borne donc à marquer le mouvement de l'esprit vers tel objet, et à fixer l'attention des autres sur cet objet. Il marque l'importance du mot qui va le suivre.

Aussi n'y a-t-il que les substantifs, c'est-à-dire les seuls mots qui puissent être sujets d'une proposition, qui soient généralement précédés de l'article; et si les verbes et les adjectifs prennent l'article, par cela seul ils changent de nature et deviennent de vrais substantifs. *L'avare se refuse le boire et le manger.* Voilà un adjectif et deux verbes devenus substantifs, et qui sont précédés de l'article.

On peut se convaincre facilement que cette observation s'applique à tous les adjectifs ou participes devenus substantifs par ellipse : *le beau, le bon, le vrai, le plaisant, etc.* On dit aussi, en termes de peinture, *le faire*, et voilà un autre infinitif devenu substantif par l'apposition de l'article.

Les noms propres, n'étant ni des noms de classe, ni des noms d'espèce, mais des noms individuels, n'ont besoin ni de l'article, ni de la phrase déterminative, pour être appropriés à l'individu auquel ils appartiennent chacun respectivement; ils le désignent exclusivement, ils lui sont *propres*, et ne peuvent pas convenir à d'autres; aussi l'usage constant est-il de ne pas mettre d'article devant un nom propre.

Si l'on dit quelquefois *la Dugazon, la Sainval, etc.*, il y a ellipse, et c'est comme si l'on disait : *l'actrice, ou la comédienne Dugazon, etc.*; et si nous disons : *le Tasse, l'Arioste, le Dante, le Corrége, etc.*, nous sous-entendons *poète ou peintre*. Ces locutions sont imitées des Italiens.

D'autres fois nous exprimons une qualité éminente, dans laquelle un individu a excellé, par le nom propre de cet individu; alors ce nom propre devient figurément nom d'espèce; et, lorsqu'on veut l'appliquer à d'autres individus, on est forcé de le faire précéder de l'article, et d'y ajouter la phrase déterminative. Ainsi nous disons : *Washington a été le Fabius-Cunctator de son pays; Fabius-Cunctator* signifie ici cette espèce particulière de capitaines, qui, par leur prudence, par leur sage lenteur, et malgré l'infériorité de leurs forces, ont su résister à un ennemi victorieux et puissant. *Washington a été ce capitaine-là pour son pays; il a été le Fabius-Cunctator de son pays. Mirabeau a été le Démosthène de la France; le Démosthène, c'est-à-dire, l'orateur le plus véhément et le plus éloquent. Buffon est le Pline français, etc.*

J'ai lu chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodillard, l'*Alexandre* des chats,
L'*Attila*, le fléau des rats,
Rendait ces derniers misérables.

(LA FONTAINE.)

Dans ces exemples, et dans tous les autres semblables, les noms propres ne sont plus noms propres, ils sont noms d'espèce; et voilà pourquoi l'article précède, et que la phrase déterminative vient après : *le Fabius-Cunctator de son pays; le Démosthène de la France; l'Alexandre des chats; l'Attila des rats.* Ainsi ces exceptions confirment la règle, loin de la détruire.

La langue française, dit un grammairien, n'avait point d'article dans son origine. Ce ne fut qu'au temps de Henri I^{er} qu'on y introduisit ce mot qui la rend plus douce et plus coulante (1). Depuis cette époque jusqu'au temps où messieurs de Port-Royal s'en occupèrent, on ne se douta même pas qu'il pût offrir quelque difficulté. Tout ce

(1) Cette assertion, dit M. Dessiaux, n'est pas très exacte. Henri I^{er} monta sur le trône, en 1031. Or Borel, dans la préface de son Dictionnaire, cite la phrase suivante, tirée d'une bulle d'Albéron, évêque de Metz, en 940; *autre en la joie de son Seigneur*; nous croyons y voir l'article *la*. Il est cependant certain qu'alors l'article était beaucoup moins employé qu'il ne le fut dans la suite.

qu'on avait écrit était un vrai chaos. Ces célèbres solitaires, faits pour porter la lumière dans toutes les branches des connaissances humaines, cherchèrent à le débrouiller; mais en voulant éclaircir la question, dit Duclos, ils ne firent que marquer la difficulté sans la résoudre.

Ils n'avaient distingué que deux sortes d'*articles*, l'*article défini* *le*, et l'*article indéfini* *un*; pas immense et bien propre à conduire à la vérité. Mais La Touche, imbu de tous les anciens préjugés, brouilla de nouveau toutes les idées. Dédaignant de travailler d'après la *Grammaire raisonnée*, il voulut avoir une marche à lui. Pour cet effet, il rêva cinq sortes d'*articles*, et créa, pour les faire passer, le système absurde des cinq déclinaisons. Ce fut en 1696, c'est-à-dire trente-six ans après la publication de la *Grammaire* de Port-Royal, qu'il en fit présent à la langue française. Ce galimatias, revêtu de dénominations latines, fut accueilli sans examen par l'abbé Vallard, et ne tarda pas à passer dans les écoles. Le père Buffier, accoutumé au jargon des collèges, l'adopta. Restant suivit son exemple, mais en s'efforçant de dégager ce système de la confusion, de l'embarras et des difficultés qui en sont inséparables, et, pour y mieux réussir, il distingua, 1° l'*article défini le*; 2° l'*article indéfini de et à*; 3° l'*article partitif défini*; 4° l'*article partitif indéfini*; 5° enfin, l'*article un*. S'il y a peu de vérité dans cette division, on est du moins forcé de convenir qu'il y a une apparence de méthode et de conviction bien propre à en imposer aux personnes qui ne se donnent pas la peine de réfléchir, et pour qui tout examen de principes serait un tourment.

Ces notions, quoique rejetées par un petit nombre d'esprits justes, prévalurent jusqu'en 1744. A cette époque, elles furent vigoureusement attaquées de toutes parts, et victorieusement combattues. La raison imposa silence aux préjugés de l'école; les *grécistes* et les latinistes n'osèrent plus se montrer, et ce système, qui ne portait que sur des idées vagues, s'évanouit, ou fut relégué dans quelques collèges de province. Depuis ce temps, il n'y a pas eu en France un seul grammairien ayant quelque autorité qui ait osé le reproduire ou le défendre, et même qui n'ait pas aidé à le renverser.

En effet, on regarde comme un principe incontestable qu'il n'y a en français qu'un seul *article* qui est *le*.

La nature de l'*article* est d'être défini, puisque sa fonction est d'annoncer la détermination. S'il y avait plusieurs *articles* en français, la qualité de *défini* conviendrait à tous. Ainsi on ne doit pas appeler *le*, *la*, *les*, l'*article défini*, puisque cette dénomination suppose qu'il y a plusieurs *articles*, et que, parmi ces *articles*, il y en a qui ne sont pas *définis*.

Regarder *un*, *une*, comme des *articles*, c'est confondre toutes les notions, puisque, s'ils en sont, on sera forcé de donner ce nom à tous les autres adjectifs prépositifs, tels que *tout*, *chaque*, *nul*, *aucun*, *quelque*, *certain* (dans le sens de *quidam*), *ce*, *mon*, *ton*, *son*, et *un*, *deux*, *trois*, etc., puisque ces derniers ont, ainsi qu'eux, une force modificative. Les regarder comme des *articles indéterminés* est une absurdité, puisque leur fonction est de déterminer, en particulierisant, individualisant, et modifiant les objets par une indication de rapport; indication, à la vérité, vague, mais vraie. « *Un* exprime l'unité, dit l'abbé Girard. Il est vrai que ce n'est pas cette unité calculative qui, présentant une idée numérale, fixe la dénomination à un sujet unique, ainsi qu'elle se présente dans cette phrase : *j'ai perdu un louis au jeu*; c'est une unité vague, qui prend indistinctement dans la totalité de l'espèce un individu comme exemple, pour la

• présenter par l'un des sujets qui la composent, et non pour exclure les autres ; de
 • façon que, si ce mot n'est pas alors nombre, il est encore moins *article*, d'autant qu'il
 • est lui-même susceptible de l'*article* ; ce qui sûrement n'arriverait pas s'il était de
 • cette espèce, l'institution d'un *article* pour un autre *article* ayant quelque chose de
 • ridicule. » D'ailleurs le mot *un* n'a pas dans notre langue une autre nature et une
 autre destination que dans la langue latine qui nous l'a fourni. Or, dans cette langue
 où il n'est point *article*, il a le même sens que nous lui donnons.

L'*article partitif* n'est pas plus fondé en raison. *Du, des*, sont des mots composés de la préposition et de l'*article*, qui retiennent la double valeur des deux mots dont ils sont formés. *De* n'y change pas de nature ; il est toujours préposition, faite pour figurer à la tête de la dénomination qui lui sert de complément, et sa fonction y est d'extraire de la généralité de l'espèce. Quand on dit : *des gens très habiles sont quelquefois dupés par des sots*, c'est comme si l'on disait : *un nombre de très habiles gens sont quelquefois dupés par une autre partie des sots*, où l'on voit qu'à l'aide de la préposition *de* on réduit l'espèce *gens* aux *très habiles* seulement, et la masse générale *des sots* seulement à une partie. Ainsi la fonction de ces mots ne sert qu'à marquer qu'il y a ellipse dans ces sortes de phrases.

Les mots *le, la, les*, ne sont pas toujours *articles* ; ils ne le sont que lorsqu'ils sont immédiatement suivis d'un substantif. Par exemple, si l'on dit : *que pensez-vous de la nouvelle pièce ? je ne la connais pas ; que disent les journaux ? je les ai*, ou *je ne les ai pas lus*. Le premier *la* et le premier *les* sont *articles* ; ils sont suivis immédiatement d'un substantif. Le second *la* et les deux autres *les* ne sont point *articles* ; ils sont complément direct, celui-là du verbe *je connais* (*je ne la connais pas*, pour *je ne connais pas elle* (la pièce), et les deux autres du verbe *j'ai lu* (*j'ai lu eux*, ou *je n'ai pas lu eux* (les journaux).

On appelle communément ces mots *pronoms*, parce qu'ils sont mis à la place d'un nom, comme dans ces exemples, *la*, pour *elle*, est mis à la place de *la nouvelle pièce*, et *les*, pour *eux*, est mis à la place de *journaux*, ce qui dispense de répéter ces substantifs.

—••••• N° LXXIV. —•••••

GENRE ET NOMBRE DE L'ARTICLE.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Le temps, un cercle en main, plane sur l'univers.
 (DELILLE.)

La vent fracasse un chêne ou caresse une fleur.
 (Id.)

La terre à nos besoins prodigue ses largesses.
 (LEMIREL.)

La flamme en jets brillants s'élance dans les airs.
 (DELILLE.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

Les hommes ne sont que ce qu'il plaît aux femmes.
 (LA FONTAINE.)

Les conseils du courroux sont toujours imprudents.
 (SAURIN.)

Les femmes de ce siècle ont besoin d'un modèle.
 (DE BRIÈRE.)

Les filles n'aiment pas les hommes trop sincères.
 (REGNARD.)

On voit que l'article est susceptible de *genre* et de *nombre*. *Le* se met devant un nom masculin singulier ; *le temps*, *le vent*, etc. *Le* se change en *la* devant un nom fé-

minin singulier : *la terre, la flamme*, etc. Et, comme la lettre *s*, selon l'analogie de la langue, marque le pluriel quand elle est ajoutée au singulier, nous avons formé *les* du singulier masculin *le*. *Les* se place devant les noms pluriels des deux genres : *les hommes, les conseils, les femmes, les filles*.

Les articles *le, la, les* sont appelés *articles simples*.

EXERCICE ANALYTIQUE.

Le Roi.
Le chien.
Le chat.
Le rossignol.

La navette.
La pie.
La poule.
La rose.

Les montons.
Les bœufs.
Les carib.
Les chevreaux.

Les brebis.
Les vaches.
Les biches.
Les chevrettes.

..... N° LXXV.

DES ARTICLES COMPOSÉS.

I.

MASCULIN SINGULIER.

Le moment du péril est celui du courage.
(LA HARPE.)
Le remords se réveille au cri de la nature.
(DE BELLOY.)

FÉMININ SINGULIER.

Eh ! doit-on accomplir les serments de la haine.
(LA HARPE.)
On juge à la rigueur une âme indifférente.
(DE BÉVERA.)

II.

MASCULIN PLURIEL.

On peut être honnête homme et faire mal des vers.
(MOLIÈRE.)
La moitié des humains vit aux dépens de l'autre.
(DESTOUCHES.)

FÉMININ PLURIEL.

Des sottises d'un père un fils n'est pas garant.
(PINON.)
... Aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.
(CORNÉILLE.)

L'article se déguise par la *contraction* ; elle consiste en ce qu'il se joint aux prépositions *à* et *de*, avec lesquelles il forme des mots composés, qui retiennent la double valeur des deux mots dont ils sont formés. Ces mots sont *au, aux, du, des* ; *au* est pour *à le* ; *aux* pour *à les* ; *du* pour *de le* ; et *des* pour *de les*. On voit par là que des trois formes de l'article, dont nous avons parlé, il n'y a que *le* et *les* qui soient susceptibles de *contraction* ; *la* ne se contracte jamais.

Au et *du* servent pour le masculin singulier.

Aux et *des* servent au pluriel pour les deux genres ; on dit *des hommes, aux hommes des femmes, aux femmes*.

Nos pères ne connaissaient point la *contraction*. Ils écrivaient et disaient : *al temps d'Innocent III*, pour *au temps d'Innocent III* ; *l'apostole manda al prodome*, pour *le pape manda au prud'homme* ; *la fin del conseil si fut tel*, pour *l'arrêté du conseil fut*. L'euphonie a déciélé ces *contractions*. « C'est, fait observer Dumarsais, le son obscur de l'e muet, » et le changement de *l* en *u*, comme *mal, maux, cheval, chevaux*, qui ont fait dire *au* au lieu de *à le* ou *al*. C'est également le son obscur des deux *e* muets de suite, *de*

le, qui a amené la contraction *du*. » Ainsi ces mots composés : *au*, *aux*, *du*, *des*, équivalent à la préposition et à l'article.

Mais la *contraction* est à présent une règle, dans les cas dont nous avons parlé, et cette règle n'est sujette qu'à une seule exception; c'est celle que nécessite l'emploi de l'adjectif *tout*, et l'usage veut qu'on le place entre la préposition et l'article. On dit sans *contraction* : *de tout le monde*, à *tout le monde*; *de tous les hommes*, à *tous les hommes*. D'où il suit que ces *contractions* ne sont pas des *articles*, mais simplement des mots composés de la préposition et de l'article.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Avoir du cœur.
Se donner au diable.
Se donner des airs.
Marcher aux ennemis.
Dire des tendresses.
Aller aux voix.

Avoir du dégoût.
Se livrer au jeu.
Prendre des aïas.
Vivre aux frais de.
Dire des billevesées.
Croire aux sorcières.

Avoir du bel.
Se ferrer au œilhat.
Recevoir des conseils.
Chasser aux oiseaux.
Contre des sorcières.
Croire aux fées.

Avoir du ressentiment.
Se donner au travail.
Avoir des amis.
Chasser aux ours.
Raconter des histoires.
Se mettre aux fenêtres.

----- N° LXXVI. -----

PLACE ET ÉLISION DE L'ARTICLE.

I.

Le.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.
(RACINE.)
Le hasard m'a toujours mieux servi que les hommes.
(COLLÉ.)

L'.

L'arbrisseau le plus sain a besoin de culture.
(FABRE D'ÉGLANTINE.)
...*L'honneur* aux grands cœurs est plus cher que la vie.
(CORNILLE.)

II.

La.

La faveur populaire est un flux et reflux.
(DUPRESNY.)
La honte suit toujours un lâche désespoir.
(CARRILLON.)

L'.

L'amitié dans nos cœurs verse un bonheur paisible.
(DESMOUTIER.)
Toujours *l'humanité* plaint ceux qu'il faut détruire.
(DE BELLOY.)

III.

Du.

Tout le pouvoir *du trône* est fondé sur l'autel.
(CHÉNIZA.)
On connaît peu l'amour, on craint trop son amour,
C'est sur nos lâchetés qu'il a fondé sa force.
C'est nous qui sous son nom troubions notre repos.
Il est tyran du faible, esclave *du héros*.
(VOLTAIRE.)

De l'.

De l'argent qu'on a pris fait de la peine à rendre.
(BOUSSAULT.)
.. *La fierté* souvent égare une grande âme.
Soutien de l'héroïsme, elle en devient l'écueil.
(LA HARPE.)

IV.

Au.

Aux travers des périls un grand cœur se fait jour.
(RACINE.)
Le vulgaire est content s'il remplit son devoir,
Il faut plus *au héros*, il faut que sa vaillance,
Aille au-delà du terme et de notre espérance.
(VOLTAIRE.)

A l'.

On ne saurait donner de bornes *à l'amour*.
(SAURIN.)
.... *La liberté*, que tout le monde adore,
Donne *à l'homme* un courage, inspire une grandeur,
Qu'il n'eût jamais trouvés dans le fond de son cœur.
(VOLTAIRE.)

Dès que la langue, sortie de sa première barbarie, eut commencé à se perfectionner, on chercha à lui donner toute la douceur qu'un heureux mélange de voyelles et de consonnes semblait lui promettre, en proscrivant, autant qu'on le pouvait, tout ce qu'il y aurait de dur et de désagréable dans le choc des sons. De là l'*élision*, son euphonique qui évite l'hiatus ou bâillement que produirait la rencontre de deux voyelles qui devraient se prononcer séparément et de suite. Aussi n'a-t-elle pas lieu avant les noms qui commencent par une consonne ou un *h* aspiré, ou lorsque l'article est au pluriel, parce qu'on n'a pas alors ce choc de voyelles à craindre. On écrit *le vice, la tempérance, le héros, la harangue, les histoires, les histrions, les hérons*, etc.

Le et *la* se placent devant les mots commençant par une consonne ou par un *h* aspiré : *le bonheur, le hasard, la faveur, la honte*; mais l'*e* et l'*a* de ces articles s'élident et sont remplacés par une apostrophe, si le mot suivant commence par une voyelle ou un *h* muet : *l'arbrisseau, l'honneur, l'amitié, l'humanité*. Cependant on dit : *C'est aujourd'hui LE ONZE ; je suis LE ONZIÈME*.

Du et *au* se mettent également devant les mots dont l'initiale est une consonne, ou un *h* aspiré : *du trône, du héros, au travers, au héros*; on emploie au contraire *de l', à l'*, toutes les fois que la première lettre du mot est une voyelle ou un *h* muet : *de l'argent, de l'héroïsme, à l'amour, à l'homme*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

I.

Le malheur.
Le vulgaire.
Le hasard.
Le héros.

L'orgueil.
L'art.
L'héritier.
L'héroïsme.

Le trône.
Le cultivateur.
Le bûleux.
Le héros.

L'ordre.
L'excès.
L'honneur.
L'hil, popolaire.

II.

La vie.
La vertu.
La haine.
La bonté.

L'amitié.
L'innocence.
L'humanité.
L'hospitalité.

La grandeur.
La richesse.
La bourse.
La huche.

La vigilance.
La beauté.
L'œuvre.
L'hésitation.

III.

Du bois.
Du feu.
Du héros.
Du hibou.

De l'or.
De l'argent.
De l'héritage.
De l'hypothèque.

Du plomb.
Du fer.
Du comar.
Du barag.

De l'étain.
De l'émul.
De l'honneur.
De l'honneur.

IV.

Au feu.
Au combat.
Au hasard.
Au héros.

A l'oubli.
A l'opprobre.
A l'honneur.
A l'hospital.

Au ciel.
Au meurtre.
Au hasard.
Au héros.

A l'ordre.
A l'hérédité.
A l'honneur.
A l'honneur.

V.

Le bouillon.
Le ballon.
Le hanneton.
Le hanger.
Le haquet.
Le harang.
Le haut-ois.
Le hennissement.
Le huitième.
Le hussard.

L'air.
L'écouler.
L'artiste.
L'artisan.
L'avocat.
L'élève.
L'âge.
L'été.
L'hiver.
L'instruction.

De l'habitude.
De l'herbe.
De l'histoire.
De l'erreur.
De l'héritage.
De l'habitation.
De l'hérésie.
De l'héroïne.
A l'écrouille.
A l'artisan.

La huche.
La haine.
La haine.
La halle.
La halle.
La huche.
La huche.
La huche.
La huche.
La huche.

SYNTAXE DE L'ARTICLE.

..... N° LXXVII.

EMPLOI DES ARTICLES *du, des, de l', de la*, OU SIMPLEMENT DE LA PRÉPOSITION *de*.

I.

AVEC *du, des*, ETC.

En France la forme *du gouvernement* est monarchique.
(MONTESQUIEU.)

L'esprit *des enfants* est presque toujours rempli de ténèbres.
(NICOLLE.)

... Ce n'est point l'amour qui fait l'hymen des rois,
Les raisons *de l'état* régissent toujours leur choix.
(CORNEILLE.)

Abime tout plutôt : c'est l'esprit *de l'église*.
(BOILEAU.)

Vos intérêts ici sont conformes aux nôtres ;
Les ennemis *du roi* ne sont pas tous les vôtres.
(RACINE.)

L'adresse des nègres ne paraît pas moins dans toutes les fonctions *du commerce*.
(LA HARPE.)

AVEC LA PRÉPOSITION *de*.

On a beaucoup disputé sur la meilleure forme *de gouvernement*.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Vos grandeurs sont des mascarades ;
Jeux *d'enfants* que tous vos projets.
(FAYART.)

Le grand homme *d'état* est celui dont il reste de grands monuments utiles à la patrie.
(VOLTAIRE.)

Rien ne se perd entre les gens *d'église*.
(LA FONTAINE.)

Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi,
Mais pour être vaillant tu n'es pas fils *de roi*.
(CORNEILLE.)

Le progrès de leurs connaissances est si prompt dans les affaires *de commerce*, qu'ils l'emportent bientôt sur les Européens mêmes.
(LA HARPE.)

Pour bien saisir la différence qui existe entre *la forme du gouvernement* et *la forme de gouvernement*, *l'esprit des enfants* et *les jeux d'enfants*, etc., il faut savoir auparavant quelle est la nature des articles *du, des*. Leur propriété est de déterminer les noms, c'est-à-dire de présenter les objets à notre esprit dans toute leur essence, dans toute leur étendue ; tandis que la simple énonciation de la préposition *de* nous fait envisager les objets exprimés par les substantifs qui suivent cette préposition d'une manière vague et indéterminée. D'où il suit qu'on doit employer *du, des*, etc., comme dans les exemples de la première colonne, toutes les fois qu'on veut désigner réellement les personnes et les choses ; au lieu qu'on se servira simplement de la préposition *de*, conformément aux citations de la seconde colonne, si l'on ne veut exprimer qu'une idée qualificative. Ainsi, lorsque l'on dit : *La forme du gouvernement, l'esprit des enfants*, l'article nous fait considérer *le gouvernement, les enfants* comme des êtres tout-à-fait définis. Mais dans : *la forme du gouvernement, les jeux d'enfants*, les mots *gouvernement, enfants* n'offrent rien de déterminé ; ils n'éveillent à l'aide de la préposition *de* qu'une seule idée de qualification, puisque aussi les adjectifs *gouvernementale, puérils*, pourraient remplacer les expressions *de gouvernement, d'enfants*.

II.

... Seigneur, je cherche, j'envisage
Des monarques persans la conduite et l'usage.
(RACINE.)

Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres.
(RACINE.)

... *Du Dieu d'Israël* les fêtes sont cessées.
(RACINE.)
Du Dieu qui nous créa la justice infinie, etc.
(VOLTAIRE.)

Pendant que *du dieu d'Athollé*
Chacun court encenser l'autel,
Un enfant courageux publie
Que Dieu lui seul est éternel.
(RACINE.)

Lorsqu'un mot est suivi d'un adjectif ou d'une expression qualificative qui en restreint l'étendue, ce mot doit toujours être précédé de l'article. On ne pourrait donc pas dire : *La conduite et l'usage de monarques persans, les fêtes de Dieu d'Israël, etc.* ; il faut absolument *la conduite et l'usage des monarques persans, les fêtes du Dieu d'Israël*, parce que les mots *persans, d'Israël* concourent avec l'article à déterminer les monarques, le Dieu dont on veut parler.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

I.

Les jeux des enfans.
Les rois de la terre.
Les rayons du soleil.
Un homme de la cour.
Eau de la Seine.
Eau du puits.
Ministère de l'intérieur.
Ministère du commerce.
Ministère des finances.
Les châteaux de l'été.
Le palais du roi.

Les jeux d'enfant.
Les pots de terre.
Les coups de soleil.
Un homme de cour.
Eau de Seine.
Eau de puits.
Affaires d'intérieur.
Affaires de commerce.
Fois de finances.
Les fleurs d'été.
Un palais de roi.

Les dignités de l'église.
Les intérêts de l'état.
Les fils du roi.
Un homme de génie.
Eau de la mer.
Eau de la rivière.
Les droits du seigneur.
Ministère de la guerre.
Ministère de la marine.
Ministère de la justice.
Un passe-temps du prince.

Les hommes d'église.
Les hommes d'état.
Les fils de roi.
Des hommes de génie.
Eau de mer.
Eau de rivière.
Une table de seigneur.
Homme de guerre.
Termes de marine.
Homme de justice.
Un amusement de prince.

II.

La clémence du Dieu miséricordieux.
Une table de marbre qu'en tire de Carrare.
Une finaison du prince royal.
Un lit des feuilles qui sont tombées.

Un bouquet des fleurs que vous avez cueillies.
Une tabatière de l'or qui vous vient d'Espagne.
Une bourse de l'argent qu'on m'a donné.
Une salade des oranges que vous avez.

----- N° LXXVIII. -----

EMPLOI DE *au* OU SIMPLEMENT DE LA PRÉPOSITION *à*.

ON DIT AVEC *au*, ETC.

Perrotte, sur sa tête ayant un pot *au lait*,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait sans encombre arriver à la ville.
(LA FONTAINE.)

L'homme *au pot* fut plaisant, l'homme *au fer* fut habile.
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir, par raison, combattre son erreur.
(Id.)

Dès que Thétis chassait Phébus *aux crins dorés*,
Tourents entraient en jeu, fuseaux étaient tirés.
(Id.)

La déesse *aux cent bouches*, dis-je,
Avait mis partout la terreur.

(Id.)

ON DIT AVEC *à*.

Le phélon d'une voiture *à voîn*
Vit son char embourbé.
(LA FONTAINE.)

Un cerf s'étant enivré dans une étable *à bœufs*,
Fut d'abord averti par eux,
Qu'il cherchât un meilleur asile. (Id.)

Tu te prends à plus dur que toi,
Petit serpent *à tête folle*. (Id.)

Le goût du fruit de l'arbre *à pain* se retrouve dans
celui du cul d'artichaut.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Ce que nous avons dit dans le numéro précédent, relativement à l'emploi de l'article *du* ou de la préposition *de*, s'applique naturellement à l'emploi de *au* ou de *à*. Quand on dit : *l'homme au pot, le pot au lait*, l'article *au* détermine les mots *lait* et *pot*; tandis

que dans *voiture à soie*, une *étable à bœufs*, *soie* et *bœufs* ne sont nullement déterminés; ils indiquent seulement, à l'aide de la préposition *à*, la qualité de la voiture, de l'étable. Toutefois il est des consécutions établies par l'usage, et que l'usage seul peut faire connaître. Nous nous contenterons d'en donner quelques exemples dans l'exercice suivant.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le pot à beurre.
Le pot à l'eau.
La barrette à l'huile.
L'homme aux cheveux noirs.
L'homme à la longue barbe.
Boîte aux lettres.

Le pot à beurre.
Le moulin à eau.
Le moulin à huile.
L'homme à préjugés.
Un homme à longue barbe.
Papier à lettres.

Le marché aux bœufs.
Le panier au charbon.
La poule aux œufs d'or.
L'homme aux grands sentiments.
Marché aux grains.
Des gâteaux aux fruits.

Une étable à bœufs.
Le sac à charbon.
Un panier à œufs.
Un homme à grands sentiments.
Fruits à pépins.
Un arbre à fruit.

—••••• N° LXXIX. —•••••

DE L'ARTICLE DEVANT UN SUBSTANTIF, QUAND LA PHRASE EST NÉGATIVE OU AFFIRMATIVE.

PHRASES AFFIRMATIVES.

En vain la crainte de la honte et du châtiement empêche de faire du mal. (J.-J. ROUSSEAU.)

... Toujours la patrie a des charmes pour nous. (LA HARPE.)

Quand on a de l'esprit on se tire d'affaire. (DUPRESNY.)

En donnant à vos peuples les véritables biens, vous vous ferez du bien à vous-même. (FÉNÉLON.)

Il y a des lois pour la société des abeilles; comment a-t-on pu penser qu'il n'y en avait pas pour la société des hommes? (DE BONALD.)

PHRASES NÉGATIVES.

Le monde est si corrompu qu'on acquiert la réputation d'homme de bien seulement en ne faisant pas de mal. (LÉVIS.)

Ma grandeur, à ce prix, n'a pas pour moi de charmes. (VOLTAIRE.)

L'on ne dit jamais que l'on n'a point d'esprit. (BOURSAULT.)

On ne fait jamais de bien à Dieu en faisant du mal aux hommes. (VOLTAIRE.)

Il n'y a jamais de lois observées que celles qui tiennent à la nature du gouvernement. (J.-J. ROUSSEAU.)

A quelques exceptions près, on peut établir, comme règle, qu'il faut employer *du*, *des*, etc., devant les substantifs, compléments de verbes, lorsque la phrase est affirmative; et seulement la préposition *de*, si la phrase est négative. Nous disons, à quelques exceptions près, car il se trouve des exemples où, dans les phrases même négatives, on a fait également usage de l'article :

Je ne prendrai pas de la peine pour rien. (MONTESQUIEU.)

Il ne se sent jamais moquer des misérables. (LA FONTAINE.)

Mais franchement je ne fais pas des vers ni même de la prose quand je veux. (BOILEAU.)

Il n'avait pas des outils à revendre. (LA FONTAINE.)

Quelquesfois la phrase a un ton négatif et un sens positif. Dans ce cas, le substantif complément de la préposition *de* doit être précédé de l'article. *Je n'ai pas de l'argent pour le dépenser follement*, signifie : j'ai de l'ARGENT, mais ce n'est pas pour le dépenser follement. — Si l'on disait : *je n'ai pas d'argent pour faire telle chose*, cela signifierait, au contraire, qu'on manque d'argent.

Même différence existe encore entre les phrases suivantes :

AVEC L'ARTICLE

N'avez-vous pas des enfans ?
 N'avez-vous pas du pain ?
 N'avez-vous pas de la fortune ?
 N'avez-vous pas du plaisir ?
 N'y a-t-il point des chevaux, des voitures ?

AVEC LA PRÉPOSITION SEULEMENT :

N'avez-vous pas d'enfans ?
 N'avez-vous pas de pain ?
 N'avez-vous pas de fortune ?
 N'avez-vous pas de plaisir ?
 N'y a-t-il point de chevaux, de voitures ?

Avec l'article on fait entendre que vous avez des enfans, du pain, de la fortune, du plaisir, qu'il y a des chevaux, des voitures.

Sans l'article, l'interrogation n'est qu'une simple question; on exprime seulement un doute.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Du pain.
 Des hommes.
 Du jugement.
 Des efforts.

De pain.
 D'hommes.
 De jugement.
 D'efforts.

Du vin.
 Du goût.
 Du plaisir.
 De l'imitation.

De vin.
 Du goût.
 De plaisir.
 D'imitation.

————— N° LXXX. —————

EMPLOI DE L'ARTICLE DEVANT UN SUBSTANTIF SUIVI D'UN ADJECTIF.

AVEC L'ARTICLE.

Je ne vous feral point *des reproches frivoles*,
 Les moments sont trop chers pour les perdre en
 [paroles.]

(RACINE.)

Il est *des gens* de bien sous différents climats
 (CRÉNIER.)

Madame, je n'ai point *des sentimens si bas*.
 (RACINE.)

Albin, ne me tiens pas *des discours superflus*.
 (CORNEILLE.)

SANS L'ARTICLE.

Ne me fais point ici *de contes superflus*,
 L'effet à tes discours ôte toute croyance.
 (VOLTAIRE.)

Il n'y a pas *de gens* au monde qui tirent mieux
 parti de leur machine que les Français.
 (MONTESQUIEU.)

Le mensonge n'a point *de douleurs si sincères*.
 (VOLTAIRE.)

Locke n'admet point *d'idées innées*.
 (Id.)

L'emploi des articles *du, des, de l', de la*, ou simplement de la préposition *de*, est souvent difficile avec un substantif suivi d'un adjectif ou d'une expression équivalente, lorsque la phrase est négative. Mais à l'aide du principe fondamental que nous avons établi, savoir, que l'article a seul la puissance de déterminer, de définir les objets, nous pouvons rendre raison de la différence qui caractérise les exemples de l'une et de l'autre colonne.

Je n'ai point des sentimens si bas.

Des, pour désigner que les sentimens, loin d'être si bas, sont plus élevés. Le sens est général.

Ne me tiens pas des discours superflus.

Des, parce que tous les discours qu'Albin pourrait tenir seraient superflus. Le sens est général.

N'a point de douleurs si sincères.

De exprime que parmi les douleurs il n'en est point de telles qu'on dit. Le sens est particulier.

N'admet point d'idées innées.

De, pour dire que les idées innées ne sont pas au nombre de celles qu'admet Locke. Le sens est particulier.

D'après cette analyse, nous sommes fondés à établir ce principe : Dans les phrases négatives, lorsqu'un substantif, suivi d'un adjectif ou d'une expression équivalente, est complément d'un verbe, on fait usage des articles *du, des*, etc., si le substantif est pris dans un sens partitif et général; on se sert seulement de la préposition *de*, si le sens est particulier.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

N'avoir point de...
Ne recevoir pas de...
Ne pas manger de...

N'avoir point de...
Ne recevoir pas de...
Ne pas manger de...

Ne tenir pas de...
N'admettre pas de...
Ne pas dire de...

Ne tenir pas de...
N'admettre pas de...
Ne pas dire de...

—••••• N° LXXXI. —•••••

EMPLOI DE L'ARTICLE OU DE LA PRÉPOSITION *de* APRÈS UN SUBSTANTIF PRÉCÉDÉ OU SUIVI D'UN ADJECTIF.

AVEC L'ARTICLE.

La perfection d'une chose consiste dans son essence; il y a *des scélérats parfaits*, comme il y a des hommes d'une parfaite probité.

(LA ROCHE.)

L'amour n'a que *des fers honteux*,
Lorsque le sentiment n'épure point ses feux.

(FAYART.)

Il n'y a rien de si borné et de si vain que la plupart des bourgeois; c'est chez eux que la sottise jette *des racines profondes*.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les plus grands esprits n'ont que *des lumières bornées*.

(NICOLX.)

Le bonheur nous expose à *des dehors trompeurs*.

(DESTOUCHES.)

Pour qui ne les craint pas, il n'est pas de prodiges,
Ils sont l'appât grossier *des peuples ignorants*,
L'invention du fourbe et le mépris des grands.

(VOLTAIRE.)

SANS L'ARTICLE.

De faibles gémissements, de sourds roucoulements, de doux roucoulements, remplissent les déserts d'une sombre et sauvage harmonie.

(CHATEAUBRIAND.)

Proposons-nous *de grands exemples* à imiter plutôt que *de vains systèmes* à suivre.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Il y a *d'étranges pères* et dont toute la vie ne semble occupée qu'à préparer à leurs enfants des raisons de se consoler de leur mort.

(LA BRUYÈRE.)

Un peuple que protègent *de bonnes lois* n'est pas inquiet, ne s'agit ni se soulève comme celui qui souffre et de ses lois et de ses magistrats.

(MONTGAILLARD.)

Dans un ménage il faut *de petites querelles*.

(COLLIN D'HARLEVILLE.)

Il y a *de mauvais exemples* qui sont pires que les crimes; et plus d'états ont péri, parce qu'on a violé les mœurs, que parce qu'on a violé les lois.

(MONTESQUIEU.)

Lorsqu'un substantif, employé dans un sens partitif, est suivi d'un adjectif, il est déterminé par *du, de l', de la, des* : *des lumières bornées, des racines profondes*, etc.; mais si l'adjectif précède au contraire le substantif, il faut faire simplement usage de la préposition *de* : *De faibles gémissements, de grands exemples*, etc.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Des palais magnifiques.
Des hôtels garnis.
Des fleurs fanées.
Des supplices affreux.
Des menaces funèbres.
Des cris plaintifs.
Des lances meurtrières.
Des rameaux verdoyants.

De mauvaises affaires.
De superbes édifices.
De belles fleurs.
D'affreux supplices.
De funèbres menaces.
De plaintives ombres.
De meurtrières lances.
De verdoyants rameaux.

Des palais immenses.
Des bois touffus.
Des étoiles scintillantes.
Des droits fondés.
Des murmures horribles.
Des traits divins.
Des esprits éperdus.
Des richesses immenses.

—••••• N° LXXXII. •••••

EMPLOI DE *du, des, de l', de la* OU SIMPLEMENT DE LA PRÉPOSITION *de*, DEVANT UN NOM PRÉCÉDÉ D'UN ADJECTIF.

SANS L'ARTICLE.

Quoi ! tu prends pour *du bon argent* ce que je viens de dire ? (MOLIÈRE.)

Pour rétablir la brebis après qu'elle a mis bas, on la nourrit *de bon foin* et d'orge moulu. (BUFFON.)

Je veux la campagne, *du petit-lait, de bon potage*. (VOLTAIRE.)

On lui donne abondamment de la luzerne, *du sain-foin* ou *de bonne herbe* bien mûre. (BUFFON.)

Toujours la tyrannie a *d'heureuses prémices*. (RACINE.)

..... La vieillesse, ombrageuse et sévère,
En *de vagues soupçons* se plaît à s'égarer. (CHÉRIN.)

Beaucoup d'hommes sont *de vieux enfants*. (DE SÉVÈRE.)

De jeunes enfants semblaient fléchir sous le poids des habits et des ornements. (ALBERT MONTÉMENT.)

AVEC L'ARTICLE.

Quelquefois *du bon or* je sépare le faux.
Et des auteurs grossiers j'attaque les défauts. (BOILEAU.)

Comme la peau de l'âne est très dure et très élastique, on en fait *du gros parchemin*. (BUFFON.)

Je veux la campagne, *du petit-lait, de bon potage*. (VOLTAIRE.)

Heureux si, de son temps, pour de bonnes raisons, La Macédoine eût eu *des petites-maisons* ! (BOILEAU.)

La louange languit auprès *des grands noms*. (BOSSUET.)

On prend à toutes mains dans le siècle où nous sommes, Et refuser n'est plus le vice *des grands hommes*. (CORNEILLE.)

Cela ne vaut pas le diable ; mais cela réussira, parce qu'il y a des danses et *des petits enfants*. (VOLTAIRE.)

Le plus dangereux ridicule *des vieilles personnes* qui ont été jolies, c'est d'oublier qu'elles ne le sont plus. (LA ROCHEFOUCAULD.)

L'examen de ces exemples nous conduit à établir les deux règles suivantes :

1° Lorsqu'un adjectif est placé devant un substantif pris dans un sens général et partitif, cet adjectif doit toujours être précédé de la préposition *de*, s'il ne forme pas avec le nom qu'il qualifie une expression substantive. Ainsi, quand on dit : *Il a chez lui toujours de bon pain, de bon vin, de grand papier*, ces locutions *bon pain, bon vin, grand papier* étant prises d'une manière générale et indéterminée, refusent l'article.

2° Si le substantif était pris dans un sens individuel et partitif, ou bien encore qu'il fût tellement lié à l'adjectif qui le précède, qu'il ne formât, en quelque sorte, avec lui, qu'un seul mot, il faudrait, dans ce cas, employer *du, des, de l', de la*. Aussi, lorsque l'on dit : *voilà du bon pain, du bon vin, du grand papier*, ces mots *bon pain, bon vin, grand papier* sont employés individuellement et avec détermination ; par conséquent ils doivent admettre l'article. Il en est de même dans avoir *du petit-lait, du petit vin, du gros parchemin, du gros poisson*, puisque l'adjectif et le substantif ne font pour ainsi dire qu'un seul mot. C'est encore par la même raison qu'on dit : *Voilà du véritable honneur, voilà de la belle musique, voilà de la vraie poésie*, par opposition avec *le faux honneur*, etc.

Enfin, il y a cette différence entre *tirer de meilleur vin* et *tirer du meilleur vin*, c'est que la première locution exprime simplement et indéterminément une idée de comparaison : *Tirer* (une ou plusieurs bouteilles) *de vin* (quel qu'il soit, mais) *meilleur* (que celui qui a été tiré) ; dans la seconde expression, au contraire, on précise la sorte de vin que l'on désire, et l'on dit que c'est *du meilleur qui soit dans la cave* que l'on veut.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

De grand papier.
De bon tabac.
De bon sucre.
De bon potage.
De bon fromage.
De bonne crème.
De belle musique.
De certaines vérités.
De bonnes choses.
De belles chansons.

De grand papier.
De bon tabac.
De bon sucre.
De bon potage.
De bon fromage.
De la bonne crème.
De la belle musique.
De vieux enfants.
De jeunes gens.
De petits enfants.

De gros œufs.
Du petit-salé.
Du petit vin.
Du gros vin.
Du petit poisson.
Du gros fœtus.
Des petits-maitres.
Des petits pois.
Des jeunes gens.
Des petits enfants.

----- N° LXXXIII. -----

EMPLOI DE L'ARTICLE APRÈS LES ADJECTIFS ET LES VERBES SUIVIS DE LA PRÉPOSITION *de*.

SANS L'ARTICLE.

Il est vrai que le monde est *plein de médicaments*.
(QUINAULT.)

L'hymen n'est pas toujours *entouré de flambeaux*.
(RACINE.)

La gloire *remplit* le monde *de vertus*, et, comme un soleil bienfaisant, elle *couvre* toute la terre *de fleurs et de fruits*.
(VAUVENARGUES.)

Les cœurs *nourris* de sang et *de projets terribles*, N'ont pas toujours été les cœurs les moins sensibles.
(CARRILLON.)

L'hymen n'est pas un dieu qu'on *repousse de sables*.
(BOUSSAULT.)

Dans la Virginie on trouve des chevaux qui, quelque sortis *de cavales privées*, sont devenus si farouches dans les bois qu'il est difficile de les aborder.
(BUFFON.)

On parle souvent *de courses de chevaux* en Angleterre.
(Id.)

AVEC L'ARTICLE.

Toutes les histoires et tous les écrits sont *pleins des miracles que leurs secours implorés et leurs tombeaux honorés opéraient par toute la terre*.
(BOSSUET.)

La terre est couverte *des hommes que Télémaque renverse*.
(FÉNÉLON.)

Les Francs, peuple sauvage, ne vivaient que *de légumes, de fruits, de racines, et des animaux qu'ils prenaient à la chasse*.
(ANDRÉAUX.)

Nous sommes presque toujours *coupables de la haine qu'on nous porte*.
(VAUVENARGUES.)

Les chevaux arabes *viennent des chevaux sauvages* des déserts d'Arabie.
(BUFFON.)

Quelques auteurs *parlent des chevaux sauvages*, et citent même les lieux où ils se trouvaient.
(Id.)

Après les adjectifs et les verbes suivis de la préposition *de*, le complément, si l'on ne fait que l'exprimer indéfiniment, n'admet pas l'article; mais il faut énoncer l'article si le complément est déterminé.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Plein de
Orné de
Entouré de
Couvert de
Hérissé de
Semé de
Se nourrir de
Se débiter de
Mourir de

Plein des
Orné des
Entouré des
Couvert des
Hérissé des
Semé des
Se nourrir des
Se débiter des
Mourir des

Rempli de
Entouré de
Couvert de
Hérissé de
Semé de
Se nourrir de
Se débiter de
Mourir de

Rempli-de
Entouré des
Couvert des
Hérissé des
Semé des
Se nourrir des
Se débiter des
Mourir des

N° LXXXIV.

EMPLOI DE L'ARTICLE AVEC LES NOMS DE CONTRÉES, DE ROYAUMES, DE PROVINCES, ETC.

AVEC L'ARTICLE.

Charlatans, feseurs d'horoscope,
Quittes les cours des princes *de l'Europe*.
(LA FONTAINE.)

Depuis la dévastation *de l'Amérique*, les Espa-
gnols, qui ont pris la place de ses anciens habitants,
n'ont pu la remplir. (MONTESQUIEU.)

Roland fut entendu sur l'état *de la France* et de
la capitale. (THEIRS.)

Ceux qui vivent dans le continent *de l'Espagne* et
du Portugal se sentent le cœur extrêmement élevé,
lorsqu'ils sont ce qu'ils appellent de vieux chrétiens.
(MONTESQUIEU.)

L'ennemi était repoussé *de la Champagne* et *de la*
Flandre. (THEIRS.)

SANS L'ARTICLE.

Ils venaient changer leur or contre de l'eau-de-vie
et des quincailleries *d'Europe*. (LA HARPE.)

Dans quelques états *d'Amérique*, le parricide
est déclaré folie. Le criminel est condamné à la réclusion
perpétuelle et à avoir la tête voilée le reste de sa vie.
(CHATEAUBRIAND.)

Le génie du grand Condé ne put rien contre les
meilleures troupes *de France*. (VOLTAIRE.)

Les chevaux *d'Espagne* qui tiennent le second rang
après les barbes, ont l'encolure longue, épaisse et
beaucoup de crins. (BUFFON.)

Pour l'amiral, au milieu des plaisirs, il ne s'oc-
cupait que de sa chimère, la guerre *de Flandre*.
(ANQUETIL.)

Avec les noms de contrées, de royaumes et de provinces, on fait ou non usage de l'article, selon qu'on veut ou qu'on ne veut pas déterminer ces noms. On dit donc également bien : *les peuples d'Asie* ou *les peuples de l'Asie*, *les peuples d'Amérique* ou *les peuples de l'Amérique*, etc. Il est des cas cependant où il n'est pas indifférent d'exprimer ou de ne pas exprimer l'article. En général, on ne l'énonce pas toutes les fois qu'à l'aide de la préposition *de* et de son complément, il s'agit d'indiquer un rapport de qualification, c'est ce que nous font voir les exemples de la seconde colonne, puisque *quincailleries d'Europe*, c'est pour *quincailleries européennes*; *états d'Amérique*, pour *états américains*, etc. Mais l'emploi de l'article est indispensable, si raisonnablement l'on ne peut traduire la préposition *de* et son complément par un adjectif. Il faut donc dire *la dévastation de l'Amérique*, *l'état de la France*, *repoussé de la Champagne* et *de la Flandre*.

II.

AVEC L'ARTICLE.

Les anciens voyageurs ont dit que les chiens natu-
rels du *Canada* avaient les oreilles droites comme
les renards. (BUFFON.)

Les chiens du *Kamtschatka* sont grossiers, rudes
et demi-sauvages comme leurs maîtres. (Id.)

La plupart des chiens du *Groënland* sont blancs,
mais il s'en trouve aussi de noirs et d'un poil très
épais. (Id.)

Suivant ensuite le cours du *Rhin* jusqu'en Hol-
lande, on prenait le duc Albert à revers.
(THEIRS.)

On leur avait imputé de vouloir se réfugier dans les
départements et au-delà *de la Loire*. (Id.)

SANS L'ARTICLE.

Le pilote, homme fier et ignorant, persista dans
son dessein avec tant d'opiniâtreté, qu'on continua la
route *de Marseille*. (REGNARD.)

Le parlement *de Bordeaux* servait alors le prince
de Condé. (VOLTAIRE.)

En comparant la mortalité *de Paris* à celle de la
campagne on voit qu'il meurt constamment plus de
monde à Paris qu'à la campagne. (BUFFON.)

La place importante *de Dunkerque* fut reprise par
les Espagnols. (VOLTAIRE.)

Pour le repas du soir, la fille *d'Israël*,
Mêle aux flots d'un lait pur les sucs dorés du miel.
(ALLETT.)

Les noms de fleuves, de rivières, sont, ainsi que quelques noms d'îles et de pays, toujours précédés de l'article : *Chiens du Canada, du Kamtschatka, cours du Rhin, expédition de la Jamaïque*. Il n'y a guère que l'usage qui puisse faire acquérir cette connaissance.

Les noms de villes ne sont jamais accompagnés de l'article : *La route de Marseille, le parlement de Bordeaux*, etc. Il faut excepter *Le Havre, La Rochelle, Le Mans*, etc.

En général, les noms de provinces, de royaumes, d'empires, etc., sont précédés de *du*, lorsqu'ils sont MASCULINS : *Histoire du Languedoc, du Roussillon, du Poitou, du Dauphiné, du Portugal, du Mogol, du Japon, du Pérou*; et seulement de la préposition *de*, quand ils sont FÉMININS : *Histoire de Gascogne, de Bourgogne, de Picardie, de France, de Russie, de Turquie*, etc.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

I.

Les nations de l'Europe.
La carte de la France.
Les guerres de l'Amérique.
Venois de la Chine.
L'état de la Russie.
La descendance de la Turquie.

Les villes d'Europe.
La carte de France.
Les guerres d'Amérique.
Eure de Chine.
L'empire de Russie
Du blé de Turquie.

Les productions de la France.
La carte de l'Europe. -
Topaze du Brésil.
La situation de l'Allemagne.
La position de l'Autriche.
Les fruits de la Normandie.

Les vins de France.
La carte d'Europe.
Bois du Brésil.
L'histoire d'Allemagne.
L'empereur d'Autriche.
Cidre de Normandie.

II.

Canot du Canada.
L'or du Pérou.
Les eaux du Tibre.

Cachemire de Lyon.
Les curiosités de Paris.
Les habitants de Rome.

Rhum de la Jamaïque.
Les eaux du Rhin.
Les eaux du Rhône.

Vin de Bordeaux.
Huître d'Ostende.
Vin de Beaune.

—••••• N° LXXXV. •••••

EMPLOI DE L'ARTICLE APRÈS LES ADVERBES DE QUANTITE ET LES NOMS COLLECTIFS.

SANS L'ARTICLE.

... A quoi bon *tant* d'amis ?
Un seul suffit quand il nous aime.

(FLORIAN.)

Les premiers saints ont fait *beaucoup* de miracles.

(PASCAL.)

Combien de favoris de la fortune, sortis tout-à-coup du néant, vont saisir les premiers postes.

(MASSILLON.)

Que de biens, *que* de maux sont prédits tour à tour !

(RACINE.)

Sally avait autour de lui un *nombre* prodigieux de domestiques, une foule *de* gardes, d'écuyers, de gentilshommes.

(THOMAS.)

Elle savait *une quantité* prodigieuse d'airs et de chansons qu'elle chantait avec un fillet de voix fort douce.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Ils sont transportés doucement sur la rivière dans une contrée où toutes *sortes* de plaisirs abondent.

(LA HARPE.)

AVEC L'ARTICLE.

Celui qui sait renoncer à une grande autorité, se délivre en un moment de *bien des* peines, de *bien des* veilles, et quelquefois de *bien des* crimes.

(LA BRUYÈRE.)

La *plupart* des femmes n'ont guère de principes ; elles se conduisent par le cœur.

(LA BRUYÈRE.)

De *bien des* gens, il n'y a que le nom qui vaille quelque chose.

(Id.)

Les méchants ont *bien de* la peine à demeurer unis.

(FÉNÉLON.)

Les Anglais et les Hollandais se sont disputé longtemps le commerce de la Côte-d'Or, et cette guerre d'avarice a produit *bien des* perfidies et *des* crimes.

(LA HARPE.)

Je ne me flatte pas d'avoir donné une idée juste de la *multiplicité* des maux que j'ai soufferts.

(BUFFON.)

La *multiplicité* des lois est la source des infractions.

(LAVEAUX.)

Comme on le voit, les substantifs refusent l'article lorsqu'ils sont sous la dépendance de l'un de ces mots : *Combien, que, peu, beaucoup, moins, plus, tant, autant, espèce, genre, sorte, portion, nombre, foule, quantité, infinité*, etc. Cependant si le substantif était déterminé par quelque circonstance particulière, il faudrait faire usage de l'article, exemples : *Un grand nombre des personnes que j'ai vues hier m'ont dit du bien de vous ; il reste peu des fruits qu'on a cueillis.*

La seconde colonne nous fait voir qu'après le mot *bien*, et les expressions *la plupart, le plus grand nombre, la plus grande partie*, etc., on emploie toujours l'article.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Combien d'hommes.
Que de gens.
Peu de personnes.
Beaucoup de soldats.

Moins de flutes.
Plus d'égards.
Tant d'amis.
Autant de richesses.

Plusieurs espèces de fleurs.
Divers genres d'animaux.
Toutes sortes d'agréments.
Une portion de maison.

Bien des écoliers.
La plupart des hommes.
Bien des masques.
Le plus grand nombre des habitants.

----- N° LXXXVI. -----

ARTICLE RÉPÉTÉ OU NON RÉPÉTÉ DEVANT DEUX OU PLUSIEURS SUBSTANTIFS LIÉS PAR ET.

AVEC L'ARTICLE.

Il faudrait commencer toutes les leçons par un hymne adressé à la divinité, et chanté alternativement en chœur par *les filles et les garçons*.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Ils croient que *les sorciers et les sorcières* ont le pouvoir d'attirer les esprits.

(LA HARPE.)

D'abord il faut remarquer qu'il n'y a de vacances complètes que le dimanche ; seulement *le mercredi et le samedi* il y a quelques leçons de moins.

(COUSIN.)

Le besoin éleva les trônes ; *les sciences et les arts* les ont affermis.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Le goût *des lettres et des beaux-arts* anéantit l'amour de nos premiers devoirs et de la véritable gloire.

(Id.)

Si les ouvrages des religieux nous paraissent grossiers aujourd'hui, n'oublions pas que, sans eux, la chaîne de la tradition *des lettres et des arts* eût été totalement interrompue.

(CHATEAUBRIAND.)

Les soldats et les habitants deviendraient ennemis les uns des autres.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Les sciences, *les lettres et les arts* étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont les hommes sont chargés.

(Id.)

Né de l'oisiveté et de la vanité des hommes, le luxe va rarement sans *les sciences et les arts*, et jamais ils ne vont sans lui.

(Id.)

Un ambassadeur est une espèce de facteur, par le canal duquel *les faussetés et les tromperies* passent d'une cour à l'autre.

(VOLTAIRE.)

SANS L'ARTICLE.

Ils laissent passer *Cornélie, Les ducs et pairs*, le chancelier. Et les cordons bleus d'Italie.

(VOLTAIRE.)

Je me hâte d'arriver *aux renseignements et documents* positifs que j'ai recueillis sur l'état de l'instruction populaire à Francfort.

(COUSIN.)

Le minimum des leçons de toute école populaire est de cinq leçons d'une heure chaque jour, *les lundi, mardi, jeudi et vendredi*.

(Id.)

Après bien *des marches et contre-marches* les Français arrivent dans Pamphlie, près d'une petite ville sur la mer.

(ANQUETIL.)

Le père Feuillee est le seul de tous *les naturalistes et voyageurs* qui ait donné une description détaillée du condor.

(BUFFON.)

Il serait bon qu'on obéît *aux lois et coutumes*, parce qu'elles sont lois, et que le peuple comprit que c'est là ce qui les rend justes.

(PASCAL.)

Je ne serais pas d'avis d'éparpiller les soldats pour maintenir l'ordre dans *les bourgs et villages*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Les rubans et bijoux qui en sont la marque ont au air de colifichet et de parure féminine qu'il faut éviter dans notre institution.

(Id.)

Il ne faut pas que *les prix et récompenses* soient distribués arbitrairement.

(Id.)

Il en était de même *des ministres et grands officiers*.

(Id.)

Le père et la mère semblaient exciter leur petite compagne à s'en repaître la première.

(BUFFON.)

Jusqu'à l'âge de sept ans, l'enfant, chez les Spartiates, était laissé aux soins du *père et de la mère*.

(BARTHÉLEMY.)

Le malheur du *père et de la mère* ne passe point à leur postérité; les Muscogulges n'ont point voulu que la servitude fût héréditaire.

(CHATEAUBRIAND.)

La nature y pourvoit par l'attachement des *pères et des mères*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Un beau matin, le fils s'engage; le *père et la mère* sont au désespoir.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les *pères et les mères* des enfants étranglés ouvraient la marche, portant leurs enfants morts dans leurs bras.

(CHATEAUBRIAND.)

C'était une opinion universelle que la religion protestante ordonne aux *pères et aux mères* de tuer leurs enfants s'ils veulent être catholiques.

(VOLTAIRE.)

Les *père et mère* continuent de les nourrir et de veiller sur eux.

(BUFFON.)

L'homme qui veut se marier offre aux *père et mère* de la jeune personne un sac de cuir ou quelque autre objet tout aussi précieux.

(ALBERT MONTMONT.)

Les *père et mère* ont pour objet le bien,
Tout le surplus ils le comptent pour rien.

(LA FONTAINE.)

Le père du Tertre dit que si tous les nègres sont camus, c'est que les *pères et mères* écrasent le nez à leurs enfants.

(BUFFON.)

L'union des *pères et mères* aux enfants est naturelle puisqu'elle est nécessaire.

(Id.)

Le calcul des *pères et mères* a peut-être encore plus de danger que l'inexpérience des jeunes gens.

(DE BOUFFLERS.)

Un troisième dit que la religion protestante ordonne aux *pères et mères* d'égorger ou d'étrangler leurs enfants quand ils veulent se faire catholiques.

(VOLTAIRE.)

Parce que, voilà tantôt deux siècles, il a plu à nous ne savons quel grammairien, Vaugelas peut-être, de voir un barbarisme dans ces locutions : *les père et mère*, tous les grammairiens de répéter après lui, et sans trop savoir pourquoi, que *les père et mère* est un barbarisme.

Mais, loin d'être intimidé par cette réprobation, l'usage, depuis ce temps, n'a cessé d'aller son train, et, en dépit de tous les Vaugelas du monde, il permet que l'on dise, comme il y a deux et trois siècles : *les père et mère*.

C'est que l'usage sent bien qu'il a raison. En effet, il est facile de voir que cette locution, qui scandalise si fort nos puristes, n'est pas sans fondement, et qu'elle a sa source dans la logique la plus rigoureuse. Nous allons essayer de le prouver.

Celui qui dit *les père et mère* sait qu'il doit parler de deux individus : que ce soit le *père et la mère*, peu importe; toujours est-il qu'il a l'idée de deux êtres, de deux individus. Or, n'est-il pas naturel qu'il fasse usage de l'article pluriel *les*, qui, en pareil cas, est en rapport avec le mot *individus* sous-entendu, et nullement avec les mots *père et mère*? Ces derniers ne sont là, pour ainsi dire, que l'explication du mot *individus*. En sorte que *les père et mère*, c'est pour *les individus que je vais désigner, c'est-à-dire le PÈRE et la MÈRE*.

Cette locution abrégative et toutes celles qui lui sont analogues, répondent donc parfaitement au besoin qu'éprouve celui qui parle, de rapprocher le plus possible l'expression de la rapidité de la pensée. Aussi leur concision doit-elle les faire préférer en certaines circonstances. D'ailleurs, ces façons de parler, qui remontent, pour ainsi dire, à l'origine de notre langue, et qui sont descendues jusqu'à nous, après avoir traversé plusieurs siècles, n'ont-elles pas reçu leurs lettres-patentes, et leur âge ne les met-il pas au-dessus des attaques de quelques esprits qui ne peuvent ou ne veulent pas comprendre ce qu'elles ont de logique?

Que les grammairiens se révoltent et crient au barbarisme, au solécisme et à pis, s'il est possible, nous nous en inquiétons peu. Nous croyons que se faire entendre

étant la première condition du langage, il est permis d'employer toutes les locutions possibles, dès que l'on y réussit, sans blesser l'usage, *norma et jus loquendi*.

Nous terminerons en faisant remarquer que ces formes elliptiques n'appartiennent pas seulement au style administratif ou judiciaire, ainsi qu'on a cherché à le faire croire jusqu'ici, mais que les plus grands écrivains eux-mêmes n'ont pas craint de les employer.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Les maires et les sous-préfets.
Les lettres et les poquets.
Aux villes et aux villages.
Au père et à la mère.
Aux pères et aux mères.
Les sciences et les arts.
Les arts et les métiers.

Les maires et sous-préfets.
Les lettres et poquets.
Aux villes et villages.
Aux père et mère.
Aux pères et mères.
Les sciences et arts.
Les arts et métiers.

—••••• N LXXXVII. •••••—

DE L'EMPLOI DE L'ARTICLE DANS LES DATES.

AVEC L'ARTICLE.

Le 9 et le 10, l'air me parut sensiblement plus chaud et le ciel plus intéressant.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Le 8 et le 9, on prit un requin, des sucets et deux chons.

(Id.)

Le 20, 21 et 22, continuation de calme et d'ennui. Le vaisseau était entouré de requins.

(Id.)

Le 3 et le 4, les passages étaient occupés par nos soldats, et le salut de la France était fort avancé.

(THIERS.)

On a vu le nommé Maillard figurer à la tête des femmes soulevées dans les fameuses journées *du 5 et 6 octobre*.

(Id.)

Les collègues ignorants et aveugles de Marat étaient Panis et Sergent, déjà signalés *au 20 et au 10 août*.

Les premières discussions s'engagèrent *le 28 et le 19 août*.

(Id.)

SANS L'ARTICLE.

Les 17, 18 et 19, nous passâmes au milieu des îles, laissant Ténériffe à gauche et Palma à droite.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les 28 et 29, nous vîmes des poissons-volants et une quantité considérable de thons.

(Id.)

Les 14, 15 et 16, les vents varièrent; il fit de grandes chaleurs. *Les 17, 18 et 19*, les calmes continuèrent avec la chaleur.

(Id.)

Aux 5 et 6 octobre, on l'a vu amasser secrètement des moyens pour accabler le peuple.

(THIERS.)

Se conduisant ici comme *aux 2 et 3 septembre*, les Girondins hésitaient à se compromettre pour un roi qu'ils regardaient comme un ennemi.

(Id.)

Il faut, pour l'honneur de la révolution, distinguer entre la bravoure civique, qui a bravé le despotisme au 10 août, et la cruauté servant *aux 2 et 3 septembre* une tyrannie muette et cachée.

(Id.)

Ainsi, on peut dire : 1° *le 9 et le 10*; 2° *le 20, 21 et 22*; 3° *les 17, 18 et 19*, etc. En effet, il serait bien difficile de résister au besoin d'abrégé.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le 6 et le 9
Le 9 et le 10

Le 6 et le 9
Le 9 et le 10

Les 6 et 8
Les 9 et 10

—•••••X234•• N° LXXXVIII. X234••—

EMPLOI DE L'ARTICLE AVEC DEUX SUBSTANTIFS UNIS PAR OU

AVEC L'ARTICLE.

Tant que les états s'assembleront et que les nonces changeront fréquemment, il sera difficile que *le sénat* ou *le roi* oppriment ou usurpent l'autorité législative.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Ces oiseaux volent très haut et en grandes troupes; ils passent la nuit sur *des arbres* ou *des rochers* très élevés.
(BURTON.)

Dans la décision la plus importante de la vie, n'ordonnez pas *le oui* ou *le non*; laissez le libre arbitre.
(BOISTE.)

C'est un calcul très fautif que d'évaluer toujours en argent *les gains* ou *les pertes* des souverains.
(J.-J. ROUSSEAU.)

SANS L'ARTICLE.

On trouve des condors sur les bords de la mer et des rivières, dans *les savanes* ou *prairies naturelles*.
(BURTON.)

Les joues ou *côtés* de la tête du condor sont couverts d'un duvet noir.
(Id.)

L'abus du gouvernement a fait imaginer la voie des *députés* ou *représentants du peuple*.
(J.-J. ROUSSEAU.)

On distinguait parmi les nobles, *les palatins* ou *gouverneurs* des provinces.
(Id.)

Son neveu Loth est établi dans *la ville* ou *bourg* de Sodôme.
(VOLTAIRE.)

Dans la première colonne on a exprimé l'article devant chacun des substantifs, parce qu'ils représentent des objets différents : *le roi* ou *le sénat*, *des arbres* ou *des rochers*. Mais, dans la seconde, où le substantif qui suit la conjonction *ou* n'est, en quelque sorte, que l'explication de celui qui précède, l'article n'est exprimé qu'une seule fois : *Les savanes* ou *prairies naturelles*, *les joues* ou *côtés*. Tel est le principe que les écrivains nous paraissent avoir assez généralement suivi.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le maître ou l'oncle.
Le ciel ou la terre.
Le père ou le fils.
Le père ou le fils.

Les professeurs ou les élèves.
La rose ou l'aillet.
La violette ou le jasmin.
Les classiques ou les romantiques.

Des chevaux ou pells.
Des collines ou montagnes très élevées.
Des herbes ou plantes aromatiques.
Les habitants ou indigènes.

—•••••X234•• N° LXXXIX. X234••—

DE L'EMPLOI DE L'ARTICLE AVEC DEUX ADJECTIFS LIÉS PAR LA CONJONCTION ET.

SANS L'ARTICLE.

A ces mots, il lui tend le *doux* et *tendre* ouvrage.
(BOILEAU.)

Le *long* et *gros* bec du toucan, et sa langue faite en plume, étaient nécessaires à un oiseau qui cherche les insectes éparpillés dans les sables humides des rivages de l'Amérique

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Vous n'avez faim que des bêtes *innocentes* et *douces*, qui ne font de mal à personne, qui s'attachent à vous, qui vous servent, et que vous dévorez pour prix de leurs services.
(J.-J. ROUSSEAU.)

AVEC L'ARTICLE.

Les *bons* et *les mauvais* conseils.

(BOSSUET.)

Le vieux langage se fait regretter quand nous le retrouvons dans Marot, dans Amyot, dans le cardinal d'Ossat, dans les ouvrages les plus *enjoués* et dans les plus *sérieux*.
(FÉNÉLON.)

Je crois que les lecteurs seraient charmés de voir sous leurs yeux la comparaison de quelques scènes de la *Phèdre grecque*, de la *latine*, de la *française* et de l'*anglaise*.
(MONTESQUIEU.)

Jusques ici, madame, aucun ne met en doute
Les *longs et grands travaux* que notre amour vous
coûte. (CORNEILLE.)

Les *bons et vrais dévots* qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux non plus qui font tant de grimaces.
(MOLIÈRE.)

Si nous voyageons, les *belles et fertiles plaines*
nous ennulent. (DE SÉAUR.)

Le *grand et le petit épagneul*, qui ne diffèrent
que par la taille, transportés en Angleterre, ont
changé du blanc au non. (BUFFON.)

L'*ancien et le nouveau continent* paraissent tous
les deux avoir été rongés par l'Océan. (Id.)

La Providence permet que la gloire de sa conversion
ne fût pas douteuse aux yeux du *bon et du mauvais*
parti. (FLÉCHIER.)

Dans la première colonne, on a dit : le *doux et tendre ouvrage*, le *long et gros bec*, des *bêtes innocentes et douces*, les *longs et grands travaux*, les *bons et vrais dévots*, les *belles et fertiles plaines*, parce que c'est le même ouvrage qui est *doux et tendre*, le même bec, qui est *long et gros*, les mêmes bêtes qui sont *innocentes et douces*, les mêmes travaux qui sont *longs et grands*, les mêmes dévots qui sont *bons et vrais*, les mêmes plaines qui sont *belles et fertiles*.

Dans la colonne opposée on a dit, en répétant l'article devant le second adjectif : les *bons et les mauvais conseils*, les *ouvrages les plus enjoués et les plus sérieux*, la *Phèdre grecque*, la *latine*, la *française et l'anglaise*, etc., parce qu'on parle de différents conseils, dont les uns sont *bons* et les autres *mauvais*; et qu'il s'agit de plusieurs *Phèdres* : de la *Phèdre grecque*, de la *Phèdre latine*, etc.

Nous pouvons donc établir ce principe : Lorsqu'on ne veut déterminer qu'un seul substantif, c'est-à-dire lorsque les deux adjectifs exprimés servent à qualifier un seul et même substantif, comme dans la première colonne, on n'emploie qu'une seule fois l'article : *Le simple et sublime La Fontaine*. Si, au contraire, on veut déterminer plusieurs substantifs, il faut répéter l'article devant chacun des adjectifs énoncés : *Les bons et les mauvais conseils*.

Les écrivains, cependant, n'ont pas toujours été fidèles à ce principe. Voici quelques exemples où il a été violé :

AVEC L'ARTICLE.

Nul mets n'excitait leur envie.
Ni loups, ni renards n'épalaient
La *douce et l'innocente* proie! (LA FONTAINE.)

L'*utile et la louable* pratique de perdre en frais de
noce le tiers de la dot qu'une femme apporte.
(LA Bruyère.)

Il s'était proposé pour modèle le *sage et l'humble*
saint Augustin. (BOURDALOUE.)

SANS L'ARTICLE.

J'ai fait, dans ma jeunesse, me disait un jour Fontenelle, des vers *latins et grecs* aussi beaux que ceux de Virgile et d'Homère; vous jugez bien comment, ajoutait-il, c'est qu'ils en étaient pris. (DUCLOS.)

Pendant le séjour que je fais en Europe, je lis les *historiens anciens et modernes*. (MONTESQUIEU.)

Les *oiseaux domestiques et sauvages* nourrissent l'homme ou deviennent la proie des animaux carnassiers. (BUFFON.)

La *douce et l'innocente* proie, l'*utile et la louable* pratique annoncerait deux proies, deux pratiques; savoir : la *douce* proie et l'*innocente* proie, l'*utile* pratique et la *louable* pratique (1).

Les auteurs sont rarement tombés dans la première de ces fautes, si tant est qu'il y ait faute; mais ils fournissent de nombreux exemples de la dernière, dans laquelle ils

(1) Il y a cependant des cas où la répétition de l'article est indispensable, et ajoute à l'énergie, comme dans cette phrase :

« Cet ordre d'équité et de justice, cette compensation de grandeur et d'abaissement ne parut jamais mieux que dans la vie de l'*humble*, du *pauvre* et toutefois du *grand* et de l'*illustre* François de Paule. (FLÉCHIER.)

ont été entraînés par le besoin d'abrégé : *des vers latins et grecs; les historiens anciens et modernes.*

Voyez le chapitre des adjectifs, où cette question sera traitée, quoique sous un autre point de vue.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le savant et modeste auteur.
Les jeunes gens instruits et modestes.
Les livres bien écrits et bien pensés.
Les belles et vertueuses femmes.
Les jeunes filles instruites et modestes.
Les sables brûlants et arides de la Lybie.

Les bons et les mauvais chrétiens.
Les bons et les mauvais écoliers.
Les ouvrages enjoués et les sérieux.
La langue française et l'anglaise.
La nation portugaise et l'espagnole.
Les enfants obéissants et les indociles.

—••••• N° XC. —•••••

DE L'EMPLOI DE L'ARTICLE AVEC PLUSIEURS ADJECTIFS UNIS PAR *et*.

PREMIÈRE MANIÈRE.

Les vents alizés cessent en mars et avril entre le *cinquième et le deuxième degré* de latitude nord.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

La France du *dix-septième et du dix-huitième siècle* était inférieure à beaucoup d'autres pays de l'Europe.

(GUIZOT.)

Les comédies saintes étaient des espèces de farces sur des sujets de piété, qu'on représentait publiquement dans le *quinzième et le seizième siècle*.

(DE JAUCOURT.)

Les vents alizés cessent en août et septembre entre le *quatorzième degré et le treizième*.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

L'âge de la *première et seconde enfance* ne nous présente qu'un état de maître.

(BIBRON.)

Les actes des conciles du *quatrième et du cinquième siècle* sont pleins de canons qui défendent à un simple clerc d'aller se faire ordonner dans un autre diocèse que le sien.

(GUIZOT.)

SECONDE MANIÈRE.

Les Hotentots ne permettent ni le mariage ni la fornication entre les cousins au *premier et second degré*.

(LA HARPE.)

Les vents alizés cessent en janvier entre le *sièzième et quatrième degré* de latitude nord.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

TROISIÈME MANIÈRE.

Les bons auteurs du *dix-septième et dix-huitième siècles* serviront toujours de modèles.

(VOLTAIRE.)

La situation du Monomotapa est entre le *quatrième et le vingt-cinquième degrés* de latitude méridionale.

(LA HARPE.)

QUATRIÈME MANIÈRE.

On trouve ordinairement les vents du sud-est aux *troisième et quatrième degrés* de latitude nord.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Personne n'ignore quel prodigieux mouvement a travaillé l'Angleterre aux *seizième et dix-septième siècles*.

(GUIZOT.)

L'intérêt particulier des deux ordres a été mis au *premier et second rangs*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Qui ignore qu'aux *douzième et treizième siècles* le pouvoir spirituel a réclamé comme son droit, tantôt l'exercice direct, tantôt la domination indirecte du pouvoir temporel?

(GUIZOT.)

Quoique au *treizième et au quatorzième siècles* quelques Italiens commençassent à sortir des ténèbres, toute la populace y était toujours plongée.

(VOLTAIRE.)

Aujourd'hui un débat est engagé, non plus entre deux religions, comme aux *16^e et 17^e siècles*, mais entre deux esprits opposés, l'esprit occidental et l'esprit du nord.

(ST-MARC GIRARDIN.)

On peut donc, dans les cas analogues à ceux dont nous venons de donner des exemples, s'exprimer de cinq façons différentes :

- 1° *Le cinquième et le sixième degré ;*
- 2° *Le cinquième degré et le sixième ;*
- 3° *Le cinquième et sixième degré ;*
- 4° *Le cinquième et le sixième degrés ;*
- 5° *Les cinquième et sixième degrés.*

Dans la première, on répète l'article devant chaque adjectif; dans la deuxième, au lieu de finir par le substantif, comme dans la première, on le place immédiatement après le premier des adjectifs énoncés; dans la troisième, on supprime l'article devant le second adjectif; dans la quatrième, on exprime l'article devant chaque adjectif, comme dans la première, mais on met le substantif au pluriel; enfin, dans la cinquième, on n'emploie qu'une seule fois l'article qu'on met au pluriel, ainsi que le substantif, en laissant toutefois les adjectifs au singulier.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Le quinzième et le seizième siècle.
Le premier et le second étage.
La première et la seconde division.*

*Le quinzième siècle et le seizième.
Les premier et second étages.
Les première et seconde divisions.*

—••••• N° XCI. •••••—

EMPLOI DE L'ARTICLE AVEC DEUX ADJECTIFS UNIS PAR LA CONJONCTION OU.

I.

AVEC L'ARTICLE.

Dieu s'est choisi un peuple, dont la bonne ou la mauvaise fortune dépendit de sa pitié.
(BOSSUET.)

Il y a des jeunes gens qui ne grandissent plus après la 14^e ou la 15^e année.
(BURTON.)

Les bonnes ou les mauvaises conversations gâtent l'homme.
(PASCAL.)

On ne doit pas juger du bon ou du mauvais naturel d'une personne par les traits de son visage.
(BURTON.)

II.

SANS L'ARTICLE.

L'Égypte se vantait de régler par son fleuve la bonne ou mauvaise destinée de ses vainqueurs.
(ROLLIN.)

L'enfant peut naître de parents durs, et être livré à des maîtres ennuyeux ou barbares; ira-t-il chercher des guides parmi ceux qui lui ont fait haïr l'instruction?
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Il est digne de remarque que les formes les plus laides ont été données aux animaux nuisibles ou incommodes à l'homme, et les plus belles à ceux qui doivent vivre dans son voisinage ou sous son empire.
(Id.)

Pendant les sept ou huit années suivantes, l'histoire ne nous présente que quelques guerres peu considérables.
(ROLLIN.)

Tout ce qui a été dit de Corneille sur les caractères vertueux ou méchants.
(VOLTAIRE.)

Les Gaulois n'écrivaient ni lois, ni histoires, ni les mystères de leur religion, ni ce qu'ils enseignaient dans leurs écoles des sciences morales ou naturelles.
(DUCLOS.)

Quant aux diamants, je n'ai pas osé dire qu'on en eût encore trouvé dans les zones tempérées ou glaciales, peut-être faute de les y avoir cherchés.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Qu'importe du bonheur la source fausse ou vraie ?
(PIRON.)

Les remords vrais ou faux de l'évêque en don-
nèrent au peuple.
(VOLTAIRE.)

Chacune des fibres ligneuses ou nerveuses de la plante paraît un végétal, qui correspond depuis la racine jusqu'à la feuille qu'il nourrit.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Lemare ne veut pas que l'on dise *la bonne ou mauvaise fortune, la bonne ou mauvaise destinée*, etc., etc. Qu'est-ce que cela fait ? Sans doute nous ne contestons pas à Lemare le droit de s'exprimer comme bon lui semble ; mais ce que nous lui contestons, à lui, ainsi qu'aux autres, c'est le droit d'imposer son langage à toute une nation. Or, comme les meilleurs écrivains ont fait usage des locutions précitées, nous pouvons donc, au risque d'encourir l'anathème de Lemare et de tous les grammairiens ensemble, nous en servir aussi. Ces locutions ont été introduites dans le discours par le besoin de s'énoncer avec brièveté, et chercher à les proscrire, c'est vouloir nous condamner à n'employer qu'une seule forme, lorsque nous en avons deux.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Les hommes ou les mauvaises œuvres.
Les hommes ou les mauvaises actions.
Des locutions correctes ou des locutions incorrectes.
Des écoliers laborieux ou des écoliers paresseux.

Les hommes ou mauvaises œuvres.
Les hommes ou mauvaises actions.
Des locutions correctes ou incorrectes.
Des écoliers laborieux ou paresseux.

—••••• N° XCII. •••••—

EMPLOI DE L'ARTICLE AVEC LES SUPERLATIFS.

EXEMPLES.

La puissance des rois est fondée sur la raison et sur la folle du peuple, et bien plus sur la folle. *La plus grande et la plus importante* chose du monde a pour fondement la faiblesse.
(PASCAL.)

Une *des plus essentielles et des plus nobles* fonctions des souverains, c'est de rendre la justice aux peuples.
(FLÉCHIER.)

La meilleure de toutes les éducations est *la plus ordinaire, la moins sévère et la plus proportionnée*, je ne dis pas aux forces, mais à la faiblesse de l'enfant.
(BUTRON.)

Considérés tous ensemble, marchant avec ordre sous un grand capitaine, les soldats forment *le spectacle le plus fier et le plus imposant* qui soit dans l'univers.
(VOLTAIRE.)

Le moyen *le plus court et le plus sûr* de faire passer la loi serait de s'en rapporter absolument à la décision du sénat.
(ROLLIN.)

Je vois revivre le siècle d'Auguste et les temps *les plus polis et les plus cultivés* de la Grèce.
(MASSILLON.)

Les dogmes *les plus vrais et les plus saints* peuvent avoir de très mauvaises conséquences.
(MONTESQUIEU.)

Achille est représenté comme *le plus impétueux et le plus politique* des hommes.
(VOLTAIRE.)

L'article doit toujours être répété quand le substantif est précédé de deux adjectifs énonçant la qualification au plus haut degré, comme dans les exemples cités : *la plus grande et la plus importante chose*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

La personne la plus jolie et la plus aimable.
L'écrivain le plus pur et le plus correct.
Les femmes les plus jolies et les plus sages.
Les actions les plus honnêtes et les plus inciviles.

Les écoliers les plus assidus et les plus sots.
Les plus brillantes et les plus estimables sociétés.
Les livres les mieux écrits et les mieux pensés.
Les vers les plus touchants et les plus harmonieux.

—••••• N° XCIII. •••••—

EMPLOI DES ARTICLES *du, des, ETC.*, APRÈS LES PRÉPOSITIONS, QUAND LEURS COMPLÉMENTS SONT PRIS DANS UN SENS PARTITIF.

Je fis mettre ces petits chiens *dans du lait* au lieu de les laisser dans l'eau. (BUFFON.)

Après avoir nourri l'enfant *avec de la farine* délayée et cuite dans du lait, on lui donne du pain trempé dans une liqueur convenable. (Id.)

. . . On rencontre sa destinée
Souvent *par des chemins* qu'on prend pour l'éviter. (LA FONTAINE.)

Je ne puis vous imaginer dans ce tête-à-tête *sans des mouvements* de colère.

Ce n'est pas *sans des considérations* très graves que j'ai pu me déterminer à un parti si peu de mon goût.

. . . Le sot fait grand bruit *en des jours* d'abondance, Et devient plus modeste *en des temps* moins heureux. (RIGAUD.)

. . . C'est vouloir perdre un service,
Que de le rendre à *des ingrats*. (LENOBLE.)

L'on déshonore sa plume
En la trempant *dans du poison*. (FLORIAN.)

Après les prépositions, on exprime *du, des, etc.*, toutes les fois que leurs compléments sont employés dans un sens partitif.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Avec de l'argent.
À des malheureux.
En des temps heureux

Sans argent.
Sans fortune.
Sans passions.

Pour de l'argent.
Par des fripons.
Dans des prisons.

Sans amis.
Sans lumières.
Sans esprit.

—••••• N° XCIV. •••••—

EMPLOI DE L'ARTICLE AVEC LES NOMS PROPRES.

I.

L'avengle d'Albion lui doit (à la religion) son beau dévot ;
L'aigle de Meaux sa foudre, et le Tasse sa lyre. (SOMMET.)

Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que dans l'heureux spectacle, à nos yeux étalé,
En a fait, sous son nom, verser la Champmeslé. (BOILEAU.)

Quand le Poussin a voulu faire un tableau du déluge universel, il n'a représenté qu'une famille. (BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Errant et proscrit, le Dante flétrissait avec énergie les vices des papes et des princes. (VILLEMANN.)

II.

Nous avons vu à la fois à la tête des escadrons impériaux les Murat, les Lassalle, les Kellermann, les Montbrun. (FOY.)

Les ouvrages des Collins, des Tindal, des Shaftesbury, des Bolingbroke, affichaient le plus spirituel et quelquefois le plus coupable mépris des lois sacrées de la religion et de la morale. (VILLEMAIN.)

Que de héros ! Je crois entendre dans Athènes, Discourir les Platon, tonner les Démosthènes. (L. RACINE.)

Contemplez ces armets, ces casques, ces enlards
Des Nemours, des Clisson, des Coucis, des Bayard. (DELLIÈRE.)

Ce qu'il y a de certain, c'est que les plus savants
des hommes, *les Socrate, les Platon, les Newton*
ont été aussi les plus religieux.

(BERNARDIN DE ST-Pierre.)

Les Platon, les Pythagore ne se trouvent plus;
ou, s'il y en a, c'est bien loin de nous.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Vit-on les *Duguesclins, les Nemours, les Bayards*,
De l'incrédulité suivre les étendards?

(SOUHET.)

Les Gêr, les Réaumur ont décrit ces merveilles,
Et le chantre d'Auguste a chanté les abeilles.

(DELLILLE.)

III.

Il est là des tyrans, des ministres cruels,
Et des *Solons* d'un jour qu'on proclame immortels.

(MICHAUD.)

Il est dans nos hameaux des *Socrates* champêtres.

(L.-P. LOMBARD.)

Le désir de la gloire enfante les *Socrates*.

(L. RACINE.)

On peut donc l'expliquer par ce livre admirable,
Aux Platons, comme à moi, l'énigme inconcevable

(L. RACINE.)

Ici, nos *Elzévi*s ont fixé la pensée. (M^{me} TASTU.)

De même que tous les conquérants sont devenus
des Alexandres, tous les tyrans ont hérité du nom
de Néron.

(CHATEAUBRIAND.)

Bien que les noms propres soient déterminés par eux-mêmes et qu'ils rejettent par conséquent toute espèce d'adjectif déterminatif, on voit cependant,

1° Qu'il y en a plusieurs qui, venant de langues étrangères, et principalement de l'italien, admettent devant eux l'article; tels sont ceux de la première série.

2° Que souvent les poètes et les prosateurs, emportés, pour ainsi dire, hors d'eux-mêmes par un mouvement oratoire, et voulant donner à leur expression plus de force, plus d'énergie, emploient l'article pluriel *les*, lors même qu'il ne s'agit que d'une seule personne, comme dans les exemples de la deuxième série.

3° Que toutes les fois qu'un nom propre est employé par *antonomase*, c'est-à-dire pour un nom commun, et à l'effet de désigner des individus semblables à ceux dont on énonce le nom, il faut faire usage de l'article pluriel *les*, ainsi que dans la troisième série.

On se permettait autrefois de mettre l'article devant le nom propre des actrices surtout : *la Campmél*; cette façon de parler n'est plus que basement populaire.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le Dante.
Le Camoëns.
Le Corrége.
Le Daubernois.

Le Guercin.
Le Titien.
Le Bernin.
Le Tintoret.

Les Voltaire.
Les Rousseau.
Les Milton.
Les Buffon.

Les Bully.
Les Bayard.
Les Turenne.
Les Jean-Bart.

—••••• INDEX N° XCV. •••••—

DE LA SUPPRESSION DE L'ARTICLE DANS CERTAINES PHRASES.

I.

Mieux vaut *goujat* debout qu'*empereur* enterre.

(LA FONTAINE.)

Pour moi je préfère
*Laid*eur affable à *beauté* rude et fière.

(VOLTAIRE.)

Méfiance est toujours mère de sûreté.

(FABRE D'ÉGLANTINE.)

A gens d'honneur *promesse* vaut *serment*.

(VOLTAIRE.)

Patience et *longueur* de temps,
Font plus que *force* ni que *rage*.

(LA FONTAINE.)

Témérité n'est pas *prudence*.

(RIGAUD.)

II.

Justice, équité, providence. vains mots dont on nous abuse.
(P.-L. COURIER.)

Tombeaux, trônes, palais, tout périt, tout s'écroule.
(DEUILLE.)

Centurions et soldats, chacun murmurait contre les ordres du général.
(VASTOT.)

Serments, romans, physique, ode, histoire, opera.
Chacun peut tout écrire; et siffle qui voudra.
(VOLTAIRE.)

Viellards, hommes, enfants, tous voulaient me voir.
(MONTESQUIEU.)

Secrétaire, greffier, procureur ni sergent,
N'ont jamais pu, dit-on, tenir contre l'argent.
(CAMPISTRON.)

III.

Flatteuse illusion ! doux oubli de nos peines !
Oh ! qui pourrait compter les heureux que tu fais ?
(COLLIN-D'HARLEVILLE.)

Mortels, tout doit périr, et tout a son trépas.
(DEUILLE.)

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux,
Te combattrais-je en vain sans cesse en cet ouvrage ?
(LA FONTAINE.)

Fortune des héros, ce n'est pas sur les cœurs
Que l'on te vit toujours mesurer tes faveurs.
(CRÉBILLON.)

France, en les divisant, on perd tous tes héros.
(DE BELLOY.)

Bois, prés, fontaines, fleurs, qui voyez mon teint blême,
Si vous ne le savez, je vous apprends que j'ai le.
(MOLIÈRE.)

On voit qu'on supprime l'article, 1° dans certaines phrases sentencieuses ou proverbiales; 2° dans les énumérations, à cause du besoin de s'exprimer avec le plus de rapidité et de concision possible; 3° dans les circonstances où l'on apostrophe les personnes ou les choses.

On ne saurait nier que, dans certains cas, les langues qui ont des articles ne l'emportent, pour la clarté et la précision, sur celles qui en sont dépourvues. Il faut avouer aussi que souvent la langue française les prodigue jusqu'à la satiété; et cet attirail d'articles et de prépositions qui accompagne presque tous nos mots, rend souvent la marche du discours traînante et pénible. Dans le style familier, où l'on se permet quelquefois de les supprimer, nous ne voyons pas que cela nuise à la clarté, et souvent l'expression y gagne de la grâce et de la vivacité. La Fontaine, entre autres, en offre une infinité d'exemples :

Est-ce la mode
Que boudet aille à l'aise et meunier s'incommode ?
Bon appétit surtout, renards n'en manquent point.

Dans la plupart des proverbes et des façons de parler populaires, comme dans ces phrases : *pauvreté n'est pas vice, — contentement passe richesse, — plus fait douceur que violence*, etc., qu'on essaie de mettre des articles, et l'on verra comme elles perdront de leur énergie, comme elles paraîtront traînantes et embarrassées sans être plus claires. C'est que l'homme du peuple, uniquement occupé d'exprimer vivement et clairement ce qu'il pense et ce qu'il sent, n'est point arrêté par ce respect superstitieux de l'usage qui enchaîne la plume de l'écrivain.

EXERCICE PHRASÉOLOGIQUE.

I.

Pauvreté n'est pas vice

Charité bien ordonnée commence par soi-même.

II.

Hommes, femmes, enfants, tout périt

Honneurs, charges, justice se vendaient à Ninive

III.

Citoyens, que la concorde règne entre vous

Femmes vous êtes des divinités sur la terre.

----- N° XCVI. -----

SUPPRESSION DE L'ARTICLE QUAND LES SUBSTANTIFS SONT LIÉS AUX VERBES.

J'ai pitié, Ibben, de l'extravagance humaine.
(MONTESQUIEU.)

D'une esclave orgueilleuse on *sait tirer vengeance*,
Et l'on y *sait* de plus réprimer l'insolence.
(REGNARD.)

M. de Choleuil a eu beaucoup d'amis et beaucoup
d'ennemis; peut-être que les uns et les autres lui
font honneur.
(DE BOUFFLERS.)

Combien de gens dans la vie
Se conduisent en fous, et qui *parlent raison* !
(IMBERT.)

Quelquefois on a *peine* à surmonter la honte.
(CORNEILLE.)

Vous le voulez, madame, et je vous *ferais tort*,
Si je m'intéressais plus que vous à son sort.
(REGNARD.)

Nous *ferons tête* à tout et de cette aventure
Je conçois dans mon cœur un favorable augure.
(Id.)

Gens de bien, qui souffrez un peu trop sur la terre,
Cherchez dans le travail *remède* à la misère,
Et ne vous laissez point de votre probité.
(DELABOUTRAY.)

Mais en homme au-dessus des vulgaires mortels,
Prends conseil de la gloire, et choisis ses autels.
(CHATEAUBRIAND.)

Quel plaisir ont les rois de pouvoir *faire grâce* !
(BOURSAULT.)

Dans les locutions telles que *avoir pitié, faire tort, tirer vengeance, avoir peine, parler raison*, etc., les substantifs restent indéterminés, parce qu'ils sont si étroitement liés aux verbes, qu'ils forment avec eux un sens absolu, une expression verbale. Ces locutions sont en très grand nombre.

EXERCICE PHRASÉOLOGIQUE.

Demander raison.
Demander grâces.
Tenir tête.
Faire fortune.
Avoir faim.
User d'adresse.
Payer de front.

Rendre raison.
Rendre grâce.
Avoir honte.
Chercher fortune.
Avoir soif.
Agir de ruse.
Payer de mine.

Avoir raison.
Avoir tort.
Prendre courage.
Faire bonne chère.
Être en peine.
Être en crédit.
Se faire gloire de...

Donner raison.
Donner le L.
Perdre courage.
Faire affront.
Prendre soin.
Imputer à crime.
Tirer parti de...

N° XCVII.

ENTENDRE RAILLERIE, ENTENDRE LA RAILLERIE, ETC.

AVEC L'ARTICLE.

Il y a une sorte de politesse qui est nécessaire dans le commerce des honnêtes gens ; elle leur fait *entendre la raillerie*, et elle les empêche d'être choqués et de choquer les autres par de certaines façons de parler.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

Si les hommes se quittaient et se fuyaient les uns les autres il faudrait en *demander la raison*.

(MONTESQUIEU.)

SANS L'ARTICLE.

J'ai oui dire qu'en Espagne et en Italie il y a de certains dervis qui *n'entendent point raillerie*, et qui font brûler un homme comme de la paille.

(MONTESQUIEU.)

Je *demandai raison* d'un acte si perfide.

(BOILEAU.)

Le sens de certaines phrases change quelquefois entièrement par l'emploi ou par la suppression de l'article, ainsi : *entendre la raillerie*, c'est entendre l'art de railler, c'est savoir railler ; *entendre raillerie*, c'est savoir supporter la raillerie, c'est ne s'en point fâcher : *demander raison* d'une chose, c'est en demander justice ; *mais demander la raison* d'une chose, c'est en demander la cause.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Entendre raillerie.
Toute maison est occupée.

Entendre la raillerie.
Toute la maison est occupée

Officier de génie.
Homme d'état.

Officier du génie.
Homme de l'état.

OBSERVATIONS PARTICULIÈRES.

Dans la *Grammaire des Grammaires* on trouve les remarques suivantes :

« 1° Les noms ne prennent pas l'article.... quand ils sont sous le régime de la préposition *en*. »

Oui, lorsqu'ils sont pris indéterminément ; mais quand ils sont suivis de mots complémentaires, ils prennent l'article :

J'ose pourtant vous dire, *en l'état* où je suis,
Peut-être assez d'honneur environnait ma vie. (Rac., Iph. IV, 4.)

« 2° Les noms communs sont sans article... avec *ni*... avec *soit* redoublé... avec *jamais*. »

Tout cela est faux quand les substantifs sont déterminés : JAMAIS NI le souffle empesté du midi.... NI le rigoureux aiglon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

(Fénelon, Télém. III.)

Quelquefois il arrive qu'une période exprime SOIT l'exclamation, SOIT l'interrogation.

(Gram. des Gram., p. 1100—3.)

« 3° Après *tout* : TOUT alors pouvait être embûche. »

Mais *tout*, dans cette phrase, est substantif, et l'article ne se met jamais après le nom. On dit aussi *tout le monde*, quoique *tout* soit adjectif. Ce n'est que devant *tout* adjectif indéfini que l'article se supprime.

CHAPITRE III.

DE L'ADJECTIF.

N° XCVIII.

1^{re} SÉRIE.

L'astre *brillant* du jour gouverne les saisons.

(ROSSET.)

Les âmes *faibles* sont *cruelles*.

(FR. DE NEUFCHATEAU.)

Partout sont de *beaux* champs qu'éclairaient de *beaux* cieux.

(DELILLE.)

Les ailes d'une eau *vive*, et l'aune d'une eau *dormante*.

(Id.)

Rhétie, on vante au loin tes vins *délicieux*.

(Id.)

J'aime des hivers *secs* et des étés *humides*.

(Id.)

2^e SÉRIE.

Chassez ces intriguants dont l'aspect m'importune.

(MOLLEVAUT.)

Pour un âne enlevé deux vœux se battaient.

(LA FONTAINE.)

Chaque animal excelle dans son art.

(DELILLE.)

Nul bien sans mal, nul plaisir sans mélange.

(LA FONTAINE.)

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.

(Id.)

Quel tableau ravissant présentent les campagnes !

(DELILLE.)

Lorsqu'on nous montre ou que nous apercevons un objet quelconque, nous voyons en même temps : 1^o quelle en est la forme, s'il est *long* ou *rond* ; 2^o quelle en est la couleur, s'il est *noir* ou *blanc*, *rouge* ou *vert* ; 3^o quelle en est la taille, s'il est *grand* ou *petit*.

Nous pouvons donc dire : Cette table est *LONGUE* ; cette table est *NOIRE* ; cet enfant est *GRAND* ; cet enfant est *PETIT*. Ces mots *longue*, *noire*, expriment chacun une manière d'être, une qualité de la table ; de même que *grand*, *petit*, sont signes d'une manière d'être, d'une qualité de l'enfant.

En examinant les mêmes objets, nous découvrons en eux beaucoup d'autres manières d'être, d'autres qualités ; ainsi une table peut être *neuve* ou *vieille*, *haute* ou *basse*, *commode* ou *incommode* ; un enfant peut être *beau* ou *laid*, *bon* ou *méchant*, *studieux* ou *paresseux*, *caressant* ou *rusé*, etc.

Comparez les mots imprimés en italique dans les deux séries d'exemples que nous avons cités, et vous remarquerez qu'ils *ajoutent* tous à l'idée des objets auxquels ils sont unis, soit une idée de qualité, soit une idée de détermination appropriée aux différentes manières d'être sous lesquelles nous considérons ces objets.

En effet, quand nous disons : *habit bleu*, *vert*, *neuf*, *usé* ; *mon habit* ; *cet habit* ; les mots *bleu*, *vert*, *neuf*, *usé*, *mon*, *cet*, expriment certaines qualités ou manières d'être de l'objet *habit*, comme celle d'être *bleu*, *vert*, *neuf*, *usé* (*habit bleu*, *vert*, *neuf*, *usé*) ; d'être en ma possession (*mon habit*) ; d'être présent à mes yeux (*cet habit*).

Tous les mots qui servent à *ajouter* aux signes d'objets l'idée d'une qualité ou d'une manière d'être quelconque, d'une détermination individuelle, s'appellent *adjectifs*, du mot latin *adjicere* (ajouter).

Puis, pour distinguer l'idée particulière exprimée par ces deux sortes d'*adjectifs*, on appelle *adjectifs qualificatifs* ceux qui ajoutent à l'idée de l'objet celle d'une qualité qui lui est propre, comme *bon*, *beau*, *noble*, *virginal*, *doux*, *tendre*, *vieux*, *touffu*, *altier*, *hospitalier*, *timide*, *sensible*, etc. ; et *adjectifs déterminatifs*, ceux qui ajoutent à l'idée de l'objet celle d'une détermination particulière, tels que *le*, *la*, *les*, *quelque*, *tout*, *toute*,

chaque, quel, plusieurs, autre, mon, ma, mes, ton, ta, tes, son, sa, ses, nul, nulle, nuls, nulles, aucun, aucune, aucuns, aucunes, un, deux, trois, quatre, ce, cette, ces, etc.

N° XCIX.

SUBDIVISIONS DES ADJECTIFS QUALIFICATIFS.

1^{re} SÉRIE. — ADJECTIFS QUALIFICATIFS PROPREMENT DITS.

Un *grand* homme commet souvent de *grandes* fautes.
(VOLTAIRE.)

A leur tête est le chien, *aimable* autant qu'*utile*,
Superbe ou *caressant*, *courageux*, mais *docile*.
(DELILLE.)

Une *étroite* chaumière, *antique* et délabrée,
D'un *pauvre* tisserand était l'*humble* réduit.
(FLORIAN.)

Par toi (*grand* Dieu !) l'air est *serein* et la terre est
féconde.
(PÉLISSON.)

La vertu *malheureuse*, en ces jours *criminels*,
Annonce à ma raison des siècles *éternels*.
(GRESSET.)

La patience (est) *inséparable*
De la paix, son *aimable* sœur.
(J.-J. ROUSSEAU.)

L'homme laisse vivre les bêtes *féroces* et exter-
mine les castors.
(CHATEAUBRIAND.)

Le castor est *noir*, rarement *blanc* ou *brun*.
(Id.)

La femelle est plus *grosse* que le mâle, et son poil
est plus *grisâtre* sous le ventre.
(Id.)

La peau du castor est *fine*, sans être *chaude*.
(Id.)

Les ours sont de trois espèces en Amérique : l'ours
brun ou *jaune*, l'ours *noir* et l'ours *blanc*. L'ours
brun est *petit* et *frugivore* ; il grimpe aux arbres.
(Id.)

2^e SÉRIE. — ADJECTIFS VERBAUX.

A travers deux rochers où la mer *mugissante*
Vient briser en courroux son onde *blanchissante*,
Dieppe aux yeux du héros offre son heureux port.
(VOLTAIRE.)

L'un poursuit inutilement
La fortune toujours *fuyante*.
(DUCERCAU.)

La jeune biche *errante* sur ce bord,
Entend au loin le son *mourant* du cor.
(MILLEVOYE.)

Tous les hommes *vivants* sont ici-bas esclaves.
(RÉGNIER.)

Qui peut voir sans effroi ces couches d'ossements,
Tous ces débris de l'homme *abandonnés* aux vents ?
(LEMERCIER.)

Ses lauriers étaient *flétris* par ses faiblesses.
(MASSILLON.)

Ma vengeance est *perdue*, et mes desseins *trahis*.
(CORNEILLE.)

La brebis *perdue* était *préférée* par le bon pasteur
à tout le reste du troupeau.
(BOSSUET.)

Il trouve sous sa main des fleurs toujours *écloses*.
(BOILEAU.)

Moi, je suis à Paris, triste, pauvre et *reclus*.
(Id.)

Le chemin est toujours *ouvert* au repentir.
(RACINE.)

En examinant ces exemples, on voit que le mot *homme* est qualifié par le mot *grand* ; *fautes* par *grandes* ; *chien* par *aimable*, *utile*, *superbe*, etc. ; *chaumière* par *étroite* et *antique* ; *tisserand* par *pauvre* ; *réduit* par *humble* ; *Dieu* par *grand* ; *air* par *serein* ; *terre* par *féconde* ; *vertu* par *malheureuse* ; *jours* par *criminels*, etc., etc.

Les mots *grand*, *grandes*, *aimable*, *utile*, *superbe*, *courageux*, *docile*, *étroite*, et autres semblables, servant à marquer une qualité en quelque sorte inhérente à l'être ou à l'objet désigné par le nom auquel ils se rapportent, sont des *adjectifs qualificatifs* proprement dits. *Mugissante* qualifie *mer* : *mer mugissante* ; *abandonnés* qualifie *débris* : *ces débris abandonnés*. Il en est de même de *blanchissante*, *fuyante*, *tremblante*, *mourante*, *errante*, *flétrie*, *perdue*, *préférée*, *écloses*, etc. Tous ces mots qualifient les substantifs par un attribut d'événement, c'est-à-dire par une qualité accidentelle et survenue, qui paraît être l'effet d'une action qui se passe ou qui s'est passée dans la chose. Ils tirent

leur origine des verbes : *mugissant*, de *mugir*; *abandonné*, d'*abandonner*; *blanchissant*, de *blanchir*; *perdue*, de *perdre*, etc. C'est pour ce motif qu'on les appelle *adjectifs verbaux*, c'est-à-dire adjectifs dérivés de verbes (1).

EXERCICE ANALYTIQUE

(Distinguer les adjectifs qualificatifs des adjectifs verbaux.)

Des bouleaux *agités* par les brises, et *dispersés* çà et là dans la savane, formaient des îles d'ombres *flottantes* sur une mer immense de lumière.

(CHATEAUBRIAND.)

L'homme *sage* met sa confiance en Dieu
La véritable sagesse réside en Dieu.

Regardez ces débris *dispersés* par les vents :
Croyez-vous tous ces morts étrangers aux vivants ?
Non : d'un tendre intérêt sources toujours fécondes,
Les tombeaux sont *placés* aux confins des deux mondes.

(DELILLE.)

Ses lambeaux, *déchirés* par l'aile de l'aurore,
Flottent *liés* aux vents dans l'orient vermeil.

(LAMARTINE.)

—••••• N° C. —•••••

DU GENRE ET DU NOMBRE DANS LES ADJECTIFS.

1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

L'homme, image d'un Dieu seul *bon* et seul aimable.
(BOILEAU.)

Son cou était plus *blanc* que la neige.
(FÉNÉLON.)

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Que Dieu est *bon* ! que sa miséricorde est éternelle
(BOSSUET.)

L'auteur chez qui l'on dine est sûr d'un *beau* succès.
(CAS. DELAVIGNE.)

2^e SÉRIE. — FÉMININ.

Bonne action, dit-on, a toujours son salaire.
(RICAUD.)

Quand deux hommes voient de la neige, ils affirment
qu'elle est *blanche*.
(PASCAL.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

Nous devons suivre les *bons* exemples de nos pères.
(BOSSUET.)

Ménageons l'amitié, même dans nos *beaux* jours.
(DU TREMBLAY.)

La distinction que l'on avait faite des substantifs en *masculins* et en *féminins*, singuliers et pluriels, devait nécessairement s'appliquer aussi aux *adjectifs*. Le bon sens l'exigeait, autrement on n'aurait pas su si l'on parlait du *mâle* ou de la *féfelle*, d'un ou de *plusieurs*.

En vertu de ce principe que l'adjectif et le nom pris ensemble ne présentent à l'esprit qu'un seul et même objet, ils doivent donc l'un et l'autre avoir les mêmes signes de vues particulières sous lesquelles on considère la chose qualifiée; c'est-à-dire que l'adjectif doit emprunter le genre et le nombre du substantif avec lequel il est en rapport. C'est ce qu'on appelle *concordance* ou *accord* de l'adjectif avec le nom, accord fondé sur l'identité physique du premier de ces mots avec le second.

Le substantif n'est, à l'exception d'un petit nombre de mots, que d'un seul genre.

(1) Les grammairiens les appellent aussi *participes*, parce que ces mots participent à la fois de la nature du verbe et de l'adjectif; mais c'est à tort qu'ils en ont fait un des éléments essentiels du discours. La classe des adjectifs qualificatifs doit renfermer au nombre de ses espèces le participe, attendu que le participe n'exprime, comme l'adjectif, qu'une qualité, qu'une manière d'être du sujet, et que, comme l'adjectif, il remplit les fonctions d'attribut ou se joint immédiatement au nom; s'il s'en distingue, c'est parce que l'adjectif proprement dit exprime une qualité comme inhérente à une substance ou comme permanente, tandis que le participe exprime un état, une manière d'être transitoire, et causée par quelque action étrangère.

L'adjectif, au contraire, exprimant la qualité de l'objet désigné par le substantif, doit être susceptible des deux genres : le *masculin* et le *féminin*; il faut donc qu'il en revête la forme.

Aussi voyons-nous, dans les exemples cités plus haut, que les adjectifs masculins *bon*, *blanc*, *beau*, se sont changés en *bonne*, *blanche*, *belle*, pour se mettre en rapport avec les substantifs féminins qu'ils accompagnent.

La variété des terminaisons que cette loi rend nécessaire, contribue singulièrement à l'harmonie du langage :

Un jour seul ne fait pas d'un mortel *vertueux*
 Un perfide assassin, un lâche *incestueux*, etc.
 Et ! qui, voyant un jour la douleur *vertueuse*
 De Phèdre, malgré soi coupable, *incestueuse*, etc. (RACINE.)

On reproche, avec raison, à notre langue une trop grande uniformité dans la terminaison de ses adjectifs au féminin, ou plutôt une véritable monotonie; c'est toujours le son *eu* qui revient, et ce son n'est pas par lui-même très agréable. C'est, je crois, ce qui a donné lieu à la règle que suivent nos poètes, de mettre alternativement deux rimes masculines après deux rimes féminines : l'art en est devenu plus difficile, et nos grands écrivains en sont plus admirables d'avoir produit des chefs-d'œuvre si parfaits avec des moyens aussi bornés.

—••••• N° CI. •••••—

FORMATION DU FÉMININ DANS LES ADJECTIFS.

1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

Après un bon repas le sommeil est *profond*.
 (ASSIÉL.)

Un ami *véral* souvent peut guérir bien des maux.
 (DESBORAINS.)

L'homme *étoilé* naît, vit et meurt dans l'esclavage.
 (J.-J. ROUSSEAU.)

Un pauvre qui sollicite est presque toujours *importun*.
 (FLÉCHIER.)

Le roi Charles XII était d'autant plus *altier* qu'il était malheureux.
 (VOLTAIRE.)

L'amour, soleil divin, peut dorer d'un feu *pur*
 Le nuage errant de la vie. (V. HUGO.)

Rien ne contribue tant à la perte de la réputation d'une femme qu'un air *indécent*.
 (M^{me} DE PUYSEUX.)

J'aperçois dans les corps deux sortes de mouvements, savoir : mouvement communiqué et mouvement *spontané* ou volontaire.
 (J.-J. ROUSSEAU.)

2^e SÉRIE. — FÉMININ.

La douleur la plus vraie, la plus *profonde* a, comme la fièvre, ses intermittences.
 (DE CHARABON.)

La *vraie* dévotion est tolérante comme la *vraie* philosophie.
 (SÉZUR.)

La guerre *civile* est le règne du crime.
 (P. CORNEILLE.)

Hélas ! aux gens heureux la plainte est *importune*.
 (CHÉNIER.)

Lève, Jérusalem, lève ta tête *altière*;
 Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés.
 (RACINE.)

Tel en un secret vallon,
 Sur le bord d'une onde *pure*,
 Croit, à l'abri de l'aiglon,
 Un jeune lis, l'amour de la nature.
 (RACINE.)

La raillerie est toujours *indécente*.
 (M^{me} DE PUYSEUX.)

Si la *génération spontanée* des animalcules était réelle, pourquoi n'en serait-il pas de même des oiseaux, des poissons, des animaux ! Qu'importe le volume à la nature ?
 (BOUST.)

D'un discours *ambigu* craignez la perfidie.
(ANONYME.)

C'est à regret qu'on voit cet auteur si charmant,
Chez toi toujours cherchant quelque finesse *aiguë*,
Présenter au lecteur sa pensée *ambiguë*.
(BOILEAU.)

Tous les adjectifs, quelle qu'en puisse être d'ailleurs la terminaison, forment, comme on le voit, leur féminin en prenant seulement un *e* muet. C'est ainsi que *poli* fait *polie*; *grand*, *grande*, etc.

Toutes les exceptions que peut souffrir cette règle seront traitées dans les numéros suivants :

OBSERVATIONS PARTICULIÈRES.

1^o Dans le féminin des adjectifs terminés en *er*, comme *allier*, *étranger*, *amer*, *léger*, on marque d'un accent grave l'*e* qui précède la lettre *r* : *Allière*, *étrangère*, *amère*, *légère*, etc.

2^o On surmonte d'un tréma l'*e* qu'on ajoute au féminin des adjectifs terminés en *gu*. — Exemples : *Aigu*, *aiguë*; *ambigu*, *ambiguë*; *exigu*, *exiguë*; *contigu*, *contiguë*, etc.

3^o *Dû* et *crû* perdent l'accent circonflexe au féminin : *Cette somme est due*; *cette rivière est crue*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

MASCULIN.
Un rêve charmant.
Un air commun.
Un son clair.
Un tempérament détesté.
Un dernier soupie.
Un accès instantané (1);

FÉMININ.
Une comédie charmante
Une tournure commune
Une eau claire.
Une santé délicate.
Une dernière plainte.
Une colère instantanée.

MASCULIN.
Un mauvais exemple.
Un rang obscur.
Un accent aigu.
Un discours ambigu.
Un vain songe.
Un vrai serment.

FÉMININ.
Une musique afflue.
Une chambre obscure.
Une douleur aiguë.
Une réponse ambiguë
Une vaine gloire.
La vraie religion.

N^o CII.FÉMININ DES ADJECTIFS TERMINÉS PAR UN *e* MUET.1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami,
Mieux vaudrait un sage ennemi.

(LA FONTAINE.)

Le véritable esprit doit avoir les qualités du diamant, il doit être brillant et solide.

(MARIN.)

L'ennemi le plus terrible est celui qui parle le moins.

(JAUFRÈS.)

2^e SÉRIE. — FÉMININ.

Une sage politique conseille toujours la clémence.
(SÉNECA.)

Sans l'estime il n'est point de solide amitié.
(DEMOUSTIER.)

O! des vertus dernière amie,
Toi, qu'on voudrait en vain éviter ou tromper,
Conscience terrible, on ne peut t'échapper.
(FLORIAN.)

(1) On trouve dans quelques auteurs les adjectifs *éihéré*, *igne*, *instantané*, *momentané*, *spontané*, *simultané* avec deux *E* au masculin comme au féminin; mais quelques grammairiens maintenant ne laissent ces deux *E* qu'à un seul mot *simultané*, distinction puérile qu'aucun motif ne justifie. Nous pensons qu'il est mieux d'écrire cet adjectif par un seul *E*, comme s'écrivent les autres. La même observation doit s'appliquer aux adjectifs *cétacé*, *testacé*, *crustacé*. L'illustre Cuvier, écrivain aussi pur qu'élegant, n'écrivait jamais autrement que les animaux CÉTACÉS, TESTACÉS, CRUSTACÉS, et non *cétacées*, *testacées*, *crustacées*.

L'*aventr* sévère, inexorable,
Juge à son tour des rois les arrêts absolus.

(SOMMET.)

Les maux sont ici-bas, les biens sont dans les cieux;
Là disparaît enfin l'orgueil du rang suprême.

(CHÉNIER.)

Hélas ! à s'enflammer la passion la plus lente,
Dans une *âme* sévère en est plus violente.

(DE BELLOY.)

.... Si j'ai bien conçu l'*autorité* suprême,
Un monarque, un héros, déjà grand par lui-même,
Devient plus grand encore en sachant pardonner.

(CHÉNIER.)

Les adjectifs qui se terminent par un *e* muet, s'emploient, pour les deux genres, sans subir le plus léger changement : un *homme* AIMABLE, une *femme* AIMABLE.

Ainsi, ce n'est que le nom auquel se rapportent les adjectifs de cette terminaison, qui puisse en faire connaître le genre.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

MASCULIN

Un air agréable.
Un homme bizarre.
Un prince barbare.
Un regard odieux.
Un auteur comique.
Un cheval docile.
Un double visage.
Un ami fidèle.

FÉMININ.

Une voix agréable.
Une femme bizarre.
Une nation barbare.
Une bonté odieuse.
Une pièce comique.
Une écuelle docile.
Une fleur double.
Une épouse fidèle.

MASCULIN.

Un sang illustre.
Un jeune homme
Un peuple libre.
Un regard modeste.
Un mérite médiocre.
Un roi magnanime.
Un noble courage.
Un esprit superbe.

FÉMININ

Une naissance illustre.
Une jeune personne
Une volonté libre.
Une beauté modeste.
Une fortune médiocre.
Une reine magnanime
Une noble candeur.
Une maison superbe.

EXCEPTIONS.

Crois-tu qu'il soit permis
D'être injuste, infidèle et traître à ses amis?

(VOLTAIRE.)

Et s'il n'est pas en nous, Satan, toujours vainqueur,
Ne demeure-t-il pas maître de notre cœur?

(BOILEAU.)

Il n'est pas si *diable* qu'il est noir.

(ACADEMIE.)

Que ne sait point ourdir une langue *traîtresse*
Par sa pernicieuse adresse?

(LA FONTAINE.)

Cette ville autrefois *maîtresse* de la terre,
Rome, qui par le fer et le droit de la guerre,
Domina si long-temps sur toute nation,
Rome domine encor par la religion.

(RACINE.)

Je veux une vertu qui ne soit pas *diablaesse*.

(MOLIÈRE.)

Comme on vient de le voir, les adjectifs terminés par un *e* muet souffrent quelques exceptions ; mais, pour ne pas répéter ce qui a été dit à ce sujet, au chapitre des substantifs, nous renvoyons nos lecteurs à la page 31 de cet ouvrage.

Ils y trouveront des observations importantes et de nombreux exemples.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un ami *traître*, une *âme* *traîtresse*
Un mari *maître*, une *servante* *maîtresse*

Un *coquin* *diable* une *femme* *diablaesse*.

N° CHII. —

FÉMININ DES ADJECTIFS TERMINÉS EN *e*.1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

Un ami *malheureux* est plus propre qu'un autre à
soulager les peines que nous éprouvons.

(FÉNÉLON.)

2^e SÉRIE. — FÉMININ.

L'*avarice* est la plus vile, mais non la plus *malheu-*
reuse de nos passions.

(DUCLOS.)

Partout la jalousie est un être *odieux*.

(MOLIERE.)

Des cieux sur leurs gonds d'or s'ouvrent les vastes portes,
Et rendent en s'ouvrant des sons *harmonieux*;
Les célestes concerts sont moins mélodieux.

(DEJOLLE.)

L'accord de l'amour et de l'innocence semble être
et paradis de la terre; c'est le bonheur le plus doux
de l'état le plus *délicieux* de la vie.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Un sot n'est qu'*ennuyeux*; un pédant est insup-
portable.

(NAPOLÉON.)

Saül est imple, il devient *superstitieux*; destin
assez ordinaire aux incrédules.

(MASSILLON.)

L'homme public n'est point *vertueux*, s'il n'a que
les vertus de l'homme privé.

(Id.)

... De tout vœu forcé la chaîne est *odieuse*.

(LA HARPE.)

Dans le monde l'homme ne trouve pas de voix plus
harmonieuse que celle qui chante ses louanges.

(FONTENELLE.)

Quelle condition vous paraît la plus *délicieuse* et
la plus libre, ou du bœger ou des bœufs?

(LA BAUVIÈRE.)

Enfin t'ai-je dépeint la *superstitieuse*,
La pédante au ton fier, la bourgeoise *ennuyeuse*,
Celle qui de son chat fait son seul entretien,
Celle qui toujours parle et ne dit jamais rien?
Il en est des milliers.

(BOILEAU.)

Une famille *vertueuse* est un vaisseau tenu pen-
dant la tempête par deux ancres : la religion et les
mœurs.

(MONTESQUIEU.)

Le féminin des adjectifs terminés par la syllabe *eux* se forme en changeant la lettre
x en *se* : *Heureux, heureuse; odieux, odieuse*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

MASCULIN.

Un cœur *vertueux*.
Un amour *orgueilleux*.
Un ami *malheureux*.
Un conquérant *ambitieux*.
Un conseil *dangereux*.
Un être *odieux*.

FÉMININ.

Une épouse *vertueuse*.
Une épouse *orgueilleuse*.
Une existence *malheureuse*.
Une politique *ambitieuse*.
Une société *dangereuse*.
Une vérité *odieuse*.

MASCULIN.

Un mari *suspenseux*.
Un air *harmoneux*.
Un exemple *contagieux*.
Un soldat *ennuyeux*.
Un rival *généreux*.
Un enfant *vieux*.

FÉMININ.

Une âme *suspenseuse*.
Une voix *harmoneuse*.
Une maladie *contagieuse*.
Une armée *conquérante*.
Une conduite *généreuse*.
Une loi *vieuse*.

—••••• N° CIV. •••••—

FÉMININ DES ADJECTIFS TERMINÉS PAR *f*.

1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

Ce n'est point un grand avantage d'avoir l'esprit
vif, si on ne l'a juste; la perfection d'une pendule
n'est pas d'aller vite, mais d'être réglée.

(VAUVENARGUES.)

Interrogeons le peuple allé des âges, le peuple muet
des ondes, le peuple *fugitif* des forêts et des rochers;
tous se montrent sensibles à l'harmonie.

(GRÉSSAT.)

Un cheval naturellement *hargneux*, *ombrageux*,
rétif, produit des poulains qui ont le même naturel.

(BUFFON.)

Son père resté *vœuf* chercha fortune aux îles;
Hortense, loin de lui, coulait des jours tranquilles.

(DELAIVIGNE.)

Il faut parler, il faut, monsieur le comte,
vous expliquer nettement sur mon compte;
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout *neuf*.

(VOLTAIRE.)

2^e SÉRIE. — FÉMININ.

L'amour est un tourment; moins *vive* et plus sensible,
L'amitié dans nos cœurs verse un bonheur paisible.

(DÉMOSTÈNE.)

Quelle voix salutaire ordonne que je vive,
Et rappelle en mon sein mon âme *fugitive*?

(RACINE.)

Mais je voudrais, dans ces nouveaux adeptes,
Voir une humeur moins *rétive* aux préceptes
Qui du théâtre ont établi la loi.

(J.-B. ROUSSEAU.)

N'élevez point l'échafaud sur la maison du criminel;
quelle part ont à son crime sa *vœuve* et ses orphelins?

(BOILEAU.)

Le génie est le don d'inventer et d'exécuter d'une
manière *neuve*, originale et qui paraisse sinon tout
dépasser, du moins s'égaliser à ce qu'il y a de plus
grand.

(LACAILLE.)

Tout adjectif qui se termine au masculin par un *f* change au féminin cette finale en *ve* : *crainctif*, *crainctive*; *veuf*, *veuve*, etc. On écrivait autrefois *crainctive*, *veufve*, etc. (1).

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

MASCULIN.
Un aveu naïf.
Un accent plaintif.
Un enfant craintif.
Un discours persuasif.
Un homme veuf.
Un cheval neuf.
Un langage bref.

FEMININ.
Une jeune personne naïve.
Une voix plaintive.
Une biche craintive.
Une éloquence persuasive.
Une femme veuve.
Une maison neuve.
Une parole brève.

MASCULIN.
Un ouvrage instructif.
Un prétendu évasif.
Un remède tardif.
Un regard expressif.
Un pouvoir excessif.
Un deuil retif.
Un ennemi vindicatif.

FEMININ.
Une méthode instructive.
Une réponse évasive.
Une leçon tardive.
Une figure expressive.
Une jalousie excessive.
Une mode rétro.
Une nation vindicative.

----- N° CV. -----

FEMININ DES ADJECTIFS EN *eur*.1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

Que rien n'est plus *trompeur* que les promesses du monde !
(MASSILLON.)

Du sort des malheureux adoucir la rigueur,
C'est de l'*autorité* le droit le plus *flatteur*.
(GASSSET.)

Le monde est *menteur* ; il promet un bonheur qu'il ne peut donner.
(M^{me} DE POMPADOUR.)

Vengeur de Statira, *protecteur* d'Olympe,
Je dois, ici, l'exemple au reste de l'Asie.
(VOLTAIRES.)

Le singe est né pour être *imitateur*,
Et l'homme doit agir d'après son cœur.
(VOLTAIRE.)

Tyrant et *usurpateur* sont deux mots parfaitement synonymes.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Il est des jours heureux, il n'est point de vie heureuse ; ce serait un songe *enchanté* sans réveil.
(DUCLOS.)

Le feu *vengeur* s'allume, et le bruit des trompettes
Va réveiller les morts dans leurs sombres retraites ;
Ce jour est le dernier des jours de l'univers.
(L. RACINE.)

Fils ingrats, fils *pêcheurs*, victimes du supplice,
Nous naissons tous marqués au sceau de la justice.
(Id.)

L'universalité des connaissances est nécessaire pour être *supérieur* dans une partie quelconque.
(M^{me} DE STAEL.)

Pour les femmes, la douceur est le *meilleur* moyen d'avoir raison.
(M^{lle} DE FONTAINE.)

I.

2^{me} SÉRIE. — FÉMININ.

L'espérance, toute *trompeuse* qu'elle est, sert au moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable.
(LA ROCHEFOUCAULD.)

L'idée du bonheur est souvent plus *flatteuse* que le bonheur même.
(STANISLAS.)

En amour, la colère est toujours *monteuse*.
(PENSÉE DE P. SYRUS.)

II.

Ainsi de nos tyrans la liges *protectrices*
D'une gloire précoce enfle un rimeur novice.
(GILBERT.)

Cette jeune fille est *imitatrice* des vertus de sa mère.
(ACADÉMIE.)

Quand les abus sont accueillis par la soumission,
bientôt la puissance *usurpatrice* les érige en lois.
(MALESHERBES.)

III.

Enchanteresses des sens, l'harmonie excite un bruit brillant dont l'oreille est flattée, mais que le vent emporte bientôt.
(GASSSET.)

Le glaive était sa loi, les combats ses plaisirs ;
Il défila quinze ans la foudre *vengeresse*,
Et quinze ans la victoire entretenait son ivresse.
(DROUINEAU.)

Mons-Christ pardonne à la femme *pécheresse* dont le repentir est sincère.
(SAINT-ÉBIL.)

IV.

L'erreur de ceux qui n'ont que de la prudence, est de la croire *supérieure* à tout.
(LUCRÈS.)

Considérez la condition d'un homme qui a la *meilleure* part à la faveur et à la conduite des affaires.
(FLÉCHIER.)

(1) En la guerre que le roi Ferdinand fait contre la *veufve* de Jean, roi de Hongrie. (MONTAIGNE.) -- En la *veufve* et plus choyante chaleur de l'accès. (Id.)

Ces quatre séries d'exemples nous démontrent que le féminin des adjectifs qui ont pour terminaison la syllabe *eur*, se forme de quatre manières différentes; savoir, en changeant la finale *eur* :

- 1° En *euse* : Menteur, *menteuse*; grondeur, *grondeuse*; voyageur, *voyageuse*.
- 2° En *rice* : Imitateur, *imitatrice*; accusateur, *accusatrice*; spoliateur, *spoliatrice*.
- 3° En *resse* : Pécheur, *pécheresse*; enchanteur, *enchanteresse*; singeur, *singe-resse* (1).
- 4° En *ure* : supérieur, *supérieure*; majeur, *majeure*; antérieur, *antérieure*.

Quelques grammairiens ont cherché à établir des règles sur ces sortes d'adjectifs; mais comme ces règles sont obscurcies par de nombreuses exceptions, elles deviennent insuffisantes, pour ne pas dire nulles. En effet, comment établir des principes sur une matière vouée à l'usage?

Afin de ne pas tomber dans le vice que nous signalons ici, nous nous bornerons à donner dans l'exercice suivant la liste complète des adjectifs qui appartiennent aux quatre séries précédentes, en retranchant toutefois ceux que nous aurions déjà cités au chapitre des substantifs.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

1^{re} SÉRIE : *Menteur-Menteuse.*

MASCULIN.
Un écœur bodeur.
Un portier causeur.
Un soufisan flatteur.
Un mari grondeur.

FÉMININ.
Une femme bodeuse.
Une portière causeuse.
Une promeneuse flatteuse.
Une malheureuse grondeuse.

MASCULIN.
Un enfant menteur.
Un valet menteur.
Un accueil trompeur.
Un ver rougeur.

FÉMININ.
Une petite fille menteuse.
Une servante menteuse.
Une amorce trompeuse.
Une pensée rougeuse.

II^e SÉRIE : *Imitateur-Imitatrice.*

Un crime acenseur.
Un discours acenseur.
Un génie créateur.

Une parole acenseuse.
Une femme acenseuse.
Une imagination créatrice.

Un souvenir consolateur.
Un pouvoir ex-cuseur.
Un regard protecteur.

Une pensée consolatrice.
Une puissance ex-cuseuse.
Une loi protectrice (2).

III^e SÉRIE : *Pécheur-Pécheresse.*

Un rentier bailleur (de fonds).
Un docteur chasseur.
Un bohémien devineur.
Un plaideur demandeur.

Une héritière bailleuse.
Une nymphe chasseuse (3).
Une sorcière devineuse.
Une plaideuse demanderesse.

Un client défendeur.
Un regard enchanteur.
Un dé-ot pécheur.
Le foudre vengeur.

Une cliente dé-enderesse.
Une voix enchanteuse.
La femme pécheresse.
L'indifférence vengeresse.

IV^e SÉRIE : *Supérieur-Supérieure.*

Un crime antérieur.
Un mur extérieur.
Un mérite inférieur.
Un sentiment intérieur.
Un meilleur godé.

Une peine intérieure.
Une porte extérieure.
Une place inférieure.
Une sœur intérieure.
Une meilleure condition.

Un officier supérieur.
Un droit postérieur.
Un ton majeur.
Un mode mineur.
Un chapitre ultérieur.

Une qualité supérieure.
Une date postérieure.
Une fille majeure.
Une pupille mineure.
Une demande ultérieure.

(1) Montaigne dit quelque part qu'il y a en lui une condition *aucunement* SINGE-RESSE et *imitatrice*.

(2) Ajoutez : Déprédateur, *déprédatrice*; improbateur, *improbatrice*; scrutateur, *scrutatrice*; désapprobateur, *désapprobatrice*; instructeur, *instrutrice*; tentateur, *tentatrice*; désorganisateur, *désorganisatrice*; murmurateur, *murmuratrice*; tergiversateur, *tergiversatrice*; dévastateur, *dévastatrice*; prévaricateur, *prévaricatrice*; exagérateur, *exagératrice*; profanateur, *profanatrice*; réprobateur, *réprobatrice*, etc.

(3) On dit chasseuse dans le style ordinaire : Cette femme est une grande chasseuse. (ACADÉMIEN.)

(4) Ajoutez *otérieur* : La Calabre *otérieure*; on dit aussi la Calabre *ultérieure*.

N° CVI.

FÉMININ DES ADJECTIFS TERMINÉS PAR *el*, *en*, *et*, *on*

1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

Heureux qui peut au sein du vallon solitaire,
Naître, vivre et mourir dans le champ *paternel* !
(V. HUGO.)

Lorsqu'on détruit un *ancien* préjugé, l'on a besoin
d'une nouvelle vertu. (M^{me} DE STAËL.)

Sois *muét* quand tu as donné ; parle quand tu as
reçu. (L'ROVERAK ESPAGNOL.)

Il n'est pas de bon mot qui vaille un bon office.
(DE LAVIGNE.)

2^{me} SÉRIE. — FÉMININ.

Ne me préparez pas la douleur éternelle
De l'avoir fait répandre (votre sang) à la main *paternelle*. (RACINE.)

L'ingratitude la plus odieuse, mais la plus *ancienne*,
est celle des enfants envers leur père. (VAUVENARGUES.)

Et votre bouche encor, *muette* à tant d'ennui,
N'a pas daigné s'ouvrir pour se prendre de lui ? (RACINE.)

La bonne comédie est celle qu' *'ait* rire.
(MABIEUX.)

Tous les adjectifs terminés par *el*, *en*, *et*, *on*, forment leur féminin en doublant la dernière consonne : *paternel*, *paternelle*; *ancien*, *ancienne*; *muét*, *muette*; *bon*, *bonne*.

On excepte toutefois *complet*, *concret*, *discret*, *indiscret*, *inquiet*, *replet*, *secret*, qui font *complète*, *concrète*, *discrète*, *indiscrète*, *inquiète*, *replète*, *secrète*, ainsi qu'on le voit par les citations ci-après :

Un homme *indiscret* est une lettre décachetée,
tout le monde peut la lire. (CHAMFORT.)

Nous avons naturellement un *secret* dépit contre
les personnes qui nous effacent. (LA ROCHE.)

La curiosité *indiscrète* marque presque toujours
quelque légèreté d'esprit. (LA ROCHE.)

Quand l'administration est *secrète*, on peut con-
clure qu'il se commet des injustices. (MALESHERBES.)

Les adjectifs suivants : *pareil*, *vermeil*, *nonpareil*, *gros*, *gras*, *bas*, *gentil*, *las*, *épais*, *profès*, *exprès*, *bellot*, *sot*, *vieillot*, *paysan*, doublent également la dernière consonne au féminin. Exemples :

J'ai vu l'imple adoré sur la terre ;
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux. (RACINE.)

Tu voilà citadin, le luxe t'environne,
Un *gros* suisse est là bas qui garde ta personne,
Et tout cela, pourquoi ? ta femme l'a voulu !
(DE LAVIGNE.)

Qui ne vole au sommet, tombe au plus *bas* degré.
(BOILEAU.)

Il est certains esprits dont les sombres pensées,
Sont d'un nuage *épais* toujours embarrassées.
(Id.)

La nature donne à l'orgueilleux une taille raide,
une tête haute, un oeil fier ; elle écrit sur son front :
« *Sot* ! » (BOILEAU.)

J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille !
Une dévotion à nulle autre *pareille*. (MOLIÈRE.)

Une puce paraît plus *grosse* qu'un mouton dans le
microscope solaire. (BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Un esprit né sans fard, sans *basse* complaisance,
Fuit ce ton radouci que prend la médiosance.
(BOILEAU.)

... La pensée, éclatante lumière,
Ne peut sortir du sein de l'*épaisse* matière.
(L. RACINE.)

S'enorgueillir de la beauté,
C'est ridicule et *sotte* vanité.
(LHERM.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

MASCULIN.

Un ancien préjugé.
Un bon domestique.
Un bon flûteur.
Un homme coquet.
Un meurtrier criminel.
Un ami discret.
Un ouvrage complet.
Un valeur inquiet.

FÉMININ.

Une ancienne coutume.
Une bonne idée.
Une basse extraction.
Une mise coquette.
Une action criminelle.
Une femme discrète.
Une traduction complète.
Une mère inquiète.

MASCULIN.

Un langage mesot.
Un amour maternel.
Un luxe payan.
Un intérêt partiel.
Un avis paternel.
Un gastronome repaît.
Un tribunal secret.
Un homme indiscret.

FÉMININ.

Une jeune fille muette.
Une indulgence maternelle.
Une coiffure payenne.
Une somme partielle.
Une bonte paternelle.
Une nourrice repaite.
Une affaire secrète.
Une parole indiscrete.

—••••• N° CVII. •••••—

FÉMININ DES ADJECTIFS DONT LE MASCULIN A DEUX FORMES.

1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

Le secret pour être approuvé en France, est d'être nouveau.
(LE GR. FRÉDÉRIC.)

Ce *nouvel* Adonis à la blonde crinière
Est l'unique souci d'Anne la perruquière.

(BOILEAU.)

L'auteur chez qui l'on dine est sûr d'un *beau* succès.
(DELAUVIGNE.)

Le *bel* âge n'est qu'une fleur qui passe.
(FÉNÉLON.)

Le *vieux* temps n'est beau qu'en peinture.

(BERRIS.)

Un *vieux* poète, un *vieil* amant, un *vieux* chanteur et un *vieux* cheval ne valent rien.

(VOLTAIRE.)

Cet homme paraît fort et robuste; mais il est *mou* au travail.

(ACADÉMIE.)

Sur le *mot* édreton dormez-vous plus tranquille?

(CLÉMENT.)

Ma foi, sur l'avenir bien *fou* qui se fiera.

(RACINE.)

Gardez qu'un *fol* orgueil ne vous vienne enfumer.

(BOILEAU.)

2^{me} SÉRIE. — FÉMININ.

L'exception d'une loi générale est souvent, dans la nature, le fondement d'une loi nouvelle.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Une *belle* figure n'est point un avantage indifférent pour les souverains; leur visage règne.

(DUPATY.)

..... Quand une *vieille* femme
Aime encor les plaisirs, pour eux elle est de flamme.

(DELAUVIGNE.)

La jeunesse en sa fleur brille sur son visage;
Son menton sur son sein descend à double étage,
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa *molle* épaisseur.

(BOILEAU.)

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une *folle* vitesse.

(Id.)

Les adjectifs auxquels l'usage a donné deux formes pour le masculin singulier sont : *nouveau*, *beau*, *vieux*, *mou*, *fou*, qui ont pour double forme *nouvel*, *bel*, *vieil*, *mol*, *fol*, d'où est dérivé le féminin *nouvelle*, *belle*, *vieille*, *molle*, *folle*. Il est à observer que *nouveau*, *beau*, etc., ne s'emploient que devant des mots commençant par une consonne : *Un nouveau maître*; *un beau succès*, etc., tandis que *nouvel*, *bel*, etc., précèdent les mots qui ont pour initiale une voyelle : *Ce nouvel Adonis*; *le bel âge*, etc. (1).

(1) Toutefois cette règle n'est applicable qu'au singulier. Le pluriel n'ayant qu'une terminaison, dites : *de nouveaux amis*, *de beaux habits*, etc. Nous ferons remarquer aussi que l'Académie écrit *un homme mou et efféminé*, parce qu'il semble que l'hiatus soit moins sensible par le léger repos que la conjonction établit entre les deux qualificatifs. Mais cette phrase de Buffon ne nous paraît plus être autorisée par l'usage : *Les Chinois sont des peuples mols*. Maintenant on ne se servirait que de l'adjectif *mou*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

MASCULIN.

Un nouveau malheur.
Un bon mariage.
Un beau drame.
Un vieux garçon.
Un caractère mou.

Un nouvel ouvrage.
Un fol espoir.
Un bel arbre.
Un vieux ami.
Un mal enlevé.

FÉMININ.

Une nouvelle faveur.
Une folle idée.
Une belle fortune.
Une vieille acrobatie.
Une vie mal'è.

N° CVIII.

FÉMININ DES ADJECTIFS QUI, AU MASCULIN, SE TERMINENT PAR UN C.

1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

Le bonheur *public* vaut mieux que la victoire.
(ARNAULT.)

Un jeune gentilhomme *grec* est assurément l'être
le plus superbe et le plus content de lui-même que je
connaisse. (GUIS.)

Ainsi, lorsqu'un palmier dont l'orgueilleuse tête
Long-temps brava les ans, la foudre et la tempête,
Offre son front *caduc*, ses rameaux languissants
Aux baisers amoureux des lierres caressants,
Sa vigueur épuisée à cet effort succombe;
Il se fane, jaunit, s'effeuille, meurt et tombe.
(DESFAUCHERETS.)

On ne peut être *franc* avec ceux qu'on redoute.
(Id.)

Ma femme est une perle ;
Lui chercher un pendant
C'est désirer un merle
Qui soit tout-à-fait blanc.

(DE SÉVÈRE.)

La méfiance poussée à l'extrême est toujours la
preuve d'un cœur *sec* et d'un esprit étroit.
(MVS.)

2^{me} SÉRIE. — FÉMININ.

La justice est mère de la paix *publique* et de l'ordre
privé. (LACRETELLE AINÉ.)

Les belles Françaises sont vers Marseille, Avignon
et dans la plupart des endroits de l'ancienne Provence
qui furent jadis peuplés par une colonie *grecque* de
Phocéens. (VIBERT.)

En morale comique, il est permis, je crois,
Aux Frontins de punir l'avarice des tantes,
Et de berner un peu les *caduques* amantés.

(Id.)

Tout bien considéré, *franche* coquetterie
Est un vice moins grand que fausse prudence.
(DUFRESNY.)

Sur les lièvres des bois, le bouvreuil, caché dans
l'épine *blanche*, charme, par son doux ramage, sa
compagne dans son nid.
(BERNARDIN DE ST-PERRAN.)

On accompagne la miséricorde de tant de dureté
envers les malheureux qu'un refus serait moins acca-
blant pour eux qu'une charité si *sèche* et si farouche.
(MASSILLON.)

Quelques adjectifs terminés par un *c* au masculin forment leur féminin par le chan-
gement du *c*,

1° en *que* : *Public, publique; caduc, caduque; turc, turque; grec, grecque* (seul mot qui
conserve le *c*);

2° en *che* : *Franc, franche; blanc, blanche; sec, sèche.*

En style historique on dit les peuplades *franques*, les races *franques*, pour désigner
les tribus qui envahirent les Gaules, sous Pharamond.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

MASCULIN.

Un endroit public.
Un vieillard caduc.
Un soldat turc.

FÉMININ.

Une place publique.
Une jeune caduque.
Une femme turque.

MASCULIN.

Un prêtre grec.
Un franc poëte.
Un temps sec.

FÉMININ.

Une folle grecque.
Une franche amitié.
Une réponse sèche.

N° CIX.

ADJECTIFS DONT LE FÉMININ IRRÉGULIER N'EST SOUMIS A AUCUNE DES RÈGLES PRÉCÉDENTES.

1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.

Un traine en longs fredons une voix glapissante,
Et l'autre, l'appuyant de son algre fausset,
Semble un violon *faux* qui jure sous l'archet.

(BOILEAU.)

Éveillera pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir.
Eux-mêmes épureront par un *long* artifice
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

(GILBERT.)

La vertu qui jette un si *doux* parfum dans la mé-
moire des hommes ne meurt jamais.

(FÉNÉLON.)

En France, il n'y a que des moutons blancs, bruns,
noirs et tachés; en Espagne, il y a des moutons *roux*;
en Écosse, il y en a de jaunes.

(BUFFON.)

La contradiction paraît être l'aliment *favori* de l'es-
prit humain.

(SARIAL-DUBAY.)

L'univers, plus jeune et plus *frais*,
Des vapeurs du matin sort brillant de rosée.

(DELAUVIERE.)

Mais si d'un œil *bénin* vous voyez mes hommages,
Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages ?

(MOLIERE.)

A quels discours *malins* le mariage expose
(BOILEAU.)

On appelle le diable l'esprit *malin*.

(LAVRAUX.)

L'orgueil est un des vices le plus *jaloux* de se
venger des abaissements qu'il éprouve.

(ROUBAUD.)

Des trois chambres qui composent les états-géné-
raux, la chambre du *tiers-état* est toujours celle contre
laquelle la cour est le plus en garde.

(DE LIMYERS.)

On voit que les adjectifs *faux*, *long*, *doux*, *roux*, *favori*, *frais*, *bénin*, *malin*, *jaloux*,
tiers, ont pour féminin *fausse*, *longue*, *douce*, *rousse*, *favorite*, *fraîche*, *bénigne*, *maligne*,
jalouse, *tiercée*. Il faut y ajouter : *oblong*, *cor*, *muscat*, *absous*, *dissous*, qui font *oblongue*,
coite, *muscade* (*rose muscade*), *absoute*, *dissoute*.

Mais *fat*, *chatain*, *témoin*, *dispos*, *réseus*, *hébreu*, *partisan*, *artisan*, *vellin*, n'ont pas de
féminin (1).

Océane n'a point de masculin : *Mer océane*.

2^e SÉRIE. — FÉMININ

La flatterie est une *fausse* monnaie qui n'a de cours
que par notre vanité.

(LAROCHFOUCAULD.)

Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine ?
A-t-on par quelque édit réformé la cuisine ?
Ou quelque *longue* pluie, inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos vins et vos melons ?

(BOILEAU.)

Salut ! champs que j'aimais, et vous, *douce* verdure,
Et vous riant exil des bois ;

Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois !

(GILBERT.)

A barbe *rousse* et noirs cheveux
Ne t'y fie pas si tu ne veux.

(DICT. COMIQUE.)

Il n'est point, nous dit-il, de race *favorite* ;
Dieu sait de cet enfant quel sera le mérite.
Dieu lit dans l'avenir ce qu'il doit être un jour,
Et s'il se rendra digne ou de haine ou d'amour.

(L. RACINE.)

C'est d'une ronce épineuse que l'homme a fait
éclore, comme par enchantement, la rose *fraîche* et
parfumée.

(AIMÉ-MARTIN.)

... Si vous contemplez d'une âme un peu *bénigne*,
Les tribulations de votre esclave indigne.

(MOLIERE.)

La paresse est de toutes les passions celle qui nous
est la plus inconnue à nous-mêmes ; nulle autre n'est
plus ardente ni plus *maligne*.

(LAROCHFOUCAULD.)

Une femme doit être *jalouse* de son honneur jus-
qu'au scrupule.

(ACADÉMIE.)

Je me lasse de parler en *tière* personne, et c'est
un soin fort superflu ; car vous sentez bien, cher
citoyen, que ce malheureux fugitif c'est moi-même.

(J.-J. ROUSSEAU.)

(1) Voltaire a cependant dit *partisans*. -- *Résous* a pour féminin *résolue* : *Une tumeur résolue*. Quelques au-

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un bon ami.
Un long espoir.
Un format oblong.
Un temps doux.
A poil roux.
Le dore parti.

Une fusée pour.
Une longue lettre.
D'une forme oblongue.
Une douce consolation.
Le lune rousse.
Une tierce partie.

Un air favori.
Rester soi.
Un temps froid.
Un mari bêtein.
Un esprit malin.
Cet homme est aboiss.

Une chanson favorite.
Une chambre coite.
Une machine fraîche.
Une influence bénigne.
Une fibre maligne.
Cette femme est alsacite.

—•••••X3344••• N° CX. •••3344•••—

ADJECTIFS EXPRIMANT DES QUALITÉS ATTRIBUES AUX HOMMES.**1^{re} SÉRIE. — MASCULIN.**

Quand vous vous donnez pour *auteur*
En auteur souffrez qu'on vous traite.

(ARNAULT.)

Je devais être *témoin* des hommages que lui prodiguerait sur la route une foule empressée.

(Dr Séguin.)

2^e SÉRIE. — FÉMININ.

Les femmes d'à-présent sont bien loin de ces *mesars*
Elles veulent écrire et devenir *auteurs*.

(MOLIERE.)

Venez, mesdames, être *témoins* du triomphe de la philosophie.

(MARMONTEL.)

Certains adjectifs exprimant des qualités qui appartiennent spécialement aux hommes, s'emploient quelquefois avec des noms féminins, mais sans changer de forme, comme le prouvent les exemples ci-dessus. (Voir aux *substantifs*, où cette particularité se trouve amplement développée.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un jeune homme écrivain, peintre
sculpteur, graveur.
Un amant vainqueur.

Une femme écrivain, peintre,
sculpteur, graveur.
Une vertu vainqueur.

Un public témoin.
Un guerrier auteur poète,
artiste.

Une ville témoin.
Une dame auteur, poète,
artiste.

—•••••X3344••• N° CXI. •••3344•••—

FORMATION DU PLURIEL DANS LES ADJECTIFS.**1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.**

Tout riche qui n'a pas la noblesse en partage
Ne doit point s'allier avec de grands seigneurs.
On lui fait tôt ou tard payer cher les honneurs
Dont il a recherché le *frivole* avantage.

(LEBRUN.)

2^e SÉRIE. — PLURIEL.

Pour contenter ses *frivoles* désirs,
L'homme insensé vainement se consume;
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs.

(RACINE.)

tours ont dit *hébreus* : *La toilette d'une femme hébreue* (*Revue européenne*). On ne pourrait, dans ce cas, employer *hébraïque*, qui ne se dit guère qu'en fait de langage : *grammaire hébraïque*, *langue hébraïque*.

Les lexicographes refusent aussi le féminin à l'adjectif *aquilin*; mais nous pensons avec Boniface, qu'on pourrait très bien dire : la *forme aquilina* du nez est assez agréable.

On écrit la langue *indou*, la langue *sanscrit*; exemple : le docteur allait commencer un fort beau discours en langue *indou*, lorsque son introducteur le prévint qu'il devait attendre que le grand prêtre l'interrogât. (Veru. de St-Pierre). Toute vérité est renfermée dans les quatre beths, écrits il y a 120 mille ans dans la langue *sanscrit*, dont les seuls brames ont l'intelligence (Le même). Cependant le féminin *indoue*, *sanscrits* est aujourd'hui généralement adopté.

Seigneur, je me flattais, espérance *frivole*
De ramener Zaire à cette heureuse cour
Où Louis des vertus a fixé le séjour.

(VOLTAIRE.)

Que fait dans la prison flottante le rameur *captif*,
le forçat infortuné ? que font tant d'autres mortels
dévotés à la solitude et au malheur ? ils chantent,
et par le chant ils écartent le chagrin.

(GESSSET.)

L'âme heureusement *captive*,
Sous ton joug trouve la paix,
Et s'abreuve d'une eau vive
Qui ne s'épuise jamais.

(RACINE.)

Un propos séduisant et *flatteur*
Est le plus sûr chemin du cœur.

(AUMONT.)

O fortune ! ô grandeur ! dont l'amorce *flatteuse*
Surprend, touche, éblouit une âme ambitieuse,
De tant d'honneurs reçus c'est donc là tout le fruit ?
Un long temps les amasse, un moment les détruit.

(T. CORNEILLE.)

Le monde, à mon avis, est comme un *grand* théâtre
Où chacun en public, l'un par l'autre abusé,
Souvent à ce qu'il est joue un rôle opposé.

(BOILEAU.)

La trop *grande* subtilité est une fausse délicatesse ;
et la véritable délicatesse est une solide subtilité.

(LAROCHFOUCAULD.)

Crois-moi, nul ne sait mieux combien vaut la vertu
Que l'homme *criminel* quand il s'est reconnu.

(GILBERT.)

Philippe, de Mayenne embrassant la querelle,
Soutient de nos rivaux la cause *criminelle* ;
Et Rome qui devrait étouffer tant de maux,
Rome, de la discorde allume les flambeaux.

(VOLTAIRE.)

Tout acte d'autorité exercé par un homme sur un
autre homme, est tyrannique, s'il n'est pas absolu-
ment nécessaire au bien *publie*.

(BECCARIA.)

Compagnes fidèles de l'homme policé, objets de
leurs affections les plus chères, c'est à vous, ô fem-
mes, que nous devons la félicité *publique*.

(VIERY.)

Les simples et les ignorants
Peuvent se laisser prendre à de belles paroles ;
Celui qui sait percer leur voiles transparents
Méprise ces phrases *frivoles*.

(FR. DE NEUFCHATEAU.)

L'influence du climat, si puissante sur toute la na-
ture, agit avec bien plus de force sur des êtres *captifs*
que sur des êtres libres.

(BUFFON.)

Là, des chars fracassés, du fer courbé des faux,
Des panaches flottants, de l'airain des vaisseaux,
Et des arcs détendus et des lances oisives,
Pendait pompeusement les dépouilles *captives*.

(DELILLE.)

Jamais à vous chanter un poète empressé
De petits vers *flatteurs* ne vous a caressé.

(GILBERT.)

La galanterie de l'esprit est de dire des choses *flat-
teuses* d'une manière agréable.

(LAROCHFOUCAULD.)

Mon appétit s'en va lorsque je vois siéger
Tout l'ennui des *grands* airs dans ma salle à manger.

(DELAVIGNE.)

Les *grandes* pensées viennent du cœur.

(VAUVENARGUES.)

Rois, chassez la calomnie :
Ses *criminels* attentats,
Des plus paisibles états
Troublent l'heureuse harmonie.

(RACINE.)

Plus terrible pour nous que les lois solennelles,
La conscience parle aux âmes *criminelles*.

(LEMERCIER.)

Le jour même du couronnement, les vainqueurs
offrirent des sacrifices en actions de grâces. Ils furent
inscrits dans les registres *publics* des Eléens, et ma-
gnifiquement traités dans une des salles du Prytanée.

(BARTHÉLEMY.)

Les lois, les mœurs antiques,
Sont l'appel de l'état dans les choses *publiques*.

(CHÉNIER.)

Ces nombreuses citations nous permettent d'établir comme règle générale, que le
pluriel des adjectifs, quels qu'en soient d'ailleurs la terminaison et le genre, se forme,
ainsi que le pluriel des substantifs, par l'addition d'un *s* : Un *joli* cheval, de *jolis* che-
vaux ; une *jolie* femme, de *jolies* femmes.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SINGULIER
Un terme absolu.
Une reine absolue.
Un serment antérieur.
Une promesse antérieure.

PLURIEL
Des termes absolus
Des reines absolues.
Des serments antérieurs.
Des promesses antérieures.

SINGULIER.
Un air modeste
Une jeune fille modeste
Un noble regard.
Une âme noble

PLURIEL.
Des airs modestes.
Des jeunes filles modestes.
Des nobles regards.
Des âmes nobles.

Un bon conseil.
Une bonne œuvre.
Un principe clair.
Une voix claire.
Un cher ami.
Une chère sœur.

Des bons conseils.
De bonnes œuvres.
Des principes clairs.
Des voix claires.
De chers amis.
De chères amies.

Un habit noir.
Une croix noire.
Un chagrin profond.
Une plaie profonde.
Un sage précepteur.
Une sage loi.

Des habits noirs.
Des croix noires.
Des chagrins profonds.
Des plaies profondes.
Des sages précepteurs.
De sages lois.

EXCEPTIONS.

I.

Tout en tout est *divers* : ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
(LA FONTAINE.)

Les *divers* langages des grands écrivains sont au-
tant de domaines différents que la langue générale
réunit au domaine de sa couronne et qui composent
son empire.
(DUPATY.)

II.

L'imprudence n'est pas dans la témérité ;
Elle est dans un projet *faux* et mal concerté.
(CRÉBILLON.)

De la beauté, tel est l'*heureux* pouvoir :
Elle séduit souvent sans le savoir.
(ANDRIEU.)

Les esprits *faux* sont insupportables, et les cœurs
faux sont en horreur.
(VOLTAIRE.)

Hélas ! aux gens *heureux* la plainte est importune !
(CHÉNIER.)

III.

Rien de mieux, j'en conviens, qu'un *beau* nom bien
porté.
(DE LAVIGNE.)

Ménageons l'amitié, même dans nos *beaux* jours ;
Quand le temps détruit les amours,
Elle mûrit pour la vieillesse.
(DUTREUIL.)

Ces exemples nous démontrent qu'on doit excepter de la règle précédente :

1° Les adjectifs qui se terminent par un *s* au singulier comme au pluriel : un homme *pervers*, des hommes *pervers*.

2° Ceux qui, finissant par un *x*, ne sauraient subir aucun changement, lorsqu'on les pluralise : Un enfant *studieux*, des enfants *studieux*.

3° Enfin, les qualificatifs terminés par la syllabe *au*, dont le pluriel prend toujours un *x* : un *beau* garçon, de *beaux* garçons.

Quant au féminin de tous ces adjectifs, leur pluriel se forme, comme nous l'avons déjà dit, par la simple addition d'un *s* : Une coutume *perverse*, des mœurs *perverses* ; une personne *studieuse*, des personnes *studieuses*.

OBSERVATION. — Les adjectifs *bleu*, *fou* et *mou* prennent un *s* au pluriel : *bleus*, *fous*, *mous*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SINGULIER.
Un beau courrier.
Un œil doux.
Un troupeau épan.
Un air fleur.
Un poisson fin.

PLURIEL.
De beaux courriers.
Des yeux doux.
Des troupeaux épan.
Des airs fleur.
Des poissons fins.

SINGULIER.
Un mari jaloux.
Un nouveau procédé.
Un squein orgueilleux.
Un poil roux.
Un vieux soldat.

PLURIEL.
Des maris jaloux.
De nouveaux procédés.
Des squeins orgueilleux.
Des poils roux.
De vieux soldats.

N° CXII.

ADJECTIFS EN *al*.

I.

1^{re} SÉRIE. — SINGULIER.

Travailler est un devoir indispensable à l'homme *soci*al. (J.-J. ROUSSEAU.)

L'aigle confie son nid au rocher qui se perd dans la nue; l'autruche aux sables arides des déserts; le flamant, couleur de rose, aux vases de l'Océan *méri*dional. (BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Le règne *végét*al paraît être le fondement nécessaire, indispensable à la vie animale. (VIRRY.)

Le Français est l'enfant gâté de l'Europe. Si l'on a quelquefois vu parmi nous des crimes odieux, ils ont disparu plutôt que le caractère *natio*nal. (DUCLOS.)

2^{me} SÉRIE. — PLURIEL.

Le premier grain confié aux entrailles de la terre a fait germer les liens *soci*aux. (VIRRY.)

L'orange passe la mer, et borde de ses fruits dorés les rivages *méri*dionaux de l'Europe. (BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Le pain est le meilleur de tous les aliments *végét*aux. (RICHERAND.)

La raison est commune, l'esprit en chaque langue a sa forme particulière, différence qui pourrait bien être en partie la cause ou l'effet des caractères *natio*naux. (J.-J. ROUSSEAU.)

II.

Dans la plupart des affaires, il y a un moment *fat*al. (ACADÉMIE.)

Les habitants des îles Kuriles laissent beaucoup de parties du corps dénudées à un air *glac*ial. (VIRRY.)

L'académie a jugé que *matin*al doit s'appliquer à celui qui se lève matin, et *matin*aux, à celui qui est dans l'habitude de se lever matin. (ROUSSEAU.)

Un louangeur *ban*al
Déploit en cherchant à nous plaire. (DELLILLE.)

Fuyez, volez, instants *fat*als à mes desirs! (ST-LAMBERT.)

Les vents du Nord sont *glac*iaux. (BONIFACE.)

Messieurs, nous ne sommes pas aussi *matin*als que vous. (Id.)

Il y a dans beaucoup de villages des fourne *ban*als. (Id.)

Les adjectifs terminés en *al* forment leur pluriel masculin par le changement de cette terminaison, les uns en *aux*, les autres en *als*.

Mais quels sont ceux qui doivent se changer en *aux*, et ceux qui doivent prendre *als*?

« Grand tumulte, dit M. Lemare, parmi les grammairiens à cette occasion; l'Académie elle-même ne peut s'y faire entendre. Buffon a dit : des habitants *brut*aux, des mouvements *machin*aux; Jean-Jacques : des compliments *trin*aux; Regnard : des liens *conjuga*ux; l'Académie : des offices *vén*aux, tandis qu'elle rejette tous les mots précédents. M. Chapsal, qui cite et adopte les exemples ci-dessus, se glisse dans la mêlée, et, augmentant le désordre, il veut qu'on dise : les sons *nas*als, les soins *fil*ials, les ciseaux *fat*als. Le Tellier accourt, s'escrime à droite et à gauche, s'attaque aux habitants *brut*aux de Buffon; arrête ses mouvements *machin*aux; rit des compliments *trin*aux de Jean-Jacques; foule aux pieds les liens *conjuga*ux de Regnard; étouffe les sons *nas*als de M. Chapsal; et sans respect pour l'autorité qui tient notre langue en tutelle, proscriit ses offices *vén*aux. Quel parti prendre dans une aussi grande affaire?

- — Celui de l'analogie, ou s'abstenir, lorsqu'on craint de choquer l'oreille par un son
• tout-à-fait inusité. »

Ce conseil de M. Lemare est très sage, et nous avons cru ne pouvoir mieux faire que de le répéter, au lieu de nous jeter dans les interminables discussions qui se sont élevées à cet égard. Seulement nous ajouterons que nous avons dans notre langue environ trois cents mots terminés en *al*; que sur ces trois cents mots il y en a près de deux cent quatre-vingts qui se changent au pluriel en *aux*; et que par conséquent il n'y en a tout au plus que vingt qui fassent *als*, ou dont la terminaison plurielle ne soit pas encore bien fixée (1). Voir l'exercice suivant.

Quelques grammairiens se souciant fort peu d'appauvrir notre langue en lui imposant des entraves sans nécessité, ont pros crit le pluriel de certains adjectifs en *al*. C'est ainsi que, selon eux, il n'est pas permis de pluraliser les adjectifs *idéal*, *trivial*, *patri cial*, *fatal*, *initial*, *adverbial*, *déloyal*, *médical*, *musical*, *sentimental*, et une infinité d'autres.

En quoi donc les expressions suivantes blessent-elles l'euphonic? Des êtres *idéaux* (Buffon); des buffles *brutaux* (idem) (2); des chiffres *triviaux* (3); des honneurs *patri ciaux* (4); des instants *fatals* (St-Lambert); des cierges *pascals* (Trévoux et Gattel); des sons *fnals*, *initials* et *nasals* (Beauzée et plusieurs auteurs); des repas *frugals*, des codes *pénals*, des combats *navals* (Girault-Duvivier); des effets *thédtrals* (Gattel); les feux *verticaux* du soleil (Bernardin de Saint-Pierre) (5).

Nous le demandons, quel serait le puriste assez scrupuleux pour rejeter des expres sions approuvées par tant d'autorités différentes?

Comment, par déférence pour les décisions de quelques grammairiens peu observa teurs et dont l'unique plaisir est de forger des règles, on ne dirait pas des hommes *déloyaux*, des contes *pastoraux*, des avis *préceptoraux*, des cercles *horizontaux*, des amants *sentimentals*, des habits *doctorals*, des soins *filials*, des vents *glacials*, des devoirs *maritals*, etc., etc. En vérité, il est par trop ridicule de vouloir ainsi interdire l'acte de la pensée, en proscrivant des mots essentiellement nécessaires. Aussi, forts de l'auto rité des bons écrivains, nous pensons, avec M. Boniface, qu'on doit faire justice de cette absurde proscription : *Ipsæ res verba rapiunt* (les choses entraînent les paroles, CICÉRON).

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

EN *aux*.

SINGULIER.
Un péché capital.
Un ouvrage immoral.
Un prince libéral.

PLURIEL.
Des péchés capitaux.
Des ouvrages immoraux.
Des princes libéraux.

SINGULIER.
Un verbe pronominal.
Un historien partial.
Un remède pectoral.

PLURIEL.
Des verbes pronominaux.
Des historiens partiiaux.
Des remèdes pectoraux.

(1) Sans doute il eût été plus convenable de ne donner qu'une seule terminaison plurielle aux adjectifs en *al* mais l'usage, plus puissant que toutes les règles, en a décidé autrement, et l'on est contraint de se soumettre aveuglément à ses lois.

(2) Il paraît aussi que les buffles sont plus doux et moins *brutaux* dans leur pays natal, et que plus le clima est chaud, plus ils sont dociles.

(3) Une basse ainsi hérissée de chiffres *triviaux* rebute l'accompagnateur, et lui fait souvent négliger les chiffres nécessaires.

(4) On voyait devenir officiers de l'empire les mêmes conquérants qui l'avaient avili; les plus grands rois ac cepter, briguer même les honneurs *patriciaux*.

(5) Lorsque le soleil au milieu de sa carrière embrase les campagnes de ses feux *verticaux*, les arbres nous font de magnifiques parasols.

Un peuple méridional.
Un conte morose.
Un garde municipal.
Un homme original.

Les peuples méridionaux.
Des contes moraux.
Des gardes municipaux.
Des hommes originaux.

Un prince royal.
Un bien rural.
Un pays septentrional.
Un adjectif verbal.

Des princes royaux.
Des biens ruraux.
Des pays septentrionaux.
L'oe adjectif verbeux.

EN als.

Un conseil amical.
Un enfant bémol.
Un instant fatal.
Un air final.
Un repas frugal.
Un sentiment final.
Un vent glacial.
Un son initial.

Des conseils amicaux.
Des enfants bémols.
Des instants fatals.
Des airs finaux.
Des repas frugaux.
Des sentiments finaux.
Des vents glaciaux.
Des sons initiaux.

Un son labial.
Un homme matinal.
Un son médial.
Un combat naval.
Un cierge pascal.
Un code pénal.
Un effet théâtral.

Des sons labiaux.
Des hommes matinaux.
Des sons médiaux.
Des combats navals.
Des cierges pascaux.
Des codes pénaux.
Des gestes théâtraux.

SYNTAXE DES ADJECTIFS QUALIFICATIFS.

N° CXIII.

ACCORD DE L'ADJECTIF AVEC UN SUBSTANTIF.

SINGULIER. — MASCULIN ET FÉMININ.

Aussitôt que les mœurs se perdent, tous les défauts
d'un gouvernement paraissent au *grand jour*.
(RULHIÈRE.)

La *grande* NAISSANCE est un présent de la fortune
qui ne devrait attirer aucune estime à ceux qui le re-
çoivent, puisqu'il ne leur coûte ni étude ni travaux.
(LA BAYÈRE.)

PLURIEL. — MASCULIN ET FÉMININ.

Les *grands* NOMS abaissent au lieu d'élever ceux
qui ne les savent pas soutenir.
(LAROCHFOUCAULD.)

La mort donne les plus *grandes* LEÇONS pour désa-
buser de tout ce que le monde croit merveilleux.
(FÉNÉLON.)

Dans toutes les circonstances, l'adjectif s'accorde en genre et en nombre avec le nom
auquel il se rapporte et qu'il qualifie : *grand jour*, *grande naissance*, *grands noms*,
grandes leçons.

Cet accord doit avoir lieu, non seulement quand l'adjectif suit ou précède immédia-
tement le nom auquel il se rattache, mais encore lorsqu'il en est séparé par un verbe
ou par d'autres mots, comme dans ces exemples :

Plaise aux dieux de TE rendre assez bon pour mé-
riter la vie heureuse !
(FÉNÉLON.)

L'honneur de passer pour *bonne*, l'empêchait de se
montrer *méchante*.
(MARIVAUD.)

Jamais, en quoi que ce puisse être, les MÉCHANTS
ne sont *bons* à rien de bon.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Loin de nous raidir contre les INCLINACTIONS qui
sont *bonnes*, il faut les suivre pour servir Dieu.
(M^{me} DE MAINTENON.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Méchant homme.
Méchantes femmes.
Joli cheval.
Jolie personne.
Bonne public.
Opinion publique.
Le rocher est dur.
La rose est écarlate.

Méchants hommes.
Méchantes femmes.
Jolis chevaux.
Jolies personnes.
Mouvements publics.
Places publiques.
Les rochers sont durs.
Les roses sont écarlates.

Travail important.
Affaire importante.
Deux loisirs.
Deux habitudes.
Bonne maison.
Belle maison.
Un jardin cultivé.
Une terre cultivée.

Travaux importants.
Affaires importantes.
Deux loisirs.
Deux habitudes.
Bonne maison.
Belle maison.
Des jardins cultivés.
Des terres cultivées.

-----●●●●● N° CXIV. ●●●●●-----

ADJECTIFS APRÈS PLUSIEURS SUBSTANTIFS DU MÊME GENRE.

Le **RICHE** et l'**INDIGENT**, l'**IMPRUDENT** et le **SAGE**,
Su jets à même loi, subissent même sort.
 (J.-B. ROUSSEAU.)

On n'y voyait que colonnes de marbre, que pyra-
 mides, que statues colossales, que meubles d'or et
 d'**ARGENT massif.**
 (FÉNÉLON.)

Avec une gradation lente et ménagée, on foud
 l'**HOMME** et l'**ENFANT intrépides** à tout.
 (J.-J. ROUSSEAU.)

J'ai remarqué sur plusieurs personnes qui avaient
 l'**OREILLE** et la **VOIX fausses**, qu'elles entendaient
 mieux d'une oreille que d'une autre.
 (BUFFON.)

Un esprit raisonnable ne doit chercher, dans une
 vie frugale et laborieuse, qu'à éviter la **MORT** et l'**IN-
 JUSTICE attachées** à une conduite prodigue et ruineuse.
 (FÉNÉLON.)

La **SCIENCE** qui instruit et la **MÉDECINE** qui guérit
 sont **bonnes** sans doute. Mais la **SCIENCE** qui trompe et
 la **MÉDECINE** qui tue sont **mauvaises.**
 (J.-J. ROUSSEAU.)

Lorsqu'un adjectif est précédé ou suivi de plusieurs substantifs de même genre liés
 par la conjonction *et*, il se met ordinairement au pluriel et au même genre que les subs-
 tantifs exprimés :

Le RICHE et l'**INDIGENT sujets**; l'**OREILLE** et la **VOIX fausses**, etc.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un manteau et un habit **neufs.**
 Un chien et un chat **malobants.**
 Un homme et un enfant **intrépides.**
 Un pantalon et un gilet **noirs.**

Une robe et une pelisse **nouves.**
 Une chatte et une chienne **carres-
 sentes.**
 Une table et une planche **noires.**

Un drame et un roman **intéres-
 sants.**
 Un jardin et un parc **très-grands.**
 Du pain et du vin **excellents.**

Une comédie et une tragédie **in-
 téressantes.**
 Une rue et une place **très-grandes.**
 Une gâche et une compote **excellentes.**

-----●●●●● N° CXV. ●●●●●-----

ADJECTIFS AVEC PLUSIEURS SUBSTANTIFS DE DIFFÉRENTS GENRES.

L'**orgueil aveugle** se suppose une **GRANDEUR** et un
MÉRITE démesurés.
 (SÉGUR.)

Dans la Laponie, la **neige**, le **GENIÈVRE** et la
MOUSSE font seuls la verdure de l'été.
 (BUFFON.)

C'est sur la naissance que sont fondés les **PRÉJO-
 GATIVES** et les **RESPECTS accordés** aux castes nobles
 et religieuses de l'Asie et de l'Europe.
 (BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

L'**ORDRE** et l'**UTILITÉ publiques** ne peuvent être le
 fruit du crime.
 (MASSILLON.)

On voyait, **rangés** dans le plus grand ordre, aux
 parois de la muraille, des **RATTAUX**, des **HACHES**, des
SÈCHES.
 (BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Philippe montra partout un **COURAGE** et une **FRU-
 DENCE supérieurs** à son âge.
 (ROLLIN.)

PAUL et VIRGINIE étaient **ignorants** comme des
 créoles, et ne savaient ni lire ni écrire.
 (BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Charles XII, ayant reçu l'**ARGENT** et l'**ESCOMTE** **né-
 cessaires** pour son retour, soutint contre une armée
 entière, aidé de ses seuls domestiques, ce combat
 malheureux de Bender.
 (VOLTAIRE.)

Il ne faut pas prendre pour des **vertus**, des **ACTIONS**
 et des **INTÉRÊTS arrangés** avec industrie.
 (MACHIAS.)

Je tâche de rendre **heureux**, mon **FEMME**, mon **EN-
 FANT**, et même mon **CHAT** et mon **CHIEN.**
 (BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Ces exemples nous prouvent assez que, quand il y a plusieurs substantifs de différents genres, l'adjectif se met au masculin pluriel, que cet adjectif précède ou suive immédiatement les substantifs exprimés, ou qu'il en soit séparé par un verbe.

OBSERVATION. — L'euphonie exige que l'on énonce quelquefois le substantif masculin avant le féminin, quand l'adjectif n'a pas la même terminaison pour les deux genres.

Ainsi, l'on dira : *Cet acteur joue avec une noblesse et un goût PARFAITS*, plutôt que : *avec un goût et une noblesse PARFAITS*, parce que, dans cette dernière construction, la rencontre du substantif féminin *noblesse* et de l'adjectif masculin *parfaits* est à la fois dure et désagréable. Cependant les auteurs ne se sont pas toujours astreints à cette règle ; Buffon a dit : *En Égypte, les jeunes filles de la campagne ont les bras et les JAMBES bien FAITS*, et Massillon : *l'ordre et l'UTILITÉ PUBLICS*, etc.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le frère et la sœur sont chéris.
Le cadavre et l'orgueil sont odieux.
Le teint et la joue sont vermeils.
Le précedure et l'acte sont nuls.

Le citron et la grenade sont acides.
Une robe et un voile blancs.
La trompette et le clairon sont retentissants.

Le tigre et la hyène sont cruels.
Le pain et la viande sont nécessaires.
La carafe et le bocal sont cassants.

Un maître et une maîtresse vertueux.
Le faisan et le coiffe sont délicats.
L'opale et le rubis sont recherchés.

Un chat et un chien amis.
Le loup et le chien ennemis.
Insectes et animaux dangereux.
Les bras et les jambes très gros.

Une chatte et un chien enroués.
La pièce et l'auteur siffés.
Une cheuve-couris et un crapaud hideux.

Une rue et une place publiques.
Une carte et un tableau charmants.
La pièce et l'auteur hués.
La frangipane et le gâteau sont sucrés.

La bouche et les yeux ouverts.
Une femme et un homme heureux.
Un garçon et une fille agés.
Une main et un bras très nerveux.

—••••• N° CXVI. •••••

UN ADJECTIF ET DEUX SUBSTANTIFS LIÉS OU NON LIÉS PAR LA PARTICULE *et*.

EXEMPLES SANS LA PARTICULE.

Tout ce vie n'a été qu'un travail, qu'une occupation continue.
(MASSILLON.)

Auguste gouverna Rome avec un tempérament, une douceur soutenue, à laquelle il dut le pardon de ses anciennes cruautés.
(DOMERGUE.)

Il honora les lettres de cet attachement, de cette protection capable de les faire fleurir.
(Id.)

Je ne connais point de roman, point de comédie espagnole sans combats.
(FLORIAN.)

... Le fer, le bandeau, la flamme est toute prête.
(RACINE.)

EXEMPLES AVEC LA PARTICULE.

J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique.
(MONTESQUIEU.)

Quiconque est assez aimé des dieux pour trouver deux ou trois vrais amis, d'une sagesse et d'une bonté constantes, trouve bientôt par eux d'autres personnes qui leur ressemblent.
(FÉNÉLON.)

C'est une puissance orgueilleuse qui est souvent contraire à l'humilité et à la simplicité chrétienne.
(FLÉCHIER.)

La chasteté est la source de la force et de la beauté physique et morale dans les deux sexes.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

La place fut remplie de six-vingt lecteurs qui écartaient la multitude avec un faste et un orgueil insupportable.
(VÉROT.)

Que deux substantifs soient ou non liés par la particule *et*, il est manifeste que l'adjectif qui s'y rapporte peut quelquefois, comme dans les exemples ci-dessus, s'accorder avec le dernier ; cela est permis dans deux circonstances : La première, lorsque les substantifs présentent entre eux quelque synonymie, et que l'écrivain n'en veut réellement qualifier qu'un seul : *Un travail, une occupation continue* ; la seconde, toutes les fois qu'il y a gradation dans les mots : *le fer, le bandeau, la flamme est toute prête* ; ou

bien que l'esprit, plus particulièrement préoccupé du dernier substantif, oublie celui ou ceux qui précèdent : *je ne connais point de roman, point de comédie espagnole sans combats; l'humilité et la simplicité chrétienne*. Dans tous ces cas l'ellipse sous-entend l'adjectif à chaque substantif. C'est donc à tort que Girault-Duvivier blâme les exemples de la seconde colonne (1).

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un talent, une habileté admirable.
Une force, une énergie peu commune.
Un pouvoir, un ascendant terrible.
Une humeur, un naturel féroce.
Son esprit, sa douceur, sa beauté, son ingénuité même est charmante.
La naissance, la fortune, la couronne même est une chimère.

Une alliance, une paix inviolable.
Une modestie et un savoir peu communs.
La religion et la morale chrétienne, la sagesse et la sainteté publique.
Une force et une énergie extraordinaire.
Une sagesse et une prudence surprenante.
D'une modération et d'une douceur évangélique.
D'un sentiment et d'une expression naturelle.

Une sagesse, une bonté, une douceur prodigieuses.
Les pieds et la tête nus.
Les yeux et la bouche ouverte.
Un savoir et une modestie peu communs.
Une noirceur et une perversité insensée.
Une arrogance et une suffisance intolérable.
Un feu et un enthousiasme inextinguible.

—◆◆◆◆◆ N° CXVII. ◆◆◆◆◆—

ADJECTIFS PRÉCÉDÉS DE DEUX OU PLUSIEURS SUBSTANTIFS ET NE SE RAPPORTANT QU'AU DERNIER.

EXEMPLES.

Le bon goût des Égyptiens leur fit aimer la solidité et la régularité toute nue. (BOSSUET.)

Voici des êtres dont la taille et l'air sinistre inspirent la terreur. (BARTHÉLEMY.)

Le sourire est une marque de bienveillance, d'applaudissement et de satisfaction intérieure. (BUFFON.)

De leurs dépouilles élevés de magnifiques trophées à la gloire de la religion et de la nation française. (ANQUETIL.)

Quelquefois l'adjectif, précédé de deux ou de plusieurs substantifs, joints par la conjonction *et*, ne qualifie réellement que le dernier; en pareil cas, il faut se garder de le mettre au pluriel ou de croire que l'ellipse le sous-entende devant chaque nom.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un habit et un pantalon blancs.
Un bouquet et un vase doré.
Un habit et un pantalon collant.

Un monteur et un chapeau rond.
Les lois et l'autorité publique.
Le gouvernement et la force publique.

Une fièvre et une chaleur brûlante.
Ma pensée et la vérité toute nue.
Leurs manières et leur visage hideux.

(1) Aux exemples cités nous ajouterons les suivants : *On doit éviter les mots et les actions DÉFENDUES*. (Voltaire.) — *Le vent fut contraire; le ciel et la mer BELLE*. (Bern. de St.-Pierre.) — *Ce peuple a le cœur et la bouche OUVERTE à vos louanges*. (Vaugelas.) — *Tous les mots de la langue et toutes les syllabes nous paraissent PRÉCIEUSES*. (Racine.) — *Cette opinion inspire aux uns un orgueil intolérable, en leur persuadant qu'ils sont revêtus d'une origine et d'une puissance CÉLESTE*. (Bern. de St.-Pierre.) — *Auguste honora les lettres de cette protection et de cet attachement RÉEL qui dans un souverain, est si CAPABLE de les faire fleurir*. (Domergue.) — *C'est comme une espèce d'enthousiasme et de fureur NOBLE qui anime l'oraison, et qui lui donne un feu et une vigueur toute DIVINE*. (Boileau.) — *Les Grecs appelaient du nom de satires des drames d'une licence et d'une gaité BURLESQUE*. (La Harpe.) — *Le jour même que, sur l'autel de notre père, tu consentiras avec moi, à nous jurer une alliance et une paix INVIOLE, ton trône, ton empire, tout te sera rendu*. (Marmontel.) — *Armex-vous d'un courage et d'une foi NOUVELLE*. (Racine.) — *Quand cet enfant esclave et tyran, plein de science et dépourvu de sens, est jeté dans le monde, il fait déplorer la misère et la perversité HUMAINE*. (J.-J. Rousseau.) — *Songez ce que c'est que d'avoir des bras et des jambes CASSÉS*. (M^{me} de Sévigné.)

—••••• N° CXVIII. •••••—

ADJECTIFS PRÉCÉDÉS DE PLUSIEURS SUBSTANTIFS SÉPARÉS PAR LA PARTICULE *ou*.

ACCORD AVEC LE DERNIER NOM.

Rome n'était plus libre et ne pouvant plus l'être,
Qu'importait que *Pompée* ou que *César* fût maître ?
(L'....)

C'est une *aire* ou un *plancher* tout *plat* comme
celui du grand aigle. (BUFFON.)

Ce *duvet* ou ces *soies* sont très *serrées*, très *fournies*
et très *douces* au toucher. (Id.)

C'est un *homme* ou une *femme* *noyée*.
(BONIFACE.)

ACCORD AVEC LES DEUX NOMS.

Les Samoièdes se nourrissent de *chair* ou de *poisson*
crus. (BUFFON.)

Les sauvages de la baie d'Hudson vivent fort long-temps,
quoiqu'ils ne se nourrissent que de *chair* ou de *poisson*
crus. (Id.)

Quel est en effet le bon père de famille qui ne gé-
misse de voir *son fils* ou *sa fille* *perdus* pour la so-
ciété ? (VOLTAIRE.)

On demande un *homme* ou une *femme* *âgés*.
(BONIFACE.)

Lorsqu'un adjectif est précédé de deux substantifs séparés par la conjonction *ou*, cet adjectif s'accorde avec le dernier, si l'on ne veut qualifier que l'un des deux, comme dans les exemples de la première colonne. En effet, il ne peut y avoir qu'un seul maître, qu'une seule personne noyée.

Dans les exemples opposés, l'accord avec les deux noms est, au contraire, indispensable, parce que la qualification s'applique à la fois à deux objets, à deux individus. C'est par cette raison que Voltaire a dit : *Quel est en effet le bon père de famille qui ne gé-
misse de voir son fils ou sa fille perdus pour la société ?*

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un château ou une forteresse *ruinée*.
Un homme ou une femme *affligé*.
Une queue ou périodique *fort court*.

C'est un loup ou un chien *enragé*.
Un homme ou une femme *dévot*.
Il a la jambe ou le bras *enflé*.

Le frère ou la sœur *alcée*.
Vitre d'herbes ou de racines *crues*.
Un ancien château ou tour *abandonné*.

—••••• N° CXIX. •••••—

PARTICULARITÉS RELATIVES AUX ADJECTIFS.

Peut-on dire également bien :

- 1° L'Église grecque et l'Église latine ;
- 2° L'Église grecque et la latine ;

- 3° L'Église grecque et latine ;
- 4° Les Églises grecque et latine.

Selon les grammairiens, sur ces quatre manières de s'exprimer, il n'y a que les deux premières qui soient bonnes. Mais comme ce ne sont pas les grammairiens qui font les langues, et qu'il leur est même à jamais interdit d'en faire, on ne doit pas s'en rapporter à eux. Ce qu'il faut avant tout consulter c'est l'usage suivi en pareille

circonstance par les grands écrivains : Ils sont pour nous la loi et les prophètes. Or, si nous ouvrons les chefs-d'œuvre de notre littérature, nous y trouvons :

PREMIÈRE MANIÈRE :

Cornelle a réformé la scène *tragique* et la scène *comique* par d'heureuses imitations.

(VOLTAIRE.)

Dans la *LANGUE parlée* et dans la *LANGUE écrite*, la clarté du discours est le premier mérite.

(FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.)

Quand donc il la prend (la femme) dans un rang inférieur, l'ordre *naturel* et l'ordre *civil* s'accordent, et tout va bien.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Le *GÉNÉRAL persan* et le *GÉNÉRAL indien* s'empressent de donner bataille.

(VOLTAIRE.)

Chez les *Polonais*, dont la langue est mêlée de grec et de latin, il y a l'*église grecque* et l'*église latine*.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Tous les *VOUX* se partageaient entre le *CHEVALIER blanc* et le *CHEVALIER bleu*.

(VOLTAIRE.)

TROISIÈME MANIÈRE :

Trois lignes à reprendre et qui sont tirées des plus grands auteurs de l'*Eglise grecque* et *latine*.

(PASCAL.)

La femme seule peut imiter tous les chants des oiseaux *mâles* et *féminels*.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les sons des langues se sont formés d'abord des sons *masculins* et *féminins*.

(Id.)

Le mélange d'*AUTORITÉ ecclésiastique* et *civile* dans cette prohibition avait quelque chose de contraire aux droits du souverain.

(ANQUETIL.)

La diète *pythagorique*, préconisée par les *PHILOSOPHES anciens* et *nouveaux*, n'a jamais été indiquée par la nature.

(BUFFON.)

Les honnêtes gens qui lisent quelquefois Virgile ou les *Lettres Provinciales* ne savent pas qu'on tire vingt fois plus d'exemplaires de l'*Almanach de Liège* et du *Courrier-Boiteux* que de tous les bons *LIVRES anciens* et *modernes*.

(VOLTAIRE.)

Tout fut états-généraux dans les *RÉPUBLIQUES grecques* et *romaines*.

(Id.)

Je n'irai point, si je puis, demeurer dans l'île de Protée, malgré les beaux vers des *GÉOGRAPHE français* et *latins*.

(CHATEAUBRIAND.)

DEUXIÈME MANIÈRE :

On a toujours peint Dieu avec une grande barbe dans l'*Eglise grecque* et dans la *latine*.

(VOLTAIRE.)

Milord Bolingbroke possède Virgile comme Milton; il aime la *soixième anglaise*, la *française* et l'*italienne*.

(Id.)

Les *NOUVEAUX CITOYENS* et les *anciens* ne se regardent plus comme les membres d'une même république.

(MONTESQUIEU.)

En effet, chaque jour, la bouche, à plus grands frais, Dévore les produits des lacs et des forêts, Engloutit les vins blancs, LES rouges, LES claires, Le Veugeot et l'Ai, le Chypre et le Xéris.

(FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.)

Il est très sûr que les *seizième* et le *dix-septième* siècle furent marqués par de grands changements et de grandes découvertes.

(THOMAS.)

QUATRIÈME MANIÈRE :

Les *PUISSANCES végétale* et *animale* se mettent en équilibre par des flux et reflux.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Le renouvellement partiel change le principe du gouvernement représentatif, composé des trois pouvoirs *monarchique*, *aristocratique*, *démocratique*.

(CHATEAUBRIAND.)

Le fer donne aux *végétaux* et aux *animaux* les couleurs rouge et bleu.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Dans le régime viril de l'Europe, les *PUISSANCES temporelle* et *spirituelle* se rapprochent ou se divisent à proportion de la maturité des nations.

(Id.)

Ces deux conjugaisons *hébraïque* et *grecque* semblent porter l'empreinte de l'esprit et des peuples qui les ont formées.

(CHATEAUBRIAND.)

Quel homme eut jamais plus d'éclat que J.-C. ? Le peuple juif tout entier le prédisait avant sa venue. Le peuple gentil l'adore après qu'il est venu. Les deux *PEUPLES gentil* et *juif* le regardent comme le centre.

(PASCAL.)

Les *LANGUES romane* et *tudesque* furent les seules en usage jusqu'au règne de Charlemagne.

(DUCLOS.)

Les deux *PUISSANCES temporelle* et *spirituelle*, ou *militaire* et *ecclésiastique* se disputent la domination des hommes.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

En présence de ces nombreuses citations et des puissantes autorités qui nous les ont fournies, nous pouvons hardiment décider qu'il est permis de dire : 1° l'*Eglise grecque* et l'*Eglise latine*; 2° l'*Eglise grecque* et la *latine*; 3° l'*Eglise grecque* et *latine*; 4° les *Eglises grecque* et *latine*, malgré les scrupules de certains grammairiens, qui rejettent les deux dernières expressions comme vicieuses, par la peur, bien ridicule sans doute, que

dans l'une on n'entende que l'*Éguse* est à la fois, *grecque* et *latine*, et parce que dans l'autre : les *églises* GRECQUE et LATINE, leurs yeux, *doués d'une sensibilité si irritable*, sont choqués de voir deux adjectifs singuliers accolés à un substantif pluriel.

Boniface est le premier, nous lui devons cette justice, *qui ait osé soutenir cette hérésie grammaticale*, car c'en est une que d'avancer qu'on peut dire : *la littérature française et anglaise* ou *les littératures française et anglaise*; *l'autorité civile et ecclésiastique*, ou *les autorités civile et ecclésiastique*. « Boniface, dit un grammairien, a raison d'ap-
 • prouver ces locutions, car nos écrivains les plus renommés en font usage journalle-
 • ment. M. Lévi lui-même ne les condamne plus, bien qu'il n'ait fait, il y a quelques
 • années, une querelle d'Allemand, à la Société grammaticale, pour avoir mis dans
 • un rapport : *les écrivains anciens et modernes*, attendu, disait-il, que les écrivains ne
 • peuvent être tout à la fois anciens et modernes. Vainement je répondais que c'était
 • précisément cette opposition, cette incompatibilité dans les idées qualificatives, qui
 • rendait l'ellipse naturelle, comme on dit sans cesse *des djeûners chauds et froids*,
 • parce que des djeûners ne pouvant être chauds et froids en même temps, il est im-
 • possible qu'on ne comprenne pas que cette phrase signifie, sous une forme concise,
 • *des djeûners chauds et des djeûners froids*. Malgré mon plaidoyer, la Société a con-
 • damné *les écrivains anciens et modernes*, aussi bien que *les djeûners chauds et froids*.
 • Aujourd'hui, ces juges, si rigides sur les principes, se sont amendés tant soit peu,
 • et la plupart d'entre eux sont les premiers à employer la locution qu'ils combat-
 • taient avec tant de chaleur. Tant mieux, c'est un progrès. »

Lemare lui-même, quoiqu'il ne soit pas de cette opinion, ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il est souvent bien difficile de résister au besoin d'abrégé, surtout lorsque le danger de l'équivoque est presque nul, comme dans cette expression : *Les phitosophes anciens et nouveaux*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

EXTRAIT DES AUTEURS.

Les vertes vifres et chrétiennes.	Facilité sensitive et intellectuelle.	Fêtes grecques et romaines.	Les langues latine, grecque et hé-
Les seigneurs catholiques et hérétiques.	Medicines : française et de toutes lettres.	Barons ecclésiastiques et ecclésiastiques.	braïques.
Corps administratifs et judiciaires.	Exemples française et espagnole.	Lois allemandes et bavaroises.	Les langues, grecque, romaine, hé-
La grande et petite cour.	Musée hollandaise et anglaise.	Marchands maures et nègres.	braïque, arabe et éthiopienne.
Les animaux frogitres et ansoi-	Lignes masculines et féminines.	Extrémité orientale et occidentale.	Puissances temporelle et spirituelle.
vers.		Les lois civile et ecclésiastique.	Jeunes gens de lettres et grecques.

—••••• N° CXX. —•••••

ADJECTIFS QUALIFIANT TANTOT LE PREMIER, TANTOT LE SECOND SUBSTANTIF, LORSQU'IL S'EN TROUVE PLUSIEURS UNIS PAR LA PRÉPOSITION *de*.

ACCORD AVEC LE MOT QUI PRÉCÈDE *de*.

Le roi d'Égypte était suivi de deux mille *poètes*
vêtus de robes de lin plus blanches que la neige.
 (VOLTAIRE.)

Le pain des Lapons n'est que de la *farine d'ose de*
poissons sautés et mêlés avec de liécors tendres, de
sin ou de bouleau. (BUFFON.)

ACCORD AVEC LE MOT QUI SUIT *de*.

L'étendard royal des Francs était un *bâton d'or* avec
un drapeau de soie blanche, orné de fleurs de lis.
 (VOLTAIRE.)

Le roi des Scythes présenta cent chevaux de *ba-*
taille couverts de housses de peau de renards noirs
 (VOLTAIRE.)

Un dernier ornement qui leur est particulier, c'est une espèce de *brodequins* de toile de coton, garnis de rassade. (Id.)

J'avais fait venir de Paris une petite caisse contenant... six paires de *bas de sole blanches*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

On a trouvé une *partie du pain mangée*.

(BONIFACE.)

Une *troupe de singes vêtus à l'espagnole*.

(VENTOT.)

Des *troupes d'hommes* grotesquement vêtus d'habits de guerre, apparaissaient çà et là.

(ALBERT-MONTMONT.)

On a cuit une *partie du pain destiné aux pauvres*.

(BONIFACE.)

Le rapport de l'adjectif est quelquefois difficile à saisir; il faut alors se bien pénétrer du sens qu'on veut exprimer, et voir auquel des substantifs convient la modification.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Amuseux d'or massif.
Boutons de métal jaune.
Chapeaux de petite coussure.
Souliers de veau ciré.
Bas de coton blanc.

Amuseux d'or léger.
Boutons de métal rouge.
Chapeaux de paille garnis.
Souliers de veau ciré.
Bas de soie blancs.

Gâteaux d'amande excellents.
Boîtes d'herbe embaumées.
Rubans de gaze brochés.
Rubans de gaze soulés.
Bas de soie noirs.

----- N° CXXI. -----

ADJECTIF PRÉCÉDÉ DE PLUSIEURS SUBSTANTIFS SÉPARÉS PAR LES EXPRESSIONS *ainsi que*, *comme*, *avec*, *aussi bien que*, *de même que*, *non plus que*.

ACCORD AVEC UN SEUL SUBSTANTIF.

Le CARACTÈRE primitif d'une nation, *ainsi que* celui d'un homme, est souvent ALTÉRÉ par le commerce de ses voisins.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Ces ASSEMBLÉES, *ainsi que* les repas et les exercices publics, sont toujours HONORÉS de la présence des vieillards.

(BARTHÉLEMY.)

La CHAIR du lynx, *comme* celle de tous les animaux de proie, n'est pas BONNE à manger.

(BUFFON.)

La VÉRITÉ, *comme* la lumière, est INALTÉRABLE, immortelle.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Presque toute la LIVONIE, *avec* l'ESTONIE entière, avait été abandonnée par la Pologne au roi de Suède.

(VOLTAIRE.)

Le CAPITAINE, *avec* cinquante hommes seulement, était PARVENU à se rendre maître de la ville.

(BONIFACE.)

ACCORD AVEC PLUSIEURS SUBSTANTIFS.

La tête en entier, *ainsi que* la gorge et la moitié supérieure du cou, en dessus et en dessous, sont également couvertes d'un duvet court.

(BUFFON.)

Dans l'Égypte, dans l'Asie et dans la Grèce, BACCHUS, *ainsi qu'*HERCULE, étaient reconnus pour dieux.

(VOLTAIRE.)

L'aigle, reine des airs, *avec* margot la pte, Différentes d'humeur, de langage et d'esprit

Et d'habit,

Traversaient un bout de prairie.

(LA FONTAINE.)

Bertrand *avec* Raton, l'un singe et l'autre chat, Commensaux d'un logis, avaient un commun maître.

(Id.)

Un CAPITAINE *avec* cinquante hommes qui étaient venus pour sauver Elle, sont consumés par le feu du ciel.

(JOUR. GRAMMAT.)

On voit, par les citations de la première colonne, que l'adjectif, précédé de deux ou de plusieurs substantifs séparés par les mots *ainsi que*, *comme*, *avec*, etc., s'accorde avec le premier seulement, quand l'esprit veut établir une comparaison, ou indiquer un moyen, comme dans le dernier exemple.

Mais, dans les citations opposées, les mots *ainsi que*, *avec*, ne marquent plus, l'un, la comparaison, l'autre, un moyen; ils indiquent tous deux la simultanéité de l'action, et cette simultanéité entraîne invinciblement la pluralité. La Société grammaticale l'a tellement senti que, dans l'une de ses dernières séances, elle a décidé,

contre l'opinion de Lemare, qu'on pouvait imiter La Fontaine, Buffon et Voltaire, dans les phrases analogues à celles que nous avons empruntées à ces écrivains (1).

Cependant l'avant-dernier exemple de la première colonne nous fait voir que, dans ce dernier cas, on met aussi l'adjectif au singulier : *La Livonie, avec l'Estonie, avait été abandonnée, etc.*

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le naturel du loup, comme celui des animaux sauvages, est féroce.
Le chair du lapin, de même que celle du lièvre, est bonne à manger.
Le chant de la fauvette, comme celui de l'alouette, est agréable.
L'espérance, avec l'homme fut détruite.

Le père, ainsi que les enfants, ont été malheureux.
Le prix, ainsi que les frais, seront payés par vous.
Le plan, comme l'exécution de l'ouvrage, lui sont dus.
Le maison, avec le jardin et les dépendances, ont été vendus trop cher.
Le château avec toutes ses dépendances, ont été vendus comptant.

----- N° CXXII. -----

DE L'ACCORD DE L'ADJECTIF *feu*.

INVARIABLE.

Je viens de mettre en vers dans le moment *feu*.
M. le duc d'Orléans et son système avec Law.

(VOLTAIRE.)

J'ai osé dire à *feu ma sœur* que sa fille et moi naquimes la même année.

(MONTESQUIEU.)

VARIABLE.

Un service solennel pour *les feus rois* Louis XVI et Louis XVII eut lieu à Notre-Dame le 14 mai 1814.

(BONIFACE.)

Le duc de *** doit à la bienveillance dont l'honoraient *les feus reines* les bonnes grâces de l'empereur.

(DE SALVANDY.)

Feu est invariable quand il est placé avant l'adjectif qui détermine le substantif; il prend l'accord, s'il en est précédé. C'est à tort que les grammairiens refusent le pluriel à ce mot. Rien n'empêche de dire : *les feus Dauphin et Dauphine; mes feues tantes*. Cet emploi n'est pas commun, il est vrai; mais, ainsi que le remarque fort judicieusement Boniface, la rareté d'une expression n'en doit pas faire condamner l'usage (2).

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Feu mon père.
Feu les rois.

Mon feu père.
La feue reine.

Feu ses oncles.
Feu les princesses.

Ses feus cousins.
Les feues princesses.

(1) Sans doute ces phrases paraissent en contradiction avec la grammaire; mais, comme l'a très bien observé un littérateur plein de tact et de goût, ce qui peut n'être pas conforme à la règle grammaticale est souvent d'accord avec la raison. Si l'on regardait le nom qui précède *ainsi que*, *avec*, comme l'idée dominante, on altérerait le sens des mots et les vices de celui qui parle.

(2) « L'adjectif *feu*, dit Lemare, vient du latin *functus*, d'où *defunctus*, dont nous avons fait aussi *défunct*. « La manière extraordinaire dont il est placé dans *feu mon père*, *feu ma sœur*, a fait croire qu'il n'est point adjectif; et peut-être est-ce la cause qu'il reste invarié. » Lemare nous semble être tout-à-fait dans l'erreur. *Feu* ne tire point son origine de *functus* ni de *defunctus*; il vient du latin *fuit* ou plutôt de l'italien *fu*. En effet, les Italiens pour dire *feu mon père* disent *padre che fu*. Exemple : *In questi tempi, all'entrante d'ottobre, morì a Napoli quella che si faceva chiamare imperadrice di Costantinopoli, figliuola CHE FU di messer Carlo di Valois* (traduction littérale : « Dans ce temps, à l'entrée d'octobre, mourut celle qui se faisait appeler impératrice de Constantinople, et qui était fille de FEU Charles de Valois. » Bien que ce mot dérive d'un verbe et signifie *qui fut*, il n'en est pas moins devenu dans notre langue un véritable adjectif; et nous avons lieu d'être étonnés qu'on ne le fasse pas toujours accorder, ainsi que la raison l'exige. Aussi est-ce avec plaisir que nous avons vu dernièrement la Société grammaticale porter atteinte à la règle des grammairiens, en approuvant le féminin dans cette phrase : *Un des salons est entièrement orné de têtes d'étude d'après l'antique, toutes dessinées par la princesse royale, FEUE reine de Wurtemberg, etc.*

————— **LEÇON N° CXXIII.** —————

DE L'ACCORD DE L'ADJECTIF NU.

INVARIABLE.

Il était *nu-tête* et *nu-jambes*, les pieds chaussés de petites sandales. (VOLTAIRE.)

Premier peuple de la terre, songez que vous avez dans votre royaume environ deux millions de personnes qui marchent en sabots six mois de l'année, et qui sont *nu-pieds* les autres six mois.

(Id.)

VARIABLE.

Accoutumez vos enfants à demeurer *été* et *hiver*, jour et nuit, toujours *tête nue*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Puisque ces saints sont assez humbles pour marcher *pieds nus*, ils seront assez charitables pour me donner à dîner.

(VOLTAIRE.)

L'adjectif *nu*, précédant le substantif, reste invariable; il varie, s'il vient après.

Toutefois, lorsque le substantif qualifié par l'adjectif *nu* est déterminé par l'article *la*, cet adjectif, quoique placé avant le nom, subit l'accord, comme dans cet exemple : *Le donateur s'est conservé LA NUB PROPRIÉTÉ de ses biens.*

OBSERVATION. La règle précédemment posée n'est applicable à *nu*, que lorsque cet adjectif est joint à un nom désignant une partie du corps humain ordinairement couverte : *pieds, jambes, bras, cou, tête*. On dirait plutôt les mains *nues* que *nu-mains*. Observez encore qu'on ne dit point *nu-pied*, *nu-jambe*, au singulier; on dit : *un pied nu*, etc. *Nu-pieds, nu-tête*, etc., sont des locutions adverbiales elliptiques.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Nu-tête.
Nu-jambes.

La tête nue.
Les jambes nues.

Nu-bras.
Nu-pieds.

Les bras nus.
Les pieds nus.

————— **LEÇON N° CXXIV.** —————

ACCORD DE L'ADJECTIF *demie*.

INVARIABLE.

Les grands ne se croient pas des *demie-dieux* et les petits ne les adoreraient pas. (BOSSU.)

Une *demie-heure* après avoir quitté le vaisseau, je foulai le sol américain. (CHATEAUBRIAND.)

On ne gouverne pas une nation par des *demie-mesures*. (MONTAIGNE.)

VARIABLE.

Le soleil tourne sur son axe en *vingt-cinq jours et demie*. (VOLTAIRE.)

Mari, à dix heures et *demie*, le roi déclara qu'il épousait la princesse de Pologne. (Id.)

Optimus paie la tête de Calpurne *dix-sept livres et demie* d'or. (VERTOT.)

Demie, lorsqu'il précède immédiatement un substantif, demeure invariable et forme avec lui une expression substantive qui est indiquée par un tiret.

S'il le suit, il est *seulement* le genre, parce qu'en exprimant une *demie* il ne saurait prendre le pluriel, à moins qu'il ne soit employé comme nom. Exemple : *Cette pendule n'a pas sonné la demie, parce qu'elle ne sonne pas les demies.*

Demi s'emploie aussi avec les adjectifs, on dit : *demi-fou, demu-mort, demi-bonnes, demi-mauvaises, demi-pâmée, demi-pourris*, etc.

OBSERVATIONS SUR les adjectifs *nu* et *demi*. Est-il vrai que les expressions *demi-science, nu-tête, nu-pieds*, et autres semblables, nient été, ainsi que le dit Lemare, des négligences qui sont devenues ensuite usuelles ? Les adjectifs *demi* et *nu* ne seraient-ils pas, au contraire, pris adverbialement, et ne pourrait-on pas, d'après cela, analyser ces expressions ainsi qu'il suit : exemple pour *demi* : Une *demi-science* est la plupart du temps pire que l'ignorance. Analyse : Une science (acquise à) *demi* est la plupart du temps pire que l'ignorance. Exemple pour *nu* : Les courtisans vont *nu-tête*, les esclaves vont *nu-pieds*, le citoyen va entièrement vêtu. Analyse : Les courtisans vont (ayant la) tête (à) *nu*, les esclaves vont (ayant les) pieds (à) *nu*, le citoyen va entièrement vêtu.

Ces analyses nous paraissent suffisamment justifiées par les phrases suivantes : *Des vertus à demi effacées de leur mémoire.* (La Bruyère). — *Ses sanglots qu'on n'entend qu'à demi.* (Massillon). *Ces lumières que nous n'avons jamais qu'à demi, et à force de veilles.* (Le même). — *Rallier le Français à demi vaincu.* (Bossuet). — *Monter un cheval à nu.* (Planche). — *Faire voir son cœur à nu.* (Le même).

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Une demi-lieue.
Deux demi-pieds.
Des demi-connaissances.

Deux heures et demie.
Huit et demi.
Quatre ans et demi

Demi-journée.
Demi-confiance.
Une demi-fortune.

Miolek et demi.
Une bouteille et demie.
Six livres et demie.

—••••• N° CXXV. •••••—

Excepté, passé, supposé, vu, y compris, ci-joint, ci-inclus, franc de port, etc.

INVARIABLE.

Excepté la cour qui s'élevait quelquefois au-dessus des préjugés vulgaires, il n'y a point un Égyptien qui voudrait manger dans un plat dont un étranger se serait assis.
(VOLTAIRE.)

Vous trouverez ci-joint la copie de la lettre de remerciement que M. C... m'a écrite.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Vous trouverez ci-inclus copie de ma lettre.
(DOMERGUES.)

J'ai reçu franc de port une lettre anonyme.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Ce n'est que passé trois mois que ces jeunes oiseaux poussaient le rouge.
(BUFFON.)

VARIABLE.

Les traits des habitants de Bondou approchent de ceux des Européens, beaucoup plus que ceux des autres habitants de l'Ouest, les Maures exceptés.
(ALBERT-MONTMONT.)

Le dessin de ce conگار m'a été envoyé d'Angleterre par feu M. Collinson, avec la description ci-jointe.
(BUFFON.)

Je vous recommande les cinq lettres ci-incluses.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Le Contrat social est imprimé, et vous en recevrez douze exemplaires francs de port.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Je fis l'effort, ces jours passés, d'aller à la comédie du passé, du présent et de l'avenir.
(VOLTAIRE.)

De ces exemples il résulte clairement que les mots *passé, excepté, ci-joint, ci-inclus, franc de port*, parmi lesquels nous devons ranger *vu, supposé* et *y compris*, sont invariables lorsqu'ils précèdent le substantif, et variables quand ils sont placés après lui.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Excepté les hommes.
Passé cette époque.
Supprimé cette chose.
Y compris la valise.
Clinsé la note.
Franc de port leurs lettres

Les hommes exceptés.
Cette époque passée.
Cette chose supprimée.
La valise y comprise.
La note ci-incluse.
Leurs lettres franches de port.

Excepté les femmes.
Passé ces jours-ci.
Supprimé ces projets.
Ci-joint mes lettres.
Ci-inclus leurs lettres.
Franc de port leurs marchandises.

Les femmes exceptées.
Ces jours-ci passés.
Ces projets supprimés.
Ma lettre ci-jointe.
Leurs lettres ci-incluses.
Leurs marchandises franches de port.

—••••• N° CXXVI. •••••—

Proche et possible.

VARIABLE.

Les *maisons* qui sont *proches* de la ville sont sujettes aux inondations. (ACADÉMIEN.)

Nous devons dire qu'on peut réduire en trois classes tous les *monstres possibles*. (BUTON.)

Faisons d'abord respecter notre malheur; car de toutes les *calamités possibles*, la plus insoutenable est le malheur méprisé. (DE SÉVÈRE.)

INVARIABLE.

Une difficulté d'importance a fort embarrassé Tycho-Brahé et Képler, touchant les éclipses centrales de la lune qui se font *proches* de l'équateur.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les missionnaires pensaient que leur propre intérêt était d'avoir le moins de rapports *possibles* avec le gouvernement du Cap. (ALBERT-MONTÉMONT.)

Un conquérant, afin de perpétuer son nom, extermine le plus d'hommes *possibles*,

(FONTENELLE.)

Ils ne songent qu'à payer le moins d'impôts *possibles*.

(DE SÉVÈRE.)

Dans la première colonne les mots *proches* et *possibles*, étant adjectifs, revêtent le signe du pluriel, parce qu'ils se rapportent aux substantifs *maisons*, *monstres* et *calamités*.

Mais, dans la seconde colonne, si les mêmes mots demeurent invariables, c'est que le premier semble ne plus jouer le rôle d'adjectif, et que le second est l'élément d'une proposition elliptique. En effet, *proche* paraît faire l'office de préposition et signifie *près* (1). Quant au mot *possible*, voici l'analyse de la dernière citation : *Ils ne songent qu'à payer le moins d'impôts (qu'il leur est) possible*, ou *(que CELA leur est) possible*. On voit donc que l'adjectif *possible* s'accorde avec *il* ou *cela* sous-entendu. D'ailleurs, cet adjectif reste invariable toutes les fois qu'il y a dans la phrase *plus*, *moins*, *le plus*, *le moins*, et, dans ce cas, ce serait logiquement une faute que de le mettre au pluriel.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Habitations proches.
Maisons proches.
Personnes proches.
Ceux qui sont proches

Habitations qui sont proches de.
Maisons proches de.
Personnes proches de.
Ceux qui sont proches de.

Toutes les bontés possibles.
Toutes les idées possibles.
Tous les avantages possibles.
À toutes les époques possibles.

Le plus de bontés possible.
Le moins d'avantages possible.
Aux plus longues époques possible.
Aux époques les moins longues possible.

(1) Nous disons que *proche*, en pareil cas, paraît être une préposition, car ce n'en est réellement pas une, quoi qu'en disent les grammairiens; c'est tout simplement un adjectif qualifiant le mot lieu sous-entendu: ainsi que le prouve l'analyse suivante. *Les éclipses centrales de la lune qui se font (dans un lieu) proche de l'équateur.*

-----●●●●● N° CXXVII. ●●●●●-----

MOTS QUI, JOUANT EN APPARENCE LE RÔLE D'ADJECTIFS, RESTENT SUBSTANTIFS ET INVARIABLES.

VARIABLES.

Un homme vêtu d'une robe *violette*, vint nous féliciter sur notre arrivée. (VOLTAIRE.)

Un autre caractère distinctif du mâle, et qui n'avait pas encore été saisi, c'est une espèce de demi-collier autour de l'occiput, formé par de longs poils ou soies *pourpres*. (BURTON.)

La bergeronnette de printemps est la première à reparaitre dans les prairies et dans les champs où elle niche au milieu des *blés verts*. (Id.)

La *nonnette cendrée* se tient dans les bois plus que dans les vergers et les jardins. (Id.)

INVARIABLES.

Les couleurs du grand casque sont *aurora*. (BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les sous-bergera et sous-lergères, en longues robes blanches, ceintes de garnitures *aurora*, lui servirent dans cent corbeilles de simple porcelaine cent mets délicieux. (VOLTAIRE.)

La gorge et tout le dessous du corps était d'un blanc sale, varié de *taches marron*. (BURTON.)

Le colibri à gorge *carmin* a quatre pouces et demi de longueur. (Id.)

Dans les exemples de la première colonne, les mots *violette*, *pourpres*, *verts*, *cendrée*, étant de vrais adjectifs, s'accordent avec les noms auxquels ils ont rapport.

Dans les exemples en regard les mots *aurora*, *marron*, *carmin*, doivent rester invariables, parce qu'ils sont de fait substantifs, et qu'ils font partie d'une expression qualificative et elliptique dont la construction pleine est : *de la couleur de l'aurora*, *de la couleur du marron*, *du carmin*; témoin ces autres exemples de Burton :

Les uns ont les yeux bruns et les autres *couleur de vert de mer*.

Les pieds et les ongles de la perruche aux ailes d'or sont *couleur de chair pâle*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Des robes bleues
Des châles orange
Des chapeaux roses
Des gants blancs
Des draps bruns.

Des robes noires
Des gants noirs
Des écharpes ponceau
Des gants roses
Des robes noires.

Des taffetas noirs
Des souliers mordorés
Des ceintures blanches
Des papiers blancs
Des cheveux blancs.

Des taffetas jaunes
Des souliers blancs
Des ceintures orange
Des papiers roses
Des valeurs pures.

-----●●●●● N° CXXVIII. ●●●●●-----

DES ADJECTIFS COMPOSÉS *bleu-clair*, *châtain-clair*, ETC.

VARIABLES.

La perdrix *grise-blanche* et la perdrix *rouge-blanche* font variétés dans ces deux espèces de perdrix. (BURTON.)

Je lui offris donc cinq livres pesant de grains en verre et en porcelaine de couleurs que j'espérais devoir lui plaire davantage, blanche, noire et *bleu-claire*. (ALBERT-MONTÉMONT.)

Les cheveux de cette petite fille étaient *châtains-bruns* et fins. (BURTON.)

INVARIABLES.

L'azurou est originaire du Canada; il a le dessous de la tête d'un roux-obscur, le bec et les *plumes grises-brun*. (BURTON.)

Le poisson qu'ils prirent avait presque trois pieds de long et était entièrement couleur de plomb; ses yeux étaient *jaune pâle* et d'une extrême petitesse. (ALBERT-MONTÉMONT.)

L'hyène a le poil du corps et la crinière d'une couleur *gris-obscur*. (BURTON.)

Les pieds du grand bœuf ont dix-huit lignes de longueur, et sont, ainsi que les doigts, d'une couleur plombée-claire. (BUFFON.)

C'était comme autant de gros points d'une couleur jaune-brune et obscure. (Id.)

Les Arabes sont dans l'usage de se faire appliquer une couleur bleue-foncée aux bras, aux lèvres et aux parties les plus apparentes du corps. (Id.)

Quand on se couche on a des pensées qui ne sont que gris-brun. (M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Lorsque les yeux sont tournés à contre-jour, ils paraissent noirs, parce que la couleur jaune-brun tranche si fort sur le blanc de l'œil qu'on le juge noir par l'opposition du blanc. (BUFFON.)

La gorge est aussi revêtue de plumes veloutées; mais celles-ci sont noires, avec des reflets verd-doré. (Id.)

Dans la grammaire de MM. Noël et Chapsal, où les règles sont presque toujours en contradiction avec les faits, nous lisons : « Deux adjectifs, dont le premier est qualifié » par le second, restent tous les deux invariables : *des cheveux châtain-clair, des étoffes rose-tendre*. La raison en est que le premier adjectif est pris substantivement; c'est comme s'il y avait *d'un châtain clair, d'un rose tendre*. » Les exemples de la première colonne nous prouvent cependant que deux adjectifs réunis peuvent aussi varier : c'est quand ils qualifient l'un et l'autre le substantif auquel ils se rapportent. D'après Buffon, on écrira donc avec la pluralité : *des cheveux châtains-bruns, des cheveux châtains-clairs*, parce qu'ils sont à la fois châtains et bruns, châtains et clairs.

Il y a cette différence, dit très bien Boniface, entre *des étoffes bleues-claires et des étoffes bleu-clair*, que les premières sont de couleur bleue et d'un tissu clair, et que les secondes sont d'un bleu-clair.

OBSERVATION. — On dit : un BEAU couleur de rose, un BEAU couleur de feu. Barthélemy a fait usage de cette expression où *beau* est au masculin, soit parce que *couleur de rose* est ici au masculin, comme *le rose*; soit par ellipse du substantif *teint*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE

OU TOUTES LES ÉPITHÈTES SONT TIRÉES DE BUFFON.

Une aigle gris-blanc.
Cheveux châtain-brun.
Une couleur bleu-claire.
Des ailes jaunes-brunes.
Une couleur plombée-claire.
Une couleur noire foncée.

Une couleur gris-blanc.
Manteau rouge-bai vif.
Une couleur bleu-tendre.
Des ailes gris-brun.
Une couleur jaune-orangé.
Une couleur gris de fer.

Une étoffe blanc-claire.
Une couleur jaune-brun.
Une couleur bleue foncée.
Des étoffes jaunes-claires.
Une couleur blanche-pâle.
Des plumes bleues-fines.

Une étoffe blanc-clair.
Des habits marron-foncé.
Des bœufs jaunes-pâle.
Des yeux brun-olivâtre-foncé.
Une couleur rouge-brûlé.
Des plumes rouge-cramoisi.

—••••• N° CXXIX. •••••

DES ADJECTIFS COMPOSÉS TELS QUE *nouveaux-convertis, ivres-morts, etc.*, ET *nouveau-nés, demi-morts, ETC.*

VARIABLES.

Le généreux Freind paya la dot des deux mariés, il plaça bien tous ses *nouveaux convertis*.

(VOLTAIRE.)

On m'apporta une couvée de trois ou quatre petits de la même espèce : elle (la jeune alouette) se prit d'une affection singulière pour ces *nouveaux venus*.

(BUFFON.)

Si les femmes cherchent à donner du ridicule à une *nouvelle venue*, il est sûr qu'elle est plus jolie qu'elles.

(VOLTAIRE.)

INVARIABLES.

D'un regard étonné j'ai vu sur ces remparts

Ces géants *courtois-vêtus*, automates de Mars.

(VOLTAIRE.)

Les enfants *nouveau-nés* des Nègres sont si susceptibles des impressions de l'air, qu'on est obligé de les tenir pendant les neuf premiers mois dans des chambres bien fermées et bien chaudes.

(BUFFON.)

Je remarquais tout l'étalage
Et l'air de ces nouveaux venus ;
Ce sont seigneurs de haut lignage,
Car ils descendent de Janus,
Ayant tous un double visage.

(VOLTAIRE.)

Peu d'heures avant que Montesquieu expirât, on renvoya Routh et son compagnon ivres-morts.

(Id.)

Destructeurs-nés des êtres qui nous sont abandonnés, nous épulserions la nature si elle n'était impuissable.

(BURRON.)

Pour moi, je ne vois rien de plus sot, à mon sens, Qu'un auteur qui partout va gueuser des encens, Qui des premiers venus, saisissant les oreilles, En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.

(MOLIÈRE.)

. . . . Il tua plus d'à moitié
Un volatille malheureuse
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pié,
Demi-morte et demi-boiteuse
Droit au logis s'en retourna.

(LA FORTAINE.)

Légère et court-vêtue, elle allait à grands pas, Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,

Cotillon simple et souliers plats. (Id.)

Les soies de l'éléphant sont très clair-semées sur le corps, mais assez nombreuses aux cils des paupières.

(BURRON.)

Je hais ces fort-vêtus qui, malgré tout leur bien, Sont un jour quelque chose, et le lendemain rien.

(REGNARD.)

Il y a là un rendez-vous général de toute l'harmonie de la ville; les femmes y apparaissent léger-vêtues, dans un lointain vaporeux qui les fait paraître charmantes.

(JULES JANIN.)

Parmi les adjectifs composés il s'en trouve où les deux mots prennent le signe du pluriel; tels sont ceux des phrases de la première colonne : Dans les unes, le dernier ou le premier mot est pris substantivement, et l'adjectif qui le précède ou le suit s'accorde en genre et en nombre avec lui : *ces nouveaux convertis*, *ces nouveaux venus*, *destructeurs-nés*. Dans les autres, chaque mot exprimant une qualité attribuée au substantif qualifié, doit s'accorder également avec celui-ci en genre et en nombre : *Routh et son compagnon ivres-morts*.

Mais on apprend par les exemples de la seconde colonne qu'il est aussi d'autres adjectifs composés où le premier reste toujours invariable : *géants court-vêtus*, *enfants nouveau-nés*, *des soies clair-semées*, *demi-morte*; c'est qu'en pareil cas cet adjectif est pris adverbialement, ainsi que le fait voir cet exemple de Buffon : *L'arabes à la tête et une partie du cou rouges, chauves et charnus comme celui d'un dindon, clairement semés de poils noirs*. Il aurait pu aussi bien dire *clair-semés*. D'après cela *géants court-vêtus*, etc., c'est donc pour *géants courtement vêtus*, *enfants nouvellement nés*, *soies clairement semées*, *matelots à demi-nus*, ou plutôt *vêtus* (avec un vêtement) *court*; *nés* (dans un temps) *NOUVEAU*, etc.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

MASCULIN PLURIEL.

Nouveaux venus.
Nouveaux convertis.
Nouveaux débarqués.
Nouveaux mariés.
Tuliers-nés.
Présidents-és.
Destructeurs-nés.
Ivres-morts.
Morts-ivres.
Frais-cueillis.

FEMININ PLURIEL.

Nouvelles venues.
Nouvelles converties.
Nouvelles débarquées.
Nouvelles mariées.
Tuliers-nées.
Présidentes-nées.
Destructrices-nées.
Ivres-mortes.
Mortes-ivres.
Fraîches-cueillies (S).

MASCULIN PLURIEL.

Nouveaux-nés.
Nouveaux-dires (S).
Nouveaux-perdus.
Morts-vifs.
Premiers-nés.
Demi-barbares.
Demi-sauvages.
Demi-civilisés.
Mi-partis.
Aigres-doux.

FEMININ PLURIEL.

Pont de femmes.
Idem.
Idem.
Idem.
Idem.
Demi-barbares.
Demi-sauvages.
Demi-civilisées.
Mi-parties.
Aigres-douces (S).

(1) Plusieurs grammairiens veulent que *fraîches*, dans *des roses fraîches-cueillies*, s'écrive sans *s*, comme étant employé d'une façon adverbiale : *fraîchement cueillies*; mais par la raison qu'on dit au masculin et au féminin singulier : *frais-cueilli*, *fraîche cueillie*, il s'ensuit qu'on doit écrire au pluriel : *fraîches cueillies* et *fraîches cueillies*. C'est le sentiment de l'Académie.

(2) Bien que l'Académie écrive ici *nouveaux* avec un *x*, nous pensons que cet adjectif doit rester invariable puisqu'il est pris adverbialement.

(3) On pourrait, selon nous, écrire : *des fruits aigres-doux*, *des oranges aigres-douces*, comme nous avons prouvé que l'on pouvait écrire : *des cheveux châtain-clairs*; parce que *des oranges aigres-douces* sent à la fois aigres et douces, deux qualités inhérentes à ce fruit et tempérées l'une par l'autre; mais les grammairiens jusqu'à présent ont laissé le mot *aigre*, dans ce cas, invariable.

.....N° CXXX.

GENRE DES ADJECTIFS AVEC LE MOT *air*.

Je ne suis point d'avis qu'on vous peigne en amant : vous avez l'*AIR* trop *doux*.

(FONTENELLE.)

Elles ont l'*AIR* *hautain*, mais l'accueil familier.

(VOLTAIRE.)

Les barbares n'ont de respect et de vénération que pour ceux qui ont l'*AIR* *grand et majestueux*.

(JOURNET.)

Les habitants de la presqu'île de Malacca et de l'île de Sumatra ont l'*AIR* *fier* : les femmes de Java ont l'*AIR* *doux*. Tous ces sauvages ont l'*AIR* *réveur*.

(BUFFON.)

Quelqu'un disait que les partisans de César avaient l'*AIR* *inquiét et chagrin*.

(R. CARD.)

La vertu toute nue a l'*AIR* trop *indigent* ; Et c'est n'en point avoir que n'avoir point d'argent.

(BOURSAULT.)

Il semblerait au premier abord que l'accord des adjectifs en rapport avec le mot *air* ne présente aucune difficulté, et que ces adjectifs dussent toujours, comme dans les citations précédentes, revêtir les mêmes accidents de genre et de nombre que ce mot. Mais malheureusement il n'en est pas ainsi, et cette question, souvent agitée parmi les grammairiens, n'est pas encore entièrement jugée : *Adhuc sub judice lis est*.

En effet, de ce qu'on peut dire :

SANS ELLIPSE.

Cette maladie a l'*air* d'*ÊTRE* *sérieuse*.

(ACADÉMIE.)

Celles-ci cependant m'ont l'*air* d'*ÊTRE* *effacées*.

(LA CHAUSSEE.)

Il s'ensuit qu'il est permis de dire, selon les vues de l'esprit :

Eh bien, Sylvia, vous avez l'*AIR* tout *embarrassé*.

(MARIVAUX.)

Cette femme a l'*AIR* *fier*.

(LAVEAUX.)

Cette personne a l'*AIR* *content*.

(ACADÉMIE.)

AVEC ELLIPSE.

Cette proposition n'a pas l'*AIR* *sérieuse*.

(VOLTAIRE.)

C'était de ces visages qui ont l'*AIR* plus *anciens* que *vieux* (1).

(MARIVAUX.)

Eh bien, Sylvia, vous avez l'*AIR* tout *embarrassé*.

(MARIVAUX.)

Cette femme a l'*AIR* *fier*.

(LAVEAUX.)

Cette personne a l'*AIR* *contente*.

(ACADÉMIE.)

Mais c'est ce que contestent certains grammairiens, à cheval sur ce principe si connu, que tout adjectif doit nécessairement prendre le genre et le nombre du nom avec lequel il est en relation. Ainsi, suivant eux, on ne pourrait pas dire avec Laveaux : cette soupe a l'*air* *bonne*, cette dame a l'*air* *coquette* ; avec Favre : cette terre a l'*air* *cultivée*, *ensemencée* ; cette robe a l'*air* *bien faite* ; avec Lemare, Bescher, Maugard, Lévizac, Sicard et tant d'autres : Madame, vous avez l'*air* si *bonne* ! cette femme a l'*air* *campagnarde* ; elle a l'*air* *belle* ; elle a l'*air* *laide* ; elle a l'*air* *bien faite* ; elle a l'*air* *bossue* ; elle a l'*air* *vieille* ; elle a l'*air* *interdite* ; cette volaille a l'*air* *cuite* ; ces hultres ont l'*air* *fraîches*, etc.

Ces expressions sont cependant assez familières, même aux gens de la bonne com-

(4) Voici encore d'autres exemples semblables : *Ces naturels, hommes et femmes, avaient tous l'air contents et même heureux.* (ALBERT MONTÉMONT.) — *Tout au loin se découvrent les vastes plaines et les montagnes moins hautes, et les grands arbres, parmi lesquels circule le grand fleuve, et les petits villages qui ont l'air si calmes et si reposés vus de loin.* (J. JAMIN.)

pagnie. Faut-il décidément y renoncer ? Puisqu'on parle cette langue, pourquoi ne l'écrirait-on pas ? Nous rapporterons ici l'opinion de Bescher. Cette opinion, sanctionnée par l'usage, sera sans doute partagée par la majorité de nos lecteurs.

Elle a l'air *campagnard* signifie que, pour être de la ville, cette femme n'en a pas moins le ton, les gestes, l'attitude, le langage d'une habitante de la campagne.—Elle a l'air *parisien* : elle a le ton, les manières, les grâces d'une femme de Paris ; cependant elle a toujours habité une ville de province.—Elle a l'air *campagnarde* veut dire que cette femme a la mine, l'apparence d'être de la campagne ; que peut-être, en effet, elle est de la campagne.—Elle a l'air *Parisienne* : à son air, à ses discours, on juge qu'elle est née ou qu'elle a été élevée à Paris.

Les significations ne sont pas les mêmes.

Deux figures, également usitées en grammaire, concourent à justifier cette dernière manière de s'exprimer : la *syllepse* et l'*ellipse*.

Lorsqu'un adjectif est précédé de deux substantifs, il se met en rapport avec celui de ces deux substantifs qui domine dans la phrase. Ce principe est généralement reconnu. Or, si l'accent, les manières, les discours d'une femme font naître en moi l'idée qu'elle est née ou qu'elle réside à Paris, à la campagne, plutôt qu'ailleurs, je l'exprime par ces paroles : elle a l'air *Parisienne*, elle a l'air *campagnarde*. Il est évident que l'objet principal de ma pensée n'est point de constater l'air ou la physionomie de cette femme, dont l'impression fugitive s'est affaiblie dans mon esprit, mais bien de mettre en évidence la déduction que j'en ai tirée. Le rapport de l'adjectif au sujet est alors sylleptique.

On peut de même établir ce rapport par l'ellipse : elle a l'air *d'être* Parisienne, campagnarde. Le besoin d'abrégé l'expression et de la rapprocher de la vitesse de la pensée, fait supprimer *d'être*, mais on le supplée facilement. Rien de plus commun dans le discours que ces sortes d'abréviations.

(Messieurs), vous avez l'air un peu *gascon*. (Voltaire).

Le poète ne veut nullement donner à entendre qu'il pense que ceux à qui il adresse la parole soient nés sur les bords de la Garonne.

S'il eût dit : Vous avez l'air *Gascons*, il aurait annoncé que réellement ils peuvent être de la Gascogne.

Lemare admet aussi les deux locutions, et il en établit la différence par des raisonnements et par des exemples.

Fabre dit : Cette robe a l'air bien *faite*.—Cette terre a l'air *cultivée, ensemencée*.

C'est à la chose même et non à l'air qu'il fait rapporter les adjectifs, et il lui était impossible d'écrire autrement sans changer la construction.

On dit d'une femme qu'elle a l'air *bon*, l'air *doux*, l'air *charmant*, l'air *spirituel*, lorsqu'on ne consulte que l'impression que fait sur les sens le jeu de la physionomie.

Mais je dirai : Elle a l'air *bonne*, elle a l'air *douce*, l'air *charmante*, l'air *spirituelle* l'air *instruite*, l'air *intelligente*, l'air *obligeante*, si, sans m'arrêter aux traits de son visage, à l'expression de ses regards, je juge de cette femme par ses paroles affectueuses par ses raisonnements justes et par ses actions.

Je vois une personne qui fronce les sourcils, serre les lèvres, et jette çà et là des regards de dédain, je dis : Elle a l'air bien *mécontent*. Mais si je l'entends, sans la voir, adresser des reproches à quelqu'un, lui parler sèchement, je dirai alors : Elle a l'air *méchante, fâchée, irritée*, etc., car je ne puis juger d'une physionomie qui est hors de me

vie. *Elle a l'air* équivaut à *elle semble être*; *elle a l'air d'être*. Le mot *air* n'est point pris ici dans son acception propre et rigoureuse; il se prête aux vues de l'esprit.

Ce n'est pas que je ne reconnaisse que, dans plusieurs circonstances, la simplicité et la clarté de l'expression demandent que le verbe *être* soit exprimé, ou même qu'on préfère *sembler*, *paraître* à *avoir l'air*. Je suppose à l'écrivain assez de goût pour savoir faire un choix.

Florian a eu raison de dire : Elle cultivait son esprit pour son plaisir, et non pas pour *paraître* instruite. J.-J. Rousseau : Les Valaisannes ont des corps de robe si élevés, qu'elles en *paraissent* bossues. Marmontel : Vous m'avez l'air *d'être* bien aimée. Le même : J'aurai l'air *a'être* jouée, et je le serais en effet. L'Académie : Cette maladie a l'air *d'être* sérieuse.

Mon but a été seulement de mettre le lecteur en garde contre ces règles exclusives sorties du cerveau étroit de quelques grammairiens qui mesurent les mots au compas et les phrases à la toise, sans rien accorder à l'essor du génie. En bannissant de notre langue des locutions correctes et usitées, ils croient l'épurer, et ils l'appauvrissent.

N° CXXXI.

ADJECTIFS QUI SONT VARIABLES QUAND ILS QUALIFIENT UN SUBSTANTIF, ET INVARIABLES LORSQU'ILS MODIFIENT UN VERBE.

VARIABLES.

La chair du lion est d'un goût désagréable et fort; cependant les Nègres et les Indiens ne la trouvent pas *mauvaise* et en mangent souvent. (BUFFON.)

Les Polonais ne trouvent pas l'*audie* bonne, si elle ne sent bien fort. (REGNARD.)

Dans la saison de l'été, les coqs marchent la tête basse, crainte de la froisser contre les branches. (Id.)

Les gerboises et les kangaroos se tiennent droits sur leurs pattes de derrière. (AIMÉ-MARTIN.)

Dans plusieurs femmes et filles de condition, les côtes inférieures se trouvent plus basses que dans les filles du bas peuple. (BUFFON.)

Il n'y a point de sculpteur qui puisse faire une statue à l'imitation de l'homme, plus large et plus pesante par le haut que par le bas, laquelle puisse se soutenir droite et immobile sur une base aussi petite que ses pieds. (BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Ces esclaves ne sont pas fort chers; car les hommes âgés depuis vingt-cinq ans jusqu'à quarante ne coûtent que quinze écus. (BUFFON.)

Nous ressemblons à ce tyran de Sicile qui appliquait les passants sur son lit de fer: il efforçait de force les jambes de ceux qui les avaient plus courtes que son lit. (BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Un de notre compagnie dit un mot si plaisant et nous obligea à éclater de rire si long-temps et d'une manière si haute, que toute l'assemblée en fut extrêmement scandalisée. (REGNARD.)

INVARIABLES.

'En Laponie, une peau d'hermine coûte quatre ou cinq sous. La chair de cet animal *est* très-mauvaise. (REGNARD.)

Au moins c'est une affaire que vous *trouverez* bon, Monsieur, que je *diffère*. (QUÉMAULT.)

Ils *disent* que l'armée, investie de tous côtés, et comme assiégée, serait obligée de *mettre* les armes bas, si on ne lui donnait un prompt secours. (VASTOT.)

Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla, jetant bas sa robe de classe. (LA FONTAINE.)

Mère écrivaine, un jour, à sa fille disait : Comme tu vas, bon dieu ! tu ne peux *marcher* droit. (Id.)

Mère écrivaine qui reproche à sa fille de ne pas *aller* droit, et la fille qui lui reproche que sa mère va *tortu*, n'a point paru une fable agréable. (VOLTAIRE.)

Les manchons de genette étaient à la mode il y a quelques années, et se *vendaient* fort cher. (BUFFON.)

Après avoir avancé quelques pas, ils *s'arrêtèrent* court. (ALBERT-MORVILLON.)

Je ne saurais plus *écrire* depuis que mes lettres ne vont point à vous. Me voilà *demeurée* tout court. (M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

De ma vie je n'ai entendu des *voix* de femmes *monter* si haut. (Id.)

Ces exemples nous démontrent que le même adjectif peut varier dans un cas et demeurer invariable dans un autre : Il varie (1^{re} colonne) toutes les fois qu'on veut, non modifier le verbe, mais qualifier le substantif; et il devient et reste invariable (2^e colonne) si, n'ayant aucunement rapport au substantif, il ajoute une modification au verbe seulement; en pareille circonstance, cet adjectif fait partie d'une expression adverbiale, et le substantif auquel il se rapporte est toujours sous-entendu, comme l'atteste l'analyse des phrases suivantes (1) :

De ma vie je n'ai entendu des voix de femmes monter si *haut*.

Les manchons de genette se vendaient fort *cher*.

Ils s'arrêtèrent *court*.

C'est-à-dire *si hautement* ou (à un TON) *si HAUT*.

C'est-à-dire *fort chèrement* ou (à un PRIX) *fort CHER*.

C'est-à-dire *courtoisement* ou (d'UNE MANIÈRE) *COURT*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

J'ai trouvé ces étoffes *chères*.

On a vendu ces étoffes *cher*.

Le tailleur a pris ses mesures bien *justes*.

Les marchandes furent passées *justes*.

Les chats ont les oreilles *courtes*.

Quelques ardeurs sont venues *court*.

On a trouvé toutes les poésies *bonnes*.

Ces fleurs sentent extrêmement *bon*.

N^OCXXXII.

ADJECTIFS AYANT RAPPORT A UN SUBSTANTIF EXPRIMÉ OU SOUS-ENTENDU.

SUBSTANTIF EXPRIMÉ.

Attiré par la nouveauté, mais *esclave* de l'habitude, l'homme passe sa vie à désirer le changement et à soupirer après le repos. (LÉVIS.)

Au pied des tribunaux une fois *amené*, l'accusé, s'il est pauvre, est déjà condamné. (CHÉNIER.)

Fortement *appuyé* sur des oracles vains, Un *Pontife* est souvent terrible aux souverains. (VOLTAIRE.)

SUBSTANTIF SOUS-ENTENDU.

Endormi sur le trône, au sein de la mollesse, Le poids de sa couronne accablait sa faiblesse. (VOLTAIRE.)

Obéi dans sa vie, à sa mort adoré, Son palais fut un temple, etc. (Id.)

Environné d'enfants, soutiens de ma puissance, Il ne manque à mon front que le bandeau royal. (RACINE.)

Tout qualificatif, soit adjectif, soit participe passé ou présent, doit toujours se rapporter à un mot exprimé dans la phrase; telle est la règle posée dans la grammaire de MM. Noël et Chapsal, et d'après laquelle ils approuvent la construction des exemples de la première colonne, et signalent comme vicieuse et ne devant pas être imitée, celle des exemples en regard. Nous ne sommes pas tout-à-fait de l'avis de MM. Noël et Chapsal, et les trouvons d'une excessive rigueur à condamner les citations de la seconde colonne : Que veulent-ils éviter? C'est l'équivoque. Or, on sent bien qu'il est

(1) Cette analyse pourrait être aisément justifiée par un nombre infini de citations; nous nous bornerons à celle-ci. Bossuet, dans ses *Élévations sur les mystères*, dit, 1^o avec la construction pleine : Pour parler d'un TON PLUS ALU, ou plus GROS, ou plus HAUT, ou plus BAS, je dilate encore ou je resserre une autre partie dans le gosier qu'on appelle trachée artère, quoique je ne sache pas même si j'en ai une; 2^o avec ellipse : Il suffit que je veuille parler HAUT ou BAS afin que tout se fût comme de soi-même.

impossible de faire rapporter *endormi* avec *poids*, *obéi* avec *palais*, *environné* avec *front*; que ces adjectifs et ces substantifs s'excluant les uns les autres, le mot en rapport avec les premiers est évidemment sous-entendu; et ce qui aide singulièrement l'esprit à le saisir, c'est qu'il est implicitement contenu dans l'adjectif possessif qui se trouve toujours dans la phrase : *le poids de sa couronne*, c'est-à-dire *le poids de la couronne de lui*, *endormi*, etc. Au reste cette construction, qui répond à l'ablatif absolu des Latins, a été et est encore employée par les meilleurs écrivains; on ne doit donc pas craindre de suivre en cela ces excellents modèles de goût et de clarié.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Bien s'entend, cette chose est vraie.

Ballotté par les vents, nous faillîmes périr.

Recluse de votre parole, remplissez vos promesses.

Instruite et éclairée, la jeunesse est l'espérance de la patrie.

Obéi, aimé, chéri, l'existence fait tout son délice.

Entouré de tous les biens, il ne manque à mon bonheur que votre amitié.

Environné de toutes les douleurs de la mort, mes jambes tremblaient sous moi.

Endormi contre un arbre, le poids de ses armes brisa ses membres.

Une fois mort, mon bien vous appartient.

Une fois nés, la douleur est notre partage.

Arrivés à la première étape, leur seule pensée fut de se reposer.

—•••••X3344••• N° CXXXIII. CXX344•••—

GALLICISMES PRODUITS PAR LES ADJECTIFS *beau*, *belle*, *bonne*.

BELLE.

Quand tout le monde fut sorti de table, il se mit à boire encore de plus *belle*. (ACADÉMIE.)

... Vous nous la donnez *bonne*;

J'ai six cousines, moi, que je vous abandonne.

(VOLTAIRE.)

Nous l'avons, en dormant, madame, échappé *belle*.

(MOLIÈRE.)

Entre les deux oiseaux il arriva querelle,

Et l'un de prendre parti

Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner *belle*,

D'insulter ainsi notre ami!

(LA FONTAINE.)

On a *belle* de draper les gens en leur absence.

(ANONYME.)

BEAU.

Nous avons *beau* enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes.

(PASCAL.)

On a *beau* étudier les hommes et les approfondir, on s'y trompe toujours.

(FÉNÉLON.)

On a *beau* dire, il faut avouer que la religion chrétienne a quelque chose d'étonnant.

(PASCAL.)

On a *beau* faire, la vérité s'échappe, et perce toujours les ténèbres qui l'environnent.

(MONTESQUIEU.)

Dans toutes ces locutions, qui sont autant de gallicismes, on a sous-entendu les mots avec lesquels les adjectifs *beau*, *belle* sont en rapport; mais l'analyse que nous allons essayer d'en donner fera voir quels sont les substantifs ellipsés.

1° *Il se mit à boire encore de plus BELLE*, c'est-à-dire : *il se mit à boire encore d'(une) plus belle* (manière).

2° *Nous l'avons échappé BELLE*, c'est-à-dire : *nous avons échappé le* (malheur en question) *d'(une) belle* (manière).

3° *Il nous la vient donner BELLE*, c'est-à-dire *il vient nous la donner* (la fête) *belle*.

4° *On a BELLE de draper*, c'est pour *on a* (une) *belle* (occasion) *de draper*, etc.

5° *On a beau*. Cette locution est un peu plus difficile à expliquer. MM. Noël et Chapsal

prétendent que c'est un abrégé de *on a beau jeu*, et que, par conséquent, *on a beau pleurer* est pour *on a beau jeu pour pleurer*. M. Lefranc l'analyse ainsi : *On a beau champ pour pleurer*. M. Deshoullières pense qu'il n'y a pas d'ellipse et que l'adjectif *beau* qualifie l'infinitif suivant qui, dans ce cas, est pris substantivement : *On a beau faire, on a beau dire*, c'est, selon lui, pour : *On a un beau faire, on a un beau dire*. Quant à nous, nous sommes pour l'ellipse, et nous croyons que *vous avez beau* est un abrégé de *vous avez un beau* SUJET de (1).

(1) Nos lecteurs nous sauront sans doute gré de mettre sous leurs yeux la lettre suivante, que nous devons à l'extrême obligeance du savant éditeur de Rabelais, et qui est remplie d'observations fort judicieuses.

Paris, 17 janvier 1835.

Vous voulez bien, monsieur, vous adresser à moi pour savoir quelle peut être l'analyse de ces expressions *avoir beau dire, avoir beau faire*. « C'est en vain, dites-vous, que vous l'avez cherchée : vous n'avez rien trouvé de satisfaisant dans l'explication qu'on a donnée de ce gallicisme, qui paraît se soustraire à toute espèce d'analyse. »

Cette question, monsieur, est donc plus neuve pour moi que pour vous, car je n'y avais jamais songé avant que vous m'ayez fait la proposition de l'examiner ; et je vous avoue que je ne sais pas, et que je n'ai pas cherché même depuis la solution que d'autres grammairiens ont pu donner de cette locution, qui est en effet assez singulière. L'explication que je vais vous en soumettre sera donc bien *miéme*, et je vous prie de l'accueillir avec indulgence, car ce n'est pas par choix que je vais essayer de résoudre cette question, mais pour vous être agréable.

Voyons le fait d'abord. « Quand *beau* est joint avec *avoir*, disent les lexicographes, il signifie *quoique, encore que*. »

Je lis dans les *méthodes latines*, c'est-à-dire dans les traités français pour rendre en latin les gallicismes : « *avoir beau* devant un infinitif, se tourne par en vain, *frustrâ*, ou *quoique, quamvis*; vous avez beau crier, tousser, vous criez en vain, ou *quoique* vous criez, vous avez beau faire, tournez, quelque chose que vous fassiez, *quidquid agas*. »

« On dit, remarque le dictionnaire de l'Académie au mot *beau*, *vous avez beau faire et beau dire*, pour c'est inutilement que vous faites, que vous dites. »

D'où je conclus 1° que *beau*, dans ces phrases, est en effet une locution elliptique, dans laquelle on peut entendre *affaire* ou *chose*; comme dans la phrase latine, *pulchrum est pro patriâ mori*, on sous-entend *negotium*, et même, comme dans la phrase française, faite sur le modèle du latin, *il est beau de mourir pour sa patrie*; 2° que la locution *j'ai beau dire* revient à celle-ci : *j'ai belle affaire à dire, dire est pour moi une belle chose, mais inutile et vaine*.

C'est ainsi, monsieur, que nous disons, *il fait beau voir*, pour *c'est une belle chose de voir ou à voir*; *il n'est pas beau de jurer*, pour *ce n'est pas une belle chose de jurer*; *il y a du beau dans cette affaire*, pour *il y a de belles choses, de beaux côtés*; *le beau, le plus beau et le meilleur de l'affaire*, pour *la chose la plus belle et la meilleure de l'affaire*.

C'est ainsi encore que nous sous-entendons *temps* dans les locutions, *il fait beau chasser, il fait beau se promener*; *jeu* ou *coups*, quand nous disons au jeu de paume ou de volant, *donner beau coup*, pour un coup facile à prendre : *occasion*, quand nous disons figurément, *le donner beau à quelqu'un*, pour dire lui donner beau jeu, lui procurer belle occasion, une occasion favorable de faire un bon coup; *vous l'avez beau*, pour vous avez une belle occasion; l'occasion est belle pour vous.

Je désire, monsieur, que cette explication analytique, et ces rapprochements puissent vous satisfaire, et vous prouver au moins la haute opinion que le plan et l'exécution de votre *Grammaire nationale* m'ont fait concevoir de votre mérite, de vos immenses recherches et de votre esprit d'analyse.

J'ai l'honneur d'être, dans ces sentiments bien sincères, monsieur, avec dévouement et reconnaissance, pour le service que vous rendez à notre belle langue,

Votre confrère,

ÉLOI JOHANNEAU.

N° CXXXIV.

DE LA PLACE DES ADJECTIFS

I.

ADJECTIFS QUI SE METTENT

AVANT LES SUBSTANTIFS.

La vertu est plus belle dans un *beau* corps.
(PENSÉE DE VIRGILE.)

On doit récompenser une *bonne* action.
(RACINE.)

Le *mauvais* exemple entraîne.
(FLÉCHIER.)

Parler en *docte* janséniste.
(BOILEAU.)

APRÈS LES SUBSTANTIFS.

Il faut retrancher dans les arbres *fruitiers* le bois inutile.
(FÉNELON.)

Frappez l'arbre *instructueux* qui n'est plus bon que pour le sen.
(BOSSUET.)

Les hirondelles ont le vol *rapide*.
(PLANCHÉ.)

Il oppose à l'amour un cœur *inaccessible*.
(RACINE.)

II.

ADJECTIFS QUI PEUVENT SE METTRE AVANT OU APRÈS LES SUBSTANTIFS.

Jamais nous ne goûtons de *parfaite* allégresse.
(CORNEILLE.)

On sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un *profond* sommeil cet autre Alexandre.
(BOSSUET.)

..... Craignes
D'un vain plaisir les *trompeuses* amours.
(BOILEAU.)

..... Qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait
Qui ne promette à Rome un *empereur parfait*?
(RACINE.)

Dans un *sommeil profond* ils ont passé leur vie.
(BOILEAU.)

Le monde est une *figure trompeuse* qui passe.
(BUFFON.)

III.

ADJECTIFS DONT LA SIGNIFICATION CHANGE SELON LA PLACE QU'ILS OCCUPENT.

AVANT.

Un *bon* homme signifie le plus souvent un homme simple, crédule, qui se laisse dominer, tromper.
(ACADÉMIE.)

Un *brave* homme est un homme de bien, de probité, dont le commerce est sûr.
(Id.)

Un *grand* homme est un homme d'un grand mérite moral.
(Id.)

Le *grand* air indique les manières d'un grand seigneur.
(Id.)

Un *galant* homme est un homme poli, qui a des dons et des talents, et dont le commerce est sûr et agréable.
(BOISTE.)

APRÈS.

Un homme *bon* se dit d'un homme plein de candeur, d'affection, d'un homme charitable, compatissant.
(ACADÉMIE.)

Un homme *brave* est un homme intrépide, qui affronte le danger sans crainte.
(Id.)

Un homme *grand* est un homme d'une grande taille.
(Id.)

L'air *grand* se dit d'une physionomie noble.
(Id.)

Un homme *galant* est un homme qui cherche à plaire aux dames.
(BOISTE.)

La qualité est inhérente à la substance; il est donc de toute nécessité que l'adjectif accompagne le nom auquel il ajoute une qualification quelconque. Cet adjectif peut bien se placer avant ou après le substantif; mais il ne saurait en être séparé, si ce n'est par le signe de la propriété générale de tous les êtres, et celui de leur existence, c'est-à-dire par le verbe.

Mais puisque, ainsi que nous venons de le dire, les adjectifs doivent précéder ou suivre immédiatement les substantifs qu'ils qualifient, est-il permis à celui qui écrit de les mettre à son gré avant ou après ? Non sans doute, et l'usage, guidé par l'oreille, le goût, le bon sens et le sentiment, a désormais fixé la place qu'ils doivent occuper ; de telle sorte qu'enfreindre aujourd'hui cette loi, ce serait non seulement pecher contre la grammaire, mais encore dénaturer bien souvent le sens des mots, comme on le voit par le 3^e paragraphe.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur cette matière, qui appartient essentiellement aux dictionnaires.

C'est un trait honteux de l'histoire du langage, dit M. Valéry, que d'avoir fait du mot *bon* une injure. Ce mot était synonyme de *beau* chez le peuple qui eut jamais le plus vif sentiment de la beauté. L'admirable inscription *Jovi optimo maximo*, si heureusement traduite dans la langue religieuse du peuple par le *bon Dieu*, prouve encore combien la raison profonde de Rome était loin de notre sottise. Rousseau a prétendu qu'il y aurait plus d'exactitude à dire *maximo optimo*, puisque, d'après lui, Dieu ne peut être bon s'il n'est grand. Cette subtilité ôterait à l'expression antique son vrai et touchant caractère : le sentiment de nos misères nous dit qu'il y a plus de divinité dans la bonté que dans la puissance ; l'on aime à voir dans le ciel le mot *très bon* précéder celui de *très grand*, comme, sur la terre même, le *bon* Homère est célèbre avant tous les grands hommes. Tel est dans nos cœurs l'instinct de la morale et de la reconnaissance, qu'ils aiment à consacrer l'emploi bienfaisant du génie ; cette immortalité appartient aussi au *bon* Virgile, au *bon* La Fontaine ; on les aime autant qu'on les admire, et le surnom de *bon* est à la fois le plus ancien et le plus durable. Dans nos vieux auteurs, le mot *bon* a toute sa dignité. « Les Sarrasins le tenaient, dit le confesseur de la reine Marguerite, qui a écrit la vie de saint Louis, pour *bon* homme et loyal. » Le chancelier de l'Hôpital, dans son testament, lègue sa bibliothèque à celui de ses enfants qui lui semble le plus propre et le plus affectionné aux *bonnes* lettres. » La Boétie mourant supplie son fraternel ami de soigner ses parents, « et de prendre garde que le deuil de » sa perte ne pousse ce *bon* homme et cette *bonne* femme hors des gonds de la raison. » « Guy-Patin parle du *bon* homme, M. de Sully, du *bon* homme Casaubon », pour vanter leur habileté et leur vertu. Madame de Sévigné désigne souvent par la même expression les hommes qu'elle aime et respecte le plus, tels que Arnaud d'Andilly, Boucherat et Chapelain. L'acception nouvelle du mot *bon homme* se trouve déjà dans Bussy, et la définition qu'il en donne ne surprend point de la part de ce vil caractère.

Ainsi donc la syntaxe, inflexible pour l'homme, cède au temps, et ses variations sont une preuve de notre faiblesse : telle est notre misère, nous ne saurions rien fixer, les mots même nous échappent ; et, par une moquerie de la fortune, leurs destinées ont des vicissitudes aussi incertaines que les nôtres. Ainsi les mots qui exprimaient l'honneur, la grandeur ou la dignité, n'expriment plus, à d'autres époques, que la servilité, la petitesse ou le ridicule. Cette métamorphose subie par les éléments d'un langage, dit M. Philarète Chasles, est un phénomène aussi digne de remarque qu'il est peu observé. Tous les peuples voient ainsi leur idiome les fuir et leur échapper, comme un fleuve qui passe et s'écoule, toujours le même, et toujours changeant. Du temps de Marot, la *prude femme*, par exemple, c'était l'*honnête femme*, et une *coquette* était quelque chose de pis. On sait qu'aujourd'hui cette double signification a bien changé. Si l'étude des mots, dans leurs racines grammaticales, dans leur emploi et

dans leurs inflexions, est épuisée, celle du langage, dans ses mutations et dans le rapport de ces mutations avec les mœurs, est encore à faire; et certes, elle est plus importante.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

I.

AVANT.

Un bon cheval.
Un grand capitaine.
Un gros arbre.

Un bon ouvrage.
Une mauvaise habitude.
Mon cher ami.

Un brave soldat.
Une belle situation.
Un petit chien.

Un sot orgueil.
Un bon courrier.
Un jeune homme.

II.

APRÈS.

Une voix harmonieuse.
Une humeur poétique.
Une laine blanche.
Un air tendant.
Un chemin raboteux.

Une couleur jeune.
Un discours concis.
Un lieu inaccessible.
L'usage grecien.
L'empire ottoman.

Une figure ronde.
Une femme ovale.
Un arbre vert.
Un bonnet blanc.
Étoiles fixes.

Un génie supérieur.
Un lieu éminent.
Une fleur épanouie.
Un chapeau noir.
Fabrics choisis.

III.

AVANT OU APRÈS.

Un savant homme.
Un ami véritable.
L'intelligence suprême.

Un homme savant.
Un véritable ami.
La suprême intelligence.

Un habile avocat.
De tendres regrets.
Un aveu profond.

Un avocat habile.
Des regards tendres.
Un profond aveu.

IV.

AVANT OU APRÈS, MAIS AVEC UN SENS DIFFÉRENT.

D'une commune voix.
Un cruel homme.
Une fausse corde.
Un faux accord.
Un faux jour.
Une fausse cité.
Une fausse porte.
Un farouche menteur.
Une grosse femme.
Un honnête homme.
D'honnêtes gens.
Un malhonnête homme.

Une voix commune.
Un homme cruel.
Une corde fautive.
Un accord faux.
Un jour faux.
Une cité fautive.
Une porte fautive.
Un non farouche.
Une femme grosse.
Un homme honnête.
Des gens honnêtes.
Un homme malhonnête.

Un mauvais air.
Une méchante épigramme.
Un mauvais habit.
Un mauvais accord.
Un pauvre homme.
Une pauvre langue.
Un plaignant homme.
Un petit homme.
Les propres termes.
Un seul mot.
Un simple homme.
Un unique tableau.
Un vilain tableau.

L'air mauvais.
Une épigramme méchante.
Un habit nouveau.
Un homme pauvre.
Une langue pauvre.
Un homme plaignant.
Un homme petit.
Des termes propres.
Un mot seul.
Un homme simple.
Un tableau unique.
Un homme vilain.

—••••• N° CXXXV. •••••—

COMPLÉMENT DES ADJECTIFS.

ADJECTIFS DONT LE COMPLÉMENT EST PRÉCÉDÉ DE LA PRÉPOSITION *à*,

L'ignorance toujours est *prête* à s'admirer.

(BOILEAU.)

Mon cœur toujours rebelle et *contraire* à lui-même,
Fait le mal qu'il déteste, et fuit le bien qu'il aime.

(L. RACINE.)

Il est dans le saint temple un sénat vénérable,
Propre à l'innocence, au crime *redoutable*.

(VOLTAIRE.)

Il se rend *accessible* à tous les janissaires.

(RACINE.)

Insensible à la vie, *insensible* à la mort,
Il ne sait quand il veille, il ne sait quand il dort.

(L. RACINE.)

Du titre de clément rendes-le ambitieux ;

C'est par là que les rois sont *semblables* aux dieux.

(LA FONTAINE.)

Et ce roi , très souvent *sujet au repentir*,
Regrettait le héros qu'il avait fait partir.

(VOLTAIRE.)

Croyez un homme qui doit être *agréable aux*
dieux , puisqu'il souffre pour la vertu.

(MONTESQUIEU.)

Parmi les adjectifs qui ont un complément, les uns le prennent accidentellement, les autres ne peuvent s'en passer (1). Ceux qui font l'objet de ce numéro ont leur complément toujours précédé de la préposition *à*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Prompt *à*.
Agréable *à*.
Cher *à*.
Favorable *à*.
Indéfectible *à*.
Odieux *à*.
Semblable *à*.
Facile *à*.
Invincible *à*.

Enclin *à*.
Accessible *à*.
Conforme *à*.
Formidable *à*.
Invisible *à*.
Préférable *à*.
Sujet *à*.
Difficile *à*.
Incarnable *à*.

Propre *à*.
Attentif *à*.
Contraire *à*.
Fancie *à*.
Vieille *à*.
Propice *à*.
Antérieur *à*.
Ancien *à*.
Indispensable *à*.

Assoupli *à*.
Ardent *à*.
Exact *à*.
Impatient *à*.
Nuisible *à*.
Redoutable *à*.
Postérieur *à*.
Nécessaire *à*.
Bon *à*.

N° CXXXVI.

ADJECTIFS DONT LE COMPLÉMENT EST PRÉCÉDÉ DE LA PRÉPOSITION *de*.

Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur *amoureux de paroles*.
(BOILEAU.)

De quel crime un enfant peut-il être *capable* ?
(RACINE.)

Il n'est pas de Romain
Qui ne soit *glorieux de* vous donner la main.
(CORNEILLE.)

Et *désireux de* gloire
Son char rase les champs et vole à la victoire.
(DELILLE.)

Joyeuse, né d'un sang chez les Français insigne,
D'une faveur si haute était le moins *indigne*.
(VOLTAIRE.)

Qui vit *content de* rien possède toute chose.
(BOILEAU.)

Mais un esprit sublime.....
Est toujours *mécontent de* ce qu'il vient de faire.
(Id.)

Lorsque, *vide de sang*, le cœur reste glacé,
Son âme s'évapore ; et tout l'homme est passé.
(L. RACINE.)

On voit par ces exemples qu'il est aussi des adjectifs dont le complément est précédé de la préposition *de*. L'usage et les dictionnaires les feront connaître.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Digne *de*.
Fain *de*.
Différent *de*.
Ennemi *de*.
Glorieux *de*.
Fatigué *de*.
Rassuré *de*.
Ahorré *de*.
Jalous *de*.

Indigné *de*.
Rempli *de*.
Envieux *de*.
Exempt *de*.
Moult *de*.
Léni *de*.
Soigneux *de*.
Eloigné *de*.
Désespéré *de*.

Content *de*.
Capable *de*.
Ambitieux *de*.
Fier *de*.
Complice *de*.
Las *de*.
Sûr *de*.
Avido *de*.
Affligé *de*.

Mécontent *de*.
Incapable *de*.
Impatient *de*.
Fou *de*.
Tribulaire *de*.
Ivre *de*.
Victime *de*.
Désolé *de*.
Curieux *de*.

(1) Voici quelques exemples où les mêmes adjectifs que ceux cités dans ce numéro et dans le numéro suivant, ne sont accompagnés d'aucun complément : *Celui qui aime son travail trouve son plaisir toujours prêt*. (Boiste.) — *Fabritius demandait aux dieux que les ennemis de Rome fussent athées pour n'être pas redoutables*. (Mably.) — *C'est être faible et timide que d'être inaccessible*. (Massillon.) — *On se croit dispensé d'être homme de bien pourvu qu'on soit un homme agréable*. (J.-J. Rousseau.) — *C'est une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux*. (La Bruyère.) — *Les jeunes gens cachent leur ignorance sous un air capable*. (Boiste.) — *Voulez-vous que tout ce qui vous entoure vous montre un air content ? Soyez libéral*. (Vauvenargues.) — *Les médisances et les calomnies sont les ressources des têtes vides*. (Boiste.)

N^o CXXXVII.

ADJECTIFS DONT LE COMPLÉMENT EST PRÉCÉDÉ DE DIFFÉRENTES PRÉPOSITIONS.

On est aveugle sur ses défauts, clairvoyant sur ceux des autres. (LAROCHFOUCAULD.)

Le nom d'animal est commun à l'homme et à la bête. (ACADÉMIK.)

Les biens de ce monde ne sont pas comparables à ceux de l'éternité. (FÉRAUD.)

Tous les grands divertissements sont *dangereux*
pour la vie chrétienne. (PASCAL.)

La haine est aveugle dans sa propre cause.

(ACADÉMIE.)

L'amour a cela de commun avec les scrupules qu'il s'aigrit par les réflexions. (LA BRUYÈRE.)

L'esprit n'est pas comparable avec la matière.

(LAVEAUX.)

Aman trouva la puissance et la religion des Juifs
dangereuses à l'empire. (MASSILLON.)

On voit encore qu'il y a des adjectifs dont le complément se construit avec différentes prépositions. Nous n'en donnons qu'un très léger aperçu, parce que ces remarques sont plutôt du ressort des dictionnaires que de cet ouvrage, dont les limites sont d'ailleurs fixées.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

**Assidu au travail.
Constant dans ses opinions.
Cruel à ses ennemis.
Affable avec tous
Injurieux aux magistrats**

Affecté surpris de quelque un.
 Constant à toutes choses.
 Cruel envers ses ennemis.
 Affable envers tous.
 Injurieux pour le prince.

Rebelle à son roi.
Ingénieux pour une chose.
Endurci aux coups ou contre les
coups de l'adversité.
Inquiet de savoir.

**Grégoire inventeur vol.
Ingénieur à tout faire.
Endurci dans le crime.
Ignorant un cœur toutes choses
Inquiet sur son sort.**

—●●●●● N° CXXXVIII. ●●●●●—

ADJECTIFS CONSTRUITS AVEC *est*.

Il est si facile et si commode de douter de tout.

(CONDUCT.)

Il est plus difficile pour les nations que pour les individus de recouvrer l'estime de leurs voisins, quand elles l'ont perdue. (BOISSE.)

(Boistr.)

Il est plus aisé d'être sage pour les autres que de l'être pour soi-même. (LAROCHFOUCAULD.)

(LAROCHERFOUCAULD.)

Il est moins dangereux de prendre un mauvais parti que de n'en prendre aucun. (FÉNÉLON.)

(FINKELON.)

N'est-il pas préférable de chercher les talents dans toute une nation que dans telle ou telle autre classe?

(Boiste.)

Il est plus glorieux de se vaincre soi-même que de vaincre les autres. (SCUDÉRY.)

(SCUDRY.)

Dans le premier numéro de cette section, on a vu que certains adjectifs exigent la préposition *à*. Le présent numéro nous apprend cependant que tout adjectif construit avec *il est*, appelle après lui la préposition *de*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il est bon de faire du bien.
Il est agréable d'entendre parler
Il est charmant d'être riche et puissant.
Il est nécessaire d'étudier

Il est doux de mourir pour son pays.
Il est sûr de se voir emporté.
Il est utile de voyager.
Il est injuste de tyranniser les hommes.

N° CXXXIX.

SUBSTANTIFS PRÉCÉDES DE DEUX ADJECTIFS DEMANDANT APRÈS EUX DES PRÉPOSITIONS DIFFÉRENTES.

Ce père est *utile* et *cher* à sa famille
(GIRAULT-DUVIVIER.)

La religion est *nécessaire* et *naturelle* à l'homme.
(ANONYME.)

Un substantif peut être accolé à deux adjectifs, pourvu que les rapports qui les lient soient exprimés par la même préposition, ou, ce qui est la même chose, pourvu que ces adjectifs demandent après eux la même préposition : *Ce père est UTILE et cher à sa famille.* Cette phrase est correcte, parce que les adjectifs *utile* et *cher* exigent la préposition *à* ; on dit *utile à, cher à.* Mais on ne pourrait pas dire : *Cet homme est UTILE et chéri de sa famille*, parce que *utile* et *chéri* ne veulent pas la même préposition ; dans ce cas, il faut faire suivre chaque adjectif de la préposition qui lui convient, et dire : *Cet homme est UTILE à sa famille et EN est chéri.*

N° CXL.

ADJECTIFS QUI ONT QUELQUE RESSEMBLANCE, MAIS DONT LA SIGNIFICATION EST DIFFÉRENTE.

La déesse des bois n'est pas *si matinale*.
(LA FONTAINE.)

Les coqs, lui disait-il, ont beau chanter matin,
Je suis plus *matineux* encore.
(LA FONTAINE.)

Il faut bien se garder de confondre certains adjectifs qui ont un air de ressemblance, mais dont la signification est tout-à-fait différente.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

CONSUMMÉ,	signifie achevé, accompli : <i>le crime, le sacrifice est CONSUMMÉ, c'est une affaire CONSUMMÉE.</i>	CONSUMÉ,	ne s'emploie qu'avec l'idée de destruction : <i>cel édifice a été CONSUMÉ par le feu.</i>
CONTINU	qui n'a pas d'interruption : <i>basse CONTINUE, fièvre CONTINUE.</i>	CONTINUËL,	qui a une durée mêlée d'intervalles : <i>pluies CONTINUËLLES, plaintes CONTINUËLLES.</i>
MATINAL,	qui s'est levé matin. En poésie, <i>aube MATINALE, fraîcheur MATINALE.</i>	MATINEUX,	qui est dans l'habitude de se lever matin.
MONACAL,	qui tient du moine : <i>ton, chant MONACAL.</i>	MONASTIQUE,	qui tient du monastère : <i>habit, vie disciplinée, vœux MONASTIQUES.</i>
OISIF,	Sans occupation suivie ou momentanée.	OISEUX,	<i>vie OISEUSE, goût OISEUX, occupation OISEUSE.</i>
PLUVIALES,	provenant des pluies : <i>eaux PLUVIALES.</i>	PLUVIEUX,	abondant en pluie.
ROMANESQUE,	<i>esprit, style, tournure ROMANESQUE.</i>	ROMANTIQUE,	<i>un site, une vallée, un coteau, un paysage ROMANTIQUE.</i>

STOMACAL, qui fortifie l'estomac. *Stomachiques* s'emploie aussi dans ce sens.
SULFUREUX, plein de soufre. se dit des animaux.
VENIMEUX, se dit des animaux.

STOMACHIQUE, terme d'anatomie, qui appartient à l'estomac, *veines stomachiques*.
SULFURIQUE, obtenu par la combinaison du soufre avec d'autres bases.
VÉNÉREUX ne se dit que des végétaux : *sucs vénéreux*.

NOTA. Il y a encore : *Éhonté et effronté; éminent et imminent; ennuyant et ennuyeux, fortuné et riche; membré et membru; mousseux et moussu; ombrageux et ombreux; passant et passager; sourd-muet et sourd-et-muet; capable et susceptible; conséquent (1) et considérable, etc., etc.* Voir les dictionnaires de synonymes.

————— N° CXLI. —————

ADJECTIFS CONVENANT LES UNS AUX PERSONNES LES AUTRES AUX CHOSSES.

AUX PERSONNES.

Sa perte est si grande qu'il n'en est pas *consolable*.
 (ACADÉMIE.)

Une circonstance imaginaire que nous ajoutons à nos afflictions, c'est de croire que nous serons *inconsolables*.
 (FONTENELLE.)

AUX CHOSSES.

C'est une *déplorable gloire* que celle dont les ennemis ont le profit.
 (BOISTE.)

On n'a guère de défauts qui ne soient plus *pardonnables* que les mévies que l'on emploie pour les cacher.
 (LAROCHFOUCAULD.)

Il est des adjectifs qui conviennent exclusivement aux personnes, comme *consolable, inconsolable*, et d'autres qui ne peuvent s'appliquer qu'aux choses, tels que *pardonnable, déplorable*, etc. Cependant Racine a dit un *prince déplorable* : Vous voyez devant vous un *prince DÉPLORABLE*.

OBSERVATION. — Les adjectifs qui dérivent des verbes, comme *pardonnable, consolable*, formés de *pardonner*, et de *consoler*, se disent des personnes et des choses, selon que les verbes, d'où ils dérivent ont pour régime direct un nom de personne ou un nom de chose. Comme on ne dit pas *pardonner quelqu'un, consoler quelque chose*, il en résulte qu'on ne saurait dire que *quelqu'un est pardonnable*, ni que *quelque chose est consolable*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Personne *consolable*.
 Femme *inconsolable*.

Temps *déplorable*.
 Faute *pardonnable*.

Homme *intelligent*.
 Homme *tempérant*.

Trésor *inestimable*.
 Gouvernement *tempérez*.

(1) Collin-d'Harcourt, dans sa comédie des *Mœurs du jour*, a signalé le ridicule du mot *conséquent* que le vulgaire emploie pour *considérable, de conséquence*, parce qu'il est plus court :

BASSET.

Votre domaine est-il *conséquent*?

FORMONT. *Conséquent* !

BASSET.

Considérable ? Eh oui, c'est clair.

FORMONT (avec malice).

En l'expliquant.

-----**N° CXLII.**-----

MODIFICATIONS QUE SUBISSENT LES ADJECTIFS POUR EXPRIMER LES DIVERS DEGRÉS DE SIGNIFICATION OU DE QUALIFICATION.

1^{er} DEGRÉ. — POSITIF.

C'est un homme *menu*. (ACADÉMIE.)

2^e DEGRÉ. — COMPARATIF.

Ce n'est pas être petit que d'être *moindre* qu'un grand. (BOISTE.)

3^e DEGRÉ. — SUPERLATIF.

Cette faute est *minime* ou *minutissime*. (ACADÉMIE.)

En disant : *C'est un homme menu*, je ne fais qu'énoncer simplement la manière d'être de l'homme; mais si je dis : *Cet homme est moindre que vous, cette faute est minime, minutissime*, les adjectifs *moindre*, *minime*, *minutissime*, outre l'idée fondamentale de qualification, expriment une idée accessoire de comparaison, soit en plus, soit en moins, ou de la qualité portée au plus haut ou au moindre degré. En effet, *moindre* signifie *plus menu* ou *plus petit*; *minime* ou *minutissime*, très-menu ou très-petit.

Quand la qualité est simplement énoncée, comme dans : *Un homme menu, une femme menue*, le degré de signification s'appelle *positif*, parce qu'alors l'adjectif exprime la qualité d'une manière positive, c'est-à-dire sans aucun rapport de comparaison.

Lorsque la qualité est énoncée avec comparaison en plus ou en moins, comme quand on dit : *Ce n'est pas être petit que d'être moindre qu'un grand*, le degré de signification s'appelle *comparatif*.

Si la qualité est énoncée à un très-haut degré de supériorité ou d'infériorité, comme dans *cette faute est minime* ou *minutissime*, le degré de signification reçoit le nom de *superlatif*.

Un très-petit nombre d'adjectifs en français expriment par eux-mêmes, c'est-à-dire par le moyen de leurs finales, les trois degrés, dits *positif*, *comparatif*, *superlatif*. De fait, nous n'avons que trois mots qui aient le sens et la forme de comparatifs; ce sont :

Moindre, c'est-à-dire *plus menu* ou *plus petit*.

Meilleur,
Pire, } qui ne dérivent d'aucun adjectif connu;

car, quoiqu'ils aient le sens de *plus bon* et de *plus mauvais*, ni *bon* ni *mauvais* n'entre dans leur composition.

En faits de superlatifs, nous avons :

Ampitissime (très-ample).
Bellissime (très-beau).
Clarissime (très-clair).
Corpulentissime (très-corpulent).
Eminentissime (très-éminent).

Excellentissime (très-excellent).
Nobillissime (très-noble).
Savantissime (très-savant).
Puissantissime (très-puissant).
Fidélissime (très-fidèle).

Fourbissime (très-fourbe).
 Généralissime (très-grand général).
 Grandissime (très-grand).
 Habilissime (très-habile).
 Ignorantissime (très-ignorant).
 Petitissime (très-petit).

Illustrissime (très-illustre).
 Prudentissime (très-prudent).
 Rarissime (très-rare).
 Vêrissime (très-vrai).
 Sérénissime (très-serein).
 Parvullissime (très-petit).

Il est vrai que dans le discours familier on ne se fait point faute de ces formes, lorsqu'on a cette idée à peindre, et l'on ne craint point d'en créer, selon le besoin.

Nous allons voir de quelle manière on exprime ces idées accessoires de comparaison ou de la qualité portée au plus haut ou au moindre degré.

—••••• N° CXLIII. •••••—

DU COMPARATIF.

1. — DU COMPARATIF D'ÉGALITÉ.

L'Allemagne est *aussi* peuplée que la France.
 (VOLTAIRE.)

Rien ne doit être si sacré aux hommes que les lois destinées à les rendre bons, sages et heureux.
 (ID.)

2. — DU COMPARATIF D'INFÉRIORITÉ.

Ma gloire vous serait *moins* chère que ma vie.
 (RACINE.)

Le naufrage et la mort sont *moins* funestes que les plaisirs qui attaquent la vertu.
 (FÉNÉLON.)

3. — DU COMPARATIF DE SUPÉRIORITÉ.

Les actions sont *plus* sincères que les paroles.
 (M^{lle} DE SCUDÉRY.)

Le pied du cerf est *mieux* fait que celui du bœuf.
 (BUTON.)

Le comparatif s'exprime, comme on le voit, par les adverbes *aussi*, *autant*, *moins*, *plus*, *mieux*, que l'on place devant les adjectifs; et, selon que la comparaison présente l'idée d'*égalité*, de *supériorité* ou d'*infériorité*, le comparatif est lui-même appelé *comparatif d'égalité*, de *supériorité*, d'*infériorité*.

—••••• N° CXLIV. •••••—

DU SUPERLATIF.

DU SUPERLATIF ABSOLU.

Ce n'est pas dans un moment d'une émotion *très-*
 vive que l'on jouit le plus de ses sentiments.
 (CHATEAUBRIAND.)

Il y a à la ville, comme ailleurs, de *fort* sottes gens.
 (LA BAUVÈRE.)

Il était *extraordinairement* riche.
 (ACADÉMIE.)

Je trouve que le château de Grignan est *parfaitement* beau.
 (M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Je vous prie de croire que je ne songe qu'à vous,
et que vous m'êtes *extrêmement* chère.
(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Les *également* petits ont un orgueil *également*
grand.
(VOLTAIRE)

DU SUPERLATIF RELATIF.

C'est le *meilleur* de tous les hommes.

(ACADÉMIE.)

La *pire* des bêtes est le tyran, parmi les animaux
sauvages ; et parmi les animaux domestiques, c'est
le flatteur.
(MARMONTEL.)

La probité reconnue est le *plus sûr* de tous les ser-
ments.
(M^{me} MACHAN.)

Un bienfait reçu est la *plus sacrée* de toutes les
dettes.
(Id.)

Les *plus justes* ressentiments doivent céder au re-
pentir.
(PRÉVÔT.)

Le *superlatif* s'exprime au moyen des adverbess *très, fort, extraordinairement, parfaite-
ment, extrêmement, infiniment, le plus, le moins, le meilleur, le pire, le moindre.*

Si le *superlatif* exprime une idée de *comparaison*, comme dans la deuxième série des
exemples cités, on l'appelle *superlatif relatif* ; on le nomme *superlatif absolu*, lorsqu'il
n'y a pas de comparaison, ainsi que dans la première séri.

----- N° CXLV. -----

DES MOTS EXPRIMANT PAR EUX-MÊMES UNE IDÉE DE SUPÉRIORITÉ OU D'INFÉRIORITÉ.

MEILLEUR.

Il n'est *meilleur* ami ni parent que soi-même.
(LA FONTAINE.)

Le travail est une *meilleure* ressource contre l'en-
nui que les plaisirs.
(TASSAULT.)

Certainement l'*athéisme* ne rend pas les hommes
meilleurs.
(VOLTAIRE.)

Un ton poli rend les bonnes raisons *meilleures*,
et fait passer les mauvaises.
(CHATEAUBRIAND.)

PIRE.

Le remède parfois est *pire* que le mal.
(L'ÉNOBLE.)

La condition des hommes serait *pire* que celle des
bêtes, si la solide philosophie et la religion ne les sou-
tenaient.
(FÉNÉLON.)

Les hommes seraient peut-être *pires*, s'ils vo-
ulaient à manquer de censeurs.
(LA BRUYÈRE.)

L'inaction et la langueur
Sont *pires* que l'orage.
(NIVERNAIS.)

MOINDRE.

Ce n'est pas être petit que d'être *moindre* qu'un
grand.
(BOISTE.)

Ma honte en serait *moindre*, ainsi que votre crime.
(RACINE.)

Sans implorer des rois *moindres* que vous.
(RACINE.)

A de *moindres* fureurs je n'ai pas dû m'attendre.
(Id.)

PIS, MINUS.

C'est un homme rare celui qui ne peut faire *pis*
que de se tromper.
(FONTENELLE.)

On ne fait rien de *meux* que le bien.
(BARBEU.)

Nous n'avons, dans notre langue, que cinq mots qui expriment par eux-mêmes une

idée de comparaison; ce sont : *meilleur, pire, moindre, pis, mieux*, qui signifient *plus bon, plus mauvais, plus petit, plus mal, plus bien*. Le tableau qui précède nous fait connaître les autres particularités relatives à chacun de ces mots.

Plus bon et *plus bien* ne se disent pas; mais on peut employer *plus petit, plus mauvais* ou *plus méchant* et *plus mal*, au lieu de *moindre, pire* et *pis*. Les citations suivantes le prouvent évidemment :

Cette prétendue émulation, inspirée aux enfants, les rend pour toute leur vie intolérants, vains, changeants au *moindre* blâme ou au *plus petit* éloge d'un inconnu. (BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Il étend ses soins jusqu'au *moindre* de ses domestiques. (BOSSUET.)

On a souvent besoin d'un *plus petit* que soi.

(LA FONTAINE.)

Est-il vrai que nous soyons *plus méchants* que ne l'étaient nos pères ? (LÉNARÉ.)

Le *plus petit* d'entre nos disciples.

(MABILLON.)

Cependant il y a une différence entre *plus petit* et *moindre*.

Plus petit se dit des choses qui se mesurent : *Ma cousine est PLUS PETITE que sa sœur*.

Moindre se dit des choses qui s'évaluent : *La MOINDRE difficulté vous arrête; le MOINDRE bruit vous étonne*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ce malin est meilleur que..
Cette poire est meilleure que..
Ces melons sont meilleurs que..
Ces pères sont meilleures que..

Ce carottier est pire que..
Ces embûtes sont pires que..
Cet étau est pire que..
Ces plumons sont pires que..

Votre douleur en sera moindre
Son mal n'est pas moindre que..
Rendre de moindres services que..
Ces vins-là sont moindres que..

—••••• N° CXLVI. •••••—

FORMATION DES SUPERLATIFS.

Le faible est destiné pour servir le *plus fort*.
(VOLTAIRE.)

Des amants les *mieux* faits et les *plus* vertueux,
Une fille à seize ans souffre à peine les vœux.
(BOUSSAULT.)

La distinction la *moins* exposée à l'envie est celle
qui vient d'une longue suite d'ancêtres.
(FÉNÉLON.)

C'est le *meilleur* de tous les hommes.
(ACADÉMIE.)

La *pire* des bêtes est le tyran, parmi les animaux sauvages; et parmi les animaux domestiques, c'est le flatteur.
(MARMONTEL.)

Le témoin le *plus vil* et les *moindres* clartés,
Nous montrent quelquefois de grandes vérités.
(VOLTAIRE.)

Le superlatif, comme on voit, se forme en faisant précéder *plus, mieux, moins* ou *meilleur, pire, moindre*, de *le, la, les*. Ces mots peuvent être également précédés des adjectifs possessifs *mon, ma, mes, notre, votre, leur*, etc. *C'est MON MEILLEUR ami, ce sont VOS MEILLEURS parents*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

L'agneau est le *plus doux* des animaux.
Vous êtes mon *plus mortel* ennemi.
C'était la *mieux* faite de son temps
Vénus est la *plus belle* la moins éloignée du soleil.

Le chien est le *meilleur* ami de l'homme.
Il lui a donné de son *meilleur* vin.
C'est bien le *pire* de tous les hommes.
Au *moindre* bruit avertissez-vous.

----- N° CXLVII. -----

MANIÈRES D'ÉNONCER LE SUPERLATIF RELATIF.

PREMIÈRE MANIÈRE.

Un bienfait reçu est la plus sacrée de toutes les lettres. (M^{me} NECKER.)

La probité reconnue est le plus sûr de tous les serments. (M^{me} NECKER.)

SECONDE MANIÈRE.

Le plus grand art est de cacher l'art. (DIDEROT.)

Les plus grands maux viennent souvent de l'abus des plus grands biens. (BOISTE.)

Les plus brillantes fortunes ne valent pas souvent les peâteses qu'il faut pour les acquérir. (LAROCHÉ.)

Les plus justes ressentiments doivent céder au repentir. (PÂRÉVOT.)

TROISIÈME MANIÈRE.

Les qualités les plus brillantes deviennent inutiles, lorsqu'elles ne sont pas soutenues par la force du caractère. (SÉUR.)

Les questionneurs les plus impitoyables sont les gens vains et désœuvrés. (LA ROCHEFOUCAULD.)

L'incertitude des événements trouble les jouissances les plus pures. (LÉVIS.)

Les jouissances les plus douces sont celles qui n'épuisent pas l'espérance. (LÉVIS.)

Ces exemples prouvent qu'il y a trois manières d'exprimer le superlatif relatif : 1° le plus sûr de tous les serments ; 2° les plus brillantes fortunes ; 3° les qualités les plus brillantes. A l'égard de cette dernière forme, la répétition de l'article devant l'adverbe de comparaison est indispensable. Ainsi dans ce vers de Molière :

Mais je veux employer mes efforts plus puissants,

l'exactitude demandait *mes efforts les plus puissants*.

Si l'on dit également bien : *Les fortunes les plus brillantes* ou *les plus brillantes fortunes*, c'est que l'adjectif se place devant ou après le substantif : *Une fortune brillante, une brillante fortune* ; mais si l'adjectif ne pouvait précéder le substantif, sans blesser l'oreille, alors la première manière serait seule employée : *L'être le plus faible a aussi l'instinct de la résistance*. (J.-J. Rousseau.) Il serait choquant de dire : *Le plus faible être, etc.*

Enfin, si l'adjectif, placé avant ou après le nom, lui donnait un sens différent, il faudrait avoir soin de ne pas employer une forme pour l'autre : L'HOMME LE PLUS HONNÊTE de la cour n'est pas toujours LE PLUS HONNÊTE HOMME du monde. (D'Alembert.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ulysse le plus rusé des Grecs.
Hémère le plus grand des poètes.
Néron le plus cruel des tyrans.
Alcibiade le plus beau des hommes.

Le fonctionnaire le plus ardent.
Le conseiller le plus aveugle.
Le monarque le plus puissant.
Le saloon le plus belle.

Le plus ardent fonctionnaire.
Le plus aveugle conseiller.
Le plus puissant monarque.
La plus belle saloon.

—→→→→→→→→→→ N° CXLVIII. ←←←←←←←←←←

Le, TANTÔT VARIABLE, TANTÔT INVARIABLE, AVANT LES EXPRESSIONS COMPARATIVES *plus, mieux, moins*, SUIVIES D'UN ADJECTIF, D'UN PARTICIPE, ETC.

VARIABLE.

Les romans sont les livres *les plus agréables, les plus universellement lus, et les plus utiles.*

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

...L'inflexible airain de l'âme *la plus dure*,
S'ébranle et s'amollit au cri de la nature.

(DE BELLOY.)

Les Français sont *les plus à craindre* : comme ils aiment passionnément les femmes, ils savent partout les intéresser à leurs projets.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

La ruse *la mieux ourdie*
Peut nuire à son inventeur.

(LA FONTAINE.)

Des amants *les mieux faits et les plus vertueux*,
Une fille à seize ans souffre à peine les vœux ;
Son orgueil en rebute autant qu'il s'en présente,
Et tout lui paraît bon quand elle en a quarante.

(BOCASAULT.)

Il prit congé d'eux en les embrassant, en leur faisant accepter les diamants de son pays *les mieux montés*.

(VOLTAIRE.)

Les cœurs nourris de sang et de projets terribles,
N'ont pas toujours été les cœurs *les moins sensibles*.

(CRÉBILLON.)

Les peuples qui vivent de végétaux sont, de tous les hommes, *les moins exposés* aux maladies et aux passions.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

INVARIABLE.

Nous avons l'attention d'offrir à nos divinités les fleurs qui leur sont *le plus agréables*.

(BARTHELEMY.)

A ces mots, dans les airs le trait se fait entendre ;
A l'endroit où le monstre a la peau *la plus tendre*,
Il en ressent le coup, se sent ouvrir les flancs.

(LA FONTAINE.)

Les animaux que l'homme a *le plus admirés* sont ceux qui lui ont paru participer de sa nature.

(BUFFON.)

Ceux qui seraient *le mieux organisés* ne feraient-ils pas leurs nids, leurs cellules ou leurs coques d'une manière plus solide ?

(BUFFON.)

Dans le temps où nous sommes,
L'on doit peu compter sur les hommes,
Même sur ceux qu'on a *le mieux servis*.

(COLLÉ.)

Il était fort surpris que les choses qu'il avait *le mieux aimées* n'étaient pas celles qui étaient *le plus agréables* à ses yeux.

(BUFFON.)

Il y a un tour à donner à tout, même aux choses qui en paraissent *le moins susceptibles*.

(MONTESQUIEU.)

Les passions ont un intérêt qui fait qu'on doit s'en délier, lors même qu'elles paraissent *le plus raisonnables*.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

D'après ces exemples, rien de plus facile que de savoir quand *le* doit subir tous les accidents du genre et du nombre devant *plus, moins, mieux*, ou rester invariable. Toute la difficulté réside dans le point de vue de l'esprit. Veut-on établir une comparaison de supériorité ou d'infériorité entre les mêmes personnes, entre les mêmes choses, qu'on se serve alors de *le plus, les plus, le moins, les moins*, etc. En effet, dans tous les exemples de la première colonne, si l'on dit : *Les livres les plus agréables, l'âme la plus dure, la ruse la mieux ourdie*, etc., c'est pour *Les plus agréables de tous les livres, la plus dure de toutes les âmes, la mieux ourdie de toutes les ruses*, ainsi que le prouve le dernier exemple de Bernardin de Saint-Pierre : *Les peuples qui vivent de végétaux sont de tous les hommes les moins exposés*, etc. La comparaison portant sur les mêmes objets, l'adjectif déterminatif *le* prend dès-lors le genre et le nombre des substantifs auxquels il est joint. Mais l'article *le* doit au contraire rester invariable, si, au lieu de modifier un substantif, il modifie un adjectif ou un participe, et forme avec *plus, moins, mieux*,

une expression adverbiale. En pareille circonstance, le *plus* signifie *davantage*, et est un abrégé de : *au plus haut point, au plus haut degré*.

Les phrases suivantes sont donc incorrectes :

Il est rare que nos cerfs portent plus de vingt ou vingt-deux andouillers, lors même que leur tête est la plus belle.
(BUFFON.)

Maman, je sèmerai autour de la pierre de mon frère, les fleurs que vous aimez les mieux.
(BERNARDIN DE ST-PHILIPPE.)

Grammaticalement, il eût fallu *le plus belle* et *le mieux*; mais on doit pardonner à Buffon d'avoir dit *la plus belle*, *le plus belle* étant une expression qui répugne et qui choque. Dans ce cas il n'y a rien de mieux à faire que d'employer un autre tour.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Les plus savants ont été les plus religieux.
Sur la partie la plus haute.
Les plus beaux sont les plus fidèles.
Les belles femmes sont les plus recherchées.
Dans les moments les mieux choisis.
Les plus à craindre sont les plus tranquilles.
Les montagnes les moins élevées.

Ceux qui étaient le plus religieux.
Chez ceux qui sont le plus haut placés.
Les plus beaux ont été le plus fidèles.
Les belles femmes ont été le plus recherchées.
Celle qui a été le mieux servie.
Des femmes qui étaient le plus considérées.
Ceux qui se sont le moins appliqués.

—••••• N° CXLIX. •••••—

ADJECTIFS SUSCEPTIBLES OU NON SUSCEPTIBLES DE COMPARAISON.

SUSCEPTIBLES DE COMPARAISON.

Sans la langue, en un mot, l'auteur *le plus divin*
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.
(BOILEAU.)

Britannicus est compté parmi les *plus excellents*
ouvrages dont s'honore la scène française.
(GEOFFROY.)

Fontenelle fut l'homme *le plus universel* de son
siècle.
(VOLTAIRE.)

NON SUSCEPTIBLES.

Apprends que, dans les fers, la probité *suprême*
Commande à ses tyrans, et les juge elle-même.
(GRENET.)

C'est à nous de chanter, nous à qui tu révéles
Tes clartés *éternelles*.
(RACINE.)

Le dernier moment qui terminera ma vie décidera
de mes destinées *immortelles*.
(MASSILLON.)

Les adjectifs qui expriment une qualité absolue ne sont pas, dit Girault-Duvivier, susceptibles de comparaison, et il cite comme tels les suivants : *divin, éternel, excellent, extrême, mortel, immortel, immense, impuni, intime, parfait, unique, universel, suprême*; mais comme on peut très-bien dire, d'après les écrivains et l'Académie : *le plus excellent, le plus divin, le plus immense, le plus intime, le plus parfait, le plus unique, le plus universel*, il en résulte qu'il n'y a qu'*éternel, immortel, suprême, immense, premier*, etc., qui n'admettent point les degrés de comparaison en plus et en moins.

En effet, il y a une *excellence*, une *perfection*, une *universalité* relatives, voilà pourquoi les écrivains ne se font aucune difficulté de mettre ces adjectifs en comparaison :

Le bon sens est la faculté *la plus excellente* de
l'homme.
(LA ROCHE.)

Le courage de l'esprit, infiniment plus rare que
valeur, suppose des vertus *bien plus éminentes*.
(DIDEROT.)

Image du courtisan d'autant *plus parfaite*.
(LA BAUVIÈRE.)

Une erreur si stupide n'était pas seulement *la plus universelle*, mais encore, etc.
(BOSSUET.)

Les plus sublimes esprits ont eux-mêmes des *endroits faibles*.
(VAUVENARGUES.)

Les plus excellents ouvriers.
(LA BRUYÈRE.)

Quant à *plus divin*, on entend par là une qualité qui approche davantage de la perfection que nous nous figurons dans les attributs de la Divinité :

Il faut que je déclare à Archidémus ce qui est *encore plus divin*.
(DACIUS.)

Rien n'est *plus divin* que la morale du *christianisme*.
(CHATEAUBRIAND.)

L'auteur le plus divin, c'est-à-dire qui approche le plus de la Divinité.

Il y a des circonstances où l'expression semble s'écarter de l'ordre naturel; mais ce sont des délicatesses qui échappent à ceux qui ne connaissent point les ressources de la langue. Il n'y a ni *infinité*, ni *impossibilité* relatives; cependant les phrases suivantes sont très-bonnes :

Je crois même qu'en faisant mes lettres *moins infinies*, je vous jetterai moins de pensées, et moins d'envie d'y répondre.
(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Non, cela est *plus impossible* que vous ne l'imaginiez.
(D'ALEMBERT.)

Cette excellente mère, comme le remarque M. Dessiaux, pouvait dire *moins longue*, mais que devenait le sentiment? Une chose me paraît impossible sous quelques rapports; celui qui découvre encore plus de raisons d'impossibilité, la juge *plus impossible* que je ne puis le faire. La Rochefoucauld avait ses raisons pour dire : *L'envie est plus irréconciliable que la haine*.

Tout le monde passera condamnation sur la phrase suivante : *La carrière de l'histoire est cent fois plus immense qu'elle ne l'était pour les anciens*. (Voltaire.) Vaste était le mot propre.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur cette matière. Ce que les grammairiens appellent *comparatif* et *superlatif* se formant en général au moyen des *adverbes*, c'est au chapitre qui traite de cette partie du discours que nous entrerons dans tous les développements nécessaires.

DES ADJECTIFS DÉTERMINATIFS.

————— N° CL. —————

NATURE DES ADJECTIFS DÉTERMINATIFS. — DÉFINITION.

Voyez ce papillon échappé du tombeau.
(DEJOLLE.)

Ma main de quelque fleur esquisse la peinture.
(CASTEL.)

Dix tribus ont fui la cité sainte.
(DE FONTAINE.)

Tout homme a son gré peut gouverner le sort.
(DUCRÉ.)

Ton empire s'étend du couchant à l'aurore.

(CASTEL.)

Leurs côtes ont redit les chansons des bergers.

(LA HARPE.)

Trois animaux en arbalette,
Tiraient la pesante charrette.

(ALMANACH DES FABULISTES.)

Chaque peuple a ses loix.

(CHÉNIER.)

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.

(LA FONTAINE.)

Où l'usage prévalant nulle raison n'est bonne.

(QUINCAULT.)

Tel deuil n'est fort souvent qu'un changement d'habits.

(LA FONTAINE.)

On appelle *adjectifs déterminatifs* tous les mots qui servent à déterminer les substantifs, c'est-à-dire qui marquent, non les qualités physiques des objets, mais seulement certaines vues de l'esprit, ou les différents aspects sous lesquels l'esprit considère le même mot : tels sont *tout, chaque, nul, aucun, quelque, un, deux, trois*, etc. ; *mon, ma, mes*, etc. ; *ce, cette, ces*, etc. Dans les expressions *tout homme, nul homme, quelque homme, votre homme, cet homme*, etc., *tout* présente *homme* dans un sens général affirmatif ; *nul* l'annonce dans un sens général négatif ; *quelque* le présente dans un sens particulier indéterminé ; *votre* le montre associé à une idée d'appartenance ; *ce* marque un individu déterminé qu'il met sous les yeux, ou le représente à l'imagination. et ainsi de suite.

Il y a quatre sortes d'adjectifs déterminatifs : les adjectifs *démonstratifs*, les adjectifs *numéraux*, les adjectifs *possessifs* et les adjectifs *indéfinis*.

—••••• N° CLI. •••••—

DES ADJECTIFS DÉMONSTRATIFS.

Voyez ce papillon échappé du tombeau ;
Sa mort fut un sommeil, et sa tombe un berceau.

(DEUILLE.)

... Cet admirable don,
L'instinct, sans doute est loin de l'auguste raison.

(Id.)

Là, cette jeune plante, en vase disposée,
Dans sa coupe élégante accueille la rosée.

(DEUILLE.)

... Ces honneurs que le vulgaire admire
Réveillent-ils les morts au sein des monuments ?

(BOULIÉ.)

Les mots *ce, cet, cette, ces* déterminent les substantifs *papillon, don, plante, honneurs*, qu'ils précèdent. Ce sont donc des adjectifs *déterminatifs*. Mais indépendamment de cette propriété, ils sont signes d'une idée accessoire, c'est-à-dire qu'ils servent à *montrer* les objets représentés par les substantifs auxquels ils sont joints. Aussi est-ce pour ce motif que les grammairiens les appellent *adjectifs démonstratifs*.

EXERCICE ANALYTIQUE.

Cette élite guerrière, amante de la paix,
Ne poursuit qu'une plante à travers les forêts.

(CASTEL.)

Cultivons avant tout ces végétaux fertiles,
Qui, nés dans nos forêts, croissent près de nos villes.

(Id.)

Flors, sois ma déesse, et répands sur mes vers
Ces poétiques fleurs qui charment l'univers.

(Id.)

Ces soins délicieux, il ne les connaît pas,
L'homme que la mollesse enlace dans ses bras.

(CASTEL.)

Cet air pur, ces gazons, cette voûte mobile,
Ces troncs multipliés élancés vers les cieux,
Ici tout plaît au cœur, tout enchante les yeux.

(Id.)

Vois ce jeune églantier dont la fleur vient d'éclorre.

(MICHAUD.)

-----**N° CLII.**-----

DES ADJECTIFS POSSESSIFS.

Ma main de quelque fleur esquisse la peinture.

(CASTEL.)

*Sobriété dans toute chose,
Mon ami, c'est l'art de jouir.*

(DU TAINBLAY.)

Mes sens sont glacés d'effroi.

(J.-B. ROUSSEAU.)

Ton empire s'étend du couchant à l'aurore.

(CASTEL.)

Tu présence embellit l'eau, la terre, les airs.

(Id.)

Tes vallées sont couverts de superbes troupeaux.

(Id.)

De son propre artifice on est souvent victime.

(COLLIN D'HARLEVILLE.)

A sa vocation chaque être doit répondre.

(FR. DE NEUFCHATEAU.)

Il faut de ses amis endurer quelque chose.

(MONTAIGNE.)

*Notre vie est une maison ;
Y mettre le feu c'est folie.*

(RIVIERRE.)

Nos vergers sont sans dieux, nos forêts sans miracles.

(BAILLY.)

Votre éloquence est naturelle.

(BOSSU.)

Vos mailles se rompent sous la charge pesante.

(CASTEL.)

Leur fleur y montre au jour les grâces de son sein.

(Id.)

Leurs fleurs suivent mes pas en récréant ma vue.

(Id.)

Leur flanc est déchiré, le sang rougit leur mors.

(MICHAUD.)

Les mots *mon, ma, mes, ton, ta, tes, son, sa, ses, notre, nos, votre, vos, leur, leurs*, sont des adjectifs déterminatifs. Mais ils expriment en outre une idée accessoire, celle de *possession*, de *propriété*. Pour dénommer cette idée accessoire, les grammairiens les appellent *adjectifs possessifs*.

Du moment où la notion de propriété a été introduite parmi les hommes, il est évident que la qualité d'appartenir à tel ou tel individu, fut une chose essentielle à connaître pour chacun ; et de là les mots *mon, ton, son*, etc. Ces mots sont dérivés des pronoms personnels. En effet, *mon bras* est pour *le bras* DE MOI ; *ton enfant* est pour *l'enfant* DE TOI ; *son cheval* est pour *le cheval* DE LUI, etc.

EXERCICE ANALYTIQUE.

*Soutiens ma foi chancelante,
Dieu puissant ! inspire-moi
Cette crainte vigilante
Qui fait pratiquer ta loi.
Loi sainte, loi désirable,
Ta richesse est préférable
A la richesse de l'or,
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune abeille
Garnisse son cher trésor.
Mais, sans tes clartés sacrées,
Qui peut connaître, seigneur,
Les faiblesses égarées
Dans les replis de son cœur ?
Prête-moi tes feux propices,
Viens m'aider à fuir les vices*

*Qui s'attachent à mes pas ;
Viens consumer par ta flamme
Ceux que je vois dans mon âme,
Et ceux que je n'y vois pas.*

*Si de leur triste esclavage
Tu viens dégager mes sens,
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours seront innocents.
Fais puiser, sur ta trace,
Dans les sources de tes grâces,
Et, de ses yeux abreuvé,
Ma gloire fera connaître
Que le Dieu qui m'a fait naître
Est le Dieu qui m'a sauvé.*

(J.-B. ROUSSEAU.)

N^o CLIII.

DES ADJECTIFS NUMÉRAUX.

ADJECTIFS CARDINAUX.

Quatre chats des deux parts, animés par la gloire,
Sans savoir ni pourquoi, ni comment,
Se vont tuer tout bonnement.

(AUBERT.)

Depuis *soixante* ans un Français,
Etudiant toujours avec succès,
Vivait aux champs comme un vrai solitaire.

(IMBERT.)

Depuis *quatre-vingts* ans, de tout le voisinage,
On venait écouter et suivre ses avis.

(FLORIAN.)

On peut aller à la célébrité
Par *mille* routes différentes.

(FABULISTES.)

De *cent* plaintes importunes
Tous les jours (il) fatiguait les dieux.

(LAMOTTE.)

... *Die* tribus ont fui la cité sainte.

(FONTANES.)

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa.

(LA FONTAINE.)

ADJECTIFS ORDINAUX.

Le *quatorzième* siècle avait produit deux rats,

A longue queue, à grand corsage,
Friands au dernier point, admirablement gras.

(ALMANACH DES FABULISTES.)

Il prend le *premier* sac, le sac du rang suprême.

(LAMOTTE.)

Il y a trois choses qui rendent une âme éclairée,
le recueillement, l'humilité et la charité. La *première*
empêche les ténèbres; la *seconde* attire la lumière;
la *troisième* les produit.

(FLECHIER.)

Les mots *un, deux, trois, quatre, cinq, premier, second, troisième, quatrième, cinquième, etc.*, sont des adjectifs déterminatifs; mais l'idée accessoire qu'ils expriment est celle d'indiquer un *nombre* précis, déterminé. C'est cette idée qui les a fait nommer *adjectifs numéraux*.

On en distingue de deux sortes : les adjectifs de nombre *cardinaux* et les adjectifs de nombre *ordinaux*.

Les adjectifs de nombre *cardinaux* servent à marquer la quantité des personnes ou des choses, et répondent à cette question : *combien y en a-t-il?* ce sont *un, deux, trois, quatre, vingt, soixante, etc.*

Les adjectifs de nombre *ordinaux* déterminent les noms des personnes et des choses, sous le rapport de l'ordre et du rang qu'elles occupent entre elles; telles sont : *premier, second* ou *deuxième, troisième, quatrième, etc.*

EXERCICE ANALYTIQUE.

Deux sûretés valent mieux qu'*une*.

(LA FONTAINE.)

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.

(BOILEAU.)

Il y a *trois* choses que la plupart des femmes jettent
par la fenêtre, leur temps, leur santé et leur argent.

(M^{me} GEOFFRAIN.)

En vivant continuellement ensemble, on se découvre mutuellement *mille* petits défauts dont on ne se doutait pas.

(M^{me} RICCONI.)

Tout un peuple à la fois éclos de toutes parts,
Dès le *huitième* jour fourmille à vos regards.

(ROSSET.)

Philippe mourut dans sa *soixantième* année.

(ANQUETIL.)

..... N° CLIV.

DES ADJECTIFS INDÉFINIS.

Où l'usage prévaut, nulle raison n'est bonne.
(QUINAULT.)

... *Toute* trahison est indigne et barbare.
(VOLTAIRE.)

Tout homme à son gré peut gouverner le sort.
(DUCHÉ.)

Maint rocher écrase, en tombant,
Maint philosophe qui raisonne. (AUBERT.)

Chaque peuple a ses lois. (CHÉNIER.)

..... *Quelle* mère
Prête à perdre son fils, peut le voir et se taire?
(VOLTAIRE.)

Quelque soin qu'il se donne, et *quelque* bien qu'il fasse
Quel ministre est aimé pendant qu'il est en place?
(BOURSAULT.)

... *Certains* préjugés, sucsés avec le lait,
Deviennent nos tyrans jusque dans la vieillesse.
(CHÉNIER.)

Plusieurs hommes valent mieux, et beaucoup
plus valent moins qu'ils ne paraissent.
(BOISTE.)

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
(LA FONTAINE.)

Tel deuil n'est fort souvent qu'un changement d'habits.
(Id.)

Les mots *tel*, *quelque*, *plusieurs*, *chaque*, *certain*, *tout*, *aun*, *nul*, *maint*, sont des adjectifs déterminatifs, qui indiquent que le substantif est appliqué à un nombre vague, *indéterminé*, *indéfini* d'individus; c'est pour cette raison qu'on les appelle *adjectifs indéterminés* ou *indéfinis*.

Quelques grammairiens pensent qu'il n'y a point d'adjectifs déterminatifs *ndéfinis*. Ils considèrent comme adjectifs NUMÉRAUX, *quelque*, *plusieurs*, *maint*, *nul*, etc., parce que ces mots expriment une idée de quantité; et comme adjectifs qualificatifs les mots *quel*, *quelconque*, qui expriment une qualité indéterminée; *tel*, qui indique une idée de similitude : *Tel* père, *tel* fils; et *même*, qui marque une idée d'identité : *C'est cet homme même*.

EXERCICE ANALYTIQUE.

Quel père de son sang se plaît à se priver?
(RACINE.)

Quelques charmes d'abord que la vengeance étale,
Songes qu'à ses auteurs elle est toujours fatale.
(LA FOSSE.)

Chaque métier a son apprentissage;
Rien de moins gai que les commencements.
(LOMBARD DE LANGRES.)

Que de gens ici-bas semblent vivre au hasard !
Nul soin de l'avenir, jamais de prévoyance.
(STASSART.)

Tout être sage se contente
De son état, et supporte ses maux,
Puisqu'il ne peut changer son existence.
(HAUMONT.)

O premiers mouvements d'une aveugle colère,
De *quel* long repentir n'étes-vous pas suivis !
(FR. DE NEUFCHATEAU.)

EMPLOI ET SYNTAXE

DES ADJECTIFS DÉTERMINATIFS.

N° CLV.

DES ADJECTIFS DÉMONSTRATIFS.

GENRE ET NOMBRE.

SINGULIER.

MASCULIN.

Voyez *ce papillon* échappé du tombeau ;
Sa mort fut un sommeil, et sa tombe un berceau.
(DEILLE.)

... A ce mot, *ce héros* expiré,
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré.
(RACINE.)

C'est le fruit du Tuba, de *cet arbre* si grand,
Qu'un cheval au galop met toujours en courant
Cent ans à sortir de son ombre.
(V. HUGO.)

Imagination, fée active et légère,
Pars, et d'un vol hardi, parcours *cet hémisphère*.
(CASTEL.)

FÉMININ.

Voyez *cette mouche* qui luit d'une clarté semblable à celle de la lune ; elle porte avec elle le phare qui doit la guider.
(AIMÉ-MARTIN.)

C'est Tainville : on le voit, au nom de la patrie,
Convier aux forfaits *cette horde* scélère
D'assassins, juges à leur tour.
(V. HUGO.)

Un riche marchandait le chien d'un malheureux ;
Cette offre l'affligea : « Dans mon destin funeste,
Qui m'aimera, dit-il, si mon chien ne me reste ? »
(DEILLE.)

Qui vous a pu plonger dans *cette humeur* chagrine ?
A-t-on par quelque édit réformé la cuisine ?
(BOILEAU.)

PLURIEL.

C'est là, près de *ces murs*, par le lierre vieillis,
Sous *ces ormes*, *ces ifs*, au lugubre feuillage,
Dans *ces sillons* étroits, que les morts du village
D'un éternel repos dorment ensevelis.
(J.-B.-A. SOULIÉ.)

Cet encens, *ces honneurs*, que le vulgaire admire,
Réveillent-ils les morts au sein des monuments ?
(Id.)

... Sont-ce là *ces grands cœurs*,
Ces héros qu'Albe et Rome ont pris pour défenseurs ?
(CORNEILLE.)

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous *ces extases* sublimes
Que vous nous ravissez ?
(LAMARTINE.)

A *ces heures* de joie, à *ces riantes* destins,
De vos jours nébuleux opposez les chagrins.
(CASTEL.)

Ces haies de chèvre-feuilles, de framboisiers, de
groseillers et de lilas, sont toutes verdoyantes de
feuilles, de boutons et de fleurs.
(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Ce tableau nous apprend que les adjectifs démonstratifs ont trois formes au singulier ;

Deux pour le masculin : *ce*, qui se place devant tout mot commençant par consonne ou par *h* aspiré : *ce papillon*, *ce héros* ; *cet*, qu'on met devant les mots ayant une voyelle pour initiale, ou un *h* muet : *Cet arbre*, *cet hémisphère* (1) ;

(1) On dit cependant *ce qui est bien faible* ; *ce onze janvier* ; *ce un est mal fait*, comme on dit *le oui* et *le non*, *le onse*, *le un*.

Et une seule pour le féminin, qui est *cette* : *cette vie, cette horde, cette offre, cette humeur.*

Le pluriel, tant pour le masculin que pour le féminin, n'a également qu'une forme unique : *ces*, qui se joint à tous les noms, quelle que soit d'ailleurs leur lettre initiale : *Ces murs, ces ormes, ces héros, ces honneurs, ces plaines, ces extases, ces haies, ces heures.*

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ce paysage.
Cette prairie.
Ce fleuve.
Cette rose.
Ce vallon.

Ces paysages.
Ces prairies.
Ces fleuves.
Ces roses.
Ces vallons.

Cet arbre.
Cet étang.
Cet îlot.
Cet orillon.
Cet usage.

Ces arbres.
Ces étangs.
Ces îlots.
Ces orillons.
Ces usages.

Ce humeur.
Ce haneton.
Cet harmonica.
Cet harmonica.
Cet harmonica.

Ces humeurs.
Ces hanetons.
Ces harmonicas.
Ces harmonicas.
Ces harmonicas.

— N° CLVI. —

CE SUIVI DE *ci* OU *là*.

CI.

Ce monde-ci n'est qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits ;
Brignés sans titre et répandus sans choix.

(VOLTAIRE.)

Certaines fille un peu trop fière
Prétendait trouver un mari,
Jeune, bien fait et beau, d'agréable manière,
Point froid et point jaloux : notes *ces deux points-ci*.

(LA FONTAINE.)

Cette vie-ci n'est qu'un songe.

(VOLTAIRE.)

LA.

Lorsqu'on lui représentait (à Napoléon) une chose
impossible, il prétendait que *ce mot-là* n'était pas
français.

(SAY.)

... Que de défauts elle a,
Cette jeunesse ! on l'aime avec *ces défauts-là*.

(DUFRESNY.)

Ton humeur est, Catherine,
Plus algre qu'un citron vert....

Toutes les Catherine ne sont heureusement pas de
cette humeur-là.

(ARNAULT.)

Quelquefois on ajoute *ci* ou *là* au substantif précédé de *ce, cet, cette, ces*, comme *cet homme-ci, cet homme-là; cette femme-ci, cette femme-là*, etc. Ces expressions sont un abrégé de *cet homme qui est ici, cet homme qui est là; cette femme qui est ici, cette femme qui est là*, etc.

Les particules *ci* et *là* ne font alors, comme on le voit, qu'exprimer, par ellipse, une phrase incidente, une circonstance ou de lieu ou de temps, et le plus ou moins de proximité réelle ou idéale de l'objet en question.

Ce lieu-ci, ce temps-ci, ce monde-ci, indiquent le lieu, le temps, le monde où l'on se trouve au moment où l'on parle. *Ce lieu-là, ce temps-là, ce monde-là*, désignent le lieu, le temps, le monde où l'on n'est point.

Beaucoup de personnes font la faute de dire : *Cet homme-ci, ce moment-ci*; et du temps de Vaugelas, tout Paris disait : *Cet homme-ci, ce temps-ci*; mais la plus grande partie de la cour disait : *Cet homme-ici, ce temps-ici*, et Vaugelas lui-même était pour cette façon de parler. Aujourd'hui il n'y a plus de choix : la première est la seule bonne; l'autre n'est que dans la bouche du peuple.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ce pays-ci.
Cet village-ci.
Cet village-ci.

Ces pays-là.
Cet village-là.
Cet village-là.

Ces fleurs-ci.
Ces bouquets-ci.
Ces bouquets-ci.

Ces fleurs-là.
Ces bouquets-là.
Ces bouquets-là.

—••••• N° CLVII. •••••—

Ce, SUIVI DE PLUSIEURS SUBSTANTIFS OU DE PLUSIEURS ADJECTIFS LIÉS PAR *et* OU PAR *ou*.

I.

Ce répété.

Vous croyez qu'avec *ces moyens* et *ces mesures*, les déclarations des propriétaires seront fidèles.

(DUPONT DE NEMOURS.)

Tous *ces aventuriers* ne devaient pas regarder *ces arts* et *ces métiers* comme au-dessous d'eux.

(ROLLIN.)

Pour savoir comment tous *ces cultes* ou *ces superstitions* s'établirent, il faut suivre la marche de l'esprit humain.

(VOLTAIRE.)

Ce, NON répété.

Ces questions et *propositions* sont la plupart extraites du traité du Contrat social.

(J.-J. ROUSSEAU.)

On ne doit jamais charger aucun comité particulier d'expédier ou refuser *ces certificats* ou *approbations*.

(Id.)

Tous *ces prétendus corfs* ou *blâches* ne sont que des chevreuils.

(BUTRON.)

II.

Ces bons et *ces mauvais conseils* que nous recevons dans le monde jettent notre esprit dans le plus grand embarras, et nous empêchent souvent de prendre un parti.

(ANONYME.)

Chassez-moi tous *ces anciens* et *ces nouveaux amis* qui ne voient en vous que votre position et votre fortune.

(Id.)

Les matelots ajoutent à *ces bonnes* et *ces mauvaises qualités* les vices de leur éducation.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Grotius lui-même a répété que Mahomet, *ce grand* et *faux prophète*, avait instruit une colombe à voler auprès de son oreille, et avait fait accroire que l'esprit de Dieu venait l'instruire sous cette forme.

(VOLTAIRE.)

Je vous sais, en particulier, un gré infini d'avoir osé déponiller notre langue de *ce sot* et *précieux jargon* qui ôte toute vérité aux images et toute vie aux sentiments.

(Id.)

Cette immense et *tumultueuse république* avait pour chefs le pape et l'empereur.

(VOLTAIRE.)

Ce doit se répéter devant chaque substantif (1^{re} colonne de la 1^{re} série). Cependant quelquefois il est permis de le sous-entendre devant le dernier, lorsqu'on veut donner plus de rapidité au discours, ou quand ce sont deux mots à peu près synonymes (2^e colonne de la 1^{re} série).

Il doit également se répéter devant chaque adjectif, lorsque les adjectifs exprimés dans la phrase n'appartiennent pas au même substantif (1^{re} colonne de la 2^e série); si, au contraire, les adjectifs se rapportent à un seul et même nom, on doit n'exprimer *ce* qu'une fois (2^e colonne de la 2^e série). On dirait cependant sans *et* : *Ces jeunes*, *Ces jolies personnes ont tout ce qu'il faut pour plaire*. Cette répétition de *ces* est très-énergique.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ces décrets et *ces arrêtés*.
Ces ordonnances et *ces décisions*.
Ces arts et *ces métiers*.
Ces dimensions et *ces proportions*.
Ces rubans et *ces bijoux*.

Ces décrets et *arrêtés*.
Ces ordonnances et *décisions*.
Ces arts et *métiers*.
Ces dimensions et *proportions*.
Ces rubans et *bijoux*.

Ces grands et *ces petits appartements*.
Cerviers et *ces nouveaux abus*.
Ces anciens et *ces nouveaux préjugés*.

Ces grands et *soudains changements*.
Cette sage et *aimable dame*.
Ces jeunes et *jolies personnes*.
Ces vieilles et *charmantes narrations*.

DES ADJECTIFS NUMÉRAUX.

—••••• N° CLVIII. •••••—

ADJECTIFS NUMÉRAUX CARDINAUX.

I.

EMPLOYÉS COMME TELS

Si je faisais une religion, je mettrais l'intolérance
 au rang des sept péchés mortels.

(VOLTAIRE.)

... Trois ou quatre mots en hâte barbouillés
 Furent souvent embrasser des amants bien brouillés.

(REGNARD.)

L'n sou, quand il est assuré,
 Vaut mieux que cinq en espérance.

(LA FONTAINE.)

Vingt-quatre livres de pain blanc, valaient un de-
 naler d'argent, par les capitulaires.

(VOLTAIRE.)

Gaston de Foix fut tué de quatorze coups à la cé-
 lèbre bataille de Ravenne.

(Id.)

Un homme en vaut un autre.

(DESTOUCHES.)

EMPLOYÉS SUBSTANTIVEMENT.

Aux magiques accents que sa bouche prononce,
 Les Seize osent du ciel attendre la réponse.

(VOLTAIRE.)

Qui es-tu ? — Je suis le geôlier, le valet des Onze.
 (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

La commission des Neuf n'en continuait pas moins
 ses travaux.

(TIERS.)

Sa lettre est renvoyée au comité des Douze pour en
 constater l'authenticité.

(Id.)

On les nomma les Seize, à cause des seize quar-
 tiers de Paris qu'ils gouvernaient

(VOLTAIRE.)

Bon ! voici Mélius, le chef des Onze.

(Id.)

II

Un guerrier généreux que la vertu couronne,
 Vaut bien un roi formé par le secours des lois;
 Le premier qui le fut n'eut pour lui que sa voix.

(CASSILLON.)

... Une ardente vengeance

A souvent confondu le crime et l'innocence;
 A des yeux prévenus le mal paraît un bien,
 Et la haine est injuste et n'examine rien.

(Id.)

Les dieux qui ont refusé aux méchants des yeux
 pour connaître les bons, ont donné aux bons de quoi
 se connaître les uns les autres.

(FÉNELON.)

Il n'y a que deux sortes de guerres justes : les unes
 qui se font pour repousser un ennemi qui attaque; les
 autres pour secourir un allié qui est attaqué.

(MONTESQUIEU.)

Les exemples de l'une et de l'autre colonne nous font voir : 1° que les adjectifs numé-
 raux, dits cardinaux, ne revêtent aucun genre, et qu'ils ne prennent jamais le signe
 du pluriel, lors même qu'ils sont employés substantivement; 2° qu'il faut excepter
 l'adjectif *un*, qui fait *une* au féminin, et qui a le pluriel, quand il est précédé de l'article

Le tiret, dans l'expression des nombres, est un signe d'addition; il remplace la con-
 jonction *et*, excepté dans *quatre-vingts*, dont nous verrons l'orthographe ci-après.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Quatre paroles.
 Neuf blessés.
 Quatorze valonsiens.
 Dix-huit pieds.
 Quarante-sept voix.

Cinq lettres.
 Onze traits.
 Quinze coups.
 Dix-neuf ans.
 Cinquante-huit suffrages.

Les quarante.
 Les deux.
 Seize ans.
 Vingt-cinq pence.
 Soixante-neuf jours.

Les seize.
 Un homme.
 Une chose.
 Les uns.
 Les uns.

N° CLIX.

ADJECTIFS NUMÉRAUX ORDINAUX.

EMPLOYÉS COMME TELS.

Levez aussi la main, monsieur le *premier président* !
(ANQUETIL.)

Le monarque se fortifia sous les murs de Dieppe, résolu d'y soutenir les *premiers efforts* de l'ennemi.
(Id.)

Philippe mourut dans sa *soixantième année*.
(Id.)

Il y a trois choses qui rendent une âme éclairée : le recueillement, l'humilité, et la charité. La *première* empêche les ténèbres, la *seconde* attire les lumières, la *troisième* les produit.
(FLÉCHIER.)

Catherine de Médicis survécut à trois de ses fils, et vit le sceptre prêt à échapper des mains du *quatrième*.
(ANQUETIL.)

Si quelque pape sur la fin du *huitième siècle*, prétendit être au rang des princes, il paraît que c'est Adrien I^{er}.
(VOLTAIRE.)

EMPLOYÉS SUBSTANTIVEMENT.

Le *premier* qui fut roi, fut un soldat heureux.
(VOLTAIRE.)

Les sages de la Grèce envisageaient la société sous les rapports moraux ; nos derniers philosophes l'ont considérée sous les rapports politiques. Les *premiers* voulaient que le gouvernement découlat des mœurs ; les *seconds*, que les mœurs dérivassent du gouvernement.
(CHATEAUBRIAND.)

Les femmes de Perse sont plus belles que celles de France ; mais celles de France sont plus jolies : il est difficile de ne point aimer les *premières* et de ne se point plaire avec les *seconds*.
(MONTESQUIEU.)

La livre de Charles V ne fut donc en effet qu'environ deux *troisièmes* de l'ancienne livre.
(VOLTAIRE.)

Le nombre moyen des morts pendant ces cinq années, est de soixante-quinze et trois *cinquièmes*.
(BUFFON.)

Les adjectifs numéraux, appelés ordinaux, prennent les deux genres et les deux nombres ; ils se forment tous, à l'exception de *premier* et de *second*, des nombres cardinaux, en ajoutant la désinence *ième* à ceux qui finissent par une consonne : *deux*, *deuxième*, *trois*, *troisième*, etc. ; et en changeant en *ième* l'e muet de ceux qui ont cette terminaison : *quatre*, *quatrième*, *seize*, *seizième*. Quant à *cinquième* et à *neuvième*, le premier se forme de *cinq* en y mettant *uième*, et le second de *neuf* en changeant la lettre *f* en *v*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

La première année
Le second écu.
Le huitième siècle
Le vingtième degré

Le premier.
Les seconds.
Les huitièmes.
Les vingtièmes

Les premières fois.
Le second degré.
Le dixième heure.
La huitième partie

Les premières.
Les seconds.
Les dixièmes.
Les trentièmes.

N° CLX.

VINGT ET CENT.

I.

INVARIABLE.

Le fanatisme aveugle d'un sot, honnête homme, peut causer plus de maux que les efforts de *vingt* trions réunis.
(GRAMM.)

VARIABLE.

L'homme vit *quatre-vingts* ans, et le chien n'en vit que dix.
(BUFFON.)

André Doria vécut jusqu'à quatre vingt-quatorze ans l'homme le plus considéré de l'Europe.

(VOLTAIRE.)

Une chose arrive aujourd'hui et presque sous nos yeux, cent personnes qui l'ont vue la racontent en cent façons différentes.

(LA BAUTIERE.)

Nous avons une époque certaine de la science des Chaldéens ; elle se trouve dans les dix-neuf cent trois ans d'observations célestes envoyées de Babylone par Callisthène au précepteur d'Alexandre.

(VOLTAIRE.)

Il représenta d'abord qu'il y avait quarante ans qu'il portait les armes ; qu'il s'était trouvé dans six cents combats.

(VICTOR.)

Les lois prohibitives, promulguées à Rome sous les empereurs, fixèrent à cinq cents arpents le terme de la plus grande propriété individuelle.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Pour les honoraires qui m'étaient dus et que je n'avais pas demandés, on m'apporta chez moi douze cents francs.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Vingt et cent sont invariables quand ils n'indiquent que vingt ou cent unités, ou bien encore lorsqu'ils sont multipliés par un nombre et suivi d'un autre (1^{re} colonne); mais ils prennent le signe du pluriel, si, étant multipliés, ils n'ont après eux aucun adjectif numéral (2^e colonne).

II.

Charlemagne fut proclamé empereur d'Occident, le jour de Noël, en huit cent.

(VOLTAIRE.)

L'Allemagne était dès l'an quinze cent divisée en dix cercles.

(Id.)

Vers l'an douze cent de notre ère, Alexis fit crever les yeux à son frère Isaac l'Ange, et s'empara du trône de Constantinople.

(VOLTAIRE.)

Après la mort d'Alfred, arrivée en neuf cent, l'Angleterre retomba dans la confusion et la barbarie.

(Id.)

Bien que cent soit, dans ces quatre exemples, multiplié et qu'il ne soit pas suivi d'un autre adjectif numéral, il ne se met pourtant pas au pluriel, parce qu'il est employé comme nombre ordinal. En effet, en huit cent, en l'an douze cent, c'est pour en l'an huit centième, en l'an douze centième. Il en est de même de quatre-vingt, qu'on écrit sans s dans : l'an quatre-vingt.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Vingt ans.
Quatre-vingt-trois ans.
Quatre-vingts hommes.
Numéro quatre-vingt.

Vingt francs.
Quatre-vingt-deux sélles.
Six vingt femmes.
Page huit cent.

Cent piéce d'or.
Deux cent dix-neuf moutons.
Quinze cents personnes.
Chapitre deux cent.

Cent ducats.
Cent trente haub.
Il en a des cents.
An trois cent.

—••••• N° CLXI. •••••

Mille.

1.

INVARIABLE.

On a mille remèdes pour consoler un honnête homme et pour adoucir son malheur.

(LA BAUTIERE.)

Louis XII avait donné pour l'investiture de Milan, cent mille écus d'or.

(VOLTAIRE.)

VARIABLE.

On prétend que le territoire de Rome ne comprenait au plus que cinq ou six milles d'étendue.

Il faut un peu plus de deux milles pour faire une de nos lieues de poste.

(ACADÉMIE.)

Mille, exprimant le nombre dix fois cent, est invariable; mais mille, indiquant une mesure itinéraire, est un substantif qui prend un s au pluriel.

Mil et mille.

II.

MIL.

En *mil* sept cent quatre-vingt, Philippe II fut déclaré tyran et solennellement déchu de son autorité dans les Pays-Bas.

(GUIDE DE L'HISTOIRE.)

MILLE.

La première irruption des Gaulois arriva sous le règne de Tarquin, environ l'an du monde trois *mille* quatre cent seize.

(VÉRITÉ.)

Par abréviation on écrit *mil* dans la supputation ordinaire des années depuis l'ère chrétienne, l'an *mil* sept cent quatre-vingt; orthographe qui subsistera sans doute jusqu'à l'an deux *mille*. Mais on écrit l'an du monde trois *mille* quatre cent seize, en parlant des années qui ont précédé notre ère et de celles qui suivront le millésime où nous sommes.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

I.

Mille hommes.
Une distance de quatre milles.

Quarante mille chevaux.
Les milles d'Italie.

Trente-trois mille chariots.
Les milles d'Angleterre.

Vingt mille soldats.
Les milles d'Allemagne.

II.

Mil huit cent trente-cinq.
L'en mille de la création.

Mil huit cent vingt.
L'en cinq mille.

L'en mil six cent.
L'en deux mille quatre cent.

L'en mille mil huit cent quatorze.
L'en quatre mille huit cent.

N° CLXII.

Douzaine, millier, million, etc.

Qui pourra croire que par chacune des portes de Thèbes il sortait deux cents chariots armés en guerre et dix mille combattants? Cela fait vingt mille chariots et un *million* de soldats. (VOLTAIRE.)

Au bout de quelque temps la compagne revient, La lice lui demande encore une *quinzaine*. (LA FONTAINE.)

Quoi que l'on dise, quoi que l'on fasse, une nation sera toujours plus qu'un homme, qu'une famille, qu'un *millier* de familles. (BOISTE.)

Diodore, au livre premier, dit que l'Égypte était si peuplée, qu'elle avait eu jusqu'à sept *millions* d'habitants. (VOLTAIRE.)

Chaque poule peut faire éclore environ deux *douzaines* d'œufs de perdrix. (BARRON.)

Point de solitude plus affreuse pour l'étranger, l'homme isolé, qu'une grande ville; tant de *milliers* d'hommes, et pas un ami! (BOISTE.)

Un *million*, un *millier*, un *milliard*, une *douzaine*, etc., employés au pluriel, c'est-à-dire indiquant plusieurs *millions*, plusieurs *milliers*, plusieurs *douzaines*, prennent le signe de la pluralité, car ce sont de véritables substantifs.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Une douzaine.
Un million.
Un trillion.
Un milliard.

Deux douzaines.
Deux millions.
Trois trillions.
Quatre milliards.

Une dizaine.
Un milliard.
Un trillion.
Un millier.

Quatre dizaines.
Deux milliards.
Trois trillions.
Deux milliers.

—••••• N° CLXIII. •••••—

EMPLOI DES ADJECTIFS CARDINAUX.

POUR DÉSIGNER LES SOUVERAINS.

Louis onze avait trente-huit ans quand il monta sur le trône. (ANQUETIL.)

L'époque de la paix d'Aix-la-Chapelle, fut aussi celle de la paix dite de *Clément neuf*. (Id.)

Henri quatre, devenu majeur, se vit empereur d'Italie et d'Allemagne, presque sans pouvoir. (VOLTAIRE.)

La mort de *Grégoire sept* n'éteignit pas l'incendie qu'il avait allumé. (Id.)

POUR DÉSIGNER LES JOURS DES MOIS.

L'ouverture des états-généraux eut lieu le *cinq mai* 1789. (THIERS.)

La réconciliation du *sept juillet* et le serment qui l'avait suivie n'avaient calmé aucune méfiance. (Id.)

Le parlement fut exilé à Troyes le *quinze août* et rappelé le *vingt septembre*. (ANQUETIL.)

Les états s'ouvrirent le *cinq mai* par une procession solennelle. (Id.)

On fait usage des adjectifs cardinaux, au lieu des adjectifs ordinaux, pour qualifier, par rapport à l'ordre, un individu dans la série des empereurs, des rois, des princes, etc. Ainsi *Louis onze*, *Clément neuf*, etc., c'est pour *Louis onzième*, *Clément neuvième*. Mais on ne dit pas *Henri un*, *François un*, pour *Henri premier*, *François premier*. On dit assez indifféremment *Henri deux* et *Henri second*. On dit aussi *Charles cinq*, *Philippe cinq*, etc. Mais on dit *Charles-Quint*, empereur contemporain de *François premier*, *Sixte-Quint*, pape contemporain de *Henri quatre*.

Cependant on se sert aussi dans les mêmes circonstances, mais plus rarement, de l'ordinal; dans ce cas, il doit toujours être précédé de l'article, comme dans ces exemples :

Lambertini l'aimait (la raison); *Clément le quatorzième* La faisait quelquefois toucher à l'encensoir; En plein conseil d'état Turgot la fit asséoir. (CHENIER.)

Le *cinquième* ou *sixième* avril cinquante-six, J'écris sur nouveaux frais. (RACINE.)

On emploie également les adjectifs de nombre cardinaux, pour désigner les jours de chaque mois, le *cinq mai*, le *sept juillet*. Toutefois, on dit avec l'adjectif cardinal le *premier mai*, le *premier juillet*, et non le *un mai*, le *un juillet*.

Voltaire disait le *deux de mars*, le *quatre de mai*, et Racine le *deux mars*, le *quatre mai*. Sous le rapport de la correction grammaticale, la première construction est certainement préférable, puisque *deux* et *quatre* sont là pour *deuxième*, *quatrième*, et que l'on dit toujours avec la préposition de : le *deuxième* jour de *mai*, le *quatrième* jour de *juin*. Ensuite les Latins disaient avec le génitif : *primus februarii*, *secundus aprilis*.

Ainsi, la grammaire et l'analogie sont pour le *deux de mars*, le *quatre de mai*; mais si l'on consulte l'usage, qui en fait de langage est la règle de l'opinion, on dira le *deux mars*, le *quatre mai*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Louis seize.
Henri treize.
Le vingt-sept juillet.

Louis quinze.
Henri quatre.
Le vingt-huit juillet.

Louis treize.
Pie six.
Le vingt-neuf juillet.

Louis quatorze.
Charles sept.
Le trente juillet.

N° CLXIV.

EMPLOI DES EXPRESSIONS NUMÉRALES *vingt et un* OU *vingt-un*, *trente et un* OU *trente-un*, ETC.

VINGT ET UN, ETC.

Louis fut condamné à mort, à la majorité de trois cent *soixante-six* voix sur *sept cent vingt et une*.
(ANQUETIL.)

Il meurt plus d'hommes que de femmes, dans la proportion de *trente-trois* à *trente et un*.
(BUFFON.)

Le roi Lombard Astolfo s'empara de tout l'exarchat de Ravenne en *sept cent cinquante et un*.
(VOLTAIRE.)

VINGT-UN, ETC.

A *vingt-un* ans vous m'écriviez du Valais des descriptions graves et judicieuses.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Le livre de Joëné rapporte que ce chef, s'étant rendu maître d'une partie du pays de Canaan, fit pendre ses rois au nombre de *trente-un*.
(VOLTAIRE.)

Un seul mot prononcé par *cent cinquante-un* individus pourrait arrêter le roi.
(MIRABEAU.)

II.

Palawski... au temps dont nous parlons, était âgé de *soixante et deux* ans.
(RULHIERS.)

Âgé comme je suis de plus de *soixante et trois* ans.
(BOILEAU.)

Marius, âgé de plus de *soixante et dix* ans, après six consulats qu'il avait exercés avec autant d'autorité que de gloire, se vit réduit à se sauver de Rome à pied.
(VARRON.)

Les mahométans ont eu comme nous des sectes et des disputes scolastiques ; il n'est pas vrai qu'il y ait *soixante et treize* sectes chez eux, c'est une de leurs rêveries. Ils ont prétendu que les mages en avaient *soixante et dix*, les juifs *soixante et onze*, les chrétiens *soixante et douze*, et que les musulmans, comme plus parfaits, devaient en avoir *soixante et treize*.
(VOLTAIRE.)

Le pape interrogea lui-même *soixante et douze* chevaliers.
(Id.)

Mahomet mourut à l'âge de *soixante et trois* ans et demi.
(Id.)

La Genèse, après avoir raconté la mort de Tharé, dit qu'Abraham son fils sortit d'Aran, âgé de *soixante et quinze* ans.
(Id.)

La première irruption des Gaulois en Italie arriva sous le règne de Tarquin l'ancien, environ l'an du monde trois mille quatre cent seize, et de la fondation de Rome le *soixante-cinquième*.
(VARRON.)

Marius, âgé de plus de *soixante-dix* ans, n'avait pas soulevé dans cette dernière guerre cette haute réputation qu'il avait acquise dans celle des Teutons et des Cimbres.
(VARRON.)

Au nombre de trois cent *soixante-onze* seulement interprétant le vœu des trois cent *soixante-quatorze* autres députés qui formaient le complément de l'assemblée, ils se constituent *convention nationale*.
(ANQUETIL.)

Les premiers hommes ont vécu neuf cents, neuf cent trente, et jusqu'à neuf cent *soixante-neuf* ans.
(BUFFON.)

Le nommé Patrick Mériton, cordonnier à Dublin, paraît encore fort robuste, quoiqu'il soit actuellement (en 1773) âgé de cent quatorze ans : il a été marié onze fois, et la femme qu'il a présentement a *soixante-dix-huit* ans.
(BURTON.)

Les vieillards ont encore à *soixante-dix* ans l'espérance de six ans deux mois ; à *soixante-quinze* l'espérance tout aussi légitime de quatre ans six mois de vie.
(Id.)

III.

Une livre sterling d'Angleterre vaut environ *vingt-deux* francs de France.
(VOLTAIRE.)

Le marc de huit onces, qui valait *vingt-six* francs et dix sous dans les premiers temps du ministère de Colbert, vaut depuis long-temps *quarante-neuf* livres seize sous.
(Id.)

Vingt-quatre livres de pain valaient un denier d'argent par les capitulaires.
(Id.)

Marius, à la tête de *quatre-vingt-cinq* cohortes présenta la bataille à Sylla.
(VARRON.)

Toute la nation n'étant composée que de *cent quatre-vingt-treize* centuries, il s'en trouvait *quatre-vingt-dix-huit* dans la première classe ; s'il y en avait seulement *quatre-vingt-dix-sept* du même avis, c'est-à-dire une de plus que la moitié de cent *quatre-vingt-treize*, l'affaire était conclue.
(Id.)

Abraham aurait eu cent *trente-cinq* ans quand il quitta la Chaldée. (VOLTAIRE.)

Les chrétiens tinrent cinq *conciles* dans le premier siècle, seize dans le second, et *trente-six* dans le troisième. (Id.)

Rome commença à être regardée comme la plus puissante ville de l'Italie; on y comptait avant la fin du règne de Romulus jusqu'à *quarante-sept* mille habitants. (VERROT.)

Romulus, âgé de *cinquante-cinq* ans, et après *trente-sept* ans de règne, disparut sans qu'on ait pu découvrir de quelle manière on l'avait fait périr. (Id.)

L'homme qui est trente ans à croître vit *quatre-vingt-dix* ou cent ans. (BUFFON.)

Si l'on peut parler un contre un qu'un homme de quatre-vingts ans vivra trois ans de plus, on peut le parler de même pour un homme de *quatre-vingt-trois*, de *quatre-vingt-six* et peut-être encore pour un homme de *quatre-vingt-dix* ans. (Id.)

La mort termine ordinairement avant l'âge de *quatre-vingt-dix* ou cent ans la vieillesse et la vie. (Id.)

Le roi invita à souper dans son palais deux évêques, tout le sénat, et *quatre-vingt-quatorze* seigneurs. (VOLTAIRE.)

Dans la *Grammaire des Grammaires*, voici ce que nous lisons :

On dit *vingt et un*, *trente et un*, *quarante et un*, jusqu'à *soixante et dix* inclusivement : mais on dit, sans la conjonction, *vingt-deux*, *vingt-trois*, *trente-deux*, *trente-trois*, *soixante-deux*, etc.

D'après nos exemples, on s'aperçoit aisément que cette règle est non seulement trop restreinte, mais qu'elle est encore inexacte; elle doit être formulée de la manière suivante :

1^o On dit *vingt et un* ou *vingt-un*, *trente et un* ou *trente-un*, et ainsi jusqu'à *soixante*. L'analogie avec les autres nombres composés, l'avantage d'une syllabe inutile supprimée, l'autorité des meilleurs écrivains, tout est favorable à la seconde manière de s'exprimer, que quelques grammaticiens regardent à tort comme une faute.

2^o A partir de *soixante* et jusqu'à *quatre-vingts*, en parcourant toute la série, on peut encore très-bien dire : *soixante et un* ou *soixante-un*, *soixante et deux* ou *soixante-deux*, *soixante et trois* ou *soixante-trois*. L'autorité seule de Voltaire ne laisserait d'ailleurs aucun doute à cet égard.

3^o Mais il faut dire : *vingt-deux*, *vingt-trois*, etc.; *trente-deux*, *trente-trois*, etc.; *quarante-deux*, *quarante-trois*, etc.; *cinquante-deux*, *cinquante-trois*, etc.; *quatre-vingt-un*, *quatre-vingt-deux*, etc., jusqu'à *cent*.

Enfin, malgré l'opinion de Girault-Duvivier, nous pensons qu'on s'exprime également bien en disant *cent un* ou *cent et un*, *deux cent un* ou *deux cent et un*, etc. Exemples : *Paris, ou le livre des cent et un*; *une période de deux cent et un ans*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Vingt et un.
Quarante et un.
Trente-un.
Cinquante-un.

Vingt-un.
Quarante-un.
Trente et un.
Cinquante et un.

Vingt-deux.
Trente-deux.
Cinquante-trois.
Quatre-vingt-un.

Vingt-trois.
Trente-cinq.
Cinquante-quatre.
Quatre-vingt-deux.

Vingt-quatre.
Quarante-deux.
Cinquante-cinq.
Quatre-vingt-dix.

Vingt-deux.
Quarante-cinq.
Cinquante-six.
Quatre-vingt-un.

—••••• N° CLXV. —•••••

On RÉPÈTE OU NON RÉPÈTE AVEC DEUX OU PLUSIEURS SUBSTANTIFS LIÉS PAR *et*.

RÉPÉTÉ.

La vie est comme un *terme et un délai* pour l'employer à autre chose. (CHARRON.)

Un *Français, un Anglais, un Espagnol, un Italien, un Russe* sont tous à peu près les mêmes hommes. (J.-J. ROUSSEAU.)

NON RÉPÉTÉ.

LA, sans distinction, on voit aller de pair.

Le laquais d'un commis avec un *duc et pair*.

(RICHARD.)

Je sais combien il faut s'humilier devant un *empereur et roi*. (Id.)

Il faut répéter l'adjectif numéral *un* devant deux ou plusieurs substantifs liés par *et*, à moins que ces noms ne désignent deux qualités attribuées à un seul individu, comme dans les exemples de la seconde colonne : alors l'adjectif ne se répète pas.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un roi et un empereur.

Un empereur et roi.

Un seigneur et un paysan.

Un seigneur et maître.

—••••• N° CLXVI. •••••—

UN RÉPÉTÉ OU NON RÉPÉTÉ AVEC DEUX OU PLUSIEURS SUBSTANTIFS LIÉS PAR *ou*.

RÉPÉTÉ.

La longueur des poils dans les saricoviennes est d'environ *un pouce ou un pouce et demi* sur le dos, la queue et les côtés du corps. (BUTRON.)

C'était là qu'on eût pu trouver non pas seulement *un Longus*, mais *un Pinstarque*, *un Diodore* ou *un Polybe*, plus complets que nous ne les avons. (P.-L. COURIER.)

Comment *un homme ou un peuple* peut-il s'emparer d'un territoire immense et en priver tout le genre humain autrement que par une usurpation punissable? (J.-J. ROUSSEAU.)

NON RÉPÉTÉ.

On arrive à un moyen terme indivisible, c'est-à-dire à *un seul chef ou magistrat suprême*. (J.-J. ROUSSEAU.)

Quand le conférent est nommé, il en fait donner avis à l'ambassadeur, en y joignant un compliment, et lui propose en même temps *un couvent ou autre lieu neutre*. (Id.)

Il se trouve au-dessous de ses poils qui sont longs et fermes *un duvet ou feutre très-doux et fort touffu d'un blanc jaunâtre*. (BUTRON.)

Dans les exemples de la première colonne il a fallu de toute nécessité répéter l'adjectif numéral *un*, parce qu'on énonce deux ou plusieurs objets distincts ; mais dans ceux de la seconde, l'adjectif n'est pas répété et ne doit pas l'être, par la raison bien sensible qu'on ne veut déterminer qu'une seule chose. Dans ce dernier cas, si les substantifs étaient de genre différent, l'adjectif s'accorderait seulement avec le premier. Exemple : *C'est UNE PETITE MACHINE ou INSTRUMENT de physique dont la description se trouve dans tous les dictionnaires ou traités élémentaires de cette science*. (J.-J. ROUSSEAU.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un homme ou une femme.
Un roi ou une reine.Un roi ou magistrat suprême.
Un bourg ou village.Un garçon ou une fille.
Un chien ou un chat.Un pasteur ou berger.
Un chef ou gouverneur.

—••••• N° CLXVII. •••••—

UN RÉPÉTÉ OU NON RÉPÉTÉ AVEC DEUX ADJECTIFS UNIS PAR *et*.

RÉPÉTÉ.

Il y a *un bon et mauvais goût*, et l'on dispute des goûts avec fondement. (LA BRUYÈRE.)

Dire également du bien de tout le monde est *une petite et une mauvaise politique*. (VAUHENARQUES.)

NON RÉPÉTÉ.

Me considérant moi-même, je ne vis qu'*un triste et infortuné mortel*. (BUTRON.)

Saint Augustin nous enseigne que toute la vie d'un chrétien ne doit être qu'*un long et pieux souvenir*. (FLÉCHAIR.)

Si l'on répète l'adjectif numéral dans les exemples de la première colonne, c'est que l'on parle de deux choses, dont l'une est bonne ou petite, et l'autre mauvaise. Au contraire, dans les citations opposées, l'adjectif numéral ne saurait se répéter, parce que les deux adjectifs qui suivent concourent à qualifier le même objet.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un grand et un petit appartement. Une triste et faible lumière.
Un bon et un méchant homme. Une belle et brillante carrière

Un beau et vilain habit.
Un riche et pauvre parent.

Une humble et fervente oraison.
Une première et charmante entrevue.

—••••• N° CLXVIII. •••••—

UN RÉPÉTÉ OU NON RÉPÉTÉ AVEC DEUX ADJECTIFS UNIS PAR OU.

RÉPÉTITION.

Nul ne pourra être élu nonce *une seconde ou une troisième fois*.
(J. J. ROUSSEAU.)

Que lui importe, au reste, *une bonne ou une mauvaise administration*?
(Id.)

NON RÉPÉTITION.

Sous *un prince faible ou peu laborieux*, une administration est mauvaise.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Sous *un injuste ou tyrannique gouvernement*, l'état déperit.
(ANONYME.)

C'est donc toujours en vertu du même principe établi dans les numéros précédents, que l'adjectif *un, une* est ou n'est pas répété dans les exemples cités. On le répète dans ceux de la première colonne, parce que les deux adjectifs liés par *ou* qualifient l'un un nom exprimé, l'autre un nom sous-entendu. En effet, *une seconde ou une troisième fois*; *une bonne ou une mauvaise administration*, c'est pour *une seconde fois ou une troisième fois*; *une bonne administration ou une mauvaise administration*. Mais dans les exemples opposés, *un, une*, ne doivent pas se répéter, attendu que les adjectifs liés par *ou* et placés après ou avant le substantif, qualifient tous les deux ce même substantif.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Une offensante ou injurieuse parole. Une bonne ou une mauvaise opinion. Un bon ou charitable prince.
Un homme ignorant ou peu éclairé. Une vraie ou fautive idée. Un homme violent ou emporté.

Un bon ou mauvais ouvrage.
Une grande ou une petite affaire.

—••••• N° CLXIX. •••••—

EMPLOI OU SUPPRESSION DE *un, une*, DEVANT UN SUBSTANTIF PRÉCÉDÉ D'UN ADJECTIF.

EMPLOI.

Depuis la révolution, le commerce et la culture du tabac sont libres en France, où il croît *d'une excellente qualité*.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

La chair de ces oiseaux est *d'un meilleur goût*.
(BUTTER.)

SUPPRESSION.

La caille se trouve partout, et partout on la regarde comme un fort bon gibier, dont la chair est *de bon goût*.
(BUTTER.)

Les lièvres ladres ont la chair de *fort mauvais goût*.
(Id.)

Faisons galement notre chemin ;
Il sera d'un bien court espace.

(DU TREMBLAY.)

On ne doit prendre un parti quelconque, qu'après
un mûr examen.

(ANONYME.)

... Lâcher ce qu'on a dans la main,
Sans espoir de grosse aventure,
Est imprudence toute pure.

(LA FONTAINE.)

Après mûr examen le sage délibère.

(DU TREMBLAY.)

Dans les exemples de la première colonne, si, devant un substantif précédé d'un adjectif, on exprime l'adjectif déterminatif *un, une*, les exemples de la colonne latérale montrent qu'on peut aussi, dans les cas analogues, le sous-entendre. Il est donc à peu près loisible de dire : d'un bon goût ou de bon goût, d'un court espace ou de court espace, après un mûr examen ou après mûr examen, etc.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Être d'un bon goût.
Après un mûr examen.
D'un bon aloi.

Être de bon goût.
Après mûr examen.
De bon aloi.

Être d'un excellent goût.
D'une joyeuse vie.
D'une grande gaieté.

N'être pas d'excellent goût.
De joyeuse vie.
De grande gaieté.

— N° CLXX. —

EMPLOI OU SUPPRESSION DE *un, une*, DANS CERTAINES PHRASES.

EMPLOI.

Une chaîne dorée est toujours une chaîne
Dont le poids se fait trop sentir.

(AUBERT.)

Un auteur gâte tout, quand il veut trop bien faire.

(LA FONTAINE.)

Une femme fidèle est digne qu'on l'admire.

(POISSON.)

Le moindre bruit éveille un mari soupçonneux.

(LA FONTAINE.)

Il faut faire à ses vices une guerre continuelle.

(BOSSUET.)

Un bonheur trop constant devient insupportable.

(DUNOISSAY.)

... Une fille bien née

Ne peut permettre au plus que d'être devinée.

(BRET.)

Une femme est souvent plus heureuse que sage.

(ROCHES DE CHABANNE.)

SUPPRESSION.

Tête creuse et folle, souvent,
Fait plus de bruit que la plus sage.

(FR. DE NEUFCHATEAU.)

Fripon est dépouillé par un plus grand fripon.

(M^{me} JOLIVEAU.)

Jeune fille a toujours soin de plaire.

(LA FONTAINE.)

Mari sans yeux et sans oreilles,
Convient aux femmes à merveilles.

(NIVERNAIS.)

Il faut faire aux méchants guerre continuelle.

(LA FONTAINE.)

Bonheur trop vif dure si peu de temps !

(M^{me} JOLIVEAU.)

Fille qui pense à son amant absent,
Toute la nuit, dit-on, a la puce à l'oreille.

(LA FONTAINE.)

Femme sage est plus que femme belle.

(VOLTAIRE.)

Dans les pensées, maximes, proverbes ou sentences, l'adjectif déterminatif *un, une*, peut, de même que l'article, être ou non exprimé. C'est ce que nous enseignent les exemples précités. Voir page 184.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un trompeur mérite d'être trompé à son tour.
Une femme fidèle est une douce chose.

A bon fripon fripon et demi.
Femme qui trompe est chose indigne.

N° CLXXI.

L'un de ET un de.

I.

L'un de, un de, au commencement d'une phrase incidente et précédés d'un nom.

L'un de.

Ducis, l'un des quarante de l'Académie française, vient d'obtenir un nouveau triomphe sur la scène.
(DOMERGUE.)

Cinna engagea les Marsees, l'une des plus puissantes nations de l'Italie, à se déclarer en faveur des Romains.
(VIRGIL.)

Plusieurs auteurs, et entre autres Stésichorus, l'un des plus anciens poètes lyriques, ont écrit qu'il était bien vrai qu'une princesse de ce nom avait été sacrifiée.
(RACINE.)

Un nommé Batthus, l'un de ces savants qui savent consulter de vieux livres et les citer mal à propos, prit le parti du diable contre Fontenelle.
(VOLTAIRE.)

Il se rend complice du pernicieux dessola du comte de Shaftesbury, l'un des héros du parti philosophique.
(Id.)

La Motte, l'un des esprits les plus anti-poétiques qui aient jamais existé, s'est épuisé en frivoles sophismes.
(LA HARPE.)

La Grèce et l'Asie-Mineure étaient remplies de la mémoire de ce fameux siège de Troie, l'une des premières époques des temps fabuleux.
(Id.)

Entre ces deux golfes s'avance l'Arabie, l'une des plus grandes péninsules du monde connu.
(RAYNAL.)

Un de.

Arnaud de Brescia, un de ces hommes à enthousiasme, dangereux aux autres et à eux-mêmes, prêchait de ville en ville contre les richesses immenses des ecclésiastiques.
(VOLTAIRE.)

Cinna et Carbon, un de ses lieutenants, se campèrent sur les bords du Tibre.
(VIRGIL.)

C. Claudius, un des consuls, se leva, et adressant la parole à Virginus, lui déclara qu'il ne s'opposait point à l'information qu'il demandait.
(Id.)

Perpenna, un de ses officiers, l'y vint joindre avec les débris de son armée.
(Id.)

Sylla avait fait déferer le gouvernement de ces grandes provinces à Miletin, un de ses lieutenants.
(Id.)

J'ai tâché d'assister de temps à autre à quelque comité de mon district, un des plus petits et des plus sages de Paris.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Catulus Lutatius, un des principaux de l'assemblée, s'écria que ce n'était plus par des déguisements cachés qu'on allait à la tyrannie.
(VIRGIL.)

Sertorius donna au roi de Pont un corps de troupes sous le commandement de Marius, un de ces sénateurs proscrits par Sylla.
(Id.)

Les grammairiens se sont évertués à établir des règles pour l'emploi des locutions *un de* ou *l'un de*.

Il faut voir si ces règles sont justes. Et d'abord examinons les exemples que nous venons de rapporter.

Si nous en croyons Domergue et tous ceux qui l'ont répété, on doit mettre *l'un* entre un substantif et un nombre précis : *Ducis, l'un des quarante de l'Académie française*. Mais M. Marle, dans un article inséré au *Journal grammatical*, battant en ruine cette doctrine, soutient que le nombre ne fait rien à l'emploi de *l'un de*, après un nom ; que cet emploi n'a lieu que parce que la phrase est incidente : Voilà, dit-il, toute la règle. Après avoir cité neuf exemples à l'appui de cette opinion, il ajoute, pour la rendre encore plus imposante, qu'il pourrait en fournir deux mille autres ; en sorte qu'il n'en faut pas davantage à bien des esprits pour être persuadés. Mais le reproche que nous

pouvons adresser, nous, à M. Marle, comme à Domergue, c'est d'avoir été tous les deux sous l'empire et sous le charme d'une idée exclusive. En effet, il suffit de jeter les yeux sur les citations de la seconde colonne pour se convaincre que *un de* se trouve aussi en tête d'une proposition incidente. M. Marle dira peut-être que ces exemples sont incorrects; et nous, pour les justifier, nous proclamerons à notre tour qu'il s'en trouve en foule de semblables dans tous les meilleurs écrivains, et qu'il nous serait facile d'en rapporter, non des centaines, mais des milliers. Que conclure de là? C'est que *l'un de* ou *un de* se mettent également, après un nom, au commencement d'une proposition incidente, avec cette différence toutefois que la première locution est plus expressive que l'autre, puisqu'elle est déterminée, et que la seconde au contraire est vague, privée qu'elle est de l'article. Quoique vraisemblablement on ne puisse guère établir de règle à l'égard de ces deux formes, cependant, pour tâcher de faire saisir la nuance qui existe entre elles, nous dirons qu'il faut faire usage de *un de*, conformément aux exemples de la seconde colonne, si l'on veut exprimer l'unité pure et simple; de *l'un de*, comme dans les phrases de la première colonne, lorsque, indépendamment de l'unité qu'on énonce, on y ajoute encore une idée de détermination.

II.

*Un de, l'un de, dans des phrases non incidentes.**Un de.*

Un des quarante de l'Académie française a bien voulu être de mon avis. (DOMERGUE.)

Madame Dupin était *une des trois ou quatre jolies femmes de Paris*, dont le vieux abbé de Saint-Pierre avait été l'enfant gâté.

(J.-J. ROUSSEAU.)

L'enfant Jésus, entre les bras d'une mère charmante et modeste, est en même temps *un des plus touchants et des plus agréables spectacles* que la dévotion chrétienne puisse offrir aux yeux des fidèles.

(Id.)

Une de mes chances était d'avoir toujours dans mes liaisons des femmes auteurs.

(Id.)

Un des inconvénients qui m'ont le plus éloigné de nos assemblées, et je parle des plus grandes, c'est la légèreté de leurs jugements.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

L'un de.

L'un de ces deux bandits qui se disaient maîtres me prit en affection. (J.-J. ROUSSEAU.)

Le bruit courut que d'elle ou de lui, *l'un des deux* expulsait l'autre. (Id.)

Le bec-croisé est *l'un des oiseaux* dont les couleurs sont les plus sujettes à varier. (BUFFON.)

Louis de Maugiron, baron d'Ampus, était *l'un des mignons* pour qui Henri III eut le plus de faiblesses. (VOLTAIRE.)

La cruelle perte de *l'un des auteurs de mes jours* m'a trop appris à craindre d'affliger l'autre.

(J.-J. ROUSSEAU.)

L'un des principaux moyens que j'ai employés a été, comme je vous l'ai dit, de le bien convaincre de l'impossibilité où le tient son âge de vivre sans notre assistance. (Id.)

On se sert de *un de*, nous disent encore les grammairiens, quand cette expression n'est pas immédiatement précédée d'un nom et qu'elle n'est pas en tête d'une phrase incidente. L'examen des exemples de l'une et de l'autre colonne nous prouve combien cette règle est mensongère.

III.

L'un de, un de, suivis d'un pronom.

Ce berger et ce roi sont sous même planète;
L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette.
(LA FONTAINE.)

Un d'eux, près du Gange autrefois,
Cultivait le jardin d'un assez bon bourgeois.
(LA FONTAINE.)

Ce jour.....
Jetais sur l'un de nous trop de honte ou d'envie.

(CORNEILLE.)

Et j'y vois l'un de vous prendre une destinée.

(MOLIÈRE.)

Cet instinct qu'ont les geais de se rappeler, de se réunir à la voix de l'un d'eux, et leur violente antipathie contre la chouette, offrent plus d'un moyen pour les attirer dans les pièges.

(BUFFON.)

Qu'on s'imagine ces douze hommes assemblés après la mort de Jésus-Christ, faisant le complot de dire qu'il est ressuscité; si peu qu'un d'eux se fût démenté par les prisons, par les tortures et par la mort, ils étaient perdus.

(PASCAL.)

Comme si les petits paysans choisissaient la terre bien sèche pour s'y asseoir ou pour s'y coucher, et qu'on eût jamais oui dire que l'humidité de la terre eût fait du mal à pas un d'eux.

(J.-J. ROUSSEAU.)

M. Marle, dans l'article dont nous avons déjà parlé, avance encore qu'avec les pronoms il faut employer l'un de. Nous ne nous faisons pas un secret et malin plaisir de combattre M. Marle; mais, en conscience, il nous semble que sa règle n'est pas toujours suivie par les écrivains, qui ont fait usage, comme on voit, tantôt de *un de*, tantôt de *l'un de* devant les pronoms.

IV.

L'un de ou un de, précédés d'un mot terminé par une voyelle.

Si l'un de vos amis a besoin de faire toucher de l'argent à Smyrne, la poste fera son affaire.

(VOLTAIRE.)

Le plus grand intérêt du rôle de Philoctète n'avait pas échappé à l'un des plus illustres élèves de l'antiquité.

(LA HARPE.)

Le prince Henri de Prusse distingua particulièrement la comtesse de Sabran et l'un de mes plus intimes amis.

(DE SÉCURI.)

Croirait-on que les historiens ont pris plaisir à faire un magnifique éloge de l'un de ces chiens appelés Bérillo.

(MARMONTEL.)

Un esclave juif, intime ami du roi des rois! c'est à peu près comme si un de nos historiens nous disait qu'un fanatique des Cévennes, délivré des galères, est l'intime ami de Louis XIV.

(VOLTAIRE.)

Je touche à un de ces traits caractéristiques qui me sont propres.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Un des plus vilains hommes et un des plus grands fous que j'aie jamais vus.

(Id.)

Vous choisirez d'élever les enfants d'un de vos amis, ou d'accompagner l'autre dans sa solitude.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Écoutons toujours M. Marle : « Les lois de l'euphonie, dit-il, qui ont proscrit les hiatus produits par le choc d'une voyelle contre le mot *on*, comme dans *si on*, et *on*, proscrivent aussi ceux qui résulteraient de *si un de*, et *un de*, à *un de*, etc. » M. Marle ajoute : « Si l'oreille craint les hiatus, elle redoute bien plus encore les cacophonies : *D'un de*, par exemple, serait insupportable. » Cette opinion, pour être de M. Marle, n'en est pas moins erronée. De même que nous avons établi au chapitre des Pronoms indéfinis, que les écrivains étaient libres, en prose, de se servir de *si on*, et *on*, *si l'on*, et *l'on*, etc.; de même les citations qui précèdent nous montrent indubitablement que les écrivains ont dit aussi indifféremment *si l'un de*, et *l'un de*, à *l'un de*, de *l'un de*, ou bien *si un de*, et *un de*, à *un de*, et même d'un de qui offense si fort l'oreille de M. Marle!

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

L'un des dix.
 L'un des huit

Madame, une des trois ou quatre
 belles femmes de Paris.

L'un des plus grands capitaines.
 L'une des plus renommées.

Un des plus célèbres écrivains.
 Une des plus vertueuses femmes.

Une lettre d'un des quarante.
 Une des plus belles pierres.

La perte de l'un de nos parents.
 L'un des plus beaux oiseaux.

Un des deux.
 Un des principaux magistrats

L'un des deux.
 L'un des deux brigands.

L'un de nous.
 L'un d'eux.

Un de nous.
 Un d'eux.

L'un de vous.
 L'une d'elles.

Un de vous.
 Une d'elles.

Si l'un de mes amis.
 Si l'un de nous.

Si un de ces ouvrages.
 A un de vos secrets.

Si l'un des plus braves.
 De l'une de nos qualités.

Et un de mes amis
 D'un de nos sons.

DES ADJECTIFS POSSESSIFS.

N° CLXXII.

Mon, ma, mes.

GENRE, NOMBRE, PLACE.

*Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie,
Qu'il en veuille sortir par une perfidie.*
(CORNEILLE.)

*... Ma prompte obéissance,
Va d'un roi redoutable affronter la présence.*
(RACINE.)

*Et chacun à mes pieds, conservant sa malice,
N'apporta de vertu que l'aveu de son vice.*
(BOILEAU.)

*Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au ciel j'offrais le sacrifice.*
(RACINE.)

Les adjectifs possessifs *mon, ma, mes* expriment un rapport d'appartenance ou de propriété avec la première personne du singulier dont le nom est implicitement contenu en eux : *mon respect, ma fortune, mes pieds, mes larmes, c'est pour le respect, la fortune, les pieds, les larmes de moi. Mon* sert pour le masculin singulier; *ma*, pour le féminin singulier; et *mes*, pour les deux genres et les deux nombres. Ces adjectifs se placent toujours devant les substantifs qu'ils déterminent, qu'ils soient ou non précédés d'un adjectif qualificatif.

*C'est alors en effet que mon âme éclairée,
Contre les passions se sentit assurée.*
(VOLTAIRE.)

C'en est fait, mon heure est venue.
(BOILEAU.)

*Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle.*
(RACINE.)

*Levez-vous et quittez un entretien fâcheux,
Qui redouble ma honte et nous pèse à tous deux.*
(VOLTAIRE.)

Ces exemples nous font voir que *mon* sert aussi bien que *ma* à déterminer des substantifs féminins, mais dans ce cas, cet emploi est absolument euphonique. *Mon* se met devant un substantif ou un adjectif commençant par voyelle ou *h* muet; *ma*, devant un substantif ou un adjectif commençant par consonne ou *h* aspiré.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Mon père.
Mon cher ami.
Mon frère.
Mon habit.
Mon ami.

Ma mère.
Ma chère amie.
Ma sœur.
Mon habitée.
Mon amie.

Mes amis.
Mes petits enfants.
Mes chers parents.
Mes héritages.
Mes amours.

Mes fleurs.
Mes petites épargnes.
Mes laines.
Mes herbes.
Mes étrennes.

Mes léses.
Mes héritages.
Mes humectons.
Mes délices.
Mes poudres.

—••••• N° CLXXIII. •••••—

Ton, ta, tes,

MASCULIN ET FÉMININ SINGULIER.

... Que tu dis des folles,
Et choisis mal *ton temps* pour de telles saillies.
(MOLIÈRE.)

En cet aveuglement ne perds pas la mémoire
Qu'ainsi que de *ta vie* il y va de *ta gloire*.
(CORNILLÉ.)

MASCULIN ET FÉMININ PLURIEL.

Tes écrits, il est vrai, sans art et languissants,
Semblent être formés en dépit du bon sens.
(BOILEAU.)

Reprends *ta liberté*, remporte *tes richesses*,
A l'or de ces rançons joins mes justes largesses.
(VOLTAIRE.)

Les adjectifs possessifs *ton, ta, tes* indiquent un rapport de possession avec la seconde personne du singulier : *Ton temps, ta vie, tes écrits, tes richesses* se traduisent par *le temps, la vie, les écrits, les richesses de toi*. *Ton* se place devant un substantif masculin singulier; *ta* devant un nom féminin singulier; *tes* sert pour le pluriel des deux genres. Ces adjectifs précèdent toujours les substantifs auxquels ils se rapportent.

Que *ton affection* me soit alors sévère,
Et tiens, comme il faut, la main à *ma colère*.
(MOLIÈRE.)

Mon Dieu, voici *ton heure*, on t'amène *ta proie*.
(RÉGNIER.)

Va, je verrai peut-être à mes pieds abattu,
Cet orgueil insultant de *ta fausse vertu*.
(VOLTAIRE.)

Tu veux *ma mort*, eh bien ! je vais remplir *ta haine*.
(Id.)

Par ces exemples on apprend que pour éviter l'hiatus qui résulterait de la rencontre de deux voyelles on emploie *ton*, au lieu de *ta*, devant les substantifs ou les adjectifs féminins dont l'initiale est une voyelle ou un *h* muet : *ton affection* pour *ta affection*, *ton heure* pour *ta heure*. On fait usage de *ta* si le mot commence par consonne ou par *h* aspiré : *ta vertu, ta haine*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ton bien.
Ton argent.
Ton bama.
Ton bonheur.
Ton air.

Ta fortune.
Ta chère image.
Ta honte.
Ton humeur.
Ton envie.

Tes fils.
Tes bons offices.
Tes barm.
Tes humeurs.
Tes exploits.

Tes faiblesses.
Tes bonnes intentions.
Tes haines.
Tes liérotes.
Tes idées.

Tes humides.
Tes hypothèses.
Tes bûch.
Tes autels.
Tes hétérotopes.

—••••• N° CLXXIV. •••••—

Son, sa, ses,

MASCULIN ET FÉMININ SINGULIER.

De *son propre artifice* on est souvent victime.
(COLLIN D'HARLEVILLE.)

L'amour devient suspect s'il n'a *sa liberté*.
(FAYART.)

MASCULIN ET FÉMININ PLURIEL.

Il faut de *ses amis* endurer quelque chose.
(MOLIÈRE.)

Démêles la vertu d'avec *ses apparences*.
(Id.)

Les adjectifs possessifs *son, sa, ses* marquent un rapport d'appartenance avec la troisième personne du singulier : *son ami, sa liberté, ses amis, ses apparences*, c'est pour l'*ami*, la *liberté*, les *amis*, les *apparences* de *lui* ou d'*elle*. *Son* sert pour le masculin singulier ; *sa*, pour le féminin singulier ; et *ses*, pour le masculin et le féminin pluriel. Du reste, ces adjectifs se placent toujours devant les noms qu'ils déterminent, que ces noms soient ou non précédés d'un adjectif qualificatif.

... L'amour est déchu de son *autorité*,
Dès qu'il veut de l'honneur blesser la dignité.
(GÉNÉRAL LON.)
Mon Polyenote touche à son *heurs* dernière.
(CORNEILLE.)

Il est, à mon sens, d'un plus grand homme de
savoir avouer *sa faute*, que de savoir ne la pas faire.
(CARDINAL DE RETZ.)
Qu'il est accablant de parler de *sa honte* !
(VOLTAIRE.)

L'euphonie exige qu'on mette *son* devant les mots commençant par voyelle ou par *h* non aspiré : *son autorité, son heure* ; et *sa* devant ceux dont la première lettre est une consonne ou un *h* aspiré : *sa faute, sa honte*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Son crime.
Son époux.
Son haut rang.
Son honneur.

Sa faveur.
Son injustice.
Son heure dernière.
Sa honte.

Ses ennemis.
Ses défauts.
Ses héros.
Ses honorables services.

Ses bontés.
Ses alibis.
Ses bonteuses passions.
Ses honorables intentions.

— N° CLXXV. —

Notre, nos.

MASCULIN ET FÉMININ SINGULIER.

La bienfaisance est un besoin de l'âme :
Heureux, elle nous rend *notre bonheur* plus doux.
(DE BELLOY.)

... *Notre âme* a bien plus de ressort
Pour supporter le mal, quand on sait qu'il arrive.
(FABRE D'ÉGLANTINE.)

MASCULIN ET FÉMININ PLURIEL.

Amour, que sur *nos cœurs* ton pouvoir est extrême !
(LEFRANC.)

Le ciel de *nos raisons* ne sait pas s'informer.
(ACIEN.)

L'adjectif *notre*, dont le pluriel est *nos*, indique un rapport de propriété avec la première personne du pluriel : *Notre bonheur, notre âme, nos cœurs, nos raisons*, répondent à *le bonheur, l'âme, les cœurs, les raisons de nous*. On voit que *notre* sert pour le masculin et le féminin singulier ; *nos*, pour le masculin et le féminin pluriel. Ces adjectifs se mettent toujours devant les noms.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Notre intérêt.
Notre bonheur.

Notre âme.
Notre fortune.

Nos passages.
Nos biens.

Nos intentions.
Nos passions.

—•••••••••• N° CLXXVI. ••••••••••—

Votre, vos.

MASCULIN ET FÉMININ SINGULIER.

... Tout le camp vainqueur pleura *vos trépas*.
 (RACINE.)
 Il me fallut depuis gémir de *vos absence*.
 (VOLTAIRE.)

MASCULIN ET FÉMININ PLURIEL.

Sans cesse, en écrivant, variez *vos discours*.
 (BOILEAU.)
 ... Consultez longtemps *vos esprit et vos forces*.
 (Id.)

L'adjectif *votre*, qui fait au pluriel *vos*, marque un rapport de possession avec la seconde personne du pluriel : *votre trépas, votre absence, vos discours, vos forces, c'est pour le trépas, l'absence, les discours, les forces de vous. Votre* est pour le masculin ou le féminin singulier; *vos*, pour le masculin ou le féminin pluriel. Ces adjectifs se placent toujours devant les substantifs.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Votre élément.
 Votre père.

Votre amitié.
 Votre peine.

Vos amours.
 Vos pleurs.

Vos attentions.
 Vos plaintes.

—•••••••••• N° CLXXVII. ••••••~•••••—

Leur, leurs.

MASCULIN ET FÉMININ SINGULIER.

Les dieux doivent *leur être* aux faiblesses des hommes.
 (BOUSSAULT.)
 ... Les cœurs pour aimer ont *leur maturité*.
 (QUINAUT.)

MASCULIN ET FÉMININ PLURIEL.

Les auteurs se peignent dans *leurs ouvrages*.
 (LESAGE.)
 Les maîtres des humains cachent-ils *leurs faiblesses*?
 (LA HARPE.)

Les adjectifs *leur, leurs* désignent un rapport de possession avec la troisième personne du pluriel : *Leur être, leur maturité, leurs ouvrages, leurs faiblesses, c'est pour l'être, la maturité, les ouvrages, les faiblesses d'eux. Leur* s'emploie pour le masculin et le féminin singulier, *leurs*, avec un *s* pour le masculin et le féminin pluriel. Ces adjectifs précèdent toujours les substantifs qu'ils déterminent.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Leur amour.
 Leur plaisir.

Leur haine.
 Leur volupté.

Leurs aliments.
 Leurs maîtres.

Leurs méditations.
 Leurs batteries.

N° CLXXVIII.

EMPLOI DES ADJECTIFS POSSESSIFS DEVANT DEUX OU PLUSIEURS SUBSTANTIFS LIÉS PAR *ou*.

RÉPÉTITION DE L'ADJECTIF POSSESSIF.

Une fille de Saint-Pierre ayant perdu *son père et sa mère*, et se trouvant maîtresse d'une petite fortune, fut envoyée par ses parents à Constantinople.

(CHATEAUBRIAND.)

Souvent *nos malheurs et nos torts* sont la faute de nos mentors.

(GINGUENÉ.)

Quand un jeune homme perd *son argent et son temps* à courir après une maîtresse, on le ramène à l'économie et à sa maison, en le mariant avec une honnête femme.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les enfants qui avaient égorgé *leurs pères et leurs mères* souffraient moins que ces hypocrites.

(FÉNÉLON.)

NON RÉPÉTITION DE L'ADJECTIF POSSESSIF.

Ces deux jeunes animaux ne se ressemblaient pas plus que *leurs père et mère*, par leur naturel.

(BUFFON.)

Ressemblez à vos *pères et mères*, et soyez comme eux la bénédiction du pays.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Presque tous les oiseaux qui paraissent ne vivre que de graines, ont néanmoins été nourris, dans le premier âge, par *leurs pères et mères* avec des insectes.

(BUFFON.)

Les nègres créoles, de quelque nation qu'ils tirent leur origine, ne tiennent de *leurs pères et mères* que l'esprit de servitude et la couleur.

(Id.)

Nous avons établi (page 175) que si la grammaire exige que l'on dise : *le père et la mère*, l'usage permet cependant de dire aussi : *les père et mère*. C'est par une conséquence rigoureuse de ce principe que, dans les exemples cités, les écrivains ont écrit : *son père et sa mère*, *ses père et mère*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Son père et sa mère.
Nos frères et nos sœurs.

Ses père et mère.
Mes frères et sœurs.

Tes parents et tes amis.
Nos cousins et nos cousines.

Tes parents et amis.
Nos cousins et cousines.

N° CLXXIX.

EMPLOI DES ADJECTIFS POSSESSIFS DEVANT DEUX SUBSTANTIFS LIÉS PAR *ou*.

ADJECTIF POSSESSIF RÉPÉTÉ.

Le peuple n'arrête son attention et ses respects que sur des projets immuables ou qu'il croit tels, et qui lui imposent par *leur grandeur ou leur éloignement*.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

ADJECTIF POSSESSIF NON RÉPÉTÉ.

Les Indiens et les Juifs, si attachés à *leurs castes ou tribus*, ont méprisé les autres peuples, au point de ne jamais s'allier avec eux par des mariages.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Si Bernardin de St-Pierre a écrit : *Leur grandeur ou leur éloignement*, en répétant l'adjectif possessif *leur*, après la conjonction *ou*, c'est que les substantifs représentent des objets différents ; au lieu qu'il n'a exprimé l'adjectif possessif qu'une seule fois dans *leurs castes ou tribus*, parce qu'il ne veut réellement désigner qu'une seule et

même chose, et qu'ainsi le second substantif devient l'explication ou la définition du premier.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Sa modération ou sa constance.
Son génie ou son esprit.

Sa joie ou sa tristesse.
Ses vertus ou ses qualités.

Ses poils ou crins.
Leurs maris ou époux.

Ses mandataires ou représentants.
Leurs camarades ou amis.

----- N° CLXXX. -----

EMPLOI D'UN ADJECTIF POSSESSIF AVEC DEUX ADJECTIFS QUALIFICATIFS LIÉS PAR *et*.

ADJECTIF POSSESSIF NON RÉPÉTÉ.

En récompense de vos *bons et utiles offices*, que Dieu éloigne de vous tout chagrin domestique.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Nos *sages et doctes aïeux* ont brûlé religieusement des gens dont le crime était d'avoir eu des illusions, et de le dire.
(CONDORCET.)

J'avais à cœur la publication de mon *dernier et meilleur ouvrage*.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Plein de mon *ancienne et aveugle confiance*, j'étais bien loin de soupçonner le vrai motif de ce voyage.
(Id.)

ADJECTIF POSSESSIF RÉPÉTÉ.

La voilà, me dis-je en moi-même, la voilà celle que Dieu m'a promise. Elle a été mise sur la terre pour partager *ma bonne ou ma mauvaise fortune*, pour donner un motif à mes actions et un but à mes pensées.
(BALLANCE.)

Chaque homme eut son *bon et son mauvais génie*, comme chacun eut son étoile.
(VOLTAIRE.)

Nous prenons sur nos *bons et nos mauvais succès*, et nous nous accusons ou nous louons des caprices de la fortune.
(VAUVENARGUES.)

Dans le premier cas, vos *bons et utiles offices*, nos *sages et doctes aïeux*, la répétition de l'adjectif possessif ne doit pas avoir lieu, parce qu'il n'y a qu'un substantif déterminé, que ce sont les *offices* qui sont à la fois *bons et utiles*, les *aïeux*, qui sont à la fois *sages et doctes*.

Dans le second cas, si l'on répète l'adjectif possessif, c'est qu'il y a deux substantifs à déterminer, dont l'un est exprimé et l'autre sous-entendu. En effet, *ma bonne et ma mauvaise fortune*, *ses bons et ses mauvais moments*, c'est pour *ma bonne (fortune) et ma mauvaise fortune*, *ses bons (moments) et ses mauvais moments*. On sent bien que la même fortune ne peut être bonne et mauvaise, les mêmes moments bons et mauvais : la répétition de l'adjectif possessif est donc indispensable. Cependant les écrivains se sont quelquefois écartés de ce principe, surtout quand les adjectifs qualificatifs suivent les substantifs :

Leurs *différends présents et futurs* seront toujours terminés sans aucune guerre.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Pour me bien connaître, il faut me connaître dans tous mes rapports, *bons et mauvais*.
(J.-J. ROUSSEAU.)

A vrai dire, il nous semble qu'on ne peut guère, dans ce dernier cas, s'exprimer autrement, à moins de répéter le substantif et l'adjectif possessif.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Son ancienne et aveugle confiance
Son bon et digne ami.

Mon grand et mon petit appartement.
M. Bonne et ma mauvaise humeur.

—••••• N° CLXXXI. •••••—

EMPLOI DES POSSESSIFS AVEC DEUX ADJECTIFS LIÉS PAR OU.

RÉPÉTITION DE L'ADJECTIF POSSESSIF.

Ils voulaient partager avec leur capitale *sa bonne ou sa mauvaise fortune*.
(VERTOT.)

Notre *bonne ou notre mauvaise* fortune dépend de notre conduite.
(DE CAILLIÈRES.)

NON RÉPÉTITION DE L'ADJECTIF POSSESSIF.

Chacun sera jugé *sous ses bonnes ou mauvaises œuvres*.
(ACADÉMIE.)

Sur ce plan gradué dans son exécution par une marche successive, qu'on pourrait précipiter, ralentir ou même arrêter selon son *bon ou mauvais succès*, on n'avancerait qu'à volonté.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Sous le rapport grammatical, les exemples de la première colonne sont plus corrects que ceux de la seconde, puisqu'après la conjonction *ou*, placée entre deux adjectifs qualifiant chacun un substantif, l'adjectif possessif se trouve répété; néanmoins on voit que J.-J. Rousseau, dans les cas analogues, ne s'est pas fait scrupule d'ellipse cet adjectif, et que par conséquent on peut, sinon autoriser cette ellipse, du moins la tolérer (Voir page 180, n° XCI.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

En bonne ou mauvaise conduite.
Sanctes ou ses injustes reproches.

Des grandes ou des petites œuvres.
Leurs bonnes ou leurs malheureuses procédés.

—••••• N° CLXXXII. •••••—

EMPLOI DE *leur, notre, votre*, ETC.

Leur, ETC.

Les hommes ont toujours *leur intérêt* pour base,
On les voit, avant tout, consulter le plaisir.
(MONTESQUIEU.)

Le renne et le vigogne refusèrent de vivre dans nos climats, où ils ne trouvaient pas même les plantes de *leur pays*.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

La plupart des hommes emploient la première partie de *leur vie* à rendre l'autre misérable.
(LA BRUYÈRE.)

Il ne faut pas s'étonner de l'avidité de *notre cœur* à désirer de nouvelles félicités.
(PASCAL.)

Leurs, ETC.

Il ne faut jamais faire balancer les hommes entre *leurs intérêts* et leur conscience.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les Grecs et les Romains, si fameux par leur patriotisme, ont regardé les autres nations comme des barbares; ils ne les nommaient pas autrement, et ils mirent toute leur gloire à s'emparer de *leurs pays*.
(Id.)

Je vous ai dit un mot sur Aristide et sur Epaminondas, mais je vous ferai connaître *leurs vies*.
(GIRAULT-DUVIVIER.)

Le ciel, je le vois trop, met au fond de nos cœurs, Un sentiment secret, au-dessus des grandeurs.
(VOLTAIRE.)

Maintenant voyons pourquoi le même mot qui est au singulier dans les exemples de la première colonne, se trouve au pluriel dans ceux de la seconde. En premier lieu les écrivains ont écrit au singulier *leur intérêt*, *leur pays*, *leur vie*, *notre cœur*, parce qu'ils ont envisagé d'une manière générale l'intérêt, la vie, le cœur de ceux dont ils parlent, et qu'il n'est question que d'un seul pays. D'un autre côté, ils ont dit, au pluriel,

leurs intérêts, leurs pays, leurs vies, nos cœurs, par la raison qu'ils voulaient exprimer collectivement plusieurs intérêts, plusieurs pays, plusieurs vies, plusieurs cœurs.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Leur père.
Leur enfant.
Leur front.
Vos cœurs.*

*Leurs pères.
Leurs enfants.
Leurs fronts.
Vos cœurs.*

*Leur mère.
Leur voiture.
Notre tête.
Leur offrande.*

*Leurs mères.
Leurs voitures.
Nos têtes.
Leurs offrandes.*

—••••• N° CLXXXIII. •••••—

Leurs, ADJECTIF, COMPARÉ AVEC *leur*, PRONOM.

Leurs, ADJECTIF.

Il faut autant de frais pour conserver les femmes,
Qu'on en a prodigué pour attendre *leurs âmes*.
(DE BIKVAX.)
Songés donc qu'au grand homme il faut beaucoup de
[place ;
Des cèdres rassemblés dans un petit espace
Se nuisent l'un à l'autre et gênent *leurs rameaux*.
(CHÉRINA.)
... Tels sont les vrais guerriers :
Rivaux au champ de Mars, amis dans *leurs foyers*.
(DE BELLOY.)
En tâchant d'usurper vos avantages, elles abandonnent *les leurs*.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Leur, PRONOM.

Les grands perdent toujours à se glorifier,
Et rien ne *leur* sied mieux que de s'humilier.
(DESTOUCHES.)
Le vrai contentement déride tous les traits :
La brillante gaieté, ce fard de la nature,
Rajeunit les vieillards, *leur* donne un air plus frais.
(FAYART.)
Les dieux, comme il *leur* plaît, peuvent en un moment,
Nous mettre dans la gloire ou dans l'abaissement.
(L'ABBÉ GENEST.)
En *leur* peignant les hommes, peignez-*les-leur* tels
qu'ils sont.
(J.-J. ROUSSEAU.)

La différence qui caractérise *leurs*, adjectif pluriel, et *leur*, pronom, c'est que le premier se joint toujours à des substantifs, qui, mis au pluriel, lui font conséquemment revêtir le signe de la pluralité : *leurs âmes, leurs rameaux, leurs foyers*; *leur*, au contraire, employé comme complément indirect d'un verbe, le précède immédiatement, excepté à l'impératif, et ne prend alors jamais d's : *leur sied, leur donne, leur plaît*. Observez encore que l'adjectif *leurs* se traduit toujours par un rapport de qualification, et *leur*, pronom, par un rapport d'attribution : *leurs âmes*, c'est pour *les âmes d'elles*; *leur sied, leur donne*, c'est pour *sied à eux, donne à eux*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Leurs cris.
Leurs clameurs.
Ce sont les leurs.*

*Leur est agréable.
Leur est convenable.
Donnez-leur.*

*Leurs efforts.
Leur qualité.
Voici les leurs.*

*Leur nuit.
Leur fait plaisir.
Vous les leur donnez.*

—••••• N° CLXXXIV. •••••—

Mon, ton, son, SUIVIS DE *que* OU DE *qui*.

Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes.
(VOLTAIRE.)

Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
(VOLTAIRE.)

Dans plusieurs grammaires, et notamment dans celle de M. Napoléon Landais, on lit

cette règle : « On n'emploie JAMAIS les adjectifs possessifs avant les noms qui doivent être suivis de *que* ou de *qui*. » Voltaire a donc multiplié les barbarismes dans le discours de Lusignan à Zaïre, où l'on trouve les deux vers que nous avons cités.

N° CLXXXV.

EMPLOI DE L'ARTICLE OU DE L'ADJECTIF POSSESSIF.

I.

AVEC L'ARTICLE.

Nous ne nous fâchons pas si on nous dit que *nous* avons mal à *la tête*, et nous nous fâchons de ce que l'on dit que nous raisonnons mal.

(PASCAL.)

Le sang l'incommode, *il a les yeux* rouges et mal à *la tête*.

(BONIFACE.)

AVEC L'ADJECTIF POSSESSIF.

J'ai mal à ma tête, je souffre à *ma jambe*, *mon bras* me fait mal.

(DESSIAUX.)

Quoiqu'il soit un peu incommode de *son bras*.

(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Dans les deux exemples de la première colonne on a dit : *nous avons mal à LA TÊTE*, *LE SANG l'incommode*, *IL A LES YEUX rouges*, parce que la présence des noms personnels *nous*, *le*, *il*, indiquent assez que c'est de *notre tête*, de *son sang*, de *ses yeux* que l'on veut parler : d'où il suit que, dans tous les cas analogues, on doit seulement employer l'article. Cependant si, comme nous le voyons dans les citations de la seconde colonne, on parle d'une partie du corps habituellement ou périodiquement malade, on se sert alors des adjectifs possessifs. C'est dans ce sens que madame de Sévigné a dit : *Quoiqu'il soit un peu incommode de son bras*.

II.

Cependant *les cheveux* me dressaient à *la tête*.

(BOILEAU.)

Je lis les bons auteurs pour *me* perfectionner *le goût*.

(DOMERGUE.)

Je m'attachai à *me* perfectionner *le goût*.

(LE SAGE.)

Si on s'était fait couper *les narines* et *les oreilles*, pour mieux tromper les Troyens.

(Cité par M. LEMARE.)

Se meurtrissant *le sein*, arrachant *ses cheveux*, Malheureuse, elle part avec des cris affreux.

(DEUILLE.)

Mais l'éclat des grandeurs *leur* a tourné *la tête*.

(ÉTIENNE.)

Chaque mot sur *mon front* fait dresser *mes cheveux*.

(RACINE.)

Je résolus de me rendre à Madrid, comme au centre des beaux esprits, pour y former *mon goût*.

(LE SAGE.)

Je remplissais *ma tête* d'accompagnements, d'accords et d'harmonie.

(J.-J. ROUSSEAU.)

... L'ours boucha *sa narine*,

Il se fût bien passé de faire cette mine.

(LA FONTAINE.)

Tout son corps a frémi; dans son désordre affreux, Elle meurtrit *son sein*, arrache *ses cheveux*.

(DEUILLE.)

Quand *mes bras* me manqueront, je vivrai si l'on me nourrit, je mourrai si l'on m'abandonne.

(J.-J. ROUSSEAU.)

D'après ces exemples, on peut dire également *les cheveux me dressaient à la tête* et *mes cheveux se dressaient sur ma tête*; *pour me former le goût* et *pour former mon goût*; *l'éclat des grandeurs leur tourne la tête* et *l'éclat des grandeurs tourne leur tête*; *je me remplissais la tête d'accompagnements* et *je remplissais ma tête d'accompagnements*, etc. Ces deux constructions sont une conséquence du principe établi plus haut. En effet, dans les citations de la première colonne, l'article seul détermine les mots *tête*, *goût*, etc., parce que les pronoms *me*, *leur*, etc., employés comme compléments indirects, font suffisamment connaître *la tête*, *le goût* de la personne qui parle ou dont on parle.

Mais dans les exemples de la seconde colonne on comprend qu'en l'absence des mêmes pronoms jouant le rôle de compléments indirects, ou plutôt que ces pronoms étant implicitement contenus dans les adjectifs possessifs, les écrivains ont dû dire *mon front, mes cheveux, mon goût*, etc.; autrement on ne pourrait savoir de quel front, de quels cheveux, de quel goût il est question.

III.

Elle baissa les yeux sans répondre, rougit et se mit à caresser ses enfants.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Baissez vos yeux vers la terre, chétifs vers que vous êtes, et regardez les bêtes dont vous êtes le compagnon.

(PASCAL.)

Il est des cas où l'on peut se servir indifféremment de l'article ou de l'adjectif possessif, ainsi que l'attestent ces deux exemples.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Avoir mal à la tête.
Souffrir de la tête.
Avoir la migraine.

Se faire la barbe.
Se couper les moustaches.
Se boucher les oreilles.

Lever les yeux.
Baïsser la tête.
Flûer la jambe.

Avoir mal à sa tête.
Souffrir de sa tête.
Avoir sa migraine.

Faire sa barbe.
Couper ses moustaches.
Boucher ses oreilles.

Lever ses yeux.
Baïsser votre tête.
Flûer votre jambe.

Avoir mal au bras.
Souffrir de la jambe.
Avoir la goutte.

Se couper les cheveux.
Se remplir l'esprit de...
Se mouvoir le sein.

Flûcher le genou.
Flûcher le corps.
Porter les yeux.

Avoir mal à son bras.
Souffrir de sa jambe.
Avoir sa goutte.

Couper ses cheveux.
Remplir son esprit de...
Mouvoir son sein.

Flûcher son genou.
Flûcher votre corps.
Porter ses yeux.

N° CLXXXVI.

EMPLOI DE *son*, *sa*, *ses*, ETC. OU DE *en*.AVEC *son*.

Mais la mollesse est douce et *sa suite* est cruelle.
(VOLTAIRE.)

Toute l'assemblée jeta les yeux sur *Mentor*.
Je racontais... les malheurs qui étaient venus fondre sur moi, dès que j'avais cessé de suivre *ses conseils*.
(FÉNÉLON.)

La joie du cœur est la vie de l'homme, la joie de l'homme rend *sa vie* plus longue.
(ECCLESIASTE.)

Mais qu'il faut peu compter sur la faveur des rois!
Un instant détermine ou renverse *leur choix*.
(LEFRANC.)

AVEC *en*.

Nourri dans le sérail, j'en connais les détours.
(RACINE.)

Pourquoi craindre la mort, si l'on a assez bien vécu pour n'en pas craindre les suites?
(BUFFON.)

L'auteur d'un bienfait est celui qui *en* recueille le fruit le plus doux.
(DUCLOS.)

Quand on est dans le pays des fictions, il est difficile de n'en pas emprunter le langage.
(BARTHÉLEMY.)

Il résulte de ces exemples qu'en général il faut employer *son*, *sa*, *ses*, *leur*, *leurs*, toutes les fois que les substantifs déterminés par ces adjectifs sont en rapport avec des noms de personnes ou d'objets personnifiés (première colonne). Au contraire, si les substantifs se rapportent à des noms de choses (deuxième colonne) on voit que ce ne sont plus les adjectifs possessifs qui doivent les déterminer, mais bien les articles *le*, *la*, *les*, précédés de la particule *en*. Cependant cette règle est loin d'être absolue; car on verra au chapitre des Pronoms, qu'il est des circonstances où l'on emploie les adjectifs possessifs, avec des substantifs relatifs aux objets, et *en*, quand ces noms ont rapport

aux personnes. Au lieu de ne pas nous répéter, nous y renvoyons le lecteur : c'est là que le point qui nous occupe sera traité à fond.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Suivre ses conseils.
Recevoir ses reproches.
Endurer ses espièges.

En suivre les traces.
En recevoir les loyers.
En avoir les profits.

Avoir son langage.
Avoir ses passions.
Goûter ses avis.

En recueillir le fruit.
En reconnaître la bonté.
En admirer la beauté.

----- N° CLXXXVII. -----

EMPLOI DE *mon, ton, son*, OU DE *mien, tien, sien*, PRÉCÉDÉS DE *un*.

AVEC *mon, ton, son*.

Il m'est, disait-elle, facile,
D'élever des poulets autour de *ma maison*.

(LA FONTAINE.)

J'ai ouï raconter à feu milord Hyde qu'un *de ses amis*, revenu d'Italie, après trois ans d'absence, voulut examiner les progrès de son fils âgé de neuf à dix ans.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Cinna et Carbon, *un de ses lieutenants*, se campèrent sur les bords du Tibre.

(VÉROT.)

Perpenna, *un de ses officiers*, l'y vint joindre avec les débris de son armée.

(Id.)

AVEC *mien, tien, sien*.

Au travers d'un *mien pré* certain anon passa.

(RACINE.)

Il ne reste de toute la maison de Labour, que madame de Warens et une *sienne nièce*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Un *sien ami*, voyant ce somptueux repas, Lui dit : Et d'où vient donc un si bon ordinaire?

(LA FONTAINE.)

Un *mien cousin* est juge maire.

(Id.)

Un *mien parent* me fit apprenti maîtrier.

(RICHARD.)

Vous avez en vos mains un *sien portrait*? Oui.

(VOLTAIRE.)

Un *mien valet* qui du soir était libre.

(Id.)

Dans le style épistolaire et dans le style de l'apologue, dans le badin et dans le burlesque, au lieu de *mon, ton, son*, on peut se servir de *mien, tien, sien*, précédés de *un, une*. Dans ce cas il faut observer que cet emploi n'a lieu que pour ces trois adjectifs masculins ou féminins. Remarquez en outre que quand on dit : *Un mien pré, un sien pré*, on fait entendre deux choses : ou qu'on ne possède qu'un seul pré ou qu'on en indique un parmi plusieurs. Dans la première hypothèse, *un mien pré, un sien pré*, signifie simplement, mais d'une manière beaucoup plus expressive, *mon pré, son pré*; dans la seconde, *un mien pré, un sien pré*, a le sens de *un de mes prés, un de ses prés*; c'est pour rendre cette différence palpable que nous avons opposé les exemples de la première colonne à ceux de la seconde.

Les *pronoms possessifs* ne peuvent pas ordinairement être précédés des adjectifs démonstratifs *ce, cet, cette* : c'est un désavantage de notre langue, comparée à d'autres idiomes. Néanmoins, Voltaire a dit : *Les impies en concluant par conséquent que la nôtre, fondée sur la juive, est fausse; et que CETTE NÔTRE étant la meilleure, etc.* (VOLTAIRE, *Hist. de Jenni*.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Mon jardin.
Ton ami.
Son portrait.

Un mien jardin.
Un sien ami.
Un sien portrait.

Ma parents.
Ta nièce.
Sa robe.

Une mienne parents.
Une sienne nièce.
Une sienne robe.

—••••• N° CLXXXVIII. •••••—

Le mien, le tien, le sien, le nôtre, le vôtre, COMPARÉS AVEC mien, tien, sien, nôtre, vôtre.

AVEC le mien, le tien, ETC.

Mon erreur sera la *miennne*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Vous ignorez encor quel bonheur est le *vôtre*.

(REINHARD.)

Occupez votre élève à toutes les bonnes actions qui sont à sa portée ; que l'intérêt des indigents soit toujours le *sien*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Faites-lui bien comprendre que le sort de ces malheureux peut être le *sien*.

(Id.)

... Quel caquet est le *vôtre*,
Tirez de cette part ; et vous, tirez de l'autre.

(MOLIERE.)

Vos intérêts ici sont conformes aux *nôtres*.

Les ennemis du roi ne sont pas tous les *vôtres*.

(RACINE.)

AVEC mien, tien, ETC.

Julie, ô Julie ! ô toi qu'un instant j'osai appeler *miennne*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Oui, tendre et généreux amant, ta Julie sera toujours *tienne*.

(Id.)

L'intérêt du prince serait que le peuple fût puissant, afin que cette puissance étant *sienne*, le rendit redoutable à ses voisins.

(Id.)

Frisch rapporte que lorsqu'on met les petits de la draine dans le lit de la litorne, celle-ci les adopte, les nourrit et les élève comme *siens*.

(BUFFON.)

Que cet objet est beau ! Vous en êtes tenté.

Qu'il sera laid, s'il devient *vôtre*.

(LAMOTTE.)

Je ne comprends pas comment vous pourriez disposer en sa faveur de propriétés qui ne sont pas *vôtres*.

(MIRABEAU.)

Dans le style comique, comme dans le style sérieux, on peut employer *le mien, le tien, le sien, le nôtre, le vôtre*, ou simplement *mien, tien, sien, nôtre, vôtre* : La suppression de l'article donne à l'idée de possession plus de force, plus d'énergie. En pareille circonstance, ces adjectifs sont d'usage pour les deux genres et pour les deux nombres. Il n'y a que *le leur, la leur* dont l'article ne peut jamais être ellipsé.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le mien, la mienne.
Le tien, la tienne.
Le sien, la sienne.
Le nôtre, la nôtre.
Le vôtre, la vôtre.

Mien, mienne.
Tien, tienne.
Sien, sienne.
Nôtre.
Vôtre.

Les miens, les miennes.
Les tiens, les tiennes.
Les siens, les siennes.
Les nôtres.
Les vôtres.

Miens, miennes.
Tiens, tiennes.
Siens, siennes.
Nôtres.
Vôtres.

DES ADJECTIFS INDÉFINIS.

—••••• N° CLXXXIX. •••••—

TOUT,

GENRE ET NOMBRE.

SINGULIER.

Tout le monde se plaint de sa mémoire et personne ne se plaint de son jugement.

(LAROCHFOUCAULD.)

Toute la doctrine des mœurs tend uniquement à nous rendre heureux.

(BOSSUET.)

PLURIEL.

Le plus précieux de tous les dons que nous puissions recevoir du ciel est une vertu pure et sans tache.

(FÉNELON.)

La coquetterie détruit et étouffe presque toutes les vertus.

(MAD. DE GENLIS.)

On perd tous ses amis en perdant *tout* son bien.
(D'ESTROUCHES.)

C'est sur les bords des rivières que les vétéraux se
montrent dans *toutes* leur beauté.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Pendant *tout* ce temps de fatigue et de tourment,
l'Arabe laisse ses chameaux chargés; il ne leur
donne, chaque jour, qu'une heure de repos.
(BUFFON.)

Un cœur qui nous oublie engage notre gloire;
Il faut à l'oublier mettre aussi *tous* nos soins.
(MOLIERE.)

Dans la solitude éternelle *toutes* nos attaches sont
rompues.
(PORT-ROYAL.)

Le doge et le sénat doivent visiter dimanche pro-
chain cet hôpital, et déjà on s'occupe de parer *tous*
ces lits, de parfumer *toutes* ces salles.
(DUPATTY.)

Tout prend constamment le genre et le nombre du nom avec lequel il se trouve en rapport et qu'il détermine; que ce nom soit précédé de l'article, d'un adjectif possessif ou de tout autre mot équivalent.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Tout l'univers.
Toute la terre.
Tout le monde.
Toute l'année.
Tout le jour.
Toute la nuit.

Tous les hommes.
Toutes les femmes.
Tous les enfants.
Toutes les plantes.
Tous les légumes.
Toutes les herbes.

Tout son peuple.
Toute sa famille.
Tout ce feuillage.
Toute cette maison.
Tout mon ouvrage.
Toute la maison.

Tous tes amis.
Toutes tes richesses.
Tous ces jardins.
Toutes ces fontaines.
Tous tes conseils.
Toutes tes créatures.

—••••• N° CXG. —•••••

Tout EN RAPPORT AVEC UN PRONOM.

MASCULIN.

Le temps nous trompe *tous*; sur ses ailes légères
il nous porte à la fois nos biens et nos misères.
(DE BOUFFLERS.)

Tous ceux qui s'acquittent des devoirs de la re-
connaissance ne peuvent pas pour cela se flatter
d'être reconnaissants.
(LAROCHFOUCAULD.)

Nous danserons, nous serons *tous* heureux.
(VOLTAIRE.)

Comme je vous écris *tout ceci*, madame la du-
chesse de Sulli m'apprend votre prochain voyage à
Bruxelles.
(Id.)

L'adjectif *tout* est variable lorsqu'il est en relation avec les pronoms *nous*, *vous*, *eux*, *elles*, *le*, *la*, *les*, *ceci*, *cela*, *le nôtre*, *le vôtre*, *le leur*, *le mien*, *le tien*, *le sien*, et toutes les différentes variations de ces mots.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Nous tous.
Vous tous.
Eux tous.
Je les ai vus tous.
Toute la nôtre.
Tout le vôtre.
Toute la vôtre.
Toute la leur.

Nous toutes.
Vous toutes.
Elles toutes.
Je les ai vues toutes.
Toutes les nôtres.
Tous les vôtres.
Toutes les vôtres.
Toutes les leurs.

Tous ceux.
Tous ceux-ci.
Tout le mien.
Toute la mienne.
Tout le tien.
Toute la tienne.
Tout le sien.
Toute la sienne.

Toutes celles.
Toutes celles-ci.
Tous les miens.
Toutes les miennes.
Tous les tiens.
Toutes les tiennes.
Tous les siens.
Toutes les siennes.

—••••• N° CXCI. —•••••

Tout SIGNIFIANT totalement.

INVARIABLE. .

Devant une préposition.

On peut n'être qu'un sot *tout en* ayant du cœur.
(LOMBARD DE LANGRES.)

... L'animal porte-sonnette,
Avec ses ongles *tout d'*acier,
Prend le nez du chasseur.
(LA FONTAINE.)

Thèbes qui croit vous perdre est déjà *tout en* larmes.
(RACINE.)

J'aperçois ces vastes plaines toujours calmes et
tranquilles, mais *tout aussi* dangereuses.
(BUFFON.)

Et dans ce bourg une veuve fort sage,
Qui demeurait *tout à* l'extrémité...
(LA FONTAINE.)

Devant un adjectif.

La joie de faire du bien est *tout autrement* douce
que la joie de le recevoir.
(MASSILLON.)

Quoique la noblesse de l'âne soit moins illustre,
elle est *tout aussi* bonne, *tout aussi* ancienne que
celle du cheval.
(BUFFON.)

Ces ouvrages étaient *tout ensemble* l'admiration des
savants et la consolation de toutes les personnes de
piété.
(RACINE.)

Devant un substantif.

Le chien n'a nulle ambition, nul intérêt, nul
désir de vengeance, nulle crainte que celle de dé-
plaire; il est *tout zèle*, *tout ardeur* et *tout obéis-
sance*.
(BUFFON.)

Ces gens sont dédoublés, ils sont *tout yeux* et *tout*
oreilles.
(ACADÉMIE.)

Dans nos souhaits innocents, nous désirons être
tout eus, pour jouir des riches couleurs de l'aurore;
tout odorat, pour sentir les parfums de nos plantes;
tout ouïe, pour entendre le chant de nos oiseaux;
tout cœur, pour reconnaître ces merveilles.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Ce cœur se réveille, *tout poudré* qu'il est.
(BOSSUET.)

Le lion est *tout nerfs* et muscles.
(BUFFON.)

Devant un adjectif masculin commençant par une
consonne.

Marot.

A des refrains réglés asservit les rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins *tout nouveaux*.
(BOILEAU.)

VARIABLE PAR SUPPLÉMENT.

Devant un adjectif féminin commençant par
une consonne.

L'espérance, *toute* trompeuse qu'elle est, sert au
moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin
agréable.
(LACROIXFOUCAULD.)

C'est en vain qu'à travers les bois, avec sa cava-
lerie *toute fraîche*, Beck précipite sa marche pour
tomber sur nos soldats épuisés.
(BOSSUET.)

Les sauvages de l'Amérique brûlent leurs ennemis
vivants, et dévorent leurs chairs *toutes sanglantes*.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Pour mes allées de vignes, de pommiers, de poi-
riers, de pêchers, de pruniers, de cerisiers, d'abri-
cotiers, elles étaient *toutes fleuries*.
(Id.)

Les louanges *toutes pures* ne mettent pas un
homme à son aise; il faut y mêler du solide.
(MOLIÈRE.)

Les plaisanteries ne sont bonnes que quand elles
sont servies *toutes chaudes*.
(VOLTAIRE.)

Quand la discorde, encor *toute noire* de crimes,
Sortant des cordeliers pour aller aux minimes.
(BOILEAU.)

Et je trouve à propos que *toute cachetée*,
Cette lettre lui soit promptement reportée.
(MOLAN.)

Mes haies de chèvre-feuille, de framboisiers, de
groseilliers, de rosiers et de lilas, étaient *toutes ver-
doyantes* de feuilles et de boutons de fleurs.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Autour d'elle volaient les vengeances *toutes dé-
gouttantes* de sang.
(FÉNÉLON.)

J'en suis bien fâché, dit-il, car il y avait une gé-
nisse *toute blanche*, que je voulais offrir aux dieux.
(MONTESQUIEU.)

Sa face était de pleurs *toute baignée*.
(LA FONTAINE.)

La vanité est sortie *toute parée* de la tête de
femmes, comme Minerve est sortie *tout armée* de
la tête de Jupiter.
(SAINT-LAMBERT.)

La Grèce, *toute palée* et *toute sage* qu'elle était
avait reçu les cérémonies des dieux immortels et
leurs mystères impurs.
(BOSSUET.)

En temps de pluie et de dégel, les maisons, les
pierres, les vitres,, deviennent *tout humides*, par où
qu'elles attirent les vapeurs.
(BERN. DE ST.-PIERRE.)

J'ai vu une prairie voisine de mon habitation, sur
les bords de la rivière d'Essonne, *toute criblée* de
trous faits par une espèce de scarabée.

(Id.)

Sous ces murs *tout fumants* dussé-je être écrasée,
Je ne trahirai point l'innocence accusée.

(VOLTAIRE.)

Nos vaisseaux sont *tout prêts* et le vent nous appelle.
(RACINE.)

Dans les pays du nord, on trouve des loups *tout blancs et tout noirs*.
(BUFFON.)

Nous ne nous prison pas, *tout petits* que nous sommes,
D'un grain moins que les éléphants.

(LA FONTAINE.)

Devant un adjectif masculin commençant par
voyelle ou par h muet.

... Quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre comme vous *tout entiers* aux beaux-arts?

(LA FONTAINE.)

Les hommes *tout ingrats* qu'ils sont s'intéressent
toujours à une femme tendre, abandonnée par un
ingrat.

(VOLTAIRE.)

Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru ;
Se trouvant à la fin *tout aise et tout heureuse*
De rencontrer un malotru.

(LA FONTAINE.)

La valeur *tout héroïque* qu'elle est ne suffit pas
pour faire des héros.

(MASSILLON.)

Mes bordures de fraisiers, de violettes, de thym
et de primevères, étaient *toutes diaprées* de vert,
de blanc, de bleu et de cramoisi.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Les pensées de l'homme juste sont *toutes nues*.
(CAMINADE.)

Mlle *sacrifia sa santé, toute faible* et toute usée
qu'elle était, à l'honneur d'être auprès d'une grande
reine.

(FLÉCHIER.)

Devant un adjectif féminin commençant par
h aspiré.

Cette jeune personne est *toute honteuse* de s'être
exprimée comme elle l'a fait.

(ACADÉMIE.)

En vérité, je suis *toute honteuse*.

(VOLTAIRE.)

Au milieu d'une société d'hommes une petite fille
ira *toute honteuse* se réfugier auprès du plus aimable.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les montagnes de Vénus sont plus élevées que
celles de la lune; c'est-à-dire qu'elles ont plus de
trois lieues de hauteur perpendiculaire; Vénus en
paraît *toute hérissée*.

(Id.)

Lorsque *tout* a le sens de *totalelement, tout-à-fait, entièrement*, il est invariable.

Cependant on voit, par les exemples de la seconde colonne, que, devant un adjectif féminin commençant par une consonne ou un h aspiré, il prend le genre et le nombre de ce même adjectif. Mais cet accord est purement euphonique, et *tout* n'en reste pas moins ce qu'il est, le fragment de l'expression adverbiale : *De tout point*, ainsi que le prouvent de la manière la plus incontestable les citations suivantes, où cette même locution adverbiale est entièrement énoncée :

L'accès de jalousie que j'éprouvai ensuite n'était
que la confusion d'un orgueil humilié de *tout point*.

(MADAM. DELAUNAY.)

On lui eut fait un tour si très-moleste que de
tous points elle eut été frippée.

(RABELAIS.)

Quand de *tous points* ariné sera.

(D'AQUILLAVIALE, poète du 14^e siècle.)

Il importe pourtant, et plus qu'on ne pense, que
ceux qui doivent un jour commander aux autres se
montrent dès leur jeunesse supérieurs à eux de *tout point*, ou du moins qu'ils y tâchent.

(J.-J. ROUSSEAU.)

De *tout point* est une façon de parler pour dire
totalelement, entièrement. C'est un homme accompli
de *tout point*.

(ACADÉMIE.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

INVARIABLE.

Tout vaincu que nous sommes.
Ils sont tout mortels.
Ils étaient tout étonnés.
Vous êtes tout autres.
Ils sont tout autres.
Tout sincères qu'ils paraissent.
Tous va ayant-décamer.
Ils sont tout en nage.

La tournee somnole tout engourdie.
Tout instruites qu'on les croit.
Tout aimables qu'ils sont.
Tout agréables qu'on les trouve.
Elles étaient tout entières.
Une ami-é tout intéressée.
Ils sont tout feu, tout flamme.
Ils sont tout oreilles.

Des hommes tout étonnés.
Des enfants tout pleins d'esprit.
Des vics bus tout purs.
Des soldats tout prêts.
Des habits tout vici.
Ils étaient tout puissants.
Vous êtes tout aussi grands.
Ils sont tout yeux.

Des femmes tout étonnées.
Tout insaisissables qu'elles sont.
Tout ingrats qu'on les dit.
Tout étonnés qu'ils paraissent.
Des amours tout étonnés.
Elles sont tout sages.
Elles sont tout avec baies.
Des jeunes filles tout en riant et
tout en folâtrant.

VARIABLE PAR EUPHONIE.

Une comète toute nouvelle.
Une pensée toute sublime.
Une fidélité toute désintéressée.
Une âme toute saine.

Des ouvrières toutes laborieuses.
Des amitiés toutes franches.
Des épouses toutes plaintives.
Des prières toutes ferventes.

Une voix toute franche.
Une province toute dévastée.
Une vieille fille toute seule.
Une personne toute honteuse.

Des lois-toutes sages.
Des écoles-toutes érudites.
Elles sont toutes seules.
Elles sont toutes hardies.

—••••• N° CXCH. —•••••

Tout INVARIABLE OU VARIABLE DEVANT autre.

INVARIABLE.

Pour vous, vous méritez *tout* une *autre* fortune.

(LA FONTAINE.)

Bien vous prend que mon frère ait *tout* une *autre* humeur.

(MOLIÈRE.)

Bien que sa vertu jetât un fort grand éclat au dehors, c'était *tout autre* chose au dedans.

(BOILEAU.)

Je me suppose riche, il me faut donc des plaisirs exclusifs, des plaisirs destructifs; voici de *tout autres* affaires, il me faut des terres, des bois, des gardes, des honneurs seigneuriaux, surtout de l'encens et de l'eau bénite.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Il produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement et de surprise, qui est *tout autre* chose que de plaire seulement.

(Id.)

Je m'imaginai qu'un honnête homme devait songer à *tout autre* chose qu'à ce qui s'appelle philosophie!

(RACINE.)

Sans mentir, ils ont *tout* une *autre* manière d'écrire que les faiseurs de romans; ils ont *tout* une *autre* adresse pour embellir la vérité.

(Id.)

Vous ne sauriez croire combien cette maison de Marly est agréable. La cour y est, ce me semble, *tout autre* qu'à Versailles.

(Id.)

Vous méritez sans doute une *tout autre* destinée.

(MOLIÈRE.)

VARIABLE.

Cette liberté a ses bornes, comme *toute autre* espèce de liberté.

(VOLTAIRE.)

Toute autre aurait pour moi pris les mêmes ombrages.

(RACINE.)

Quand je n'aurais que cet avantage dans ma méthode, par cela seul il faudrait la préférer à *toute autre*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

L'intolérance ecclésiastique consiste à regarder comme fausse, *toute autre* religion que celle que l'on professe.

(LE CHEV. DE JAUCOURT.)

Un homme qui a vécu dans l'intrigue un certain temps, ne peut plus s'en passer; *toute autre* vie pour lui est languissante.

(LA BRUYÈRE.)

Ah! seigneur, songez-vous que *toute autre* alliance ferait honte aux Césars...

(RACINE.)

De *toute autre* victime il refuse l'offrande.

(Id.)

Toute autre voix que la voix unanime des pasteurs doit leur être suspecte.

(MASSILLON.)

Toute autre place qu'un trône eût été indigne d'elle.

(BOSSUET.)

Cléopâtre aimait mieux mourir avec le titre de reine, que de vivre dans *toute autre* dignité.

(BOILEAU.)

Lorsque *tout* est suivi de l'adjectif *autre*, il n'est pas toujours facile de se rendre compte de sa vraie signification. Nous avons mis en regard les deux genres d'acception.

Dans la première colonne, *tout* se traduit par *tout-à-fait, entièrement*; il modifie l'adjectif *autre*, et doit par conséquent demeurer invariable : *Vous méritez tout une autre fortune*, c'est-à-dire *vous méritez une fortune autre* (DE) TOUT (POINT *que celle dans laquelle vous êtes*); une fortune *entièrement*, ou *tout-à-fait* autre.

Il n'en est pas ainsi dans les exemples de la seconde colonne; *toute autre* espèce de liberté, c'est-à-dire TOUTE ESPÈCE de liberté *autre que celle en question* (1). Ici *toute* est adjectif et modifie le substantif *espèce*. Quelquefois le substantif modifié par *toute* est sous-entendu, comme dans le deuxième et le troisième exemple : *Toute autre* aurait pour moi pris les mêmes ombrages; il faudrait la préférer à *toute autre*; c'est comme s'il y avait : TOUTE (FEMME) *autre que moi*, etc. Il faudrait la préférer à TOUTE (MÉTHODE) *autre (que la mienne)*.

Plus on se livre à l'étude de notre langue, plus on rencontre de ces nuances délicates

(1) Cette analyse est suffisamment justifiée par l'exemple suivant de Laveaux : *Dans la vertu est le souverain bien, toute richesse autre que celle-là est illusoire.*

qui en font le charme et la beauté. Il n'appartient qu'à celui qui sait se familiariser avec les principes de la science grammaticale, et s'habituer à en faire une juste application, de les pouvoir saisir et de savoir les apprécier.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il est tout autre.
Elle est tout autre.
Ils sont tout autres.
Elles sont tout autres.

Une tout autre idée.
Tout une autre idée.
Tout autre chose.
D'une tout autre façon

Toute autre méthode.
Toute autre grammaire.
Toute autre place.
Toute autre personne.

—♦♦♦♦♦ N° CXCIH. ♦♦♦♦♦—

Tout PRIS ADVERBIALEMENT ET tout ADJECTIF COMPARÉS.

Tout INVARIABLE.

Des avirons encor *tout* couverts de feuillage.
(DILILLE.)

La première partie de ses jours s'était passée *tout* en expériences, la seconde *tout* en réflexions.
(CHATEAUBRIAND.)

A qui devons-nous l'usage du sucre, du chocolat, de tant de subalstances agréables et de tant de remèdes salutaires ? à des Indiens *tout* nus.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Mais que veut ce soldat ? son âme est *tout* émue.
(L. RACINE.)

La paresse *tout* engourdie qu'elle est, fait plus de ravages chez nous que toutes les autres passions ensemble.
(LAROCHETFOUCAULD.)

Tant que les masques s'égalent ils se trouvent charmants ; lorsqu'ils se découvrent ils sont *tout* honteux de se reconnaître.
(MÉRY.)

Il a commencé son règne par une conduite *tout* opposée à celle de Pygmalion.
(FÉNÉLON.)

La, bornant son discours, encor *tout* écumante, Elle souffle aux guerriers l'esprit qui la tourmente.
(BOILEAU.)

..... La déesse guerrière De son pied trace en l'air un sillon de lumière, Rend aux trois champions leur intrépidité, Et les laisse *tout* pleins de sa divinité.
(BOILEAU.)

Et *tout* fiers des lauriers dont il les a chargés, (Ils) vaincront à son exemple ou périront vengés.
(RACINE.)

C'est là ce qui fait peur aux esprits de ce temps, Qui *tout* blancs au-dehors, sont *tout* noirs au-dedans.
(BOILEAU.)

Tout VARIABLE.

Je vais trouver cet homme, qui me reçoit dans une maison, où, dès l'escalier, je tombe en faiblesse d'une odeur de maroquin noir, dont ses livres sont *tous* couverts.
(LA BRUYÈRE.)

Leur théologie est *toute* en sentiment, comme celle de la nature, et leur morale *touts* en action, comme celle de l'Évangile.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

La liberté de l'Inde est *toute* entre vos mains.
(RACINE.)

Notre troupe s'élevait à deux cents hommes *tous* montés.
(ALBERT-MONTÉMENT.)

Les premiers Romains étaient *tous* laboureurs, et les laboureurs étaient *tous* soldats.
(VARTOT.)

Eh bien ! puisque mon sort ne saurait l'émouvoir, Laisse-moi désormais *toute* à mon désespoir.
(MOLIÈRE.)

Les planètes forment *toutes* autour de toi un chœur de danse, comme des filles autour d'un père.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Ne parlons plus de torts, ils sont *tous* effacés.
(COLIN-D'HARLEVILLE.)

Sa physionomie ? — *Toute* honnête et pleine d'esprit.
(MOLIÈRE.)

Ne me parlez plus de mes lettres, ma fille, je viens d'en recevoir une de vous qui enlève, *toute* aimable, *toute* brillante, *toute* pleine de pensées, *toute* pleine de tendresse.
(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Il voit de saints guerriers une ardente cohorte, Qui, *tous* remplis pour lui d'une égale vigueur, Sont prêts, pour le servir, à désertir le chœur.
(BOILEAU.)

Les principes de tous les arts qui dépendent de l'imagination, sont *tous* également simples, *tous* puisés dans la nature et dans la raison.
(VOLTAIRE.)

Oh ! que les voilà bien *tous* formés l'un pour l'autre !
(Id.)

Je vous trouve aujourd'hui l'âme tout inquiète.

(Id.)

Ma famille vengée et les Grecs dans la joie,
Nos vaisseaux tout chargés des dépouilles de Troie.

(RACINE.)

Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.

(BOILEAU.)

Eucharis, rougissant et baissant les yeux, demeurait derrière tout interdite, sans oser se montrer.

(FÉNÉLON.)

Ces lois qu'il a protégées l'ont établi presque toutes seules.

(BOSSUET.)

Vous verrez nos statuts quand ils seront tous faits.
Us ne peuvent manquer d'être tous bons et sages.

(MOLIÈRE.)

On y voit les portraits vivants de ces illustres personnages, Grecs, Romains, Italiens, Anglais, tous habillés, si j'ose le dire, à la manière de leur pays.

(DEUILLE.)

Les habitants des presqu'îles de l'Inde sont presque tous noirs.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

On peut dire, selon les vues de l'esprit : *Nos oiseaux sont encore tous en vie ; nous sommes tous à vous*, ou bien *nos oiseaux sont encore tout en vie ; nous sommes tout à vous*.

En disant : *Nos oiseaux sont encore tous en vie, nous sommes tous à vous*, on fait entendre qu'il n'en est mort aucun ; que tous, sans exception, nous sommes à vous ; il n'en est pas de même lorsqu'on dit : *Ils sont encore tout en vie, nous sommes tout à vous*, cela signifie qu'ils sont encore bien dispos, bien portants, qu'ils promettent de vivre ; et que nous vous sommes entièrement dévoués. On voit assez que le mot *tout*, dans les deux positions, n'a pas la même signification. Dans le premier cas, *tout* exprimant la généralité, la totalité, a dû varier ; dans le second, au contraire, *tout* marquant le degré d'intensité et équivalant à *tout-à-fait, entièrement*, a dû rester invariable. Aussi madame de Sévigné écrivait-elle avec raison à sa fille : *Je suis toute à vous*, et à de simples connaissances : *Je suis tout à vous*. Le cœur se peint tout entier dans la première de ces expressions.

Quand le mot *toutes* précède un adjectif féminin qui commence par une consonne ou par un *h aspiré*, le sens est ordinairement équivoque. *Elles furent toutes surprises, elles furent toutes honteuses* ; on ne sait si cela signifie que *toutes* sans exception furent surprises, furent honteuses ; ou bien si elles furent grandement surprises, grandement honteuses. C'est une amphibologie contre laquelle réclame le génie de notre langue, dont la clarté est le caractère le mieux marqué.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il sont tout étonnés.
Elles sont tout étonnées.
Il sont tout interdits.
Elles sont tout interdites.
Il sont tout surpris.
Elles sont toutes surprises.
Tout estimables qu'elles sont.

Ils sont tous étonnés.
Elles sont toutes étonnées.
Ils sont tous interdits.
Elles sont toutes interdites.
Ils sont tous surpris.
Elles sont toutes surprises.
Elles sont toutes estimables.

Ils étaient tout mouillés.
Elles étaient tout habillées.
Tout aimables qu'on les dise.
Elles ont paru tout humbles.
Ils sont tout habillés.
Ils avaient l'air tout humbles.

Il étaient tous mouillés.
Elles étaient toutes habillées.
Elles sont toutes aimables.
Il sont tous humbles.
Il sont tous habillés.
Elles sont toutes humbles.

—••••• N° CXCIV. —•••••

Tout DANS LE SENS DE chaque.

AVEC LE SINGULIER.

J'ai, Marianne, en vous
De tout temps reconnu un esprit assez doux,
Et de tout temps aussi vous m'avez été chère.
(MOLIÈRE.)

AVEC LE PLURIEL.

L'envie et l'intérêt, inflexibles tyrans,
Chez nous ont été, de tous temps,
Les ministres de la discorde.
(LERRON.)

Et tel, dont en *tout lieu* chacun vante l'esprit,
Voudrait pour son repos n'avoir jamais écrit.

(BOILEAU.)

Chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté
de ses intentions, son humilité éloignée de *toute*
sorte d'affectation.

(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

La sottise gloire est de *tout pays*.

(LA MÈRE.)

Des arbres piliant sous le poids de leur impéné-
trable feuillage, repaissant de *toute part* la vue de
l'éclat des rayons du soleil.

(ALBERT MONTÉMONT.)

Trompés par la prévoyance même, les hommes
se livrent à l'intrigue, aux affaires, au travail et aux
privations de *tout genre*.

(DE BOUFFLERS.)

En *toute chose* il faut considérer la fin.

(LA FONTAINE.)

S'il faut qu'à *tout moment*, je tremble pour vos jours;
Si vous ne me jurez d'en respecter le cours,
Madame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre.

(RACINE.)

Se vantant soi-même à *tout propos*.

(BOILEAU.)

La volonté de Dieu soit faite en *toute chose*.

(MOLIÈRE.)

Vous portez, en *tous lieux*, l'auguste nom de reine.
On respecte toujours le mérite abattu.

(REGNARD.)

Elles m'aimèrent avec la véhémence que la soli-
tude et l'oisiveté donnent à *toutes sortes* de senti-
ments.

(M^{me} DE STAËL.)

En *tous pays* tous les bons cœurs sont frères.

(FLORIAN.)

Ils se forment aussitôt et attaquent les Grecs de
toutes parts. Léonidas tombe sous une grêle de
traits.

(BARTHÉLEMY.)

Les agresseurs en *tous genres* ont tant devant Dieu
et devant les hommes.

(VOLTAIRE.)

Ceux que nous appelons anciens étaient vérita-
blement nouveaux en *toutes choses*.

(PASCAL.)

Il faisait des soupirs, de grands élancements,
Et balsait humblement la terre à *tous moments*;
Et lorsque je sortais, il me devançait vite,
Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau bénite.

(MOLIÈRE.)

Enfin, il en est fou, c'est son tout, son héros;
Il l'admire à *tous coups*, le cite à *tous propos*.

(MOLIÈRE.)

Chez lui sirops exquis, ratafias vantés,
Confitures surtout volent de *tous côtés*.

(BOILEAU.)

Ces citations nous font voir qu'on peut dire : *A tout moment et à tous moments, en tout lieu et en tous lieux*, etc. Les grammairiens blâment, en pareille circonstance, l'emploi du pluriel. Mais l'usage est contre eux, et, quelque bizarre qu'il leur paraisse, il faut bien qu'ils s'y soumettent. Nous allons essayer de l'expliquer, et peut-être le trouvera-t-on un peu moins condamnable.

En *tout lieu* est la même chose que *dans chaque lieu*; en *tous lieux* signifie *dans tous les lieux*. *Tout*, dans le premier cas, marque la distribution comme *chaque*; il prend alors le genre du nom qui le suit et doit être nécessairement au singulier. Dans le second cas, *tous* exprime la généralité, la totalité des lieux. Ainsi employé il revêt le genre du substantif qu'il précède, et devant lequel l'article pluriel *les* est sous-entendu (1). Cette distinction nous paraît justifier pleinement l'usage suivi à cet égard par nos plus grands écrivains.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

En tout genre.
En tout lieu.
À tout moment.
De toute part.
En tout point.
À tout coup.

De tous genres.
En tous lieux.
À tous moments.
De toutes parts.
De tous points.
À tous coups.

En toute chose.
En toute occasion.
À tout propos.
En tout pays.
Tout flatteur.
À tout événement.

En toutes choses.
En toutes occasions.
À tous propos.
En tous pays.
Tous flatteurs.
À tous événements (2).

(1) Voici un exemple sur mille qui le prouve :

Dans *tous les temps* le venre a tout gâté.

(GOSSE.)

(2) A *tous événements* le sage est préparé.

(MOLIÈRE.)

-----●●●●● N° CXC.V. ●●●●●-----

Tout SE RAPPORTANT A UN NOM PRECEDEMMENT EXPRIMÉ.

EXEMPLES.

Il en est des hommes comme des plus vils animaux, *tous* peuvent nuire.

(VOLTAIRE.)

L'ambition est la sœur aînée de toutes les passions, et *toutes* tiennent d'elle.

(LAROCHERFOUCAULD.)

Le salut de *tous* est dans l'harmonie sociale et dans l'anéantissement de l'esprit de parti.

(MIRABEAU.)

Tout culte a, dit-on, ses dévots; mais *tous* n'ont pas même pratique.

ANALYSE.

Il en est des hommes comme des plus vils animaux, *tous* (les hommes) peuvent nuire.

L'ambition est la sœur aînée de toutes les passions, et *toutes* (les passions) tiennent d'elle.

Le salut de *tous* (les peuples) est dans l'harmonie sociale, etc.

Tout culte a, dit-on, ses dévots; mais *tous* (les cultes) n'ont pas même pratique.

Lorsque *tout* se rapporte à un nom déjà exprimé, on voit qu'il peut s'employer avec ellipse de ce même nom; mais il en prend le genre et le nombre.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

La parole est innée dans tous les hommes, et cependant tous la blâment.
Tous les écrivains ont quelques défauts, et tous ne sont pas vertueux.

Toutes les filles aiment la toilette, mais toutes n'aiment pas la propreté.
Les sciences ne conduisent pas toutes à la fortune mais toutes sont estimées.

-----●●●●● N° CXC.VI. ●●●●●-----

Tout PRIS SUBSTANTIVEMENT.

Il y a de beaux endroits dans cette pièce, mais *le tout* ensemble n'en vaut rien.

(ACADÉMIE.)

Le tout est plus grand que la partie.

(LA MÊME.)

On peut diviser un *tout* en plusieurs parties.

(LA MÊME.)

Que d'un art délicat les pièces assorties,
N'y forment qu'un seul *tout* de diverses parties.

(BOILEAU.)

Les mots sont *des tous* syllabiques.

(DARJOU.)

Elle bâtit un nid, pond, couve, fait éclore
A la hâte. *Le tout* alla du mieux qu'il put.

(LA FONTAINE.)

Ainsi chacune prit son inclination.

Le tout à l'estimation.

(Id.)

Les évêques n'ont tous qu'un même troupeau,
dont chacun conduit une partie inséparable *du tout*.

(BOSSUET.)

On dit de deux choses que l'on veut comparer ensemble, et qui sont pourtant extrêmement différentes, *il y a la différence du tout au tout*

(ACADÉMIE.)

Le mot *tout* peut être précédé des adjectifs déterminatifs *le, un*, ou autres semblables. Alors il est pris substantivement. Le dernier exemple de la première colonne nous fait voir qu'il peut aussi, dans le même sens, s'employer au pluriel. Dans ce cas, il conserve toujours le t : *Des tous*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Former un tout agréable.
Le tout n'en vaut rien.

Diviser un tout
Le tout ensemble.

Un tout syllabique.
Des tous syllabiques.

N° CXCVII.

Tout DEVANT PLUSIEURS SUBSTANTIFS OU ADJECTIFS.

Tout RÉPÉTÉ.

Les oiseaux ont réuni autour de leurs petits *toutes* l'intelligence et *toute* la bienveillance dont ils étaient capables.

(BERNARDIN DE ST.-PIERRE.)

En vain les nations éclairées se vantent d'avoir réuni chez elles *tous* les arts et *toutes* les sciences.

(Id.)

Les premiers chrétiens, *tous égaux* et *tous obscurs*, liés ensemble par la crainte commune des magistrats, gouvernaient secrètement leur société pauvre et sainte à la pluralité des voix.

(VOLTAIRE.)

La terre présente au soleil *toutes* les mamelles et *tous* les enfants de notre hémisphère.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Il était au-dessus de tous ces vains objets qui forment *tous* les désirs et *toutes* les espérances des hommes.

(MASSILLON.)

Jésus-Christ est venu de tous les peuples ne faire qu'un peuple, de *tous* les états et de *toutes* les conditions, ne former qu'un corps.

(Id.)

Les geais imitent *tous* les sons, *tous* les bruits, *tous* les cris d'animaux qu'ils entendent habituellement, et même la parole humaine.

(BURTON.)

J'ose défier *tous* les moralistes et *tous* les législateurs, et je leur demande à tous s'ils ont dit rien de plus beau et de plus utile que l'exorde des lois de Zalméus.

(VOLTAIRE.)

L'amour anime en ces retraites
Tous les regards et tous les cœurs.

(Id.)

Il est indispensable de répéter l'adjectif *tout*, nous dit Girault-Duvivier, non-seulement lorsque les substantifs sont de différent genre, mais encore quand ils ont un rapport de synonymie. Les exemples de la seconde colonne prouvent qu'il est des circonstances où les auteurs ont cru pouvoir se dispenser de cette répétition, pour donner plus de rapidité au discours. Cette ellipse de *tout* n'est donc pas une faute, ni même une négligence. Toutefois, nous ne saurions établir une règle précise à ce sujet. Le choix de l'une ou de l'autre de ces constructions est entièrement laissé au goût de l'écrivain.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Tous les vices et toutes ses vertus.
Tous les hommes et toutes les femmes.
Tous les états et tous les métiers.
Tous les princes et toutes les princesses.
Toute la bonne volonté et toute la complaisance.

Tous les soldats et tous les officiers.
Tout le ciel et toute la terre.
Tous les rois et tous les peuples.
Toute la simplicité et toute la modestie.
Toute la bonté et toute la douceur.

Tous les soldats et les officiers
Tout le ciel et la terre.
Tous les rois et les peuples.
Toute la simplicité et la modestie.
Toute la bonté et la douceur.

Tout ELLIPSÉ.

L'athéisme est une opinion dénaturée et monstrueuse, difficile à établir dans l'esprit humain, *tous* insolent et *dérégé* qu'il puisse être.

(VOLTAIRE.)

Mais l'idée de voir des têtes humaines, *toutes* noires et *hideuses* qu'elles fussent, rouler à nos pieds, n'était pas de notre goût.

(ALBERT MONTMONT.)

Presque *tous* les petits états, *républiques* et *monarchies* indifféremment, prospèrent par cela seul qu'ils sont petits.

(J.-J. ROUSSEAU.)

La loi est la reine de *tous* les mortels et *immortels*.

(PENSÉES DE PLUTARQUE.)

M. de ... me proposait de rédiger des mémoires et remontrances, offrant de me fournir *tous* les documents et *matériaux* dont j'aurais besoin.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Il ne fallait pas une fois dire que j'avais abandonné *tous* mes droits et *présentations*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Considérez l'homme assis, couché, debout, dans un fond, sur une hauteur, vous découvrirez dans *toutes* ses attitudes et *ses positions* de nouvelles beautés.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Toutes nos erreurs et *nos divisions* dans la morale viennent quelquefois de ce que nous considérons les hommes comme s'ils pouvaient être tout-à-fait vicieux ou tout-à-fait bons.

(VAUVENARGUES.)

Toutes les religions ont emprunté *tous* leurs dogmes et *leurs rites* les uns des autres.

(VOLTAIRE.)

----- N° CXCVIII. -----

Tout DEVANT UN NOM DE VILLE.

Tout Rome le sait, ou l'a vu.
(Le cardinal d'Ossat.)

Tout Florence en fut abseuré. (Id.)
Tout Snyrne ne parlait que d'elle.
(LA BAUTÈRE.)

Tout Rome est consterné.
(VENTOT.)

Toute l'Europe vit que la mer a englouti la moitié
de la Frise.
(VOLTAIRE.)

Tout le peuple de Rome se portait à cette guerre
avec la même ardeur.
(ROLLIN.)

Tout Lisbonne vit partir avec indignation et avec
larmes ces aventuriers (Vasco de Gama et ses com-
pagnons) et les pleura comme morts.
(VOLTAIRE.)

Toute l'Italie avait les yeux tournés sur les Ro-
mains et les Volsques.
(VENTOT.)

Ce choix divisa bientôt *tout Madrid*.
(VOLTAIRE.)

On dit avec la construction pleine : *Tout le peuple de Rome*, et avec la construction elliptique : *Tout Rome*. *Tout*, dans ce dernier cas, se rapportant au mot *peuple* ellipsé, doit se mettre au masculin, bien qu'il soit suivi du mot *Rome*, féminin.

Il n'en serait pas de même si *tout* était joint à un nom de ville précédé de l'article ; il faudrait employer le féminin. Ainsi l'on dirait : *Toute la France, toute la Russie, toute la Prusse*, etc.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Tout Avignon est désolé.
Tout Marseille est le peste.
Tout Rome fut persécuté.
Tout Avignon fut rebâti.
Tout Rome fut brûlé.
Tout Florence fut accablé.

Tout Naples.
Tout Bordeaux.
Tout Orléans.
Tout Venise.
Tout Constantinople.
Tout Jérusalem.

Toute la misère Avignon.
Toute la belle Marseille.
Toute la superbe Rome.
Toute la sereine Adolphe.
Toute la florissante Venise.
Toute la belliqueuse Sparte.

----- N° CXCIX. -----

Tous deux ET *tous les deux* ; *tous trois* ET *tous les trois*, ETC.

TOUS DEUX.

César, si ambitieux, si débauché, et Caton, si vertueux, étaient *tous deux* d'une faible santé.
(BARR. DE SAINT-PIERRE.)

Julien et M^{me} Aurèle furent *tous deux* philo-
sophes ; mais leur philosophie ne fut pas la même.
(THOMAS.)

Il faut avouer que François est comparable à Alexandre, en ce qu'ils allèrent *tous deux* aux Indes.
(VOLTAIRE.)

Tous deux (Dufresny et Destouches) brillèrent à peu près dans le même temps sur la scène.
(D'ALEMBERT.)

Bacchus et Noé passent *tous deux* pour avoir cul-
tivé la vigne.
(VOLTAIRE.)

TOUS LES DEUX.

Les deux peuples s'unissent et se corrompent *tous les deux*.
(MONTESQUIEU.)

Le mélange du goût acquis et du goût naturel est la perfection de *tous les deux*.
(KINSMAN.)

Les Samnites ne se déclarèrent pour un parti que pour les perdre *tous les deux* plus facilement.
(VENTOT.)

Pendant qu'un philosophe assure
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
Un autre philosophe jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raison. . . .
(LA FONTAINE.)

Tous deux (Sully et Colbert) trouvèrent le peuple accablé d'impôts ; *tous deux* commencèrent à liquider les dettes de l'État ; *tous deux* diminuèrent les frais énormes de la perception ; *tous deux* travaillèrent à faciliter les communications.

(THOMAS.)

Ils n'ont fait *tous deux* (Archiloque et Démocrate), que tirer et ramasser, pour ainsi dire, de grandes circonstances.

(BOILEAU.)

Tous trois (Galba, Vitellius, Othon) périrent dans les guerres civiles.

(Id.)

Moïse, Lycurgue et Numa, *tous trois* ont eu des succès qu'on jugerait impossibles s'ils étaient moins assistés.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Mes deux livres viennent d'exciter la plus grande fermentation dans Genève. On dit que la voix publique est pour moi, cependant ils y sont défendus *tous les deux*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Nous avions *tous les deux* un peu de tristesse au fond du cœur : Nous tenions cela de Dieu ou de notre mère.

(CHATEAUBRIAND.)

La conduite réciproque de *tous les trois* peut servir d'exemple de la manière dont les honnêtes gens se séparent quand il ne leur convient plus de se voir.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Y a-t-il une différence de signification entre *tous deux* et *tous les deux*, *tous trois* et *tous les trois*, etc. ?

Voici comment Sicard s'explique à ce sujet : « *Tous deux* signifie que deux personnes (et pourquoi pas aussi deux choses ?) font ensemble et à la fois la même action. *Tous les deux* signifie que deux personnes font la même action, sans marquer précisément qu'elles la fassent ensemble et dans le même temps, ou dans le même lieu. »

De là une distinction entre : *Pierre et Paul iront tous deux à la chasse*, et *Pierre et Paul iront tous les deux à la chasse*. Voyez Letellier, Chapsal et presque toutes les grammaires.

• Mais, dit M. Dessiaux, je le demande aux défenseurs, aux copistes de cette observation de Sicard, sur quelle raison plausible, spécieuse même, repose cette distinction ? Quelle est la cause de cet effet ? Qu'ils parlent, la main sur la conscience ; ils ne peuvent invoquer le raisonnement en faveur de leur doctrine, et je les entends seulement murmurer l'usage. L'usage ! messieurs, vous vous abusez étrangement. Non, l'usage et la raison réprouvent d'un commun accord la distinction que Sicard a établie, et que les grammairiens parasites ont répétée avec complaisance.

» Ouvrons nos auteurs les plus corrects ; consultons-les, et nous nous convaincrions que leur autorité n'a point servi à établir la distinction que Sicard a cru apercevoir entre les deux locutions qui nous occupent. En effet, les exemples que nous avons cités nous prouvent que les grands écrivains ont employé la première dans le sens de la seconde, et vice versâ.

» Sans doute *tous deux* peut, dans bien des cas, exprimer une idée de simultanéité, soit de temps, soit d'action ; mais il ne l'exprime pas nécessairement ; les circonstances suppléent souvent aux termes supprimés ; et quand il pourrait y avoir quelque chose de douteux ou d'obscur, les écrivains ajoutent les compléments nécessaires, ainsi qu'on le voit par les exemples ci-après :

Je les avais *tous deux* ensemble.

(ACADÉMIQUE.)

Tous deux (Biron et Keyserling) avaient commencé ensemble leur fortune.

(RULHIÈRES.)

C'était un homme furieux, par zèle ou par esprit de parti, ou par *tous les deux* ensemble.

(VOLTAIRE.)

Je vous les enverrai *tous deux* en même temps.

(CORNEILLE.)

Beaucoup d'honnêtes gens souhaitaient de les voir *toutes trois* ensemble.

(BOILEAU.)

Cette clémence dont on fait une vertu se pratique tantôt par vanité, quelquefois par paresse, souvent par crainte, et presque toujours par *tous les trois* ensemble.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

» Si nous ne sommes pas infatués de l'opinion de Sicard, nous concluons que *tous*

deux et *tous les deux* n'offrent aucune différence de sens, d'après l'usage et la raison, seuls guides en matière de langage. Aussi Lemare et Lavcaux ne parlent-ils point de cette distinction. Mais ce dernier grammairien proscrit à tort *tous deux*, *tous trois*, c'est-à-dire qu'il exige l'article avant l'adjectif numéral. L'usage des bons écrivains est la loi suprême, quand la raison n'y est point défavorable. Maintenant, voyons ce que pense Féraud, assez amateur d'inutiles subtilités : « *Tous deux*, pense-t-il, vaut mieux dans le style familier, et *tous les deux*, dans le discours soutenu. » Nos exemples réfutent cette opinion.

» Il résulte de nos lectures et de nos observations personnelles que les écrivains emploient rarement l'article avec les nombres inférieurs, *tous deux*, *tous trois*, *tous quatre*, mis en sujet; que l'article accompagne plus fréquemment ces nombres, quand ils sont en régime. On peut, je crois, supprimer l'article quand le nombre n'atteint pas la dizaine; au-dessus de dix, l'article est nécessaire, il fixe mieux l'attention. Au reste, dans le doute, on peut s'en servir dans tous les cas.

» En recueillant des exemples pour cette question, nous avons trouvé celui-ci, de La Rochefoucauld (*Max.* XVI):

» *Cette clémence dont on fait une vertu, se pratique tantôt par vanité, quelquefois par paresse, souvent par crainte, et presque toujours par TOUS LES TROIS ENSEMBLE.*

» *Tous* est masculin, et cependant il se rapporte à trois substantifs féminins, *vanité*, *paresse*, *crainte*. Il me semble que cette phrase peut se justifier. Ces trois substantifs sont pris dans un sens vague; l'esprit ne les embrasse pas dans leur entière signification; il effleure à peine les idées qu'ils expriment respectivement, si je puis m'exprimer ainsi. Si l'auteur eût mis *toutes les trois*, le vague des premiers membres de la phrase eût contrasté désagréablement avec ces expressions si complètement déterminatives; cette nécessité de rester dans le sens indéterminé a forcé l'écrivain à s'exprimer comme il l'a fait. Il eût mieux valu prendre un autre tour.»

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Tous deux.
Tous quatre

Tous les deux.
Tous les quatre.

Tous trois.
Toutes deux.

Toutes les trois
Toutes les deux.

—••••• N° CC. •••••—

PLUSIEURS.

Plusieurs habitants ont fait à l'Ile-de-France des caissals inutiles pour y faire croître la lavande, la marguerite des prés, la violette et d'autres herbes de nos climats tempérés.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Les synonymes sont *plusieurs* discours ou *plusieurs* phrases différentes qui signifient une même chose.

(LA BRUYÈRE.)

Un jeune poète, membre de *plusieurs* *lycées* et *académies*, vint me voir.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Il faut bien qu'il y ait *plusieurs* raisons d'ennui, quand tout le monde est d'accord pour bâiller.

(FLORIAN.)

Plusieurs, comme adjectif, précède toujours le nom qu'il détermine.

Il se dit des personnes et des choses, et est des deux genres. Il ne s'emploie qu'au pluriel, et peut ou non se répéter devant chaque substantif quand il y en a plusieurs d'énoncés.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Plusieurs ans.

Plusieurs fleurs.

Plusieurs princesses.

Plusieurs victoires.

----- N° CCI. -----

CHAQUE.

GENRE ET EMPLOI.

Chaque pays, chaque degré de température a ses plantes particulières. (BARRON.)

Chaque climat a ses oiseaux bienfaiteurs. (AIMÉ-MARTIN.)

Chaque homme, en particulier, s'instruit par ses disgrâces. (DUCLOS.)

Chaque soir, le sommeil vient nous ôter notre fardeau pour nous faire voltiger dans le pays des songes ; *chaque matin*, l'implétable nécessité nous le recharge sur les épaules. (BOISTE.)

Chaque nouveau guerrier sur l'angora s'élance,
Et réveille le chat qui dort. (FLORIAN.)

L'agile papillon, de son aile brillante
Courtise *chaque fleur*, caresse *chaque plante*. (MICHAUD.)

La nature, féconde en bizarres portraits,
Dans *chaque âme* est marquée à de différents traits. (BOILEAU.)

Les inventeurs, en *chaque science*, sont les plus dignes de louange, parce qu'ils en ouvrent la carrière aux autres hommes. (BEN. DE SAINT-PIERRE.)

Si l'on considère encore *chaque espèce*, dans différents climats, on y trouvera des variétés sensibles. (BARRON.)

Comme tous les adjectifs terminés par un *e* muet, *chaque* est des deux genres et peut par conséquent précéder des noms masculins ou féminins. Il n'a point de pluriel. On comprend en effet que, par le singulier, la distribution est plus complète. On l'emploie dans tous les rapports ; mais il doit se répéter devant chaque substantif : CHAQUE coup, CHAQUE trait blesse un séditieux. (VOLTAIRE.)

Girault-Duvivier et presque tous les grammairiens avec lui se trompent en avançant que *chaque* précède toujours le substantif et qu'il n'en peut être séparé par aucun adjectif. Ne dit-on pas : *chaque* NOUVEL avis, *chaque* NOUVEAU printemps, à *chaque* NOUVELLE femme ?

On peut aussi ne pas le répéter devant chaque substantif : *Chaque* gentilhomme ou chanoine aura pour sa part mille arpents, à charge de dormir ; et s'il ronfle, le double. (P.-LOUIS COURRIER.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Chaque livre.
Chaque printemps.
Chaque soldat.
Chaque paysan.

Chaque saison.
Chaque saison.
À chaque instant.
De chaque sorte.

Chaque femme.
Chaque rose.
Chaque fleur.
Chaque loi.

Chaque mode.
De chaque pays.
Chaque village.
À chaque élève.

.....N° CCII.

Chaque ET chacun COMPARÉS.

CHACUN.

... *Chaque* homme a son génie,
Pour l'éclairer et pour guider ses pas
Dans les sentiers de cette triste vie.

(VOLTAIRE.)

Chaque condition a ses dégoûts, et à *chaque* état
sont attachées des amertumes.

(MASSILLON.)

Chaque âge a ses humeurs, son goût et ses plaisirs.
(RÉGNIER.)

Chaque âge a ses plaisirs; *chaque* état a ses charmes;
Le bien succède au mal, les ris suivent les larmes.

(DELILLE.)

Chaque passion parle un différent langage.

(BOINARD.)

Plût aux dieux que *chacun* de nous eût son pro-
phète.

(FLÉCHIER.)

CHACUN.

Chacun ici-bas fait son rôle;
Chacun vend son orviétan.

(DU TREMBLAY.)

Quel spectacle de voir et d'étudier ces deux hom-
mes, et d'apprendre de *chacun* d'eux toute l'estime
que méritait l'autre !

(BOSSUET.)

Votre conduite pêche contre *chacun* de ces ré-
gles.

(PASCAL.)

Voilà les douze époques... J'ai attaché à *chacun*
d'elles les faits principaux qui en dépendent.

(BOSSUET.)

Elle pouvait faire sortir dix mille combattants par
chacun de ses portes.

(Id.)

... Il faut, dit-on, juger *chacun* de nous par ce
qu'il hante.

(GUYENNET.)

Chaque ne doit pas être confondu avec *chacun*. En général, *chaque* doit toujours se
mettre avec un substantif auquel il a rapport. *Chacun*, au contraire, employé dans un
sens absolu ou relatif, est toujours sans substantif.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

A chaque saint.
De chaque rue.
Chaque acte.

Chaque homme.
Chaque personne.
Pour chaque jour.

Chacun pense.
Chacun de ses objets.
Chacun de ses personnes.

Chacun de nous.
Chacun de vous.
Chacun d'eux.

.....N° CCIII.

Chaque EMPLOYÉ POUR chacun.

CHACUN.

Il y avait dans Ancyre sept vierges chrétiennes
d'environ soixante-douze ans *chacune*.

(VOLTAIRE.)

Nous attendions qu'il fit clair, quand nous enten-
dîmes passer quatre chariots avec deux bœufs *cha-*
cun.

(RICHAUD.)

A l'instant même nous vîmes arriver, aux deux
bouts de la terrasse, une multitude de chars attelés
chacun de quatre chevaux.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

L'Asie allait être désolée par quatre armées de trois
cent mille combattants *chacune*.

(VOLTAIRE.)

Je doute fort, repartit le roi, qu'avec ces trois
cents lieues il soit en état de percer tant d'armées
de trois cent mille hommes *chacune*.

(Id.)

CHACUN.

Salomon avait douze mille écuries de dix chevaux
chaque.

(L'ABBÉ GUYON.)

Mille arpents, sous un seul propriétaire, ont *cha-*
que année un tiers de leur étendue en jachères, et
sont mis en valeur tout au plus par dix familles do-
mestiques de cinq personnes *chaque*.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

En 1825, l'Angleterre, d'après les états d'impor-
tation, a tiré de l'Indoustan 59,350 balles de coton
du poids commun de 340 livres *chaque*.

(J.-B. SAY.)

L'importation, en Angleterre, du coton d'Égypte
s'est élevée, en 1825, à 103,400 balles qui, à la vé-
rité, ne sont pas très-fortes, puisque leur poids com-
mun ne va pas à 150 livres *chaque*.

(Id.)

Les grammairiens,

Du rigorisme embouchant la trompette,

Vont répétant l'un après l'autre qu'il est incorrect de s'exprimer ainsi : *Ces volumes coûtent 6 francs CHAQUE*. Suivant eux, il faut absolument dire : *Ces volumes coûtent 6 francs CHACUN*. Et si vous leur demandez pourquoi, ils vous répondent que c'est parce que le mot *chaque* veut toujours après lui un substantif. Belle raison ! comme s'il n'était pas permis d'employer un adjectif avec ellipse du nom auquel il se rattache. Aussi, plusieurs de nos écrivains se sont tellement cru ce droit, qu'ils ne se sont pas fait scrupule de faire usage indistinctement, en pareil cas, de *chaque* ou de *chacun* ; et nous croyons qu'on peut sans crainte les imiter, surtout dans la conversation et dans le style épistolaire. D'ailleurs, qu'on fasse emploi de *chaque* ou de *chacun*, il y a toujours ellipse. *Ces volumes coûtent 5 francs chaque*, c'est pour *ces volumes coûtent 5 francs* (non pas tous ensemble, mais) *CHAQUE (VOLUME séparément)*. *Ces volumes coûtent 5 francs CHACUN*, est un abrégé de *ces volumes coûtent 5 francs* (non pas tous ensemble, mais) *CHACUN (D'EUX séparément)*. Or, ellipse pour ellipse, autant vaut se servir de *chaque* que de *chacun*.

Ainsi, de même qu'on dit : *CHAQUE VOLUME coûte 5 francs*, ou *CHACUN DE CES VOLUMES coûte 5 francs*, on peut dire à son gré : *ces volumes coûtent 5 francs chaque*, ou *ces volumes coûtent 5 francs chacun*. Cette opinion est partagée par plusieurs grammairiens.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Voici trois volumes qui m'ont coûté 6 francs chacun.
Ces tableaux valent 100 francs chacun.
Mes robes coûtent 60 francs chacune.
Il a acheté deux maisons de 20,000 francs chacune.

Voici trois volumes qui m'ont coûté 6 francs chaque.
Ces tableaux valent 100 francs chaque.
Mes robes coûtent 60 francs chaque.
Il a acheté deux maisons de 20,000 francs chaque.

----- N° CCIV. -----

NUL.

GENRE ET NOMBRE.

SINGULIER.

MASCULIN.

Nul homme n'est heureux ; nul's chose ne peut le rendre tel. (BOISTE.)

Nul accident ne troubla mon voyage. (J.-J. ROUSSEAU.)

Il est indubitable que, lorsqu'une société a basé son existence morale sur une opinion, *nul membre* n'a le droit de l'attaquer. (J.-J. ROUSSEAU.)

Nul ornement royal ne couvre sa poitrine, Et son front imposant devant qui tout s'incline Sous un chapeau sans art s'élève radieux. (DROUINEAU.)

Nul bien sans mal, nul plaisir sans mélange. (LA FONTAINE.)

FÉMININ.

L'homme ne trouve *nulle part* son bonheur sur la terre. (MASSILLON.)

... Quand le cœur brûle d'un noble feu,
On peut, sans *nulle honte*, en faire un noble aveu. (MOLIERE.)

Tenez toujours divisés les méchants.
...Semez entre eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux *nulle paix*. (LA FONTAINE.)

A la pauvrete il ne fait *nulle grâce*
Du tallon. (Id.)

Elle n'a *nulle part* à la guerre ni à la paix des nations. (FLÉCHIER.)

Nulle paix pour l'impie ; il la cherche, elle fuit. (RACINE.)

PLURIEL.

MASCULIN.

Nuls traits à découvert n'auront ici de place.

(LA FONTAINE.)

Il n'y a *nuls vices extérieurs* et *nuls défauts* qui ne soient aperçus des enfants.

(LA BAUYÈRE.)

Ils prétendent que *nuls malheurs* ne doivent abatre l'homme, ces ridicules déclamateurs qui ne connaissent pas la véritable infortune ni le vrai bonheur.

(MIRABEAU.)

FÉMININ.

Nulles actions remarquables, *nuls hommes* dignes d'être distingués, ne peuvent se dérober longtemps aux regards d'une assemblée qui veut et peut tout voir.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Celles qui ne nous ménagent sur rien, et ne nous épargnent *nulles occasions* de jalousie, ne mériteraient de nous aucune jalousie.

(LA BAUYÈRE.)

L'adjectif *nul* précède toujours le substantif qu'il détermine et en revêt tous les acci-dents de genre et de nombre : *nul homme, nulle part, nuls traits, nulles actions.*

Dans la *Grammaire des Grammaires* on lit que *nul* ne peut jamais être mis au pluriel. Les exemples que nous avons cités démontrent combien cette assertion est erronée.

D'ailleurs, le moyen de ne pas mettre *nul* au pluriel devant des substantifs qui, par exemple, n'ont pas de singulier, tels que *frais, décombres*, etc. ?

EXERCICE ANALYTIQUE.

Nul souci.
Nulle crainte.
Nul ornement.
De *nulle conséquence*

Nul plaisir.
Nulle réparation.
Nulle parure.
En *nulle manière.*

Nuls besoins.
Nul devoir.
Nul frais.
Nulles mœurs.

Nulles troupes.
Nulles passions.
Nuls artifices.
Nulles annales.

N° CCV.

Nul PLACÉ APRÈS LE SUBSTANTIF.

Les auteurs de livres *nuls* sont responsables envers Dieu du temps qu'ils font perdre aux lecteurs.

(BOISTE.)

Celui qui est *nul* aujourd'hui sera peut-être demain tout puissant.

(Id.)

Si mon *autorité* est *nulle* dans l'avenir, peu importera que je me sois trompé sur ce point.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Nos désirs sont étendus, notre *force* presque *nulle*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Nul se prend aussi, comme on le voit, dans une acception absolument étrangère à aucun ; il marque l'invalidité, la nullité d'un acte et autres choses semblables. On dit aussi en ce sens, qu'un homme est *nul*, quand il n'a ni vertu ni caractère. Cette acception sert encore à confirmer la force négative du mot, qui réduit les choses à rien, qui fait comme si elles n'étaient pas.

Pris dans ce sens, *nul* se met toujours après le substantif.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un acte *nul*.
Un discours *nul*.
Un homme *nul*.

Une personne *nulle*.
Une procédure *nulle*.
Une action *nulle*.

Des procédures *nulles*.
Des actes *nuls*.
Des testaments *nuls*.

~~—~~ **N° CCVI.** ~~—~~

AUCUN.

GENRE ET NOMBRE.

SINGULIER.

MASCULIN.

Aucun *chemin* de fleurs ne conduit à la gloire.

(LA FONTAINE.)

Aucun *physicien* ne doute aujourd'hui que la mer n'ait couvert une grande partie de la terre habitée.

(D'ALEMBERT.)

On rendit une loi qui défendait à *aucun philosophe* d'enseigner dans les écoles.

(LA BRUYÈRE.)

L'athéisme ne peut faire *aucun bien* à la morale, et peut lui faire beaucoup de mal.

(VOLTAIRE.)

Quiconque cherche la vérité ne doit être d'*aucun pays*.

(Id.)

Les orages ne ravagent guère que les cultures de l'homme; ils ne font *aucun tort* aux forêts et aux prairies naturelles.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

MASCULIN.

Profitant de cette disposition, les nobles catholiques, en grande majorité, s'obstinaient à n'accorder aux dissidents *aucuns droits* politiques.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Le droit public de l'Europe n'ayant *aucuns principes généraux*, et variant incessamment, selon les temps et les lieux, est plein de règles contradictoires.

(Id.)

Il m'est impossible de me livrer ici à *aucuns travaux littéraires*.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les rois d'Angleterre, depuis saint Édouard jusqu'au roi Guillaume III, firent journellement un grand miracle, celui de guérir les écrouelles, qu'*aucuns médecins* ne pouvaient guérir.

(VOLTAIRE.)

Aucuns appointements ou gages n'étaient attachés aux charges et fonctions publiques.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Aucuns monstres par moi domptés qu'au aujourd'hui, Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui.

(RACINE.)

Il est un singe dans Paris
A qui l'on avait donné femme;
Singe, en effet, d'*aucuns maris*,
Il la battait.

(LA FONTAINE.)

FÉMININ.

Un malheur instruit mieux qu'*aucune remontrance*.

(LA CHAUSSÉE.)

L'homme est si malheureux qu'il s'ennuierait même sans *aucune cause étrangère* d'ennui.

(PASCAL.)

Aucune loi n'est bonne, si elle ne pose sur les lois de la nature.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

On méprise tous ceux qui n'ont *aucune vertu*.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

Plus l'esprit est naturel, plus il est incapable de conserver *aucune force* quand l'appui de conviction lui manque.

(M^{me} DE STAEL.)

Cette innocente amitié était connue de tout le village, était respectée de tous les bons cœurs, et les parents d'Estelle n'en prirent *aucune alarme*.

(FLORIAN.)

PLURIEL.

FÉMININ.

On ne garda plus alors *aucunes mesures*, les plébiens s'assemblèrent publiquement.

(VERTOT.)

Je ne me mêlai plus d'*aucunes affaires*, et je me retirai dans une maison de campagne.

(MONTESQUIEU.)

La république n'avait ni *aucunes troupes régulières* guerrières, ni *aucuns officiers expérimentés*.

(VOLTAIRE.)

Ces oiseaux sont d'une admirable légèreté, ont la vue très-perçante, et sont fort propres pour nettoyer les cités, d'autant qu'ils n'y laissent *aucunes charognes*, ni choses mortes.

(BUFFON.)

Ils ne peuvent souffrir aucun empire légitime, ne donnent *aucunes bornes* à leurs attentats.

(BOSSUET.)

Rien n'imposant *aucunes lois générales*, les peuples ne faisaient corps que par une obéissance commune, et, sans être compatriotes, ils étaient Romains.

(MONTESQUIEU.)

Le ministre de la police envoie les dépositions, sans y ajouter *aucunes réflexions*.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

L'adjectif déterminatif *aucun* précède toujours le substantif auquel il est joint et en subit toutes les modifications de genre et de nombre : *Aucun chemin, aucuns remontrances, aucuns droits, aucunes mesures.*

Tous les grammairiens sont d'un parfait accord là-dessus ; mais un point sur lequel ils sont loin de s'entendre, même aujourd'hui, c'est celui de savoir si l'on peut employer *aucun* au pluriel.

Suivant les uns, cet adjectif, signifiant *pas un*, exclut toute idée de pluralité ; d'autres, moins rigoristes, veulent bien nous permettre d'en faire usage au pluriel, mais seulement devant des substantifs qui n'ont pas de singulier, tels que *frais, ancêtres, funérailles*, etc. D'Olivet dit qu'il n'est usité au pluriel qu'en style marotique ; et, enfin, Boiste prétend qu'on ne l'emploie à ce nombre que dans le style burlesque ou celui de pratique, qui lui ressemble beaucoup.

Nous ne chercherons pas à mettre les grammairiens d'accord. Ce serait une trop grande entreprise ! Seulement nous prendrons la liberté de leur faire remarquer

1° Que, par exemple, rien n'empêchait Racine de dire : *Aucun monstre par moi dompté*, etc. ; mais c'est *quelques monstres*, c'est *plusieurs monstres* qu'a domptés Thésée, et qui lui ont donné le droit que n'a pas Hyppolite. D'où le pluriel ;

2° Que les écrivains sont pleins de ce pluriel, et certainement ce n'est ni dans le style de Cujas, ni dans celui de Marot qu'ils ont écrit.

La saine idéologie reconnaît le pluriel *aucuns, aucunes*, et les exemples de son emploi ne manquent pas ; ils sont plus rares que ceux du singulier, parce qu'on a bien plus souvent besoin de ce dernier nombre, qui est plus exclusif. Voilà tout.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Aucun pèdre.
Aucun maître.
Aucun agrément.
Aucun peuple.

Aucune plaine.
Aucune montagne.
Aucune prairie.
Aucune province.

Aucun droit.
Aucun color.
Aucun brin.
Aucun empêtrete.

Aucunes moures.
Aucunes affaires.
Aucunes bornes.
Aucunes manes.

—••••• N° CCVII. •••••—

AUCUN PLACÉ APRÈS LE SUBSTANTIF.

La nation, comme si elle était toujours assemblée, recueille les voix et ne cesse de délibérer sur chaque point d'intérêt commun, et forme ses résolutions de l'opinion qui prévaut dans le peuple tout entier, sans exception aucune. (P.-L. COURIER.)

Ainsi sans trouble aucun, couché près de ma calase, Je m'éveille à la hausse et m'endors à la baisse. (CAS. DELAVIGNE.)

Ne lui ferez-vous grâce aucune ?

(BOILEAU.)

Concevez ce que peuvent des hommes qui écrivent dans des journaux de localité, sans responsabilité aucune. (TRIERS.)

Le temps presse, il fait nuit ; allons, sans crainte ou A la foi d'un amant commettre ma fortune. (CUM, (MOLIERE.)

Dans le premier numéro nous avons dit que *aucun* doit toujours précéder le nom qu'il détermine. On voit cependant par ces exemples que quelquefois on peut le placer après ; mais cette transposition paraît mieux convenir au style de la comédie. Aujourd'hui néanmoins la plupart de nos écrivains politiques ou autres en font un assez fréquent usage.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Sans aucune réserve
Sans aucune pitié.

Sans réserve aucune.
Sans pitié aucune.

Ne faire aucun chose.
Ne faire chose aucune.

Sans aucune exception.
Sans exception aucune.

-----●●●●● N° CCVIII. ●●●●●-----

MAINT.

SINGULIER.

MASCULIN.

Dans *maint* auteur de science profonde,
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde.
(Gresset.)

Amour vend tout, et nymphes et bergères :
Il met le *taux* à *maint* objet divin.
(LA FONTAINE.)

FÉMININ.

Mainte vœux pourtant fait la déchevalée,
Qui n'abandonne point le soin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
(LA FONTAINE.)

Mainte pistole se glissait
Dans l'escarcelle de notre homme.
(Id.)

PLURIEL

MASCULIN.

Il arriva qu'an temps que la chanvre se sème (1),
Elle vit un manant en *oeuvre maints sillons*.
(LA FONTAINE.)

C'était apparemment le bien des deux partis,
Car si les loups mangeaient *mainte bête* égarée,
Les bergers, de leur peau, se faisaient *maints habits*.
(Id.)

FÉMININ.

Car, en quelque façon, les malheurs sont propices;
Puis les gneux, en gueusant, trouvent *maintes délices*.
(Rifonier.)

Il était là *maintes filles* savantes.
(Gresset.)
Le pasteur était à côté, et récitait à l'ordinaire
maintes dévotes oraisons.
(LA FONTAINE.)

L'adjectif *maint*, qui ne s'emploie guère que dans la poésie familière et dans la conversation, subit tous les accidents de genre et de nombre du substantif qu'il détermine. Quelquefois il se répète : *Par maints et maints travaux; maintes et maintes conquêtes* :

Gronder *maint* et *maint* procureur. (BOILEAU.)

C'est à tort que M. Landais assure que cet adjectif rejette l'inflexion plurielle.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Maint homme.

Mainte femme.

Maints livres.

Maintes fois.

-----●●●●● N° CCIX. ●●●●●-----

CERTAIN.

GENRE, NOMBRE ET EMPLOI.

PLACÉ DEVANT LE SUBSTANTIF.

Certain poëte chez lui gardait un chien de bois.
(LA FONTAINE.)
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune. (Id.)

PLACÉ APRÈS LE SUBSTANTIF.

Don Pourceau raisonnait en subtil personnage.
Mais que lui servait-il ? Quand le *mal* est *certain*.
La plainte ni la peur ne changent le destin.
(LA FONTAINE.)

(1) Aujourd'hui le mot *chanvre* est masculin ; on dit : Le *chanvre*.

Moyennant certaine somme,
Un fermier vendit son chien.

(LEMONTEY.)

Chacun s'envisage toujours par certains côtés favorables.

(MASSILLON.)

Certains gens ont une grossièreté qui leur tient lieu de philosophie.

(BOISTE.)

La vertu d'un cœur noble est la marque certaine.

(BOILEAU.)

Et ne devrait-on pas à des signes certains,
Reconnaître le cœur des perfides humains?

(RACINE.)

L'anier l'embrassait dans l'attente d'une prompte
et certaine mort.

(LA FONTAINE.)

Placé devant le substantif, *certain* est pour *quelque*; placé après, il a le sens de *indubitable, sûr, vrai, assuré*, etc. Une CERTAINE chose n'est pas une chose CERTAINE. Dans les deux cas, *certain* prend le genre et le nombre du nom qu'il affecte. L'exemple de La Fontaine nous prouve que *certain* dans le sens d'*assuré*, peut quelquefois précéder le substantif.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un certain fait.
Une certaine chose.

Un fait certain.
Une chose certaine.

De certains signes.
De certaines vues.

Des signes certains.
Des vues certaines.

—••••• N° CCX. •••••

Certain PRÉCÉDÉ OU NON PRÉCÉDÉ DE UN OU DE LA PRÉPOSITION *de*.

AVEC UN.

Un certain loup, dans la saison
Que les tièdes zéphirs ont l'herbe rajeunie,
Aperçut un cheval qu'on avait mis au vert.

(LA FONTAINE.)

Ils s'assemblent tous les jours à une certaine heure
dans un temple.

(LA BAUVÈRE.)

Il y a, sans mentir, de certains mérites qui ne sont
pas faits pour être ensemble, de certaines vertus in-
compatibles.

(LA BAUVÈRE.)

Ils ne doivent ce titre qu'à de certaines actions d'é-
clat.

(MASSILLON.)

SANS UN.

Certain loup aussi sot que le pêcheur fut sage,
Trouvant un chien hors du village,
S'en allait l'emporter. Le chien représente
Sa malgreur.

(LA FONTAINE.)

Pour moi, j'ai certaine affaire...
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

(Id.)

Certains préjugés, sucés avec le lait,
Deviennent nos tyrans jusque dans la vieillesse.

(CHÉNIER.)

La fortune à beau élever certaines gens, elle ne
leur apprend pas à vivre.

(BUSSY RABUTIN.)

On voit que *certain, certaine*, s'emploient avec ou sans le déterminatif *un, une*; et qu'au pluriel *certain, certaines* peuvent être précédés ou non précédés de la préposition *de*.

Tel est l'usage. Mais de ce que l'usage permet de dire :

De certains hommes, de certaines femmes, ou bien certains hommes, certaines femmes, il ne faut pas en conclure avec M. Lemare, que ces dernières expressions soient elliptiques. Selon nous, elles sont aussi complètes qu'elles peuvent être, et tout aussi complètes que les expressions latines et italiennes : *Quidam homines, certi uomini*. Il n'en est pas de même lorsqu'on dit : De certains hommes, de certaines femmes. Ces locutions, que M. Lemare nous donne comme types, renferment incontestablement une ellipse et sont un abrégé de : *Plusieurs d'entre certains hommes, plusieurs d'entre certaines femmes*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un certain juge.
Une certaine personne.

Certain juge.
Certaines personnes.

De certaines gens.
De certains faits.

Certaines gens.
Certains faits.

N^o CCXI.

TEL.

GENRE ET NOMBRE.

MASCULIN ET FÉMININ SINGULIER.

Après *un tel exemple*, les faux politiques oseront-ils encore mettre parmi leurs maximes impies, que la religion chrétienne n'est pas propre à faire de grands hommes de guerre ?

(FLÉCHIER.)

Fuir les occasions de combattre et de vaincre est une chose si rare, si singulière, si héroïque, qu'on peut dire qu'une *telle action* n'a point eu de modèle, et qu'elle ne sera point imitée.

(Id.)

MASCULIN ET FÉMININ PLURIEL.

Si nous révisions toutes les nuits que nous sommes poursuivis par des ennemis, on appréhenderait de dormir, comme on appréhende le réveil, quand on craint d'entrer réellement dans *de tels malheurs*.

(PASCAL.)

Pour bien peindre *de telles choses*, il faut avoir un génie capable de les faire, et la postérité ne saurait jamais bien tout ce que ce grand homme fit voir de sagesse, de capacité, de pénétration, d'activité et de vigueur.

(FLÉCHIER.)

Ces citations montrent que l'adjectif *tel* peut se joindre à des substantifs des deux genres et des deux nombres : *un tel exemple*, *une telle action*, *de tels malheurs*, *de telles choses*.

Tel, employé dans les comparaisons, est toujours suivi de *que*. Dans les citations qui précèdent, *tel* est également comparatif; seulement le second terme de la comparaison est sous-entendu : *Après un tel exemple*, c'est pour : *après un exemple TEL QUE CELUI QUE JE VIENS DE RAPPELER*. Il y a donc tout à la fois ellipse et inversion.

Avec des noms de choses on peut employer *tel* au singulier, en rapport avec plusieurs substantifs de ce nombre : *TELLE est la faiblesse et l'inconstance des hommes*. (FÉNÉLON.) Avec des noms de personnes, il faudrait absolument le pluriel : *TELLES sont la fille et la mère*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un tel père.
Une telle mère.
De tels hommes.
De telles laides.

Un tel fils.
Une telle fille.
De tels monstres.
De telles actions.

Un tel enfant.
Une telle enfant.
De tels héros.
De telles occasions.

Un tel événement.
Une telle aventure.
De tels spectacles.
De telles pensées.

N^o CCXII.

QUEL.

GENRE ET NOMBRE DE CE MOT.

DANS LES INTERROGATIONS.

Quel bras vous suspendit, innombrables étoiles ?

(L. RACINE.)

Quelle force invisible a soumis l'univers ?

(Id.)

DANS LES EXCLAMATIONS.

Quel tableau ravissant présentent les campagnes

(DELLILE.)

Quelle sérénité se peint sur ton visage !

(FLORIAN.)

*Quels sons harmonieux, quels accords ravissants,
De la reconnaissance égalent les accents ?*

(DELLILLR.)

*Par toi ce chêne en feu nourrit ma rêverie,
Quelles mains l'ont planté ? quel sol fut sa patrie ?*
(Id.)

Quels cadavres épars dans la Grèce déserte !
(L. RACINE.)

*Quelles montagnes que celles qui nous apparaissent
dix-huit cent fois plus grosses que notre terre !*
(BRAN. DE SAINT-PIERRE.)

L'adjectif *quel* suppose toujours après lui un nom auquel il se rapporte, et dont il prend le genre et le nombre : *quel bras, quelle force, quels sons, quelles mains*. Il s'emploie dans les interrogations et dans les exclamations, et se dit des personnes et des choses : *quel tableau ! quel homme !*

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Quel homme ?
Quel plaisir ?
Quels mets ?
Quels fruits ?*

*Quelle femme ?
Quelle main ?
Quelles nouvelles ?
Quelles fleurs*

*Quel triomphe !
Quel carnage !
Quels transports !
Quels concerts !*

*Quelle beauté !
Quelle grandeur !
Quelles clameurs !
Quelles fûtes !*

----- N° CCXIII. -----

Quel NON SUIVI IMMÉDIATEMENT D'UN SUBSTANTIF.

*Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps ?*

(J.-B. ROUSSEAU.)

*Quel barbare mortel reforgea pour la guerre
Le fer qui dans nos mains fertilisait la terre ?*
(LEMIÈRE.)

*O que tes œuvres sont belles,
Grand Dieu ! quels sont tes bienfaits !*
(J.-B. ROUSSEAU.)

*Quelle est cette déesse énorme,
Ou plutôt ce monstre difforme,
Tout couvert d'oreilles et d'yeux ?*
(J.-B. ROUSSEAU.)

*Quel sera le destin de tant de malheureux,
Échappés par hasard à ce désordre affreux ?*
(CASTEL.)

*Nil ! quels sont ces débris sur tes bords dévastés ?
C'est Thèbe aux cent palais, l'aïeule des cités.*
(CHÉNODOLLÉ.)

Dans le numéro précédent, *quel* était immédiatement suivi d'un substantif. Dans celui-ci, on voit que *quel* peut être séparé du substantif par un ou plusieurs mots.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Quel est ton âge ?
Quels est ta pensée ?*

*Quels fèrent mes chagrins ?
Quelles seraient mes peines ?*

*Quel n'a pas été mon amour ?
Quel ne fut pas mon ennemi ?*

----- N° CCXIV. -----

Tel ET quel COMPARÉS.

Tel.

*Telle fut l'adresse de madame de Montansier, que
sans user d'aucun art indigne de son grand courage,
elle se conserva toujours dans la confiance des
princesses de la cour.*
(FLÉCHIER.)

Quel.

*Quelle fut sa modération, lorsque Rome, irritée
contre l'empire, lui proposa de le mettre sur le trône
de l'empereur par un droit qui ne lui parut pas légitime !*
(FLÉCHIER.)

Telle était l'habileté de Turenne, que lorsqu'il était victorieux on ne pouvait attribuer l'honneur qu'à sa prudence, et lorsqu'il était vaincu, on ne pouvait en imputer la faute qu'à la fortune.

(Id.)

La voilà cette princesse si admirée et si chérie ; la voilà *telle* que la mort nous l'a faite :

(BOSSUET.)

Tel est du préjugé le pouvoir ordinaire : il soumet aisément le crédule vulgaire.

(LEFRANC DE POMPIGNAN.)

Telle est l'injustice des hommes, la gloire la plus pure et la mieux acquise les blesse.

(FLÉCHIER.)

Tel est le caractère de l'avarice, de se manifester de tous les côtés.

(MASSILLON.)

... Il était malheureux ;
Dans les rigueurs du sort son âme était plus fière.
Tels sont tous les grands cœurs.

(CHAMFORT.)

Agamemnon, revenant à la tête des Grecs du siège de Troie, n'a pas eu le temps de jouir en paix de la gloire qu'il avait acquise : *Telle* est la destinée de presque tous les conquérants.

(FÉNÉLON.)

Quelle fut sa fermeté, lorsqu'après avoir essayé d'apprendre à vivre à un roi de Naples, il vint enseigner à un roi de France à bien mourir.

(FLÉCHIER.)

Voilà *quel* fut le caractère de celui dont nous pleurons la mort.

(Id.)

Les pères craignent que l'amour-naturel des enfants ne s'efface : *Quelle* est donc cette nature sujette à être effacée ?

(PASCAL.)

Quelle est cette valeur, qui, ne cherchant qu'à nuire, embrase tout, sitôt qu'elle commence à luire ?

(RACINE.)

Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de ces braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux que dans les bras du vainqueur.

(BOSSUET.)

Quelle splendeur funeste a succédé à la simplicité romaine ! *Quel* est ce langage étranger ? *Quelles* sont ces mœurs efféminées ?

(J.-J. ROUSSEAU.)

... Egalant les plus belles,
Et surpassant les plus cruelles,
N'ayant trait qui ne pût, pas même en ses rigueurs,
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs !

(LA FONTAINE.)

Il faut bien prendre garde de confondre *tel* avec *quel*. Les exemples qui précèdent suffisent sans doute pour montrer l'emploi de l'un et de l'autre. Voici la différence caractéristique de ces deux adjectifs : *tel* amène toujours après lui un *que*, comme on le voit dans les trois premières citations de la première colonne ; *quel*, au contraire, n'en a pas besoin.

Il est vrai que souvent l'usage permet de sous-entendre le *que* après *tel*, comme le prouvent les cinq derniers exemples de la première colonne ; mais il n'en est pas moins nécessaire pour l'intégrité de la pensée : *Telle* est l'injustice des hommes ; la gloire la plus pure les blesse, c'est pour : l'injustice des hommes est TELLE QUE la gloire la plus pure les blesse.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Tel fut son courage que...
Telle fut son adresse.
Telle est mon espérance.

Quel fut son courage ?
Quelle fut son adresse ?
Quelle est ton espérance ?

Quelle fut sa gloire ?
Quels furent ses revers ?
Quel est ton espoir ?

N° CCXV.

Quel EMPLOYÉ AVEC ELLIPSE DU SUBSTANTIF.

L'honneur partout, disais-je, est du monde admiré :
Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
(*Quel* est-il ?)

(BOILEAU.)

Elle est de l'humeur du monde la plus douce.
Je ne lui connais qu'un seul petit défaut. — (*Quel*
est-il ?)

(REGNARD.)

Quel peut, comme on le voit, s'employer avec ellipse du nom auquel il se rapporte et dont il réveille l'idée ; *quel* est-il ? c'est-à-dire *quel* honneur est-il ? *quel* défaut est-il ?

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Quel est-il ?
Quels sont-ils ?

Quelle est-elle ?
Quelles sont-elles ?

Quel était-il ?
Quels furent-ils ?

————— N° CCXVI. —————

Quel SUIVI DE PLUSIEURS NOMS.

AVEC LE PLURIEL.

Quels sont les lieux, les temps, les images chéries,
Où se plaisent le mieux ses douces rêveries ?
(DELLILLE.)

AVEC LE SINGULIER.

Hélas ! durant ces jours de joie et de festins,
Quelle était en secret ma honte et mes chagrins ?
(RACINE.)

Lorsque l'adjectif *quel* est suivi de plusieurs substantifs de différent genre unis ou non par *et*, il se met au masculin pluriel, ainsi qu'on le voit par le premier exemple.

Cependant on peut aussi, comme dans l'exemple opposé, laisser *quel* au singulier et le faire rapporter seulement au premier des noms exprimés.

Si ces mêmes noms étaient liés par *ou*, *quel* s'accorderait également avec le premier.
Exemple : On pourrait déterminer QUELLES RÉFLEXIONS ou JUGEMENTS ferait un homme en conséquence des faits qu'il a dans la mémoire. (HELVETIUS.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Quels sont les peines et les dégoûts que vous éprouvez ?
Quels sont les peines, les dégoûts que vous éprouvez.

Quel était son âge et son état ?
Quelle est sa profession et ses ressources

————— N° CCXVII. —————

FONCTIONS DE *quel*.

EXEMPLES.

Le peuple entra en fureur quand il eut appris
quels discours avait tenus Coriolan.
(ROLLIN.)

... Dirai-je à quels désastres
De l'automne orageux nous exposent les astres ?
Ou quels torrents affreux épanche le printemps ?
(DELLILLE.)

Quel s'emploie dans tous les rapports. *Dirai-je à quels désastres* est la même chose, pour le sens, que *dirai-je les désastres auxquels*, etc.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

M'a-t-on quel jour
Dit-on à quelle heure.

De quels députés parles-tu ?
Pour quelles femmes ?

A quels plaisirs vous livrez-vous
Sache quelles sont mes peines.

—••••• N° CCXVIII. •••••

QUEL QUE.

GENRE ET NOMBRE.

SINGULIER.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance, c'est l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien, Sans qui les autres ne sont rien.

(LA FONTAINE.)

Quelle qu'ait été la gloire des grands sur la terre, elle a toujours à craindre l'envie qui cherche à l'obscurcir.

(MASSILLON.)

PLURIEL.

Quels que soient ordinairement les avantages de la jeunesse, un jeune homme n'est pas bien vu des femmes jusqu'à ce qu'elles en aient fait un fat.

(VAUVENARGUES.)

Quelles que soient les opinions qui nous troublent dans la société, elles se dissipent presque toujours dans la solitude.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Quel suivi de *que* et d'un verbe prend, comme on le voit, le genre et le nombre du nom ou du pronom qu'il modifie. L'analyse de *quel que soit le plaisir que cause la vengeance*, est celle-ci : *le plaisir que cause la vengeance* (étant un plaisir tel) *quel* (notre nature veut) *que* (il) *soit*. Cette analyse, qui peut s'appliquer à tous les exemples analogues, nous montre pourquoi, en pareille circonstance, *quel que* doit s'écrire en deux mots.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Quel que soit le génie d'un cerveau.
Quelle que soit la douceur de cet enfant.
Quel que soit votre chagrin.
Quelle que soit l'ambition d'un général.
Quel que soit le zèle de vos amis.
Quelle qu'ait été sa fidélité.*

*Quelle que soient les caprices de ces dames.
Quelles qu'elles soient, quelles qu'elles puissent être.
Quelle que soient nos soupçons.
Quelles que soient mes craintes.
Quelle que soient vos projets.
Quelles que soient les erreurs de la jeunesse.*

—••••• N° CCXIX. •••••

Quel que SUIVI DE PLUSIEURS NOMS.

AVEC et.

L'étude de l'histoire est la plus nécessaire aux hommes, quels que soient leur âge et la carrière à laquelle ils se destinent.

(SICOUR.)

Mais, quels que soient ton culte et ta patrie, Dors sous ma tente avec sécurité.

(CAMPENON.)

Quelles que fussent habituellement la douceur et l'égalité de l'humeur de Montesquieu dans la société, la vivacité méridionale de son tempérament l'en faisait quelquefois sortir.

(AUGER.)

Quel que soit son pouvoir, et l'orgueil qui l'anime, Va, le cruel du moins n'aura point sa victime.

(VOLTAIRE.)

Quelle que soit la pente et l'inclination Dont l'eau par sa course l'emporte, L'esprit de contradiction L'aura fait flotter d'autre sorte.

(LA FONTAINE.)

AVEC ou.

La figure d'une femme, quelle que soit la force ou l'étendue de son esprit, quelle que soit l'importance des objets dont elle s'occupe, est toujours un obstacle ou une raison dans l'histoire de sa vie.

(M^{me} DE STAEL.)

Un meurtre, quel qu'en soit le prétexte ou l'objet, Pour les cœurs vertueux fut toujours un forfait.

(CRÉBILLON.)

Cet homme, quelle que fût sa fortune ou son mérite, ne put réussir dans ses entreprises.

(BONIFACE.)

A la Chine, on rend ceux qui gouvernent responsables des troubles, quelle qu'en soit la cause ou le prétexte.

(VOLTAIRE.)

Quel que soit le but ou l'avantage d'une chose, lorsqu'elle porte un cachet d'infamie, on ne saurait la faire sans en recevoir l'empreinte.

(LIVAY.)

Suivi de plusieurs noms unis par *et*, *quel* accompagné de *que* se met au masculin pluriel, quand les noms sont de différent genre; et au féminin pluriel, s'ils sont féminins (1^{re} colonne). Cependant les deux derniers exemples de cette colonne nous font voir qu'on peut, même en ce cas, ne faire accorder *quel* qu'avec le premier des noms exprimés, mais il faut que ces noms aient entre eux quelque ressemblance de signification.

Mais, lorsque *quel* est suivi de *que* et de plusieurs noms liés par *ou*, il prend le genre et le nombre du premier nom (2^e colonne).

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Quels que soient votre courage et votre vertu.
Quels que soient votre vertu et votre courage.
Quelles que soient votre fortune et votre position.

Quel que soit votre courage ou votre vertu.
Quelle que soit votre vertu ou votre courage.
Quelles que soient vos vertus ou votre mérite.

————— N^o CCXX. —————

Tel que soit ET quel que soit COMPARÉS.

Tel que.

Ce grand choix, *tel qu'il soit*, peut n'offenser personne.
(VOLTAIRE.)

On prouve très-bien à cet enfant que cette religion, *telle qu'elle soit*, est la seule véritable.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Une jeune fille, *telle innocente qu'elle soit*, a toujours un grain de coquetterie.
(MAUCUARD.)

Qu'y a-t-il de plus évident que cette vérité, qu'un nombre *tel qu'il soit*, peut être augmenté?
(PASCAL.)

Le plus fin, *tel qu'il soit*, en est toujours la dupe.
(REUNARD.)

Quel que.

Un trône *quel qu'il soit*, n'est point à dédaigner.
(CARRILLON.)

Une femme; *quelle qu'elle puisse être*, est une déesse pour des prisonniers.
(M^{me} DE STAËL.)

Voilà, mon père, un point de foi bien étrange. *qu'une doctrine est hérétique, quelle qu'elle puisse être.*
(PASCAL.)

Le prêtre, *quel qu'il soit*, quelque Dieu qui l'inspire, doit prier pour ses rois, et non pas les maudire.
(RAYNOUARD.)

« *Tel que*, dit M. Napoléon Landais, régit l'indicatif, parce que les phrases dans lesquelles ils entrent, exprimant qu'une chose est, excluent toute idée d'incertitude ou de désir. Il n'est pas inutile d'en prévenir les étrangers, qui, ne connaissant point le génie de notre langue, ne voient pas des nuances qui souvent même échappent aux Français. »

Certes, dit M. Dessiaux (1), les étrangers pourront bien renvoyer la balle à M. Landais; ils pourront bien lui dire : Mais, monsieur le grammairien, les voyez-vous bien, vous-même, ces nuances que vous croyez échapper à notre sagacité? Votre vue est-elle bien claire, votre jugement bien sain? ou n'êtes-vous encore ici, sur cette difficulté, qu'un écho banal de vos prédécesseurs? Cependant, monsieur, la civilisation marche; la langue, sans perdre de sa pureté, fait, n'en doutez pas, de notables acquisitions; les nuances de la pensée ont amené des nuances dans l'expression, et celle que vous condamnez aujourd'hui, celle que vous nous engagez ici à éviter avec soin, déjà un peu usitée autrefois, est maintenant fréquemment employée avec le subjonctif.

(1) M. Dessiaux a publié dernièrement, dans le *Journal de la langue française*, une excellente critique de la *Grammaire de Napoléon Landais*.

Nous avouerons d'abord que Laveaux et Boniface blâment, comme M. Landais, la locution *tel qu'il soit*; mais Lemare, qui sentait avec tant de justesse lorsqu'il se donnait le soin de méditer, dit à ce sujet : « Il n'est pas très-certain que Voltaire, Rousseau, Massillon, Regnard, eussent voulu reconnaître la faute que leur reprochent ici les grammairiens, quoique pourtant il faille avouer que cet emploi de *tel que* est extraordinaire. Mais qui sait si ce n'est pas cette raison même qui l'a fait préférer dans ces passages par ces maîtres en l'art de penser et d'écrire? »

En effet, qui empêchait ces écrivains d'employer ici *quel* que, ainsi qu'ils l'ont fait tant de fois? Cela ne nuisait ni à l'harmonie de la période, ni à la mesure du vers. Ils ont senti, leur jugement exercé a reconnu qu'une sage analyse ne pouvait condamner cette expression. Comment! parce qu'on a coutume de dire *quel qu'il soit*, on ne pourrait dire *tel qu'il soit*! Mais pourquoi? Quel sens attribuez-vous à ce mot *tel*? *Tel* signifie: Avec toutes les qualités remarquées dans l'objet qualifié par cet adjectif, et, par extension, pareil, semblable; rien de plus naturel. Quand je dis : Cet homme *tel qu'il est* me plaît; j'énonce que cet homme m'est agréable avec les qualités physiques et morales que j'ai découvertes en lui. Et si je dis : Cet homme, *tel qu'il soit*, me plaira toujours, j'énonce une autre idée que chacun conçoit. Pourquoi voudriez-vous m'astreindre à changer mon adjectif *tel* contre un *quel*, dont je trouve l'emploi moins juste? Quelles sont vos raisons; enfin, vous n'avez allégué que l'usage le plus général; ce n'est là qu'une présomption, et non une preuve : un jury éclairé ne peut condamner sur de pareilles allégations. Nous allons plus loin. Si l'on réprouvait *tel qu'il soit*, ce ne serait que par exception; car avec un autre verbe l'on ne pourrait substituer *quel* à *tel* : Mon fils, *tel qu'il paraît*, *tel que vous le jugiez* dans la suite, n'en sera pas moins un bon fils. Si cette phrase blesse en quelque chose les lois de notre syntaxe, nous passons condamnation sur *tel qu'il soit*.

La langue latine et la langue grecque ont leurs adverbes et leurs adjectifs corrélatifs; *tum* a pour corrélatif *cum*, *tam* a *quam*, *tantus* a *quantus*, *tot* a *quot* et *talis* a *qualis*; *TALIS* est *QUALIS* nosti, dit Cicéron. Dans notre langue, *tel* a aussi pour corrélatif *quel*; la phrase suivante et toutes celles qui lui ressemblent prouvent cette vérité : Ils ont été contraints de prendre une proposition *telle quelle*, et de la condamner. (PASCAL, *Province*. 3°.) Mais, par un abus déplorable, *quel* s'est changé insensiblement en *que*; et quand on dit : Je le reçois *tel qu'il est*, la phrase équivaut à celle-ci : Je le reçois *TEL QUEL* il est. Par un abus encore plus criant on a laissé le mot *quel* prendre la place de son corrélatif *tel*; de sorte que quand on dit : Je le reçois *quel qu'il soit*, on répète *quel* mot réellement représenté par *que*, ce qui forme un pléonasme vicieux parfaitement caractérisé, sur lequel l'usage a étendu sa prescription. Mais si le sens commun des maîtres en l'art d'écrire veut rétablir le mot *tel* dans ses droits usurpés, pourquoi crier au barbarisme? C'est un acte de justice et de raison qui révolte votre esprit! A quoi pensez-vous donc? Dans le vers de Voltaire (*Sémiramis*, III, 6) :

Ce grand choix, *tel qu'il soit*, peut n'offenser que moi,

il y a ellipse. Voici la construction pleine : Ce grand choix, à le considérer *TEL QUEL* le destin voudra qu'il soit.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Tel ou quel qu'il soit
Telle ou quelle qu'elle soit

Tels ou quels qu'ils soient.
Telles ou quelles qu'elles soient.

N° CCXXI.

Tel que DANS LES COMPARAISONS.

On voit sur les remparts, avancer à pas lents
Ces corps inanimés, livides et tremblants,
 Tels qu'on feignait jadis que des royaumes sombres,
 Les mages à leur gré faisait sortir les ombres.

(VOLTAIRE.)

Idoménée n'a point recours à la fuite comme un
 enfant ; il reste à son poste de pied ferme , *tel* que
 sur une montagne un vieux sanglier, connaissant sa
 force, attend en un lieu désert la bruyante arrivée des
 chasseurs.

(BITAUBÉ.)

Essex monte à la brèche, où combattait d'Aumale,
 Tous deux jeunes, brillants, pleins d'une ardeur égale,
 Tels qu'aux remparts de Troie on peint les demi-dieux.

(VOLTAIRE.)

Ereuthalion, *tel* qu'un dieu nous bravait à la tête
 de ses armées.

(BITAUBÉ.)

Tels qu'on voit des gascons, soupirant par métier
 Flairer de loin une riche héritière,
 Ainsi viennent, en chœur, les *matous* du quartier
 Donner concert à notre prisonnière.

(LEMONTEY.)

Tel qu'on voit un taureau, qu'une guêpe en furie
 A piqué dans les flancs aux dépens de sa vie ;
 Le superbe animal, agité de tourments,
 Exhale sa douleur en longs gémissements,
Tel le fougueux prélat, que ce songe épouvante,
 Querelle en se levant et laquais et servante.

(BOILEAU.)

Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
 De superbes rubis ne charge point sa tête ;
 Et sans mêler à l'or l'éclat des diamants,
 Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements ;
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
 Doit éclater, sans pompe, une *élégante idylle*.

(Id.)

Tel que, dans les comparaisons, est pour *tel quel*, en latin *talis qualis*, et non pour *tellement quellement*, comme l'avance faussement M. Lemare, puisque l'antécédent *tel*, qui n'est autre chose qu'un adjectif, se rapporte constamment à un substantif exprimé dans le premier membre de la comparaison, et qu'il en prend tous les accidents de genre et de nombre. Cela posé, examinons, d'après l'analyse et nos exemples, quel est ce substantif ; il n'est pas toujours celui qu'on suppose.

Dans les citations de la première colonne, nulle difficulté. *Tel* et *tels* se trouvent précédés des substantifs qu'ils qualifient, lesquels sont : *Ces corps inanimés*, *il* (Idoménée), *tous deux*, *Ereuthalion*.

Dans les exemples en regard, ce serait étrangement se méprendre que de faire rapporter *tels*, *tel*, *telle*, à *Gascons*, à *taureau* et à *bergère*, puisqu'ils qualifient au contraire les mots *matous*, *prélat*, *idylle*, jetés à la fin de chaque comparaison. C'est ce que prouvent du moins la répétition de *tel*, *telle*, et l'analyse suivante, où la construction est rétablie selon l'ordre direct. Les *MATOUS du quartier viennent*... *TELS qu'on voit des Gascons*, etc. *Le fougueux PRÉLAT*... *querelle*, etc., (étant) *TEL qu'on voit un taureau*, etc. *Une élégante idylle doit éclater sans pompe*, (devant être) *TELLE qu'une bergère*, etc.

C'est ainsi que dans :

Tel qu'une fleur que frappent les autans,
 Penche en tremblant sa tête vers la terre,
 On voyait marcher son *vieux père*,
 Courbé sous le lourd poids des ans.

Tel se rapporte à *père*, c'est-à-dire qu'on voyait son *vieux père marcher courbé*, etc., *TEL qu'une fleur penche*, etc. Au lieu que dans :

On voyait marcher son vieux père,
 Courbé sous le poids des ans;
Telle une fleur que frappent les autans,
 Penche en tremblant sa tête vers la terre.

Telle se rapporte à *fleur*, c'est-à-dire que *la fleur qui penche sa tête vers la terre est TELLE*, etc.

N° CCXXII.

QUELQUE.

GENRE ET NOMBRE.

I.

SINGULIER.

Il y a du mérite sans élévation, mais il n'y a pas d'élévation sans *quelque mérite*.
 (LA ROCHEFOUCAULD.)

Sur *quelque préférence* une estime se fonde,
 Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
 (MOLIÈRE.)

PLURIEL.

Des fruits et *quelques mets* que la ferme a fournis,
 Posés près d'un ruisseau sur les gazons fleuris,
 Nous procurent sans frais un repas délectable.
 (CASTEL.)

Si la loi est juste en général, il faut lui passer *quelques applications* malheureuses.
 (FONTENELLE.)

II.

De *quelque côté* que l'on se tourne, ce monde est rempli d'anicroches.
 (VOLTAIRE.)

Quelque raison qu'on ait de se plaindre d'un serviteur, il est de l'humanité de le traiter avec bonté.
 (BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant ou sublime, Que toujours la raison s'accorde avec la rime,
 (BOILEAU.)

Quelque vanité qu'on nous reproche, nous avons besoin quelquefois qu'on nous assure de notre mérite.
 (VAUVENARGUES.)

Quelques soins qu'on apporte pour entendre une langue, il faut qu'un usage constant et uniforme concoure avec les règles.
 (DUCLOS.)

Prince, *quelques raisons* que vous me puissiez dire Votre devoir ici n'a pas dû vous conduire.
 (RACINE.)

Quelques prix glorieux qui me soient réservés, Quels lauriers me plairont de son sang arrosés.
 (RACINE.)

Avec *quelques couleurs* qu'on ait peint une fierté, Croit-on que dans ses flancs un monstre m'ait porté?
 (Id.)

Quelque, placé devant un substantif suivi ou non suivi de *que*, s'écrit en un seul mot, et, comme tous les adjectifs terminés par un *e* muet, s'emploie, sans subir aucun changement, avec des noms masculins et féminins. Il prend seulement un *s* au pluriel.

Il en est de même quand *quelque* est précédé de l'article. Exemple : *Les quelques objets que nous envoyâmes au chef, si faible qu'en fût la valeur, lui causèrent une vive satisfaction.*
 (ALBERT-MONTÉMY.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Quelque avide.
 Quelque ducour.
 Quelque mérité.
 Quelque bonté.
 Quelque esprit.
 Quelque ambition.

Quelques amis.
 Quelques richesses.
 Quelques soldats.
 Quelques vertus.
 Quelques talents.
 Quelques femmes.

Quelque courage que...
 Quelque patience que...
 Quelque orgueil que...
 Quelque fortune que...
 Quelque pouvoir que...
 Quelque prudence que...

Quelques bienfaits que...
 Quelques connaissances que...
 Quelques conseils que...
 Quelques étrennes que...
 Quelques services que...
 Quelques hermes que...

N° CCXXIII.

Quelque PLACÉ DEVANT UN ADJECTIF SUIVI IMMÉDIATEMENT DE QUE.

VARIABLE.

Quelques grands avantages que la nature donne, ce n'est pas elle seule, mais la fortune avec elle qui fait les héros.

(LAROCHFOUCAULD.)

De quelques superbes distinctions que se flattent es hommes, ils ont tous même origine.

(BOSSUET.)

... quelques vains lauriers que promette la guerre, On peut être héros sans ravager la terre.

(BOILEAU.)

Une femme, quelques grands biens qu'elle apporte dans une maison, la ruine bientôt si elle y introduit le luxe.

(FÉNÉLON.)

Quelques nouveaux malheurs qui nous doivent atteindre, Vous ne m'entendez point murmurer ni vous plaindre.

(ANCELOT.)

Mais quelques fiers projets qu'elle jette en mon cœur, L'amour, ah ! ce seul mot me range à la douceur.

(CORNEILLE.)

INVARIABLE.

Quelque méchants que soient les hommes, ils n'oseraient paraître ennemis de la vertu.

(LAROCHFOUCAULD.)

Pourquoi l'air et l'eau, quelques agités qu'ils soient, ne s'enflamment-ils pas ?

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les jeux de hasard, quelque médiocres qu'ils paraissent, sont toujours chers et dangereux.

(M^{me} DE GENLIS.)

Quelque étroites que soient les bornes du cœur, on n'est pas malheureux tant qu'on s'y renferme.

(J.-J. ROUSSEAU.)

La grâce de la nouveauté et la longue habitude, quelque opposées qu'elles soient, nous empêchent également de sentir les défauts de nos amis.

(LAROCHFOUCAULD.)

Quelque corrompues que soient nos mœurs, le vice n'a pas encore perdu toute sa honte.

(MASSILLON.)

Placé devant un adjectif, *quelque* est variable ou invariable.

1° Il est *variable*, toutes les fois que l'adjectif qui vient après lui est immédiatement suivi d'un nom : *Quelques grands avantages, quelques grandes distinctions.* En pareille circonstance, le nom et l'adjectif ont une liaison tellement intime entre eux, qu'ils semblent ne faire qu'un seul et même mot, déterminé par *quelque*. C'est comme si l'on disait : *Bien que la nature donne QUELQUES GRANDS-AVANTAGES; quoique les hommes se flattent de QUELQUES GRANDES-DISTINCTIONS.*

2° Il est *invariable*, lorsqu'il précède un adjectif ou un participe (1) immédiatement suivi de *que* : *QUELQUE méchants QUE soient les hommes.*

Quelque alors modifie l'adjectif qui suit, et est l'élément d'une expression adverbiale dont toutes les autres parties sont sous-entendues, ainsi que le prouve incontestablement l'analyse suivante : *A QUELQUE degré QUE les hommes soient MÉCHANTS.* C'est pour rendre l'expression plus rapide qu'on a supprimé la préposition *à* et le mot *degré*

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Quelque faible gémir que.
Quelque bel enfant que.
Quelque grande récompense que.
Quelque doux espoir que.
Quelque folle entreprise que.
Quelque riche maison que.

Quelques légers séphirs que.
Quelques méchants hommes que.
Quelques vertueuses filles que.
Quelques bonnes lois que.
Quelques précieux bijoux que.
Quelques bêtises amis que.

Quelque spirituelles que soient ces dames.
Quelque bonnes qu'on les dise.
Quelque savants qu'ils paraissent.
Quelque certains que soient nos projets.
Quelque flatteuses que soient vos espérances.
Quelque jolis que soient ces enfants.

EXEMPLES.

Quelque fins politiques que fussent Burrhus et Sénèque, ils ne purent découvrir le fond du cœur de Néron.

(SAINT-RÉAL.)

Quelque bons traducteurs qu'ils soient, ils ne comprendront pas ce passage.

(BONIFACE.)

(1) Nous pourrions ajouter *et un nom employé adjectivement.*

N° CCXXIV.

Quelque DEVANT UN ADVERBE.

EXEMPLE.

Quelque heureusement doués que nous soyons, nous ne devons pas en tirer vanité.
(BENEFACE.)

ANALYSE.

A) *quelque* (degré) que nous soyons heureusement doués, nous ne devons pas en tirer vanité.

Quelque suivi immédiatement d'un adverbe est invariable, et l'analyse que nous avons donnée nous en montre la raison.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Quelque adroitement qu'ils aient agi.
Quelque bien qu'elles se conduisent,
Quelque mal que nous agissions.

Quelque prudemment qu'ils s'y prennent.
Quelque grandement qu'ils aient été récompensés.
Quelque savamment que vous parliez.

N° CCXXV.

Quelque DANS LE SENS D'*environ*.

EXEMPLES.

Alexandre perdit *quelque* trois cents hommes, lorsqu'il défit Perses.
(S'ABLANCOURT.)

Quel âge avez-vous ? Vous avez bon visage !
Eh ! *quelque* soixante ans.

(RACINE.)

ANALYSE.

Alexandre perdit trois cents hommes (à) *quelque* (nombre près).

Quel âge avez-vous ? vous avez bon visage. Eh ! (j'ai) soixante ans (à) *quelque* (temps près).

Cette analyse nous révèle le sens précis de ces expressions elliptiques, et nous fait connaître que le mot *quelque* n'est jamais autre chose qu'un adjectif qui, dans quel cas que ce soit, doit toujours se rattacher à un nom. En se bornant à dire que *quelque*, dans les exemples cités, signifie *environ*, on n'apprend rien aux élèves; il faut absolument leur en faire voir l'analyse complète.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il y a *quelque* huit cents ans qu'il vivait.
Elle a dépensé *quelque* trois cents louis.

Il a vécu *quelque* quatre-vingt ans.
Ce général a perdu *quelque* cents hommes.

N° CCXXVI.

QUELCONQUE.

MASCULIN.

Toutes les jouissances sont toujours précédées d'un travail *quelconque*.
(M^{me} CAMPAN.)

FÉMININ.

On peut exprimer à volonté des silences d'une durée *quelconque*.
(J.-J. ROUSSEAU.)

La vie étant dans chacune des parties , elle peut se trouver dans un tout , dans un assemblage *quelconque* de ces parties.

Deux points *quelconques* étant donnés.

(ACADÉMIE.)

On veut s'entendre, dit-on , sur la marche à suivre dans la séance de mercredi. S'entendre ! On délibérera donc ; il y aura donc une discussion et une décision *quelconque* ; il y aura donc un président pour donner la parole.

(J. des DÉBATS.)

L'adjectif *quelconque* s'écrit en un seul mot et *quel* ne varie pas ; il sert pour les deux genres et les deux nombres , et se place toujours après le substantif. Au pluriel il prend seulement s.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il n'y a homme *quelconque*.
Il n'est prêtre *quelconque*.
Il n'y a mal *quelconque*.
Il n'y a raison *quelconque*.

Un projet *quelconque*.
Une idée *quelconque*.
Deux termes *quelconques*.
Deux lignes *quelconques*.

— NO CCXXVII. —

PAS UN.

Je regarde les nations modernes : j'y vois force lois et *pas un législateur*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Nous avions déjà tous interrogé notre chance de royauté ; *pas un de nous* n'avait trouvé la fève.

(JULES JANIN.)

Il se trouva que sur tous essayée,
A *pas un d'eux* elle ne convenait.

(LA FONTAINE.)

Peu de volumes paraissent, de gros livres *pas un*, et pourtant tout le monde lit.

(P.-L. COURIER.)

Pas un ne le dit.

(LAVEAUX.)

Pas une expérience ne lui a réussi.

(ACADÉMIE.)

Il faut absolument qu'on m'ait ensorcelé.

Si j'en connais *pas un*, je veux être étranglé.

(RACINE.)

Combien mon cher, avez-vous bien d'années ?

Pas une, reprit-il. — J'aime fort ses pensées.

Nous n'avons pas celles qui sont passées.

Et l'avenir n'est pas encore à nous.

(LAMARTINIÈRE.)

Tous, sans exception, regardent la lanterne,

Pas un ne marque de retour.

(LA FONTAINE.)

On a mille remèdes pour consoler un honnête homme et pour adoucir son malheur, mais on n'en trouve *pas un* pour alléger celui du méchant.

(LA BAUTÈRE.)

Il n'y a *pas un* homme qui ose dire cela.

(LAVEAUX.)

Il n'y avait *pas une* âme.

(ACADÉMIE.)

Les expressions *pas un*, *pas une*, indiquent une exclusion plus générale qu'*aucun*, *aucune*. Elles peuvent être suivies ou non suivies d'un substantif, et s'emploient aussi d'une manière relative, comme dans *pas un de nous*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Pas un être.
Aussi avant que *pas un*

Pas une actrice.
Pas une femme

Je n'en ai pas une.
Aussi moderne que *pas une*.

Je n'en ai pas une.
Pas une fleur.

— DICTIONNAIRE — N° CCXXVIII. —

MÊME.

GENRE ET NOMBRE.

DEVANT LE SUBSTANTIF.

Tous les galériens , en effet , se voient absolument du *même œil* ; car le malheur est comme la mort , il met de niveau tous les hommes.

(DUPATY.)

Est-il bien facile de mettre de l'intérêt dans une scène , entre deux ou trois interlocuteurs qui parlent tous de la *même chose* ?

(FLORIAN.)

Le peuple et les grands n'ont ni les *mêmes vertus* , ni les *mêmes vices*.

(VAUVENARGUES.)

Les souverains peuvent avoir plus ou moins de puissance ; mais ils ont partout les *mêmes devoirs* à remplir.

(MALSHERRERS.)

APRÈS LE SUBSTANTIF.

C'est du *sein même* du mouvement que naît l'équilibre des mondes et le repos de l'univers.

(BUFFON.)

Si la *vertu même* , et si la gloire ne nous rendent heureux , ce qu'on appelle bonheur vaut-il nos regrets ?

(VAUVENARGUES.)

Dès que deux amants sont d'accord , les *montagnes mêmes* se séparent pour leur ouvrir un passage.

(LESAGE.)

Les *écorces mêmes* des végétaux sont en harmonie avec les températures de l'atmosphère.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Placé avant ou après un nom , le mot *même* est adjectif et prend le nombre du substantif auquel il est joint ; mais sa position , devant ou après le substantif , lui donne un sens bien différent , et si l'on disait : *C'est la même vertu* pour *c'est la vertu même* , on ferait entendre tout le contraire de sa pensée.

Dans les exemples de la première colonne , *même* marque la similitude : le *MÊME* homme , la *MÊME* femme ; les *MÊMES* hommes , les *MÊMES* femmes. Dans ceux de la seconde il exprime un rapport d'identité : les *hommes MÊMES* , les *femmes MÊMES*. C'est-à-dire les *hommes eux-MÊMES* , les *femmes elles-MÊMES*.

Même ne varie pas sous le rapport du genre.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le même habit.
La même plante.
Le même élog.
La même loi.
Le même ouvrage.
Le même raison.

Les mêmes habits.
Les mêmes plantes.
Les mêmes éloges.
Les mêmes lois.
Les mêmes ouvrages.
Les mêmes raisons.

Le roi même.
Ces murs mêmes.
Le croix même.
Les soldats mêmes.
Les femmes mêmes.
Les officiers mêmes.

Le roi lui-même.
Ces murs eux-mêmes.
Les croix elles-mêmes.
Les soldats eux-mêmes.
Les femmes elles-mêmes.
Les officiers eux-mêmes.

— DICTIONNAIRE — N° CCXXIX. —

Même JOINT A UN PRONOM.

SINGULIER.

Je dis quelquefois en *moi-même* : La vie est trop courte pour que je m'en inquiète.

(VAUVENARGUES.)

PLURIEL.

Comment prétendons-nous qu'un autre garde notre secret , si nous ne pouvons le garder *nous-mêmes*.

(LAROCHFOUCAULD.)

Toi-même, ô mon fils, mon cher fils ! *toi-même* qui jadis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur.
(FÉNÉLON.)

Qu'il est grand d'être toujours plus fort que *soi-même*.
(MASSILLON.)

Pour la passion de l'avarice, l'avaré ne se la cache qu'à *lui-même*.
(Id.)

Phèdre, atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire, Lasse enfin d'*elle-même* et du jour qui l'éclaire, Peut-elle, contre vous, former quelques desseins ?
(RACINE.)

Vous qui méprisez les opinions religieuses, et qui vous dites supérieurs en lumières, venez et voyez *vous-mêmes* ce que peut valoir, pour le bonheur, votre prétendue science.

(NECKER.)

Il se trouve toujours des hommes qui ont assez de courage ou de mépris d'*eux-mêmes* pour exposer leur vie par l'appât du plus vil intérêt.

(BUFFON.)

Le prince de Condé demandait que les églises réformées fissent sur *elles-mêmes* une imposition.

(ANQUETIL.)

Lorsqu'il se trouve placé après un nom personnel ou pronom, *même* est encore adjectif et s'identifie, en quelque sorte, avec son antécédent, dont il prend le nombre : *Nous-mêmes, eux-mêmes, toi-même* (1).

Dans cette circonstance, on ne saurait se dispenser de mettre le trait d'union qui rend ces deux mots comme inséparables.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

J'ai été *moi-même* sur le point de m'ôcher.
Toi-même tu m'as injurié.
Pest-on se connaître *soi-même*.
Cet homme prononce *lui-même* sa condamnation.
Cette jeune fille demande *elle-même* la grâce de son père.

Ces enfants se sont corrigés *eux-mêmes*.
Ces dames *elles-mêmes* sont descendues.
Ces princes se sont expatriés d'*eux-mêmes*.
Nous ne voyons pas *nous-mêmes* nos défauts.
Nous nous fîmes tort à *nous-mêmes* en parlant trop.

—••••• N° CCXXX. •••••

Nous-même, vous-même EXPRIMANT L'IDÉE D'UNITÉ.

Va ; mais *nous-même*, allons, précipitons nous pas, Qu'il me voie attentive au soin de son trépas.
(RACINE.)

Mais *vous-même*, ma sœur, est-ce almer votre père, Que de lui faire en vain cette injuste prière ?
(Id.)

C'est votre temps, ce sont vos soins, vos affections, c'est *vous-même* qu'il faut donner.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Vous seul pouvez parler dignement de *vous-même*.
(VOLTAIRE.)

Dans ces exemples, *même* est invariable, quoiqu'il se trouve en rapport avec les pronoms *nous, vous*. En effet, il ne s'agit, dans chaque phrase, que d'une seule personne qui se parle à elle-même ou à qui l'on parle.

Lorsque Roxane dit : *Va ; mais nous-même allons, précipitons nous pas*, elle ne songe qu'à elle seule ; elle n'a qu'elle seule en vue.

(1) Les poètes ne se sont pas toujours astreints à cette règle, soit par négligence, soit à cause de la rime ou de l'éllation des voyelles. En voici quelques exemples :

Elles-même aux railleurs dénonçant leurs maris.
(GILBERT.)

Loin de moi les mortels assez audacieux,
Pour juger, par *eux-même* et voir tout par leurs yeux
(VOLTAIRE.)

Soyons vrais, de nos maux n'accusons que *nous-même*.
Votre amour fut aveugle et mon orgueil extrême.
(LA HARPPE.)

On porte jusqu'aux cieux leur justice suprême :
Adorés de leur peuple, ils sont des dieux *eux-même*.
(Id.)

Nous-même signifie *moi-même*, comme *vous-même* dans les autres exemples, veut dire *toi-même*.

L'idée d'unité est donc spécialement attachée ici aux noms personnels *nous*, *vous*. C'est ce qui a déterminé l'invariabilité de l'adjectif *même*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Nous-même courons au secours de notre enfant.
Écoutez nous-même afin de surprendre notre mari.

Vous-même, jeune fille, craignez l'amour.
Écrivez vous-même ce billet.

—••••• N° CCXXXI. •••••—

Même SE RAPPORTANT A UN NOM PRÉCÉDEMMENT EXPRIMÉ.

EXEMPLES.

Le nombre des galériens est à peu près le *même*
tous les ans. (DUPATY.)

Les symptômes ne furent pas partout les *mêmes*.
(SISMONDI.)

La manière d'amener ces petits morceaux de poésie
est malheureusement toujours la *même*.
(FLORIAN.)

Mais depuis le moment qu'Élisabeth eût découvert
la tristesse de ses parents, ses pensées ne furent plus
les *mêmes*. (M^{me} COTTIN.)

ANALYSE.

Le nombre des galériens est à peu près le *même*
(nombre) tous les ans.

Les symptômes ne furent pas partout les *mêmes*
(symptômes).

La manière d'amener ces petits morceaux de
poésie est malheureusement toujours la *même*
(manière).

Mais depuis le moment qu'Élisabeth eût découvert
la tristesse de ses parents, ses pensées ne furent plus
les *mêmes* (pensées).

Le même, la même, les mêmes entraînent après eux l'idée d'un substantif sous-entendu.

C'est donc à tort que les grammairiens les supposent employés substantivement; car notre analyse prouve, d'une manière convaincante, que ce sont de véritables adjectifs.

Les symptômes ne furent pas partout les mêmes. Sans contredit, l'esprit ne fait aucun effort pour trouver que le mot *symptômes* est sous-entendu, et que l'adjectif *les mêmes* s'y rapportant, doit en prendre le nombre.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Cet homme n'est plus le même.
Elle n'était plus la même.

Ses talents ne sont plus les mêmes.
Ses grâces sont les mêmes.

Se femme n'est plus la même.
Ces ministres ne sont pas les mêmes.

Cet homme n'est plus le même.
Son écriture n'est plus la même.

—••••• N° CCXXXII. •••••—

Même EMPLOYÉ ADVERBIALEMENT.

APRÈS UN VERBE.

Nous ne devons pas fréquenter les impies, nous
devons *même* les éviter comme des pestes publiques.
(Cité par GIRAULT-DUVIVIER.)

DEVANT UN SUBSTANTIF.

Leurs vertus et *même* leurs noms étaient ignorés
(BERNARDIN DE ST.-PIERRE.)

On cesse de s'occuper d'infortunés qu'on ne voit point, et on *finit même* par les oublier tout-à-fait.
(M^{me} COTTIN.)

Comment croire que les besoins physiques, qui *ébranlent même* les saints, ne sont que de faibles accessoires de la vie humaine ?

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Ils s'exerçaient à faire usage des armes à feu, et à *exécuter même* des manœuvres prises de la tactique des Grecs, qui sont nos maîtres presque en tout genre.
(Id.)

Nos dogmes, *même* ceux que la raison ne peut comprendre, sont rendus croyables par la raison.
(DE LA LUZERNE.)

Les hommes, les animaux, et *même* les plantes sont sensibles aux bienfaits.
(Cité par GIRAULT-DUVIVIER.)

Frappez et Tyriens et *même* Israélites.
(RACINE.)

Ici *même* ne se rapporte à aucun substantif énoncé dans la phrase; il modifie les verbes ou les adjectifs, et est un abrégé de l'expression adverbiale : (de la) *MÊME* (manière), ou plutôt du vieux mot français *mêmement*. Nous DEVONS *MÊME* éviter, c'est donc pour nous DEVONS *MÊMEMENT*, ou de la *MÊME* manière éviter, etc. — Leurs vertus, et *MÊME* leurs noms étaient ignorés, c'est comme s'il y avait : Leurs vertus étaient ignorées et (leurs noms étaient) *IGNORÉS* de *MÊME*.

Même, comme on le voit, ne réveille ici aucune idée de *similitude* ni d'*identité*; il indique une idée d'*extension*, de *modification*, qui tombe ou sur un verbe ou sur un adjectif, et a pour équivalent les mots aussi, de plus, jusqu'à, etc.

Ainsi employé, *même* est constamment INVARIABLE, quels que soient les mots qui le précèdent ou le suivent.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je dois *même* les secourir.
Nous voulons *même* les gronder.

Ils vont *même* les congédier.
Vous pouvez *même* les prendre.

Leurs vices et *même* leurs vertus.
Les animaux et *même* les plantes.

Les hommes et *même* les dieux.
Les dieux et *même* les hommes

—••••• N° CCXXXIII. •••••

MÊME PLACÉ DEVANT OU APRÈS UN ADJECTIF OU UN PARTICIPE.

AVANT.

Il faut être en garde contre les écrivains *même* accredités.

(BERNARDIN DE ST.-PIERRE.)

On fait souvent vanité des passions, *même* les plus criminelles.

(LAROCHFOUCAULD.)

Tout citoyen doit obéir aux lois, *même* injustes.
(BERNARDIN DE ST.-PIERRE.)

APRÈS.

Nos méthodes savantes nous cachent les vérités naturelles *connues même* des simples bergers.
(BERNARDIN DE ST.-PIERRE.)

Les animaux, les plus sauvages *même*, nous offrent des exemples de la reconnaissance.

(Cité par BONIFACE.)

Ses remords ont paru *même* aux yeux de Narcisse.
(RACINE.)

Même est également invariable toutes les fois qu'il est placé devant ou après un adjectif, et la raison de cette invariabilité, c'est qu'il exprime une modification qui, au lieu de tomber sur le substantif, s'applique au verbe ou à l'adjectif énoncé dans la phrase, comme va le prouver notre analyse.

Il faut être en garde contre les écrivains *MÊME* accredités. Analyse : il faut être en garde contre les écrivains, (et il FAUT) *MÊME* (être en garde contre ceux qui sont) accredités. Nos méthodes savantes nous cachent les vérités naturelles connues *MÊME* des simples bergers. Analyse : nos méthodes savantes nous cachent les vérités naturelles (connues non

seulement d'une certaine classe d'hommes, mais) CONNUES MÊME des simples bergers. On fait souvent vanité des passions, MÊME les plus criminelles. Analyse : on fait souvent vanité des passions (et l'on FAIT) MÊME (vanité des passions) les plus criminelles.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Les dévains même les plus célèbres.
Les écoliers même les plus dociles.
Les fruits même les plus mûrs.
Les fleurs même les plus jolies

Les jeunes filles les plus sages même.
Les écoliers les plus dociles même.
Les fruits les plus mûrs même.
Les fleurs les plus jolies même.

N° CCXXXIV.

Même VARIABLE OU INVARIABLE APRÈS UN SUBSTANTIF.

VARIABLE.

Ce mensonge n'a rien qui ne soit innocent. Les dieux mêmes ne peuvent le condamner, il ne fait aucun mal à personne. (FÉNELON.)

Il est aisé à un traducteur de se tirer des endroits mêmes qu'il n'entend pas. (BOILEAU.)

On ne donnerait pas aujourd'hui un soufflet sur la joue d'un héros. Les acteurs mêmes sont très-embarrassés à donner ce soufflet. (VOLTAIRE.)

Les rochers mêmes et les plus farouches animaux sont sensibles à de touchants accords. (GRESSET.)

INVARIABLE.

La faiblesse aux humains n'est que trop naturelle; Les dieux même, les dieux de l'Olympe habitants, Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes, Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes. (RACINE.)

Je crois en trouver la raison jusque dans les beaux endroits même de la Sophonisbe de Corneille. (VOLTAIRE.)

On ne méprise point un charpentier, au contraire, il est bien payé et bien traité; les bons rameurs même ont des récompenses sûres et proportionnées à leurs services. (FÉNELON.)

Les divertissements même de Pierre-le-Grand furent consacrés à faire goûter le nouveau genre de vie qu'il introduisit parmi ses sujets. (VOLTAIRE.)

Nous avons dit, page 303, que même, placé après un substantif, est variable. Cependant nous voyons qu'en ce cas il peut ou non varier selon les vues de l'esprit.

Dans le premier exemple de la première colonne, les dieux MÊMES signifie en effet les dieux eux-mêmes. Ce mêmes modifiant le substantif dieux a dû nécessairement en prendre le nombre. En latin il s'exprimerait par *ipsi*, et n'est là que pour l'énergie.

Dans l'exemple opposé : les dieux MÊME ont brûlé il y a inversion; c'est pour les dieux ont BRULÉ MÊME, DE LA MÊME MANIÈRE, aussi, etc. (1). Même modifie, non le substantif dieux, mais le verbe ont brûlé, ont brûlé MÊME. Il doit donc être invariable.

On peut appliquer le même raisonnement à tous les autres exemples de l'une et de l'autre colonne.

Ainsi, pour nous résumer, nous dirons que, quelque place que même occupe dans la

(1) Lemare ne paraît pas avoir mieux compris que les autres grammairiens la véritable fonction de même adverbe. L'analyse qu'il en donne le prouve jusqu'à l'évidence. Dans les dieux même ont brûlé, même n'est point, dit-il, un pléonasme qui ajoute à la force de l'expression, mais c'est un mot nécessaire pour montrer la gradation : Les mortels ont brûlé de feux illégitimes, et même ou même même les dieux.

Même ne marque nullement la gradation; il modifie seulement le mot brûlé; les dieux ont brûlé de même que les mortels de feux illégitimes. Lemare est sans contredit le plus profond de nos grammairiens, mais il s'en faut que l'analyse lui ait révélé tous ses secrets.

phrase, il doit être invariable, s'il peut se tourner par *mémement*, aussi, jusqu'à, de plus; et variable dans tout autre cas (1).

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Les dieux mêmes.
Les écrivains mêmes.

Les dieux même.
Les écrivains même.

Les poètes mêmes
Les plaisirs mêmes.

Les poètes même.
Les plaisirs même.

—••••• N° CCXXXV. •••••—

Ceux mêmes, ceux même, celles mêmes, celles même, ETC.

Ceux mêmes.

Respectons cette grandeur dangereuse à ceux qui s'en approchent, et cette autorité fatale à *ceux mêmes* qui l'exercent.
(LA BRAUMELLE.)

Le sénat se trouve composé de *ceux mêmes* qui s'opposaient le plus à la loi.
(SAINT-RÉAL.)

C'est une maladie contagieuse qui a flétri *ceux là mêmes* à qui elle n'a pas donné la mort.
(FRAYSSINOUS.)

Ceux même.

Ni les motifs de la religion, ni *ceux même* du monde ne peuvent nous détacher.
(MASSILLON.)

Ceux même qu'il servit ne le défendront pas.
(GARRAUT.)

Ils ne suivent donc pas constamment leurs lois primitives; et *celles même* qu'ils se donnent, ils ne les suivent pas toujours.
(MONTESQUIEU.)

Même, lorsqu'il est précédé de *ceux, celles, ceux-là, celles-là*, varie ou ne varie pas selon le point de vue de l'esprit. Il varie si on le considère comme adjectif; et reste invariable, employé comme adverbe. Dans *ni les motifs de la religion, ni ceux même*, etc., il y a inversion; c'est pour : *ni les motifs de la religion, ni même ceux*, etc.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ceux même.
Celles mêmes.

Ceux mêmes.
Celles mêmes.

Ceux-là mêmes.
Celles-là mêmes.

Ceux-là même.
Celles-là même.

—••••• N° CCXXXVI. •••••—

AUTRE.

GENRE, NOMBRE ET EMPLOI.

SUIVI D'UN SUBSTANTIF.

Les anciens ne croyaient pas qu'il y eût un *autre* monde.
(Cité par GIRAULT-DUVIVIER.)

NON SUIVI D'UN SUBSTANTIF.

Le temple de Salomon ayant été détruit, on en rebâtit un *autre* par l'ordre de Cyrus.
(Cité par GIRAULT-DUVIVIER.)

(1) Cette règle a souvent été violée par les poètes, et il n'en pouvait guère être autrement, à cause de la rime. En voici plusieurs exemples.

Jusqu'ici la fortune et la victoire *mêmes*,
Cachaient mes cheveux blancs sous trente diadèmes.
(RACINE.)
Ici, dispensez-moi du récit des blasphèmes
Qu'ils ont vomis tous deux contre Jupiter *mêmes*.
(CORNEILLE.)

Amour
C'est l'inventeur des tours et stratagèmes.
J'en ai bien lu, j'en vois plusieurs *mêmes*,
Et d'assez bons.
(LA FONTAINE.)

Une femme ne communique jamais si promptement
la perversité de son cœur qu'à une *autre femme*.
(HÉLOÏSE.)

Un jour en avengie il (l'homme) refuse
Ce que , mal à propos , il veut en d'*autres temps*.
(LENOBLE.)

Il faut purger son âme de la colère , de la crainte ,
de la tristesse et des *autres passions* qui y portent le
trouble ; c'est le moyen de montrer de la constance
et de conserver de la dignité.
(Le père de Louis XVI.)

.. Qu'une femme pleure , une *autre* pleurera ,
Et toutes pleureront , tant qu'il en surviendra.
(DESTOUCHES.)

Ainsi une première victoire doit en amener d'*autres*.
(BARTHÉLEMY.)

Quand une passion forte s'allume en nous , elle en
fait quelquefois naître d'*autres*, comme la chaleur
fait éclore plusieurs germes.
(LINGAN.)

L'adjectif *autre*, des deux genres et des deux nombres, sert à distinguer les personnes
et les choses, et s'emploie avec l'article ou ses équivalents.

Cependant il y a une différence bien marquée entre *autre* précédé de l'article et *autre*
précédé de l'adjectif numéral *un*. Les exemples suivants justifieront cette observation.
Le ciel s'enflamma d'un pôle à l'autre. Si l'on disait *d'un pôle à un autre*, cela signifierait
d'un pôle à un des autres pôles, ce qui n'est pas possible. *Un autre* a donc le sens de *un*
parmi plusieurs autres, et *l'autre* veut dire *un second*. L'article *le* restreint l'idée et in-
dique le cercle où elle doit se renfermer. Après avoir demandé un livre, je dirai fort
bien : Donnez-m'en *un autre*, c'est-à-dire *un livre différent*, ce qui ne limite pas le
nombre. Au contraire, après avoir dit : *Donnez-moi une main*, je dirai : *Donnez-moi*
l'autre, et non pas *une autre*, parce que l'on n'a que deux mains. *Autre* marque aussi
la ressemblance. *C'est un autre Alexandre, cette ville est un autre Paris*.

Généralement *autre* est suivi d'un substantif ; mais la seconde colonne nous montre
que ce même substantif se supprime quand il a été précédemment énoncé, ou bien
quand *autre* est pris dans un sens vague et indéterminé, comme dans les exemples
suivants :

Je suis père, seigneur, et faible comme *un autre*.
(RACINE.)
D'*autres* me répondront et d'elle et de Burrhus.
(Id.)

Une autre cependant a fléchi son audace.
(RACINE.)
Nous avons beau jeter nos fautes sur les *autres*,
Tôt ou tard nous en pâtissons.
(LAMOTTE.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un *autre* parapluie.
D'*autres* lits.
Un *autre* le dira.
D'*autres* on aurait soin

Une *autre* chambre
D'*autres* maiçons.
Une *autre* m'aimera
Quand les *autres* rient.

Donnez-m'en un *autre*.
J'en veux une *autre*.
En voici d'*autres*.
L'ennez-en d'*autres*.

—••••• N° CCXXXVII. •••••

Autre RÉPÉTÉ.

SUIVI IMMÉDIATEMENT D'UN SUBSTANTIF.

Autre chose est l'administration passagère et sou-
vent orageuse d'une régence, et *autre chose* une
forme de gouvernement durable et constante qui doit
faire partie de la constitution de l'État.
(J.-J. ROUSSEAU.)

NON SUIVI IMMÉDIATEMENT D'UN SUBSTANTIF.

Autres sont les temps de Moïse, *autres* ceux de
Josué et des Juges, *autres* ceux des Rois, *autres*
ceux où le peuple a été tiré d'Égypte, *autres* ceux où
il a conquis la terre promise, *autres* ceux où il a été
retablí par des miracles visibles.
(BOSSUET.)

On parait latin et longtemps devant des femmes et
des morguilliers ; *autre temps, autre usage.*

(LA BRUYÈRE.)

D'autres temps, d'autres soins.

(RACINE.)

Autre est la ville de Vienne en Autriche, et *autre*
est la ville de Vienne en Dauphiné.

(ACADÉMIE.)

Autre est le plaisir que nous donne une comédie,
autre celui que nous donne une tragédie.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Autre, lorsqu'il se répète, peut, comme on le voit, être ou non immédiatement suivi d'un substantif. Dans l'un et l'autre cas il y a tout à la fois inversion et ellipse : *Autre chose est l'administration passagère d'une régence et autre chose une forme de gouvernement durable*, c'est-à-dire *l'administration passagère d'une régence est AUTRE CHOSE* qu'une forme de gouvernement durable) *et une forme de gouvernement durable (est) AUTRE CHOSE* (que l'administration passagère d'une régence). La même analyse peut s'appliquer à toutes les phrases semblables.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Autre chose est... autre chose .
D'autres chefs... d'autres...

Autre est le plaisir .. autre celui...
Autres sont les temps... autres ceux.

CHAPITRE IV.

DU PRONOM.

N° CCXXXVIII.

NATURE DU PRONOM. — SA DÉFINITION.

L'âne se mit à paître .
 Il était alors dans un pré
 Dont l'herbe était fort à son gré.
 (LA FONTAINE.)

Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à
 Arques et tu n'y étais pas. (HENRI IV.)

Au lieu de dire : *L'âne se mit à paître* : il était alors dans un pré, DONT l'herbe était fort à son gré, on pourrait dire : *L'âne se mit à paître, l'âne était alors dans un pré, l'herbe du pré était fort à son gré.* Le mot *il* tient donc la place du substantif *pré*. Le mot *dont* tient également la place de ce substantif. Les mots *il* et *dont* sont des *pronoms*, c'est-à-dire des mots tenant la place d'un nom ou substantif.

Ainsi le *pronom* est un mot qui tient la place du nom ou substantif.

A en juger par l'étymologie, le *pronom* proprement dit est un mot qui n'a par lui-même aucune signification, et qu'on met à la place d'un nom précédemment énoncé, pour le remplacer, et en éviter la répétition.

Dès que le *pronom* tient la place d'un nom, c'est une conséquence qu'il en réveille l'idée telle qu'elle est, telle que le nom la réveillerait lui-même, c'est-à-dire sans y rien ajouter, et sans en rien retrancher. Un mot employé au figuré peut être substitué à un mot pris dans le sens propre : *voile*, par exemple, à *vaisseau*. Dans ce cas on substitue d'autres idées, et *voile* est employé pour une tout autre raison que pour tenir la place de *vaisseau*; *voile* n'est donc pas un *pronom*.

Mais lorsqu'après avoir parlé d'*Alexandre* et de son passage en Asie pour combattre les Perses, on dit qu'il *les subjuga*, et qu'il *renversa leur empire*, les mots *il* et *les*, mis à la place des noms *Alexandre*, *Asie*, *Perses*, ont chacun la même signification que les noms dont ils rappellent l'idée : ce sont des *pronoms*. Quelquefois encore le *pronom* tient lieu d'une phrase entière; par exemple, si l'on me dit : *Avez-vous vu la belle maison de campagne que M. le comte a achetée?* et que je réponde *je l'ai vue*, le *pronom l'* ne tient pas la place du seul mot *maison*, mais de ce mot accompagné de toutes ses modifications, de *la belle maison de campagne que M. le comte a achetée*.

Le sens exige encore que, dans quelques cas, le *pronom* tiende lieu d'une phrase construite différemment de celle dont il prend la place : *Voulez-vous que j'aille vous voir? je le veux*, c'est-à-dire, *je veux que vous veniez me voir*.

Les *pronoms* sont d'un grand avantage dans les langues : ils épargnent des répéti-

tions qui seraient insupportables ; ils répandent sur tout le discours plus de clarté, de variété et de grâce.

.....N° CCXXXIX.

DES DIFFÉRENTES SORTES DE PRONOMS.

..... Le chien, mourant de faim,
Lui dit : Cher compagnon, baisse-*toi*, *je te prie*,
Je prendrai mon dîner dans le panier au pain.
(LA FONTAINE.)

Une hirondelle en ses voyages
Avait beaucoup appris...
Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages.
(LA FONTAINE.)

Je ne puis me réjouir, disait-il, de voir mes sujets
tomber morts en se battant pour *moi* ou contre *moi* :
je perds lors même que *je* gagne.

(HENRI IV.)

Témoin ces deux mâlins *qui*, dans l'éloignement,
Virent un âne mort *qui* flottait sur les ondes,
Ami, dit *l'un*, tes yeux sont meilleurs que *les miens*.
(LA FONTAINE.)

C'est à l'âne que s'adresse le chien mourant de faim ; le chien *lui* dit, c'est pour dit *a l'âne* : baisse-*toi*, c'est l'âne qui doit se baisser, *toi* désigne l'âne ; *je te prie*, c'est comme s'il disait *le chien prie l'âne*. Le mot *je* désigne le chien qui parle ; le mot *te* désigne l'âne à qui le chien parle. Les mots *je*, *te*, *toi*, *lui*, sont des pronoms, puisqu'ils tiennent la place des substantifs ; mais ce n'est pas là leur unique fonction.

Le chien parle, et pour se désigner lui-même il dit *je*, comme *je prie*, *je* prendrai.

Il parle à l'âne, et pour désigner l'âne, à qui il parle, il dit *te*, *toi* : *je te prie*, baisse-*toi*.

Enfin nous-mêmes nous parlons de l'âne, et pour le désigner nous disons *il*, *lui* ; comme *il* était dans un pré, le chien *lui* dit.

Le pronom *je* désigne donc celui *qui* parle, ou le premier rôle.

Les pronoms *te*, *toi* désignent celui à *qui* l'on parle, ou le second rôle.

Les pronoms *il*, *lui*, désignent la personne ou l'objet dont on parle, ou le troisième rôle.

Ainsi non seulement les mots *je*, *te*, *toi*, *il*, *lui*, tiennent la place chacun d'un substantif, mais encore ils indiquent le rôle que le substantif joue dans le discours ; car ils servent, les uns pour l'individu qui parle, les autres pour celui à qui l'on parle les autres pour celui dont on parle.

Ces pronoms sont appelés *personnels* du mot latin *persona*, qui signifie rôle d'acteur, *personnage* de théâtre.

Quand La Fontaine dit :

Une hirondelle en ses voyages
Avait beaucoup appris....
Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages.

Celle-ci est pour *cette hirondelle*, l'hirondelle que *je montre*, que *je présente* à votre attention.

Le mot *celle-ci* tient la place du substantif *hirondelle* accompagné de l'adjectif démonstratif *cette* ; *celle-ci* est donc un *pronom démonstratif*.

Dans cette phrase, citée plus haut :

Aml, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que *les miens*.

Que *les miens* veut dire que *mes yeux*, les yeux que j'ai : l'expression *les miens* tient la place du substantif *yeux* accompagné de l'adjectif possessif *mes*; *les miens* est donc un *pronom possessif*.

Reprenant ces deux autres vers également cités précédemment :

Témoin ces deux mâlins *qui*, dans l'éloignement,
Virent un âne mort *qui* flottait sur les ondes.

Nous voyons que *ces deux mâlins* *qui*, est pour *ces deux mâlins* LESQUELS *mâlins*. Le mot *qui* tenant la place du substantif *mâlins*, est un pronom que quelques grammairiens ont appelé pronom *relatif*, et d'autres, avec plus de raison, pronom *conjonctif*.

Aml, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens.

L'un, c'est-à-dire : *l'un des deux chiens*; on parle d'un chien, mais duquel? *L'un* rappelle ici l'idée d'un chien d'une manière *indéfinie*, c'est-à-dire non déterminée; *l'un* est donc un pronom *indéfini* ou *indéterminé*.

Il y a donc cinq sortes de pronoms :

- 1° Les pronoms *personnels*;
- 2° Les pronoms *démonstratifs*;
- 3° Les pronoms *possessifs*;
- 4° Les pronoms *relatifs* ou mieux *conjonctifs*.
- 5° Les pronoms *indéfinis* ou *indéterminés*.

Nous ferons pour chacune de des sortes de pronoms un article séparé.

DES PRONOMS PERSONNELS.

..... N° CCXL.

NATURE DES PRONOMS PERSONNELS.

Lorsqu'un arrêt sanglant aura frappé ton père
O mon fils ! c'est à toi de consoler ta mère.
Tu vois où l'a conduit sa tendresse pour nous.
Tu connais tes devoirs; tu les rempliras tous.

(ANCELOT.)

Qu'il va lentement le navire
A qui j'ai confié mon sort !
Au rivage où mon cœur respire,
Qu'il est lent à trouver un port.

(BÉRANGER.)

Nous voici deux enfants, *nous* n'avons plus de mère :
Elle mourut hier en *nous* donnant son pain.

Elle dort où dort notre père.

Venez ; *nous* avons froid, *nous* expirons de faim.

(BELMONTET.)

Sur tes bords embaumés, tout est amour et vie ;

Et le printemps t'y suit de saison en saison.

(BÉRANGER.)

Vers l'église portant ses pas ,

Un prêtre, au jour naissant, allant à la prière,
Les voit, blanchis de neige et couchés sur la pierre,
Les appelle en pleurant... *ils* ne se lèvent pas.

(BELMONTET.)

Les gens qui dans l'État, rouages nécessaires,
 Occupent des emplois, j'en fais beaucoup de cas.

(CAS. BONJOUR.)

Les *pronoms personnels* sont ceux qui désignent spécialement les rôles ou *personnes grammaticales*.

Il y a dans l'acte de la parole trois personnes ou rôles. Ces relations ont pris le nom de *personnes grammaticales*. Dans ce sens, la première personne est celle qui parle ; la seconde est celle à qui l'on parle ; la troisième personne est celle de qui l'on parle.

Les *pronoms* de la première personne sont *je*, *me*, *moi*, pour le singulier, et *nous* pour le pluriel. Ils sont des deux genres : masculins, si c'est un homme qui parle ; féminins, si c'est une femme : *je* parle, *vous* me parlez ; on parle de moi ; *nous* parlons.

Les *pronoms* de la seconde personne sont *tu*, *te*, *toi*, pour le singulier, et *vous* pour le pluriel. Ils sont des deux genres : masculins, si c'est à un homme à qui l'on parle ; féminins, si c'est à une femme : *tu* parles, on te parle ; on parle de toi ; *vous* parlez.

Les *pronoms* de la troisième personne sont : *il*, *elle*, *lui*, *le*, *la*, pour le singulier, et *ils* ou *eux*, *elles*, *leur*, *les*, pour le pluriel. *Il*, *le*, *ils*, *eux*, sont toujours masculins ; *elle*, *la*, *elles*, toujours féminins ; *lui*, *leur* et *les*, masculins ou féminins, selon les personnes de qui l'on parle.

Il y a encore un *pronom* de la troisième personne, *soi*, *se* ; il est des deux genres. Nous en parlerons bientôt quant au nombre. On l'appelle *pronom réfléchi*, parce qu'il marque le rapport d'une personne à elle-même.

Il y a deux mots qui servent de *pronoms*, savoir :

1° *En*, qui signifie de *lui*, d'*elle*, d'*eux*, d'*elles* ; ainsi, quand on dit : j'en parle, on peut entendre : *je* parle de *lui*, d'*elle*, d'*eux*, etc., selon la personne ou les personnes. la chose ou les choses dont le nom a été auparavant exprimé.

2° *Y*, qui signifie à *cette chose*, à *ces choses*, comme quand on dit : *je* m'y applique, c'est-à-dire, *je* m'applique à *cette chose*, ou à *ces choses*.

Il y a donc vingt-deux *pronoms personnels*, qui sont : *je*, *me*, *moi*, *nous*, *tu*, *te*, *toi*, *vous*, *il*, *ils*, *elle*, *elles*, *se*, *soi*, *lui*, *eux*, *leur*, *le*, *la*, *les*, *en* et *y*.

Quelques grammairiens mettent *le*, *la*, *les*, *en* et *y*, dans la classe des *pronoms relatifs* ; c'est une erreur. Quoiqu'ils aient toujours rapport à un antécédent, et qu'ils semblent différer par là des autres *pronoms personnels* en régime qui ne font ordinairement que la fonction de substituts, ils n'en appartiennent pas moins à cette classe. En effet, ces cinq *pronoms* sont privés des deux propriétés qui caractérisent et distinguent essentiellement les *pronoms relatifs* ; la première, celle de limiter, de restreindre ou d'expliquer les mots auxquels ils se rapportent ; et la seconde, celle de lier souvent de petites phrases entre elles, et de faire ainsi la fonction de conjonctions. Tout ce que ces *pronoms* ont donc de commun avec les *pronoms relatifs* est une relation générale à un antécédent, ce qui ne suffit pas pour les ranger dans la même classe.

Ces mots *je* ou *moi*, *te*, *toi*, *il*, etc., que les grammairiens ont si improprement appelés *pronoms*, ont dû être, en toute langue, les premiers dont on ait fait usage ; et si les grammairiens s'y sont trompés, cela vient de ce qu'ayant fait leurs premières ob-

ervations sur des langues déjà perfectionnées, ils se sont contentés de réduire ces observations en système, sans s'appliquer à remonter à l'origine des langues, et à rechercher les lois qui ont dû présider à leur formation. Les poètes, quelquefois plus philosophes et presque toujours meilleurs observateurs de la nature, parce qu'ils la sentent mieux, les poètes n'ont pas donné dans la même erreur. Le premier mot que prononce Galatée, ouvrant ses yeux à la lumière et son âme au doux sentiment de l'existence, c'est MOI. Les grammairiens, qui trouvent dans l'invention de ce mot une métaphysique si fine et si profonde, nous paraissent avoir assez mal saisi la chose. Ce mot *moi* ne tient jamais la place des noms *Pierre*, *Henri*, etc., et l'exemple dont ils s'autorisent ne prouve absolument rien; car si un enfant dit à sa mère : *donne cela à Henri*, c'est pour *Henri*, ou telle autre phrase, c'est qu'accoutumé à s'entendre appeler ainsi, le nom *Henri* est dans son idée synonyme du mot *moi*. L'invention de ce mot est, sans contredit, très antérieure à celle des noms propres, et les premières phrases en toute langue ont dû être : *aidez-moi*, *secourez-moi*, *vengez-moi*, et souvent aussi *aimez-moi*.

La dénomination vulgaire de *pronoms* donnée aux mots *je*, *me*, *moi*, *toi*, etc., présente une idée qui est, selon nous, directement contraire à celle qu'on doit se faire de cette espèce de mots. Car les grammairiens supposent que les pronoms ont été substitués aux mots *moi*, *toi*, *il*, etc. Nous avouons même qu'il nous est impossible de concevoir comment un homme qui aurait voulu parler de lui-même aurait imaginé de se donner les noms de *Pierre*, de *Jacques*, ou tout autre nom indirect, plutôt que de s'appeler *moi* ou *je*. Cette observation n'a pas échappé à Court de Gébelin, qui dit affirmativement : « Ces mots existent depuis la plus haute antiquité, et ils forment » nécessairement une classe séparée, parce qu'ils ont une fonction unique qui n'a rien » de commun avec celles d'aucune autre espèce de mots. »

Ces mots *je*, ou *moi* et *tu*, auront été long-temps accompagnés d'un geste qui d'abord avait servi seul à indiquer qu'on était soi-même l'objet du discours; enfin ils ont été entièrement substitués au geste. On pouvait aussi avoir à parler de plusieurs personnes et de soi-même en même temps, et de là l'invention du mot *nous*; on peut vouloir aussi adresser la parole à plusieurs individus présents, de là le mot *vous*; parler de plusieurs individus absents, à quoi on employa le mot *ils*.

Une propriété très remarquable des noms personnels, c'est que, dans plusieurs langues modernes, telles que le français, l'anglais, l'italien, l'espagnol, ils sont les seuls qui aient ce qu'on appelle des cas (1). En effet, dans notre langue, les noms personnels *je*, *tu*, *il*, deviennent *me* ou *moi*, *te* ou *toi*, *lui* ou *le*, lorsqu'ils sont considérés comme terme ou comme objet de l'action, on bien lorsqu'ils sont subordonnés à quelque mot de l'espèce de ceux que nous avons appelés prépositions.

(1) On donne le nom de *cas* à certaines terminaisons que les mots prennent à raison du point de vue sous lequel on les considère dans le discours. Ainsi, dans le latin, par exemple, où tous les noms ont des cas, si la chose dont on parle est considérée comme idée principale de la phrase, comme sujet du discours, on emploie le mot qui l'exprime dans sa terminaison simple et primitive; mais si l'on considère cette chose comme l'objet de l'action du verbe, alors le mot qui l'exprime affecte une terminaison particulière. Nous nous expliquons par un exemple : le mot *patria*, en latin signifie *patrie*, et cette phrase : *La patrie m'est chère*, dans laquelle la patrie est l'idée principale, s'exprime par ces mots : *Patria mihi est cara*, si au contraire nous voulions rendre la même idée par ces mots : *J'aime la patrie*, nous dirions : *Amo patriam*, où l'on voit que la terminaison *a* du mot *patria* se change en *am*, à raison du point de vue sous lequel la patrie est considérée dans la phrase, c'est-à-dire comme l'objet du verbe.

————— ~~EXERCICE~~ N° CCXLI. ~~EXERCICE~~ —————

GENRE ET NOMBRE DE *je*, *me*, *moi*.

MASCULIN.

Je me suis plaint aux Dieux de voir qu'un si grand
Fût à la fois la gloire et le fléau de Rome.

(VOLTAIRE.)

Sire, répond l'agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colère;
Mais plutôt qu'elle considère
Que *je me* vas désaltérant

Dans le courant,

Plus de vingt pas au-dessous d'elle

(LA FONTAINE.)

Tout se tait, et *moi* seul, trop prompt à me troubler,
L'avance des malheurs que *je* puis reculer.

(RACINE.)

FÉMININ.

Je m'en vais seule au temple où leur hymen s'appête,
Où vous n'osez aller mériter ma conquête.

(RACINE.)

Mon ami, *je me* suis instruite avec soin de ce qui
s'est passé entre vous et milord Édouard.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Un noble orgueil m'apprend qu'étant fille de roi,
Tout autre qu'un monarque est indigne de *moi*.

(CORNÉILLE.)

Le nom de la première personne a trois formes pour le singulier; ce sont : *je*, *me*, *moi*. Ces trois mots, comme on le voit, sont des deux genres : masculins, quand c'est un homme qui parle; féminins, si c'est une femme.

Nous.

Avec la liberté Rome s'en va renaitre;
Et *nous* mériterons le nom de vrais Romains,
Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.

(CORNÉILLE.)

Que vous semble, mes sœurs, de l'état où *nous* sommes?

(RACINE.)

Le nom pluriel de la première personne, *nous*, est également du masculin et du féminin.

————— ~~EXERCICE~~ N° CCXLII. ~~EXERCICE~~ —————

GENRE ET NOMBRE DE *tu*, *te*, *toi*.

MASCULIN.

Jeune Grec, *tu* vas entrer dans mon empire; *tu*
arriveras bientôt dans cette Ile fortunée où les plai-
sirs, les ris, les jeux folâtres naissent sous nos pas.

(FÉNÉLON.)

Respectable ennemi qu'estiment les chrétiens,
Je reviens dégager mes serments et les tiens;
J'ai satisfait à tout, c'est à toi d'y souscrire;
Je *te* fais apporter la rançon de Zaire.

(VOLTAIRE.)

FÉMININ.

Nature! *tu* ne peux pas mentir Dieu ne se con-
tredit jamais dans ses œuvres.

(BOSSU.)

J'ai, ma chère cousine, à *te* donner un avis qui
t'importe. Hier au soir, ton ami eut avec milord
Édouard un démêlé qui peut devenir sérieux.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Je ne te dis plus rien ; venge-moi, venge-toi.
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
(CORNEILLE.)

Funeste ambition.....
C'est toi dont les fureurs , toujours illégitimes ,
Firent naître à la fois les sceptres et les crimes.
(CRÉBILLON.)

On apprend par ces exemples 1° que le nom de la seconde personne a trois formes au singulier , qui sont *tu, te, toi* ; 2° qu'elles servent toutes les trois aussi bien pour le masculin que pour le féminin.

Vous.

Romains, *vous* m'entendez , *vous* savez mon espoir.
Songez à mes bienfaits , songez à mon pouvoir.
(VOLTAIRE.)

Prudes, *vous vous* devez défier de vos forces.
(LA FONTAINE.)

On voit que le nom pluriel de la seconde personne, *vous*, est aussi des deux genres.

-----N° CCXLIII.-----

GENRE ET NOMBRE DE *il, elle, le, la, lui, se, soi.*

MASCULIN.

Un homme qui s'aimait sans avoir de rivaux ,
Passait dans son esprit pour le plus beau du monde ,
Il accusait toujours les miroirs d'être faux ,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
(LA FONTAINE.)

Il est clair que notre âme a bien plus de ressort,
Pour supporter le mal quand on sait qu'il arrive,
Comme pour *le* parer, elle est bien plus active.
(FABRE D'ÉGLANTINE.)

... Le plus innocent devient souvent coupable ,
Quand aux yeux de son prince il paraît condamnable ;
C'est crime qu'envers *lui* se vouloir excuser.
(CORNEILLE.)

Les Dieux savent forcer le crime à *se* trahir.
(DE BELLOY.)

Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage
Qu'en recueillant *chez soi* se dévot personnage.
(MOLIÈRE.)

FÉMININ.

Stockholm est une ville que sa situation particulière
rend admirable. *Elle* se trouve située presque au mi-
lieu de la mer Baltique , au commencement du golfe
Bothnique.
(REGNARD.)

Sire, prononcez donc, je suis prêt d'obéir ;
D'autres aiment la vie ; et je *la* dois hair.
(CORNEILLE.)

On dit que la noblesse a la vertu pour mère ,
S'il est vrai , ses enfants ne *lui* ressemblent guère.
(BOUSSAULT.)

Une âme accoutumée aux grandes actions ,
Ne *se* peut abaisser à des soumissions.
(CORNEILLE.)

Grand Dieu ! des opprimés où serait l'espérance ;
Quel prix dans le malheur soutiendrait leur constance,
Si notre âme en quittant ce monde criminel
Ne trouvait devant *toi* qu'un néant éternel ?
(CHÉNIER.)

Par ces exemples, il est aisé de remarquer 1° qu'au singulier le nom de la troisième personne a sept formes, qui sont : *il, elle, le, la, lui, se, soi* ; 2° que *il* et *le* servent pour le masculin, *elle* et *la* pour le féminin ; 3° que *lui, se, soi* s'emploient pour les deux genres.

N° CCXLIV.

GENRE EN NOMBRE DE *ils, eux, elles, les, leur, se, soi.*

MASCULIN.

Les hommes veulent tout avoir, et *ils* se rendent malheureux par le désir du superflu. (FÉNÉLON.)

Les amants sont entre *eux* un peuple bien bizarre. (LACHAUSSÉE.)

Des plus tendres amants voilà quel est le sort !
Toujours leur passion trouve un injuste obstacle ;
Et pour *les* rendre heureux il faut quelque miracle. (DESTOUCHES.)

Il faut compter sur l'ingratitude des hommes et ne laisser pas de *leur* faire du bien. (FÉNÉLON.)

Les vrais ambassadeurs, interprètes des lois,
Sans *se* déshonorer savent servir leurs rois. (VOLTAIRE.)

Y a-t-il des corps subtils en *soi* ? (CONDILLAC.)

FÉMININ.

En Amérique, les guerres sont fréquentes et très cruelles parmi les sauvages. *Elles* naissent de l'état de faiblesse de ces petites nations, qui proportionnent toujours leurs vengeances à leurs craintes.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Les grandes passions naissent dans un grand cœur,
Qui *les* sent fortement sait en être vainqueur. (DE BELLOY.)

Les femmes doivent être attentives, car une simple apparence *leur* fait quelquefois plus de tort qu'une faute réelle. (GIRARD.)

La sagesse et la puissance du Créateur, aussi visibles dans la structure du limaçon que dans celle du lion, se manifestent dans toute la nature. (BURTON.)

Seigneur, que tant de profanations que les armes traînent après *soi*, vous fassent enfin jeter des yeux de pitié sur votre église.

(MASSILLON.)

Le nom pluriel de la troisième personne a donc *ils, eux* pour le masculin, *elles* pour le féminin, et *les, leur, se, soi* pour les deux genres.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

MASCULIN et FÉMININ. SINGULIER.	MASCULIN et FÉMININ. PLURIEL.	MASCULIN et FÉMININ. SINGULIER.	MASCULIN et FÉMININ. PLURIEL.
Je suis heureux.	Nous sommes grands.	Je suis petit.	Nous sommes laborieux.
Je suis heureuse.	Nous sommes grandes.	Je suis petite.	Nous sommes laborieuses.
Je suis bon.	Nous sommes méchants.	Je suis fâché.	Nous sommes furieux.
Je suis bonne.	Nous sommes méchantes.	Je suis fâchée.	Nous sommes furieuses.
Je suis roi.	Nous sommes amis.	Je suis garçon.	Nous sommes contents.
Je suis reine.	Nous sommes amies.	Je suis fille.	Nous sommes contentes.
Me dire gourmand.	Nous dire parents.	Me croire instruit.	Nous faire pauvres.
Me dire gourmande.	Nous dire parentes.	Me croire instruite.	Nous faire pauvres.
Moi, ingrat.	Nous, Français.	Moi, vindicatif.	Nous, ennemis.
Moi, ingrâte.	Nous, Françaises.	Moi, vindicative.	Nous, ennemies.
Tu es étranger.	Vous êtes friands.	Tu es sainéant.	Vous êtes voisins.
Tu es étrangère.	Vous êtes friandes.	Tu es sainéante.	Vous êtes voisines.
Tu es orphelin.	Vous êtes ouvriers.	Tu es extravagant.	Vous êtes dévots.
Tu es orpheline.	Vous êtes ouvrières.	Tu es extravagante.	Vous êtes dévotes.
Te montrer généreux.	Vous rendre savants.	Te dire ignorant.	Vous faire riches.
Te montrer généreuse.	Vous rendre savantes.	Te dire ignorante.	Vous faire riches.
Toi, mon ami.	Vous, mes frères.	Toi, mon père.	Vous, hommes.
Toi, mon amie.	Vous, mes sœurs.	Toi, ma mère.	Vous, femmes.
Il boit.	Ils dorment.	Il aime.	Il vit.
Elle boit.	Elles dorment.	Elle aime.	Elles vivent.
Lui, être contents.	Eux, rougir.	Lui, pleurer.	Eux, donner.
Elle, être contents.	Elles, rougir.	Elle, pleurer.	Les, haïr, les craindre.
Le chérir.	Les aimer, les meres	Le voir.	Les craindre, les passionner.
Le chérir.	Les respecter, les parents	Le voir.	Leur tendre des pièges
Lui donner assistance	Leur faire la guerre	Lui souhaiter longue vie	(aux oiseaux.)
(à son prochain.)	aux préjugés.	à son père.	Leur voir des pures
Lui adresser des prières	Leur être fidèle	Lui être dévoué.	(aux femmes.)
(à la Divinité.)	(à ses promesses).	à sa patrie.)	Les hommes se disputent.
L'homme se déshonore	Les citoyens se sacrifient.	Le printemps se passe	Les armées se succèdent.
La femme se déshonore.	Les roses se flétrissent.	La violette se cache.	Les vices sont honteux en soi.
Un avaré n'aime que soi	Des corps pesants en soi.	L'animal ne vit que pour soi.	Les débâches entraînent après soi
Une femme qui ne pense qu'à soi.	Des choses indifférentes en soi.	Une chose méprisable en soi.	des infirmités.

(1) Les phrases que les élèves ont à faire doivent être semblables à celles-ci : *Je suis heureux quand je fais une bonne action ; nous sommes grands envers nos inférieurs ; nous sommes petits avec nos supérieurs, etc.*

—••••• N° CCXLV. •••••—

Nous ET vous EMPLOYÉS POUR je ET tu.

EXEMPLES.

Nous *soussigné*, déclarons que le nommé Pierre a été pris les armes à la main.

(ANONYME.)

Nous ne *nous* sommes pas *cru* dans l'obligation de commencer par examiner si l'on doit instruire le peuple.

(NAVILLE.)

Nous sommes trop *persuadés* du peu d'intérêt qu'offrent ces Mémoires pour croire qu'ils méritent jamais l'attention de personne.

(MAD. DE P***.)

Eh! qui *vous* a chargé du soin de ma famille?

(RACINE.)

Songez bien dans quel rang *vous* êtes *élevés*.

(Id.)

ANALYSE.

Je *soussigné*, déclare que le nommé Pierre a été pris les armes à la main.

Je ne *me* suis pas *cru* dans l'obligation de commencer par examiner si l'on doit instruire le peuple.

Je suis trop *persuadé* du peu d'intérêt qu'offrent ces Mémoires, pour croire qu'ils méritent jamais l'attention de personne.

Eh! qui *t'a* chargé du soin de ma famille?

Songez bien dans quel rang *tu* es *élevé*.

Il y a, comme on le voit, deux formes pour représenter l'unité au moyen du pronom personnel; ce sont : *je* et *nous*, *tu* et *vous*. La politesse, l'orgueil ou l'importance de celui qui parle ou de celui à qui le discours s'adresse, ont fait supposer qu'un seul valait autant que plusieurs. De là l'admission, pour ce seul individu, des mots *vous* et *toi*, *nous* et *moi*. Ainsi, l'enfant, parlant à son père, dit en français : *vous* ou *le*, *tu*, *toi*; et le roi, qui est le chef de la nation et la représente, dit : *nous*, comme étant en quelque sorte plusieurs, ou plutôt tous en un seul.

Nous pour *moi* ou *je* se met dans les actes. Un auteur l'emploie aussi en parlant de lui-même; et cette façon de parler est plus modeste que la dernière. Cependant elle est particulièrement réservée pour les actes émanés d'un chef suprême.

Nous, employé dans certaines circonstances, dit M. Arnault, n'est véritablement qu'une multiplication du *moi*. Il ne désigne pas plusieurs personnes, mais une personne qui croit équivaloir à plusieurs.

Tous les princes chrétiens se servent du *nous* dans leurs actes, tous, excepté le roi d'Espagne, dont la signature est précédée de cette formule (*yo el rey*), *moi*, *le roi*.

Comment un individu a-t-il été amené à employer le pluriel de préférence au singulier, en parlant de lui?

Cela ne viendrait-il pas des Romains? Chez eux, les magistratures, à commencer par le consulat, étaient exercées collectivement par plusieurs magistrats. Le *nous* est donc le pronom qui, dans leurs actes, devait désigner ce genre d'autorité.

Lorsque, par le seul fait de la réunion des grandes magistratures dans un seul individu, on eut changé la république en monarchie, l'empereur, qui, tout à la fois consul, tribun, souverain pontife et généralissime, était prince du sénat, représentant du peuple, chef de la religion, chef de l'armée, et que n'était-il pas? l'empereur, dis-je, être collectif s'il en fut, ne devait-il pas se croire fondé à se servir du *nous* pour désigner le dépositaire de tant de pouvoirs, le représentant de tant d'intérêts? En se servant du *moi*, n'aurait-il pas fait une faute de grammaire?

Le protocole des princes s'est réglé sur celui des Césars, et les autorités inférieures n'ont pas négligé de se régler sur les princes. Le plus petit magistrat, le maire d'Asnières,

par exemple, se sert aujourd'hui du *nous* tout bonnement, sans vanité, sans se douter qu'il parle comme les maîtres du monde.

Est-ce par suite de l'usage que les princes de l'Eglise ont adopté aussi l'emploi du *nous* ? Je serais tenté de le croire, car les apôtres auxquels ils succèdent ne s'en servaient pas dans leur correspondance avec les premiers fidèles. Saint Paul, dans ses épîtres, parle toujours au singulier, à moins qu'il ne soit assisté de quelques disciples, tels que Sylvain et Timothéo.

L'emploi du *nous*, introduit originairement par l'orgueil, est aujourd'hui recommandé par la modestie, et le *moi* est proscrit par deux grandes autorités, par un moraliste et un chansonnier, par Pascal et Boufflers, comme portant un caractère insoutenable de présomption et de personnalité.

Cela est-il bien juste ? serait-il absolument impossible de démontrer que le *moi*, qui ne caractérise pas moins la franchise que l'égoïsme, est peut-être aussi souvent que le *nous* l'expression de la modestie ?

Laissons de côté les circonstances où le *nous* est adopté par l'usage, où le *nous* entre de droit dans les formules, comme certains personnages gothiques dans certaines cérémonies où ils figurent sans qu'on y fasse attention. Le *nous* n'indique là ni modestie ni orgueil ; mais est-ce par modestie que plusieurs *gens* l'emploient en énonçant une opinion ou une volonté particulière, à laquelle ils prêtent aussi l'autorité de plusieurs ? Non sans doute, pas plus que ce n'est par courage qu'ils cherchent à couvrir la nullité de leur *moi* de l'importance de ce *nous*, derrière lequel ils se réfugient, comme un poltron derrière une ligne de grenadiers.

Quand je vois le membre d'une association quelconque se servir du *nous* dans un écrit qu'il ne signe pas, soit en attaquant des idées reçues, soit en soutenant des paradoxes, soit en dénigrant des hommes estimés, soit en prônant des hommes discrédités : je crois qu'il cherche moins à se dérober à l'honneur d'avoir émis des vérités nouvelles, qu'à faire retomber sur la coterie *sous la raison* de laquelle il correspond la responsabilité de ses hérésies ; le *nous* est là où il n'oserait mettre le *moi*.

Ce *nous*-là ne couvre-t-il pas ce *moi* contre lequel Blaise Pascal montre tant d'humeur ; ce *moi* qu'il hait *comme injuste en soi, en ce qu'il se fait centre de tout, et comme incommode aux autres, en ce qu'il veut les asservir*. (Pascal, art. 9, ps. 23)

Ce *nous*-là, pronom du lâche comme de l'égoïste, équivaut au mot *on*, mot d'usage tout aussi commode, mot sous la protection duquel tant de braves s'embusquent aussi, mot si bien qualifié par le proverbe : *ON est un soi*.

On emploie *vous* au lieu de *tu* envers ses supérieurs, ses égaux et ses inférieurs. Notre courtoisie est même si grande, que nous ne dédaignons pas de donner du *vous* et du *monsieur* à l'homme de la condition la plus vile (1).

On peut tutoyer :

1° Les personnes avec lesquelles nous avons la plus intime familiarité ; telles que nos parents, nos enfants, nos frères, nos sœurs, etc. Le *tu*, en pareille circonstance, est le langage de l'amour, de l'amitié et de la fraternité.

2° Ses inférieurs, s'ils sont beaucoup au-dessous de soi : un maître peut donc fort bien tutoyer son laquais.

3° Ceux que l'on méprise ou que l'on insulte ; quelle que soit alors leur condition, on se

(1) *Ma, Dio mi perduni, s'èrie un Italian, quel titolar d'uno, per sino lo portinajo, gente vile, dispetta, villana, mi strazia propriamente l'orecchio, e parmi grande oltraggio di cortesia.* Nous ne croyons pas devoir traduire ces paroles en français.

met bien au-dessus d'eux. C'est ainsi que le grand-prêtre Joad n'ayant plus besoin de dissimuler, dit à la reine Athalie :

..... Tu seras satisfaite,
Je te les vais montrer l'un et l'autre à la fois.

4° Ce qu'il y a de plus grand, de plus vénéré; mais cela n'a lieu que dans le style élevé .

Grand Dieu ! tes jugements sont remplis d'équité. (DESBARREAUX.)

..... O mon souverain roi !
Me voici donc tremblante et seule devant toi. (RACINE.)

O toi qui vois la honte où je suis descendue,
Implacable Vénus, suis-je assez confondue ! (Id.)

Le tutoiement, qui rend, dit Voltaire, le discours plus serré, plus vif, a de la noblesse et de la force dans la tragédie; mais il doit être banni de la comédie, qui est la peinture de nos mœurs.

Il est bon de remarquer que lorsqu'on fait usage de *vous* et de *nous*, au lieu de *tu* et de *je*, les adjectifs ou participes se mettent au singulier, et revêtent le genre du nom de la personne qui parle ou à laquelle on parle, comme on peut le vérifier par les exemples que nous avons cités plus haut.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

UN HOMME PARLANT DE LUI.	UNE FEMME PARLANT D'ELLE.	EN PARLANT A UN HOMME.	A UNE FEMME.
Nous sommes convaincu que.	Nous sommes convaincue que.	Vous êtes estimé.	estimée.
Nous sommes persuadé que.	Nous sommes persuadée que.	Vous êtes étonné.	étonnée.
Nous sommes assuré que.	Nous sommes assurée que.	Êtes-vous persuadé ?	persuadée.
Nous sommes étonné que.	Nous sommes étonnée que.	Vous êtes cruel.	cruelle.
Nous sommes surpris que.	Nous sommes surprise que.	Vous êtes savant.	savante.
Nous soussigné.	Nous soussignée.	Êtes-vous bien portant ?	bien portante.

On verra, au chapitre du verbe, lorsque nous parlerons de l'impératif, que très-souvent une personne se parlant à elle-même, fait usage de la première personne du pluriel de l'impératif, et qu'en pareil cas on ne met pas l'adjectif au pluriel : SOYONS DIGNE de notre naissance; soyons sage.

Certainement si l'on employait le pluriel, ce serait ôter tout le charme, tout le piquant de cette façon de parler, ce serait faire même un contre-sens.

----- N° CCXLVI. -----

FONCTIONS DE *je*, *me*, *moi*

SUJET.

Je puis faire les rois, *je* puis les déposer.
(RACINE.)
Je mourrai tout ensemble heureux et malheureux.
(CORNEILLE.)

Moi seule à votre amour ai su la conserver
(RACINE.)
Personne ne souhaite plus que *moi*, monseigneur,
que vous soyez un très-grand nombre d'années loin
des périls inséparables de la royauté.
(FÉNÉLON.)

COMPLÉMENT DIRECT.

Me laisserai-je éternellement balloter par les sophismes des méchants disants ?
(J.-J. ROUSSEAU.)

Laissez-*moi* chez les morts descendre sans rougir.
(VOLTAIRE.)

COMPLÉMENT INDIRECT.

Vous *me* parlez toujours d'inceste, d'adultère.
(RACINE.)

Muse, raconte-*moi* ces grands événements.
(DELILLE.)
Mais il est mon époux, et tu parles *à moi*.
(CORNEILLE.)

COMPLÉMENT DE PRÉPOSITIONS.

Homme rare, sur *ma* parole !
Avec *moi* vous en conviendrez.
(ARNAULT.)

Quoi qu'ils fassent, mes contemporains ne seront
jamais rien pour *moi*.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Une grande révolution venait de se faire *en moi*.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Vous verrez vos époux d'abord indifférents,
Attendre de *moi* seul la fin de leurs tourments.
(AUBERT.)

Le pronom de la première personne a deux formes au singulier, pour représenter le sujet ; ce sont *je* et *moi*. La première, *je*, ne peut entrer dans le discours qu'appuyée sur le verbe dont elle désigne le sujet : *Je chante, je lis, je pleure*. La seconde, au contraire, *moi*, peut se passer de cet appui, et le plus souvent même elle n'est employée que lorsque le verbe est sous-entendu : *Personne ne souhaite plus que MOI*, c'est-à-dire : *personne ne souhaite plus que moi ne souhaite*. Dans cette phrase, où le nom personnel *moi* est le sujet du verbe *souhaite* non exprimé, on ne pourrait pas se servir du *je*. La raison en est, ce nous semble, que la forme *je* n'ayant pas un son aussi énergique que la forme *moi*, exige nécessairement l'appui d'un verbe.

Le complément direct est représenté par *me* et *moi* ; mais la différence que ces mots offrent dans leur emploi, c'est que *me* se place avant le verbe : *Il me flatte, il me frappe* ; tandis que *moi* se met toujours après les verbes : *flatte-moi, crois-moi, frappe-moi*.

Les mêmes formes *me* et *moi* servent également pour le complément indirect ; la première précède les verbes : *Il me parle, il me donne, il me dit* ; la seconde les suit : *Parle-moi, donne-moi, dis-moi*. Le complément indirect peut aussi être indiqué par la forme *à moi* ; et même, suivant Lemaire, dans ces phrases : *Donne-moi, dis-moi, parle-moi*, la préposition *à* est sous-entendue : *Parle-moi* est donc pour *parle à moi*. Et ce qui le prouve, c'est que si l'on veut attirer davantage l'attention, on rétablit l'ellipse :

Avez-vous oublié que vous parlez *à moi* ? (CORNEILLE.)
Messala, songez-vous que vous parlez *à moi* ? (VOLTAIRE.)

Quant à la forme que l'on doit employer après les prépositions, les exemples que nous avons cités nous font voir qu'il n'y en a pas d'autre que *moi*.

De toutes les observations que nous venons de faire, il résulte que le nom personnel *moi* peut s'employer dans tous les rapports possibles, ce qui ne peut pas arriver de *je* ni de *me*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SUJET.	COMPLÉMENT DIRECT.	COMPLÉMENT INDIRECT	COMPLÉM. DE PRÉPOSIT.
Je puis rompre.	Me comblera.	Me donner.	Par moi.
Je veux mourir.	Me punissait.	Me nuisait.	Contre moi.
Ainsi modeste que moi.	Me récompenser.	Me refusait.	Chez moi.
Moi seul dois.	Me tromper.	Ne me retirez pas.	Avant moi.

-----●●●●● N° CCXLVII. ●●●●●-----

FONCTIONS DE *NOUS*

—
SUIJET.

Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
(VOLTAIRE.)

| *Personne ne connaît mieux nos défauts que nous.*
(ANONYME.)

COMPLÈMENT DIRECT.

Le sentiment de l'innocence nous élève vers la divinité, et nous porte à la vertu.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

| *Aidons-nous mutuellement,
La charge des malheurs en sera plus légère.*
(FLORIAN.)

COMPLÈMENT INDIRECT.

Il faut aimer ceux qui nous font du bien.
(GOSSE.)

| *Nous nous assimilons volontiers aux hommes supérieurs à nous.*
(BOISTE.)

COMPLÈMENT DE PRÉPOSITIONS.

*Qui de nous, en posant une urne cinéraire,
N'a trouvé quelque ami pleurant sur un cercueil?*
(V. HUGO.)

| *Examinons un peu, sans témoins, sans jaloux,
Tout ce que la fortune a prodigué pour nous.*
(VOLTAIRE.)

Le pronom pluriel de la première personne, qui n'a qu'une seule forme, *nous*, peut, ainsi que le prouvent ces exemples, se trouver dans tous les rapports possibles.

Dans le premier exemple de la deuxième colonne, il est employé avec ellipse du verbe : *Personne ne connaît mieux nos défauts que NOUS* ; analyse : *Personne ne connaît mieux nos défauts que NOUS les connaissons*. Le pronom personnel *nous* est évidemment le sujet du verbe *connaissons* sous-entendu.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SUIJET.	COMPLÈMENT DIRECT.	COMPLÈMENT INDIRECT.	COMPLÈM. DE PRÉPOSIT.
Nous laissons.	Nous dédaigne.	Nous défendre de.	Avec nous.
Nous approuvons.	Nous attaquant.	Nous ôter de.	Contre nous.
Aussi indulgents que nous.	Condamner-nous.	Rendre-nous.	Par nous.
Plus malheureux que nous.	Offenser-nous.	Donner à nous.	Devant nous.

-----●●●●● N° CCXLVIII. ●●●●●-----

FONCTIONS DE *tu, te, toi*.

—
SUIJET.

*Tu régnerais encore si tu l'avais voulu !
Fils de la liberté, tu détrônes ta mère,
Armé contre ses droits d'un pouvoir éphémère,
Tu croyais l'accabler, tu l'avais résolu.*
(CAS. DELAVIGNE.)

| *Comment as-tu perdu le goût de ces plaisirs que
toi seule étais capable de sentir et de rendre ?*
(J.-J. ROUSSEAU.)

| *Oh ! mon ami, je défie qu'on trouve dans les
quatre cantons un homme plus amoureux que toi.*
(Id.)

COMPLÈMENT DIRECT.

*A qui du bien d'autrui veut te gratifier,
Tu ne dois pas trop te fier.*
(PERRAULT.)

| *Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger les gens sur la mine.*
(LA FONTAINE.)

COMPLÉMENT INDIRECTE.

Lyre! qui *te* rendra ta divine influence,
Et tes magiques sons qui soumettaient nos cœurs?
(MADAME TASTU.)

Rappelle-*toi*, rappelle-*toi* ce sentiment si calme
et si doux que tu connus une fois et que tu décrivis
d'un ton si touchant et si tendre.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Ne t'attends qu'à *toi* seul.

(LA FONTAINE.)

COMPLÉMENT DE PRÉPOSITIONS.

On ne demande pas de *toi* beaucoup de paroles,
on n'exige de *toi* que la vérité.
(PENSÉE DE DÉMOCRATE.)

Pour *toi*, ma fille, alarmée et tremblante,
Puis-je avec calme envisager la mort?

(MADAME TASTU.)

Le pronom de la deuxième personne a donc :

1° Pour le sujet, deux formes : *Tu*, qui demande toujours après lui un verbe ; *Tu es heureux, Tu chantes, Tu dors*; et *toi*, qui peut s'en passer : *Un homme plus amoureux que TOI*; c'est-à-dire : *Un homme plus amoureux que TOI ES amoureux*, où l'on voit que *toi* est le sujet du verbe *es* sous-entendu

2° Pour le complément direct : *te* et *toi*; l'un se place avant le verbe, l'autre après.

3° Pour le complément indirect : *te*, *toi*, et à *toi*; le premier seul précède le verbe
Quant aux formes *toi* et à *toi*, elles sont les mêmes, si ce n'est que la première s'emploie par ellipse pour la seconde.

4° Pour le complément des prépositions : *toi*, qui ne varie jamais. On peut, comme on l'a vu, se servir de cette dernière forme *toi* dans tous les rapports possibles; ce qui n'a pas lieu avec *tu* ni *te*

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SUJET
Tu appartiens.
Tu retiras.
Plus savant que toi.
Toi seul penses.

COMPLÉMENT DIRECT.
Te déshonorer.
Te contraindra.
Défends-toi.
Rends-toi.

COMPLÉMENT INDIRECT.
Te nuira.
Te sera funeste.
Rappelle-toi.
Épargne-toi.

COMPLÉMENT DE PRÉPOSIT.
Avec toi.
Contre toi.
Devant toi.
Après toi.

N° CCXLIX.

FONCTIONS DE VOUS.

SUJET.

Prodiguez les bienfaits, *vous* ne parviendrez pas
À changer le cœur des ingrats.
(COUPÉ DE SAINT-DONAT.)

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes;
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous
sommes.

Si *vous* êtes mortels, ils le sont comme *vous*.

(J.-B. ROUSSEAU.)

COMPLÉMENT DIRECT.

On *vous* nomme des rois le plus grand, le plus juste.
(LÉMONNIER.)

... Filles de Sion, florissante jeunesse,
Joignez-*vous* à nos chants sacrés.

(Id.)

COMPLÉMENT INDIRECT.

Je *vous* donnerai un conseil salutaire; et, pour
récompense, je ne *vous* demande que le secret.
(FÉNÉLON.)

Avant que je la demande à lui, souffrez que je la
demande à *vous*.

(MARIVAUX.)

COMPLÉMENT DE PRÉPOSITIONS.

Connaissez donc le monde, et songez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez *pour vous* moins que pour lui.
(VOLTAIRE.)

Ce sont, en un mot, les charmes des sentiments,
bien plus que ceux de la personne, que j'adore *en*
vous.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Si mon mauvais destin....

Me condamnait à voyager *sans vous*.

(DELMILLE.)

De vous adroitement je veux l'entretenir.

(VOLTAIRE.)

Le pronom pluriel de la deuxième personne, *vous*, peut remplir toutes les fonctions.

Le premier exemple de la deuxième colonne est elliptique : *Si vous êtes mortels, ils le sont comme VOUS*, c'est-à-dire, *ils le sont comme VOUS l'êtes* ; *vous* est le sujet du verbe *êtes* non exprimé.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SUJET.

Vous croyez.
Vous avez dit.
Aussi riche que vous.
Il l'est comme vous.

COMPLÉMENT DIRECT.

Il vous accuse.
Il vous regarde.
Défiez-vous.
Corrigez-vous.

COMPLÉMENT INDIRECT.

Je vous dis.
Il vous assure que.
S'adresse à vous.
A vous tout le bonheur.

COMPLÉMENT DE PRÉPOSITION.

Parmi vous.
Chez vous.
Derrière vous.
Selon vous.

----- N° CCL. -----

FONCTIONS DE *il*, *le*, *lui*.

SUJET.

L'histoire est un bon livre ; *il* guide sans rudesse,
Il montre après le crime un résultat moral,
Et nous prescrit le bien par les dangers du mal.
(A. DE MONTESQUIEU.)

Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux traitres tout prêts à vous percer le sein.
(RACINE.)

Et je suis mille fois plus criminel que *lui*.

(Id.)

COMPLÉMENT DIRECT.

L'amour avidement croit tout ce qui *le* flatte.
(RACINE.)

L'égoïste n'aimant que *lui* n'est aimé de personne.
(GASTON.)

COMPLÉMENT INDIRECT.

Mais nous *lui* devons tout. Il est notre sauveur.
(CHÉNIER.)

Cette curiosité du roi fit qu'on nous présenta d
lui.
(FÉNÉLON.)

COMPLÉMENT DE PRÉPOSITIONS.

..Et quel intérêt contre *lui* vous anime ?

(RACINE.)

Le méchant a beau fuir la peine de son crime, *il*
la porte avec *lui*.
(FONTENELLE.)

Ce tableau donne lieu aux observations suivantes :

1° Au masculin singulier le pronom de la troisième personne, pour représenter le sujet, a deux formes, qui sont *il* et *lui*. La première, comme la plus faible, a besoin de l'appui d'un verbe ; la seconde peut en être privée.

Dans le deuxième exemple de la deuxième colonne : *Et je suis mille fois plus criminel que LUI*, le nom personnel *lui* est employé avec ellipse du verbe *est* : *et je suis mille fois plus criminel que LUI n'est criminel*.

2° Lorsque le pronom de la troisième personne est complément direct, il se montre encore avec deux formes qui sont *le*, *lui* ; et la différence qui les caractérise, c'est, comme on

le verra plus loin, que la première se place toujours avant les verbes, et que la seconde vient toujours après : Il *le* flatte ; j'aime *lui et son frère*

3° Pour le complément indirect il n'y a qu'une seule forme, qui est *lui* ; cette forme peut s'employer avec ou sans la préposition à.

4° Enfin, quand le pronom de la troisième personne est employé comme complément de prépositions, il n'y a point à se tromper : c'est toujours la forme *lui*

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SUJET.	COMPLÉMENT DIRECT.	COMPLÉMENT INDIRECT.	COMPLÉN. DE PRÉPOSIT.
Il croit que.	Qui le carresse.	Lui devoir.	Pour lui.
Il joue avec.	Qui le lose.	Lui promettre.	Envers lui.
Lui raille.	N'écouter que lui.	Laisser à lui.	En lui.
Plus spirituel que lui.	N'avoir que lui.	Donner à lui.	Vers lui.

—••••• N° CCLI. •••••—

FONCTIONS DE *ils, eux, les, leur*

SUJET.

Les sauriers sont infertiles ; *ils* ne donnent au plus que de l'ombre, et ne valent pas les moissons et les fruits dont la paix est couronnée.

(LEMOINE.)

Eux seuls seront exempts de la commune loi

(LA FONTAINE.)

Les peuples du Canada ressemblent à ceux du Mexique, du Pérou et du Brésil, en ce qu'ils sont privés de poil comme *eux*.

(VOLTAIRE.)

COMPLÉMENT DIRECT.

A mes nobles projets je vois tout conspirer ;
Il ne me reste plus qu'à vous *les* déclarer.

(RACINE.)

Les avares ne voient dans le monde qu'*eux* et leurs trésors.

(ANONYME.)

COMPLÉMENT INDIRECT.

Seigneur, tous vos soldats refusent de partir.
Pharnace les retient, Pharnace *leur* révèle
Que vous cherchez à Rome une guerre nouvelle.

(RACINE.)

Certains peuples de l'Afrique, au moins aussi raisonnables que nos dévots, prétendent que tout ce qu'ils souhaiteront dans le ciel viendra d'abord se présenter à *eux*.

(MIRABEAU.)

COMPLÉMENT DE PRÉPOSITIONS.

Sans distinguer entre *eux* qui je hais ou qui j'aime,
Allons, et commençons par Xipharès lui-même.

(RACINE.)

Les gens du monde aiment les gens qui ont plusieurs sortes d'esprit, parce qu'ils croient avoir plus d'analogie avec *eux*.

(HELVÉTIUS.)

Le pronom de la troisième personne, au masculin pluriel, a donc deux formes pour représenter le sujet: ce sont *ils* et *eux*.

Le complément direct en a également deux, qui sont *les* et *eux*. La première précède les verbes, la seconde les suit.

Le complément indirect en possède aussi deux, dont la première est *leur* et la seconde *eux*.

Et lorsque le pronom de la troisième personne est complément d'une préposition, on voit que c'est toujours le mot *eux* qu'il faut employer.

Du reste, ce que nous avons dit sur la fonction de *il, le, lui*, doit s'appliquer à *ils, eux, les, leur*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SUJET.	COMPLÈMENT DIRECT.	COMPLÈMENT INDIRECT.	COMPLÈM. DE PRÉPOSIT.
Ils écoutent.	Les craindre.	Leur parler.	Sur eux.
Ils racontent.	Les observer.	Leur enseigner.	Chez eux.
Eux seuls font	N'aimer qu'eux.	C'est à eux.	Selon eux.
Plus grand qu'eux	Ne voir qu'eux.	Appartenir à eux.	Sans eux.

N° CCLII.

FONCTIONS DE *elle*, *la*, *lui*.

SUJET.

Jamais la vérité n'entre mieux chez les rois
Que lorsque de la fable *elle* emprunte la voix.
(BOUSSAULT.)

Pour moi, qui suis aussi malheureux qu'*elle*,
mais qui ai moins de droit à l'indépendance, je sens,
autant que je le dois, monsieur, combien il entre
de bonté dans la permission, quoique limitée, que
j'ai reçue de vous de m'entretenir avec elle.
(MIRABEAU.)

COMPLÈMENT DIRECT.

Qui chérit son erreur ne la veut point connaître.
(CORNEILLE.)

N'avoir qu'une femme et ne chérir qu'*elle*, est une
loi de Dieu.
(ANONYME.)

COMPLÈMENT INDIRECT.

Quand sur une personne on prétend se régler
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler.
(MOLIÈRE.)

Venez avec moi, je vous ferai parler à *elle*.
(MOLIÈRE.)

COMPLÈMENT DE PRÉPOSITIONS.

On ne peut guère avoir une femme fidèle
Qu'en attirant l'amusement chez *elle*;
Le manque de vertu vient quelquefois d'ennui.
(FAYART.)

D'autres d'une voix immortelle
Vous peindront d'heureux jours en de joyeux accords;
Moi, la douleur m'éprouve, et mes chants viennent
d'*elle*.
(V. HUGO.)

On doit remarquer :

1° Que le pronom de la troisième personne au féminin singulier n'a qu'une forme pour sujet : *elle*. Sa fonction est de toujours précéder les verbes ; cependant ce mot peut s'employer dans les comparaisons avec ellipse du verbe : *Qui suis aussi malheureux qu'elle*, c'est-à-dire, *qui suis aussi malheureux qu'ELLE est malheureuse*

2° Qu'il y a deux formes pour le complément direct, ce sont *la* et *elle* ; *la* précède toujours le verbe, et *elle* le suit.

3° Que pour le complément indirect on a encore deux formes, *lui* et *à elle*.

4° Que le complément des prépositions est toujours *elle*

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SUJET.	COMPLÉMENT DIRECT.	COMPLÉMENT INDIRECT.	COMPLÉM. DE PRÉPOSIT.
Elle s'imagine.	Le rendre.	Lui ressembler.	Sous elle.
Elle travaille.	La sentir.	Lui conter.	Après elle.
Plus laborieuse qu'elle.	N'avoir qu'elle.	Venir à elle.	Avec elle.
Moins savante qu'elle.	Ne posséder qu'elle.	S'adresser à elle.	Par elle.

————— N° CCLIII. —————

FONCTIONS DE *elles*, *les*, *leur*.**SUJET.**

Honorez les femmes! *elles* sèment des roses célestes sur le cours de notre vie terrestre.

(BOISTE.)

Si les femmes cherchent à donner du ridicule à une nouvelle venue, il est sûr qu'elle est plus jolie qu'*elles*.

(VOLTAIRE.)

COMPLÉMENT DIRECT.

Les grandes passions naissent dans un grand cœur; Qui *les* sent fortement sait en être vainqueur.

(DE BELLOY.)

Ces bonnes mères, *elles* ne sont pas égoïstes; car *elles* aiment *elles* et leurs enfants.

(ANONYME.)

COMPLÉMENT INDIRECT.

Ce qui fait que les femmes sont peu touchées de l'amitié, c'est qu'elle *leur* paraît fade après l'amour.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

On me dit que ma femme et mes filles étaient à la promenade dans la forêt; je les cherchai, et dès que je les vis, j'allai, je courus à *elles*.

(Id.)

COMPLÉMENT DE PRÉPOSITIONS.

Il ne dépend point de nous d'avoir ou de ne point avoir de passions; mais il dépend de nous de régner sur *elles*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Toi, fille de la nuit, quand les ombres fidèles Des champs aériens rembrunissent l'azur, Sans éclipser tes sœurs, tu répands auprès d'*elles* Un feu tranquille et pur.

(MADAME TASTU.)

Ainsi, pour le rôle de sujet, le pronom de la troisième personne n'a également au féminin pluriel qu'une seule forme, *elles* : mais il a pour complément direct *les* et *elles*.

Pour complément indirect *leur* et à *elles*;

Et pour complément des prépositions, *elles*.

Du reste, les observations que nous avons faites pour le féminin singulier du pronom de la troisième personne sont applicables au féminin pluriel

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SUJET.	COMPLÉMENT DIRECT.	COMPLÉMENT INDIRECT.	COMPLÉM. DE PRÉPOSIT.
Elles travaillaient.	Les écouter.	Leur sembler.	Devant elles.
Elles vont.	Les plaindre.	Leur convenir.	À pied d' <i>elles</i> .
Plus gentilles qu' <i>elles</i> .	N'assister qu' <i>elles</i> .	Appartenir à <i>elles</i> .	Malgré <i>elles</i> .
Plus douces qu' <i>elles</i> .	Ne gouverner qu' <i>elles</i> .	Aller à <i>elles</i> .	Quant à <i>elles</i> .

————— **N° CCLIV.** —————

FONCTIONS DE *se*, *soi*

SUJET.

On a besoin souvent d'un plus petit que *soi*. (LA FONTAINE.)

COMPLÉMENT DIRECT.

**Sans *se* voir, quand on s'aime, on peut *se* deviner.
(LA CHAUSSÉE.)**

Ne régler que *soi* et sa famille, être simple, juste et modeste, sont des vertus pénibles, parce qu'elles sont obscures. (FONTENELLE.)

COMPLÉMENT INDIRECT.

**On *se* propose en vain de quitter ce qu'on aime.
(CAMPISTRON.)**

Idoménée, revenant à *soi*, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arrosée du sang de son fils, et qu'il ne saurait plus habiter. (FÉNÉLON.)

COMPLÉMENT DE PRÉPOSITIONS.

**La vieillesse chagrine incessamment amasse;
Garde, non pas pour *soi*, les trésors qu'elle entasse.
(BOILEAU.)**

**Il est des nœuds formés sous des astres malins,
Qu'on chérit malgré *soi*. (REGNARD.)**

Le pronom personnel *soi* marquant un rapport d'identité avec le sujet, ne peut pas représenter le sujet lui-même. Cependant, lorsqu'il entre dans le second terme d'une comparaison, on voit qu'il joue alors l'office de sujet; mais hors de là il ne peut remplir cette fonction. Rétablissant donc le second terme de la comparaison, on trouve : *On a besoin d'un plus petit que SOI n'est petit.*

Quand il est complément direct, il se montre sous deux formes diverses : *se* et *soi*; la première se place toujours devant le verbe et la seconde après.

La même observation a lieu pour le complément indirect *se* et à *soi*. Toutefois cette dernière forme peut, par inversion, précéder le verbe.

Enfin, le complément des prépositions est toujours *soi*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SUJET.	COMPLÉMENT DIRECT.	COMPLÉMENT INDIRECT	COMPLÉM. DE PRÉPOSIT.
Plus riche que <i>soi</i> .	Se disimuler.	Se promettre.	Sur <i>soi</i> .
Plus malin que <i>soi</i> .	Se disputer.	Se plaire.	Malgré <i>soi</i> .
Moins pauvre que <i>soi</i> .	Se souffrir.	Se persuader à <i>soi</i> .	Avant <i>soi</i> .
Moins prodigue que <i>soi</i> .	Se vaincre.	Se souvenir à <i>soi</i> .	Après <i>soi</i> .

————— **N° CCLV.** —————

DE L'ÉLISION DE L'*e* DANS *je*, *me*, *te*, *se*, *le*

SANS ÉLISION.

***Je* te verrai sans ombre, ô vérité céleste!
(VOLTAIN.)**
***Me* voilà seul portant la haine universelle.
(LACOUR.)**

AVEC ÉLISION.

**J'avais encor tes vœux; j'avais encor ton cœur.
(CORNILLÉ.)**
**Ne m'ôtez pas ce bien dont je suis si jaloux.
(VOLTAIN.)**

Te montrerai-je les objets tels qu'ils sont ?
(J.-J. ROUSSEAU.)

Se vaincre appartient aux héros.
(LOMBART DE LANGRES.)

Le voilà donc rempli cet oracle exécrable !
(VOLTAIRE.)

*T'*attendre aux yeux d'autrui, quand tu dors, est
erreur.

(LA FONTAINE.)

*S'*étonner est du peuple, admirer est du sage.
(DELILLE.)

L'a-t-on vu (le coursier) paissant l'herbe fleurie,
Contempler les tableaux de la terre embellie ?
(AIMÉ-MARTIN.)

Les pronoms personnels *je, me, te, se*, placés devant un mot commençant par une voyelle ou par *h* non aspirée, occasionneraient un hiatus désagréable. C'est pour éviter cet hiatus qu'en pareille rencontre on supprime la lettre finale, et qu'on la remplace par l'apostrophe.

Ainsi, au lieu de *je avais, ne me ôtez pas*, etc., on dit : *j'avais, ne m'ôtez pas*, etc. Toutefois cette suppression n'a pas lieu avec *je* et *le*, lorsque ces mots suivent le verbe : Exemples : *Le dirai-JE à mon père ? Menex-LE à Paris.*

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SANS ÉLISION.

Je déteste.
Il me supplie.
Je te comprends.
Il se vante.
Vous le cajoles.
Ai-je été dupé ?

AVEC ÉLISION.

*J'*applaudis.
Il m'égrotine.
il t'irrite.
Ils s'observent.
Vous l'utiliserez.
J'ai été dupe.

SANS ÉLISION.

Je lis.
Je me fatigue.
Tu te ruines.
Elle se perdra.
On le trahit.
Conduis-le à la voiture.

AVEC ÉLISION

*J'*accepte.
Vous m'étonnerez.
On t'en promet.
La loi s'y oppose.
Vous l'honorez.
il l'use.
Tu l'iras conduire.

—••••• N° CCLVI. —•••••

PLACE DES PRONOMS PERSONNELS REMPLISSANT LA FONCTION DE *sujet*

PHRASES ÉNONCIATIVES.

*J'*ai des rêves de guerre en mon âme inquiète,
*J'*aurais été soldat, si je n'étais poète.
Ne vous étonnez point que j'aime les guerriers.
(V. HUGO.)

O fortune ! *tu* fais de nous ce que tu veux.
(ANONYME.)

Il vaut mieux courir le risque de faire une guerre
malheureuse, que de donner de l'argent pour avoir
la paix.
(MONTESQUIEU.)

Nous sommes taxés d'hommes singuliers par ceux
qui n'ont pas l'esprit ou le courage de l'être.
(SANTAL DUBAY.)

Vous avez dit avec vérité que les personnes qui
raisonnent toujours sont ennuyeuses. En effet, si
elles raisonnent continuellement, elles ne sont pas
raisonnables, car il ne faut pas toujours raisonner.
(MADAME DE MAINTENON.)

PHRASES INTERROGATIVES.

Quelles raisons aurai-je de croire en vous, plaisirs
du monde, vous qui êtes faits pour tromper ?
(BALLANCHE.)

Ossian, barde sauvage, que fais-tu, assis sur la
pierre des tombeaux ? songes-tu aux héros des temps
passés ?
(AIMÉ-MARTIN.)

Souvent, pour le chaume rustique,
Du Louvre fuyez la prison.
Ah ! le fauteuil académique
Vaut-il un siège de gazon ?
(FLORIAN.)

Sommes-nous sages, nous qui nous confions sans
cesse à des espérances qui sont sans cesse trompées ?
et n'allons-nous pas chaque jour au-devant d'un
fantôme créé par notre imagination ?
(BALLANCHE.)

Avez-vous partagé le repos de votre hôte ? avez-
vous reçu le pain et le sel de sa main ? votre per-
sonne est sacrée pour lui, quand même il découvrirait
que vous êtes son ennemi.
(PICHOT.)

... Parmi tant d'ingrats quelquefois il s'en trouve
 De la pâte qu'il faut pour faire des amis,
 Et c'est au besoin qu'on éprouve
 S'ils tiennent ce qu'ils ont promis.
 (LENOBLE.)

Pourquoi vanter des étrangers
 Les forêts, les déserts sauvages ?
 Ont-ils de plus rians vergers,
 D'autres roses, d'autres bocages ?
 (AIMÉ-MARTIN.)

En comparant les exemples de la première colonne avec ceux de la seconde, on voit que dans les phrases interrogatives les pronoms personnels remplissant la fonction de sujet se transportent immédiatement après le verbe, auquel ils se lient par un trait d'union : *suis-je ? ai-je ?* etc.

Comme la construction de cette sorte de mots présente d'assez grandes difficultés non seulement aux étrangers, mais encore à un grand nombre de Français, nous croyons devoir la figurer dans l'exercice suivant.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

PHRASES ÉNONCIATIVES.

SANS NÉGATION.
 Je reviendrai.
 Tu diras.
 Il croit.
 Elle vient.
 Nous parlerons.
 Vous sortirez.
 Ils paieront.
 Elles s'imaginaient.

AVEC NÉGATION.
 Je ne reviendrai pas.
 Tu ne diras jamais.
 Il ne croit pas.
 Elle ne vient pas.
 Nous ne parlerons qu'à notre tour.
 Vous ne sortirez pas.
 Ils ne paieront jamais.
 Elles ne s'imaginaient pas.

PHRASES INTERROGATIVES.

SANS NÉGATION.
 Reviendrai-je ?
 Diras-tu ?
 Croit-il ?
 Vient-elle ?
 Parlerons-nous ?
 Sortirez-vous ?
 Paieront-ils ?
 S'imaginaient-elles ?

AVEC NÉGATION.
 Ne reviendrai-je pas ?
 Ne diras-tu pas ?
 Ne croit-il pas ?
 Ne vient-elle pas ?
 Ne parlerons-nous pas ?
 Ne sortirez-vous pas ?
 Ne paieront-ils pas ?
 Ne s'imaginaient-elles pas ?

—••••• N° CCLVII. •••••—

PHRASES EXCLAMATIVES.

SANS NÉGATION.
 Ah, Rome ! ah, Bérénice ! ah, prince malheureux !
 Pourquoi suis-je empereur ? pourquoi suis-je amoureux ?
 (RACINE.)
 Faut-il qu'un deuil se mêle aux plaisirs des mortels !
 (MADAME TASTU.)
 Quand votre œil dédaigneux
 S'attache au vêtement, Dieu regarde le cœur.
 Ah ! puisse-t-il au vôtre inspirer la pitié !
 (M^{lle} MERCUR.)
 Dussiez-vous présenter mille morts à ma vue,
 Je ne saurais chercher une fille inconnue !
 (RACINE.)

AVEC NÉGATION.
 Oh ! que n'ai-je aussi, moi, des baisers qui dévorent,
 Des caresses qui font mourir !
 (V. HUGO.)
 Que ne puis-je aussi presser sur mon sein mon
 vertueux et bon père !
 (FLORIAN.)
 Que n'ai-je pu voiler le soleil, et faire qu'il restât
 pour moi comme il était le jour du 21 janvier ! Que
 ne puis-je défendre à la lune d'éclairer mes pas du-
 rant la nuit, ou de pénétrer dans mon odieuse de-
 meure !
 (BALLACHE.)
 ... Quand un homme est riche, il vaut toujours son
 prix ;
 N'eût-il de son vrai nom ni titre ni mémoire,
 D'Hosier lui trouvera des aïeux dans l'histoire.
 (BOILEAU.)

Dans les phrases exclamatives, les pronoms personnels *je, tu, nous, vous, il, etc.*, se placent aussi après le verbe, qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas négation.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SANS NÉGATION.
 Dût-il !
 Poussiez-vous !
 Suis-je malheureux !
 Faut-il !

AVEC NÉGATION.
 Ne dût-il pas !
 Ne poussiez-vous pas !
 Ne suis-je pas malheureux !
 Ne faut-il pas !

SANS NÉGATION.
 Ai-je aussi prié !
 Est-elle !
 Pussent-ils !
 Dussions-nous !

AVEC NÉGATION.
 N'ai-je pas aussi prié !
 N'est-elle pas !
 Ne pussent-ils pas !
 Ne dussions-nous pas !

N° CCLVIII.

PHRASES INTERJETÉES.

PHRASES ÉNONCIATIVES.

« Dieu d'Abraham, écoute ma prière ! »

Il dit : soudain cent voix religieuses

Chantent de Dieu les merveilles nombreuses.

(CAMPENON.)

Hélas ! je vous connus, vous étiez jeune et belle ;

De toutes les vertus je cherchais le modèle,

Je m'écriai : Je l'ai trouvé !

(AIMÉ-MARTIN.)

Et moi, *je lui disais* d'une voix douloureuse :

« O vous, l'amour, l'espoir et l'orgueil des Troyens,

» Hector, quel dieu vous rend à vos concitoyens ?

» Que nous avons souffert de votre longue absence !

(DELILLE.)

Il répond : « Faut-il donc qu'une épouse si chère

» M'accable du reproche et de l'injure amère !

» Ménélas m'a vaincu. Pallas guidait ses coups. »

(MILLEVOYE.)

PHRASES INTERJETÉES.

Mon fils, *dit-il*, à ce vœu de ton cœur,

Va, ne crains pas qu'un père aigri s'oppose :

Tu peux partir, je ne te maudis pas

(CAMPENON.)

« Eh bien, sage Panthé, Pergame existe-t-elle ? »

M'écriai-je : « peut-on sauver la citadelle ? »

» N'avons-nous plus d'espoir ? »

(DELILLE.)

Apollonius de Thyane, débarqué dans la capitale
du monde pour voir, *disait-il*, quel animal c'était
qu'un tyran, s'en fit chasser avec les autres phi-
losophes.

(CHATEAUBRIAND.)

Pour le coup, voilà de vos folies. Eh bien ! *conti-
nua-t-elle* avec une vivacité charmante, quand nous
serons dans l'obscurité, qu'y verrons-nous ?

(AIMÉ-MARTIN.)

On voit par les exemples de la deuxième colonne, que si l'on interjette dans la phrase un des temps des verbes *dire*, *répondre*, *repandre*, *interrompre*, *ajouter*, *s'écrier*, *continuer*, etc., etc., les pronoms personnels se transportent après ces mêmes verbes, quoique la phrase ne soit point interrogative.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je dis : Parle.

Tu dis : Arrête.

Il s'écrie : O Dieu !

Elle répond : Sors d'ici.

Vous ajoutez : Qu'il s'éloigne !

Parle, dis-je.

Arrête, dis-tu.

O Dieu ! s'écrie-t-il.

Sors d'ici, répond-elle.

Qu'il s'éloigne : ajoutez-vous.

Il murmurait : Quelle infamie !

Il interrompit : Tu mens.

Elle reprit : Je le sais.

Ils s'écrièrent : Horreur !

Nous répétions : Infamie !

Quelle infamie ! murmura-t-il.

Tu mens ! interrompit-il.

Je le sais, reprit-elle.

Horreur ! s'écrièrent-ils.

Infamie ! répétions-nous.

N° CCLIX.

PLACE DES PRONOMS PERSONNELS DANS LES PHRASES COMMENÇANT PAR *aussi*, *en vain*, *peut-être*, *toujours*, ET AUTRES MOTS SEMBLABLES.

NOMS PERSONNELS PLACÉS

AVANT LE VERBE.

A peine *il était* né, que d'Enghien sur la poudre
Mourut, sous un arrêt que rien ne peut absoudre.

(V. HUGO.)

Vainement *ils furent* s'écriant dans les villes :

« Plus de rébellions ! plus de guerres civiles. »

(V. HUGO.)

APRÈS LE VERBE.

A peine la saison d'aimer *est-elle* passée, que les
oiseaux se dépouillent de leurs couleurs.

(AIMÉ-MARTIN.)

En vain *cherchiez-vous* l'Éternel jusqu'aux ex-
trémités du monde ou dans la vaste étendue des
cieux ; il habite près de vous, il est en vous.

(ÉCRITURE-SAINTE.)

Les honneurs sont institués pour récompenser le mérite, pour exercer la sagesse, et pour être des occasions de faire du bien : aussi ils n'appartiennent de droit qu'à des âmes modérées, justes et charitables.

(FLÉCHIER.)

Peut-être je devrais, plus humble en ma misère, Me souvenir du moins que je parle à son frère.

(RACINE.)

Combien j'ai déjà vu tomber de nobles et dignes créatures ! avant de succomber, elles ont beaucoup souffert. C'est une espèce de soulagement de penser que le plus souvent, hélas ! la mort est une délivrance.

(BALLANTRAE.)

Avec les mots aussi, en vain, à peine, peut-être, au moins, encore, toujours, combien, etc., les pronoms se mettent avant ou après les verbes. C'est le goût, la grâce, l'harmonie et l'élégance qui doivent présider à l'emploi de l'une ou de l'autre façon d'écrire.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Aussi voulait-il.
En vain voulons-nous.
A peine sommes-nous.
Peut-être avez-vous.
Vainement pensent-ils.
Du moins ajoutez-vous.

Aussi il voulait.
En vain nous parlons.
A peine nous sommes.
Peut-être vous avez.
Vainement ils pensent.
Du moins vous ajoutez.

Au moins devons-nous.
Encore enseigne-t-elle.
Toujours dirai-je.
Combien disons-nous.
A plus forte raison croyons-nous.
Si grand soit-il.

Au moins nous devons.
Encore elle enseigne.
Toujours je dirai.
Combien nous disons.
A plus forte raison nous croyons.
Si grand qu'il soit.

N° CCLX.

CONSIDÉRATIONS PARTICULIÈRES.

I.

Vous êtes aujourd'hui coiffée à faire horreur.
— Quoi ! suis-je donc si mal ?

(GARNETT.)

Votre genre d'esprit me plait infiniment ;
Et je ne sais que vous avec qui j'ai envie
De penser, de causer et de passer ma vie.
C'est un goût décidé. — Puis-je m'en assurer ?

(Sd.)

Ne tiens-je pas une lanterne en main ?

(MOLIERE.)

Vous-je cela ? disait en soi la belle.

(LA FONTAINE.)

Viens-je donc dans ces lieux te servir de trophée ?

(J.-B. ROUSSEAU.)

Que ne puis-je t'exprimer ce que je sens si bien !
et comment sens-je si bien ce que je ne puis t'exprimer ?

(MONTESQUIEU.)

Nous avons dit que dans les phrases interrogatives et admiratives les pronoms personnels se plaçaient après les verbes. Nous devons faire observer cependant que si ces verbes se terminaient par deux consonnes sonores, que leur réunion au mot *je* donnât lieu à une équivoque, il faudrait, en pareille circonstance, prendre un autre tour. Ainsi, au lieu de *cours-je ? dors-je ? rends-je ? mens-je ? romps-je ? sers-je ?* qui affectent désagréablement l'oreille, et se prononcent comme *courge, dorge, range, mange, ronge, serge*, on doit dire : *est-ce que je cours ? est-ce que je dors ?* (1). Cette observation est particulièrement applicable aux verbes dont la première personne se termine par *s* précédé d'une

(1) MM. Serreau et Boussi prétendent qu'il faut dire : *Couré-je ? perdré-je ? senté-je ? dormé-je ? vendé-je ?* etc., et analysent ainsi : *Est-il possible que je coure ? que je perde ?* etc.

autre consonne, quel que soit le nombre des syllabes : *Répands-je ? interromps-je ?* On excepte toutefois *attends-je ? dis-je ? suis-je ? fais-je ? dois-je ? puis-je ? vais-je ?* etc., ainsi qu'on le voit par les exemples ci-dessus cités.

II.

Par quel charme secret *laisss-je* retenir
Ce courroux si sévère et si prompt à punir ?
(RACINE.)

.....*Puisss-je* à la race future
Montrer comme on punit l'hôte ingrat et parjure,
Offrir un grand exemple, et d'avance effrayer
Quiconque outragerait le seuil hospitalier !
(MILLEVOYE.)

Hélas ! à peine *osé-je* encore y penser.
(MIRABEAU.)

Qui *désigné-je*, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable ?
Un moine ? non, mais un dervise ;
Je suppose qu'un moine est toujours charitable.
(LA FONTAINE.)

Mais pourquoi m'*arrêté-je* à ces circonstances ?
(FLÉCHIER.)

Moi, *fussé-je* vaincu, j'aimerais ta victoire !
Tu le sais, pour mon cœur ami de toute gloire
Les triomphes d'autrui ne sont pas un affront.
(V. HUGO.)

Dussé-je, après dix ans, voir mon palais en cendre !
(RACINE.)

Me *trompé-je* ?
(MOLIERE.)

Est-il bien vrai, Frosine, et ne *rêvé-je* point ?
(Id.)

A moins que de cela l'*eussé-je* soupçonné ?
(Id.)

Pour éviter l'hiatus qui résulterait, dans les phrases interrogatives ou exclamatives, de la rencontre des deux syllabes sourdes : *laisse-je, parle-je*, etc., on altère l'orthographe, comme on vient de le voir, et l'on change l'*e* muet en *é* fermé des verbes à la première personne du présent de l'indicatif et du subjonctif, et de l'imparfait de ce dernier mode.

Les grammairiens, qui semblent avoir pris à tâche de vouloir tout dénaturer, prétendent que dans *aimé-je, demandé-je*, l'*e* est fermé ; mais l'usage et l'autorité des personnes qui parlent le mieux, démentent journellement cette opinion ; elles prononcent : *aimé-je, veillé-je*, etc., avec un accent grave.

III.

Que *pourrai-je* vous dire et quel remerciement !
(MOLIERE.)

Hélas ! *pensai-je* alors, la tristesse dans l'âme,
Humbles hommes, l'oubli sans pitié nous réclame.
(SAINT-BEUVE.)

Par où *pourrais-je*, hélas ! dans ma vaste disgrâce,
Vers vous de quelque plainte autoriser l'audace !
(MOLIERE.)

Ce petit nombre d'heures que la multitude semble
vouloir disputer aux pensées sérieuses, pourquoi les
consumerais-je comme elle ?

(BALLANCHE.)

Il ne faut pas confondre les temps, ni se laisser induire en erreur par la même consonnance. Dans la première colonne les verbes *pourrai, pensai* sont au futur et au prétérit, tandis que dans la deuxième ils sont au conditionnel : *pourrais, consumerais*.

IV.

Aimable fille, n'es-tu point un ange du ciel, ou
Dieu me *montre-t-il* en toi l'épouse qui embellira
ma solitude ?

(BALLANCHE.)

Dieu *a-t-il* promis à l'homme d'obéir à tous ses
désirs ?

(Id.)

..... Grands dieux ! votre clémence
Répare-t-elle enfin soixante ans de souffrance ?
(VOLTAIRE.)

Le kangourou *échappe-t-il* mieux à ses enne-
mis en faisant des bonds épouvantables, que les
grillons et les sauterelles qui sautent avec tant d'a-
gilité ?
(AIMÉ-MARTIN.)

Lorsque le verbe se termine par un *a* ou par un *e* muet, l'euphonie exige qu'on inter-

cale, entre le verbe et les pronoms personnels *il, elle*, un *t* qu'on fait suivre et précéder d'un trait-d'union.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Dois-je le dire ?
Fais-je le savoir ?
Vais-je y aller ?
Fais-je mal ?

Vaillâ-je ?
Où-je ?
Parti-je ?
Aimâ-je.

Dirai-je ?
Dirais-je ?
Croirai-je ?
Croirais-je ?

Dira-t-il ?
Croira-t-il ?
Continuera-t-il ?
Ajouta-t-elle.

----- N° CCLXI. -----

DE LA PLACE DES PRONOMS PERSONNELS EMPLOYÉS COMME COMPLÉMENTS DIRECTS.

AVEC L'IMPÉRATIF.

SANS NÉGATION.

Rends-moi chrétienne et libre, à tout je me soumets.
(VOLTAIRE.)

Lève-toi, Alcione, ceins tes habits de deuil, livre-toi à ta douleur, et ne laisse point ton époux descendre aux enfers privé de tes larmes.

(DE BOUFFLERS.)

Dépouillons-nous aussi d'une vaine fierté ;
Nous naissons, nous vivons pour la société.

(BOILEAU.)

Allez, conduisez-la dans la chambre prochaine.

(RACINE.)

AVEC NÉGATION.

Dissipe tes douleurs.
Et ne me trouble pas par ces indignes pleurs.

(BOILEAU.)

Ne s'étonne donc plus, si mon ame gênée
Avec impatience attend leur hyménée.

(CORNEILLE.)

Du lutrin, disent-ils, abattons la machine ;
Mais ne nous chargeons pas tout seuls de sa ruine.

(BOILEAU.)

Si l'on vous propose de faire une mauvaise action,
ne la faites point.

(ANONYME.)

Lorsque les pronoms personnels sont le complément direct d'un verbe à l'impératif sans négation, ils se placent après ce verbe, comme l'attestent les exemples de la première colonne. Dans ce cas, on fait usage des formes *moi, toi, le, la, les*.

Mais si la phrase était négative, comme dans les exemples de la seconde colonne, on voit qu'en pareille circonstance les pronoms personnels précèdent toujours le verbe, et qu'alors ce sont les formes *me, te, se* qu'il faut employer.

----- N° CCLXII. -----

HORS DE L'IMPÉRATIF.

SANS NÉGATION.

Madame, enfin le ciel près de vous *me* rappelle,
Et, secondant du moins mes plus tendres souhaits,
Vous rend à mon amour plus belle que jamais.

(RACINE.)

... Pauvre science humaine !
Un fil s'arrête, hélas ! comme le moucheron
Du bon Jean La Fontaine.

(AIMÉ-MARTIN.)

AVEC NÉGATION.

Il suffit : je conçois vos raisons et vos craintes ;
Je ne m'emporte plus en d'inutiles plaintes.

(VOLTAIRE.)

Je ne *te* puis blâmer d'avoir fui l'infamie ;
Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
Je ne s'accuse point, je pleure mes malheurs.

(CORNEILLE.)

C'est Dieu qui nous fait vivre ;
C'est Dieu qu'il faut aimer.

(MALHERBE.)

Je vous l'ai déjà dit, aimez qu'on vous censure,
Et, souple à la raison, corrigez sans murmure.
Mais ne vous rendez pas des qu'un sot vous reprend.

(BOILEAU.)

Lisez Virgile, heureux qui sait goûter ses charmes !
Malheureux qui le lit sans verser quelques larmes !

(DEUILLE.)

Les cœurs remplis d'ambition
Sont sans foi, sans honneur et sans affection ;
Occupés seulement de l'objet qui les guide,
Ils n'ont de l'amitié que le masque perfide.

(CRÉBILLON.)

Les amants, j'ose l'assurer,
Se plaignent de la jalousie,
Et sont ravis de l'inspirer.

(IMBERT.)

Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux auraient été charmés de voir cette fertile terre d'Égypte, semblable à un jardin délicieux arrosé d'un nombre infini de canaux.

(FÉNÉLON.)

Ce discours me surprend, il le faut avouer :
Je ne vous cherchais pas pour l'entendre louer.

(RACINE.)

Et, ne le voyant plus dans ces rochers déserts,
Des ombres du trépas mes yeux se sont couverts.

(VOLTAIRE.)

Aussitôt il cria à Hippias : Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes, arrête ! nous allons voir si tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus ; tu ne les conduiras pas à Tarente.

(FÉNÉLON.)

Songez plutôt, quelque amour qui nous flatte,
À défendre du joug et nous et nos états,
Qu'à contraindre des cœurs qui ne se donnent pas.

(RACINE.)

On voit donc par ces exemples que, dans les phrases énonciatives avec ou sans négation, les pronoms personnels *me, te, se, nous, vous, le, la, les*, quand ils sont compléments directs, se placent toujours devant le verbe.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

A L'IMPÉRATIF

SANS NÉGATION.

Admire-moi.
Dépouille-toi.
Censurez-vous.
Évertuez-vous.
Condamnez-le.
Flétrissez-le.
Exhortez-le.

AVEC NÉGATION.

Ne me crois pas.
Ne t'abuse pas.
Ne vous broillez pas.
Ne vous gênez pas.
Ne la gênez point.
Ne le grondez point.
Ne les dérangez point.

HORS DE L'IMPÉRATIF.

SANS NÉGATION.

Je me réjouis.
Tu te promènes.
On se respecte.
Vous nous désirez.
Nous vous avons attendus.
Qu'on le console.
Il la caresse.

AVEC NÉGATION.

Je ne me flatte pas.
Il ne se regarde pas.
Ils ne s'aimaient point.
On ne nous trahira pas.
Vous ne vous déchiriez pas.
Qu'on ne l'épargne point.
Il ne la vent pas.

—••••• N° CCLXIII. •••••

DE LA PLACE DES PRONOMS PERSONNELS EMPLOYÉS COMME COMPLÉMENTS INDIRECTS

A L'IMPÉRATIF.

SANS NÉGATION.

Pardonnez-moi mon transport, madame ; les grandes choses amènent les grandes idées, et les grandes idées les grands mots.

(DE BOUFFLERS.)

Demande-tu le soir avant de te coucher le bien que tu auras fait dans la journée.

(FRANKLIN.)

Des intérêts du ciel pourquoi vous chargez-vous ?
Pour punir le coupable, a-t-il besoin de vous ?
Laissez-lui, laissez-lui le soin de sa vengeance ;
Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit de l'offense.

(MOLIERE.)

AVEC NÉGATION.

Ne me parlez donc plus de ces sociétés,
De ces ramas confus d'esprits, de cœurs gâtés,
De ces hommes sans frein, de ces femmes flétries,
À la honte, aux éclats, aux vices aguerries,
Qui d'un naufrage affreux consolent leur orgueil,
En poussant tous les cœurs contre le même écueil.

(LAFONT.)

Ne te reproche jamais l'assistance que tu auras donnée à un malheureux.

(ANONYME.)

Voulez-vous que votre enfant soit bien élevé ? ne laissez contracter aucune mauvaise habitude.

(FELDER.)

Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même
Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime,
Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux;
Vivez, et faites-vous un effort généreux.

(RACINE.)

Ne vous figurez point que dans cette journée,
D'un lâche désespoir ma vertu consternée
Craigne les soins d'un trône où je pourrais monter.

(RACINE.)

Les exemples de la première colonne nous font voir que les pronoms personnels, quand ils sont le complément indirect d'un verbe à l'impératif, se placent, comme les compléments directs, après ce verbe, si celui-ci n'est pas accompagné de la particule négative *ne*; car dans ce dernier cas, ils se mettent toujours devant lui.

On verra, dans l'exercice suivant, qu'après les verbes à l'impératif les formes qu'il faut employer lorsque les pronoms personnels se montrent comme compléments indirects, sont *moi*, *toi*, *lui*, *leur*; mais quand l'influence de la négation les reporte devant les verbes, on fait usage des formes *me*, *te*, etc.

----- N° CCLXIV. -----

HORS DE L'IMPÉRATIF.

SANS NÉGATION.

Je *me* fais de sa peine une image charmante,
Et je l'ai vu douter du cœur de son amant.

(RACINE.)

Heureux cultivateur, que je *te* porte envie!
Ton air est toujours pur, ainsi que tes plaisirs.

(COLLIN D'HARLEVILLE.)

J'entends du bruit; on ouvre, allons subitement
Lui demander raison de cet enlèvement.

(RACINE.)

Dès qu'il faut obéir, le parti le plus sage
Est de savoir *se* faire un heureux esclavage.

(CRÉBILLON.)

J'ai juré que mes soins, ma juste complaisance
Vous répondront toujours de ma reconnaissance.

(RACINE.)

AVEC NÉGATION.

Qu'on ne *me* vante plus l'éclat de la gaité;
Rien n'égale en pouvoir les pleurs de la beauté.

(LANOUE.)

Consulte ta raison, prends la clarté pour guide:
Vois si de tes soupçons l'apparence est solide:
Ne démens pas leur voix; mais aussi garde bien
Que, pour les croire trop, ils ne s'imposent rien.

(MOLIERE.)

L'imagination est un vaste pays; celui qui le par-
court s'égare aisément, si la raison ne *lui* sert de
guide.

(BOISTE.)

Le lis des jardins, dit l'Évangile, ne s'est pas filé
sa parure.

(AINÉ-MARTIN.)

Je ne vous ferai point de reproches frivoles,
Les moments sont trop chers pour les perdre en pa-
roles.

(RACINE.)

Il n'existe donc point de difficulté pour les cas hors de l'impératif. Que la négation soit ou ne soit pas exprimée dans la phrase, on voit que les pronoms personnels, comme compléments indirects, précèdent toujours les verbes.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

AVEC L'IMPÉRATIF.

SANS NÉGATION.

Dis-moi.
Fais-toi des chimères.
Jure-lui le contraire.
Épargne-mes des peines.
Faites-vous des amis.
Adressez-leur des réprimandes.

AVEC NÉGATION.

Ne *me* parle pas.
Ne *me* porte pas envie.
Ne lui réponds pas.
Ne nous faites pas de reproches.
Ne vous faites pas tort.
Ne leur donnez rien.

HORS DE L'IMPÉRATIF.

SANS NÉGATION.

Il *me* ressemble.
Il *te* suffit.
On *se* parle.
Nous lui obéissons.
Il nous fait cela.
Il vous propose.
Il leur impose des devoirs.

AVEC NÉGATION.

Il ne *me* semble pas.
Il ne *te* plaît pas.
On ne *se* dit rien.
Nous ne lui demandons pas.
Il ne nous fallait rien.
On ne vous répond pas.
Il ne leur recommande rien.

—————
 N° CCLXV. —————

DEUX PRONOMS PERSONNELS ENSEMBLE

A L'IMPÉRATIF.

SANS NÉGATION

Montrez-moi celui qui a pu arriver à trente ans sans être détrompé. Montrez-*le-moi*, ce mortel privilégié. (BALLANCHE.)

Mets-*le-toi* dans l'esprit : qui fait mal trouve mal. (ANONYME.)

L'enfant aperçoit-il une araignée ? au lieu de vous empresser de la tuer, laissez-*la-lui* prendre dans sa main. (Idem.)

Les péchés que nous avons commis, ô Dieu ! pardonnez-*les-nous* comme nous les pardonnons aux autres. (Idem.)

Là, regardez-moi là, durant cet entretien ; Et jusqu'au moindre mot imprimez-*vous* bien. (MOLIERE.)

Vos amis ont-ils des vices ? reprochez-*les-leur* : Le vice partout doit être combattu ; Mettons à le poursuivre un zèle infatigable. (AGNIEL)

AVEC NÉGATION.

Du sang de tant de rois c'est l'unique héritage, Ne *me* l'enviez pas, laissez-moi mon partage. (VOLTAIRE.)

Ne *te le* dissimule pas, ô roi ! tu es aussi mortel que le dernier de tes sujets. (ANONYME.)

Un pauvre vous demande-t-il l'aumône ? Ne *la lui* refusez pas, Dieu vous rendra dans le ciel le bien que vous aurez fait sur la terre. (Idem.)

Quelques torts que nous ayons envers vous, ne *nous les* pardonnez pas ; ils en entraîneraient d'autres à leur suite. (Idem.)

Ce plaisir, ô prince, quelque attrait qu'il ait à vos yeux, refusez-*le-vous* ; il coûterait la vie à plusieurs milliers d'hommes. (Idem.)

Avez-vous quelques vérités à faire entendre aux rois ? ne *les leur* dites pas ; vous éprouveriez bientôt les effets de leur injuste courroux. (Idem.)

En jetant les yeux sur ces exemples, il est impossible de ne pas remarquer l'influence qu'exerce la négation sur la construction des pronoms personnels, compléments d'un verbe l'impératif.

En effet, n'y-a-t-il pas négation ? Les deux compléments, le direct et l'indirect, se transportent immédiatement après le verbe, et on emploie les formes *moi, toi* : *dis-LE-MOI* ; *mets-LE-TOI* ; où l'on voit que le mot *le* précède *moi* et *toi*. Au contraire, s'il y a négation, ces mêmes compléments se placent avant le verbe, et au lieu de *moi, toi*, on se sert des formes *me* et *te* : *Ne ME L'enviez pas* ; *ne TE LE dissimule pas*. En pareille circonstance, les mots *le, la, les*, se mettent après le complément indirect, excepté pourtant après *lui* et *leur*, qui doivent toujours en être précédés

—————
 N° CCLXVI. —————

HORS DE L'IMPÉRATIF.

SANS NÉGATION.

Quand je puis obliger, ma joie est assez grande, Pour n'attendre jamais que l'on *me* le commande. (BOURSAULT.)

Je *te le* dis du fond de mon cœur, j'honore le Français comme le seul peuple qui aime véritablement les hommes et qui soit bienfaisant par caractère. (J.-J. ROUSSEAU.)

AVEC NÉGATION.

On n'agit pas franchement avec moi, et les secrets un peu importants, on ne *me les* confie pas. (ANONYME.)

Je ne *te* l'aurais pas dit autrefois, parce que j'aurais craint d'avoir l'air du despotisme. (MIRABEAU.)

Le plus sûr appui de l'homme est Dieu; vous voulez *le* just ravis!
(BOISTE.)

La rigueur n'a jamais produit le repentir:
Ce m'est qu'en pardonnant qu'on *nous le* fait sentir.
(CRÉBILLON.)

Je vous le dis encore: vous n'aurez l'estime des hommes que par une solide vertu.
(MADAME DE MAINTENON.)

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent
Une huître que le flot y venait d'apporter:
Ils l'avaient des yeux, du doigt ils *se la* montrent;
A l'égard de la dent, il fallut contester.

(LA FONTAINE.)

Vive les jeunes gens! tout est feu, tout est grâce;
Ils ont quelques défauts; ma foi, je *les leur* passe.
(BRET.)

Pour M. de Grignan, il peut bien s'assurer que si je puis quelque jour avoir sa femme, je ne *la lui* rendrai pas.
(MADAME DE SÉVIGNÉ.)

Mesdames, comment vos maris font-ils donc pour que leurs secrets soient si bien gardés? — Ils ne *nous les* confient pas.
(ANONYME.)

Je ne *vous le* répète plus; mais si cela vous arrive encore, vous aurez affaire à moi.
(Idem.)

Si les hommes pensent mal les uns des autres du moins ils ne *se le* disent pas.
(Idem.)

Les fautes, même légères, que commettent mes enfants, je ne *les leur* passe pas.
(Idem.)

Qu'il y ait ou non négation, on voit que les mots *me le, te le, etc.*, se placent toujours devant le verbe lorsqu'il n'est pas à l'impératif: on *ME LE* commande; on ne *ME LES* confie pas; et que le pronom *le* suit toujours les formes *me, te, etc.*, excepté avec *lui* et *leur*, qui en sont précédés.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

A L'IMPÉRATIF.

SANS NÉGATION.

Donne-le-moi.
Envoie-le-toi.
Brûle-le-lui.
Épargne-le-nous.
Figurez-le-vous.
Dites-le-leur.
Renvoyez-le-moi.
Pardonnez-le-lui.

AVEC NÉGATION.

Ne me le donne pas.
Ne te le envoie pas.
Ne la lui brûle pas.
Ne nous les épargne pas.
Ne vous le figurez pas.
Ne le leur dites pas.
Ne me les renvoyez pas.
Ne le lui pardonnez pas.

HORS DE L'IMPÉRATIF.

SANS NÉGATION.

Il me l'assurait.
Je te l'offre.
On le lui paiera.
Elle se le reproche.
On nous les fera goûter.
Ils vous les casseront.
Je le leur ôterai.
Ils se le diront.

AVEC NÉGATION.

Il ne me l'assurait pas.
Je ne te l'offre pas.
On ne le lui paiera pas.
Elle ne se le reproche pas.
On ne nous les fera pas goûter.
Ils ne vous les casseront pas.
Je ne le leur ôterai pas.
Elles ne se le diront pas.

..... N° CCLXVII.

PRONOMS PERSONNELS COMBINÉS AVEC *en*

A L'IMPÉRATIF.

SANS NÉGATION.

Répondez-m'en, vous dis-je: ou, sur votre refus,
D'autres me répondront et d'elle et de Burrhus.
(RACINE.)

Va, va-t'en commencer, il ne me faut plus rien.
(MOLIERE.)

Il est un peu trop tard pour enlever Cécile,
Dispensez-t'en ce soir, elle vous en supplie.
(Idem.)

— Je prétendais te découvrir à lui.
— Gardez-vous-en, méngez mon ennui.
(VOLTAIRE.)

AVEC NÉGATION.

Puisque c'est une chose qui doit vous faire de plaisir, ma chère, ne m'en veuillez donc pas.
(MADAME DE SÉVIGNÉ.)

En toute chose fais ce que tu dois, et quelle que soit l'opinion du vulgaire, ne t'en inquiète pas.
(BOISTE.)

L'enfant prend de bonne heure des défauts; mais ne t'en blâmez pas, et vous en ferez un jour un être bien malheureux.
(ANONYME.)

Quand quelqu'un vous veut et vous fait du bien, ne vous en montrez pas indigne par ce qu'il y a de plus commun, l'ingratitude.
(Idem.)

Nous n'avons autre chose à dire, si ce n'est que les pronoms personnels, combinés avec

la particule *en*, la précèdent toujours immédiatement. Du reste, il est facile de voir que cette particule n'exerce aucune influence sur l'ordre des pronoms personnels, qui suivent le verbe, quand il n'y a pas de négation exprimée, et qui, au contraire, se mettent devant lui, si la phrase est négative. Une dernière remarque à faire, c'est que, dans les phrases où le verbe est à l'impératif sans négation, au lieu des formes *moi* et *toi*, on fait usage des formes les plus faibles *me* et *te*, lorsqu'elles se trouvent combinées avec *en* : c'est que dans ce cas, elles sont égales en force à *moi* et à *toi*, et que *moi en* ou *moi-s-en* serait insupportable à toute oreille française.

N° CCLXVIII.

HORS DE L'IMPÉRATIF.

SANS NÉGATION.

Je reçois souvent de petits billets de ce cher cardinal ; je *tui en* écrivis aussi ; je tiens à ce léger commerce très-mystérieux et très-secret : il *m'en* est plus cher.
(MADAME DE SÉVIGNÉ.)

Tu peux *t'en* reposer sur le cœur d'une mère.
(VOLTAIRE.)

Je n'ai garde, monsieur, d'oser *vous en* désirer.
(DORAT.)

La mort est un remède à trouver quand on veut, Et l'on *s'en* doit servir le plus tard que l'on peut.
(MOLIERE.)

Je vous remercie de la peine que vous avez prise de narrer cette folie : c'est un style que vous n'aimez pas, mais il m'a bien réjoui : M. de Coulanges *vous en* parlera.
(MADAME DE SÉVIGNÉ.)

Le pauvre homme et la pauvre femme tombaient des nues : j'ai ajouté beaucoup de choses honnêtes, et je *m'en* suis allé emportant leurs bénédictions.
(DE BOUFFLERS.)

AVEC NÉGATION.

Je ne *m'en* prends qu'au vice, et jamais à la loi.
(FABRE D'ÉGLANTINE.)

Je vous entends, Burrhus, le mal est sans remède. Mon cœur *s'en* est plus dit que vous ne *m'en* direz.
(RACINE.)

Ah ! chère Marinette,
Ton discours de ton cœur est-il bien l'interprète ?
Ne me déguise point un mystère fatal ;
Je ne *t'en* voudrai pas pour cela plus de mal.
(MOLENAIRE.)

Un affront vit toujours sur le front qui l'endure,
Qui ne *s'en* venge pas est né pour le souffrir.
(CRÉBILLON.)

Adieu, ma belle petite sœur, souhaitez-moi un heureux voyage : je crains bien que l'âme intéressée de M. de Grignan ne *vous en* empêche.
(MADAME DE SÉVIGNÉ.)

A mon arrivée dans cette petite ville, je descendis chez les meilleures gens du monde, et je crois que je ne *m'en* serais pas allé si facilement sans la nécessité qui m'obligeait à continuer mon voyage.
(ANONYME.)

On voit donc qu'ici les formes *m'en*, *t'en*, *s'en*, *lui en*, etc., précèdent toujours le verbe dans les phrases négatives ou non négatives. Appliquons ce principe au dernier exemple de l'une et de l'autre colonne : *Je m'en suis allé* ; *je ne m'en serais pas allé*. Quel est le verbe ? N'est-ce pas *suis* et *serais* ? C'est donc avant ce verbe que doit se placer la forme *m'en*, et l'on s'exprimerait mal en disant comme les gens peu instruits de leur langue : *je me suis en allé* ; *je ne me serais pas en allé*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**COMPLÉMENT DIRECT.****A. L'IMPÉRATIF.**

SANS NÉGATION.
 Dispense-m'en.
 Inquiète-t'en.
 Blâme-l'en.
 Étouffons-nous-en.
 Détournez-vous en.
 Retirez-les-en.

AVEC NÉGATION.
 Ne m'en dispense pas.
 Ne t'en inquiète pas.
 Ne l'en blâme pas.
 Ne nous en étouffons pas.
 Ne vous en détournez pas.
 Ne les en retirez pas.

HORS DE L'IMPÉRATIF.

SANS NÉGATION.
 Je m'en vengeai.
 Tu t'en vas.
 Il ou elle s'en réjouit.
 Nous l'en grondâmes.
 Il nous en aurait prévenus.
 Nous vous en empêcherons.
 Ils ou elles s'en gardèrent.
 Vous les en empêchèrez.

AVEC NÉGATION.
 Je ne m'en vengerai pas.
 Tu ne t'en iras pas.
 Il ou elle ne s'en réjouit pas.
 Nous ne l'en avertirons pas.
 Il ne nous en aurait pas prévenus.
 Nous ne vous en empêcherons pas.
 Ils ou elles ne s'en gardèrent pas.
 Vous ne les en empêcherez pas.

COMPLÉMENT INDIRECT.

SANS NÉGATION.
 Parlez-m'en.
 Donnez-m'en.
 Répondez-lui-en.
 Promettez-nous-en.
 Mettez-vous-en.
 Portez-leur-en.

AVEC NÉGATION.
 Ne m'en parlez pas.
 Ne t'en donnez pas.
 Ne lui en répondez pas.
 Ne nous en promettez pas.
 Ne vous en mettez pas.
 Ne leur en portez pas.

SANS NÉGATION.
 Vous m'en parlez.
 Il t'en envoie.
 Il ou elle s'en promettrait.
 Vous lui en adresserez.
 Il nous en doit.
 Il vous en plaît.
 Ils ou elles s'en donnent.
 Nous leur en ôterons.

AVEC NÉGATION.
 Vous ne m'en auriez pas parlé.
 Il ne t'en eût pas envoyé.
 Il ou elle ne s'en est pas promis.
 Vous ne lui en adresseriez pas.
 Il ne nous en doit pas.
 Il ne vous en plaît pas.
 Ils ou elles ne s'en donnent pas.
 Nous ne leur en ôterons pas.

-----●●●●● N° CCLXIX. ●●●●●-----**PRONOMS PERSONNELS CONSTRUITS AVEC y****A. L'IMPÉRATIF.****SANS NÉGATION.**

Le mari de madame aujourd'hui m'a promis
 De faire ma fortune. — Est-il bien vrai, Lisette ? —
 Et je t'épouserai dès qu'elle sera faite. —
 Bon ! attendons-nous-y ! quand le bien te viendra,
 D'autres amants viendront, tu me planteras là.
 (VOLTAIRE.)

Dans ce réduit cachez-vous tout le soir ;
 Vous trouverez un ample manteau noir ;
 Fourrez-vous-y.

(Idem.)

AVEC NÉGATION.

Ame vénale ! crois-tu donner à ton fils un autre
 père avec de l'argent ? ne t'y trompe point ; ce n'est
 pas même un maître que tu lui donnes, c'est un va-
 let.
 (J.-J. ROUSSEAU.)

Un homme vous flatte-t-il ? ne vous-y fiez pas.
 Il veut vous tromper.

(ANONYME.)

N'y a-t-il pas négation ? les formes *nous-y*, *vous-y*, etc., se placent après le verbe à l'impératif, comme on le voit par les exemples de la première colonne. Y a-t-il, au contraire, négation ? ces mêmes formes se mettent devant lui, ainsi que cela a lieu dans la seconde colonne. L'exercice fera connaître les autres particularités.

-----●●●●● N° CCLXX. ●●●●●-----**HORS DE L'IMPÉRATIF.****SANS NÉGATION.**

Je n'ose plus voir le monde, et quoi qu'on ait
 fait pour m'y remettre, j'ai passé tous ces jours-ci
 comme un loup-garou.

(MADAME DE SÉVIGNÉ.)

AVEC NÉGATION.

Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est la
 simplicité des mœurs de la ville de Vevey : on ne
 m'y connaît que comme peintre, et j'y suis traité
 pourtant comme à Nancy.

(DE BOURBON.)

Qui ne s'y fût trompé ? jamais l'air d'un visage,
Si ce qu'il dit est vrai, n'imposa davantage.

(MOLIERE.)

... Un autre sort au trône vous appelle :
Consentez-y, madame ; et, sans plus résister,
Achevez un hymen qui vous y fait monter.

(RACINE.)

Ce fat va-t-il dans cette maison ? — Je l'y ai vu
souvent ; mais il n'a pas l'air de s'y plaire beau-
coup.

(ANONYME.)

L'or est comme une femme ; on n'y saurait toucher,
Que le cœur, par amour, ne s'y laisse attacher.

(REGNARD.)

Adieu, ma chère petite, j'achèverai cette lettre à
Paris ; voilà ce que vous aurez de Livry. Si j'avais
eu la force de ne vous y point écrire et de faire un
sacrifice à Dieu de tout ce que j'y ai senti, cela vau-
drait mieux que toutes les pénitences du monde.

(MADAME DE SÉVIGNÉ.)

Hors de l'impératif, qu'il y ait ou non négation, les formes *m'y*, *t'y*, *s'y*, etc., précèdent
toujours le verbe.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

COMPLÉMENT DIRECT.

A L'IMPÉRATIF

SANS NÉGATION.

Portez-y-moi (1).
Jettez-y-toi.
Jettez-y (peu usité).
Jettez-y.
Jetons-nous-y.
Jetez-vous-y.
Jetez-les-y.

AVEC NÉGATION.

Ne m'y jette pas.
Ne t'y jette pas.
Ne l'y jette pas.
Ne nous y jetez pas.
Ne vous y jetez pas.
Ne les y jetez pas.

HORS DE L'IMPÉRATIF.

SANS NÉGATION.

On m'y volera.
On t'y prendra.
On l'y plantera.
Il s'y perdra.
Vous nous y laisserez.
Vous vous y ruinerez.
Elles s'y placeront.

AVEC NÉGATION.

On ne m'y a pas jeté.
On ne t'y prendra plus.
On ne l'y plantera pas.
Il ne s'y perdra pas.
Vous ne nous y laisserez pas.
Vous ne vous y ruinerez pas.
Elles ne s'y placeront pas.

COMPLÉMENT INDIRECT

Dis-le-m'y.
Parlez-y.
Parlez-nous-y.
Parlez-vous-y.
Parlez-leur-y.

Ne m'y parlez pas.
Ne t'y parlez pas.
Ne nous y parlez pas.
Ne vous y parlez pas.
Ne leur y parlez pas.

On m'y parlera.
On t'y parlera.
On s'y parlera.
On nous y parlera.
On vous y parlera.
On leur y parlera.
Ils s'y parleront.

On ne m'y parlera pas.
On ne t'y parlera pas.
On ne s'y parlera pas.
On ne nous y parlera pas.
On ne vous y parlera pas.
On ne leur y parlera pas.
Ils ne s'y parleront pas.

—••••• N° CCLXXI. •••••

PLACE DES PRONOMS PERSONNELS AVEC DEUX IMPÉRATIFS.

Cessez, vous dis-je, et laissez-moi,
Madame, exécuter les volontés du roi.

(RACINE.)

Marche, et suis-nous du moins où l'honneur nous at-
tend.

(BOILEAU.)

Soldats, suivez leurs pas et me répondez d'eux.

(VOLTAIRE.)

O vous, lecteurs curieux de la grande histoire du
noyer de la terrasse, écoutez-en l'horrible tragédie,
et vous absteniez de frémir si vous pouvez.

(J.-J. ROUSSEAU.)

(1) Quoique la plupart des grammairiens approuvent les expressions suivantes : *Donnez-y-moi une place*, *portez-y-moi*, *jettez-m'y*, et autres semblables, le goût et l'harmonie se réunissent pour les faire rejeter. En effet, elles ont un son dur et désagréable. *Portez-y-moi* ne vaut pas mieux que *portez-m'y*. On doit plutôt se servir d'une circonlocution polie, comme : *Faites-moi le plaisir de me porter, de me mener là, en cet endroit*, ou, si l'on répugne à la prière, on prend un autre tour : *Portez-moi là ; donnez-moi une place dedans, jettez-moi dedans*, ou toute autre locution que ce sifflant et baillant *donnez-y-moi une place*.

« Les étrangers, dit Boiste, doivent apporter une attention particulière à l'emploi de cet *y*, souvent contraire aux lois de la grammaire générale, et pouvant former, par sa consonnance, des locutions très-ridicules. Des Français mêmes s'y méprennent, surtout dans la conversation ; il n'est pas rare d'entendre, même dans la capitale, des personnes instruites en apparence dire : *Menez-m'y*, et plus souvent encore *menez-y-moi*, moins blâmable, il est vrai, quoique de style sauvage.

Nous avons dit, et nous avons fait voir que les pronoms personnels, employés comme compléments directs ou indirects, simples ou combinés avec *le, la, les, en* et *y*, se plaçaient après le verbe, quand ce dernier était à l'impératif et qu'il n'était point accompagné d'une négation; mais, par les exemples qui viennent d'être cités, il faut remarquer que, lorsqu'il se trouve deux impératifs de suite, ces noms peuvent précéder (4) le dernier, ou le suivre; c'est une chose entièrement facultative. Toutefois nous ferons observer que les constructions de la deuxième colonne commencent à être moins en usage, et qu'on dit plutôt : *Sortez et laissez-moi dormir*, que *sortez et me laissez dormir*. Nous n'avons parlé que de deux impératifs; cependant, s'il y en avait plusieurs, il en serait de même, exemple : *Allez, partez, et laissez-moi dormir, ou me laissez dormir*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Donnez et laissez-vous.
Marche et suis-moi.
Prends et donne-lui.
Donnez et montrez-moi.
Voile et donne-le-moi.
Ecris-la et envoie-la-lui.
Reste ou va-t-en.
Laisse-le ou retire-l'en.
Sauts ou jette-t'y.

Donnez et vous laissez.
Marche et nous suis.
Prends et lui donne.
Donnez et me montrez.
Voile et me le donne.
Ecris-la et la lui envoie.
Reste ou t'en va.
Laisse-le ou l'en retire.
Sauts et t'y jette.

Allez et laissez-moi.
Vais et obéis-toi.
Entends et obéis-leur.
Ecoute-le et pardonne-lui.
Prends-le et rends-le-moi.
Fais-les et adresse-les-lui.
Asses-yous ou allez-vous-en.
Approuvez-le ou moquez-vous-en.
Embrasse-les ou laisse-les-y.

Allez et nous laissez.
Vais et t'obéis.
Entends et leur obéis.
Ecoute-le et lui pardonne.
Prends-le et me le rends.
Fais-les et les lui adresse.
Asses-yous ou vous en allez.
Approuvez-le ou vous en moquez.
Embrasse-les ou les y laissez.

—♦♦♦♦♦ N° CCLXXII. ♦♦♦♦♦—

PLACE DES PRONOMS PERSONNELS COMPLÉMENTS D'UN INFINITIF.

1^{re} SÉRIE.

De quelle trahison pouvez-vous donc *vous* plaindre ?
(MOLIÈRE.)

Viens m'éclairer, source de lumière; foudroie avec ta plume divine les difficultés que je vais *te* proposer.
(MONTESQUIEU.)

Vous tremblez à sa vue, et vos yeux s'attendrissent.
Vous voulez *me* cacher les pleurs qui les remplissent.
(MOLIÈRE.)

(1) Voici d'autres exemples à l'appui de ceux que nous avons cités.

Laissez-moi cette chaîne, ou m'arrachez le jour.
(LA HARPE.)

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage;
Polissez-le sans cesse et *le* repolissez.
(BOILEAU.)

Conservez bien votre courage, et m'en envoyez un peu dans vos lettres.
(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Dites-lui ma pensée, et l'avertissez bien
Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles.
(MOLIÈRE.)

Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien *me* les montrez.
(LA FONTAINE.)

Finissons d'abord votre affaire, et *me* dites qui est celle que vous aimez.
(MOLIÈRE.)

2^{me} SÉRIE.

Soleil ! je *te* viens voir pour la dernière fois.
(RACINE.)

..... Est-il un moment
Qui *vous* puisse assurer d'un second seulement ?
(LA FONTAINE.)

Je connais votre cœur, vous devez vous attendre
Que je *le* vais frapper par l'endroit le plus tendre.
(Id.)

Sortez donc, je vous prie, et *me* laissez l'attendre.
(MOLIÈRE.)

Passes votre chemin, la fille, et m'en croyes.
(LA FONTAINE.)

Et puisque Jean Lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui de grâce, ou l'ôtez à tous deux.
(Id.)

Vous attendez le roi. Parlez et *lui* montrez
Contre le fils d'Hector tous les Grecs conjurés.
(RACINE.)

Tenez, monsieur, battez-moi plutôt, et *me* laissez
rire tout mon saoul; cela me fera plus de bien.
(MOLIÈRE.)

..... Par mon trouble apprenez,
L'excès de vos malheurs, et *me* les pardonnez.
(GUYMONT DE LA TOUCHE.)

La jeunesse est si aimable qu'il faudrait l'adorer.
(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

J'ai encore quelques jours devant moi, je veux les
vivre tout entiers.

(DE JOUR.)

Viens, suis-moi; la sultane en ces lieux doit se rendre.
(VOLTAIRES.)

Trajan, dans sa réponse au gouverneur, dit qu'on
ne doit pas chercher les chrétiens; mais que s'ils
sont dénoncés et vaincus, il les faut punir.

(CHATEAUBRIAND.)

Viens voir un nid de tourtereaux

Que j'ai découvert sur ce chêne :

Je te le veux donner : hélas ! c'est tout mon bien.

(FLORIAN.)

Quel profane en ces lieux s'ose avancer vers moi ?
(RACINE.)

Dans la première colonne, les formes *me, te, se, le*, etc., sont placées à côté de l'infinif, dont elles sont le complément; dans la seconde, au contraire, elles s'en trouvent séparées par un verbe. Cette transposition, empruntée aux Italiens, est, dans notre langue, comme dans la leur, très-gracieuse et très-élégante. Cependant elle n'est pas de rigueur, et l'une et l'autre construction sont également bonnes. Nous l'avouerons toutefois, nos recherches nous ont fourni un bien plus grand nombre d'exemples de la seconde, surtout dans les écrivains du siècle de Louis XIV, qui nous ont laissé des modèles du goût le plus pur.

Dans les citations de la seconde colonne, on doit remarquer, avec un grammairien : 1° le respect pour ce principe fondamental : *Rapprocher le plus qu'il est possible les compléments des noms qu'ils représentent*; 2° l'union de deux verbes, dont le second est le complément immédiat du premier; 3° qu'il n'y a pas une seule des constructions ci-dessus rapportées, qui ait été commandée par la mesure des vers, car le nombre de pieds serait le même si l'on disait : *Soleil, je viens TE voir pour la dernière fois*. Afin de prouver la supériorité de la construction du texte sur celle-ci, faisons l'analyse de la première phrase. Racine a écrit : *Soleil, je TE viens voir pour la dernière fois*; si nous disons : *Soleil, je viens TE voir pour la dernière fois*, nous aurons rompu l'union nécessaire de *viens* avec *voir*, sans laquelle le motif de Phèdre semblerait être de s'approcher du soleil, quand elle n'entend que jouir du radieux aspect de cet astre; nous aurons coupé, obscurci le sens de la phrase par une disjonction de mots, dont les uns appartiennent au sujet et les autres à l'objet de l'action; enfin, en ne rapprochant pas, le plus qu'il est possible, le pronom personnel *te* de *soleil*, nous aurons violé un principe qui a sa source dans la clarté de l'élocution et dans l'enchaînement si naturel des idées. Cette analyse peut se reproduire avec autant de force sur tous les autres exemples de la même colonne.

L'un voulait LE garder, l'autre LE voulait vendre.

Néanmoins, différentes circonstances peuvent déterminer l'écrivain à préférer tantôt l'une, tantôt l'autre construction; et, pour le prouver, M. Lemare cite cet exemple de La Fontaine :

L'un LE voulait, dit cet habile grammairien, aurait trop rapproché les sons *l'un le lait*. Dans *l'un voulait LE garder*, le *se* lie plutôt avec *garder* qu'avec *voulait*, de sorte que si l'on faisait un repos, on ferait cette coupe, *l'un voulait... LE garder*. Mais si La Fontaine avait dit : *L'un LE voulait garder*, *l'un LE voulait* serait inévitable. Dans le second hémistiche, *l'autre LE voulait vendre*, *l'autre* peut se détacher; de sorte qu'on a d'abord *l'autre*, et ensuite *LE voulait vendre*, où *LE lait se* trouvent séparés par une

syllabe. Il est très-probable que l'auteur n'a point fait tous ces calculs, mais l'oreille exercée est pour la construction un guide plus sûr que les principes.

Nous ferons une dernière observation. On doit se garder de confondre : *Il me faut faire*; *il me faut donner quelque chose*, avec *il faut me faire*; *il faut me donner quelque chose*. Ces deux constructions présentent un sens bien différent. Dans la première *il me faut faire*, *il me faut donner*, on veut dire que c'est moi qui dois faire, c'est moi qui dois donner; dans la seconde, au contraire, c'est à moi qu'il faut que l'on fasse, que l'on donne; *me* est ici le but vers lequel tend l'action du seconde verbe. Voici deux exemples à l'appui de cette distinction :

Je subis mon destin, vous voyez sa rigueur :
Il me faut faire un choix, il est fait dans mon cœur.
(VOLTAIRE.)

Il faut vous dire comme ce prélat disait à la reine-mère : Ceci est histoire.

(M^{me} DE SAVIGNÉ.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Pour ne point le troubler
Je ne puis le croire.
J'ai cru lui devoir donner ce gage.
Rien ne peut vous le ravir.
Je ne puis lui rien dire.
A mes pieds elle vient s'humilier
Je ne puis me connaître.
Rien qui puisse lui déplaire.
On ne peut y répliquer.
Pour ne plus le revoir.
Ils n'osent se parler.
Je vais le consulter
D'où j'ai su le tirer.
On peut s'en repaître sur une foi.
Rien n'a pu me parer.
Quelque raison que vous puissiez
me dire.
Il faut le détester.
Je ne puis vous déguiser ma surprise.
Il faut y renoncer

Pour ne le point troubler.
Je ne le puis croire.
J'ai cru lui devoir donner ce gage.
Rien ne vous le peut ravir
Je ne lui puis rien dire.
A mes pieds elle se vient humilier.
Je ne me puis connaître..
Rien qui lui puisse déplaire.
On n'y peut répliquer.
Pour ne la plus revoir.
Ils ne s'osent parler.
D'où j'ai su le tirer.
On s'en peut repaître sur une foi.
Rien ne m'a pu parer.
Quelque raison que vous me puissiez
dire.
Il la faut détester.
Je ne vous puis déguiser ma surprise.
Il y faut renoncer.

La leçon que je vais te donner
Il veut les traiter de folie.
Pour bien le louer.
On peut les vaincre.
Elle vient te chercher.
On ne saurait le lire.
Je veux le croire ainsi.
Quel mal vient nous menacer
Aller nous chercher l'or
On veut se cacher.
Ils croiraient se faire affront.
Il va me fendre la tête.
Chacun peut le traiter de sot.
Il ne saurait jamais le croire.
Ne point s'abandonner soi-même.
Le feu qui doit le dévorer.
Je viens les appeler.
Il faut le taire.
Hélène n'avait osé l'avouer.
Il vient me reprocher ma pitié.

La leçon que je te vais donner.
Il les veut traiter de folie.
Pour le bien louer.
On les peut vaincre.
Elle vient te chercher
On ne le saurait lire.
Je veux le croire ainsi.
Quel mal nous vient menacer.
Nous aller chercher l'or.
On se veut cacher.
Ils se croiraient faire affront.
Il me va fendre la tête.
Chacun le peut traiter de sot.
Il ne se saurait jamais croire.
Ne se point abandonner soi-même
Le feu qui le doit dévorer.
Je le viens appeler.
Il le faut taire.
Hélène ne l'avait osé avouer.
Il me vient reprocher ma pitié

— N° CCLXXIII. —

REPÉTITION DES PRONOMS PERSONNELS SUJETS.

EXPRIMÉS.

Fable que tout cela, propos des envieux,
Je le connais, je l'aime et je lui rends justice.

(GRECET.)

Tu aimeras tes ennemis, tu béniras ceux qui te maudissent, tu feras du bien à ceux qui te persécutent, tu prieras pour ceux qui te calomnient.

(BEAUVILLÉ.)

Dieu, maître de son choix, ne doit rien à personne;
Il éclaire, il aveugle, il condamne, il pardonne.

(VOLTAIRE.)

Il s'écoute, il se plaint, il s'adonne, il s'aime.

(J.-B. ROUSSEAU.)

Vous n'êtes pas méchant, et vous ne pouvez l'être.

(GRENET.)

SUPPRIMÉS.

J'entretins la sultane, et, cachant mon dessein,
Lui montrai d'Amurat le retour incertain.

(RACINE.)

Tu es le gardien fidèle des plus belles femmes de Perse. Tu leur commandes et leur obéis; tu exécutes aveuglément toutes leurs volontés, et leur fais exécuter de même les lois du sérail.

(MONTESQUIEU.)

L'Éternel est son nom; le monde est son ouvrage,
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égaux lois,
Et du haut de son trône interroge les rois.

(RACINE.)

Je vous imite en tout. Vous, d'une ardeur extrême,
Buvez, jouez, aimez; je bois, je joue et j'aime.

(RICHARD.)

Il serait très-difficile de dire quand on doit répéter ou ne pas répéter les pronoms

personnels, lorsqu'ils sont employés comme sujets. L'ellipse rend le discours plus rapide; la répétition donne plus d'énergie à la pensée.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je ne l'ai jamais été et je prie Dieu de ne l'être jamais.
Il pleure, il hésite, il bégaye, il tremble.
Il pleure, il rit, il chante.
Elle veut et elle ne veut pas.
Vous ne gagnez rien et vous dépensez beaucoup.

Je ne l'ai jamais été et prie Dieu de ne l'être jamais.
Il pleure, hésite, bégaye et tremble.
Il pleure, rit et chante.
Elle veut et ne veut pas.
Vous ne gagnez rien et dépensez beaucoup.

—••••• N° CCLXXIV. •••••—

RÉPÉTITION DES PRONOMS PERSONNELS COMPLÈMENTS.

..... On peut, sans s'avilir,
S'abaisser sous les dieux, *les* craindre et *les* servir.
(VOLTAIRE.)

Un fils audacieux insulte à ma ruine,
Traverse mes devoirs, m'outrage, m'assassine !
(RACINE.)

Ah ! mon enfant, que je voudrais bien vous voir
un peu, vous entendre, vous embrasser, vous voir
passer.
(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Dans ses desirs l'homme ébloui,
Voudrait bien s'élever, s'enrichir et paraître ;
Mais il se rend esclave en cherchant de l'appui.
(LEROUX.)

Un fils ne s'arme point contre un coupable père,
Il détourne les yeux, *le* plaint et *le* révère.
(VOLTAIRE.)

Les deux héros fièrement *se* relèvent ;
Les yeux en feu, *se* regardent, *s'*observent.
(Id.)

Le suprême et le parfait gouvernement consi-
à gouverner ceux qui gouvernent ; il faut *les* observer,
les éprouver, *les* modérer, *les* corriger, *les* animer.
les élever, *les* rabaisser, *les* changer de place, et *les*
tenir toujours dans la main.

(FÉNÉLON.)
Un auteur qui nous flatte et nous loue, est sûr de
nous plaire.
(ANONYME.)

La répétition des pronoms personnels faisant office de compléments est indispen-
sable devant chaque verbe : *Je* veux **LE** voir, **LE** prier, **LE** presser, *L'*importuner, *LE*
fléchir. Mais on ne les répète pas devant un temps composé : *Il nous a flattés et loués*

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Se le croie et le croirai toujours.
Je l'ai dit et le répète encore.
Il le fait et le défait sous ses pas.
Il me dit et me répète à chaque instant.
Les Juifs m'ont trahi, m'ont trahi !
Se le cherche et ne le trouve plus.

Il m'honore et me caresse.
Il t'aime, te chérit, t'adore.
Elle le regrette et le regrettera longtemps.
Il me l'a dit et me l'a répété cent fois.
Je voudrais te voir, t'entendre, t'embrasser.
Je désire vous voir et vous parler.

Il se loue et se fait du tort.
Elle se tourmente et se donne bien du mal.
Je les déteste et ne puis les souffrir.
Je l'ai aimé et l'aime encore.
Il m'a volé et me vole tous les jours.
Il m'insulte, m'outrage et me calomnie.

—••••• N° CCLXXV. •••••—

DES PRONOMS PERSONNELS *moi, toi, lui, etc.*, PLACÉS DEVANT *je, tu, il, etc.*

CONSTRUCTION PLEINE.

Pour *moi*, j'avoue que je ne pouvais pas imaginer
qu'il fût possible de faire bouillir de l'eau dans des
marmites de bois.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

CONSTRUCTION ELLIPTIQUE.

Je dois, *moi* qui ne suis rien et qui ne peux rien,
tendre au moins de tous mes vœux vers la félicité du
peuple.

(BERNARDIN DE ST.-PIERRE.)

Pour moi, j'ai toujours regardé comme le plus estimable de tous les hommes ce Romain qui voulait que sa maison fût construite de manière qu'on vit tout ce qui s'y faisait.

(J.-J. ROUSSEAU.)

*Il n'est pour voir que l'œil du maître.
Quant à moi, j'y mettrais encoeur l'œil de l'amant.*

(LA FONTAINE.)

Quant à moi, si j'ai complété le texte de Longus, tant qu'on lira du grec, il y aura toujours quatre ou cinq hellénistes qui sauront que j'ai existé.

(P.-L. COURRIER.)

Pour moi, bien loin de convenir de la grande supériorité que nous nous attribuons sur les anciens, je soutiens que plus on remonte dans l'antiquité, plus on retrouve les principes de la galanterie.

(Id.)

Pour moi, j'ai toujours vu les honnêtes gens assez tranquilles, mais les fripons toujours alertes.

(BERNARDIN DE ST.-PIERRE.)

Pour toi, tire ta plus aimable parure des fleurs.

(Id.)

Pour lui (Thésée), quelle que fût la forme du gouvernement, il ne pouvait perdre l'empire que lui assuraient ses vertus.

(P.-L. COURRIER.)

Pour elle (Hélène), à qui sa patrie ne cessa jamais d'être chère, elle protège Lacédémone, où son culte est établi.

(Id.)

Pour nous, soyons francs et sincères; nous n'avons rien à perdre à nous montrer tels que nous sommes aux honnêtes gens.

(MIRABEAU.)

C'est une question de savoir si les bêtes n'ont pas quelque idée de la divinité: pour nous, nous croyons qu'elles en sont incapables.

(BERNARDIN DE ST.-PIERRE.)

Quant à vous, vous devez voir ici une preuve du vif intérêt que je prends à vos succès.

(CH. NODIER.)

Pour vous, vous êtes la soubrette de la précieuse, qui se mêle de temps en temps dans la conversation, et attrape, comme elle peut, tous les termes de sa maîtresse.

(MOLIÈRE.)

Moi, je combattrais le jeu parmi les joueurs, et j'aurais plus de plaisir à me moquer d'eux en les voyant perdre, qu'à leur gagner leur argent.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Moi, j'irais mériter, par un lâche attentat, Les titres d'assassin, de perfide, d'ingrat!

(REGNARD.)

*Moi, je reçus du ciel un moins riche héritage: Mais les Grecs m'ont transmis leur lyre avec leurs
Et, satisfait de mon partage, [chants;]
Je sais rire des sots et me passer des grands.*

(BOUFFLERS.)

Moi, je tiens que toujours un peu de défiance, En ces occasions, n'a rien qui nous offense, Et qu'il est dangereux qu'un cœur qu'on a charmé Soit trop persuadé, madame, d'être aimé.

(MOLIÈRE.)

Depuis que l'univers est sorti du chaos, Ai-je donc trouvé, moi, quelque jour de repos?

(REGNARD.)

Toi, tu vivras vil et malheureux, et je mourrai trop vengée.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Il croyait, lui, qu'il devait faire parler tout l'univers.

(MONTESQUIEU.)

Quoi! de contes d'enfants son peuple s'embarrasse

Et du péril qui le menace,

Lui seul entre les Grecs, il néglige l'effet!

(LA FONTAINE.)

Nous autres juges, nous ne nous enflons pas d'une vaine science.

(MONTESQUIEU.)

Souvenez-vous bien, vous, de venir comme je vous ai dit, là, avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant votre perruque, et grondant une petite chanson entre vos dents.

(MOLIÈRE.)

Et vous, madame, et vous, l'objet de ma faiblesse, Voilà donc de quel prix vous payiez ma tendresse!

(REGNARD.)

Vous, vous représenter une de ces femmes qui, pourvu qu'elles ne fassent point l'amour, croient que tout le reste leur est permis.

(MOLIÈRE.)

POUR MOI, dit Bernardin de Saint-Pierre, *je prévient mes lecteurs que j'emploierai tous les termes qui me conviendront pour rendre mes idées.* Or, qu'y a-t-il d'étonnant qu'en vertu du privilège accordé au génie, de choisir non-seulement les expressions, mais aussi les tournures qui lui paraissent le plus propres à peindre ses pensées, le gracieux auteur de Paul et Virginie ait dit, avec la construction pleine: POUR MOI, *j'avoue que je ne pouvais pas imaginer qu'il fût possible de faire bouillir de l'eau dans des marmites de bois*, ou, avec la construction elliptique: *Je dois, moi qui ne suis rien et ne peux rien, tendre au moins de tous mes vœux vers la félicité du peuple.* Et Rousseau n'avait-il pas également le droit de dire: *Moi, je combattrais*, ou *POUR MOI, je combattrais?* Regnard: *Moi, j'irais*, ou *POUR MOI, j'irais?* Boufflers: *Moi, je reçus*, ou *QUANT A*

MOI, JE *reçus*? Et, enfin, Molière : POUR VOUS, VOUS *êtes la soubrette de la précieuse*, et VOUS, VOUS *représentez une de ces femmes, qui...*? etc., etc.

En prétendant depuis des siècles que, dans ces sortes de phrases, les noms personnels *moi, toi, lui, elle, nous, vous*, etc., sont des PLÉONASMES, des DOUBLES SUJETS, des PÉRISOLOGIES, des.... que sais-je? les grammairiens font donc preuve de la plus complète ignorance à cet égard, et le savant M. Lemare lui-même ne nous semble pas trop savoir ce qu'il veut dire, en avançant que, dans ces vers de Racine:

ET MOI, qui l'amène triomphante, adorée,
JE n'en retournerais seule et désespérée.

Il serait impossible de construire *qui* sans *moi*, qui le précède, et que ce *moi* est un pléonasme, puisque *je*, qui est aussi nécessaire, remplit déjà les fonctions de sujet ou de nom primordial.

Non, *moi*, ainsi employé, n'est point un pléonasme. C'est un mot aussi nécessaire pour l'idée que pour la construction. Le regarder comme surabondant, c'est lui ôter toute sa force, toute son énergie; c'est le dépouiller de sa valeur, c'est méconnaître sa véritable fonction, en un mot, c'est ignorer le but de sa présence dans le discours. Écoutez ce que pense à ce sujet un célèbre grammairien :

« Les pronoms personnels *moi, toi, nous, vous*, etc. sont quelquefois, dit Beauzée, le complément d'une préposition sous-entendue : Exemple : *Vous prétendez que le soleil tourne, et MOI, JE soutiens que c'est la terre.* (VOLTAIRE). Analyse : et, PAR DES RAISONS CONNUES DE MOI, JE soutiens que c'est la terre. »

« Mais, peut-on dire, pourquoi s'écarter de la méthode des grammairiens, dont aucun n'a vu l'ellipse dans cet exemple? et pourquoi ne pas dire avec tous, que quand on dit, par exemple, *et moi, JE soutiens*, ce *moi* est un mot redondant? C'est qu'une redondance de cette espèce me paraît une pure périssologie, si elle ne fait rien au sens; si elle y fait, ce n'est plus une redondance, le *moi* est nécessaire, et s'il est nécessaire, il est soumis aux règles de la syntaxe. Or, on ne peut pas dire que *moi*, dans la phrase en question, soit nécessaire à l'intégrité générale de la proposition *je soutiens que c'est la terre*; j'ai donc le droit d'en conclure que c'est une partie intégrante d'une autre proposition ou d'un complément logique de celle dont il s'agit, que par conséquent il faut suppléer. Dans ce dernier cas, n'est-il pas plus raisonnable de tourner le supplément de manière que *moi* y soit employé selon sa destination ordinaire et primitive, que de l'esquiver par le prétexte d'une redondance? »

N'est-ce pas là le langage de la raison? et ces paroles remarquables n'auraient-elles pas depuis long-temps dessillé les yeux de tous nos grammairiens, si la vérité n'était le plus souvent pour eux un flambeau qui luit dans le brouillard, sans le dissiper?

Le langage, comme le dit très-bien Dumarsais, n'est que l'expression de la pensée. Il y a essentiellement dans le discours, de quelque assemblage de sons dont il puisse être composé, un certain ordre qui a été dans l'esprit de celui qui a parlé, et auquel son discours peut toujours être réduit. Le besoin ou la commodité d'abrégé, et plus encore l'empressement de l'imagination à rendre ses pensées, ont fait dire en un mot ce qui se disait ou pouvait se dire en plusieurs. *Moi, JE pense*, c'est la même chose que POUR MOI ou QUANT A MOI, JE pense. *Moi, toi*, etc., dans les exemples de la

seconde colonne, sont donc le complément de la préposition *pour*, ou bien de l'expression *quant à*, sous-entendue ; et cette ellipse ne saurait être mise un seul instant en doute, puisque, dans la première colonne, ces mêmes prépositions sont toujours exprimées. D'ailleurs, que ceux qui ne seraient pas encore entièrement convaincus de cette vérité, veuillent bien lire l'*Impromptu de Versailles*. Ils verront (scène 1^{re}.) que Molière fait tour à tour usage de la construction pleine et de la construction elliptique.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SANS ELLIPSE.

Pour moi, je crois.
Quant à toi, te le sata.
Pour lui, il viendra.
Quand a elle, elle dit.

ELLIPTIQUEMENT.

Moi, je crois.
Toi, te le sata.
Lui, il viendra.
Elle, elle dit.

SANS ELLIPSE.

Pour nous, nous sommes riches.
Quant à vous, vous vous trompez.
Quant à eux, ils ont tort.
Quant à elles, elles mentent.

ELLIPTIQUEMENT.

Nous, nous sommes riches.
Vous, vous vous trompez.
Eux, ils ont tort.
Elles mentent elles.

—••••• N° CCLXXVI. —•••••

Je, tu, etc., SOUS-ENTENDUS APRÈS *moi*, *toi*, etc..

SANS ELLIPSE.

Moi, je pourrais trahir le Dieu que j'aime!
(RACINE.)

Moi, je pourrais encore te voir, te reconnaître!...
(ANDRIEUX.)

AVEC ELLIPSE.

Moi, régner! moi, ranger un état sous ma loi,
Quand ma faible raison ne règne plus sur moi!
(RACINE.)

..... *Moi, vous abandonner!*
Pouvez-vous un instant, ô ciel! le soupçonner!
(ANDRIEUX.)

Ces citations nous font voir que quelquefois les noms personnels *je*, *tu*, etc., et le verbe dont ils sont le sujet peuvent être sous-entendus. Cette ellipse ne détruit pas ce que nous avons dit dans le numéro précédent, relativement au mot *moi*. Dans l'un comme dans l'autre cas, il est toujours le fragment d'une expression elliptique qu'il faut nécessairement rétablir pour l'intégrité de la pensée. L'analyse des exemples de la seconde colonne, qui nous est suggérée en partie par Racine lui-même et par Andrieux, est donc celle-ci : (QUANT A) MOI, (JE pourrais) régner! etc. (QUANT A) MOI, (JE pourrais) ranger un état sous ma loi! etc. (POUR) MOI, OU (QUANT A) MOI, (JE pourrais) vous abandonner! Où donc est-il ce prétendu pléonasme dont nous parlent chaque jour les grammairiens, et principalement MM. Noël et Chapsal? Comme Dumarsais, nous dirons que si, dans les analyses qui précèdent, les mots que nous restituons, nous les ajoutons de notre propre génie, pour faire une langue selon nos idées, nous ne mériterions aucune attention; mais nous ne suppléons ces mots dans les phrases de la seconde colonne que parce qu'ils sont exprimés dans celles de la première, qui offrent absolument le même sens : nous expliquons donc la langue française par la langue française même, et par conséquent d'après ses véritables principes. Mais, il faut l'avouer, ce n'est pas ainsi que les grammairiens ont coutume de procéder. Dès qu'ils rencontrent quelque difficulté, ils crient à l'*arbitraire*, au *pléonasme*, et ne se donnent pas la peine de réfléchir. C'est à cette insouciance que nous sommes redevables de la plupart des erreurs qui encombrant encore aujourd'hui le domaine de la science grammaticale.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

CONSTRUCTION PLEINE.

Moi, je pourrais trahir le meilleur de mes amis !
 Je pourrais faire une lâcheté, moi !
 Toi, tu voudrais me calomnier !
 Tu pourrais me calomnier, toi !
 Lui, il voudrait vous abandonner !
 Il voudrait vous abandonner, lui !
 Nous, nous pourrions la déshonorer !
 Nous pourrions la déshonorer, nous !
 Vous, vous seriez capable de le renier !
 Vous seriez capable de le renier, vous !
 Eux, ils pourraient être esclaves !
 Ils pourraient être esclaves, eux !

Moi, trahir le meilleur de mes amis !
 Faire une lâcheté, moi !
 Toi, me calomnier !
 Me calomnier, toi !
 Lui, vous abandonner !
 Vous abandonner, lui !
 Nous, la déshonorer !
 La déshonorer, nous !
 Vous, le renier !
 Le renier, vous !
 Eux ! esclaves !
 Esclaves, eux !

CONSTRUCTION ELLIPTIQUE.

Eux, ce tuer !
 Se tuer, eux !
 Elles, l'aimer !
 L'aimer, elles !
 Soi, s'avilir !
 S'avilir, soi !
 Elle, me raille !
 Me raille, elle !
 Elle, le dire !
 Le dire, elle !
 Nous, nous en dédire !
 Nous en dédire, nous !

NOTA.— Cet exercice nous montre que les pronoms personnels *moi, toi, etc.*, peuvent commencer la phrase ou la finir.

————— N° CCL XXVII. —————

DU PRONOM PERSONNEL NOUS EXPRIMÉ OU SOUS-ENTENDU.

EXPRIMÉ.

Votre père et moi, nous avons été longtemps ennemis l'un de l'autre.

(FÉNÉLON.)

Nous allons, monsieur Belpré et moi, dans toutes les assemblées sous le même nom ; et nous voyons plus d'honnêtetés dans une ville de trois mille habitants qu'on n'en trouverait dans les villes de province de la France.

(DE BOUFFLERS.)

Ah ! bachelier du diable, un peu plus d'indulgence, Nous avons vous et moi besoin de tolérance.

(VOLTAIRE.)

Il ne sait pas l'amour qui vous parle pour lui, Que, vous et Bajazet, vous ne faites qu'une âme.

(RACINE.)

Je ne saurais vous dire d'où ils viennent, lui et son père.

(ANONYME.)

NON EXPRIMÉ.

Albert et moi sommes tombés d'accord.

(MOLIÈRE.)

Rica et moi sommes peut-être les premiers parmi les Persans, que l'envie de savoir ait fait sortir de leur pays, et qui aient renoncé aux douceurs d'une vie tranquille pour aller chercher laborieusement la sagesse.

(MONTESQUIEU.)

Vous avez, comme vous le dites, monsieur, des syllabes longues et brèves dans votre belle langue italienne ; nous en avons aussi : mais ni vous, ni nous, ni aucun peuple n'avons de véritables dactyles et de véritables spondées.

(VOLTAIRE.)

Vous et les miens avez mérité pis.

(LA FONTAINE.)

Dites-moi où sont passés le père et les enfants. — Madame, je ne sais ; mais eux et les domestiques viennent de sortir.

(ANONYME.)

Tous les grammairiens disent que, dans cette phrase : *Votre père et moi, nous avons été longtemps ennemis l'un de l'autre*, le pronom personnel *nous* est un pléonasme. Quant à nous, qui sommes les ennemis nés du pléonasme proprement dit, nous pensons que les grammairiens se sont fait ici, comme partout, illusion ; et ce qui les a entraînés dans cette erreur, c'est qu'ils ont cru qu'il n'y avait aucune différence entre : *votre père et moi, nous avons été longtemps ennemis l'un de l'autre*, et *votre père et moi AVONS été longtemps ennemis l'un de l'autre*, et que l'analyse en était la même. Mais ces deux phrases diffèrent autant, selon nous, que les suivantes : *Alfred et Victor SONT malheureux*, et *Alfred et Victor, EUX seuls SONT malheureux*. L'une est infini-

ment plus énergique que l'autre. Voici donc comment doivent s'analyser les phrases précédemment citées :

1^{re} PHRASE. — (Quant à) *votre père* et (à) *moi*, nous avons été longtemps ennemis l'un de l'autre.

2^e PHRASE. — *Votre père* (a été longtemps mon ennemi) et *moi* (ai été longtemps son ennemi), nous avons été longtemps ennemis l'un de l'autre.

Dans le premier cas, nous doit s'exprimer, comme je, dans : *moi*, *je prétends*. Et ce qui prouve que les grammairiens sentent, malgré eux, la force de ce mot, c'est que, tout en le qualifiant de pléonasme, ils ajoutent que c'est un *pléonasme utile*. Dans le dernier cas, au contraire, nous doit s'ellipser, ainsi que cela a lieu pour le sujet pluriel du verbe sont dans les phrases suivantes : *Henriette et Julie.... sont aimables* ; *le roi et la reine..... sont partis*.

Nous ferons une seconde observation.

Dans les phrases que nous avons rapportées plus haut, il faut remarquer que le nom personnel *moi* se place toujours en dernier ordre. La grammaire n'est pour rien dans cette construction, qui est tout arbitraire, et dont l'urbanité française a fait presque une loi. La personne qui parle doit donc se nommer la dernière : *vous et moi*, et non pas *moi et vous* ; cependant, dans le cas d'une grande infériorité, cette dernière construction peut être employée. Un père dira : *moi et mon fils* ; un maître : *moi et mon domestique*.

C'est sans doute pour la même raison qu'on dit : *toi et lui*, *vous et eux*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Vous et votre frère, vous le dites. Vous et votre frère le dites.
Nous sortirons, lui et moi. Lui et moi sortiront.
Vous et le roi, vous êtes égaux. Vous et le roi êtes égaux.
Ils sont en rage, eux et leurs che- Eux et les passagers sont morts.
veux.

Nous et ton ami, nous le croyons. Nous et ton ami le croyons.
Vous et vos amis, vous n'y entendez rien. Vous et vos amis n'y entendez rien.
Elles le veulent, elle et sa mère. Elle et sa mère le veulent.
Vous et lui, vous ne valez pas mieux. Vous et lui ne valez pas mieux.

—••••• N° CCLXXVIII. •••••

Il, ils, elle, elles, PRÉCÉDÉS D'AUTRES SUBSTANTIFS, ET CONSIDÉRÉS COMME PLÉONASMES DANS LES INTERROGATIONS ET LES EXCLAMATIONS.

Comment les *rayons* d'un astre un million de fois plus gros que la terre ont-ils des harmonies si surprenantes avec les tableaux de la nature ?

(AIMÉ-MARTIN.)

La *vie* n'est-elle pas un songe ?

(Id.)

Les *armes* du sanglier sont-elles plus dangereuses que celles de la guêpe ou du moustique ?

(Id.)

Le *bruit* harmonieux que produit le feuillage,
Et le *bruit* sourd des flots soulevés par l'orage,
Plaisent-ils au coursier qui, fier et plein d'ardeur,
Dépote en s'élançant sa grâce et sa vigueur ?

(Id.)

Oh ! pourquoi la *fortune* vous a-t-elle refusé comme à moi un peu de terre dans votre terre natale !

(BERNARDIN DE ST PIERRE.)

Pourquoi un *chien* de basse-cour hurle-t-il la nuit à la simple odeur d'un loup qui lui ressemble ?

(Id.)

Le *spectacle* des affaires humaines ne vaut-il pas mieux que la contemplation de nos propres douleurs ?

(BALLANCHE.)

Ce *doux rêve* est-il un mensonge ?

Ce doute affreux me fait mourir ;

Si je ne suis aimé qu'en songe,

Dites-le moi, je retourne dormir

(FLORIAN)

La beauté n'est-elle pas comme la rose? elle se
détruit au souffle du plaisir.

(Id.)

Le bien est-il donc si difficile à faire? Prenons le
contre-pied de ce que font les ambitieux et les mé-
chants.
(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Par ces exemples on voit que dans les interrogations on exprime d'abord le nom de l'être ou de la chose dont on veut parler, puis les mots *il, elle, ils, elles*, qui se placent après le verbe : *Les ANIMAUX ont-ils des universités?*

Mais, demandera-t-on, quel est, dans cette phrase, le sujet du verbe *ont*? Est-ce le substantif *animaux*, ou le pronom *ils*, ou sont-ce tous les deux à la fois?

Écoutez un peu les grammairiens à cet égard. Dans *les animaux ont-ils des universités*, le verbe, disent-ils, a pour sujet *animaux* et *ils* ensemble; mais ce dernier est répété par pléonasme.

Ainsi *ils* est un pléonasme. Mais qu'est-ce qu'un pléonasme, je vous prie? C'est un mot surabondant, inutile quant au sens. Donc *ils* est un mot surabondant, inutile, une espèce d'intrus qu'il faudrait presque bannir de la phrase. Heureuse trouvaille que celle du pléonasme, et qu'ils sont à plaindre vraiment les animaux de n'avoir pas d'universités où on leur enseigne la belle théorie du pléonasme! Un mot présente-t-il quelque difficulté, et ne peut-on l'expliquer, ni en rendre compte? c'est un pléonasme. Avec une pareille réponse, l'ignorance, comme on le voit, est fort à son aise.

Quant à nous, qui avons pris nos degrés à l'école des Dumarsais et des Biagioli, nous ne pouvons nous résoudre à penser, avec les grammairiens, qu'il y ait, dans une phrase, des mots vides de sens, des mots qui ne puissent se soumettre à aucune analyse; et nous avons trop de vénération pour nos grands écrivains pour leur faire l'injure de croire qu'ils laissent tomber les mots de leur plume. Nous pensons, au contraire, que tout ce que l'aveugle routine ne comprend pas et ne manque pas d'attribuer à l'usage, au caprice, à l'abus, au hasard, est le résultat des méditations les plus profondes.

Armés du flambeau de l'analyse, ce scalpel de la pensée, nous allons donc chercher à dévoiler le mystère dont s'enveloppent les prétendus doubles sujets des grammairiens.

Lorsque Bernardin de Saint-Pierre dit : *Oh! pourquoi la FORTUNE vous a-t-ELLE refusé comme à moi un peu de terre dans votre terre natale?* il a d'abord dans la pensée l'idée de la fortune; il sait d'avance qu'il va en parler. Il pourrait donc, tant il est préoccupé de cette idée, supprimer ce mot, et dire tout simplement : *Oh! Pourquoi vous a-t-ELLE refusé comme à moi un peu de terre dans votre terre natale?* Mais comme, au moment où il va pour exprimer sa pensée, il s'aperçoit qu'en ellipsant le mot *fortune*, le lecteur pourrait ne pas le comprendre, il jette en avant ce mot, et dit : *Oh! pourquoi la FORTUNE vous a-t-ELLE refusé?* etc. En sorte que le mot *fortune* n'est là que l'explicateur du pronom *elle*, et il se trouve interjeté dans la phrase pour avertir qu'il va en être question. La phrase de Bernardin de Saint-Pierre peut donc être analysée ainsi : *Oh! pourquoi vous a-t-ELLE (je veux dire la FORTUNE) refusé*, etc. Le même raisonnement doit s'appliquer à tous les autres exemples du numéro.

Quand bien même le substantif, au lieu de commencer la phrase, la terminerait, comme dans cet exemple : *Que vous ont-ils fait, les TROGLODYTES?* Cela ne changerait rien à l'analyse, qui serait également (à propos des) TROGLODYTES, (je vous demande ce) qu'ils vous ont fait.

La théorie des doubles sujets, des pléonasmes, est donc une théorie creuse, et qu'il faut laisser à ceux qui l'ont imaginée; car, en prenant un peu la peine d'entrer dans la pensée des écrivains, on voit que les pronoms *il, elle*, etc., sont les véritables sujets des phrases citées, et que les mots *rayons, vie, armes, fortune, chien*, etc., ne sont autre chose que des fragments de propositions elliptiques.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

L'homme est-il mortel?
Les animaux ont-ils une âme?
Le ciel est-il toujours assis?
Pourquoi l'Amérique a-t-elle été découverte?
Pourquoi la bombe a-t-elle été inventée?
Les prières sont-elles d'une sans vertu?

En combien de jours Dieu fit-il le monde?
De quel C. type ne pourrait-elle se consoler?
Par qui Rome fut-elle fondée?
Combien la France a-t-elle de députés?
Oh Napoléon vit-il le jour?
Les anges ont-ils un aile un comé?

—••••• N° CCLXXIX. •••••

DES PRONOMS PERSONNELS QUI, EN APPARENCE, JOUENT LE RÔLE DE DOUBLES SUJETS, APRÈS LES MOTS *aussi, peut-être, en vain, à peine, ETC.*

SUJET UNIQUE.

A peine *ses funestes paroles* frappent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, assemblent les capitaines, et ordonnent qu'on se hâte de sortir du camp pour éviter cet incendie.

(FÉNÉLON.)

Aussi *les bons rois* jouissaient dans les Champs-Élysées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avaient aimé la vertu sur la terre.

(Id.)

J'avais profité de toutes les occasions pour mander la cause du désordre en Angleterre, mais en vain. Aussi *le dey* ne voulait point croire qu'elle fût telle que je le lui disais.

(ALBERT-MONTÉMONT.)

Dans cette île, on n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jetés, et on n'y peut espérer de société que par des naufrages; encore même *eux* qui venaient en ce lieu n'osaient me prendre pour me ramener.

(FÉNÉLON.)

C'est une grande question parmi les hommes, de savoir s'il est plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté, que de la leur laisser. Peut-être un homme plus sage que moi serait embarrassé de décider.

(MONTESQUIEU.)

Combien *les temps* de troubles révèlent d'iniquités de traitres!

(ANQUETIL.)

PRÉTENDU DOUBLE SUJET.

A peine *une résolution* était-elle prise dans le conseil, que les Dauniens faisaient précisément ce qui était nécessaire pour en empêcher le succès.

(FÉNÉLON.)

Il règne presque toujours à Waldubba des fièvres très-dangereuses; aussi *les habitants* ont-ils le teint d'une couleur cadavéreuse.

(ALBERT-MONTÉMONT.)

L'Évangile ne prêche que la tolérance et la paix. Aussi *les chrétiens* supportèrent-ils pendant 764 ans tous les maux que le fanatisme des Sarrasins leur voulait faire souffrir.

(CHATEAUBRIAND.)

Quelque effort que fassent les hommes, dit Bossuet, leur néant paraît partout: les pyramides étaient des tombeaux! Encore *les rois* qui les ont bâties n'ont-ils pas eu le pouvoir d'y être inhumés, et ils n'ont pas joui de leur sépulcre.

(Id.)

Peut-être les *ennemis* de Jésus-Christ choisirent-ils, pour ajouter l'insulte au châtiment, une plante approchant de celle dont on se servait pour couronner les empereurs et les généraux d'armée.

(Id.)

Combien un *avocat* bien payé par avance trouve-t-il plus juste la cause dont il est chargé!

(FASCAL.)

Dans les exemples ci-dessus on voit que, quand les expressions *aussi, à peine, peut-être, en vain*, etc., sont immédiatement suivies d'un substantif, les pronoms personnels de la troisième personne, employés comme sujets, sont tantôt exprimés et tantôt ne le sont pas: question toute neuve et que les grammairiens ont oublié de traiter. Nous l'abandonnons les premiers, et voici là-dessus ce que nous pensons.

Et d'abord, voyons la première phrase de la première colonne. Celle-ci, comme les

suivantes, est construite d'après l'ordre direct et ne présente aucune difficulté. Dans à peine ces funestes paroles frappent leurs oreilles, etc., ces funestes paroles, voilà le sujet.

En est-il de même dans les exemples de la seconde colonne, et devons-nous y voir deux sujets au lieu d'un ? Les pronoms personnels qui suivent le verbe forment-ils ce qu'on appelle un pléonasme ? A coup sûr, les grammairiens seront de cet avis ; mais nous, qui combattons leurs erreurs et leurs préjugés, qui ne cherchons en toutes choses que la vérité, nous ne pourrions jamais nous faire illusion au point d'apercevoir deux sujets dans une phrase non plus que deux têtes dans un homme.

Or, quel est le sujet dans à peine une résolution était-elle prise dans le conseil, etc. ? Le sujet unique est *elle*. En effet, analysons la pensée. Fénelon, en exprimant le mot *résolution*, ne le fait que par apposition ; il est là comme interjeté et nécessite conséquemment l'emploi du mot *elle*. C'est comme s'il y avait à l'égard d'une résolution, à peine était-elle prise dans le conseil. Voilà l'ordre logique, voilà l'analyse d'après laquelle il n'y a qu'un sujet, qui est *elle*. Il faut raisonner ainsi pour toutes les phrases analogues. Mais qu'en vont penser les grammairiens ? Cela ne nous importe guère, car ce n'est pas pour eux que nous écrivons. A quoi bon d'ailleurs vouloir persuader des hommes qui, toute leur vie, se sont traînés dans l'ornière, et s'en sont rapportés servilement à la foi d'autrui ?

Revenons à nos exemples. Dans quel cas, nous demandera-t-on, faut-il exprimer les pronoms personnels après ces sortes de phrases ? Nous répondrons que c'est une chose entièrement facultative, de pur sentiment, et où la grâce et l'harmonie doivent surtout présider.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

A peine son avis était donné.
Encore les choses ne se donnaient pas.

Combien cet homme est fin !
Vainement la fortune lui est déniee.

A peine l'homme est né.
A peine les roses sont cueillies.
Peut-être l'homme est immortel.
Combien ceux-là sont à plaindre !

A peine son avis est-il donné.
Encore les choses ne se donnaient-elles pas.

Combien cet homme est-il fin !
Vainement la fortune lui est-elle donnée.

A peine l'homme est-il né.
A peine les roses sont-elles cueillies.
Peut-être l'homme est-il immortel.
Combien ceux-là sont-ils à plaindre !

Ainsi les hommes se déchirent.
Peut-être il le pardonne.
En vain la vérité se montre.
Ainsi le combat est acharné.
A peine l'homme est mort.
A peine la raison fut venue.
Peut-être cet homme est bon.
Combien ce carnage dura.

Ainsi les hommes se déchirent-ils.
Peut-être le pardonne-t-il.
En vain la vérité se montre-t-elle.
Ainsi le combat fut-il acharné.
A peine l'homme est-il mort.
A peine la raison est-elle venue.
Peut-être cet homme est-il bon.
Combien ce carnage dura-t-il.

—••••• N° CCLXXX. •••••

EMPLOI DU PRONOM PERSONNEL *il*, *elle*, ETC., APRÈS UN PARTICIPE PRÉSENT.

AVEC *il*, *elle*, ETC.

LICINIUS étant venu à Antioche, et se doutant de l'imposture, il fit mettre à la torture les prophètes de ce nouveau Jupiter.

(FONTENELLE.)

Les ROMAINS se destinant à la guerre et la regardant comme le seul art, ils avaient mis tout leur esprit et toutes leurs pensées à la perfectionner.

(MONTESQUIEU.)

Le PEUPLE, voyant sans peine dépouiller toutes les grandes familles, il jouissait des fruits de la tyrannie, et il en jouissait purement, car il trouvait sa tyrannie dans sa bassesse.

(Id.)

SANS *il*, *elle*, ETC.

CATILINA se voyant environné d'ennemis, et n'ayant ni retraite en Italie, ni secours à espérer de Rome, fut réduit à tenter le sort d'une bataille.

(VÉRROT.)

Après la bataille de Leuctres, ÉPAMINONDAS ayant rendu la liberté à la Messénie que les Spartiates tenaient asservie depuis longtemps, leur ôta les moyens de se recruter dans cette province.

(BARTHÉLEMY.)

Les CONSULS, ne pouvant obtenir l'honneur du triomphe que par une conquête ou par une victoire, faisaient la guerre avec une impétuosité extrême.

(MONTESQUIEU.)

LES GRANDS des provinces d'Orient s'étant assemblés, ILS voulurent couronner ses deux autres frères (de Constantin le Barbu), soutenant que, comme il faut croire à la Trinité, aussi était-il raisonnable d'avoir trois empereurs. (MONTESQUIEU.)

LES ROMAINS, accoutumés à se jouer de la nature humaine dans la personne de leurs enfants et de leurs esclaves, ne pouvaient guère connaître cette vertu que nous appelons humanité. (Id.)

Il, dans les phrases de la première colonne, est encore, suivant les grammairiens, un pléonasme. Mais, suivant les uns, c'est un pléonasme vicieux; et, selon les autres, un pléonasme utile.

Nous (ou quant à nous), qui avons dévoré toute la littérature, nous pouvons assurer que les auteurs fournissent presque autant d'exemples de l'une que de l'autre tournure. Et l'analyse va nous prouver qu'en effet elles peuvent s'employer toutes deux, mais avec quelque différence. Pour mieux faire sentir cette différence, nous choisirons le premier exemple de chaque colonne.

EXEMPLES.

LICINIUS étant venu à Antioche, et se doutant de l'imposture, IL fit mettre à la torture les prophètes de ce nouveau Jupiter.

CATILINA se voyant environné d'ennemis, et n'ayant ni retraite en Italie, ni secours à espérer de Rome, FUT réduit à tenter le sort d'une bataille.

ANALYSE.

C'est comme s'il y avait : (Pour ce qui est de LICINIUS, (Ou quant à ce qui touche) LICINIUS, (je dis de lui qu') ÉTANT venu à Antioche, etc., IL fit mettre à la torture les prophètes de ce nouveau Jupiter.

Dans cet exemple l'auteur n'insiste pas avec la même force sur le mot Catilina; il dit simplement : CATILINA FUT réduit à tenter le sort d'une bataille, et cela après qu'il se vit environné d'ennemis.

La pensée n'étant pas la même dans les deux phrases que nous venons d'analyser (et la ponctuation seule en fait assez foi), l'expression ne saurait être non plus la même. C'est donc à tort que Lemare invoque en pareil cas la *syllèpse* : La syllèpse n'a rien à faire ici, non plus que le pléonasme. Il faut de toute nécessité que Fontenelle et Vertot aient eu une intention quelconque, aient voulu peindre quelque circonstance, quelque accident de plus, en exprimant ou en n'exprimant pas le pronom *il*. S'il en était autrement, les mots, au lieu d'être les signes de nos pensées, ne seraient plus qu'un vain assemblage de sons ou un barbouillage sans intelligence.

« C'est en vain, dit Lemare, que les grammairiens se prononceraient contre les » exemples de la première colonne, sous prétexte qu'ils renferment un sujet de trop ; » ce *pléonasme* (Lemare voit là un pléonasme !!) est quelquefois nécessaire ou utile » pour la clarté, ou ajoute à l'énergie. Nous osons prédire qu'il ne sera point abandonné. » (Pas plus que la logique.)

N° CCLXXXI.

PRÉTENDUS DOUBLES SUJETS TRANSPOSÉS.

ON DIT :

ELLE n'est pas tarie, la source de nos larmes, chère Sophie. (MIRABEAU.)

IL n'est donc plus, ce temps où mille sentiments délicieux coulaient de ma plume comme un intarissable torrent ! (J.-J. ROUSSEAU.)

ON POURRAIT DIRE ÉGALEMENT :

La source de nos larmes, hélas ! chère Sophie, ELLE n'est pas tarie.

Ce temps où mille sentiments délicieux coulaient de ma plume comme un intarissable torrent, hélas ! IL n'est donc plus !

ils tombent, ces palais que l'art en vain décore ;
Et de ces bois en fleurs, où de tendres serments
Eux retentissent encore
Sortent de longs gémissements.

(CAS. DELAVIGNE.)

Ces palais que l'art en vain décore, ils tombent ;
et de ces bois en fleurs. etc.

Comme on le voit, on peut, lorsque le nom sur lequel roule le discours est exprimé, exprimer également les mots *il, elle, etc.*, destinés à en rappeler l'idée; et ces mots, ainsi que le verbe qui suit, peuvent commencer ou terminer la phrase au gré de l'écrivain. Mais il faut bien se garder de croire, avec les grammairiens, que les pronoms *il, elle, etc.*, soient, en pareille circonstance, des doubles sujets, des pléonasmes. et que, par exemple, dans les vers de Casimir Delavigne, *ils tombent ces palais*, il y ait inversion et que ce soit pour *ces palais tombent*. Entre *ils tombent ces palais* et *ces palais tombent*, il y a une différence bien grande. Dans ce dernier cas, non-seulement on énonce simplement un fait, mais on indique aussi, ou l'on paraît indiquer du moins que ce fait est assez ordinaire. Dans le premier, au contraire, outre la grandeur et l'énergie de la phrase, le poète marque l'étonnement qu'il éprouve à la pensée que *ces palais, ces palais décorés avec tant d'art*, puissent tomber; il lui semble que les ornements dont l'art les couvre devraient les mettre à l'abri de tout accident. Et comme la chute de tels palais le préoccupe plus encore que les palais eux-mêmes, il commence en disant : *ils tombent*; mais, craignant que ce mot *ils* ne soit attribué à d'autres objets qu'à ceux qu'il a dans l'esprit, il ajoute aussitôt : *Ces palais que l'art en vain décore*. Ces derniers mots, ce n'est pas pour lui qu'il les exprime; ils lui sont inutiles, car il sait parfaitement ce dont il veut parler; mais c'est pour le lecteur, qui, sans cela, ne le comprendrait certainement pas. L'analyse logique du vers entier est donc celle-ci : *ILS tombent (ils je veux dire) ces PALAIS que l'art en vain décore*; ou bien : (Quant à) *ces PALAIS que l'art en vain décore, ILS tombent* : où l'on voit que le mot *palais* n'est pas, ainsi qu'on le prétend, le sujet du verbe *tombent*, mais bien le fragment d'une expression elliptique qu'il faut rétablir pour comprendre toute la pensée de l'écrivain.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Elle approche néanmoins, cette mort inévitable
Qu'il est beau, ce temple élevé à l'amitié !
Il ne reviendra plus, cet heureux temps.
Il est là, cet enfant. Cette amitié, où est-elle ?

Cette mort inévitable, elle approche néanmoins.
Ce temple élevé à l'amitié, qu'il est beau !
Cet heureux temps, hélas ! il ne reviendra plus.
Cet enfant, il est là. Où est-elle, cette amitié ?

—••••• N° CCLXXXII. —•••••

IL EMPLOYÉ ABSOLUMENT, C'EST-A-DIRE SANS RELATION A UN SUBSTANTIF PRECEDEMMENT EXPRIMÉ.

EXEMPLES :

Il est dangereux de conseiller les grands.
(LA ROCHE.)
Semez les bienfaits, et en naîtra d'heureux souvenirs.
(LABOUSSE.)
Les hommes ont le droit d'adorer Dieu comme il leur plaît.
(BOISTE.)

ANALYSE (1).

Il [c'est-à-dire CELA] est dangereux; (je veux dire l'acte) de conseiller les grands.
Semez les bienfaits, IL [c'est-à-dire CELA] en naîtra; (je veux dire) d'heureux souvenirs.
Les hommes ont le droit d'adorer Dieu comme IL [c'est-à-dire CELA] leur plaît.

(1) Les mots entre parenthèses carrées servent à expliquer celui qui précède.

Il y a bien peu de gens pour qui la vérité ne soit une sorte d'injure. (SÉCUR.)

Il y a beaucoup d'occasions où il vaut mieux se taire que de parler. (ACADÉMIEN.)

Mélas ! il est trop tard pour renirer dans ma rose ! (V. HUGO.)

Le peuple croit qu'il pleut quelquefois des grenouilles et d'autres insectes en de certains temps. (PLANCHÉ.)

IL [c'est-à-dire le MONNE] y a [sel on en sot] bien peu de gens pour qui, etc.

IL y a beaucoup d'occasions où IL [c'est-à-dire CELA] vaut mieux ; (je veux dire) se taire, etc.

Mélas ! IL [c'est-à-dire le TAMP] est trop tard pour (que je puisse) renirer dans ma rose.

Le peuple croit qu'IL [c'est-à-dire le CIEL] pleut.

Par ces exemples on apprend que le mot *il* s'emploie quelquefois d'une manière absolue, c'est-à-dire sans relation à un substantif précédemment exprimé. L'analyse nous révèle le reste (1).

Quant aux grammairiens qui seraient tentés de nous contester l'explication du dernier exemple, nous leur donnons ces deux passages à méditer : DIEU *fait luire son soleil sur les bons et sur les mauvais*, et PLEUT *sur le champ du juste comme sur celui du pécheur*. (BOSSUET, *Élévations sur les mystères*.)

Ce est IL AIR qui PLEUT et TONNE (roman de la Rose).

Dans les autres exemples, en traduisant *il* par *cela*, nous ne faisons que suivre l'usage.

En effet, ne dit-on pas tous les jours : *ça fume*, *ça sent mauvais*, etc., etc., pour *il fume*, etc. ?

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il est des malheureux gens.
Il y a des malheureux gens.
Il est trop tôt.

Il fait nuit.
Il tombe de l'eau.
Il est bien de le dire.

Il fait du talent.
Il vaut mieux le taire.
Il convient de le dire.

Il pleut.
Il tombe.
Il neige.

—••••• N° CCLXXXIII. —•••••

SUITE DU NUMÉRO PRÉCÉDENT.

PRÉTENDU DOUBLE SUJET.

Il aperçoit bientôt assez près de lui le noir Tartare : il en sortait une fumée noire et épaisse dont l'odeur empestée donnerait la mort, si elle se répandait dans la demeure des vivants. (FÉNÉLON.)

Il se fait une révolution universelle de tout ce qui est au-dessus de lui, comme si on bouleversait toutes ses entrailles. (Id.)

Il se trouva là par hasard un jeune homme. (MONTESQUIEU.)

Il est une île, affreux rivage,
Moitié peuplé, moitié sauvage. (GASSANT.)

Rarement il arrive des révolutions chez les peuples heureux. (BOISTE.)

SUJET UNIQUE.

De cette caverne sortait de temps en temps une fumée noire et épaisse qui faisait une espèce de nuit au milieu du jour. (FÉNÉLON.)

Rien ne s'est fait sans la volonté du Créateur. (BOISTE.)

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent. (LA FONTAINE.)

Non loin des bords du Cher et de l'Auron,
Dans un climat dont je tairai le nom,
Est un vieux bourg, dont l'église sans vitres,
A pour clergé le plus gueux des chapitres. (GASSANT.)

Cependant une maladie cruelle ravageait la contrée ; un médecin habile y arriva du pays voisin. (MONTESQUIEU.)

(1) Il, en pareil cas, n'est autre chose que l'*illud* des Latins.

Quand Lemare dit que dans ces sortes de phrases, *il sortait une fumée, il se fait une révolution*, ce mot *il* ne joue plus son rôle ordinaire, qui est d'être relatif à un substantif masculin, précédemment exprimé, nous sommes d'accord avec lui, et nous pensons aussi que, dans cette circonstance, *il* est l'*illud* des Latins et signifie *cela, ce que je vais dire*; mais quand plus loin Lemare ajoute que le mot qui suit le verbe est un double nominatif dont le verbe est toujours sous-entendu, nous le croyons tombé dans une grande erreur. Nous qui attaquons les pléonasmes comme une autre hydre, nous croyons que les mots *fumée, révolution*, etc., loin d'être des doubles sujets, sont au contraire les compléments de verbes sous-entendus, et que *il*, comme *le*, a la vertu d'indiquer toute une proposition. Ainsi, dans cette phrase : *je LE savais, que vous mentiez*, *LE* signifie *cela, ce qui suit*, à savoir que *vous mentiez*; de même dans, *il sortait une fumée noire et épaisse; il se fait une révolution universelle*, *il, cela sortait, cela se fait, je veux dire une fumée, une révolution*, le mot *il* indique un groupe de mots qui est *je veux dire une fumée, je veux dire une révolution*, où l'on voit que *fumée et révolution* sont compléments du verbe *dire* sous-entendu. D'après cela qu'on reconnaisse donc avec nous qu'il ne peut y avoir de doubles sujets, et que les pléonasmes n'existent réellement pas.

Quant aux phrases de la seconde colonne, elles ne peuvent donner lieu à aucune difficulté, puisqu'elles sont construites suivant l'ordre direct.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il arrive des troupes.
Il se fait beaucoup d'affaires.
Il sort une fumée.
Il survient un orage.
Il s'agit une question.

Il survient un événement.
Il se dit de belles choses.
Il part en ballon.
Il naît un incendie.
Il se décie une grande affaire.

Il pleut des pierres.
Il se raconte de grandes histoires.
Il part au feu d'artifice.
Il surgit une révolution.
Il se vide une querelle.

Il est une ville.
Il se donne un grand combat.
Il se jette toutes sortes de choses.
Il se trouve des hommes.
Il se tient un marché.

—••••• N° CCLXXXIV. •••••—

ÉQUIVOQUES OCCASIONNÉS PAR LES PRONOMS *il, elle, ils, elles*, ETC.

PHRASES VICIEUSES.

Tous les autres écrivains ne sont au-dessous de Moïse, d'Homère, de Platon, de Virgile et d'Horace, que parce qu'*ils* ont écrit naturellement, fortement, délicatement; en un mot, parce qu'*ils* ont exprimé le vrai.

Sans vouloir diminuer la gloire de Newton, on peut remarquer qu'il doit beaucoup à Galilée; *il* lui a donné la théorie de la pesanteur.

Samuel offrit son holocauste à Dieu, et *il* lui fut si agréable qu'il lança au même instant la foudre contre les Philistins.

Hyperide a imité Démosthène en tout ce qu'*il* a de beau.

PHRASES CORRECTES.

Moïse, Homère, Platon, Virgile et Horace ne sont au-dessus des autres écrivains que parce qu'*ils* ont écrit naturellement, fortement, délicatement; en un mot, parce qu'*ils* ont exprimé le vrai.

(LA BOUTÈRE.)

Sans vouloir diminuer la gloire de Newton, on peut remarquer qu'il doit beaucoup à Galilée; car celui-ci lui a donné la théorie de la pesanteur.

(FONTENELLE.)

Samuel offrit son holocauste, et Dieu le trouva si agréable qu'*il* lança au même instant la foudre contre les Philistins.

(CONDILLAC.)

Hyperide a imité Démosthène en tout ce que Démosthène a de beau.

(BOILEAU.)

Dans l'emploi des pronoms *il, le, la, les*, etc., ce qu'il faut éviter avec soin, ce sont les équivoques auxquelles ils peuvent donner lieu. On ne doit pas oublier que la clarté est le principal mérite du discours. Les phrases de la première colonne sont donc vi-

cieuses, en ce que le rapport du pronom *il* n'y étant pas sensible, le lecteur est obligé de deviner lequel des noms exprimés ce mot *il* représente.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

La conversation est un plaisir, mais elle doit... et non il doit,
Virgile a imité Homère dans tout ce que celui-ci a..., ou dans tout
ce qu'Homère a, et non dans tout ce qu'il a.
J'ai rencontré madame votre mère et mademoiselle votre sœur, cette
dernière ou celle-ci... et non elle.

Molière a surpassé Plante dans tout ce que celui-ci a..., et non dans
tout ce qu'il a...
En allant chez le général, j'ai vu le colonel, et je lui ai..., et non
j'ai vu le colonel, je lui ai...
Le général était à quelques lieues de l'ennemi, et voulait..., et non
il voulait.

----- N° CCLXXXV. -----

DE L'EMPLOI DES PRONOMS PERSONNELS *moi, toi, lui, etc.*, CONSIDÉRÉS COMME PLEONASMES.

EXEMPLES.

On n'attend plus rien que ta signature;
Presse-moi donc cette tardive allure.
(VOLTAIRE.)

Ah ! que je hais leur insipide joie !
Que leur habil est un trouble important :
Chassez-les-moi. (Id.)

N'approfondis jamais rien dans la vie,
Et glisse-moi sur la superficie.
(Id.)

Prends-moi le bon parti, laisse là tous les livres.
(BOILEAU.)

On lui lia les pieds, on vous le suspendit.
(LA FONTAINE.)

ANALYSE.

Presse cette tardive allure, pour me faire plaisir,
pour faire plaisir à moi.

Chassez-les pour m'obéir, pour obéir à moi.

Et glisse sur la superficie, pour m'être agréable,
pour être agréable à moi.

Si tu peux déferer à moi, prends le bon parti, etc.

On le suspendit, comme je vous le dis, comme je
le dis à vous.

On voit que dans ces sortes de phrases le pronom personnel se trouve toujours employé comme complément indirect, et l'analyse nous montre comment il faut réintégrer les mots que le besoin de s'exprimer avec autant de brièveté que d'énergie a fait sous-entendre. Les grammairiens, qui n'ont presque jamais rendu raison de rien, parce que le flambeau de l'analyse leur a toujours manqué, se sont seulement contentés d'avancer que, dans toutes ces locutions, il y avait pléonasmе. Ce n'est pas pléonasmе, qu'il fallait dire, mais bien ellipse, et l'on devait rétablir la construction pleine, comme nous venons de le faire.

Toutefois, nous rendrons justice à Lemare, qui lui seul s'est approché de notre analyse, et nous consignerons ici ses dernières paroles à ce sujet : de quelque manière, dit-il, que cette tournure s'explique, par le pléonasmе ou par l'ellipse, elle ajoute à l'énergie ; mais elle ne sort guère du style familier.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Presse-moi cette bourrique.
On vous le tangen.
Je te la fais partir.
Je vous le lui fais faire.
Pousse-moi ce cadet.
Prends-moi ton paquet.
Mène-le-moi en prison.
Faites-mous-en un bon chrétien

Aime-moi cet aig.
On vous le fatiguen.
Nous te les arrangeâmes.
Je vous le jour de ar-evoire.
Tiens-moi ce démon-là.
Cherchez-moi la vertu.
Ennuie-moi la nous.
Faites-m'en un bon bourgeois

Chasse-moi cette bête.
On vous le réprimande.
Nous te les raquâmes.
Je vous le lui ferai passer.
Brisse-moi ces outils.
Suive-moi le droit chemin.
Faites-le-moi roi.
Faites-mous-en un homme tout simple.

Imite-moi les anciens.
On vous le retourne.
Ils te secoua.
Je vous le lui portera.
Brisse-nous tout cela.
Corrige-moi ce drôle.
Faites-le-nous baron.
Faites-mous-en un bon

-----+----- N° CCLXXXVI. -----

DE LA RÉDUCTION DES COMPLÉMENTS DIRECTS.

EXEMPLES.

Il me verra , moi et mon domestique.
(RACINE.)

La fortune nous a persécutés , lui et moi.
(FÉNÉLON.)

Ne voyage pas de nuit : on pourrait l'arrêter sur
les grands chemins , et te détrousser , toi et tes com-
pagnons.
(ANONYME.)

Ce silence odieux la fit soupçonner , lui et les siens.
(VÉROT.)

ANALYSE.

Il me verra , [je le répète , il verra] moi et [il
verra mon domestique.

La fortune nous a persécutés , [je le répète , elle
a persécuté] lui et [elle a persécuté] moi.

On pourrait te détrousser , [je le répète , on
pourrait détrousser] toi et [on pourrait détrousser]
tes compagnons.

Ce silence odieux LE fit soupçonner , [je le répète
il fit soupçonner] lui et [il fit soupçonner] les siens.

C'est donc à tort que jusqu'à présent les grammairiens ont vu dans toutes ces phrases des pléonasmes. Encore un coup, nous n'en reconnaissons point, et l'analyse, qui vient éclairer à chaque instant nos pas, nous prouve jusqu'à l'évidence qu'il ne saurait en exister. Et, en effet, quand on dit : *Il me verra , moi et mon domestique*, il doit y avoir, dans cette phrase, trois propositions, puisqu'il y a trois compléments : *me*, *moi* et *mon domestique*. La première est complète : *il me verra*; les deux autres sont elliptiques, et, pour les rétablir, il n'y a qu'à réintégrer les mots sous-entendus. Or, la construction pleine est : *il verra moi , il verra mon domestique*. Voilà pour l'analyse logique. Donnons maintenant la règle grammaticale.

Lorsque, dans les phrases analogues à celles que nous avons citées, il se trouve deux ou plusieurs compléments, dont l'un est un pronom personnel, celui-ci se répète pour donner plus d'énergie à la phrase et à la pensée; mais, dans ce cas, on emploie deux formes différentes, et la plus faible se met devant le verbe, et la plus grave après : *il me verra , moi et mon domestique*.

Cette règle n'est pas tellement rigoureuse que de bons écrivains ne s'en soient écartés, et il nous semble que Girault-Duvivier et Wailly ont condamné un peu trop légèrement ces deux phrases, parce que les auteurs ont ellipté *les* et *nous* devant *ait séduit* et *voyant revenir*.

Il semble que Valdo ait eu un bon dessein, et que la gloire de la pauvreté (évangélique) ait séduit lui et ses partisans.
(BOSSUET.)

Pénélope, ne voyant revenir ni lui ni moi, n'aura pu résister à tant de prétendants.

(FÉNÉLON.)

Chose étrange! les grammairiens, qui voient partout des pléonasmes, signalent comme vicieuses des phrases où ils n'en sauraient découvrir, et qu'ils devraient trouver, comme nous, très-correctes et très-françaises.

Il nous reste une dernière observation à faire relativement aux deux premiers exemples de la première colonne. Racine a dit : *il me verra , moi et mon domestique*; et Fénelon : *La fortune nous a persécutés , lui et moi*. Dans la première phrase, il y a *me*; dans la seconde *nous*. Il suit de là que l'on peut dire : *il me verra*, ou *il nous verra*,

moi et mon domestique; la fortune m'a persécuté, ou nous a persécutés, lui et moi. La même remarque s'applique aux pronoms de la seconde et de la troisième personne.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Il me prit, moi et mes compagnons.
Il me-suiva, moi et mes frères.
Nous le vîmes, toi et tes tiens.
I. Le battit lui et ses gens.
Je la remarquai, elle et ses servants.
Il la loua lui et ses camarades.*

*Nous le vîmes, elle et ses escorte
Nous le verrons passer, le roi et lui.
Il nous attaqua, mes compagnons et moi.
Il nous reconnut, moi et lui.
Je ne vous aperçus, ni toi, ni les autres.
Il me loua beaucoup, moi et ma fille.*

*Il nous verra, nous et mes gens.
Nous les poursuivîmes, elle et ses amis.
Il les invita, lui, ses parents et ses amis.
Nous les remarquâmes, elle et sa famille.
Nous les verrons passer, le roi et eux.
Il nous loua beaucoup, moi et ma fille.*

N° CCLXXXVII.

DE LA REDUPLICATION DES COMPLÉMENTS INDIRECTS.

EXEMPLES.

*Il me parut, à moi et à mes compagnons, que
notre arrivée avait jeté une grande terreur dans le
pays.*
(ALBERT-MONTÉMONT.)

Il nous doit cette somme, à nous et à nos associés.
(GIRAULT-DUVIVIER.)

*N'insulte jamais la vieillesse. Ne te semble-t-elle
pas respectable, à toi comme à tout le monde?*
(ANONYME.)

*Touché de pitié pour ces êtres infortunés, il leur
donna à eux et à leurs enfants de quoi faire leur
route.*
(Id.)

ANALYSE.

*Il m' parut, [je le répète, il parut] à moi et [il
parut] à mes compagnons, etc.*

*Il nous doit cette somme, [je le répète, il la doit]
à nous et [il la doit] à nos associés.*

*Ne te semble-t-elle pas respectable, [je le répète,
ne semble-t-elle pas respectable] à toi, comme [elle
semble respectable] à tout le monde.*

*Il leur donna, [je le répète, il donna] à eux et
[il donna] à leurs enfants de quoi faire leur route.*

Tout ce que nous avons dit pour la réduplication des compléments directs, devient applicable, dans les cas analogues, au redoublement des compléments indirects; avec cette différence que le pronom personnel répété après le verbe est toujours accompagné de la préposition à.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Il me semble, à moi et aux autres.
Il me parut, à moi et à mon frère.
Nous le donnâmes, à toi comme aux autres.
Il nous en apportera, à nous et à tout le monde.
Il le lui dira, à lui et à nous.*

*Nous lui dirons, à elle et à ses compagnons.
Vous le leur remetrez, aux rois et aux ministres.
Il nous semble, à moi et à d'autres.
Il nous parut, à lui et à moi.
Il ne vous parlera, ni à toi ni à tes amis.*

*Il vous verra, à vous comme aux autres.
Il leur plût, à lui et à son père.
Nous leur en conterons, à elle et à toutes les
autres.
Je le leur apprendrai, à elles et à leurs parents.*

N° CCLXXXVIII.

DES COMPLÉMENTS DIRECTS *le, la, les* CONSIDÉRÉS JUSQU'À PRÉSENT COMME PLÉONASMIQUES.

*Le bien, nous le faisons; le mal, c'est la fortune.
On a toujours raison, le destin, toujours tort.*
(LA FONTAINE.)

*Et la plus belle chose, ils la gâtent souvent
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.*
(MOLIERE.)

*Prince, je vous entends;
Ce soin de me venger, ces nobles sentiments,
Ces transports, ces fureurs dont votre âme est saisie,
Je les dois à l'amour moins qu'à la jalousie.*
(RICHARD.)

*Un jeune homme peut bien être étourdi, léger;
Aux travers de l'esprit aisément on fait grâce;
Mais les fautes du cœur jamais on ne les passe.*
(ANDRIEU.)

Ce que pense un amant de ses feux pénétré,
Ma bouche le disait quand vous êtes entré.
(RICHARD.)

La voix de mon époux, l'avez-vous écoutée,
Cette plaintive voix qui suit partout mes pas,
Et vous reproche un sang que vous ne vengez pas.
(Id.)

Je l'ai aussi sentie, cette soif vague de quelque
chose ; elle m'a traîné dans les solitudes muettes de
l'Amérique, et dans les villes bruyantes de l'Europe.
(CHATEAUBRIAND.)

Cette justice qui nous est quelquefois refusée par
nos contemporains, la postérité sait nous la rendre.
(Id.)

Dans toutes ces phrases, les compléments directs *le, la, les*, sont, suivant l'opinion de Lemare, des pléonasmes, mais des pléonasmes utiles. Vous l'entendez ! des pléonasmes utiles, c'est-à-dire des choses à la fois superflues et nécessaires.

Nous en demandons bien pardon à Lemare et à *tutti quanti*, mais nous ne trouvons pas que, dans les phrases citées, les verbes qui ont pour compléments *le, la, les*, doivent en avoir d'autres ; et nous sommes encore à penser comment un aussi habile, un aussi profond grammairien que Lemare ait pu y voir rien de plus. Prenons, entre toutes, cette phrase de La Fontaine : *Le bien, nous le faisons ; le mal, c'est la fortune*. Quoi ! vous voulez que ce verbe *faisons* ait deux compléments, dont *le bien* est le premier, et le second *le* ; de sorte que votre analyse est celle-ci : *Nous faisons le bien, nous le faisons*. C'est en vérité par trop étrangement s'abuser ; c'est avoir une ignorance complète du mécanisme de cette phrase.

Ne doit-on pas reconnaître, au contraire, comme nous l'avons clairement démontré en d'autres circonstances, que ces mots *le bien*, sont les éléments d'une proposition ellipsée, dont la construction pleine est : *en ce qui touche, en ce qui concerne, en ce qui regarde le bien*, ou d'une manière abrégative, *pour le bien, nous le faisons ; pour le mal, c'est la fortune*. C'est là, certes, la seule et véritable analyse, d'après laquelle l'expression *le bien* doit être complément soit d'un verbe, soit d'une préposition sous-entendue, et non pas du verbe *faisons*, dont le seul et unique complément est *le*. Et cette analyse est inattaquable, car elle est fondée sur l'usage et sur l'autorité de tous les écrivains. Ne dit-on pas, en effet : *Pour votre frère, si je le vois, je le prévendrai*, ou avec ellipse de la préposition *pour* : *VOTRE FRÈRE, si je le vois, je le prévendrai*. Dans l'un comme dans l'autre cas, le mot *le* n'est point un pléonasme ; et c'est parce que les grammairiens n'ont pas vu l'ellipse, qu'ils sont tombés dans une aussi grave erreur.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le monde, peu de gens le connaissent.
La santé, tout le monde la désire.
La misère, nous l'avons tous en horreur.
Dieu, nous devons l'adorer.
La vertu, il faut la cultiver.
Le méchant, il le faut plaindre.
La fortune, tous les hommes la cherchent.

La sagesse, heureux qui la possède.
La vie turbulente, je la déteste.
L'amour de la patrie, je l'ai dans mon cœur.
Nos vices, nous vous les cachons.
Nos opinions, respectons-les.
Les jeunes personnes, on les doit surveiller.
Ses défauts, on ne les voit pas.

Les parents, il faut les aimer.
Les bons, Dieu en jour les récompense.
Les riches, tous les hommes ne les peuvent
avoir.
Les dignités, heureux qui les fait
Les plaisirs purs et simples, je les recherche.
Les grands exploits, je les admire

—••••• N° CCLXXXIX. •••••

EMPLOI DE *le, la, les* EN RAPPORT AVEC DES NOMS DÉTERMINÉS OU INDÉTERMINÉS.

AVEC *le, la, les*.

Si c'est effacer les sujets de haine que vous avez
contre moi, que de vous recevoir pour *ma fille*, je veux
bien que vous *la* soyez.

(LA FONTAINE.)

AVEC *le* SIGNIFIANT CELA.

Hélas ! madame, vous me traitez de *veuve* ; *le* est
trop vrai que je *le* suis.

(VOLTAIRE.)

Miracle ! criait-on : venez voir dans les rues

Passer la reine des tortues,
La reine ! — vraiment oui ; je la suis en effet.
(Id.)

Ne me trompé-je pas, en vous croyant ma nièce.
— Oui, monsieur, je la suis.

(BOISSY.)

Êtes-vous les trois Romains qu'on a choisis pour le combat ? — Nous les sommes.

(MARMONTEL.)

Êtes-vous les prisonniers que l'on a amenés d'Allemagne ? — Nous les sommes.

(Mlle VAUVILLIERS.)

Il n'en est pas en foule. Il s'en trouve pourtant,
Gens instruits et profonds, qui n'ont rien de pédant,
Qui ne s'apèchent pas la bonne compagnie,
Qui la sont en effet.

(VOLTAIN.)

Vous êtes non pas la femme, car vous ne pouvez pas l'être ; mais l'esclave d'un esclave, qui a été dégradé de l'humanité.

(MONTESQUIEU.)

La ville de Soleure devient le rendez-vous de toute la Suisse ; les femmes y sont charmantes, je serais même tenté de les croire coquettes, si les femmes pouvaient l'être.

(DE BOUFFLERS.)

Je veux être mère, parce que je le suis, et c'est en vain que je ne le voudrais pas être.

(MOLIERE.)

Les pauvres sont moins souvent malades, faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop.

(FÉNELON.)

— Mais ne m'es-tu pas fiancé ?
— Je le suis à quelqu'un. C'est un fait bien certain.

(DE BOUFFLERS.)

Pourquoi les riches sont-ils si durs envers les pauvres ? — C'est qu'ils n'ont pas peur de le devenir
(J.-J. ROUSSEAU.)

Catherine de Médicis était jalouse de son autorité, et elle le devait être.

(L. P. DANIEL.)

Les exemples de la première colonne nous font voir, que, lorsqu'il y a, dans une phrase, des substantifs déterminés, les pronoms personnels qui s'y rapportent doivent revêtir le même genre et le même nombre que ces substantifs, et qu'alors on se sert de *le*, *la*, *les* ; mais si, comme dans les exemples de la colonne latérale, il y a des adjectifs ou des substantifs pris adjectivement, indéterminés, quel que soit leur nombre et leur genre, le pronom personnel qui les représente est toujours *le*, *l'illud* des Latins et signifiant *cela* : *vous me traitez de veuve ; il est trop vrai que je le suis ; que je suis cela, c'est-à-dire veuve.*

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Êtes-vous le roi ? — Je le suis.

Êtes-vous la reine ? — Je la suis.

Êtes-vous la maîtresse du logis ? — Je la suis.

Êtes-vous les maîtres ? — Oui, nous les sommes.

Vous n'êtes pas les maîtres, et vous ne les serez jamais.

Je serai le malade, et toi, tu la feras.

Je vous croyais ma fille. — Je la suis aussi.

Je vous prenais pour mon amie. — Je ne la suis pas.

Êtes-vous le roi ? — Oui, je le suis.

Êtes-vous reine ? — Oui, je le suis.

Êtes-vous maîtresse lui ? — Oui, je le suis.

Êtes-vous maîtres ? — Oui, nous le sommes.

Vous n'êtes pas maîtres, et vous ne le serez jamais.

Quand je serai malade, tu le deviendras.

Je vous croyais femme. — Non, je ne le suis pas.

Si vous me preniez pour amie, vous verriez que je le suis.

Vous les croyez coupables, et ils ne le sont pas.

••••• N° CCXC. •••••

ADDITION AU NUMÉRO PRÉCÉDENT.

I.

Voyez Aigues-Mortes, Fréjus, Ravenne, qui ont été des ports et qui ne le sont plus.

(VOLTAIN.)

Qu'appellez-vous douze hommes de bonne volonté ? — Nous le sommes tous.

(MARMONTEL.)

Les belles choses le sont moins hors de leur place.

(LA BAUVÈRE.)

Est-ce que nous sommes la cause qu'ils s'en éloignent ? oui, nous le sommes.

(MARMONTEL.)

Les objets de nos vœux le sont de nos plaisirs.

(CORNILLE.)

Les Romains avaient des oracles qui promettaient à Rome d'être la capitale du monde, et elle le devint.

(BERNARDIN DE ST.-PIERRE.)

Par ces exemples, on apprend qu'en violation de la règle fondamentale, précédemment établie, il est des cas où, lors même que les substantifs sont déterminés, le relatif qui le représente doit être toujours *le*. En cela, voici le conseil que nous donnerons. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de se consulter sur ce qu'on a à exprimer. Si l'on veut représenter expressément le substantif de la proposition précédente, la construction est naturelle, et l'on emploie *le* pour le masculin singulier, *la* pour le féminin singulier, et *les* pour le pluriel. Si l'on ne veut pas exprimer l'idée d'un substantif, la construction est figurée, il y a syllepse, et l'on fait toujours usage du mot indéterminé *le*.

II.

Il est des grands hommes qui ne le sont que par des vertus. D'Agneseau était destiné à l'être par les talents. (THOMAS.)

Ah ! je le sens, je n'ai pas été seul malheureux ; et toi, Sophie, malgré les distractions qui t'absorbent, tu ne l'étais guère moins que moi.

(MIRABEAU.)

Ces deux exemples servent à démontrer que le relatif *le* peut représenter un substantif ou un adjectif différant en genre et en nombre avec ceux qui sont exprimés. En effet, dans la première colonne, *le* remplace les mots *grands hommes* ; et, dans la seconde colonne, il tient lieu de l'adjectif *malheureux*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Des hommes d'esprit, vous ne le serez jamais.
Une femme de mérite, tu ne le seras jamais.
Une dame de maison, tu le seras un jour.
Ces qui étaient des dieux pour les anciens ne le sont pas pour nous.
Direz-vous que nous en sommes les auteurs ? —
Oui, vous l'êtes.
Soyez braves, je le serai.

Les ruses de notre élévation le sont souvent de notre ruine.
Les pouvoirs ne le seront pas toujours.
Nous avons été riches, ma fille, tu le seras aussi.
Dis que nous avons été heureux, espère, ma fille, que tu le seras également.
Si les hommes ne sont pas vertueux, les femmes doivent l'être.

Si vous êtes honteux, votre père ne l'est pas moins.
Puisque le mari est jaloux, la femme doit l'être.
Quand une chose est juste, les conséquences doivent l'être.
Si vous êtes prodiges, je ne le suis pas.
Parce que vous êtes méchants, faut-il que nous le soyons ?

N° CCXCI.

Le SIGNIFIANT *cela* ET REMPLAÇANT UNE PROPOSITION.

Petits esprits, ce que je viens de dire,
C'est bien pour vous que je l'ai dit :
Ce n'est pas assez de tout lire,
Il faut digérer ce qu'on lit.

(DE BOUFFLERS.)

Le méchant peut trouver un complice ;
Mais il n'est ici-bas, et le Ciel l'a permis,
Que les honnêtes gens qui puissent être amis.

(COLIN D'HARLEVILLE.)

Autant que je le puis, je cède à tes raisons ;
Elles calment un peu l'ennui qui me dévore.

(RACINE.)

Si le public a eu quelque indulgence pour moi ;
Je le dois à votre protection.

(CONDILLAC.)

Vous devez trembler à l'ouverture de cette lettre,
ou plutôt vous le deviez, lorsque vous souffrites la
pénurie de Nadr.

(MONTESQUIEU.)

Nous sommes entourés d'hommes plus forts que
nous ; ils peuvent nous nuire de mille manières
différentes ; les trois quarts du temps ils peuvent le
faire impunément.

(Id.)

L'homme est, je vous l'avoue, un méchant animal.

(MOLIÈRE.)

Plus que l'on ne le croit, ce nom d'époux engage,
Et l'amour est souvent un fruit du mariage.

(Id.)

Par ces exemples on voit que, quand le relatif *le* tient la place d'une proposition ou d'un verbe, il reste toujours invariable, et la raison en est aisée à comprendre, c'est que les propositions et les verbes n'ont en soi ni genre ni nombre. Dans les phrases rapportées, *le* est relatif à tous les mots qui en sont itاليque, et en tient la place.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je vous le dis,
Il le pense.
Nous vous le disons.
Vous pouvez le dire.
Je le veux.
Je ne le puis.

Je vous l'écris
Il l'écrit.
Vous nous le dites.
Vous devez le dire.
Tu le voulais.
Je ne le saurais dire.

Je l'espère.
Il le croit.
Nous le croyons.
Nous pourrions le croire.
Nous le voulons.
Vous nous le menez.

Je le crois.
Je le sais.
Ne le croyez pas.
Apprenez-le.
Ils le pensaient.
Nous le jugeons ainsi.

----- N° CCXCII. -----

EMPLOI DE *le* APRÈS UN VERBE.où *le* NE SE TROUVE PAS.

Instruisez-le comme vous voudriez que fût instruit
l'ami d'un monarque.

(MARMONTEL.)

On ne *lous* d'ordinaire que pour *être lous*.

(LAROCHFOUCAULD.)

Laissez-moi *pleurer* mon père. Vous savez mieux
que moi combien il mérite *d'être pleuré*.

(FÉNÉLON.)

Un tombeau est un intervalle immense entre un
homme qui *juge* et un homme qui *est jugé*.

(THOMAS.)

où *le* EST EXPRIMÉ.

Le bouff *remplit* ses premiers estomacs tout autant
qu'ils peuvent *l'être*.

(BUFFON.)

Il est difficile *d'embellir* ce qui ne doit *l'être* que
jusqu'à un certain degré.

(THOMAS.)

On ne peut vous *estimer* et vous aimer plus que
vous ne *l'êtes* du vieux solitaire.

(VOLTAIRE.)

Cette femme est belle, et j'aurais un grand pen-
chant à *l'aimer*, si ce qu'on m'a dit de son inconstance
ne la rendait indigne de *l'être*.

(CORNÉILLE.)

Ainsi qu'on le voit, on peut dire : *l'intention de ne jamais tromper nous expose sou-
vent à l'ÊTRE, ou à ÊTRE TROMPÉS*. Cependant la seconde manière est préférable, comme
plus claire et plus conforme à l'usage des meilleurs écrivains.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je n'aime pas à tromper personne, et ne veux pas *l'être*, ou ne veux
pas *être trompé*.
On ne doit jamais louer ceux qui ne méritent pas de *l'être* ou d'*être*
loués.

Il a été reçu comme il mérite de *l'être* ou comme il le mérite.
Il veut qu'on l'enloue comme il mérité de *l'être*, ou d'*être enloué*.
Vous devez le critiquer comme il doit *l'être*, ou comme il doit être
critiqué.

----- N° CCXCIII. -----

Il, elle, le, la, les, ETC., SE RAPPORTANT A DES NOMS INDÉTERMINÉS.

Une âme noble rend *justice* même à ceux qui *la*
lui refusent.

(CONDORCET.)

Si les Français qui sont aux îles font en effet *for-
tune*, ils partent, et même souvent sans la faire, et ils
s'en retournent non pas dans leur province ou dans
leur village, mais à Paris.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Étrange mépris de tous les principes ! On achetait
le droit de *justice* ; on *la* faisait rendre ou vendre
par son valet affublé d'une robe.

(BOISTE.)

Cessez pourtant, cessez de prétendre à Pharnace ;
Quand je me fais *justice*, il faut qu'on se *la* fasse.

(RACINE.)

Je ne me consolerais point de n'avoir pas fait *for-
tune*, si j'étais né en Angleterre ; je ne suis point
fâché de ne l'avoir pas faite en France.

(MONTESQUIEU.)

Vous me rendrez *justice* en me connaissant mieux.

— Oui, je te *la* rendrai, cruel, je m'y prépare.

(LONGPÉRIER.)

On a raison d'appeler son oien *fortuna* ; car un moment *la* donne, un moment *l'ôte*.

(VOLTAIRE.)

Je disais *vérité*. Quand un menteur *la* dit
En passant par sa bouche elle perd son crédit.

(CORNEILLE.)

Ne jouez pas avec l'amour-propre de l'homme ou son honneur : sur eux il n'entend pas *raillerie* ; elle le rend furieux , féroce , implacable.

(BOISTE.)

Je suis en bonne *santé*, je *la* dois à l'exercice et à la tempérance.

(MARMONTEL.)

D'un enlèvement fait avec trop d'audace,
Vous demandez *raison*, il faut qu'il vous *la* fasse.

(CORNEILLE.)

Il ne suffit pas d'avoir *raison* ; c'est *la* gâter, c'est *la* déshonorer, que de *la* soutenir d'une manière brusque et hautaine.

(FÉNÉLON.)

Grâce ! Grâce ! Seigneur que Pauline l'obtienne.

(CORNEILLE.)

Vous dites que ce n'est pas votre faute que de manquer de *foi*, puisqu'elle ne dépend pas de l'homme.

(MASSILLON.)

Tandis que nous voguions à pleines voiles, tout à coup le vent tombe, et nous *les* voyons s'abaisser.

(MARMONTEL.)

J'ai mal connu les dieux, j'ai mal connu les hommes ;
J'en attendais *justice*, ils *la* refusent tous.

(VOLTAIRE.)

Les mots *le, la, les, il, elle, ils, elles* doivent toujours se rapporter à des noms suffisamment déterminés. Cependant, comme l'avance Boniface et comme le prouvent les citations qui précèdent, l'emploi de ces mots peut être toléré dans les cas où il est impossible ou difficile de s'exprimer autrement, et pour éviter la répétition fatigante des mêmes mots.

C'est donc à tort que Lemare s'élève contre ces sortes de phrases, qui se rencontrent à chaque pas dans tous nos meilleurs écrivains, et qui peuvent, à la rigueur, se justifier par la syllepse.

La première qualité du langage, dit Boiste, est la clarté ; toute locution, fût-elle même incorrecte, est bonne, du moins dans le style familier, lorsque le sens est clair ; et la suppression même des parties inutiles appartient à l'art de le rendre plus élégant ou plus rapide, qualité nécessaire chez un peuple dont l'esprit léger, impatient, inattentif, n'aime pas à se traîner lentement sur des mots redondants. Au contraire, la phrase la plus grammaticalement correcte devient vicieuse, si toutes les parties du discours, les adverbess, les articles, les particules, les conjonctions, les prépositions qu'elle traîne avec elle, nuisent à sa clarté, alourdissent, suspendent sa marche ; et c'est l'observation rigoureuse des règles qui donne au style des grammairiens, en général, cette allure, lourde, contrainte, languissante, qui contraste avec la marche hardie du style des gens du monde, dont l'unique but est de se faire entendre et de plaire.

—••••• N° CCXCIV. •••••

EMPLOI VICIEUX DE *le, la, les*.

L'allégresse du cœur s'augmente à *la* répandre.

(MOLIÈRE.)

Le fils d'*Ulysse* *le* surpasse déjà en éloquence, en sagesse et en valeur.

(FÉNÉLON.)

Le temps passerait sans *le* compter.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Les *fourbes* croient aisément que les autres *le* sont.

(LA BRUYÈRE.)

Les pronoms *le, la, les*, ne peuvent se rapporter qu'à un mot énoncé dans une proposition précédente, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent se rapporter ni au sujet ni au

complément du sujet de la proposition où ils figurent. Ainsi les phrases qui précèdent sont incorrectes. La faute, dit M. Dessiaux, est plus apparente encore dans cette phrase de La Bruyère, où *le* est relatif à *les fourbes*, substantif pluriel : *Les fourbes croient aisément que les autres **LE** sont*. Cependant M. Philartète Chasles n'est pas de cet avis. Il pense que la phrase de La Bruyère est excellente. Qui peut rien reprendre, dit-il, à cette phrase, d'une clarté parfaite, et où le pronom *le* est évidemment pour *illud*, cela? Voyez Préface, p. 6.

N° CCXCV.

ELLIPSE DU MOT *le*.

EXPRIME.

La cour a quelques ridicules, j'en demeure d'accord; et je suis, comme on *le* voit, le premier à les fronder; mais, ma foi, il y en a grand nombre parmi les beaux-esprits de profession.

(MOLIÈRE.)

J'ai passé ici (à Livry) le temps que j'avais résolu, de la manière dont je l'avais imaginé, à la réserve de votre souvenir qui m'a plus tourmentée que je ne l'avais prévu.

(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Ce fut donc lundi que la chose fut déclarée, comme je vous l'ai mandé.

(Id.)

NON EXPRIMÉ.

Ce serait une belle chose si je remplissais mes lettres de ce qui me remplit le cœur. Ah! comme vous *dites*, il faut glisser sur bien des pensées et ne pas faire semblant de les voir.

(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Madame, je viens un peu tard; mais il m'a fallu lire ma pièce chez madame la marquise, dont je vous avais parlé; et les louanges qui lui ont été données m'ont retenu une heure de plus que je *ne croyais*.

(MOLIÈRE.)

Vous aimez mieux m'écrire vos sentiments que vous n'aimez à me les dire; de quelque façon qu'il me viennent, ils sont reçus avec une sensibilité qui n'est comprise que de ceux qui savent aimer *comme je fais*.

(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

En citant cette phrase : *quand je ne serais pas votre serviteur comme je le suis*, Girault-Duvivier, dans sa *Grammaire des Grammaires*, fait observer que la suppression du relatif *le* serait condamnable. La remarque est juste, mais elle est trop générale; car les exemples cités nous prouvent que, dans des phrases analogues, si ce même relatif *le* représente une proposition, au lieu d'un substantif, quelquefois *le* est exprimé (1^{re} colonne), quelquefois il peut ne pas l'être (2^e colonne). La phrase n'en est pour cela ni vicieuse ni incorrecte.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Comme on le pense.
Comme on le dit.
Comme on le voit.
Comme il le faut.
Comme il le doit.

Comme on pense.
Comme on dit.
Comme on voit.
Comme il faut.
Comme il doit.

Plus qu'on ne le sait.
Moins qu'on le croirait.
Beaucoup plus que tu ne le fais.
Bien moins que tu te le figures.
Plus qu'il ne le pense.

Plus qu'on ne sait.
Moins qu'on croirait.
Beaucoup plus que tu ne fais.
Bien moins que tu te figures.
Plus qu'il ne pense.

N° CCXCVI.

GALLICISMES OCCASIONÉS PAR *le*.

Enfin, *vous* l'emportez, et la faveur du roi
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi.
(CORNEILLE.)

Rien ne doit l'emporter sur la foi des serments.
(PIRON.)

Aux lois de la nature, amis, soumettons-nous,
Toujours sa volonté l'emporte sur la nôtre.

(ARNAULT.)

Je pense que ce visage est assez passable, et que,
pour le bel air, dieu merci, nous ne le céderons à per-
sonne.

(MOLIERE.)

Telle est ma volonté,
Tel est le sort demande entre nous arrêté;
Vous l'emportez sur moi dans un nouveau partage.

(VOLTAIRE.)

Je suis né, tu le sais, assez près de Péronne,
D'un sang dont la valeur ne le cède à personne.

(RICHARD.)

On apprend par ces exemples que dans les expressions : *L'emporter sur quelqu'un*, *ne LE céder à personne*, le mot **LE** est employé d'une manière absolue, sans relation aucune avec un antécédent exprimé. C'est ce qui constitue ce qu'on appelle un gallicisme. Nous aurions été curieux de voir ce qu'en disaient les grammairiens; mais aucun d'eux, que nous sachions, n'en a parlé. Les premiers nous essaierons donc de l'analyser; car, en grammaire surtout, les idiotismes doivent être éclaircis. Quand Piron dit : *Rien ne doit l'emporter sur la foi des serments*, le substantif auquel *le* se rapporte est indubitablement *le poids, l'avantage*. Il existe moralement dans notre esprit une certaine balance à l'aide de laquelle nous pesons le pour et le contre des choses; or, c'est en mettant dans l'un des bassins de la balance toutes les considérations possibles, et dans l'autre la *foi des serments*, que nous pouvons affirmer que rien ne saurait l'emporter sur cette dernière. Ce raisonnement, s'il est aussi juste qu'il nous le paraît, s'applique à tous les exemples de cette nature (1).

Dans la dernière phrase de l'une et de l'autre colonne *le* se rapporte à *le pas* : *Nous ne céderons LE PAS à personne pour le bel air; je suis d'un sang dont la valeur ne cède LE PAS à personne*. Nous ne pensons point qu'on puisse nous contester ces analyses, qui expliquent ce qui était demeuré jusqu'à ce jour inexplicable. Qu'on ne nous dise donc plus à présent qu'il est impossible de rendre raison des gallicismes.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Vous l'emportez sur moi.
Tu l'emportes sur nous.
Nous l'emportons sur eux.
Ils l'emportent sur nous.

Je ne le cède à personne.
Tu ne le cèdes à qui que ce soit.
Il ne le céderait à tous qui vive.
Vous ne le cèdes ni à lui ni à moi.

Il l'emportait sur son frère.
Ils l'emportaient sur leurs ennemis.
Je l'emportais sur lui.
Elle l'emportait sur toutes.

Vous ne me en cédez en rien.
Ils ne le cédaient à personne.
Elle ne le cédaient à aucun.
Elles ne le cédaient qu'à une seule.

—••••• N° CCXCVII. •••••

EMPLOI DE *le, la, les* ET DE *lui, elle, eux, elles*.

AVEC *le, la, les*.

Ce carrosse parut être celui de mon fils, ce
était en effet.

((M^{me} DE SEVIGNÉ.)

AVEC *lui, elle, eux, etc.*

Monsieur, c'est là Crispin. — C'est lui, je le sais bien.
Nous avons eu là-bas un moment d'entretien.

(RICHARD.)

(1) Les vers suivants confirment notre analyse, et la rendent, pour ainsi dire, inattaquable :

Nous verrons qui des deux emporte LA BALANCE,
Ou de ton artifice, ou de ma vigilance. (VOLTAIRE.)

Celui-ci sur son concurrent voulait emporter l'a-
vantage. (LA FONTAINE.)

Et la beauté, sans doute, emportait LA BALANCE.
(CORNEILLE.)

Ma gloire intéressée emporte LA BALANCE. (Id.)

Voltaire aurait pu dire elliptiquement : *Nous verrons qui des deux L'EMPORTE, ou de ton artifice ou de ma vigilance.*

Hé! sont-ce là vos *gants*? Est-ce là votre *épée*?
— Oui, ce *sont*.

(REGNARD.)

Je crois que voilà mon aimable *invisible* dont je
te *parlais*. — C'est *elle-même*.

(Id.)

Parle-t-on d'objets inanimés, comme cela a lieu dans la première colonne, on doit répondre par : *ce l'est, ce les sont*. Est-il, au contraire, question d'êtres animés, de personnes, ainsi que dans la seconde colonne, on se sert des formes *c'est lui, c'est elle, ce sont eux*, etc.

Cependant Regnard (*Légataire*, acte v, scène vii) a, sans y être aucunement forcé par la mesure du vers, employé *elle*, en parlant d'un objet inanimé. Voici le passage :

Il faut donc que mon mal m'ait ôté la mémoire,
Et c'est ma *léthargie*. — Oui, c'est *elle*, en effet.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Est-ce votre habit? — Oui, ce l'est.
Sont-ce vos livres? — Oui, ce *les sont*.
Est-ce ma montre? — Ce l'est.

Est-ce ton canif? — Oui, ce l'est.
Est-ce votre père? — Oui, c'est *lui*.
Est-ce la femme? — C'est *elle*.

Sont-ce vos parents? — Oui, ce *sont eux*.
Est-ce la mère? — Oui, c'est *elle*.
N'est-ce pas ton oncle? — Oui, c'est *lui*.

—••••• N° CCXCVIII. •••••

DU PRONOM *soi*.

On peut toujours trouver plus malheureux que *soi*.
(LA FONTAINE.)

Quiconque rapporte tout à *soi* n'a pas beaucoup
d'amis.
(ACADÉMIE.)

Heureux qui vit chez *soi*,
De régler ses desirs faisant tout son emploi!
(LA FONTAINE.)

Celui qui hait le travail n'a aucun ni de *soi* ni des
autres.
(BOISTE.)

Des passions la plus triste de la vie,
C'est de n'*aimer* que *soi* dans l'univers.
(FLORIAN.)

Il dépend toujours de *soi* d'agir honorablement.
(GIRAULT-DUVIVIER.)

On peut mettre à profit un légitime hommage,
Lorsque l'on tient sur *soi* les yeux toujours ouverts.
(J.-B. ROUSSEAU.)

Aucun n'est prophète chez *soi*.
(LA FONTAINE.)

Être trop mécontent de *soi* est une faiblesse; en
être trop content est une sottise.
(M^{me} DE SABLÉ.)

..... Ici-bas le seul honneur solide,
C'est de prendre toujours la vérité pour guide;
De regarder en tout la raison et la loi;
D'être doux pour tout autre et rigoureux pour *soi*.
(BOILEAU.)

Il est beau de triompher de *soi*,
Quand on peut hautement donner à tous la loi.
(THOMAS CORNÉILLE.)

Chacun ne songe plus qu'à *soi*.
(J.-J. ROUSSEAU.)

On fait usage du pronom *soi* dans les propositions générales ou indéterminées, c'est-à-dire lorsque le sujet de la phrase est *on, quiconque, aucun, qui, celui qui, chacun, ce, personne, tout homme*, etc.; ou bien, lorsque ce même mot, *soi*, est en rapport avec un verbe à l'infinitif, comme dans les deux derniers exemples de la première colonne, et les trois derniers de la seconde : *n'aimer que soi, agir honorablement dépend de soi; être mécontent de soi, être rigoureux pour soi, triompher de soi*.

On trouve néanmoins des phrases où *chacun* est suivi de *lui* et non de *soi*. Telles sont celles-ci : *CHACUN de nous porte au dedans de LUI un rayon divin qui l'éclaire.* (de Ségur.) *Ce divin modèle, que CHACUN de nous porte avec LUI, nous enchante.* (J.-J. Rousseau.) Comme le fait observer Boniface, *soi* eût été aussi bien; mais *chacun de nous* présentant une idée moins vague que *chacun*, justifie l'emploi de *lui*. Dans les exemples

suiuants, il était impossible de s'exprimer autrement : CHACUN trouve à redire en autrui, ce qu'on trouve à redire en LUI. (Larochefoucauld.) Peu d'amitiés subsisteraient si CHACUN savait ce que son ami dit de LUI lorsqu'il n'y est pas.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

On ne doit pas penser que pour soi.
Quiconque ne pense qu'à soi...
Aucun n'est maître qu'à soi.
J'ai resté chez soi.
C'est qui n'aime que soi
Chacun veut pour soi.
Personne ne l'attribuera à soi.

On ne parle jamais mal de soi.
Quiconque se flatte que soi.
Aucun n'en parle qu'en soi.
Qui voit autour de soi.
C'est-là qui fait tout pour soi
Chacun répond pour soi.
Personne n'en veut autour de soi

Vivre content de soi.
Vivre pour soi.
Être de soi généreux.
Parler toujours de soi.
Veiller sur soi.
S'occuper de soi.
Penser à soi.

Compter sur soi.
Indigne de soi.
Trembler pour soi.
Songer à soi.
Haïr que soi.
Parler de soi.
Sourire pour soi.

----- N° CCXCIX. -----

EMPLOI DU PRONOM *soi* AVEC DES SUBSTANTIFS DÉTERMINÉS.

Lui, elle, eux, elles.

Hélas ! s'écriait Télémaque, voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle !

(FÉNELON.)

Le frère d'Amélie, revenant à lui et rougissant de son trouble, pria son père de lui pardonner.

(CHATEAUBRIAND.)

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

(LA FONTAINE.)

Ah ! quel supplice entraîne après lui plus d'horreur
Que de se voir forcé de haïr ce qu'on aime ?

(LA CHAUSSE.)

L'Anglais porte partout sa patrie avec lui.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

On a vu une nation entière chassée de son pays,
traverser les mers pour s'établir en France, n'em-
portant avec elle, pour parer aux nécessités de la vie,
qu'un redoutable talent pour la dispute.

(MONTESQUIEU.)

Que de germes de mort traînent avec eux les
pauvres humains !

(DE BOUFFLERS.)

Soi.

... La guerre après soi traîne tant de malheurs,
Qu'il est peu de lauriers qui ne coûtent des pleurs.

(BOURSAULT.)

Idoménée revenant à soi, remercia ses amis.

(FÉNELON.)

Le chat ne paraît sentir que pour soi.

(BUFFON.)

Un malheur toujours traîne un malheur après soi.

(PIRON.)

L'ardeur de s'enrichir chasse la bonne foi :

Le courtisan n'a plus de sentiments à soi.

(BOILEAU.)

Hâtons-nous, le temps fuit, et nous traîne avec soi.

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

(BOILEAU.)

L'enseigne fait la chalandise.

J'ai vu dans le palais une robe mal mise

Gagner gros : les gens l'avaient prise

Pour maître tel, qui traînait après soi

Force écoutants. Demandez-moi pourquoi.

(LA FONTAINE.)

La sagesse après soi laisse un long souvenir.

(AUBERT.)

D'après ces exemples, que devient la règle des grammairiens, qui prétendent que le nom personnel *soi* n'est jamais d'usage qu'avec un sujet indéterminé ? N'est-il pas évident, au contraire, que *soi* peut très bien s'employer avec un sujet déterminé, et que la règle posée par MM. Noël et Chapsal, Girault-Duvivier, Wailly, etc., est tout-à-fait fautive ? Nous venons, les faits à la main, de prouver que l'on peut se servir du mot *soi* au lieu de *lui*, d'*elles*, d'*eux*, d'*elles*. Cependant, comme le remarque judicieusement Boniface, ces derniers pronoms sont d'un usage plus général avec des substantifs déterminés ; mais il n'est pas moins certain que l'emploi de *soi*, dans ce cas, n'est point vicieux. Nos meilleurs auteurs, tels que *Corneille*, *Racine*, *Boileau*, *La Bruyère*, *Voltaire*, *Marmontel*, *Bossuet*, *Massillon*. *Fénelon*, *Buffon*, etc., nous en offrent de nombreux exemples, qui donnent un démenti formel à la règle des grammairiens.

-----●●●●● N° CCC. ●●●●●-----

ÉQUIVOQUES AUXQUELLES POURRAIENT DONNER LIEU *soi* ET *lui*.

Il n'ouvre la bouche que pour répondre ; il tousse ,
il se mouche sous son chapeau , il crache presque
sur *soi*. (LA BRUYÈRE.)

Dieu était dans J.-C., réconciliant le monde avec
soi. (BOURDALOUE.)

Dès qu'il peut y avoir équivoque, il faut toujours se servir du pronom *soi*. En effet, si l'on mettait *lui* dans la phrase de La Bruyère, on ne saurait plus si c'est à *il* ou à *chapeau* que *soi* se rapporte. Il en est de même dans la phrase de Bourdaloue ; *soi*, à la place de *lui*, ôte l'ambiguïté qui pourrait résulter, avec ce dernier mot, entre *Dieu* et J.-C.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

L'été apporte avec lui bien des richesses.
Le printemps ramène avec lui les beaux jours.
L'hiver traîne avec lui les frimas.
L'automne apporte avec lui des fruits.
Les épidémies entraînent après elles bien des calamités.
Les guerriers ont en eux quelque chose de grand.
Il me donna l'argent et joia les yeux sur *soi*.
Il ne lui donna rien et prit tout pour *soi*.

L'été amène avec *soi* les grandes chaleurs.
Le printemps ramène avec *soi* les fleurs et la verdure.
L'hiver traîne avec *soi* les longues soirées.
L'automne apporte avec *soi* toutes sortes de fruits.
Les épidémies entraînent en *soi* des éléments de mort.
Les nobles guerriers doivent porter en *soi* le mépris de la vie.
Il partit avec son frère, et mit sur *soi* le bagage.
Il sortit avec son chien, ayant sur *soi* les clefs.

-----●●●●● N° CCCI. ●●●●●-----

***Soi* EN RAPPORT AVEC UN NOM PLURIEL.**

Seigneur, que tant de profanations que les guerres
traînent après *soi*, vous fassent enfin jeter des yeux
de pitié sur votre Eglise. (MASSILLON.)

Y a-t-il des corps subtils en *soi* ?
(CONDILLAC.)

Les nouveaux enrichis se ruinent à se faire mo-
quer de *soi*. (LA BRUYÈRE.)

Il est un certain travail du temps qui donne aux
choses humaines le principe d'existence qu'elles
n'ont point en *soi*. (CHATEAUBRIAND.)

Tous les animaux ont en *soi* un instinct qui ne les
trompe jamais. (BUFFON.)

De *soi*-disant docteurs. (ACADÉMIE.)

L'Académie et un grand nombre de grammairiens disent que le pronom *soi* est seulement du singulier. Cependant les exemples qui précèdent nous prouvent la fausseté de cette assertion. On voit, en effet, que le pronom *soi* peut se trouver en rapport avec un nom pluriel, tout aussi bien que le pronom *se*. Il est même des cas où l'on ne pourrait se dispenser de faire usage de *soi* au pluriel, témoin la phrase suivante : *Ces entrepreneurs, qui jusqu'alors n'avaient travaillé que pour les autres, ne travaillent plus que pour soi*. Essayez de mettre *eux* à la place de *soi*, et la phrase devient équivoque.

-----●●●●● N° CCCII. ●●●●●-----

DES PRONOMS PERSONNELS *moi-même*, *toi-même*, ETC.

SINGULIER.

Je cherchais à m'expliquer à *moi-même* ce qui a
pu porter les hommes à quitter l'abri des bois, l'air
pur des montagnes et le charme éternellement at-
taché aux belles prairies. (DE ROUFFLES.)

PLURIEL.

N'allons point nous appliquer à *nous-mêmes* les
traits d'une censure générale ; et profitons de la leçon.
si nous pouvons, sans faire semblant qu'on parle à
nous. (VOLTAIRE.)

Fils d'Aaron, dans l'espoir de te perdre *toi-même*,
J'avais, pour mon supplice, eu la faiblesse extrême
De me vouloir sauver en me donnant à toi ;
Mais cet effort était trop au-dessous de moi.

(CHATEAUBRIAND.)

Pendant qu'on ne pouvait se lasser de l'admirer,
Télémaque se retira dans sa tente, honteux de sa
faute; et ne pouvant plus se supporter *lui-même*,
Il gémissait de sa promptitude.

(FÉNÉLON.)

Sauvons-le malgré lui de ce péril extrême,
Pour nous, pour vos amis, pour Roxane *elle-même*.

(RACINE.)

Je vois qu'il faut ici cacher ses sentiments ;
Être contre *soi-même* en garde à tous moments ;
Ecouter sans rien croire, et parler sans rien dire.

(DESTOUCHES.)

Il me semble que les choses ne sont en *elles-mêmes*
ni pures ni impures : je ne puis concevoir aucune
qualité inhérente au sujet qui puisse les rendre telles.

(MONTESQUIEU.)

Ceux qui se font gratuitement des ennemis ne
savent pas qu'ils se font à *soi-mêmes* de très-grands
torts.

(MONTESQUIEU.)

Que deviendriez-vous, jeunes filles, si, laissées
à *vous-mêmes*, vous n'aviez pas de bons parents
pour vous enseigner les leçons de l'expérience ?

(ANONYME.)

Les remèdes sont *eux-mêmes* de véritables maux
qui usent la nature, et dont il ne faut se servir que
dans les pressants besoins.

(FÉNÉLON.)

L'adjectif *même* ne se lie aux pronoms personnels qu'avec *moi*, *toi*, etc., et non avec *me*, *te*, etc. ; ainsi l'on a, pour le singulier de la première personne, *moi-même* ; de la seconde personne, *toi-même* ; de la troisième personne, *lui-même*, *elle-même*, *soi-même* ; et, pour le pluriel de la première personne, *nous-mêmes* ; de la seconde, *vous-mêmes* ; et de la troisième, *eux-mêmes*, *elles-mêmes*, *soi-mêmes*. L'adjectif *même* doit se rapporter en nombre avec le nom auquel il est joint. On écrira donc *nous-mêmes*, *vous-mêmes*, s'il s'agit de plusieurs personnes ; mais on écrirait *nous-même*, *vous-même*, s'il n'était question que d'une seule. Voici deux exemples à l'appui de cette dernière remarque :

Va, mais *nous-même* allons : précipitons nos pas,
Qu'il me vole attentive aux soins de son trépas.

(RACINE.)

Non, pour vous reprocher votre injustice extrême,
Je ne veux exciter contre vous que *vous-même*.

(RACINE.)

Relativement au genre et à l'emploi de ces pronoms nous n'en parlerons pas, parce que toutes les observations que nous avons faites sur *moi*, *toi*, *lui*, etc., deviennent applicables à *moi-même*, *toi-même*, *lui-même*, etc. Il n'y a d'autre différence que l'addition du mot *même*.

OBSERVATION. — *Lui-même* et *soi-même* offrent dans leur emploi une nuance à laquelle il faut bien prendre garde. *Il s'est sauvé soi-même* veut dire il a sauvé sa propre personne. *Il s'est sauvé lui-même* signifie, au contraire, qu'il s'est sauvé sans le secours d'autrui.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SINGULIER.

Moi-même.
Toi-même.
Lui-même.
Soi-même.

PLURIEL.

Nous-mêmes.
Vous-mêmes.
Eux-mêmes.
Soi-mêmes.

SINGULIER.

Moi-même.
Toi-même.
Lui-même.
Elle-même.

PLURIEL.

Nous-mêmes.
Vous-mêmes.
D'eux-mêmes.
D'elles-mêmes.

—••••• N° CCCIII. •••••—

DES EXPRESSIONS un autre moi-même, une autre moi-même, ETC.

... Pauvre garçon ! sa douleur est extrême.
Venez, embrassez-moi, c'est un autre *elle-même*.
(MOLIERE.)

Révèlez vos secrets à celle qui vous aime.
Parlez, que craignez-vous ? c'est un autre *vous-même*.
(M^{me} TARTU.)

Doit-on dire, en parlant d'une femme, *c'est un autre moi-même* ? Cette question a été

soumise à la Société grammaticale, et la commission chargée de l'examiner a prétendu qu'un autre moi-même offrait à l'esprit, dans tous les cas, le genre masculin.

« Mais, a dit M. Marrast avec son éloquence ordinaire, il me semble que la commission n'a pas mis le doigt sur le point de la difficulté. Nous avons une foule d'expressions qui ne tiennent qu'à la délicatesse du langage. Remontons à la source de la parole, qui est la pensée. N'y aurait-il pas une espèce de monstruosité à faire dire à une mère, parlant de sa fille : C'est un autre moi-même. Si le sexe disparaît, que représente ce mot *moi-même*? *Moi*, dira-t-on, désigne l'individu abstrait, l'être moral. Ce n'est là qu'une pure chicane. Il ne s'agit pas uniquement de l'être moral, il s'agit aussi de la ressemblance physique. Vous voulez donc que, la mère, parlant de sa fille, trompe sa propre pensée, qu'elle renie son sexe? Vous faites jurer les mots; vous les mettez en opposition avec ce qu'ils doivent exprimer, avec ce qu'ils expriment. Peut-on méconnaître dans l'expression l'influence de la pensée? C'est dans l'imagination, dans la conception, et non dans quelques règles grammaticales, qu'il faut chercher la véritable image de la pensée. Employez tantôt le masculin, tantôt le féminin, selon les vues de votre esprit. Une femme dira de son mari : C'est un autre moi-même. Un mari s'exprimera de même à l'égard de sa femme. Pourquoi? Parce que, dans le premier cas, la femme parle de son mari, et que, dans le second, c'est le mari qui porte la parole. Le genre masculin est toujours dans la pensée. Mais si les deux personnes sont du genre féminin, malgré vous l'expression lutterait contre l'emploi du masculin. Ainsi n'établissons pas de règle générale, absolue. Toute règle qui tend à faire dire le contraire de ce qu'on a dans l'esprit, ne peut être admise, c'est une mauvaise règle.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que nous partageons entièrement l'avis d'un aussi bon juge.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

MASCULIN.

UN HOMME PARLANT D'UNE FEMME, ou UNE FEMME PARLANT D'UN HOMME.
 Un autre toi-même.
 Un autre toi-même.
 Un autre lui-même.
 Un autre nous-même.
 Un autre vous-même.

Un autre moi-même.
 Un autre vous-même.
 Un autre soi-même.
 Un autre eux-même.

FÉMININ.

UNE FEMME PARLANT D'UNE AUTRE FEMME.
 Une autre toi-même.
 Une autre toi-même.
 Une autre elle-même.
 Une autre nous-même.
 Une autre vous-même.

Une autre vous-même.
 Une autre soi-même.
 Une autre elle-même.
 Une autre elles-même.

N° CCCIV.

DES PRONOMS PERSONNELS, QUAND ILS SONT EMPLOYÉS PAR APPPOSITION.

EXEMPLES.

Frappes, aucun respect ne doit vous retenuir;
 J'ai tout fait, et c'est moi que vous devez punir.
 (RACINE.)

C'est donc toi qui détruis la liberté romaine?
 Arrêter des Romains sur les lâches soupçons!
 (VOLTAIRE.)

Philoctète recevra dans son sein mon âme prête
 à s'envoler : c'est lui qui recueillera mes cendres.
 (FÉNÉLON.)

Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple,
 et qui n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à
 mes semblables un homme dans toute la vérité de
 la nature, et cet homme, ce sera moi.

(J.-J. ROUSSEAU.)

L'ai-je bien entendu? Quoi! monstre sanguinaire!
 Quoi! c'est toi, c'est ta main qui massacre mon père?
 (VOLTAIRE.)

C'est lui qui m'a ravi l'amitié de mon père,
 Qui le fit mon rival, qui révolta ma mère.

(RACINE.)

Toutes les fois que les pronoms personnels sont employés par apposition, comme dans les expressions *c'est moi, c'est toi, c'est lui, c'est nous*, etc., il n'y a point de difficulté, il faut faire usage de *moi, toi*, etc., et non de *me, te*, etc.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

C'est moi.
C'est lui.

C'est nous.
Ce sont eux.

C'est toi.
C'est elle.

C'est vous.
Ce sont elles.

N° CCCV.

EMPLOI DES PRONOMS PERSONNELS AVEC *c'est, ce sera*, ETC.

Ce m'est.

Ma tante est si mal que je ne crois pas qu'elle retarde mon voyage. Vous savez comme je l'ai toujours aimée; *ce m'eût été* une grande joie de la laisser dans l'espérance d'une guérison.

(M^{me} DE SÉVIGNÉ)

Jamais ma franchise ne m'abandonnera, quand elle devrait me nuire. *Ce m'est* une qualité trop naturelle, et dont je ne me méfie point assez avec mes ennemis ou les gens indignes de confiance.

(MIRABEAU.)

C'est pour moi.

Des moutons, un bœuf, du miel et de la graisse, *ce fut* une agréable perspective pour nous, qui n'avions pas mangé depuis quatorze ou quinze jours d'autre viande fraîche que du chameau.

(ALBERT-MONTÉMONT.)

Il fallut qu'un peu de réputation me tint lieu de tout. Si c'est un dédommagement pour ceux qui sont toujours loin d'eux-mêmes, *ce n'en fut* jamais un pour moi.

(J.-J. ROUSSEAU.)

D'après ces phrases, on peut dire : *Ce me fut une grande joie ; Ce fut pour moi une grande joie*, ou encore *ce fut une grande joie pour moi*. Ces trois constructions sont également bonnes, elles sont au choix de celui qui parle ou qui écrit.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ce m'est.
Ce te fut.
Ce lui fut.
Ce nous eût été.
Ce vous était.
Ce leur sera.

C'est pour moi.
Ce fut pour toi.
Ce serait pour lui.
C'eût été pour nous.
C'était pour vous.
Ce sera pour eux.

Ce m'était.
Ce te sera.
Ce lui soit.
Ce nous eût.
Ce vous sera.
Que ce leur soit.

C'était pour ma..
Ce sera pour toi.
Ce soit pour lui.
C'est pour nous.
Ce serait pour vous.
Que ce soit pour elle.

N° CCCVI.

GENRE ET NOMBRE DU PRONOM *y*.

Y RELATIF AUX PERSONNES.

EXEMPLES.

On me dit tant de mal de cet homme, et j'y en vois si peu. (LA BRUYÈRE)

A chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. (FÉNÉLON.)

La haine entre les grands se calme rarement ; La paix souvent n'y sert que d'un amusement. (CORNEILLE.)

ANALYSE.

On me dit tant de mal de cet homme, et j'y en vois si peu, c'est-à-dire j'en vois si peu EN LUI.

A chaque moment qu'on LA voit, on Y trouve un nouvel éclat, c'est-à-dire on trouve EN ELLE, etc.

La haine entre les GRANDS, etc. ; la paix souvent n'y sert, etc., c'est-à-dire ne sert ENTRE EUX.

Si toutes les *femmes* étaient inconstantes et légères, ce serait folie que de s'y attacher.

(ANONYME.)

Si toutes les *FEMMES*, etc., ce serait folie que de s'y attacher, c'est-à-dire de s'attacher A ELLES.

Y RELATIF AUX OBJETS.

C'est lorsque nous sommes éloignés de notre pays, que nous sentons surtout l'instinct qui nous y attache.
(CHATEAUBRIAND.)

Tous les jours vont à la mort, le dernier y arrive.
(MONTAIGNE.)

Voit-on du cœur humain les replis tortueux ?
Est-il un moyen sûr pour ne pas s'y méprendre.
(COLLÉ.)

Les choses de la terre ne valent pas qu'on s'y attache.
(NICOLE.)

C'est lorsque nous sommes éloignés de notre pays, que nous sentons surtout l'instinct qui nous y attache, c'est-à-dire qui nous attache A LUI.

Tous les jours vont à la mort, le dernier y arrive, c'est-à-dire arrive A ELLE.

Est-il un moyen sûr pour ne pas s'y méprendre, c'est-à-dire pour ne pas se méprendre A EUX.

Les choses de la terre ne valent pas qu'on s'y attache, c'est-à-dire qu'on s'attache A ELLES.

Y, qui est essentiellement adverbe, joue ici, comme on voit, le rôle de pronom, puisqu'il a la vertu de rappeler, de représenter les personnes et les choses dont on a parlé.

Les exemples rapportés nous montrent qu'il a tout à la fois les deux genres et les deux nombres, et qu'il se traduit toujours par un pronom personnel, complément d'une préposition, qui peut être à, en, dans, sur, entre, etc.

Nous venons de dire que cette particule y rappelait, représentait les personnes aussi bien que les choses; nous ajouterons que l'emploi est plus fréquent pour celles-ci que pour les premières. Nous le démontrerons bientôt.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Y RELATIF AUX PERSONNES.

MASCULIN ET FÉMININ. — SINGULIER ET PLURIEL.

Cet homme est malade, n'y touchez pas.
C'est une femme folle, n'y faites pas attention.
Quand les gens sont méchants, il ne faut pas s'y frotter.
Quand les hommes sont franches, on peut s'y fier.

Y RELATIF AUX OBJETS.

MASCULIN ET FÉMININ. — SINGULIER ET PLURIEL.

L'épave à de l'or et n'y touchez pas.
Si l'on vous dit une grosse injure, n'y faites pas attention.
Quand on vous menace de coups de bâton, ne vous y frottez pas.
Dès que vous me faites des promesses, je m'y fie.

—••••• N° CCCVII. —•••••

Y SIGNIFIANT cela.

Ne vous y trompez pas, avec l'appui de Dieu dont on ne saurait se passer, on trouve de la force et du courage pour soutenir les plus grands malheurs.
(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Peignez donc, j'y consens, les héros amoureux, Mais ne m'en formez pas des bergers doux et tendres.
(BOILEAU.)

Cependant tous les Grecs qui m'avaient accompagné ne pouvant plus y tenir, s'avancèrent au coin de l'alcôve.
(ALBERT-MONTÉMONT.)

Nous allons, quand le beau temps nous y invite, faire des voyages de long cours, pour connaître la grandeur de nos états.
(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Lorsque la particule y signifie cela, elle indique alors, comme dans les exemples ci-dessus, ou ce qui précède ou ce qui doit suivre.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Faites-le, l'y souvenez.
N'y faites pas attention.
Je n'y tiens plus, vous m'avez fléchi.
Ne t'y trompe pas, te es fou

Avertis-le, l'y conviens.
Mais l'y pense, le ferez-vous ?
Repose-toi, le t'y invite.
Tu es tions, ne t'y trompe pas.

Parlez, je ne m'y oppose pas.
Prenez, je vous y autorise.
Je t'y invite fort, laissez-moi.
Tu le veux, l'y adhère

Prenez-y garde, le voilà.
J'y consens, allez-vous-en.
Je t'y fais penser, ne l'oubliez pas.
Tu le dis, je m'y rends.

-----●●●●● N° CCCVIII. ●●●●●-----

Y A L'IMPÉRATIF.**SANS NÉGATION.**

Prenez y garde, ma fille, vos louanges et vos approbations sont dangereuses.

(M^{me} DE SEVIGNÉ.)

Vous avez peu de bien, joignez y ma fortune.

(DORAT.)

AVEC NÉGATION.

N'y songeons plus, allons, cher Paulin; plus j'y pense, Plus je sens chanceler ma cruelle constance.

(RACINE.)

Comte, n'y pensez plus, ma gloire vous l'ordonne.

(T. CORNEILLE.)

Comme les pronoms personnels, la particule *y* se place après le verbe, quand celui-ci est à l'impératif, à moins que la phrase ne soit négative. Dans ce cas, *y* précède le verbe.

Si ce dernier se terminait par une voyelle, comme *ajoute*, *donne*, *apporte*, au lieu de *ajoute y*, *donne y*, *apporte y*, il faudrait dire : *ajoute-s-y*, *donne-s-y*, *apporte-s-y*, en intercalant la lettre euphonique *s*.

-----●●●●● N° CCCIX. ●●●●●-----

Y HORS DE L'IMPÉRATIF.

J'ai connu le malheur, et j'y sais compatir.

(GUICHARD.)

Quand vous aurez pour vous la voix des sages,
Les fous bientôt y joindront leurs suffrages.

(J. B. USSEAU.)

Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère.

(LA FONTAINE.)

Tirer vanité de quelque chose, c'est prouver qu'on n'y est pas encore accoutumé.

(BOISTE.)

Entre les qualités du cœur,
Il n'en est point qui fasse honneur,
Si l'on n'y joint la modestie.

(PIRON.)

Le nocher, dans son art, s'instruit pendant l'orage;
Il n'y devient expert qu'après plus d'un naufrage.

(Id.)

Hors de l'impératif, qu'il y ait ou non négation, la particule *y* se place toujours devant le verbe.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**A L'IMPÉRATIF.****SANS NÉGATION.**

Vollez-y.
Mettez-y du soin.
Apportez-y quelques choses.
Portez-y la main.
Faites-y le bras.

AVEC NÉGATION.

N'y faites nulle attention.
N'y mettez pas tant d'importance.
N'y donnez pas les mains.
N'y ajoutez aucune créance.
N'y mettez pas la tête.
N'y enfoncez pas le coudeau.

HORS DE L'IMPÉRATIF.**SANS NÉGATION.**

J'y prends intérêt.
J'y mets mon cœur et mon feu.
Il y plonge l bras.
Vous y pensez.
Vous y joindrez cela.
J'y rêve tous les jours.

AVEC NÉGATION.

Je n'y ai pas de gain.
Je n'y pourrais rien tirer.
Il y enlève le pied.
Vous n'y songez pas.
Vous n'y priez pas.
Je n'y croirai jamais.

- - - - - N° CCCX. - - - - -

PLACE DE *y*, COMPLÉMENT INDIRECT D'UN VERBE A L'INFINITIF.

A CÔTÉ DE L'INFINITIF.

Phalante, qui voit le péril de plus près qu'un autre,
ne *peut y remédier*. (FÉNÉLON.)

Dans ces malheureux moments où l'on ne peut
ni pratiquer les vertus ni vaincre les vices, on
tombe entre les mains de la justice de Dieu, avec le
désespoir de ne *pouvoir y satisfaire*.

(FLÉCHIER.)

En quelque pays que j'aie été, j'y ai vécu comme
si j'avais dû *y passer* ma vie.

(MONTESQUIEU.)

PRÈS DU VERBE QUI PRÉCÈDE L'INFINITIF.

Je ne sais ni tromper, ni feindre, ni mentir;
Et quand je le pourrais, je *n'y puis consentir*.
(BOILEAU.)

En sortant de l'état de nature, nous forçons nos
semblables d'en sortir aussi; nul *n'y peut demeurer*
malgré les autres. (J.-J. ROUSSEAU.)

Le bec de la cigogne *y pouvait* bien *passer*,
Mais le museau du sire était d'autre mesure.
(LA FONTAINE.)

Nous devons conclure de ces exemples que le mot *y*, complément indirect d'un verbe à l'infinitif peut, ou le précéder immédiatement (1^{re} colonne), ou en être séparé par un autre verbe sous la dépendance duquel se trouve le premier (2^e colonne). Du reste, nous renvoyons, pour éviter toute répétition, à ce que nous avons dit sur la transposition des pronoms personnels, p. 345.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je ne *peux y consentir*.
Je ne *veux point y répondre*.
Il ne *faut plus y penser*.
On ne *saurait y prendre trop* de
précisions.
Je *vais y réfléchir*.

Je *n'y puis consentir*.
Je *n'y veux point répondre*.
Il *n'y faut plus penser*.
On *n'y saurait prendre trop* de pré-
cisions.
J'y *vais réfléchir*.

Je ne *saurais y consentir*.
Je ne *veux point y répondre*.
On *doit y faire attention*.
On *va y répondre*.
On *croit y songer*.
Je *vais y objecter*.

Je *n'y saurais consentir*.
Je *n'y veux point croire*.
On *y doit faire attention*.
On *y va répondre*.
On *y croit songer*.
J'y *vais objecter*.

- - - - - N° CCCXI. - - - - -

DE L'EMPLOI DE *y* ET DES PRONOMS PERSONNELS *lui*, à *lui*, à *elle*, à *eux*, à *elles*.

AVEC *y*.

Après les ordres doriques et les titres de votre
maison, il *n'y a rien* à souhaiter que l'ordre que vous
y allez mettre. (M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Je reçois votre *lettre*, ma chère enfant, et j'y fais
réponse avec précipitation. (Id.)

Chargez-vous de cette *affaire*, donnez-*y* vos soins.
(BONIFACE.)

Le roi demanda alors des conseils pour discuter les
charges et *y répondre*. (ANQUETIL.)

AVEC *lui*, à *lui*, à *elle*, à *eux*, à *elles*.

L'homme, en ses passions toujours errant sans guide,
A besoin qu'on *lui* mette et le mors et la bride.
(BOILEAU.)

Que peuvent contre Dieu tous les rois de la terre?
En vain ils s'uniraient pour *lui* faire la guerre.
(RACINE.)

Chargez-vous de cet *enfant*, donnez-*lui* vos soins.
(BONIFACE.)

Le vrai contentement déride tous les traits :
La brillante gaité, ce fard de la nature,
Rajeunit les *vieillards*, leur donne un air plus frais.
(FAYART.)

Les malheurs sont tous l'apanage de l'humanité.
Il y en a pour tous les états de la vie; personne ne
peut s'y soustraire.

(Le chevalier DE JAUCCOURT.)

Les passions des hommes sont autant de chemins
ouverts pour aller à eux.

(VAUVENARGUES)

On apprend par ces exemples, qu'en général, la particule *y* doit se rapporter à des noms de choses, tandis que *lui*, *leur*, à *lui*, à *elle*, à *eux*, à *elles* ne peuvent être en relation qu'avec des noms de personnes ou d'êtres animés. Telle est la règle établie par les grammairiens, mais que l'usage a souvent enfreinte dans une foule de cas, comme nous le ferons voir ci-après.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Votre étire, s'y répond.

Voici une maison, il faut s'y ar- Je rencontrai une pauvre femme,

rêter.

Plice cette lettre et y apposez un Couron à lui et donnez-lui ce pa-

quet.

Cette personne, je lui réponds.

et je m'arrêtai à elle.

La loi est pour tous, on ne peut y

échapper.

Sur un malin, j'y gravai un chât-

fre.

Il ordonne qu'on lui grave une

figure

Vous êtes entre ses mains, vous ne

lui échappez pas.

N° CCCXII.

Lui, *leur*, ETC., EN RAPPORT AVEC DES NOMS DE CHOSES, ET *y* EN RELATION AVEC DES NOMS DE PERSONNES OU D'ÊTRES ANIMÉS.

EMPLOI DE *lui*, *leur*, etc., AVEC DES NOMS DE CHOSES.

Brûler un livre de raisonnement, c'est dire : nous n'avons pas assez d'esprit pour *lui* répondre.

(VOLTAIRE.)

Nous trouvâmes votre procession admirable ; je ne crois pas qu'il y en ait une en France qui *lui* ressemble.

(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Je n'ose vous dire à quel style il compare le vôtre, ni les louanges qu'il *lui* donne.

(Id.)

Si on veut rendre la critique utile, il faut avoir grand soin de *lui* donner la louange pour passeport.

(CICÉ.)

Quand le mérite est vrai, mille fameux exemples ont fait voir que le temps ne *lui* fait pas de tort.

(M^{me} DESMOULIÈRES.)

Un vaisseau trop chargé n'est pas loin du naufrage, Au lieu qu'il vogue à l'aise et ne craint nul assaut, Quand il n'a justement que le poids qu'il *lui* faut.

(BOUSSAULT.)

EMPLOI DE *y* AVEC DES NOMS DE PERSONNES OU D'ÊTRES ANIMÉS.

Quelque je parle beaucoup de vous, *ma fille*, j'y pense encore davantage jour et nuit.

(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

On me parle de vous très-souvent, et je ne cherche point longtemps mes réponses, car j'y pense à l'instant même.

(Id.)

La pauvre Babonnette, hélas ! lorsque j'y pense, Elle ne manquait pas une seule audience.

(RACINE.)

Plus on approfondit l'homme, plus on y découvre de faiblesse et de grandeur

(BONIFACE.)

C'est un honnête homme, fiez-vous-y.

(ACADÉMIE.)

C'est Marie qu'aima le petit chien ; il ne mange que du pain ; je ne m'y attache point, mais il commence à m'aimer ; je crains de succomber.

(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Les grammairiens, et nommément Girault-Duvivier, n'ont rien de mieux à dire, pour justifier les phrases où *lui*, *leur*, se trouvent en rapport avec des noms de choses, qu'en pareille circonstance les objets sont personnifiés. Or, nous le demandons, où est la personnification dans les mots en italique de la première colonne ? Ne se présentent-ils pas tous, au contraire, sous leur forme très-naturelle ? Dira-t-on alors que les phrases sont fautives ? Nous ne le pensons pas, car il s'en trouve de semblables, et en très-grand nombre, à chaque page de nos meilleurs écrivains ; et quelquefois même on ne pourrait les construire autrement.

A quoi ont donc tendu jusqu'à présent les règles des grammairiens? Le plus souvent à contrarier l'émission libre de la pensée, à presque empêcher de parler et d'écrire.

Quant aux exemples de la seconde colonne, voici ce que dit encore Girault-Duvivier :

« Lorsqu'il s'agit de personnes, on ne fait ordinairement usage du pronom relatif *y* que lorsqu'on les assimile en quelque sorte aux choses. » Cela n'est ni vrai ni poli, répondrons-nous, pour madame de Sévigné et madame de Grignan; il faut dire tout simplement qu'il est des cas où l'emploi de *y* est indispensable, comme dans les trois premières citations, et d'autres où il peut entrer, surtout quand il se rapporte à des noms qui expriment toute une espèce. L'usage doit être ici le seul guide. Toutefois, dans *c'est un honnête homme, attachez-vous-y*, ou *attachez-vous à lui*, les grammairiens se lèvent en masse pour condamner la première, et nous, nous la tenons bonne. Nous ne voyons pas pourquoi l'on dirait avec l'Académie : *c'est un honnête homme, fiez-vous-y* ou *fiez-vous à lui*, et que l'on ne dirait pas *attachez-vous-y* aussi bien qu'*attachez-vous à lui*. Selon nous, il n'y a pas de différence. Le dernier exemple de madame de Sévigné fait voir que la raison est de notre côté. (Voy. la Préface, l'opinion de M. Philarète Chasles).

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

J'ai fait réparer ma maison, je lui ai donné un air
neuf.
J'ai porté le mail à l'armurier, il lui a mis une
baletonnette.
Le vaisseau fini, on lui mit des mâts et des
voiles.

Pensez-vous à moi? Oui, j'y pense.
Cet homme est mon ami, je m'y attache tous
les jours.
En regardant cet homme, on y voit un air de
firocité.

A voir cette femme, on y trouve un air de
grandeur.
Quand on approfondit le monde, on y découvre
toutes sortes d'égoïsme
Observez le chat vous y trouvez l'air de la tra-
hison

—••••• N° CCCXIII. •••••—

EMPLOI DE *y* OU DE *lui*, *elle*, ETC., AVEC DES PRÉPOSITIONS.

AVEC *y*.

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords ;
On n'y peut plus rentrer, dès qu'on en est dehors.
(BOILEAU.)

La santé dans le monde étant le plus grand bien,
Un homme de bon sens n'y doit ménager rien.
(REGNARD.)

AVEC *lui*, ETC.

Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui,
Et ne s'applaudit point des qualités d'autrui.
(BOILEAU.)

Heureux qui du ciel occupé,
Et d'un faux éclat détrompé,
Met de bonne heure en lui toute son espérance !
(J.-B. LIGUSSEAU.)

Les exemples de la deuxième colonne nous apprennent qu'il est des cas où, au lieu de *y*, il faut absolument employer les noms personnels *lui*, *elle*, *eux*, *elles*, que l'on fait précéder d'une préposition.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

J'emporte mon livre, je ne puis me promener sans lui.

Je le vis sur un cheval de bois, il entra avec lui.

----->>>>> N° CCCXIV. <<<<<-----

ANALYSE DU GALLICISME *il y va de ma vie, de mon honneur, ETC.*

EXEMPLES.

Si je le hais, Cléone ! il y va de ma gloire.

(RACINE.)

Il y va de ma gloire ; il faut que je me venge.

(CORNILLE.)

Il y allait de la vie non-seulement à fuir, à quitter ses armes, mais encore à se remuer, pour ainsi dire, sans le commandement du général.

(BOSSUET.)

ANALYSE.

Il (cela, l'intérêt) de ma gloire va (tend) y (à cela, c'est-à-dire à ce que je le haisse.)

Il (cela, le salut) de ma gloire va (tend) y (à cela qui est : que je me venge.)

Il (cela, le salut) de la vie allait (tendait) y (à cela qui était : à fuir, à quitter ses armes.)

Ce n'est que par la voie de l'analyse que l'on peut expliquer les gallicismes occasionnés par le pronom *y*, et les ramener, comme nous venons de le faire, à un sens clair. Il ne s'agit pour cela que de rétablir les mots ellipsés, et de donner à ceux qui sont exprimés leur véritable valeur (1).

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il y va de ma fortune.
Il y va de mon existence
Il y va de mon salut.

Il y va de l'empire.
Il y va de mon honneur
Il y va de sa parole.

Il y va de la monarchie
Il y va de sa vie
Il y va de son titre.

Il y va de l'intérêt public.
Il y va de sa renommée.
Il y va de sa couronne.

----->>>>> N° CCCXV. <<<<<-----

GENRE ET NOMBRE DU PRONOM EN.

EN RELATIF A DES PERSONNES.

EXEMPLES.

Lorsqu'on a sujet de se plaindre d'un *ami*, il faut s'en détacher peu à peu, et dénouer plutôt que rompre les liens de l'amitié.

(PENSÉE DE CATON.)

Cette *femme* qu'on remarque par sa légèreté fait la passion des gens, et son mari *en* est jaloux.

(MAMVAUX.)

ANALYSE.

..... Il faut s'en détacher, c'est-à-dire il faut se détacher de lui, de cet ami.

..... Et son mari *en* est jaloux, c'est-à-dire est jaloux d'elle, de cette femme.

(1) Une personne prétendait que, dans les locutions : *Il y va de ma gloire, il y va de ma vie*, et autres semblables, le mot *y* ne rappelait pas la proposition antécédente, et signifiait *dans cette affaire, dans cette circonstance, dans cette occasion*. Elle analysait conséquemment le vers de Racine : *Si je le hais, Cléone ! il y va de ma gloire*, de cette manière : *Si je le hais, Cléone ! il y va de ma gloire*, *y*, c'est-à-dire, *DANS CETTE CIRCONSTANCE ; je le hais, parce que DANS CETTE OCCASION ma gloire est compromise*. Mais le célèbre auteur de *Sylla*, M. de Jouy, à qui nous crûmes devoir soumettre cette question, fut d'un avis contraire. Nous pensons faire plaisir à nos lecteurs en reproduisant ici le peu de lignes qu'il répondit à notre adversaire ; elles leur prouveront le vif intérêt que cet académicien daigne prendre à notre publication :

« Il est certain, monsieur, que, dans le vers de Racine, *il y va de ma gloire*, veut dire *il va de ma gloire à le haïr*. L'opinion que vous avez soutenue pourrait grammaticalement se défendre, mais le sens qu'attache Racine à son hémistiche *y* serait moins clair et moins poétique. Voici le cas où le sens que vous donnez à ces mots ne serait susceptible d'aucune autre interprétation : *Quoi ! vous rentrez dans ce lieu où tant d'ennemis vous attendent. — Il y va de ma gloire.*

Les *princes* sont surtout ceux qu'on peut le moins se flatter de bien connaître. La renommée *en* parle rarement sans passion. (RAYNAL.)

Si nous repoussons les *femmes* avec ingratitude, après *en* avoir reçu tant de soins, elles s'éloignent sans se permettre un murmure. (SÉVÈRE.)

..... La renommée *en* parle ; c'est-à-dire parle *d'eux*, des princes, etc.

..... Après *en* avoir reçu ; c'est-à-dire après avoir reçu *d'elles*, des femmes, etc.

EN RELATIF A DES CHOSES.

EXEMPLES.

En moissonnant trop tôt les roses du bel *âge*,
On n'*en* recueille point les fruits. (BRASSIS.)

La *fortune* a son prix : l'imprudent *en* abuse,
L'hypocrite *en* médite, et l'honnête homme *en* use. (DEUILLE.)

Le fou veut les *plaisirs* s'élançer avec ardeur ;
Le sage *en* prend le miel, mais sans blesser la fleur. (DEUILLE.)

Les *limites* des sciences sont comme l'horizon ;
plus on *en* approche, plus elles reculent. (M^{me} NECKER.)

ANALYSE.

..... On n'*en* recueille point les fruits ; c'est-à-dire on ne recueille point les fruits *de lui*, du bel âge.

..... L'imprudent *en* abuse ; c'est-à-dire abuse *d'elle*, de la fortune, etc.

..... Le sage *en* prend le miel ; c'est-à-dire prend le miel *d'eux*, des plaisirs, etc.

..... Plus on *en* approche ; c'est-à-dire plus on approche *d'elles*, des limites des sciences, etc.

Le pronom *en*, qui signifie proprement *de cela*, peut, comme on le voit, remplacer des noms de personnes ou de choses déjà exprimés, que ces noms soient masculins ou féminins, du singulier ou du pluriel.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Du tabac... j'en prends.
Des pastilles... j'en mange.
Des bombons... j'en donne
De la joie... j'en ai.

Des soucis... qui m'en a pas ?
Des femmes... en en médite.
De la fortune... en en diable.
Des richesses... tout le monde en veut.

Des singes... personne n'en est exempt.
De l'argent... je m'en procure.
Des amis... les riches seuls en ont.
Du bon sens... on en manque quelquefois.

—••••• N° CCCXVI. •••••—

EN RAPPELANT DES PROPOSITIONS ENTIERES, OU DES PARTIES DE PROPOSITIONS.

EXEMPLES.

Le temps, semblable au vol de l'oiseau, passe et s'écoule sans que nous nous *en* apercevions. (TRAD. D'OVIDE.)

Tout donner au plaisir n'est pas de la sagesse ;
Tel qui pense autrement, même avant sa vieillesse,
S'*en* repentira tôt ou tard. (ARNAULT.)

... J'aime mieux, n'*en* déplaire à la gloire,
Vivre au monde deux jours, que mille ans dans l'*h*is-
toire. (MOLIERE.)

... L'on ne saurait voir, sans *en* être piqué,
Possédé par un autre un cœur qu'on a manqué. (ID.)

ANALYSE.

..... Sans que nous nous *en* apercevions, c'est-à-dire sans que nous nous apercevions *de cela*, de ce que nous venons de dire ; savoir : que le temps passe et s'écoule.

..... S'*en* repentira ; c'est-à-dire se repentira *de cela*, de ce que nous venons de dire ; savoir : de penser autrement.

..... N'*en* déplaise à la gloire ; c'est-à-dire ne déplaise à la gloire *de cela*, de ce que je vais dire ; savoir : d'aimer mieux vivre, etc.

..... Sans *en* être piqué ; c'est-à-dire sans être piqué *de cela*, de ce que je vais dire ; savoir : de ce qu'un cœur qu'on a manqué soit possédé par un autre.

Doué de la faculté de rappeler des noms de personnes et des noms de choses, le pro-

nom *en* a encore la propriété de rappeler même des propositions entières. Dans les deux premiers exemples, il reporte l'esprit sur ce qu'on a dit; et, dans les deux derniers, il le fixe sur ce qui va être énoncé.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ne vous *en* déplaie.
Ne vous *en* fâchez pas.
Fâchez-vous-*en*.
Vous vous *en* repentirez.

Sans *en* être fâché.
Sans s'*en* douter.
Ils *en* auront la preuve.
Vous *en* aurez la certitude.

On vous *en* donnera des preuves.
Je t'*en* donne ma parole.
Je t'*en* certifie.
Il m'*en* fait foi.

On vous *en* accusera.
J'a *en* fait serment.
Ils *en* ont l'assurance.
Je n'*en* doute pas.

—••••• N° CCCXVII. •••••—

CONSTRUCTION DE *en* A L'IMPÉRATIF.

SANS NÉGATION.

Mais ne m'enlevez pas ces fruits de nos amours.
— Eh ! bien, jouissez-*en*, possédez-les toujours.
(LONGPIERRE.)

AVEC NÉGATION.

... N'*en* disputons plus. Chacun a sa pensée.
(MOLIÈRE.)

N'y a-t-il point de négation ? le pronom *en* se place après le verbe, et, si celui-ci est terminé par un *e* muet, on intercale un *s* entre le verbe et le pronom, qu'on réunit par un tiret : *donne-s-en*, *mange-s-en*. Lorsque la phrase est négative le pronom *en* se met toujours devant le verbe.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Parlez-*en*.
Donnez-*en*.
Mangez-*en*.
Prenez-*en*.
Versez-*en*.
Brûlez-*en*.

N'*en* parlez pas.
N'*en* donnez pas.
N'*en* mangez pas.
N'*en* prenez pas.
N'*en* versez pas.
N'*en* brûlez pas.

Prêtez-*en*.
Jugez-*en* bien.
Dites-*en* du bien.
Lisez-*en*.
Laissez-*en*.
Donnez-*en*.

N'*en* prêtez pas.
N'*en* jugez pas mal.
N'*en* dites point de mal.
N'*en* lisez pas.
N'*en* laissez pas.
N'*en* donnez pas.

—••••• N° CCCXVIII. •••••—

HORS DE L'IMPÉRATIF.

Qui peut de son secret me cacher la mollesse,
En dit trop et trop peu, m'offense et me soupçonne.
(VOLTAIRE.)

... L'intérêt commun veut qu'on se réunisse.
Pour fêtrer un méchant, pour *en* faire justice.
(Id.)

Quelle amie oserait m'ouvrir une retraite ?
Je n'*en* ai pas besoin... Partout on peut souffrir.
(ANDRIEU.)

L'homme consomme, engloutit lui seul plus de
chair que tous les animaux ensemble n'*en* dévorent.
(BUTRON.)

Le pronom *en* précède toujours le verbe, hors de l'impératif, que la phrase soit ou non négative.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

J'en pense bien.
Pour en médire.
Il en veut.
J'en dédaigne.

Je n'en pense pas bien.
Pour n'en pas dire de mal.
Il n'en veut pas.
Je n'en dédaigne pas.

Nous en demandons.
Vous en auez.
On vous en promet.
Vous en auez l'étrange.

Nous n'en demandons pas.
Vous n'en auez pas.
On ne vous en promet pas.
Vous n'en auez pas l'étrange.

----- N CCCXIX -----

PLACE DE *en* AVEC DEUX VERBES, DONT LE DERNIER EST A L'INFINITIF.

PLACÉ A CÔTÉ DE L'INFINITIF.

Quand un soldat français, au péril va s'offrir,
Daigne-t-il s'informer s'il peut *en* revenir ?
(DE BELLOY.)

Le temps ne paraît long qu'à ceux qui ne *savent*
qu'*en* faire. (SARAILL DUBAY.)

[PLACE A CÔTÉ DU VERBE QUI PRÉCÈDE L'INFINITIF.

Demain ! le temps est court et le terme est prochain,
Il *en* faut profiter.

(LONGPERRIER.)

La mort est un remède à trouver quand on veut,
Et l'on s'*en* doit servir le plus tard que l'on peut.

(MOLIÈRE.)

Lorsque le pronom relatif *en* se trouve en rapport avec les verbes *pouvoir*, *vouloir*, *devoir*, *falloir*, etc., à un mode personnel, et un autre verbe à l'infinitif, l'usage ordinaire, surtout en prose, est de le placer entre ces deux verbes.

Cependant ce pronom peut aussi se transporter devant le premier verbe; mais cette transposition nous semble plus particulièrement réservée au style poétique ou oratoire.

D'ailleurs, en ceci, comme en toute autre chose, l'oreille, le goût, l'harmonie et quelquefois aussi l'énergie, peuvent seuls déterminer la place que doit, en certaines circonstances, occuper le pronom *en*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je dois *en* parler.
Il faut *en* profiter.
Vous pouvez *en* jouir.
Elle veut *en* être instruite.

J'en dois parler.
Il *en* faut profiter.
Vous *en* pouvez jouir.
Elle *en* veut être instruite.

Vous croyez *en* venir à bout.
Il pensait *en* redevenir maître.
Nous devons *en* être satisfaits.
Ils peuvent *en* user.

Vous *en* croyez venir à bout.
Il *en* pensait devenir maître.
Nous *en* devons être satisfaits.
Ils *en* peuvent user.

----- N CCCXX -----

FONCTIONS DE *en*.

COMPLÉMENT DIRECT.

Ceux qui donnent des conseils doivent aussi *en* recevoir volontiers.
(PENSÉE DE CATON.)

Pour avoir de vrais amis, il faut être capable d'*en* faire et digne d'*en* avoir.
(LA ROCHE.)

N'y a-t-il pas assez de terre dans l'univers pour *en* donner à tous les hommes plus qu'ils n'*en* peuvent cultiver ?
(FÉNÉLON.)

COMPLÉMENT INDIRECT.

Le premier élan du peuple est précieux ; il faut savoir *en* profiter.
(NAPOLÉON.)

La servitude abaisse les hommes jusqu'à s'*en* faire aimer.
(VAUVEAUVES.)

Je vois une troupe de femmes laissées presque à elles-mêmes, je n'ai que des âmes lâches qui m'*en* répondent.
(MONTESQUIEU.)

Le glaive a tué bien des hommes,
La langue en a tué bien plus.
(FRANÇ. DE NEUFCHATEAU.)

Quel fardeau qu'une grande fortune, quand on fait
son unique affaire d'en jouir !
(BOISTE.)

Le but de ces citations est de nous montrer que le pronom *en* remplit deux fonctions différentes : celle de complément direct, comme dans les exemples de la première colonne, et celle de complément indirect, comme dans ceux de la seconde.

Mais, ainsi que le fait observer très-judicieusement Bescher (1), il ne faut pas croire avec plusieurs grammairiens, que, dans le premier cas, le pronom *en* représente à lui seul le complément direct ; il n'en est qu'une partie. En effet, ce mot se décomposant toujours par *de ce, de cet, de cette, de ces*, avec l'énonciation du nom déjà exprimé ou sous-entendu, il ne saurait venir immédiatement après un verbe dans l'analyse logique ; il y a nécessairement entre lui et le verbe un nom que l'ellipse permet de sous-entendre, mais que l'on doit rétablir dans la construction pleine. Ainsi, lorsqu'en parlant de fruits, je dis : *j'en mange, en*, qui se traduit par *de ces objets en question*, est le fragment de cette expression : *plusieurs, quelques-uns de ces objets dénommés* ; et c'est cette expression entière qui est le complément direct du verbe *mange* : *je mange quelques-uns de ces objets dont j'ai parlé*.

N° CCCXXI.

EN COMPARÉ AVEC *de lui, d'elle*.

AVEC *en*.

La vie est un *dépôt* confié par le ciel,
Oser *en* disposer, c'est être criminel.
(GRESSER.)

Le *séle* est une vertu qu'on n'estime plus : on s'en
moque comme d'un usage qui convenait à la gros-
sièreté de nos pères.
(FLACHIER.)

J'aime trop la *valeur* pour *en* être jaloux.
(LA HARPE.)

On revient d'une *erreur* à force d'*en* rougir.
(DE BELLÓY.)

Celui qui est dans la *prosperité* doit craindre d'*en*
abuser.
(FÉNÉLON.)

AVEC *de lui, d'elle, etc.*

Numa avait de longues conversations avec la
nymphé Egérie ; on ne voit pas que César en eût
avec *Vénus*, quoiqu'il descendit d'*ELLE* en droite
ligne.
(VOLTAIRE.)

Hercule, qui avait vaincu tant de monstres, ne
pouvait vaincre cette passion (l'amour), et le cruel
enfant Cupidon se jouait de lui.
(FÉNÉLON.)

Timocrate ne perdait pas un moment pour me
faire remarquer cette intelligence, et pour m'obliger
à perdre *Philoclès* pendant que je pouvais encore
m'assurer de lui.
(Id.)

Nous pouvons dire qu'en général on se sert du pronom *en*, lorsqu'il est question d'être inanimés, de choses ; et que, s'il s'agit, au contraire, de personnes, on doit employer *de lui, d'elle, d'eux, d'elles, etc.* pour en rappeler l'idée. Dans la plupart des grammairiens, cette règle est posée absolument, mais nous verrons, dans le numéro suivant, que l'usage, ici comme ailleurs, ne reconnaît point de règle absolue.

(1) Tout le monde connaît l'excellent *Traité des participes* qu'a publié ce grammairien, aussi savant que modeste. Cet ouvrage se recommande à tous ceux qui aiment à voir les règles appuyées de l'autorité des écrivains, qui seuls sont nos maîtres.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE

EN PARLANT DE TOI-MÊME
Je m'en sers.
On en parle.
Pourquoi en riez ?
Il en est pour.
Elle s'en éloigne

EN PARLANT DE VOUS-MÊME
Je me sers de lui.
On parle d'elle.
Pourquoi riez d'eux ?
Ils ont peur d'elle.
Elle s'éloigne de lui.

EN CROQUANT
On s'en débarrasse.
Pourquoi s'en moquer ?
Mon père s'en passe.
Le roi s'en défie.
Tu t'en empareras.

EN CROQUANT
On se débarrasse d'elle.
Pourquoi se moquer d'eux ?
Mon père se passe d'elle.
Le roi se défie d'eux.
Tu t'empareras de lui

N° CCCXXII.

EMPLOI DE *en* OU *de lui*, *d'elle*, ETC., AVEC DES NOMS DE PERSONNES.AVEC *en*.

Un *vieillard* amoureux mérite qu'on *en* rie.
(CORNEILLE.)

Après d'*Anselme* encor nous vous excuserons,
Pour *en* pouvoir tirer ce que nous désirons.
(MOLIÈRE.)

Amiens, Beauvais, Langres et Autun, dépeuplés
par les vexations des *exécuteurs*, *en* reçurent des
colonies
(ANQUETIL.)

AVEC *de lui*, etc.

... *Qui* rit d'autrui,
Doit craindre qu'en revanche on rie aussi *de lui*.
(MOLIÈRE.)

Ce qu'on donne aux *méchants* toujours on le regrette,
Pour tirer *d'eux* ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups.
(LA FONTAINE.)

Eh ! qui pourrait compter les bienfaits d'une *mère* !
A peine nous ouvrons les yeux à la lumière,
Que nous recevons *d'elle*, *en* respirant le jour,
Les premières leçons de tendresse et d'amour.
(DUCIS.)

Dans toutes ces phrases, il n'est question que de personnes, et cependant les écrivains, malgré la règle des grammairiens, ont employé, à leur gré, *en* ou *de lui*, *d'elle*, etc. Rien ne nous empêche de les imiter.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

J'en reçus
J'en approchai.
Il en était chéri.
Il s'en fit un allié.

Je reçus de lui.
J'approchai d'elle.
Il était chéri d'eux.
Il se fit de lui un allié

Elle m'en fut pas entendue
Il s'en servit.
Vous en êtes jaloux.
Ils en sont fiers.

Elle ne fut pas entendue de lui.
Il se servit d'elle.
Vous êtes jaloux d'eux.
Ils sont fiers d'elle.

N° CCCXXIII.

ENSE RAPPORTANT A DES NOMS DE PERSONNES, ET *de lui*, *d'elle*, ETC. A DES NOMS DE CHOSES.

EN.

D'un vaillant *homme* mort la gloire se publie,
Mais j'*en* fais moins de cas qu'un poltron en vie.
(T. CORNEILLE.)

Un seul jour vit périr Thémar et sa mémoire :
Sa veuve, à des *dieux* sourds ayant ses vœux offerts,
N'*en* fut pas entendue et tomba dans nos fers.
(CHATEAUBRIAND.)

Les Tragédites aimaient leurs *femmes* et *en*
étaient tendrement chéris.

(MONTESQUIEU.)

DE LUI, etc.

Dès que le faible oiseau peut essayer ses ailes,
Loin du sein de sa mère il vole sans appui ;
Il est seul dans le monde, et Dieu prend soin *de lui*.
(CRÉBILLON.)

De ces *cœurs* défilants l'espèce strabillare
Ressemble, je le vois, aux chevaux ombrageux ;
Il faut les aguerrir pour venir à bout d'eux.
(PIRON.)

On ne saurait dire si Raope est sujet de remercier *la*
nature ou de se plaindre d'*elle*.

(LA FONTAINE.)

Ici, il s'agit de personnes et de choses, et, pour en rappeler l'idée, les écrivains ont fait usage, pour les unes, de *en*, et de *de lui*, *d'elle*, *d'eux*, etc., pour les autres. Nouveau démenti à la règle des grammairiens.

Néanmoins, on ne doit pas conclure de tout ce que nous avons dit, qu'on peut indistinctement se servir du pronom *en*, et des expressions *de lui*, *d'elle*, *d'eux*, *d'elles*, pour les personnes et pour les choses. Plusieurs consécutions ont été établies par l'usage, et l'usage seul peut les faire connaître.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

EN PARLANT DE PERSONNES.
J'en fais beaucoup de cas.
On en dit beaucoup de mal.
On en est toujours mal reçu.
Vous en serez toujours estimé.

EN PARLANT DE CHOSES.
Je ne me plaindrai pas d'elle.
Ayez surtout bien soin de lui.
Vous croyez venir à bout d'elle.
L'auriez-vous vous rendre maître d'elle.

----- N° CCCXXIV. -----

EMPLOI DE *en* ET DE *son*, *sa*, *ses*, ETC.

AVEC *en*.

Hélas ! on éteignit *en* moi l'effet des passions sans *en* éteindre la cause. (MONTESQUIEU.)

Maîtres de l'univers, les Romains s'*en* attribuerent tous les trésors. (ID.)

C'est parce que l'or est rare que l'on a inventé la dorure, qui, sans *en* avoir la solidité, *en* a tout le brillant. Ainsi, pour remplacer la bonté qui nous manque, nous avons imaginé la politesse, qui *en* a toutes les apparences. (DE LÉVIS.)

La Grèce aimait la guerre, elle *en* connaissait l'art. (MONTESQUIEU.)

Ces vérités ne doivent pas être présentées avec des couleurs qui *en* altèrent la majesté. (BARTHELEMY.)

Quand on est dans le pays des fictions, il est difficile de n'*en* pas emprunter le langage. (ID.)

Quand on est dans un pays, il faut *en* suivre l'usage. (MONTESQUIEU.)

Au moment où le génie s'éveille chez une nation, les premiers qui *en* ressentent l'inspiration puissante, s'emparent nécessairement de ce que l'art a de plus heureux, de ce que la nature a de plus beau. (LA HARPE.)

AVEC *son*, *sa*, *ses*.

Il ne se sert à table que de *ses* mains, il manie les viandes, les remanie, démembré, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent *ses* restes.

(LA BRUYÈRE.)

Socrate, qui prévint de bonne heure qu'Alcibiade serait le plus dangereux des citoyens d'Athènes, s'il n'en devenait le plus utile, rechercha *son* amitié, l'obtint à force de soins, et ne la perdit jamais.

(BARTHELEMY.)

Les Arabes étaient autrefois un peuple doux, amoureux de la liberté. Mahomet changea *leurs* idées ; mais il ne leur resta plus rien de l'impulsion qu'il leur avait donnée. (RAYNAL.)

Cicéron périt... Trois siècles après, un empereur plaça *son* image dans un temple domestique, et l'honora à côté des Dieux. (THOMAS.)

On vit alors Périclès se retirer de la société... Les maîtres célèbres qui avaient élevé *son* enfance, continuant à l'éclairer de leurs conseils, remontaient avec lui aux principes de la morale et de la politique. (BARTHELEMY.)

(BARTHELEMY.)

Au lieu de dire : *Le soin qu'on apporte au travail empêche de sentir sa fatigue*, on dit : *le soin qu'on apporte au travail empêche d'en sentir la fatigue*, en substituant à *sa* le pronom *en*, parce que le mot *fatigue* est en rapport de possession avec un nom de chose : *travail*, *la fatigue du travail* ; et c'est aussi par raison de clarté, car l'adjectif possessif ferait naître ici une équivoque : on ne saurait pas s'il est question de *sa propre fatigue*, ou de *la fatigue du travail*. Tels sont les motifs qui ont déterminé l'emploi de *en* dans tous les exemples de la première colonne.

Si, au contraire, le mot complément du verbe est en rapport d'appartenance avec un

nom de personne, on se sert alors des adjectifs possessifs *son, sa, ses*, etc. : *et homme est fort aimable, chacun recherche sa société* . (2^e colonne.)

Nous verrons si ces règles ne souffrent point d'exception.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

AVEC *en*.
J'en connais les vamps.
J'en ai vu les monuments.
J'en admire la beauté.
J'en parcourus les promenades.
J'en connais les défauts.

AVEC *son, sa, ses*.
Je connais son père.
Je sais ses finesses.
Nous suivrons ses avis.
J'emprunterai son langage.
Je connais ses défauts.

AVEC *en*.
Tu en verras les beaux sites.
Il en contempera le pittoresque.
Nous en chercherons la cause.
Vous en voyez l'effet.
Vous en verrez le résultat.

AVEC *son, sa, ses*.
L'étude fait ses délices.
Nous devons suivre ses comman-
dements.
Rien ne peut changer ses idées.
J'ai étudié son caractère.

—••••• N° CCCXXV. •••••—

En POUR LES PERSONNES, ET *son, sa, ses*, ETC. POUR LES CHOSES.

AVEC *en*.

De mes sujets séduits qu'il comble la misère ;
Il *en* est l'ennemi, j'*en* dois être le père.
(VOLTAIRE.)

Il connaît Nicomède, il connaît sa *mardite* ;
Il *en* sait, il *en* voit la haine opiniâtre.
(CORNÉILLE.)

Le chef des deux époux *en* doit être l'exemple.
(LA CHAUSSE.)

AVEC *son, sa, ses*, etc.

La *vertu* d'elle-même est partout respectable ;
Vous doublez *son* empire en la rendant aimable.
(CHÉNIER.)

L'art et les soins ajoutent à nos *jours* ;
Mais rien ne peut éterniser *leur* cours.
(LOMBARD DE LANCRES.)

Le récit de nos *maux* adoucit *leur* rigueur.
(GUYMON DE LA TOUCHE.)

Il suffit de lire ces citations pour se convaincre qu'il est des cas où l'on peut faire usage de *en*, lorsqu'il s'agit de rappeler l'idée de personnes, et de *son, sa, ses, leur*, etc., lorsqu'on parle de choses. Cet emploi n'a rien de vicieux, quoi qu'en disent plusieurs grammairiens, et nos meilleurs écrivains se sont servis très-fréquemment de ce tour, pour rendre l'expression plus énergique. Aux exemples que nous avons déjà cités, nous ajouterons les suivants :

Que fait la *renommée* au cœur qui la dément ?
En paix avec soi-même, on la brave aisément ;
Mais on souffre en tremblant *sa* faveur infidèle,
Lorsqu'un témoin secret vient déposer contre elle.
(DE BELLOY.)

..... Quand on n'ose parler,
Quand l'*amour* avec art prend soin de se voiler,
Ses feux sont étouffés par l'extrême prudence,
Et l'on est quelquefois victime du silence.
(FAGAN.)

On ne guérit jamais d'un violent *souppon* ;
L'erreur qui le fit naître *en* nourrit le poison.
(CARRILLON.)

Malheur au *talent* jeune encor,
Lorsqu'il ne prend conseil que de sa jeune audace !
Mais qu'une habile main dirige *son* essor,
Il est plus sûr d'atteindre au sommet du Parnasse.
(LE BAILLY.)

Le commerce est comme certaines *sources* ; si vous
voulez détourner *leur* cours, vous les faites tarir.
(FÉNÉLON.)

Combien ceux qui ont cru anéantir le *christia-
nisme*, en allumant des bûchers, ont méconnu *son*
esprit !
(CHATEAUBRIAND.)

O vous qu'avait trompés une fausse apparence,
Dès que vous découvrez un *esprit vicieux*,
Rompez-*en* vite avec prudence.
Le commerce contagieux.

(LÉNOREL.)

Quelque aveugle que soit l'*amour-propre*, on con-
naît bientôt *ses* défauts quand l'intérêt s'en mêle.
(DUCLOS.)

La nécessité parle, il faut suivre *sa* voix.
(DELA TOUCHE.)

On hérite du crime en recueillant *ses* fruits.
(DE BELLOY.)

—••••• CCCXXVI. •••••—

EMPLOI DE *en* OU DE *son*, *sa*, *ses*, ETC., AVEC LE SUJET D'UNE PROPOSITION.

AVEC *en*.

Si la mollesse est douce , la suite *en* est cruelle.

(MARMONTEL.)

Les sciences ont des racines amères , mais les fruits *en* sont doux.

(BOISSE.)

La gaieté est la santé de l'âme ; la tristesse *en* est le poison.

(STANISLAS.)

L'esprit est la fleur de l'imagination ; le jugement *en* est le fruit.

(LIVRY.)

La sincérité est le visage de l'âme , comme la dissimulation *en* est le masque.

(SARIAL DUBAY.)

Mentor remarqua un de leurs vaisseaux qui était presque semblable au nôtre , et que la tempête avait écarté. La poupe *en* était couronnée de certaines fleurs.

(FÉNÉLON.)

AVEC *son*, *sa*, *ses*, etc.

Mais la mollesse est douce et *sa* suite est cruelle.

Je vois autour de moi cent rois vaincus par elle.

(VOLTAIRE.)

La patience est amère , mais *son* fruit est doux.

(J.-J. ROUSSEAU.)

L'aloès cubullin est le plus impur des aloès de commerce : *son* odeur est forte et désagréable ; *sa* poudre est verdâtre.

(DICT. DE MÉDECINE.)

L'amidon pur est rarement employé comme aliment. *Ses* usages dans les arts sont très-nombreux.

(Id.)

Ces arbres sont bien exposés , mais *leurs* fruits ne mûrissent pas.

(BONIFACE.)

Dans la première colonne, le mot *suite*, sujet d'une proposition, est en rapport de possession avec un nom de chose : *la mollesse*. En pareil cas les substantifs ne sont point ordinairement précédés de l'adjectif possessif, qu'on remplace par *le*, *la*, *les*, suivis du pronom *en*.

Nous disons ordinairement, car les citations de la deuxième colonne nous font voir qu'il y a des circonstances où, pour mieux préciser l'idée de possession, et donner plus de vivacité à la pensée, plus de grâce à l'expression, on peut substituer *son*, *sa*, *ses* au pronom *en*. Tant il est difficile, dit très-bien Lemare, d'établir des règles qui n'exigent pas de nombreuses restrictions, d'éternelles explications ! Les faits et l'analogie, voilà peut-être les seuls moyens d'enseignement et de succès.

Après s'être donné toutes les peines du monde pour poser quelques pauvres principes sur l'emploi de *en*, les grammairiens finissent par avouer qu'on doit se servir de ce pronom toutes les fois qu'on peut en faire usage, et que l'on ne doit employer l'adjectif possessif que lorsqu'il est impossible de mettre *en*. Cette naïveté est échappée à Lemare lui-même.

Dans ce vers de Voltaire :

Mais la mollesse est douce, et *sa* suite est cruelle,

rien n'empêchait de construire *en*. Eh bien ! essayez de placer ce pronom ; vous aurez, il est vrai, une phrase bien correcte, bien grammaticale : mais quelle différence de cette phrase lourde, languissante, au vers harmonieux du poète !

Ainsi donc la clarté, l'harmonie, la grâce obligent à préférer quelquefois, même en prose, l'adjectif possessif au pronom *en*.

Presque toutes les exceptions, dit Caminade, sont fondées sur des nuances souvent

très-déliçates, et c'est parce qu'on ne les aperçoit pas qu'on est tenté de calomnier une langue dont la délicatesse a toujours fait l'essence.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

La tête en est belle.
Le fit en est profond.
Les magistrats en sont intègres.
L'odeur en est désagréable.
La racine en est bonne.

Se tête est belle.
Son fit est profond.
Ses magistrats sont intègres.
Son odeur est désagréable.
Sa racine est bonne.

La situation en est agréable.
Les monuments en sont beaux.
Les citoyens en sont vertueux.
Les usages en sont nombreux.
La poudre en est utile.

Se situation est agréable.
Ses monuments sont beaux.
Ses citoyens sont vertueux.
Ses usages sont nombreux.
Sa poudre est utile.

N° CCCXXVII.

RAPPORT DE *en* AVEC DES NOMS DÉTERMINÉS OU INDÉTERMINÉS.

NOMS DÉTERMINÉS.

Les efforts pour augmenter sa fortune empêchent d'*en* jouir. (BOISTE.)

Ceux qui ont des torts ne peuvent souffrir d'*en* avoir. (LÉNARD.)

NOMS INDÉTERMINÉS

Il est faux qu'on ait fait fortune, quand on ne sait pas *en* jouir. (VAUVENARGUES.)

Il n'y a point de gens qui aient plus souvent tort que ceux qui ne peuvent souffrir d'*en* avoir. (L'ABBÉ DE LA ROCHEFOUCAULD.)

Employé comme pronom, c'est-à-dire comme relatif, le mot *en* ne peut rappeler qu'un nom déterminé, et la règle que nous avons donnée, page 368 sur *le, la, les*, lui devient applicable. Les phrases de la seconde colonne ne sont donc pas exemptes de reproche. Les vers suivants de Corneille sont dans le même cas :

..... Et déjà vous avez fait maîtresse ?

— Si je n'*en* avais fait, j'aurais bien peu d'adresse.

Le pronom *en* ne doit se rapporter ni au sujet ni au complément du verbe de la proposition où il figure. Ainsi cette phrase de la Rochefoucauld est incorrecte : *La civilité est un devoir d'*en* recevoir.*

N° CCCXXVIII.

En, NE SE RAPPORTANT A AUCUN MOT EXPRIME.

Eh' peut-on être heureux sans qu'il *en* coûte rien ? (LAVOSSE.)

Je ne sais point encore comme ces gens de guerre *en* usent à l'égard des pauvres bourgeois. (M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Présentement je ne sais plus où j'*en* suis ; les honneurs et les représentations me feront périr, si vous n'avez soin de moi. (Id.)

Je ne m'*en* prends qu'au vice et jamais à la loi. (FABRE D'ÉGLANTINE.)

C'*en* est fait, mes amis, il n'est plus de patrie, Plus d'honneur, plus de lois, Rome est anéantie. (VOLTAIRE.)

Camille répartit à Brennus, qu'étant dictateur, *en* n'avait pu rien arrêter sans sa participation. La dispute s'échauffant, on *en* vint bientôt aux armes. (VERTOT.)

Soupçonner mon amour ! j'en appelle à vous-même.

(CHATEAUBRIAND.)

Il y a du danger à trop approfondir, il faut le plus souvent s'en tenir aux surfaces.

(M^{me} DU DEFFAND.)

Le théâtre doit en imposer aux yeux, qu'il faut toujours séduire les premiers.

(VOLTAIRE.)

La vertu malheureuse en est plus respectable.

(CHÉRIER.)

Il en est de l'esprit des hommes par rapport à celui des femmes, comme du rouge à l'égard du rose.

(SAINT-FOLX.)

Il en tient le bonhomme, avec tout son phébus !

(MOLIERE.)

Le pronom *en* s'emploie avec plusieurs verbes, dont il change ou modifie la signification, et donne lieu à une foule de gallicismes qu'il n'est pas toujours très-facile d'expliquer. Nous ne nous arrêterons que sur les principaux

EN VOULOIR.

EXEMPLE.

L'hérésie n'en voulait d'abord qu'aux prétendus abus du culte, elle a depuis attaqué le culte lui-même.

(MASSILLON.)

EXPLICATION.

Que l'éclat de la plus belle victoire paraît sombre, qu'on en méprise la gloire, et qu'on veut de mal à ces faibles yeux qui s'y sont laissés éblouir !

(BOSSUET.)

Bossuet nous donne lui-même le véritable sens de *en* dans les expressions *en vouloir*, *en avoir à quelqu'un*.

EN FAIRE ACCROIRE.

EXEMPLE.

Les législateurs nous en ont fait bien accroire.

(FÉNELON.)

EXPLICATION.

Combien on fait accroire de choses au peuple !

(FÉNELON.)

Ces deux phrases de Fénelon s'expliquent naturellement l'une par l'autre.

EN COÛTER.

EXEMPLE.

D'un penchant dangereux que notre âme s'épure :
Craignons de le laisser mûrir ;
Il en coûte pour s'en guérir,
Autant qu'à vaincre la nature.

(DU TREMBLAY.)

EXPLICATION.

Un seul rocher ici lui coûte plus de têtes,
Plus de soins, plus d'assauts et presque plus de temps,
Que n'en coûte à son bras l'empire des Persans.

(RACINE.)

Il en coûte autant pour s'en guérir, c'est, comme le dit Racine, *il coûte autant de soins, autant de peine*; *en* tient donc ici la place de *peine, soins*, etc., qui est dans l'esprit de celui qui parle. On peut dire *il en coûte de* ou simplement *il coûte de*, ainsi que le prouvent les citations ci-après :

Il en coûte bien moins de remporter des victoires sur les ennemis, que de se vaincre soi-même.

(MASSILLON.)

Il coûte moins de s'enrichir de mille vertus, que de se corriger d'un seul défaut.

(LA BRUYÈRE.)

EN IMPOSER.

EXEMPLE.

La majesté de la nature en impose.

(J.-J. ROUSSEAU.)

EXPLICATION.

Les titres ne servent de rien pour la postérité ; le nom d'un homme qui a fait de grandes choses impose plus de respect que toutes les épithètes.

(VOLTAIRE.)

Mais *en imposer* ne veut pas toujours dire *imposer du respect*; il signifie aussi *mentir, tromper, abuser, surprendre, en faire accroire*, comme dans les vers suivants :

La dame qui, depuis longtemps,
Connait à fond votre personne,
A dit : hélas ! je lui pardonne
D'en vouloir imposer aux gens.

(VOLTAIRE.)

... L'art d'en imposer est le seul art utile.
(LA CHAUSSÉE.)
Qu'elle ne pense pas que, par de vaines plaintes,
Des soupirs affectés, et quelques larmes feintes,
Aux yeux d'un conquérant on puisse en imposer.
(VOLTAIRE.)

L'Académie et presque tous les grammairiens font une distinction entre *en imposer* et *imposer*, et prétendent que *en imposer* a le sens de *mentir, tromper*, et que *imposer* se dit pour *inspirer du respect, de la crainte*, ainsi que dans les vers qui suivent :

D'où vient qu'une bergère, assise sur les fleurs,
Simple dans ses habits, plus simple dans ses mœurs,
Impose à ses amants surpris de sa sagesse ?

(BERNIS.)

L'exemple d'un grand prince *impose* et se fait suivre :
Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre.

(VOLTAIRE.)

Sa fermeté m'*impose*, et je l'excuse même
De condamner en moi l'autorité suprême.

(Id.)

Loin du faste de Rome et des pompes mondaines,
Des temples consacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil superbe *impose* à l'univers,
L'humble religion se cache en des déserts.

(VOLTAIRE.)

Ils demandent un chef digne de leur courage,
Dont le nom seul *impose* à ce peuple volage.

(Id.)

Lui qui traîne après lui tant de rois ses suivants,
Dont le nom seul *impose* au reste des vivants.

(Id.)

Mais les faits, dit Lemare, de même que la saine idéologie, n'établissent point l'idée étrange que *en imposer* signifie *tromper*, tandis que *imposer* signifierait *imposer du respect*. En effet, si nous consultons les écrivains, nous voyons qu'ils ont dit dans le sens

DE TROMPER.

De bien des gens, il n'y a que le nom qui vaille
quelque chose : quand vous les voyez de fort près,
c'est moins que rien ; de loin ils *imposent*.

(LA BAUVÈRE.)

Hier, j'avais espéré de briller avec trois ou quatre
vieilles femmes qui certainement ne m'*imposent*
point, et je devais dire les plus jolies choses du
monde.

(MONTESQUIEU.)

Tu m'*imposais* ici pour me déshonorer.

(VOLTAIRE.)

Il nous accuse de lui *imposer*.

(BOSSUET.)

On craindra de vous *imposer*, quand l'imposture
m'aura plus à attendre que votre colère.

(MASSILLON.)

Loin d'ici ces riches du monde qui, par des fonda-
tions qui n'ont d'autres fonds que leur rapine, veulent
imposer à la postérité !

(FLÉCHIER.)

Je demandais Arsace, afin de l'opposer
Au complice odieux qui pense m'*imposer*.

(VOLTAIRE.)

Tu ne peux m'*imposer*, perfide ; ne crois pas
Eviter l'œil vengeur attaché sur tes pas.

(Id.)

D'INSPIRER DU RESPECT.

Sa dignité qui *en impose*, arrête toutes les passions.
(THOMAS.)

Notre fière contenance *en impose* aux ennemis.
(PLANCHÉ.)

Tantôt on supposait des prodiges, mais ce moyen,
qui pouvait *en imposer* au peuple, n'*en imposait* pas
à ceux qui le gouvernaient.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Je la voyais environnée de son époux et de ses
enfants ; ce cortège m'*en imposait*.

(Id.)

Il n'y avait pas là de quoi *en imposer* au vulgaire
grand et petit.

(VOLTAIRE.)

Ils veulent bien plus *en imposer* aux autres et faire
valoir leur talent, que se rendre meilleurs et plus
sages.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Sa conduite *en impose*.

(VOLTAIRE.)

Tu m'*en imposes*, tu me subjugués, tu m'attires,
ton génie écrase le mien, et je ne suis rien devant
toi.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Néanmoins, pour ne pas laisser nos lecteurs dans l'incertitude à cet égard, nous di-
rons que nous pensons, avec Laveaux, qu'il faut se servir d'*imposer* toutes les fois que ce

verbe renferme un sens d'illusions, de fausses apparences, et que les moyens d'illusions opèrent *sans intention de la part de celui qui les possède*; mais que, si les moyens d'illusion sont mis en usage à *dessin de tromper, d'abuser*, on doit faire usage de *en imposer*, qui, généralement se prend en *mauvaise part*. Il suit de là qu'il faut dire : *L'air noble et simple de l'innocence IMPOSE. L'air composé d'un hypocrite EN IMPOSE. — La majesté du trône IMPOSE. Quelquefois le faste d'un sot EN IMPOSE. L'honnête homme qui dit franchement la vérité IMPOSE. Le fripon qui cherche à se tirer d'affaire par des mensonges EN IMPOSE.*

Il nous resterait encore à expliquer les locutions : *s'en prendre à quelqu'un, en venir aux mains, s'en tenir à quelque chose*, etc., etc.; mais, dans ces expressions, le mot *en* joue moins le rôle de pronom que celui d'adverbe. En effet, *en venir aux mains*, c'est pour venir *DE LA aux mains*; de là, c'est-à-dire, *du point où en est restée la dispute, la querelle*. Ces gallicismes trouveront naturellement leur place au chapitre des adverbes, et nous y renvoyons le lecteur.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

En imposer.
En user familièrement
Il en coûte beaucoup.
Il vous en coûtera.
En imposer aux autres.
S'en imposer à soi-même

Où en sommes-nous ?
C'en est fait.
C'en est trop.
Ils s'en veulent.
Imposer par son air grave.
N'en faire jamais assez.

Je m'en voux.
Vous m'en contez.
Il vous en fait accroire.
En conter de belles.
En avoir à quelqu'un.
Il en tient

En savoir plus qu'un autre.
En savoir assez.
Il en coûte toujours de .
Il en coûte moins pour..
En donner à garder
C'en est été fait.

DES PRONOMS DÉMONSTRATIFS.

—••••• N° CCCXXIX. •••••

NATURE DES PRONOMS DÉMONSTRATIFS. — LEUR DÉFINITION.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

(RACINE.)

Les défauts de l'esprit augmentent en vieillissant,
comme ceux du visage.

(LAMOIGNON.)

La leçon des exemples instruit beaucoup plus que
celle des préceptes.

(SAINT-EVREMOND.)

Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.

(LA FONTAINE.)

Par combien de motifs n'est-on pas porté à jouer ?
Aussi n'y a-t-il point de passion plus commune que
celle-ci.

(VAUVENARGUES.)

Tant que le jour est long, il gronde entre ses dents :
« Fais ceci, fais cela; va, viens, monte, descends ! »

(MOLIÈRE.)

Les pronoms démonstratifs sont ceux qui servent à montrer, à indiquer les personnes et les choses dont ils rappellent l'idée.

Les mots que les grammairiens regardent comme pronoms démonstratifs sont : *ce, celui, cela, celle, ceux, celles*.

Celui, celle, est la réunion de *ce* et de *lui*, etc.

En ajoutant les particules *ci* et *là*, on a les nouvelles formes *celui-ci, celle-ci, ceux-ci, ceux-là*, etc.

N° CCCXXX.

GENRE, NOMBRE ET CONSTRUCTION DES PRONOMS DÉMONSTRATIFS.

POUR LES CHOSES.

SUJET.

MASCULIN.

SINGULIER.

*L'esprit de servitude paraît naturellement am-
poué ; celui de la liberté est nerveux, et celui de la
vraie grandeur est simple.* (VOLTAIRE.)

PLURIEL.

*Les inconvénients du silence sont quelquefois plus
graves que ceux de la parole.* (LIVAT.)

FÉMININ.

La meilleure leçon est celle des exemples.
(LA HARPE.)

*Les plaies du corps se ferment ; celles de l'âme
restent toujours ouvertes.* (LIVAT.)

COMPLÈMENT DE VERBE.

MASCULIN.

*Le monopole du pouvoir n'implique pas celui des
lumière.* (BENJAMIN CONSTANT.)

*Médisait jamais les bienfaits que tu as reçus,
oublia promptement ceux que tu as accordés.* (BOISTE.)

FÉMININ.

*Le peuple a toujours la souveraineté d'opinion,
jamais celle d'action.* (BOISTE.)

*Il est plus aisé de dire des choses nouvelles que de
concilier celles qui ont été dites.* (VAUVENARGUES.)

COMPLÈMENT DE PRÉPOSITION.

MASCULIN.

*Le suffrage de la nature
L'emporte sur celui de l'art.*

(GESSSET.)

*Il n'est point de pardon que ne puisse obtenir
L'amour mêlant ses pleurs à ceux du repentir.* (DE BELLOY.)

FÉMININ.

*Les Gaulois soutinrent un combat meurtrier qui
aboutit à leur ruine et à celle de leurs femmes, de
leurs enfants et de leurs vieillards.*

(ANQUETIL.)

*Dans les grandes affaires on doit moins s'appliquer
à faire naître des occasions qu'à profiter de celles
qui se présentent.*

(LAROCHFOUCAULD.)

Celui, dont le pluriel masculin est *ceux*, fait au féminin *celle*, qui forme son pluriel par la seule addition d'un *s*. Ces mots, comme on voit, se construisent dans tous les rapports possibles ; et, appliqués aux choses, l'antécédent avec lequel ils sont en relation doit toujours être énoncé. Dans les lettres, et notamment dans les lettres commerciales, on ne peut donc débiter par *j'ai celui de vous informer*, etc. Il faut *j'ai le plaisir, j'ai l'honneur de vous informer*, etc.

POUR LES PERSONNES.

ANTÉCÉDENT EXPRIMÉ.

De deux hommes de lettres, celui qui est le plus riche est ordinairement celui à qui on marque le plus d'égards.
(D'ALEMBERT.)

On a observé que les Juifs étrangers qui se fixent à Jérusalem vivent peu de temps. Quant à ceux de la Palestine, ils sont si pauvres qu'ils envoient chaque année faire des quêtes parmi leurs frères en Egypte et en Barbarie.
(CHATEAUBRIAND.)

Une femme insensible est celle qui n'a point encore vu celui qu'elle doit aimer.
(LA BAUVIÈRE.)

Les filles de l'Egypte à Susa comparurent ;
elles mêmes du Parthe et du Scythe indompté
briguèrent le sceptre offert à la beauté.
(RACINE.)

ANTÉCÉDENT NON EXPRIMÉ.

Celui qui compte dix amis n'en a pas un.
(MALTHUSIENS.)

Il y a un goût dans la simple amitié où ne pouvons
atteindre ceux qui sont nés médiocres.
(LA BAUVIÈRE.)

L'harmonie la plus douce est le son de la voix de
celle que l'on aime.
(Id.)

Celles qui ne nous ménagent sur rien, et ne nous
épargnent nulles occasions de jalousie, ne méritent
raient de nous aucune jalousie.
(Id.)

Celui, celle, ceux, celles peuvent s'appliquer également aux personnes, mais avec ou sans antécédent exprimé. Dans ce dernier cas, ils sont toujours déterminés, comme dans les exemples de la seconde colonne, par un des adjectifs conjonctifs *qui, que, dont, lequel, laquelle, lesquels*, etc.

Lemare, qui n'est pas toujours juste appréciateur des faits, nous dit qu'il n'y a que le masculin *celui* et *ceux* qui puisse être employé sans rapport à un substantif précédemment énoncé. Les deux derniers exemples de la seconde colonne prouvent que Lemare est à cet égard dans une complète erreur.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

I.

MASCULIN ET FÉMININ. — SINGULIER.

Votre silence et celui de votre père m'en disent assez.
Votre opinion est celle de tout le monde.
Vous avez le pouvoir de parler, mais non celui de m'entraîner.
Un prisonnier a la liberté de penser, mais non celle d'agir.
Le suffrage de tous l'emporte sur celui d'un seul.
C'est une affaire qui tend à ma ruine et à celle de ma famille.

MASCULIN ET FÉMININ. — PLURIEL.

Vos pleurs et ceux de votre amie me touchent.
Vos paroles et celles de votre sœur sont d'oracles.
N'oubliez ni les bienfaits de Dieu, ni ceux de vos parents.
Je vois vos intentions, mais je ne connais pas celles des autres.
Il n'est pas question de ces objets, mais de ceux que vous voyez.
Des circonstances semblables à celles où nous vivons sont favorables.

II.

ANTÉCÉDENT EXPRIMÉ.

De tous ces jeunes gens c'est celui qui est le plus raisonnable.
De toutes les femmes c'est celle qui est la plus aimable.
Ces soldats sont ceux que vous demandez.
Les personnes que vous flâtes sont celles que vous accusez.
Je connais mon domestique, je ne connais pas ceux des autres.
Il ne faut pas en vouloir à cette personne, mais à celle qui a fait tout le mal.

ANTÉCÉDENT NON EXPRIMÉ.

Celui qui vous parle est votre bienfaiteur.
Celle qui a fait cela a bien agi.
Ceux qui vivront verront.
Celles qui aiment Dieu doivent le prier.
Il faut haïr celui qui dit du mal d'autrui.
La faute doit retomber sur celles qui l'ont commise.

----- N° CCCXXXI. -----

Celui, celle, etc., IMMÉDIATEMENT SUIVIS DE *qui*, D'UN ADJECTIF, D'UN PARTICIPE OU D'UNE
EXPRESSION ÉQUIVALENTE.

ON DIT.

Les grandeurs naturelles sont celles qui sont indé-
pendantes de la fantaisie des hommes.
(FORTHÉLLE.)

PEUT-ON DIRE :

Cette remarque, ainsi que celles purement gram-
maticales, sont pour les étrangers principalement.
(VOLTAIRE.)

Les actions qui échappent de la main de l'ouvrier ont bien plus de grace que celles qui sont étudiées.
(MONTAIGNE.)

Nulle religion n'a pris soin des mœurs des hommes plus que la religion chrétienne et celles qui ont été dressées sur son modèle.
(NICOLLE.)

La sagesse ne consiste pas à prendre indifféremment toutes sortes de précautions , mais à choisir celles qui sont utiles et à négliger celles qui sont superflues.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Dans quelque contrée que le moineau habite , on ne le trouve jamais dans les lieux déserts , ni même dans ceux qui sont éloignés du séjour de l'homme.
(BURTON.)

Pline dit que Carès inventa les augures tirés des oiseaux , et qu'Orphée inventa ceux tirés des autres animaux.
(LEGENDRE.)

J'ai joint à ma dernière lettre celle écrite par le prince.
(RACINE.)

Le goût de la philosophie n'était pas alors celui dominant.
(VOLTAIRE.)

On confondait sous l'action de la loi aquillenne la blessure faite à une bête , et celle faite à un esclave.
(MONTESQUIEU.)

Les Athéniens ont de trois espèces de monnaies ; celles en argent sont les plus communes.
(BARTHÉLEMY.)

Vos succès présents me répondent de ceux à venir.
(BONIFACE.)

La question est donc de savoir si les exemples de la seconde colonne sont aussi corrects que ceux de la première, et si l'on doit les imiter. Si nous écoutons les grammairiens, tels que Girault-Duvivier, MM. Noël et Chapsal, et avant eux Maugard et Domergue, les phrases dont il s'agit seraient vicieuses; mais quelle que soit l'autorité de ces grammairiens, elle devient nulle comparée à celle des plus grands écrivains de la France, tels que Voltaire, Racine, Montesquieu, Barthélemy et une foule d'autres. Il est vrai, dit Boniface, qu'après *celui, celle*, etc., nos meilleurs écrivains ont généralement exprimé le pronom *qui* suivi du verbe *être*; mais l'ellipse de ces mots, nécessaire dans les actes publics, dans les ordonnances, commence à être aujourd'hui en faveur, et elle finira sans doute par être généralement adoptée, malgré les réclamations des grammairiens. De bons auteurs en font maintenant usage, et nous n'en donnerons pour preuve que la phrase suivante; elle a été prononcée tout récemment du haut de la tribune nationale par un historien distingué, un éloquent et spirituel orateur, aujourd'hui ministre (M. Thiers) : *Il faut du courage et du dévouement pour accepter, dans des circonstances comme CELLES ACTUELLES, un pouvoir écrasant par son poids*. D'ailleurs, la Société grammaticale a donné son approbation à ces sortes de phrases. Par conséquent nous pensons qu'elles sont irréprouchables.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Vos exemples et ceux qui ont été faits par vos camarades, sont bons.
Remettez-moi cette lettre et celle qui est adressée à mon ami.
Ces corrections ne sont pas celles qui ont été écrites par l'auteur.
Dans les circonstances comme celles où nous vivons, les emplois pu-
blies sont difficiles à remplir.
Votre goût n'est pas celui qui est dominant.
Dans votre critique les questions littéraires sont mieux résolues que
celles qui sont grammaticales.

Vos exemples et ceux faits par vos camarades sont bons.
Remettez-moi cette lettre et celle adressée à mon ami.
Ces corrections ne sont pas celles écrites par l'auteur.
Dans les circonstances comme celles actuelles, les emplois publics sont
difficiles à remplir.
Votre goût n'est pas celui dominant.
Dans votre critique les questions littéraires sont mieux résolues que
celles grammaticales.

—••••• N° CCCXXXII. •••••

ELLIPSE DE *celui, celle*, ETC.

EXEMPLES.

Si la fin de Socrate est d'un sage, la mort de Jésus est d'un Dieu.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Voyez si mes regards sont d'un juge sévère.
(RACINE.)

ANALYSE.

Si la fin de Socrate est (celle) d'un sage, la mort de Jésus est (celle) d'un Dieu.

Voyez si mes regards sont (ceux) d'un juge sévère.

Dans toutes les phrases analogues, l'ellipse de *celui, celle*, etc., donne tout à la fois à l'expression plus de concision, d'élégance et d'énergie. Cette construction, aussi bien que la construction pleine, est en prose comme en vers très en usage, quoi qu'en dise Girault-Duvivier.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ces sentiments sont d'un bon père.
Cetle pensée est d'une femme et tendre mère.
Cet ouvrage est d'un habile homme.

Ces sentiments sont ceux d'un bon père.
Cetle pensée est celle d'une femme et tendre mère.
Cet ouvrage est celui d'un habile homme.

----- NO CCCXXXIII. -----

Celui, celle, ETC., EN RAPPORT AVEC UN SUBSTANTIF PLURIEL OU SINGULIER.

Celui, celle AVEC UN SUBSTANTIF PLURIEL.

L'amour est *celui* de tous les *Dieux* qui suit le mieux le chemin du Parnasse. (RACINE.)

Croyez-vous que le peuple ait lu et raisonné dans les guerres civiles de la rose rouge et de la rose blanche, et dans *celle* qui fit périr Charles I.^{er}? (VOLTAIRE.)

De toutes les choses entreprises par Bonaparte, *celle* qui lui coûta le plus fut indubitablement son concordat. (CHATEAUBRIAND.)

L'influence du luxe se répand sur toutes les classes de l'état, même sur *celle* du laboureur. (MARMONTEL.)

Ceux, celles, AVEC UN SUBSTANTIF SINGULIER.

Vous serez seul de votre parti, peut-être; mais vous porterez en vous-même un *témoignage* qui vous dispensera de *ceux* des hommes. (J.-J. ROUSSEAU.)

L'honnêteté d'une *femme* n'est pas dans les criminelles. Il sied mal de vouloir être plus sage que *celles* qui sont sages. (MOLIÈRE.)

J'ai ajouté à Mégare une *personne* de plus à *celles* qui peuvent me souhaiter un peu de bien. (CHATEAUBRIAND.)

On répétait avec admiration le nom des Solon et des Lycurgue avec *ceux* des Miltiade et des Léonidas. (THOMAS.)

Dans les exemples de la première colonne, *celui, celle*, se trouvent en relation avec des substantifs pluriels, et dans les exemples opposés, *ceux, celles* le sont avec des noms singuliers. Cette construction, quoique contraire aux lois de la grammaire, qui veulent que le pronom prenne le genre et le nombre du nom qu'il représente, peut être justifiée par la syllepse, figure dont les écrivains se servent fréquemment, et particulièrement, dirons-nous, pour le cas en question.

« Il est vrai, dit Girault-Duvivier, qu'on peut éviter cette construction en répétant le substantif, et que souvent même cette répétition est élégante; par exemple, Marmontel aurait pu dire : *L'influence du luxe se répand sur toutes les classes de l'état, même sur la classe du laboureur*. Mais ce n'est pas là un motif pour proscrire la première construction. »

Girault-Duvivier a parfaitement raison, et nous sommes entièrement de son avis.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

De tous c'est *celui* qui est le meilleur.
De toutes ses compagnes c'est *celle* qui est la plus douce.
Tous vos talents ne valent pas *celui* qui le distingue.
L'instruction doit se répandre dans toutes les classes même dans *celle* du pauvre.

Votre reproche ne me touche pas plus que *ceux* des autres.
Cetle personne est plus belle que toutes *celles* que nous avons vues.
Votre témoignage n'influe pas *ceux* des autres.
Cet impôt est plus juste que tous *ceux* qui sont jamais été établis.

N° CCCXXXIV.

DE L'EMPOI DE *celui*, *celle*, ETC., DANS LES PHRASES COMPARATIVES

EXEMPLES où *celui*, *celle* DOIVENT ÊTRE EXPRIMÉS.

Le nombre des espèces d'animaux est plus grand que celui des espèces de plantes.

(BUFFON.)

La voix du phoque est plus expressive et plus modulée que celle des autres animaux.

(Id.)

• *La chair du renard est moins mauvaise que celle du loup.*

(Id.)

La fécondité du lapin est encore plus grande que celle du lièvre.

(Id.)

EXEMPLES où *celui*, *celle*, PEUVENT NE PAS ÊTRE EXPRIMÉS.

Le buffle a la peau plus épaisse et plus dure que le bœuf.

(BUFFON.)

Les chevreuils bruns ont la chair plus fine que les roux.

(Id.)

Le renard a les sens aussi bons que le loup.

(Id.)

Il est probable que l'orfraie n'a pas la vue aussi nette ni aussi perçante que les aigles.

(Id.)

Dans le premier exemple de la première colonne, pour comparer le nombre des espèces d'animaux avec le nombre des espèces de plantes, on ne pourrait pas dire : *Le nombre des espèces d'animaux est plus grand que les espèces de plantes* parce qu'alors on donnerait à entendre que l'on compare le nombre des espèces d'animaux avec les espèces mêmes de plantes; ce qui rendrait la comparaison et la phrase vicieuses; tandis que dans le premier exemple de la seconde colonne, pour comparer la peau du buffle avec celle du bœuf, Buffon a dit très-bien et très-correctement : *Le buffle a la peau plus épaisse et plus dure que le bœuf*, sans pour cela établir de comparaison entre la peau du buffle et le bœuf lui-même. Nous allons donner la raison des deux constructions, et en présenter d'abord l'analyse.

1° *Le nombre des espèces d'animaux est plus grand que celui des espèces de plantes* (n'est grand).

2° *Le buffle a la peau plus épaisse et plus dure que le bœuf* (n'a la peau épaisse et dure.)

Dans la première, le *nombre* est comparé à un autre *nombre*, et ces deux mots sont l'un et l'autre sujets d'une proposition. Dans la seconde, qui est très-elliptique, comme on voit, puisque le second terme de la comparaison est toujours sous-entendu, les deux termes comparés sont compléments de verbes, dont l'un est exprimé et l'autre ellipsé. D'où nous tirerons les deux principes suivants :

Quand les deux termes de la comparaison sont identiques, comme un *nombre* avec un autre *nombre*, une *voix* avec une autre *voix*, si l'un est sujet de la première proposition, l'autre doit être sujet de la seconde, et dans ce cas, ce dernier est répété ou remplacé par *celui*, *celle* : *Le nombre des espèces d'animaux est plus grand que le nombre ou que celui des espèces de plantes.*

Mais si l'on veut comparer la peau du buffle avec la peau du bœuf, la chair des chevreuils bruns avec la chair des chevreuils roux, et que le premier terme de la comparaison soit complément du verbe, *celui*, *celle* peuvent ne pas être exprimés, et cette construction est même plus logique, plus usitée que celle où le pronom est énoncé, comme dans cet exemple de Montesquieu : *Pompée avait une ambition plus douce et plus lente que celle de César.*

Ainsi, de nos observations il résulte que la même comparaison peut être exprimée de trois manières différentes :

LA PEAU du buffle est plus épaisse et plus dure que LA PEAU ou que CELLE du bœuf.

Le buffle a LA PEAU plus épaisse et plus dure que le bœuf.

Le buffle a LA PEAU plus épaisse et plus dure que LA PEAU ou que CELLE du bœuf.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le chant du rossignol est beaucoup plus agréable que celui des autres oiseaux.

La chair du veau est plus blanche que celle du bœuf.

La taille de Sophie est plus svelte que celle d'Elisa.

La ferocité de l'hyène est plus grande encore que celle du tigre.

L'amitié des femmes est moins suspecte que celle des hommes.

La morale de J.-C. est plus belle que celle des poètes.

La fortune de mon père est aussi considérable que celle de votre oncle.

Le rossignol a le chant beaucoup plus agréable que tous les autres oiseaux.

Le veau a la chair plus blanche que le bœuf.

Sophie a la taille plus svelte qu'Elisa.

L'hyène a une ferocité plus grande que le tigre.

Les femmes ont une amitié moins suspecte que les hommes.

J.-C. avait une morale plus sublime que les poètes.

Mon père a une fortune aussi considérable que la vôtre.

— PRONOMS N° CCCXXXV. —

Celui, celle, EXPRIMÉS OU ELLIPSÉS.

EXEMPLES OÙ LE PRONOM EST EXPRIMÉ.

L'aigle tyrannise également les habitants de l'air et *ceux* de la terre. (BURTON.)

On voyait à la cour d'Attila les ambassadeurs des Romains, d'Orient et *ceux* d'Occident, qui venaient recevoir ses lois ou implorer sa clémence.

(MONTESQUIEU.)

EXEMPLES OÙ IL EST ELLIPSÉ.

Les pontifes d'Athènes et *de Rome* étaient juges des pièces tragiques. (VOLTAIRE.)

Les querelles de religion et *de politique*, qui font verser tant de sang par des gens de bonne foi, naissent souvent de l'amour même pour la vérité.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

En se fondant sur ces exemples, on voit que l'on peut très-bien dire : *les habitants de l'air et ceux de la terre; les pontifes d'Athènes et ceux de Rome*, ou *les habitants de la terre et de l'air; les pontifes d'Athènes et de Rome*, en sous-entendant le pronom *ceux*. Nous sommes extrêmement fâchés d'être en opposition avec Boniface; mais la vérité nous fait un devoir de dire que nos meilleurs écrivains ont fait très-souvent usage de cette dernière construction, qui, par sa brièveté, peut être quelquefois préférée à la première. La concision, en général, doit être recherchée, quand elle ne donne lieu à aucune équivoque, à aucune obscurité. L'expression n'en acquiert que plus de charme et plus d'élégance.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

L'ambassadeur d'Espagne et celui de Portugal.

L'autorité du pape et celle du roi.

L'ordre du Saint-Esprit et celui de la Toison-d'Or.

Les ministres de France et ceux d'Angleterre.

Le clergé de France et celui d'Espagne.

Les peuples de l'Afrique et ceux de l'Amérique.

Les ambassadeurs d'Espagne et de Portugal.

L'autorité du pape et du roi.

L'ordre du Saint-Esprit et de la Toison-d'Or.

Les ministres de France et d'Angleterre.

Le clergé de France et d'Espagne.

Les peuples de l'Afrique et de l'Amérique.

N° CCCXXXVI.

Celui-ci, celui-là, RAPPELANT DEUX SUBSTANTIFS.

Cornéille nous assujétit à ses caractères et à ses idées, *Racine* se conforme aux nôtres. *Celui-là* peint les hommes comme ils devraient être; *celui-ci* les peint tels qu'ils sont.
(LA BAUVIÈRE.)

La comédie qu'on a eu dessein d'attaquer n'est point du tout la comédie que nous voulons défendre : il se faut bien garder de confondre *celle-là* avec *celle-ci*.
(MOLIERE.)

Les Phéniciens avec les troupes de l'île de Cypro se retirèrent après avoir fait alliance avec le nouveau roi.
— *Celui-ci* rendit tous les prisonniers phéniciens.
(FÉNÉLON.)

Celui-ci, celui-là, etc., servent à distinguer aussi bien les objets que les individus; le premier, dont *ci* est une altération de *ici*, indique la personne ou la chose la plus proche; tandis que *celui-là* rappelle la personne ou la chose la plus éloignée.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

J'aime *celui-ci*, mon frère *celui-là*.
L'un aime mieux *celle-ci*, l'autre *celle-là*.
Le roi et son escorte arrivaient, *celui-là* était grave et posé.
Les officiers accompagnant le général, *celui-ci* était à cheval.

J'aime *ceux-ci* et *ceux-là*.
Evitez *celles-là* et imitez *celles-ci*.
La mère et les enfants étaient au deuil; *ceux-ci* étaient tristes.
Les riches et les pauvres sont égaux; *ceux-là* ont-ils plus que la fortune?

N° CCCXXXVII.

Celui-ci, celui-là, N'AYANT RAPPORT QU'A UN SEUL SUBSTANTIF EXPRIMÉ.

AVEC *celle-ci*.

Après sombre hiver gai printemps;
Après joli temps triste pluie;
Après *celle-ci* le beau temps.

(PIRON.)

AVEC *celui-là*.

Si j'avais écrit les Provinciales d'un style dogmatique, il n'y aurait eu que *les savants* qui les auraient lues, et *ceux-là* n'en avaient pas besoin.
(PASCAL.)

Quand le pronom démonstratif n'est précédé que d'un seul substantif, comme dans les exemples cités, nous croyons qu'on peut indifféremment employer *celui-ci* ou *celui-là*. En effet, Piron, au lieu de *celle-ci*, aurait pu mettre *celle-là*, et Pascal *ceux-ci* à la place de *ceux-là*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

De tous les livres, les romans seuls lui plaisaient; il n'y a que *celui-ci* qui l'amusement.
De tous les genres il n'aime que le fantastique; il a un goût décidé pour *celui-ci*.

De tous les livres, les romans seuls lui plaisaient; il n'y a que *ceux-là* qui l'amusement.
De tous les genres il n'aime que le fantastique; il a un goût décidé pour *celui-là*.

—••••• N° CCCXXXVIII. •••••—

Celui-ci, celui-là N'AYANT RAPPORT A AUCUN SUBSTANTIF EXPRIMÉ.

Celui-ci meurt dans les prospérités et dans les richesses, *celui-là* dans la misère et dans l'amertume de son âme; et les uns et les autres dormiront ensemble dans la même poussière.

(FLÉCHIER.)

Applaudie de tous, mais à son tour affable et civile à tous, elle prévenait *ceux-ci*, répondait honnêtement à *ceux-là*.

(Id.)

Les chrétiens se précipitent de leurs chevaux ou de leurs chameaux. *Ceux-ci* se prosternent trois fois; *ceux-là* se frappent le sein en poussant des sanglots.

(CHATEAUBRIAND.)

On la vit toutes les semaines courir les lazzaretti de *celui-ci*, pourvoir aux besoins de *celui-là*.

(FLÉCHIER.)

Celui-ci, celui-là peuvent n'avoir rapport à aucun substantif exprimé. En ce cas ils ne s'emploient que dans l'énumération des objets et des individus, comme dans les citations que nous venons de rapporter; *celui-ci* désigne ce qui est placé en premier ordre dans notre esprit, et *celui-là*, ce qui vient en second lieu.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Celui-ci naît, *celui-là* meurt,
Celle-ci est pauvre, *celle-là* est riche.

Celui-ci fait bien, *celui-là* fait mal.
Celle-ci étudie le latin, *celle-là* le calcul.

—••••• N° CCCXXXIX. •••••—

Celui-ci, celle-ci, AYANT RAPPORT A CE QUI SUIT.

On ne peut définir un mot sans commencer par *celui-ci*: c'est, soit qu'on l'exprime ou qu'on le sous-entende.

(PASCAL.)

C'est une belle prière que *celle-ci*; mon Dieu, *gardez-moi de moi-même*.

(BONIFACE.)

Ces deux exemples nous font voir que les pronoms démonstratifs *celui-ci, celle-ci* peuvent aussi avoir rapport à une chose qu'on va immédiatement indiquer.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

C'est *celui-ci* dont *celui-ci* est le père.
Il n'y avait d'autre nourriture que *celle-ci* à la table.

Il n'y a pas de mot qui *celle-ci* est le plus grand.
Il n'y a pas de plus grand mot que *celui-ci* est le plus grand.

—••••• N° CCCXL. •••••—

Celui-ci, celui-là, ETC. SUIVIS DE QUI OÙ DE QUE.

..... Les femmes ont coutume d'oublier
Tous leurs adorateurs, excepté le premier;
C'est *celui-là* qui sert d'épouse à la tendresse.

(DEMOUSTIER.)

Il n'y a point de doctrine plus propre à l'homme
que *celle-là* qui l'instruit de sa double capacité de
recevoir et de perdre la grâce.

(PASCAL.)

S'il est des misères sur la terre, prouvent-elles
l'injustice de la providence, qui donne si libéralement
aux riches les moyens de les soulager, ou l'endurcis-
sement de *ceux-là* même qui s'en font un titre contre
elle ?

(VAUDEVILLE.)

Mais qu'il soit une amour si forte

Que *celle-là* que je vous porte,

Cela ne se peut nullement.

(MILNER.)

Notre galant vous lorgne une fillette,
De *celles-là* que je viens d'exprimer

(LA FANTASME.)

..... Le feu qui brûla Gomore

Ne fut jamais si véhément

Que *celui-là* qui me dévora.

(VOTRE.)

Girault-Duvivier, se fondant sur l'autorité de Wailly, Restaut, Regnier-Desmarais et l'Académie elle-même, se prononce contre l'emploi de *qui* ou de *que* après les pronoms *celui-ci*, *celui-là*, en ce qu'ils sont déjà déterminés par *ci* et *là*. Il n'approuve cette construction que dans une seule circonstance ; c'est lorsque *qui* est le sujet d'une proposition incidente, explicative, c'est-à-dire qu'on peut retrancher, sans altérer le sens de la proposition qui a pour sujet *celui-ci* ou *celui-là* : *celui-ci*, qui est déjà usé, vaut mieux que *celui-là*, qui est tout neuf. Nous ne partageons en aucune manière les scrupules de ce grammairien, et nous pensons que les exemples cités sont très-français et qu'ils peuvent être imités. *Celui-là que*, *celle-là que*, sont des expressions beaucoup plus énergiques, selon nous, que *celui qui*, *celui que*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

C'est celui-ci que j'aime.
C'est celle-ci qui me a vu.
Ce sont ceux-ci que je vous donne.
Passez celui-ci qui peut vous servir.

C'est celui-ci même qui me l'a dit.
C'est celui-là que j'ai vu.
C'est celle-là que j'attendais.

J'excepte celle-là même que vous m'offrez.
Ce sont ceux-là qui m'effraient.
Ce sont celles-là même que je voudrais fuir.

----- CCCXLI. -----

Celui-là SUIVI OU NON SUIVI DE *qui*, ETC.

SUIVI DE *qui*.

..... Le plus sage, en sa vie,
A quelquefois ses accès de folie :
Chacun s'égare, et le moins imprudent
Est *celui-là* qui plus tôt se repent.

(VOLTAIRE.)

Celui-là qui vit ignoré vit heureux.

(BONIFACE.)

NON SUIVI DE *qui*.

Celui-là est riche qui reçoit plus qu'il ne consomme ;
celui-là est pauvre, dont la dépense excède la re-
cette.

(LA BRUTIERE.)

Celui-là vit ignoré qui vit heureux.

(BONIFACE.)

En vertu du principe erroné par eux posé, que *celui-là* ne saurait être suivi de *qui* ou de *que*, tous les grammairiens, Boniface excepté, condamnent les exemples de la première colonne. D'après eux, Voltaire aurait dû contraindre son vers de cette façon : *Celui-là est le moins imprudent, qui plus tôt se repent*. Nous ne contestons pas que cette construction ne soit bonne ; mais nous sommes loin de penser, pour cela, que celle adoptée par le poète le soit moins. On a donc deux formes au lieu d'une ; seulement, on sera correct en disant : *Celui-là qui vit ignoré, vit heureux*, et l'on sera élégant en écrivant *celui-là vit heureux, qui vit ignoré*. La pensée est absolument la même. Il n'y a de différence que dans la construction. Il en est de même dans ces phrases : *Tel homme, qui, dans un excès de mélancolie, se tue aujourd'hui, aimerait à vivre, s'il attendait huit jours* ;

tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous leurre. Mais n'anticipons pas, c'est ce que l'on verra en son lieu.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Celui-là qui pense bien trouve bien.
Celui-là qui est riche n'est pas toujours heureux.
Celui-là qui me veut du bien est mon ami.
Celui-là qui sont vos ennemis, ne sont pas mes amis.

Celui-là trouve bien qui pense bien.
Celui-là n'est pas toujours heureux qui est riche.
Celui-là est mon ami qui me veut du bien.
Ceux-là ne sont pas mes amis qui sont vos ennemis.

— N° CCCXLII. —

CE SUIVI OU NOM SUIVI D'UN SUBSTANTIF.

SUIVI D'UN NOM.

Cet objet qui les avait transportés, les occupait sans cesse. (BOSSUET.)

Pour jouir de cet objet qu'il aime. (FLÉCHIER.)

Cet accident qui devrait nous pénétrer jusqu'au fond de l'âme ne fait que nous étourdir pour quelques moments. (BOSSUET.)

Quand j'aurais obtenu tout ce que je croyais chercher, je n'y aurais point trouvé ce bonheur dont mon cœur était avide. (J.-J. ROUSSEAU.)

Je me souviens de cet instant plein de joie et de trouble où je sentis, pour la première fois, ma singulière existence. (BUTRON.)

... Oui, seigneur, elle ose
Dans ses beaux compliments appuyer sur ce point.
(PÉRON.)

EMPLOYÉ SEUL.

Ce qui m'a frappé comme poétique, ne serait-il que bizarre? (PH. CHASLES.)

Heureux ceux qui aiment parfaitement et librement ce qu'ils sont obligés d'aimer nécessairement. (PASCAL.)

Je me trouvais entre les bras de trois ou quatre jeunes gens qui me racontèrent ce qui venait de m'arriver. (J.-J. ROUSSEAU.)

Ce dont je me flatte, du moins, c'est que la critique, dont le talent doit être l'objet, ne s'étendra pas aujourd'hui sur les intentions. (ARNAULT.)

C'est l'heure où la nature un moment recueillie, Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit, S'élève au créateur du jour et de la nuit. (LAMARTINE.)

Écrivez-moi, de grâce, vos petites réflexions sur ce. (VOLTAIRE.)

L'adjectif démonstratif *ce*, ordinairement suivi du nom qu'il détermine, peut s'employer avec ellipse de ce même nom.

Mais voyez où ne conduit pas l'oubli des principes mêmes les plus simples ! De ce que l'usage permet de dire : *Cet objet qui m'avait frappé* ou *ce qui m'avait frappé* ; *cet accident qui venait de m'arriver* ou *ce qui venait de m'arriver* ; *ce bonheur dont mon cœur était avide* ou *ce dont mon cœur était avide* ; *cet instant est l'heure* ou *c'est l'heure* ; *cet homme est mon ami* ou *c'est mon ami*, grammairiens et professeurs ou soi-disant tels, en concluent que le mot *ce* n'est pas le même dans les deux cas, et qu'il est tout à la fois *adjectif* et *pronom* : adjectif, lorsqu'il est suivi de son substantif ; pronom, quand il est employé seul ; comme si un mot pouvait changer de nature en changeant d'emploi ! Le bon sens public fera justice, nous l'espérons, de cette doctrine absurde enfantée par des esprits étroits ou superficiels.

N° CCCXLIII.

EMPLOI DE *ce* DIT PRONOM.

CE QUI.

ce qui fait le héros, dégrade souvent l'homme.
(VOLTAIRE.)

Mais *ce qui* me choque de ces beaux esprits, c'est qu'ils ne se rendent pas utiles à leur patrie.
(MONTESQUIEU.)

Tout *ce qui* n'est pas Dieu ne saurait remplir notre attente.
(PASCAL.)

Ce n'est pas *ce qui* nous élève au-dessus des autres hommes qui nous rend heureux ; c'est *ce qui* nous réconcilie avec Dieu.
(MASSILLON.)

Elle était captive des ennemis de sa maison , et (*ce qui* était plus déplorable) captive des ennemis de l'Eglise.
(BOSSUET.)

Ce qui est certain, c'est que le monde est de travers.
(FÉNÉLON.)

Ce qui s'emploie dans tous les rapports possibles, c'est-à-dire comme sujet et comme complément de verbes ou de prépositions. Il se dit des choses, et même des personnes, qu'il désigne d'une manière vague. Il sert aussi à former une parenthèse, et, comme dans le 2^e exemple de la 2^e colonne, se répète lorsqu'on veut marquer une opposition.

CE QUE.

Ce qu'on gagne en amour, ne vaut pas *ce qu'on* perd.
(DEMOUSTIER.)

On aime sans façon tout *ce qu'on* voit de belles.
(T. CORNEILLE.)

Et nous appellerons bonheur de notre vie *ce qu'il* faut quitter, *ce qu'il* faut hair, *ce qu'il* faut expier !
(FLÉCHIER.)

On ne peut désirer *ce qu'on* ne connaît pas.
(VOLTAIRE.)

Ce qu'il y a de vrai, c'est que l'agriculture était extrêmement honorée chez les anciens Romains.
(ROLLIN.)

On approcha d'elle tout *ce que* l'Espagne avait de plus vertueux et de plus habile.
(BOSSUET.)

Ce que la discipline de l'Eglise avait établi, la providence de Dieu l'a exécuté sur votre vertueuse sœur.
(FLÉCHIER.)

Ce qu'une judicieuse prévoyance n'a pu mettre dans l'esprit des hommes, une maîtresse plus impérieuse, l'expérience, les a forcés de le croire.
(Id.)

Ce que s'emploie, comme *ce qui*, pour les personnes, pour les choses, et dans tous les rapports possibles. Il peut aussi avoir un complément : *On aime sans façon tout ce qu'on voit de belles ; ce qu'il a d'intelligence*. Abrégé de : *on aime sans façon tout ce (NOMBRE) DE BELLES qu'on voit ; ce (DEGRÉ) D'INTELLIGENCE qu'il a*.

« *Ce*, antécédent du *que* relatif, dit Marmontel, peut être également nominatif ou régime direct de quelque verbe que ce soit. Mais s'il est régime du second verbe, et qu'il précède le premier, il faut que *le* entre deux verbes en indique la relation. Vous le voyez dans cet exemple : *ce que j'avance, je le prouve* ; au lieu que *ce*, entre les deux verbes, ne demande plus rien qui en marque le rapport : *je prouve ce que j'avance*. »

A part le fait d'usage, qui est vrai, il y a bien des erreurs dans ce peu de lignes.

D'abord nous ne concevons pas comment *ce* peut être régime du second verbe et précéder le premier, et cela pour deux motifs : c'est que le second verbe a déjà un régime, qui est *le*, et qu'un verbe, quel qu'il soit ne saurait avoir deux régimes.

Ce qui a trompé Marmontel, c'est qu'il a considéré *ce* comme un pléonasme ; mais nous avons fait voir qu'il n'y a, dans aucune langue, de pléonasmes proprement dits. *Ce*, dans cette phrase : *ce que j'avance, je le prouve*, n'est donc pas un mot inutile, mais au contraire un mot nécessaire ; seulement il est employé d'une manière elliptique. En voici l'analyse complète : (QUANT A) CE (FAIT) QUE *j'avance, je le prouve* ; analyse qui nous prouve que *ce* n'est ni régime ni sujet, mais bien le complément de l'expression *quant à* ou toute autre semblable sous-entendue.

C'EST.

C'est un méchant métier que celui de médire.
(BOILEAU.)

C'est que par les sens que l'âme peut s'instruire.
(FONTANES.)

Ce sont nos méthodes qui nous égarent.
(BERN. LE SAINT-PIERRE.)

Chez les anciens, *c'étaient* les vieillards qui gouvernaient ; chez nous, *ce sont* les jeunes-gens.
(Id.)

Ce fut d'une retraite de pâtres et d'aventuriers que sortirent les conquérants de l'univers.
(ROLLIN.)

Ce furent les Phéniciens qui inventèrent l'écriture.
(BOSSUET.)

Qu'ai-je fait ici-bas ? j'étais fait pour vivre, et je meurs sans avoir vécu. Au moins *ce n'a pas été* ma faute.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Apprendre les langues les plus difficiles, connaître les livres et les auteurs, etc., *ont été* vos premiers plaisirs.
(FLÉCHIER.)

Ce ne sera ni la force de vos armées, ni l'étendue de votre empire, qui vous rendront cher à vos peuples ; *ce seront* les vertus qui font les bons rois.
(MASSILLON.)

Ce seraient paroles exquises, si c'était un grand qui parlât.
(MOLIÈRE.)

Qu'est-il fait ? c'est des bien contre rien.
(LA FONTAINE.)

Je partis sans lumière ; si j'en avais eu, *c'aurait peut-être été* pis encore.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée,
La différence est grande : on ne croirait jamais
Que ce fût la même personne.
(LA FONTAINE.)

EST-CE ?

Est-ce un si grand malheur que de cesser de vivre ?
(RACINE.)

Dire qu'on ne saurait haïr,
N'est-ce pas dire qu'on pardonne ?
(MARMONT.)

Sont-ce des religieux qui parlent ainsi ?
(PASCAL.)

Était-ce des palais ?
N'étaient-ce pas les mêmes hommes ?
(DELLILLE.)
(CHAT CAUBRIAN.)

Quoi donc, à votre avis, *fut-ce* un fou qu'Alexandre ?
(BOILEAU.)

Fut-ce des avis à dédaigner ?
(PLANCHE.)

Peut-être *n'a-ce pas été* par hasard que les sciences se sont tenues entre le mont Atlas et la mer Baltique ?
(FONTENELLE.)

Sont-ce des fièvres qui vous ont pris ?
(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Qui jugera ce grand procès ? *sera-ce* la raison ?
(VOLTAIRE.)

Sera-ce vos frères que l'on choisira ?
(PLANCHE.)

Moi l'emporter ! et que *serait-ce*
Si vous portiez une maison ?
(LA FONTAINE.)

Si l'homme a une raison universelle, *ne serait-ce* point parce qu'il a des besoins universels ?
(BERN. LE SAINT-PIERRE.)

Qui que *c'ait été* qui vous l'ait dit, il s'est trompé.
(PLANCHE.)

Si vous aviez demandé quelqu'un, *est-ce*, aurait-ce été moi ?
(DESSAULT.)

Un Irlandais ne conclut pas de son arché, *fût-ce* pour un seul penny, sans éloquence, sans discussion, sans clameurs, sans contorsions véhémentes.
(PEILLARDIE CHASLES.)

Le grand usage de *ce* employé sans substantif, c'est, comme on le voit, de se placer devant les temps personnels du verbe *être*. Dans les interrogations et les exclamations on le met après *ce* même verbe auquel on le réunit au moyen d'un tiret. Il se met également après le verbe à l'imparfait du subjonctif : *Fût-ce*, résultat d'une grande ellipse : (quand la nécessité voudrait que) *CE FÛT (même), etc.*

Mais la transposition de *ce*, après le verbe *être*, soit par interrogation, soit par exclamation, peut-elle toujours avoir lieu ?

M. Boniface trouve *sont-ce* trop dur et va jusqu'à le proscrire. Tous les écrivains en vers et en prose protestent contre cet injuste arrêt.

On dit *fût-ce*, au singulier comme au pluriel : *furent-ce*, *fussent-ce* ne seraient pas supportables.

Ont-ce été est inusité ; on y supplée par le présent *sont-ce* ? — *Sont-ce* des fièvres qui vous ont pris ?

A-ce été est peu usité ; on y substitue *est-ce* ?

Seront-ce est trop dur, il n'est pas usité.

On élide l'*e* de *ce* et on le remplace par l'apostrophe devant *est*, *était*, *étaient*, *a été*, *ont été*. Ainsi on dit : *c'est*, *c'était*, *c'étaient*, *c'a été*, *c'ont été* (1). Cette élision a lieu aussi devant le pronom *en*. Exemples :

Narcisse, *c'en est fait*, Néron est amoureux.
(RACINE.)

Madame, *c'en est fait*, et vous êtes servie.
(RACINE.)

Nous disons suivi du verbe *être*, car si *en* avait pour suite tout autre mot, *ce* ne subirait point d'élision. Exemple : *ce en quoi il faut imiter La Fontaine, c'est en ce qu'il n'a imité personne.*
(ARNAULT.)

L'analyse de *ce* vers : *c'est un méchant métier que celui de médire, est celle-ci* : *CE (MÉTIER) que (je vais désigner, c'est-à-dire) celui de médire, EST un méchant métier.* Tous les cas analogues peuvent être soumis à la même analyse.

CE PEUT, CE DOIT, ETC.

Figurez-vous quelle joie *ce peut* être que de relever la fortune d'une personne qu'on aime.

(MOLIERE.)

Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins, *Ce doit* être celui d'éviter la famine.

(LA FONTAINE.)

Les Portugais auraient dû, *ce semble*, établir toute leur puissance dans cette île (de Ceylan).

(RAYNAL.)

La noblesse et l'argent sont brouillés, *ce me semble*, A ne pouvoir jamais se bien remettre ensemble.

(ROUSSEAU.)

C'est un défaut capital qu'il faut éviter dans quelque sujet que *ce puisse* être.

(VOLTAIRE.)

Je devais, *ce dis-tu*, te donner quelque avis Qui te disposât à la chose.

(LA FONTAINE.)

Un tiens vaut, *ce dit-on*, mieux que deux tu l'auras.

(Id.)

Doux trésors, *ce dit-il*, chers gages qui jamais N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge.

(Id.)

... Soit fait, *ce dit* le frère.

(Id.)

Il lui fallait quelque simple bourgeoisie,

Ce disait-elle. Un petit traquant,

Traiter ainsi les filles de mon rang !

(Id.)

Il emprunta. Quand *ce vint* à payer,

Et qu'à sa porte il vit le créancier,

(Id.)

Force lui fut d'esquiver par la fuite.

Ce peut aussi se placer devant les verbes *pouvoir*, *devoir*, suivis de *être*, et devant les verbes *dire* et *sembler*. C'est parce que l'auteur de la *Grammaire des Grammaires* a fait, comme tous les autres, son ouvrage en l'absence des faits, qu'il a avancé que « quand » *ce* est pronom démonstratif, il n'est joint qu'au verbe *être*. »

(1) On doit écrire *c'a été*, *c'ont été*, et non *g'a été*, *g'ont été*, l'apostrophe dispensant de la cédille : Chacun a ses fantaisies : *c'a* toujours été la mienne, et je ne pense pas comme Horace sur ce point là.

(J.-J. ROUSSEAU.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ce qui perd les jeunes gens.
A ce qui doit nous servir
De ce qui le gêne.
A moins ce qui doit être aimé.
Ce peut être vrai.

Ce que vous dites.
A ce qu'il fit.
De ce qu'il pensa.
Faites ce qu'en vous dit.
Ce doit être faux.

C'est mon ami.
C'était son idée fixe.
Ce fut un grand homme.
Ce sera un héros.
Ce me semble.

Écrivez votre ami.
Était-ce un avent.
Fut-ce un habile homme.
Sera-ce un héros.
Ce dit-il.

—••••• N° CCCXLIV. •••••—

Ceci, cela.

I.

Ceci.

Ceci ne me plaît pas, dit elle aux oisillons.
(LA FONTAINE.)

Je suis un peu surpris de tout *ceci*.
(MASSILLON.)

Apprenez bien *ceci*.
(Id.)

Cela.

Cela dit, maître loup s'enfuit et court encore.
(LA FONTAINE.)

La grenouille à *cela* trouve un très-bon remède.
(Id.)

Vous n'avez pu désavouer *cela*.
(PASCAL.)

Ceci et *cela* s'emploient dans tous les rapports et ne se disent que des choses. Ces deux mots, qui sont une contraction du démonstratif *ce* et les adverbess *ci* et *là*, supposent toujours entre eux un nom que l'ellipse sous-entend. *Ceci, cela*, c'est pour *cet objet-ci*, *ce discours-ci*, *ce propos-ci*, *ce fait-ci*; *cet objet-là*, *ce discours-là*, *ce propos-là*, *ce fait-là* (1).

II.

Ceci ET *cela* COMPARÉS.

Ceci.

Quant aux riches, mon cher petit Pollux, dis-leur *ceci* en mon nom : Ah ! insensés, pourquoi gardez-vous soigneusement cet or, et vous tourmentez-vous à calculer vos usures ?
(BELIN DE BALU.)

Cela.

J'aime cette maxime chinoise : l'âme n'a point de secrets que la conduite ne révèle. *Cela* est vrai à Paris comme à Pékin.
(SCARR.)

On se sert de *ceci* pour indiquer ce que l'on va dire, et de *cela* pour rappeler ce qu'on a dit. Cependant l'usage permet souvent d'employer indifféremment l'un pour l'autre. Exemple : *On voit des femmes qui, sans être ni vieilles ni laides, n'en plaisent pas davantage; et ceci s'applique à la voisine du chevalier.*
(LEMONTEY.)

III.

Cela DÉSIGNANT UNE PERSONNE.

Il aurait bien besoin de deux grains d'ellébore.
Il était moins distrain hier qu'il n'est aujourd'hui :
Ce là croit tous les jours, je me gâte avec lui.
(RECHARD.)

Elle est de ces beautés qui, malgré leur mérite,
Ne sauraient pour longtemps s'assujettir un cœur.
Tiens ! *cela* ne sait pas rappeler son buveur.
(PIRON.)

Bien que *cela* ne se dise que des choses, cependant on peut l'employer aussi à l'égard

(1) La preuve, c'est que le plus souvent, comme le dit Marmontel, ces mêmes particules, *ci* et *là*, se détachent de *ce* pour se placer après le verbe : *C'est ici ce que j'examine*; *ce fut là ce qui me surprit*. On dirait en un seul mot : *C'est cela que j'examine*; *ce fut cela qui me surprit*.

des personnes, mais familièrement, sur le ton du mépris : CELA parle, CELA veut raisonner, CELA se croit habile, CELA se fait valoir, CELA promet, CELA se flatte, CELA se croit jolis, CELA est heureux, CELA ne fait que jouer.

IV.

Ceci ET cela DANS LA MÊME PHRASE.

L'un n'avait en l'esprit nulle délicatesse,
L'autre avait le nez fait de cette façon-là,
C'était ceci, c'était cela.

(LA FONTAINE.)

J'ai déjà dit ce qu'il faut faire quand un enfant
pleure pour avoir ceci ou cela.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Vous l'abrutiriez, si vous alliez toujours le dirigeant, toujours lui disant : va, viens, reste, fais ceci, ne fais pas cela.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Avec l'épée, je tue ; avec la plume, je ruine ;
(prenant son petit collet) avec ceci, je subjugué les belles ;
(prenant sa calotte) avec cela, je coiffe tout le monde.

(PIRON.)

Ceci, cela se trouvent quelquefois dans la même phrase, et en opposition ; alors *ceci* désigne l'objet qui est plus près de nous, et *cela*, l'objet qui en est plus éloigné, comme je n'aime pas CECI, donnez-moi de CELA.

V.

a POUR cela.

Ça sera comme ça voudra, monsieur Gros-Jean ;
mais ça sera pourtant comme ça.

(PIRON.)

Ça me fera un peu mal au cœur, mais que faire ?

(PIRON.)

Dans le style tout-à-fait familier, surtout dans la conversation, on dit *ça* au lieu de *cela* : *ça* fait toujours plaisir ; *ça* ira, *ça* ira ; comment *ça* va-t-il ?

VI.

EMPLOI EXTRAORDINAIRE DE cela.

Ses plaies ont *cela* qu'elles peuvent être sondées
jusqu'au fond.

(BOSSUET.)

L'histoire de Xénophon, plus suivie et plus vraisemblable en elle-même, a encore cet avantage,
qu'elle est plus conforme à l'écriture.

(BOSSUET.)

Cet emploi de *cela* n'est pas commun. Il est le produit d'une ellipse : *ses plaies ont CELA qu'elles peuvent être sondées jusqu'au fond*, c'est pour : *ses plaies ont CELA (d'avantageux, de particulier) qu'elles peuvent être sondées jusqu'au fond*. L'exemple opposé : *L'histoire de Xénophon a cet avantage qu'elle est*, etc., n'en est-il pas une preuve évidente ?

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ceci me plaît.
Cela me déplaît.
Pensez à ceci.
Occupez-vous de cela.

Que dites-vous de ceci ?
Que pensez-vous de cela ?
Ceci m'arrête ?
Cela m'inquiète.

Cela s'appelle jouer.
Ce n'est point jouer, cela.
Comme cela, je serai heureux.
Cela veut parler.

N° CCCXLV.

Ceci, cela et ce comparés.

Ceci, cela.

Oh ! Monsieur, avoir un carrosse à soi ou être obligé d'emprunter ceux de ses amis, *cela* est bien différent. (LESAGE.)

Mais non, *cela n'est point*, on vous trompe, Julie. (CORNEILLE.)

Eh bien ! défendez-vous au sage de se donner des soins pour le plaisir d'autrui ? *Cela même est un bien* que je goûte aujourd'hui. (LA FONTAINE.)

Ce sont des phrases outrées et dégoûtantes, nuisibles à *cela même* qui est louable. (LA BRUYÈRE.)

Et l'envie, mon père, sera-t-elle plus difficile à enlever ? *ceci est délictueux*, dit le père. (PASCAL.)

Le succès du *Cid*, tragédie de Corneille, fut tel que, pour louer en ce temps-là une belle chose, il était passé en proverbe de dire : *cela est beau comme le Cid*. (Cité par BONIFACE.)

Ce.

Lève la tête, et regarde-moi fixement, — *c'est bon* ; — Il me faut quinze années de ta vie. — *C'est en effet bien cher*. (LEMONTEY.)

Je ne puis guère espérer d'être en état d'aller en Corse. Quand je pourrais entreprendre ce voyage, *ce ne serait que dans la belle saison*. (J.-J. ROUSSEAU.)

Quand un guerrier souhaite la gloire, *c'est à guerre* qu'il désire. (ÉTIENNE.)

La mode fait applaudir à *ce qui est honteux*. (BOISTE.)

Elles ont la fureur de me croire fidèle, — *C'est malheureux*, monsieur. (DE BERTAL.)

Du palais d'un jeune lapin,
Dame belette, un beau matin,
S'empara, *c'est une rusée* :
Le maître étant absent, *ce lui fut chose aisée*. (LA FONTAINE.)

Dans le langage soutenu, on emploie *cela* et *ceci* ; dans le langage ordinaire, on peut le remplacer par *ce* ; mais l'emploi de *cela* et de *ceci* est plus exact et présente un sens plus précis.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Cela est vent.
Cela est bien.
Cela est bien difficile.
Cela doit être facile.

C'est vrai.
C'est bien.
C'est bien difficile.
Ce doit être facile.

Cela est faux.
Cela est bien fâcheux.
Cela est malheureux.
Cela peut être vrai.

C'est faux.
C'est bien fâcheux.
C'est malheureux.
Ce peut être vrai.

N° CCCXLVI.

Ce comparé à il, elle, ETC.

C'est.

Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez m'en, que le chien de Jean de Nivelle. (LA FONTAINE.)

Bien loin d'être des demi-dieux, *ce ne sont pas* même des hommes. (FÉNELON.)

Platon disait de l'homme que *c'était un animal* à deux jambes et sans plumes. (PASCAL.)
La modestie est belle enchassée à propos,
Mais hors de son endroit *c'est la vertu des sots*. (BOURSAULT.)

Il est.

On lui fait voir qu'*il est un sot*. (LA FONTAINE.)

Regarde ce mouton, a-t-il dit un seul mot ?
Il est sage. — *Il est un sot*,
Répartit le cochon. (Jd.)

Loin d'être les protecteurs du peuple, *ils en sont* les oppresseurs. (MASSILLON.)

L'homme n'est point homme, parce qu'*il est animal* raisonnable, mais parce qu'*il est animal* religieux. (BERNARDIN DE ST.-PIERRE.)

L'animal diffère beaucoup de la plante, puisqu'il est doué de sentiment : *c'est* un être sensible qui, pendant sa vie, est sans cesse agité par le désir de l'entretenir et la crainte de la perdre.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

L'amitié des enfants, *qu'est-ce ?* pure habitude.

(FABRE D'ÉGLANTIER.)

Je lis et relis Lafontaine : *c'est* mon auteur favori, il est admirable.

(BONIFACE.)

L'étendue de la mer est aussi grande que celle de la terre ; *ce n'est* point un élément froid et stérile : *c'est* un nouvel empire aussi riche, aussi peuplé que le premier.

(BUTRON.)

Le seul caractère qui distingue essentiellement l'homme des animaux, *c'est qu'il est* un être religieux.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

Le désespoir n'est point d'une âme magnanime ; Souvent *il est* faiblesse, et toujours *il est* crime.

(GRESSET.)

La mort *est-elle* un mal ? la vie *est-elle* un bien ?

(CRÉBILLON.)

L'éloquence de la chaire avait été presque barbare jusqu'au père Bourdaloue ; *il fut* un des premiers qui firent parler la raison.

(VOLTAIRE.)

Puisque la raison n'est que la relation des objets avec nos besoins, *elle n'est* donc que notre intérêt personnel.

(BERNARDIN DE ST-PIERRE.)

On emploie généralement *ce* pour *il, elle, ils, elles*, comme sujet d'une proposition dont l'attribut n'est pas un adjectif. On peut aussi, dans ce cas, faire usage de *il, elle, etc.*, ainsi que le prouvent les citations de la seconde colonne ; mais l'emploi de *ce* est plus conforme au génie de notre langue.

Il y a une grande différence entre *quelle heure est-ce ?* et *quelle heure est-il ?* : *Quelle heure est-ce* signifie *quelle est* l'heure qui sonne en ce moment, ou *que j'entends sonner ?* *Quelle heure est-il ?* peut se dire dans toute circonstance où l'on ignore l'heure. Ainsi *quelle heure est-ce ?* ne s'emploie que dans la seule circonstance où l'on entend une pendule ou une horloge sonner. A la question *quelle heure est-ce* on doit répondre *c'est midi*, et à la question *quelle heure est-il ?* on doit dire *il est midi*. Il n'y a guère que certains provinciaux qui confondent ces deux locutions.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ce n'est pas un sot.
Ce n'est pas un génie.
C'est mon auteur favori.

Il n'est pas un sot.
Il n'est pas un génie.
Il est mon auteur favori.

La vie, qu'est-ce ?
Le monde, qu'est-ce ?
Les étoiles, ce sont autant
de soleils.

La vie, qu'est-elle ?
Le monde, qu'est-il ?
Les étoiles, elles sont autant de so-
leils.

—••••• N° CCCXLVII. —•••••

C'est vrai, c'est juste, ETC., ET il est vrai, il est juste, ETC.

I.

C'est vrai, etc.

Nous sommes rentrés tard, *c'est vrai* ; mais en re-
vanche nous nous sommes levés matin.
(JOURNAL GRAMMATICAL.)

Vous avez beaucoup écrit, *c'est vrai* ; mais que
d'erreurs dans vos ouvrages !
(Id.)

Il est juste, etc.

Je suis jeune, *il est vrai* ; mais aux âmes bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.
(CORNEILLE.)

Je suis bien agité, *il est vrai* ; mais mon cœur
De vos sages avis recherche la douceur.
(DE BÉREZ.)

II.

Vous soutenez que vous n'êtes pas sorti, *c'est faux* ;
car je vous ai vu au théâtre.
(JOURNAL GRAMMATICAL.)

Il est faux que les démarches soient indifférentes
quand on a le cœur pur.

(M^{me} D'ÉPINAY.)

Il est.

Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.
(CORNEILLE.)

*Il est bien plus aisé de conquérir des provinces
que de dompter une passion.*
(MASSILLON.)

*Il était clair que tous ceux qui feignaient de ne le
pas connaître, en agissaient ainsi par jalousie.*
(LEMONTEY.)

Il est si malaisé de se défaire du vice qui plait !
(MASSILLON.)

C'est.

*Vous déclarez que vous m'avez payé, c'est juste ;
mais qui vous le conteste ?* (Id.)

*Je te laisserai choisir. — C'est commode, il est vrai ;
mais je vous avoue que tant de plaisirs m'effraient.*
(LEMONTEY.)

*Les Maniotes ou Mainotes n'étaient-ils pas les des-
cendants des Spartiates ? cela est incontestable.*
(Id.)

*Mes défauts sont connus, pourquoi m'en affliger ?
Affichons-les : C'est si commode !*
(ARNAULT.)

C'EST, suivi d'un adjectif, ne souffre pas de complément commençant par *que* ou par *de*. Ainsi on peut dire : *c'est vrai, c'est faux, c'est juste, c'est commode, c'est incontestable, etc.* Mais on s'exprimerait incorrectement si l'on faisait suivre immédiatement chacune de ces locutions d'un *que* ou d'un *de*.

IL EST, veut au contraire, après l'adjectif qui le suit, un complément exprimé : **IL EST juste qu'il périsse ; il est vrai qu'il a menti ; IL EST faux que son père soit exilé ; IL EST incontestable qu'ils sont morts.** Nous remarquerons cependant que l'on peut très-bien sous-entendre ce complément, mais devant l'adjectif *vrai* seulement. (2^e colonne de la 1^{re} série.) La présence de tout autre adjectif exigerait l'emploi de *c'est*, dans le discours familier, et de *cela est* dans le discours soutenu.

Voici la différence qui existe, selon nous, entre *il est* et *c'est* : *il est* a une signification générale, indéterminée, et extrêmement vague. Au contraire, la signification de *c'est*, loin d'être vague comme celle de *il est*, est déterminative, énergique même. Il résulte de ce raisonnement que l'on ne doit substituer *c'est* ou *cela est* à *il est* que lorsqu'on veut donner plus de précision, de force et de vivacité à la pensée que l'on exprime (1).

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il est jeune, c'est vrai ; mais fort instruit.
Il est vrai que.....
Il est aisé de.

Il est jeune, il est vrai, mais fort instruit.
On dit que j'ai des devoirs ; il est vrai que j'en ai ; mais.....
Difficile l'un contraire, c'est très facile

(1) M. Marle regarde *il* comme un mot *impersonnel*, un *terme obscur*, un *gallicisme inexplicable*. Nous sommes loin de partager cette opinion, qui, du reste, est celle de tous les grammairiens. *Il*, pas plus que *ce*, n'est un *impersonnel*, un *terme obscur*, un *gallicisme inexplicable*. Et nous allons le prouver.

Quand on dit : *Nous sommes rentrés tard, c'est vrai, c'est vrai*, équivalant à *cela est vrai*, l'analyse de la phrase entière est : *Nous sommes rentrés tard, CE FAIT-LÀ EST VRAI*. *Ce* représente avec énergie toute la proposition qui précède : aussi est-ce *ce* qui a porté les grammairiens, qui ne s'arrêtent qu'à la surface des choses, à considérer en pareil cas *ce* comme un pronom. Mais l'analyse nous démontre, de la manière la plus évidente, que *ce* n'est autre chose qu'un adjectif employé ici avec ellipse du substantif *fait* qu'il détermine. Voilà pour *c'est*.

Maintenant, nous allons tâcher d'expliquer l'inexplicable *il est*. M. Marle cite cette phrase : *Nous sommes rentrés très tard, IL EST VRAI*, et l'analyse de cette manière : *Nous sommes rentrés tard, il est vrai que nous sommes rentrés tard*. Cette analyse, nous l'avouerons franchement, ne nous paraît pas aussi naturelle qu'à lui, et nous croyons que celui qui dit : *Je suis rentré tard, IL EST VRAI*, avance un fait, et ce fait est qu'*il est rentré tard* ; ensuite il affirme de ce fait qu'*il est vrai*. C'est comme s'il disait : *Je suis rentré tard* (et ce fait, je ne chercherai pas à le contester, car, *il est vrai*. Or, *il*, réveillant l'idée du fait énoncé, n'est pas, comme on l'appelle improprement, un *impersonnel*, c'est-à-dire un mot qui ne se rapporte à aucun individu, ni à aucune chose ; c'est au contraire un mot très *personnel*, s'il est permis de le dire, puisqu'il se rattache à un nom, toujours sous-entendu en pareil cas.

C'est être criminel que d'être misérable.

(GUYN. DE LA TOUCHE.)

Ce n'est pas une hérésie que de ne pas croire certains faits particuliers.

(PASCAL.)

Il croit que c'est une justice qu'il doit à ses sujets, que de leur montrer le chemin de l'honneur.

(FLÉCHIER.)

C'est abuser de son esprit que d'établir de telles propositions ; c'est en abuser encore de vouloir les expliquer.

(VOLTAIRE.)

*... C'est du ciel attirer la vengeance,
Que de laisser soupçonner l'innocence.*

(LEMOINE DE LANGRES.)

C'est un pesant fardeau d'avoir un grand mérite.

(REGNARD.)

*Le mérite a toujours droit de charmer nos yeux,
Et c'est presque en avoir que savoir le connaître*

(LABOUE.)

C'est un grand spectacle pour un mahométan de voir pour la première fois une ville chrétienne.

(MONTESQUIEU.)

C'est une hérésie de résister aux décisions de foi ; parce que c'est opposer son esprit propre à l'esprit de Dieu.

(PASCAL.)

C'est une erreur de regarder la naissance et le rang comme un privilège.

(MASSILLON.)

Ouvrez la *Grammaire des Grammaires*, et vous y lirez que le P. Buffier, Vaugelas, Féraud, c'est-à-dire tous les grammairiens, observent que l'omission du *de* ou du *que*, dans ces phrases, serait une *faute*.

Ouvrez Voltaire, Pascal, Corneille, Racine, Montesquieu, c'est-à-dire tous les écrivains, et vous y verrez que l'omission du *de* ni du *que* n'est une *faute*.

C'est donc à vous de choisir entre le P. Buffier, Vaugelas, Féraud, etc., et Voltaire, Pascal, Corneille, Racine, etc.

Girault-Duvivier pense qu'on doit considérer la préposition *de* comme une particule explétive commandée par l'euphonie et que l'usage exige. Encore une erreur à ajouter à des milliers d'autres qu'il nous a déjà fallu combattre, ou qu'il nous reste encore à relever.

Dans *c'est créer les talents que de les mettre en place*, le *de* se rapporte à un nom sous-entendu, qui peut être *l'action*, le *tact*, le *talent*, ou tout autre mot semblable : *C'est créer les talents que* (le TALENT) *de les mettre en place*. Cette ellipse n'a rien que de très-naturel, et c'est faute de l'avoir soupçonnée que Girault-Duvivier a regardé *de* comme un mot inutile. Le *que* n'est pas moins nécessaire : *C'est un vilain défaut que de mentir*. Analyse : *Ce* (défaut) *que* (je vais nommer, c'est-à-dire celui) *de mentir est un vilain défaut*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

C'est un péché que de...

C'est un péché que....

C'est un péché de..

—••••• N° CCCL. •••••—

Est-ce ceci ? ET est-ce ci ? Est-ce cela ? ET est-ce là ?

Ceci, cela.

Marianne était le nom de votre épouse,
Consolez-vous, pour une, en voici dix ou douze ;
Et vous ne pouvez mieux vous adresser qu'ici.
Voyez : *est-ce cela ? Tenez : est-ce ceci ?*

(PINON.)

Qu'*est-ce* donc que *ceci* ? qui nous paiera, nous autres ?

(MOLIÈRE.)

Ce ci, ce là.

Passer votre chemin, mon ami. — Que je passe mon chemin ? — Oui. — Oui, qui le pourrait. — Quel maraud *est-ce ci* ?

(REGNARD.)

... Elle disait tout bas :

Qu'*est-ce ci* donc ? ce compagnon n'est pas
Tel que j'ai cru.

(LA FONTAINE.)

En conduite, en propos, je suis assez légère,
Coquette comme on l'est, parfois un peu celère,
Mais qu'est-ce que cela? — C'est beaucoup trop, ma
[chère.
(FLORIAN.)

... Qu'est-ce donc? me voilà.
Ma maîtresse se meurt! — Quoi! n'est-ce que cela?
(MOLIÈRE.)

Ravi comme en enfance à cet objet charmant.
Qu'est-ce là, dit-il à son père,
Qui porte un si gentil habit? (LÉA FONTAINE.)

Oh! oh! dit-il, qu'est-ce là que je vois?
Le plaisant saint! (Id.)

Il est bien facile de conclure de ces exemples, 1° que, dans les interrogations, on écrit *qu'est-ce ci? qu'est-ce là?* sans unir les particules *ci* et *là* au mot *ce*; 2° que néanmoins si entre *ce* et *ci*, *ce* et *là*, il se trouve un *que*, comme dans les trois derniers exemples de la première colonne, il faut écrire *ceci* et *cela* en un seul mot; 3° que la même chose a lieu quand *ceci* et *cela* sont pris comme noms, ainsi que dans les vers de Piron.

Voilà trois règles, et trois règles fondées sur des faits. Mais suffiraient-elles? Non. Il nous reste encore, selon nous, à en faire connaître la raison. Pour cela, nous appellerons, comme toujours, l'analyse à notre aide.

Or, dans ce vers : *Voyez : est-ce cela? tenez : est-ce ceci?* *ceci* et *cela* ont dû s'écrire ainsi, parce que nous l'avons déjà dit, ce sont des noms. C'est comme s'il y avait : *Voyez : est-ce CECI [CETTE FEMME-CI]* (qui est votre Marianne)? *Tenez : est-ce CELA [CETTE FEMME-LA]* (qui est votre Marianne)?

Dans les exemples suivants, *ceci* et *cela* ont dû s'écrire en un seul mot par la même raison. En effet, on dirait en commençant par *ceci* ou *cela* : *CECI, qu'est-ce donc? CELA, qu'est-ce?*

Mais il n'en est pas de même dans les citations de la seconde colonne : *Quel maraud est-ce ci? ce et ci sont deux mots entièrement distincts : Quel maraud est-ce (que je vois) ci [ici]? ou bien (cet homme que je vois) ci [ici], quel maraud est-ce (1)?*

Il est donc bien important, comme on le voit, de ne pas confondre ces deux sortes d'orthographe, ainsi que le font journellement les typographes. C'est à eux qu'il faut reprocher les fautes qui existent dans les passages suivants :

Quelle diable de visite est-ce ci? (PIRON.)

Qu'est-ce ci? dit le financier?
Comment! les chantres du bocage
Pour leur juge ont choisi cet animal sauvage?
(FLORIAN.)

Il fallait : *Quelle diable de visite EST-CE CI?* abrégée de : *Quelle diable de visite est-ce (que nous allons avoir) ci [ici]? et qu'est-ce ci? dit le financier*, abrégée de : *Qu'est-ce (que je vois) ci [ici]?*

La Fontaine a commis une autre sorte de faute dans ces vers :

(1) Molière va se charger de justifier notre analyse. Dans les *Précieuses ridicules* il a dit : *Quel diable de jargon entends-je ici? voici bien du haut style*. Il aurait pu dire : *Quel diable de jargon est-ce ci?* ou *quel diable de jargon est-ce que j'entends ici?* Ailleurs il avait dit aussi : *Par ma foi! je ne sais point quelle bête c'est LA*. Il aurait également pu dire avec l'interrogation : *Quelle bête est-ce LA?* Les particules *ci* et *là* sont évidemment des mots qui expriment une circonstance ou de lieu ou de temps, et qui, par conséquent ne doivent pas être unies au mot *ce*. Et ce qui achèvera sans doute de prouver que ces particules ont un sens tout-à-fait indépendant de *ce*, c'est qu'on peut les supprimer; exemples :

Quel homme est-ce? (REGNARD.)
Comment? Qu'est-ce? plait-il? parlez, expliquez-vous.
(Id.)

Qu'est-ce? eh bien? qu'avez-vous? vous êtes tout
[changé.
(REGNARD.)

D'abord la peur se saisit de notre homme,
Qu'est-ce cela ? songe-t-il ; est-il mort ?
 ... O dieux ! *qu'est-ce cela ?*

Il dit en soi : Rustic, que sais-tu faire ?
 Veiller, prier, jeûner, porter la haire.
Qu'est-ce cela ? moins que rien, tous le font.

Mais on sent qu'il n'y a été entraîné que par la mesure du vers, car partout ailleurs il a dit : *Qu'est-ce là ?* La même cause a produit l'incorrection suivante :

Une dame demande à vous parler. — Son nom ?
 — Marianne. — Comment ! *que ceci veut-il dire ?* (Piron.)

En terminant ce numéro, qui nous a coûté de longues recherches (1), peut-être nous pardonnera-t-on de dire que nous sommes les premiers, nous le croyons du moins, qui ayons abordé un point aussi important et aussi difficile. Car on doit regarder comme presque nul ce qu'en a dit Lemare. En effet, nous le demandons, quelle analogie y a-t-il entre ces quatre exemples qu'oppose ce grammairien ?

C'était ceci, c'était cela. (LA FONTAINE.)

Cela dit, maître loup s'enfuit et court encore.
 (Id.)

Ah ! dit-il, *qu'est-ce ci ?* ma femme est-elle veuve ?
 (LA FONTAINE.)

Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ! rien.
 — Peu de chose. (Id.)

Et n'est-ce pas vraiment se moquer des lecteurs, et découvrir son propre embarras, que d'ajouter, comme il le fait assez souvent : « Les amateurs de règles en peuvent faire » une à vue de ces exemples, au risque de trop généraliser selon leur coutume. »

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Qu'est-ce que ceci veut dire ?
Qu'est-ce que cela signifie ?
Qu'est-ce que ceci ?
Qu'est-ce que cela ?

Qu'est-ce ci ?
Qu'est-ce là ?
Quel homme est-ce ci ?
Quelle femme est-ce là ?

Quels imbéciles sont-ce là ?
Quel fou est-ce ci ?
Quels contes sont-ce là ?
Quelles histoires sont-ce là ?

(1) Les bornes dans lesquelles nous nous faisons un devoir de nous renfermer ne nous ont pas permis de citer tous les exemples que nous avons recueillis. Néanmoins, comme ce cas pourrait embarrasser plus d'un lecteur, nous croyons devoir ajouter les suivants à ceux déjà cités. Ils serviront à faire voir l'usage constamment suivi en pareille circonstance par les écrivains.

... Lors le prince en son âme
Qu'est-ce ci donc ? (LA FONTAINE.)
 Vous vous taisez ! pas un mot ! *qu'est-ce là ?*
 (Id.)

Que diable *est-ce là* ! Je fais toujours bien le premier vers ; mais j'ai peine à faire les autres.
 (MOLIÈRE.)

Universel étonnement.
 Est-il fou ? *qu'est-ce là ?* vient-il de voir quelque chose ?
 (LA FONTAINE.)

Mon Dieu ! quels amants *sont-ce là* ?
 (Id.)

Supposons l'impunité, je le veux ; et les remords ?
 — Les remords ! quelle bête *est-ce là* ?
 (Piron.)

Le jeune homme tombé des nues,
 Demandait : *Qu'est-ce là ?* Ce sont des gens de cour...
 Et là ?... Ce sont palais... Ici ? — Ce sont statues.
 (LA FONTAINE.)

... *Qu'est-ce ci ?* dit la bête ;
 Une écrevisse rouge !... Ah ! bon Dieu, quel éclat !
 (LEMONTEY.)

Qu'est-ce ci ? disait-il, je ne vis de ma vie
 Chose de telle étoffe. (LA FONTAINE.)

Ce vers de La Fontaine : *Mon Dieu ! quels amants sont-ce là !* nous donne occasion de remarquer que lors même que le verbe est au pluriel, *sont-ce*, on doit dans les interrogations écrire *ce ci*, *ce là* séparément.

—••••• N° CCCLI. •••••—

Ce EMPLOYÉ PAR ÉNERGIE.

AVEC ce.

O sexe charmant! *c'est* dans vos vertus qu'est votre puissance. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Eh! seigneur, *c'est* fort peu de chose qu'un dieu quand il est mort! (VEITURÉ.)

C'est un si vaste champ que le champ de la gloire, Qu'on y peut arriver par différents endroits.

(BOUSSAULT.)

. . . Quand on est misérable, *C'est* un fardeau de plus qu'un nom considérable.

(LA CHAUSSÉE.)

Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris? (BOILEAU.)

Par ma foi! *c'est* une charmante chose qu'une femme. (REGNARD.)

ON POURRAIT DIRE SANS ce

O sexe charmant! votre puissance est dans vos vertus.

Eh! seigneur, un dieu quand il est mort est fort peu de chose.

Le champ de la gloire est si vaste, qu'on y peut arriver par différents endroits.

Quand on est misérable, un nom considérable est un fardeau de plus.

A Paris se couche-t-on pour veiller?

Par ma foi! une femme est une chose charmante

Mais quelle différence entre ces deux sortes de construction, et combien la première est plus énergique! *Ce* est donc propre à donner aux phrases plus de variété et plus de force. Il est surtout merveilleux par les moyens qu'il fournit de mettre sur le devant du tableau ce qu'on veut faire le plus remarquer. Par ce seul mot, l'un des plus caractéristiques de notre langue, beaucoup de phrases peuvent être doublées et prendre un tour plus pittoresque et plus énergique.

C'est Dieu qui a fait le monde.
C'est la souris qui l'a mangé.
Ce n'est point par effort qu'on aime.

Dieu a fait le monde.
La souris l'a mangé.
On n'aime point par effort.

—••••• N° CCCLII. •••••—

Ce EMPLOYÉ PAR PLÉONASME.

AVEC ce.

Son unique désir, crois-moi, *c'est* de charmer. (DORAT.)

Le plaisir des bons cœurs, *c'est* la reconnaissance. (LA HARPE.)

SANS ce.

Le premier commandement de la religion est d'aimer Dieu. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

La première qualité d'un bon roi est la fermeté. (LOUIS XIV.)

« Les vers de la première colonne, disent Lemare et Boniface, présentent deux PLÉONASMES, l'un *nécessaire* et l'autre *utile* (1). Dans le premier, on ne peut supprimer le *ce*; dans le second, au contraire, cette suppression peut se faire : l'expression n'y perd que son énergie. »

Nous croyons que ces deux savants grammairiens se sont fait illusion. En effet,

Son unique désir *est* de charmer,

et Son unique désir, *c'est* de charmer,

ne sont pas deux phrases identiques; elles diffèrent essentiellement, et quant au sens, et

(1) Nous avons peine à nous expliquer comment un mot que l'on gratifie de deux natures, en le regardant ici comme *adjectif*, là comme *pronom*, ne soit plus ailleurs ni l'un ni l'autre, et devienne, par une de ces bizarreries dont aucune langue n'offre d'exemple, un signe purement euphonique, une lettre morte, telle que le *t* dans *parle-t-on*. Bien certainement, il y a là quelque méprise de la part de nos doctes grammairiens, et nous les invitons à y réfléchir.

sous le rapport de la construction et de la fonction des mots. Il est facile de s'en convaincre en les comparant attentivement.

En disant : *Son unique désir EST de charmer*, on énonce simplement un fait, et un fait très-ordinaire, ou du moins auquel on semble n'attacher aucune importance. Mais en disant : *Son unique désir, c'EST de charmer*, ce tour elliptique marque bien plus énergiquement la pensée de celui qui parle, en même temps qu'elle lui donne plus d'intérêt et de vivacité. C'est comme si l'on disait : « Cet homme, peut-être croyez-vous qu'il ambitionne les richesses, qu'il veut obtenir des honneurs, des distinctions, des places ? Désabusez-vous. Cet homme n'a qu'un désir, un seul désir, et cet unique désir qui possède son âme, qui absorbe son être, *c'est* de charmer. » Quelle foule d'idées ! Et n'est-ce pas vraiment une chose remarquable qu'il soit possible de les peindre toutes au moyen du seul petit mot *ce* !

Dans *son unique désir EST de charmer*, le verbe *est* a pour sujet *son unique désir* ; il n'y a d'ellipse que devant la préposition *de* : *son unique désir EST (le désir) DE CHARMER*.

Mais dans *son unique désir, c'EST de charmer*, *est* n'a plus pour sujet *son unique désir*, ainsi que le pensent à tort Lemare et Boniface ; le seul (1) et véritable sujet de ce verbe est *ce*, et ce qui le prouve d'une manière palpable, c'est la ponctuation, qui, d'accord avec la pensée, a voulu qu'on séparât *son unique désir de c'est de charmer*, séparation qui n'a pas lieu dans la première phrase. Mais si ces mots : *son unique désir*, ne sont point le sujet du verbe, quelle peut être leur fonction ? Car il faut de toute nécessité ou qu'ils soient sujet ou qu'ils soient complément. Analysons cette seconde construction, et nous aurons : (*quant à*) SON UNIQUE DÉSIR, ou (*si vous voulez connaître*) SON UNIQUE DÉSIR, (*eh bien !*) CET (*unique désir*) EST (CELUI) DE CHARMER. Cette analyse, en nous montrant clairement le rôle que remplit chaque mot, nous prouve de plus que *ce* n'est point de trop dans la phrase, et que, par conséquent, il n'est ni un double sujet ni un pléonasme.

D'ailleurs, un principe incontestable pour nous, et pour tout esprit que les préjugés n'ont point vicié, c'est que la présence ou l'absence d'un mot quelconque dans une phrase doit nécessairement lui faire subir quelque modification, soit sous le rapport du sens, soit sous le rapport de la construction ou de la fonction grammaticale des mots. C'est à découvrir cette modification que doivent tendre les efforts du grammairien philosophe, et c'est ce que n'ont fait ni Lemare ni Boniface.

Nous n'avons envisagé jusqu'ici cette question que sous son point de vue analytique ; nous allons l'examiner maintenant sous le rapport de l'usage

I.

EMPLOI DE CE ENTRE DEUX SUBSTANTIFS.

AVEC *ce*.

La loi de l'univers, *c'est* malheur au vaincu.
(SAURIN.)

Le miel, *c'est* le doux fruit que produit la science.
(NAUDET.)

. . . Après la bienfaisance,
Le plus grand des plaisirs, *c'est* la reconnaissance.
(DE BELLOY.)

Celui qui dit qu'il connaît Dieu et ne garde pas
ses commandements, *c'est* un menteur.
(BOSSUET.)

SANS *ce*.

L'enfer des femmes *est* la vieillesse.
(LA ROCHEFOUCAULD.)

Le grand ouvrier de la nature *est* le temps.
(BUFFON.)

Le plus grand des biens, sans doute, *est* le repos.
(DEMOUSTIER.)

Un ennemi, pour l'humaine faiblesse,
Est un mentor qui ne lui coûte rien.
(NAUDET.)

(1) Nous disons *le seul sujet*, car nous ne sommes point de ceux qui s'imaginent qu'un verbe peut avoir deux sujets, pas plus qu'un corps deux âmes, ou une âme deux corps.

Le gibier du lion, *ce ne sont pas moineaux,*
Mais beaux et bons sangliers, daims et cerfs bons
[et beaux.]

(LA FONTAINE.)

Le plus beau présent qui ait été fait aux hommes
après la sagesse, *c'est l'amitié.* (LA ROCHE.)

Le sage Ésope dans ses fables,
Nous en donne un exemple ou deux :

Celui qu'en ces vers je propose

Et les siens, *ce sont* même chose. (LA FONT.)

Le vrai jour pour voir un bon cœur *est* la clarté
d'un incendie. (DUPATT.)

... Ces séductions
Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,
Ce poison préparé des mains de l'artifice,
L'espoir qu'on donne à peine afin qu'on le saisisse,
Sont les armes d'un sexe aussi trompeur que vain.
(VOLTAIRE.)

Lorsque le verbe *être* se trouve entre deux substantifs, on peut, comme on voit, exprimer ou ne pas exprimer le mot *ce* : *La vraie noblesse EST la vertu*, ou *la vraie noblesse, C'EST la vertu* ; cette dernière expression est plus énergique.

La répétition de *ce* est indispensable, dit la *Grammaire des Grammaires*, dans le cas où le verbe *être* est suivi d'un substantif du nombre pluriel. Le dernier exemple de la seconde colonne nous prouve que cette règle, comme la plupart de celles qu'on trouve dans ce volumineux ouvrage, n'a eu pour base que le caprice de son auteur, et non les faits.

II.

ENTRE UN SUBSTANTIF ET UN VERBE.

AVEC *ce*.

L'un des meilleurs remèdes contre nos propres
chagrins, *c'est de chercher* des consolations pour les
chagrins des autres. (DUPRESNE.)

Le vrai moyen d'être trompé, *c'est de se croire*
plus fin que les autres.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

La fureur de la plupart des Français, *c'est d'avoir*
de l'esprit ; et la fureur de ceux qui veulent avoir
de l'esprit, *c'est de faire* des livres.

(MONTESQUIEU.)

... Le secret de réussir,
C'est d'être adroit, non d'être utile. (FLORIAN.)

Mon grand secret pour être heureux,
C'est de vivre dans l'innocence. (Id.)

SANS *ce*.

Le premier moyen de diminuer l'indigence du
peuple *est d'affaiblir* l'opulence extrême des riches.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Le seul moyen de lui ressembler *est de se remplir*
de sagesse, de justice et de sainteté.

(BARTHÉLEMY.)

Le bonheur parfait n'est pas sur la terre, mais
le plus grand des malheurs, et celui qu'on peut tou-
jours éviter, *est d'être* malheureux par sa faute.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Le devoir le plus saint, la loi la plus chérie,
Est d'oublier la loi pour sauver la patrie.

(VOLTAIRE.)

Dès qu'il faut obéir, le parti le plus sage
Est de savoir se faire un heureux esclavage.

(CRÉBILLON.)

Tous les grammairiens, sans exception, disent que quand le verbe *être* se trouve entre un infinitif et un nom, on doit toujours le faire précéder de *ce*. Encore une règle établie en l'absence des faits ; car ceux que nous avons rapportés démontrent assez qu'on peut dire, à son gré : *la vraie noblesse, C'EST d'être vertueux*, ou *la vraie noblesse EST d'être vertueux*.

III.

ENTRE *ce qui*, *ce que*, ET UN SUBSTANTIF OU UN VERBE.

AVEC *ce*.

Ce que je sais le mieux, *c'est mon commencement*.
(RACINE.)

Ce qu'on souffre avec le moins de patience, *ce*
sont les perfidies, les trahisons, les noirceurs.
(T. CORNEILLE.)

Ce qui donne le plus d'éloignement pour les dé-
vots de profession, *c'est cette apreté* de mœurs qui
les rend insensibles à l'humanité.

(J.-J. ROUSSEAU.)

SANS *ce*.

Après les bonnes leçons, ce qu'il y a de plus in-
structif *sont les ridicules*. (DUCLOS.)

Ce qui parait aux uns étendue d'esprit n'est aux
yeux des autres que *mémoire* et légèreté.
(VAUVENARGUES.)

Ce qui m'étonne le plus *est de voir* que tout le
monde n'est pas étonné de sa faiblesse.

(PASCAL.)

Dites ce qui est vrai, faites ce qui est bien : *ce* qui importe à l'homme, c'est de remplir ses devoirs sur la terre; et c'est en s'oubliant qu'on travaille pour soi.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Ce qui rend la taille et tous les impôts onéreux au cultivateur est qu'ils sont pécuniaires, et qu'il est premièrement obligé de vendre pour parvenir à payer.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Suivant l'auteur de la *Grammaire des Grammaires*, la répétition du pronom *ce* est indispensable quand le verbe *être* se trouve placé entre *ce* qui, *ce* que et un substantif ou un verbe; et cette répétition est impérieusement exigée si le substantif est du nombre pluriel.

Nos citations donnent un démenti formel à cette règle, et font suffisamment sentir combien la *Grammaire des auteurs* l'emporte sur celle des *grammairiens*, sous le rapport de la vérité et de la juste appréciation des faits qui constituent notre langue.

IV.

ENTRE UN OU PLUSIEURS INFINITIFS ET UN NOM.

AVEC *ce*.

Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.
(LA FONTAINE.)

Être allié de Rome et s'en faire un appui, c'est l'unique moyen de régner aujourd'hui.
(CORNEILLE.)

Apprendre les langues les plus difficiles, connaître les livres et les auteurs, etc., s'ont été ses premiers plaisirs.
(FLÉCHIER.)

SANS *ce*.

Punir est un tourment, pardonner, un plaisir.
(CORNÉLIER.)

Mépriser le mépris, rendre haine pour haine, *Est* le parti qu'il faut qu'un honnête homme prenne.
(QUINAULT.)

Savoir manier les chevaux et les armes sont des talents communs au chasseur et au guerrier.
(BUFFON.)

Placé entre un ou plusieurs infinitifs et un nom, le verbe *être* peut être ou non accompagné de *ce*. Il en est de même de la forme composée *ont été*.

Quant à la phrase de Buffon, que nous avons soumise à la Société grammaticale, elle a été condamnée. On a prétendu que : quand les sujets sont exprimés par des infinitifs, on doit les rappeler devant le verbe, parce que ces sujets n'ont pas la même précision que si c'étaient des substantifs..., et on a remarqué en outre que l'un des sujets étant elliptique, il était indispensable de les présenter tous deux à l'esprit. Par ces considérations, la Société a décidé que Buffon aurait dû dire : *Savoir manier les chevaux et les armes, CE SONT des talents communs au chasseur et au guerrier.*

Sans pourtant vouloir nous mettre mal avec la Société grammaticale, à laquelle nous nous faisons honneur d'appartenir, et dont nous savons mieux que personne, peut-être, apprécier les immenses services, nous ne pouvons nous empêcher de lui faire ici l'application des belles paroles de M. Arnault : « *La Société grammaticale, pas plus que l'Académie, pas plus qu'aucune société du monde, ne fait la langue; elle en tient registre sous la dictée des hommes de génie. Ce n'est pas à elle à nous faire la loi.* »

C'est là une de ces vérités profondes qu'on ne saurait trop répéter et que nous voudrions voir enfin universellement comprise. Son premier bienfait serait de nous délivrer, peut-être pour toujours, de ces misérables livres où les auteurs, infatués d'eux-mêmes, nous donnent, comme des lois absolues, leurs propres opinions, leurs croyances, leurs préjugés.

V

ENTRE DEUX INFINITIFS.

AVEC *ce*.

Végéter, c'est mourir; beaucoup penser, c'est vivre.
(FÉDÉRIC II.)

Épargner les plaisirs, c'est les multiplier.
(FONTENELLE.)

AVEC *ce*.

Réduire l'homme à son corps, c'est le réduire à ses sens.
(AIMÉ MARTIN.)

Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon, Pythagore.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Déchoir du premier rang, c'est tomber au dernier.

(LA HARPE.)

*... Obliger ceux qu'on aime,
Qu'on estime surtout, c'est s'obliger soi-même.*

(COLIN D'HARLEVILLE.)

*Ne citer qu'une traduction d'un poète, c'est ne
montrer que l'envers d'une belle étoffe.*

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Vivre content de peu, c'est être vraiment riche.

(GAUDIN.)

Prévenir le besoin, c'est doubler le bienfait.

(MARECHAL.)

*La vie est un dépôt confié par le ciel ;
Oser en disposer, c'est être criminel.*

(GRESSET.)

*Blâmer la vanité de ceux que l'on flatte, c'est
se plaindre du feu que l'on a attisé.*

(DE LINGÈRE.)

*Détruire d'être utile au monde, c'est détruire d'être
éclairé.*

(MARMONTEL.)

Le seul cas où le verbe *être* doit toujours être construit avec *ce*, c'est, comme on le voit, lorsqu'il se trouve placé entre deux infinitifs. Nos immenses lectures ne nous ont fourni que ces deux exemples où *ce* n'ait pas été exprimé : *Souffler n'EST PAS jouer* (Académie) ; *se parer et farder n'EST PAS, je l'avoue, parler contre sa pensée* (Fléchier). Peut-être bien cette suppression est-elle permise quand la négation précède le verbe *être*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

La vie, c'est la pensée.
La jeunesse, ce n'est que légèreté.
Ce que je sais le mieux, c'est la fin.
Ce qui m'afflige, c'est de voir que...

La vie est la pensée.
La jeunesse n'est que légèreté.
Ce que je sais le mieux est la fin.
Ce qui m'afflige est de voir que...

Le vrai moyen de parvenir, c'est de...
Le vrai moyen de parvenir est de...
Se marier sans amour, c'est folie.
Se marier sans amour est folie.

DES PRONOMS POSSESSIFS.

— N° CCCLIII. —

NATURE DES PRONOMS POSSESSIFS. — DÉFINITION

On voit les maux d'autrui d'un autre oeil que *les*
siens.

(CORNEILLE.)

Ton dieu, c'est l'intérêt ; *le mien*, c'est l'équité.
Entre ces ennemis il n'est point de traité.

(VOLTAIRE.)

La musique des anciens Grecs était très-différente
de *la nôtre*.

(VOLTAIRE.)

Ne jetons pas la pierre aux autres ; [*nôtres* ?]
Car s'ils ont leurs défauts, n'avons-nous pas *les*

(ARNAULT.)

Les *pronoms possessifs* sont ceux qui marquent la possession des personnes ou des choses dont ils rappellent l'idée.

Les mots que les grammairiens regardent comme pronoms possessifs sont *le mien*, *le tien*, *le sien*, *le nôtre*, *le vôtre*, *le leur* ; *la mienne*, *la tienne*, *la sienne*, *la nôtre*, *la vôtre*, *la leur*.

I. — *Le mien*.

MASCULIN ET FÉMININ SINGULIER.

L'ambition ni la fumée ne touchent point un
cœur comme *le mien*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Madame, en ce moment je reçois cette lettre,
Qu'en vos augustes mains mon ordre est de remettre,
Et que jusqu'en *la mienne* a fait passer Tarquin.

(VOLTAIRE.)

MASCULIN ET FÉMININ PLURIEL.

Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que *les miens*,
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes.

(LA FONTAINE.)

Le temps des vengeances publiques est arrivé ; je
pouvais y associer *les miennes*, mais je fus fidèle à
ma devise.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

II. — *Le tien*.

Le secret du soudan doit encor se cacher ;
Mais mon cœur dans *le tien* se plaît à s'épancher.

(VOLTAIRE.)

Tu es un ange du ciel, ma Julie ! Sans doute,
avec tant d'autorité sur mon âme, *la tienne* est plus
divine qu'humaine.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Le cœur plein de ce que nous lui devons, je vou-
lais lui montrer mes sentiments et *les tiens*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Je ne prétends pas te donner mes raisons pour in-
vincibles, mais te montrer seulement qu'il y en a qui
combattaient *les tiennes*.

(Id.)

III. — *Le sien.*

Iphis voit à l'église un soulier d'une nouvelle mode; il regarde *le sien* et en rougit, il ne se croit plus habillé. (LA BRUYÈRE.)

Plusieurs de nos ministres choisis par le roi se pénétrèrent de son patriotisme, et ils sentent que leur gloire, comme *la sienne*, est dans le bonheur national. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Dans ses projets un faquin réussit,
Tandis que dans *les siens* un honnête homme échoue. (LEBRUN.)

L'homme heureux n'a qu'à s'abandonner à ses vertus, et il faut que le malheureux se sacrifie *aux siennes*. (SAINT-ÉVREMONT.)

IV. — *Le nôtre.*

Damon, quel malheur est *le nôtre* !
On ne nous croit ni l'un ni l'autre. (REGNARD.)

Beaucoup de familles étrangères qui meurent de regret hors de leur patrie, se naturaliseraient dans *la nôtre*. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Ne jetons pas la pierre aux autres;
Excusons leurs défauts, n'avons-nous pas *les nôtres* ? (ARNAULT.)

Je soutiens qu'il n'y a point de lecture aussi délicate, même pour qui ne te connaîtrait pas, s'il avait une âme semblable *aux nôtres*. (J.-J. ROUSSEAU.)

V. — *Le vôtre.*

Un cœur pour qui *le vôtre* avait quelque tendresse, N'a point appris de vous à montrer de faiblesse. (VOLTAIRE.)

Il n'en faut point douter, je les plains l'un et l'autre, Jamais crainte ne fut plus juste que *la vôtre*. (RACINE.)

Céleste Julie ! vous vous contentez de charmer nos sens, et n'êtes point en guerre avec *les vôtres*. (J.-J. ROUSSEAU.)

Vous ignorez encor mes pertes et *les vôtres* ;
Mais, hélas ! apprenez les unes et les autres. (RACINE.)

VI. — *Le leur.*

Les journaux attendent le jugement du public pour y conformer *le leur*. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Des princes mes neveux j'entretiens la fureur,
Et mon ambition autorise *la leur*. (RACINE.)

De tous les auteurs, il n'y en a point que je méprise plus que les compilateurs, qui vont de tous côtés chercher des lambeaux des ouvrages des autres qu'ils plaquent dans *les leurs*. (MONTESQUIEU.)

Voilà des raisons, cher Émile ; pesez *les leurs*, s'ils en ont, et comparez. (J.-J. ROUSSEAU.)

Dans toutes les citations qui précèdent, nous ne voyons pas que les expressions *le mien*, *le tien*, *le sien*, etc., soient des pronoms possessifs, ainsi qu'ils ont été improprement qualifiés par les grammairiens, mais bien d'autres adjectifs possessifs variant dans leur forme, selon le genre et le nombre du substantif auquel ils ont rapport, et qui est toujours sous-entendu. En effet, *un cœur comme le mien*, *tes yeux sont meilleurs que les miens*, etc., s'analysent de cette manière : *un cœur comme le (cœur) mien*, *tes yeux sont meilleurs que les (yeux) miens*, où l'on voit que *mien* et *miens* ne jouent d'autre rôle que celui d'adjectifs, puisqu'ils se rapportent à un nom constamment ellipsé. La propriété des termes dérive ici de l'esprit d'analyse, et c'est faute d'avoir été éclairés de cet esprit que les grammairiens ont donné aux adjectifs *mien*, *tien*, *sien*, etc., des appellations fausses.

Ces adjectifs, toujours placés après les substantifs qu'ils qualifient, sont :

1° En rapport avec la première personne du singulier, pour les deux genres et les deux nombres, *mien*, *mienne*, *miens*, *miennes* ;

2° En rapport avec la seconde personne du singulier, pour les deux genres et les deux nombres, *tien*, *tienne*, *tiens*, *tiennes* ;

3° En rapport avec la troisième personne du singulier, pour les deux genres et les deux nombres, *sien*, *sienne*, *siens*, *siennes* ;

4° En rapport avec la première personne du pluriel, *nôtre*, pour le masculin et le féminin singulier ; *nôtres*, pour le masculin et le féminin pluriel ;

5° En rapport avec la seconde personne du pluriel, *vôtre*, pour le masculin et le féminin singulier ; *vôtres*, pour le masculin et le féminin pluriel ;

6° En rapport avec la troisième personne du pluriel, pour les deux genres et les deux nombres : *leur*, *leurs*.

Remarquez que *nôtre*, *vôtre*, précédés d'un article, prennent un accent circonflexe, et que, dans ce cas, l'o est long.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le mien.
Le tien.
Le sien.
Le nôtre.
Le vôtre.
Le leur.

La mienne.
La tiennne.
La siennne.
La nôtre.
La vôtre.
La leur.

Les miens.
Les tiens.
Les siens.
Les nôtres.
Les vôtres.
Les leurs.

Les miennes.
Les tiennes.
Les siennes.
Les nôtres.
Les vôtres.
Les leurs.

— N° CCCLIV. —

Le mien, le tien, le sien, etc. PRIS SUBSTANTIVEMENT.

I.

Et le mien et le tien, deux frères pointilleux,
Par son ordre amenant les procès et la guerre,
En tous lieux, de ce pas, vont partager la terre.
(BOILEAU.)

Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie.
(LA FONTAINE.)

II.

O ciel ! et quel est donc l'excès de ma misère,
Si le trépas des miens me devient nécessaire !
(VOLTAIRE.)

Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter.
(LA FONTAINE.)

Le dieu lui répondit : les tiens cesseront de régner
quand un étranger entrera dans ton Ile pour y
faire régner les lois.
(FÉNÉLON.)

Malheureux le vengeur entouré de tombeaux
Qui porte chez les siens le glaive et les flambeaux.
(COLARDEAU.)

C'est à nous à payer pour les crimes des nôtres.
(RACINE.)

C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives
Des siens épouvantés les troupes fugitives.
(VOLTAIRE.)

On voit par ces citations : 1° que *mien*, *tien*, etc., dans *le mien*, *le tien*, *le sien*, *le nôtre*, *le vôtre*, *le leur*, s'emploient substantivement pour désigner ce qui nous appartient, ce qui nous est propre : *le mien*, *le tien*, c'est-à-dire *mon bien*, *ton bien*. Or on conçoit que cet emploi doit être essentiellement restreint au masculin singulier.

2° Que les mêmes adjectifs sont encore employés substantivement au masculin pluriel, seulement quand on parle des personnes qui nous sont attachées par les liens du sang ou de l'amitié, ou qui sont sous notre dépendance. Girault-Duvivier se trompe en avançant qu'alors on dit : *moi* et les miens, *toi* et les tiens, etc., le pronom personnel devant toujours précéder le pronom possessif, qui sans cela n'aurait plus la même signification. Nos exemples prouvent l'inexactitude de ces paroles. D'abord la présence du pronom personnel, puisque pronom il y a, n'est pas indispensable devant l'adjectif possessif. En second lieu, il peut être transposé après en poésie. C'est ainsi que La Fontaine a dit, pour éviter un hiatus :

*Les tiens et toi pouvez vaquer
Sans nulle crainte à vos affaires.*

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le mien, le nôtre.
Le tien, le vôtre.

Le sien, le leur.
Le nôtre.

Les miens, les nôtres.
Les tiens, les vôtres.

Les siens.
Les leurs.

-----N° CCCLV.-----

EMPLOI DE *le mien, le tien, etc.*, AVEC DES NOMS INDÉTERMINÉS.

Je ne dis ni bien ni mal des gens en *place*, pourvu
que je conserve *la mienne*.

(D'ALEMBERT.)

. . . Mais le monstre en furie
D'un seul coup, à mes pieds, vous a jeté sans *vis*.
Et m'a ravi *la mienne* avec le même effort.

(CRÉBILLON.)

Suivant M. Landais, les pronoms possessifs ne peuvent pas se rapporter à des noms pris dans un sens indéfini, et ce serait une faute de dire : il n'est pas d'*humour* à faire plaisir, et *la mienne* est bienfaisante....., parce que, selon ce grand principe de Vaugelas « tout nom employé sans article ou sans quelque équivalent de l'article, ne peut avoir » après soi un pronom qui se rapporte à ce nom. » Ce grand principe de Vaugelas, que les grammairiens nous rebattent depuis des siècles, est trop absolu ; les règles absolues en grammaire, dit M. Dessiaux, ont au moins le petit inconvénient de fausser le jugement. Heureusement les grammairiens philosophes ont fait bonne justice de ce *grand principe* de Vaugelas. Nous demanderons d'abord à M. Landais lui-même si les phrases que nous avons citées en tête de ce numéro, et qui sont dans l'analogie de celle qu'il a critiquée, sont vicieuses ou choquantes. S'il soutient que *oui*, pour rester fidèle à Vaugelas, nous soutiendrons que *non*, pour rester fidèles au bon goût, à l'usage des meilleurs écrivains, qui ont fréquemment employé cette syllepse dans les cas où il serait difficile ou même impossible de s'exprimer autrement sans dénaturer la pensée ou sans nuire à la concision.

-----N° CCCLVI.-----

DES PRONOMS RELATIFS.

Le bien *que* l'on fait la veille
Fait le bonheur du lendemain. (LE BAILLY.)

Heureux le sage roi *qui* connaît sa faiblesse !
(CHÉNIER.)

Il est des maux *dont* une loi sévère
Nous impose en naissant le fardeau nécessaire.
(LA HARPE.)

La douceur du ton et des manières a un ascendant imperceptible *auquel* on ne résiste pas.

(M^{me} DE PUISIEUX.)

C'était presque la seule chose à *quoi* ils distinguaient les catholiques des luthériens.

(VOLTAIRE.)

Un souverain abdique le jour *où* son autorité est méconnue.

(NAPOLÉON.)

Les pronoms relatifs *qui, que, lequel, laquelle, lesquels, lesquelles, quoi, dont, où*, servent non seulement à déterminer l'objet dont on a parlé, à en rappeler l'idée, mais encore à joindre une autre pensée à ce même objet. C'est cette dernière propriété qui les a fait nommer *pronoms conjonctifs*. On les appelle aussi *pronoms relatifs*, à cause de la relation qu'ils ont avec les noms ou les pronoms qui les précèdent.

EXERCICE ANALYTIQUE.

Je blâme un bienfaiteur *dont* l'âme mercenaire
Vest mettre un prix à son bienfait. (M^{me} JOLIVREAU.)
Gloire immortelle au bienfaiteur
Que protège notre faiblesse ! (STAMART.)
Recevoir des bienfaits de l'être qu'on méprise,
N'est-ce pas se déshonorer ? (Id.)

Laissez entre la colère
Et l'orage *qui* la suit
L'intervalle d'une nuit. (LA FONTAINE.)
Il n'est aucune espèce d'herbe
Qui ne soit chère au créateur. (HAYMONT.)
..... En voulant se hâter de jouir
On perd souvent un bien que l'on allait cueillir. (AUBRAY.)

-----●●●●● N° CCCLVII. ●●●●●-----

EMPLOI DES PRONOMS RELATIFS.

—
QUI

RELATIF.

Le fer qui tranche tout n'est qu'un moyen vulgaire.
(CAS. DELAVIGNE.)

Je méconnais les *grands qui* n'ont pas l'âme grande.
(BOUSSAULT.)

La *douleur qui* se tait n'en est que plus funeste.
(RACINE.)

Loin des *personnes qui* nous sont chères, toute demeure est un désert et tout espace est un vide.
(M^{me} NECKER.)

ABSOLU.

Qui veut régner en paix veut un peuple dévot.
(CHÉNIER.)

Qui cherche le malheur, malheur trouve en amour.
(Id.)

Qui sert les malheureux sert la divinité.
(GUYM. DE LA TOUCHE.)

Qui veut être aimée doit être aimable.
(ANONYME.)

Le pronom *qui* est relatif ou absolu : relatif, il se dit des personnes et des choses et est des deux genres et des deux nombres, selon que son antécédent est du masculin ou du féminin singulier, du masculin ou du féminin pluriel ; il est pour *lequel*, *laquelle*, *lesquels*, *lesquelles* (1^{re} colonne). Absolu, c'est-à-dire n'ayant rapport à aucun antécédent exprimé, *qui* ne peut se dire que des personnes, et alors il est du masculin ou du féminin singulier ; mais presque toujours du premier : *Qui veut régner en paix, qui veut être aimée*, c'est pour (*celui*) *qui veut régner*, (*celle*) *qui veut être aimée*, où l'on voit que *celui* et *celle* antécédents de *qui* sont sous-entendus.

Employé dans les interrogations, *qui* absolu peut aussi être du masculin et du féminin pluriel. Exemples :

Dites-moi, je vous prie, lui demanda Clorinde, <i>qui</i> sont ces jeunes gens.	(J.-J. ROUSSEAU.)	Il y avait hier chez vous beaucoup de personnes; <i>qui</i> sont-elles ?	(GÉRAULT-DUVIVIER.)
--	-------------------	---	---------------------

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

L'homme qui.
La femme qui.
Les jeunes gens qui.
Les jeunes personnes qui.

Qui est vertueux.
Qui est vertueuse.
Qui est franc.
Qui est franche.

Le cheval qui.
L'enfant qui.
Qui est brave.
Qui est bonne.

Qui est-il ?
Qui est-elle ?
Qui sont-ils ?
Qui aiment-elles ?

-----●●●●● N° CCCLVIII. ●●●●●-----

QUI dans les énumérations.

Qui lui présente des gâteaux, *qui* des châtaignes,
qui des noisettes.

Nos gens faisant main basse sur tout, s'en vont
qui deçà, *qui* delà.

... Certains saints,
Pour mieux vaquer à leurs pieux desseins,
Se séquestraient, vivaient comme des anges,
Qui ça, *qui* là, portant toujours leurs pas
En lieux cachés.

Employé dans les énumérations, *qui* signifie *les uns*, *les autres*, et est toujours du masculin singulier.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

On se rependit dans les prairies, <i>qui</i> ça, <i>qui</i> là.	<i>Qui</i> lui donne des gâteaux, <i>qui</i> du vin, <i>qui</i> des liqueurs.	<i>Qui</i> dormait, <i>qui</i> mangeait, <i>qui</i> buvait <i>qui</i> fumait, <i>qui</i> dansait.
---	---	---

—••••• N° CCCLIX. •••••—

QUE.

I.

MASCULIN ET FÉMININ SINGULIER.

L'esprit ébauche le bonheur *que* la vertu achève.
(HELVÉTIUS.)

Il n'est point de fierté *que* le sort n'humilie.
(CRÉBILLON.)

MASCULIN ET FÉMININ PLURIEL.

Bravez des ennemis *que* vous pouvez combattre.
(LAMOTTE.)

Des lois *que* nous suivons, la première est l'honneur.
(VOLTAIRE.)

II.

Au fond de son tombeau, trop heureux le mortel
Qu'un jour de plus, peut-être, eût rendu criminel.
(DUCIS.)

L'autorité qu'on méprise est bientôt bravée.
(SÉGUR.)

Il est certains esprits qu'il faut prendre de biais,
Et que, heurtant de front, vous ne gagnez jamais.
(REGNARD.)

La gloire prête un charme aux horreurs qu'on affronte.
(DE LAVIGNE.)

On voit : 1° que le pronom relatif *que* est des deux genres et des deux nombres, qu'il est pour *lequel*, *laquelle*, *lesquels*, *lesquelles*, selon le substantif qu'il modifie : *le bonheur que la vertu achève*, *les ennemis que vous pouvez combattre*, etc., s'analysent ainsi : *le bonheur que* (lequel) *la vertu achève*, *les ennemis que* (lesquels) *vous pouvez combattre*.

2° Que devant une voyelle l'e muet de l'adjectif conjonctif *que* s'élide et est remplacé par une apostrophe.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le savoir *que* je lui connais.
La vertu *que* cette dame préfère.
Le bon cœur qu'il fait paraître en toute occasion.
La douceur qu'elle a montrée.

Les talents que l'instruction fait éclore.
Les qualités que la modestie gaze.
Les services qu'on a rendus.
Les espérances qu'un seul jour a détruites.

—••••• N° CCCLX. •••••—

DONT

MASCULIN ET FÉMININ SINGULIER.

L'esprit est un flambeau *dont* la douce lumière
Ne doit point offusquer les regards qu'il éclaire.
(DESTOUCHES.)

O fortune, ô grandeur, *dont* l'amorce flatteuse
Surprend, touche, éblouit une âme ambitieuse!
(CORNEILLE.)

Un plaisir *dont* on est assuré de se repentir ne
peut jamais être tranquille.
(M^{me} DE LA VALLIÈRE.)

La vie de l'avare est une comédie *dont* on n'ap-
plaudit que la scène qui la termine.
(SALIAL-DUBAY.)

MASCULIN ET FÉMININ PLURIEL.

Fuir n'est un déshonneur
Que pour ceux *dont* on peut soupçonner la valeur.
(CRÉBILLON.)

. . . Il est des blessures
Dont un cœur généreux peut rarement guérir.
(VOLTAIRE.)

Il est des maux *dont* une loi sévère
Nous impose en naissant le fardeau nécessaire.
(LA HARPE.)

Il n'y a pas de contradictions *dont* les hommes ne
soient capables.
(VAUVEHARGUES.)

Dont, de tout genre et de tout nombre, convient aux personnes et aux choses. Il signifie *duquel*, *de laquelle*, *desquels*, *desquelles*, et même *de quoi*, comme dans cet exemple : *Voilà justement ce dont il s'agit ; ce de quoi il s'agit.*

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le malheur dont vous attendez la fin
La considération dont il jouit.

Les hommages dont nous sommes accablés.
Les amitiés dont elles se défont.

-----●●●●● N° CCCLXI. ●●●●●-----

Lequel, laquelle, duquel, de laquelle, auquel, à laquelle, etc.

MASCULIN ET FÉMININ SINGULIER.

Le 13 mai fut donné le fameux arrêt d'union, qu'on peut regarder comme l'étendard sous lequel se rangèrent par suite tous ceux qui voulurent molester le ministère.
(ANQUETIL.)

Toute affectation est ridicule, même celle par laquelle on prétend s'éloigner de l'affectation.
(BRISSON.)

Cette fumée ou vapeur qui brûle n'a jamais la même quantité, la même intensité de chaleur que le corps combustible duquel elle s'échappe.
(BUFFON.)

La bonté du Seigneur, de laquelle nous ressentons tous les jours les effets, devrait bien nous engager à pratiquer ses commandements.
(WAILLY.)

La douceur du ton et des manières a un ascendant imperceptible auquel on ne résiste pas.
(M^{me} DE PUISIEUX.)

Chaque matière à laquelle le feu ôte ou donne quelque chose n'est plus la substance simple que l'on voudrait connaître.
(BUFFON.)

On voit que de tous les pronoms relatifs, *quel* est le seul qui prenne l'article : *lequel, laquelle, etc.*, et que cet article lui est si étroitement uni qu'il en est inséparable, soit dans son état naturel, soit dans son état de contraction.

Lequel, laquelle, duquel, de laquelle, auquel, à laquelle, etc., peuvent se dire, tant au singulier qu'au pluriel, des personnes ou des choses.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

L'ami sur lequel je compte.
La joie avec laquelle j'ai reçu votre lettre.
Le malade au rétablissement duquel je m'intéresse.
La personne aux soins de laquelle je dois tout.
Le bonheur auquel on aspire.
L'espérance à laquelle on se livre.

Les richesses sur lesquels les pauvres s'appuient.
Les lois sous lesquelles nous vivons.
Les amis auprès desquels nous nous plaisons.
Les contrées loin desquelles nous nous trouvons.
Les gens auxquels cela convient.
Les récompenses auxquelles vous avez droit.

-----●●●●● N° CCCLXII. ●●●●●-----

QUOI.

ABSOLU.

On est assez parfait quand on a de *quoi* plaire.
(MONTÉL.)

Il y a je ne sais *quoi* de fure à proscrire l'imprimerie; et c'est la proscrire que la trop gêner.
(VOLTAIRE.)

RELATIF.

Au milieu de ce désordre il fallait cependant adopter un *ordre*, sans *quoi* la confusion de la matière eût encore ajouté à l'insuffisance de l'auteur.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Il y eut plusieurs *dîners* à *quoi* l'on ne s'était pas attendu.
(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Il y a je ne sais *quoi* de noble dans la simplicité,
et moins l'homme est superbe, plus il est vénérable.
(FLÉCHIER.)

Hippias se trouble ; il sent je ne sais *quoi* de divin
qui l'étonne et qui l'accable.
(FÉNÉLON.)

C'était presque la seule *chose* à *quoi* ils distin-
guaient les catholiques desuthériens.
(VOLTAIRES.)

C'est encore ici une des *raisons* pour *quoi* je
veux élever Émile à la campagne.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Considéré comme absolu, c'est-à-dire comme ne se rattachant à aucun antécédent exprimé, le pronom *quoi* est toujours du masculin singulier (1^{re} colonne). S'il est au contraire relatif, c'est-à-dire qu'il ait rapport à un nom précédemment énoncé, il est pour *lequel*, *laquelle*, etc., et peut par conséquent s'associer à des noms des deux genres et des deux nombres (2^e colonne). Du reste, *quoi* ne se dit jamais que des choses.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

A *quoi* pensez-vous ?
Je ne sais *quoi* d'aimable.

Le point sur *quoi*.
La raison *pourquoi*.

De *quoi* vous plaignez-vous ?
Quoi de plus beau ?

Les motifs *pourquoi*.
Les choses à *quoi*.

—••••• N° CCCLXIII. •••••—

Où, d'où, par où.

SINGULIER.

L'abdication d'un souverain est une ironie ; il abdique le jour *où* son autorité est méconnue.
(NAPOLÉON.)

Sans les insectes, les oiseaux n'auraient pas de *quoi* nourrir leurs petits, dans une saison *où* il n'y a pas encore de grains ni de fruits mûrs.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

C'est dans la nature qu'il faut chercher la substance d'un peuple, et dans sa liberté le canal *par où* elle doit couler.
(Id.)

L'opinion publique ne retourne jamais en arrière qu'au moment *où* elle a atteint les extrêmes du point *d'où* elle est partie.
(DEFFENHRE.)

PLURIEL.

Dans les pays *où* il y a des lions, il y a des races de chiens capables de les combattre corps à corps.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Quand les longues feuilles des palmiers des Indes sont sèches, on s'en sert comme de tablettes *où* l'on écrit avec un poinçon.
(Id.)

Est-il étonnant que nos maux se multiplient dans tous les points *par où* l'on peut nous blesser ?
(J.-J. ROUSSEAU.)

Il arrive quelquefois dans la vie des accidents *d'où* il faut être un peu fou pour se bien tirer.
(LA ROCHEFOUCAULD.)

Où, d'où, par où, ne se disent jamais que des choses ; ils sont des deux genres et des deux nombres, et ont souvent, dans le discours, plus de grâce que *duquel, dans lequel, par lequel*, dont ils font les fonctions.

Dans ces vers de Racine,

. . . Il ne reste que moi

Où l'on découvre encor les vestiges d'un roi ;

où pour *en* qui est une licence poétique qui n'est guère permise, même en poésie.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le bonheur *où* j'aspire
La ville *d'où* j'arrive

Les regards *où* le colère est peinte.
Les provinces *par où* vous passerez.

—••••• N° CCCLXIV. •••••—

DES EXPRESSIONS *qui que ce soit, qui que ce fait, quoi que ce soit, quoi que ce fait*, etc.

Qui que ce soit.

SANS NÉGATION.

Quoi que ce soit.

Qui que ce soit qui me demande, dites que je suis occupé.
(GIRAULT-DUVIVIER.)

Il recommande le secret à ses filles, leur fait expresse défense d'en parler à *qui que ce soit*.
(P.-L. COURMIER.)

Quoi que ce soit qu'elle dise, elle ne me perdra pas.
(GIRAULT-DUVIVIER.)

Quoi que ce puisse être, j'en tiendrai le secret.
(PLANCHÉ.)

AVEC NÉGATION.

Je n'envie la fortune de *qui que ce soit*.

(GIRAULT-DUVIVIER.)

On ne doit jamais mal parler de *qui que ce soit*.

(Id.)

Je n'y ai trouvé *qui que ce soit*.

(PLANCHER.)

Quelque mérite que l'on ait, on ne peut, si l'on n'a ni bonheur ni protection, réussir à *quoi que ce soit*.

(GIRARD.)

Ceux qui ne s'occupent à *quoi que ce soit* me paraissent fort méprisables.

(GIRAULT-DUVIVIER.)

Dans les expressions *qui que ce soit*, *qui que ce fût*, *quoi que ce soit*, *quoi que ce fût*, etc., que les grammairiens ont à tort considérées comme des pronoms indéfinis, le *qui* et le *quoi* ne sont autres que les adjectifs conjonctifs *qui* et *quoi*, employés d'une manière absolue.

Qui que ce soit, pour les personnes, et *quoi que ce soit* pour les choses, se mettent toujours au masculin singulier avec ou sans négation et dans tous les rapports possibles.

Employé sans négation, *qui que ce soit* a le sens de *quiconque*, ou de *quelque personne que ce soit*; mais employé avec négation, il signifie *personne* ou *aucune personne*.

Qui que ce soit, employé négativement, a la signification de *quelque chose que*; avec négation, il signifie *rien*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Secourez *qui que ce soit*.

Être poli envers *qui que ce soit*.

N'accordez pas votre confiance à

qui que ce soit.

Donnez-moi *quoi que ce soit*.

S'occuper à *quoi que ce soit*.

Ne réussir en *quoi que ce soit*.

Ne valoir *quoi que ce soit*.

----- N° CCCLXV. -----

EMPLOI DE *qui* relatif COMME SUJET.

POUR LES PERSONNES.

Loin des *personnes* *qui* nous sont chères, toute demeure est un désert et tout espace est un vide.

(M^{me} DE NECKER.)

Il y a des *gens* *qui* regardent leurs amis comme des victimes dévouées à leur réputation.

(SAINT-ÉVREMONT.)

Un sot *qui* ne dit mot ne se distingue pas

D'un savant *qui* se tait. (MOLIERE.)

POUR LES CHOSSES.

La colère dans les vieillards est le seul *vice* de la jeunesse *qui* se ranime par l'extinction des autres.

(DUCLOS.)

Le véritable courage est très-opposé à la *témérité* *qui* n'examine rien.

(FONTENELLE.)

Pour prévenir les *maux* *qui* vous glacent de crainte, On peut, sans s'abaisser, aller jusqu'à la feinte.

(CRÉBILLON.)

Lorsque *qui* est construit en sujet, comme dans ces citations, on voit qu'il peut se rapporter aux personnes et aux choses.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

L'homme *qui*.

La chose *qui*.

Les femmes *qui*.

Les objets *qui*.

----- N° CCCLXVI. -----

EMPLOI DE *qui*, OU DE *lequel*, LORSQUE CES MOTS SONT COMPLÉMENTS DE PRÉPOSITIONS.

I.

POUR LES PERSONNES.

Phalants, à *qui* la honte et le désespoir donnent encore un reste de force et de vigueur, élève les mains et les yeux vers le ciel. (FÉNÉLON.)

POUR LES CHOSSES.

La terre est un globe d'environ 3,000 lieues de diamètre: elle est située à trente millions de lieues du *soleil*, autour duquel elle fait sa révolution en 365 jours. (RIGAUD.)

La trompette a sonné, les traits sifflent : Moïse,
Sur un mont à l'écart, debout, les bras levés,
Priaît le Dieu par qui les flots sont soulevés.

(CHATEAUBRIAND.)

La conversation devient plate à proportion que
vous avec qui on la tient sont plus élevés en dignité.

(HELVÉTIUS.)

O rochers escarpés ! c'est à vous que je me plains,
car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre.

(FÉNÉLON.)

Un livre curieux serait celui dans lequel on ne
trouverait pas de mensonge.

(NAPOLÉON.)

Le cruel intendant de tes jardins, depuis ton départ,
m'oblige à des travaux insurmontables, dans
lesquels j'ai pensé mille fois laisser la vie.

(MONTESQUIEU.)

... Notre vie est un pèlerinage

Auquel nous condamnne le sort.

(STASSART.)

Le but de ces exemples est de nous apprendre qu'en général, toutes les fois qu'un pronom relatif est complément d'une préposition, on se sert de *qui* pour les personnes ou les objets personnifiés, de *lequel*, *laquelle*, etc., pour les choses.

II.

Quoique certains Lapons aient, pendant l'hiver,
certaines terres fixes, il y en a beaucoup davantage
qui courent toujours, et desquels on ne saurait trouver
l'habitation.

(REGNARD.)

Quand tout le monde est parti, l'on parle de ce
qui s'est passé. L'homme rapporte ce qu'on lui a
dit, ce qu'ont dit et fait ceux avec lesquels il s'est
entretenu.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Je tiens pour maxime incontestable que quiconque
n'a vu qu'un peuple, au lieu de connaître les
hommes, ne connaît pas les gens avec lesquels il a
vécu.

(Id.)

Soutiendrez-vous un *faux* sous qui Rome succombe

(CORNEILLE.)

Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.

(VOLTAIRE.)

Je t'amène, après tant d'années,

Une *paix* de qui les douceurs,

Sans aucun mélange de pleurs,

Feront couler les destinées.

(RACINE.)

Du haut de la montagne où sa grandeur réside

Il a brisé la lance et l'épée homicide

Sur qui l'impiété fondait son ferme appui.

(J.-B. ROUSSEAU.)

Lequel, *laquelle*, compléments d'une préposition, peuvent aussi, comme le prouvent les exemples de la première colonne, se dire des personnes. Mais il n'en est pas de même de *qui*, pour les choses, bien que les exemples de la seconde colonne semblent établir le contraire ; il faut les regarder comme autant d'infractions au principe que nous avons établi plus haut, et comme des licences que l'on peut se permettre seulement en poésie ou dans le style figuré : là tout s'anime, se personifie.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Les hommes avec qui...
Les hommes avec lesquels.
Celles avec qui.
Celles avec lesquelles.

Les raisons par lesquelles.
Le prix auquel.
La chose à laquelle.
Les pensées auxquelles.

L'enfant à qui.
Les personnes auxquelles.
Les gens pour qui.
Les gens pour lesquels.

Le portrait auquel.
La bague sur laquelle.
La vallée dans laquelle.
La fortune vers laquelle.

..... N° CCCLXVII.

EMPLOI DE *dont* ET DE *duquel*, COMPLÉMENTS D'UN SUBSTANTIF

Dont.

Les personnes dont les oreilles sont inégales ou
insensibles se trompent souvent sur le côté d'où
vient le son.

(BUFFON.)

Il faut plaindre le sort du prince infortuné

Dont le cœur endurci n'a jamais pardonné.

(CHÉNIER.)

Arrière ceux dont la bouche

Souffle le chaud et le froid.

(LA FONTAINE.)

Duquel.

Sous les empereurs romains, celui-là seul avait
le droit de demander le triomphe, sous les aus-
pices duquel la guerre s'était faite.

(MONTESQUIEU.)

Le nombre du petit peuple devenant incommode,
on en fit des colonies, par le moyen desquelles on
s'assura de la fidélité des provinces.

(Journal grammatical.)

Les paysans attachés à la glèbe étaient la propriété
de leurs seigneurs, au pouvoir desquels rien ne pou-
vait les soustraire.

(J.-J. ROUSSEAU.)

L'homme, dont l'estomac et les intestins ne sont pas d'une très-grande capacité relativement au volume de son corps, ne pourrait pas vivre d'herbe seule. (BUFFON.)

On attribue à la cigogne des vertus morales dont l'image est toujours respectable : la tempérance, la fidélité conjugale, la piété filiale et paternelle. (Id.)

Hier fut un jour sur les événements duquel il faut peut-être jeter un voile. (THIERS.)

Il le montra entouré de satellites à la violence desquels il livrait ses contradicteurs. (Id.)

L'emploi de *dont* et de *duquel* est ici bien facile à comprendre. On doit se servir du premier toutes les fois qu'il est suivi d'un substantif dont il est complément : *dont les oreilles*, *dont le cœur endurci*, etc. (1^{re} colonne). Au contraire, si le substantif vient avant, sous la dépendance d'une préposition, il faut *duquel*, *de laquelle*, etc. : *Sous les auspices duquel*, *par le moyen de laquelle*, etc. (2^e colonne).

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

L'âme dont les oreilles.
La tempête dont la violence.
Le rossignol dont le chant.

L'âme dans les oreilles duquel.
La tempête à la violence de laquelle.
Le rossignol au chant duquel.

Ceux dont l'esprit.
Celle dont la beauté.
Les hommes dont les passions.

Ceux dans l'esprit desquels.
Celle à la beauté de laquelle.
Les hommes aux passions desquels.

N° CCCLXVIII.

EMPLOI DE *dont*, COMPLÉMENT D'UN VERBE OU D'UN ADJECTIF.

J'approuve la manière dont vous distribuez votre temps et vos études. (RACINE.)

Nous sommes très-contents de la manière naturelle dont vous écrivez. (Id.)

L'air dont il m'a reçu m'a surpris. (MARMONTEL.)

Les sujets d'Aceste, animés par l'exemple et par les ordres de Mentor, eurent une vigueur dont ils ne se croyaient point capables. (FÉNÉLON.)

Témoigner à M. de Bonnac ma reconnaissance pour l'amitié dont il vous honore. (RACINE.)

Vous ne connaissez pas la personne dont il s'agissait. (Id.)

Le sénat attachait à Rome des rois dont elle avait peu à craindre. (MONTESQUIEU.)

Il prévoyait l'avenir par la profonde sagesse qui lui faisait connaître les hommes et les desseins dont ils sont capables. (FÉNÉLON.)

Dans ces exemples, dit Boniface, à qui nous devons en partie ce numéro, *dont* se rapporte tantôt à un nom de personne, tantôt à un nom de chose. Il est complément d'un verbe ou d'un adjectif qui veulent après eux la préposition de : *Distribuer son temps d'une manière* ; *honorer de l'amitié*, *capables d'une vigueur*, etc.

Dans ce cas, *dont* est généralement préférable à *duquel* et à *de qui* ; mais il y a cependant des circonstances où *duquel* et *de qui* doivent être employés au lieu de *dont* ; c'est quand le sens peut présenter une équivoque, ce que l'on verra un peu plus loin

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Les éloges dont vous êtes dignes.
La pauvreté dont je m'honore.

Les caresses dont vous m'accablez.
La manière dont il parle.

Les chimères dont vous vous repaïssez.

Les conseils dont vous profitez.
L'ordre dont il est parti.

N° CCCLXIX.

EMPLOI DE *dont* POUR au moyen duquel, avec lequel, ETC

Je ne m'étonne plus de cette violence dont il contraignit Auguste à garder sa puissance. (CORNEILLE.)

Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles, dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles. (MOLIERE.)

Les six pattes armées de griffes avec lesquelles le papillon résiste aux vents dans le repos, la trompe roulée dont il pompe sa nourriture...

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air,
Comme pour prendre sa volée.

(LA FONTAINE.)

On apprend, par ces exemples, que *dont* peut s'employer quelquefois pour *au moyen duquel*, avec lequel, etc. ; mais, dit M. Dessiaux, cet emploi est plus particulier à la poésie.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ce que j'admire le plus dans l'éléphant, c'est cette pompe dont il se sert en se nourrissant.
La manière dont vous manifestez votre joie.
Le ton dont vous nous recevez.

C'est cette violence dont vous me contraignez à garder vos secrets qui, etc.
La manière dont vous nous avez reçus.
L'air dont il accueille tout le monde.

N° CCCLXX.

EMPLOI DE *où*.

Autrefois Progné l'hirondelle
De sa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantait la pauvre Philomèle.
(LA FONTAINE.)

A ces bords où mes pas et mes destins s'enchaînent,
L'amour et le remords tour à tour me ramènent.
(CHATEAUBRIAND.)

Aussitôt il conduisit Télémaque vers la porte d'Événos, par où l'on peut sortir du ténébreux empire de Pluton.
(FÉNÉLON.)

Dans le siècle où nous sommes,
Il faut fuir dans les bois et renoncer aux hommes.
(REGNARD.)

Ah ! prince, dès longtemps par le sort poursuivie,
J'ai prévu les malheurs qui menaçaient ma vie,
Et j'ai toujours bien cru qu'il fallait m'exercer
Au mépris des grandeurs où j'allais renoncer.
(REGNARD.)

Reine, l'excès des maux où la France est livrée
Est d'autant plus affreux que leur source est sacrée.
(VOLTAIRE.)

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché.
(RACINE.)

C'est un mal où mes amis ne peuvent porter de remède.
(MONTESQUIEU.)

Ces citations nous permettent d'établir qu'en prose, comme en poésie, on peut employer *où* de préférence à *duquel*, *auquel*, *par lequel*, quand il y a une localité physique (1^{re} col.) et en quelque sorte localité morale (2^e col.). Toutefois, dans les exemples qui suivent, cette localité morale ne se découvre pas ; il faut donc les considérer comme des licences dont le privilège est seulement réservé aux poètes.

A quoi sert le mérite où manque la fortune !
(CORNEILLE.)
Et moi, par un bonheur où je n'osais penser,
L'un et l'autre à la fois je puis vous embrasser.
(RACINE.)

Vraiment, c'est une grâce où je n'osais prétendre.
(CAMPISTRON.)
Libre des soins cruels où j'allais m'engager,
Ma tranquille fureur n'a plus qu'à se venger.
(RACINE.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

L'endroit où il est.
La place où elle est.

Le rivage où je cours.
La boîte où je l'ai mis.

Le péril où il s'engage.
Le piège où il tombe.

Le maître où ils sont.
La carrière où l'on s'engage.

N° CCCLXXI.

EMPLOI DE *dont*, *d'où**Dont.*

L'hymen vous lie encore aux dieux *dont* vous sortez.
(RACINE.)

Du sang *dont* vous sortez rappelez la mémoire.
(Id.)

Misérable ! et je vis ! et je soutiens la vue
De ce sacré soleil *dont* je suis descendue !
(Id.)

Sans respect des aïeux *dont* elle est descendue.
(BOILEAU.)

Le corps, né de la poudre, à la poudre est rendu ;
L'esprit retourne au ciel, *dont* il est descendu.
(L. RACINE.)

D'où.

Vénus remonte dans un nuage *d'où* elle était sortie.
(FÉNÉLON.)

Comment avez-vous pu entrer dans cette île *d'où* vous sortez ?
(Id.)

Rappeler aux anciennes formes de son origine un peuple éclairé, puissant, immense, c'est vouloir renfermer un chêne dans le gland *d'où* il est sorti.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Voilà notre belle enflammée
D'un feu qu'on ne connaît que quand on l'a senti,
Et qui, tout à la fois interdite et charmée,
Cherche des yeux la main *d'où* le trait est parti.
(DE BOUFFLERS.)

Nous pouvons inférer des exemples de l'une et de l'autre colonne qu'avec les verbes *descendre*, *sortir*, les écrivains ont généralement employé *dont*, lorsqu'ils ont voulu exprimer l'action morale d'être issu ; et *d'où*, toutes les fois qu'il s'est agi d'énoncer une action physique de sortie, de départ ou d'éloignement. D'après ce principe, c'est donc avec raison que les grammairiens condamnent l'emploi de *dont* dans les citations suivantes :

Rentre dans le néant *dont* je t'ai fait sortir. (RACINE.)

Les alliés de Rome, indignés et honteux tout à la fois de reconnaître pour maîtresse une ville *dont* la liberté paraissait être bannie pour toujours, commencèrent à secouer un joug qu'ils ne portaient qu'avec peine.
(Cité par GIRAULT-DUVIVIER.)

Il aurait fallu *d'ou*

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Les parents *dont* vous descendes.
La famille *dont* il est issu
Les peuples *dont* nous sommes descendus.

La ville *d'où* je viens.
Le lieu *d'où* je sors.
La maison *d'où* il sort

N° CCCLXXII.

Lequel, laquelle, PRÉCÉDÉS DE PLUSIEURS SUBSTANTIFS

AVEC *et*.

On connaît des nations entières et des ordres d'hommes auxquels la religion défend de manger de rien qui ait ou vie.
(BUFFON.)

Le zèle et l'exactitude avec lesquels je me suis acquitté de l'emploi que S. Exc. m'avait confié, n'ont pas dû m'inspirer plus de défiance.
(J. J. ROUSSEAU.)

SANS *et* OU AVEC *ou*.

Louis XIV accorda aux savants et aux artistes cette faveur, cette protection sans laquelle les arts ne peuvent fleurir. (Cité par NOEL et CHAPSAL.)

Il montra un courage ou une prudence à laquelle on prodigua des éloges.
(Les mêmes.)

Précédé de deux substantifs de différent genre et unis par *et*, lequel se met, comme dans les exemples de la première colonne, au masculin pluriel.

Mais si, d'après les citations de la seconde colonne, lequel est précédé de deux substantifs ayant entre eux quelque synonymie et non liés par la conjonction *et*, il prend alors le genre et le nombre du dernier : c'est ce qui a encore lieu lorsque les substantifs sont joints

par la particule *ou*. Comme on le voit, *lequel*, *laquelle*, etc., sont soumis aux mêmes règles syntaxiques que les adjectifs qualificatifs.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le courage et l'adresse avec lesquels il se tira d'affaire.
Ce sont des hommes et des femmes auxquels je conviens.
Il y a des hommes et des femmes auxquels on ne peut plaire.
Voilà les termes et les conditions d'après lesquels il veut traiter.

Déployer une bravoure, une intrépidité à laquelle rien ne résista.
Il fallait voir l'art ou l'adresse avec laquelle il s'y prit.
Ayez en tête, cette assiduité avec laquelle il travaille.
Puisiez-vous avoir cette habileté, ce talent avec lequel on n'est rien.

N° CCCLXXIII.

EMPLOI DE *qui*, DE *que* OU DE *lequel*, *laquelle*, etc.

Qui ou *que*.

Les oiseaux de paradis *qui* nous viennent des Indes ne sont pas tous également conservés ni tous parfaitement semblables. (BUFFON.)

Les Français ne parlent presque jamais de leurs femmes : c'est qu'ils ont peur d'en parler devant des gens *qui* les connaissent mieux qu'eux. (MONTESQUIEU.)

L'on voit des hommes tomber d'une haute fortune par les mêmes moyens *qui* les y avaient fait monter. (LA BRUYÈRE.)

La paresse de l'esprit et du corps est un vice *que* les hommes surmontent bien quelquefois, mais qu'ils n'étouffent jamais. (DIDEROT.)

Les louanges *que* nous donnons se rapportent toujours par quelque chose à nous-mêmes. (MABILLON.)

Il y a dans la méditation des pensées honnêtes une sorte de bien-être *que* les méchants n'ont jamais connu : c'est celui de se plaire avec soi-même. (J.-J. ROUSSEAU.)

Girault-Duvivier, en parlant de *lequel*, *laquelle*, etc., nous dit qu'on ne s'en sert presque jamais en sujet ou en régime direct ; qu'en pareille circonstance, il faut toujours employer *qui* ou *que*, comme le montrent les citations de la première colonne. Nous concevons qu'en l'absence de faits, Girault-Duvivier ait posé une règle trop rigoureuse ; car les exemples de la seconde colonne prouvent manifestement qu'en sujet ou en régime *lequel*, *laquelle* sont quelquefois préférables à *qui* ou *que* ; c'est qu'alors ils rendent la phrase sinon plus élégante, au moins plus soutenue.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

C'est l'espérance *qui* soutient tous les hommes.
Les animaux *qui* rampent sont les plus vils.
La joie *qu'il* manifestait était sincère.
Les personnes *que* nous aurons seront en grand nombre.

La liberté convient aux hommes, notamment aux princes, *lesquels*.....
Je rencontrai un homme, *lequel*, comme je vous dis, me parut suspect.

N° CCCLXXIV.

ÉQUIVOQUE DE *qui*, *que*, *dont*, REMPLACÉS PAR *lequel*, *laquelle*, *duquel*, etc.

La médisance est une pente secrète de l'âme à penser mal de tous les hommes, *laquelle* se manifeste par les paroles.

(Pensées de THÉOPHRASTE.)

La seconde considération dépend de rapports donnés dans certaines situations, rapports accidentels à la chose, *lesquels*, par conséquent, ne sont point nécessaires et peuvent varier à l'infini.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Voici un *exemple* tiré des papiers anglais, *lequel* je ne puis m'empêcher de rapporter.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Outre les *vins* destinés pour la vente et pour les provisions ordinaires, *lesquels* n'ont d'autre façon que d'être recueillis avec soin, la bienfaisante fée en prépare d'autres plus fins pour nos buveurs.

(Id.)

Je me flatte que vous mettrez le comble à votre générosité en me faisant part de la *lettre* de Louis XIV au cardinal de Bouillon, *laquelle* doit être des premiers jours d'avril 1699.

(VOLTAIRE.)

Ce qui m'intéresse, moi et tous mes semblables, c'est que chacun sache qu'il existe un *arbitre* du sort des humains, *duquel* nous sommes tous les enfants.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Vous savez, madame la maréchale, qu'il y a une *édition* contrefaite de mon livre, *laquelle* doit paraître ces fêtes.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Je plains beaucoup les auteurs de tant de tragédies pleines d'horreurs, *lesquels* passent leur vie à faire agir et parler des gens qu'on ne peut écouter ni voir sans souffrir.

(Id.)

Aussitôt que je fus débarrassé des affaires de la cour, j'allai trouver l'homme qui m'avait parlé du mariage de madame de Miramion. *lequel* me parut dans les mêmes sentiments.

(B. RABUTIN.)

C'est une pédanterie insupportable et un soin des plus superflus de s'attacher à corriger dans les enfants toutes ces petites *fautes* contre l'usage, *desquelles* ils ne manquent jamais de se corriger d'eux-mêmes avec le temps.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Il résulte de toutes ces citations qu'il faut faire usage de *lequel*, *laquelle*, *duquel*, etc., au lieu de *qui*, *que*, *dont*, toutes les fois que l'adjectif conjonctif est précédé d'un substantif qui le sépare nécessairement de celui avec lequel il se trouve en relation. En pareil cas, l'emploi de *qui*, *que*, *dont*, serait vicieux, attendu que ces mots produiraient ou une équivoque ou un mauvais effet; ce qu'il faut éviter avec soin, comme nous l'enseignent les écrivains, en ayant recours à *lequel*, *laquelle*, *duquel*. Toutefois, quand la construction ne manque pas d'harmonie, ni le sens de clarté, on peut aussi se servir de *qui*, *que*, *dont*, comme dans ces exemples :

On voit des *ouvrages* critiqués du peuple *qui* ne lui en plaisent pas moins. (VAUVENARGUES.)

On peut rapporter à cette espèce, comme variété, le *arouge* à tête jaune d'Amérique, de M. Brisson, *qui* a en effet le sommet de la tête, les petites couvertures de la queue, celles des ailes et le bas de la jambe jaunes.

(BUFFON.)

C'est un *effet* de la divine Providence *qui* est conforme à ce qui a été prédit. (BONIFACE.)

Un *malheur* inconnu glisse parmi les hommes, *qui* les rend ennemis du repos où nous sommes.

(MALHERBE.)

C'est la *main* des ingrats *qui* blesse un cœur sensible.

(LA HARPE.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

J'ai reçu une lettre de mon frère, *laquelle*...
Je suis sensible aux compliments de votre ami, *lequel*...
Telles sont les calamités de ce peuple, *desquelles*...
C'est tout le secret de cette lettre, *duquel*...

Voici deux lettres de mon père, *lesquelles*...
J'ai reçu vingt francs de quelqu'un, *lequel*...
Tel est le sort de l'humanité, *duquel*...
Je prends part aux malheurs de ces personnes, *desquelles*...

—••••• N° CCCLXXV. •••••

Qui, que, dont, SÉPARÉS DE LEUR ANTÉCÉDENT

Ah ! qu'un *père* est heureux, *qui* voit en un moment Un cher fils revenir de son égarement.

(REGNARD.)

Un *loup* survint à jeun, *qui* cherchait aventure.

(LA FONTAINE.)

Que les mœurs du pays où vous vivez sont saines, *qui* vous arrachent à l'attente des plus vils esclaves !

(MONTESQUIEU.)

Un *homme* restait seul, *qui* avait été employé sous le ministère des étrangers.

(RULHIÈRES.)

La *déesse*, en entrant, *qui* voit la nappe mise, Admire un si bel ordre et reconnaît l'église.

(BOILEAU.)

Une *filie* en naquit, *que* sa mère a cédée.

(RACINE.)

Il ne peut pas dire que ces *grands hommes* aient failli, *qui* ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon.

(BOILEAU.)

Un *prince* nous poursuit, *dont* le fatal génie...

(J.-B. ROUSSEAU.)

Après avoir posé en principe que les adjectifs conjonctifs, vulgairement dits pronoms relatifs, ne doivent jamais être séparés de leur antécédent, les grammairiens, comme à

l'envi les uns des autres, condamnent toute construction qui s'écarte de ce principe. Ainsi, de par d'Olivet, Lévizac, Girault-Duvivier et MM. Noël et Chapsal, qu'on est toujours sûr de rencontrer quand il y a quelques erreurs à conserver, il ne faut pas imiter Regnard, Boileau, La Fontaine, Racine, Montesquieu, J.-B. Rousseau, Rulhières, dans les exemples précités, attendu que les adjectifs conjonctifs *qui*, *que*, *dont*, se trouvent séparés des noms auxquels ils ont rapport. N'en déplaise à tous les d'Olivets du monde, nous écrirons-nous avec M. Dessiaux, tous ces exemples sont non seulement corrects, mais encore élégamment construits, et nous venons nous en constituer les défenseurs.

Examinons : Quand MM. Noël et Chapsal établissent que le *pronom relatif* doit toujours être placé près de son antécédent, ils ajoutent aussitôt que toute autre place rendrait sa correspondance louche et équivoque. Nous le demandons, dans les citations qui précèdent, aucune équivoque, aucune ambiguïté est-elle à craindre ? Le sens, au contraire, n'est-il pas parfaitement clair, puisque les relatifs *qui*, *que*, *dont*, ne sont distraits de leur antécédent que par des verbes ou des adjectifs avec lesquels il est impossible de les faire rapporter ?

Concluons donc que les écrivains se sont bien exprimés, que la construction attaquée, loin d'être vicieuse, est bonne et peut être imitée; enfin, que le principe des grammairiens ne doit être observé qu'autant que les adjectifs conjonctifs *qui*, *que*, *dont*, séparés de leur antécédent, donneraient réellement lieu à un sens louche ou équivoque.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un homme autre qui avait l'air piteux.
Que ceux-là vivent qui nous sont chers.
Que ces hommes sont ails dont on n'attend aucun service.

Des ombres apparurent qui nous effrayèrent.
Des enfants y virent qui se noyèrent.
Des femmes entrèrent qui nous plurent beaucoup.

— — — — — N° CCCLXXVI. — — — — —

CONSTRUCTION DE *qui* ET DE *que*.

PHRASES VICIEUSES.

C'est un procès *qu'on a cru qu'on perdrait*.

C'est une entreprise *que je ne peux croire que* réussira.

Quelques-uns ajoutent même des détails *qu'il serait à souhaiter que* fussent vrais.

La pluralité des dieux est une chose *qu'on ne peut s'imaginer que* ait été adoptée par des hommes de bon sens.

PHRASES CORRECTES.

J'ai lu que Salomon possédait lui seul vingt-cinq milliards d'argent comptant; et certainement il n'y a pas deux milliards quatre cents millions d'espèces circulantes dans la France, *qu'on m'a dit être* beaucoup plus grande et plus riche que le pays de Salomon.

(VOLTAIRE.)

S'il m'appartenait de vous donner des conseils, le premier *que je voudrais vous donner serait* de ne point vous livrer à ce goût *que vous dites avoir* pour la vie contemplative.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Quand on dit : *C'est un procès qu'on a cru qu'on perdrait; c'est une entreprise que je ne peux croire qui réussira*, etc., la tournure de ces phrases est vicieuse; car ces *que* et ces *qui* en cascade produisent un très-mauvais effet; il faut alors prendre un autre tour et dire, conformément aux exemples de Voltaire et de J.-J. Rousseau : *c'est un procès qu'on a cru perdre; c'est une entreprise à la réussite de laquelle je ne puis croire*, etc.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

C'est une chose qu'on ne peut s'imaginer...
C'est une affaire qu'on a pensé...

Ce sont des détails qu'on croit...
Ce sont des femmes qu'on m'a dit...

N° CCCLXXVII.

RÉPÉTITION DE *qui*.

PHRASES CORRECTES.

Que veux-tu que devienne une *femme qui* t'aime, *qui* était accoutumée à te tenir dans ses bras, *qui* n'était occupée que du soin de te donner des preuves de sa tendresse ?
(MONTESQUIEU.)

Un *auteur qui* est sensé, *qui* sait bien sa langue, *qui* médite bien son sujet, *qui* travaille à loisir, *qui* consulte ses amis, est presque sûr du succès.
(GIRAULT-DUVIVIER.)

PHRASES VICIEUSES.

J'ai lu avec plaisir cet ouvrage, *qui* a été composé par une *personne qui* est versée dans les sciences *qui* ont pour objet l'étude de la nature.

Ne recherchez jamais les *plaisirs qui* corrompent les *cœurs qui* ont l'amour de la *vertu, qui* est la chose la plus précieuse.

On apprend par les exemples de la première colonne que lorsque les propositions d'une phrase sont liées par plusieurs *qui*, il faut, pour que la phrase soit correcte et harmonieuse, que tous ces *qui* aient une même relation. Ici l'on voit que chaque *qui* se rapporte soit au mot *femme*, soit au substantif *auteur*.

Mais dans les citations opposées, les phrases sont vicieuses et insupportables en ce que les rapports des adjectifs conjonctifs sont différents. En effet, le premier *qui* de chaque exemple est relatif à *ouvrage* ou à *plaisirs*, le second à *personne* ou à *cœurs*, et le troisième à *science* ou à *vertu*.

Dans les propositions incidentes ou subordonnées les unes aux autres, il faut soigneusement éviter l'emploi des adjectifs conjonctifs en rapports divergents.

Il peut cependant s'en trouver deux, comme dans cet exemple :

« Il n'y a point d'*affection saine qui* n'ait sa place dans votre cœur, *qui* ne s'y distingue par la *sensibilité qui* vous est propre.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Mais un plus grand nombre ne serait pas tolérable

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Une femme qui est riche, qui est aimable, qui est spirituelle, qui est instruite, est une femme accomplie.

Un enfant qui est paresseux, qui est gourmand, qui est joueur, se prépare une affreuse destinée.

Il n'y a point d'hommes qui méprisent réellement les richesses et qui ne les recherchent pour tout ce qui est nécessaire à leur besoin.

Celui qui vous parle et qui vous veut du bien ne fera que des choses qui vous seront favorables.

N° CCCLXXVIII.

Qui SUIVI OU NON SUIVI DE *il*.NON SUIVI DE *il*.

Qui vit aimé de tous à jamais *devrait* vivre.

(PRADON.)

Qui reçoit un pardon *souffre* un soupçon infâme.

(TH. CORNEILLE.)

Qui pardonne aisément *invite* à l'offenser.

(CORNEILLE.)

Qui sert bien son pays *sert* souvent un ingrat.

(VOLTAIRE.)

SUIVI DE *il*.

En un mot, *qui* voudrait épuiser ces matières, Peignant de tant d'esprits les diverses manières, *Il* compterait plutôt combien, dans un printemps, Guénaud et l'antimoine ont fait mourir de gens.

(BOHRAU.)

Un bienfait perd sa grâce à le trop publier : *Qui* veut qu'on s'en souvienne *il* le doit oublier

(CORNEILLE.)

Relativement aux exemples de la première colonne, consignons ici ce que nous lisons dans la *Grammaire des Grammaires*

« *Qui*, employé absolument, c'est-à-dire sans antécédent énoncé, est le sujet du verbe suivant; et le second verbe n'a ni ne saurait avoir de sujet exprimé : l'antécédent sous-entendu du *pronom qui* en est le sujet, et cet antécédent est *celui*. »

D'où Girault-Duvivier infère naturellement que les exemples de la seconde colonne ne sont pas à imiter, en ce qu'ils renferment un *il* de trop.

A notre tour, voyons ce qu'il y a de juste dans ces observations :

D'abord, pour ce qui est des premières citations, il n'est pas exact d'avancer que dans les phrases où *qui* est employé d'une manière absolue, le second verbe ne saurait avoir de sujet exprimé; ce qui le prouve, ce sont les phrases suivantes :

Qui ne mourrait pour conserver son honneur, *celui-là* serait infâme. (PASCAL.)

Qui persévérera jusqu'à la fin, *celui-là* sera sauvé. (FLÉCHIER.)

Nous le demandons, quel est le grammairien qui voudrait condamner ces phrases ? Qui ne sent, comme nous, qu'elles sont très-françaises, et qu'elles perdraient toute leur force, toute leur énergie, si le sujet du verbe de la seconde proposition, *celui-là*, n'était pas énoncé, ou bien encore s'il se trouvait immédiatement transposé devant *qui* relatif ? Et dans ce dernier cas, la construction, d'inverse qu'elle est, devenant naturelle, directe, combien ne perdrait-elle pas aussi de son élégance !

Il faut donc le reconnaître, l'auteur de la *Grammaire des Grammaires* a dit à tort qu'après le *qui* absolu, le verbe du second membre de la phrase ne pouvait avoir de sujet exprimé; nous venons de démontrer matériellement le contraire.

Passons maintenant aux exemples où *qui* est suivi de *il*. Nous ne chercherons pas à les justifier : car il paraît presque évident que cet *il* n'y est incorporé que parce qu'il est nécessaire à la mesure du vers; mais si la clarté du discours ou l'énergie de la pensée en réclamait l'emploi, nous croyons qu'alors *il* ne serait pas condamnable. L'analyse serait, dans ce cas, la même que celle de ces deux exemples qui nous paraissent corrects :

... *Qui* se fait brebis, toujours le loup le mange. (FABRE D'ÉGLANTINE.)

Qui peut faire un complot, *lui-même* en est coupable. (GRESSET.)

Analyse : (*celui-là*) *qui* se fait brebis (*je dis que*) le loup le mange.

Analyse : (*celui-là*) *qui* peut faire un complot, (*je dis que*) *lui-même* en est coupable.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Qui aime bien châtie bien.

Qui sert bien son pays peut se rendre immortel.

Qui trahit son pays, *celui-là* serait infâme.

Qui endurerait un affront, *celui-là* pourrait en supporter mille autres.

—••••• N° CCCLXXIX. •••••—

EMPLOI DE *qui* OU DE *quel*, DE *qui* DES DEUX OU DE *lequel* DES DEUX.

1.

Qui OU *quel* POUR LES PERSONNES.

Or *qui* est le *salariant* ou *quels* sont les *salariants*? (DUPONT DE NEMOURS.)

Mais, madame, un moment, songez ce que je puis, *Qui* vous êtes, *quel* est Sapor, et *qui* je suis.

(REGNARD.)

Qui sont ces *gens* en robe? Êtes-vous *avocats*? Ça, parlez. (RACINE.)

Quel SEULEMENT POUR LES CHOSES.

Mais il est nécessaire de savoir vos *dessoins*. *Quels* sont-ils donc? (MOLIÈRE.)

Vous avez plusieurs *raisons* à alléguer contre ce que je dis; *quelles* sont-elles? (GIRAULT-DUVIVIER.)

Quelle est donc cette *faculté*, appelée *raison*, que j'emploie à observer la nature? (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Qui est le sot qui l'a dit? (RACINE.)

Il y a de bons remèdes ; il ne manque que de bons médecins. — Volontiers, mais *qui* seront-ils ces bons médecins?

(PIRON.)

Vous moquez-vous? dit l'autre : Ah! vous ne savez *Quelle je suis.* [guère]

(LA FONTAINE.)

Quel es-tu? — Je suis roi du peuple souterrain. (THOMAS.)

Quel est donc votre mal? (MOLIERE.)

Plusieurs d'entre eux ne voulaient que faire un livre, n'importait *quel*, pourvu qu'il fût accueilli. (J.-J. ROUSSEAU.)

Eh bien! de vos soupçons, *quel est l'objet?* (VOLTARE.)

Quel est le projet où vous vous arrêtez? (Id.)

De l'examen de ces exemples nous sommes fondés à conclure qu'on emploie *qui* ou *quel* pour les personnes, et *quel* seulement pour les choses. Ainsi on peut dire : *QUI est le salarient* ou *QUEL est le salarient?* *QUI est Sapor* ou *QUEL est Sapor?* *QUI sont ces gens* ou *QUELS sont ces gens?* *QUI est le sot qui l'a dit* ou *QUEL est le sot qui l'a dit?* etc., parce que, dans tous ces cas, il s'agit de personnes ; mais on dira : *QUELS sont vos desseins?* *QUELLES sont vos raisons?* *QUEL est votre mal?* etc., parce qu'il n'est ici question que de choses. C'est là un principe général que Girault-Duvivier n'a fait qu'effleurer, et que du reste on ne trouve établi dans aucune grammaire.

Toutefois, dans l'emploi de *qui* ou *quel* pour les personnes il existe une nuance très-délicate qu'il est peut-être assez difficile de saisir. Nous aiderons sans doute à la faire bien sentir, en disant que *qui* exprime une idée de détermination, et *quel*, une idée de qualification. Si donc quelqu'un frappe à la porte, je demande *qui est-ce?* C'est un homme. Pour savoir son nom, je dis *QUI EST-IL?* Pour savoir son état, son rang, je demande *qu'est-il?* Pour connaître son mérite, ses qualités, je dis *quel est-il?* Malgré cette distinction, on dit souvent *qui est-il?* pour *quel est-il?*

Généralement on se sert de *qui*, lorsque ce mot est en alliance avec un pronom personnel : je sais *qui je suis*, *qui tu es*, *qui il est*, *qui nous sommes*, *qui vous êtes*, *qui ils sont*. Si dans les deux derniers exemples de la première colonne nous voyons *quelle je suis*, *quel es-tu?* pour *qui je suis*, *qui es-tu?* c'est que dans le premier cas La Fontaine avait besoin d'une syllabe de plus, et que dans l'autre il fallait éviter un hiatus.

II

Qui des deux ou lequel des deux,

POUR LES PERSONNES.

Qui passera de nous deux? qui cèdera sa place à l'autre? le moins habile? mais je suis aussi habile que lui. (PASCAL.)

Lequel est le plus heureux dès ce monde, du sage avec sa raison, ou du dévot dans son délire? (J.-J. ROUSSEAU.)

Que vous semble, mes sœurs, de l'état où nous sommes? *D'Esther, d'Aman, qui le doit emporter?* (RACINE.)

Lequel des deux est préférable : d'un côté, un roi conquérant et invincible dans la guerre; de l'autre, un roi sans expérience de la guerre, mais propre à policer sagement les peuples dans la paix? (FÉNÉLON.)

Qui peut de son vainqueur mieux parler qu'ingrat? *Voyons qui son amour accusera des deux?* (RACINE.)

Savant précepteur, voyons *lequel* de nos deux élèves ressemble au sauvage, et *lequel* ressemble au paysan. (J.-J. ROUSSEAU.)

Lequel des deux,

POUR LES CHOSSES.

Les académies sont en possession de tout temps de remporter le prix de toutes sortes de bassesses, et jamais cour ne proserivit un abbé de Saint-Pierre pour avoir parlé sous Louis XV un peu librement de Louis XIV, ni ne s'avisait d'examiner *laquelle* des vertus du roi méritait les plus fades éloges. (P.-L. COURIER.)

Laquelle préfères-tu, d'Athènes ou de Rome? (Citée par LEMARE.)

Laquelle de ces deux villes est la plus illustre, Athènes ou Rome? (Id.)

Lequel vaut mieux, de cultiver un art funeste ou de le rendre inutile? (J.-J. ROUSSEAU.)

Laquelle de ces deux républiques, de Sparte ou de Sybaris, fut subjuguée par une poignée de paysans, et laquelle fit trembler l'Asie? (Id.)

Après cela, tu jugeras toi-même *lequel* vaut le mieux de ce que tu dis ou de ce que tu fais. (Id.)

On jugea qu'il importait de vérifier lequel était le
 fils des deux. (J.-J. ROUSSEAU.)

Lequel vaut le mieux d'un gouvernement si simple
 ou d'un gouvernement mixte? (J.-J. ROUSSEAU.)

Ainsi donc, en parlant des personnes, on peut dire *qui* ou *lequel* : *Qui* ou *lequel* *passera de nous deux ? qui* ou *lequel* *est le plus heureux, du sage ou du dévot ?* etc. Mais si l'on ne parle que des choses, c'est toujours *lequel* qu'il faut employer : *Laquelle* *de ses vertus mérite le plus d'éloges ? lequel* *vaut le mieux d'un gouvernement simple ou d'un gouvernement mixte ?* Un point si important et maintenant si clair n'a pourtant été traité, que nous sachions, par aucun grammairien. Lemare l'a bien abordé, mais la profonde obscurité dont il s'est plu à l'entourer doit faire regretter qu'il en ait seulement parlé.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE

Qui ou quel est votre père ?
 Qui ou quels d'entre eux sont vos
 parents ?

Quelle est votre raison ?
 Quel est votre état ?

Qui ou lequel des deux ira ?
 Qui ou laquelle des trois ment ?

Lequel des deux préférez-vous.
 Laquelle des contrées avez-vous
 parcourue ?

N° CCCLXXX.

C'est à vous que, c'est à vous qui, c'est à vous à qui.

I. — C'est à vous que.

Cessez de tourmenter mon âme infortunée :
 Je sais que *c'est à vous que* je fus destiné.

(RACINE.)

C'est à moi qu'on en veut.

(PIRON.)

C'est à toi, Julie, qu'il faut à présent répondre.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Amour, tu perdis Troie,

Et *c'est de toi que* vient

Cette querelle envenimée. (LA FONTAINE.)

C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.

(RACINE.)

C'est à tes magots d'enfants que je veux m'en
 prendre.

(PIRON.)

Vous savez, messieurs, que *c'est de Louis XI que*
 je parle.

(FLÉCHIER.)

C'est bien à Momus que j'ai l'honneur de parler ?

(PIRON.)

C'est souvent du hasard que naît l'opinion,
 Et *c'est l'opinion qui* fait toujours la vogue.

(LA FONTAINE.)

Nous n'appellerons point des docteurs pour enseigner
 la botanique aux enfants ; *c'est aux femmes qu'il*
 appartient de leur parler de ce que les végétaux
 ont de plus intéressant.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

III. — C'est à vous à qui.

C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler.

(BOILEAU.)

Ce n'est pas de ces sortes de respects dont je vous
 parle.

(MOLIÈRE.)

Malgré les pleurs amers dont j'arrose ces lieux,

Ce n'est que du tyran dont je me plains aux dieux.

(CRÉBILLON.)

II. — C'est vous à qui.

C'est vous, digne Français, à qui je viens parler ;
 Le soudan le permet, cessez de vous troubler.

(VOLTAIRE.)

Ce n'est pas vous, *c'est l'idole*

À qui cet honneur se rend,

Et que la gloire en est due. (LA FONTAINE.)

C'est vous seul, ô mon cher Narbal, pour qui mon
 cœur s'attendrit.

(FÉNELON.)

C'est elle dont je tiens cette illustre naissance
 Qui flatte mes désirs d'une illustre espérance.

(CORNEILLE.)

C'est votre illustre mère à qui je veux parler.

(RACINE.)

Est-ce Dieu, *sont-ce* les hommes,

Dont les œuvres vont éclater ?

(Id.)

Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire.

(MOLIÈRE.)

Est-ce une tigresse dont il a sucé la mamelle dans
 son enfance ?

(FÉNELON.)

C'est à vous à qui il appartient de régler ces
 sortes d'affaires.

(BOURBOURG.)

. . . *Était-ce* dans mon âme
 Où devait s'allumer cette coupable flamme ?

(RACINE.)

Il résulte de ces nombreuses citations que les auteurs ont dit : *C'EST A VOUS QUE JE PARLE, C'EST VOUS A QUI JE PARLE, C'EST A VOUS A QUI JE PARLE.* Mais ces trois manières de s'ex-

primer sont-elles également bonnes? Non, sans doute. La première est assurément celle que l'on doit préférer, comme étant la plus usitée et la plus conforme au génie de notre langue. La seconde est plus expressive, peut-être à cause de l'emploi peu fréquent de ce tour de phrase. Quant à la troisième, elle est généralement réprouvée, et les exemples que nous avons cités sont à peu près les seuls que l'on puisse en donner. Ces observations s'appliquent non seulement à la préposition *à*, mais à toutes les prépositions

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

C'est à vous que je m'adresse.
C'est pour vous que je parle.
C'est par vous que j'ai obtenu ma grâce.
C'est de moi seul qu'il s'agit.
C'est devant lui que je veux me placer
C'est avec son père qu'elle se promène.
C'est sur toi qu'il veut décharger sa colère

C'est vous à qui je m'adresse.
C'est vous pour qui je parle.
C'est vous par qui j'ai obtenu ma grâce.
C'est moi seul dont il s'agit.
C'est lui devant qui je veux me placer.
C'est son père avec qui elle se promène.
C'est toi sur qui elle veut décharger sa colère.

—••••• N° CCCLXXXI. •••••—

Ce qui, ce que.

I.

AVEC LE VERBE *plaire*.

Ce qui.

Céder *ce qui* nous plaît, entre nous, c'est sottise.
(LANOUE.)

A *ce qui* plaît la jeunesse est docile.
(HAUMONT.)

Je sais, dit-il, votre secret, mesdames :
Ce qui vous plaît en tous lieux, en tout temps,
N'est pas toujours d'avoir beaucoup d'amants.
(VOLTAIRE.)

Ce qui me plaît le plus dans votre histoire, c'est
qu'il n'y a pas un mot qui soit vrai.
(BOUFFLERS.)

Si l'on cousait ensemble toutes les heures que l'on
passe avec *ce qui* plaît, l'on ferait à peine, d'un
grand nombre d'années, une vie de quelques mois.
(LA BRUYÈRE.)

Ce que.

Les hommes ne sont que *ce qu'il* plaît aux femmes.
(LA FONTAINE.)

Vous me la promettez? — Tout *ce qu'il* vous plaira.
(MONTFLEURY.)

Croyez-en *ce qu'il* vous plaira, et pleurez encore
sur moi si vous avez des larmes de reste.
(FÉNÉLON.)

Vous avez le corps sauve et la tête écarlate,
Le bec... Oui, dit l'oiseau, j'ai *ce qu'il* vous plaira.
(FLORIAN.)

Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages,
ma figure, mes gestes, mes paroles, mon ton de voix
et ma façon de réciter, pour en faire et dire tout *ce*
qu'il leur plaira.
(MOLIÈRE.)

Pour sentir toute la différence qui existe entre les citations de la première colonne et celles de la seconde, il suffit en quelque sorte de les comparer : *Céder ce qui nous plaît* a le sens de *céder cet objet qui nous plaît actuellement, qui nous est agréable, qui nous charme*. Il en est de même des quatre exemples suivants : *A ce qui plaît, ce qui vous plaît, ce qui me plaît, avec ce qui plaît*, peuvent se traduire par *à ce qui la charme, ce qui vous charme, ce qui me charme, avec ce qui nous charme*. Mais dans les citations opposées, *plaire* n'a plus le sens de *charmer*. *Les hommes ne sont que ce qu'il plaît aux femmes, tout ce qu'il vous plaira, croyez-en ce qu'il vous plaira, j'ai ce qu'il vous plaira, pour en faire et dire tout ce qu'il leur plaira*, sont des phrases plus ou moins elliptiques : *Les hommes ne sont que ce qu'il plaît aux femmes* (qu'ils soient); (je ferai) *tout ce qu'il vous plaira* (que je fasse) ; *croyez-en ce qu'il vous plaira* (d'en croire); *j'ai ce qu'il vous plaira* (que j'aie); *pour en faire et dire tout ce qu'il leur plaira* (d'en faire et d'en dire).

Nous pouvons donc déduire ce principe : Toutes les fois que *ce qui plaît, ce qui me plaît, etc.*, peuvent se traduire par *ce qui charme, ce qui me charme, etc.*, on doit employer *ce qui*

Mais si, au contraire, on a l'intention d'exprimer la volonté, et qu'après le verbe *plaire* il y ait ellipse d'un autre verbe, tel que *faire, dire, etc.*, il faut faire usage de *ce qu'il*.

Les auteurs, il est vrai, n'ont pas toujours tenu compte de cette distinction, et il ne serait pas difficile de trouver des exemples où ils aient employé *ce qui* pour *ce qu'il* et *vices versa*. En voici quelques-uns :

Que faites-vous le soir, avant qu'on se retire ?
— *Ce qui me plaît.* (MOLIERE.)
Qui peut *ce qui* lui plaît commande alors qu'il prie.
(CORNEILLE.)

Avec moi, on ne porte jamais ce qui sied, on ne va jamais où l'on doit, on ne fait jamais *ce qui* plaît. (LEMONTEY.)

Et c'est en partant de cette distinction assez subtile, mais réelle, que les grammairiens reprochent à Racine ce vers :

Tu prétends faire ici de moi *ce qui* te plaît.

Il fallait, disent-ils, *ce qu'il te plaît* pour *ce que tu veux*.

Si Racine et tous les grands écrivains eussent pu prévoir les innombrables reproches que leur font les grammairiens, sans doute ils eussent dit : « De quoi se mêlent-ils ? veulent-ils enchaîner le génie ? Connaissent-ils sa nature et sa puissance ? La langue peut-elle être pour lui rien de plus qu'un docile instrument, qu'une palette de couleurs, qu'il mêle à son gré ? Ceux dont, par nature et par état, la tête doit être penchée sur les mots qu'ils épluchent, oseraient-ils le suivre dans son vol audacieux (1) ? »

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Nous savons ce qui plaît aux dames
Qu'est-ce qui lui plaît ?
Tout ce qui plaît n'est pas...
Les poètes ne peuvent pas faire tout ce qui leur plaît.

Je ferai tout ce qu'il me plaira.
Il fait ce qu'il lui plaît.
Nous dirons tout ce qu'il nous plaira.
Les poètes ne peuvent pas faire tout ce qu'il leur plaît

II

AVEC D'AUTRES VERBES.

Le sage n'est pas celui qui fait beaucoup, mais *ce qui* convient. (STOBE, cité par BOISTE.)

Quelque amoureux qu'on soit, Dorine, Dieu sait [comme]
Quatre mois de rigueur découragent un homme.
— C'est *ce qui* m'a semblé. (DONAT.)

Je ne veux pas faire ici sottement le modeste, je sens bien ce que j'ai, mais je sens encore mieux *ce qui* me manque. (J.-J. ROUSSEAU.)

Encore si cet intérêt était toujours vrai, la connaissance de *ce qu'il* leur convient de faire pourait faire prévoir ce qu'elles feront. (J.-J. ROUSSEAU.)

Je voulais de Mélite, en cette occasion,
Couvrir l'étourderie et l'indiscrétion :
A *ce qu'il* me paraît, ce zèle est inutile. (DONAT.)

Je les trouvai échauffés sur une dispute, la plus mince *qu'il se puisse imaginer*. (MONTESQUIEU)

On voit que la distinction entre *ce qui* et *ce qu'il* n'a pas lieu avec le verbe *plaire* seulement, mais encore avec d'autres verbes. Dans la première colonne, *ce qui convient* a le sens de *ce qui est convenable* ; dans la seconde, *ce qu'il leur convient de faire*, signifie *ce qu'il leur plaît de faire, ce qu'ils veulent faire*. On devra dire aussi : *je vous manderai ce qui m'en semble*, et non *ce qu'il m'en semble* ; *ce qui m'en semble*, c'est-à-dire la chose qui m'en semble.

De même on dira : *Vous n'ignorez pas ce qui vous importe*, parce que, dans cette phrase, il n'y a aucun verbe à l'infinitif qui soit exprimé ou sous-entendu ; mais on devra dire : *vous n'ignorez pas ce qu'il vous importe de faire*

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE

Je sais ce qui me manque.
Faites ce qui convient.
A ce qui semble honnête.
Ce qui paraît juste.

Je sais ce qu'il me manque d'argent.
Faites ce qu'il vous conviendra.
A ce qu'il me semble.
A ce qu'il te paraît.

(1) Boiste.

N° CCCLXXXII

Qui est-ce qui? ET Qu'est-ce qui?

Qui est-ce qui?

Des principes... *qui est-ce qui* n'en a pas ?
(CONDILLAC.)

Rh, bon Dieu! *qui est-ce qui* vaut mieux que vous ?
(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Qui est-ce qui sait mettre exactement le lecteur au lieu de la scène, pour voir un événement tel qu'il s'est passé?
(J.-J. ROUSSEAU.)

Qu'est-ce qui?

Qu'est-ce qui la réveille au milieu de la nuit?
(CHATEAUBRIAND.)

Qu'est-ce donc qui vous trouble? pourquoi voulez-vous mourir?
(FÉNÉLON.)

Qu'ai-je dit, et *qu'est-ce que* j'espère?
Je ne me connais plus... (VOLTAIRE.)

Qu'est-ce que j'entends?
(Id.)

Il y a une différence entre *qui est-ce qui?* et *qu'est-ce qui?* Pour une personne on dit : *qui est-ce qui?* pour une chose *qu'est-ce qui?*

Girault-Duvivier a donc commis une faute des plus grossières, page 648 de sa grammaire, en disant : « Pour connaître le sujet, il suffit de mettre *qui est-ce qui?* avant le verbe.... *Mentir est honteux. Qui est-ce qui est honteux?* Réponse : *mentir.* » Il fallait : *qu'est-ce qui est honteux?* Cette critique peut également s'appliquer à M. Landais : voir son ouvrage sur l'*Education*, où la faute que nous signalons se trouve répétée plusieurs fois.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Qui est-ce qui te l'a dit?
Qui est-ce qui frappe?
Qui est-ce qui vous poursuit

Qu'est-ce que vous dites?
Qu'est-ce qui vous chagrine?
Qu'est-ce qui vous attriste?

N° CCCLXXXIII.

C'est là que.

La retraite est un port tranquille :
C'est là que, loin des envieux,
L'homme est parfaitement heureux.
(HAUMONT.)

N'est-ce pas là que s'établit enfin et se mêle aux habitants indigènes ce peuple illustre qui condamna jadis Agdeilas à une amende?
(LEMONTEY.)

Ne vous refusez donc point à la royauté... *c'est là* qu'on peut soi-même servir magnifiquement les dieux.
(ROLLIN.)

Où courez-vous? *ce n'est pas là que* sont les ennemis.
(VOLTAIRE.)

C'est par là qu'il doit commencer à se rapprocher du reste des hommes.
(LEMONTEY.)

On dit *c'est là que*, *c'est par là que*, *c'est de là que*, et non *c'est là où*, *c'est par là où*, *c'est de là où* ; du moins c'est ainsi que se sont toujours exprimés les bons auteurs.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

C'est là que je l'ai vu.
C'est par là qu'il viendra.

C'est de là qu'ils sont partis.
C'est par là qu'il doit partir.

N° CCCLXXXIV.

Que ET combien COMPARÉS.

Que.

La vengeance est douce à l'esprit d'une femme !
(CORNEILLE.)

Qu'il est doux de vivre dans un pays où les lois
nous mettent à couvert de la volonté des hommes !
(SAINT-ÉVREMONT.)

Que la religion est terrible et puissante !
(VOLTAIRE.)

Combien.

Combien le trône tente un homme ambitieux !
(RACINE.)

Combien de trônes sont remplis
Par les usurpateurs qui s'y sont établis !
(CRÉBILLON.)

Ah ! combien de Césars deviendront Laredons !
(LA FONTAINE.)

Commençons par rendre justice à Lemarc. A l'endroit où ce savant grammairien traite du *que*, dans son Cours de langue française, il détruit les mille et une transfigurations que la routine lui fait ordinairement subir, et montre jusqu'à l'évidence que cet adjectif se rapporte toujours à un mot exprimé ou sous-entendu. Nous sommes parfaitement d'accord là-dessus avec Lemarc, excepté quand il attribue à *que*, signifiant *combien*, une valeur relative qu'il n'a pas. Pris dans ce sens, ce mot n'est autre chose que le *quantum* des Latins. Et ce qui le prouve, ce sont les exemples de l'une et de l'autre colonne, où *que* pourrait être remplacé par *combien* et *vice versa*.

Vouloir donc, comme l'a fait Lemarc, analyser : *que la vengeance est douce*, etc., *qu'il est doux de vivre*, etc., par (je dis ceci) *que la vengeance est douce*, etc. ; (je dis ceci) *qu'il est doux de vivre*, etc., c'est enlever au *que* sa véritable signification, puisque alors il ne signifie plus *combien* ; c'est changer le sens de la phrase, en un mot, c'est faire une fausse analyse.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Que vous êtes grand !
Qu'elle est belle !
Qu'il est sot !

Combien vous êtes grand !
Combien elle est belle !
Combien il est sot !

Que vous êtes jolie !
Qu'elle est bonne !
Qu'ils sont spirituels !

Combien vous êtes jolie !
Combien elle est bonne !
Combien ils sont spirituels !

Que vous êtes généreux !
Qu'il est riche !
Qu'il est doux !

N° CCCLXXXV.

Au moment que, au moment où

Au moment que.

Tout cela est le vif portrait que chacun de vous se fait, au moment que je parle, du prince que nous avons perdu.
(FLÉCHIER.)

Plus je veux du passé rappeler la mémoire,
Du jour que je la vis jusqu'à ce triste jour,
Plus je vois qu'on me peut reprocher trop d'amour.
(RACINE.)

Un temps viendra que tous les hommes, soumis à la seule pensée, se conduiront par les clartés de l'esprit.
(CHATEAUBRIAND.)

Approchez, mes enfants. Enfin l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue :
A mes nobles projets je vois tout conspirer ;
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.
(RACINE.)

Au moment où.

Dans le moment où ils allaient commencer leur repas, cette vieille dont j'ai parlé fit tout-à-coup du bruit à une porte.
(FÉNELON.)

Il n'y a pas de jour où je ne reçoive des vers et où je n'en rende.
(BOUFFLERS.)

Le temps viendra, je l'espère, où les Français libres déclareront, par un acte solennel, qu'ils n'ont point pris de part à ces crimes de la tyrannie.
(CHATEAUBRIAND.)

Le temps approche où la vie d'Antoine aura pour le jeune homme une instruction plus prochaine que celle d'Auguste.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Dans ces exemples, quand on dit : *au moment que* ou *au moment où*, dans le temps que, dans le temps où, du jour que, du jour où, etc., on s'exprime donc également bien.

Dans ces expressions, *que* se traduit comme *où*, par *dans lequel* : *Au moment que*, c'est-à-dire *au moment dans lequel*.

EXERCICE PHRASÉOLOGIQUE.

Au moment que...
L'heure est venue que...

Au moment où...
L'heure est venue où...

Du jour que...
Le temps s'approche que...

Du jour où...
Le temps s'approche où...

N° CCCLXXXVI.

Quoi que ET quoique.

Quoi que.

Quoi que vous présumiez de la voix populaire,
Par de secrets rayons le ciel souvent l'éclaire.

(CORNEILLE.)

L'honneur est dans notre âme; et *quoi qu'on* entre-
[prenne,
C'est avec notre aveu qu'il faut qu'on l'y surprenne.

(COLARDEAU.)

Quoi qu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.

(LA FONTAINE.)

Quoique.

Quoique l'ambition soit un vice, elle est souvent
la mère et la cause de plusieurs vertus.

(AMELOT.)

Quoique la justice ne se vende pas, il en coûte
beaucoup, et il faut être très-riche pour l'obtenir.

(STANISLAS.)

La paix, *quoique* désavantageuse, qui procure du
repos, vaut mieux que la victoire qui n'achève
point la guerre.

(BALZAC.)

Il ne faut pas confondre *quoi que*, de la première colonne, avec *quoique*, de la seconde. Le premier signifie *quelque chose que*, et alors il s'écrit en deux mots; le second, au contraire, a le sens de *bien que*, et doit s'écrire en un seul mot. Ce n'est que de l'opposition, de la comparaison des termes, que nous pouvons apprécier leur véritable valeur.

EXERCICE PHRASÉOLOGIQUE.

Quoi que vous disiez.
Quoi qu'il pense.

Quoique pauvre.
Quoiqu'il soit grand.

Quoi que vous présumiez
Quoi que je fasse.

Quoique riche.
Quoique je le pense.

N° CCCLXXXVII.

Que POUR à quoi, de quoi.

Que.

Que sert une sagesse âpre et contrariante?

(LA CHAUSSE.)

Que sert la politique où manque le pouvoir?

(VOLTAIRE.)

Que sert à qui n'est plus un vain titre de gloire?

(F. DE NEUFCHATEAU.)

Que sert de se parer

Du repentir, après l'injure

Qui ne peut plus se réparer? (Id.)

Contre deux cœurs épris *que* sert la vigilance?

(LA CHAUSSE.)

A quoi.

Dans ce siècle coupable à *quoi* sert la vertu?

(DE BELLOY.)

À *quoi* sert l'examen avant le mariage?

A rien.

(LA CHAUSSE.)

Si la mode empoisonne un naturel heureux,

À *quoi* sert le bonheur d'être né vertueux? (Id.)

À *quoi* sert d'avoir un roi qui sache bien gouverner en paix, s'il ne sait pas gouverner le pays quand la guerre vient?

(FÉNÉLON.)

La seule observation que nous ayons à faire ici, d'après les citations de l'une et de l'autre

colonne, c'est qu'on peut remplacer à *quoi*, *de quoi*, par *que*, et dire, *que* sert ? qu'avez-vous à vous plaindre ? ou bien à *quoi* sert ? *de quoi* avez-vous à vous plaindre ?

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Que sert ?

A quoi sert ?

Qu'avez-vous à vous tourmenter ?

De quoi avez-vous à vous tourmenter ?

DES PRONOMS INDÉFINIS.

N° CCCLXXXVIII.

NATURE DES PRONOMS INDÉFINIS. — LEUR DÉFINITION

On pardonne aisément le mal involontaire.

(DE LA BOUTRAYE.)

La comédie nous apprend à nous moquer d'*autrui*.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Il est toujours *quelqu'un* qui cherche à nous trahir.

(LAGRANGE.)

Quiconque flatte ses maîtres les trahit.

(MASSILLON.)

Personne ne veut être plaint de ses erreurs.

(VAUVENARGUES.)

Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut.

(MOLIÈRE.)

Les pronoms indéfinis sont ceux qui désignent d'une manière vague les personnes ou les choses dont ils rappellent l'idée.

Les mots que les grammairiens regardent comme pronoms indéfinis sont *on*, *quiconque*, *chacun*, *l'un l'autre* ; les locutions pronominales *qui que ce soit*, *quoi que ce soit*. Quelques grammairiens y joignent les adjectifs indéfinis *nul*, *tel*, employés seuls, et même les mots *autrui*, *personne*.

D'autres grammairiens nomment ces pronoms substantifs *indéfinis*, et nous sommes de ce nombre.

N° CCCLXXXIX

On ou *l'on*

On cherche les rieurs, et moi, je les évite.

(LA FONTAINE.)

On pardonne aisément le mal involontaire.

(DE LA BOUTRAYE.)

On se flatte jusqu'à la mort.

(JAUFFRET.)

On finit par où *l'on* devait commencer.

(DORAT.)

L'origine du mot indéfini *on* ne paraît pas encore être bien connue de nos grammairiens.

Les uns prétendent qu'il dérive de l'anglais *one*, un, ou du celtique *en*, qui signifie également *un*.

Les autres pensent que c'est une corruption du mot français *homme*.

Ce sont là deux erreurs qu'il importe de réfuter, pour ne pas les voir accréditer par des grammairiens dont les opinions pourraient faire autorité. Le mot *on* ne vient pas de l'anglais *one*, un. Il n'est pas non plus une corruption du mot *homme* ; et pour avancer une pareille opinion, il faut, en vérité, n'avoir jamais ouvert aucun des vieux monuments de notre langue. Mais les grammairiens ont bien le temps d'aller fouiller nos vieilles archives pour y chercher la vérité ! Ils trouvent infiniment plus commode de dire *ce* qui leur passe par la tête.

On est une altération de son primitif latin *homo*, dont l'*o* final s'est mutisé : de là les transformations *hom*, *home*, *homs*, *hon*, *hons*, *om*, *ome*, *omme*, *ons*, *en*, *on* (1). L'euphonie a, dans certains cas, fait précéder ces mots de l'article *l'*.

Chez les Francs, tout l'art de la parole se borna d'abord à l'abréviation et à la contraction. C'est ainsi que de *damnum* ils n'ont pris que la première syllabe dont ils ont fait *dam* ; de *truncus*, *tronc* ; de *donum*, *don* ; de *nomen*, *nom* ; de *homo*, *hom*, qu'on écrivait d'abord sans *e* muet, d'où est venue la particule *on* (2).

Tout lecteur peut reconnaître la vérité de ce fait en parcourant les vieux manuscrits gaulois. Pluche, dans son *Spectacle de la nature*, donne le symbole de saint Athanase en latin, puis les traductions gauloises qui en ont été faites successivement, jusqu'à ce qu'il arrive à une traduction française ; l'origine et les transformations du mot *on* s'y trouvent établies d'une manière authentique.

Mais, pour épargner au lecteur la peine de recourir à ces documents, nous croyons devoir rapporter ici quelques exemples des diverses transformations du mot *homme* ou *on*. Ces exemples sont tirés d'écrivains des dixième, onzième, douzième et treizième siècles

Li vileins dist en son proverbe
Que mains *hom* a le tort requis (3). (TOM. IV DES FABLIAUX.)
Qui ainsi muert, l'en nous tesmoigne
Que Diex ses pechiez li pardoigne (4). (Id.)

Si cum *om* per dreit son fradra salvar dist (5). 842. Sermon de Louis le German à Charles le Chauve.
Li créeres et li sires de totes choses vint, et as *homes* vint, et pour les *homes* vint, et *home* vint.

(SERMONS DE SAINT BERNARD.)

(4) Les Italiens ont dit de même *hom*, *om*, et *uom*, *uomo*. Les exemples suivants en font foi :

Volendo prendere om con lui battaglia. (DANTE.)

TRADUCTION. Si l'on voulait se battre avec lui.

Messo à che viene ad invitar ch' uom saglia. (Id.)

TRADUCTION. C'est un messager qui vient inviter que l'on monte.

Sempre a quel ver ch' ha faccia di mensogna

Dè l' uom chiuder le labbra quant' et puote,

Però che, senza colpa, fa vergogna. (Id.)

TRADUCTION. On doit toujours, autant qu'il est possible, fermer sa bouche à cette vérité qui a l'aspect du mensonge, parce qu'elle nous attire la honte, sans qu'il y ait de notre faute.

(2) Plus tard, c'est-à-dire quand on s'occupa de perfectionner la langue, et de remédier aux nombreux désavantages qu'avait entraînés l'abréviation ou contraction des syllabes dans les mots empruntés des autres langues, et surtout de la langue latine, premier instinct de notre idiome franc, on substitua aux consonnes dures et ingrates des terminaisons plus sonores et plus brillantes. Ce fut l'*e* muet qui commença à donner une forme plus humaine à l'idiome sauvage des Francs ; il servit à distinguer les genres ; à diminuer l'âpreté des contractions, surtout dans les verbes et les adverbess ; à lier les mots entre eux d'une manière moins rude ; à les terminer avec plus de douceur, de variété et d'harmonie. Cela explique pourquoi *hom* ou *om* finirent par être remplacés par *homme*, et nous fait sentir le peu d'exactitude de cette observation de Roquefort : « Si *homme* s'écrit avec deux *m* en français, quoiqu'il n'y en ait qu'un au latin » *homo*, cela vient probablement de ce que tous les noms de la troisième déclinaison se sont formés de l'ablatif *homine*, et que l'on a fait de l'*i* et de l'*n* le second *m* ; de même le mot *femme* de *femina*, » nommer de *nominare*. »

Que *femme* soit venu de *femina* ; nommer de *nominare*, cela se conçoit ; mais ce qui paraît un peu singulier, c'est que pour former *homme* on ait été obligé de recourir précisément à l'ablatif latin *homine* où ne conduit pas l'esprit de système ?

(3) Le vilain dit en son proverbe

Que maint homme a le tort requis.

(4) Qui meurt ainsi, l'on nous témoigne

Que Dieu lui pardonne ses péchés.

(5) Ainsi qu'on doit sauver son frère par droit.

Si uns *hons* eust guerre à un autre.
Bon fit à *preudome* parler.
Et *preudons* n'escondra mie.

(ORDONNANCE DE LOUIS IX DE 1270.)
(L'ORDRE DE CHEVALERIE, FASLIAT.)
(Id.)

Les explications dans lesquelles nous venons d'entrer nous démontrent que puisque le mot *on*, contraction de *homo*, ne révèle d'autre idée que celle empreinte dans ce mot, et ne se trouve pas à la place d'un autre nom, ce n'est pas un *pronom*, mais bien le nom d'une personne représentée dans l'esprit de celui qui parle par l'idée de l'unité, ou par celle d'une pluralité; et, par conséquent, annoncée d'une manière indéfinie, indéterminée.

C'est donc à tort que M. Raynouard a dit, dans sa *Grammaire de la Langue romane*, que le mot *on* est un pronom qui, se rapportant à un substantif non exprimé dans le discours, en remplit lui-même les fonctions.

Le même reproche s'adresse à presque tous les grammairiens ainsi qu'à l'Académie elle-même.

EXERCICE ANALYTIQUE.

On se rit d'une menace
Qu'on ne peut effectuer. (AGNIEL.)
Quand *on* est mère, *on* aime tendrement. (HAUMONT.)
En ornant trop la nature,
On se déçoit les facultés. (NIVERNAIS.)

L'oisiveté, dit-on, des vices est la mère. (Le BAILEY.)
On n'offense jamais les dieux impunément. (LÉMOINE.)
Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne souppe? (La FONTAINE.)
Nous serions tous bien empêchés,
Si l'on parlait comme l'on pense. (LAMOignon.)

—••••• N° CCCXC. •••••—

GENRE ET NOMBRE DU MOT *on*.

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'*on* prend pour l'éviter.
(LA FONTAINE.)

Quand *on* est chrétien, de quelque sexe qu'*on*
soit, il n'est pas permis d'être lâche.
(FÉNÉLON.)

On n'est pas criminel toujours pour le paraître.
(TH. CORNEILLE.)

Ne faut-il que délibérer?
La cour en conseillers foisonne :
Est-il besoin d'exécuter?
L'*on* ne rencontre plus personne.
(LA FONTAINE.)

L'*on* fit, pendant notre séjour à Stockholm, de
grandes jouissances pour la naissance d'une prin-
cesse. (REGNARD.)
L'*on* hait avec excès lorsque l'*on* hait un frère.
(RACINE.)

Le mot *on* est destiné à indiquer l'universalité des personnes d'une manière vague et indéterminée, et sans distinction de sexe (1). Sa nature est d'être essentiellement du masculin et du singulier : aussi le verbe qui le suit ne se met-il jamais au pluriel.

(1) Nous trouvons dans les *Mélanges de littérature* de l'abbé Morellet, des remarques philosophiques grammatico-morales sur le nom indéterminé *on*; nous n'en extrairons que les passages suivants, afin de montrer l'abus qu'il est possible de faire de ce mot. « Ceux qui se servent de ce monosyllabe dans ces phrases, *on* dit, *on* sait, *on* pense, veulent communément appuyer leur opinion de l'autorité d'*on*; et, pour la rendre plus imposante, ils lui font signifier un nombre de personnes le plus grand, et lui donnent le plus d'étendue qu'ils peuvent. A n'entendre par *on* qu'un seul homme, ou un petit nombre d'hommes, celui qui cherche à établir une opinion ou un fait, à décrier un livre, à décréditer un ministre, à répandre une calomnie, ne trouve pas son compte. Il faut qu'il donne à entendre que son *on* dit comprend la ville, le royaume, l'Europe, et, s'il se peut, le monde entier....

» Les grammairiens disent que cette particule est indéfinie; mais ils pourraient dire avec plus de raison qu'elle est infinie, puisqu'elle comprend souvent, dans l'opinion de celui qui l'emploie, ou du moins qu'il veut lui faire comprendre, un nombre infini d'individus. De sorte que ce mot si court, comme le charmant *qu'on* dit, de Bélise et de Philaminte, dit beaucoup plus qu'il ne semble, qu'*on* entend la-dessous un million de mots, et qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros. » Tome 4. page 219.

Les exemples de la seconde colonne nous montrent que ce même mot, *on*, peut être précédé de la lettre *l*, qui est, non pas un signe euphonique, mais bien l'article *le*, dont la voyelle se trouve élidée.

Les grammairiens ont donné pour règle qu'au commencement des phrases il fallait mettre *on* et non pas *l'on*; mais nous, qui faisons moins une grammaire que l'histoire du langage, nous devons à la vérité de dire que nos meilleurs auteurs ne se sont pas astreints à cette loi. Toutefois, aujourd'hui les écrivains mettent généralement au commencement des phrases *on* plutôt que *l'on*, influencés par la règle qu'il a plu aux grammairiens d'imaginer.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

On veut.
On dit.
On est léger.
On pense.
On raconte.

On peut.
On juge.
On est fou.
On ment.
On trompe.

On sait.
On va.
On est prudent.
On vient.
On rencontre.

On ignore.
On plaît.
On est sot.
On déplaît.
On invente.

On dort.
On meurt.
On vit.
On mange.
On boit.

— N° CCCXCI. —

On EN RAPPORT AVEC UN ADJECTIF MASCULIN OU FÉMININ

SINGULIER.

On peut être étourdi, léger, inconséquent et brave en même temps.

(ROCHON DE CHABANNES.)

Ce qui ne plaît qu'aux yeux dans un instant s'oublie, Le charme dure peu quand *on* n'est que jolte.

(GOSSE.)

PLURIEL.

Le commencement et le déclin de l'amour se font sentir par l'embarras où *l'on* est de se trouver seuls.

(LA BRUYÈRE.)

Quand *on* est jeunes, riches et jolies, comme vous, mesdames, *on* n'en est pas réduite à l'artifice.

(DIDEROT.)

Malgré ce que nous avons dit, *on* voit, par les exemples qui précèdent, que si le mot *on* désigne expressément un homme ou une femme, ou plusieurs individus de l'un ou de l'autre sexe, l'adjectif en rapport avec lui prend alors le masculin ou le féminin, le singulier ou le pluriel. Il ne faut pas croire cependant que, dans ce cas, l'adjectif qualifie le mot *on*: ce serait là une grande erreur, puisque *on* est toujours du masculin; l'adjectif ne peut donc qualifier qu'un nom sous-entendu: Ainsi, *on* peut être étourdi; *on* n'est qu'une jolte; l'embarras où *l'on* est de se trouver seuls; *on* est jeunes, riches et jolies; c'est pour *on* peut être (un homme) étourdi; *on* est (une femme) jolite; l'embarras où *l'on* est de se trouver (deux individus) seuls; *on* est (des femmes) jeunes, riches et jolies; où *l'on* voit qu'étourdi s'accorde avec homme; jolite avec femme; seuls avec individus; et jeunes, riches et jolies, avec femmes. Cette construction est dite syllepse, parce qu'elle se fait plutôt selon la pensée que suivant les règles de la syntaxe. Ce qui justifie surtout nos observations, c'est qu'il faut écrire avec les deux nombres: *on* s'était cru amis, et *l'on* s'est trouvé rivaux.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

On avec un adjectif

MASCULIN ET FÉMININ

SINGULIER.

On est homme.
On est femme.
On s'est cru bon.
On s'est cru joué.

MASCULIN ET FÉMININ

PLURIEL.

On est jeunes.
On est coquettes.
On s'était cru battus.
On s'est donné pour grandes.

MASCULIN ET FÉMININ

SINGULIER.

On est vif.
On est vive.
On est savant.
On est spirituelle.

MASCULIN ET FÉMININ

PLURIEL.

On est maîtres.
On est maîtresses.
On est ennemis.
On est deux amies.

N° CCCXCII.

ON SUIVI D'UN SUBSTANTIF SINGULIER OU PLURIEL.

SINGULIER.

Vous parlez d'obéir, et cependant on n'est pas
votre esclave. (ANONYME.)

PLURIEL.

On n'est pas des esclaves pour essuyer de si mau-
vais traitements. (ACADÉMIE.)

Le mot *on* peut être suivi d'un substantif soit singulier, soit pluriel.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

On suivi d'un substantif

MASCULIN ET FÉMININ
SINGULIER.
On n'est pas un Turc.
On est une dame.

MASCULIN ET FÉMININ
PLURIEL.
On n'est pas des juifs.
On est des bourgeois.

MASCULIN ET FÉMININ
SINGULIER.
On n'est pas un barbare.
On n'est pas une avare.

MASCULIN ET FÉMININ
PLURIEL.
On n'est pas des richards.
On n'est pas des prisonniers.

N° CCCXCIII.

PHRASES ÉNONCIATIVES

SANS NÉGATION.

On gagne les esprits par beaucoup de douceur.
(MOLIÈRE.)
On peut être honnête homme et faire mal des vers.
(Id.)
On peut voir l'avenir dans les choses passées.
(ROTROU.)
On voit les maux d'autrui d'un autre œil que les siens.
(CORNEILLE.)
On aime peu celui qui n'ose aimer personne.
(DELILLE.)
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.
(M^{me} DESMOULIÈRES.)
On perd tout le temps qu'on peut mieux em-
ployer. (J.-J. ROUSSEAU.)

AVEC NÉGATION.

On ne peut tromper l'œil vigilant des dieux.
(VOLTAIRE.)
On n'excite au travail qu'en offrant des amorce.
(FAVART.)
On n'est pas vertueux pour n'avoir aucun vice.
(AUBERT.)
On n'a jamais pu apprivoiser l'hirondelle, qui,
de temps immémorial, bâtit son nid dans nos mai-
sons. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)
Quand les canons ont tiré de suite une vingtaine
de coups, on n'y peut supporter la main. (Id.)
L'antiquité avait observé sept étoiles dans les
Pleiades. On n'en voit plus que six aujourd'hui, la
septième disparaît au siège de Troie. (Id.)

Le pronom indéfini *on* ne peut jamais apparaître dans le discours que comme sujet de la proposition : il ne saurait donc être complément de verbe ni de préposition. Dans les phrases purement énonciatives, telles que celles que nous venons de rapporter, *on* précède toujours le verbe ; mais si les phrases sont négatives, comme celles de la seconde colonne, il est séparé du verbe par la négation. Il faut bien prendre garde, dans ce cas et lorsque l'on retranche l'*e* de la négation, de se laisser tromper par la prononciation et d'omettre cette même négation ; ce serait une faute très-grave. On doit écrire : *on n'aime point*, *l'on n'est aimé*, et non : *ON aime point*, si *L'ON est aimé*. Prononcez les deux phrases sui-
vantes :

Nous sommes perdus, si *l'on en* décide autrement (*l'o-n-en*).

Nous sommes perdus si *l'on n'en* décide autrement (*l'on n'en*).

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

On dit.	On assure.	On a tort.	On ne dit pas.	On n'assure pas.	On n'ignore pas.
On seït.	On soupçonne.	On a raison.	On ne sait pas.	On n'en sait rien.	On n'y peut rien.
On croit.	On suppose.	On se trompe.	On ne croit pas.	On n'y pense pas.	On n'en croit rien.
On pense.	On s' imagine.	On ignore.	On ne pense pas.	On n'en parle pas.	On n'y croit pas.

----- **N° CCCXCIV.** -----**PHRASES INTERROGATIVES ET EXCLAMATIVES.**

Peut-on prévoir sa destinée?
(AGNIEL.)
Dans la peur réfléchit-on?
(LEMOULE.)
Eh! connaît-on l'orgueil auprès de l'amitié!
(CHAMFORT.)
A-t-on jamais pleuré d'avoir fait son devoir?
(Id.)
En riant de ses fers cesse-t-on d'en porter?
(CHÉNIER.)

Que ne fait-on passer avec un peu d'encens!
(FLORIAN.)
Eh! que ne doit-on pas à qui l'on doit la vie!
(BOURSAULT.)
N'est-on jamais tyran qu'avec le diadème?
(CHÉNIER.)
N'a-t-on jamais dansé pour secouer sa peine?
(ARNAULT.)
Aisément, pour jamais, quitte-t-on ce qu'on aime?
(BLIN DE SAINT-MORIN.)

Dans les phrases interrogatives ou exclamatives, le pronom indéfini *on* se transporte immédiatement après le verbe : *peut-on? sait-on? doit-on? que peut-on?* Mais si le verbe qui précède *on* commence par une voyelle, il faut, pour éviter l'hiatus qui résulterait des expressions *a-on? n'a-on pas?* intercaler un *t* entre deux tirets : *A-t-on? n'a-t-on pas?* ainsi que cela a lieu dans les deux derniers exemples de chacune des colonnes ci-dessus. — La négation n'exerce aucune influence.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Peut-on?	A-t-on?	Croit-on?	Ne peut-on pas?	N'a-t-on pas?	Ne croit-on pas?
Doit-on?	Corrige-t-on?	Attaque-t-on?	Ne doit-on pas?	Ne corrige-t-on pas?	N'attaque-t-on pas?
Sait-on?	Aime-t-on?	Connait-on?	Ne sait-on pas?	N'aime-t-on pas?	Ne connait-on pas?
Dit-on?	Pense-t-on?	Soupçonne-t-on?	Ne dit-on pas?	Ne pense-t-on pas?	Ne soupçonne-t-on pas?

----- **N° CCCXCV.** -----**PHRASES INTERJETÉES.**

La vengeance, *dît-on*, est un morceau de roi.
(AUBERT.)
C'est le dix-huitième siècle, *s'écrie-t-on*, qui est le siècle *penseur* par excellence.
(CHATEAUBRIAND.)
Mais, *dît-on*, que signifie cette communion mystique où la raison est obligée de se soumettre à une absurdité, sans aucun profit pour les mœurs?
(Id.)

Bonne action, *dît-on*, a toujours son salaire.
(RIGAUD.)
Les animaux étrangers, *ajoute-t-on*, perdent leur caractère dans la captivité.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)
Les colliers de quelques-uns des habitants de Musgow (en Afrique) avaient cinq ou six rangs, et n'étaient autres, *m'assure-t-on*, que les dents d'ennemis qu'ils avaient tués dans les batailles.
(ALBERT-MONTÉMONT.)

Lorsqu'une proposition se trouve interjetée dans une phrase, le mot *on*, comme dans les interrogations, se met toujours après le verbe; et si ce dernier se termine par une voyelle, on intercale un *t* entre deux tirets.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE

M'assure-t-on.
M'objecta-t-on.
Pense-t-on.
Repartin-t-on.

Me demanda-t-on.
Me manda-t-on.
Répliquait-on.
Avancerait-on.

Me cria-t-on.
Trouve-t-on.
Soutiendra-t-on.
Répéterait-on.

Me répondit-on.
Croit-on.
Murmure-t-on.
Ajouterait-on.

N° CCCXCVI.

PLACE DE *on* DANS LES PHRASES COMMENÇANT PAR *aussi*, *peut-être*, *en vain*, *toujours*
ET AUTRES MOTS SEMBLABLES

AVANT LE VERBE.

Aussi l'on doit regarder le déluge universel comme un moyen surnaturel dont s'est servie la toute-puissance divine pour le châtimement des hommes.
(BUFFON.)

A peine l'on me félicitait de mon heureuse évasion, que le misérable état dans lequel j'étais, sans même un haillon pour me couvrir, se présenta à mon esprit pour me jeter dans l'inquiétude.

(ALBERT MONTÉMONT.)

Depuis plus d'un siècle l'ardeur pour découvrir de nouvelles terres s'est extrêmement ralentie : *peut-être on a préféré avec raison l'utilité qu'on a trouvée à faire valoir celles qu'on connaissait, à la gloire d'en conquérir de nouvelles.*

(BUFFON.)

Ce que nous avons dit, page 254, relativement à la place des pronoms personnels dans les phrases commençant par *aussi*, *en vain*, *peut-être*, etc., s'applique naturellement à *on*. Comme eux, ce mot se met devant ou après le verbe ; c'est l'oreille qui doivent déterminer la préférence. Nous dirons cependant que les exemples analogues à ceux de la seconde colonne sont plus fréquents.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

A peine on nait que...
Aussi l'en doit.
En vain on parle.
Toujours on verra.
A plus forte raison on fait.
Encore on dit quelque chose.

A peine nait-on que...
Aussi doit-on.
En vain parle-t-on.
Toujours verra-t-on.
A plus forte raison fait-on.
Encore dit-on quelque chose.

A peine on meurt que...
Peut-être on dira.
Du moins on objectera.
Combien on intéressera.
Au moins on pense.
Si bon qu'on soit.

A peine meurt-on que...
Peut-être dira-t-on.
Du moins objectera-t-on.
Combien intéressera-t-on.
Au moins pense-t-on.
Si bon soit-on.

N° CCCXCVII.

DE LA RÉPÉTITION DE *on*.

La marée arrive cependant de tous côtés ; *on* cherche Vatel pour la distribuer, *on* va à sa chambre, *on* heurte, *on* enfonce la porte ; *on* le trouva noyé dans son sang.

(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

On dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière ; *on* le loua fort, *on* loua et l'*on* blâma son courage.

(LA MÈRE.)

Il élève sa voix ; *on* murmure, *on* s'empresse, *On* l'entoure, *on* l'écoute, et le tumulte cesse.

(VOLTAIRE.)

Ceux mêmes qui n'ont pas de bien veulent paraître en avoir : ils en dépensent comme s'ils en avaient ; *on* emprunte, *on* trompe, *on* use de mille artifices indignes pour parvenir.

(FÉNÉLON.)

On lève l'ancre, *on* part, *on* fuit loin de la terre. *On* découvrirait déjà les bords de l'Angleterre.

(VOLTAIRE.)

On l'interroge, *on* doute, *on* l'observe long-temps ; *On* craint sous cet habit un funeste mystère.

(Id.)

La fraude et l'inhumanité frappent peu à peu tous les plus solides fondements de l'autorité légitime : *on* l'admire, *on* la craint, *on* tremble devant elle jusqu'au moment où elle n'est déjà plus.

(FÉNÉLON.)

On accourut ; *on* enfonça la porte ; *on* dégagés Philoclès des mains de ces trois hommes, qui, étant troublés, l'avaient attaqué faiblement.

(FÉNÉLON.)

Lorsque dans une phrase il se trouve plusieurs propositions ayant pour sujet *on*, ce dernier se répète. C'est en l'absence d'autres faits que nous établissons cette règle ; car certainement il est des cas où la suppression de *on* ne serait ni choquante ni condamnable, comme dans l'exemple suivant : *Quand on va, vient, retourne, revient, comme vous faites, on est bien insupportable*. Des phrases semblables doivent indubitablement se rencontrer dans nos comiques. La règle donnée par Girault-Duvivier est donc trop absolue quand il dit : « Sans la répétition de *on*, l'oreille ne serait pas satisfaite : aussi le goût en a-t-il fait une loi. »

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

On va, on vient, on s'échauffe	On parle, on ne s'entend pas.	On veut, on ne veut pas.	On dit une chose, on en dit une autre.
On vient, on le presse, on l'écoute.	On sait, on vit, on meurt.	On mange, on boit, on chante.	On rit, on s'amuse.
On s'assemble, on murmure.	On soupçonne, on s'assure, on éclate	On sait, on ne sait ce qu'on dit.	On pleure, on rit tout à la fois.

----- N° CCCXCVIII. -----

IDENTITÉ DE RAPPORT AVEC *on* RÉPÉTÉ.

DITES :

Quand *on* sent que l'*on* plait, *on* en est plus aimable.
(COLLIN D'HARLEVILLE.)

On n'a point d'encens, *on* ne passe point pour immortel ; mais *on* se porte bien, *on* règne sans trouble, et l'*on* fait beaucoup de bien aux hommes qu'*on* gouverne.
(FÉNÉLON.)

Quand *on* a aimé avec emportement, il faut qu'*on* haisse avec fureur.
(FÉNÉLON.)

NE DITES PAS :

Quand *on* sent que l'*on* vous aime, *on* en est plus aimable.

On n'a point d'encens, *on* ne vous fait pas passer pour immortel ; mais *on* se porte bien, *on* veut qu'*on* règne sans trouble, et l'*on* fait beaucoup de bien aux hommes qu'*on* gouverne.

Quand *on* a été aimé avec emportement, il faut qu'*on* vous haisse avec fureur.

Lorsque le mot *on* est répété dans une phrase, il faut faire attention, autant pour l'intelligence que pour la clarté du discours, à ce que le rapport soit identique, comme dans les exemples de la première colonne, c'est-à-dire qu'il ne doit s'appliquer qu'à la même personne ; car dans les exemples de la deuxième colonne, *on* sent bien que la divergence de rapports rend les phrases obscures, fatigantes, insupportables. D'après cela, Fénelon n'aurait pas dû écrire :

Cependant *on* voyait le corps du jeune Hippias étendu, qu'*on* portait dans un cercueil orné de pourpre, d'or et d'argent.

On s'attendrissait sur Hippias, dont *on* racontait les grandes actions.

Le premier *on* est relatif à une portion d'individus, et le second s'applique à une autre.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Quand <i>on</i> est aimable, <i>on</i> est aimé.	Quand <i>on</i> va sur mer, <i>on</i> peut faire naufrage.	Dit qu' <i>on</i> vous le dit, c'est qu' <i>on</i> le sait. . .
Quand <i>on</i> bat, <i>on</i> risque d'être battu.	Quand <i>on</i> est humain, <i>on</i> fait du bien aux pauvres.	Quand <i>on</i> est joueur, <i>on</i> se ruine.
Quand <i>on</i> trompe, <i>on</i> est trompé.		Puisqu' <i>on</i> l'atteste, c'est qu' <i>on</i> en est certain.

-----N° CCCXCIX.-----

On EN RAPPORT AVEC LES NOMS PERSONNELS nous, vous

Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous!
(RACINE.)

Autmoins en pareil cas, est-ce un bonheur bien doux,
Quand on sait qu'on n'a point d'avantage sur nous.
(MOLIERE.)

Quand le bonheur vous guide, on doit suivre ses pas
Et toujours s'élever sans regarder en bas.
(DESTOUCHES.)

On souffre, on jouit, non par ce qui existe, mais
par ce qui nous paraît exister.
(DE SÉCUR.)

Les pronoms personnels *nous, vous*, quand ils sont employés dans un sens général, indéterminé, peuvent être mis, comme on voit, en relation avec *on*, qui n'a pour corrélatif spécial que *se* ou *soi*. Exemple : **ON a souvent besoin d'un plus petit que SOI.**

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

On gemit des malheurs qui tombent sur vous.
On méprise les méchancetés qui se disent de vous.
On parle ainsi quand il vous ennuie.

On repoussera les ennemis qui marcheront sur nous.
On s'applaudit des éloges qui nous reviennent.
On lui dit cela pour qu'elle nous laisse en paix.

-----N° CCCC.-----

EMPLOI DE *on* POUR *je, tu, il, elle, nous, vous, ils, elles*.

EXEMPLES.

On a certains attrails, un certain enjouement,
Que personne ne peut me disputer, je pense.
(REGNARD.)

Tu m'avais promis, lâche, et j'avais lieu d'attendre
Qu'on te verrait servir mes ardeurs pour Léandre.
(MOLIERE.)

Écoute :
Je prétends qu'on soit sourde à tous les damoiseaux.
(Id.)

Je veux croire les gens, quand on me dit, je t'aime.
(Id.)

— Que voulez-vous de moi ?
— Je veux que l'on m'écoute,
Vous ai-je dit vingt fois, quand je parle.
(Id.)

Qu'on appelle la reine ; et vous, qu'on se retire.
(VOLTAIRE.)

Et vous, à m'obéir, prince, qu'on se prépare.
(RACINE.)

ANALYSE.

ON a, etc., c'est pour : J'AI certains attrails, un certain enjouement, etc.

Qu'ON te verrait servir mes ardeurs est pour
JE te verrais servir, etc.

Je prétends qu'ON soit sourde est pour : je prétends que TU sois sourde, etc.

Je veux croire les gens quand ON me dit, c'est pour : quand ILS me disent, etc.

Je veux que l'ON m'écoute est pour : je veux que VOUS m'écoutiez.

Et vous qu'ON se retire est pour : et vous, il faut que VOUS vous retiriez.

Et vous, qu'ON se prépare, est pour : et vous, il faut que VOUS vous prépariez.

Le mot *on* peut donc s'employer pour *je, tu, il, elle, nous, vous, ils, elles*, et alors c'est une manière détournée et délicate de s'exprimer, puisque du particulier on passe tout de suite au général. C'est là une figure qu'on nomme *euphémisme*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

ON POUR JE.

On a de l'argent, je pense.
On a de l'esprit, je crois.
On a de l'audace, je dis.

ON POUR TU.

Dis, on est sourd, je crois.
Montre ici : Oh ! on a des mains blanches.

ON POUR IL.

J'aime un enfant, quand on est sage.
J'aime un fils, quand on aime sa mère.

ON POUR ELLE.

J'aime une fille, quand on est tentive.
Je chéris une enfant, quand on écoute ses parents.

ON POUR NOUS.

ON POUR VOUS.

ON POUR ELLE.

On a de la guêpe, comme nous vous le disions.
On a l'amour de la patrie, comme vous voyez.

Vous, qu'on s'en aille.
Vous, qu'on vienne ici.
Vous, qu'on se taise.
Vous, qu'on me laisse en paix.

C'est lorsqu'on est sage, que j'admire les femmes, quand on est vertueux.
J'aime les enfants.
Je veux des amis, quand on est Je n'aime pas les servantes, dès qu'on n'est pas connues.

----- N° CCCCI. -----

EMPLOI DE *on* OU DE *l'on* APRÈS UN MOT TERMINÉ PAR UNE CONSONNE.

EN PROSE.

On n'est guère jaloux de la préséance, *quand on* ne la doit qu'à sa vieillesse. (PRÉVÔT.)

Selon vous, *on* est coupable dès qu'on est accusé; un soupçon mérite la mort. (FÉNÉLON.)

Artistes, poètes, écrivains, si vous copiez toujours, *on* ne vous copiera jamais. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

EN VERS.

Quand on a même but *rarement on* s'accorde. (LEBRUN.)

Il n'est affection *dont on* ne vienne à bout.

(LA FONTAINE.)

En tous temps, en tous lieux, *on* a dit qu'un bienfait Porte avec lui sa récompense.

(DE LA BOUTRAYE.)

Entre amis, *on* n'a point de réserve.

(Id.)

Reprocher le bienfait, *on* en perd l'avantage.

(HAUMONT.)

Lorsque le mot qui précède *on* se termine par une consonne, c'est presque toujours *en* qu'on emploie au lieu de *l'on* (1).

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Entre parents *on* se doit...
Entre amis *on* ne se...
Quand *on* peut, il faut.

Jamais *on* ne doit...
Toujours *on* dit que...
Quelquefois *on* se trompe.

Souvent *on* ignore.
A la mort *on* pardonne.
Cependant *on* s'abuse.

Pourtant *on* se pique de...
En le voyant, *on* peut dire...
En tous lieux *on* peut vivre.

----- N° CCCCII. -----

EMPLOI DE *on* APRÈS UN MOT TERMINÉ PAR *e* MUET.

EN PROSE.

Quand *on* aime, *on* cherche à plaire, et qui sait plaire est sûr de persuader.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

On est vu à Rome, sous les empereurs, la statue de Jeanne d'Arc soutenant le trône; *on* l'est vu, sous les consuls, au Capitole, au-dessus de celle de Manlius. (Id.)

Lorsque les vestales marchaient dans la ville, *on* portait devant elles la masse des prêteurs.

(Id.)

EN VERS.

D'un bonheur sans mélange *on* se lasse à la fin. (AGNIEL.)

On relit tout Racine, *on* choisit dans Voltaire. (DELILLE.)

Sans se voir, quand *on* s'aime, *on* peut se deviner. (LA CHAUSSÉE.)

De son propre artifice *on* est souvent victime. (COLLIN D'HARLEVILLE.)

On ne sait ce que c'est que de payer ses dettes; Et de sa bienfaisance *on* remplit les gazettes.

(Id.)

Après un mot qui a pour finale un *e* muet, *on* se sert presque toujours, en prose, de *on*.

(1) Nous disons *presque toujours*, car les auteurs ont aussi fait usage de *l'on*. En voici deux exemples :
Quand *on* se combat bien *L'on* est sûr de se vaincre. (DE BELLOY.)
L'on compte deux fois quand *L'on* comptesans l'hôte. (FABRE D'ÉGLANTINE.)

de préférence à *l'on*. En poésie, c'est toujours *on*, surtout quand ce mot commence le second hémistiche du vers.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Dans la jeunesse on aime à...
Dans la vieillesse on n'aime pas à...

Dans la joie on se plaît à...
Dans un moment d'ivresse on donne...

Dans la misère on ne peut...
Dans l'infortune on hait...

----- N° CCCCIII. -----

EMPLOI DE *on* APRÈS UN MOT TERMINÉ PAR UNE VOYELLE AUTRE QUE L'*e* MUET.

EN PROSE.

Dans les arts même du dessin, qui semblent l'empire de la *réalité*, *on* n'arrive au beau qu'en le corrigeant.

(VALÉRY.)

On doit éviter dans les vers la rencontre des voyelles : Ainsi *l'on* ne pourrait jamais faire entrer dans des vers ces mots : *la loi évangélique, Dieu éternel*, etc.

(BOISTE.)

EN VERS.

Ce qu'*on* a bien *aimé*, *l'on* ne peut le haïr
Jusqu'à le pouvoir perdre ou jusqu'à le trahir.
(CONNAILLE.)

... Le péril *passé*, *l'on* ne se souvient guère
De ce qu'*on* a promis aux dieux.
(LA FONTAINE.)

A tout accord *forcé* *l'on* a droit de manquer.
(FRANÇ. DE NEUFCHATEAU.)

Tel que pour *ami* *l'on* suppose,
Montre dans le besoin qu'il ne l'est nullement.
(LÉNOBLE.)

Si le mot qui précède *on* a pour finale un *é* fermé ou un *i*, *on* peut, en prose, faire usage de *on* ou de *l'on*; mais en vers il n'est permis de se servir que de cette dernière forme, *l'on*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ainsi *on* pense.
C'est pourquoi *on* dit.
Pour un *ami* *on* doit.
A la vérité, *on* croit.

Ainsi *l'on* pense.
C'est pourquoi *l'on* dit.
Pour un *ami* *l'on* doit.
A la vérité, *l'on* croit.

Aussi *on* a tort.
Lorsqu'*on* est fatigué, *on* ne peut.
Dès qu'*on* est refusé, *on* craint.
Blessé, *on* vous soignera.

Aussi *l'on* a tort.
Lorsqu'*on* est fatigué, *l'on* ne peut.
Dès qu'*on* est refusé, *l'on* craint.
Blessé, *l'on* vous soignera.

----- N° CCCCIV. -----

DE L'EMPLOI EN PROSE DE *on* OU DE *l'on* APRÈS *et*, *si*, *où*, *que*, *qui*, ETC.

AVEC *l'on*.

Jadis, dans l'antiquité, *on* fit dans Syracuse le procès à toutes les statues des anciens rois, *et l'on* n'en conserva qu'une seule, celle de Gélon.

(M^{me} DE GENLIS.)

Partout *on* a disséqué l'homme, *et l'on* ne nous montre plus que son cadavre. Ainsi le plus digne objet de la création a été dégradé par notre savoir comme le reste de la nature.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Si *l'on* faisait le procès aux livres de la bibliothèque du roi, combien, après un jugement équitable, elle aurait de tablettes vides!

(M^{me} DE GENLIS.)

Si nous nous égarons dans le désert, une sorte d'instinct nous fait éviter les plaines, *où l'on* voit tout d'un coup d'œil.

(CHATEAUBRIAND.)

AVEC *on*.

L'usage du vin est permis aux princes chrétiens, *et on* ne remarque pas qu'il leur fasse faire aucune faute.

(MONTESQUIEU.)

Le ridicule fait malheureusement plus d'impression sur les âmes honnêtes et sensibles que sur les vicieux; parmi eux, *on* en donne, *on* en repoit, *et on* en rit.

(DUCLOS.)

Les insectes ne paraissent susceptibles d'aucune sensibilité. Si *on* arrache la jambe d'une mouche, elle va et vient comme si elle n'avait rien perdu.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Les écoles primaires, où *l'on* enseigne les premiers devoirs de la morale, doivent être gratuites; mais les écoles secondaires, *où on* apprend les sciences, les arts et les métiers, doivent être payées.

(Id.)

Il y a autant de vices qui viennent de ce qu'on ne s'estime pas assez, que de ce que l'on s'estime trop.
(MONTESQUIEU.)

On craint la vieillesse qu'on n'est pas sûr de pouvoir atteindre.

(LA BRUYÈRE.)

Les grammairiens, confondant, selon leur coutume, et la prose et les vers, disent qu'après les mots suivants, *et, si, où, que, qui, quoi*, etc., il faut toujours, pour éviter l'hiatus, employer *l'on* au lieu de *on*. Les exemples que nous avons cités démontrent la fausseté de cette règle, qui, comme la plupart de celles qu'on trouve dans les grammaires, même les plus estimées, a été plutôt imaginée que déduite des faits ; nous voyons que l'écrivain peut à son gré se servir, en pareil cas, de *on* ou de *l'on*. Ce qu'il doit consulter alors, c'est moins la règle des grammairiens que son oreille : *Cet oracle est plus sûr que celui de Restaut*. Et il faut bien se garder de croire que les exemples de la seconde colonne soient les seuls que nous aient fournis nos lectures ; nous pourrions, au besoin, en rapporter des milliers. Toutefois nous devons observer que les écrivains ont plus souvent fait usage de *l'on* que de *on* après les mots cités plus haut, excepté cependant avec le mot *que* et ses composés : *lorsque, parce que, quoique*, etc., qui peuvent être suivis indifféremment de *on* ou de *l'on*, ainsi que le prouve cette phrase, où l'auteur a employé l'une et l'autre forme :

On n'est jamais si ridicule par les qualités que l'on a, que par celles qu'on affecte d'avoir.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Et l'on dit.
On l'on voit.
A qui l'on doit.
Ce que l'on sait.
Si l'on savait.
A qui on plaît.
A qui l'on plaît.

Et on dira
Ou on a vu.
A qui on doit.
Ce qu'on sait.
Si on savait.
Et l'on s'amuse.
Aussi on doute.

A quoi l'on pense.
Que l'on néglige.
Si l'on pouvait.
Et l'on disait pourtant.
Ou l'on aimait à danser.
Et on s'amuse.
Aussi l'on doute.

A quoi on pense.
Qu'on néglige.
Si on pouvait.
Et on disait pourtant.
Ou on aimait à danser.
Et on en rit.
Et l'on s'en moque.

----- N° CCCC.V. -----

DE L'EMPLOI, EN POÉSIE, DE *on* OU DE *l'on*, APRÈS *et, si, où, qui, quoi*, ETC.

EXEMPLES.

Le ciel parfois seconde un dessein téméraire,
Et l'on sort comme on peut d'une mauvaise affaire.
(MOLIÈRE.)

Le véritable Amphitryon
Est l'Amphitryon où l'on dîne. (Id.)

Une vertu parfaite a besoin de prudence,
Et doit considérer, pour son propre intérêt,
Et les temps où l'on vit, et les lieux où l'on est.
(CORNEILLE.)

..... On ne doit pas,
A l'âge où l'on fait des faux pas,
Quitter un seul instant sa mère.
(MONTESQUIEU.)

Ami, si tu n'as rien, n'attends rien de personne :
Les riches sont ici les gueux à qui l'on donne.
(DE BOUFFLERS.)

Il est bon de voir avec qui l'on s'allie.
(L'ÉNOBLE.)

Ne vous entêtez point d'être chez vous le maître ;
Mais, si l'on veut bien le souffrir,
Contentez-vous de le paraître.
(REGNARD.)

..... Aujourd'hui
On passe sur l'honnête, et l'on songe à l'utile.
(DESTOUCHES.)

Aller en l'autre monde est très-grande sottise,
Tant que dans celui-ci l'on peut être de mise.
(MOLIÈRE.)

Si, comme nous l'avons fait voir dans le numéro précédent, le prosateur est libre d'employer *on* ou *l'on*, suivant qu'il veut donner à son expression ou plus d'harmonie ou plus de force, une telle liberté n'est pas laissée au poète, qui doit de toute nécessité se servir de la seule forme *l'on*, afin d'éviter ce babillement qui, dit l'Académie, fait un méchant effet dans la poésie.

—••••• N° CCCCVI. •••••—

EMPLOI DE *on* OU DE *l'on* AVANT UN MOT COMMENÇANT PAR *l*.

EN PROSE.

On célèbre la mort du cerf par des fanfares, *on le laisse* fouler aux chiens, *et on les fait* jouir pleinement de leur victoire en leur faisant curée.

(BUFFON.)

C'est pour ne pas exclure les vices *qu'on les revêt* d'un nom honnête.

(MALESHERBES.)

Le chien, bien plus intelligent que le singe, témoin chaque jour des effets du feu, accoutumé dans nos cuisines à ne vivre que de chair cuite, ne s'aviserait jamais, *si on lui* en donne de crue, de la porter sur les charbons du foyer.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Ceux qui veulent achalander une foire, y apportent des animaux étrangers; et la partie où *on les* montre en est la partie la plus fréquentée. (*Id.*)

Le café est très en usage à Paris : il y a un grand nombre de maisons publiques où *on le* distribue. Dans quelques-unes de ces maisons on dit des nouvelles, dans d'autres on joue aux échecs.

(MONTESQUIEU.)

EN POÉSIE.

On offense un brave homme alors *que l'on l'abuse* (MOLIERE.)

Un loup disait *que l'on l'avait* volé. (LA FONTAINE.)

Ce que je vous dis *là, l'on le* dit à bien d'autres. (*Id.*)

Quand l'absurde est *outré, l'on lui* fait trop d'honneur De vouloir, pour raison, combattre son erreur. (*Id.*)

On refuse aux vivants des temples Qu'*on leur* élève après leur mort. (M^{me} DESBOULIÈRES.)

Moins on mérite un bien, moins *on l'ose* espérer. (MOLIERE.)

A raconter ses maux souvent *on les* soulage. (CORNEILLE.)

Pour éviter la cacophonie que produiraient certaines phrases, telles que celles-ci : *Si l'en l'en louait, si l'on l'enluminaît, si l'on la lisait*, etc., il faut employer *on* au lieu de *l'on*, après les mots *si, et, où, que, ni, ainsi, quoi*, etc., et dire : *si on l'en louait, si on l'enluminaît, si on la lisait*, etc., ainsi qu'on le voit par les exemples de la première colonne. Cependant ceux de la seconde, du moins les quatre premiers, nous montrent qu'en poésie il est des cas où l'on ne peut guère faire autrement que de se servir de *l'on*. On ne pourrait pas dire : *On offense un brave homme alors qu'on l'abuse, un loup disait qu'on l'avait volé*. Sans doute ces tournures seraient préférables, mais il n'y aurait plus de vers, il manquerait une syllabe. Les poètes doivent néanmoins se garder avec soin de construire leurs vers de manière à être obligés de faire usage de *l'on*. Les trois derniers exemples de la seconde colonne sont, sous ce rapport, exempts de reproche.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

DITES :

Si *on* le voit.
On *on* l'envoie.
On *on* l'attend.
A quoi *on* le destine.

NE DITES PAS :

Si *l'on* le voit.
On *l'on* l'envoie.
On *l'on* l'attend.
A quoi *l'on* le destine.

DITES :

Et *on* le louera.
Ni *on* le laissera.
Qu'*on* le lira.
Et *on* le lapidera.

NE DITES PAS :

Et *l'on* le louera.
Ni *l'on* le laissera.
Que *l'on* le lise.
Et *l'on* le lapidera.

—••••• N° CCCCVII. •••••—

EMPLOI DE *que l'on* AVANT UN MOT COMMENÇANT PAR LA LETTRE *c*.

Il arrive quelquefois que des talents médiocres, de faibles connaissances, *que l'on ne* compterait pour rien dans les personnes obligées par état à en avoir de cette espèce, brillent beaucoup dans ceux que leur état n'y oblige pas.

(FONTENELLE.)

Quand on veut changer et innover dans une république, c'est moins les choses que le temps *que l'on considère*.

(LA BRUYÈRE.)

On trouve peu de livres qui soient utiles aux femmes, même parmi ceux *que l'on* croit bons.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

On doit se garder de dire : *qu'on considère, qu'on compterait, qu'on comprend*, etc. En pareil cas, il faut préférer *que l'on*, pour éviter la répétition du même son.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

DITES :
 Que l'on comprend.
 Que l'on connaît.
 Que l'on convient.

NE DITES PAS :
 Qu'on comprend.
 Qu'on connaît.
 Qu'on convient.

DITES :
 Que l'on qualifie.
 Que l'on conserve.
 Que l'on compose.

NE DITES PAS :
 Qu'on qualifie.
 Qu'on conserve.
 Qu'on compose.

----- N° CCCCVIII. -----

PARTICULARITÉ RELATIVE AU PRONOM PERSONNEL *se*, EMPLOYÉ POUR *on*.

AVEC *se*.

Tout ce qui *se* mange avec plaisir *se* digère avec facilité.
 (BÉARN. DE SAINT-PIERRE.)

Le pic de Ténériffe *se* voit de quarante lieues.
 (Id.)

AVEC *on*.

On digère avec facilité tout ce qu'*on* mange avec plaisir.

On voit de quarante lieues le pic de Ténériffe.

Suivant l'Académie, le pronom personnel *se* sert aussi à donner au verbe actif une signification passive, quand le sujet est un nom de chose; ainsi, d'après ce raisonnement, les expressions suivantes : *tout ce qui se mange, le pic de Ténériffe se voit*, seraient pour *tout ce qui est mangé, le pic de Ténériffe est vu*.

L'Académie a bien pu trouver une grande analogie entre *le pic de Ténériffe se voit* et *le pic de Ténériffe est vu*; mais il nous semble qu'il y en a une plus grande encore entre *le pic de Ténériffe se voit* et *on voit le pic de Ténériffe*. Il ne faut pas croire pour cela que le pronom personnel *se* tienne la place de *on*, ainsi que le prétendent quelques grammairiens. La seule différence qui distingue ces deux phrases, selon nous, c'est que dans la première le mot *on* ou *homme* est sous-entendu, et qu'il est exprimé dans la seconde, comme le prouvent les analyses suivantes :

Tout ce qui *se* mange avec plaisir (par l'homme) *se* digère avec facilité (par lui).

Le pic de Ténériffe *se* voit (par l'homme à la distance) de quarante lieues.

On [ou l'homme] digère avec facilité tout ce qu'*on* [ou l'homme] mange avec plaisir.

On [ou l'homme] voit de quarante lieues le pic de Ténériffe.

Ces analyses, en nous dévoilant le mécanisme de ces sortes de phrases, nous apprennent en même temps que dans les exemples de la première colonne le mot *homme* est complément (1), tandis qu'il est sujet dans ceux que renferme la seconde.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le bois se vend tant.
 Le pain se vend tant.
 Cette bibliothèque se vendra bien.
 Le signal se donne.

On vend le bois tant.
 On vend le pain tant.
 On vendra bien cette bibliothèque.
 On donne le signal.

Les livres se relient.
 Les couteaux se repassent.
 Cette maison se finira.
 Cela s'appelle ainsi.

On relie les livres.
 On repasse les couteaux.
 On finira cette maison.
 On appelle cela ainsi.

(1) Cette ellipse du mot *homme* n'est-elle pas plus que justifiée par ces vers si connus de Boileau :

... Cependant on apporte un potage.
 Un coq y paraissait en pompeux équipage;
 Qui, changeant, sur ce plat, et d'état et de nom,
 Par tous les convités s'est appelé chapon.

QUICONQUE.

N° CCCCIX.

NATURE DE CE MOT.

Quiconque flatte ses maitres les trahit.

(MASSILLON.)

Quiconque est né envieux et méchant est naturellement triste.

(POUILLY.)

Quiconque est honnête et travaille

Ne saurait offenser les dieux. (VOLTAIRE.)

Quiconque est soupçonneux invite à le trahir. (Id.)

Quiconque est vivement ému voit les choses d'un autre oeil que les autres hommes. (Id.)

Quiconque de vous, mes amis, bravera le danger, sera couvert de gloire. (BOISTE.)

Quiconque de vous, mes filles, osera broncher, sera punie. (Id.)

Quiconque a pu franchir les bornes légitimes

Peut violer enfin les droits les plus sacrés. (RACINE.)

Quiconque est capable de mentir est indigne d'être compté au nombre des hommes. (FÉNÉLON.)

Les grammairiens mettent ordinairement ce mot au nombre des pronoms. Mais de quel nom *quiconque* tient-il la place ? C'est une vraie mystification. Quoi ! s'écrie M. Dessiaux, dans la plupart des ouvrages qui nous sont présentés comme le résumé de ce que les grammairiens ont pensé de mieux dans la science du langage, nous retrouvons encore les traces de la barbarie du moyen âge !

Quiconque n'est point un pronom. C'est tout bonnement un adjectif conjonctif employé elliptiquement comme substantif. Pour s'en convaincre, il suffit de connaître les éléments qui le composent. Or, *quiconque* est un composé du mot *qui* et de l'ancien adverbe français *onque*, qui signifie *jamais*, et dérive du latin *unquàm*. Voici deux exemples qui prouvent qu'anciennement *quiconque* s'écrivait en deux mots, *qui onque* :

Et si ne mece (mette) nushome, ne feme, boure, ne flocon, ne laneton, ne gratuisse de peaus, ne estonture batue, ne à batre, et *ki onkes* feroit tiretaine là ù il y eust meslé avec aucunes de ces coses ; il perderoit le tiretaine malvoise et boine toute ensanle et si seroit en forfait de 10 liv. (Ban des Tiretaines de 1253.)

Et *ki onques* porteroit waine (gaine) sans coutiel et sans broke, de coutiel ameure u de broke, il seroit à 10 livres et banni de la vile. (Ban des Eschevins de Douai. 1262.)

Qui onques ou *quiconque* (la lettre *c* est intercalée dans le second de ces mots par euphonie) est donc un abrégé de *qui que ce soit jamais, tout homme quel qu'il soit jamais* ; et ce qui le prouve, c'est que nos anciens écrivains disaient souvent *quiconque il soit*. On trouve dans les Essais de Montaigne cette phrase qui vient à l'appui de notre assertion :

« Notre justice ne nous présente que l'une de ses mains, encore est-ce la gauche *Qui-conque il soit*, il en sort avec perte. »

Il ne nous reste qu'à donner l'analyse des exemples cités plus haut.

ANALYSES.

1. Tout homme, quel qu'il soit jamais, qui flatte ses maitres, les trahit.

2. Tout homme, quel qu'il soit jamais, qui est né envieux et méchant, est naturellement triste.

3. Tout individu au milieu de vous, quel qu'il soit jamais, qui bravera le danger, sera couvert de gloire.

4. Toute femme au milieu de vous, quelle qu'elle soit jamais, qui osera médire de moi, sera punie.

N° CCCCX.

GENRE ET NOMBRE DE CE MOT.

MASCULIN SINGULIER.

Quiconque est né envieux et méchant est naturellement triste.

(POUILLY.)

FÉMININ SINGULIER.

Quiconque de vous sera assez hardie pour m'indiquer de moi, je l'en ferai repentir.

(ACADÉMIE.)

Le mot *quiconque*, répondant au *quicumque*, *quæcumque* des Latins, et signifiant *quel qu'il soit*, est par conséquent aussi bien du féminin que du masculin. Il ne peut se dire que des personnes, et n'a point en français de pluriel. Dans toutes les phrases où il se rencontre, ce n'est, le plus souvent, que le sens qui peut en révéler le genre. Disons cependant qu'il est presque toujours employé au masculin, comme dans les exemples suivants :

Quiconque a beaucoup de témoins de sa mort, meurt toujours avec courage.

(VOLTAIRE.)

Quiconque n'a pas de caractère n'est pas un homme ; c'est une chose.

(CHAMFORT.)

Quiconque est capable de mentir est indigne d'être compté au nombre des hommes ; et *quiconque* ne sait pas se taire est indigne de gouverner.

(FÉNELON.)

Quiconque réfléchit attentivement sur les devoirs du monarque, tremble à la vue d'une couronne.

(DE LÉVIS.)

Quiconque lira l'Évangile avec un peu d'attention, y découvrira à tous moments des choses admirables.

(CHATEAUBRIAND.)

Quiconque a fait une grande perte a de grands regrets ; s'il les étouffe, c'est qu'il porte la vanité jusque dans les bras de la mort.

(VOLTAIRE.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SINGULIER MASCULIN.

Quiconque est né roi.

Quiconque est savant.

Quiconque est bavard.

Quiconque est fier de son talent.

SINGULIER FÉMININ.

Quiconque est née reine.

Quiconque est jolie.

Quiconque est bavarde.

Quiconque est fière de sa beauté.

SINGULIER MASCULIN.

Quiconque est né prince.

Quiconque est auteur.

Quiconque est menteur.

Quiconque est jaloux.

SINGULIER FÉMININ.

Quiconque est née femme.

Quiconque est actrice.

Quiconque est menteuse.

Quiconque est jalouse.

N° CCCCXI.

CONSTRUCTION.

SUJET.

Quiconque désire toujours, passe sa vie à attendre, et *quiconque* ne désire plus, attend la mort.

(BOISTE.)

Quiconque veut être homme doit savoir redescendre.

(J.-J. ROUSSEAU.)

COMPLÉMENT DE VERBES.

Exterminez, grands dieux, de la terre où nous sommes *quiconque* avec plaisir répand le sang des hommes !

(VOLTAIRE.)

... Le grand jour sert mai *quiconque* veut mal faire

(DE BOUFFLERS.)

COMPLÉMENT DE PRÉPOSITIONS.

Dès que l'impression fait éclore un poète, il est esclave né de *quiconque* l'achète.

(BOILEAU.)

Mourir pour sa patrie est un sort plein d'appas
Pour *quiconque* à des fers préfère le trépas.

(T. CORNÉILLE.)

Ainsi *quiconque* peut être employé soit comme sujet, soit comme complément de verbes ou de prépositions.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SUJET.	COMPLÈMENT DE VERBES.	COMPLÈMENT DE PRÉPOSITIONS.
Quiconque pense.	Aimer quiconque vous aime.	Être à quiconque vous achète.
Quiconque dit.	Hair à quiconque vous suit.	Être pour quiconque vous flatte.
Quiconque croit.	Offenser quiconque ne vous offense pas.	Tomber sur quiconque vous moleste.

----- N° CCCCXII. -----

Quiconque SUIVI OU NON SUIVI DE IL.

SUIVI DE IL.

Quiconque n'est pas sensible au plaisir si vrai, si touchant, si digne du cœur, de faire des heureux, *il* n'est pas né grand, il ne mérite pas même d'être homme. (MASSILLON.)

Quiconque découvrit les diverses révolutions des astres, *il* fit voir par là que son esprit tenait de celui qui les a formés dans le ciel. (D'OLIVET.)

Quiconque, sans l'outr, condamne un criminel, Son crime eût-il cent fois mérité le supplice, D'un juste châtimement *il* fait une injustice.

(T. CORNÉLLE.)

NON SUIVI DE IL.

Quiconque à vingt ans ne sait rien, ne travaille pas à trente, n'a rien acquis à quarante, ne saura, ne fera et n'aura jamais rien. (OXENSTERN.)

Quiconque est descendu dans les pâles demeures n'est jamais revenu de l'éternelle nuit à la lumière du jour. (DE BOUFFLERS.)

Quiconque rejette le bouclier de la religion, se trouve sans défense au moment du combat. (BOSSUET.)

(BOSSUET.)

Quiconque étant un abrégé de tout homme qui, ne permet plus d'employer le pronom *il* dans le second membre de la phrase; car si l'on disait : *Quiconque* dira... *il* sera menteur, c'est comme s'il y avait : *Tout homme qui dira... tout homme sera menteur*. Cependant notre langue permet souvent l'emploi du *il*, pour mieux rattacher l'idée de l'action à la personne; on en trouve de fréquents exemples dans nos meilleurs écrivains, et rien n'est plus commun dans la conversation des personnes qui parlent le mieux : ce sont des façons de parler admises par l'usage, introduites par le désir de donner de la vigueur au style. *Quiconque* tendra la main à l'étranger, *il* sera traître à sa patrie. Cet *il* reporte fortement l'odieux de la trahison sur le *quiconque*. Ce mouvement de style appartient au commandement, à l'imprécation, au code pénal : *Quiconque* commettra telle faute, *il* sera frappé de telle peine. Avouons cependant qu'il n'est pas exempt d'une teinte gothique; mais il se rapproche de la nature, dont nous nous éloignons en nous perfectionnant.

Voici comment nous croyons que l'on peut justifier l'emploi de *il* après *quiconque*. Nous prendrons les deux premiers des exemples cités plus haut.

ANALYSES.

1. Quant à tout homme, quel qu'il soit, qui condamne un criminel sans l'entendre, je dis de cet homme qu'*il* fait une injustice.

2. Quant à tout homme, quel qu'il soit, qui n'est pas sensible au plaisir de faire des heureux, on peut dire de cet homme qu'*il* n'est pas né grand, qu'*il* ne mérite pas même le nom d'homme.

La même analyse s'applique à tous les cas semblables.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**QUICONQUE SUIVI DE IL.**

Quiconque, quand la patrie le réclame, n'est pas sensible à son appel, je le dis, *il* est un mauvais citoyen.

QUICONQUE NON SUIVI DE IL.

Quiconque s'immole pour le pays se rend immortel.

AUTRUI.

N° CCCCXIII.

CONSTRUCTION.

COMPLÉMENT DE VERBES.

Pour consommer *autrui* le monstre se consume.

(BOILEAU.)

Sans dessein de tromper *autrui* elle se trompe

sans doute elle-même.

(FLÉCHIER.)

COMPLÉMENT DE PRÉPOSITIONS.

La comédie nous apprend à nous moquer d'*AUTRUI*, et rien de plus.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

La première source de nos divisions vient de notre éducation : elle nous enseigne dès l'enfance à nous préférer à *AUTRUI*.

(Id.)

Et tel qui n'admet point la probité chez lui, Souvent à la rigueur l'exige chez *AUTRUI*.

(BOILEAU.)

Un cœur noble ne peut soupçonner *en AUTRUI*

La bassesse et la malice

Qu'il ne sent point en lui. (RACINE.)

Qui choisit mal pour soi, choisit mal pour *AUTRUI*

(T. CORNEILLE.)

Ceux de qui la conduite offre le plus à rire, Sont toujours sur *AUTRUI* les premiers à médire.

(MOLIERE.)

C'est par erreur que les grammairiens ont placé ce mot au nombre des pronoms ; car il ne tient jamais la place d'aucun nom.

La signification du mot *homme* est renfermée dans ce mot, et de plus, par accessoire, celle d'un *autre*. Ainsi quand on dit : *Ne faire aucun tort à autrui : ne désirez pas le bien d'autrui*, c'est comme si l'on disait : *Ne faites aucun tort à un autre homme, ou aux autres hommes ; ne désirez pas le bien d'un autre homme, ou des autres hommes*. Or, s'il est évident que la signification du mot *autrui* est celle d'*homme*, ce mot doit être de même nature et de même espèce que le mot *homme* lui-même, nonobstant l'idée accessoire rendue par un *autre*.

On a disputé pour savoir si *autrui* pouvait s'employer comme sujet. Qu'on nous permette de rapporter une discussion que nous avons soulevée nous-mêmes à cette occasion au sein de la Société grammaticale. Voici l'extrait du procès-verbal de la séance où cette discussion eut lieu.

On lit dans un écrivain la phrase suivante :

Il est beau d'appuyer l'opinion d'autrui, quand AUTRUI a raison.

Le mot *autrui* peut-il être employé comme sujet ?

M. BESCHERELLE jeune, rapporteur de la commission d'examen, lit un long rapport qui se résume en ceci : l'usage et la grammaire s'élèvent contre l'emploi du mot *autrui* comme sujet, mais l'analyse et la raison l'admettent.

M. THOUVENEL. La phrase est bonne ou elle est mauvaise ; il n'y a pas de moyen terme, pas de juste milieu. Il n'y a pas de grammaire là où il n'y a pas d'usage et de raison : la grammaire n'est et ne peut être que l'écho de l'usage, et l'usage en grammaire, c'est la raison ; c'est à vous de la découvrir. Les locutions, ou les façons de parler, en d'autres termes, ne passent dans les habitudes et les mœurs de la langue qu'autant qu'elles sont un besoin, une nécessité de cette langue. Les gallicismes ne doivent leur existence et leur force qu'à un motif qu'il faut démêler ; l'usage en grammaire a toujours pour lui la raison, ou plutôt c'est au grammairien philosophe à retrouver la raison de l'usage.

Dans la phrase citée, qui est un fait incontestable, comment peut-on s'élever contre l'emploi de *autrui* comme sujet, à quel titre ? Tout bagage d'érudition plie et s'écroule en présence de ce fait : *autrui* a tous les titres qui constituent un sujet dans toutes les langues. *Autrui*, dites-vous, n'a pas fréquemment cet emploi ; qu'est-ce que cela prouve ?

Rien en grammaire, et il suffit qu'on ne puisse lui opposer rien contre ce qui caractérise un sujet, pour qu'on soit dans la nécessité de le reconnaître parfaitement placé.

M. QUITARD. Quoi qu'il en soit, l'usage lui-même invoqué par le préopinant donne-t-il raison au rôle du mot *autrui* comme sujet, c'est précisément une question; l'euphonie, qui exerce aussi sa puissance, répugne à l'accueillir; j'avoue qu'en raison, et philosophiquement parlant, *autrui* peut être, comme beaucoup de pronoms, tels que *on* et d'autres, employé comme sujet; mais enfin l'usage de *autrui* comme sujet ne paraît pas constant, et je pense qu'en accordant qu'il peut jouer ce rôle dans la phrase proposée, on ne pourrait le lui concéder en règle générale.

M. BESCHER. Il ne s'agit pas de poser une règle générale et de décider si *autrui* peut ou non remplir constamment le rôle de sujet, il s'agit de décider si dans la phrase donnée *autrui* joue légitimement le rôle de sujet. Eh bien! dans mon opinion, je ne vois rien qui s'y oppose, et la phrase sur laquelle nous sommes appelés à prononcer est bonne sous ce rapport.

M. VANIER. Je reprendrai l'opinion de M. Thouvenel. Si *autrui* peut être sujet ici, il peut l'être là, et nous pouvons parfaitement reconnaître que non seulement ici *autrui* peut être sujet, mais qu'en principe il peut revêtir ce rôle.

M. BESCHERELLE aîné. La question se déplace, messieurs. *Autrui* peut-il, dans la phrase, être grammaticalement réputé sujet? voilà la question. La grammaire dit non, mais le fait que nous avons sous les yeux, et qui parle haut, prouve le contraire; tout le monde reconnaît ce que cette phrase a de verve et de force, construite comme elle l'est. Voudriez-vous, sous prétexte d'une loi grammaticale fort incertaine, lui ôter ses titres si puissants à l'expression vive et énergique de la pensée? Non, elle est douce, bonne; mais si elle est bonne ici, elle le sera toutes les fois qu'un bon esprit saura l'employer. Attendez, pour condamner l'emploi de *autrui* comme sujet, que des phrases évidemment en opposition avec le génie de la langue, et mises en œuvre par des écrivains inhabiles, vous en fassent l'obligation.

M. DUHALDE. Les premières lois du bon sens, de la logique la plus candide, vous mettent dans l'obligation de reconnaître ici le légitime emploi de *autrui* comme sujet. Vous n'avez point d'autre oracle à prononcer. Prononcez-le; quand d'autres phrases se présenteront, si le mot *autrui* n'y est point placé avec la même raison, avec le même goût, vous saurez bien vous décider.

La Société, consultée, prononce que, dans la phrase citée, *autrui* est employé comme sujet, sans contrarier les règles grammaticales.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Tromper *autrui*.
Obliger *autrui*.
Le bien d'*autrui*,
user *autrui*

Se moquer d'*autrui*.
Faire le plaisir d'*autrui*.
Voir des défauts en *autrui*.
Se juger en *autrui*.

Dire du mal d'*autrui*.
Mal juger d'*autrui*.
Reprendre en *autrui*.
Exiger chez *autrui*.

Blâmer en *autrui*.
Reprocher à *autrui*.
Appartenir à *autrui*.
Donner à *autrui*.

— N° CCCCXIV. —

SYNTAXE.

Autrui ET les autres COMPARÉS.

AVEC les autres.

Qu'il te pare, s'il veut, des dépouilles *des autres*.
(RACINE.)

Comme ils possédaient leur propre bien sans inquiétude, ils regardaient celui *des autres* sans envie.
(FLAUCHIER.)

AVEC *autrui*.

(II) se pare insolemment des dépouilles d'*autrui*.
(RACINE.)
Pour conserver notre bien, et non pas pour usurper celui d'*autrui*.
(BOSSUET.)

Rarement le malheur *des autres* tourne à notre profit. (VILLIERS.)

Souvent dans le malheur *des autres*
Nous trouvons la source des nôtres.

(M^{me} DE LAMBERT.)

Elle juge *des autres* par elle-même.

(MASSILLON.)

L'homme vraiment estimable est celui qui, faisant parler *les autres* de son mérite, n'en parle lui-même jamais.

(FLÉCHIER.)

Le vieillard qui ne peut plus prendre de plaisirs, les condamne dans *les autres*.

(LA ROCHE.)

La rigueur dont il use envers *les autres* est blâmable.

(MASSILLON.)

Il songeait plus à profiter des maux d'*autrui* qu'à les soulager. (FLÉCHIER.)

Chacun, occupé de ses propres craintes, oublie les malheurs d'*autrui*.

(Id.)

Par soi-même on peut juger d'*autrui*.

(CORNEILLE.)

Vanter sa race, c'est louer le mérite d'*autrui*.

(M^{me} DE LAMBERT.)

Par quelle autorité

Châtier en *autrui* ce qu'on souffre chez toi?

(CORNEILLE.)

On va même jusqu'à la rigueur envers *autrui* sur l'observance des devoirs.

(MASSILLON.)

« *Autrui* signifiant *un autre* ou *des autres*, il ne faut pas en conclure, disent tous les grammairiens, après Wailly et Girault-Duvivier, qu'à ces expressions d'*autrui*, à *autrui*, on puisse indifféremment substituer *des autres*, *aux autres*. *Autrui* ne se dit que des personnes absolument, et *autres* indique une relation avec les personnes ou les choses dont on a parlé. »

D'où les grammairiens ont-ils tiré cette règle? Ce n'est pas des faits assurément, car ceux que nous avons cités nous prouvent de la manière la plus évidente qu'on peut indistinctement employer les *autres* ou *autrui*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ressembler aux autres.

Mal parler des autres.

Donner des louanges aux autres.

Reprendre les défauts des autres.

Ressembler à *autrui*.

Mal parler d'*autrui*.

Donner des louanges à *autrui*.

Reprendre les défauts d'*autrui*.

Juger mal des autres.

Condamner dans les autres.

Travailler au salut des autres.

Prendre le bien des autres.

Juger mal d'*autrui*.

Condamner dans *autrui*.

Travailler au salut d'*autrui*.

Prendre le bien d'*autrui*.

—••••• N° CCCCXV. •••••—

Un autre ET *autrui* COMPARÉS.

L'un voit aux mains d'*autrui* ce qu'il croit mériter.

(CORNEILLE.)

... Voir tout ce que j'aime entre les bras d'*autrui*.

(Id.)

Il verrait avec moins de regret les affaires publiques périr entre ses mains, que sauvées par les soins et par les lumières d'*un autre*. (MASSILLON.)

Et loin de me le peindre entre les bras d'*une autre*.

(RACINE.)

Il vaut mieux dire, avec Racine, entre les bras d'*une autre*, ou d'*un autre*, le mot *autrui* ayant un sens trop étendu.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Entre les mains d'*un autre*.

Entre les bras d'*un autre*.

Dans les mains d'*une autre*.

Dans les bras d'*une autre*.

—••••• N° CCCCXVI. •••••—

Autrui EN RAPPORT AVEC son, sa, ses, leur, leurs.

FAUT-IL DIRE :

Épousant les intérêts d'*autrui*, nous ne devons pas épouser *ses* passions.

Nous reprenons les défauts d'*autrui* sans faire attention à *leurs* bonnes qualités.

OU BIEN :

En épousant les intérêts d'*autrui*, nous ne devons pas en épouser les passions.

Nous reprenons les défauts d'*autrui*, sans faire attention à *ses* bonnes qualités.

Wally et Girault-Duvivier tiennent les phrases de la première colonne et apprennent celles de la seconde. Nous croyons, nous, qu'il vaut infiniment mieux remplacer *autrui* par *les autres*, ainsi que le font presque tous les écrivains en pareille occurrence. En voici deux exemples :

La vanité est la mère d'une injustice continuelle ; elle s'attribue sans façon tout ce qui n'est point à elle et refuse presque toujours aux autres ce qui peut leur appartenir. (LA ROCHE.)

Ne nous emparons pas exclusivement de la conversation, comme d'un bien qui nous appartient en propre ; il faut dans l'entretien, comme en toute chose, laisser aux autres leur part.

(PENSÉE DE CANTON.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Rendez aux autres ce qui leur...
Ne méprisez pas les autres parce qu'ils...

Ne souffrez pas qu'on dise du mal des autres quand ils...
Pouvez-vous mépriser des autres lorsqu'ils...

PERSONNE.

----- N° CCCCXVII. -----

GENRE ET NOMBRE DE CE MOT

MASCULIN ET SINGULIER SEULEMENT.

La vanité de l'homme est la source de ses plus grandes peines ; et il n'y a *personne* de si *parfait* et de si *fûté* à qui elle ne donne encore plus de chagrin que de plaisir.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Il n'est *personne* qui ne cherche à se rendre *heureux*.

(PENSÉE CHINOISE.)

Personne ne veut être *plaint* de ses erreurs.

(VAUVENARGUES.)

Chacun dit du bien de son cœur, et *personne* n'en ose dire de son esprit.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

Personne ne se croit *propre*, comme un sot, à duper les gens d'esprit.

(VAUVENARGUES.)

Je doute que *personne* ait mieux peint la nature dans son aimable simplicité, que le sensible Gessner.

(RESTAUT.)

Personne a-t-il jamais raconté plus naïvement que La Fontaine ?

(Id.)

FÉMININ ET DES DEUX NOMBRES.

On croit que le persiflage rend ridicule : oui, sûrement ; mais c'est *la personne* qui s'en sert ; car plus le persiflé aura d'esprit, moins il aura l'air de croire qu'on emploie ce mauvais genre contre lui.

(DE LIGNE.)

Quand sur *une personne* on prétend se régler, C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler.

(MOLIÈRE.)

Les personnes faibles ne peuvent être sincères.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

Les personnes ratées, libres de tout engagement avec le monde, ne s'occupent que du soin des choses du Seigneur.

(MASSILLON.)

Les personnes qui sont incapables d'oublier les bienfaits sont ordinairement *généreuses*.

(TH. CORNEILLE.)

La modération des *personnes heureuses* vient du calme que la bonne fortune donne à leur humeur.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

Si l'on demandait aux grammairiens qui classent le mot *personne* parmi les pronoms, de quel nom il tient la place, ils seraient certes fort embarrassés ; car il ne tient la place d'aucun nom.

Ce mot exprime principalement l'idée d'*homme*, et par accessoire l'idée de la totalité des individus pris distributivement : *Personne* ne l'a dit, c'est-à-dire, *aucun homme* ne l'a dit, ni *Pierre*, ni *Paul*, ni, etc. Puisque l'idée d'*homme* est la principale dans la signification du mot *personne*, ce mot est donc un nom comme *homme*. Quand nous disons : *Une personne* m'a dit, c'est très-évidemment le même mot, non seulement quant au matériel, mais quant au sens ; c'est comme si l'on disait : *Un individu de l'espèce des hommes* m'a dit ; et tout le monde convient que *personne*, dans cette phrase, est un nom ; mais

dans : *Personne ne l'a dit*, c'est encore le même mot employé sans article, afin qu'il soit pris dans un sens indéterminé ou général : *Nul individu de l'espèce des hommes ne l'a dit*.

Voici donc l'analyse des exemples cités :

1. *Aucun être n'est plus heureux que vous.*
2. Il n'y a point parmi les êtres d'être si *parfait* et si *fêté* à qui la vanité ne donne plus de chagrin que de plaisir.
3. *Aucun individu ne veut être plaint* de ses erreurs.
4. *Aucun individu n'est téméraire quand il n'est vu de personne.*

Dans la première colonne, le mot *personne* n'est précédé ni de l'article ni d'aucun adjectif déterminatif; il offre un sens vague, et signifie *nul homme, nulle femme*, quand dans la phrase se trouve la particule *ne*; et *quelqu'un*, lorsque la négation n'est pas exprimée. En ce cas, *personne* est toujours du masculin et du singulier.

Dans la seconde colonne, au contraire, ce mot étant accompagné de l'article ou d'un adjectif qui le détermine, est féminin et prend les deux nombres.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Personne n'est content.
Personne n'est parfait.
Personne n'est plus médisant.
Y a-t-il personne de meilleur.
Je doute qu'il y ait personne d'arrivé.

Une personne sâche.
Une personne accomplie.
Des personnes ingénues.
La personne est bavarde.
Des personnes sont venues.

Personne n'est prêt.
Personne n'est moins vif.
Personne n'est plus franc.
Il n'y a personne d'aussi gai.
L'homme n'a été lâche.

Des personnes intelligentes.
Cette personne est bonne.
Quelle personne charitable !
Je n'ai jamais vu une personne aussi savante.
Cent personnes furent tuées.

----- N° CCCCXVIII. -----

Personne EN RAPPORT AVEC UN PRONOM OU UN ADJECTIF.

RAPPORT GRAMMATICAL.

Personne n'est téméraire quand il n'est vu de personne. (STANISLAS.)

Personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. (RESTAULT.)

RAPPORT SYLLEPTIQUE.

Les personnes consommées dans la vertu ont en toute chose une droiture d'esprit et une attention judicieuse qui les empêchent d'être médisants.

(VAUGELAS.)

Dans la première colonne, le mot *personne* étant du masculin, il est naturel que le pronom en rapport avec lui soit *il*; ce rapport est tout-à-fait grammatical.

Mais dans la seconde colonne, *personne* étant du féminin, les adjectifs et le pronom qui s'y rapportent devraient, grammaticalement parlant, être aussi du même genre. Cependant il n'en est pas ainsi, et la raison, c'est que le rapport se fait plutôt avec la pensée qu'avec les mots, et que l'idée dominante est celle d'hommes, mot auquel viennent se rattacher l'adjectif qui le qualifie et le pronom qui le représente. Le rapport est donc sylleptique. Toutefois, pour que cette construction puisse être bonne, il faut que l'adjectif en rapport divergent avec le mot *personne* en soit éloigné et ne fasse pas partie de la même proposition.

Ainsi, on ne pourrait dire sylleptiquement : *les personnes qui sont consommées dans la vertu et qui ont en toute chose une droiture d'esprit et une attention judicieuse, sont médisants*; il faudrait absolument *médisantes*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Personne n'est si habile qu'il ne puisse se tromper.
Personne ne nuirait à ses amis, s'il connaissait ses intérêts.
Personne ne manquera, tant qu'il travaillera.

Les personnes qui sont éclairées comme vous, messieurs, se regardent bien de décider toute chose, par cela même qu'ils sont instruits.

N° CCCCXIX.

CONSTRUCTION.

SUIJET.

Personne ne connaît mon nom ni ma vertu.
(BOILEAU.)

Personne ne peut mieux prétendre aux grandes places, que ceux qui en ont les talents.
(VAUVEURGUES.)

COMPLÉMENT DE VERBES.

L'amour est un tyran qui n'épargne *personne*.
(CORNEILLE.)

Toutefois en ces lieux je ne connais *personne*
Qui ne doive imiter l'exemple que je donne.
(RACINE.)

COMPLÉMENT DE PRÉPOSITIONS.

Vous n'êtes comptable à *personne* de vos actions.
(MASSILLON.)

Le souverain ne dépend de *personne*.
(MASSILLON.)

Le mot *personne* peut donc être employé dans tous les rapports.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SUIJET.

Personne n'ira là.
Personne ne tremble.
Personne n'en veut.

COMPLÉMENT DE VERBES.

N'espérer *personne*.
N'écouter *personne*.
Ne plaindre *personne*.

COMPLÉMENT DE PRÉPOSITIONS.

Ce n'est utile à *personne*.
Ce ne sera pour *personne*.
Insolent envers *personne*.

QUELQU'UN.

N° CCCCXX.

IDÉE GÉNÉRALE DE CE MOT

EXEMPLES.

SENS ABSOLU.

Envier *quelqu'un*, c'est s'avouer son inférieur.
(M^{lle} DE L'ESPINASSE.)
Il est toujours *quelqu'un* qui cherche à nous trahir;
Et plus on est puissant, plus on se fait haïr.
(LAGRANGE.)
... Apprends-moi donc, de grâce,
Qui te fait me chercher.
— *Quelqu'un*, en vérité,
Qui pour vous n'a pas trop mauvaise volonté;
Ma maltresse, en un mot.
(MOLIERE.)

SENS RELATIF.

Quand *quelqu'un* de nos *matolets* venait pour quelque service dans la chambre ou sur l'arrière, nous y faisions moins d'attention que si c'eût été un chat ou un chien.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)
S'est-il passé une seule année, un seul jour pres- que, où Dieu ne vous ait avertis par *quelqu'un* de ces grands *exemples*?
(MASSILLON.)

Quelqu'un ne tient la place d'aucun nom, ce n'est donc point un pronom. Il se compose des trois mots suivants : *quel*, *que*, *un*. Or, *quel* est le corrélatif de *tel* sous-entendu. Nous aurons donc pour analyse de cette expression : *un* (individu tel) *que* le hasard veut *que* (il soit), analyse qui nous révèle le sens complet de ce substantif elliptique, et le rôle de chacun des mots qui entrent dans sa composition.

Les grammairiens font une distinction dans l'emploi de ce mot. Quand *quelqu'un* n'a

rapport à aucun nom exprimé, il est dit *absolu* ; lorsqu'au contraire il est employé avec relation à un nom exprimé, il est dit *relatif*. Cette distinction est pour le moins inutile, et nous allons le prouver.

Dans la première série des exemples cités, *quelqu'un* est employé avec ellipse de l'expression *des hommes* ; en effet, *envier quelqu'un*, c'est pour *envier quelqu'un des êtres appelés hommes*.

Dans la seconde série, l'expression qualificative dont *quelqu'un* doit toujours être suivie dans la construction analytique, est expressément énoncée.

Donc tout se réduit à dire que *quelqu'un* s'emploie avec ou sans ellipse de l'expression déterminative de la classe ou de l'espèce en question.

Le mot *quelqu'un* a deux significations différentes et que les citations qui précèdent font assez sentir. Il peut être employé ou *absolument*, c'est-à-dire sans rapport à un substantif ; ou *relativement*, c'est-à-dire avec relation à un nom déjà exprimé. Dans le premier cas, il ne se dit que des personnes, qu'il désigne d'une manière vague et sans distinction de sexe. Dans le second, au contraire, il peut indiquer les personnes aussi bien que les choses : *QUELQU'UN de nos matelots* ; *QUELQU'UN de ces grands exemples*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SENS ABSOLU.

Quelqu'un m'a dit.
J'ai vu quelqu'un.

Quelqu'un le suit.
Accuser quelqu'un.

SENS RELATIF.

Quelqu'un de mes amis.
Quelqu'un de mes soldats.

Quelqu'un de tes livres.
Quelqu'un de vos cahiers.

----- N° CCCCXXI. -----

GENRE, NOMBRE ET CONSTRUCTION DU MOT *quelqu'un* PRIS ABSOLUMENT

SUJET.

SINGULIER.

Quelqu'un a-t-il jamais douté sérieusement de l'existence de Dieu ?

(GIRAULT-DUVIVIER.)

PLURIEL.

Quelques-uns ont fait, dans leur jeunesse, l'apprentissage d'un certain métier, pour en exercer un autre, et fort différent, le reste de leur vie.

(LA BRUYÈRE.)

COMPLÉMENT DIRECT.

SINGULIER.

Plus on aime *quelqu'un*, moins il faut qu'on le flatte ;
A ne rien pardonner le pur amour délate.

(MOLIÈRE.)

SINGULIER.

Un rapport clandestin n'est point d'un honnête

Quand j'accuse *quelqu'un*, je le dois et me nomme.

{ homme ;
(GRESSET.)

COMPLÉMENT DE PRÉPOSITIONS.

SINGULIER.

On est toujours mécontent ; on aime à se plaindre partout où l'on est ; on crie toujours contre *quelqu'un* ou contre quelque chose.

(DE LIÈGE.)

SINGULIER.

Nous pardonnons plus aisément à *quelqu'un* de ne nous avoir jamais estimés, que d'avoir cessé de nous estimer.

(LUCIEN.)

Pris dans un sens absolu, le mot *quelqu'un*, qui a pour pluriel *quelques-uns*, est toujours masculin (1) ; mais, au pluriel, il ne remplit jamais que la fonction de sujet ; tandis qu'au singulier, il peut se trouver dans toutes les positions possibles. Ainsi on ne dirait

(1) C'est donc à tort que Girault-Duvivier, et, après lui, presque tous les grammairiens, ont avancé que *quelqu'un* prenait le féminin lorsqu'il était sujet. On ne dit pas dans le sens absolu : *QUELQU'UNE m'a dit*, *QUELQU'UNE pense*. En parlant d'un homme ou d'une femme, c'est toujours *quelqu'un* qu'on emploie

pas : je connais **QUELQUES-UNS** ; j'ai parlé à **QUELQUES-UNS** ; ni : je connais **QUELQUES-UNES** ; j'ai parlé à **QUELQUES-UNES** ; mais on dirait très-bien au masculin singulier : je connais **QUELQU'UN** ; j'ai parlé à **QUELQU'UN**, etc.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SINGULIER.

Quelqu'un soutient.
Inciter quelqu'un.
En vouloir à quelqu'un.
Dire du mal de quelqu'un.

Quelqu'un a dit.
Exprimer quelqu'un.
Parler à quelqu'un.
Mal penser de quelqu'un.

PLURIEL.

Quelques-uns soutiennent.
Quelques-uns pensent.
Quelques-uns sont d'accord.
Quelques-uns jurent.

Quelques-uns ont dit.
Quelques-uns s'imaginent.
Quelques-uns doutent.
Quelques-uns croient.

-----N° CCCCXXII.-----

GENRE, NOMBRE ET CONSTRUCTION DE *quelqu'un* EMPLOYÉ RELATIVEMENT.

SUJET.

MASCULIN.

SINGULIER.

Quelques-uns de ces singes se familiarisèrent au point d'envoyer des branches sèches aux soldats, qui leur répondirent à coups de fusil.
(LA HARPE.)

PLURIEL.

Quelques-uns de ces sublimes solitaires gravisaient les pyramides de granit qui bordent leur chemin, pour y découvrir un convoi dans la détresse.
(MALLET DU PAN.)

FÉMININ.

Il n'y a point de terrain, fût-il de sable tout pur ou de vase, où, par un bienfait particulier de la Providence, *quelqu'une* de nos plantes domestiques ne puisse réussir.
(Id.)

Il n'y avait pas moins de variété dans les siles de ces mouches ; *quelques-unes* en avaient de longues et de brillantes comme des lames de nacre.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

COMPLÉMENT DIRECT.

MASCULIN.

Si je trouvais parmi vous *quelqu'un* d'assez juste pour avoir pitié de moi.

(FÉNÉLON.)

Avec quel zèle exhortait-il *quelques-uns* de ses domestiques à rentrer comme lui dans le bercail de Jésus-Christ.
(FLÉCHIER.)

FÉMININ.

Quel plaisir n'éprouvons-nous pas en voyant les autres approuver *quelqu'une* de nos idées !

(AMONTIGN.)

On gagne à modérer son imagination de voir et moins se réaliser *quelques-unes* de ses conceptions.
(LINGER.)

COMPLÉMENT DE PRÉPOSITIONS.

MASCULIN.

Dieu est partout. Tous les lieux sont marqués par *quelqu'un* de ses prodiges.

(MASSILLON.)

Si les princes acquièrent *quelques-uns* de leurs sujets en les achetant, ils en perdent une infinité d'autres en les appauvrissant.
(MONTESQUIEU.)

FÉMININ.

Elle ne leur donna jamais la consolation de se réjouir de *quelqu'une* de ses fautes.

(FLÉCHIER.)

A *quelques-unes* des mouches que j'avais observées, la tête paraissait obscure comme un poir noir ; elle étincelait à d'autres comme un rubis.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

On le voit, le mot *quelqu'un*, quand il se rapporte à un substantif, prend les deux genres et les deux nombres, et peut remplir toutes les fonctions.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SINGULIER.

MASCULIN.

Quelqu'un de ces messieurs.
 À quelqu'un d'eux.
 Je connais quelqu'un de ses amis.
 J'en connais quelqu'un.

FÉMININ.

Quelqu'une de ces dames.
 À quelqu'une d'elles.
 Je connais quelqu'une de ses amies.
 J'en connais quelqu'une.

PLURIEL.

MASCULIN.

Quelques-uns de ces messieurs.
 À quelques-uns d'eux.
 Je connais quelques-uns de ses amis.
 J'en connais quelques-uns.

FÉMININ.

Quelques-unes de ces dames.
 À quelques-unes d'elles.
 Je connais quelques-unes de ses amies.
 J'en connais quelques-unes.

N° CCCCXXIII.

Quelqu'un PRÉCÉDÉ D'UN DÉTERMINATIF

MASCULIN.

S'il est *quelqu'un* que la vanité a rendu heureux,
 à coup sûr ce *QUELQU'UN* était un sot.
 (J.-J. ROUSSEAU.)

FÉMININ.

À ce plaisant objet si *quelqu'une* recule,
 Cette *QUELQU'UNE* dissimule.
 (LA FONTAINE.)

Le nom indéfini *quelqu'un*, *quelqu'une* peut être précédé de l'adjectif déterminatif *ce*, *cette*. C'est là une de ces mille observations qui ne se rencontrent dans aucune grammaire.

CHACUN.

N° CCCCXXIV.

NATURE DE CE MOT

Chacun a son défaut où toujours il revient.
 (LA FONTAINE.)

Chacun est prosterné devant les gens heureux.
 (DESTOUCHES.)

Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut.
 (MOLIÈRE.)

Chacune de nous se prétendait supérieure aux autres en beauté.
 (MONTESQUIEU.)

Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme.
 (LA FONTAINE.)

Chacun des chefs commande à ses troupes.
 (BITAUBÉ.)

Cependant que *chacune*, après cette tempête,
 Songe à cacher aux yeux la honte de sa tête.
 (MOLIÈRE.)

Ils ont apporté des offrandes au temple, *chacun*
 selon ses moyens et sa vertu.
 (ACADÉMIE.)

La loi lie tous les hommes, *chacun* en ce qui le concerne.
 (LAVEAUX.)

Comment *chacun* serait-il un pronom, puisqu'il ne tient la place d'aucun nom ? C'est donc à tort que les grammairiens mettent ce mot parmi les pronoms.

Chacun est composé des mots *chaque* et *un* ou *une*; et ce qui le prouve, c'est qu'anciennement il s'est écrit ainsi : *chaque un*, *chaque une*.

Les grammairiens font encore une distinction dans l'emploi de ce mot : suivant eux, il est *absolu* toutes les fois qu'il est employé dans un sens général; et *relatif* quand, au contraire, il est suivi ou précédé d'un nom avec lequel il est en relation.

L'analyse va nous démontrer la puérilité de cette distinction.

PREMIÈRE SÉRIE.

1. *Chacun* (de nous) a son défaut.
2. *Chacun* (de nous) est prosterné.
3. *Chacun* (de nous) fait ici-bas la figure qu'il peut.

DEUXIÈME SÉRIE.

1. *Chacune de nous* se prétendait supérieure aux autres en beauté.
2. *Chacun d'eux* résolut de vivre en gentilhomme.
3. *Chacun des chefs* commande à ses troupes.

TROISIÈME SÉRIE.

1. Cependant que *chacune (de vous)*, après cette tempête, songe à cacher..
 2. Ils ont apporté des offrandes au temple, *chacun (d'eux en ayant apporté)* selon ses moyens et sa vertu
 3. La loi lie tous les hommes (et elle lie) *chacun (d'eux)* en ce qui le concerne.
- D'après ces analyses on voit que *chacun* peut s'employer avec ou sans ellipse de l'expression déterminative de la classe ou de l'espèce en question.

N° CCCCXXV.

GENRE ET NOMBRE DE CE MOT.

Chacun a son défaut où toujours il revient :
Honte ni peur n'y remédie.

(LA FONTAINE.)

Croyez-vous qu'à la cour *chacun* ait son vrai nom ?
De tant de grands seigneurs dont le mérite brille,
Combien ont abjuré le nom de leur famille !

(BOURSAULT.)

Le monde ne présente que de belles, mais fausses
apparences ; personne n'en doute, et *chacun* s'y
laisse prendre.

(SARIAL DUBAY.)

Chacun de l'équité ne fait pas son flambeau ;
Tout n'est pas Caumartin, Bignon, ni d'Aguesseau.

(BOILEAU.)

..... *Chacun* est prosterné
Devant les gens heureux... Sont-ils dans la misère ?
On les plaint tout au plus, et l'on croit beaucoup faire.

(DESTOUCHES.)

Si *chacun* faisait tout le bien qu'il peut faire sans
s'incommoder, il n'y aurait pas de malheureux.

(DUCLOS.)

Chacun, employé dans un sens général, comme dans les exemples qui précèdent, s'applique indéfiniment et spécialement aux personnes des deux sexes. Ce nom, dans son essence, n'est pas susceptible de la pluralité.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Chacun parle.
Chacun prend part.
Chacun se défend.
Chacun s'y intéresse.

Chacun s'agite.
Chacun le dit.
Chacun le sait.
Chacun veut.

Chacun se ment.
Chacun pense.
Chacun danse.
Chacun peut.

Chacun chante.
Chacun juge ainsi.
Chacun imite.
Chacun s'irrite.

N° CCCCXXVI.

Chacun EMPLOYÉ DANS UN SENS RELATIF.

SINGULIER MASCULIN.

De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.

(LA FONTAINE.)

Chacun d'eux, au milieu du sang et du carnage,
Maître de son esprit, maître de son courage,
Dispose, ordonne, agit, voit tout en même temps,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvements.

(VOLTAIRE.)

SINGULIER FÉMININ.

Chacune de nous se prétendait supérieure aux
autres en beauté.

(MONTESQUIEU.)

Les historiens parlent de leurs armées comme très
considérables, en disant qu'elles consistaient cha-
cune en 500 hommes d'armes.

(ARQUETIL.)

Si le mot *chacun* est suivi ou précédé d'un terme avec lequel il est en relation, comme dans *CHACUN d'eux, les armées ont, CHACUNE, 500 hommes*, il prend alors l'un ou l'autre genre, selon que le terme de sa relation est masculin ou féminin; dans ce cas *chacun* désigne aussi bien les objets que les individus : *Chacun de ces enfants; chacun de ces portraits; chacune de ces personnes; chacune de ces choses*; et le verbe qui suit reste invariablement au singulier. Ce serait donc une faute de dire ou d'écrire : *Chacun d'eux en furent d'avis*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Chacun de nous.
Chacun de ces bouquets.
Chacun de vos amis.
Ils ont, chacun, de la fortune.

Chacune de vous.
Chacune de ces roses.
Chacune de vos femmes.
Elles passent, chacune, pour belles.

Chacun d'eux.
Chacun de ces tableaux.
Chacun de leurs bienfaits.
Ils sont, chacun, mon espoir.

Chacune d'elles.
Chacun de ces bagues.
Chacune de ses paroles.
Elles sont, chacune, très-bien.

N° CCCCXXVII. —

CONSTRUCTION.

SUJET.

Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut.
(MOLIERE.)

Cependant que *chacun*, après cette tempête,
Songe à cacher aux yeux la honte de sa tête.
(MOLIERE.)

COMPLÉMENT DE VERBES.

Nous allons disposer selon l'ordre des temps les grands événements de l'histoire ancienne et les ranger,
pour ainsi dire, *chacun* sous son étendard.
(BOSSUET.)

COMPLÉMENT DE PRÉPOSITIONS.

Enjoignons aux pères de famille de faire la diminution sur *chacun* d'eux aussi juste que faire se pourra.
(MONTESQUIEU.)

Nestor s'adressant à *chacun* d'eux et surtout au roi d'Ithaque, il le conjure de tenter tous les moyens de séchir le noble fils de Pélée.
(VITAUBERT.)

Sept chefs conduisent les gardes; et sur les pas de *chacun* d'eux marchent cent jeunes guerriers tenant en main de longues piques.
(VITAUBERT.)

Des hommes la plupart voilés le faible affreux :
Ils blâment dans *chacun* ce qui domine en eux.
(POISSON.)

Chacun, chacune peuvent s'employer dans tous les rapports possibles.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

SUJET.

Chacun raconte.
Chacun propose.

COMPLÉMENT DE VERBES.

Traiter *chacun*.
Aimer *chacun*.

COMPLÉMENT DE PRÉPOSITIONS.

Aller chez *chacun* d'eux.
Donner à *chacun*.

N° CCCCXXVIII. —

SYNTAXE.

Chacun EN RELATION AVEC son, sa, ses, lui, le, la.

Les femmes font le charme de nos sociétés, soit qu'elles ferment entre elles des chœurs de danse, soit que *chacune* d'elles se promène avec son époux, ou entourée de nombreux enfants.
(BEN. DE ST-PIERRE.)

Chacun des chefs commande à ses troupes : le reste de l'armée avance sans proférer une parole.
(VITAUBERT.)

Appius représenta que s'il avait imposé silence à Valérius, ce n'avait été que pour l'obliger à se conformer à l'usage ordinaire, où *chacun* devait parler à son rang.
(VICTOR.)

Chacun regarde son devoir comme un maître sécheux dont il voudrait pouvoir s'affranchir.
(LA ROCHE.)

Chacun, dans tout ce qui le concerne, doit veiller au soin de sa propre vie.

(ANONYME.)

Il y a des anecdotes littéraires sur lesquelles il est toujours bon d'instruire le public, afin de rendre à chacun ce qui lui appartient.

(VOLTAIRE.)

Chacun étant essentiellement du singulier, comme nous l'avons déjà dit, les adjectifs possessifs et les pronoms qui s'y rattachent doivent être en rapport identique avec lui, c'est-à-dire que l'on doit se servir, conformément aux exemples qui précèdent, de son, sa, ses, lui, le, la.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Chacun le sien.
Chacun en ce qui le concerne*

*Chacun son droit.
Chacun en ce qui la regarde.*

*Chacun son rang.
À chacun ce qui lui revient.*

*Chacun sa boutique.
Chacun ce qu'il lui convient.*

----- N° CCCCXXIX. -----

PHRASES où *chacun* ÉTANT PRÉCÉDÉ D'UN NOM PLURIEL, LES ADJECTIFS POSSESSIFS ET LES PRONOMS SE RAPPORTENT TANTÔT A L'UN, TANTÔT A L'AUTRE.

PREMIER POINT DE VUE.

Chacun SUIVI DE son, sa, ses, ETC.

Les deux rois faisaient chanter des Te-Deum, chacun dans son camp.

(VOLTAIRE.)

Après la cérémonie, toute la compagnie se retira, chacun chez soi.

(LAVEAUX.)

Ils ont apporté des offrandes au temple, chacun selon ses moyens et sa dévotion.

(ACADÉMIE.)

Scipion marqua sa reconnaissance aux troupes, qu'il combla de louanges, de récompenses et de marque d'honneurs, chacun selon son état et son mérite.

(ROLLIN.)

La loi lie tous les hommes, chacun en ce qui le concerne.

(LAVEAUX.)

Voulez-vous savoir ce que c'est que l'ode ? Contentez-vous d'en dire de belles ; vous en verrez d'excellentes, chacune dans son genre.

(D'ALEMBERT.)

Chacun SUIVI DE leur, ETC.

Les deux parts regardèrent, chacun, cette élection comme leur ouvrage particulier.

(VERTOT.)

Les abeilles dans un lieu donné, tel qu'une ruche ou le creux d'un vieux arbre, bâtissent, chacune, leur cellule.

(BUFFON.)

Les langues ont, chacune, leurs bizarreries.

(BOILHAU.)

La nature semble avoir partagé des talents divins aux hommes pour leur donner, à chacun, leur emploi, sans égard à la condition dans laquelle ils sont nés.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Ils s'y trouvaient, chacun, avec leurs milices que l'on fait monter, dans le compte le moins exagéré, au nombre de 300,000 hommes.

(ANQUETIL.)

Les dix tribus de l'Attique avaient, chacune, leurs présidents, leurs officiers de police, leurs tribunaux, leurs assemblées et leurs intérêts.

(BARTHÉLEMY.)

Selon nous, il n'est guère facile d'établir des règles absolues sur l'emploi de *son, sa, ses, le, lui, les, leurs, il, elle*, etc., après *chacun*, quand celui-ci est précédé d'un substantif pluriel ; parce que, s'il y a deux exemples qui suivent les règles qui ont été posées sur cette partie vraiment inextricable, il y en a huit qui y dérogent. Cependant, d'accord cette fois avec les grammairiens, nous dirons que généralement les auteurs font usage de *son, sa, ses*, etc., après *chacun, chacune*, si, dans la proposition antécédente, le verbe a un complément qui précède le pronom indéfini, de telle sorte que la phrase arrivée là offre un sens complet. C'est ce qui résulte des exemples de la première colonne.

Mais si le verbe était distrait de son complément par le mot *chacun*, ou bien encore que ce dernier, formant une incise, séparât une des parties de la proposition antécédente, il faudrait alors se servir de *les, leur, leurs*. C'est ce qui découle des citations rapportées

dans la seconde colonne (1). Bien que, dans ce cas, les grammairiens ne mettent pas *chacun* entre deux virgules, nous croyons cette ponctuation nécessaire pour indiquer que ce mot, *chacun*, est l'élément d'une proposition ellipsée et tout-à-fait indépendante de celle où elle est incorporée. Au reste, nous allons donner l'analyse des deux constructions; nous nous bornerons au premier exemple de l'une et de l'autre colonne.

Ex. : Les deux rois faisaient chanter des Te-Deum, *chacun dans son camp.*

An. : Les deux rois faisaient chanter des Te-Deum, *chacun (en faisant chanter) dans son camp.*

Ex. : Les deux partis regardèrent, *chacun, cette élection comme leur ouvrage particulier.*

An. : Les deux partis regardèrent cette élection comme *leur ouvrage particulier, chacun (la regardant comme son ouvrage particulier.)*

SECONDE POINT DE VUE.

Ils sont venus, *chacun avec ses gens.*

(TRÉVOUX.)

Tous les juges ont opiné, *chacun selon ses lumières.*

(LAVEAUX.)

Lépidus ayant fait le signal dont on était convenu, les deux généraux passèrent dans l'île, *chacun de son côté.*

(VINTOZ.)

Ils sont venus, *chacun, avec leurs gens.*

(TRÉVOUX.)

Tous les juges ont opiné, *chacun, selon leurs lumières.*

(LAVEAUX.)

Tous les animaux logés, *chacun, à leur place dans ce grand édifice, sentent très-bien que le fourrage, l'avoine qu'il renferme leur appartiennent de droit.*

(VOLTAIRE.)

Malgré ce qu'avancent Girault-Duvivier et MM. Noël et Chapsal, fidèles échos du premier, nous pensons avec Laveaux et Trévoux qu'on peut très-bien dire : *Tous les juges ont opiné, chacun selon ses lumières*, ou *chacun selon leurs lumières*; *ils sont venus, chacun avec ses gens*, ou *chacun avec leurs gens*. Nous le savons, c'est détruire la règle des grammairiens, qui veulent que *chacun* soit toujours suivi de *son*, *sa*, *ses*, etc., quand le verbe de la proposition principale n'a pas de complément, et que celle-ci offre un sens fini avant *chacun*; mais pourquoi donc établir des règles qu'on ne saurait suivre? pourquoi gêner et circonscrire la pensée? A notre avis, la différence des deux manières d'écrire est toute dans la ponctuation. Voulons-nous dire : *Les juges ont opiné, chacun, selon leurs lumières*, nous mettrons *chacun* entre deux virgules; si, au contraire, nous voulons nous exprimer de cette manière : *Les juges ont opiné, chacun selon ses lumières*, il n'y aura qu'une virgule après *opiné*. Cette ponctuation doit, ce nous semble, faire sentir la différence des deux constructions et conduire à reconnaître que l'une et l'autre sont très-correctes. L'analyse, d'ailleurs, va nous en montrer le mécanisme. La première, *les juges ont opiné, chacun, selon leurs lumières*, se décompose par *les juges ont opiné selon leurs lumières, chacun opinant selon les siennes*; et la seconde : *les juges ont opiné, chacun selon ses lumières*, c'est pour *les juges ont opiné, et ils ont opiné, chacun selon ses lumières*.

TROISIÈME POINT DE VUE.

Étiécle et Polynice commencent ensemble de tenir, *chacun à son tour*, les rênes du gouvernement, pendant une année entière. (BARTHELEMY.)

Les citoyens, *chacun selon leurs facultés*, tenaient table ouverte.

(VERTOT.)

(1) Voici quelques exemples sur mille qui détruisent entièrement non pas nos règles, mais celles des grammairiens; ce serait se montrer par trop sévère que de les trouver vicieux.

Dans toute l'assemblée générale du peuple romain, tous les citoyens, de quelque rang qu'ils fussent, avaient droit de donner leurs suffrages, *chacun dans leur tribu.*

(VERTOT.)

Je suppose deux hommes qui ont vécu si séparés du genre humain, et si séparés l'un de l'autre, qu'ils se croient, *chacun seul, de leur espèce.*

(CONDILLAC.)

Paris était partagé en districts qui avaient *chacun son conseil* et une compagnie de gardes nationales à ses ordres.

(ANQUETIL.)

Il n'y a si chétif village qui n'ait au moins deux ou trois *fontaines*; les *amusements* isolés ont presque *chacune la sienne*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Les deux généraux dominant sur les Romains,
chacun de son côté, nettoyaient les retranchements
à force de traits.

(ANQUETIL.)

Le siège de Calais et le siège de Troie ! les plus
beaux esprits, *chacun* dans *leur* siècle, n'ont-ils
pas rapporté leurs principaux talents à cette an-
cienne et brillante époque à jamais mémorable ?

(BUTRON.)

Dans les phrases où l'incise se trouve forcément placée entre deux virgules, ainsi que *chacun à son tour*, *chacun selon leurs facultés*, etc., et où, d'ailleurs, elle vient immédiatement après le nom pluriel, comme dans trois des exemples rapportés ci-dessus, les écrivains expriment, après *chacun*, tantôt l'idée collective, tantôt l'idée distributive. Bonifac dit qu'on ne saurait regarder comme vicieuses les citations de la première colonne, parce que l'incise est entièrement indépendante du reste de chaque phrase, à la fin de laquelle elle pourrait être rejetée. Quoiqu'il en soit de même des exemples de la seconde colonne, nous pensons qu'ils sont inattaquables, par la raison qu'ils se rencontrent très-souvent dans les auteurs les plus estimés.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

I.

Les mères élèvent leurs enfants, chacune à sa manière.
Les hommes ont un caractère, chacun son tempérament.
Ils ont donné leur avis, chacun selon ses vues.
Les jeunes gens cherchent les plaisirs, chacun suivant ce qui le
flatte.
Les enfants s'amusaient, chacun avec ce qui lui plaît.
Nous condamnâmes nos femmes au bal, chacune ayant la sienne.
Ces deux peuples vainquirent leurs ennemis, chacun comme il le
trouva.

Les femmes ont, chacune, leurs caprices.
Les peuples ont, chacun, leurs coutumes et leurs lois.
Les deux armées retournaient, chacune, dans leur camp.
Ils trouvèrent, chacun, des amis qui les flattaient.

Ils menèrent, chacun, la vie qui leur plut.
Nous partîmes, chacun, avec nos enfants.
Ces deux nations battirent, chacune, leurs ennemis.

II.

Nous avons parlé, mais chacun à son tour.
Les bateaux ont passé, chacun à son tour.
Ces deux enfants sont tombés, chacun de son côté.

Nous avons parlé, chacun, à notre tour.
Les hommes ont passé, chacun, à leur tour.
Ces deux enfants sont tombés, chacun, de leur côté.

III.

Les uns et les autres, chacun selon son opinion, prirent part.
Les hommes, chacun dans son intérêt, doivent s'instruire.
Les écrivains, chacun dans son intérêt, se doivent à la morale.

Les uns et les autres, chacun, suivant leur opinion, prirent part.
Les femmes, chacune, dans leur intérêt, doivent être sages.
Les écrivains, chacun, dans leur siècle, ont leur système.

-----N° CCCCXXX.-----

Chacun DÉTERMINÉ PAR L'ADJECTIF POSSESSIF *sa*.

Repos vaut mieux qu'honneur sans fortune :
Que chacun prenne *sa* *chacune*.
(ALMANACH DES FABULISTES.)

A voir chacun se joindre à *sa* *chacune* ici,
J'ai des démangeaisons de mariage aussi.
(MOLIERE.)

On voit que l'adjectif possessif *sa* peut déterminer le pronom indéfini *chacune* ; mais cette expression, tout-à-fait familière, ne peut entrer que dans le style comique ou dans la conversation.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Chacun prendra *sa* *chacune*.
Chacun se délivra de *sa* *chacune*.

Chacun ira avec *sa* *chacune*.
Chacun paiera pour *sa* *chacune*.

Chacun a *sa* *chacune*.
Chacun et *sa* *chacune*.

Chacun veut *sa* *chacune*.
Chacun défendra *sa* *chacune*.

-----N° CCCCXXXI.-----

Un *chacun*.

Chose étrange de voir comme avec passion
Un *chacun* est chaussé de son opinion !
(MOLIERE.)

J'étudais un *chacun* d'un deuil si vraisemblable,
Que les plus clairvoyants l'auraient cru véritable.
(MOLIERE.)

L'expression de *un chacun* était en usage du temps de Molière; aussi la rencontre-t-on chez beaucoup d'écrivains du dix-septième siècle; mais aujourd'hui elle est tout-à-fait abandonnée, même dans la conversation.

TEL.

N° CCCCXXXII.

Tel MÉDIATEMENT OU IMMÉDIATEMENT SUIVI DE *qui* OU DE *que*.

MÉDIATEMENT.

Tel donne à pleines mains, *qui* n'oblige personne.
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.
(CORNEILLE.)

..... *Tel* est pris, *qui* croyait prendre.
(LA FONTAINE.)

Tel souvent se croit à la noce,
Qui s'en retourne sans danser.
(SCRIBE.)

Tel voudrait se faire soldat,
A qui le soldat porte envie.
(LA FONTAINE.)

Qui tôt ensevelit bien souvent assassine,
Et *tel* est cru défunt *qui* n'en a que la mine.
(MOLIERE.)

Tel vous semble applaudir *qui* vous raille et vous joue.
(BOILEAU.)

Tel eût été toujours vertueux, *qui* ne l'est plus,
parce que son maître lui a donné trop d'autorité et
trop de richesses.
(FÉNÉLON.)

Tel brave les tourments qu'un bienfait peut séduire.
(DE BELLOY.)

Tel vit se dérobant à la vengeance humaine,
Que le ciel en courroux, par des ressorts secrets,
Conduit, pas à pas, à la peine
Que méritent ses forfaits. (LENOBLE.)

Tel brille au second rang *qui* s'éclipse au premier.
(VOLTARE.)

Telles femmes pendant le règne de la terreur
avaient donné des preuves multipliées d'héroïsme,
de *qui* la vertu est venue échouer contre un bou-
quet de fleurs, une fête, une mode nouvelle.
(CHATEAUBRIAND.)

IMMÉDIATEMENT.

..... *Tel qui* n'admet point la probité chez lui,
Souvent à la rigueur l'exige chez autrui.
(BOILEAU.)

.... *Tel qui* tend un piège y peut tomber soi-même.
(BOISSY.)

Tel abbé qui s'intitule frère se fait appeler mon-
seigneur par ses moines.
(VOLTARE.)

Tel qui hait à se voir peindre en de faux portraits,
Sans chagrin voit tracer ses véritables traits.
(BOILEAU.)

Tel qui rampait s'élève et nous étonne.
(LAMOTTE.)

Tel qui résiste à l'art se rend à la nature.
(DEMOUSTIER.)

Tel qui rit vendredi dimanche pleurera.
(RACINE.)

Tel que pour ami l'on suppose,
Montre dans le besoin qu'il ne l'est nullement.
(LENOBLE.)

Tels que l'on croit d'inutiles amis,
Dans le besoin rendent de bons services.
(BOURSAULT.)

Oui, *tel dont* la critique aujourd'hui vous accable,
Peut-être à votre place eût été plus coupable.
(BOILEAU.)

Telle sans aucun attrait pour la retraite, se con-
sacre au Seigneur par pure fierté.
(MASSILLON.)

Telle personne qui cherchait à vous plaire s'y est
pris beaucoup plus mal, et a moins bien réussi
que telle autre dont le cœur était libre et indifférent.
(SCRIBE.)

Il n'est sorte d'erreurs que les gramairiens n'aient avancées sur *tel* employé comme dans les exemples ci-dessus. Ils ont dit :

- 1° Que c'était un pronom indéfini ;
- 2° Qu'il ne pouvait jamais être suivi immédiatement de *qui* ni de *que*, etc. ;
- 3° Qu'il n'était d'usage qu'au singulier
- 4° Qu'on ne l'employait qu'au masculin.

Il n'y a pas un seul mot de vrai dans tout cela, et nous allons le prouver.

1° *Tel* n'est pas un pronom indéfini, c'est tout simplement un adjectif qui se rapporte au mot *homme*, mot qui peut être exprimé ou sous-entendu : *Tel donne à pleines mains* est donc un abrégé de *tel homme donne à pleines mains*. L'exemple de Voltaire : *Tel abbé*, en est une preuve convaincante (1). D'ailleurs un adjectif suppose toujours un nom; c'est là un principe qui est commun à toutes les langues, et qu'il ne faut jamais perdre de vue.

2° *Tel* peut être immédiatement suivi non seulement de *qui*, mais encore de *que*, de *dont* et autres mots semblables. Les citations de la seconde colonne en font foi, et c'est faute d'avoir consulté les écrivains que les grammairiens ont établi une règle tout-à-fait contraire.

3° *Tel* est d'usage au pluriel : *Tels que l'on croit d'inutiles amis*, etc.; *telles femmes*, etc.;

4° Enfin *Tel*, comme on le voit par les deux derniers exemples de la deuxième colonne, peut aussi s'employer en parlant d'une femme : *Telle sans aucun attrait pour la retraite*, etc. C'est pour *Telle femme, telle personne qui est sans aucun attrait pour la retraite*, etc.

Ainsi, somme totale, quatre erreurs sur un seul mot ! Et voilà pourtant comme la grammaire a été faite jusqu'à ce jour. Après cela, ayez donc confiance aux grammairiens

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Tel flatte qui...
Tel loue devant qui...
Tels font les savants qui...
Tel fait le brave que...

Tel qui flatte...
Tel qui nous loue devant...
Tels qui font les savants...
Tel que l'on croit son ami...

Tel dit nous aimer qui...
Tel travaille qui...
Tels trompent qui...
Tels sont arrogants que...

Tel qui dit nous aimer...
Tel qui travaille...
Tels qui trompent...
Tels que l'on croit...

N° CCCCXXXIII.

Tel EMPLOYÉ SUBSTANTIVEMENT

EXEMPLES :

Un *tel* a composé la plus jolie pièce du monde sur un *tel* sujet. (MOLIÈRE.)

On n'a pas à souffrir mille rebuts cruels ;
On n'a pas à louer les vers de *messieurs tels*,
A donner de l'encens à madame *une telle*. (ID.)

Nous jugeons sur l'habit, l'état et la figure,
Qu'un *tel* a de l'esprit, qu'il est *homme de bien*,
Quand fort souvent il n'en est rien.

(MAD. JOLIVEAU.)

Monsieur un *tel* écrivit hier au soir un *sonnet* à mademoiselle *une telle*. (MOLIÈRE.)

Un *tel* laisse un poste vacant, et on s'empresse de le demander. (MASSILLON.)

Une *telle* a fait des paroles sur un *tel* air. (MOLIÈRE.)

N'est-ce pas vous, monsieur, qui vous nommez un *tal*? (MACHARD.)

Tel se dit des personnes qu'on ne veut ou qu'on ne peut désigner que d'une manière indéterminée. En ce cas *tel* est pris substantivement, et se trouve précédé de l'adjectif déterminatif *un, une*, adjectif qui quelquefois peut se supprimer, comme dans ces exemples :

L'orage tombera sur *tel qui* n'y pense pas. (ACADÉMIE.)

Tel est riche avec un arpent de terre, *tel* est gueux au milieu de ses monceaux d'or. (J.-J. ROUSSEAU.)

..... J'en sais *telles* ici
Qui, comme moi, ma foi, le voudrait bien ainsi. (MOLIÈRE.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Monsieur un *tel*.

Madame *une telle*.

Messieurs *tels*.

Mademoiselle *une telle*.

(1) Nous pouvons y ajouter cet autre exemple : — *Les talents les plus heureux restent ordinaires dans l'obscurité, et TEL HOMME qui aurait su illustrer sa patrie, rampe dans le triste atelier d'un artisan* (STANISLAS.)

TOUT.

-----N° CCCCXXXIV. -----

Tout EMPLOYÉ COMME PRONOM.

AVEC ELLIPSE.

Tout n'est pas Caumartin, Bignon ni d'Aguesseau.
(BOILEAU.)

Tout s'ébranle, tout sort, tout marche en diligence.
(ID.)

Son grand génie embrassait tout.
(BOSSUET.)

Tout fuit, tout se refuse à mes embrassements.
(RACINE.)

La mort nous sépare de tout.
(BOSSUET.)

..... Recueille tes esprits,
Sois attentif ; je vais dicter, écris...
— Sans examen je dois donc tout écrire ?
(PARNY.)

A la seule vertu sois sûr que tout prospère.
(F. DE NEUCHÂTEAU.)

SANS ELLIPSE.

Tout homme est enjê à la mort.
(ACADÉMISTE.)

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse
Noyait son souci dans les pots.
(LA FONTAINE.)

Dieu a créé, conserve et gouverne tout l'univers.
(PLANCHÉ.)

Elle croit que c'est aimer Dieu que haïr tout le monde.
(BOILEAU.)

Il est affreux de perdre tout ce qu'on aime.
(DU TREMBLAY.)

Tout ce qu'il dit est vérité.
(MASSILLON.)

Tout ce qu'on entreprend ne réussit pas toujours.
(ANONYME.)

Les grammairiens, habitués à tout confondre, à tout dénaturer, disent que le mot *tout*, employé seul comme dans les citations de la première colonne, est un pronom. Mais les citations de la colonne opposée, tout en nous donnant les moyens de rétablir les lacunes de la première, nous démontrent que *tout* n'est et ne peut être ni un pronom ni un substantif. C'est tout simplement un adjectif employé avec ellipse du nom auquel il se rapporte. *Tout n'est pas Caumartin*, c'est-à-dire *tout homme n'est pas Caumartin*; *tout s'ébranle, tout sort, tout marche*; c'est-à-dire *tout (le peuple) s'ébranle, tout (le peuple) sort, tout (le peuple) marche*; *son grand génie embrassait tout*, c'est-à-dire *son grand génie embrassait TOUT L'UNIVERS*, etc.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Tout meurt.
Tout se confond.
Tout se renouvelle.

Il aime tout.
Voir tout.
Dire tout.

Tout me convient.
Tout est neuf.
Tout me plaît.

Donnez-moi tout.
Il vous cédera tout.
S'accommoder à tout.

PLUSIEURS.

-----N° CCCCXXXV. -----

EMPLOYÉ COMME PRONOM

SUIVI D'UN SUBSTANTIF.

Plusieurs habitants ont fait à l'Île-de-France des essais inutiles pour y faire croître la lavande, la marguerite des prés, la violette et d'autres herbes de nos climats tempérés.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

NON SUIVI D'UN SUBSTANTIF.

Parfois plusieurs valent mieux qu'un.

(PINOL.)

Un critique n'est formé qu'après *plusieurs années* d'observations et d'études; un critiqueur naît du soir au matin.

(LA BRUYÈRE.)

Plusieurs hommes valent mieux, et beaucoup plus valent moins qu'ils ne paraissent.

(BOISTE.)

Il y a *plusieurs remèdes* qui guérissent de l'amour; mais il n'y en a point d'infailibles

(LA ROCHEFOUCAULD.)

Il faut bien qu'il y ait *plusieurs raisons* d'ennui, quand tout le monde est d'accord pour bâiller.

(FLORIAN.)

S'il fait un voyage avec *plusieurs*, il les préint dans les hôtelleries; et il sait toujours se conserver la meilleure chambre et le meilleur lit.

(LA BRUYÈRE.)

C'est une des merveilles de la religion chrétienne de faire que la solitude et le repos soient plus agréables à *plusieurs* que l'agitation et le commerce des hommes.

(PASCAL.)

Les bergères sont sur leur passage; *plusieurs* d'entre elles versent des larmes.

(FLORIAN.)

Plusieurs des prisonniers qu'on avait renvoyés de Rome accompagneront les ambassadeurs et se répandront en différents quartiers de la ville.

(MOLLIN.)

Voici ce qu'on lit dans la *Grammaire des Grammaires* : « *Plusieurs* est ou pronom » ou adjectif. Comme pronom, il ne se dit que des personnes; comme adjectif, il précède toujours le nom qu'il détermine. »

Cela est faux, ainsi que l'a remarqué le savant auteur de l'*Examen critique de la Grammaire des Grammaires*.

1° *Plusieurs* n'est jamais qu'adjectif : quand il est seul, c'est qu'il y a ellipse du substantif, cela est clair. *Plusieurs valent mieux qu'un* est pour *plusieurs* (individus) *valent mieux qu'un seul*. *Plusieurs d'entre elles*; *plusieurs des prisonniers*, c'est pour *plusieurs* (bergères) *d'entre elles*; *plusieurs* (prisonniers) *des prisonniers*.

2° *Plusieurs*, quoique seul, quoique pronom (pour parler ce triste langage), peut se dire des choses :

Ce qui nous empêche de nous abandonner à un seul vice, c'est que nous en avons *plusieurs*.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Plusieurs amis.
Plusieurs fleurs.
Plusieurs princes.
Plusieurs victoires.

Plusieurs pensent.
Plusieurs regardent.
Plusieurs s'imaginent.
Plusieurs prétendent.

En avoir plusieurs.
Plusieurs de mes valets.
Il y en a plusieurs qui...
Il en est mort plusieurs.

NUL.

—••••• N° CCCCXXXVI. —•••••

Nul EMPLOYÉ COMME PRONOM.

EXEMPLES :

Nul à Paris ne se tient dans sa sphère.

(VOLTAIRE.)

Nul n'aime à fréquenter les fripons s'il n'est fripon lui-même.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Sous un tyran grossier le talent est un crime,

Et *nul* n'en peut être accusé

Sans en devenir la victime. (JAUFFRET.)

Nul presque de tous ceux qui m'écoutent ici, n'est content de sa destinée.

(MASSILLON.)

Nul de nous de sang-froid, avouons-le sans honte, N'envisage la mort.

(L. RACINE.)

Nul n'est si bien soigné qu'un directeur de femme.

(BOILEAU.)

Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

(MAD. DESMOULIERES.)

Ce que *nul* n'aperçoit, heureux effet d'amour!
Ne saurait échapper aux regards d'une mère.

(MAD. JOLIVEAU.)

Nulles des expressions qui se présentent ne me satisfont sur cet article.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Nul presque de tous ceux qui m'écoutent ici n'est content de sa destinée.

(MASSILLON.)

Employé seul, *nul*, disent tous les grammairiens, est *pronom*.

Les exemples cités nous font voir que *nul*, comme *aucun*, comme *pas un* et comme une infinité d'autres adjectifs, peut être ou non suivi d'un substantif; voilà tout. Ainsi il est permis de dire, en exprimant le substantif : *Nul HOMME n'a été exempt du péché originel* (Trévoux), ou en le supprimant : *NUL n'a été exempt du péché originel*.

Girault-Duvivier se trompe encore en avançant que *nul*, lorsqu'il est seul, n'est d'usage qu'en sujet. Voici un exemple qui prouve le contraire :

A nul l'ambition n'est, je crois, étrangère. (STASSART.)

Nul peut aussi, comme on le voit, s'employer d'une manière relative : *Nul de ces hommes, nulle de ces femmes*. Girault-Duvivier assure qu'alors il n'a point de pluriel

Rousseau a cependant dit : *Nulls des expressions*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Nul homme ne peut.
Nul homme ne doit.
Nul de nous ne le voit.

A nul
Pour nul.
Nul de vous.

Nul ne peut.
Nul ne doit.
Nulle d'elles ne le pense.

Nulles de nos qualités.
Nuls de nos amis.
Nulles de nos passions.

AUCUN.

----- N° CCCCXXXVII. -----

Aucun DIT SUBSTANTIF, DIT PRONOM, DIT ADVERBE, ETC.

SINGULIER.

Aucun n'est prophète chez soi.
(LA FONTAINE.)

On doit ne se rendre suspect à *aucun*, et se faire aimer de tous.

(FÉNÉLON.)

Que chacun se retire, et qu'*aucun* n'entre ici. >
(CORNEILLE.)

PLURIEL.

*Aucuns ont dit qu'Alix fit conscience
De n'avoir pas mieux gagné son argent.*
(LA FONTAINE.)

*Aucuns, à coups de pierre,
Poursuivirent le dieu, qui s'enfuit à grand erre.*
(Id.)

Phèdre était si succinct qu'*aucuns* l'en ont blâmé.
(Id.)

On doit avoir gré aux grammairiens de n'avoir commis ici que cinq erreurs, en avançant, les uns, que *aucun*, dans les exemples cités, est un substantif; les autres un pronom; d'autres encore, un adverbe; ceux-ci, qu'il ne s'emploie jamais sans être suivi d'un nom; ceux-là, qu'il ne se met pas au pluriel.

Aucun n'est et ne peut être autre chose qu'un adjectif, qui, comme la plupart des mots de cette nature, s'emploie avec ou sans ellipse du nom qu'il détermine. On dit : *aucun HOMME n'est prophète* ou *aucun n'est prophète*

On peut aussi, comme on le voit par les citations de la seconde colonne, faire usage de *aucun* seul au pluriel; il a alors le sens de *quelques-uns*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Aucun n'est exempt de la mort.
Qu'*aucun* ne le dise.
Aucun n'avait d'argent.

Aucuns disent.
Aucuns soutiennent.
Aucuns blâment.

Aucuns pensent.
Aucuns prétendent.
Aucuns jugent.

L'UN... L'AUTRE.

N° CCCCXXXVIII.

L'un... l'autre EN RELATION AVEC DIVERS SUBSTANTIFS QUI PRÉCÈDENT.

AVEC DES NOMS DE PERSONNES.

Tous deux (Bossuet et Fénelon) eurent un génie supérieur; mais l'un avait plus de cette grandeur qui nous élève, de cette force qui nous terrasse; l'autre, plus de cette douceur qui nous pénètre, et de ce charme qui nous attache. (LA HARPE)

Osons opposer Socrate même à Caton; l'un était plus philosophe, et l'autre plus citoyen.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Si l'homme monte à un arbre pour abattre des fruits, la femme reste au pied et les ramasse; l'un trouve des aliments, l'autre les prépare.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

AVEC DES NOMS DE CHOSES.

Charles XII, roi de Suède, éprouva ce que la prospérité a de plus grand, et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une ni ébranlé par l'autre.

(VOLTAIRE.)

Cette bouche, cet œil qui séduisent les cœurs, L'une par un sourire, et l'autre par des pleurs.

(LACOURVÉ.)

Il a toujours cru que le mérite pouvait se passer de la fortune. Il s'est contenté de l'un, et ne s'est pas inquiété pour l'autre.

(FLÉCHIER.)

Lorsque dans les parallèles, dans les comparaisons, on parle de deux personnes ou de deux choses, l'un, l'une sont relatifs au premier des substantifs exprimés; l'autre, au second. Tel est l'usage constant des bons auteurs.

Cependant on lit dans Marmontel : *comme le GESTE suit la PAROLE, ce que j'ai dit de L'UNE peut s'appliquer à L'AUTRE*. Dans Raynal : *les FORTUNES particulières tiennent essentiellement à la FORTUNE publique; L'UNE ne saurait être ébranlée sans que LES AUTRES en souffrent*.

Comme le fait remarquer très-judicieusement M. Dessiaux, la différence des genres et des nombres détruisant toute équivoque, la concision peut faire excuser jusqu'à un certain point cette légère infraction à la règle.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Cornéille et Racine... l'un... l'autre...
César et Henri IV... l'un... l'autre...
Auguste et Louis XIV... l'un... l'autre...
Le talent et l'intrigue... l'un... l'autre...

Le lis et la rose... l'un... l'autre...
Démocrite et Héraclite... l'un... l'autre...
La science et la fausse érudition... de l'une... à l'autre...
Le serin et le rossignol... l'un... l'autre...

N° CCCCXXXIX.

L'un, l'autre EN RELATION AVEC L'ADJECTIF NUMÉRAL deux.

De Sparte à Argos, il y a deux chemins : l'un s'enfonce dans le vallon de Tégée; l'autre traverse les montagnes qui bordent le golfe d'Argos.

(CHATEAUBRIAND.)

Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé, L'autre portant l'argent de la gabelle.

(LA FONTAINE.)

Il y a deux sortes de ruines : l'une ouvrage de temps, l'autre ouvrage de l'homme.

(CHATEAUBRIAND.)

Deux enfants à l'autel prêtaient leur ministère : L'un est fils de Joad, Josabet est sa mère; L'autre m'est inconnu.

(RACINE.)

Dans ces exemples l'un, l'autre, l'une, l'autre, désignent deux êtres ou deux objets qui ne sont pas nommés individuellement, comme dans le numéro précédent, mais qui sont représentés seulement par l'adjectif numéral deux

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Deux robes... l'une... l'autre...
 Deux serins... l'un... l'autre...
 Deux diamants... l'un... l'autre...

A deux enfants... l'un... l'autre...
 A deux comédies... l'une... l'autre...
 De deux robes... l'une... l'autre...

-----**N° CCCCXL.**-----

L'un, l'autre EN RAPPORT AVEC UN NOM PLURIEL.**L'un, l'autre.**

Mes gens à la science aspirent pour vous plaire.
L'un me brûle mon rôt en lisant une histoire ;
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire.
 (MOLIÈRE.)

Les uns, les autres.

Parmi les arts libéraux, *les uns* s'adressent plus directement à l'âme, comme la poésie, l'éloquence ; *les autres* plus directement à l'esprit.
 (MARMONTEL.)

Dans les énumérations, on met le singulier ou le pluriel, selon que le sens est distributif ou collectif.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Mes domestiques... l'un... l'autre...
 Les enfants... l'un... l'autre...
 Les écoliers... l'un... l'autre...
 Les demoiselles... l'une... l'autre...

Mes domestiques... les uns... les autres...
 Les enfants... les uns... les autres...
 Les écoliers... les uns... les autres...
 Ces demoiselles... les unes... les autres...

-----**N° CCCCXLI.**-----

L'un, l'autre ; les uns, les autres EN RELATION AVEC UN NOM COLLECTIF.**L'un, l'autre.**

Tout le monde se confiait *l'un à l'autre* cette confiance.
 (RULHIÈRES.)

Les uns, les autres.

Tout le peuple suivit Virginie, *les uns* par curiosité, *les autres* par considération pour Icilius.
 (VARTOT.)

Les mots *l'un, l'autre, les uns, les autres*, peuvent, au moyen d'une syllepse, se mettre en relation avec un nom collectif, quand il énonce une collection d'êtres déterminés

Mais on ne peut dire comme Voltaire : *Tournez vos yeux vers la terre et les mers ; tout se correspond, tout est fait L'UN POUR L'AUTRE.*

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

On se disait l'un à l'autre...
 Tout le village... les uns... les autres...
 Toute la ville... les uns... les autres...

Toute la rue... les uns... les autres...
 Tout le pays... les uns... les autres...
 Toute la France... les uns... les autres...

-----**N° CCCCXLII.**-----

REPÉTITION DE l'autre, les autres, d'autres, DANS LES ÉNUMÉRATIONS DE PLUS DE DEUX TERMES.

Des connaissances qui sont à notre portée, *les uns* sont fausses, *les autres* sont inutiles, *les autres* servent à nourrir l'orgueil de celui qui les a.
 (J.-J. ROUSSEAU.)

Les uns roulaient leurs eaux claires avec rapidité, *d'autres* avaient une eau paisible et dormante, *d'autres* par de longs détours revenaient sur leurs pas.
 (FÉNÉLON.)

Quand l'énumération s'étend au-delà de ces deux termes, on répète indéfiniment *l'autre, les autres, d'autres*. On répète aussi *l'un* ou *les uns*, mais plus rarement :

Il voit de toutes parts les hommes bigarrés,
Les uns gris, *les uns* noirs, *les autres* chamarrés.
 (BOILEAU.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Les enfants... les uns... les autres...
 Des fleurs... les uns... les autres...
 Des livres... les uns... les autres...
 Des amis... les uns... les autres...

Les uns... d'autres... d'autres...
 Les uns... d'autres... d'autres...
 Les uns... les uns... les autres...
 Les uns... les uns... les autres...

————— **N° CCCCXLIII.** —————

L'un, l'autre, les uns, les autres, MARQUANT OPPOSITION ENTRE DES ÊTRES OU DES OBJETS INDÉTERMINÉS.

Où l'un voit des chardons, l'autre aperçoit des roses.
 (RIGAUD.)

Les uns veulent que les bergers aient l'esprit fin et galant; les autres recommandent, au contraire, de ne jamais s'éloigner de la simplicité.
 (FLORIAN.)

Les uns ne semblent être sur la terre que pour y jouir d'un indigne repos, et se dérober par la diversité des plaisirs à l'ennui qui les suit partout, à mesure qu'ils le fuient: les autres n'y sont que pour chercher sans cesse dans les soins d'ici-bas des agitations qui les dérobent à eux-mêmes.
 (MASSILLON.)

On emploie *les uns, les autres*, pour marquer une opposition, entre deux collections d'individus non déterminés. Alors ces mots ne se rapportent à aucun substantif exprimé.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Les uns meurent jeunes... les autres très-vieux.
 Les uns pensent... les autres pensent le contraire.

Les uns disent... les autres s'abstiennent de...
 Les uns sont assez impies... les autres n'osent pas

L'UN L'AUTRE.

————— **N° CCCCXLIV.** —————

L'un l'autre, les uns les autres, COMPLÉMENT DE VERBES ET DE PRÉPOSITIONS

AVEC DES VERBES.

Dans ce monde il se faut l'un l'autre secourir.
 (LA FONTAINE.)

Les hommes sont faits pour se secourir les uns les autres.
 (VOLTAIRE.)

Si les hommes ne se flattaient pas les uns les autres, il n'y aurait guère de société.
 (VAUVENARGUES.)

Les victoires, les conquêtes s'effacent les uns les autres dans nos histoires.
 (MASSILLON.)

AVEC DES PRÉPOSITIONS.

Dans le sein l'un de l'autre ils cherchent un passage
 (RACINE.)

Ses rapports (de l'économie politique) avec l'économie privée sont si intimes, qu'on a souvent confondu l'une avec l'autre.
 (SAY.)

Tout est perdu si nous n'avons pas les uns pour les autres un peu plus de fraternité.
 (PALISSOT.)

Les aventures se succèdent les uns aux autres, et le poète n'a d'autre art que celui de bien conter les détails.
 (VOLTAIRE.)

Les expressions *l'un l'autre, les uns les autres, l'un de l'autre, les uns aux autres, etc.*, qui s'emploient lorsque l'on veut exprimer une action réciproque, sont elliptiques. Ils s'aidaient l'un l'autre, c'est pour : ils s'aidaient (tous deux), l'un (aidant) l'autre; ils se nuisent l'un à l'autre, c'est un abrégé de ils se nuisent (à tous deux), l'un (nuisant) à l'autre. En pareil cas, l'un est évidemment sujet, et l'autre complément.

Lemaro a essayé d'analyser ces sortes d'expressions : *L'un l'autre*, dit-il, est le reste d'une grande ellipse. « *L'un l'autre ils semblent se haïr*, c'est-à-dire *l'un semble haïr l'autre, l'autre semble haïr l'autre.* »

Cette analyse n'a qu'un défaut, c'est quelle ne reproduit pas les mots de la phrase. En effet, nous ne voyons reparaître ni le sujet *ils* ni le verbe *semblent*. Suivant nous, *l'un l'autre ils semblent se haïr* est pour *ils semblent se haïr* (tous deux) *l'un (semblant haïr) l'autre*.

Les pronoms *se*, *nous*, *vous*, etc., communiquant seuls au verbe l'idée de réciprocité, ne peuvent jamais être sous-entendus; ce vers de Voltaire est donc défectueux :

Nous devons *l'un à l'autre* un mutuel soutien.

La Harpe, tout en convenant que la grammaire exige *nous nous devons*, permet cependant cette suppression en poésie. Nous ne saurions être de son avis.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ils se détestent l'un l'autre.
Elles se consolent l'une l'autre.
Ils s'aiment les uns les autres.
Elles se corrompent les unes les autres.

Ces enfants sont jaloux l'un de l'autre.
Ces deux plantes se nuisent l'une à l'autre.
Ayons un peu d'indulgence les uns pour les autres.
Mesdemoiselles, ne sortez pas l'une sans l'autre.

—••••• N° CCCCXLV. •••••—

EMPLOI DE *l'un l'autre*, *l'un à l'autre*, etc., OU DE *les uns les autres*, *les uns aux autres*, APRÈS UN NOM PLURIEL.

AVEC LE SINGULIER.

L'amour de Dieu leur sert d'excuse (aux *dévots*) pour n'aimer personne. Ils ne s'aiment pas même *l'un l'autre*. (J.-J. ROUSSEAU.)

Les *perfectionnements* industriels s'entraînent *l'un l'autre*. (SAY.)

Les citoyens se fuyaient *l'un l'autre*. (SISMONDI.)

Il n'est pas possible que les petits *vers* n'enjambent *l'un sur l'autre*. (J.-B. ROUSSEAU.)

Le bruit de nos trésors les a tous attirés (les *Romains*). Ils y courent en foule, et, jaloux *l'un de l'autre*, Désertent leur pays pour inonder le nôtre. (RACINE.)

AVEC LE PLURIEL.

Les *hommes* ne sont faits que pour se consoler *les uns les autres*. (VOLTAIRE.)

Les *hommes* ne sont que des victimes de la mort qui doivent se consoler *les uns les autres*. (Id.)

De peur de faire enjambrer les *vers les uns sur les autres*. (Id.)

Télémaque trouva de grandes difficultés pour se ménager parmi tant de *rois jaloux les uns des autres*. (FÉNÉLON.)

Le spectacle du monde physique nous présente une suite de *phénomènes enchaînés les uns aux autres*. (SAY.)

Lorsque après un verbe réciproque, dont le sujet représente un certain nombre d'individus, on ajoute, soit pour la clarté, soit pour l'harmonie et l'énergie, l'expression de *l'un l'autre*, etc., cette expression se met au singulier ou au pluriel, selon que le sens le réclame, et assez souvent selon la volonté de l'écrivain, ce que l'on affirme de plusieurs à l'égard de plusieurs ayant nécessairement lieu de chacun à l'égard de chacun, dans les deux groupes opposés. Dans cette phrase : *les citoyens se fuyaient l'un l'autre*, le singulier est plus expressif : Chaque citoyen fuyait son semblable.

La même observation s'applique à *l'un l'autre*, etc., lorsqu'il est complément d'une préposition.

C'est donc bien à tort que Girault-Duvivier condamne le singulier dans ces vers de Racine :

Puisse le ciel verser sur toutes vos années
Mille prospérités *l'une à l'autre* enchaînées !

Nous croyons que toutes les fois qu'il s'agit d'une chaîne, d'une suite, d'une succession, etc., où les objets vont *un à un*, le singulier mérite la préférence, ou plutôt devrait être seul permis.

Si Racine, au lieu de mettre *l'une à l'autre*, eût mis *les unes aux autres*, il aurait ex-

primé l'agglomération et non la succession. La pensée n'eût pas été la même, et le sentiment, si nous ne nous trompons, aurait perdu de sa vivacité.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Aidons-nous l'un l'autre.
Les citoyens s'évitaient l'un l'autre.
Ces arbres se nuisent l'un à l'autre.

Aidons-nous les uns les autres.
Les citoyens s'évitaient les uns les autres.
Ces arbres se nuisent les uns aux autres.

L'UN ET L'AUTRE.

----- N° CCCCXLVI. -----

SUJET.

L'un et l'autre à mon sens ont le cerveau troublé.
(BOILEAU.)

La poésie ne doit ses avantages sur la peinture qu'aux harmonies des objets. *L'une et l'autre* se servent des mêmes lois.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Hâtons-nous, *l'un et l'autre*,
D'assurer à la fois mon bonheur et le vôtre.
(RACINE.)

Étudiez la cour, et connaissez la ville :
L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.
(BOILEAU.)

COMPLÉMENT.

Le destin qui fait tout, nous trompe *l'un et l'autre*
(VOLTAIRE)

Le sort vous y voulut *l'une et l'autre* amener :
Vous pour porter des fers ; elle, pour en donner.
(ID.)

Grippeminaud, le bon apôtre,
Mit les plaideurs d'accord en croquant *l'un et l'autre*.
(LA FONTAINE.)

..... Je veux
Les percer *l'un et l'autre*, et moi-même après eul.
(RACINE)

L'un et l'autre expriment l'assemblage de plusieurs personnes ou de plusieurs choses : ils ont les deux genres et les deux nombres.

Girault-Duvivier prétend que quand *l'un et l'autre* sont employés comme régimes ou compléments, ils doivent être précédés de *les*, qu'on place avant le verbe ; ainsi, suivant lui, il faut dire en parlant de deux personnes, *il veut les satisfaire* L'UNE ET L'AUTRE, et non *il veut satisfaire l'une et l'autre*.

Nous croyons, nous, qu'on peut ellipser le pronom *les* ; il y en a de nombreux exemples. La Fontaine a dit : *Il met les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

L'un et l'autre..
L'une et l'autre..
Les uns et les autres..
Les unes et les autres..

A l'un et à l'autre.
A l'une et à l'autre.
Aux uns et aux autres.
Aux unes et aux autres.

----- N° CCCCXLVII. -----

L'un et l'autre SUIVIS D'UN SUBSTANTIF.

SUJET.

L'un et l'autre rival, s'arrêtant au passage,
Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage.
(BOILEAU.)

L'un et l'autre consul suivaient ses étendards.
(CORNEILLE.)

COMPLÉMENT.

... Ce conseil adroit qui semble être sans fard,
Jette dans le panneau *l'un et l'autre* vicillard.
(MOLIERE.)

La Condamine a parcouru *l'un et l'autre* hémisphère.
(BUFFON.)

L'un et l'autre rival, c'est comme s'il y avait *l'un (rival) et l'autre rival*. Voilà pour quoi le substantif qui suit *l'un et l'autre* doit toujours rester au singulier. Nos meilleurs écrivains observent cette règle.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

L'un et l'autre marchand.
L'un et l'autre élève.
L'un et l'autre professeur.
L'une et l'autre vertu.

Tromper l'un et l'autre marchand.
Punir l'un et l'autre écolier.
Estimer l'un et l'autre professeur.
Posséder l'une et l'autre vertu.

-----●●●●● N° CCCCXLVIII. ●●●●●-----

L'un et l'autre, l'une et l'autre, EMPLOYÉS AVEC OU SANS RÉPÉTITION DE LA PRÉPOSITION

AVEC

Tous les états que nous connaissons participent de l'un et de l'autre. (D'ALEMBERT)
L'art de feindre dans l'une et dans l'autre fortune, N'est rien que l'art d'une ame ou perfide ou commune. (PINON.)

SANS.

Faire fortune est une si belle phrase, et qui dit une si belle chose, qu'elle est d'un usage universel; elle a percé les cloîtres et les abbayes de l'un et de l'autre sexe. (LA BRUYÈRE.)

Lorsque *l'un et l'autre, l'une et l'autre*, sont employés séparément et en régime de la même préposition, on répète cette préposition devant chacun de ces mots : *ils participent de l'un et de l'autre*.

Telle est la règle posée dans toutes les grammaires. Cependant La Bruyère a dit : *de l'un et l'autre sexe*, en supprimant la préposition *de* devant *l'autre*, et les exemples de cette suppression ne sont pas rares. En voici plusieurs :

Il s'était informé ensuite plus en détail de ce qui s'était passé dans l'une et dans l'autre armée. (VOLTAIRE.)

Sous l'une et l'autre époque il périt un très-grand nombre de citoyens. (BARTHÉLEMY.)

Et qui parle le mieux de l'un et l'autre ouvrage. (MOLIERE.)

Et par l'une et l'autre ouverture, L'onde entre et fuit à flots égaux. (LAMOTTE.)

Nous pensons qu'il faut laisser, aux poètes surtout, la liberté de supprimer la préposition.

Bien mieux, dans certains cas, on ne doit point la répéter; c'est quand les êtres désignés par *l'un et l'autre* sont unis de manière qu'ils ne forment qu'un tout. Ainsi, nous dirons d'un homme qui se serait battu contre deux individus à la fois : *Il s'est battu contre l'un et l'autre*. S'il avait eu un duel avec chacun d'eux séparément; nous dirions : *Il s'est battu contre l'un et contre l'autre*.

Nous ajouterons que la répétition de la préposition ne saurait avoir lieu lorsqu'elle se compose de plusieurs syllabes, telles que *suivant, malgré, nonobstant, moyennant*, etc

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

La beauté de l'une et de l'autre.
Nonobstant l'un et l'autre de ces obstacles.

La beauté de l'une et l'autre femme.
Le courage de l'un et de l'autre

-----●●●●● N° CCCCXLIX. ●●●●●-----

L'un l'autre ET l'un et l'autre.

AVEC l'un l'autre.

Pierre et Paul se louent l'un l'autre. (LAVEAUX.)
Les deux hommes se trompent l'un l'autre. (ID.)
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr. (BOILEAU.)

AVEC l'un et l'autre.

Pierre et Paul se louent l'un et l'autre. (TRÉVOUX.)
Le destin qui fait tout nous trompe l'un et l'autre. (VOLTAIRE.)
Nous sommes l'un et l'autre à plaindre. (Cité par WAILLY.)

L'un l'autre ne doit pas être confondu avec *l'un et l'autre*. Quand je dis : *Pierre et Paul se louent l'un l'autre*, *l'un l'autre* marque ici une idée de réciprocité ; mais il n'en est pas de même, si je dis : *Pierre et Paul se louent l'un et l'autre* : il n'y a pas là d'idée de réciprocité : *l'un et l'autre* exprime seulement le nombre *deux*. Ainsi ce vers de Piron :

Et nous nous encensons tous les mois *l'un et l'autre*,

n'est défectueux que parce qu'au lieu de l'idée de réciprocité, il exprime l'idée de réflexion : c'est-à-dire qu'il donne à entendre que les individus dont il est question font cette action *chacun en particulier*, tandis qu'ils la font *réciiproquement*

Il en est de même dans les citations suivantes :

Nous nous soulignons *l'un et l'autre* dans les travaux de la servitude, et j'étais charmé lorsque j'avais pu faire l'ouvrage qui était tombé à ma sœur.

(MONTESQUIEU.)

Aidons-nous *l'un et l'autre* à porter nos fardeaux.
(VOLTAIRE.)

Ils allèrent dans une forêt fort épaisse, où, à dix pas de distance, on ne *se* voyait pas *l'un et l'autre*.
(PERRAULT.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Promenons-nous les uns et les autres.
Aidons-nous les uns les autres.

Ils se battent l'un et l'autre.
Ils se battent l'un l'autre.

----- N° CCCCL. -----

EMPLOI DE *l'un et l'autre*, *l'un l'autre*, etc., OU DE *les uns et les autres*, *les uns les autres*, etc., QUAND IL S'AGIT DE TROIS INDIVIDUS.

AVEC LE SINGULIER.

On sent assez que les *trois genres rentrent sous l'un dans l'autre*.

(VOLTAIRE.)

Nous trouvons dans les animaux les *trois caractères* de la beauté (la force, la richesse, l'intelligence) quelquefois réunis, et souvent subordonnés *l'un à l'autre*.

(MARMONTEL.)

AVEC LE PLURIEL.

(Coriolan, sa femme et sa mère...) *Les uns et les autres* n'exprimèrent d'abord la joie qu'ils avaient de se revoir que par des larmes.

(VÉROT.)

On voyait dans le même royaume, et pour ainsi dire sur le même trône, *trois souverains indépendants les uns des autres*.

(Id.)

En général, soit en sujet, soit en régime, le pluriel est plus usité que le singulier, quand le sens ne réclame pas impérieusement l'expression distributive.

Voilà l'usage ; mais si l'on consultait le raisonnement, il répondrait qu'il ne faut s'exprimer ni de l'une ni de l'autre manière, parce que la première ne peut désigner que deux individus, répondant à deux singuliers, et que la seconde ne peut convenir à moins de quatre, étant l'expression de deux pluriels. Mais c'est l'usage, répétons-nous : l'usage *penes quem est jus et norma loquendi*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il y a trois soldats, l'un et l'autre sont blessés.
Trois femmes : l'une et l'autre
Trois enfants qui se sont battus l'un l'autre

Il y a trois soldats, les uns et les autres sont blessés.
Trois femmes, les uns et les autres
Trois enfants qui se sont battus les uns les autres.

CHAPITRE V.

DU VERBE.

N° CCCCLI.

NATURE DU VERBE. — SA DEFINITION

SIGNES D'ÉTAT, DE STATION.

Je pense, donc je suis. (LA BRUYÈRE.)

Je suis celui qui suis. (BERGASSE.)

Dieu est celui qui est. (Id.)

Ce mont est parfumé d'un safran précieus.

(DELILLE.)

Le peuple lève sans cesse les mains vers Dieu, et vous doutez même s'il existe.

(MASSILLON.)

SIGNES D'ACTION, DE MOUVEMENT, etc.

J'entends le bœuf gémir sous l'aiguillon. (DELILLE.)

Un soc long-temps rouillé brille dans le sillon. (Id.)

Dans ces riches vallons la moisson jaunira. (Id.)

Sur ces coteaux riant la grappe noircira. (Id.)

L'Euxin voit le castor se jouer dans ses ondes. (Id.)

L'Inde produit l'ivoire. (Id.)

Dieu même força l'homme à cultiver la terre. (Id.)

L'acier coupe le bois que déchiraient les coins. (Id.)

La ronce naît en foule, et les épis périssent. (Id.)

Nous voici parvenus à l'espèce de mots la plus importante du discours, aux mots qui expriment l'action ou l'état des êtres, avec rapport au temps et aux personnes. Les grammairiens anciens les ont appelés *verbes*, du mot latin *verbum*, qui signifie *mot* ou *parole*, voulant donner à entendre que c'était le mot essentiel, le mot par excellence, parce qu'en effet c'est celui qui joue le principal rôle dans l'expression de la pensée; c'est celui qui donne le mouvement et la vie. Les autres mots ne sont que les signes isolés des êtres ou de leur qualités sensibles; ce sont des matériaux épars, que le verbe vient lier entre eux, en quelque sorte, et qu'il coordonne pour une fin commune.

Les objets existent; mais leur nom seul ne suffit pas pour affirmer leur existence; il faut donc un mot propre à exprimer cette affirmation. Tel est l'office des mots *suis*, *est*, *existe*, dans les exemples de la première série.

Mais indépendamment de cette affirmation de l'existence des objets, nous avons bien souvent besoin d'exprimer si telle ou telle qualité leur convient ou ne leur convient pas. Ce sont encore les mots *est*, *suis*, *sommes*, *sont*, *es*, *était*, etc., qui sont destinés à indiquer cette convenance ou cette disconvenance. Dans les phrases suivantes : *Ce mont est parfumé*, *les moments sont chers*, *la terre est traitable*, les mots *est*, *sont* forment le lien entre les signes de qualité *parfumé*, *chers*, *traitable*, et les signes des objets *mont*, *moment* et *terre*; ils prononcent sur leur convenance ou sur leur disconvenance.

Deux fonctions sont donc, comme on le voit, attribuées aux mots *est*, *suis*, *sommes*, *sont*, *était*, etc. Dans le sens absolu, ils signifient l'existence : *je pense, donc je suis*. Devant un signe de qualité, ils forment le lien de ce signe avec celui de l'objet, et prononcent sur leur convenance ou sur leur disconvenance.

Nos besoins ne se bornent pas à dire que les objets existent, et qu'ils existent avec telle ou telle qualité; nous avons encore besoin d'indiquer leurs divers mouvements, les actions sans nombre qu'ils peuvent produire. Quels sont, dans les exemples de la seconde série, les mots qui peignent les mouvements, les actions des objets? Ce sont les mots *balance*, *amollit*, *entends*, *gémir*, *brille*, *jaunira*, *noircira*, *voit*, *jouer*, *produit*, *força*, *cultiver*, *coupe*, *déchiraient*, *naît*, *périssent*. Ces mots renferment en eux-mêmes la nature du

mouvement ou de l'action sous laquelle ils font considérer les objets. *Balancer* fait naître l'idée du mouvement appelé *balancement*; *gémir*, celle du *gémissement*; *jouer*, celle du *jeu*; *cultiver*, celle de la *culture*.

Il y a donc dans notre langue une espèce de signes destinés à exprimer, outre l'action des objets, les actes de l'esprit ou de l'ame, l'existence, la possession, la station, la position, etc

Le verbe mérite effectivement le titre qu'on lui a donné, puisqu'en lui réside tout le sens du discours. Sa présence seule détermine la forme de la pensée, et donne une existence positive au langage, qui sans lui ne serait qu'une suite incohérente de sons. Il suffit, pour s'en convaincre, de dépouiller une phrase quelconque du verbe qui l'anime, pour tomber immédiatement dans un vague dont lui seul peut nous tirer. Par exemple, *l'enfant.... sage*. L'embarras du lecteur ou de l'auditeur sera manifeste, si aucune autre donnée ne vient à son secours. On ne peut déterminer si ces deux mots veulent dire que *l'enfant est sage*, ou *n'est passage*; si *l'enfant a été sage*, s'il *a promis d'être sage*, ou s'il *deviendra sage*, etc., ces deux mots pouvant être modifiés par une multitude de circonstances que le verbe seul peut indiquer.

EXERCICE ANALYTIQUE.

(Indiquer si les mots imprimés en italique sont signes d'action ou d'existence.)

Un avare, enchaînant son prodigue appétit,
De sa main près de son or succombe

On gemit sur sa maigre tombe :

Gripard enfin mourut, c'est le seul bien qu'il fit. (MOLLEVANT.)

Sur un proscrit planait le danger le plus grand,

Un étranger reçoit sa vertu pourvue ;

Un parent le dénonce, et l'arrache à la vie.

La plus terrible haine est celle d'un parent.

(MOLLEVANT.)

----- N° CCCCLII. -----

DU SUJET DU VERBE.

Je sens de jour en jour dépérir mon génie.

(BOILEAU.)

Tu PRÉTENDS faire ici de moi ce qui te plaît.

(RACINE.)

Il MONTRE après le crime un résultat moral.

(A. DE MONTESQUIOU.)

Nous GATONS les outils de mon bon vieux grand-père.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Vous DEVIEZ trembler, lorsque vous souffrites la perfidie de Nadir.

(MONTESQUIEU.)

Ils COMBATTIRENT pour savoir de qui ils seraient les esclaves.

(VOLTAIRE.)

Elle SOUFFLE au guerrier l'esprit qui la tourmente.

(BOILEAU.)

Chacun se TROMPE ici-bas.

(LA FONTAINE.)

Tout CHANGE avec le temps.

(BOSSUET.)

Tant de soins ACCABLENT mes esprits.

(VOLTAIRE.)

La femme DOIT prendre soin du ménage.

(HAUMONT.)

Le mérite FAIT tout.

(L'ERMONTIER.)

La mort ne SURPREND pas le sage.

(LA FONTAINE.)

Les morts n'EMPORTENT rien au ténébreux séjour.

(L'ERMONT.)

Les rats SONT gouvernés par la raison d'état.

(DEUILLE.)

Dieu TIENT le cœur des rois entre ses mains puissantes.

(RACINE.)

Blâmer le Créateur EST d'un malavisé.

(GOSSE.)

Rien ne PEUT des mortels arrêter l'appétit.

(STASSANT.)

Chaque métier A son apprentissage.

(LOMBARD DE LANGRES.)

Combien de gens PROFANENT le nom de l'amitié.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Nulle action ne peut avoir lieu à moins que quelqu'un ne la fasse; nul état ne peut être que quelqu'un ne soit dans cet état.

On appelle *sujet* du verbe la personne ou la chose qui fait l'action ou qui est dans l'état exprimé par le verbe.

On reconnaît mécaniquement le sujet en faisant la question *qui est-ce qui?* pour les personnes, et *qu'est-ce qui?* pour les choses.

Qui est-ce qui doit prendre soin du ménage? C'est *la femme*. Le mot *femme* est donc le sujet du verbe *doit*.

Qu'est-ce qui fait tout? C'est *le mérite*. Le mot *mérite* est donc le sujet du verbe *fait*.

Qu'est-ce qui ne surprend pas le sage ? C'est *la mort*. Ce mot est donc le sujet du verbe *surprend*.

Qui est-ce qui n'emporte rien au ténébreux séjour ? Ce sont *les morts*. Le verbe *emporte* a donc pour sujet *les morts*.

Dans les langues qui ont des cas, tous les mots imprimés en caractère italique seraient au nominatif. Ces mots répondent à des verbes que nous avons distingués par un autre caractère. Or, chacun de ces mots a son verbe propre avec lequel il ne fait qu'un. C'est pour montrer cette identité qu'on les a mis au même nombre.

La mort ne SURPREND pas le sage. Qu'est-ce qui ne surprend pas le sage ? *La mort*. *La mort* est au singulier, *surprend* est au même nombre.

Les morts n'EMPORTENT rien au ténébreux séjour. *Les morts*, ces mots sont au pluriel, *emportent* y est également.

Les citations placées en tête de ce numéro nous montrent que le sujet d'un verbe peut être :

- 1° Un pronom. Je SENS de jour en jour dépérir mon génie.
- 2° Un substantif. Dieu TIENT le cœur des rois entre ses mains puissantes.
- 3° Un infinitif. Blâmer le Créateur EST d'un malavisé.
- 4° Un adverbe de quantité. Tant de soins ACCABLENT mes esprits.

EXERCICE ANALYTIQUE.

(Désigner le sujet du verbe.)

La cause du faible est un objet sacré.
Les filles n'aiment pas les hommes si sincères.
Je hais les tyrans, je hais plus les flatteurs.
La foi d'un ennemi doit être suspectée.
La gloire des Français égale leur valeur.
La fermeté modeste honore l'innocence.
Au moment quelquefois renverse un grand courage.
Jamais les jeunes gens n'approfondissent rien.
Les mortels sont égaux.
L'analyse est la source des découvertes.
Je puis faire les rois, je puis les déposer.

Aimer est un besoin de l'âme.
Tant de coups imprévus m'accablent à la fois.
Nous inventons chaque jour des modes ridicules.
Je chanterai le maître que j'adore.
Il me tira de mon obscurité.
Jugurtha fut vaincu, Mithridate est soumis.
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc.
Elle a vécu l'espace d'un matin.
Ils ne reverront plus leur pays natal.
Bel enfant ! tu dors d'un sommeil paisible.
Beaucoup d'hommes y sont pris.

—••••• N° CCCCLIII. •••••—

DU RÉGIME OU COMPLÈMENT DU VERBE.

RÉGIME DIRECT.

La superstition CAUSE mille accidents. (LA FONTAINE.)
La sympathie UNIT nos destinées. (LEBRUN.)
Ne PRÉCIPITONS rien. (LE BAILLY.)
Le temps tout seul AMÈNE la sagesse. (NIVERNAIS.)
Chacun SENT ici-bas son tourment. (LA FONTAINE.)
Travaillons, le travail ENTRETIENT la santé. (LOMBARD DE LANGRES.)
Les tyrans ONT toujours un misérable sort. (JAUFFRET.)
Chaque homme A son génie. (VOLTAIRE.)
Pour TROMPER le chemin, on converse en voyage. (M^{me} JOLIVEAU.)
Faisons là les honneurs, et COMPTONS les vertus. (F. DE NEUFCHATEAU.)
Le ciel PROTÈGE la vertu. (LEBRUN.)
Un grand vouloir ENFANTE un grand courage. (DU TREMBLAY.)
La modération EMBELLIT le mérite. (GOSSE.)
Le lion de Barca RAVAGE la Nubie. (DELLILLE.)
Le chameau voyageur TRAVERSE l'Arabie. (Id.)
Un long âge BLANCHIT la carpe centenaire (Id.)

RÉGIME INDIRECT.

Les froids ont NUI à la récolte des vins. (LAVRAUX.)
Il ne faut pas MÉDIRE de son prochain. (Id.)
L'inimitié SUCCEDE à l'amitié trahie. (RACINE.)
Misérable, tu cours à ta perte INFALTIABLE. (Id.)
Une merveille qui AJOUTAIT à l'illusion. (VOLTAIRE.)
Rome n'A point COMBATTU contre ces deux grands capitaines. (BOSSUET.)
Tout m'afflige et me NUIT et CONSPIRE à me nuire. (RACINE.)
Vous MÉDISEZ de tout le monde. (ACADÉMIE.)
La religion VEILLE sur les crimes secrets.
Un éclat de lumière SORTIT de ses yeux. (FENÉLON.)
De ces antres muets SORT un triste murmure. (VOLTAIRE.)

Examinons les phrases de la première série.

Qu'est-ce que la superstition cause ? elle cause *mille accidents* ACCIDENTS est donc le régime ou le complément du verbe *cause*.

Qu'est-ce que la sympathie unit ? ce sont nos *destinées*. Ce dernier mot est donc le complément ou régime du verbe *unit*.

Ne précipitons *rien*. Le mot *rien* est le complément direct du verbe *précipitons*.

Dans toutes ces phrases, le complément est nécessaire, en ce qu'il est impossible de concevoir les verbes *cause*, *unit*, *précipitons*, sans un substantif qui les complète. On ne peut point *unir* sans qu'il y ait quelque chose d'*uni*. L'action d'*unir* doit nécessairement se porter sur un objet quelconque, et c'est précisément le mot représentant cet objet qu'on appelle le complément du verbe. Pour trouver ce complément, il suffit de faire cette question : *qu'est-ce que ?* à laquelle on ajoute le verbe employé dans la phrase. *Le ciel protège la vertu*. Qu'est-ce que le ciel protège ? *La vertu*. Le mot *vertu* est donc le complément, l'objet, le régime direct du verbe *protège*.

Passons maintenant aux citations de la deuxième colonne

Où l'oiseau chante-t-il ? Sous la *feuillée*. *Sous la feuillée* est donc le complément indirect du verbe *chante*.

A quoi faut-il obéir ? Aux *lois*. *Aux lois* est donc le complément indirect du verbe *obéir*.

Comme on le voit, le régime d'un verbe est le mot ou les mots qui dépendent de ce verbe et qui en complètent le sens.

Les verbes admettent deux sortes de régimes : le *régime direct* et le *régime indirect*.

Le régime *direct* est celui qui complète directement le sens d'un verbe, c'est-à-dire sans le secours d'aucun autre mot intermédiaire. Il répond à la question *qui ?* pour les personnes, et *quoi ?* pour les choses. *J'aime l'étude*, *on estime les gens vertueux*. *J'aime quoi ? l'étude* ; *on estime qui ? les gens vertueux*. *L'étude*, *les gens vertueux* sont donc les régimes directs des verbes *j'aime*, *on estime*.

Le régime *indirect* est celui qui complète la signification du verbe au moyen d'un mot intermédiaire, tels que *à*, *pour*, *de*, *avec*, *dans*, etc. ; il répond à l'une des questions *à qui ? de qui ? pour qui ? avec qui ?* pour les personnes ; et *à quoi ? de quoi ? pour quoi ?* etc., pour les choses. *Nuire à ses intérêts*, *médire de quelqu'un* ; *nuire à quoi ? à ses intérêts* ; *médire de qui ? de quelqu'un*. *A ses intérêts*, *de quelqu'un* sont donc les régimes indirects des verbes *nuire* et *médire*.

Les mots qui peuvent servir de régimes directs sont : les substantifs, les pronoms, les infinitifs, etc

Dieu créa le monde.	Dieu créa quoi ?	<i>Le monde.</i>
Nous nous flattons	Nous flattons qui ?	<i>Nous.</i>
Cet enfant veut lire.	Il veut quoi ?	<i>Lire.</i>

EXERCICE ANALYTIQUE.

(Distinguer le régime direct du régime indirect.)

L'ingratitude lassa la bienfaisance.
Même infortune assortit les humeurs.
Aux intérêts d'autrui nous prîrions nos nôtres.
Sans intérêt obligeons les humains
Il faut ménager tous les hommes.
Le mérite fait tout.
Il faut obligez tout le monde.
L'oiseau chante sous la feuillée.
Les lauriers mondissent de joie.
Il faut obéir aux lois

La détresse succède à la prospérité.
On court à sa perte quand on sort de son état.
La modestie ajoute au mérite.
César combattit contre Pompée.
Apelle excellait dans la peinture.
La jeunesse est embellie par les grâces.
Trois cents Spartiates vécurent pour la patrie.
Le doute conduit à la vérité
La force crée la valeur.

N° CCCCLIV.

DU NOMBRE ET DE LA PERSONNE DANS LES VERBES

J'ADMIrais les bienfaits, divine agriculture.
 (SAINT-LAMBERT.)
 Je SAIS multiplier les dons de la nature. (*Id.*)
 L'esprit s'AIGUISE à la ville; il s'ATTENDRIT aux
 champs. (MALESHERBES.)
 Vous n'écoutez d'instincts que ceux qui sont les
 nôtres. (LA FONTAINE.)
 Soyez l'homme du jour, et vous SEREZ charmant.
 (BOISSY.)
 Ils (les rats) sont gouvernés par la raison d'état.
 (LA FONTAINE.)
 La cause du faible EST un objet sacré. (LA HARPE.)

Les filles n'AIMENT pas les hommes si sincères.
 (REGNARD.)
 Si je HAIS les tyrans, je HAIS plus les flatteurs.
 (VOLTAIRE.)
 La foi d'un ennemi DOIT être suspectée. (RACINE.)
 La gloire des Français ÉGALE leur valeur.
 (DE BELLOY.)
 La fermeté modeste HONORE l'innocence.
 (LA HARPE.)
 Un moment quelquefois RENVERSE un grand courage.
 (VOLTAIRE.)
 Jamais les jeunes gens n'APPROFONDISSENT rien.
 (COLLÉ.)

Divers accidents modifient la signification et la forme des *verbes*, et il y en a de deux sortes. Les uns sont communs aux *verbes* et aux autres espèces de mots déclinaibles : tels sont les *nombres* et les *personnes*, qui varient selon la différence des mêmes accidents dans le nom ou le pronom qui exprime le sujet déterminé auquel on applique le *verbe*.

On distingue donc, dans un *verbe*, les *nombres*, c'est-à-dire le *singulier*, quand une seule personne fait l'action, comme : *cet enfant lit*; et le *pluriel*, quand plusieurs personnes font l'action, comme : *ces enfans lisent*.

Il y a quelque différence dans la signification du mot *personne*, selon qu'il est appliqué au sujet du *verbe*, ou au même *verbe*. La *personne*, dans le sujet, c'est sa relation à l'acte de la parole; dans le *verbe*, c'est une terminaison qui indique la relation du sujet à l'acte de la parole, et qui sert à mettre le *verbe* en concordance avec le sujet considéré sous cet aspect. En parlant du sujet, il faut dire qu'il est *de telle personne*, et en parlant du *verbe*, qu'il est *à telle personne*; de même qu'il faut dire qu'un nom est de tel genre, et qu'un adjectif est à tel genre.

On dit qu'un *verbe* est à la *première personne*, quand c'est l'individu qui parle qui fait l'action, comme : *je chante, nous chantons*; il est à la *seconde personne*, quand c'est la *personne* à qui l'on parle qui fait l'action, comme : *tu chantes, vous chantez*; enfin, il est à la *troisième personne*, quand c'est celle de qui l'on parle qui fait l'action, comme : *il chante, elle chante; ils chantent, elles chantent*.

Tout *verbe* devant lequel on met *je, nous*, est à la première personne : *j'admiraïs, nous écoutons*.

Tout *verbe* devant lequel on met *tu, vous*, est à la seconde personne : *tu sais, vous serez*.

Tout *verbe* devant lequel on met *il, elle, ils, elles*, ou un substantif quelconque, est à la troisième personne : *il s'attendrit, ils sont gouvernés; un moment renverse un grand courage, etc.*

EXERCICE ANALYTIQUE.

(Dire à quel nombre et à quelle personne sont les verbes suivants.)

Ne vous fiez pas à la première apparence.
 Je puis faire les rois, je puis les déposer.
 Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
 Tu régnerais encor si tu l'avais voulu !
 Vous ne parviendrez pas à changer le cœur des ingrats.
 Il accusait toujours les miroirs d'être faux.
 Elle était à genoux au pied d'un vieux chêne.
 Ils vont où l'honneur les appelle.
 Elles rêment de roses célestes le cours de notre vie.

Les rois tiennent leurs droits de Dieu.
 L'homme est né pour régner sur tous les animaux.
 Les hommes sont encore enfans à soixante ans.
 La colombe attendrit les echos des forêts.
 Les cœurs ambitieux ne s'attendent pas.
 L'huile coule à flots d'or aux bords de la Durance.
 La plante a son hymen, la plante a ses amours.
 La religion veille sur les crimes secrets.
 Les lois veillent sur les crimes publics.

MODIFICATIONS DES VERBES.

MODIFICATIONS QUE SUBISSENT LES VERBES SOUS LE RAPPORT DE LA PERSONNE, DU NOMBRE, DES MODES ET DES TEMPS.

N° CCCCLV.

DU NOMBRE ET DES PERSONNES.

SINGULIER.

1. J'*ai* toujours aimé mes sujets comme mes enfants. (FÉNÉLON.)
2. N'*as-tu* donc pas, Seigneur, assez d'anges aux cieux? (V. HUGO.)
3. Louis a donné son nom à son siècle pour jamais. (FRAYSSINOUS.)

PLURIEL.

4. Nous avons quelquefois des désirs bien étranges. (RIGAUD.)
5. Vous avez fait la guerre avec de grands succès. (FÉNÉLON.)
6. Nos actions parfois ont un air de vertus. (LAMOTTE.)

Dans un des chapitres précédents, nous avons vu que l'adjectif emprunte le genre et le nombre des substantifs ou des noms personnels avec lesquels il est en rapport.

Cette influence que les substantifs et les noms personnels exercent, sous le rapport du genre et du nombre, sur les adjectifs, ils l'exercent également, sous le rapport de la *personne* et du *nombre*, sur les *verbes* dont ils sont sujets. En effet, le nom personnel, en se joignant au verbe, l'empreint, s'il le faut ainsi dire, de sa propre vie.

Dans les exemples que nous venons de citer, la cause des changements de terminaisons que subit le verbe *avoir* résulte du nombre et de la personne des différents substantifs communs ou personnels qui lui servent de sujets. *Ai* est à la première personne du singulier à cause de *je*; *as* est à la seconde personne du singulier à cause de *tu*; *a* est à la troisième personne du singulier à cause de *Louis*; *avons* est à la première personne du pluriel à cause de *nous*; *avez* est à la deuxième personne du pluriel à cause de *vous*; *ont* est à la troisième personne du pluriel à cause de *nos actions*.

Ainsi le verbe emprunte le nombre et la personne de son sujet.

On trouve le sujet d'un verbe en faisant avec ce verbe la question *qui est-ce qui ? J'ai toujours aimé mes sujets*. Qui est-ce qui a toujours aimé ses sujets ? C'est moi ou je ; je est donc le sujet de *ai*.

EXERCICE ANALYTIQUE.

Je suis esclave. — Non, tu ne le *seras* plus ;
Je viens te délivrer.
Que de gens *juge*nt sur parole !
Nous *jugeons* par l'événement

(VOLTAIRE.)
(STASSART.)
(LAMOTTE.)

Jeunesse, trop souvent, *juge* sur l'apparence.
Les malheureux n'ont point d'amis.
Si vous *êtes* dans la détresse,
On vous *charge* de tous les torts.

(STASSART.)
(JACQUET.)
(M^{me} JOLIVAR.)

N° CCCCLVI.

DES TEMPS.

TEMPS PRÉSENT.

J'*aime* mieux mon repos qu'un embarras illustre. (BOILEAU.)

TEMPS PASSÉ.

J'*aimais*, seigneur, j'*aimais* ; je voulais être aimé. (RACINE.)

TEMPS FUTUR.

Je ne le verrai plus... Je l'*aimerai* toujours. (RACINE.)

J'aime, *j'aimais*, *j'aimerai*, ces trois formes du verbe *aimer* sont en rapport avec un sujet singulier de la première personne *je*, et conséquemment sont du même nombre et de la même personne. En quoi donc différent-elles ? et d'où proviennent les changements que nous apercevons dans leurs terminaisons ?

La première présente l'action comme se faisant au moment où l'on parle; la deuxième exprime la même action comme faite avant l'instant de la parole, et la troisième comme devant se faire après le moment où l'on parle.

La même cause qui faisait du verbe un mot exprimant des actions, des sentiments, etc., rapportés à une personne, à un être doué de vie, a dû le rendre également susceptible des modifications qui expriment les diverses périodes de la durée. De là les formes ou terminaisons diverses que le verbe prend, en effet, dans toutes les langues, et auxquelles on a donné le nom de *temps* ou *formes temporelles*. Leur effet est de marquer si l'action exprimée par le verbe se rapporte à une période passée, ou présente, ou à venir. Nous disons une *période*, et non pas un moment ou un instant; car il faut bien remarquer que c'est là ce qu'on doit entendre, quand on parle des *temps* des verbes. Le *présent* ou le *temps présent* est la période de la durée dans laquelle celui qui parle se considère comme *existant actuellement*; le *passé*, la période de la durée dans laquelle il se considère comme *n'étant plus* au moment où il parle; enfin, le *futur* est la période dans laquelle il se considère comme *n'étant pas encore*.

Au reste, ces périodes diverses sont marquées, tantôt d'une manière précise et par les noms usités pour cela, comme *jour*, *mois*, *année*, *siècle*; tantôt elles sont simplement indiquées par les accessoires du discours, ou par les circonstances dans lesquelles se trouve celui qui parle, mais toujours d'une manière suffisante pour le besoin qu'on peut en avoir.

N° CCCCLVII.

DES MODES.

- | | |
|--|--|
| <p>1. Je <i>vais</i> dans mon palais <i>attendre</i> ton retour.
(RACINE.)</p> <p>2. J'<i>irais</i> chez lui, si j'<i>étais</i> sûr d'être bien reçu.
(REGNARD.)</p> <p>3. <i>Va</i> jusqu'en Orient planter tes pavillons.
(CORNEILLE.)</p> | <p>4. Il ne me <i>platt</i> pas que vous <i>alliez</i> là.
(ACADÉMIE.)</p> <p>5. Il fallait <i>aller</i> à la guerre, quand la république l'ordonnait.
(BOSSUET.)</p> <p>6. { <i>Allant</i> où le mène le hasard. (BOSSUET.)
 { Peut-être est-on <i>allé</i> trop loin. (PASCAL.)</p> |
|--|--|

Voilà différentes formes du verbe *aller* dont il faut examiner la signification avec attention. Comparons d'abord les deux premières.

1. Je *vais* dans mon palais.
2. J'*irais* chez lui, si j'*étais* sûr, ... etc.

La deuxième forme exprime une idée de condition qui n'est pas dans la première.

Quand on dit : *je vais*, on affirme positivement qu'on fait l'action d'*aller*; en disant : j'*irais*, si... , on subordonne l'affirmation à une condition

Voilà donc encore de nouvelles idées accessoires exprimées par le verbe : l'idée d'affirmation positive et celle d'affirmation soumise à une condition.

3. *Va*, forme du commandement. Cette nouvelle forme peut aussi exprimer l'idée de prière : FAITES-moi l'aumône, s'il vous *platt*, dit un pauvre en s'approchant de vous.

4. Il ne me *platt* pas que vous *alliez* là.

Ici la forme du verbe a cela de particulier qu'elle ne peut s'employer seule; elle est toujours sous la dépendance d'un premier verbe exprimé ou sous-entendu, et sans lequel elle ne peut former un sens complet.

5. *Aller*. Cette forme diffère de toutes les autres en ce qu'elle n'exprime par elle-même ni l'idée de la personne, ni celle du nombre, ni celle du temps. On peut dire :

Avec les trois personnes :

<i>Je veux</i> <i>Tu veux</i> <i>Il veut</i>	}	aller.
--	---	--------

Avec les deux nombres :

Je veux } *aller*
Nous voulons }

Avec les trois temps :

Je veux }
Je voulais } *aller*
Je voudrai }

Et la forme *aller* se prêtera à toutes ces combinaisons sans changer de terminaison elle a donc bien plus d'étendue; elle exprime une idée bien plus générale que toutes les autres formes verbales.

6. { *Allant.*
Allé.

Ces formes ont une ressemblance frappante avec les adjectifs qualificatifs; elles marquent la manière d'être, la qualité des objets. On peut donc dire que ces formes verbales tiennent de la nature du verbe et de celle des adjectifs. Aussi est-ce pour cette raison que nous les avons fait figurer parmi cette dernière classe de mots. (V. page 70.)

Il nous reste à connaître le nom que les grammairiens ont inventé pour désigner les différentes idées accessoires dont les formes verbales peuvent être les signes. Et d'abord, comme ces idées accessoires varient selon la forme des verbes ou la manière dont ils s'emploient, ils leur ont donné le nom commun de *modes*, du nom latin *modus*, qui veut dire *manière*. Ainsi, comme, dans la langue vulgaire, la mode est la manière de se vêtir, dans la langue grammaticale, le *mode* est la manière d'employer, d'habiller en quelque sorte le verbe selon l'idée que l'on veut ajouter à sa signification principale.

En jetant les yeux sur les exemples cités, on voit qu'il y a *six modes* :

1° *Mode indicatif* ou mieux *affirmatif*, celui qui exprime l'idée d'affirmation positive : *je vais*.

2° *Mode conditionnel*, celui qui exprime l'idée d'affirmation soumise à une condition : *j'irais*, si...

3° *Mode impératif*, celui qui exprime l'idée du commandement : *va*.

4° *Mode subjonctif*, celui qui est toujours placé sous la dépendance d'un autre verbe : *je veux que vous ALLIEZ là*.

5° *Mode infinitif*, celui qui s'étend, sans changer de forme, à toutes les personnes, à tous les nombres et à tous les temps, à cause de cette étendue illimitée : *aller*.

6° *Participe*, celui qui tient de la nature du verbe et de celle de l'adjectif. On l'a nommé *participe* pour exprimer cette participation de deux espèces de mots : *allant*, *allé*.

D'après tout ce que nous venons de dire, on peut aisément conclure que le *mode* n'est autre chose que les différentes formes que prend le verbe pour satisfaire aux besoins de l'énonciation. En effet, comme il arrive la plupart du temps qu'une seule proposition ne suffit pas à l'expression complète de la pensée, d'autres propositions, qui servent à en modifier une plus essentielle ou plus importante, à laquelle elles se rapportent, ou à déterminer avec plus de précision quelques mots, quelques idées de cette proposition principale, concourent avec celle-ci à former un tout, un ensemble, dont les diverses parties, liées entre elles et subordonnées les unes aux autres, sont indispensables pour donner à la pensée tout le développement nécessaire.

Voilà pourquoi l'on remarque, dans les langues qui ont été le plus perfectionnées, outre le *mode* qui sert à l'expression des propositions absolues, directes ou principales, et qu'on appelle *indicatif*, trois autres modes propres à exprimer les propositions relatives, accessoires ou subordonnées : l'un, tel que le *subjonctif*, qui marque plus spécialement que la proposition où il se trouve dépend d'une autre proposition, à laquelle elle doit être jointe pour en compléter et en développer le sens; l'autre, exprimant un ordre,

une volonté, un désir, une prière, et se rapportant moins à quelque proposition précédente et expressément énoncée, qu'à ces mouvements mêmes de l'ame ou de la faculté intellectuelle, qu'on néglige d'énoncer d'une manière plus explicite : c'est le mode appelé *impératif*. Enfin, le troisième, nommé *conditionnel*, se trouve dans les propositions subordonnées, qui renferment quelque supposition ou condition, quelque vœu ou désir dont l'accomplissement est incertain, ou au moins dépendant de ces conditions mêmes.

N° CCCCLVIII.

DES FORMES OU EXPRESSIONS VERBALES SIGNES DU TEMPS.

MODE INDICATIF OU AFFIRMATIF

PRÉSENT.

J'abandonne Solyme, et votre frère et vous.
(VOLTAIRE.)

PASSÉ.

Passé simultané, ou imparfait.

J'abandonnais à la cruauté de Protésilas ceux qui parlaient contre lui.
(FÉNÉLON.)

PASSÉ DÉFINI.

J'ai abandonné Ithaque pour chercher mon père.
(FÉNÉLON.)

PASSÉ INDÉFINI.

Christine *abandonna* le trône pour les beaux-arts.
(VOLTAIRE)

PASSÉ ANTÉRIEUR.

Les habitants *eurent abandonné* la ville avant que l'ennemi y entrât.
(ANONYME.)

PLUS-QUE-PARFAIT.

La fortune *l'avait abandonné* au commencement de la campagne.
(MASSILLON.)

FUTUR.

Futur absolu.

Je vous *abandonnerai* à vos anciens malheurs.
(FÉNÉLON.)

FUTUR ANTÉRIEUR.

Les habitants *auront abandonné* la ville lorsque l'ennemi y entrera.
(VERTOT.)

Nous avons déjà fait connaître la division du temps ou de la durée en trois parties : le *présent*, le *passé* et le *futur* ; il nous reste à examiner les formes et les expressions verbales signes de cette idée accessoire dans les verbes.

Le *présent* est, comme nous l'avons dit, le moment où l'on parle ; mais ce moment est-il divisible ? Non, certes : c'est un point indivisible, car tout ce qui le précède ou le suit appartient au passé ou au futur. Aussi les verbes n'ont-ils qu'une forme dans chaque mode pour exprimer l'idée du temps présent : *j'aime, je travaille*.

Il n'en est pas de même pour le *passé* et le *futur*, qui se composent d'une multitude infinie d'instant, et qui peuvent être envisagés soit d'une manière absolue, soit d'une manière relative à d'autres circonstances, comme on le voit par les exemples cités.

Ainsi, outre les formes du verbe destinées à exprimer les diverses périodes de la durée, il y a encore, dans toutes les langues perfectionnées, d'autres expressions employées à marquer des degrés d'antériorité relative à quelque moment déterminé de chacune de ces périodes. Telles sont, en français, les formes composées avec les auxiliaires *être* et *avoir*, comme *j'ai fait, j'avais fait, j'eus fait, j'aurai fait* ; expressions qui marquent chacune un degré d'antériorité, par rapport aux expressions *je fais, je faisais, je fis, je ferai*. Nous pouvons même exprimer un degré de plus d'antériorité, à l'aide des formes doublement composées *j'ai eu fait, j'avais eu fait*, etc. ; mais les besoins de l'énonciation vont rarement jusque là. Au reste, c'est, à ce qu'il nous semble, faute d'avoir observé que les formes temporelles des verbes, dans toutes les langues, se rapportent à des périodes, et non pas à des époques de la durée, que les grammairiens ont été si peu d'accord entre eux, et ont quelquefois mis si peu de clarté et de précision dans ce qu'ils ont écrit sur ce sujet.

Examinons maintenant quelques faits :

1. Les habitants *abandonnaient* la ville lorsque des secours leur arrivaient de toutes parts.

2. Les habitants abandonnèrent la ville peu d'instants après l'arrivée des ennemis.
3. Les habitants ont abandonné la ville.
4. Les habitants eurent abandonné la ville bien avant que l'ennemi y entrât.
5. Les habitants avaient abandonné la ville lorsque l'ennemi est arrivé.

Ces différentes formes verbales, dont les deux premières sont *simples* et les trois autres *composées*, expriment toute l'idée du temps passé, mais avec des circonstances variées.

Dans le premier exemple, l'action est présentée comme faite dans un temps passé, mais en même temps qu'une autre action : *Les habitants ABANDONNAIENT la ville lorsque des secours leur arrivaient de toutes parts.*

Dans le second exemple, le passé est déterminé par l'idée d'une époque précise : *Les habitants ABANDONNÈRENT la ville peu d'instants après l'arrivée des ennemis.*

Dans le troisième, l'idée du passé est présentée d'une manière générale, indéterminée : *Les habitants ONT ABANDONNÉ la ville.*

Dans le quatrième, l'idée du passé est modifiée par une circonstance d'antériorité : *Les habitants EURENT ABANDONNÉ la ville bien longtemps avant que l'ennemi y entrât.*

Enfin, dans le cinquième, l'action est présentée comme faite dans un temps passé relativement à une autre circonstance qui est elle-même passée : *Les habitants AVAIENT ABANDONNÉ la ville lorsque l'ennemi est arrivé.*

Les grammairiens ont donné des noms à ces différentes formes verbales.

1° *J'abandonnais* et ses analogues sont appelés *imparfait*, ou mieux *passé simultané*. *Passé-simultané* veut dire passé en même temps qu'une autre chose : *Les habitants ABANDONNAIENT la ville lorsque des secours leur arrivaient de toutes parts.* L'action d'*abandonner* s'est faite en même temps que les secours arrivaient.

2° *Ils abandonnèrent* et ses analogues se nomment *passé défini*; *défini* veut dire déterminé par l'idée d'une époque précise; on ne pourrait pas dire : *les ennemis ABANDONNÈRENT la ville*, sans déterminer l'époque à laquelle l'abandon a été fait; *ils l'abandonnèrent PEU D'INSTANTS APRÈS L'ARRIVÉE DE L'ENNEMI*

3° *Ils ont abandonné* et ses analogues sont dits *passé indéfini*, c'est-à-dire passé non défini, non déterminé. On dit très-bien : *les ennemis ONT ABANDONNÉ la ville*, sans préciser l'époque à laquelle l'action s'est accomplie. Néanmoins nous devons faire remarquer que cette forme *j'ai abandonné* et ses analogues peuvent s'employer également avec l'idée d'une époque précise. On dit : *J'ai FAIT un voyage la semaine dernière, l'année dernière*. Mais elle n'en diffère pas moins essentiellement du passé défini : 1° en ce que celui-ci ne peut s'employer qu'avec l'idée d'une époque précise; 2° en ce qu'il ne peut exprimer qu'une action faite dans un temps entièrement passé. On ne dit pas *JE FIS aujourd'hui une promenade*, parce que la journée n'est pas encore écoulée.

On est forcé, dans ce cas, d'employer le passé indéfini, et de dire : *J'AI FAIT une bonne promenade aujourd'hui.*

4° *Ils eurent abandonné* et ses analogues ont reçu le nom de *passé antérieur*; *antérieur* exprime l'idée d'une action qui s'est faite avant une autre : *les habitants EURENT ABANDONNÉ la ville bien avant que l'ennemi y entrât.* L'abandon avait eu lieu avant l'arrivée de l'ennemi.

5° *Ils avaient abandonné* et ses analogues sont appelés *plus-que-parfait*. Ce mot ne répond pas bien à l'idée qu'il représente. On considère cette forme comme exprimant doublement l'idée du passé, 1° relativement au moment où l'on parle; 2° relativement à une autre action faite dans un temps passé; d'où elle a été appelée assez improprement *plus-que-parfait*, c'est-à-dire *plus que passé*.

Il est à remarquer que les temps composés, c'est-à-dire ceux qui se forment d'un des temps des verbes *être* ou *avoir*, unis au participe passé des verbes qu'on conjugue, ne

sont , à proprement parler, que des expressions verbales, dans lesquelles on a combiné l'idée des deux temps dont on veut exprimer la relation. Ainsi le passé indéfini *j'ai aimé* se compose du passé *aimé* combiné avec *j'ai*, forme du présent, parce qu'en effet le passé indéfini exprime seulement l'idée du passé relativement à l'acte de la parole. Le passé antérieur *j'eus aimé* se compose du passé *aimé* combiné avec *j'eus*, forme du passé. Il en est de même de *j'avais aimé*, où l'on retrouve encore la combinaison d'un passé avec un passé.

Toutes les fois que les verbes *avoir* et *être* entrent ainsi dans la combinaison des temps composés, les grammairiens leur donnent le nom de *verbes auxiliaires*.

Le *futur* peut, comme le passé, être également envisagé relativement à l'acte de la parole et relativement à une autre circonstance. Si je dis : JE FERAI *mon devoir*, cette forme verbale *je ferai* exprime l'idée du futur relativement à l'acte de la parole, mais sans aucune relation avec une autre circonstance. Les grammairiens appellent cette forme *futur absolu*. Si je dis : J'AURAI FAIT *mon devoir lorsque le maître viendra*, l'expression verbale *j'aurai fait* exprime à la fois l'idée d'un futur relativement au moment où l'on parle, et l'idée d'antériorité relativement à l'arrivée du maître. Cette expression verbale a reçu chez les grammairiens le nom de *futur antérieur*.

Ainsi les différentes formes ou expressions verbales que nous avons examinées sont au nombre de huit ; savoir : une pour le *présent* ; cinq pour le *passé* ; deux pour le *futur*.

Ces différentes formes ou expressions verbales expriment toutes l'idée d'affirmation positive, et conséquemment appartiennent au mode *indicatif* ou *affirmatif*.

—••••• N° CCCCLIX. •••••—

MODE CONDITIONNEL.

PRÉSENT OU FUTUR.

J'abandonnerais tout, si je savais ne pas réussir.
(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

PASSÉ.

Je l'aurais entièrement abandonné, s'il n'avait pas voulu suivre mes conseils.
(DIDEROT.)

Quand on dit : *j'écrirais, si j'avais une plume, j'écrirais* exprime une action qui se ferait si une certaine condition était d'abord remplie ; cette forme verbale est évidemment signe du futur.

Mais lorsqu'on dit : *j'eusse réussi dans mon entreprise, je ferais aujourd'hui bonne figure dans le monde*, la forme verbale *je ferais* est signe d'un futur relatif à une condition, mais elle est signe du présent relativement à l'acte de la parole.

Les grammairiens appellent cette forme verbale *présent* ou *futur*, parce qu'en effet, bien qu'elle soit le plus généralement le signe du futur, elle peut, dans certaines circonstances, être employée comme signe du présent.

Dans cette phrase : *j'aurais ou j'eusse terminé ma lettre, si je n'avais pas été interrompu*, l'expression verbale *j'aurais terminé* est le signe du passé.

Quant à la forme *j'aurais eu terminé*, ou *j'eusse eu terminé*, elle est peu usitée ; elle exprime un passé antérieur.

Ainsi le mode conditionnel n'a que deux temps usités : un temps pour exprimer le *présent* ou le *futur* ; un temps composé, qui exprime toujours le *passé*.

N° CCCCLX.

MODE IMPÉRATIF

FUTUR.

Ne m'abandonnez pas dans l'état où je suis.
(RACINE.)

FUTUR ANTÉRIEUR.

Ayez abandonné la ville quand l'ennemi y entrera.
(ANONYME.)

Les formes verbales *abandonnez*, *ayez abandonné*, sont toutes les deux signes du temps futur, puisqu'on ne peut commander qu'une chose à faire ; mais la seconde forme exprime à la fois le futur relativement à l'acte de la parole, et une idée de *passé* ou d'*antériorité* relativement à une autre circonstance.

L'*impératif* a donc deux temps : 1° un temps simple qui exprime l'idée du futur, et que les grammairiens appellent improprement *présent* ou *futur* ; car aucune forme du mode impératif ne peut exprimer l'idée du présent ; 2° un temps composé, qui ne figure dans presque aucune grammaire, et qui est cependant d'un usage assez commun dans la langue. Cette dernière forme serait justement appelée *futur antérieur*.

N° CCCCLXI.

MODE SUBJONCTIF.

PRÉSENT OU FUTUR.

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice ;
Et que, voulant bien rompre un nœud si solennel,
Vous vous abandonniez au crime en criminel.
(RACINE.)

PASSÉ INDÉFINI.

Philippe Arabe est le premier qui *ait abandonné*
par traité quelques terres de l'empire. (BOSSUET.)

IMPARFAIT.

Il fallut que, dès le commencement de la guerre,
Pompée abandonnât l'Italie. (MONTAIGNE.)

PLUS-QUE-PARFAIT OU PASSÉ ANTÉRIEUR.

On eût dit qu'ils étaient possédés par un esprit
étranger, et que leur lumière naturelle les *eût abandonnés*.
(BOSSUET.)

Le *mode subjonctif*, nous l'avons déjà dit, est ainsi appelé parce qu'il ne s'emploie jamais seul, et qu'il ne figure qu'après une proposition sous la dépendance de laquelle est placé ; d'où il résulte que les inflexions qui appartiennent à ce mode expriment l'idée de *temps*, non pas relativement à l'acte de la parole, mais relativement au verbe de la proposition principale.

1° Quelqu'un travaille, et on lui demande : Pourquoi travaillez-vous ? Il répond :

Il faut bien QUE JE TRAVAILLE, ou je serais puni.

Le verbe *travaille* exprime le temps présent, parce que l'action de travailler marche de pair avec la nécessité de l'action exprimée par le verbe *il faut*.

2° On dit à quelqu'un : Pourquoi ne travaillez-vous pas ? et il répond :

Il faut pourtant QUE JE TRAVAILLE, ou je serais puni.

Ici le verbe *travaille* marque le temps futur, parce que l'action de travailler ne peut être que postérieure à la nécessité de travailler, exprimée par le verbe *il faut*.

Ainsi la même forme exprime tantôt le présent, tantôt le futur, selon les vues de l'esprit. Les grammairiens appellent cette forme verbale *présent* ou *futur*.

3° On demande à une personne : Pourquoi travailliez-vous hier avec tant d'ardeur ? et elle répond :

Il fallait bien QUE JE TRAVAILLASSE, ou j'aurais été punie.

Le verbe *travaille* désigne le passé, parce que l'action de travailler a eu lieu dans le même moment que la nécessité de l'action, qui s'est fait sentir elle-même dans un temps passé.

4° Si quelqu'un dit :

Il faudrait QUE JE TRAVAILLASSE, mais je n'ai pas l'esprit libre.

Le verbe *travaillasse* désigne le futur, parce que l'action de travailler ne peut être que postérieure à la nécessité de l'action.

Ainsi la même forme exprime tantôt le passé, tantôt le futur, selon les vues de l'esprit. Les grammairiens appellent cette forme *imparfait*

5° Quelqu'un dit :

Il a bien fallu QUE J'AIE TRAVAILLÉ, autrement j'aurais été puni.

Quel temps exprime le verbe *que j'ai travaillé*? La nécessité de l'action et l'action ont eu lieu simultanément dans un temps passé.

6° Mais si l'on dit :

Il faut QUE J'AIE TRAVAILLÉ avant l'arrivée du maître, autrement je serais puni.

Ici l'action est postérieure à la nécessité de l'action ; mais elle est antérieure à une autre circonstance qui est elle-même à venir : d'où suit que le verbe exprime l'idée du *futur antérieur*.

Cette forme verbale, qui exprime tantôt l'idée du passé, tantôt celle du futur, selon les vues de l'esprit, est communément appelée dans les grammaires *prétérit* ou *parfait*

7° *Il aurait fallu QUE J'EUSSE TRAVAILLÉ avant l'arrivée du maître, et je n'aurais pas été puni.*

Quel temps exprime le verbe *que j'eusse travaillé*? L'action et la nécessité de l'action sont simultanées ; elles ont eu lieu dans un temps passé, mais antérieurement à une autre circonstance qui est elle-même passée : d'où suit que le verbe *que j'eusse travaillé* exprime l'idée d'un *prétérit* ou *passé antérieur*.

8° *Il faudrait QUE J'EUSSE TRAVAILLÉ avant l'arrivée du maître, autrement je serais puni.*

Ici l'action est postérieure à la nécessité de l'action, mais antérieure à une autre circonstance qui est elle-même à venir : conséquemment le verbe *que j'eusse travaillé* exprime l'idée d'un *futur antérieur*.

Cette forme, qui exprime tantôt l'idée du passé, tantôt celle du futur, selon les vues de l'esprit, est appelée communément dans les grammaires *plus-que-parfait*.

Ainsi, les différentes formes verbales, considérées comme signes du temps, qui appartiennent au *mode subjonctif* sont :

1° Le *présent* ou *futur*, ainsi appelé parce qu'il exprime tantôt l'idée du présent, tantôt celle du futur ;

2° L'*imparfait*, qui exprime tantôt l'idée du passé, tantôt celle du futur ;

3° Le *prétérit* ou *parfait*, qui exprime soit l'idée du passé, soit celle du futur, selon les vues de l'esprit ;

4° Enfin, le *plus-que-parfait*, qui représente l'action comme faite dans un temps passé, ou comme à faire dans un temps à venir, mais toujours avec une idée d'antériorité à une autre circonstance.

—••••• N° CCCCLXII •••••

MODE INFINITIF

PRÉSENT.

Abandonner sa vie à un extrême relâchement.
(FÉNÉLON.)

PASSÉ.

1. Après avoir abandonné la maison de ses proches.
(MASSILLON.)

2. La justice que Dieu exercera sur nous pour nous être abandonnés à nous-mêmes.

(BOURDALOUE.)

Le *mode infinitif* présente la signification du verbe d'une manière vague et générale. Ce n'est véritablement que le nom de l'action. En effet, si nous étions dans un pays dont la langue ne nous fût pas familière, et que nous voulussions savoir comment s'appelle telle action, nous ferions nécessairement par des gestes le simulacre de cette action, et nous dirions : Comment appelle-t-on cela ? Et on nous répondrait : *boire, manger, dormir*, etc., selon le signe que nous aurions fait. Souvent même nous mettons l'article devant l'infinitif, et nous disons : *le boire, le manger*, etc. Cette forme verbale n'exprime aucune des idées accessoires qui se trouvent dans les modes personnels, ni l'idée de personne, ni celle du nombre, ni celle du temps.

N° CCCCLXIII.

PARTICIPES.

PRÉSENT.

Abandonnant pour telle soin de l'univers.

(VOLTAIRE.)

PASSÉ ACTIF.

Les enfants *ayant abandonné* la maison de leurs pères pour aller vivre dans les déserts. (PASCAL.)

PASSIF.

1. J'ai préféré Pompée, errant, *abandonné*, à César tout-puissant. (VOLTAIRE.)

2. J'appris sous une mère *abandonnée* à supporter l'exil. (Id.)

Les grammairiens appellent *participes présents* les formes verbales terminées par *ant*, qui sont toujours invariables, et *participes passés* les formes verbales *abandonné, dormi, perdu*, etc., qui peuvent, comme les adjectifs, prendre le genre et le nombre des substantifs auxquels elles se rapportent. L'idée de temps n'existe dans aucune de ces formes, et conséquemment les dénominations adoptées par les grammairiens manquent d'exactitude.

Le prétendu *participe présent* se combine avec tous les temps. On dit au présent : je vous trouve *écrivait* ; au passé : je vous ai trouvé *écrivait* ; au futur : je vous trouverai *écrivait*. C'est donc une erreur grossière, malheureusement consacrée par presque toutes les grammaires, que de prétendre que cette forme en *ant* exprime l'idée du temps présent.

Il en est de même du prétendu *participe passé*, qui n'est par lui-même, comme nous l'avons déjà démontré, qu'un adjectif, et qui ne peut guère devenir verbe que lorsque, combiné avec un des auxiliaires *être* ou *avoir*, il sert à former les temps composés du verbe.

Ainsi, l'*infinitif* et le *participe* ne sont pas, à proprement parler, des modes du verbe. bien que presque tous les grammairiens anciens et modernes aient rangé ces deux formes verbales parmi les modes. Ils ne sont réellement que des noms et des adjectifs, qu'on peut appeler *verbaux*, pour les distinguer des noms et des adjectifs proprement dits, dont ils diffèrent, en effet, sous plusieurs rapports essentiels ; à moins que, considérant ce qu'ils ont de commun avec le verbe dans leur manière de signifier, et, pour ainsi dire, dans leur essence, et prenant la dénomination de *mode* dans un sens plus étendu que celui que nous lui avons donné, on ne préfère appeler l'infinitif *mode substantif*, et le *participe mode adjectif* des verbes.

Mais, quelque dénomination que l'on croie devoir adopter, ce qui est surtout important dans la considération de ces sortes de mots, c'est de déterminer avec précision leur nature, c'est-à-dire leur manière de signifier. Or les formes de la première espèce, telles que *courir, croire, aimer, louer, dormir*, etc., diffèrent des noms qui expriment les mêmes idées, comme *course, croyance, amour, louange, sommeil*, etc., en ce que d'abord ils conservent virtuellement, s'il le faut ainsi dire, le principe de vie, d'action, et, en quelque manière, d'existence, qui appartient, en général, aux autres modes ; ils conservent de plus, comme les modes essentiels et proprement dits, dans les verbes qui

expriment une action, l'indication d'une tendance à transmettre ou à éprouver cette action. Enfin, comme les modes dont nous avons parlé, ils sont susceptibles de prendre, par la conjugaison, des formes applicables ou relatives aux diverses périodes de la durée.

Il en faut dire autant des participes, soit celui qu'on appelle *actif*, comme *courant*, *croquant*, *louant*, etc., soit celui que l'on nomme *passif*, comme *couru*, *cru*, *loué*, etc. Non seulement le premier présente l'idée d'état, de situation, même d'action, comme transmissible à un sujet, ou, suivant l'expression des grammairiens, à un *régime*, ce qui caractérise essentiellement le verbe; mais il présente cette action comme se continuant pendant une portion de la période à laquelle on la rapporte et n'étant pas terminée dans cette période-là. Quant au *participe passé*, il présente, au contraire, l'action comme terminée et accomplie dans la période à laquelle elle se rapporte.

On voit, par ce que nous venons de dire de la nature et de la manière de signifier des verbes, comment cette espèce de mots entre toujours dans une proposition, puisque, à l'exception de l'infinitif et du participe, qui sont même plutôt des formes d'expression que d'énonciation, toutes les autres formes constituent presque seules de vraies propositions : les unes directes ou principales (mode indicatif); les autres diversement subordonnées (modes subjonctif, conditionnel, etc.).

Sur quoi nous remarquerons qu'à proprement parler, l'indicatif seul a des temps, ou formes temporelles, dont la signification soit expresse et rigoureusement déterminée, et que les autres modes n'en ont que par imitation de ce mode essentiel et principal. Aussi leur signification, par rapport au temps, est-elle toujours indéterminée en elle-même et entièrement dépendante des autres accessoires du discours.

N° CCCCLXIV.

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES DE VERBES

La colombe ATTENDRIT les échos des forêts.
(DE LILLE.)
Il veut ÊTRE CONNU et ADORÉ de sa créature.
(MASSILLON.)
Les rats SONT GOUVERNÉS par la raison d'état.
(LA FONTAINE.)

Abstenez-vous de NUIRE à votre ennemi.
(MASSILLON.)
Il fait, sans se FLATTER, le procès à son vicaire.
(BOILEAU.)
Il y a long-temps qu'il n'a PLU.
(ACADÉMIE.)

En examinant attentivement les phrases citées en tête de ce numéro, on voit que les verbes n'ont pas tous le même complément ni le même sujet, et que d'autres n'admettent point de complément après eux.

Attendrit est suivi d'un complément ou régime direct : La colombe attendrit quoi? *les échos des forêts*.

Dieu veut être adoré de qui? *de sa créature*; les rats sont gouvernés par quoi? *par la raison d'état*. *De sa créature, par la raison d'état*, sont les compléments ou régimes indirects des verbes *être adoré, être gouverné*, qui expriment le contraire des verbes *adorer, gouverner*.

Abstenez-vous de nuire à votre ennemi. *Nuire* diffère des verbes que nous venons d'examiner en ce qu'il n'admet jamais après lui de régime direct, et qu'il ne peut se tourner par *être nu*. Son complément est *à votre ennemi*, qui est un complément indirect.

Condillac, d'accord avec bien des grammairiens, ne reconnaît qu'un verbe; le verbe *être*, exprimant le rapport aperçu par l'esprit, l'action du jugement qui compare. Selon ces nombreuses autorités, tout verbe, soit actif, soit passif, soit réfléchi, ne serait qu'un composé de ce verbe *être*, et d'un adjectif exprimant la manière d'être. Ainsi, *je pense*, serait une traduction abrégée de *je suis pensant*. La conjugaison grecque, composée pres-

que toujours d'un radical invariable uni aux terminaisons du verbe *être* viendrait à l'appui de cette assertion.

Nous avons à ce sujet quelques doutes aussi peu importants que le sujet lui-même. Nous allons les exposer brièvement.

Ce verbe *être*, le seul de la langue, exprime-t-il l'idée d'existence ou l'idée du rapport seulement ; car ce sont deux idées distinctes ?

S'il exprime seulement l'idée d'existence, il nous semble qu'il n'est pas l'expression de la pensée ; car nous croyons impossible d'analyser ces réflexions : *je pense*, *je veux*, *je me souviens* ; elles sont simples, selon nous, indécomposables, et ne peuvent réellement, dans l'esprit, se diviser en : *j'existe pensant*, *j'existe voulant*, *j'existe me souvenant*. Quand je songe que Dieu est bon, je ne songe pas le moins du monde à la question de l'existence de Dieu, mais tout bonnement au rapport entre les idées déjà acquises sur Dieu, et une nouvelle idée que je leur associe, par le moyen du mot *est*.

Le verbe *être* n'exprime-t-il que ce rapport ? Alors nous demanderons où est le verbe qui exprime l'existence ; car il est absurde de traduire ces mots : *Dieu est*, par ceux-ci : *Dieu est existant*. Or, il est évident que dans cette phrase, *Dieu est*, ce mot *est* n'a pas du tout le même sens que dans l'autre : *Dieu est bon*.

Enfin ce verbe *être* exprime-t-il les deux choses, selon l'occasion ? Alors il y a deux verbes dans la langue ; ALORS POURQUOI PAS VINGT, POURQUOI PAS CENT ?

Nous croyons que chaque verbe est réellement et d'une manière indivisible l'expression d'une pensée indivisible ; qu'il n'y a pas d'intermédiaire entre le sujet et sa manière d'être, sa situation, son action ; que lorsqu'on dit : *Henri IV mourut assassiné*, on ne renferme qu'une idée sous ce mot *mourut*, et qu'on ne veut dire ni *Henri IV fut mourant*, ni *Henri IV exista mourant*.

Nous soumettons aux maîtres en l'art de parler cette opinion que nous partageons entièrement, et qui est celle d'un de nos plus savants professeurs de philosophie, M. Ozaneaux, auquel on doit un nouveau système d'études philosophiques.

Nous ajouterons que cette opinion est aussi celle de Lemare, de Bescher, et de quelques autres grammairiens philosophes, et nous terminerons par ce passage d'un académicien distingué, qui vient la confirmer.

On a cru découvrir l'origine des conjugaisons dans quelques inflexions des verbes grecs. On a dit que les Grecs n'avaient fait qu'ajouter à la fin du monosyllabe qui exprime une action ou un sentiment, les temps du verbe *ed*, qui signifie *être*. Ainsi, les mots *phileo*, *philees* et *phileei*, qui signifient en grec *j'aime*, *tu aimes*, *il aime*, ne seraient que le mot *phil*, qui exprime l'amour, joint aux mots *ed*, *eis* et *ei*, qui signifient *je suis*, *tu es*, *il est*. On a donc voulu simplement dire : *Je suis aimant*, *tu es aimant*.

Au premier coup d'œil, cette explication est satisfaisante ; mais elle aurait de la peine à soutenir l'examen. Voici quelques-unes des objections qu'on peut y faire.

1° Il faudrait que les inflexions du verbe grec *ed*, qu'on remarque au présent de l'indicatif de certains verbes, se trouvassent aussi dans les autres temps : ainsi, par exemple, les Grecs disant *en* pour exprimer *j'étais*, il faudrait qu'ils eussent dit : *phileen*, et non pas *éphileon*, pour exprimer *j'aimais*.

2° Pour supposer que ce sont les temps du verbe *ed* qui ont servi à former les conjugaisons grecques, il faut commencer par admettre que les Grecs avaient déjà conjugué ce même verbe *ed*, c'est-à-dire qu'ils avaient déjà conçu l'idée de donner différentes inflexions au mot radical du verbe, pour lui faire exprimer les différents rapports du temps ; or c'est cette première conception qui fait tout le merveilleux. Dès qu'on a su conjuguer un verbe, il est aisé d'en conjuguer cent ; et quand les inflexions du verbe *ed* auraient été ensuite appliquées à tous les temps des autres verbes, ce qui est bien éloigné d'être

vrai, cela prouverait seulement qu'on aurait suivi la même forme pour la conjugaison de tous les verbes

3° Si l'on fait la réflexion que le verbe *être*, exprimant une idée très-abstraite, qui suppose déjà d'autres idées abstraites et une langue très-avancée, a dû être UN DES DERNIERS INVENTÉS, on trouvera peu vraisemblable que ses modifications aient pu servir à former celles des autres verbes. On peut assurer que la plupart des peuples sauvages n'ont point de mots pour exprimer cette idée abstraite : nous avons une grammaire et un dictionnaire de la langue des Galibis, et nous y trouvons que, pour exprimer *je suis malade*, ils disent simplement *moi malade*. Ce ne serait que par une connaissance exacte des langues sauvages qu'on pourrait espérer d'arriver aux véritables principes de la formation des langues; mais cette connaissance est difficile à acquérir, les rapports des voyageurs sont trop vagues et trop suspects (1).

Se flatter présente aussi un caractère particulier; c'est que, s'il admet après lui un régime direct, ce régime est le plus souvent représenté par un pronom personnel; *il se flatte*, c'est-à-dire *il flatte soi*.

Enfin *il a plu*, *il pleut*, etc., se distingue des autres verbes en ce qu'il ne s'emploie guère qu'à la troisième personne du singulier, et qu'il a presque toujours pour sujet le pronom *il*.

Il y a donc cinq sortes de verbes : le verbe *actif*, le verbe *passif*, le verbe *neutre*, le verbe *réfléchi* et le verbe *impersonnel*. Nous allons examiner séparément chacune de ces sortes de verbes.

N° CCCCLXV.

DU VERBE ACTIF.

Dieu *protège* L'INNOCENCE. (RACINE.)
 L'habit *change* LES MŒURS. (VOLTAIRE.)
 Le travail *entretient* LA SANTÉ. (LOMBARD DE LANGRES.)
 Les cygnes ne *chantent* point LEUR MORT. (BUFFON.)

Carthage a toujours *aimé* LES RICHESSES. (BOSSUET.)
 La fraise vermeille *embaume* LES GAZONS. (CASTEL.)
 L'argent *répare* TOUTE CHOSE. (LA FONTAINE.)
 Chaque peuple a SES LOIS. (CHÉNIER.)

Le verbe *actif* (2) est celui qui exprime une action faite par le sujet, et qui retombe sur un objet qui est le régime direct de ce verbe.

Tout verbe après lequel on peut mettre *quelqu'un* ou *quelque chose* est un verbe ACTIF.

Ainsi *protéger*, *changer*, *entretenir*, *chanter*, *aimer*, *embaumer*, *réparer*, *avoir*, sont des verbes ACTIFS, parce qu'on peut dire *protéger* QUELQU'UN, *changer* QUELQUE CHOSE, etc.

EXERCICE ANALYTIQUE.

(Souligner et analyser les verbes actifs.)

Ne cherchez pas à connaître les secrets d'autrui.
 Vaincre ses passions est glorieux.
 Rien ne peut arrêter le temps.
 Il cherche à mériter votre estime.
 Il craint d'immoler une fille chérie.
 Il commence à détester les faux biens.
 Il néglige de remplir ses devoirs.
 Cérès enseigne à Triptolème à cultiver la terre.

Ne conservez pas le souvenir des injures.
 Craignez de compromettre votre réputation.
 Soulagez les malheureux.
 Dieu permet aux rois de punir les hommes.
 On perd souvent sa réputation pour avoir mal choisi ses amis.
 Un instant peut détruire un siècle de bonheur.
 Chaque homme a quelques qualités dont il est fier.

(1) SUARD, *Mélanges de littérature*, tome II.

(2) La dénomination d'*actif* est sans doute défectueuse, puisque presque tous les verbes expriment des actes; mais celle de *transitif* qu'on voudrait lui substituer ne serait pas plus logique. Tenons-nous-en donc aux anciennes dénominations jusqu'à ce qu'on en ait trouvé de meilleures.

DU VERBE PASSIF.

Il *était* entouré des seigneurs de sa cour.

(ACADÉMIE.)

Les petits esprits *sont* trop blessés des petites choses.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

Il est cruel d'*être* trompé par ses amis.

(ACADÉMIE.)

Il *était guidé* par la force de son génie.

(MASSILLON.)

Il est fasciné par les grandeurs du monde

(ACADÉMIE.)

On aime à faire voir qu'on est favorisé de Dieu.

(FLÉCHY.)

Nos campagnes ont été fécondées par la pluie.

(ACADÉMIE.)

La venue de Jésus-Christ a été prédite par les prophètes.

(Id.)

Le verbe *passif* est le contraire du verbe actif. Le verbe actif présente le sujet comme agissant, comme faisant une action qui se dirige directement vers son objet, au lieu que le verbe *passif* présente le sujet comme recevant, comme souffrant une action qui n'a point d'objet direct.

Dans la proposition : *La loi protège également tous les citoyens*, la *loi*, qui est le sujet, exerce l'action exprimée par le verbe *protège*; et ces mots, *tous les citoyens*, sont le régime direct du verbe.

Dans cette autre : *Tous les citoyens sont également protégés par la loi*, le sens est le même que dans la précédente; les mots *tous les citoyens*, qui tout-à-l'heure étaient le régime direct du verbe, sont maintenant le sujet de la proposition; mais ils n'exercent pas l'action exprimée par le verbe *sont protégés*; elle est au contraire exercée sur eux par la *loi*; ils la souffrent, au lieu d'en être la cause ou le moteur.

Dans la première proposition, le verbe *protège* est appelé *actif*, parce qu'il suppose de l'activité, de l'énergie dans le sujet, puisque c'est lui qui exerce l'action sur autrui.

Dans la seconde, le verbe *sont protégés* est *passif*, parce que le sujet, loin d'avoir de l'activité, loin d'exercer l'action, est *dans un état passif*, puisque c'est sur lui que cette action est exercée par autrui.

Dans l'une comme dans l'autre, l'action part toujours du même principe, du même moteur, la *loi*; elle tombe toujours sur le même objet, *tous les citoyens*; il n'y a de différence que dans la construction de la phrase.

Ainsi les verbes sont *actifs* ou *passifs*, selon que le sujet de la proposition exerce sur autrui, ou souffre lui-même de la part d'autrui, l'action exprimée par le verbe.

A la rigueur, nous ne devrions pas admettre de verbes *passifs* dans notre langue, puisque nous n'avons pas de formes particulières, d'inflexions distinctes pour les cas où l'action est exercée par autrui sur le sujet de la proposition. Les Latins expriment par un seul mot, et au moyen d'une inflexion différente, *être aimé*, *je suis aimé*, etc., etc.; mais nous ne pouvons exprimer toutes les formes relatives au passif que par la combinaison des formes du verbe *être* avec le participe passé d'un autre verbe : ce n'est donc pas, rigoureusement parlant, pour nous une voix différente; et *être aimé*, *je suis aimé*, n'est pas plus un verbe passif que *être malade*, *je suis malade*.

Quoi qu'il en soit, tout verbe *passif* a nécessairement un verbe *actif*; et tout verbe *actif* a son verbe *passif*; de sorte qu'on peut établir en principe qu'on reconnaît un verbe actif quand on peut le tourner en passif, et un verbe passif lorsqu'on peut le changer en actif.

En français, on fait peu d'usage du verbe *passif*; on préfère employer le verbe *actif*, parce qu'il dégage la phrase de petits mots qui gênent la construction; c'est en cela que le génie de la langue française diffère beaucoup de celui de la langue latine. On ne dirait

pas bien : *Tous les jours ceux qui m'ont donné l'être SONT vus par moi ; mais on doit dire : JE VOIS tous les jours ceux qui m'ont donné l'être.*

Le verbe *passif* se conjugue dans tous les temps avec le verbe *être*.

EXERCICE ANALYTIQUE.

(Souligner et analyser les verbes *passifs*.)

*Son mérite est ignoré de tout le monde.
Une mauvaise action est suivie du repentir.
La jeunesse est étonnée par les grâces.
Son cœur est étonné de ses nouveaux desirs.
Toujours par un malheur un autre est amendé.
La jeunesse est assés parée de la jeunesse.*

*Toujours on est puni par ce qu'on a péché.
Le tyran est craint de ses sujets.
Le sage est estimé des gens vertueux.
Le puissant est toujours favorisé des grands.
Le faible est décrié par le fort.
Nous étions observés par l'ennemi.*

—••••• N° CCCCLXVII. •••••—

DU VERBE NEUTRE (1).

Il ne faut point *mentir*, ma juste impatience
Vous accusait déjà de quelque négligence. (RACINE.)
Enée à cet aspect *tressaille* de plaisir. (DELILLE.)
Ainsi qu'on voit, sous cent mains diligentes,
Choir les épis des moissons jaunissantes.
(VOLTAIRE.)

Socrate passa le dernier jour de sa vie à *discourir*
de l'immortalité de l'âme. (ACADÉMIE.)
Le feu qui semble éteint *dort* souvent sous la cendre.
(CORNEILLE.)
Les Platéens citèrent les Lacédémoniens à *comparaître*
devant les amphictyons. (LEGENDRE.)

Le verbe *neutre* diffère du verbe *actif* en ce que celui-ci exprime une action qui se dirige *directement* vers son objet, tandis que celle du verbe *neutre* n'aboutit vers l'objet qu'*indirectement*, c'est-à-dire qu'à l'aide d'une préposition. D'où il suit que le verbe *neutre* n'a jamais de régime direct, et qu'on ne peut jamais par conséquent le faire suivre d'un des mots *quelqu'un*, *quelque chose*; de même qu'il ne peut jamais adopter la *voix passive*, puisqu'il n'y a que les verbes qui aient un régime direct qui en soient susceptibles. C'est pourquoi *marcher*, et tous ceux de ce genre sont des verbes *neutres*, puisqu'ils ne peuvent être suivis des mots *quelqu'un* ou *quelque chose*, et qu'ils ne peuvent pas non plus se tourner par le passif. *Agir quelqu'un, marcher quelqu'un, être agi, être marché*, ne sont d'aucune langue.

Les verbes *neutres* sont de deux sortes : les uns, dont l'action peut se porter au dehors, et conséquemment qui ont un régime indirect, mais que quelques grammairiens nomment à cause de cela verbes *neutres transitifs*, comme *venir*, *nuire*, etc.; car il faut nécessairement dire : *venir de la campagne*, *nuire à sa réputation*; les autres dont l'action se concentre en eux-mêmes, qui n'ont donc pas de régime, et auxquels, pour cette raison, on a quelquefois donné le nom d'*intransitifs*; tels sont : *dormir*, *vivre*, *rire*, *marcher*, etc.

Parmi les verbes *neutres*, il y en a qui se conjuguent avec *avoir*; comme *régner*, *vivre*, *languir*, etc.; d'autres avec l'auxiliaire *être*; comme : *tomber*, *arriver*; et enfin il y en a un certain nombre qui, selon l'occurrence, prennent tantôt *avoir* et tantôt *être*; tels sont : *cesser*, *grandir*, *passer*, etc. Nous indiquerons, dans un instant, dans quels cas cela a lieu.

Remarque. — Dans ces verbes, l'auxiliaire *être* est employé pour le verbe *avoir*. Ainsi *je suis tombé*, *je suis arrivé*, équivalent, pour le sens, à *j'ai arrivé*, *j'ai tombé*; c'est une irrégularité particulière au génie de notre langue. Il est aisé, d'après cela, de distinguer un verbe passif d'un verbe neutre conjugué avec *être*. En effet, *je suis encouragé* n'équivaut nullement à *j'ai encouragé* : c'est donc un verbe passif.

(1) *Neutre* signifie qui n'est ni l'un ni l'autre, c'est-à-dire ni actif ni passif. Sous le rapport du sens, il n'y a en effet que ces trois sortes de verbes.

EXERCICE ANALYTIQUE.

(Souligner et analyser les verbes neutres.)

Le feu tollet parait et disparaît.
L'homme naît, vit et meurt.
L'empressé va, vient et revient.
Le végétal croît et vit.
Je ne puis résister à ses douces amours.
J'en suis plus douter, le traître s'est trahi.

Tout genre d'excès nuit à la santé.
Louis XIII a succédé à Henri IV.
Louis XIV a régné soixante-douze ans.
Napoléon monta sur le trône en 1804.
Il y a des montagnes où la glace ne fond jamais.
Rien ne plaît de la part de quelqu'un qu'on n'aime pas.

N° CCCCLXVIII.

DES VERBES RÉFLÉCHIS.

Les peuples *se féliciteront* d'avoir un roi qui lui
ressemble. (MASSILLON.)
Il ne faut pas *se flatter* ; les plus expérimentés dans
les affaires sont des fautes capitales. (BOSSUET.)
D'un espoir si charmant je *me flattais* en vain.
(RACINE.)
Vos prêtres.
Des bontés d'Athalie ont lieu de *se louer*. (Id.)

On *se méfie* des autres, on *se défie* de soi.
(ACADÉMIE.)
Il ne faut pas permettre à l'homme de *se mépriser*
tout entier. (BOSSUET.)
Prenez-garde de vous *méprendre*.
(ACADÉMIE.)
Ne vous y trompez pas ; on ne *se moque* pas impu-
nément de Dieu. (BOSSUET.)

Les grammairiens divisent encore les verbes d'action en *verbes réfléchis* et en *verbes réciproques*. Ils appellent *réfléchis* les verbes qui expriment que celui qui fait l'action la fait sur lui-même, comme dans *je me frappe*, *je m'achemine*, *tu te repens*, *il se méfie*, *elle se platt*, *nous nous écrivons*, *vous vous emparez*, etc., et *réciproques* les verbes qui expriment que plusieurs sujets agissent réciproquement les uns sur les autres, comme dans *ils se frappent l'un l'autre*, *ils se percèrent à coups d'épée*, *elles s'épargnent l'une l'autre*, etc.

Mais ces distinctions sont parfaitement inutiles, et appartiennent à une idéologie fautive et oiseuse ; car du moment qu'un verbe a un complément, que ce complément soit un nom personnel, autrement dit un pronom, ou un substantif commun, peu importe, la syntaxe du verbe étant toujours la même. D'ailleurs, qu'importe sur qui ou sur quoi se fait l'action ? que je dise : *je me frappe*, ou *je frappe ma tête*, *me* et *tête* ne sont-ils pas également l'objet de l'action de frapper, et *frappe* change-t-il pour cela de nature ?

Et puis, quand, par exemple, en me frappant la tête, je dis : *je me frappe*, c'est une partie de moi-même, comme ma main, qui en frappe une autre ; je ne vois là qu'une action. C'est à la physique, dit Lemare, qu'on a emprunté le mot *réfléchi*. Or, pour qu'il y ait réflexion, il faut, comme on sait, qu'il y ait *action* et *réaction*. Mais lorsque je me frappe, j'agis sur moi-même, et je ne réagis en aucune manière. La dénomination de *réciproques* donnée à certains verbes n'est pas plus heureuse. Quand je dis simplement *nous nous frappons*, il est impossible de démêler si nous *nous frappons nous-mêmes*, ou si nous *nous frappons mutuellement* ; ce n'est donc pas le verbe qui marque la réciprocité ; et si cette idée s'éveille dans l'esprit, ce ne peut être que par l'intervention d'un autre mot, ou par l'ensemble de la phrase. On ne peut donc pas dire qu'il y ait des verbes *réciproques*, des verbes *réfléchis*, et l'idéologie qui les crée est aussi fautive qu'elle est inutile. Néanmoins nous allons donner la liste des verbes essentiellement ou accidentellement accompagnés d'un pronom personnel, afin de familiariser les élèves avec ces sortes de verbes.

S'abstenir.
S'accouder.
S'accroupir.
S'acharner.
S'acheminer.
S'adonner.

S'agenouiller.
S'agripper.
S'acheurter.
S'amouracher.
S'arroger.
S'attrouper.

Se blottir.
Se cabrer.
Se carrer.
Se comporter.
Se défier.
Se dédire.

Se démener
Se désister
Se dévergonder.
S'ébahir.
S'ébouler.
S'écrouler.
S'embusquer.
S'emparer.
S'empreser.
S'en aller.
S'encanailler.
S'enquérir.
S'enquêter.
S'en retourner.
S'escrimer.
S'estomaquer
S'évader.
S'évanouir.
S'évaporer.
S'évertuer.

S'extasier.
Se formaliser.
Se gargariser.
Se gendarmer.
S'immiscer.
S'industrier.
S'ingénier.
S'ingérer.
Se mécompter.
Se méfier.
Se méprendre.
Se moquer.
S'opiniâtrer.
Se parjurer.
Se prosterner.
Se racquitter.
Se ratatiner.
Se raviser.
Se rébellier.
Se rébéquer.

Se récrier.
Se rédimier.
Se refrogner.
Se réfugier.
Se remparer.
Se rengorger.
Se repentir.
Se souvenir.
S'attacher.
S'apercevoir.
S'attaquer.
S'attendre.
S'aviser.
Se disputer.
Se douter.
Se louer (*se flatter*).
Se plaindre.
Se prévaloir.
Se taire.
Se servir.

N° CCCCLXIX.

DES VERBES IMPERSONNELS OU UNIPERSONNELS

Il pleut.
Il tonne.

(ACADÉMIE.)
(Id.)

Il gèle.
Il fait du vent.

(ACADÉMIE.)
(Id.)

On nomme *impersonnels* ou *unipersonnels* les *verbes* qui ne peuvent être employés qu'à la troisième personne du singulier, comme *il pleut, il neige, il importe, il faut*.

Ceux qui les appellent *unipersonnels* leur donnent ce nom parce qu'ils n'ont qu'une seule personne, et ceux qui les appellent *impersonnels* le font parce que le pronom *il*, sujet de ces *verbes*, ne désigne aucune personne ; c'est le véritable genre neutre ; ainsi ces deux dénominations sont également justes

Dans les *verbes unipersonnels*, le pronom *il* ne tient en effet la place d'aucun nom ; c'est une espèce de mot indicatif, qui équivaut à *ceci*, et qui annonce simplement le sujet du verbe ; exemple : *IL est nécessaire que je sorte, IL convient que vous suiviez mes conseils* ; c'est-à-dire, *CECI, que je sorte, est nécessaire ; CECI, que vous suiviez mes conseils, convient* Il en est de même à l'égard des phrases suivantes :

Pour bien juger des grands, *il* faut les approcher
(L'abbé Aubert, fable 19, liv. III.)

Il faut rendre meilleur le pauvre qu'on soulage ;
C'est l'effet du travail, en tout temps, à tout âge.

(Saint-Lambert, les Saisons, l'Hiver.)

Parmi les *verbes unipersonnels*, il y en a qui le sont de leur nature, c'est-à-dire qui ne s'emploient jamais qu'à la troisième personne du singulier, comme *il pleut, il neige* ; et d'autres qui sont tantôt unipersonnels, et tantôt personnels, selon que le pronom *il* y est employé avec un sens vague, et comme tenant lieu de *ceci*, ou dans un sens précis et ayant rapport à un substantif qu'on peut substituer à ce pronom. *Convenir, arriver*, sont unipersonnels dans ces phrases : *Nous tenons tout de Dieu, IL convient que nous lui rapportions toutes nos actions ; IL arrive souvent que*, etc. ; mais ils sont personnels dans celles-ci : *Pardonnez à votre fils, IL convient de son tort, IL arrivera plus tôt une autre fois* : effectivement on peut dire *votre fils convient de son tort*, etc.

Les *verbes unipersonnels* se conjuguent les uns avec *avoir*, comme *il a plu, il a tonné* ; les autres avec *être*, comme *il est important, il est résulté*

EXERCICE ANALYTIQUE.

(Souligner et analyser les verbes unipersonnels.)

Il fait du vent.
Il fuit.
Il pleut.
Il légèie.

Il fait beau.
Il résulte.
Il fait froid.
Il grêle.

Il tonne.
Il fait du brouillard.
Il importe.
Il fait chaud.

Il fait nuit.
Il gèle.
Il s'écroule.
Il convient.

N° CCCCLXX.

DES VERBES AUXILIAIRES.

VERBE être.

Hélas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps ?
(BOILEAU.)
Sous le joug des ligueurs le peuple est abattu.
(RAYNOUARD.)
Nous sommes menacés, et je m'en applaudis.
(Id.)
C'est pour notre repos que les cœurs sont cachés.
(LAMOTTE.)
Les jours donnés aux dieux ne sont jamais perdus.
(LA FONTAINE.)
Les petits sont faits pour les grands.
(LEBRUN.)

VERBE avoir.

Certes, je n'ai jamais dormi d'un si bon sommeil.
(RACINE.)
Pradon, comme un soleil, en nos ans a paru.
(BOILEAU.)
Les religions et les sectes ont régné tour à tour sur la terre.
(MASSILLON.)
Non, non, avant ce coup, Sabine aura vécu.
(CORNEILLE.)
Esther a triomphé des filles des Persans.
(RACINE.)
Vos pères ont péché, vous en portez la peine.
(RACINE fil.)

Il y a deux verbes que l'on appelle *auxiliaires*, parce qu'ils servent à conjuguer tous les autres ; ce sont *être* et *avoir*.

Qu'il nous soit permis de faire ici une réflexion : c'est que quelques grammairiens se trompent en regardant comme une imperfection dans les langues la nécessité du recours aux *auxiliaires*. Ce recours donne, au contraire, plus de douceur, de variété et d'harmonie à l'expression, et a en outre un avantage bien précieux, celui de lui donner plus de vivacité et de force, en séparant l'*auxiliaire*, pour incorporer, en quelque sorte, l'adverbe dans le *verbe* dont il modifie la signification.

N° CCCCLXXI.

DES CONJUGAISONS.

1. Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers.
(BOILEAU.)
2. Punir un rival téméraire.
(RACINE.)

3. Recevoir la mort avec courage.
(BOSSUET.)
4. Rendre meurtre pour meurtre, outrage pour outrage.
(RACINE.)

Les mots, produits de l'alphabet, déterminés par le vocabulaire, ne reçoivent que de la *grammaire* la circulation et la vie ; de même que nulle idée ne peut subsister isolément et sans relation avec une autre idée, nul mot ne peut être admis dans l'usage habituel sans être soumis à une foule d'influences qui règlent et multiplient ses rapports. Pour exprimer ces combinaisons de la pensée par des équivalents dans le langage, on a dû employer, dès la plus haute antiquité, certains signes convenus, certaines syllabes caractéristiques qui, ajoutées d'abord aux autres mots et se confondant insensiblement avec eux, ont constitué ce qu'on appelle les flexions ou les désinences mobiles du langage. A ce principe s'en rattache un autre, que l'on peut considérer comme accessoire, et qui consiste à faire subir ces changements aux voyelles radicales de chaque mot.

Le verbe, écho naturel de chaque action, est originairement monosyllabique ; mais ce n'est point sous cette forme radicale qu'il nous apparaît dans l'usage habituel. Placé dans des rapports variés, influencé par une foule de circonstances, il est appelé à spécifier à la fois les personnes, les temps et les modes ; et, tandis que chez beaucoup de peuples

Les nuances sont marquées par des mots isolés, qui, disséminés dans la phrase, laissent la racine dans toute sa nudité, d'autres nations, choisissant, dès la plus haute antiquité, une série de modifications pronominales propres à exprimer l'action dans toutes ses phases, les ont liées et fondues avec le verbe d'après une méthode positive, dont l'ensemble constitue chez elles ce qu'on appelle *conjugaison*.

La base de la conjugaison, la première modification du verbe est celle des personnes, correspondantes aux trois personnes pronominales, celle qui parle, celle à qui l'on parle et celle de qui l'on parle. Cette distinction partout établie s'exprime soit par des terminaisons spéciales et adhérentes au verbe, comme dans les langues anciennes, soit par la simple apposition des pronoms, comme dans la plupart de nos idiomes actuels.

On a remarqué que tous les verbes français sont terminés, au présent de l'infinitif, de l'une de ces quatre manières : en *er*, comme *chanter* ; en *ir* comme *punir* ; en *oir*, comme *recevoir* ; en *re*, comme *rendre*.

Cette observation a conduit à partager les verbes en quatre grandes classes sous le nom de *conjugaisons* (verbes sous le même joug).

La première conjugaison comprend tous les verbes qui ont le présent de l'infinitif en *er*, comme *chanter*, *aimer*, *prier*, *parler*, *manger*, *danser*, etc.

La seconde conjugaison embrasse tous ceux qui ont le présent de l'infinitif en *ir*, comme *punir*, *finir*, *bénir*, *accomplir*, *adoucir*, *aigrir*, *appauvrir*, *appesantir*, *approfondir*, *assujettir*, *attendrir*, *bannir*, *éclaircir*, etc.

La troisième conjugaison renferme tous ceux dont le présent de l'infinitif est terminé en *oir*, comme *recevoir*, *percevoir*, *concevoir*, *apercevoir*, etc.

La quatrième conjugaison contient tous ceux dont le présent de l'infinitif se termine en *re*, comme *rendre*, *attendre*, *confondre*, *corrompre*, *défendre*, *descendre*, *entendre*, *fondre*, *mordre*, *perdre*, *interrompre*, *tordre*, *seindre*, *peindre*, etc.

Conjuguer un verbe, c'est le faire passer par tous les accidents de nombres, de personnes, de modes et de temps.

On divise les verbes en *réguliers*, *irréguliers* ou *défectifs*.

1° Les verbes *réguliers* sont ceux qui se conjuguent dans tous leurs temps comme le verbe modèle de la conjugaison à laquelle ils appartiennent.

2° Les verbes *irréguliers* sont ceux qui ne se conjuguent pas comme le verbe modèle.

3° Les verbes *défectifs* sont ceux auxquels l'usage a refusé certains temps ou certaines personnes.

Résumons tout ce que nous avons dit sur le verbe.

Le verbe admet quatre sortes de modifications ou changements de forme, pour quatre causes : la *personne*, le *nombre*, le *mode* et le *temps*.

1° La *personne* est la propriété qu'a le verbe de marquer par sa forme son rapport à un sujet de la première, de la seconde ou de la troisième personne : *j'abandonne*, *tu abandonnes*, *il abandonne*.

2° Le *nombre* est la propriété qu'a le verbe de marquer par sa forme son rapport à un sujet singulier ou pluriel : *j'abandonne*, *nous abandonnons*.

3° Le *mode* est la propriété qu'a le verbe de marquer par sa forme la manière de signifier dans laquelle on l'emploie (*mode* signifie *manière*).

4° Le *temps* est la propriété qu'a le verbe de marquer par sa forme les diverses périodes de la durée.

— Il y a six modes : l'indicatif, le conditionnel, l'impératif, le subjonctif, l'infinitif et le participe.

1° L'*indicatif* présente la signification du verbe d'une manière positive, absolue, quel que soit le temps : *j'abandonne*, *j'ai abandonné*, *j'abandonnerai*.

2° Le *conditionnel* présente la signification du verbe sous l'idée d'une condition ou d'une supposition : *j'abandonnerais, si.*

3° L'*impératif* présente la signification du verbe sous l'idée du commandement, de la prière, de l'exhortation : *abandonnez ce malheureux*

4° Le *subjonctif* présente la signification du verbe d'une manière subordonnée à une idée de nécessité, de doute, d'indécision, etc. : *il faut que je l'abandonne.*

5° L'*infinitif* présente la signification du verbe d'une manière vague et générale : *abandonner son ami dans la peine*

6° Le *participe* présente la signification du verbe d'une manière qualificative : *abandonnant son père ; abandonné de tout le monde.*

— Les quatre premiers modes se nomment modes *personnels*, parce qu'ils admettent la distinction des personnes ; les deux derniers modes, n'admettant pas cette distinction, se nomment modes *impersonnels*

— Tous les jugements que nous portons se rapportent ou à la période de la durée dans laquelle celui qui parle se considère comme *existant actuellement*, ou à une période de la durée dans laquelle il se considère comme *n'étant plus*, au moment où il parle ; ou enfin, à la période dans laquelle il se considère comme *n'étant pas encore*. De là trois temps principaux : le *présent*, le *passé* et le *futur*. Le présent, rapide comme l'éclair, est indivisible ; mais le passé peut être plus ou moins éloigné ; le futur plus ou moins prochain. De là plusieurs sortes de passés et de futurs.

L'*indicatif* a huit formes temporelles :

1. Le présent : *j'abandonne ;*
2. Le passé simultané ou imparfait : *j'abandonnais ;*
3. Le passé défini : *j'ai abandonné ;*
4. Le passé indéfini : *j'abandonnai ;*
5. Le passé antérieur : *j'eus abandonné ;*
6. Le plus-que-parfait : *j'avais abandonné ;*
7. Le futur absolu : *j'abandonnerai ;*
8. Le futur antérieur : *j'aurai abandonné.*

Le *conditionnel* a trois formes temporelles :

1. Le présent ou futur : *j'abandonnerais, si...*
2. Le passé : *j'aurais ou j'eusse abandonné, si...*
3. Le passé antérieur : *j'aurais eu ou j'eusse eu abandonné, si.*

L'*impératif* a deux formes temporelles :

1. Le présent : *abandonnez ;*
2. Le futur antérieur : *ayez abandonné*

Le *subjonctif* a quatre temps :

1. Le présent ou futur : *que j'abandonne ;*
2. L'imparfait : *que j'abandonnasse ;*
3. Le passé indéfini : *que j'aie abandonné ;*
4. Le plus que parfait ou passé antérieur : *que j'eusse abandonné.*

L'*infinitif* ou *indéfini* a deux formes temporelles :

1. Le présent relatif : *abandonner ;*
2. Le passé : *avoir abandonné ;*

Le *participe* a trois formes temporelles .

1. Le présent relatif : *abandonnant ;*
2. Le passé actif : *ayant abandonné ;*
3. Le passif : *abandonné, abandonnée, etc.*

Chaque verbe, excepté ceux qui sont *défectueux*, a donc en tout vingt-deux formes. Sous le rapport de l'expression, les temps des verbes sont simples ou composés

Les temps *simples* sont ceux qui s'expriment en un seul mot : *j'abandonne*.

Les temps *composés* sont ceux qui empruntent le secours du verbe *avoir* ou du verbe *être* : *j'ai abandonné, je me suis abandonné*.

EXERCICE ANALYTIQUE.

(Soulligner et analyser les verbes suivants.)

Le plaisir à la campagne.
Je nourrir de légumes.
Prier serment.
Atteindre le but.
Je soumettre à la Providence.
Tendre à Dieu ce qui est à Dieu.
Treurer des trous profonds.
Recevoir d'injustes reproches.

Obedir à Dieu.
Allumer du feu.
Prévoir des malheurs.
Rencontrer à la vie.
Acheter de faux bijoux.
Tressaillir de joie.
Faire valoir ses droits.
Convenir du fait.

Respecter ses parents.
Dire la vérité.
Cueillir des fruits.
Plaindre les malheureux.
Se corriger de ses défauts.
Maudire les importuns.
Prier Dieu.
Aller à la ville.

Se rire des menaces.
Aimer le travail.
Faire une bonne action.
Prendre un parti sage.
Se défendre courageusement.
Haïr les hommes orgueilleux.
Concevoir un beau projet.
Former un projet.

----- N° CCCCLXXII. -----

MODÈLE DE CONJUGAISON DES VERBES AUXILIAIRES.

ÊTRE.

MODE INDICATIF.

Temps simples.

Temps composés.

PRÉSENT.

PASSÉ INDÉFINI.

Je suis.
Tu es.
Il est.
Nous sommes.
Vous êtes.
Ils sont.

J'ai été.
Tu as été.
Il a été.
Nous avons été.
Vous avez été.
Ils ont été.

IMPARFAIT.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'étais.
Tu étais.
Il était.
Nous étions.
Vous étiez.
Ils étaient.

J'avais été.
Tu avais été.
Il avait été.
Nous avions été.
Vous aviez été.
Ils avaient été.

PASSÉ DÉFINI.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

Je fus.
Tu fus.
Il fut.
Nous fûmes.
Vous fûtes.
Ils furent.

J'eus été.
Tu eus été.
Il eut été.
Nous eûmes été.
Vous eûtes été.
Ils eurent été.

FUTUR.

FUTUR ANTÉRIEUR.

Je serai.
Tu seras.
Il sera.
Nous serons.
Vous serez.
Ils seront.

J'aurai été.
Tu auras été.
Il aura été.
Nous aurons été.
Vous aurez été.
Ils auront été.

MODE CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

PASSÉ.

Je serais.
Tu serais.
Il serait.
Nous serions.
Vous seriez.
Ils seraient.

J'aurais été.
Tu aurais été.
Il aurait été.
Nous aurions été.
Vous auriez été.
Ils auraient été (1).

AVOIR.

MODE INDICATIF.

Temps simples.

Temps composés.

PRÉSENT.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai.
Tu as.
Il a.
Nous avons.
Vous avez.
Ils ont.

J'ai eu.
Tu as eu.
Il a eu.
Nous avons eu.
Vous avez eu.
Ils ont eu.

IMPARFAIT.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais.
Tu avais.
Il avait.
Nous avions.
Vous aviez.
Ils avaient.

J'avais eu.
Tu avais eu.
Il avait eu.
Nous avions eu.
Vous aviez eu.
Ils avaient eu.

PASSÉ DÉFINI.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

J'eus.
Tu eus.
Il eut.
Nous eûmes.
Vous eûtes.
Ils eurent.

J'eus eu.
Tu eus eu.
Il eut eu.
Nous eûmes eu.
Vous eûtes eu.
Ils eurent eu.

FUTUR.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai.
Tu auras.
Il aura.
Nous aurons.
Vous aurez.
Ils auront.

J'aurai eu.
Tu auras eu.
Il aura eu.
Nous aurons eu.
Vous aurez eu.
Ils auront eu.

MODE CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

PASSÉ.

J'aurais.
Tu aurais.
Il aurait.
Nous aurions.
Vous auriez.
Ils auraient.

J'aurais eu.
Tu aurais eu.
Il aurait eu.
Nous aurions eu.
Vous auriez eu.
Ils auraient eu (1).

(1) On dit aussi : J'eusse été — Tu eusses été. — Il eût été. — Nous eussions été. — Vous eussiez été. — Ils eussent été.

(1) On dit aussi : J'eusse eu. — Tu eusses eu. — Il eût eu. — Nous eussions eu. — Vous eussiez eu. — Ils eussent eu.

MODE IMPÉRATIF.

PRÉSENT.	FUTUR ANTÉRIEUR.
Sois.	Aie été.
Soyons.	Ayons été.
Soyez.	Ayez été.

MODE SUBJONCTIF.

PRÉSENT.	PASSÉ.
Que je sois.	Que j'aie été.
Que tu sois.	Que tu aies été.
Qu'il soit.	Qu'il ait été.
Que nous soyons.	Que nous ayons été.
Que vous soyez.	Que vous ayez été.
Qu'ils soient.	Qu'ils aient été.
IMPARFAIT.	PLUS-QUE-PARFAIT.
Que je fusse.	Que j'eusse été.
Que tu fusses.	Que tu eusses été.
Qu'il fût.	Qu'il eût été.
Que nous fussions.	Que nous eussions été.
Que vous fussiez.	Que vous eussiez été.
Qu'ils fussent.	Qu'ils eussent été.

MODE INFINITIF.

PRÉSENT.	PASSÉ.
Être.	Avoir été.

PARTICIPE.

PRÉSENT.	PASSÉ COMPOSÉ.
Étant.	Ayant été.
PASSÉ.	
Été.	

MODE IMPÉRATIF.

PRÉSENT.	FUTUR ANTÉRIEUR.
Aie.	Aie eu.
Ayons.	Ayons eu.
Ayez.	Ayez eu.

MODE SUBJONCTIF.

PRÉSENT.	PASSÉ.
Que j'aie.	Que j'aie eu.
Que tu aies.	Que tu aies eu.
Qu'il ait.	Qu'il ait eu.
Que nous ayons.	Que nous ayons eu.
Que vous ayez.	Que vous ayez eu.
Qu'ils aient.	Qu'ils aient eu.
IMPARFAIT.	PLUS-QUE-PARFAIT.
Que j'eusse.	Que j'eusse eu.
Que tu eusses.	Que tu eusses eu.
Qu'il eût.	Qu'il eût eu.
Que nous eussions.	Que nous eussions eu.
Que vous eussiez.	Que vous eussiez eu.
Qu'ils eussent.	Qu'ils eussent eu.

MODE INFINITIF.

PRÉSENT.	PASSÉ.
Avoir.	Avoir eu.

PARTICIPE.

PRÉSENT.	PASSÉ COMPOSÉ.
Ayant.	Ayant eu.
PASSÉ.	
Eu.	

Le *verbe auxiliaire avoir* sert non seulement à se conjuguer lui-même dans les temps composés, mais encore à conjuguer les *temps composés* du *verbe être*, ceux de tous les *verbes actifs* et *unipersonnels* et ceux de la presque totalité des *verbes neutres*.
Le *verbe auxiliaire être* sert à conjuguer tous les *verbes passifs*, les *temps composés* des *verbes réfléchis*, et ceux de quelques *verbes neutres*.

Ce n'est pas ici le lieu d'en régler l'emploi ; nous nous en occuperons dans la *Syntaxe*.

On voit, par le double tableau précédent, que le *verbe avoir* se suffit à lui-même, qu'il n'emprunte rien d'aucun autre, et que les formes composées en sont formées par la réunion des formes simples du même *verbe* avec un *participe passé* ; au lieu que les formes composées du *verbe être* exigent le concours des formes du *verbe avoir*. On verra bientôt qu'il en est de même pour les autres *verbes*.

Il faut distinguer soigneusement le *futur simple* ou *absolu* de l'indicatif, et le *présent* et *futur du conditionnel* (*j'aurai, j'aurais ; je serai, je serais*). On confond souvent l'un avec l'autre, soit en parlant, soit en écrivant, ce qui est une faute qui expose à des contresens graves. On doit appliquer la même remarque à tous les autres *verbes*.

Il faut aussi distinguer avec soin le *passé défini* de l'indicatif, de l'imparfait du *subjonctif* (*je fus, je fusse ; tu fus, tu fusses, etc. ; j'eus, j'eusse..., nous eûmes, nous eussions, etc.*).

La seconde personne du singulier, d'une forme quelconque, est terminée par un *t*, excepté à l'*impératif* ; observation utile pour l'orthographe.

Nous allons maintenant donner un modèle de chacune des quatre conjugaisons.

Les *verbes réguliers* se conjuguent tous de la même manière que leurs modèles respectifs, soit en *er*, soit en *ir*, soit en *oir*, soit en *re* ; et on les appelle *réguliers* par

qu'ils suivent dans toutes leurs formes le modèle de leur *conjugaison* ; d'où il suit évidemment qu'ils ne sont ni *réguliers* ni *irréguliers* par leur nature, mais relativement au modèle que l'on a choisi ; en sorte que, si l'on prenait un autre modèle, ce qui est absolument arbitraire, ceux qui étaient *irréguliers* dans le premier cas pourraient être *réguliers* dans le second, et réciproquement.

----->>> N° CCCCLXXIII. <<<-----

MODÈLE DES DIFFÉRENTES CONJUGAISONS.

EN *er*.

EN *ir*.

EN *oir*.

EN *re* ou mieux EN *dre*.

MODE INDICATIF.

PRÉSENT.

* aime.
Tu aimes.
Il aime.
Vous aimez.
Vous aimez.
Ils aiment.

Je finis.
Tu finis.
Il finit.
Nous finissons.
Vous finissez.
Ils finissent.

Je reçois.
Tu reçois.
Il reçoit.
Nous recevons.
Vous recevez.
Ils reçoivent.

Je rends.
Tu rends.
Il rend.
Nous rendons.
Vous rendez.
Ils rendent.

IMPARFAIT.

* aimais.
Tu aimais.
Il aimait.
Vous aimions.
Vous aimiez.
Ils aimaient.

Je finissais.
Tu finissais.
Il finissait.
Nous finissions.
Vous finissiez.
Ils finissaient.

Je recevais.
Tu recevais.
Il recevait.
Nous recevions.
Vous receviez.
Ils recevaient.

Je rendais.
Tu rendais.
Il rendait.
Nous rendions.
Vous rendiez.
Ils rendaient.

PASSÉ DÉFINI.

* aimai.
Tu aimas.
Il aimait.
Vous aimâmes.
Vous aimâtes.
Ils aimèrent.

Je finis.
Tu finis.
Il finit.
Nous finîmes.
Vous finîtes.
Ils finirent.

Je reçus.
Tu reçus.
Il reçut.
Nous reçûmes.
Vous reçûtes.
Ils reçurent.

Je rendis.
Tu rendis.
Il rendit.
Nous rendîmes.
Vous rendîtes.
Ils rendirent.

PASSÉ INDÉFINI.

* ai aimé.
Tu as aimé.
Il a aimé.
Nous avons aimé.
Vous avez aimé.
Ils ont aimé.

J'ai fini.
Tu as fini.
Il a fini.
Nous avons fini.
Vous avez fini.
Ils ont fini.

J'ai reçu.
Tu as reçu.
Il a reçu.
Nous avons reçu.
Vous avez reçu.
Ils ont reçu.

J'ai rendu.
Tu as rendu.
Il a rendu.
Nous avons rendu.
Vous avez rendu.
Ils ont rendu.

PASSÉ ANTÉRIEUR DÉFINI.

* eus aimé.
Tu eus aimé.
Il eut aimé.
Nous eûmes aimé.
Vous eûtes aimé.
Ils eurent aimé.

J'eus fini.
Tu eus fini.
Il eut fini.
Nous eûmes fini.
Vous eûtes fini.
Ils eurent fini.

J'eus reçu.
Tu eus reçu.
Il eut reçu.
Nous eûmes reçu.
Vous eûtes reçu.
Ils eurent reçu.

J'eus rendu.
Tu eus rendu.
Il eut rendu.
Nous eûmes rendu.
Vous eûtes rendu.
Ils eurent rendu.

PASSÉ ANTÉRIEUR INDÉFINI.

* ai eu aimé.
Tu as eu aimé.
Il a eu aimé.
Nous avons eu aimé.
Vous avez eu aimé.
Ils ont eu aimé.

J'ai eu fini.
Tu as eu fini.
Il a eu fini.
Nous avons eu fini.
Vous avez eu fini.
Ils ont eu fini.

J'ai eu reçu.
Tu as eu reçu.
Il a eu reçu.
Nous avons eu reçu.
Vous avez eu reçu.
Ils ont eu reçu.

J'ai eu rendu.
Tu as eu rendu.
Il a eu rendu.
Nous avons eu rendu.
Vous avez eu rendu.
Ils ont eu rendu.

PLUS-QUE-PARFAIT

J'avais aimé.
Tu avais aimé.
Il avait aimé.
Nous avions aimé.
Vous aviez aimé.
Ils avaient aimé.

J'avais fini.
Tu avais fini.
Il avait fini.
Nous avions fini.
Vous aviez fini.
Ils avaient fini.

J'avais reçu.
Tu avais reçu.
Il avait reçu.
Nous avions reçu.
Vous aviez reçu.
Ils avaient reçu.

J'avais rendu.
Tu avais rendu.
Il avait rendu.
Nous avions rendu.
Vous aviez rendu.
Ils avaient rendu.

FUTUR.

J'aimerai.
Tu aimeras.
Il aimera.
Nous aimerons.
Vous aimerez.
Ils aimeront.

Je finirai.
Tu finiras.
Il finira.
Nous finirons.
Vous finirez.
Ils finiront.

Je recevrai.
Tu recevras.
Il recevra.
Nous recevrons.
Vous recevrez.
Ils recevront.

Je rendrai.
Tu rendras.
Il rendra.
Nous rendrons.
Vous rendrez.
Ils rendront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai aimé.
Tu auras aimé.
Il aura aimé.
Nous aurons aimé.
Vous aurez aimé.
Ils auront aimé.

J'aurai fini.
Tu auras fini.
Il aura fini.
Nous aurons fini.
Vous aurez fini.
Ils auront fini.

J'aurai reçu.
Tu auras reçu.
Il aura reçu.
Nous aurons reçu.
Vous aurez reçu.
Ils auront reçu.

J'aurai rendu.
Tu auras rendu.
Il aura rendu.
Nous aurons rendu.
Vous aurez rendu.
Ils auront rendu.

MODE CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

J'aimerais.
Tu aimerais.
Il aimerait.
Nous aimerions.
Vous aimeriez.
Ils aimeraient.

Je finirais.
Tu finirais.
Il finirait.
Nous finirions.
Vous finiriez.
Ils finiraient.

Je recevrais.
Tu recevrais.
Il recevrait.
Nous recevriions.
Vous recevriez.
Ils recevraient.

Je rendrais.
Tu rendrais.
Il rendrait.
Nous rendrions.
Vous rendriez.
Ils rendraient.

PASSÉ.

J'aurais aimé.
Tu aurais aimé.
Il aurait aimé.
Nous aurions aimé.
Vous auriez aimé.
Ils auraient aimé.

J'aurais fini.
Tu aurais fini.
Il aurait fini.
Nous aurions fini.
Vous auriez fini.
Ils auraient fini.

J'aurais reçu.
Tu aurais reçu.
Il aurait reçu.
Nous aurions reçu.
Vous auriez reçu.
Ils auraient reçu.

J'aurais rendu.
Tu aurais rendu.
Il aurait rendu.
Nous aurions rendu.
Vous auriez rendu.
Ils auraient rendu.

On dit encore :

J'eusse aimé.
Tu eusses aimé.
Il eût aimé.
Nous eussions aimé.
Vous eussiez aimé.
Ils eussent aimé.

J'eusse fini.
Tu eusses fini.
Il eût fini.
Nous eussions fini.
Vous eussiez fini.
Ils eussent fini.

J'eusse reçu.
Tu eusses reçu.
Il eût reçu.
Nous eussions reçu.
Vous eussiez reçu.
Ils eussent reçu.

J'eusse rendu.
Tu eusses rendu.
Il eût rendu.
Nous eussions rendu.
Vous eussiez rendu.
Ils eussent rendu.

MODE IMPÉRATIF.

PRÉSENT.

Point de première personne.

Aime.
Aime-moi.
Aimez.

Finis.
Finissons.
Finissez.

Reçois.
Recevons.
Recevez.

Rends.
Rendons.
Rendez.

MODE SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Que j'aime.
Que tu aimes.
Qu'il aime.
Que nous aimions.
Que vous aimiez.
Qu'ils aiment.

Que je finisse.
Que tu finisses.
Qu'il finisse.
Que nous finissions.
Que vous finissiez.
Qu'ils finissent.

Que je reçoive.
Que tu reçoives.
Qu'il reçoive.
Que nous recevions.
Que vous receviez.
Qu'ils reçoivent.

Que je rende.
Que tu rendes.
Qu'il rende.
Que nous rendions.
Que vous rendiez.
Qu'ils rendent.

IMPARFAIT.

je j'aimasse.
 je tu aimasses.
 il aimât.
 nous aimassions.
 vous aimassiez.
 ils aimassent.

Que je finisse.
 Que tu finisses.
 Qu'il finît.
 Que nous finissions.
 Que vous finissiez.
 Qu'ils finissent.

Que je reçusse.
 Que tu reçusses.
 Qu'il reçût.
 Que nous reçussions.
 Que vous reçussiez.
 Qu'ils reçussent.

Que je rendisse.
 Que tu rendisses.
 Qu'il rendît.
 Que nous rendissions.
 Que vous rendissiez.
 Qu'ils rendissent.

PRÉTERIT OU PASSÉ.

je j'ais aimé.
 tu aies aimé.
 il ait aimé.
 nous ayons aimé.
 vous ayez aimé.
 ils aient aimé.

Que j'aie fini.
 Que tu aies fini.
 Qu'il ait fini.
 Que nous ayons fini.
 Que vous ayez fini.
 Qu'ils aient fini.

Que j'aie reçu.
 Que tu aies reçu.
 Qu'il ait reçu.
 Que nous ayons reçu.
 Que vous ayez reçu.
 Qu'ils aient reçu.

Que j'aie rendu.
 Que tu aies rendu.
 Qu'il ait rendu.
 Que nous ayons rendu.
 Que vous ayez rendu.
 Qu'ils aient rendu.

PLUS-QUE-PARFAIT.

je j'eusse aimé.
 tu eusses aimé.
 il eût aimé.
 nous eussions aimé.
 vous eussiez aimé.
 ils eussent aimé.

Que j'eusse fini.
 Que tu eusses fini.
 Qu'il eût fini.
 Que nous eussions fini.
 Que vous eussiez fini.
 Qu'ils eussent fini.

Que j'eusse reçu.
 Que tu eusses reçu.
 Qu'il eût reçu.
 Que nous eussions reçu.
 Que vous eussiez reçu.
 Qu'ils eussent reçu.

Que j'eusse rendu.
 Que tu eusses rendu.
 Qu'il eût rendu.
 Que nous eussions rendu.
 Que vous eussiez rendu.
 Qu'ils eussent rendu.

MODE INFINITIF.

PRÉSENT.

Aimer.

Finir.

Recevoir.

Rendre.

PARTICIPE PRÉSENT.

Aimant.

Finissant.

Recevant.

Rendant.

PARTICIPE PASSÉ.

Aimé
 ou
 aimée
 ou
 ayant aimé.

Fin
 ou
 finie
 ou
 ayant fini.

Reçu
 ou
 reçue
 ou
 ayant reçu.

Rendu
 ou
 rendue
 ou
 ayant rendu.

PASSÉ.

Avoir aimé.

Avoir fini.

Avoir reçu.

Avoir rendu.

Robert Etienne nous apprend dans sa *Grammaire* qu'autrefois les premières personnes des *verbes* ne prenaient point *s* au singulier ; cette lettre était réservée aux secondes personnes , et l'on mettait un *t* aux troisièmes. Ainsi chaque personne avait sa lettre caractéristique , ce qui rendait nos *conjugaisons* plus régulières. Mais le temps a apporté, depuis trois cents ans, des changements à ces inflexions évidemment calquées sur la grammaire latine. « D'abord, observe l'abbé d'Olivet, les poètes s'enhardirent à mettre un *s* aux premières personnes des verbes dont la terminaison n'était pas en *e* muet , afin d'éviter la fréquente cacophonie qu'elles auraient occasionnée sans cela devant les mots qui commencent par une voyelle. Comme ils n'avaient rien de semblable à craindre des verbes qui finissent par un *e* muet, parce que ceux-là s'élident, ce sont les seuls qu'ils ont laissés sans *s* ; et insensiblement l'usage des poètes est devenu si général, qu'enfin l'omission de l'*s* aux premières personnes des verbes qui finissent par une consonne, ou par toute autre voyelle que l'*e* muet, a été regardée comme une négligence dans la prose et comme une licence dans les vers. » Le *verbe avoir* est le seul de son espèce qui n'ait pas éprouvé ce changement. On a toujours écrit *j'ai* : quoiqu'on écrive *je sais*, etc.

MODÈLE DES DIFFÉRENTES CONJUGAISONS.

EN *actif*.EN *passif*.EN *actif*.EN *passif*.

MODE INDICATIF.

PRÉSENT.

J'appelle.
Tu appelles.
Il appelle.
Nous appelons.
Vous appelez.
Ils appellent.

J'emploie.
Tu emploies.
Il emploie.
Nous employons.
Vous employez.
Ils emploient.

Je joue.
Tu joues.
Il joue.
Nous jouons.
Vous jouez.
Ils jouent.

Je venge.
Tu vengas.
Il venge.
Nous vengeons.
Vous vengez.
Ils vengent.

IMPARFAIT.

J'appelais.
Tu appelais.
Il appelait.
Nous appelions.
Vous appeliez.
Ils appelaient.

J'employais.
Tu employais.
Il employait.
Nous employions.
Vous employiez.
Ils employaient.

Je jouais.
Tu jouais.
Il jouait.
Nous jouions.
Vous jouiez.
Ils jouaient.

Je vengeais.
Tu vengeais.
Il vengeait.
Nous vengions.
Vous vengiez.
Ils vengeaient.

PASSÉ DÉFINI.

J'appelai.
Tu appelas.
Il appela.
Nous appelâmes.
Vous appelâtes.
Ils appelèrent.

J'employai.
Tu employas.
Il employa.
Nous employâmes.
Vous employâtes.
Ils employèrent.

Je jouai.
Tu jouas.
Il joua.
Nous jouâmes.
Vous jouâtes.
Ils jouèrent.

Je vengeai.
Tu vengas.
Il vengea.
Nous vengâmes.
Vous vengâtes.
Ils vengèrent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai appelé.
Tu as appelé.
Il a appelé.
Nous avons appelé.
Vous avez appelé.
Ils ont appelé.

J'ai employé.
Tu as employé.
Il a employé.
Nous avons employé.
Vous avez employé.
Ils ont employé.

J'ai joué.
Tu as joué.
Il a joué.
Nous avons joué.
Vous avez joué.
Ils ont joué.

J'ai vengé.
Tu as vengé.
Il a vengé.
Nous avons vengé.
Vous avez vengé.
Ils ont vengé.

PASSÉ ANTÉRIEUR DÉFINI.

J'eus appelé.
Tu eus appelé.
Il eut appelé.
Nous eûmes appelé.
Vous eûtes appelé.
Ils eurent appelé.

J'eus employé.
Tu eus employé.
Il eut employé.
Nous eûmes employé.
Vous eûtes employé.
Ils eurent employé.

J'eus joué.
Tu eus joué.
Il eut joué.
Nous eûmes joué.
Vous eûtes joué.
Ils eurent joué.

J'eus vengé.
Tu eus vengé.
Il eut vengé.
Nous eûmes vengé.
Vous eûtes vengé.
Ils eurent vengé.

PASSÉ ANTÉRIEUR INDÉFINI.

J'ai eu appelé.
Tu as eu appelé.
Il a eu appelé.
Nous avons eu appelé.
Vous avez eu appelé.
Ils ont eu appelé.

J'ai eu employé.
Tu as eu employé.
Il a eu employé.
Nous avons eu employé.
Vous avez eu employé.
Ils ont eu employé.

J'ai eu joué.
Tu as eu joué.
Il a eu joué.
Nous avons eu joué.
Vous avez eu joué.
Ils ont eu joué.

J'ai eu vengé.
Tu as eu vengé.
Il a eu vengé.
Nous avons eu vengé.
Vous avez eu vengé.
Ils ont eu vengé.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais appelé.
Tu avais appelé.
Il avait appelé.
Nous avions appelé.
Vous aviez appelé.
Ils avaient appelé.

J'avais employé.
Tu avais employé.
Il avait employé.
Nous avions employé.
Vous aviez employé.
Ils avaient employé.

J'avais joué.
Tu avais joué.
Il avait joué.
Nous avions joué.
Vous aviez joué.
Ils avaient joué.

J'avais vengé.
Tu avais vengé.
Il avait vengé.
Nous avions vengé.
Vous aviez vengé.
Ils avaient vengé.

FUTUR.

J'appellerai.
Tu appelleras.
Il appellera.

J'emploierai.
Tu emploieras.
Il emploiera.

Je jouerai.
Tu joueras.
Il jouera.

Je vengerai.
Tu vengeras.
Il vengera.

Nous appellerons.
Vous appellerez.
Ils appelleront.

Nous emploierons.
Vous emploierez.
Ils emploieront.

Nous jouerons.
Vous jouerez.
Ils joueront.

Nous vengerons.
Vous vengerez.
Ils vengeront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai appelé.
Tu auras appelé.
Il aura appelé.
Nous aurons appelé.
Vous aurez appelé.
Ils auront appelé.

J'aurai employé.
Tu auras employé.
Il aura employé.
Nous aurons employé.
Vous aurez employé.
Ils auront employé.

J'aurai joué.
Tu auras joué.
Il aura joué.
Nous aurons joué.
Vous aurez joué.
Ils auront joué.

J'aurai vengé.
Tu auras vengé.
Il aura vengé.
Nous aurons vengé.
Vous aurez vengé.
Ils auront vengé.

MODE CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

J'appellerais.
Tu appellerais.
Il appellerait.
Nous appellerions.
Vous appelleriez.
Ils appelleraient.

J'emploierais.
Tu emploierais.
Il emploierait.
Nous emploierions.
Vous emploieriez.
Ils emploieraient.

Je jouerais.
Tu jouerais.
Il jouerait.
Nous jouerions.
Vous joueriez.
Ils joueraient.

Je vengerais.
Tu vengerais.
Il vengerait.
Nous vengerions.
Vous vengeriez.
Ils vengeraient.

PASSÉ.

J'aurais appelé.
Tu aurais appelé.
Il aurait appelé.
Nous aurions appelé.
Vous auriez appelé.
Ils auraient appelé.

J'aurais employé.
Tu aurais employé.
Il aurait employé.
Nous aurions employé.
Vous auriez employé.
Ils auraient employé.

J'aurais joué.
Tu aurais joué.
Il aurait joué.
Nous aurions joué.
Vous auriez joué.
Ils auraient joué.

J'aurais vengé.
Tu aurais vengé.
Il aurait vengé.
Nous aurions vengé.
Vous auriez vengé.
Ils auraient vengé.

On dit encore :

J'eusse appelé.
Tu eusses appelé.
Il eût appelé.
Nous eussions appelé.
Vous eussiez appelé.
Ils eussent appelé.

J'eusse employé.
Tu eusses employé.
Il eût employé.
Nous eussions employé.
Vous eussiez employé.
Ils eussent employé.

J'eusse joué.
Tu eusses joué.
Il eût joué.
Nous eussions joué.
Vous eussiez joué.
Ils eussent joué.

J'eusse vengé.
Tu eusses vengé.
Il eût vengé.
Nous eussions vengé.
Vous eussiez vengé.
Ils eussent vengé.

MODE IMPÉRATIF.

PRÉSENT.

Point de première personne.

Appelle.
Appelons.
Appelez.

Emploie.
Employons.
Employez.

Joue.
Jouons.
Jouez.

Venge.
Vengeons.
Vengez.

MODE SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Que j'appelle.
Que tu appelles.
Qu'il appelle.
Que nous appelions.
Que vous appelliez.
Qu'ils appellent.

Que j'emploie.
Que tu emploies.
Qu'il emploie.
Que nous employions.
Que vous employiez.
Qu'ils emploient.

Que je joue.
Que tu joues.
Qu'il joue.
Que nous jouions.
Que vous jouiez.
Qu'ils jouent.

Que je venge.
Que tu venges.
Qu'il venge.
Que nous vengions.
Que vous vengiez.
Qu'ils vengent.

IMPARFAIT.

Que j'appelasse.
Que tu appelasses.
Qu'il appelât.
Que nous appelassions.
Que vous appelassiez.
Qu'ils appelassent.

Que j'employasse.
Que tu employasses.
Qu'il employât.
Que nous employassions.
Que vous employassiez.
Qu'ils employassent.

Que je jouasse.
Que tu jouasses.
Qu'il jouât.
Que nous jouassions.
Que vous jouassiez.
Qu'ils jouassent.

Que je vengasse.
Que tu vengasses.
Qu'il vengât.
Que nous vengassions.
Que vous vengassiez.
Qu'ils vengassent.

PASSÉ.

Que j'aie appelé.
Que tu aies appelé.
Qu'il ait appelé.

Que j'aie employé.
Que tu aies employé.
Qu'il ait employé.

Que j'aie joué.
Que tu aies joué.
Qu'il ait joué.

Que j'aie vengé.
Que tu aies vengé.
Qu'il ait vengé.

Que nous ayons appelé.
Que vous ayez appelé.
Qu'ils aient appelé.

Que nous ayons employé. Que nous ayons joué.
Que vous ayez employé. Que vous ayez joué.
Qu'ils aient employé. Qu'ils aient joué.

Que nous ayons vengé.
Que vous ayez vengé.
Qu'ils aient vengé.

PLUS-QU-UN-FAIT.

Que j'eusse appelé.
Que tu eusses appelé.
Qu'il eût appelé.
Que nous eussions appelé.
Que vous eussiez appelé.
Qu'ils eussent appelé.

Que j'eusse employé. Que j'eusse joué.
Que tu eusses employé. Que tu eusses joué.
Qu'il eût employé. Qu'il eût joué.
Que nous eussions employé. Que nous eussions joué.
Que vous eussiez employé. Que vous eussiez joué.
Qu'ils eussent employé. Qu'ils eussent joué.

Que j'eusse vengé.
Que tu eusses vengé.
Qu'il eût vengé.
Que nous eussions vengé.
Que vous eussiez vengé.
Qu'ils eussent vengé.

MODE INFINITIF.

PRÉSENT.

Appeler.

Employer.

Jouer.

Venger.

PARTICIPE PRÉSENT.

Appelant.

Employant.

Jouant.

Vengeant.

PARTICIPE PASSÉ.

Étant appelé
ou appelée
ou
ayant appelé.

Étant employé
ou employée
ou
ayant employé.

Étant joué
ou jouée
ou
ayant joué.

Étant vengé
ou vengée
ou
ayant vengé.

PASSÉ.

Être appelé.
ou
avoir

Être employé.
ou
avoir

Être joué.
ou
avoir

Être vengé.
ou
avoir

EN 1^{er}.EN 2^{es}.EN 3^{es}.EN 4^{es}.

MODE INDICATIF.

PRÉSENT.

J'agréé.
Tu agréas.
Il agréa.
Nous agréâmes.
Vous agréâtes.
Ils agréèrent.

Je perce.
Tu perças.
Il perça.
Nous perçâmes.
Vous perçâtes.
Ils perçèrent.

Je prie.
Tu prias.
Il pria.
Nous priâmes.
Vous priâtes.
Ils prièrent.

Je jette.
Tu jettes.
Il jette.
Nous jetâmes.
Vous jetâtes.
Ils jetèrent.

IMPARFAIT.

J'agréais.
Tu agréais.
Il agréait.
Nous agréions.
Vous agréiez.
Ils agréaient.

Je perçais.
Tu perçais.
Il perçait.
Nous perçions.
Vous perchiez.
Ils perçaient.

Je priais.
Tu priais.
Il priait.
Nous priions.
Vous priiez.
Ils priaient.

Je jetais.
Tu jetais.
Il jetait.
Nous jetions.
Vous jetiez.
Ils jetaient.

PASSÉ DÉFINI.

J'agréai.
Tu agréas.
Il agréa.
Nous agréâmes.
Vous agréâtes.
Ils agréèrent.

Je perçai.
Tu perças.
Il perça.
Nous perçâmes.
Vous perçâtes.
Ils perçèrent.

Je priai.
Tu prias.
Il pria.
Nous priâmes.
Vous priâtes.
Ils prièrent.

Je jetai.
Tu jetas.
Il jeta.
Nous jetâmes.
Vous jetâtes.
Ils jetèrent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai agréé.
Tu as agréé.
Il a agréé.
Nous avons agréé.
Vous avez agréé.
Ils ont agréé.

J'ai percé.
Tu as percé.
Il a percé.
Nous avons percé.
Vous avez percé.
Ils ont percé.

J'ai prié.
Tu as prié.
Il a prié.
Nous avons prié.
Vous avez prié.
Ils ont prié.

J'ai jeté.
Tu as jeté.
Il a jeté.
Nous avons jeté.
Vous avez jeté.
Ils ont jeté.

PASSÉ ANTÉRIEUR DÉFINI

J'eus agréé.
Tu eus agréé.
Il eut agréé.
Nous eûmes agréé.
Vous eûtes agréé.
Ils eurent agréé.

J'eus percé.
Tu eus percé.
Il eut percé.
Nous eûmes percé.
Vous eûtes percé.
Ils eurent percé.

J'eus prié.
Tu eus prié.
Il eut prié.
Nous eûmes prié.
Vous eûtes prié.
Ils eurent prié.

J'eus jeté.
Tu eus jeté.
Il eut jeté.
Nous eûmes jeté.
Vous eûtes jeté.
Ils eurent jeté.

PASSÉ ANTÉRIEUR INDÉFINI.

J'ai eu agréé.
Tu as eu agréé.
Il a eu agréé.
Nous avons eu agréé.
Vous avez eu agréé.
Ils ont eu agréé.

J'ai eu percé.
Tu as eu percé.
Il a eu percé.
Nous avons eu percé.
Vous avez eu percé.
Ils ont eu percé.

J'ai eu prié.
Tu as eu prié.
Il a eu prié.
Nous avons eu prié.
Vous avez eu prié.
Ils ont eu prié.

J'ai eu jeté.
Tu as eu jeté.
Il a eu jeté.
Nous avons eu jeté.
Vous avez eu jeté.
Ils ont eu jeté.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais agréé.
Tu avais agréé.
Il avait agréé.
Nous avions agréé.
Vous aviez agréé.
Ils avaient agréé.

J'avais percé.
Tu avais percé.
Il avait percé.
Nous avions percé.
Vous aviez percé.
Ils avaient percé.

J'avais prié.
Tu avais prié.
Il avait prié.
Nous avions prié.
Vous aviez prié.
Ils avaient prié.

J'avais jeté.
Tu avais jeté.
Il avait jeté.
Nous avions jeté.
Vous aviez jeté.
Ils avaient jeté.

FUTUR.

J'agréerai.
Tu agréeras.
Il agréera.
Nous agréerons.
Vous agréerez.
Ils agréeront.

Je percerai.
Tu perceras.
Il percera.
Nous percerons.
Vous percerez.
Ils perceront.

Je prierai.
Tu prieras.
Il priera.
Nous prierons.
Vous prierez.
Ils prieront.

Je jetterai.
Tu jetteras.
Il jettera.
Nous jetterons.
Vous jetterez.
Ils jetteront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai agréé.
Tu auras agréé.
Il aura agréé.
Nous aurons agréé.
Vous aurez agréé.
Ils auront agréé.

J'aurai percé.
Tu auras percé.
Il aura percé.
Nous aurons percé.
Vous aurez percé.
Ils auront percé.

J'aurai prié.
Tu auras prié.
Il aura prié.
Nous aurons prié.
Vous aurez prié.
Ils auront prié.

J'aurai jeté.
Tu auras jeté.
Il aura jeté.
Nous aurons jeté.
Vous aurez jeté.
Ils auront jeté.

MODE CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

J'agréerais.
Tu agréerais.
Il agréerait.
Nous agréerions.
Vous agréeriez.
Ils agréeraient.

Je percerais.
Tu percerais.
Il percerait.
Nous percerions.
Vous perceriez.
Ils percheraient.

Je prierais.
Tu prierais.
Il prierait.
Nous prierions.
Vous prieriez.
Ils prieraient.

Je jetterais.
Tu jetterais.
Il jetterait.
Nous jetterions.
Vous jetteriez.
Ils jetteraient.

PASSÉ

J'aurais agréé.
Tu aurais agréé.
Il aurait agréé.
Nous aurions agréé.
Vous auriez agréé.
Ils auraient agréé.

J'aurais percé.
Tu aurais percé.
Il aurait percé.
Nous aurions percé.
Vous auriez percé.
Ils auraient percé.

J'aurais prié.
Tu aurais prié.
Il aurait prié.
Nous aurions prié.
Vous auriez prié.
Ils auraient prié.

J'aurais jeté.
Tu aurais jeté.
Il aurait jeté.
Nous aurions jeté.
Vous auriez jeté.
Ils auraient jeté.

On dit encore :

J'eusse agréé.
Tu eusses agréé.
Il eût agréé.
Nous eussions agréé.
Vous eussiez agréé.
Ils eussent agréé.

J'eusse percé.
Tu eusses percé.
Il eût percé.
Nous eussions percé.
Vous eussiez percé.
Ils eussent percé.

J'eusse prié.
Tu eusses prié.
Il eût prié.
Nous eussions prié.
Vous eussiez prié.
Ils eussent prié.

J'eusse jeté.
Tu eusses jeté.
Il eût jeté.
Nous eussions jeté.
Vous eussiez jeté.
Ils eussent jeté.

MODE IMPÉRATIF.

PRÉSENT.

Point de première personne.

Agrée.
Agréons.
Agrétez.

Perce.
Perçons.
Percez.

Prie.
Priions.
Priez.

Jette.
Jetons.
Jetez.

MODE SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Que j'agrée.
Que tu agrées.
Qu'il agrée.
Que nous agréions.
Que vous agréiez.
Qu'ils agréent.

Que je perce.
Que tu perces.
Qu'il perce.
Que nous percions.
Que vous perciez.
Qu'ils percent.

Que je prie.
Que tu priasses.
Qu'il prie.
Que nous priions.
Que vous priiez.
Qu'ils prient.

Que je jette.
Que tu jettes.
Qu'il jette.
Que nous jetions.
Que vous jetiez.
Qu'ils jettent.

IMPARFAIT.

Que j'agrèasse.
Que tu agrèasses.
Qu'il agrèât.
Que nous agréassions.
Que vous agréassiez.
Qu'ils agréassent.

Que je perçasse.
Que tu perçasses.
Qu'il perçât.
Que nous perçassions.
Que vous perçassiez.
Qu'ils perçassent.

Que je priasse.
Que tu priasses.
Qu'il priât.
Que nous priassions.
Que vous priassiez.
Qu'ils priassent.

Que je jetasse.
Que tu jetasses.
Qu'il jetât.
Que nous jetassions.
Que vous jetassiez.
Qu'ils jetassent.

PASSÉ.

Que j'aie agréé.
Que tu aies agréé.
Qu'il ait agréé.
Que nous ayons agréé.
Que vous ayez agréé.
Qu'ils aient agréé.

Que j'aie percé.
Que tu aies percé.
Qu'il ait percé.
Que nous ayons percé.
Que vous ayez percé.
Qu'ils aient percé.

Que j'aie prié.
Que tu aies prié.
Qu'il ait prié.
Que nous ayons prié.
Que vous ayez prié.
Qu'ils aient prié.

Que j'aie jeté.
Que tu aies jeté.
Qu'il ait jeté.
Que nous ayons jeté.
Que vous ayez jeté.
Qu'ils aient jeté.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse agréé.
Que tu eusses agréé.
Qu'il eût agréé.
Que nous eussions agréé.
Que vous eussiez agréé.
Qu'ils eussent agréé.

Que j'eusse percé.
Que tu eusses percé.
Qu'il eût percé.
Que nous eussions percé.
Que vous eussiez percé.
Qu'ils eussent percé.

Que j'eusse prié.
Que tu eusses prié.
Qu'il eût prié.
Que nous eussions prié.
Que vous eussiez prié.
Qu'ils eussent prié.

Que j'eusse jeté.
Que tu eusses jeté.
Qu'il eût jeté.
Que nous eussions jeté.
Que vous eussiez jeté.
Qu'ils eussent jeté.

MODE INFINITIF.

PRÉSENT.

Agréer.

Percer.

Prier.

Jeter.

PARTICIPE PRÉSENT.

Agréant.

Perçant.

Priant.

Jetant.

PARTICIPE PASSÉ.

Étant agréé
ou
agréé
ou
ayant agréé.

Étant percé
ou
percé.
ou
ayant percé.

Étant prié
ou
prié.
ou
ayant prié.

Étant jeté
ou
jeté.
ou
ayant jeté.

PASSÉ.

Être
ou
avoir
agréé.

Être
ou
avoir
percé.

Être
ou
avoir
prié.

Être
ou
avoir
jeté.

OBSERVATIONS.

Ces verbes sont réguliers quant à leur conjugaison ; mais ils offrent quelques difficultés orthographiques , et c'est pour les aplanir que nous en avons donné le modèle.

Les *verbes* terminés à l'*infinitif présent* en *eler*, doublent la lettre *l* quand, après cette lettre, on entend le son d'un *e* muet, *ils appellent, ils étincellent* ; mais on écrit avec un seul *l*, *ils appelaient, nous nivelons*.

Les *verbes* en *eler* suivent la même règle, c'est-à-dire que le *l* se redouble dans les syllabes muettes : *je jette*, et que l'on n'en met qu'un seul dans les autres cas, *nous jetons*.

Les *verbes tenir, venir, prendre*, et leurs composés, doublent ou ne doublent pas la lettre *n* dans les mêmes circonstances.

Tous les *verbes* dont l'*infinitif présent* est en *yer* conservent l'*y* qui se trouve dans l'*infinitif*, toutes les fois qu'on doit entendre le son de deux *i*, *je payais*, et ceci a lieu devant toutes les voyelles sonnantes ; mais devant les syllabes muettes *e, es, ent*, on ne fait usage que de l'*i* simple. Cette orthographe est aujourd'hui générale et repose sur la raison. En effet, devant les syllabes muettes on n'entend que le son simple d'un *i*. L'Académie conserve toutefois l'*y* dans toute la conjugaison des *verbes* en *ayer*, tels que *payer, essayer*, etc.

Dans les *verbes* en *ger*, on ne met un *e* muet après le *g* que lorsque cette consonne est suivie des voyelles *a* ou *o*, et seulement pour conserver au *g* le son doux de *je*. Les autres *verbes* ne présentent aucune espèce de difficulté, parce que leur orthographe est toute régulière. Nous invitons seulement à comparer leurs terminaisons les unes après les autres, et l'on sera convaincu de ce que nous avançons. Dans les *verbes* en *cer*, le *c* prend une cédille devant *a, o* et *u* : *Nous plaçons, je menaçais*, etc.

MODÈLE DES DIFFÉRENTES CONJUGAISONS.

EN *ér.*EN *tr.*EN *entr.*EN *ér.*

MODE INDICATIF.

PRÉSENT.

J'ouvre.
Tu ouvres.
Il ouvre.
Nous ouvrons.
Vous ouvrez.
Ils ouvrent.

Je sens.
Tu sens.
Il sent.
Nous sentons.
Vous sentez.
Ils sentent.

Je tiens.
Tu tiens.
Il tient.
Nous tenons.
Vous tenez.
Ils tiennent.

Je sers.
Tu sers.
Il sert.
Nous servons.
Vous servez.
Ils servent.

IMPARFAIT.

J'ouvrais.
Tu ouvrais.
Il ouvrait.
Nous ouvriions.
Vous ouvriez.
Ils ouvraient.

Je sentais.
Tu sentais.
Il sentait.
Nous sentions.
Vous sentiez.
Ils sentaient.

Je tenais.
Tu tenais.
Il tenait.
Nous tenions.
Vous teniez.
Ils tenaient.

Je servais.
Tu servais.
Il servait.
Nous servions.
Vous serviez.
Ils servaient.

PASSÉ DÉFINI.

J'ouvris.
Tu ouvris.
Il ouvrit.
Nous ouvrimmes.
Vous ouvrites.
Ils ouvrirent.

Je sentis.
Tu sentis.
Il sentit.
Nous sentîmes.
Vous sentîtes.
Ils sentirent.

Je tins.
Tu tins.
Il tint.
Nous tinmes.
Vous tintes.
Ils tinrent.

Je servis.
Tu servis.
Il servit.
Nous servîmes.
Vous servîtes.
Ils servirent.

PASSÉ IMPERFECT.

J'ai ouvert.
Tu as ouvert.
Il a ouvert.
Nous avons ouvert.
Vous avez ouvert.
Ils ont ouvert.

J'ai senti.
Tu as senti.
Il a senti.
Nous avons senti.
Vous avez senti.
Ils ont senti.

J'ai tenu.
Tu as tenu.
Il a tenu.
Nous avons tenu.
Vous avez tenu.
Ils ont tenu.

J'ai servi.
Tu as servi.
Il a servi.
Nous avons servi.
Vous avez servi.
Ils ont servi.

PASSÉ ANTERIEUR DÉFINI.

J'eus ouvert.
Tu eus ouvert.
Il eut ouvert.

J'eus senti.
Tu eus senti.
Il eut senti.

J'eus tenu.
Tu eus tenu.
Il eut tenu.

J'eus servi.
Tu eus servi.
Il eut servi.

Nous eûmes ouvert.
Vous eûtes ouvert.
Ils eurent ouvert.

Nous eûmes senti.
Vous eûtes senti.
Ils eurent senti.

Nous eûmes tenu.
Vous eûtes tenu.
Ils eurent tenu.

Nous eûmes servi.
Vous eûtes servi.
Ils eurent servi.

PASSÉ ANTÉRIEUR INDEFINI.

J'ai eu ouvert.
Tu as eu ouvert.
Il a eu ouvert.
Nous avons eu ouvert.
Vous avez eu ouvert.
Ils ont eu ouvert.

J'ai eu senti.
Tu as eu senti.
Il a eu senti.
Nous avons eu senti.
Vous avez eu senti.
Ils ont eu senti.

J'ai eu tenu.
Tu as eu tenu.
Il a eu tenu.
Nous avons eu tenu.
Vous avez eu tenu.
Ils ont eu tenu.

J'ai eu servi.
Tu as eu servi.
Il a eu servi.
Nous avons eu servi.
Vous avez eu servi.
Ils ont eu servi.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais ouvert.
Tu avais ouvert.
Il avait ouvert.
Nous avions ouvert.
Vous aviez ouvert.
Ils avaient ouvert.

J'avais senti.
Tu avais senti.
Il avait senti.
Nous avions senti.
Vous aviez senti.
Ils avaient senti.

J'avais tenu.
Tu avais tenu.
Il avait tenu.
Nous avions tenu.
Vous aviez tenu.
Ils avaient tenu.

J'avais servi.
Tu avais servi.
Il avait servi.
Nous avions servi.
Vous aviez servi.
Ils avaient servi.

FUTUR.

J'ouvrirai.
Tu ouvriras.
Il ouvrira.
Nous ouvrirons.
Vous ouvrirez.
Ils ouvriront.

Je sentirai.
Tu sentiras.
Il sentira.
Nous sentirons.
Vous sentirez.
Ils sentiront.

Je tiendrai.
Tu tiendras.
Il tiendra.
Nous tiendrons.
Vous tiendrez.
Ils tiendront.

Je servirai.
Tu serviras.
Il servira.
Nous servirons.
Vous servirez.
Ils serviront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai ouvert.
Tu auras ouvert.
Il aura ouvert.
Nous aurons ouvert.
Vous aurez ouvert.
Ils auront ouvert.

J'aurai senti.
Tu auras senti.
Il aura senti.
Nous aurons senti.
Vous aurez senti.
Ils auront senti.

J'aurai tenu.
Tu auras tenu.
Il aura tenu.
Nous aurons tenu.
Vous aurez tenu.
Ils auront tenu.

J'aurai servi.
Tu auras servi.
Il aura servi.
Nous aurons servi.
Vous aurez servi.
Ils auront servi.

MODE CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

J'ouvrirais.
Tu ouvrirais.
Il ouvrirait.
Nous ouvririons.
Vous ouvririez.
Ils ouvriraient.

Je sentirais.
Tu sentirais.
Il sentirait.
Nous sentirions.
Vous sentiriez.
Ils sentiraient.

Je tiendrais.
Tu tiendrais.
Il tiendrait.
Nous tiendrions.
Vous tiendriez.
Ils tiendraient.

Je servirais.
Tu servirais.
Il servirait.
Nous servirions.
Vous serviriez.
Ils serviraient.

PASSÉ.

J'aurais ouvert.
Tu aurais ouvert.
Il aurait ouvert.
Nous aurions ouvert.
Vous auriez ouvert.
Ils auraient ouvert.

J'aurais senti.
Tu aurais senti.
Il aurait senti.
Nous aurions senti.
Vous auriez senti.
Ils auraient senti.

J'aurais tenu.
Tu aurais tenu.
Il aurait tenu.
Nous aurions tenu.
Vous auriez tenu.
Ils auraient tenu.

J'aurais servi.
Tu aurais servi.
Il aurait servi.
Nous aurions servi.
Vous auriez servi.
Ils auraient servi.

On dit encore :

J'eusse ouvert.
Tu eusses ouvert.
Il eût ouvert.
Nous eussions ouvert.
Vous eussiez ouvert.
Ils eussent ouvert.

J'eusse senti.
Tu eusses senti.
Il eût senti.
Nous eussions senti.
Vous eussiez senti.
Ils eussent senti.

J'eusse tenu.
Tu eusses tenu.
Il eût tenu.
Nous eussions tenu.
Vous eussiez tenu.
Ils eussent tenu.

J'eusse servi.
Tu eusses servi.
Il eût servi.
Nous eussions servi.
Vous eussiez servi.
Ils eussent servi.

MODE IMPÉRATIF.

PRÉSENT.

Point de première personne.

Ouvre.
Ouvrons.
Ouvrez.

Sens.
Sentons.
Sentez.

Tiens.
Tenons.
Tenez.

Sers.
Servons.
Servez.

MODE SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Que j'ouvre.	Que je sente.	Que je tienne.	Que je serve.
Que tu ouvres.	Que tu sentes.	Que tu tiennes.	Que tu serves.
Qu'il ouvre.	Qu'il sente.	Qu'il tienne.	Qu'il serve.
Que nous ouvrions.	Que nous sentions.	Que nous tenions.	Que nous servions.
Que vous ouvriez.	Que vous sentiez.	Que vous teniez.	Que vous serviez.
Qu'ils ouvrent.	Qu'ils sentent.	Qu'ils tiennent.	Qu'ils servent.

IMPARFAIT.

Que j'ouvriss.	Que je sentisse.	Que je tinss.	Que je serviss.
Que tu ouvrisses.	Que tu sentisses.	Que tu tinsses.	Que tu servisses.
Qu'il ouvrît.	Qu'il sentît.	Qu'il tint.	Qu'il servît.
Que nous ouvrissions.	Que nous sentissions.	Que nous tinssions.	Que nous servissions.
Que vous ouvrissiez.	Que vous sentissiez.	Que vous tinssiez.	Que vous servissiez.
Qu'ils ouvrirent.	Qu'ils sentissent.	Qu'ils tinssent.	Qu'ils servissent.

PASSÉ.

Que j'aie ouvert.	Que j'aie senti.	Que j'aie tenu.	Que j'aie servi.
Que tu aies ouvert.	Que tu aies senti.	Que tu aies tenu.	Que tu aies servi.
Qu'il ait ouvert.	Qu'il ait senti.	Qu'il ait tenu.	Qu'il ait servi.
Que nous ayons ouvert.	Que nous ayons senti.	Que nous ayons tenu.	Que nous ayons servi.
Que vous ayez ouvert.	Que vous ayez senti.	Que vous ayez tenu.	Que vous ayez servi.
Qu'ils aient ouvert.	Qu'ils aient senti.	Qu'ils aient tenu.	Qu'ils aient servi.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse ouvert.	Que j'eusse senti.	Que j'eusse tenu.	Que j'eusse servi.
Que tu eusses ouvert.	Que tu eusses senti.	Que tu eusses tenu.	Que tu eusses servi.
Qu'il eût ouvert.	Qu'il eût senti.	Qu'il eût tenu.	Qu'il eût servi.
Que nous eussions ouvert.	Que nous eussions senti.	Que nous eussions tenu.	Que nous eussions servi.
Que vous eussiez ouvert.	Que vous eussiez senti.	Que vous eussiez tenu.	Que vous eussiez servi.
Qu'ils eussent ouvert.	Qu'ils eussent senti.	Qu'ils eussent tenu.	Qu'ils eussent servi.

MODE INFINITIF.

PRÉSENT.

Ouvrir.	Sentir.	Tenir.	Servir.
---------	---------	--------	---------

PARTICIPE PRÉSENT.

Ouvrant.	Servant.	Tenant.	Servant.
----------	----------	---------	----------

PARTICIPE PASSÉ.

Étant ouvert	Étant senti	Étant tenu	Étant servi
ou	ou	ou	ou
ouverte	sentie	tendue	servie
ou	ou	ou	ou
Ayant ouvert.	Ayant senti.	Ayant tenu.	Ayant servi.

PASSÉ.

Être	Être	Être	Être
ou ouvert.	ou senti.	ou tenu.	ou servi.
Avoir	Avoir	Avoir	Avoir

EN aïre.

EN aïre.

EN aïdre.

EN aïre

MODE INDICATIF.

PRÉSENT.

Je plains.	Je réduis.	Je crains.	Je parais.
Tu plains.	Tu réduis.	Tu crains.	Tu parais.
Il plait.	Il réduit.	Il craint.	Il paraît.
Nous plaignons.	Nous réduisons.	Nous craignons.	Nous paraissions.
Vous plaisez.	Vous réduisez.	Vous craignez.	Vous paraissent.
Ils plaisent.	Ils réduisent.	Ils craignent.	Ils paraissent.

IMPARFAIT.

Je plaisais.
Tu plaisais.
Il plaisait.
Nous plaisions.
Vous plaisiez.
Ils plaisaient.

Je réduisais.
Tu réduisais.
Il réduisait.
Nous réduisions.
Vous réduisiez.
Ils réduisaient.

Je craignais.
Tu craignais.
Il craignait.
Nous craignions.
Vous craigniez.
Ils craignaient.

Je paraissais.
Tu paraissais.
Il paraissait.
Nous paraissions.
Vous paraissiez.
Ils paraissaient.

PASSÉ DÉFINI.

Je plus.
Tu plus.
Il plut.
Nous plûmes.
Vous plûtes.
Ils plurent.

Je réduisis.
Tu réduisis.
Il réduisit.
Nous réduisîmes.
Vous réduisîtes.
Ils réduisirent.

Je craignis.
Tu craignis.
Il craignit.
Nous craignîmes.
Vous craignîtes.
Ils craignirent.

Je parus.
Tu parus.
Il parut.
Nous parûmes.
Vous parûtes.
Ils parurent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai plu.
Tu as plu.
Il a plu.
Nous avons plu.
Vous avez plu.
Ils ont plu.

J'ai réduit.
Tu as réduit.
Il a réduit.
Nous avons réduit.
Vous avez réduit.
Ils ont réduit.

J'ai craint.
Tu as craint.
Il a craint.
Nous avons craint.
Vous avez craint.
Ils ont craint.

J'ai paru.
Tu as paru.
Il a paru.
Nous avons paru.
Vous avez paru.
Ils ont paru.

PASSÉ ANTÉRIEUR DÉFINI.

J'eus plu.
Tu eus plu.
Il eut plu.
Nous eûmes plu.
Vous eûtes plu.
Ils eurent plu.

J'eus réduit.
Tu eus réduit.
Il eut réduit.
Nous eûmes réduit.
Vous eûtes réduit.
Ils eurent réduit.

J'eus craint.
Tu eus craint.
Il eut craint.
Nous eûmes craint.
Vous eûtes craint.
Ils eurent craint.

J'eus paru.
Tu eus paru.
Il eut paru.
Nous eûmes paru.
Vous eûtes paru.
Ils eurent paru.

PASSÉ ANTÉRIEUR INDÉFINI.

J'ai eu plu.
Tu as eu plu.
Il a eu plu.
Nous avons eu plu.
Vous avez eu plu.
Ils ont eu plu.

J'ai eu réduit.
Tu as eu réduit.
Il a eu réduit.
Nous avons eu réduit.
Vous avez eu réduit.
Ils ont eu réduit.

J'ai eu craint.
Tu as eu craint.
Il a eu craint.
Nous avons eu craint.
Vous avez eu craint.
Ils ont eu craint.

J'ai eu paru.
Tu as eu paru.
Il a eu paru.
Nous avons eu paru.
Vous avez eu paru.
Ils ont eu paru.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais plu.
Tu avais plu.
Il avait plu.
Nous avions plu.
Vous aviez plu.
Ils avaient plu.

J'avais réduit.
Tu avais réduit.
Il avait réduit.
Nous avions réduit.
Vous aviez réduit.
Ils avaient réduit.

J'avais craint.
Tu avais craint.
Il avait craint.
Nous avions craint.
Vous aviez craint.
Ils avaient craint.

J'avais paru.
Tu avais paru.
Il avait paru.
Nous avions paru.
Vous aviez paru.
Ils avaient paru.

FUTUR.

Je plairai.
Tu plairas.
Il plaira.
Nous plairons.
Vous plairez.
Ils plairont.

Je réduirai.
Tu réduiras.
Il réduira.
Nous réduirons.
Vous réduirez.
Ils réduiront.

Je craindrai.
Tu craindras.
Il craindra.
Nous craindrons.
Vous craindrez.
Ils craindront.

Je paraîtrai.
Tu paraîtras.
Il paraîtra.
Nous paraîtrons.
Vous paraîtrez.
Ils paraîtront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai plu.
Tu auras plu.
Il aura plu.
Nous aurons plu.
Vous aurez plu.
Ils auront plu.

J'aurai réduit.
Tu auras réduit.
Il aura réduit.
Nous aurons réduit.
Vous aurez réduit.
Ils auront réduit.

J'aurai craint.
Tu auras craint.
Il aura craint.
Nous aurons craint.
Vous aurez craint.
Ils auront craint.

J'aurai paru.
Tu auras paru.
Il aura paru.
Nous aurons paru.
Vous aurez paru.
Ils auront paru.

MODE CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Je plairais.
Tu plairais.
Il plairait.

Je réduirais.
Tu réduirais.
Il réduirait.

Je craindrais.
Tu craindrais.
Il craindrait.

Je paraîtrais.
Tu paraîtrais.
Il paraîtrait.

Nous plairions.
Vous plairiez.
Ils plairaient.

Nous réduirions.
Vous réduiriez.
Ils réduiraient.

Nous craindrions.
Vous craindriez.
Ils craindraient.

Nous parattrions.
Vous parattriez.
Ils parattraient.

PASSÉ.

J'aurais plu.
Tu aurais plu.
Il aurait plu.
Nous aurions plu.
Vous auriez plu.
Ils auraient plu.

J'aurais réduit.
Tu aurais réduit.
Il aurait réduit.
Nous aurions réduit.
Vous auriez réduit.
Ils auraient réduit.

J'aurais craint.
Tu aurais craint.
Il aurait craint.
Nous aurions craint.
Vous auriez craint.
Ils auraient craint.

J'aurais paru.
Tu aurais paru.
Il aurait paru.
Nous aurions paru.
Vous auriez paru.
Ils auraient paru.

On dit encore :

J'eusse plu.
Tu eusses plu.
Il eût plu.
Nous eussions plu.
Vous eussiez plu.
Ils eussent plu.

J'eusse réduit.
Tu eusses réduit.
Il eût réduit.
Nous eussions réduit.
Vous eussiez réduit.
Ils eussent réduit.

J'eusse craint.
Tu eusses craint.
Il eût craint.
Nous eussions craint.
Vous eussiez craint.
Ils eussent craint.

J'eusse paru.
Tu eusses paru.
Il eût paru.
Nous eussions paru.
Vous eussiez paru.
Ils eussent paru.

MODE IMPÉRATIF.

PRÉSENT OU FUTUR.

Point de première personne.

Plais.
Plaisons.
Plaisez.

Réduis.
Réduisons.
Réduisez.

Crains.
Craignons.
Craignez.

Parais.
Paraissions.
Paraissez.

MODE SUBJONCTIF.

PRÉSENT OU FUTUR.

Que je plaise.
Que tu plaises.
Qu'il plaise.
Que nous plaissions.
Que vous plaissiez.
Qu'ils plaissent.

Que je réduise.
Que tu réduises.
Qu'il réduise.
Que nous réduisions.
Que vous réduissiez.
Qu'ils réduisent.

Que je craigne.
Que tu craignes.
Qu'il craigne.
Que nous craignions.
Que vous craigniez.
Qu'ils craignent.

Que je paraisse.
Que tu paraisses.
Qu'il paraisse.
Que nous paraissions.
Que vous paraissiez.
Qu'ils paraissent.

IMPARFAIT.

Que je fusse.
Que tu fusses.
Qu'il fût.
Que nous fussions.
Que vous fussiez.
Qu'ils fussent.

Que je réduisise.
Que tu réduisisses.
Qu'il réduisît.
Que nous réduisissions.
Que vous réduisissiez.
Qu'ils réduisissent.

Que je craignisse.
Que tu craignisses.
Qu'il craignît.
Que nous craignissions.
Que vous craignissiez.
Qu'ils craignissent.

Que je parussse.
Que tu parusses.
Qu'il parût.
Que nous parussions.
Que vous parussiez.
Qu'ils parussent.

PASSÉ.

Que j'aie plu.
Que tu aies plu.
Qu'il ait plu.
Que nous ayons plu.
Que vous ayez plu.
Qu'ils aient plu.

Que j'aie réduit.
Que tu aies réduit.
Qu'il ait réduit.
Que nous ayons réduit.
Que vous ayez réduit.
Qu'ils aient réduit.

Que j'aie craint.
Que tu aies craint.
Qu'il ait craint.
Que nous ayons craint.
Que vous ayez craint.
Qu'ils aient craint.

Que j'aie paru.
Que tu aies paru.
Qu'il ait paru.
Que nous ayons paru.
Que vous ayez paru.
Qu'ils aient paru.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse plu.
Que tu eusses plu.
Qu'il eût plu.
Que nous eussions plu.
Que vous eussiez plu.
Qu'ils eussent plu.

Que j'eusse réduit.
Que tu eusses réduit.
Qu'il eût réduit.
Que nous eussions réduit.
Que vous eussiez réduit.
Qu'ils eussent réduit.

Que j'eusse craint.
Que tu eusses craint.
Qu'il eût craint.
Que nous eussions craint.
Que vous eussiez craint.
Qu'ils eussent craint.

Que j'eusse paru.
Que tu eusses paru.
Qu'il eût paru.
Que nous eussions paru.
Que vous eussiez paru.
Qu'ils eussent paru.

MODE INFINITIF.

PRÉSENT.

Plaire.

Réduire.

Craindre.

Paraitre.

PARTICIPE PRÉSENT.

Plaisant.

Réduisant.

Craignant.

Paraissant.

PARTICIPE PASSÉ.

Plu.	Étant réduit ou réduite	Étant craint ou crainte	Étant paru ou parue
Ayant plu.	Ayant réduit.	Ayant craint.	Ayant paru.
Être ou plu. Avoir	Être ou réduit. Avoir	PASSÉ. Être ou craint. Avoir	Être ou paru. Avoir

NOTA. Nous n'avons multiplié les *modèles de conjugaison des verbes réguliers* que pour en rendre l'orthographe plus facile, et pour réduire le nombre, qui serait presque illimité, des *verbes irréguliers* dans notre langue

N° CCCCLXXIV.

MODÈLE DE CONJUGAISON DES VERBES

PASSIFS.

PRONOMINAUX.

MODE INDICATIF.

MODE INDICATIF.

PRÉSENT.

PRÉSENT.

Je suis aimé ou aimée.
Tu es aimé ou aimée.
Il ou elle est aimé ou aimée.
Nous sommes aimés ou aimées.
Vous êtes aimés ou aimées.
Ils ou elles sont aimés ou aimées.

Je me flatte.
Tu te flattes.
Il ou elle se flatte.
Nous nous flattons.
Vous vous flattez.
Ils ou elles se flattent.

IMPARFAIT.

IMPARFAIT.

J'étais aimé ou aimée.
Tu étais aimé ou aimée.
Il ou elle était aimé ou aimée.
Nous étions aimés ou aimées.
Vous étiez aimés ou aimées.
Ils ou elles étaient aimés ou aimées.

Je me flattais.
Tu te flattais.
Il ou elle se flattait.
Nous nous flattions.
Vous vous flattiez.
Ils ou elles se flattaient.

PASSÉ DÉFINI.

PASSÉ DÉFINI.

Je fus aimé ou aimée.
Tu fus aimé ou aimée.
Il ou elle fut aimé ou aimée.
Nous fûmes aimés ou aimées.
Vous fûtes aimés ou aimées.
Ils ou elles furent aimés ou aimées.

Je me flattai.
Tu te flattas.
Il ou elle se flatta.
Nous nous flattâmes.
Vous vous flattâtes.
Ils ou elles se flattèrent.

PASSÉ INDÉFINI.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai été aimé ou aimée.
Tu as été aimé ou aimée.
Il ou elle a été aimé ou aimée.
Nous avons été aimés ou aimées.
Vous avez été aimés ou aimées.
Ils ou elles ont été aimés ou aimées.

Je me suis flatté ou flattée.
Tu t'es flatté ou flattée.
Il ou elle s'est flatté ou flattée.
Nous nous sommes flattés ou flattés.
Vous vous êtes flattés ou flattés.
Ils ou elles se sont flattés ou flattés.

PASSÉ ANTÉRIEUR DÉFINI.

PASSÉ ANTÉRIEUR DÉFINI.

J'eus été aimé ou aimée.
Tu eus été aimé ou aimée.
Il ou elle eut été aimé ou aimée.
Nous eûmes été aimés ou aimées.
Vous eûtes été aimés ou aimées.
Ils ou elles eurent été aimés ou aimées.

Je me fus flatté ou flattée.
Tu te fus flatté ou flattée.
Il ou elle se fut flatté ou flattée.
Nous nous fûmes flattés ou flattés.
Vous vous fûtes flattés ou flattés.
Ils ou elles se furent flattés ou flattés.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais été aimé ou aimée.
 Tu avais été aimé ou aimée.
 Il ou elle avait été aimé ou aimée
 Nous avions été aimés ou aimées.
 Vous aviez été aimés ou aimées.
 Ils ou elles avaient été aimés ou aimées.

FUTUR.

Je serai aimé ou aimée.
 Tu seras aimé ou aimée.
 Il ou elle sera aimé ou aimée.
 Nous serons aimés ou aimées.
 Vous serez aimés ou aimées.
 Ils ou elles seront aimés ou aimées.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai été aimé ou aimée.
 Tu auras été aimé ou aimée.
 Il ou elle aura été aimé ou aimée.
 Nous aurons été aimés ou aimées.
 Vous aurez été aimés ou aimées.
 Ils ou elles auront été aimés ou aimées.

MODE CONDITIONNEL.**PRÉSENT.**

Je serais aimé ou aimée.
 Tu serais aimée ou aimée.
 Il ou elle serait aimé ou aimée.
 Nous serions aimés ou aimées.
 Vous seriez aimés ou aimées.
 Ils ou elles seraient aimés ou aimées.

PASSÉ.

J'aurais été aimé ou aimée.
 Tu aurais été aimé ou aimée.
 Il ou elle aurait été aimé ou aimée.
 Nous aurions été aimés ou aimées.
 Vous auriez été aimés ou aimées.
 Ils ou elles auraient été aimés ou aimées.

On dit encore :

J'eusse été aimé ou aimée.
 Tu eusses été aimé ou aimée.
 Il ou elle eût été aimé ou aimée.
 Nous eussions été aimés ou aimées.
 Vous eussiez été aimés ou aimées.
 Ils ou elles eussent été aimés ou aimées

MODE IMPÉRATIF.**PRÉSENT OU FUTUR.**

Point de première personne.
 Sois aimé ou aimée.
 Soyons aimés ou aimées.
 Soyez aimés ou aimées.

MODE SUBJONCTIF.**PRÉSENT OU FUTUR.**

Que je sois aimé ou aimée.
 Que tu sois aimé ou aimée.
 Qu'il ou qu'elle soit aimé ou aimée.
 Que nous soyons aimés ou aimées.
 Que vous soyez aimés ou aimées.
 Qu'ils ou qu'elles soient aimés ou aimées.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Je m'étais flatté ou flattée.
 Tu t'étais flatté ou flattée.
 Il ou elle s'était flatté ou flattée.
 Nous nous étions flattés ou flattées.
 Vous vous étiez flattés ou flattées.
 Ils ou elles s'étaient flattés ou flattées.

FUTUR.

Je me flatterai.
 Tu te flatteras.
 Il ou elle se flattera.
 Nous nous flatterons.
 Vous vous flatterez.
 Ils ou elles se flatteront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

Je me serai flatté ou flattée.
 Tu te seras flatté ou flattée.
 Il ou elle se sera flatté ou flattée.
 Nous nous serons flattés ou flattées.
 Vous vous serez flattés ou flattées.
 Ils ou elles se seront flattés ou flattées.

MODE CONDITIONNEL.**PRÉSENT.**

Je me flatterais.
 Tu te flatterais.
 Il ou elle se flatterait.
 Nous nous flatterions.
 Vous vous flatteriez.
 Ils ou elles se flatteraient.

PASSÉ.

Je me serais flatté ou flattée.
 Tu te serais flatté ou flattée.
 Il ou elle se serait flatté ou flattée.
 Nous nous serions flattés ou flattées.
 Vous vous seriez flattés ou flattées.
 Ils ou elles se seraient flattés ou flattées

On dit encore :

Je me fusse flatté ou flattée.
 Tu te fusses flatté ou flattée.
 Il ou elle se fût flatté ou flattée.
 Nous nous fussions flattés ou flattées.
 Vous vous fussiez flattés ou flattées.
 Ils ou elles se fussent flattés ou flattées

MODE IMPÉRATIF.**PRÉSENT OU FUTUR.**

Point de première personne.
 Flatte-toi.
 Flattions-nous.
 Flattez-vous.

MODE SUBJONCTIF.**PRÉSENT OU FUTUR.**

Que je me flatte.
 Que tu te flattes.
 Qu'il ou qu'elle se flatte.
 Que nous nous flattions.
 Que vous vous flattiez.
 Qu'ils ou qu'elles se flattent.

IMPARFAIT.

Que je fusse aimé ou aimée.
 Que tu fusses aimé ou aimée.
 Qu'il ou qu'elle fût aimé ou aimée.
 Que nous fussions aimés ou aimées.
 Que vous fussiez aimés ou aimées.
 Qu'ils ou qu'elles fussent aimés ou aimées

PASSÉ.

Que j'aie été aimé ou aimée.
 Que tu aies été aimé ou aimée.
 Qu'il ou qu'elle eût été aimé ou aimée.
 Que nous ayons été aimés ou aimées.
 Que vous ayez été aimés ou aimées.
 Qu'ils ou qu'elles eussent été aimés ou aimées.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse été aimé ou aimée.
 Que tu eusses été aimé ou aimée.
 Qu'il ou qu'elle eût été aimé ou aimée.
 Que nous eussions été aimés ou aimées.
 Que vous eussiez été aimés ou aimées.
 Qu'ils ou qu'elles eussent été aimés ou aimées.

MODE INFINITIF.

PRÉSENT.

Être aimé ou aimée.

PARTICIPE PRÉSENT.

Étant aimé ou aimée.

PARTICIPE PASSÉ.

Ayant été aimé ou aimée.

PASSÉ.

Avoir été aimé ou aimée.

IMPARFAIT.

Que je me flattasse.
 Que tu te flattasses.
 Qu'il ou qu'elle se flattât.
 Que nous nous flattassions.
 Que vous vous flattassiez.
 Qu'ils ou qu'elles se flattassent.

PASSÉ.

Que je me sois flatté ou flattée.
 Que tu te sois flatté ou flattée.
 Qu'il ou qu'elle se fût flatté ou flattée.
 Que nous nous soyons flattés ou flattés.
 Que vous vous soyez flattés ou flattés.
 Qu'ils ou qu'elles se soient flattés ou flattés.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que je me fusse flatté ou flattée.
 Que tu te fusses flatté ou flattée.
 Qu'il ou qu'elle se fût flatté ou flattée.
 Que nous nous fussions flattés ou flattés.
 Que vous vous fussiez flattés ou flattés.
 Qu'ils ou qu'elles se fussent flattés ou flattés.

MODE INFINITIF.

PRÉSENT.

Se flatter.

PARTICIPE PRÉSENT.

Se flattant.

PARTICIPE PASSÉ.

Flatté ou flattée.
 S'étant flatté ou flattée.

PASSÉ.

S'être flatté ou flattée.

RÈGLE. Il n'y a qu'une seule *conjugaison* pour les *verbes passifs*. Elle se forme avec l'auxiliaire *être*, dans tous ses temps, et avec le *participe passé* du *verbe actif* que l'on veut conjuguer *passivement*.

La conjugaison des *verbes pronominaux* suit la règle du verbe que l'on conjugue; seulement on y ajoute deux pronoms qui se rapportent à la même personne.

DE LA FORMATION DES TEMPS

Nous avons déjà dit que les *temps* sont *simples* ou *composés*. On appelle *temps simple* ceux qui n'empruntent pas un des *temps* des verbes auxiliaires *avoir* et *être*; et *temps composés*, ceux qui se forment des *temps* d'*avoir* ou d'*être*, et du *participe passé* d'un *verbe*. Parmi les *temps simples*, il y en a cinq qu'on nomme *primitifs*, parce qu'ils servent à former les autres *temps* dans les quatre *conjugaisons*. Ce sont le *présent* et le *prétérit défini* de l'*indicatif*, et le *présent*, le *participe présent* et le *participe passé* de l'*infinitif*.

I. Du *présent* de l'*indicatif* se forme la *seconde personne* de l'*impératif*, en ôtant seulement le pronom *je*, comme *j'aime*, *impératif*, *aime*. Il n'y a que quatre *verbes* dont l'*impératif* ne suive pas cette formation; savoir, dans la première *conjugaison*, *je vais*, *impératif*, *va*; dans la troisième, *j'ai*, *impératif*, *aie*; *je sais*, *impératif*, *sache*; et dans la quatrième, *je suis*, *impératif*, *sois*.

II. Du *prétérit* de l'*indicatif* se forme l'*imparfait* du *subjonctif*, en changeant *ai* en *asse*, pour la première *conjugaison*, comme *j'aimai*, *j'aimasse*, et en ajoutant seulement *se* aux

autres terminaisons du *prétérit défini*, comme *je finis, je finisse; je reçus, je reçusse; je devins, je devinsse*.

III. Du *présent de l'infinitif* se forme le *futur de l'indicatif* et le *présent du conditionnel*, en changeant *r* ou *re* en *rai* et *rais*, comme *aimer j'aimerai, j'aimerais; rendre, je rendrai, je rendrais*.

EXCEPTIONS. Dans la première conjugaison, *aller* fait *j'irai, j'irais*.

Dans la seconde conjugaison, *courir* fait *je courrai, je courrais; mourir, je mourrai, je mourrais; acquérir, j'acquerrai, j'acquerrais; conquérir, je conquerrai, je conquerrais*. *Cueillir* fait *je cueillerai, je cueillerais*. *Saillir*, signifiant *déborder le nu du mur*, fait *il saillera, il saillerait*. *Assaillir* et *tressaillir* forment régulièrement, suivant l'Académie, leur *futur* et leur *conditionnel*. Voir plus loin la conjugaison de *tressaillir*. *Tenir* et *venir*, avec leurs composés, font *je tiendrai, je tiendrais; je viendrai, je viendrais*.

Troisième conjugaison : *avoir* fait *j'aurai, j'aurais; recevoir, je recevrai, je recevrais; déchoir, échoir, j'écherrai, j'écherrais; falloir, il faudra, il faudrait; pouvoir, je pourrai, je pourrais; savoir, je saurai, je saurais; s'asseoir, je m'assièrai ou m'assièrai, je m'assièrais ou m'assièrais; voir, je verrai, je verrais*. Même formation pour les composés de ce dernier verbe ; excepté *pouvoir* et *prévoir*, dont ces deux temps se forment régulièrement. *Pleuvoir, il pleuvra, il pleuvrait; valoir, je vaudrai je vaudrais vouloir, je voudrai, je voudrais*.

Quatrième conjugaison : *faire, je ferai, je ferais; être, je serai, je serais*.

REMARQUE. Les grammairiens forment du *futur* le *présent du conditionnel* en changeant *rai* en *rais*. Dans cette formation, il n'y a aucune exception.

IV. Du *participe présent* se forment :

1° L'*imparfait de l'indicatif*, en changeant *ant* en *ais*, comme *aimant, j'aimais; finissant, je finissais*. Il n'y a que deux exceptions ; savoir : *ayant, j'avais; sachant, je savais*.

2° Les trois personnes du pluriel du *présent de l'indicatif*, en changeant *ant* en *ons, ez, ent*, comme *aimant, nous aimons, vous aimez, ils aiment*.

EXCEPTIONS. Dans la troisième conjugaison, on excepte *ayant* et *sachant*, qui font *nous avons, vous avez, ils ont; nous savons, vous savez, ils savent*; et dans la quatrième conjugaison, *faisant* et ses composés, qui font *vous faites, ils font; disant* et son composé *redisant*, dont la seconde personne du *présent* est *vous dites, vous redites; étant*, qui fait *nous sommes, vous êtes, ils sont*.

La première et la seconde personne de l'*impératif* sont semblables à la première et à la seconde personne du pluriel du *présent de l'indicatif*, et ont, par conséquent, la même formation.

3° Le *présent du subjonctif*, en changeant *ant*, selon la personne et le nombre, en *e, es, e, ions, iez, ent*, comme *aimant, que j'aime, que tu aimes, qu'il aime, que nous aimions, que vous aimiez, qu'ils aiment*.

EXCEPTIONS. Dans la première conjugaison, on excepte *allant*, qui fait *que j'aille, que tu ailles, qu'il aille, qu'ils aillent*. Dans la seconde conjugaison, *tenant*, et *venant*, et leurs composés *que je tienne, que tu tiennes, qu'il tienne, qu'ils tiennent; que je vienne, etc*. La première et la seconde personne du pluriel se forment régulièrement.

Dans la troisième conjugaison, on excepte les verbes en *avoir*, comme *recevant, que je reçoive, que tu reçoives, qu'il reçoive, qu'ils reçoivent; pouvant, que je puisse, que tu puisses, qu'il puisse, que nous puissions, que vous puissiez, qu'ils puissent; valant, que je vaille, que tu vailles, qu'il vaille, qu'ils valent; voulant, que je veuille, que tu veuilles, qu'il veuille, qu'ils veuillent; mouvant, que je meuve, que tu meuves, qu'il meuve, qu'ils meuvent*. *Falloir, sans participe présent, qu'il faille*.

Dans la quatrième conjugaison, *faisant, que je fasse, que tu fasses, qu'il fasse, que nous fassions, que vous fassiez, qu'ils fassent*. Même conjugaison, *buvant, que je boive, que tu*

boives, qu'il boive, qu'ils boivent Même conjugaison, *prenant, que je prenne, que tu prennes, qu'il prenne, qu'ils prennent; étant, que je sois, que tu sois, qu'il soit, que nous soyons, que vous soyez, qu'ils soient.*

Les troisièmes personnes de l'*impératif* étant semblables aux troisièmes personnes du *présent du subjonctif*, ont la même formation.

REMARQUE. Cette formation ne doit pas empêcher le changement de l'y en i dans les verbes où l'usage l'a introduit, comme *voyant, que je voie; employant, que j'emploie; essayant, que j'essaie*, etc. L'Académie écrit *que j'essaye, que je paye*, etc., c'est-à-dire qu'elle conserve l'y dans toute la conjugaison des verbes en *ayer*.

Du *participe passé* se forment tous les temps composés et sur-composés qui se trouvent dans les verbes, en joignant à ce *participe* les différents temps des auxiliaires avoir ou être, comme *j'ai aimé, j'eus aimé, j'ai eu aimé, que j'aie aimé, que j'eusse aimé, avoir aimé, ayant aimé; je suis tombé, je fusse tombé, que je sois tombé, étant tombé*, etc.

N° CCCCLXXV.

DES VERBES IRRÉGULIERS.

Nous avons dit que les *verbes irréguliers* sont ceux qui s'écartent de la règle des conjugaisons ordinaires.

PREMIÈRE CONJUGAISON

MODE INDICATIF.

PRÉSENT.

Je vais, ou je vas.	J'envoie.
Tu vas.	Tu envoies.
Il va.	Il envoie.
Nous allons	Nous envoyons.
Vous allez.	Vous envoyez.
Ils vont.	Ils envoient.

IMPARFAIT.

J'allais.	J'envoyais.
Tu allais.	Tu envoyais.
Il allait.	Il envoyait.
Nous allions.	Nous envoyions.
Vous alliez.	Vous envoyiez.
Ils allaient.	Ils envoyaient.

PASSÉ DÉFINI.

J'allai.	J'envoyai.
Tu allas.	Tu envoyas.
Il alla.	Il envoya.
Nous allâmes.	Nous envoyâmes.
Vous allâtes.	Vous envoyâtes.
Ils allèrent.	Ils envoyèrent.

PASSÉ INDÉFINI.

Je suis allé, etc.	J'ai envoyé, etc.
Nous sommes allés, etc.	Nous avons envoyé, etc.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

Je fus allé, etc.	J'eus envoyé, etc.
Nous fûmes allés, etc.	Nous eûmes envoyé, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'étais allé, etc.	J'avais envoyé, etc.
Nous étions allés, etc.	Nous avions envoyé, etc.

FUTUR

J'irai.	J'enverrai.
Tu iras.	Tu enverras.
Il ira.	Il enverra.

Nous irons.
Vous irez.
Ils iront.

Nous enverrons.
Vous enverrez.
Ils enverront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

Je serai allé, etc. J'aurai envoyé, etc.
Nous serons allés, etc. Nous aurons envoyé, etc.

MODE CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

J'irais.	J'enverrais.
Tu irais.	Tu enverrais.
Il irait.	Il enverrait.
Nous irions.	Nous enverrions.
Vous iriez.	Vous enverriez.
Ils iroient.	Ils enverraient.

PASSÉ.

Je serais allé, etc. J'aurais envoyé, etc.
Nous serions allés, etc. Nous aurions envoyé, etc.

On dit encore :

Je fusse allé, etc. J'eusse envoyé, etc.
Nous fussions allés, etc. Nous eussions envoyé, etc.

MODE IMPÉRATIF.

PRÉSENT.

Va.	Envoie.
Allons.	Envoyons.
Allez.	Envoyez.

MODE SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Que j'aile.	Que j'envoie.
Que tu ailles.	Que tu envoies.
Qu'il aille.	Qu'il envoie.
Que nous allions.	Que nous envoyions.
Que vous alliez.	Que vous envoyiez.
Qu'ils aillent.	Qu'ils envoient.

IMPARFAIT.

Que j'allasse.	Que j'envoyasse.
Que tu allasses.	Que tu envoyasses.
Qu'il allât.	Qu'il envoyât.
Que nous allussions.	Que nous envoyassions.
Que vous allassiez.	Que vous envoyassiez.
Qu'ils allassent.	Qu'ils envoyassent.

PASSÉ.

Que je sois allé, etc.	Que j'eusse envoyé, etc.
Que nous soyons allés, etc.	Que nous ayons envoyé, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que je fusse allé, etc.	Que j'eusse envoyé, etc.
Que nous fussions allés, etc.	Que nous eussions envoyé, etc.

MODE INFINITIF.

PRÉSENT.

Aller.	Envoyer.
--------	----------

PASSÉ.

Être allé ou allée.	Avoir envoyé
---------------------	--------------

PARTICIPE PRÉSENT.

Allant.	Envoyant.
---------	-----------

PARTICIPE PASSÉ.

Étant allé.	Ayant envoyé.
-------------	---------------

Conjuguez sur

Aller, s'en aller.	Envoyer, renvoyer.
--------------------	--------------------

OBSERVATION. *Aller, envoyer et renvoyer* sont les seuls *verbes irréguliers* de cette conjugaison. *Puer* n'est plus un *verbe irrégulier*. On écrit maintenant au présent de l'indicatif : *je pue, tu pues, il pue*, et non pas *je pus, tu pus, il put*, que l'on pourrait confondre avec le passé défini du *verbe pouvoir*

SECONDE CONJUGAISON.

On conjugue comme *finir* les *verbes unir, punir, munir*, et tous ceux qui ont la première personne du singulier du présent de l'indicatif en *is, j'unis, je punis, je munis*, etc., et leurs composés.

ACQUÉRIR.

BOUILLIR.

MODE INDICATIF.

PRÉSENT.

J'acquiers.	Je bous.
Tu acquiers.	Tu bous.
Il acquiert.	Il bout.
Nous acquérons.	Nous bouillons.
Vous acquérez.	Vous bouilliez.
Ils acquièrent.	Ils bouillent.

IMPARFAIT.

J'acquerais.	Je bouillais.
Tu acquerais.	Tu bouillais.
Il acquerrait.	Il bouillait.
Nous acquérions.	Nous bouillions.
Vous acquériez.	Vous bouilliez.
Ils acquéraient.	Ils bouillaient.

PASSÉ DÉFINI.

J'acquis.	Je bouillis.
Tu acquis.	Tu bouillis.
Il acquit.	Il bouillit.
Nous acquîmes.	Nous bouillîmes.
Vous acquîtes.	Vous bouillîtes.
Ils acquirent.	Ils bouillirent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai acquis, etc.	J'ai bouilli, etc.
Nous avons acquis, etc.	Nous avons bouilli, etc.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

J'eus acquis, etc.	J'eus bouilli, etc.
Nous eûmes acquis, etc.	Nous eûmes bouilli, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais acquis, etc.	J'avais bouilli, etc.
Nous avions acquis, etc.	Nous avions bouilli, etc.

FUTUR.

J'acquerrai.	Je bouillirai.
Tu acquerras.	Tu bouilliras.
Il acquerra.	Il bouillira.
Nous acquerrons.	Nous bouillirons.
Vous acquerez.	Vous bouillirez.
Ils acquerront.	Ils bouilliront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai acquis, etc.	J'aurai bouilli, etc.
Nous aurons acquis, etc.	Nous aurons bouilli, etc.

MODE CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

J'acquerrais.	Je bouillirais.
Tu acquerrais.	Tu bouillirais.
Il acquerrait.	Il bouillirait.
Nous acquerrions.	Nous bouillirions.
Vous acqueriez.	Vous bouilliriez.
Ils acquerraient.	Ils bouilliraient.

PASSÉ.

J'aurais acquis, etc.	J'aurais bouilli, etc.
Nous aurions acquis, etc.	Nous aurions bouilli, etc.

On dit encore :

J'eusse acquis, etc.	J'eusse bouilli, etc.
Nous eussions acquis, etc.	Nous eussions bouilli, etc.

MODE IMPÉRATIF.

PRÉSENT.

Acquiers.	Bous.
Acquérons.	Bouillons.
Acquérez.	Bouillez.

MODE SUBJONCTIF.**PRÉSENT.**

Que j'acquière.	Que je bouille.
Que tu acquières.	Que tu bouilles.
Qu'il acquière.	Qu'il bouille.
Que nous acquérions.	Que nous bouillions.
Que vous acquériez.	Que vous bouilliez.
Qu'ils acquièrent.	Qu'ils bouillent.

IMPARFAIT.

Que j'acquiesse.	Que je bouillisse.
Que tu acquiesse.	Que tu bouillisses.
Qu'il acquit.	Qu'il bouillit.
Que nous acquissions.	Que nous bouillissions.
Que vous acquissiez.	Que vous bouillissiez.
Qu'ils acquissent.	Qu'ils bouillissent.

PASSÉ.

Que j'aie acquis, etc.	Que j'aie bouilli, etc.
Que nous ayons acquis, etc.	Que nous ayons bouilli, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse acquis, etc.	Que j'eusse bouilli, etc.
Que nous eussions acquis, etc.	Que nous eussions bouilli, etc.

MODE INFINITIF.**PRÉSENT.**

Acquérir.	Bouillir.
-----------	-----------

PASSÉ.

Avoir acquis.	Avoir bouilli.
---------------	----------------

PARTICIPE PRÉSENT.

Acquérant.	Bouillant.
------------	------------

PARTICIPE PASSÉ.

Acquis, acquise, ayant acquis.	Bouilli, bouillie, ayant bouilli.
--------------------------------	-----------------------------------

COURIR.**MOURIR.****MODE INDICATIF.****PRÉSENT.**

Je cours.	Je meurs.
Tu cours.	Tu meurs.
Il court.	Il meurt.
Nous courons.	Nous mourons.
Vous courez.	Vous mourez.
Ils courent.	Ils meurent.

IMPARFAIT.

Je courais.	Je mourais.
Tu courais.	Tu mourais.
Il courait.	Il mourait.
Nous courions.	Nous mourions.
Vous couriez.	Vous mouriez.
Ils couraient.	Ils mouraient.

PASSÉ DÉFINI.

Je courus.	Je mourus.
Tu courus.	Tu mourus.
Il courut.	Il mourut.
Nous courûmes.	Nous mourûmes.
Vous courûtes.	Vous mourûtes.
Ils coururent.	Ils moururent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai couru, etc.	Je suis mort, etc.
Nous avons couru, etc.	Nous sommes morts, etc.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

J'eus couru, etc.	Je fus mort, etc.
Nous eûmes couru, etc.	Nous fûmes morts, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais couru, etc.	J'étais mort, etc.
Nous avions couru, etc.	Nous étions morts, etc.

FUTUR.

Je courrai.	Je mourrai.
Tu courras.	Tu mourras.
Il courra.	Il mourra.
Nous courrons.	Nous mourrons.
Vous courrez.	Vous mourrez.
Ils courront.	Ils mourront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai couru, etc.	Je serai mort, etc.
Nous aurons couru, etc.	Nous serons morts, etc.

MODE CONDITIONNEL.**PRÉSENT.**

Je courrais.	Je mourrais.
Tu courrais.	Tu mourrais.
Il courrait.	Il mourrait.
Nous courrions.	Nous mourrions.
Vous courriez.	Vous mourriez.
Ils courraient.	Ils mourraient.

PASSÉ.

J'aurais couru, etc.	Je serais mort, etc.
Nous aurions couru, etc.	Nous serions morts, etc.

On dit encore :

J'eusse couru, etc.	Je fusse mort, etc.
Nous eussions couru, etc.	Nous fussions morts, etc.

MODE IMPÉRATIF.**PRÉSENT.**

Cours.	Meurs.
Courons.	Mourons.
Courez.	Mourez.

MODE SUBJONCTIF.**PRÉSENT.**

Que je cours.	Que je meure.
Que tu courses.	Que tu meures.
Qu'il coure.	Qu'il meure.
Que nous courions.	Que nous mourions.
Que vous couriez.	Que vous mouriez.
Qu'ils courent.	Qu'ils meurent.

IMPARFAIT.

Que je courusse.	Que je mourusse.
Que tu courusses.	Que tu mourusses.
Qu'il courût.	Qu'il mourût.
Que nous courussions.	Que nous mourussions.
Que vous courussiez.	Que vous mourussiez.
Qu'ils courussent.	Qu'ils mourussent.

PASSÉ.

Que j'aie couru, etc.	Que je sois mort, etc.
Que nous ayons couru, etc.	Que nous soyons morts, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse couru, etc.	Que je fusse mort, etc.
Que nous eussions couru, etc.	Que nous fussions morts, etc.

MODE INFINITIF.**PRÉSENT.**

Courir. Mourir.

PASSÉ.

Avoir couru. Être mort.

PARTICIPE PRÉSENT.

Courant. Mourant.

PARTICIPE PASSÉ.

Couru, courue, ayant couru. Mort, morte, étant mort.

OFFRIR.**MENTIR****MODE INDICATIF.****PRÉSENT.**

J'offre. Je mens.
Tu offres. Tu mens.
Il offre. Il ment.
Nous offrons. Nous mentons.
Vous offrez. Vous mentez.
Ils offrent. Ils mentent.

IMPARFAIT.

J'offrais. Je mentais.
Tu offrais. Tu mentais.
Il offrait. Il mentait.
Nous offrions. Nous mentions.
Vous offriez. Vous mentiez.
Ils offraient. Ils mentaient.

PASSÉ DÉFINI.

J'offris. Je mentis.
Tu offris. Tu mentis.
Il offrit. Il mentit.
Nous offrîmes. Nous mentîmes.
Vous offrites. Vous mentîtes.
Ils offrirent. Ils mentirent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai offert, etc. J'ai menti, etc.
Nous avons offert, etc. Nous avons menti, etc.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

J'eus offert, etc. J'eus menti, etc.
Nous eûmes offert, etc. Nous eûmes menti, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais offert, etc. J'avais menti, etc.
Nous avions offert, etc. Nous avions menti, etc.

FUTUR.

J'offrirai. Je mentirai.
Tu offriras. Tu mentiras.
Il offrira. Il mentira.
Nous offrirons. Nous mentirons.
Vous offrirez. Vous mentirez.
Ils offriront. Ils mentiront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai offert, etc. J'aurai menti, etc.
Nous aurons offert, etc. Nous aurons menti, etc.

MODE CONDITIONNEL.**PRÉSENT.**

J'offrirais. Je mentirais.
Tu offrirais. Tu mentirais.
Il offrirait. Il mentirait.
Nous offririons. Nous mentirions.

Vous offririez.
Ils offriraient.

Vous mentiriez.
Ils mentiraient.

PASSÉ.

J'aurais offert, etc. J'aurais menti, etc.
Nous aurions offert, etc. Nous aurions menti, etc.

On dit encore :

J'eusse offert, etc. J'eusse menti, etc.
Nous eussions offert, etc. Nous eussions menti, etc.

MODE IMPÉRATIF.**PRÉSENT.**

Offre. Mens.
Offrons. Mentons.
Offrez. Mentex.

MODE SUBJONCTIF.**PRÉSENT.**

Que j'offre. Que je mente.
Que tu offres. Que tu mentes.
Qu'il offre. Qu'il mente.
Que nous offrions. Que nous mentions.
Que vous offriez. Que vous mentiez.
Qu'ils offrent. Qu'ils mentent.

IMPARFAIT.

Que j'offrisse. Que je mentisse.
Que tu offrisses. Que tu mentisses.
Qu'il offrit. Qu'il mentit.
Que nous offrissions. Que nous mentissions.
Que vous offrissez. Que vous mentissiez.
Qu'ils offrent. Qu'ils mentissent.

PASSÉ.

Que j'aie offert, etc. Que j'aie menti, etc.
Que nous ayons offert, etc. Que nous ayons menti, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse offert, etc. Que j'eusse menti, etc.
Que nous eussions offert, etc. Que nous eussions menti, etc.

MODE INFINITIF.**PRÉSENT.**

Offrir. Mentir.

PASSÉ.

Avoir offert. Avoir menti.

PARTICIPE PRÉSENT.

Offrant. Mentant.

PARTICIPE PASSÉ.

Offert, offerte, ayant offert. Menti, mentie, ayant menti.

CUEILLIR**FAILLIR****MODE INDICATIF.****PRÉSENT.**

Je cueille. Je faux.
Tu cueilles. Tu faux.
Il cueille. Il faut.
Nous cueillons. Nous faillons.
Vous cueillez. Vous failliez.
Ils cueillent. Ils faillent.

IMPARFAIT.

Je cueillais.	Je faillais.
Tu cueillais.	Tu faillais.
Il cueillait.	Il faillait.
Nous cueillions.	Nous faillions.
Vous cueilliez.	Vous failliez.
Ils cueillaient.	Ils faillaient.

PASSÉ DÉFINI.

Je cueillis.	Je faillis.
Tu cueillis.	Tu faillis.
Il cueillit.	Il faillit.
Nous cueillîmes.	Nous faillîmes.
Vous cueillîtes.	Vous faillîtes.
Ils cueillirent.	Ils faillirent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai cueilli, etc.	J'ai failli, etc.
Nous avons cueilli, etc.	Nous avons failli, etc.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

J'eus cueilli, etc.	J'eus failli, etc.
Nous eûmes cueilli, etc.	Nous eûmes failli, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais cueilli, etc.	J'avais failli, etc.
Nous avions cueilli, etc.	Nous avions failli, etc.

FUTUR.

Je cueillerai.	Je faillirai.
Tu cueilleras.	Tu failliras.
Il cueillera.	Il faillira.
Nous cueillerons.	Nous faillirons.
Vous cueillerez.	Vous faillirez.
Ils cueilleront.	Ils failliront (1).

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai cueilli, etc.	J'aurai failli, etc.
Nous aurons cueilli, etc.	Nous aurons failli, etc.

MODE CONDITIONNEL.**PRÉSENT.**

Je cueillerais.	Je faillirais.
Tu cueillerais.	Tu faillirais.
Il cueillerait.	Il faillirait.
Nous cueillerions.	Nous faillirions.
Vous cueilleriez.	Vous failliriez.
Ils cueilleraient.	Ils failliraient.

PASSÉ.

J'aurais cueilli, etc.	J'aurais failli, etc.
Nous aurions cueilli, etc.	Nous aurions failli, etc.

On dit encore :

J'eusse cueilli, etc.	J'eusse failli, etc.
Nous eussions cueilli, etc.	Nous eussions failli, etc.

MODE IMPÉRATIF.**PRÉSENT.**

Cueille.	Faille. (<i>trussé</i> .)
Cueillons.	Faillons.
Cueillez.	Failliez.

MODE SUBJONCTIF.**PRÉSENT.**

Que je cueille.	Que je faille. (<i>trussé</i> .)
Que tu cueilles.	Que tu failles.
Qu'il cueille.	Qu'il faille.
Que nous cueillions.	Que nous faillions.
Que vous cueilliez.	Que vous failliez.
Qu'ils cueillent.	Qu'ils faillent.

IMPARFAIT.

Que je cueillisse.	Que je faillisse. (<i>trussé</i> .)
Que tu cueillisses.	Que tu faillisses.
Qu'il cueillît.	Qu'il faillît.
Que nous cueussions.	Que nous faussions.
Que vous cueussiez.	Que vous faussiez.
Qu'ils cueussent.	Qu'ils faussent.

PASSÉ.

Que j'aie cueilli, etc.	Que j'aie failli, etc. (<i>trussé</i> .)
Que nous ayons cueilli, etc.	Que nous ayons failli, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse cueilli, etc.	Que j'eusse failli, etc. (<i>trussé</i> .)
Que nous eussions cueilli, etc.	Que nous eussions failli, etc.

MODE INFINITIF.**PRÉSENT.**

Cueillir.	Faillir.
-----------	----------

PASSÉ.

Avoir cueilli.	Avoir failli.
----------------	---------------

PARTICIPE PRÉSENT.

Cueillant.	Faillant.
------------	-----------

PARTICIPE PASSÉ.

Ayant cueilli.	Ayant failli.
----------------	---------------

FUIR.**HAIR.****MODE INDICATIF.****PRÉSENT.**

Je suis.	Je hais (prononcez <i>je hâ</i>).
Tu suis.	Tu hais.
Il suit.	Il hait.
Nous suivons.	Nous haïssons.
Vous suivez.	Vous haïssez.
Ils suivent.	Ils haïssent.

IMPARFAIT.

Je suivais.	Je haïssais.
Tu suivais.	Tu haïssais.
Il suivait.	Il haïssait.
Nous suivions.	Nous haïssions.
Vous suiviez.	Vous haïssez.
Ils suivaient.	Ils haïssaient.

PASSÉ DÉFINI.

Je suis.	Je hais.
Tu suis.	Tu hais.
Il suit.	Il hait.
Nous suivîmes.	Nous haïmes.
Vous suivîtes.	Vous haîtes.
Ils suivirent.	Ils haïrent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai fui, etc.	J'ai haï, etc.
Nous avons fui, etc.	Nous avons haï, etc.

(1) Quelques grammairiens (et nous sommes de ce nombre) estiment que l'analogie et le bon goût commandent *je faillirai*. En effet, rien ne peut légitimer *je faurai*, il faudra, et l'Académie nous semble avoir tort de donner au verbe *faillir* le même futur et le même présent conditionnel qu'au verbe *faillir*. (BOUVILLIERS)

PASSÉ ANTÉRIEUR.

J'eus fui, etc. J'eus hal, etc.
 Nous eûmes fui, etc. Nous eûmes hal, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais fui, etc. J'avais hal, etc.
 Nous avions fui, etc. Nous avions hal, etc.

FUTUR.

Je fuirai. Je halrai.
 Tu fuiras. Tu halras.
 Il fuira. Il halra.
 Nous fuirons. Nous halrons.
 Vous fuirez. Vous halrez.
 Ils fuiront. Ils halront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai fui, etc. J'aurai hal, etc.
 Nous aurons fui, etc. Nous aurons hal, etc.

MODE CONDITIONNEL.**PRÉSENT.**

Je fuirais. Je halrais.
 Tu fuirais. Tu halrais.
 Il fuirait. Il halrait.
 Nous fuirions. Nous halrions.
 Vous fuiriez. Vous halriez.
 Ils fuiraient. Ils halraient.

PASSÉ.

J'aurais fui, etc. J'aurais hal, etc.
 Nous aurions fui, etc. Nous aurions hal, etc.

On dit encore :

J'eusse fui, etc. J'eusse hal, etc.
 Nous eussions fui, etc. Nous eussions hal, etc.

MODE IMPÉRATIF.**PRÉSENT.**

Fuis. Hais.
 Fuyons. Halssons.
 Fuyez. Halsez.

MODE SUBJONCTIF.**PRÉSENT.**

Que je fuie. Que je halse.
 Que tu fuies. Que tu halsses.
 Qu'il fuie. Qu'il halse.
 Que nous fuyions. Que nous halssions.
 Que vous fuyiez. Que vous halssiez.
 Qu'ils fuient. Qu'ils halssent.

IMPARFAIT.

Que je fusse. Que je halisse.
 Que tu fusses. Que tu halisses.
 Qu'il fût. Qu'il halît.
 Que nous fuissions. Que nous halissions.
 Que vous fussiez. Que vous halissiez.
 Qu'ils fussent. Qu'ils halissent.

PASSÉ.

Que j'aie fui, etc. Que j'aie hal, etc.
 Que nous ayons fui, etc. Que nous ayons hal, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse fui, etc. Que j'eusse hal, etc.
 Que nous eussions fui, etc. Que nous eussions hal, etc.

MODE INFINITIF.**PRÉSENT.**

Fuir. Halir.

PASSÉ.

Avoir fui. Avoir hal.

PARTICIPÉ PRÉSENT.

Fuyant. Halssant.

PARTICIPÉ PASSÉ.

Ayant fui. Ayant hal.

TRESSAILLIR.**VÊTIR.****MODE INDICATIF.****PRÉSENT.**

Je tressaille. Je vêts.
 Tu tressailles. Tu vêts.
 Il tressaille. Il vêt (1).
 Nous tressaillons. Nous vêtons.
 Vous tressaillez. Vous vêtez.
 Ils tressaillent. Ils vêtent.

IMPARFAIT.

Je tressaillais. Je vêtals.
 Tu tressaillais. Tu vêtals.
 Il tressaillait. Il vêtait.
 Nous tressaillions. Nous vêtions.
 Vous tressaillez. Vous vétiez.
 Ils tressaillaient. Ils vêtaient.

PASSÉ DÉFINI.

Je tressaillis. Je vêtis.
 Tu tressaillis. Tu vêtis.
 Il tressaillit. Il vêtit.
 Nous tressaillîmes. Nous vêtîmes.
 Vous tressaillîtes. Vous vêtîtes.
 Ils tressaillirent. Ils vêtirent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai tressailli, etc. J'ai vêtu, etc.
 Nous avons tressailli, etc. Nous avons vêtu, etc.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

J'eus tressailli, etc. J'eus vêtu, etc.
 Nous eûmes tressailli, etc. Nous eûmes vêtu, etc.
 etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais tressailli, etc. J'avais vêtu, etc.
 Nous avions tressailli, etc. Nous avions vêtu, etc.
 etc.

FUTUR.

Je tressaillerais (2). Je vêtirai.
 Tu tressailleras. Tu vêtiras.
 Il tressaillera. Il vêtira.
 Nous tressaillerons. Nous vêtirons.
 Vous tressaillerez. Vous vêtirez.
 Ils tressailleront. Ils vêtiront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurais tressailli, etc. J'aurais vêtu, etc.
 Nous aurions tressailli, etc. Nous aurions vêtu, etc.
 etc.

(1) Les grands écrivains font ce verbe régulier, et disent : *il vêtut, ils vêtirent, il vêtissait, etc.* : Le cocotier ombre, *avé, vêtit*, nourrit les enfants de Brahma. (VOLTAIRE.)

(2) L'Académie écrit : *je tressaillirai et je tressaillirais* ; nous pensons qu'on doit dire : *je tressaillerais, je tressaillerais*, et non pas *tressaillirai, tressaillirais*, parce que le *présent* est *je tressaille*. Domergue et plusieurs bons grammairiens partagent notre opinion.

MODE CONDITIONNEL.

PRÉSENT.	
Je tressaillerais.	Je vêtirais.
Tu tressaillerais.	Tu vêtirais.
Il tressaillerait.	Il vêtirait.
Nous tressaillerions.	Nous vêtirions.
Vous tressailleriez.	Vous vêtiriez.
Ils tressailleraient.	Ils vêtiraient.
PASSÉ.	
J'aurais tressailli, etc.	J'aurais vêtu, etc.
Nous aurions tressailli, etc.	Nous aurions vêtu, etc.

On dit encore :

J'eusse tressailli, etc.	J'eusse vêtu, etc.
Nous eussions tressailli, etc.	Nous eussions vêtu, etc.

MODE IMPERATIF.

PRÉSENT.	
Tressaille.	Vêts.
Tressaillons.	Vêtons.
Tressaillez.	Vêtez.

MODE SUBJONCTIF.

PRÉSENT.	
Que je tressaille.	Que je vête.
Que tu tressailles.	Que tu vêtes.
Qu'il tressaille.	Qu'il vête.

Que nous tressaillions.	Que nous vêtions.
Que vous tressailliez.	Que vous vêtiez.
Qu'ils tressaillent.	Qu'ils vêtent.

IMPARFAIT.	
Que je tressaillisse.	Que je vêtisse.
Que tu tressaillisses.	Que tu vêtisses.
Qu'il tressaillît.	Qu'il vêtît.
Que nous tressaillions.	Que nous vêtissions.
Que vous tressaissiez.	Que vous vêtissiez.
Qu'ils tressaissent.	Qu'ils vêtissent.

PASSÉ ANTÉRIEUR.	
Que j'aie tressailli, etc.	Que j'aie vêtu, etc.
Que nous ayons tressailli, etc.	Que nous ayons vêtu, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.	
Que j'eusse tressailli, etc.	Que j'eusse vêtu, etc.
Que nous eussions tressailli, etc.	Que nous eussions vêtu, etc.

MODE INFINITIF.

PRÉSENT.	
Tressaillir.	Vêtir.
PASSÉ.	
Avoir tressailli.	Avoir vêtu.
PARTICIPE PRÉSENT.	
Tressaillant.	Vêtant.
PARTICIPE PASSÉ.	
Ayant tressailli.	Ayant vêtu.

Les autres *verbes irréguliers* de cette classe, qu'il n'est pas nécessaire de conjuguer, sont : *Bénir*, qui a deux participes différents, *bénit*, *bénite*, *pain bénit*, *eau bénite* ; et *bém*, *bénie* : *vous êtes bénie entre toutes les femmes*. Voir plus loin pour la différence qui existe entre ces deux participes.

Fleurir, qui est régulier dans toutes ses formes, lorsqu'il est employé dans le sens propre ; mais qui, au figuré, est irrégulier à l'imparfait et au participe présent : *le commerce florissait*, et non pas *fleurissait* ; *les arts sont florissants*, et non pas *fleurissants*.

Consentir, *ressentir*, *pressentir*, *dormir*, *endormir*, *se repentir*, *servir*, *desservir*, *sortir*, *ressortir* (lorsqu'il signifie *sortir de nouveau*), *partir*, *repartir* (lorsqu'il signifie *répliquer et partir de nouveau*), se conjuguent comme *sentir*.

Mais *ressortir* (lorsqu'il signifie *être dans la dépendance, dans le ressort*) et *répartir* (lorsqu'il signifie *partager*) se conjuguent comme *finir* : *cette affaire ressortissait à tel tribunal*, et non pas *ressortait* ; *il ressortit à ma juridiction*, et non pas *il ressort*, etc. (1) *Il repartait pour l'armée* ; en conséquence, *il répartissait ses biens entre ses amis*. N'oublions pas que *repartir* s'écrit, dans le premier cas, par un *e* muet, et dans le second par un *é* fermé.

Oùir. Indicatif présent : *j'ois*, *tu ois*, *il oit* ; *nous oyons*, *vous oyez*, *ils oient*.

Ni ce temps, ni l'imparfait *j'oyerais*, ni le futur *j'ouïrai*, ne sont en usage, non plus que les temps qui en sont formés. On ne se sert maintenant de ce *verbe* qu'au passé défini de l'indicatif, *j'ouïs*, *il ouït* ; à l'imparfait du subjonctif, *que j'ouïsse*, *qu'il ouît* ; à l'infinitif, *ouïr* ; et dans les temps composés, on se sert du participe *ouï*, *ouïe*, et de l'auxiliaire *avoir* (L'ACADÉMIE, WAILLY, RESTAUT, FÉRAUD, TRÉVOUX.)

Le *verbe ouïr* a une signification beaucoup moins étendue que le *verbe entendre* ; il ne se dit proprement que d'un son passager, et qu'on entend par hasard et sans dessein. On ne doit pas s'en servir quand il est question d'un prédicateur, d'un avocat, d'un

(1) Le métropolitain à qui cette affaire ressortait de droit.
Voltaire aurait dû dire : *ressortissait*.

(VOLTAIRE.)

Tout ouvrage, toute doctrine
Ressortit à son tribunal.

(J.-B. ROUSSEAU.)

iscours public ; mais on dit très-bien : *ouïr la messe ; Seigneur, daignez ouïr nos prières ; les dimanches la messe ouïras ;* et au palais : *ouïr des témoins.* (FÉRAUD et GATTEL.)

Férir. Ce verbe, qui signifie *frapper*, n'est plus en usage que dans cette phrase : *sans oup férir*, pour dire : sans en venir aux mains, sans rien hasarder.

Féru, *férué*, ne se dit que dans ces phrases badines : *il est féru de cette femme*, pour dire : il en est bien amoureux ; *je suis féru*, j'en ai dans l'aile. (L'ACADÉMIE, FÉLAUD et TRÉVOUX.)

Quérir n'est usité qu'à l'infinitif présent.

Saillir, lorsqu'il signifie *s'avancer en dehors*, n'a guère que cette forme et le participe présent *saillant*... Lorsqu'il signifie *s'élançer* ou *s'élever*, il a le participe passé *sailli*, et par conséquent toutes les formes qui se composent de ce participe et des formes du verbe *avoir*. On dit aussi : *les eaux saillaient*.

Gésir n'est plus en usage à l'infinitif ; il signifiait *être couché* ; on dit cependant encore : *il gît*, nous gisons, ils yisent ; il gisait, gisant. (L'ACADÉMIE, WAILLY, FÉRAUD, LÉVIZAC, GATTEL, etc.)

TROISIÈME CONJUGAISON.

ASSEOIR.

DÉCHOIR.

MODE INDICATIF.

PRÉSENT.

J'assieds.	Je déchois.
Tu assieds.	Tu déchois.
Il assied.	Il déchoit.
Nous asséyons.	Nous déchoyons.
Vous asséyez.	Vous déchoyez.
Ils asséynt.	Ils déchoient.

IMPARFAIT.

J'asséyais.	Je déchoyais.
Tu asséyais.	Tu déchoyais.
Il asséyait.	Il déchoyait.
Nous asséyions.	Nous déchoyions.
Vous asséyiez.	Vous déchoyiez.
Ils asséyaient.	Ils déchoyaient.

PASSÉ DÉFINI.

J'assis.	Je déchus.
Tu assis.	Tu déchus.
Il assit.	Il déchut.
Nous assîmes.	Nous déchûmes.
Vous assîtes.	Vous déchûtes.
Ils assirent.	Ils déchurent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai assis, etc.	Je suis déchû, etc.
Nous avons assis, etc.	Nous sommes déchus, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais assis, etc.	J'étais déchû, etc.
Nous avions assis, etc.	Nous étions déchus, etc.

FUTUR.

J'assiérai (1).	Je décherrai.
Tu assiéras.	Tu décherras.
Il assiéra.	Il décherra.
Nous assiérons.	Nous décherrons.
Vous assiérerez.	Vous décherez.
Ils assiéront.	Ils décherront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai assis, etc.	Je serai déchû, etc.
Nous aurons assis, etc.	Nous serons déchus, etc.

MODE CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

J'assiérais.	Je décherrais.
Tu assiérais.	Tu décherrais.
Il assiérerait.	Il décherrait.
Nous assiérions.	Nous décherrions.
Vous assiériez.	Vous décheriez.
Ils assiéraient.	Ils décherraient.

PASSÉ.

J'aurais assis, etc.	Je serais déchû, etc.
Nous aurions assis, etc.	Nous serions déchus, etc.

On dit encore :

J'eusse assis, etc.	Je fusse déchû, etc.
Nous eussions assis, etc.	Nous fussions déchus, etc.

MODE IMPÉRATIF

PRÉSENT.

Assieds.	Déchois.
Asséyons.	Déchoyons.
Asséyez.	Déchoyez.

MODE SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Que j'asséye.	Que je déchoie.
Que tu asséyes.	Que tu déchoies.
Qu'il asséye.	Qu'il déchoie.
Que nous asséyions.	Que nous déchoyions.
Que vous asséyiez.	Que vous déchoyiez.
Qu'ils asséyent.	Qu'ils déchoient.

IMPARFAIT.

Que j'assisee.	Que je déchusse.
Que tu assisees.	Que tu déchusses.
Qu'il assit.	Qu'il déchût.
Que nous assissions.	Que nous déchussions.
Que vous assissiez.	Que vous déchussiez.
Qu'ils assissent.	Qu'ils déchussent.

(1) L'Académie écrit aussi *fasséyerai* et *fasséyerai*. Elle permet encore de conjuguer ce verbe ainsi : *j'assis, tu assois, il assit ; nous asséyons, vous asséyez, ils asséynt. Fasséyais, fasséyions, fasséyions, asséyions, asséyions, asséyions. Cette dernière conjugaison n'est guère usitée qu'en figuré : asséoir les soupes.*

PASSÉ.

Que j'aie assis, etc. Que je sois déchu, etc.
Que nous ayons assis, Que nous soyons déchus,
etc. etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse assis, etc. Que je fusse déchu, etc.
Que nous eussions assis, Que nous fussions déchus,
etc. etc.

MODE INFINITIF.**PRÉSENT.**

Assoir. Déchoir.

PASSÉ.

Avoir assis. Être déchu.

PARTICIPE PRÉSENT.

Asséyant. Déchéant.

PARTICIPE PASSÉ.

Ayant assis. Étant déchu.

MOUVOIR.**POURVOIR.****MODE INDICATIF.****PRÉSENT.**

Je meus. Je pourvois.
Tu meus. Tu pourvois.
Il meut. Il pourvoit.
Nous mouvons. Nous pourvoyons.
Vous mouvez. Vous pourvoyez.
Ils meuvent. Ils pourvoient.

IMPARFAIT.

Je mouvais. Je pourvoyais.
Tu mouvais. Tu pourvoyais.
Il mouvait. Il pourvoyait.
Nous mouvions. Nous pourvoyions.
Vous mouviez. Vous pourvoyiez.
Ils mouvaient. Ils pourvoyaient.

PASSÉ DÉFINI.

Je mus. Je pourvus.
Tu mus. Tu pourvus.
Il mut. Il pourvut.
Nous mûmes. Nous pourvûmes.
Vous mûtes. Vous pourvûtes.
Ils murent. Ils pourvurent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai mu, etc. J'ai pourvu, etc.
Nous avons mu, etc. Nous avons pourvu, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais mu, etc. J'avais pourvu, etc.
Nous avions mu, etc. Nous avions pourvu, etc.

FUTUR.

Je mourrai. Je pourvoirai.
Tu mourras. Tu pourvoiras.
Il mourra. Il pourvoira.
Nous mourrons. Nous pourvoirons.
Vous mourrez. Vous pourvoirez.
Ils mourront. Ils pourvoiront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai mu, etc. J'aurai pourvu, etc.
Nous aurons mu, etc. Nous aurons pourvu, etc.

MODE CONDITIONNEL.**PRÉSENT.**

Je mourrais. Je pourvoirais.
Tu mourrais. Tu pourvoirais.
Il mourrait. Il pourvoirait.
Nous mourrions. Nous pourvoirions.
Vous mourriez. Vous pourvoiriez.
Ils mourraient. Ils pourvoiraient.

PASSÉ.

J'aurais mu, etc. J'aurais pourvu, etc.
Nous aurions mu, etc. Nous aurions pourvu, etc.

On dit encore:

J'eusse mu, etc. J'eusse pourvu, etc.
Nous eussions mu, etc. Nous eussions pourvu, etc.

MODE IMPÉRATIF.**PRÉSENT.**

Meus. Pourvis.
Mouvons. Pourvoyons.
Mouvez. Pourvoyez.

MODE SUBJONCTIF.**PRÉSENT.**

Que je meuve. Que je pourvoie.
Que tu meuves. Que tu pourvoies.
Qu'il meuve. Qu'il pourvoie.
Que nous mouvions. Que nous pourvoyions.
Que vous mouviez. Que vous pourvoyiez.
Qu'ils meuvent. Qu'ils pourvoient.

IMPARFAIT.

Que je musse. Que je pourvusse.
Que tu musses. Que tu pourvusses.
Qu'il mût. Qu'il pourvût.
Que nous mussions. Que nous pourvussions.
Que vous mussiez. Que vous pourvussiez.
Qu'ils mussent. Qu'ils pourvussent.

PASSÉ.

Que j'aie mu, etc. Que j'aie pourvu, etc.
Que nous ayons mu, etc. Que nous ayons pourvu, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse mu, etc. Que j'eusse pourvu, etc.
Que nous eussions mu, Que nous eussions pourvu, etc.

MODE INFINITIF.**PRÉSENT.**

Mouvoir. Pourvoir.

PASSÉ.

Avoir mu. Avoir pourvu.

PARTICIPE PRÉSENT.

Mouvant. Pourvoyant.

PARTICIPE PASSÉ.

Ayant mu. Ayant pourvu.

POUVOIR.**PRÉVOIR.****MODE INDICATIF.****PRÉSENT.**

Je peux, ou je puis.	Je prévois.
Tu peux.	Tu prévois.
Il peut.	Il prévoit.
Nous pouvons.	Nous prévoyons.
Vous pouvez.	Vous prévoyez.
Ils peuvent.	Ils prévoient.

IMPARFAIT.

Je pouvais.	Je prévoyais.
Tu pouvais.	Tu prévoyais.
Il pouvait.	Il prévoyait.
Nous pouvions.	Nous prévoyions.
Vous pouviez.	Vous prévoyiez.
Ils pouvaient.	Ils prévoyaient.

PASSÉ DÉFINI.

Je pus.	Je prévis.
Tu pus.	Tu prévis.
Il put.	Il prévint.
Nous pûmes.	Nous prévimmes.
Vous pûtes.	Vous prévimtes.
Ils purent.	Ils prévirent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai pu, etc.	J'ai prévu, etc.
Nous avons pu, etc.	Nous avons prévu, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais pu, etc.	J'avais prévu, etc.
Nous avions pu, etc.	Nous avions prévu, etc.

FUTUR.

Je pourrai.	Je prévoirai.
Tu pourras.	Tu prévoiras.
Il pourra.	Il prévoira.
Nous pourrons.	Nous prévoirons.
Vous pourrez.	Vous prévoirez.
Ils pourront.	Ils prévoiront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai pu, etc.	J'aurai prévu, etc.
Nous aurons pu, etc.	Nous aurons prévu, etc.

MODE CONDITIONNEL.**PRÉSENT.**

Je pourrais.	Je prévoirais.
Tu pourrais.	Tu prévoirais.
Il pourrait.	Il prévoirait.
Nous pourrions.	Nous prévoirions.
Vous pourriez.	Vous prévoiriez.
Ils pourraient.	Ils prévoiraient.

PASSÉ.

J'aurais pu, etc.	J'aurais prévu, etc.
Nous aurions pu, etc.	Nous aurions prévu, etc.

On dit encore :

J'eusse pu, etc.	J'eusse prévu, etc.
Nous eussions pu, etc.	Nous eussions prévu, etc.

MODE IMPÉRATIF.**PRÉSENT.**

Peux.	Prévois.
Pouvons.	Prévoyons.
Pouvez.	Prévoyez.

MODE SUBJONCTIF.**PRÉSENT.**

Que je puisse.	Que je prévoie.
Que tu puisses.	Que tu prévoies.
Qu'il puisse.	Qu'il prévoie.
Que nous puissions.	Que nous prévoyions.
Que vous puissiez.	Que vous prévoyiez.
Qu'ils puissent.	Qu'ils prévoient.

IMPARFAIT.

Que je pusse.	Que je prévisse.
Que tu pusses.	Que tu préviesses.
Qu'il pût.	Qu'il prévît.
Que nous pussions.	Que nous préviissions.
Que vous pussiez.	Que vous préviissiez.
Qu'ils pussent.	Qu'ils préviissent.

PASSÉ.

Que j'aie pu, etc.	Que j'aie prévu, etc.
Que nous ayons pu, etc.	Que nous ayons prévu, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse pu, etc.	Que j'eusse prévu, etc.
Que nous eussions pu, etc.	Que nous eussions prévu, etc.

MODE INFINITIF.**PRÉSENT.**

Pouvoir.	Prévoir.
----------	----------

PASSÉ.

Avoir pu.	Avoir prévu.
-----------	--------------

PARTICIPE PRÉSENT.

Pouvant.	Prévoyant.
----------	------------

PARTICIPE PASSÉ.

Ayant pu.	Ayant prévu.
-----------	--------------

SAVOIR.**SURSEoir****MODE INDICATIF.****PRÉSENT.**

Je sais.	Je sursois.
Tu sais.	Tu sursois.
Il sait.	Il sursoit.
Nous savons.	Nous sursoyons.
Vous savez.	Vous sursoyez.
Ils savent.	Ils sursoient.

IMPARFAIT.

Je savais.	Je sursoyais.
Tu savais.	Tu sursoyais.
Il savait.	Il sursoyait.
Nous savions.	Nous sursoyions.
Vous saviez.	Vous sursoyiez.
Ils savaient.	Ils sursoyaient.

PASSÉ DÉFINI.

Je sus.	Je sursis.
Tu sus.	Tu sursis.
Il sut.	Il sursit.
Nous sûmes.	Nous sursimmes.
Vous sûtes.	Vous sursités.
Ils surent.	Ils sursièrent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai su, etc.	J'ai sursis, etc.
Nous avons su, etc.	Nous avons sursis, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais su, etc. J'avais sursis, etc.
 Nous avions su, etc. Nous avions sursis, etc.

FUTUR.

Je saurai. Je sursecoirai.
 Tu sauras. Tu sursecoiras.
 Il saura. Il sursecoira.
 Nous saurons. Nous sursecoirons.
 Vous saurez. Vous sursecoirez.
 Ils sauront. Ils sursecoiront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai su, etc. J'aurai sursis, etc.
 Nous aurons su, etc. Nous aurons sursis, etc.

MODE CONDITIONNEL.**PRÉSENT.**

Je saurais. Je sursecoirais.
 Tu saurais. Tu sursecoirais.
 Il saurait. Il sursecoirait.
 Nous saurions. Nous sursecoirions.
 Vous sauriez. Vous sursecoiriez.
 Ils sauraient. Ils sursecoiraient.

PASSÉ.

J'aurais su, etc. J'aurais sursis, etc.
 Nous aurions su, etc. Nous aurions sursis, etc.

On dit encore :

J'eusse su, etc. J'eusse sursis, etc.
 Nous eussions su, etc. Nous eussions sursis, etc.

MODE IMPÉRATIF.**PRÉSENT.**

Sache. Sursois.
 Sachons. Sursoyons.
 Sachez. Sursoyez.

MODE SUBJONCTIF.**PRÉSENT.**

Que je sache. Que je sursoie.
 Que tu saches. Que tu sursoies.
 Qu'il sache. Qu'il sursoie.
 Que nous sachions. Que nous sursoyions.
 Que vous sachiez. Que vous sursoyez.
 Qu'ils sachent. Qu'ils sursoient.

IMPARFAIT.

Que je susse. Que je sursisse.
 Que tu susses. Que tu sursisses.
 Qu'il sût. Qu'il sursît.
 Que nous sussions. Que nous sursissions.
 Que vous sussiez. Que vous sursissiez.
 Qu'ils sussent. Qu'ils sursissent.

PASSÉ.

Que j'aie su, etc. Que j'aie sursis, etc.
 Que nous ayons su, etc. Que nous ayons sursis, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse su, etc. Que j'eusse sursis, etc.
 Que nous eussions su, etc. Que nous eussions sursis, etc.

MODE INFINITIF.**PRÉSENT.**

Savoir. Sursecoir.

PASSÉ.

Avoir su. Avoir sursis.

PARTICIPE PRÉSENT.

Sachant. Sursoyant.

PARTICIPE PASSÉ.

Ayant su. Ayant sursis.

VOIR.**VOULOIR.****MODE INDICATIF.****PRÉSENT.**

Je vois. Je veux.
 Tu vois. Tu veux.
 Il voit. Il veut.
 Nous voyons. Nous voulons.
 Vous voyez. Vous voulez.
 Ils voient. Ils veulent.

IMPARFAIT.

Je voyais. Je voulais.
 Tu voyais. Tu voulais.
 Il voyait. Il voulait.
 Nous voyions. Nous voulions.
 Vous voyiez. Vous vouliez.
 Ils voyaient. Ils voulaient.

PASSÉ DÉFINI.

Je vis. Je voulus.
 Tu vis. Tu voulus.
 Il vit. Il voulut.
 Nous vîmes. Nous voulûmes.
 Vous vîtes. Vous voulûtes.
 Ils virent. Ils voulurent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai vu, etc. J'ai voulu, etc.
 Nous avons vu, etc. Nous avons voulu, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais vu, etc. J'avais voulu, etc.
 Nous avions vu, etc. Nous avions voulu, etc.

FUTUR.

Je verrai. Je voudrai.
 Tu verras. Tu voudras.
 Il verra. Il voudra.
 Nous verrons. Nous voudrons.
 Vous verrez. Vous voudrez.
 Ils verront. Ils voudront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai vu, etc. J'aurai voulu, etc.
 Nous aurons vu, etc. Nous aurons voulu, etc.

MODE CONDITIONNEL.**PRÉSENT.**

Je verrais. Je voudrais.
 Tu verrais. Tu voudrais.
 Il verrait. Il voudrait.
 Nous verrions. Nous voudrions.
 Vous verriez. Vous voudriez.
 Ils verraient. Ils voudraient.

PASSÉ.

J'aurais vu, etc. J'aurais voulu, etc.
 Nous aurions vu, etc. Nous aurions voulu, etc.

On dit encore :

J'eusse vu, etc. J'eusse voulu, etc.
 Nous eussions vu, etc. Nous eussions voulu, etc.

MODE IMPÉRATIF.**PRÉSENT.**

Vois.	Veuille (1).
Voyons.	Veussions.
Voyez.	Veillez.

MODE SUBJONCTIF.**PRÉSENT.**

Que je vole.	Que je veuille.
Que tu voles.	Que tu veuilles
Qu'il vole.	Qu'il veuille.
Que nous voyions.	Que nous voulions.
Que vous voyiez.	Que vous vouliez.
Qu'ils voient.	Qu'ils veussent.

IMPARFAIT.

Que je visse.	Que je voulusse.
Que tu visses.	Que tu voulusses.
Qu'il vit.	Qu'il voulût.

(1) Le verbe *vouloir* a deux impératifs : *veuille, veussions, veillez*, expressions de politesse ; et *veux, voulons, voulez*, expressions de commandement : *voulons*, et nous pourrions. L'abbé de l. M. Miennais a dit : Faites un effort, *voulons* seulement ; celui qui donne le bon vouloir vous donnera aussi de l'accomplir.

Que nous visions.	Que nous voulussions.
Que vous vissiez.	Que vous voulussiez.
Qu'ils vissent.	Qu'ils voulussent.

PASSÉ.

Que j'aie vu, etc.	Que j'aie voulu, etc.
Que nous ayons vu, etc.	Que nous ayons voulu, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse vu, etc.	Que j'eusse voulu, etc.
Que nous eussions vu, etc.	Que nous eussions voulu, etc.

MODE INFINITIF.**PRÉSENT.**

Voir.	Vouloir.
-------	----------

PASSÉ.

Avoir vu.	Avoir voulu.
-----------	--------------

PARTICIPE PRÉSENT.

Voyant.	Voulant.
---------	----------

PARTICIPE PASSÉ.

Ayant vu.	Ayant voulu.
-----------	--------------

Seoir, quand il signifie *être convenable*, n'a que la troisième personne des formes simples : *il sied bien ou mal, il s'était, il siéra, il sierait, qu'il sié*. Point de prétérit défini, et par conséquent point d'imparfait du subjonctif.

Lorsqu'il signifie *prendre séance*, il n'a que l'infinitif *seoir*, le participe présent *étant*, et quelquefois le participe passé *sis*.

Choir n'est usité qu'à cette forme et au participe passé *chu, chue*, antrefois *chute*. Ce dernier féminin s'est conservé dans les proverbes *chercher chape-chute, trouver chape-chute*, pour dire profiter de la négligence de quelqu'un.

Echoir. Participe présent, *échéant* ; participe passé, *échu, échue* ; passé défini, *j'échus* (et son dérivé, imparfait du subjonctif, *que j'échusse*). A la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif, on dit *il échoit* ou *il échet* ; futur, *j'écherrai* ; présent du conditionnel, *j'écherraïs* ; présent du subjonctif, *que j'échoie*.

Apparoir n'est d'usage qu'à l'infinitif avec le verbe *faire*, et à la troisième personne singulière de l'indicatif, où il ne s'emploie qu'unipersonnellement, et où il fait *il appert* (*Dictionnaire de l'Académie*, FÉRAUD et GATTEL.)

Comparoir a le même sens que *comparaitre* ; mais *comparoir* ne se dit qu'au palais et dans ces phrases : *assignation à comparoir*, ou *être assigné à comparoir*.

Ravoir ne s'emploie qu'à l'infinitif : *Elle a pris à l'Amour ses traits, et le dieu, pour les ravoir, vole toujours auprès d'elle*. (VOITURE.)

Réu, ou, ainsi que prononcent certaines personnes, *ru* ; et *je le raurai, je me raurai*, comme on le dit en quelques endroits, sont des barbarismes. (L'ACADÉMIE, FÉRAUD-TRÉVOUX, etc.)

Souloir, qui signifie *avoir coutume*, a vieilli et ne s'est guère dit qu'à l'imparfait : *il ou elle soulait*. (GIRAULT-DUVIVIER.)

QUATRIÈME CONJUGAISON

BATTRE

BOIRE.

MODE INDICATIF.

PRÉSENT

Je bats.	Je bois.
Tu bats.	Tu bois.
Il bat.	Il boit.
Nous battons.	Nous buvons.
Vous battez.	Vous buvez.
Ils battent.	Ils boivent.

IMPARFAIT.

Je battais.	Je buvais.
Tu battais.	Tu buvais.
Il battait.	Il buvait.
Nous battions.	Nous buvions.
Vous battiez.	Vous buviez.
Ils battaient.	Ils buvaient.

PASSÉ DÉFINI.

Je battis.	Je bus.
Tu battis.	Tu bus.
Il battit.	Il but.
Nous battîmes.	Nous bûmes.
Vous battîtes.	Vous bûtes.
Ils battirent.	Ils burent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai battu, etc.	J'ai bu, etc.
Nous avons battu, etc.	Nous avons bu, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais battu, etc.	J'avais bu, etc.
Nous avions battu, etc.	Nous avions bu, etc.

FUTUR.

Je battrai.	Je boirai.
Tu battras.	Tu boiras.
Il battra.	Il boira.
Nous battrons.	Nous boirons.
Vous battrez.	Vous boirez.
Ils battront.	Ils boiront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai battu, etc.	J'aurai bu, etc.
Nous aurons battu, etc.	Nous aurons bu, etc.

MODE CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Je battrais.	Je boirais.
Tu battrais.	Tu boirais.
Il battrait.	Il boirait.
Nous battrions.	Nous boirions.
Vous battriez.	Vous boiriez.
Ils battraient.	Ils boiraient.

PASSÉ.

J'aurais battu, etc.	J'aurais bu, etc.
Nous aurions battu, etc.	Nous aurions bu, etc.
On dit encore :	
J'eusse battu, etc.	J'eusse bu, etc.
Nous eussions battu, etc.	Nous eussions bu, etc.

MODE IMPÉRATIF

PRÉSENT.

Bats.	Bois.
Battons.	Buvez.
Battez.	Buvez.

MODE SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Que je batte.	Que je boive.
Que tu battes.	Que tu boives.
Qu'il batte.	Qu'il boive.
Que nous battions.	Que nous buvions.
Que vous battiez.	Que vous buviez.
Qu'ils battent.	Qu'ils boivent.

IMPARFAIT.

Que je battisse.	Que je busse.
Que tu battisses.	Que tu bussess.
Qu'il battît.	Qu'il bût.
Que nous battissions.	Que nous hussions.
Que vous battissiez.	Que vous bussiez.
Qu'ils battissent.	Qu'ils bussent.

PRÉTÉRIT OU PASSÉ.

Que j'aie battu, etc.	Que j'aie bu, etc.
Que nous ayons battu, etc.	Que nous ayons bu, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse battu, etc.	Que j'eusse bu, etc.
Que nous eussions battu, etc.	Que nous eussions bu, etc.

MODE INFINITIF

PRÉSENT.

Battre.	Boire.
---------	--------

PASSÉ.

Avoir battu.	Avoir bu.
--------------	-----------

PARTICIPE PRÉSENT.

Battant.	Buvant.
----------	---------

PARTICIPE PASSÉ.

Ayant battu.	Ayant bu.
--------------	-----------

CLORE.

CONCLURE

MODE INDICATIF.

PRÉSENT.

Je clos.	Je conclus.
Tu clos.	Tu conclus.
Il clôt.	Il conclut.
Nous closions.	Nous concluons.
Vous closez. (<i>inusité.</i>)	Vous concluez.
Ils closent.	Ils concluent

IMPARFAIT.

Je closais. (<i>inusité.</i>)	Je conclusais.
Tu closais.	Tu concluais.
Il closait.	Il concluait.
Nous closions.	Nous concluions.
Vous closiez.	Vous concluez.
Ils closaient.	Ils conclusaient.

PASSÉ DÉFINI.

e closis (1). (<i>inusité.</i>)	Je conclus.
'u closis.	Tu conclus.
l closit.	Il conclut.
ous closîmes.	Nous conclûmes.
'ous closîtes.	Vous conclûtes.
ls closirent.	Ils conclurent.

PASSÉ INDÉFINI.

'ai clos, etc.	J'ai conclu, etc.
'ous avons clos, etc.	Nous avons conclu, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

'avais clos, etc.	J'avais conclu, etc.
'ous avions clos, etc.	Nous avions conclu, etc.

FUTUR.

e clorai.	Je conclurai.
'u cloras.	Tu concluras.
l clora.	Il conclura.
ous clorons.	Nous conclurons.
'ous clorez.	Vous conclurez.
ls cloront.	Ils concluront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

'aurai clos, etc.	J'aurai conclu, etc.
Nous aurons clos, etc.	Nous aurons conclu, etc.

MODE CONDITIONNEL.**PRÉSENT.**

Je clorais.	Je conclurais.
Tu clorais.	Tu conclurais.
Il clorait.	Il conclurait.
Nous clorions.	Nous conclurions.
Vous cloriez.	Vous concluriez.
Ils cloraient.	Ils concluraient.

PASSÉ.

J'aurais clos, etc.	J'aurais conclu, etc.
Nous aurions clos, etc.	Nous aurions conclu, etc.

On dit encore :

J'eusse clos, etc.	J'eusse conclu, etc.
Nous eussions clos, etc.	Nous eussions conclu, etc.

MODE IMPÉRATIF.**PRÉSENT.**

Clos. (<i>inusité.</i>)	Conclus.
Closons.	Concluons.
Closez.	Concluez.

MODE SUBJONCTIF.**PRÉSENT.**

Que je close. (<i>inusité.</i>)	Que je conclue.
Que tu closes.	Que tu conclues.
Qu'il close.	Qu'il conclue.
Que nous closions.	Que nous concluions.
Que vous closiez.	Que vous concluez.
Qu'ils closent.	Qu'ils concluent.

IMPARFAIT.

Que je closisse. (<i>inusité.</i>)	Que je conclusse.
Que tu closisses.	Que tu conclusses.
Qu'il closît.	Qu'il conclût.
Que nous closissions.	Que nous concluissions.
Que vous closissiez.	Que vous conclussiez.
Qu'ils closissent.	Qu'ils conclussent.

PASSÉ.

Que j'aie clos, etc.	Que j'aie conclu, etc.
Que nous ayons clos, etc.	Que nous ayons conclu, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse clos, etc.	Que j'eusse conclu, etc.
Que nous eussions clos, etc.	Que nous eussions conclu, etc.

MODE INFINITIF.**PRÉSENT.**

Clore.	Conclure.
--------	-----------

PASSÉ.

Avoir clos.	Avoir conclu.
-------------	---------------

PARTICIPE PRÉSENT.

Closant. (<i>inusité.</i>)	Concluant.
------------------------------	------------

PARTICIPE PASSÉ.

Ayant clos.	Ayant conclu.
-------------	---------------

CONNAITRE**COUDRE.****MODE INDICATIF.****PRÉSENT.**

Je connais.	Je couds.
Tu connais.	Tu couds.
Il connaît.	Il coud.
Nous connaissons.	Nous cousons.
Vous connaissez.	Vous cousez.
Ils connaissent.	Ils cousent.

IMPARFAIT.

Je connaissais.	Je cousais.
Tu connaissais.	Tu cousais.
Il connaissait.	Il cousait.
Nous connaissions.	Nous cousions.
Vous connaissiez.	Vous cousiez.
Ils connaissaient.	Ils cousaient.

PASSÉ DÉFINI.

Je connus.	Je cousis.
Tu connus.	Tu cousis.
Il connut.	Il cousit.
Nous connûmes.	Nous cousîmes.
Vous connûtes.	Vous cousîtes.
Ils connurent.	Ils cousirent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai connu, etc.	J'ai cousu, etc.
Nous avons connu, etc.	Nous avons cousu, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais connu, etc.	J'avais cousu, etc.
Nous avions connu, etc.	Nous avions cousu, etc.

FUTUR.

Je connaîtrai.	Je coudrai.
Tu connaîtras.	Tu coudras.
Il connaîtra.	Il coudra.
Nous connaîtrons.	Nous coudrons.
Vous connaîtrez.	Vous coudrez.
Ils connaîtront.	Ils coudront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai connu, etc.	J'aurai cousu, etc.
Nous aurons connu, etc.	Nous aurons cousu, etc.

(1) L'Académie ne donne pas ce temps ; nous ne comprenons pas pourquoi l'on ne dirait pas bien : je l'ai closis la bouche.

MODE CONDITIONNEL.**PRÉSENT.**

Je connaîtrais.	Je coudrais.
Tu connaîtrais.	Tu coudrais.
Il connaîtrait.	Il coudrait.
Nous connaîtrions.	Nous coudrions.
Vous connaîtriez.	Vous coudriez.
Ils connaîtraient.	Ils coudraient.

PASSÉ.

J'aurais connu, etc.	J'aurais cousu, etc.
Nous aurions connu, etc.	Nous aurions cousu, etc.

On dit encore :

J'eusse connu, etc.	J'eusse cousu, etc.
Nous eussions connu, etc.	Nous eussions cousu, etc.

MODE IMPÉRATIF.**PRÉSENT.**

Connais.	Couds.
Connaissons.	Cousons.
Connaissez.	Cousez.

MODE SUBJONCTIF.**PRÉSENT.**

Que je connaisse.	Que je couse.
Que tu connaisses.	Que tu couses.
Qu'il connaisse.	Qu'il couse.
Que nous connaissions.	Que nous cousions.
Que vous connaissiez.	Que vous cousiez.
Qu'ils connaissent.	Qu'ils cousent.

IMPARFAIT.

Que je connusse.	Que je cousisse.
Que tu connusses.	Que tu cousisses.
Qu'il connût.	Qu'il cousût.
Que nous connussions.	Que nous cousissions.
Que vous connussiez.	Que vous cousissiez.
Qu'ils connussent.	Qu'ils cousissent.

PASSÉ.

Que j'aie connu, etc.	Que j'aie cousu, etc.
Que nous ayons connu, etc.	Que nous ayons cousu, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse connu, etc.	Que j'eusse cousu, etc.
Que nous eussions connu, etc.	Que nous eussions cousu, etc.

MODE INFINITIF.**PRÉSENT.**

Connaître.	Coudre.
------------	---------

PASSÉ.

Avoir connu.	Avoir cousu.
--------------	--------------

PARTICIPE PRÉSENT.

Connaisant.	Cousant.
-------------	----------

PARTICIPE PASSÉ.

Ayant connu.	Ayant cousu.
--------------	--------------

FEINDRE.**CROIRE.****MODE INDICATIF.****PRÉSENT.**

Je feins.	Je crois.
Tu feins.	Tu crois.
Il feint.	Il croit.
Nous feignons.	Nous croyons.
Vous feignez.	Vous croyez.
Ils feignent.	Ils croient.

IMPARFAIT.

Je feignais.	Je croyais.
Tu feignais.	Tu croyais.
Il feignait.	Il croyait.
Nous feignions.	Nous croyions.
Vous feigniez.	Vous croyiez.
Ils feignaient.	Ils croyaient.

PASSÉ DÉFINI.

Je feignis.	Je crus.
Tu feignis.	Tu crus.
Il feignit.	Il crut.
Nous feignîmes.	Nous crûmes.
Vous feignîtes.	Vous crûtes.
Ils feignirent.	Ils crurent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai feint, etc.	J'ai cru, etc.
Nous avons feint, etc.	Nous avons cru, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais feint, etc.	J'avais cru, etc.
Nous avions feint, etc.	Nous avions cru, etc.

FUTUR.

Je feindrai.	Je croirai.
Tu feindras.	Tu croiras.
Il feindra.	Il croira.
Nous feindrons.	Nous croirons.
Vous feindrez.	Vous croirez.
Ils feindront.	Ils croîtront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai feint, etc.	J'aurai cru, etc.
Nous aurons feint, etc.	Nous aurons cru, etc.

MODE CONDITIONNEL.**PRÉSENT.**

Je feindrais.	Je croirais.
Tu feindrais.	Tu croirais.
Il feindrait.	Il croirait.
Nous feindrions.	Nous croirions.
Vous feindriez.	Vous croiriez.
Ils feindraient.	Ils croiraient.

PASSÉ.

J'aurais feint, etc.	J'aurais cru, etc.
Nous aurions feint, etc.	Nous aurions cru, etc.

On dit encore :

J'eusse feint, etc.	J'eusse cru, etc.
Nous eussions feint, etc.	Nous eussions cru, etc.

MODE IMPÉRATIF.**PRÉSENT.**

Feins.	Crois.
Feignons.	Croyons.
Feignez.	Croyez.

MODE SUBJONCTIF.**PRÉSENT.**

ue je feigne.	Que je croie.
ue tu feignes.	Que tu croies
u'il feigne.	Qu'il croie.
ue nous feignions.	Que nous croyions.
ue vous feigniez.	Que vous croyiez.
u'ils feignent.	Qu'ils croient

IMPARFAIT.

ue je feignisse.	Que je crusse.
ue tu feignisses.	Que tu crusses
u'il feignît.	Qu'il crût.
ue nous feignissions.	Que nous crussions.
ue vous feignissiez.	Que vous crussiez.
u'ils feignissent.	Qu'ils crussent.

PASSÉ.

ue j'aie feint, etc.	Que j'aie cru, etc.
ue nous ayons feint, etc.	Que nous ayons cru, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

ue j'eusse feint, etc.	Que j'eusse cru, etc.
ue nous eussions feint, etc.	Que nous eussions cru, etc.

MODE INFINITIF.**PRÉSENT.**

indre.	Croire.
--------	---------

PASSÉ.

voir feint.	Avoir cru.
-------------	------------

PARTICIPE PRÉSENT.

signant.	Croyant.
----------	----------

PARTICIPE PASSÉ.

yant feint.	Ayant cru.
-------------	------------

DIRE.**ÉCRIRE****MODE INDICATIF.****PRÉSENT.**

e dis.	J'écris.
u dis.	Tu écris.
l dit.	Il écrit.
ous disons.	Nous écrivons.
ous dites.	Vous écrivez.
ls disent.	Ils écrivent.

IMPARFAIT.

e disais.	J'écrivais.
u disais.	Tu écrivais.
l disait.	Il écrivait.
ous disions.	Nous écrivions.
ous disiez.	Vous écriviez.
ls disaient.	Ils écrivaint.

PASSÉ DÉFINI.

e dis.	J'écris.
u dis.	Tu écris.
l dit.	Il écrit.
ous dismes.	Nous écrivîmes.
ous dites.	Vous écrivîtes.
ls dirent.	Ils écrivirent.

PASSÉ INDÉFINI.

'ai dit, etc.	J'ai écrit, etc.
ous avons dit, etc.	Nous avons écrit, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais dit, etc.	J'avais écrit, etc.
Nous avions dit, etc.	Nous avions écrit, etc.

FUTUR.

Je dirai.	J'écrirai.
Tu diras.	Tu écriras.
Il dira.	Il écrira.
Nous dirons.	Nous écrirons.
Vous direz.	Vous écrirez.
Ils diront.	Ils écriront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai dit, etc.	J'aurai écrit, etc.
Nous aurons dit, etc.	Nous aurons écrit, etc.

MODE CONDITIONNEL.**PRÉSENT.**

Je dirais.	J'écrirais.
Tu dirais.	Tu écrirais.
Il dirait.	Il écrirait.
Nous dirions.	Nous écririons.
Vous diriez.	Vous écririez.
Ils diraient.	Ils écriraient.

PASSÉ.

J'aurais dit, etc.	J'aurais écrit, etc.
Nous aurions dit, etc.	Nous aurions écrit, etc.

On dit encore :

J'eusse dit, etc.	J'eusse écrit, etc.
Nous eussions dit, etc.	Nous eussions écrit, etc.

MODE IMPÉRATIF**PRÉSENT.**

Dis.	Écris.
Disons.	Écrivons.
Dites.	Écrivez.

MODE SUBJONCTIF**PRÉSENT.**

Que je dise.	Que j'écrive.
Que tu dises.	Que tu écrives.
Qu'il dise.	Qu'il écrive.
Que nous disions.	Que nous écrivions.
Que vous disiez.	Que vous écriviez.
Qu'ils disent.	Qu'ils écrivent.

IMPARFAIT.

Que je disse.	Que j'écrivisse.
Que tu disses.	Que tu écrivisses.
Qu'il dit.	Qu'il écrivît.
Que nous disions.	Que nous écrivissions.
Que vous disiez.	Que vous écrivissiez.
Qu'ils disent.	Qu'ils écrivissent.

PASSÉ.

Que j'aie dit, etc.	Que j'aie écrit, etc.
Que nous ayons dit, etc.	Que nous ayons écrit, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse dit, etc.	Que j'eusse écrit, etc.
Que nous eussions dit, etc.	Que nous eussions écrit, etc.

MODE INFINITIF.**PRÉSENT.**

Dire.	Écrire.
-------	---------

PASSÉ.

Avoir dit Avoir écrit.

PARTICIPE PRÉSENT.

Disant. Écrivant.

PARTICIPE PASSÉ.

Ayant dit Ayant écrit.

FAIRE.**LIRE****MODE INDICATIF.****PRÉSENT.**

Je fais.	Je lis.
Tu fais.	Tu lis.
Il fait.	Il lit.
Nous faisons.	Nous lisons.
Vous faites.	Vous lisez.
Ils font.	Ils lisent.

IMPARFAIT.

Je faisais.	Je lisais.
Tu faisais.	Tu lisais.
Il faisait.	Il lisait.
Nous faisions.	Nous lisions.
Vous faisiez.	Vous lisiez.
Ils faisaient.	Ils lisaient.

PASSÉ DÉFINI.

Je fis.	Je lus.
Tu fis.	Tu lus.
Il fit.	Il lut.
Nous fîmes.	Nous lûmes.
Vous fîtes.	Vous lûtes.
Ils firent.	Ils lurent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai fait, etc.	J'ai lu, etc.
Nous avons fait, etc.	Nous avons lu, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais fait, etc.	J'avais lu, etc.
Nous avions fait, etc.	Nous avions lu, etc.

FUTUR.

Je ferai.	Je lirai.
Tu feras.	Tu liras.
Il fera.	Il lira.
Nous ferons.	Nous lirons.
Vous ferez.	Vous lirez.
Ils feront.	Ils liront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai fait, etc.	J'aurai lu, etc.
Nous aurons fait, etc.	Nous aurons lu, etc.

MODE CONDITIONNEL.**PRÉSENT.**

Je ferais.	Je lirais.
Tu ferais.	Tu lirais.
Il ferait.	Il lirait.
Nous ferions.	Nous lirions.
Vous feriez.	Vous liriez.
Ils feraient.	Ils liraient.

PASSÉ.

J'aurais fait, etc.	J'aurais lu, etc.
Nous aurions fait, etc.	Nous aurions lu, etc.

On dit encore :

J'eusse fait, etc.	J'eusse lu, etc.
Nous eussions fait, etc.	Nous eussions lu, etc.

MODE IMPÉRATIF.**PRÉSENT.**

Fais.	Lis.
Faisons.	Lisons.
Faites.	Lisez.

MODE SUBJONCTIF.**PRÉSENT.**

Que je fasse.	Que je lise.
Que tu fasses.	Que tu lises.
Qu'il fasse.	Qu'il lise.
Que nous fassions.	Que nous lisions.
Que vous fassiez.	Que vous lisiez.
Qu'ils fassent.	Qu'ils lisent.

IMPARFAIT.

Que je fisse.	Que je lusse.
Que tu fisses.	Que tu lusses.
Qu'il fit.	Qu'il lût.
Que nous fissions.	Que nous lussions.
Que vous fissiez.	Que vous lussiez.
Qu'ils fissent.	Qu'ils lussent.

PASSÉ.

Que j'aie fait, etc.	Que j'aie lu, etc.
Que nous ayons fait, etc.	Que nous ayons lu, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse fait, etc.	Que j'eusse lu, etc.
Que nous eussions fait, etc.	Que nous eussions lu, etc.

MODE INFINITIF.**PRÉSENT.**

Faire. Lire.

PASSÉ.

Avoir fait. Avoir lu.

PARTICIPE PRÉSENT.

Faisant. Lisant.

PARTICIPE PASSÉ.

Ayant fait. Ayant lu.

METTRE.**MOUDRE.****MODE INDICATIF.****PRÉSENT.**

Je mets.	Je mouds.
Tu mets.	Tu mouds.
Il met.	Il moud.
Nous mettons.	Nous moulons.
Vous mettez.	Vous moulez.
Ils mettent.	Ils moulent (1).

IMPARFAIT.

Je mettais.	Je moulais.
Tu mettais.	Tu moulais.
Il mettait.	Il moulait.
Nous mettions.	Nous moulions.
Vous mettiez.	Vous mouliez.
Ils mettaient.	Ils moulaient.

(1) Nous sommes forcés de suivre ici l'orthographe de l'Académie. Mais ce verbe devrait faire au pluriel du présent de l'indicatif : nous moudons, vous moudes, ils moudent; et à l'imparfait : je moudais; et à l'impératif : moudons, moudes; et au présent de subjunctif : que je mouda; et enfin au participe présent de l'infinitif : moudant. Alors on ne pourrait plus confondre les temps de moudre avec ceux de mouler.

PASSÉ DÉFINI.

e mis.	Je moulus.
tu mis.	Tu moulus.
il mit.	Il moulut.
vous mîmes.	Nous moulûmes.
vous mîtes.	Vous moulûtes.
ils mirent.	Ils moulurent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai mis, etc.	J'ai moulu, etc.
Vous avez mis, etc.	Nous avons moulu, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais mis, etc.	J'avais moulu, etc.
Nous avions mis, etc.	Nous avions moulu, etc.

FUTUR.

Je mettrai.	Je moudrai.
Tu mettras.	Tu moudras.
Il mettra.	Il moudra.
Nous mettrons.	Nous moudrons.
Vous mettrez.	Vous moudrez.
Ils mettront.	Ils moudront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai mis, etc.	J'aurai moulu, etc.
Nous aurons mis, etc.	Nous aurons moulu, etc.

MODE CONDITIONNEL.**PRÉSENT.**

Je mettrais.	Je moudrais.
Tu mettrais.	Tu moudrais.
Il mettrait.	Il moudrait.
Nous mettrions.	Nous moudrions.
Vous mettriez.	Vous moudriez.
Ils mettraient.	Ils moudraient.

PASSÉ.

J'aurais mis, etc.	J'aurais moulu, etc.
Nous aurions mis, etc.	Nous aurions moulu, etc.

On dit encore :

J'eusse mis, etc.	J'eusse moulu, etc.
Nous eussions mis, etc.	Nous eussions moulu, etc.

MODE IMPÉRATIF.**PRÉSENT.**

Mets.	Mouds.
Mettons.	Moulons.
Mettez.	Moulez.

MODE SUBJONCTIF.**PRÉSENT.**

Que je mette.	Que je moule.
Que tu mettes.	Que tu moulés.
Qu'il mette.	Qu'il moule.
Que nous mettions.	Que nous moulions.
Que vous mettiez.	Que vous mouliez.
Qu'ils mettent.	Qu'ils moulent.

IMPARFAIT.

Que je misse.	Que je moulusse.
Que tu misses.	Que tu moulusses.
Qu'il mit.	Qu'il moulût.
Que nous missions.	Que nous moulussions.
Que vous missiez.	Que vous moulussiez.
Qu'ils missent.	Qu'ils moulussent.

PASSÉ.

Que j'aie mis, etc.	Que j'aie moulu, etc.
Que nous ayons mis, etc.	Que nous ayons moulu, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse mis, etc.	Que j'eusse moulu, etc.
Que nous eussions mis, etc.	Que nous eussions moulu, etc.

MODE INFINITIF.**PRÉSENT.**

Mettre.	Moudre.
---------	---------

PASSÉ.

Avoir mis.	Avoir moulu.
------------	--------------

PARTICIPE PRÉSENT.

Mettant.	Moulant.
----------	----------

PARTICIPE PASSÉ.

Ayant mis.	Ayant moulu.
------------	--------------

NAITRE.**NUIRE.****MODE INDICATIF.****PRÉSENT.**

Je nais.	Je nuis.
Tu nais.	Tu nuis.
Il naît.	Il nuit.
Nous naissons.	Nous nuisons.
Vous naissez.	Vous nuisez.
Ils naissent.	Ils nuisent.

IMPARFAIT.

Je naissais.	Je nuisais.
Tu naissais.	Tu nuisais.
Il naissait.	Il nuisait.
Nous naissons.	Nous nuisions.
Vous naissez.	Vous nuisiez.
Ils naissent.	Ils nuisaient.

PASSÉ DÉFINI.

Je naquis.	Je nuisis.
Tu naquis.	Tu nuisis.
Il naquit.	Il nuisit.
Nous naquîmes.	Nous nuisîmes.
Vous naquîtes.	Vous nuisîtes.
Ils naquirent.	Ils nuisirent.

PASSÉ INDÉFINI.

Je suis né, etc.	J'ai nuï, etc.
Nous sommes nés, etc.	Nous avons nuï, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'étais né, etc.	J'avais nuï, etc.
Nous étions nés, etc.	Nous avions nuï, etc.

FUTUR.

Je naîtrai.	Je nuirai.
Tu naîtras.	Tu nuiras.
Il naîtra.	Il nuira.
Nous naîtrons.	Nous nuîtrons.
Vous naîtrez.	Vous nuirez.
Ils naîtront.	Ils nuiront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

Je serai né, etc.	J'aurai nuï, etc.
Nous serons nés, etc.	Nous aurons nuï, etc.

MODE CONDITIONNEL.**PRÉSENT.**

Je naîtrais.	Je nuirais.
Tu naîtrais.	Tu nuirais.
Il naîtrait.	Il nuirait.
Nous naîtrions.	Nous nuirions.
Vous naîtriez.	Vous nuiriez.
Ils naîtraient.	Ils nuiraient.

PASSÉ.

Je serais né, etc.	J'aurais nui, etc.
Nous serions nés, etc.	Nous aurions nui, etc.

On dit encore :

Je fusse né, etc.	J'eusse nui, etc.
Nous fussions nés, etc.	Nous eussions nui, etc.

MODE IMPÉRATIF.**PRÉSENT.**

Naïs.	Nuis.
Naïssons.	Nuïssons.
Naïssez.	Nuïsez.

MODE SUBJONCTIF.**PRÉSENT.**

Que je naisse.	Que je nuise.
Que tu naisses.	Que tu nuises.
Qu'il naisse.	Qu'il nuise.
Que nous naissions.	Que nous nuisions.
Que vous naissiez.	Que vous nuisiez.
Qu'ils naissent.	Qu'ils nuisent.

IMPARFAIT.

Que je naquisse.	Que je nuisisse.
Que tu naquisses.	Que tu nuisisses.
Qu'il naquît.	Qu'il nuisît.
Que nous naquissions.	Que nous nuisissions.
Que vous naquissiez.	Que vous nuisissiez.
Qu'ils naquisserent.	Qu'ils nuisissent.

PASSÉ.

Que je sois né, etc.	Que j'aie nui, etc.
Que nous soyons nés, etc.	Que nous ayons nui, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que je fusse né, etc.	Que j'eusse nui, etc.
Que nous fussions nés, etc.	Que nous eussions nui, etc.

MODE INFINITIF.**PRÉSENT.**

Naître.	Nuire.
---------	--------

PASSÉ.

Être né.	Avoir nui.
----------	------------

PARTICIPE PRÉSENT.

Naissant.	Nuisant.
-----------	----------

PARTICIPE PASSÉ.

Étant né.	Ayant nui.
-----------	------------

PAITRE.**PRENDRE****MODE INDICATIF.****PRÉSENT.**

Je pais.	Je prends.
Tu pais.	Tu prends.
Il pait.	Il prend.

Nous paissions.
Vous paissiez.
Ils païssent.

Nous prenons.
Vous prenez.
Ils prennent.

IMPARFAIT.

Je paissais.
Tu paissais.
Il paissait.
Nous paissions.
Vous paissiez.
Ils païssaient.

Je prenais.
Tu prenais.
Il prenait.
Nous prenions.
Vous preniez.
Ils prenaient.

PASSÉ DÉFINI.

Je pûs (1). (*transité.*)
Tu pûs.
Il pût.
Nous pûmes.
Vous pûtes.
Ils pûrent.

Je pris.
Tu pris.
Il prit.
Nous primes.
Vous prîtes.
Ils prirent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai pû, etc.
Nous avons pû, etc.

J'ai pris, etc.
Nous avons pris, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais pû, etc.
Nous avions pû, etc.

J'avais pris, etc.
Nous avions pris, etc.

FUTUR.

Je paîtrai.
Tu paîtras.
Il paîtra.
Nous paîtrons.
Vous paîtrez.
Ils paîtront.

Je prendrai.
Tu prendras.
Il prendra.
Nous prendrons.
Vous prendrez.
Ils prendront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai pû, etc.
Nous aurons pû, etc.

J'aurai pris, etc.
Nous aurons pris, etc.

MODE CONDITIONNEL.**PRÉSENT.**

Je paîtrais.
Tu paîtrais.
Il paîtrait.
Nous paîtrions.
Vous paîtriez.
Ils paîtraient.

Je prendrais.
Tu prendrais.
Il prendrait.
Nous prendrions.
Vous prendriez.
Ils prendraient.

PASSÉ.

J'aurais pû, etc.
Nous aurions pû, etc.

J'aurais pris, etc.
Nous aurions pris, etc.

On dit encore :

J'eusse pû, etc.
Nous eussions pû, etc.

J'eusse pris, etc.
Nous eussions pris, etc.

MODE IMPÉRATIF.**PRÉSENT.**

Pais.
Paissions.
Païssez.

Prends.
Prenons.
Prenez.

MODE SUBJONCTIF.**PRÉSENT.**

Que je paisse.
Que tu paisses.
Qu'il paisse.

Que je prenne.
Que tu prennes.
Qu'il prenne.

(1) Nous plaçons un accent circonflexe sur cette forme pour qu'on distingue *je pûs* du verbe *paître*, et *je pus* du verbe *pouvoir*.

ne nous paissions. Que nous prenions.
ne vous paissiez. Que vous preniez.
n'ils paissent. Qu'ils prennent.

IMPARFAIT.

ne je pûsse. (*inusité.*) Que je prisse.
ne tu pûsses. Que tu prisses.
n'il pût. Qu'il prît.
ne nous pûssions. Que nous prissions.
ne vous pûssiez. Que vous prissiez.
n'ils pûssent. Qu'ils prissent.

PASSÉ.

ne j'aie pû, etc. Que j'aie pris, etc.
ne nous ayons pû, etc. Que nous ayons pris, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

ne j'eusse pû, etc. Que j'eusse pris, etc.
ne nous eussions pû, Que nous eussions pris,
etc. etc

MODE INFINITIF.**PRÉSENT.**

Patre. Prendre.

PASSÉ.

Avoir pû. Avoir pris.

PARTICIPE PRÉSENT.

Palasant. Prenant.

PARTICIPE PASSÉ.

Ayant pû. Ayant pris.

RÉSOUTRE (1).**RIRE.****MODE INDICATIF.****PRÉSENT.**

Je résous. Je ris.
Tu résous. Tu ris.
Il résout. Il rit.
Nous résolvons. Nous rions.
Vous résolvez. Vous riez.
Ils résolvent. Ils rient.

IMPARFAIT.

Je résolvais. Je riaais.
Tu résolvais. Tu riaais.
Il résolvait. Il riaait.
Nous résolvions. Nous ritions.
Vous résolviez. Vous riez.
Ils résolvaient. Ils riaient.

PASSÉ DÉFINI.

Je résolus. Je ris.
Tu résolus. Tu ris.
Il résolut. Il rit.
Nous résolûmes. Nous rîmes.
Vous résolûtes. Vous rîtes.
Ils résolurent. Ils rirent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai résolu, etc. J'ai ri, etc.
Nous avons résolu, etc. Nous avons ri, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais résolu, etc. J'avais ri, etc.
Nous avions résolu, etc. Nous avions ri, etc.

FUTUR.

Je résoudrai. Je rirai.
Tu résoudras. Tu riras.
Il résoudra. Il rira.
Nous résoudrons. Nous rirons.
Vous résoudrez. Vous rirez.
Ils résoudront. Ils riront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai résolu, etc. J'aurai ri, etc.
Nous aurons résolu, etc. Nous aurons ri, etc.

MODE CONDITIONNEL.**PRÉSENT.**

Je résoudrais. Je rirais.
Tu résoudrais. Tu rirais.
Il résoudrait. Il rirait.
Nous résoudrions. Nous ririons.
Vous résoudriez. Vous ririez.
Ils résoudraient. Ils riraient.

PASSÉ.

J'aurais résolu, etc. J'aurais ri, etc.
Nous aurions résolu, etc. Nous aurions ri, etc.

On dit encore :

J'eusse résolu, etc. J'eusse ri, etc.
Nous eussions résolu, etc. Nous eussions ri, etc.
etc.

MODE IMPÉRATIF.**PRÉSENT.**

Résous. Ris.
Résolvons. Rions.
Résolvez. Riez.

MODE SUBJONCTIF**PRÉSENT.**

Que je résolve. Que je rie.
Que tu résolves. Que tu ries.
Qu'il résolve. Qu'il rie.
Que nous résolvions. Que nous rions.
Que vous résolviez. Que vous riez.
Qu'ils résolvent. Qu'ils rient.

IMPARFAIT.

Que je résolusse, Que je rissse.
Que tu résolusses. Que tu risses.
Qu'il résolût. Qu'il rît.
Que nous résolussions. Que nous rissions.
Que vous résolussiez. Que vous rissiez.
Qu'ils résolussent. Qu'ils rissent.

PASSÉ.

Que j'aie résolu, etc. Que j'aie ri, etc.
Que nous ayons résolu, etc. Que nous ayons ri, etc.
etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse résolu, etc. Que j'eusse ri, etc.
Que nous eussions résolu, etc. Que nous eussions ri, etc.
etc.

MODE INFINITIF.**PRÉSENT.**

Résoudre. Rire.

PASSÉ.

Avoir résolu. Avoir ri.

(1) Résoudre est pris ici dans le sens de déterminer.

PARTICIPE PRÉSENT.

Résolvant.

Riant.

PARTICIPE PASSÉ.

Ayant résolu.

Ayant ri.

SUIVRE.**VAINCRE.****MODE INDICATIF.****PRÉSENT.**

Je suis.
Tu suis.
Il suit.
Nous suivons.
Vous suivez.
Ils suivent.

Je vaincs.
Tu vaincs.
Il vainc.
Nous vainquons.
Vous vainquez.
Ils vainquent.

IMPARFAIT.

Je suivais.
Tu suivais.
Il suivait.
Nous suivions.
Vous suiviez.
Ils suivaient.

Je vainquais.
Tu vainquais.
Il vainquait.
Nous vainquions.
Vous vainquiez.
Ils vainquaient.

PASSÉ DÉFINI.

Je suivis.
Tu suivis.
Il suivit.
Nous suivîmes.
Vous suivîtes.
Ils suivirent.

Je vainquis.
Tu vainquis.
Il vainquit.
Nous vainquîmes.
Vous vainquîtes.
Ils vainquirent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai suivi, etc.
Nous avons suivi, etc.

J'ai vaincu, etc.
Nous avons vaincu, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais suivi, etc.
Nous avions suivi, etc.

J'avais vaincu, etc.
Nous avions vaincu, etc.

FUTUR.

Je suivrai.
Tu suivras.
Il suivra.
Nous suivrons.
Vous suivrez.
Ils suivront.

Je vaincrai.
Tu vaincras.
Il vaincra.
Nous vaincrons.
Vous vaincrez.
Ils vaincront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai suivi, etc.
Nous aurons suivi, etc.

J'aurai vaincu, etc.
Nous aurons vaincu, etc.

MODE CONDITIONNEL.**PRÉSENT.**

Je suivrais.
Tu suivrais.
Il suivrait.
Nous suivrions.
Vous suivriez.
Ils suivraient.

Je vaincrais.
Tu vaincrais.
Il vaincrait.
Nous vaincristions.
Vous vaincristiez.
Ils vaincristaient.

PASSÉ.

J'aurais suivi, etc.
Nous aurions suivi, etc.

J'aurais vaincu, etc.
Nous aurions vaincu, etc.

On dit encore :

J'eusse suivi, etc.
Nous eussions suivi, etc.

J'eusse vaincu, etc.
Nous eussions vaincu, etc.

MODE IMPÉRATIF.**PRÉSENT.**

Suis.
Suivons.
Suivez.

Vaincs.
Vainquons.
Vainquez.

MODE SUBJONCTIF**PRÉSENT.**

Que je suive.
Que tu suives.
Qu'il suive.
Que nous suivions.
Que vous suiviez.
Qu'ils suivent.

Que je vainque.
Que tu vainques.
Qu'il vainque.
Que nous vainquions.
Que vous vainquiez.
Qu'ils vainquent.

IMPARFAIT.

Que je suivisse.
Que tu suivisses.
Qu'il suivit.
Que nous suivissions.
Que vous suivissiez.
Qu'ils suivissent.

Que je vainquisse.
Que tu vainquisses.
Qu'il vainquit.
Que nous vainquissions.
Que vous vainquissiez.
Qu'ils vainquissent.

PASSÉ.

Que j'aie suivi, etc.
Que nous ayons suivi, etc.

Que j'aie vaincu, etc.
Que nous ayons vaincu, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse suivi, etc.
Que nous eussions suivi, etc.

Que j'eusse vaincu, etc.
Que nous eussions vaincu, etc.

MODE INFINITIF.**PRÉSENT.**

Suivre.
Vaincre.

PASSÉ.

Avoir suivi.
Avoir vaincu.

PARTICIPE PRÉSENT.

Suivant.
Vainquant.

PARTICIPE PASSÉ.

Ayant suivi.
Ayant vaincu.

VIVRE**TRAIRE.****MODE INDICATIF.****PRÉSENT.**

Je vis.
Tu vis.
Il vit.
Nous vivons.
Vous vivez.
Ils vivent.

Je traite.
Tu traites.
Il traite.
Nous trayons.
Vous trayez.
Ils traitent.

IMPARFAIT.

Je vivais.
Tu vivais.
Il vivait.
Nous vivions.
Vous viviez.
Ils vivaient.

Je traçais.
Tu traçais.
Il traçait.
Nous trayions.
Vous trayiez.
Ils traçaient.

PASSÉ DÉFINI.

Je vécus.	
Tu vécus.	
Il vécut.	
Nous vécûmes.	(Point de passé défini.)
Vous vécûtes.	
Ils vécurent.	

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai vécu, etc.	J'ai traité, etc.
Nous avons vécu, etc.	Nous avons traité, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais vécu, etc.	J'avais traité, etc.
Nous avions vécu, etc.	Nous avions traité, etc.

FUTUR.

Je vivrai.	Je traiterai.
Tu vivras.	Tu traitas.
Il vivra.	Il traita.
Nous vivrons.	Nous traiterons.
Vous vivrez.	Vous traiterez.
Ils vivront.	Ils traiteront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai vécu, etc.	J'aurai traité, etc.
Nous aurons vécu, etc.	Nous aurons traité, etc.

MODE CONDITIONNEL.**PRÉSENT.**

Je vivrais.	Je traiterais.
Tu vivrais.	Tu traiterais.
Il vivrait.	Il traiterait.
Nous vivrions.	Nous traiterions.
Vous vivriez.	Vous traiteriez.
Ils vivraient.	Ils traiteraient.

PASSÉ.

J'aurais vécu, etc.	J'aurais traité, etc.
Nous aurions vécu, etc.	Nous aurions traité, etc.

On dit encore :

J'eusse vécu, etc.	J'eusse traité, etc.
Nous eussions vécu, etc.	Nous eussions traité, etc.

MODE IMPÉRATIF.**PRÉSENT.**

Vis.	Trais.
Vivons.	Trayons.
Vivez.	Trayez.

MODE SUBJONCTIF.**PRÉSENT.**

Que je vive.	Que je traite.
Que tu vives.	Que tu traites.
Qu'il vive.	Qu'il traite.
Que nous vivions.	Que nous trayions.
Que vous viviez.	Que vous trayiez.
Qu'ils vivent.	Qu'ils traitent.

IMPARFAIT.

Que je vécusse.	
Que tu vécusses.	
Qu'il vécût.	
Que nous vécussions.	(Point d'imparfait ,
Que vous vécussiez.	
Qu'ils vécussent.	

PASSÉ.

Que j'aie vécu, etc.	Que j'aie traité, etc.
Que nous ayons vécu, etc.	Que nous ayons traité, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse vécu, etc.	Que j'eusse traité, etc.
Que nous eussions vécu, etc.	Que nous eussions traité, etc.

MODE INFINITIF.**PRÉSENT.**

Vivre.	Traire.
--------	---------

PASSÉ.

Avoir vécu.	Avoir traité.
-------------	---------------

PARTICIPE PRÉSENT.

Vivant.	Trayant.
---------	----------

PARTICIPE PASSÉ.

Ayant vécu.	Ayant traité.
-------------	---------------

Les autres verbes irréguliers de cette classe, et que nous n'avons pas cru nécessaire de conjuguer, sont :

ABSOUUDRE. *J'absous, tu absous, il absout; nous absolvons, vous absolvez, ils absolvent. — J'absolvais, nous absolvions. — Point de passé défini. — J'absoudrai, nous absoudrons. — J'absoudrais, nous absoudrions. — Absous, absolvons. — Que j'absolve, que nous absolvions. — Point d'imparfait du subjonctif. — Absoudre. — Absolvant. — Absous, absoute.*

BRAIRE. Il ne s'emploie guère qu'à l'infinitif et aux troisièmes personnes du présent de l'indicatif, du futur et du conditionnel : *Braire; il brait, ils braient; il braira, ils brairont; il brairait, ils brairaient.*

BRUIRE, bruyant, il bruyait. Point d'autre forme

CIRCONCIRE. *Je circoncis, tu circoncis, il circonçoit; nous circoncons, vous circonsciez, ils circonscient. — Je circoncis, nous circonscimes. — J'ai circoncis. — Je circoncirai. — Je circoncirais. — Circoncis, circoncons. — Que je circonscie, que nous circonscions. — Circonscire. — Circoncis, circonscie.*

L'Académie ne donne que ces seules formes à ce verbe Pourquoi ne dirait-on pas : *je circonscisais et circonscisant?*

DÉDIRE, CONTRADIRE, INTERDIRE, MÉDIRE, PRÉDIRE, font à la seconde personne du pluriel du présent de l'indicatif *vous dédissez, vous contredisiez, etc.* ; les autres formes comme celles de *dire*.

MAUDIRE fait *nous maudissons, vous maudissez, ils maudissent* ; au lieu de *nous maudisons*, etc. ; *maudissant*, participe actif ; le reste comme *dire*.

ÉCLORE ; *éclos* ; *il éclos*, *ils éclosent* ; *il éclosa*, *ils éclosent* ; *il éclosait*, *ils éclosaient* ; *qu'il éclos*, *qu'ils éclosent*.

CONFIRE. *Je confis, tu confis, il confit* ; *nous confisons, vous confisez, ils confissent*. — *Je confisais, nous confisions*. — *Je confis, nous confimes*. — *Je confirai, nous confirons*. — *Je confirais, nous confirions*. — *Confis, confisons*. — *Que je confisse, que nous confissions*. — *Confire*. — *Confisant*. — *Confit, confite*. Nous ajoutons en toute sûreté de conscience, avec Wailly et Lévizac, l'imparfait du subjonctif, *que je confisse*.

CROÎTRE. *Je crois, tu crois, il croît* ; *nous croissons, vous croissez, ils croissent*. — *Je croissais, nous croissions*. — *J'ai crû*. — *Je crus, nous crûmes*. — *Je croîtrai, nous croîtrons*. — *Je croîtrais, nous croîtrions*. — *Crois, croissez*. — *Que je croisse, que nous croissions*. — *Que je crûsse, que nous crûssions*. — *Croissant*. — *Crû, crûle*. Nous croyons devoir nous servir de l'accent circonflexe dans tous les temps et pour toutes les personnes qui pourraient être confondues avec celles du verbe *croire*.

FRIRE Ce verbe n'est en usage qu'au singulier du présent de l'indicatif : *je fris, tu fra, il frit* ; au futur, *je frirai*, etc. ; au conditionnel, *je frirais* ; à la seconde personne singulière de l'impératif, *fris* ; aux temps formés du participe, *frit, frite*.

Pour suppléer aux temps qui manquent, on lui adjoint le verbe *faire* : *nous faisons frire, vous faites frire, ils font frire, je faisais frire*, etc. (WAILLY, RESTAUT, FÉRAUD.)

LUIRE. *Je luis, tu luis, il luit* ; *nous luisons, vous luez, ils luisent*. — *Je luisais, nous luisions*. — *Je luirai, nous luirons*. — *Je luirais, nous luirions*. — *Que je luisse, que nous luisions*. — *Luire, luisant, lui, devant luire*. (L'ACADÉMIE, RESTAUT, WAILLY, LÉVIZAC et FÉRAUD.)

Ce verbe *luire* n'a ni passé défini, ni impératif, ni imparfait du subjonctif, et son participe passé n'a pas de féminin. Les temps composés se forment avec l'auxiliaire *avoir*. (GIRAULT-DUVIVIER.)

OINDRE. *J'oins, tu oins, il oint* ; *nous oignons*. — *J'oignais*. — *J'oignis*. — *J'ai oint*. — *J'oindrai*. — *J'oindrais*. — *Oins, oignez*. — *Que j'oigne, que nous oignons*. — *Que j'oignisse*. — *Oignant* ; *oint, ointe*. (L'ACADÉMIE, TRÉVOUX et FÉRAUD.)

TAIRE. *Je tais, tu tais, il tait* ; *nous taisons, vous taisez, ils taisent*. — *Je taisais, nous taisions*. — *Je tus, nous tûmes*. — *J'ai tu, nous avons tu*. — *Je tairai, nous tairons*. — *Je tairais, nous tairions*. — *Tais, taisons*. — *Que je taise, que nous taisions*. — *Que je fusse, que nous fussions*. — *Taire, taisant, tû, devant taire*. (L'ACADÉMIE.)

TISTRE, synonyme de *tisser*, dit l'Académie, n'est plus en usage que dans les temps composés ; et il fait *tissu, tissue*, au participe. Cependant Voltaire a employé ce verbe au passé défini, où il ne nous paraît nullement choquant ; 1° sens propre : L'Inde à grands frais *tissut* ses vêtements ; 2° sens figuré : Une femme hardie *tissut* le fil de cette perfidie.

N° CCCCLXXVI.

MODÈLE DE CONJUGAISON

DES

VERBES UNIPERSONNELS.

Les verbes *unipersonnels* n'ont pas de conjugaison qui leur soit particulière. Ils se conjuguent suivant les inflexions qu'exige la forme de conjugaison à laquelle ils appartiennent régulièrement. La seule chose qui les distingue, c'est qu'ils n'ont pas tous les temps et qu'ils ne s'emploient qu'à la troisième personne du singulier.

VERBES UNIPERSONNELS.

RÉGULIERS.

IRRÉGULIERS.

MODE INDICATIF.

PRÉSENT.

Il neige.

Il pleut.

Il faut.

IMPARFAIT.

Il neigeait.

Il pleuvait.

Il fallait.

PASSÉ DÉFINI.

Il neigea.

Il plut.

Il fallut.

PASSÉ INDÉFINI.

Il a neigé.

Il a plu.

Il a fallu.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

Il eut neigé.

Il eut plu.

Il eut fallu.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Il avait neigé.

Il avait plu.

Il avait fallu.

FUTUR.

Il neigera.

Il pleuvra.

Il faudra.

FUTUR ANTÉRIEUR.

Il aura neigé.

Il aura plu.

Il aura fallu.

MODE CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Il neigerait.

Il pleuvrait.

Il faudrait.

PASSÉ.

Il aurait neigé.

Il aurait plu.

Il aurait fallu.

(Point d'IMPÉRATIF.)

MODE SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Qu'il neige.

Qu'il pleuve.

Qu'il faille.

IMPARFAIT.

Qu'il neigeât.

Qu'il plût.

Qu'il fallût.

PASSÉ.

Qu'il ait neigé.

Qu'il ait plu.

Qu'il ait fallu.

	PLUS-QUE-PARFAIT.	
Qu'il eût neigé.	Qu'il eût plu.	Qu'il eût fallu.
MODE INFINITIF.		
	PRÉSENT.	
Neiger.	Pleuvoir.	Falloir.
	PASSÉ.	
Avoir neigé.	Avoir plu.	Avoir fallu.
	PARTICIPE PRÉSENT.	
Neigeant.	Pleuvant.	(Inusité.)
	PARTICIPE PASSÉ.	
Neigé.	Plu.	Fallu.

-----N° CCCCLXXVII.-----

MODÈLE DES VERBES CONJUGUÉS INTERROGATIVEMENT

Le langage par interrogation étant très-usité, nous pensons qu'il est nécessaire de donner un modèle des verbes conjugués sous cette forme.

VERBE être CONJUGUÉ INTERROGATIVEMENT.

MODE INDICATIF.	Fut-il ?	PLUS-QUE-PARFAIT.	Aurons-nous été ?
PRÉSENT.	Fûmes-nous ?	Avals-je été ?	Aurez-vous été ?
Sais-je ?	Fûtes-vous ?	Avals-tu été ?	Auront-ils été ?
Es-tu ?	Furent-ils ?	Avait-il été ?	
Est-il ?		Avions-nous été ?	MODE CONDITIONNEL
Sommes-nous ?	PASSÉ INDÉFINI.	Aviez-vous été ?	PRÉSENT.
Êtes-vous ?	AI-je été ?	Avalent-ils été ?	Serais-je ?
Sont-ils ?	As-tu été ?		Serais-tu ?
	A-t-il été ?	FUTUR SIMPLE.	Serait-il ?
IMPARFAIT.	Avons-nous été ?	Serai-je ?	Serions-nous ?
Étais-je ?	As-tu été ?	Seras-tu ?	Seriez-vous ?
Étais-tu ?	Ont-ils été ?	Sera-t-il ?	Seraient-ils ?
Était-il ?	PASSÉ ANTÉRIEUR.	Serons-nous ?	
Étions-nous ?	Eus-je été ?	Serez-vous ?	PASSÉ.
Étiez-vous ?	Eus-tu été ?	Seront-ils ?	Aurais-je été ?
Étaient-ils ?	Eut-il été ?	FUTUR ANTÉRIEUR.	Aurais-tu été ?
	Êûmes-nous été ?	Aurai-je été ?	Aurait-il été ?
PASSÉ DÉFINI.	Êûtes-vous été ?	Auras-tu été ?	Aurions-nous été ?
Fus-je ?	Eurent-ils été ?	Aura-t-il été ?	Auriez-vous été ?
Fus-tu ?			Auraient-ils été (1) ?

-----N° CCCCLXXVIII.-----

VERBE avoir CONJUGUÉ INTERROGATIVEMENT.

MODE INDICATIF.	Avez-vous ?	Avions-nous ?	Eut-il ? eut-elle ?
PRÉSENT.	Ont-ils ? ont-elles ?	Aviez-vous ?	Êûmes-nous ?
AI-je ?	IMPARFAIT.	Avaient-ils ? avaient-elles ?	Êûtes-vous ?
As-tu ?	Avals-je ?	PASSÉ DÉFINI.	Eurent-ils ? eurent-elles ?
A-t-il ? a-t-elle ?	Avals-tu ?	Eus-je ?	PASSÉ INDÉFINI.
Avons-nous ?	Avait-il ? avait-elle ?	Eus-tu ?	AI-je eu ?

(1) On dit aussi : Eussé-je été ? Eusses-tu été ? Eût-il été ? Eussions-nous été ? Eussiez-vous été ? Eussent-ils été ?

s-tu eu ?	PLUS-QUE-PARFAIT.	FUTUR ANTÉRIEUR.	Aurait-il ? aurait-elle ?
-t-il eu ? a-t-elle eu ?	Avais-je eu ?	Aurai-je eu ?	Aurions-nous ?
vons-nous eu ?	Avais-tu eu ?	Auras-tu eu ?	Auriez-vous ?
vez-vous eu ?	Avait-il eu ? avait-elle eu ?	Aura-t-il eu ? aura-t-elle eu ?	Auraient-ils ? auraient-elles ?
nt-ils eu ? ont-elles eu ?	Avions-nous eu ?	Aurons-nous eu ?	
	Aviez-vous eu ?	Auriez-vous eu ?	PASSÉ.
PASSÉ ANTÉRIEUR.	Avaient-ils eu ? avaient-elles eu ?	Auront-ils eu ? auront-elles eu ?	Aurais-je eu ?
us-je eu ?	FUTUR SIMPLE.		Aurais-tu eu ?
us-tu eu ?	Aurai-je ?		Aurait-il eu ? aurait-elle eu ?
ut-il eu ? eut-elle eu ?	Auras-tu ?	MODE CONDITIONNEL	Aurions-nous eu ?
ûmes-nous eu ?	Aura-t-il ? aura-t-elle ?		Auriez-vous eu ?
ûtes-vous eu ?	Aurons-nous ?	PRÉSENT.	Auraient-ils eu ? auraient-elles eu (1) ?
urent-ils eu ? eurent-elles eu ?	Aurez-vous ?	Aurais-je ?	
	Auront-ils ? auront-elles ?	Aurais-tu ?	

N° CCCCLXXIX.

MODÈLE DES QUATRE CONJUGAISONS INTERROGATIVES.

MODE INDICATIF.

PRÉSENT.

Aimé-je ?	Finis-je ?	Reçois-je ?	Rends-je ?
Aimes-tu ?	Finis-tu ?	Reçois-tu ?	Rends-tu ?
Aime-t-il ?	Finit-il ?	Reçoit-il ?	Rend-il ?
Aimons-nous ?	Finissons-nous ?	Recevons-nous ?	Rendons-nous ?
Aimez-vous ?	Finissez-vous ?	Recevez-vous ?	Rendez-vous ?
Aiment-ils ?	Finissent-ils ?	Reçoivent-ils ?	Rendent-ils ?

IMPARFAIT.

Aimais-je ?	Finissais-je ?	Recevais-je ?	Rendais-je ?
Aimais-tu ?	Finissais-tu ?	Recevais-tu ?	Rendais-tu ?
Aimait-il ?	Finissait-il ?	Recevait-il ?	Rendait-il ?
Aimions-nous ?	Finissions-nous ?	Recevions-nous ?	Rendions-nous ?
Aimiez-vous ?	Finissiez-vous ?	Receviez-vous ?	Rendiez-vous ?
Aimaient-ils ?	Finissaient-ils ?	Recevaient-ils ?	Rendaient-ils ?

PASSÉ DÉFINI.

Aimai-je ?	Finis-je ?	Reçus-je ?	Rendis-je ?
Aimas-tu ?	Finis-tu ?	Reçus-tu ?	Rendis-tu ?
Aima-t-il ?	Finit-il ?	Reçut-il ?	Rendit-il ?
Aimâmes-nous ?	Finîmes-nous ?	Reçûmes-nous ?	Rendîmes-nous ?
Aimâtes-vous ?	Finîtes-vous ?	Reçûtes-vous ?	Rendîtes-vous ?
Aimèrent-ils ?	Finirent-ils ?	Reçurent-ils ?	Rendirent-ils ?

PASSÉ INDÉFINI.

Ai-je aimé ?	Ai-je fini ?	Ai-je reçu ?	Ai-je rendu ?
As-tu aimé ?	As-tu fini ?	As-tu reçu ?	As-tu rendu ?
A-t-il aimé ?	A-t-il fini ?	A-t-il reçu ?	A-t-il rendu ?
Avons-nous aimé ?	Avons-nous fini ?	Avons-nous reçu ?	Avons-nous rendu ?
Avez-vous aimé ?	Avez-vous fini ?	Avez-vous reçu ?	Avez-vous rendu ?
Ont-ils aimé ?	Ont-ils fini ?	Ont-ils reçu ?	Ont-ils rendu ?

PASSÉ ANTÉRIEUR.

Eus-je aimé ?	Eus-je fini ?	Eus-je reçu ?	Eus-je rendu ?
Eus-tu aimé ?	Eus-tu fini ?	Eus-tu reçu ?	Eus-tu rendu ?
Eut-il aimé ?	Eut-il fini ?	Eut-il reçu ?	Eut-il rendu ?
Eûmes-nous aimé ?	Eûmes-nous fini ?	Eûmes-nous reçu ?	Eûmes-nous rendu ?
Eûtes-vous aimé ?	Eûtes-vous fini ?	Eûtes-vous reçu ?	Eûtes-vous rendu ?
Eurent-ils aimé ?	Eurent-ils fini ?	Eurent-ils reçu ?	Eurent-ils rendu ?

(1) On dit aussi : Eussé-je eu ? Eussés-tu eu ? Eût-il eu ? Eût-elle eu ? Eussions-nous eu ? Eussiez-vous eu ? Eussent-ils eu ? Eussent-elles eu ?

PLUS-QUE-PARFAIT.

Avais-je aimé ?
 Avais-tu aimé ?
 Avait-il aimé ?
 Avions-nous aimé ?
 Aviez-vous aimé ?
 Avaient-ils aimé ?

Avais-je fini ?
 Avais-tu fini ?
 Avait-il fini ?
 Avions-nous fini ?
 Aviez-vous fini ?
 Avaient-ils fini ?

Avais-je reçu ?
 Avais-tu reçu ?
 Avait-il reçu ?
 Avions-nous reçu ?
 Aviez-vous reçu ?
 Avaient-ils reçu ?

Avais-je rendu ?
 Avais-tu rendu ?
 Avait-il rendu ?
 Avions-nous rendu ?
 Aviez-vous rendu ?
 Avaient-ils rendu ?

FUTUR.

Aimerai-je ?
 Aimeras-tu ?
 Aimera-t-il ?
 Aimurons-nous ?
 Aimerez-vous ?
 Aimeront-ils ?

Finirai-je ?
 Finiras-tu ?
 Finira-t-il ?
 Finirons-nous ?
 Finirez-vous ?
 Finiront-ils ?

Recevrai-je ?
 Recevras-tu ?
 Recevra-t-il ?
 Recevrons-nous ?
 Recevrez-vous ?
 Recevront-ils ?

Rendrai-je ?
 Rendras-tu ?
 Rendra-t-il ?
 Rendrons-nous ?
 Rendrez-vous ?
 Rendront-ils ?

FUTUR ANTÉRIEUR.

Aurai-je aimé ?
 Aurais-tu aimé ?
 Aura-t-il aimé ?
 Aurons-nous aimé ?
 Aurez-vous aimé ?
 Auront-ils aimé ?

Aurai-je fini ?
 Aurais-tu fini ?
 Aura-t-il fini ?
 Aurons-nous fini ?
 Aurez-vous fini ?
 Auront-ils fini ?

Aurai-je reçu ?
 Aurais-tu reçu ?
 Aura-t-il reçu ?
 Aurons-nous reçu ?
 Aurez-vous reçu ?
 Auront-ils reçu ?

Aurai-je rendu ?
 Aurais-tu rendu ?
 Aura-t-il rendu ?
 Aurons-nous rendu ?
 Aurez-vous rendu ?
 Auront-ils rendu ?

MODE CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Aimerais-je ?
 Aimerais-tu ?
 Aimerais-il ?
 Aimerrions-nous ?
 Aimeriez-vous ?
 Aimeraient-ils ?

Finirais-je ?
 Finirais-tu ?
 Finirait-il ?
 Finirions-nous ?
 Finiriez-vous ?
 Finiraient-ils ?

Recevrais-je ?
 Recevrais-tu ?
 Recevrait-il ?
 Recevrions-nous ?
 Recevriez-vous ?
 Recevraient-ils ?

Rendrais-je ?
 Rendrais-tu ?
 Rendrait-il ?
 Rendrions-nous ?
 Rendriez-vous ?
 Rendraient-ils ?

PASSÉ.

Aurais-je aimé ?
 Aurais-tu aimé ?
 Aurait-il aimé ?
 Aurions-nous aimé ?
 Auriez-vous aimé ?
 Auraient-ils aimé ?

Aurais-je fini ?
 Aurais-tu fini ?
 Aurait-il fini ?
 Aurions-nous fini ?
 Auriez-vous fini ?
 Auraient-ils fini ?

Aurais-je reçu ?
 Aurais-tu reçu ?
 Aurait-il reçu ?
 Aurions-nous reçu ?
 Auriez-vous reçu ?
 Auraient-ils reçu ?

Aurais-je rendu ?
 Aurais-tu rendu ?
 Aurait-il rendu ?
 Aurions-nous rendu ?
 Auriez-vous rendu ?
 Auraient-ils rendu ?

On dit encore :

Eussé-je aimé ?
 Eussés-tu aimé ?
 Eût-il aimé ?
 Eussions-nous aimé ?
 Eussiez-vous aimé ?
 Eussent-ils aimé ?

Eussé-je fini ?
 Eussés-tu fini ?
 Eût-il fini ?
 Eussions-nous fini ?
 Eussiez-vous fini ?
 Eussent-ils fini ?

Eussé-je reçu ?
 Eussés-tu reçu ?
 Eût-il reçu ?
 Eussions-nous reçu ?
 Eussiez-vous reçu ?
 Eussent-ils reçu ?

Eussé-je rendu ?
 Eussés-tu rendu ?
 Eût-il rendu ?
 Eussions-nous rendu ?
 Eussiez-vous rendu ?
 Eussent-ils rendu ?

Remarques : 1° *l'impératif*, les temps du *subjonctif*, et *l'infinitif*, ne sont pas employés interrogativement.

Il en est de même de la première personne du singulier du présent de l'indicatif, à l'égard de quelques verbes qui n'ont qu'une syllabe. Ainsi on ne dit pas : *rends-je ? lis-je ? mens-je ?* Il faut alors donner une autre forme à la phrase ; par exemple, on pourrait dire : *est-ce que je rends ? est-ce que je lis ?* etc. Les verbes *avoir*, *être*, *aller*, *voir*, *devoir*, *faire*, etc., sont exceptés ; car on dit bien : *ai-je ? dois-je ? fais-je ? sais-je ? vais-je ? vois-je ?* etc.

2° Les pronoms personnels sont placés après le verbe dans les temps simples, et après l'auxiliaire dans les temps composés, et sont liés à l'un ou à l'autre par un trait d'union : *reçois-JE*, *ai-JE aimé*, *reposé-IL ?*

3° L'*e* muet se change en *é* fermé quand il est suivi du pronom *je* : *aimé-je ? donné-je* (1) ?

4° Pour ne pas confondre le présent de l'indicatif *aimé-je* avec le passé *aimai-je*, il faut examiner si, en faisant perdre au verbe la forme interrogative, on obtient le présent ou le passé sans changer l'objet de la pensée : ainsi on n'écrira pas *aimai-je maintenant ? aimé-je hier ?* car, en faisant disparaître la forme interrogative on obtient : *j'AI ME maintenant ; j'AIMAI hier*. Donc il faut *AIMÉ-je maintenant ? AIMAI-je hier ?*

5° Quand le verbe est terminé par une voyelle et suivi de l'un des pronoms *il, elle, on*, on les fait précéder de la lettre euphonique *t*, placée entre deux traits d'union : *donne-t-il ? aime-t-elle ? a-t-on fini ?*

SYNTAXE DES VERBES.

— N° CCCCLXXX. —

CONCORDANCE DU VERBE AVEC SON SUJET SOUS LE RAPPORT DU NOMBRE

I.

ACCORD AVEC UN SEUL SUJET.

SINGULIER.

DIEU *tient* le cour des rois entre ses mains puis-
(RACINE.) [santes.

L'HOMME *est né* pour régner sur tous les animaux.
(VOLTAIRE.)

LA COLOMBE *attendrit* les échos des forêts.
(MICHAUD.)

L'HUILE *coule* à flots d'or aux bords de la Duranço.
(CASTEL.)

LA PLANTE *a* son hymen, la plante *a* ses amours.
(DEUILLE.)

LA RELIGION *veille* sur les crimes secrets.
(VOLTAIRE.)

L'HYSOPE *croît* dans les plus profondes vallées.
(MASSILLON.)

Le HIBOU *fait* son nid dans l'*y* des cimetières.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

PLURIEL.

Les ROIS *tiennent* leurs droits de Dieu, leur puis-
sance du peuple. (BOISTE.)

Les HOMMES *sont* encore enfants à soixante ans.
(AUBERT.)

Les CŒURS ambitieux ne *s'attendrissent* pas.
(LA HARPE.)

Mes VERS comme un torrent *coulent* sur le papier.
(BOILEAU.)

Les ARBRES *ont* leur vie, et les bois leurs prodiges.
(DEUILLE.)

Les LOIS *veillent* sur les crimes publics.
(VOLTAIRE.)

Les MARÉES *croissent* dans l'équinoxe.
(ACADÉMIE.)

Les PASSEREAUX ardents, dès le lever du jour,
Font retentir les toits de la grange bruyante.
(MICHAUD.)

Dans la première colonne, les verbes *tient, est, attendrit, coule, a, veille, croît, fait*, sont au singulier, à cause des mots *Dieu, homme, colombe, huile, plante, religion, hysope, hibou*, qui sont du singulier.

Mais dans la seconde colonne, ces mêmes verbes sont au pluriel, à cause des mots pluriels *rois, hommes, cœurs, vers, arbres, lois, marées, passereaux*.

(1) Nous nous conformons ici à l'orthographe adoptée par les grammairiens, qui veulent qu'on fasse entendre un *é* fermé dans ces sortes de verbes ; mais l'usage universel et l'autorité des personnes qui parlent le mieux démentent journellement cette opinion ; elles prononcent : *aimé-je, veillé-je, régné-je*, avec l'accent grave.

Telle est la loi à laquelle tous les verbes sont soumis, et cette loi ne souffre point d'exception.

D'où ce principe : *Le verbe à un mode personnel doit toujours prendre le nombre de son sujet, c'est-à-dire du nom avec lequel il est en relation* ; que ce nom le précède comme dans les exemples que nous avons cités, ou qu'il le suive, ainsi que dans les exemples ci-après.

II.

SUJET PLACÉ APRÈS LE VERBE.

SINGULIER.

Là, *rougit* la CERISE ; ici, *seroît* la MURE.

(DEILLE.)

Dét le PEUPLE en fureur pour ses maîtres nouveaux,
De mon sang odieux arroser leurs tombeaux.

(CORNEILLE.)

Me préserve le CIEL de soupçonner jamais
Que d'un prix si cruel vous payiez mes bienfaits !

(RACINE.)

Voilà ce Capitole, et ce beau Panthéon,
Où *semble* encore errer l'OMBRE d'un peuple libre.

(BÉRIN.)

O terre de Saturne ! ô doux pays ! beau ciel !
Lieux où *chanta* VIRGILE, où *peignit* RAPHAËL.

(SAINT-VICTOR.)

Où *souriait* l'ENFANCE, est assis le trépas.

(SOMMET.)

PLURIEL.

Rome, c'est toisurtout qu'*appellent* nos TRANSPORTS.

(SAINT-VICTOR.)

Mais *dussent-ils* encore, en reprenant les ORS,
Demander votre fils avec mille vaisseaux.

(RACINE.)

Me préservent les CIEUX d'une nouvelle guerre !

(VOLTAIN.)

Par ces portes *sortaient* les frères LÉGIENS.

(SAINT-VICTOR.)

Dans leurs yeux entr'ouverts *brillent* d'humides

(SAINT-LANBERT.) (FLANNE.)

Eh ! qui n'a parcouru, d'un pas mélancolique,
Le dôme abandonné, la vieille basilique

Où devant l'Éternel *s'inclinaient* ses AÏEUX ?

(SOMMET.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le chien aboie.
La brebis bêle.
L'abeille bourdonne.
Le cheval hennit.

Les chiens aboient.
Les brebis bêlent.
Les abeilles bourdonnent.
Les chevaux hennissent.

Là, fleurit la rose. Ici, jadis les guerres.
Le printemps qu'annonce l'hiron - Dussent-ils périr !
delle.
Là, s'agitait ce peuple ambitieux. Me préservent les dieux !

----- N° CCCCLXXXI. -----

NOMBRE DU VERBE AVEC PLUSIEURS SUBSTANTIFS LIÉS PAR *et*.

I.

VERBE AU PLURIEL.

Parmi les lataniers qu'agite le zéphyre,
La PERRUCHÉ bruyante et le LORI vermeil,
Sautent sous la feuillée, à l'abri du soleil.

(CASTEL.)

. . . . Dans la saison d'amour,
Et l'épouse et l'époux ont le même séjour.

(DEILLE.)

PATIENCE et LONGUEUR de temps
Font plus que force ni que rage.

(LA FONTAINE.)

Nous attendons chaque hiver que l'HIRONDELLE
et le ROSSIGNOL nous annoncent le retour des beaux
jours.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

La COLÈRE et la PRÉCIPITATION sont deux choses
fort opposées à la prudence.

(FÉNÉLON.)

Le SAULE, ami de l'onde, et la RONCE épineuse.
Croissent au bord du fleuve, en longs groupes ras

(DEILLE.) [gés.]

Quand Lucullus vainqueur triomphait de l'Asie,
L'AIRAIN, le MARBRE et l'OR *frappaient* Rome

(Id.) [éblouie.]

Plus loin, le TAMBOURIN, le FIFRE et la TROMPETTE,
Font entendre des airs que le vallon répète.

(SAINT-LANBERT.)

Je soutiens qu'il n'y a qu'un GÉOMÈTRE et un SOT
qui puissent parler sans figures.

(J.-J. ROUSSEAU.)

La VIOLENCE et la VERTU ne peuvent rien l'une
sur l'autre.

(PASCAL.)

Oui, si la VIE et la MORT de Socrate sont d'un sage, la VIE et la MORT de Jésus sont d'un Dieu.

(J.-J. ROUSSEAU.)

La VERTU et l'AMBITION sont incompatibles.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

La MUSE et la BERGÈRE ont le même langage.

(SAINT-LAMBERT.)

Le TONNERRE et les VENTS déchirent les nuages.

(Id.)

L'OR et l'ARGENT s'épuisent ; mais la VERTU, la CONSTANCE et la PAUVRETÉ ne s'épuisent jamais.

(MONTESQUIEU.)

Seigneur, quand par le fer les choses sont vidées, La JUSTICE et le DROIT sont de vaines idées.

(CORNEILLE.)

La RAPINE et l'ORGUEIL sont les dieux de la terre.

(VOLTAIRE.)

L'AMBITION et l'AVARICE des hommes sont les seules sources de leurs malheurs.

(FÉNÉLON.)

Que disent la plupart des grammairiens au sujet de ces sortes de phrases ? Que « toutes les fois qu'un verbe a DEUX NOMINATIFS singuliers, on met ce verbe au pluriel, parce que deux nominatifs VALENT un pluriel. »

Nous ne nous arrêterons pas à faire sentir tout le ridicule de cette règle ; d'autres l'ont fait avant nous ; nous nous bornerons aux observations suivantes :

Dans cette phrase : *L'hirondelle et le rossignol nous ANNONCENT le retour des beaux jours*, il est évident que le verbe *annoncent* ne se rapporte ni à *hirondelle*, qui est du singulier, ni à *rossignol*, qui est du même nombre. Or, si *annoncent* ne convient ni à l'un ni à l'autre de ces deux mots, comment pourrait-il, nous le demandons, se rapporter à tous les deux ? Le moindre défaut de la règle des grammairiens est donc, comme on le voit, de pécher contre la logique.

Dans la phrase que nous examinons : *L'hirondelle et le rossignol ANNONCENT le retour des beaux jours*, le verbe *annoncent* est au pluriel, non pas précisément à cause des deux mots *hirondelle* et *rossignol*, mais parce que ces deux mots singuliers font naître nécessairement l'idée d'un troisième, avec lequel le verbe *annoncent* s'accorde ; et ce mot est celui d'*oiseaux*, d'*animaux*, ou tout autre semblable, mot toujours sous-entendu, et destiné à indiquer que les individus ou les choses représentés par les deux noms qui précèdent ce verbe concourent ensemble à faire l'action exprimée par ce même verbe.

C'est comme s'il y avait : *L'hirondelle* (annonce le retour des beaux jours) *et le rossignol* (annonce aussi le retour des beaux jours ; donc CES DEUX OISEAUX) ANNONCENT le retour des beaux jours. Voilà la seule raison, l'unique raison de l'accord pluriel du verbe, précédé de plusieurs substantifs liés par *et*.

À la triste et pitoyable règle des grammairiens, nous substituerons donc celle-ci : *lorsque l'IDÉE exprimée par le verbe est affirmée de plusieurs substantifs singuliers liés par ET, ce verbe se met au pluriel*, que ces substantifs le précèdent, ainsi que dans les exemples que nous avons cités, ou qu'ils le suivent, comme dans ceux-ci :

Ils meurent : de ces lieux s'exhale pour toujours La douce RÊVERIE et les discrets AMOURS.

(DELILLE.)

... Cette illusion et ce charme magique, Qu'ont reçus l'ÉPOPÉE et la MUSE tragique.

(Id.)

La foudre éclate, tombe ; et des monts foudroyés Descendent à grand bruit les GRAVIERs et les ONDES.

(SAINT-LAMBERT.)

Et partout où coula le nectar enchanté, Coururent le PLAISIR, l'AUDACE et la GAÏTÉ.

(DELILLE.)

II.

VERBE AU SINGULIER.

Le BIEN et le MAL est en ses mains.

(LA BRUYÈRE.)

La POLITESSE et l'AFFABILITÉ est la seule distinction qu'ils affectent.

(MASSILLON.)

L'AMBITION et l'AMOUR de la fortune, dans les autres hommes, partage l'amour du plaisir.

(Id.)

La GLOIRE et la PROSPÉRITÉ des méchants est courte.

(FÉNÉLON.)

Le SAVOIR-FAIRE et l'HABILITÉ ne mène pas jusqu'aux énormes richesses.

(LA BRUYÈRE.)

Avouons que la FORCE et le COURAGE a été comme le manteau royal qui l'a parée.

(MASCARON.)

Souvent la VANITÉ et la triste sévérité de son discours *protègent* la vertu opprimée, et fera trembler le vice triomphant. (D'AGUESSEAU.)

Le TUMULTE seul et l'AGITATION qui environne le trône, en bannit les réflexions, et ne laisse jamais un instant le souverain avec lui-même. (MASSILLON.)

Je sais que chaque SCIENCE et chaque ART a ses termes propres inconnus au commun des hommes. (FLEURY.)

L'ARDEUR de leurs disputes insensées et leur religion arbitraire est devenue la plus dangereuse de leurs maladies. (BOSSUET.)

La GRANDEUR et la TAILLE des corps, en général, dépend absolument de la quantité et de la qualité de la nourriture. (MASSILLON.)

Il s'agit de choisir un état de vie : choisir comme devant un jour mourir ; et vous verrez si la TENTATION et le désir de vous élever vous y feront prendre un vol trop haut. (PASCAL.)

Sans se donner la peine de descendre dans la pensée de l'écrivain, de sonder les vices de son esprit et les mouvements de son âme, sans tenir compte de ces deux lois puissantes. l'HARMONIE et l'OREILLE, qui président si souvent aux concordances, la plus grande partie des grammairiens prononcent l'anathème contre les phrases que nous venons de citer et celles qui leur ressemblent. Ce fameux principe : *un et un font deux*, renferme à leurs yeux tous les agréments, toutes les grâces, toutes les gentillesse de la Grammaire. Ils ne souffrent pas qu'on s'en écarte, et en font un véritable lit de Procuste, où phrases et locutions sont tenues de s'étendre bon gré mal gré.

Cependant, lorsque des écrivains tels que Voltaire, Bossuet, Racine, Fénelon, Pascal, Rousseau, Massillon, La Bruyère et d'Aguesseau, jettent de côté, dans certaines circonstances, les règles des grammairiens, il faut croire qu'ils ont eu leurs motifs pour agir ainsi.

Or, comme, à notre sens, ce n'est ni par hasard ni par caprice que ces écrivains, modèles de goût et de pureté de style, ont préféré, dans les phrases citées, mettre le verbe au singulier, nous allons chercher quelle peut être la cause d'une telle préférence

Quand Voltaire a écrit :

L'homme et la femme est chose bien fragile,

il a considéré *l'homme et la femme* comme un tout équivalant à *l'humanité*. Non seulement la locution est correcte, mais l'auteur ne pouvait s'exprimer autrement, puisque, dans le chant qui commence par ce vers, il n'est question que de la fragilité d'une femme. C'est uniquement par délicatesse envers le beau sexe que le poète a dit : *l'homme et la femme*, car il n'avait en vue qu'un seul être (1).

Dans cette phrase de J.-J. Rousseau :

Chaque état et chaque âge a ses devoirs, il y a ellipse : *Chaque état a ses devoirs, chaque âge a ses devoirs*. Le sens étant distributif, le singulier était nécessaire.

(1) « Pourquoi ne pas convenir, dit un grammairien, que Voltaire a mis le singulier pour faire son vers ? Qu'on nous cite des prosateurs qui aient méconnu ce principe élémentaire, que deux singuliers valent un pluriel. » Les exemples que nous avons donnés plus haut, et ceux que nous allons donner encore, tous tirés des écrivains en prose, réfutent cette objection :

La sagesse et la piété du souverain peut faire toute seule le bonheur du sujet. (MASSILLON.)

Mais à cette dernière fois, la VALEUR et le grand NOM de Cyrus fit que les Perses ses sujets eurent la gloire de cette conquête. (BOSSUET.)

La DOUCEUR et la MOLLESSE de la langue italienne s'est insinuée dans le génie des auteurs italiens. (VOLTAIRE.)

Sa PIÉTÉ et sa BONTÉ lui attire ce respect. (BOSSUET.)

Le FASTE et le MÉPRIS qu'on fait paraître pour les autres n'a jamais rien produit de bon. (FÉNELON.)

Du reste, leur DÉFAITE et leur ÉCRONNIE leur fit plaisir. (ROLLIN.)

Bien régner, c'est rendre à Dieu le SERVICE et l'HOMMAGE qui lui est le plus agréable. (Id.)

Places que l'ART et la NATURE a fortifiées.

(FLÉCHIER.)

Le BONHEUR et le MALHEUR des hommes ne dépend pas moins de leur humeur que de la fortune.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

L'IGNORANCE et l'AVEUGLEMENT s'était prodigieusement accru depuis le temps d'Abraham. (BOSSUET.)

L'univers, me dis-je, est un tout immense, dont toutes les parties se correspondent. La GRANDEUR et la simplicité de cette idée éleva mon âme. (THOMAS.)

L'INTÉMPÉRANCE et l'INCONFÉRENCE des imaginations orientales est un faux goût ; mais c'est plutôt un manque d'esprit qu'un abus d'esprit. (VOLTAIRE.)

Son abdication de la dictature fit voir que l'AMBITION et l'ENVIE de régner n'avait pas été sa passion dominante. (VASTOT.)

Dans cette phrase de Massillon :

La politesse et l'affabilité est la seule distinction qu'ils affectent,

il y a synonymie, et les deux sujets n'offrent, en quelque sorte, qu'une seule idée.

La Bruyère a dit :

Un peu d'esprit et beaucoup de temps à perdre, lui *suffit* pour conserver son empire sur une femme.

Ici l'auteur a voulu dire que l'une des choses ne suffit pas, mais que leur réunion suffit. Remarquez que dans la locution il n'y a qu'un sujet. Si La Bruyère eût mis *suffisent*, il aurait reconnu deux sujets distincts, auxquels le verbe aurait également convenu. *Un peu d'esprit SUFFIT, et beaucoup de temps à perdre SUFFIT*, ce qui eût été évidemment contre sa pensée, et aurait formé un contre-sens. Les deux idées ne pouvant se séparer pour former chacune le sujet du verbe, le singulier était indispensable.

Dans cette phrase :

Pour avoir voulu exiger de ses sujets au-delà de ce qu'ils lui devaient, Salomon perdit leur amour et leur fidélité qui lui *ÉTAIT* due,

le dernier substantif *fidélité* ayant attiré à lui seul la modification, par une figure qu'on peut nommer *attraction*, Massillon a dû mettre le verbe *était* au singulier.

Enfin, dans cette dernière phrase de Massillon :-

« L'agrément et l'avantage que nous trouvons dans un pareil commerce doit nous porter à resserrer les liens... »

il y a idée de récapitulation ; c'est comme s'il y avait : *l'agrément et l'avantage, etc., CELA doit nous porter, etc.*

Nous ne pousserons pas plus loin cet examen. Il doit suffire pour faire comprendre que l'emploi du pluriel ou du singulier, dans les verbes, dépend entièrement des vues de l'esprit, et que vouloir contraindre les écrivains à n'employer jamais que le premier, c'est mettre des entraves au génie, c'est priver la langue de ses ressources, de son infinie variété ; en un mot, c'est vouloir que les pensées se jettent dans le même moule. Comme le dit avec beaucoup de sens un écrivain, il y a deux classes d'hommes, ceux qui ont du génie et ceux qui en sont privés. Laissons à ces derniers la stricte observation des règles, et permettons aux premiers de s'élever au-dessus et de s'en écarter. Nous ajouterons qu'il est des cas où, avec la meilleure volonté du monde, on ne pourrait appliquer la règle des grammairiens ; c'est lorsque plusieurs sujets se fondent dans un même individu, comme dans ces deux passages de Massillon :

C'est un IMPOSTEUR et un TRAITRE, qui annonce les malheurs et la ruine entière de Jérusalem.

C'est un MINISTRE et un ENVOYÉ de son père, qui rend témoignage par son sang à la vérité de sa mission et de son ministère.

Le pluriel, dans cette circonstance, serait une véritable monstruosité.

Nous terminerons en établissant ce grand principe auquel la Société grammaticale a eu la sagesse de donner sa sanction : *Lorsque l'on considère SÉPARÉMENT chaque partie d'un sujet multiple, on met le verbe au singulier ; mais si les parties du sujet multiple sont considérées SIMULTANÉMENT, le verbe doit prendre le pluriel.*

Ce principe, fondé sur la raison et sur les faits, s'applique même lorsque les sujets sont exprimés après le verbe, et que celui qui le suit immédiatement est au singulier, comme dans ces phrases (1) :

A Paris règne la LIBERTÉ et l'ÉGALITÉ... la jalousie des rangs y est méconnue.

(MONTESQUIEU.)

Mais pourquoi, dira-t-on, cet exemple odieux ? Que peut servir ici l'ÉGYPTÉ et ses faux dieux ?

(BOILEAU.)

(1) Bescher croit, à tort, que, dans cette position, le verbe *doit* toujours se mettre au singulier. Les exemples cités plus haut prouvent qu'il peut aussi s'employer au pluriel.

Ce n'est pas à leur nation seule que se borne l'impression et l'effet de leurs exemples.

(MASSILLON.)

Le MARCHAND, l'OUVRIER, le PRÊTRE, le SOLDAT,
Sont tous également des membres de l'état.

(VOLTAIRE.)

... Quel nouveau trouble excite en mes esprits
Le SANG du père, ô ciel, et les LARMES du fils?

(RACINE.)

La PEUR, l'AIRAIN sordant, dans les temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.

(SAINT-LAMBERT.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le hanneton et le monche bourdonnent.
La colombe et le ramier roucoulent.
L'épervier, le lapin et le renard glapissent.
Le loriot, le merle, le serpent et les oies sifflent.
Le perroquet et la pie sont bavards.
Le renard et le singe sont rusés.
Le lis et la rose sont odorants.
L'hermine et la sibeline se nourrissent de rats.

Le bonheur et la témérité ont pu faire des héros.
L'ordre et l'utilité publique ne peuvent être les fruits du crime.
A votre porte et à votre salut sont attachés la perte et le salut de
tous ceux qui vous environnent.
C'est de lui que dépend le bonheur et le salut des nations.
C'est dans les chaumières qu'habitent la paix et le bonheur.
Ton état et le mien ne permet plus la plainte.

----- N° CCCCLXXXII. -----

NOMBRE DU VERBE APRÈS PLUSIEURS SUBSTANTIFS NON LIÉS PAR *et*.

I. — Avec le singulier.

SYNONYMIE.

Si notre ÊTRE, si notre SUBSTANCE n'est rien,
tout ce que nous bâtissons dessus, que peut-il être?

(BOSSUET.)

Dans tous les âges de la vie, l'AMOUR du travail,
le GOUT de l'étude est un bien.

(MARMONTEL.)

La DOUCEUR, la BONTÉ du grand Henri, a été
célébrée de mille louanges.

(PÉLISSON.)

... Son CRÉDIT, son sacré CARACTÈRE,
Peut appuyer le choix que vous prétendez faire.

(VOLTAIRE.)

Le CIEL éblouissant, ce DÔME lumineux,
Laisse échapper vers moi, du centre de ses feux,
Un rayon précurseur de la gloire suprême.

(COLARDEAU.)

Le noir VENIN, le FIEL de leurs écrits
N'excite en moi que le plus froid mépris. (Id.)

GRADATION.

Une OMBRE, un DIEU peut-être à mes yeux s'est mon

(VOLTAIRE.) [tré.

LOUIS, son FILS, l'ÉTAT, l'EUROPE est dans vos mains.

(Id.)

Le CIEL, tout l'UNIVERS est plein de mes aieux.

(RACINE.)

Le PÉROU, le POTOZ, l'Aldre est sa conquête.

(VOLTAIRE.)

Que l'AMITIÉ, que le SANG qui nous lie
Nous tiennent lieu du reste des humains. (Id.)

La TRAHISON, le MEURTRE est le sceau du mensonge.

(Id.)

SENS DISTRIBUTIF OU ELLIPTIQUE.

Il ne faut aux princes et aux grands ni efforts ni
étude pour se concilier les cœurs. Une PAROLE, un
SOURIRE gracieux, un seul regard suffit.

(D'AGUESSEAU.)

Le VERS le mieux rempli, la plus noble PENSÉE
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.

(BOILEAU.)

La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme,
qu'un GOIJAT, un MARMITON, un CROCHETEUR se
vante et veut avoir ses admirateurs.

(PASCAL.)

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la
nature; il ne faut pas que l'univers entier s'arme
pour l'écraser; une VAPEUR, un GRAIN de sable
suffit pour le tuer.

(PASCAL.)

Quels sont donc ces forfaits que l'ENFER en furee,
Que l'OMBRE de Ninus ordonne qu'on expie?

(VOLTAIRE.)

Le BESOIN, la RAISON, l'INSTINCT doit nous porter
À faire nos moissons, plutôt qu'à les chanter.

(Id.)

II. — Avec le pluriel.

Ce petit coin de l'univers
Rit plus à mes regards que le reste du monde.
L'OLIVE, le CITRON, la NOIX chère à Palès,
Y rompent de leur poids les branches gémissantes.

(BERTIN.)

Et de ces végétaux l'admirable STRUCTURE,
Leurs nerfs si délicats, leur FLEXIBILITÉ,
Leur REPOS, leur RÉVEIL, leur SENSIBILITÉ,
Semblaient les rapprocher de la nature humaine

(DELILLE.)

Le PLAISIR turbulent, la JOIE immodérée,
Des heureux vendangeurs terminent la soirée.

(Id.)

Tous suivent cette loi : l'ANIMAL, l'ARRISSEAU,
V'ont été contemporains, cachés dans leur berceau.

(DELILLE.)

Jeune homme, la VERTU, la PAIX de l'innocence,
Te rendront plus heureux qu'une vaine science.

(BERNIS.)

Une CHAUMIÈRE, un CHAMP ne font pas le bonheur.
(LOMBARD DE LANGRES.)

Le timide NOUVEVEUIL, la sensible FAUVETTE
Sous la blanche aulépine ont choisi leur retraite.

(MICHAUD.)

On part : l'AIR du matin, la FRAICHEUR de l'aurore,
Appellent à l'envi les disciples de Flore.

(DELILLE.)

L'AMBITION, l'AMOUR, l'AVARICE, la HAINE,
Tiennent, comme un forçat, notre esprit à la chaîne.

(BOILEAU.)

Une petite MONNAIE, un MORCEAU de pain valent
mieux que : Dieu vous bénisse ! (J.-J. ROUSSEAU.)

Lorsqu'un verbe est précédé de plusieurs substantifs qui ne sont pas liés entre eux par *et*, il se met au singulier ou au pluriel. Au SINGULIER, 1° si les substantifs ont une sorte de synonymie : *Son courage, son intrépidité ÉTONNE les plus braves ; son aménité, sa douceur EST connue de tout le monde* ; 2° si l'esprit s'arrête sur le dernier des substantifs exprimés, soit parce qu'il a plus de force que ceux qui précèdent, soit parce qu'il est d'un tel intérêt qu'il fait oublier tous les autres : *Ce sacrifice, votre intérêt, votre honneur, DIEU vous le commande* ; DIEU règne seul dans une ame où domine la piété ; l'intérêt s'efface devant l'honneur, l'honneur devant Dieu. DIEU reste seul, et doit seul imposer la loi au verbe ; 3° quand les substantifs, ne convenant pas tous au verbe de la même manière, doivent y être joints chacun à part ; ce qu'annonce le verbe au singulier, qui rend la proposition elliptique, et marque que, pour la rendre pleine, il faut qu'il soit répété autant de fois qu'il y a de sujets, et avec des formes analogues à chacun d'eux. Ainsi ce vers de Voltaire :

Un seul mot, un soupir, un coup d'œil nous trahit,

a la force de ces trois propositions : *un seul mot nous trahit, un soupir nous trahit, enfin un coup d'œil nous trahit* ; ces trois choses-là nous trahissent, non pas simultanément, mais chacune d'elles séparément : d'où le singulier.

On met le verbe au PLURIEL lorsque l'idée exprimée par ce verbe est affirmée de tous les substantifs, et que celui qui écrit et qui parle a intention de lier le verbe à tous les sujets ensemble, et non à chacun d'eux en particulier. (Voyez la deuxième série des exemples cités.)

Les mêmes règles s'appliquent au verbe *suit* de plusieurs sujets singuliers, comme dans ces phrases :

D'où peut venir alors cet ENNUI, ce DÉGOUT ?

(COLL. D'HARLEVILLE.)

A quoi sert ce TRANSPORT, ce DÉSESPOIR extrême ?

(TH. CORNEILLE.)

Que maudît soit ton CHAMP, ton PAVILLON, ton LIT !

(CHATEAUBRIAND.)

Que dira l'AVENIR, tout l'EMPIRE, un ÉPOUX ?

(CAMPISTRON.)

On danse pour danser, pour obéir à l'activité naturelle où nous met la JEUNESSE, la SANTÉ, le REPOS, la JOIE, et que le son d'un instrument invite à se développer.

(MARMONTEL.)

Si cependant parmi les substantifs qui accompagnent le verbe il y en avait un qui fût au pluriel (celui qui le suit ou celui qui le précède immédiatement), il faudrait nécessairement mettre le verbe au même nombre ; exemples :

La DOUCEUR, les SOUPIRS de cette femme infortunée ne purent le fléchir.

(WAILLY.)

Quel bruit, quels CHANTS d'hymen ont frappé mon

(LONGPIERRE.) [oreille ?

Son repentir, ses PLEURS le fléchirent.

(GIRAULT-DUVIVIER.)

Bajazet vous est cher, savez-vous si demain
Sa liberté, ses jours seront en votre main ?

(RACINE.)

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que si tous les substantifs étaient au pluriel, le verbe devrait être forcément au pluriel, ainsi qu'on le voit par les phrases suivantes :

Les JOURS, les ANNÉES, les SIÈCLES coulent insensiblement.
(ACADÉMIE.)

Cependant ses PALAIS, ses TEMPLES, ses PORTIQUES.
Attendent ses grandeurs, dans leurs restes confus.
(SAINT-VICTOR.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

La trahison, le meurtre est le crime du mensonge.
Son aménité, sa douceur est connue de tout le monde.
Le feu, le bandon, la flamme est toute prête.
Mon repos, mon bonheur semblait être affermi.
Je tremble qu'un regard, qu'un soupir ne vous dompte.
Le pampre, le laurier, le myrte suit les pas.
Sa beauté, son enjouement, sa noble fierté s'enfuyait loin de lui.

Le Rhéon, la Loire, sont les rivières les plus remarquables de France.
L'or, les grandeurs peuvent-ils rendre heureux ?
Les craintes, les espérances troublent mon cœur.
Son orgueil, tous ses défauts me le font haïr.
Le devoir, mon repos me le commandent.
La raison, la dévotion m'empêchaient de parler.

----- N° CCCCLXXXIII. -----

NOMBRE DU VERBE APRÈS PLUSIEURS SUBSTANTIFS RÉCAPITULÉS PAR LES MOTS
tout, rien, personne, nul, chacun, aucun, etc.

AVEC LE SINGULIER.

Biens, fortune, intérêt, gloire, sceptre, grandeur,
RIEN ne saurait bannir Clarice de mon cœur.
(REGNARD.)

La grandeur, les richesses, les victoires et tout ce qui excite les plus violents desirs, n'est pas capable, après quelque temps, de surmonter les moindres chagrins.
(ESSAIS DE MORALE.)

Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin
Allait, comme autrefois, demander son destin.
(LA FONTAINE.)

Remords, craintes, périls, rien ne m'a retenu.
(RACINE.)

Femmes, moines, vieillards, tout était descendu.
(LA FONTAINE.)

... *OÉrope, Hippodamie,*
Ma cour... la TERRE entière est donc mon ennemie ?
(VOLTAIRE.)

La racine, le bois, la tige, les festons,
Tout sert à distinguer leurs nombreux rejetons.
(DELILLE.)

Le tombeau du martyr, le rocher, la retraite
Où dans un long exil vieillit l'anachorète,
Tout parle à notre cœur.
(SOMMET.)

Facteurs, associés, CHACUN lui fut fidèle :
Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle.
(LA FONTAINE.)

Avant tout, compte sur toi. *Voleurs, amis, parents, CHACUN* préfère son intérêt à celui de tout autre.
(VOLTAIRE.)

On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère.
(LA FONTAINE.)

Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait
(Id.) [la fièvre.

Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque
(Id.) [rôle.

Accusateurs et faiseurs d'écriture,
Juges, témoins, ennemis, protecteurs,
AUCUN de vous n'est sorcier, je vous jure.
(Cité par LEMARE.)

Sa tendresse pour moi, l'intérêt de sa gloire,
Sa vertu, tout enfin me défend de le croire.
(CORNEILLE.)

Grands, riches, petits et pauvres, PERSONNE ou
NUL ne peut se soustraire à la mort.
(WAILLY.)

Lorsque après plusieurs substantifs il y en a un qui totalise ou récapitule, l'accord du verbe se fait avec celui-là seul.

Telle est la règle que donnent tous les grammairiens, et qu'ils croient sans exception. Cependant on trouve :

AVEC LE PLURIEL.

Ces conditions sont que leurs *plaisirs et leurs peines, leurs accidents et leurs avantages, en un mot leur destinée, deviennent communs.*
(MIRABEAU.)

Nous convenons que l'Essai sur l'homme, de l'illustre Pope, est un très-bon ouvrage, et que ni Horace, ni Boileau, ni AUCUN POÈTE, n'ont rien fait dans ce genre.
(VOLTAIRE.)

Que le crible, le van. . .

La herse, les traîneaux, tout l'ATTIRAIL CHAMPÊ-
Sans crainte à mes regards osent ici paraître. (TIE,
(DELILLE.)

Que la mort, l'exil, enfin tout ce qui effraie le plus les hommes, soient devant tes yeux. Par ce moyen, tu n'auras aucune pensée basse et lâche.
(Fénelon d'ÉPICTÈTE.)

C'est une syllepse très-naturelle. C'est comme si les mots en italique étaient renfermés

dans une parenthèse. Ces exemples prouvent donc le danger des règles absolues. Néanmoins nous conviendrons, avec M. Dossiaux, à qui nous devons ces précieuses citations, que le plus souvent il est mieux de s'en tenir au principe des grammairiens.

Ce principe doit s'appliquer au verbe, lorsqu'au lieu d'être précédé des substantifs, il en est suivi. Ainsi on dirait également : *Tout y fait quelque rôle, hommes, dieux, animaux* ; *Rien ne m'a retenu, remords, crainte ni périls*. Racine n'a-t-il pas dit :

TOUT PARLERA pour vous ; le *dépit*, la *vengeance*,
L'*absence* de Titus, le *temps*, votre *présence*,
Trois *sceptres* que son bras ne peut seul soutenir,
Vos deux *états* voisins qui cherchent à s'unir.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Hommes, femmes, enfants, tout fut tué.

Hommes, femmes, enfants, rien ne fut épargné.

Pauvres, riches, savants, ignorants, personne n'est exempt de la mort.

Tout fut tué, hommes, femmes et enfants.

Rien ne fut épargné, ni hommes, ni femmes, ni enfants.

Personne n'est exempt de la mort, pauvres, riches, savants ou ignorants.

----- N° CCCCLXXXIV. -----

NOMBRE DU VERBE APRÈS *tout*, *chaque* ET *quelque* RÉPÉTÉS.

TOUT.

Tout plaisir, tout repos par là m'est arraché.
(MOLIERE.)

Tout rang, tout sexe, tout âge,
Doit aspirer au bonheur. (VOLTAIRE.)

CHAQUE.

CHACUN moi, CHACUN regard est un trait plein de
(MOLIERE.) flamme.

CHACUN jour, CHACUN instant, pour rehausser ma
[gloire,

Met laurier sur laurier, victoire sur victoire.
(CORNILLE.)

Je sais que CHACUN science et CHACUN art a ses
termes propres. (FLEURY.)

CHACUN âge et CHACUN nation a vu des esprits
vains et superbes. (MASSILLON.)

CHACUN vers, CHACUN mot court à l'événement.
(BOILEAU.)

QUELQUE.

QUELQUE brûlant désir, QUELQUE ardeur qu'il presse,
Madame, j'en réponds, il tiendra sa promesse.
(CAMPISTRON.)

Mais QUELQUE ambition, QUELQUE amour qui me
[brûle,
Je ne puis plus tromper une amante crédule.
(RACINE.)

On voit qu'après *tout*, *chaque* et *quelque* répétés, le verbe se met toujours au singulier. Nous en avons donné la raison plus haut. Cependant rien n'empêche de le mettre au pluriel :

Chaque nuit et chaque aurore nous apportent de nouveaux journaux de la sagesse et de la bonté de la Providence divine.
(FERN. DE SAINT-PIERRE.)

Aucun corps, aucune attaque n'avaient pu entamer la colonne, parce que rien ne s'était fait de concert et à la fois.
(VOLTAIRE.)

Quant à l'accord du verbe après *quel* et *quel...* *que*, cet accord étant le même qu'avec les adjectifs, nous prions le lecteur de recourir au chapitre des pronoms indéfinis ; car nous ne pourrions guère que nous répéter.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Tout objet, tout être.....

Chaque jour, chaque instant.....

Quelque envie, quelque désir quel.....

Toute ambition, toute passion.....

Chaque art et chaque science.....

Quelque mérite, quelque talent quel.....

N° CCCCLXXXV.

NOMBRE DU VERBE APRÈS PLUSIEURS SUBSTANTIFS LIÉS PAR *ni* RÉPÉTÉ.

POÈTES.

AVEC LE SINGULIER.

Allons du moins chercher quelque antre ou quelque
D'où jamais ni l'*huissier* ni le *sergent* n'*approche*.
(BOILEAU.)

Sans que ni la *raison*, ni le *temps* qui s'*envole*,
Puisse faire tarir ses pleurs. (MALHERBE.)

Je reçus et je vois le jour que je respire,
Sans que *père* ni *mère* ait daigné me sourire.
(RACINE.)

Sainte ni *saint* n'*était* en Paradis,
Qui de ses vœux n'*eut* la tête étourdie.
(LA FONTAINE.)

Ni *Crainte* ni *Respect* ne m'*en* peut détacher ;
De mes bras tout sanglants il faudra l'*arracher*.
(RACINE.)

Ni le *sex* ni l'*âge*
Ne peut fléchir les dieux que l'*infidèle* outrage.
(VOLTAIRE.)

Ni son *cœur* ni le *mien* ne peut être perfide.
(Id.)

Ni l'*homme* ni aucun *animal* n'*a* pu se faire soi-même.
(Id.)

AVEC LE PLURIEL.

ULYSSE ni CALCHAS n'*ont* point encor parlé.
(RACINE.)

Quoi ! le *Ciel* ni l'*Enfer* n'*ont* rien qui l'*épouvante* !
(TH. CORNEILLE.)

Ni l'*or* ni la *grandeur* ne nous *rendent* heureux.
(LA FONTAINE.)

L'*Absence* ni le *temps* n'*effaceront* jamais
De son cœur affligé le prix de vos bienfaits.
(LONGEPIERRE.)

Dans son cœur malheureux son image est tracée.
La *vertu* ni le *temps* ne l'*ont* point effacée.
(VOLTAIRE.)

Si non, ton *corps* ni ton *âme*
N'*appartiendront* plus à ta dame.
(LA FONTAINE.)

. . . Quand le mal est certain,
La *plainte* ni la *peur* ne *changent* le destin.
(Id.)

. . . En vain l'*âge* s'*avance* :
Ni l'*âge* ni l'*expérience*,
Ne *peuvent* corriger nos mœurs.
(LE BAILLY.)

PROSATEURS.

I.

AVEC LE SINGULIER.

Il n'est ni *rang*, ni *naissance*, ni *fortune*,
qui ne *déparaisse* devant une âme comme la tienne.
(MARIVAUX.)

Ni le *reproche*, ni la *Crainte*, ni l'*Ambition* ne
trouble les instants d'un honnête homme en place.
(MARMONTEL.)

Nulle *courbe*, ni nulle *droite* réelle, ne peut
passer entre deux lignes réelles qui se touchent.
(VOLTAIRE.)

Comme il n'*avait* ni *titre* militaire ni *magis-*
trature qui l'*autorisât* à commander une armée,
surtout contre un consul, il tâcha de mettre le sénat
dans ses intérêts. (Id.)

Il n'y a ni *plaisir* ni *volupté* mondaine qui, à
a longue, ne nous *vienn*e à dédain et contre-cœur.
(Pensée de PLUTARQUE.)

AVEC LE PLURIEL.

Le tigre est peut-être le seul de tous les animaux
dont on ne puisse fléchir le naturel ; ni la *force*, ni
la *contrainte*, ni la *violence* ne *peuvent* le
dompter. (BUFFON.)

Le *maître* ni l'*esclave* n'*ont* plus de famille,
chacun des deux ne voit que son état.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Le *soleil* ni la *mort* ne se *peuvent* regarder
fixement. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Je demanderai si vous voudriez que ni votre *dé-*
biteur, ni votre *procureur*, ni votre *notaire*
ni votre *juge*, ne *crussent* en Dieu.
(VOLTAIRE.)

Ni *lui* ni son *conseil* n'y *peuvent* rien *compre-*
ndre. (Id.)

Ni le *bonheur*, ni le *mérite* seul, ne *sont* l'*é-*
valuation des hommes. (VAUVENARGUES.)

Quand les substantifs sont liés par *ni* répété, le verbe, suivant les grammairiens, se met toujours au pluriel.

Encore une règle qui a été prise nous ne savons où ; mais bien sûrement ce n'est ni dans les écrits de nos poètes ni dans ceux de nos prosateurs, car les citations qui précèdent prouvent qu'on peut aussi mettre le verbe au singulier

Nous le répéterons donc, si les parties constitutives du sujet sont considérées séparément, on emploie le singulier ; et si elles sont considérées dans leur ensemble et sous le même point de vue, on fait usage du pluriel.

Avec ce principe-là, on peut se passer de toutes les recettes grammaticales.

Faisons-en l'application.

En disant : *Il n'est ni rang, ni naissance, ni fortune, qui ne DISPARAISSE* devant une âme comme la tienne, Marivaux veut faire entendre, non pas que le rang, la naissance et la fortune disparaissent devant l'âme dont il parle, mais bien qu'il n'est aucune de ces choses qu'il vient de nommer, qui ne disparaisse devant elle. C'est comme s'il disait :

Il n'est pas de rang, quelque élevé qu'il soit, qui ne disparaisse devant une âme comme la tienne ; il n'est pas non plus de naissance, quelque illustre qu'elle soit, etc., il n'est pas enfin de fortune, quelque brillante qu'elle soit, qui ne disparaisse également.

L'auteur considère donc ici chaque chose isolément.

Il n'en est pas de même dans cette phrase : *le soleil ni la mort ne se PEUVENT regarder fixement*. Ici La Rochefoucauld n'envisage pas à part le soleil et la mort ; il les embrasse, et dit : *le soleil ni la mort* (ces deux choses) *ne se peuvent regarder fixement*. C'est par ce motif qu'il a mis le verbe au pluriel

II

Ni ma santé, ni mon goût, ni mes TRAVAUX ne me permettent de quitter ma douce retraite.

(VOLTAIRE.)

Le temps ou peu d'eau nettoie les taches du corps ; le TEMPS ni les EAUX d'aucun fleuve ne peuvent enlever les taches de l'âme. (Dict. de maximes.)

III.

Supposons-y ce que ne peut rendre ni la PEINTURE, ni la POÉSIE, l'odeur des herbes et même celle de la marine, le frémissement des feuilles, etc.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Ils se trouvaient plus horribles et plus monstrueux que n'est la CHIMÈRE, vaincue par Bellérophon, ni l'HYDRE de Lerne, abattue par Hercule, ni Cerbère même. (FÉNELON.)

Ces exemples sont destinés à nous apprendre :

1° Qu'on met le verbe au pluriel, lorsque le substantif qui le précède immédiatement est au pluriel ;

2° Que quand il y a inversion, le verbe prend le singulier ou le pluriel, selon que le nom qui le suit est de l'un ou de l'autre nombre

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ni lui ni son frère ne sont hommes députés.
Ni la poésie ni la peinture n'ont de charmes pour lui.

Ni lui ni son frère ne seront hommes députés.
Ni la poésie ni la peinture n'ont de charmes pour lui.

N° CCCCLXXXVI.

NOMBRE DU VERBE APRÈS PLUSIEURS SUBSTANTIFS UNIS PAR OU.

AVEC LE SINGULIER.

Usez, n'abusez point, le sage ainsi l'ordonne.
L'ASTINENCE ou l'EXÈS ne fit jamais d'heureux.
(VOLTAIRE.)

Nous sommes si peu faits pour être heureux ici-bas, qu'il faut nécessairement que l'ÂME ou le CORPS souffre, quand ils ne souffrent pas tous deux.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Une FROIDEUR ou une INCIVILITÉ qui vient de ceux qui sont au-dessus de nous, nous les réconcilie, mais un SALUT ou un SOURIRE nous les réconcilie.
(LA BRUYÈRE.)

AVEC LE PLURIEL.

L'IGNORANCE ou l'ERREUR peuvent quelquefois servir d'excuse aux méchants.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Les enfants n'auraient garde de respecter un maître que son mauvais ÉQUIPAGE ou une vile SÛTÉ rendraient méprisable.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Le BONHEUR ou la TÉNÉRITÉ ont pu faire des héros ; mais la vertu toute seule peut former de grands hommes.
(MASSILLON.)

Si l'AMOUR ou la PHILOSOPHIE vous porte dans cette solitude, vous y trouverez un asile plus doux à habiter que les palais des rois.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Le BIEN ou le MAL se moissonne,
Selon qu'on sème ou le mal ou le bien.

(LAMOTTE.)

Tout le BIEN ou le MAL qu'on dit d'un homme qu'on ne connaît pas, ne signifie pas grand-chose.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Les jeux que les enfants aiment le mieux, sont ceux où le corps est en mouvement; ils sont contents pourvu qu'ils changent souvent de place : un volant ou une boule suffit.

(FÉNÉLON.)

La LIBERTÉ de publier ses pensées, ou la LIBERTÉ de la presse, doit être réglée sur la liberté même d'agir.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Le CALME ou l'AGITATION de notre humeur ne dépend pas tant de ce qui nous arrive de plus considérable dans la vie, que d'un arrangement commode ou désagréable de petites choses qui arrivent tous les jours.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

Ici est en défaut la règle absolue des grammairiens, qui veulent que lorsque deux substantifs singuliers sont liés par *ou*, on mette le verbe au singulier. Car les citations de la seconde colonne nous démontrent qu'on peut aussi faire usage du pluriel.

Dans ces phrases, dit très-bien Lemare, on exprime sans doute une idée d'alternative, mais qui n'exclut point celle de pluralité. Les deux choses dont on parle agissent, il est vrai, successivement; mais elles agissent en effet toutes deux, tantôt l'une, tantôt l'autre. Le pluriel peut donc être employé.

Rousseau, en disant que *le temps ou la mort sont nos remèdes*, veut dire que DEUX CHOSES sont nos remèdes, *le temps ou la mort*; c'est donc comme s'il y avait : *le temps ou la mort* (CES DEUX CHOSES) *sont nos remèdes*. Une semblable ellipse explique le pluriel.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

La vérité ou l'erreur.....
La sagesse ou le vice.....
Le chien ou le chat.....

Le chagrin ou l'ennui.....
L'homme ou la femme.....
Le serin ou le rossignol.....

-----+----- N° CCCCLXXXVII. -----+-----

NOMBRE DU VERBE APRÈS *l'un et l'autre*, *l'un ni l'autre*, *ni l'un ni l'autre*,
l'un ou l'autre.

I. — L'un et l'autre.

AVEC LE SINGULIER.

Pour ne pas croire les apôtres, il faut dire qu'ils ont été trompés ou trompeurs. L'UN ET L'AUTRE est difficile.

(PASCAL.)

L'UN ET L'AUTRE excès choque, et tout homme bien doit faire des habits ainsi que du langage.

[sage
(MOLIERE.)

A suivre ce grand chef L'UN ET L'AUTRE s'apprête.

(BOILEAU.)

Étudiez la cour et connaissez la ville :
L'UN ET L'AUTRE est toujours en modèles fertile.

(Id.)

AVEC LE PLURIEL.

L'UN ET L'AUTRE supposaient que l'homme peut se contenter de soi-même et de ses biens présents.

(PASCAL.)

Leur conduite fit voir dans la suite que L'UN ET L'AUTRE ne cherchaient qu'à se détruire.

(VIRROT.)

L'UN ET L'AUTRE à mon sens ont le cerveau troublé.

(BOILEAU.)

Plus l'homme et la femme s'attacheront l'un à l'autre, plus L'UN ET L'AUTRE seront heureux.

(FRANKLIN.)

L'UN ET L'AUTRE de ces deux factions ne cher-
chait véritablement à dominer en Pologne, que
sous la protection de la Russie. (RULHIÈRE.)

Emilie et César, L'UN ET L'AUTRE me gêne.
(CORNEILLE.)

A demeurer chez soi L'UN ET L'AUTRE s'obstine.
(LA FONTAINE.)

L'UN ET L'AUTRE consul vous avait prévenue.
(RACINE.)

Le physicien et le poète sont dignes d'être com-
parés : L'UN ET L'AUTRE remontent au-delà de
toutes les traditions. (FONTANES.)

L'UN ET L'AUTRE à ces mots ont levé le poignard.
(VOLTAIRE.)

L'UN ET L'AUTRE avant lui s'étaient plaints de la
(BOILEAU.) [reine.]

On peut mettre Molière en parallèle avec Racine,
L'UN ET L'AUTRE ont parfaitement connu le cœur
de l'homme. (VAUVENARGUES.)

II. — Ni l'un ni l'autre, l'un ni l'autre.

. . . Affectant l'honneur de céder le dernier,
L'UN NI L'AUTRE ne veut s'embrasser le premier.
(RACINE.)

Ni L'UN NI L'AUTRE des deux frères ne peut in-
téresser. (LA HARPE.)

Ni L'UN NI L'AUTRE (Corneille et Racine) ne doit
être mis en parallèle avec Euripide et avec Sophocle.
(BOILEAU.)

La Fontaine fut oublié, ainsi que Corneille; NI
L'UN NI L'AUTRE n'était courtisan. (LA HARPE.)

Ni L'UN NI L'AUTRE MANIÈRE n'est élégante.
(VOLTAIRE.)

Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux,
L'UN NI L'AUTRE jamais n'osent lever les yeux.
(VOLTAIRE.)

Ni L'UN NI L'AUTRE, à ce qu'elles me dirent,
n'avaient jamais vu d'homme blanc,
(Bibliothèque des voyages.)

Ni L'UN NI L'AUTRE n'ont eu la moindre part au
grand changement qui va se faire.
(VOLTAIRE.)

Ici L'UN NI L'AUTRE ne cherchent à exposer leur
vie. (LA BRUYÈRE.)

III. — L'un ou l'autre.

L'UN OU L'AUTRE fit-il une tragique fin ?
(BOILEAU.)

J'aurai de vous ma grâce, qu la mort de ma main ;
Choisissez : L'UN OU L'AUTRE achèvera mes peines.
(CORNEILLE.)

Après les mots *l'un et l'autre*, ni *l'un ni l'autre*, *l'un ni l'autre*, seuls ou joints à un
substantif, il est permis, comme on le voit, de mettre le verbe au singulier ou au pluriel,
selon le choix que l'écrivain fait du sens *distributif* ou du sens *collectif*.

Après *l'un ou l'autre*, nous n'avons trouvé que le singulier.

Aujourd'hui les écrivains préfèrent le pluriel avec *l'un et l'autre*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

L'un et l'autre fut bon.
Ni l'un ni l'autre ne fut méchant.
L'un ou l'autre sera nommé cardinal.

L'un et l'autre furent bons.
Ni l'un ni l'autre ne furent méchants.

----- N° CCCCLXXXVIII. -----

NOMBRE DU VERBE APRÈS LES EXPRESSIONS *comme*, *ainsi que*, *de même que*, *aussi*
bien que, *avec*, ETC.

AVEC LE SINGULIER.

COQUETTE avec COQUET ne trouve pas son compte,
Et COQUET de COQUETTE a toujours de la honte.
(SCARRON.)

Le farouche PHALANTE, avec ses LACÉDÉMO-
NIENS, fut surpris de trouver ses entrailles atten-
dries. (FÉNÉLON.)

Le FER avec le FEU vole de toutes parts,
Des mains des assiégeants et du haut des remparts.
(VOLTAIRE.)

Ce malheureux PÈRE, avec sa VILLE désolée, pleu-
rait son épouse dans ce moment. (FLORIAN.)

AVEC LE PLURIEL.

VERTUMNE avec POMONE ont embelli ces lieux.
(SAINT-LAMBERT.)

Le comte PIPEU, avec quelques OFFICIERS de la
chancellerie, étaient sortis de ce camp.
(VOLTAIRE.)

BACCHUS, avec CÉRES, de qui la compagnie
Met Vénus en train bien souvent,
Devait être ce coup de la cérémonie.
(LA FONTAINE.)

Le SINGE avec le LÉOPARD
Gagnaient de l'argent à la foire,
Ils affichaient chacun à part. (Id.)

C'est PHALANTE avec ses LACÉDÉMONIENS qui a fondé ce nouveau royaume. (FÉNELON.)

La gloire de l'Europe est de laisser partout des trophées, l'AFRIQUE, comme la NATURE, met la sienne à les renverser. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

L'ÂME, comme le CORPS, ne se développe que par l'exercice. (Id.)

Le NOURRISSON du Pinde, ainsi que le GUERRIER, A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier. (PIRON.)

Le PRODIGE comme l'AVARE abuse de ses biens, et s'en fait de vrais maux. (LE NOBLE.)

La CUPIDITÉ, ainsi que les autres passions, est comme un chariot qui descend une montagne; si vous ne l'enrayez dès le départ, vous ne l'arrêterez pas dans le milieu de sa course. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

La VÉRITÉ, comme la LUMIÈRE, est inaltérable, immortelle. (Id.)

L'HISTOIRE, ainsi que la PHYSIQUE, n'a commencé à se débrouiller que sur la fin du seizième siècle. (VOLTAIRE.)

Malgré la règle absolue posée par Lemare, Boniface, Chapsal et tous les grammairiens, nous pouvons, d'après les nombreuses citations qui précèdent et que nous pourrions multiplier encore, établir en principe :

Que toutes les fois que plusieurs substantifs sont joints par les expressions *comme*, *ainsi que*, *de même que*, *aussi bien que*, etc., on peut mettre le verbe au singulier ou au pluriel, selon les vues de l'esprit.

Veut-on exprimer uniquement une comparaison, on emploiera le singulier, et c'est là, en effet, l'usage le plus général.

Mais on mettra le verbe au pluriel, si les expressions *comme*, *ainsi que*, *de même que*, etc., sont considérées moins comme des mots conjonctifs qui lient une proposition incidente à une proposition principale, que comme des mots copulatifs ou additionnels qui des deux propositions n'en font qu'une, et amènent par conséquent la pluralité. Représenter, en pareil cas, le premier substantif comme l'idée dominante, ce serait altérer le sens des mots et les vues de celui qui parle.

Il en est de même d'*avec*. On met le verbe au singulier toutes les fois qu'on a l'intention d'indiquer une simple idée d'accompagnement, de moyen ; mais on fait usage du pluriel, si, à l'idée d'accompagnement, de moyen, on ajoute celle de coopération. C'est pour ce motif que Saint-Lambert a dit :

Vertumne avec Pomone ont embelli ces lieux.

Lemare pense que c'est une faute d'employer ici *avec* dans le sens de *et* ; il condamne également le pluriel *ont embelli*. « Il n'y a, dit-il, qu'un sujet dans la phrase ; c'est le mot *Vertumne*, c'est lui qui a embelli ces lieux avec Pomone. L'inversion n'y change rien. On juge de la régularité d'une phrase par la nature même des mots et NON PAR LES IDÉES. »

Lemare est tombé là dans une bien grande erreur. Comment, on n'irait pas des idées aux mots ? A la vérité celui qui lit va des mots aux idées ; mais celui qui écrit ne va-t-il pas des idées aux mots ? En voyant *ont embelli* dans le vers de Saint-Lambert, ne suis-je pas obligé de me rendre compte des motifs qui ont porté cet écrivain à employer de préférence la forme plurielle, et d'examiner si ces motifs sont justes ? Les mots ne sont que la peinture de la pensée. Or, si, malgré la particule *avec*, Saint-Lambert a voulu placer sur la

L'OMISSION de ce *me*, avec la TRANSPOSITION de *pas un*, font que la phrase n'est pas française. (VOLTAIRE.)

La SANTÉ, comme la fortune, retirent leurs faveurs à ceux qui en abusent. (SAINT-ÉVREMONT.)

Votre PÈRE, en mourant, ainsi que votre MÈRE, Vous laisseront de bien une somme légère. (REGNARD.)

LA VÉRITÉ, ainsi que la RECONNAISSANCE, m'obligent à dire que j'ai été privé de ces bienfaits, en tout ou en partie, à mesure que la révolution s'approchait. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Le JAGUAR, ainsi que le COUGUAR, habitent dans les contrées les plus chaudes de l'Amérique méridionale. (BUFFON.)

LOUIS XIV, comme NAPOLÉON, chacun avec la différence de leur temps et de leur génie, substituèrent l'ordre à la liberté. (CHATEAUBRIAND.)

Les SAGES quelquefois, ainsi que l'ÉCREVISSE, Marchent à reculons, tournent le dos au port. (LA FONTAINE.)

Dans l'Égypte, dans l'Asie et dans la Grèce, BACCHUS, ainsi qu'HERCULE, étaient reconnus comme demi-dieux. (VOLTAIRE.)

même ligne *Vertumne* et *Pomone*, s'il a eu l'intention de les représenter comme concourant ensemble à l'action exprimée par le verbe, il a eu raison d'écrire :

Vertumne avec Pomone ont embelli ces lieux.

Que dirait donc Lemare, s'il lisait dans J.-J. Rousseau (traduction de Tacite) : *La légion qu'il amenait d'Espagne, JOINTE à celle que Néron avait levée, REMPLIRENT la ville de nouvelles troupes, qu'augmentaient encore les nombreux détachements d'Allemagne, d'Angleterre et d'Illyrie?* Bien certainement il condamnerait cette phrase, et il aurait tort; car elle exprime parfaitement la pensée de Rousseau, qui est de faire entendre que les deux légions dont il parle *remplirent* toutes deux la ville de nouvelles troupes.

Ces phrases, si irrégulières en apparence, ne sont-elles pas une nouvelle preuve que la saine logique l'emporte toujours sur ce qu'on appelle *forme grammaticale*?

Au surplus, peu importe l'opinion de Lemare et celle de tous les grammairiens. Une phrase est bonne si elle est claire, si elle se comprend facilement. La forme n'y fait rien. Un seul exemple, puisé dans un bon écrivain, suffit pour la justifier.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

La peste, ainsi que la guerre, a désolé.....
Le père, comme le fils, se conduit sagement.

La peste, ainsi que la guerre, ont désolé.....
Le père, comme le fils, se conduisent sagement.

----- N° CCCCLXXXIX. -----

NOMBRE DU VERBE APRÈS *plutôt que, non plus que, moins que, non seulement, mais, ETC.*

ACCORD DU VERBE AVEC LE PREMIER SUBSTANTIF.

..... C'est la raison,
Et non pas l'habit, qui *fait* l'homme.
(LE BRUN.)

C'est la loi, et non pas l'homme, qui *doit* ré-
gner.
(FÉNÉLON.)

La nation des belettes,
Non plus que celle des chats,
Ne *veut* aucun bien aux rats.
(LA FONTAINE.)

C'est le bon ordre, et non certaines épargnes sor-
dides, qui *font* le profit.
(VOLTAIRE.)

Quel bonheur de penser
Que si le corps périt, l'âme échappe à la mort;
Et que Dieu, non les rois, *dispose* de mon sort!
(BERNIS.)

Je veux que la vertu, plus que l'esprit, y *brille*.
La mère en prescrira la lecture à sa fille.
(PIRON.)

C'est son ambition, plus encore que ses revers,
qui *a causé* sa perte,
(Journ. gramm.)

Ce sont ses revers, plus que son ambition, qui *ont*
causé sa ruine.
(Id.)

Ce sont ses revers, mais moins encore que son am-
bition, qui *ont causé* sa ruine.
(Id.)

C'est son ambition, mais moins encore que ses
revers, qui *a causé* sa perte.
(Id.)

ACCORD DU VERBE AVEC LE DERNIER SUBSTANTIF.

C'était moins la naissance que les dignités curules
qui *décidaient* de la noblesse.
(VERTOT.)

Ce n'est pas ce qu'on appelle esprit, c'est le su-
blime et le simple qui *font* la vraie beauté.
(VOLTAIRE.)

Ah! madame, ce ne seront pas mes souhaits,
mais votre inclination qui *décidera* de la chose.
(MOLIERE.)

Non seulement toutes ses recherches et tous ses
honneurs, mais toute sa vertu *s'évanouit*.
(VAUGELAS.)

Non seulement le peuple romain, mais encore les
peuples les plus éloignés *doivent* être de rigides ob-
servateurs de cette loi. (Cité par BOINVILLIERS.)

Ce sont ses revers, plus que son ambition, qui
ont causé sa ruine.
(Journ. gramm.)

Ce sont moins ses revers que son ambition qui l'a
perdu.
(Id.)

C'est moins son ambition que ses revers qui l'ont
perdu.
(Id.)

Ce sont moins ses attraites que sa vertu qui *séduisent*
les cœurs.
(Id.)

C'est moins sa beauté que ses vertus qui *séduisent*
les cœurs.
(Id.)

Quand on veut porter un jugement sur deux objets que l'on met en parallèle, on y pro-

cède par deux propositions, l'une principale, l'autre secondaire, qui se rapportent chacune à l'un de ces objets. Dans cette sorte de construction, la comparaison s'établit par un de ces mots *plus que, plutôt que, non moins que, non plus que, non seulement*, ou autres équivalents, qui se placent en tête de la proposition incidente, et le verbe revêt alors le nombre, soit du sujet de la proposition principale, soit de celui de la proposition subordonnée.

Pour connaître la manière d'orthographier ces sortes de phrases, il est essentiel de savoir distinguer la proposition principale de la proposition incidente.

Dans les exemples de la première colonne, le verbe s'accorde partout avec le premier substantif, parce que c'est sur ce substantif que se fixe particulièrement l'attention. Quand Voltaire dit : *C'est le bon ORDRE, et non certaines épargnes sordides, qui FAIT le profit*, il rapporte le verbe *fait* à *bon ordre*. La construction directe des mots est celle-ci : *C'est le bon ordre qui fait le profit, et non certaines épargnes sordides*. Le bon ordre produisant le profit, voilà la pensée dominante de l'auteur.

Dans les citations de la seconde colonne, le verbe s'accorde partout, au contraire, avec le dernier substantif, parce que le sens logique le met sur le premier plan, et que c'est sur ce mot que le jugement prononce spécialement. Lorsque Vertot dit : *C'était moins la naissance que les dignités curules qui décidaient de la noblesse*, dès les premiers mots, il annonce son dessein d'attacher une idée d'infériorité à la *naissance*, relativement aux *dignités curules*, et c'est ce qu'exprime sa phrase, où l'accord du verbe a lieu avec ce dernier mot pluriel.

En comparant les exemples que nous avons cités, on ne peut s'empêcher d'admirer la flexibilité de notre langue, qui se prête merveilleusement à la peinture des nuances les plus délicates de la pensée.

Nous pouvons donc établir en principe que le verbe, dans les phrases analogues à celles qui font l'objet de ce numéro, s'accorde toujours avec le nom qui exprime l'idée principale, l'idée dominante.

Nous ferons observer que si les expressions *plutôt que, non moins que, etc.*, étaient précédées de deux ou plusieurs substantifs, le verbe devrait se mettre au pluriel, ainsi qu'on le voit dans la phrase suivante :

Il faut que ce soit la SAGESSE et la VERTU, plutôt que la présence de Mentor, qui vous INSPIRENT ce que vous devez faire. (FÉNÉLON.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

C'est lui, et non ses frères, qui est coupable.
C'est l'intrigue, non le mérite, qui réussit.
C'est plus le général, que les officiers, qui est blâmable.
C'est autant la fille, que le fils, qui a été déshéritée.

Ce sont ses frères, et non lui, qui sont coupables.
Ce sont les talents, et non l'intrigue, qui conduisent à la gloire.
C'est moins le général, que les officiers, qui sont blâmables.
Ce sont autant les fils, que la fille, qui ont été déshérités.

----- N° CCCCXC. -----

NOMBRE DU VERBE APRÈS DEUX INFINITIFS

SINGULIER.

VIVRE ou MOURIR n'*est* été rien pour elles, si elles avaient pu rester ou partir ensemble.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Se TAIRE et SOUFFRIR en silence
Est souvent le parti que dicte la prudence.

(HAUMONT.)

Bien ÉCOUTER et bien RÉPONDRE *est* une des plus grandes perfections que l'on puisse avoir dans la conversation.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

PLURIEL.

ÊTRE juste ou ÊTRE vertueux, ne *sont* qu'une même chose.

(DE JAUCOURT.)

VOIR les choses comme elles sont, et les ESTIMER ce qu'elles valent, *donnent*, sinon le bonheur, au moins le repos.

(M^{me} CÉCILE FÉL.)

VIVRE et JOUIR *seront* pour lui la même chose.

(J.-J. ROUSSEAU.)

PRODUIRE et CONSERVER *sont* l'acte perpétuel de la puissance.

(Id.)

Le **FUIR** et le **BANNIR** est tout ce que je puis,
(CAMPISTRON.)
VIVRE libre et peu TENIR aux choses humaines
est le meilleur moyen d'apprendre à mourir.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Bien DIRE et bien PENSER ne sont rien sans bien faire
(LA CHAUSSE.)
VIVRE chez soi ; ne RÉGLER que soi et sa famille ;
ÊTRE simple, juste et modeste, sont des vertus pénibles
parce qu'elles sont obscures. (FONTENELLE.)

« Il y a peu d'exemples, dit Lemare, où l'infinitif soit ainsi le sujet du verbe ; car presque toujours après l'infinitif on ajoute le substantif ce devant le verbe personnel. »

Il ne s'agit pas de savoir s'il y a peu ou beaucoup d'exemples où l'infinitif soit le sujet du verbe ; ce qu'il importe de savoir, c'est le nombre auquel on doit mettre le verbe, lorsqu'il est précédé de plusieurs infinitifs, et c'est justement ce que Lemare ne dit pas.

Les autres grammairiens, Domergue en tête, pensent que les infinitifs, n'ayant pas par eux-mêmes la propriété du nombre, ne sauraient, lorsqu'ils sont employés comme sujets, communiquer au verbe la forme plurielle. Le verbe, dans ce cas, reste au singulier (1).

Encore une règle plutôt imaginée que déduite des faits.

Car nos citations prouvent qu'on peut mettre le verbe au singulier ou au pluriel, lorsqu'il est précédé de plusieurs infinitifs liés par *et* ou par *ou*. Tout cela dépend des vues de l'esprit. Envisage-t-on chaque acte séparément, on emploie le singulier. Si, au contraire, on les considère simultanément, on se sert du pluriel.

Barthélemy a eu tort de dire : *Cracher ou se moucher dans les temples ou aux théâtres, AURAIT passé pour DES ACTES d'incivilité ou d'irrévérence.*

Il aurait dû dire : *Cracher ou se moucher dans les temples ou aux théâtres AURAIENT passé pour DES ACTES d'incivilité ou d'irrévérence*, ou bien *cracher ou se moucher dans les temples ou aux théâtres AURAIT passé pour UN ACTE d'incivilité ou d'irrévérence.*

Dans le premier cas, l'auteur fait rapporter le verbe aux deux sujets, et dit *cracher ou se moucher, ces deux actes auraient passé pour des actes d'incivilité ou d'irrévérence.*

Dans le second cas, il y a alternative, c'est-à-dire il y a *incivilité* d'une part, *irrévérence* de l'autre. L'une est attribuée au premier infinitif, l'autre au second. Le singulier est nécessaire.

EXERCICE PHASEOLOGIQUE.

Manger, boire et dormir fut leur unique occupation.
Veoir, voir et vaincre fut la même chose pour lui.

Cracher ou se moucher dans l'église sont des actes d'irrévérence.
L'aimer ou le haïr sont la même chose pour lui.

-----N° CCCCXCL-----

NOMBRE DU VERBE APRÈS *plus d'un*.

SINGULIER.

Plus d'un Achille sentraît, à la vue d'une épée, son sang s'enflammer ; plus d'un Vaucanson, à l'aspect d'une machine, méditerait d'organiser le bronze ou le bois.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Aux temps les plus féconds en Phryniens, en Laïs,
Plus d'une Pénélope honora son pays.
(BOILEAU.)

Plus d'un pays serait peut-être devenu une solitude, si des vertus souvent ignorées ne combattaient sans cesse les crimes et les erreurs de la politique.
(LA HARPE.)

*Plus d'une Héloïse au beau plumage
Fut le prix du vainqueur.*
(LA FONTAINE.)

(1) Cette opinion erronée a été tout récemment encore renouvelée par la Société grammaticale, qui a eu à s'occuper de cette question. « Il est de principe, a-t-elle dit, que plusieurs infinitifs placés pour sujets ne sont jamais suivis du verbe au pluriel. » (V. *Journal gram.*, 75, tom. I, 1834.)

On voit par là que les Sociétés savantes, tout comme les grammairiens, peuvent aisément se tromper en ne prenant pas les faits pour guides.

A vouloir trop voler de victoire en victoire,
Plus d'un ambitieux diminua sa gloire.
 (PIRON.)

Plus d'un Matthieu Garo s'érige en novateur,
Lucas est usurier, Colas agioteur.
 (DEILLE.)

... *Plus d'un charmant ouvrage*
Était perdu pour moi. (DEILLE.)

Plus d'un héros épris des fruits de mon étude
Vient quelquefois chez moi goûter la solitude.
 (BOILEAU.)

Bien que l'expression *plus d'un* réveille une idée de pluralité, elle exige le verbe au singulier. Cependant Marmontel a dit avec le pluriel : *A Paris on voit PLUS D'UN fripon qui se DUPENT l'un l'autre*, parce que l'idée de réciprocité appelle nécessairement le pluriel.

Voltaire a également dit, en employant le pluriel : *Nous avons PLUS D'UNE ancienne pièce qui étant corrigées POURRAIENT aller à la postérité* (Épît. dedic. de Sophonisbe), et dans son *Dict. philos.*, au mot *ALCORAN* : *C'est ainsi que parmi nous on a reproché à plus d'un prélat d'avoir fait composer LEURS sermons et LEURS oraisons funèbres par des moines.*

Lorsque *plus d'un* est répété; le verbe peut admettre le pluriel.

Plus d'un brave guerrier, plus d'un vieux sénateur,
Rappelaient vos beaux jours. (DESTOUCHES.)

J'ai connu plus d'un Anglais et plus d'un Allemand qui ne trouvaient d'harmonie que dans leur langue.
 (VOLTAIRE.)

Si, au lieu de *plus d'un*, il y avait *plus de trois, plus de cinquante, plus de cent*, etc., on mettrait alors le verbe au pluriel :

J'en connais plus de vingt qui font figure en France,
Qui doivent, comme moi, ce titre à la finance. (DESTOUCHES.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Plus d'une rose...
 Plus d'un savant...
 Plus d'un écolier...

Plus d'un ami...
 Plus d'une femme...
 Plus d'une bergère...

NOMBRE DU VERBE APRÈS LES NOMS COLLECTIFS.

— N° CCCCXII. —

NOMS COLLECTIFS GÉNÉRAUX PRÉCÉDÉS DE L'ARTICLE.

Si LE NOMBRE DES CULTIVATEURS propriétaires était doublé dans le royaume, les terres en rapporteraient au moins une fois davantage.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

L'INFINITÉ DES PERFECTIONS de Dieu m'accable.
 (ACADÉMIE.)

Tandis que LA FOULE DES HOMMES s'enrichit et s'illustre par l'agriculture, le commerce, la navigation et les arts, bien souvent ceux qui en ont frayé les routes ont vécu dans l'indigence et dans l'oubli de leurs contemporains.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Pison rapporte qu'au Brésil, et même dans les terres humides du Pérou, LA QUANTITÉ DE FOURMIS était si grande, qu'elle détruisait tous les biens que l'on confiait à la terre

(BUFFON.)

LE NOMBRE PRODIGIEUX DE VÉGÉTAUX jetés comme au hasard dans les prairies et dans les forêts, nous présente un spectacle très-agréable.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

LA TOTALITÉ DES ENFANTS sacrifie l'avenir au présent.
 (Cité par NOEL.)

Si LE NOMBRE DES VERTUS MORALES de monsieur de Turenne était plus grand que celui de ses exploits, sa religion le rend encore plus admirable que toutes les qualités naturelles de son ame.

(FLÉCHIER.)

DES ENFANTS qui naissent, la moitié tout au plus parvient à l'adolescence.

(J.-J. ROUSSEAU.)

LA SECONDE MOITIÉ DES PAROLES, s'est constamment refusée à tous mes efforts pour me la rappeler.
(J.-J. ROUSSEAU.)

LA MULTITUDE DES BONNES CHOSES qu'on trouve quelquefois dans un ouvrage, fait perdre de vue la multiplicité des mauvaises.

(Cité par CAMINADE.)

CETTE FOULE DE NOBLES réunis dans la Prusse, se crut assurée d'un appui.
(RULHIÈRES.)

La mort du général répandit la consternation parmi les Phéniciens, et la MULTIPLICITÉ DES GENS y mit une confusion qui accéléra leur perte.

(BARTHÉLEMY.)

Le parfait orateur ne négligera pas ces sciences abstraites que LE COMMUN DES HOMMES ne méprise que parce qu'il les ignore.
(D'AGUESSEAU.)

LA PLURALITÉ DE MAÎTRES n'est pas bonne.

(ACADÉMIE.)

L'ARMÉE DES INFIDÈLES fut entièrement détruite.
(Id.)

Tout verbe qui a pour sujet un nom collectif général précédé de l'article, comme *la totalité, l'infinité*, etc., prend ordinairement le nombre de ce nom, parce qu'il exprime une idée totale, indépendante des termes qui le suivent; enfin, parce qu'il exprime l'idée principale sur laquelle s'arrête l'esprit : L'INFINITÉ des perfections de Dieu m'accable.

Nous disons qu'en pareil cas le verbe se met ordinairement au singulier; car les écrivains ont quelquefois fait indifféremment usage du singulier ou du pluriel, ainsi que le prouvent les exemples ci-après :

SINGULIER.

LA MOITIÉ des passagers affaiblis, expirants de ces angoisses inconcevables, n'avait pas même la force de s'inquiéter du danger.
(VOLTAIRE.)

L'IMMENSITÉ des eaux qui environnent ce globe, a quelque chose d'incompréhensible.

(Cité par CAMINADE.)

PLURIEL.

La moitié de nos CONCITOYENS éparés dans le reste de l'Europe et du monde, vivent et meurent loin de la patrie.
(J.-J. ROUSSEAU.)

L'INFINITÉ des PERFECTIONS de Dieu sont inexprimables.
(Cité par CAMINADE.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le nombre des professeurs s'accroît de jour en jour.
Le commun des hommes est si enclin au dérèglement.
La foule des affaires l'accable.
Le nombre des gens faisant profession du célibat est prodigieux.

L'armée des rebelles fut mise en déroute.
La majorité des membres s'y est opposée.
La généralité des auteurs pense ainsi.
La moitié des arbres sont morts.

----- N° CCCCXCIII. -----

NOMBRE DU VERBE APRÈS *la plupart*, ETC., ET LES ADVERBES DE QUANTITÉ SUIVIS D'UN SUBSTANTIF PLURIEL.

Par tous pays, *la plupart des FRUITS* destinés à la nourriture de l'homme, flattent sa vue et son odorat.
(BERN. DE ST-PIERRE.)

La plus grande partie des VOYAGEURS s'accordent à dire que les habitants naturels de Java sont robustes, bien faits, nerveux.
(BUFFON.)

Avouons la vérité : peu d'HOMMES, dans les conseils des rois, s'occupent du bonheur des hommes.
(BERN. DE ST-PIERRE.)

Beaucoup de MALADIES de nos villes sortent des volières qui sont placées dans le voisinage, et des cimetières situés autour de nos églises et jusque dans le sanctuaire.
(Id.)

Bien des GENS ne peuvent rendre compte de leurs voyages que par les bornes des grands chemins, ou par le nom des auberges, des villages et des villes qui se rencontrent sur leur route.
(Id.)

Une infinité de FAMILLES entre les deux tropiques, ne vivent que de bananes.
(Id.)

Seigneur, tant de BONTÉS ont lieu de me confondre.
(RACINE.)

Pour la santé, trop de PRÉCAUTIONS, trop de soins, trop d'ATTENTION, nuisent quelquefois à la vie.
(LEBRUN.)

Tant de COUPS imprévus m'accablent à la fois!
(RACINE.)

Combien de GENS s'imaginent avoir de l'expérience par cela seul qu'ils ont vieilli!
(STANISLAS.)

Assez de GENS méprisent le bien, mais peu savent le donner.
(LA ROCHEFOUCAULD.)

Dieu sait que de LIVRES, de DISCOURS et d'ÉLOGES ont été faits sur les vertus des plantes. Cependant une multitude de malades meurent l'estomac plein de ces merveilleux simples.
(BERN. DE ST-PIERRE.)

Une infinité d'HOMMES sont dans des états qu'ils ont raison de ne pas aimer.
(FONTENELLE.)

Lorsque les collectifs partiitifs, tels que *la plupart*, *une infinité*, *un nombre*, *une sorte*, *une nuée*, *une foule*, etc., et les adverbes qui expriment la quantité, comme *peu*, *beaucoup*, *assez*, *moins*, *plus*, *trop*, *tant*, *combien* et *que* mis pour *combien*, sont suivis d'un nom pluriel, le verbe revêt toujours le nombre de ce nom, qui exprime l'idée principale, celle qui fixe le plus l'attention.

Le verbe se mettrait également au pluriel, si l'adverbe de quantité était suivi de plusieurs noms singuliers, ou s'il était lui-même répété. Exemples :

Trop de longueur et *trop de brièveté* obscurcissent un discours. (PASCAL.)

Beaucoup de modestie et *beaucoup de bonté*,
Ont des charmes plus grands que n'en a la beauté. (BOUSSAULT.)

Tant de barbarie et *TANT d'acharnement* m'ont surpris au dépourvu. (J.-J. ROUSSEAU.)

Trop de jeunesse et *TROP de vieillesse* empêchent l'esprit, *trop* et *trop peu* de nourriture *troublent* ses actions, *trop* et *trop peu* d'instruction l'abâtardissent. (PASCAL.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

La plupart des écoliers sont incélestes.
Le *plupart* des hommes meurent sans le savoir.
Peu d'hommes voient la mort sans effroi.
Une infinité d'étoiles sont invisibles.

Beaucoup d'Irlandais ont conservé leur religion.
Que d'enfants meurent en vainement !
Combien de gens s'imaginent avoir du talent !
Tant de maux l'accablent.

----- N° CCCCXCIV. -----

NOMBRE DU VERBE APRÈS *la plupart*, *beaucoup*, *peu*, ETC., NON SUIVIS D'UN SUBSTANTIF.

LA *PLUPART*, emportés d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur peine. (BOILEAU.) [écé.]

Combien voient encore avec une tendre émotion
les berceaux d'osier et les poêlons rustiques qui ont
servi à leurs premières couchées et à leurs premières
tables, et ne peuvent voir sans aversion un Turse-
lin ou un Despautère ! (BERN. DE ST-PIERRE.)

Peu d'hommes ont autant gémi que moi, *peu* ont
autant versé de pleurs dans leur vie. (J.-J. ROUSSEAU.)

Les dieux dans leur séjour reçurent ces grands hom-
mes ;
Le *reste*, confondus dans la foule où nous sommes,
Jouissaient des travaux de leurs sages aïeux. (J.-B. ROUSSEAU.)

Assez de gens méprisent le bien, mais *peu* savent
le donner. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Combien saignent du nez, dans le moindre besoin,
Qui tous les jours vous font cent promesses nouvelles ! (L'ÉMOLE.)

Rien n'est plus incertain que la durée de la vie de
chaque homme en particulier, *très-peu* parviennent
à ce plus long terme. (J.-J. ROUSSEAU.)

Un *petit* *nombre* s'échappèrent et se sauvèrent
dans les marais. (Id.)

Quand chacun connaîtrait son talent et voudrait
le suivre, *combien* le pourraient ? *Combien* surmon-
teraient d'injustes obstacles ? *Combien* vaincraient
d'indignes concurrents ? (J.-J. ROUSSEAU.)

Personne n'oublie ses plaisirs ; mais *peu* se sou-
viennent de leurs devoirs. (OXENSTERN.)

Tous souhaitent la prospérité ; *peu* savent en
jouir. (Id.)

Le bonheur !... tout le monde en parle, *peu* le
connaissent. (M^{me} ROLAND.)

Les hommes semblent être nés pour l'infortune,
la douleur et la pauvreté ; *peu* en échappent. (LA BAYÈRE.)

Bien *peu* sont honorés d'un don si précieux. (RACINE.)

Le *petit* *nombre* n'enviaient que leur propre
intérêt. (ROLLIN.)

Lorsque les mots *peu*, *beaucoup*, *la plupart*, etc., sont relatifs à un substantif pluriel sous-entendu, le verbe se met également au pluriel : *La plupart pensent* ; c'est pour *la plupart* (des hommes) *pensent*. L'accord a lieu avec le mot *hommes* ellipsé.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

La plupart sont sujets à l'erreur.
Peu aiment l'étude.
Beaucoup sont hors d'état de servir.
Nombre se sont précipités.
Peu se sont exposés.

Combien courent à leur ruine.
Très-peu réussissent.
Un petit nombre périment la faim.
Quantité se sont enfuis.
Beaucoup sont malades.

-----N° CCCCXCXV.-----

NOMBRE DU VERBE APRÈS la plupart, une infinité, ETC., SUIVIS D'UN NOM SINGULIER.

La plupart du monde ne se soucie pas de l'intention ni de la diligence des auteurs. (RACINE.)

... La moitié du monde a toujours mangé l'autre. Ainsi Dieu le voulait, et c'est pour notre bien. (VOLTAIRE.)

Une infinité de monde pense que la vie des courtisanes est une comédie perpétuelle, qu'ils sont toujours sur le théâtre, et ne quittent jamais le masque. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Un nombre infini de monde assistait à ce spectacle. (ACADÉMIL.)

Quand le collectif partitif est suivi d'un nom singulier, comme dans les exemples qui précèdent, le verbe se met au singulier

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Une infinité de monde concevait...
La moitié du monde assure...

La plupart du monde s'imagina...
La plus grande partie du monde suppose...

-----N° CCCCXCVI.-----

NOMBRE DU VERBE APRÈS *forces gens*, *nombre d'hommes*, ETC.

Forces gens font du bruit en France, Par qui cet apologue est rendu familier. (LA FONTAINE.)

Quantité d'ITALIENS, d'ESPAGNOLS, d'ALLEMANDS, d'ANGLAIS, se sont établis chez nous et s'y établissent encore tous les jours. (BERN. DE ST-PIERRE.)

Forces BRILLANTS sur sa robe éclataient. (LA FONTAINE.)

Forces GENS ont été l'instrument de leur mal. (Id.)
Quantité de GENS redoutent le jugement public, mais très-peu se soucient des reproches de leur conscience. (Pensée de Sénèque.)

Après quelques noms employés sans déterminatif, tels que *forces gens*, *nombre d'hommes*, *quantité d'étrangers*, etc., le verbe se met toujours au pluriel

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Force gens pensent...
Quantité de gens s'effraient.

Nombre infini de gens sont...
Nombre de gens se conduisent.

-----N° CCCCXCVII.-----

NOMBRE DU VERBE APRÈS LES NOMS COLLECTIFS PARTITIFS.

AVEC LE SINGULIER.

Une MULTITUDE de pauvres barnabotes n'approche jamais d'aucune magistrature. (J.-J. ROUSSEAU.)

Ce PEUPLE de vainqueurs, armés de son tonnerre, A-t-il le droit affreux de dépouiller la terre ? (VOLTAIRE.)

Le PEU de rimes de notre langue, fait que pour rimer à hommes, on fait venir, comme on peut, le siècle où nous sommes. (VOLTAIRE.)

AVEC LE PLURIEL.

Une multitude de PASSIONS dévissent les hommes oisifs dans les villes. (BERN. DE ST-PIERRE.)

Un peuple de BEAUTÉS, un peuple de vainqueurs, Foulant d'un pied léger les gazons et les fleurs, Entrelacent leurs pas dans les riantes dédales. (THOMAS.)

Le peu de jours que les dieux me destinent encore à passer sur la terre, seront environnés de gloire et d'honneurs. (VERTOT.)

*Ciel ! quel pompeux AMAS d'esclaves à genoux ,
Est aux pieds de ce roi qui les fait tomber tous.*
(VOLTAIRE.)

*Une FOULE d'écrivains s'est égarée dans un style
recherché, violent, inintelligible, ou dans la négligence totale de la grammaire.*
(Id.)

Un grand NOMBRE d'hommes peut être nuisible à l'État.
(MARMONTEL.)

Cette ESPÈCE de poons paraît avoir éprouvé les mêmes effets par la même cause.
(BUFFON.)

Une PARTIE de ses amis ne peut apprendre sa mort que l'autre n'en soit déjà consolée.
(CHATEAUBRIAND.)

Un grand NOMBRE d'hommes, lorsque leur raison est libre, ne donne jamais son assentiment complet à toutes les opinions d'un seul.
(M^{me} DE STAEL.)

Une TROUPE de pauvres montagnards dont toute l'avidité se bornait à quelques peaux de moutons, après avoir dompté la fierté autrichienne, écrasa cette opulente et redoutable maison de Bourgogne, qui faisait trembler les potentats de l'Europe.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Le RESTE des musulmans vit dans une sécurité profonde, sans craindre ni pour leurs vies ni pour leurs fortunes, ni pour leur liberté.
(VOLTAIRE.)

Une TROUPE d'assassins entra dans la chambre de Coligny.
(Id.)

Une NUÉE de traits obscurcit l'air.
(FÉNÉLON.)

*Ciel ! quel nombreux ESSAIM d'innocentes beautés
S'offre à mes yeux en foule, et sort de tous côtés ?*
(RACINE.)

*Ceux qui aiment la dépense et le luxe forment une
SORTIE d'avares qui est infiniment nombreuse.*
(NICOLE.)

*Ce long amas d'AUX que vous diffamez tous.
Sont autant de témoins qui parlent contre vous.*
(BOILEAU.)

*Une foule de CITOYENS ruinés remplissaient les
rues de Stockholm, et venaient tous les jours à la
porte du palais pousser des cris inutiles.*
(VOLTAIRE.)

*Un nombre infini d'OISEAUX faisaient résonner
ces bocages de leurs doux chants.*
(FÉNÉLON.)

*Cette espèce de CHIENS qu'on appelle chiens de
Laconie, ne vivent que dix ans.*
(BOILEAU.)

*Un homme alla pendant la nuit annoncer de sa
part aux chefs de la flotte ennemie qu'une partie
des GRECS, le général des Athéniens à leur tête,
étaient disposés à se déclarer pour le roi.*

*Un nombre infini de MAÎTRES de langues, d'arts
et de sciences, enseignent ce qu'ils ne savent pas.*
(MONTESQUIEU.)

*Une troupe de SOLDATS qui regardaient Sicrius
comme leur père, étant allés d'eux-mêmes sur le lieu
du combat, pour enlever son corps et lui rendre les
derniers devoirs, s'aperçurent que ceux qui avaient
été tués dans cette occasion étaient tous Romains.*
(VERTOT.)

*En parlant des soldats : ils sont bien fous, dit-on ;
et les autres, au contraire : il n'y a rien de grand
que la guerre ; le reste des HOMMES sont des coquins.*
(PASCAL.)

*Une troupe de NYMPHES couronnées de fleurs se
gaient en foule derrière le char.*
(FÉNÉLON.)

Une nuée de BARBARES désolèrent le pays.
(ACADÉMIE.)

*Une vingtaine de petites FILLES, conduites par
une manière de religieuse, vinrent les unes s'as-
seoir, les autres folâtrer auprès de nous.*
(J.-J. ROUSSEAU.)

*Toutes sortes de LIVRES ne sont pas également
bons.*
(ACADÉMIE.)

Lorsqu'un nom collectif figure dans une proposition en sujet grammatical, le verbe s'accorde avec ce sujet, s'il occupe le premier rang dans la pensée de l'écrivain, si l'attention se porte particulièrement sur ce mot (1^{re} colonne).

Le verbe s'accorde, au contraire, avec le substantif pluriel qui suit le collectif, si ce collectif ne joue qu'un rôle secondaire, s'il n'est employé que pour ajouter une idée accessoire de nombre, d'agglomération (2^e colonne).

Rien de plus commun dans notre littérature, dit M. Marrast, que ces divers rapports attribués tantôt à un premier substantif, tantôt à un second. C'est ainsi que se peignent les nuances de la pensée. Pour bien s'en rendre compte, il faut se mettre à la place de celui qui écrit. C'est par la variété des accords que se manifestent les vues de son esprit.

Néanmoins, quand rien ne force l'écrivain à faire rapporter le verbe au premier des substantifs, le second doit déterminer l'accord, puisqu'il désigne les êtres sur lesquels retombe l'affirmation. D'après cette considération, peut-être le pluriel eût-il été préférable dans les exemples qui suivent :

*Une foule d'INTÉRÊTS, de préventions, de pré-
jugés corrompt toujours le jugement des compa-
riotes.*
(CONDORCET.)

*Ces STATUES, dont le plus grand nombre était
brisé.*
(THOMAS.)

En effet, malgré l'inversion, *étaient brisées* conviendrait mieux, parce qu'un *nombre brisé* ne présente pas une idée claire.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Une multitude de paysans fut...
Une foule de jeunes gens se perdit...
Un grand nombre d'écoliers a été...
Une partie de ses biens fut confisquée.
Une troupe de singes vint nous assaillir.

Une multitude de paysans furent...
Une foule de jeunes gens se perdit...
Un grand nombre d'écoliers ont été...
Une partie de ses biens furent confisqués.
Une troupe de singes vintrent nous assaillir.

NOMBRE DU VERBE APRÈS *qui*.

----- N° CCCXCXCVIII. -----

I. — *Qui* précédé d'un seul nom.

SINGULIER.

Un jeune **HOMME** *qui aime* à se parer comme une femme, est indigne de la sagesse et de la gloire. (FÉNÉLON.)

Les hommes alimentés de carnage et abreuvés de liqueurs fortes, ont tous un sang aigri et aduste *qui les rend* fous en cent manières différentes. (VOLTAIRE.)

L'économie est la **CHOSE** *qui a* le plus contribué à ma fortune. (Id.)

PLURIEL.

Heureux **CEUX** *qui aiment* à lire! (FÉNÉLON.)

Les peuples n'aiment guère dans les souverains que les **VERTUS** *qui rendent* leur règne heureux. (MASSILLON.)

La vertu souffrante attendrit tous les **CŒURS** *qui ont* quelque goût pour la vertu. (FÉNÉLON.)

II. — *Qui* précédé de plusieurs noms.

SINGULIER.

Ces beautés immortelles montrent une **INNOCENCE**, une **MODESTIE**, une **SIMPLICITÉ** *qui charment*. (FÉNÉLON.)

L'histoire va apprendre par quel moyen les rois de la troisième race ont donné à la monarchie une consistance, un éclat, une **FORCE** *qui aurait dû* la rendre indestructible. (ANQUETIL.)

PLURIEL.

C'est votre **ORGUEIL** et votre **EMPORTEMENT** *qui vous trompent*. (FÉNÉLON.)

J'ai une **FEMME** et une **FILLE** *qui gémissent* de mon absence. (MARMONTEL.)

Il avait une **HAUTEUR** et une **MAJESTÉ** *qui n'avaient* jamais paru si grandes en lui que quand il domptait les monstres. (FÉNÉLON.)

III. — *Qui* précédé d'un nom collectif.

SINGULIER.

Percerai-je cet **ESSAIM** d'hommes de tout âge, de tout rang, *qui roule* dans ce vaste salon! (LEMONTEY.)

Partout encore le petit **NOMBRE** de citoyens *qui gouverne*, cherche à se maintenir contre le grand **NOMBRE** des citoyens *qui obéit*. (BARTHÉLEMY.)

PLURIEL.

En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la **presse** *d'un peuple d'importuns qui fourmillent* sans **cesse**. (BOILEAU.)

On voit dans les cercles un petit **nombre d'hommes** et de **femmes** *qui pensent* pour tous les autres, et par qui tous les autres parlent et agissent. (J.-J. ROUSSEAU.)

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici sur l'emploi du nombre s'applique, comme on voit, à tous les cas où le verbe a pour sujet l'adjectif conjonctif *qui*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

L'oiseau qui vole.
L'agneau qui bêle.
Le chien qui aboie.
Le loup qui hurle.
Le colombe qui roucoule.

Les oiseaux qui volent.
Les agneaux qui bêtent.
Les chiens qui aboient.
Les loups qui hurlent.
Les colombes qui roucoulaient.

L'intempérance et l'oisiveté qui nous perdent
Sa douceur, son amabilité qui me charme.
C'est son père ou sa mère qui viennent.
C'est ce peu de mots qui fit impression.
Le peu de troupes qui lui résistèrent...

-----●●●●● N° CCCCXCIX. ●●●●●-----

NOMBRE DU VERBE APRÈS qui PRÉCÈDE D'UN NOM SUIVI DE des.

SINGULIER.

Thalès est le PREMIER des Grecs qui ait enseigné que les Âmes étaient immortelles. (FÉNÉLON.)

Thalès a été le PREMIER de tous les Grecs qui se soit appliqué à la physique et à l'astronomie. (Id.)

Le père de famille est en droit de punir CHACUN de ses enfants ou petits-enfants qui fait une mauvaise action. (FÉNÉLON.)

Saint François d'Assise, monsieur, serait bien étonné de voir UN DE SES ENFANTS qui fait de si bons vers français. (VOLTAIRE.)

PLURIEL.

L'Égypte se venge, par la peste qui sort de ses canaux, de l'oppression des TURCS qui empêchent les habitants de les entretenir. (BERN. DE ST-PIERRE.)

Le cerf est un de ces ANIMAUX innocents, doux et tranquilles, qui ne semblent être faits que pour embellir, animer la solitude des forêts. (BUFFON.)

Andromaque est une des FEMMES les plus parfaites qui existent chez aucun peuple. (BENJ. CONST.)

Une des CHOSSES qui me charment dans le caractère de Jésus n'est pas seulement la douceur des mœurs, la simplicité, mais la facilité, la grâce, et même l'élégance. (J.-J. ROUSSEAU.)

Dans la première colonne les verbes sont au singulier, parce que le *qui* se rapporte, non aux substantifs pluriels *Grecs* et *enfants*, mais aux mots *premier* et *chacun*. Dans la colonne opposée, les verbes, au contraire, sont au pluriel, par la raison que le *qui* est en rapport direct avec le mot pluriel dont il est précédé, et non au substantif singulier énoncé auparavant. Il est donc très-important de bien savoir si le *qui* est en relation avec le nom qui précède la particule *des*, ou avec celui qui la suit.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Chacun des écoliers qui ment.
Chacune des demoiselles qui parlent.
C'est l'âné de mes enfants qui a...
C'est le premier des Français qui se sont...

La tyrannie des rois qui ne veulent pas...
Le joug des tyrans qui empêchent...
Le caractère des enfants qui sont...
La liberté des peuples qui doivent...

-----●●●●● N° D. ●●●●●-----

NOMBRE DU VERBE APRÈS un de ceux qui, un des premiers qui, ETC.

AVEC LE SINGULIER.

Euripide et Archippus avaient traité ce sujet de tragi-comédie chez les Grecs : C'est UN DES PRINCES de Plaute qui a eu le plus de succès. (VOLTAIRE.)

Vous savez qu'UN DE CES MALHEUREUX JUGES qui avait tout embrouillé dans l'affaire d'Abbeville, vient d'être réélu par la cour des aides de Paris comme il le méritait. (VOLTAIRE.)

On peut consulter la brochure de M. de B. sur le divorce; c'est UN DES MEILLEURS OUVRAGES qui ont paru depuis long-temps. (CHATKAUBRIAND.)

Amentons fut L'UN DES PHYSICIENS qui ait le mieux connu l'art de mettre la nature en action par l'expérience. (HAUT.)

AVEC LE PLURIEL.

Le passage du Rhin est UNE DES PLUS MERVEILLEUSES ACTIONS qui aient jamais été faites dans la guerre. (BOSSUET.)

Ne serons-nous pas encore plus ardents et plus favorisés des dieux quand nous combattrons pour UN DES MEILLEURS CAUSES qui ont renversé la ville de Priam? (FÉNÉLON.)

L'empereur Antonin est UN DES MEILLEURS PRINCES qui aient régné. (ROLLIN.)

L'ouvrage de St-Lambert sera toujours, par la beauté du langage et la pureté du goût, UN DE CEUX qui, depuis la *Henriade*, ont fait le plus d'honneur à notre langue. (LA HARPE.)

Je m'étais retiré depuis plusieurs années dans un des FAUBOURGS de Paris qui était le moins fréquenté.
(BERN. DE ST-PIERRE.)

C'est UNE DES PRINCIPALES RAISONS qui a fait révolter contre l'Eglise une grande partie de l'Europe.
(PASCAL.)

Voici, messieurs, UNE DES ACTIONS de sa vie qui est si belle et si extraordinaire que je ne puis me résoudre à la passer sous silence.
(FLÉCHIER.)

La poésie française manque de fixité. Est-ce UNE DES PRINCIPALES RAISONS qui empêche de faire des vers français sans rime?
(Le comte de ST-LEU, LOUIS NAPOLEON.)

UN DES PREMIERS qui se présenta à mes adorations fut un descendant de Thalès, nommé Telliamède, qui m'apprit que les montagnes et les hommes sont produits par les eaux de la mer.
(VOLTAIRE.)

L'astronomie est UNE DES SCIENCES qui fait le plus d'honneur à l'esprit humain.
(ACADÉMIE.)

Un jour je vis entrer chez moi un jeune homme de mes amis qui se destine aux lettres.
(BERN. DE ST-PIERRE.)

UN DES plus vieux lions qui sortent du sommet de l'Atlas, retournant, au point du jour, dans la cave, s'est élancé sur moi.

(BERN. DE ST-PIERRE.)

M. de Turenne a eu tout ce qu'il fallait pour faire UN des plus grands CAPITAINES qui furent jamais.
(FLÉCHIER.)

Pardon, monsieur le maréchal, je suis dans UN DE CES MOMENTS qui doivent tout excuser.
(J.-J. ROUSSEAU.)

C'est UNE DES CHOSES qui m'ont le plus découragé durant ma courte carrière littéraire, de sentir que, même me supposant tous les talents dont j'avais besoin, j'attaquerais sans fruit des erreurs funestes.
(Id.)

Homère est UN des plus grands GÉNIES qui aient existé jamais ; Virgile est un des plus accomplis.
(TAUBLET.)

Le Tasse eut pour père UN DES ÉCRIVAINS qui contribuèrent le plus efficacement à mettre en honneur la poésie italienne.
(SUARD.)

Je suis peut-être UN DE CEUX qui cultivent les lettres en France avec moins de succès.
(VOLTAIRE.)

« Croira-t-on, dit Lemare, que le qui des phrases précédentes ait embrouillé le monde grammatical, jusqu'au point de n'en pas savoir faire le rapport à son substantif absolu? »

Et Lemare, qui sait bien faire ce rapport, de s'en prendre à Restaut, à Wailly, à d'Alembert et à tous les écrivains présents, passés et futurs.

A quoi bon tant de fracas? N'était-il pas plus simple de dire :

« Quelques grammairiens, Thomas Corneille, d'Alembert, l'Académie et tous nos écrivains, prétendent qu'on peut dire : *L'astronomie est une des sciences qui FAIT ou qui FONT le plus d'honneur à l'esprit humain* ; et moi, qui me crois plus que Thomas Corneille, que d'Alembert, que l'Académie et que tous les écrivains ensemble, je ne veux pas que l'on dise autrement que : *L'astronomie est une des sciences qui FONT le plus d'honneur à l'humanité*. »

Si Lemare s'en est pris, bien à tort, au pauvre monde grammatical, Boniface n'a pas été non plus très-conscientieux, et nous en sommes vraiment fâchés, car c'est là le principal mérite de cet infatigable grammairien. « Rollin, dit-il, a écrit au pluriel : *L'empereur Antonin est un des meilleurs princes qui aient régné*, et, en général, c'est ainsi que se sont exprimés tous nos bons écrivains. » Boniface aurait dû ajouter, comme Lemare : « Cependant il ne faudra pas s'étonner si l'on rencontre quelques exemples de cette faute dans les auteurs ; elle a pu leur échapper dans la chaleur de la composition. »

Quoi qu'en dise Lemare, d'Alembert a très-bien prouvé que rien ne s'oppose à l'emploi du singulier dans les phrases semblables à celles que nous avons citées. Il y trouve même une nuance délicate. « En disant : *C'est un des hommes qui a fait le plus de bien à sa patrie*, on fait entendre ce qu'on n'ose pas énoncer, quo c'est l'homme qui a fait le plus de bien à sa patrie. »

L'accord est alors syllephtique et non grammatical. C'est, en quelque sorte, comme si l'expression *des hommes*, que l'auteur n'ajoute que par euphémisme, par délicatesse, était renfermée dans une parenthèse ; car son intention est de dire simplement : *C'est un homme qui a fait le plus de bien à sa patrie*.

Lemare se trompe encore en avançant que cette phrase de d'Alembert et celles que nous avons rapportées dans la première colonne offrent un assemblage de mots et d'idées qui se repoussent. Cette erreur vient sans doute de l'impuissance où il s'est trouvé de les analyser ; car, ramenées à leur construction pleine, ces phrases n'ont rien que de très-naturel. En effet, *c'est un des hommes qui a fait le plus de bien à sa patrie*, est un abrégé de : *c'est UN (HOMME pris dans la classe) des hommes QUI A fait le plus de bien à sa patrie*.

D'après cela, et en se reportant à nos citations, chacun de nos lecteurs peut donc dire à son gré *un des hommes qui a* ou *un des hommes qui ont*, et ajouter :

Moi, des grammaires je me moque,
Quand les faits sont parlants (1).

Il n'y a d'exception, selon nous, qu'avec *un de ceux*, qui demande toujours le pluriel : *un de ceux qui ONT*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

C'est une des plus belles actions qui aient...
C'est un des plus grands malheurs qui aient...
C'est un des meilleurs princes qui aient...
C'est au des philosophes qui ont...

C'est une des plus belles actions qui aient...
C'est un des plus grands malheurs qui aient...
C'est un des meilleurs princes qui aient...
C'est un des philosophes qui ont...

NOMBRE DU VERBE être PRÉCÉDÉ DE *ce*.

..... N° DI.

I. — Hors de l'interrogation.

C'est.

Jamais l'ambition ne voit ses vœux remplis,
C'est le TONNEAU des Danaïdes. (LEBRUN.)

C'était un HOMME qui faisait
Beaucoup de chemin en peu d'heures.
(LA FONTAINE.)

Ce fut ici le commencement des miracles de
Jésus ; il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent
en lui. (BOSSUET.)

Le bien pour l'avare est un mal,
Et tôt ou tard enfin, *c'est le BIEN* qui le tue.
(LENOBLE.)

Ce fut bien là le COMBLE. O science fatale !
Science que Damon eût bien fait d'éviter !
(LA FONTAINE.)

C'était là le seul ALIMENT
Qu'elle prit en ce moment (Id.)

L'amour-propre nous perd ; *c'est un ÉCUEIL* flatteur
Qui porte à la raison de fâcheux préjudices.
(LE BRUN.)

Ce sont.

Ce sont les MŒURS qui font la bonne compagnie.
(LA CHAUSSEE.)

C'étaient les RÉCOMPENSES terrestres que cher-
chait le peuple de Dieu dans l'observation de sa loi.
(DE LA LUZERNE.)

Ce furent les PHÉNICIENS qui, les premiers, in-
ventèrent l'écriture. (BOSSUET.)

Il semblait que *ce fussent* de nouveaux DÉCEM-
virs prêts à rétablir leur tyrannie. (VERTOT.)

Ce furent nos RÉFUGIÉS français qui donnaient
une partie de notre industrie et de notre puissance
à la Prusse et à la Hollande.
(BERN. DE ST-PIERRE.)

Les ariettes de Lulli furent très-faibles ; *c'étaient*
des BARCAROLES de VENISE. (VOLTAIRE.)

Ce sont nos CARTES qui, comme la plupart des
instruments de nos sciences, nous induisent en er-
reur. (BERN. DE ST-PIERRE.)

II. — Dans les interrogations.

Est-ce ?

Qu'*est-ce* qu'une voix ? un souffle qui se perd en
l'air. (BOSSUET.)

(1) François de Neufchâteau.

Sont-ce ?

D'un courage naissant *sont-ce* là les ESSAIS ?
(RACINE.)

Le DÉSSEIN de l'architecte du temple d'Éphèse
n'était-ce pas de faire revivre son nom ? (FONTEN.)
Serait-ce point quelque ESPÈCE de sort ?
 (LA FONTAINE.)

N'étaient-ce pas les mêmes HOMMES ?
 (CHATEAUBRIAND.)
De mon aveugle amour seraient-ce là les FRUITS ?
 (RACINE.)

Le verbe *être*, précédé de *ce*, se met au singulier ou au pluriel, selon qu'il est suivi d'un nom singulier ou pluriel : *c'est un homme, ce sont des hommes* (1).

Dans ce dernier cas, l'accord du verbe est sylleptique ; il se fait, non avec le sujet grammatical *ce*, qui est du singulier, mais avec l'attribut pluriel de la proposition.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

C'est une fleur.
 C'est un bel oiseau.
 C'est une jolie femme.
 C'est un écolier studieux.
 C'est une demoiselle instruite.

Ce sont des fleurs.
 Ce sont de beaux oiseaux.
 Ce sont de jolies femmes.
 Ce sont des écoliers studieux.
 Ce sont des demoiselles instruites.

-----♦♦♦♦♦ N° DII. ♦♦♦♦♦-----

C'est ET *ce sont*, ETC., SUIVIS D'UN NOM PLURIEL.

I. — Sans interrogation.

C'est, c'était.

L'occasion prochaine de la pauvreté, *c'est* de grandes richesses. (LA BRUYÈRE.)

Ce ne fut que PLAINTES et que LARMES. — *Ce n'était* plus que JEUX et que FESTINS. (MARMONTEL.)

Comme les seigneurs étaient multipliés à l'infini, *ce n'était* partout que VIOLENCES et brigandages. (ANQUETIL.)

Les meilleurs endroits pour élever les paonneaux, *c'était* les petites îles qui se trouvent en quantité sur les côtes d'Italie. (BUFFON.)

Si l'on voulait ne point se tromper dans sa conduite, *ce serait* d'habiles gens que l'on irait consulter. (TH. CORNEILLE.)

Ce n'était pas, à la vérité, des MORTS ressuscités, mais les aveugles avaient vu, les boiteux avaient marché, les malades avaient été guéris. (VOLTAIRE.)

C'était tous les jours de nouvelles ACCUSATIONS. (Id.)

Ce sont, c'étaient.

L'honneur parle, il suffit ; *ce sont* là nos ORACLES. (RACINE.)

Ce ne furent plus les SOLDATS de la république, mais de Sylla, de Marius, de Pompée, de César. (MONTESQUIEU.)

Ce n'étaient que RALS, que festins. (CAMINADE.)

C'étaient les MARSEILLAIS qui avaient arrêté de lui fermer leurs portes. (ANQUETIL.)

La première nourriture des perdreaux, *ce sont* les œufs de fourmis, les petits insectes qu'ils trouvent sur la terre et les herbes. (BUFFON.)

Ce seraient PAROLES esquises, Si c'était un grand qui parlât. (MOLIÈRE.)

Nos vrais biens *sont* ceux de la nature : *c'est* le ciel, c'est la terre, *ce sont* ces CAMPAGNES, ces plaines, ces forêts dont elle nous offre la jouissance utile, inépuisable. (BUFFON.)

II. — Avec interrogation.

Est-ce ?

Est-ce ces MOMENTS que vous accordez à la religion sur le point d'un combat, qui flattent votre espérance ? (MASSILLON.)

Est-ce les ANGLAIS que vous aimez ? (ACADÉMIE.)

Est-ce les sons graves de l'orgue que j'entends tandis que des sons plus légers errent dans les voûtes de verdure ? (CHATEAUBRIAND.)

Sont-ce ?

Sont-ce des RELIGIEUX et des prêtres qui parlent de cette sorte ? *Sont-ce* des chrétiens ? (PASCAL.)

Sa haine ou son amour, *sont-ce* les premiers DROITS Qui font monter au trône ou descendre les rois ? (RACINE.)

Seraient-ce ses MAÎTRES qui l'auraient façonné ? (SAINT-MARC GIRARDIN.)

(1) Cependant on dit par exception : *c'est onze heures qui viennent de sonner ; c'était quatre heures qui sonnaient.*

Ce, devant le verbe *être*, demande-t-il toujours que ce verbe soit au pluriel quand il est suivi d'un substantif de ce nombre ?

Les exemples que nous venons de citer démontrent suffisamment qu'on peut aussi, dans ce cas, faire usage du singulier, tant dans les phrases interrogatives que dans les phrases non interrogatives.

Cependant, nous le ferons observer, quoique les écrivains du siècle de Louis XIV aient employé souvent indifféremment l'un ou l'autre nombre, le pluriel paraît généralement aujourd'hui en usage.

« Ce qu'il y a de particulier, dit Boiste, c'est qu'à l'imparfait et au conditionnel, on met plutôt *c'était*, *ce serait*, que *c'étaient*, *ce seraient*, avec un pluriel ; ainsi on dit : *si c'était eux, ce serait d'habiles gens*, etc. La raison en est bien simple, l'idée de l'action est collective, généralisée ; le *si c'étaient* la particulariserait pour chacun d'eux. » Nous ignorons jusqu'à quel point cette observation est juste.

Une chose non moins digne de remarque, c'est que dans les phrases interrogatives on met *est-ce*, si le mot pluriel est suivi de *que*, et *sont-ce*, s'il est suivi de *qui*. On peut s'en convaincre par les exemples que nous avons cités. Dans la phrase de Châteaubriand *sont-ce les sons* eût présenté une cacophonie insupportable.

III. — Cas particuliers.

Il n'y aura que trop d'intérêts qui diviseront les hommes dans la même société, ne fût-ce que ceux de la fortune. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Ce sera nos DESCENDANTS qui nous jugeront. (PLANCHÉ.)
Sera-ce vos FRÈRES que l'on choisira ? (Id.)

On dit : *N'épargnez personne*, FUT-CE vos meilleurs amis. L'harmonie s'oppose à ce qu'on prononce *fussent-ce*. *Ce* indique ici un singulier, malgré le sens des mots (*ceci fut-il*). C'est un singulier qui est commandé par l'euphonie. Mais la règle d'usage reprend son empire quand l'oreille n'est pas blessée. *On ne croyait pas que CE FUSSENT vos frères qui se seraient chargés de cette entreprise*.

La même chose a lieu pour *sera-ce*, qu'on substitue à *seront-ce* qui ne serait pas tolérable. Nous renvoyons d'ailleurs pour ce sujet à la page 415 (1).

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ce seraient d'habiles gens.
C'étaient des imprudents.
Ce furent des insensés.

Ce sera nos amis.
Sera-ce vos amis ?
Fût-ce vos amis.

----- N° DIII. -----

C'est ET ce sont, ETC., DANS LES OPPOSITIONS.

I.

C'est.

Ce n'est pas les TROYENS, c'est Hector qu'on pour- (RACINE.) suit.

Ce sont.

Et ce ne sont point les ROUAUMES, c'est la vertu que tu chéris. (J.-B. ROUSSEAU.)

(1) Nous saisissons avec empressement cette occasion de rectifier une petite erreur que nous avons commise à cet endroit au préjudice de Boniface. Nous y disons que cet estimable grammairien prescrit la forme *sont-ce*. C'est faux. Boniface, dans la troisième édition de sa grammaire, avait bien dit, il est vrai, que *sont-ce* serait insupportable ; mais depuis il s'est rétracté, et cela parce que de nouveaux faits sont venus lui apprendre qu'il avait eu tort de condamner une forme qui est journellement employée par nos meilleurs écrivains. Après une telle rétractation, qu'on vienne donc nier la puissance des faits ?

Ce n'est point tous ses DROITS, c'est le procès qu'elle
(BOILHAU.) . [aime.

D'ailleurs *ce n'est pas eux* qu'il faut punir, ce sont les barbares sédentaires... qui ordonnent le massacre d'un million d'hommes. (VOLTAIN.)

C'est donc les DIEUX, et non pas la mer qu'il faut craindre. (FÉNÉLON.)

Ah ! *ce n'est pas des FLEURS* qu'il s'agit de répandre. (CHÉNIER.)

Ce n'est pas des CONSEILS, c'est des SECOURS qu'il nous faut. (Cité par la GRAMM. UNIV.)

Ce fut moins des BATAILLES que des fuites concertées. (VERTOT.)

Ce n'est plus la sagesse et l'intérêt public qui président aux conseils, *c'est l'intérêt des passions.* (MASSILLON.)

Ce ne sont pas les pierres qui font le temple, *c'est la pensée.* (ALLETZ.)

Ce ne sont point les MÉDECINS qu'il joue, *c'est la médecine.* (MOLIERE.)

Ce ne sont pas des STATUES, ni des vases inutiles, mais une vigne chargée de belles grappes ou des buissons de roses. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Ce ne sont point des ADMIRATEURS que j'ambitionne, mais des amis indulgents. (Id.)

Ce ne sont pas tant les PASSIONS qui sont fortes, que les hommes qui sont faibles. (SANTAL-DUVAL.)

Ce sont moins leurs ENNEMIS que les animaux fuient, que la présence de l'homme. (JUFFON.)

Ce ne sera ni la force de vos armées, ni l'étendue de votre empire qui vous rendront cher à vos peuples, *ce seront les vertus* qui font les bons rois. (MASSILLON.)

Nous formons notre logique, et souvent notre morale, des premières notions que nous donne la nature. *Ce sont elles, et non les raisonnements* de la métaphysique, qui développent l'entendement humain. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Suivant Boniface et quelques autres grammairiens, on doit dire *c'est* et non *ce sont*, quand l'esprit est détourné du substantif pluriel, pour se porter sur un autre substantif.

Les citations que nous avons rassemblées, et qui ont été à dessein tirées non seulement des poètes, mais aussi des prosateurs, font assez sentir le peu d'exactitude de cette règle.

Nous lui substituerons celle-ci :

Toutes les fois que l'esprit est frappé avec force par le mot pluriel qui suit le verbe, le verbe se met au pluriel ; si ce mot, au contraire, n'attire que faiblement l'attention, s'il n'occupe qu'un rang secondaire dans la phrase et dans la pensée, le verbe se met le plus souvent au singulier.

Ce principe trouvera plus d'une fois son application.

II.

C'est.

Ce n'est pas ma cabane, c'est mes TERRES que j'ai voulu agrandir. (BERQUIN.)

Outre la sainteté et l'innocence de Jésus-Christ, il y a un troisième point, *c'est ses MIRACLES.* (Cité par la GRAMM. UNIV.)

Quel projet se présente à mes yeux ? *ce n'est pas seulement des HOMMES* à combattre, *c'est un marais* à franchir, etc. (Id.)

Ce sont.

Ce ne fut pas une certaine invasion qui perdit l'empire, *ce furent toutes les INVASIONS.* (MONTESQUIEU.)

Un homme inégal, *ce n'est pas un seul homme, ce sont PLUSIEURS.* (LA BRUYÈRE.)

Oh ! la véritable *stérilité*,
Ce sont l'ESPRIT et les TALENTS.
(Cité par SICARD.)

Dans les exemples de la première série, le premier *c'est* ou *ce n'est* est suivi d'un nom pluriel ; ici, au contraire, ces formes verbales ont pour attribut un nom singulier, et le second *c'est* est suivi d'un nom du nombre pluriel. Dans ce dernier cas, on voit que les écrivains mettent également le verbe au singulier ou au pluriel.

Ils le mettent au SINGULIER, si, comme dans la phrase de Berquin, le nom pluriel qui vient après est suivi de *que*.

AU PLURIEL, si le nom qui suit termine la phrase, ainsi que dans les exemples de Montesquieu et de La Bruyère.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ce n'est pas les Richesses, c'est...
Ce n'est pas les Richesses, c'est...
Ce n'est pas des plumes, c'est...

Ce ne sont pas des Richesses, c'est...
Ce ne sont pas les Richesses, c'est...
Ce ne sont pas des plumes, c'est...

.....N° DIV.

C'est ou ce sont SUIVIS DE PLUSIEURS SUBSTANTIFS.

C'est.

L'aliment de l'âme, *c'est* la VÉRITÉ et la JUSTICE.
(FÉNELON.)

C'est l'ORGUEIL et la MOLLESSE de certains hommes qui en mettent tant d'autres dans une affreuse pauvreté.
(FÉNELON.)

C'est la PLUIE et la CHALEUR qui fécondent la terre.
(DESCARTES.)

Dans cent ans le monde subsistera encore, *ce sera* le même THÉÂTRE et les mêmes DÉCORATIONS.
(VOLTAIRE.)

Ah! *ce sont* des tourterelles de mon pays; *c'est* le MÂLE et la FEMELLE.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Vos lettres doivent passer par Lyon pour venir ici; ainsi *c'est* les MERCREDI et SAMEDI de bon matin qu'elles doivent être mises à la poste.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Ce qui se trouvait naturellement dans l'âme de Descartes, *c'était* la DOUCEUR et la BONTÉ.
(THOMAS.)

Ce n'était toujours que PLAINES, VALLÉES et MONTAGNES se succédant les unes aux autres.
(BIBL. DES VOYAGES.)

On allait au temple pour demander les faveurs des dieux; *ce n'était* pas les RICHESSES et une heureuse abondance.
(MONTESQUIEU.)

Aujourd'hui on accuse Marat, Danton, Robespierre; demain *ce sera* SANTERRE, CHABOT, MERLIN, etc.
(THIERS.)

Ce n'était plus ces jeux, ces festins et ces fêtes. Oh de myrte et de rose ils couronnaient leurs têtes.
(VOLTAIRE.)

Était-ce des PALAIS? *c'était* des verts BOIS, *c'était* des PRÉS fleuris.
(DELILLE.)

Ce sont.

Quelles sont les trois vertus théologiques? *Ce sont* la FOI, l'ESPÉRANCE et la CHARITÉ.
(CONDILLAC.)

Ce n'était pas de l'or et de l'argent qui me nourrissaient; *c'étaient* du CAFÉ et de la CANNELLE.
(VOLTAIRE.)

Quels sont les quatre points cardinaux? *Ce sont* le LEVANT, le COUCHANT, le NORD, le SUD.
(L'abbé GAULTIER.)

Le prix des denrées, comparativement à ce qu'il est en Angleterre, est excessivement bas à la ville du Cap. *Ce sont* la MAIN-D'ŒUVRE, le LOYER et le BOIS de chauffage.
(BIBL. DES VOYAGES.)

Ce n'étaient ni le même HOMME, ni les mêmes JUGES.
(MIRABEAU.)

Quand Louis XIV donnait des fêtes, *c'étaient* les CORNEILLE, les MOLIERE, les QUINCAULT, les LULLI, les LEBRUN qui s'en mêlaient.
(VOLTAIRE.)

Il appelle à lui quatre courriers qu'il destinait au message; *c'étaient* l'ÂNE, le CHIEN, le CORBEAU et le PIGEON.
(VOLTAIRE.)

Les juges se placèrent :
C'étaient le LINOT, le SERIN,
Le ROUGE-GORGE et le YARIN.
(FLORIAN.)

Ces deux jeunes gens couronnés de violettes et de roses, *ce sont* VARIUS et PLOTIUS.
(PH. CHASLES.)

Ce qui m'attache le plus à la vie, *ce sont* mes ENFANTS et ma FEMME.
(MARMONTEL.)

C'étaient des ÉPIS et des GRAINS dont ils enrichissaient l'Attique.
(BARTHÉLEMY.)

La Société grammaticale consultée sur cette phrase de Fénelon : *C'est l'orgueil et la mollesse de certains hommes qui en mettent tant d'autres dans une affreuse pauvreté*, répondit que dans cette phrase l'expression *ce sont* peut se justifier, et ne constitue pas une FAUTE contre la langue, mais que l'emploi du verbe au singulier est plus conforme à l'usage généralement suivi par les bons écrivains.

Nos nombreuses citations donnent un petit démenti à la décision de la Société grammaticale, car elles nous prouvent d'une manière irréfutable que dans cette circonstance on peut dire *c'est* ou *ce sont*. Les deux locutions sont également justifiées par l'usage, et nous pourrions ajouter par la logique.

Pour rendre compte de la différence qui existe entre ces deux formes verbales *c'est* et *ce sont*, il faut entrer, en quelque sorte, dans le mystère de l'art de s'annoncer et d'écrire.

M. Thiers a dit : *Aujourd'hui on accuse Marat, Danton, Robespierre; demain ce sera* Santerre, Chabot, Merlin, etc., en employant le singulier *ce sera*, parce que son esprit

embrassant difficilement l'idée collective de plusieurs substantifs qui ne s'énoncent que successivement, reste frappé de l'impression du premier, et le verbe obéit au nombre que celui-ci indique. De telles phrases sont elliptiques; la répétition du verbe se suppose devant chacun des substantifs : *Ce sera Santerre, ce sera Chabot, ce sera Merlin*. Cette ellipse, dans notre langue, est d'un usage très-fréquent.

Mais Voltaire a dit : *On voit sortir de ce bateau trois graves personnages à demi vêtus de lambeaux déchirés, mais conservant sous les livrées de la pauvreté l'air le plus majestueux* : C'ÉTAIENT *Daniel, Exéchiél et Jérémie*, en mettant le verbe *c'étaient* au pluriel, parce que les trois substantifs qui suivent, considérés simultanément, emportent l'idée de la pluralité.

Souvent les auteurs ont employé le singulier et le pluriel dans la même phrase et dans la même analogie : témoin cet exemple de J.-J. Rousseau :

« Pour le poète, c'EST l'or et l'argent; mais pour le philosophe, CE SONT le fer et le blé qui, etc.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

C'est Voltaire et Rousseau qui ont...
N'est-ce pas Voltaire et Rousseau qui ont ?
C'est le bon ton et la décence qui...

C'étaient Racine et Molière qui...
Ce furent le duc et son épouse qui...
C'étaient le bon ton et la décence qui...

----- N° DV. -----

C'est ou ce sont APRÈS PLUSIEURS INFINITIFS.

C'est.

PRENDRE les choses comme elles sont, et les EMPLOYER comme les circonstances le permettent, *c'est* la sagesse pratique de la vie.

(LACRETILLE aîné.)

VIVRE libre et peu TENIR aux choses humaines, *c'est* le meilleur moyen d'apprendre à mourir.

(J.-J. ROUSSEAU.)

VOIR et ÉCOUTER les méchants, *c'est* déjà un commencement de méchanceté.

(PENSÉE DE CONFUCIUS.)

PUNIR rarement et toujours à propos, RÉCOM-PENSER quelquefois et CARESSER souvent, *c'est* un moyen sûr pour les pères de se faire aimer et respecter.

(LABOUISSÉ.)

Ce sont.

ÉCOUTER les cantiques, RESPIRER l'encens, ALLUMER les cierges, SUIVRE les processions, *c'étaient* le seul plaisir et toute l'occupation de Moran Shilelah.

(PH. CHASLES.)

FAIRE du bien, ENTENDRE dire du mal de soi patiemment, *ce sont* là des vertus de roi.

(LOUIS XVI.)

APPRENDRE les langues les plus difficiles, CON-NAÎTRE les livres et les auteurs, etc., *c'est* été vos premiers plaisirs.

(FLÉCHIER.)

VIELLIR, ÊTRE malade et MOURIR, *ce sont* là les plus grands maux de la vie.

(DICT. DE MAXIMES.)

Compter aux erreurs des hommes, ÊTRE IN-DUL-GENT pour leurs faiblesses, *ce sont* là les devoirs de chacun de nous.

(DE SÉGUR.)

Lemare, comme on l'a vu page 395, dit qu'il y a peu d'exemples où l'infinitif soit ainsi le sujet du verbe; car, presque toujours après l'infinitif, on ajoute le substantif *ce* devant le verbe personnel.

D'abord il n'est pas vrai qu'il y ait peu d'exemples de cet emploi de l'infinitif; il y en a au contraire beaucoup, et il suffit d'ouvrir le premier livre pour en avoir la preuve. Ensuite il n'est pas vrai non plus qu'on ajoute toujours *ce* devant le verbe *être*. Voir page 420. Enfin, qu'on ajoute *ce* ou qu'on ne l'ajoute pas, toujours est-il qu'il faut savoir si après plusieurs infinitifs on doit dire *c'est* ou *ce sont*. Lemare n'en parle pas.

Noël et Chapsal prétendent qu'en ce cas il faut toujours se servir de *c'est*, et ils citent à l'appui cette phrase de Domergue, où *c'est* est suivi d'un nom singulier qui demande de toute nécessité le verbe au même nombre : *Manger, boire et dormir, c'EST leur unique occupation*.

Nos citations, qu'il nous serait facile de multiplier, prouvent la fausseté de cette asser-tion, et démontrent qu'on dit *c'est* si le mot qui vient après est au singulier, et *ce sont*

s'il est au pluriel. On voit par là combien il est dangereux de mettre entre les mains des jeunes gens des livres qui ne contiennent que des erreurs.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Bien écouter et bien répondre, ce sont là deux qualités précieuses.
Se taire et souffrir, ce sont...

Vivre et jouir, ce ne sont pour lui...
Se fier à tout le monde et ne se fier à personne, ce sont deux vices.

----- N° DVI. -----

C'est nous, c'est vous, ETC.

I.

C'est.

Le temps passe, disons-nous; nous nous trompons; le temps reste, *c'est nous* qui passons.

(AIMÉ-MARTIN.)

C'est vous, braves amis, que l'univers contemple.

(VOLTAIRE.)

Si jamais le destin a fait

Deux êtres vraiment l'un pour l'autre,

C'est vous et moi : le rapport est complet
Entre nous deux ; même allure est la nôtre.

(DE NIVERNAIS.)

Est-ce nous qui avons fait cela ? (ACADÉMIE.)

C'est vous qu'il faut remercier. (ID.)

C'est.

Nous croyons que tout change, quand *c'est nous* qui changeons.

(GAISSOURT.)

Dans le champ de la vie il faut semer des fleurs;
Et c'est nous trop souvent qui faisons nos malheurs.

(CHÉNIER.)

Dieux vengeurs de nos lois, vengeurs de mon pays,
C'est vous qui, par mes mains, fondez sur la justice
De notre liberté l'éternel édifice.

(VOLTAIRE.)

C'est vous-mêmes que tous les peuples accusent
avec raison de vouloir usurper la tyrannie universelle.

(FÉNÉLON.)

II.

C'est.

C'est eux que j'en atteste, ils sont tous trois mes gils—
Ils vous arracheront aux mains des parricides. (des;)

(VOLTAIRE.)

C'est eux qui ont bâti ce superbe labyrinthe.

(BOSSUET.)

Ce sont.

Ce sont eux que l'on voit, d'un discours insensé,
Publier dans Paris que tout est renversé.

(BOILEAU.)

Les chevaux de Hollande sont fort bons pour le
carrosse, et *ce sont eux* dont on se sert le plus
communément en France.

(BUFFON.)

Chose bizarre ! on dit *ce sont eux, ce sont elles*, et il n'est pas permis de dire : *ce sont nous, ce sont vous*, comme l'exigerait rigoureusement la raison. Mais ici l'usage l'emporte sur la syntaxe, et il faut bien se soumettre à ses lois.

Ainsi on dit : *c'est moi, c'est toi, c'est lui, c'est elle, c'est nous, c'est vous*; et *c'est toi et moi, c'est lui et elle, c'est nous et vous*, etc.

Il n'y a d'exception que pour les pronoms *eux, elles*, avec lesquels on peut employer le singulier ou le pluriel. Encore l'usage a-t-il établi quelque distinction. On dit : *c'est eux* que l'on appelle et *ce sont eux* qui viennent, en mettant le singulier si le pronom *eux* est suivi de *que*, et le pluriel s'il est suivi de *qui*. Néanmoins Bossuet a dit : *C'est eux que*, et Boileau : *Ce sont eux que*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

C'est toi que j'aime.
C'est lui seul qui me plaît.
C'est nous qui le voulons.
C'est vous qui l'ordonnez.

C'est eux que l'on demande.
Ce sont eux que l'on invite.
C'est elles que l'on loue.
Ce sont elles qui seront victimes.

-----●●●●● N° DVII. ●●●●●-----

C'est SUIVI D'UNE PRÉPOSITION.

C'est des CONTRAIRES que résulte l'harmonie du monde.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

C'est AUX MAINS de l'amour à parer la victoire.

(RACINE.)

Cruel ! c'est à ces dieux que vous sacrifiez.

(DE BELLOY.)

C'était bien de CHANSONS qu'alors il s'agissait !

(LA FONTAINE.)

*C'est par EUX que l'on voit la vérité suprême
De mensonge et d'amour accusée elle-même.*

(BOILEAU.)

C'est d'EUX que j'attends tout ; ils sont plus forts que

(VOLTAIRE.) [moi.]

C'est des INCOGNITES que dépend la substance de l'homme.

(Cité par CAMINADE.)

C'est AUX édiles à donner des jeux publics.

(VOLTAIRE.)

Quand *ce* et *être* sont suivis d'une *préposition* et d'un nom pluriel, le verbe se met toujours au singulier (1).

« Le motif de cette règle, dit M. Chapsal, est que, dans ces sortes de phrases, il y a inversion, et que le substantif pluriel, mis à la suite du verbe *être*, appartient à un verbe qui est après : Dans la phrase de Bernardin de Saint-Pierre, c'est *résulte*; et dans le vers de Racine, c'est *sacrifiez*. En effet, la décomposition donne : *l'harmonie résulte des contraires ; sacrifiez à des dieux*. Ce se rapporte à la *préposition* qui suit le verbe *être*; il est par conséquent du nombre singulier, et oblige le verbe à prendre ce nombre. »

Tout le monde a lu ou a pu lire cette explication, qui a été reproduite textuellement par Girault-Duvivier dans sa *Grammaire des grammaires*; mais nous doutons que personne y ait jamais rien compris, pas même M. Chapsal. C'est un véritable grimoire.

Laisant donc de côté M. Chapsal et son inexplicable explication, nous nous contenterons de donner l'analyse de quelques-unes de nos phrases, afin d'en faire saisir tout le mécanisme.

C'est des contraires que résulte l'harmonie du monde.

Nous ne dirons pas comme M. Chapsal, que dans cette phrase il y a trois mots de trop, *ce, est* et *que*. C'est une singulière manière de rendre compte des mots que de dire qu'ils sont inutiles. Et pourtant voilà ce que font tous les jours les grammairiens. Faut-il, après cela, s'étonner que la science ait fait jusqu'à présent si peu de progrès ?

Plus hardis que nos devanciers, et surtout plus consciencieux, nous aborderons franchement cette difficulté qui leur a paru insurmontable.

Prenons le premier mot de la phrase citée, *ce*. L'attribution de cet adjectif est, comme nous l'avons démontré page 241, de mettre sous les yeux de celui à qui l'on parle, ou bien de présenter à son imagination un objet qu'on a devant soi ou dans la pensée. Or, le mot qui représente cet objet n'étant pas ici exprimé, il est clair qu'il est sous-entendu. Quel peut être ce mot ? Supposons que ce soit celui d'*assemblage*, et nous aurons *cet assemblage*; mais ces mots ne présentent qu'un sens vague et ont besoin d'être déterminés. La proposition suivante : *que* [pour lequel] *résulte l'harmonie du monde*, exprime cette détermination. Nous avons donc : *Cet assemblage duquel résulte l'harmonie du monde*. Il ne reste plus qu'à trouver ce qu'on affirme de cet *assemblage*, et nous

(1) Mais pour cela il faut qu'il y ait inversion, car, dans le cas contraire, le verbe se met au pluriel. Exemples :

On ne se lasse pas de lire Boileau, Racine et Voltaire, parce que ce sont de grands poètes.

(Cité par CAMINADE.)

La morale et la philosophie triomphent de toutes les peines ; ce sont de sûrs garants de la sagesse.

(Id.)

aurons *est celui des contraires*. L'analyse complète de la phrase que nous examinons est donc celle-ci : *Cet (ASSEMBLAGE) d'où RÉSULTE l'harmonie du monde est (L'ASSEMBLAGE) des contraires*.

Ce vers de Racine :

C'est aux mains de l'amour à parer la victoire,
s'analysera de même : *Ce (soin qui nous oblige) à parer la victoire est (un soin réservé) aux mains de l'amour*.

Nous pensons avoir dissipé, par ces analyses rigoureuses, l'obscurité dont semblaient s'envelopper ces sortes de locutions, regardées jusqu'ici, même par les plus habiles, comme des gallicismes inexplicables.

Or, dans ces phrases le démonstratif *ce* se rapportant aux mots singuliers *assemblage* et *soin* sous-entendus, n'est-il pas naturel que le verbe *être* soit au même nombre ?

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

C'est avec des soins et des prévenances qu'on se fait aimer.

C'est par de faux bruits qu'on sème l'alarme parmi le peuple.

----- N° DVIII. -----

Qu'est-ce que SUIVI D'UN NOM PLURIEL.

Qu'est-ce que les RICHESSES publiques, sinon la somme des richesses privées ?

(DUPONT DE NEMOURS.)

Qu'est-ce que nos PRINCIPES naturels, sinon nos principes accoutumés ?

(PASCAL.)

Qu'est-ce donc que les choses les plus graves de l'histoire, foi des autels, sainteté des mœurs, dignité de l'homme, indépendance, civilisation même, si elles doivent passer plus promptement que les statuts de la vanité et les chartres d'un caprice ?

(CHATEAUBRIAND.)

Qu'est-ce que c'est que ces petits boutons jaunes comme des têtes d'épingles, qui sont au milieu de la marguerite ? Ce sont des fleurons.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Hé ! qu'est-ce que les poèmes épiques ? en vérité, me dit-il, je n'en sais rien.

(MONTESQUIEU.)

Qu'est-ce que les conquêtes d'Alexandre, en comparaison de celles de Gengis-Kan ?

(Id.)

Qu'est-ce que la vie et ses prospérités, aux yeux de l'homme tout occupé de son éternel avenir ?

(MARMONTEL.)

On voit que dans ces sortes d'interrogations on met toujours le verbe *être* au singulier, bien qu'il soit suivi d'un nom pluriel.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Qu'est-ce que nos vertus ?
Qu'est-ce que nos talents ?*

*Qu'est-ce que vos richesses ?
Qu'est-ce que vos peintures ?*

----- N° DIX. -----

C'est PRÉCÉDÉ DE DEUX NOMS.

Pierre et Céphas, c'est le même APÔTRE.

(ACADÉMIE.)

Chacun admire Démosthène et Cicéron, parce que ce sont les deux plus grands ORATEURS de l'antiquité.

(Cité par CAMILLARÉ.)

Quand deux noms se trouvent devant *ce* et *être*, le verbe se met au singulier, s'il y a identité de personnes, c'est-à-dire si les deux n'en font qu'une, comme *Pierre et Céphas* ; il se met au pluriel, s'il n'y a point identité de personnes.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Anatole et Gustave, c'est le même homme.

Racine et Voltaire, ce sont les deux plus grands poètes de la France.

.....N° DX.

NOMBRE DU VERBE APRÈS *si ce n'est*.

Si ce n'est.

Qu'est-ce que le fils de l'homme, *si ce n'est* du
POMME et de la BOUE? (BOSSUET.)

Qui m'aidera, *si ce n'est* mes AMIS?
(Cité par BONIFACE.)

Si ce ne sont.

Les Chinois ne savent point que leur pays s'appelle la Chine, *et ce ne sont* ceux qui trafiquent avec les Européens. Ils l'appellent *Chium ho*, le royaume du milieu.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Suivant Boniface et Bescher, *si ce n'est*, signifiant *excepté*, ne prend jamais le pluriel. Lorsque ces messieurs ont établi cette règle, ils n'avaient probablement pas lu la phrase de Bernardin de Saint-Pierre.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Si ce n'est les Français.
Si ce n'est mes tulipes.
Si ce n'est vos frères.

Si ce ne sont les Français.
Si ce ne sont mes tulipes.
Si ce ne sont vos frères.

.....N° DXI.

C'est là, ce sont là.

Le bonhomme disait : *ce sont là* ceux de prince.
(LA FONTAINE.)

Il est assez de gens à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes AFFAIRES.

(Id.)

Tout aveugle et menteur qu'est cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille.

Ce sont là des EFFETS du hasard. (Id.)

Ce sont là les EXPLOITS que tu dois avouer.

(BOILEAU.)

Regardez bien. Ne *sont-ce pas là* vos TABLETTES?
— *Ce les sont là* ELLES-MÊMES. (BOILEAU.)

Dites-moi, *sont-ce là* des SIGNES d'opulence ou d'indigence?

(D'OLIVET.)

Va porter les présents aux autels des furies,
Conjure leurs serpents prêts à te déchirer;
Va, *ce sont là* les DIEUX que tu dois implorer.

(VOLTAIRE.)

Ce sont là les LEÇONS dont un père manceau
Instruit son fils novice au sortir du berceau.

(LA FONTAINE.)

Simplex lecteurs, ces phrases, que vous venez de lire, peut-être avez-vous la bonhomie de penser qu'elles sont correctes, et qu'il n'y a rien à reprendre? Détrompez-vous, voici venir un grammairien ou soi-disant tel, qui affirme que ce sont autant de fautes. Les grands noms de Voltaire, de Racine, de Boileau, etc., ne l'arrêtent pas et ne lui imposent en aucune façon. Que sont ces gens-là auprès d'un grammairien!

« Dans ces phrases les écrivains, dit-il, oublient que *ce*, suivi de la particule *là*, équivaut à *cela*; ils trouvent que l'attribut est au pluriel, et ils mettent le verbe au pluriel. Mais ce n'est pas l'attribut, c'est le nominatif qui règle le nombre du verbe; *c'est là* signifie comme *cela est*, on doit donc dire : *c'est là les leçons, c'est là des jeux d'enfants*. L'Académie, ajoute-t-il, écrivait, en 1698 : *CE SONT LA de ces formes dont on ne peut rien retrancher*. Il faut lire : *C'EST LA une de ces formes; c'est une des formes auxquelles on ne peut pas toucher*. »

Nous sommes vraiment honteux d'avoir à réfuter une assertion aussi singulière, et qui tendrait à faire croire que Racine, Voltaire, etc., écrivaient au hasard.

Où ce monsieur a-t-il donc vu que *c'est là* équivaut à *cela* ? S'il avait su tant soit peu de grammaire, il saurait que *cela* est une expression équivalente à *cet objet qui est là*. Et que de même qu'on dit : *ce sont des savants, c'étaient de beaux jours*, on dit très-bien *ce sont LA des savants, c'étaient LA de beaux jours*, sans que l'addition ou la suppression de la particule *là* influe en rien sur le nombre du verbe. Du moins, c'est ce que prouvent nos citations, qui valent mieux que les plus beaux raisonnements du monde.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ce sont là de grands hommes.
Ce sont là vos affaires.

Sont-ce là des fleurs ?
Étaient-ce là des palais ?

----- N° DXII. -----

C'est SUIVI DE qui.

SINGULIER APRÈS qui.

Ce n'est pas tant la pompe et la majesté qui fait les rois.
(FLÉCHIER.)

C'est la force et la liberté qui fait les excellents hommes.
(J.-J. ROUSSEAU.)

C'est la dureté, la hauteur des rois et leur mollesse qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'état.
(FÉNÉLON.)

C'est le goût, la vanité ou l'intérêt qui les lés.
(MASSILLON.)

C'est cette foi, cette dévotion qui la conduisent et la régit dans tous les offices de la vie chrétienne.
(FLÉCHIER.)

PLURIEL APRÈS qui.

C'est le nombre du peuple et l'abondance des aliments qui forment la vraie force et la vraie richesse des royaumes.
(FÉNÉLON.)

Ce n'est plus la sagesse et l'intérêt public qui président aux conseils, c'est l'intérêt des passions.
(MASSILLON.)

Ce ne sera ni la force de vos armées, ni l'étendue de votre empire, qui vous rendront cher à vos peuples, ce sont les vertus qui font les bons rois.
(Id.)

C'est la mollesse et l'oisiveté qui rendent les peuples insolents et rebelles.
(FÉNÉLON.)

Ce n'est ni l'erreur ni la vanité qui ont inventé ces noms magnifiques.
(FLÉCHIER.)

Voyez quelle bizarrerie ! s'écrient les grammairiens. On dit : *C'EST la mollesse et l'oisiveté qui RENDENT*, en mettant *c'est* au singulier et *rendent* au pluriel.

Quelques-uns ont cherché à expliquer cette espèce de contradiction. Lorsqu'on énonce le pronom *ce*, disent-ils, les substantifs singuliers qui doivent suivre ne sont pas encore connus ; souvent même celui qui parle ignore s'il en énoncera plusieurs, et en attendant, il fait usage de l'expression *c'est*, qui reste correcte, soit qu'il n'énonce qu'un substantif, soit qu'il se décide à en énoncer plusieurs ; car, dans ce dernier cas, le verbe singulier est naturellement sous-entendu devant chaque substantif singulier. Il n'en est pas de même lorsqu'on arrive au mot *qui* ; alors rien n'est incertain, l'énumération est consommée et l'idée plurielle qui en résulte passe nécessairement au second verbe.

Mais ces raisons sont plus spécieuses que vraies, bien qu'elles appartiennent à Lemaire, qui les a émises à l'occasion des *participes*, comme on le verra plus tard. En effet, dit très-bien M. Marle, est-ce que la pensée ne doit pas toujours devancer l'expression ? Est-ce qu'au moment où l'on prononce le mot *ce* les substantifs dont ce mot est le signe précurseur ne doivent pas être présents à la mémoire ? Depuis quand est-il permis d'aller des mots aux idées, et non des idées aux mots ? Gardons-nous d'approuver des doctrines qui légitimeraient ainsi la violation de tous les rapports grammaticaux, et dont le premier effet serait de répandre d'épaisses ténèbres dans le discours.

D'ailleurs, une chose à laquelle les grammairiens n'ont pas songé, c'est qu'après *qui* les auteurs ont mis tantôt le singulier, tantôt le pluriel, comme on le voit par nos citations.

Pour ne pas nous répéter, nous renverrons à la page 586 et suivantes, où l'on trouvera la raison de cet usage.

Les écrivains ont mis aussi le verbe *être* au pluriel, témoin l'exemple suivant :

Seigneur, ce sont la FEMME et les ENFANTS de Socrate, qui demandent qu'on les laisse entrer.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Est sa fierté et son arrogance qui le font détester.

Les places, c'est l'art et la nature qui les a fortifiées.

C'est la sagesse et la pitié du souverain qui fait le bonheur du sujet.

C'est sa pitié et son bon cœur qui lui attirent ces hommages.

NOMBRE DES VERBES *vivre, importer, périr, pouvoir, mourir, tomber, etc.*

Vive.

Vive les jeunes gens ! tout est feu, tout est grâce ;
Ils ont quelques défauts ; ma foi, je les leur passe.

(BRET.)

Vive le SEIGNEUR et Gédéon !

(SACY.)

Si je n'ai plus de fils, que m'importe un empire ?
Que m'importe le CIEL, ce JOUR que je respire ?

(VOLTAIRE.)

Que m'importe à présent ce PEUPLE et son OUTRAGE,
Et sa FAVEUR crédule, et sa PITIÉ volage ?

Qu'importe sa PITIÉ, sa JOIE et sa VENGEANCE ?

(Id.)

Tombe ARGOS et ses MURS !

(LEMERCIER.)

Puisse la FÉRIDIE et la DIVISION
Être le digne fruit d'une telle union !

(VOLTAIRE.)

Que vous importe l'ÉTERNITÉ ou la CRÉATION de
la matière, pourvu que vous reconnaissiez un Dieu,
maître de la matière et de vous ?

(Id.)

Vivent.

C'est le Vestris de la volaille.

Et vivent les CANARDS pour apprendre à danser !

(LEMONTEY.)

Il est charmant, ma foi ; vivent les GENS d'esprit !

(PALISSOT.)

J'ai su sourir : vivent les RATS !

Jupiter confonde les chats !

(LA FONTAINE.)

Vivent la CHAMPAGNE et la BOURGOGNE pour les
bons vins !

(ACADÉMIE.)

Dans cette solitude champêtre qu'ont habitée vos
pères, que vous importent les vains discours des
hommes, et leurs lâches intrigues, et leurs haines
impuissantes, et leurs trompeuses promesses ?

(BERGASSE.)

Qu'importent les PLAINTES et les MURMURES des
auteurs, si le public s'en moque ?

(FÉRAUD.)

Meurent plutôt les GRECS, moi, toi-même et CAS-
MÉUR !

(LEMERCIER.)

(SANDRE.)

Puissent ces effluves et saintes PAROLES être
éternellement gravées dans votre esprit !

(FLÉCHIER.)

La plupart des grammairiens veulent que l'on dise : *Vive les gens d'esprit !* et condamnent le pluriel sans prendre la peine de motiver leur opinion. Nous nous bornerons à leur répondre que les faits sont encore ici contre eux, et que, de même qu'on écrit *périssent les méchants ! meurent les tyrans !* il faut écrire : *VIVENT les gens d'esprit !* et non *VIVE les gens d'esprit !* Bret a donc eu tort de dire : *VIVE les jeunes gens !*

Toutes ces phrases sont à la fois elliptiques et inverses. *VIVENT les gens d'esprit !* c'est-à-dire : *je veux que les gens d'esprit VIVENT ; que vous IMPORTENT les vains discours des hommes ?* C'est pour : *Je demande ce que les vains discours des hommes vous IMPORTENT, etc. ;* ce qui prouve, selon nous, la nécessité, ou plutôt l'indispensabilité du pluriel. Quelle que soit la place du sujet, le verbe doit toujours en revêtir le nombre (1).

(1) Cet accord du verbe avec son sujet n'est pas particulier à notre langue seule. Il a également lieu en Italien. C'est ainsi que le Tasse a dit :

Muojono le città, muojono i regni !

(Que les villes tombent, que les royaumes tombent !)

C'est donc à tort que Voltaire a mis *importe* au singulier dans les vers suivants :

Qu'importe à notre amour ou leurs momens ou leurs vœux ?

Qu'importe des amours à mon juste courroux ?

Il faut qu'*importent*. L'Académie et tous les autres écrivains font accorder ce verbe.

On voit que quand les verbes *vivre, importer, périr*, etc., sont suivis, par inversion, de plusieurs substantifs singuliers, les écrivains ont mis tantôt le singulier, tant le pluriel. La raison de cet usage est la même que celle que nous avons donnée au commencement de la syntaxe du verbe.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Vivent les sots !
Périssent les tyrans !
Mourront les traîtres !

Tombent ces superbes palais !
Painent les dieux !
Qu'importent leurs cris ?

VERBE AU PLURIEL AVEC UN SUJET SINGULIER.

I.

*Tout ce qui reste encoeur de fidèles HÉBREUX
Lui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux.*
(RACINE.)

*Et ce qu'il y avait de plus grands HOMMES dans
la république se faisaient un plaisir et tenaient à
honneur de rendre ces sortes de services à leurs
concitoyens.*
(ROLLIN.)

*Tout ce qu'il y a d'HOMMES sont presque toujours
emportés à croire, non pas par la preuve, mais par
l'agrément.*
(PASCAL.)

*Tout ce qu'il y a d'HABITANTS des livres, même
ceux de condition la plus basse, ont accouru.*
(D'OLIVET.)

*Après les bonnes leçons, ce qu'il y a de plus
instructif sont les RIDICULES.*
(DUCLOS.)

*Tout ce qu'il y a d'agréable sont effectivement les
idées qui ont été prises de Molière.*
(MOLIERRE.)

II.

Ce que je vous dis là ne sont pas des CHANSONS.
(MOLIERRE.)

L'effet du commerce sont les RICHESSES.
(MONTESQUIEU.)

*Savoir manier les chevaux et les armes, sont des
TALENTS communs au chasseur, au guerrier.*
(BUFFON.)

*Ce poison préparé des mains de l'artifice,
Sont les ARMES d'un sexe aussi trompeur que vain.*
(VOLTAINRE.)

*La nourriture ordinaire de l'écureuil sont des
FRUITS, des amandes, des noisettes, de la faine et du
gland.*
(BUFFON.)

Sa maladie sont des VAPEURS.
(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

*La partie la plus piquante des contes sont les
SCÈNES dialoguées.*
(MARMONTEL.)

*Cette espèce de CHIENS qu'on appelle chiens de
Laconie, ne vivent que dix ans.*
(BOILEAU.)

« De même qu'un sujet pluriel ne peut gouverner un verbe au singulier, de même un sujet singulier ne peut s'accorder avec un verbe au pluriel, quel que soit le nombre de l'attribut. »

C'est ce que répètent l'un après l'autre la plupart des grammairiens.

Suivant cette règle, qu'ils se sont faite, les phrases qui précèdent seraient très-vicieuses.

Sur quoi nous remarquerons que, dans les exemples de la première série, ce étant une espèce de collectif, tout ce qui s'y rapporte peut être énoncé au pluriel de même qu'au singulier. On met le pluriel quand l'idée collective est plus frappante que l'idée distributive.

Quant aux phrases de la seconde série, ce qui prouve qu'elles sont bonnes, c'est qu'il serait impossible de substituer le singulier au pluriel sans que notre délicatesse en fût blessée. On doit en rendre compte par la direction de la vue de l'esprit qui se porte plus sur le mot qui suit le verbe que sur celui qui le précède. En effet, dominées par l'idée de ce mot, qui est au pluriel, les auteurs ont mis le verbe au même nombre. Sans s'apercevoir qu'ils violaient les lois de la grammaire, et peut-être bien sans s'en inquiéter.

Ils ont préféré se laisser aller à la nature des idées plutôt que de se traîner péniblement sur les mots.

C'est pour la même raison que Molière a dit : *Quatre ou cinq mille écus EST un denier considérable*, en mettant le verbe *est* en rapport plutôt avec le mot *denier* qu'avec le véritable sujet *quatre mille écus*.

D'ailleurs, les nombreux exemples que fournit notre littérature suffisent pour faire admettre ces sortes de locutions.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Tout ce qu'il y avait de braves soldats furent ...
Tout ce qu'il y a de savants en France partagent cette opinion.

Ce qu'il a chanté sont des airs choisis.
Tout ce qu'il vous a dit ne sont que des contes.

CONCORDANCE DU VERBE AVEC SON SUJET

SOUS LE RAPPORT DE LA PERSONNE.

..... N° DXIII.

ACCORD DU VERBE AVEC UN SEUL PRONOM.

SINGULIER.

*J'ai songé, comme vous, qu'à la Grèce, à mon père,
À moi-même, en un mot, je devenais contraire.*
(RACINE.)

*Tu n'as pas un sentiment, mon bon ami, que mon
cœur ne partage.*

(J.-J. ROUSSEAU.)

Un homme est assez beau quand il a l'âme belle.
(BOUSSAULT.)

*L'envie ne saurait se cacher. Elle accuse et juge
sans preuve; elle grossit les défauts; elle a des qua-
lifications énormes pour les moindres fautes.*

(VAUVENARGUES.)

PLURIEL.

*Nous avons vu passer ces ombres fugitives,
Fantômes d'empereurs élevés sur nos rives.*
(VOLTAIN.)

*Si vous avez perdu, dans ce combat funeste,
Un empire, un époux, que la vertu vous reste.*
(Id.)

*Comme ils ont peu de part aux biens dont ils or-
donnent,
Dans le champ du public largement ils moissonnent.*
(CORNEILLE.)

*Peu de femmes ont assez de raison pour sentir
le besoin qu'elles ont d'être gouvernées.*
(DE LÉVIS.)

On voit, par ces citations, que le verbe *avoir* apparaît sous six inflexions ou terminaisons diverses : *J'ai, tu as, il ou elle a, nous avons, vous avez, ils ou elles ont*.

Au singulier, on a, pour la première personne, *j'ai*; pour la seconde, *tu as*; pour la troisième, *il ou elle a*.

Au pluriel, la première personne est *nous avons*; la seconde *vous avez*; et la troisième, *ils ou elles ont*.

Il peut donc y avoir à chaque temps personnel d'un verbe six formes, dont trois pour la première, la deuxième et la troisième personne du singulier, et trois pour la première, la deuxième et la troisième personne du pluriel.

D'où ce principe : Quand le verbe est à un temps personnel, il s'accorde avec son jet en nombre et en personne.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*J'aime. Je pensais. Je chantai.
Tu aimes. Tu pensais. Tu chantas.
Il aime. Il pensait. Il ou elle chanta.
Nous aimons. Nous pensions. Nous chantâmes.
Vous aimez. Vous pensiez. Vous chantâtes.
Ils aiment. Ils pensaient. Ils ou elles chantaient.*

*Je plairai.
Tu plairas.
Il ou elle plaira.
Nous plairons.
Vous plairez.
Ils ou elles plairont.*

*Que je me promène.
Que tu te promènes.
Qu'il se promène.
Que nous nous promenions.
Que vous vous promeniez.
Qu'ils se promènent.*

*Je dirais.
Tu dirais.
Il ou elle dirait.
Nous dirions.
Vous diriez.
Ils ou elles diraient.*

————— N° DXIV. —————

ACCORD DU VERBE AVEC PLUSIEURS NOMS DE DIFFÉRENTES PERSONNES.

Nous.

Narbal et moi, nous admirâmes la bonté des dieux qui récompensaient notre sincérité.

(FÉNÉLON.)

Nous nous quittâmes, moi et l'Indienne, après nous être serré la main.

(CHATEAUBRIAND.)

Je vous assure que nous sympathisons, vous et moi.

(MOLIÈRE.)

Prenons, vous et moi, un de ces grands bancs de rameurs.

(FÉNÉLON.)

Si de meilleurs conseils avaient été suivis,

Ma fille, vous et moi, nous serions tous périls,

Plutôt qu'un lâche aveu fût sorti de sa bouche.

(REGNARD.)

Vous.

Il faut que toi et ceux qui sont ici fassiez les mêmes serments, ou je vous tuerai tous.

(VERTOT.)

Vous et votre ouvrage méritiez d'être parfaits.

(VOLTAIRES.)

Ni vous ni l'empereur ne voulez courir au Bosphore.

(Id.)

Allez, vous et vos semblables n'êtes point faits pour être transplantés.

(MONTESQUIEU.)

Il faut, madame, que vous décidiez un pari que j'ai fait : j'ai gagé que cette dame et vous étiez de même âge.

(Id.)

Nous devons induire des exemples de l'une et de l'autre colonne, que toutes les fois que le verbe se rapporte, non à plusieurs sujets, comme le disent improprement les grammairiens (1), mais bien à plusieurs substantifs de différentes personnes, il se met alors au pluriel et s'accorde avec la personne qui a la priorité dans le discours. On voit que la première personne l'emporte sur la seconde, et que celle-ci, à son tour, fait la loi à la troisième.

En pareille circonstance, le seul sujet est *nous* ou *vous* ; il peut être ou non exprimé, et alors c'est le goût, c'est l'énergie qui en décident. Voici d'autres exemples à l'appui de cette dernière observation :

AVEC NOUS.

Votre père et moi, nous avons long-temps été ennemis l'un de l'autre.

(FÉNÉLON.)

Pénélope, sa femme, et moi, qui suis son fils, nous avons perdu l'espérance de le revoir.

(Id.)

SANS NOUS.

Ni vos nymphes ni moi n'avons juré par les ondes du Styx.

(FÉNÉLON.)

J'ai osé dire à feu ma sœur, que sa fille et moi naquîmes la même année.

(MONTESQUIEU.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Toi et moi nous sommes d'accord.

Toi et moi nous sommes amis.

Lui et nous sommes parents.

Elle et moi sommes économes.

Vous et votre père vous vous portez bien.

Vous et votre frère vous êtes mes amis.

Vous et lui n'êtes pas musiciens.

Vous et elle n'êtes pas raisonnables.

ACCORD DU VERBE APRÈS qui.

————— N° DXV. —————

Qui PRÉCÈDE D'UN PRONOM PERSONNEL.

C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau.

(LA FONTAINE.)

Dans le champ de la vie il faut semer des fleurs.

Et c'est nous trop souvent qui faisons nos malheurs.

(CHÉNIER.)

(1) Dans les phrases dont il s'agit le verbe n'a et ne saurait avoir qu'un seul sujet ; c'est ce que nous avons démontré au chapitre des Pronoms personnels, où nous renvoyons tant pour l'analyse de ces sortes de phrases, que pour la place que doivent occuper les pronoms personnels.

*C'est toi qui, ce matin, par des soins imprudents,
As voulu me parer de ces vains ornements.*

(REGNARD.)

*C'est lui qui m'a ravi l'amitié de mon père,
Qui le fit mon rival, qui révolta ma mère.*

(RACINE.)

*O Neptune! c'est vous qui exultâtes, par votre
superbe trident, toutes les eaux de votre empire.*

(FÉNELON.)

C'est eux qui ont bâti ce superbe labyrinthe.

(BOSSUET.)

L'adjectif conjonctif *qui*, n'ayant par lui-même ni nombre ni personne, communique au verbe dont il est le sujet le nombre et la personne du mot auquel il se rapporte. Ainsi, d'après les exemples cités, il faut dire : *moi qui suis, toi qui es, lui qui est, nous qui sommes, vous qui êtes, eux qui sont.*

Ce principe posé, les exemples qui suivent sont-ils corrects :

*Lannicus est seul : quelque ennui qui le presse,
Ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse.*

(RACINE.)

Je ne vois plus que vous qui la puisse défendre.

(Id.)

*Voilà, monsieur, de grands embarras, et il n'y a
que vous seul qui puissiez débrouiller une affaire si
embarrassée.*

(FÉNELON.)

Il n'avait que moi qui pus le secourir.

(VOLTAIRE.)

Lemare approuve cette construction, où il ne voit qu'une ellipse très-simple, et il a raison. En effet, dans ces phrases, *qui* se rapporte au mot *personne*, individu sous-entendu. La construction pleine est donc : *il ne voit* (aucune personne, aucun individu autre) *que moi qui s'intéresse; je ne vois plus* (d'autre personne, d'autre individu) *que vous qui la puisse défendre, etc.*

Ainsi, dit M. Dessiaux, toutes les fois que l'on peut sous-entendre *personne, nul, individu*, il est permis, dans des phrases semblables, d'imiter Voltaire, Racine, Fénelon. Je trouve donc, ajoute-t-il, qu'il existe une différence entre les deux phrases suivantes :

Il n'y a que moi qui aime mon épouse.

Il n'y a que moi qui aime son épouse.

La première signifie : *mon épouse n'est aimée que de moi.*

La seconde : *nul homme n'aime son épouse, excepté moi.*

Madame de Sévigné s'est donc bien exprimée en disant : *Il n'y a que MOI QUI PASSE SA VIE à être occupée et de la présence et du souvenir de la personne aimée.*

Voilà pour le singulier ; mais peut-on imiter ce passage de Molière :

*Nous chercherons partout à trouver à redire,
Et ne verrons que nous qui sachent bien écrire.*

Nous ne sommes pas médiocrement surpris que M. Dessiaux l'ait condamné ; il nous semble que la construction étant exactement la même que celle des exemples que nous venons d'analyser, on ne saurait justifier l'une, sans aussi, pour être conséquent, justifier l'autre. La différence du pluriel n'y fait absolument rien. Or, en réintégrant les mots ellipsés, voici quelle est l'analyse : *Nous ne verrons* (d'autres personnes, d'autres auteurs) *que nous qui sachent bien écrire. Qui* se rapporte, comme on le voit, au mot pluriel *personnes* ou *auteurs* sous-entendu, et Molière ne peut être blâmé d'avoir mis le verbe à la troisième personne du pluriel. Néanmoins, dirons-nous en terminant, il faut, dans toutes les phrases analogues, suivre la construction généralement en usage, celle où l'on fait accorder le verbe avec le pronom personnel qui précède le *qui* relatif, comme dans ces deux exemples :

Je ne vois que nous deux qui soyons raisonnables.
(COLLÉD'EMANVILLE.)

Il n'y eut que moi qui captivai la victoire.
(FÉNELON.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

C'est moi qui... C'est toi qui... C'est lui qui... C'est nous qui... C'est vous qui... C'est eux qui...
Il n'y a que moi qui... Il n'y a que toi qui... Il n'y a que lui qui... Il n'y a que nous qui... Il n'y a que vous qui... Il n'y a que eux qui...

————— N° DXVI. —————

Qui PRÉCÈDE D'UN ADJECTIF.

N'accuse point mon sort, c'est toi seul qui l'as fait.
(CORNEILLE.)

C'est moi seul qui suis coupable.
(MARMONTEL.)

C'est vous seuls qui donnez à la terre des poètes lascifs, des auteurs pernicieux, des écrivains profanes.
(MASSILLON.)

Nous étions deux qui étions du même avis.
(JACQUEMARD.)

Nous sommes ici plusieurs qui nous souvenons des grands succès que nous eûmes dans la dernière guerre.
(DACIER.)

C'est vous seuls qui vous chargez, par cet élan de publier et de confirmer tous les propos de milord Édouard.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Lorsque le conjonctif *qui* suit immédiatement un adjectif, comme dans ces exemples, le verbe prend le nombre et la personne du pronom qui précède.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

C'est moi seul qui... C'est toi-même qui... C'est lui seul qui... C'est nous seuls qui... C'est vous seul qui... Ce sont eux seuls qui...

————— N° DXVII. —————

Qui PRÉCÈDE D'UN ADJECTIF PRIS SUBSTANTIVEMENT.

ACCORD A LA 1^{re} OU A LA 2^e PERSONNE.

Vous êtes le seul qui paraissiez me conduire de toute façon à la félicité. (J.-J. ROUSSEAU.)

C'est moi qui le premier montraï aux Français quelques perles que j'avais trouvées dans son énorme fumier. (VOLTAIRE.)

Je suis le premier qui ait fait connaître Shakespeare aux Français. (Id.)

Vous fûtes les premiers qui élevâtes de grands théâtres. (Id.)

Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première, Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père. (RACINE.)

Pour moi, qui le premier secondai vos desseins. (Id.)

C'est vous qui le premier avez rompu nos fers. (VOLTAIRE.)

Vous êtes le seul qui vous plaigniez qu'on ne sait à quoi s'en tenir. (MASSILLON.)

ACCORD A LA 3^e PERSONNE.

Tu étais le seul qui pût me dédommager de l'absence de Rica. (MONTESQUIEU.)

Mais je ne suis pas le premier qui prend pour femme, et sans m'en méfier, Une fille dépareillée. (REGNARD.)

Je suis, je crois, le premier auteur modéré qui ait donné la description de la Laconie. (CHATEAUBRIAND.)

Bonviens-toi que je suis le seul qui l'a déploré. (FÉNÉLON.)

J'ai été malheureusement le premier qui ait fait connaître en France la poésie anglaise. (VOLTAIRE.)

S'il vous souvient pourtant que je suis la première, Qui vous ait appelé de ce doux nom de père. (RACINE.)

Ma destinée a encore voulu que je fusse le premier qui ait expliqué à mes concitoyens les découvertes du grand Newton. (VOLTAIRE.)

Vous êtes le premier qui ait commandé son souper chez soi. (Id.)

A l'occasion de ces exemples, les grammairiens nous disent que toutes les fois que le conjonctif *qui* est relatif à *le seul*, *le premier*, il est préférable de mettre le verbe à la troisième personne (2^e colonne), parce que, disent-ils, il y a ellipse du mot *homme*. Permis donc aux grammairiens d'agir ainsi, eux et tous ceux qui les croient sur parole; mais la vérité est que ces mots *le seul*, *le premier*, sont tellement identifiés avec le pronom qui les précède, que le verbe peut également en prendre le nombre et la personne (1^{re} colonne).

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je suis le premier qui... Je suis le premier qui... Tu es le seul qui... Tu es le seul qui... Vous êtes le même qui... Vous êtes le même qui...

----- N° DXVIII. -----

Qui PRÉCÈDE D'UN SUBSTANTIF.

ACCORD A LA 1^{re} OU A LA 2^e PERSONNE.

Je suis Diomède, roi d'Étolie, qui blessa Vénus au siège de Troie.

(FÉNÉLON.)

*Je suis une bourgeoise
Qui sais me mesurer justement à ma toise.*

(REGNARD.)

Et qui êtes-vous, que de vils instruments que je puis briser à ma fantaisie; qui n'existez qu'autant que vous savez obéir,

(MONTESQUIEU.)

En France, vous êtes tous honnêtes gens, trente millions d'honnêtes gens qui voulez gouverner le peuple par la morale et la religion.

(P.-L. COMMIER.)

Nous sommes deux religieux de Saint-Bernard qui voyageons pour nos affaires.

(FLORIAN.)

Vous êtes un couple de fripons qui me jouez d'intelligence.

(J.-J. ROUSSEAU.)

C'est là que vous me vîtes, ô grande déesse qui habitez cette île.

(FÉNÉLON.)

Nous sommes cinq amis que la joie accompagne, Qui travaillons ce soir au bon vin de Champagne.

(REGNARD.)

Vous êtes des enfants qui, dans vos jeux, ne savez que faire du mal aux hommes.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Vous êtes un jeune chêne qui essayez une tempête, et moi je suis un vieux arbre qui n'a plus de racine.

(VOLTAIRE.)

*Je ne suis géant ni sauvage,
Mais chevalier errant, qui rends grâces aux dieux,
D'avoir trouvé dans ce bocage*

Ce qu'à peine on pourrait rencontrer dans les cieux.

(LA FONTAINE.)

ACCORD A LA 3^e PERSONNE.

Êtes-vous encore ce même grand seigneur qui venait souper chez un misérable poète?

(BOILEAU.)

Vous êtes toujours ce modeste Virgile qui suit tant de peine à se produire à la cour d'Auguste.

(FÉNÉLON.)

Nous sommes, au milieu de l'Italie, comme des enfants abandonnés qui errent parmi les ruines des palais de leurs aïeux.

(VILLEMAIN.)

Notre premier soin fut de nous habiller fort proprement; puis, nous donnant pour deux frères galiciens qui voyageaient par curiosité, nous conînmes bientôt de fort honnêtes gens.

(LESAGE.)

Mais Aceste, nous prenant pour des étrangers qui cachent leur dessein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voisine.

(FÉNÉLON.)

Vous êtes venu, en vrai philosophe, en homme qui a l'esprit éclairé et un cœur bienfaisant.

(VOLTAIRE.)

Paris est fort bon pour un homme comme vous, monsieur, qui porte un grand nom et qui le soutient.

(Id.)

Je suis l'homme qui accoucha d'un œuf.

(Id.)

Vous êtes un génie tutélaire qui est venu consolider la paix.

(LAVEAUX.)

Je suis ce Tancrède qui a ceint l'épée pour Jésus-Christ.

(Traduct. de la Jérus.)

*...Oui, connais-moi, je suis ce Grec enfin
Qui, dans ces mêmes murs, balança ton destin.*

(LANQUÈRE.)

A la suite de ces citations, que nous avons cru devoir multiplier, la déduction qu'il faut tirer devient facile, car, en présence des faits clairement rassemblés, les difficultés, quelque grandes qu'elles soient, s'évanouissent.

Nous dirons donc :

(1^{re} colonne.) Quand un pronom personnel et son attribut ne présentent pas à l'esprit deux êtres distincts, le conjonctif qui se rapportant nécessairement au premier, le verbe se met à la première ou à la seconde personne, soit du singulier, soit du pluriel.

(2^e colonne.) Mais si le pronom personnel et son attribut, quoique identiques, forment à l'idée comme deux êtres séparés, dans ce cas qui est relatif à l'attribut, et demande conséquemment le verbe dont il est le sujet à la troisième personne.

Il en est de même lorsqu'il y a deux individus différents, comme dans ces exemples :

Tu n'es ni David qui tua le géant Goliath, ni Judith qui immola Holopherne.

(Le ch. D.)

Si vous étiez fort comme Samson, qui fit ébranler les voûtes du temple, etc.

(GIRAULT-DUVIVIER.)

L'être représenté par *tu* n'est pas celui que désigne le mot *David*, et comme c'est le dernier qui a fait l'action de *tuer*, c'est à lui seul que doit se rapporter le verbe qui marque cette action. Le raisonnement est le même pour tous les exemples semblables.

Enfin le verbe se met encore à la troisième personne lorsque la proposition est négative, car alors il n'y a plus d'identité :

Je ne suis pas un orphelin qui n'eut jamais connaissance de ses parents.

(BONIFACE.)

Je ne suis pas ici un historien qui doit vous développer les secrets des cabinets.

(BOSSUET.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Je suis un bon bourgeois qui...
Je suis un homme qui...
Nous sommes deux amis qui...*

*Je vis en bon bourgeois qui...
Je suis l'homme qui...
Nous sommes ces deux amis qui...*

*Vous êtes un prêtre qui...
Vous êtes un bon père qui...
Tu es un bon frère qui...*

*Vous êtes comme un prêtre qui...
Vous êtes ce bon père qui...
Tu es ce bon frère qui...*

PLACE DU SUJET.

----- N° DXIX. -----

SUJET DEVANT LE VERBE.

Tout esprit devient fort par l'érudition.

(DASTOUSS.)

Le destin rarement favorise à demi.

(PIRON.)

L'homme le plus obscur aime la liberté.

(CHATEAUBRIAND.)

L'espérance tient lieu des biens qu'elle promet.

(LA CHAUSSE.)

Nos destins sont prévus, nos moments sont comptés.

(CRÉVIER.)

La malédiction suit les enfants rebelles.

(LA HARPE.)

Il résulte de ces citations qu'en principe général le sujet doit toujours précéder le verbe, parce qu'avant de dire qu'une chose est, il faut d'abord énoncer cette chose.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

L'homme pense.

L'enfant crie.

Les oiseaux chantent.

Les champs verdissent.

----- N° DXX. -----

SUJET APRÈS LE VERBE.

L'air méphitique des marais se trouve converti en air pur, comme l'ont prouvé des expériences utiles et curieuses.

(DEAN. DE SAINTE-PIERRE.)

Il n'est point de noblesse où manque la vertu.

(CRÉBILLON.)

La fortune est à craindre où manque la sagesse.

(BOURSAULT.)

Il faut être heureux, c'est la fin de tout être sensible, c'est le premier désir que nous imprimons à nature et le seul qui ne nous quitte jamais.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Plus haute est la faveur et plus prompt est le châtiment.

(DASTOUSS.)

Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

(BOURSAULT.)

De tous les sentiments qu'inspire la nature,
l'amour est le plus beau quand l'amitié l'épure.
(FÉNEUILLOT DE FALB.)

Les maux sont ici-bas, les biens sont dans les cieux.
Là disparaît enfin l'orgueil du rang suprême.
(CÉZENIER.)

Nous venons de dire que le sujet doit toujours précéder le verbe ; cependant nous voyons par ces exemples que quelquefois aussi il peut être mis après, soit en prose, soit en poésie. Dans celle-ci l'inversion est plus fréquente, parce qu'elle donne au vers plus de rapidité et qu'elle en rend la cadence plus agréable et plus harmonieuse. En prose, on place surtout le sujet après le verbe, quand le premier est composé de plusieurs mots qui en dépendent, comme dans l'exemple de Bernardin de Saint-Pierre. Du reste, c'est le goût, c'est l'oreille qu'il faut consulter.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Comme ont vécu nos pères.

Comme ont fait nos aïeux.

Ainsi que le public l'a voulu.

Comme le veut l'usage.

----- N° DXXI. -----

PLACE DU SUJET DANS LES PHRASES INTERROGATIVES.

SANS UN PRONOM.

Que fera l'amitié quand l'amour ne peut rien ?
(LA CHAUSSE.)

De quoi n'est pas capable une amante adorée ?
(PIRON.)

...Quand l'amour règne avec violence,
Que peut la faible voix de la reconnaissance ?
(LONGPIERRE.)

Mais que sert un long règne, à moins qu'il ne soit
(BOUSSAULT.) [beau ?]

AVEC UN PRONOM.

Le cœur des malheureux est-il fait pour l'amour ?
(DECAUX.)

La mort est-elle un mal ? La vie est-elle un bien ?
(CRÉBILLON.)

Ah ! pourquoi l'homme libre a-t-il créé des rois,
Si ce n'est pour défendre et protéger ses droits ?
(SAURIN.)

Un cœur dénaturé respecte-t-il les dieux ?
(DE BELLOY.)

Dans les phrases interrogatives, comme on le voit, le sujet, quel qu'il soit, se met toujours après le verbe. A cet égard, Girault-Duvivier nous dit : « Employé comme sujet, le nom ne se place après le verbe que quand il est seul : *Où est votre père ?* Mais il conserve sa place avant le verbe, si le pronom correspondant doit marquer l'interrogation : *Où votre père est-il ?* » Quant au fait en lui-même, il est vrai ; il n'y a erreur que dans la manière d'envisager les deux constructions. Dans la première, *où est votre père ? votre père*, voilà le sujet ; dans la seconde, au contraire, *où votre père est-il ?* le seul sujet est *il* ; car nous avons démontré, dans des phrases analogues, que *votre père* ne pouvait être que l'élément d'une proposition elliptique. Voyez au chapitre des Pronoms.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Où est votre domicile ?

Votre domicile où est-il ?

Pourquoi venait cette femme ? Pourquoi cette femme venait-elle ?

----- N° DXXII -----

PLACE DU SUJET DANS LES PHRASES INTERJETIVES.

Heureux, disait Mentor, le peuple qui est conduit par un sage roi !
(FÉNÉLON.)

Que j'ai pitié de vous ! répondit Mentor : votre passion est si furieuse que vous ne la sentez pas.
(Id.)

Quoi donc ! répondit Télémaque, pouvais-je refuser à Calypso de lui raconter nos malheurs ?
(FÉNÉLON.)

O fils d'Ulysse ! me dit Acésès, je ne puis refuser votre sang aux mânes de tant de Troyens.
(Id.)

Lorsque l'on rapporte les paroles de quelqu'un, et que dans une phrase interjetée on exprime le nom de la personne, le sujet de cette phrase se place toujours après le verbe : *Disait Mentor , répondit Télémaque , etc.*, sont des phrases interjetées , ainsi appelées parce qu'elles se trouvent enchâssées dans une autre et qu'elles y forment une incise.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Continuait cet homme.

Interrompt quelqu'un.

Reprit cette personne.

Objecta mon père.

-----●●●●● N° DXXIII. ●●●●●-----

PLACE DU SUJET APRÈS UN VERBE AU SUBJONCTIF.

Vive la liberté ! périssent les tyrans !

(COLARDEAU.)

Vivent les colléges, d'où l'on sort si habile homme !

(MOLIERE.)

*Périsse le mortel, périsse le cœur bas,
Qui, portant dans ses mains le destin des états,
Plein des vils sentiments que l'intérêt inspire,
Immole à sa grandeur le salut d'un empire !*

(SAURIN.)

*...Puisse ce jour ne pas apprendre à Rome
Tout ce que peut coûter la perte d'un grand homme !*

(LA HARPE.)

*Puissent les dieux vous conserver à nos enfants,
et leur faire sentir la joie de vivre sous un si bon père !*

(FÉNELON.)

*Périssent les beautés aux empires fatales,
Qui, de nobles vertus indignement rivales,
Plongent les jours des rois dans l'oubli flétrissant,
Et n'osent s'illustrer qu'en les avilissant !*

(POINSIGNY.)

*Périssent à jamais ces beautés malheureuses,
Qui, loin de tempérer les rigueurs du pouvoir,
Des peuples suppliants osent trahir l'espoir !*

(LANOUE.)

Quand on exprime un souhait , un désir , une volonté , et que le verbe exprimant ce souhait , ce désir , cette volonté , est sous-entendu , dans ce cas , le verbe qui est au subjonctif précède toujours son sujet , comme dans les exemples ci-dessus : *Vive la liberté ! périssent les tyrans ! etc.* , c'est-à-dire je désire , je veux que la liberté vive , que les tyrans périssent , etc. Mais quelle différence entre la construction pleine et la construction elliptique ! L'une est faible et sans action sur les esprits ; l'autre , au contraire , par sa concision , a tant de force , tant d'énergie , qu'elle est capable de soulever les plus grandes passions.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Vivent les bonnes gens !

Périssent les méchants !

Fasse le ciel que...

Puisse la France...

-----●●●●● N° DXXIV. ●●●●●-----

PLACE DU SUJET DANS LES PHRASES COMMENÇANT PAR *tel*, ainsi, *voilà comment*, *voilà quel*, ETC.

*Tel est d'un cœur épris l'aveuglement extrême,
Il se fait un plaisir de s'abuser lui-même.*

(LEFRANC.)

*Des plus tendres amants voilà quel est le sort !
Toujours leur passion trouve un injuste obstacle ;
Et pour les rendre heureux il faut quelque miracle.*

(DESTOUCHES.)

*Je sais quel est le peuple : on le change en un jour ;
Il prodigue aisément sa haine et son amour.*

(VOLTAIRE.)

*Tel est du préjugé le pouvoir ordinaire,
Il soumet aisément le crédule vulgaire.*

(LEFRANC.)

*Telle est la multitude, et sans frein et sans loi,
Injuste, sans pudeur et sans remords ingrate,
Elle hait qui la sert, et chérit qui la flatte.*

(LA HARPE.)

*Voilà ce qu'entreprend sainte Thérèse, ouvrage
plein de difficultés qui paraissent insurmontables*

(FLÉCHIER.)

Dans les phrases commençant par *tel*, *ainsi*, *voilà comment*, *voilà quel*, etc., le sujet se place après le verbe.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Tel est l'usage.
D'où il est venu ce bruit.

Ainsi finit cette rixe.
D'où est venu un pareil conte ?

Voilà comme se termine ce drame.
Voilà comment agissent ces fripons.

Voilà quels sont ses principes
Ainsi va le monde.

CONSTRUCTION.

N° DXXV.

ELLIPSE OU RÉPÉTITION DU SUJET.

ELLIPSE DU SUJET.

L'homme s'incline, s'agenouille, rampe, glisse, saute, se renverse en arc, fait la roue sur les pieds et sur les mains, se met en boule, court, marche, saute, s'élance, descend, monte, grimpe, et est également propre à gravir au sommet des rochers et à m'archer sur la surface des neiges, à traverser les fleuves et les forêts, à cueillir la mousse des fontaines et le fruit des palmiers; à nourrir l'abeille et à dompter l'éléphant.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

RÉPÉTITION DU SUJET.

L'état d'un roi est bien malheureux. Il est l'esclave de tous ceux auxquels il paraît commander; il est fait pour eux; il se doit tout entier à eux; il est chargé de tous leurs besoins; il est l'homme de tout le peuple et de chacun en particulier. Il faut qu'il s'accommode à leurs faiblesses, qu'il les corrige en père, qu'il les rende sages et heureux.

(FÉNELON.)

*Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités.*

(VOLTAIRE.)

Ces citations suffisent pour démontrer qu'il est permis d'exprimer ou de sous-entendre le sujet devant chaque verbe, selon les circonstances. Si on le sous-entend, comme l'a fait Bernardin de Saint-Pierre, la marche du discours en devient alors plus rapide; si, au contraire, on le répète, comme dans les exemples de Fénelon et de Voltaire, cette répétition rend à la fois la phrase et la pensée plus énergiques.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Les animaux boivent, mangent, dorment, et n'ont aucun souci.

La femme que je connais est pleine de talents: elle peint, elle brode, et elle touche du piano.

N° DXXVI.

VERBE SÉPARÉ DE SON SUJET PAR UNE PHRASE INCIDENTE.

*Peut-être un malheureux, mourant sur son fumier,
Du dernier des humains deviendrait le premier.*

(DECHILLE.)

*Le ciel en divisant la France et l'Angleterre,
Sauve la liberté du reste de la terre.*

(DE BELLOY.)

*La terreur comprimant l'honnête homme abattu,
Sèche l'humanité, fait taire la vertu.*

(CHÉNIER.)

*La raison d'aujourd'hui, semant pour l'avenir,
Versant de tous côtés sa lumière féconde,
Vaincra les préjugés, ces vieux tyrans du monde.*

(Id.)

Quand un verbe est séparé de son sujet par une phrase incidente, comme dans les exemples qui précèdent, il faut avoir soin, tant en prose qu'en vers, de ne pas lui en

donner un second. D'après cette règle, n'y aurait-il pas une faute dans ce passage de la *Henriade* :

*Louis, en ce moment, prenant son diadème,
Sur le front du vainqueur il le posa lui-même.*

« Si le poète, dit Bescher, avait besoin d'un mot de trois syllabes pour faire son vers, ne pouvait-il pas dire : *le DÉPOSA lui-même*, sans se servir de *il*, qui semble superflu et donne une redondance nuisible à la clarté du sens ?

Nous répondons que, dans les phrases un peu longues, lorsque l'idée du sujet énoncé d'abord commence à s'affaiblir, les auteurs peuvent le rappeler par *il* ou *elle*, relever ainsi l'expression, et lui donner de la vigueur. *LOUIS plaça lui-même le diadème* ; il n'employa pas une main étrangère : rien de plus convenable que le pronom *il* pour rendre cette idée, qui domine dans toute la phrase.

Nous trouvons dans *BUFFON* un exemple de la répétition d'un même sujet sous une double forme :

La terre étant partout en friche, et couverte, dans toute son étendue, d'herbes grossières, épaisses et touffues, *elle* ne s'échauffe, ne se sèche jamais.

Pour quel motif rejeter de la langue cette manière de s'exprimer, qui lui est nécessaire ? Il ne faudrait pourtant pas en abuser. »

Cette opinion de Bescher est conforme à celle que nous avons émise au chapitre des *Pronoms personnels*. Nous ne pouvons mieux faire que d'y renvoyer le lecteur ; il verra à quelle analyse sont soumises ces phrases en apparence si irrégulières.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Cet homme, prenant son paquet, le mit sur sa tête.
Le roi, ayant vaincu ses ennemis, leur pardonna.

Énée, chargeant son père et ses deux pendants sur son dos, sortit de Troie.

----- N° DXXVII. -----

RÉPÉTITION OU ELLIPSE DU VERBE, QUAND LES SUJETS SONT DE MÊME NOMBRE.

VERBE RÉPÉTÉ.

L'espérance anime le courage, la crainte anime l'activité. (EDGEWORTH.)

L'inquiétude des déserts produit la curiosité, l'inconstance ; le vide des turbulents plaisirs produit l'ennui. (J.-J. ROUSSEAU.)

La fierté du cœur est l'attribut des honnêtes gens ; la fierté des manières est celle des sots ; la fierté de la naissance et du rang est souvent la fierté des du pes. (DUCLOS.)

VERBE ELLIPSÉ.

On façonne les plantes par la culture, et les hommes par l'éducation. (J.-J. ROUSSEAU.)

La constance vient de la stabilité du caractère, comme l'inconstance de la légèreté. (LIVRY.)

L'imposture est le masque de la vérité : la fausseté, une imposture naturelle ; la dissimulation, une imposture réfléchie ; la fourberie, une imposture qui veut nuire ; la duplicité, une imposture qui a deux faces. (VAUVENARGUES.)

D'après ces exemples, on voit qu'il est des phrases où, lorsque les sujets sont de même nombre, on peut répéter le verbe, et qu'il en est d'autres où l'on peut le sous-entendre. A cet égard, il n'y a de règle à suivre que le goût, l'élégance et la clarté.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

La route des préceptes est longue ; celle des exemples est plus courte et plus sûre.
L'homme est un être raisonnable, l'animal est un être sans raison.

Le travail conduit à la prospérité, la paresse à la misère.
Les livres anciens sont pour les auteurs, les nouveaux pour les lecteurs.

-----DXXVIII.-----

RÉPÉTITION OU ELLIPSE DU VERBE QUAND LES SUJETS NE SONT PAS DE MÊME NOMBRE.

VERBE RÉPÉTÉ.

La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines, sont la science des femmes; l'habileté de s'en prévaloir est leur talent. (J.-J. ROUSSEAU.)

La conscience est la voix de l'âme, les passions sont la voix du corps. (Id.)

Son culte est avili, ses lois sont profanées.

(GILBERT.)

VERBE ELLIPSÉ.

La vie nous paraît courte, et les heures longues; nous voudrions allonger la chaîne et rétrécir les anneaux. (Pensée d'ADAM SMITH.)

Son regard est brûlant, ses pas désordonnés, Ses chants sont la nature, et son poème un monde. (DELILLE.)

Vous régnerez; Londres est libre, et vos lois florissantes. (VOLTAIRE.)

On apprend par ces exemples que lorsque les propositions d'une phrase ont des sujets de nombre différent et qu'elles sont toutes construites avec le même verbe, celui-ci peut ou non être ellipsé. Quelques grammairiens voudraient que dans ce cas on répétât toujours le verbe; mais, en prose comme en vers, le besoin de précision permet de ne pas tenir compte de cette règle.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Dans cette bataille le général fut tué, et les troupes taillées en pièces.

Tous les moments où repose sa lyre sont dus à Frédéric, le coute à l'univers.

DU COMPLÈMENT DES VERBES.

-----DXXIX.-----

DU COMPLÈMENT DIRECT ET DU COMPLÈMENT INDIRECT.

APRÈS LE VERBE.

Dans les malheurs publics, un monarque économe
Doit-il prodiguer l'or aux besoins d'un seul homme?
(DE BELLOY.)

*Ne fais point de mal au prochain;
Il retomberait sur toi-même.*
(DU TREMBLAY.)

*Met tout le monde contre soi
Qui fait du mal à tout le monde.*
(DU CERCLEAU.)

AVANT LE VERBE.

*Le malheur vainement à la mort nous dépose:
On la brave de loin; de près c'est autre chose.*
(J.-B. ROUSSEAU.)

*De valets on peut se passer
Quand on est sous les yeux du maître.*
(VOLTAIRE.)

*Dans la passion qui le guide,
L'homme par la raison devrait se modérer.*
(LAMOIGNON.)

Ces citations nous montrent :

1° Qu'un verbe peut avoir deux compléments; l'un direct, l'autre indirect. Dans *prodiguer l'or aux besoins d'un seul homme*, l'or est le complément direct, et *aux besoins d'un seul homme*, le complément indirect.

2° Que ces compléments se construisent ordinairement après le verbe, comme l'indi-

quent les exemples de la première colonne; mais que, d'après ceux de la seconde, il peut y avoir inversion.

Il suit de là que Racine n'aurait pas dû dire :

Ne vous informez pas ce que je deviendrai.

ni Boileau :

C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler.

parce que dans le premier vers le même verbe a deux compléments directs, *vous* et *ce*, et que dans le second il a deux compléments indirects : *à vous*, *à qui*. Il aurait fallu : *Ne vous informez pas DE CE QUE*, etc.; *c'est à vous que*, etc. Au reste, pour cette dernière construction, nous renvoyons au chapitre des *Pronoms relatifs*, où cette difficulté a été traitée.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Déclarer la guerre aux ennemis.
Se dépouiller de la souveraine puissance.

Donner son bien aux pauvres.
S'honorer de l'estime des gens de bien.

----- N° DXXX. -----

UN SEUL COMPLÈMENT AVEC PLUSIEURS VERBES.

PHRASES CORRECTES.

Toujours, pour *éclairer* et *charmer l'univers*,
La raison emprunta le prestige des vers.

(DEILLE.)

Qui se venge à demi court lui-même à sa peine.
Il faut ou *condamner* ou *couronner sa haine*.

(CORNEILLE.)

Heureux le sage roi qui connaît sa faiblesse,
Et qui, laissant fléchir sa douce autorité,
Cherche, accueille, encourage, entend la vérité!

(CHÉNIER.)

La force *fonde, étend* et *maintient* un empire.

(SAUMIN.)

PHRASES VICIEUSES.

Le roi de France avait su *connaître* et *se servir*
de ses avantages.

Le souverain créateur *préside* et *régle le mouve-*
ment des astres.

Un grand nombre de vaisseaux *entrent* et *sortent*
tous les mois *de ce port*.

Il *attaqua* et *s'empara* de la ville.

Pour qu'un nom puisse être en rapport avec plusieurs verbes, il faut que ces verbes appellent après eux le même complément.

Ainsi les phrases de la première colonne sont correctes, parce que l'on a pu dire : *éclairer, charmer l'univers; condamner, couronner sa haine*, etc., le même complément convenant à chaque verbe.

Mais les phrases de la seconde colonne sont vicieuses, en ce que les verbes demandant les uns un complément direct, les autres un complément indirect, ou se construisant avec différentes prépositions, l'ellipse de l'un des compléments ne saurait avoir lieu; il faut, dans ce cas, qu'ils soient exprimés tous les deux. Conséquemment, ces phrases, pour être correctes, devraient être construites ainsi :

Le roi de France avait su *connaître ses avantages* et *s'en servir*.

Le souverain créateur *préside au mouvement* des astres et *le régle*.

Un grand nombre de vaisseaux *entrent dans le port* et *en sortent* tous les mois.

Il *attaqua la ville* et *s'en empara*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le soleil chauffe et anime toutes choses.
Cette mère aime, assure ses enfants.

Prenez l'argent et disposez-en.
Je suis sensible à votre procédé, et j'en suis plus que satisfait.

—••••• N° DXXXI. •••••—

PLACE DU COMPLÉMENT DIRECT AVANT LE COMPLÉMENT INDIRECT.

Tout le monde adore la fortune, et tout le monde s'en plaint. Nous attribuons *ses faveurs* à notre mérite. nous la rendons coupable de nos fautes.
(DE SÉGUR.)

Le malheur ajoute un *nouveau lustre* à la gloire des grands hommes.
(FÉNELON.)

L'ambition, qui est prévenante, sacrifie *le présent* à l'avenir; la volupté, qui est aveugle, sacrifie *l'avenir* au présent; mais l'envie, l'avarice et les autres passions empoisonnent le présent et l'avenir.
(TERRASSON.)

Le dernier degré de la perversité est de faire servir *les lois* à l'injustice.
(VOLTAIRE.)

Si un verbe a deux compléments différents et qu'ils soient de même étendue, le complément direct doit, d'après l'ordre des idées, venir avant le complément indirect, à moins cependant qu'il ne faille éviter une équivoque. Ainsi l'on ne dira pas: *Ce physicien arrache TOUS SES SECRETS à la nature; tâchez de ramener CES ESPRITS ÉGARÉS par la douceur*, parce qu'alors le sens serait équivoque; mais on dira: *Ce physicien arrache à la nature TOUS SES SECRETS; tâchez de ramener par la douceur CES ESPRITS ÉGARÉS*.

On met encore le complément direct avant le complément indirect, quand le premier est plus court: *Préférer la mort à une honteuse servitude*.
(FÉNELON.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il faut dire la vérité aux hommes.
Faites du bien aux pauvres.
Préférez la pauvreté à la fortune acquise par des bassesses.

Donner son temps à l'étude.
Menacer les ennemis de la guerre.
Signaler un crime à la vindicte publique.

—••••• N° DXXXII. •••••—

PLACE DU COMPLÉMENT INDIRECT AVANT LE COMPLÉMENT DIRECT.

L'orgueil et la vanité ne pardonnent pas à *l'ambition* la connaissance qu'elle acquiert de leurs faiblesses.
(SAINT-EVREMONT.)

Les hypocrites parent *des dehors de la vertu* les vices les plus honteux et les plus décriés.
(Cité par NOEL.)

Les femmes sont comme les princes, souvent elles accordent à *l'importunité* ce que la faveur n'aurait pas obtenu.
(DE LÉVIS.)

Nous préférons à *une heureuse médiocrité* les richesses, qui sont, hélas! la source de toutes nos infortunes.
(BOINVILLIERS.)

Par ces exemples on apprend que si le complément indirect a moins d'étendue que le complément direct, celui-ci se place alors le dernier. En général, le complément indirect vient le premier, toutes les fois que le goût en fait une loi, et que la phrase en est plus coulante. Exemple: Vos vaisseaux rendront à *son fils* un service signalé; ils répandront dans *Ithaque et dans les pays voisins* le prochain retour d'Ulysse.
(FÉNELON)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Préférer à la fortune une vie tranquille et douce.
Donner à un ami de meilleurs conseils.

Attribuer à quelqu'un des fautes qu'il n'a pas commises.
Pardonner à quelqu'un les offenses qu'il nous a faites.

.....N° DXXXIII.

COMPLÉMENTS DE MÊME NATURE

PHRASES CORRECTES.

Charlemagne *aimait les lettres et la société de ceux qui les cultivaient.*

(Cité par NOEL.)

Saint-Louis *aimait à rendre la justice et à chanter les louanges du Seigneur.* (BOINVILLIERS.)

Il n'est pas nécessaire d'apprendre à tirer de l'arc ni à manier le javelot. (Id.)

Je vous souhaite du bien, et je désire qu'il vous profite. (LE FRANÇOIS.)

PHRASES INCORRECTES.

Charlemagne *aimait les lettres et à vivre* ceux qui les cultivaient.

Saint-Louis *aimait la justice et à chanter* : louanges du Seigneur.

Il n'est pas nécessaire d'apprendre à tirer l'arc, ni le maniement du javelot.

Je vous souhaite du bien, et qu'il vous profite.

Lorsqu'un verbe a plusieurs compléments de même nature, les parties qui les constituent doivent être semblables : elles se composent de substantifs, de verbes ou de prépositions. Il résulte de là que les phrases de la première colonne sont correctes, et que celles de la seconde étant vicieuses, ne doivent pas être imitées. On dira donc : *Aimer LES LETTRES et LA SOCIÉTÉ DE CEUX qui les cultivent ; apprendre A TIRER de l'arc et A MANIER le javelot*, etc. ; et non : *aimer LES LETTRES et A VIVRE avec ceux qui les cultivent ; apprendre A TIRER de l'arc et LE MANIEMENT du javelot*, etc.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Aimer le jeu et l'étude.
Se plaire au spectacle et à la promenade.
Aimer à chasser et à monter à cheval.
Condamner à l'amende et à la prison.

Je crois que vos saisons sont excellentes et que vous le criez.
Je vous répons de votre liberté, et je vous assure que vous n'avez aucune crainte à avoir.

.....N° DXXXIV.

VERBES QUI ONT POUR COMPLÉMENT UN AUTRE VERBE A L'INFINITIF.

Il n'y a rien que les hommes *aiment mieux conserver*, et qu'ils ménagent moins que leur propre vie. (LA BRUYÈRE.)

Je ne condamne plus un courroux légitime ;
Et l'on vous va, seigneur, *livrer* votre victime. (RACINE.)

Les grands ne *croient être nés* que pour eux-mêmes. (MASSILLON.)

Je *prétends vous traiter* comme mon propre fils. (RACINE.)

... On ne *voit guère*
Les hommes, en ce siècle, *accueillir* la misère. (PIRON.)

Je *sens* de jour en jour *dégréer* mon génie. (BOILEAU.)

J'aime mieux voir en compagnie exquise
Mon fils au bal qu'en mauvaise à l'église. (J.-B. ROUSSEAU.)

Et le Rhin de ses flots *se grossir* la Loire,
Avant que tes faveurs *sortent* de ma mémoire. (BOILEAU.)

Un seul jour perdu *devrait nous donner* des regrets. (MASSILLON.)

C'est lui que je *prétends honorer* aujourd'hui. (RACINE.)

Voulez-vous du public *mériter* les amours ?
Sans cesse, en écrivant, variez vos discours. (BOILEAU.)

Je *sens* tout mon corps et *transir* et *brûler*. (RACINE.)

Il est des verbes qui peuvent avoir pour complément un autre verbe à l'infinitif, et ce sans le secours d'une préposition : tels sont *aimer mieux, aller, croire, prétendre, voir, sentir*, etc. L'usage les fera connaître ; il fera connaître aussi parmi ces verbes ceux qui quelquefois prennent l'une des prépositions à ou de. *Espérer, souhaiter*, par exemple, se construisent avec ou sans la préposition de.

SANS de.

...J'espérais y régner sans effort.

(BOILEAU.)

Il ne souhaitait être son collègue que pour être son disciple.

(VARTOT.)

AVEC de.

Peut-on espérer de vous revoir aujourd'hui ?

(ACADÉMIE.)

Il souhaitait avec passion de s'emparer de sa personne et de ses talens.

(ROLLIN.)

Girault-Duvivier pense que ce serait une faute de ne pas faire suivre toujours de la préposition *de* le verbe *espérer* quand il est à l'infinitif. Voici entre mille, un exemple du contraire :

Quand dois-je donc *espérer* vous voir ?

(VOLTAIRE.)

On peut juger par là combien il faut être incessamment en garde contre les décisions des grammairiens, même sur les choses les plus simples.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Compter voir quelqu'un.
Daigner parler à quelqu'un.
Devoir faire quelque chose.
Entendre nommer quelqu'un.
Faire faire quelque chose.

Faire taire quelqu'un.
Laisser faire quelqu'un.
Venir dire quelque chose.
Penser voir quelque chose.
Pouvoir faire quelque chose.

Prétendre parler.
Savoir écrire.
Sembler voir.
S'imaginer être.
Valoir mieux se taire.

Voir souffrir.
Vouloir travailler.
Aller voir quelqu'un.
Paraître avoir.
Aimer mieux rester.

----- N° DXXXV. -----

VERBES QUI EXIGENT LA PRÉPOSITION *d* DEVANT UN AUTRE VERBE A L'INFINITIF.

L'honneur, la probité, le sens et la raison,
Demandent qu'on *s'applique* avec attention
A *remplir* ses devoirs, à ne nuire à personne.

(VOLTAIRE.)

Les mourants qui parlent dans leurs testaments
peuvent *s'attendre d'être* écoutés comme des oracles.

(LA BRUYÈRE.)

La religion n'a pas, comme la philosophie, *borné*
toute sa gloire *d'essayer* de former un sage dans
chaque siècle; elle en a peuplé toutes les villes.

(MASSILLON.)

Dieu *se complait*, ma fille, *d'voir* du haut des cieux
Ces grands combats d'un cœur sensible et vertueux.

(VOLTAIRE.)

Il y a dans certains hommes une certaine mé-
diocrité d'esprit qui *contribue* à les *rendre* sages.

(LA BRUYÈRE.)

Tel *excelle d'rimar* qui juge sottement.

(BOILEAU.)

La religion nous *apprend d'obéir* aux puissances,
d'respecter nos maîtres, *d'souffrir* nos égaux, *d'être*
affable envers nos inférieurs, *d'aimer* tous les hom-
mes comme nous-mêmes.

(MASSILLON.)

Nous n'avons jamais qu'un moment *d'vivre*, et
nous avons toujours des espérances pour plusieurs
années.

(FÉNÉLON.)

L'homme du meilleur esprit parle peu, n'écrit
point; il ne *cherche point d'imaginer* ni *d'plaire*.

(LA BRUYÈRE.)

La libéralité *consiste moins d'donner* qu'*d'don-*
ner à propos.

(Id.)

Il y a dans le cœur de celui qui prie un fonds de
bonne volonté qui le *dispose d'embrasser* et *d'sen-*
tir la vérité.

(FLÉCHIER.)

Qui pardonne aisément *invite d'offenser*.

(CORNEILLE.)

Il y a des verbes qui exigent la préposition *d*, lorsqu'ils sont suivis d'un autre verbe à l'infinitif; tels sont ceux qui figurent dans l'exercice suivant.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Suivre.
S'abandonner.
Aspirer.
Avilir.
Condamner.
Donner.
Employer.
Exceller.
Haïr.

Abouir.
Accoutumer.
Assigner.
Avoir.
Consentir.
Désapprendre.
S'acquies-
cer.
Enchaîner.
Inviter.

S'acharner.
S'adonner.
Assujettir.
Balaier.
Consister.
Déterminer.
Encourager.
Vener.
Manquer.

Aimer.
S'attacher.
Se borner.
Compièr.
Dévoter.
S'enhardir.
Espérer.
Mettre.
S'évertuer.

S'aimer.
S'appliquer.
S'attendre.
Chercher.
Décider.
Dispenser.
Enseigner.
Furor.
Montrer.

Apprendre.
Appréter.
Anticiper.
Concourir.
Demander.
Droquer.
S'étudier.
Habiller.
Nécessiter.

————— N° DXXXVI. —————

VERBES QUI EXIGENT LA PRÉPOSITION *de* DEVANT UN AUTRE VERBE A L'INFINITIF.

On croit faire grâce à des malheureux quand on *n'achève pas de les opprimer.* (FLÉCHIER.)

On ne s'est jamais peut-être *avisé de s'affliger de n'avoir pas trois yeux*, mais on est inconsolable de n'en avoir qu'un. (PASCAL.)

Sans cesse on prend le masque, et quittant la nature, On *craind de se montrer sous sa propre figure.* (BOILEAU.)

Le timide chevreuil ne songeait plus à fuir, Et le daim si léger *s'étonnait de languir.* (DELLILLE.)

Un auteur n'est jamais parfait
Quand il *néglige d'être aimable.* (BERNIS.)

Recommandez à vos enfants *de fuir le vice, d'aimer la vertu.* (ACADÉMIE.)

Nous *affectons souvent de louer* avec exagération des hommes assez médiocres. (LA BRUYÈRE.)

Tant qu'Alexandre eut en tête un si grand capitaine, il put *se glorifier d'avoir vaincu* un ennemi digne de lui. (BOSSUET.)

Le ciel protège Troie; et par trop de présages
Son courroux nous *défend d'en chercher les passages.* (RACINE.)

Un vers était trop faible, et vous le rendez dur.
J'évite d'être long, et je deviens obscur. (BOILEAU.)

Des maux que nous craignons pourquoi nous *assure.*
L'incertitude au moins nous *permet d'espérer.* (RACINE fils.)

Il faut *rougir de commettre* des fautes et non de les avouer. (VOLTAIRE.)

Certains verbes prennent la préposition *de*, lorsqu'ils sont suivis d'un autre verbe à l'infinitif; tels sont entre autres ceux qui se trouvent désignés ci-après :

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

S'abstenir.
Appréhender.
Charger.
Craindre.
Délivrer.
Désister.
Dispenser.
S'engourdir.
S'excuser.

Accuser.
Avertir.
Commander.
Ordonner.
Se dépêcher.
Détourner.
Dissuader.
Enrager.
S'empêcher.

Achever.
S'aviser.
Conjurer.
Désigner.
Désaccoutumer.
Différer.
Se douter.
Entreprendre.
Éviter.

Affecter.
Blâmer.
Conseiller.
Se dédire.
Désespérer.
Dire.
Épargner.
Féindre.
Négliger.

S'affliger.
Brûler.
Se contenter.
Défendre.
Se déshabiller.
Discontinuer.
Empêcher.
Essayer.
Se flatter.

Ambitionner.
Cancer.
Conservir.
Désirer.
Se désister.
Discontinuer.
Exjoindre.
S'excuser.
Féindre.

————— N° DXXXVII. —————

VERBES QUI PRENNENT LA PRÉPOSITION *à* OU *de* DEVANT UN AUTRE VERBE A L'INFINITIF.

Je *commence à rougir* de mon oisiveté. (RACINE.)

Pourquoi *continuer de vivre* pour être chagrin de tout, et pour blâmer tout depuis le matin jusqu'au soir ? (FÉNÉLON.)

Laissez-moi *m'efforcer*, cruel, à vous haïr. (VOLTAIRE.)

Il a fallu une loi pour régler l'extérieur de l'avocat et le *contraindre ainsi à être* grave et plus respecté. (LA BRUYÈRE.)

Forcez votre père *à révoquer* ses vœux. (RACINE.)

C'est à mon tour *à parler.* (ACADÉMIE.)

Tout l'univers.....
empresse à l'effacer de votre souvenir. (RACINE.)

Puisque j'ai *commencé de rompre* le silence. (RACINE.)

Quoique j'aie à me plaindre de madame, je *continue de la voir*, elle *continue de m'écrire.* (Id.)

Ah! l'on *s'efforce en vain de me fermer* la bouche. (Id.)

Deux horribles naufrages *contraignirent les Romains d'abandonner* l'empire de la mer aux Carthaginois. (BOSSUET.)

Ce dernier jour où la mort nous *força de confesser* toutes nos erreurs. (Id.)

C'est à moi *d'obéir*, puisque vous commandez. (CORNILLÉ.)

Vos généreuses mains *s'empressent d'effacer*
Les larmes que le ciel me *condamne à verser.* (VOLTAIRE.)

Ainsi que le montrent ces citations, plusieurs verbes prennent indifféremment, et sans changer de signification, la préposition *à* ou *de*, quand ils sont suivis d'un verbe à l'infinitif. Dans l'emploi de ces prépositions, ce n'est que le goût, ce n'est que l'oreille qu'il faut consulter.

Quelques grammairiens, il est vrai, ont imaginé des cas où l'on doit se servir, tantôt de la préposition *à*, tantôt de la préposition *de*; mais ce qu'ils ont dit à cet égard témoigne plutôt de la chaleur de leur zèle que de la solidité de leurs raisons. En effet, écoutons un instant leurs graves et doctes débats sur le verbe *être* joint au mot *ce*; il n'est vraiment pas peu curieux de voir ces messieurs aux prises.

Les uns veulent que l'on préfère *de*, quand le verbe à l'infinitif commence par une voyelle; d'après cela, il faut dire : *c'est à nous d'obéir*, et non pas : *c'est à nous d'obéir*.

Les autres prétendent qu'on doit employer *c'est à vous à*, toutes les fois qu'on exprime une idée de tour : *c'est à votre tour à parler*; et *c'est à vous de*, lorsqu'on fait entendre une idée de droit ou de devoir : *c'est au maître de parler, et au disciple d'écouter*.

Enfin Laveaux, descendant dans la lice, veut qu'on mette *à*, quand il s'agit d'une action à faire par le sujet, et *de*, si le sujet est dans un état passif. Suivant lui, on doit dire : *c'est au maître à parler et au disciple d'écouter*.

On le voit, ici comme ailleurs, les grammairiens ne sont guère d'accord entre eux, et ce qu'il y a de singulier, c'est que chacun pêche dans son opinion : aussi ne doit-on se ranger à aucune : *Iliacos intrâ muros peccatur et extrâ*. Nous viderons ce conflit, nous, en disant : Employez l'une ou l'autre construction, car l'une ou l'autre est au libre choix de celui qui parle ou qui écrit.

Les exemples qui suivent en font foi :

C'est à vous à.

C'est à la musique à ponctuer les paroles.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Ce n'est pas aux militaires à prendre garde : échappe qui peut, on tire toujours.

(LEMONTEY.)

S'il arrivait qu'on leur intentât quelque procès, c'était au patron à défendre ses clients et à plaider pour eux.

(ROLLIN.)

Cet homme avait un fils de dix-huit ans, né paralytique et imbécille : Dieu me l'a donné, dit-il, c'est à moi d'en prendre soin.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

C'est à vous de.

C'est au copiste de rapprocher ces deux termes le plus qu'il est possible.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Oiseau jaloux et qui devrais te taire, Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol ?

(LA FONTAINE.)

... *C'est à toi de prouver*

Si ce que tu ravis tu le sais conserver.

(RACINE.)

Vous attaque-t-on sur le style, ne répondez jamais ; c'est à votre ouvrage seul de répondre.

(VOLTAIRE.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Commencer.
Essayer.
Se réjouir.
C'est à moi de.

Consentir.
Forcer.
S'ennuier.
C'est à vous à.

Continuer.
Se hasarder.
Solliciter.
C'est à lui de.

Contraindre.
Obliger.
Tâcher.
C'est à nous à.

S'efforcer.
S'occuper.
Tarder.
C'est à vous de.

Engager.
Refuser.
Se tuer.
C'est à eux à.

..... N° DXXXVIII.

PARTICIPES DONT LE COMPLÉMENT EST PRÉCÉDÉ DE LA PRÉPOSITION *de* OU *par*

AVEC *de*.

Nous sommes moins offensés du mépris des sots, que d'être médiocrement estimés des gens d'esprit.

(VAUVENARGUES.)

L'on gagne à mourir d'être loués de ceux qui nous survivent, souvent sans autre mérite que celui de n'être plus. Le même éloge sert alors pour Caton et pour Plon.

(LA BRUYÈRE.)

AVEC *par*.

La poudre à canon fut inventée, dit-on, par le cordelier Berthold Schwartz, vers la fin du treizième siècle.

(LÉVIZAC.)

Les caractères les plus doux, lorsqu'ils sont persécutés par l'injustice, deviennent souvent les plus intraitables.

(PENSÉE DE RICHARDSON.)

Les Gaules furent conquises par César.

(WAILLY.)

Il y a des participes dont le complément est précédé de la préposition *de* ou *par*. C'est la nature de l'action exprimée par le verbe qui détermine le choix de l'une ou de l'autre. A ce sujet voici la règle posée par les grammairiens.

S'agit-il d'un sentiment, d'une passion, ou, pour tout dire, d'une opération de l'âme, employez la préposition *de*: *Il est chéri DE ses parents ; les méchants sont détestés DE tout le monde*, etc.

Est-il question, au contraire, non d'une passion, d'un sentiment, mais d'une action à laquelle l'esprit ou le corps a seul part, faites usage de la préposition *par*: *Le premier roman français en lettres a été composé PAR madame de Graffigny ; Henri IV fut assassiné PAR un fanatique*, etc.

Il s'en faut bien que cette règle soit toujours observée par les écrivains, tant poètes que prosateurs, car si l'on peut citer beaucoup d'exemples à l'appui, les exemples contraires ne manquent pas non plus ; en sorte que ce n'est guère que l'usage qui puisse ici faire loi. On s'en convaincra par les citations suivantes :

On n'est méprisé PAR les autres que lorsqu'on a commencé par se mépriser soi-même.

(PENSÉE DE SÉNÈQUE.)

Dieu et les rois sont mal loués et mal servis PAR les ignorants.

(VOLTAIRE.)

Si vous avez été offensé PAR un lâche, soyez sûr qu'il voudra éternellement votre perte.

(DE LÉVIS.)

La flatterie grossière offense un homme délicat au lieu de lui plaire, et elle est ordinairement punie PAR le mépris.

(FONTENELLE.)

Vaincu du pouvoir de vos charmes.

(RACINE.)

Et d'un sceptre de fer veut être gouverné. (Id.)

Je suis vaincu du temps ; je cède à ses outrages.

(MALHERBE.)

Je sais qu'il m'appartient, ce trône où tu te sieds, Que c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds ;

Mais comme il est encor teint du sang de mon père,

S'il n'est lavé du tien, il ne saurait me plaire.

(CORNEILLE.)

Suivant la règle des grammairiens, il aurait fallu *de* dans les exemples de la première colonne, et *par* dans ceux de la seconde.

Voltaire, qui a blâmé Corneille pour avoir dit *lavé du tien*, a commis la même faute dans ces vers de Mérope :

Quelle est donc cette tombe en ces lieux élevée,
Que j'ai vue de vos pleurs en ce moment lavée ?

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Être aimé de quelqu'un.
Être honoré de quelqu'un.
Être hui de quelqu'un.
Être adoré de quelqu'un.

Être battu par quelqu'un.
Être vengé par quelqu'un.
Être maltraité par quelqu'un.
Être flatté par quelqu'un.

----- N° DXXXIX. -----

VERBES DONT LA SIGNIFICATION CHANGE SUIVANT LEUR COMPLÉMENT.

OUBLIER A.

En ne lisant jamais on oublie à méditer.

(ACADÉMIE.)

AIDER QUELQU'UN.

Aider un malheureux de sa bourse.

(Id.)

ATTEINDRE QUELQUE CHOSE.

L'homme et son imagination ne peuvent atteindre le bonheur que dans les cieux.

(BOISTE.)

OUBLIER DE.

J'ai oublié de faire cette visite.

(LAVRAUL.)

AIDER A QUELQU'UN.

Aider à cet homme à se relever.

(ACADÉMIE.)

ATTEINDRE A QUELQUE CHOSE.

Il vaut mieux exceller dans le médiocre, que de s'égarer en voulant atteindre au grand, au sublime.

(LA BRUYÈRE.)

CROIRE QUELQUE CHOSE.

Impie ! tu ne croyais pas la religion.
(FÉNÉLON.)

COMPARER A.

Comparons les œuvres de la nature aux ouvrages
de l'homme.
(BUFFON.)

CROIRE A QUELQUE CHOSE.

... O ciel ! qu'on doit peu croire
Aux dehors imposants des humaines vertus.
(GRESSET.)

COMPARER AVEC.

Que l'on compare la docilité, la soumission du
chien avec la fierté et la férocité du tigre.
(BUFFON.)

Il est des verbes dont la signification change selon leur complément ; nous nous bornerons à en rapporter quelques-uns dans l'exercice qui suit ; car cet objet est moins du domaine de la grammaire que du ressort des dictionnaires, auxquels, d'ailleurs, nous renvoyons.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

AIDER quelqu'un, c'est l'assister.

APPLAUDIR quelqu'un, c'est battre des mains pour lui témoigner son approbation.

ATTAINDRE signifie égaler, toucher, qu'il y ait ou non difficulté à vaincre.

INSULTER quelqu'un, c'est lui dire des paroles insultantes.

OUBLIER A, c'est ne plus savoir.

RETRANCHER A, c'est priver quelqu'un de quelque chose : RETRANCHER LA VIE A UN MALADE.

NE SAVOIR A SIEN ÉVEILLE une idée de nullité relative.

SUPPLÉER quelqu'un, c'est le remplacer ; SUPPLÉER quelque chose, c'est le remplacer ou ajouter ce qui manque.

CROIRE une chose, c'est l'estimer véritable.

COMPARER A, se dit lorsque le rapport de la comparaison doit être un rapport de ressemblance.

AIDER A quelqu'un, c'est partager sa fatigue, ses efforts, son travail.

APPLAUDIR A quelqu'un, c'est le féliciter du succès, des moyens qu'il a employés pour faire une chose.

ATTAINDRE A suppose toujours un obstacle à surmonter.

INSULTER A quelqu'un, c'est manquer aux égards qui lui sont dus :

N'INSULTER PAS AUX MALADES !

OUBLIER DE, c'est ne plus se rappeler.

RETRANCHER DE, c'est diminuer, ôter quelque chose d'un tout :

RETRANCHER UN COUPLÉ D'UNE CHANSON.

NE SAVOIR DE SIEN exprime une idée de nullité absolue.

SUPPLÉER A quelque chose, c'est le remplacer par un équivalent :

L'AUDACE SUPPLÉA LA FAIBLESSE.

CROIRE A quelque chose, c'est y ajouter foi.

COMPARER AVEC, se dit lorsque le rapport de la comparaison doit être un rapport de différence.

DE L'EMPLOI DES VERBES AVOIR OU ÊTRE

AVEC LES PARTICIPES DÉRIVÉS DES VERBES NEUTRES.

----- N° DXL. -----

PARTICIPES QUI PRENNENT L'AUXILIAIRE AVOIR.

On a toujours assez vécu quand on a bien vécu.

(HENRI IV.)

Pradon, comme un soleil, en nos ans a paru.

(BOILEAU.)

L'art de flatter, mon cher, est vieux comme le monde.

Ève a péché, pourquoi ? parce qu'on la flatta.

(COLLIN D'HARLEVILLE.)

Après avoir marché deux lieues, nous vîmes sur une hauteur une belle maison de pierre.

(BURN. DE SAINT-PIERRE.)

Philippe III mourut à quarante ans, après en

avoir régné quinze. (ANQUETIL.)

Madame, j'ai couru par votre ordre au rivage.

(CORNEILLE.)

Si Minerve ne l'eût conduit pas à pas, combien de fois aurait-il succombé dans les périls ?

(FÉNÉLON.)

On ne pouvait lui reprocher en toute sa vie que d'avoir triomphé avec trop de faste des rois qu'il avait vaincus.

(FÉNÉLON.)

La plupart des participes dérivés des verbes neutres prennent l'auxiliaire avoir, comme vécu, paru, péché, régné, couru, triomphé, succombé ; j'ai vécu, j'ai paru, j'ai péché, etc.

Cependant Racine a dit avec le verbe être :

Il en était sorti lorsque j'y suis couru.

Et Parny avec le même verbe :

Ce digne roi sous l'âge *est* succombé.

Mais ni l'un ni l'autre ne sont à imiter.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Dormi.
Marché.
Mentir.

Dié.
Soupir.
Répara.

Craché.
Joui.
Kéféchi.

Subvenu.
Centrevenu.
Bondi.

—••••• N° DXLI. •••••—

PARTICIPES QUI PRENNENT LE VERBE *être*.

Tous les arts et toutes les sciences *sont nés* parmi des nations libres. (PENSÉE DE HUMER.)

J'ai souhaité l'empire et j'y *suis parvenu* ;
Mais, en le souhaitant, je ne l'ai pas connu.

(CORNEILLE.)

Strabon, malgré le témoignage d'Apollodore, paraît douter que les rois grecs *soient allés* plus loin que Silène et Alexandre. (MONTESQUIEU.)

Tous les maux *sont venus* de la triste Pandore. (VOLTAIRE.)

Pudeur, sagesse, lois, mœurs, principes, vertus,
A l'aspect du plaisir, qu'*êtes-vous devenus* ?
(LA CHAUSSÉE.)

Mentor, qui craignait les maux avant qu'ils arrivassent, ne savait plus ce que c'était que de les craindre dès qu'ils *étaient arrivés*. (FÉNÉLON.)

Quelques participes, dérivés de verbes neutres, ne prennent que le verbe *être*. Parmi eux il faut remarquer *né, parvenu, allé, venu, devenu*, etc. : *je suis né, je suis parvenu, je suis allé*, etc.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Allé.
Arrivé.
Devenu.

Décédé.
Éclos.
Parvenu.

Mort.
Né.
Advenu.

Venu.
Revenu.
Dichu.

—••••• N° DXLII. •••••—

PARTICIPES QUI PRENNENT *être* OU *avoir*.

Avoir.

J'ai *resté* plus d'un an en Italie, où je n'ai vu que le débris de cette ancienne Italie, si fameuse autrefois. (MONTESQUIEU.)

La procession *a passé* sous mes fenêtres.

(CONDILLAC.)

Les dieux nous ont conduits de supplice en supplice :
La famine *a cessé*, mais non leur injustice.

(VOLTAIRE.)

... Ma langue embarrassée
Dans ma bouche vingt fois *a demeuré* glacée.

(RACINE.)

Que peut contre le roc une vague animée ?

Hercule *a-t-il péri* sous l'effort d'un pygmée ?
(PIRON.)

Les feux de la jeunesse *ont passé* ; je suis vieux,
et je me trouve à cet égard dans un état tranquille.
(MONTESQUIEU.)

Être.

Elle donnerait pour vous sa vie, le seul bien qui lui *soit resté*. (MARMONTEL.)

La foi du centenier, la foi du charbonnier, *sont passées* en proverbe. (P.-L. COURIER.)

Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de son temple saint les pierres dispersées,
Et du Dieu d'Israël les fêtes *sont cessées*.

(RACINE.)

... Ces horribles secrets
Sont encor demeurés dans une nuit profonde.
(VOLTAIRE.)

Les écrits impies des Leucippe et des Diagoras
sont périés avec eux. (J.-J. ROUSSEAU.)

O divine harmonie ! ...

Tu charmes le travail, tu distrais la misère...
Ils chantent, l'heure vole, et leurs maux *sont passés*.
(DELILLE.)

Parmi les participes dérivés de verbes neutres, il en est qui se construisent tantôt avec le verbe *avoir*, tantôt avec le verbe *être* : cela dépend absolument de l'idée qu'on veut exprimer. Ils prennent le verbe *avoir*, comme dans les exemples de la première colonne, si l'on a en vue l'action même, si notre esprit embrasse le moment où cette action a eu lieu. Ainsi l'on a dit : J'AI RESTÉ, la procession A PASSÉ, la famine A CESSÉ, etc., parce que l'on n'envisage que l'action.

Mais on se sert du verbe *être*, conformément aux citations de la seconde colonne, quand c'est l'état qu'on veut peindre. Voilà pourquoi les écrivains ont dit : Le seul bien qui lui SOIT RESTÉ ; la foi du centenier et la foi du charbonnier SONT PASSÉES en proverbe ; les fêtes du Dieu d'Israël SONT CESSÉES, etc.

Ce principe vrai, lumineux et fécond, a été violemment attaqué dans une grammaire moderne. On a prétendu dans cet ouvrage que *avoir cessé* et *être cessé* expriment tous les deux une action, et s'emploient indifféremment l'un pour l'autre.

Les faits suivants suffiront pour renverser cette étrange doctrine :

AVEC *avoir*.

Quand Mentor *eut cessé* de chanter, les Phéniciens se regardèrent. (FÉNÉLON.)

L'administration *a cessé* de correspondre avec eux. (RAYNAL.)

Le sang *avait cessé* de couler. (BOISTE.)

AVEC *être*.

Quand la contagion *fut cessée*, saint Charles Borromée fit rendre à Dieu de solennelles actions de grâces. (GRIFFET.)

Où sont-ils ces maris ? la race *en est cessée*. (LA FONTAINE.)

Ce grand bruit *est cessé*. (M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

S'il était vrai que *avoir cessé* et *être cessé* s'employassent indifféremment l'un pour l'autre, on pourrait donc substituer *être à avoir* dans les exemples de la première colonne, et dire : Quand Mentor FUT CESSÉ de chanter ; le sang ÉTAIT CESSÉ de couler ; l'administration EST CESSÉE de correspondre. On sent les absurdes conséquences d'un pareil principe.

Plusieurs grammairiens avancent qu'avec le participe *tombé* on ne doit faire usage que du verbe *être*. Boniface combat cette opinion, et prouve par les exemples suivants, tirés de nos meilleurs écrivains, qu'on peut aussi se servir du verbe *avoir*.

Jamais Voltaire n'avait été plus brillant que dans *Alzire*, et l'on a peine à concevoir qu'il *ait tombé* de si haut jusqu'à *Juifenne*, ouvrage médiocre. (LA HARPE.)

Suivez l'histoire des superstitions de chaque peuple et de chaque pays ; elles *ont duré* un certain nombre d'années, et *tombé* ensuite avec la puissance de leurs sectateurs. (MASSILLON.)

Déjà dans les forêts voisines, les pins, les ormes touffus, l'antique érable, le chêne superbe, *ont tombé* de toutes parts sous le fer des Castillans. (FLORIAN.)

Où serais-je, grand Dieu ! si ma crédulité *eût tombé* dans le piège à mes pas présentés ? (VOLTAIRES.)

Le coup que je lui porte *aurait tombé* sur moi. (Id.)

Laveaux, contre l'opinion de la plupart des grammairiens, pense, avec raison, qu'on peut dire également d'une personne et d'une chose : *elle a expiré, elle est expirée*, selon qu'on a en vue l'action ou l'état, et il justifie Racine d'avoir dit :

... A ce mot, ce héros *expiré*
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré.

Expression que d'autres écrivains n'ont pas craint d'imiter, malgré la critique de d'Olivet :

Et d'un père *expiré* j'apportais en ces lieux
La volonté dernière et les derniers adieux. (VOLTAIRES.)

Faibles, muets, de remords déchirés,
Ils contemplaient leurs amis *expirés*. (PARNY.)

Le pêcheur *échoué* sur le rivage peut-il se plaindre en voyant sur la mer irritée des flottes dispersées ? (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Les Latins sont vaincus, Camille *est expirée*. (DELILLE.)

D'ailleurs, Voltaire lui-même n'a-t-il pas fait justice de cette critique? On reproche à Racine, dit-il, le *héros expiré*. Quelle misérable vétille de grammair! Pourquoi ne pas dire ce *héros expiré*, comme on dit : *il est expiré, il a expiré*? Il faut remercier Racine d'avoir enrichi la langue, à laquelle il a donné tant de charmes, en ne disant jamais que ce qu'il doit, lorsque les autres disent tout ce qu'ils peuvent.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Cette femme a accouché.
La procession a passé.
Le rivièr a baissé.
J'ai descendu.
J'ai sorti.
Ma famille a péri.

Cette femme est accouchée.
La procession est passée.
La rivière est baissée.
Je suis descendu.
Je suis sorti.
L'équipage est péri.

Mon cœur a changé.
La rivière a crû.
Les cris ont cessé.
J'ai moulté.
J'ai entré.
Ces hommes ont passé.

Mon cœur est changé.
La rivière est crüe.
Les cris sont cessés.
Je suis moulté.
Je suis entré.
Ces hommes sont passés.

----- N° DXLIII. -----

EMPLOI DE *être* ET *avoir* AVEC LES PARTICIPES *échappé*, *convenu*.

ÉCHAPPÉ

AVEC *avoir*.

J'ai retenu le chant, les vers m'ont *échappé*.
(J.-B. ROUSSEAU.)
Cette différence ne m'a *pas échappé*.
(J.-J. ROUSSEAU.)

AVEC *être*.

Ce mot m'est *échappé*, pardonnez ma franchise.
(VOLTAIRE.)
Je suis bien aise d'excuser par les fautes de la traduction latine, celles qui pourront m'*être échappées* dans la française.
(BOILEAU.)

CONVENU.

Cette maison lui *aurait convenu*. (FÉRAUD.)

Ils *sont convenus* d'attaquer l'ennemi le même jour.
(LAVEAUX.)

On dit qu'une chose *a échappé*, pour faire entendre qu'on ne l'a pas remarquée, qu'on n'y a pas fait attention; et qu'elle *est échappée*, pour exprimer qu'elle a été faite par inadvertance.

Convenu avec avoir réveille une idée de convenance, et avec *être* une idée de convention.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ce mot m'a *échappé*.

Ce mot m'est *échappé*.

Cette personne a *convenu*.

Cet homme est *convenu* de ses torts.

EMPLOI DES MODES ET DES TEMPS.

INDICATIF.

----- N° DXLIV. -----

LE *présent* EMPLOYÉ POUR LE *futur*.

I.

PRÉSENT.

Soyez *soignée*, ou bien vous *êtes morte*.
(LA FONTAINE.)

FUTUR.

Ton sang va me venger, lâche et perfide époux;
Tu *mourras*.
(LONGPIERRE.)

Al ! monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends demain.

(BOILEAU.)

Et bientôt dans ces murs vous êtes assiégés.

(RACINE.)

Milord Fabridge est-il à Londres ? — Non, mais il revient bientôt.

(VOLTAIRE.)

Je suis de retour dans un moment. (MOLIERE.)

Son procès se juge demain. (ACADÉMIE.)

Albe et Rome demain prendront une autre face.

(CORNEILLE.)

Jérusalem sera bientôt assiégée par les Romains.

(BOSSUET.)

Tu arriveras bientôt dans cette île fortunée.

(FÉNELON.)

César viendra bientôt. (CORNEILLE.)

Je serai jugé demain. (ACADÉMIE.)

Souvent, pour rendre l'expression plus vive, plus animée, on emploie figurément le *présent* à la place du *futur*. C'est ainsi que nous disons : *tu es mort*, pour *tu mourras* ; *je vous attends demain*, au lieu de *je vous attendrai demain*.

Toutefois, cet emploi du présent n'a lieu que lorsqu'il s'agit d'un temps prochain, car on s'exprimerait mal si l'on disait : *je succède à mon père dans deux ans*. La figure serait ici un peu trop forte.

II.

Si du sort des tyrans vous bravez les hasards,
Il naîtra des Brutus autant que des Césars.

(CRÉBILLON.)

S'il me voit, ce vieillard m'éconduira peut-être
Fort incivilement.

(REGNARD.)

Si l'on vous trouve ici, vous gâterez l'affaire.

(REGNARD.)

Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

(MOLIERE.)

Notre vivacité nous porte aussi quelquefois à désirer de pouvoir rapprocher le temps futur (1). Voilà pourquoi nous disons : *si vous m'aimez, je vous aimerai*, au lieu de dire régulièrement : *si vous m'aimerez, je vous aimerai*.

Les Italiens, selon leur naturel politique, se sont ménagé les deux manières avec *si*. Ils disent : *vi andrò, se potrò* (j'irai, si je pourrai), lorsque la chose dont il est question leur est indifférente, ou qu'ils voudraient l'éloigner ; et ils disent *vi andrò, se posso* (j'irai, si je puis), toutes les fois qu'ils veulent témoigner le désir qu'ils ont de voir déjà accompli ce qui doit arriver, ou lorsque l'action peut suivre à peu près l'instant de la parole (2).

Mais la phrase française : *si vous m'aimez, je vous aimerai*, prise isolément, n'en présente pas moins deux sens ; elle signifie : *si vous m'aimez MAINTENANT, je vous aimerai*, ou bien *si vous m'aimez PLUS TARD, je vous aimerai aussi*. Le verbe *aimez* désigne donc, comme on le voit, tantôt un présent, tantôt un futur. Dans ce dernier cas, l'idéologie réclame le futur ; mais l'usage ne permet pas en français de l'employer, la vivacité de l'imagination a franchi l'espace. Ainsi nous nous sommes privés d'une nuance dans l'expression de la pensée.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Dans une heure elle est morte.

Dans une heure elle expire.

Demain vous êtes libre.

Demain la trêve expire.

Demain le docteur vient dîner chez moi.

Si vous étudiez, vous deviendrez savant.

Si vous venez, j'en serai enchanté.

Dans une heure elle sera morte.

Dans une heure elle expirera.

Demain vous serez libre.

Demain la trêve expirera.

Demain le docteur viendra dîner chez moi.

Si tu te conduis bien, tu mériteras l'estime publique.

Si vous me le donnez, j'en prendrai bien soin.

(1) Et non de rapprocher l'action exprimée par le verbe, comme le dit Boniface, car dans *demain je suis libre*, il n'y a pas d'action proprement dite.

(2) C'est ainsi que Boccace dit :

AVEC LE PRÉSENT.

Che farai tu, se ella il dice a' fratelli?

Traduction : Que feras-tu si elle le dit à ses frères?

Se io infra otto giorni non vi guarisco, fatemi bruciare.

Traduction : Si dans huit jours je ne vous guéris pas, faites-moi brûler.

AVEC LE FUTUR.

Mei glielo farann fare, e voglia ella, e no, se tu vorrai.

Traduction : Nous le lui ferons faire, qu'elle le veuille ou non, si tu voudras.

Se tu la toccherai con questa scritta, ella ti verrà incontanente dietro.

Traduction : Si tu la toucheras avec cet écrit, elle te suivra aussitôt.

.....N° DXLV.

LE présent POUR LE passé.

PRÉSENT.

Turenne meurt, tout se confond, la fortune change, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur. Tout le camp demeure immobile; les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non aux blessures qu'ils ont reçues. (FLÉCHIER.)

PASSÉ.

Le roi arriva jeudi au soir; la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa. Il y eut quelques tables où le rôti manquait. Cela saisis Vatel... Minuit vient : le feu d'artifice ne réussit point; il fut couvert d'un nuage. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout; il trouve tout endormi. (M^{me} DE Sévigné.)

Beaucoup d'écrivains, dit Boiste, voulant donner à leur stylo plus de rapidité, peindre plus vivement les faits en les mettant sous les yeux du lecteur au *présent*, emploient ce temps, au lieu du passé, dans leurs narrations. On ne peut que leur applaudir, lorsqu'ils n'abusent pas de ce moyen; mais ce *présent*, trop répété, mis avec *l'on*, fait courir l'esprit à perte d'haleine, et si vite, qu'il arrive à la fin d'un alinéa sans savoir ce qu'il a vu. Les faiseurs d'analyses sont très-sujets à ce vice de style; et l'imagination, quelque vive qu'elle soit, s'étonne de voir toute une famille, toute une nation voltiger ainsi devant ses yeux, sur des *on* : *ON s'habille, ON se hâte, ON s'avance, ON se précipite, ON se heurte, ON se perd*, etc., employés du commencement à la fin d'une histoire des temps passés. Cet effort de l'imagination la fatigue, et la lecture des livres devient insupportable par sa ressemblance avec une lanterne magique dont les figures fuiraient sans laisser aux yeux le temps de les reconnaître. Lorsque l'auteur, lassé lui-même de cette tension de l'esprit, revient par mégarde au passé, ce mélange de présent et de passé jette inévitablement du désordre dans la génération des idées : le lecteur ne sait plus où il en est; et si les personnages l'intéressent vivement, il lui déplaît de les voir apparaître un moment sous ses yeux, pour s'enfoncer dans les ténèbres du temps qui n'est plus.

Il faut donc user sobrement de cette figure de style, en imitant les peintres, qui ne mettent pas tous les personnages, toutes les scènes sur le premier plan du tableau, mais rejettent les moins importants dans le lointain; ce lointain, dans le style, est le passé; le premier plan est le présent.

La plupart des grammairiens disent que lorsqu'on emploie ainsi le *présent* pour le *passé*, il faut que les verbes qui sont en rapport dans la même phrase soient aussi au *présent*; dès lors les phrases suivantes ne sont pas correctes : *Le centurion envoyé par Mucien ENTRE dans le port de Carthage; et dès qu'il FUT débarqué il ÉLÈVE la voix. Il fallait et dès qu'il EST débarqué il ÉLÈVE la voix. — Tandis que le cardinal Mazarin GAGNAIT des batailles contre les ennemis de l'Etat, les siens COMBATTENT contre lui. Dites gagne, combattent, ou gagnait, combattaient.*

Nous pensons cependant que rien n'empêche d'employer différents temps dans le même tableau, selon le rapport qu'on veut exprimer. Les écrivains nous en présentent de fréquents exemples. Nous ne citerons que les suivants :

A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout; il trouve tout endormi. Il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportait seulement deux charges de marée. Il lui demande : « Est-ce là tout? — Oui, monsieur. » Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne viennent point. Sa tête s'échauffait; il crut qu'il n'y aurait point d'autre marée. Il trouva Gourville; il lui dit :

Cependant ces chaleurs excessives ÉLEVÈRENT de l'Océan des vapeurs qui COUVRIRENT l'île comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassemblaient autour d'eux, et de longs sillons de feu sortaient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux FIERENT retentir de leurs éclats les bois, les plaines et les vallons; des pluies épouvantables, semblables à des cataractes, TOMBERENT du ciel. Des torrents écu-

« Monsieur, je ne SURVIVRAI point à cet affront-ci. » Gourville se moqua de lui. Vatel monta à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup (car il s'en DONNA deux qui n'étaient pas mortels) qu'il TOMBA mort. La marée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer; on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang. On court à M. le prince, qui fut au désespoir. M. le duc PLEURA; c'était sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne. M. le prince le dit au roi fort tristement. On dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière. On le LOUA fort, on LOUA et BLAMA son courage. (M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

meux se précipitaient le long des flancs de cette montagne; le fond de ce bassin était devenu une mer, le plateau où sont assises les cabanes une petite île, et l'entrée de ce vallon une écluse, par où sortaient pêle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres et les rochers. Sur le soir la pluie cessa, le vent allié du sud-est reprit son cours ordinaire; les nuages orageux furent jetés vers le nord-ouest, et le soleil couchant parut à l'horizon. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Les Romains, malgré l'inégalité du lieu où ils COMBATTAIENT, repoussent de tous côtés les Gaulois. Brennus les rallie, lève le siège, et campe à quelques milles de Rome. Camille le suit avec le même ardeur, l'attaque de nouveau et le défait. La plupart des Gaulois furent tués sur la place. (VERTOT.)

Transposez ces formes variées, ou peignez tout des mêmes couleurs, et le charme est détruit. Ce mélange des formes du présent et du passé produit dans ces tableaux une pittoresque diversité.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Assitôt je cours, je vole, je traverse la foule, j'arrive... Que vois-je ? je vois une femme assassinée.

Assitôt je cours, je vole, je traverse la foule, j'arrive... Que vois-je ? je vis une femme assassinée.

----- N° DXLVI. -----

C'est moi qui parlerai ou ce sera moi qui parlerai, ETC.,

C'est.

C'est précisément ce qui ARRIVA à la première représentation de l'Œdipe de Voltaire.

(LA HARPE.)

C'est là que s'ALLUMERA le premier flambeau du génie européen.

(VILLEMAIN.)

Est-ce par l'amour du bon goût que Despréaux se croyait forcé à louer Segrais ? (VOLTAIRE.)

C'est Boileau qui, le premier, ENSEIGNA l'art de parler toujours convenablement. (Id.)

Ah ! c'est ici seulement qu'il FALLAIT faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi, dans cette chaire, d'un côté la mort qui nous menace, et de l'autre, mon grand Dieu qui vient vous juger.

(BRIDAINE.)

C'est alors que Fénelon FIT voir que les cœurs sensibles, à qui l'on reproche d'étendre leurs affections sur le genre humain, n'en aiment pas moins leur patrie.

(LA HARPE.)

On voit qu'on peut très-bien dire *c'est lui qui le fera*, ou *ce sera lui qui le fera*, *c'est lui qui le fit*, ou *ce fut lui qui le fit*. Ces deux manières sont également en usage. Néanmoins *c'est moi qui parlerai*, *c'est moi qui parlai*, présentent des expressions plus précises que *ce sera moi qui parlerai*, *ce fut moi qui parlai*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

C'est alors que j'appris...
C'est à cette époque qu'il revint.
C'est à l'âge de trente ans que je me maria.
Est-ce là le sort qui m'attendait ?

Ce fut alors que j'appris...
Ce fut à cette époque qu'il revint.
Ce fut à l'âge de trente ans que je me maria.
Etait-ce là le sort qui m'attendait ?

IMPARFAIT.

N° DXLVII.

On m'a dit que C'EST, on m'a dit que C'ÉTAIT.

AVEC LE PRÉSENT.

Je le PRIAI de me dire ce que c'est que le pouvoir prochain. (PASCAL.)

D'argent, point de caché. Mais le père FUT sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor. (LA FONTAINE.)

J'ai toujours REMARQUÉ que les gens faux sont
sobres, et que la grande réserve de la table annonce
assez souvent des mœurs feintes et des âmes dou-
bles. (J.-J. ROUSSEAU.)

Tous ceux qui ont nié sur l'art de gouverner
les hommes ONT RECONNU que c'est de l'instruction
de la jeunesse que dépend le sort des empires.
(L'ABBÉ BARTHÉLEMY.)

Il CONCLUAIT que sagesse vaut mieux qu'éloquence.
(VOLTAIRE.)

Il RECONNAISSAIT que la véritable grandeur n'est
que la modération, la justice, la modestie et l'hu-
manité. (FÉNÉLON.)

M^{me} du Gué A MANDÉ à M. de Coulanges que
vous êtes belle comme un ange.
(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Ceux qu'on voit s'étonner de ce nouvel amour
N'ONT jamais bien CONÇU ce que c'est que la cour.
(VOLTAIRE.)

Qu'est-ce que vous me voulez, mon papa? Ma
belle-maman m'A DIT que vous me demandez.
(MOLIÈRE.)

On A DIT depuis long temps que les extrêmes se
touchent; c'est la vérité de cette pensée qui l'a ren-
due triviale. (DE SÉGUR AÎNÉ.)

Ce fut alors qu'Annibal RECONNU que dans les
affaires de la guerre il y a des moments favorables
et décisifs qui ne reviennent jamais. (VERTOT.)

Il TENAIT pour maxime qu'un habile capitaine
peut bien être vaincu, mais qu'il ne lui est pas per-
mis d'être surpris. (BOSSUET.)

C'est alors qu'ON APPRIT qu'avec un peu d'adresse,
Sans crime un prêtre peut vendre trois fois la messe,
Pourvu que, laissant la son salut à l'écart,
Lui-même en la disant n'y prenne aucune part.
C'est alors que l'on sut qu'on peut pour une pomme
Sans blesser la justice assassiner un homme.
(BOILEAU.)

AVEC L'IMPARFAIT.

Je le SUPPLIAI de me dire ce que c'était que le
pouvoir prochain de faire quelque chose.
(PASCAL.)

J'AI OUI dire à plusieurs de nos chasseurs, qu'
rien n'était plus propre à désaltérer, que les feuilles
du gui qui croît dans nos arbres.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

J'AI toujours VU que les jeunes gens corrompus
de bonne heure, et livrés aux femmes et à la dé-
bauche, étaient inhumains et cruels.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Assez et trop longtemps l'arrogance de Rome
A CRU qu'être Romain c'était être plus qu'homme.
(CORNEILLE.)

Il faut un corps d'Hercule pour vivre ici; mais
j'y suis libre, et j'ai trouvé que la liberté valait
encore mieux que la santé. (VOLTAIRE.)

J'AI CONNU qu'il n'y avait de bon pour la vieillesse
qu'une occupation dont on fût toujours sûr.
(Id.)

M^{me} de Coulanges m'A MANDÉ que vous m'aimiez,
et que vous parliez de moi. (M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Tout le monde criait pour la liberté et la justice,
mais on ne SAVAIT point ce que c'était que d'être
libre et juste. (VOLTAIRE.)

Oh! mon ami! ne m'AVEZ-VOUS PAS DIT que vous
n'aviez point de naissance?
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Le lynx, dont les anciens ONT DIT que la vue était
assez perçante pour pénétrer les corps opaques, est
un animal fabuleux. (BUFFON.)

L'instinct ne montre à l'animal que ses besoins;
mais l'homme seul, du sein d'une ignorance pro-
fonde, A CONNU qu'il y avait un Dieu.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Jean-Jacques DISAIT que rien ne rendait les
mœurs plus aimables que l'étude de la botanique.
(Id.)

ON ENTENDIT prêcher dans l'école chrétienne,
Que sous le joug du vice un pécheur abattu
Pouvait, sans aimer Dieu ni même la vertu,
Par la seule frayeur au sacrement unie,
Admis au ciel, jouir de la gloire infinie;
Et que, les clefs en main, sur ce seul passeport,
Saint Pierre à tout venant devait ouvrir d'abord.
(BOILEAU.)

Il serait difficile, répéterons-nous avec Lemare, de dire de quel côté il y a le plus d'exemples.

Cependant les grammairiens sont divisés en deux partis, qu'on peut appeler les absolus et les relatifs.

Les premiers, à la tête desquels est Urbain Domergue, veulent que toutes les fois qu'on énonce une qualité habituelle ou essentielle, il faut toujours se servir du présent, même lorsque le verbe est employé complétivement après un passé. Pour eux, toutes les phrases de la seconde colonne où l'on fait usage du passé sont des violations de la raison éternelle, qui veut qu'on exprime comme présent ce qui est existant dans tous les temps.

Les relatifs disent :

« C'est une règle générale que lorsque dans une phrase il y a deux verbes correspondants, dont le premier est au passé, le second doit être à l'imparfait. »

Et pour eux tous les exemples de la première colonne sont des fautes.

L'une et l'autre de ces règles sont également contraires aux faits

La raison éternelle veut sans doute que lorsqu'on a l'intention d'exprimer une vérité habituelle ou essentielle comme telle, c'est-à-dire comme une maxime invariable, on emploie le présent; mais elle n'exige point que nous la considérions toujours comme maxime, elle n'empêche pas que nous ne la fassions correspondre à une époque passée, et que pour peindre cette idée nous ne nous servions de l'imparfait. Par exemple, de ce que Dieu est toujours essentiellement bon, s'ensuit-il que je ne puisse pas dire qu'il était bon hier d'une manière particulière, à telle ou telle occasion?

Quant à la règle des relatifs, elle doit être classée parmi ces recettes dont leurs livres sont pleins, et dont le principal effet est de déformer l'intelligence et de convertir les hommes en automates.

Qu'importe, en effet, que le temps qui précède soit passé, si l'idée du second est une idée du présent? car c'est toujours ce qu'il faut savoir.

Nous ne pouvons ici que répéter ce que nous avons reproduit déjà sous tant de formes.

Reployez-vous sur vous-même, cherchez ce qui se passe en vous, si c'est un sentiment plutôt qu'une maxime, un fait particulier plutôt qu'une vérité générale, que vous voulez exprimer. Dans ce cas, vous mettrez l'imparfait. Mais si c'est plutôt une maxime qu'un sentiment, qu'un fait, vous emploierez le présent.

Ainsi tantôt ce sera le présent, tantôt l'imparfait, qu'il conviendra de préférer. Rien ne peut apprendre à faire ce choix, il dépend uniquement de l'organisation de celui qui parle.

Quelquefois les écrivains ont employé les deux temps dans la même phrase. En voici quelques exemples :

AYANT FAIT réflexion, depuis quelques années, qu'on ne gagnait rien à être bon homme, je me suis mis à être un peu gai, parce qu'on m'a dit que cela est bon à la santé. (VOLTAIRE.)

M^{me} La Fayette m'a MANDÉ qu'elle allait vous écrire, mais que la migraine l'en empêchait.

(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Si l'on eût prétendu qu'on SAVAIT que la terre ne tournait pas, on n'eût point puni Gallée pour AVOIR DIT qu'elle tournait. (J.-J. ROUSSEAU.)

Je t'ai souvent ouï dire que les hommes étaient nés pour être vertueux, et que la justice est une qualité qui leur est aussi propre que l'existence. Explique-moi ce que tu veux dire.

(MONTESQUIEU.)

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il savait que vous étiez mon ami.
On m'a dit que mon amitié vous incommode.
On m'a dit que l'amour fait des héros.
J'ai toujours cru que Dieu est bon.

Il savait que vous étiez mon ami.
On m'a dit que mon amitié vous incommode.
On m'a dit que l'amour faisait des héros.
J'ai toujours cru que Dieu était bon.

-----N° DXLVIII.-----

EMPLOI DE L'IMPARFAIT OU DU PRÉSENT APRÈS *SI*.

I.

AVEC L'IMPARFAIT.

Si mon cœur était libre, il POURRAIT être à vous.
(REGNARD.)

*Si l'art et le travail n'attendent pas la nature,
On verrait fort souvent les champs les plus féconds
Ne pousser, faute de culture,
Que des ronces et des chardons.* (LENOBLE.)

... Au barreau l'on serait maladroit
*Si l'on n'y savait pas, suivant qu'on se rencontre,
Soutenir le pour et le contre.* (Id.)

Si je ne l'aimais plus, t'en PARLERAIS-je encore ?
(DEMOUSTIER.)

Si je vous aimais moins, je SÉRAIS plus tranquille.
(REGNARD.)

Si nous voyions l'étendue des montagnes en profondeur, les cheveux nous en DRESSERAIENT à la tête.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

AVEC LE PRÉSENT.

... *Si Louis l'ordonne,*
Ces arbres PARLERONT mieux que ceux de Dod.
(MOULIER.)

... Elle PERDRA la vie
Si son âme n'obtient l'effet de son envie. (Id.)
Si'il est vrai qu'elle ait dit ce que je viens d'ent d-
J'AVOUERAI que mes feux n'ont plus rien à prétendre.
(Id.)

*Si vous n'éclates fort contre un trait si hardi,
Ou ne trouvez bientôt moyen de me défaire
Des persécutions d'un pareil téméraire,
J'ABANDONNERAI tout.* (Id.)

*Si vous voulez satisfaire mes vœux,
Un saint nœud dès demain nous UNIRA tous deux* (Id.)

*Vous CAUSEREZ de terribles éclats,
Si vous ne mettez fin à tout cet embarras.* (Id.)

... *Si vous avez tant soit peu de cervelle,
Vous PRENDREZ d'autres soins.* (Id.)

Le Journal grammatical avait proposé cette question :

« Quelle règle peut-on poser pour enseigner que dans : *si vous m'aimez, je vous aime-
rai*, le premier verbe doit être au présent de l'indicatif, et que dans : *si vous m'aimiez,
je vous aimerais*, il doit être à l'imparfait ? »

Voici la réponse qu'y fit M. Dessiaux, et que nous croyons devoir reproduire.

1° Lorsque après avoir reconnu la possibilité d'une action, on affirme simplement que, si cette action a lieu, elle produira, comme résultat certain et infaillible, une autre action qui en dépend, ainsi que l'effet dépend de la cause ; alors il n'y a aucune incertitude dans la pensée, l'expression doit donc être positive, et dans ce cas, c'est du mode indicatif qu'il faut faire usage. Mais, puisque les deux actions ne peuvent avoir lieu que dans un temps futur, relativement au moment de la parole, les verbes doivent se mettre au futur, selon la construction idéologique. Cependant en français (1), par propriété de langage, le verbe de l'action principale se met au présent. Il faut chercher la cause de cette anomalie dans la vivacité de l'imagination, qui, franchissant l'espace, nous fait considérer comme présent l'objet de notre crainte ou de notre désir.

2° S'il y avait doute, crainte ou désir prononcé relativement à l'action primordiale, et qu'on voulût seulement affirmer qu'elle produirait l'action secondaire conditionnellement, on mettrait à l'imparfait la proposition subordonnée, et au conditionnel la proposition principale ; et alors, selon le point de vue de l'écrivain, cet imparfait désignerait ou un présent ou un futur ; il a donc perdu sa signification propre. En effet, comme tout est vague dans la pensée, l'expression devrait porter le même caractère d'indécision ; l'idéo-

ogie réclame donc le mode subjonctif (1); mais ce ne sont pas des logiciens qui président à la formation des langues.

En général, après la conjonction *si*, nous mettons toujours l'indicatif (le *présent* ou l'*imparfait*, selon le cas); c'est un idiotisme (2).

Cette règle convient surtout aux étrangers et aux habitants de quelques provinces de la France, qui, dans ce cas, se servent du conditionnel, et disent *si j'aurais*, au lieu de *si j'avais*, etc.

II.

IMPARFAIT ET PLUS-QUE-PARFAIT DE L'INDICATIF OU DU SUBJONCTIF APRÈS *si*.

AVEC L'INDICATIF.

Ah! *s'il n'était* pas mort, c'était de l'or en barre.
(REGNARD.)

Si l'on m'en avait cru, tout n'en irait que mieux.
(Id.)

Si les Titans avaient chassé du ciel Jupiter, les poètes eussent chanté les Titans.
(VOLTAIRE.)

Si on avait pu rire dans une si triste occasion, quels portraits n'aurait-on pas faits de l'état où nous étions tous?
(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Si ces observations avaient été répétées, si elles s'étaient trouvées justes, l'expérience eût pu, au bout de quelques milliers de siècles, former un art dont il eût été difficile de douter.
(VOLTAIRE.)

... *S'ils avaient* suivi mes conseils et mes vœux. Je les aurais sauvés ou combattus tous deux. (Id.)

Les poètes eussent chanté le diable, *si*, par impossible, le diable *était resté* vainqueur.
(VOLTAIRE.)

Il aurait dû, *s'il avait été* innocent, se mettre en prison.
(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Devant les verbes *avoir* et *être*, on se sert de l'indicatif ou du subjonctif, et l'on dit à volonté : *si j'avais*, ou *si j'eusse reçu votre lettre*; mais la première tournure est beaucoup plus usitée.

III.

INDICATIF ET SUBJONCTIF DANS LA MÊME PHRASE.

... Mais *si*, sans vouloir rire, Tout *allait* comme j'ai l'honneur de vous le dire, Et qu'Angélique enfin *pût* changer? (REGNARD.)

Si dans l'assemblée tout-à-coup *paraissait* un orateur, et qu'*il voulût* se faire entendre?
(THOMAS.)

(1) Comme cela a lieu dans d'autres langues. Les Italiens disent : *si je susse, si je pusse, si je dusse*, et non *si je savais, si je pouvais, si je devais*.

Selo *sapessi* pur ch'il l'ha avuto, mi parrebbe essere mezzo consolato. (Bocc. g. 8, n. 6.)

Se io non *avessi* paura di mio padre, io gli insegnerei la risposta. (MACCHIAVELLI, Com.)

Se io *avessi* questi denari, io gli ti presterei intanente. (Bocc. g. 8, n. 10.)

Se così non *fosse*, io non vi potrei prestare un grosso. (Bocc. g. 8, n. 8.)

Si je susse cependant qui l'a eu, il me paraîtrait d'être à moitié consolé.

Si je n'eusse pas peur de mon père, je lui enseignerais la réponse.

Si j'eusse cet argent, je te le prêterais sur-le-champ.

Si ce ne *fût* pas ainsi, je ne pourrais pas vous prêter un liard.

Les Latins disaient, comme les Italiens, *si je susse* : *altud si scirem, id pollicerer tibi* (TÉRENCE). Traduction : *Si je susse autre chose, je te le promettrais*.

(2) Les Grecs employaient aussi la même tournure : *εἰ Ἀλέξανδρος ᾔσχετο*. (Si j'étais Alexandre.)

(PLUTARQUE.)

On doit encore remarquer que, dans le cas où l'on remplace la conjonction *et* par *que*, lorsqu'il y a énumération d'actions, la construction idéologique reprend ses droits, et que l'on fait usage du subjonctif, quoique le premier verbe soit à l'indicatif. Ainsi on dit avec le présent: *Si vous m'AIMEZ, et QUE vous VOULIEZ me le persuader*; et avec le passé: *Si vous m'AIMIEZ et QUE vous VOULUSSIEZ me le persuader*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Si tu aimes Dieu, tu seras heureux.

Si tu meurs, je meurs.

S'il était parti.

S'il le veut, et qu'il me réponde d'en avoir soin, je le lui donne.

Si tu aimes Dieu, tu serais heureux.

Si tu meurrais, je mourrais.

S'il fut parti.

S'il le voulait, et qu'il me répondît d'en avoir soin, je le lui donnerais.

—●●●●●●●●●● N° DXLIX. ●●●●●●●●●●—

EMPLOI DE L'IMPARFAIT DE L'INDICATIF AU LIEU DU CONDITIONNEL.

AVEC L'IMPARFAIT.

Si j'avais dit un mot, on vous *donnait* la mort.
(VOLTAIRE.)

Il me jurait que jusques à la mort
Son amour me *laissait* maîtresse de son sort.
(RACINE.)

Jaloux de ces présents que convoitait ton cœur,
Si tu n'avais pas nui, tu *mourrais* de douleur.
(TISSOT.)

Il y en a de tels, que, s'ils eussent obtenu six
mois de délai de leurs créanciers, ils *étaient* nobles.
(Cité par LEMARE.)

Et je *pouvais* pour vous gagner cette victoire,
Si le ciel n'eût voulu m'en dérober la gloire.
(MOLIERE.)

AVEC LE CONDITIONNEL.

Si j'avais dit un mot, on vous *aurait* donné la mort.

Il me jurait que jusqu'à la mort son amour *me laisserait* maîtresse de son sort.

Si tu n'avales pas nui, tu *serais* mort de douleur.

Il y en a de tels, que, s'ils avaient obtenu six
mois de délai de leurs créanciers, ils *auraient été* nobles.

Et *j'aurais pu* pour vous gagner cette victoire, si le ciel, etc.

Dans ces sortes de phrases on emploie l'indicatif ou le conditionnel ; mais l'indicatif est plus énergique.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

S'il vous avait trouvé, il vous tuait.

S'il vous avait trouvé, il vous aurait tué.

PRÉTÉRIT DÉFINI ET PRÉTÉRIT INDÉFINI.

I.

PRÉTÉRIT DÉFINI.

Je *vis* hier une chose assez singulière, quoiqu'elle se passe tous les jours à Paris. (MONTESQUIEU.)

Je *te parlai* l'AUTRE JOUR de l'inconstance prodigieuse des Français sur leurs modes. (Id.)

Je *vous envoie*, mon cher frère, une lettre que *j'écris* hier pour madame de Laval. (FÉNÉLON.)

Je *me trouvais* un peu incommodé avec de l'émotion AYANT-HIER ; mais cela n'a point eu de suite. (Id.)

PRÉTÉRIT INDÉFINI.

Le roi m'a *nommé* AUJOURD'HUI archevêque de Cambrai. (FÉNÉLON.)

Ce MATIN *j'ai trouvé* le pavé si glissant que *j'ai pensé* que si je venais à tomber sur le bras droit, je serais tout-à-fait désemparé.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Je *vous ai écrit* CE MATIN, ma chère sœur, sur ma conversation avec M. le maréchal. (FÉNÉLON.)

Le citoyen Didot a renvoyé hier au soir son domestique avec des paroles dures, et CE MATIN on a *trouvé* ce malheureux qui s'était pendu dans sa chambre. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

HIER au soir j'eus en me couchant un frisson de fatigue; huit lieues dans un jour sont trop.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

En rentrant chez moi **CE SOIR**, j'ai appris que le citoyen Didot venait d'éprouver un grand sujet de chagrin.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Les formes *je vis, je parlai, je trouvai*, ne doivent s'employer que pour exprimer une chose qui s'est passée dans une période de temps entièrement écoulée (1^{re} colonne), de sorte que ce serait une faute de dire: *Je VIS cette année, je PARLAI ce mois-ci, je TROUVAI cette semaine, j'EUS ce matin*. Il faut alors faire usage des formes, *j'ai vu, j'ai parlé, j'ai trouvé, j'ai eu*, etc. (2^e colonne).

Cette distinction est observée dans la phrase suivante :

Je t'ai défendu cent fois de râcler ton maudit violon; cependant je t'ai entendu CE MATIN. Ce matin ! ne vous souvient-il plus que vous me le mîtes HIER en mille pièces ?

(PALAPRAT.)

Les grammairiens disent que pour employer le prétérit défini il faut que le temps soit éloigné au moins d'un jour, qu'il y ait eu une nuit depuis l'événement ; la moindre de toutes les périodes admises pour l'emploi de ce temps étant celle d'hier (1).

Une heure suffit, pourvu que l'on ne soit plus dans l'époque désignée. D'ailleurs, il nous semble qu'un homme qui le soir raconterait un événement remarquable, une bataille qui aurait eu lieu le matin, pourrait bien dire :

Nous n'étions que cinq cents, mais, par un prompt renfort,

Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port. (CORNEILLE, *le Cid*, IV, III.)

Et Voltaire souhaite que cette licence soit permise en poésie Racine n'a pas craint non plus de faire dire à Thérémène :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Combien cette expression est plus vive ! Le temps qu'ont duré de pareils événements est comme une époque particulière.

Bien plus, comme le fait observer M. Dessiaux, il y a des cas où l'on ne peut s'exprimer qu'avec ce temps : *CE MATIN nous nous sommes rendus chez le ministre : il n'y était pas ; nous RÉSOLÜMES de l'attendre.*

II.

PRÉTÉRIT DÉFINI.

Je fus bien fâché HIER, ma chère cousine, de vous avoir quittée avec tant de précipitation. (FÉNÉLON.)

Nous partîmes HIER de Paris à neuf heures du matin.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Il prétend que je lui dois tout le blanchissage duinge que vous eûtes la bonté de faire faire pour moi, IL Y A CINQ ANS, lorsque je vins ici.
(FÉNÉLON.)

IL Y A environ un mois que madame Mesnard m'offrit d'elle-même de me prêter l'argent nécessaire à l'édition de mon ouvrage.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

HUIT JOURS APRÈS son départ, il m'écrivit une lettre remplie de lamentations.
(Id.)

PRÉTÉRIT INDÉFINI.

HIER, en travaillant à mon quatrième dialogue, j'ai éprouvé un vrai plaisir.
(MIRABEAU.)

J'ai tenu HIER ma seconde séance à l'école normale; j'ai été comblé d'applaudissements.
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

IL Y A UN AN j'ai obtenu la somme de cent écus sur les secours réservés aux pauvres gens de lettres.
(Id.)

J'ai eu l'AUTRE JOUR à Neuilly fuir un larron à travers champs, après lequel tout le village criait.
(Id.)

Je vous ai écrit IL Y A UNE QUINZAINE DE JOURS
(Id.)

(1) Aussi M^{me} de Sévigné écrit-elle : *M. de Courtrai revient de Saint-Germain. Ce fut le soleil qui éclaira ce mariage, la lune a été témoin du reste*. Ce qui veut dire : *Le soleil (d'hier) éclaira le mariage, et la lune (qui a lui pendant la nuit jusqu'à ce matin) a été témoin du reste*.

Les curieux, dit plaisamment à ce sujet Lemare, peuvent consulter les almanachs du temps, pour savoir si le jour qu'écrivait M^{me} de Sévigné il y avait eu lune depuis minuit.

On voit par ces exemples que si l'on parle d'une chose arrivée dans une période de temps déterminée, mais où l'on n'est plus, on peut à volonté faire usage du *prétérit défini* ou *indéfini*, et dire : *je vis hier*, ou *j'ai vu hier* ; *je vous écrivis l'autre jour*, ou *je vous ai écrit l'autre jour*, etc.

III.

PRÉTÉRIT DÉFINI.

C'est Bolleau qui le premier *enseigna* l'art de parler toujours convenablement. (VOLTAIRE.)

Grâces à mon amour, je me suis bien servie Du pouvoir qu'Amurat me *donna* sur sa vie.

(RACINE.)

... Ce jour que tu *reçus* de moi. (Id.)

Dieu ne *créa* que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots.

(LA FONTAINE.)

Dieu *créa* deux grands luminaires, le soleil et la lune.

(PASCAL.)

PRÉTÉRIT INDÉFINI.

Quelques animaux nous *ont enseignés* à bâtir des maisons. (ACADÉMIE.)

Je ne me souviens plus déjà de tous les déplaisirs que vous m'*avez donnés*. (MOLIERE.)

Cruelle, quand ma foi vous a-t-elle *décue* ?
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous *ont reçus* ? (RACINE.)

Dieu *a créé* le genre humain, et en le créant il n'a pas dédaigné de lui enseigner le moyen de le servir et de lui plaire. (BOSSUET.)

Les poètes *ont créés* les dieux. (ACADÉMIE.)

Lorsqu'il s'agit d'une chose arrivée dans une période de temps indéterminée, mais entièrement écoulée, on peut, comme le prouvent ces citations, employer le *prétérit défini* ou le *prétérit indéfini*.

On fait usage du premier, si l'on ne songe qu'à la semaine, à la journée, à l'instant même où l'événement dont on parle a eu lieu.

On se sert du second, si l'on veut faire entendre que la période de temps où cet événement s'est passé dure encore.

C'est ainsi que Crébillon a dit :

La crainte fit les dieux, l'audace a fait les rois.

En mettant *fit les dieux*, Crébillon, comme le fait observer Lemare, nous suppose hors de la période où se faisaient les dieux, où ils furent tellement multipliés qu'enfin, selon la noble expression de Bossuet : *Tout était Dieu, excepté Dieu lui-même*. Depuis longtemps on n'en fait plus.

Au contraire, Crébillon a dit *a fait les rois*, parce que l'audace *fit, fait et fera encore*, plus ou moins longtemps, des rois ; nous sommes *encore* dans cette période.

La Harpe remarque, à l'occasion de ce vers de Voltaire :

Brisés mes liens, remplites ma vengeance,

qu'il faut éviter ces sortes de *prétérits*, dont la prononciation lourde et emphatique déplaît à l'oreille ; il faut surtout se garder d'en mettre deux de suite, l'un près de l'autre, c'est une négligence de style.

Le *prétérit défini* s'emploie quelquefois pour un futur : *J'AI FINI dans un moment*, au lieu de : *J'AURAI FINI dans un moment*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je vis hier, je vis l'autre jour...
Je trouvai avant-hier...
Je perdais beaucoup l'année dernière.
Il pleut ce jour-là.
Je le payai sur-le-champ, et le compté.

J'ai vu aujourd'hui...
J'ai trouvé ce matin...
J'ai beaucoup perdu cette année.
Il a plu cette semaine.
Je l'ai payé ce mois-ci.

FUTUR.

I.

AVEC LE FUTUR.

Dieu en vain tu ne *jureras*. (ACADÉMIE.)

AVEC L'IMPÉRATIF.

Boîte de rien faire qui puisse t'attirer l'envie.
(DICT. DE MAXIMES.)

On voit qu'on peut faire indifféremment usage du *futur* ou de l'*impératif*; mais il faut bien se garder de croire avec les grammairiens que l'un soit pour l'autre.

II.

AVEC LE FUTUR.

Rendez fidèlement le dépôt qu'on vous *aura* confié, et ne révélez jamais un secret. (FÉNÉLON.)

Ne manquez jamais de tenir exactement tout ce que vous *aurez* promis. (Id.)

AVEC LE PRÉTÉRIT.

Rendez fidèlement le dépôt qu'on vous *a* confié.

Ne manquez jamais de tenir exactement tout ce que vous *avez* promis.

On peut employer le futur ou le prétérit; mais le premier est plus usité.

III

Croira qui *voudra* l'historien Capitolin et quelques autres écrivains qui font danser les éléphants sur la corde. (FÉRAUD.)

Expliquera, morbleu, les femmes qui *pourra*. (BARTHE.)

Boîra qui *voudra*, *larirette* :
Paîra qui *pourra*, *larira* ! (Chanson connue.)

« Il y a, dit la *Grammaire des Grammaires*, un tour de phrase assez particulier, où le futur se place au commencement, avant le sujet exprimé par un *qui* relatif : *Croira qui voudra*. »

Girault-Duvivier se trompe grossièrement; mais ce n'est pas la première fois que ce compilateur nous donne occasion de remarquer jusqu'à quel point il ignorait la science grammaticale, dont pourtant il s'était occupé toute sa vie.

D'abord, dans ces phrases, *qui* n'est pas le sujet des verbes *croira*, *expliquera*, mais de *voudra*, *pourra*, ainsi qu'on le voit en rétablissant le mot *celui*, sujet sous-entendu de *croira*, *expliquera* : (Celui) *QUI VOUDRA croira*; (CELUI) *QUI POURRA EXPLIQUERA*.

Ensuite, ce tour de phrase n'est pas particulier seulement au futur, il est permis avec tous les temps simples des verbes : *Se SAUVE qui peut*, *TRAVAILLAIT qui voulait*, *VIENDRAIT qui voudrait*.

Mais *veille* qui *voudra*, voici mon oreiller. (RACINE.)

IV.

AVEC LE FUTUR.

... Ces lieux sont solitaires.

Elle est rentrée au camp... Oui, j'*aurai* trop tardé.
(CHATEAUBRIAND.)

Mais déjà dans le camp il *aura* pénétré. (Id.)

AVEC LE PRÉSENT.

... Ces lieux sont solitaires.

Elle est rentrée au camp... Hélas! j'*ai* trop tardé.

Mais déjà dans le camp peut-être *a-t-il* pénétré.

On voit que quelquefois, pour marquer le doute dans lequel nous sommes à l'égard d'un événement, nous employons la forme du futur. Nous disons donc *j'aurai trop tardé*, au lieu de *j'ai trop tardé*

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un seul Dieu adoreras.
N'oublies jamais le bienfait qu'on vous aura rendu.

Adore un seul Dieu.
N'oublies jamais le bienfait qu'on vous a rendu.

FUTUR ET CONDITIONNEL.

N° DL.

PHRASES NON INTERROGATIVES.

I.

FUTUR.

C'est par trop vous hâter, monsieur, et votre mal,
Si vous sortez sitôt, *pourra* bien vous reprendre.
(MOLIERE.)

Mais peut-être qu'un jour je *dépendrai* de moi.
(CORNEILLE.)

Non, je ne l'*aurai* point amenée au supplice.
(RACINE.)

Peut-être avec le temps j'*oserai* davantage.
(RACINE.)

Mes pleurs.....
Ne *tiendront* pas longtemps contre les soins d'A-
(Id.) [chille.]

CONDITIONNEL.

Elle *pourrait* bien dire avec le prophète : mon
père et ma mère m'ont abandonnée. (BOSSUT.)

Et de l'événement d'un combat plus humain
Dépendrait aujourd'hui l'honneur du nom romain !
(CORNEILLE.)

J'*aurais* trop de regret, si quelque autre guerrier
Au rivage troyen descendait le premier. (RACINE.)
Je n'*oserais* l'aller interrompre. (ACADÉMIE.)

J'ai cru que mes serments me *tiendraient* lieu d'a-
(RACINE.) [mour.]

II.

PHRASES INTERROGATIVES.

Pourrai-je sans trembler lui dire : je vous aime ?
(RACINE.)

Où *pourrai-je* trouver ce prince trop fidèle ?
(Id.)

Croira-t-il mes périls et vos larmes sincères ?
(Id.)

Pourrais-je à ce penchant abandonner mon âme ?
(LONGPIERRE.)

Pourrais-je à cette loi ne pas me conformer ?
(RACINE.)

Croirait-il ma douleur moins vive que la sienne ?
(Id.)

Il suffit de lire ce tableau pour voir la différence qui existe entre le *futur* et le *conditionnel*, et sentir combien il est essentiel de ne pas confondre ces deux temps, surtout dans les phrases interrogatives.

Celui qui dit : *Si j'étais roi, je voudrais être juste*, ne veut pas faire croire qu'il espère être roi ; il fait donc une supposition qui ne doit pas se réaliser ; mais celui qui dit : *Si je suis roi, je serai juste*, est fils de roi ; on croit que, d'une manière ou d'une autre, il deviendra roi. D'où ce principe :

Le *futur* s'emploie lorsqu'on veut indiquer qu'une chose *arrivera* ou *pourra arriver* dans un temps plus ou moins éloigné du moment de la parole. On se sert du *conditionnel* toutes les fois qu'on exprime une action, un fait dépendant d'une *condition* à l'exécution de laquelle on ne s'attend point : en français, le second membre de phrase qui renferme cette condition commence toujours par *si*, *quand*, *quand même*, ou par quelque terme équivalent.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

J'avouerais.
Je dirai.
On verra.
Tu seras.
Il pourra.
Vous voudrez.
Nous croirons.

J'avouerais.
Je dirais.
On verrait.
Tu serais.
Il pourrait.
Vous voudriez.
Nous croirions.

Avouerais-je ?
Dirai-je ?
Verra-t-on ?
Seras-tu ?
Pourra-t-il ?
Voudrez-vous ?
Croyons-nous ?

Avouerais-je ?
Dirais-je ?
Verrait-on ?
Serait-tu ?
Pourrait-il ?
Voudriez-vous ?
Croyeriez-vous ?

————— N° DLI —————

PLACE DU FUTUR ET DU CONDITIONNEL AVEC *si*.

I.

AVANT *si*.

Oui, je *triompherais*, si Nadab amoureux
Au culte d'Abraham attache les Hébreux.
(CHATEAUBRIAND.)

Il *frapperait* Jacob, si Jacob l'abandonne.
(Id.)

APRÈS *si*.

Si vous ne changez pas, vous *éprouverez* des
malheurs. (LAVEAUX.)

Oui, si je le rencontre, on *verra* du carnage.
(MOLIERE.)

II.

Je ne *craignais* pas tant, hélas! si j'aimais moins.
(LONGPIERRE.)

En très-bonne santé j'*arriverais* ici,
Si je n'étais porteur d'une large écorchure.
(REGNARD.)

Si je vous aimais moins, je *serais* plus tranquille.
(REGNARD.)

... S'il avait quelques deniers comptants,
Ne me *payerait-il* pas mes gages de cinq ans?
(LE MÊME.)

Le *futur* et le *conditionnel* peuvent être, comme on voit, placés avant ou après la phrase complémentaire commençant par la conjonction *si*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je viendrais, si je puis.
Dieu vous punira, si vous mentez.
Je le ferais, si je pouvais.
Vous seriez puni, si vous mentiez.

Si je puis, je viendrai.
Si vous mentez, Dieu vous punira.
Si je pouvais, je le ferais.
Si vous mentiez, vous seriez puni.

————— N° DLII. —————

CONDITIONNEL ACCOMPAGNÉ OU NON ACCOMPAGNÉ DU SECOND MEMBRE DE PHRASE

AVEC LA PARTICULE *si*.

Si le papier qui sert aux amoureux billets
Coûtait comme celui qu'on emploie au palais,
Cette ferme en un an *produirait* plus de rente
Que le papier timbré n'en peut rendre en quarante.
(REGNARD.)

Si nous n'avions pas de défauts, nous ne *prendrions*
pas tant de plaisir à en remarquer chez les
autres. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Si les morts revenaient ou d'en haut ou d'en bas,
Les pères et les fils ne se *connaîtraient* pas.
(BOUSSAULT.)

... J'en sais qu'on *verrait* pester au dernier point,
Si de leurs soupirants on ne médissait point.
(COLIN-D'HARLEVILLE.)

SANS LA PARTICULE *si*.

Pour appui d'un dattier empruntant un rameau,
Le jour j'*aurais* guidé ton paisible chameau.
Le soir, au bord riant d'une source ignorée,
J'*aurais* offert la coupe à ta bouche altérée.
(CHATEAUBRIAND.)

Soyez persuadé que, par mon goût, vous *seriez*
tout le beau premier à la fête. Que vous y *tien-*
driez bien votre place! (M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Vos lettres me *plairaient* d'un inconnu.
(LE MÊME.)

Un enfant supportera des changements que ne
supporterait pas un homme. (J.-J. ROUSSEAU.)

Comme l'idée exprimée par le *conditionnel* est vague, elle a besoin d'être déterminée par un second membre de phrase; mais ce second membre de phrase, ainsi qu'on le voit, peut être exprimé ou sous-entendu: *Vos lettres me PLAIRAIENT d'un inconnu*, c'est-à-dire: *vos lettres me plairaient* (MÊME SI ELLES VENAIENT) *d'un inconnu*; — vous *SERIEZ tout le premier à la fête*, sous-entendu, si LES CHOSES SE DÉCIDAIENT D'APRÈS MON GOUT, — que vous y *TIENDRIEZ* bien votre place! ajoutez: *SI VOUS Y VENIEZ*; — un

enfant supportera des changements que ne SUPPORTERAIT pas un homme, c'est pour : — enfant supportera des changements qu'un homme ne SUPPORTERAIT pas, S'IL Y ÉTAIT EXPOSÉ ; — Le jour, j'AURAIS guidé ton paisible chameau, en sous-entendant : SI TU AVAIS RÉPONDU A MON AMOUR OU SI TU AVAIS VOULU DEVENIR MA COMPAGNE.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Si j'étais roi, je voudrais être juste.
S'il ne me craignait pas, je le craindrais.
Je serais mardi chez vous, si Dieu le voulait.

Il épouse une femme qui serait digne de vous
Ce piano vous plairait-il ?
Auriez-vous cette bonté ?

----- N° DLIII. -----

PRÉTENDU EMPLOI DU CONDITIONNEL POUR L'IMPARFAIT DE L'INDICATIF.

EXEMPLES.

Deux taureaux combattaient à qui *posséderait*
Une génisse avec l'empire. (LA FONTAINE.)

Et prenez-vous, seigneur, leurs caprices pour guides ?
Avez-vous prétendu qu'ils se *tairaient* toujours ?
Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours ?
(RACINE.)

Je les voyais tous trois se hâter sous un maître,
Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment
▲ qui *dévoreraient* ce règne d'un moment.
(CORNEILLE.)

ANALYSES.

Deux taureaux combattaient à l'effet de savoir
quel serait celui qui, *s'il était vainqueur*, possé-
derait une génisse avec l'empire (1).

Avez-vous prétendu qu'ils se *tairaient* toujours
même *s'il se présentait une occasion favorable* à
parler ?

Je les voyais s'empresser à l'effet de savoir
serait celui qui le dévorerait, *s'il l'emportait* sur
ses rivaux, ce règne d'un moment.

Parce que dans toutes ces phrases le *conditionnel* peut se traduire ainsi : *deux taureaux combattaient à qui DEVAIT posséder une génisse ; — avez-vous prétendu qu'ils DEVAIENT se taire toujours ? — ils s'empressaient à qui DEVAIT dévorer ce règne d'un moment*, les grammairiens se sont imaginé (car que ne s'imaginent-ils pas ?) qu'ainsi employé le *conditionnel* était un nouveau temps ; mais l'analyse nous fait voir que ce mode s'explique naturellement par la réintégration des mots supprimés par l'ellipse.

Il en est de même dans les vers suivants :

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie ?

C'est qu'en prophète il prévoyait
Qu'un jour Le Franc le *traduirait*.
(VOLTAIRE.)

Nous sommes encore à nous expliquer comment Lemare, qui attaque les grammairiens pour avoir vu un nouveau temps dans *ils combattaient à qui POSSÉDERAIT, avez-vous prétendu qu'ils se TAIRAIENT toujours*, vient nous dire, quelques pages plus loin, que, dans les vers précités : *Il prévoyait qu'un jour Le Franc le TRADUIRAIT*, c'est pour : *il prévoyait qu'un jour Le Franc DEVAIT LE TRADUIRE*, c'est tomber soi-même dans le vice qu'on signale.

Conséquents à ce principe, qu'un temps ne saurait être employé pour un autre, nous dirons que *traduirait* est ici au conditionnel, en vertu de la phrase sous-entendue *s'il pleurait*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE,

Ils se disputaient à qui l'emporterait.
Ils jouaient à qui perdrait.

Ils couraient à qui arriverait le premier.
Avez-vous cru que je garderais toujours le silence ?

(1) Cette analyse n'est-elle pas suffisamment justifiée par la phrase suivante : *Ils combattèrent pour savoir de qui ils seraient les esclaves.*
(VOLTAIRE.)

N° DLIV.

PRÉTENDU EMPLOI DU CONDITIONNEL POUR LE PRÉSENT DE L'INDICATIF.

I. — Emploi légitime.

EXEMPLES.

Je souhaiterais que les philosophes s'appliquassent à démontrer combien la paix serait avantageuse aux peuples de l'Europe. (Cité par WAILLY.)

J'aimerais qu'on travaillât à former le cœur et l'esprit de la jeunesse. Ce devrait être le principal objet de l'éducation. (Cité par WAILLY.)

On dirait qu'il va pleuvoir. (Id.)

EXPLICATIONS.

C'est-à-dire, *si j'avais des vœux à faire*, ou si mes vœux pouvaient avoir quelque influence, *je souhaiterais*, etc.

C'est-à-dire, *si j'avais des vœux à faire*, *j'aimerais*, etc.

C'est-à-dire, *si l'on considérait les nuages*, etc., *comme je le fais*, on dirait qu'il va pleuvoir.

Ces phrases, dit Wailly, sont les mêmes que celles-ci : *Je souhaite que les philosophes s'appliquent à démontrer*, etc. ; *j'aime qu'on travaille à former le cœur et l'esprit de la jeunesse*, etc. Ainsi, exprimer par une forme spéciale une idée de supposition, *je souhaiterais*, *j'aimerais*, etc., et ne pas exprimer cette idée, serait égal et présenterait le même sens ! Une idée pour une autre, et même plusieurs idées pour une ? Voilà cependant comme, de temps immémorial, on fait de la grammaire, et comme on en fera encore dans des milliers d'années, tant cette science est entre bonnes mains.

Celui qui dit : *J'aime qu'on travaille à former le cœur et l'esprit de la jeunesse, et ce doit être le but principal de l'éducation*, veut dire qu'on y travaille ou qu'on y doit travailler, et que *c'est là positivement ce qu'il aime*.

Mais celui qui dit : *J'aimerais qu'on travaillât*, etc., parle d'un ton moins absolu, plus modeste ; il ne prétend énoncer ni un fait ni un principe, c'est un simple désir qu'il exprime : *J'aimerais, si cela dépendait de moi*.

Cet emploi du conditionnel est donc légitime ; il ne diffère de l'usage ordinaire que par l'ellipse ; il en est de même dans les phrases qui suivent :

On n'est point malheureux, quand on peut ignorer
Tout ce que l'on pourrait avoir à déplorer.

(LA CHAUSSÉE.)

La faiblesse est le seul défaut qu'on ne saurait
corriger.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Ne saurais-tu trouver quelque moyen pour me
tirer d'embarras ?

(MOLIÈRE.)

Jamais jeune garçon n'aspira de lui-même à être
tailleur. Il faut de l'art pour porter à ce métier de
femme le sexe pour lequel il n'est pas fait. L'al-
guille et l'épée ne sauraient être maniées par les
mêmes mains.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Ah ! Nébée, à ce coup je ne saurais survivre.

(CHATEAUBRIAND.)

Je ne saurais peut souvent se traduire par *je ne puis*, et paraît alors n'exprimer que l'idée d'un temps indicatif. Cependant, pour la forme, c'est un conditionnel ; il faut donc chercher à y retrouver l'idée attachée à ce mode

La faiblesse est le seul défaut qu'on ne SAURAIT corriger, c'est-à-dire qu'on ne SAURAIT corriger, si même on faisait pour cela tous ses efforts.

Tout ce que l'on POURRAIT avoir à déplorer, sous-entendu : *si l'on envisageait sa position*.

C'est donc faute d'avoir vu l'ellipse que les grammairiens ont trouvé un *barbarisme* dans ces vers de Racine :

Frappe, et si tu me crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main SÉRAIT trempée,
Au défaut de ton bras, prête-moi ton épée.

Si ta main serait trempée, c'est pour : si en me frappant tu croyais que ta main SERAIT trempée d'un sang trop vil, etc.

Il n'y a dans ce prétendu barbarisme de Racine qu'une ellipse hardie peut-être, à la vérité, l'une des plus fortes que se soient permises nos écrivains, mais aussi peut-être l'une des plus heureuses, car la pensée de Racine est facilement comprise, et son expression est aussi rapide qu'il est possible qu'elle le soit.

Mais il y a évidemment une faute dans ces vers, qui ont été critiqués par Voltaire lui-même :

Tes plaisirs sont les biens les seuls à désirer,
Si tes heureux transports pouvaient toujours durer.

Il faut *tes plaisirs seraient* et non *tes plaisirs sont*.

II. — Emploi vicieux.

... Un soufflet, écrivons.
Lequel Hiérome, après plusieurs rébellions,
Aurait atteint, frappé moi sergent à la joue,
Et fait tomber d'un coup mon chapeau dans la boue.
(RACINE.)

... Et de ce non content,
Aurait avec le pied réitéré. — Courage !
— Outre plus, le susdit *serait* venu de rage
Pour lacérer ledit présent procès-verbal...
— Allons, mon cher monsieur, cela ne va pas mal.
(RACINE.)

Dans ces vers Racine a voulu parodier le style des enfants de Barthole. Le sens appelait le présent : *A atteint, a réitéré, est venu*, au lieu de *aurait atteint, aurait réitéré, serait venu*. Ce style barbare, disait Voltaire, commence à se glisser dans les papiers publics. On imprime que *sa majesté AURAIT reconnu qu'une telle province AURAIT été endommagée par les inondations*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je désirerais que vous fussiez plus poli.
Il semblerait à souhaiter que ces gens fussent plus tolérants.

On dirait qu'il va seigner.
On dirait qu'il va faire nuit.

—••••• N° DLV. •••••—

PRÉTENDU EMPLOI DU CONDITIONNEL AU LIEU DU FUTUR.

AVEC LE CONDITIONNEL.

Jésus-Christ a promis qu'il *viendrait* juger les vivants et les morts.
(WAILLY.)

Vous m'avez dit que vous *reviendriez* le lendemain.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Vous avez bien prévu que cette lettre m'*attendrirait*.
(Id.)

J'ai toujours différé à vous faire réponse jusqu'à présent, que j'ai appris que vous ne *reviendriez* point.
(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Vous me direz que ces conditions vous paraissent merveilleuses, si vous pouvez vous assurer qu'*Idoménée les accomplirait* de bonne foi.
(FÉNELON.)

AVEC LE FUTUR.

Quiconque leur promet qu'ils *trouveront* Jésus-Christ dans le désert, ou dans le secret de leur palais, est un faux prophète.
(MASSILLON.)

Ceux qui se portent bien deviennent malades ; il leur faut des gens dont le métier soit de leur assurer qu'ils ne *mourront* point.
(LA BRUYÈRE.)

Mais qui peut t'assurer qu'*invincible* au plaisir, Elle *conservera* sa première innocence ?
(BOILEAU.)

Je n'oserais me promettre que vous me *ferez* cet honneur.
(ACADÉMIE.)

Il y a plaisir d'être dans un vaisseau battu de l'orage, lorsqu'on est assuré qu'il ne *périra* pas.
(PASCAL.)

On voit qu'on peut dire *il m'a promis qu'il viendra* ou *il m'a promis qu'il viendrait*, et l'usage préfère même le *conditionnel*, parce que l'exécution de ce qu'on promet dépend toujours de quelques conditions exprimées ou supposées.

Celui qui dit : *Je lui ai promis que je VIENDRAI*, parle d'un ton absolu et veut dire qu'il viendra positivement, que c'est une chose certaine et sur laquelle on peut compter ; ne pense pas, il ne suppose pas même que rien pourra y apporter obstacle ; mais celui qui dit : *Je lui ai promis que je VIENDRAIS*, fait voir l'homme prudent, l'homme accoutumé à *andar co' calzari di piombo*, comme on dit en italien, et qui, sachant par expérience que souvent nos entreprises tournent d'une manière opposée à nos projets et à nos espérances, a présent à l'esprit le proverbe : *L'homme propose et Dieu dispose* ; son expression équivaut à celle-ci : *Je lui ai promis que je viendrais SI RIEN NE M'EN EMPÊCHAIT, SI RIEN NE S'Y OPPOSAIT*.

C'est donc à tort, selon nous, que Lemare et quelques autres grammairiens condamnent emploi du conditionnel dans cette circonstance. Il nous semble parfaitement répondre aux vues de l'esprit.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

On nous a dit que vous consentiriez à faire cette démarche.
Votre frère m'a assuré que vous iriez à la campagne.
Le bruit a couru que je quitterais ce pays incessamment.

On nous a dit que vous consentiriez à faire cette démarche.
Votre frère m'a assuré que vous iriez à la campagne.
Le bruit a couru que je quitterais ce pays incessamment.

----- N° DLVI. -----

PRÉTENDU EMPLOI DU CONDITIONNEL POUR LE SUBJONCTIF

AVEC LE CONDITIONNEL.

Il semble que le roman et la comédie *pourraient* être aussi utiles qu'ils sont nuisibles.

(LA BRUYÈRE.)

Il pourrait arriver qu'en voulant perfectionner la scène française on la *dégradât* entièrement.

(VOLTAIRE.)

Il semble que l'on *aurait* pu tirer un plus grand parti de l'invention de Caldéron.

(Id.)

Il obtint de lui qu'Eurydice *retournerait* parmi les vivants.

(FÉNÉLON.)

AVEC LE SUBJONCTIF.

Il n'est espoir de bien, ni raison, ni maxime, Qui *pût* en ta faveur m'arracher une rime.

(BOILEAU.)

Il n'y a que la discorde qui *puisse* troubler la félicité que les dieux nous préparent.

(FÉNÉLON.)

Il n'y a aucun de ses sujets qui ne *hasardât* sa propre vie pour conserver celle d'un si bon roi.

(Id.)

On obtint du prince qu'il *consentit* de traiter d'égal avec l'archiduc.

(BOSSUET.)

Dans les exemples de la première colonne et autres semblables, la condition sous-entendue, s'il est permis de parler ainsi, va presque sans dire. *La comédie et le roman POURRAIENT être aussi utiles,...* S'ILS ÉTAIENT TRAITÉS COMME IL CONVIENT. — *Il obtint de lui qu'Eurydice RETOURNERAIT PARMİ LES VIVANTS...* S'IL NE REGARDAIT PAS DERRIÈRE LUI, JUSQU'A CE QU'IL FÛT SORTI DES ENFERS...

Comme on le voit, on peut, en pareille occasion, se servir du subjonctif ou du conditionnel.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il semble que l'on pourrait le faire.
Il semble qu'on pourrait le dire.

Il semble que l'on puisse le faire.
Il semble que l'on puisse le dire.

IMPÉRATIF.

----- N° DLVII. -----

EMPLOI CIRCONSPÉCT QU'ON DOIT FAIRE DE CE MODE.

AVEC L'IMPÉRATIF.

Connais-moi tout entière. (CORNEILLE.)

AVEC UNE AUTRE Tournure.

Daigne encor me connaître en ma saison dernière. (BOILEAU.)

Ah ! sire, *écoutez-nous.* (BOILEAU.)

Accordez cette grâce aux larmes d'une mère.
(RACINE.)

Cieux, répandez votre rosée. (Id.)

Ah ! demeurez, seigneur, et *daignez m'écouter.*
(RACINE.)

Daignez à mon amour accorder cette grâce.

*Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur moi
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur.*
(Id.)

L'impératif, dit Lemare, est le mode le plus rapide, celui qui est le plus propre à étonner, à électriser l'auditeur. C'est surtout le mode de Jean-Jacques. Il convient très-bien dans le style élevé; les rois, les dieux mêmes ne s'en offensent point. C'est principalement le mode de la familiarité; c'est celui qui est le plus usité dans la famille. Les enfants-mêmes, élevés avec l'aimable liberté qui est seule capable de former des hommes, l'emploient avec grâce envers les auteurs de leur être.

Ce mode exprime non seulement que l'action doit se faire, mais qu'ELLE EST VOULUE PAR CELUI QUI PARLE. C'est donc le mode que les inférieurs, et même les égaux qui ne sont pas bien familiers entre eux, doivent employer avec circonspection. L'idée du moi, et surtout du MOI QUI COMMANDE, pourrait souvent effaroucher.

Pour adoucir ce que le commandement peut avoir de trop dur, on emploie des impératifs qui, par eux-mêmes, expriment une idée de soumission, tels que : *veuillez, daignez, faites-nous le plaisir ou l'honneur, ayez la bonté*, etc., etc., ainsi qu'on le voit dans la deuxième colonne

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Écoutez-nous.
Laissez-nous parler.*

*Veuillez nous écouter.
Daignez nous laisser parler.*

—••••• N° DLVIII. •••••—

Faisons, courons, etc., AU LIEU DE fais, cours, ETC.

I.

Faisons, courons.

*Courons chercher ma proie au fond du sanctuaire.
Osons l'en arracher ; Dieu me laissera faire.*

(CAS. DELAVIGNE.)

Mourons ; de tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.
(RACINE.)

*Ne tardons plus, marchons ; ets'il faut que je meure,
Mourons.*
(RACINE.)

*Mais jouissons plutôt nous-même de sa peine ;
Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine.*
(CORNEILLE.)

Fais, cours.

*Il s'ont rendu cruel, perfide, ingrat comme eux :
Renonce à ton vieux père, achève, et sois heureux.*
(CAS. DELAVIGNE.)

*Octave, n'attends pas le coup d'un nouveau Brute.
Meurs, et dérobe-lui la gloire de ta chute.*
(CORNEILLE.)

*Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir ;
Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre ou mourir.*
(CORNEILLE.)

*Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi, tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné !*
(Id.)

Dans les deux colonnes, le personnage se parle à lui-même; cependant, comme on peut le remarquer, il emploie deux formes différentes. Dans la première, il dit : *Courons, osons, mourons, marchons, jouissons, triomphons*, etc., et dans la seconde : *Renonce, achève, meurs*, etc. Il serait difficile de dire laquelle de ces deux manières est la plus usitée.

Le premier et le dernier exemple de la première colonne donnent lieu à une autre observation. On voit qu'après *courons*, C. Delavigne a fait usage de *MA proie*, tandis que Corneille a dit : *Jouissons nous-même*. D'où nous pouvons conclure qu'en cette circon-

ance, on peut à son gré se servir des adjectifs possessifs ou des noms personnels de la première personne du singulier ou du pluriel.

II.

A LA PREMIÈRE PERSONNE.

Soignons vrais, de nos maux n'accusons que nous-
(VILLEFRÉ.) [mêmes.]

Retirons-nous, sortons. (RACINE.)

Faisons notre devoir; les dieux feront le reste.
(VOLTAIRE.)

Chrétiens, en priant pour son âme, *songeons* à nous-mêmes.
(BOSSUET.)

A LA DEUXIÈME PERSONNE.

Soyez sobre, attentif à placer votre argent,
Ne donnez jamais rien et prêtez rarement.
(VOLTAIRE.)

Viens, rentrons. (CAS. DELAVIGNE.)

Commencez par régler vos mœurs.
(J.-B. ROUSSEAU.)

Songez, messieurs, qu'il y va de votre honneur,
de votre intérêt. (ACADÉMIE.)

Quelquefois, pour tempérer la sécheresse de l'impératif, au lieu des formes *soyez*, *sortez*, *faites*, etc., on emploie la première personne plurielle, *soyons*, *sortons*, *faisons*. Par là on a l'air de se commander à soi-même comme aux autres. Cependant, il est des cas où les convenances exigeraient la périphrase. Par exemple, un subalterne, voyant ses supérieurs engagés dans une discussion, ne dira pas : *Messieurs*, dînez; on a servi; il dira : *Messieurs*, veuillez vous mettre à table, le dîner est servi. Mais ce sont plutôt là des leçons de politesse que de syntaxe.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Sortons.

Sortez.

Partons.

Partez.

—○○○○○○○○ N° DLIX. ○○○○○○○○—

Vas-y, parles-en, ETC.

SANS s.

Va, vole, Corasmin, montre-lui cet écrit.
(VOLTAIRE.)

Va, enfant, va parmi les ombres chercher ton père.
(FÉNÉLON.)

Ah! de grâce! un moment *souffre* que je respire.
(BOILEAU.)

Songe au moins, *songe* au sang qui coule dans tes
(VOLTAIRE.) [veines.]

Va, les honnêtes gens se connaissent d'abord.
(COLL. D'HARLEVILLE.)

Regarde ce palais, contemple cette tour.
(VOLTAIRE.)

As-tu dit à la mer : *brise* ici ton orgueil?
(CHATEAUBRIAND.)

Commence ici par moi, et si tu veux régner, *frappe*.
(VOLTAIRE.)

Si tu veux goûter le repos,
Sache vivre avec tes égaux. (M^{me} JOLIVEAU.)

AVEC s.

Puisqu'on lui disait : *vas-y*, pourquoi n'aurait-il pas dit *irai-je-t-y*? Remarquez de plus avec quelle adresse il évitait le hiatus de *irai-je y*, ou *y irai-je*?
(J.-J. ROUSSEAU.)

Respecte ces tendres penchants, mon aimable ami; tu leur dois trop pour les haïr, mais *souffre-s-en* le cher et doux partage.
(Id.)

Cousine, *songs-s-y bien* : voilà quel est le mari dont tu médites sans cesse de troubler indiscrètement le repos.
(Id.)

Pense-s-y bien, jeune homme; que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel?
(Id.)

Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang;
Préfères-en la pompe à celle de mon sang.

(CORNEILLE.)

Pense-s-y mieux, mon aimable amie; toi dont la morale est aussi facile et douce qu'elle est honnête et pure.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Fais un grand feu bien ardent, *jette-s-y* tout ce fatras.
(Id.)

Toute seconde personne singulière de l'impératif qui, par la conjugaison, n'est pas terminée par un *s*, prend cette lettre pour cause d'euphonie, lorsqu'elle est suivie du pronom en ou du pronom *y* : *Penses-y*, *vas-y*, RAPPORTEZ-EN des fruits, MANGEZ-EN dans la route, MÉNES-Y des ouvriers, etc.

Mais, dans le cas où les pronoms *en* et *y* sont compléments du verbe qui suit l'impératif il peut y avoir une pause entre cet impératif et ces pronoms ; dès lors on ne doit pas faire usage de la lettre euphonique : *VA Y mettre ordre, SACHE en trouver, DAIGNE Y mener ton père*, etc.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Pense à ton affaire.
Songe à l'avenir.
Ne donne de conseils à personne.
Va y mettre ordre.

Pense-y bien.
Songe-y sans cesse.
Donne-en à tes amis.
Va-y tout seul.

SUBJONCTIF.

Verbes toujours suivis du subjonctif.

----- N° DLX. -----

VERBES EXPRIMANT UNE IDÉE DE prière, DE désir, DE commandement, ETC

Obéis, si tu *VEUX* qu'on t'*obéisse* un jour.

(VOLTAIRE.)

J'*AINE* mieux qu'*Acante* *soit* méchant que si je l'étais.

(FÉNÉLON.)

Pierre le Grand ordonna qu'on n'entrerait dans les cloîtres qu'à cinquante ans, et il *DÉFENDIT* qu'on y *reput*, à quelque âge que ce fût, un homme revêtu d'un emploi public.

(VOLTAIRE.)

. . . Vous *BRULEZ* que je ne *sois* partie. (*Id.*)

Je *CONSENS* que mes yeux *soient* toujours abusés.

(*Id.*)

SOUFFREZ que Bajazet *voie* enfin la lumière. (*Id.*)

Je ne m'*ÉTONNE* plus qu'il *craigne* de me voir.

(CORNEILLE.)

Les devoirs de la société *EXIGENT* que l'on ait quelque ménagement pour l'amour-propre des hommes.

(ACADÉMIE.)

FAUT-IL que les mortels ne *soient* heureux qu'en

(VOLTAIRE.) [songe.

Il *SOUSHAITE* en son cœur que ce Dieu ne *soit* pas.

(BOILEAU.)

PRENDS GARDE que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te *voie* en ces lieux mettre un pied téméraire.

(RACINE.)

. . . Qui rit d'autr.
Doit *CRAINdre* qu'en revanche on *rie* aussi de lui

(MOLIÈRE.)

Combattant à vos yeux, *PERMETTEZ* que je *meure*.

(RACINE.)

Puisque vous le voulez, j'*ACCORDE* qu'il le *fasse*.

(CORNEILLE.)

Amilcar *MÉRITAIT* qu'on lui *confiât* le commandement de l'armée qui devait agir en Espagne.

(ROLLIN.)

EMPECHÉZ qu'un rival vous *prévienn*e et vous *brave*

(CORNEILLE.)

Nous ne vous *DEMANDONS* pas qu'il *devienne* le vainqueur de l'Europe ; nous vous *DEMANDONS* qu'il *soit* le père de son peuple.

(MASSILLON.)

GARDEZ que ce départ ne leur *soit* révélé.

(RACINE.)

Je *DÉSIRE* que vous *soyez* plus heureux.

(ACADÉMIE.)

L'emploi du *subjonctif* est une des plus grandes difficultés de la langue française. Tous les cas où l'on doit faire usage de ce mode ne sont pas spécifiés dans la plupart des grammaires ; on se tromperait même singulièrement si l'on regardait comme infailibles les règles qu'elles établissent sur cette importante question. Nous allons remplir une partie de ces lacunes.

Dans la *théorie*, nous ferons voir, au moyen de nombreuses analyses, que le véritable génie du *subjonctif* est d'*indiquer une action ou une chose comme terme d'une VOLONTÉ annoncée dans une proposition antécédente*, proposition qui peut être exprimée ou sous-entendue.

Ainsi, pour reconnaître dans quel cas on doit faire usage du *subjonctif*, il faut considérer la nature du mot antécédent dont ce mode dépend, et examiner l'esprit ou l'intention dans laquelle aura été conçue la phrase entière. C'est donc par suite du prin-

cipe que nous venons d'établir que, dans les exemples cités plus haut, les verbes qui suivent la conjonction *que* sont tous au subjonctif. En effet, on ne peut *prier, désirer, ordonner, souhaiter*, etc., sans **VOULOIR** que ce qui est l'objet de ces mouvements de l'âme soit effectué. On voit par là que, quelle que soit la forme par laquelle la **VOLONTÉ** est exprimée, soit de *prière, de désir, de commandement*, etc., notre principe n'en est pas moins vrai.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je veux que...
Je désire que...
Je souhaite que...
J'exige que...

Il prétend que...
Il aime mieux que...
Il consent que...
Il craint que...

Nous permettons que...
Nous souhaitons que...
Nous voulons que...
Nous demandons que...

Vous empêchez que...
Gardez que...
Il faut que...
Ne vous étonnez pas que...

----- N° DLXI. -----

SUBJONCTIF APRÈS ÊTRE SUIVI D'UN NOM OU D'UN ADJECTIF

I.

EST JUSTE, grand roi, qu'un meurtrier périsse.
(CORNEILLE.)

IL N'EST PAS POSSIBLE qu'un esprit toujours rabaisé vers de petits objets produise quelque chose qui soit digne d'admiration et fait pour la postérité.
(LESAGE.)

IL EST DIFFICILE, quand on aime la vérité, qu'on n'ait aussi du zèle pour la justice.
(Id.)

Monsieur, IL EST IMPOSSIBLE que vous voyiez à présent ma maîtresse; elle est dans l'affliction la plus cruelle.
(VOLTAIRE.)

Sans prendre avis, IL EST RARE qu'on plaise. (Id.)

Ces vérités sublimes, qu'il importe tant à l'homme de connaître, IL ÉTAIT ESSENTIEL que Dieu daignât les lui communiquer.
(DE LA LUZERNE.)

IL SERAIT BON qu'on obéît aux lois. (PASCAL.)

IL ÉTAIT CONVENABLE que la nouvelle lumière se répandît par tout l'univers.
(BOSSUET.)

IL ÉTAIT NÉCESSAIRE à la gloire de la religion que toute la raison humaine fût épuisée, pour rendre les hommes vertueux.
(MASSILLON.)

IL EST TRISTE pour la France, si féconde en écrivains excellents, qu'elle soit le seul pays qui produise de pareils recueils d'ordures. (VOLTAIRE.)

IL EST TEMPS qu'il paraisse et qu'on tremble à sa vue
(VOLTAIRE.)

EST-IL NATUREL qu'Alaric voulût passer les Alpes et l'Apennin, lorsque Constantin, plus tremblant, s'offrait à sa conquête?
(VOLTAIRE.)

Après ces locutions : *Il est juste, il est bon, il est nécessaire, il est essentiel, il est important, il est possible, il est convenable, il est rare, il est temps, il est difficile, il est indispensable, il est facile, il est impossible, il est urgent*, et autres semblables, qui marquent une nécessité, on se sert toujours du subjonctif; l'analyse va nous faire voir la raison de cet usage. *Il est juste qu'un meurtrier périsse*, est un abrégé de : *Il est juste (LE POUVOIR QUI VEUT) qu'un meurtrier périsse*. — *Il était nécessaire que toute la raison humaine se fût épuisée*, est pour *il était nécessaire (L'ACTE QUI VOULAIT) que toute la raison humaine se fût épuisée*, etc., etc. Ces analyses sont rigoureuses et ne ressemblent en rien à celles de Lemare, qui, selon sa coutume, substitue à *il est juste*, LA JUSTICE VEUT; à *il est nécessaire*, LA NÉCESSITÉ VEUT. Lemare doit savoir aussi bien que nous que substituer une phrase à une autre phrase, ce n'est pas l'analyser, c'est doubler la difficulté, car au lieu d'une phrase à examiner on en a deux.

II.

Je pris congé de ces deux époux en leur protestant que j'étais ravi que l'hymen eût succédé à leurs longues amours.
(LESAGE.)

Hippolyte EST HEUREUX qu'aux dépens de nos jours vous-même, en expirant, appuyiez ses discours.
(RACINE.)

Ne soyons pas surpris non plus que Lycurgue ait regardé l'éducation comme l'affaire la plus importante du législateur.
(BARTHÉLEMY.)

Je ne suis point étonné que votre projet soit encouragé par M. de Sartines. (VOLTAIRE.)

Toutes les fois que le verbe *être* a pour attribut un adjectif marquant quelque émotion

ou opération de l'âme, telle que celle produite par la *joue*, la *tristesse*, la *satisfaction*, le *mécontentement* ou la *surprise*, le verbe qui suit doit être au subjonctif.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il est juste que...
Il est bon que...
Il était temps que...
Il serait possible que...
Je suis ravi que...

Il est facile que...
Il serait difficile que...
Il est rare que...
Il est heureux que...
Je suis enchanté que...

S'il était possible que...
Il serait convenable que...
Il est bien que...
Il est malheureux que...
Je suis désolé que...

Il est heureux que...
Il est bien content que...
Il est urgent que...
Il est nécessaire que...
Je suis surpris que...

----- N° DLXII. -----

SUBJONCTIF APRÈS LES VERBES DITS impersonnels.

IL FALLUT qu'au travail son corps rendu docile,
Forçât la terre avare à devenir fertile. (BOILEAU.)

IL NE ME PLAÎT pas que vous *alliez* là.
(ACADÉMIE.)

Dans le vulgaire obscur si le ciel l'a placé,
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé?
(RACINE.)

IL ARRIVE bien difficilement qu'on *soit* malheureux pour ne pas savoir ce qui se passe dans le cœur des autres.
(MARC-AURÈLE.)

Lorsqu'un verbe est précédé de l'un des impersonnels *il faut*, *il importe*, *il convient*, *il vaut mieux*, *il se peut*, *il plait*, *il peut se faire*, etc., il se met toujours au subjonctif parce que ces impersonnels font naître l'idée d'une *volonté*, d'une *nécessité*. Aussi est-ce parce que les verbes impersonnels suivants, *il résulte*, *il s'ensuit*, *il paraît*, et autres semblables, n'expriment aucune idée de *volonté*, de *nécessité*, que le verbe qui vient après eux se met à l'*indicatif* et non au subjonctif.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il faudrait que...
Il importe que...
Il se peut que...

Comment se peut-il que ?
Il conviendrait que...
Il vaut mieux que...

Ne vaut-il pas mieux que...
Il ne convient pas que...
Il me plaît que...

Expressions après lesquelles on emploie toujours le subjonctif.

----- N° DLXIII. -----

Quelque, *quel que*, *quoi que*, ETC.

QUELQUE effort que *fassent* les hommes, leur néant paraît partout.
(BOSSUET.)

QUI QUE ce *soit*, parlez, et ne le craignez pas.
(RACINE.)

Mais dans *quelque* haut rang que vous *soyez* placé, Souvent le plus heureux s'y trouve renversé.
(TH. CORNEILLE.)

Si mince qu'il *puisse* être, un cheveu fait de l'ombre.
(VILLEFRÉ.)

Du maître, QUEL qu'il *soit*, peu, beaucoup, ou zéro
Le valet fut toujours et le singe et l'écho.
(PIRRO.)

QUOI QUE vous *écriviez*, évitez la bassesse.
(BOILEAU.)

QUOI qu'on *dise*, un ânon ne deviendra qu'un âne
(GROZELIER.)

On met toujours le subjonctif après les expressions *quelque*.... *que*, *quel que*, *qui que*, *quoi que*, si.... *que*, à *quoi que*, de *quoi que*

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Quelques richesses que vous ayez.
Quelles que soient vos richesses.
Qui que ce puisse être.

Quoi qu'il puisse arriver.
Quelque grand que soit son mérite.
Si riche qu'il soit.

—••••• N° DLXIV. •••••—

Afin que, à moins que, avant que, en cas que, ETC., ETC.

L'on est mort **AVANT** qu'on ait aperçu qu'on pouvait mourir. (FLÉCHIER.)

BIEN qu'à ses déplaisirs mon âme compatisse. (CORNEILLE.)

Combien de fois a-t-on vu des hommes publics faire échouer des entreprises glorieuses à l'état, **DE** peur que la gloire n'en *rejaillit* sur leurs rivaux. (MASSILLON.)

VOUOIQUE le ciel *soit* juste, il permet bien souvent que l'iniquité règne et marche en triomphant. (VOLTAIRE.)

Dieu vous place au-dessus des autres, **AFIN** que vous *soyez* les pères des peuples. (MASSILLON.)

AU CAS que ce qu'on en dit *soit* véritable. (PASCAL.)

Les hommes ont la volonté de rendre service jusqu'à ce qu'ils en aient le pouvoir. (VAUTENARGUES.)

POUR qu'on vous *obéisse*, obéissez aux lois. (VOLTAIRE.)

Les puissances établies par le commerce s'élèvent peu à peu et **SANS** que personne s'en *aperçoive*. (MONTESQUIEU.)

Il fait bon craindre, **ENCOR** que l'on *soit* saint. (LA FONTAINE.)

POURVU qu'on *sache* la passion dominante de quelqu'un, on est assuré de lui plaire. (PASCAL.)

SOIT que Julie *eût* étudié sa langue, et qu'elle la *parlât* par principes, **SOIT** que l'usage *supplée* à la connaissance des règles, elle me semblait s'exprimer correctement. (J.-J. ROUSSEAU.)

L'amour-propre vit et règne absolument en nous, **A MOINS** que Dieu n'*ait* détruit son empire en versant un autre amour dans notre cœur. (NICOLLE.)

LOIN que les peuples *soient* faits pour eux, ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont que pour les peuples. (MASSILLON.)

On emploie toujours le subjonctif après les expressions suivantes :

Afin que.
A moins que.
Avant que.
Au cas que.
Bien que.

De peur que.
De crainte que.
En cas que.
Encore que.
Si tant est que.

Loin que.
Non que.
Non pas que.
Nonobstant que.
Où que.

Pour que.
Pourvu que.
Quoique.
Sans que.
Soit que.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Afin que vous soyez content.
A moins que je ne sorte.
Avant que son père revienne

Quoique je le lui aie défendu.
Pour que tu puisses réussir.
Pourvu qu'elle me plaise.

—••••• N° DLXV. •••••—

SURJONCTIF APRÈS *que* EMPLOYÉ, DIT-ON, **POUR** *afin que, avant que, soit que, pour que, sans que, à moins que, jusqu'à ce que,* ET **POUR** *si*

... Je ne vous quitte point,
Seigneur **QUE** mon amour n'*ait* obtenu ce point. (CORNEILLE.)

QUE l'on *approuve* ou non ma fermeté sévère,
Qu'à l'univers surpris cette grande action
Soit un objet d'horreur ou d'admiration.
Mon esprit, peu jaloux de vivre en la mémoire,
Ne considère point le reproche ou la gloire. (VOLTAIRE.)

SI les hommes étaient sages et qu'ils *sufvoissent* les lumières de la raison, ils s'épargneraient bien des chagrins. (Cité par WAILLY.)

EN vendange autrefois dans les lieux où nous sommes,
Peu de jours se passaient qu'*il n'arrivât* mort. (REGNARD.) [d'hommes.]

On voit que toutes les fois que la conjonction *que* semble employée pour *afin que, avant que, soit que, sans que, pour que, à moins que,* etc., le verbe qui suit cette conjonction se met toujours au subjonctif. Pour l'analyse de ce *que*, nous renvoyons le lecteur au chapitre des *Conjonctions*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Si vous revenez ici, et que je n'y sois pas...
 Appliquez-vous, que vos parents soient contents.
 Ne commencez pas que je vous avertisse.
 Attendez que votre père revienne.

Que je lise ou que j'écrive, on y trouve toujours à redire.
 Je ne puis rien dire que tu ne le saches.
 Jamais on ne le punit qu'il ne l'ait mérité.
 C'était une satisfaction pour moi que vous vinssiez me voir.

-----●●●●● N° DLXVI. ●●●●●-----

SUBJONCTIF APRÈS *que* DIT IMPÉRATIF.

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille.
 (J.-B. ROUSSEAU.)

QUE celui d'entre vous qui est sans péché lui jette
 la première pierre! (LE MAÎTRE DE SACY.)

Qu'il *périsse*! aussi bien il ne vit plus pour nous.
 (RACINE.)

Lorsque vous ferez l'aumône, QUE votre main ga-
 che ne *sache* point ce que fait votre main droite.
 (LE MAÎTRE DE SACY.)

C'est-à-dire : JE VEUX, JE COMMANDE QUE *la terre se RÉVEILLE aux accents de ma voix*, etc. Ce qui nous fait voir que dans ces sortes de phrases, le subjonctif est sous la dépendance du verbe *vouloir* sous-entendu.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Qu'il parle.
 Qu'il soit jugé

Que votre père ne le sache pas
 Qu'il soit pendu.

-----●●●●● N° DLXVII. ●●●●●-----

SUBJONCTIF EMPLOYÉ AVEC ELLIPSE DU *que*.

Plût aux dieux qu'on réglât ainsi tous les procès;
 Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode!
 (LA FONTAINE.)

Périss^e le Troyen auteur de nos alarmes!
 (RACINE.)

Dût ma muse par là choquer tout l'univers,
 Riche, gueux, triste ou gai, je veux faire des vers.
 (BOILEAU.)

Écris qui voudra; chacun à ce métier
 Peut perdre impunément de l'encre et du papier.
 (BOILEAU.)

Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge!
 (CORNEILLE.)

Majestueuses forêts, paisibles solitudes, qui plus
 d'une fois avez calmé mes passions, puissent les cris
 de la guerre ne troubler jamais vos résonnantes clai-
 rières!
 (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

C'est-à-dire JE VOUDRAIS QU'IL PLÛT aux dieux; quand bien même le sort VOUDRAIT QUE ma muse DÛT choquer tout l'univers, etc.

On voit par là pourquoi, dans ces phrases où l'on manifeste particulièrement un vœu, un désir, on met le subjonctif.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Vivent les gens d'esprit!
 Meurent les Grecs!

Périssent les méchants.
 Dût-il en mourir.

-----●●●●● N° DLXVIII. ●●●●●-----

Je ne sache point, que je sache.

*Je ne sache pas d'avoir vu, dans ma vie, un pays
 plus antipathique à mon goût que celui-ci.*
 (J.-J. ROUSSEAU.)

*Je ne sache pas qu'il y ait eu d'hommes blancs
 devenus noirs.*
 (BUFFON.)

Je ne sache pas qu'on ait jamais vu d'enfant en liberté se tuer. (J.-J. ROUSSEAU.)

Je ne sache que trois peuples qui aient autrefois ratifié l'éducation publique. (Id.)

Nous en dirons bientôt la raison, dont *je ne sache pas* que ses commentateurs se soient jamais occupés, quoiqu'ils l'aient ressassé de toutes les manières. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Mais la cause la plus générale du strabisme, et dont personne, *que je sache*, n'a fait mention, c'est l'inégalité de force dans les yeux. (BUFFON.)

... *Je ne sache point* d'honneur si bien placé Dont on ne vienne à bout, dès qu'on a financé. (HAUTEROCHE.)

D'habiles anatomistes ont analysé les organes de la vue et de l'ouïe, et aucun, *que je sache*, n'a développé le mécanisme de l'odorat. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

On dit *je ne sache pas*, nous ne sachions pas, pour *je ne connais pas*, nous ne connaissons pas. Ces locutions ne sont d'usage qu'avec la négative, et appartiennent au style de la conversation; de même que les expressions *que je sache*, *que nous sachions*, qui s'emploient le plus souvent à la fin d'une phrase : *il n'y a personne que je sache*. Ce qu'il y a de particulier, c'est que cette manière de parler, qui est un véritable gallicisme, n'a lieu qu'à la première personne du singulier ou du pluriel, car on ne dit pas *tu ne saches pas*, *il ne sache rien*.

Selon Lemare, cette phrase unique est presque inexplicable.

Un autre grammairien pense que cette expression est elliptique, et qu'elle est pour *je suis arrivé à ce point de connaissance que je ne sache pas*. Ce grammairien n'entend rien à l'analyse; car, malgré son explication, le subjonctif reste encore à expliquer.

Pourquoi le subjonctif? dit M. Marrast. Pourquoi cet usage est-il propre au verbe *savoir* et à la première personne?

Il est toujours difficile d'expliquer des usages que des imitations, des circonstances particulières, l'influence du génie, quelquefois même que la mode a introduits. Dans les langues anciennes, on trouve quelques exemples semblables. Les Latins ne disaient pas *volo*, ils disaient *velim*. Quand on prononce la phrase en question, on suppose sans doute qu'on n'a pas présents à l'esprit tous les objets de comparaison qui pourraient s'offrir. On évite alors de donner à l'expression une valeur trop affirmative, et l'on emploie le mode dubitatif, *je ne sache rien*... C'est une manière délicate, un tour de convenance, et l'on voit facilement que l'on ne peut l'employer dans ce sens que quand l'on parle de soi.

Voilà pourquoi aussi cette locution ne s'emploie jamais qu'avec la négation. — On ne dit pas *je sache*, et quand cette phrase se trouve à la fin d'une autre proposition, c'est que celle-ci est déjà négative. *Il n'est venu personne que je sache. A-t-il été à la campagne? Non pas, que je sache*.

Ces exemples suffiront pour faire sentir que cette manière de s'exprimer indique toujours une sorte d'hésitation dans la pensée; on ne saurait la rendre que par le mode du verbe le plus propre à peindre cette nuance délicate entre l'affirmation et le doute.

Suivant Boniface, c'est à l'euphémisme qu'il faut rapporter cet emploi du subjonctif, et c'est aussi notre avis. En effet, *je ne sache pas* est une expression dubitative, et en quelque sorte palliative, qui affaiblit beaucoup l'opinion qu'on émet, et lui ôte ce qu'elle pourrait avoir de trop décisif ou d'absolu.

On peut s'en convaincre par l'analyse. Cette phrase de Buffon : *Je ne sache pas qu'il y ait eu d'hommes blancs devenus noirs*, n'est-elle pas pour : *Il est possible qu'il y ait eu des hommes blancs devenus noirs, mais le hasard VEUT QUE JE NE LE SACHE PAS?* C'est une des nombreuses délicatesses de notre langue.

Que je sache est un abrégé de l'expression suivante : (JE NE PENSE PAS) *que je (LE) sache*.

C'est donc à tort que Laveaux et presque tous les grammairiens ont avancé que le subjonctif, dans ces locutions, n'exige pas une proposition antécédente, car l'analyse que

nous en avons donnée nous prouve le contraire. Seulement l'usage veut que cette proposition soit toujours ellipsée.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je ne sache rien de plus précieux que la vertu.
Il n'a point été à la campagne, que je sache.
Nous ne sachions pas.

Je ne sache rien de si beau.
Il n'y a personne, que je sache.
Est-il venu quelqu'un? Non pas, que je sache.

—••••• N° DLXIX. •••••—

EMPLOI DU SUBJONCTIF DANS LES PHRASES NÉGATIVES OU INTERROGATIVES.

PHRASES NÉGATIVES.

Je n'AI employé aucune fiction qui ne *soit* une image sensible de la vérité. (VOLTAIRE.)

Je NE VOUDRAIS PAS assurer qu'on le *doive* écrire. (BOILEAU.)

... NE CROIS PAS qu'elle *meure*. (RACINE.)

... L'innocence étonnée
NE PEUT s'imaginer qu'elle *soit* soupçonnée. (CORNEILLE.)

... Je NE PUIS penser
Qu'à feindre si longtemps vous *puissiez* vous forcer. (RACINE.)

Il NE PENSE PAS que personne *veuille* lui dresser des piéges. (LA BRUYÈRE.)

PHRASES INTERROGATIVES.

Ah! madame, EST-IL vrai qu'un roi fier et terrible
Aux charmes de vos yeux *soit* devenu sensible?
Que l'hymen aujourd'hui *doive* combler ses vœux? (CRÉBILLON.)

CROIS-TU que mes chagrins *doivent* s'évanouir
A l'aspect d'un bonheur dont je ne puis jouir? (RACINE.)

CROIS-TU que dans son cœur il *ait* juré sa mort? (Id.)

L'homme, pour qui tout renaît, SERA-T-IL le
seul qui *meure* pour ne jamais revivre? (LE TOURNEUR.)

Dieu juste! SERAIT-IL vrai que tu *viesses* avec indifférence le crime triomphant et la vertu souffrant? (Id.)

PENSÉS-TU qu'en effet Zaire me *trahisse*? (VOLTAIRE.)

On met le verbe de la proposition subordonnée au *subjonctif*, si la proposition principale est *négative* ou *interrogative*, parce que cette sorte de proposition exprime le doute, l'incertitude, etc. (1).

Il y a quelques exceptions à cette règle. On les verra plus loin.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je ne pense pas qu'il *ait* raison.
Je ne soupçonne pas que cela *soit* ainsi.
Je ne crois pas qu'il *ait* appris l'italien.
Je ne gage pas que la girafe *soit* morte.
Je ne parie pas qu'elle *soit* encore vivante.

Pensez-vous qu'il *ait* raison?
Soupçonnez-vous que cela *soit*?
Croyez-vous qu'il *ait* appris l'italien?
Gagez-vous que la girafe *soit* morte?
Pariez-vous qu'elle *soit* encore vivante?

(1) Molière, dans sa comédie des *Fâcheux* (acte III, sc. IV), a dit : *Tu penses qu'on te croie? Penses-tu qu'on te croie?* employé affirmativement, veut après lui l'indicatif et non le subjonctif; c'est le contraire, quand il est employé négativement ou interrogativement : *Tu penses qu'on te croie? ne pense pas qu'on te croie; penses-tu qu'on te croie?* Dans la phrase de Molière, le sens est interrogatif; mais la forme ne l'est pas, et elle devrait l'être: il lui était facile de mettre : *Penses-tu qu'on te croie?*

Tableaux comparatifs des verbes et des locutions qui, dans certains cas, réclament le SUBJONCTIF, et dans d'autres l'INDICATIF.

—○○○○○○○○○ N° DLXX. ○○○○○○○○○—

EMPLOI DU SUBJONCTIF OU DE L'INDICATIF APRÈS LES VERBES *ordonner, résoudre, arrêter, exiger, décider, commander, etc.*

SUBJONCTIF.

Un oracle fatal **ORDONNE** qu'elle *expire* !
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?

(RACINE.)

Nous l'avons vu **ORDONNER** qu'on *fléchit* les genoux devant la majesté présente.

(FLÉCHIER.)

Publius Valérius **ORDONNA** qu'on *séparât* les haches des faisceaux que les licteurs portaient devant les consuls.

(VERTOT.)

Il faut bien que je pleure.....
Mon insensible amant **ORDONNE** que je *meurs*.

(CORNEILLE.)

Il est injuste d'**EXIGER** des hommes qu'ils *fassent*, par déférence pour nos conseils, ce qu'ils ne veulent pas faire pour eux-mêmes.

(VAUVENARGUES.)

INDICATIF OU CONDITIONNEL.

ORDONNÉ qu'il *sera* fait rapport à la cour
Du foin que peut manger une poule en un jour.

(RACINE.)

Il **ORDONNA** que les vétérans *recevraient* leurs récompenses en argent, et non en terres.

(MONTESQUIEU.)

Pittacus **ORDONNA** qu'un homme qui commettrait quelque faute étant ivre, *serait* puni doublement.

(FÉNÉLON.)

Dioclétien **ORDONNA** que les chefs des Manichéens *seraient* brûlés avec leurs écrits.

(CONDILLAC.)

On **EXIGEA** d'eux qu'ils *remettraient* aux Romains la place et le port de Lilybée, dans la Sicile.

(VERTOT.)

Laveaux et la plupart des grammairiens disent qu'après les verbes *ordonner, résoudre, arrêter, exiger, décider, commander*, on met toujours au subjonctif le verbe de la phrase subordonnée.

Cette règle est fautive, car nos citations prouvent qu'on peut employer l'indicatif ou le subjonctif : l'indicatif, quand l'exécution de l'ordre est tellement sûre, que l'action ordonnée, résolue, exigée, etc., peut être regardée comme un fait qui aura nécessairement lieu. Tels sont les ordres des souverains et ceux des cours de justice, qui, agissant au nom du souverain, en imitent le langage. *Ordonné qu'il SERA fait rapport*, est plutôt une déclaration d'un fait qu'un ordre ; il est déclaré qu'il sera fait, etc. (1).

On se sert, au contraire, du subjonctif lorsque les verbes *ordonner, décider, exiger, etc.*, sont pris dans l'acception qui leur est propre, c'est-à-dire qu'ils marquent cette volonté soudaine, seule, unique, indépendante et absolue, et qu'ils sont l'expression de la volonté d'une seule personne.

(1) Bernardin de Saint-Pierre n'a pourtant pas observé cette distinction dans l'exemple suivant :

Un homme criminel était condamné à mourir de faim en prison ; sa fille vint l'y trouver et l'y nourrit de son lait. Le SÉNAT, instruit de cet acte de l'amour filial, **ORDONNA** que le père *fût* rendu à la fille, et qu'à la place de la prison on *élevât* un temple à la piété.

Voici néanmoins un fait historique qui nous paraît consacrer d'une manière irrévocable ce double emploi du verbe *ordonner*.

M. le président B*** de l'E*** eut le malheur de déplaire à Louis XV ; Sa Majesté, pour le punir du peu de respect ou de déférence qu'il avait montré envers la dignité royale, fit *ordonner*, par la cour même dont il était le président, son interdiction pour deux mois. En conséquence, le procureur du roi, en présence de toute la cour, et après les considérants d'usage, fut chargé de prononcer la sentence suivante :

*La cour ORDONNE que le S. B*** de l'E*** SERA interdit de ses fonctions de président, près de ladite cour, pendant deux mois.*

M. B*** de l'E*** ne put dévorer cet affront, et, quittant son fauteuil, il s'écria :

Et moi, messieurs, qui suis plus puissant que la cour, j'ORDONNE qu'il soit interdit pour toujours

Il y a donc une grande différence entre *il ordonna qu'on leur fit grâce*, et *il ordonna qu'on leur FERAIT grâce* — *Il ordonna qu'on leur fit grâce* peut se traduire par *il voulait, il désirait qu'on leur fit grâce, et il l'ordonna*; — *il ordonna qu'on leur FERAIT grâce*, a le sens de *il déclara qu'on leur FERAIT grâce*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il ordonna qu'il fût décapité.
L'exige que vous le fassiez.

Le cour ordonne qu'on informera sur les lieux.
Le sénat craignait d'eux qu'ils l'indemniseraient.

N° DLXXI.

SUBJONCTIF OU INDICATIF APRÈS LES VERBES *attendre, entendre, prétendre, se plaindre, supposer, douter*.

SUBJONCTIF.

N'ATTENDEZ pas que je vous *réponde* là-dessus.
(PASCAL.)

Le blé, pour se donner, sans peine ouvrant la terre,
N'ATTENDAIT pas qu'un bœuf, pressé par l'aiguillon,
Trappât à pas tardifs un pénible sillon.
(BOILEAU.)

Toute domination tend vers la tyrannie, car il est
naturel à l'homme de PRÉTENDRE que sa volonté
fasse loi.
(MARMONTEL.)

De lui seul je PRÉTENDS qu'on *révoque* la loi.
(BOILEAU.)

Non, s'il vous plait, je n'ENTENDS pas que vous
fassiez de dépense, et que vous *envoyiez* rien acheter pour moi.
(MOLIÈRE.)

SUPPOSONS toutefois qu'encore fidèle et pure,
Sa vertu de ce choc revienne sans blessure.
(BOILEAU.)

Il n'a pas le droit de se PLAINDRE que le roi ne
vienne pas à son secours. (Cité par APPERT.)

Je DOUTE que le ris excessif *convienne* aux hommes qui sont mortels.
(LA BRUYÈRE.)

INDICATIF.

C'est là que nous ATTENDONS que notre espérance
ne sera pas déçue.
(PASCAL.)

J'ATTENDS du moins, j'ATTENDS de votre complaisance
Que désormais partout vous *suivrez* sa présence.
(RACINE.)

... Tu PRÉTENDAIS qu'en un lâche silence
Phèdre *ensevelirait* ta brutale insolence. (Id.)

On PRÉTEND que Thésée a *paru* dans l'Épire.
(Id.)

Quand je vous ai dit cela, j'ai ENTENDU que vous
m'iriez pas le répéter à tout le monde.
(PLANCHÉ.)

Je SUPPOSE qu'un moine est charitable.
(LA FONTAINE.)

Nous nous sommes PLAINTS que la mort, envahissant
des fruits que nous promettait la princesse, les
a ravagés dans la fleur.
(BOSSUET.)

Les tribuns disaient dans toutes les assemblées
qu'ils s'étaient toujours bien nourris que les présents
du sénat *cachaient* un poison secret.
(VARRON.)

On voit qu'à la suite des verbes *attendre, entendre, prétendre, supposer, se plaindre, douter*, on emploie l'un ou l'autre mode, selon l'idée qu'on a dans l'esprit. Nous renvoyons aux dictionnaires pour la différence d'acception dans laquelle ces verbes peuvent être pris.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

J'attends que vous me teniez parole.
Il prétend que tout vienne et dépend de lui.
J'entends que vous m'obéissiez.
Supposons qu'il revienne.

Je m'attends qu'il me manquera de parole.
L'attend qu'il vienne et dépend de lui.
On entend par là qu'il le fera s'il le voulait.
Nous supposons qu'il revienne.

N° DLXXII.

VERBES SUIVIS DU SUBJONCTIF OU DE L'INDICATIF.

SUBJONCTIF.

PENSES-TU qu'en effet Zaire me *trahisse*?
(VOLTAIRE.)

INDICATIF.

PENSEZ-VOUS qu'il s'agit d'un *forfait* exécrable?
Un vain bruit, un soupçon vous le rend vraisemblable.
(CARRIÈRE.)

Et crois-tu qu'aisément elle puisse quitter
Le savoureux plaisir de t'y persécuter ?

(BOILEAU.)

On pensait, à Vitré, que *ce fussent* des Bohèmes.
(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Elle semblait oublier son rang, et on ne s'apercevait pas qu'on parlait à une personne si élevée.
(BOSSUET.)

Il ne faut pas juger qu'une chose soit naturelle
parce qu'une religion fausse l'a consacrée.

(MONTESQUIEU.)

Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage ?
(CORNEILLE.)

Le croirai-je, seigneur, qu'un reste de tendresse
Vous fasse ici chercher une triste princesse ?

(RACINE.)

Croyez-vous que cela soit d'une nécessité absolue ?
(BOSSUET.)

Croit-on que dans ses flancs un monstre m'ait porté ?
(RACINE.)

Je relisais sans cesse cette lettre, et ne pouvais
me persuader qu'elle fût de Philoclès. (FÉNELON.)

Je savais bien que Phénice était hors de Madrid
depuis plus de deux ans ; mais j'ignorais qu'elle
fût comédienne. (LE SAGE.)

Il ne faut pas que vous pensiez, mon cher père,
que je me sois donné si parfaitement à la musique,
que j'aie négligé toute autre espèce de travail.
(J.-J. ROUSSEAU.)

... SE PEUT-IL que d'un cours si rapide
La victoire vous ait ramené dans l'Aulide ?

(RACINE.)

On ne peut pas dire que Carthage eût entièrement
renoncé à la gloire de l'étude et du savoir.

(ROLIN.)

On ne saurait nier qu'un homme n'apprenne
bien des choses quand il voyage, et qu'il étudie sé-
rieusement les mœurs de tant de peuples.

(FÉNELON.)

Comme on le voit par ces nombreuses citations, à la suite du même verbe, tantôt on emploie l'indicatif, tantôt le subjonctif ; l'indicatif, si la personne qui énonce ce verbe exprime une chose sur laquelle elle n'a point de doute, une chose certaine, positive, du moins dans son esprit ; on met le subjonctif dans le cas contraire. Chénier a dit avec l'indicatif : *Pensez-vous qu'il s'agit d'un forfait exécrable*, parce qu'il est certain qu'il s'agit réellement de cela. C'est comme s'il eût dit : Il s'agit d'un forfait exécrable, je le sais, j'en suis convaincu ; mais vous, le pensez-vous ? Voltaire, au contraire, fait dire à Orosmane avec le subjonctif : *Penses-tu qu'en effet Zaïre me trahisse* ? parce qu'il est dans le doute à cet égard, et qu'il désire que cela ne soit pas. Ce vers est elliptique : *Penses-tu qu'en effet (LA FATALITÉ VEUT QUE) Zaïre me TRAHISSE* ?

D'après cela, il est évident, comme le dit très-bien Boniface, qu'il ne faut s'arrêter ni au matériel des mots, ni à la forme de la proposition primordiale, pour faire usage de l'indicatif ou du subjonctif ; le sens qu'on veut exprimer doit seul déterminer l'emploi de l'un ou de l'autre mode.

Interrogez-vous vous-même ; commencez par sentir, et votre expression sera presque toujours l'image fidèle de votre pensée :

Ce que l'on conçoit bien s'exprime clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Crois-tu que, toujours ferme au bord du précipice,
Elle pourra marcher sans que le pied lui glisse ?

(BOILEAU.)

Je pensais que c'était un petit chien.

(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

Je ne m'aperçus pas que je parlais à lui.

(J.-B. ROUSSEAU.)

Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire ?
(RACINE.)

Croirai-je qu'un mortel, avant sa dernière heure,
Peut pénétrer des morts la profonde demeure ? (Id.)

Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler ?
(Id.)

Croyez-vous qu'alors il acceptera vos hommages ?
(MASSILLON.)

... Crois-tu, si je l'épouse,
Qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas jalouse ?
(RACINE.)

Il ne pouvait se persuader qu'il leur était im-
portun. (LA BRUYÈRE.)

Il ne pouvait ignorer qu'il était le fils de David.
(Id.)

C'est abrégé et s'épargner mille discussions, que
de penser de certaines gens qu'ils sont incapables
de parler juste. (Id.)

Haïssez vos ennemis avec modération ; car il se
peut faire qu'ils seront vos amis dans la suite.

(FÉNELON.)

Vous ne devez pas dire que je vous ai battu,
mais qu'il vous semble que je vous ai battu.

(MOLIERE.)

Je ne vous nierai point, seigneur, que ses soupirs
M'ont daigné quelquefois expliquer ses desirs.

(RACINE.)

Voilà la règle sûre, la seule qui soit fondée sur la nature, et qui ait dirigé nos braves écrivains dans leurs immortels chefs-d'œuvre, que la plupart des grammairiens n'ont pas assez profondément étudiés pour établir les lois du langage.

Nous ferons observer, avec Lemare, que, dans la seconde colonne, on n'interroge que pour le seul effet oratoire, que pour communiquer aux autres le sentiment, l'opinion, laquelle on est déjà arrêté. L'interrogation n'exprime point le doute, ne soumet pas l'action qui suit à une volonté quelconque, libre ou nécessaire. C'est une simple formule. C'est l'interrogation des rhéteurs : elle est extrêmement fréquente.

Les grammairiens attribuent à la négation la même vertu qu'à l'interrogation ; mais les faits sont également contraires à cette nouvelle règle.

Il y a même beaucoup de phrases tout ensemble interrogatives et négatives, comme *Ne trouves-tu pas que j'ai raison ?* où le verbe qui suit est à l'indicatif.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le peuple, moins superstitieux, ne croit plus qu'il y ait des revenants.

Montres-moi une faute que j'aie faite.

Vous vous figurez que ce soit un jeu.

Vous ne croyez pas que je puisse résister à cette douleur.

Pensez-vous que votre protection me soit nécessaire dans ce pays ?

Qu'il est insensé ! il ne croit pas qu'il y a un Dieu.

Montres-moi la faute que j'ai faite.

Figurez-vous que c'est un jeu.

Vous ne croyez pas que je pourrai résister à cette douleur.

Pensez-vous que votre protection m'est nécessaire dans ce pays ?

— N° DLXXIII. —

Il suffit que, SUIVI DU SUBJONCTIF OU DE L'INDICATIF.

SUBJONCTIF.

Eh ! NE SUFFIT-IL PAS, seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public *soit* un de vos bienfaits ?
(RACINE.)

... IL SUFFIT QUE VOUS NOUS commandiez,
Vous nous verrez combattre et mourir à vos pieds.
(RACINE.)

Je ne te dirai point où est ton père, IL SUFFIT QUE
tu *sois* libre de le chercher.
(FÉNÉLON.)

Madame, qui vous presse ? IL SUFFIT QUE sa vue
Désormais à vos yeux ne *soit* plus défendue.
(RACINE.)

Heureux ou malheureux, IL SUFFIT qu'on me *craigne*.
(Id.)

INDICATIF.

Qu'il te SUFFISE donc, pour me justifier,
QUE je *vis*, que j'*aimai* la reine le premier.
(RACINE.)

Et d'où a-t-il pris cela ? — Il n'importe d'où il
l'ait pris. IL SUFFIT QUE les sentiments de ces grands
hommes-là *sont* toujours probables d'eux-mêmes.
(PASCAL.)

NE VOUS SUFFIT-IL PAS QUE je *l'ai* condamné ?
NE VOUS SUFFIT-IL PAS QUE ma gloire offensée
Demande une victime à moi seule adressée ?
Que je le *hais* enfin ; seigneur, que je *l'aimai* ?
(RACINE.)

IL SUFFIT QUE l'on *est* contente du détour.
(MOLIERE.)

Suffit que vous *devez* de vous être content.
(REGNARD.)

Il suffit, disent les grammairiens, est toujours suivi du subjonctif. Cependant, sans égard à cette règle et à deux autres, d'après lesquelles le subjonctif est aussi de rigueur, savoir lorsque le membre de phrase qui précède est interrogatif ou négatif, Racine a dit :

Ne vous SUFFIT-IL pas que je *l'ai* condamné ?
Que je le *hais* ?

C'est-à-dire, ne vous *suffit-il pas de savoir que je l'ai condamné... que je le hais* ? Il ne s'agit là que de faits positifs, que de simples énonciations, et Racine aurait péché contre l'idéologie et fait plusieurs contre-sens, s'il n'avait à la fois violé les trois règles des grammairiens.

Pascal n'en a violé qu'une en disant : *Il suffit que les sentiments des grands hommes sont probables d'eux-mêmes* ; c'est-à-dire, *il vous suffit de savoir que de tels sentiments sont probables*.

Ainsi, quand on veut affirmer une chose positive, on emploie l'indicatif : *Je l'ai condamné, cela suffit*. On se sert, au contraire, du subjonctif, quand le verbe qui suit *il suffit que* est sous la dépendance d'une volonté quelconque : *Nous voulons que vous nous commandiez, il le faut, et cela seul suffit*.

M. Planche, dans son *Dictionnaire de la langue oratoire*, prétend que l'ellipse qu'entraîne l'indicatif *qu'il te suffise que je vis*, pour *qu'il te suffise de savoir que je vis*, est une ellipse que le style poétique seul peut souffrir. Les exemples de Pascal et de Molière, et d'autres que nous pourrions citer, prouvent assez qu'elle est également permise en prose.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il suffit qu'il le dise.
Il suffit qu'il l'ait touché.
Il suffit que cela soit permis.
Il suffit qu'on me craigne.

Il suffit qu'on l'a grondé.
Il suffit qu'on l'a averti.
Il suffit qu'on l'a prévenu.
Il suffit qu'on l'a condamné.

—••••• N° DLXXIV. •••••

Est-il possible? SUIVI DU SUBJONCTIF OU DE L'INDICATIF

SUBJONCTIF.

Est-il possible que *vous vouliez* être malade, en dépit des gens et de la nature? (MOLIÈRE.)

INDICATIF.

Est-il possible que *vous serez* toujours embéguiné de vos apothicaires et de vos médecins? (MOLIÈRE.)

Ce n'est donc pas la phrase ou le verbe qui précède qui cause le subjonctif, car voilà les deux modes à la suite de *est-il possible?* Si Molière avait suivi la règle absolue que donnent les grammairiens, il aurait dit : *Est-il possible que vous soyez toujours embéguiné, etc.* ? Mais il n'eût point exprimé sa pensée

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Est-il possible qu'il veuille se tuer?

Est-il possible que vous serez toujours mauvais sujet.

—••••• N° DLXXV. •••••

Il semble que, SUIVI DU SUBJONCTIF OU DE L'INDICATIF.

I.

SUBJONCTIF.

IL SEMBLE QUE les climats extrêmement chauds soient contraires aux chevaux. (BUFFON.)

IL SEMBLE QUE la nature ait employé la règle et le compas pour peindre la robe du zèbre. (BUFFON.)

IL SEMBLE QUE l'esprit de mensonge que Dieu menaçait de répandre sur ses prophètes soit répandu sur tous les hommes. (MASSILLON.)

IL SEMBLE qu'on soit convenu que la bonne foi ne serait plus une vertu. (MASSILLON.)

INDICATIF.

IL SEMBLE QUE la rusticité n'est autre chose qu'une ignorance grossière des bienséances. (LA BRUYÈRE.)

IL SEMBLE QUE l'abondance a épuisé une de ses cornes dans nos jardins et dans nos campagnes. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

IL SEMBLE qu'il est moins rare de passer de l'antipathie à l'amour qu'à l'amitié. (LA BRUYÈRE.)

IL SEMBLE qu'une passion vive et tendre est morne et silencieuse. (LA BRUYÈRE.)

ou opération de l'âme, telle que celle produite par la *joue*, la *tristesse*, la *satisfaction*, le *mécontentement* ou la *surprise*, le verbe qui suit doit être au subjonctif.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il est juste que...
Il est bon que...
Il était temps que...
Il serait possible que...
Je suis ravi que...

Il est facile que...
Il serait difficile que...
Il est rare que...
Il est heureux que...
Je suis enchanté que...

S'il était possible que...
Il serait convenable que...
Il est bien que...
Il est malheureux que...
Je suis désolé que...

Il est honteux que...
Il est bienéant que...
Il est urgent que...
Il est nécessaire que...
Je suis surpris que...

N° DLXII.

SUBJONCTIF APRÈS LES VERBES DITS *impersonnels*.

IL FALLUT qu'au travail son corps rendu docile,
Forçât la terre avare à devenir fertile. (BOILEAU.)

IL NE ME PLAÎT pas que vous *alliez* là.
(ACADÉMIE.)

Dans le vulgaire obscur si le ciel l'a placé,
Qu'IMPORTE qu'au hasard un sang vil soit versé?
(RACINE.)

IL ARRIVE bien difficilement qu'on soit malheureux pour ne pas savoir ce qui se passe dans le cœur des autres.
(MARC-AURÈLE.)

Lorsqu'un verbe est précédé de l'un des impersonnels *il faut*, *il importe*, *il convient*, *il vaut mieux*, *il se peut*, *il plaît à*, *il peut se faire*, etc., il se met toujours au subjonctif, parce que ces impersonnels font naître l'idée d'une *volonté*, d'une *nécessité*. Aussi est-ce parce que les verbes impersonnels suivants, *il résulte*, *il s'ensuit*, *il paraît*, et autres semblables, n'expriment aucune idée de *volonté*, de *nécessité*, que le verbe qui vient après eux se met à l'*indicatif* et non au subjonctif.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il faudrait que...
Il importe que...
Il se peut que...

Comment se peut-il que ?
Il conviendrait que...
Il vaut mieux que...

Ne vaut-il pas mieux que...
Il ne convient pas que...
Il me plaît que...

Expressions après lesquelles on emploie toujours le subjonctif.

N° DLXIII.

Quelque, quel que, quoi que, ETC.

QUELQUE effort que *fassent* les hommes, leur néant paraît partout.
(BOSSUET.)

QUI QUE *ce soit*, parlez, et ne le craignez pas.
(RACINE.)

Mais dans *quelque* haut rang que vous *soyez* placé,
Souvent le plus heureux s'y trouve renversé.
(TH. CORNEILLE.)

Si mince qu'il *puisse* être, un cheveu fait de l'ombre.
(VILLEFRÉ.)

Du maître, QUEL QU'IL *soit*, peu, beaucoup, ou zéro
Le valet fut toujours et le singe et l'écho.
(PIRRO.)

QUOI QUE vous *écriviez*, évitez la bassesse.
(BOILEAU.)

QUOI qu'on *dise*, un anon ne deviendra qu'un âne
(GROZELIER.)

On met toujours le subjonctif après les expressions *quelque..... que*, *quel que*, *qui que*, *quoi que*, *si..... que*, *à quoi que*, *de quoi que*

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Quelques richesses que vous ayez.
Quelles que soient vos richesses.
Qui que ce puisse être.

Quoi qu'il puisse arriver.
Quelque grand que soit son mérite.
Si riche qu'il soit.

Quand M^{me} de Sévigné dit : *Il me semble que mon cœur VEUILLE se fendre*, elle n'est point du tout convaincue de ce qu'elle avance ; c'est comme si elle disait : *Je suis tentée de croire que mon cœur VEUILLE se fendre*.

Il n'en est pas de même lorsque Voltaire dit : *Il me semble que Cornelle A DONNÉ des modèles de tous les genres*. Voltaire avance ici un fait positif, dont il ne doute nullement ; il en est convaincu ; il a examiné et jugé.

D'après ces observations, et plus encore d'après nos citations, nous pensons, contre les grammairiens, qu'on doit faire usage : 1^o de l'indicatif toutes les fois qu'on avance un fait positif, un fait dont on est entièrement convaincu ; 2^o du subjonctif dans le cas contraire, c'est-à-dire quand l'esprit est dans le doute, dans l'incertitude.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il me semble qu'il fait jour.

Il me semblait que ce dût être ainsi.

—••••• N° DLXXVI. •••••—

On dirait que, SUIVI DU SUBJONCTIF OU DE L'INDICATIF

SUBJONCTIF.

ON DIRAIT QUE le livre des destins *ait* été ouvert à ce prophète. (BOSSUET.)

ON DIRAIT QUE l'ancienne Égypte *ait* craint que la postérité ignorât un jour ce que c'était que la mort, et qu'elle *ait* voulu, à travers les temps, lui faire parvenir des échantillons de cadavres.

(CHATEAUBRIAND.)

Le nouvelliste connaît la marche de ces armées, il sait ce qu'elles feront et ce qu'elles ne feront pas ; VOUS DIRIEZ qu'il *ait* l'oreille du prince ou le secret du ministre.

(LA BRUYÈRE.)

ON DIRAIT QUE pour plaire, instruit par la nature, Homère *ait* à Vénus dérobé sa ceinture.

ON DIRAIT QUE le ciel, qui se fond tout en eau, *veuille* inonder ces lieux d'un déluge nouveau.

(BOILEAU.)

ON DIRAIT, à vous voir assemblés en tumulte, Que Rome des Gaulois *craigne* encore une insulte.

(CRÉBILLON.)

INDICATIF.

ON DIRAIT QUE Ronsard sur ses pipeaux rustiques *Vient* encor fredonner ses idylles gothiques.

(BOILEAU.)

ON DIRAIT QU'ILS *ont* seuls l'oreille d'Apollon, Qu'ils *disposent* de tout dans le sacré vallon.

(BOILEAU.)

Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime.

ON DIRAIT, quand tu veux, qu'elle *te vient* chercher.

(BOILEAU.)

Cependant, à le voir, avec tant d'arrogance, Vanter le faux éclat de sa haute naissance,

ON DIRAIT que le ciel *est soumis* à sa loi, Et que Dieu l'a *pétré* d'autre limon que moi. (Id.)

ON DIRAIT qu'ils *travaillent* pour des années éternelles.

(MASSILLON.)

Lorsqu'on a de fortes raisons pour croire une chose, on emploie l'indicatif après *on dirait que*. S'il n'y a que de légères apparences, on met le subjonctif.

Avec l'indicatif, on a ellipse d'une phrase principale : *Si l'on croyait ces gens*, ON DIRAIT QU'ILS ONT... *A en juger par ta facilité*, ON DIRAIT QUE LA RIME TE VIENT CHERCHER.

Avec le subjonctif, ON DIRAIT équivaut à *il semble* dans sa primitive signification. *On dirait que le livre des destins AIT ÉTÉ ouvert à ce prophète* : on ne croit nullement que ce livre lui ait réellement été ouvert ; mais on peut le supposer, surtout imaginativement.

L'emploi du mode est si peu arbitraire après *on dirait*, que souvent l'on ne peut remplacer l'indicatif par le subjonctif, comme dans les exemples cités.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE

On dirait qu'il le craigne.
On dirait que vous avez été malade.

On dirait qu'il le craint.
On dirait que vous avez été malade

—♦♦♦♦♦ N° DLXXVII. ♦♦♦♦♦—

S'il est vrai que, SUIVI DU SUBJONCTIF OU DE L'INDICATIF.

SUBJONCTIF.

S'IL EST VRAI qu'Homère *ait* fait Virgile, c'est son plus bel ouvrage. (VOLTAIRE.)

Mon bonheur ne finira pas même avec cette vie mortelle; et, **S'IL EST VRAI** qu'il y *ait* différents lieux pour les âmes après la mort, je n'ai rien à craindre de ces endroits obscurs et ténébreux où sont relégués les méchants. (VERTOT.)

INDICATIF.

S'IL EST VRAI que *j'ai chassé* les ennemis de votre territoire; que je leur *ai tué* beaucoup de monde dans deux combats: que *j'ai forcé* les débris de leurs armées de s'enfermer dans leurs places... que vos tribuns se lèvent. (VERTOT.)

Quand il s'agit d'une action certaine, positive, de quelque chose sur quoi il n'y a aucun doute à former, on emploie l'indicatif; quand il y a incertitude, on se sert du subjonctif.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

S'il est vrai qu'il y ait un Dieu.

S'il est vrai qu'il y a un Dieu.

—♦♦♦♦♦ N° DLXXVIII. ♦♦♦♦♦—

Ce n'est pas que, SUIVI DU SUBJONCTIF OU DE L'INDICATIF.

SUBJONCTIF.

CE N'EST PAS qu'aisément comme un autre à ton char Je ne *pusse* attacher Alexandre et César. (BOILEAU.)

CE N'EST PAS que ma plume injuste et téméraire Veuille blâmer en eux le dessein de te plaire. (BOILEAU.)

Il est vrai que les Césars et les puissants du siècle ne crurent pas d'abord en Jésus-Christ, mais **CE N'EST PAS** que sa doctrine *réprouvât* leur état; elle ne *réprouvait* que leurs vices. (MASSILLON.)

INDICATIF.

CE N'EST PAS qu'il *faut* pardonner quelquefois à celui qui, avec un grand cortège, s'en croit plus de naissance et plus d'esprit. (LA BRUYÈRE.)

CE N'EST PAS que, depuis quelques années, les acteurs ont enfin *hasardé* d'être ce qu'ils doivent être, des peintures vivantes: auparavant ils déclamaient. (VOLTAIRE.)

On peut donc dire avec le subjonctif: *Les enfants demandent à être menés sévèrement. Ce n'est pas qu'IL NE FAILLE leur pardonner quelques petites fautes*; ou bien avec l'indicatif: *Les enfants demandent à être menés sévèrement... Ce n'est pas qu'IL FAUT leur pardonner quelques petites fautes*.

L'analyse de la première phrase est celle-ci: *Ce n'est pas à dire pour cela que je pousse la sévérité jusqu'à prétendre qu'IL NE FAILLE pas leur pardonner quelques petites fautes*.

La seconde phrase peut s'expliquer ainsi: *Ce n'est pas que je ne convienne qu'IL FAUT leur pardonner quelques petites fautes*. On dit positivement qu'il *faut* pardonner.

Ce n'est pas que je ne pusse est un abrégé de: *Ce n'est pas à dire pour cela que, si je le voulais bien, je ne pusse...*

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ce n'est pas qu'il faille.
Ce n'est pas qu'il soit.

Ce n'est pas qu'il faut.
Ce n'est pas qu'il est.

N° DLXXIX.

Le seul, l'unique, SUIVIS DU SUBJONCTIF OU DE L'INDICATIF

SUBJONCTIF.

On peut dire que le chien est **LE SEUL** animal dont la fidélité *soit* à l'épreuve. (BUFFON.)

Le présent est **L'UNIQUE** bien Dont l'homme *soit* vraiment le maître. (J.-B. ROUSSEAU.)

La religion est **LE SEUL** mors que les rois *puissent* encore blanchir. (MARMONTEL.)

L'homme est **LE SEUL** des animaux qui *soit* obligé de se vêtir. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

L'homme est **LE SEUL** être qui *ait* honte de paraître nu. (Id.)

Dieu tout-puissant, rends-nous l'ignorance, l'innocence et la pauvreté, **LES SEULS** biens qui *puissent* faire notre bonheur et qui *soient* précieux devant toi. (J.-J. ROUSSEAU.)

Rome était une ville sans commerce et presque sans arts, le pillage était **LE SEUL** moyen que les particuliers *eussent* pour s'enrichir. (MONTESQUIEU.)

Virgile est **LE SEUL** poète latin qui *ait* *excellé* dans la pastorale. (HELVÉTIUS.)

La mâchoire inférieure est **LA SEULE** qui *ait* du mouvement dans l'homme et dans les animaux. (BUFFON.)

L'homme est **LE SEUL** animal qui *sache* qu'il doit mourir : triste connaissance, mais nécessaire, puisqu'il y a des idées. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Je suis **LE SEUL** qui vous *connaisse*. (FÉNELON.)

La passion du devoir est **LA SEULE** qui *ait* fait de grandes choses, des choses qui durent. (DE BONALD.)

INDICATIF.

L'amour-propre est **LA SEULE** chose Dont on ne *viens* jamais à bout. (NIVERNAIS.)

L'expérience tient une école où les leçons coûtent cher ; mais c'est **LA SEULE** où les insensés *peuvent* s'instruire. (FRANKLIN.)

Le Camoens fit naufrage sur les côtes de la Chine, et se sauva, dit-on, en nageant d'une main, et tenant de l'autre son poème, **LE SEUL** bien qui lui *restait*. (VOLTAIRE.)

La tendre jeunesse est **LE SEUL** âge où l'homme *peut* encore tout sur lui-même pour se corriger. (FÉNELON.)

Le génie poétique de Torquato, **LA SEULE** richesse qu'il *avait* reçue de son père, se manifesta dès l'enfance. (VOLTAIRE.)

Anéantir et créer sont les attributs de la toute-puissance ; altérer, changer, détruire, développer, renouveler, produire, sont **LES SEULS** droits que Dieu *a voulu* céder. (BUFFON.)

LA SEULE chose que nous ne *savons* point, c'est d'ignorer ce que nous ne pouvons savoir. (J.-J. ROUSSEAU.)

Nous sommes si imprudents que nous errons dans les temps qui ne sont pas à nous, et ne pensons point **AU SEUL** qui nous *appartient*. (PASCAL.)

Un lieu que vous *seul* *connaissez*. (RACINE.)
Souviens-toi que je suis **LE SEUL** qui *t'a déplu*. (FÉNELON.)

Dans presque toutes les grammaires, où il s'en faut bien que

Le sens et la raison y règlent toute chose,

on donne comme une règle constante, qu'après *le seul, l'unique*, etc., on doit toujours employer le subjonctif ; de sorte que ceux qui les ont lues n'osent jamais se servir de l'indicatif en pareil cas, excepté quand ils se trompent ou qu'ils y sont entraînés par la force même des choses. En vérité, il faut que les grammairiens n'aient jamais lu les auteurs classiques avec soin ; car, autrement, ils auraient trouvé des exemples sans nombre où l'indicatif est employé.

Nos citations nous permettent donc de substituer à la règle entièrement fautive des grammairiens, le principe suivant :

« Après ces mots *le seul, l'unique*, on met le verbe au subjonctif, quand l'idée n'est pas positive, quand elle tient du doute ; mais on le met à l'indicatif, lorsque l'idée est affirmative, qu'elle ne tient pas du doute. »

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il est le seul qui soit.
Elle est la seule qui ait.
L'unique objet qui m'appartienne.

Il est le seul qui est.
Elle est la seule qui a.
L'unique objet qui m'appartient.

—••••• N° DLXXX. •••••—

Le premier, le dernier, SUIVIS DU SUBJONCTIF OU DE L'INDICATIF.

SUBJONCTIF.

Néron est **LE PREMIER** empereur qui *ait persécuté l'Eglise.* (BOSSUET.)

Les Egyptiens sont **LES PREMIERS** qui *aient bien connu les règles du gouvernement.* (ROLLIN.)

Vous serez **LE PREMIER** philosophe qui *ait jamais excité un peuple libre, une petite ville et un état pauvre, à se charger d'un spectacle public.* (J.-J. ROUSSEAU.)

Lucullus apporta du royaume de Pont **LES PREMIERS** cerisiers qu'on *ait vus* en Europe. (Cité par BONIFACE.)

Racine est **LE PREMIER** qui *ait su rassembler avec art les ressorts d'une intrigue tragique.* (THOMAS.)

C'est une **DES DERNIERES** épitres que saint Paul *ait écrites.* (TRÉVOUX.)

Ma destinée a voulu que je fusse **LE PREMIER** qui *ait expliqué* à mes concitoyens les découvertes du grand Newton. (VOLTAIRES.)

S'il vous souvient pourtant que je suis **LA PREMIERE** Qui vous *ait appelé* de ce doux nom de père. (RACINE.)

Les intérêts de leur vanité sont **LES DERNIERS** qu'on *doit ménager.* (GEOFFROY.)

M. Genoude est **LE PREMIER** qui *ait fait passer* dans la langue française la sublime poésie des Hébreux. (LAMARTINE.)

INDICATIF.

Malpighi est **LE PREMIER** qui *a fait cette découverte* et qui a donné à ces plantes le nom qu'*elles* portent. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Les Céciniens furent **LES PREMIERS** qui *sont* éclater leur ressentiment. Ils entrèrent en armes sur le territoire des Romains. (VERRIOT.)

LA PREMIERE chose que *doit faire* après l'établissement des lois l'instituteur d'une république, c'est de trouver un fonds suffisant pour l'entretien des magistrats et autres officiers. (J.-J. ROUSSEAU.)

LE PREMIER de tous les peuples où l'on voit des bibliothèques est celui d'Egypte. (ROLLIN.)

Les Tyriens furent **LES PREMIERS** qui *domptèrent* les flots. (FÉNÉLON.)

Voyez le livre du père Annat; c'est **LE DERNIER** qu'il *a fait* contre M. Arnaud. (PASCAL.)

Voilà **LE PREMIER** livre (le firmament) que Dieu *a montré* aux hommes. (MASSILLON.)

Les Egyptiens prétendent être **LES PREMIERS** qui *ont établi* des fêtes et des processions pour honorer les dieux. (ROLLIN.)

J'ai fait voir que la grammaire grecque, qui est **LA PREMIERE** que nous *connaissons*, a été faite aussi par les Grecs. (FLEURY.)

Presque tous les grammairiens vous diront qu'après *le premier, le dernier*, on doit toujours faire usage du subjonctif; d'autres vous assureront aussi que quand *le premier* est immédiatement suivi du relatif *qui*, il est constamment accompagné du subjonctif; mais que s'il est suivi du relatif *que*, le subjonctif n'est guère usité. Lisez les écrivains, et vous n'y verrez rien de tout cela. En effet, nos citations prouvent qu'on peut employer l'indicatif ou le subjonctif après *le premier, le dernier*, suivis de *qui* ou de *que*. Cet emploi ne saurait être assujéti à quelques règles mécaniques; il dépend entièrement des vues de l'esprit. Bernardin de Saint-Pierre, en disant : *Malpighi est le premier qui a fait cette découverte*, affirme positivement, et ne pense pas que le fait qu'il avance soit susceptible d'être contesté; il en parle comme d'une chose positive, et dont il est entièrement sûr; voilà pourquoi il s'est servi du mode indicatif. Bossuet, en disant : *Néron est le premier qui ait persécuté l'Eglise*, fait entendre qu'il le croit seulement; il y a doute dans son esprit, c'est ce qui l'a porté à mettre le subjonctif

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

C'est le premier thème qu'il ait fait.
C'est la première faute qu'elle ait commise.

C'est le premier thème qu'il a fait.
C'est la première faute qu'elle a commise.

—••••• N° DLXXXI. •••••—

Le plus, la plus, le moindre, le meilleur, ETC., SUIVIS DU SUBJONCTIF OU DE L'INDICATIF.

I.

SUBJONCTIF.

LA PLUS noble conquête que l'homme *ait* jamais faite, est celle de ce fier et fougueux animal.
(BUFFON.)

L'Évangile est LE PLUS beau présent que Dieu *ait* pu faire aux hommes.
(MONTESQUIEU.)

L'argent qu'il m'a coûté m'a acquis LE PLUS cher et LE PLUS précieux ami que *j'aie* sur la terre.
(FÉNÉLON.)

Racine, lu par les connaisseurs, sera regardé comme le poète LE PLUS parfait qui *ait* écrit.
(LA HARPE.)

En effet, si la voix de la nature est LE MEILLEUR conseil que *doive* écouter un bon père pour bien remplir ses devoirs, elle n'est pour le magistrat qu'un faux guide qui travaille sans cesse à l'écartier des siens.
(J.-J. ROUSSEAU.)

LE MEILLEUR usage qu'on *puisse* faire de son esprit est de s'en défier.
(FÉNÉLON.)

LA MEILLEURE satire qu'on *puisse* faire des mauvais poètes, c'est de donner d'excellents ouvrages.
(VOLTAIRE.)

Depuis plus de trois ans vous n'avez pas donné LA MOINDRE marque que vous me *connaissiez* seulement.
(RACINE.)

C'était LA PLUS belle décoration qu'on *puisse* imaginer. Lebrun avait fait le dessin.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Le coup LE PLUS cruel, LE PLUS irréparable, que *puisse* nous porter le destin ennemi, C'est de nous enlever un véritable ami.
(CHATEAUBRUN.)

... La clémence est LA PLUS belle marque qui *fasse* à l'univers connaître un vrai monarque.
(P. CORNEILLE.)

Les mouvements des planètes sont LES PLUS réguliers que nous *connaissions*.
(BUFFON.)

INDICATIF.

C'était LA PLUS intrépide menteuse que *j'ai* connue.
(MARIVAUX.)

J'ai fait de mon héros le portrait LE PLUS brillant et LE PLUS majestueux que *j'ai* pu.
(VOLTAIRE.)

C'est LA PLUS belle occasion que *j'aurai* jamais de vous peindre tant d'illustres originaux, et la seule peut-être que vous aurez de les connaître.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Je suis le fils du grand Ulysse, LE PLUS sage des rois de la Grèce qui *ont renversé* la superbe ville de Troie.
(FÉNÉLON.)

Ces desirs qui nous semblaient innocents ont remué peu à peu les passions LES PLUS violentes qui nous *ont mis* dans les fers que nous avons tant de peine à rompre.
(MAD. DE LA VALLIÈRE.)

LE MOINS de servitude qu'on *peut* est le meilleur.
(PASCAL.)

Je fais LA MEILLEURE contenance que *je puis*.
(MAD. DE SÉVIGNÉ.)

LA MOINDRE louange qu'on *peut* lui donner, c'est d'être sorti de l'ancienne et illustre maison de La Tour d'Auvergne.
(FLÉCHIER.)

C'est LE MOINDRE secret qu'il *pouvait* nous apprendre.
(RACINE.)

LE PLUS grand mal que *fait* un ministre sans probité, c'est le mauvais exemple qu'il donne.
(MONTESQUIEU.)

Nous vivons dans LA PLUS grande amitié qu'il *est possible*.
(VOITURE.)

Madame Clot, bonne femme au demeurant, était bien la vieille LA PLUS grognon que *je connus* de ma vie.
(J.-J. ROUSSEAU.)

Autre règle des grammairiens : *Après le SUPERLATIF, il faut toujours employer le subjonctif.*

S'il en était ainsi, que deviendraient nos classiques ?... de vastes recueils de fautes ; car ils sont pleins d'exemples où l'on trouve l'indicatif.

Le moins de servitude que l'on PEUT est le meilleur, exprime un principe, un fait *Le moins de servitude qu'on PUISSE*, etc., exprime plutôt un effort, un souhait.

Le plus grand mal que FASSE un ministre, et *le plus grand mal que FAIT un ministre*, ce n'est pas non plus la même chose.

II.

INDICATIF.

C'est la **MOINDRE** des choses que je lui *dois*.
(BOILEAU.)

Ce genre d'hommes, qui ne souffrent pas la **MOINDRE** des injures qu'ils *peuvent* repousser, font semblant de souffrir très-patiemment celles dont ils ne peuvent se défendre.
(PASCAL.)

INDICATIF.

Nourri dans la plus absolue liberté, le **GRAND** des maux qu'il *conçoit* est la servitude.
(J.-J. ROUSSEAU.)

La monarchie de France, la **PLUS** ancienne et la plus noble de toutes celles qui sont au monde, commença sous lui.
(BOSSUET.)

Pourquoi n'emploie-t-on pas ici le subjonctif? Parce que dans ces phrases et autres semblables le verbe n'est point le complément du superlatif, mais du génitif pluriel. La *plus noble de toutes celles qui sont au monde, la moindre des injures qu'ils peuvent recevoir, le plus grand des maux qu'il conçoit*, etc. Supprimez ces génitifs, et le subjonctif produira naturellement. La France est la plus ancienne monarchie *qui soit au monde, la moindre injure qu'il puisse recevoir, le plus grand mal qu'il conçoive*, etc

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le plus grand que j'aie.
Les meilleurs que nous ayons.

Le plus grand que j'ai.
Les meilleurs que nous avons.

~~~~~ N° DLXXXII. ~~~~~

*Il n'y a que, il n'est que, ETC., SUIVIS DU SUBJONCTIF OU DE L'INDICATIF.*

## SUBJONCTIF.

J'ai remarqué qu'**IL N'Y A QUE** l'Europe seule où l'on *vende* l'hospitalité.  
(J.-J. ROUSSEAU.)

**IL N'Y A JAMAIS QUE** la guerre et les combats effectifs qui *fassent* les hommes guerriers.  
(ROLLIN.)

**IL N'Y A POINT** de montagne dans les îles de l'Archipel *qui n'ait* son église, ni de coteau à la Chine *qui n'ait* sa pagode.  
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

**IL N'Y A POINT** de gens dont la conversation soit si mauvaise, qu'on n'en *puisse* tirer quelque chose de bon.  
(FÉNELON.)

## INDICATIF.

La plupart des naturalistes ont cru qu'il *n'y avait* qu'une espèce d'animal qui *fournit* le parfum qu'on appelle civette.  
(BUFFON.)

**IL N'EST QUE** trop d'esprits lâches et corrompus qui *sont* plier la loi sous le joug de l'usage.  
(LA HARPE.)

**IL N'Y A JAMAIS EU QUE** mademoiselle de Lange-ron à qui madame la princesse *a parlé*.  
(FÉNELON.)

**ON NE VOIT QUE** des gens qui *sont aisément* des choses médiocres; mais des gens qui *en font* même difficilement, de fort bonnes, on en trouve très-peu.  
(BOILEAU.)

Après *il n'y a que, il n'est que, il n'y a point, on ne voit que*, les auteurs ont fait usage du subjonctif et de l'indicatif, selon l'idée qu'ils voulaient exprimer. Néanmoins, le subjonctif est le plus fréquemment employé.

Le subjonctif est également nécessaire lorsque *il n'y a, il y a, il n'est, il est*, sont suivis des mots *personne, peu, guère, rien, aucun, nul*, etc. Exemples :

**IL N'Y A PERSONNE** qui, en pareil cas, ne *néglige* un intérêt si important.  
(VOLTAIRE.)

**IL Y A PEU** de rois qui *sachent* chercher la véritable gloire.  
(FÉNELON.)

... **IL N'EST POINT** de peste *qui soit* plus dangereuse et qui soit plus funeste, Que l'appât décevant, le poison séducteur Que répand chaque jour la bouche d'un flatteur.  
(BOURSAULT.)

**IL N'Y A RIEN** qui *rafraichisse* le sang comme une bonne action.  
(LA BRUYÈRE.)

**IL N'Y A AUCUN** de ses sujets qui ne *hasarde* sa propre vie pour conserver celle d'un si bon roi.  
(FÉNELON.)

**IL N'EST PASSION** qui *nuise* plus au raisonnement que la colère.  
(MONTAIGNE.)

Ainsi tous ceux qui cherchent Dieu sans Jésus-Christ ne trouvent AUCUNE lumière qui les *satisfasse*. (PASCAL.)

... IL N'EST QUE les sots  
Qui *pourraient* regretter la vie. (JAUFFRET.)

Les changements d'état que fait l'ordre céleste  
ne coûtent point de sang, N'ONT RIEN qui *soit*  
si funeste. (P. CORNILLE.)

IL N'Y A guère de mots qui, étant heureusement placés, ne *puissent* contribuer au sublime.

(VOLTAIRE.)

IL Y A PEU de conjonctures où il ne *faillit* tout dire ou tout cacher.

(LA BRUYÈRE.)

L'insatiable rapacité a cherché des dépouilles même où IL N'Y AVAIT guère de richesses qui *fussent* à son usage.

(LA HARPE.)

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il n'y a que lui à qui je puisse.  
Il n'est personne qui ne le sache.

Il n'est point d'homme qui n'ait.  
Il n'y a rien qui ne soit.

## N° DLXXXIII.

Qui, que, dont, où, SUIVIS DU SUBJONCTIF OU DE L'INDICATIF.

#### SUBJONCTIF.

Pompée aspirait à des honneurs qui le *distinguaient* de tous les capitaines de son temps. (VENTOT.)

On ne trouvera pas aux connaissances humaines une origine qui *réponde* à l'idée qu'on aime à s'en former. (J.-J. ROUSSEAU.)

Elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui *craigne* les dieux et qui *remplisse* toutes les bienstances. (FÉNÉLON.)

Mentor voulait une grande quantité de jeux et de spectacles qui *animassent* le peuple, mais surtout qui *exerçassent* les corps pour les rendre plus adroits, plus souples et plus vigoureux. (FÉNÉLON.)

Ne croyez-vous pas voir ce prince se mêler dans la foule des courtisans et dans les assemblées même de la ville, avec la bonté et la familiarité d'un homme qui *n'eût* pas été distingué par tant d'endroits. (FLÉCHIER.)

Caius proposa de faire construire des greniers publics où l'on *pût* conserver une assez grande quantité de grains pour prévenir la disette des années de stérilité. (VENTOT.)

Si l'on prétend que j'ai commis quelque crime qui *méritât* un tel traitement, je suis prêt à m'en venger. (VOLTAIRE.)

Il n'y a point de pièce de théâtre qui *ait* excité en moi tant de sensibilité. (Id.)

#### INDICATIF.

Croît-on que le dauphin regardât les honneurs, le sang ou la naissance, comme un droit qui *dépense* d'être vertueux? (THOMAS.)

De jaloux mouvements doivent être odieux, S'ils partent d'un amour qui *déplait* à nos yeux. (MOLIERE.)

Il n'est pas juste qu'on soit exposé après sa mort à des insultes que l'on *aurait repoussées* pendant sa vie. (BARTHÉLEMY.)

Selon voulut que l'on donnât par choix les magistratures civiles qui *exigeaient* une grande dépense, et que les autres fussent données par le sort. (MONTESQUIEU.)

Nous voudrions que les places et les dignités fussent disposées à notre gré; que nos conseils réglas-  
sent la fortune publique; que les faveurs ne tombassent que sur ceux à qui notre suffrage les *avait destinées*; que les événements publics ne fussent conduits que par les mesures que nous *avions* nous-mêmes choisies. (MASSILLON.)

C'est l'usage constant de la Chine, le pays du monde où les impôts *sont* les plus forts et le mieux payés. (J.-J. ROUSSEAU.)

Mon frère croit qu'on ne donne le gouvernement de Salces qu'à une personne qui *se chargera* de la récompense de cet enfant. (FÉNÉLON.)

Nous ne pouvons malheureusement jouer que des pièces où il y a peu d'acteurs. (VOLTAIRE.)

On dit avec l'indicatif : *J'habiterai un pays qui me PLAIT, où je SERAI tranquille; que je POURRAI parcourir sans crainte, et dont la température EST douce.* Et avec le subjonctif : *J'habiterai un pays qui me PLAISE, où je SOIS tranquille, que je PUISSE parcourir sans crainte, et dont la température SOIT douce.*

Dans le premier exemple, on met à l'indicatif les verbes des propositions complétives, parce qu'on veut exprimer une *idée positive, certaine*; il n'y a pour celui qui parle aucun doute sur le plaisir que lui *procurera* ce pays, sur la tranquillité dont il y *jouira*, etc.

Dans le dernier exemple, les mêmes verbes sont au *subjonctif*, parce qu'on veut exprimer quelque chose d'*incertain, de douteux*, sur quoi porte le *désir, la volonté*.

Dans le premier cas, le pays est connu de la personne qui parle; elle sait qu'elle *s'y plaira*, qu'elle y *sera* tranquille, etc.

Dans le second, il s'agit d'un pays qu'on ne connaît point encore, qu'on cherche, *désirent s'y plaire*, y être tranquille, etc.

D'après les exemples cités, qu'il nous est été facile de multiplier et d'appuyer de faits incontestables, il est évident qu'il ne faut ni s'arrêter au matériel des mots, ni à la force de la proposition primordiale, pour faire usage de l'affirmatif ou du subjonctif : le *seul* qu'on veut exprimer doit seul déterminer l'emploi de l'un ou de l'autre mode.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

J'épouserai une femme qui me plaise.  
J'irai dans une retraite où je sois tranquille.

J'épouserai une femme qui me plaira.  
J'irai dans une retraite où je serai tranquille.

## ----- N° DLXXXIV. -----

### Tout... que, SUIVI DU SUBJONCTIF OU DE L'INDICATIF.

#### SUBJONCTIF.

Les évêques, *tout* successeurs des apôtres qu'ils *soient*, semblent moins l'être que les missionnaires.  
(ARNAULT.)

*Tout* auteur que je *sois*, je ne suis pas jaloux  
Que mon travail lui *soit* utile. (REGNARD.)

Nous autres dieux, nous ne saurions mal faire.  
*Tout* dieux que vous *soyez*, je soutiens le contraire.  
(Id.)

*Tout* dégradée que nous *paraîsse* sa nature (de l'Esquimaux), on reconnaît, soit en lui, soit dans les arts qu'il pratique, quelque chose qui décele encore la dignité de l'homme. (CHATEAUBRIAND.)

*Tout* méfiants que *soient* les Arabes dans leurs relations domestiques, ils ont entre eux pour le commerce une confiance absolue.

(BIBLIOTHEQUE DES VOYAGES.)

*Tout* intéressante que *soit* cette question, elle demeure presque insoluble d'après les données communes.  
(CHATEAUBRIAND.)

#### INDICATIF.

Quelquefois un bruit sourd annonce un grand auge  
*Tout* aveugle qu'il *est*, le peuple le présage.  
(VOLTAIRE.)

Le Télémaque, *tout* admirable qu'il *est*, n'a pu obtenir parmi nous le titre de poème.  
(DE LA LIZIERNE.)

*Tout* inconstant qu'il *est*, chevalier, entre nous.  
Je l'avouerai, j'aime encor mon époux.  
(LIBERT.)

*Tout* cassé que je *suis*, je cours toute la ville.  
(CORNEILLE.)

*Tout* mort qu'il *est*, Thésée est présent à vos yeux  
(RACINE.)

*Tout* terrible qu'il *est*, j'ai l'art de l'affaiblir.  
(VOLTAIRE.)

*Tout* infaillibles qu'ils *sont*, les géomètres eux-mêmes se trompent souvent.  
(FASCAL.)

Les hommes, *tout* ingrats qu'ils *sont*, s'intéressent toujours à une femme tendre, abandonnée par un ingrat.  
(VOLTAIRE.)

*Tout* décrépît que vous *êtes*, on ne dira pas que vous *êtes* vieux comme un chemin.  
(Id.)

L'emploi du subjonctif a pris un grand développement. Depuis quinze à vingt ans, on en fait usage après le mot *tout*, de même qu'après *quelque*. C'est une de ces nuances délicates qui s'effacent peu à peu de notre langue. Doit-on la regretter? Il n'y a point de grammairistes éternelles; il faut changer avec le temps et se soumettre à l'usage. Qu'y peut-on faire? On dit aujourd'hui : *tout habile qu'il est* et *tout habile qu'il soit*. Tel est l'état actuel de la langue. On peut employer l'un ou l'autre mode, et même, dans le style oratoire, le subjonctif s'offre le plus souvent.

Celui qui dit : *Tout habile que vous êtes*, est convaincu que vous êtes habile, et il exprime son jugement par le mode consacré à l'affirmation, c'est-à-dire par l'indicatif; mais celui qui dit : *Tout habile que vous soyez*, ne présente pas votre habileté comme une chose positive, une chose qu'il reconnaisse comme évidente, et il exprime son juge-

ment par le mode consacré au doute , le subjonctif. Cette expression est un abrégé de celle-ci : (BIEN) *que vous soyez habile* (DE) *tout* (POINT) (1).

L'emploi du mode après *tout* n'est donc pas une chose indifférente.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Tout avant qu'il est.  
Toute spirituelle qu'elle est.  
Tout inconstants qu'ils sont.

Tout avant qu'il soit.  
Toute spirituelle qu'elle soit.  
Tout inconstants qu'ils soient.

## N° DLXXXV.

*Jusqu'à ce que*, SUIVI DU SUBJONCTIF OU DE L'INDICATIF.

#### SUBJONCTIF.

Le sceptre ne sortira point de Juda....., *jusqu'à ce que* vienne celui qui doit être envoyé.

(BOSSUET.)

Des fosses profondes où l'on précipite chaque jour les femmes, les enfants, les vieillards, *jusqu'à ce qu'elles soient* remplies.

(BARR. DE SAINT-PISARR.)

#### INDICATIF.

Lucain fut d'abord ami de Néron, *jusqu'à ce qu'il eut* la noble imprudence de disputer contre lui le prix de poésie.

(VOLTAIRE.)

Ces trois grands hommes commencèrent à demeurer dans la terre de Chanaan; mais comme des étrangers, *jusqu'à ce que* la faim attira Jacob en Egypte.

(BOSSUET.)

Existe-t-il une dépendance entre le verbe qui suit *jusqu'à ce que*? L'action exprimée par le second verbe est-elle le but auquel tend volontairement ou nécessairement le sujet? employez le subjonctif. Cette action est-elle fortuite, imprévue, indépendante du premier verbe? employez l'indicatif. Voici d'autres exemples avec ce dernier mode :

On ne voit plus que carnage; le sang enivre le soldat, *jusqu'à ce que* ce grand prince calma les courages émus.

(BOSSUET.)

Les Juifs osèrent s'y défendre contre l'armée de Titus, *jusqu'à ce qu'un* soldat romain ayant jeté une solive enflammée, tout prit feu à l'instant.

(VOLTAIRE.)

Binet a dit, avec le présent :

On voit qu'il venait joindre ce guerrier et qu'il l'accompagnait *jusqu'à ce qu'il pérît* en combattant.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Accompagnez-le jusqu'à ce qu'il soit hors de la ville.

Je fus son ami jusqu'à ce que je m'aperçus qu'il disait du mal de moi.

## INFINITIF.

## N° DLXXXVI.

INFINITIF EMPLOYÉ COMME SUJET ET COMME COMPLÉMENT.

#### SUJET.

Mourir est un tourment.

(DE SÉBAST.)

Aimer est un besoin de l'âme.

(Id.)

#### COMPLÉMENT.

On ne lui donne pas le loisir d'achever.

(T. CORNEILLE.)

L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.

(CORNEILLE.)

(1) Voyez *Tout* employé adverbialement, au chapitre des *Adjectifs déterminatifs*.

*Mourir* n'est rien ; c'est notre dernière heure.  
(SÉDRAINE.)  
*Dissimuler* n'est pas mon caractère.  
(VOLTAIRE.)  
... *Tenir* vaut mieux mille fois que d'attendre.  
(CORNEILLE.)

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.  
(CORNEILLE.)  
Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre.  
(LA FONTAINE.)  
Je voudrais *inspirer* l'amour de la retraite.  
(Id.)

Tout infinitif peut s'employer comme sujet (première colonne), et figurer comme complément d'une préposition (voyez les trois premiers exemples de la deuxième colonne), ou comme complément d'un autre verbe (voyez les deux derniers exemples de la deuxième colonne).

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Souffrir* n'est rien.  
*Mûr* est bon.  
*Promettre* est un.  
*Tenir* est un autre.

Le *désir* de plaire.  
Cela tend à nous ruiner.  
Il voulait me tromper.  
Pourquoi vouloir mentir ?

## —••••• N° DLXXXVII. •••••

### INFINITIF EMPLOYÉ SUBSTANTIVEMENT.

Ou plutôt que ne puis-je au doux *sejour* du jour...  
(LAMARTINE.)

La paix nous devenait nécessaire comme le *manger* et le *dormir*.  
(VOLTAIRE.)

Le *raisonner* tristement s'accroît. (Id.)

La sainteté n'est chose si commune,  
Que le *jeûner* suffise pour l'avoir.  
(LA FONTAINE.)

Le *savoir-faire* et l'habileté ne mènent pas jusqu'aux énormes richesses.  
(LA BRUYÈRE.)

Le *voler* des oiseaux frugivores n'est pas seulement destiné à leur faire traverser les airs, mais à les conduire à l'arbre dont ils mangent les fruits.  
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Enfin, le *nager* même des poissons est coordonné à leurs aliments.  
(Id.)

La solitude lui a préparé le *vivre* et le *couvert*.  
(CHATEAUBRIAND.)

Le *rire* est sans doute l'assaisonnement de l'instruction et l'antidote de l'ennui. (LA HARPE.)

Le *long dormir* est exclu de ce lieu.  
(LA FONTAINE.)

En tout il préférerait l'être au *paraître*, et par là il s'attirait la considération véritable à laquelle il se s'attendait pas.  
(VOLTAIRE.)

J'aurai beau protester, mon *dire* et mes *raisons* iront aux Petites-Maisons.  
(LA FONTAINE.)

Rien n'est encor perdu ; mon *secret* me demeure.  
— Pauvre *avoir* que cela ! (DORAT.)

Le *marcher* des quadrupèdes n'est pas seulement coordonné à la terre, mais aux herbes qui y croissent.  
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

L'infinitif devient quelquefois un véritable substantif, et alors il est susceptible d'être déterminé et modifié comme les autres substantifs.

Il y a même quelques infinitifs tellement assimilés aux substantifs, qu'ils s'emploient au pluriel comme au singulier. Tels sont le *devoir* et les *devoirs*, le *pouvoir* et les *pouvoirs*, le *dire* et les *dires*, le *repentir* et les *repentirs*, le *souvenir* et les *souvenirs*, l'*avenir* et les *avenirs*, le *vivre* et les *vivres*, le *sourire* et les *sourires*.

Employé comme substantif, l'infinitif a l'avantage de représenter presque en action l'idée du nom qu'il remplace.

Nos anciens auteurs ont fait souvent usage de l'infinitif de cette manière. Les modernes n'ont pas craint de les imiter, mais avec plus de réserve. Ainsi aujourd'hui on ne dirait pas un *bon mourir*, un *triste vivre*, etc. En général, le génie de notre langue répugne à cet emploi de l'infinitif ; mais ce sont souvent des délicatesses réservées aux plumes éloquentes et exercées.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le boire.  
Le manger.  
Le dormir.

Le vivre.  
Le mentir.  
Le nager.

Le marcher.  
Le paraître  
Le rire.

N° DLXXXVIII.

EMPLOI DE L'INFINITIF DE PRÉFÉRENCE A TOUT AUTRE MODE

AVEC L'INFINITIF.

L'offre flattait trop un convalescent mal en espèces  
et accoutumé aux bons morceaux pour *être* rejetée.

(LE SAGE.)

Qu'on parle bien ou mal du fameux cardinal,  
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien :  
Il m'a fait trop de bien pour en *dire* du mal;  
Il m'a fait trop de mal pour en *dire* du bien.

(CORNEILLE.)

Vos raisons sont trop bonnes d'elles-mêmes, sans  
*être* appuyées de ces secours étrangers.

(RACINE.)

Suis-je un de tes sujets pour me *traiter* comme eux ?

(VOLTAIRE.)

La chose est de trop de conséquence pour la  
*traiter* sérieusement.

(Id.)

A ta faible raison garde-toi de te rendre,  
Dieu t'a fait pour l'*aimer*, et non pour le *comprendre*.

(Id.)

Le blaireau a les jambes trop courtes pour *pouvoir*  
bien courir.

(BUFFON.)

Dites au roi, seigneur, de vous l'*abandonner*.

(RACINE.)

Il croit *pouvoir* encor cacher sa trahison. (Id.)

Je sens ses larmes *balgner* mon visage.

(MARMONTEL.)

Vous pensez tout *savoir*. (PIERRE.)

Tout ce qu'elle s'imaginait *tenir* lui échappait  
tout-à-coup.

(FÉNELON.)

Les hommes croient *être* libres quand ils ne sont  
gouvernés que par les lois.

(MASSILLON.)

Il est dans le génie de notre langue de préférer, quand on peut, l'infinitif à tout autre mode; en effet, il débarrasse la phrase d'une foule de petits mots dont l'emploi fréquent rend la construction lourde et languissante. Voilà pourquoi l'on dit : *Avez-vous peur de TOMBER ? Il vaut mieux ÊTRE malheureux que criminel ; mon frère est certain DE réussir ; je crois AVOIR fait ce que je devais*, plutôt que : *Avez-vous peur QUE VOUS NE TOMBIEZ ? Il vaut mieux QU'ON SOIT malheureux que criminel ; mon frère est certain QU'IL RÉUSSIRA ; je crois QUE J'AI fait tout ce que je devais*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il a peur de se montrer.  
Il craint de venir.

Il croit avoir tout dit.  
Elle est sûre de réussir.

N° DLXXXIX.

PLUSIEURS INFINITIFS DE SUITE.

Croît-il le *pouvoir* rompre ?

(TH. CORNEILLE.)

Il crut *pouvoir* saisir la couronne.

(CORNEILLE.)

AVEC L'INDICATIF OU LE SUBJONCTIF.

L'offre flattait trop un convalescent mal en espèces  
et accoutumé aux bons morceaux pour *qu'elle fût*  
rejetée.

. . . . . Il m'a fait trop de bien pour *que j'en dise*  
du mal ; il m'a fait trop de mal pour *que j'en dise*  
du bien.

Vos raisons sont trop bonnes d'elles-mêmes, sans  
*que vous les appuyiez* de ces secours étrangers.

Suis-je un de tes sujets, pour *que tu me traites*  
comme eux ?

La chose est de trop de conséquence pour *qu'on*  
*la traite* sérieusement.

Dieu t'a fait pour *que tu l'aimes* et non pour *que*  
*tu le comprends*.

Le blaireau a les jambes trop courtes pour *qu'il*  
*puisse* bien courir.

Dites au roi, seigneur, *qu'il vous l'abandonne*.

Il croit *qu'il peut* encore cacher sa trahison.

Je sens *que* ses larmes *balgnent* mon visage.

Vous pensez *que vous savez* tout.

Tout ce qu'elles s'imaginait *qu'elle tenait* lui échappait  
tout-à-coup.

Les hommes croient *qu'ils sont* libres quand ils  
ne sont gouvernés que par les lois.

Vous avez cru *devoir* en user autrement.

(TH. CORNEILLE.)

Je croyais ne *devoir* prendre pour règle que  
l'Écriture et la tradition.

(PASCAL.)

Nous crûmes voir *revenir* le temps des miracles.  
(BOSSUET.)

Vous avez tort, mon ami, car vous n'ignorez pas  
combien vous m'êtes cher; mais vous aimez à vous  
le *faire redire*. (J.-J. ROUSSEAU.)

Une messe pour vous *estoit* devoir me prier.

(RACINE.)

Ma tendre amitié ne vous est pas suspecte, et  
n'ai que trop acquis de lumières pour *faire écouter*  
mes avis. (J.-J. ROUSSEAU.)

Il faut éviter d'employer plus de trois infinitifs de suite, compléments l'un de l'autre, comme dans : *Il ne faut pas CROIRE POUVOIR le FAIRE SORTIR. Je pense POUVOIR ALLER le VOIR*, ne choque l'oreille que par la consonnance en *oir* ; car on dirait bien : *Je crois POUVOIR ALLER le CHERCHER*.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il *croit* pouvoir nous *faire* sortir.  
Elle *croit* pouvoir nous *faire* rougir.

Il *s'imaginait* pouvoir nous *faire* honte.  
Il *pense* pouvoir aller se promener aujourd'hui.

### ----- N° DXC. -----

L'INFINITIF EN RAPPORT SOIT AVEC LE SUJET DE LA PROPOSITION, SOIT AVEC LE COMPLÉMENT.

#### EMPLOI CORRECT.

Eh quoi ! m'attendiez-vous à cette extrémité  
Pour m'*oser* librement dire la vérité ?  
(D'ESTOUCHEZ.)

Le ciel, pour les *punir*, voulut les exaucer.  
(VOLTAIRE.)

..... Et pour *être* approuvés,  
De semblables projets veulent être achevés.  
(RACINE.)

#### EMPLOI VICIEUX.

Qu'ai-je fait pour *venir* accabler en ces lieux  
Un héros sur qui seul j'ai pu tourner les yeux ?  
(RACINE.)

Qu'ai-je fait pour *venir* troubler mon repos ?  
(Cité par BONIFACE.)

La vie de Pépin ne fut pas assez longue pour  
*mettre* la dernière main à ses projets. (Id.)

Nous avons dit, dans le numéro précédent, que l'infinitif est préférable à tout autre mode; mais cet emploi ne doit pas se faire aux dépens de la clarté. Ainsi l'on ne dit pas : *Qu'ai-je fait pour VENIR troubler mon repos ? ni c'est pour ÊTRE utile à tes parents que je t'ai instruit*. La première phrase est louche, et la seconde équivoque. Il faut dire : *Qu'ai-je fait pour que VOUS VENIEZ troubler mon repos ? C'est pour QUE TU sois utile à tes parents que je t'ai instruit*.

Néanmoins, s'il n'y a dans la phrase aucune ambiguité, si la pensée est claire, et que l'on ne puisse se méprendre sur le véritable rapport de l'infinitif, ce mode peut être employé, quoiqu'il ne se rapporte point au sujet de la proposition principale. C'est donc à tort, selon nous, que Lemare regarde comme incorrects les passages suivants, qui, bien que contraires à la règle, se font très-aisément comprendre et n'ont rien d'équivoque :

Les moments sont trop chers pour les *perdre* en pa-  
(RACINE.) roles.

Sans t'en avoir rien dit, toutes choses sont pré-  
parées pour satisfaire mon amour. (MOLÈRE.)

Toutes les conventions se passaient avec solennité  
pour les *rendre* plus inviolables.  
(J.-J. ROUSSEAU.)

Tout, sans *faire* d'appréts, s'y prépare aisément.  
(BOILEAU.)

Pour éviter les surprises, les affaires étaient trai-  
tées par écrit dans cette assemblée. (BOSSUET.)

..... Pour mieux *cacher* ton jeu,  
N'est-il pas à propos que je te *rosse* un peu ?  
(ANDRIEU.)

Cet emploi de l'infinitif est très-fréquent, non seulement dans les écrivains du siècle de Louis XIV, mais encore dans ceux des siècles suivants, et surtout ceux de nos jours. Ce serait pousser un peu trop loin le purisme que de le regarder comme une faute.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Pour devenir savant, il faut étudier.

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.

## CONCORDANCE DES TEMPS ET DES MODES DES VERBES.

## N° DXCI.

## CONCORDANCE DES TEMPS DE L'INDICATIF.

Tandis que nous parvions, la mort est en ces lieux.

(VOETIERS.)

Vous serez mon ami quand vous me quitterez.

(MOLIERE.)

Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis.

(BOSSUET.)

Pendant qu'ils étaient aux Thermopyles, un Trachinien leur disait que le nombre de leurs traits suffirait pour obscurcir le soleil. (BARTHELEMY.)

Quand l'âge leur eut donné l'instinct de chercher eux-mêmes leur proie, cette famille se dispersa dans les bois.

(RAYNAL.)

Lorsqu'il était laquais, il n'était pas si sôge.

(QUINACEY.)

Quand ce corps eut quitté son armée, ç'a encore été une désolation.

(M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ.)

Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque.

(BOSSUET.)

Quand j'avais tué quelque oiseau pour ma nourriture, il fallait que je me trainasse contre terre, avec douleur, pour aller ramasser ma proie.

(FÉNELON.)

Je ne serais pas venu à bout d'achever, quand j'aurais travaillé toute la journée.

(ACADÉMIE.)

Il y a dans les temps des verbes un rapport de détermination qu'il n'est pas permis d'ignorer. Ce rapport, ou cette correspondance, est souvent fondée sur l'usage, qui, lui seul, établit toutes les règles.

C'est le temps du verbe principal qui prescrit au second verbe le temps qu'il doit prendre; et la correspondance dans les verbes ne peut avoir lieu que dans la phrase composée, où plusieurs verbes dépendent les uns des autres.

La concordance des temps de l'indicatif entre eux n'offre aucune difficulté; elle est enseignée par l'usage. Voici néanmoins le tableau des principaux rapports des temps de l'indicatif et du conditionnel.

## CONCORDANCE DES TEMPS DE L'INDICATIF ET DU CONDITIONNEL.

|                   |                       |            |                                      |           |                                    |            |                                   |
|-------------------|-----------------------|------------|--------------------------------------|-----------|------------------------------------|------------|-----------------------------------|
| Je LIS            | { quand vous LISEZ.   | Je LISSEZ  | { quand vous ÉCRIVEZ.                | Je LIS    | { quand vous le VOULEZ.            | J'AI LU    | { aussitôt que vous l'AVEZ VOULU. |
|                   | { quand vous AVEZ LU. |            | { quand vous ÉCRIVIEZ.               |           | { quand JEUS FINI MES JOURS.       |            | { pendant que vous ÉCRIVIEZ.      |
|                   |                       |            | { quand vous AVEZ ÉCRIT.             |           |                                    |            | { après que vous AVEZ EU DINÉ.    |
| Quand J'AI LU     | { ou                  | J'AVAIS LU | { quand vous ENTRIEZ.                | Je LISSEZ | { si vous le DÉSIREZ.              | Je LISSEZ  | { quand vous SERIEZ RETENÉ.       |
| Après que J'AI LU |                       |            | { quand vous ENTRIEZ.                |           | { si vous AVEZ FINI VOTRE COURAGE. |            | { si vous le VOULIEZ.             |
| Lu                |                       |            | { quand vous ÉTES ENTRÉ.             |           | { quand vous VOUDRIEZ.             |            | { si vous AVIEZ FINI.             |
| Dès que J'AI LU   |                       |            | { que vous n'ÉTIEZ PAS ENCORE ENTRÉ. |           | { quand vous l'AURIEZ DIT.         | J'AURAI LU | { pendant que vous SERIEZ ÉCRIT.  |
|                   |                       |            |                                      |           |                                    |            | { si vous l'AVEZ VOULU.           |

CONCORDANCE DES VERBES LIÉS PAR LA CONJONCTION *que*.

On m'a assuré { que vous ÉTES PARTI ce matin.  
 { que vous ÉTES PARTI hier avant moi.  
 { que vous PARTIREZ aujourd'hui, si, etc.  
 { que vous SERIEZ PARTI hier, si, etc.  
 { que vous POURRIEZ PARTI plus tôt, si, etc.

On m'a assuré { que vous PARTIEZ aujourd'hui pour Paris.  
 { que vous PARTIRIEZ demain.  
 { que vous SERIEZ PARTI, si, etc.  
 { que vous PARTIEZ hier, si, etc.  
 { que vous PARTIRIEZ hier.

N° DXCIII.

(CRÉBILLON.)

Je doute qu'on osât mettre Aristote et Ptolémée en comparaison avec le chevalier Newton et M. Cassini. (J.-J. ROUSSEAU.)

Supposons qu'il expliquât après cela son système, et proposât son moyen prétendu. (Id.)

Il n'est espoir de bien, ni raison, ni maxime, Qui pût en ta faveur m'arracher une rime. (BOILEAU.)

Il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien. (MOLIERE.)

Crois-tu que je ne susse pas à fond tous les sentiments de mon père? (Id.)

Ce n'est pas qu'on disputât rien aux rois, ou que personne eût droit de les contraindre. (BOSSUET.)

Ce n'est pas que j'eusse mieux fait que vous. (M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ.)

On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère. (RACINE.)

Vous avez beaucoup de grâces à rendre à Dieu de ce qu'il a permis qu'il ne vous soit arrivé aucun accident. (RACINE.)

Les Romains de ce siècle n'ont pas eu un seul poète qui vaille la peine d'être cité. (BOILEAU.)

Quelle raison aurait-on de vouloir que cette expression soit malhonnête? (Id.)

Depuis deux ans entiers qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait, Qui ne promette à Rome un empereur parfait? (RACINE.)

Allez dire à ce vieillard : Pour qui plantez-vous? Il vous répondra : Pour les dieux immortels, qui ont voulu que je profite du travail de ceux qui m'ont précédé, et que ceux qui me suivront profitent du mien. (D'OLIVET.)

L'empereur a commandé qu'il meure. (RACINE.)

Je ne fis rien qui vaille. (J.-J. ROUSSEAU.)

Qu'on corrige ces passages sur les règles de nos grammaires, dit Lemare, voilà autant de contre-sens que de phrases.

On craint qu'IL N'ESSUIE les larmes de sa mère, changerait l'idée d'Andromaque, et signifierait : Il essuiera les larmes de sa mère, et on le craint. Mais la veuve d'Hector est bien loin d'espérer un tel bonheur. On craint qu'il n'essuyât, fait penser à la condition tacite qu'elle y met. On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère, si on le lui laissait

Depuis deux ans entiers, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait,  
Qui ne promit à Rome un empereur parfait?

eût aussi tout changé, et n'eût pu s'entendre de Titus qui doit régner, et qui, en effet, régnera.

Ainsi l'on ne peut régler le choix du temps du subjonctif sur le verbe qui précède. C'est donc en vain qu'on se fatigue à multiplier les recettes, elles sont toutes en défaut.

C'est à l'idée qu'il faut s'attacher.

La même phrase présente quelquefois des temps différents sous la même dépendance ; c'est que chacun de ces temps, comme nous l'avons déjà remarqué, est l'expression d'une idée particulière :

Soit que Julie eût étudié la langue et qu'elle la parlât par principes, soit que l'usage supplée à la connaissance des règles, elle me semblait s'exprimer correctement. (J.-J. ROUSSEAU.)

L'affaire fut résolue par les suffrages d'une compagnie composée de trois cents hommes. Qui croirait que le secret eût été gardé, et qu'on n'ait jamais rien su de la délibération que quatre ans après? (BOSSUET.)

Baléazar est aimé des peuples; il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de biens, s'il se trouvait dans une pressante nécessité; il n'y a aucun de ses sujets qui ne craigne de le perdre, et qui ne hasardât sa propre vie pour conserver celle d'un si bon roi. (FÉNÉLON.)

Ces exemples, ainsi que la plupart des précédents, suffisent pour prouver que les règles sur la correspondance des temps, qu'on s'obstine à établir dans la plupart des grammaires, loin d'être utiles, peuvent occasionner de graves erreurs, en mettant en contradiction l'expression avec la pensée. C'est sans doute à ces règles erronées que nous autres, pauvres grammairiens, nous devons la qualification d'enfileurs de mots.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

Crois-tu que je ne le sache pas ?  
Ce n'est pas que je veusse.  
On craint qu'il ne se taise.

Dieu a voulu que nous soyons mortels ...  
J'en vois rien là qui dût le porter à cette extrémité.  
Supposons qu'il viant.

----- **N° DXCIV.** -----

**EMPLOI DU PRÉSENT OU DE L'IMPARFAIT DU SUBJONCTIF APRÈS UN PASSÉ  
OU UN CONDITIONNEL.**

**Qu'on puisse.**

*C'était là une des plus belles fêtes que l'on puisse voir.*  
(M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ.)

Je n'ai pu encore aller à Livry, quelque envie que j'en aie. (Id.)

Je la laissai seule décider la plus grande affaire que je puisse avoir de ma vie.

**Qu'on pût.**

*C'était la plus belle décoration qu'on pût imaginer.*  
(M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ.)

Je n'ai pu encore aller à Livry, quelque envie que j'en eusse.

Je la laissai seule décider la plus grande affaire que je pusse avoir de ma vie. (MONTESQUIEU.)

Ici est encore en défaut la règle des grammairiens qui veut qu'après un passé ou un conditionnel on mette l'imparfait du subjonctif.

M<sup>me</sup> de Sévigné, en disant : *C'était là une des plus belles fêtes que l'on puisse voir.* veut faire entendre qu'ON PEUT voir des fêtes, et que c'était là une des plus belles. Son intention est d'exprimer un présent ; elle a voulu, au contraire, exprimer un passé lorsqu'elle a dit : *C'était la plus belle décoration qu'on pût imaginer* ; ce qui peut se traduire par : On POUVAIT voir des décorations, et c'était là la plus belle.

Traduisez de même : *Je n'ai pu encore aller à Livry, quelque envie que j'en aie,* par *je n'ai pu aller à Livry, et cependant j'en AI grande envie* ; et *je n'ai pu encore aller à Livry, quelque envie que j'en eusse*, par *je n'ai pu aller à Livry, et cependant j'en AVAIS grande envie*.

C'est à l'idée seule qu'on veut exprimer, répétons-nous en terminant, qu'il faut s'attacher, et non à la forme du verbe de la proposition primordiale : les mots, ainsi que le dit très-bien Bonifacio, ne s'enfilent point comme les perles.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

*C'était le plus-joli garçon qu'on puisse voir.*  
Je n'ai pu encore le voir, quelque envie que j'en aie.

*C'était le plus-joli garçon qu'on pût voir.*  
Je n'ai pu encore le voir, quelque envie que j'en eusse.

## CHAPITRE VI.

## DES PARTICIPES.

## N° DXCV.

## NATURE DU PARTICIPE. — SA DÉFINITION.

## PARTICIPE PRÉSENT.

Une horrible maigreur creuse leurs flancs avides,  
Qui toujours s'emplissant demeurent toujours vides.  
(DULIÈRE.)

Des bataillons armés combattant dans les nues.  
(VOLTAIRE.)

bignards à double lame et frappant en deux sens.  
(Id.)

Toutes sont donc de même trempe,  
Mais agissant diversement. (LA FONTAINE.)

Qu'on ne vous trouve point tous deux parlant en-  
(MOLIÈRE.) [semble.

Les Maures descendant de leurs montagnes par-  
couraient et pillaient l'Afrique. (DE SÉGUR.)

Ils te prodigueront des vins délicieux,  
Des vins brillant dans l'or et versés par les dieux.  
(DULIÈRE.)

## PARTICIPE PASSÉ.

Plusieurs personnes ont écrit en prose sur le  
jardins. (DULIÈRE.)

... Les orages  
Ont cessé de gronder sur ces heureux rivages.  
(VOLTAIRE.)

La justice a descendu en ce lieu. (ACADÉMIE.)

Nos imprudents aieux n'ont vaincu que pour lui.  
(VOLTAIRE.)

Voilà qu'elle a fini, l'ouvrage aux yeux s'expose.  
(MOLIÈRE.)

Les Français s'étaient ouvert une retraite glo-  
rieuse, par la bataille de Fornoue. (VOLTAIRE.)

Il crut avoir vu des miracles, et même en avoir  
fait. (Id.)

Les *participes*, telle est la partie importante du discours qui va nous occuper; les *participes*, l'épouvantail des enfants, la ressource consolante de l'ignorant pédagogue, le sujet des méditations du vrai grammairien! Cependant, comme l'a remarqué M. Lévi, à qui nous empruntons ces réflexions, aucun point de notre grammaire n'a été traité avec plus de détails; des volumes entiers ont été consacrés à l'examen des différents systèmes sur ce qu'on est convenu d'appeler le *participe présent* et le *participe passé*. Les ouvrages de Lemare, de Bescher et de tant d'autres, quoique lumineux et remplis de faits, empêchent-ils les professeurs timides ou ignorants de se courber devant l'idole de la routine? Non! Quelques grammairiens établissent des règles que d'autres combattent et rejettent avec dédain; ceux-ci admettent des exceptions que ceux-là condamnent et proscrirent; les doutes de quelques-uns se changent par d'autres en décisions; enfin chaque professeur veut avoir un système à part. On rougirait d'écrire ou de penser comme son collègue; et s'il arrive qu'on ait fait imprimer une opinion erronée, on n'avoue sa faute que *in petto*, et l'on meurt, comme le dit Domergue, dans l'impénitence finale! Mais d'où vient que nos grammatistes ne dirigent pas leurs attaques vers la théorie compliquée, difficile et importante de la préposition; vers l'emploi, souvent embarrassant, du subjonctif; vers la nature encore mal connue du verbe? C'est qu'il faut, même pour exprimer ses doutes, de la capacité, des connaissances, et, plus que tout cela, le désir et la volonté de s'éclairer; et la plupart de nos maîtres ne sont pas assez instruits pour savoir qu'ils ne savent rien... Ce qu'ils savent, c'est qu'il existe dans la langue française un *petit mot* appelé *participe* sur lequel les meilleurs grammairiens ne s'accordent pas; vite, ils s'en emparent.

Tel savant a cru devoir se faire un système : ils s'en créent un aussi ; la question est embrouillée : ils la compliquent davantage ; aux exceptions que présente une règle, ils ajoutent d'autres exceptions ; ils ont enfin leur *traité des participes* ! Et les voilà, cessant avec orgueil ceux qui ne pensent pas comme eux, frayant une route nouvelle à leurs élèves, qui, tout fiers d'être les seuls à écrire tel ou tel *participe* de telle ou telle manière, bondissent de joie sur les bancs de la classe des *participes* ; car, vous le savez, les jeunes demoiselles s'écrient : Nous sommes en *participes* ! avec le même enthousiasme que les collégiens disent : Nous sommes en *philosophie* ! Voilà comment nos éternelles discussions répandent dans l'esprit des élèves l'incertitude et l'erreur. Vingt professeurs, vingt systèmes. Serait-il donc impossible de fondre toutes les opinions sur les participes et d'en former un corps de doctrines sûres et invariables qui fût l'expression de la majorité des grammairiens, et servît dès lors de guide et de régulateur suprême ?

Sans aspirer à un tel succès, nous nous contenterons de développer cette matière importante avec le plus de clarté possible, afin de la mettre à la portée de tous les esprits.

Disons d'abord un mot de la nature du *participe*.

Le *participe* est ainsi nommé, en ce qu'il semble participer de deux natures : de celle du verbe et de celle de l'adjectif. Invariable sous le premier rapport, et, sous le second prenant, comme tout autre adjectif, l'accord du nom ou pronom dont il modifie l'acception.

La seule difficulté est de savoir distinguer si le mot dont on cherche la valeur est de la nature du verbe ou celle de l'adjectif.

Quand il a la qualité de verbe, on le nomme *participe*, non que l'on veuille entendre que sa nature alors soit indécise, et qu'il participe d'aucune autre ; mais ce mot *participe* étant consacré par l'usage, nous l'adoptons, sans trop d'égard pour sa signification. Lorsqu'il a celle d'adjectif, comme susceptible d'une étude particulière, nous le tirons de la classe générale, et nous le désignons sous le titre d'*adjectif verbal*, adjectif ayant certaine analogie avec le verbe.

On distingue deux sortes de participes, que les uns indiquent sous le nom de *participe présent*, *participe passé* ; connus, suivant d'autres, sous celui de *participe actif*, *participe passif*. Il ne nous serait pas difficile de démontrer que ni l'une ni l'autre de ces dénominations n'est exacte ; mais, sans donner trop d'importance aux mots, nous emploierons la première comme la plus usitée.

Le *participe présent* ajoute au mot dont il modifie l'acception, l'idée d'une action faite par ce mot ; il est terminé en *ant*, et est toujours invariable. Il est nommé *présent*, parce qu'il marque toujours un temps présent par rapport à une autre époque : AIMANT la poésie, je LIS, je LUS, je LIRAI Racine et Boileau.

Le *participe passé* ajoute au mot qu'il qualifie l'idée d'une action reçue par ce mot ; à sa terminaison :

- 1° En *é*, comme aimé, alarmé, été, né, etc.
- 2° En *i*, comme fini, bruni, noirci, refroidi, etc.
- 3° En *u*, comme couru, vu, lu, reçu, etc.
- 4° En *aint*, comme plaint, craint, contraint, etc.
- 5° En *eint*, comme peint, feint, ceint, astreint, etc.
- 6° En *us*, comme surpris, compris, repris, pris, sursis, etc.
- 7° En *it*, comme écrit, inscrit, décrit, prescrit, etc.
- 8° En *ait*, comme fait, contrefait, extrait, etc.
- 9° En *us*, comme reclus, inclus, etc.
- 10° En *os*, comme clos, éclos, enclos, etc.
- 11° En *ous*, comme résous, absous, etc.
- 12° En *ort*, comme mort, etc.

13° En *ert*, comme *ouvert*, *couvert*, *découvert*, etc.

14° En *oint*, comme *joint*, *rejoint*, etc.

15° En *eu*, comme *eu* dans *j'ai eu*.

Les participes passés joints au verbe *avoir* servent à former les temps composés, et c'est sans doute ce qui leur a valu le nom de participes *passés*, car les temps composés sont des temps passés (1).

Nous traiterons d'abord du participe présent.

## DU PARTICIPE PRÉSENT.

### -----●●●●● N° DXCVI. ●●●●●-----

#### ORTHOGRAPHE PRIMITIVE DU PARTICIPE PRÉSENT JUSQUE VERS LE MILIEU DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Ces enfants bienheureux, créatures parfaites,  
*Ayants* Dieu dans le cœur, ne le peuvent louer.  
(MALHERBE.)

*Estantes* illec les dames arrivées,  
A piteux cris et les mains élevées,  
Firent leurs vœux. (HENRI ÉTIENNE.)

Petits ruisseaux y furent ondoyants,  
Toujours *faisants* autour des prés herbus  
Un doux murmure. (MAROT.)

Pour ce que j'appellerai de leurs oreilles *escou-  
tantes* mal à elles-mêmes, quand elles écouteront  
bien. (HENRI ÉTIENNE.)

Ces corsaires incontinent s'approchèrent et vin-  
rent côtoyer notre navire, *tenant* le gué. (AMYOT.)

Las! que dira la Grèce, à mon retour,  
Tous ceux d'Argos ou du pays d'entour,  
*Sachants* ta mort? (SALEL, 1548.)

Sur quoi le laisse, et vint droit rencontrer  
Les deux Ajax *se faisant* accoutrer  
De leurs harnois. (Id.)

Agamemnon, grande injure te font  
Tous les Grégeois qui sous ta charge sont,  
*Entreprenants* de retourner en Grèce. (Id.)

On voit que nos anciens écrivains variaient indistinctement les participes présents, même ceux des verbes *avoir* et *être*, ainsi que l'attestent les deux premiers exemples de la première colonne. Cependant quelques-uns s'écartèrent de la règle, et dès lors grande rumeur au camp des grammairiens. Pierre Laramée, dit Ramus, meilleur observateur que Sylvius, au lieu de blâmer les auteurs qui se frayaient une nouvelle route pour éviter la répétition monotone de toutes ces syllabes traînantes en *ante*, justifia, sous le double rapport du goût et de la raison, ceux que l'école de Sylvius taxaient d'infraction à la règle. « Quand on exprime la qualité, dit Ramus, c'est l'*adjectif*; mais quand on exprime

(1) N'est-ce pas toujours au moyen du participe passé, autrefois nommé *participe passif*, qu'on exprime, dit un écrivain, la manière d'être passive? Les anciens grammairiens ont raison : le participe passé est un participe passif, tout le prouve, les fonctions de ce participe et l'étymologie. Mais comment se fait-il que le participe passif soit réuni au verbe *avoir* pour exprimer une manière d'être active : *j'ai reçu une lettre*, *j'ai reçu des livres*? Bouhours ne voit plus là un participe, mais plutôt un substantif verbal, le supin des Latins : « C'est comme si l'on disait *habeo acceptum litteras*, *habeo acceptum libros*. » Dumarsais et Condillac prétendent que le participe est pris alors substantivement, c'est un substantif. Ce n'est pas un substantif, dit Lemare, ce n'est pas un supin, c'est un adjectif passif qui s'accorde avec un substantif sous-entendu (le *negotium* latin) : *j'ai fait un peu de bien*, c'est-à-dire *j'ai* quelque chose *fait*... savoir : *un peu de bien*. Puis il ajoute : « C'est des Latins que nous avons emprunté la construction de l'*adjectif passif* avec *avoir*; car, lorsqu'ils voulaient donner plus d'énergie à leur pensée, ils disaient *habeo divisum*, au lieu de *divisi*, *habeo factum*, au lieu de *facti*, etc. »

On comprend que nous avons dû nous borner à faire remarquer ce fait grammatical, savoir : que, dans l'état actuel de notre langue, le participe passé construit avec *avoir* exprime une manière d'être active.

Nos mots en *ant*, dits *participes présents*, reconnaissent deux origines, et, sous une seule forme, ce

» l'action, c'est le *verbe*; plus d'accord. *Servante*, c'est la qualité. *Servant ses maîtres*, » c'est l'action. »

Telle est, selon nous, la question vitale du participe présent. La règle est une, et sans exception; elle a ce grand avantage de reposer sur un principe fondamental, et de parler à la raison.

Le seul prosateur moderne où l'on trouve le participe présent variable, est Pascal, dans sa première *Lettre provinciale* (1); mais dès la seconde, qui fut publiée huit jours après, on ne retrouve plus le participe présent décliné. Néanmoins, ce ne fut que le 3 juin 1679 que l'Académie sanctionna la règle en ces termes : « LA RÈGLE EST FAITE, ON NE DÉCLINERA POINT LES PARTICIPES ACTIFS. »

## N° DXCVII.

### PARTICIPES PRÉSENTS MARQUANT L'ÉTAT OU L'ACTION.

#### État.

Sous un roi bienfaisant parcourez cette ville,  
*Obéissante, heureuse, agissante, tranquille.*  
(VOLTAIRE.)

Il n'y a que les âmes *admanées* qui soient propres à l'étude de la nature.  
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

On vient d'y construire deux pompes *foulantes* et *aspérantes* qui donnent abondamment l'eau dont on a besoin.  
(M<sup>me</sup> DE GENLIS.)

Quand l'œil ne peut juger l'objet de sa terreur,  
Alors tout s'exagère à notre âme *tremblante*.  
(DELILLE.)

Les eaux *dormantes* sont meilleures pour les chevaux que les eaux vives.  
(BUFFON.)

Les peuples *errants* doivent être les derniers qui aient écrit.  
(VOLTAIRE.)

Soyons bien *buvants*, bien *mangeants*,  
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.  
(LA FONTAINE.)

#### Action.

Toutes sont donc de même *trempe*,  
Mais *agissant* diversement.  
(LA FONTAINE.)

Ces deux infortunés, après s'être liés l'un à l'autre, se précipitèrent dans le Rhône, *aimant* mieux mourir ensemble que de vivre séparés.  
(LE PRÉCURSEUR DE LYON.)

Tous les siècles en deuil, l'un à l'autre semblables  
Courrent sans s'arrêter, *foulant* de toutes parts  
Les trônes, les autels, les empires épars.  
(DE FONTAINES.)

Combien de pères, *tremblant* de déplaire à leurs enfants, sont faibles et se croient tendres !  
(DOMERGUE.)

Je connais des personnes *dormant* d'un sommeil si profond, que le bruit de la foudre ne les réveillerait pas.  
(Cité par BESCHER.)

Les passions *errant* sur ce peuple assemblé  
Offrent les vastes flots d'un océan troublé.  
(DELILLE.)

Personne assurément ne s'aviserait aujourd'hui de représenter dans un poème une troupe d'anges et de saints *buvant* et *étant* à table.  
(VOLTAIRE.)

sont réellement deux mots différents. Quelques langues étrangères en sont une preuve incontestable. Les Latins voulaient-ils exprimer une action, ils se servaient des mots *ridendo, faciendo, reptando*; avaient-ils, au contraire, l'intention d'indiquer un état, ils employaient les mots *ridens, ficiens, reptans*. Il en est de même en italien, en espagnol et en portugais.

Cette distinction avait également lieu dans la langue romane, d'où il est prouvé, par les monuments les plus authentiques, que notre langue tire immédiatement son origine. Le gérondif latin *ando, endo*, a fait le gérondif roman *an, en*, par la suppression de la finale *do*; et l'adjectif latin, dit participe du présent *ans, ens*, a fait l'adjectif roman *ans, ant, ens, ent*. Exemples :

Mas eu soi cel que *temen muor aman*.  
(ARNAULD DE MAR.)

TRADUCTION. — Mais je suis celui qui, *en craignant*, meurs *en aimant*.

S'teu de l'aner vas mi dons sui *temens*.  
(RAME DE V40.)

TRADUCTION. — Si moi d'aller vers ma dame suis  *Craignant*.

(1) Voici le passage : *Je les lui offris tous ensemble, comme ne faisant qu'un même corps, et n'agissant que par un même esprit.*  
(PASCAL.)

J'ai passé plus avant; les arbres et les plantes  
Sont devenus chez moi créatures *parlantes*.  
(LA FONTAINE.)

Mais pour mieux réussir, il est bon, ce me semble,  
Qu'on ne vous trouve point tous deux *parlant* en-  
(MOLIERE.) (semble.)

Dans la première colonne, les mots *agissante, obéissante, aimantes, foulantes, etc.*, exprimant l'état, la manière d'être, la qualité inhérente de l'objet désigné par le substantif, subissent toutes les variations de genre et de nombre exigées par ce substantif.

Dans la seconde colonne, au contraire, les mots *agissant, aimant, foulant, etc.*, exprimant des actes, des actions instantanées, c'est-à-dire d'une durée courte, limitée, sont restés invariables. Dérivés des verbes *agir, aimer, fouler, etc.*, ils en conservent la signification et le caractère, et peuvent être remplacés par une autre forme verbale, sans que la pensée en soit altérée. *Combien de pères TREMBLANT de déplaire, etc.*; ou bien *combien de pères QUI TREMBLENT de déplaire, etc.*

Ainsi donc, toutes les fois que par la forme verbale en *ant*, comme *souffrant, obéissant*, on veut exprimer un acte, une action instantanée, pure et simple, et non un état, on emploie le *participe présent*, qui est toujours invariable : *J'ai vu ces personnes SOUFFRANT cruellement.*

Si, au contraire, on veut peindre un état, une manière d'être, une disposition à agir, plutôt qu'une action, ou même une action qui, par sa continuité, sa durée, devient permanente, se transforme en état, et n'est accompagnée d'aucune des circonstances qui caractérisent une action, on fait usage de l'*adjectif verbal*, qui est variable : *J'ai vu des personnes SOUFFRANTES et résignées.*

L'idée d'*actualité* caractérise le participe; celle de *permanence*, l'adjectif verbal.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

La feuille tremblante.  
Une personne charmante.  
Une histoire amusante.  
Une lionne vivante.  
Des choses surprenantes.  
Une chienne carressante.  
Des pierres éblouissantes.  
Une femme suppliante.  
Des eaux courantes.

Une fille tremblant de déplaire à sa mère.  
Charmant la société par son esprit.  
Une personne amusant ceux qui l'écoutent.  
Vivant avec un chien dans la même loge.  
La garde surprenant un voleur.  
Carressant tout le monde.  
Éblouissant de toutes parts.  
Suppliant ses juges.  
Des biches courant dans les bois.

## ----- N° DXCVIII. -----

### PARTICIPES PRÉSENTS EMPLOYÉS SANS AUCUN RÉGIME.

#### État.

J'ai toujours vu ceux qui voyageaient dans de  
bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes, gron-  
dants ou souffrants. (J.-J. ROUSSEAU.)

C'est la disette d'idées qui les rend si affamés  
d'objets étrangers, d'autant plus qu'il ne leur reste  
rien, que tout passe en eux, que tout en sort; gens  
toujours regardants, toujours doctes, toujours  
pensants. (MARIVAUX.)

D'où vient que tant de partisans de Rome, d'en-  
nemis de Rome, ont été si sanguinaires, si barbares,  
si malheureux, persécutés et persécutés?  
(VOLTAIRE.)

Ils ont cependant eu la témérité de s'embarquer  
sur cette mer mugissante, malgré la défense que  
nous leur en avions faite.

(VOYAGE DANS LE LEVANT.)

#### Action.

C'est une personne d'un naturel doux, jamais ne  
grondant, ne contredisant, ne désobligeant.  
(Cité par BESCHER.)

Blondins y sont beaucoup plus femmes qu'elles,  
Profondément remplis de bagatelles,  
D'un œil hautain, d'une bruyante voix,  
Chantant, dansant, minaudant à la fois.  
(VOLTAIRE.)

... Ces ennemis des vers,  
Qui, hérissés d'algèbre et bouffis de problèmes,  
Au monde épouvanté parlent par théorèmes.  
Observant, calculant, mais ne sentant jamais.  
(Id.)

La mer mugissant ressemblait à une personne  
qui, ayant été longtemps irritée, n'a plus qu'un  
reste de trouble et d'émotion. (FÉNÉLON.)

Employés seuls, c'est-à-dire sans être accompagnés d'aucun régime, les mots en *ant* sont *variables* lorsqu'ils marquent l'état physique ou moral du substantif auquel ils sont joints, et *invariables* quand ils expriment une action faite par lui

Dans la première colonne, *grondants*, *pensants*, etc., équivalent à *grondeurs*, *penseurs*, etc. Ce sont donc des qualités inhérentes au nom que ces mots accompagnent.

Dans la seconde colonne, *ne grondant*, *ne contredisant*, *ne désobligeant*, etc., expriment des actions. C'est comme s'il y avait *ne GRONDANT*, *ne CONTREDISANT*, *ne DÉSOBLIGEANT* jamais PERSONNE.

Une observation qui a échappé à presque tous les grammairiens, c'est que les participes présents, surtout ceux des verbes neutres, sont susceptibles de devenir simples adjectifs verbaux au besoin. Nous en citerons quelques exemples tirés d'écrivains recommandables :

La canaille *cabalante*, la canaille *dérivante*.  
(VOLTAIRE.)

Elles ont besoin d'une puissance *réglante* pour les tempérer.  
(MONTESQUIEU.)

J'écirai-je ses bas en vingt endroits percés,  
Ses souliers *grimaçants* vingt fois rapetassés?  
(BOILEAU.)

Je vous trouve aujourd'hui bien *raisonnante*.  
(MOLIÈRE.)

Tantôt elle donne (l'hirondelle) la chasse aux insectes *voltigeants*.  
(BUFFON.)

Les insectes *changeants* qui nous donnent la soie.  
(VOLTAIRE.)

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

C'est une enfant douce, caressante.  
Elle jouit d'une santé brillante.  
C'est avoir une défiance outréante.  
Les ronces degoutantes.  
Des regards méchants.  
Des mères gémissantes.  
La foudre étincelante.  
Des oiseaux dévorants.  
A ses yeux expirants.  
Toutes ses compagnes tremblantes  
Les sauteaux saugissants.

Cette femme possède un heureux naturel; jamais ne contumax, ne médissant, ne désobligeant.

Vous les verriez s'agiter, allant, venant, sortant, rentrant, et cela sans raison ni motif.

Parfois aussi badinant, jouant, riant, folâtrant, et l'instant d'après, tristes, rêveurs, gémissant, murmurant, contestant, contrariant, enragant, menaçant.

## —••••• N° DXCIX. •••••—

### PARTICIPES PRÉSENTS SUIVIS OU PRÉCÉDÉS D'UN RÉGIME DIRECT.

#### Régime placé après le participe.

On n'entendit plus les coups des terribles mar-  
teaux qui, *frappant* L'ENCLUME, faisaient gémir les  
profondes cavernes de la terre et les abîmes de la  
mer.  
(FÉNÉLON.)

Les troubadours allaient *chantant* LES AMOURS  
et la gloire sous les fenêtres des châtelaines.  
(DE MARCHANGY.)

Je hais la cruauté de ces peuples perfides  
Qui, *donnant* au hasard LEUR HAINE et leurs faveurs,  
S'immolent tour à tour leurs plus chers défenseurs.  
(DECAUX.)

C'est là que, *déplorant* de PLUS BRILLANTES SCÈNES,  
La vie offre à nos yeux ses plus beaux phénomènes.  
(DEUILLE.)

Ces mobiles poumons, dont le jeu toujours sûr,  
*Chassant* L'AIR ALTÉRÉ, rapporte un air plus pur.  
(Id.)

#### Régime placé avant le participe.

A force de douleur il demeura tranquille,  
Mais sa voix, *s'échappant* au travers des sanglots,  
Dans sa bouche à la fin fit passage à ces mots.  
(BOILEAU.)

Les dames, *LE voyant* arriver à la cour,  
Dirent d'abord : Est-ce là ce Narcisse  
Qui prétendait tous nos cœurs enchaîner ?  
Quoi ! le pauvre à la jaunisse !  
(LA FONTAINE.)

Le laurier, le jasmin *s'arrondissant* en voûtes,  
De leur ombre odorante embellissaient les routes.  
(CASTEL.)

J'entends des cris de guerre au milieu des naufrages,  
Et les sons de l'airain *se mêlant* aux orages.  
(LA HARPE.)

Paris est plein de ces petits bouts d'homme,  
Vains, fiers, fous, sots, dont le caquet m'assomme.  
Parlant de tout avec l'air empressé,  
Et *se moquant* toujours du temps passé.  
(VOLTAIRE.)

Des arbres renversés façonnés avec art,  
De leur digne à la vague *opposant* LE REMPART.  
(DEUILLE.)

La nature.....  
De verdure et de fleurs *égayant* SES ATTRAITES.  
(Id.)

Tels, *traversant* LES AIRS, des bataillons de grues,  
De leur vol à grands cris obscurcissent les nues.  
(Id.)

Vois ces groupes d'enfants se jouant sous l'ombrage,  
Qui de leur liberté viennent te rendre hommage.  
(DEUILLE.)

Leur foule au loin s'empresse, et leurs noirs bataillons,  
Par un étroit sentier *s'avancant* sous les herbes,  
Entraînent à l'envi les dépouilles des gerbes. (Id.)

Des malotrus soi-disant beaux esprits.  
(VOLTAIRE.)

Lorsque le participe présent est précédé ou suivi d'un régime direct, il est toujours invariable, attendu que, dans ce cas, il a, comme le verbe d'où il dérive, la propriété de marquer l'action. L'adjectif, naturellement propre à se placer à la fin d'une proposition, n'est jamais suivi d'un semblable régime.

Bescher laisse aux poètes la liberté de varier le participe précédé d'un régime direct, et, en conséquence, il approuve les vers suivants :

N'étant point de ces rats qui LES LIVRES *rongeants*.  
(LA FONTAINE.)  
Et pour lier des mots si mal *s'entr'accordants*.  
(BOILEAU.)

Et plus loin les laquais L'UN L'AUTRE *s'agapants*.  
(BOILEAU.)  
Les spectateurs en foule *se pressants*.  
(VOLTAIRE.)

Aucun grammairien, que nous sachions, dit M. Dessiaux, ne partage sérieusement une pareille opinion, et les poètes modernes fournissent si peu d'exemples de cette infraction à la règle de l'invariabilité, qu'il faut considérer ceux qu'on en cite comme de rares négligences ou des licences poétiques qu'il faut bien se garder d'imiter.

Cette licence, les poètes ne se la permettent jamais qu'à la fin des vers, car, partout ailleurs, ils ne font pas varier le participe. Témoin ces exemples :

Des milliers d'ennemis *se pressant* sous nos portes,  
Fondent sur nos remparts.  
(DEUILLE.)

Mais déjà *se jouant* dans les airs qu'elle dore,  
Des bras du vieux Tithon sortait la jeune Aurore.  
(DEUILLE.)

On doit même remarquer que d'ailleurs les poètes ne varient le participe qu'au pluriel masculin. Ils n'ont jamais dit : *Des spectatrices en foule SE PRESSANTES, de jeunes rivales SE JOUANTES.*

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Des hommes frappant des enfants.  
Des enfants tuant une pauvre bête.  
Des filles caressant leur mère.  
Des enfants aimant bien leurs parents.  
La lune éclairant nos pas.  
Un aigle ravissant un mouton.

Des enfants se battant avec violence.  
Des malheureux se tuant de désespoir.  
Des personnes s'intéressant au malheur.  
Des frères s'aimant avec tendresse.  
La bougie s'éteignant.  
Les arbres se revêtant de feuilles.

### —••••• N° DC. —•••••

#### PARTICIPES PRÉSENTS SUIVIS D'UN RÉGIME INDIRECT.

##### État.

Il y a des peuples qui vivent *errants* DANS LES DÉSERTS.  
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Les chanoines vermeils et *brillants* DE SANTÉ.  
(BOILEAU.)

Ces serpents odieux de la littérature,  
Abreuvés de poisons et *rampants* DANS L'ORDURE,  
Sont toujours écrasés par les pieds des passants.  
(VOLTAIRE.)

##### Action.

Seule *errant* à pas lents SUR L'ARIDE RIVAGE,  
La corneille enrôlée appelle aussi l'orage.  
(DEUILLE.)

..... La terre abonde  
De ces gens *brillant* AU CAQUET.  
(LE NOBLE.)

Dans l'agitation consumant leurs beaux jours,  
Poursuivant la fortune, *et rampant* DANS LES COURS.  
(VOLTAIRE.)

Les monstres bondissants sur cette affreuse mer,  
Et qu'il poursuit encor sous sa glace éternelle.

(ESMÉNARD.)

Certainement il n'y a pas deux milliards d'argent  
quatre cent millions d'espèces *ouvrantes* dans la  
FRANCE.

(VOLTAIRE.)

N'entends-tu pas de loin la *trompette* guerrière,  
Les cris des malheureux *roulants* dans la poussière?

(Id.)

Il y a donc des peuples chrétiens *gémissants* dans  
un triste esclavage.

(Id.)

Est la ville de Marse *triomphante* des rois,  
Ét dans ses jours de gloire envia les exploits.

(CASTEL.)

Nous eussions vu les jeux *voltigeants* sur vos  
traces.

(VOLTAIRE.)

Ces tonnerres d'airain *grondants* sur les remparts,  
Tout étonnants qu'ils sont, n'ont rien qui m'épou-

(Id.) [vante.

Il m'offrait une main *fumante* de mon sang.

(Id.)

*Pleurante* à mon départ, que Phillis était belle!

(TISSOT.)

*Pleurante* après son char veux-tu quel'en me vole?

(RACINE.)

C'est ainsi que devraient naître ces âmes vivantes  
d'une vie brute et bestiale.

(BOSSUET.)

C'est là qu'en voit esser les troupeaux qui *me-*  
*gissent*, des brebis qui bêlent, avec leurs tendes  
agneaux *bondissants* sur l'herbe.

(FÉNÉLON.)

Toutes les planètes *circulant* autour de soleil  
paraissent avoir été mises en mouvement par une  
impulsion commune.

(BUFFON.)

Ces sphères... *roulant* dans l'espace des cieux,  
Semblent y saler leur cours silencieux.

(L'ÉPIQUE.)

Les grands pins *gémissant* sous les cots in-  
macus, tombent en roulant du haut des monts.

(FÉNÉLON.)

Ainsi notre amitié *triomphant* à son tour,  
Vaincra la jalousie en cédant à l'amour.

(CORNEILLE.)

Et les zéphirs légers *voltigeant* sur le toit,  
Vous rapportent le soir les parfums du matin.

(DELILLE.)

J'ai vu les vents *grondant* sur ces moissons *se-*  
déraciner les blés, se disputer les gerbes.

(Id.)

Et la Crète *fumant* du sang du Minotaure.

(RACINE.)

Les peuples *emprant* au bord de l'Arctique,  
*Pleurant* de son départ, admirant sa beauté,

Chargeaient le ciel de vœux pour sa félicité.

(VOLTAIRE.)

Les animaux, *vivant* d'une manière plus *con-*  
forme à la nature, doivent être sujets à moins de  
maux que nous.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Lorsque les mots en *ant* sont suivis d'un régime indirect, ils varient s'ils expriment  
l'état, et sont invariables lorsqu'ils marquent l'action.

Néanmoins, quand le participe d'un verbe neutre a un complément *ESSENTIEL* termi-  
natif, marqué par *à*, *de*, etc., ce participe, quoique précédé de ce complément, doit rester  
invariable, parce qu'il énonce nécessairement l'action. Mais les poètes, surtout ceux du  
siècle de Louis XIV, ne se sont pas toujours astreints à cette règle, ainsi qu'on peut s'en  
convaincre par les exemples qui suivent :

On ne reconnut plus qu'usurpateurs iniques,  
Qu'infâmes scélérats *à la gloire aspirants*.

(BOILEAU.)

Plusieurs se sont trouvés qui d'écharpe *changeants*  
Aux dangers, ainsi qu'eux, ont souvent fait la figure.

(LA FONTAINE.)

De quel air penses-tu que ta sainte verra  
D'un spectacle enchanteur la pompe harmonieuse,  
Entendra des discours sur l'amour seul *roulants*?

(BOILEAU.)

Mille usuriers fournis de ces obus brillants,  
Qui vont de doigts en doigts *tous les jours circ-*

(REGNARD.) [lant.

Qui de ton sanctuaire au carnage courants,  
Revolent enhardis à des forfaits plus grands.

(L'ÉPIQUE.)

Qui veut qu'avec six pieds d'une égale mesure,  
De deux alexandrins *côte à côte marchants*,  
L'un serve pour la rime, et l'autre pour le sens

(BOILEAU.)

On n'est pas *aspirant* à une chose. Il est des caractères *changeants*, des personnes  
*changeantes*; mais on ne dit pas qu'une personne est *changeante* d'une chose, qu'elle est  
*changeante* d'écharpe. Les discours *roulent* sur tel ou tel objet; ils ne sont pas *roulants*.  
Des brillants qui vont de doigts en doigts *circulent* tous les jours. On *court* au carnage.  
Des vers ne sont pas *marchants* côte à côte. Tous ces mots annoncent des actions, et, par  
conséquent, ne devraient pas prendre le signe du pluriel. C'est pour la rime seule que  
les poètes leur ont donné ce signe; car dans le milieu du vers ils les ont laissés in-  
variables. Exemples :

Un moment elle est gaie, un moment sérieuse,  
**Enfin changeant d'humeur** mille fois en un jour.  
 (DESTOUCHES.)

Ces sphères qui **roulent dans l'espace** des cieux,  
 Semblent y ralentir leur cours silencieux.  
 (LEMETRE.)

Et même à la fin du vers, quand la rime ne l'exigeait pas, ils n'ont fait subir au participe aucun signe de pluralité :

On verrait les soleils **L'UN SUR L'AUTRE roulant**,  
 Entrechoquer dans l'air leur front étincelant.  
 (SOURMET.)

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Une personne obligeante par caractère.  
 Voyez-vous ces feuilles **dégoûtantes** de rosée ?  
 Voyez sa figure **ruisselante** de sueur.

Une personne obligeant plutôt par vanité que par bienveillance.  
 On voit la tendre rosée **dégoûtant** des feuilles.  
 On voit le sueur **ruisselant** sur leur visage.

## ----- N° DCI. -----

### PARTICIPES PRÉSENTS PRÉCÉDÉS OU SUIVIS D'UN COMPLÉMENT ADVERBIAL.

#### COMPLÉMENT PLACÉ AVANT LE PARTICIPE.

##### État.

Télémaque lui-même arrose de liqueurs parfumées ses cendres **encore fumantes**. (FÉNÉLON.)

Ils y trouvent une subsistance abondante, une pâture toujours **renaissante**. (BUFFON.)

Ainsi lorsque la grêle, à coups précipités,  
 Tombe, frappe la plaine **au loin retentissante**.  
 (DELILLE.)

Aux cris de nos besoins **sans cesse renaissants**,  
 Ni Cérés, ni Bacchus n'apportaient leurs présents.  
 (LUCE DE LANCIVAL.)

La reine-mère, **longtemps errante**, mourut à Cologne dans la pauvreté. (VOLTAIRE.)

Ces deux églises, **également gémissantes**, sont irréconciliables. (Id.)

Je peindrai les **plaisirs en foule renaissants**,  
 Les oppresseurs du peuple **à leur tour gémissants**.  
 (BOILEAU.)

Conduite par l'amour, sa douceur bienfaisante,  
 Partout inépuisable **et partout agissante**,  
 Vole, franchit les airs. (LEFRANC DE POMPIGNAN.)

#### COMPLÉMENT PLACÉ APRÈS LE PARTICIPE.

##### Action.

Tu foules une terre **fumant toujours** du sang des malheureux mortels. (Cité par BESCHER.)

Phèdre **brûlant** **encore** d'illégitimes feux.  
 (RACINE.)

On entendait au loin des clameurs **retentissant par intervalle**, **retentissant au loin**.  
 (Cité par BESCHER.)

Vous verrez la paix **renaissant** **par degrés** dans son âme abattue. (Id.)

Les feuilles **jaunissant** **chaque jour**, commençaient à se détacher des arbres. (Id.)

Ainsi notre amitié **triomphant à son tour**,  
 Vaincra la jalousie en cédant à l'amour.  
 (CORNEILLE.)

Toutes sont donc de même trempe,  
 Mais **agissant** **diversement**.  
 (LA FONTAINE.)

La place que le complément adverbial, tel que *encore, sans cesse, toujours, continuellement, constamment, au loin, partout, longtemps, également, etc.*, occupe, relativement au participe, peut influer sur sa valeur, et le faire considérer sous deux points de vue différents, comme l'attestent les exemples précités.

Voici comment le judicieux Boscher explique ce phénomène grammatical :

« En réfléchissant sur le mécanisme des mots, on voit que celui qui précède se détermine ordinairement par celui qui suit. C'est ainsi que l'adjectif modifie le nom ; c'est encore ainsi que le complément placé après le participe peut en restreindre le sens. Mais lorsqu'il le précède, il lui laisse la même étendue d'expression qu'il aurait si le complément n'existait pas. N'étant point limité dans sa signification, le mot est propre à peindre l'habitude, la situation, etc. »

Nous ferons observer toutefois que ce principe n'est applicable qu'aux verbes neutres

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le plaines au loin retentissante.  
Les plaines en foule retentissante.  
Ses yeux dans l'ombre étincelante.  
Ces églises également gémissantes.

Le plaines retentissant au loin.  
Les plaines retentissant en foule.  
Ses yeux étincelant dans l'ombre.  
Ces églises gémissent également.

## -----+----- N° DCII. -----+-----

DES PARTICIPES appartenant, résultant, tendant, approchant, descendant, dépendant, pendant, etc.

## APPARTENANT.

## VARIABLE.

Il apprit que quelques officiers de ses troupes appartenants aux premières familles d'Athènes méditaient une trahison en faveur des Perses.

(BARTHÉLEMY.)

Riga était pleine de marchandises appartenantes aux Hollandais.

(VOLTAIRE.)

Les Anglais eurent la hardiesse de venir attaquer Surate, une des plus belles villes de l'Inde, et la plus marchande, appartenante à l'empereur.

(Id.)

## INVARIABLE.

Les Fidenates avaient pillé des bateaux de vivres appartenant aux Romains.

(DE SÉUR.)

Denys avait fait appeler secrètement des Campariens en garnison dans les places appartenant au Carthaginois.

(Id.)

Fleury prit le parti de se retirer au village d'Isy, entre Paris et Versailles, dans une petite maison de campagne appartenant à un séminaire.

(VOLTAIRE.)

## APPROCHANT.

Plusieurs savants ont soupçonné que quelques races d'hommes ou d'animaux approchant de l'homme, ont péri.

(VOLTAIRE.)

Les Juifs apprirent la langue chaldaïque, fort approchant de la leur.

(BOSSUET.)

Les connaissances spéculatives ne conviennent guère aux enfants, même approchant de l'adolescence.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Je vis nos voyageurs approchant du sommet de la montagne.

(Cité par BESCHER.)

## DESCENDANT.

Les enfants de Louis descendant au tombeau, ont laissé dans la France un monarque au berceau.

(VOLTAIRE.)

La famille des conquérants tartares descendant de Gengis-Kan avait fait ce que tous les conquérants ont tâché de faire.

(Id.)

Les rois des nations descendant de leurs trônes, Tallèrent recevoir.

(L. RACINE.)

Les Maures descendant de leurs montagnes parcouraient et pillaient l'Afrique.

(DE SÉUR.)

## DÉPENDANT.

Pise, qui n'est aujourd'hui qu'une ville dépeuplée dépendante de la Toscane, était, au treizième et quatorzième siècles, une république célèbre.

(VOLTAIRE.)

Équilibre que les efforts des hommes, non plus que toutes les circonstances morales, ne peuvent vaincre, ces circonstances dépendant elles-mêmes de ces causes physiques, dont elles ne sont que des effets particuliers.

(BUFFON.)

## PENDANT.

L'arbre de ces vergers dont les rameaux féconds Courbent leurs fruits pendants sur l'ombre des gais.

(LA HARPE.) [sons.]

Voyez ces riants vergers remplis d'arbres qui plient sous le poids de leurs fruits pendant jusqu'à terre.

(Cité par BESCHER.)

## TENDANT.

Le comte de Charolais et le prince de Conti présentèrent une requête tendante à faire annuler les droits accordés aux princes légitimes.

(VOLTAIRE.)

La politique de plusieurs princes servit à l'accroissement de cette secte, libre, à la vérité, de superstition, mais tendant aussi impétueusement à l'anarchie que...

(VOLTAIRE.)

## RÉSULTANT.

L'âme de l'homme, selon plusieurs, était un feu céleste ; selon d'autres, une harmonie *résultante* de ses organes. (VOLTAIRE.)

Cette union *résultant* de la nature des choses, était la continuation de l'ouvrage du cardinal de Richelieu. (DE PRADT.)

Les phrases de la première colonne, et quelques autres semblables, dit Lemare, ont été introduites dans la langue et sont devenues usuelles : cependant on sent qu'elles sont contraires à l'analogie. On dit qu'une chose *appartient, approche, dépend, tend*, et non qu'elle est *appartenante, approchante, dépendante, tendante*. Ce n'est ni la qualité, ni la propriété, ni la nature de l'objet que ces mots expriment. Il est peu de mots sur la nature desquels les auteurs aient plus varié.

Nous pensons néanmoins que rien n'empêche de leur appliquer le principe qui nous a servi jusqu'ici.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Une maison appartenant à...  
Les enfants approchant de l'adolescence.  
Cette propriété appartenant à la miennce.

Une maison appartenante à...  
Une couleur fort approchante du rouge.  
Les circonstances dépendantes de...

## N° DCIII.

## PARTICIPES ET ADJECTIFS AYANT UNE ORTHOGRAPHE DIFFÉRENTE.

## Participes.

Le vrai moyen d'éloigner la guerre, c'est de cultiver les armes, c'est d'honorer les hommes *excellant* dans cette profession. (FÉNÉLON.)

Les peintres nous représentent les Muses *présédant* à la naissance d'Homère, de Virgile, etc. (ACADÉMIE.)

Les Turcs ont toujours des ministres étrangers *résidant* continuellement chez eux. (VOLTAIRE.)

## Adjectifs.

Cette dame est d'un *excellent* caractère. (WAILLY.)

L'archevêque de Narbonne était *président* né des états du Languedoc. (ACADÉMIE.)

La femme du *résident* s'appelle madame la *résidente*. Le *résident* de France à Genève. (Id.)

Quelques participes présents ont pour correspondants des adjectifs dont l'orthographe est différente, et avec lesquels il faut bien prendre garde de les confondre. Tels sont les suivants :

## Participes présents.

|              |             |
|--------------|-------------|
| Extravagant. | Intrigant.  |
| Fabriqueant. | Fatigant.   |
| Vaquant.     | Adhérent.   |
| Affluent.    | Coincident. |
| Différent.   | Équivalent. |
| Excellent.   | Négligeant. |
| Précédant.   | Président.  |
| Résidant.    | Excédant.   |
| Violant.     | Expédiant.  |

## Adjectifs.

|              |             |
|--------------|-------------|
| Extravagant. | Intrigant.  |
| Fabriqueant. | Fatigant.   |
| Vacant.      | Adhérent.   |
| Affluent.    | Coincident. |
| Différent.   | Équivalent. |
| Excellent.   | Négligent.  |
| Précédant.   | Président.  |
| Résident.    | Excédent.   |
| Violent.     | Expédient.  |

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

C'est un enfant *négligent*.

Cet enfant *négligent* ses devoirs ne fera aucun progrès.

————— N° DCIV. —————

**PARTICIPES PRÉSENTS EMPLOYÉS COMME SUBSTANTIFS.**

**SINGULIER.**

On élève sur les débris de la gloire du mort la  
gloire du vivant. (MASSILLON.)

À plus d'un combattant la Clélie est fatale.  
(BOILEAU.)

Les soupirs contagieux qui sortent du sein d'un  
mourant peuvent faire mourir ceux qui vivent.  
(FLÉCHIER.)

La femme du gouverneur d'une province s'appelle  
madame la gouvernante. (ACADÉMIE.)

**PLURIEL.**

Les morts et les vivants se succèdent continuellement.  
(MASSILLON.)

On dit que Thèbes pouvait faire sortir ensemble  
dix mille combattants par chacune de ses portes.  
(BOSSUET.)

L'Église a institué des prières pour les mourants.  
(FLÉCHIER.)

Plusieurs princesses de la maison d'Autriche ont  
été gouvernantes des Pays-Bas. (ACADÉMIE.)

On voit que le participe présent peut devenir substantif, ou être employé substantivement, et qu'alors il prend les deux genres et les deux nombres.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

Un débutant.  
Un intrigant.  
Un médiant.  
Un protestant.

Une débutante.  
Une intrigante.  
Une médiane.  
Une protestante.

Des débutants.  
Des intrigants.  
Des médians.  
Des protestants.

Des débutantes.  
Des intrigantes.  
Des médianes.  
Des protestantes.

————— N° DCV. —————

**PARTICIPE PRÉSENT EMPLOYÉ COMME ADVERBE.**

**SANS ELLIPSE.**

J'aurais assez d'adresse pour faire accroître à votre  
père que ce serait une personne riche... de cent mille  
sous en argent comptant. (MOLIÈRE.)

**AVEC ELLIPSE.**

Mais pour mieux parvenir à la leur faire entendre.  
Offrez de les payer comptant, et sans attendre;  
Ils se décideront; ils sont gens à avoir  
Très-bien ce que par heure un écu peut valoir.  
(ANDRIEU.)

Le participe peut aussi, comme on le voit, s'employer d'une manière elliptique pour modifier un verbe, et remplir en quelque sorte le rôle d'adverbe. *Offrez de les payer comptant* est un abrégé de *offrez de les payer (en argent) comptant*, ainsi que le prouve de la manière la plus incontestable la phrase de Molière.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

Payez-moi cent écus net et comptant.

Le plaisir de faire du bien nous paye comptant de notre honte.

————— N° DCVI. —————

**PARTICIPES PRÉSENTS PRÉCÉDÉS OU NON PRÉCÉDÉS DE LA PRÉPOSITION *en*.**

**Voyant, disant, etc.**

Ce chien voyant en l'eau sa proie représentée,  
La quitta pour l'image, et pensa se noyer.  
(LA FONTAINE.)

**En voyant, en disant, etc.**

Il périt, en voyant de ses derniers regards  
Brûler son Iliou, écrouler ses remparts.  
(DANTE.)

Hazaël me regardant avec un visage doux et humain, me tendit la main et me releva.

(FÉNÉLON.)

*Dit*ant ces mots, son gosier altéré,  
Humait un vin qui, d'ambre coloré,  
Sentait encore la grappe parfumée. (VOLTAIRE.)

Il n'est pour le vrai sage aucun revers funeste,  
Et, perdant toute chose, à soi-même il se reste.

(GRESSET.)

Sophocle enfin, donnant l'essor à son génie,  
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie.  
(BOILEAU.)

*Voulant* être ce qu'en n'est pas, on parvient à se croire autre chose qu'on n'est. (J.-J. ROUSSEAU.)

J'y consens, dit Vénus souriant de la ruse.  
(DELILLE.)

Enfin laissant en paix tous ces peuples divers,  
De propos en propos on a parlé de vers.

(BOILEAU.)

Mentor entendant la voix de la déesse qui appelait ses nymphes dans le bois, éveilla Télémaque.

(FÉNÉLON.)

Palmyre à tes desseins va même encor servir,  
Croyant sauver Séide, elle va t'obéir.  
(VOLTAIRE.)

Un valet le portait, marchant à pas comptés,  
Comme un recteur suivi des quatre facultés.

(BOILEAU.)

Quand, de la citadelle arrivant à grands pas,  
Laocoon, qu'entoure une foule nombreuse,  
De loin s'écrie... (DELILLE.)

Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.  
(LA FONTAINE.)

Étant né souverain, je vois ici mon maître.  
(CORNEILLE.)

Parlant ainsi, je vis que les convives  
Aimaient assez nos peintures naïves.

(VOLTAIRE.)

Il riait en me regardant. Son ris était malin, moqueur et cruel.  
(FÉNÉLON.)

*En disant* ces mots, Mentor prit une lyre.  
(Id.)

Votre seule colère a fait notre infortune,  
Nous perdons tout, madame, en perdant Rodogune.  
(CORNEILLE.)

N'ai-je pas bien servi dans cette occasion,  
Dit l'âne, en se donnant tout l'honneur de la chasse?  
(LA FONTAINE.)

On hasarde de perdre en voulant trop gagner.  
(Id.)

Neptune en souriant entend sa plainte amère.  
(DELILLE.)

*En le laissant* ainsi maître de ses volontés, vous ne fomentez point ses caprices.

(J.-J. ROUSSEAU.)

*En entendant* cet essaim bourdonner,  
On eût à peine entendu Dieu tonner.

(GRESSET.)

C'est ainsi qu'en croyant reconquérir ses droits,  
Tout un peuple est puni du malheur de ses rois.  
(RAYNOUARD.)

Illustre porte-croix par qui notre bannière  
N'a jamais, en marchant, fait un pas en arrière.  
(BOILEAU.)

Sa muse, en arrivant, ne met pas tout en feu,  
Et pour donner beaucoup ne nous promet que peu.  
(Id.)

On n'est pas où l'on pense en me faisant injure.  
(MOLIÈRE.)

Vous êtes le vrai maître, en étant le plus fort.  
(VOLTAIRE.)

*En parlant* ainsi, de profonds soupirs interrompaient toutes mes paroles.  
(FÉNÉLON.)

Quelquefois le participe présent peut être précédé de la préposition *en*. Mais dans quel cas doit-il en être précédé? C'est ce qu'il n'est pas aisé de déterminer.

Il est certain qu'il y a des circonstances où il serait presque indifférent d'employer la préposition *en* devant le participe, et qu'il y en a d'autres où il n'y a point à choisir.

Il n'est pas extrêmement difficile de démêler les diverses nuances de sens qui, dans des phrases faites, résultent de l'emploi ou du non emploi de la préposition *en*, ni peut-être même de donner des généralités. Mais lorsqu'en écrivant ou en parlant il faut se les rappeler, et en faire une juste application, tout cela, comme dit La Fontaine,

Tout cela, c'est la mer à boire.

Toutes les fois que les nuances deviennent trop délicates, l'analogie seule instruit, et l'instinct dirige mieux que le raisonnement.

Le participe présent, précédé de *en*, doit donc convenir, lorsqu'on veut exprimer une action qui a une durée, dans l'intérieur de laquelle, s'il est permis de le dire, on est censé être; il indique le terme dans lequel l'action principale est comprise, comme le contenu dans le contenant.

Le participe seul ne montre que l'action sans rapport à sa durée; et si quelquefois l'action qu'il exprime est plus ou moins prolongée, ce n'est pas le participe qui cause cet effet, mais l'ensemble de la phrase.

C'est surtout ici que,

... Laisant les docteurs librement pratiquer  
L'art de ne rien comprendre et de tout expliquer,

et nous bornant à renvoyer aux nombreuses citations que nous avons faites, nous dirons :  
**LISEZ et COMPAREZ !**

Précédé de la préposition *en*, le participe présent est toujours invariable.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Parlant.  
Disant.  
Grandissant.  
Étudiant.

En parlant.  
En disant.  
En grandissant.  
En étudiant.

Frappant.  
Blasphémant.  
Jurant.  
Travaillant.

En frappant.  
En blasphémant.  
En jurant.  
En travaillant.

## -----N° DCVII.-----

**EN RÉPÉTÉ OU NON RÉPÉTÉ DEVANT PLUSIEURS PARTICIPES PRÉSENTS.**

#### EN RÉPÉTÉ.

Leur subtil conducteur, qui, *en combattant*, *en dogmatissant*, *en mêlant* mille personnages divers, *en faisant* le docteur et le prophète, aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde, etc. (BOSSUET.)

De l'herbe parasite, *en dégageant* la fleur,  
*en redressant* l'arbuste, on voit dans la nature  
Des mœurs du genre humain la fidèle peinture.  
(DEMOUSTIER.)

*En faisant* passer en revue devant un enfant les productions de la nature et de l'art, *en excitant* sa curiosité, *en le suivant* où elle le porte, on a l'avantage d'étudier ses goûts.

(J.-J. ROUSSEAU.)

#### EN NON RÉPÉTÉ.

C'est ainsi qu'il apprend à sentir la pesanteur, la légèreté des corps, à juger de leur grandeur, etc., *en regardant*, *palpant*, *écoutant*, surtout *en comparant* la vue au toucher. (J.-J. ROUSSEAU.)

Elle y serait encore, comme un arbrisseau que les passants font bientôt périr, *en le fleurissant* et *le pliant* dans tous les sens. (J.-J. ROUSSEAU.)

*En raisonnant* de cette sorte,  
Et contre la fortune *ayant* pris ce conseil,  
Il la trouve assise à la porte  
De son ami plongé dans un profond sommeil,  
(LA FONTAINE.)

Quand il y a dans une même phrase plusieurs participes présents de suite employés avec ou sans la conjonction *et*, c'est le goût et l'oreille qui doivent décider s'il faut répéter ou non la préposition *en*

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

D'abord en jurant et en blasphémant le nom de Dieu.  
En lisant, en travaillant et en étudiant bien.

Il l'aborde en jurant et blasphémant le nom de Dieu.  
En lisant, travaillant et étudiant bien.

## -----N° DCVIII.-----

**PARTICIPES PRÉSENTS JOINTS OU NON JOINTS PAR LA CONJONCTION *et*.**

#### AVEC *et*.

Je vous vois, monsieur, ne vous en déplaît, dans le grand chemin justement que tenait Panurge pour se ruiner, *prenant* argent d'avance, *achetant* cher, *vendant* à bon marché *et mangeant* son blé en herbe. (MOLIERE.)

Bref, se trouvant à tout *et n'arrivant* à rien.  
(LA FONTAINE.)

#### SANS *et*.

Si c'est l'arrêt du sort, la volonté des cieux,  
Que du moins assailli d'un peuple audacieux,  
*Errant* dans les climats où son destin l'exile,  
*Implorant* des secours, *mendiant* un asile,  
*Redemandant* son fils arraché de ses bras,  
De ses plus chers amis il pleure le trépas.

(DE LILLE.)

L'autre, *enfermant* les vents, les *chassant* tour à tour,  
*Irrite* des brasiers les flammes pareuses. (Id.)

Comme on le voit par ce numéro et par le précédent, c'est une règle imaginée et contraire aux faits que celle par laquelle Wailly et d'autres grammairiens prescrivent le ne pas employer deux participes présents accompagnés ou non de *en*, sans les joindre par une conjonction.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Volant, pillant et assommant.

Volant, pillant, assommant.

## ----- N° DCIX. -----

### PARTICIPES PRÉSENTS PRÉCÉDÉS DE DEUX SORTES DE *en*

#### En PRÉPOSITION.

Ah ! dit-il au lion, je vois que la nature  
Me fait faire en ce monde une triste figure ;  
Je pensais être roi, j'avais certes grand tort.  
Vous êtes le vrai maître, *en étant* le plus fort.  
(VOLTAIRE.)

#### En PRONOM.

Un vieux renard, mais des plus fins,  
Fut enfin au piège attrapé.  
Par grand hasard *en étant* échappé,  
Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue.  
(LA FONTAINE.)  
*En usant* de la sorte on ne peut vous blâmer.  
(CORNEILLE.)

Les participes présents peuvent être, comme on le voit, précédés de deux sortes de *en* : l'un, préposition ; l'autre, pronom. *En étant*, c'est-à-dire, *étant échappé de là, du piège*. C'est aussi le pronom qui se trouve dans le vers de Corneille : *En usant de la sorte*, c'est pour *usant de la sorte* (à l'égard) *de cela*. On dit *il en use fort bien avec moi*, *on en use ainsi entre gens de bonne compagnie*.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*En étant* bon.  
*En usant* bien de son amitié.  
*En ayant* bien soin de lui, vous serez récompensé.

*En étant* le propriétaire.  
*En usant* ainsi.  
Vous aviez peu de talents ; mais à présent, *en ayant* acquis, vous ferez fortune.

## ----- N° DCX. -----

### EMPLOI DU PRONOM *en* DEVANT LES PARTICIPES PRÉSENTS.

#### EMPLOI NON ÉQUIVOQUE.

Je vous ai mis mon fils entre les mains, *voulant*  
*en faire* quelque chose de bon. (WAILLY.)

#### EMPLOI ÉQUIVOQUE.

Je vous ai mis mon fils entre les mains, *en vou-*  
*lant faire* quelque chose de bon.

Il faut éviter l'emploi du pronom *en* devant les participes présents, lorsqu'on peut craindre qu'il ne soit équivoque, ou qu'il ne rende la construction difficile.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*En pouvant* faire quelque chose.  
*En voulant* faire quelque chose.  
*En désirant* faire quelque chose.  
*En devant* faire quelque chose.  
*En croyant* faire un homme d'esprit.

*Pouvant en faire* quelque chose.  
*Voulant en faire* quelque chose.  
*Désirant en faire* quelque chose.  
*Devant en faire* quelque chose.  
*Croyant en faire* un homme d'esprit.

-----N° DCXI.-----

**EMPLOI DES DEUX SORTES DE *en* DEVANT UN PARTICIPE PRÉSENT.**

Tous les anciens manuscrits de Longus ont des lacunes et des fautes considérables, et ce n'est que depuis peu qu'*en en comparant* plusieurs, on est parvenu à suppléer l'un par l'autre.

(P.-L. COURIER.)

Je crus faire des vœux pour la gloire de la France *en en faisant* pour que M. de Choiseul triomphât.

(J.-J. ROUSSEAU.)

La plupart des grammairiens blâment les phrases où se trouvent les deux *en*. C'est en effet une rencontre qu'il faut éviter. Les écrivains en offrent cependant quelques exemples.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

AU LIEU DE :

Le prince tempéra la rigueur du pouvoir *en en partageant* les fonctions.

DITES :

C'est *en partageant* les fonctions du pouvoir, que le prince *en* tempéra la rigueur.

-----N° DCXII.-----

**RAPPORT DU PARTICIPE PRÉSENT DIT *gérondif*.**

**EN RELATION AVEC LE SUJET.**

LA GRAINE *en se gonflant* boit le suc qui l'arrose ; C'est un œillet naissant, c'est un lis, une rose.

(DELILLE.)

LE BœUF, *en paissant* l'herbe, acquiert autant de chair que l'homme ou que les animaux qui ne vivent que de chair et de sang.

(BUFFON.)

*En faisant* des heureux, un roi l'est à son tour.

(VOLTAIRE.)

Locke ne se doutait pas qu'*en refusant* à l'homme des idées innées, il fournissait des arguments à l'anarchie et au matérialisme.

(DEAN. DE SAINT-PIERRE.)

L'AVARICE perd tout *en voulant* tout gagner.

(LA FONTAINE.)

Les YEUX, *en la voyant*, saisiraient mieux la chose.

(BOILEAU.)

..... Les NONNETTES sans voix,  
Fient, *en fuyant*, mille signes de croix.

(GRESSET.)

LE PUISSANT foule aux pieds le faible qui menace, Et rit, *en l'écrasant*, de sa terrible audace.

(VOLTAIRE.)

On pleure sa victoire *en domptant* la nature.

Jamais un cœur français ne la peut étouffer. (*Id.*)

**EN RELATION AVEC UN SUBSTANTIF AUTRE QUE LE SUJET DE LA PHRASE.**

Je voudrais pouvoir vous décrire les pleurs de Jacqueline *en voyant* votre frère monter à cheval.

(M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ.)

Ce n'est pas être malheureux que d'occuper votre pensée, soit *en dormant*, soit *en veillant*.

(MOLIERE.)

Je ne vous dirai point mes faiblesses et mes sottises *en rentrant* dans Paris. (M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ.)

*En disant* ces mots, les larmes lui vinrent aux yeux.

(FÉNELON.)

*En disant* ces paroles, son regard était farouche et ses yeux étincelants.

(Id.)

Mais si seul en mon lit je peste avec raison, C'est encor pis cent fois *en quittant* la maison.

(BOILEAU.)

*En voyant* les hommes, hélas !

Il m'en souvient bien davantage.

(LA FONTAINE.)

Leur venin qui sur moi brûle de s'épancher, Tous les jours, *en marchant*, m'empêche de broncher.

(BOILEAU.)

Je vois qu'*en m'écoulant* vos yeux au ciel s'adressent

(RACINE.)

Rare et fameux auteur dont la fertile veine Ignore *en dérivant* le travail et la peine.

(BOILEAU.)

Dans les exemples de la première colonne, l'action ou l'idée exprimée par le participe présent, et celle qu'exprime le verbe personnel, se rapporte à un même substantif qui

remplit dans la phrase la fonction de sujet. En effet, c'est la graine qui se gonfle et qui soit le suc qui l'arrose; c'est le bœuf qui acquiert de la chair et qui paît l'herbe, etc.

Frappés de cette analogie, les grammairiens aussitôt de conclure que le participe dit *gérondif* doit toujours se rapporter au sujet ou au nominatif du verbe.

Les citations de la seconde colonne, en nous prouvant le contraire, nous montrent en même temps combien de phrases très-légitimes cette règle proscrirait.

*Les pleurs de Jacquine EN VOYANT*, n'est-ce pas la même chose que : *Les pleurs que Jacquine versa en VOYANT ?* — *Ce n'est pas être malheureux que d'occuper votre pensée, soit EN DORMANT, soit EN VEILLANT*, n'est-ce pas pour : *Ce n'est pas être malheureux que vous pensiez à nous, soit EN DORMANT, soit EN VEILLANT ?* — *EN DISANT ces mots*, les larmes lui vinrent aux yeux, n'a-t-il pas le sens de : *Il se prit à pleurer EN DISANT ces mots ?* — *C'est encore pis EN QUITTANT la maison*, n'est-ce pas comme s'il y avait : *Ce que j'éprouve EN QUITTANT la maison est encore pis ?* — *Mes faiblesses EN RENTRANT dans Paris*, n'offre-t-il pas en résultat le même sens que : *Les faiblesses que j'eus EN RENTRANT dans Paris ?* — *EN VOYANT les hommes, il m'en souvient*, n'est-ce pas identique à *Je m'en souviens EN VOYANT les hommes ?*

Dans aucune de ces phrases, le participe dit *gérondif* ne se rapporte au sujet ou nominatif du verbe. Cependant on ne peut en contester la légitimité.

*Les pleurs de Jacquine, mes faiblesses*, etc., dit Lemare, réveillent à peu près les mêmes idées que *les pleurs qu'a ou que possède Jacquine*, c'est-à-dire *qu'elle verse, les faiblesses que j'ai*.

Telles sont aussi les propriétés des autres substantifs régis par *de*, vulgairement appelés *génitifs*, et des autres adjectifs possessifs, etc.

Nous avons aussi coutume d'employer souvent des tournures impersonnelles, comme *où fuir ? que faire ? il faut voir*, etc., où notre esprit transforme avec une étonnante facilité ces phrases en personnelles. Par *que faire ?* on entend *que ferai-je ?* Voilà les causes secrètes qui ont déterminé comme instinctivement les auteurs à donner beaucoup plus d'extension au *gérondif* que ne leur en donnent les grammairiens.

Nous établirons donc en principe que le participe dit *gérondif* est bien employé toutes les fois qu'il ne donne lieu à aucune équivoque, à aucune obscurité, et surtout que, soit par la construction, soit par le sens de la phrase, il est facile de savoir à quel substantif il se rapporte ; que ce substantif soit exprimé ou sous-entendu, qu'il soit sujet ou régime.

#### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

On perd souvent en voulant trop sçavoir.

Si vous aviez vu son désespoir en trouvant son père mort.

#### —••••• N° DCXIII. •••••

#### PARTICIPE PRÉSENT DIT GÉRONDIF EMPLOYÉ D'UNE MANIÈRE ABSOLUE.

##### I.

Le deuil enfin sert de parure,  
En attendant d'autres atours. (LA FONTAINE.)

La grâce, en s'exprimant, vaut mieux que ce qu'on  
(VOLTAIRE.) [dit.

L'emploi du participe présent, dit *gérondif*, est quelquefois très-difficile à justifier. Le grand usage qu'on en fait permet de s'en servir d'une manière absolue, c'est-à-dire sans relation à un substantif exprimé.

Dans les phrases citées, il est facile de rétablir le substantif ellipsé auquel se rapporte le *gérondif*; car ces phrases sont un abrégé de celles-ci : *Le deuil enfin (NOUS) sert de*

parure, EN ATTENDANT d'autres atours ; la grâce (QU'ON A) EN S'EXPRIMANT *comme* sur que ce qu'on dit.

## II.

Ce sont quelques idées sur le style que j'ai puisées dans vos ouvrages. C'est en vous lisant, c'est en vous admirant, qu'elles ont été conçues ; c'est en les soumettant à vos lumières qu'elles se produiront avec quelque succès. (BUFFON.)

Il y a une infinité de gens de qui l'on ne peut jamais croire du mal sans l'avoir vu ; mais il n'y en a point de qui il doive nous surprendre en le voyant. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Rome retomba entre les mains de Marc-Antoine de Lépide et du jeune César Octavien, petit-neveu de Jules César, et son fils adoptif ; trois insupportables tyrans, dont le triumvirat et les proscriptions sont horreur en les lisant. (BOSSUET.)

Quand il serait vrai que cette bulle pourrait être reçue en ne la regardant qu'en elle-même, ça devrait pourtant point la recevoir maintenant. (PASCAL.)

Lemare regarde ces exemples comme vicieux, parce que, suivant lui, les gérondifs exprimés ne se rapportent à aucun mot qui y fasse ni formellement, ni virtuellement, les fonctions de sujet.

Nous ne sommes pas tout-à-fait de l'opinion de Lemare, et il nous semble pousser un peu trop loin le rigorisme en condamnant des phrases dont le sens est si clair. Ces phrases ne diffèrent de toutes celles que nous avons citées jusqu'ici que par l'ellipse. En effet, c'est EN VOUS LISANT qu'elles ont été conçues, ou c'est EN VOUS LISANT qu'elles ont été conçues PAR MOI, ou que je les ai conçues ; — il n'y en a point de qui il NOUS doive surprendre EN LE VOYANT, ou il n'y en a point de qui NOUS devions être surpris EN LE VOYANT : — dont les proscriptions sont encore horreur EN LES LISANT, ou dont les proscriptions NOUS sont encore horreur EN LES LISANT ; — quand il serait vrai que cette bulle pourrait être reçue EN NE LA REGARDANT qu'en elle-même, ou quand il serait vrai que cette bulle pourrait être reçue PAR NOUS EN NE LA REGARDANT qu'en elle-même, ou bien encore quand il serait vrai que NOUS pourrions recevoir cette bulle EN NE LA REGARDANT qu'en elle-même, n'est-ce pas évidemment la même chose ? De pareilles ellipses n'ont rien que de naturel, et ne sont permises dans toutes ces phrases que parce qu'elles n'entraînent aucune obscurité.

Il en est absolument de même dans les exemples suivants, qui ont été injustement critiqués, car le sens en est extrêmement clair.

Il quitte avec regret ce vieillard vertueux ;  
Des pleurs, en l'embrassant, coulèrent de ses yeux.  
(VOLTAIRE.)

Permettez-moi, madame, en vous dédiant ma tragédie, de m'étendre sur cet art des Sophocle et des Euripide.  
(Id.)

Mais l'appétit vient toujours en mangeant.  
(GUIMOND DE LATOUCHE.)

Crois-tu qu'en me baignant dans le sang de mes ennemis, cela me rendit la jeunesse et la vue ?  
(MARMONTEL.)

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Dix dous font plaisir en attendant mieux.

Il faut bien la prendre en attendant autre chose.

## N° DCXIV.

## RAPPORT DIT IRRÉGULIER DU GÉRONDIF.

## RAPPORT RÉGULIER.

La maison du Seigneur seule un peu plus ornée,  
Se présente au dehors de murs environnée ;  
Le soleil, en naissant, la regarde d'abord.  
(BOILEAU.)

## RAPPORT DIT IRRÉGULIER.

Si son astre, en naissant, ne l'a formé poète,  
Dans son génie étroit il est toujours captif ;  
Pour lui Phébus est sourd et Pégase est rétif.  
(BOILEAU.)

**La tragédie, informe et grossière en naissant,**  
**N'était qu'un simple chœur, où chacun en dansant,**  
**Et du dieu des saisons entonnant les louanges,**  
**S'efforçait d'attirer de fertiles vendanges. (BOILEAU.)**  
**Enfin l'heure est venue, et la neuvième aurore**  
**Des rayons d'un jour pur, en naissant, se colore.**  
**(DELILLE.)**

Oui, je voudrais qu'aucun ne vous trouvât aimable,  
 Que le ciel, *en naissant*, ne vous eût donné rien;  
 Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien.  
**(MOLIERE.)**

Cruelle! quand ma foi vous a-t-elle déçue?  
 Songez-vous qu'*en naissant* mes bras vous ont reçue?  
**(RACINE.)**

Flore même, *en naissant*, le reçut dans ses bras.  
**(DELILLE.)**

Dans la première colonne, le rapport se fait avec le sujet de la phrase : *C'est le soleil qui natt et qui regarde la maison du Seigneur; c'est la tragédie qui natt et qui est informe, etc.; c'est la neuvième aurore qui natt et se colore des rayons d'un jour pur.* Tel est l'usage le plus constant. Tous les écrivains sont pleins de semblables exemples.

Dans l'autre colonne, le rapport du gérondif se fait, contre la règle des grammairiens, avec un autre substantif que le sujet. C'est *l'astre qui forme le poète*, et c'est *le poète qui natt; c'est le ciel qui donne*, et c'est *nous qui naissons; c'est moi qui vous ai reçu*, et c'est *vous qui naquîtes*.

Mais comment sait-on, dit Lemare, que c'est au poète, plutôt qu'à son astre, qu'il faut rapporter *en naissant*?

C'est le sens qui l'indique, et, par cela seul que personne ne s'y trompera, ces phrases sont bonnes, quoique le rapport du gérondif paraisse irrégulier. C'est donc à tort que Lemare les condamne.

#### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Un mal qu'on apporte *en naissant*.  
 Je vous ai reçu, *en naissant*, dans mes bras.

N'es-tu pas, *en naissant*, entendu cette voix?  
 Il eut ce défaut même *en naissant*.

### DU PARTICIPE PASSÉ.

#### ..... N° DCXV. ....

#### ORTHOGRAPHE PRIMITIVE DU PARTICIPE PASSÉ JUSQUE VERS LE MILIEU DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Nous AVONS *admîrêe* la vertu. (SYLVIAN.)  
 Elle avait *faîte* sa journée.

(ROMAN DE LA ROSE.)

Prometheus, qui moult savoit,  
 De terre et d'eau *faîte* AVOIT  
*Une imâgette* à la semblance des dieux.  
 (XIII<sup>e</sup> siècle. Trad. des MÉTAM. D'OVIDE.)

Nous AVONS *franchîs* et franchissons les *devant*  
*dits* et leurs hoirs.

(1344. COUTUME DE BEAUVOISIS.)

*Requ* AVONS l'humble *supplication*.  
 (Ordonn. de CHARLES VII.)

Et Chrémès qui m'*AVOIT promis*  
*sa fille*, et puis s'en étoit dédit.  
 (1549. Le grand THÉRENCE en français.)

O misérable que je suis  
 D'*AVOIR* cette *parole ouïe*! (Id.)

Je AI *ues* vos lettres. (VILLE-HARDOUIN.)  
 Comme elle EUT *mis* sa main.

(ALAIN CHARTIER.)

Il AVOIT, par commandement, presque *enterrêe*  
 toute vive la plus belle *personne* du monde.  
 (AMYOT.)

..... Ils ONT tous *occupés*  
 Les lieux voisins. (1543. SALLÉ.)

Les *tables* ONT *ôtées*  
 Sergents et écuyers.  
 (Roman de GRANDOR DE DOUAT.)

Il est de tout son sang comptable à sa patrie,  
 Chaque goutte épargnée à sa *gloire flêtrie*.  
 (CORNEILLE.)

A son côté pendait la noble épée  
 Qui d'Holopherne a la *tête coupée*.  
 (VOLTARE.)

Que nos anciens écrivains fissent constamment varier le participe passé, quelle que fût

d'ailleurs la place qu'il occupât dans le discours ; — que ce participe ne soit autre chose qu'un adjectif ; c'est ce que témoignent au plus haut degré les citations qu'on vient de lire.

Mais, bien que le participe passé ne soit qu'un adjectif, et qu'en cette qualité il doit toujours revêtir le genre et le nombre du nom avec lequel il est en relation, il n'est pas moins vrai que depuis le règne de Henri III, et non pas depuis celui de François I<sup>er</sup> comme le prétend l'abbé d'Olivet, nos auteurs ont fait et font encore aujourd'hui varier ce participe dans certains cas, tandis qu'ils le laissent invariable dans d'autres.

De là les difficultés assez grandes qu'offre la syntaxe de cette partie importante du discours. On a écrit sur ce sujet des traités spéciaux ; on a rempli des volumes entiers de règles, d'exceptions, d'exemples et d'applications, et, avec tout cet attirail de science, comme le dit l'*Encyclopédie moderne*, on a embrouillé une matière fort simple : on en a fait la torture de l'enfance, l'épouvantail des jeunes personnes et le désespoir des étrangers.

Tout en passant en revue la plupart des distinctions établies par les grammairiens, nous tâcherons de réduire la difficulté à un petit nombre de cas, et de donner pour chacun d'eux des règles simples et claires.

D'abord, nous poserons en principe, qu'en tant qu'exprimant, comme l'adjectif, une qualité, le participe passé remplit toutes les fonctions que nous avons assignées à ce mot : il est susceptible de genres et de nombres ; en un mot, on peut lui appliquer tout ce que nous avons dit de l'*adjectif*. On verra plus loin les exceptions qui lui sont particulières.

## N° DCXVI.

### PARTICIPES PASSÉS EMPLOYÉS SANS AUCUN AUXILIAIRE

#### PLACÉ APRÈS LE SUBSTANTIF.

Voyez ce PAPILLON *échappé* du tombeau,  
Sa mort fut un sommeil, et sa tombe un berceau.

(DEUILLE.)

Quel œil n'est pas sensible au riant appareil  
De l'*HERBE rajeunie* et du bouton vermeil ?

(CASTEL.)

Dieux ! avec quel plaisir, dans les *SENTIERS fleuris*,  
J'aperçus, ô Meudon, ce ravissant ofris.

(Id.)

Bien souvent, dans la nuit, de subites gelées  
Frappent d'un coup mortel les *PLANTES désolées*.

(Id.)

Eh ! que vois-je partout ? La terre n'est couverte  
Que de *PALAIS détruits*, de *TRÔNES renversés*,  
Que de *LAURIERS flétris*, que de *SCYTHES brisés*.

(RACINE fils.)

Comme une *LAMPE d'or* dans l'azur *suspendue*,  
La lune se balance aux bords de l'horizon :  
Ses *RAYONS affaiblis* dorment sur le gazon.

(LAMARTINE.)

Là, cette jeune *PLANTE*, en vase *déposée*,  
Dans sa coupe élégante accueille la rosée.

(DEUILLE.)

#### PLACÉS AVANT LE SUBSTANTIF.

Quelquefois, *consolé* par une chance heureuse,  
Il (l'âne) sert de Bucéphale à la beauté *peureuse*.

(DEUILLE.)

Là, des œufs maternels *nouvellement déçus*,  
Sur le plus doux coton la *FAMILLE* repose.

(Id.)

... *Nés* pour l'indépendance,  
*PLUSIEURS* (animaux) de leur instinct gardent le

(Id.) (violence.)

*Nourris* à la campagne dans toute la rusticité  
champêtre, vos *ENFANTS* y prendront une voix plus  
sonore.

(J.-J. ROUSSEAU.)

*Fatigués* du butin qu'ils traînent avec peine,  
De faibles *VOYAGEURS* arrivent sans haleine  
À leurs greniers publics.

(RACINE fils.)

*Revêtu* de la peau d'un énorme lion,  
*ENÉE* emporte Anchise et les dieux d'*ILION*.

(CASTEL.)

*Touchés* de mes accords, les *CHŒURS* applaudissent

(ROBERT.)

Employé sans aucun auxiliaire, le participe passé s'accorde toujours en nombre et en genre avec le nom auquel il se rapporte, que ce nom le précède ou le suive ; en un mot, on peut, dans ce cas, lui appliquer tout ce que nous avons dit de l'*adjectif*.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

La feuille arrachée de sa tige  
Des enfants mal élevés.  
Des roses flétries.  
Des plantes inconnues.

Arrachée de sa tige cette fleur se fane.  
Nourris dans l'opulence, ces enfants...  
A peine écloses, ces fleurs...  
Inconnues même aux botanistes, ces plantes...

## N° DCXVII.

PARTICIPES PASSÉS PRÉCÉDÉS DU VERBE *être*

## SE RAPPORTANT A UN SEUL NOM.

Les mortels, plus instruits, en sont moins inhumains,  
Le *FER* est émoussé, les *BUCHERS* sont éteints.  
(VOLTAIRE.)

Dans l'atelier bruyant où règne l'industrie,  
Du luxe des cités L'INDIGENCE est nourrie.  
(MICHAUD.)

Mais comme les Romains et son grave sénat,  
Les RATS sont gouvernés par la raison d'état.  
(DELILLE.)

Ces différentes PHRASES (du rossignol) sont en-  
tre-mêlées de silences, de ces silences qui, dans tout  
genre de mélodie, concourent si puissamment aux  
grands effets.  
(BUFFON.)

## SE RAPPORTANT A PLUSIEURS NOMS.

L'INNOCENCE et la VERTU sont souvent opprimées.  
(Cité par BOISTE.)

L'HONNEUR et la JUSTICE sont entièrement bannis  
de ce monde. (Id.)

Si la VERTU et la VÉRITÉ étaient bannies de la  
terre, elles devraient toujours se trouver dans la  
bouche des rois. (Id.)

Il semble que la VIE et la BEAUTÉ ne nous aient  
été données que pour aimer. (AIMÉ-MARTIN.)

Le participe passé précédé du verbe *être*, doit toujours prendre le genre et le nombre  
du nom avec lequel il est en relation

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Une fille sage est aimée de tout le monde.  
Les vieillards étaient honorés.  
L'hiver est passé

L'or et le fer sont tirés des entrailles de la terre  
Les fleurs et les fruits sont multipliés à l'infini.  
L'équité et la droiture sont produites par l'amour de la justice et  
de la vérité.

## N° DCXVIII.

PARTICIPES PASSÉS PRÉCÉDÉS DE VERBES AUTRES QUE *être* ET *avoir*.

## PLACÉS APRÈS LE NOM.

On dirait qu'échappé des antres de Norvège,  
L'HIVER revient armé de glaçons et de neige.  
(CASTEL.)

Ainsi, sans votre appui, les ÉLÈVES DE FLORE  
Tomberaient abattus à leur première aurore.  
(Id.)

Oh ! qui m'expliquera les mystères des cieux ?  
Mon ÂME à leur aspect demeure suspendue.  
(AIMÉ-MARTIN.)

Et quand une fourmi bâtit des pyramides,  
Nos ARTS semblent bornés et nos travaux timides.  
(DELILLE.)

L'oiseau-mouche, cet amant léger des fleurs, vit  
à leurs dépens sans les flétrir ; il ne fait que pomper  
leur miel, et c'est à cet usage que sa LANGUE paraît  
uniquement destinée.  
(BUFFON.)

## PLACÉS AVANT LE NOM.

Je tiens Sylla perdu si vous laissez *unir*  
À ce puissant renfort votre LUSITANIE.  
(CORNEILLE.)

Jusqu'au terme des temps devenus leur conquête,  
Voleront, respectés, les accords du prophète.  
(BOUDET.)

L'oiseau monte et descend dans une autre cellule,  
Où, cachés et bravant les pièges, les saisons,  
Reposent mollement ses tendres NOURRISSONS.  
(DELILLE.)

Je rends *carrée* une BOULE que les premières  
lois du mouvement avaient faite ronde.  
(MONTESQUIEU.)

Tenez toujours divisés les MÉCHANTS,  
La sûreté du reste de la terre  
Dépend de là. (LA FONTAINE.)

Tout participe passé accompagné d'un verbe autre que le verbe avoir ou être, et toutes les variations de genre et de nombre que lui impose le nom qu'il qualifie, que le nom précède ou suive.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je me sens accablée.  
Je les croyais partis.  
Ils se virent forcés de se rendre.  
Elle se montra parée de riches vêtements.

Elle paraît privée de mouvement.  
Ils semblent interdits.  
Je vous laisse amis.  
L'imagination reste épuisée.

## —••••• N° DCXIX. •••••—

### PARTICIPES PASSÉS CONSTRUITS AVEC LE VERBE AVOIR.

#### RÉGIME PLACÉ APRÈS LE PARTICIPE.

Jésus-Christ n'a pas fait acception des blancs, ni exception des noirs. (Cité par BOISTRE.)

Quand on a ainsi distingué l'éloquence du barreau de la fonction de l'avocat, et l'éloquence de la chaire du ministère du prédicateur, on voit qu'il est plus aisé de prêcher que de plaider.

(LA BRUYÈRE.)

Les dieux ont attaché presque autant de malheurs à la liberté qu'à la servitude.

(MONTESQUIEU.)

C'est la vérité elle-même qui lui a dicté ces belles paroles.

(BOSSUET.)

Vous serez heureux avec Antiope, pour avoir moins cherché la beauté que la sagesse et la vertu.

(FÉNÉLON.)

#### RÉGIME PLACÉ AVANT LE PARTICIPE.

Eh! quel spectacle est préférable  
Au spectacle touchant des heureux qu'on a faits  
(LÉOPOLDE.)

Si Dieu nous a distingués des autres hommes,  
c'est surtout par le don de la parole.  
(QUINTILIEN.)

Pedro, qu'as-tu fait de nos montures? — Seigneur, je les ai attachées à la grille.  
(LE SAGE.)

Les meilleures harangues sont celles que le cœur a dictées.  
(MARMONTEL.)

Je les ai cherchés (vos gants) dans tous les coins, et je ne les ai pas trouvés.  
(M<sup>me</sup> DE GENLIS.)

Construit avec le verbe avoir, le participe passé est toujours invariable quand le régime le suit, et variable lorsqu'au contraire il le précède : *votre sœur a écrit une lettre* — *la lettre que votre sœur a écrite*.

Dans ces deux cas, *a écrit*, *a écrite* expriment une action de votre sœur; le participe est invariable dans la première phrase, et nous venons d'en dire la raison; mais pourquoi ne l'est-il pas dans la seconde? Est-ce une exception? Pourquoi dit-on *la lettre que votre sœur a écrite*, et non *la lettre que votre sœur a écrit*?

Ce n'est point là une bizarrerie, dit un grammairien, ce n'est point une exception; ou si c'en est une, elle est imposée par les lois éternelles du langage, et l'usage est ici d'accord avec la raison.

Quel est le but de la parole? d'exprimer les idées, de peindre fidèlement ce qui se passe dans notre esprit (1). Si une idée se présente à nous comme la première au milieu de plusieurs autres idées, si elle nous occupe plus particulièrement, notre langage conservera à cette idée le rang que lui a donné notre attention, elle sera l'idée dominante dans nos paroles, comme elle l'est dans notre esprit.

Lorsque nous avons dit *votre sœur a écrit une lettre pendant que vous vous promeniez*, quel tableau voulions-nous présenter, que voulions-nous peindre? Était-ce la manière d'être de votre sœur ou la manière d'être de la lettre? Évidemment c'était la manière d'être de votre sœur; l'idée de la lettre était une idée tout-à-fait secondaire : nous voulions exprimer ce que faisait votre sœur pendant que vous vous promeniez : elle a écrit.

(1) La proposition est un véritable tableau. puisqu'elle présente des personnes ou des objets existant d'une certaine manière.

une lettre, deux lettres, une page de son cahier? Qu'importe ce qu'elle écrivait : elle *a écrit* pendant que vous vous promeniez, voilà l'idée dominante, c'est la manière d'être de votre sœur. Cette manière d'être est active ; *a écrit* est donc une forme du verbe-adjectif *écrire*, et conséquemment le participe reste invariable.

Lorsque nous avons dit *la lettre que votre sœur a écrite a-t-elle été mise à la poste?* voulions-nous peindre la manière d'être de votre sœur ou la manière d'être de la lettre? Sur quoi notre attention s'est-elle portée, sur la lettre, objet de notre demande, ou sur votre sœur? Évidemment l'idée de la lettre est l'idée dominante; nous nous occupons de cette lettre, nous voulons savoir ce qu'elle est devenue; l'idée de votre sœur et de sa manière d'être n'est ici que secondaire, elle n'arrive que comme complément du sujet la lettre. Nous pouvons même, sans mutiler la pensée, ne point présenter explicitement la manière d'être de votre sœur, nous pouvons dire *la lettre écrite par votre sœur a-t-elle été mise à la poste?* C'est donc *la lettre*, et par conséquent sa manière d'exister, que notre esprit a principalement en vue, et le langage a traduit fidèlement les opérations de l'esprit lorsque nous avons dit *la lettre que votre sœur a écrite*; car *écrite* est précisément le mot dont la fonction est d'exprimer la manière d'être passive de l'objet lettre, qui en effet existe passivement.

Puisque le participe passé est employé dans cette phrase plutôt pour exprimer une manière d'être passive que pour former, au moyen de l'auxiliaire, un temps d'un verbe-adjectif, ce participe passé est adjectif et doit s'accorder avec son substantif (1).

Il en sera de même toutes les fois que le participe passé construit avec *avoir* sera précédé du substantif ou du pronom qui désigne la personne ou l'objet existant passivement. En un mot, toutes les fois que le complément passif (car le complément passif nomme la personne ou l'objet qui existe passivement) sera placé avant le participe, on voudra exprimer la manière d'être passive, plutôt que la manière d'être active, et le participe s'accordera avec ce complément passif. Exemples : *Où sont les livres que votre frère a achetés* (qui ont été achetés par votre frère)? *Je croyais véritable l'histoire qu'il m'a contée* (qui m'a été contée par lui).

De toutes ces observations nous pouvons tirer cette règle générale sur l'accord du participe passé :

#### RÈGLE GÉNÉRALE DE L'ACCORD DU PARTICIPE PASSÉ.

Si le participe passé est employé pour exprimer une manière d'être *active*, POINT D'ACCORD; s'il est employé pour exprimer une manière d'être *non active*, ACCORD.

Le régime direct placé avant le participe est ordinairement un substantif joint aux mots *quel*, *que de*, *combien de*, ou représenté par *me*, *te*, *se*, *nous*, *vous*, *le*, *la*, *les*, *que*. Exemples :

#### Quel.

*Quelle faute ai-je commise jusqu'ici?*  
(VERTOT.)  
*Quels dangers n'a pas courus l'Autriche pendant la tempête de vingt ans qu'elle a essuyée!*  
(DE PRADT.)

*Quelle guerre intestine avons-nous allumée?*  
(CORNEILLE.)  
*Quels obstacles a jamais trouvés là-dessus la volonté de ceux qui tiennent en leurs mains la fortune publique?*  
(MASSILLON.)

(1) Voilà donc une beauté de notre langue, où le premier coup d'œil ne fait apercevoir d'abord qu'une capricieuse volonté de l'usage. L'expression s'affranchit du rapport matériel des mots, mais c'est pour se soumettre au rapport plus puissant des idées, et peindre la pensée avec des couleurs plus vives et plus fidèles. Si j'ai reçu une lettre vient effectivement de *habeo acceptum litteras*, que *acceptum* soit un substantif, comme le veulent Bouhours, Dumarsais, Condillac, ou bien qu'il soit un adjectif neutre, comme le prétend Lemare, jamais on n'a pu dire *litteras quas habeo acceptum*; on aurait dû plutôt *litteras quas habeo acceptas* ou *quas acceptas habeo* (que reçues nous avons, disent nos vieux écrivains).

*Quels poissibles et détestables jours nous eussions  
coulés ensemble !*

(J.-J. ROUSSEAU.)

Nous ne savons si la matière raisonne ou non  
sonne pas, et *quelle sorte de petite intelligence* de  
a donnée aux bêtes. (M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ.)

Que de.

*Que de vertus en vous un seul vice a détruites !*

(SAURIN.)

*Que de filles, ô dieux, mes pièces de monnaie  
Ont produites !*

(LA FONTAINE.)

*Que de crimes, de guerres, de meurtres, de misères  
et d'horreurs n'ont point épargnés au genre humain  
celui qui aurait arraché les pieux ou comblé le fossé !*

(J.-J. ROUSSEAU.)

*Que de remparts détruits ! que de villes forcées !  
Que de moissons de gloire, en courant, amassées !*

(BOILEAU.)

*Que d'autels on eût élevés dans l'antiquité  
Grec qui aurait découvert l'Amérique !*

(VOLTAIRE.)

*Que de guerres aussi funestes qu'injustes de nos  
directeurs nous auraient épargnées !*

(Id.)

*Que de miracles les historiens ont prodigés  
et contre les Turcs, et contre les hérétiques !*

(Id.)

Combien de.

*Combien de lettres anonymes avez-vous reçues ?*

(Id.)

*Combien de projets a-t-il faits ou réformés !  
Combien d'ouvertures a-t-il données ! Combien de  
services a-t-il rendus !*

(FLÉCHIER.)

*Je sais combien de disputes j'ai essuyées en  
giletterie sur notre versification.*

(VOLTAIRE.)

..... Je sais tout ce que j'ai commis,  
Et combien de devoirs en un jour j'ai trahis.

(Id.)

Que.

*Les solides trésors sont ceux qu'on a donnés.*

(RACINE.)

*Pourquoi la nature n'aurait-elle pas mis sur la  
terre, dans les fleurs, les images des objets qu'elle a  
placés dans les cieux ?*

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

*Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes.*

(RACINE.)

*Souvent les dons que la nature a suspendus sur  
arbres sont déposés dans de simples herbes.*

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Me, te, se, nous, vous, etc.

*Sans espoir de pardon, m'avez-vous condamnée ?*

(RACINE.)

*Mes chères richesses, qu'étes-vous devenues ?  
Hélas ! je vous ai perdues en moins de temps en-  
core que je ne vous avais gagnées !*

(LE SAGE.)

*Les vents nous auraient-ils exaucés cette nuit ?*

(RACINE.)

*Le bruit de nos trésors les a tous attirés.*

(RACINE.)

*Quel plaisir d'aimer la religion, et de la voir en-  
et soutenus par les Bacon, les Descartes, les Newton,  
les Grotius, les Cornéille, les Racine, les Boileau,  
les Turenne, les d'Aguesseau, l'éternel honneur de  
l'esprit humain !*

(LA BRUYÈRE.)

*Aux filles de cent rois je vous ai préférées.*

(RACINE.)

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il m'a fait de la peine.  
Elle a fondé une colonie.  
Nous avons cultivé les champs.

La peine qu'il lui a faite.  
La colonie qu'elle a fondée.  
Les champs que nous avons cultivés.

## →→→→→ N° DCXX. →→→→→

### PARTICIPES PASSÉS SUIVIS OU PRÉCÉDÉS DU SUJET.

*Sujet placé avant.*

*Le moindre des tourments que MON CŒUR a soufferts  
Égale tous les maux que l'on souffre aux enfers.*

(RACINE.)

*Demandez-le, seigneur, à cent peuples divers  
Que CETTE PAIX trompeuse a jetés dans les fers.*

(Id.)

*Sujet placé après.*

*Qui pourra vous sauver de l'immortel courroux.  
Lorsque vous rendrez compte au dieu de la nature  
Des tourments qu'a soufferts SA FAIBLE CRÉATURE ?*

(CHÉNIER.)

*(Il) veut savoir leur destin, (il) veut savoir en quel  
Les ont jetés LES VENTS, les ont conduits LES DIEUX.*

(DELLILLE.)

*Monime, qu'en les mains MON PÈRE avait laissée,  
Avec tous ses attraits revint en ma pensée.*

(RACINE.)

Enfin, pour achever ces tableaux de la nature,  
Je vous rappellerai les quatorze mille miroirs que  
MOÏSE a trouvés sur l'œil d'un bourdon.

(AIMÉ-MARTIN.)

*Peut-être a-t-il dû cette idée aux mémoires qu'a-  
vait laissés SA MÈRE, sous le titre modeste de sou-  
venirs.*

(DE CAYLUS.)

C'est cette Rodogune, où l'un et l'autre frère  
Trouve encor les appas qu'avait trouvés LEUR PÈRE.

(CORNEILLE.)

Que le sujet de la phrase précède ou suive le participe passé, on voit que ce dernier s'accorde toujours avec le régime. En effet, le sujet rejeté après le verbe ne peut nullement empêcher cet accord, comme l'ont avancé quelques anciens grammairiens. Le seul mot qui exerce une influence sur le participe passé est le régime direct du verbe avoir, lorsque ce régime le précède.

Dans ces vers de Corneille :

*Là, par un long récit de toutes les misères  
Que pendant notre enfance ont enduré nos PÈRES,*

on doit regarder le mot *enduré* comme une licence de poète. Il faut *endurées*.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE

Les poisons que ses mains ont préparés.  
Les rochers que le tonnerre a frappés.  
La fortune que mon père m'a laissée.  
Les scélérats que cette main a punis.  
Les monstres que son courage a domptés.

Les poisons qu'ont préparés ses mains.  
Les rochers qu'a frappés le tonnerre.  
La fortune que m'a laissée mon père.  
Les scélérats qu'a punis cette main.  
Les monstres qu'a domptés son courage.

## —••••• N° DCXXI. •••••—

### PARTICIPES PASSÉS SUIVIS IMMÉDIATEMENT D'UN ADJECTIF OU D'UN AUTRE PARTICIPE.

#### I.

##### Suivis d'un adjectif.

Le long usage des plaisirs les leur a rendus INUTILES.  
(MASSILLON.)

Pourquoi Dieu vous a-t-il fait cette défense ? S'il vous a faits RAISONNABLES, vous devez avoir raison de tout.  
(BOSSUET.)

... Assez de rois que l'histoire a faits GRANDS,  
Chez leurs tristes voisins ont porté les alarmes.  
(VOLTAIRE.)

J'ai vu la mort de près, et je l'ai vue HORRIBLE.  
(Id.)

Il passa par des chemins qu'on avait toujours crus IMPRATICABLES.  
(FÉNELON.)

Les Perses, leurs ennemis, adorateurs du soleil,  
ne souffraient point les idoles ni les rois qu'on avait faits dieux.  
(BOSSUET.)

Le salut de l'état nous a rendus PARENTS.  
(VOLTAIRE.)

Et le sort l'eût-il faite encor plus INHUMAINE,  
Une larme d'un fils peut amollir sa haine.  
(CORNEILLE.)

##### Suivis d'un autre participe.

Ses regards, il est vrai, n'étaient point enflammés  
Du courroux dont souvent je les ai vus ARMÉS.  
(VOLTAIRE.)

Dieu, en créant les individus de chaque espèce d'animal et de végétal, a non seulement donné la forme à la poussière de la terre, mais il l'a rendue VIVANTE ET ANIMÉE.  
(BUFFON.)

Si de quelques mortels on m'a vus ADORÉ,  
Est-ce un crime pour moi ?  
(CORNEILLE.)

Ces bras que dans le sang vous avez vus BAINÉS.  
(RACINE.)

..... Vous m'avez eue ATTACHÉE à vous nuire ;  
Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.  
(Id.)

Cette armée, se défendant avec courage, ne put empêcher les Impériaux de pénétrer dans l'Alsace, dont Turenne les avait tenus ÉCARTÉS.  
(VOLTAIRE.)

Qu'avez-vous fait ? — Hélas ! je me suis eue AIMÉE.  
(RACINE.)

La Grèce en ma faveur est trop inquiétée.  
De soins plus importants je l'ai eue AGITÉE.  
(Id.)

Le participe passé, suivi d'un adjectif ou d'un autre participe, doit toujours être en forme en genre et en nombre au nom qu'il modifie, toutes les fois que le régime direct précède. L'usage à cet égard n'est plus partagé.

## II.

La médecine l'a *échappé* BELLE.  
(MOLIERE.)

Ma foi, mon ami, je l'ai *échappé* BELLE de-  
que je ne t'ai vu. (LE SACS.)

« Ce participe *échappé*, dit Bescher, dérive d'un verbe peu propre à transmettre l'action directe, et l'on ne sait ce que représente le pronom. Il faut regarder cette locution comme un *gallicisme* qui *échappe* à tout examen grammatical. »

D'abord, il n'est point exact de dire que cette locution est un gallicisme, car elle existe dans d'autres langues. Les Italiens disent : *L'ha AVUTA a buon mercato* (il l'a eue à bon marché) ; *ce l'avete FATTA bella* (vous nous l'avez faite belle.)

Ensuite, nous ne croyons pas que le pronom *le* soit là un mot insignifiant, par celui seul qu'il ne se rapporte à rien de ce qui a été précédemment exprimé.

Cette locution, suivant nous, est tout simplement une expression elliptique, et ce n'est qu'en la ramenant à son intégrité qu'on en peut bien saisir la valeur. *Je l'ai échappé belle* doit être un abrégé de *je l'ai échappé d'une belle manière*, ou bien *par une belle peur* et le pronom *le* se rapporte au fait, à l'événement, au malheur en question ; je l'ai échappé, c'est-à-dire *j'ai échappé le malheur, l'accident qui me menaçait*. Ces mots *malheur, accident*, etc., bien qu'ils ne soient pas formellement exprimés, n'en existent pas moins dans l'esprit et peuvent très-aisément se suppléer.

Cette question a déjà été traitée au chapitre des *Adjectifs*.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Tu m'as faite ta complice.  
Je l'ai toujours trouvée telle.  
Il l'a trouvée fort grande et fort jolie.  
Vous m'avez eue guérie.  
Mes affaires, quand je les ai eues terminées  
Des hommes que j'ai faits mes égaux.

Les cruautés que nous avons eues exercées par les ennemis.  
Cela est fondé sur des observations que je n'ai jamais vues de-  
ties.  
Ma lettre, dès que je l'ai eue finie.  
Votre lettre, quand on l'a eue lue

## N° DCXXII.

## PARTICIPES PASSÉS PRÉCÉDÉS DE DEUX RÉGIMES.

Régime direct placé avant le régime indirect.

Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée.  
(RACINE.)

Aurai-je le bonheur de vous recevoir dans mon palais, et de vous payer des soins que vous m'avez donnés dans ma jeunesse ? (BARTHELEMY.)

Tu as joui de tous les biens que la nature t'avait donnés.  
(J.-J. ROUSSEAU.)

Je soupçonne violemment ce malheureux Italien d'être l'auteur de toutes les noirceurs qu'on vous a faites.  
(COLLÈ.)

Régime indirect placé avant le régime direct.

Tout autre aurait voulu condamner ma pensée.  
Et personne en ces lieux ne te l'eût annoncée.  
(RACINE.)

Et pour qui tiendrais-je à la vie ? C'est pour tous les Grecs, non pour vous seule, que vous m'avez donnés.  
(DELAPOSTOLLE.)

J'entrevois en vous des sentiments dangereux, et je sais trop qui vous les a inspirés.  
(VOLTAIRE.)

Elle me parut comme vous m'avez dépeint.  
(M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ.)

Lorsque le participe est précédé de deux régimes, l'un de ces régimes est direct l'autre indirect ; car un verbe ne peut être précédé de deux régimes directs différents.

Pour connaître quel doit être l'accord du participe, il suffit de savoir distinguer lequel des deux régimes est en rapport direct.

La phrase suivante de J.-J. Rousseau n'est pas correcte : *Je ne puis te dire QUELLE PEINE tout cela m'a fait*, il faut *quelle peine tout cela m'a FAITE*.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Les chagrins qu'il m'a causés.  
L'amitié que je vous ai portée.  
L'histoire qu'il m'a contée.

Il me les a donnés.  
Je vous les ai portés.  
Ces histoires, il me les a contées cent fois.

## N° DCXXIII

### PARTICIPES PASSÉS PRÉCÉDÉS DU VERBE *avoir* EMPLOYÉ SANS RÉGIME.

Où la mouche a passé, le moucheron demeure.  
(LA FONTAINE.)

Vous riez ? Écrivez qu'elle a ri.

(RACINE.)

Nos imprudents aieux n'ont vaincu que pour lui.  
(VOLTAIRE.)

Son visage a changé, son teint s'est éclairci.

(MOLIERE.)

Voilà qu'elle a fini, l'ouvrage aux yeux s'expose.  
(MOLIERE.)

Le Dieu qui vous inspire a marché devant moi.

(VOLTAIRE.)

Mes amis ont parlé, les cœurs sont attendris.  
(Id.)

La fille, dit la loi, a crié et n'a point été entendue.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Lorsque le participe passé accompagné du verbe *avoir* n'est suivi ni précédé d'aucun régime, il est toujours invariable.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Elle a pleuré.  
Ils ont chanté.  
Mes frères ont chassé

Mes cousines ont lu.  
Ma sœur a écrit.  
Elles ont crié.

Nous vous avons écrit.  
Vous ne nous avez point répondu.  
Elle a trop parlé.

## N° DCXXIV.

### PARTICIPES PASSÉS PRÉCÉDÉS DU VERBE *être* EMPLOYÉ, dit-on, POUR *avoir*

#### *Me, te, se*, RÉGIMES INDIRECTS.

Autant que sa fureur s'est immolé de têtes,  
Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes.  
(CORNEILLE.)

Ils se sont donné l'un à l'autre une promesse de mariage.  
(MOLIERE.)

Ils ne s'y sont proposé pour exemple que la constitution la plus simple des anciens.  
(VOLTAIRE.)

Il est vrai qu'elle et moi nous nous sommes parlé des yeux.  
(MOLIERE.)

Vous êtes-vous accordé cette définition ? ou sont-ce les loups, les singes et les lions qui vous l'ont passée ?  
(LA BRUYERE.)

Néanmoins il s'était conservé l'autorité principale.  
(BOSSUET.)

J admire, j'en conviens, l'accord de ces trois frères,  
Pluton, Neptune, Jupiter,  
Qui se sont divisés sans tumulte et sans guerres,  
Le ciel et la mer et l'enfer.  
(F. DE NEUFCHATEAU.)

#### *Me, te, se*, RÉGIMES DIRECTS.

Je ne puis oublier qu'Ariane exilée  
S'est pour vos intérêts elle-même immolée.  
(TH. CORNEILLE.)

Je la vis massacrer par la main forcénée,  
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée.  
(VOLTAIRE.)

Elles se sont proposées comme modèles de douleur.  
(Cité par BESCHER.)

La langue latine et la langue grecque sont deux langues qui se sont long-temps parlées, et qui ne se parlent plus.  
(Cité par LEMARE.)

Il n'y a rien en quoi les hommes se soient plus accordés que dans l'aveu de ce devoir. (NICOLE.)

La vie pastorale, qui s'est conservée dans plus d'une contrée de l'Asie, n'est pas sans opulence.  
(VOLTAIRE.)

Il n'est pas un point de théologie sur lequel les hommes ne se soient divisés.  
(Id.)

Tous les peuples du monde, sans en excepter les Juifs, se sont fait des dieux corporels.

(VOLTAIRE.)

Les Français s'étaient ouvert une retraite glorieuse par la bataille de Fornoue.

(Id.)

C'est par son désintéressement que M. de Lamignon s'était réservé cette liberté d'esprit si nécessaire dans la place qu'il occupait.

(FLÉCHIER.)

Les Romains s'étaient faits à la discipline et à la sévérité de Manlius et l'exemple de Régulus y a beaucoup contribué.

(Cité par LEMARE.)

Ils se sont ouverts de leurs desseins à leurs ennemis les plus dangereux.

(VOLTAIRE.)

A quel tourment nouveau je me suis réservé!

(RACINE.)

Ils se sont réservés pour une autre occasion.

(Cité par BESCHER.)

Ces exemples sont au nombre de ceux qu'on cite pour prouver ce principe absurde : Que le verbe ÊTRE peut remplacer et remplace souvent le verbe AVOIR ; car, dit-on, dans toutes ces citations, on peut substituer avoir à être. Certes, ils se sont dit des injures et ils ont dit des injures à eux, présentent absolument le même sens ; mais la première de ces formes, moins énergique que la seconde, exprime un état, et la seconde une action.

Il est donc impossible que, ne fût-ce que pour la forme, ces expressions soient exactement les mêmes.

En réfléchissant un peu sur le mécanisme de ces sortes de phrases, il n'est pas bien difficile de s'apercevoir que, soit par élégance, soit par brièveté ou par toute autre cause, l'ellipse a sous-entendu le participe présent ayant, et que ils se sont dit des injures est un abrégé de ils SONT (AYANT) DIT des injures se (c'est-à-dire à soi, à eux-mêmes). Dans ce cas, ils sont ayant dit équivaut, pour le sens, à ils ont dit.

C'est faute d'avoir vu cette ellipse que les grammairiens ont prétendu que le verbe être dans toutes ces phrases, remplace le verbe avoir. Un mot ne peut être à la place d'un autre ; cette déplorable méthode des substitutions n'a fait que nuire jusqu'ici aux progrès de la science grammaticale, et c'est à elle que l'on doit surtout attribuer la plupart des erreurs que l'on a répandues sur le participe passé. Ce n'est pas en substituant une phrase à une autre phrase qu'on parviendra jamais à rendre raison des nombreuses difficultés qui se présentent à chaque pas dans l'étude de la grammaire.

Maintenant que nous avons envisagé les exemples que nous avons cités sous le point de vue théorique, nous allons faire connaître les observations pratiques auxquelles ils donnent lieu.

*Autant que sa fureur s'est IMMOLÉ de têtes*, est pour *autant que sa fureur est (ayant) IMMOLÉ de têtes A SOI*. *Immolé* étant suivi du régime, a dû rester invariable.

*Ariane s'est IMMOLÉE elle-même*, est pour *Ariane est (ayant) SOI ELLE-MÊME IMMOLÉE*. Le régime *soi* précédant, le participe a dû en prendre l'accord.

Toute la difficulté consiste donc à savoir quand les mots *me*, *te*, *se*, sont régimes directs ou régimes indirects.

Or, on peut poser en principe qu'en fait de verbes dits pronominaux, quel que soit le sens de la phrase, le régime qui les précède doit être regardé comme direct toutes les fois qu'il ne peut prendre une tournure indirecte. Il suffit qu'on ne puisse dire : *Elle est (ayant) emparé A ELLE* ; *tu es (ayant) repentie A TOI* ; *ils sont (ayant) écrié A EUX*, pour que dans *elle s'est emparée* ; *tu t'es repentie* ; *ils se sont écriés*, les mots *se* et *te* soient considérés comme régimes directs.

Lorsque les mots *me*, *te*, *se*, remplissent dans la phrase la fonction de régimes directs le participe passé doit en prendre l'accord ; si, au contraire, ils sont employés comme régimes indirects, le participe reste invariable.

Cette règle si simple, une fois admise, suffit pour lever toutes les difficultés auxquelles peuvent donner lieu les verbes appelés vulgairement pronominaux, qui, du reste, sont soumis aux mêmes règles que les participes précédés du verbe avoir.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il se sont adressé des lettres.  
 Il se sont amassé de la fortune.  
 Il se sont assuré un revenu.  
 Il se sont baisé la main.  
 Il se sont cassé le cou.  
 Il se sont jeté des pierres.  
 Il se sont donné la main.

Il se sont adressés à moi.  
 La foule s'est amassée.  
 Elles se sont assurées de la vérité.  
 Elles se sont baisées au front.  
 Il se sont cassés comme verre.  
 Il se sont jetés à l'eau.  
 Il se sont donnés au diable.

Il se sont abandonné leurs biens.  
 Il se sont arraché les cheveux.  
 Il se sont avoué leurs torts.  
 Il se sont barbouillé le visage.  
 Elles se sont coupé le pouce.  
 Il se sont point les yeux.

Il se sont abandonnés à la colère.  
 Elles se sont arrachées de nos mains.  
 Il se sont avoués comme auteurs du délit.  
 Il se sont barbouillés de noir.  
 Elles se sont coupées à la main.  
 Elle s'est peinte elle-même.

## N° DCXXV.

DES PARTICIPES *coûté, valu, pesé.*

Que de soins m'eût coûtés cette tête charmante !  
 (RACINE.)

Après tous les ennuis que ce jour m'a coûtés,  
 Ai-je pu rassurer mes esprits agités ? (Id.)

Vous n'avez pas oublié les soins que vous m'avez  
 coûtés depuis votre enfance. (FÉNÉLON.)

Ne serait-il pas doux de retrouver dans l'effet de  
 nos soins les plaisirs qu'ils nous ont coûtés ?  
 (J.-J. ROUSSEAU.)

Je ne regretterais ni le temps, ni la peine qu'il  
 m'a coûtés (THUROT.)

Voilà la charmante réception que mon costume  
 m'a valu. (JACQUEMANT.)

Que de veilles, que de tourments il m'a coûtés !  
 (J.-J. ROUSSEAU.)

Il paraît en effet digne de vos bontés,  
 Il mérite surtout les pleurs qu'il m'a coûtés.  
 (VOLTAIRE.)

Ne goûtions-nous pas mille fois le jour le prix des  
 combats que notre situation nous a coûtés ?  
 (J.-J. ROUSSEAU.)

Mes manuscrits raturés, barbouillés, et même in-  
 déchiffrables, attestent la peine qu'ils m'ont coûtés.  
 (Id.)

Cinquante familles seraient riches des sommes  
 que cette maison a coûtées. (Id.)

Les honneurs que j'ai reçus, c'est mon habit qui  
 me les a valu.

Dans quelque sens qu'ils soient pris, au propre comme au figuré, les participes *coûté, valu et pesé* s'accordent toujours avec le régime lorsque ce régime les précède.

Les grammairiens, contre les faits et plus encore contre la raison, ne voulaient absolument pas que ces participes prissent d'accord ; ils allaient chercher le verbe *constare*, neutre ; aussi voyons-nous, dans tous les dictionnaires, le verbe *coûter* marqué de la lettre *N*, comme si *neutre* pouvait signifier quelque chose dans notre grammaire. Ni l'un ni l'autre, dites-vous. Eh bien ! qu'est-il donc ? Il est *actif*, répondrons-nous, parce qu'il faut parler pour tout le monde. Nous ouvrons Richelet (*in-folio*, Lyon, 1668), et nous y trouvons que « *coûter* est un verbe actif, régissant le nom de la chose à l'accusatif, et celui de la personne au datif. Exemple : *Versailles a coûté des millions à Louis XIV.* » Or, si l'on dit : *La peine que m'a coûté mon travail*, on peut dire aussi : *Les millions que Versailles a coûtés à Louis XIV*.

Les grammairiens, il est vrai, se sont bien amendés depuis, malgré l'insignifiante et trompeuse lettre *N* dont ces verbes sont martelés dans tous nos lexiques, et c'est à la critique éclairée de nos grammairiens philosophes que l'on doit leur retour à la raison.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Les cent francs qu'il a coûtés.  
 Les sommes qu'il a valu.  
 Les peines qu'il m'a valu.  
 La considération que cela m'a valu.  
 Les deux livres de cerises que cette femme a pesés.

Les cent livres que ce ballot a pesés.  
 Les vingt francs que ce livre a coûtés.  
 Les cent louis que ce cheval a valu.  
 Les deux livres que cette boîte a pesés.  
 La peine que cela m'a coûté.

# N° DCXXVI.

## PARTICIPES PASSÉS PRÉCÉDÉS DE DEUX SORTES DE *que*.

### *Que* RÉGIME DIRECT.

Le zèle d'une pieuse sévérité reprochait à La Fontaine une erreur qu'il a pleurée lui-même.

(CHAMFORT.)

L'évêque de Meaux a créé une langue *que* lui seul a parlée.

(CHATEAUBRIAND.)

Elle n'oublie pas les dangers qu'il avait courus entre Scylla et Charybde.

(FÉNÉLON.)

Vous rendrez compte un jour au dieu de la nature Des tourments qu'a soufferts sa faible créature.

(CHÉNIER.)

Comment décrire tous les maux *que* cette guerre avait entraînés après elle?

(FLÉCHIER.)

### *Que* EMPLOYÉ AVEC ELLIPSE DE *pendant*.

Il ne vous a pas dit tous les jours qu'il a pleuré en secret.

(ANASTASE.)

Toutes les fois qu'il a parlé, j'ai gardé le profond silence.

(Id.)

Comptez-vous pour rien les deux heures qu'il a couru?

(Cité par POISSON.)

Que serait-ce s'il me fallait vous dire tous les moments qu'elle a souffert sans murmurer et sans se plaindre!

(Phrase de FLÉCHIER arrangée.)

De quoi vous êtes-vous occupés durant les huit mois que les négociations ont traînées en longueur?

(Cité par BESCHER.)

Dans ces exemples, les mêmes participes sont écrits d'une manière différente, parce que le *que* dont ils sont précédés n'est pas le même dans les deux colonnes. Dans la première, il fait les fonctions de régime direct, et doit en conséquence communiquer la variabilité au participe qui le suit. Dans la seconde, au contraire, il est employé avec ellipse de la préposition *pendant* : *Tous les jours qu'il a pleuré*, c'est-à-dire *tous les jours PENDANT LESQUELS il a pleuré*, ou bien *tous les jours où il a pleuré*; *toutes les fois qu'il a parlé*, c'est-à-dire *toutes les fois où il a parlé*; *les deux heures qu'il a couru*, c'est-à-dire *les deux heures PENDANT LESQUELLES j'ai couru*; *tous les moments qu'elle a souffert*, c'est-à-dire *tous les moments PENDANT LESQUELS elle a souffert*.

La même ellipse a lieu dans les exemples qui suivent :

On croira que ces jours me durèrent huit siècles; tout au contraire, j'aurais voulu qu'ils les eussent duré.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Oui, c'est moi qui voudrais effacer de ma vie Les jours que j'ai vécus sans vous avoir servi.

(CORNEILLE.)

Qui pourrait dire combien de siècles a vécu celui qui a beaucoup senti et médité?

(DE MEILHAN.)

Que de bien n'a-t-elle pas fait pendant le peu de jours qu'elle a régné.

(FLÉCHIER.)

Toutes les heures que vous avez dormi, je les ai passées à écrire.

(Cité par BESCHER.)

Toutes les années, toutes les heures qu'elle a langui, gémi, pleuré, soupiré, lui ont paru des siècles.

(Id.)

L'Allemagne a couru les plus grands dangers pendant les années qu'a duré cette guerre.

(DE PRADT.)

Puisse le ciel, qui lit dans mon cœur éperdu, Ajouter à vos jours ceux que j'aurais vécus!

(LA CHAUSSE.)

Je regrette les nombreuses années que j'ai vécues sans pouvoir m'instruire.

(J.-J. ROUSSEAU.)

C'est à la même époque que la Clairon a déboulé.

(VOLTAIN.)

Tous les jours que cette cheminée a fumé ont été pluvieux.

(Cité par BESCHER.)

Toutes les années que vous avez croupi dans une honteuse insouciance ont été perdues pour vous.

(Id.)

Donc, toutes les fois que les mots *que*, *les*, *combien*, sont employés d'une manière elliptique, et qu'ils ne font point les fonctions de régimes directs, le participe qui suit doit être invariable.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Tous les maux qu'il a soufferts.  
C'est une gavotte qu'on a dansée.

Tous les jours qu'il a souffert.  
C'est toute la nuit qu'on a dansé.

N° DCXXVII.

**PARTICIPES PASSÉS CONSTRUITS AVEC LES VERBES DITS *unipersonnels* ou *impersonnels*.**

Les chaleurs excessives *qu'il a fait* ont causé beaucoup de maladies. (CONDILLAC.)

Que de pertes nous ont coûtées les orages multipliés *qu'il y a eu* cette année!

(Cité par BONIFACE.)

Les mauvais temps *qu'il a fait* ont nui aux vignes, et ruiné beaucoup de marchands de vin.

(Id.)

Que de feuilles d'arbres il a *fallu* pour couvrir ainsi les chemins!

(Id.)

Charlemagne a gouverné avec gloire une des plus vastes monarchies *qu'il y ait eu* depuis celle des Romains.

(Id.)

La disette *qu'il y a eu* cet hiver a causé bien des maladies.

(Cité par LEMARE.)

Lorsque le gouvernement fut devenu monarchique, on laissa cet abus, à cause des inconvénients *qu'il y aurait eu* à le changer. (VERTOT.)

Que de temps, *que* de réflexions n'a-t-il pas *fallu* pour épier et connaître les besoins, les écarts et les ressources de la nature! (BARTHÉLEMY.)

Rappelez-vous, Athéniens, toutes les humiliations *qu'il vous en a coûté*!

(VOLTAIRE.)

C'est en Égypte que l'on conçut une des idées les plus utiles à la morale *qu'il y ait jamais eu*.

(THOMAS.)

Les pluies *qu'il a fait* ont nui aux productions de la terre.

(Cité par BESCHER.)

*Que de maux* il en est déjà *résulté*!

(Id.)

Les participes des verbes dits *unipersonnels* ou *impersonnels* sont toujours invariables. Tel est l'usage.

Nous pensons toutefois que ces participes étant précédés du régime direct devraient varier tout comme les autres, et que c'est par un aveugle usage qu'on les a exceptés de la règle générale. Cette opinion, qui paraîtra peut-être hasardée, est partagée par plusieurs grammairiens d'un mérite reconnu.

Mais, dira-t-on, toute action s'attribue à un sujet. Dans les phrases citées, on ne dit pas qui a produit les pluies, qui a fait les chaleurs. L'être agissant n'est point représenté par le pronom *il*. D'autre part, le régime n'est pas modifié. La décomposition grammaticale ne peut donc avoir lieu, et le participe conserve sa nature de verbe et son invariabilité.

Ce raisonnement est passablement faux.

D'abord, il n'est point vrai que l'être agissant ne soit pas représenté par *il*; car, que ce mot remplace ou non un substantif précédemment énoncé, toujours est-il qu'il remplit dans la phrase les fonctions de sujet, et que l'on dit positivement que c'est lui qui a produit, qui a fait les chaleurs. Toute la difficulté consiste à savoir quel peut être l'être ou la chose que ce mot désigne. Nous avons démontré, au chapitre des *Pronoms*, que le pronom *il*, dans ce cas, tient la place des mots *Dieu, ciel, air*, ou autres semblables, et que *les chaleurs qu'IL a fait* est pour *les chaleurs que LE TEMPS a fait*.

Ensuite, il n'est pas moins inexact de dire que le régime n'est point modifié, et que la décomposition grammaticale ne saurait avoir lieu; car l'analyse de cette phrase, qui, selon nous, est celle-ci : *Les chaleurs, le temps a LESQUELLES CHALEURS FAITES*, prouve au plus haut degré d'évidence que le régime *que* signifiant *lesquelles chaleurs*, est modifié par *faites*, et que par conséquent il doit être en rapport de genre et de nombre avec ce régime.

Lemare prétend que dans ces sortes de phrases, le mot *que* n'est point un accusatif; mais qu'il est le nominatif d'un verbe ellipsé, et pour le prouver, il analyse *les chaleurs qu'il a fait* de la manière suivante : *Les chaleurs* (CECI S'EST FAIT), savoir, *lesquelles chaleurs se sont faites*, analyse, ou plutôt galimatias, où l'on chercherait en vain le nominatif de Lemare, qui, ne sachant qu'en faire, a cru devoir s'en débarrasser.

Nous ferons remarquer, pour la centième fois peut-être, que substituer une phrase à

une autre, ce n'est point l'analyser. Or, dans la phrase citée, il y a *qu'il a fait* et non *ce s'est fait*; ce qui n'est pas du tout la même chose. Loin de résoudre la difficulté par une semblable substitution, Lemare n'a donc fait que l'embrouiller encore davantage.

Biagioli n'a pas été plus heureux. Dans sa *Grammaire française* écrite en italien, il dit que l'on doit écrire *les chaleurs* qu'il a fait, en laissant *fait* invariable, parce que ce participe est employé comme signe élémentaire de la forme *a fait*, dont *lesquelles chaleurs* est le régime, comme le démontre la construction directe, qui, suivant lui, est celle-ci: *Les chaleurs, IL, c'est-à-dire le temps A FAIT lesquelles chaleurs*.

Dans sa *Grammaire française* écrite en français, le même grammairien donne une autre analyse, et cherche à justifier l'invariabilité du participe, en substituant un régime masculin au véritable régime, et en disant que *les chaleurs* qu'il a fait est pour *il*, c'est-à-dire *le temps a* (cet acte) FAIT: savoir: *lesquelles chaleurs*.

Ces deux sortes d'analyse de notre savant maître ne prouvent qu'une chose, c'est que dans cette phrase, le mot *que* est réellement un régime direct, qui, précédant le participe *fait*, devrait de toute nécessité lui imposer l'accord exigé par la règle générale établie plus haut.

Mais laissons là les Biagioli et les Lemare. Voici venir un grammairien qui va trancher le nœud gordien. Cet autre Alexandre est M. Pastelot. A l'en croire, tous ces devanciers n'y ont vu goutte. Lui seul a découvert tout ce que les phrases qui nous occupent renferment de mystérieux; armé de sa loupe, il y a vu presque un monde entier. « Dans ces » sortes de phrases, dit-il, il y a métonymie, syllepse, ellipse et même hyperbate. *Les » chaleurs qu'il a fait...* présente ce sens: *qui ont existé*. Cette proposition immédiate, » déterminative, doit être dans l'ordre grammatical reconstruite ainsi, en conservant la » forme de chaque mot: *Les chaleurs* QUE (touchant lesquelles) *il* (le temps) *a fait*, pour » *a agi*. Il n'y a point de proposition qui ne renferme explicitement ou implicitement » le *sujet*, le *verbe* et l'*attribut*. Il y a dans cette locution *métonymie*, effet pour la cause, » *fait* employé pour *existé*; *syllapse* ou conception, construction commandée par le sens » plutôt que par le rapport des mots; *il* sujet indéterminé, pour *le temps* toutout autre » équivalent; ellipse, omission du mot qui régit *que*. »

Quelle foule de choses dans une phrase où nous, pauvres aveugles que nous sommes, nous ne voyons qu'une simple faute d'orthographe consacrée par l'usage! Que n'avons-nous la loupe de M. Pastelot! Loupe précieuse, au moyen de laquelle on peut apercevoir même des choses qui n'existent pas! En attendant qu'elle nous tombe entre les mains, nous invoquerons le bienheureux *fiat lux*! en faveur de l'exposition que M. Pastelot nous a faite de sa rare découverte, car il nous est permis de douter qu'elle soit parfaitement saisie par les lecteurs même les plus intelligents.

#### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Les chaleurs qu'il a fait.  
Les froids qu'il y a eu.  
Les pluies qu'il a fait.

Les sommes qu'il m'en a coûté.  
Les livres qu'il a fallu.  
La grande inondation qui a eu lieu.

#### ----- N° DCXXVIII. -----

PARTICIPES PASSÉS PRÉCÉDÉS DE DEUX SUBSTANTIFS JOINTS PAR *plutôt que*, *non plus que*, *moins que*, *aussi bien que*, *non seulement*, *mais*, ETC.

Accord avec le premier substantif.

C'est moins son *intérêt* que votre *félicité* qu'il a vu.  
(Cité par BACCHUS.)

Accord avec le dernier substantif.

Non seulement toutes ses richesses et ses honneurs, mais toute sa *vertu* s'est évanouie.

(VAGUELARD.)

C'est son intérêt, aussi bien que votre félicité, qu'il a consulté. (Id.)

C'est sa gloire, plutôt que le bonheur de la nation, qu'il a ambitionnée. (Id.)

On m'a parlé de deux domestiques, mais notamment d'Alexis, qu'on a vu dans l'appartement où le malheur est arrivé. (Cité par BRASCHER.)

Quand plusieurs substantifs sont joints par les expressions comparatives *comme, ainsi que, de même que, aussi bien que, autant que, non moins que, non plus que*, le participe ne s'accorde ordinairement qu'avec le sujet de la proposition principale.

Lorsqu'au contraire les substantifs sont liés par *mais* ou *non seulement*, le participe prend l'accord du dernier

Voyez le chapitre du *Verbe* et celui de l'*Adjectif*, où cette question a déjà été traitée.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

C'est son intérêt, plus que la gloire, qu'il a ambitionnée.

C'est la gloire, plus que son intérêt, qu'il a ambitionnée.

## —••••• N° DCXXIX. •••••—

### PARTICIPES PASSÉS PRÉCÉDÉS DE DEUX SUBSTANTIFS UNIS PAR LA PRÉPOSITION *de*.

#### Accord avec le premier substantif.

Ce mal était devenu nécessaire dans une ville immense, opulente et oisive, où une partie des citoyens était sans cesse occupée à accuser l'autre. (VOLTAIRE.)

Comment pourrai-je, madame, arrêter ce torrent de larmes que le temps n'a pas épuisé, que tant de sujets de joie n'ont pas taris? (BOSSUET.)

Le plus grand nombre des insulaires fut égorgé. (MARMONTEL.)

Quand les rois n'étaient pas encore parvenus au degré de puissance qu'ils ont eu depuis, la veuve de Louis le Gros ne fit aucune difficulté d'épouser Matthieu de Montmorency. (VOLTAIRE.)

Tous les hommes ont toujours quelque petit grain de folie mêlé à leur science. (Id.)

J'eus une maladie assez sérieuse, causée par la trop grande quantité de liqueurs que j'avalais bue. (FLORIAN.)

#### Accord avec le second substantif.

Les uns coururent se jeter dans la rivière de Narwa, et une foule de soldats y furent noyés. (VOLTAIRE.)

J'évitai par une prompte fuite une grêle de coups qui seraient tombés sur moi. (LE SAGE.)

Quels miracles un petit nombre de soldats, persuadés de l'habileté de leur général, ne peuvent-ils pas enfanter? (CHATEAUBRIAND.)

On voit qu'ils eurent dans leur langue un mélange harmonieux de consonnes douces et de voyelles qu'aucun peuple de l'Asie n'a jamais connues. (VOLTAIRE.)

Cet ouvrage d'Aristote s'est présenté à mes yeux comme une table de matières qu'on aurait extraites de plusieurs milliers de volumes. (BUFFON.)

Que voit-il, le pêcheur, dans cette longue suite de jours qu'il a passés sur la terre? (MASSILLON.)

Quand un participe passé est précédé de deux substantifs unis par la préposition *de*, il faut chercher, pour l'accord, celui qui est le plus en rapport d'idée avec lui; car c'est celui-là qui acquiert la principale influence; l'autre n'offre qu'une idée secondaire sur laquelle l'attention glisse facilement. C'est ce que nous avons déjà observé pour l'accord de l'adjectif et du verbe.

Cette règle suffit pour résoudre toutes les difficultés. Si elle diffère de celle posée par la plupart des grammairiens, c'est que ceux-ci, au lieu de s'élever à la hauteur des vues de l'esprit, ne consultent souvent, dans leurs règles de concordance, que l'arrangement matériel des mots.

Cette règle s'applique également au participe précédé des mots *peu de*, ainsi qu'on le voit par les exemples qui suivent :

Mais d'où viennent ces difficultés, si ce n'est du peu d'application qu'on y a donné jusqu'ici? (BEAUVEN.)

Le peu de talents et de connaissances que Christine avait remarqués en lui ne l'avait pas empêchés de lui confier le soin de ses affaires. (D'ALMBERT.)

Malgré le peu d'approbation qu'a eu la saignée de M. le comte, j'ai très-grande foi à La Métrie.

(VOLTAIRE.)

Le peu de sûreté que j'ai vu pour ma vie à retourner à Naples, m'y a fait renoncer pour toujours.

(BOILEAU.)

Les Américains sont des peuples nouveaux; il me semble qu'on n'en peut pas douter au peu de progrès que les plus civilisés d'entre eux avaient fait dans les arts.

(BUFFON.)

C'est ce qui me paraît difficile à décider, à cause du peu de renseignements que nous ont laissés les anciens.

(BUFFON.)

Le peu d'instruction qu'il a eu le fait tomber dans mille erreurs.

(MARMONTÉL.)

Il ne laissa pourtant pas, en lui donnant des marques de son affection, de lui reprocher le peu de confiance qu'il avait eu en lui.

(LE SAGE.)

Je ne crois pas que j'eusse besoin de cet air d'Euripide pour justifier le peu de liberté que j'ai prise.

(RACINE.)

Je ne parlerai pas du peu de capacité que j'ai acquise dans les armées.

(VOLTAIRE.)

Le peu de vices qu'on a conservés ou même est porté à un prix qui effraie l'indigence, et pèse même à la richesse.

(LA HARPE.)

Déjotanus gagne le port de Phasète, petite île où il n'a point à craindre le peu d'habitants pendant la guerre y a laissés.

(MARMONTÉL.)

Elle regagne par une course rapide le peu de biens qu'elle a perdus.

(FONTAINE.)

Le peu de troupes qu'il a rassemblées en peu de temps forme dans leur poste.

(MARMONTÉL.)

Le même principe reçoit encore son application lorsque le participe passé est précédé d'un adverbe de quantité, quel qu'il soit, comme le témoignent les citations qui suivent :

Tant de faiblesse vous avez eu !

(Cité par BESCHER.)

Comment tant de vertu peut-il être ignoré !

(Cité par BONIFACE.)

Jamais tant de vertu n'a été réunie à tant d'intelligence.

(CH. NODD.)

Si vous saviez combien de prudence et de retenue il a mis dans cette entrevue dangereuse.

(Cité par BESCHER.)

Voyez que d'herbe il a foulé !

(Id.)

Que d'eau il a répandu par terre !

(Id.)

Jamais tant de vertu fut-elle couronnée ?

(RACINE.)

Jamais tant de savants ne furent immortels.

(VOLTAIRE.)

Autant de vertus qu'elle a pratiquées, autant de sujets de confiance en la bonté de Dieu.

(FÉNÉLON.)

Que d'herbes il a arrachées !

(Cité par BESCHER.)

Que d'eaux différentes il a mêlées ensemble !

(Id.)

Tant de malheurs que vous avez soufferts, de vous ont point encore appris ce qu'il faut faire pour éviter la guerre.

(FÉNÉLON.)

On reconnaît encore l'influence du même principe dans ces exemples.

C'est un des bons médecins de Paris qu'il a consulté.

(Cité par BESCHER.)

Un de vos valets que j'ai rencontré, m'a annoncé votre départ.

(Id.)

Un de mes amis que j'ai visité hier, m'a assuré que vous restiez.

(Id.)

C'est un des plus célèbres médecins que vous avez consulté.

(Id.)

Un des droits les plus sacrés que la constitution nous a garantis, que la révolution même a consacré, c'est la liberté de conscience.

(Id.)

C'est une des pires éditions que vous avez achetée.

(Id.)

C'est un des moindres, un des plus légers services qu'il vous a rendu.

(Id.)

C'est un des plus jolis rêves que j'ai fait.

(Id.)

Ce sera un des plus grands bienfaits qu'il nous aura procuré.

(Id.)

Un de nos meilleurs écrivains qui s'est présenté chez moi, m'a communiqué votre manuscrit.

(Id.)

Quant à Bayle, on sait que c'est un des plus grands hommes que la France ait produits.

(VOLTAIRE.)

Voilà, parbleu, un des plus honnêtes et des plus consciencieux avocats que j'aie vus de ma vie.

(DR BACCHUS.)

Les Anglais étaient sous les ordres d'un des plus singuliers hommes qu'ait jamais portés ce pays fertile en esprits fiers, courageux et bizarres.

(VOLTAIRE.)

La scène de la conspiration me paraît une des plus belles et des plus fortes qu'on ait encore eues au théâtre.

(Id.)

C'est une des plus grandes fautes que la politique ait jamais faites.

(DR PRADT.)

La raison de cette inaction était un des défauts les plus difficiles à exécuter qu'ait jamais eus l'imagination humaine.

(VOLTAIRE.)

François Mansard, l'un des plus grands architectes qu'ait eus la France.

(Id.)

Vous êtes un des plus absurdes barbouilleurs de papier qui se soient jamais mêlés de raisonner.

(VOLTAIRE.)

## EXERCICE PHRASÉOLOGIQUE.

La troupe de nos jeunes gens s'est élançée.  
Un essaim d'abeilles s'est aggloméré.  
Le reste de nos soldats s'est retiré.  
Les sacs d'espèces que j'ai portés.

Une foule de guerriers se sont offerts.  
Une foule, une troupe d'oiseaux se sont rassemblés.  
La plupart des bataillons que nous avons formés.  
Il tomba sur un monceau de morts qu'il avait immolé à sa fureur.

## N° DCXXX.

● PARTICIPES PASSÉS PRÉCÉDÉS DU PRONOM *en*

## En non précédé d'un régime direct.

Hélas ! j'étais aveugle en mes vœux aujourd'hui ;  
J'*en* ai fait contre toi quand j'*en* ai fait pour lui.  
(CORNEILLE.)

Il crut avoir vu des miracles et même *en* avoir fait.  
(VOLTAIRE.)

Il n'y a qu'une tontine qui soit onéreuse ; aussi  
les anciens n'*en* ont jamais fait. (Id.)

Les publicistes ont fait de gros livres sur les  
droits au royaume de Jérusalem. Les Turcs n'*en*  
ont point fait. (Id.)

Je ne hais point les grands, j'*en* ai vu quelquefois  
Qu'un désir curieux attirait dans nos bois.  
(Id.)

Il n'est que trop vrai qu'il y a eu des anthropo-  
phages, nous *en* avons trouvé en Amérique.  
(Id.)

Que j'ai d'envie de recevoir de vos lettres ! Il y a  
déjà près d'une demi-heure que je n'*en* ai reçu.  
(M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ.)

Les Phéniciens, en découvrant l'Andalousie, et en  
y fondant des colonies, y avaient établi des juifs, qui  
servirent de courtiers, comme ils *en* ont servi partout.  
(VOLTAIRE.)

Tout le monde m'a offert des services, et personne  
ne m'*en* a rendu. (M<sup>me</sup> DE MAINTENON.)

## En précédé d'un régime direct.

Croyons-le donc comme lui, malgré les railleries  
qu'*on en* a faites. (VOLTAIRE.)

La traduction que j'*en* ai faite est loin d'atteindre  
à la force et à la bonne plaisanterie de l'original.  
(Id.)

La dernière scène de la *Mort de César* est très-  
mal imprimée et toute tronquée dans la misérable  
édition qu'*on en* a faite. (Id.)

Il n'y avait peut-être pas en Europe dix gentils-  
hommes qui eussent la *Bible* ; elle n'était point tra-  
duite en langue vulgaire, ou du moins les traduc-  
tions qu'*on en* a faites dans peu de pays étaient  
ignorées. (Id.)

..... Les rois qui les ont devancés,  
Sitôt qu'ils y montaient s'*en* sont vus renversés.  
(RACINE.)

Voyez comme vous vous *en* êtes bien trouvés  
avec ce vice-légat. (M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ.)

Cassius, naturellement fier et impérieux, ne cher-  
chait dans la perte de César que la vengeance de  
quelques injures qu'il *en* avait reçues. (VERTOT.)

Il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites qui,  
faisant semblant d'aimer la religion, s'*en* étaient  
servis comme d'un beau prétexte. (FÉNÉLON.)

Les papes s'*en* étaient rendus insensiblement les  
maîtres usufruitiers. (VOLTAIRE.)

L'emploi du pronom *en* devant le participe, tout simple qu'il paraît, est peut-être l'une des plus grandes difficultés de la langue. Pour juger de l'influence de ce pronom sur le participe, il est essentiel de bien se rendre compte de sa valeur, et de le suivre dans ses décompositions analytiques, en consultant les vues de l'esprit, qui influent toujours sur les signes orthographiques, et qui marquent d'un sceau particulier les diverses nuances de signification des mots.

Nous avons fait voir au chapitre des *Pronoms*, que le pronom *en*, qui se résout toujours par *de ce*, *de cet*, *de cette*, *de ces*, avec l'énonciation du nom déjà exprimé ou sous-entendu, remplit deux fonctions différentes : celle de complément direct, comme dans les exemples de la première colonne, et celle de complément indirect, comme dans ceux de la seconde.

Or, peut-on dire, puisque dans les exemples de la première colonne le pronom *en* fait la fonction de régime direct, ou plutôt, pour parler d'une manière plus exacte, renferme implicitement l'expression du régime direct, et qu'il se trouve placé avant le participe, pourquoi ne suit-il pas la règle générale, et n'exerce-t-il pas la même influence sur le participe que les autres régimes de même nature ? D'où vient qu'*on* ne dit pas, eu

parlant de fruits, j'en ai MANGÉS, et en parlant d'individus, j'en ai VUS, j'en ai RENCONTRÉS? L'analyse n'est-elle pas celle-ci : J'ai PLUSIEURS de ces fruits MANGÉS ; j'ai PLUSIEURS de ces gens VUS, RENCONTRÉS? L'accord du participe, en cette circonstance, ne s'appuie-t-il pas d'ailleurs sur des autorités?

L'usage des cloches est chez les Chinois de la plus haute antiquité; nous n'en avons eues en France qu'au sixième siècle de notre ère  
(VOLTAIRE.)

Entre mille beautés, ces délices des ames,  
En as-tu vue, Osmin, dont les attraits  
Égalent ceux d'Émilie?  
(FAVART.)

Vous critiquez nos pièces de théâtre avec l'avantage, non seulement d'en avoir vues, mais encore d'en avoir faites.  
(D'ALEMBERT.)

J'avais cherché un moyen de donner à mes observations sur ces lois un air de nouveauté. Comme je viens de le dire, à plusieurs époques on en a proposées et adoptées.  
(BENJAMIN CONSTANT.)

Il est impossible de disconvenir que cette manière d'écrire ne répondît au vrai sens des mots. Si elle prévalait, elle ferait disparaître toute difficulté; l'emploi du pronom *en*, suivi du participe, rentrerait dans la règle générale; mais il n'en est pas ainsi. Le nombre des exemples que l'on vient de citer est bien faible en comparaison de ceux qui leur sont opposés. Quoique nous ne prenions pas la plume pour justifier un usage qui paraît s'écarter des principes généraux de la grammaire, nous sommes contraints de tracer la règle telle que cet usage l'a consacrée. En quittant les routes battues, nous pourrions sembler méconnaître l'autorité de nos grands écrivains, qui tous s'accordent sur ce point, et compromettre ainsi l'autorité de nos solutions.

Nous poserons donc ainsi la règle : Toutes les fois que le pronom *en* n'est pas précédé d'un régime direct, le participe qui suit est invariable : J'aime les fleurs, j'EN ai CUEILLI. L'usage l'a établi ainsi.

Le participe, au contraire, varie si le pronom *en* se trouve précédé d'un régime direct, comme cela a lieu dans tous les exemples de la deuxième colonne : Je n'ai point oublié ce pays ni les merveilles QU'ON EN a RACONTÉS.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Des soupçons, je n'en ai point eu.  
De la jalousie, je n'en ai point eu.  
De mes lettres, il n'en a jamais reçu.  
Des compliments, vous ne m'en avez jamais fait.  
Des revenants, personne n'en a vu.

Les soupçons que j'en ai conçus.  
La jalousie que j'en ai eue.  
Les lettres qu'il en a reçues.  
Les compliments que vous m'en avez faits.  
Les échantillons que j'en ai vus.

### ----- N° DCXXXI. -----

#### PARTICIPES PASSÉS ACCOMPAGNÉS DE *en* ET D'UN ADVERBE DE QUANTITÉ.

*Adverbe de quantité placé après le participe.*

Le glaive a tué bien des hommes,  
La langue *en* a tué BIEN PLUS.  
(FRANÇ. DE NEUFCHATEAU.)

J'en ai connu BEAUCOUP qui, polissant leurs mœurs,  
Des beaux-arts avec fruit ont fait un noble usage.  
(VOLTAIRE.)

Il sait beaucoup de choses, il *en* a inventé QUELQUES-UNES.  
(Id.)

Le Télémaque a fait quelques imitateurs, les Caractères de La Bruyère *en* ont produit D'AVANTAGE.  
(Id.)

Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du bacha sans délai, et eurent autant d'impatience d'aller à l'assaut qu'ils *en* avaient eu PEU le jour précédent.  
(Id.)

*Adverbe de quantité placé avant le participe.*

Quant aux sottises gens, PLUS j'en ai connus.  
MOINS j'en ai estimés. (Cité par DESSIAUX.)

Il y *en* a BEAUCOUP d'appelés et PEU d'élus.  
(Cité par BESCHER.)

Des pleurs, ma faiblesse *en* a TANT répandus!  
(VOLTAIRE.)

Ces terribles agonies effraient plus les spectateurs qu'elles ne tourmentent le malade; car COMBIEN n'en a-t-on pas vus qui, après avoir été à la dernière extrémité, n'avaient aucun souvenir de tout ce qui s'était passé, non plus que de ce qu'ils avaient senti.  
(BUFFON.)

Le roi avait quatre cent cinquante mille hommes en armes ; l'empereur turc, si puissant en Europe, en Asie et en Afrique, n'en a jamais eu autant.  
(Id.)

Les animaux que l'homme a le plus admirés sont ceux qui ont paru participer à sa nature. Il s'est émerveillé toutes les fois qu'il en a vu QUELQUES-UNS faire ou contrefaire des actions humaines.  
(BUFFON.)

Un seul physicien m'a écrit qu'il a trouvé une écaille d'huitre pétrifiée sur le mont Cenis. Je dois le croire, et je suis très-étonné qu'il n'y en ait pas vu DES CENTAINES.  
(VOLTAIRE.)

COMBIEN Dieu en a-t-il exaucés !

(MASSILLON.)

COMBIEN en a-t-on vus, je dis des plus huppés, A souffler dans leurs doigts dans ma cour occupés !  
(RACINE.)

COMBIEN en a-t-on vus jusqu'au pied des autels, Porter un cœur pétri de penchants criminels !  
(VOLTAIRE.)

Pendant ces derniers temps, COMBIEN en a-t-on vus Qui du soir au matin sont pauvres devenus Pour vouloir trop tôt être riches !

(LA FONTAINE.)

Autant d'ennemis il a attaqués, AUTANT il en a vaincus.  
(Cité par DESSIAUX.)

Toutes les fois qu'un participe passé accompagné du pronom *en* est suivi d'un ad-  
verbe de quantité, il est invariable ; il varie, au contraire, si cet adverbe le précède,  
comme dans les exemples de la deuxième colonne : *Autant d'ennemis il a attaqués, AU-  
TANT il EN a vaincus*. Cet exemple, dit M. Dessiaux, prouve manifestement qu'il y au-  
rait contradiction, in conséquence absurde à laisser invariable le participe dans le second  
membre de la phrase, car *en* se traduit nécessairement par *d'ennemis*, d'où cette équation :  
*AUTANT D'ENNEMIS il a attaqués, AUTANT D'ENNEMIS il a vaincus*. Le principe contraire  
à celui que nous établissons ne peut donc être admis que par des gens irréfléchis ou  
prévenus.

#### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

J'en ai connu beaucoup...  
On en a vu tant qui...

J'en ai beaucoup connus qui...  
Combien n'en a-t-on pas vus qui...

### — N° DCXXXII. —

PARTICIPES PASSÉS AVEC *en* PRÉCÉDÉ D'UN ADVERBE DE QUANTITÉ PRIS DANS UN  
SENS INTÉGRAL OU NE PRÉSENTANT QU'UNE IDÉE FRACTIONNAIRE.

#### Sens intégral.

Son supplice fit *plus de* PROSKRYTES en un jour, que les livres et les prédications n'en avaient faits en plusieurs années.  
(VOLTAIRE.)

Que les grandes puissances de l'Europe apprennent qu'il leur faudrait beaucoup *moins d'efforts* pour cette riche conquête, qu'elles n'en ont faits depuis vingt ans pour détruire, en dernier résultat, l'indépendance de quelques petits états.  
(JULLIEN.)

Les sénateurs accumulèrent sur sa tête *plus d'honneurs* qu'aucun mortel n'en avait encore eus.  
(DE SÉGUR.)

Il est probable que notre habitation a éprouvé *autant de révolutions* en physique, que la rapacité et l'ambition en ont causées parmi les peuples.  
(VOLTAIRE.)

#### Sens fractionnaire.

Par son analyse, il a fait faire *plus de progrès* à la géométrie qu'elle n'en avait fait depuis la création du monde.  
(THOMAS.)

Les Russes ont fait en quatre-vingts ans, que les vues de Pierre ont été suivies. *Plus de progrès* que nous n'en avons fait en quatre siècles.  
(VOLTAIRE.)

Voilà une partie des chimères qu'une politique a mises sous le nom d'un grand ministre, avec cent fois *moins de discrétion* que l'abbé de Saint-Pierre n'en a montré.  
(Id.)

La théologie scolastique, fille bâtarde de la philosophie d'Aristote, mal traduite et méconnue, fit *plus de tort* à la raison et aux bonnes études que n'en avaient fait les Huns et les Vandales.  
(VOLTAIRE.)

Ce tableau est suffisant pour bien faire comprendre :

1° Que quelquefois le régime est représenté par un adverbe de quantité tenant lieu d'un collectif ; et qu'alors, si le substantif auquel se rapporte le pronom *en* désigne des êtres distincts, des tous individuels, le participe varie (1<sup>re</sup> colonne) ;

2° Que si le pronom *en* est relatif à un substantif singulier pris dans son sens gén

rique, l'adverbe de quantité ne présente plus qu'une idée fractionnaire, et dès lors il peut imposer ni genre ni nombre au participe, puisque le sens n'est pas intégral, puis cet adverbe ne désigne point une collection d'êtres, à chacun desquels peut convenir le nom commun, mais bien une partie de l'objet compris sous l'idée de ce substantif (2<sup>e</sup> colonne).

Il faudrait encore écrire : *Plus vous m'avez servi de CONFITURES, PLUS j'EN ai mangé* parce que le nom *confitures*, bien que pluriel, ne désigne pas des objets distincts.

L'accord du participe précédé du pronom *en* offrait quelques difficultés. Nous croyons les avoir toutes résolues. Du moins la question est considérée sous tous ses aspects. Ce sont point les grammairiens que nous avons consultés pour asseoir les bases de notre jugement. En vain y aurions-nous cherché la solution des difficultés que fait naître cette question. Les grammairiens l'ont à peine abordée. Nous avons moissonné dans un champ plus fertile. C'est la manière générale d'écrire de nos meilleurs auteurs qui nous a servi de guide et de point d'appui. C'est dans notre bonne littérature que nous puisons ordinairement nos décisions grammaticales, et que nous cherchons à pénétrer les motifs qui doivent déterminer à choisir, dans des circonstances données, plutôt tel signe orthographique que tel autre.

#### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Cet homme avait une éminente vertu. Combien il en a montré dans le cours de sa vie !  
Cet arbre m'a donné beaucoup de fruit ; plus il en a produit , plus j'en ai vendu.  
On ne peut se figurer sa peine, tant il en a éprouvé !  
Que de science il a acquise !

Cet homme avait de grandes vertus. Combien il en a montrées dans le cours de sa vie !  
Mon verger m'a donné beaucoup de fruits ; plus il en a produit , plus j'en ai vendus.  
On ne peut se figurer ses peines, tant il en a éprouvées !  
Que de sciences il a étudiées !

### ----- N° DCXXXIII. -----

#### PARTICIPES PASSÉS SUIVIS D'UN INFINITIF

##### Accord.

Pour être plus sûr de la vérité de ces deux choses, il faut *les avoir vues s'accomplir* réellement.  
(J.-J. ROUSSEAU.)

Je vous ai cent fois *entendus* dire dans mon enfance, que vous ne pardonniez point à une jolie femme...  
(LE SAGE.)

Quant à son mors, il doit être d'or à vingt-trois karats, car il en a frotté les bossettes contre une pierre *que j'ai reconnue* être une pierre de touche, et dont j'ai fait l'essai.  
(VOLTAIRE.)

Ainsi des temples furent élevés, avec le temps, à tous ceux *qu'on* avait *supposés* être nés du commerce surnaturel de la divinité avec une mortelle.  
(Id.)

A peine l'avons-nous *entendus* parler. (Id.)

La désobéissance *s'est trouvée* monter au plus haut point.  
(D'OLIVET.)

Ils n'ont pas épargné les maisons de ceux *qu'ils* ont *eus* être acquéreurs de biens dits nationaux.  
(Cité par BESCHER.)

Elle employait cette prière *qu'elle* avait *dite* être celle du malade.  
(Id.)

##### Invariabilité.

Ils ne *nous* ont pas vu l'un et l'autre *élever*.  
Moi, pour vous obéir, et vous, pour me braver.  
(RACINE.)

Pour être sûr de la vérité, il faut l'*avoir entendu* annoncer d'une manière claire et positive.  
(J.-J. ROUSSEAU.)

Il n'est pas croyable qu'Homère et Virgile se soient soumis par hasard à cette règle bizarre *que le père Le Bossu a prétendu établir*.  
(VOLTAIRE.)

Paul s'étant rendu par hasard dans ce lieu, fu rempli de joie en voyant ce grand arbre *sorti d'une petite graine qu'il avait vu planter*.  
(BERN. DE SAINT-Pierre.)

C'était une prétendue profession de foi *que les polissons inconnus disaient avoir entendu prononcer*.  
(VOLTAIRE.)

Il n'est pas étonnant que des princes qui *avaient* détrôné leur père, se soient voulu exterminer l'un l'autre.  
(Id.)

Asservie à des lois *que j'ai su respecter*.  
C'est déjà trop pour moi que de vous écouter.  
(RACINE.)

L'alliance *que Judas avait envoyé demander* fut accordée.  
(BOSSUET.)

Comment savoir quand le participe précède d'un régime et immédiatement suivi d'un infinitif est variable ou non ? Il faut examiner si le nom qui le précède est le régime du verbe *avoir* ou celui de l'infinitif ; dans le premier cas, le participe varie ; dans le second, il est invariable.

On reconnaît mécaniquement que le nom ou le pronom qui précède le participe est le régime du verbe *avoir* et non de l'infinitif, lorsque ce dernier peut se changer en participe présent. On reconnaît que ce nom ou pronom est le régime de l'infinitif lorsque ce changement ne peut avoir lieu. Ainsi, dans les phrases suivantes : *Les personnes que j'ai entendues chanter* ; *les enfants que j'ai vus dessiner*, on peut dire : *Les personnes que j'ai entendues CHANTANT*, *QUI CHANTAIENT* ; *les enfants que j'ai vus DESSINANT*, *QUI DESSINAIENT* ; et l'on ne pourrait dire d'une romance : *Je l'ai entendu CHANTANT* ; mais bien *j'ai entendu quelqu'un chanter cette romance*.

Les phrases suivantes : *Les enfants que j'ai vus jouer*, *la femme que j'ai vue peindre*, équivalent donc, pour le sens, à celles-ci : *Les enfants que j'ai vus* (en train de) *JOUER* ; *la femme que j'ai vue* (occupée à) *PEINDRE*. Cette explication suffit pour faire sentir la nécessité de l'accord du participe.

Quelquefois, entre le participe et l'infinitif, il y a un mot sous-entendu, comme dans ces phrases : *Je les ai ENVOYÉS CUEILLIR des fruits, puiser de l'eau, couper du bois, chercher des nids d'oiseaux*, qui sont des abrégés de : *J'ai eux ENVOYÉS* (pour, afin de) *cueillir des fruits*, etc. L'accord du participe n'en doit pas moins avoir lieu.

#### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je les ai vus prendre la fuite.  
Je les ai vus voler des fruits.  
Je les ai vus frapper.  
Les enfants que j'ai vus dessiner.  
Les personnes que j'ai entendues chanter.  
Je les ai vus vaincre.  
Je les ai entendus louer leurs ennemis.  
Ces élèves que j'ai vus écrire.  
La maison que j'ai vue tomber en ruine.

Je les ai vu prendre sur le fait.  
Je les ai vu voler par des filous.  
Je les ai vu frapper.  
Les paysans que j'ai vu dessiner.  
Les airs que j'ai entendu chanter.  
Je les ai vu vaincre.  
Je les ai entendu louer même par leurs ennemis.  
La lettre que j'ai vu écrire.  
La maison que j'ai vu bâtir.

### —••••• N° DCXXXIV. •••••—

#### DU PARTICIPE *laissé* SUIVI D'UN INFINITIF

##### ACCORD.

Son père sait bien que tout le menu linge n'eût point eu d'autre blanchisseuse qu'elle, si on l'avait *laissée faire*. (J.-J. ROUSSEAU.)

Il est écrit que Dieu n'a pas révélé ses jugements aux Gentils, et qu'il *les a laissés* errer dans leurs voies. (Id.)

O Julie ! si le destin t'eût *laissée* vivre ! (Id.)

Et je *vous ai laissés* tout du long quereller, Pour voir où tout cela pourrait aller... (MOLIÈRE.)

Nephté ne s'est point *laissée* aller, comme bien des rois, aux injustices. (TERRASSON.)

##### INVARIABILITÉ.

Ils étaient punis pour les maux qu'ils avaient *laissés faire*. (FÉNÉLON.)

Rappelez-vous, Athéniens, les humiliations qu'il vous en a coûté pour *vous être laissés égarer* par vos orateurs. (VOLTAIRE.)

Elle rougissait de honte de s'être *laissée vaincre* au sommeil. (AMYOT.)

Ils avaient été condamnés aux peines du Tartare, pour s'être *laissés gouverner* par des hommes méchants et artificieux. (FÉNÉLON.)

Tous les soldats s'étaient *laissés prendre* en sa présence. (VOLTAIRE.)

Comme dans le numéro précédent, il faut bien examiner si le nom ou le pronom qui précède le participe est le régime du verbe *avoir* ou de l'infinitif qui suit. Dans le premier cas, il y a accord ; dans le second cas, le participe reste invariable.

*Je les ai LAISSÉS partir*, c'est-à-dire *j'ai eux laissés au moment qu'ils partaient* ; j'

*les ai LAISSÉ emmener*, c'est-à-dire *j'ai laissé emmener eux*. Cette différence de construction suffit pour faire comprendre la différence d'orthographe du participe.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je les ai laissés arriver, partir, venir, sortir, passer, marcher,  
courir, chanter, manger, boire, rire, pleurer.  
Je les ai laissés gronder.  
Je les ai laissés chasser.

Ils se sont laissé tuer, séduire, vaincre, gouverner, mériter,  
fermer, assommer, voler.  
Je les ai laissé gronder.  
Je les ai laissé chasser.

## ----- N° DCXXXV. -----

### DU PARTICIPE *fait* SUIVI D'UN INFINITIF.

Les serpents paraissent privés de tout moyen de se mouvoir, et uniquement destinés à vivre sur la place où le destin *les a fait naître*. (LACÉPÈDE.)

Deux fois à mon oreille ils *se sont fait entendre*. (VOLTAIRE.)

Les bontés *que* vous m'avez *fait sentir*, me donnent le droit de me servir d'un nom si tendre. (FÉNELON.)

Par une étrange faculté, il peut faire rentrer dans son sein les petits monstres *que* l'amour en a *fait sortir*. (CHATEAUBRIAND.)

Le hasard les ayant *fait naître* dans le même mois, tous deux moururent presque au même âge. (HÉNRIET.)

Elle *s'est fait adorer*, elle m'a *fait haïr*. (CONSTANT.)

Rappellerai-je tous les maux *que* m'a *fait éprouver* une mère? (DELAPOSTOLLE-DUVAL.)

Dans ce même temps, d'autres généraux de son nien, sortant d'Arménie, s'étaient *fait battre* aux frontières de Perse. (DE SÈTE.)

Le participe *fait* suivi immédiatement d'un infinitif est toujours invariable, parce que ce participe forme avec l'infinitif une expression inséparable, du moins dans la phrase. On *les a fait sortir*, signifie *on a fait sortir eux*, *on a expulsé eux*, ou mieux *on a fait en sorte qu'ils sortissent*.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Elle s'est *fait mourir*.  
Je l'ai *fait élever* au royaume.  
En quel rang le ciel les a-t-il *fait naître*?  
La pièce qu'ils ont *fait jouer*.

Les disputes qu'il a *fait naître*.  
Les sentiments qu'il vous a *fait entrevoir*.  
La personne que j'ai *fait passer* en dispute.  
Ceux qu'il a si bien *fait parler*.

## ----- N° DCXXXVI. -----

### PARTICIPES PASSÉS SUIVIS D'UN INFINITIF ET PRÉCÉDÉS DE DEUX RÉGIMES

#### ACCORD.

Les secours que l'on vous a offerts, madame, et que je vous ai vu dédaigner, vous auraient été cependant fort utiles. (Cité par BESCHER.)

Voilà, mon fils, le sujet des larmes que tu m'as vu verser. (FLORIAN.)

La France se montra dans l'attitude qu'on l'avait toujours vu garder.

Il fallait, comme moi, l'avoir entendue déclamer Mahomet. (VOLTAIRE.)

#### INVARIABILITÉ.

Les secours que vous avez implorés, madame, que je vous ai vu refuser inhumainement, vous auraient sauvée du danger. (Cité par BESCHER.)

Il faut qu'ils me chantent une certaine scène d'une petite comédie que je leur ai vu essayer. (MOLIERE.)

La France se montra dans l'attitude qu'on lui avait toujours vu garder. (DE PRADY.)

C'est une question que je leur ai laissée débattre. (J.-J. ROUSSEAU.)

La différence dans la manière d'écrire ces phrases vient de ce que les pronoms dans la première colonne offrent un régime direct, et que dans la seconde ils sont construits en rapport indirect. C'est en comparant entre eux les exemples dont le sens diffère qu'on peut venir à se rendre compte des motifs de la variation orthographique.

Qui ne sent la différence qu'il y a entre *les offres de services que je LEUR ai vu faire*, et *les offres de services que je LES ai VUS faire*? Cette différence est telle qu'en confondant les deux façons d'écrire, on exprimerait souvent le contraire de ce qu'on voudrait faire entendre.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Les liqueurs que je les ai *vus verser*.  
Les objets que je les ai *vus prendre*, enlever, ravir.  
Ceux que je les ai *vus offrir*, porter, présenter, donner, refuser.  
Les airs que je vous ai entendus *chaster*.

Les liqueurs que je leur ai *vu verser*.  
Les objets que je leur ai *vu prendre*, enlever, ravir.  
Ceux que je leur ai *vu offrir*, porter, présenter, donner, refuser.  
Les airs que je leur ai entendu *chanter*.

## N° DCXXXVII.

## PARTICIPES PASSÉS SUIVIS D'UNE PRÉPOSITION ET D'UN INFINITIF.

## ACCORD.

Toute la cour a été pendant trois jours en combustion au sujet d'une mauvaise comédie que j'ai empêchée d'être représentée. (VOLTAIRE.)

Il a souffert la hardiesse que j'ai prise de le contredire. (Id.)

On s'est élevé avec force contre la témérité que nous avons eue de vouloir juger de cette cour orientale. (Id.)

J'ai marché aux ennemis, que j'ai contrainsts de se renfermer dans leurs places. (VERTOT.)

La plante mise en liberté garde l'inclinaison qu'on l'a forcée à prendre. (J.-J. ROUSSEAU.)

En mémoire de la grâce que Dieu nous a faite d'avoir aboli la superstition et recouvré la liberté. (VOLTAIRE.)

Il ne s'opposa point à l'habitude que le parlement avait prise de l'appeler toujours Monsieur. (Id.)

La permission que le czar avait donnée de vendre du tabac dans son empire, malgré le clergé, fut un des plus grands motifs des séditieux. (Id.)

On sait assez quelles peines la sagesse du roi et du ministère a eues à calmer toutes ces querelles, aussi odieuses que ridicules. (Id.)

Almez toujours vos parents; souvenez-vous de la peine qu'ils ont eue à vous quitter. (LOUIS XIV.)

## INVARIABILITÉ.

Partout les rayons perçants de la vérité vont venger la vérité qu'il a négligé de suivre. (FÉNÉLON.)

Il entra en Italie, qu'il avait résolu de rendre le théâtre de la guerre. (ROLLIN.)

Peut-être pouvait-on bien me l'épargner, après les services que j'ai rendus et les charges que j'ai eu l'honneur d'exercer. (M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ.)

Ne faites rien qui ne soit digne des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inspirer. (FÉNÉLON.)

C'est une fortification que j'ai appris à faire. (VAUGELAS.)

Je dois rendre compte au ciel des saintes résolutions qu'il a daigné vous inspirer. (MOLIÈRE.)

Nous ne te demandons pas que tu pardonnes à ceux que tu as résolu de faire mourir. (VERTOT.)

L'on ne m'accusera pas de m'être fort occupé jusqu'ici des critiques qu'on a trouvées bon de diriger contre mes écrits. (BENJAMIN CONSTANT.)

Quels travaux n'a-t-elle pas eus à supporter avant de se reposer dans le port où on la voit. (DE PRADT.)

Law revenant une seconde fois bouleverser la France avec des billets, trouverait des ennemis plus acharnés qu'il n'en avait eus à combattre dans ses premiers prestiges. (VOLTAIRE.)

Il faut bien examiner, comme on voit, si le régime direct qui précède le participe est celui du verbe avoir ou bien celui de l'infinitif. Lorsque le régime appartient au verbe avoir, le participe varie; dans le cas contraire, il est invariable. Dans cette phrase : *Étudiez la leçon que vous avez OUBLIÉ D'APPRENDRE*, le *que* est le régime direct d'*apprendre* : *Vous avez oublié d'APPRENDRE LAQUELLE LEÇON*. Mais dans cette autre phrase : *Étudiez la leçon qu'on vous a DONNÉE à apprendre*, le *que* est régime direct du verbe avoir; on vous a LAQUELLE LEÇON DONNÉE afin de l'apprendre, pour que vous l'appreniez.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Les livres que j'ai eus à lire.  
Les travaux que j'ai eus à faire.  
Les mémoires que j'ai eus à régler.  
Les volumes que j'ai eus à transcrire.  
Les leçons que j'ai eues à apprendre.  
La fable que j'ai eue à composer.

Les obstacles que j'ai eus à vaincre.  
Les ennemis que nous avons eus à combattre.  
Les périls que nous avons eus à courir.  
Les injures qu'ils ont eues à essuyer.  
Les ravins qu'ils ont eus à traverser.  
Les peines qu'ils ont eues à souffrir.

N° DCXXXVIII.

**PARTICIPES PASSÉS SUIVIS D'UN VERBE A TOUT AUTRE MODE QUE CELUI DE L'INFINITIF.**

Les affaires *que vous aviez prévu que vous auriez* sont-elles terminées ? (BEAUZÉE.)

Je me laissai enlever de l'hôtellerie, au grand déplaisir de l'hôte, qui se voyait par là sevré de la dépense qu'il avait *compté que je ferais* chez lui. (LE SAGE.)

Les mathématiques, *que vous n'avez pas vu que j'étudiasse*, sont cependant fort utiles. (WAILLY.)

Mes raisons, *que j'ai cru qu'on approuverait*, paraissent meilleures qu'elles n'étaient en elle. (Cité par BESCHER.)

Dans ces sortes de phrases, le participe est toujours invariable. Quand on dit : *Les affaires que j'ai prévu que vous auriez*, on ne veut pas dire qu'on a prévu ces affaires mais qu'on a prévu qu'on aurait ces affaires ; le mot *que* étant le régime d'un autre verbe que celui qui précède le participe, ne saurait exercer sur ce dernier aucune espèce d'influence.

Il n'en serait pas de même si le participe, au lieu d'être immédiatement suivi de *ce* l'était de *qui* ; il varierait. Exemples : *Voilà les malheurs que j'ai prévus qui nous riveraient* ; *les inconvénients que j'ai soupçonnés qui surviendraient*. De pareils accords n'effarouchent que ceux qui ne sont pas habitués à l'analyse et aux principes, et qui n'ont jamais réfléchi jusqu'où l'on peut étendre une règle qui ne souffre aucune exception.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

Les embarras que j'ai su que vous aviez.  
La leçon que vous avez voulu que j'étudiasse.  
La conduite que j'ai supposé que vous tiendriez.

Les peines que j'ai prévu que vous causerait cette affaire.  
Les secours que vous avez prétendu que j'obtiendrais.  
Quels sont les préparatifs qu'on a dit qu'il fallait faire ?

N° DCXXXIX.

**PARTICIPES PASSÉS A LA SUITE DESQUELS L'INFINITIF EST SUPPRIMÉ PAR ELLIPSE**

Vous avez aimé votre prochain si vous lui avez rendu tous les services *que vous avez pu, que vous avez dû*. (Cité par WAILLY.)

Il a été libre de mettre à cet abandon la condition qu'il a voulu. (SIMY.)

Ils ont donné à leurs enfants toute l'éducation que leur a permis leur fortune. (Cité par BESCHER.)

N'est-il pas louable d'avoir cherché les plus nobles couleurs qu'il a pu, pour donner de l'horreur à ce si détestable abus ? (ARNAULT.)

S'il avait demandé M. de Fontenelle pour examinateur, je lui aurais fait tous les vers qu'il aurait voulu. (VOLTAIRE.)

Je lui ai lu mon éptre très-posément, jetant sur ma lecture toute la force et tout l'agrément que j'ai pu. (BOILLÉE.)

Après les participes des verbes *vouloir, pouvoir, devoir, permettre*, on sous-entend quelquefois l'infinitif, comme dans les exemples qui précèdent. Si vous lui avez rendu tous les services que vous avez pu, que vous avez dû (sous-entendu lui rendre). — Il a voulu toutes les grâces qu'il a voulu (sous-entendu avoir). — Les plus noires couleurs qu'il a pu (sous-entendu trouver). — Les vers qu'il aurait voulu (sous-entendu avoir). — Tout l'agrément que j'ai pu (sous-entendu y jeter). — Que leur a permis leur fortune (sous-entendu de donner).

Dans ce cas, le participe reste invariable, parce que le mot *que* est le régime des infinitifs ellipsés.

**Mais on doit écrire :**

Elle m'a payé les sommes *qu'elle m'a dues*.  
(Cité par BESCHER.)

Il veut fortement les choses *qu'il a une fois voulues*.  
(Id.)

J'ai fait les démarches *que mes parents m'ont permises*.  
(Cité par BESCHER.)

Tous les maux *que je lui ai voulu* lui sont arrivés.

Ici, il n'y a aucun mot sous-entendu. Il faut donc toujours bien concevoir ce qu'on veut dire : il n'y a que ce moyen d'infaillible.

### EXERCICE PHRASÉOLOGIQUE.

Je vous ai donné tous les agréments que j'ai pu.  
Nous lui avons donné tous les secours que nous avons pu.  
On a eu pour son âge et pour sa faiblesse tous les égards qu'on a dû.

Ils m'ont donné tous les plaisirs que j'ai voulu.  
Elle a obtenu les grâces et les bienfaits qu'elle a voulu.  
Elles ont fait toutes les dépenses que leur a permis leur fortune.

## ----- N° DCXL. -----

### PARTICIPES PASSÉS PRÉCÉDÉS DE L' PRONOM.

#### ACCORD.

Je l'ai *vue* à la fin, cette grande cité.  
(J.-J. ROUSSEAU.)

Ma cousine est toujours la même que je l'ai *vue*.  
(Cité par BESCHER.)

Cette personne est coupable, depuis longtemps je l'ai *souçonné*.  
(Id.)

Cette difficulté, je l'ai *reconnue* comme impossible à lever.  
(Id.)

Cette personne est d'un bon caractère; qui l'eût *crue* s'en serait bien trouvé.  
(Id.)

Cette infâme calomnie, l'avez-vous *crue*?

#### Le SIGNIFIANT *cela*.

J'ai vu même près d'eux nos bergers, nos bergères, Affecter, je l'ai *vu*, leurs modes étrangères.  
(J.-B. ROUSSEAU.)

Cette querelle fut, comme nous l'avons *vue*, l'unique cause de la mort de Henri IV.  
(VOLTAIRE.)

Avec cette loi, plus sage et plus profonde que le ministère ne l'a *souçonné*, la puissance nationale est là où elle doit être. (BENJAMIN CONSTANT.)

La chose était plus sérieuse que nous ne l'avions *pensé* d'abord.  
(LE SAGE.)

Sa vertu était aussi pure qu'on l'avait *crue* jusqu'alors.  
(VERTOT.)

Toutes les fois que le pronom *le* peut se traduire par *cela*, ou qu'il représente un adjectif ou une proposition, comme dans les exemples de la seconde colonne, le participe qui vient après est invariable. Il varie dans toute autre circonstance.

### EXERCICE PHRASÉOLOGIQUE.

La vérité, je vous l'ai déclarée, que voulez-vous davantage?  
La nouvelle était publique, et il ne l'a pas *sue*.  
Cette personne a peu de franchise; elle dissimule son caractère; vous l'avez bien jugée.  
Notre perte n'a pas été telle que vous vous l'étiez figurée.

Cette vérité, je vous l'ai déclarée, doit rester ensevelie dans un profond secret.  
Cette chose est arrivée sans qu'il l'ait *sue*.  
La nouvelle s'est trouvée vraie, comme vous l'avez jugée.  
La bataille n'a pas été telle que vous l'avez pensée.

N. B. — Voir au chapitre des *Adjectifs* les règles particulières auxquelles sont soumis les participes passés *vu*, *attendu*, *excepté*, *oui*, etc. Le participe passé du verbe *être*, *été*, ne varie jamais dans notre langue, quels que soient d'ailleurs les mots qui le précèdent ou le suivent

# CHAPITRE VII.

## DE L'ADVERBE.

### N° DCXLI.

#### NATURE DE L'ADVERBE. — SA DÉFINITION.

##### DÉTERMINATIONS DE QUALITÉS.

Le vice sans pudeur est trop incorrigible.  
(LAMOTTE.)

A vos moutons de ces feux consumés  
Sachez offrir des nuits rafraîchissantes,  
Un air *plus* pur, un sol *moins* enflammé.  
(CAMPENON.)

Et qu'une eau pure, à la source puisée,  
S'offre à leur soif *aisément* apaisée. (Id.)

Ce n'est pas un fort bon moyen  
Pour payer que de n'avoir rien.  
(LA FONTAINE.)

##### DÉTERMINATIONS D'ACTIONS.

On confond *aisément* le vice et la vertu.  
(L'ÉVÊQUE.)

Ne vous fiez pas trop à la première vue.  
(FRANÇ. DE NEUCHÂTEAU.)

Les arbres, de la terre agréable parure,  
Sortent *diversement* des mains de la nature.  
(DELLU.)

Le riche est né pour *beaucoup* dépenser ;  
Le pauvre est fait pour *beaucoup* amasser.  
(VOLTAIRE.)

L'arbre né de lui-même étale *fièrement*  
De ses rameaux pompeux le stérile ornement.  
(DELLU.)

Les qualités que nous apercevons dans les objets ou que nous leur attribuons peuvent exister en eux à tel ou tel degré. Je juge que la qualité *sage* existe dans l'objet en question et je dis : *l'enfant est sage* ; mais si je veux déterminer à quel degré cette qualité existe dans l'enfant, je dirai : *l'enfant est* **PEU sage, ASSEZ sage, TRÈS-sage, N'est PAS sage**, etc. Le degré de la qualité sera exprimé par les mots *peu, assez, très, ne pas*.

Les actions produites par les objets sont également susceptibles de degré. Si je dis : *Pierre travaille, nous marchons, ils courent, tu descends, vous montez*, je ne détermine par aucune idée accessoire les actions désignées par les mots *travaille, marchons, courent, descends, montez*. Mais si je dis au contraire : *Pierre travaille BIEN, PEU, BEAUCOUP, SOUVENT, NE travaille PAS ; nous marchons DOUCEMENT, LONGTEMPS ; ils courent VITE, RAPIDEMENT ; tu descends LENTEMENT ; vous montez INUTILEMENT*, les mots *peu, beaucoup, souvent, ne pas, doucement, longtemps, vite, rapidement, lentement, inutilement*, déterminent les actions, soit par une idée de degré, soit par une idée de temps, soit par une idée de manière.

Cette quatrième espèce de mots sert donc à déterminer les qualités ou les actions, soit par une idée de degré, comme *très, fort, trop, plus, moins, peu, beaucoup* ; soit par une idée de manière, comme *lentement, doucement, rarement, aisément, diversement, fièrement* ; soit par une idée d'époque ou de temps, comme *demain, aujourd'hui, hier, les jours, jamais* ; soit enfin par une idée de lieu, comme *ici, là*.

Tous les mots qui servent à déterminer les gradations, les nuances diverses d'une même qualité ou d'une même action, s'appellent **ADVERBES**, c'est-à-dire mots destinés à modifier les verbes, parce qu'ils accompagnent plus ordinairement les verbes.

## EXERCICE ANALYTIQUE.

(Dire si les mots imprimés en italique déterminent les actions ou les qualités par une idée de degré, de temps, de manière ou de lieu.)

« Mon malheur n'est que *trop* certain :  
On me pousse et repousse, *haut en bas* on m'envoie,  
Et la raquette en rit de joie. »  
Pauvres solliciteurs, voila votre destin. (MOLLEVAST.)  
Un philosophe, en cour, est d'un *très-mince* alof. (HAUMONT.)  
Ne s'unissent pas *aisément*. (NIVERNAM.)  
J'*n'*aimerais *assez* qu'on fût reconnaissant. (LOMBARD DE LANGEZ.)

De tous les tourments le *plus* rude à sentir,  
C'est l'inutilité d'un *trop* long repentir. (F. DE NEUCHÂTEAU.)  
Le repentir *toujours*  
Suit de folles amours,  
Mais *jamais* il n'opresse  
Un cœur brûlant du feu d'une chaste tendresse. (DU HOUILLAY.)  
Après avoir  
Rien travaillé, fait son devoir,  
Il est juste qu'on se repose. (LE BRUN.)

## SUBDIVISIONS DES ADVERBES

## ET DES LOCUTIONS ADVERBIALES.

## N° DCXLII.

## DES ADVERBES DE TEMPS.

Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuissants.  
(RACINE.)  
Hâtons-nous aujourd'hui pour jouir de la vie,  
Qui sait si nous serons *demain*? (Id.)  
Notre bonheur *bientôt* fait notre inquiétude.  
(BOILEAU.)  
Et du temple *déjà* l'aube blanchit le falte.  
(RACINE.)

Que de savants plaideurs *désormais* inutiles!  
(BOILEAU.)  
Il ne se faut *jamais* moquer des misérables,  
Car qui peut s'assurer d'être *toujours* heureux?  
(LA FONTAINE.)  
..... Faut-il que la jeunesse  
Apprenne *maintenant* à vivre à la vieillesse?  
(REGNARD.)

Les adverbess de temps sont ceux qui, ainsi qu'on le voit, expriment quelque circonstance ou rapport de temps, et par lesquels on peut répondre à la question *quand*?

Ils sont de deux sortes :

Les uns désignent le temps d'une manière déterminée; ce sont, pour le présent : *aujourd'hui, présentement, maintenant, à présent, actuellement, à cette heure*, etc.; pour le passé : *hier, avant-hier, jadis, naguère, depuis peu*, etc.; et pour le futur : *demain, bientôt, tantôt, à l'avenir, désormais, dans peu*, etc.

Les autres ne désignent le temps que d'une manière indéterminée; ce sont : *souvent, d'abord, à l'improviste, sans cesse, toujours*, etc.

## LISTE DES PRINCIPAUX ADVERBES OU LOCUTIONS ADVERBIALES DE TEMPS.

|                  |               |                    |                   |
|------------------|---------------|--------------------|-------------------|
| Alors.           | Demain.       | Longtemps.         | Récemment.        |
| Anselennement.   | Dernièrement. | Lors.              | Souvent.          |
| Aujourd'hui.     | Désormais.    | Maintenant.        | Si tôt.           |
| Auparavant.      | Dorénavant.   | Naguère.           | Simultanément.    |
| Aussitôt.        | Enfin.        | Nouvellement.      | Tantôt.           |
| Autrefois.       | Hier.         | Nuitamment.        | Tard.             |
| Bientôt.         | Incessamment. | Parfois.           | Tôt.              |
| Çà.              | Incontinent.  | Présentement.      | Toujours.         |
| Continuellement. | Jadis.        | Quelquefois.       | Vite.             |
| Déjà.            | Jamais.       | Rarement.          |                   |
| A cette heure.   | A l'instant.  | Bien longtemps.    | De nouveau.       |
| A l'avenir.      | A présent.    | Dans peu.          | Derechef.         |
| A jamais.        | Après-demain. | D'avance.          | Dès lors.         |
| A tout jamais.   | Avant-hier.   | De bonne heure.    | Depuis peu.       |
| A l'improviste.  | Bien tard     | De temps en temps. | Depuis longtemps. |

Dès à présent.  
Dès demain.  
Fort tard.  
Jusqu'ici.  
Jusqu'à présent.  
Le lendemain.  
Le surlendemain.  
La veille.

La surveillance.  
L'autre jour.  
Moins souvent.  
Pas encore.  
Plus souvent.  
Peu souvent.  
Pour le présent.  
Plus tard.

Plus tôt.  
Moins tard.  
Moins tôt.  
Sans cesse.  
Sur-le-champ.  
Trop tard.  
Trop tôt.  
Très-tard.

Très-souvent.  
Trop souvent.  
Tôt ou tard.  
Tout de suite.  
Une fois.  
Deux fois.  
Trois fois.  
Cent fois.

## N° DCXLIII.

### DES ADVERBES DE LIEU OU DE SITUATION.

Vous savez quel sujet conduit *ici* leurs pas.  
(RACINE.)

Je l'évite *partout*, *partout* il me poursuit. (*Id.*)  
Tourne *ailleurs* les efforts de ton bras triomphant.  
(CORNEILLE.)

*Ici-bas*, toute créature  
Entend tes sublimes accents.  
(LAMARTINE.)

*Là*, dort d'un doux sommeil, quoique sans maux  
Dans le sein de sa mère un fils de la vallée. (*Id.*)  
Et les fils du hameau... sont restés *en bas*,  
Occupés à choisir des fleurs au sein des plaines.  
(*Id.*)

Qui veut voyager *loin* ménage sa monture.  
(RACINE.)  
Où l'usage prévaut, nulle raison n'est bonne.  
(QUINCY.)

Les adverbess de lieu sont , comme on le voit par ces citations , ceux qui désignent toutes sortes de lieux indifféremment, et qui servent à exprimer la différence des distances et des situations, par rapport ou à la personne qui parle, ou aux choses dont il parle.

#### LISTE DES ADVERBES ET DES LOCUTIONS ADVERBIALES DE LIEU OU DE SITUATION.

Ailleurs.  
alentour.  
Arrière.  
Auprès.  
Céans.  
Ci.

Dedans.  
Delors.  
Devant.  
Derrière.  
Dessus.  
Dessous.

En (*de là*).  
Jusque.  
Ici.  
Là.  
Loin.  
Où.

Partout.  
Près.  
Proche.  
Y.

A terre.  
A côté.  
A bas.  
Aux environs.  
Bien loin.  
Bien près.  
Cà et là.  
D'ici.  
De cà, de là.  
De côté.  
De près.  
D'ou.

D'en haut.  
D'en bas.  
En dedans.  
En dehors.  
En deçà.  
En bas.  
En haut.  
En arrière.  
En avant.  
Ici-bas.  
Ici dessus.  
Ici près.

Jusqu'ici.  
Jusque là.  
Jusqu'ou.  
Ici-bas.  
Là-dedans.  
Là-dessus.  
Là-dessous.  
Là-haut.  
Nulle part.  
Par où.  
Par ici.  
Par là.

Par de là.  
Par en haut.  
Par en bas.  
Près d'ici.  
Quelque part.  
Tout proche.  
Tout auprès.  
Tout contre.  
Tout le long.  
Vis-à-vis.  
Tout du long.

## N° DCXLIV.

### DES ADVERBES D'ORDRE ET DE RANG.

A ton auguste nom tout s'ouvrira d'*abord*.  
(BOILEAU.)  
Rome est encor telle qu'*auparavant*.  
(CORNEILLE.)  
Il me promène *après* de terrasse en terrasse.  
(BOILEAU.)

Elle fut destinée *premièrement* par sa glorieuse naissance, et *ensuite* par sa malheureuse captivité à l'erreur et à l'hérésie.  
(BOSSUET.)  
Tout se découvre *enfin* lorsque moins on y pense.  
(MONTAIGNE.)

Les adverbes d'ordre et de rang sont ceux qui servent à exprimer l'ordre dans lequel les choses sont arrangées les unes à l'égard des autres, sans attention au lieu. Les uns ont rapport à l'ordre numéral, tels que : *premièrement, secondement*, etc. ; les autres désignent le simple arrangement respectif, tels que : *d'abord, après, devant*, etc.

## LISTE DES ADVERBES ET LOCUTIONS ADVERBIALES INDIQUANT L'ORDRE ET LE RANG.

|                    |                  |                      |                       |
|--------------------|------------------|----------------------|-----------------------|
| <b>Avant.</b>      | Alternativement. | En ordre.            | En dernier lieu.      |
| <b>Après.</b>      | A la fois.       | Confusément.         | Sens devant derrière. |
| <b>Auparavant.</b> | Par ordre.       | Pêle-mêle.           | Tout à rebours.       |
| <b>Enfin.</b>      | Devant.          | En foule.            | Pareillement.         |
| <b>Ensuite.</b>    | Puis.            | De fond en comble.   | Semblablement.        |
| <b>Ensemble.</b>   | Premièrement.    | Sens dessus dessous. | De la même manière.   |
| <b>De front.</b>   | Secondement.     | Soudain.             | Troisièmement.        |
| <b>De rang.</b>    | De suite.        | Successivement.      | Cinquièmement.        |
| <b>A la ronde.</b> | Tout de suite.   | En premier lieu.     | Sixièmement.          |
|                    |                  |                      | Septièmement.         |
| <b>A l'avance.</b> | D'abord.         | Tour à tour.         | Multièmement.         |
| <b>A la fin.</b>   | Ci-après.        | A la file.           |                       |

————— N° DCXLV. —————

## DES ADVERBES DE QUANTITÉ ET DE COMPARAISON

Sommes-nous *assez* sûrs de notre destinée  
Pour le remettre au lendemain ?  
(J.-B. ROUSSEAU.)

Je vous laisse *aussi* libre et *plus* libre que moi.  
(CORNEILLE.)

La vérité ne peut être *trop* claire.  
(BOURSAULT.)

Je crains *peu* d'essuyer cette étrange furie.  
(BOILEAU.)

Ceux qui ont *beaucoup* sont obligés de donner  
*beaucoup*. (LA BRUYÈRE.)

Rien n'est *tant* à nous que notre volonté.  
(ROTROU.)

Oh ! *combien* la vertu souffre à se démentir !  
(LA HARPE.)

Dans un terrain *trop* sec le grain ne germe *guère*.  
(DE BIEVRE.)

Ah ! de peur de tomber, ne courons pas *si* fort.  
(MOLIÈRE.)

L'abus des vérités doit être *autant* puni que l'introduction du mensonge.  
(PASCAL.)

J'aime *mieux* un vice commode  
Qu'une fatigante vertu. (MOLIÈRE.)

*Ainsi* que les rayons du soleil dissipent les nuages,  
*ainsi* la présence du prince dissipe les séditions.  
(ACADÉMIE.)

Les adverbes de quantité sont ceux qui modifient par une idée de quantité, soit physique, soit morale : ils peuvent désigner l'une et l'autre de ces deux sortes de quantité de trois manières : 1° par estimation précise, tels que : *assez, trop, peu, beaucoup, bien, fort, très, au plus, au moins, tout, tout du moins, du tout, tout-à-fait*, etc. ; 2° par comparaison, comme : *plus, moins, davantage, aussi, autant*, etc. ; 3° par extension, ainsi que : *tant, si, presque, quelques, encore*, etc.

Les adverbes de comparaison sont ceux qui marquent une idée de comparaison ou de différence de degrés entre les personnes et les choses ; ce sont : *comme, de même, ainsi, plus, moins*, etc.

Comme une chose ou une personne peut être égale, ou supérieure, ou inférieure à une autre en qualité ou en quantité, il y a aussi trois sortes de comparaison, ou degrés de signification.

Les comparaisons d'égalité s'expriment au moyen des adverbes : *comme, de même, ainsi, pareillement, autant, aussi, si*, etc.

Les comparaisons de supériorité se rendent à l'aide des adverbes : *plus, davantage, de plus, pis, mieux*, etc.

Les comparaisons d'infériorité s'énoncent par les adverbes : *moins, presque, quasi, à peu près, tout au plus*, etc.

## LISTE DES ADVERBES ET EXPRESSIONS ADVERBIALES DE QUANTITÉ ET DE COMPARAISON.

|                      |                    |               |                  |
|----------------------|--------------------|---------------|------------------|
| Abondamment.         | Davantage.         | Mieux.        | Que.             |
| Absolument.          | Encore.            | Moins.        | Quelque.         |
| Assez.               | Entièrement.       | Médiocrement. | Si.              |
| Aussi.               | Extrêmement.       | Passablement. | Suffisamment.    |
| Autant.              | Environ.           | Peu.          | Tant.            |
| Ainsi.               | Exclusivement.     | Pis.          | Tout.            |
| Bien.                | Entièrement.       | Plus.         | Tres.            |
| Beaucoup.            | Fort.              | Plutôt.       | Trop.            |
| Combien.             | Guère.             | Presque.      |                  |
| Comme.               | Infiniment.        | Quasi.        |                  |
| A bon marché.        | A l'infini.        | Du moins.     | Pour le moins.   |
| A foison.            | A l'envi.          | Du tout.      | Tout-à-fait.     |
| A demi.              | A qui mieux mieux. | Ni moins.     | Tout au plus.    |
| Au plus.             | A vil prix.        | Ni plus.      | Trop peu.        |
| Au moins.            | De mieux en mieux. | Pas beaucoup. | Tant soit peu.   |
| A peu près.          | De plus.           | Peu à peu.    | Un grand nombre. |
| A peu de chose près. | De même.           | Pour le plus. | Un peu.          |

## N° DCXLVI.

## DES ADVERBES DE MANIÈRE ET DE QUALITÉ.

..... Ayons la fermeté  
De jouir *pleinement* de notre volonté. (LANOUE.)  
*Aisé*ment de soupçon un vieux est susceptible.  
(BRET.)  
..... La seule valeur défend *mal* un état.  
(CRÉBILLON.)

Un tyran ne sait pas rougir *émpuement*.  
(CHÉNIER.)  
Allons, employons *bien* le moment qui nous reste.  
(RACINE.)  
De ses habitudes premières  
On se défait *malaisément*. (LAMOIGNON.)

Les adverbess de manière sont ceux qui expriment comment et de quelle manière les choses se font.

## LISTE DES ADVERBES ET EXPRESSIONS ADVERBIALES DE MANIÈRE ET DE QUALITÉ.

|                |                                                     |                          |                                                               |
|----------------|-----------------------------------------------------|--------------------------|---------------------------------------------------------------|
| Autrement.     | Exprès.                                             | Même.                    | Tellement.                                                    |
| Bien.          | Gratis.                                             | Nuitamment.              | Vite.                                                         |
| Conjointement. | Incognito.                                          | Prudemment.              | Véritablement, et tous les autres adverbess terminés en ment. |
| Constamment.   | Instantment.                                        | Sagement.                |                                                               |
| Ensemble.      | Lentement.                                          | Soiemment.               |                                                               |
| A tort.        | A la hâte.                                          | bles, formées de la pré- | Avec soin.                                                    |
| A travers.     | A la mode, et toutes les autres expressions sembla- | position d et d'un sub-  | De bials.                                                     |
| A regret.      |                                                     | stantif.                 | Pêle-mêle.                                                    |

## N° DCXLVII.

## DES ADVERBES D'AFFIRMATION, DE NÉGATION ET DE DOUTE.

Pères, de vos enfants ne forcez *point* les vœux;  
Le ciel vous les donna, mais pour les rendre heureux.  
(CHÉNIER.)

*Certes*, à voir les hommes si occupés, si vifs, on dirait qu'ils travaillent pour des années éternelles.  
(MASSILLON.)

*Certainement*, il n'y a rien de plus merveilleux que ce changement.  
(BOSSUET.)

Peut-on mener une telle vie dans le monde? —  
*Oui, sans doute*. (Id.)

Ferez-vous cela? — *Volontiers*. (ACADÉMIEN.)

Lui céderez-vous vos droits? — *Nullement*. (Id.)

Au moment où je parle, ils ont vécu *peut-être*.  
(VOLTAIRE.)

*Non*, jamais les vertus ne sont assez nombreuses  
(CHÉNIER.)

Les adverbess d'affirmation sont ceux qui servent à affirmer; tels sont : *certes, sans doute, vraiment, oui, volontiers, soit, d'accord*, etc.

Les adverbess de négation sont ceux qu'on emploie pour nier, comme : *non, ne, ne pas, ne point, nullement, point du tout*, etc.

Il n'y a qu'un seul adverbe de doute, c'est *peut-être*.

## N° DCXLVIII.

### DES ADVERBES D'INTERROGATION.

*Comment se faire aimer, sans perdre un peu de l'autorité?*

(FLÉCHIER.)

*Quand verrai-je, ô Sion, relever tes remparts?*

(RACINE.)

*Où menez-vous ces enfants et ces femmes?*

(RACINE.)

*Par où commencer?*

(Id.)

*D'où lui vient cette impudente audace?*

(Id.)

Les adverbess d'interrogation sont ceux qui servent à interroger. Ces adverbess sont : *combien, où, d'où, par où, comment, quand, pourquoi*, etc.

Telles sont les différentes classes adoptées par la plupart des grammairiens. Mais cette classification est difficile, souvent inexacte, et ne saurait guère offrir d'utilité qu'aux étrangers. Nous allons suivre une classification plus simple, et pour ainsi dire matérielle. Nous placerons en première ligne les mots qui ne peuvent être qu'adverbess, et qui ne se composent que d'un seul mot; au deuxième rang seront les adverbess dérivés des adjectifs; au troisième rang, les locutions employées comme adverbess, et au quatrième rang, les mots pris adverbialement; de là quatre classes : ADVERBES PURS OU SIMPLES, ADVERBES DÉRIVÉS, MOTS PRIS ADVERBIALEMENT, et LOCUTIONS ADVERBIALES.

## TABLEAU GÉNÉRAL DES ADVERBES.

### N° DCXLIX.

#### 1<sup>re</sup> CLASSE. — ADVERBES PURS OU SIMPLES ET EN UN SEUL MOT.

|              |               |                   |                  |
|--------------|---------------|-------------------|------------------|
| Ailleurs     | Dedans.       | Jadis.            | Plutôt.          |
| Ainsi.       | Dehors.       | Jamais.           | Pourtant.        |
| Autour.      | Déjà.         | Jusque.           | Presque.         |
| Alors.       | Demain.       | Là.               | Puis.            |
| Assez.       | Désormais.    | Loin.             | Quasi.           |
| Aujourd'hui. | Dehors.       | Lors.             | Quelquefois.     |
| Auparavant.  | Dessus.       | Maintenant.       | Sciemment.       |
| Aussi.       | Dorénavant.   | Mieux.            | Souvent.         |
| Aussitôt.    | Encore.       | Moins.            | Surtout.         |
| Autant.      | Enfin.        | Naguère.          | Tant.            |
| Autrefois.   | Ensemble.     | Ne.               | Tantôt.          |
| Beaucoup.    | Ensuite.      | Néanmoins.        | Tard.            |
| Bien.        | Fort.         | Non, pour ne pas. | Tôt.             |
| Ça.          | Gratia.       | Notamment.        | Toujours.        |
| Certes.      | Guère.        | Nuitamment.       | Toutefois.       |
| Céans.       | Hier.         | Oh.               | Très.            |
| Cependant.   | Ici.          | Parfois.          | Trop.            |
| Ci.          | Incessamment. | Partout.          | Volontiers.      |
| Combien.     | Incognito.    | Pau.              | Etc., etc., etc. |
| Comment.     | Incontinent.  | Pis.              | Etc., etc., etc. |
| Davantage.   | Instantement. | Plus.             | Etc., etc., etc. |

II<sup>e</sup> CLASSE. — ADVERBES DÉRIVÉS D'ADJECTIFS.

Distinctement.  
Médiocrement.  
Sagement.  
Poliment.  
Modestement.  
Inconsidérément.  
Premièrement.  
Secondement.  
Troisièmement.  
Utilement.  
Vraiment.  
Ingénument.  
Aisément.  
Impunément.

Véritablement.  
Doucement.  
Bonnement.  
Franchement.  
Civillement.  
Gentiment.  
Lentement.  
Présentement.  
Prudemment.  
Élégamment.  
Doctement.  
Savamment.  
Fièrement.  
Étourdiment.

Légerement.  
Extrêmement.  
Lourdement.  
Hardiment.  
Joliment.  
Conjointement.  
Promptement.  
Rarement.  
Lestement.  
Nullement.  
Autrement.  
Éloquemment.  
Amplement.  
Entièrement.

Naturellement.  
Vivement.  
Audacieusement.  
Facilement.  
Silencieusement.  
Rapidement.  
Inopinément.  
Clandestinement.  
Opiniâtrément.  
Ordinairement.  
Attentivement, et <sup>autres</sup>  
adverbes terminés <sup>ment</sup>  
qui dérivent de  
adjectifs.

III<sup>e</sup> CLASSE. — LOCUTIONS ADVERBIALES.

A jamais.  
A la fois.  
A l'envi.  
A part.  
Après-demain.  
A présent.  
A regret.  
A tort.  
A loisir.  
A peine, etc.  
Avant-hier.  
Avec soin.  
Avec peine.  
Avec raison, etc.  
Ça et là.  
Ci-après.  
Ci-inclus.

Ci-joint.  
D'abord.  
D'accord.  
D'ailleurs.  
De là.  
De ça et de là.  
De même.  
De plus.  
De suite.  
De nuit.  
De jour, etc.  
Dès lors.  
D'ici.  
D'ordinaire.  
D'où.  
Ci-après.  
Du moins.

Du tout, etc.  
En avant.  
En arrière.  
En vain, etc.  
En sus.  
Une fois pour toutes.  
Jusque là.  
Là-dedans.  
Longtemps.  
Ne pas, ne point.  
Ne plus, etc.  
Ni plus ni moins.  
Nulle part.  
Par hasard.  
Par ici.  
Par là, etc.  
Pêle-mêle.

Peut-être.  
Plus tôt.  
Plus tard, etc.  
Quelque part.  
Sans doute.  
Tôt ou tard.  
Tour à tour.  
Sens dessus dessous.  
Tout d'un coup.  
Mal à propos.  
Coup sur coup.  
Tout-à-fait.  
Tout à l'heure.  
A l'amiable, etc., et <sup>autres</sup>  
locutions semblables.

IV<sup>e</sup> CLASSE. — MOTS PRIS ADVERBIALEMENT

Chanter *juste*.  
Voir *clair*.  
Rester *court*.  
Coûter *cher*.  
Parler *bas*.  
Frapper *fort*.  
Lire *haut*.  
Chanter *faux*.  
Rire *bas*.

Tenir *bon*.  
Frapper *ferme*.  
Marcher *droit*.  
Marcher *incliné*.  
Il en est de même des  
adjectifs pris adver-  
bialement.  
*Quelques* grands.  
*Demi-nus*.

Il ose *même*.  
*Nu*-pieds.  
*Nu*-tête.  
Il dit *après*.  
*Comme* il parle.  
Il va *derrière*.  
Il est *proche*.  
*Mal* fait.  
Il vient *exprès*.

Il est quatre heures *environ*.  
Il est *près*.  
*Où* vas-tu ?  
J'en viens.  
*Y* viens-tu ? etc.  
Il parle *avec*.  
Je marche *contre*.  
Je plaide *pour*.  
Il s'est en allé *avec*.

## EXERCICE ANALYTIQUE.

Les crimes sont pesés dans la juste balance ;  
*Tôt ou tard* les forfaits trouvent leur récompense. (HAGNONY.)  
Nous croyons *quelquefois* des choses bien étranges. (RIGAUD.)  
Les curieux ont *souvent* tort. (HAGNONY.)  
De ses habitudes premières  
On se défait *malaisément*. (LEBAUV.)  
Pour l'homme, le travail est *toujours* nécessaire. (HAGNONY.)  
Un grand fonds de vertus *rarement* se confisque. (BOURBAULT.)  
Après tant de rebuts qui t'ont fait soupier,  
Vertu, *trop* négligée, ose te remonter. (DETROUCHES.)  
Non, *jamais* les vertus ne sont *assez* nombreuses. (DEMOUSTIER.)  
La vertu malheureuse en est *plus* respectable. (CASSIER.)  
La vertu d'elle-même est *partout* respectable. (Id.)  
Singulière monnaie (la vérité), elle a pu sembler belle  
Lorsqu'on l'appréciait à sa valeur réelle ;  
Mais depuis *bien longtemps* elle a *fort* peu de cours,  
Et son poids est *partout* ignoré dans les cours. (CASSIER.)

Oh ! que la vérité  
Se peut cacher *longtemps* avec difficulté ! (MORIN.)  
Qui se venge à *demi* court lui-même à sa perte. (CASSIER.)  
On aime *encore* quand on veut se venger. (FEST.)  
Jusqu'ici jamais  
La probité ne fut la vertu des valets.  
Qui veut vaincre est *déjà* bien près de la victoire.  
Aujourd'hui  
On passe sur l'honnête, et l'on songe à l'utile.  
Le trône fut *toujours* un dangereux abîme.  
La foudre l'environne *aussi* bien que le crime.  
Qui ne trompe *jamais* sera *souvent* trompé.  
La vanité nous rend *aussi* dupes que nous.  
La vérité ne peut être *trop* claire.  
Ah ! de peur de tomber, ne courons pas si fort !  
Oh ! combien la vertu souffre à se démentir !  
Un bien qu'on n'attend *plus* facilement s'oublie

(MORIN.)  
(CASSIER.)  
(FEST.)  
(DEMOUST.)  
(BOURBAULT.)  
(DETROUCHES.)  
(HAGNONY.)  
(CASSIER.)  
(DEMOUST.)  
(FEST.)  
(BOURBAULT.)  
(MORIN.)  
(CASSIER.)

— — — — — N° DCL. — — — — —

DE LA FORMATION DES ADVERBES EN *ment*.

I<sup>re</sup> SÉRIE. — *Aisément, poliment, ingénument.*

On *censure aisément* quand on est sans faiblesse.  
(LA CHAUSSÉE.)

Certes, il n'est *vraiment* pire eau que l'eau qui dort.  
(FABRE D'ÉGLANTINE.)

Un financier jamais ne dort *profondément*.  
(JAUFFRET.)

Outrageons *hardiment* qui nous ose outrager.  
(CAMPISTRON.)

II<sup>e</sup> SÉRIE. — *Horriblement, terriblement.*

Les premières amours tiennent *terriblement*.  
(QUINAULT.)

*Rarement* un valet dit du bien de son maître.  
(COLLIN D'HARLEVILLE.)

Un bien qu'on n'attend plus *facilement* s'oublie.  
(CHÉNIER.)

On ne saurait manquer de louer *largement*  
Les dieux. (LA FONTAINE.)

III<sup>e</sup> SÉRIE. — *Bonnement, hautement, vivement.*

Protéger *hautement* les vertus malheureuses,  
C'est le moindre devoir des âmes généreuses.  
(CORNÉILLE.)

L'homme *entièrement* seul est celui qui n'a point  
d'amis. (DICT. DE MAXIMES.)

*Fortement* appuyé sur des oracles vains,  
Un pontife est souvent terrible aux souverains.  
(VOLTAIRE.)

Nous nous plaignons quelquefois *légèrement* de  
nos amis pour justifier par avance notre légèreté.  
(LA ROCHEFOUCAULD.)

IV<sup>e</sup> SÉRIE. — *Élégamment, prudemment.*

Un savant philosophe a dit *élégamment* :  
Dans tout ce que tu fais, hâte-toi lentement.  
(REGNARD.)

Alors qu'il veut entrer, l'ami frappe à la porte ;  
Le prince *apparemment* prend d'assaut la maison.  
(CHÉNIER.)

Une femme doit plutôt juger *sainement* les livres  
qu'en parler *savamment*.  
(DICTIONNAIRE DE MAXIMES.)

A la ruse on peut bien se prêter *décemment*,  
Lorsque l'hymen en doit être le dénouement.  
(DESTOUCHES.)

Ces quatre séries d'exemples nous montrent que les adverbess en *ment* se forment, pour la plupart, des adjectifs qualificatifs, de la manière suivante :

1<sup>o</sup> Quand l'adjectif masculin est terminé par une voyelle sonore, on y ajoute *ment* : *aisément, poliment, ingénument*. On excepte *impuni*, qui fait *impunément*, et les adjectifs *beau, nouveau, fou et mou*, dont les adverbess sont formés du féminin : *bellement, nouvellement, follement, mollement*.

2<sup>o</sup> Quand l'adjectif masculin est terminé par un *e* muet, on y ajoute la finale *ment* : *horriblement, terriblement* ; excepté *aveugle, commode, conforme, énorme, incommode, opiniâtre et uniforme*, qui changent l'*e* muet en *é* fermé : *aveuglément, commodément, conformément*, etc. On excepte encore *traître*, qui fait *traîtreusement*.

3<sup>o</sup> Quand l'adjectif est terminé au masculin par une consonne, l'adverbe en *ment* se forme de la terminaison féminine : *bonnement, hautement, vivement*, etc. Il faut excepter : 1<sup>o</sup> *gentil*, qui fait *gentiment* ; 2<sup>o</sup> *commun, confuse, diffuse, expresse, importune, obscure, précise, profonde*, qui changent l'*e* muet en *é* fermé : *communément, confusément*, etc.

4<sup>o</sup> Les adjectifs en *ant* et en *ent* forment l'adverbe en *ment* par le changement de *nt* en *mmment* : *élégant, élégamment ; prudent, prudemment*. On excepte *lent, présent et véhément*, dont les adverbess sont *lentement, présentement et véhémentement*.

Trois adverbess en *mmment* dérivent d'anciens adjectifs qui ne sont plus usités aujourd'hui ; ce sont *notamment, nuitamment et sciemment*.

NOTA. — La finale *ment*, dans les adverbess, vient de l'ablatif latin *mente*, qui veut dire

*esprit, manière.* Ainsi de *tenerd mente, forti mente, nous avons fait tendrement, fortment, etc.*

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

#### 1<sup>re</sup> SÉRIE. — *Aisément, poliment, ingénument.*

|             |                  |                |            |             |             |
|-------------|------------------|----------------|------------|-------------|-------------|
| Sensément.  | Inconsidérément. | Déterminément. | Privément. | Nommément.  | Modérément. |
| Poliment.   | Hardiment.       | Vraiment.      | Joliment.  | Impoliment. | Fourdiment. |
| Ingénument. | Dément.          | Résolument.    | Goulément. | Absolument. | Aisément.   |

#### II<sup>e</sup> SÉRIE. — *Horriblement, terriblement.*

|                |               |                   |                |              |               |
|----------------|---------------|-------------------|----------------|--------------|---------------|
| Politiquement. | Solidelement. | Sévèrement.       | Sagement.      | Comiquement. | Docilement.   |
| Uniquement.    | Fidèlement.   | Noblement.        | Magnanimement. | Suprêmement. | Médisamment.  |
| Difficilement. | Habilement.   | Épouvantablement. | Rarement.      | Largement.   | Horriblement. |

#### III<sup>e</sup> SÉRIE. — *Bonnelement, hautement, vobement.*

|               |                |                 |                |               |                 |
|---------------|----------------|-----------------|----------------|---------------|-----------------|
| Bonnelement.  | Accroissement. | Paternellement. | Éternellement. | Discrètement. | Indiscrètement. |
| Complètement. | Secrètement.   | Naïvement.      | Vivement.      | Fugitivement. | Évasivement.    |
| Tardivement.  | Succèsivement. | Paraillement.   | Grossièrement. | Faussement.   | Sottement.      |

#### IV<sup>e</sup> SÉRIE. — *Élégamment, prudemment.*

|              |             |              |              |                |              |
|--------------|-------------|--------------|--------------|----------------|--------------|
| Méchamment.  | Élégamment. | Savamment.   | Galamment.   | Nonchalamment. | Étonnamment. |
| Impudemment. | Prudemment. | Indécemment. | Diligemment. | Décemment.     | Evidemment.  |

### —♦♦♦♦♦ N° DCLI. ♦♦♦♦♦—

#### DE QUELQUES ADVERBES EN *ment* QUI ONT UN COMPLÉMENT.

Le faux ami n'aime que *relativement* A SON PROPRE INTÉRÊT ; et si la cupidité le lui conseille, il deviendra ingrat et parjure. (J.-J. ROUSSEAU.)

*Indépendamment* DES GRACES DE SON ÂGE ET DE SA GAITÉ VIVE ET CARESSANTE, elle a dans le caractère un fonds de douceur et d'égalité.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Je pense à vous, ma chère fille, *préférentiellement* A TOUTES CHOSES. (M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ.)

Polyeute parle comme il doit parler, *conformément* AUX PRÉJUGÉS. (VOLTAIRE.)

Trois adverbess en *ment* s'emploient avec un complément précédé de la préposition *de* ; ce sont *dépendamment*, *différemment* (1), *indépendamment* ; et douze autres, avec un complément précédé de la préposition *à* ; tels sont *antérieurement* (2), *conformément*, *conséquentment* (3), *convenablement* (4), *exclusivement* (5), *inférieurement*, *postérieurement* (6), *préférentiellement*, *privativement*, *proportionnellement*, *relativement* et *supérieurement* (7).

Chacun de ces adverbess a conservé le même complément que celui de l'adjectif dont il est formé.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Cette dette a été contractée antérieurement à la vôtre.  
Il faut vivre conformément à son état.  
L'âme agit souvent dépendamment des organes.  
Faire une chose indépendamment de quelqu'un.  
Ce qu'il demandait lui fut accordé privativement à tout autre.  
Il a été récompensé proportionnellement à son mérite.  
Régulus aimait la patrie exclusivement à soi.

Parler convenablement au sujet.  
Il a conduit l'affaire conséquemment à ce qui avait été réglé.  
Les princes agissent différemment des particuliers.  
Aimer Dieu préférentiellement à toutes choses.  
Cet acte a été fait postérieurement à celui dont vous parlez.  
Cela a été dit relativement à ce qui précède.  
L'un a écrit bien inférieurement, bien supérieurement à l'autre.

(1) *Différemment* peut se mettre aussi sans complément : Ils ont agi chacun *différemment*.  
(2) *Antérieurement* s'emploie également sans complément : Ce que je vous raconte eut lieu *antérieurement*.

(3) *Conséquentment* ne régit la préposition *de* que quand il signifie *en conséquence* ; et lorsqu'il signifie *d'une manière conséquente* il ne prend point de régime : *Conséquentment* à ce qui a été décidé. Il parla *conséquentment*.

(4) *Convenablement* peut s'employer absolument : Dans cette affaire vous n'avez pas agi *convenablement*.

(5) *Exclusivement* s'emploie presque toujours sans complément : Penser à quelqu'un *exclusivement*.

(6) *Postérieurement* s'emploie aussi absolument : Cette affaire eut lieu *postérieurement*.

(7) *Supérieurement* est également en usage sans complément : Il parla *supérieurement*.

## N° DCLII.

### DEGRÉS DE SIGNIFICATION DANS LES ADVERBES EN *ment*.

#### I. — Positif.

Les hommes ne louent jamais *gratuitement* et sans intérêt. (SAINT-EVRÉMONT.)

Toute la doctrine des mœurs tend *uniquement* nous rendre heureux. (BOSSUET.)

#### II. — Comparatif. — Degré d'égalité.

Est-il possible qu'une nation qui pense *aussi dé-  
scatement* que la nation française, ne marque or-  
linairement son esprit dans la société qu'aux dé-  
pens de la réputation de ses compatriotes. (MONTESQUIEU.)

Puissé-je te revoir bientôt, et retrouver avec toi  
ces jours heureux qui coulent *si doucement* entre  
deux amis. (MONTESQUIEU.)

#### Degré de supériorité ou d'infériorité.

Le génie consiste, en tout genre, à concevoir  
*plus vivement et plus parfaitement* son objet. (VAUVENARGUES.)

Le lierre s'unit *moins étroitement* à l'ormeau, le  
serpent au serpent, la jeune sœur au cou d'une  
sœur chérie. (CHATEAUBRIAND.)

#### III. — Superlatif.

Le courage s'occupe *très-sérieusement* de sa pro-  
pre conservation. (DICT. DE MAXIMES.)

Nous avons *fort exactement* les histoires des  
peuples qui se détruisent; ce qui nous manque est  
celle des peuples qui se multiplient. (J.-J. ROUSSEAU.)

Les adverbess en *ment* sont, comme tous les adjectifs dont ils dérivent, susceptibles des trois degrés de signification, qui sont le *positif*, le *comparatif*, et le *superlatif*. Le premier exprime la manière purement et simplement; le second l'énonce à un degré d'égalité, de supériorité ou d'infériorité, en ajoutant à l'adverbe les mots *si*, *aussi*, *plus*, *moins*; le troisième, à l'aide des mots *bien*, *très*, *fort*, la porte au plus haut période.

*Comment*, *éternellement*, *tellement*, sont les seuls adverbess en *ment* qui n'admettent aucun degré de comparaison.

#### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Bonhêtement.  
Aussi bonhêtement.  
Plus bonhêtement.  
Bien bonhêtement.

Gracieusement.  
Si gracieusement.  
Moins gracieusement.  
Très-gracieusement.

Doucement.  
Aussi doucement.  
Plus doucement.  
Fort doucement.

Dignement.  
Si dignement.  
Moins dignement.  
Bien dignement.

### SYNTAXE DES ADVERBES.

## N° DCLIII.

#### Aujourd'hui.

Tel repousse *aujourd'hui* la misère importune.  
Qui tombera demain dans la même infortune. (LA HARPE.)

Il semble qu'*aujourd'hui* la fortune vous rie :  
Demain le ciel se brouille, et la scène varie. (DORAT.)

*Aujourd'hui* dans ce monde on ne connaît qu'un  
C'est l'ennui; pour le fuir, tous les moyens sont bons.  
(CRIME,  
(GRESSET.)

... De tous les emplois, le plus lâche *aujourd'hui*  
Est d'être l'espion des paroles d'autrui.  
(BOURSAULT.)

L'abbé Girard voulait que l'on écrivît *aujourd'hui* sans apostrophe; mais personne n'a adopté cette orthographe, et l'on écrit *aujourd'hui* avec une apostrophe entre *aujourd* et le *h*

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Aujourd'hui* l'on rit, demain l'on pleure.

Les sentiments d'*aujourd'hui* ne sont pas ceux d'autrefois.

————— N° DCLIV. —————

*Jusqu'aujourd'hui. Jusques à aujourd'hui. Jusqu'à aujourd'hui. Jusques aujourd'hui.*

*Jusqu'à aujourd'hui, jusques à aujourd'hui.*

J'ai différé *jusqu'à aujourd'hui* à vous donner  
de mes nouvelles.  
(ACADÉMIE.)

Dans l'intervalle de temps qui s'est écoulé depuis  
votre naissance *jusques à aujourd'hui*...  
(MASSILLON.)

*Jusqu'aujourd'hui, jusques aujourd'hui.*

Reine, *jusqu'aujourd'hui* vous avez pu connaître  
Quelle fidélité m'attachait à vos lois. (VOLTAIRE)

... Et *jusques aujourd'hui*

Je l'ai pressé de seindre.

(RACINE.)

La guerre a régné longtemps au sein du monde grammatical sur la question de savoir si les quatre expressions *jusqu'aujourd'hui*, *jusques aujourd'hui*, *jusqu'à aujourd'hui*, *jusques à aujourd'hui*, étaient également correctes, également françaises.

Les uns, Wailly et Féraud en tête, ne voyant dans l'adverbe *aujourd'hui* qu'un composé de plusieurs mots (AU JOUR DE HUI), décidèrent qu'on devait toujours dire *jusqu'aujourd'hui* ou *jusques aujourd'hui*, et, partant, proscrivirent les deux dernières locutions. La meilleure et la plus solide raison qu'ils en pouvaient donner était que la préposition *à* se trouvant déjà exprimée dans *jusqu'aujourd'hui* (JUSQU'À LE JOUR DE HUI), on en faisait un double emploi en disant *jusqu'à aujourd'hui*; dès lors ils prétendirent que cette répétition de la préposition était vicieuse.

Les autres, parmi lesquels il faut ranger Thomas Corneille et d'Olivet, sans rejeter absolument les deux expressions *jusqu'aujourd'hui*, *jusques aujourd'hui*, voulaient qu'on préférât *jusqu'à aujourd'hui*, *jusques à aujourd'hui*; et ils se fondaient sur ce que *aujourd'hui* devait être un seul mot comme *demain*, *hier*. Ainsi, puisque l'on disait *jusqu'à demain* ou *jusques à demain*, il s'ensuivait qu'il fallait dire aussi *jusqu'à aujourd'hui* ou *jusques à aujourd'hui*.

Ces deux opinions, motivées d'une manière si rationnelle, si péremptoire, ont eu pour résultat de faire consacrer les quatre expressions, qui en effet ont été sanctionnées et par l'usage et par l'Académie.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je vous ai attendu *jusqu'aujourd'hui*.  
Je vous ai attendu *jusques aujourd'hui*.

Je vous ai attendu *jusqu'à aujourd'hui*.  
Je vous ai attendu *jusques à aujourd'hui*.

—••••• N° DCLV. •••••—

*Alentour* COMPARÉ AVEC *autour*

*Alentour.*

Les plaisirs nonchalants folâtraient *alentour*.  
(BOILEAU.)  
Les chagrins dévorants, etc.  
Troublent l'air d'*alentour* de longs gémissements.  
(Id.)

*Autour.*

La terre est emportée avec une rapidité inconcevable *autour* DU SOLEIL. (LA BRUYÈRE.)  
Il était sur son char. Ses gardes affligés  
Imitaient son silence, *autour* de lui rangés.  
(RACINE.)

*Alentour* est un adjectif qui ne doit jamais prendre de complément, et *autour*, une préposition qui, au contraire, en admet toujours un. Ainsi on ne dira pas : *Cette mère a ses enfants ALENTOUR D'ELLE*, mais bien *AUTOUR D'ELLE*.

C'est parce que *alentour* ne s'écrit plus aujourd'hui qu'en un seul mot et qu'on en a fait un adjectif, que ce serait une faute de lui donner un complément ; mais, au siècle de Louis XIV, les écrivains, tant poètes que prosateurs, employaient *entour* comme substantif, et alors ce mot pouvait être suivi d'un complément. Aussi lit-on dans La Fontaine :

Le malheureux lion se déchire lui-même,  
Fait résonner sa queue d'*entour* DE SES FLANCs.

Il tourne d'*entour* DU TROUPEAU,  
Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau.

A *l'entour de* est une expression maintenant hors d'usage, et néanmoins à regretter, comme le dit Boniface.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

J'allai voir ce monument, je me promenai à l'*entour*.  
Un rond se forma, et il courut à l'*entour*.

Je me promenai *autour* de l'église.  
Je vis quelq'un rôder *autour* de la maison.

—••••• N° DCLVI. •••••—

*Auparavant* COMPARÉ AVEC *avant*.

*Auparavant.*

Il ne faut employer aucun terme dont on n'ait  
*auparavant* expliqué le sens. (PASCAL.)  
De terribles globes de feu sortirent des fonde-  
ments, qu'ils avaient *auparavant* ébranlés par des  
secousses violentes. (BOSSUET.)

*Avant.*

Peut-être *avant* LE TEMPS  
Je saurai l'occuper de soins plus importants.  
(RACINE.)  
Il faut que vous soyez instruits, même *avant* vous,  
Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur  
(Id.) [vous.]

La différence qu'on doit remarquer entre *auparavant* et *avant*, c'est que le premier est un adjectif, et le second une préposition ; l'un se construit sans complément, l'autre avec un complément. Il y a donc une faute dans ces vers de Corneille :

Mon bras, dont ses mépris forçaient la retenue,  
N'eût plus considéré César ni sa venue,  
Et l'eût mise (Cléopâtre) en état, malgré tout son appui,  
De se plaindre à Pompée *auparavant* QU'À LUI.

*Auparavant* QU'À LUI n'est pas français, dit Voltaire. Il faut *avant* QU'À LUI.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

Vous êtes né en 1790, et moi je suis né *auparavant*.  
Je ferai tout ce que vous commanderez, mais je ferai cela *auparavant*.

Si vous êtes né en 1800, je suis né *avant* vous.  
Je ferai cela *avant* toutes choses.

—••••• N° DCLVII. •••••—

*Aussi, non plus.*

**Aussi.**

Telle est la loi de l'univers :  
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne *aussi* les autres.

(LA FONTAINE.)

L'indulgence affaiblit et perd la discipline;  
Trop de rigueur *aussi* quelquefois la ruine.

(SAURIN.)

Si par la calomnie un homme a réussi,  
Cent pour un tout au moins s'y sont perdus *aussi*.

(BOURSAULT.)

Puisque chacun ici prend ce qui lui convient,  
Par droit d'aubaine *aussi*, Finette m'appartient.

(REGNARD.)

Mille morte ! René mort ! sa petite fille va bientôt  
mourir ! Chactas qui s'en va *aussi* ! Céluta, restons-nous seuls ?

(CHATEAUBRIAND.)

**Non plus.**

Dire que la religion n'est pas un motif répréhensible parce qu'elle ne réprime pas toujours, c'est dire que les lois civiles ne sont pas un motif répréhensible *non plus*.

(MONTESQUIEU.)

Je ne saurais passer pour femme, à mon âge ;  
Ni pour veuve *non plus*, puisqu'en effet j'en ai.  
Si le mari que j'eus est mort ou vit encore.

(REGNARD.)

— Je ne comprends rien à tout ce que vous dites.  
— Ma foi, ni moi *non plus*.

(REGNARD.)

Lorsque je veux vous faire ma prière, je ne sais  
en quelle langue je dois vous parler. Je ne saurais  
*non plus* en quelle posture je dois me mettre.

(MONTESQUIEU.)

Dans les phrases de la première colonne on a fait usage de *aussi*, parce que ce mot exprime une idée de similitude ou d'égalité entre deux propositions positives.

Au contraire, dans les exemples de la seconde colonne, les écrivains ont mis et ont mis *non plus*, parce que les deux propositions similaires sont construites dans une phrase négative.

Nous établirons donc en principe que *aussi*, signifiant *également, pareillement*, s'emploie quand il y a deux propositions positives ; et *non plus*, si ces propositions sont négatives.

Par conséquent les phrases suivantes sont entachées d'incorrection :

**EMPLOI VICIEUX DE *aussi*.**

L'âme de Mazarin, qui n'avait pas la barbarie de celle de Cromwell, n'en avait pas *aussi* la grandeur.  
(Citée par GIRAULT-DUVIVIER.)

La faveur du prince n'exclut pas le mérite, et ne le suppose pas *aussi*.  
(LA BRUYÈRE.)

Il n'est pas juste qu'il puisse entrer dans les terres de ses voisins ; il n'est pas juste *aussi* que ses voisins puissent entrer dans les siennes.  
(FÉNÉLON.)

Nous ne voulons pas que les autres nous troublent ; nous ne trouvons pas juste qu'ils veulent être estimés de nous plus qu'ils ne méritent ; n'est donc pas juste *aussi* que nous les troublions.  
(PASCAL.)

Dans tous ces exemples il fallait *non plus*.

Qu'on remarque bien, toutefois, que quand *aussi* est employé comme conjonction dans le sens de *conséquemment, d'après cela*, le principe que nous venons de poser devient sans application ; car, dans ce cas, il n'importe que les propositions soient ou ne soient pas négatives. Ces autres phrases sont donc bonnes :

Toutes les occupations des hommes sont à avoir du bien ; et le titre par lequel ils le possèdent n'est, dans son origine, que la fantaisie de ceux qui ont fait les lois. Ils n'ont *aussi* aucune force pour le posséder sûrement.  
(PASCAL.)

Ma douleur serait trop médiocre, si je pouvais vous la dépeindre : je ne l'entreprendrai pas *aussi*.  
(Mme DE SÉVIGNÉ.)

De pareils sentiments n'entrent pas dans mon âme.  
— Monsieur ne pense pas *aussi* ce qu'il vous dit.  
(REGNARD.)

Dans ces phrases, *aussi* se mettrait avec plus d'élégance en tête de la proposition.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*J'irai, et moi aussi.*

*Je n'irai pas, ni lui non plus.*

*Aimer-la et elle aussi.*

*Ne l'aimer pas, ni elle non plus.*

## ----- N° DCLVIII. -----

### Comme, comment.

#### Comme.

La Providence est grande, et j'admire, en effet,  
*Comme* le bien succède à tout le mal qu'on fait.

(FABRE D'ÉGLANTINE.)

Quelque amoureux qu'on soit, Dorine, Dieu sait  
*comme* se gouverne un cœur.  
Quatre mois de rigueur découragent un homme.

(DORAT.)

Je ne sais pas encor *comme* on manque de foi.

(VOLTAIRES.)

Vous voyez *comme* les empires se succèdent les  
uns aux autres.

(BOSSUET.)

Un cœur né pour servir sait mal *comme* on commande.

(CORNEILLE.)

#### Comment.

Il faut que je vous raconte *comment* on avait em-  
poisonné mon cœur dès ma plus tendre enfance.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Il est juste que vous sachiez *comment* est fait et  
*comment* se gouverne un cœur.

(FLÉCHIER.)

Quand on se porte bien, on ne comprend pas  
*comment* on pourrait faire si on était malade.

(PASCAL.)

Voulez-vous savoir *comment* il faut donner, met-  
tez-vous à la place de celui qui reçoit.

(M<sup>me</sup> DE PUMPHUX.)

Ainsi que le prouvent ces citations, *comme* s'emploie souvent pour *comment*; il signifie alors de quelle manière : La Providence est grande, et j'admire en effet **COMME** le bien succède à tout le mal qu'on fait; **COMME** le bien succède, c'est-à-dire **COMMENT**, DE QUELLE MANIÈRE le bien succède, etc. On voit encore mieux que *comme* se dit pour *comment* dans cette phrase : Voilà **COMMENT** il est père, voici **COMME** il est ami. (LACRETELLE aîné.)

Cependant on doit être très-réservé sur cet emploi de *comme* au lieu de *comment*, parce qu'il peut en résulter quelquefois une équivoque; par exemple, quand on dit : Voyez **COMMENT** il travaille, cela tombe sur la manière dont il travaille; et si l'on dit : Voyez **COMME** il travaille, cela tombe sur la personne et fait entendre qu'elle travaille beaucoup. Dans ce dernier cas, *comme* signifie à quel degré.

Il n'y a guère que certains provinciaux qui se servent de *comme* au lieu de *comment* dans le sens interrogatif : **COMME** vous portez-vous? disait un provincial à Fontenelle. **COMMENT** vous voyez, lui répondit celui-ci.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Voici comme on gouverne.*

*Voici comment on gouverne.*

*Voilà comme va le monde.*

*Voilà comment va le monde.*

## ----- N° DCLIX. -----

*Dessus, dessous, dedans, dehors, COMPARÉS AVEC sur, sous, dans, hors.*

#### I

#### Dessus.

Il croit voir un prie-dieu : il se jette lourdement  
*dessus*.

(LA BRUYÈRE.)

#### Sur.

Pour monter sur un trône il n'est rien qu'on ne quitte.  
(BOUSSAULT.)

Il écrit une longue lettre, met de la poudre *dessus* à plusieurs reprises. (Id.)

Pour remonter au trône, il faut régner *sur* lui. (DE BELLOT.)

Les voyages *sur mer* sont remplis d'aventures. (FABRE D'ÉGLANTINE.)

## II.

*Dessous.*

On étale le titre de bon citoyen, et on cache *dessous* celui de jaloux. (MASSILLON.)

*Sous.*

La vertu *sous le chaume* attire nos hommages. (BERNARD.)

## III.

*Dedans.*

Tous les maux sont depuis longtemps hors de la boîte de Pandore, mais l'espérance est encore *dedans*. (MARMONTEL.)

*Dans.*

La gloire d'un souverain consiste moins dans la *grandeur* de ses états que dans la *bonté* de ses peuples. (FÉNÉLON.)

## IV.

*Dehors.*

Sans doute que les Français, extrêmement *décriés* chez leurs voisins, enferment quelques *sous* dans une maison, pour persuader que ceux qui sont *dehors* ne le sont pas. (MONTESQUIEU.)

*Hors.*

Misérables jouets de notre vanité, Nous cherchons *hors de nous* nos vertus et nos vices. (BOILEAU.)

Hier, j'avais mille affaires dans la maison, je *sors* maintenant, et je demeurerai tout le jour *dehors*. (Id.)

Il y avait *hors la porte* de la cour une terrasse. (J.-J. ROUSSEAU.)

Après avoir examiné ce tableau comparatif, on voit que *dessus*, *dessous*, *dedans*, *dehors* sont de véritables adverbes, et qu'ils ne sauraient être suivis d'un complément comme leurs correspondants *sur*, *sous*, *dans*, *hors*, qui sont des prépositions. Toutefois il faut excepter les deux cas suivants :

1° *Dessus*, *dessous*, *dedans*, *dehors*, peuvent être suivis immédiatement d'un substantif lorsqu'ils sont en opposition et que le complément est placé après la dernière préposition :

Il n'est ni *dessus* ni *dessous* la table. (ACADÉMIE.)

Les ennemis sont *dedans et dehors* la ville. (ACADÉMIE.)

2° *Dessus*, *dessous*, *dedans*, *dehors*, peuvent ou non, selon le cas, prendre après eux un complément toutes les fois qu'ils sont précédés de l'une des prépositions *à*, *de*, ou *par*, comme dans les exemples suivants :

*Avec un complément.*

Mettre la loi *au-dessus de l'honneur* est un problème insoluble en politique. (J.-J. ROUSSEAU.)

Ces montagnes voisines du ciel voient les nuages se former *au-dessous d'elles*. (LA BRUYÈRE.)

Jésus-Christ peut-il demeurer *au-dedans d'une idole abominable* ? (MASSILLON.)

La main du Seigneur s'arrachera *de dessus la terre*. (MASSILLON.)

On a tiré cela *de dessous la table*. (ACADÉMIE.)

Tous nos avantages sont *au-dehors de nous*, par conséquent nous appartenent. (MASSILLON.)

*Sans complément.*

Les esprits de ce temps, Qui tout blancs *au-dehors* sont tout noirs *au-dedans*. (BOILEAU.)

Il occupe le premier étage, et ses domestiques logent *au-dessus*. (ACADÉMIE.)

Ainsi éclataient au loin la *grandeur* et la réputation de la France, tandis qu'*au-dedans* elle s'affaiblissait par ses propres avantages. (MASSILLON.)

Hérode fit tuer tous les enfants de l'âge de deux ans et *au-dessous*. (ACADÉMIE.)

Du temps de Corneille et de Molière on employait indifféremment, comme prépositions ou comme adverbes, *dessus*, *dessous*, *dedans*, *dehors*. On en trouve de nombreux exemples dans les chefs-d'œuvre de ces grands écrivains. Aujourd'hui ce serait, en prose comme

n poésie, autant de solécismes que de donner à ces mots un complément hors des cas qui viennent d'être spécifiés.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

tre dessus.  
tre dessous.  
tre dedans.  
tre dehors

Être sur le gazon.  
Être sous le lit.  
Être dans l'eau.  
Être hors de péril.

Au-dessus de Dieu.  
Par-dessous la jambe.  
Au-dessus de nous.  
Au-dehors de nous.

Être au-dessus.  
Aller par-dessous.  
Regarder au-dessus.  
Revenir de dehors.

## N° DCLX.

*Beaucoup, bien.*

*Bien.*

On fait sur ce sujet *bien* DES RÉCITS bizarres ;  
Il s'en faut défier, les esprits sont fort rares.

(ANDRIEUX.)

Souvent on se donne *bien* du mal, pour n'être  
en définitif que ridicules. (MALESHERBES.)

*Bien* DES GENS ont prétendu que la quantité des  
eaux souterraines surpassait celle de toutes les eaux  
qui sont à la surface de la terre. (BUFFON.)

*Beaucoup.*

On fait *beaucoup* DE BRUIT, et puis on se console ;  
Sur les ailes du temps la tristesse s'envole.

(LA FONTAINE.)

Les hommes de jugement ont souvent *beaucoup*  
d'ESPRIT, et les hommes d'esprit ont parfois peu de  
jugement. (LACRETELLE aîné.)

Le tempérament a *beaucoup* DE PART à la ja-  
lousie, et elle ne suppose pas toujours une grande  
passion : c'est cependant un paradoxe qu'un violent  
amour sans délicatesse. (LA BRUYÈRE.)

*Bien* et *beaucoup*, dit Lemare, substitués l'un à l'autre dans ces phrases et autres semblables, donnent à peu près le même résultat. Mais il n'en faut pas conclure que réellement ils ont le même sens, et que si l'un est un nom de quantité, l'autre l'est aussi. Ils diffèrent essentiellement par l'étymologie, par le sens, par l'espèce, par l'emploi et par la syntaxe.

Par l'étymologie : *Bien* est une altération du latin *benè*, altéré lui-même de *bonè*, de *bonus*, et signifie *bonnement* ou d'une bonne manière, tandis que *beaucoup* vient de *bella copia* (d'où le français *copieux*), qui signifie *belle quantité* ou *abondance*.

Par le sens : Si j'entre dans un spectacle, et que j'y trouve, contre mon attente, une grande quantité de monde, je dirai : *Il y a BIEN du monde ici*, et ce tour exprime une sorte d'étonnement. Je dirai, au contraire, *il y a beaucoup de monde*, si j'y arrive prévenu d'y trouver une grande affluence.

*Il a BEAUCOUP d'argent* signifie seulement une grande quantité : *Il a BIEN de l'argent* paraît de plus marquer la confiance avec laquelle on assure la chose, ou même la satisfaction que l'on aurait d'avoir la somme que possède la personne dont on parle ; et il semble qu'un avare ou un envieux dirait d'un homme riche : *Il a BIEN de l'argent*, lorsqu'un autre dirait : *Il a BEAUCOUP d'argent*.

*Bien* et *beaucoup* diffèrent aussi par l'espèce : l'un est adverbe de manière ou de qualité, c'est-à-dire un mot qui n'a point de complément et qui n'exerce dans la phrase aucune influence sur un mot suivant ; l'autre est un adverbe, ou plutôt un nom ou un substantif de quantité ; aussi dit-on : *Le peu ou le beaucoup d'argent fait la plus grande différence qui paraisse exister parmi les hommes*, et l'on ne dirait pas *le bien de l'argent*, etc.

Enfin par la syntaxe : La syntaxe elle-même prouve que *bien* n'est point un adverbe de quantité ; car, à ce titre, il serait suivi de la seule préposition sans déterminatif, et l'on dirait *bien de*, comme on dit *beaucoup de*, *peu de*.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Bien des personnes.

Beaucoup de personnes.

Bien du monde.

Beaucoup de monde.

—••••• N° DCLXI. —•••••

*Bien et très*

*Bien.*

Il faut être *bien fort* ou *bien fou* pour oser être intolérant. (VOLTAIRE.)

Le véritable courage est *bien opposé* à la témérité, qui n'examine rien. (FONTENELLE.)

Une louange peu commune et placée à propos, a toujours un grand sel et flatte *bien agréablement* celui qui la mérite. (DICT. DE MAXIMES.)

Je présente mes respects à leurs excellences, et les prie *bien instamment* de me conserver leurs bontés. (VOLTAIRE.)

*Très.*

En quelque pays et en quelque condition qu'on soit, on est *très-libre*, pourvu qu'on craigne n dieux, et qu'on ne craigne qu'eux. (PÉRIEUX.)

C'est une *très-mauvaise* politique de changer par les lois ce qui doit être changé par les mœurs. (MONTESQUIEU.)

Adraste remonta *très-promptement* sur les bords du fleuve. (FÉNÉLON.)

Les hommes sont *très-rarement* dignes de se gouverner eux-mêmes. (VOLTAIRE.)

Quelques grammairiens pensent que *bien* et *très* ne doivent, comme dans ces exemples, modifier que des adjectifs ou des adverbes. Cependant comme on dit avoir *bien faim*, avoir *bien soif*, pourquoi ne dirait-on pas avoir *très-faim*, avoir *très-soif*, aussi bien que avoir *bien chaud*, avoir *bien froid*, avoir *très-chaud*, avoir *très-froid*? Boniface voudrait que quand on a à modifier ces locutions verbales avoir *faim*, avoir *soif*, on préférât toujours *bien* à *très*; mais *très* n'est-il pas trois fois plus énergique que *bien*, et l'un peut-il être substitué à l'autre? D'ailleurs avoir *très-faim*, avoir *très-soif* sont des consécutions établies par l'usage, et auxquelles il faut bien se soumettre. Marivaux n'a pas craint de dire : *Nous étions partis TRÈS-MATIN de cette ville*

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Bien élevé.  
Bien humble.

Bien poliment.  
Bien modérément.

Très-généreux.  
Très-gaillard.

Très-grandement.  
Très-doucement.

—••••• N° DCLXII. —•••••

*De loin à loin, de loin en loin.*

*De loin à loin.*

Il ne me vient plus voir que *de loin à loin*. (ACADÉMIE.)

Nous avions toujours continué à nous écrire *de loin à loin*. (D'OLIVET.)

Ces arbres sont plantés *de loin à loin*. (ACADÉMIE.)

*De loin en loin.*

Pour combiner plus étroitement ma démarche, j'allai plusieurs fois *de loin en loin* examiner l'état des choses. (J.-J. ROUSSEAU.)

A Aix, quel spectacle! auberges fermées, cafés, restaurateurs fermés, à peine quelques rares boutiques entr'ouvertes; partout silence et solitude; quelques hommes apparaissent *de loin en loin* tristes et mornes, attendant tous d'heurs en heures la fatale atteinte. (NATIONAL.)

*De loin à loin, de loin en loin*, sont deux locutions adverbiales que les écrivains emploient indifféremment pour signifier à une certaine distance de temps ou de lieu. C'est donc à tort que Boniface établit une distinction entre l'une et l'autre de ces expressions, et veut que la première se dise du lieu et la seconde du temps. C'est aussi à tort que M. Planche met dans son *Dictionnaire oratoire* que ces expressions sont familières. Nous les avons rencontrées plusieurs fois dans des poésies fort estimées, et J.-J. Rousseau, La Harpe, Lacretelle, Linguet, en ont fait usage.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Les grands génies apparaissent de loin à loin.  
 Mais les hommes de bien de loin à loin.

Voir quelqu'un de loin en loin.  
 Le trouver grande de loin en loin.

## ----- N° DCLXIII. -----

## Au moins, du moins.

## Au moins.

Si l'on n'est pas maître de ses sentiments, *au moins* on l'est de sa conduite. (J.-J. ROUSSIAU.)

Il n'y a point de famille un peu à son aise qui n'ait sa provision d'argent assurée *au moins* pour vivre un an. (BEN. DE SAINT-PIERRE.)

Si Lope de Vega et Shakespeare ne furent pas regardés comme de saints personnages, personne *au moins*, ni à Madrid, ni à Londres, ne reprocha à ces deux célèbres auteurs d'avoir représenté leurs ouvrages selon l'usage des anciens Grecs, nos maîtres. (VOLTAIRE.)

La sagesse inutile au monde est pire que certaines folies qui servent *au moins* à l'amuser. (LINGRÉE.)

Si celui qui vise à la singularité ne l'atteint pas toujours, il est *au moins* assuré d'attraper le ridicule. (SARIAL DUBAY.)

## Du moins.

Puisque les dieux nous ôtent l'espérance de voir régner au milieu de nous, *du moins* aidons-nous à trouver un roi qui fasse régner nos lois. (FÉNÉLON.)

....J'aime à voir quereller les méchants :  
 C'est un repos *du moins* pour les honnêtes gens. (COLLIN D'HARLEVILLE.)

La plupart des enfants aiment le vin, ou *du moins* s'accoutument fort aisément à en boire. (BUFFON.)

Et si de t'agréer je n'emporte le prix,  
 J'aurai *du moins* l'honneur de l'avoir entrepris. (LA FONTAINE.)

Si l'on ne sait point divertir, il faut *du moins* ne point ennuyer. (LAROCHE.)

Si ce n'est point un crime de ne pouvoir régler les mouvements de son cœur, c'est *du moins* un très-grand malheur. (DUCLOS.)

Ainsi que le prouvent assez ces citations, *au moins, du moins* sont deux expressions adverbiales qui s'emploient, au gré des écrivains, l'une pour l'autre, et n'offrent entre elles aucune différence de sens. Toutes deux signifient *pour le moins*, et servent à restreindre l'idée qu'on a précédemment exprimée.

Il en est de même de *tout au moins, tout du moins* : *S'il n'est pas riche, il a TOUT AU MOINS, il a TOUT DU MOINS de quoi vivre.* (ACADÉMIE.)

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Soyez *au moins* sage.Soyez *du moins* sage.Soyez *au moins* honnête homme.Soyez *du moins* honnête homme.

## ----- N° DCLXIV. -----

## Peut-être EMPLOYÉ AVEC OU SANS LE VERBE pouvoir.

PHRASES AVEC *peut-être*.

Il n'y a *peut-être* pas de roi qui ne *puisse* être venu d'un esclave, ni d'esclave qui ne *puisse* être descendu d'un roi. (LA MOTHE LE VAYER.)

Mon Apollon m'a secouru ce matin, et, dans le temps que j'y pensais le moins, m'a fait trouver sur mon chevet deux lettres qui, au défaut de la mienne, *pourront peut-être* vous amuser agréablement. (BOILEAU.)

Mais *peut-être* qu'un jour je *pourrai* faire mieux ; Car je suis bien honteux d'être un oncle inutile. (IMBERT.)

LES MÊMES PHRASES SANS *peut-être*.

Il n'y a pas de roi qui ne *puisse* être venu d'un esclave, ni d'esclave qui ne *puisse* être descendu d'un roi.

Mon Apollon m'a secouru ce matin, et, dans le temps que j'y pensais le moins, m'a fait trouver sur mon chevet deux lettres qui, au défaut de la mienne, *pourront* vous amuser agréablement.

Mais un jour je *pourrai* faire mieux, car je suis bien honteux d'être un oncle inutile.

Ce qu'on *pourrait* encore reprocher *peut-être* à ce songe, c'est qu'il ne sert de rien dans la pièce.  
(VOLTAIRE.)

Il y a bien de la différence entre n'être pas pour Jésus-Christ et le dire, ou n'être pas pour Jésus-Christ et seindre d'en être. Les premiers *pourraient* *peut-être* faire des miracles, non les autres.

(PASCAL)

Puisqu'il n'est point de jouissance de cœur, des sens, de l'esprit, de l'imagination, que l'on puisse suppléer à force de richesses, *peut-être* même aucune que l'on ne puisse obtenir sans leur secours, il est démontré, ce me semble, que la richesse ne saurait être regardée comme un premier moyen de bonheur.

(DIDEROT.)

Les princes se privent du plus pur, *peut-être* de l'unique plaisir qu'ils *puissent* goûter.

(DICT. DES MAXIMES.)

Si nous n'étions attachées à vous que par le devoir, nous pourrions quelquefois l'oublier : si nous n'y étions entraînées que par le penchant, *peut-être* un penchant plus fort *pourrait* l'affaiblir.

(MONTESQUIEU.)

*Peut-être* que cet argent et mes services *pourront* quelque jour obtenir de vous ce que je n'ose vous demander.

(Id.)

Cela *pourrait* *peut-être* arriver aisément.

(REGNARD.)

Moitié Français, moitié Romain,  
Je *pourrais* *peut-être* encor plaire.

(Id.)

Et nous en tirerons *peut-être* un avantage  
Qui *pourra* bien servir à notre mariage.

(Id.)

Oh ça, mon fils, j'ai une nouvelle à vous apprendre ; la présence du musicien ne gâtera rien et *peut-être* *pourra-t-il* nous être utile.

(Id.)

Ce qu'on *pourrait* encore reprocher à ce songe, c'est qu'il ne sert de rien dans la pièce.

Il y a bien de la différence entre n'être pas pour Jésus-Christ et le dire, ou n'être pas pour Jésus-Christ, et seindre d'en être. Les premiers *pourraient* faire des miracles, non les autres.

Puisqu'il n'est point de jouissance du cœur, des sens, de l'esprit, de l'imagination, que l'on puisse suppléer à force de richesses, aucune même que l'on ne puisse obtenir sans leur secours, il est démontré, ce me semble, que la richesse ne saurait être regardée comme un premier moyen de bonheur.

Les princes se privent du plus pur, de l'unique plaisir qu'ils *puissent* goûter.

Si nous n'étions attachées à vous que par le devoir, nous pourrions quelquefois l'oublier : si nous n'y étions entraînées que par le penchant, *un* penchant plus fort *pourrait* l'affaiblir.

Cet argent et mes services *pourront* quelque jour obtenir de vous ce que je n'ose vous demander.

Cela *pourrait* arriver aisément.

Moitié Français, moitié Romain, je *pourrais* encore plaire.

Et nous en tirerons un avantage qui *pourrait* bien servir à notre mariage.

Oh ça, mon fils, j'ai une nouvelle à vous apprendre ; la présence du musicien ne gâtera rien, et il *pourra* nous être utile.

S'il faut s'en rapporter aux grammairiens, on doit soigneusement éviter l'emploi de *peut-être*, qui s'écrit toujours avec un tiret, quand c'est une locution adverbiale, dans les phrases où se trouve déjà le verbe *pouvoir*. Suivant eux, les exemples de la première colonne présentant ce qu'ils appellent un pléonasme vicieux, ne sont pas à imiter. Pour les rendre corrects, il faut, nous disent-ils, les construire tels qu'ils sont rectifiés dans la seconde colonne. Ainsi Boileau, Voltaire, Diderot, Montesquieu, Regnard, etc., se sont grossièrement trompés quand ils ont accolé le mot *peut-être* au verbe *pouvoir*. C'est ce que nous allons examiner.

D'abord, qu'on s'interroge, qu'on se demande si les phrases où le verbe *pouvoir* est modifié par *peut-être* ne diffèrent pas de celles où cet adverbe est supprimé ? A notre avis, il est étrange, pour ne pas dire plus, d'y apercevoir le même sens, la même pensée, car il existe entre les unes et les autres la même différence qu'entre *sûrement* et *peut-être* : les premières sont dubitatives, les secondes sont positives, absolues.

Celui qui dit : *Ne m'attendez pas, car je ne POURRAI PEUT-ÊTRE pas y aller*, annonce d'une façon dubitative, incertaine, que l'action dont il parle n'aura pas lieu ; il ne dit pas tout-à-fait que la chose ne se réalisera pas ; il exprime seulement qu'il peut en être empêché dans la prévision de tels ou tels obstacles ; c'est aussi une manière modeste et délicate de déguiser ce qu'on est réellement dans l'intention de ne pas effectuer.

Au contraire, celui qui dit : *Ne m'attendez pas, car je ne POURRAI pas y aller*, ne doute plus de ce qu'il affirme ; il est sûr d'avance d'une chose, c'est qu'il ne pourra pas ac-

complir l'action qu'il exprime. Sa pensée est celle-ci : *Ne m'attendez pas, car SÛREMENT je ne POURRAI pas y aller.*

Il y a donc une différence bien sensible, bien frappante, entre *ne m'attendez pas, car je ne POURRAI PEUT-ÊTRE pas y aller*, et *ne m'attendez pas, car je ne POURRAI pas y aller*, différence qui nous paraît exister aussi entre les phrases de la première et de la seconde colonne. C'est donc faute d'avoir assez mûrement réfléchi, que les grammairiens ont condamné l'alliance de *peut-être* avec le verbe *pouvoir*. Ce qui les a entraînés dans l'erreur, et notamment Lemare, c'est qu'ils ont considéré cet adverbe moins comme un modificatif que comme une proposition elliptique composée d'un temps personnel du verbe *pouvoir* et de l'impersonnel *être*, et qui, ramenée à son intégrité, veut dire : *Cela peut être*. Mais, nous le demandons à Lemare, qu'est-ce que cela fait ?

Dans l'état actuel de la langue, *peut-être*, abstraction faite des éléments qui le composent, ne doit plus faire qu'un seul mot, répondant au latin *forsan* ou à l'italien *forse*, et si Lemare avait à traduire cette phrase : *Forse potrà fare quel che mi comandate*, pour la rendre exactement, il serait obligé de dire : *Peut-être je pourrai faire ce que vous m'ordonnez*.

Nous le dirons en terminant, Lemare s'est souvent élevé à de très-hautes considérations philosophiques ; il est aussi quelquefois tombé plus bas que le plus humble grammaticien.

#### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je ne pourrais peut-être pas vous le dire.  
Vous ne pourriez peut-être pas marcher.

Je ne pourrais sans doute pas vous le dire.  
Vous ne pourriez sûrement pas marcher.

### —••••• N° DCLXV. •••••—

#### *Plutôt, plus tôt*

##### *Plutôt.*

*Plutôt souffrir que mourir,*  
*C'est la devise des hommes.*

(LA FONTAINE.)

.....Le travail, aux hommes nécessaire,  
Fait leur félicité *plutôt* que leur misère.

(BOILEAU.)

Les Brachmanes font *plutôt* une secte qu'un peuple ; et leur religion, quoique très-ancienne, ne s'est guère étendue au-delà de leurs écoles. (BUFFON.)

Bientôt on découvre deux hommes, ou *plutôt* deux spectres, l'un couché, l'autre debout.

(CHATEAUBRIAND.)

##### *Plus tôt.*

Si l'homme en question est tel qu'on me l'a dit,  
Terminons au *plus tôt* l'hymen dont il s'agit.

(REGNARD.)

Mentor persuade à Idoménée qu'il fallait au *plus tôt* chasser Protésilas et Timocrate.

(FÉNÉLON.)

Tout ce qui se passe est bien désagréable pour la philosophie. Tâchez de faire partir au *plus tôt* vos deux Hollandais.

(VOLTAIRE.)

Mila n'eut pas *plus tôt* appris cette nouvelle, qu'elle dit à Céluta : Il nous faut aller à cette chasse.

(CHATEAUBRIAND.)

*Plutôt* n'est bien sûrement qu'une contraction de *plus tôt*. Cependant, quoique ces deux expressions soient originairement identiques, il n'est jamais permis de les employer l'une pour l'autre.

*Plutôt* en un seul mot réveille une idée de choix, de préférence : *PLUTÔT souffrir que mourir.*

*Plus tôt* en deux mots réveille une idée de temps, et se dit en opposition à *plus tard*.

..... La vie

Où *plus tôt* ou *plus tard* doit nous être ravie.

(RAYNOUARD.)

#### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Vous êtes venu tard aujourd'hui, venez *plus tôt* demain.  
Les excès abrègent la vie et font mourir *plus tôt*.

Venez *plutôt* aujourd'hui que demain.  
Les soldats périssent *plutôt* que de se rendre.

## Portents.

### Un auteur....

Qu'on blâme en le lisant, et pourtant qu'on veuille  
(BOULEAU)

**Dependent.**

On crie beaucoup contre les vices, et cependant on ne se corrige point. (GIRARD.)

**Néanmoins,**

Nous nous persuadons souvent d'aimer les gens plus puissants que nous, et néanmoins c'est l'intérêt seul qui produit notre amitié.

### Testofin

Qui est semblable à Tyr? Et toutefois elle s'est  
tue dans le milieu de la mer. (BOSSUET.)

Pourtant, dit-il, a plus de force et plus d'énergie; il assure avec fermeté, malgré tout ce qui pourrait être opposé. *Cependant* est moins absolu et moins ferme; il affirme seulement contre les apparences contraires. *Néanmoins* distingue deux choses qui paraissent opposées, et il en soutient une sans détruire l'autre. *Toutefois* dit proprement une chose par exception; il fait entendre qu'elle n'est arrivée que dans l'occasion dont on parle.

Selon nos exemples, ces quatre adverbes peuvent être précédés de la particule conjonctive *et*, quoique le silence de Girault-Duvivier sur *pourtant* et *néanmoins* semble à cet égard les priver de cette faculté.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Toutefois je vais vous le dire.  
Je ne figure pas toutefois.  
Et toutefois il faut être circonspect.

**N° DCLXVII.**

### Quand ET quant COMPARÉS.

**Quand.**

(J.-J. ROUSSEAU.)

(LA HARPE.)

**Quant.**

*Quant.*  
Quant au besoin de vivre, un vignoble, un verger, une laiterie, un potager, fourniront agréablement à nos plaisirs.  
(BANK. DE SAINT-PIERRE.)

Il n'est pour voir que l'œil du maître;  
Quant à moi, j'y mettrais encor l'œil de l'amant.  
(LA FONTAINE.)

On redoute l'écueil quand on a fait naufrage,  
Et le malheur d'un fou sert à le rendre sage.  
(D'ESTOUCHE.)  
..... Si la tromperie en quelque cas s'excuse,  
C'est quand on fait donner un ennemi qui ruse  
Dans le piège malin que lui-même nous tend.  
(DUFRESNE.)

Le sage observe le désordre public qu'il ne peut  
arrêter : il observe, et montre sur son visage attristé  
la douleur qu'il lui cause ; mais quant aux désor-  
dres particuliers, il s'y oppose et détourne les yeux,  
de peur qu'ils ne s'autorisent de sa présence.  
(J.-J. ROUSSEAU.)

Il existe une si grande différence entre *quand* et *quant*, qu'il est presque impossible de confondre ces deux mots. *Quand*, s'écrivant avec un *d*, signifie *lorsque* ; et *quant*, avec un *t*, a la signification de *relativement à*, *pour ce qui est de*. Le premier se distingue encore du second en ce que celui-ci est toujours suivi de la préposition *à*.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Quand le soleil se lève.

Quant à moi.

Quand les champs verdissent.

Quant à vous.

## —••••• N° DCLXVIII. •••••—

### *Au reste, du reste.*

#### *Au reste.*

Nous sommes en état de résister, avec des forces inégales, à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. *Au reste*, la paix entre eux et nous est devenue très-difficile. (FÉNÉLON.)

Toute l'étude de Paul et Virginie était de se complaire et de s'entr'aider. *À reste*, ils étaient ignorants comme des créoles, et ne savaient ni lire ni écrire. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Pygmalion ne mangeait que des fruits qu'il avait ouëillis lui-même dans son jardin, ou des légumes qu'il avait semés, et qu'il faisait cuire. *Au reste*, il ne buvait jamais d'autre eau que de celle qu'il puisait lui-même. (FÉNÉLON.)

#### *Du reste.*

Je ne demande à mes lecteurs que de lire tout, et tout de suite, avant que de juger ; *du reste*, qu'ils usent de tous leurs droits. (GIRARD.)

Cet homme est bizarre, emporté ; *du reste*, brave et intrépide. (BOUHOURS.)

Je vous ai dit ce que je pensais sur cette affaire ; *du reste*, consultez des personnes plus éclairées que moi. (ACADÉMIE.)

*Du reste*, il n'a rien fait que par votre conseil. (RACINE.)

Cet homme a quelque chose d'extraordinaire dans sa mise et dans son maintien ; *du reste*, il est aimable. (BOUHOURS.)

Ces deux expressions adverbiales, *au reste*, *du reste*, sont souvent prises l'une pour l'autre. Cependant elles ne sont pas tout-à-fait synonymes.

*Au reste* s'emploie lorsque après avoir exposé un fait ou traité une matière, on ajoute quelque chose dans le même genre, et qui a du rapport à ce qu'on a déjà dit : *Madame doit dissimuler son mécontentement, et attendre tout du temps ; AU RESTE, elle est maîtresse de sa conduite.* (GIRARD.)

*Du reste* se dit quand ce qui suit n'est pas dans le même genre que ce qui précède, et qu'il n'y a pas une relation essentielle : *Il est capricieux ; DU RESTE honnête homme.* (ACADÉMIE.)

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Si vous suivez mon conseil, vous ne vous en repentirez pas ; *au reste*, vous ferez ce qui vous conviendra.  
Selon ce que j'ai appris, il paraît que votre oncle a fait fortune ; *au reste*, vous pouvez le savoir mieux que moi en lui écrivant.

Il n'y a personne de plus aimable, de plus instruit, de plus enjoué de plus spirituel que lui ; *du reste*, il est petit.  
C'était bien l'homme le plus léger, le plus étourdi que je connaissais ; *du reste*, franc et loyal garçon.

# ••••• N° DCLXIX. •••••

## *De suite, tout de suite*

### *De suite.*

Pygmalion ne coucha jamais deux nuits *de suite* dans la même chambre, de peur d'être égorgé.

(FÉNÉLON.)

Un étourneau peut apprendre à parler indifféremment français, allemand, latin, grec, etc., et à prononcer *de suite* des phrases un peu longues.

(BUFFON.)

### *Tout de suite.*

Il vole *tout de suite* au camp des troupes : Péloponnèse et les amène au combat.

(BARTHELEMY.)

Nous étions si accablés de fatigue, que nous *gûmes tout de suite* une habitation commode que nous avait été préparée.

(BIBLIOTHE. DES VOYAGES)

*De suite* signifie successivement, sans interruption : *Pygmalion ne coucha jamais deux nuits DE SUITE dans la même chambre*, etc. (1<sup>re</sup> colonne.)

*Tout de suite* signifie incontinent, aussitôt, sur-le-champ : *Il vole TOUT DE SUITE au camp des troupes*. (2<sup>e</sup> colonne.)

Cependant il ne faut pas toujours s'attacher à cette distinction répétée dans toutes les grammaires et dans tous les dictionnaires, car *de suite* et *tout de suite* ne diffèrent que par le mot *tout*, qui rend la pensée plus vive, plus énergique. Ces deux expressions signifient *successivement, sans interruption*, et peuvent être employées l'une pour l'autre. Essayons de le prouver par le raisonnement : 1<sup>o</sup> Si quelqu'un dit : *Allez-y DE SUITE ou TOUT DE SUITE*, il fait entendre par l'une et l'autre façon de s'exprimer qu'il veut que son ordre soit exécuté immédiatement après l'acte de la parole, c'est-à-dire sans interruption de temps, et, dans ce cas, les deux locutions sont également bonnes ; 2<sup>o</sup> s'il dit : *J'ai fait vingt lieues DE SUITE ou TOUT DE SUITE*, il énonce qu'il a parcouru vingt lieues successivement, sans s'arrêter, et ces deux manières de parler sont encore correctes. Au reste, voici quelques exemples qui viennent corroborer notre opinion :

### *Tout de suite POUR de suite.*

Il but trois rasades *tout de suite*. (PLANCHÉ.)

Il a couru vingt postes *tout de suite*. (Id.)

Il a fait trois courses de bague *tout de suite*. (ACADÉMIE.)

### *De suite POUR tout de suite.*

Nous devons démentir les vols qu'on annonce avoir été faits au général ; il est vrai qu'on n'a pas retrouvé *de suite* ses effets, mais rien n'a été perdu. (JOURNAL DE PARIS.)

Maintenant il est essentiel de dérouler *de suite* le tableau des mœurs depuis Henri II jusqu'à Henri IV. (CHATEAUBRIAND.)

Avant de terminer, nous ne passerons pas sous silence l'analyse que donne Lemare des locutions *de suite* et *tout de suite*. Selon ce grammairien, *faites-les marcher DE SUITE*, c'est *faites-les marcher AYANT EU LA SUITE* ; *il a couru trois postes TOUT DE SUITE*, c'est *il a couru trois postes AYANT EU ENTIÈREMENT LA SUITE*. Et Lemare appelle cela de l'analyse ! *Risum teneatis*.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Prononcer deux mots *de suite*.  
Passer trois nuits *de suite*.

Partez *tout de suite*.  
Allez-y *tout de suite*.

Faites-les marcher *de suite*.  
Être sur pied trois jours *de suite*.

Vous vous échauffez *tout de suite*.  
Obéissez *tout de suite*.

—••••• N° DCLXX. •••••—

*Tout-d-coup, tout d'un coup.*

*Tout-d-coup.*

*Tout-d-coup* je crus voir Vénus qui fendait les nues dans son char volant, conduit par deux colombes. (FÉNÉLON.)

*Tout-d-coup* le pilote remarquait que la terre paraissait encore éloignée. (Id.)

*Tout-d-coup* une noire tempête enveloppa le ciel et irrita toutes les ondes de la mer. (Id.)

Ce mal lui a pris *tout-d-coup*, comme il y pensait le moins. (ACADÉMIE.)

*Tout d'un coup.*

La confiance et l'amitié naissent *tout d'un coup* entre les mœurs qui se rassemblent par la bonté. (PRÉVOT.)

Je ne lis jamais les mots de Flore ou d'Hébé, que je ne songe *tout d'un coup* à elle. (MARIVAUX.)

Il faut que tous ceux qui assistent à une pièce de théâtre connaissent *tout d'un coup* les personnages qui se présentent. (VOLTAIRE.)

Cet homme a gagné mille écus *tout d'un coup*. (ACADÉMIE.)

Il fit sa fortune *tout d'un coup*. (Id.)

Ne confondez pas *tout-d-coup* avec *tout d'un coup*.

*Tout-d-coup* signifie, comme dans les exemples de la première colonne, soudainement, inopinément.

*Tout d'un coup*, d'après les citations de la seconde colonne, a le sens de en même temps, tout à la fois.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

La maison tomba *tout-a-coup* Il perdit son argent *tout d'un coup*. La nuit survint *tout-a-coup*. Maîtres et chevaux se noyèrent *tout d'un coup*.

—••••• N° DCLXXI. •••••—

*Ici, là.*

I.

*Ici.*

Ce titre de mari d'une jolie femme, qui se cache en Asie avec tant de soin, se porte *ici* sans inquiétude. (MONTESQUIEU.)

*Là.*

Vos oisifs courtisans, que les chagrins dévorent, S'efforcent d'obscurcir les astres qu'ils adorent. *Là*, si vous en croyez leur coup d'œil pénétrant, Tout ministre est un traître et tout prince un tyran. (VOLTAIRE.)

II.

*Ici*, le camp paraissait ému à la vue d'une femme séduisante, qui semblait implorer le secours d'une troupe de jeunes princes; *là*, cette même enchantresse enlevait un héros dans les nuages. (CHATEAUBRIAND.)

*Là*, le vigneron effeuillait le cep sur une colline pierreuse; *ici* le cultivateur appuyait les branches du pommier trop chargé. (CHATEAUBRIAND.)

*Ici* est le lieu même où est la personne;  *là* est un lieu différent. Le premier marque et spécifie l'endroit; le second est plus vague; il a besoin, pour être entendu, d'être accompagné de quelque signe de l'œil ou de la main, ou d'avoir été déterminé auparavant dans le discours.

On emploie  *ici* et  *là* dans les énumérations :  *ici* indique le lieu le plus proche;  *là*, l'endroit le plus éloigné.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Venez ici.

Ainsi là.

Ici son casque, là son épée.

Ici des cotons, là du pain.

## N° DCLXXII.

EN.

NATURE DE CE MOT:

..... Lorsqu'il s'en alla,  
Je n'étais qu'une enfant haute comme cela.

(REGNARD.)

Adraste est semblable à un lion affamé qui, ayant  
été repoussé d'une bergerie, s'en retourne dans les  
sombres forêts.

(FÉNÉLON.)

Le comte s'en vint à la prison où son fils était.  
(CHATEAUBRIAN)

Le fils d'Éole parlait à des gens qui n'avaient  
grande envie de rire; ils ne purent pourtant  
empêcher: ce qui fit qu'il s'en retourna bien.  
(MONTESQUIEU.)

En est le *indé* des Latins; il signifie proprement *de là*. Ainsi lorsqu'on dit: *Nous  
il s'en vint, il s'en retourna, on est pour de là*, de l'endroit où l'on se trouve. En remplit  
ici la fonction d'adverbe. C'est donc par extension qu'on a vu ce mot jouer ailleurs  
rôle de pronom.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ils s'en allaient.

Il s'en retourna.

Je m'en allais.

Elle s'en vint.

## N° DCLXXIII.

Je m'en vais me promener ET je vais me promener.

Je m'en vais.

Accablé des malheurs où le destin me range,  
Je m'en vais les pleurer. Va, cours, vole et nous venge.  
(CORNEILLE.)

Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraste par  
les mains d'un Lucanien, nommé Polytrope, que  
vous connaissez.  
(FÉNÉLON.)

Et moi, avec le jus de ces grenades, je m'en vais  
vous faire des sorbets excellents comme ceux de  
Naples.  
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,  
Et fait cent sottises pareilles.  
(LA FONTAINE.)

Je m'en vais travailler, moi, pour vous contenter,  
A vous faire, en raisons claires et positives,  
Le mémoire succinct de nos dettes passives.  
(REGNARD.)

Je vais.

Éclatez, mes regrets, trop longtemps retenus:  
Je vais mourir bientôt, je ne me plaindrai plus.  
(REGNARD.)

O Troglodytes, je suis à la fin de mes jours, mon  
sang est glacé dans mes veines, je vais bientôt voir  
vos sacrés aïeux.  
(MONTESQUIEU.)

O toi, sage dervis, dont l'esprit curieux brüle de  
tant de connaissances, écoute ce que je vais te dire.  
(LÉ.)

Je lui vais présenter mon estomac ouvert,  
Adorant en sa main la vôtre qui me perd.  
(CORNEILLE.)

Je vais ouvrir à la clarté divine des yeux fermés  
depuis longtemps à la lumière terrestre.  
(CHATEAUBRIAN.)

D'après ces exemples, et surtout d'après ceux dont abondent nos poètes et nos pro-  
seurs, il est permis de dire avec ou sans ellipse du mot *en*: *je m'en vais me promener* ou  
*je vais me promener, je m'en vais lui ouvrir* ou *je vais lui ouvrir*. En exprimant d'abord  
alors le temps ou le lieu. Quand il désigne le lieu, il est *pour de ce lieu, de l'endroit où*  
*l'on parle*; lorsqu'il désigne le temps, il signifie *à partir d'à présent, de ce moment*.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je m'en vais vous le dire.  
Je m'en vais lui parler.  
Je m'en vais le savoir.

Je vais vous le dire.  
Je vais lui parler.  
Je vais le savoir.

N° DCLXXIV.

GALLICISMES PRODUITS PAR *en*.

Tous les guerriers parlaient à la fois; des contradictions on *en vint aux insultes*.

(CHATEAUBRIAND.)

Ils ne s'*en* tinrent pas là; ils conservèrent l'un contre l'autre une haine implacable.

(ACADÉMIE.)

Après plusieurs explications, on *en vint aux reproches*, ensuite aux menaces, et enfin aux coups.

(ACADÉMIE.)

Les deux armées des Romains et des Éques *en* étaient venues aux mains dans la plaine.

(VOLT.)

Il existe une infinité de gallicismes occasionnés par *en*, comme *en venir aux insultes*, *en venir aux reproches*, *en venir aux mains*, ne pas s'*en* tenir à une chose. Dans toutes ces locutions, le mot *en* n'est autre chose qu'un adverbe. Ainsi *en venir aux insultes*, etc., c'est venir de là aux insultes, c'est-à-dire du point où *en* est restée la dispute, la querelle. Rien n'est donc plus facile que de se rendre compte de ces sortes d'idiotismes.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*En* venir aux invectives.

*En* venir aux excès.

Ne pas s'*en* tenir à ce qu'on a.

*En* venir aux mains.

N° DCLXXV.

Y.

NATURE DE CE MOT.

Taisez-vous, péronnelle,  
Rentrez; et là-dedans allez voir si j'y suis.

(REGNARD.)

Où la chèvre est liée, il faut bien qu'elle y hroute.

(MOLIERE.)

... D'ici je ne veux point sortir;  
Je m'y trouve trop bien.

(REGNARD.)

Ah! suis ces lieux cruels, suis cette terre avare:  
J'y péris immolé par un tyran barbare.

(DELILLE.)

*Y* est un mot essentiellement adverbe qui signifie là, et dont le rôle devrait être toujours de rappeler une idée de localité; ce n'est donc que par extension que nous lui avons vu jouer ailleurs l'office de pronom.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Venez chez moi, j'y suis toujours.

Allez là, vous l'y trouverez.

N° DCLXXVI.

*Je n'irai pas* ou *je n'y irai pas*.

*Je n'irai pas*.

Un tel viendra-t-il à la campagne? — On m'a dit qu'*il ira*.

(ACADÉMIE.)

Je suis absolument déterminé pour l'habitation du pays de Galles, et *j'irai* au commencement du printemps.

(J.-J. ROUSSEAU.)

*Je n'y irai pas*.

Notre cher chevalier Destouches ira d'ici à Bour-  
bonne, et *tu y iras*.

(FÉNÉLON.)

Il ne me sert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux amants, en déclarant que je veux être de cette chasse! En serai-je?... O malheureuse! qu'*ai-je* fait? Non, je *n'y irai pas*; ils *n'y iront pas* eux-mêmes.

(Id.)

On dit généralement dans la conversation, *si vous allez à tel endroit, j'irai aussi*, en supprimant l'adverbe *y*, qui est grammaticalement nécessaire : on veut par là éviter l'hiatus qui résulte évidemment de l'expression *j'y irai aussi*, et qui lui donne quelque chose d'extrêmement languissant. Cependant on voit que l'harmonieux auteur de *Télémaque* ne s'est pas fait scrupule d'employer l'adverbe *y* avec le verbe *aller* au futur. On peut donc après lui s'en servir sans crainte, soit dans le style épistolaire, soit dans le discours soutenu ; mais il est encore mieux de le supprimer.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Allez à la chasse, moi je n'irai pas.  
Si vous allez là, j'irai aussi.

Si vous allez à la chasse, moi je n'y irai pas.  
Si vous allez là, j'y irai aussi.

## DES EXPRESSIONS NÉGATIVES ET DE LEUR EMPLOI.

## N° DCLXXVII.

DIFFÉRENCE ENTRE *non* ET *ne*.*Non.*

Je crains votre secours et *non* sa barbarie.  
(VOLTAIRE.)

Le vrai courage est de savoir souffrir,  
*Non* d'aller exciter une foule rebelle  
A lever sur son prince une main criminelle. (*Id.*)

Les hommes en seront-ils plus vertueux, pour ne  
pas reconnaître un Dieu qui ordonne la vertu ? *Non*,  
sans doute. (*Id.*)

L'innocence est timide, et *non* la trahison.  
(BOURSAULT.)

*Ne.*

Il est peu de beautés que le temps *ne* détruise.  
(LANOUE.)

L'histoire, qui punit et récompense, perdrait sa  
puissance si elle *ne* savait peindre.  
(CHATEAUBRIAND.)

Il est des souvenirs qui portent dans notre âme  
Une douce langueur, un charme attendrissant ;  
On *ne* saurait alors exprimer ce qu'on sent.  
(DEMOUSTIER.)

De tout temps les chevaux *ne* sont nés pour les  
(LA FONTAINE.) hommes.

Il n'y a que deux adverbes qu'on doit regarder comme essentiellement négatifs ; ce sont *non* et *ne*.

Une bien grande différence caractérise ces deux particules ; la première se construit sans verbe, la seconde toujours avec un verbe ; *non* représente tout ou partie d'une proposition ; *ne* entre toujours comme élément d'une proposition.

Souvent il arrive que *non* et *ne* se trouvent dans la même phrase pour imprimer plus de force à la pensée :

O détestable orgueil !... *Non*, il n'est point de vice  
Plus funeste aux mortels, plus digne de supplice ;  
Voulant tout asservir à ses injustes droits,  
De l'humanité même il étouffe la voix.  
(DESTOUCHES.)

*Non*, les divers fléaux, tant de maux nécessaires,  
Dont le ciel en naissant nous rendit tributaires,  
Dont l'homme ne peut fuir ni détourner les traits,  
*Ne* sont rien près des maux que lui-même s'est faits.  
(LEMIERRE.)

*Non* répété ajoute encore plus d'énergie :

*Non, non*, le consulat n'est point fait pour son âge.  
(VOLTAIRE.)

*Non, non*, je n'y consentirai jamais.  
(ACADÉMIK.)

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Êtes-vous seul ? *Non*.

Êtes-vous riche ? Je *ne* sais.

Êtes-vous avare ? *Non*.

Est-il savant ? Je *ne* pourrais le dire.

# N° DCLXXVIII.

## DIFFÉRENCE ENTRE *pas* ET *point*.

### *Pas.*

Les dieux n'épousent *pas* les passions des hommes.  
(LAFOSSE.)

... C'est un insensé qu'un voyageur bien las  
Qui peut se reposer, et qui ne le fait *pas*.  
(BOURSAULT.)

Le monde par vos soins ne se changera *pas*.  
(MOLIERE.)

Un affront vit toujours sur le front qui l'endure;  
Qui ne s'en venge *pas* est né pour le souffrir.  
(CRÉBILLON.)

La sagesse n'est *pas* toujours inaltérable.  
(LA CHAUSSÉE.)

Le ciel sur nos souhaits ne règle *pas* les choses.  
(CORNEILLE.)

L'amour ne doit-il *pas* céder à la raison ?  
(BOISSY.)

Il n'est *pas* toujours bon d'être trop politique.  
(ROTROU.)

Savoir raisonner, ce n'est *pas* savoir plaire.  
(LANOUE.)

### *Point.*

... Pour un vieux garçon il n'est *point* d'avenir.

Pères, de vos enfants ne forcez *point* les vœux;  
Le ciel nous les donna, mais pour les rendre heureux.  
(CHÉNIER.)

Contre la médisance il n'est *point* de rempart.  
(MOLIERE.)

..... Le sot opulent  
Aux sottises qu'il fait ne cherche *point* d'excuse.  
(DUPRESNY.)

La valeur ne met *point* à l'abri d'un orage.  
(LEGRAND.)

Les affronts de l'honneur ne se réparent *point*.  
(CORNEILLE.)

Et ce n'est *point* ainsi que parle la nature.  
(MOLIERE.)

Il n'est *point* de noblesse où manque la vertu.  
(CRÉBILLON.)

Il n'est *point* de fierté que le sort n'humilie.  
(Id.)

*Pas* et *point* sont des substantifs exprimant des quantités positives, mais d'une très-petite étendue; ces mots n'indiquent pas la négation, seulement ils la complètent, la précisent, la déterminent; ils montrent le degré d'exclusion auquel on porte la chose dont on parle. *Pas* dit moins que *point* : le premier achève d'énoncer simplement le sens négatif; le second l'affirme absolument, totalement, sans réserve. Voilà pourquoi l'un se place très-bien devant les modificatifs, et que l'autre y aurait mauvaise grâce. On dira donc avec PAS : *N'être PAS bien riche, n'avoir PAS beaucoup d'argent, n'être PAS fort heureux*; et avec POINT : *N'être POINT riche, n'avoir POINT d'argent, n'être POINT heureux*.

Nous venons de dire que *pas* et *point* sont des substantifs : l'analyse va le prouver. En effet, quand on dit : *Ne bougez pas*, c'est ne bougez d'un *pas*; *ne bougez POINT*, c'est ne bougez d'un *point*, être dans une immobilité complète. Il en est de même de *personne*, *rien*, *goutte*, *mie*, *brin*, dans *il ne voit PERSONNE, il ne voit RIEN, il ne voit GOUTTE, il n'en veut MIE, il n'y en a BRIN* : tous ces mots sont des substantifs qui ne font que modifier la négation.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il n'a pas beaucoup de fortune.

Il n'a point de fortune.

Il n'a pas beaucoup d'esprit.

Il n'a point d'esprit.

# N° DCLXXIX.

## EMPLOI OU SUPPRESSION DE *pas* OU *point* LORSQU'UN VERBE A PLUSIEURS COMPLÉMENTS LIÉS PAR *ni*.

### *Suppression.*

Mon bras est à Vendôme, et ne peut aujourd'hui  
Né servir, né traiter, né changer qu'avec lui.  
(VOLTAIRE.)

### *Emploi.*

Une noble pudeur à tout ce que vous faites  
Donne un prix que n'ont *point* ni la pourpre ni l'or.  
(RACINE.)

Un vrai roi ne connaît ni protecteurs ni maîtres.  
(DE BELLOY.)

Il ne craint ni les dieux ni les reproches de sa conscience.  
(FÉNÉLON.)

Vous ne connaissez point ni l'amour ni ses traits  
(CORNEILLE)

On ne trouve point dans les humains ni les vices ni les talents qu'on y cherche. (FÉNÉLON)

Lorsqu'un verbe a plusieurs compléments liés par *ni*, on supprime généralement *et point*, en ne faisant usage que de la négative *ne*, conformément aux exemples de la première colonne.

Cependant, malgré la critique de Voltaire sur ce vers de Corneille : Vous ne connaissez point ni l'amour ni ses traits, vers où, à l'instar des grammairiens, Voltaire construit *point* comme y étant explétif, nous croyons, avec Boniface, que cet exemple et les autres de la seconde colonne sont loin d'être vicieux ; ils peuvent être imités au théâtre, soit en prose, soit en poésie, parce qu'ils rendent l'expression beaucoup plus énergique. Et certes, en puisant dans les chefs-d'œuvre de Voltaire, il ne nous serait pas difficile de trouver des passages qui le mettraient ici en contradiction avec lui-même.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je ne connaissais ni son père ni sa mère.

On ne connaissait point ni son père ni sa mère.

### -----N° DCLXXX.-----

SUPPRESSION DE *pas* ET DE *point* DANS LES PHRASES CONSTRUITES AVEC *guère*, *aucun*, *nullement*, *personne*, *rien*, *jamais* ET *plus*

#### Guère.

L'ambition, seigneur, n'a guère de limites.  
(BOURSAULT.)

Quand on souffre en l'honneur, l'amour de l'honneur  
(SCARRON.)

Nul, aucun, nullement.

Nul ne peut être heureux, s'il ne jouit de sa propre estime.  
(J.-J. ROUSSEAU.)

Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement.  
Les gens en parleront, n'en doutent nullement.  
(LA FONTAINE)

Aucune épouse, aucun fils, aucune sœur, aucune mère, ne s'arrêtera à ma prière funèbre.  
(CHATEAUBRIAND.)

Aucun ne ferait doute de punir de mort le coupable qui, par colère, aurait condamné un criminel.  
(MONTAIGNE.)

#### Personne.

Personne n'aime à recevoir de conseils.  
(DE SÉGUR.)

Personne ne veut être plaint de ses erreurs.  
(VAUVENARGUES.)

#### Rien (1).

..... Un père est toujours père ;  
Rien n'en peut effacer le sacré caractère.  
(CORNEILLE.)

Pour moi, je ne vois rien de plus sot, à mon sens,  
Qu'un auteur qui partout va gausser des auteurs.  
(MOLIÈRE.)

#### Jamais (2).

... Jusqu'ici jamais  
La probité ne fut la vertu des valets. (QUINAULT.)

Deux médecins n'ont pu lui donner le trépas !  
Il ne mourra jamais... (DESTOUCHES.)

(1) Ce mot, qui n'est pas par lui-même négatif, dérive du latin *res*, et signifie chose, quelque chose : *Il n'est rien de plus beau* !

(2) Ce mot s'emploie quelquefois dans les phrases affirmatives : *C'est ce qu'on peut JAMAIS dire de plus fort, de mieux.* — *La puissance des Normands était une puissance exterminatrice, s'il en fut JAMAIS.* (ACADÉMIQUE.)

## Pins.

Si vous ne voyez plus votre auguste famille,  
Le Dieu que vous servez vous adopte pour fille.  
(VOLTAIRE.)

La même nation n'est plus reconnaissable au bout  
de trois à quatre siècles. (VOLTAIRE.)

On supprime *pas* et *point*, comme dans tous les exemples qui précèdent, quand il entre dans la phrase l'un des mots *guère, nul, aucun, nullement, personne, rien, jamais* et *plus*, considéré comme adverbe de temps.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je n'en ai guère.  
Personne n'estre.  
Jamais il ne le fera.

Nul n'y viendra.  
Il n'y allait personne.  
Il ne vient plus.

Il n'en veut nullement.  
Rien ne lui fait.  
Il n'est plus le même.

Aucune personne ne l'aime.  
Il ne demande rien.  
Rien ne le ferait céder.

Aucun prix ne le touche.  
Je n'irai jamais.  
Il ne cède en rien.

## ----- N° DCLXXXI. -----

EMPLOI OU SUPPRESSION DE *pas* OU *point* AVEC LES VERBES *pouvoir, oser, savoir, cesser*, SUIVIS D'UN AUTRE VERBE A L'INFINITIF, ET AVEC *bouger*.

## Pouvoir.

## Pas supprimé.

Non, désesse, je ne puis souffrir qu'un de leurs  
vaisseaux fasse naufrage. (FÉNÉLON.)

Je ne puis soutenir en colère.  
(VOLTAIRE.)

## Pas exprimé.

Je ne puis pas m'imaginer que vous ayez d'autre  
objet que celui de me plaire. (MONTESQUIEU.)

Eh! ne pouvez-vous point punir sa barbarie?  
(VOLTAIRE.)

## Oser.

Dans son appartement, elle n'osait rentrer.  
(VOLTAIRE.)

C'est un lâche s'il n'ose ou se perdre ou régner.  
(CORNEILLE.)

Pourquoi, par un sot orgueil, voulez-vous plon-  
ger votre faible raison dans un abîme où Spinoza  
n'a pas osé descendre? (VOLTAIRE.)

## Savoir.

Mon orgueilleux rival ne saurait me troubler.  
(CORNEILLE.)

L'or est comme une femme, on n'y saurait toucher,  
Que le cœur, par amour, ne s'y laisse attacher.  
(REGNAUD.)

Qui vit haï de tous ne saurait longtemps vivre.  
(CORNEILLE.)

Souvent le meilleur droit ne sait pas se montrer.  
(LA CHAUSSEE.)

Le politique rempli de vues et de réflexions ne  
sait pas se gouverner. (LA BRUYÈRE.)

Je ne sais point blâmer la générosité.  
(LA CHAUSSEE.)

## Cesser.

La liberté ne cesse d'être aimable.  
(CORNEILLE.)

La pluie ne cesse pas de tomber depuis huit jours.  
(M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ.)

## Bouger.

Je ne bougerai de là, puisque vous l'ordonnez.  
(ACADÉMIE.)

Ne bougez pas, monsieur, le roi a besoin de vous.  
(CHATEAUBRIAND.)

On lit dans presque toutes les grammaires, qu'avec les verbes *pouvoir, oser, savoir, cesser*, suivis d'un autre verbe à l'infinitif, et avec *bouger*, on supprime *pas* ou *point*. Il est vrai que cela a lieu généralement; mais il n'est pas non plus moins vrai, comme l'attestent nos exemples, qu'on peut aussi quelquefois les exprimer, surtout lorsqu'on veut appuyer fortement sur la négation. Avec *cesser*, il y a des circonstances où il serait im-

possible de supprimer *pas*. Nous dirons bien : *Cet ouvrier ne CESSE de travailler* ; si l'on nous demande à quelle heure cet ouvrier cesse de travailler, nous répondra : *Cet ouvrier ne CESSE PAS de travailler avant midi.*

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je ne puis le dire.  
Je ne saurais m'exprimer.  
Ne bougez de là.

Je ne puis pas le dire.  
Je ne saurais pas m'exprimer.  
Ne bougez pas de là.

Je n'ose le dire.  
Je ne saurais me taire.  
Il ne cesse de pleuvoir.

Je n'ose pas le dire.  
Je ne saurais pas ne pas  
Il ne cesse pas de pleu-

## ----- N° DCLXXXII. -----

SUPPRESSION DE *pas* ET *point* APRÈS *ne* SUIVI DE *que*.

Un vrai républicain n'a pour père et pour fils  
*Que* la vertu, les dieux, les lois de son pays.

(VOLTAIRE.)

Le malheur n'est vaincu *que* par la résistance.

(CHÉNIER.)

Un mal d'opinion ne touche *que* les sots.

(MOLIÈRE.)

... La gloire et la présomption  
N'attirent *que* la haine et l'indignation.

(DIDEROT.)

On ne perd les états *que* par timidité.

(VOLTAIRE.)

Les fortes passions ne touchent *qu'une* fois.

(TH. CORNEILLE.)

Quand *ne* est suivi de *que*, on supprime constamment *pas* ou *point*. Dans ces sortes de phrases il y a ellipse de *autre chose*, *autre personne* : il NE fait QUE rire, il NE tient QU'à vous, cela NE sert QU'à embrouiller, c'est pour il NE fait (autre chose) QUE rire ; il NE tient (à aucune personne) QU'à vous, cela NE sert (à autre chose) QU'à embrouiller.

Ainsi, selon la remarque de Voltaire, *point*, dans les passages suivants de Corneille offre une faute contre la langue :

Ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,  
Et ne l'auront point vue obéir *qu'à* son prince.

Ici, dis-je, où ma cour tremble en me regardant,  
Où je n'ai point encore agi *qu'en* commandant.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je ne connais *que* mon devoir.

Je n'aime *que* vous.

Il ne tient *qu'à* vous.

Il ne sert *qu'à* cela.

## ----- N° DCLXXXIII. -----

*Pardonne à celui-ci, mais point à celui-là ; vous lui donnez tout, et à nous rien.*

... Un généreux courage  
Pardonne à qui le hait, mais *point* à qui l'outrage.

(CRÉBILLON.)

On doit tout à l'honneur, et *rien* à la fortune.

(PAIN.)

Les lois humaines, faites pour parler à l'orgueil,  
doivent donner des préceptes, et *point* de conseils.

(MONTESQUIEU.)

Je ne m'en prends qu'au vice, et *jamais* à la loi.

(FABRE D'ÉGLANTIER.)

Lorsque deux propositions sont liées ensemble, et que l'une est affirmative et l'autre négative, on peut dans cette dernière ellipser la particule *ne*, en n'exprimant *que* les mots *point*, *rien*, etc., qui complètent la négation.

Cette construction, qui rend l'expression plus concise, la rend aussi plus énergique. L'analyse de *on doit tout à l'honneur, et RIEN à la fortune*, est *on doit tout à l'honneur, et (l'on ne doit) RIEN à la fortune.*

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Prends ceci, mais *point* cela.

Faites tout, lui *rien*.

N° DCLXXXIV.

PAS d'observations; POINT d'observations.

AVEC *pas*.

*Pas* un seul petit morceau  
De mouche ou de vermisseau.

( LA FONTAINE.)

Sous Louis XI *pas* un grand homme. Il avilit la  
nation; il n'y eut nulle vertu: l'obéissance tint lieu  
de tout

(VOLTAIRE.)

AVEC *point*.

*Point* de vraies tragédies sans grandes passions.  
(LA HARPE.)

Le peuple seul enfin de l'état est l'arbitre;  
Ses flatteurs peuvent tout: *point* de rang, *point* de

De services, d'exploits qu'il ne mette en oubli, <sup>[titre,</sup>  
Si devant ses tribuns on ne rampe avili. (Id.)

Dans les propositions elliptiques, dit Boniface, on fait généralement usage de *point*.  
Ajoutons qu'on peut également se servir de *pas*.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Pas d'argent, pas de Suisse.

Point d'argent, point de Suisse.

N° DCLXXXV.

SUPPRESSION DE *ne* DANS LES PHRASES A LA FOIS INTERROGATIVES ET  
NÉGATIVES.

Voyez-vous *pas* à ce récit  
L'amour irrité qui gémit?

(VOLTAIRE.)

Voilà-t-il *pas* de vos jérémiades! (Id.)

... Voudrais-tu *point* encore

Me nier un mépris que tu crois que j'ignore?  
(RACINE.)

Voyez-vous *pas* s'enfuir les hôtes du bocage?  
(DEUILLE.)

Dans le style badin, dans le style comique et même dans le style noble, les classiques nous offrent une infinité d'exemples où la particule *ne* est supprimée dans les phrases à la fois négatives et interrogatives: c'est une licence accordée aux poètes. Girault Duvi-  
vier n'aurait donc pas dû blâmer les exemples qui précèdent, ni dire qu'aujourd'hui ce  
serait une faute de les imiter

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Voyez vous *pas*...

Voudrais-tu *point*...

N° DCLXXXVI.

PLACE DE *pas* ET DE *point*.

I.

*Après un temps simple.*

On ne voyagerait *pas* sur la mer pour ne jamais  
en rien dire. (PASCAL.)

Le ciel sur nos souhaits ne règle *pas* les choses.  
(CORNEILLE.)

Rome n'attache *point* le grade à la noblesse.  
(Id.)

*Après un temps composé.*

On est rarement maître de se faire aimer; on l'est  
toujours de se faire estimer. Cette estime est le vrai  
principe de la considération, qui n'est *pas* toujours  
attachée aux dignités. (FONTENELLE.)

... Les rois ne sont *point* protégés par les lois.  
(CHÉNIER.)

## II.

*Avant un verbe à l'infinitif.*

Vous nous apprenez des choses grandes et utiles :  
Il serait honteux à nous de ne le *pas* avouer.

(VOLTAIRE.)

Quoi ! tu m'aimes assez pour ne te *pas* venger,  
Pour ne me punir *pas* de l'oser outrager ! (Id.)

Nous avons trop d'amis, trop d'illustres complices,  
Un parti trop puissant pour ne *pas* éclater. (Id.)  
Je me respecte assez pour ne le *point* trahir.

(Id.)

*Après un verbe à l'infinitif.*

Il faut compter sur l'ingratitude des hommes, et  
ne laisser *pas* de leur faire du bien.

(FÉNÉLON.)

On pleure pour être pleuré ; enfin on pleure pour  
éviter la honte de ne pleurer *pas*.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

On pardonne rarement aux rois d'avoir des amis  
ou de n'en avoir *pas*.

(CHATEAUBRIAND.)

... C'est ne régner *pas* qu'être deux à régner.

(CORNEILLE.)

On voit 1° que *pas* et *point* se construisent après le verbe quand il est à un temps simple ; entre l'auxiliaire et le participe, s'il est à un temps composé ;

2° Que *pas* et *point* se construisent indifféremment avant ou après le verbe, s'il est à l'infinitif : pour ne POINT souffrir, pour ne souffrir POINT. En cela c'est l'oreille qui doit guider

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

On ne le dit pas.  
On ne parle point.

On ne l'a pas dit.  
On n'en a pas parlé.

Apprenez à ne le point haïr.  
Il faut ne le point céder.

Apprenez à ne le haïr point.  
Il faut ne le céder pas.

## DE L'EMPLOI DE LA NÉGATIVE

## APRÈS CERTAINS VERBES ET CERTAINES LOCUTIONS.

## N° DCLXXXVII.

*Craindre, appréhender, avoir peur, trembler, il est dangereux.*

PHRASES AFFIRMATIVES AVEC *ne*.

Je *craindrais* que bien des gens n'eussent pas  
assez de présence d'esprit pour se servir de ces métho-  
des. (PASCAL.)

Les pères *craignent* que l'amour naturel des en-  
fants ne s'efface. (Id.)

Je *crains* presque, je *crains* qu'un songe ne m'abuse.  
(RACINE.)

Car je dois *craindre* enfin que la haute vertu  
Contre l'ambition n'ait en vain combattu.  
(CORNEILLE.)

*Craignez*, seigneur, *craignez* que le ciel rigoureux  
Ne vous laisse assez pour exaucer vos vœux.

(RACINE.)

Hélas ! on ne *crain*t point qu'il venge un jour son père ;  
On *crain*t qu'il n'essuyât les larmes de sa mère.

(Id.)

On *appréhenda* qu'elle n'eût le sort des choses  
avancées. (BOSSUET.)

Il doit *appréhender* que cette occasion ne lui  
échappe. (LA BRUYÈRE.)

Vous avez bien peur que je ne change d'avis.  
(MARIVAUX.)

PHRASES NÉGATIVES SANS *ne*.

Il ne faut *pas* *craindre* qu'ils respectent moins  
la puissance qui avoue son tort. (MABILLON.)

Ne *crayez pas* que je me livre à mes douleurs.  
(FLÉCHIER.)

Ne *crains pas* toutefois que j'éclate en injures.  
(CORNEILLE.)

Mais toi, qui ne *crains pas* qu'une rumeur te noie,  
(BOILEAU.) [cisse.]

Je ne saurais *craindre* que vous vous remerciez  
ni l'un ni l'autre. (MARIVAUX.)

Ne *crayez point* ici que sa bouche rebelle  
Vous accable des noms d'ingrate, d'infidèle.

(REGNARD.)

Jamais homme ne *crain*t moins que la familia-  
rité blessât le respect. (BOSSUET.)

Vous ne devez *pas* *appréhender* que je le lève.  
(LA BRUYÈRE.)

Mais n'*appréhende pas* qu'un autre ainsi m'obtienne.  
(CORNEILLE.)

Je n'ai *pas* peur qu'il arrive. (ACADÉMIE.)

*Il a peur que ce dieu dans cet affreux séjour  
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour.*  
(Id.)

*Tremble que je ne dévoile ton âme aussi creuse  
que le rocher où se renferme l'ours du Labrador.*  
(CHATEAUBRIAND.)

*Il est dangereux que la vanité n'étouffe une partie  
de la reconnaissance.* (FLÉCHIER.)

*Ne craignez pas qu'en vous envoyant ma pièce,  
je vous en fasse une longue apologie.*  
(VOLTAIRE.)

*Je ne tremble pas qu'il arrive.*  
(ACADÉMIE.)

*Ne craignez point que prêt à vous désobeir,  
Il apprenne avec moi, seigneur, à vous trahir.*  
(CRÉBILLON.)

De ces nombreuses citations découle un principe unique et toujours invariable, c'est qu'avec les verbes *craindre*, *appréhender*, *avoir peur*, *trembler*, et l'expression *il est dangereux*, on met *ne* dans la proposition subordonnée, quand la proposition primordiale est affirmative; mais si cette proposition primordiale est négative, dès lors on n'exprime jamais *ne* dans la proposition secondaire.

« Cene, dit M. Colin d'Ambly, introduit dans la proposition complétive, et que d'Olivet appelle prohibitif, paraît redondant et abusif à d'autres grammairiens. Cependant il a lieu en latin; c'est également l'usage constant et uniforme de tous nos écrivains, et nous sentons nous-mêmes que nous ne pouvons le supprimer; il est donc fondé en raison. » En effet, nous pouvons très-aisément en rendre compte par l'analyse; nous pouvons démontrer que le sens négatif doit être dans l'expression, par cela même qu'il existe réellement dans la pensée.

Quand je dis : Je **CRAINS** que vous **NE** veniez, je ne fais qu'exprimer cette idée : *Désirant que vous ne veniez pas, je crains l'événement contraire à mon désir.* Il est évident que *ne* joue en cette circonstance un rôle nécessaire, et que, loin d'être une superfétation, comme l'avancent des grammairiens ignorants ou superficiels, il est indispensable pour bien peindre l'idée négative qui est dans notre esprit.

Dans les passages suivants, il faudrait *ne*; mais, dit Voltaire, on peut en poésie se dispenser de cette règle :

## I.

Seigneur, je **crains** pour vous qu'un Romain vous  
(CORNEILLE.) [écoute.

... Qui rit d'autrui,  
Doit **craindre** qu'en revanche on rie aussi de lui.  
(MOLIERE.)

NOTA. — Si l'on souhaitait que la chose exprimée par le verbe de la phrase subordonnée arrivât, il faudrait mettre *ne pas* à la subordonnée. Par exemple, quand je dis, *je CRAINS que mon frère N'ARRIVE PAS*, il est évident que je souhaite qu'il arrive, et voilà pourquoi je mets *ne pas*.

## II.

PHRASES INTERROGATIVES-AFFIRMATIVES AVEC *ne*.

Quoi! **craignez-vous** qu'il **ne soit** exaucé?  
(RACINE.)

Quoi! vos vœux irrités...

Quoi! **craignez-vous** qu'ils **ne soient** écoutés?  
(Id.)

PHRASES INTERROGATIVES-AFFIRMATIVES SANS *ne*.

Peut-on **craindre** que la terre *manque* aux hommes?  
(FÉNÉLON.)

Quoi! dans mon désespoir trouvez-vous tant de  
[charmes?

**Craignez-vous** que mes yeux *versent trop peu* de  
(RACINE.) [larmes?

Le principe établi plus haut va nous servir pour expliquer ces phrases, à la fois interrogatives et affirmatives, dans lesquelles entre ou n'entre pas la particule *ne*; il ne faut pour cela que les résoudre en phrases positives, et leur donner le sens qu'elles ont réellement.

Dans la première colonne, **CRAIGNEZ-VOUS QU'IL NE SOIT exaucé?** **CRAIGNEZ-VOUS déjà qu'ils NE SOIENT écoutés?** C'est pour : Vous **CRAIGNEZ** qu'il **NE SOIT exaucé**; vous **CRAIGNEZ déjà** qu'ils **NE SOIENT écoutés**. Les propositions primordiales étant affirmatives, les subordonnées doivent être négatives

Dans la seconde colonne, si Fénelon et Racine ont dit sans négation : *Peut-on craindre que la terre MANQUE aux hommes ?* CRAINTEZ-VOUS que mes yeux VERSENT trop de larmes ? c'est qu'ils voulaient exprimer cette idée : *On NE doit PAS CRAINDRE que la terre MANQUE aux hommes ; vous NE devez PAS CRAINDRE que mes yeux VERSENT trop de larmes.* Il est évident que le sens négatif étant dans la première proposition, la particule *ne* doit être rejetée de la seconde. Au surplus, quand le verbe *craindre* est modifié par *peu* ou par *moins*, ces mots tiennent toujours lieu de la particule *ne*.

## III.

PHRASES INTERROGATIVES-NÉGATIVES AVEC *ne*.

Vous souffrez qu'il vous parle ? Et vous *ne craignez* (pas)  
Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas  
Il *ne* sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,  
Ou qu'en tombant sur lui ces murs *ne* vous écrasent ?  
(RACINE.)

## PHRASES INTERROGATIVES-NÉGATIVES SANS

*Ne craignez-vous pas* que l'on vous fasse  
même traitement ? (RACINE.)

Lorsque les phrases sont interrogatives et négatives tout à la fois, on peut exprimer ou *ne* pas exprimer la particule *ne* dans la proposition subordonnée, et dire très-bien d'après Racine : *NE CRAINTEZ-VOUS pas que la foudre NE TOMBE sur vous ou TOMBE sur vous ?* C'est donc bien à tort, selon nous, que M. Colin d'Ambly reproche à Racine d'avoir supprimé *ne* dans l'exemple de la seconde colonne.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

|                             |                               |                             |                           |                       |                             |
|-----------------------------|-------------------------------|-----------------------------|---------------------------|-----------------------|-----------------------------|
| Je crains...                | Je ne crains pas...           | J'appréhende...             | Je n'appréhende pas...    | J'ai peur...          | Je n'ai pas peur...         |
| Je tremble...               | Je ne tremble pas...          | Il est dangereux...         | Il n'est pas dangereux... | Il était dangereux... | Il n'était pas dangereux... |
| Craignez-vous...            | Appréhendez-vous...           | Tremblez-vous...            | Pouvez-vous craindre...   |                       | Peut-il avoir peur...       |
| Ne craignez-vous pas que... | N'appréhendez-vous pas que... | N'avez-vous pas peur que... |                           |                       | Ne tremblez-vous pas que... |

## N° DCLXXXVIII.

*Douter, contester, nier, disconvenir, désespérer.*

## I. — EMPLOYÉS NÉGATIVEMENT.

## Douter.

*Je ne doute pas que vous ne vous fassiez honneur dans la carrière où vous entrez.*

(J.-J. ROUSSEAU.)

*Je ne doute pas que mes abricotiers ne descendent de greffes apportées par les Romains.*

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

*On ne peut douter que les Grecs ne connussent eux-mêmes l'agriculture, et qu'ils n'aient été dans la nécessité de la cultiver.*

(CONDILLAC.)

*Il n'est pas douteux que je ne doive les premiers témoignages de ma reconnaissance aux hommes auxquels je suis redevable des premiers besoins de la vie.*

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

*On ne peut pas douter que les pôles ne soient couverts d'une coupole de glaces.*

(Id.)

*S'il fuit, ne doutez point que, fiers de sa disgrâce, A la haine bientôt ils ne joignent l'audace.*

(RACINE.)

*Je ne doute pas que la vraie dévotion ne soit la source du repos.*

(LA BRUTELLE.)

*Un physicien, qui avait de la réputation, ne doutait pas que ce Needham ne fût un profond alibé.*

(VOLTAIRE.)

*L'on ne peut guère douter que les animaux actuellement domestiques n'aient été sauvages auparavant.*

(BARRON.)

*Tempanius, qui ne doutait pas que les ennemis ne l'attaquassent de nouveau dès que les ténèbres seraient dissipées, fut bien surpris lorsqu'au point du jour il ne vit plus ni amis ni ennemis.*

(VOLTAT.)

*Je ne doute pas que tu ne balances à les croire.*

(MONTESQUIEU.)

*On ne doute pas aujourd'hui que les madrépores ne soient l'ouvrage d'une infinité de petits animaux.*

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

**Nier, contester, disconvenir, désespérer.**

On ne peut nier que cette vie ne soit désirable.  
(BOSSUET.)

On ne saurait contester que la diversité des mesures ne brouille les commençants pendant un temps infini.  
(J.-J. ROUSSEAU.)

Je ne désespère pas qu'il ne te fournisse un jour le moyen de t'éclairer.  
(MONTESQUIEU.)

Vous ne sauriez disconvenir que ce remède ne soit meilleur que tous les autres.  
(M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ.)

Je ne disconviendrais pas qu'avec toutes ses perfections, on ne puisse faire quelques objections contre Sophocle.  
(VOLTAIRE.)

On ne peut nier que le lâche et inutile mensonge d'Euphorbe ne soit indigne de la tragédie.  
(VOLTAIRE.)

On ne peut nier que je ne sois très-fondé à m'ériger en Aristarque, en juge souverain des ouvrages nouveaux.  
(J.-J. ROUSSEAU.)

On ne désespérât pas que vous ne devinsiez riche.  
(BEAUZÉL.)

Vous ne sauriez disconvenir qu'il ne vous ait parlé.  
(ACADÉMIE.)

Je ne saurais disconvenir que Sophocle, ainsi qu'Euripide, ne devaient pas faire de Pylade un personnage muet.  
(VOLTAIRE.)

Quand les verbes *douter, contester, nier, disconvenir, désespérer*, sont employés négativement, ne doit être répété dans la proposition subordonnée. Selon l'Académie, on pourrait indifféremment mettre ou supprimer la négative, avec *nier, contester, disconvenir*, et dire : JE NE NIE PAS, JE NE CONTESTE PAS, JE NE DISCONVIENS PAS qu'il AIT fait cela, ou qu'il N'AIT fait cela, mais nos citations font voir que les écrivains ne manquent jamais de mettre cette négative. Remarquons néanmoins que s'il s'agissait d'exprimer une chose positive, incontestable, ne, dans ce cas, pourrait être supprimé, comme dans : JE NE DOUTE PAS, JE NE NIE PAS qu'il Y AIT un Dieu. Les exemples suivants confirment cette observation :

Je ne vous nierai point, seigneur, que ses soupçons M'ont daigné quelquefois expliquer ses desirs.  
(RACINE.)

Je ne nie pas qu'il ait raison.  
(J.-J. ROUSSEAU.)

Personne ne nie qu'il y ait un Dieu, si ce n'est celui à qui il importe qu'il n'y en ait point.  
(CHATEAUBRIAND.)

Je ne nie pas que je te l'ai dit.  
(VAUGELAS.)

Cet autre exemple est curieux en ce qu'il présente les deux cas : Ils NE NIENT PAS que la douleur soit un mal et qu'il N'Y AIT de la peine dans la désunion des choses auxquelles nous sommes unis par la nature.  
(MALLEBRANCHE.)

**II. — EMPLOYÉS AFFIRMATIVEMENT.**

Je doute qu'on osât mettre Aristote et Ptolémée en comparaison avec le chevalier Newton et M. Cassini.  
(J.-J. ROUSSEAU.)

Douter qu'elle vous aime.  
(CORNEILLE.)

Je nie qu'il soit venu.  
(LAVEAUX.)

Il me paraît absurde de nier qu'il y ait une intelligence dans le monde.  
(VOLTAIRE.)

Doutant qu'elle se puisse trouver dans la nature.  
(FLÉCHIER.)

Je doute que le ris excessif convienne aux hommes qui sont mortels.  
(LA BRUYÈRE.)

Si les verbes *douter, nier, etc.*, sont employés affirmativement, il n'y a point de difficulté, on ne met jamais ne dans la proposition complétive.

**III. — EMPLOYÉS INTERROGATIVEMENT.**

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours Aux lieux où le Danube y vient finir son cours ?  
(RACINE.)

Peut-on nier que les bonnes mœurs ne soient essentielles à la durée des empires, et que le luxe ne soit diamétralement opposé aux bonnes mœurs ?  
(J.-J. ROUSSEAU.)

Réduit à voir sa tête expier son offense, Doutes-tu qu'il ne veuille implorer ma clémence ?  
(RACINE.)

Oseriez-vous nier que cette scène bien représentée ne fasse une impression plus heureuse et plus forte sur l'esprit d'un jeune homme, que tous les sermons qu'on débite journellement ?  
(VOLTAIRE.)

Lorsque les verbes *douter, nier, etc.*, sont employés interrogativement, ces exemples font manifestement voir qu'on exprime la négative ne dans la proposition subordonnée ; ils donnent un démenti formel aux grammairiens, qui établissent comme règle générale

et constante qu'avec le verbe *nier* on ne doit jamais mettre *ne* dans la proposition plétive, si la phrase est sous une forme interrogative. Voici des exemples où non seulement avec *nier*, mais avec *douter*, les écrivains ont supprimé la négative :

Peut-être *doutez-vous* qu'étant éloigné du public,  
il fût encore égal à lui-même ? (FLÉCHIER.)

... *Oseras-tu nier*  
Ce que ton mauvais cœur tâche en vain d'oublier ?  
(REGNARD.)

Quel est-ce qui *née* que les savants sachent :  
choses vraies que les ignorants ne sauront ?

*Peut-on nier* que cette partie du monde ait  
suffire à M. Simon ? (BOSSUET.)

C'est que l'idée exprimée par le verbe de la proposition subordonnée était si évidente si positive à leur esprit, qu'ils ont voulu la rendre encore plus affirmative par l'expression de *ne*.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je ne doute pas que...  
Je doute que...  
Doutez-vous que...

On ne peut nier que...  
Je nie que...  
Niez-vous que...

Ne contestes pas que...  
Je conteste que...  
Contestes-vous que...

Ne désespère pas que...  
Je désespère que...  
Désespères-vous que...

Il ne disconvient pas  
Je disconviens qu...  
Disconviens-tu qu...

## N° DCLXXXIX.

*Prendre garde, garder, éviter, empêcher, tenir.*

### Prendre garde.

*Prends garde* que jamais l'astre qui nous éclaire  
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.  
(RACINE.)

*Prenez garde* si nos bienfaits *ne nuisent* point  
aux autres, et ne tournent pas contre ceux mêmes  
qui en sont l'objet. (DICT. DES MAXIMES.)

Vous devez *prendre garde* à ne jamais laisser  
rien devenir trop commun dans votre royaume.  
(FÉNÉLON.)

*Prends garde* qu'il ne *surprenne* les trois jés  
et Pluton même. (M.)

### Garder.

*Gardons-nous* bien de croire qu'Émilie, malgré  
son ingratitude, et Cinna, malgré sa perfidie, *ne*  
*sont* pas deux très-beaux rôles. (VOLTAIRE.)

Asses et trop longtemps son exemple vous flatte,  
Mais *gardez* que sur vous le contraire n'éclate.  
(CORNEILLE.)

*Gardez* qu'un jour on ne vous *plaigne*  
D'avoir su mal user d'un talent si parfait.  
(VOLTAIRE.)

Consulte ta raison, prends la clarté pour guide :  
Vois si de tes soupçons l'apparence est solide.  
Ne démens pas leur voix ; mais aussi *garde* bien  
Que, pour les croire trop, ils ne t'imposent rien.  
(MOLIERE.)

*Gardez* qu'une voyelle, à courir trop hâtée,  
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.  
(BOILEAU.)

*Gardez* que quelque jour cet orgueil téméraire  
N'attire sur vous-même une triste lumière.  
(VOLTAIRE.)

### Éviter.

*Évitez* qu'un excès de rigueur, d'indulgence,  
N'encourage l'audace, ou n'arme la vengeance.  
(DELILLE.)

*Évitez* qu'il ne vienne.

(ACADÉMIE.)

### Empêcher.

#### PHRASES AFFIRMATIVES.

La pluie presque continuelle *empêche* qu'on ne  
se promène dans les cours et dans les jardins.  
(RACINE.)

*Empêchez* qu'elle ne se mêle d'aucune affaire.  
(VOLTAIRE.)

#### PHRASES NÉGATIVES.

La philosophie ni le sceptre *n'empêchent* qu'on  
ne soit homme. (MARC-AURÈLE.)

Cela *n'empêche* pas que dans ce jour, madame,  
Nous ne mettions à fin une si belle femme.  
(REGNARD.)

Je l pourrai-je empêcher, malgré ma diligence,  
que Roxane d'un coup n'assure sa vengeance?  
(RACINE.)

Empêcher que Caron, dans sa fatale barque,  
ainsi que le berger ne passe le monarque.  
(BOILEAU.)

Le mot propre est souvent difficile à rencontrer,  
et quand il est trouvé, la gêne du vers et de la rime  
l'empêche qu'on ne l'emploie. (VOLTAIRE.)

Cela n'empêche pas que, dans quelques familles,  
Je ne montre parfois l'italien aux filles. (REGNARD.)

Cette cure secrète de Sévère est un mauvais arti-  
fice qui n'empêche pas que la cure ne soit publique.  
(VOLTAIRE.)

Toutes les pratiques anciennes et modernes n'em-  
pêcheront pas que l'on ne viole les lois de la nature,  
et que l'on ne soit rebelle à Dieu en coupant volon-  
tairement la trame de ses jours. (FORMEY.)

### Tenir.

#### PHRASES NÉGATIVES.

Il ne tenait pas à lui qu'on n'oublât ses victoires.  
(MASCARON.)

Il ne tiendra pas à moi qu'on ne vous rende tout  
l'honneur qui vous est dû. (BOILEAU.)

Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne  
passe. (MOLIERE.)

#### PHRASES AFFIRMATIVES OU INTERROGATIVES.

A quoi tient-il que nous ne parlions?  
(PLANCHÉ.)

Je ne sais à quoi il tient que je ne lui rompe en  
visière. (ACADÉMIE.)

Je ne sais à quoi il tient que je ne l'abandonne.  
(PLANCHÉ.)

Après le verbe *prendre garde, garder*, dans le sens de *prendre des mesures, des précautions pour que tel événement n'arrive point*, on fait usage de la négative *ne* dans la proposition subordonnée. Il en est de même pour les verbes *empêcher* et *éviter*, que les phrases soient affirmatives, négatives ou interrogatives.

A l'exemple de beaucoup d'autres grammairiens, Lemare prétend que lorsque *empêcher* est accompagné de *ne pas, ne point*, on ne doit plus mettre *ne* après *que*. A coup sûr Lemare est dans l'erreur, car nous n'avons pas trouvé un seul cas en prose qui puisse légitimer cette assertion. Ce n'est que dans les vers, où les écrivains s'affranchissent quelquefois des règles grammaticales, qu'on rencontre des passages où *ne* n'est pas exprimé. Voici des exemples de cette liberté poétique :

Cette friponnerie  
N'empêche pas qu'un homme se marie.  
(VOLTAIRE.)

Nous pourrions par un prompt achat de cette esclave  
Empêcher qu'un rival vous prétienne et vous brave.  
(MOLIERE.)

Quant à *tenir*, le *que* de la proposition subordonnée est toujours suivi de *ne*, soit dans les phrases négatives, soit dans les phrases affirmatives ou interrogatives qu'on peut résoudre négativement. En effet, à *quoi tient-il que nous ne parlions?* *Je ne sais à quoi il tient que je ne lui rompe en visière*, c'est pour, IL NE TIENT A RIEN *que nous ne parlions*, IL NE TIENT A RIEN *que je ne lui rompe en visière*. Dans tout autre cas, il ne faut pas employer la négative. On dira donc :

Il tient à moi que cela se fasse. (ACADÉMIE.)

Ne tient-il pas à moi que cela se fasse?  
(COLIN D'AMBLY.)

En général, comme le dit fort bien M. Colin d'Ambly, on doit supprimer le *ne* de la dépendante toutes les fois que la principale, avec ses accessoires, ne présente pas l'idée d'un obstacle apporté.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Prenez garde que...  
Prendrez-vous garde que...  
Évitez que...  
Il ne tient pas à moi que...  
A quoi tient-il que...

Garde que...  
Garderez-vous que...  
N'éviterez-vous pas que...  
Il ne tenait pas à lui que...  
A quoi tiendrait-il que...

Empêchez que...  
Empêcheras-tu que...  
Évitez que...  
Il ne tiendra pas à eux que...  
Je ne sais à quoi il tient que...

N'empêchez pas que...  
N'empêcheras-tu pas que...  
As-tu évité que...  
Il n'a pas tenu à nous que...  
Je ne savais à quoi il tenait que...

N° DCXC.

*Défendre.*

Il *défendit* qu'aucun étranger *entrât* dans la ville.  
(VOLTAIRE.)

Avec quelle sévérité *défendit*-elle qu'il y eût rien dans la maison que...  
(FLÉCHIER.)

J'ai même *défendu*, par une loi expresse,  
Qu'on *osât* prononcer votre nom devant moi.  
(RACINE.)

Mais mon père *défend* que le roi se hasarde.  
(RACINE.)

Je *défends* qu'on *prenne* les armes.  
(VOLTAIRE.)

Mais il me semble, Agnès, si ma mémoire est...  
Que j'avais *défendu* que vous *vissiez* perser.  
(MOLIÈRE.)

*Défendre* signifie *prohiber, ne pas vouloir, ne pas permettre* ; par conséquent, il n'y a jamais de négation dans la proposition subordonnée. Quelques écrivains cependant ayant confondu ce verbe avec *empêcher*, ont exprimé *ne* après *que* ; mais ils ne sont nullement à imiter. Les passages suivants sont donc irréguliers :

*Défends* qu'aucun objet d'un augure sinistre  
Ne trouble le présage ainsi que le ministre.  
(DELILLE. traduct. de l'ENÉIDE.)

Le roi *défendit* de ne pas songer à ce mariage.  
(MÉM. DE BERWICK.)

Il lui *défendit*, avec dureté, de ne jamais se présenter devant lui.  
(VOLT.)

Sa majesté *défend* de ne rien écrire pour soutenir cette doctrine.  
(D'AYRIOT.)

En effet, on ordonne de ne pas troubler, de ne jamais se présenter, de ne pas songer, de ne rien écrire, et l'on *défend* de troubler, de jamais se présenter, etc. La présence de la négative avec *défendre* fait entendre en quelque sorte une idée contraire à celle que l'on veut exprimer. C'est par la même raison qu'il faut dire : *Gardez-vous de tomber*, et *prenez garde de tomber*, et non : *gardez-vous de ne pas tomber, prenez garde de ne pas tomber*.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

*Défendez* qu'il approche.

*Défends* qu'il vienne.

Je *défendrai* qu'il agisse ainsi.

*Défendez* qu'il parte.

N° DCXCI.

*Il s'en faut bien, il s'en faut peu*

*Il s'en faut bien.*

Je puis vous assurer qu'il *s'en faut bien* qu'on y meure de faim.  
(RACINE.)

Il *s'en faut beaucoup* que chaque être à deux mains et à deux pieds possède un fonds de cent vingt livres de revenu.  
(VOLTAIRE.)

Il *s'en faut de beaucoup*, en mon particulier, que je trouve Rodogune une bonne pièce.  
(Id.)

Les passions sont les mêmes dans le peuple et parmi les puissants ; mais il *s'en faut bien* que le rime soit égal.  
(MASSILLON.)

Il *s'en fallait de beaucoup* que la famille de Desartres lui rendît justice.  
(THOMAS.)

Il *s'en faut de beaucoup* que Boileau ait mis dans la satire le courage que Molière a mis dans la comédie.  
(Id.)

*Il s'en faut peu.*

Il *ne s'en faut pas de beaucoup* que la somme n'y soit.  
(ACADÉMIE.)

Peu *s'en faut* que Mathan ne m'ait nommé son père.  
(RACINE.)

Peu *s'en fallut* que nous ne touchassions sur le rocher à droite dans la passe.  
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Peu *s'en fallut* que le même accident ne lui arrivât.  
(Id.)

Il *s'en faut peu* que le crime heureux ne soit loué comme la vertu même.  
(LA BRUYÈRE.)

Un discours que rien ne lie et n'embarrasse, marche et coule de soi-même, et il *s'en faut peu* qu'il n'aille quelquefois plus vite que la pensée même de l'orateur.  
(BOILEAU.)

*Tant s'en faut* qu'un chrétien *doive* haïr son prochain, qu'au contraire il est obligé de le secourir et de faire du bien même à ses ennemis. (TRÉVOUX.)

*Il s'en faut de beaucoup* que le roi de Prusse soit enthousiaste des ouvrages de J.-J. Rousseau. (D'ALEMBERT.)

Le feu des volcans n'est pas si éloigné du sommet des montagnes; et *il s'en faut bien* qu'il redescende au niveau des plaines. (BUFFON.)

Nous ne trouvons pas ces railleries mauvaises; *peu s'en faut* que nous ne les trouvions plaisantes. (FLÉCHIER.)

*Peu s'en fallait* que je ne me crusse parent du duc de Lermé. (LE SAGE.)

Annibal étant blessé, il y eut une telle épouvante et une telle confusion, qu'*il s'en fallut de bien peu* que les ouvrages et les galeries ne fussent abandonnés. (DUREAU DE LA MALLE.)

*Il s'en faut* exprime dans toute sa conjugaison une absence, une privation, dont le sens négatif se porte sur la proposition subordonnée. Les exemples de la première colonne nous font voir que quand le verbe n'est accompagné ni d'une négation, ni de quelque mot qui ait un sens négatif, tel que *peu*, *guère*, *presque rien*, etc., la proposition subordonnée ne prend pas la négative *ne* : *il s'en faut bien* qu'on y meure de faim, etc.

Mais lorsqu'*il s'en faut* est accompagné de la négation ou de l'un des mots *peu*, *guère*, etc., qui ont un sens négatif, on voit, d'après les citations de la seconde colonne, que la proposition subordonnée admet toujours la particule *ne* : *il ne s'en faut pas de beaucoup* que la somme n'y soit; *peu s'en fallut* que nous ne touchassions sur un rocher, etc. La négative *ne* serait encore de rigueur si la phrase était interrogative : *combien s'en faut-il que la somme n'y soit ? S'en faut-il beaucoup que la somme n'y soit ?*

Dans les exemples suivants, avec *il s'en faut bien*, les écrivains, faisant abstraction du sens négatif de la proposition primordiale, ont reporté la négative sur la complétive; mais l'usage général est pour la suppression de *ne* :

*Il s'en faut bien* que ceux qui s'attachent à nos finesses ne nous paraissent aussi ridicules que nous le paraissions à nous-mêmes quand les finesses des autres nous ont attrapés. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Cet homme paraît faire tout ce qu'il veut; mais *il s'en faut bien* qu'il ne le fasse. (FÉNÉLON.)

*Il s'en faut bien* que mon affaire avec M. Tronchin ne soit faite.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Il s'en faut bien que...*  
*Combien s'en faut-il que...*

*Il s'en fallait peu que...*  
*S'en faut-il de beaucoup que...*

*Il s'en faut beaucoup que...*  
*Peu s'en faut que...*

*Tant s'en faut que...*  
*Il ne s'en faut pas beaucoup que...*

## —••••• N° DCXCII. •••••

*Avant que, sans que.*

*Avant que, non suivi de ne.*

#### PROSATEURS.

L'écriture nous fait voir la terre revêtue d'herbes et de toutes sortes de plantes *avant que* le soleil ait été créé. (BOSSUET.)

*Avant que* les nations fussent converties, tout n'était pas accompli. (PASCAL.)

Combien de siècles se sont écoulés *avant que* les hommes aient pu revenir au goût des anciens! (LA BRUYÈRE.)

L'on est mort *avant qu'on* ait aperçu qu'on devait mourir. (FLÉCHIER.)

#### POÈTES.

Vertueuse Zaire, *avant que* l'hyménée  
Joigne à jamais nos cœurs et notre destinée,  
J'ai cru, sur mes projets, sur vous, sur mon amour,  
Devoir en musulman vous parler sans détour. (VOLTAIRE.)

La guerre et la victoire  
Nous ont longtemps unis par les nœuds de la gloire,  
*Avant que* tant d'honneurs sur ma tête amassés  
Traînaient après moi des cœurs intéressés. (Id.)  
Je veux pourtant songer à mettre ordre à mon bien,  
*Avant qu'un* prompt trépas m'en ôte le moyen. (REGNARD.)

Les premiers hommes, *avant* qu'un culte imple se fût taillé des divinités de bois et de pierre, adorèrent le même Dieu que nous adorons.

(MASSILLON.)

Adraste et ses soldats descendirent *avant* qu'on pût les reconnaître.

(FÉNÉLON.)

Le roi voulut voir ce chef-d'œuvre *avant* même qu'il fût achevé.

(VOLTAIRE.)

*Avant* que l'action fût terminée, quelques Thébains, à ce qu'on prétend, se rendirent aux Perses.

(BARTHÉLEMY.)

Il fut des citoyens *avant* qu'il fût des maîtres.

(VOLTAIRE.)

*Avant* que sa fureur ravagât tout le monde, L'Inde se reposait dans une paix profonde.

(RACINE.)

Et le Rhin de ses flots ira grossir la Loire

*Avant* que tes faveurs sortent de ma mémoire.

(BOILEAU.)

*Avant* que le sommeil te ferme la paupière, Sur tes œuvres du jour porte un regard sévère.

(LEFRANC DE POMPIGNAN.)

Sans que, non suivi de *ne*.

#### PROSAITEURS.

Tout le monde dit d'un fat qu'il est un fat, et personne n'ose le lui dire à lui-même : il meurt sans le savoir et *sans* que personne se soit vengé.

(LA BRUYÈRE.)

Quiconque est vivement ému voit les choses d'un autre œil que les autres hommes. Tout est pour lui objet de comparaison rapide et de métaphore, *sans* qu'il y prenne garde.

(VOLTAIRE.)

Toutes les créatures paraîtront devant Dieu comme le néant, *sans* qu'il y ait entre elles de prérogatives que celles que la vertu y aura mises.

(MONTESQUIEU.)

Raoul, comte d'Eu et de Guines, accusé d'intelligence avec les Anglais, est décapité, *sans* qu'on observe les formes de procédure.

(HÉNAULT.)

Généralement, après les locutions conjonctives *avant que*, *sans que*, il ne faut pas exprimer la particule *ne*, ainsi que le prouvent les nombreux exemples qui précèdent, et que nous aurions pu multiplier à l'infini. Il est vrai cependant que de bons écrivains ont aussi fait usage de cette négation ; mais les exemples qu'on rencontre de cet emploi abondent si peu, qu'ils sont en comparaison de ceux où *ne* est supprimé, dans la proportion de un à cent. L'usage milite donc en faveur des exemples où les écrivains n'expriment jamais la négation. Voici néanmoins les seuls que nous ayons trouvés avec *ne* ; ils ont pour eux des autorités respectables :

*Avant que* SUIVI DE *ne*.

Nous avons beau leur représenter que nous étions paisibles possesseurs des Tuileries vingt ans *avant* qu'ils ne fussent au monde : je crois qu'ils nous en chasseront à la fin.

(MONTESQUIEU.)

J'irai vous voir *avant* que vous ne preniez aucune résolution.

(M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ.)

Il me paraît que les volontés de M. Fouquet sont si ambulatoires, qu'il ne vaut pas la peine de rien *avant* qu'elles ne soient fixées.

(BARTHÉLEMY.)

A peine chacun se contient dans l'attente du signal. Hâtez-vous de le donner vous-même, *avant* que vos trompettes ne vous échappent et ne le donnent malgré vous.

(MARMONTEL.)

L'ysatis, moins fort, mais beaucoup plus léger que le glouton, lui sert de pourvoyeur : celui-ci le suit à la chasse, et souvent lui enlève sa proie *avant* qu'il ne l'ait entamée ; au moins il la partage.

(BUFFON.)

#### POÈTES.

La Castille du moins n'aura pas la victoire, *Sans* que nous essayions d'en partager la gloire.

(MOLIERE.)

Eh ! peut-on être heureux *sans* qu'il en coûte rien ?

(LAPOINTE.)

Le sort de votre époux est déjà trop horrible, *Sans* que de nouveaux traits venant me déchirer, Vous me donniez encor votre mort à pleurer.

(VOLTAIRE.)

Vous pouvez maintenant, *sans* que l'on vous punisse, Vous retirer chez vous, et quitter le service.

(REGNARD.)

Tous les fleuves du monde entrent au sein des mers. *Sans* que leurs flots unis ravagent l'univers.

(LEFRANC DE POMPIGNAN.)

*Sans que* SUIVI DE *ne*.

Grâce au ciel, chère cousine, vous voilà rétablie. Mais ce n'est pas *sans* que votre silence et celui de M. G., que j'avais instamment prié de m'écrire un mot à son arrivée, ne m'aient causé bien des alarmes.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique entonné par les prêtres et répondu affectueusement par une infinité de voix d'hommes et de femmes, de jeunes filles et d'enfants, *sans* que mes entrailles ne s'en soient émuës, n'en aient tressailli, et que les larmes ne m'en soient venues aux yeux.

(DIDEROT.)

Elle ne voyait aucun être souffrant *sans* que son visage n'exprimât la peine qu'elle en ressentait.

(BERN. DE SAINT-Pierre.)

Il ne m'est jamais arrivé de passer devant les habitants de Neuchâtel *sans* que, petits et grands, ils ne m'aient prévenu d'un salut.

(RAOUL-ROCHETTE.)

Laveaux et quelques autres grammairiens pensent qu'on doit faire usage de *ne* après

*avant que*, toutes les fois qu'il y a un doute sur la réalité de l'action exprimée par le verbe qui suit *avant que* : cette opinion est partagée par Boniface. Suivant ce grammairien, on doit dire *sans ne* : *Rentrons AVANT QU'il FASSE nuit*, parce qu'il est certain qu'il fera nuit ; et avec *ne*, *rentrons AVANT QU'il ne pleuve*, parce qu'il n'est pas certain qu'il pleuvra. C'est là une doctrine beaucoup plus subtile que vraie, selon nous ; car nous avouons en toute humilité que, dans les deux cas cités, nous ne voyons aucune idée de doute ; au contraire, l'action exprimée par le verbe qui suit *avant que* est une action qui, pour se réaliser postérieurement à une autre, n'en doit pas moins toujours avoir lieu : ce qui le prouve, c'est que l'on dira affirmativement : *Rentrons avant qu'il pleuve* ; et s'il y avait réellement doute : *Rentrons DE PEUR QU'il ne pleuve*. Avec *avant*, on voit que la pluie doit nécessairement tomber, et avec *de peur que*, il n'est pas sûr qu'elle tombe. La doctrine de Boniface et des autres grammairiens sur l'emploi de *ne* dubitatif après *avant que* est donc entièrement fautive, et les exemples que nous avons rapportés ne peuvent non plus servir ni à l'asseoir ni à la justifier. Il faut s'en tenir seulement à ce que nous avons dit en commençant : N'employer jamais *ne* après *avant que*, parce qu'en effet c'est là l'usage le plus constant.

Quant à *sans que* suivi de *ne*, Boniface en rend compte ainsi par l'analyse : « *Je ne pouvais parler SANS QU'il NE m'interrompt* ; c'est-à-dire je ne pouvais parler sans ceci : *Il ne m'interrompt pas sans sa non interruption* »

Le *sans* et le *ne* se détruisent et équivalent à une affirmation, ce qui d'abord paraît bizarre, mais ce qui n'en est pas moins vrai, malgré le ridicule jeté par Lemare sur cet axiome : *Deux négations valent une affirmation.* »

Quoi qu'il en soit, les exemples où *ne* n'est pas exprimé après *sans que* nous paraissent beaucoup plus rationnels, beaucoup plus logiques. Que signifie *sans que* ? Cette expression signifie *sinon que*, *si ce n'est que* : *je ne partirai pas SANS QUE vous veniez*, c'est-à-dire *sinon que vous veniez*, *si ce n'est que vous veniez*. Comme après *sinon que*, *si ce n'est que*, on ne met jamais *ne*, il s'ensuit qu'on ne doit pas le mettre davantage avec *sans que*, qui est pour *que ne*, ainsi que cela paraît démontré jusqu'à la dernière évidence dans les exemples comparatifs qui suivent :

#### *Sans que.*

Vous conviendrez que je ne pouvais obtenir l'aveu du conseil, *sans que* mon ouvrage fût examiné.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Hélas ! nous ne pouvons un moment arrêter les yeux sur la gloire de la princesse, *sans que* la mort s'y mêle aussitôt pour tout offusquer de son ombre.

(BOSSUET.)

#### *Que ne.*

Je ne vous quitte point, Seigneur, *que* mon amour n'ait obtenu ce point.

(CORNEILLE.)

Je ne saurais faire un pas seulement, *que je ne* l'aie aussitôt à mes trousses.

(MOLIÈRE.)

Je ne saurais voir d'honnêtes pères chagrinés par leurs enfants, *que* cela ne m'émeuve.

(MOLIÈRE.)

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Avant qu'il vienne.  
Sans qu'il parle.

Avant qu'il sorte.  
Sans qu'il pleure.

Avant qu'il meure.  
Sans qu'il se fâche.

Avant qu'il soit né.  
Sans qu'il y mette obstacle.

### ----- N° DCXCIII. -----

*A moins que, de peur que, de crainte que.*

#### *A moins que.*

Il sera difficile désormais qu'il s'élève des génies nouveaux, *à moins que* d'autres mœurs, une autre sorte de gouvernement, ne donnent un tour nouveau aux esprits.

(VOLTAIRE.)

Un amant toujours rebuté par sa maîtresse l'est toujours aussi par le spectateur, *à moins qu'il ne* respire la fureur de la vengeance.

(VOLTAIRE.)

Quel indigne plaisir peut avoir l'avarice ?  
Et que sert d'amasser, à moins qu'on ne jouisse ?  
(BOURSAULT.)

Un homme en vaut un autre, à moins que, par mal-  
[heur,  
L'un d'eux n'ait corrompu son esprit et son cœur.  
(D'ESTOUCHE.)

## De peur que.

Combien de fois a-t-on vu des hommes publics  
faire échouer des entreprises glorieuses à l'État, de  
pour que la gloire n'en rejaillit sur leurs rivaux.  
(MASSILLON.)

Laisse en paix ton cheval vieillissant,  
De peur que, tout d'un coup, efflanqué, sans haleine,  
Il ne laisse en tombant son maître sur l'arène.  
(BOILEAU.)

Ne jetez pas, dit Jésus, les perles devant les pour-  
ceux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et  
que se tournant contre vous, ils ne vous déchirent.  
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

J'évite sa présence,  
De peur qu'en le voyant, quelque trouble indiscre-  
Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret.  
(RACINE.)

## De crainte que.

Clarice le prie de parler plus bas, de crainte que  
son père ne l'entende.  
(VOLTAIRE.)

Plutarque dit que les Grecs, ce peuple si sensible,  
frémisaient de crainte que le vieillard qui devait  
arrêter le bras de Mérope n'arrivât pas assez tôt.  
(VOLTAIRE.)

Le seul avantage de la noblesse, c'est de ne pas  
manquer d'exemples dans sa maison, et d'être dans  
la nécessité de les imiter, dans la crainte de ne pas  
être reconnu pour légitime héritier.  
(Pensée de PÉTRARQUE.)

Les locutions conjonctives à moins que, de peur que, de crainte que, disent MM. Noël et Chapsal, veulent toujours après elles la négation ne : A MOINS QUE vous NE lui parliez, de PEUR qu'on NE vous trompe, etc. Cette règle est trop absolue ; et si MM. Noël et Chapsal l'ignorent, nous leur dirons qu'en poésie, les écrivains sont en possession de supprimer la négative quand elle gêne la mesure. « Autrement, s'écrie Voltaire, il n'y aurait pas de poésie possible ; il faudrait renoncer à faire des vers ! » Voici quelques passages où les poètes n'ont pas exprimé la particule ne :

A moins qu'à nos projets un plein effet réponde.  
(CORNEILLE.)

De peur que ma présence encor soit criminelle,  
Je te laisse.  
(MOLIERE.)

Sois donc prêt à frapper, de peur qu'on nous pré-  
(VOLTAIRE.) [vienné.]

Si j'ai besoin de vous, de peur qu'on me contraigne,  
J'ai besoin que le roi, qu'elle-même me craigne.  
(CORNEILLE.)

Nous défions MM. Noël et Chapsal de condamner cette phrase de Voltaire : C'est une règle assez générale qu'un vers héroïque ne doit guère finir par un adjectif, A MOINS QUE cet adjectif SE FASSE à peine remarquer comme adjectif. Bien que cet exemple soit en prose, bien que la négative soit supprimée, la phrase est pourtant correcte ; il y a plus : ce serait une véritable faute d'exprimer la négation, et la raison en est que l'expression adverbiale à peine modifiant le verbe fasse, s'oppose à l'introduction de la particule ne dans la phrase ; c'est ce qui aurait également lieu s'il y avait peu ou tout autre terme équivalent. Avant donc de poser des règles, il faut étudier les faits.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

A moins que.

De peur que.

De crainte que.

Dans la crainte que.

## —••••• N° DCXCIV. •••••—

Autre, tout autre, tout autrement que, plutôt que, plus tôt que.

Tout autre que, etc.  
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.  
(LA FONTAINE.)

Plutôt que.  
Nous avons en France des tragédies estimées qui  
sont plutôt des conversations qu'elles ne sont la re-  
présentation d'un événement.  
(VOLTAIRE.)

Il semble qu'il y ait en nous plusieurs hommes, puisque souvent chacun de nous pense et agit aujourd'hui *tout autrement* qu'il ne le faisait hier.

(Cité par NOËL.)

La joie de faire du bien est *tout autrement* douce que ne l'est celle de le recevoir.

(Id.)

On dompte la panthère *plutôt* qu'on ne l'appri-voise.

(BUFFON.)

Chacun s'égare, et le moins imprudent

Est celui-là qui *plus tôt* se repent.

(VOLTAIRE.)

Après les expressions *autre, autrement, tout autre, tout autrement, plutôt que, plus tôt que*, on exprime la négation *ne* dans la proposition subordonnée (1), à moins que la première proposition ne soit négative : *N'agissez pas AUTREMENT QUE vous parlez ; nous n'avons pas PLUS TÔT fait une chose QUE nous en FAISONS une autre*, etc.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Autre. Tout autre. Autrement. Tout autrement. Plutôt que. Plus tôt que.

## DE LA PLACE DES ADVERBES.

### -----N° DCXCV.-----

#### CONSTRUCTION DES ADVERBES.

##### AVANT LE VERBE.

Bien souvent dans les camps un soldat honoré  
Rampe à la cour des rois et languit ignoré.

(VOLTAIRE.)

Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices.

(RACINE.)

... Aujourd'hui

On passe sur l'honnête, et l'on songe à l'utile.

(DESTOUCHES.)

... Je sais mépriser ces vains droits de noblesse,  
Que la force autrefois conquit sur la faiblesse.

(CHÉNIER.)

S'il se faut quelquefois défer quand on aime,  
C'est de tout ce qui peut, dans le cœur alarmé,  
Soulever des soupçons contre l'objet aimé.

(PIRON.)

Le ciel parfois seconde un dessein téméraire,  
Et l'on sort comme on peut d'une méchante affaire.

(MOLIERE.)

... Un traître jamais ne doit être imité.

(LEFRANC.)

Cela est heureusement exprimé.

(LAVEAUX.)

Lorsque, dans la pièce anglaise, Orosmane vient  
annoncer à Zaire qu'il croit ne la plus aimer, Zaire  
lui répond en se roulant par terre.

(VOLTAIRE.)

##### APRÈS LE VERBE.

Le Dieu que nous servons est un Dieu de bonté ;  
Mais dans les livres saints s'il prêche l'indulgence,  
Il commande souvent la guerre et la vengeance.

(CHÉNIER.)

Le succès fut toujours un enfant de l'audace.

(CRÉBILLON.)

Il arrive aujourd'hui à midi.

(ACADÉMIE.)

Cela se pratiquait autrefois, mais aujourd'hui on  
en use autrement.

(Id.)

Le témoin le plus vil et les moindres clartés  
Nous montrent quelquefois de grandes vérités.

(VOLTAIRE.)

On se laisse parfois d'être femme de bien.

(MOLIERE.)

Un roi ne sait jamais s'il a de vrais amis.

(BOURSAULT.)

Cela est exprimé heureusement.

(LAVEAUX.)

Protésilas ne pouvant souffrir que je ne crusse  
pas tout ce qu'il me disait contre son ennemi, prit  
le parti de ne m'en parler plus.

(FÉNÉLON.)

La construction des adverbes ne présente guère de difficulté qu'aux étrangers ; c'est en général la clarté, le goût, l'élégance et l'harmonie qui décident de la place qu'ils doivent occuper dans le discours. En effet, on voit que *souvent, toujours, aujourd'hui, autrefois*, etc., se mettent avant ou après le verbe.

(1) La Bruyère a néanmoins supprimé la négation dans cette phrase : *Il est incapable de s'imaginer que les grands pensent AUTREMENT de sa personne qu'il FAIT lui-même.*

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Toujours je vous aimerais.

Je vous aimerais toujours.

Autrefois j'étais aimé.

J'étais aimé autrefois.

## N° DCXCVI.

CONSTRUCTION DE *non seulement*, *mais encore*.

*Non seulement* L'ÉGLISE SECOURAIT ses enfants,  
ELLE VEILLAIT ENCORE sur les infortunés d'une religion ennemie.  
(CHATEAUBRIAND.)

*Non seulement* ON S'ESTIME avant tout, *mais* ON  
ESTIME ENCORE toutes les choses que l'on aime.  
(VAUVENARGUES.)

*Non seulement* ON OBEÏT à un sage roi, *mais* ON  
AIME à lui obéir.  
(FÉNÉLON.)

*Mentor, non seulement* FERMET ET COURAGEUX  
*mais* DOUX ET TRANQUILLE, semblait résister  
aux vents et à la mer.  
(FÉNÉLON.)

*Mentor parut dans ce danger non seulement*  
FERME ET INTRÉPIDE, *mais* PLUS GAI qu'il n'é-  
tait.  
(FÉNÉLON.)

*La patience est non seulement* NÉCESSAIRE, *mais*  
UTILE.  
(FÉNÉLON.)

*Non seulement* doit précéder la partie de la phrase mise en rapport avec celle qui suit  
*mais encore*, comme dans les exemples qui précèdent. Dans la première colonne, *non se-  
ulement* est suivi d'un verbe, *mais* doit être suivi d'un autre verbe. Dans la seconde, *non se-  
ulement* est suivi d'adjectifs, *mais* par conséquent doit être aussi suivi d'adjectifs. La  
serait donc mal s'exprimer que de dire : *L'Eglise secourait NON SEULEMENT ses malheureux,  
MAIS elle veillait ENCORE*, etc. ; on s'estime *NON SEULEMENT* avant tout, *MAIS* on  
estime, etc.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Non seulement bon, mais humain.

Non seulement il s'aimait, mais encore il s'estimait.

## DES ADVERBES

EMPLOYÉS DANS LES COMPARAISONS.

## N° DCXCVII.

MOTS AU MOYEN DESQUELS S'EXPRIMENT LES COMPARAISONS D'ÉGALITÉ

## POUR LA MANIÈRE.

L'activité est *aussi* nécessaire au bonheur que  
l'agitation lui est contraire. (DE LÉVIS.)

Rien ne doit être *si* sacré aux hommes que les  
lois destinées à les rendre bons, sages et heureux.  
(FÉNÉLON.)

*Ainsi* que la vertu, le crime a ses degrés.  
(RACINE.)

La loi doit être *comme* la mort, qui n'épargne  
personne. (MONTESQUIEU.)

*Comme* le soleil chasse les ténèbres, *ainsi* la  
science chasse l'erreur. (ACADÉMIE.)

Rien n'est à mon avis *si* trompeur que la mine !  
(CAMPISTRON.)

L'oisiveté est *aussi* fatigante que le repos est  
doux. (DE LÉVIS.)

Il n'est rien de *si* beau que la sincérité.  
(DESTOUCHES.)

## POUR LA QUANTITÉ OU LE NOMBRE.

Il y a *autant* de faiblesse à fuir le mode qu'à l'a-  
dopter. (LA BRUYÈRE.)

Souvent notre repentir n'est pas *tant* un regret  
du mal que nous avons fait, qu'une crainte de ce  
lui qui peut nous en arriver.  
(LA ROCHEFOUCAULT.)

Un malheureux qui en console un autre, a une  
éloquence *d'autant* plus puissante qu'il la puise en  
lui-même. (LA ROCHE.)

L'homme est *d'autant* moins pauvre qu'il dési-  
rera moins. (PENSÉE DE P. SYRUS.)

Je sais la chose mieux que vous, et *d'autant*  
mieux que j'en suis témoin. (ACADÉMIE.)

*Autant* la pitié est douce quand elle vient à nous,  
*autant* elle est amère, même dans ses secours,  
quand il faut l'implorer. (LACRETELLE aîné.)

Les exemples qui précèdent nous font voir que les expressions employées dans les comparaisons d'égalité sont, pour la manière : *aussi que, si que, ainsi que, comme, comme... ainsi* ; pour la quantité et le nombre : *autant que, tant que, d'autant plus que, d'autant moins que, d'autant mieux que, et autant... autant*.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le loup est aussi méchant que...  
Le chien est si fidèle que...  
Ainsi qu'une ombre la vie est...  
La vie s'écoule comme...

Il y a dans cette action autant de lâcheté que...  
Il n'y a pas tant de mal qu'on ne puisse...  
Les peuples sont d'autant plus heureux que...  
Autant sa figure est douce, autant son caractère est...

## ----- N° DCXCVIII. -----

*Aussi, autant, SUIVIS DE que OU DE comme.*

SUIVIS DE *que*.

Quand on a prétendu que rien n'était *aussi* rare *que* le génie, on avait oublié la perfection.  
(LIVRY.)

L'esclave n'a qu'un maître ; l'ambitieux en a *autant* qu'il y a de gens utiles à sa fortune.  
(LA BRUYÈRE.)

La vérité ne fait pas *autant* de bien dans le monde *que* ses apparences y font de mal.  
(LA ROCHEFOUCAULD.)

SUIVIS DE *comme*.

Tant qu'a duré la guerre, on m'a vu constamment *aussi* bon citoyen *comme* parfait amant.  
(CORNEILLE.)

Qu'il fasse *autant* pour moi *comme* je fais pour lui.  
(LE MÊME.)

Le vrai brave conserve son jugement au milieu du péril avec *autant* de présence d'esprit *comme* s'il n'y était pas.  
(Phrase blâmée par WAILLY.)

Jusqu'à Corneille et Molière, on pouvait faire usage de *que* ou de *comme* après les adverbess *autant, tant, aussi, si* ; mais aujourd'hui il n'est plus permis de se servir de *comme* pour lier deux termes d'une comparaison ; il faut employer *que* : *elle a AUTANT d'esprit QUE vous ; il n'est pas AUSSI savant QUE vous*, etc. En effet, le mot *aussi* fait assez sentir la comparaison d'égalité. *Aussi bon citoyen COMME fidèle amant* est une construction italienne tout-à-fait tombée en désuétude parmi nous.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je suis aussi heureux que vous.  
L'éléphant est aussi doux qu'il est fort.

Je vous aime autant que vous m'aimez.  
Personne n'a autant de bonheur que vous.

## ----- N° DCXCIX. -----

*Si ET aussi*

AVEC *aussi*.

De la philosophie à l'impiété, il y a *aussi* loin *que* de la religion au fanatisme.  
(DIDEROT.)

Les athées sont de très-mauvais raisonneurs, et leur malheureuse philosophie est *aussi* *dangereuse* qu'absurde.  
(BOISTE.)

L'Allemagne est *aussi* peuplée *que* la France.  
(WAILLY.)

Je fuis les oisifs des villes, gens *aussi* ennuyés qu'ennuyeux.  
(J.-J. ROUSSEAU.)

AVEC *si*.

Les agneaux de la première portée ne sont jamais *si* bons *que* ceux des portées suivantes.  
(BUFFON.)

Les chevaux turcs ne sont jamais *si* bien proportionnés *que* les barbes.  
(Id.)

En s'approchant des plus grands hommes, on s'étonne de les trouver *si* petits.  
(BOISTE.)

Regarder les excès des passions *comme* des maladies est d'un effet *si* salutaire, *que* cette idée rend inutiles tous les sermons de morale.  
(Id.)

On emploie *aussi* dans les phrases positives et *si* dans les phrases négatives. Cepen-

dant rien n'empêche de se servir de *aussi* dans ce dernier cas : *Il faut que la terre ait été cultivée pour que la population n'ait pas été AUSSI grande qu'on le suppose.* (Le DILLAC.)

Dans les deux derniers exemples de la seconde colonne on apprend que si s'emploie dans les phrases positives quand il a la signification de *tant, tellement*.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Vos maximes sont aussi fausses que dangereuses. Mes raisons n'étaient pas si absurdes qu'il le dit. Son langage n'était déjà pas si sot. Cet avis est aussi celui de tout le monde. disait. Les hommes ne sont pas si sots. La France est aussi éclairée que l'Angleterre. La Russie n'est pas si avancée que les autres pays. Ce fait si vrai qu'il fut possible.

## N° DCC.

*Aussi ET autant.*

#### AVEC *aussi*.

L'âne est de son naturel *aussi humble, aussi patient, aussi tranquille*, que le cheval est fier, ardent, impétueux. (BUFFON.)

*Aussi intrépide* que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte. (Id.)

Un athée qui serait raisonneur et puissant, serait un fléau *aussi funeste* qu'un superstitieux sanguinaire. (VOLTAIRE.)

La probité est *aussi rarement* d'accord avec l'intérêt, que la raison avec la passion. (SARAT DUBAY.)

Quand la vérité n'offense personne, elle devrait sortir de notre bouche *aussi naturellement* que l'air que nous respirons. (STANISLAS.)

Le nom de la vertu sert à l'intérêt *aussi utilement* que le vice. (LA ROCHEFOUCAULD.)

#### AVEC *autant*.

Il faut *autant* de discrétion pour donner le conseil, que de docilité pour les recevoir. (LA ROCHE.)

Chacun tourne en réalité, *autant* qu'il peut, ses propres songes. (LA FONTAINE.)

Les lois sont faites pour secourir les citoyens *autant* que pour les intimider. (VOLTAIRE.)

Cornélius Népos, auteur ancien et judicieux *autant qu'élégant*, ne veut pas que l'on doute de la date du décret d'Artaxerxe, après l'autorité de Thucydide. (BOSSUET.)

Un certain Grec disait à l'empereur Auguste. Comme une instruction *utile autant* que juste. Que lorsqu'une aventure en colère nous met, Nous devons avant tout dire notre alphabet. Afin que dans ce temps la bile se tempère.

*Aussi* se joint aux adjectifs et aux adverbes : *aussi humble, aussi rarement. Autant* se construit particulièrement avec les noms, les verbes et les participes : *autant de discrétion, chacun tourne autant*, etc. ; *les lois sont faites autant*, etc. Quand il est joint à deux adjectifs, on le met, en prose (1), toujours entre les deux : *judicieux autant qu'élégant*, et cette tournure a plus de force que *aussi judicieux qu'élégant*, par la raison déjà connue que *aussi* n'exprime que la qualité, tandis que *autant* implique une idée de quantité.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Soyez un homme aussi savant que modeste.  
Il faut étudier aussi longtemps que l'on peut.  
Il se présente aussi galamment qu'un chevalier.  
Soyez aussi charitables qu'on le prescrit.  
Soyez aussi juste qu'humain.

Il y avait autant d'épices que de fleurs.  
Il faut autant nous cacher que nous sauver.  
Vous êtes autant aimés qu'estimés.  
Homme cruelle autant que confiant.  
Ecrivain habile autant que modeste.

(1) Nous disons en prose, car en poésie cette règle peut n'être pas suivie, comme le prouvent ces vers de Racine, où *autant* est employé pour *aussi*, afin d'éviter l'hiatus :

Passons chez Octavie, et donnons-lui le reste  
D'un jour *autant* heureux que je l'ai vu funeste.

-----●●●●● N° DCCI. ●●●●●-----

*Autant ET tant.*

**AVEC autant.**

Avec aussi peu de raison qu'en ont les hommes, il leur faut *autant* de préjugés qu'ils sont accoutumés d'en avoir. (FONTENELLE.)

L'amour-propre fait peut-être *autant* de tyrans que l'amour. (IMBERT.)

Pour être philosophe, il ne suffit pas d'en usurper le nom ; il faut le justifier par les vertus *autant* que par les lumières. (LABOUISSÉ.)

La pauvreté est le plus grand des maux qui soient sortis de la boîte de Pandore, et l'on hait *autant* l'haleine d'un homme qui n'a rien, que celle d'un pestiféré, (SAINT-EVREMONT.)

Ah ! que devient des rois la majesté sacrée, Si leur foi ne peut pas rassurer les mortels, Si leur trône n'est pur *autant* que les autels ? (HOUD. DE LA MOTHE.)

Les deux premiers exemples de la première colonne montrent que dans les comparaisons on se sert de *autant* devant les substantifs, quand on veut exprimer *un aussi grand nombre de : autant de préjugés que...*, c'est-à-dire *un aussi grand nombre de préjugés que...* Dans les trois derniers, le mot *autant*, modifiant les adjectifs ou les verbes, signifie : A UN DEGRÉ AUSSI GRAND QUE : *L'on hait l'haleine d'un homme qui n'a rien* AUTANT QUE... est pour *l'on hait l'haleine d'un homme qui n'a rien* A UN DEGRÉ AUSSI GRAND QUE...

On doit employer *tant*, comme dans les deux premiers exemples de la seconde colonne, lorsqu'on veut énoncer une sorte de durée, et que l'adverbe comparatif a le sens de AUSSI LONGTEMPS QUE : *TANT qu'on peut se parer...*, c'est pour AUSSI LONGTEMPS qu'on peut se parer. Dans les trois autres citations *tant* est pris dans l'acception de *tellement*, à un tel point : *Rien ne pèse TANT qu'un secret*, c'est-à-dire à un tel point.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

Je lui donnai *autant* de coups qu'il en méritait.  
On lui laissa manger *autant* de fruits qu'il voulait.  
Je vous aime *autant* que je puis.  
Soyez franc *autant* qu'un honnête homme doit l'être.

Je lui donnai *tant* de coups qu'il en est mort.  
On lui laissa manger *tant* de fruits qu'il tomba malade.  
Je vous aimerais *tant* que vous seriez aimable.  
Soyez franc *tant* que vous vivrez.

-----●●●●● N° DCCII. ●●●●●-----

**EMPLOI DE si ET DE tant.**

**Si.**

Il n'y a point d'homme *si vicieux* qu'il ne possède quelque bonne qualité. (LA MOTHE LE VAYER.)

Les hommes sont en général *si fourbes, si envieux, si cruels* que quand on en trouve un qui n'a que de la faiblesse, on est trop heureux. (VOLTAIRE.)

**Tant.**

Rien ne persuade *tant* les gens que ce qu'ils n'entendent pas. (DE KATZ.)

On n'est *heureux* ni riche, *tant* qu'on s'efforce de l'être davantage. (FÉNÉLON.)

L'amour n'est pas si despote que l'amour-propre.  
On ne va jamais si loin que lorsqu'on ne sait où  
l'on va. (DE RETZ.)

Il n'y a si petit état qui ne puisse nourrir un  
grand homme. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Rien n'empêche tant d'être naturel que l'y  
de le paraitre. (LA ROCHEFOUCAULT)

... Je ne fais rien tant que les contorsions  
De tous ces grands faiseurs de protestations.  
(MOLIÈRE.)

Dans les exemples qui précèdent, *si* et *tant* ont absolument la même valeur, le même sens, puisqu'ils signifient tous deux *tellement*; mais il y a cette différence entre eux : *si* modifie toujours les adjectifs et les adverbes, tandis que *tant* ne peut jamais modifier que les verbes. En poésie, cependant, on trouve quelquefois des adjectifs modifiés par *tant* :

La fortune est comme les belles :  
Acceptons ses faveurs, tant légères soient-elles. (JAUFFRET.)

C'est ce qui nous prouve qu'on ne saurait asseoir en rien des règles absolues (1).

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Personne n'est si sage que...  
Vous n'êtes pas si méchant que...  
Vous n'êtes pas si ambitieux que...

Il vous estime tant que...  
Il fit tant que...  
Il le persuada tant que...

## —••••• N° DCCIII. •••••—

### EMPLOI DE *ainsi que*, *aussi que* ET DE *comme*.

#### I.

##### *Ainsi que.*

Les vertus devraient être sœurs,  
*Ainsi que* les vices sont frères.  
(LA FONTAINE.)

Pélagie d'Antioche était d'une grande beauté,  
*ainsi que* sa mère et ses sœurs.  
(CHATEAUBRIAND.)

##### *Comme.*

Pour grands que soient les rois, *ils sont ce que nous*  
*comme.*  
Ils peuvent se tromper *comme* les autres hommes.  
(CORNÉILLE.)

Le matin de la vie est *comme* le matin du jour,  
plein de pureté, d'images et d'harmonies.  
(CHATEAUBRIAND.)

#### II.

##### *Aussi que.*

Le roi est *aussi intéressé que* le peuple à l'équilibre politique.  
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

La beauté, j'en conviens, peut, quand elle est réelle,  
Inspirer un amour *aussi* passager qu'elle.  
(LA CHAUSSE.)

##### *Comme.*

L'amitié des enfants, qu'est-ce? Pure habitude;  
Vive et faible *comme* eux, tel est le cœur humain;  
Aujourd'hui désolés, et consolés demain.  
(FABRE D'ÉGLANTINE.)

L'amour rend, *comme* un autre, un sage inconsolable.  
(LA CHAUSSE.) (quant.)

La seule remarque que nous ayons à faire ici, c'est que *comme* peut être employé dans les comparaisons pour *ainsi que*, *aussi que*. En effet, on pourrait dire : Les vertus devaient être sœurs *comme* les vices; le matin de la vie est *ainsi que* le matin du jour. Le roi est intéressé *comme* le peuple à l'équilibre politique : l'amour rend le sage *aussi* inconstant qu'un autre.

(1) Voici encore un exemple de Bernardin de Saint-Pierre où *tant* modifie un adjectif : Les guerres *TANT* intérieures qu'extérieures, ont eu pour première cause dans chaque état l'ambition des nobles; mais il est vrai que *tant* n'a plus ici, comme dans les vers de Jauffret, la signification de *tellement*.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Elle est, ainsi que sa mère, d'une grande beauté.  
Ainsi que la vertu, le vice a ses degrés.  
Il fut tout aussi généreux que lui.  
Il se signala aussi bien que lui

Elle est, comme sa mère, d'une grande beauté.  
Comme la vertu, le vice a ses degrés.  
Il fut généreux tout comme lui.  
Il se signala comme lui.

## N° DCCIV.

## ELLIPSE DU SECOND TERME DE LA COMPARAISON.

## EXEMPLES.

Elle approche, mais en tremblant ;  
Une autre la suivit, une autre en fit autant.  
(LA FONTAINE.)  
âte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre :  
te rebats ce mot, car il vaut tout un livre. (Id.)  
tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,  
Tu ne serais pas si malade. (Id.)  
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?  
(Id.)

## ANALYSE.

Une autre en fit autant (que la dernière avait fait) ; c'est-à-dire la suivit.

Hâte-toi, mon ami, (car) tu n'as pas tant à vivre que (tu crois.)

Tu ne serais pas si malade (que tu l'es.)

Qui te rend si hardi (que tu l'es) de troubler mon breuvage ?

Du moment qu'il entre dans une phrase l'un des mots *autant*, *tant*, *si*, etc., il y a comparaison, et la comparaison n'est complète qu'autant que les deux termes qui la composent sont exprimés. Or, dans les quatre exemples cités, le besoin, la nécessité de s'énoncer brièvement a fait sous-entendre le second terme de la comparaison. L'analyse, en nous montrant le moyen de réintégrer les mots ellipsés, nous fait voir en outre que l'emploi des adverbes comparatifs est, en pareil cas, conforme aux principes que nous avons précédemment établis.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Si vous êtes riche, je le suis tout autant.  
Si vous m'aimez beaucoup, je vous aimeais autant.  
Qui diable vient si matin me déranger ?  
Je ne veux pas que vous parliez ainsi.  
Pourquoi le traiter aussi mal ?  
Vous lui avez fait tant de peine !  
Qui te rend si fier ?  
La nature est si belle !

Dépêchez-vous, vous n'avez plus tant à faire.  
Vous ne pouvez l'estimer, vous le haïssez tant !  
Ne sois pas si égoïste, tu ne seras pas si méchant.  
Je n'aurais jamais poussé les choses aussi loin.  
Peut-on être aussi méchant !  
Pourquoi tant de paroles ?  
J'en ai autant à votre service.  
Le ciel est si pur !

## N° DCCV.

## DES MOTS EMPLOYÉS DANS LES COMPARAISONS DE SUPÉRIORITÉ ET D'INFÉRIORITÉ.

## COMPARAISONS DE SUPÉRIORITÉ.

Les actions sont plus sincères que les paroles.  
(M<sup>lle</sup> DE SCDÉRY.)  
Il est plus facile de faire des lois que de les exécuter.  
(NAPOLÉON.)  
Le pied du cerf est mieux fait que celui de la biche.  
(BUFFON.)

## COMPARAISONS D'INFÉRIORITÉ.

Ma gloire vous serait moins chère que ma vie !  
(RACINE.)  
Les jeunes cerfs ont le bois plus blanchâtre et moins teint que les vieux.  
(BUFFON.)  
Le naufrage et la mort sont moins funestes que les plaisirs qui attaquent la vertu.  
(FÉNÉLON.)

Par ces exemples nous apprenons 1° que les mots qui servent à exprimer les comparaisons de supériorité sont *plus* ou *mieux* suivis de *que* ; 2° que les comparaisons d'infériorité sont indiquées au moyen de l'adverbe *moins* également suivi de *que*. On doit observer aussi que les mots *plus*, *mieux*, *moins*, se mettent toujours devant les adjectifs

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Plus grand que...  
Plus petit que...  
Plus riche que...

Plus beau que...  
Plus doux que...  
Plus suave que...

Mieux dit que...  
Mieux écrit que...  
Vaut mieux que...

Moins pur que...  
Moins joli que...  
Moins poli que...

## —••••• N° DCCVI. •••••—

## DES DEUX TERMES DES COMPARAISONS DE SUPÉRIORITÉ ET D'INFÉRIORITÉ

## SECOND TERME ENTièrement EXPRIMÉ.

Les cerfs blancs n'étaient pas plus communs anciennement qu'ils ne le sont aujourd'hui.  
(BUFFON.)

On ne peut perdre un royaume plus gaiement que vous le faites.  
(BUSSY-RABUTIN.)

Les batailles sont moins sanglantes qu'elles ne l'étaient.  
(MONTESQUIEU.)

## SECOND TERME EXPRIMÉ EN PARTIE OU TOUT-A-FAIT SOUS-ENTENDU.

Quelle main était plus propre à ce ministère ?  
(FLÉCHIER.)

Il n'était sorti de la cour que pour y être plus accrédité et plus utile.  
(Id.)

L'ingratitude enlève moins de plaisir au bienfaiteur qu'à l'ingrat.  
(LINGGÉE.)

Le but de ces citations est de nous apprendre que dans les comparaisons de supériorité et d'infériorité le second terme peut être, selon les cas, exprimé, soit en entier, soit en partie, et quelquefois même entièrement ellipsé. En effet, il est permis de dire : 1° *On ne peut perdre un royaume PLUS gaiement QUE VOUS LE FAITES* ; 2° *on ne peut perdre un royaume PLUS gaiement QUE VOUS* ; 3° *on ne peut perdre un royaume PLUS gaiement*. Les citations de la seconde colonne sont donc elliptiques : *Quelle main était PLUS propre à ce ministère ?* (sous-entendu) *que M. Le Tellier* ; *il n'était sorti de la cour que pour y être plus accrédité et plus utile*, (sous-entendu) *qu'il ne l'était* ; *l'ingratitude enlève moins de plaisir au bienfaiteur qu'à l'ingrat*, c'est pour qu'elle n'en enlève à l'ingrat.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

## AVEC LA CONSTRUCTION PLÈNE.

Plus âgé que vous l'êtes.  
Moins riche que tu l'es.  
Plus savant que ne l'est un docteur.

Moins instruit que l'est à cet âge tout autre enfant.  
Plus adroit que ne l'est un singe.

## AVEC LA CONSTRUCTION ELLIPTIQUE.

Plus âgé que vous.  
Moins riche que toi.  
Plus savant qu'un docteur.

Moins instruit que tout autre enfant,  
Plus adroit qu'un singe.

## —••••• N° DCCVII. •••••—

## RÉPÉTITION DE plus, DE moins ET DE mieux

Moins on mérite un bien, moins on l'ose espérer.  
(MOLIERE.)

Plus on a lu, plus on est instruit ; plus on a mérité, plus on est en état d'affirmer que l'on ne sait rien.  
(VOLTAIRE.)

Plus un homme a l'âme bonne, moins il soupçonne les autres de méchanceté.  
(BOISTE.)

Ah ! qui versa des pleurs, tremble d'en voir couler ;  
Et plus on a souffert, mieux on sait consoler.  
(DE BELLOY.)

Moins notre esprit a de lumière, moins il éclaire nos vertus.  
(BERNARD.)

Moins on a de richesse, et moins on a de peine ;  
C'est posséder les biens que savoir s'en passer.  
(REGNARD.)

... C'est ainsi qu'un père est toujours adoré,  
Et que moins il est craint, plus il est révérend.  
(PINON.)

Plus on connaît l'amour, et plus on le déteste.  
(QUINAULT.)

Plus j'observe ces lieux et plus je les admire. (Id.)

Lorsque l'esprit embrasse une suite d'idées croissantes ou décroissantes, plus, moins, mieux se répètent, non seulement par élégance, mais par nécessité.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Plus on lit de grammaires, plus...  
 Plus on a, plus...  
 Moins on voit de médecins, mieux...

Plus on a d'esprit, plus...  
 Moins on a d'esprit, moins...  
 Plus on est intéressé, plus...

## N° DCCVIII.

*Plus, moins, mieux, RÉPÉTÉS AVEC OU SANS et.*

## PORTES.

## SANS et

*Plus l'offenseur est cher, plus on ressent l'injure.*  
 (RACINE.)

*Mithridate revient peut-être inexorable;  
 Plus il est malheureux, plus il est redoutable.*  
 (Id.)

*Plus le coupable est grand, plus grand est le sup-*  
 (VOLTAIRE.) [plice.

*Plus on mérite de mépris,  
 Plus on a de penchant à mépriser les autres.*  
 (JAUFFRET.)

*Plus on grandit, plus on devient vaurien.*  
 (FLORIAN.)

*Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le*  
 (MOLIERE.) [flatte.

*Plus le malheur est grand, plus il est grand de vivre.*  
 (CRÉBILLON.)

*Plus il est près de quitter ce séjour,  
 Plus on lui trouve et d'esprit et de charmes.*  
 (GRESSET.)

*Plus un lien est éclatant,  
 Plus son étreinte paraît dure.*  
 (F. DE NEUFCHATEAU.)

*Plus un honnête homme a de cœur,  
 Plus d'un ennemi bas il méprise l'injure.*  
 (LENOBLE.)

## AVEC et.

*Plus l'offenseur est grand, et plus grande est l'ot-*  
 (CORNEILLE.) [fense.

*... Plus je vous envisage,  
 Et moins je reconnais, monsieur, votre visage.*  
 (RACINE.)

*Plus il s'agite, et plus il devient laid.*  
 (VOLTAIRE.)

*Plus un bonheur est extrême,  
 Et plus il est dangereux.* (J.-B. ROUSSEAU.)

*Plus j'y pense, et plus j'en enrage.*  
 (LA FONTAINE.)

*Moins l'assemblée est grande, et plus elle a d'oreilles.*  
 (PIRON.)

*Plus le sens est précis, et moins il nous échappe.*  
 (LA MOTHER.)

*Plus la vie est tranquille, et plus sa faible trame  
 Échappe au ciseau d'Atropos.* (BERNIS.)

*Plus la fortune rit, et plus on doit trembler;  
 Elle orne sa victime avant de l'immoler.*  
 (F. DE NEUFCHATEAU.)

*Jouets de la fortune, assidus courtisans,  
 Examinez bien votre vie :  
 Plus vos fers sont dorés, et plus ils sont pesants.*  
 (LENOBLE.)

## PROSATEURS.

*Plus on a étudié la nature, plus on a connu son*  
 auteur. (VOLTAIRE.)

*Plus les causes physiques portent les hommes au*  
 repos, plus les causes morales les en doivent éloi-  
 guer. (MONTESQUIEU.)

*Plus les hommes sont médiocres, plus ils mettent*  
 de soin à s'assortir. (M<sup>me</sup> DE STAEL.)

*Plus les devoirs sont étendus, plus il faut faire*  
 d'efforts pour les remplir. (MARLY.)

*Plus ils s'accroissent (les hommes), et plus ils*  
 se corrompent. (J.-J. ROUSSEAU.)

*Plus je rentre en moi, plus je me consulte, et*  
*plus je lis ces mots écrits dans mon âme : Sois juste,*  
*et tu seras heureux.* (Id.)

*Plus les hommes seront éclairés, et plus ils se-*  
 ront libres. (VOLTAIRE.)

*Plus je lis La Fontaine, plus je l'admire, et plus*  
*je le crois inimitable.* (MARMONTEL.)

C'est ainsi que se sont exprimés et que s'expriment tous les jours encore et les poètes et les prosateurs. Après eux ne craignons donc pas de dire : *PLUS on lit Racine, PLUS on l'admire* ; ou bien : *PLUS on lit Racine, ET PLUS on l'admire*. Que les grammairiens s'enrouent, si tel est leur plaisir, à répéter, après d'Olivet, que l'emploi de *et* dans cette dernière phrase est une faute grave. *Scriptores dixerunt* (les écrivains l'ont dit), leur répondrons-nous, et force leur sera bien, à eux si chétifs et si nuls, de mettre fin à leurs cris, et de s'humilier, comme nous, devant ces arbitres souverains.

En vérité, nous ne concevons pas comment d'Olivet a pu s'oublier *logiquement* au point de dire à Racine qu'il lui aurait suffi d'un peu de logique pour comprendre que la *conjonction* *et* se trouve de trop dans ces vers :

*Plus je vous envisage,  
Et moins je reconnais, monsieur, votre visage.*

La saine idéologie, au contraire, d'accord avec les faits, prouve que l'idée exige l'emploi de cette conjonction; et que lorsqu'elle n'est pas exprimée; elle est sous-entendue.

En effet, de ce que je dis : *Vous le suivez, ET il vous fuit*, ne puis-je pas, ou plutôt ne dois-je pas dire : *Plus vous le suivez, ET plus il vous fuit*? La conjonction *et* que j'emploie avec le positif. pourquoi ne l'exprimerais-je pas au comparatif? Analysons cette phrase, et nous aurons : *Vous le suivez plus qu'à l'ordinaire, ET par cela même il vous fuit plus qu'il ne le fait habituellement*; ou bien : *Vous le suivez plus que vous ne le feriez s'il ne vous fuyait pas, ET il vous fuit plus qu'il ne le ferait si vous ne le suiviez pas*.

De toute manière *et* est nécessaire, et faire un crime aux écrivains de s'en être servis, c'est leur reprocher d'avoir été trop corrects, c'est avouer qu'on ne s'est jamais rendu compte du sens précis des phrases où il se trouve; en un mot, c'est prouver qu'on manque de logique.

#### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Plus on a d'argent, plus...  
Plus on a d'amis, moins...  
Moins on a de fortune, moins...

Plus on a d'argent, et plus...  
Plus on a d'amis, et moins...  
Moins on a de fortune, et moins...

### —••••• N° DCCIX. •••••—

#### DES COMPARAISONS ENTRE DES ÊTRES OU DES OBJETS DE GENRE DIFFÉRENT.

##### EXEMPLES.

LA LOI même est souvent moins forte que l'usage.  
(ARNAULT.)

L'HONNEUR est plus puissant, plus sacré que la loi.  
(VOLTAIRE.)

L'AME des femmes coquettes n'est pas moins sûre que leur visage. Il y a de l'artifice en toutes leurs paroles et dans la plupart de leurs actions, mais surtout dans leurs larmes.  
(WAILLY.)

L'EXÉCUTION de mauvaises lois est moins dangereuse que l'ARBITRAIRE.  
(BOISTE.)

Fille de l'honneur, l'ESTIME n'est pas moins délicate que son PÈRE; un rien la blesse; un rien la fait mourir.  
(SARIAL DUBAY.)

Vaugelas croyait qu'un homme ne pouvait dire à une femme : *Je suis plus vieux que vous*; je suis moins grand que vous; ni une femme à un homme : *Je suis plus petite que vous*; je serai plus tôt revenue que vous; parce que *vieux* et *grand*, masculins, ne peuvent s'appliquer à la femme, et que *petite* et *revenue*, féminins, ne sauraient s'appliquer à l'homme.

L'oracle de l'hôtel de Rambouillet aurait donc condamné les citations précédentes, en ce que les comparaisons sont faites entre la *loi* et l'*usage*, l'*ame* et le *visage*, l'*honneur* et la *loi*, l'*exécution* et l'*arbitraire*, l'*estime* et son *père*, tous noms de genre différent?

C'est pousser, comme on voit, un peu loin le scrupule; aussi ne doit-on pas s'étonner que l'usage n'ait tenu aucun compte de la remarque excessivement minutieuse du sieur de Vaugelas. Nouvelle preuve de l'impuissance des grammairiens.

#### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

L'usage est plus puissant que la syntaxe.  
Cet arbre est plus élevé que cette montagne.  
Le caillou est plus dur que la pierre.

Cette canne est plus haute que toi.  
Ce cheval est plus beau que cette jument.  
La vertu est plus précieuse que l'or.

-----N° DCCX.-----

*Mieux que, plus que, pis que, ETC., SUIVIS OU NON DE LA PRÉPOSITION de.*

I.

AVEC de.

Il vaut *mieux* se flatter d'un espoir téméraire,  
Que de céder au sort dès qu'il nous est contraire.  
(CRÉBILLON.)

*Mieux* vaut défricher un sillon  
Que de bailler dans sa cellule.  
(LOMBARD DE LANGRES.)

Il vaut *mieux* se taire que de parler mal à propos.  
(ACADÉMIE.)

J'aime *mieux*, s'il le faut, succomber avec gloire,  
Que d'avoir à rougir d'une indigne victoire.  
(LA HARPE.)

Vaincre ses passions, c'est *plus que* de soumettre  
des empires.  
(MARMONTEL.)

Il vaut *mieux* succomber que de plaider.  
(VOLTAIRE.)

J'aime *mieux* n'être plus que de vivre avili.  
(THOMAS.)

SANS de.

... Il vaut *mieux* explorer  
Et mourir avec toi que se déshonorer.  
(VOLTAIRE.)

*Mieux* vaut, tout prisé,  
Cornes gagner, que perdre ses oreilles.  
(LA FONTAINE.)

Se taire à propos vaut souvent *mieux que* bien  
parler.  
(TRAD. DE PLUTARQUE.)

La plupart des lecteurs aiment *mieux* s'amuser  
que s'instruire.  
(VOLTAIRE.)

Il vaut *mieux* déplaire à son ami que lui dis-  
simuler ce qu'on a sur le cœur.  
(MARMONTEL.)

Celui qui aime *mieux* se faire craindre que se  
faire aimer, doit craindre tous ceux qui ne l'aiment  
pas.  
(BOISTE.)

Ma tante aimait *mieux* chanter les psaumes que  
veiller à notre éducation.  
(J.-J. ROUSSEAU.)

C'est à tort que les grammairiens ont avancé qu'il n'était pas permis de supprimer le *de* après *aimer mieux*, *valoir mieux*, etc. Les citations qui précèdent, et qu'il nous eût été si facile de multiplier, nous prouvent suffisamment le contraire. On peut donc dire également bien : *Il vaut mieux se taire que de parler mal à propos*, et *il vaut mieux se taire que parler mal à propos*.

Quant au *de* qui se trouve dans les phrases de la première colonne, et qui a si fort embarrassé quelques grammairiens, Marmontel nous en donne lui-même l'analyse. Ce n'est pas inutilement, dit-il, que la préposition *de* s'est glissée entre le *que* comparatif et le verbe : elle indique une ellipse, et suppose un mot sous-entendu. Ainsi, dans cette phrase : *J'aime mieux n'être plus que de vivre avili*, *de* fait entendre le *malheur et la honte* : *j'aime mieux le malheur de n'être plus que LA HONTE DE vivre avili*.

II.

Il vaut *mieux* risquer de perdre sa fortune que  
de perdre sa réputation.  
(MARMONTEL.)

Il vaut *mieux* risquer de perdre sa fortune que  
l'assurer par une lâcheté.  
(MARMONTEL.)

Dans le premier de ces exemples on a dû de toute nécessité exprimer *de* après *que*, parce que, ainsi que le fait observer très-judicieusement Marmontel, la comparaison porte sur *risquer de*. En effet, c'est comme s'il y avait : *Il vaut mieux risquer de perdre sa fortune que (RISQUER) de perdre sa réputation*. Il n'en est pas de même dans l'exemple opposé. Là, Marmontel a pu ne pas employer le *de*, par cette raison qu'il en a donnée lui-même, que la comparaison tombe sur *il vaut mieux* : *Il vaut mieux risquer de perdre sa fortune qu'(IL NE VAUT) l'assurer par une lâcheté*.

Ainsi donc, toutes les fois que le verbe qui vient à la suite de *mieux* a une préposition, il faut absolument répéter cette préposition après le *que*.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

Il vaut *mieux* rester pauvre que de voler.  
Se vaincre soi-même, c'est *plus que* de vaincre des ennemis.  
J'aime *mieux* sortir que de rester.

Il vaut *mieux* rester pauvre que voler.  
Se vaincre soi-même, c'est *plus que* vaincre des ennemis.  
J'aime *mieux* sortir que rester.

-----●●●●● N° DCCXI. ●●●●●-----

*Plus d'à moitié, plus d'à demi, plus qu'à moitié, plus qu'à demi.*

Son apprentissage est *plus d'à moitié* fait, par les exercices dont nous l'avons occupé jusqu'à présent.  
(J.-J. ROUSSEAU.)

Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)  
Prit sa fronde, et du coup tua *plus d'à moitié*  
La volatile malheureuse. (LA FONTAINE.)

L'oubli de toute religion conduit à l'oubli des devoirs de l'homme. Ce progrès était déjà *plus d'à moitié* fait dans le cœur du libertin.  
(J.-J. ROUSSEAU.)

Nous observerons que les glaces qui descendent du Nord sont déjà *plus d'à moitié* fondues lorsqu'elles arrivent sur le banc de Terre-Neuve; car, en effet, elles ne vont guère plus loin.  
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Elle tomba *plus d'à demi* pâmée.  
(LA FONTAINE.)

La dame ouvrit dormant *plus d'à demi*. (Id.)

Je me suis dit seulement votre ami,  
De ceux qui sont amants *plus d'à demi*.  
(CHAMNELAT.)

N'êtes-vous pas vaincu *plus d'à demi*?  
(LA FONTAINE.)

Nos deux sœurs entendirent *plus d'à demi* ses paroles et se rapprochèrent.  
(Id.)

Il a été *plus d'à demi* convaincu. (LAVALLÉE.)

II.

Je sais déjà jeûner *plus d'à demi*.  
(LA FONTAINE.)

Je sais déjà jeûner *plus qu'à demi*.  
(LA FONTAINE.)  
La trame de mes jours est *plus qu'à demi* faite.  
(RACIN.)

Ces trois expressions : *plus d'à moitié, plus d'à demi, plus qu'à demi*, sont également en usage; les deux premières néanmoins sont celles que les écrivains ont le plus fréquemment employées.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

Plus d'à moitié mort.  
Plus d'à moitié ruiné.  
Plus d'à moitié brisé.

Plus d'à demi mort.  
Plus d'à demi ruiné.  
Plus d'à demi brisé.

-----●●●●● N° DCCXII. ●●●●●-----

*Plus que, moins que, mieux que, SUIVIS OU NON SUIVIS DE ne.*

I.

AVEC ne.

La poésie est *plus naturelle* à l'homme qu'on ne le pense.  
(SAINT-LAMBERT.)

La bêche des esclaves a *fait plus de bien* que l'épée des conquérants n'a *fait de mal*.  
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

La plus heureuse vie a *plus de peines* qu'elle n'a de plaisirs.  
(MARMONTEL.)

Les lions sont maintenant beaucoup moins *couverts* de muns qu'ils ne l'étaient anciennement.  
(BUTTON.)

II

SANS ne.

Cette guerre ne fut pas moins heureuse qu'elle était juste.  
(ACADÉMIE.)

AVEC ne.

Le singe n'est pas plus de notre espèce que nous ne sommes de la sienne.  
(BUTTON.)

Les rochers ne sont pas plus insensibles aux larmes des amants, que Télémaque l'était à ces choses.

(FÉNÉLON.)

On n'en peut pas user mieux que je fais.

(MOLIERE.)

Les Spartiates ne sont pas plus étonnés de se voir mourir qu'ils ne l'avaient été de se trouver en vie.

(BARTHÉLEMY.)

L'existence de Scipion ne sera pas plus douteuse dans dix siècles qu'elle ne l'est aujourd'hui.

(D'ALEMBERT.)

Dans les citations de la première série, plusieurs grammairiens ont regardé le *ne* comme un mot explétif, c'est-à-dire comme un mot que le sens paraissait rejeter.

Avant d'entreprendre de le justifier, reconnaissons d'abord que tous les écrivains en ont fait usage, et que chaque jour encore, dans la conversation, dans les journaux, à la tribune, la négation *ne* est employée; de sorte qu'il n'y a guère que les grammairiens qui combattent contre le torrent et qui cherchent à la proscrire. Chacun d'eux arbore les enseignes d'autorités souvent contradictoires, et jamais, suivant l'observation du savant Biagioli, dont nous aimons à nous dire les disciples, le camp d'Agramant n'offrit plus de discorde.

Maintenant demandons à l'analyse comment la forme négative *ne*, qui a tant indisposé les grammairiens, et que n'admettent ni les Grecs, ni les Latins, ni les Allemands, ni les Anglais, s'est impatronisée dans notre langue, où elle paraît tendre à une domination exclusive.

1° *La poésie est plus naturelle à tous les hommes qu'on NE le pense.* L'écrivain veut dire qu'on pense bien que la poésie est naturelle à tous les hommes, mais qu'on *ne pense pas* qu'elle leur soit aussi naturelle qu'elle l'est réellement; d'où l'emploi de la négation.

2° *Cette guerre ne fut pas moins heureuse qu'elle ÉTAIT juste.* Dans cette phrase l'auteur n'a point fait usage de la négation après le comparatif, parce que, dans son idée, la guerre *était* juste.

3° *Le singe n'est pas plus de notre espèce que nous NE sommes de la sienne.* Ici, quoique le cas soit tout-à-fait analogue au précédent, Buffon a exprimé la négation après le comparatif, parce que, suivant lui, nous *NE sommes pas* du tout de l'espèce du singe, et que ce dernier *n'est pas* non plus de la nôtre.

Dans toutes ces phrases *ne* indique un sens négatif réellement contenu dans l'esprit de celui qui parle; ce n'est donc pas un mot superflu.

Il ne nous reste plus qu'à déduire ce principe pratique : Quand le premier terme de la comparaison est affirmatif, comme dans les citations de la première série, le second doit être négatif; si, au contraire, ce même terme est négatif, interrogatif ou dubitatif, ainsi que dans les exemples de la première colonne de la deuxième série, le second terme doit être affirmatif.

Cependant il est des circonstances où, même dans ce dernier cas, on peut faire usage de la négation, comme on le voit dans la deuxième colonne de la deuxième série. C'est donc principalement à l'idée qu'on veut exprimer qu'il faut s'attacher. C'est là la première de toutes les règles.

Les exemples qui suivent en sont une preuve convaincante :

Il ne sait pas plus de grec que je *sais* de latin.

(MARMONTEL.)

Cela n'est pas plus vrai que l'est ce qu'on disait hier.

(Id.)

Il ne sait pas plus de grec que je *ne* sais de latin.

(MARMONTEL.)

Cela n'est pas plus vrai que *ne* l'est ce qu'on disait hier.

(Id.)

Je dirai : *que je sais*, si je veux faire entendre que nous savons également, lui du grec et moi du latin; et *que je ne sais*, si je veux exprimer que nous ne savons, ni moi le latin, ni lui le grec.

Je dirai de même : *que l'est*, si l'un et l'autre est vrai; et *que ne l'est*, pour nier ou mettre en doute l'un et l'autre.

La distinction des deux sens est observée par l'usage.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il est plus riche qu'il ne l'était  
Il a été mieux reçu qu'il ne croyait.  
J'ai dormi plus que je ne voulais.  
Le temps est moins beau que je n'aurais pensé.  
Que de gens font souvent plus de mal qu'ils ne croient !  
Les batailles sont moins sanglantes qu'elles ne l'étaient.  
Les hommes sont plus civilisés qu'ils ne l'étaient il y a quelques siècles.  
On monte plus aisément à un poste éminent qu'on ne s'y conçoit.  
Les lois sont plus sévères qu'elles ne l'étaient.

Il n'est pas plus riche qu'il l'était.  
Il n'a pas été mieux reçu qu'il croyait.  
Je n'ai pas dormi plus que je voulais.  
Peut-on être plus heureux que je le suis ?  
On ne peut être plus touché que je le suis de vos bontés.  
On ne peut vous aimer plus que je vous aime.  
On n'est pas plus insensible que vous l'êtes.  
On ne peut être plus aimable que vous l'êtes.  
Peut-on être plus modeste que vous l'êtes ?  
On ne peut être plus occupé que vous le sachiez de vous.

## —••••• N° DCCXIII. •••••—

### Plus de.

#### CITATIONS.

Cela est *plus long* d'un quart. (ACADÉMIE.)

Cela ne vaut pas *plus* d'un écu. (LA MÊME.)

Il est *plus grand* de toute la tête. (WAILLY.)

Il a fait *plus de* deux lieues à pied. (LAVEAUX.)

Cela n'a pas *moins* de trente pieds. (Id.)

Il y en a *plus d'un* demi-boisseau. (Id.)

#### ANALYSES.

*Cela est plus long* (que ceci par la longueur) *d'un quart.*

*Cela ne vaut pas plus* (que la valeur) *d'un écu.*

*Il est plus grand* (que moi par la hauteur) *de toute la tête.*

*Il a fait plus* (que la longueur) *de deux lieues à pied.*

*Cela n'a pas moins* (que la longueur) *de trente pieds.*

*Il y en a plus* (que la mesure) *d'un demi-boisseau.*

« *Plus* demande de avant le substantif qu'il modifie, lorsqu'il est adverbe de quantité, et non adverbe de comparaison. » Voilà ce que disent tous ou presque tous les grammairiens.

Si *plus* n'est pas adverbe de comparaison dans les phrases citées plus haut, nous ne comprenons plus rien à la valeur des termes. L'analyse que nous avons à dessein placée en regard, tout en nous montrant la fausseté de cette assertion, nous dévoile le mystère de ces sortes de constructions.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Plus long d'un tiers.  
Plus d'un louis.  
Plus d'un cent.  
Plus d'une femme.  
Plus d'un écrivain.  
Plus d'un auteur.  
Plus d'une demi-lieue.  
Plus d'une reine.  
Plus de la tête.  
Plus de cent pieds.

Plus de six lieues.  
Plus de trente ans.  
Plus d'un litre.  
Plus d'un homme.  
Plus d'un historien.  
Plus d'un romancier.  
Plus d'un quart.  
Plus de cent louis.  
Plus de la moitié du corps.  
Plus d'une toise.

Plus grand de deux pennes.  
J'y prends plus d'intérêt.  
Il a beaucoup plus d'argent.  
Il se conduit avec plus de sagesse.  
Donnez quelque chose de plus.  
Plus d'un témoin a déposé.  
Il a vu plus d'un médecin.  
Essayer plus d'un dégrèvement.

## —••••• N° DCCXIV. •••••—

### Plus ET mieux.

#### AVEC plus.

L'abbé Prévôt a *plus* écrit que Fénelon.  
(LAVEAUX.)

#### AVEC mieux.

Mais Fénelon a *mieux* écrit que l'abbé Prévôt.  
(LAVEAUX.)

*Plus*, dans la première phrase, tombe sur le nombre des volumes, et *mieux*, dans la seconde, a pour objet la perfection du style. *Plus* ne s'emploie que quand il s'agit d'extension, et *mieux* quand il s'agit de perfection. Ne dites donc pas comme quelques-uns : *j'ai gagné MIEUX de cent francs ; cette terre vaut MIEUX de cent mille francs ; mais j'ai gagné PLUS de cent francs ; cette terre vaut PLUS de cent mille francs.*

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il a *plus* que vous.  
J'ai *plus* dormi que lui.  
J'ai *plus* travaillé que vous.  
Elle a *plus* dansé qu'hier.  
Il a *plus* parlé que ce matin.  
Il a *plus* écrit qu'hier.

Il a *mieux* la que vous.  
J'ai *mieux* dormi que lui.  
J'ai *mieux* travaillé que vous.  
Elle a *mieux* dansé qu'hier.  
Il a *mieux* parlé que ce matin.  
Il a *mieux* écrit qu'hier.

## ----- N° DCCXV. -----

*Plus ET davantage.*

## I.

*Plus.*

Il est riche, mais son frère l'est *plus* que lui.  
(ACADÉMIE.)

Il me semble que c'est *plus* par l'air *que* par les manières que les hommes sont gracieux.  
(GIRARD.)

Il est *plus* humiliant de perdre ses conquêtes, qu'il n'était glorieux de les avoir faites.  
(BOISTE.)

A la bataille de Rögille, personne ne se distingua *plus* que ceux qui vinrent à l'appui de Marius.  
(ROLLIN.)

La peau du rhinocéros est un cuir noirâtre de la même couleur, mais *plus* épais et *plus* dur que celui de l'éléphant.  
(BUFFON.)

*Davantage.*

Il est riche, mais son frère l'est bien *davantage*.  
(ACADÉMIE.)

Quelque prompt que soit un mouvement, on peut en concevoir un qui le soit *davantage*.  
(PASCAL.)

Dans le champ de l'honneur il nous faut du courage ; Mais je vois qu'en ces lieux il en faut *davantage*.  
(RAYNOUARD.)

Je n'ai fait en me débattant que m'enlacer *davantage*.  
(J.-J. ROUSSEAU.)

Le malheur qu'on mérite accable *davantage*.  
(LA HARPE.)

La maladie altère un beau visage ;  
La pauvreté change encor *davantage*.  
(VOLTAIRE.)

La langue paraît s'altérer tous les jours ; mais le style se corrompt bien *davantage*.  
(Id.)

Ces deux mots *plus* et *davantage* sont également comparatifs, et indiquent tous deux une idée de supériorité ; c'est en quoi ils sont synonymes. Voici en quoi ils diffèrent, du moins quant à leur emploi.

*Plus* demande toujours après lui un *que*, qui amène le second terme de la phrase comparative. Il est vrai que quelquefois l'usage permet de sous-entendre ce second terme et le *que*, ainsi qu'on l'a vu plus haut ; mais ils n'en sont pas moins nécessaires pour l'intégrité de la pensée.

*Davantage*, au contraire, exprime par lui-même l'idée de supériorité. En effet, ce mot n'est autre chose que la réunion de la préposition *de* et du substantif *avantage* : *Tu es savant, mais ton frère l'est DAVANTAGE*, c'est-à-dire *tu es savant, mais ton frère l'est DE MANIÈRE A AVOIR L'AVANTAGE SUR TOI*. Par conséquent, *davantage* ne doit jamais être employé comme le comparatif *plus*, c'est-à-dire qu'il ne doit jamais être suivi de mots complémentaires qui le modifient. Ainsi, on ne dira pas : *j'ai davantage D'ARGENT, i paye davantage D'IMPOSITIONS, tu as davantage D'ESPRIT* ; ni, avec Malherbe :

Ceux qui te veulent mal sont ceux que tu conserves ;  
Tu vas à qui te fuit, et toujours te réserves  
A souffrir en vivant *davantage* D'ENNUI.

Observez que nous disons *ne peut jamais ÊTRE SUIVI*, car *davantage* peut être pris de *en*, qui alors en est le vrai complément (1) (V. le troisième exemple de la dernière colonne.)

Presque tous les grammairiens, possédés de la ridicule manie de prescrire sur les cas des règles absolues, ont répété, comme à l'envi, après Girault-Duvivier, que *davantage* ne devait jamais avoir un *de* ou un *que* à sa suite. Toutes ces phrases seront donc défectueuses :

Je suis flatté de plaire à un homme comme vous ;  
je le suis encore *davantage de* la bonté que vous  
avez. (VOLTAIRE.)

Si vous êtes enchanté de M. le marquis de Mora,  
il l'est bien *davantage de* vous. (D'ALEMBERT.)

Celui-ci me venge *davantage des* sottises d'autrui.  
(CHAMFORT.)

On remarquera *davantage qu'elle* suppose  
sement qu'une seconde législature n'apporte pas  
vœu du peuple. (MIRABEAU.)

Dans les douze épîtres cependant, il s'agit de  
*vantage des* habitudes du poète. (DARU.)

Ne nous étonnons donc pas et ne nous écri-  
ons pas *davantage des* reproches que les sciences na-  
rales ont encourus. (GUTHRIE.)

Otez *davantage* dans toutes ces phrases, il vous restera *flatté de*, *il me venge de*, *en-  
chanté de*, *il s'agit de*, *on remarquera que*. D'où l'on voit que ces *de* et *ce que* ne se  
rapportent en aucune manière au mot *davantage*, mais bien aux participes et aux verbes  
qu'il modifie. Donc la règle des grammairiens est fautive, ou du moins incomplète.

## II.

Ici les effets tiennent *plus* souvent à la phrase  
poétique ; là ils appartiennent *plus* à un trait isolé,  
à un vers saillant. (LA HARPE.)

Molière semble s'être *plus* attaché aux ridicules,  
et a peint quelquefois les formes passagères de la  
société. (CHAMFORT.)

Molière me fait *plus* rire de mes voisins ; La Fon-  
taine me ramène *plus* à moi-même. (Id.)

Le vulgaire est content s'il remplit son devoir :  
il faut *plus* au héros, il faut que sa vaillance  
aille au-delà du terme et de notre espérance.  
(VOLTAIRE.)

Ceux qui estiment *plus*... d'avoir été l'âme et le  
chef de la moitié de l'Europe... ceux-là, sans doute,  
donneront le nom de grand à Guillaume plutôt qu'à  
Louis. (Id.)

L'élégance de Racine plaît *davantage* au goût  
celle de Voltaire à l'imagination. (LA HARPE.)

La Fontaine semble s'adresser *davantage* aux  
vices, et a peint une nature encore *plus générale*.  
(CHAMFORT.)

Molière me venge *davantage* des sottises d'au-  
trui ; La Fontaine me fait mieux songer aux miennes.  
(Id.)

S'il est périlleux de tremper dans une affaire sus-  
pecte, il l'est encore *davantage* de s'y trouver com-  
plice d'un grand. (LA BRUYÈRE.)

Ceux qui s'étonnent *davantage* d'avoir vu un seul  
état résister à tant de puissances... ceux-là dou-  
teront à Louis XIV la préférence. (VOLTAIRE.)

## III.

### De plus ET davantage.

#### AVEC davantage.

Elle est loi, et rien *davantage*. (PASCAL.)

Vous ne m'objectez rien *davantage*. (Id.)

Que fallait-il *davantage* ? (BOSSUET.)

Que désirez-vous *davantage* ? (Id.)

Je veux qu'un homme soit bon, et rien *davantage*.  
(LA BRUYÈRE.)

#### AVEC de plus.

Celui qui a perdu la confiance ne peut rien perdre  
de *plus*. (BOSSUET.)

Amour et liberté, quels bienfaits ! Ces animaux  
que nous appelons sauvages, parce qu'ils ne nous  
sent pas soumis, ont-ils besoin de *plus* pour être  
heureux ? (BUFFON.)

Que demande-t-elle à Dieu dans ses prières ?  
grâce, rien de *plus*. (FLÉCHIER.)

La première de ces deux séries de citations nous apprend qu'il est des circonstances  
où, pour donner plus de variété au discours, *davantage* et *plus* peuvent s'employer in-

(1) Lemare s'est donc trompé en avançant que *davantage* était toujours sans complément.

distinctement l'un pour l'autre. Et l'on voit, par la dernière série, que *de plus* peut remplacer *davantage*, et *vice versa*. C'est ce qu'aucune grammaire ne dit. Mais cela doit aisément se concevoir. Les grammairiens ont moins voulu enseigner la langue, et l'enseigner dans ses moindres particularités, que faire briller leur savoir ou plutôt leur subtilité d'esprit. De là ces omissions innombrables que l'on remarque dans tous leurs livres.

## IV.

La vivacité et le feu, qui font le principal caractère des yeux, éclatent *davantage* dans les couleurs foncées *que* dans les demi-teintes de couleur.

(BUFFON.)

L'âme prise *davantage* le temporel *que* le spirituel.

(PASCAL.)

Je n'en veux pas *davantage* *que* cet aveu pour vous confondre.

(Id.)

Quel astre brille *davantage* dans le firmament, *que* le prince de Condé n'a fait dans l'Europe?

(BOSSUET.)

Que nous fallait-il *davantage* *que* ces livres sacrés?

(Id.)

Je ne doute pas que cet excès de familiarité ne les révolte *davantage* *que* nous ne sommes blessés de leurs prosternations.

(LA BRUYÈRE.)

Ceux qui admirent *davantage* le protecteur *que* le persécuteur du roi Jacques, ceux-là donneront à Louis XIV la préférence.

(VOLTAIRE.)

Il n'y a rien assurément qui chatouille *davantage* *que* les applaudissements; mais cet encens ne fait pas vivre.

(MOLIERE.)

C'est une belle idée de Thomas, que les images des objets en mouvement plaisent toujours *davantage* *que* celles des objets en repos.

(M<sup>me</sup> NECKER.)

Si mauvaise que fût la route que nous avions dédaignée, elle ne pouvait l'être *davantage* *que* celle où nous marchions..

(ALBERT MONTÉMONT.)

Rien ne décrie *davantage* la violence des méchants *que* la modération des gens de bien.

(SAINT-ÉVREMONT.)

« Tous nos grammairiens, dit M. Planche, blâment ce *davantage* *que*; il a néanmoins pour lui des autorités assez respectables. » Nous ajouterons qu'il est peu d'écrivains, même parmi ceux du jour, qui n'aient employé *davantage* pour *plus*, et qui, par conséquent, ne l'aient fait suivre de *que*. Cependant aujourd'hui cet emploi est généralement regardé comme un solécisme, et les exemples que nous venons de citer, ainsi que ceux qu'on pourrait y ajouter, doivent être considérés comme autant de négligences de style qu'il faut bien se garder d'imiter.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Plus que lui.  
Plus que son père.  
Plus que ses amis.  
Plus que lui-même.  
Plus que son frère.  
Plus que père et mère.  
Cela appartient plus au roman.

Plus que la vie.  
Plus que les étoiles.  
Plus que la mer.  
Plus que personne.  
Plus que jamais.  
Plus que moi.  
Celui-ci me fait plus rire.

Il en a davantage.  
Je l'aime davantage.  
Cela me plaît davantage.  
Je n'en sais pas davantage.  
On l'admire davantage.  
Il n'en fait pas davantage.  
Cela appartient davantage au roman.

## N° DCCXVI.

## Pire ET pis.

## PIRE.

Il ne s'est point corrigé, il est *pire* que jamais.

(LEMARE.)

Louis XI était *pire* que Tibère.

(Id.)

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un *pire*.

(BOILEAU.)

Certes, il n'est vraiment *pire* eau que l'eau qui dort.

(FABRE D'ÉGLANTINE.)

Qu'y a-t-il de meilleur que la langue? qu'y a-t-il de *pire*?

(LA FONTAINE.)

Craindre la mort est *pire* que mourir.

(BOISTE.)

## PIS.

Il se portait un peu mieux, mais il est *pis* que jamais.

(LEMARE.)

Vous êtes *pis* qu'un hérétique.

(VOLTAIRE.)

... L'avarice

Peut faire dans les biens trouver la pauvreté,

Et nous réduire à *pis* que la mendicité.

(BOILEAU.)

On fait *pis* en voulant mieux faire.

(JAUFFRENT.)

Je me porte le mieux du monde. — Tant *pis*, nourrice, tant *pis* Cette grande santé est à craindre.

(MOLIERE.)

Il donne à ses confrères ce qu'il y a de *pire*, afin de prendre pour lui ce qu'il y a de meilleur.

(LA BRUYÈRE.)

Ils prennent de la cour ce qu'elle a de *pire*.  
(Id.)

Le médecin Tant-*pis* allait voir un malade, Que visitait aussi son confrère Tant-*mieux*.

(LA FONTAINE.)

Ce que je trouve de *pis*. — Il n'y a rien de *pis* que cela.  
(ACADÉMIE.)

*Pire*, adjectif, signifie *plus mauvais* ou *plus méchant*, et est l'opposé de *meilleur* ; *pis*, adverbe, veut dire *plus mal*, et doit s'opposer à *mieux*. Il ne faut donc pas confondre ces deux mots, et les employer l'un pour l'autre (1).

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ce vie-là est *pire*.  
Votre frère est *pire* que jamais.  
Un coup de langue est *pire* que...

Cela va de mal en *pis*.  
Tant *pis* pour eux.  
C'est encore *pis*

Il en dit *pis* que pendre.  
Et, qui *pis* est, *meilleur*.  
On ne peut voir rien de *pis*.

## — N° DCCXVII. —

### Rien de moins ET rien moins COMPARÉS.

#### Rien de moins.

Il ne faut *rien de moins* dans le monde qu'une vraie et naïve impudence pour réussir.

(LA BRUYÈRE.)

La Phèdre de Racine, qu'on dénigrail tant, n'était *rien de moins* qu'un chef-d'œuvre.

(MARMONTEL.)

Écoutez bien cet homme, il n'est *rien de moins* qu'un sage.  
(Id.)

#### Rien moins.

Il n'aspire à *rien moins* qu'à obtenir cette place ; il ne l'accepterait point, lui fût-elle offerte.

(MARMONTEL.)

Ne le craignez pas tant, il n'est *rien moins* que votre père.

(ACADÉMIE.)

N'écoutez point cet homme, car il n'est *rien moins* que sage.  
(COLLIN D'AMBLY.)

Première colonne. — *Il ne faut rien de moins qu'une vraie impudence* veut dire que *sans cela on ne réussirait pas*.

*Phèdre n'était rien de moins qu'un chef-d'œuvre* signifie *Phèdre était un chef-d'œuvre, et rien de moins que cela*.

*Cet homme n'est rien de moins qu'un sage*, c'est-à-dire *cet homme est un sage, et rien de moins que cela*.

Deuxième colonne. — *Il n'aspire à rien moins qu'à obtenir cette place*, c'est pour *il n'aspire à rien, et encore moins à obtenir cette place*, ou, pour rendre raison du *que*, *il n'aspire à rien moins qu'à ce que je vais dire, savoir à obtenir cette place*.

(1) La plupart des écrivains, il est vrai, n'ont pas toujours tenu compte de cette distinction, et il n'est pas rare de trouver des exemples où ils aient fait usage de *pire* dans le sens de *pis*. En voici quelques-uns : *La prose est pis que les vers*. (MOLIERE). *Sé ces ouvrages les ennuiant, ce qui arrive souvent, ils ne les lisent point, ou, ce qui est encore pire, s'ils les lisent malgré eux, ils en conçoivent pour le reste de leur vie une grande répugnance*. (BERN. DE SAINT-PIERRE). *L'homme s'ennuie du bien, cherche le mieux, trouve le mal, et s'y tient crainte de pire*. (DE LÉVIS). *En voulant mieux trouver, souvent on trouve pire*. (GRENUS).

Mais comment les écrivains ne se tromperaient-ils pas sur ce point, lorsque les grammairiens et l'Académie elle-même ne sont pas exempts de reproche à cet égard !

En effet, ouvrez le *Dictionnaire de l'Académie*, la *Grammaire des grammairiens*, etc., et vous y trouverez : *Rien n'est pis qu'une mauvaise langue*. C'est *pire* qu'il fallait, par la raison donnée par l'Académie, que *pire* est pour *plus mauvais* : *rien n'est PLUS MAUVAIS qu'une mauvaise langue*. En mettant *pis*, c'est comme s'il y avait : *Rien n'est PLUS MAL qu'une mauvaise langue*, ce qui ne présente aucun sens.

Boiste a également eu tort de dire : *Les critiques, injustement acharnés contre les gouvernants, feraient comme eux, et pire encore*. — *Rendez grâce à celui qui vous nuit, de ce qu'il ne fait rien, s'il le peut*.

Quand les grammairiens pèchent eux-mêmes contre les principes qu'ils établissent, les écrivains et le public se mettent à leur aise et emploient des locutions que la grammaire peut réprover, mais qu'un long usage finit souvent par consacrer. Avis à tous nos grands faiseurs de règles !

*Il n'est rien moins que votre père*, revient à *il n'est rien*, et encore moins ce que je vais dire, savoir *votre père*.

*Il n'est rien moins que sage* est l'équivalent de *il n'est rien*, et encore moins ce que j'ai dit, savoir *sage*.

Ces analyses font suffisamment ressortir, selon nous, la différence qui existe entre les expressions *rien de moins* et *rien moins*. La première offre un sens affirmatif, tandis que la seconde présente un sens négatif.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Rien de moins vrai.  
Rien de moins sûr.  
Penser à rien de moins qu'à...  
Ce n'était rien de moins qu'un roi.

Ne penser à rien moins qu'à ses affaires.  
Ne penser à rien moins qu'à...  
Ce n'était rien moins qu'un roi.  
Ce n'était rien moins que mon ami.

## ----- N° DCCXVIII. -----

### DU GALLICISME à qui mieux mieux.

Adieu, monsieur, ma fille et moi nous vous aimons toujours à qui mieux mieux.  
(M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ.)

Le loup, en langue des dieux,  
Parle au chien dans mes ouvrages,  
Les bêtes à qui mieux mieux  
Y font divers personnages.  
(LA FONTAINE.)

Voilà un gallicisme qui paraît avoir défilé jusqu'ici les grammairiens ; car ils se sont tous accordés à dire qu'il était impossible de l'analyser. Il nous semble pourtant aussi naturel que ces locutions : *de plus en plus*, *de mieux en mieux*, *meilleur que le meilleur* (1), etc. *Nous vous aimons à qui mieux mieux*, c'est, selon nous, une phrase elliptique, et qui, ramenée à son intégrité, est pour : *nous vous aimons de manière A ce que celle qui de nous deux vous aime déjà MIEUX que l'autre, vous aime encore MIEUX*.

Cette locution, comme on le voit, n'a rien que de très-simple et de très-logique. Et dire que les gallicismes sont des barbarismes, n'est-ce pas avouer qu'on ne les comprend pas ?

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ils courent à qui mieux mieux.

Se critiquer à qui mieux mieux.

## ----- N° DCCXIX. -----

### Le plus COMPARÉ à davantage.

#### Le plus.

Après les yeux, les parties du visage qui contribuent le plus à marquer la physionomie, sont les sourcils.  
(BUFFON.)

Protésilas, qui est un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimai le plus.  
(FÉNÉLON.)

Le désir immodéré d'amuser engage l'homme sociable à immoler l'absent qu'il estime le plus, à la malignité de ceux dont il fait moins de cas, mais qui l'écoutent.  
(DUCLOS.)

#### Davantage.

Je ne sais lequel de ces deux exemples nous devons admirer davantage.  
(MONTESQUIEU.)

On demanda un jour quelle était la chose qui flattait davantage les hommes ? — L'espérance, répondit-il.  
(FÉNÉLON.)

Sur les ouvrages, vous rayez des endroits qui paraissent admirables à leur auteur, où il se complait davantage, où il croit se'être surpassé lui-même.  
(LA BRUYÈRE.)

(1) Si j'étais en Angleterre avec du rhum des Barbades et des citrons, je vous ferais du punch MEILLEUR QUE LE MEILLEUR vin de France.  
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

La marque d'un mérite extraordinaire est de voir que ceux qui l'envient *le plus* sont contraints de le louer.  
(LA ROCHEFOUCAULD.)

Un adulateur ingénieux épiera les traces de son amour propre, qui est le plus grand de tous les vices, et ne manquera pas de vous louer par là qui vous chatouille *d'avantage*. (BERN.)

Ces exemples font assez voir que *le plus* et *d'avantage*, portant l'idée de supériorité au plus haut degré, sont deux expressions qui ont absolument la même signification, que les écrivains ont employées presque indifféremment. Les grammairiens, qui se sentent à tout attaquer, à tout interdire, la plupart du temps sans le moindre fondement, n'ont pas manqué de s'élever contre l'emploi de *d'avantage* dans le sens de *le plus* ; ils trouvent cet emploi vicieux et imposent pour règle que, toutes les fois qu'il y a une idée de supériorité dans la phrase, on doit se servir de *le plus*, d'où il suit que les citations de la seconde colonne seraient blâmables.

Pour nous, qui ne tenons pas registre des décisions de ces prétendus législateurs de langage, mais bien des faits que nous puisons aux plus pures sources de notre littérature, nous pensons qu'on peut, sans crainte, après Montesquieu, Fénelon et La Bruyère, employer à son gré *le plus* ou *d'avantage*.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

C'est à moi qu'on a donné le plus.  
Il y a toujours un enfant qu'on aime le plus.  
Il y a toujours une pensée que l'on caresse le plus.

Non, c'est à lui qu'on en a donné *d'avantage*.  
Je ne saurais vous dire lequel j'aime *d'avantage*.  
Dans le siècle où nous vivons, c'est l'orgueil qui en a *d'avantage* les hommes.

### ----- N° DCCXX. -----

#### *Le plus, le mieux, le moins, MODIFIANT UN VERBE.*

La pensée que vous avez de vous éloigner toujours et de voir que ce carrosse va toujours en-delà, est une de celles qui me tourmentent *le plus*.

(M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ.)

Triste destin des rois ! esclaves que nous sommes  
Et des rigueurs du sort, et des discours des hommes,  
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins,  
Et les plus malheureux osent pleurer *le moins*.

(RACINE.)

On serait tenté de croire que les hommes qui amassent le plus de matériaux ne sont pas ceux qui les mettent *le mieux* en œuvre.

(DE BOUFFLERS.)

C'est un phénomène moral qui m'a paru longtemps inexplicable de voir, dans tous les siècles, l'athéisme naître chez les hommes qui ont le plus se louer de la nature. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

On écrit aujourd'hui assez ordinairement sur les choses qu'on entend *le moins*. (P.-L. COURMAYEUR.)

Les gens les plus aimables sont ceux qui cherquent *le moins* l'amour-propre des autres.

(LA BRUYÈRE.)

Le nom de communes n'a jamais été donné qu'au peuple, ainsi qu'on peut le prouver par l'autorité des écrivains qui ont *le mieux* connu la valeur des expressions. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Toutes les fois que *le plus*, etc., modifie un verbe, c'est une expression adverbiale, où *le*, par conséquent, n'est pas susceptible de varier. Supprimer l'article dans ce cas serait une faute. Dans les vers suivants, il aurait donc fallu *le moins* :

Un fourbe, quand *moins* il y pense,  
Doit périr même par son art.

(F. DE NEUFCHATEAU.)

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Les parents que je pleurerai le plus.  
Les personnes qu'on estime le plus.  
Les acteurs qui jouent le mieux.  
Les jours où ils travaillent le plus.  
La saison qu'on aime le plus.

Les gens que j'aimerais le plus.  
Les individus qu'on méprise le plus.  
Les choses qui plaisent le mieux.  
Les occasions où ils aspiraient le moins.  
Les livres qui vous attachent le plus.

## CHAPITRE VIII.

## DE LA PRÉPOSITION.

## N° DCCXXI.

## NATURE DES PRÉPOSITIONS. — LEUR DÉFINITION.

## SANS SIGNES DE RAPPORT.

La bonté... Dieu est infinie.  
 Seigneur, je viens... vous.  
 Il était... son char.  
 Ils courent... une ombre trompeuse.

Tout change... le temps.  
 Ah ! courez... la reine.  
 Tout parle... lui.  
 Je péris... le port.  
 Vous parlez... soldat.  
 Sa patrie semble fuir... lui.

## AVEC SIGNES DE RAPPORT.

La bonté *de* Dieu est infinie. (FÉNÉLON.)  
 Seigneur, je viens *d* vous. (RACINE.)  
 Il était *sur* son char. (Id.)  
 Ils courent *après* une ombre trompeuse. (FÉNÉLON.)  
 Tout change *avec* le temps. (VOLTAIRE.)  
 Ah ! courez *chez* la reine. (RACINE.)  
 Tout parle *contre* lui. (Id.)  
 Je péris *dans* le port. (CORNEILLE.)  
 Vous parlez *en* soldat. (Id.)  
 Sa patrie semble fuir *devant* lui. (FÉNÉLON.)

Il est facile de reconnaître qu'il n'y a pas de liaison entre les mots de la première série. *La bonté... Dieu* présentent l'idée de l'objet *bonté* et celle de l'objet *Dieu*; mais aucune liaison, aucun rapport n'est établi entre ces deux objets

Cette absence de liaison ou de rapport ne se remarque pas dans les mots de la seconde série. *Dieu* est lié à *bonté*; *viens* à *vous*; *char* à *était*; *ombre* à *courent*; *temps* à *change*; *reine* à *courez*; *lui* à *parle*; *port* à *péris*; *soldat* à *parlez*; *lui* à *fuir*.

Les mots qui ont établi cette liaison, ce rapport, sont *de*, *d*, *sur*, *après*, *avec*, *chez*, *contre*, *dans*, *en*, *devant*.

Or, on comprend bien que, puisque l'esprit saisit des rapports, soit entre les objets, soit entre les qualités ou les actions de ces mêmes objets, il faut nécessairement dans les langues une espèce de mots qui soient signes de ces rapports, qui les indiquent. C'est précisément ceux dont nous nous occupons en ce moment qui remplissent cette fonction. Les deux mots mis en rapport sont appelés les deux termes du rapport. Les mots appelés *prépositions* précèdent toujours le second terme du rapport. C'est pour cette raison que les grammairiens les nomment *prépositions*, d'un mot latin qui veut dire : *placé devant*.

## EXERCICE ANALYTIQUE.

(Désigner les deux termes du rapport.)

Le traître estime peu  
 Le mérite sans l'opulence. (STASIMART.)  
 L'odieux trahison  
 Retombe souvent sur le traître. (LE BAUC.)  
 Cet univers est un mélange affreux  
 De maux, de soins de biens dangereux. (AUBERT.)

L'utile à tout doit être préféré.  
 Avec la violence on ne gouverne pas. (Fa de NAUFRATIAN.)  
 Chacun chez soi doit être libre. (HAUMONT.)  
 La véritable dignité  
 Est dans le cœur, et non sur le visage. (FOURNIER.)

## SUBDIVISIONS DES PRÉPOSITIONS.

## N° DCCXXII.

## PRÉPOSITIONS DE LIEU.

Ce n'est qu'*autour* de lui que vole la victoire.  
(RACINE.)  
Enfin *chez* les chrétiens les mœurs sont innocentes.  
(CORNEILLE.)  
Il naît *de dessous* terre un autre clerc pour remplir cette place.  
(LA BRUYÈRE.)  
Ces montagnes, voisines du ciel, voient les nuages se former *au-dessous* d'elles.  
(Id.)  
La main du Seigneur l'arrachera *de dessus* la terre.  
(MASSILLON.)  
Il sauta *par-dessus* la muraille. (ACADÉMIE.)  
La cime de ces hautes montagnes s'élève *au-dessus* des nues.  
(LA BRUYÈRE.)  
Fusses-tu *par-delà* des colonnes d'Alcide,  
Je me croirais encor trop voisin d'un perfide.  
(RACINE.)

Il s'arrêta dans un vallon tranquille,  
Tout *vis-à-vis* la porte d'un couvent.  
(VOLTAIRE.)  
Il se troublait *au-dedans* de lui-même.  
(FÉNÉLON.)  
Les Romains *vers* l'Euphrate ont attaqué nos pères.  
(RACINE.)  
Les riches ne sont *sur* la terre que pour faire du bien.  
(FÉNÉLON.)  
L'autel couvert de feux tombe et fuit sous la terre.  
(VOLTAIRE.)  
On trouve seulement, pour nourrir les troupeaux, des pâturages *parmi* les rochers, *vers* le milieu du penchant de ces montagnes escarpées.  
(FÉNÉLON.)  
Tout usurpateur est *près* de son cercoeil.  
(VOLTAIRE.)

Les prépositions qui s'emploient le plus ordinairement avec des noms de lieux sont :

|                |             |             |               |
|----------------|-------------|-------------|---------------|
| A.             | Dessus.     | Parmi.      | Sous.         |
| Auprès.        | De.         | Près.       | Sur.          |
| Autour.        | Dessous.    | Par.        | Vers.         |
| Chez.          | Jusque.     | Proche.     |               |
| A travers.     | Au-dessus.  | De dessous. | Par-delà.     |
| Au travers de. | Au-dessous. | De là.      | Par derrière. |
| Au-dela.       | Attendant.  | Loin de.    | Par devant.   |
| Au dedans.     | De dessus.  | Par-dessus. | Vis-à-vis.    |

## N° DCCXXIII.

## PRÉPOSITIONS DE TEMPS.

*Durant* toute la nuit elle n'a point dormi.  
(CORNEILLE.)  
Il était *agité* pendant toutes les nuits par des songes.  
(FÉNÉLON.)

Si jamais on peut dire que la voie du chrétien est étroite, c'est *durant* les persécutions.  
(BOSSUET.)

Les prépositions qui marquent le temps sont : *durant* et *pendant*.

## N° DCCXXIV.

## PRÉPOSITIONS DE LIEU ET DE TEMPS.

| LIEU.                                                 | TEMPS.                                                                                       |
|-------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------|
| Rome n'est plus <i>dans</i> Rome.....<br>(CORNEILLE.) | Le czar Pierre ne pouvait <i>dans</i> sa jeunesse passer un pont sans frémir.<br>(VOLTAIRE.) |

*Dès* Orléans. — *Dès* sa source. (ACADÉMIE.)

*Irigue* ne vit plus ou respire *en* prison.  
(CORNEILLE.)

La France s'étend *depuis* le Rhin jusqu'à l'Océan.  
(ACADÉMIE.)

autel couvert de feux tombe et fuit *sous* la terre.  
(VOLTAIRE.)

Les Romains *vers* l'Euphrate ont attaqué mon père.  
(RACINE.)

L'homme *dès* sa naissance a le sentiment du plaisir et de la douleur. (MARMONTEL.)

Gagne-t-on *en* un an un million sans crime?  
(REGNARD.)

En Orient, en Occident, *depuis* plus de deux mille ans on ne parle que d'Alexandre.  
(MASSILLON.)

A quoi sert-il à un peuple que son roi subjugué d'autres nations, si on est malheureux *sous* son règne?  
(FÉNELON.)

*Vers* le soir, *vers* le milieu du jour.  
(ACADÉMIE.)

Les prépositions dont on se sert le plus souvent avec des noms de lieux et de temps sont : *dans*, *dès*, *en*, *depuis*, *sous*, *vers*.

## ----- N° DCCXXV. -----

### PRÉPOSITIONS D'ORDRE.

La conscience nous avertit en ami *avant* de nous punir en juge. (STANISLAS.)

Je crains Dieu, et *après* Dieu, je crains principalement celui qui ne le craint pas. (SADI.)

L'homme est placé libre *entre* le vice et la vertu.  
(MARMONTEL.)

Il se met toujours *derrière* celui qui parle.

(LA BRUYÈRE.)

Fais marcher *devant* toi l'ange exterminateur.  
(VOLTAIRE.)

Les prépositions qu'on emploie pour marquer le plus ordinairement l'ordre sont : *avant*, *après*, *devant*, *derrière*, *entre*, *à côté de*, *depuis*.

## ----- N° DCCXXVI. -----

### PRÉPOSITION D'UNION.

Je veux vivre *avec* elle, *avec* elle expirer.  
(CORNEILLE.)

Le mortel heureux contracte une dette *avec* le malheur.  
(LÉTOURNEUR.)

La seule préposition qui marque l'union, c'est la préposition *avec*.

## ----- N° DCCXXVII. -----

### PRÉPOSITIONS DE CONFORMITÉ.

La terre, cette bonne mère, multiplie ses dons *selon* le nombre de ses enfants qui méritent ses fruits par leur travail.  
(FÉNELON.)

Les talents produisent *suyvant* la culture.  
(MARMONTEL.)

Les prépositions qui indiquent la conformité sont : *selon* et *suyvant*.

N° DCCXXVIII.

PRÉPOSITIONS DE SÉPARATION, D'EXCEPTION.

Le roi marche incertain, *sans* escorte et *sans* guide.

(VOLTAIRE.)

Il travaille toute la semaine, *excepté* le dimanche.

(ACADÉMIE.)

Nul n'aura de l'esprit *hors* nous et nos amis.

(MOLIERE.)

On peut tout sacrifier à l'amitié, *sans* l'honnête et le juste.

(MARMONTEL.)

*Hormis* toi, tout chez toi rencontre un doux accueil

(BOILEAU.)

Les prépositions qui marquent la séparation, l'exception, sont : *excepté, hors, hormis, sans, sauf.*

N° DCCXXIX.

PRÉPOSITIONS D'OPPOSITION.

Le travail est une meilleure ressource *contre* l'ennui que le plaisir.

(TRUBLET.)

La loi ne saurait égaliser les hommes *malgré* la nature.

(VAUVENARGUES.)

La vérité, *nonobstant* le préjugé, l'erreur et le mensonge, se fait jour et perce à la fin.

(MARMONTEL.)

Les prépositions qui emportent une idée d'opposition sont : *contre, malgré, nonobstant*

Nous ne pousserons pas plus loin cette classification, qui présente de grandes difficultés sans offrir aucun avantage réel. Nous préférons donner la liste générale des prépositions, en les envisageant comme les adverbess, c'est-à-dire matériellement. Ainsi on aura des *prépositions pures et simples*, c'est-à-dire qui ne peuvent être que prépositions, telles que : *à, de, dès*, etc. ; on aura ensuite des locutions prépositives dans lesquelles il entre souvent des mots qui seuls ne sont nullement prépositions, mais qui, construits d'une certaine manière et suivis de la préposition *d* ou *de*, prennent le nom de *locutions prépositives* ; exemples : *à côté de, à cause de, auprès de, jusqu'à, à fleur de*, etc. ; *côté, cause* et *fleur* pris séparément sont des substantifs ; *auprès, jusque*, pris seuls, sont des adverbess ; mais, construits comme ils le sont, ils prennent le nom de locutions prépositives ; on remarque encore des mots qui, pris seuls, jouent le rôle de prépositions sans être suivis d'*d* ou *de* ; ce sont des *mots pris accidentellement comme prépositions* ; ainsi : *durant, joignant, attendu, suivant*, etc. De là trois sortes de prépositions : LES PRÉPOSITIONS PURES OU SIMPLES, LES LOCUTIONS PRÉPOSITIVES, et LES MOTS PRIS COMME PRÉPOSITIONS.

TABLEAU GÉNÉRAL DES PRÉPOSITIONS.

N° DCCXXX.

PRÉPOSITIONS PURES OU SIMPLES.

A, après, avant, avec, chez, contre, dans, de, depuis, derrière, dès, devant, en, entre, envers, hormis, malgré, nonobstant, outre, par, parmi, pour, sur, sans, selon, vers.

## LOCUTIONS PRÉPOSITIVES.

A côté de, à cause de, au-delà de, auprès de, autour de, au travers de, de là, en deçà de, jusqu'à, loin de, par-delà de, par-dessus de, près de, vis-à-vis de, faute de, à couvert de, à fleur de, à force de, à la faveur de, à l'abri de, à la mode de, à l'insu de, à l'opposite, à l'exclusion de, à raison de, au-dedans de, au péril de, aux dépens de, aux environs de, le long de, etc.; etc., quant à, proche de, hors de.

## MOTS ACCIDENTELLEMENT PRÉPOSITIONS.

A même, attendant, attendu, concernant, durant, excepté, joignant, moyennant, pendant, plein (la bouteille), proche, sauf, suivant, supposé, touchant, vu.

*Remarque.* *Attendant, proche et sauf* sont ou sans préposition ou avec préposition; *proche de, sauf à, attendant à.*

*Remarque.* Les seules locutions prépositives suivies d'à sont : *jusqu'à, par rapport à*; toutes les autres sont suivies de la préposition *de*; les prépositions pures ne sont suivies d'aucune autre préposition, c'est pour cela qu'elles sont dites simples.

Dans l'une des parties suivantes, nous ferons connaître la véritable fonction des prépositions, et les différents rapports qu'elles servent à exprimer.

## EXERCICE ANALYTIQUE.

Encor si l'on savait le secret de la tombe :  
Si l'âme s'élevait ainsi qu'une colombe  
À travers le ciel bleu, vers cette immensité  
Où Dieu jouit de tout et de l'éternité !  
Si l'âme, se trouvant sous la forme d'un ange,  
S'enivrait à jamais de bonheur sans mélange;  
Si, rejetant la coupe où l'on boit tant de fiel,  
Les âmes qui s'aimaient se revoyaient au ciel !  
Si des mondes roulants l'ineffable harmonie,  
La majesté de Dieu, sa puissance infinie,  
L'orgueil d'être immortel, de voir créer sans fin;  
D'air son chant d'amour au chant du séraphin,  
Si les plaisirs sacrés de céleste domaine,  
Qui n'auraient point de mot dans toute langue humaine,  
Dont notre esprit a soif et qu'il ne connaît pas,

Se montraient devant nous au-delà du trépas !  
Oui, j'en crois ce besoin que Dieu mit en notre âme,  
Ce vague instinct des cieux qui m'attire et m'enflamme,  
Ce désir éthéré qui n'a rien d'ici bas :  
Il est un autre monde, un terme à nos combats;  
Une fête éternelle où Dieu même convie,  
Un bonheur indicible, un grand but à la vie,  
Un sublime repos aux éons de l'esprit,  
Un amour, Élixa, qui jamais ne tarit,  
Un port aux affligés, libres de toute crainte,  
Devant le Dieu de tous une égalité aisée,  
Des prix à la vertu, des regrets aux pervers,  
Un culte universel au Dieu de l'univers.  
(GUSTAVE DRACHMAN.)

## DU RÉGIME DES PRÉPOSITIONS.

## N° DCCXXXI.

## PRÉPOSITIONS QUI PEUVENT ÊTRE SUIVIES D'UN SUBSTANTIF OU D'UN INFINITIF.

## SUIVIES D'UN substantif.

L'hypocrisie est un hommage  
Que rend le vice à la VERTU. (AUBERT.)  
De tout temps l'amour-propre aveugla les plus sages.  
(VILLEFRÉ.)  
Je crains Dieu, et après Dieu, je crains principalement celui qui ne le craint pas.  
(Pensée de SAADI.)  
L'homme est placé libre entre le vice et la VERTU.  
(MARMONTEL.)  
Nous naissons, nous vivons pour la société.  
(BOILEAU.)

## SUIVIES D'UN infinitif.

À RACONTER ses maux souvent on les soulage.  
(CORNEILLE.)  
Quand le tonnerre commence de GRONDER, l'orage n'est pas loin.  
(MARMONTEL.)  
Après s'ÊTRE couvert de leur sang et du mien,  
Tu te verras forcé de répandre le tien. (RACINE.)  
Il y a de la différence entre AVOIR égard à et AVOIR des égards pour... (Cité par BOINVILLIERS.)  
Les rois, pour EFFRAIER, ont la toute-puissance;  
Mais pour GAGNER les cœurs, ils n'ont que la clé-  
(LANOUÉ.) [mence.

L'ennui est entré dans le monde par la paresse.  
(LA BAUVÈRE.)

Point de vertu sans religion, point de bonheur sans vertu.  
(DIDEROT.)

Voici trois médecins qui ne nous trompent pas :  
Gâté, doux exercice et modeste repas.  
(Cité par DOMERGUE.)

La droiture du cœur, la vérité, l'innocence et la règle des mœurs, l'empire sur les passions, voilà la véritable grandeur et la seule gloire réelle que personne ne peut nous disputer. (MASSILLON.)

Commencez par GAGNER le cœur de vos sujets  
(MASSILLON.)

Et bien souvent, tout seul, si l'on l'eût voulu.  
Il s'y serait couché sans manger et sans boire.  
(RACINE.)

Voici VENIR le printemps. (ACADÉMIE.)

Voici APPARAÎTRE le fils de l'homme nu :  
nuées. (CHATEAUBRIAND.)  
Et voilà COURONNER toutes tes perditions :  
(RACINE.)

Les prépositions qui peuvent être suivies d'un substantif ou d'un infinitif sont : *à, après, entre, pour, par, sans, voici, voilà.*

La préposition *en* peut aussi être suivie d'un substantif ou d'un participe présent. exemples :

En toute chose, il faut considérer la fin.  
(LA FONTAINE.)

Il nous faut *en* RIANT instruire la jeunesse.  
(MOLÈRE.)

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Sauter à terre.  
Regarder de ce côté.  
Les autres après moi.  
Entre deux eaux.

Apprendre à danser.  
Gardez-vous de rire.  
Après l'avoir sauvé.  
Entre rire et pleurer.

Pour les bonheurs.  
Par la douceur.  
Sans respect.  
Agir en trépan.

Pour rire.  
Commencer par le faire  
Sans murmurer.  
Instruire en riant.

## -----N° DCCXXXII. -----

### PRÉPOSITIONS OU LOCUTIONS PRÉPOSITIVES QUI NE PEUVENT ÊTRE SUIVIES QUE PAR DES SUBSTANTIFS.

Causez avec ZÉNON, dansez avec les GRACES.  
(HÉLVIÉTUS.)

Chez les gens coulés d'or l'humanité n'est guère.  
(VILLEFRÉ.)

Depuis son ABSENCE,  
Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence.  
(VOLTAIRE.)

Les Romains vers L'EUPHRATE ont attaqué mon  
(RACINE.) père.

On n'est sur la TERRE que pour faire du bien.  
(FÉNÉLON.)

Nous voyons, nous jugeons suivant nos PASSIONS.  
(NAUDET.)

Les hommes insolents pendant la PROSPÉRITÉ,  
sont toujours faibles et tremblants dans la disgrâce.  
(FÉNÉLON.)

Les Polonais s'enfuirent tous dès le COMMENCEMENT de la bataille.  
(VOLTAIRE.)

Ils courent après une ombre trompeuse, et laissent derrière eux le vrai bonheur, faute de le connaître.  
(FÉNÉLON.)

Devers la PLACE arrive un écuyer. (VOLTAIRE.)  
Tout fut secret ; et quiconque eut du bien,  
l'ardeur soit le garda, sans rien dire.  
(LA FONTAINE.)

Le travail est une meilleure ressource contre  
l'ENNUI que le plaisir. (TACITE.)

Les vertus dans PARIS ont le destin des crimes.  
(VOLTAIRE.)

Sous un mauvais HABIT on méconnaît un sage.  
(DE CAUL.)

Envers un ENNEMI qui peut nous obliger ?  
(CORNEILLE.)

La terre, cette bonne mère, multiplie ses dons  
selon le NOMBRE de ses enfants. (FÉNÉLON.)

Outre le RAPPORT que nous avons du côté du  
corps avec la nature mortelle, nous avons une secrète affinité avec Dieu.  
(BOSSUET.)

La loi ne saurait égaler les hommes malgré la  
NATURE. (VAUVENARGES.)

Par delà tous les cieux le Dieu des cieux réside.  
(VOLTAIRE.)

Il sauta par-dessus LA MURAILLE.  
(ACADÉMIE.)

Car la mode aujourd'hui est d'apprendre aux enfants  
Tout, hormis le RESPECT qu'on doit à ses parents  
(ÉTIENNE.)

Le jeune Caton, *durant son enfance*, semblait un imbécile dans la maison. (J.-J. ROUSSEAU.)

C'est un trésor que l'on m'a pris.

— Votre trésor! Où pris? — Tout *joignant* cette pierre.

— Eh! sommes-nous en temps de guerre [RE.  
Pour l'apporter si loin? (LA FONTAINE.)

La vérité, *nonobstant* le préjugé, l'erreur et le mensonge, se fait jour et perce à la fin.

(MARMONTEL.)

L'homme, *vu sa faiblesse* et la longueur de son enfance, n'a jamais pu être absolument sauvage.

(Cité par GIRAULT-DUVIVIER.)

L'homme de bien, *moyennant* une conduite égale et simple, se fait chérir et honorer partout. (MARMONTEL.)

Dieu ne déclare pas tous les jours ses volontés par ses prophètes, *touchant* les rois et les monarchies qu'il élève ou qu'il détruit. (BOSSUET.)

Celui qui a besoin de conseils *concernant*, *touchant* la probité, ne mérite pas qu'on lui en donne.

(MARMONTEL.)

Il a été exempté des charges publiques, *attendu* son infirmité.

(ACADÉMIE.)

Les prépositions qui ne peuvent être suivies que par des substantifs sont : *avec, chez, depuis, vers, sur, suivant, pendant, dès, contre, dans, sous, envers, selon, parmi, malgré, outre, derrière, devers, hormis, par-delà, par-dessus, par-devers*, et les mots suivants, regardés vulgairement comme prépositions : *Durant, joignant, nonobstant, moyennant, touchant, concernant, vu, attendu*.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Avec douceur.  
Depuis deux ans.  
Sur la table.  
Pendant son absence.  
Contre l'ennemi.  
Touchant vos affaires.

Chez son père.  
Vers la terre.  
Suivant lui.  
Dès demain.  
Dans la chambre.  
Concernant ses intérêts.

Sous le lit.  
Envers les autres.  
Selon les philosophes.  
Parmi nous.  
Malgré eux.  
Vu sa faiblesse.

Outre cela.  
Durant sa vie.  
Joignant cette montagne.  
Nonobstant l'expérience.  
Moyennant la grâce de Dieu.  
Attendu son infirmité.

## ----- N° DCCXXXIII. -----

PRÉPOSITIONS QUI PEUVENT ÊTRE SUIVIES IMMÉDIATEMENT, 1° D'UN SUBSTANTIF;  
2° D'UNE AUTRE PRÉPOSITION SUIVIE D'UN SUBSTANTIF OU D'UN INFINITIF.

### I. — Suivies d'un substantif

Être logé *près* le PALAIS-ROYAL.  
(ACADÉMIE.)

Tout périt, *hors* la GLOIRE, et surtout la vertu.  
(DORAT.)

### II. — Suivies d'une autre préposition et d'un infinitif.

Je l'ai vu *près du* temple où son hymen s'apprête.  
(RACINE.)

Trop de rigueur serait *hors de* saison.  
(BOILEAU.)

### III. — Suivies d'une autre préposition et d'un infinitif.

On ne connaît l'importance d'une action que quand on est *près de* l'exécuter.  
(LA FONTAINE.)

Ton esprit, fasciné par les lois d'un tyran, Pense que tout est crime, *hors d'être* musulman.  
(VOLTAIRE.)

Les prépositions qui peuvent être immédiatement suivies 1° d'un substantif, 2° d'une autre préposition suivie d'un substantif ou d'un infinitif, sont *près, hors, hormis, excepté*.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il demeure *près* le boulevard.  
Je l'ai vu *près du* boulevard.  
Je l'ai vu *près de* mourir.

Il est logé *hors* la Porte-Saint-Henri.  
Tous les maux sont *hors de* la boîte de Pandore.  
Je veux tout, *hors d'être* son esclave.

N° DCCXXXIV.

**PRÉPOSITIONS QUI PEUVENT ÊTRE IMMÉDIATEMENT SUIVIES, 1° D'UN SUBSTANTIF  
2° D'UNE AUTRE PRÉPOSITION SUIVIE D'UN INFINITIF SEULEMENT.**

**SUIVIES D'UN SUBSTANTIF.**

*Avant* Louis XIV, la France, presque sans vaisseaux, tenait en vain aux deux mers. (BOSSUET.)

On peut tout sacrifier à l'amitié, *sauf* l'honneur (MARMONTEL.)

**SUIVIES D'UNE AUTRE PRÉPOSITION ET D'UN INFINITIF.**

La conscience nous avertit en ami *avant* de se punir en juge. (STANISLAS.)

*Sauf* à changer, *sauf* à dédire, *sauf* à recommencer. (ACADÉMIE.)

Les prépositions qui peuvent être immédiatement suivies d'un substantif ou d'un infinitif précédé d'une préposition sont *avant* et *sauf*.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

Avant le règne d'Henri IV.  
Sauf votre respect.

Avant de partir.  
Sauf à recommencer plus tard.

N° DCCXXXV.

**PRÉPOSITIONS OU EXPRESSIONS PRÉPOSITIVES QUI DEMANDENT TOUJOURS APRÈS ELLES  
UNE AUTRE PRÉPOSITION ET UN SUBSTANTIF.**

L'art est toujours grossier *auprès* de la nature. (DE VALMONT.)

Nous demeurons tranquilles comme si le coup devait toujours porter *à côté* de nous. (MASSILLON.)

Les fondements de cet édifice sont déjà *à fleur* de terre. (ACADÉMIE.)

Tel en un secret vallon,  
Sur le bord d'une onde pure,  
Croît, *à l'abri* de l'aquilon,  
Un jeune lis... (RACINE.)

*Au-delà* du besoin le reste est superflu. (VILLEFRÉ.)

Le *Mercur*e galant est immédiatement *au-dessous* du rien; il y a bien d'autres ouvrages qui lui ressemblent. (LA BRUYÈRE.)

Tous ces avantages qui sont *au-dehors* de nous, et qui par conséquent ne nous appartiennent pas. (Id.)

Il se répand *autour* des trônes certaines terreurs qui empêchent de parler aux rois avec liberté. (FLÉCHIER.)

Nos actions sont les nôtres, *à cause* du libre arbitre qui les produit, et elles sont aussi de Dieu, *à cause* de sa grâce qui fait que notre arbitre les produit. (PASCAL.)

Partir *à la faveur* de la naissante nuit. (BOILLAT.)

La terre est petite *à l'égard* du soleil. (ACADÉMIE.)

Une grande âme est *au-dessus* de l'injure, de l'injustice, de la douleur, de la moquerie. (LA BRUYÈRE.)

Le vide que tout ce qui vous environne laisse *au-dedans* de vous-même. (MASSILLON.)

On va pour vous *au-devant* de la sollicitation. (LA BRUYÈRE.)

Les prépositions ou locutions prépositives qui demandent toujours après elles une autre préposition et un substantif sont *auprès*, *au-delà*, *au-dessus*, *au-dessous*, *au-dehors*, *autour*, *au-dedans*, *au-devant*, et généralement toutes les expressions composées de la préposition *à* et d'un substantif, comme *à côté*, *à l'abri*, *à la faveur*, *à l'égard*, *à cause*, etc.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

Auprès de vous.  
À côté de la table.  
À l'abri des orages.

À cause de lui.  
À la faveur de la nuit.  
Au-devant des ennemis.

—••••• N° DCCXXXVI. •••••—

**LOCUTIONS PRÉPOSITIVES DONT LA PRÉPOSITION QUI LES SUIVIT TOUJOURS PEUT ÊTRE ACCOMPAGNÉE D'UN SUBSTANTIF OU D'UN INFINITIF.**

**ACCOMPAGNÉES D'UN SUBSTANTIF.**

**Combien** tout ce qu'on dit est *loin* de ce qu'on pense !  
(RACINE.)

**Les enfants** mouraient dans les bras de leur mère,  
*faute de pain*. (FLÉCHIER.)

**Je veux**....

*A force* d'attentats perdre tous mes remords.  
(RACINE.)

**Je ne lui pardonnerai pas, à moins** d'une rétraction publique.  
(ACADÉMIE.)

**L'art** est toujours grossier *auprès* de la nature.  
(DE VALMONT.)

**ACCOMPAGNÉES D'UN INFINITIF.**

*Loin de trembler* devant les autels, on y méprise Jésus-Christ présent. (BOSSUET.)

Ils laissent derrière eux le vrai bonheur, *faute de le connaître*. (FÉNELON.)

*A force d'être touché* inutilement, on ne se laisse plus toucher de rien. (BOSSUET.)

*A moins d'être fou*, il n'est pas possible de raisonner ainsi. (ACADÉMIE.)

Qu'est cela *auprès d'être pendu* ?

Les prépositions ou locutions prépositives dont la préposition qui les suit peut être accompagnée d'un infinitif ou d'un substantif sont : *loin, faute, à force, à moins, auprès*.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

Loin de Paris.  
Faute d'argent.  
A force de prières.  
A moins de dix louis.

Loin de demander pardon.  
Faute d'être riche.  
A force de prier.  
A moins de le perdre.

—••••• N° DCCXXXVII. •••••—

**RÉGIME DE DEUX PRÉPOSITIONS LIÉES PAR UNE CONJONCTION.**

**PHRASE VICIEUSE.**

Un magistrat doit toujours juger *suyvant* et *conformément* aux lois.

**PHRASE CORRECTE.**

Un magistrat doit toujours juger *suyvant* les lois, et *conformément* à ce qu'elles prescrivent.  
(MARMONTEL.)

Il en est du régime des prépositions comme de celui des verbes. Quand deux prépositions ont le même régime, on peut se dispenser de les faire suivre chacune de ce régime; mais si ces deux prépositions demandent un régime différent, il faut de toute nécessité donner à chacune le régime qui lui convient. Ainsi on ne peut dire *suyvant et conformément aux lois*, parce que *suyvant* ne veut pas de préposition à sa suite, tandis que *conformément* exige après lui la préposition *d*.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

D'après votre avis et conformément à ce que vous m'avez prescrit.

D'après et conformément ...

## PRÉPOSITIONS EMPLOYÉES, DIT-ON, POUR D'AUTRES PRÉPOSITIONS

## N° DCCXXXVIII.

A TENANT LA PLACE DE *envers*, *dans*, *devant*, *après*, *auprès de*, *avec*, *contre*, *sur*,  
*par*, *pour*, *vers*.

A REMPLAÇANT *envers*.

Ne t'avise pas d'être complaisant à ceux qui parlent mal du prochain.  
(FLÉCHIER.)

Aurez-vous le cœur assez dur pour être inexorable à votre roi et à tous vos plus tendres amis ?  
(FÉNÉLON.)

Inflexible aux vaincus, complaisant aux vainqueurs.  
(VOLTARE.)

Je vous entends, seigneur, ces mêmes dignités  
Ont rendu Bérénice ingrate à vos bontés.  
(RACINE.)

A POUR *dans*.

Tout mon espoir  
N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.  
(RACINE.)

Au *chœur* de vos amis soyez lent et sûr ;  
Examinez longtemps ; la méprise est amère.  
(BOYOT.)

Dieu laissera-t-il jamais ses enfants au besoin ?  
(RACINE.)

A POUR *devant*.

Ne vous montrez à moi que sa tête à la main.  
(RACINE.)

Cette énorme action, faite presque à nos yeux,  
Outrage la nature et blesse jusqu'au ciel.  
(CORNÉILLE.)

A POUR *après*.

À ces mots, l'Amour irrité s'envola.  
(FÉNÉLON.)

À ces paroles, Phalante demeura épuisé et abattu.  
d'un excès de douleur.  
(FÉNÉLON.)

A POUR *auprès de*.

Votre amour contre nous allume trop de haine,  
Retournez, retournez à la fille d'Hélène.  
(RACINE.)

Cessez de m'arrêter. Va, retourne à ma mère,  
Égyne, il faut des dieux apaiser la colère.  
(RACINE.)

A POUR *avec*.

Un vrai chrétien foule aux pieds toutes les vanités  
de ce monde.  
(ACADÉMIE.)

Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire.  
(BOILEAU.)

A AU LIEU DE *contre*.

Change le nom de reine au nom d'impératrice.  
(RACINE.)

Pour eux un tel ouvrage est un monstre odieux ;  
C'est offenser les lois, c'est s'attaquer aux dieux.  
(BOILEAU.)

A AU LIEU DE *sur*.

Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois  
Une imple étrangère  
Assise, hélas ! au trône de tes rois ?  
(RACINE.)

Malheureuse, comment paraîtrai-je à sa vue,  
Son diadème au front, et, dans le fond du cœur,  
Phœdime... tu m'entends, et tu vois ma rougeur.  
(RACINE.)

A AU LIEU DE *en*.

César prend le premier une coupe à la main.  
(RACINE.)

Un âne, pour le moins, instruit par la nature,  
À l'instinct qui le guide obéit sans murmure ;  
Ne va point follement de sa bizarre voix  
Défier aux chansons les oiseaux dans les bois.  
(BOILEAU.)

À AU LIEU DE *par*.

Il ne se laisse point séduire  
 À tous ses attraits périlleux. (RACINE.)  
 La nature, féconde en bizarres portraits,  
 Dans chaque âme est marquée à de différents traits.  
 (BOILEAU.)  
 J'ai ouï condamner cette comédie à certaines gens.  
 (MOLIÈRE.)

Je me laissai conduire à cet aimable guide.  
 (RACINE.)  
 Et se laissant régler à son esprit tortu,  
 De ses propres défauts se fait une vertu.  
 (BOILEAU.)  
 Ne me préparez point la douleur éternelle  
 De l'avoir fait répandre à la main paternelle.  
 (RACINE.)

À AU LIEU DE *pour*.

Que mon mariage est une leçon bien parlante à  
 Tous les paysans qui veulent s'élever au-dessus de  
 leur condition! (MOLIÈRE.)  
 L'homme est de glace aux vérités;  
 Il est de feu pour les mensonges.  
 (LA FONTAINE.)

Tout autre objet le blesse, et peut-être aujourd'hui  
 Il n'attend qu'un prétexte à l'éloigner de lui.  
 (RACINE.)  
 Tous deux à me tromperont-ils d'intelligence? (Id.)  
 Ce n'est que pour toi seul qu'elle est fière et chagrine;  
 Aux autres elle est douce, agréable, badine.  
 (BOILEAU.)

À AU LIEU DE *vers*.

Je méditais ma fuite aux terres étrangères.  
 (RACINE.)

Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,  
 Ou la vaste science, ou la vertu solide?  
 (BOILEAU.)

Nous bornons là ce tableau; car il nous serait impossible de rapporter ici toutes les extravagances des grammairiens, qui ont attribué à la préposition *a*, ainsi qu'à toutes les prépositions en général, tant et de si étranges significations, qu'il y a vraiment de quoi être étonné en les lisant.

D'après le sage conseil de Molière, nous regardons les choses du côté qu'on nous les montre, et ne les tournons point pour y chercher ce qu'il ne faut pas y voir.

Ainsi, de ce que d'un côté nous lisons :

Quitter, *en* de si grands besoins,  
 Vous, le Pont, vous, Colchos, confiés à vos soins! (RACINE.)

et que, d'un autre côté, nous voyons :

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin? (LE MÊME.)

nous nous gardons bien d'en conclure follement, avec les grammairiens, que, dans ce dernier vers, la préposition *a* tient la place de la préposition *en* ou *dans*. Un mot ne saurait être mis pour un autre. Or, si nous cherchons à pénétrer dans la pensée de l'écrivain et à nous rendre compte des motifs qui l'ont déterminé dans le choix des mots dont il s'est servi, nous voyons que, dans le premier cas, il a fait usage de la préposition *en* parce qu'il a voulu exprimer un rapport d'intériorité, de situation : *Pensez-vous que je puisse vous quitter (lorsque vous vous TROUVEZ PLONGÉ) EN de si grands besoins?* et que, dans le second, au contraire, il s'est servi de la préposition *a* parce qu'il a voulu exprimer un tout autre rapport : *Dieu laissa-t-il jamais ses enfants (LIVRÉS EN PROIE) AU besoin?* Analyse justifiée par ce vers de Boileau :

Laissons-le plutôt *en* proie à son caprice.

C'est ainsi que, sans perdre un moment le fil de l'analogie, nous parvenons à découvrir comment il peut se faire qu'on exprime la même idée par des mots essentiellement différents, tout comme deux voyageurs arrivent aux mêmes lieux après avoir parcouru deux routes tout-à-fait opposées.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Laisser quelqu'un dans le besoin.  
 Ingrat envers Dieu.  
 Ne vous montrez jamais devant moi.

Laisser quelqu'un au besoin.  
 Ingrat à sa patrie.  
 Montrez-vous à moi tel que vous êtes.

.....N° DCCXXXIX. ....

*De MIS A LA PLACE DE d, à cause de, avec, entre, par, pour, depuis.*

**De POUR d.**

Mes transports aujourd'hui s'attendaient d'éclater. | Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage.  
(RACINE.) | (RACINE.)

**De POUR à cause de.**

Déjà Priam pâlit; déjà Troie en alarmes | Évrard a beau gémir du repas déserté,  
Redoute mon bûcher, et frémit de vos larmes. | Lui-même est au barreau par le nombre emporté.  
(RACINE.) | (BOILEAU.)

**De POUR avec.**

..... O jour heureux pour moi ! | Entre nous, verras-tu d'un esprit bien tranquille  
De quelle ardeur j'irais reconnaître mon roi ! | Chez ta femme aborder et la cour et la ville ?  
(RACINE.) | (BOILEAU.)  
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent | D'un air fier et content, sa cruauté tranquille  
Sous les drapeaux d'un roi longtemps victorieux ? | Contemple les effets de la guerre civile.  
(Id.) | (VOLTAIRE.)

**De MIS POUR entre.**

Voyez de quel guerrier il vous plaît de descendre ; | Des Troyen ou de moi faites-le décider ;  
Choisissez de César, d'Achille ou d'Alexandre. | Qu'il songe qui des deux il veut rendre ou garder.  
(RACINE.) | (RACINE.)

**De AU LIEU DE par.**

Quoi ! déjà votre amour des obstacles vaincu... | O ciel ! si mon amour est condamné de toi.  
(RACINE.) | Je suis la plus coupable ; épuise tout sur moi.  
(RACINE.)  
Ariane, ma sœur ! de quel amour blessée | Si le pécheur, poussé de ce saint mouvement,  
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée ! | Reconnaisant son crime, aspire au sacrement.  
(Id.) | (BOILEAU.)

**De AU LIEU DE pour.**

Ne rougis point de prendre une voix suppliante, | Mais la postérité d'Alfane et de Bayard,  
Je t'avouerai de tout ; je n'espère qu'en toi. | Quand ce n'est qu'une rose, est vendue au hazard.  
(RACINE.) | Sans respect des aïeux dont elle est descendue,  
Et va porter la maille ou tirer la charme.  
(BOILEAU.)

**De POUR depuis.**

Du moment que je l'ai connu, je l'ai aimé. | Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,  
(ACADÉMIE.) | Je remis en vos mains tout le soin de son sort.  
(RACINE.)

C'est parce que tous nos faiseurs de grammaires et de dictionnaires ignorent la véritable valeur des prépositions, qu'ils voient dans la préposition *de* cinquante à soixante mots différents. Cette préposition ne peut jamais être employée pour *aucun* autre, et l'étymologie et l'analyse démontrent qu'elle n'a toujours que le même sens, un sens unique.

Il faut donc s'attacher à retrouver ce sens unique, et non se fatiguer inutilement à retourner *de pour* y voir des idées qui n'y sont pas. Souvent, il est vrai, ce sens paraît difficile à saisir, parce que nous en sommes peu frappés au premier abord ; mais après

un court examen, l'analogie et l'analyse nous le font découvrir et nous ramènent aussitôt au principe dont on semblait s'être écarté.

Au lieu de dire, comme les grammairiens, que, par exemple, dans ce vers de Racine.

*Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage*

la préposition *de* est pour *à*, cherchons à nous rendre compte de l'emploi de cette préposition.

Or, en consultant l'usage, nous voyons qu'*échapper* se met avec la préposition *à*, quand il signifie n'être pas pris, n'être pas saisi, n'être pas aperçu, etc. C'est ainsi qu'on dit : *Échapper à la fureur, à la poursuite des ennemis. Ceux qui échappaient à ses coups.* (BOS-SUET.) — *Parmi tant de places, il n'y en eut qu'une seule qui put échapper à ses mains.* (LE MÊME.) — *Les périls auxquels il est échappé.* (MASSILLON.) — *Le ciel me rend un frère à ta rage échappé.* (CORNEILLE.)

Donc Racine, en disant :

*Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage,*

a ellipsé la préposition *à* dont le participe *échappé* doit être suivi en pareille circonstance, comme le prouvent les exemples que nous venons de citer ; son vers est donc un abrégé de : *Vous n'êtes pas encore échappé (AUX COUPS) de sa rage*, construction fort usitée en prose. Corneille n'a-t-il pas dit : *Je suis seule échappée AUX FUREURS de la guerre.*

Mais, de ce qu'il a plu à Racine d'ellipser la préposition *à*, ce serait se tromper grossièrement que de prétendre que *de* soit pour *à*. Il faut faire comme nous, rétablir les mots sous-entendus, et alors la pensée de l'auteur nous apparaît dans tout son jour.

#### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Depuis que je l'ai vu.  
Choisissez entre lui et moi.

De jour et je l'ai vu.  
Choisissez de lui ou de moi.

#### ----- N° DCCXL. -----

En MIS A LA PLACE DE *à*, selon, sur, avec, comme, de, par.

##### En AU LIEU DE *à*.

Je sais ce qu'en ma place un bon prince doit faire.  
(CORNEILLE.)

J'écrivis en Argos pour hâter le voyage.  
(RACINE.)

Il écrivit en cour, comme nous disons nous autres provinciaux ; il écrivait même en parlement.  
(VOLTAIRE.)

Je n'avais en main que ma houlette.  
(FÉNELON.)

##### En AU LIEU DE *selon*.

Juger en toute rigueur. (FÉNELON.) | En conscience, en bonne justice. (ACADÉMIE.)

##### En AU LIEU DE *sur*.

Les moins sévères lois en ce point sont d'accord.  
(CORNEILLE.)

Le roi fit son entrée dans Stockholm sur un cheval alezan, ferré d'argent, ayant le sceptre à la main et la couronne en tête.  
(VOLTAIRE.)

##### En AU LIEU D'*avec*.

Bien souvent on ennuie en termes magnifiques.  
(BOILEAU.)

Et lui-même, marchant en habits magnifiques, Cria à haute voix dans les places publiques.  
(RACINE.)

**En AU LIEU DE comme**

Je pense *en* citoyen, j'agis *en* empereur,  
Je hais le fanatique et le persécuteur.  
(VOLTAIRE.)

Mais quoi ! toujours la honte *en* esclaves nous lie  
Oui, c'est toi qui nous perds, ridicule folie.  
(BOILEAU.)

**En POUR de.**

Et devant le Seigneur maintenant prosternée,  
Ma mère *en* ce devoir craint d'être détournée.  
(RACINE.)

*En* tout temps la vertu s'est fait estimer.  
(ACADÉMIE.)

**En A LA PLACE DE par.**

Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,  
*En* valeur éclatant, *en* vertus magnifique.  
(BOILEAU.)

Plus sage *en* mon respect que ces hardis mortels  
Qui d'un indigne encens profanaient les autels.  
(BOILEAU.)

Pour prouver, par exemple, que *en* peut remplacer la préposition *de*, les grammairiens citent ces vers de Racine :

Et devant le Seigneur maintenant prosternée,  
Ma mère *en* ce devoir craint d'être détournée.

On a bien raison de dire que la routine est l'habitude sans jugement, car si les grammairiens s'étaient donné la peine de réfléchir un instant, ils auraient senti que *en* est bien ici pour *en* et non pour *de*.

En effet, il y a une grande différence, selon nous, entre *ma mère craint d'être détournée DE ce devoir*, et *ma mère EN ce devoir craint d'être détournée*. Dans le premier cas, on fait entendre que ma mère craint d'être sans cesse distraite de ce devoir au point de ne pouvoir jamais l'accomplir : dans le second cas, au contraire, le poète nous représente cette mère au moment même où elle accomplit ce devoir ; il nous la montre devant le Seigneur maintenant prosternée. Il ne peut donc entrer dans sa pensée de nous dire que cette mère craint d'être détournée *de* ce devoir, puisqu'elle l'accomplit. Il veut nous donner à entendre qu'elle craint d'être distraite pendant qu'elle accomplit ce même devoir. Aussi est-ce pour cette raison que le fils de Joad, Zacharie, défend à Mathan l'approche du temple où se trouve sa mère, et qu'il lui dit :

..... Téméraire, où voulez-vous passer ?  
Au-delà de ce lieu gardez-vous d'avancer :  
C'est des ministres saints la demeure sacrée.  
Les lois à tout profane en défendent l'entrée.

Ainsi, prétendre que dans le vers de Racine *en* remplace *de*, c'est dire que *d'être détourné d'un devoir* et *être détourné PENDANT un devoir*, pendant qu'on accomplit un devoir, c'est la même chose !

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

Avoir à la main.

Avoir en main.

----- N° DCCXLI. -----

Pour REMPLAÇANT *de*, *comme*, *envers*, *contre*, *quant à*, *en la place de*, *au lieu de*.

**Pour REMPLAÇANT comme.**

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice.  
(RACINE.)

Donner de mauvaises pointes pour des traits  
d'esprit.  
(ENCYCLOPÉDIE.)

Il fut laissé pour mort sur le champ de bataille.  
(ACADÉMIE.)

Tenez pour certain qu'il ne réussira pas.  
(ACADÉMIE.)

*Pour AU LIEU D'envers.*

On passe pour un monstre quand on manque de reconnaissance pour son père ou pour un ami de qui on a reçu quelques secours. (FÉNÉLON.)

La fidélité pour les hommes et la crainte pour les dieux. (FÉNÉLON.)

*Pour REMPLAÇANT contre.*

On n'a point pour la mort de dispense de Rome. (MOLIERE.)

La saignée est bonne pour la pleurésie. (GRAND VOCABULAIRE FRANÇAIS.)

*Pour AU LIEU DE quant à.*

Pour moi, je crains les dieux. (FÉNÉLON.)

Pour moi, j'ai toujours vu les honnêtes gens assez tranquilles, mais les fripons assez alertes. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

*Pour SIGNIFIANT en la place de, au lieu de.*

J'ai fait cette réponse pour vous. (GRAND VOCABULAIRE FRANÇAIS.)

Il monta la garde pour moi. (ACADÉMIE.)

Les grammairiens prétendent encore,

Tant les vieux préjugés fascinent leurs regards!

que, comme ses sœurs, la préposition *pour* tient la place d'une foule d'autres mots. Ainsi, selon eux, les prépositions seraient comme des sentinelles qui se remplacent tour à tour, et dont l'une peut bien faire les fonctions de l'autre. Mais comment ne se seraient-ils pas trompés sur ce point, eux qui se sont trompés sur presque tous les autres, ainsi qu'on a dû le voir dans notre ouvrage, qui est comme l'inventaire de leurs erreurs, de leurs bévues, de leurs extravagances? Ils ont constamment erré, parce que, suivant l'aveugle routine, ils ne se sont occupés que du matériel du langage, et qu'ayant considéré simplement la place que les mots occupent, et non les idées qu'ils marquent, ils ont cru reconnaître que les uns tenaient la place des autres. C'est surtout l'ignorance de l'ellipse, une des plus simples et des plus fréquentes figures de la grammaire, qui les a jetés dans ce chaos.

De ce que l'usage permet de dire *pour l'ordinaire*, vite les grammairiens d'en conclure que dans la phrase suivante de Massillon, et autres semblables : *Les hommes n'admirent d'ordinaire que les grands événements*, la préposition *de* tient la place de la préposition *pour*. Pauvres gens! comme il faut peu de chose pour leur faire prendre le change! Parce qu'il a plu à Massillon de supprimer quelques mots dans sa phrase, *de* n'est plus pour *de*. Quelle étrange idéologie, et que Montaigne parlait sensément quand il disait : « A la mode de quoi nous sommes instruits, il n'est pas merveille, si les écoliers ni les maîtres n'en deviennent pas plus habiles. » Mais, pour Dieu, messieurs les grammairiens, au lieu de vous marteler le cerveau pour trouver de quel mot la préposition *de* occupe la place dans la phrase que nous venons de citer, cherchez donc plutôt à en connaître la véritable valeur, et vous verrez que cette expression : *Les hommes n'admirent d'ordinaire*, est une expression elliptique, et que c'est un abrégé de : *Les hommes (dans le cours) DE (l'usage) ORDINAIRE n'admirent, etc.*

Il n'y a donc aucune espèce d'analogie, sous le rapport de la construction, et non sous celui du sens, qui est exactement le même, entre ces deux expressions *pour l'ordinaire* et *d'ordinaire*; et il faut vraiment aimer à se repaître de chimères pour rapprocher des choses aussi hétérogènes. Mais les grammairiens ne sont pas gens à y regarder de si près.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

Ordinaire.  
Compter comme rien.  
Manquer de reconnaissance envers quelqu'un.

Pour l'ordinaire.  
Compter pour rien.  
Manquer de reconnaissance pour ses bienfaits.

-----●●●●● N° DCCXLII. ●●●●●-----

**Sous EMPLOYÉ POUR moyennant ET devant.**

**Sous POUR moyennant.**

**Sous ces conditions.**

(CORNEILLE.)

| **Sous le bon plaisir des états. — Sous cette restriction.** (GRAND VOCABULAIRE FRANÇAIS.)

**Sous POUR devant.**

Le comte Fleming, grand homme de guerre et de cabinet, et le Livonien Patkul, pressaient tous deux le siège de Riga, *sous* les yeux du roi. (VOLTAIRE.)

| Tout parle au souverain de sa puissance, *lui* lui met sans cesse *sous* l'œil sa gloire et sa puissance. (MABILLON.)

Encore une fois, *sous* est pour *sous*, et ne tient la place d'aucun autre mot.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

Moyennant le bon plaisir.

Sous le bon plaisir.

-----●●●●● N° DCCXLIII. ●●●●●-----

**Sur MIS POUR avec, dans, à, au-dessus, contre, par-dessus, quant à.**

**Sur POUR avec, dans.**

Et que, les clefs en main, *sur* ce seul passeport, Saint Pierre à tous venants devait ouvrir d'abord. (BOILEAU.)

| Un roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même, *Sur* la richesse et l'or ne met point son appui. (RACINE.)

**Sur POUR à.**

Hercule, respirant *sur* le bruit de vos coups, Déjà de son travail se reposait *sur* vous. (BOILEAU.)

| Déjà on nous menait *sur* le tombeau d'Anchise. (FÉNÉLON.)

**Sur POUR au-dessus, contre.**

Ces vents, depuis trois mois enchaînés *sur* nos têtes, D'Illion trop longtemps vous ferment le chemin. (RACINE.)

| Combien je vais *sur* moi faire éclater de haines! (RACINE.)

**Sur AU LIEU DE par-dessus, quant à.**

Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelants, *Sur* tous mes frères morts se faisant un passage, Et de sang tout couvert, s'échauffant au carnage. (RACINE.)

| Je vois qu'un fils perfide, épris de vos beautés, Vous a parlé d'amour, et que vous l'écoutez, Je vous jette *sur* lui dans des craintes nouvelles. (RACINE.)

**Sur POUR sous.**

Le roi, autorisé par les lois de l'état, ordonne, *sur* peine de la vie, à tous les gentilshommes de monter à cheval. (VOLTAIRE.)

| Une ancienne loi, sacrée parmi les Moscovites, leur défendait, *sous* peine de mort, de sortir de leur pays sans la permission de leur patriarche. (VOLTAIRE.)

Sur n'a rien à faire avec les prépositions *avec, dans, à, contre, etc.*, etc. Ces mots sont destinés à marquer des rapports distincts, et qu'il n'est pas permis de confondre.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Sur son passeport on le laisse passer.

Mettre son appui sur l'or.

## OBSERVATIONS SUR L'EMPLOI DE PLUSIEURS PRÉPOSITIONS.

### ----- N° DCCXLIV. -----

#### DIFFÉRENCE GÉNÉRALE ENTRE *en* ET *dans*.

##### *En.*

L'effronterie, *en France*, est un vice à la mode : Rien n'est plus nécessaire, et rien n'est plus commode. (LAFONT.)

Les jeunes veaux sauvages, que l'on enlève à leur mère aux Indes et *en Afrique*, deviennent en très-peu de temps aussi doux que ceux qui sont issus de races domestiques. (BUFFON.)

*En Amérique*, ce sont des bisons qui ont une bosse sur le dos. (Id.)

L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut *en ménage*. (MOLIERE.)

Toute ruse est permise *en amour* comme *en guerre*. (COLLIN D'HARLEVILLE.)

Qu'on ne me vante plus l'éclat de la galté ; Rien n'égale *en pouvoir* les pleurs de la beauté. (LANOUE.)

##### *Dans.*

*Dans la France* un Martel, *en Espagne* un Pélage ; Le grand Léon *dans Rome* armé d'un saint courage. (VOLTAIRE.)

*Dans toute l'Afrique*, *dans tout le continent* oriental, les bœufs sont bossus, parce qu'ils ont porté de tout temps des fardeaux sur leurs épaules. (BUFFON.)

Le bœuf était absolument inconnu *dans l'Amérique méridionale*. (Id.)

*Dans un ménage* il faut de petites querelles. (COLLIN D'HARLEVILLE.)

Quelque avantage, ami, qu'on cherche *dans la* [guerre, Compense-t-il les maux qu'elle apporte à la terre ? (LEMIERRE.)

*Dans le pouvoir* attribué aux intendants, Louis XV fit des changements désirés. (ANQUETIL.)

*En* et *dans* ont ceci de commun, qu'ils indiquent tous les deux une idée d'intériorité ; et ceci de particulier, que la préposition *en* se met devant des noms indéfinis, et la préposition *dans* devant des noms déterminés. On dit donc avec *en* : *En France, en Afrique, en Amérique, en ménage, en guerre, etc.* ; et avec *dans* : *Dans la France, dans l'Afrique, dans l'Amérique, dans un ménage, dans la guerre, etc.* On verra dans le numéro suivant que *en* et *dans* peuvent aussi quelquefois s'employer l'un pour l'autre avec des noms déterminés.

Il faut bien faire attention quand on emploie *dans* ou *en* ; car souvent le sens est différent : *Être en campagne, en maison, en épée, en robe*, n'est pas la même chose qu'*être dans la campagne, dans la maison, dans l'épée, dans la robe*. L'usage et les dictionnaires feront connaître ces différences.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Être en pays étranger.  
Voyager en France.  
Aller en Amérique.  
Être en bonne compagnie.  
Cette femme est belle en déshabillé.

Être dans un pays étranger.  
Voyager dans la France.  
Aller dans l'Amérique méridionale.  
Vivre dans une bonne compagnie.  
Cette femme est belle dans ce déshabillé.

-----••••• N° DCCXLV. •••••-----

**En ET dans EMPLOYÉS AVEC DES NOMS DÉTERMINÉS.**

**En.**

Le peuple, *en* ce qui flatte ou choque sa manie,  
Trouve de la justice ou de la tyrannie.

(CASSILLON.)

Un bon mot *en* ce siècle est un fort argument.

(DE BERNIS.)

*En* un cœur généreux, de remords combattu,  
La honte de la chute affermit sa vertu.

(LAFOSSE.)

. . . *En* une amr bien faite,  
Le mépris suit de près la faveur qu'on rejette.

(MOLIERE.)

Je sais quel est le peuple : on le change *en* un jour.

(VOLTAIRE.)

Le mérite a toujours des charmes éclatants,  
Et quiconque peut tout est aimable *en* tout temps.

(CORNEILLE.)

Il ne faut point avoir de mollesse *en* sa vie.

(REGNARD.)

Périsse le mortel, périsse le cœur bas,  
Qui, portant *dans* ses mains le destin des états,  
Plein des vils sentiments que l'intérêt inspire,  
Immole à sa grandeur le salut d'un empire.

(SAURIN.)

Le cœur des mortels n'est point fait pour le crime,  
Et dès qu'il est coupable, il n'a pour se juger  
Qu'à descendre *en* lui-même, et qu'à s'interroger.

(DUCIS.)

**Dans.**

L'égoïste ne voit *dans* tout ce qu'on appelle  
belles actions que des traits de dupe.

(LACRETELLE ad.)

*Dans* ce siècle coupable à quoi sert la vertu?

(DE BELLOT.)

Les grandes passions naissent *dans* un grand cœur  
Qui les sent fortement sait en être vainqueur.

(DE BELLOT.)

Il est des souvenirs qui portent *dans* notre âme  
Une douce langueur, un charme attendrissant.

(DUMOUSTIER.)

. . . Tout soldat est grand *dans* un jour de vie.

(LA HARPE.)

Sachez que *dans* un temps si funeste au devoir,  
Où rien n'enrichit mieux que le crime et le vice,  
La pauvreté souvent est un bonheur indoc.

(FABRE D'ÉGLANTINE.)

. . . *Dans* la vie humaine,  
Le bonheur, tôt ou tard, fait oublier le pain.

(COLLEN D'HARLEVILLE.)

L'homme intrépide et ferme en ses vastes dessein  
Tient toujours, quand il veut, la fortune en ses  
Et des événements il sait se rendre maître. Mais  
Le faible les attend ; un grand cœur les fait naître.

(BLIN DE SAINT-MORE.)

. . . Nos plaintes les plus dures  
Naissent de notre cœur, se paissent *dans* nos vœux.

(DUCIS.)

Il n'est pas raro, quoi qu'on pense Lemaro, que les écrivains fassent usage de la préposition *en* aussi bien que de la préposition *dans* avec des noms déterminés. On peut dire, et nos exemples en font assez foi, puisque nous nous sommes attachés à trouver le même complément pour chaque préposition, *en tout ce qui flatte ou dans tout ce qui flatte, en ce siècle ou dans ce siècle, en un cœur généreux ou dans un cœur généreux, en notre âme ou dans notre âme, en un jour ou dans un jour*, etc., etc.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

*En* ce moment.  
*En* un an.

*Dans* ce moment  
*Dans* un an.

*En* cette circonstance.  
*En* un siècle.

*Dans* cette circonstance  
*Dans* un siècle.

-----••••• N° DCCXLVI. •••••-----

**Dans ET à COMPARÉS.**

**Dans.**

Est-il qui peut pénétrer *dans* le cœur des humains?

(SAURIN.)

Au faite du bonheur on pousse des soupirs,  
Et l'amertume naît *dans* le sein des plaisirs.

(LONGPIERRE.)

**A.**

Tant d'espoir n'entre point *aux* cœurs des malheureux.

(CASSILLON.)

Je plains le cœur superbe *au* sein de la grandeur;  
Il n'aura point d'amis *dans* les jours du malheur.

(CRÉNIER.)

**S'il est un sort heureux, c'est celui d'un époux  
Qui rencontre à la fois dans l'objet qui l'enchanté  
Une épouse chérie, une amie, une amante :  
Quel moyen de n'y pas fixer tous ses desirs !  
Il trouve son devoir dans le sein des plaisirs.**

(LA CHAUSSE.)

**L'encensoir est ici dans la main des bourreaux.**

(LEMIERRE.)

**L'innocent condamné par des juges coupables,  
Sous leur indigne arrêt tombant désespéré,  
Va soulever contre eux le tribunal sacré ;  
Il meurt comblé de gloire au sein de l'infamie.**

(CHÉNIER.)

**La faveur d'un écrit laisse aux mains d'un amant  
Des témoins trop constants de notre attachement.**

(MOLIERE.)

Ces citations nous prouvent que souvent dans les mêmes circonstances on emploie la préposition *dans* ou la préposition *à* : cela a lieu surtout en poésie, quand la mesure le rend nécessaire. On peut dire : *Entrer dans le cœur* ou *au cœur des malheureux* ; *naitre dans le sein* ou *au sein de la grandeur* ; *laisser dans les mains* ou *aux mains de quelqu'un*, etc.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Voir dans le fond des choses.  
Lire dans le cœur de quelqu'un.  
Mourir dans le moment du bonheur.

Voir au fond des choses.  
Lire au cœur de quelqu'un.  
Mourir au moment du bonheur.

## —••••• N° DCCXLVII. •••••—

*Auprès de, au prix de.**Auprès de.*

**La femme est l'amie naturelle de l'homme, et toute autre amitié est faible ou suspecte auprès de celle-là.**

(DE BONALD.)

**Que sont les peines du corps auprès des tourments de l'âme ! Quel feu peut être comparé au feu des remords !**

(CHATEAUBRIAND.)

**Parmi les cris du sang l'amour en vain murmure ;  
Que sont les passions auprès de la nature ?**

(DE BELLOY.)

**Mais un gueux qui n'aura que l'esprit pour son lot,  
Auprès d'un hommeriche, à mon gré, n'est qu'un sot.**

(DEMOUSTIER.)

**La terre n'est qu'un point auprès du reste de l'univers.**

(MARMONTEL.)

**Tous les ouvrages de l'homme sont vils et grossiers auprès des moindres ouvrages de la nature, auprès d'un brin d'herbe, de l'œil d'une mouche.**

(MARMONTEL.)

*Au prix de.*

**Que l'homme revenu à soi considère ce qu'il est  
au prix de ce qui est.**

(PASCAL.)

**Que l'homme considère cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers ; que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit.**

(Id.)

**Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses.**

(Id.)

**... Bientôt son hôtesse nouvelle,  
Le prêchant, lui fit voir qu'il était au prix d'elle  
Un vrai dissipateur, un parfait débauché.**

(BOILEAU.)

**L'intérêt n'est rien au prix du devoir.**

(MARMONTEL.)

**Je compte pour rien les infirmités qui me rendent mourant, au prix de la douleur de n'avoir aucune nouvelle de madame de Warens.**

(J.-J. ROUSSEAU.)

*Auprès de, au prix de*, sont des expressions qui servent à établir une comparaison entre deux objets, et qui marquent chacune une vue particulière de l'esprit.

Il faut mettre *auprès de* toutes les fois qu'en comparant deux choses entre elles, on veut faire ressortir leur différence en les plaçant réellement ou idéalement à côté l'une de l'autre, abstraction faite de leur valeur respective. *Cette maison est grande AUPRÈS de la vôtre, la terre est petite AUPRÈS du soleil.*

Mais on doit préférer *au prix de* si, dans les deux objets que l'on compare, on veut surtout montrer la différence qui existe entre eux sous le rapport de leur valeur, de leur mérite intrinsèque ; on dira donc : *Cette maison ne vaut rien AU PRIX de la mienne ; l'intérêt n'est rien AU PRIX de la vertu.* En effet, on s'exprimant ainsi, on a dans la

pensée que telle maison a pour vous plus de prix que telle ou telle autre ; que la ver-  
a pour vous plus de prix que l'intérêt.

Au surplus, on peut voir, en se reportant aux exemples qui précèdent, que si les ob-  
jets en comparaison éveillent indifféremment l'idée de prix ou de proximité, le choix  
dépend alors de l'écrivain.

Lemare nous paraît avoir commis une double erreur en avançant qu'*au prix de* se  
trouve rarement dans les auteurs, et qu'il importe peu, dans l'emploi de cette locution,  
qu'il y ait ou non valeur entre les objets comparés.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Votre mal n'est rien auprès du sien. Le cuivre est vil au prix de l'or. Cette femme est blanche auprès de cette autre. Cette bague n'est rien au prix du diamant.

## —••••• N° DCCXLVIII. •••••—

*Près de, prêt à, prêt de.*

*Près de.*

Je voudrais que tout homme public, quand il est  
*près de* faire une grosse sottise, se dît toujours à  
lui-même : *L'Europe te regarde!* (VOLTAIRE.)

Qui n'est pas généreux est bien *près d'être* injuste.  
(ROUO.)

On ne connaît l'importance d'une action que  
quand on est *près de* l'exécuter. (LA FONTAINE.)

Jour et nuit un homme de mer est le jouet des  
éléments ; le feu est toujours *près de* consumer son  
vaisseau, l'air *de* le renverser, l'eau *de* le submer-  
ger, et la terre *de* le briser.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Un conjuré qui tremble est bien *près de* périr.  
(CHÉRIER.)

*Prêt à.*

Les Noirs, avec une pièce d'étoffe autour des reins,  
une lance à la main et un cimetière au côté, sont  
*prêts à* tout, en paix comme en guerre.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Quelle mère  
*Prête à* perdre son fils, peut le voir et se taire ?  
(VOLTAIRE.)

La mort ne surprend pas le sage ;  
Il est toujours *prêt à* partir.

(LA FONTAINE.)

Ah ! qu'aisément un fils trouve le cœur d'un père  
*Prêt*, au moindre remords, à calmer sa colère !  
(TH. CORNILLI.)

C'est pour tous les humains (la religion) la mère la  
[plus tendre,  
Et son cœur en tout temps est *prêt à* nous entendre.  
(CARRIÈRE.)

L'amour d'un musulman est un amour impie,  
Toujours *prêt*, dans sa rage, à détruire l'autel  
Où son respect brûlait un encens solennel.  
(LAMOIGNON.)

*Prêt de.*

Nous étions *prêts d'arriver* quand la curiosité me  
prit.  
(MONTESQUIEU.)

Nérestan ne revenait pas de France. Zaire ne  
voyait qu'Orosmane et son amour : elle était *prête*  
d'épouser le sultan lorsque le jeune Français arriva.  
(VOLTAIRE.)

Le cœur n'est qu'effleuré, pour l'ordinaire, des  
plaintes d'une amante ; mais il est profondément  
attendri de la douloureuse situation d'une mère  
*prête de* perdre son fils.  
(Id.)

M. Ménius et Q. Pétilius, quoique tous deux tri-  
buns du peuple, représentèrent qu'il fallait com-  
mencer par séparer les intérêts du peuple de ceux  
de Manlius ; qu'ils étaient *prêts de* se rendre ses  
accusateurs, comme d'un homme qui affectait la  
tyrannie.  
(VERROT.)

Qu'on rappelle mon fils, qu'il vienne se défendre,  
Qu'il vienne me parler, je suis *prêt de* l'entendre.  
(RACINE.)

Et les chefs de l'état, tout *prêts de* prononcer,  
Me font entre nous deux l'honneur de balancer.  
(VOLTAIRE.)

Ils se craignent l'un l'autre ; et tout *prêt d'éclater*,  
Quelque intérêt secret semble les arrêter. (Id.)

Ce peuple, qui tant de fois a répandu son sang  
pour la patrie, est encore *prêt de* suivre les consuls.  
(VERROT.)

Leur avarice, leur orgueil, les porteront à peindre  
les Marattes comme des voisins inquiets toujours  
*prêts d'envahir* Bombay.  
(RAYNAL.)

*Près de, prêt à, prêt de*, sont trois expressions qu'il ne faut pas confondre, du moins les deux premières.

*Près de* signifie *sur le point de*; *prêt à* signifie *disposé, préparé, résigné à*; *prêt de* est employé dans les deux sens, ainsi que l'attestent nos exemples appuyés de l'autorité des meilleurs écrivains. Croit-on que cela arrête Lemare? Nullement. Lemare ne veut pas de *prêt de*, et partant il condamne avec Laveaux toutes les phrases où cette locution est employée. Vantez-vous donc après cela, Lemare, d'avoir fait la Grammaire des auteurs, vous qui semblez prendre à tâche de les censurer, et souvent injustement, comme dans cette circonstance! Ce qu'il y avait à dire de raisonnable à cet égard, Boniface l'a dit, et nous ne ferons que le répéter après lui. *Prêt de* est peu usité aujourd'hui; mais ce n'est point une faute: on trouve cette expression dans tous les bons écrivains du siècle de Louis XIV. D'ailleurs l'analyse peut la justifier. *PRÊT DE l'entendre* est elliptique, et la construction pleine est: *PRÊT (à l'acte, à l'action) DE l'entendre*.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Près de parler.*  
*Prêt à frapper.*

*Prêt à parler.*  
*Prêt à frapper.*

*Près de mourir.*  
*Prêt à éclater.*

*Prêt à mourir.*  
*Prêt à éclater.*

## —••••• N° DCCXLIX. •••••—

### *Auprès de, près de.*

#### *Auprès de.*

Tout semblait, je l'avoue, esclave *auprès de* lui.  
(VOLTAIRE.)

Ah! si la solitude est douce en elle-même,  
Je sens qu'elle est plus douce *auprès de* ce qu'on aime.  
(COLLIN D'HARLEVILLE.)

Au sein de ses amis, *auprès de* ses parents,  
Les plaisirs sont plus doux et les malheurs plus  
(DELILLE.) [grands.

Le bel esprit s'éclipse *auprès de* la raison.  
(ARNAULT.)

Le pavillon d'Antoine est *auprès du* rivage.  
(VOLTAIRE.)

#### *Près de.*

Il restait *près de* lui ceux dont la tendre enfance  
N'avait que la faiblesse et des pleurs pour défense.  
(VOLTAIRE.)

Sa voix (de la nature) trop rarement se fait entendre  
Et *près des* passions le sang n'a point de droits.  
[aux rois,  
(Id.)

De ses destins, Nadab, votre esclave incertaine  
Accourt à votre voix *près de* cette fontaine.  
(CHATEAUBRIAND.)

Seigneur, Cicéron vient *près de* ce lieu fatal.  
(VOLTAIRE.)

Ces deux locutions prépositives *auprès de* et *près de* expriment l'une et l'autre une idée de proximité, soit au propre, soit au figuré, et bien qu'elles soient employées presque arbitrairement, surtout en poésie, on peut dire que *auprès* indique généralement un plus étroit voisinage. Ainsi, *demeurer PRÈS DE l'église*, c'est y demeurer à quelque distance; *demeurer AUPRÈS DE l'église*, c'est y demeurer tout à côté.

Dans le discours familier on peut supprimer la préposition *de* dans *près de*, si le complément est de plusieurs syllabes. On dit encore: *Près le Luxembourg, près Saint-Roch, près la fontaine*. Cette ellipse est entièrement consacrée dans les expressions suivantes: *Ambassadeur près la cour d'Espagne, Passy près Paris*, etc.

On ne doit pas aujourd'hui se servir de *près de* dans le sens de *en comparaison de*, et ainsi ce passage de Racine n'est pas à imiter:

Pour vous régler sur eux, que sont-ils *près de* vous?

En pareille circonstance, on dit *auprès de*. Voyez *auprès de* et *au prix de* comparés.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Rester auprès de quelqu'un.

Demeurer près de quelqu'un.

Solliciter auprès de quelqu'un.

Venir près de quelqu'un.

## N° DCCL.

## Après ET d'après.

## Après.

En courant *après* le plaisir, on attrape la douleur.  
(MONTESQUIEU.)

La gloire est plus solide *après* la calomnie,  
Et brille d'autant mieux qu'elle s'en vit ternie.  
(CORNÉILLE.)

... *Après* la bienfaisance,  
Le plus grand des plaisirs, c'est la reconnaissance.  
(DE BELLOY.)

La raillerie est belle *après* une victoire;  
On la fait avec grâce, aussi bien qu'avec gloire.  
(CORNÉILLE.)

L'amour n'est que plus doux *après* ces démêlés,  
Et l'on s'en aime mieux de s'être un peu brouillés.  
(QUINAUT.)

## D'après.

L'homme n'a rien imaginé de lui-même, et il ne  
développé son intelligence que *d'après* celle de la  
nature.  
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Il faut apprécier les systèmes *d'après* leur in-  
fluence sur les peuples; quelle nation moderne peut  
se dire au-dessus des Grecs et des Romains?  
(J.-J. ROUSSEAU.)

Faute de bas, passant le jour au lit,  
Sans couverture, ainsi que sans habit,  
Je fredonnais des vers sur la paresse :  
*D'après* Chaulieu je vanta la mollesse.  
(VOLTAIRE.)

*Après* exprime une pure et simple idée de postériorité : *APRÈS le plaisir, APRÈS la calomnie, APRÈS une victoire*, etc. *D'après*, outre la postériorité, indique encore une idée de cause, d'origine : *D'APRÈS la nature, d'après l'influence des systèmes*, etc. Quand Bernardin de Saint-Pierre dit que l'homme a développé son intelligence *d'après* celle de la nature, il fait entendre non seulement que l'une est arrivée *après* l'autre, mais aussi que la seconde a servi de prototype à la première.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Racine est venu après Corneille

On juge des choses d'après sa manière de voir.

## N° DCCLI.

## Avant, devant.

## Avant.

... Dans ce pays-là (la cour), mon neveu, sois certain  
Que, fût-on éveillé longtemps *avant* l'aurore,  
En arrivant, on trouve encore  
D'autres gens levés plus matin.  
(IMBERT.)

Ces gens, *avant* l'hymen, si fâcheux et critiques,  
Dégénèrent souvent en maris pacifiques.  
(MOLIERE.)

Un ministre honnête homme et qui fait son devoir  
Est lui-même accablé sous un si grand pouvoir :  
Quoique *avant* le soleil tous les jours il se lève,  
Jusqu'à ce qu'il se couche il n'a ni paix ni trêve.  
(BOURSAULT.)

## Devant.

Eh! si de la vertu, premier de leurs bienfaits,  
Un précipice affreux sépare les forfaits,  
Le remords franchissant cet intervalle immense,  
*Devant* ces dieux, peut-être, est encor l'innocence.  
(CARRIER.)

... Si je connais bien ce Dieu, mon seul appui,  
Les cultes différents sont égaux *devant* lui.  
(Id.)

L'infortune, en secret se nourrissant de pleurs,  
Saura qu'il est un Dieu, témoin de ses douleurs,  
Qu'il faut se résigner *devant* la Providence ;  
Et qu'il n'est jamais temps de perdre l'espérance.  
(Id.)

*Avant* et *devant* marquent tous les deux une idée d'antériorité; mais ce qui les carac-

crise, c'est qu'*avant* a généralement rapport au temps, et *devant* au lieu. Dans les exemples qui précèdent, *devant* signifie *en face, en présence de*.

On peut dire, suivant les vues de l'esprit : *je marche avant vous* ou *je marche devant vous*. Dans le premier cas, on exprime une idée de préséance, une priorité d'ordre ; dans le second cas, on fait entendre simplement une idée de situation. On dit qu'on marche plutôt devant qu'après. Ce raisonnement est applicable à tous les cas semblables.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Venir au monde avant quelqu'un.  
Se placer avant quelqu'un.  
Les rois marchent avant les princes.  
L'adjectif se met avant le substantif.

Venir se placer devant quelqu'un.  
Trembler devant la justice divine.  
Les rois marchaient devant les princes.  
L'adjectif se met devant les substantifs.

## —••••• N° DCCLII. •••••—

### Entre, parmi.

#### Entre.

Un magistrat intègre peut se trouver placé *entre* la haine d'un premier ministre et le mépris de la nation ; mais il ne peut balancer.

(MALESHERBES.)

Son époux la retient tremblante *entre* ses bras.

(VOLTAIRE.)

Ainsi donc ce malheureux enfant  
Retombe *entre* ses mains et meurt presque en naissant.

(Id.)

*Entre* s'emploie quand il n'est question que de deux : *entre ses mains, entre ses bras, entre lui et moi.*

*Parmi* se dit d'une collection d'objets et demande toujours après lui soit un substantif pluriel, soit un nom collectif : *Parmi les hommes, parmi le monde.* C'est donc avec raison que Voltaire, dans ses commentaires sur Corneille, a blâmé ce passage :

*Parmi* ce grand amour que j'avais pour Sévère,  
J'attendais un époux de la main de mon père.

« *Parmi* ce grand amour est un solécisme, dit Voltaire. *Parmi* demande toujours un pluriel ou un nom collectif. »

Il est des cas où l'on peut faire indifféremment usage de *entre* ou de *parmi* quand le complément est un pluriel ; témoin ces autres exemples :

#### Entre.

L'amour *entre* les rois ne fait pas l'hyménée ;  
Et les raisons d'état, plus fortes que ses nœuds,  
Trouvent bien les moyens d'en étoilader les feux.

(CORNEILLE.)

La haine *entre* les grands se calme rarement ;  
La paix souvent n'y sort que d'un amusement.

(Id.)

... Il est bien permis  
De brouiller *entre* eux ses ennemis.

(COLLIN D'HARLEVILLE.)

#### Parmi.

Dans les grands corps on a vu de tout temps  
Se glisser des fripons *parmi* d'honnêtes gens.

(BOUSSAULT.)

... Une juste prière  
*Parmi* les gens d'honneur ne se refuse guère.

(SCARRON.)

Orbassan, qu'il ne soit qu'un parti *parmi* nous,  
Celui du bien public et du salut de tous.

(VOLTAIRE.)

Une dernière remarque à faire, c'est qu'on n'élide pas l'e final de la préposition *entre*

quand le mot suivant commence par une voyelle. Ainsi il faut écrire *entre eux, entre elles, entre autres, entre amis, etc*

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Entre nous deux.

Entre ces deux amis.

Parmi les hommes.

Parmi la foule.

## N° DCCLIII.

### Vers, devers.

#### Vers.

Mentor courut *vers* la porte de sa tente pour la faire ouvrir. (FÉNELON.)

Le merle noir vole en sifflant *vers* la cerise pourée, et le taureau, semblable à un rocher, mugit le joie à la vue des prairies en fleurs.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Le papier a été inventé *vers* la fin du quatorzième siècle, et l'imprimerie *vers* le milieu du quinzième. (Cité par LEMARE.)

#### Devers.

Plus que jamais confus, humilié,  
Devers Paris je m'en revins à pied. (VOLTAIRE.)

C'est ainsi devers Caen que tout Normand raisonne. (BAILLAC.)

Il entendit devers le bois voisin,  
Bruit de chevaux et grand cliquetis d'armes. (VOLTAIRE.)

*Vers* ne se construit qu'avec des noms qui indiquent le lieu ou le temps : *Vers* la porte, *vers* le quatorzième siècle. Ce serait une faute aujourd'hui d'employer cette préposition dans le sens d'*envers*.

*Devers* est un coup de pinceau de plus que *vers*. Il a vieilli, dit-on ; il n'est point vieux quand il est bien employé. C'est ainsi DEVERS Caen, c'est-à-dire du côté de Caen, dans les environs de Caen. *Vers* Caen ne serait plus la même chose.

*Devers* se joint quelquefois avec la préposition *par*, et alors il n'est guère d'usage qu'avec les noms personnels ; exemples :

Retenir des papiers *par devers* soi. (ACADÉMIE.)  
Avoir le bon bout *par devers* soi. (Id.)

Il n'y avait guère d'homme considérable qui n'eût  
*par devers* lui quelque prédiction qui lui promettait l'empire. (MONTESQUIEU.)

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Vers Paris.  
Vers Lyon.

Vers le quatorzième siècle.  
Vers le seizième siècle.

Devers Paris.  
Devers Caen.

Par devers moi.  
Par devers soi.

## N° DCCLIV.

### A peine, avec peine.

#### A peine.

Le jour naissant *à peine* a blanchi les coteaux.  
(DELILLE, trad. de l'ÉNEIDE.)

Eh bien ! vous le voulez ; vous choisissez ma haine,  
Vous l'aurez ; et déjà je la retiens *à peine*. (VOLTAIRE.)

Qu'il est doux, quand le cœur, de ses ennuis pressé,  
Lève *à peine* le poids dont il est oppressé,  
De rencontrer un cœur qui sente nos alarmes,  
Qui plaigne nos douleurs et s'unisse à nos larmes ! (DUCIS.)

#### Avec peine.

On résiste *avec peine* à l'accent des remords. (DUCIS.)

Dans un cœur corrompu quand le vice a pris place,  
C'est *avec peine* qu'on l'en chasse. (ACQUET.)

Il faut au fond des cœurs vous faire un héritage.  
Leur conquête n'est pas l'ouvrage d'un moment.  
On les gagne *avec peine* ; on les perd aisément. (LA CHAUSSE.)

*ans dans ces lieux je crois ce que j'ai vu.*  
(VOLTAIRE.)

es faibles idées du christianisme, tracées *à peine*  
le cœur de Zafre, s'évanouirent bientôt à la  
du soudan. (Id.)

On acquiert la fave  
conserve avec inquié

Il suffit de lire ces citations pour sentir la différence de sign  
ns *à peine* et *avec peine*. *A peine* veut dire *d'une manière insens*  
*ssait A PEINE*, c'est-à-dire *d'une manière insensible, presqu*  
*iblement, difficilement* : *On résiste AVEC PEINE*, c'est-à-d  
*ient*.

#### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

défendit *à peine*.

Il le savait *avec peine*.

*A peine* nous eut-il parlé qu

----- N° DCCLV. -----

*Durant, pendant.*

*Durant.*

Je ne peux plus retrouver que bien rarement les  
ères extases qui, *durant* cinquante ans, m'a-  
ient tenu lieu de fortune et de gloire.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Certes, l'on peut dire de M. de Turenne que  
gloire qui l'a suivi *durant* toute sa vie l'a accom-  
agné jusque après sa mort. (FLÉCHIER.)

*Durant* l'absence des chasseurs, les habitants de  
colonie s'étaient répandus dans les villages in-  
iens; des aventuriers sans mœurs, des soldats dans  
ivresse, avaient insulté les femmes.

(CHATEAUBRIAND.)

Une famille vertueu  
*dant* la tempête par c  
mœurs.

Aller le soir entend  
accorder un juste déd  
tout ce qu'elles ont à

En hiver, *pendant* l  
le cerf, les Émiers n'ou  
blent suivre les voles

*Durant* exprime un temps de durée, et qui s'adapte dans tout  
laquelle on le joint. *Pendant* ne fait entendre qu'un temps d'é  
lans toute son étendue, mais seulement dans quelqu'une de  
ette différence donnée par les traités de synonymes, ces deu  
rent l'un pour l'autre. On peut dire *durant cinquante ans* ou *pen*  
*dant la tempête* ou *pendant la tempête*; *durant l'été*, *durant*  
*pendant l'hiver*.

Une remarque très-essentielle à faire entre *pendant* et *durant*,  
le complément vient toujours après, au lieu qu'avec le second il  
céder. Voici deux exemples où avec *durant* le complément se t  
la préposition :

Si un artisan était sûr de rêver toutes les nuits,  
*douze heures durant*, qu'il est roi, je crois qu'il se-  
rait presque aussi heureux qu'un roi qui rêverait,  
*douze heures durant*, qu'il est artisan.

(PASCAL.)

Il fut convenu que  
épouserait Alphonse, l  
et que le père de la prin  
de son comté.

#### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ces troupes étaient restées cantonnées *durant* tout l'hiver.

Ces troupes tiraient gar

-----●●●●● N° DCCLVI. ●●●●●-----

*Jusque , jusques.*

*Jusque.*

*Jusque sur les autels on doit punir le crime.*  
(GUYMOND DE LA TOUCHE.)

... Certains préjugés, sucés avec le lait,  
Deviennent nos tyrans *jusque* dans la vieillesse.  
(CRÉBILLON.)

Les hommes ont la volonté de rendre service *jus-*  
*qu'd* ce qu'ils en aient le pouvoir.  
(VAUVENARGUES.)

La bonne comédie fut ignorée *jusqu'd* Molière,  
comme l'art d'exprimer sur le théâtre des sentiments  
vrais et délicats fut ignoré *jusqu'd* Racine.  
(VOLTAIRE.)

*Jusques.*

Un mot ne fait pas voir *jusques au fond de l'âme.*  
(CORNEILLE.)

*Jusques à quand, Romains,*  
Voulez-vous profaner tous les droits des humains  
(VOLTAIRE.)

J'ai poussé la vertu *jusques à la rudesse.*  
(RACINE.)

... Percé *jusques au fond du cœur*  
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle.  
(CORNEILLE.)

Cette nouvelle n'était pas encore venue *jusques* :  
nous.  
(ACADÉMIE.)

*Jusque* se joint presque toujours à une préposition. Si elle commence par une consonne, on écrit *jusque* sans *s* : *JUSQUE sur les autels, JUSQUE dans la vieillesse* ; mais si elle commence par une voyelle, *jusques* s'écrit avec ou sans *s* : *jusqu'd Molière, jusqu'd Racine ; jusques au fond de l'âme, jusques à quand*. En prose, c'est l'oreille qui en décide ; en poésie, c'est la mesure du vers. On élide l'*s* de *jusque* devant une voyelle, si l'on écrit ce mot sans *s*.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

*Jusque sur nous.*  
*Jusqu'à Paris.*

*Jusques à nous.*  
*Jusques à Rome.*

-----●●●●● N° DCCLVII. ●●●●●-----

*À travers, au travers.*

*À travers.*

Un roi ne voit le peuple qu'*à travers* LE PRISME  
BRILLANT DE LA COUR ; comment devinerait-il la  
misère sous les riches couleurs qu'il y réfléchit ?  
(MALESHERBES.)

On a beau se cacher sous un dehors austère,  
Un penchant malheureux porte son caractère :  
Il paraît *à travers* LE PLUS SOMBRE DÉTOUR.  
On laisse apercevoir ce qu'on doit être un jour.  
(LA CHAUSSEE.)

Le sable de la mer Caspienne est si subtil, que  
les Turcs disent en proverbe qu'il pénètre *à travers*  
LA COQUE D'UN ŒUF.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

L'homme marche *à travers* UNE NUIT IMPORTUNE.  
(CHATEAUBRIAND.)

*Au travers.*

Calypso, plus furieuse qu'une lionne à qui on a  
enlevé ses petits, courait *au travers de* LA FORÊT  
sans suivre aucun chemin.  
(FÉNÉLON.)

Je ne sais quoi de divin coule sans cesse *au tra-*  
*vers de* LEURS CORPUS, comme un torrent de la di-  
vinité même qui s'unit à eux.  
(Id.)

Je le voyais encore néanmoins *au travers des*  
*FLAMMES*, avec un visage aussi serein que s'il eût  
été couronné de fleurs et couvert de parfums.  
(Id.)

*Au travers des réaux un grand cœur se fait jour.*  
(RACINE.)

Nous passâmes *au travers des écueils*, et nous  
vîmes de près toutes les horreurs de la mort.  
(FÉNÉLON.)

*À travers*, comme on voit, est suivi d'un simple complément : *À travers la forêt*. *Au travers*, au contraire, exige la préposition *de* devant son complément : *au travers de la forêt* : telle est la règle générale et on peut dire invariable. Cependant, comme l'ob-

serve avec raison Boniface, si le complément qui suit *à travers* était pris dans un sens partitif, force serait alors de faire usage de la préposition *de*. On dirait donc : *ils passèrent A TRAVERS DES JARDINS*, comme Bossuet a dit : *Il porta ses armes redoutées A TRAVERS DES ESPACES immenses de terre et de mer.*

Maintenant il s'agit de savoir si la différence établie par les grammairiens entre les deux expressions *à travers* et *au travers* est bien fondée en raison. Selon eux, on doit se servir de la première, lorsqu'il n'y a aucune difficulté de passer; de la seconde, quand il y a un obstacle à vaincre. Nous croyons encore ici la perspicacité des grammairiens en défaut. D'abord nos exemples ne viennent guère justifier cette distinction, et ce qui achève de nous faire croire qu'elle est illusoire et entièrement contre l'usage, c'est qu'on trouve dans le Dictionnaire de l'Académie : *se faire jour A TRAVERS LES ENNEMIS et AU TRAVERS DES ENNEMIS*. Ainsi donc qu'il y ait ou non obstacle, on peut dire *à travers la forêt* ou *au travers de la forêt*.

Dans les deux passages suivants on voit qu'*à travers* ou *au travers* peuvent aussi quelquefois s'employer sans complément.

Les lois sont comme les toiles d'araignée, les petits insectes s'y prennent, les gros passent *à travers*.  
(BARTHELEMY.)

Le mensonge est transparent; avec de l'attention, on peut voir *au travers*; mais la vérité, de quelque côté qu'on la regarde, est toujours la même.  
(PENSÉE DE SÉNÈQUE.)

#### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

A travers la forêt.  
A travers les vitres.

Au travers de la forêt.  
Au travers des vitres.

A travers les ennemis  
A travers la toile.

Au travers des ennemis.  
Au travers de la toile.

### ----- N° DCCLVIII. -----

#### Envers, vis-à-vis

##### Envers.

L'abstinence du mal *envers* les bêtes est le premier exercice du bien *envers* les hommes.  
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Tous tant que nous sommes,  
Lynx *envers* nos pareils, et taupes *envers* nous,  
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.  
(LA FONTAINE.) [mes.]

Une triste expérience atteste à tous les pays et à tous les siècles que le genre humain est injuste *envers* les grands hommes.  
(THOMAS.)

La royauté est un ministère de religion *envers* Dieu, de justice *envers* les peuples, de charité *envers* les misérables, de sévérité *envers* les méchants, de tendresse *envers* les bons.  
(FLÉCHIER.)

##### Vis-à-vis.

##### AU PROPRE.

On connaît fort bien, en présentant la fleur de pois *vis-à-vis* l'œil, si on la tient dans sa situation naturelle ou si on la renverse. (J.-J. ROUSSEAU.)

Je m'assis sur un petit banc de gazon et de trèfle, à l'ombre d'un pommier en fleurs, *vis-à-vis* une ruche dont les abeilles voltigeaient en bourdonnant de tous côtés.  
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Je m'arrêtai au premier ruisseau qu'on trouve après avoir passé les deux rivières Noires: il se jette à la mer *vis-à-vis* un petit îlet. (Id.)

Quand on est tout seul *vis-à-vis* de l'Infini, on est bien pauvre. (VOLTAIRE.)

J'étais, sur les six heures, à la descente de Ménilmontant, presque *vis-à-vis* du *Galant Jardinier*.  
(J.-J. ROUSSEAU.)

##### AU FIGURÉ.

Le vrai dévot est un parfait honnête homme *vis-à-vis* de Dieu, des hommes et de lui-même.  
(D'ARCONVILLE.)

Des preuves administrées de cette manière par des gens si passionnés, perdent toute autorité dans mon esprit *vis-à-vis* de vos observations.  
(J.-J. ROUSSEAU.)

Sitôt qu'indépendamment des lois, un homme en prétend soumettre un autre à sa volonté privée, il sort à l'instant de l'état de société et se met *vis-à-vis* de lui dans l'état de nature. (Id.)

Je vois avec déplaisir la continuation de vos plaintes *vis-à-vis* de nos deux confrères. (Id.)

Le souverain n'a qu'un seul devoir à remplir *vis-à-vis* de l'état, c'est de faire observer la loi.  
(NAPOLÉON.)

*Envers* ne présente aucune difficulté dans son emploi; cette préposition signifie à l'égard de : agir bien *envers* quelqu'un, c'est agir bien à l'égard de quelqu'un.

*Vis-à-vis* a deux sens. Au propre, cette préposition désigne le rapport de deux objets qui sont en vue l'un de l'autre; elle signifie *en face*, à l'*opposite*, et se construit avec ou sans la préposition *de*, quand son complément n'est pas un monosyllabe. On dit *vis-à-vis de l'église* ou *vis-à-vis l'église*, *vis-à-vis de la fontaine*, ou *vis-à-vis la fontaine*. Mais il faut toujours dire avec *de* : *vis-à-vis de moi*, *vis-à-vis de lui*, etc. Au figuré, *vis-à-vis* signifie *envers*, à l'égard de, et est d'un fréquent emploi dans ce sens, malgré l'anathème lancé contre cette expression par tous les grammairiens et par Voltaire lui-même. On dit très-bien aujourd'hui : *vis-à-vis du Roi*, *vis-à-vis des Ministres*, pour *envers le Roi*, *envers les Ministres*. L'usage l'a emporté, et grammairiens et écrivains doivent se soumettre à ses lois.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Envers moi.  
Vis-à-vis l'église.

Envers lui.  
Vis-à-vis de l'église.

Envers les hommes.  
Vis-à-vis du roi.

Envers nous.  
Vis-à-vis des étrangers.

## ----- N° DCCLIX. -----

Voici, voilà.

### I.

Que le monde est grand et spacieux !  
*Voilà* les Apennins, et *voici* le Caucase.

*Me voici* dans Charonne, et *voici* le logis  
Où l'amour nous conduit : gardons d'être surpris.  
(REGNARD.)

*Voici* et *voilà* sont des mots formés du verbe *voir* et des adverbes *ici* et *là*. Il y a donc la même différence entre *voici* et *voilà* qu'entre *ici* et *là*. *Voici* désigne le lieu le plus proche; *voilà*, le lieu le plus éloigné : *Voici le Caucase*, *voilà les Apennins*.

### II.

*Voici.*

*Voici* le code de l'égoïste : tout pour lui, rien pour les autres.  
(BANIAL DUBAY.)

*Voici* trois médecins qui ne nous trompent pas :  
Gâté, doux exercice et modeste repas.

*Voici* qui vous surprendra, mon cher Thiriot ;  
c'est une lettre en français.  
(VOLTAIRE.)

*Voilà.*

Hélas ! de l'avenir, vains juges que nous sommes,  
Ignorer et souffrir, *voilà* le sort des hommes !  
(DE LILLE.)

Les arts sont un besoin de l'esprit et du cœur,  
Aimer et s'occuper, *voilà* le vrai bonheur.  
(DEMOUSTIER.)

Veiller, régner sur soi, fuir ou vaincre le vice,  
*Voilà* de la vertu le plus noble exercice.  
(DUCIS.)

Dans la première colonne, *voici* indique ce qu'on va dire; dans la seconde, *voilà* indique ce qui vient d'être dit.

### III

*Voici.*

*Me voici* dans le charmant pays de Vaud; je suis  
au bord du lac de Genève.  
(DE BOUFFLERS.)

*Voilà.*

Les neiges sont sur nos montagnes, et me *voilà*  
redevenu aveugle, Dieu soit béni !  
(VOLTAIRE.)

Lorsqu'il n'y a point d'opposition à marquer, on peut *ad libitum* se servir de *voici* ou de *voilà*, et dire *me voici arrivé* ou *me voilà arrivé*.

On dit aussi *revoilà*, *revoilà* :

Les *revoilà* sur l'onde ainsi qu'auparavant.

(LA FONTAINE.)

M<sup>me</sup> de Sévigné, Molière, Voltaire, etc., en offrent de nombreux exemples. Boiste a tort de regarder ces prépositions comme inusitées.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Voici le frère aîné, voilà le cadet.  
Voici le mobile de tout : l'argent.  
Me voici à votre disposition.

Voici votre propriété, voilà la mienne.  
L'intérêt : voilà le mobile de tout.  
Me voilà à votre disposition.

### ----- N° DCCLX. -----

*Sept à huit cents personnes, sept ou huit personnes.*

#### AVEC *à*.

Si les ennemis viennent de perdre une bataille où il soit demeuré sur la place quelque *neuf à dix mille hommes* des leurs, il en compte jusqu'à trente mille, ni plus ni moins.

(LA BRUYÈRE.)

On a pris aux Allemands *sept à huit cents hommes*.

(BOILEAU.)

Les chevaux de Perse sont si bons marcheurs, qu'ils font très-aisément *sept à huit lieues* de chemin sans s'arrêter.

(BUFFON.)

Les enfants âgés de *dix à douze ans* sont susceptibles de raisonnements beaucoup plus étendus.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Les cocotiers des îles Séchelles, et les talepotes de Ceylan, ont des feuilles de *douze à quinze pieds* de long et de *sept à huit* de largeur.

(Id.)

#### AVEC *ou*.

Nous sommes si vains, que l'estime de *cinq ou six personnes* qui nous environnent nous amuse et nous contente.

(PASCAL.)

Je suis étonné de voir jusques à *sept ou huit personnes* se rassembler sous un même toit.

(LA BRUYÈRE.)

La tigresse produit, comme la lionne, *quatre ou cinq petits*.

(BUFFON.)

Les deux jeunes bergères voyaient à dix pas d'elles *cinq ou six chèvres*.

(LA FONTAINE.)

Il y avait dans la maison du paysan où je logeais *cinq ou six femmes* et autant d'enfants qui s'y étaient réfugiés.

(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

D'après ces exemples entièrement conformes au principe des grammairiens, il faut dire *il y avait SEPT À HUIT CENTS PERSONNES; j'ai fait SEPT À HUIT LIEUES*, et *il y avait SEPT OU HUIT FEMMES; cette pièce a DEUX OU TROIS ACTES*.

Dans le premier cas, on fait usage de la préposition *à*, parce qu'il y a une série, un espace à parcourir, et que cent personnes, une lieue, sont susceptibles d'être divisées. Dans ce cas même on peut aussi employer la conjonction *ou*; exemples :

Douze jours après, nous arrivâmes à Erzeron, où nous séjournerons *trois ou quatre mois*.

(MONTESQUIEU.)

Les plus hautes montagnes ne sont non plus capables d'altérer la figure de la terre, que quelques grains de sable ou de gravier sur une boule de *deux ou trois pieds* de diamètre.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Mais, dans le second cas, on doit se servir toujours de la particule conjonctive *ou*, parce qu'il n'y a point d'unité intermédiaire entre sept ou huit femmes, deux ou trois actes.

Cette règle, justifiée par la raison et par un usage assez général, est cependant très-vivement combattue par Laveaux. « Il y a une grande différence, dit ce grammairien, entre ces deux expressions, *j'irai chez vous de SEPT À HUIT HEURES*, et *il y avait SEPT À HUIT FEMMES dans cette assemblée*. La première indique un espace divisible entre sept heures et huit heures; la seconde indique un nombre approximatif montant à sept, ou tout au plus à huit personnes. A la vérité, il n'y a point de fraction entre sept ou huit femmes, mais il ne s'agit pas ici d'un nombre entre sept et huit, mais d'une estimation de sept à

huit femmes. Celui qui dit : *Il y avait dans cette assemblée SEPT A HUIT FEMMES*, n'est pas certain qu'il y avait sept femmes; mais il assure que le nombre qui s'y trouvait montait peut-être à sept ou tout au plus à huit. Le nombre *huit* est le seul certain et déterminé; au lieu que dans *j'irai vous voir de SEPT A HUIT HEURES*, les deux époques sont déterminées et admettent un intervalle. *Il y avait dans cette assemblée SEPT OU HUIT FEMMES*, n'exprime pas précisément l'estimation faite du nombre, et le terme le plus élevé porté à huit. Cette façon de parler n'affirme rien. C'est comme si l'on disait : *peut-être y en avait-il sept, peut-être y en avait-il huit*, voilà mon estimation, je n'assure pas plus l'un que l'autre. Si l'on veut bien réfléchir sur ces deux phrases, on conviendra que ce sont là les nuances qui les distinguent, et que par conséquent on peut employer l'une ou l'autre, suivant les vues de l'esprit. » Si cette opinion de Laveaux ne peut pas faire loi, il faut avouer du moins qu'elle est très-spécieuse, et qu'on ne serait pas embarrassé de rapporter en sa faveur beaucoup d'exemples; nous nous bornerons à citer les suivants puisés aux sources les plus pures :

Nous avons déjà dit que, dans la *Mort de Pompée*, il y a *trois à quatre actions*, *trois à quatre espèces d'intrigues* mal réunies. (VOLTAIRE.)

Cela est admirable : on ne veut pas que j'honore un homme vêtu de brocatelle et suivi de *sept à huit laquais*. (PASCAL.)

Il y avait *sept à huit femmes* dans cette assemblée. (ACADÉMIK.)

Dans l'une des deux salles on jouait à la prime et aux échecs, et dans l'autre, *dix à douze personnes* étaient fort attentives à écouter deux beaux esprits de profession qui disputaient. (LE SAGE.)

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Deux à trois mille personnes.  
Douze à quinze lianes.

Trois ou quatre hommes.  
Dix ou onze coups.

### —••••• N° DCCLXI. —•••••

*Il y eut cent hommes DE tués, OU il y eut cent hommes tués.*

#### AVEC de.

*Il n'y a pas une seule plante DE perdue* de celles qui étaient connues de Circé, la plus ancienne des botanistes, dont Homère nous a en quelque sorte conservé l'herbier. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

*Il n'a eu toute sa vie aucun moment d'assuré.* (FÉNÉLON.)

*Il y eut trois cents sénateurs DE proscrits*, deux mille chevaliers, plus de cent négociants, tous pères de famille. (VOLTAIRE.)

#### SANS de.

Sur mille combattants, *il y eut cent hommes tués*. (ACADÉMIK.)

*Il y eut un grand nombre d'Eques et de Volques taillés en pièces.* (VERTOT.)

*Il y a déjà deux mailles rompues.* (CITÉ par LEMARE.)

*Il y a vingt exemples d'assassinats produits par la vengeance ou par l'enthousiasme de la liberté, qui furent l'effet d'un mouvement violent plutôt que d'une conspiration bien réfléchie.* (VOLTAIRE.)

On dit également bien avec ou sans la préposition *de* : *il y eut cent hommes DE tués*, et *il y eut cent hommes tués*. La première façon de parler diffère de la seconde en ce qu'il y a ellipse d'un substantif. En voici l'analyse : *Il y eut cent hommes* (dans l'état) *d'* (hommes) *tués*. Lemare, qui se moque de d'Olivet, pour n'avoir pas su rendre raison de la préposition *de*, et pour s'être contenté de dire que cette expression était un latinisme, ne nous semble pourtant pas en avoir dit davantage, bien qu'il ait essayé de l'analyser. Voici l'analyse de Lemare, analyse curieuse : *Il y eut cent hommes* (ayant eu pour cause les hommes) *tués*. *Ayant eu pour cause les hommes* remplace *de*. C'est un véritable escamotage. Oh ! Lemare, que n'avez-vous fait comme d'Olivet ! nous ne serions pas obligés de dire que vous non plus, vous n'entendez rien à l'analyse.

Quant aux grammairiens routiniers, plutôt que d'avouer leur impuissance, nous allions dire leur ignorance, ils se sont facilement tirés d'embarras en condamnant la préposition *de* dans : *il y eut cent hommes de tués*. *De* est une faute, selon eux, et il faut toujours dire *cent hommes tués*. Singulier moyen, en vérité, de résoudre les difficultés ! Mais, dirons-nous à ces grammairiens, ce qui prouve que dans l'expression *il y eut cent hommes de tués*, la préposition *de* n'est pas fautive, ne serait-ce que sous le rapport euphonique, c'est qu'elle devient indispensable si le substantif qui suit l'adjectif numéral est représenté par *en*, comme dans ces deux exemples :

Les chevaux danois sont de si belle taille et si étoffés, qu'on les préfère à tous les autres pour en faire des attelages ; *il y en a de parfaitement moulés*, mais en petit nombre.  
(BUFFON.)

La terre commence à verdier, les arbres à bourgeonner, les fleurs à s'épanouir : *il y en a déjà de passées*.  
(BURN. DE SAINT-PIERRE.)

Ne pas exprimer la préposition *de* en pareille circonstance serait une faute ; preuve irréfragable que rien ne s'oppose à ce qu'on dise aussi *cent hommes de tués*.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il y a cent hommes de blessés.  
Il y en eut trois cents de pris.  
Il y avait des roses d'éclouées.

Il y eut trois cents hommes très ou blessés.  
Il y a des fleurs d'éclouées.  
Il y a en de l'argent d'écloué.

## ————— N° DCCLXII. —————

*Si j'étais DE vous, si j'étais QUE DE vous.*

*Si j'étais de vous* autres comédiens, j'aimerais mieux tirer la langue d'un pied que de présenter de pareilles sottises.  
(REGNARD.)

Je ne souffrirais pas, *si j'étais que de vous*,  
Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.  
(MOLIERE.)

*Si j'étais que des médecins*, je me vengerais de ses impertinences ; et quand il sera malade, je le laisserais mourir sans secours.  
(MOLIERE.)

Voilà un bras que je me ferais couper tout à l'heure, *si j'étais que de vous*.  
(Id.)

On dit également bien *si j'étais vous, si j'étais de vous, si j'étais que vous*, et *si j'étais que de vous*. Les trois dernières façons de parler sont elliptiques. Nous allons les ramener à leur intégrité au moyen de l'analyse. La première, *si j'étais de vous*, est la moins elliptique : *si j'étais* (la personne) *de vous* ; la seconde , *si j'étais que vous*, est un peu plus elliptique : *si j'étais* (à la même place) *que vous* ; la troisième, *si j'étais que de vous*, est la plus elliptique de toutes : *si j'étais* (à la même place) *que* (la personne) *de vous*. Lemare analyse ainsi : *si j'étais que de vous* : *si j'étais* (en la place qui est celle) *de vous* ; mais le moindre vice de cette analyse est de faire disparaître le *que* qui est dans la phrase, et, comme nous l'avons déjà dit à Lemare, qui le sait tout aussi bien que nous, substituer une expression à une autre expression, ce n'est pas l'analyser.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Si j'étais monsieur votre père. Si j'étais de monsieur votre père. Si j'étais que monsieur votre père. Si j'étais que de monsieur votre père.*

N° DCCLXIII.

*On dirait un fou, on dirait d'un fou.*

*On dirait un...*

Tel personnage est si riche, il est logé dans un si bel hôtel, a un si nombreux domestique et de si magnifiques équipages, qu'on dirait presque un roi.  
(ANONYME.)

*On dirait d'un...*

Quand Santeuil récitait ses vers, on eût dit d'un démoniaque.  
(BOILEAU.)

... Quelle main quand il s'agit de prendre !  
*On dirait d'un ressort* qui vient à se détendre.  
(MOLIÈRE.)

Ces deux locutions : *on dirait un fou, on dirait d'un fou*, sont également françaises ; mais elles ont un sens différent.

On voit un homme, dont les yeux égarés ne s'arrêtent sur aucun objet, ou qui restent fixes, immobiles, dont les paroles sont sans suite, dont les gestes paraissent étranges. On dirait que c'est *un fou*. On dirait *un fou*. C'est de la folie la réalité que l'on a dans l'esprit.

Un homme que l'on connaît pour raisonnable, maîtrisé par la douleur, par quelque passion, se livre à des actions, se laisse aller momentanément à des propos qui blessent le bon sens et la raison. Il fait des actes de folie, il ressemble à un fou. On dirait d'un *fou*. Ce n'est qu'une simple figuration.

*On dirait d'un fou, on eût dit d'un démoniaque, on dirait d'un ressort*, sont des expressions elliptiques ; c'est pour : *On dirait* (que les actions, les paroles de cet homme sont celles) *d'un fou* ; *on eût dit* (que c'étaient les gestes) *d'un démoniaque* ; *on dirait* que c'est l'action, le jeu) *d'un ressort*.

Les expressions *on dirait un fou, on dirait un fantôme*, sont également elliptiques. elles sont des abrégés de : *on dirait* (que c'est) *un fou* ; *on dirait* (que c'est) *un fantôme*.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

*On dirait un insensé.  
On dirait une folle.  
On dirait un fantôme.  
On dirait un roi.*

*On dirait d'un insensé.  
On dirait d'une folle.  
On dirait d'un fantôme.  
On dirait d'un roi.*

N° DCCLXIV.

*C'est que, mieux que, plutôt que*, SUIVIS OU NON SUIVIS DE LA PRÉPOSITION *de*.

*C'est que.*

**AVEC de.**

*C'est* quelque chose *encor que* de faire un beau rêve.  
A nos chagrins réels *c'est* une utile trêve.

(COLLIN D'HARLEVILLE.)

... *C'est* imiter les dieux  
*Que de* remplir son cœur du soin des malheureux.  
(CRÉBILLON.)

*C'est* perdre ses bienfaits *que de* les mal répandre.  
(BOURSAULT.)

*Est-ce être glorieux que d'avoir de l'honneur ?*  
(DESTOUCHES.)

**SANS de.**

Sur quelque préférence une estime se fonde.  
Et *c'est* n'estimer rien qu'estimer tout le monde.  
(MOLIÈRE.)

Le scandale du monde est ce qui fait l'offense.  
Et *ce n'est pas* pécher que pécher en silence.  
(L.)

*C'est* aimer froidement que n'être point jaloux.  
(L.)

*C'est* posséder les biens que savoir s'en passer.  
(BERNARD.)

*est-ce un si grand malheur que de cesser de vivre?*

(RACINE.)

*C'est avoir fait le*

*yez la fermeté qui sied à la vertu;*

*est mériter son sort que d'en être abattu.*

(GUYM. DE LATOUCHE.)

*La vertu toute nue  
Et c'est n'en point*

### *Mieux que.*

AVEC de.

*Il vaut mieux se flatter d'un esprit téméraire,  
Que de céder au sort quand il nous est contraire.*

(CRÉBILLON.)

*J'aime mieux, s'il le faut, succomber avec gloire,  
Que d'avoir à rougir d'une indigne victoire.*

(LA HARPE.)

*Il vaut mieux étouffer un bon mot qui est près  
de nous échapper, que de chagriner qui que ce soit.*

(BOSSUET.)

*Il vaut mieux prévenir le mal que d'être réduit à  
le punir.*

(FÉNELON.)

*Agir vaut après t*

... l

*Et mourir avec t*

*La plupart des  
que s'instruire. I  
les Mille et une  
pitres de Locke.*

### *Plutôt que.*

AVEC de.

*Que les dieux me fassent périr plutôt que de  
souffrir que la mollesse et la volupté s'emparent de  
mon cœur.*

(FÉNELON.)

*Ton épouse à mes yeux, victime de sa foi,  
Veut mourir de ta main, plutôt que d'être à moi.*

(VOLTARE.)

*Elle est prête à p  
Plutôt que décou  
Où leurs soins ont*

*Plutôt s  
C'est la*

D'après ces citations, il est permis de dire avec la pro  
chose QUE DE faire un beau rêve; agir vaut MIEUX QUE DE  
DE souffrir; ou, avec ellipse de la préposition: C'EST quel  
rêve; agir vaut MIEUX QUE parler; périr PLUTÔT QUE souff  
comme se le sont imaginé les grammairiens; il est toujours  
sous-entendu qui peut être l'acte, le devoir, la nécessité, ou t  
constances. Ce qui le prouve, c'est que Boileau a dit avec la

*C'est un méchant métier que celui de médire.*

au lieu de:

*C'est un méchant métier QUE DE médire.*

### **EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

*C'est mal parler que de parler... C'est mal parler que parler... Il vaut mieux se taire que  
Plutôt mourir que de se déshonorer. Plutôt mourir que se déshonorer. Plutôt vivre que de mourir*

—••••• N° DCCLXV. •••••

*Sauf, excepté.*

*Sauf.*

*Sauf erreur de calcul, le compte se monte à  
10,000 fr.*

(Cité par LEMARE.)

*Il lui a cédé tout son bien, sauf ses rentes, sauf  
une terre, sauf ses prétentions sur cette chose.*

(ACADÉMIE.)

*Tout est grand  
cepté les portes, q  
trer en rampant.*

... Les femi  
Tous leurs adorateurs

*Sauf* et *excepté* sont deux mots essentiellement adjectifs et que les grammairiens ont rangés au nombre des prépositions, parce qu'ils en jouent ici tout-à-fait le rôle. L'un et l'autre caractérisent un rapport de séparation ; mais le premier, dans ce cas, est plus rarement employé que le second.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il faut faire cela, *sauf* meilleur avis.

On supporte tout, *excepté* le ridicule.

## -----N° DCCLXVI.-----

*Hors, hormis.*

*Hors.*

Le ciel pardonne tout, *hors* l'inhumanité.

(CHÉNIER.)

Quiconque pour l'empire eut la gloire de naître,  
Renonce à cet honneur s'il peut souffrir un maître :  
*Hors* le trône ou la mort, il doit tout dédaigner ;  
C'est un lâche, s'il n'ose ou se perdre ou régner.

(CORNEILLE.)

Employez la raison dans les choses vulgaires ;  
Mais, *hors* du temporel, en toutes les affaires  
De Dieu, de son église, elle est *hors* de raison.

(CHÉNIER.)

*Hormis.*

Que nos politiques apprennent une fois qu'on :  
de tout avec de l'argent, *hormis* des mœurs et des  
citoyens.

(J.-J. ROUSSEAU.)

Tout y est entré, *hormis* tels et tels.

(ACADÉMIE.)

L'habit des hommes chez les Maures du Ladam  
diffère peu de celui des nègres, *hormis* l'insigne ca-  
ractéristique de la secte mahométane, le turban.

(BIBLIOTHEQUE DES VOYAGES.)

*Hors* et *hormis* sont deux prépositions qui marquent un rapport d'exclusion, et qui peuvent être ou non suivies de la préposition *de* ; mais *hormis* n'en est suivi que lorsque son complément est, comme dans l'exemple de J.-J. Rousseau, employé dans un sens partitif.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Hors* cela.  
*Hors* lui.

*Hors* de la maison.  
*Hors* de nous.

*Hormis* ces gens.  
*Hormis* ces choses.

*Hormis* de l'argent.  
*Hormis* des fruits.

## -----N° DCCLXVII.-----

*Sur, sus.*

*Sur.*

Rien n'est si commun que d'ériger sa faiblesse en  
système, et de mettre ses goûts *sur* le compte de sa  
raison.

(LEMONTEY.)

*Sus.*

Allons, brave Diderot, intrépide d'Alembert,  
cours *sus* aux fanatiques et aux fripons.

(VOLTAIRE.)

L'Académie dit que ces deux prépositions *sur* et *sus* signifient la même chose, mais que *sus* n'est plus guère en usage que dans cette phrase : *On a enjoint à tous les bâtiments de courir sus aux ennemis.*

*Sus*, dit elle encore, joint à la préposition *en*, signifie *par-delà* : *Il a touché des gratifications EN SUS de son revenu.*

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Se jeter *sur* quelqu'un.

Courir *sus* aux ennemis

N° DCCLXVIII.

*Sur tout* ET *surtout* COMPARÉS.

*Sur tout.*

Cet orateur est toujours prêt à parler *sur tout*.  
(Cité par LEMARK.)

N'imitons pas ceux qui trouvent à redire *sur tout*.  
(Id.)

*Surtout.*

On en (des exemples) trouve toujours de toutes les  
*Surtout* lorsque l'on cherche à flatter ses faiblesses.  
(LA CHAUSSÉE.)

L'amour aime *surtout* les secrètes faveurs;  
Dans l'obstacle qu'on force il trouve des douceurs.  
(MOLIÈRE.)

*Sur tout* s'écrit en deux mots quand il signifie *sur toutes choses* : *parler sur tout*, c'est-à-dire *sur toutes choses*. Mais il s'écrit en un seul mot quand il signifie *principalement* : nous aimons **SURTOUT** qu'on nous flatte, veut dire nous aimons **PRINCIPALEMENT** qu'on nous flatte.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

Aimer à parler *sur tout*.  
Aimer à contredire *sur tout*.

Parler, *surtout* parler bien.  
Aller, *surtout*, ne vous amusez pas.

N° DCCLXIX.

*Par ce que* ET *parce que* COMPARÉS.

*Par ce que.*

*Par ce que* je vous dis ne croyez pas, madame,  
Que je veuille applaudir à sa nouvelle flamme.  
(CORNEILLE.)

..... Et toi, fils de Vénus,  
Vois *par ce que* je suis ce qu'autrefois je fus.  
(DELILLE.)

Il y a deux mensonges, celui de fait, qui regarde  
le passé, et celui de droit, qui regarde l'avenir...  
Ces deux mensonges peuvent quelquefois se rassembler  
dans le même; mais je les considère ici *par ce*  
qu'ils ont de différent.  
(J.-J. ROUSSEAU.)

*Parce que.*

L'art de flatter, mon cher, est vieux comme le monde.  
Ève a péché; pourquoi? *parce qu'on* la flatta.  
(COLLIN-D'HARLEVILLE.)

La plupart des honnêtes femmes sont des trésors  
cachés, qui ne sont en sûreté que *parce qu'on* ne  
les cherche pas.  
(LA ROCHEFOUCAULD.)

Les fortunes promptes en tout genre sont les moins  
solides, *parce qu'il* est rare qu'elles soient l'ouvrage  
du mérite. Les fruits mûrs, mais laborieux, de la  
prudence, sont toujours tardifs.  
(LA BRUYÈRE.)

*Parce que*, quoique écrit en deux mots, renferme les trois mêmes éléments que *par ce que*; mais ces deux expressions ont reçu chacune une consécration particulière. *Par ce que* en trois mots signifie *d'après ce que* : **PAR CE QUE** je vous dis ne croyez pas, etc., c'est-à-dire, *d'après ce que* je vous dis, ne croyez pas, etc. *Parce que* en deux mots est une conjonction qui a le même sens qu'à cause que : Ève a péché; pourquoi? **PARCE QU'ON** LA flatta, c'est-à-dire à cause qu'on la flatta.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

*Par ce que* je vous dis, voyez le parti que vous avez à prendre.

Les rois ne sont entourés de flatteurs que *parce qu'ils* ont des faveurs à donner.

N° DCCLXX.

*Pour* ET *quant à* COMPARÉS.

*Pour.*

A mon sens, la gaité vaut presque la sagesse.  
On dit que c'est un don. *Pour* moi, je le confesse,  
J'en fais une vertu. (IMBERT.)

*Pour* moi, je ne vois rien de plus sot, à mon sens,  
Qu'un auteur qui partout va gaeuser des encens;  
Qui, des premiers venus saisissant les oreilles,  
En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles. (MOLIERE.)

*Pour* moi, j'aime les gens dont l'âme peut se lire;  
Qui disent bonnement oui pour oui, non pour non.  
(GRESSET.)

*Pour* moi, je reconnais une saine raison.  
(BOISSY.)

*Quant à.*

*Quant au mort*, il semble que ce soit une dis-  
ceur, et pour le survivant un mérite.  
(D'OLIVET, trad. de CICÉRON.)

Si quelqu'un va lire Pindare ailleurs que dans  
l'original, il croira qu'Horace avait apparemment  
ses raisons pour exalter ce lyrique grec; *quant à lui*,  
il s'accommodera fort peu de tout ce magnifique  
appareil de mythologie qui accompagne les odes de  
Pindare. (LA HARPE.)

*Quant à moi*, je ne pouvais rien dire de semblable.  
(J.-J. ROUSSEAU.)

*Quant à moi*, si je pouvais rassembler en un point  
ce que je souffre, j'en ferais le marché de grand com-  
mé. (L.)

L'usage autorise à dire indistinctement *pour moi*, *pour lui*, *pour nous*, ou *quant à moi*,  
*quant à lui*, *quant à nous*. Laveaux observe que ces dernières expressions sont du style  
familier. Cette remarque n'est pas juste, et les faits sont là pour la condamner.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Pour* moi.

*Quant à* moi.

*Pour* ce que vous pensez.

*Quant à* ce que vous pensez.

N° DCCLXXI.

*Pour*, *afin de*.

*Pour.*

La clémence des princes n'est souvent qu'une  
politique *pour* gagner l'affection des peuples.  
(LA ROCHEFOUCAULD.)

L'ambition ardente exile les plaisirs de la jeu-  
nesse *pour* gouverner seule. (VAUVENARGUES.)

*Pour* conserver un ami, il faut devenir soi-même  
capable de l'être. (J.-J. ROUSSEAU.)

*Pour* acquérir la perfection de l'éloquence, il faut  
avoir un fond de bon sens et de bon esprit, l'imagi-  
nation vive, la mémoire fidèle, etc.  
(SAINT-ÉVREMONT.)

*Afin de.*

Mon galant ne songeait qu'à bien prendre son temps,  
*Afin de* happer son malade.  
(LA FONTAINE.)

Quand on ne se méfie pas de ses opinions, on n'a  
pas besoin de leur chercher de l'appui et des défen-  
seurs; on veut convaincre les autres, *afin de* se per-  
suader soi-même. (PENSÉE DE BACON.)

L'ennui est un mal si singulier, si cruel, que  
l'homme entreprend souvent les travaux les plus  
pénibles, *afin de* s'épargner la peine d'en être tour-  
menté. (Le chev. DE JACCOUET.)

*Pour* et *afin de* désignent également le motif, la cause ou la raison pourquoi on fait  
telle ou telle action. Il semble que le premier de ces mots convient mieux lorsque la  
chose qu'on fait en vue de l'autre en est une cause plus infaillible, et que le second est  
plus à sa place lorsque la chose qu'on a en vue en faisant l'autre en est une moins né-  
cessaire. On tire le canon sur une place assiégée *pour* y faire une brèche, et *afin de*  
pouvoir la prendre d'assaut ou *de* l'obliger à se rendre.

*Pour* regarde plus particulièrement un effet qui doit être produit; *afin de* regarde pré-  
prement un but où l'on veut parvenir. Ces deux prépositions peuvent se placer au pre-  
mier ou au dernier membre d'une période.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il faut aimer pour être aimé à son tour.  
Pour être estimé il faut être estimable.

Travaille afin d'être heureux.  
Afin de n'avoir rien à vous reprocher, ne commettez aucune mauvaise action.

## ----- N° DCCLXXII. -----

*Renommé par, renommé pour**Par.*

Qu'un crime ait ou non du succès, il est toujours un crime ; mais s'il ne réussit pas, il est de plus une sottise. Que de sots, à ce compte, chez le peuple le plus *renommé par* son esprit ! (DE BONALD.)

*Pour.*

L'homme le plus adroit, eût-il même vécu Cinquante ans, *renommé pour* sa haute prudence ; D'un siècle tout entier eût-il l'expérience, S'il veut se mettre en tête, et s'avise, en un mot, De garder une femme, il ne sera qu'un sot.  
(FABRE D'ÉGLANTINE.)

D'après ces exemples, on peut dire **RENOMMÉ PAR** ou **POUR son esprit, renommés PAR** ou **POUR sa prudence.**

*Renommé par* se dit généralement quand la cause du renom est constante, et ne dépend ni de la vogue ni du caprice : *Plombières et Barrèges sont des lieux RENOMMÉS PAR leurs eaux minérales.* *Renommé pour* se dit quand le renom ne tient qu'à quelques considérations particulières de goût et de fantaisie. *Verdun est RENOMMÉ pour les bonnes dragées, Reims POUR le pain d'épices.*

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le Français est renommé par son esprit.  
Cet homme est renommé par son avarice.

Bordeaux est renommé pour son anisette.  
Cognac est renommé pour ses eaux-de-vie.

## ----- N° DCCLXXIII. -----

*Par terre, à terre.**Par terre.*

A peine fut-il étendu *par terre*, que je lui tendis la main pour le relever. (FÉNELON.)  
Êtes-vous ici près, monsieur, tombé *par terre* ? (VOLTAIRE.)

*À terre.*

Bientôt elle met les mains *à terre*, et s'avance ainsi jusqu'à mes pieds. (CHATEAUBRIAND.)  
Vencloa et Nassoute posent *à terre* le lit du blessé, et mettent un bâton de houx dans la main gauche du frère d'Amélie. (Id.)

*Par terre* se dit d'un corps qui touche à la terre ; *à terre*, de tout ce qui n'y touche pas.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Cet arbre était tombé *par terre*

Les fruits de l'arbre tombaient *à terre*.

N° DCCLXXIV.

*En campagne, à la campagne.*

*En campagne.*

Enfin, après un vain essai,  
Il va trouver la goutte. Elle était *en campagne*,  
Plus malheureuse mille fois  
Que la malheureuse aragne.

(LA FONTAINE.)

On dit que Camille ne mena jamais d'armée *en campagne* sans la ramener comblée de gloire et chargée de butin.

(ANQUETIL.)

Cette convention faite, nous nous mîmes *en campagne*. Nous nous donnâmes d'abord de grands mouvements sans pouvoir rencontrer ce que nous cherchions.

(LE SAGE.)

Être *en campagne*, en parlant d'un particulier, c'est être en voyage.

(LAVEAUX.)

Ainsi que nous l'enseignent ces exemples, il faut bien se garder de dire *en campagne* pour *à la campagne*; car l'usage a consacré à chacune de ces deux expressions une signification différente.

*Etre en campagne*, c'est être en mouvement, c'est voyager : ces troupes sont *EN CAMPAGNE*; ce négociant est *EN CAMPAGNE*.

*Être à la campagne*, c'est être ou à la promenade dans la campagne, ou dans une maison de campagne pour y séjourner quelque temps : *L'été tout le monde va à LA CAMPAGNE*. Cependant J.-J. Rousseau, dans ce cas, a souvent dit *en campagne*; mais les exemples qu'il en fournit dans sa correspondance ne sont pas à imiter.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

L'armée était alors *en campagne*.  
Ces marchands sont *en campagne*.

Toute la famille est *à la campagne*.  
Dès les premiers beaux jours le monde se rend *à la campagne*.

N° DCCLXXV.

*Malgré COMPARÉ AVEC malgré que.*

*Malgré.*

*Malgré la vue* de toutes nos misères qui nous touchent et qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève.

(PASCAL.)

Le monde est une comédie :

*Malgré l'intérêt* que j'y prends,

Je m'en amuse, et j'étudie

Les ridicules différents.

(FAVART.)

Mon estime toujours commence par le cœur.  
Sans lui l'esprit n'est rien, et *malgré vos maximes*,  
Il produit seulement des erreurs et des crimes.

(GRESSET.)

*Malgré que.*

On n'a besoin d'élever que les hommes vulgaires, leur éducation doit seule servir d'exemple à celle de leurs semblables. Les autres s'élèvent *malgré qu'on en ait*.

(J.-J. ROUSSEAU.)

*Malgré qu'on en ait*, nous voulons être complétés dans l'univers, et y être un objet important.

(MONTESQUIEU.)

Pénétrée du regret de sa mère, elle voudrait vous oublier; et *malgré qu'elle en ait*, il trouble sa conscience pour la forcer de penser à vous.

(J.-J. ROUSSEAU.)

*Malgré* doit toujours avoir pour complément un substantif : *Malgré la vue, malgré*

*l'intérêt général.* Cependant cette préposition se construit avec *que* dans l'expression consacrée *malgré qu'il en ait*, c'est-à-dire *mauvais gré qu'il en ait*. Hors de là, ce serait une faute. En effet, si l'on construisait *malgré que* avec un verbe autre que *avoir*, on n'obtiendrait plus la même analyse.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Malgré mon intérêt.  
Malgré son devoir.

Malgré qu'on en ait.  
Malgré qu'ils en aient

Malgré lui.  
Malgré nous.

## DE LA RÉPÉTITION DES PRÉPOSITIONS.

### ..... N° DCCLXXVI. ....

#### RÉPÉTITION OU ELLIPSE DES PRÉPOSITIONS EN GÉNÉRAL.

#### A.

##### RÉPÉTITION.

L'éloquence est un art très-sérieux, destiné à instruire, à reprimer les passions, à corriger les mœurs, à soutenir les lois, à diriger les délibérations publiques, à rendre les hommes bons et heureux. (FÉNÉLON.)

##### ELLIPSE.

... On voit partout que l'art des courtisans  
Ne tend qu'à profiter des faiblesses des grands,  
A nourrir leurs erreurs, et jamais dans leur âme  
Ne porter les avis des choses qu'on y blâme. (MOLIERE.)

#### De.

Ce monde-ci n'est qu'une loterie  
De biens, de rangs, de dignités, de droits,  
Brigués sans titre, et répandus sans choix. (VOLTAIRE.)

C'est aux faibles courages,  
Qui toujours portent la peine au sein,  
De succomber aux orages,  
Et se laisser d'un pénible dessein. (MILNERRE.)

#### En.

Les cadeaux consistaient en bière du pays, en œufs, en noix gouras, en citrons, en yams ou en riz. (BIBLIOTH. DES VOYAGES.)

Le marché, lorsque nos gens le visitèrent, leur sembla bien approvisionné en taureaux, vaches, moutons, chèvres et volailles. (BIBLIOTH. DES VOYAGES.)

#### Dans.

La vertu des humains n'est point dans leur croyance ;  
Elle est dans la justice, dans la bienfaisance. (CHÉNIER.)

Le destin n'a point mis de sentiments égaux  
Dans l'âme de l'esclave et celle du héros. (CRÉBILLON.)

#### Avec.

Avec une femme aimable, avec des enfants bien nés, et avec de bons livres, on peut vieillir doucement à la campagne. (Cité par GIRAULT-DUVIVIER.)

La maxime qui dit rien de trop, est bien juste,  
Et prouve que le sage, en toute occasion,  
Doit l'être avec mesure et modération. (DESTOUCHES.)

#### Pour.

Dieu créa les mortels pour s'aimer, pour s'unir :  
Ces cloîtres, ces cachots, ne sont pas son ouvrage ;  
Dieu fit la liberté, l'homme fit l'esclavage. (CHÉNIER.)

... Pour se rapprocher, se convenir, se plaire,  
Fort souvent il ne faut qu'un rien. (FAVART.)

## Par.

Toute femme est coquette, ou *par raffinement*,  
Ou *par ambition*, ou *par tempérament*.  
(DESTOUCHES.)

Que de gens *par la haine et l'orgueil séparés*.  
Vivraient fort bons amis s'ils s'étaient *rencontrés*.  
(CHÉNIER.)

## Malgré.

Ainsi, *malgré mes soins et malgré ma prière*,  
Vous prenez dans César une assurance entière.  
(VOLTAIRE.)

Il n'est plus temps de reprendre cette *lente*  
ennuyeuse besogne, *malgré les erreurs et les fautes*  
dont elle fourmille. (J.-J. ROUSSEAU.)

Généralement parlant, les prépositions *d*, *de*, *en*, doivent être répétées devant chaque complément, qu'il soit substantif, pronom ou verbe. Cependant il est des cas où l'on peut quelquefois déroger à ce principe, surtout en poésie, quand la mesure du vers en fait une nécessité. Pour ce qui est de la répétition des autres prépositions, les règles qu'en ont données les grammairiens sont pour la plupart fausses ou imaginaires. Quand y ait ou non ressemblance de signification dans les régimes, que les prépositions soient d'une ou de plusieurs syllabes, il est permis de répéter ou d'ellipser ces prépositions. Le goût, l'élégance, la concision, l'énergie, voilà les seules règles à suivre.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Aimer à rire et à plaisanter.

Chercher à dominer et surpasser les autres.

Homme de cinq ou de six pieds.

Homme de cinq ou six pieds.

————— N° DCCLXXVII. —————

RÉPÉTITION DE LA PRÉPOSITION *sans*

Le fanatisme enfante tous les crimes,  
*Sans égard et sans choix* il frappe les victimes;  
Du sang, de la nature, il fait taire la voix.  
(CHÉNIER.)

L'hymen seul peut donner des plaisirs infinis;  
On en jouit *sans peine et sans inquiétude*.  
(LA CHAUSSE.)

Telle est la multitude, et *sans frein et sans loi*,  
Injuste *sans pudeur*, et sans remords ingrate,  
Elle hait qui la sert, et chérit qui la flatte.

(L'HARPE.)

Catiline l'emporte, et sa tranquille rage  
*Sans crainte et sans danger* médite le carnage.  
(VOLTAIRE.)

Lorsque plusieurs compléments sont sous la dépendance de la préposition *sans*, cette préposition se répète toujours devant chaque complément. Cependant elle peut être aussi remplacée par *ni* : *SANS crainte NI pudeur*. Mais nous renvoyons pour cette difficulté au chapitre des *Conjonctions*, où elle trouvera naturellement sa place.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Sans respect et sans crainte.

Sans mœurs et sans principes.

## PLACE DES PRÉPOSITIONS.

## A.

## PLACÉES AVANT LE VERBE.

Le crime *d* ses yeux paraît crime.  
(J.-B. ROUSSEAU.)

## PLACÉES APRÈS LE VERBE.

... Cette obéissance  
Paraît digne *d* ses yeux d'une autre récompense.  
(VOLTAIRE.)

Au seul nom de Henri, les Français se rallient.  
(VOLTAIRE.)

... A ce nom, je DEVINS furieux.  
(TH. CORNEILLE.)

... Grands dieux ! de ce noble maintien,  
Quel œil ne serait pas TROMPÉ comme le mien ?  
(RACINE.)

Tous TREMBLAIENT au seul nom du roi de Suède.  
(VOLTAIRE.)

J'aime à vous voir FRÉMIR de ce funeste nom.  
(RACINE.)

Je RECONNAIS mon sang de ce noble courroux.  
(CORNEILLE.)

### Après.

Après la prise de Troie, tu ENVERRAS de riches  
dépouilles à ton père.  
(FÉNELON.)

Après ces paroles, ils ALLÈRENT au lieu où la  
déesse les attendait.  
(Id.)

Tu REVERRAS le calme après ce faible orage.  
(CORNEILLE.)

Seigneur, je pars contente après cette assurance.  
(RACINE.)

### Avec.

Avec le mauvais sort l'orgueil s'ASSORTIT mal.  
(VILLEFRÉ.)

Philoclès, avec un air respectueux et modeste,  
RECEVAIT les caresses du roi.  
(FÉNELON.)

Tout CHANGE avec le temps ; on ne rit pas toujours,  
On devient sérieux au déclin des beaux jours.  
(VOLTAIRE.)

Pendant que je parlais ainsi, votre père, tran-  
quille, me REGARDAIT avec un air de compassion.  
(FÉNELON.)

### Chez.

Chez nous, le soldat EST brave, et l'homme de  
robe est savant ; chez les Romains, l'homme de robe  
ÉTAIT brave, et le soldat était savant.  
(LA BRUYÈRE.)

La condition des comédiens ÉTAIT infâme chez  
les Romains et honorable chez les Grecs.  
(LA BRUYÈRE.)

### Contre.

Contre un si juste choix qui peut vous RÉVOLTER ?  
(RACINE.)

Tout l'empire a vingt fois CONSPIRÉ contre nous.  
(RACINE.)

### Dans.

Dans ses superbes mains VA FLÉTRIR ses lauriers.  
(VOLTAIRE.)

Dans une heure vous pourrez REVOIR Pénélope.  
(FÉNELON.)

Dans votre appartement allez vous REPOSER.  
(RACINE.)

Partons. BRAVONS l'amour dans les bras de la gloire.  
(VOLTAIRE.)

Le czar Pierre ne POUVAIT, dans sa jeunesse,  
passer un pont sans frémir.  
(Id.)

CONTEMPLÉZ mon devoir dans toute sa rigueur.  
(RACINE.)

### En.

En efforts impuissants leur maître se CONSUME.  
(RACINE.)

L'argent en honnête homme ÉRIGE un scélérat.  
(BOILEAU.)

Hélas ! je me CONSUME en impuissants efforts.  
(RACINE.)

L'infortune seule peut CHANGER leur cœur de  
rocher en un cœur humain.  
(FÉNELON.)

### De.

De ces antres muets SORT un triste murmure.  
(VOLTAIRE.)

Des peines aux plaisirs nous PASSONS tour à tour :  
Tout change, c'est la loi, la nuit succède au jour.  
(RACINE.)

De marbre blanc ÉTAIT bâti le mur.  
(VOLTAIRE.)

D'un air distrait, le bon prince ÉCOUTA  
Tous les propos dont on le tourmenta.  
(Id.)

De mes faibles efforts ma vertu se DÉFIE.  
(RACINE.)

Un éclat de lumière SORTIT de ses yeux.  
(FÉNELON.)

En un instant je PASSAI de la plus amère douleur  
à la plus vive joie.  
(Id.)

Les chapiteaux ÉTAIENT d'argent.  
(Id.)

Mentor, REGARDANT d'un air doux et tranquille  
Télémaque, prit ainsi la parole.  
(Id.)

DÉFIONS-NOUS toujours d'une incroyable histoire.  
(IMBERT.)

*Dès.*

*Dès* que d'un autre objet je le VERRAI l'époux,  
Si vous m'aimez encor, seigneur, je suis à vous.  
(TH. CORNEILLE.)

Je vous RENVERRAI à Ithaque *dès* que la guerre  
sera finie.  
(FÉNÉLON.)

*Devant.*

*Devant* ses yeux cruels une autre A TROUVÉ grâce.  
(RACINE.)

Perfide, oses-tu bien te MONTRER *devant* moi ?  
(RACINE.)

*Durant.*

*Durant* toute la nuit elle n'A point DORMI.  
(CORNEILLE.)

Elle ne DORMIT point *durant* toute la nuit.  
(AUTEAUX.)

*Entre.*

... *Entre* eux PARTAGEZ vos tendresses.  
(LONGPIERRE.)

ENDORS *entre* tes bras son audace guerrière.  
(VOLTAIRE.)

*Par.*

*Par* un charme fatal vous fûtes ENTRAÎNÉE.  
(RACINE.)

Il est toujours ENTRAÎNÉ *par* son avarice, *par* sa  
crainte et *par* ses soupçons.  
(FÉNÉLON.)

*Pour.*

*Pour* les cœurs corrompus l'amitié n'EST point FAITE.  
(VOLTAIRE.)

Qu'ai-je FAIT *pour* l'honneur ? J'ai tout FAIT *pour*  
(RACINE.) [l'amour.]

L'auteur de la *Grammaire des Grammaires* a cru devoir consacrer un article spécial pour nous apprendre que « les prépositions doivent toujours être A LA TÊTE des mots qu'elles régissent ! »

C'est une naïveté dite en très-mauvais français, car on ne peut employer à la tête en parlant d'un mot qu'en style de logogriphe.

Dans leurs ouvrages si gros de riens, tous les autres grammairiens n'ont point parlé de la *place des prépositions*. Cependant, comme on le voit par nos citations, d'autant plus précieuses que les oppositions y sont faites souvent avec les mêmes mots, la chose en valait la peine ; car, si en cette circonstance, il importe peu

Que Pascal soit devant, ou Pascal soit derrière,

il n'en est pas moins vrai que l'harmonie, le goût, l'élégance peuvent parfois exiger que la préposition et son complément soient placés plutôt avant le verbe qu'après, et *vice versa*.

Certaines prépositions suivies d'un nom avec lequel elles forment une expression adverbiale, ou une phrase incidente qui sert à marquer la simultanéité de deux actions, se mettent plus souvent et plus élégamment au commencement de la phrase :

A l'arrivée de la reine, la persécution se ralentit.  
(BOSSUET.)

A ce spectacle, le peuple s'émut.  
(BOSSUET.)

A cet affront, l'auteur se leva de la table.  
(BOILEAU.)

Aux accords d'Amphion, les pierres se mouvaient  
(BOILEAU.)

Les exemples de semblables inversions se rencontrent à chaque page dans les prosateurs et dans les poètes.

Mais ces inversions (et celles qu'on peut se permettre avec le régime indirect de certains verbes), qui sont élégantes dans la prose, cessent de l'être dans la poésie, où elles deviennent presque nécessaires pour distinguer les vers de la prose.

*EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.*

Au seul son de sa voix.  
A ce triste récit.  
Eux et un ennemi  
Par trop de célérité.

A cette fatale nouvelle.  
A la cour, à la ville.  
Hors la gloire.  
Par furtivité.

## CHAPITRE IX.

## DE LA CONJONCTION.

## N° DCCLXXVIII.

## NATURE DE LA CONJONCTION. — SA DÉFINITION.

## SANS SIGNES DE RAPPORT.

On est toujours estimé... on est honnête homme.

Les gens qui savent peu parlent beaucoup... les gens qui savent beaucoup parlent peu.

On donne des conseils... on ne donne pas la sagesse d'en profiter.

Je pense... Dieu existe.

Jean-Jacques Rousseau a été fort persécuté... il prenait le parti des malheureux.

Il faut se hâter de jouir... il est encore temps.

## AVEC SIGNES DE RAPPORT.

On est toujours estimé *quand* on est honnête homme. (DICT. DE MORALE.)

Les gens qui savent peu parlent beaucoup, *et* les gens qui savent beaucoup parlent peu. (J.-J. ROUSSEAU.)

On donne des conseils; *mais* on ne donne pas la sagesse d'en profiter. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Je pense, *donc* Dieu existe. (LA BRUYÈRE.)

Jean-Jacques Rousseau a été fort persécuté, *parce* qu'il prenait le parti des malheureux. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Il faut se hâter de jouir, *tandis* qu'il est encore temps. (MASSILLON.)

De même qu'on met en rapport deux mots, on peut aussi mettre en rapport deux énonciations de jugements, deux pensées. Si je dis : *On est toujours estimé... on est honnête homme*, j'exprime deux jugements isolés l'un de l'autre ; mais si je dis : *On est toujours estimé QUAND on est honnête homme*, le mot *quand*, placé entre la première pensée et la seconde, établit un rapport de dépendance et subordonne le premier fait au second.

Il y a donc une espèce de mots dont la fonction est d'établir un rapport entre deux jugements énoncés, entre deux pensées : tels sont les mots *et*, *quand*, *mais*, *donc*, *parce que*, *tandis que*, des exemples cités.

Tous les mots qui servent à joindre deux pensées s'appellent *conjonctions*, mot formé de la préposition *cum* qui signifie *avec*, et du mot *junctio*, *jonction*, *union*. Cette dénomination peint parfaitement la fonction que cette espèce de mots remplit dans le discours.

## EXERCICE ANALYTIQUE.

(Désigner les deux pensées entre lesquelles le rapport est établi.)

Un rien suffit pour amuser l'enfance ;  
Mais dans ses jeux, plus qu'on ne pense,  
S'introduisent déjà les passions des grands. (TAMANT.)  
Parfois un sot possède un emploi d'importance,  
Tandis que les talents, l'esprit et la science  
Sont relégués dans quelque coin. (DE LA BOUTRAT.)

Les premières leçons peuvent tout sur les hommes,  
Et l'éducation nous fait ce que nous sommes. (FOMBERG.)  
Que sert d'éclairer les gens  
Quand ils n'ont pas reçu de quoi voir la lumière ? (NIVERNAIS.)

## SUBDIVISIONS DES CONJONCTIONS.

## N° DCCLXXIX.

## DES CONJONCTIONS COPULATIVES.

Le sage est citoyen : il respecte à la fois  
Et le trésor des mœurs, et le dépôt des lois.  
(CHAMFFORT.)

Heureux celui qui sait se contenter de peu ! son  
sommeil n'est troublé ni par les craintes, ni par les  
désirs honteux de l'avarice. (Trad. d'HORACE.)

Puisque chacun ici prend ce qui lui convient,  
Par droit d'aubaine aussi, Finette m'appartient.  
(RICHARD.)

Je ne saurais passer pour femme, à mon avis,  
Ni pour veuve non plus, puisqu'en effet j'ignore  
Si le mari que j'eus est mort ou vit encore. (Id.)

Je le serai tant pour lui que pour me faire plaisir.  
(ACADÉMIE.)

Les *conjonctions copulatives* sont celles qui servent à rassembler deux noms ou deux verbes sous une même affirmation ou sous une même négation. Telles sont pour l'affirmation *et, aussi, tant... que* ; pour la négation, *ni, non plus*.

## N° DCCLXXX.

## CONJONCTIONS ALTERNATIVES.

La fortune, soit bonne ou mauvaise, soit passagère ou constante, ne peut rien sur l'âme du sage.  
(MARMONTEL.)

Ou bien, quelque malheur qu'il m'en puisse arriver,  
Ce n'est que par ma mort qu'on le peut obtenir.  
(RACINE.)

Un mal funeste et contagieux se répandit et s'éleva dans les principales villes de la Normandie, soit que l'intempérie des saisons eût laissé dans les airs quelque maligne impression ; soit qu'un commerce fatal y eût apporté des pays éloignés, avec de fragiles richesses, des semences de maladie et de mort ; soit que l'ange de Dieu eût étendu sa main pour frapper cette malheureuse province.  
(FLÉCHIER.)

Les *conjonctions alternatives* sont celles qui marquent alternative ou distinction dans le sens des choses dont on parle. Ce sont : *ou, ou bien, soit, soit que*.

## N° DCCLXXXI.

## CONJONCTIONS ADVERSATIVES.

On aime à deviner les autres, mais on n'aime pas à être deviné.  
(VAUVENARGUES.)

Plus j'apprends son mérite, et plus mon feu s'augmente ;  
Cependant mon devoir est toujours le plus fort.  
(CORNEILLE.)

Les Machabées étaient vaillants ; néanmoins il est écrit qu'ils combattaient par leurs prières plus que par leurs armes.  
(BOSSUET.)

Ses écrits, pleins partout d'affreuses vérités, étincellent pourtant de sublimes beautés.  
(BOILEAU.)

Dans quelle inquiétude, Esther, vous me jetez !  
Toutefois qu'il soit fait comme vous souhaitez.  
(RACINE.)

La mode éloigne les cheveux du visage, bien qu'ils ne croissent que pour l'accompagner.  
(LA BRUYÈRE.)

Les *conjonctions adversatives* sont celles qui lient deux propositions en marquant opposition dans la seconde à l'égard de la première. Ce sont : *mais, cependant, néanmoins, pourtant, toutefois, bien que*.

N° DCCLXXXII.

CONJONCTIONS RESTRICTIVES.

Qui peut de vos desseins révéler le mystère,  
*Sinon* quelques amis engagés à se taire ?

(RACINE.)

Qu'est-ce que le fils de l'homme, *si ce n'est* du  
fumier et de la boue ?

(BOSSUET.)

... *Quot qu'on fasse,*

Rien ne change un tempérament.

(LA FONTAINE.)

Ah ! *pour* être dévot, je n'en suis pas moins homme.

(MOLIERE.)

Il fait bon craindre, *encor que* l'on soit saint.

(LA FONTAINE.)

De vos songes menteurs l'imposture est visible,  
*A moins que* la pitié qui semble vous troubler,  
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.

(RACINE.)

Les *conjonctions restrictives* sont celles qui restreignent, de quelque manière que ce soit, une idée ou une proposition. Telles sont : *sinon, si ce n'est, si ce n'est que, quoique, pour* employé dans le sens de *quoique ; encore que, à moins que, à moins de*.

N° DCCLXXXIII.

CONJONCTIONS HYPOTHÉTIQUES OU CONDITIONNELLES.

Nul empire n'est sûr, s'il n'a l'amour pour base.

(VILLEFRÉ.)

Je serais votre ami *quand bien même* vous ne le  
voudriez pas.

(ACADÉMIE.)

*Quand* la nature n'aurait pas donné à M<sup>me</sup> de  
Montausier tous ces avantages de l'esprit, elle aurait  
pu les recevoir de l'éducation.

(FLÉCHIER.)

Bien des gens s'embarrassent peu de la route,  
*pourvu qu'elle* les mène à la source des richesses.

(DICT. DE MAXIMES.)

Les *conjonctions conditionnelles* ou *hypothétiques* sont celles qui lient deux propositions par une supposition ou en marquant une condition. Telles sont les suivantes : *si, quand, quand même, quand bien même, pourvu que, supposé que, au cas que, en cas que, bien entendu que, à condition que, à la charge que*.

Nous nous arrêtons là, car il serait inutile de suivre les grammairiens dans les nombreuses classifications qu'ils font des conjonctions. Nous préférons considérer ces sortes de mots relativement à l'expression.

Sous le rapport de l'expression, les conjonctions se divisent en *simples* et en *composées*. Les conjonctions pures ou simples sont celles qui sont exprimées en un seul mot ; les conjonctions composées sont celles qui se forment de plusieurs mots. Outre ces deux divisions, il y en a encore une troisième qui comprend les mots pris accidentellement comme conjonctions.

TABLEAU DES CONJONCTIONS.

N° DCCLXXXIV.

CONJONCTIONS PURES OU SIMPLES.

Et, ni, ou, que, si, car, or, donc, ainsi, comme, lorsque, mais, pourquoi, puisque.  
que, quand, quoique, savoir, toutefois

Si est conjonction ; il est adverbe quelquefois, ou il répond à *oui*.

#### LOCUTIONS CONJONCTIVES.

Soit que, bien que, dès que, sitôt que, aussitôt que, avant que, après que, tandis que, pendant que, afin que, si peu que, si ce n'est que, supposé que, bien entendu que, condition que, attendu que, non plus que, pour que, parce que, pourvu que, et c. que, à moins que, sinon que, au lieu que, encore que, aussi bien que, de même que, ainsi que, vu que, de façon que, depuis que, jusqu'à ce que, de manière que, quel même, quand bien même, d'où vient que, sans que, etc

#### MOTS ACCIDENTELLEMENT PRIS COMME CONJONCTIONS.

Toujours, encore, cependant, néanmoins, pourtant, ainsi, aussi, d'ailleurs, bien plus, etc.

Il est captif ; *toujours* est-il content.

Il est misérable ; *cependant* il ne se plaint pas, etc.

*Sinon, partant et soit* jouent le rôle de conjonctions, quoiqu'ils soient des propositions tout entières.

#### EXERCICE ANALYTIQUE.

Dieu absout *aussitôt* qu'il voit la pénitence dans le cœur. (PASCAL.)  
*Pourvu* qu'on soit content, qu'importe qu'on admire ? (VOLTAIRE.)  
 Est-on laid *jamais*, *dès* qu'on est bon *mère* ? (GOURS.)  
 Les grands emplois, *selon* qu'on s'en acquitte, (PARRAULT.)  
 Font voir le degré du mérite.  
 Tout en irait mieux sur la terre,  
 Si chacun se bornait à faire  
 Le métier pour lequel Jupiter l'appela. (AUBREY.)

Le monde est vieux, dit-on ; je le crois ; *cependant* (La Fontaine)  
 Il le faut amuser encore comme un enfant.  
 Le monde est un passage infesté de brigands ;  
 Mais les petits voleurs travaillent pour les grands. (TASSO)  
 ..... La mort s'avance : (Lafontaine)  
 Les grands ni les petits n'échappent à sa loi.  
 La nature est partout variée et féconde.  
 Il n'est point de vertu, *lorsqu'il* n'est point d'ignorance. (Lafontaine)

### DE LA PLACE DES CONJONCTIONS.

#### ----- N° DCCLXXXV. -----

CONJONCTIONS ET EXPRESSIONS CONJONCTIVES QUI PEUVENT SE PLACER, TANTÔT AU PREMIER MEMBRE DE LA PÉRIODE, TANTÔT AU SECOND.

##### PLACÉES AU PREMIER MEMBRE DE LA PÉRIODE.

*Pendant que* les Romains méprisèrent les richesses, ils furent sobres et vertueux. (BOSSUET.)

*Tandis que* tout change et périt dans la nature, la nature elle-même reste immuable et impérissable. (MARMONTEL.)

*Aussitôt que* le khan de Tartarie a dîné, un héraut crie que tous les autres princes de la terre peuvent aller dîner, si bon leur semble. (MONTESQUIEU.)

*Dès qu'on* sent qu'on est en colère, il ne faut ni parler ni agir. (MARMONTEL.)

*Afin qu'on* ne puisse douter de leur bonne foi, non plus que de leur persuasion, il les oblige à sceller leur témoignage de leur sang. (BOSSUET.)

##### PLACÉES AU SECOND MEMBRE DE LA PÉRIODE.

Le vrai sage n'est appliqué qu'à bien faire, *pendant que* le fanfaron travaille à ce que l'on ée a lui qu'il a bien fait. (La Bruyère.)

La religion eut ses David et ses Salomon, qui se girent d'habiter des palais superbes, *tandis que* le Seigneur n'avait pas où reposer sa tête. (MABILLON.)

Dieu absout *aussitôt* qu'il voit la pénitence dans le cœur. (PASCAL.)

Le docteur n'instruit plus *dès qu'il* devient pédant. (SANTÉLLO.)

Dieu accorde quelquefois le sommeil aux ne chante, *après que* les bons sont tranquilles. (SANTÉLLO.)

*Parce que* les grandes fêtes se passaient toujours sans rien changer à sa fortune, Théonas murmurait contre le temps présent. (LA BAUVÈRE.)

*Puisque* j'ai commencé de rompre le silence, il faut poursuivre. (RACINE.)

*Lorsque* Rome a parlé, les rois n'ont plus d'amis. (VOLTAIRE.)

*Quoique* le ciel soit juste, il permet bien souvent Que l'iniquité règne, et marche en triomphant. (Id.)

*De peur que* ma présence soit ici criminelle, je te laisse. (MOLIERE.)

*Avant que* le sommeil te ferme la paupière, Sur tes œuvres du jour porte un regard sévère. (LEFRANC DE POMPIGNAN.)

*Bien qu'à* ses déplaissirs mon âme compatisse, Ce que le comte a fait semble avoir mérité Ce juste châtiment de sa témérité. (CORNEILLE.)  
Si le prince est un sot, le peuple est sans génie. (PIRON.)

*Après que* Dieu eut donné de si heureux succès à cette guerre, il s'appliqua tout entier à régler ses états. (FLÉCHIER.)

*Depuis qu'elle* fut promise à Jésus-Christ, elle ne chercha plus qu'à lui plaire. (Id.)

*Sitôt que* sur un vice ils pensent me confondre, C'est en me corrigeant que je sais leur répondre. (BOILEAU.)

*Tant qu'on* hait beaucoup, on aime encore un peu. (M<sup>me</sup> DE LA SÈVE.)

*Ainsi que* la vertu, le crime a ses degrés. (RACINE.)

*Quand vous* me haïriez, je ne m'en plaindrais pas. (Id.)

Il y a des vérités qui sont la source des plus grands désordres, *parce qu'elles* remuent toutes les passions. (CHATEAUBRIAND.)

Fais du bien aujourd'hui, *puisque* tu vis encor ; Crois-moi : c'est le plus doux, le seul emploi de l'or. (VILLEFRÉ.)

Il n'est point de vertu, *lorsqu'il* n'est point d'épreuve. (RESNEL.)

Nous avons marché longtemps tout nus, *quoique* le climat ne soit pas chaud. (VOLTAIRE.)

Sois donc prêt à frapper, *de peur qu'on* nous pré- (Id.) [viennet.

Il fut des citoyens *avant qu'il* fût des maîtres. (Id.)

La mode éloigne les cheveux du visage, *bien qu'ils* ne croissent que pour l'accompagner. (LA BAUVÈRE.)

Que font les toits dorés, si l'on n'y vit en maîtres ? (IMBERT.)

Il faut bonne mémoire *après qu'on* a menti. (CORNEILLE.)

Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure, *Depuis que* votre corps languit sans nourriture. (RACINE.)

On va bien loin *sitôt qu'on* se fourvoie. (VOLTAIRE.)

Je les lui promettais *tant qu'a* vécu son père. (RACINE.)

La guerre a ses faveurs *ainsi que* ses disgrâces. (Id.)

Je serais votre ami *quand bien même* vous ne le voudriez pas. (ACADÉMIE.)

Les conjonctions ou expressions conjonctives qui peuvent se placer tantôt au premier membre d'une période, tantôt au second, sont :

Pendant que.

Aussitôt que.

De même que.

Cependant que.

Si et quand.

A cause que.

A moins que.

De crainte que.

Au cas que.

Sans que.

Tandis que.

Dès que.

Lorsque.

Quoique.

Après que.

Ainsi que.

Attendu que.

En cas que.

Si ce n'est que.

Afin que.

*Parce que.*

*De peur que.*

*Avant que.*

*Depuis que.*

*A moins que.*

*De sorte que.*

*Jusqu'à ce que.*

*Outre que.*

*Supposé que.*

*Puisque.*

*Tant que.*

*Bien que.*

*Encore que.*

*Sitôt que.*

*Soit que.*

*Au reste.*

*Durant que.*

*Ou bien.*

*Pourvu que.*

*Vu que.*

Néanmoins, la place de ces conjonctions dépend de celle qu'occupent les propositions qu'elles précèdent.

Quand une phrase est composée de deux propositions unies par une conjonction, l'harmonie et la clarté demandent ordinairement que la plus courte marche la première. On ne s'exprimerait donc ni avec grâce ni avec harmonie

#### EN DISANT :

On a bien de la peine à soupçonner son semblable de n'être pas honnête homme, *lorsqu'on* l'est soi-même.

#### AU LIEU de :

*Lorsqu'on* est honnête homme, on a bien de la peine à soupçonner les autres de ne l'être pas. (WAILLY.)

On ne peut haïr une religion qui ne prêche que la vertu, *quand* on est vertueux.

A quoi bon une table servie avec somptuosité et avec profusion, *puisque* la nature se contente de peu ?

Quand on est vertueux, on ne peut haïr religion qui ne prêche que la vertu. (WALLAT.)

*Puisque* la nature se contente de peu, à quoi bon une table servie avec somptuosité et avec profusion ! (D'OLIVET.)

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Pendant qu'il dort, lisez.  
Parce qu'il est riche, il est arrogant.

Lisez, pendant qu'il dort.  
Il est arrogant, parce qu'il est riche.

## N° DCCLXXXVI.

### CONJONCTIONS OU EXPRESSIONS CONJONCTIVES QUI SE PLACENT TOUJOURS AU SECOND MEMBRE DE LA PÉRIODE.

Ma foi, le plus sûr est de finir ce sermon,  
*Aussi bien* je vois là ces melons qui t'attendent.  
(BOILEAU.)

Qui peut compter sur le lendemain ? Et *cependant*  
nous vivons comme si tout ceci ne devait jamais  
finir. (MASSILLON.)

On reconnaît Joad à cette violence ;  
*Toutefois* il devrait montrer plus de prudence.  
(RACINE.)

Le conquérant est craint, le sage est estimé ;  
*Mais* le bienfaisant charime, et lui seul est aimé.  
(VOLTAIRE.)

Les tourterelles se fuyaient ;  
Plus d'amour, *partant* plus de joie.  
(LA FONTAINE.)

La fortune est inconstante ; *c'est pourquoi* on  
doit toujours avoir des sujets de crainte dans la pro-  
spérité, et des motifs d'espérance dans l'adversité.  
(DICTIONNAIRE DE MAXIMES.)

Je pense : donc Dieu existe ; car ce qui pour-  
rait me le faire douter, je ne le dois point à moi-même.  
(LA BRETTE.)

Qui peut de vos desseins révéler le mystère,  
*Si non* quelques amis engagés à se taire ?  
(RACINE.)

Il consentit de traiter d'égal avec l'archiduc, à  
condition qu'en lieu tiers, ce prince ferait les hon-  
neurs des Pays-Bas. (BOSSUET.)

Il a véritablement quelques défauts ; *au surplus*,  
il est honnête homme. (ACADÉMIE.)

Il y a trois choses à consulter ; *savoir* : le juste,  
l'honnête et l'utile. (MARMONTILLI.)

Les quatre lettres I. N. R. I., qui sont au haut  
de la croix de Notre-Seigneur, signifient *Jesu*  
*Nazarenus, rex Judæorum ; c'est-à-dire, Jésus*  
*de Nazareth, roi des Juifs.* (GIBLARD.)

Les conjonctions ou expressions conjonctives qui doivent toujours se mettre entre deux membres de phrase et qui ne peuvent jamais commencer le discours, à moins qu'on ne le suppose momentanément interrompu, sont les suivantes :

Aussi bien.  
Toutefois.  
Partant.  
C'est pourquoi.  
Par conséquent.

Cependant.  
Mais.  
Pourtant.  
C'est-à-dire.  
Après tout.

Donc.  
Sinon.  
A condition que.  
C'est à savoir.  
En effet.

Car.  
Savoir.  
Au surplus.  
Sans quoi.  
Et puis.

On a blâmé Malherbe et Corneille d'avoir commencé des phrases poétiques par *donc*, et l'on a eu tout à la fois raison et tort : raison, si l'on veut s'en tenir à la rigueur grammaticale ; tort, si l'on ne sent pas que c'est un tour, un mouvement piédestal qui supprime les antécédents, les idées antérieures, pour se jeter sur l'idée dominante,

*Donc* un nouveau labour à tes armes s'apprête !

Le poète suppose que le héros auquel il s'adresse a rempli toute la terre du bruit de ses hauts faits, et qu'il serait superflu de les rappeler ; il conclut d'après eux, et le grammairien n'a pas plus le droit d'appliquer sa règle à la marche du génie, que le géomètre son compas à l'Apollon du Belvédère. Dans la poésie, comme dans les arts, l'effet est tout, et quiconque le produit, n'importe comment, sans offenser le goût ou la raison.

mérite des éloges. Il y a dans la littérature, comme dans les arts, un point de vue, disons mieux, de sentiment que la nature seule et non la méthode peut faire saisir par ses favoris : ce point produit l'effet désiré ; l'irrégularité qui le cause disparaît aux yeux *illusionnés* par le talent de l'artiste ou de l'écrivain.

*N. B.* Le seul mot qui se place toujours au premier membre de la période, c'est le mot *comme* employé accidentellement comme conjonction :

*Comme il ne comprend rien, un sot fronde sans cesse.* (VOISENON.)

Néanmoins, remarque Voltaire, toutes les phrases qui commencent par *comme* sentent la dissertation, le raisonnement ; et la chaleur du raisonnement ne permet guère, dans les vers, l'emploi de ce tour prosaïque.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je pense, donc j'existe.  
Vous le voulez ; toutefois vous pourriez..  
Vous êtes riche ; mais je le suis plus que vous.  
Plus d'argent, partant plus de joie.

Faites-le, sinon vous êtes mort.  
Je le dirai, à condition que...  
Il y a trois choses à considérer : savoir :  
L'homme est faible, c'est pourquoi ..

## OBSERVATIONS SUR L'EMPLOI DE LA PLUPART DES CONJONCTIONS.

ET.

### — N° DCCLXXXVII. —

#### Et répété ou non répété.

##### Et non répété.

L'esprit, la science et la vertu sont les véritables biens de l'homme. (DICT. DE MAXIMES.)

Elle sort pompeuse et parée.

(MALHERBE.)

Les véritables sages vivent entre eux et tranquilles.

(VOLTAIRE.)

Et partout où coula le nectar enchanté,  
Coururent le plaisir, l'audace et la gaité.

(DEILLE.)

Ils meurent ; de ces lieux s'exilent

La douce rêverie et les discrets amours. (Id.)

Le sage est ménager du temps et des paroles.

(LA FONTAINE.)

On ne parla que de pinceaux,

D'ombres et de couleurs, d'images, de tableaux.

(LA HARPE.)

Plus loin, le tambourin, le fifre et la trompette,  
Font entendre des airs que le vallon répète.

(SAINT-LAMBERT.)

Quand Lucullus vainqueur triomphait de l'Asie,  
L'airain, le marbre et l'or frappaient Rome éblouie.

(DEILLE.)

Les plaintes, les regrets et les pleurs sont perdus.

(VOLTAIRE.)

##### Et répété.

Et le riche et le pauvre, et le faible et le fort,  
Vont tous également des douleurs à la mort.

(VOLTAIRE.)

Une coquette est un vrai monstre à fuir ;  
Mais une femme, et tendre, et belle, et sage,  
De la nature est le plus digne ouvrage.

(Id.)

Quel carnage de toutes parts !  
On égorge à la fois les enfants, les vieillards,

Et la sœur et le frère,

Et la fille et la mère,

Le fils dans les bras de son père.

(RACINE.)

Les plats sont mis sur la table divine  
Des belles mains de la tendre Euphrosine,  
Et de Thalie et de la jeune Églé,

Qui, comme on sait, sont là-haut les trois Grâces  
Dont nos pédants suivent si peu les traces.

(VOLTAIRE.)

Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud,  
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.

(MOLIERE.)

Des dieux les plus sacrés j'invoquai le nom,  
Et la chaste Diane et l'auguste Junon,

Et tous les dieux enfin. (RACINE.)

... Dans la saison d'amour,  
Et l'épouse et l'époux ont le même séjour.

DEILLE.)

Lorsqu'on ne veut exprimer qu'une simple addition, il suffit d'employer un seul *et*, qu'on place devant le dernier mot additionné, comme dans les exemples de la première colonne.

Mais s'il s'agit d'agrandir, de grossir les objets, on multiplie les *et*, ainsi qu'on le voit dans les exemples de la deuxième colonne.

Souvent on se contente de distinguer par la ponctuation les parties énumérées ; exemples :

Il avait *vosre port, vos yeux, vosre langags.*  
(RACINE.)

Vous eussiez vu tomber à bas  
*Épaules, nez, mentons, cuisses, pieds, jambes, bras.*  
(VOLTAIRE.)

Quiconque est riche est tout : sans sagesse il est sage ;  
Il a, sans rien savoir, la science en partage.  
Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang.  
*La vertu, la valeur, la dignité, le sang.*  
(BOILEAU.)

Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,  
Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haine.  
(VOLTAIRE.)

L'emploi de *et* serait vicieux si, dans les parties énumérées, il y avait gradation, ou si le dernier mot était récapitulatif

Femmes, moines, vieillards, tout était descendu ;  
L'équipage suait, soufflait, était rendu.  
(LA FONTAINE.)

Je confesserai tout ; exil, assassinats,  
Poison même.  
(RACINE.)

Comment se trouve-t-il tant d'hommes qui, pour  
si peu d'argent, se font les persécuteurs, les satel-  
lites, les bourreaux des autres hommes ?  
(VOLTAIRE.)

Je le vis, je rongis, je pâlis à sa vue. (RACINE.)

Quelquefois, pour plus de clarté, et pour éviter plusieurs sortes de *et*, on en supprime un, comme dans ces exemples :

Boileau fut tout à la fois la terreur, le fléau des  
méchants poètes, et le défenseur, l'appui des bons  
écrivains.  
(DOMERGUE.)

L'homme est un assemblage de lumière et d'igno-  
rance, d'espérance et d'incertitude. (PLUCHE.)

La coupe de la première de ces phrases en deux parties aurait été perdue ou insens-  
sible, si l'on avait dit : *Boileau fut la terreur ET le fléau des méchants poètes, ET le dé-  
fenseur ET l'appui des bons écrivains*

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Jaloux et de son bonheur et de sa fortune.  
Et les pleurs et la rage...

Jaloux de son bonheur et de sa fortune.  
Les pleurs et la rage...

----- N° DCCLXXXVIII. -----

### DES MOTS LIÉS PAR *et*.

#### ET UNISSANT DES SUBSTANTIFS.

L'AMBITION et l'AVARICE des hommes sont les  
seules sources de leur malheur. (FÉNÉLON.)

L'HARMONIE et son BRUIT flatteur sont l'ornement  
de la pensée. (VOLTAIRE.)

#### ET UNISSANT DES ADJECTIFS.

Dans le fond d'un château, TRANQUILLE et SOLITAIRE,  
Loin du bruit des combats elle attendait son père.  
(VOLTAIRE.)

Je me tranquillisais ; OISIF et SOLITAIRE,  
Je goûtais le plaisir de n'avoir rien à faire.  
(DORAT.)

Je m'en retournerai SEULE et DÉSESPÉRÉE.  
(RACINE.)

**Et UNISSANT DES VERBES.**

O puissante nature, ô grande enchantresse!  
 Tout ce que j'aperçois me CHARME et m'INTÉRESSE.  
 (LA HARPE.)

Le triomphe de la religion est **de CONSOLER**  
 l'homme dans le malheur, et de **MÊLER** une dou-  
 ceur céleste aux amertumes de la vie.  
 (MARMONTEL.)

**Et UNISSANT DES PROPOSITIONS.**

Généralement, les gens qui savent peu parlent  
 beaucoup, et les gens qui savent beaucoup parlent  
 peu.  
 (J.-J. ROUSSEAU.)

L'adulation enfante l'orgueil, et l'orgueil est tou-  
 jours l'écueil fatal de toutes les vertus.  
 (MASSILLON.)

Il fut témoin des regrets touchants qu'Eudoxe  
 donnait à sa mère, et il en revint pénétré.  
 (MARMONTEL.)

La conjonction *et* ne peut lier que des mots de même nature, des verbes avec des verbes, des noms avec des noms, des adjectifs avec des adjectifs, etc., etc. Ce serait jeter du trouble dans les idées que de l'employer pour réunir, par exemple, l'état d'un être avec sa qualité : *Louis XIV était roi et FIER*, pour ne pas répéter *il était fier*. La phrase est même affaiblie par cette contraction ; les deux idées, les deux motifs qu'elle exprime, sont confondus. On veut dire : *il était roi, DE PLUS il était fier*.

Cette réunion imprévue forme une disparate, un choc entre deux idées, plus désa-  
 gréable encore lorsque l'*et* joint un substantif avec un verbe : *Vous aimez le JEU et à GAGNER* ; dites : *vous aimez le JEU et le GAIN*, d'autant mieux que vous satisferez l'har-  
 monie par la suppression d'un dur hiatus.

Nous disons que la conjonction *et* lie des substantifs avec des substantifs, des verbes avec des verbes, etc. Mais cette liaison ne peut avoir lieu qu'en vertu d'une ellipse ; car, quoique les conjonctions ne paraissent lier que des mots, elles joignent pourtant toujours, et ne peuvent jamais lier que des propositions. Dans cette phrase : *J'ai lu Voltaire et Rousseau*, il semble d'abord que la conjonction *et* ne lie que les deux noms *Voltaire* et *Rousseau* ; l'analyse fait voir qu'elle unit deux propositions ; car cette phrase est un abrégé de : *J'ai lu Voltaire ET (j'ai lu) Rousseau*. C'est le désir d'être plus concis qui a introduit l'usage où l'on est de dire : *J'ai lu Voltaire ET Rousseau*.

La Bruyère a-t-il pu dire :

*Un honnête homme qui dit : OUI ET NON, mérite d'être cru. Son caractère jure pour lui, donne créance à ses paroles, et lui attire toute sorte de confiance.*

Lemare condamne cette phrase. Voici son raisonnement : « On ne peut dire *oui* ET »  
 » *non* que dans des temps différents. On peut dire *oui* sur une question, et *non* sur une »  
 » autre ; mais, sur chaque point, c'est *oui* OU *non* qu'il faut dire, si en effet on veut mé- »  
 » riter d'être cru. »

Bien que ce raisonnement soit juste en lui-même, ce serait se montrer par trop sé-  
 vère que d'en tirer la conséquence que la phrase de La Bruyère est viciieuse. Pour nous,  
 nous la trouvons très-claire, et nous croyons même qu'elle perdrait beaucoup de sa  
 force si on remplaçait *et* par *ou*. Ce que Lemare n'a pas même entrevu, c'est que cette  
 phrase est elliptique, et qu'elle est un abrégé de *Un honnête homme qui dit OUI (quand*  
*il faut dire OUI) et NON (quand il faut dire NON) mérite d'être cru*. La Bruyère aurait cru  
 faire injure à ses lecteurs en exprimant les mots que nous avons rétablis, et que tout le  
 monde, Lemare excepté, peut rétablir comme nous.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

Le cheval et l'âne.  
 Le sage et le vert.  
 Sa figure me charme et m'intéresse.

Bois et roseau.  
 Riches et pauvres.  
 Savants et ignorants.

## NI.

## N° DCCLXXXIX.

## NI RÉPÉTÉ OU NON RÉPÉTÉ.

## NI NON RÉPÉTÉ.

Le soleil *ni* la mort ne se peuvent regarder fixement.  
(LA ROCHEFOUCAULD.)

Quoi ! le ciel *ni* d'enfer n'ont rien qui l'épouvante ?  
(TH. CORNEILLE.)

La volupté *ni* la mollesse ne peuvent contenter nos cœurs.  
(LEBRUN.)

Dans son cœur malheureux son image est tracée :  
La vertu *ni* le temps ne l'ont point effacée.  
(VOLTAIRE.)

L'absence *ni* le temps n'effaceront jamais  
De son cœur affligé le prix de vos bienfaits.  
(LONGEPINARE.)

## NI RÉPÉTÉ.

Ni l'or, *ni* la grandeur ne nous rendent heureux.  
(LA FONTAINE.)

Ni ma santé, *ni* mon goût, *ni* mes travaux, ni  
me permettent de quitter ma douce retraite.  
(VOLTAIRE.)

Ni le reproche, *ni* la crainte, *ni* l'ambition, ne  
trouble les instants d'un bonhôte homme en place.  
(MARMONTEL.)

Ni la bienfaisance, *ni* l'humanité, *ni* son devoir,  
ne lui permettaient de venir faire à sa sœur une  
telle insulte.  
(Id.)

Ni sa jeunesse, *ni* les charmes de Calypso et de  
ses nymphes, *ni* les traits enflammés de l'Amour,  
n'ont pu surmonter les artifices de Minerve.  
(PÉNÉLOPE.)

Ni s'emploie dans les phrases négatives, et, comme on le voit, il peut ou non se répéter. Lorsqu'il est répété, la phrase en acquiert une bien plus grande énergie.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Les sciences *ni* les lettres...  
Son père *ni* lui...

Ni les sciences ni les lettres...  
Ni son père ni lui...

## N° DCCXC.

NI SUIVI OU NON SUIVI DE *pas* OU DE *point*.SUIVI DE *pas* OU DE *point*.

Buchanan *ni* Grotius ne l'ont **PAS** fait dans leurs poèmes.  
(CORNEILLE.)

Dans son cœur malheureux son image est tracée :  
La vertu *ni* le temps ne l'ont **POINT** effacée.  
(VOLTAIRE.)

Mais l'un *ni* l'autre enfin n'était **POINT** nécessaire,  
(RACINE.)

SANS *pas* OU *point*.

Ni Buchanan *ni* Grotius ne l'ont fait dans leurs poèmes.

Son image est tracée *dans* son cœur : *ni* la vertu  
*ni* le temps ne l'ont effacée.

Ni l'un *ni* l'autre enfin n'était nécessaire.

Dans ces sortes de phrases il est plus élégant de supprimer *pas* et *point* et de répéter *ni*. (V. le chapitre des Adverbes.)

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il ne cultive *pas* les lettres ni les sciences.  
Cet enfant n'est *pas* instruit ni modeste.  
Il n'agit *pas* lentement ni prudemment.

Il ne cultive ni les lettres ni les sciences.  
Cet enfant n'est ni instruit ni modeste.  
Il agit ni lentement ni prudemment.

—••••• N° DCCXCI. •••••—

**EMPLOI DE *et* OU DE *ni* DANS LES PHRASES NÉGATIVES.**

**AVEC *et*.**

Ce qu'on ne peut plus recouvrer,  
Il faut le savoir perdre; *et* les pleurs *et* la rage  
Ne le font pas récupérer.

(FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.)

Hélas! j'ai beau crier *et* me rendre incommode,  
L'ingratitude *et* les abus  
N'en seront pas moins à la mode.

(LA FONTAINE.)

Car vous ne m'épargnez guère,  
Vous, vos bergers *et* vos chiens. (Id.)

Rien n'est si aisé *et* si commun que de calomnier  
à demi-mot, *et* rien n'est si difficile que de repousser  
cette espèce de calomnie. (LA HARPE.)

Les animaux n'inventent *et* ne perfectionnent  
rien. (BUFFON.)

Nos langues n'ont pas l'harmonie *et* la précision  
des langues anciennes. (MARMONTEL.)

Le sénat *et* le peuple romain n'oublent ni les  
services ni les injures. (VERTOT.)

**AVEC *ni*.**

Simon, *ni* ton corps *ni* ton âme  
N'appartiendront plus à ta dame.

(LA FONTAINE.)

Et les soins défilants, les verroux *et* les grilles,  
Ne font point la vertu des femmes *ni* des filles.  
(MOLIERE.)

S'ils n'ont point d'armes *ni* de chiens, il continue  
à marcher d'assurance. (BUFFON.)

On n'est jamais si heureux *ni* si malheureux qu'on  
se l'imagine. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Les grands *ni* les rois ne peuvent se perdre *ni* se  
sauver tout seuls. (MASSILLON.)

À la table de Cléomène, il n'y avait point de mu-  
sique *ni* de concert. (MONTESQUIEU.)

. . . Quand le mal est certain,  
La plainte *ni* la peur ne changent le destin.  
(LA FONTAINE.)

Les grammairiens ont fait une règle par laquelle ils excluent *et* des phrases négatives, et veulent le faire remplacer par *ni*. Les exemples de la première colonne et des milliers d'autres que nous pourrions citer donnent un démenti à cette règle. Lorsqu'on énumère plutôt qu'on n'additionne, *ni* convient mieux : *NI ton corps NI ton âme; Hortense NI Dami; des femmes NI des filles. Et*, au contraire, s'emploie quand il s'agit plutôt d'additionner que d'énumérer : *ET les pleurs ET la rage ne le font pas récupérer*; c'est-à-dire ces deux choses ensemble, les *pleurs* *et* la *rage*, ne le font pas récupérer. La Fontaine cumule aussi les objets lorsqu'il dit : *L'ingratitude et les abus; vous, vos bergers et vos chiens*.

Boniface pense que, dans les quatre derniers exemples de la première colonne, l'emploi de *ni*, conforme à l'usage le plus général, serait préférable.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

Les pleurs *et* la rage ne...  
Le bien *et* le mal ne...  
L'ingratitude *et* les abus ne...  
L'or *et* la grandeur ne...

Les pleurs *ni* la rage ne...  
Le bien *ni* le mal ne...  
L'ingratitude *ni* les abus ne...  
L'or *ni* la grandeur ne...

—••••• N° DCCXCII. •••••—

**EMPLOI DE *ni* APRÈS *sans***

**Sans RÉPÉTÉ.**

Les plus charmantes retraites ne plaisent guère  
*SANS* Bacchus *et sans* Cérès. (LE SAGE.)

**Sans REMPLACÉ PAR *ni*.**

Un ennemi, dit un célèbre auteur,  
Est un soigneux et docte précepteur,  
Fâcheux parfois, mais toujours salutaire,  
Et qui nous sert *sans* gages *ni* salaire.  
(J.-B. ROUSSEAU.)

Quelques aborigènes, espèce de sauvages, vivent indépendants et isolés, *SANS lois et sans gouvernement.* (DURKAY DE LA MALLE.)

Faites ce changement *sans retard et sans bruit.* (RAYNOUARD.)

*SANS joie et sans murmure* elle semble obéir. (RACINE.)

Assis le plus souvent aux portes du palais, *SANS* se plaindre de vous *ni* de sa destinée, Il y trahue, seigneur, sa vie infortunée. (RACINE.)

Il la trouve *SANS* peine *ni* travail. (BUFFON.)

*SANS* crainte *ni* pudeur, *SANS* force *ni* vertu. (RACINE.)

Comme on le voit, on peut dire : *SANS Bacchus ET SANS Cérès ; SANS lois ET SANS gouvernement ; SANS retard ET SANS bruit ;* ou, pour éviter la répétition de *sans* : *SANS gages NI salaire, SANS peine NI travail*, etc. C'est à l'oreille à décider si la répétition de *sans* doit ou non avoir lieu.

Les exemples où *ni* se trouve employé sont peut-être les plus nombreux ; en voici quelques autres à l'appui de ceux que nous avons déjà cités :

Un roman, *SANS* blesser les lois *ni* la coutume, Peut conduire un héros au douzième volume. (BOILEAU.)

Tarquin prit la couronne *SANS* être élu par le sénat *ni* par le peuple. (MONTESQUIEU.)

On arma tous les habitants *SANS* distinction de sexe *ni* d'âge. (DE SÉNE.)

Vous perdrez ainsi la confiance de vos amis *SANS* les avoir rendus *ni* meilleurs *ni* plus habiles. (VOLTAIRE.)

Je reçus et je vois le jour que je respire, *SANS* que père *ni* mère ait daigné me sourire. (RACINE.)

Dans les rêves, les sensations se succèdent *SANS* que l'âme les compare *ni* les réunisse. (BUFFON.)

Dans la phrase suivante Fénelon a fait usage seulement de *et* après *sans* : *Il n'y a point de véritable vertu SANS le respect ET l'amour des dieux.*

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Sans force et sans vertu.  
Voir la mort sans la craindre et sans la désirer.  
Sans apprêt et sans prétention.

Sans force ni vertu.  
Voir la mort sans la craindre ni la désirer.  
Sans apprêt ni prétention.

## —••••• N° DCCXCIII. •••••—

### Ni APRÈS empêcher, défendra.

Nous DÉFENDONS que vous insultiez au malheur, *et* que vous lui refusiez votre assistance. (Cité par BOINVILLIERS.)

Le ministre a EMPÊCHÉ que cet opuscule ne fût imprimé, *et* qu'il ne circulât manuscrit. (Id.)

Nous pourrions, par un prompt achat de cette esclave, EMPÊCHER qu'un rival nous prévienne *et* nous brave. (MOLIERE.)

Lui-même en mesura le nombre et la cadence, DÉFENDIT qu'un vers faible y pût jamais entrer, *Ni* qu'un mot déjà mis osât s'y remonter. (BOILEAU.)

Bientôt ils DÉFENDRONT de peindre la prudence, De donner à Thémis *ni* bandeau *ni* balance. (Id.)

J'EMPÊCHE que, pendant le reste de l'année, on appelle quelqu'un en jugement pour cette affaire, *ni* qu'on le mette en prison. (VEROT.)

« Quand les verbes *empêcher, défendre*, etc., sont employés affirmativement, il faut, disent la plupart des grammairiens, se servir de *et* à la place de *ni*, dans la proposition additionnelle. »

Les exemples de la seconde colonne nous font assez voir le peu d'exactitude de cette règle.

En effet, ils nous prouvent qu'on peut se servir de *ni* par syllepse, après une expression de défense ou de privation ; ce qui équivaut en quelque sorte à une idée négative.

Il serait d'autant plus rigoureux de condamner ces exemples, qu'on en trouve en grand nombre dans la plupart de nos meilleurs écrivains

Nous croyons même avec Boniface que *je vous défends d'ouvrir la porte NI la fenêtre*, a un tout autre sens que *je vous défends d'ouvrir la porte ET la fenêtre*.

### EXERCICE PHRASÉOLOGIQUE.

*Je vous défends de sortir et de jouer.*

*Je vous défends de sortir NI de jouer.*

## N° DCCXCIV.

*NI SUIVI DE ne.*

Un sot *ni n'entre, ni ne sort, ni ne se lève, ni ne se tait, ni n'est sur ses jambes comme un homme d'esprit.*

(LA BRUYÈRE.)

Son grand cœur *ni ne s'aigrit, ni ne s'emporte contre elle.*

(BOSSUET.)

... Pour vivre exempt de chagrin,  
Il faudrait *ne voir ni n'entendre.*

(NIVERNAIS.)

C'est parce que les animaux ne peuvent joindre ensemble aucune idée, qu'ils ne pensent *ni ne parlent*; c'est par la même raison qu'ils n'inventent *ni ne perfectionnent rien.*

(BUFFON.)

Jamais pécheur ne demanda un pardon plus humble, *ni ne s'en crut plus indigne.*

(BOSSUET.)

« Lorsque plusieurs verbes se succèdent, dit Boinvilliers, l'adverbe négatif *ne* tient lieu ordinairement de *ni* avant le premier verbe : *Il ne boit ni ne mange; je ne veux, ni ne dois, ni ne puis vous obéir.* Quoique Bossuet ait dit : *Son grand cœur NI NE s'aigrit, ni ne s'emporte contre elle*, nous aimons cependant mieux dire, avec tous les autres écrivains : *Son grand cœur NE s'aigrit ni ne s'emporte contre elle.* »

Boiste pousse le rigorisme beaucoup plus loin.

« Quoique l'usage et les grammairiens, dit-il, permettent de placer immédiatement après le *ni* un *ne* pour lier deux propositions négatives, comme dans cette phrase de Bossuet : *jamais pécheur ne demanda un pardon plus humble, NI NE s'en crut plus indigne*, l'harmonie réclame contre cette permission, qui produit des consonnances désagréables, comme le *ni ne s'en crut plus*, échappé à la plume éloquente de ce grand orateur, qui préférerait à l'harmonie la force de l'expression. Ce son désagréable et bizarre, *ni ne s'en*, le serait plus encore si le *ne* se trouvait suivi du verbe *avoir*, et que l'on eût dit : *ni n'a cru en être plus.* Celui qui sait mouvoir sa langue et sa plume trouvera des tournures de phrases moins choquantes. »

Boiste voudrait donc qu'on remplaçât *ni ne* par *et ne*, comme Massillon l'a fait dans cette phrase : *La religion n'abat ET N'amollit point le cœur; elle l'ennoblit et l'élève.*

C'est une affaire de goût et d'harmonie.

### EXERCICE PHRASÉOLOGIQUE.

*Il ne voit ni n'entend.*

*Il ne parle ni ne bouge.*

## N° DCCXCV.

*NI AU LIEU DE et DANS DES PHRASES AFFIRMATIVES*

Fût-il vingt fois plus larron que Sisyphe,  
Et plus damné qu'Ilérede ni Calphe.

(J.-B. ROUSSEAU.)

Gardez donc de donner, ainsi que dans Clélie,  
L'air *ni* l'esprit français à l'antique Italie.

(BOILEAU.)

Il ne faut pas qu'il y ait trop d'imagination dans nos conversations ni dans nos écrits.

(LA BRUYÈRE.)

La fortune y aurait plus de part que sa valeur ni sa conduite.

(FONTENELLE.)

Plus dangereux fléau que la peste ni la guerre.

(BOUILLAC.)

... Plus glorieux, plus craint dans ses défaits, Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été.

(VOLTAIRE.)

La plupart des grammairiens regardent comme une faute le ni des phrases qui précèdent ; suivant eux, les écrivains, pour parler purement, auraient dû employer *et*.

Nous nous permettrons de leur objecter que les écrivains font usage de ni au lieu de *et*, lorsque la phrase, en apparence affirmative, renferme une idée négative ; alors il y a syllepse, et condamner ces exemples, c'est tomber dans le purisme, c'est vouloir apparvir notre langue.

Si nous analysons les vers de Voltaire, nous trouvons : *plus craint que Dunois NE L'A ÉTÉ, que Gaston NE L'A ÉTÉ*. Qui empêchait l'écrivain de mettre *et* ? Rien ; son goût seul a donc décidé, car on ne peut l'accuser d'ignorance.

Le passage de J.-B. Rousseau est un abrégé de : *plus damné que ne le sont Hérode et Caïphe* : on a condamné ce passage, parce qu'on n'a pas songé à rétablir l'ellipse.

Dans la phrase suivante, Marmontel s'est servi de *et* : *Rien de plus naturel ET de plus doux que de participer aux malheurs de ses amis* ; il aurait tout aussi bien pu mettre ni, s'il l'eût voulu.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Plus aimable que son frère et vous.

Plus aimable que son frère ni vous.

## OU

### N° DCCXCVI.

#### MOTS QUE LA CONJONCTION OU SERT A LIER.

##### OU ENTRE DES SUBSTANTIFS.

Souvent la NÉGLIGENCE ou l'infâme AVARICE, firent de tous les maux l'épouvantable hospice.

(DELILLE.)

Sera-t-il Dieu, TABLE ou CUVETTE ?

Il sera Dieu. (LA FONTAINE.)

Que m'importe, en effet, leur VIE ou leur TRÉPAS !

(VOLTAIRE.)

##### OU ENTRE DES ADJECTIFS ET DES PROPOSITIONS.

On peut être quelquefois plus FORT ou plus MEURTRIER que ses ennemis.

(MASSILLON.)

Le cerf est d'un naturel assez simple ; et cependant il est curieux et rusé : lorsqu'on LE SUIT ou qu'on L'APPELLE de loin, il s'arrête tout court et regarde fièrement.

(BRYON.)

*Ou sert à lier des noms, des adjectifs ou des propositions.*

Il faut éviter avec soin de joindre par la conjonction *ou* deux membres de phrase dont l'un exige la négative et l'autre ne l'exige pas. C'est donc à tort que Barthélemy a dit : *Des pays qui ont été ou point ou mal décrits*, il devait dire : *des pays qui n'ont point été décrits*, ou qui l'ont été fort mal. La phrase suivante : *On y trouve peu ou point d'eau douce* est également fautive ; il faut dire : *on n'y trouve point d'eau douce* ou du moins on y en trouve fort peu.

Ne dites pas non plus : *Je pardonne les taches qui proviennent ou de négligence, ou échappent à notre faible nature*. Pour être exact et correct, vous devez choisir une des trois phrases suivantes : *Je pardonne les taches qui proviennent ou de négligence ou de la faiblesse de notre nature.* — *Je pardonne les taches qui ou proviennent de négligence, ou*

*échappent à notre faible nature. — Je pardonne les taches ou qui proviennent de négligence, ou que laisse échapper notre faible nature.*

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le bonheur ou la vertu.  
La peur ou le besoin.

Heureux ou malheureux.  
Un homme que l'on hait ou que l'on craint.

## N° DCCXCVII.

### OU RÉPÉTÉ OU NON RÉPÉTÉ.

#### OU NON RÉPÉTÉ.

Le roi, l'âne ou moi, nous mourrons.  
(LA FONTAINE.)

Ayez moins de frayeur ou moins de modestie.  
(RACINE.)

Pour être protégé des grands, il faut flatter leur ambition ou leurs plaisirs.  
(BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir.  
(BOILEAU.)

Selon que vous serez puissant ou misérable,  
Les jugements de cour vous feront blanc ou noir.  
(LA FONTAINE.)

..... Dans ces tristes jours  
La retraite ou le trône était mon seul recours.  
(VOLTAIRE.)

L'instinct ou l'esprit des animaux varie; mais le sentiment est pareil dans toutes les races; sous la peau de l'ours, vous retrouvez le cœur de la colombe.  
(CHATEAUBRIAND.)

#### OU RÉPÉTÉ.

Que l'amour soit ou non ou penchant ou vengeance,  
La faiblesse des cœurs fait toute sa puissance.  
(CRÉBILLON.)

Plus de raison : il faut ou le perdre ou mourir.  
(RACINE.)

Où mon amour se trompe, ou Zaire aujourd'hui,  
Pour l'élever à soi, descendrait jusqu'à lui.  
(VOLTAIRE.)

Selon qu'il vous menace ou bien qu'il vous caresse,  
La cour autour de vous ou s'éloigne ou s'empresse.  
(RACINE.)

Messieurs, ou la maladie vous tuera, ou le médecin, ou bien ce sera la médecine. (MOLIERE.)

Où n'écrivez rien de bon, ou les sots s'élèveront contre vous, ou bien contre vous les sots s'élèveront, ou les méchants vous dénigreront. (Id.)

La conjonction *ou* peut, comme on voit, se répéter ou non se répéter. Cette répétition dépend uniquement du goût ou de l'énergie que l'on veut donner à la phrase.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Le cheval ou l'âne.  
Je veux vaincre ou mourir.

Où le cheval ou l'âne.  
Je veux ou vaincre ou mourir.

## N° DCCXCVIII.

### OU AVEC OU SANS de, LORSQU'IL EST PRÉCÉDÉ DE *qui, quel, lequel*.

#### AVEC de.

Où vas-tu nous réduire, amitié fraternelle?  
Amour, qui doit ici vaincre, de vous ou d'elle?  
(CORNEILLE.)

Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison de moi ou de ma fille.  
(MOLIERE.)

Nous verrons qui des deux emporte la balance,  
Ou de son artifice, ou de ma vigilance?  
(VOLTAIRE.)

Elle doit épouser, non pas vous, non pas moi;  
Mais de vous ou de moi quiconque sera roi.  
(CORNEILLE.)

#### SANS de.

Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,  
Où la vaste science, ou la vertu solide?  
(BOILEAU.)

Lequel vaut mieux, ou une ville superbe en or et en argent, avec une campagne négligée ou inculte, ou une campagne cultivée et fertile, avec une ville médiocre et modeste dans ses mœurs?  
(FÉNELON.)

Commençons à être amis, et voyons lequel de nous deux sera de meilleure foi avec l'autre? Ou moi qui te laisse la vie, ou toi qui me la devras?  
(LA HARPE.)

Et nous verrons aussi qui fait mieux un brave homme,  
*Des leçons d'Annibal ou de celles de Rome.*  
(CORNEILLE.)

Lequel est le plus heureux dès ce monde, *du sage*  
*avec sa raison, ou du dévot avec son délire?*  
(J.-J. ROUSSEAU.)

Ils combattent pour savoir de qui ils seraient  
esclaves, *ou d'Octave, ou d'Antoine.*  
(VOLTAIRE.)

Qui *de toi ou de moi* a le plus gagné ou le plus  
perdu à ce changement de position?  
(LA BRUYÈRE.)

Qui *des héros ou des chevaliers* méritent la pré-  
férence?  
(CHATEAUBRIAND.)

Qui étalent les plus fous et les plus anciennement  
fous *de nous ou des Égyptiens?* (VOLTAIRE.)

Dans les champs phrygiens les effets seront foi  
Qui la chérit le plus *ou d'Ulysse ou de moi.*  
(RACINE.)

Dites-moi, de grâce, lequel *vous aimez le mieux,*  
*ou de la loi Roscia, ou de cet ; chansonnette?*  
(BINET.)

On ne savait, dans l'Europe, qui on devait plai-  
dre davantage, *ou un jeune prince accusé par son*  
*père et condamné à la mort par ceux qui devaient*  
*être un jour ses sujets, ou un père qui se croyait*  
*obligé de sacrifier son propre fils au salut de son*  
*empire.* (VOLTAIRE.)

Allez. On apprendra qui doit donner la loi ;  
Qui de nous est César, *ou le pontife ou moi.*  
(VOLTAIRE.)

Je demande qui a le plus de religion, *ou le cal-*  
*omniateur qui persécute, ou le calomnié qui par-*  
*donne?* (Id.)

Qui est plus criminel, à votre avis, *ou celui qui*  
*achète un argent dont il a besoin, ou bien celui qui*  
*vole un argent dont il n'a que faire?* (MOLIÈRE.)

Que lourai-je le plus, *ou la cadence juste.*  
*Ou de ses vers aisés le tour harmonieux?*

(CHAULIEU.)

Lequel des deux a tort, *ou celui qui cesse d'ai-*  
*mer, ou celui qui cesse de plaire?* (MARMONTEL.)

On ne savait ce qu'il fallait le plus admirer dans  
l'auteur (Champffort), *ou son génie, ou son âme.*  
(LA HARPE.)

Qui des deux est plus fou, *le prodigue ou l'aveugle?*  
(REGNARD.)

Qui est le plus coupable, *ou celui qui prêche tou-*  
*jours la vérité, ou celui qui résiste toujours à la vé-*  
*rité?* (RACINE.)

Quand les mots *qui, quel, lequel*, etc., accompagnent la conjonction *ou*, doit-on ex-  
primer ou supprimer la préposition de devant les noms ou pronoms unis par cette con-  
jonction? L'usage, comme on peut s'en convaincre par nos citations, est encore partagé,  
et permet de dire également : *Lequel des deux fut le plus intrépide, DE César ou d'Alexandre*,  
ou bien : *lequel des deux fut le plus intrépide, CÉSAR ou ALEXANDRE?*

Dans le premier cas, dit Lemare, *lequel des deux fut le plus intrépide, de César ou*  
*d'Alexandre*, peut facilement s'expliquer ; *de* est le complément de *lequel*, lequel de Cé-  
sar, lequel d'Alexandre.

Lemare se trompe ; *de*, dans la phrase qu'il cite, n'est pas le complément de *lequel*,  
puisque ce dernier a déjà pour complément *des deux*, mots dont Lemare ne parle pas  
dans son analyse, tant il est habitué à supprimer les mots qui pourraient l'embarrasser.

Domergue et Boinvilliers pensent que dans cette phrase il y a trois propositions :  
1° *Lequel des deux fut le plus intrépide?* 2° *César fut-il plus intrépide qu'Alexandre?*  
3° *Alexandre fut-il plus intrépide que César?* et que par conséquent les mots *César* et  
*Alexandre*, remplissant chacun la fonction de sujets, ne sauraient être précédés d'une  
préposition.

Où ces messieurs ont-ils donc vu que des mots employés comme sujets ne pouvaient  
pas être précédés d'une préposition? Ne dit-on pas à chaque instant : *Des hommes*  
*m'ont dit, Des voyageurs m'ont raconté telle chose?* Mais, objecteront-ils, dans ces ex-  
pressions, *des* est employé d'une manière elliptique. Eh ! qui leur dit qu'il n'en est pas  
le même dans *lequel des deux*... *DE César ou d'Alexandre?* En effet, si, au lieu de vou-  
loir à toute force et contre toute raison transformer en sujets ces deux derniers mots,  
*César* et *Alexandre*, ils les eussent envisagés tels qu'ils sont, c'est-à-dire comme com-  
plément de la préposition *de*, ils auraient vu que cette phrase est un abrégé de la sui-  
vante : (*Vous donnant à choisir entre la personne*) *DE CÉSAR OU (celle) D'ALEXANDRE,*  
(*je vous demande*) *LEQUEL DES DEUX FUT LE PLUS INTRÉPIDE ;* ou bien (*je demande, en*

*parlant*) DE CÉSAR OU D'ALEXANDRE, LEQUEL DES DEUX FUT LE PLUS INTRÉPIDE.

Parmi les nombreux exemples que nous avons cités, on a dû remarquer les deux suivants :

|                                                                                                                            |  |                                                                                                                   |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Dites-moi, de grâce, <i>lequel</i> vous aimez-mieux, ou<br>de la loi Roscia, ou de cette <i>chansonnette</i> ?<br>(BINET.) |  | <i>Lequel</i> vaut mieux, ou une <i>ville</i> superbe, ou une<br><i>campagne</i> cultivée et fertile ? (FÉNELON.) |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

Observez qu'il s'agit de deux objets féminins, et que néanmoins *lequel* est au masculin.

Lorsqu'il y a comparaison entre des objets similaires, *lequel*, *laquelle*, *lesquels*, *lesquelles* prennent le genre et le nombre de l'un ou de plusieurs de ces objets qu'ils modifient. *Laquelle* aimez-vous des trois cousines ? *Laquelle* voulez-vous de ces deux poires ? De tous ces fruits, *lesquels* préférez-vous ? mais si les objets sont dissemblables, ils se trouvent nécessairement séparés dans la pensée. L'adjectif déterminatif n'en modifie aucun, car ce ne sont plus les substantifs que l'on compare entre eux, mais la chose que l'on dit, et qui, n'ayant aucun genre déterminé, prend le neutre en latin, et en français le masculin qui en tient lieu. Ainsi on ne peut établir de terme de comparaison entre une loi et une chansonnette, il n'y a point là d'analogie. Le traducteur a donc eu raison d'écrire : dites *lequel* vous aimez le mieux ; *lequel* objet, de la loi ou de la chansonnette, et non *laquelle*

#### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Lequel* des deux, de vous ou de votre frère ?  
*Laquelle* des deux, de vous ou de votre sœur ?

*Lequel* des deux, vous ou votre frère ?  
*Laquelle* des deux, vous, ou votre sœur ?

### MAIS

#### .....N° DCCXCIX. ....

#### Mais RÉPÈTE OU NON RÉPÉTÉ.

*Mais* encore, *mais* enfin, que dites-vous de cela ?  
(ACADÉMIK.)

*Mais* qu'avez-vous fait, qu'avez-vous dit ?  
(LA MÊME.)

Du marbre, de l'airain, qu'un vain luxe prodigue,  
Des ornements de l'art, l'œil bientôt se fatigue ;  
*Mais* les bois, *mais* les eaux, *mais* les ombrages  
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais. [frais,  
(DELILLE.)

*Mais* peut ou non se répéter, la répétition ajoute beaucoup d'énergie à la phrase.

#### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Mais son père, sa mère, sa sœur, il n'y pense donc plus ?  
Mais qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait ?

Mais son père, mais sa mère, mais sa sœur, il n'y pense donc plus ?  
Mais qu'a-t-il dit, mais qu'a-t-il fait ?

#### .....N° DCCC. ....

#### RÉPÉTITION OU SUPPRESSION DU VERBE APRÈS MAIS.

##### RÉPÉTITION DU VERBE.

Les convenances de la nature ne sont pas celles d'un Sybarite ; *mais* elles sont celles du genre humain et de tous les êtres.

(BEN DE SAINT-PIERRE.)

##### SUPPRESSION DU VERBE.

Les richesses engendrent le faste et la mollesse qui ne sont point des enfants bâtarde, *mais* leurs vraies et légitimes productions. (BOILEAU.)

On trouve des moyens pour guérir de la folie ;  
MAIS on n'en trouve pas pour redresser un esprit de  
travers. (VAUVENARGUES.)

On aime à deviner les autres, MAIS on n'aime pas  
à être deviné. (Id.)

Les grandes passions sont aussi rares que les grands  
hommes. On est occupé, intéressé ; MAIS on n'est pas  
amoureux. (MEILHAN.)

Il manque bien des choses à l'indigence ; MAIS  
tout manque à l'avarice. (Trad. de P. SYRUS.)

Il faut regarder son bien comme son esclave ; MAIS  
il ne faut pas perdre son esclave. (MONTESQUIEU.)

Le cœur suffit pour savoir ; MAIS il ne suffit pas  
pour savoir choisir. (DICT. DE MAXIMES.)

On donne des conseils ; MAIS on ne donne pas la  
sagesse d'en profiter. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Il est aisé de critiquer un auteur ; MAIS il est dif-  
ficile de l'apprécier. (VAUVENARGUES.)

Il est bon de se fier aux hommes ; mais il est en-  
core meilleur de s'en défier. (DICT. DE MAXIMES.)

Le premier de nos devoirs est d'être homme ; MAIS  
le second est d'être citoyen. (LABOULCHÉ.)

On excuse souvent ceux qui sont avarés de leur  
esprit ; MAIS on n'excuse jamais ceux qui en sont  
prodigés. (DICT. DE MAXIMES.)

Il faut, en quelque sorte, respecter les fautes des  
grands hommes ; MAIS il ne faut pas les imiter. (LA ROCHE.)

La nature a dit à la femme : Sois belle si tu peux,  
sage si tu veux ; MAIS sois considérée, il le faut. (BEAUMARCHAIS.)

C'est un parti sage à la guerre de se tenir sur la  
défensive ; MAIS ce n'est pas le plus brillant. (LA ROCHE.)

Ces citations suffisent sans doute pour faire sentir le peu d'exactitude de la règle don-  
née par les grammairiens sur l'emploi de *mais*, et par laquelle ils veulent que toutes les  
fois que le premier membre d'une phrase est affirmatif et le second négatif, et récipro-  
quement, le verbe se répète après *mais*.

Cette règle, qui nécessiterait souvent des répétitions fastidieuses et entraverait la  
marche du style, est contraire à l'usage de nos grands écrivains, qui ont répété, selon  
leur goût, ou supprimé le verbe après *mais*.

Avec la règle des grammairiens, on aurait : *Nous ne sommes point les esclaves du  
prince, mais nous sommes ses amis ; ni les tyrans du peuple, mais nous sommes ses chefs ;*  
et l'on réunirait les grâces du Rudiment aux charmes de la Syntaxe.

Le flambeau de la critique ne doit pas brûler.  
*mais* éclairer. (FAVART.)

Curius, à qui les Samnites offraient de l'or, ré-  
pondit que son plaisir n'était pas d'en avoir.  
*mais* de commander à ceux qui en avaient. (BOSSUET.)

Quand on a besoin des hommes, il faut bien s'a-  
juster à eux ; et puisqu'on ne saurait les gagner que  
par les louanges, ce n'est pas la faute de ceux qui  
flattent, *mais* de ceux qui veulent être flattés. (MOLIERE.)

Ce n'est pas le mot d'inquisition qui nous fait  
peur, *mais* la chose même. (PASCAL.)

Chapelain, Cotin, Pradon, Coron, ne sont pas  
des noms de femmes, *mais* de poètes. (ARNAUD.)

Les ministres ne devaient pas agir pour eux-mé-  
mes, *mais* pour le prince qui était leur chef, et pour  
tout le corps de l'État. (Id.)

Les satires de Rousseau (J.-B.) n'étaient pas  
comme celles de Boileau, de mauvais ouvrages.  
*mais* des injures personnelles et atroces. (VOLTAIRE.)

Il n'est pas dans l'esprit humain de se mettre à  
la place des gens qui sont plus heureux, *mais* seu-  
lement de ceux qui sont plus à plaindre. (J.-J. ROUSSEAU.)

Le caprice des enfants n'est jamais l'ouvrage de  
la nature, *mais* d'une mauvaise discipline. (Id.)

Le premier de tous les biens n'est pas dans l'au-  
torité, *mais* dans la liberté. (Id.)

Nous ne sommes point les esclaves du prince,  
*mais* ses amis ; ni les tyrans du peuple, *mais* ses  
chefs. (Id.)

Il ne doit point (le roi) avoir plus de richesses et  
de plaisirs, *mais* plus de sagesse, de vertu et de  
gloire que le reste des hommes. (FÉNÉLON.)

L'harmonie ne frappe pas simplement l'oreille,  
*mais* l'esprit. (BOSSUET.)

Ce ne sont pas les médecins qu'il joue, *mais* le  
ridicule de la médecine. (MOLIERE.)

Le gibier du lion ce ne sont pas moineaux,  
*Mais* beaux et bons sangliers, daims et cerfs bons  
(LA FONTAINE.) [et beaux.

Rome n'était pas proprement une monarchie ou  
une république, *mais* la tête d'un corps formé de  
tous les peuples du monde. (MONTESQUIEU.)

#### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je ne l'ai pas vu ; mais je l'ai entendu.

Je ne l'ai pas vu, mais seulement entendu.

-----DCCCI.-----

OU QUE.

Ne dis donc pas : Que m'importe où que tu sois ? | Où que vous soyez, vous êtes mort pour moi.  
(J.-J. ROUSSEAU.) | (J.-J. ROUSSEAU.)

Jean-Jacques a enrichi la langue de cette expression concise, qui a le même sens que *en quelque lieu que vous soyez*. Plusieurs grammairiens l'ont attaquée, parce qu'ils ne l'ont pas comprise. Ils ont prétendu que, le mot *où* équivalant à *en quel lieu*, cette expression signifierait : *en quel lieu que vous soyez*, ce qui est contraire à l'usage. Mais *où* n'équivaut pas du tout à *en quel lieu* ; *où* est un mot qui suppose toujours un antécédent, et qui, par conséquent, doit se traduire par *dans lequel*. En effet, *le lieu où vous êtes ; le siècle où nous vivons*, c'est la même chose que *le lieu DANS LEQUEL vous êtes, le siècle DANS LEQUEL nous vivons*. Quelquefois l'usage permet de sous-entendre l'antécédent de *où*, comme quand on dit : *où êtes-vous ? où allez-vous ?* Mais il faut de toute nécessité rétablir cet antécédent pour l'intégrité logique de la phrase. Ces locutions sont donc des abrégés de : *dites-moi LE LIEU où, DANS LEQUEL vous êtes ; dites-moi L'ENDROIT où, DANS LEQUEL vous allez*.

*Où QUE vous soyez*, comme on le voit évidemment, est une expression elliptique, qui, analysée, revient à celle-ci : (Dans tous les lieux) *où* (le sort veut) *QUE vous soyez*.

La Société grammaticale a décidé que cette locution n'est plus usitée. Quant à nous, nous ignorons si elle a jamais été employée par d'autres écrivains que Rousseau ; mais ce que nous pouvons assurer, c'est qu'elle est empruntée de la langue italienne, et qu'elle a pour elle le mérite de la clarté et de la concision. L'analyse, d'ailleurs, suffit pour la justifier.

*Comme que*, dans cette façon de parler empruntée encore de J.-J. Rousseau : *COMME QUE je fasse, il m'empoisonnera*, signifie *quelque chose que je fasse*, et s'analyse par : (AINSI) *comme* (LE SORT VOUDRA) *que je fasse*.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

*Où que vous soyez.*

*Où qu'il soit.*

**SOIT.**

-----DCCCH.-----

*Soit RÉPÉTÉ AVEC OU SANS que.*

*Soit.*

N'en doutez point, seigneur, *soit* raison, *soit* caprice, Rome ne l'attend point pour son impératrice.

(RACINE.)

*Soit* la hardiesse de l'entreprise, *soit* la seule présence de ce grand homme, *soit* la protection visible du ciel, il étonne par sa résolution.

(FLÉCHIER.)

*Soit que.*

*Soit que* je n'ose encor démentir le pouvoir  
De ses yeux où j'ai lu si longtemps mon devoir ;  
*Soit qu'* à tant de bienfaits ma mémoire fidèle  
Lui soumette en secret tout ce que je tiens d'elle,  
Mon génie étonné tremble devant le sien.

(RACINE.)

La fortune, *soit* bonne ou mauvaise, *soit* passagère ou constante, ne peut rien sur l'âme du sage.  
(MARMONTEL.)

*Soit* en bien, *soit* en mal, mon ami, la prudence  
Dit qu'il faut rarement juger sur l'apparence.  
(CHÉRON.)

Un mal funeste et contagieux se répandit et s'échauffa dans les principales villes de Normandie; *soit* que l'intempérie des saisons eût laissé dans les airs quelque maligne impression, *soit* qu'un commerce fatal y eût apporté des pays éloignés, avec de fragiles richesses, des semences de maladie et de mort, *soit* que l'ange de Dieu eût étendu sa main pour frapper cette malheureuse province.  
(BLAUCH.)

*Soit* se répète ordinairement dans la même phrase, et l'on dit *soit* raison, *soit* indifférence. Lorsque *soit* est accompagné d'un verbe, on le fait suivre de *que* : *soit* qu'il le fasse, *soit* qu'il ne le fasse pas.

## ----- N° DCCCIII. -----

*Soit* REMPLACÉ PAR OU.

Ceux qui ont leur stichée avec eux, *soit* qu'ils le portent aux jambes ou aux bras, l'arrosent d'un peu de vin.  
(LA HARPE.)

Avant de commencer la guerre, les sages peuvent s'y opposer; mais dès qu'elle est déclarée, *soit* qu'on la trouve juste ou injuste, il ne doit plus exister qu'une volonté; chaque citoyen se doit tout entier à sa patrie.  
(SÉGUR.)

Quelquefois on sous-entend le second *soit*, et on se sert de la conjonction ou; *soit* qu'il le fasse ou qu'il ne le fasse pas.

Nous disons qu'on sous-entend le second *soit*, car ces phrases sont elliptiques: *soit* qu'ils le portent aux jambes, *soit* qu'ils le portent aux bras, *soit* qu'on la trouve juste, ou *soit* qu'on la trouve injuste.

Les grammairiens qui prétendent que *ou* est là pour *soit* ne savent donc ce qu'ils disent; pour les convaincre de leur erreur, il nous suffira sans doute de produire cet exemple tiré d'un de nos anciens écrivains :

*Soit* pour courir ou *soit* pour arrêter.

SALUT, 1548.

Laveaux pense qu'il y a une grande différence entre *soit* réflexion, *soit* instinct, et *soit* réflexion ou instinct. Il lui semble qu'on répète *soit* pour marquer une liaison plus forte entre la première proposition et la troisième. On dit donc : *soit* qu'il dorme, *soit* qu'il veille, il a toujours le visage enflammé. Il y a ici liaison intime entre les deux premières propositions et la troisième, il y a une simultanéité d'état dans les deux cas. Mais on dira : *soit* qu'il ait de l'appétit ou qu'il n'en ait pas, il croit toujours qu'il est malade. Ici la liaison n'est pas intime, il n'y a pas simultanéité d'état; c'est seulement une opinion qui résulte également d'une circonstance ou d'une autre.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Soit* vertu, *soit* courage.  
*Soit* qu'il sorte, *soit* qu'il entre.

• *Soit* vertu ou courage.  
*Soit* qu'il sorte ou qu'il entre.

## ----- N° DCCCIV. -----

CAR, PARCE QUE.

*Car.*

Hâte-toi de jouir, tu n'as pas tant à vivre,  
Je te rebats ce mot; car il vaut tout un livre.  
(LA FONTAINE.)

*Parce que.*

Là, tout est beau, *parce que* tout est vrai.  
(J.-B. ROSSIGNOL.)

Les reines des étangs, grenouilles, je veux dire;  
Car que coûte-t-il d'appeler  
Les choses par noms honorables ?

(LA FONTAINE.)

O doux printemps, saison des fleurs,  
J'aime ta première verdure;  
Car elle annonce au laboureur  
Tous les bienfaits de la nature.

(AIMÉ MARTIN.)

Je pense, donc Dieu existe; car ce qui pense en  
moi, je ne le dois point à moi-même.

(LA BRUYÈRE.)

Le peuple se figure une félicité imaginaire dans  
les situations élevées où il ne peut atteindre, et il  
croit (car tel est l'homme) que tout ce qu'il ne peut  
avoir, c'est cela même qui est le bonheur qu'il cher-  
che.

(MASSILLON.)

D'un masque étudié craignez la tromperie;

Car si vous jugez sur la peau

Où sur quelque autre singerie,

En homme, vous prendrez un loup pour un agneau;  
Vous aurez pour un ange, en femme, une furie.

(FRANÇOIS DE NEUFOMATRAS.)

Il ne se faut jamais moquer des misérables;

Car qui peut se vanter d'être toujours heureux ?

(LA FONTAINE.)

Et parce qu'elle meurt, faut-il que vous mouriez ?  
(RACINE.)

Il y a dans quelques femmes un esprit éblouis-  
sant qui impose, et que l'on n'estime que parce  
qu'il n'est pas approfondi. (LA BRUYÈRE.)

M. de Montansier était respecté, parce qu'il était  
juste; aimé, parce qu'il était bienfaisant; et quel-  
quefois craint, parce qu'il était sincère et irrépro-  
chable. (FLÉCHIER.)

Non, il est question de réduire un mari  
À chasser un valet dans la maison chéri,  
Et qui, parce qu'il plait, a trop au lui déplaire.  
(BOILEAU.)

Elle commande, et elle est obéie plus prompte-  
ment que ne serait un monarque, parce que l'inté-  
rêt est la plus grande monarchie de la terre.  
(MONTESQUIEU.)

Il n'y a point d'homme plus près du matérialisme  
que le métaphysicien, parce que l'analyse qui l'é-  
gare est née de l'orgueil et de la faiblesse de l'esprit  
humain. (BERN. DE SAINT-PIERRE.)

Jean-Jacques Rousseau a été fort persécuté, parce  
qu'il prenait le parti des malheureux. (Id.)

*Car et parce que* marquent tous deux une idée de cause ; mais le premier se rapporte  
à celui qui parle, le second à l'action, quel qu'en soit l'agent.

Un lièvre en son gîte songeait ;  
Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?

(LA FONTAINE.)

*Car*, c'est-à-dire *ma raison est* (et non pas la raison du lièvre) *qu'on ne peut rien faire  
dans un gîte, à moins de songer.*

L'art de l'écrivain, dit très-bien Lemare, consiste surtout à se servir du terme propre.  
Il ne faut donc rien négliger pour bien connaître la valeur et l'emploi des mots les plus  
importants de notre langue.

Qu'on lise les bons auteurs, on y trouvera peu de *parce que*, même en prose; et beau-  
coup de *car* en prose et en vers, à moins que ce ne soit dans la poésie élevée.

Allez au barreau, ce ne sont que des *car*.

Tout semble rassemblé contre nous par hasard,  
Je veux dire la brigue et l'éloquence, car....

Se passer toute sa vie de *car* ! ceux-là ne parlent donc pas ? « *Car*, dit Vaugelas, est un  
» mot sans lequel on ne peut raisonner, et qui n'est pas moins nécessaire au discours  
» que le feu et l'eau ne le sont à la vie. »

« Quelle persécution, dit aussi La Bruyère, le *car* n'a-t-il pas essuyée ? et s'il n'eût trouvé  
» de protection parmi les gens polis, n'était-il pas banni honteusement d'une langue à  
» qui il a rendu de si longs services, sans qu'on sût quel mot lui substituer ? »

*Car et parce que* peuvent-ils quelquefois s'employer indifféremment l'un pour l'autre ?  
Nous ne le pensons pas. Cependant, quand celui qui parle est aussi celui qui agit,  
*car et parce que* peuvent se substituer quelquefois l'un à l'autre.

*Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre, ou parce qu'il vaut tout un livre*; mais  
l'un ou l'autre est meilleur, selon l'idée qu'on a dans l'esprit.

*Parce que*, dit Voltaire, est une conjonction dure à l'oreille et traînante en vers; il faut  
toujours l'éviter; mais quand il est répété, il devient intolérable

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il ne faut pas faire telle chose, car Dieu le défend.

Je le veux bien, pourvu que cela soit juste.

## N° DCCCV.

## PARCE QUE, PUISQUE.

## Parce que.

Les grands hommes entreprennent de grandes choses, *parce qu'elles sont grandes*; et les fous, *parce qu'ils les croient faciles*. (VAUVENARGUES.)

Les ouvrages d'agrément ont particulièrement l'avantage d'étendre une langue, *parce qu'ils flattent l'imagination*, et que le plaisir qu'ils causent est à la portée d'un plus grand nombre de personnes. (DUCLOS.)

*Parce que* vous êtes environné d'honneurs frivoles, vous n'osez être sage et solide à leurs yeux. (Cité par LEMARE.)

Rien n'éblouit les grandes âmes, *parce que* rien n'est plus haut qu'elles. La fierté ne prend donc sa source que dans la médiocrité. (MASSILLON.)

La mémoire de Henri IV est et sera toujours chère aux Français, *parce qu'il mettait sa gloire et son bonheur à rendre le peuple heureux*. (Cité par LEMARE.)

Dorilas quand la nuit nous rend l'obscurité, En parait toujours attristé;  
Mais ce n'est pas à cause d'elle,  
C'est *parce que* le jour épargne la chandelle. (Id.)

Pour sentir la différence qui existe entre *parce que* et *puisque*, il suffit de substituer l'un à l'autre dans les exemples cités.

Quelquefois on sépare le *que* de *puis* : *Puis donc que* vous le voulez.

Il ne faut pas confondre *parce que*, écrit en deux mots, avec *par ce que*, écrit en trois mots.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Parce que* vous le voulez.  
*Parce qu'il le faut*.  
*Parce qu'il le sait*.

*Puisque* vous le voulez.  
*Puisqu'il le faut*.  
*Puisqu'il le sait*.

## N° DCCCVI.

## PARCE QUE, A CAUSE QUE.

## Parce que.

Si quelquefois une femme survient dans ces sociétés, la bande joyeuse ne peut comprendre qu'elle paraîsse insensible à des fadaïses qu'ils n'entendent eux-mêmes que *parce qu'ils les ont faites*. (LA BRUYÈRE.)

Il n'y a que la vertu seule dont personne ne peut mal user, *parce qu'elle ne serait plus vertu si l'on en faisait un mauvais usage*. (BOSSUET.)

## A cause que.

Elle ne vous loue qu'à cause qu'elle vous croit faible, et assez vain pour vous laisser tromper par des louanges disproportionnées à vos actions. (FENELON.)

Artaxerce était nommé *Longue main*, *parce que* les bras lui tombaient jusqu'aux genoux, et non à cause qu'il avait une main plus longue que l'autre. (LA FONTAINE.)

Il n'obéit aux lois qu'à cause qu'il les croit justes. (PASCAL.)

Les princes font beaucoup d'ingrats, *parce qu'ils*  
ne donnent point tout ce qu'ils peuvent.  
(VAUVENARGUES.)

Si Dieu prend pour son titre éternel le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, c'est à *cause que* ces  
saints hommes sont toujours-vivants devant lui.  
(BOSSUET)

*Parce que* et à *cause que* ont à peu près le même sens ; mais le premier est plus usité. Le second, qui se trouve assez souvent dans Pascal, La Bruyère et Bossuet, et rarement dans Fléchier et dans Massillon, ne se rencontre jamais dans les poètes.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Parce qu'il le veut.*

*A cause qu'il le veut.*

## —••••• N° DCCCVII. •••••—

### PENDANT QUE, TANDIS QUE.

#### *Pendant que.*

Elle s'est instruite elle-même, *pendant que* Dieu instruisait les princes par son exemple.  
(BOSSUET.)

*Pendant que* ce grand roi la rendait la plus illustre de toutes les reines, vous la falsiez, monseigneur, la plus illustre de toutes les mères. (*Id.*)

Ils ne sont tous deux appliqués qu'à bien faire, *pendant que* le fanfaron travaille à ce que l'on dise de lui qu'il a bien fait. (LA BRUYÈRE.)

*Pendant qu'il* délibère, vous êtes déjà hors de portée. (*Id.*)

*Pendant que* Rome était affligée d'une peste épouvantable, saint Grégoire le Grand fut élevé malgré lui sur le siège de saint Pierre ; il apaisa la peste par ses prières. (BOSSUET.)

#### *Tandis que.*

Il faut se hâter de jouir du monde avant qu'il nous échappe, et *tandis qu'il* est encore temps. (MASSILLON.)

L'abondance embellit le dedans du royaume, *tandis que* la valeur en recule les frontières. (*Id.*)

Cette vaine félicité qui trompe les spectateurs, *tandis qu'elle* ne peut vous rendre heureux et vous séduire vous-même. (*Id.*)

Et que me servira que la Grèce m'admire, *Tandis que* je serai la fable de l'Épire ? (RACINE.)

Un astrologue un jour se laissa choir  
Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête !  
*Tandis qu'à* peine à tes pieds tu peux voir,  
Penses-tu lire au-dessus de ta tête ?  
(LA FONTAINE.)

Suivant la *Grammaire des grammaires*, *pendant que* marque la simultanéité de deux événements, de deux choses, *tandis que* indique une opposition entre deux actions.

Cette distinction est en contradiction avec l'usage de nos meilleurs écrivains. Le premier exemple de la deuxième colonne et ceux qui suivent prouvent suffisamment que *tandis que* peut s'employer dans le sens de *pendant que*, dans l'instant même que :

Réparez promptement votre force abattue ;  
*Tandis que* de vos jours prêts à se consumer  
Le flambeau dure encore et peut se rallumer.  
(RACINE.)

Et *tandis que* l'Asie occupera Pharnace,  
De cette autre entreprise honorez mon audace.  
(*Id.*)

*Tandis que* nous parlons, la mort est en ces lieux.  
(VOLTAIRE.)

Quoi ! *tandis que* Néron s'abandonne au sommeil,  
Faut-il que vous veniez attendre son réveil ?  
(RACINE.)

Travaillez, *tandis qu'il* ira se promener.  
(ACADÉMIE.)

Dans les vers suivants, La Fontaine a également employé *pendant que* dans le sens de *tandis que* :

*Pendant qu'un* philosophe assure  
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,  
Un autre philosophe jure  
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.

—••••• N° DCCCVIII. •••••—

QUOIQUE, BIEN QUE, ENCORE QUE.

*Quoique.*

*Quoiqu'à peine à mes maux je puisse résister,  
J'aime mieux les souffrir que de les mériter.*  
(RACINE.)

Il faut attacher dans la comédie comme dans la  
tragédie, *quoique* par des moyens absolument dif-  
férents. (VOLTAIRE.)

*Quoique* l'Évangile propose à tous la même doc-  
trine, il ne propose pas à tous les mêmes règles.  
(MASSILLON.)

*Quoique* trop convaincu de son inimitié,  
Vous devez à ses pleurs quelque ombre de pitié.  
(RACINE.)

..... Oui, les fils de ce roi,  
*Quoique* nés de mon sang, sont étrangers pour moi.  
(Id.)

*Bien que.*

De la peau d'un lion l'âne s'étant vêtu,  
Était craint partout à la ronde,  
Et *bien qu'un* animal sans vertu,  
Il faisait trembler tout le monde  
(LA FONTAINE.)

Et *bien qu'on* soit, à ce qu'il semble,  
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots. (Id.)  
Et *bien que* la vertu triomphe de ses vices,  
La victoire est pénible, et le combat honteux.  
(CORNEILLE.)

Ce sont des gens brusques, inquiets, sots,  
qui, *bien qu'oisifs* et sans aucune affaire, qui les ap-  
pelle ailleurs, vous expédient en peu de paroles.  
(LA BARTHELEMY.)

Pour moi, *bien que* vaincu, je me répute homme.  
(BOILEAU.)

*Encore que.*

*Encor qu'à mon devoir je cours sans terreur,  
Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur.*  
(CORNEILLE.)

*Encore qu'il* soit fort jeune, il ne laisse pas d'être  
fort sage. (ACADÉMIE.)

*Encore qu'il* semble que les novateurs aient voulu  
retenir les esprits... (BOSSUET.)

Il fait bon craindre, *encore que* l'on soit saint.  
(LA FONTAINE.)

*Encore que* les rois de Thèbes fussent les plus  
puissants de tous les rois de l'Égypte, jamais ils  
n'ont entrepris sur les dynasties voisines.  
(BOSSUET.)

L'envie honore le mérite, *encore qu'elle* s'efforce  
de l'avilir. (MONTAIGNE.)

*Quoique, bien que, encore que,* donnent à peu près le même résultat. Cependant *quoique*, qui est la locution la plus usitée, est aussi la moins expressive. *Bien que* y ajoute une idée d'augmentation, *encore que* une idée de temps.

Il ne faut pas confondre *quoique*, toujours traduisible par *malgré que*, qui n'est plus usité que dans *malgré que j'en aie*, avec *quoi que* écrit en deux mots (V. page 445.)

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

*Quoiqu'il* soit fort jeune.  
*Encore qu'il* soit fort jeune.

*Bien qu'il* soit fort jeune.  
*Quoique* vous soyez riche.

—••••• N° DCCCIX. •••••—

EN CAS QUE, AU CAS QUE.

*En cas que.*

*En cas que* vous persistiez, il faudra que j'allègue  
au prince et au roi même votre mauvaise santé.  
(FÉNÉLON.)

Comme j'ai osé faire force questions à votre ma-  
jesté, je lui ferai un petit conte; mais c'est *en cas*  
qu'elle ne le sache pas déjà. (VOLTAIRE.)

Je ne mets point dans cette préface ce que l'on  
verra dans la critique, *en cas que* je me résolve à la  
faire paraître. (MOLIERE.)

*Au cas que.*

*Au cas que* ce qu'on en dit soit invincible.  
(PASCAL.)

Il n'est hérétique *qu'en cas qu'il* soit conforme à  
ses erreurs condamnées. (Id.)

*Au cas que* cela soit, *au cas que* cela arrive.  
(ACADÉMIE.)

Tous les grammairiens, nous ne savons trop sur quel fondement, disent que l'expression conjonctive *en cas que* est peu en usage, et qu'il faut lui préférer *au cas que*.

Beauzée trouve même une différence entre ces deux expressions *en cas* et *au cas*, et décide que l'on ne doit pas dire *en cas que*. Il motive son opinion par ce principe, que tout *ce* qui exige un antécédent le suppose déterminé individuellement : or, il ne peut l'être que par l'article. *Au cas* renferme cet article : *au cas que* signifie *dans le cas que* ; mais *en cas* n'a point d'article, il ne doit donc pas être suivi de *que*.

Les raisons de Beauzée pour proscrire *en cas que* ne sont point convaincantes, puisque l'on pourrait les appliquer aux autres locutions *afin que*, *de peur que*, etc. On dit *en cas de* et *en cas que*, comme on dit *afin de*, *afin que* ; *de peur de*, *de peur que*. Du reste, *en cas que* n'est nullement suranné, on le trouve dans les écrivains les plus modernes, même dans les contemporains :

*En cas qu'il eût été fait prisonnier de guerre.*  
(VERTOT.)

Je m'assortis de quelques livres pour les Charmettes, *en cas que* j'eusse le bonheur d'y retourner.  
(J.-J. ROUSSEAU.)

L'Académie elle-même dit qu'on peut très-bien employer *en cas que* ou *au cas que*.

Suivant Roubaud, ces deux locutions marquent également une supposition ; mais la première est moins probable que la seconde. Ainsi on doit dire : EN CAS QUE *cela s'éclaircisse un jour*, et AU CAS QUE *cela soit comme vous le dites*.

#### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

En cas qu'il vienne.

Au cas qu'il vienne.

----- N° DCCCX. -----

SI.

—

I

Nul empire n'est sûr, s'il n'a l'amour pour base.  
(VILLEFRÉ.)

Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.  
(J.-J. ROUSSEAU.)

La conjonction *si* peut, comme on le voit, se placer au premier ou au second membre d'une période.

II.

Et n'étais que je vois que c'est à bonne fin,  
Que tout cela ne tend qu'au mariage enfin,  
Vous me verriez toujours résolu de me taire.  
(REGNARD.)

Et n'eût été Léonce en la dernière guerre,  
Ce dessein avec lui serait tombé par terre.  
(CORNEILLE.)

Il n'est plus permis, observe Voltaire, de dire : *n'eût été*, *n'était*, au lieu de : *Si ce n'eût été*, *si ce n'était* ; ces expressions sont bannies aujourd'hui, même du style familier.

#### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Si je l'avais vu, je l'aurais...

Si l'aurais... et je l'aurais vu.

## QUE.

## N° DCCCXI.

EMPLOI DE *que* APRÈS UNE CONJONCTION PRÉCÉDEMMENT ÉNONCÉE.

## CONJONCTIONS RÉPÉTÉES.

*Si* les hommes étaient sages, et *s'ils* suivaient les lumières de la raison, ils s'épargneraient bien des chagrins.  
(Cité par BONIFACE.)

*Comme* leurs pertes sont irréparables, leur tristesse est sans borne, et *comme* ils n'ont point d'espérance, ils n'ont pas aussi de consolation.  
(FLÉCHIER.)

Qu'il meure, *puisque* enfin il a dû le prévoir,  
*Et puisque* il m'a forcée enfin à le vouloir.  
(RACINE.)

Quel progrès ne fait-on pas dans l'étude, *quand* on soutient de longues veilles par la santé et par la constance, *quand*, outre ses propres lumières, on a le conseil et la communication des grands hommes, et *quand* on joint à l'assiduité du travail la facilité du génie!  
(FLÉCHIER.)

On est presque également difficile à contenter *quand* on a beaucoup d'amour et *quand* on n'en a guère.  
(VAUVENARGUES.)

L'âme se dépouille de ce qu'il y a en elle de terrestre : telles sont les grâces qu'on trouve à la mort ; mais c'est *quand* on l'a méditée, et *quand* on s'y est longtemps préparé par de bonnes œuvres.  
(BOSSUET.)

REMPLACÉS PAR *que*.

*Si* Voltaire eût également soigné toutes les parties de son style, et qu'il eût plus tendu à la perfection qu'à la fécondité, il serait incontestablement le premier de nos poètes.  
(PALISSOT.)

*Comme* l'ambition n'a pas de frein, et *que* la soif des richesses nous consume tous, il en résulte que le bonheur suit à mesure que nous le cherchons.  
(TH. CORNEILLE.)

*Puisqu'on* plaide, et qu'on meurt, et qu'on devient il faut des médecins, il faut des avocats. (malade,  
(LA FONTAINE.)

A quoi vous servira d'avoir de l'esprit, si vous ne l'employez pas, et *que* vous ne vous appliquiez pas ?  
(BOSSUET.)

Neptune, *quand* il élève son trident, et qu'il menace les flots soulevés, n'apaise point plus soudainement les flots.  
(FÉNÉLON.)

Ainsi de ces héros que nos histoires louent Vous descendez en vain, *lorsqu'ils* vous désavouent, Et *que* ce qu'ils ont fait et d'illustre et de grand N'a pu de votre cœur leur être un sûr garant.  
(TH. CORNEILLE.)

*Quand* on ne cherche qu'à faire du bien aux hommes, et qu'on n'offense point le ciel, on ne redoute rien, ni pendant la vie, ni à la mort.  
(VOLTAIRE.)

Lorsqu'il y a dans une phrase deux verbes régis par les conjonctions *quand*, *comme*, *si*, *puisque*, *quoique*, *lorsque*, etc., on met *que* devant le second, ou bien l'on répète ces conjonctions. Nos citations le prouvent.

*Si vous partez*, ET *QUE vous vouliez me prendre avec vous*. Ce tour, disent les grammairiens, vaut mieux que *si vous partiez*, ET *si vous vouliez me prendre avec vous*.

Cette règle n'est pas tout-à-fait exacte : on répète le *si*, ou on met le *que*, suivant les cas. Lorsqu'il n'y a pas de liaison entre les deux propositions, il faut répéter *si* ; lorsqu'il y en a, il faut mettre la conjonction *que*, qui alors marque cette liaison. On dira donc fort bien : *si vous gagnez votre procès*, ET *si vous allez dans votre pays*, si l'on ne veut pas marquer une liaison de conséquence entre ces deux propositions. Mais on dira : *si vous gagnez votre procès*, ET *QUE vous vous trouviez dans une situation avantageuse* ; parce que l'on marque par là la liaison qu'il y a entre les deux propositions, et que l'on ne considère l'une comme une suite de l'autre.

Les grammairiens, qui ne se sont jamais donné la peine de rien analyser, ont avancé que, dans les phrases de la seconde colonne et autres semblables, la conjonction *que* est employée pour *si*, *quand*, *lorsque*. Cette opinion est tout-à-fait erronée ; et il n'y a aucune espèce d'analogie, ni pour l'orthographe, ni pour le sens, entre *si*, *quand*, *comme* et *que*. Les phrases de la seconde colonne sont elliptiques. *Si vous plaidez vous-même* ET *QUE vous alliez le lendemain...* QUAND on a souffert OU QU'on craint de souffrir... sont

des abrégés de : Si vous plaidez vous-même, ET (S'IL arrive) QUE vous alliez le lendemain... QUAND on a souffert OU (QUAND IL arrive) QU'on craint de souffrir...

Cette analyse nous démontre jusqu'à l'évidence, non pas que le mot *que* remplace ici les conjonctions *si* et *quand*, comme le disent à tort les grammairiens, mais que ces deux dernières conjonctions sont sous-entendues devant *que*.

Lemare, en analysant *si vous plaidez vous-même* ET QUE vous alliez le lendemain... quand on a souffert OU QU'on craint de souffrir, par *si vous plaidez*, et SUPPOSÉ QUE vous alliez le lendemain... Quand on a souffert OU DANS LE TEMPS DANS LEQUEL on craint de souffrir, au lieu de réfuter les grammairiens, comme il le prétend, leur a donné gain de cause; car *supposé que* équivaut sans nul doute à *si*; et *dans le temps dans lequel* a tout-à-fait le sens de *quand*.

Si Lemare avait vu l'ellipse du second *si* ou du second *quand*, il n'aurait pas cherché à donner à *que* la valeur de ces deux conjonctions.

Ceci suffit pour faire comprendre que l'analyse est un instrument qui, entre des mains habiles, aplanit tous les obstacles que l'on rencontre sur son passage, mais qui, entre des mains inexpérimentées, peut creuser des précipices incommensurables.

#### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Si vous le voyez, et que...  
Quand vous serez heureux, et que...  
Lorsqu'il sera grand, et que...

Si vous le voyez, et si...  
Quand vous serez heureux, et quand...  
Lorsqu'il sera grand, et lorsqu'il...

#### —••••• N° DCCCXII. •••••—

Que, EMPLOYÉ, DIT-ON, POUR *avant que*, *après que*, *en place de*, *puisque*, *afin que*, *depuis que*, *et cependant*, *pourquoi*, *à quoi*, *si ce n'est*, etc., etc.

#### I. — Avant que ET que COMPARÉS.

L'on est mort *avant qu'on* ait aperçu qu'on pouvait mourir.  
(FLÉCHIER.)

Il ne veut pas qu'on décide sur la moindre vérité, *avant qu'elle* soit connue clairement et distinctement.  
(LA BRUYÈRE.)

... Je ne vous quitte point, Seigneur, *que* mon amour n'ait obtenu ce point.  
(RACINE.)

Il n'y a point au monde un si terrible métier que celui de se faire un grand nom; la vie s'achève *que* l'on a à peine ébauché son ouvrage.  
(LA BRUYÈRE.)

Avant de dire que, dans les exemples de la seconde colonne, la conjonction *que* tient la place de l'expression conjonctive *avant que*, les grammairiens auraient dû, ce nous semble, chercher à substituer l'une à l'autre, et à s'assurer que cette substitution ne changerait en rien les mots de ces phrases. Ils auraient vu alors que, si le mot *que* était en effet pour *avant que*, dans les vers de Racine, il ne serait point suivi de la négation; car on dit *avant qu'il ait obtenu*; et dans la phrase de La Bruyère, il faudrait le subjonctif, *avant que l'on ait ébauché*. Les exemples de la première colonne en font assez foi.

Lemare analyse ainsi les vers de Racine : *Je ne vous quitte de cette manière, qui est : JE N'AI PAS OBTENU CE POINT*; il analyse de même la phrase de La Bruyère : *La vie s'achève de cette manière qui est : SI ON A À PEINE ÉBAUCHÉ SON OUVRAGE*. Qu'a fait par là Lemare? Il a remplacé *que* par *qui*, et le subjonctif de Racine *n'ait obtenu* par l'indicatif *n'ai obtenu*, et il nous a expliqué son *qui* et son *indicatif*. En somme, il n'a rendu compte de rien; loin de là, il a tout embrouillé, car *je ne vous quitte de cette manière qui est*, nous paraît un remplissage tout-à-fait vide de sens, et qui ne s'applique à aucun des mots de la phrase.

On voit bien que Lemare ignore le véritable but de l'analyse. L'analyse, selon nous, doit se borner à faire connaître la dépendance et le rapport des mots, la raison de leurs différentes modifications, et le mystère de toute irrégularité apparente. Elle ne peut se permettre de supprimer aucun des mots exprimés, et doit les conserver tels qu'ils sont, et sans y rien changer. C'est ce que n'a pas fait Lemare, ou plutôt c'est ce qu'il ne fait jamais. Présentez à un chimiste une pièce de métal : il l'analysera, la décomposera, et vous dira de quels principes elle est composée ; mais soumettez une phrase à Lemare, vite, il lui en substituera une autre toute différente, et s'imaginera par là l'avoir analysée. Les analyses de Lemare sont de véritables escamotages ; et cependant Lemare est regardé comme le premier de nos grammairiens. Qu'on juge après cela de l'état de la science !

Selon nous : *Je ne vous quitte point QUE mon amour n'ait obtenu ce point*, est un abrégé de : *Je ne vous quitte point (A MOINS) QUE mon amour n'ait obtenu ce point ; ou bien : JE ne vous quitte point (TANT QUE VOTRE CRUAUTÉ VOUDRA) QUE mon amour n'ait (PAS) obtenu ce point.* — *La vie s'achève, QUE l'on a à peine ébauché son ouvrage*, est pour : *La vie s'achève (et elle s'achève AU MOMENT) QUE l'on a à peine ébauché son ouvrage.* On voit par ces analyses, où nous avons scrupuleusement conservé chaque mot du texte, combien il est ridicule de prétendre que, dans ces phrases et autres analogues, la conjonction *que* est pour *avant que*.

## II. — Que MIS POUR après QUE.

### CONSTRUCTION PLEINE.

Lorsque la foudre a cessé de gronder, souvent on tremble encore.  
(DICT. ORATOIRE.)

### CONSTRUCTION ELLIPTIQUE.

On leur parle encore qu'ils sont partis.  
(LA BRUYÈRE.)

L'exemple de La Bruyère est un abrégé de : *On leur parle encore (ALORS) ou (APRÈS) qu'ils sont partis*, ainsi que le prouve l'exemple opposé ; car on pourrait dire d'une manière elliptique : *Souvent on tremble encore QUE la foudre a cessé de gronder.*

## III. — Que POUR en place de.

### CONSTRUCTION PLEINE.

Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre.  
(RACINE.)

### CONSTRUCTION ELLIPTIQUE.

Si j'étais que de vous, je lui achèterais une belle garniture de diamants.  
(MOLIÈRE.)

Lemare analyse *si j'étais que de vous* par *si j'étais CE QUI est de vous*, en sorte qu'il nous laisse ignorer ce que pourtant nous aurions bien voulu connaître ; c'est-à-dire la signification du mot *que*, auquel, selon son habitude, Lemare a substitué *ce qui*.

Le vers de Racine nous révèle l'analyse de la phrase de Molière, et nous dit assez qu'elle est un abrégé de : *si j'étais (EN LA MÊME PLACE) QUE (LA PERSONNE) de vous*. (V. plus haut.)

On raconte, à l'occasion de cette expression, un mot assez plaisant du maréchal de Clairambault. Le duc de Créquy, dans la chaleur de la conversation, lui dit : « Monsieur le maréchal, *si j'étais que de vous*, je m'irais pendre tout-à-l'heure. » — « Hé bien ! répliqua le maréchal, *soyez que de moi.* »

## IV. — Que POUR puisque ou pourquoi.

### CONSTRUCTION PLEINE.

Que tarde Xipharès ? Et d'où vient qu'il diffère  
À seconder des vœux qu'autorise son père ?  
(RACINE.)

### CONSTRUCTION ELLIPTIQUE.

Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangiez point  
(BOILEAU.)  
Que ne me jurez-vous que vous êtes le même ?  
(TH. CORNEILLE.)

L'exemple de la première colonne nous démontre que dans ceux de la seconde la conjonction *que* est employée d'une manière elliptique pour (D'OÙ VIEN) *que* : *qu'avez-vous donc* (ET D'OÙ VIEN) *QUE vous ne mangez point ?* — (D'OÙ VIEN) *QUE vous ne me ferez* (pas) *que vous êtes le même ?* *Que* n'est donc pas, comme le disent les grammairiens, pour *puisque* ni *pourquoi*.

V — *Que* POUR *afin que*.

## SANS ELLIPSE.

Imitons ce saint roi, *AFIN que*, pratiquant les mêmes vertus, nous arrivions à la même immortalité.  
(FLÉCHIER.)

## AVEC ELLIPSE.

Approchez, *que* je vous parle. (ACADÉMIE.)

*Que*, après l'impératif, se met, dit la *Grammaire des Grammaires*, pour *afin que*; cela est faux. *Que*, après l'impératif, s'emploie avec ou sans ellipse de l'expression *afin*. Voilà tout; mais jamais *que* ne peut renfermer implicitement le sens de *afin que*.

VI. — *Que* POUR *depuis que*.

## SANS ELLIPSE.

Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure,  
*DEPUIS que* votre corps languit sans nourriture.  
(RACINE.)

## AVEC ELLIPSE.

Il y avait déjà longtemps *que* les ordonnances du sénat le défendaient.  
(BOSSUET.)

La conjonction *que* peut bien dans certains cas s'employer avec ou sans ellipse de la préposition *depuis*; mais il faut bien se garder d'en conclure, avec les grammairiens, que cette conjonction ait A ELLE SEULE le même sens que l'expression conjonctive *depuis que*. Ce serait donner à ce mot une valeur tout-à-fait idéale.

VII. — *Que* POUR *et cependant*.

## SANS ELLIPSE.

Cela venait de la part d'une *telles* personne, d'une personne d'une *telles* considération, qu'il n'y eut qu'à obéir.  
(ACADÉMIE.)

## AVEC ELLIPSE.

Les avarés auraient tout l'or du Pérou, qu'ils en désireraient encore.  
(Cité par la GRAMM. DES GRAMM.)

On dit sans ellipse : *Il est d'une TELLE difformité*, qu'on n'a jamais rien vu de semblable; *il y avait une TELLE multitude de gens*, qu'on ne pouvait pas se remuer; *il faisait un TEL bruit*, qu'on ne pouvait rien entendre; *cela venait de la part d'une TELLE personne* qu'il n'y eut qu'à obéir. On pourrait dire, en sous-entendant l'adjectif *tel* : *Il est d'UNE difformité*, qu'on n'a jamais rien vu de semblable; *il y avait UNE multitude de gens*, qu'on ne pouvait se remuer; *il faisait UN bruit*, qu'on ne pouvait rien entendre; *cela venait de la part d'UNE personne*, qu'il n'y eut qu'à obéir. Dans l'un comme dans l'autre cas, le mot *que* reste toujours ce qu'il est, et ne peut nullement remplacer, ainsi qu'on le prétend, l'expression *et cependant*. Si les grammairiens, au lieu de chercher de quels mots *que* peut tenir la place dans l'exemple de la seconde colonne, avaient pris la peine de l'analyser, ils auraient vu qu'il est employé avec ellipse de l'adjectif *tel*; car cet exemple est un abrégé de : *Les avarés auraient tout l'or du Pérou* (LEUR CARACTÈRE EST TEL) *qu'ils en désireraient encore*.

VIII. — *Que* POUR *à quoi*, *de quoi*.A *quoi*, *de quoi*.

*A quoi* sert cette machine? (ACADÉMIE.)

Mais sans un Mécène, *à quoi* sert un Auguste?  
(BOILEAU.)

*Que*.

Et *que* me sert, hélas! cet excès de faveur?  
(TH. CORNILLE.)

Et *que* peut me servir le destin le plus doux?  
(Id.)

Ces projets de conversion que vous renvoyez à l'avenir, *de quoi* vous servirez-ils ?

(MASSILLON.)

*De quoi* lui sert que ta voix le rappelle ?

(BOILEAU.)

*De quoi* nous a servi cette indigne contrainte ?

(RACINE.)

*Que* sert d'y penser ?

(TH. CORNEILLE.)

*Que* me sert qu'au dehors, redoutable ennemi, Je rende par la paix ma puissance affermie ?

(Id.)

*Que* peut servir ici l'Égypte et ses faux dieux ?

(BOILEAU.)

L'usage, comme on le voit, permet de dire : *à quoi sert ? de quoi sert ? et que sert ?*

Lorsqu'on dit *que sert ? que* est tout simplement employé avec ellipse de (DITES-VOUS) *CE QUE sert*, ainsi que le prouve le vers suivant de Th. Corneille : *Voilà CE QUE vous sert d'avoir étudié*. Il n'est donc ni pour *à quoi* ni pour *de quoi*.

### IX. — *Que* POUR *sinon*, si ce n'est.

#### SANS ELLIPSE.

On n'a d'autre remarque à faire sur cette scène, INON qu'elle est écrite avec la même élégance que le reste, et avec le même art.

(VOLTAIRE.)

Je n'ai rien à dire de ce cinquième acte (de *Bérénice*), SINON que c'est en son genre un chef-d'œuvre.

(Id.)

#### AVEC ELLIPSE.

Quel crime, quelle offense a pu les animer, Hélas ! et qu'ai-je fait que de vous trop aimer ?

(RACINE.)

Que vois-je autour de moi, que des amis venant, Qui sont de tous mes pas les témoins assés ?

(Id.)

Alors, qu'aura servi ce zèle impétueux, Qu'à charger vos amis d'un crime infurieux ?

(Id.)

La conjonction *que* peut bien être employée avec ellipse de *sinon* ou si ce n'est ; mais jamais elle ne peut tenir la place de cette expression ni en avoir le sens, comme le disent les grammairiens.

Voltaire remarque que ce vers :

Et pour qui mépriser tous nos rois *que* pour lui ?

est digne du grand Corneille ; aussi l'a-t-il imité dans *Alzire* :

Al-je fait un seul pas *que* pour te rendre heureuse ?

Ce *que*, employé avec ellipse de *si ce n'est*, fait aussi bel effet en prose qu'en poésie.

### X. *Que* POUR *autrement que*.

Pour moi, grand ennemi de leur art hasardeux, Je ne puis cette fois *que* je ne les excuse.

(BOILEAU.)

Quant aux volontés souveraines De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein, Qui les sait *que* lui seul ? Comment lire en son sein ? Aurait-il imprimé sur le front des étoiles Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?

(LA FONTAINE.)

Dans ces exemples, *que*, suivant les uns, est pour *si ce n'est*, et, suivant les autres, pour *autrement que*. Tous se trompent également : *que* est tout simplement employé ici d'une manière elliptique. *Je ne puis cette fois QUE je ne les excuse* est un abrégé de : *Je ne puis (FAIRE AUTREMENT) cette fois (A MOINS) QUE je ne les excuse*. — Quant aux volontés de celui qui fait tout et rien qu'avec dessein, qui les sait QUE lui seul ? c'est-à-dire : quant aux volontés de CELUI qui fait tout et (QUI NE FAIT) rien (AUTREMENT) qu'avec dessein, (QUEL EST CELUI) qui les sait (AUTRE) QUE lui seul ? C'est faute de n'avoir jamais rien analysé que les grammairiens ont donné à certains mots des propriétés tout-à-fait imaginaires.

### XI. — *Que* POUR *ce que*.

#### SANS ELLIPSE.

On ne sait plus *CE* qu'est devenue cette formidable armée.

(BOSSUET.)

#### AVEC ELLIPSE.

Eh bien ! de mes desseins Rome encore incertaine Attend *que* deviendra le destin de la reine.

(RACINE.)

De ce que l'usage permet d'ellipser quelquefois l'adjectif *ce* devant *que*, les grammairiens en concluent faussement que cette conjonction, dans les vers de Racine, est employée pour *ce que*.

Dire que notre *que* s'emploie avec différentes sortes d'ellipses, plus ou moins grandes, répéterons-nous en terminant avec Lemare, c'est annoncer une vérité attestée par des faits innombrables ; mais ce n'est point là admettre plusieurs sortes de *que*, ni prétendre que ce mot se substitue à tels ou tels autres.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Je ne sors pas qu'il ne m'ait payé.  
Il tremble encore que le danger est passé.

Qu'avez-vous, que vous êtes triste ?  
Venez, que je vous le montre.

## —••••• N° DCCCXIII. •••••—

### DES EXPRESSIONS *que je crois, que je pense*.

Il en a fait serment, *que je pense*, à la cour.  
(REGNARD.)

La mère d'un amant qui nous plait, qui nous aime,  
Est toujours, *que je crois*, reçue avec plaisir.  
(VOLTAIRE.)

*Que je crois, que je pense*, sont des abrégés de *à ce que je crois, à ce que je pense*.

Il avait, *à ce que je crois*, étudié la question toute la matinée. (PASCAL.)

Ces expressions ne sont plus d'usage ; on dit aujourd'hui : *ce me semble, selon moi*, ou *à ce qu'il semble* :

Et bien qu'on soit, *à ce qu'il semble*,  
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots.

(LA FONTAINE.)

## —••••• N° DCCCXIV. •••••—

### *Avant de* ET *avant que de*.

#### *Avant de.*

Les tyrans ont toujours quelque ombre de vertu ;  
Ils soutiennent les lois *avant de* les abattre.  
(VOLTAIRE.)

S'éloignera-t-on de la cour *avant d'en* avoir tiré  
le moindre fruit ? (LA BRUYÈRE.)

Il meurt *avant d'avoir* pu passer le Jourdain.  
(MASSILLON.)

Va, vole, Corasmin ; que l'infidèle meure !  
Mais *avant de* frapper... Ah ! cher ami, demeure !  
(VOLTAIRE.)

#### *Avant que de.*

On doit se regarder soi-même un fort long temps,  
*Avant que de* songer à condamner les gens.  
(MOLIERE.)

*Avant que de* louer, j'examine longtemps ;  
*Avant que de* blâmer, même cérémonie.  
(GRESSET.)

*Avant que de* désirer fortement une chose, il faut  
examiner le bonheur de celui qui la possède.  
(SAINT-ÉVREMONT.)

*Avant que de* se jeter dans le péril, il faut le prévoir  
et le craindre. (FÉNÉLON.)

Laquelle de ces deux locutions, *avant que de* ou *avant de*, doit-on préférer ? Les grammairiens et les écrivains sont très-partagés d'opinion, et l'on peut aujourd'hui choisir entre l'une et l'autre. Néanmoins *avant de* s'emploie plus fréquemment. Féraud fait observer qu'il ne faut pas mettre indifféremment *avant que* avec le subjonctif, et *avant que de* ou *avant de* avec l'infinitif, quand cet infinitif se rapporte au sujet de la proposition.

*Je lui ai payé cette somme* AVANT QUE DE PARTIR OU AVANT DE PARTIR ; c'est-à-dire,

*avant que je partisse*; mais si l'on voulait parler du départ de celui à qui l'on a payé la somme, il faudrait dire : *Je lui ai payé cette somme* AVANT QU'IL PARTIR, ou *avant son départ*, et non pas, *avant de partir*.

On trouve quelquefois la particule *de* supprimée. En voici quelques exemples.

*Avant que se livrer à trop de sentiments,*  
il faut un peu voir clair, et connaître ses gens.  
(POISSON.)  
*Laissons venir la fête avant que la chûmer.*  
(MOLIERE.)

*Mais avant que partir je me ferai justice.*  
(RACINE.)  
*Faut-il toutefois vaincre avant que triompher.*  
(CORNILLE.)  
*Pour me justifier avant que vous rien dire.*  
(Id.)

Cette licence n'est plus permise aujourd'hui.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Avant de partir.  
Avant de parler.

Avant-qu'on-de-partir.  
Avant que de parler.

## —••••• N° DECCXV. •••••—

### DE QUELQUES GALLICISMES PRODUITS PAR LA CONJONCTION *que*.

#### SANS *que*.

*C'était un plaisir assez vif pour David de chanter sur la lyre les louanges du Seigneur.*  
(MASSILLON.)

*Quel plaisir de vous voir et de vous contempler!*  
(RACINE.)

L'expérience est le bâton que la nature a donné à nous autres aveugles pour nous conduire dans nos recherches; nous *ne laissons pas*, avec son secours, de faire beaucoup de chemin; mais nous ne pouvons manquer de tomber, si nous cessons de nous en servir.  
(M<sup>me</sup> DU CHATELET.)

#### AVEC *que*.

*C'est une maladie d'esprit que de souhaiter des choses impossibles.*  
(FÉNELON.)

*Quel plaisir que de revoir sa patrie!*  
(Cité par NOEL.)

Vous savez que les poètes se piquent d'être prophètes; mais ce n'est que dans l'enthousiasme de leur poésie qu'ils le sont; et M. Despréaux parlait en prose : ses prédictions *ne laissent pas* néanmoins que de me faire plaisir.  
(RACINE.)

L'usage, comme on le voit, permet de dire : *C'est peu que de* ou *c'est peu de*; c'est un plaisir *que de* ou *c'est un plaisir de*; c'est être sage *que de* ou *c'est être sage de*; quel plaisir *que de* ou *quel plaisir de*; *ne laisser pas que de* ou *ne laisser pas de*. C'est le goût qui décide du choix que l'on doit faire de l'une ou de l'autre de ces expressions.

Boniface observe que l'emploi de la conjonction *que* donne plus d'énergie à l'expression.

Après *ne laisser pas* les auteurs ont presque généralement supprimé *que*. En voici plusieurs exemples :

*Ne laissons pas cependant de publier ce miracle de nos jours.*  
(BOSSUET.)

Ceux qui s'en plaignent tous les jours *ne laissent pas de s'y plaire.*  
(FLÉCHIER.)

Lorsqu'il semblait céder, il *ne laissait pas de se faire craindre.*  
(Id.)

*Ne laissons pas, en la perdant, d'adorer la main qui nous l'enlève.*  
(FLÉCHIER.)

Au sein des grandeurs, il *ne laisse pas d'aimer* l'opprobre de Jésus-Christ.  
(MASSILLON.)

Il est pauvre, mais il *ne laisse pas d'être* honnête homme.  
(ACADÉMIE.)

L'emploi de *que* après *c'est* a déjà été traité ailleurs.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

C'est un devoir que de...  
Cet homme ne laisse pas que de...

C'est un devoir de...  
Cet homme ne laisse pas de...

## CHAPITRE X.

## DE L'INTERJECTION.

----- N° DCCCXVI. -----

NATURE DE L'INTERJECTION. — SA DÉFINITION.

*Ah !* que de la vertu les charmes sont puissants !  
(CORNEILLE.)*Ha !* l'homme savant, on vous y prend aussi !  
(DOMERGUE.)*Éa !* la peur se corrige-t-elle ?  
(LA FONTAINE.)*Oh !* que la nature est sèche, qu'elle est vide,  
quand elle est expliquée par des sophistes !  
(CHATEAUBRIAND.)*Hélas !* est-ce une loi sur notre pauvre terre,  
Que toujours deux voisins aurent entre eux la guerre !  
(ANDRIEUX.)*Ouf ! hat !* je n'en puis plus.  
(RENARD.)Elle m'étrangle..... *ay ! ay !*  
(RACINE.)*Aye ! ouf !* on m'estropie.  
(VOLTAIN.)Ma robe vous fait honte, un fils de juge, *ah ! fi !*  
(RACINE.)*Pouah ! pouah !* Seigneur, mon âme n'a pas été  
souillée.  
(VOLTAIRE.)

Lorsque nous éprouvons une émotion vive, imprévue, notre âme est trop fortement impressionnée, trop brusquement saisie pour nous permettre d'exprimer notre sentiment par plusieurs mots. Un cri s'échappe de notre bouche, et peint avec vérité la vivacité du sentiment qui vient de nous surprendre. Tels sont *ah ! aïe ! oh ! hélas !* etc.

Cette nouvelle espèce de mots a pour objet d'exprimer l'exclamation.

Les interjections et les exclamations, qui sont le langage de la passion, furent les premiers éléments du langage. C'est par ces cris expressifs, accompagnés de gestes, que les hommes s'efforçaient de se communiquer leurs sensations.

Les mots imprimés en italique servant à peindre les émotions vives, imprévues de notre âme, ces émotions qui se traduisent par un cri qu'on jette au milieu du discours, s'appellent *interjections*, d'un mot latin qui veut dire *jeté au milieu*.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Ah !* que je suis heureux ! et que j'ai de plaisir  
De trouver une femme au gré de mon désir. (MOLIERE.)  
*Ha !* vous êtes dévot, et vous vous emportez ! (Id.)  
*Oh !* qui n'a pas pleuré quelque perte cruelle ? (DALILLE.)  
*Hé !* monsieur, peut-on voir souffrir les malheureux ! (RACINE.)  
*Oh !* qu'il est cruel de s'espérer plus. (FÉNÉLON.)

Tout passe donc, *hélas !* ces globes inconstants  
Cèdent comme le nôtre à l'empire du temps. (DE FONTAINE.)  
*Aïe, aïe !* à l'aide ! au meurtre, au secours, on m'assomme !  
*Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !* ô traître ! ô bourreau d'homme !  
(MOLIERE.)

## SUBDIVISIONS DES INTERJECTIONS.

## N° DCCCXVII.

## INTERJECTIONS D'ADMIRATION, D'ÉTONNEMENT

*AA!* je les reconnais mes aimables abeilles.

(DELILLE.)

*Ha!* vous êtes dévot, et vous vous emportez!

(MOLIÈRE.)

*Oh!* dit-il, qu'est cecl? ma femme est-elle veuve?

(LA FONTAINE.)

*Ho! ho!* les grands talents que votre esprit possède!

(MOLIÈRE.)

Hé! laissez-nous, *euh! euh!*

(RACINE.)

Beaux-arts, *eh!* dans quel lieu n'avez-vous droit de

(DELILLE.) [plaire.

*Ha! ha!* monsieur est Persan?

(MONTESQUIEU.)

Les interjections qui marquent l'étonnement sont : *ah! ha! oh! ho! ô! heu! euh! eh! hé! ha, ha! oh! ho! tarare!* etc.

## N° DCCCXVIII.

## INTERJECTIONS DE DOULEUR, D'AFFLICTION.

*AA!* pleure, fille infortunée! (DE LAVIGNE.)

Tout passe donc, *hélas!* (DE FONTANES.)

*Oh!* qu'il est cruel de n'espérer plus!

(FÉNÉLON.)

*Eh!* qui n'a pas pleuré quelque perte cruelle!

(DELILLE.)

*Ouf!* je me sens déjà pris de compassion.

(RACINE.)

Les interjections qui expriment la douleur, l'affliction, sont : *ah! oh! eh! ouf! aïe! ah! aye! hélas! holà!* etc.

## N° DCCCXIX.

## INTERJECTIONS DE DÉRISION, DE DÉFIANCE, D'IRONIE.

*Ouais!* ce maître d'armes vous tient bien au cœur!

(MOLIÈRE.)

*Ouf-dà!* l'état de veuve est une douce chose.

(LA FONTAINE.)

*Hum!* je soupçonne ici quelque anguille sous roche.

(FABRE D'ÉGLANTINE.)

*Ah! ah!* l'homme de bien, vous m'en voulez donner?

(MOLIÈRE.)

Les interjections qui marquent la dérision, la défiance, l'ironie, sont : *ouï-dà! ah! hum! hom! ouais!*

## N° DCCCXX.

## INTERJECTIONS D'AVERSION, DE MÉPRIS.

*Fil* ne m'approchez pas! votre haleine est empestée.

(MOLIÈRE.)

*Foin* du loup et de sa race!

(LA FONTAINE.)

*Pouah.* vous m'engloutissez le cœur.

(MOLIÈRE.)

( 849 )

Les interjections qui réveillent une idée d'aversion, de mépris, sont : *fi ! fi donc ! pouah ! bah ! baste ! hon ! zeste !*

## N° DCCCXXI.

INTERJECTIONS POUR APPELER, QUESTIONNER, SONDER.

*Hé bien !* à me venger n'est-il pas préparé ?

(RACINE.)

*Hé ! hé !* d'où vient donc ce plaisant mouvement ?

(MOLIERE.)

Juste ciel ! qu'entends-je ? *hem !* que dites-vous ?

Milord Monrose condamné à.... (VOLTAIRE.)

Ah ! c'est qu'il est d'heureuses sympathies,

*Hein !* qu'en dis-tu, ma fille ?

(COLLIN D'HARLEVILLE.)

*Hol !* venez ici.

(ACADÉMIE.)

*Hold !* quelqu'un, qu'on appelle Nanine.

(VOLTAIRE.)

*Hold !* monsieur Robinet, monsieur Robinet, approchez-vous du monde.

(MOLIERE.)

A-t-il l'air d'un père qui querelle ?

*Hein !* comme sa surprise a paru naturelle ?

(PIRON.)

*St ! st !* un mot.

(BOURSAULT.)

Les interjections qui servent à appeler, à questionner, à sonder, sont : *hé ! hé bien ! hem ! hein ! hol ! hold ! oh là ! heim ! st !*

## N° DCCCXXII.

INTERJECTIONS POUR IMPOSER SILENCE.

*Chut ! chut !* parlez donc bas.

(COLLIN D'HARLEVILLE.)

*St ! paix !* rangeons-nous chacune immédiatement contre un des côtés de la porte.

(MOLIERE.)

Les interjections destinées à imposer silence, sont : *chut ! st ! paix !*

Nous ne nous étendrons pas davantage sur cette classification très-compiquée et très-difficile. Considérées sous le rapport de l'expression, les interjections se divisent en interjections pures et simples, comme *ah ! eh ! fi ! oh !* en locutions interjectives, *eh bien ! tout beau ! allons ! morbleu !* et en mots pris accidentellement comme interjections : *bon ! courage ! ferme ! miséricorde !* etc.

## TABLEAU DES INTERJECTIONS.

### N° DCCCXXIII.

INTERJECTIONS PURES OU SIMPLES.

Ah !

Ahi !

Bah !

Chut !

Crac !

Dà !

Dia !

Diantre !

Eh !

Fi !

Gare !

Ha !

Hélas !

Heu !

Hold !

Ho !

Hem !

Hein !

Hu !

Hum !

Hei !

O !

Oh !

Ouais !

Ouf !

Paf !

Parbleu !

Pouah !

Pouf !

St !

Sus !

Zest !

## LOCUTIONS INTERJECTIVES.

|           |           |             |
|-----------|-----------|-------------|
| Fi donc ! | Hi ! hi ! | Or ça !     |
| Ha ! ha ! | Hé bien ! | Plait-il !  |
| Ho ! ho ! | Eh bien ! | Tout beau ! |
| Ho ça !   | Oui dà !  | Etc., etc.  |

## MOTS PRIS ACCIDENTELLEMENT COMME INTERJECTIONS.

|           |               |            |
|-----------|---------------|------------|
| Allons !  | Dieu !        | Peste !    |
| Bon !     | Ferme !       | Plait-il ! |
| Çà !      | Miséricorde ! | Quel !     |
| Courage ! | Paix !        | Silence !  |
| Ciel !    |               |            |

## EXERCICE ANALYTIQUE.

|                                                                            |                                                          |                |
|----------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------|----------------|
| <i>Ah ! s'il est un heureux, c'est sans doute un enfant.</i> (VILLARIN.)   | <i>..... Foin de toi !</i>                               |                |
| <i>Bon ! parlait-il du ciel, il répond d'un sourire.</i> (CORNILLE.)       | <i>Trouve-je par redoublement, gré des,</i>              |                |
| <i>Chut ! je veux à vos yeux leur en faire un affront.</i> (MOLIERE.)      | <i>De ne rien dire et de demeurer coi ?</i>              | (La Fontaine.) |
| <i>Mhi d'oh, d'oh, après tout, avec-t-on en à ruse ?</i> (L.)              | <i>Hélas ! sans la santé, que m'importe un royaume ?</i> | (M.)           |
| <i>Et ! cela n'est mauvais, et je suis tout glé.</i> (L.)                  | <i>Ho ! ho ! qui te peut emmener ?</i>                   | (Molière.)     |
| <i>Hé bien ! c'en est donc fait ! vous n'avez plus d'ami !</i> (CORNILLE.) | <i>Hélas, ho ! Signarella.</i>                           | (N.)           |

## DES INTERJECTIONS PROPREMENT DITES (4).

## N° DCCCXXIV.

## Ah ! ha !

## Ah !

*Ah ! que je suis heureux ! et que j'ai de plaisir  
De trouver une femme au gré de mon désir !*  
(MOLIERE.)

*Ah ! pleure, fille infortunée,  
Ta jeunesse va se flétrir  
Dans sa fleur trop tôt moissonnée !*  
(CAS. DELAVIGNE.)

*Ah ! que de la vertu les charmes sont puissants !*  
(TR. CORNEILLE.)

*Mais quel bourdonnement a frappé mes oreilles ?  
Ah ! je les reconnais, mes aimables abeilles.*  
(DEUILLE.)

*Ah ! ah ! l'homme de bien, vous vouliez m'en donner ?*  
(MOLIERE.)

## Ha !

*Ha ! vous êtes dévot, et vous vous emportez ?*  
(MOLIERE.)

*Ha ! voyons donc, qu'est-ce que l'éloquence ?*  
(FÉNÉLON.)

*Ha ! ha ! monsieur est Persan ? comment peut-on  
être Persan ?* (MONTESQUIEU.)

*Ha ! l'homme savant, on vous y prend aussi.*  
(DOMERGUE.)

*Je gage mes oreilles  
Qu'il est dans quelque allée à bayer aux corneilles,  
S'approchant à pas lents d'un ha-ha qui l'attend,  
Et qu'il n'apercevra qu'en s'y précipitant.*  
(PIRON.)

L'interjection *ah !* exprime la joie, la douleur, l'admiration, l'étonnement, etc., une émotion profonde, ou qui a quelque durée.

*Ha !* exprime un sentiment subit : l'étonnement, la surprise, l'effroi. *Ah !* comme l'a remarqué Boniface, a un son prolongé ; *ha !* n'a qu'un son bref. Cette différence de pro-

(4) Cette partie est entièrement due aux soins d'un de nos plus habiles grammairiens, M. Dessiaux, membre de la Société grammaticale de Paris, de la Société royale des sciences, lettres et arts d'Orléans, auteur de l'*Examen critique de la Grammaire des grammairiens*, l'un des rédacteurs du *Journal grammatical*, directeur de l'école supérieure d'Issoudun.

nonciation indique assez la valeur de ces interjections. Lemare ne reconnaît qu'un sens à ces expressions. Selon lui, *ah !* signifie *je le sens vivement* ou *je suis profondément affecté* ; c'est une erreur : le son *ah* nous est si naturel que nous le prononçons à chaque instant et dans des situations diamétralement opposées, souvent sans être profondément affectés. Le même grammairien dit que *ha !* signifie uniquement *je suis grandement surpris* ; mais dans la crainte, la douleur, l'impatience, on peut employer *ha*, si la circonstance l'exige.

*Haha*, devenu substantif, désigne une ouverture faite au mur d'un jardin, avec un fossé en dehors. Ce mot est le cri de surprise que pousse celui qui, croyant passer par cette ouverture, se trouve arrêté par le fossé.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ah ! que je suis aise !  
Ah ! ah ! je vous vois !

Ah ! qu'il est malheureux !  
Ah ! ah ! quel plaisir de vous voir !

Ha ! je vous y prends.  
Ha ! ha ! monsieur se dit savant

## -----+----- N° DCCCXXV. -----+-----

### EA ! HA !

#### EA !

Mène-moi vers Pean : rends un fils à son père.

Eh ! que je crains, ô ciel ! que la Parque sévère  
De ses ans loin de moi n'ait terminé le cours !  
(LA HARM.)

Eh ! qui n'a pas pleuré quelque perte cruelle ?  
(DELLER.)

Beaux-arts, eh ! dans quel lieu n'avez-vous droit de  
Est-il à votre joie une joie étrangère ? [plaire ?  
(Id.)

Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.

Eh ! la pour se corrige-t-elle ?

(LA FONTAINE.)

Eh quoi ! ton âme sombre et tes yeux éblouis  
N'osent-ils contempler le siècle de Louis ?

(LEBRUN.)

Eh bien ! manger moutons, canaille, sottie espèce,  
Est-ce un péché ? Non, non, vous leur fîtes, seigneur,  
En les croquant beaucoup d'honneur.

(LA FONTAINE.)

Eh bien donc ! par l'ennui ramené dans la ville,  
Quitte nonchalamment ton bonnet de velour,  
Tu vas donc seul bientôt bâiller au Luxembourg.  
(DUCIS.)

#### HA !

Hé ! mon Dieu, nos Français si souvent redressés,  
Ne prendront-ils jamais un air de gens sensés ?  
(MOLIERE.)

Hé ! madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde,  
Et le siècle par là n'a rien qu'on ne confonde.  
(Id.)

Hé ! monsieur, peut-on voir souffrir les malheureux ?  
(RACINE)

O passion du jeu ! hé quoi ! l'homme en délire,  
Même avec des hochets se blesse et se déchire !  
(LEMIERRE.)

Ah ! le pauvre lui-même est riche en espérance,  
Et chacun redevient Gros-Jean comme devant ;  
Hé bien ! chacun du moins fut heureux en rêvant.  
(COLLIN D'HARLEVILLE.)

Hé bien ! à me venger n'est-il pas préparé ?

— Je ne sais.

(RACINE.)

Hé, hé ! d'où vient donc ce plaisant mouvement ?  
(MOLIERE.)

Hé bien, madame, hé bien ! ils seront satisfaits.  
(Id.)

La valeur principale des interjections *eh ! hé !* est d'attirer l'attention sur ce qui va être dit ; de là leur emploi en apostrophe, en interrogation. Comme ces interjections se prononcent dans une foule de sentiments, *hé ! hé quoi ! hé bien !* conviennent mieux aux émotions violentes et instantanées ; *eh ! eh quoi ! eh bien !* aux émotions prolongées ou profondes. Dans ce cas, ainsi que dans le précédent, le sens est d'accord avec la prononciation. Les écrivains ont souvent confondu ces interjections, et Racine emploie presque toujours *hé !*

Les mots *quoi*, *bien*, qui font partie du style interiectif, viennent ajouter une force et une valeur particulière à ces expressions

*Il* sert aussi à appeler quelqu'un. Piron, qui avait besoin d'une rime féminine, a dit dans *la Métronomie* :

Holà ! *hé* !

Que l'on aille chercher monsieur de l'Empirée.

Cette orthographe me paraît conforme à la prononciation dans ce cas ; l'on commence par une légère aspiration pour donner une certaine force à la voix, et l'on prolonge ensuite le son pour être entendu.

Beaumarchais, dans *le Mariage de Figaro*, fait dire au comte : *S'il payait... Eeeh ! n'ai-je pas le fier Antonio dont le noble orgueil dédaigne en Figaro un inconnu pour sa nièce ?* Cette interjection *éeeh*, qui se trouve plusieurs fois dans le même auteur, se prononce longuement, et finit par une légère aspiration. Les écrivains ont le droit d'écrire les interjections comme ils les prononcent, afin de leur faire produire l'effet qu'ils entendent.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Eh ! je vais vous le dire.  
Eh quoi ! vous vous plaignez ?

Eh bien ! laissez-le parler.  
Eh quoi ! n'est-ce que cela ?

Hé bien ! que diras-tu ?  
Hé bien ! on venait vous à bout ?

## -----N° DCCCXXVI.-----

### O ! oh ! ho !

#### I.

##### O !

*O !* combien d'actions, combien d'exploits célèbres,  
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres (1) !  
(CORNÉILLE.)

*O !* si la sagesse était visible, de quel amour les  
hommes s'enflammèrent pour elle !  
(D'OLIVET.)

Il en coûte à qui vous réclame,  
Médecins du corps et de l'âme,  
*O* temps ! *ô* mœurs ! j'ai beau crier,  
Tout le monde se fait payer.

(LA FONTAINE.)

*O* ça ! je suis ravi de vous voir tous ensemble ;  
Parlons de bonne foi sur ce qui nous rassemble.  
(BOUSSAULT.)

##### Oh !

*Oh !* que la nature est sèche, qu'elle est vide,  
quand elle est expliquée par des sophistes !  
(CHATEAUBRIAND.)

*Oh !* qu'il est cruel de n'espérer plus.  
(FÉNELON.)

*Oh* bon ! quelle folie ! Êtes-vous de ces gens  
Soupçonneux, ombrageux ? croyez-vous aux mé-  
(GESSÉT.) (chanté)

*Oh* bien ! je vous apprends que vous vous abusiez.  
(REGNARD.)

*Oh* ça ! maître Jacques, approchez-vous, je vous  
ai gardé pour le dernier. (MOLIERE.)

*O ! oh !* marquent également un sentiment d'admiration, d'exaltation ; mais *ô*, plus grave, tient à une émotion plus profonde ; il sert aussi dans l'apostrophe oratoire, et ne prend pas alors le signe de ponctuation immédiatement après lui. Fénelon fait un fréquent usage de cette interjection dans *Télémaque*. *Oh* bon ! *oh* bien ! *oh* ça ! *ô* ça ! sont du style familier.

#### II.

##### Oh !

*Oh !* dit-il, qu'est-ce ci ? Ma femme est-elle veuve ?  
(LA FONTAINE.)

*Oh*, *oh* ! ma fille, on nous fait des affaires  
Qui font dresser les cheveux aux beaux-pères.  
(VOLTAIN.)

##### Ho !

Inconstant ! *Ho !* voilà votre mot ordinaire.  
*Éh !* c'est pour ne pas être inconstant, au contraire.  
Qu'on me voit sur mes pas revenir tout exprès.  
(COLLIN D'HARLEVILLE.)

(1) Comment des exploits célèbres peuvent-ils être sans gloire ?

**Oh, oh!** je n'y prenais pas garde;  
Tandis que sans songer à mal je vous regarde,  
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur.  
(MOLIÈRE.)

J'ai poussé jusqu'au bout un projet si hardi.  
— **Ho, ho!** les grands talents que votre esprit possède.  
(MOLIÈRE.)  
**Ho!** venez ici.  
(ACADÉMIE.)

**Oh!** **oh, oh!** marquent aussi l'étonnement d'une personne qui s'avise, comme l'a remarqué Molière dans sa comédie des *Femmes savantes*, où il fait le commentaire des vers que nous venons de citer. **Ho!** **ho, ho!** marque particulièrement une invitation de s'arrêter, d'écouter; il tient de la contradiction; cette interjection sert encore pour appeler.

Les interjections **ah, ha; eh, hé; oh, ho,** peuvent se répéter. Si cette répétition se fait rapidement, on ne doit les séparer que par une simple virgule, la sensation est unique quoique l'expression soit double; si la sensation était double comme l'expression, il faudrait mettre un point exclamatif après chaque interjection.

De même, lorsque certains mots interjectifs se joignent aux interjections proprement dites, comme dans le numéro précédent, il faut ponctuer comme le sentiment le réclame; aussi trouve-t-on **oh! bon!** et **oh bon!** **oh! bien!** et **oh bien!** On trouve **oooh!** dans Beaumarchais. (V. page 855.)

#### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

**Oh!** je l'aurais parié.  
**Oh! oh!** vous en venez aux gros mots.

**Oh bon!** le voilà pris.  
**Oh bien!** nous le tenons.

**Ho!** vous n'en finirez donc pas.  
**Ho!** venez.

### —••••• N° DCCCXXVII. •••••—

**Hold!** **ho, là! ça, là.**

**Hold!**

**Hold!** quelqu'un, qu'on appelle Nanine;  
C'est mon malheur qu'il faut que j'examine.  
(VOLTAIRE.)

**Hold!** ne pressez pas tant la cadence, je ne fais  
que sortir de maladie (1).  
(MOLIÈRE.)

**Ho, là!**

**Ho, là!** monsieur Bobinet, monsieur Bobinet,  
approchez-vous du monde. (MOLIÈRE.)

**Ho, là, ho!** descendez que l'on ne vous le dise,  
Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise (2).  
(LA FONTAINE.)

**Hold** sert à appeler quelqu'un d'absent, ou simplement à avertir; c'est la réunion de **ho** et de **là**, qui signifient **arrêtez là**. Les adverbes de lieu **là** et **ça**, détournés de leur signification primitive, sont devenus eux-mêmes de vrais interjectifs. Nous avons déjà vu **o ça** et **oh ça**; on trouve encore **ah ça!** dans les comédies de Beaumarchais et ailleurs

**Ça**, voudriez-vous être persuadée?  
(J.-B. ROUSSEAU.)

**Ça!** messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.  
(LA FONTAINE.)

**Or ça**, verbalisons.

(RACINE.)

**Là**, ne vous troublez point, répondez à votre aise.  
(RACINE.)

En les voyant pleurer, mon âme est attendrie.  
**Là, là**, consolez-vous, je suis encore en vie.

(REGNARD.)

**Ça**, c'est-à-dire, venez **ça** pour écouter. Cette interjection sert à commander, à encourager. **Là** sert à apaiser, à calmer.

#### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

**Hold!** les gens, arrêtez.  
**Hold!** **hold!** faut-il courir après vous?

**Ho, là!** arrivez donc.  
**Ho, là, ho!** réveillez-vous.

(1) On dirait aujourd'hui *je ne fais que de sortir de maladie*. Cette distinction n'était pas établie alors.

(2) On trouve le plus souvent **oh! là, haut!** Nous pensons avec le judicieux Lemare que cette orthographe est vicieuse

N° DCCCXXVIII.

*Hélas! las! hé, là!*

*Hélas!*

*Hélas!* est-ce une loi sur notre pauvre terre,  
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre!  
(ANDRIEU.)

Tout passe donc, *hélas!* ces globes inconstants  
Cèdent comme le nôtre à l'empire du temps.  
(DE FONTANES.)

*Hélas!* on voit que de tout temps  
Les petits ont pâti des sottises des grands.  
(LA FONTAINE.)

*Hé, là!*

*Hé, là!* tout doucement. — *Hé, là! hé, là!* mon  
petit ami. (MOLIERE.)

Il a l'air noble, et même certains traits  
Qui m'ont touché. *Là!* je ne vois jamais  
De malheureux à peu près de son âge,  
Que de mon fils la douloureuse image  
Ne vienne alors, par un retour cruel,  
Persécuter ce cœur trop paternel.

(VOLTARE.)

*Hélas!* exprime principalement la tristesse, la douleur morale : tantôt il précède, tantôt il suit la réflexion. *Las*, abréviation de *hélas*, n'a vieilli que dans le haut style, et c'est tant pis ; les poètes doivent combattre un ridicule usage et réhabiliter cette interjection. *Hé, là!* sert à arrêter, à réprimer, à calmer

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

*Hélas!* nous sommes trahis!

*Las!* comment vous contenter?

*Hé, là!* pas si vite.

N° DCCCXXIX.

*Hein! hem! hein! hen!*

*Hein! hem!*

Tu lui vas avouer les choses toutes pures,  
Et je te donnerai, moi, de ces confitures  
Si brillantes de sucre, et dont tu fais grand cas,  
*Hein!* pour te faire voir que moi je ne mens pas.  
(FABRE D'ÉGLANTINE.)

A-t-il l'air d'un père qui querelle?  
*Hein!* comme sa surprise a paru naturelle!  
(PIRON.)

Juste ciel! qu'entends-je! *Hem!* que dites-vous?  
milord Monroe condamné à... (VOLTAIRE.)

*Hem! hem!* viens ça. (ACADÉMIEN.)

*Hein! hen!*

Ah! c'est qu'il est d'heureuses sympathies,  
*Hein!* qu'en dis-tu, ma fille!  
(COLLIER & MARLEVILLE.)

Plusieurs femmes pleuraient, mais surtout une blonde  
Me parut — belle, *hein!* — la plus belle du monde.  
(BARON.)

*Hein!* rusée signora. (BENJAMIN CHAMBERS.)

*Hen, hen!* quand il y aura des accompagnements  
là-dessus, nous verrons encore, messieurs de la ca-  
hale, si je ne sais ce que je dis. (Id.)

*Hein* a un son moins aigu que *hem*, il marque le sentiment qu'éprouve une personne qui s'arrête avec complaisance sur la pensée qui l'occupe, et qui cherche à en pénétrer celui à qui elle parle. *Hein* sert pour interroger ou sonder la personne à qui l'on s'adresse; mais il ne s'emploie qu'entre gens qui ont ensemble une grande familiarité. *Hein* peut avoir encore d'autres sens. Quant à la valeur de l'interjection *hen*, *hen!* elle se sent mieux qu'elle ne s'explique. Elle se prononce à peu près comme *hein*, c'est le seul trait de ressemblance qui existe entre ces interjections. *Hem*, dont le *m* final se fait sentir, sert pour appeler et a de l'analogie avec *hé*.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

*Hein!* comme il a été tend!  
*Hem, hem!* accablent tout de suite.

*Hein!* étonnez-vous de maudire?  
*Hen, hen!* c'est un habile homme.

-----●●●●●●●●●● N° DCCCXXX. ●●●●●●●●●●-----

*Hai! haie! ay!*

*Ouf! hai!* je n'en puis plus, vous serrez le sifflet;  
Mais, monsieur, jusqu'au bout lisez donc le billet.  
(REGNARD.)

Dans le *Monteur de Corneille*, Clarice, en faisant un faux pas, prononce le monosyllabe *hai!* Claudine — *hai!* — Ah! que tu es rude à de pauvres gens. — *Hai!* je te donnerai sur le nez.  
(MOLIERE.)

*Ha! ha!* mon petit nez, pauvre petit bouchon,  
Tu ne languiras pas longtemps, je t'en réponds.  
(MOLIERE.)

*Hate, hate!* ceci ne vaut pas le diable.  
(DANCOURT.)

*Ay!*... Petit-Jean, Petit-Jean...  
Que diable! si matin que fais-tu dans la rue?  
(RACINE.)

Elle m'étrangle... *Ay, ay!* (Id.)

L'interjection *hai!* marque la surprise, la douleur, l'avertissement, quelquefois même la satisfaction. *Haie!* marque le mécontentement, la crainte, la surprise avec sensation prolongée, etc. Quant à *ay*, nous ne l'avons trouvé que dans les *Plaideurs* de Racine; ce n'est peut-être que l'interjection *hai* diversement écrite, ou bien c'est l'interjection *aye* moins l'e final.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

*Hai!* vous me faites mal.

*Haie!* c'est bien mauvais.

*Ay, ay!* vous voulez donc m'étouffer?

-----●●●●●●●●●● N° DCCCXXXI. ●●●●●●●●●●-----

*Aie! ah! aye! ouf!*

*Aie! ah!*

*Aye! ouf!*

*Aie, aie!* à l'aide! au secours! au secours, on m'as-  
[somme!]  
*Ah! ah! ah! ah! ah! ah!* O théâtre! ô boursreau  
(MOLIERE.) [d'homme!]

Voilà ton père! — Oooh! *aye* de moi!  
(BEAUMARCHAIS.)

*Ah! ah! ah!*  
Vous ne m'aviez pas dit que les coups en seraient! (Id.)

*Aye! ouf!* on m'estropie. (VOLTAIRES.)

Nous croyons que *aie* et *aye* ne sont que la même interjection écrite différemment, et qu'il faut prononcer ces monosyllabes à peu près comme le mot *ail* (espèce d'ognon). *Ahi* est de deux syllabes, et a le même sens que les deux autres. Ces trois interjections expriment un sentiment de douleur physique. *Ouf!* exprime de plus l'étouffement que produit une émotion violente, l'anxiété, l'angoisse :

*Ouf!* je me sens déjà pris de compassion :  
Ce que c'est qu'à propos toucher le patient (RACINE.)

Nous avons dû remarquer, et nous aurons occasion de remarquer encore, que les écrivains emploient souvent plusieurs interjections de suite, et quelquefois même des interjections d'une nature différente, pour produire plus d'effet.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

*Aie, aie!* vous me tuez.  
*Ahi, ah!* le boursreau!

*Aye, je suis blessé.*  
*Ouf!* je n'en puis plus.

-----●●●●●●●●●● N° DCCCXXXII. ●●●●●●●●●●-----

*Hom ! hon ! hum !*

*Hom !*

Cela ne vaut-il pas bien une prise de casse? —  
*Hom !* de bonne casse est bonne. (MOLIERE.)

Elle employait l'art des subtiles trames  
De ces filets où l'amour prend les âmes.  
*Hom !* la coquette. (VOLTAIRE.)

Lisons. *Hom ! ... hom !* « Vous méritez de me charmer.  
» Je sens à vos vertus ce que je dois d'estime,  
» Mais je ne saurais vous aimer. » (Id.)

*Hom, hon, hum*, marquent mécontentement, contradiction; mais *hom* exprime de plus doute et méfiance. *Hon*, dont le son est plus bref, exprime retour et sentiment de difficulté; *hum*, pressentiment, réticence, impatience.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

*Hom !* le laquin.  
*Hom ! hom !* voyons cela.

*Hon ! hon !* voilà les hommes.  
*Hum !* grand sot.

-----●●●●●●●●●● N° DCCCXXXIII. ●●●●●●●●●●-----

*Euh ! heu !*

*Euh !*

Chrysale, dans les *Femmes savantes*, voulant savoir pourquoi on chasse Martine, et ayant reçu déjà des réponses négatives à plusieurs questions, dit, avec réticence :

Comment? diantre! friponne! *euh !* a-t-elle com-  
(MOLIERE.) [mis.. ?

L'intimé interrompu, et voulant continuer de parler, s'écrie :

Hé! laissez-nous... *euh ! euh !* (RACINE.)

*Heu !*

C'est une comédie nouvelle. — Quelque drame encore; quelque sottise d'un nouveau genre. — Je n'en sais rien. — *Heu ! heu !* les journaux et l'autorité nous en feront raison. (BEAUMARCHAIS.)

*Heu !* voilà ce que c'est d'étudier!  
(MOLIERE.)

*Euh* et *heu* marquent également l'admiration, mais ils sont du style familier. *Euh* marque de plus appréhension, ennui, impatience, surtout quand il est redoublé. *Heu* s'emploie ironiquement.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

*Euh !* allez-vous-en.

*Heu ! heu !* est-ce vous qui nous l'apprendrez.

(1) Figaro parle ainsi à don Bazile, qui ne veut pas comprendre leur stratagème.

—••••• N° DCCCXXXIV. •••••—

*Ouais! voi! pou-ou!*

*Ouais!*

Ion choix sera suivi, c'est un point résolu.  
— *Ouais!* vous le prenez là d'un ton bien absolu.

(MOLIERE.)

*Ouais!* vous êtes bien obstinée, ma femme.  
(*Id.*)

*Ouais!* ce maître d'armes vous tient bien au cœur.  
(*Id.*)

*Voi! pou-ou!*

J'irais trouver mon juge et lui dirais. — Oui. — *Voi!*  
Et lui dirais: Monsieur. — Oui, monsieur. — Liez-moi.  
(RACINE.)

Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce  
un écrit périodique, et, croyant n'aller sur les brisées  
d'aucun autre, je le nomme JOURNAL INUTILE.  
*Pou-ou!* je vois s'élever contre moi mille pauvres  
diables à la feuille; on me supprime, et me voilà  
de rechef sans emploi. (BEAUMARCHAIS.)

*Ouais, voi, pou-ou*, ont cela de commun qu'ils marquent l'étonnement; mais *ouais* narque de plus mécontentement, et quelquefois pitié. Chicaneau, souvent interrompu par la comtesse de Pimbesche, prononce le monosyllabe *voi!* et reprend son discours. Vous n'avons pas trouvé ailleurs cette interjection, qui nous paraît être la même que *mais*. *Pou-ou* est le cri que jette Figaro, en pensant combien il s'abusait, combien ses espérances ont été déçues. Il ne faut pas contester aux écrivains le droit de créer des interjections. Souvent dans la conversation il en échappe qui ne sont écrites nulle part, et qui n'en sont ni moins expressives, ni moins bonnes.

**EXERCICE PHRASÉOLOGIQUE.**

*Ouais!* vous êtes bien insupportable.

*Voi!* cela ne se peut pas.

*Pou-ou!* tout le monde s'indigne.

—••••• N° DCCCXXXV. •••••—

*Fi, foin! pouah!*

*Fi!*

Ma robe vous fait honte, un fils de juge, ah! *fi!*  
(RACINE.)

*Fi donc!* d'un médecin ma maîtresse être femme!  
Tous ces gens-là, madame, à l'intérêt soumis,  
Haïssent la santé jusque chez leurs amis.

(BRET.)

*Fi* du plaisir que la crainte peut corrompre!

(LA FONTAINE.)

*Foin! pouah!*

*Foin* de moi! (RACINE.)

*Foin* du loup et de sa race. (LA FONTAINE.)

*Fi!* ne m'approchez pas! votre haleine est empestée... *Pouah!* vous m'engloutissez le cœur.

(MOLIERE.)

*Pouah! pouah!* seigneur, mon âme n'a pas été souillée.  
(VOLTAINRE.)

*Fi, foin, pouah* expriment dédain, répugnance, mépris. Mais *fi* sert particulièrement à réveiller, à inspirer la honte, l'éloignement; *foin* marque imprécation, il est presque toujours suivi d'un complément; *pouah* exprime le dégoût. *Fi* est du style tempéré, *foin* du style familier, *pouah* du style populaire. Quant à *pouais* et à *pouas* qu'indique Lemare, au lieu de *pouah!* nous ne les avons trouvés nulle part.

**EXERCICE PHRASÉOLOGIQUE.**

*Fi donc!* me prêter un tel sentiment.

*Foin* de tout son esprit!

*Pouah!* la vilaine bête!

-----DCCCLXXXVI.-----

*Bah! baste! zest!*

*Bah! baste!*

Malgré vous et les vôtres,  
On vous fera bien voir.—*Bah!* j'en ai vu bien d'autres.  
(FABRE D'ÉGLANTINE.)

C'est vous qui me gênez;  
Et c'est ma place aussi que vous prenez.  
— *Bah! bah!* (COLLIN D'HARLEVILLE.)

*Baste!* laissons là ce chapitre, il suffit que nous  
savons ce que nous savons. (MOLIÈRE.)

*Zest!*

Il soit dit que sur l'heure il se transportera  
Au logis de la dame, et là, d'une voix claire,  
Devant quatre témoins assistés d'un notaire,  
(*Zeste!*) ledit Hiérôme avouera hautement  
Qu'il la tient pour sensée et de bon jugement.  
(RACINE)

Il se vante de faire telle chose, *zest!*  
(ACADÉMIE.)

*Bah* marque l'insouciance, l'incrédulité, le peu de cas que l'on fait des menaces ou des paroles d'autrui. *Baste* marque aussi l'insouciance, la résolution et l'ennui que cause ce qu'on vient d'entendre. On trouve quelquefois *bast*. Quand Chicaneau prononce *zeste* en lisant l'exploit que lui adresse la comtesse de Pimberche, il veut faire entendre qu'il se soucie fort peu de ce qu'on lui dit. Sans la contrainte de la mesure, Racine aurait écrit *zest*, orthographe ordinaire de cette interjection.

Nous avons trouvé dans le *Dictionnaire des Dictionnaires* l'analyse de l'interjection *bah!* que nous avons cherchée long-temps, analyse précieuse, qui confond l'imagination, et dont nous serions vraiment fâchés de priver nos lecteurs. La voici : « *Bah!* interjection qui équivaut à : *Mon étonnement est BAS*, c'est-à-dire : *J'y mets peu d'importance*. » O don Quichotte! où es-tu? toi qui prenais des montagnes pour des géants!... Comment, M. Darbois, vous pensez sérieusement que *bah* signifie *mon étonnement est BAS*?... Ah! bah!.. vous voulez rire... Au fait, on dit bien qu'*Equus* vient d'*Alphana*.

**EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.**

*Bah!* je ne le croirai jamais.

*Baste!* il faut un peu de philosophie.

Il pense nous en faire accroire, *zest*

-----DCCCLXXXVII.-----

*Chut! motus! st!*

*Chut! motus!*

*Chut!* n'offensez pas ces messieurs (les médecins et les apothicaires). (MOLIÈRE.)

*Chut! chut!* parlez donc bas;  
Surtout jamais de lui; vous n'y pensez donc pas?  
(COLLIN D'HARLEVILLE.)

*Motus!* il ne faut pas dire que vous m'avez vu  
sortir de là. (MOLIÈRE.)

*St!*

*St! pote!* rangeons-nous chacune immédiatement  
contre un des côtés de la porte. (MOLIÈRE.)

*St, st!* saluez vite, si saluez-vous.  
(BEAUMARCHAIS.)

*St! st!* un mot : comme amis l'un de l'autre,  
Buvez à ma santé, je vais boire à la vôtre.  
(BOURSAULT.)

*Chut*, *motus*, sont également employés pour engager à faire silence; *motus* sert en outre à exhorter à la discrétion. *St!* sert aussi pour appeler quelqu'un à voix basse.

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Il vient. Chut !

Je vais vous le dire, mais motus !

Et ! et ! pas fat.

----- N° DCCCXXXVIII. -----

*Sus! tarare! alerte! bravo! vivat! oui-dà!*

## EXEMPLES.

- Sus!* que de ma maison on sorte de ce pas.  
(MOLIERE.)
- Sus!* Dave, il n'est plus temps de bayer aux cor-  
(BARON.) [saillies.
- Peut-être la beauté. — *Tarare!* la beauté! la  
beauté! C'est bien la beauté, vraiment, qui prend  
un homme comme lui. (BRUEYS.)
- Tarare!*... il ne l'aura jamais.  
(BEAUMARCHAIS.)
- Sois mon trompette, et sonne les alarmes;  
Point de quartier, marchons, *alerte!* aux armes!  
(VOLTAIRE.)
- Alerte! alerte!* on vient d'enlever ma pupille.  
(FABRE D'ÉGLANTINE.)
- Bravo!* voilà mon homme; allons, vite, qu'il vienne.  
(COLLIN D'HARLEVILLE.)
- Monsieur l'homme accompli, du moins qui croyez  
[l'être,  
Prenez, prenez leçon, car voilà votre maître.  
*Bravo! bravo! brave!* (FIRON.)
- Ah! vivat!* j'ai gagné ma cause.  
(DANCOURT.)
- Vive, vive Cripin! et vœux la folie!  
(RECHARD.)
- J'ai fait vœu d'être veuve, et je le veux tenir.  
— *Oui-dà!* l'état de veuve est une douce chose;  
On a plusieurs amants sans que personne en glose.  
(RECHARD.)

## EXPLICATIONS.

*Sus* s'emploie pour exhorter à marcher, à agir, à  
sortir de l'apathie.

*Tarare* marque l'incrédulité, l'ironie et souvent  
la colère, comme dans la phrase de Beaumarchais  
qui prononce Antoine irrité.

*Alerte*, devenu substantif, est un cri pour semer  
l'alarme et l'effroi. Cette expression est tirée de l'ita-  
lien *al l'erta*, qui signifie sur un lieu élevé; c'est  
comme si l'on criait : *Sortez de vos maisons!*

*Bravo!* est un adjectif italien employé en inter-  
jection; il signifie très-bien! bravement!

*Vivat*, troisième personne du présent subjonctif  
du verbe latin *vivere*, a le même sens que *vive* en  
français. Il marque la joie, l'allégresse.

*Oui-dà*, ordinairement particule ou adjectif af-  
firmatif, a un sens tout particulier ici; il signifie :  
*Je comprends.*

## EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Sus!* qu'en dis-je.  
Venez dites que vous êtes noble? Kassar!  
*Alerte! alerte!* voilà les ennemis.

*Bravo!* c'est cela.  
*Vivat!* vivent les choses-voilà bien.  
Lui avec vous parti? — *Oui-dà.*

## EXPRESSIONS INTERJECTIVES.

-----●●●●● N° DCCCXXXIX. ●●●●●-----

## SUBSTANTIFS INTERJECTIFS:

## EXEMPLES.

*Miracle!* criait-on, venez voir dans les nues  
Passer la reine des tortues.

(LA FONTAINE.)

*Eh! miséricorde!* on traîne mon mari en prison.

(VOLTAIN.)

*Malheur* aux aveugles qui conduisent! *malheur*  
aux aveugles qui sont conduits!

(PASCAL.)

Qui frappe l'air, *bon Dieu!* de ces lugubres cris?  
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris?

(BOILEAU.)

*Mon Dieu!* l'étrange embarras qu'un livre à met-  
tre au jour.

(MOLIERE.)

Qu'un ami sur nos bords soit jeté par l'orage,  
*Ciel!* avec quel transport je l'embrasse au rivage!

(DUCIS.)

*Paix! silence!* il me vient un surcroît de pensée.

(REGNARD.)

*Peste!* comme l'utilité vous a bientôt rapproché  
les distances.

(BRAUMARCHAIS.)

*Peste* soit la sincérité! c'est un mauvais métier.

(MOLIERE.)

*Peste* soit des fâcheux!

(Id.)

*Malepeste!* leur imagination travaille beaucoup.

(REGNARD.)

Te voilà sur tes pieds droit comme une statue;  
Dégourdis-toi, *courage!* allons, qu'on s'évertue!

(RACINE.)

*Grâce, grâce!* seigneur, que Pauline l'obtienne.

(CORNEILLE.)

*Halte-là!* mon beau-frère,  
Vous ne connaissez pas celui dont vous parlez.

(MOLIERE.)

*Patience!* avant peu tout cela va changer.

(COLLIN D'HARLEVILLE.)

*Ma foi!* sur l'avenir bien fou qui se fiera.

(RACINE.)

Oh! *dame!* on ne court pas deux lièvres à la fois!

(Id.)

*Tredame!* monsieur, est-ce que madame Jourdain  
est décrépité?

(MOLIERE.)

Si vous n'êtes pas malade, que *diable* ne le dites-  
vous?

(Id.)

*Diantre!* que de façons! signez, pauvre butor.  
Au *diantre* tout valet qui vous est sur les bras!

(Id.)

Eh oui, de par tous les *diantres*, je l'ai vu!

(Id.)

## EXPLICATIONS.

*Miracle!* c'est-à-dire, voilà un miracle, venez voir  
un miracle.

*Miséricorde!* c'est-à-dire, j'implore *miséricorde*.

*Malheur* à, c'est-à-dire, le *malheur* arrivera *aux*  
aveugles; ou le *malheur* doit arriver à, etc.

Laveaux regarde *bon Dieu!* comme une interjec-  
tion dans ces vers; il est certain que ce n'est pas une  
simple apostrophe.

*Mon Dieu!* n'est pas en apostrophe non plus dans  
cette phrase, ou du moins il y a une proposition  
elliptique.

*Ciel! Dieu!* etc., sont des invocations. On dit  
même quelquefois *dieux!* au pluriel, surtout en  
poésie, ce qui sent un peu le paganisme; mais l'u-  
sage l'autorise.

*Paix! silence!* c'est-à-dire, donnez-nous la *paix*,  
faites *silence*.

*Peste!* est ici une vraie interjection d'admiration  
avec étonnement et ironie. *Peste!* n'est souven-  
qu'une simple imprécation, il peut être suivi d'un  
complément.

*Malepeste* (mauvaise peste) a le même sens que  
*peste*; il est un peu plus populaire. Fabre d'Églan-  
tine écrit *malpeste* par licence poétique. (*Intrigue*  
*épistolaire*.)

*Courage,* c'est-à-dire, prenez *courage*.

*Grâce,* c'est-à-dire, faites *grâce*.

*Halte-là,* c'est-à-dire, faites une *halte là*, arrêtez-  
vous là.

*Patience!* c'est-à-dire, prenez *patience*.

*Ma foi!* c'est-à-dire, j'en jure par *ma foi*.

*Dame!* c'est-à-dire, j'en jure par *Notre-Dame*.  
(Voyez Gattel.) *Tredame*, plus rare, et du style  
campagnard, est moins éloigné de l'expression to-  
tale.

On jure aussi par *le diable*; mais comme on a  
craint de prononcer ce mot, on l'a remplacé par  
*diantre*, ce que prouvent jusqu'à l'évidence les  
phrases citées en regard et la suivante.

Allez au *diantre!* Au *diantre* soit le fou!

(ACADÉMIE.)

Nous avons dû remarquer par quelques exemples du numéro précédent, qu'indépendamment des interjections proprement dites, l'homme agité d'une émotion violente, pénétré d'une idée vive, a eu recours à des signes du langage analytique, qu'il a un peu détournés de leur signification primitive, pour les rendre propres à exprimer ses affections avec rapidité et concision. Les expressions interjectives sont en général des membres de propositions elliptiques ; nous n'avons présenté ici que les plus usitées.

Les mots *bonjour*, *adieu*, *salut*, doivent être rangés dans la même catégorie ; Wailly dit même que *bonjour* est interjection (*Dictionnaire*). Voyez La Fontaine, fable du *Renard* et du *Corbeau* ; Gilbert, *Derniers moments d'un jeune poète* ; Millevoye, *la Chute des feuilles* ; où ces mots se trouvent dans le sens interjectif.

Il est une foule de noms qui, prononcés dans certains mouvements subits de l'âme, ont la force de l'interjection. C'est le ton, dit Dumarsais, plutôt que le mot, qui fait alors l'interjection. En voici quelques exemples :

*Par mon chef, c'est un siècle étrange que le nôtre.*

(MOLIERE.)

*Par saint Juvier, mon patron.*

(SCRIBE.)

*Jour de Dieu ! je saurai vous froter les oreilles.*

(MOLIERE.)

*... Mort de ma vie ! est-ce un crime d'avoir  
Un tendre engagement avec un honnête homme*

(REGNARD.)

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Ciel ! quel malheur !  
Peut-être de vous !

Patience ! cela viendra peut-être.  
Oh dame ! je n'y pensais pas.

## ----- N° DCCCXL. -----

### MODIFICATIFS (adjectifs ou adverbes) INTERJECTIFS.

*Tout doux ! vous suivez trop votre amoureuxse envie.*  
(MOLIERE.)

N'avez-vous jamais vu donner la question ?...

— Hé ! monsieur, peut-on voir souffrir des malheu-  
[reux !

— Bon ! cela fait toujours passer une heure ou deux.  
(RACINE.)

Bon ! bon ! il faut apprendre à vivre à la jeunesse.  
(REGNARD.)

Tout beau ! monsieur le tireur d'armes, ne parlez  
de la danse qu'avec respect...

Tout doux ! vous dis-je. (MOLIERE.)

Allons ! ferme ! poussez, mes bons amis de cœur,  
Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour.  
(Id.)

*Quoi ! vous pensez être dans tous les temps  
Maître absolu de vos yeux, de vos sens ?*

(VOLTAIRE.)

*Comment montrer partout et lettres et portrait,  
En public, à moi-même ! Après un pareil trait,  
Je prétends de ma main lui brûler la cervelle.*  
(Id.)

Le serpent de l'envie a sifflé dans son cœur.

Oh ! bien ! bien ! double joie en ce cas pour le nôtre.  
(PIRON.)

Ah ! fort bien ! vous nommez les passions des maux !  
Sans elles nous serions au rang des animaux.

(COLLIER D'HARLEVILLE.)

Rien de nouveau dans l'état. — Tant mieux !  
Moins de nouvelles, moins de sottises.

(VOLTAIRE.)

Nous ne nous arrêterons pas à faire sentir la valeur de ces modificatifs interjectifs : il est facile de rétablir les mots ellipsés ; nous remarquerons seulement que les mots *certes*, *bref*, sont souvent employés dans la même analogie.

### EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

Tout doux ! monsieur.  
Tout bon ! jeune homme.

Ferme ! à l'ouvrage.  
Bon ! cela nous amusera.

Quoi ! vous êtes libre.  
Comment ! vous partez.

Fort bien ! j'ai entendu.  
Oh ! bien ! bien ! c'est à merveille.

.....N° DCCCXLI. ....

IMPÉRATIFS INTERJECTIFS.

*Va, va*, dans sa douleur le sexe est raisonnable,  
Et je n'ai jamais vu de femme inconsolable.

(COLLIN D'HARLEVILLE.)

*Allons!* je vois que je ne réussirai jamais.

(MARMONTEL.)

*Allons gai!* vous a-t-il donné votre congé?

(REGNARD.)

*Allons gai!* ce petit prélude vous mettra en humeur.

(BRUYÈS.)

*Allez, allez*, il ne faut pas se laisser mener comme un oison.

(MOLIERE.)

*Gare* qu'aux carrefours on ne vous tympanise.

(MOLIERE.)

Dieu me pardonne, on se bat. — *Gare! gare!*  
Voyons un peu d'où vient ce tintamarre.

(VOLTAIRE.)

*Tiens!* Darmin t'aime, et Darmin dans son cœur  
A tes vertus avec plus de douceur.

(Id.)

*Tenez*, mille ducats

Au bout de vos discours ne me tenteraient pas.

(ANDRIEU.)

Les impératifs *va*, *allons*, *allez*, sont évidemment détournés de leur signification propre, ils servent à encourager, à persuader, et quelquefois sont purement explétifs. *Allons gai!* est une interjection, selon les lexicographes, elle excite à la gaité.

*Gare*, impératif du verbe *garer*, est une vraie interjection pour avertir de prendre garde à soi.

*Tiens* et *tenez* ne servent ici qu'à éveiller l'attention sur ce qu'on va dire.

EXERCICE PHRASEOLOGIQUE.

*Va, va*, je sais ce que je fais.  
*Allons*, vous ne savez ce que vous dites.

*Gare! gare!* on vous allez être écrasé.  
*Tiens!* cette étrange figure.

DES JUREMENTS OU JURONS INTERJECTIFS.

*Parbleu!* tu jugeras toi-même si j'ai tort.

(MOLIERE.)

... Puisque à se ruiner on se fait tant d'honneur,  
*Corbleu!* j'y vais aussi travailler de bon cœur!

(DESTOUCHES.)

*Morbleu!* dit un vieux seigneur, l'état n'est plus gouverné. Trouvez-moi maintenant un ministre comme M. Colbert.

(MONTESQUIEU.)

Oh! *ventrebleu!* faut-il que la jeunesse  
Apprenne maintenant à vivre à la vieillesse.

(REGNARD.)

*Vertubleu!* mon neveu, comme vous êtes brava.

(DESTOUCHES.)

*Têtebleu!* ce me sont de mortelles blessures,  
De voir qu'avec le vice on garde des mesures!

(MOLIERE.)

*Maugrebleu* du geste!

(PASCAL.)

*Tubieu!* quelle caresse!

(DESTOUCHES.)

*Palsambleu!* je suis bien nourri.

(REGNARD.)

La religion défend de jurer en vain par le nom de Dieu, et même par celui d'aucune créature. On sait que des lois très-sévères ont été portées et exécutées autrefois contre les blasphémateurs. Mais comment concilier ce commandement avec les mouvements impétueux de la colère, avec le désir de persuader ce qu'on a besoin de faire croire! Les Français ont pris un biais, et avec le mot *bleu* ils ont formé une foule de jurons et d'imprécations qui n'ont aucun sens par elles-mêmes, et qui tirent toute leur valeur du ton plus ou moins véhément, du sentiment plus ou moins vif de celui qui les prononce.

*Parbleu, morbleu, corbleu* (1) sont en usage parmi les gens du bon ton ; *ventrebleu, ver-tubleu, têtebleu, tubleu*, moins usités, sentent le *gros homme* ; *palsembleu* est villageois. Dans le style campagnard il existe une foule d'expressions de cette nature, telles que *pardi, pardié, pardienne, mordié, morgué, mordienne, morguenne, testidié, tatiqué*, etc. On les trouvera en lisant les comiques

## DES ONOMATOPEES, DES MIMOLOGISMES, ETC.

Il est allé trouver ce chien d'avare, *ha, ha, ha*,  
*ha* ! il lui a dit qu'en se promenant sur le port avec  
son fils, *hé, hé, hé* ! ils avaient vu une gelère turque.

(MOLIERE.)

Ta, ta, ta, ta, voilà bien instruire une affaire :  
Il dit fort gravement ce dont on n'a que faire,  
Et court le grand galop quand il est à son fait.

(RACINE.)

Prenez une guitare. — Que veux-tu que j'en  
fasse ? j'en joue si mal. — Avec le dos de la main,  
*from, from, from*.

(BEAUMARCHAIS.)

Je vis défaire la petite malle devant moi ; et eu  
même temps *frast, frast*, je démele le mien, et je  
vois que vous vous portez bien.

(M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ.)

Madame se trouve-t-elle incommodée ? *Zest* ! en  
deux pas te voilà chez elle. Monsieur a-t-il besoin de  
moi ? *crac* ! en trois sauts je suis dans sa chambre.

(BEAUMARCHAIS.)

Où étais-tu donc ? — Monsieur, j'étais *ah, ah*,  
*aah* !

(BEAUMARCHAIS.)

Et *cht, et cha*, l'un m'éternue au nez, l'autre m'y  
hâille.

(Id.)

Ils passaient au travers de Nanterre, *tra, tra*,  
*tra* ! ils rencontrent un homme à cheval, *gara, gara* !

(M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ.)

J'ai entendu *pouf* ! c'était un matelas.

(LÉNARD.)

*Pouf* ! il faut l'avouer, vous avez, à mon gré,  
La présence d'esprit au suprême degré.

(REGNARD.)

Le mâle de la caille fait *ouan, ouan, ouan*,  
la femelle a un petit son tremblant, *cri, cri*.

(BUFFON.)

Dans les articles précédents nous avons examiné les différentes sortes d'expressions qui composent le style interjectif ; les unes, *interjections* pures, ne sont que des signes de sensations ; les autres, noms, adjectifs, verbes ou adverbes, sont à la fois des signes de sensations et d'idées. Il existe une autre classe d'expressions que les grammairiens ont rangées, mais avec bien peu de discernement, au nombre des interjections, ce sont les *onomatopées* non passées à l'état de mot, les *mimologismes* ou imitations du langage de quel-qu'un, enfin certains cris ou effets vocaux. Il suffit de réfléchir un instant pour reconnaître combien ces expressions diffèrent des interjections ; ce ne sont pas des signes de sensa-tions.

*Ha, ha*, est plus éclatant que *hi, hi* ; mais on trouve aussi *hé hé*... pour signe graphique du rire.

(1) Il ne faut que consulter nos anciennes chroniques pour se convaincre que *parbleu, corbleu, morbleu*, sont des altérations et des contractions de *par Dieu, par le corps de Dieu, par la mort de Dieu*.

N'avez de moi, *par le cors Dé*,  
Fors cote et sercot de cordé.

(ROMAN DE LA ROSE.)

Par ma foy, Domine, si vous voulez soupper  
avecques moy, *par le corps Dieu ; cor Dieu*, dit le  
maistre d'hôtel.

(RABELAIS.)

Il en est de même de *tubleu, vertubleu, têtebleu, maugrebleu, palsembleu*, etc., qui se sont formés de  
*par la vertu de Dieu, par la tête de Dieu, par le mauvais gré de Dieu, par le sang de Dieu*, etc.

Ce qui prouve que c'est bien là l'origine de tous ces juréments, c'est qu'on lit dans le glossaire de la  
langue romane par Roquefort que *corbleu, cordieu* sont une syncope de *par le corps de Dieu*.

*T'a, ta, ta, ta* est un mimologisme ou une imitation de la vitesse déplacée de l'avocat dont on parle ici.

*Zest* peint la légèreté de la course, *crac* le bruit de quelque chose qui cède avec effort, qui *craque* enfin. Ce monosyllabe est pris au figuré dans les vers suivants :

Le brusque philosophe en ses sombres humeurs  
Vainement contre nous élève ses clameurs.

.....

Une belle parait, lui sourit et l'agace,  
*Crac!* au premier assaut elle emporte la place.

(DESTOUCHES.)

*Ah, ah, aah!* sont articulés par une personne qui bâille.

*Et chi, et cha*, peinture graphique de l'éternuement.

*Tra, tra, tra*, imitation du bruit de la course.

*Pouf* représente le bruit que fait la chute d'un corps mou. Dans les vers de Regnard, ce monosyllabe fait entendre que celui à qui l'on s'adresse a fait une balourdise, une *chute morale*.

Enfin, *ouan, ouan*, est, comme le dit Buffon, le cri imitatif du mâle de la caïlle, et *cri*, *cri* celui de la femelle.

Nous bornerons là ces citations; nous terminerons en disant que dans nos meilleurs chansonniers, Béranger, Désaugiers, de Piis, etc., on trouvera une foule d'imitations de certains bruits : les *flon flon* des violons, les *pan pan* des bouchons, le *tic toc* des brocs et le *drelin-din-din* des verres, etc.

FIN.

# TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

## A

|                                                                                              |          |
|----------------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| ▲ (Il n'y), suivi du subjonctif.....                                                         | 656      |
| ▲, Nombre des substantifs après cette préposition.....                                       | 143      |
| ABATTU, participe.....                                                                       | 687      |
| ABSOLUMENT.....                                                                              | 14       |
| ABOUDRE.....                                                                                 | 853      |
| A CAUSE QUE.....                                                                             | 836      |
| ACCEPTION.....                                                                               | 14       |
| ACCORD.....                                                                                  | 14       |
| ACCORDÉ, participe.....                                                                      | 693      |
| ACHETÉ, participe.....                                                                       | 700      |
| ACQUIS, participe.....                                                                       | 700      |
| ACTIVEMENT.....                                                                              | 14       |
| ADHÉRANT, ADHÉRENT.....                                                                      | 677      |
| A MOINS QUE, suivi du subjonctif.....                                                        | 641      |
| ADJECTIFS (Origine des).....                                                                 | 18       |
| — Leur nature.....                                                                           | 187      |
| — Leur définition.....                                                                       | 187      |
| — Qualificatifs.....                                                                         | 187-188  |
| — Déterminatifs.....                                                                         | 187      |
| — Verbaux.....                                                                               | 188-668  |
| — Pris substantivement.....                                                                  | 98       |
| — Leur genre.....                                                                            | 196      |
| — Leur nombre.....                                                                           | 189      |
| — Formation de leur féminin.....                                                             | 190      |
| — De toute terminaison.....                                                                  | 190      |
| — Terminés en e muet.....                                                                    | 191      |
| — Terminés en x.....                                                                         | 192      |
| — Terminés par f.....                                                                        | 193      |
| — Terminés en eur.....                                                                       | 194      |
| — Terminés en el, en, et, ou.....                                                            | 196      |
| — Dont le masculin a deux formes.....                                                        | 197      |
| — Terminés par un c.....                                                                     | 198      |
| — Dont le féminin est irrégulier.....                                                        | 199      |
| — Expriment des qualités attribuées aux hommes.....                                          | 200      |
| — Formation de leur pluriel.....                                                             | 200      |
| — En al.....                                                                                 | 203      |
| — Leur syntaxe.....                                                                          | 203      |
| — Accord avec un substantif.....                                                             | 203      |
| — Accord avec plusieurs substantifs.....                                                     | 206      |
| — Accord avec plusieurs substantifs de différent genre.....                                  | 206      |
| — Avec deux substantifs liés ou non liés par et.....                                         | 207      |
| — Précédés de plusieurs substantifs et ne se rapportant qu'au dernier.....                   | 208      |
| — Précédés de plusieurs substantifs liés par ou.....                                         | 209      |
| — Particularités qui leur sont relatives.....                                                | 209      |
| — Leur accord avec le substantif qui précède ou suit la préposition de.....                  | 211      |
| — Précédés de plusieurs substantifs liés par ainsi que, comme, avec, etc.....                | 212      |
| — Feu, nu, demi, excepté, passé, vu, y compris, ci-joint, ci-inclus, franc de port, etc..... | 213, 214 |
| — Proche et possible.....                                                                    | 216      |

|                                                                                                       |          |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| — Violette, pourpre, vert-doré, cendré, aurore, marron, carmin, etc.....                              | 217      |
| — Composés, bleu-clair, châtain-clair, etc.....                                                       | 217      |
| — Nouveau-nés, demi-morts, etc.....                                                                   | 218      |
| — En rapport avec le mot air.....                                                                     | 220      |
| — Pris adverbialement.....                                                                            | 222      |
| — En rapport avec un substantif non exprimé : endormi sur le trône, le poids de sa couronne, etc..... | 223      |
| — Beau, belle, bonne, avoir beau, l'échapper belle, etc.....                                          | 224      |
| — Place des adjectifs après le substantif.....                                                        | 226      |
| — Leur régime.....                                                                                    | 228      |
| — Suivis de la préposition d.....                                                                     | 228      |
| — Suivis de la préposition de.....                                                                    | 229      |
| — Suivis de différentes prépositions.....                                                             | 230      |
| — Construits avec il est.....                                                                         | 230      |
| — Demandant après eux des prépositions différentes.....                                               | 231      |
| — Ayant quelque ressemblance, mais dont la signification diffère.....                                 | 231      |
| — Convenant les uns aux personnes; les autres aux choses.....                                         | 232      |
| — Leurs modifications pour exprimer les divers degrés de signification.....                           | 233      |
| — Employés dans les comparaisons d'égalité.....                                                       | 234      |
| — Employés dans les comparaisons de supériorité.....                                                  | 234      |
| — Expriment par eux-mêmes une idée de supériorité ou d'infériorité.....                               | 235      |
| — Formation des superlatifs.....                                                                      | 236      |
| — Manière d'énoncer le superlatif relatif.....                                                        | 237      |
| — Précédés de le plus, le moins, le mieux, ou de les plus, les moins, les mieux, etc.....             | 238      |
| — Susceptibles ou non susceptibles de comparaison.....                                                | 239      |
| ADJECTIFS DÉTERMINATIFS.....                                                                          | 240      |
| — Leur nature, leur définition.....                                                                   | 240      |
| — Leur emploi et leur syntaxe.....                                                                    | 243      |
| ADJECTIFS DÉMONSTRATIFS.....                                                                          | 241      |
| — Leur genre et leur nombre.....                                                                      | 243      |
| — Ce suivi de ci ou de là.....                                                                        | 246      |
| — Ce suivi de plusieurs substantifs.....                                                              | 247      |
| ADJECTIFS POSSESSIFS.....                                                                             | 242      |
| — Genre, nombre, place.....                                                                           | 261      |
| — Avec plusieurs substantifs liés par et, ou.....                                                     | 263      |
| — Avec plusieurs adject. liés par et, ou.....                                                         | 266, 267 |
| — Emploi de leur, notre, votre.....                                                                   | 267      |
| — Leur adjectif, et leur pronom.....                                                                  | 268      |
| — Mon, ton, son, suivis de que ou de qui.....                                                         | 268      |
| — Emploi de l'article ou de l'adjectif possessif.....                                                 | 269      |
| — J'ai mal à ma tête.....                                                                             | 269      |
| — Emploi de son, sa, ses, ou de en.....                                                               | 270      |
| — Emploi de mon, ton, son, ou de mien, tien, sien, précédés de en.....                                | 271      |
| — Le mien, le tien, le sien, etc., comparés avec mien, tien, sien, etc.....                           | 272      |
| ADJECTIFS NUMÉRIQUES.....                                                                             | 213      |

|                                                                        |               |
|------------------------------------------------------------------------|---------------|
| — Cardinaux.....                                                       | 248           |
| — Ordinaux.....                                                        | 243           |
| — Leur orthographe.....                                                | 248           |
| — <i>Vingt et cent</i> .....                                           | 249           |
| — <i>Mille</i> .....                                                   | 250           |
| — <i>Mil et mille</i> .....                                            | 251           |
| — <i>Douzaine, millier, million</i> .....                              | 251           |
| — Cardinaux, leur emploi.....                                          | 252           |
| — <i>Vingt et un, vingt-un, etc.</i> .....                             | 253           |
| — Un répété ou non répété.....                                         | 254, 255, 256 |
| — Suppression de <i>un, une</i> dans les expressions proverbiales..... | 257           |
| — <i>L'un de et un de</i> .....                                        | 258, 259, 260 |
| <b>ADJECTIFS INDEFINIS</b> .....                                       | 244           |
| — <i>Tout</i> , genre et nombre.....                                   | 272           |
| — <i>Tout</i> , en rapport avec un pronom.....                         | 273           |
| — <i>Tout</i> , signifiant totalement.....                             | 274           |
| — <i>Tout autre</i> .....                                              | 276           |
| — <i>Tout</i> adverbe et <i>tout</i> adjectif.....                     | 277           |
| — <i>Tout</i> dans le sens de <i>chaque</i> .....                      | 278           |
| — <i>Tout</i> en rapport avec un nom précédemment exprimé.....         | 280           |
| — <i>Tout</i> pris substantivement.....                                | 280           |
| — <i>Tout</i> devant plusieurs substantifs ou adjectifs.....           | 281           |
| — devant un nom de ville.....                                          | 282           |
| — <i>Tous deux, tous les deux, etc.</i> .....                          | 282           |
| — <i>Plusieurs</i> .....                                               | 284           |
| — <i>Chaque</i> .....                                                  | 285           |
| — <i>Chaque et chacun</i> .....                                        | 286           |
| — <i>Chaque</i> employé pour <i>chacon</i> .....                       | 286           |
| — <i>Nul</i> , genre et nombre.....                                    | 287           |
| — <i>Nul</i> , placé après le substantif.....                          | 288           |
| — <i>Aucun</i> , genre et nombre.....                                  | 289           |
| — <i>Aucun</i> , placé après le substantif.....                        | 290           |
| — <i>Maître</i> .....                                                  | 291           |
| — <i>Certain</i> , genre, nombre et emploi.....                        | 291           |
| — <i>Certain</i> , précédé ou non précédé de <i>un</i> .....           | 292           |
| — <i>Tel</i> , genre et nombre.....                                    | 293           |
| — <i>Quel</i> , genre et nombre.....                                   | 293           |
| — <i>Quel</i> , non suivi immédiatement d'un substantif.....           | 294           |
| — <i>Tel et quel</i> comparés.....                                     | 294           |
| — <i>Quel</i> employé sans substantif.....                             | 295           |
| — <i>Quel</i> suivi de plusieurs noms.....                             | 296           |
| — <i>Quel</i> , fonction de ce mot.....                                | 296           |
| — <i>QUEL QUE</i> , genre et nombre.....                               | 297           |
| — <i>Quel que</i> suivi de plusieurs noms.....                         | 297           |
| — <i>TEL QUE SOIT</i> et <i>QUEL QUE SOIT</i> .....                    | 298           |
| — <i>Tel que</i> , dans les comparaisons.....                          | 300           |
| — <i>QUELQUE</i> , genre et nombre.....                                | 301           |
| — <i>Quelque</i> suivi d'un adjectif.....                              | 302           |
| — <i>Quelque</i> devant un adverbe.....                                | 303           |
| — <i>Quelque</i> signifiant environ.....                               | 303           |
| — <i>QUELCONQUE</i> , genre et nombre.....                             | 304           |
| — <i>PAS UN</i> .....                                                  | 304           |
| — <i>Même</i> , genre et nombre.....                                   | 305           |
| — <i>Même</i> joint à un nom.....                                      | 305           |
| — <i>Nous-même, vous-même</i> .....                                    | 306           |
| — <i>Même</i> en rapport avec un nom précédemment exprimé.....         | 307           |
| — <i>Même</i> employé adverbialement.....                              | 307           |
| — <i>Même</i> placé devant ou après un adjectif ou un participe.....   | 308           |
| — <i>Même</i> , variable ou invariable après un substantif.....        | 309           |
| — <i>Ceux même, ceux-mêmes, etc.</i> .....                             | 310           |
| — <i>AUTRE</i> , genre, nombre et emploi.....                          | 310           |

|                                                                                     |        |
|-------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| — <i>Autre répété</i> .....                                                         | 311    |
| <b>ADJECTIVEMENT</b> .....                                                          | 14     |
| <b>ADORSÉ, participe</b> .....                                                      | 793    |
| <b>ADVERBES</b> .....                                                               | 717    |
| — Leur origine.....                                                                 | 717    |
| — Leur nature, leur définition.....                                                 | 717    |
| — Leurs subdivisions.....                                                           | 717    |
| — De temps.....                                                                     | 717    |
| — De lieu.....                                                                      | 717    |
| — D'ordre et de rang.....                                                           | 717    |
| — De quantité et de comparaison.....                                                | 717    |
| — De manière et de qualité.....                                                     | 717    |
| — D'affirmation, de négation et de doute.....                                       | 717    |
| — D'interrogation.....                                                              | 717    |
| — Tableau général des adverbes.....                                                 | 717    |
| — Formation des adverbes en <i>ment</i> .....                                       | 717    |
| — En <i>ment</i> qui ont un régime.....                                             | 718    |
| — Degrés de signification dans les adverbes en <i>ment</i> .....                    | 719    |
| — Syntaxe des adverbes.....                                                         | 719    |
| — <i>Aujourd'hui</i> .....                                                          | 719    |
| — <i>Jusqu'aujourd'hui, jusques à aujourd'hui</i> .....                             | 720    |
| — <i>Autour</i> comparé avec <i>entour</i> .....                                    | 721    |
| — <i>Autour</i> comparé avec <i>autour</i> .....                                    | 721    |
| — <i>Aussi, non plus</i> .....                                                      | 722    |
| — <i>Comme, comment</i> .....                                                       | 723    |
| — <i>Dessus, dessous, dedans, dehors, comparés avec sur, sous, dans, hors</i> ..... | 723    |
| — <i>Beaucoup, bien</i> .....                                                       | 725    |
| — <i>Bien et très</i> .....                                                         | 726    |
| — <i>De loin à loin, de loin en loin</i> .....                                      | 726    |
| — <i>Au moins, du moins</i> .....                                                   | 727    |
| — <i>Peut-être</i> avec le verbe <i>pouvoir</i> .....                               | 727    |
| — <i>Plutôt, plus tôt</i> .....                                                     | 729    |
| — <i>Pourtant, cependant, néanmoins, toutefois</i> .....                            | 730    |
| — <i>Quand et quant</i> .....                                                       | 730    |
| — <i>Au reste, du reste</i> .....                                                   | 731    |
| — <i>De suite, tout de suite</i> .....                                              | 732    |
| — <i>Tout-à-coup, tout d'un coup</i> .....                                          | 733    |
| — <i> Ici, là</i> .....                                                             | 733    |
| — <i>En</i> , nature de ce mot.....                                                 | 734    |
| — <i>Je m'en vais, je vais</i> .....                                                | 734    |
| — Gallicismes produits par <i>en</i> .....                                          | 735    |
| — <i>Je n'en ai pas, je n'y en ai pas</i> .....                                     | 735    |
| — Expressions négatives, leur emploi.....                                           | 736    |
| — Différence entre <i>non</i> et <i>ne</i> .....                                    | 736    |
| — <i>Pas et point</i> .....                                                         | 737    |
| — Emploi ou suppression de <i>pas</i> ou <i>point</i> .....                         | 737    |
| — Place de <i>pas</i> et de <i>point</i> .....                                      | 741    |
| — Emploi de la négative après certains verbes.....                                  | 742    |
| — Place des adverbes.....                                                           | 753    |
| — Employés dans les comparaisons.....                                               | 754    |
| <b>ADVERBIAL</b> .....                                                              | 14     |
| <b>ADVERBIALEMENT</b> .....                                                         | 14     |
| — (Adjectifs pris).....                                                             | 223    |
| <b>ADVERBIALITÉ</b> .....                                                           | 14     |
| <b>ADVERSATIF</b> .....                                                             | 14     |
| <b>AFFAIBLI</b> .....                                                               | 686    |
| <b>APPLUANT, APPLURANT</b> .....                                                    | 677    |
| <b>APIN QUE</b> , suivi du subjonctif.....                                          | 641    |
| <b>AGACANTS (s')</b> .....                                                          | 673    |
| <b>AGISSANTES</b> .....                                                             | 675    |
| <b>AM! HA</b> .....                                                                 | 848    |
| <b>AM!</b> .....                                                                    | 848    |
| <b>AIDE</b> , son genre.....                                                        | 77, 79 |

|                                                                                 |               |
|---------------------------------------------------------------------------------|---------------|
| AIK!                                                                            | 848           |
| AIEUX, AIEUX.                                                                   | 54            |
| AIGLE, son genre                                                                | 42, 60        |
| AINSI QUE (nombre des adjectifs et des verbes après)                            | 212, 571      |
| AIR (genre des adjectifs après)                                                 | 220           |
| ALENTOUR et AUTOUR                                                              | 721           |
| ALLUMÉ                                                                          | 689           |
| AMASSÉ                                                                          | 690           |
| AMATEUR                                                                         | 92            |
| AMATRICE                                                                        | 93            |
| AMBITIONNÉ                                                                      | 699           |
| AMOUR                                                                           | 11, 42, 61    |
| ANALOGIE                                                                        | 14            |
| ANGE, son genre                                                                 | 48, 81        |
| ANGÈSE                                                                          | 48            |
| ANNONCÉ                                                                         | 692           |
| ANTÉCÉDENT                                                                      | 14            |
| ANTÉRIEUREMENT A.                                                               | 718           |
| APHÈRESE                                                                        | 14            |
| APOCOPE                                                                         | 14            |
| APPARTENANT                                                                     | 676           |
| APPELÉ                                                                          | 702           |
| APPOSITION                                                                      | 14            |
| APPRÉHENDER, emploi de la négative après ce verbe                               | 742           |
| APPRÉHENSIF                                                                     | 93            |
| APPRIS, suivi d'un infinitif                                                    | 707           |
| APPROCHANT                                                                      | 676           |
| APPOI                                                                           | 14            |
| ARMÉ                                                                            | 687           |
| ARRACHÉ                                                                         | 700           |
| ARRÊTER, suivi de l'indicatif ou du subjonctif                                  | 648           |
| ART (qu'est-ce qu'un)                                                           | 22            |
| ARTICLE                                                                         | 156           |
| — Fait-il connaître le genre d'un nom                                           | 42            |
| — Sa nature, sa définition                                                      | 156           |
| — Genre et nombre                                                               | 161           |
| — Joint aux prépositions <i>à, de</i>                                           | 162           |
| — Place et élision                                                              | 163           |
| — Syntaxe                                                                       | 165           |
| — Emploi de <i>du, des, de l'</i> , ou simplement de la préposition <i>de</i>   | 165           |
| — Emploi de <i>au</i> ou simplement de <i>à</i>                                 | 166           |
| — Emploi de l'article dans les phrases affirmatives ou négatives                | 167           |
| — Emploi de l'article devant un nom suivi d'un adjectif                         | 168, 169, 170 |
| — Emploi de l'article devant les noms de contrées, de royaumes, de provinces    | 172           |
| — Emploi de l'article après les adverbess de quantité                           | 173           |
| — De la répétition de l'article devant plusieurs substantifs liés par <i>et</i> | 174           |
| — Répétition de l'article dans les dates                                        | 176           |
| — Répétition de l'article avec deux noms unis par <i>ou</i>                     | 177           |
| — Répétition de l'article avec deux adjectifs liés par <i>et</i>                | 177, 179      |
| — Répétition de l'article avec deux adjectifs liés par <i>ou</i>                | 180           |
| — Emploi de l'article dans les superlatifs                                      | 181           |
| — Emploi de l'article après les prépositions                                    | 182           |
| — Emploi de l'article avec les noms propres                                     | 182           |
| — Suppression de l'article dans certaines phrases proverbiales                  | 183           |
| — Suppression de l'article devant les régimes de certains verbes                | 183           |

|                                                            |        |
|------------------------------------------------------------|--------|
| — Entendre <i>raillerie</i> , entendre la <i>raillerie</i> | 180    |
| — Observations particulières sur l'emploi de l'article     | 180    |
| ASPIRANTS                                                  | 674    |
| ASPIRATION                                                 | 14     |
| ASPIRER                                                    | 14     |
| ASSEMBLÉ                                                   | 700    |
| ATTACHÉ                                                    | 688    |
| ATTENDRE, suivi de l'indicatif ou du subjonctif            | 648    |
| ATTENDU, quand invariable                                  | 709    |
| ATTIRÉ                                                     | 690    |
| ATTRIBUT (de l')                                           | 23     |
| AU CAS QUE                                                 | 638    |
| AU CAS QUE, veut le subjonctif                             | 641    |
| AUCUN, adjectif                                            | 280    |
| — Pronom                                                   | 481    |
| AUCUN, suivi de la négation                                | 738    |
| AU-DEHORS                                                  | 724    |
| AU-DEHORS                                                  | 724    |
| AU-DESSOUS                                                 | 724    |
| AU-DESSUS                                                  | 724    |
| AUJOURD'HUI                                                | 719    |
| AU MOINS et DU MOINS                                       | 727    |
| AUNE                                                       | 77, 40 |
| AUPARAVANT et AVANT                                        | 721    |
| AU RESTE et DU RESTE                                       | 781    |
| AURORS, adjectif                                           | 217    |
| AUSI et NON PLUS                                           | 722    |
| AUSI, emploi vicieux                                       | 722    |
| AUTEUR, sans féminin                                       | 92     |
| AUTEUR (spirituelle)                                       | 93     |
| AUTOMNE, son genre                                         | 42, 65 |
| AUTOUR et ALENTOUR                                         | 721    |
| AUTRE                                                      | 310    |
| AVANÇANT (s')                                              | 673    |
| AVANT DE et AVANT QUE DE                                   | 846    |
| AVANT et AUPARAVANT                                        | 721    |
| AVANT QUE, veut le subjonctif                              | 641    |
| AVEC, nombre du substantif après ce mot                    | 132    |
| AVOIR PEUR, suivi de la négation                           | 742    |
| AYS! AIS!                                                  | 848    |

## B

|                                             |         |
|---------------------------------------------|---------|
| BACHELIER                                   | 43      |
| BAN! étymologie curieuse                    | 5       |
| BANLI, son féminin                          | 86      |
| BANNI                                       | 687     |
| BARBE                                       | 77      |
| BARDE                                       | 77      |
| BEAU (avoir)                                | 43, 224 |
| BEAUCOUP et BIEN                            | 725     |
| BEAUCOUP, nombre du substantif après ce mot | 130     |
| BECCARD, genre de ce mot                    | 37      |
| BELLE (l'échapper)                          | 221     |
| BIEN et BEAUCOUP                            | 725     |
| BIEN et TRÈS                                | 726     |
| BIEN QUE                                    | 838     |
| BIEN QUE, suivi du subjonctif               | 641     |
| BLEU-CLAIR                                  | 217     |
| BONDISSANTS                                 | 674     |
| BONNE (la donner)                           | 224     |
| BORGNESSÉ                                   | 43      |
| BORNÉ                                       | 687     |
| BOTANISTE, son féminin                      | 93      |
| BOUCHÉ, suivi de la négation                | 730     |
| BRASSE                                      | 553     |
| BRILLANTS                                   | 673     |

|              |     |
|--------------|-----|
| BRISÉ.....   | 686 |
| BRUIRE.....  | 553 |
| BRULANT..... | 675 |
| BU.....      | 699 |

## C

|                                                              |          |
|--------------------------------------------------------------|----------|
| CACHÉ.....                                                   | 687      |
| CAR, parce que.....                                          | 834      |
| CARDINAUX (adjectifs).....                                   | 243      |
| CARMIN, adjectif.....                                        | 217      |
| CARRÉ.....                                                   | 687      |
| CAUSE.....                                                   | 703      |
| CAUSE QUE (à).....                                           | 836      |
| CE, CETTE, CES (syntaxe de).....                             | 245      |
| CE N'EST PAS QUE, suivi du subjonctif ou de l'indicatif..... | 652      |
| CENT, sa syntaxe.....                                        | 249      |
| CENTAURESSE.....                                             | 48       |
| CEPENDANT, POURTANT, NÉANMOINS, TOUJOURS.....                | 730      |
| CERTAIN.....                                                 | 291      |
| CERTAIN (un).....                                            | 292      |
| CESSE, suivi de la négation.....                             | 739      |
| CHACUN et CHAQUE.....                                        | 286      |
| CHAMBELLE.....                                               | 38       |
| CHANGÉ.....                                                  | 693      |
| CHANGEANTS.....                                              | 674, 675 |
| CHAQUE et CHACUN.....                                        | 286      |
| CHASSE-NEIGE, CHASSEUR.....                                  | 51       |
| CHATAIN-CLAIR.....                                           | 217      |
| CHERCHÉ.....                                                 | 688      |
| CHOSE (quelque), son genre.....                              | 67       |
| CIEL, son pluriel.....                                       | 54       |
| CIRCONCISE.....                                              | 553      |
| CIRCULANTES.....                                             | 674      |
| COCHER, son genre.....                                       | 77       |
| COÏNCIDANT, COÏNCIDENT.....                                  | 677      |
| COLLECTIFS (noms), leur définition.....                      | 32       |
| — Nombre des substantifs après un nom collectif.....         | 140      |
| — Emploi de l'article après les noms collectifs.....         | 173      |
| COMMANDER, suivi du subjonctif ou de l'indicatif.....        | 648      |
| COMME.....                                                   | 817      |
| COMME et COMMENT.....                                        | 752      |
| COMMISE.....                                                 | 689      |
| COMPAGNON, son féminin.....                                  | 94       |
| COMPARAISON.....                                             | 14       |
| — D'égalité.....                                             | 234      |
| — D'infériorité.....                                         | 234      |
| — De supériorité.....                                        | 235      |
| COMPARATIFS.....                                             | 233      |
| COMPLÉTIF.....                                               | 14       |
| COMPRIS (y).....                                             | 215      |
| COMPLÈMENT.....                                              | 491      |
| COMPTÉ, suivi d'un verbe.....                                | 708      |
| CONDAMNÉE.....                                               | 690      |
| CONDUITS.....                                                | 690      |
| CONFIRE.....                                                 | 554      |
| CONJONCTIF.....                                              | 14       |
| CONJONCTIONS, leur origine.....                              | 19       |
| — Leur nature, leur définition.....                          | 815      |
| — Copulatives.....                                           | 816      |
| — Alternatives.....                                          | 816      |
| — Adversatives.....                                          | 816      |
| — Restrictives, hypothétiques.....                           | 817      |

|                                                           |          |
|-----------------------------------------------------------|----------|
| — Tableau général des conjonctions.....                   | 817      |
| — Leur place.....                                         | 819      |
| — Emploi des principales conjonctions.....                | 821      |
| — Et répété ou non répété.....                            | 821      |
| — Des mots liés par et.....                               | 822      |
| — Ni, répété ou non répété.....                           | 824      |
| — Ni, suivi de par ou de point.....                       | 824      |
| — Emploi de et ou de ni.....                              | 825      |
| — Emploi de ni après sans.....                            | 825      |
| — Ni, après empêcher, défendre.....                       | 826      |
| — Ni, suivi de ne.....                                    | 827      |
| — Ni au lieu de et dans les phrases affirmatives.....     | 827      |
| — Ou, répété ou non répété.....                           | 829      |
| — Ou, avec ou sans de.....                                | 829      |
| — Mais, répété ou non répété.....                         | 831      |
| — Répétition du verbe après mais.....                     | 831      |
| — Où que tu sois.....                                     | 833      |
| — Soit répété, avec ou sans que.....                      | 833      |
| — Soit, remplacé par ou.....                              | 834      |
| — Car, parce que.....                                     | 834      |
| — Parce que, puisque.....                                 | 836      |
| — Parce que, à cause que.....                             | 836      |
| — Pendant que, tandis que.....                            | 837      |
| — Quoique, bien que, encore que.....                      | 838      |
| — En cas que, au cas que.....                             | 838      |
| — Si.....                                                 | 839      |
| — Que.....                                                | 840      |
| — Avant que et que comparés.....                          | 841      |
| — Que je crois, que je pense.....                         | 843      |
| — Avant de, avant que de.....                             | 845      |
| — Gallicismes produits par l'emploi de que.....           | 845      |
| CONNU.....                                                | 699      |
| CONSACRÉ.....                                             | 700      |
| CONSEILLER.....                                           | 94       |
| CONSÉQUEMMENT à.....                                      | 718      |
| CONSERVÉ.....                                             | 693, 700 |
| CONSOLÉ.....                                              | 686      |
| CONSTRUCTION.....                                         | 14       |
| CONSTRUIRE.....                                           | 14       |
| CONSULTÉ.....                                             | 699, 700 |
| CONTESTER, suivi de la négation.....                      | 744      |
| CONTRAINTE, suivi d'un infinitif.....                     | 707      |
| CONTRE, nombre du substantif après cette préposition..... | 152      |
| CONTRADIRE.....                                           | 554      |
| CONVENABLEMENT à.....                                     | 718      |
| CRAINdre, suivi de la négation.....                       | 712      |
| CRÈPE, genre de ce mot.....                               | 71, 81   |
| CRÉ.....                                                  | 693      |
| CRITIQUE, genre.....                                      | 79       |
| CROIRE.....                                               | 554      |
| CROUPI.....                                               | 696      |
| CRU, suivi d'un verbe.....                                | 708      |
| CRUE.....                                                 | 696      |
| CRUS.....                                                 | 694      |
| COULÉS.....                                               | 690      |
| COUPLE, son genre.....                                    | 42, 68   |
| COURANT.....                                              | 675      |
| COURANTS.....                                             | 674      |
| COUROMNÉ.....                                             | 700      |
| COURSUS.....                                              | 689, 696 |
| COURSIER.....                                             | 37       |
| COUTÉ.....                                                | 697      |
| COUTÈS.....                                               | 695      |
| COUVERTES.....                                            | 690      |

## D

|                                                                     |          |
|---------------------------------------------------------------------|----------|
| DAIGNÉ, suivi d'un infinitif.....                                   | 707      |
| DAINE, sa prononciation.....                                        | 36       |
| DANGEREUX (il est), suivi de la négation.....                       | 742      |
| DANS et DEDANS.....                                                 | 723      |
| DE... à, DE... EN, nombre du substantif après ces prépositions..... | 141, 147 |
| DÉBUTÉ.....                                                         | 690      |
| DÉCIDER, suivi du subjonctif ou de l'indicatif.....                 | 645      |
| DE CRAINTE QUE, suivi du subjonctif.....                            | 641      |
| DEDANS et DANS.....                                                 | 723      |
| DEDANS (au).....                                                    | 724      |
| DE DESSOUS.....                                                     | 724      |
| DE DESSUS.....                                                      | 724      |
| DÉDIRE.....                                                         | 884      |
| DEHORS (au).....                                                    | 724      |
| DEHORS et HORS.....                                                 | 723      |
| DÉLICE, genre de ce mot.....                                        | 69       |
| DE LOIN EN LOIN, DE LOIN A LOIN.....                                | 726      |
| DEMI.....                                                           | 314      |
| DEMI-MORT.....                                                      | 218      |
| DÉMONSTRATIFS (adjectifs).....                                      | 241      |
| DÉNOMINATIONS GRAMMATICALES (des).....                              | 20       |
| DÉPEINTE.....                                                       | 692      |
| DÉPENDANT.....                                                      | 676      |
| DE PEUR QUE, suivi du subjonctif.....                               | 641      |
| DÉRIVER.....                                                        | 14       |
| DESCENDANT.....                                                     | 676      |
| DÉSÉRTER, suivi de la négation.....                                 | 744      |
| DÉSINENCE.....                                                      | 14       |
| DÉSOLÉ.....                                                         | 686      |
| DESSOUS (au).....                                                   | 724      |
| DESSOUS (de).....                                                   | 724      |
| DE SUITE, TOUT DE SUITE.....                                        | 732      |
| DESSUS (de).....                                                    | 724      |
| DESSUS (au).....                                                    | 724      |
| DESSUS et DESSOUS.....                                              | 723      |
| DESTINÉ.....                                                        | 687      |
| DÉTÉRMINATIF.....                                                   | 14       |
| DÉTÉRMINER.....                                                     | 14       |
| DÉTÉRMINATIFS (adjectifs).....                                      | 240      |
| DÉTRUIT.....                                                        | 688      |
| DÉTRUITES.....                                                      | 690      |
| DEVIN, DEVINEUSE, DEVINERESSE.....                                  | 51       |
| DICTÉ.....                                                          | 688      |
| DIFFÉRENT, DIFFÉRENT.....                                           | 677      |
| DIFFÉREMENT.....                                                    | 718      |
| DIRAIT QUE (on), suivi du subjonctif ou de l'indicatif.....         | 681      |
| DIRECT.....                                                         | 14       |
| DISCOURS (du).....                                                  | 24       |
| DISCONVENIR, suivi de la négation.....                              | 744      |
| DISJONCTIF.....                                                     | 14       |
| DISPOSÉ.....                                                        | 686      |
| DISSYLLABE.....                                                     | 14       |
| DISTINGUÉ.....                                                      | 688      |
| DIT.....                                                            | 704      |
| DIVISÉ.....                                                         | 693      |
| DIVISÉS.....                                                        | 687      |
| DOCTEUR.....                                                        | 92       |
| DOCTORESSE.....                                                     | 93       |
| DONNÉ.....                                                          | 693-699  |
| — Suivi d'un infinitif.....                                         | 707      |
| DONNÉS.....                                                         | 690-692  |
| DONNÉS.....                                                         | 605      |
| DORMI.....                                                          | 696      |
| DOUTER, suivi du subjonctif ou de l'indicatif.....                  | 646      |
| DOUTER, suivi d'une négation.....                                   | 744      |

|                                 |     |
|---------------------------------|-----|
| DOUTEUX.....                    | 14  |
| DOUZAINÉ.....                   | 231 |
| DRÔLESSE.....                   | 48  |
| DU RESTE et AU RESTE.....       | 731 |
| DÙ, variable ou invariable..... | 708 |
| DURÉ.....                       | 696 |

## E

|                                                             |          |
|-------------------------------------------------------------|----------|
| ECHAPPÉ.....                                                | 686 692  |
| ECHAPPÉ BELLE.....                                          | 692      |
| ECHO.....                                                   | 77-80    |
| ECLORE.....                                                 | 854      |
| ECLOSE.....                                                 | 686      |
| EGAYANT.....                                                | 673      |
| EGORGÉ.....                                                 | 699      |
| EH ! HÉ !.....                                              | 848      |
| ÉLÉMENTS DU LANGAGE (origine des).....                      | 18       |
| — Du discours.....                                          | 24       |
| ELLIPTIQUEMENT.....                                         | 15       |
| ELLIPTIQUE.....                                             | 15       |
| ELIDER.....                                                 | 14       |
| ELLIPSE.....                                                | 15       |
| ELU.....                                                    | 702      |
| EMOUSSÉ.....                                                | 687      |
| EMPÊCHÉ, suivi d'un infinitif.....                          | 707      |
| EN, pronom.....                                             | 7        |
| EN, adverbe. Gallicismes produits par ce mot.....           | 735      |
| EN ATTENDANT.....                                           | 683      |
| — S'exprimant.....                                          | 693      |
| EN CAS QUE.....                                             | 838      |
| EN CAS QUE, suivi du subjonctif.....                        | 641      |
| EN CENDRES.....                                             | 151      |
| EN COUCHES.....                                             | 151      |
| EN, suivi d'un participe présent.....                       | 681-683  |
| ENCORE QUE.....                                             | 838      |
| ENCORE QUE, suivi du subjonctif.....                        | 641      |
| ENDURÉ.....                                                 | 691      |
| ENSEIGNE, genre de ce mot.....                              | 77-79    |
| ENTENDRE, suivi du subjonctif et de l'indicatif.....        | 646-707  |
| ENTENDRE raillerie, entendre la raillerie.....              | 186      |
| ENTENDU.....                                                | 704      |
| ENTR'ACCORDANTS (s).....                                    | 673      |
| ENTREMÊLÉ.....                                              | 687      |
| ENVOYÉ.....                                                 | 704      |
| EPARGNÉS.....                                               | 690      |
| ÉPITHÈTE.....                                               | 15       |
| ÉPUISÉ.....                                                 | 699      |
| EQUIVALENT.....                                             | 677      |
| EQUIVALENT.....                                             | 677      |
| EQUIVOQUE causée par le participe présent.....              | 681      |
| ÉRIGÉS.....                                                 | 690      |
| ERRANTE.....                                                | 673      |
| ERRANTS.....                                                | 673      |
| ESPACE.....                                                 | 77-80    |
| ESSUYÉ.....                                                 | 689-690  |
| EST.....                                                    | 697-700  |
| — suivi d'un infinitif.....                                 | 707      |
| EST-IL POSSIBLE? suivi du subjonctif ou de l'indicatif..... | 649      |
| ET, son emploi.....                                         | 821      |
| ÉTANT (en).....                                             | 681      |
| ÊTÉ, toujours invariable.....                               | 709      |
| EUI ! HEU !.....                                            | 848      |
| EXAUCÉ.....                                                 | 690-703  |
| EXCÉDANT, EXCÉDENT.....                                     | 677      |
| EXCELLANT, EXCELLENT.....                                   | 677      |
| EXCEPTÉ, quand invariable.....                              | 214, 709 |

|                                                    |       |
|----------------------------------------------------|-------|
| EXCLUSIVEMENT A.....                               | 718   |
| EXEMPLE, genre de ce mot.....                      | 77-84 |
| EXIGER, suivi du subjonctif ou de l'indicatif..... | 615   |
| EXPÉDIANT.....                                     | 677   |
| EXPÉDIENT.....                                     | 677   |
| EXTENSION.....                                     | 16    |
| EXTRAIT.....                                       | 699   |
| EXTRAVAGANT.....                                   | 677   |
| EXTRAVAGANT.....                                   | 677   |

## F

|                                                                 |          |
|-----------------------------------------------------------------|----------|
| FABRICANT.....                                                  | 677      |
| FABRIQUANT.....                                                 | 677      |
| FAIT.....                                                       | 688-703  |
| — Suivi d'un infinitif.....                                     | 700, 707 |
| FALLU.....                                                      | 697      |
| FATIGANT.....                                                   | 677      |
| FATIGUANT.....                                                  | 677      |
| FATIGUÉ.....                                                    | 686      |
| FAUT (il).....                                                  | 6        |
| FAUTES de français.....                                         | 5        |
| FÉMININ DES SUBSTANTIFS, leur formation.....                    | 45       |
| — Des adjectifs, leur formation.....                            | 190      |
| FEUILLES DE, nombre des substantifs après cette expression..... | 135      |
| FIL.....                                                        | 848      |
| FIGURE.....                                                     | 15       |
| FIGUREMENT.....                                                 | 15       |
| FINAL.....                                                      | 15       |
| PINI.....                                                       | 15       |
| FLÉTRI.....                                                     | 686      |
| PLEURI.....                                                     | 686      |
| FEU, adjectif.....                                              | 213      |
| FOI.....                                                        | 848      |
| FOURÉ.....                                                      | 690      |
| — Suivi d'un infinitif.....                                     | 707      |
| FORÊT, genre de ce mot.....                                     | 77       |
| FORMATION.....                                                  | 15       |
| FORMATION du féminin dans les substantifs.....                  | 45       |
| — Dans les adjectifs.....                                       | 190      |
| FORME.....                                                      | 15       |
| FORME.....                                                      | 700      |
| POUDRE, genre de ce mot.....                                    | 71       |
| POULÉ.....                                                      | 700      |
| POURRE, genre de ce mot.....                                    | 77-79    |
| FRANC de port.....                                              | 215      |
| FRISE.....                                                      | 551      |
| FCMANT.....                                                     | 674, 675 |
| FUME.....                                                       | 690      |
| FUSSE (je), son emploi après un présent ou un futur.....        | 664      |

## G

|                                              |          |
|----------------------------------------------|----------|
| GAGNÉ.....                                   | 690      |
| GALLICISME produit par en, adverbe.....      | 735      |
| GARANT.....                                  | 700      |
| GARDE, son genre.....                        | 77-79    |
| GARDE-SACH.....                              | 11       |
| GÉMI.....                                    | 690      |
| GÉMISSANT.....                               | 674, 675 |
| GÉNÉRAL.....                                 | 92       |
| GENRE (du) dans les noms.....                | 34       |
| — Est-il arbitraire?.....                    | 35       |
| — Des noms d'êtres innomés.....              | 40       |
| — Son rapport entre un nom et la pensée..... | 41       |
| — Neutre.....                                | 6        |
| GENS, genre de ce mot.....                   | 79       |

|                                        |       |
|----------------------------------------|-------|
| GÉOMÈTRE.....                          | 92    |
| GESTES (des).....                      | 25    |
| GIVRE, son genre.....                  | 86    |
| GOVERNÉ.....                           | 687   |
| GRAMMAIRE EN FRANCE (de la).....       | 5     |
| — Sa définition.....                   | 21    |
| — Son étymologie.....                  | 21    |
| — Est-elle une science ou un art?..... | 22    |
| — Générale.....                        | 21    |
| — Particulière.....                    | 21    |
| — Importance de son étude.....         | 21    |
| GRAVEUR.....                           | 92    |
| GREFFE, son genre.....                 | 77-80 |
| GRONDANT.....                          | 673   |
| GURER, suivi de la négation.....       | 739   |
| GUIDE, son genre.....                  | 78    |

## H

|                                  |       |
|----------------------------------|-------|
| HA! AH!.....                     | 846   |
| HAQUENÉ.....                     | 37    |
| HÉ! EH!.....                     | 848   |
| HÉLAS!.....                      | 848   |
| HÉLIOTROPE, genre de ce mot..... | 78-80 |
| HO! OM!.....                     | 848   |
| HOLA!.....                       | 846   |
| HOMME DE LETTRES.....            | 94    |
| HOMONYME.....                    | 15    |
| HOMONYME.....                    | 15    |
| HORS et DEHORS.....              | 723   |
| HUÏSSIER.....                    | 93    |
| HUM! HUM!.....                   | 848   |
| HYMNE.....                       | 72-82 |

## I

|                                                           |         |
|-----------------------------------------------------------|---------|
| ICI et LÀ.....                                            | 733     |
| IDOTISME.....                                             | 15      |
| IGNORÉ.....                                               | 700     |
| IL.....                                                   | 327     |
| IL N'Y A QUE, suivi du subjonctif ou de l'indicatif.....  | 686     |
| IL N'EST QUE, mode du verbe après cette expression.....   | 686     |
| IMMOBILÉ.....                                             | 692-700 |
| IMPARFAIT.....                                            | 684     |
| IMPARFAIT DU SUBJONCTIF, son emploi.....                  | 684     |
| IMPERSONNEL.....                                          | 15      |
| IMPERSONNELLEMENT.....                                    | 15      |
| INCLUS (ci).....                                          | 215     |
| INDÉFINI.....                                             | 15      |
| INDÉFINIS (adjectifs).....                                | 244     |
| INDÉFINIMENT.....                                         | 15      |
| INDÉPENDANCEMENT.....                                     | 718     |
| INDICATIF.....                                            | 686     |
| — Concordance de ses temps.....                           | 686     |
| — Après il n'y a que.....                                 | 686     |
| — Après il n'est que.....                                 | 686     |
| — Après ce n'est pas que.....                             | 686     |
| — Après s'il est vrai que.....                            | 686     |
| — Après on dirait que.....                                | 686     |
| — Après est-il possible?.....                             | 686     |
| — Après il semble.....                                    | 686     |
| — Après qui, que, dont, où.....                           | 686     |
| INFINITIF, employé substantivement.....                   | 686     |
| — Employé comme sujet et comme régime.....                | 686     |
| — Emploi équivoque.....                                   | 686     |
| — Employé de préférence à tout autre mode.....            | 686     |
| — En rapport soit avec le sujet, soit avec le régime..... | 686     |

|                                                 |     |
|-------------------------------------------------|-----|
| INFINITIFS (plusieurs) de suite, leur emploi... | 661 |
| INFLEXION.....                                  | 15  |
| INSPIRÉ.....                                    | 692 |
| INSTITUTEUR.....                                | 94  |

|                                           |     |
|-------------------------------------------|-----|
| INTERJECTIONS, leur origine.....          | 19  |
| — Leur nature, leur définition.....       | 847 |
| — Leurs subdivisions.....                 | 848 |
| — D'admiration, d'étonnement.....         | 848 |
| — De douleur, d'affliction.....           | 848 |
| — De dérision, de défiance, d'ironie..... | 848 |
| — D'aversion, de mépris.....              | 848 |
| — Pour appeler, questionner, sonder.....  | 849 |
| — Pour imposer silence.....               | 849 |
| — Tableau général des interjections.....  | 849 |
| — Leur syntaxe.....                       | 850 |

|                             |       |
|-----------------------------|-------|
| INTERDIRE.....              | 854   |
| INTERLIGNE.....             | 80    |
| INTERROGANT.....            | 15    |
| INTERROGATIF.....           | 15    |
| INTERROGATION.....          | 15    |
| INTRIGANT.....              | 677   |
| INTRIGUANT.....             | 677   |
| INVARIABLES (des mots)..... | 15-26 |
| INVERSION.....              | 15    |

## J

|                                                          |     |
|----------------------------------------------------------|-----|
| JAMAIS, suivi de la négation.....                        | 738 |
| JACNISSANT.....                                          | 675 |
| JETÉ.....                                                | 690 |
| JEU DE, nombre du substantif après cette expression..... | 135 |
| JOINT (ci).....                                          | 215 |
| JOUANT (se).....                                         | 673 |
| JUGEMENT (du).....                                       | 23  |
| JUJUBE, genre de ce mot.....                             | 78  |
| JURER.....                                               | 692 |
| JUSQU'AUJOURD'HUI.....                                   | 720 |
| JUSQUES A AUJOURD'HUI.....                               | 720 |
| JUSQU'A AUJOURD'HUI.....                                 | 720 |
| JUSQUES AUJOURD'HUI.....                                 | 720 |

## L

|                                      |          |
|--------------------------------------|----------|
| LA et ICI.....                       | 733      |
| LAISSÉ.....                          | 691-700  |
| — Suivi d'un infinitif.....          | 708, 706 |
| LANGAGE (origine et progrès du)..... | 17       |
| LANGUE (vicissitudes de la).....     | 5, 227   |
| LAQUE, son genre.....                | 80       |
| LEUR.....                            | 242      |
| LIAISON.....                         | 15       |
| LIVRE, son genre.....                | 78, 80   |
| LOIN (de) EN LOIN.....               | 726      |
| LOIN QUE, suivi du subjonctif.....   | 641      |
| LUIRE.....                           | 554      |

## M

|                                               |        |
|-----------------------------------------------|--------|
| MA tête ou la tête (j'ai mal à).....          | 269    |
| MAINT.....                                    | 261    |
| MAIS, répété ou non répété.....               | 831    |
| — Répétition du verbe après <i>mais</i> ..... | 831    |
| MAÎTRE, son féminin.....                      | 94     |
| MANÈGE, son genre.....                        | 78-80  |
| MANŒUVRE, son genre.....                      | 78, 79 |
| MARCHE.....                                   | 693    |
| MARRON, adjectif.....                         | 217    |

|                                                                             |         |
|-----------------------------------------------------------------------------|---------|
| MAUDIRE.....                                                                | 554     |
| MÉDIRE.....                                                                 | 554     |
| MEILLEUR (le), suivi du subjonctif ou de l'indicatif.....                   | 655     |
| MÊLÉ.....                                                                   | 699-700 |
| MÊME.....                                                                   | 305     |
| MÉMOIRE, son genre.....                                                     | 78-80   |
| MÉTIS, son féminin.....                                                     | 45      |
| MIEN, TIEN, SIEN, et le <i>mien</i> , le <i>tien</i> , le <i>sien</i> ..... | 272     |
| MIL et mille.....                                                           | 251     |
| MILLE.....                                                                  | 250     |
| MILLIER.....                                                                | 251     |
| MILLION.....                                                                | 251     |
| Mis.....                                                                    | 700     |
| MODE, son genre.....                                                        | 78-80   |
| MODÈS DES VERSES, leur concordance.....                                     | 663     |
| MODÈS (des).....                                                            | 495     |
| MODE <i>indicatif</i> .....                                                 | 497     |
| — <i>Conditionnel</i> , etc.....                                            | 499     |
| MOINDRE (le), suivi du subjonctif ou de l'indicatif.....                    | 655     |
| MOINS (au) et DU MOINS.....                                                 | 727     |
| MOINS DE, nombre du substantif après cette expression.....                  | 130     |
| MOLE, son genre.....                                                        | 80      |
| MON, TON, SON.....                                                          | 271     |
| MONTRÉ.....                                                                 | 703     |
| MOTS (des).....                                                             | 25      |
| — Leurs différentes classes.....                                            | 26      |
| — Variables.....                                                            | 26      |
| — Invariables.....                                                          | 26      |
| MOTS empruntés aux langues étrangères, leur orthographe.....                | 98      |
| MOULE, son genre.....                                                       | 78-80   |
| MOUSSE, genre de ce mot.....                                                | 78      |
| MUET, a-t-il un féminin ?.....                                              | 34      |

## N

|                                                             |         |
|-------------------------------------------------------------|---------|
| NASALEMENT.....                                             | 15      |
| NASALITÉ.....                                               | 15      |
| NE, emploi.....                                             | 741     |
| NE et NON, leur différence.....                             | 736     |
| NE... QUE.....                                              | 740     |
| NÉ.....                                                     | 696     |
| NÉANMOINS, POURTANT, CEPENDANT.....                         | 730     |
| NÉGATIF.....                                                | 15      |
| NÉGATIVEMENT.....                                           | 15      |
| NÉGATIVES (expressions), leur emploi.....                   | 736-742 |
| NÉGLIGANT.....                                              | 677     |
| NÉGLIGENT.....                                              | 677     |
| NÉGLIGÉ, suivi d'un infinitif.....                          | 707     |
| NEUTRALEMENT.....                                           | 15      |
| NEUTRE (genre).....                                         | 6, 41   |
| Ni, répété ou non répété.....                               | 824     |
| — Suivi de <i>pas</i> ou de <i>point</i> .....              | 824     |
| — Emploi de <i>et</i> ou de <i>ni</i> .....                 | 825     |
| — Emploi de <i>ni</i> après <i>sans</i> .....               | 825     |
| — <i>Ni</i> , après <i>empêcher</i> , <i>défendre</i> ..... | 826     |
| — <i>Ni</i> suivi de <i>ne</i> .....                        | 827     |
| — <i>Ni</i> au lieu de <i>et</i> .....                      | 827     |
| NIER, suivi de la négation.....                             | 744     |
| NOMBRE (du) dans les substantifs.....                       | 43      |
| NOM. Voir SUBSTANTIFS.                                      |         |
| NON et NE, leur différence.....                             | 736     |
| NON QUE, suivi du subjonctif.....                           | 641     |
| NON PAS QUE, suivi du subjonctif.....                       | 641     |
| NON PLUS et AUSSI.....                                      | 723     |
| NONOBTANT QUE, suivi du subjonctif.....                     | 641     |

|                                                   |          |
|---------------------------------------------------|----------|
| NOTRE.....                                        | 242      |
| NOCRI.....                                        | 680, 687 |
| NOUS.....                                         | 321      |
| NOUVEAU-NÉ.....                                   | 218      |
| NOYÉ.....                                         | 699      |
| NU.....                                           | 214      |
| NUL, adjectif.....                                | 287      |
| — Pronom.....                                     | 480      |
| NUL, suivi de la négation.....                    | 738      |
| NULLEMENT, emploi de la négation avec ce mot..... | 738      |
| NUMÉRIQUES (adjectifs).....                       | 243      |

## O

|                                                                 |        |
|-----------------------------------------------------------------|--------|
| O! oh! ho!.....                                                 | 848    |
| OBSERVATIONS sur le génie et les vicissitudes de la langue..... | 8      |
| OCCUPÉ.....                                                     | 609    |
| OEUVRE, genre de ce mot.....                                    | 78-85  |
| OEILS, yeux.....                                                | 54     |
| OFFICE, genre de ce mot.....                                    | 78-85  |
| OINDRE.....                                                     | 854    |
| ONOMATOPÉE.....                                                 | 15     |
| OPPOSANT.....                                                   | 673    |
| OPPRIMÉ.....                                                    | 687    |
| ORDINAUX (adjectifs).....                                       | 243    |
| ORDONNER, suivi du subjonctif ou de l'indicatif.....            | 645    |
| ORGE, son genre.....                                            | 74     |
| ORGUE, genre de ce mot.....                                     | 42, 75 |
| ORIGINE et progrès du langage.....                              | 17     |
| ORNÉ DE, nombre du substantif après cette expression.....       | 131    |
| ORTHOGRAPHE des mots empruntés des langues étrangères.....      | 98     |
| OU, son emploi.....                                             | 828    |
| OU QUE, suivi du subjonctif.....                                | 641    |
| OU QUE TU SOIS.....                                             | 833    |
| OUAIS.....                                                      | 848    |
| OUI!.....                                                       | 848    |
| OUI-DÀ!.....                                                    | 848    |
| OUI, quand invariable.....                                      | 709    |
| OUVERT.....                                                     | 694    |

## P

|                                                        |         |
|--------------------------------------------------------|---------|
| PAGE, son genre.....                                   | 78, 79  |
| PALME, son genre.....                                  | 80      |
| PANTOMIME, son genre.....                              | 79      |
| PAQUES.....                                            | 78-86   |
| PAR, nombre du substantif après cette préposition..... | 152     |
| PARALLÈLE.....                                         | 78      |
| PARCE QUE.....                                         | 836     |
| PARLÉ.....                                             | 693-696 |
| PARONYME.....                                          | 15      |

|                                                                           |     |
|---------------------------------------------------------------------------|-----|
| PARTICIPES (origine des).....                                             | 20  |
| — Leur nature, leur définition.....                                       | 667 |
| PARTICIPES PRÉSENTS.....                                                  | 669 |
| — Leur orthographe primitive.....                                         | 669 |
| — Marquant l'état ou l'action.....                                        | 670 |
| — Employés sans régime.....                                               | 671 |
| — Suivis ou précédés d'un régime direct.....                              | 672 |
| — Suivis d'un régime indirect.....                                        | 673 |
| — Précédés ou suivis d'un complément adverbial.....                       | 675 |
| — Appartenant, résultant, approchant, descendant, dépendant, pendant..... | 676 |

|                                                                                             |              |
|---------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| — Extravagant, extravagant, fabriquant, fabricant, etc.....                                 | 677          |
| — Employés comme substantifs.....                                                           | 678          |
| — Employés comme adverbes.....                                                              | 679          |
| — Précédés de la préposition en.....                                                        | 679-691      |
| — Jointes par la conjonction et.....                                                        | 680          |
| — Précédés de deux sortes de en.....                                                        | 681          |
| — Employés avec le pronom en.....                                                           | 681          |
| — Précédés de deux sortes de en.....                                                        | 682          |
| — Leur rapport.....                                                                         | 682          |
| — Employés d'une manière absolue.....                                                       | 683          |
| — Rapport irrégulier du gérondif.....                                                       | 684          |
| PARTICIPES PASSÉS.....                                                                      | 685          |
| — Leur orthographe primitive.....                                                           | 685          |
| — Employés sans auxiliaire.....                                                             | 686          |
| — Précédés du verbe être.....                                                               | 687          |
| — Précédés de verbes autres que être et avoir.....                                          | 687          |
| — Construits avec le verbe avoir.....                                                       | 688          |
| — Suivis ou précédés du sujet.....                                                          | 689          |
| — Suivis immédiatement d'un adjectif ou d'un autre participe.....                           | 691          |
| — Précédés de deux régimes.....                                                             | 692          |
| — Précédés du verbe être employé pour avoir.....                                            | 693          |
| — Coûté, valu, pesé.....                                                                    | 695          |
| — Précédés de deux sortes de que.....                                                       | 6-6          |
| — Construits avec les verbes dits impersonnels.....                                         | 697          |
| — Précédés de deux substantifs joints par plutôt que, non plus que, non moins que, etc..... | 698          |
| — Précédés de deux substantifs unis par la préposition de.....                              | 699          |
| — Précédés du pronom en.....                                                                | 701          |
| — Accompagnés de en et d'un adverbe de quantité.....                                        | 702          |
| — Suivis d'un infinitif.....                                                                | 703, 704     |
| — Laisse, suivi d'un infinitif.....                                                         | 705          |
| — Fait, suivi d'un infinitif.....                                                           | 706          |
| — Suivis d'un infinitif et précédés de deux régimes.....                                    | 706          |
| — Suivis d'une préposition ou d'un infinitif.....                                           | 707          |
| — Suivis d'un verbe à tout autre mode que l'infinitif.....                                  | 708          |
| — A la suite desquels l'infinitif est supprimé par ellipse.....                             | 709          |
| — Précédés de l' pronom.....                                                                | 709          |
| — Qui prennent l'auxiliaire avoir.....                                                      | 615          |
| — Qui prennent le verbe être.....                                                           | 616          |
| — Qui prennent être ou avoir.....                                                           | 616          |
| — Echappé, contenu, avec avoir ou être.....                                                 | 618          |
| PARTISAN, son féminin.....                                                                  | 45           |
| PAS, son emploi ou sa suppression.....                                                      | 737-739      |
| PASSÉ.....                                                                                  | 215, 693-699 |
| PASSIVEMENT.....                                                                            | 13           |
| PAUVRESSE.....                                                                              | 48           |
| PAYSAN, son féminin.....                                                                    | 43           |
| PEINTRE (la).....                                                                           | 93           |
| PENDANT.....                                                                                | 676          |
| PENDULE, son genre.....                                                                     | 78           |
| PÉNITENTIEL, pluriel de ce mot.....                                                         | 55           |
| PENSÉE (de la).....                                                                         | 23           |
| PERDU.....                                                                                  | 690-700      |
| PÉRIODE, son genre.....                                                                     | 78-87        |
| PERMIS, invariable ou variable.....                                                         | 708          |
| PERSONNE (de la) dans les verbes.....                                                       | 493          |
| PERSONNE, suivi de la négation.....                                                         | 738          |
| PERSUADÉ.....                                                                               | 699          |
| PESÉ.....                                                                                   | 695          |

|                                                                 |         |                                                                         |          |
|-----------------------------------------------------------------|---------|-------------------------------------------------------------------------|----------|
| EAUX DE, nombre du substantif après cette expression.....       | 131-135 | — De séparation, d'opposition.....                                      | 776      |
| ÉPILOGUE, son féminin.....                                      | 92      | — Tableau général.....                                                  | 776      |
| ÉPIQUE.....                                                     | 15      | — Leur syntaxe.....                                                     | 777      |
| ÉPIQUE, étymologie de ce mot.....                               | 24      | — Leur régime.....                                                      | 777      |
| ÉPIQUE et PROPOSITION, leur différence.....                     | 25      | — Leur emploi à la place d'autres prépositions.....                     | 782      |
| LACÉ des adjectifs.....                                         | 226     | — Observations sur l'emploi de plusieurs prépositions.....              | 786      |
| — Des pronoms.....                                              | 332     | — Différence entre <i>dans</i> et <i>en</i> .....                       | 789      |
| — Du sujet.....                                                 | 602     | — <i>Dans</i> et à comparés.....                                        | 790      |
| LACÉ.....                                                       | 690     | — <i>En</i> et <i>dans</i> avec des noms déterminés.....                | 790      |
| LAINRE (se), suivi du subjonctif et de l'indicatif.....         | 646     | — <i>Auprès de</i> , <i>au prix de</i> .....                            | 791      |
| LAINRE (noms des), leur genre.....                              | 39      | — <i>Près de</i> , <i>prêt à</i> , <i>prêt de</i> .....                 | 792      |
| LEIN DE, nombre du substantif après ce mot.....                 | 131     | — <i>Auprès de</i> , <i>près de</i> .....                               | 793      |
| LEUR, employé au singulier.....                                 | 11, 97  | — <i>Après</i> , <i>d'après</i> .....                                   | 794      |
| LEURANT.....                                                    | 11, 674 | — <i>Avant</i> , <i>devant</i> .....                                    | 794      |
| LEURÉ.....                                                      | 696     | — <i>Entre</i> , <i>parmi</i> .....                                     | 795      |
| LEUT (il).....                                                  | 6       | — <i>Vers</i> , <i>devers</i> .....                                     | 796      |
| PLURIEL (du).....                                               | 43      | — <i>A peine</i> , <i>avec peine</i> .....                              | 796      |
| PLUS (NON) et AUSSI.....                                        | 722     | — <i>Durant</i> , <i>pendant</i> .....                                  | 797      |
| PLUS DE, nombre du substantif après cette expression.....       | 130     | — <i>Jusque</i> , <i>Jusqu'à</i> .....                                  | 798      |
| PLUS (LE ou LA) suivi du subjonctif ou de l'indicatif.....      | 635     | — <i>A travers</i> , <i>au travers</i> .....                            | 798      |
| PLUS, suivi de la négation.....                                 | 738     | — <i>Envers</i> , <i>vis-à-vis</i> .....                                | 799      |
| PLUS (le), la plus, les plus.....                               | 238     | — <i>Voici</i> , <i>voilà</i> .....                                     | 800      |
| PLUSIEURS, adjectif.....                                        | 284     | — <i>Sept à huit</i> , <i>s-pt ou huit</i> .....                        | 801      |
| — Prenom.....                                                   | 479     | — <i>Cent hommes de tués</i> , <i>cent hommes tués</i> .....            | 802      |
| PLUTÔT et PLUS TÔT.....                                         | 729     | — <i>Si j'étais de vous</i> .....                                       | 803      |
| POÏTE, son féminin.....                                         | 80-92   | — <i>On dirait un fou</i> , <i>on dirait d'un fou</i> .....             | 804      |
| POINT, sa différence avec PAS.....                              | 737-741 | — <i>C'est que avec de</i> .....                                        | 804      |
| — Sa place.....                                                 | 741     | — <i>Sauf</i> , <i>excepté</i> .....                                    | 805      |
| — Sa suppression après <i>ne</i> suivi de <i>que</i> .....      | 740     | — <i>Hors</i> , <i>hormis</i> .....                                     | 806      |
| POINT, sa place.....                                            | 741     | — <i>Sur tout</i> , <i>surtout</i> .....                                | 807      |
| POINT et PAS, leur différence.....                              | 737     | — <i>Par ce que</i> , <i>parce que</i> .....                            | 807      |
| POINT, emploi ou suppression de ce mot.....                     | 737-739 | — <i>Pour</i> et <i>quant à</i> .....                                   | 808      |
| POINT, sa suppression après <i>ne</i> suivi de <i>que</i> ..... | 740     | — <i>Pour</i> , <i>afin de</i> .....                                    | 808      |
| POLYSYLLABE.....                                                | 15      | — <i>Renommé par</i> , <i>pour</i> .....                                | 809      |
| POSSESSIF.....                                                  | 15      | — <i>Par terre</i> , <i>à terre</i> .....                               | 809      |
| POSSESSIFS (adjectifs).....                                     | 242     | — <i>En</i> , <i>à la campagne</i> .....                                | 810      |
| POSSIBLE, quand invariable.....                                 | 216     | — <i>Malgré</i> et <i>malgré que</i> .....                              | 810      |
| POSSIBLE (est-il), suivi du subjonctif ou de l'indicatif.....   | 649     | — Répétition des prépositions.....                                      | 811      |
| POST, son genre.....                                            | 79-80   | — Leur place.....                                                       | 812      |
| POSTÉRIEUREMENT A.....                                          | 718     | PRÉSENTÉ.....                                                           | 700      |
| POUAI.....                                                      | 848     | PRÉSIDENT, PRÉSIDENT.....                                               | 677      |
| POUR, nombre du substantif après cette préposition.....         | 182     | PRESSANTS (se).....                                                     | 673      |
| POUR QUE, suivi du subjonctif.....                              | 641     | PRÉTENDRE, suivi du subjonctif et de l'indicatif.....                   | 646      |
| POURPRE.....                                                    | 79-80   | PRÉTENDU.....                                                           | 704      |
| POURPRE, adjectif.....                                          | 217     | PRÉVU, suivi d'un verbe.....                                            | 708      |
| POURTANT, NÉANMOINS, CEPENDANT, TOUTEVOIS, différence.....      | 730     | PRIMITIF.....                                                           | 15       |
| POURVU, suivi du subjonctif.....                                | 641     | PRIS.....                                                               | 700      |
| POUVOIR, emploi de la négation avec ce verbe.....               | 739     | — Suivi d'un infinitif.....                                             | 707      |
| PRATIQUE.....                                                   | 700     | PRIVATIF.....                                                           | 16       |
| PRÉCÉDANT, PRÉCÉDENT.....                                       | 677     | PROCHE.....                                                             | 216      |
| PRÉDIRE.....                                                    | 634     | PRODIGE.....                                                            | 690      |
| PRÉFÉRABLEMENT A.....                                           | 718     | PRODUIT.....                                                            | 690, 700 |
| PRÉFÉRÉ.....                                                    | 690     | PROFESSEUR.....                                                         | 92       |
| PREMIER (le), suivi du subjonctif et de l'indicatif.....        | 634     | PRONOMINALEMENT.....                                                    | 16       |
| PRÉPOSITIF.....                                                 | 15      | PRONOMS (origine des).....                                              | 18       |
| PRÉPOSITIONS (origine des).....                                 | 19      | — Nature et définition.....                                             | 313      |
| — Leur nature, leur définition.....                             | 773     | — Différentes sortes.....                                               | 314      |
| — Leurs subdivisions.....                                       | 774     | — Personnels.....                                                       | 315      |
| — De lieu, de temps.....                                        | 774     | — Genre et nombre de <i>je</i> , <i>me</i> , <i>moi</i> , etc.....      | 318      |
| — D'ordre, d'union.....                                         | 775     | — <i>Nous</i> et <i>vous</i> employé pour <i>je</i> et <i>tu</i> .....  | 321      |
|                                                                 |         | — Fonctions de <i>je</i> , <i>me</i> , <i>moi</i> .....                 | 323      |
|                                                                 |         | — Fonctions de <i>nous</i> .....                                        | 325      |
|                                                                 |         | — Fonctions de <i>vous</i> .....                                        | 326      |
|                                                                 |         | — Fonctions de <i>il</i> , <i>le</i> , <i>lui</i> .....                 | 327      |
|                                                                 |         | — Fonctions de <i>ils</i> , <i>eux</i> , <i>les</i> , <i>leur</i> ..... | 328      |
|                                                                 |         | — Fonctions de <i>elle</i> , <i>la</i> , <i>lui</i> .....               | 329      |

|                                                                                                                      |         |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| — Fonctions de <i>elles, les, leur</i> .....                                                                         | 330     |
| — Fonctions de <i>so</i> .....                                                                                       | 331     |
| — De l'élision de <i>l'</i> dans <i>je, me, te, se, le</i> .....                                                     | 331     |
| — Place des pronoms personnels remplissant la fonction de <i>sujet</i> .....                                         | 332     |
| — Leur place dans les phrases exclamatives.....                                                                      | 333     |
| — Leur place dans les phrases interjetées.....                                                                       | 334     |
| — Leur place personnelle dans les phrases par <i>aussi, en vain, poutière, etc.</i> .....                            | 334     |
| — <i>Peux-je, cours-je, dors-je</i> .....                                                                            | 335     |
| — Place des pronoms employés commençant comme compléments directs.....                                               | 337     |
| — Place des pronoms personnels employés comme compléments indirects.....                                             | 338     |
| — Deux pronoms personnels ensemble.....                                                                              | 340     |
| — Combinés avec <i>en</i> .....                                                                                      | 341     |
| — Construits avec <i>y</i> .....                                                                                     | 343     |
| — Construits avec deux impératifs.....                                                                               | 344     |
| — Compléments d'un infinitif.....                                                                                    | 345     |
| — Leur répétition.....                                                                                               | 347     |
| — <i>Mot, toi, etc.</i> , placés devant <i>je, tu, il</i> .....                                                      | 348     |
| — <i>Je, tu</i> , sous-entendu après <i>moi, toi, etc.</i> .....                                                     | 351     |
| — <i>Nous</i> , exprimé ou sous-entendu.....                                                                         | 352     |
| — <i>Il, elle, ils, elles</i> , considérés comme pléonasmes.....                                                     | 353     |
| — Jouant le rôle de doubles sujets.....                                                                              | 355     |
| — Emploi de <i>il, elle</i> après un participe présent.....                                                          | 356     |
| — Prétendus doubles sujets transposés.....                                                                           | 357     |
| — <i>Il</i> employé absolument.....                                                                                  | 358-359 |
| — Equivoques occasionnées par <i>il, elle, ils, elles, etc.</i> .....                                                | 360     |
| — <i>Mot, toi, lui</i> , considérés comme pléonasmes.....                                                            | 361     |
| — Réduplication des compléments directs.....                                                                         | 362     |
| — Réduplication des compléments indirects.....                                                                       | 363     |
| — <i>Le, la, les</i> , régimes directs, regardés comme pléonasmes.....                                               | 363     |
| — <i>Le, la, les</i> en rapport avec des noms déterminés ou indéterminés.....                                        | 364-365 |
| — <i>Le</i> signifiant <i>cela</i> .....                                                                             | 366     |
| — Emploi de <i>le</i> après un verbe.....                                                                            | 367     |
| — <i>Il, elle, la, les, etc.</i> , se rapportant à des noms indéterminés.....                                        | 367     |
| — Emploi vicieux de <i>la, la, les</i> .....                                                                         | 368     |
| — Ellipse de <i>le</i> .....                                                                                         | 369     |
| — Gallicismes occasionnés par <i>le</i> .....                                                                        | 369     |
| — Emploi de <i>le, la, les</i> et de <i>lui, elle, eux, elles, soi</i> .....                                         | 370     |
| — <i>Soi</i> employé avec des noms déterminés.....                                                                   | 372     |
| — Equivoques occasionnées par <i>soi</i> et par <i>lui</i> .....                                                     | 373     |
| — <i>Soi</i> en rapport avec un nom pluriel.....                                                                     | 373     |
| — <i>Moi-même, toi-même</i> .....                                                                                    | 373     |
| — Un autre <i>moi-même, une autre moi-même</i> .....                                                                 | 374     |
| — Employés par apposition.....                                                                                       | 375     |
| — Leur emploi avec <i>c'est, ce sera</i> .....                                                                       | 376     |
| — Genre et nombre du pronom <i>y</i> .....                                                                           | 376     |
| — <i>Y</i> signifiant <i>cela</i> .....                                                                              | 377     |
| — Construction de <i>y</i> .....                                                                                     | 378     |
| — Place de <i>y</i> , complément indirect d'un verbe à l'infinitif.....                                              | 379     |
| — Emploi de <i>y</i> et de <i>lui, d'elle, d'eux, d'elles</i> .....                                                  | 379     |
| — <i>Lui, leur</i> etc., en rapport avec des noms de choses, et <i>y</i> en relation avec des noms de personnes..... | 380     |
| — Emploi de <i>y</i> ou de <i>lui, elle, etc.</i> , avec des prépositions.....                                       | 381     |

|                                                                                                                 |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| — <i>Il y va de ma vie, etc.</i> .....                                                                          | 382 |
| — Genre et nombre du pronom <i>en</i> .....                                                                     | 382 |
| — <i>En</i> , rappelant des propositions entières.....                                                          | 382 |
| — Construction de <i>en</i> à l'impératif.....                                                                  | 384 |
| — <i>En</i> avec deux verbes, dont le dernier est à l'infinitif.....                                            | 385 |
| — Fonctions de <i>en</i> .....                                                                                  | 385 |
| — <i>En</i> comparé avec <i>de lui, d'elle</i> .....                                                            | 386 |
| — Emploi de <i>en</i> ou de <i>lui, d'elle, etc.</i> , avec des noms de personnes.....                          | 387 |
| — <i>En</i> , se rapportant à des noms de personnes, et <i>de lui, d'elle, etc.</i> , à des noms de choses..... | 387 |
| — Emploi de <i>en</i> et de <i>son, sa, ses</i> .....                                                           | 388 |
| — <i>En</i> pour les personnes, et <i>son, sa, ses, etc.</i> , pour les choses.....                             | 389 |
| — Emploi de <i>en</i> ou de <i>son, sa, ses, etc.</i> , avec le sujet d'une proposition.....                    | 390 |
| — Rapport de <i>en</i> avec des noms déterminés ou indéterminés.....                                            | 394 |
| — <i>En</i> , ne se rapportant à aucun mot exprimé.....                                                         | 394 |
| PRONOMS DÉMONSTRATIFS.....                                                                                      | 394 |
| — Leur nature, leur définition.....                                                                             | 394 |
| — Leur genre, leur nombre et leur construction.....                                                             | 395 |
| — <i>Celui, celle</i> , immédiatement suivis de <i>qui</i> , d'un adjectif, etc.....                            | 396 |
| — Ellipse de <i>celui, celle, etc.</i> .....                                                                    | 397 |
| — <i>Celui, celle, etc.</i> , en rapport avec un substantif pluriel ou singulier.....                           | 398 |
| — <i>Celui, celle</i> , dans les phrases comparatives.....                                                      | 399 |
| — <i>Celui, celle</i> , exprimés ou sous-entendus.....                                                          | 400 |
| — <i>Celui-ci, celui-là</i> , en rapport avec deux substantifs.....                                             | 401 |
| — <i>Celui-ci, celui-là</i> , n'ayant rapport qu'à un seul substantif exprimé.....                              | 401 |
| — <i>Celui-ci, celui-là</i> , n'ayant rapport à aucun substantif exprimé.....                                   | 402 |
| — <i>Celui-ci, celle-ci</i> , ayant rapport à ce qui suit.....                                                  | 402 |
| — <i>Celui-ci, celui-là</i> , suivis de <i>qui</i> ou de <i>que</i> .....                                       | 402 |
| — <i>Celui-là</i> , suivi ou non suivi de <i>qui, etc.</i> .....                                                | 403 |
| — <i>Ce</i> , suivi ou non suivi d'un substantif.....                                                           | 404 |
| — Emploi de <i>ce</i> , dit pronom.....                                                                         | 405 |
| — <i>Ceci, cela</i> .....                                                                                       | 406 |
| — <i>Ce</i> , employé par énergie.....                                                                          | 417 |
| — <i>Ce</i> , regardé comme pléonisme.....                                                                      | 417 |
| — <i>Ce</i> entre deux noms.....                                                                                | 418 |
| — <i>Ce</i> entre un nom et un verbe.....                                                                       | 419 |
| — <i>Ce</i> après <i>ce qui, ce que</i> .....                                                                   | 419 |
| — <i>Ce</i> après plusieurs infinitifs.....                                                                     | 420 |
| PRONOMS POSSESSIFS.....                                                                                         | 421 |
| — Leur nature, leur définition.....                                                                             | 421 |
| — <i>Le mien, le tien, etc.</i> , pris substantivement.....                                                     | 422 |
| — Employés avec des noms indéterminés.....                                                                      | 424 |
| PRONOMS RELATIFS.....                                                                                           | 424 |
| — Leur emploi.....                                                                                              | 425 |
| — <i>Qui</i> dans les énumérations.....                                                                         | 425 |
| — <i>Que</i> , genre et nombre.....                                                                             | 426 |
| — <i>Dont</i> , genre et nombre.....                                                                            | 426 |
| — <i>Lequel, laquelle, etc.</i> .....                                                                           | 427 |
| — <i>Quoi</i> .....                                                                                             | 427 |
| — <i>Où, d'où, par où</i> .....                                                                                 | 428 |
| — <i>Qui</i> que <i>ce soit, quel que ce soit</i> .....                                                         | 428 |
| — <i>Qui</i> , son emploi comme sujet.....                                                                      | 429 |
| — <i>Qui</i> ou <i>lequel</i> avec des prépositions.....                                                        | 429 |
| — <i>Dont</i> et <i>duquel</i> .....                                                                            | 430 |

|                                                                                        |         |
|----------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| -- <i>Dont</i> , régime d'un verbe ou d'un adjectif.....                               | 431     |
| -- <i>Dont</i> , pour au moyen duquel.....                                             | 431     |
| -- <i>Où</i> , son emploi.....                                                         | 432     |
| -- <i>Dont</i> , d'où, leur emploi.....                                                | 433     |
| -- <i>Lequel</i> avec plusieurs substantifs.....                                       | 433     |
| -- Emploi de <i>qui</i> ou <i>lequel</i> .....                                         | 434     |
| -- Equivoque de <i>qui</i> , <i>que</i> , <i>dont</i> .....                            | 434     |
| -- <i>Qui</i> , <i>que</i> , <i>dont</i> , séparés de leur antécédent.....             | 435     |
| -- Construction de <i>qui</i> et de <i>que</i> .....                                   | 436     |
| -- Répétition de <i>qui</i> .....                                                      | 437     |
| -- <i>Qui</i> suivi de <i>il</i> .....                                                 | 437     |
| -- <i>Qui</i> ou <i>quel</i> , <i>qui</i> des deux, ou <i>lequel</i> des deux.....     | 438     |
| -- <i>C'est à vous que</i> , <i>c'est à vous qui</i> , <i>c'est à vous à qui</i> ..... | 440     |
| -- <i>Ce qui</i> , <i>ce que</i> .....                                                 | 441     |
| -- <i>Qui est-ce qui</i> , <i>qu'est-ce qui</i> ?.....                                 | 443     |
| -- <i>C'est là que</i> .....                                                           | 443     |
| -- <i>Que</i> et <i>combien</i> .....                                                  | 444     |
| -- <i>Au moment que</i> , <i>au moment où</i> .....                                    | 444     |
| -- <i>Quoique</i> et <i>quoi que</i> .....                                             | 445     |
| -- <i>Que</i> pour <i>à quoi</i> , <i>de quoi</i> .....                                | 445     |
| <b>PRONOMS INDÉFINIS</b> .....                                                         | 446     |
| -- Leur nature, leur définition.....                                                   | 446     |
| -- <i>On</i> , son origine.....                                                        | 446     |
| -- Genre et nombre de <i>on</i> .....                                                  | 448     |
| -- <i>On</i> en rapport avec un adjectif féminin.....                                  | 449     |
| -- <i>On</i> suivi d'un substantif singulier ou pluriel.....                           | 450     |
| -- <i>On</i> , sa construction.....                                                    | 450-452 |
| -- <i>On</i> suivi de <i>ne</i> .....                                                  | 450     |
| -- Répétition de <i>on</i> .....                                                       | 452     |
| -- Rapport de <i>on</i> répété.....                                                    | 453     |
| -- <i>On</i> en rapport avec <i>nous</i> , <i>vous</i> .....                           | 454     |
| -- <i>On</i> pour <i>je</i> , <i>tu</i> , <i>il</i> , etc.....                         | 454     |
| -- <i>On</i> ou <i>l'on</i> , leur emploi.....                                         | 455     |
| -- <i>On</i> ou <i>l'on</i> après <i>si</i> , et <i>où</i> .....                       | 455-457 |
| -- <i>Que l'on</i> ou <i>qu'en</i> .....                                               | 458     |
| -- <i>Se</i> employé pour <i>on</i> .....                                              | 459     |
| -- <i>Quiconque</i> , genre, nombre et construction.....                               | 460     |
| -- Suivi de <i>il</i> .....                                                            | 462     |
| -- <i>Autrui</i> , construction.....                                                   | 463     |
| -- Son emploi comme sujet.....                                                         | 463     |
| -- <i>Autrui</i> et <i>les autres</i> .....                                            | 464     |
| -- <i>Un autre</i> et <i>autrui</i> .....                                              | 465     |
| -- <i>Autrui</i> en rapport avec <i>son</i> , <i>sa</i> , <i>ses</i> , etc.....        | 465     |
| -- <i>Personne</i> , genre et nombre.....                                              | 466     |
| -- En rapport avec un pronom ou un adjectif.....                                       | 467     |
| -- Sa construction.....                                                                | 468     |
| -- <i>Quelqu'un</i> , nature de ce mot.....                                            | 468     |
| -- Pris absolument.....                                                                | 469     |
| -- Employé relativement.....                                                           | 470     |
| -- <i>Chacun</i> , nature de ce mot.....                                               | 471     |
| -- Genre et nombre.....                                                                | 472     |
| -- Employé dans un sens relatif.....                                                   | 472     |
| -- Construction.....                                                                   | 473     |
| -- En rapport avec <i>son</i> , <i>sa</i> , <i>ses</i> .....                           | 473     |
| -- Suivi de <i>son</i> , <i>sa</i> , <i>ses</i> ou de <i>leur</i> .....                | 474     |
| -- <i>Sa</i> <i>chacune</i> .....                                                      | 476     |
| -- <i>Un</i> <i>chacun</i> .....                                                       | 476     |
| -- <i>Tel</i> suivi de <i>qui</i> ou de <i>que</i> .....                               | 477     |
| -- Employé substantivement.....                                                        | 478     |
| -- <i>Tout</i> .....                                                                   | 479     |
| -- <i>Plusieurs</i> .....                                                              | 479     |
| -- <i>Nul</i> .....                                                                    | 480     |
| -- <i>Aucun</i> .....                                                                  | 481     |
| -- <i>L'un</i> , <i>l'autre</i> , emploi, syntaxe.....                                 | 482-489 |

|                                             |         |
|---------------------------------------------|---------|
| -- <i>Proposé</i> .....                     | 693-702 |
| <b>PROPOSITION</b> (de la).....             | 16, 23  |
| -- Principale.....                          | 24      |
| -- Incidente.....                           | 24      |
| -- Primordiale.....                         | 24      |
| -- Subordonnée.....                         | 24      |
| -- <i>Pas</i> , variable ou invariable..... | 708     |
| <b>PROSODIE</b> .....                       | 16      |
| <b>PROSODIQUE</b> .....                     | 16      |
| <b>PUISQUE</b> .....                        | 836     |

## Q

|                                                                         |     |
|-------------------------------------------------------------------------|-----|
| <b>QUADRILLE</b> , son genre.....                                       | 80  |
| <b>QUAKER</b> , son féminin.....                                        | 45  |
| <b>QUAND</b> et <b>QUANT</b> .....                                      | 730 |
| <b>QUE</b> , conjonction, son emploi.....                               | 840 |
| <b>QUE</b> , pronom.....                                                | 424 |
| <b>QUE JE CROIS</b> .....                                               | 845 |
| <b>QUE</b> , employé pour <i>afin que</i> , et suivi du subjonctif..... | 641 |
| <b>QUEL</b> .....                                                       | 293 |
| <b>QUELCONQUE</b> .....                                                 | 303 |
| <b>QUELQUE</b> .....                                                    | 301 |
| <b>QUELQU'UN</b> .....                                                  | 468 |
| <b>QUOIQUE</b> .....                                                    | 838 |
| <b>QUOIQUE</b> , suivi du subjonctif.....                               | 641 |

## R

|                                                                     |         |
|---------------------------------------------------------------------|---------|
| <b>RACINE</b> des mots.....                                         | 16      |
| <b>RAJEUNI</b> .....                                                | 686     |
| <b>RAMPANTS</b> .....                                               | 673     |
| <b>RAPPORT</b> .....                                                | 16      |
| <b>RECONNU</b> .....                                                | 704     |
| <b>REÇU</b> .....                                                   | 690-703 |
| <b>RECUEILLI</b> .....                                              | 700     |
| <b>RÉPLICATIF</b> .....                                             | 16      |
| <b>RÉFLÉCHIR</b> .....                                              | 16      |
| <b>RÉFORMÉS</b> .....                                               | 690     |
| <b>RÉGIR</b> .....                                                  | 16      |
| <b>RÈGLE</b> .....                                                  | 16      |
| <b>RÉGLISSE</b> , son genre.....                                    | 79      |
| <b>RÉGNÉ</b> .....                                                  | 696     |
| <b>RELATIVEMENT A</b> .....                                         | 718     |
| <b>REMARQUÉ</b> .....                                               | 699     |
| <b>RENORDS</b> , avec ou sans <i>s</i> en poésie.....               | 58      |
| <b>REMPLI DE</b> , nombre du substantif après cette expression..... | 131     |
| <b>RENAISSANTES</b> .....                                           | 675     |
| <b>RENCOUNTERÉ</b> .....                                            | 700     |
| <b>RENDU</b> .....                                                  | 690-700 |
| <b>RENVERSÉ</b> .....                                               | 686     |
| <b>RÉPANDU</b> .....                                                | 700-702 |
| <b>RÉSERVÉ</b> .....                                                | 694     |
| <b>RÉSIDENT</b> , <b>RÉSIDENT</b> .....                             | 677     |
| <b>RÉSOLU</b> , suivi d'un infinitif.....                           | 707     |
| <b>RÉSoudre</b> , suivi du subjonctif ou de l'indicatif.....        | 645     |
| <b>RESPECTÉ</b> .....                                               | 687     |
| <b>RESTAURATRICE</b> .....                                          | 51      |
| <b>RESTE (AU)</b> , <b>DU RESTE</b> .....                           | 731     |
| <b>RÉSULTANT</b> .....                                              | 676     |
| <b>RÉSULTÉ</b> .....                                                | 697     |
| <b>RETENTISSANTE</b> .....                                          | 675     |
| <b>RÉUNI</b> .....                                                  | 700     |
| <b>REVÊTU</b> .....                                                 | 686     |
| <b>RI</b> .....                                                     | 693     |

|                                 |          |
|---------------------------------|----------|
| RIEN, suivi de la négation..... | 738      |
| RONÇANTS.....                   | 673      |
| ROULANT.....                    | 674, 675 |

## S

|                                                                                                                                       |         |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| SA.....                                                                                                                               | 242     |
| SACHER (je ne).....                                                                                                                   | 642     |
| — (Que je).....                                                                                                                       | 642     |
| SANS, nombre du substantif après.....                                                                                                 | 182     |
| SANS QUE, suivi du subjonctif.....                                                                                                    | 641     |
| SATYRESSE.....                                                                                                                        | 48      |
| SAUVAGESSE.....                                                                                                                       | 48      |
| SAVOIR, suivi de la négation.....                                                                                                     | 739     |
| SCIENCE (qu'est-ce qu'une).....                                                                                                       | 22      |
| SEMBLE (il), suivi du subjonctif ou de l'indicatif.....                                                                               | 649     |
| SENS.....                                                                                                                             | 16      |
| SENS, SENSATION.....                                                                                                                  | 23      |
| SENTINELLE, son genre.....                                                                                                            | 79-88   |
| SERPENTINER, son genre.....                                                                                                           | 80      |
| SES.....                                                                                                                              | 242     |
| SEUL (le), suivi du subjonctif ou de l'indicatif.....                                                                                 | 633     |
| SEXU, son étymologie.....                                                                                                             | 38      |
| SI TANT EST QUE, demande le subjonctif.....                                                                                           | 641     |
| SINGULIER (du).....                                                                                                                   | 43      |
| SOIS (je), son emploi après un passé ou un conditionnel.....                                                                          | 664     |
| SOIT.....                                                                                                                             | 833     |
| — Avec ou sans que.....                                                                                                               | 833     |
| — Remplacé par ou.....                                                                                                                | 834     |
| SOIT QUE, demande le subjonctif.....                                                                                                  | 641     |
| SOLDE, son genre.....                                                                                                                 | 80      |
| SOMME, son genre.....                                                                                                                 | 79, 80  |
| SON, SA, SES et en comparés.....                                                                                                      | 270     |
| SOUFFERT.....                                                                                                                         | 690-700 |
| SOUFFIR.....                                                                                                                          | 690     |
| SOURIS, son genre.....                                                                                                                | 79      |
| SOUS et DESSOUS.....                                                                                                                  | 723     |
| SOUS-ENTENDRE.....                                                                                                                    | 16      |
| SOUTENU.....                                                                                                                          | 690     |
| SOVERAIN.....                                                                                                                         | 94      |
| SU.....                                                                                                                               | 704     |
| SUBJONCTIF.....                                                                                                                       |         |
| — Après les verbes exprimant une idée de prière, de désir, de commandement.....                                                       | 638     |
| — Après être suivi d'un nom ou d'un adjectif.....                                                                                     | 639     |
| — Après les verbes unipersonnels.....                                                                                                 | 640     |
| — Après <i>quelque</i> , <i>quoique</i> , etc.....                                                                                    | 610     |
| — Après <i>afin que</i> , <i>à moins que</i> , etc.....                                                                               | 641     |
| — Après <i>que</i> employé pour <i>afin que</i> , etc.....                                                                            | 641     |
| — Après <i>que</i> dit impératif.....                                                                                                 | 642     |
| — Employé avec ellipse du <i>que</i> .....                                                                                            | 642     |
| — <i>Je ne sache point, que je sache</i> .....                                                                                        | 642     |
| — Dans les phrases négatives ou interrogatives.....                                                                                   | 644     |
| — Tableaux comparatifs des verbes et des locutions qui, dans certains cas, réclament le subjonctif, et dans d'autres l'indicatif..... | 643     |
| — Après <i>il suffit que</i> .....                                                                                                    | 648     |
| — Après <i>est-il possible ?</i> .....                                                                                                | 649     |
| — Après <i>il semble que</i> .....                                                                                                    | 630     |
| — Après <i>on dirait que</i> .....                                                                                                    | 651     |
| — Après <i>s'il est vrai que</i> .....                                                                                                | 652     |
| — Après <i>ce n'est pas que</i> .....                                                                                                 | 652     |
| — Après <i>le seul</i> , l' <i>unique</i> .....                                                                                       | 653     |
| — Après <i>le premier</i> , le <i>dernier</i> .....                                                                                   | 654     |

|                                                                            |     |
|----------------------------------------------------------------------------|-----|
| — Après <i>le plus</i> , <i>le moindre</i> , <i>le meilleur</i> , etc..... | 655 |
| — Après <i>il n'y a que</i> , <i>il n'est que</i> .....                    | 656 |
| — Après <i>qui</i> , <i>que</i> , <i>dont</i> , <i>où</i> .....            | 657 |
| — Après <i>tout</i> , <i>que</i> .....                                     | 658 |
| — Après <i>jusqu'à ce que</i> .....                                        | 659 |
| SUBSTANTIFS (origine des).....                                             | 15  |
| — (Définition des).....                                                    | 27  |
| — Communs, propres.....                                                    | 30  |
| — Collectifs.....                                                          | 32  |
| — Composés.....                                                            | 33  |
| — (Du genre dans les).....                                                 | 34  |
| — Différents pour les mâles et les femelles.....                           | 36  |
| — Servant à désigner le mâle et la femelle.....                            | 37  |
| — Désignant les êtres inanimés, leur genre.....                            | 40  |
| — (Du nombre dans les).....                                                | 43  |
| — (Formation du féminin dans les).....                                     | 43  |
| — Terminés par une consonne.....                                           | 43  |
| — Terminés par une voyelle autre que l'e muet.....                         | 46  |
| — Terminés par un e muet.....                                              | 47  |
| — Terminés en e qui se changent en <i>esse</i> .....                       | 47  |
| — Terminés par <i>eau</i> , <i>en</i> , <i>on</i> , <i>et</i> .....        | 49  |
| — Terminés par <i>eur</i> .....                                            | 50  |
| — Terminés par <i>x</i> .....                                              | 51  |
| — (Formation du pluriel dans les).....                                     | 52  |
| — De toutes terminaisons.....                                              | 52  |
| — Terminés en <i>ou</i> .....                                              | 53  |
| — Terminés en <i>ail</i> .....                                             | 53  |
| — <i>Ciel</i> , <i>ail</i> , <i>aïeul</i> , etc.....                       | 54  |
| — Terminés par <i>eau</i> , <i>au</i> .....                                | 55  |
| — Terminés par <i>eu</i> .....                                             | 56  |
| — Terminés par <i>ai</i> .....                                             | 56  |
| — Terminés par <i>s</i> , <i>x</i> , <i>z</i> .....                        | 57  |
| — Terminés par <i>ant</i> , <i>ent</i> .....                               | 59  |
| — (Syntaxe des).....                                                       | 60  |
| <i>Aigles</i> .....                                                        | 100 |
| <i>Amour</i> .....                                                         | 61  |
| <i>Automne</i> .....                                                       | 65  |
| <i>Chose</i> .....                                                         | 67  |
| <i>Couple</i> .....                                                        | 68  |
| <i>Délire</i> .....                                                        | 69  |
| <i>Foudre</i> .....                                                        | 71  |
| <i>Gens</i> .....                                                          | 72  |
| <i>Orgue</i> .....                                                         | 74  |
| <i>Orgue</i> .....                                                         | 75  |
| — Masculins dans une acception, et <i>féminins</i> dans une autre.....     | 77  |
| — Exprimant des états, des qualités, qui ne conviennent qu'aux hommes..... | 92  |
| — Qui, ayant un féminin, ne s'emploient qu'au masculin.....                | 91  |
| — Généralement employés au singulier.....                                  | 93  |
| — Toujours employés au pluriel.....                                        | 96  |
| — Dérivés des langues étrangères.....                                      | 97  |
| — Pris matériellement.....                                                 | 104 |
| — Propres.....                                                             | 106 |
| — Propres, désignant plusieurs individus d'une même famille.....           | 108 |
| — Composés.....                                                            | 110 |
| — Composés (liste alphabétique des).....                                   | 124 |
| — Compléments d'une préposition ou d'un verbe.....                         | 128 |
| — Compléments de la préposition de.....                                    | 129 |
| — Précédés des expressions <i>plus de</i> , <i>moins de</i> , etc.....     | 139 |
| — Précédés de <i>plein de</i> , <i>rempli de</i> , <i>orné de</i> .....    | 131 |
| — Régimes de verbes suivis de la préposition <i>de</i> .....               | 131 |
| — Compléments de toute sorte <i>de</i> , <i>toute</i> <i>et</i> .....      |     |

|                                                                             |          |
|-----------------------------------------------------------------------------|----------|
| <i>pièces de, etc.</i> .....                                                | 134      |
| — Compléments des expressions <i>têtes de, jeux de, voix de, etc.</i> ..... | 135      |
| — Invariables après <i>de</i> .....                                         | 138      |
| — Placés après un nom collectif.....                                        | 140      |
| — Employés avec les prépositions <i>de, en</i> .....                        | 141      |
| — Après la préposition <i>d</i> .....                                       | 143-145  |
| — Employés avec <i>de, d</i> .....                                          | 147      |
| — Après la préposition <i>en</i> .....                                      | 148      |
| — <i>Cendres, couches</i> .....                                             | 151      |
| — Après les prépositions <i>par, sans, avec, pour, sur, contre</i> .....    | 152      |
| — Compléments de verbes, et non déterminés.....                             | 154      |
| SUFFIT (il) <i>que</i> , suivi du subjonctif ou de l'indicatif.....         | 648      |
| SUJET (du).....                                                             | 23       |
| SUPÉRIEUREMENT <i>A</i> .....                                               | 718      |
| SUPERLATIF (formation du).....                                              | 236      |
| SUPERLATIF (emploi du subjonctif ou de l'indicatif après le).....           | 655      |
| SUPPLÉMENT.....                                                             | 16       |
| SUPPOSÉ.....                                                                | 215, 704 |
| SUPPOSER, suivi de l'indicatif ou du subjonctif.....                        | 640      |
| SUR (nombre des substantifs après).....                                     | 152      |
| SUR et DESSUS.....                                                          | 723      |
| SUSPENDU.....                                                               | 680-690  |
| SYLLEPSE.....                                                               | 16       |
| SYNALÈPHE.....                                                              | 16       |
| SYNCHISE.....                                                               | 16       |
| SYNCOPE.....                                                                | 16       |
| SYNONYME.....                                                               | 16       |
| SYNONYMIE.....                                                              | 16       |
| SYNTAXE.....                                                                | 16       |
| — Des adjectifs.....                                                        | 205      |
| — Des substantifs.....                                                      | 60       |
| — Des verbes.....                                                           | 559      |
| — Des adverbes.....                                                         | 719      |
| — Des pronoms.....                                                          | 313      |
| — Des interjections.....                                                    | 850      |
| — Des participes.....                                                       | 667-685  |
| — Des conjonctions.....                                                     | 821      |
| — Des articles.....                                                         | 163      |
| — Des prépositions.....                                                     | 777      |

## T

|                                              |       |
|----------------------------------------------|-------|
| TACHÉ, suivi d'un infinitif.....             | 707   |
| TANDIS <i>QUE</i> .....                      | 837   |
| TANT DE (nombre des substantifs après).....  | 131   |
| TARABE.....                                  | 848   |
| TARI.....                                    | 699   |
| TEL, adjectif.....                           | 293   |
| — Pronom.....                                | 477   |
| — Un.....                                    | 478   |
| — Que soit, quel que soit.....               | 298   |
| TEMPS des verbes.....                        | 494   |
| TENDANT.....                                 | 676   |
| TENU.....                                    | 691   |
| TERMINAISON.....                             | 16    |
| TÊTES DE (nombre des substantifs après)..... | 135   |
| TIGRESSE.....                                | 34    |
| TISTRE.....                                  | 534   |
| TOMBÉ.....                                   | 699   |
| TOUCHÉ.....                                  | 686   |
| TOUR.....                                    | 70-83 |
| TOUT à vous, TOUTE à vous.....               | 276   |
| TOUT, adjectif, sa syntaxe.....              | 272   |
| TOUT autre, TOUTE autre.....                 | 276   |

|                                                                       |         |
|-----------------------------------------------------------------------|---------|
| TOUT, adverbe.....                                                    | 274     |
| TOUT, substantif.....                                                 | 280     |
| TOUTS DEUX, <i>tous les deux</i> .....                                | 282     |
| TOUT, pronom.....                                                     | 479     |
| TOUTE ESPÈCE (de), nombre des substantifs après cette expression..... | 134     |
| TOUT A COUP et TOUT D'UN COUP.....                                    | 733     |
| TOUT DE SUITE et DE SUITE.....                                        | 732     |
| TOUT QUE, suivi du subjonctif et de l'indicatif.....                  | 658     |
| TOUTSFOIS, NÉANMOINS.....                                             | 730     |
| TOUTS (des).....                                                      | 59      |
| TRADUCTEUR.....                                                       | 92      |
| TRAHI.....                                                            | 690     |
| TRAINÉ.....                                                           | 696     |
| TRAIRE.....                                                           | 554     |
| TRAVERSANT.....                                                       | 673     |
| TREMBLER, suivi de la négation.....                                   | 742     |
| TRÈS et BIEN.....                                                     | 726     |
| TRIOMPHANT.....                                                       | 675     |
| TROMPETTE.....                                                        | 79      |
| TRONCS DE (nombre des substantifs après).....                         | 135     |
| TROUVÉ.....                                                           | 688-704 |
| TROUVÉ, suivi d'un infinitif.....                                     | 707     |
| TU.....                                                               | 321     |
| TUE.....                                                              | 602     |
| TYRAN.....                                                            | 92      |

## U

|                                                         |     |
|---------------------------------------------------------|-----|
| UN, répété ou non répété.....                           | 254 |
| UN DE, L'UN DE.....                                     | 258 |
| UNI.....                                                | 687 |
| UNIQUE (il), suivi du subjonctif ou de l'indicatif..... | 653 |
| UNIVERSIEL, son pluriel.....                            | 54  |
| USANT (en).....                                         | 684 |

## V

|                                               |         |
|-----------------------------------------------|---------|
| VAGUE.....                                    | 79-89   |
| VAINCU.....                                   | 693-703 |
| VALU.....                                     | 695     |
| VACANT, VAQUANT.....                          | 677     |
| VARIABLES (mots).....                         | 26      |
| VASE.....                                     | 79      |
| VÉCU.....                                     | 696     |
| VERRES (origine des).....                     | 19      |
| — (Définition des).....                       | 489     |
| — (Du sujet du).....                          | 490     |
| — (Du régime du).....                         | 491     |
| — (Du nombre et de la personne dans les)..... | 492     |
| — (Modifications des).....                    | 494     |
| — (Des temps des).....                        | 494     |
| — (Des modes des).....                        | 495     |
| — Mode <i>indicatif</i> .....                 | 497     |
| — Mode <i>conditionnel</i> .....              | 499     |
| — Mode <i>impératif</i> .....                 | 500     |
| — Mode <i>subjonctif</i> .....                | 500     |
| — Mode <i>infinitif</i> .....                 | 501     |
| — <i>Participes</i> .....                     | 502     |
| — Différentes espèces de verbes.....          | 503     |
| — Actifs.....                                 | 506     |
| — Passifs.....                                | 506     |
| — Neutres.....                                | 507     |
| — Réfléchis.....                              | 508     |
| — Unipersonnels.....                          | 509     |
| — Auxiliaires.....                            | 510     |
| — Des conjugaisons.....                       | 510     |
| — (De la formation des temps des).....        | 520     |

|                                                           |         |                                                                   |          |
|-----------------------------------------------------------|---------|-------------------------------------------------------------------|----------|
| — Irréguliers.....                                        | 532     | — Place du sujet après un verbe au sub-                           |          |
| — Unipersonnels.....                                      | 535     | jonctif.....                                                      | 604      |
| — Conjugués interrogativement.....                        | 536     | — Place du sujet après <i>est, était, serait, etc.</i>            | 604      |
| — (Syntaxe des).....                                      | 539     | — Construction, ellipse ou répétition du                          |          |
| — (Accord des).....                                       | 539     | sujet.....                                                        | 605      |
| — Avec plusieurs sujets liés par <i>et</i> .....          | 540     | — Séparés du sujet par une phrase inci-                           |          |
| — Avec plusieurs substantifs non liés par <i>et</i> ..... | 544     | dente.....                                                        | 605-607  |
| — Avec plusieurs substantifs récapitulés par              |         | — Complément direct, indirect.....                                | 607      |
| les mots <i>tout, rien, personne, nul, etc.</i>           | 546     | — Place du complément ou régime ..                                | 608, 609 |
| — Après <i>tout, chaque et quelque</i> répétés.....       | 547     | — Suivis de <i>la</i> préposition <i>d</i> .....                  | 611      |
| — Après plusieurs substantifs liés par <i>ni</i> ré-      |         | — Suivis de la préposition <i>de</i> .....                        | 612      |
| pétés.....                                                | 548     | — Suivis de <i>d</i> ou <i>de</i> .....                           | 612      |
| — Après plusieurs substantifs unis par <i>ou</i> .....    | 549     | — Suivis de <i>par</i> ou <i>de</i> .....                         | 613      |
| — Après <i>l'un et l'autre, l'un ni l'autre</i> .....     | 550     | — Avoir ou être avec les participes ..                            | 615      |
| — Après les expressions <i>comme, ainsi que</i> .....     | 551     | — Emploi des modes et des temps ..                                | 618      |
| — Après <i>plutôt que, non plus que, mais</i> .....       | 553     | — Le présent employé pour le futur.....                           | 618      |
| — Après deux infinitifs.....                              | 554     | — Le présent pour le passé.....                                   | 620      |
| — Après <i>plus d'un</i> .....                            | 555     | — <i>C'est</i> mot ou <i>ce sera</i> mot qui <i>passent</i> ..... | 621      |
| — Après les noms collectifs.....                          | 556     | — Emploi de l'imparfait.....                                      | 622      |
| — Après <i>la plupart</i> et les adverbess de quan-       |         | — Emploi du <i>plusque-parfait</i> .....                          | 625      |
| tité.....                                                 | 557-559 | — Emploi du <i>prétérit défini</i> .....                          | 626      |
| — Après <i>forts gens, nombre d'hommes</i> .....          | 558     | — Emploi du <i>prétérit indéfini</i> .....                        | 626      |
| — Après les noms collectifs partiels.....                 | 559     | — Emploi du futur.....                                            | 629      |
| — Après <i>quel</i> .....                                 | 561     | — Emploi du <i>conditionnel</i> .....                             | 630      |
| — Après <i>ce</i> .....                                   | 564     | — Emploi de l'impératif.....                                      | 635      |
| — <i>C'est, ce sont</i> .....                             | 564     | — <i>Vas-y, parles-en</i> .....                                   | 637      |
| — <i>C'est, ce sont</i> , suivis d'un nom pluriel ..      | 565     | — Emploi du <i>subjonctif</i> .....                               | 638      |
| — <i>C'est, et ce sont</i> dans les oppositions.....      | 566     | — Emploi de l'infinitif.....                                      | 639      |
| — <i>C'est, ce sont</i> , suivis de plusieurs sub-        |         | — Concordance des temps et des modes.....                         | 663      |
| stantifs.....                                             | 568     | VERT-DORÉ.....                                                    | 217      |
| — <i>C'est, ce sont</i> , après plusieurs infinitifs..... | 569     | VIEILLOT, son féminin.....                                        | 48       |
| — <i>C'est</i> nous, <i>c'est</i> vous.....               | 590     | VINGT.....                                                        | 249      |
| — <i>C'est</i> , suivi d'une préposition.....             | 591     | VINGT ET UN.....                                                  | 253      |
| — <i>Qu'est-ce que</i> , suivi d'un nom pluriel.....      | 592     | VIOLENT.....                                                      | 677      |
| — <i>C'est</i> , précédé de deux noms.....                | 593     | VIOLETTE, adjectif.....                                           | 217      |
| — <i>Si ce n'est, si ce ne sont</i> .....                 | 593     | VISITÉ.....                                                       | 700      |
| — <i>C'est là ce sont là</i> .....                        | 593     | VOCABULAIRE (petit) grammatical ..                                | 14       |
| — <i>C'est</i> suivi de <i>quel</i> .....                 | 594     | VOIE.....                                                         | 79-89    |
| — <i>Vivre, importer, périr, pouvoir</i> , et leur        |         | VOIX DE (Nombre des substantifs après).....                       | 135      |
| nombre.....                                               | 596     | VOLTIGEANT.....                                                   | 674      |
| — Au pluriel avec un sujet singulier.....                 | 596     | VOTRE.....                                                        | 242      |
| — Leur accord avec le sujet sous le rapport               |         | VOULANT EN FAIRE, EN VOULANT FAIRE.....                           | 681      |
| de la personne.....                                       | 597     | VOULU, suivi d'un verbe.....                                      | 704      |
| — En accord avec un seul pronom.....                      | 597     | VOUS.....                                                         | 326      |
| — Accord avec plusieurs noms de différentes               |         | VRAI (s'il est) QUE, suivi du subjonctif ou de                    |          |
| personnes.....                                            | 598     | l'indicatif.....                                                  | 632      |
| — Accord après <i>quel</i> , précédé d'un nom per-        |         | VU, suivi d'un infinitif.....                                     | 706      |
| sonnel.....                                               | 598     | VU.....                                                           | 691-701  |
| — Après <i>quel</i> , précédé d'un adjectif.....          | 600     | VULNÉRAIRE.....                                                   | 79       |
| — Après <i>quel</i> , précédé d'un substantif.....        | 601     |                                                                   |          |
| — Place du sujet.....                                     | 602     |                                                                   |          |
| — Précédés du sujet.....                                  | 602     |                                                                   |          |
| — Suivis du sujet.....                                    | 602     |                                                                   |          |
| — Place du sujet dans les phrases interroga-              |         |                                                                   |          |
| tives.....                                                | 603     |                                                                   |          |
| — Place du sujet dans les phrases interje-                |         |                                                                   |          |
| toes.....                                                 | 603     |                                                                   |          |

## Y

|                                             |     |
|---------------------------------------------|-----|
| YEUX, OEIL.....                             | 54  |
| Y, adverbe.....                             | 735 |
| — Avec <i>aller</i> .....                   | 735 |
| — Pronom (observations sur <i>he</i> )..... | 7   |



## EN VENTE, CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES

**DICTIONNAIRE NATIONAL**, par M. BESCHERELLE aîné, auteur de la *Grammaire nationale*, du *Dictionnaire des verbes*, etc. Ouvrage entièrement terminé. Souscription permanente, 100 livraisons de 3 à 4 feuilles très-grand in-4°, à 80 centimes. On peut retirer une ou plusieurs livraisons par semaine, au choix des souscripteurs. Monument élevé à la gloire de la langue et des lettres françaises. Deux magnifiques volumes in-4° de 3,400 pages à 4 colonnes, lettres ornées, etc., imprimés en caractères neufs et très-lisibles, sur papier grand raisin, glacé et satiné, renfermant la matière de plus de 300 volumes in-8°. 50 fr.  
Demi-reliure chagrin..... 10 fr.  
— avec les plats en toile..... 12

**PETIT DICTIONNAIRE NATIONAL**, contenant la définition très-claire et très-exacte de tous les mots de la langue usuelle; l'explication la plus simple des termes scientifiques et techniques; la prononciation figurée dans tous les cas douteux ou difficiles, etc., etc.; à l'usage de la jeunesse, des maisons d'éducation et de tous ceux qui ont besoin de renseignements prompts et précis sur la langue française; par BESCHERELLE aîné, auteur du *Grand Dictionnaire national*, etc. 1 fort vol. in-32, Jésus, de plus de 600 pages..... 2 fr. 25  
Élégamment relié en percaline à l'anglaise..... 3 fr. 5  
Cartonné, dos toile..... 2 75

**DICTIONNAIRE USUEL DE TOUS LES VERBES FRANÇAIS**, tant réguliers qu'irréguliers; par MM. BESCHERELLE frères. 3<sup>me</sup> édition. 2 forts volumes in-8° à 2 colonnes..... 12 fr.

**DICTIONNAIRE USUEL DE LA LANGUE FRANÇAISE**, comprenant:  
1° les mots admis par l'Académie; les mots nouveaux dont l'emploi est suffisamment autorisé; les archaïsmes utiles à connaître pour l'intelligence des auteurs classiques; la prononciation dans les cas douteux; les étymologies et la solution des difficultés grammaticales. —  
2° l'histoire, la mythologie et la géographie; par MM. BESCHERELLE aîné, auteur du *Grand Dictionnaire national de la langue française*, etc., etc., et A. BOURGIGNON. 1 fort vol. grand in-8°. Broché..... 5 fr.  
Cartonné..... 6 50

**NOUVEAU DICTIONNAIRE ANGLAIS-FRANÇAIS ET FRANÇAIS-ANGLAIS**, contenant: tout le vocabulaire de la langue usuelle et donnant la prononciation figurée de tous les mots anglais, et celle des mots français dans les cas douteux et difficiles, à l'usage de tous ceux qui étudient ou qui parlent la langue anglaise; par M. CHÉRON, 1 fort vol. grand in-32, imprimé avec le plus grand soin..... 4 fr. 50

**NOUVEAU DICTIONNAIRE ALLEMAND-FRANÇAIS ET FRANÇAIS-ALLEMAND**, du langage littéraire, scientifique et usuel; contenant, à leur ordre alphabétique, tous les mots usités et nouveaux de ces deux idiomes; les noms propres de personnes, de pays, de villes, etc.; la solution des difficultés que présentent la prononciation, la grammaire et les idiotismes, et suivi d'un tableau de verbes irréguliers; par K. ROTKE (de Berlin). 1 fort vol. grand in-32, Jésus (édition galvanoplastique)..... 4 fr. 30

**GRAND DICTIONNAIRE ESPAGNOL-FRANÇAIS ET FRANÇAIS-ESPAGNOL**, avec la prononciation dans les deux langues, plus exact et plus complet que tous ceux qui ont paru jusqu'à ce jour, rédigé, d'après les matériaux réunis par D. VICENTE SALVA et les meilleurs dictionnaires anciens et modernes; par F. DE P. NORTON et GUIM. 1 fort vol. grand in-8° Jésus, d'environ 1,600 pages, à 3 colonnes..... 18 fr.

**GUIDES POLYGLOTTES, Manuels de la conversation et du style épistolaire**, à l'usage des voyageurs et de la jeunesse des écoles; par MM. CLIFTON, VITALI, CORONA RUSTAMANTE, EBELING, CAROLINO DUARTE. Grand in-32. format dit *Casini*, papier satiné, élégamment cartonnés. Prix, le vol..... 2 fr.  
Jolie reliure toile..... 50 c. le vol. en plus.

|                         |        |
|-------------------------|--------|
| Français-Anglais.....   | 1 vol. |
| Français-Italien.....   | 1 vol. |
| Français-Allemand.....  | 1 vol. |
| Français-Espagnol.....  | 1 vol. |
| Français-Portugais..... | 1 vol. |
| Espagnol-Français.....  | 1 vol. |
| English-French.....     | 1 vol. |

|                         |        |
|-------------------------|--------|
| English-Portuguese..... | 1 vol. |
| Español-Inglés.....     | 1 vol. |
| Anglais-Allemand.....   | 1 vol. |
| Espanol-Italiano.....   | 1 vol. |
| Portuguez-Français..... | 1 vol. |
| Portuguez-Inglês.....   | 1 vol. |

**GUIDES EN SIX LANGUES.** — Français-Anglais-Allemand-Italien-Espagnol-Portugais. 1 fort vol. in-16 de 350 pages. Prix..... 5 fr.







## 1 DAY USE

RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED  
HUMANITIES GRADUATE SERVICE

## Romance Philology

**This publication is due on the LAST DATE stamped below.**

~~AUG 23 1988~~

15-10-1089

LD 23-20m-10,'64  
(E9217s10)4186

General Library  
University of California  
Berkeley

